DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE MEDECINE

TOME CINQUIEME.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, DE CHYMIE, DE BOTANIQUE, D'ANATOMIE, DE PHARMACIE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME CINQUIEME.

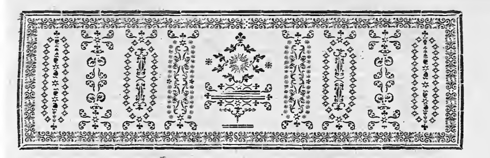


A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

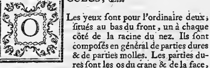
Chez { BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.



DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.



OCULUS, Œil.

Les yeux sont pour l'ordinaire deux; situés au bas du front, un à chaque côté de la racine du nez. Ils sont composés en général de parties dures & de parties molles. Les parties dures sont les os du crane & de la face, qui forment les deux cavités pyramidales ou coniques, comme deux entonnoirs, appellés orbites. Les parties molles sont de plusieurs sortes.

La principale & la plus essentielle des parties molles de chacun de ces deux organes, est celle qu'on nomme le globe de l'*œil*. Des autres parties molles, les unes sont externes, les autres sont internes. Les externes sont les sourcils, les paupieres, la caroncule lacrymale, les points lacrymaux. Les internes sont les muscles, la graisse, la glande lacrymale, les nerfs, les vaisseaux sanguins.

Les Orbites.

Il y a sept os qui entrent dans la composition de l'une & de l'autre orbite; savoir, l'os frontal, l'os sphénoïde, l'os ethmoïde, l'os maxillaire supérieur, l'os de la pommette, l'os unguis, & l'os du palais. Il faut remarquer dans chaque orbite le bord, les parois, le fond. Le bord est formé par l'os coronal, l'os maxillaire & l'os de la pommette; le fond par l'os sphénoïde & l'os du palais. Les parois sont construits de tous ces mêmes os, excepté l'os du palais.

Le fond est percé par le trou optique de l'os sphénoïde. La paroi externe attenant ce trou, est percée de deux fentes, appellées fentes orbitaires, une supérieure & une inférieure. La supérieure est la fente sphénoïdale: j'ai nommé l'inférieure, fente sphéno-maxillaire. Toute la concavité de l'orbite est tapissée d'une membrane, qui est un allongement, ou plutôt une continuation de la dure-mere, & cela en partie par le trou optique de l'os sphénoïde, en partie par la fente sphénoïdale, ou fente orbitaire supérieure. Cette membrane qu'on peut appeller le périoste de l'orbite, communique avec le périoste de la base du crane par la fente orbitaire inférieure, ou fente sphéno-maxillaire. Etant arrivée au bord de l'orbite, elle rencontre le périoste de la face. Les deux périostes forment ensemble à la partie supérieure du bord de l'orbite une espece de ligament large, & un autre moins large à la partie inférieure de ce bord, lesquels je nommerai ligamens des paupieres.

La situation particuliere des orbites est à-peu-près comme celle de deux entonnoirs, couchés latéralement l'un à côté de l'autre, à quelque peu de distance, de maniere que leurs pointes ou fonds s'approchent; leurs côtés voisins sont presque paralleles, & que leurs côtés opposés sont tournés obliquement en arriere. Cela fait que le milieu de la grande circonférence ou du bord de chaque orbite; est beaucoup plus écarté de la cloison du nez, que leur fond ou pointe. Cela rend aussi le bord ou la grande circonférence très-oblique, de sorte que le côté temporal, appellé vulgairement angle externe de l'orbite, est fort reculé & postérieur à l'égard du côté nasal, appellé de même & très-improprement angle interne.

Le globe de l'œil.

Le globe de l'*œil* étant, de toutes les parties molles qui appartiennent à l'organe de la vûe, la plus essentielle; & celle dont on est obligé de faire mention presque toutes les fois qu'on parle de ses autres parties; je trouve fort à propos d'en faire l'exposition en premier lieu. Ce globe est composé de plusieurs parties qui lui sont propres, dont les unes sont plus ou moins fermes, & représentent une espece de coque, formée par l'assemblage & l'union de différentes couches membraneuses, appellées tuniques du globe de l'*œil*. Les autres parties sont plus ou moins fluides, & renfermées dans des capsules membraneuses propres, ou dans les intervalles des autres tuniques, sous le nom d'humeurs du globe de l'*œil*. On donne aussi le nom de tuniques à ces capsules.

Les tuniques du globe de l'*œil* sont de trois sortes. Il y en a qui forment principalement la coque du globe: il y en a qui sont accessoires, & ne sont attachées qu'à

une portion du globe : il y en a enfin qui sont particulierement capsulaires, & renferment les humeurs. Les tuniques qui forment la coque, sont trois. La plus externe, & qui seule fait toute la convexité du globe, est appellée sclérotique ou cornée. La moyenne est nommée choroïde ; la troisieme ou interne porte le nom de rétine. Les tuniques accessoires sont deux ; la tendineuse ou albuginée, qui fait le blanc de l'*œil*, & la conjonctive. Les tuniques capsulaires sont deux, savoir la vitrée & la crystalline.

Le globe de l'*œil* ainsi formé, porte en arriere une espece de queue ou pédicule d'une grosseur médiocre, qui est la continuation du nerf optique. Il est situé environ au milieu du pavillon de l'orbite, de la maniere qu'on verra dans la suite, & il est attaché à l'orbite par le nerf optique, par six muscles, par la tunique conjonctive, & enfin par les paupieres. Le derriere du globe, le nerf optique, & les muscles sont environnés & enveloppés d'une graisse mollasse, qui occupe tout le reste du fond de l'orbite.

Les humeurs sont au nombre de trois ; savoir l'aqueuse, la vitrée, & la crystalline. La premiere est assez proprement appellée humeur. Elle est contenue dans une espace formé par le seul intervalle de la portion antérieure des tuniques. La seconde, ou l'humeur vitrée, est renfermée dans une capsule membraneuse particuliere, & occupe plus que les trois quarts de la coque ou capacité du globe de l'*œil*. On la nomme humeur vitrée, parce qu'elle ressemble en quelque façon à une masse de verre fondu : elle ressemble plutôt au blanc d'un œuf frais.

L'humeur crystalline est ainsi nommée de sa ressemblance avec le crystal. On l'appelle aussi simplement le crystallin ; c'est plutôt une masse gommeuse, qu'une humeur. Elle est lenticulaire, plus convexe à la face postérieure qu'à la face antérieure, & revêtue d'une membrane très-fine, appellée de même la membrane ou capsule crystalline.

Les tuniques de l'œil en particulier.

La tunique la plus externe, la plus épaisse & la plus forte du globe de l'*œil*, est la sclérotique ou cornée. Elle renferme toutes les autres parties dont ce globe est composé. On la divise en deux portions, une grande appellée cornée opaque ; & une petite, nommée cornée transparente, qui n'est qu'un petit segment de sphere, & situé antérieurement.

La cornée opaque est composée de plusieurs couches étroitement collées ensemble. Son tissu est fort dur & compacte, semblable à une espece de parchemin. Elle est comme percée vers le milieu de la portion postérieure de sa convexité, où elle porte le nerf optique. Elle est fort épaisse à cet endroit, & son épaisseur diminue par degrés vers la portion opposée. Cette épaisseur est percée d'espace en espace & très-obliquement par de petits vaisseaux sanguins. Elle est encore traversée d'une maniere particuliere par des filets de nerfs, qui entrant dans sa convexité à quelque distance du nerf optique, se glissent dans l'épaisseur de la tunique, & percent sa concavité vers la cornée transparente.

La cornée transparente qu'on nomme aussi simplement la cornée, en donnant le nom de sclérotique en particulier à l'autre portion, est aussi composée de plusieurs couches ou lames très-intimement unies ensemble : elle paroît une continuation de la sclérotique ou cornée opaque, quoique d'un tissu différent. Ce tissu se gonfle par la macération dans de l'eau froide.

La convexité de cette portion est un peu saillante au-delà de la convexité de la cornée opaque, dans les uns plus, dans les autres moins ; de sorte qu'elle paroît comme le segment d'une petite sphere ajouté au segment d'une sphere plus grande. La circonférence de sa convexité n'est pas circulaire comme celle de sa concavité, mais un peu transversalement ovale ; car la portion supérieure & la portion inférieure de la circonférence sont obliquement terminées dans leur épaisseur. Cette obliquité est plus apparente dans le bœuf & le mouton, que dans l'homme.

La cornée transparente est percée d'un grand nombre de pores imperceptibles, par lesquels suinte continuellement une liqueur ou sérosité très-fine, qui s'évapore à mesure qu'elle en sort. On s'en peut assurer en pressant un *œil* un peu de tems après la mort, l'ayant bien essuyé auparavant ; car alors on verra très-sensiblement une rosée très-fine s'accumuler peu à peu, jusqu'à former de petites gouttelettes ; ce qu'on peut réitérer plusieurs fois. C'est cette rosée qui produit sur les yeux des moribonds une espece de pellicule glaireuse, qui quelquefois se fend peu de tems après.

La seconde tunique du globe de l'*œil* est la choroïde. Elle est noirâtre, tirant plus ou moins sur le rouge, & elle est adhérente à la cornée opaque par le moyen de quantité de petits vaisseaux, depuis l'insertion du nerf optique, jusqu'à la rencontre & l'union des deux cornées, où elle quitte la circonférence du globe, & forme une cloison percée qui sépare le petit segment du globe d'avec le grand segment. Cette portion est communément appellée en particulier uvée. On a aussi donné autrefois le même nom à la seconde tunique en général ; & comme cette portion est différemment colorée en plusieurs sujets, on l'a encore nommée iris, quoique ce terme convienne plus précisément à la surface colorée de cette portion, & ne convienne pas même à cette surface dans ceux où elle est simplement brune, noirâtre, ou presque noire.

La lame externe de la choroïde est plus forte que la lame interne. Elle paroît noire ou noirâtre comme l'interne, à cause de sa transparence. Environ à une ligne & plus de distance de l'union des deux cornées, cette lame est plus intimement collée à la sclérotique ou cornée opaque. Tout autour de cette adhérence, elle change de couleur, & forme comme une ceinture blanchâtre de la même largeur que l'adhérence. Attenant le bord de la sclérotique, cette ceinture blanche paroît plus forte qu'ailleurs & d'un tissu particulier. Elle est si adhérente & si intimement attachée à la sclérotique, que si l'on fait un petit trou dans la sclérotique ou cornée opaque, sans blesser la choroïde, & qu'on souffle dans ce trou, on verra le vent se promener par-tout entre les deux tuniques & les écarter l'une de l'autre, sans pouvoir détacher cette adhérence, & passer jusqu'à la cornée transparente : on appelle cette adhérence improprement ligament ciliaire. En examinant la surface interne de cette lame, on y découvre quantité de lignes plates, arrangées en maniere de tourbillons : ce sont des vaisseaux, & ils ont été appellés par Stenon *vasa vorticosa*, vaisseaux tournoyans, tourbillons vasculaires.

La lame interne de la choroïde est plus mince que la lame externe. La surface de cette lame interne, de même que la surface voisine de la lame externe, est enduite d'une matiere noirâtre, ou rouge noire, qui se détache facilement quand on y touche, & qui teint promptement l'eau dans laquelle on trempe la choroïde : on n'a pû découvrir les sources de cette matiere. J'ai vû, après des injections anatomiques très-fines, quantité de petites étoiles vasculaires sur la surface interne de cette lame. Dans les Ouvrages de M. Ruysch elle est appellée *Lame Ruyschienne*.

On donne particulierement à la portion antérieure, ou cloison percée de la choroïde le nom d'uvée ; celui de prunelle ou pupille au trou, dont à-peu-près le centre de cette cloison est percé ; celui d'iris à la lame antérieure de la même cloison ; & enfin celui de procès ciliaires à des plis rayonnés de la lame postérieure. Entre les deux lames de l'uvée, on découvre deux plans très-minces de fibres qui paroissent charnues ; savoir un plan de fibres orbiculaires autour de la circonférence de la prunelle, & un plan de fibres rayonnées, attachées par un bout au plan orbiculaire, & par l'autre bout au grand bord de l'uvée.

Les plis on procès ciliaires sont de petites duplicatures rayonnées & saillantes de la lame postérieure de l'uvée. Leur contour répond en partie au contour de la ceinture blanche de la lame externe. Ce sont des feuillets oblongs & posés de champ; leurs extrémités postérieures ou voisines de la choroïde sont fort déliées, & vont en pointe. Leurs extrémités voisines de la prunelle sont larges, saillantes, & se terminent en angles aigus. On découvre dans la duplicature de chaque plié ciliaire un raiseau vasculaire très-fin. On a prétendu y pouvoir montrer des fibres charnues. Elles sont nichées dans autant de petites rainures ou cannelures de la membrane vitrée, comme on verra dans la suite.

L'espace qui est entre la cornée transparente & l'uvée, renferme la plus grande partie de l'humeur aqueuse, dont il sera parlé ci-après; & il communique par la prunelle avec un espace fort étroit qui est derriere l'uvée, ou entre l'uvée & le crystallin. On appelle ces deux espaces les chambres de l'humeur aqueuse; & on les distingue en chambre antérieure & en chambre postérieure. J'en parlerai encore après la description du crystallin, & à l'occasion de l'humeur aqueuse.

La troisieme tunique du globe de l'*œil*, est d'un tissu fort différent de celui des deux autres tuniques. Elle est blanchâtre, mollasse, tendre, & comme médullaire, ou semblable à une espece de colle farineuse, étendue sur une toile réticulaire extremement fine. Elle paroît plus épaisse que la choroïde, & elle s'étend depuis l'insertion du nerf optique, jusqu'aux extrémités des rayons ciliaires. Elle est dans tout ce trajet également collée à la choroïde. A l'endroit qui répond à l'insertion du nerf optique, on voit un petit enfoncement, & dans cet enfoncement un bouton médullaire qui se termine en pointe. Il sort autour de ce petit enfoncement des vaisseaux sanguins, qui vont se ramifier de côté & d'autre dans l'épaisseur de la rétine.

On avance communément que la rétine est la production de la substance médullaire du nerf optique, la sclérotique celle de la dure-mere qui enveloppe ces nerfs, & enfin la choroïde celle de la pie-mere qui accompagne aussi ce même nerf. Cela ne répond pas à l'idée qui se présente naturellement par l'examen anatomique de ce nerf, & de son insertion au globe de l'*œil*. Pour cet effet, il suffit de fendre avec un instrument bien tranchant le nerf optique selon toute sa longueur, depuis son entrée dans l'orbite jusques dans le globe, en deux parties latérales, exactement égales, & continuer la section également par le milieu ou centre de l'insertion du nerf.

Alors on verra que ce nerf à son insertion dans le globe devient un peu retréci; que sa premiere enveloppe est une vraie continuation de la dure-mere; que cette gaine est très-différente de la sclérotique, & en épaisseur & en tissu, la sclérotique étant plus épaisse & d'une autre structure que la gaine de la dure-mere. On verra que la gaine de la pie-mere forme dans l'épaisseur de la substance médullaire plusieurs cloisons fines & cellulaires dans toute l'épaisseur du nerf, & qu'à l'endroit de son entrée dans le globe de l'*œil* la pie-mere ne répond pas directement à la choroïde.

Enfin on verra par cette administration, que la substance médullaire de ce nerf en entrant dans le globe, est très-rétrécie & comme étranglée; qu'elle paroît se terminer seulement par le petit bouton dont j'ai parlé ci-dessus, & que la rétine a trop d'épaisseur pour pouvoir être regardée ici comme une expansion de la substance médullaire du nerf.

L'insertion du nerf optique dans le globe de l'*œil* est le plus souvent trouvée n'être pas directement à l'opposite de la prunelle; de sorte que la distance de ces deux endroits n'est pas la même tout autour du globe. La plus grande de ces distances est le plus souvent du côté des tempes, & la plus petite est du côté du nez. J'ai observé à peu près une pareille inégalité dans la largeur de l'uvée, qui dans plusieurs sujets est moins large du côté du nez que du côté des tempes; de sorte que le centre de la prunelle ne répond pas au centre du grand bord de l'iris. La même inégalité m'a encore paru dans la largeur de la couronne ciliaire.

Les humeurs de l'œil & leurs capsules.

L'humeur vitrée est une liqueur gélatineuse très-claire & très-liquide, renfermée dans une capsule membraneuse très-fine & transparente, qu'on appelle tunique vitrée, & avec laquelle elle forme une masse à peu près de la consistance d'un blanc d'œuf. Elle occupe la plus grande partie de la capacité du globe de l'*œil*, savoir presque tout l'espace qui répond à l'étendue de la rétine, excepté un petit endroit derriere l'uvée, où elle forme une fossette dans laquelle le crystallin est logé. Cette humeur étant tirée hors du globe avec adresse, se soutient dans sa capsule pendant quelque tems en masse, à peu près comme le blanc d'œuf; mais peu à peu elle en découle & se perd à la fin tout-à-fait.

La tunique vitrée est extérieurement composée de deux lames très-collées ensemble, qui environnent toute la masse par derriere & alentour, étant immédiatement appliquée dans tout ce contour à la rétine jusqu'à la grande circonférence de la couronne ciliaire. Depuis cet endroit jusqu'au bord circulaire de la fossette du crystallin, cette tunique est gravée tout autour par des sillons disposés en maniere de rayons, dans lesquels sont nichés les procès ciliaires de l'uvée. Etant parvenues au bord de la fossette, les deux lames s'écartent l'une de l'autre, & forment une capsule particuliere, qu'on appelle le chaton du crystallin, dont il sera parlé ci-après.

La lame interne de la tunique vitrée jette dans toute l'épaisseur de la masse vitrée quantité d'allongemens cellulaires & de cloisons entrecoupées, d'une finesse si extreme qu'il n'y en a aucune apparence dans l'état naturel, & que le tout ensemble ne paroît que comme une masse très uniforme & également transparente dans toute son épaisseur. On ne découvre cette structure cellulaire qu'en mettant le corps nouvellement détaché dans quelque liqueur aigrelette & légerement coagulante.

Les sillons rayonnés de la tunique vitrée, qu'on peut appeller sillons ciliaires de cette tunique, sont tout-à-fait noirs dans un corps vitré détaché. Cela provient de la matiere noire dont les feuillets ou procès ciliaires sont naturellement enduits comme le reste de la tunique choroïde, & qui reste dans le fond des sillons, après que les feuillets ont été dégagés. On découvre dans le corps des vaisseaux très-fins dont il sera parlé ci-après.

Le crystallin est un petit corps lenticulaire, d'une consistance médiocrement ferme, & d'une transparence à peu près semblable à celle du crystal. Il est renfermé dans une capsule membraneuse transparente, & logé dans la fossette de la partie antérieure de l'humeur vitrée, comme je viens de dire. On ne le peut compter parmi les humeurs que très-improprement, & par rapport à sa grande facilité de se laisser manier, paîtrir & quelquefois même presque dissoudre par de différentes compressions réitérées entre les doigts, surtout après l'avoir tiré hors de sa capsule.

La figure du crystallin est ordinairement lenticulaire, mais de façon que la face postérieure est plus convexe que la face antérieure. Rarement on trouve les deux faces d'une convexité égale. La structure interne de la masse du crystallin n'est pas encore développée assez pour en parler avec assurance, surtout dans l'homme, où l'on ne découvre point un certain arrangement de tuyaux crystallins entortillés en maniere de pelotons, qu'on prétend avoir vu dans les yeux des grands animaux.

La couleur & la consistance du crystallin varient naturellement suivant les différens âges. C'est l'observation de M. Petit Medecin, démontrée par lui-même à l'Académie des Sciences sur un grand nombre d'yeux hu-

mains, & insérée dans les Mémoires de 1726. Il est fort transparent, & comme sans couleur jusques vers l'âge de trente ans, où il commence à devenir jaunâtre & devient ensuite de plus en plus jaune La consistance suit à peu près les mêmes degrés. Il paroît également mollasse jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & acquiert après cela plus de consistance dans le milieu de la masse. Cela varie, comme on peut le voir dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de 1727*.

La tunique ou capsule crystalline est formée par la duplicature de la tunique vitrée, comme je l'ai déja dit ci-dessus. La lame externe couvre la face antérieure de la masse crystalline. La lame interne renferme la face postérieure de cette masse, & revet en même tems la fossette vitrée, dans laquelle le crystallin est enfoncé jusqu'au bord commun de ses deux faces ou convexités. La portion antérieure de la capsule crystalline est plus épaisse que la portion postérieure, & elle est comme élastique. L'une & l'autre, je veux dire l'épaisseur & l'élasticité, se découvrent par la seule dissection.

La même portion antérieure se gonfle par la macération dans l'eau, & paroît alors composée de deux pellicules unies ensemble par un tissu spongieux fort fin & fort serré. J'ai démontré visiblement cette duplicature dans un *œil* de cheval par le seul scalpel, & j'ai même poussé la séparation des deux lames jusques dans la tunique vitrée. J'ai quelquefois fait avec la pointe du scalpel sur le milieu de la capsule un petit trou, & y ayant soufflé par un tuyau, le vent est en partie resté entre le bord de la masse du crystallin & le bord de la capsule, en maniere de cercle transparent. C'étoit sur un *œil* de bœuf, & il y a plus de dix ans que je l'ai fait.

Il m'a paru en examinant l'*œil* de l'homme, que la rétine étant arrivée à la grande circonférence de la couronne ciliaire, devient très-mince & se continue entre les feuillets ou procés ciliaires de l'uvée & les sillons ciliaires de la tunique vitrée, jusqu'à la circonférence du crystallin. C'est peut-être cette continuation qui fait quelquefois paroître les feuillets ou procès ciliaires comme revêtus d'une pellicule blanchâtre, & c'est peut-être aussi ce qui augmente l'épaisseur de la portion antérieure de la capsule crystalline.

L'humeur aqueuse est une liqueur très-limpide, très-coulante, & comme une espece de lymphe ou sérosité très-peu visqueuse. Elle n'a point de capsule particuliere comme la vitrée & le crystallin. Elle occupe & remplit l'espace qui est entre la cornée transparente & l'uvée, & l'espace qui est entre l'uvée & le crystallin, de même que le trou de la prunelle. On donne le nom de chambres de l'humeur aqueuse à ces deux espaces, & on les distingue par rapport à la situation, en chambre antérieure & en chambre postérieure.

Ces deux chambres ou capsules communes de l'humeur aqueuse different en étendue. L'antérieure, qui est assez visible à tout le monde, entre la cornée transparente & l'uvée, est la plus grande des deux. La postérieure qui est cachée entre l'uvée & le crystallin, est fort étroite, surtout vers la prunelle, où l'uvée touche presque au crystallin. Cette proportion des deux chambres a été assez prouvée & démontrée contre l'opinion de plusieurs anciens, par Heister, Morgagni, & par plusieurs Académiciens, parmi lesquels M. Petit Medecin s'est le plus étendu sur cette matiere, comme on peut le voir plus au long dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

La tunique albuginée & les muscles du globe de l'œil.

La tunique albuginée, qu'on appelle communément *le blanc de l'œil*, & qui paroît sur la convexité antérieure du globe, depuis la cornée transparente, jusqu'à la rencontre, pour ainsi dire, de cette convexité avec la convexité postérieure, est principalement formée par l'expansion tendineuse de quatre muscles, de la maniere que je vais exposer. Cette expansion est très-adhérente à la sclérotique, & la fait paroître là tout-à-fait blanche & luisante, au lieu qu'ailleurs elle n'est que blanchâtre & terne. Elle est très-mince vers le bord de la cornée, où elle se termine très-uniformément, & devient comme effacée par la cornée.

Il y a pour l'ordinaire six muscles attachés à la convexité du globe de l'*œil* dans l'homme. On les divise selon leur direction en quatre droits & en deux obliques. On distingue ensuite les muscles droits selon leur situation, en supérieur, inférieur, interne, externe; & selon leurs fonctions particulieres, en releveur, abaisseur, adducteur, abducteur. Les deux obliques sont nommés selon leur situation & leur étendue, l'un oblique supérieur ou grand oblique, & l'autre oblique inférieur ou petit oblique. Le grand oblique est aussi appellé trochleateur, du Latin *trochlea*, c'est-à-dire, poulie, parce qu'il passe par un petit anneau cartilagineux comme autour d'une poulie.

Les muscles droits ne répondent pas tout-à-fait à leur nom; car dans leur place naturelle ils n'ont pas tous les quatre cette situation droite qu'on leur fait avoir hors de leur place dans un *œil* détaché. Pour comprendre ceci, il faut avoir une idée juste de la vraie situation du globe dans l'orbite, & se souvenir en même tems de l'obliquité des orbites, dont j'ai parlé ci-devant. Ce globe est naturellement situé de maniere que pendant l'inaction, & même pendant l'équilibre de tous les six muscles, la prunelle est directement en-devant; le bord interne de l'orbite est vis-à-vis le milieu du côté interne du globe; le bord externe de l'orbite étant reculé par son obliquité, n'est pas vis-à-vis le milieu du côté externe du globe, mais fort en arriere; & enfin la plus grande circonférence de la convexité, entre la prunelle & le nerf optique, se porte directement en-dedans & en-dehors, comme en-haut & embas.

Selon cette idée, le seul interne des quatre muscles est situé directement; la situation des trois autres est oblique. Selon la même idée, l'externe est le plus long de tous, l'interne en est le plus court; le supérieur & l'inférieur ont une même longueur moyenne. De plus dans cette situation, l'externe est courbé autour de la convexité externe du globe; les deux autres sont aussi courbés, mais beaucoup moins, au lieu que l'interne est presque tout droit. Cela n'empêche pas de les appeller, selon le langage reçu, les muscles droits de l'*œil*.

Ces muscles sont attachés par leurs extrémités postérieures dans le fond de l'orbite, tout proche le trou optique, à l'allongement de la dure-mere par des tendons courts & étroits, selon l'arrangement marqué ci-dessus. De-là ils vont tous charnus jusques vers la plus grande circonférence de la convexité, entre le nerf optique & la cornée transparente, où ils s'élargissent par des tendons fort plats & si larges, qu'ils s'entretouchent & ensuite s'unissent. Ces tendons s'attachent d'abord par une insertion particuliere à la circonférence marquée, & après cela continuent leur adhérence jusqu'à la cornée, & forment, comme on l'a dit ci-dessus, la tunique albuginée ou le blanc de l'*œil*.

Le muscle oblique supérieur est attaché par un tendon étroit au fond de l'orbite, comme les muscles droits, & cela précisément entre le droit supérieur & le droit interne. De-là il va cotoyer l'Orbite vis-à-vis l'intervalle de ces deux muscles, jusques vers l'apophyse augulaire interne de l'os frontal. A cet endroit il se termine par un tendon grêle qui passe par une espece d'anneau, comme par une poulie, se porte ensuite dans une gaine obliquement en arriere sous le muscle droit supérieur, c'est-à-dire, entre ce muscle & le globe, en s'élargissant, & s'attache enfin au globe un peu postérieurement & latéralement vers le muscle droit externe.

L'anneau par où passe le muscle trochléateur est en partie cartilagineux, & en partie ligamenteux. La portion cartilagineuse est aplatie, un peu large, & à peu près semblable à la moitié d'un anneau. La por-

tion ligamenteuse tient fortement aux deux extrémités de ce petit cartilage courbe, & s'attache au fond de la petite fossette qui se trouve dans l'orbite sur l'apophyse angulaire de l'os frontal. Par le moyen de cette portion ligamenteuse l'anneau est en quelque façon mobile & obéit au mouvement du muscle. Au bord antérieur de l'anneau est attachée une gaine ligamenteuse qui enferme le tendon jusqu'à son insertion au globe.

Le muscle oblique inférieur est situé obliquement au bas de l'orbite, & sous le muscle abaisseur ou droit inférieur; de sorte que l'abaisseur se trouve entre le globe & le muscle oblique inférieur. Ce muscle oblique inférieur est attaché par une extrémité un peu tendineuse à la racine de l'apophyse nasale de l'os maxillaire, vers le bord de l'orbite, entre l'ouverture du conduit nasal & la fissure orbitaire inférieure.

De-là il passe obliquement & un peu traversalement en arriere sous le muscle abaisseur, & va s'attacher à la partie latérale postérieure du globe par un tendon plat, à l'opposite & à peu de distance du tendon de l'oblique supérieur ou trochléateur; de sorte que les deux muscles embrassent en quelque maniere le globe par sa partie postérieure externe.

Des quatre droits le supérieur porte la portion antérieure du globe en haut, quand on leve les yeux; l'inférieur fait rouler cette portion en bas, quand on baisse les yeux; l'interne la tourne vers le nez, & fait le mouvement qu'on appelle adduction; & l'externe la tourne vers la tempe par le mouvement appellé abduction.

Quand deux muscles droits voisins agissent en mêmetems, ils font aller la portion antérieure du globe obliquement vers le côté qui répond à l'intervalle de ces deux muscles. Enfin quand les quatre muscles agissent successivement les uns après les autres, ils font mouvoir la partie antérieure du globe en rond; c'est ce qu'on appelle rouler les yeux.

Il faut observer que tous ces mouvemens du globe de l'*œil* se font autour du centre de ce globe, de sorte qu'en même-tems que la portion antérieure se meut, toutes les autres portions se meuvent aussi respectivement. Ainsi quand on tourne la prunelle, par exemple, vers le nez, ou en haut, alors on tourne en même-tems l'attache du nerf optique vers la tempe voisine, ou embas; & ainsi du reste.

L'usage des muscles obliques est principalement de contrebalancer l'action des muscles droits, & de servir d'appui au globe de l'*œil* dans tous les mouvemens dont je viens de parler. Leurs attaches à contre-sens des droits le prouve assez. Leurs points fixes par rapport aux mouvemens du globe sont en-devant & au bord de l'orbite, comme ceux des muscles droits sont en arriere dans le fond de l'orbite. La graisse mollasse qui est derriere le globe est absolument insuffisante & incapable de lui donner un tel appui. Le nerf optique l'est encore moins. J'ai démontré que ce nerf suit tous les roulemens du globe de l'*œil*, ce qu'il ne pourroit pas faire, si la graisse n'étoit pas souple & très-obéissante, & par conséquent sans résistance. Il faut ajouter ici, que le nerf outre sa direction a une courbure vers son insertion au globe de l'*œil*, laquelle courbure lui permet de s'allonger, & par conséquent l'empêche d'être tiraillé quand il est obligé de suivre les roulemens du globe.

L'obliquité de ces deux muscles n'empêche pas leur fonction d'appui, qui n'est pas un appui séparé sur lequel le globe de l'*œil* glisse, comme la tête d'un os dans la cavité articulaire d'un autre os, mais un appui attaché qui s'accommode à tous les dégrés des roulemens du globe de l'*œil*. Une situation directe de ces muscles auroit incommodé les muscles droits. Leur obliquité devient, pour ainsi dire, rectifiée par deux moyens. L'un de ces moyens est la paroi interne de l'orbite; l'autre est le muscle droit externe.

La parois interne de l'orbite sert en quelque façon d'un appui collatéral, qui empêche le globe de vaciller au-dedans, comme la rencontre des deux muscles obliques l'empêche en partie de vaciller en-dehors. Le muscle abducteur ou muscle droit interne, non-seulement empêche aussi par son contour le globe de vaciller en-dehors, mais il empêche aussi le mouvement indirect des muscles obliques de le pousser hors de l'orbite du côté de la tempe. Les autres usages qu'on attribue à ces muscles m'ont paru n'avoir aucun fondement, selon leurs attaches & la conformation des parties auxquelles ils ont rapport. Voyez ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de l'Académie 1721*.

Les sourcils, les muscles frontaux, occipitaux & sourciliers.

Les sourcils sont les deux arcades de poils situées au bas du front entre le haut du nez & les tempes, dans la même direction que celle des arcades osseuses qui forment le bord supérieur des orbites. La peau qui les soutient ne paroît pas beaucoup plus épaisse que celle du front. La membrane adipeuse y a plus d'épaisseur qu'aux endroits voisins. Leur extrémité du côté du nez est appellée tête, étant plus grosse que l'autre extrémité à laquelle on donne le nom de queue. Leur couleur est différente dans les différens sujets, & elle est souvent différente des cheveux dans les mêmes sujets. Leur volume varie aussi. Les poils en particulier sont forts, & un peu roides; ils sont couchés obliquement, de maniere que leurs racines sont tournées vers le nez, & leurs pointes vers les tempes. Les sourcils ont des mouvemens communs avec la peau du front, & avec la peau chevelue qui couvre la tête. Par ces mouvemens on leve les sourcils en haut, on fait plisser la peau du front par des rides plus ou moins transversales, plus ou moins régulieres, & on remue la chevelure, & presque toute la peau chevelue, les uns plus, les autres moins; & il y en a qui par ce seul mouvement de la chevelure dérangent leur chapeau sur la tête, & même le font tomber tout à-fait. Les sourcils ont aussi des mouvemens particuliers qui froncent la peau au-dessus du nez. Tout cela se fait par les muscles suivans.

Les muscles frontaux sont deux plans charnus, minces, larges, d'une hauteur ou longueur inégale, situés immédiatement après la peau & la membrane adipeuse sur les parties antérieures du front, dans lesquelles ils couvrent depuis la racine du nez & environ les deux tiers suivans du contour inférieur des sourcils, jusques vers les parties latérales de la chevelure du front. Ils se touchent sur la racine du nez, comme ne faisant qu'un seul muscle. A cet endroit leurs fibres sont courtes & longitudinales ou verticalement droites.

Les fibres suivantes deviennent de côté & d'autre par dégrés plus longues & obliques, de sorte que les plus antérieures sont les plus courtes & droites, les plus latérales sont les plus longues & obliquement détournées vers les tempes par leurs extrémités supérieures. Cet arrangement des deux plans forme un espace ou un intervalle angulaire entre leur rencontre & la chevelure au milieu du front. On ne trouve pas dans tous les sujets le même arrangement, comme on y trouve une grande variété de rides frontales & de limites de la chevelure du front.

Ces muscles sont attachés par les extrémités inférieures de leurs fibres charnues, immédiatement à la peau, au travers de la membrane adipeuse. Ils couvrent les muscles sourciliers, & y sont fort adhérens par une espece d'entrelacement. Ils paroissent avoir quelque attache par ces mêmes fibres inférieures aux apophyses angulaires de l'os frontal, & se confondent un peu avec les muscles orbiculaires des paupieres & les muscles du nez. Les extrémités supérieures de leurs fibres charnues sont attachées à la surface externe ou convexité de la calotte aponévrotique. Leurs portions latérales couvrent chacune la portion voisine du muscle cro-

taphite ou temporal, & elles y sont comme collées. Les attaches en haut & en bas sont par degrés. Les muscles occipitaux sont deux petits plans charnus, minces, très-larges & courts, situés sur les parties latérales de l'occiput, à quelque distance l'un de l'autre. Ils sont attachés par les extrémités inférieures de leurs fibres charnues à la ligne transversale supérieure de l'os occipital, & un peu au-dessus. De-là leurs fibres charnues montent obliquement de derriere en-devant, & s'attachent à la surface interne ou convexité de la calotte aponévrotique.

La largeur de ces muscles s'étend depuis la partie postérieure moyenne de l'occiput, jusques vers les apophyses mastoïdes, & leur hauteur diminue inégalement à mesure qu'ils s'approchent des mêmes apophyses. L'inégalité de leur hauteur les fait paroître chacun comme double dans quelques sujets. Quelquefois ils sont si minces & si pâles, qu'ils paroissent manquer. On les trouve encore couverts d'une expansion aponévrotique des muscles trapezes.

Les muscles occipitaux & les frontaux paroissent être des vrais muscles digastriques, par rapport à leurs attaches réciproques à la calotte aponévrotique, & parrapport à leur action. Leurs attaches à la calotte aponévrotique sont à contre-sens, les uns étant attachés par-dehors, & les autres par-dedans, de sorte que l'aponévrose peut être regardée comme un tendon mitoyen de quatre muscles de l'espece de ceux qu'on appelle simples, c'est-à-dire, dont les fibres charnues ne sont attachées qu'à un côté de leur tendon. Les attaches fixes des occipitaux au bas de l'occiput, & les attaches mobiles des frontaux à la peau du front & aux sourcils, étant bien considérées avec leurs attaches réciproques à une même aponévrose paroissent encore démontrer que ces muscles sont digastriques.

A l'égard de l'usage de ces quatre muscles, il paroît qu'ils agissent toujours comme de concert, & que les muscles occipitaux ne sont que des auxiliaires ou coadjuteurs des muscles frontaux, dont la fonction est de lever ou tirer en haut les sourcils, en faisant à la peau du front des rides plus ou moins transverses, dont les traces latérales suivent en quelque maniere la direction des sourcils, avec une espece de régularité dans les uns, & très-irrégulierement dans les autres.

Pour s'assurer de la coopération de ces quatre muscles, on n'a qu'à tenir la main appliquée sur les occipitaux, pendant qu'on leve par différentes reprises les sourcils, & qu'on ride le front; car on sentira un tiraillement qui répond à chaque mouvement des sourcils, dans les uns plus, dans les autres moins. Il paroît même dans quelques uns que les occipitaux se relâchent ou prêtent, pendant que les frontaux par leur contraction, font remuer toute la chevelure avec la calotte aponévrotique vers le devant, & que les occipitaux la ramenent ensuite.

Les muscles sourciliers sont des faisceaux charnus situés derriere les sourcils & derriere la portion inférieure des muscles frontaux, depuis la racine du nez jusqu'au de-là de la moitié suivante des arcades sourcilieres. Ils sont fortement attachés en partie à la synarthrose des os du nez avec l'os frontal, où ils se rencontrent de fort près avec les muscles du nez, & en partie à une petite portion voisine de l'orbite. De-là ils montent d'abord un peu, & aussitôt après ils suivent plus ou moins la direction des sourcils. Ils sont composés de plusieurs paquets de fibres obliques, attachés par un bout aux endroits que je viens de nommer, & par l'autre bout en partie à l'extrémité inférieure des muscles dont ils sont couverts, & après cela en partie immédiatement à la peau qui couvre les sourcils. On confond facilement cette portion avec une portion du muscle orbiculaire des paupieres.

Leur action est d'abaisser les sourcils, de les approcher l'un de l'autre, de froncer par des rides longitudinales & longitudinalement obliques la peau qui couvre le bas du front au-dessus du nez, & même par des rides irrégulierement transversales la peau qui répond précisément à la racine du nez. Cette action, de même que celle des frontaux, comme aussi celle des muscles du nez & des levres, n'est pas toujours arbitraire, mais très-souvent machinale & occasionnée. Peut-être servent ils aussi à tenir dans une espece d'équilibre les muscles frontaux, pendant l'inaction de ces muscles, dont les fibres sont mobiles par les deux extrémités.

Les paupieres & la membrane conjonctive.

Les paupieres sont une espece de voiles ou rideaux placés transversalement au-dessus & au-dessous de la convexité antérieure du globe de l'*œil*. Il y a deux paupieres à chaque *œil*, une supérieure & une inférieure. La paupiere supérieure est la plus grande & la plus mobile des deux dans l'homme. La paupiere inférieure est la plus petite & la moins mobile des deux. Les deux paupieres de chaque *œil* s'unissent sur les deux côtés du globe. On donne aux endroits de leur union le nom d'angles, & on appelle angle interne ou grand angle celui qui est du côté du nez, & angle externe ou petit angle celui qui est du côté des temples.

Les paupieres sont composées de parties communes & de parties propres. Les parties communes sont la peau, l'épiderme, la membrane cellulaire ou adipeuse. Les parries propres sont: les muscles, les tarses, les cils, les points ou trous ciliaires, les points ou trous lacrymaux, la caroncule lacrymale, la membrane conjonctive, la glande lacrymale, & enfin, les ligamens particuliers qui soutiennent les tarses. De toutes ces parties des paupieres les tarses & leurs ligamens en sont comme la base.

Les tarses sont des cartilages minces, qui forment principalement le bord de chaque paupiere. Ils sont plus larges dans leur milieu qu'à leurs extrémités. Ceux des paupieres supérieures ont environ cinq lignes de largeur, & les paupieres inférieures n'en ont qu'environ deux lignes. Leurs extrémités du côté des temples sont plus grêles & plus étroites que celles du côté du nez.

Ces cartilages ou tarses sont conformes aux bords & à la courbure des paupieres. Le bord inférieur du cartilage ou tarse supérieur, & le bord supérieur du tarse inférieur se terminent également. Le bord opposite du tarse supérieur est un peu demi-circulaire entre ses extrémités; le bord opposite du tarse supérieur est plus uniforme: ces bords sont plus minces que ceux qui se touchent quand les yeux sont fermés. Leurs faces internes, c'est-à-dire, celles du côté du globe, sont en partie traversées de plusieurs petites cannelures, dont je parlerai ci-après. Les extrémités du cartilage supérieur tiennent aux exttémités du cartilage inférieur par des especes de petits ligamens.

Les ligamens larges des tarses sont les allongemens membraneux formés par la rencontre du périoste orbitaire & du péricrane, le long du bord supérieur & du bord inférieur de l'une & de l'autre orbite. Le supérieur est plus large que l'inférieur. Le supérieur est attaché au bord voisin du cartilage supérieur, & l'inférieur est attaché au bord voisin du cartilage ou tarse inférieur; de sorte que ces ligamens & les tarses seuls & sans les autres parties représentent des paupieres.

On parle ordinairement de la membrane conjonctive dans l'histoire des tuniques du globe de l'*œil*. J'en ai aussi fait mention en avertissant que j'en remettois l'exposition à celle des paupieres. C'est une membrane très-mince, dont une portion couvre la surface interne des paupieres, ou pour m'exprimer plus précisément, la surface interne des tarses & de leurs ligamens larges. Elle se replie vers le bord de l'orbite, & par l'autre portion se continue sur la moitié antérieure du globe de l'*œil*, où elle est adhérente à la tunique tendineuse ou albuginée. Ainsi ce n'est qu'une même membrane repliée, qui revet les paupieres & le devant du globe de l'*œil*. Elle ne paroît pas être une continua-

tion du péricrane. Elle a quelque connexion avec les ligamens larges des tarses.

On ne donne communément le nom de conjonctive qu'à la portion qui revet le globe de l'*œil*. L'autre portion est simplement nommée la membrane interne de la paupiere. On peut appeller l'une la conjonctive de l'*œil*, & l'autre la conjonctive des paupieres. Celle des paupieres est très-adhérente, fixe, parsemée de vaisseaux capillaires totalement sanguins. Elle est percée de quantité de pores imperceptibles, dont il transsude continuellement une sérosité; & on y découvre assez facilement plusieurs plis sensibles, dont il sera parlé ci-après.

La conjonctive de l'*œil* n'est adhérente que par un tissu cellulaire qui la rend lâche & comme mobile. On la peut pincer, & d'espace en espace l'écarter un peu de la tunique tendineuse. Elle est blanchâtre, & par une espece de transparence la tunique tendineuse la fait paroître tout-à-fait blanche, de sorte qu'elles forment ensemble ce qu'on appelle le *blanc de l'œil*. La plupart des vaisseaux dont elle est parsemée en grande quantité, ne contiennent dans leur état naturel que la portion séreuse du sang, & par conséquent ne sont visibles que par des injections Anatomiques, des inflammations, des obstructions, &c. On peut par la pointe du scalpel continuer la séparation de cette membrane sur la cornée transparente.

La glande lacrymale est blanchâtre & du nombre de celles qu'on appelle glandes conglomérées. Elle est située sous l'enfoncement qu'on voit dans la voute de l'orbite vers le côté des tempes, & latéralement au-dessus du globe de l'*œil*.

Elle est un peu plate, & comme divisée en deux lobes, dont l'un est du côté de l'attache du muscle droit supérieur, & l'autre est tourné vers le muscle droit externe. Elle est fort adhérente à la graisse qui environne les muscles & la convéxité postérieure de l'*œil*. Elle a été autrefois appellée glande innominée.

Il part de cette glande plusieurs petits conduits, qui descendent presque parallelement dans l'épaisseur de la tunique interne ou conjonctive de la paupiere supérieure, & percent la tunique en dedans vers le bord supérieur du tarse. Ces conduits sont très-difficiles à découvrir. Le meilleur moyen d'y parvenir, est de laisser tremper pendant quelques momens la paupiere dans de l'eau froide, & après l'avoir ôtée de l'eau, sans l'essuyer, souffler par un petit tuyau d'espace en espace sur la surface de la membrane, sans la toucher, mais bien proche, afin que le vent seul découvre les orifices de ces tuyaux & les rende visibles en les remplissant.

Les bords de chaque paupiere en leur entier sont formés par le bord du tarse & la rencontre de la membrane interne avec la peau & l'épiderme. Ce bord a une petite largeur plate, depuis deux ou trois lignes de distance de l'angle interne des paupieres jusqu'à l'angle externe, vers lequel la largeur va en diminuant. Cette largeur, qui n'est que l'épaisseur applatie des paupieres, est taillée obliquement, de sorte que quand les deux paupieres se touchent légerement, elles forment avec la surface du globe de l'*œil* un canal triangulaire.

Le bord applati de chaque paupiere est garni d'une rangée de poils qu'on appelle cils. Ceux de la paupiere supérieure sont courbés en haut & plus longs que ceux de la paupiere inférieure qui sont courbés en bas. Les rangées sont du côté de la peau. Elles ne sont pas simples, mais plus ou moins inégalement doubles & triples. Les poils sont proportionnément plus longs vers le milieu des paupieres que vers les extrémités, & il ne s'en trouve point ordinairement à la distance marquée de l'angle interne.

Le long du même bord des paupieres vers la membrane interne ou du côté de l'*œil*, paroît une rangée de petits trous, qu'on peut appeller trous ou points ciliaires. Ce sont les orifices d'autant de petites glandes longuettes logées dans les sillons, cannelures ou rainures de la face interne des tarses. Ces petites glandes ciliaires sont blanchâtres, & étant examinées par un microscope simple, elles paroissent comme de petites grappes de plusieurs grains qui communiquent ensemble. Quand on les presse entre deux ongles, il en sort par les points ciliaires une matiere sébacée comme une espece de cire molle.

Vers le grand angle ou angle interne des paupieres, la portion plate de leurs bords se termine par un bord plus arrondi & plus mince. Les deux bords arrondis forment par leur rencontre, non pas un vrai angle en pointe, mais une espece d'angle arrondi, qu'il n'est pas cependant à propos d'appeller angle obtus, à cause de l'équivoque qu'il en pourroit resulter, selon le langage reçu des Mathématiciens. C'est pourquoi aussi le nom de grand angle y est très-improprement employé ici : il vaut mieux se servir de celui d'angle interne ou d'angle nasal.

A cet endroit l'extrémité de la portion plate est distinguée de la portion arrondie par une petite protubérance en maniere de mamelon, lequel est percé obliquement d'un petit trou dans l'épaisseur du bord de chaque paupiere. Ces deux petits trous sont assez visibles, & souvent plus dans les vivans que dans les morts. On les appelle communément points lacrymaux. Ce sont les orifices de deux petits conduits qui vont s'ouvrir par de-là l'angle de l'*œil*, dans un réservoir particulier appellé sac lacrymal, dont il sera parlé dans la description du nez.

Les points lacrymaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, de sorte que quand l'*œil* est fermé ils se rencontrent. On voit autour de l'orifice de l'un & de l'autre de ces points un petit cercle blanchâtre, qui paroît une appendice cartilagineuse du tarse, & qui tient l'orifice toujours ouvert. La disposition de ces deux cercles obliques est telle, que quand l'*œil* n'est que légerement fermé, ils se touchent seulement du côté de la peau, & non pas du côté du globe de l'*œil*. La membrane fixe qui couvre ces cercles, & qui s'insinue par les points jusques dans les conduits, paroît quelquefois se froncer quand on y touche avec le bout d'un stylet.

La caroncule lacrymale est une petite masse rougeâtre, grenue & oblongue, située précisément entre l'angle interne des paupieres & le globe de l'*œil*. Elle n'est pas un corps charnu, comme le nom le marque. Elle paroît toute glanduleuse, étant vue par un microscope simple, à peu près comme les glandes qu'on appelle conglomérées. On y découvre quantité de petits poils fins, qui paroissent enduits d'une matiere huileuse plus ou moins jaune. On voit sur le globe de l'*œil* à côté de ce petit corps glanduleux un pli sémi-lunaire formé par la conjonctive en maniere de croissant; dont la concavité regarde l'uvée, & la convexité le nez. Ce pli paroît le plus quand on tourne l'*œil* du côté du nez.

On compte ordinairement deux muscles aux paupieres; un propre ou particulier à la paupiere supérieure, nommé muscle releveur de cette paupiere; & un commun aux deux paupieres, appellé muscle orbiculaire des paupieres, lequel on subdivise différemment, comme on va voir.

Le releveur propre est un muscle très-mince situé dans l'orbite au-dessus & tout le long du muscle releveur du globe de l'*œil*. Il est attaché près du trou optique au fond de l'orbite, entre les attaches postérieures du muscle releveur du globe & du muscle trochléateur, ou oblique supérieur, par un petit tendon fort étroit. De-là les fibres charnues vont en devant par-dessus le muscle releveur du globe, en s'épanouissant de plus en plus, & se terminant par une espece d'aponévrose très-large au tarse de la paupiere supérieure.

Par muscle orbiculaire, on entend en général toute l'étendue des fibres charnues, qui par une couche très-mince entourent la circonférence du bord de l'une & de l'autre orbite, & de-là sans interruption vont cou-

vrir entierement les deux paupieres jusqu'aux cils. Les fibres qui accompagnent le bord de l'orbite sont à peu près orbiculaires. Le contour de la plupart de celles qui couvrent les paupieres sont transversalement ovales. Elles ont presque toutes un tendon commun, situé transversalement entre l'angle interne de l'*œil* & l'apophyse nasale de l'os maxillaire. Ce tendon est grêle & paroît ligamenteux : il est très-fort à son attache à l'os, & diminue à mesure qu'il approche de l'angle des paupieres, où il se termine à l'union des pointes, ou extrémités de l'un & de l'autre tarse. Les fibres charnues s'y attachent antérieurement, de sorte qu'il ne paroît d'abord que comme une ligne blanche.

De-là ces fibres tournent les unes en haut, les autres en bas, & vont se rencontrer toutes du côté de l'angle externe, où elles s'unissent par un entrelacement particulier & très-difficile à développer. Quand on renverse cette portion du muscle & qu'on en examine la surface postérieure, on y entrevoit une petite bande tendineuse très-mince qui traverse les fibres charnues, & les partage depuis l'union des deux tarses jusques sur le bord temporal de l'orbite, où elle disparoît ; de sorte que les fibres qui sont au-delà paroissent à cet endroit continuer le grand contour du muscle.

Je divise ce muscle en quatre portions.

La premiere est celle qui environne l'orbite, & qui ne paroît pas entre-coupée vers les tempes. Cette portion par son contour en haut est placée entre les sourcils & le bas du muscle frontal auquel elle est fort adhérente.

La seconde portion est celle qui en haut est entre le bord supérieur de l'orbite & le globe de l'*œil*, & en bas couvre le bord inférieur de l'orbite. Quelques-unes des fibres de la même portion sont attachées en haut & en bas au bord de l'orbite. Riolan a divisé cette portion en deux demi-circulaires, une supérieure & une inférieure. La supérieure se glisse entre le muscle sourcilier & le bas du muscle frontal, avec beaucoup d'adhérence à l'un & à l'autre.

La troisieme portion paroît plus particulierement appartenir aux paupieres, & elle est pour la plus grande partie employée à la paupiere supérieure. Les fibres de cette portion se rencontrent aux deux angles de l'*œil*, & paroissent à ces endroits ne faire que des inflexions étroites sans s'y discontinuer : mais étant examinées du côté qui regarde le globe de l'*œil*, elles ont paru dans quelques sujets comme distinguées en supérieures & en inférieures. La plupart de ces fibres forment ensemble un contour transversalement ovale, dont le petit diametre est plus large dans les yeux ouverts que dans les yeux fermés.

La quatrieme portion n'est qu'une suite de la troisieme. Elle en differe en ce que les fibres ne vont pas aux angles, & ne forment que de petites arcades, dont les extrémités se terminent au bord de chaque paupiere. Cette portion est réellement divisée en deux, une pour le bord de la paupiere supérieure, l'autre pour le bord de la paupiere inférieure. Riolan a appellé cette portion muscle ciliaire.

Toutes ces différentes portions du muscle orbiculaire sont adhérentes à la peau, dont elles sont couvertes depuis le haut du nez jusqu'à la tempe, & depuis le sourcil jusqu'au haut de la joue. Elles forment sur cette peau par leur contraction plusieurs plis, très-différens selon la différence de la direction des fibres. Ils sont comme rayonnés autour de l'angle temporal. Il y en a peu entre le sourcil & la paupiere supérieure. Il y en a plusieurs au-dessous de la paupiere inférieure, lesquels descendent très-obliquement de devant en arriere.

La peau de la paupiere supérieure est plissée en arcade, presque parallelement à la direction de ses fibres demi-ovales, & ils croisent avec celles du muscle releveur ; au lieu que les autres plis croisent simplement avec les fibres orbiculaires. Les plis rayonnés & les obliques ne paroissent gueres dans la jeunesse sans l'action de la premiere & de la seconde portion du muscle orbiculaire. Leurs traces paroissent même sans cette action avec l'âge.

La paupiere supérieure dans l'homme a beaucoup plus de mouvement que la paupiere inférieure. Les petits clignotemens simples qui arrivent de moment en moment, dans les uns plus, dans les autres moins, se font à la paupiere supérieure alternativement par le releveur propre & par la portion palpébrale supérieure du muscle orbiculaire. Ils se font aussi alternativement & en même tems à la paupiere inférieure par la portion palpébrale inférieure du muscle orbiculaire, mais très-peu à cause du petit nombre des fibres palpébrales inférieures.

Ces mouvemens légers, surtout celui de la paupiere supérieure, ne sont pas si faciles à expliquer conformément à la vraie structure. Les mouvemens qui font tout-à-fait froncer les paupieres, & qu'on fait ordinairement pour tenir un *œil* bien fermé pendant qu'on regarde fixement avec l'autre, peuvent être assez clairement expliqués par la simple contraction de toutes les portions du muscle orbiculaire. Ces derniers mouvemens font aussi abaisser les sourcils, de sorte qu'on peut les mouvoir en trois différentes manieres, savoir, en-haut par les muscles frontaux, en bas par les muscles orbiculaires, & en-devant par les muscles sourciliers.

Les vaisseaux de l'œil & de ses appartenances.

L'artere carotide externe, moyennant l'artere maxillaire externe ou angulaire, l'artere temporale & l'artere frontale donne plusieurs ramifications aux tégumens qui environnent l'*œil*, & à toutes les portions du muscle orbiculaire, lesquelles ramifications communiquent avec celles qui se distribuent à la membrane conjonctive des paupieres & à la caroncule.

La même carotide externe au moyen de la branche appellée artere maxillaire interne, envoie dans l'orbite par la fente orbitaire inférieure ou fente spheno-maxillaire, un rameau considérable, qui s'y distribue au périoste de l'orbite, aux muscles du globe de l'*œil*, au releveur propre de la paupiere supérieure, à la graisse, à la glande lacrymale, à la membrane conjonctive du globe de l'*œil* & à celle des paupieres, à la caroncule, &c. Elle fait des communications avec la carotide interne. Il en part une artériole, qui va aux cellules ethmoïdales du nez par le petit trou orbitaire interne postérieur.

L'artere carotide interne étant entrée dans le crane, jette de petits rameaux qui accompagnent le nerf optique & les nerfs qui passent par la fente spheno-maxillaire. Un de ces petits rameaux artériels s'insinue dans l'épaisseur du nerf optique, & produit sur la rétine les petites artérioles qu'on voit assez distinctement sur les parois internes de cette membrane. Les autres se rencontrent avec les petites ramifications de la carotide externe, dont je viens de parler ; elles pénetrent l'épaisseur de la partie postérieure de la sclérotique ; & après avoir fait un peu de chemin plus en avant dans cette épaisseur, elles la percent au-dedans en quatre ou cinq endroits, environ à une égale distance entre le nerf optique & la prunelle.

Les petits rameaux artériels ayant percé la sclérotique en quatre ou cinq endroits percent aussi-tôt après par autant d'endroits la lame externe de la choroïde, & forment entre cette lame & la lame interne les *vasa vorticosa* ou tourbillons vasculaires de Stenon, de même que les étoiles vasculaires de la lame interne de la choroïde, dont j'ai parlé dans sa description. On en voit aussi de petits filets vasculaires très-adhérens à la membrane vitrée. Ces mêmes petits rameaux artériels, avant que de former les tourbillons, envoyent presque tout droit à la circonférence de l'uvée des artérioles, qui forment dans son épaisseur une espece de cercle vasculaire,

laire, dont il part des capillaires jusqu'à la membrane cryſtalline, leſquels capillaires on injecte facilement dans des enfans nouveaux-nés.

Les veines de toutes ces parties répondent à peu près aux arteres. Les internes ſe déchargent d'un côté dans la veine jugulaire interne par les ſinus orbitaires, les ſinus caverneux & les ſinus pétreux; d'un autre côté dans la veine jugulaire externe par la veine maxillaire externe ou angulaire, la veine maxillaire interne, la veine temporale.

Outre les vaiſſeaux capillaires qu'on diſtingue évidemment par la rougeur du ſang, il y en a pluſieurs qui ne laiſſant paſſer que la portion ſéreuſe & lymphatique du ſang, ne paroiſſent pas dans l'état naturel. Il n'y a que les inflammations & les injections qui les rendent viſibles en quelques endroits, par exemple, ſur la membrane conjonctive du globe de l'*œil*. Ces moyens ne les découvrent pas ordinairement partout, principalement après l'enfance. Les injections extremement fines réuſſiſſent quelquefois dans le fœtus & dans les nouveaux nés, & y font appercevoir les vaiſſeaux de la membrane cryſtalline & de la membrane vitrée. Ces injections m'ont paru dans un fœtus d'environ ſix mois, avoir pénétré une partie de la maſſe du cryſtallin & de l'humeur vitrée.

Les nerfs de l'œil & de ſes appartenances.

Outre le nerf optique dont j'ai donné la deſcription dans l'Article *Nervus*, le globe de l'*œil* reçoit pluſieurs petits nerfs particuliers, qui rampent de côté & d'autre autour & le long du nerf optique, depuis ſon entrée dans l'orbite, juſqu'à ſon inſertion au globe. Ces filets nerveux viennent principalement d'un petit ganglion lenticulaire formé par des rameaux fort courts de la branche orbitaire ou ophthalmique de la cinquieme paire, & d'une branche du nerf de la troiſieme paire ou nerf moteur commun des yeux.

Ces filets nerveux du petit ganglion lenticulaire étant arrivés au globe de l'*œil*, ſe partagent & en forment cinq ou ſix, qui s'écartent autour du nerf optique, & d'abord pénetrent dans l'épaiſſeur de la ſclérotique ou cornée opaque, qu'ils percent bien-tôt après en-dedans, & enſuite par des intervalles plus ou moins égaux ſe gliſſent entre la ſclérotique & la choroïde juſques vers l'uvée. Là ils ſe diviſent chacun en pluſieurs filamens courts, qui ſe terminent dans l'épaiſſeur de l'uvée. Ces petits nerfs qui gliſſent de derriere en-devant entre la ſclérotique & la choroïde, ont été autrefois regardés par de très-habiles Anatomiſtes comme des ligamens particuliers.

Les nerfs qui vont aux autres parties qui ont rapport à l'*œil*, viennent de la troiſieme, de la quatrieme, de la ſixieme & des deux premieres branches de la cinquieme paire de la moelle allongée. La portion dure de la cinquieme paire en fournit auſſi. La troiſieme, la quatrieme & la ſixieme donnent des nerfs aux muſcles du globe de l'*œil*. Les deux branches de la cinquieme & la portion dure de la ſeptieme en donnent non-ſeulement aux autres parties qui environnent le globe, mais auſſi aux muſcles frontaux & aux parties internes du nez.

Le tronc de la troiſieme paire ou nerf moteur commun, étant entré dans l'orbite par la fente orbitaire ſupérieure ou fente ſphénoïdale, produit quatre branches. La premiere va en-deſſus & ſe diviſe en deux, une pour le muſcle ſupérieur du globe, & une pour le muſcle releveur de la paupiere ſupérieure. Le tronc continue ſa route & donne la ſeconde branche, qui eſt courte, & va au muſcle inférieur ou abaiſſeur du globe. La troiſieme branche eſt longue, & va au petit oblique ou oblique inférieur; c'eſt elle qui contribue à la formation du petit ganglion lenticulaire dont j'ai parlé. La quatrieme branche eſt groſſe & va au muſcle interne du globe.

La premiere branche de la cinquieme paire, laquelle branche on appelle communément le nerf ophthalmique, en entrant dans l'orbite ſe diviſe en trois rameaux & quelquefois d'abord en deux, dont un ſe ſubdiviſe après. De ces trois rameaux il y en a un ſupérieur, que j'ai nommé nerf ſourcilier; un interne, que j'ai appellé naſal, & un externe, auquel pour prévenir un équivoque, le nom de temporal convient mieux que celui de lacrymal.

Le rameau ſupérieur ou ſourcilier va tout le long du périoſte de l'orbite, & ayant paſſé par le trou ſourcilier ou l'échancrure ſourciliere de l'os frontal, il ſe diſtribue au muſcle frontal, au muſcle ſourcilier & à la portion ſupérieure du muſcle orbiculaire des paupieres. Il communique avec un rameau de la portion dure de la ſeptieme paire.

Le rameau interne ou naſal paſſe ſous la ramification du nerf de la troiſieme paire, va vers le côté du nez, ſe diſtribue à la partie voiſine de l'orbiculaire, à la caroncule, &c. & au nez. Ce rameau jette un filet qui paſſe par le trou orbitaire interne antérieur, rentre dans le crane, en ſort auſſi-tôt après par un des trous de la lame ethmoïdale, & deſcend ſur les parties internes du nez. J'ai trouvé ce même rameau naſal communiquer avec le rameau ſourcilier par une arcade particuliere avant que de paſſer dans le trou orbitaire.

Le rameau externe ou temporal, qui eſt quelquefois une diviſion du rameau ſourcilier, va ſe diſtribuer à la glande lacrymale. Il jette un filet en paſſant qui perce l'apophyſe orbitaire de l'os de la pomette.

La ſeconde branche de la cinquieme paire, à laquelle branche on donne le nom de nerf maxillaire ſupérieur, jette un rameau qui paſſe par le canal oſſeux de la partie inférieure de l'orbite, & en étant ſorti par le trou orbitaire antérieur inférieur, il ſe diſtribue à la portion voiſine du muſcle orbiculaire des paupieres. Il communique là avec un rameau de la portion dure. Je ne parle pas ici des autres diſtributions de ce rameau du nerf maxillaire inférieur.

La portion dure de la ſeptieme paire ou du nerf auditif, laquelle portion j'ai nommée le petit nerf ſympathique, donne à la partie ſupérieure, à l'inférieure & à la latérale externe du muſcle orbitaire, des rameaux dont un communique avec le nerf ſourcilier, & un autre avec le nerf ſous orbitaire.

Uſages en général de l'œil & de ſes appartenances.

Tout le monde ſait que l'*œil* eſt l'organe de la vue. Les parties tranſparentes du globe modifient par différentes réfractions les rayons de la lumiere. La rétine & la eboroïde en reçoivent les impreſſions. Le nerf optique porte ces impreſſions au cerveau. La prunelle ſe dilate dans l'éloignement des objets & dans l'obſcurité; elle ſe rétrécit dans la proximité des objets & dans la clarté. Les muſcles du globe & ceux des paupieres font les mouvemens dont j'ai parlé ci-deſſus.

La glande lacrymale humecte continuellement le devant du globe. Le clignotement de la paupiere ſupérieure étend la ſéroſité lacrymale, d'autant mieux qu'elle eſt comme légerement veloutée intérieurement. La rencontre des deux paupieres dirige cette ſéroſité vers les points lacrymaux. L'onctuoſité des trous ciliaires l'empêche de s'échapper entre les deux paupieres. La caroncule par ſa maſſe & par ſon onctuoſité l'empêche de paſſer par deſſus les points lacrymaux, & l'oblige, pour ainſi dire, d'y couler.

Les ſourcils peuvent détourner un peu la ſueur de tomber ſur l'*œil*. Les cils ſupérieurs plus longs que les inférieurs, peuvent auſſi avoir cet uſage. Ils peuvent encore, de même que les cils inférieurs, empêcher la pouſſiere, les inſectes, &c. d'entrer dans les yeux, pendant qu'on les tient ſeulement entre-ouverts. WINSLOW.

Méthode d'extraire les corps qui ſont entrés dans les yeux.

Il entre ſouvent dans les *yeux* des petites parcelles de

bois, de pierre, de sable, de plume, d'ongle des mains ou des piés, de chaux vive, de sels acres, &c. qui causent des douleurs insupportables & excitent souvent des inflammations & autres symptomes dangereux quand on tarde trop long-tems à les retirer.

Le remede le plus aisé dans ce cas est de frotter d'abord légerement la paupiere avec le bout du doigt, en tenant la tête baissée, car l'écoulement de larmes que la particule a causé, venant à augmenter par ce moyen, l'entraîne souvent dehors sans beaucoup de peine. Supposé que cette méthode ne réussisse point, on introduira sous la paupiere quelque peu de perle ou de pierre d'écrevisses lévigées, afin que sortant avec les larmes elles puissent entraîner avec elles le corps étranger. Si ce remede est encore inutile, on élevera doucement la paupiere avec la tête d'une petite sonde, avec des petites pincettes, ou l'extrémité d'un cure-dent, on cherchera avec soin le corps étranger, & on l'extraira après l'avoir trouvé; ou bien on trempera le bout d'un petit pinceau fait avec du poil ou du duvet, ou un petit morceau d'éponge attaché au bout d'une plume, dans de l'eau chaude, avec lequel on brossera le dessous de la paupiere. On peut emporter la chaux ou telle autre substance acre avec de l'eau ou du lait chauds, soit par injection, ou au moyen d'une petite plume ou d'un morceau d'éponge. Pour dissiper la rougeur & l'inflammation qui peuvent continuer après qu'on a retiré le corps qui étoit dans l'*œil*, le malade aura soin de le bassiner souvent avec un collyre adoucissant & rafraîchissant fait avec de l'eau rose battue avec un blanc d'œuf, un peu d'alun & de sucre de Saturne ou de tuthie: mais on aura recours à la saignée si l'inflammation est violente.

Des tubercules & excroissances qui viennent aux paupieres.

Ces tubercules ne sont pas tous de même grandeur ni de même figure. Si l'excroissance est petite, rouge, dure, immobile & située au-dessus des cils, on l'appelle *crithe* ou orgéolet, à cause qu'elle a la figure d'un grain d'orge. C'est une tumeur enkystée inflammatoire remplie d'une matiere épaisse, qui est accompagnée de douleur & de différentes maladies de la vue. Quelquefois elle est située en dehors près de la peau, & quelquefois au-dedans de la paupiere. Si le tubercule est mobile, on l'appelle chalaze, *chalazium*; s'il est fait comme un grain de grêle, *grando*, grêle, & hydatide, *hydatides*, s'il est en forme de vessie remplie d'une humeur aqueuse. Quelques-uns de ces tubercules tiennent de la nature de l'athérome, du stéatome & du meliceris, dont on donne la description au mot *Tumor*. Mais la plupart de ces tubercules sont de l'espece enkystée, les uns tenant à la peau par une racine forr mince, & les autres ayant une base fort large, ainsi qu'on les voit représentés dans la *Pl. XIII. du second Vol. fig. 16. 17. 18.*

Quoique ces sortes de tubercules n'aient rien de dangereux dans les autres parties du corps, ils demandent néantmoins une attention particuliere lorsqu'ils affectent l'organe dont nous parlons; à cause de son extreme délicatesse. Ils sont peu à craindre quand ils ne causent aucune douleur, bien qu'ils défigurent quelquefois la partie. Ils cedent rarement aux remedes, & les cataplasmes émolliens, dont quelques-uns font si grand cas, sont capables d'offenser l'*œil*; ce qui oblige d'avoir recours à l'opération de la main.

On enleve tous ces tubercules, à l'exception de ceux qui ont une racine fort mince, en faisant une incision dans les tégumens, & prenant garde de ne point offenser le kyste, pour pouvoir s'il est possible l'enlever tout entier avec le tubercule, comme on dit au mot *Tumor*. Supposé qu'on vienne à ouvrir l'enveloppe du tubercule, ou qu'il adhere tellement à la chair qu'on ne puisse l'en séparer tout-à-fait avec le bistouri, on en coupera autant qu'on pourra avec une paire de petits ciseaux, & l'on appliquera immédiatement dessus un onguent digestif mêlé avec le précipité rouge ou l'onguent Egyptiac ou la pierre infernale, pour manger ce qui en reste, & l'on achevera la cure avec quelque baume vulnéraire. Lorsque je vois de l'impossibilité à extirper la tumeur toute entiere, je fais mon incision directement dans le kyste, & après en avoir fait sortir la matiere, je détruis ce qui en reste avec des caustiques, de même que pour les tumeurs enkystées. Mais il faut avoir soin d'empêcher qu'il ne tombe aucune partie du caustique dans l'*œil*, parce qu'il ne manqueroit pas d'offenser la vue. A l'égard des tubercules qui pendent à une racine, on peut aisément les extirper par le moyen de la ligature, ou les couper sur le champ avec les ciseaux. L'orgéolet demande une méthode toute différente, puisque différent des autres tumeurs enkystées, il est accompagné de douleur & d'inflammation. Il faut donc commencer par les appaiser l'une & l'autre, & supposé qu'on ne puisse point y réussir, le faire venir à suppuration avant que de recourir à l'incision. Pour hâter la discussion & appaiser la douleur d'un orgéolet récent, il faut souvent fomenter la partie avec de la salive pendant qu'on est à jeun, appliquer dessus du mucilage de semence de coing, ou la pulpe d'une pomme rotie toute chaude, qu'on mêlera avec quelque peu de safran & de camphre. Si tous ces moyens sont inutiles & que la tumeur commençant à jaunir, tende à la suppuration, on pourra l'accélérer avec une emplâtre de miel & de farine, ou de diachylum avec les gommes. Mais si l'on veut que la cure soit plutôt achevée, il faut avoir recours au bistouri; & pour cet effet, après avoir renversé la paupiere, faire une incision longitudinale, de façon que si le tubercule est encore dur, on puisse séparer & extirper commodément le sac ou membrane dans laquelle il est enfermé. Mais si le tubercule est mûr, il faut l'ouvrir, en faire sortir le pus & consumer l'enveloppe avec des remedes corrosifs; au moyen de quoi on préviendra la difformité d'une cicatrice, & la plaie se consolidera sans le secours d'aucun autre remede.

Des verrues qui viennent aux paupieres.

Il vient souvent des verrues aux paupieres, qui ne different en rien des tumeurs dont on vient de parler, & qui, outre qu'elles défigurent la partie, offensent souvent la vue. Ces verrues ont une racine grosse ou petite, & peuvent être extirpées par le moyen de la ligature, du bistouri, ou des corrosifs, de même que les autres verrues. On ne doit jamais employer dans ce cas le cautere actuel dont on se sert pour les autres parties, ni se servir des corrosifs qu'avec beaucoup de précaution, de peur que venant à tomber dans l'*œil* ils ne détruisent ou n'affoiblissent considérablement la vue. Si ces verrues deviennent noirâtres ou livides, on a tout lieu d'appréhender une gangrene, qui ne manqueroit pas d'arriver si on les irritoit par l'application des instrumens ou des remedes; ce qui leur a fait donner le nom de *Noli me tangere*; c'est pourquoi on ne doit point y toucher. J'ai heureusement extirpé par le moyen d'une ligature une grosse verrue située sur la paupiere supérieure (voyez *Planche XIII. du second Vol. Fig. 17.*) qui empêchoit l'*œil* de s'ouvrir; mais dont la racine n'étoit pas fort large.

Du relâchement & des tumeurs des Paupieres appellés Phalangosis *&* Ptosis.

Les paupieres s'enflent ou se relâchent souvent au point de défigurer la partie & de nuire à la vue. (Voyez *Pl. XIII. du second Vol. Fig. 19.*) Cette maladie provient toujours ou de la paralysie du muscle releveur de la paupiere, ou du relâchement de la peau qui est au-dessus. Il vient quelquefois aux paupieres une tumeur œdémateuse ou aqueuse qui empêche entierement l'*œil* de s'ouvrir: il faut exactement distinguer ce cas du précédent, puisqu'on y remédie aisément par des ca-

thartiques, des diurétiques & des sudorifiques, & en appliquant sur la partie une compresse trempée dans de l'esprit de vin camphré ou dans de l'eau de chaux. Lors, au contraire, qu'elle est causée par un relâchement de la peau, il convient d'employer des remedes corroboratifs, comme une emplâtre d'huile noire de terre mêlée avec de la cire, ou du banme du Pérou, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'esprit de vers de terre, & autres choses semblables. Supposé que ces remedes ne réussissent point, le mieux qu'on puisse faire est de retrancher une portion suffisante de la peau relâchée, pour la racourcir & la faire rentrer dans son état naturel.

Voici la méthode dont les Anciens se servoient pour guérir cette maladie.

Après avoir levé la peau relâchée, ils passoient un fil à travers & en tortillant avec art le fil autour, ils la retranchoient au moyen d'une forte ligature ; & cette opération leur réussissoit souvent. Ou bien ils ampuroient avec des ciseaux ou un bistouri la partie superflue de la peau, & rapprochant les levres de la plaie, ils les assuroient avec quelques points de suture ; ainsi qu'on le voit dans Hippocrate (*Lib. de Vict. Ratione in Acutis*) Celse (*Lib. VII. cap. 7.*) & Paul Eginete (*Lib. VI. cap. 8.*) mais cette derniere méthode est souvent suivie d'une hémorrhagie si considérable qu'on ne peut plus découvrir la plaie ni y faire une suture convenable, ce qui laisse une cicatrice difforme. Pour prévenir ces inconvéniens, Bartiscius, célebre Oculiste Allemand, a inventé un instrument de bois représenté dans la *Pl. XIII. du second Vol. Fig.* 19. *BB* pour saisir la peau superflue, *Fig.* 19. *CC*, & la comprimer au moyen de la vis *DD* ; de sorte que la circulation se trouvant interceptée, la partie tombe en mortification en peu de jours & se separe d'elle-même.

Mais comme cette méthode de Bartiscius est accompagnée de douleur, d'inflammation & de plusieurs autres inconvéniens fâcheux ; Verduin, Chirurgien d'Amsterdam, a imaginé un instrument de cuivre presque semblable, mais percé dans ses parties supérieure & inférieure, (comme on voit dans la *Pl. XIII. du second Volume Fig.* 21.) il comprime avec cet instrument la peau superflue, & passant un fil à travers ses trous autant de fois qu'il sera nécessaire, il le laisse pendre de la longueur environ de quatre ou cinq pouces de chaque côté : il coupe ensuite la peau superflue avec des ciseaux ou un bistouri tout près l'instrument, & après avoir retiré ce dernier sans emporter les fils, il les noue les uns avec les autres, de même que dans la suture ordinaire. On panse d'abord la plaie avec quelque baume vulnéraire & de la charpie, & dans les pansemens suivans avec ce même baume, ou avec quelque digestif, & l'on assure l'appareil avec des compresses ou bandages. Au bout de trois ou quatre jours on ôte le bandage avec beaucoup de précaution, & si la plaie se trouve fermée, on coupe les nœuds du milieu, & l'on tire le fil en continuant de même jusqu'à la fin ; après quoi l'on acheve la cure avec quelque baume & emplâtre vulnéraires. Il est bon de cautériser la plaie avant de retirer l'instrument, non-seulement pour arrêter l'hémorrbagie & prévenir le retour de la maladie, mais encore pour n'être point obligé d'employer la suture. Cette maladie est quelquefois si obstinée, & la tumeur d'une grosseur si excessive, que l'*œil* perd sa figure naturelle ; il survient même quelquefois des rechûtes après plusieurs opérations, qui rendent le cas tout-à-fait incurable. Enfin il faut savoir que Rau a imaginé un instrument pour cet effet qui differe très-peu du premier par sa figure & ses usages, *Fig.* 22. & dont l'invention lui a été disputée par Ruysch, qui en attribuoit la découverte à Adriansonius.

Du Trichiasis.

Les poils des paupieres se tournent quelquefois en-dedans, & irritent les yeux à un tel point, qu'il en résulte des douleurs excessives & une inflammation capable de faire perdre la vue au malade lorsqu'on differe d'y remédier. Les Grecs donnent à cette maladie les noms de *Trichiasis*, *Distichiasis*, ou *Districhiasis* & quelquefois d'*Entropium*. Elle provient ordinairement d'une cicatrice irréguliere qui s'est formée ensuite d'une plaie, de la petite vérole ou d'une brûlure ; & quelquefois du relâchement des paupieres, & pour lors elle est accompagnée des autres accidens dont on a parlé ci-dessus.

Pour remédier à cette maladie & l'empêcher de revenir, il faut entierement extirper les poils, ce qui n'est pas peu difficile ; car si l'on se contentoit de les couper, ils ne manqueroient pas de repousser & d'irriter encore plus les yeux qu'auparavant. Quelques-uns tâchent de tourner les poils en-dehors, en les tenant collés sur la surface extérieure des paupieres avec quelque emplâtre agglutinative ; mais le mouvement continuel des paupieres ne tarde pas à les faire retomber une seconde fois. C'est ce qui fait que Celse conseille de les brûler les uns après les autres à leurs racines avec une aiguille ardente qui soit platte & faite en forme de spatule. Paul Eginette veut au contraire qu'on arrache les poils un à un avant de les cautériser à l'endroit de leurs racines, ce qui ne peut se faire qu'avec des douleurs excessives. Quelques-uns aiment mieux appliquer sur leurs racines, après qu'on les a arrachés, quelque remede corrosif, tel que la pierre infernale, en prenant garde qu'il n'en tombe point dans l'*œil* : mais il est mieux, de toucher ces racines avec un petit plumasseau trempé dans l'esprit de sel ammoniac, ou de l'esprit de vin extremement rectifié ; au moyen de quoi elles se fermeront sans les laisser sortir de nouveau. Lorsqu'il y a un grand nombre de poils à arracher il le faut faire, peu-à-peu & non tout à la fois, parce qu'une pareille manœuvre ne manqueroit pas d'être suivie de douleur & d'inflammation. Il faut aussi garantir la cornée du caustique ou du cautere actuel, en la couvrant avec de la charpie, ou avec une lame de plomb, de cire ou de corne bien unie, qu'on adaptera comme si c'étoit un *œil* artificiel. Si la maladie provient du relâchement des paupieres, on la traitera de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

Si tous les poils des paupieres sont ainsi tonrnés en-dedans ; & que le malade ne veuille point qu'on les arrache, ni qu'on applique des caustiques sur leurs racines, il ne reste qu'un cruel remede, qui est de couper les cils ou bords cartilagineux des paupieres ; car bien que ce remede défigure les yeux, on aime encore mieux le souffrir que de perdre la vue. L'opération étant faite, il faut appliquer sur la partie un collyre préparé avec du blanc d'œuf, de l'eau-rose, & du sucre de saturne, ou avec de l'eau & de l'esprit de vin mêlés en parties égales ; & traiter la plaie dans les pansemens suivans avec quelque huile ou baume vulnéraire, jusqu'à ce qu'elle soit consolidée. Cortumius, dans une dissertation qui a pour titre *de Trichiasi*, propose de séparer les cils avec la pierre infernale plutôt que par l'amputation de la maniere suivante.

Le malade étant couché sur le dos on lui couvrira l'*œil* avec de la charpie ou avec un morceau de peau, & on lui frottera les bords des paupieres avec la pierre infernale jusqu'à ce qu'ils soient entierement consumés. Après avoir achevé l'opération, on pansera d'abord la plaie avec de la charpie seche, & environ une heure après, on appliquera dessus un blanc d'œuf battu dans de l'eau-rose, qu'on aura soin de renouveller souvent. On ôtera dès le lendemain une partie de la charpie pour prévenir l'inflammation qu'elle pourroit causer ; & supposé qu'il se soit formé quelque petite escarre, on pourra la faire tomber avec quelque digestif, après

avoir ôté toute la charpie. Cet Auteur assure qu'on peut par ce moyen consolider la plaie au bout de six ou huit jours.

Pour l'*ancyloblepharon* ou concrétion des paupieres, voyez *ancyloblepharon*.

Pour l'*ectropium* & la *lagophthalmie*, ou renversement & retirement des paupieres, voyez *Ectropium*.

Pour l'*encanthis*, ou tubercule qui se forme dans l'angle interne de l'*œil*, voyez *encanthis*.

Du sarcome & de l'hypersarcose, ou excroissance qui se forme entre l'œil & la paupiere.

Les tubercules qui se forment entre l'*œil* & sa paupiere, comme on les voit représentés dans la *Pl. XIII. du second Vol. Fig* 28. & 29. & que les Grecs appellent *hypersarcoses* & *sarcomes*, sont à-peu-près de même nature que les maladies dont on vient de parler. Ils sont d'abord fort petits; mais ils augmentent par dégrés, & quelquefois à un point extraordinaire. Les uns sont lisses, & les autres rudes & inégaux à leurs surfaces comme une framboise ou une mûre. J'ai guéri plusieurs de ces excroissances de la maniere suivante.

Je commence par les saisir avec un petit crochet, & je les coupe ensuite à leur racine avec des ciseaux. Après avoir laissé couler le sang pendant quelque-tems, j'ordonne au malade de se laver souvent l'*œil* avec une solution de tuthie, d'aloès & de sucre de saturne, jusqu'à ce que la plaie soit fermée. On peut aussi saisir le tubercule en passant un fil au travers & le tirant à soi. Quelques-uns consument ces sortes d'excroissances avec la pierre infernale; mais je crois l'incision beaucoup plus sûre.

De la saignée des yeux.

Il y a quelques années que Woolhouse, Oculiste Anglois, réclama la saignée des yeux comme une invention qui lui appartenoit. Mais il paroît évidemment que cette opération a été connue, décrite & pratiquée en Allemagne depuis plus de cent ans. Woolhouse met néantmoins cette découverte au-dessus de toutes celles qu'on a faites dans la Medecine, & il la préfere même à celle de la pierre philosophale.

On peut employer avantageusement la saignée des yeux 1°. Lorsqu'ils sont violemment enflammés; c'est-à-dire, lorsque les vaisseaux du blanc de l'*œil* paroissent plus gros, & plus rouges qu'à l'ordinaire. Cette opération a souvent produit de très-bons effets dans ce cas, quoiqu'on eût inutilement employé d'autres remedes, & même la saignée dans d'autres parties du corps, & que l'inflammation eût augmenté au point de mettre le malade en danger de perdre la vue. 2°. Elle peut être utile lorsque la cornée est affectée de tayes ou d'abscès; car on peut y remédier plus aisément après qu'on a ouvert les vaisseaux qui nourrissent la maladie. 3°. Lorsqu'il se forme une pellicule ou membrane rouge sur l'*œil*; car elle disparoît d'autant plus promptement qu'on ouvre plus souvent les vaisseaux qui lui fournissent de la nourriture. 4°. Lorsque le gonflement des veines du blanc de l'*œil* ou de la cornée donne lieu de craindre le retour de ces sortes de membranes, il faut les ouvrir & les fomenter avec des remedes dessiccatifs.

Comme les méthodes de pratiquer cette opération sont infinies, je me contenterai d'indiquer les principales. 1°. Il faut placer avantageusement le malade sur le bord du lit, ou sur un siége, & lui faire tenir la tête par un Aide; après quoi on fait avec une lancette une incision transverse aux petites veines gonflées qui sont situées dans les angles de l'*œil* de maniere que le sang en sorte. 2°. On peut quelquefois se servir pour ouvrir les vaisseaux de petits ciseaux au lieu de lancette. Dans ces deux méthodes, l'Opérateur doit retirer les paupieres d'une main, tandis qu'il fait l'incision de l'autre. 3°. Quelques-uns élevent les petites veines gonflées avec une aiguille courbe avant de les ouvrir, tandis qu'un aide s'assure des paupieres. 4°. Mais il ne seroit pas inutile de faire ces aiguilles à deux tranchans pour qu'elles puissent ouvrir les vaisseaux d'elles-mêmes sans qu'il fût besoin d'avoir recours à la lancette ou aux ciseaux. 5°. On peut pratiquer la même opération avec presque autant de commodité avec le scarificateur, dont je donnerai la description dans le chapitre suivant.

Les veines étant ouvertes comme je viens de dire, il faut faciliter l'écoulement du sang avec des fomentations d'eau chaude, ou avec une décoction d'eufraise, d'hyssope, de véronique & autres plantes digestives, qu'on appliquera fréquemment sur la partie avec une éponge ou avec une compresse; car la saignée a d'autant plus d'effet que l'évacuation est plus abondante. Si la premiere opération ne suffit pas pour diminuer la maladie, on pourra la répéter deux ou trois fois de suite, en la secondant avec des remedes externes. Je suis cependant obligé d'avoüer qu'ayant éprouvé plusieurs fois cette opération sur plusieurs malades; premierement à Altorf & ensuite à Helmstadt, j'ai eu toutes les peines du monde à les résoudre, & encore moins à en souffrir la répétition; les uns craignant de perdre la vue, les autres en étant détournés par la douleur dont elle ne peut manquer d'être suivie, vu que la sensibilité de l'*œil* augmente à l'occasion de la maladie; on pratique rarement cette opération sur les enfans, tant à cause qu'il est difficile de s'assurer de leur tête & de leurs yeux, qu'à cause du danger qu'il y a d'appliquer la lancette ou tel instrument tranchant sur des parties qui sont dans une agitation continuelle.

L'incision que Camerarius à proposée dans une dissertation publiée à Tubingen en 1734. pour l'ophthalmie vénérienne a beaucoup de rapport avec cette opération. On y propose, dans les cas où les symptomes de cette maladie sont les plus violens, de faire une incision circulaire dans le blanc de l'*œil* autour de la cornée, pour évacuer le sang épanché ou telle autre matiere qui distend cette membrane. Mais il n'y a que le tems & l'expérience qui puissent être garans de la certitude & de l'efficacité de cette méthode, & nous apprendre si on ne pourroit pas l'employer avec le même succès dans les autres especes d'ophthalmie.

De la scarification des yeux.

Il y a tant de rapport entre la scarification & la saignée des yeux, qu'il n'est pas étonnant que Woolhouse, quoique célébre Oculiste d'ailleurs, les ait confondues. Je mets cependant beaucoup de différence entre ces deux opérations, à cause, premierement, que la saignée est bornée au blanc de l'*œil*, au lieu que la scarification s'étend aussi à la superficie intérieure des paupieres, où on la pratique principalement. Secondement, parce que chacune de ces opérations demande des instrumens tout différens, ainsi qu'on verra ci-après.

Il paroît que la scarification des yeux n'est point une invention moderne, puisqu'on en trouve la description dans Hippocrate, Celse, Paul Eginete & un grand nombre d'autres Medecins fameux. Il est vrai qu'on l'a négligée dans les siecles suivans, tant à cause de la difficulté qu'il y a à la mettre en pratique & de la douleur aiguë dont elle est accompagnée, qu'à cause qu'elle est extremement dangereuse, & qu'on ne l'a pas jugée d'une grande efficacité. Woolhouse est le premier qui l'ait fait revivre parmi les Modernes.

Voici la maniere dont on la pratique:

On fait asseoir le malade sur un lit ou sur un siége ordi-

naire, le visage tourné contre le jour, & tandis qu'un Aide s'assure de sa tête, le Chirurgien renverse les deux paupieres avec le pouce & le doigt index de la main gauche pour découvrir la rougeur, ce qu'on peut faire plus commodément dans la paupiere inférieure; & il scarifie de l'autre main avec son instrument la surface interne de la paupiere, ou le blanc de l'*œil*, s'il est nécessaire, & quelquefois même la cornée & la caroncule du grand angle, au point de déchirer les petites veines gonflées, & d'en faire couler le sang. Il n'est pas aisé d'expliquer cette opération par écrit, & on ne doit s'avanturer à la faire qu'après l'avoir vû pratiquer à d'autres.

La scarification étant achevée, il faut faciliter la sortie du sang de la maniere qu'on a dit ci-dessus. L'*œil* s'éclaircit d'autant plutôt, & l'inflammation s'appaise d'autant plus vîte, qu'on fomente plus souvent l'*œil* le premier jour avec des fomentations ou des injections digestives. Mais pour empêcher les parties scarifiées de se réunir, il faut ne les point bander, du moins durant le jour, & ordonner au malade de remuer souvent les paupieres.

Lorsqu'on les bande pendant la nuit, Woolhouse veut qu'on mette entre l'*œil* & les paupieres trois ou quatre semences d'orvale, ou plutôt un morceau de peau dont se servent les Batteurs d'or, après l'avoir ointe avec quelque collyre, pour prévenir l'adhérence des parties. Je ne fixerai point ici combien de fois on doit répéter ces sortes de scarifications, ni les intervalles qu'elles demandent, tout cela devant être laissé à la prudence du Medecin: mais je ne puis me dispenser de recommander au malade l'exactitude du régime, aussi-bien que l'usage des remedes externes & internes. Voyez *Platneri Diss. de Scarificat. Ocul.*

On s'est servi de différens instrumens pour cette Opération. Hippocrate paroît s'être servi d'une espece de chardon épineux, semblable à l'*Atractylis*. Quelques anciens Medecins employoient à cet effet une petite rugine d'argent faite en forme de cuillere; (voyez *Planche VII. du second Vol. Fig.* 20.) avec laquelle ils grattoient la superficie interne des paupieres, jusqu'à ce qu'elles saignassent, comme on le voit dans Celse, *Lib. VI. cap.* 6. *num.* 26. qui appelle cet instrument, *Specillum asperatum*; & dans Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 22. qui lui donne le nom de *Blepharoxyston*. D'autres se servent d'une herbe rude appellée *Equisetum majus nudum* (espece de prêle) qui paroît fort propre à cet usage; d'autres, du nombre desquels est Celse, employent la feuille de figuier; & d'autres enfin la pierre ponce ou l'os de seche.

Les Modernes ont trouvé que le meilleur instrument dont on puisse se servir pour cette opération, est la barbe des épis d'orge ou de ris, laquelle est armée de plusieurs rangs de petites dents ou crochets, qu'on peut voir représentés dans la *Pl. XII. du troisieme Vol. Fig.* 3. *A*. On prend douze ou quinze de ces barbes, & on en fait une espece de petite brosse, comme dans la *Planche XII. du troisieme Vol. Fig.* 4. dont les extrémités des barbes forment le manche *A*; de sorte qu'en passant légerement la partie *A* sur l'*œil* ou les paupieres, il faut nécessairement que le sang sorte. Les Modernes donnent à cette espece de scarification le nom d'*Ophthalmoxysis*, ou *Blepharoxysis*.

Woolhouse paroît être l'Inventeur de cette brosse, dont il cacha la structure à ses Eleves jusqu'en 1726. quoiqu'il leur en eût extremement vanté l'utilité. Mauchart, pour lors Professeur à Tubingen, qui avoit étudié sous Woolhouse, publia non-seulement la construction de cet instrument, mais encore ses usages, aussi-bien que la maniere de s'en servir, dans son Traité de *Ophthalmoxysi*. Deux ans après, Platner de Leipsic expliqua fort au long cette matiere dans son Traité *de Scarificatione Oculorum*.

Woolhouse prétend que cet *Ophthalmoxystrum*, est d'une utilité admirable dans toutes les maladies des yeux qui demandent la saignée:

1. Dans la stagnation du sang, ou l'inflammation violente des yeux, soit qu'elle provienne de causes externes ou internes, comme d'un coup, d'une plaie, d'une cataracte, d'un *pterygium*, d'un *hypopyon*, ou d'un staphylome, &c. car dans ces cas, il faut scarifier la surface interne de la paupiere, pour procurer l'écoulement du sang épanché. Si l'on en croit Woolhouse & ses partisans, cette méthode est beaucoup plus efficace pour appaiser les inflammations qui viennent de causes externes, ou à la suite d'une opération chirurgicale, que pour guérir les ophthalmies spontanées: mais dans le *Chemosis*, ou inflammation la plus violente des yeux, il convient outre les paupieres, de scarifier l'*œil* avec cette brosse.
2. Il recommande cette sorte de scarification dans les cas où l'*œil* est affecté d'un *Pterygium*, ou d'abscès & de taches blanchâtres; car en scarifiant la tunique albuginée, ou, s'il est nécessaire, la cornée même, ou plutôt le *Pterygium* sur la cornée, on déchire les vaisseaux qui nourrissent la maladie; de sorte qu'on peut la guérir ensuite plus facilement au moyen de remedes convenables.
3. Cette opération est, suivant lui, d'une utilité admirable pour fortifier la vûë, ou pour dissiper les cataractes qui ne font que commencer; car l'irritation qu'elle cause met les humeurs qui croupissent en mouvement, leve les obstructions des nerfs & des vaisseaux, & rend à l'*œil* sa premiere vigueur.
4. Il met cette scarification en usage, lorsque l'*œil* est attaqué d'une atrophie ou *Tabes*; car l'extraction du sang occasionne une plus grande affluence du suc nourricier dans la partie, & la rétablit dans son premier état.
5. Il employe la même méthode dans l'*hypohæma* ou *hypopyon*, qui est un amas de sang ou de matiere sous la cornée, occasionné par un coup ou telle autre violence externe, qu'il est nécessaire de dissiper pour rétablir la vûë.
6. Il assure qu'elle n'est point à mépriser dans les cas où il s'agit d'appaiser les douleurs aiguës des yeux, que les Anciens ont appellées *Ophthalmoponia*, & qui rendent la lumiere tout-à-fait insupportable; car, comme ces douleurs proviennent de la distension extraordinaire des vaisseaux sanguins, ou d'une stagnation & épaississement d'humeurs acres, ou d'une inflammation interne de l'*œil*: il s'ensuit qu'elles doivent cesser dès que le sang superflu a été évacué.
7. Enfin, cette opération produit aussi d'excellens effets dans les paralysies, mortifications, & autres semblables maladies des yeux & des paupieres. Voyez Mauchart & Platner que nous avons déja cités.

Platner observe que cette espece de scarification n'est point avantageuse dans les autres maladies des yeux, & qu'elle ne convient point.

1. Dans la xérophthalmie, ou lippitude seche; c'est-à-dire, lorsque l'*œil* est affecté de secheresse, de demangeaison, de chaleur & de rudesse, que les paupieres sont couvertes d'écailles seches, & que le malade ne peut supporter la lumiere.
2. Lorsque la maladie provient d'une cause vénérienne ou scorbutique; car à moins qu'on ne commence par corriger les sucs viciés, comme cette opération les attire en plus grande quantité sur la partie, elle est plutôt capable d'augmenter que d'appaiser la maladie.
3. Dans la cataracte, la goute sereine, ou l'*hypopyon* invétéré.
4. Enfin dans l'*ectropium*, le *trichiasis*, l'anchylose, & autres maladies semblables.

Il est bon de savoir que la moindre force suffit pour émousser la brosse dont on a parlé, de sorte qu'on est obligé d'en employer une nouvelle à chaque fois qu'on

veut opérer. Les barbes des vieux épis d'orge, ne sont pas si bonnes que celles de ceux qui sont nouveaux, ou du moins, qui n'ont pas plus d'un an, à cause qu'elles sont sujettes à se casser & à laisser quelques-unes de leurs dents dans l'œil, ce qui peut avoir des suites fâcheuses. Il ne faut pas non plus qu'elles soient crues dans un terrein trop gras, qu'elles aient été gardées dans un lieu trop sec ou trop humide, ni qu'elles aient été battues.

Au reste, je dois avouer que quoique j'aie pratiqué cette opération dans plusieurs cas; je ne me suis jamais apperçu qu'elle ait été suivie d'aucun avantage considérable. Bien plus; j'ai connu plusieurs personnes que Woolhouse & ses Partisans disoient avoir été guéries de différentes maladies des yeux par cette méthode, qui n'en ont retiré d'autre avantage que celui de voir calmer leurs douleurs; ce que je rapporte, de peur qu'on ne s'imagine que le peu de succès que j'ai eu, ne vient que de mon peu d'adresse à la pratiquer. Il faut cependant que j'avoue qu'elle m'a quelquefois réussi, surtout dans les inflammations des yeux; & je suis persuadé que c'est dans ces sortes de cas que Woolhouse & ses Partisans ont éprouvé ses bons effets, surtout quand elle a été secondée de remedes convenables, particulierement de la saignée & des vésicatoires. Mais comme ces sortes de maladies ont été souvent guéries par l'usage seul de remedes convenables, & sans aucune scarification de la partie affectée; on peut mettre en question, si elles n'eussent pas été aussi facilement guéries par la saignée, la purgation, les vésicatoires & la scarification des autres parties, que par cette méthode. On sait que les maladies des yeux ont été guéries avec succès, long-tems avant que Woolhouse introduisit l'*Ophthalmoxysis*; & qu'elles sont peut-être mieux guéries aujourd'hui par ceux qui n'ont jamais connu sa méthode. De plus, si les douleurs que ce traitement excite, sont si insupportables, qu'elles empêchent plusieurs personnes de s'y soumettre: il est à croire qu'il y en a un plus grand nombre qui ne voudront jamais l'endurer une seconde fois. Au reste, malgré la précaution qu'elle exige de la part du Chirurgien; il est à craindre, vû les douleurs dont elle est accompagnée, & qui ne permettront point au malade de tenir les yeux fixes, il est à craindre, dis-je, qu'on ne touche ou qu'on n'offense la cornée, ou qu'on ne laisse quelque dent de l'instrument dans l'*œil*; ce qui causeroit infailliblement une inflammation plus violente que celle qu'on veut guérir, & plusieurs autres accidens fâcheux. On ne sauroit donc s'empêcher d'avouer, avec un peu de prudence, que cette scarification des yeux est environnée de grandes difficultés, même dans les maladies pour la guérison desquelles on l'a particulierement inventée. D'ailleurs les avantages qui en résultent ne sont pas assez remarquables, ni les exemples de ses bons effets assez évidens, pour contrebalancer le danger & les douleurs dont elle est accompagnée. Je serois donc d'avis qu'on ne l'employât que dans la derniere nécessité, & après avoir tenté tous les autres moyens que l'Art nous fournit. Il faut encore remarquer que les Chirurgiens François, si l'on en excepte Saint-Yves, n'ont pas dit un mot de cette opération, malgré le bruit qu'elle a fait dans le monde, & qu'ils ne lui ont pas plus fait de grace qu'à la plupart des autres méthodes imaginées pour le traitement des maladies des yeux, dont ils ne parlent que rarement.

Pour l'épiphore, ou écoulement continuel de larmes, voyez *Epiphora*.
Pour la fistule lacrymale, voyez *Fistula*.
Pour les suffusions ou cataractes, voyez *Cataracta*.
Pour la méthode de dilater les contractions de la prunelle, Voyez *Iris*.

De l'ongle, pannus ou pterygium des yeux.

On donne le nom d'ongle à une excroissance membraneuse qui se forme sur la cornée & sur la prunelle, & qui intercepte la vue, à cause qu'elle est faite comme un ongle. Les Grecs la nomment, à cause de cela, *onyx* & *pterygium*, petite aîle, parce qu'elle est faite quelquefois comme une aîle de chauve-souris. Elle est quelquefois rouge & molle, quand elle abonde en vaisseaux sanguins, & pour lors elle reçoit communément le nom de *pannus*. Elle commence souvent vers l'angle interne de l'*œil*, & quelquefois vers sa partie supérieure ou inférieure, & s'étend peu à peu jusques sur la cornée, comme dans la *Planche VII. du quatrieme Volume, fig.* 1. & 2. *a a.* Elle tient quelquefois à la cornée par quelques petites fibres minces; quelquefois aussi elle couvre entierement l'*œil*, & lui est fortement adhérente, & pour lors la cure en est extremement difficile.

Tant que l'ongle ou *pannus* est encore récent, petit & mou, on peut aisément le dissiper à l'aide des escarotiques; par exemple, avec un gros de sucre rafiné deux fois, que l'on mêle avec quatre ou six grains de vitriol blanc ou d'alun brûlé, ou quelque peu de verd-de-gris, dont on saupoudre de tems en tems l'excroissance. On peut se servir pour le même effet d'une poudre préparée avec de l'alun de plume, de l'os de seche & du sucre. Comme il est extremement difficile d'appliquer cette poudre sur les yeux des enfans, il vaut mieux se servir de l'eau ophthalmique de Quercetao, de graisse de vipere, d'ombre ou de fiel de barbote, de blanc de baleine liquide, d'huile de linge brûlé, ou bien de beure frais mêlé avec un peu de vitriol blanc, dont on oindra la membrane avec précaution. Ces remedes peuvent également servir pour les adultes. Si l'ongle est accompagné d'inflammation, il faut commencer par l'appaiser à l'aide de la saignée, des vésicatoires & des remedes rafraîchissans. St. Yves fait grand cas de la pierre divine de Crollius dissoute dans l'eau, dont on met souvent quelques gouttes dans l'*œil*: mais on peut à son défaut se servir d'un demi-scrupule de vitriol blanc dissous dans deux onces d'eau de grande éclaire.

Lorsque ces remedes ne suffisent point pour dissiper la pellicule, il faut avoir recours à l'incision. Pour cet effet le Chirurgien doit se placer sur un siége, & prendre la tête du malade sur ses genoux; savoir, sur le genou gauche, si la maladie est dans l'*œil* droit, & réciproquement; tandis qu'un Aide écarte suffisamment les paupieres, il prendra le petit crochet représenté dans la *Planche VII. du quatrieme Volume, fig.* 3. ou *Planche XIII. du second Vol. fig.* 30. & tâchera d'insinuer sa pointe sous la partie la plus lâche de la pellicule, afin de l'élever peu à peu. Après quoi passant une aiguille enfilée dessous l'excroissance, *Planche VII. du quatrieme Volume, fig.* 1. *b b*; il nouera le fil, *fig.* 2. *a a*; & engageant ses deux extrémités dans une gance *b c*, il levera l'ongle peu à peu en tirant le fil à lui; après quoi il détachera la membrane par haut & par bas, afin de pouvoir la couper plus aisément avec des petits ciseaux droits près de la caroncule lacrymale. Il tirera ensuite le fil avec la membrane à laquelle il tient vers la cornée; & supposé qu'elle tienne à l'*œil* par quelque endroit, il l'en séparera peu à peu avec le bistouri ou des ciseaux.

Le Chirurgien doit prendre garde à deux choses: 1. De n'offenser ni l'*œil*, ni la cornée. 2. De ne laisser aucune portion de l'ongle dans cet organe, parce qu'elle pourroit occasionner le retour de la maladie. Il vaut cependant mieux laisser quelque portion de l'ongle, lorsqu'elle adhere opiniâtrément à la cornée, que d'offenser celle-ci en voulant l'en détacher, & produire des cicatrices irremédiables, d'autant plus qu'il est facile d'emporter les petits restes de la membrane, au moyen des escarotiques dont a déja parlé; bien que quelques-uns aiment mieux se servir du collyre suivant.

Prenez *d'eau rose*, & *de plantain*, } *de chaque, une once*;

de nacre de perle préparée, un scrupule;
de sucre de Saturne, six grains;
de vitriol blanc, trois grains.

Mêlez pour un collyre.

Saint Yves conseille de bassiner l'*œil* du malade pendant les quatre jours qui suivent l'opération avec de l'esprit de vin délayé avec de l'eau ; & ensuite, pour achever la cure, avec une solution de Pierre divine dans de l'eau commune.

Mais il faut prendre garde, en coupant la pellicule près de la caroncule, de ne point amputer celle-ci, en tout ou en partie ; car les larmes ne manqueroient pas de se frayer un nouveau passage, & d'occasionner une épiphore.

On peut dissiper quelques-unes de ces pellicules qui reçoivent leur rougeur des vaisseaux sanguins qui s'y distribuent du grand angle de l'*œil*, en ouvrant ceux-ci près de la caroncule ; car par ce moyen la pellicule ne recevant plus de nourriture, se desseche & tombe peu à peu d'elle-même, ou cede plus aisément aux remedes. La cornée se couvre quelquefois d'une matiere gluante semblable à une membrane mince ou à de la graisse, qu'il est aisé de dissiper en appliquant dessus du fiel d'anguille, de barbote, ou de tel autre poisson semblable. Il y a toute apparence que l'aveuglement de Tobie dont il est parlé dans les Livres sacrés, provenoit d'une semblable cause. Ces membranes adherent quelquefois à l'*œil* avec tant d'opiniâtreté, qu'il est absolument impossible de les séparer de la cornée : mais comme on ne peut s'assurer de cette impossibilité que par l'épreuve, il vaut mieux en tenter la cure, quand même elle ne réussiroit point, que de la négliger tout-à-fait comme irremédiable. Quelques-unes de ces membranes sont extremement douloureuses, & paroissent vouloir se convertir en cancer ; dans ce cas il ne faut point y toucher, parce qu'elles sont incurables.

Lorsque l'ongle s'étend sur toute la surface de l'*œil*, Saint Yves conseille de le diviser en quatre parties pour pouvoir l'emporter plus aisément ; après quoi l'on panse la plaie de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

Quand on pratique cette opération sur l'*œil* gauche, il faut, après avoir passé l'aiguille à travers la membrane, que le malade se leve, & se place sur un siége commode, pour qu'elle soit plutôt achevée, à moins que le Chirurgien ne soit accoutumé à se servir également de ses deux mains.

De l'albugo, leucoma, nebula, nubecula & taches qui se forment sur la cornée.

La multiplicité des noms dont les Auteurs se sont servis, jette, dans la description des maladies qui forment cette classe, la même confusion que dans celle de plusieurs classes des maladies qui affectent les yeux. De-là naissent les difficultés, les méprises & les différences qu'on remarque dans les diverses méthodes curatives que les Medecins ont proposées, & qui ne peuvent que jetter les Eleves dans de grands embarras.

Je trouve néantmoins que les plus fameux Medecins donnent unanimement les noms précédens à certaines taches blanchâtres qui se forment sur la cornée, bien qu'elles ne soient pas toutes de même nature ; car elles peuvent être plus grandes ou plus petites, plus épaisses ou plus minces, plus ou moins transparentes, & plus ou moins éminentes. Elles peuvent aussi intercepter plus ou moins la vue, & quelquefois la détruire entierement, lorsqu'elles viennent à s'étendre sur toute la cornée. Ce sont ces différentes apparences qui ont fait donner par les Grecs à cette maladie le nom de *leucoma*, & par les Latins ceux d'*albugo*, de *nebula* & de *nubecula*.

Ces taches peuvent venir, 1. d'une obstruction des vaisseaux transparens de la cornée, & de l'épaississement des liqueurs qu'ils contiennent, à l'occasion d'une violente inflammation de la partie. 2. D'un abscès formé par la stagnation de ces liqueurs, après une inflammation de la cornée, la matiere peccante opaque se durcissant par degrés & formant un nuage blanchâtre sur la cornée. Quelques-uns ont regardé cette affection comme une espece de maladie particuliere, & lui ont donné le nom d'*Unguis* ou d'*Onyx*. 3. D'une érosion, ou d'un abscès externe de la cornée. 4. De pustules inflammatoires qui s'élevent sur la cornée par différentes causes ; surtout, 5. de celles qui sont occasionnées par la petite vérole. 6. D'une escarre que laisse une plaie faite avec une épée, un couteau, une fourchette, un éclat de bois, un morceau de verre, une épine, ou tel autre corps semblable. 7. D'une brûlure. 8. De quelque remede acre ou corrosif qui aura coulé par hasard dans l'*œil*, ou du mauvais usage qu'on en aura fait. 9. De l'agglutination d'une des tuniques de l'*œil*.

Quoique la plupart de ces taches soient fort obstinées, elles ne sont pas cependant toujours également dangereuses, ni également difficiles à dissiper ; la cure dépendant de l'état de l'habitude du corps, de leurs causes particulieres, de leur durée & de l'âge du malade. Les enfans en sont plus aisément délivrés que les adultes : mais il est extremement difficile, d'y remédier quand elles sont occasionnées par quelque cicatrice.

Il faut adapter la méthode curative, à la cause de la maladie. On peut guérir les taches qui proviennent de l'épaississement des humeurs qui croupissent entre les lames de la cornée, & qui ne sont point invétérées, au moyen d'un régime convenable, par l'usage interne des digestifs, des décoctions & des infusions sudorifiques. Les remedes externes les plus nécessaires sont la saignée, les scarifications, les vésicatoires & les bains fréquens des piés : on doit appliquer fréquemment sur l'*œil* des sachets digestifs composés avec l'hysope, le romarin, les fleurs de camomile, les semences de fenouil & autres choses semblables, qu'on fera bouillir dans de l'eau ou dans du vin, ou un collyre composé avec l'eau de fenouil ou de valérienne, mêlée avec une petite quantité d'esprit de vin camphré. Enfin, il ne sera pas inutile que le malade admette dans son *œil*, après avoir ôté l'appareil, la vapeur du caffé ou d'une décoction des bois. Les collyres froids & astringens, surtout ceux de vitriol, sont très-pernicieux dans le cas dont nous parlons, malgré les éloges qu'on en fait ; au lieu que j'ai plusieurs fois éprouvé l'efficacité des applications chaudes. Après avoir appaisé l'inflammation, il est bon que le malade mette tous les jours dans son *œil* quelques gouttes de l'eau ophthalmique de Quercetan, préparée avec la tuthie ou quelqu'autre digestif, toute chaude, jusqu'à ce que la maladie soit presque tout-à-fait dissipée. Mais si quelques-unes des veines qui aboutissent à la tache paroissent gonflées dans le blanc de l'*œil*, il faut les ouvrir avec une petite aiguille courbe à deux tranchans (*Pl. II. du second Vol. Fig.* 5. ou *Pl. XII. du troisieme Vol. Fig.* 2.) ou avec une lancette ou des ciseaux. Si la maladie est invétérée, on ne doit point espérer de pouvoir la guérir.

Lorsque ces taches sont produites par un abscès formé entre les lames de la cornée ensuite d'une inflammation, & que la matiere qu'il renferme fait avancer la partie extérieure de la cornée en forme de lentille ou de perle, ce qui a fait donner à la maladie le nom de *perle* : il faut immédiatement procurer l'écoulement de la matiere par le moyen d'une incision, de peur qu'elle n'endommage la cornée & qu'elle ne prive entierement le malade de la vue. C'est ce qu'on peut faire commodément avec une lancette, ou avec une aiguille à abattre la cataracte, *Pl. I. du troisieme Vol.* en réitérant l'opération jusqu'à ce que la matiere soit entierement évacuée, après quoi l'on employera les digestifs dont on a déja parlé. Il convient aussi de mettre dans l'*œil* quelques gouttes de graisse de vipere pour déterger & consolider la plaie ou la piquure. Mai

lorsque la matiere est logée profondément, le malade perd ordinairement la vue.

Lorsque l'érosion externe de l'*œil* provient d'un abscès ou d'une inflammation, S. Yves conseille d'appaiser d'abord celle-ci, & de mettre souvent dans l'*œil* quelques gouttes de l'eau ophthalmique verte de Hartman, que l'on peut faire plus forte ou plus foible, suivant les forces du malade. Cet Auteur vante beaucoup les vertus de cette eau pour dissiper les taches de la cornée.

Si les pustules inflammatoires auxquelles on donne le nom d'*Uritides*, s'élevent sur la cornée en forme de perle ou de grain de millet, il faut sur le champ en faire sortir la matiere en les perçant avec une petite aiguille. Lorsque l'*œil* est affecté de pustules dans la petite vérole, il faut les percer sur le champ, & après avoir enlevé la pellicule restante avec une petite aiguille, une lancette ou autre instrument semblable, mettre tous les jours dans l'*œil* gros comme une lentille d'une poudre préparée avec l'alun, le sucre candi, & la coque d'œuf; ou l'oindre avec l'huile de linge brûlé; ce qui suffira, au rapport de S. Yves, pour dissiper les restes des taches. On doit observer la même méthode pour les pustules qui s'élevent sur la cornée à l'occasion d'une brûlure. S'il arrivoit après que la pellicule est enlevée, qu'il restât quelque tache dans l'*œil*, on employeroit les remedes que nous avons prescrits pour l'onyx ou ongle.

Il est rare qu'on vienne à bout de dissiper les taches qui proviennent des cicatrices que les plaies ont laissées, ou de l'abus des collyres vitrioliques, non plus que celles qui ont rendu la cornée tout-à fait opaque, & qui ont altéré l'état naturel de l'*œil* ou de la cornée. Il vaut donc mieux dans ces cas n'y rien faire, que de tourmenter inutilement le malade par un cours ennuyeux, mais inefficace, de remedes & d'opérations.

Du Staphylome.

On comprend sous le nom de staphylome deux maladies des *yeux*: l'une consiste dans un gonflement & élevation de la cornée transparente, comme dans la *Planche VII. du quatrieme Vol. Fig.* 4. 5. 6. 7. L'autre est formée par l'uvée, qui à l'occasion de quelque cause interne, ou d'une plaie externe, passe au travers de la cornée, & défigure l'*œil* par une tumeur qui détruit ordinairement la vue. Voyez *Fig.* 8. *a a.*

Ces tumeurs reçoivent différens noms, suivant leur forme & leur grosseur. On les appelle *Margarita*, *Myocephalon*, *Clavus*, *Mylon* ou *Pomum*, & enfin *staphylome*, *Uva* ou *Acinus*, suivant qu'elles ressemblent aux choses dont elles portent le nom. La plus grosse est le *Mylon*. J'ai non-seulement vu la cornée, mais quelquefois aussi la sclérotique, extraordinairement enflées & distendues, & dans ce cas même on peut donner à la maladie le nom de *Staphylome*; à cause que ces deux tuniques n'en forment proprement qu'une seule. On peut cependant pour les distinguer donner à l'une de ces tumeurs le nom de staphylome de la sclérotique, & à l'autre le nom de staphylome de la cornée.

Ces staphylomes non-seulement défigurent les *yeux* & interceptent la vue, mais causent encore des inflammations très-violentes, des maux de tête, des insomnies, des suppurations, & souvent même des cancers. On doit donc en entreprendre la cure, moins à dessein de rétablir ou de conserver la vue, qu'ils détruisent presque toujours, que dans la vue de faire cesser la difformité de l'*œil* aussi-bien que les symptomes malins dont on vient de parler.

On appliquera sur la tumeur une compresse trempée dans de l'eau imprégnée avec de l'alun, sur laquelle on mettra une lame de plomb & un bandage, ou quelque instrument capable de causer une compression. Lorsque l'uvée sort par une plaie, il faut la remettre sur le champ dans sa place à l'aide d'une petite sonde, ordonner au malade de se tenir couché sur le dos, & panser la plaie avec un blanc d'œuf & un mucilage de semences de coings, jusqu'à ce qu'elle soit fermée: on a souvent rendu la vue au malade par cette méthode.

Si la maladie est tellement invétérée qu'elle ne veuille point céder aux remedes, on traversera la tumeur par le milieu vers sa racine avec un fil en double (voyez *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 8.) & après avoir retiré l'aiguille, on attachera les quatre bouts du fil, deux du côté droit, & les deux autres du côté gauche; au moyen de quoi la tumeur dépérira peu à peu & tombera à la fin avec le fil.

Mais comme cette ligature cause souvent des douleurs violentes, des inflammations & des suppurations; il vaut mieux séparer la tumeur par le moyen d'une incision. J'ai une fois saisi une tumeur de cette espece qui sortoit hors de l'*œil* de la longueur d'une articulation du doigt, avec deux doigts de la main gauche, & l'ai amputée avec des ciseaux.

Saint Yves propose la méthode suivante.

Lorsque la tumeur ne couvre pas entierement la cornée, il passe une aiguille courbe enfilée d'une soie par le milieu du staphylome. Il retire l'aiguille; & après avoir noué les deux bouts de la soie ensemble, il les saisit de la main gauche, & avec un bistouri ou une lancette, il sépare peu-à-peu la tumeur par-dessous jusqu'à ce qu'il puisse l'amputer entierement avec des ciseaux. Il applique ensuite sur l'*œil* de l'esprit de vin délayé avec de l'eau, de même que pour la cataracte. Par cette méthode non-seulement on enleve tout le staphylome, mais la cornée se consolide presque entierement, de maniere qu'il ne reste qu'une petite ouverture dans le milieu de la plaie, par laquelle l'humeur aqueuse s'écoule continuellement à mesure qu'elle s'amasse dans l'*œil*, mais sans incommoder le malade, à cause qu'elle sort peu-à-peu avec les larmes par les points lacrymaux, & tombe dans le nez.

Lorsque le staphylome affecte toute la cornée, comme dans les *fig.* 4. 5. 6. 7. Saint Yves se sert d'une méthode de beaucoup plus expéditive qu'aucune autre. Elle consiste à inciser circulairement la cornée, aussi-bien que l'iris & l'uvée environ à une ligne au-dessus de l'anneau, où elle se joint à l'albuginé. Toutes les humeurs de l'*œil* venant à s'écouler par ce moyen, les tuniques qui restent occupent un bien moindre espace, & la plaie se consolide à la fin. On peut remplacer ensuite l'*œil* qui manque par un *œil* artificiel, qu'il est presqu'impossible de distinguer de l'autre, lorsqu'il est bien fait, à cause du mouvement qu'il reçoit des muscles qui restent. J'ai pratiqué moi-même cette méthode avec succès.

Maniere d'évacuer le sang épanché par une incision à la cornée.

Lorsqu'il vient à s'épancher une petite quantité de sang dans l'*œil* à l'occasion d'une violence externe, il est facile de le dissiper au moyen des résolutifs dont on a déja parlé. Mais lorsqu'il est trop abondant pour céder à cette méthode, il faut en procurer l'écoulement en incisant la cornée de la maniere qu'on a dit au mot *Hypopyon*, pour empêcher qu'il ne détruise la vue.

Il est parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour l'année 1709. d'une pareille opération pratiquée par Gandolphe. Celui-ci fit une incision transverse à la cornée par laquelle le sang épanché s'écoula, non-seulement sans causer aucune douleur au malade, & sans qu'il restât la moindre cicatrice, mais il lui rendit encore la vue, bien qu'il eût été obligé d'ouvrir la plaie trois fois de suite, à cause de l'abondance du sang & de la peine qu'il avoit à sortir. Il cicatrisa la plaie, en appliquant dessus des compresses trempées dans quatre onces d'eau de plantain mêlée avec deux onces d'eau d'arquebusade; & la cure fut si complete au bout de huit jours,

jours, que l'*œil* malade ne différoit de l'autre qu'en ce que sa prunelle étoit un peu plus grande ; ce qui paroissoit plutôt l'effet d'un coup que de l'opération.

De la distension, chûte, fungus & cancer de l'œil.

L'*œil* s'enfle & s'enflamme quelquefois à un tel point, que les paupieres ne pouvant plus le contenir, il est obligé de sortir de son orbite. Cette maladie cause non-seulement une difformité prodigieuse & des douleurs excessives, mais elle est presque toujours accompagnée de la perte de la vue ou d'un cancer. On peut voir la difformité qu'elle cause dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Paré rapporte un cas dans lequel l'*œil* souffrit une distension si extraordinaire, qu'il creva ses tuniques. Les Grecs donnent à cet accident le nom de *proptosis* ; & quelquefois, lorsque l'*œil* est distendu par une humeur aqueuse, celui d'*hydrophthalmie*. Quelques-uns l'appellent *oculus bubulus*, ou *bovinus*, ou *elephantinus*, parce qu'il ressemble à l'*œil* d'un bœuf ou d'un éléphant. Les causes de cette maladie sont très-nombreuses. Elle provient quelquefois d'une inflammation violente, on d'une obstruction des vaisseaux, occasionnée par une redondance d'humeurs peccantes ; quelquefois d'une violence externe ; & quelquefois d'un skirrhe ou d'un cancer ; & c'est à ces causes qu'on peut imputer les cas rapportés par Hildanus, *Cent.* 1. *Obs.* 1. & Muys, *Dec.* 12. *Obs.* 1. enfin celui que j'ai représenté dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Quelques Medecins ont aussi donné à cette maladie le nom de *fungus*, ou *ficus*, à cause de sa figure, bien que ce soient deux différentes maladies.

Si la maladie est récente & que l'*œil* ne soit pas extrement défiguré, on peut ordinairement résoudre l'hydrophthalmie à l'aide de la saignée, des purgatifs, des sudorifiques, de véficatoires & des fomentations discussives. Mais si son opiniâtreté est telle qu'elle ne veuille point céder aux résolutifs, il faut procurer l'écoulement de la matiere par l'opération de la paracentese, ou ponction, de même que dans les autres especes d'hydropisie, ce qu'on exécute avec le troisquart & qu'on réitere tous les jours, ou de deux jours l'un aussi long-tems qu'il est nécessaire. Il faut à chaque pansement appliquer fortement sur l'*œil* une lame de plomb concave, jusqu'à ce qu'il ait repris sa figure naturelle. Nuck dit avoir achevé une cure par ce moyen, quoiqu'il eût toujours ouvert la cornée. Mais comme il peut rester une cicatrice difforme, j'aime mieux faire mon incision à la sclerotique avec une lancette ; & après que la matiere s'est écoulée, je panse l'*œil* avec de la charpie trempée dans de l'eau rose battue avec un blanc d'œuf, sur laquelle je mets une lame de plomb, & sur celle-ci une forte compresse trempée dans l'esprit de vin tiede, après quoi j'assure le tout avec un bandage ; sans négliger l'usage des remedes internes, des purgatifs & des sudorifiques jusqu'à ce que l'*œil* soit rentré dans son état naturel.

Lorsque la vue & la figure naturelle de l'*œil* sont tout-à-fait détruites, & que les symptomes & les douleurs vont toujours en augmentant, il ne reste qu'un seul remede, qui est de faire une incision transverse aux tuniques de l'*œil* pour procurer l'écoulement de la matiere qu'elles contiennent. Il faut ensuite déterger l'*œil*, de même que les autres ulceres, & le couvrir d'une compresse qu'on assure avec un bandage bien serré, pour qu'il reprenne plutôt sa figure naturelle, & que les paupieres puissent le couvrir. Mais si l'*œil* conserve toujours sa grosseur démesurée au point de ne pouvoir demeurer dans l'orbite, il faut nécessairement retrancher la partie superflue avec des ciseaux ou un bistouri, afin de pouvoir plus aisément cacher la difformité avec un *œil* artificiel. On peut quelquefois séparer la cornée au moyen d'une incision circulaire, comme on a dit pour le staphylome.

Bartischius, Hildanus & Muys ont inventé un bistouri courbe, creusé en forme de cuillere, pour extirper l'*œil* dans cette maladie. Mais outre la difficulté qu'on trouve à aiguiser cet instrument, il me paroît qu'il suffit d'amputer la partie de l'*œil* qui empêche les paupieres de se joindre ; de plus, il est à craindre qu'on n'offense avec cet instrument quelques-uns des os de l'orbite. Mais lorsqu'un cancer ou un skirrhe obligent nécessairement à extirper l'*œil* tout entier, on peut pratiquer également l'opération avec le bistouri droit représenté dans la *Pl. IV. du second Vol. Fig.* 14. dont je me suis servi pour extirper les tumeurs monstrueuses représentées dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Quelques-uns croyent tenir un milieu entre ces deux méthodes, en tirant l'*œil* hors de son orbite avec un bistouri, autant qu'il est nécessaire pour pouvoir faire une ligature à la partie saillante, la séparer par ce moyen de même que les autres excroissances. Mais les inflammations, les douleurs & les convulsions dont cette méthode est suivie, tuent le malade, ou le mettent dans un danger extreme. Lors donc que l'*œil* est affecté d'un skirrhe ou d'un cancer qui le pénetre jusqu'à la racine, il n'y a point d'autre moyen de soulager le malade, que de dégager l'*œil* de son orbite & de l'extirper entierement. On peut ensuite déterger & cicatriser la plaie avec quelque baume vulnéraire.

Il arrive quelquefois après que l'opération est faite qu'il se forme sur l'*œil* une nouvelle excroissance charnue qui fait appréhender une seconde tumeur. Il faut pour la prévenir appliquer dessus de la charpie trempée dans de l'eau phagédénique, & sur celle-ci une lame de plomb qu'on assurera avec un bandage fort serré. Il faut encore savoir que les cancers de l'*œil*, de même que ceux des autres parties reviennent souvent, bien qu'on les ait traités de la maniere qu'on vient de dire, ce qui oblige de recourir une seconde fois à l'opération ; comme il paroît par le cas rapporté par Muys. Lorsque ces maladies proviennent d'une carie ou *spina ventosa* des os de l'orbite, il faut, supposé qu'elles ne veuillent point céder aux mercuriels, ainsi que cela arrive quelquefois, que le Medecin se contente de pallier la maladie & de calmer les douleurs, puisqu'il est souvent impossible de la guérir radicalement.

Des yeux artificiels.

On a inventé les yeux artificiels ponr cacher la difformité que cause la perte des véritables. On les fait aujourd'hui avec des lames d'or, d'argent ou de verre, qu'on émaille de maniere qu'ils imitent parfaitement les yeux naturels. Ils tiennent d'autant mieux dans les orbites qu'ils égalent davantage le volume de ceux qu'on a perdus. Il est bon de les nettoyer souvent, pour empêcher que les ordures qui s'y attachent ne les fassent reconnoître ; & même d'en avoir plusieurs pour remplacer ceux qui peuvent se perdre, se rompre, ou s'altérer. Le malade doit les ôter lorsqu'il va se coucher, les nettoyer & les remettre le matin à son lever. Mais pour qu'on puisse les ôter & les remettre sans que rien n'y paroisse, il faut que le Chirurgien qui fait l'opération retranche autant de l'*œil* malade qu'il est nécessaire pour faire place à l'artificiel.

L'*œil* postiche exécute d'autant mieux les mouvemens que lui impriment les muscles qui restent, qu'il est mieux adapté aux paupieres. C'est ce qui fait qu'on ne doit retrancher de l'*œil* malade que ce qu'il y a d'absolument superflu, à moins qu'un skirrhe ou un cancer n'oblige à l'extirper totalement ; & dans ce cas l'*œil* artificiel n'a d'autre mouvement que celui qu'il reçoit des paupieres.

J'ai quelquefois observé que les yeux artificiels irritent les parties, & occasionnent des inflammations, des fluxions & autres maladies semblables, surtout lorsqu'ils sont mal faits, de maniere qu'ils enflamment & affoiblissent souvent celui qui est sain. Dans ce cas, le malade doit en chercher un autre qui lui con-

vienne mieux, ou même s'en passer tout-à-fait, plutôt que de s'exposer à perdre l'*œil* qui lui reste.

Du strabisme ou des yeux louches.

On voit souvent des personnes dont les yeux au lieu de regarder directement un objet, sont tournés vers les angles des paupieres: c'est ce qu'on appelle *strabisme*, ou *yeux louches*. Les personnes qui ont ce défaut louchent tantôt d'un *œil*, tantôt des deux. Les enfans sont fort sujets à cette maladie, & cela vient de ce qu'on leur fait constamment téter la même mamelle, ou qu'on les place dans leur berceau de façon que leurs yeux se portent toujours du même côté. Mais cette maladie est le plus souvent causée par des mouvemens convulsifs ou épileptiques, auxquels les muscles de leurs yeux, aussi-bien que toutes les autres parties de leurs corps sont extremement sujets. Enfin ce défaut peut provenir d'un spasme, ou de la paralysie de quelqu'un des muscles des yeux, ou de quelque défaut dans la rétine; car lorsque la partie de la rétine qui est opposée à la prunelle, & qui reçoit l'impression des objets, devient insensible pour quelque cause que ce soit, le malade est obligé de tourner les yeux obliquement, pour que la prunelle réfléchisse les rayons de l'objet sur quelqu'autre partie saine de la rétine.

Le *strabisme* est une maladie très-difficile à guérir, surtout dans les adultes, & lorsqu'elle vient du défaut des muscles de l'*œil* ou de la rétine. On peut y remédier dans les enfans, en les plaçant plusieurs jours de suite, comme le conseille M. de Saint-Yves, vis-à-vis un miroir & en leur faisant regarder directement leur visage, ensorte que chaque *œil* regarde précisément la prunelle de celui qui lui correspond dans le miroir. A l'égard des personnes avancées en âge elles pourront corriger ce défaut en lisant des écritures menues, ou en travaillant à des ouvrages fins qui demandent de l'application, en observant cependant de tenir leurs yeux également tournés dans une direction droite sur l'objet qui leur sera présenté. Ils auront aussi soin de bassiner cette partie avec de l'eau de la Reine de Hongrie, ou de les oindre avec le baume de Fioravanti. Quelques pesonnes ont tâché de guérir ce défaut par le moyen d'une espece de bandeau représenté *Pl. VII. du quatrieme Volume*, *Fig. 16.* & dont Solingen est l'inventeur. Bartischius recommande la même méthode dans son *Ophthalmoduleia*. Mais de peur que l'enfant ne regarde que par le trou d'une de ces bésicles, tandis que l'autre *œil* demeure louche, il est à propos de couvrir entierement l'*œil* qui ne louche point afin que celui qui louche se redresse, & que l'action qu'il fait tout seul l'oblige à regarder droit. Cet expédient est rarement praticable à cause de la mauvaise humeur des enfans & de plusieurs autres obstacles. HEISTER, *Chirurgie.*

Les Auteurs different dans leurs sentimens touchant les louches. Les uns prétendent que la cause de cette difformité est un vice de la cornée transparente qui est trop voutée ou placée obliquement. D'autres veulent que ce soit un défaut du crystallin: mais ils se trompent tous, car elle ne dépend que d'un vice des muscles, comme je vais le faire voir.

On appelle louche celui de qui l'un des yeux n'est pas tourné du côté de l'objet qu'il regarde. Les personnes qui ont ce défaut, louchent tantôt d'un *œil* & tantôt de l'autre; quelquefois il paroît que les deux yeux louchent en même tems. Il y en a qui ne louchent que très-peu, lorsqu'ils sont près de l'objet qu'ils regardent, & davantage quand ils en sont éloignés. D'autres louchent d'un *œil* étant près de l'objet, & de l'autre à une distance plus éloignée. Lorsqu'on ferme l'*œil* qui ne louche point, celui qui louchoit se redresse, & en ouvrant la paupiere, on trouve louche celui qui étoit droit auparavant.

Tous ces différens examens des yeux louches font assez voir qu'il y a une discordance de mouvement dans un des muscles droits de l'*œil*, & que la cause vient de ce que les esprits animaux ne couleot pas également dans tous. Ce que je viens de dire regarde les louches dès l'enfance. Outre cela, cette maladie peut encore arriver à tout âge: mais dans ce cas le défaut provient pour l'ordinaire d'une paralysie d'un des muscles droits de l'*œil*. Les personnes qui ont cette maladie voyent deux ou trois objets, & quelquefois plus, lorsqu'elles n'en regardent qu'un; on appelle cela communément voir double, ce qui se fait, parce que les deux prunelles ne sont point en ligne parallele; d'où il arrive que les rayons de la lumiere qui se réfléchissent d'un objet tombent dans un *œil* sur une fibre, & dans l'autre *œil* sur une autre, qui ne répond pas au même point, d'où la premiere tire son origine; ainsi l'impression que la lumiere fait dans les deux yeux tombant sur les différentes fibres qui ne partent pas du même point, il en résulte une double, ou triple sensation à ce que l'on appelle le siége du sens commun; ce qui fait voir la multiplicité des objets.

Pour mieux expliquer ceci, on sait que la vue se fait par des fibres nerveuses, qui se distribuent tout autour de la cavité intérieure des deux globes des yeux, & qui répondent à un même principe dans le cerveau d'où elles tirent leur origine. Les fibres qui sont du côté du grand angle d'un des yeux ont rapport à celles qui sont du côté du grand angle de l'autre. Lorsqu'elles sont frappées également par la lumiere réfléchie d'un objet, il ne se fait qu'une même sensation dans leur principe, c'est pourquoi on ne voit qu'un objet: mais la prunelle de l'*œil* qui louche n'étant plus en ligne parallele avec l'autre, il arrive, comme je viens de dire, que certaines fibres sont ébranlées par la lumiere dans l'un des yeux, tandis que dans l'autre la lumiere frappe celles qui ne correspondent point aux premieres; ce qui produit le dérangement dans la vision. Pour en faire l'expérience, il n'y a qu'à appuyer un doigt sur l'une des paupieres ensorte que l'on fasse descendre le globe de l'*œil*, plus bas que l'autre: pour lors les prunelles ne se trouvant plus en ligne parallele ou d'égale hauteur, on voit double par la raison susdite. Toute la différence qu'il y a entre les personnes qui louchent dès leur enfance, & celles à qui ce défaut arrive dans un âge plus avancé, est que les premieres ne voyent point double, comme il arrive aux dernieres. Dans les premieres, l'*œil* qui louche tourne de tous les côtés également, en leur fermant l'*œil* qui paroît sain; au lieu que dans les dernieres en fermant l'*œil* sain, l'autre ne peut se porter au côté opposé à celui vers lequel la prunelle est tournée. On voit par-là que dans les enfans la cause vient du défaut des esprits qui ne se portent point également dans les muscles, ou adducteurs ou abducteurs des yeux; ce qui fait que le globe tourne d'un côté; au lieu que dans les personnes âgées l'un des muscles se trouvant attaqué de paralysie, l'*œil* demeure comme immobile vers un côté par la contraction du muscle antagoniste, & ne peut se diriger vers la partie opposée à celle qui est relâchée. Après avoir fait connoître les différences de cette maladie venue dès l'enfance, & de celle qui arrive dans un âge plus avancé, il faut parler des remedes qui y conviennent. Je commencerai par celle des enfans dont la guérison consiste à rétablir le cours régulier des esprits dans les muscles.

On pourra y réussir en s'y prenant de la maniere suivante.

On fera asseoir l'enfant vis à-vis d'un miroir, & dans cette situation on lui fera regarder directement son visage, ensorte que chaque *œil* regarde directement la prunelle de celui qui lui correspond dans le miroir; en lui faisant faire cet exercice un quart d'heure le matin & autant le soir, à la fin la vue se redresse. Outre cela on pourra lui faire lire des écritures menues, ou travail-

ler à des ouvrages fins qui demandent de l'application.
Il faut observer lorsque les enfans regardent quelque objet, qu'ils ne le mettent pas de côté; c'est pourquoi pendant que les organes sont tendres, il faut les accoutumer à regarder droit, comme font toutes les personnes qui ne louchent point. Dans le tems de ces exercices il faut appliquer aux yeux des remedes spiritueux pour rappeller dans les fibres nerveuses les esprits nécessaires à faire agir le muscle qui paroît relâché. On se sert avec succès de l'eau de la Reine de Hongrie, du baume de Fioraventi & autres choses semblables, dont il faut frotter trois fois le jour le front, les tempes & le dessus des paupieres.

A l'égard des besicles qui sont d'un ancien usage, lorsqu'on les met aux enfans, il arrive d'ordinaire qu'ils ne regardent que par le trou d'une de ces besicles, pendant que l'autre demeure louche; c'est pourquoi j'ai inventé une espece de nez de masque qui doit couvrir une partie de l'*œil* qui louche, ou des deux lorsqu'ils louchent tous deux. Il ne doit s'étendre sur les yeux que jusqu'aux prunelles ensorte qu'il les laisse entierement découvertes.

On est aussi quelquefois obligé de couvrir entierement l'*œil* qui ne louche point, afin que celui qui louche se redresse, & que l'action qu'il fait tout seul l'habitue à regarder droit.

Quant aux personnes plus âgées, cette indisposition peut être venue pour avoir eu froid à l'*œil* & à la tête, ou par une fonte d'humeurs qui se dépose sur les muscles de l'*œil*. Quelquefois un rhumatisme sur ces parties produit le même effet.

On guérit cette maladie par les saignées, les purgatifs & quelquefois l'émétique; on applique à l'*œil* la vapeur du caffé soir & matin, & celle de l'esprit de vin; on fait boire la décoction d'eufraise & de bois de sassafras. Tous les remedes qui conviennent à la paralysie, tels que sont les eaux minérales chaudes, &c. conviennent aussi dans le cas présent.

Cette indisposition a quelquefois pour cause une chaleur d'entrailles, ou des vapeurs qui se portent à la tête: alors on est obligé de saigner du pié, de faire boire des boissons rafraîchissantes & de prendre les bains domestiques, & quelquefois les eaux minérales rafraîchissantes, sur quoi il faut toujours se rapporter à l'avis des Medecins.

De la vue foible.

Saint-Yves divise la vue en trois especes, savoir, la bonne vue, la presbyte & la myope. Ces trois sortes de vues sont sujettes à s'affoiblir en plusieurs manieres.

J'entens par foiblesse de vue ne plus voir si distinctement les objets; par exemple, ne pouvoir plus lire. Ces trois sortes de vues tombent dans cet inconvénient; la bonne lorsque les yeux deviennent humides & larmoyans. Cette eau qui les abreuve continuellement fatigue beaucoup la vue. Il faut que les personnes à qui cela arrive aient recours aux lunettes convexes, d'un degré qui leur convienne pour lire ou travailler; ce qu'elles ne pourroient bien faire sans ce secours.

Les presbytes ne sauroient lire que difficilement les caracteres menus, ni distinguer les objets fins, sans que les yeux & même la tête en soient fatigués, quoiqu'ils distinguent bien les gros objets dans une distance assez éloignée. Cela vient de ce que le crystallin se trouvant moins convexe qu'à l'ordinaire, fait que les rayons refléchis des objets proches de l'*œil*, s'écartent trop de l'endroit où ils devroient se réunir pour produire la vision; ce qui n'arrive point à l'égard des objets éloignés, à cause que les rayons réfléchis de ces objets étant plus convergens ont un foyer proportionné. Pour remédier à ce défaut il faut se servir d'abord de conserves qui ne grossissent point pour passer ensuite à l'usage des lunettes plus convexes; qui raccourcissent davantage le foyer.

La vue des myopes s'accourcit à un point qu'ils ne sauroient lire ni distinguer les objets sans le secours de lunettes concaves; cela procede de ce que le crystallin est plus vonté qu'à l'ordinaire. La concavité de ces lunettes doit être d'autant plus considérable, que la vue est courte.

Il arrive souvent qu'après l'usage des lunettes pendant plusieurs années le crystallin reprend sa forme convenable, de sorte qu'on n'a plus besoin de ce secours.
On observe encore que plusieurs personnes n'étant ni myopes, ni presbytes, ont été obligées de se servir de lunettes pendant long-tems à cause d'un larmoyement, & que cette maladie venant à cesser, elles les ont abandonnées.

Toutes les lunettes sont pour la plupart ou concaves, ou convexes. Les unes & les autres ont différens degrés ou foyers. Il y a outre cela des lunettes unies & plates appellées conserves: de celles-ci il y en a de deux qualités; les unes sont de verre verd, & les autres de verre blanc. Des convexes, le premier degré grossit très-peu, & peut servir de conserves; les autres grossissent à proportion de leur convexité.

On appelle foyer dans les lunettes, l'endroit où les rayons de lumiere qui passent par la lunette se rassemblent sur un corps opposé à la lumiere; & c'est par les différentes distances de ces foyers qu'on mesure les degrés des lunettes.

Il est de très-grande conséquence de ne se point mettre trop-tôt dans l'usage des lunettes; & y étant une fois accoutumé, de ne point changer trop souvent leur degré, parce qu'à la fin on n'en trouve plus de propres à sa vue.

Ceux qui ont la vue Myope, ne doivent se servir de lunettes concaves que le moins qu'ils pourront, pour lire, encore doivent-ils commencer par les moins concaves.

Il faut que je dise un mot de la maniere de conserver la vue, & d'éviter de se servir de lunettes. Par ce moyen, beaucoup de personnes s'en exempteront, quoique cela ne réussisse pas absolument à tout le monde. Je commencerai par en exclure les myopes, parce que les remedes ne sauroient allonger leur vue; il n'y a que la bonne vue & la presbyte qui puissent ressentir les avantages de ces moyens.

Une humidité abondante dont les yeux de plusieurs personnes se remplissent continuellement, affoiblit, comme nous avous dit, la bonne vue. Dans ce cas, je me sers de mon eau ophthalmique, laquelle étant appliquée trois fois dans la journée, desseche l'humidité & fortifie la vue. Les remedes capables d'évacuer la pituite du cerveau, comme les purgatifs & la fumée du tabac, soulagent cette sorte de vue.

Les presbytes peuvent s'exempter de lunettes en remettant le crystallin dans son état naturel, lorsqu'il commence à changer; en se servant de la teinture suivante.

Prenez *de la sauge*,
du romarin,
de la lavande; &
du thym, dans le tems que ces herbes sont en fleur,
de l'absinthe, &
de l'origan, } *de chaque, parties égales.*

Mettez-les infuser dans de l'eau-de-vie pendant quarante jours, après lesquels passez l'eau-de-vie à clair; & servez-vous-en de la maniere suivante.

Mêlez une partie de cette eau-de-vie dans quatre parties d'eau distilée de bleuet, ou *cyanus segetum*, ou de l'eau distilée d'Eufraise; mettez-en dans une cuillere, que vous chaufferez auparavant pour la faire tiédir, & vous baignerez votre *œil* dedans en clignotant les paupieres, afin qu'elles pom-

pent de cette eau, & la portent autour du globe, ce que l'on fait quatre ou cinq fois de suite le matin & le soir.

Quand on s'est servi pendant quinze jours de cette eau au degré que je viens de le dire, on ne mêle plus que trois parties des eaux susdites, avec une partie d'eau-de-vie. Lorsque l'*œil* est accoutumé à ce second degré, on mêle moitié eau-de-vie & moitié de ces eaux, & on s'en tient-là. On augmente ces degrés, afin que l'*œil* étant picoté & ranimé par la force de l'eau-de-vie, les sucs nourriciers des humeurs de l'*œil* se raniment aussi, & se portent plus abondamment dans le crystallin pour le rétablir.

Des présages que l'on tire de la disposition des yeux.

Les prognostics que l'on tire des yeux sont les plus considérables, parce que ces organes fournissent au Medecin plus que toutes les autres parties du corps, des signes infaillibles pour prédire l'issue des maladies, suivant cette maxime d'Hippocrate, *VI. Epid. sect.* 4. *Aph.* 26. « L'état du corps est toujours conforme à ce« lui des yeux, & la couleur de ceux-ci se ressent de la « bonne ou mauvaise disposition de l'autre. » Ὀφθαλμοὶ ὡς ἂν ἰσχύωσιν, ὥτω καὶ γυῖον. καὶ χροιὴ ἐπὶ τὸ κάκιον ἢ ἄμεινον ἐπιδιδοῖ.

Lorsque les yeux sont sereins & animés, c'est une preuve que le corps est en bon état; car, comme dit Galien dans son Commentaire sur le passage que nous venons de citer, la bonne couleur des yeux indique la santé du corps.

Je vais parler des signes que les yeux nous fournissent pour prédire la mort ou la guérison du malade, en commençant par ceux qui sont salutaires & d'un bon augure, pour passer ensuite à ceux qui sont pernicieux & funestes.

Je dis, en premier lieu, que les yeux du malade promettent beaucoup, & ne donnent pas une petite espérance de sa guérison lorsqu'ils ne different en rien de ceux d'une personne qui se porte bien, par leur grosseur, leur figure, leur situation, leur mouvement, leur couleur, leur pénétration & leur éclat; car les yeux sains & robustes sont toujours un bon signe: & tels sont ceux, comme Galien l'observe dans le Commentaire que nous avons cité, qui sont d'une couleur vive, gros, & remplis d'une humeur éclatante. Cet Auteur appelle les yeux qui ont toutes ces qualités, des yeux sains & robustes, à cause qu'ils ne sont tels qu'en conséquence de l'esprit animal lumineux qu'ils reçoivent en abondance du cerveau: mais ces sortes d'indications ne sont pas toujours également sûres dans les sujets qui ont été affoiblis par des maladies; & l'on ne doit pas appréhender beaucoup de la disposition contraire. Il suit de ce qu'on vient de dire, que les yeux, pour être bons, doivent être les mêmes que ceux d'une personne qui se porte bien, d'une belle couleur, bien nourris, brillans, capables de discerner les objets éloignés par un tems clair & serein, exempts de rougeur, ni livides, ni noirâtres, ni larmoyans, & n'avoir dans leurs angles aucune matiere excrémentitielle appellée λῆμαι, *lema* par Hippocrate. On peut toujours donner à de pareils yeux l'épithete de *bons*, puisqu'ils indiquent la bonne disposition du corps & de la tête en particulier.

Pour que les prognostics qu'on tire des yeux soient plus certains, il est besoin de consulter & d'examiner les autres signes qui paroissent en même-tems; afin que s'ils sont également bons, on puisse prédire avec confiance la guérison du malade. Car les yeux sont incapables par eux-mêmes de déterminer notre jugement, & n'ont rien d'assez certain pour pouvoir s'en servir à former un prognostic infaillible; puisque dans quelques fievres continues, les yeux paroissent quelquefois fort bons, lorsque la fievre conduit le malade au tombeau, quoiqu'à dire vrai cela arrive rarement; de sorte que généralement parlant, la bonté des yeux ne donne pas peu d'espérance de guérison. Il peut cependant arriver par accident que les yeux qu'on suppose être bons, & quelquefois aussi ceux qui passent pour être mauvais, fournissent des indications salutaires; par exemple, lorsqu'ils fuyent la lumiere pour ne pouvoir la supporter, qu'ils sont larmoyans, extrêmement rouges, étincelans, obscurs, sombres, pesans, de travers, enflés, creux, fermés; pourvu qu'ils deviennent tels à l'approche d'une crise. J'excepte néanmoins de ce nombre ceux qui ne sont point rendus tels par l'approche d'une crise, mais par quelque cause extrinseque; on ne peut en prognostiquer rien de pareil, parce qu'ils paroissent ainsi chargés au commencement, & dans le tems qu'ils sont tout-à-fait incapables de souffrir une altération critique, comme on peut le conclurre de ce que dit Hippocrate, *Lib. Prognost.* « que dans l'espace de trois ou quatre jours, « les yeux deviennent & paroissent mauvais, par la « violence du mal. » Il est aisé de s'instruire des causes externes sur le rapport des malades mêmes; & c'est d'elles que Galien parle, *Com.* 1. *in Prognost. Text.* 10. lorsqu'il dit « qu'il arrive quelquefois au « commencement d'une maladie, ensuite d'un excès « de vin, ou d'un vomissement violent, que les yeux « fuyent la lumiere, répandent des larmes, restent « immobiles ou de travers, s'enflent ou paroissent cou« verts de veines rouges. » Mais ces mauvais symptomes paroissent dans les yeux à l'approche d'une crise, lorsque la nature combat avec la maladie.

Il y a des personnes, par exemple, dont les yeux répandent des larmes à l'approche d'une hémorrhagie de nez critique, suivant Hippocrate. 1. *Epid. Stat.* 3. « Tout ceux, dit ce grand homme, qui étant attaqués « d'une fievre aiguë, surtout d'une fievre ardente, répan« dent des larmes involontaires, vont avoir un saigne« ment de nez, pourvû qu'il ne paroisse aucun signe « mortel; car autrement ces pleurs ne présagent point « une hémorrhagie, mais bien la mort du malade. » On distingue les larmes en volontaires & involontaires: ces dernieres, quand elles sont accompagnées de signes critiques indiquent une éruption critique de sang; mais les larmes volontaires ne fournissent jamais rien sur quoi on puisse établir un prognostic. Ecoutons ce que dit là-dessus Hippocrate, 4. *Aph.* 52. « Les larmes qui coulent volontairement durant une « fievre ou telle autre maladie que ce soit, n'ont rien « d'extraordinaire ou d'inusité (οὐδὲν ἄτοπον); mais les « les larmes involontaires sont plus difficiles à expli« quer (ἀτοπώτερον), » ou comme lit Galien dans son Commentaire « ἄτοπον difficile à expliquer. » Mais pour mieux développer le sentiment d'Hippocrate, que ceux qui pleurent volontairement ne font rien d'absurde, ni qui prouve une diminution de raison, mais qu'il est plus malaisé d'expliquer la cause des larmes involontaires, ou qu'elles marquent une plus grande foiblesse, & qu'on doit plus s'en méfier que des premieres; & dans le passage qu'on a cité ci-dessus, que les larmes involontaires présagent la mort du malade lorsqu'il ne paroît aucun signe de crise; comme aussi 6. *Epid. Sect.* 1 *Aph.* 16. que « dans les maladies « aiguës, lorsque le malade est accablé par la violence « du mal, les larmes volontaires sont un bon signe, au « lieu que les involontaires en sont un fort mauvais: » nous tâcherons de prévenir toutes les difficultés, en observant que les larmes peuvent être spontanées ou volontaires en deux manieres: premierement, lorsqu'elles coulent sans la participation du malade, ce qu'Hippocrate exprime par ἀκόντων & ἀκούσια, dans les passages que nous avons rapportés ci-dessus, voulant signifier qu'elles coulent d'elles-mêmes, sans que la volonté du malade y ait aucune part. En second lieu, on dit dans un autre sens que les larmes sont volontaires ou qu'elles coulent volontairement, quand elles coulent par la volonté du malade; aussi Galien, *Com.* 1.

in. 1. *Epid.* voulant éviter toute ambiguité & mieux faire entendre la vérité de l'aphorisme d'Hippocrate se sert d'un mot qui ne signifie point *spontané*, mais *involontaire*; car le premier se dit tantôt relativement au malade, & tantôt à la maladie. Mais pour éloigner toute occasion de méprise, nous distinguerons les larmes en volontaires & en involontaires, qu'Hippocrate appelle quelquefois du nom de *spontanées*, à cause, comme on a dit, qu'elles coulent d'elles-mêmes, & sans le consentement de la volonté, & les autres *non spontanées*, à cause qu'elles coulent en quelque sorte du consentement du malade. Je dis donc que les larmes volontaires ne servent de rien pour établir un prognostic, & c'est ce qui fait qu'Hippocrate nous dit dans l'aphorisme que nous avons cité, que de pareilles larmes ne signifient rien d'irrégulier ou de mauvais; & certes il a raison, puisqu'elles ne procedent point de la maladie, mais de la volonté du malade; au lieu que les larmes involontaires, qui coulent sans le consentement de ce dernier sont toujours mauvaises; à moins qu'elles ne précedent & présagent une crise, conformément au passage d'Hippocrate, 1. *Epid. Stat.* 3. que nous avons cité. Il faut pour qu'on puisse regarder les larmes comme critiques, qu'elles aient été précédées de signes de coction; car dans ce cas elles présagent une crise & méritent une attention particuliere.

On peut souvent prédire le même évenement, à l'occasion de la rougeur qu'on remarque dans les yeux du malade, de l'obscurcissement de sa vue, aussi-bien que des étincelles qu'il s'imagine voir passer devant lui: Galien, dans son *troisieme Livre des Crises*, met ces signes avec les larmes au nombre des prognostics d'une Hémorrhagie prochaine. Quelquefois, avant qu'elle arrive, il survient une rougeur aux yeux, laquelle est accompagnée de tems à autre de celle des joues & du nez: l'obscurcissement de la vue, lorsqu'il est joint avec un mal de tête, est souvent suivi d'un saignement de nez. C'est le sentiment d'Hippocrate dans son *Livre des Prognostics*, où il dit, « quelques malades sont attaqués dans le premier période (ἐν τῇ « πρώτῃ περιόδῳ) d'une hémorrhagie du nez qui les « soulage considérablement: mais on doit examiner « s'ils n'ont point mal à la tête, & si leur vue ne « s'obscurcit point; car si cela est, on doit s'attendre « à une hémorrhagie. » C'est encore un signe d'une hémorrhagie prochaine lorsque le malade voit des étincelles ou des éclairs qui passent devant ses yeux, qu'il n'entend point, qu'il a la tête pesante & une distension des hypocondres, comme on peut voir dans les *Prénotions de Cos*, 195.

L'Auteur des *Prognostics* nous apprend *Lib.* 1. *T.* 137. que la rougeur des yeux présage la même chose: les douleurs du cou & la rougeur des yeux, dit-il, annoncent une hémorrhagie. Nous lisons encore dans les *Prénotions de Cos*, 166. que ceux qui sont affectés d'une céphalalgie & d'une catalepsie accompagnées de douleur & de rougeur aux yeux, en sont soulagés au moyen d'un saignement de nez. Mais ce symptome n'est significatif qu'autant qu'il est précédé de signes de coction; car la rougeur des yeux n'est jamais un bon signe au commencement de la maladie, &, lorsque les humeurs sont encore dans un état de crudité.

Il arrive quelquefois à la veille d'une crise que les yeux se renversent sens-dessus-dessous & se tournent de travers, comme il arriva au malade du jardin de Dealces, 3. *Epid. Ægr.* 3. duquel il est dit, « qu'il « fut attaqué le neuvieme jour d'un frisson, d'une fie« vre légere & de sueurs, auxquelles le froid succé« da; qu'il tomba dans le délire, que son œil droit « se tourna de travers, & que la sécheresse de la lan« gue, la soif & l'insomnie se joignirent à ces symp« tomes. » Galien, commentant ce passage, dit que le délire & la distorsion de l'œil droit, qui surviennent le neuvieme jour, sont les symptomes ordinaires des crises.

C'est encore un signe d'hémorrhagie lorsque le malade ferme les yeux, & clignote de tems en tems. Aussi lisons-nous en conséquence dans les *Prénotions de Cos*, 77. « que ceux qui dans une fievre continue perdent la « parole, ferment & clignent les yeux de tems à au« tre; échappent à l'aide d'un vomissement, & d'une « hémorrhagie par le nez, ensuite de laquelle ils re« couvrent la parole & les sens; & qu'autrement ils « tombent dans une dyspnée qui leur cause la mort « en peu de tems. » Car une semblable affection des yeux prouve que la tête est surchargée d'humeurs; & dans ce cas, si le malade est assez heureux que d'avoir une évacuation considérable, il échappe à l'aide d'une crise; la nature se débarrassant par ce moyen des humeurs qui l'accablent.

Il suit donc de ce qu'on vient de dire que les changemens qui surviennent dans les yeux, ou dans leur mouvement, les maladies dont ils sont affectés, ou les défectuosités qu'on y remarque, proviennent souvent d'une crise & l'annoncent; surtout, si ces symptomes ne sont accompagnés d'aucun mauvais signe, & qu'ils aient été précédés de signes de coction: mais dans tout autre cas ils sont très-mauvais, & annoncent pour l'ordinaire une mort prochaine.

Trois choses sont absolument nécessaires pour établir la bonté d'un signe critique: premierement, il faut qu'il ait été précédé de signes de coction. Secondement, qu'il ne soit accompagné d'aucun signe fâcheux; & enfin qu'il soit suivi de quelque évacuation qui soulage considérablement le malade.

De-là vient qu'Hippocrate dit, 1. *Epid. Stat.* 3. que les larmes qui coulent involontairement dans les maladies aiguës indiquent une éruption de sang, lorsqu'elles ne sont accompagnées d'aucuns signes fâcheux; mais qu'elles annoncent la mort du malade, lorsque ces derniers se trouvent joints avec elles. En voilà assez sur les signes salutaires qu'on peut observer dans les yeux: parlons maintenant de ceux qui ne présagent rien que de funeste.

C'est en général un mauvais signe dans les maladies aiguës, lorsque le malade ne peut pas supporter la lumiere, lorsqu'il répand des larmes involontaires, & qu'en dormant on lui voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux de ventre; lorsqu'il a les yeux rouges ou enflammés, parsemés de veines extrement rouges, livides ou noires, étincelans, fixes & hagards, ternis, appesantis, foibles, trop ou trop peu brillans, enfoncés, suspendus, instables, concrets, enflés, saillans, sans vigueur, secs, poudreux, fermés, collés, remplis d'excrémens pituiteux. De pareils yeux, considérés en eux-mêmes, ne sont jamais un bon signe; ou s'ils le sont, ce n'est que par accident, & lorsque la nature combattant avec la maladie, ils annoncent une crise, & peuvent être mis au nombre des signes critiques.

Tous les signes dont on vient de parler, & qu'on observe dans les yeux de ceux qui sont attaqués de maladies aiguës, indiquent que leur état est extremement douteux. Mais il en a quelques-uns qui annoncent une mort prochaine, comme lorsque les petites veines dont les yeux sont parsemés, sont noires & livides; lorsque le malade ne voit, ni n'entend, & que ses yeux sont tout-à-fait ternis, & lorsque tous les signes précédens se trouvent joints avec quelque autre signe funeste, mais surtout lorsqu'ils paroissent dans un jour de crise, accompagnés de signes critiques, qui ne décident rien.

Pour que le Lecteur soit mieux au fait de ce qu'on vient de dire, je vais traiter de chacun de ces signes en particulier, en commençant par ceux dont Hippocrate fait mention dans ses *Prognostics*.

« Si les yeux, dit cet Auteur, ne peuvent supporter la « lumiere, ou répandent des larmes involontaires; « s'ils sont de travers ou de grosseur inégale; si le blanc « de l'*œil* est rouge, & qu'on y apperçoive une petite « veine noire ou livide: si des matieres pituiteuses « (λῆμαι) couvrent la prunelle; si les yeux sont suspendos, (ἐναιωρεύμενοι, voyez *Enaorema*,) saillans « ou extrêmement enfoncés; si la prunelle est sombre « & sans éclat, & que la couleur du visage soit tout-à-fait altérée, on doit regarder tout cela comme de « très-mauvais signes. »

Mais ceci doit s'entendre avec la restriction que ce même Auteur apporte dans le cas de la *face Hippocratique*; savoir, que ces symptomes ne proviennent point de quelque cause externe, comme de longues veilles, d'une trop grande abstinence, d'un flux de ventre immodéré, d'un excès de vin, ou de quelque autre circonstance.

Je vais, comme j'ai dit, examiner plus exactement chacun de ces symptomes, en commençant par ceux qui appartiennent à la vue ou vision.

Lorsqu'il arrive dans les maladies aiguës que les yeux fuient la lumiere & ne peuvent supporter l'éclat du jour, ce qui fut un symptome ordinaire de la peste qui régna il y a quelque-tems à Padoue, & qui fut presque toujours mortelle, on peut, avec Hippocrate, regarder cela comme un très-mauvais signe; car, comme observe Galien, les yeux ne fuient la lumiere qu'à cause de la foiblesse de la faculté visuelle, qui se ressent quelquefois de l'obstruction des orifices, comme dans la lippitude, & qui est quelquefois affectée elle-même, ce qui est un signe de mort; & ce dernier cas differe de l'autre, en ce que les orifices des yeux ne sont pas tous affectés.

C'est un signe de mort, suivant Hippocrate, *IV. Aph.*49. lorsqu'une personne attaquée d'une maladie aiguë perd la vue, surtout si ses forces sont épuisées. « Dans « quelque fievre continue que ce soit, dit cet Auteur, « si le malade perd la vue & l'ouie, & que ses forces « soient entierement épuisées, on peut assurer que la « mort est à la porte. »

Hippocrate, *VI. Epid. sect.* 1. *Aph.* 16. regarde l'obscurcissement de la vue comme un très-mauvais signe. « Car dans les maladies aiguës, dit Galien, l'obscur- « cissement de la vue indique la foiblesse de la faculté « visuelle, à moins que cela n'arrive d'une maniere « critique, comme lorsque cet accident est accompa- « gné de signes de coction & d'autres signes qui indi- « quent une crise. Mais lorsqu'il est accompagné d'au- « tres mauvais signes, particulierement de signes criti- « ques qui ne sont suivis d'aucune crise, comme sont « toutes les évacuations qui ne procurent aucun soula- « gement au malade, ou qu'il succede à ces sortes d'é- « vacuations, c'est un signe de mort. » C'est peut-être dans ce sens qu'on doit prendre ce que dit l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 105. « que les petites tumeurs qui « viennent autour des oreilles dans les maladies de « longue durée, & qui sont accompagnées d'éruptions « réitérées de sang par le nez, & d'une scotomie, sont « un signe de mort. »

C'est encore un signe de mort, suivant Galien, *Com. in Prorrhet.* lorsque les yeux sont éteints & languissans, & que la prunelle & les parties intérieures de cet organe ressemblent à celles des cadavres; & c'est peut-être ce qu'a voulu dire Hippocrate, *II. Epid. sect. 6.* lorsqu'il assure, « que ceux dont les yeux ont perdu leurs « forces, ne sont pas éloignés de la mort. » Tel fut le cas de la femme de Theodore, dont il est parlé dans le septieme Liv. *des Epid. T.* 27.

C'est aussi un très-mauvais signe lorsque les yeux perdent leur éclat & se ternissent, ainsi que nous l'apprenons dans le Livre *des Prognostics*: mais c'en est un de mort dans les maladies aiguës de perdre la vue, comme cela arriva au fils d'Antiphanes dont il est parlé dans le troisieme Liv. *des Epid.T.*28. où il est dit, qu'après qu'il eût perdu la vue de l'*œil* gauche, & que cet organe fut affecté d'une tumeur iodolente, il la perdit peu de tems après du droit, que les prunelles de ses yeux devinrent blanches & seches, & qu'il mourut aussi-tôt après.

Ceux qui assistent des mourans, observent que leurs yeux se ternissent peu à-peu, & que la perte entiere de leur éclat est suivie de celle de la vue.

L'Auteur des *Prén. de Cos*, oppose les yeux éteints, batus, languissans & ternis, à ceux qui sont étincelans, fixes & hagards, dont il est parlé dans le sixieme des *Epid. Text.* 1. *Aphor.* 19. Ces derniers yeux marquent le délire ou la phrénésie, & pour l'ordinaire des convulsions, ou la mort même, lorsqu'ils se trouvent joints avec d'autres mauvais signes, suivant l'aphorisme d'Hippocrate que nous venons de citer, dans lequel il est dit que « la férocité des yeux présage le delire, & que la « distorsion (καλλίλλασις), ou le relâchement des « paupieres (ἔρριψις) est extremement pernicieux. Les yeux ainsi affectés dans les phrénésies, marquent des convulsions qui doivent être suivies de la mort; car les convulsions qui accompagnent la phrénésie, sont très-pernicieuses; & les phrénésies mortelles dégénérent en convulsions. De-là vient que l'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. T.* 71. si l'on en croit Galien, veut qu'on abandonne ces sortes de malades à la Nature, & qu'on ne leur donne aucun remede: on ne doit point purger, dit-il, ceux qui rendent par haut des matieres noires, qui ont perdu l'appétit, qui sont dans le délire, & qui ont les yeux hagards ou fermés; car ce seroit leur causer la mort. C'est pour se conformer à ce précepte que plusieurs de nos plus habiles Medecins se sont fait une loi de ne jamais prescrire des cathartiques à ceux qui se trouvent dans de pareilles circonstances, pour ne point se rendre responsables des accidens qui pourroient en résulter.

On peut aussi prognostiquer le sort du malade par la grosseur de ses yeux, comme lorsque l'un est plus gros que l'autre; car entr'autres signes pernicieux dont Hippocrate fait mention dans son *Livre des Prognostics*, il met celui-ci, savoir que les yeux sont de grosseur inégale.

Ce n'est pas un signe moins funeste dans les maladies dangereuses, lorsque les yeux sont plus gros qu'à l'ordinaire; car cela prouve que la tête est surchargée d'humeurs, & que la faculté visuelle est presque abolie; de maniere que rien ne résiste à l'affluence des humeurs sur les yeux. Hippocrate, *VII. Epid. T.* 100. observa ce signe dans le fils de Nicolas, dont l'œil droit devint plus gros qu'à l'ordinaire, le sixieme jour de sa maladie, & qui mourut le lendemain: il observa le même signe dans la femme d'Hermoptoleme, la veille de sa mort, 7. *Epid. T.* 13.

Hippocrate, *Lib. Prognostic.* met encore la saillie & l'enflure des yeux au nombre des signes funestes qui paroissent dans ces organes. Les yeux ne sont pour l'ordinaire ainsi affectés qu'en conséquence de douleurs de tête violentes & inflammatoires; car comme ils s'échauffent & se remplissent d'une plus grande quantité d'esprits, ils deviennent plus gros & plus voutés.

C'est encore un fort mauvais signe dans les maladies aiguës, suivant l'Auteur des *Prognostics*, lorsque les yeux sont enfoncés, à moins que cela ne vienne de quelque cause externe, dans l'espace de trois ou quatre jours, à compter du commencement de la maladie: car un pareil symptome, comme Galien nous l'apprend dans son Commentaire sur cet endroit, provient d'une foiblesse qui prive l'*œil* de toute nourriture; & il indique que la violence du mal est si extraordinaire, que la nature ne peut manquer de succomber.

Lorsque les yeux se retirent & se flétrissent, comme s'ils manquoient de nourriture, cela ne vient que du défaut de la chaleur naturelle, dont les petits restes ne résident que dans les parties internes, & sont incapables de se répandre dans les parties externes, afin de cuire les sucs dont l'*œil* reçoit sa nourriture: à quoi l'on

peut ajouter, que le peu d'esprits qui reste dans le cœur & dans les parties internes, cesse de se porter aux yeux, ce qui est cause que ces organes se flétrissent, se dessêchent & rentrent dans la tête; Hippocrate, *VII. Epid. T.* 33. parle d'un malade à qui les yeux s'enfoncerent ensuite d'une blessure qu'il reçut au foie. On voit même plusieurs moribonds dont l'*œil* droit & quelquefois le gauche, se desseche & se flétrit.

On observe encore certains mouvemens dans les yeux, qui ne présagent rien de bon. C'est un mauvais signe, par exemple, suivant Hippocrate, *Lib. Prognost.* lorsque les yeux sont élevés ou suspendus (ἐναιωρεύμενοι), ce que Galien traduit par *instable*, *mal assuré*, parce que cela marque, selon lui, un délire, ou une convulsion, qui sont deux accidens également funestes : mais le Medecin doit aussi faire attention aux autres signes, pour pouvoir porter un jugement plus assuré de celui dont on vient de parler; car pour que l'instabilité des yeux puisse être regardée comme un présage de mort, il faut qu'elle se trouve jointe avec quelqu'autre signe funeste. Galien, *Com. 9. in I. Prorrhet.* explique plus clairement cette propriété à laquelle nous donnons le nom d'instabilité, lorsqu'il dit que les yeux instables ressemblent à un cheval qu'on ne peut conduire, & qui est toujours dans un mouvement continuel; au lieu que les yeux concrets sont fixes & immobiles. C'est donc avec beaucoup de raison que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, assure que le clignotement & le mouvement continuel des yeux sont d'un mauvais présage, & que c'est aussi une mauvaise marque, lorsqu'ils sont fixes; & de-là vient que ces sortes d'yeux sont appellés concrets, fermes, stables & immobiles.

L'Auteur des *Prorrhétiques* nous apprend *Lib. I. T.* 46. que c'est toujours un mauvais signe, lorsque les malades ont les yeux fixes : c'est un mauvais signe, dit-il, d'avoir les yeux éteints, languissans, viciés, concrets ou confus, suivant Galien; ὄμμα ἀμαυρούμενον, φλαῦρον, ϰ̀ τὸ πεπηγὸς ϰ̀ ἀχλυῶδες, ϰαϰόν. Il eut pu dire un signe mortel, puisque ces sortes d'yeux sont toujours d'un présage funeste dans les maladies aiguës, à moins qu'ils ne soient tels par quelque cause critique.

Galien écrit dans son Commentaire, que la concrétion des yeux provient de l'immobilité des muscles qui les font mouvoir, laquelle est dûe ou à la résolution de tous les muscles, ou à l'égalité de leur tension, qui fait qu'ils sont tirés également de tous côtés; ou enfin de la foiblesse excessive de ces mêmes muscles, ce qui est certainement d'une fâcheuse conséquence, de même que tous les autres cas, entant qu'elle provient d'une convulsion des muscles, & de ce que les origines des nerfs sont affectées de la violence de la maladie.

Galien, *Com.* 1. *in VII. Epid. T.* 27. écrit que les yeux concrets ou immobiles, qu'Hippocrate condamne si fort dans le texte (*6. Epid. Sect.* 1. *T.* 16.) marquent une extinction parfaite de la faculté qui meut les muscles dans leur état naturel. Hippocrate, 5. *Epid. Text.* 50. parlant du cas de la fille de Nerios, qui mourut d'un coup que sa compagne lui donna du plat de la main sur la couronne de la tête, dit, qu'un peu avant sa mort, un de ses yeux fut affecté d'une cataplexie, ou stupéfaction (ϰαταπληξι).

A l'égard de la posture des yeux, leurs distorsions sont toujours d'un mauvais présage, à moins qu'elles ne soient critiques, comme dans le cas du malade du jardin de Dealces, 3. *Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 2. qui fut affecté le neuvieme jour de sa maladie d'une distorsion de l'*œil* droit. Hippocrate, *Lib. Prognost.* met les distortions au nombre des signes pernicieux qui appartiennent aux yeux : mais il est ici besoin d'une distinction; car il arrive quelquefois, à ce que dit Galien, *Com.* 1. *in Prognost.* que les yeux se tournent à cause des convulsions dont les muscles qui servent à les mouvoir sont affectés, comme il arrive souvent dans les fievres, à l'occasion de la trop grande abondance des humeurs; & l'on ne peut tirer aucun indice certain de ces sortes de distorsions, lorsque les signes n'indiquent autre chose que cette redondance. Il est pourtant vrai, généralement parlant, que les yeux se tournent dans les maladies aiguës, non point à cause de ce qu'on vient de dire, mais parceque la maladie affecte l'origine des nerfs, savoir, le cerveau, ce qui est extremement pernicieux. Il s'ensuit donc que la dépravation & la distorsion des yeux sont toujours un mauvais signe, quand elles proviennent d'une superfluité ou redondance d'humeurs, ce qui est moins à craindre, ou de la secheresse des muscles. Mais lorsqu'une pareille distorsion arrive dans les fievres ardentes ou dans la phrénésie, elle présage la mort, surtout si elle est jointe avec des signes qui marquent l'extinction de la faculté vitale; une extreme foiblesse, ou la diminution ou dépravation de quelque sens.

Il y a sur ce sujet un Aphorisme d'Hippocrate fort célébre, 4. *Aph.* 49.

» Lors, *dit-il*, qu'un malade attaqué d'une fievre conti« nue, a les levres, les sourcils, les yeux ou le nez de « travers, qu'il perd la vûe & l'ouie, & qu'il est en « même-tems extremement foible, il n'est pas éloi« gné de sa derniere heure. »

Il s'exprime encore plus clairement dans son Livre des *Prognostics* :

« Lorsqu'un malade a les paupieres, les levres ou le nez « de travers; & que ces parties deviennent ridées, « pâles & livides, on peut assurer que la mort est à la « porte, surtout si ces symptomes se trouvent joints « avec quelqu'autre signe. »

C'est donc toujours un mauvais signe, lorsqu'un malade a les yeux de travers, à moins qu'il ne les ait tels à la veille d'une crise, ainsi que nous avons déja dit.

Ces sortes de distorsions ne sont pas néanmoins un signe nécessaire de mort, & c'est sans doute ce qu'Hippocrate a voulu faire entendre *VI. Epid. Sect.* 1. *Aphoris.* 16. lorsqu'il dit que la *circumtension* (ou tension de la circonférence) *des paupieres est mauvaise*. Mais on peut établir un prognostic certain sur les signes qui précédent, qui accompagnent & qui suivent. La dépravation ou distorsion des yeux est encore un mauvais signe, quand elle arrive dans le tems que les parties inférieures & les plus foibles sont accablées par la violence du mal, parce qu'elle indique un transport des humeurs au cerveau & aux parties les plus nobles; ce qui paroît être le sentiment de l'Auteur du I. des *Prorrhet.* 69. qui dit, « que la distorsion des yeux qui pro« vient de la rétrogradation des humeurs des lombes « est un mauvais signe. » Mais ces sortes de distorsions sont absolument mortelles quand elles se trouvent jointes avec d'autres mauvais signes. Nous lisons à ce sujet dans le même Livre, *Text.* 81. que la distorsion des yeux ne présage rien de bon dans les fievres ardentes qui sont accompagnées d'un refroidissement superficiel & universel, & de déjections aqueuses & bilieuses, surtout si le malade est encore attaqué d'une catalepsie. Il eut pu dire avec plus de raison que ce signe annonce la mort, puisque le refroidissement universel qui survient dans les fievres ardentes & qui est accompagné d'évacuations qui nuisent au malade au lieu de le soulager, est un des signes critiques qui ne décident rien, & qui sont par conséquent mortels, suivant Hippocrate & Galien, qui nous disent plus d'une fois, que lorsque le malade ne reçoit aucun soulagement des choses dont il devroit raisonnablement en attendre, & qu'il se trouve dans un état pire qu'auparavant, sa perte est infaillible, parce que ces sortes de symptomes doivent être regardés comme des signes critiques qui ne servent à rien, & qui pour cela seul deviennent mortels. D'où il suit que lorsque la distorsion des yeux se trouve jointe avec les signes dont on a parlé ci-dessus, on doit la regarder comme une marque infailli-

ble de mort. L'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. Text.* 89. dit à ce sujet que dans toute distorsion des yeux accompagnée de fievre & de lassitude, le frisson est pernicieux; & que le côma qui est accompagné des mêmes circonstances est très-mauvais.

On doit donc regarder les distorsions des yeux qui se trouvent jointes avec des mauvais signes, surtout avec des signes critiques de mauvaise espece, comme absolument mortelles: mais elles annoncent une mort prochaine quand elles sont accompagnées de signes mortels.

Telle étoit la distorsion des yeux qu'Hippocrate observa dans une femme qui mourut d'une fausse couche, 3. *Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 11.

« Elle fut, dit-il, attaquée le quatrieme jour d'un délire « accompagné de frayeur & de tristesse; son *œil* droit « se tourna de travers, il lui survint une sueur froide « légere autour du front, & le froid s'empara des ex- « trémités de son corps. »

Il nous reste maintenant à examiner les indices qu'on peut tirer de ce qu'un malade tient les yeux fermés.

Lorsqu'une personne attaquée d'une maladie aiguë a les yeux continuellement fermés, & sans pouvoir les ouvrir, soit à cause des humeurs qui collent les muscles des yeux & les paupieres ensemble, soit à cause de la secheresse & de la résolution de ces muscles, occasionnée par une foiblesse excessive, c'est toujours un signe de mort, à moins qu'il ne survienne une crise accompagnée de quelque évacuation qui soulage considérablement le malade. L'Auteur des *Prénotions de Cos*, 77. dit à ce sujet, « que lorsqu'un malade attaqué d'une « fievre continue perd la parole, tient les yeux fermés, « & les clignote de tems en tems, s'il lui survient une « hémorrhagie par le nez & un vomissement, ensuite « duquel il recouvre la parole & les sens, c'est un bon « signe; mais qu'autrement il tombe dans une dyspnée « qui lui cause la mort en peu de tems. »

Il est rare cependant qu'un malade qui a les yeux fermés soit encore attaqué des symptomes critiques dont on a parlé ci-dessus, à moins qu'il ne soit extrement robuste; de sorte qu'on peut dire en général qu'une pareille disposition des yeux est presque toujours un signe de mort. Mais elle est toujours funeste quand elle est jointe avec d'autres mauvais signes, suivant le passage du *I. des Prorrhet.* 71. que nons avons cité ci-dessus. On doit attendre l'événement du prognostic; cette disposition des yeux, à ce que dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, provient ou de la tension des muscles qui servent à les fermer, ou de la foiblesse de ceux qui servent à les ouvrir; & l'une & l'autre sont des symptomes extremement pernicieux.

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës, de dormir avec les yeux à demi fermés.

Voici ce qu'en dit Hippocrate dans le Livre *des Prognostics*.

« On doit observer si le malade dort avec les yeux à de- « mi fermés; car c'est une signe de mort lorsqu'on lui « voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne « soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux « de ventre, ou qu'il n'ait pris quelque cathartique. »

J'apperçus ce signe dans ma femme, dit Prosper Alpin, avant qu'elle mourût, & il lui fut funeste, bien qu'elle dormît quelquefois de cette sorte: mais dans l'occasion dont je parle il fut accompagné d'un coma, du refroidissement des extrémités, d'inquiétudes, de la noirceur & de la rudesse de la langue, mais sans altération. Ce symptome est toujours à craindre, suivant l'Auteur *des Prénotions de Cos*, 218. qui dit, « que la cour- « bure des bords des paupieres, lorsqu'elle se trouve « jointe à l'immobilité ou au clignotement continuel « des yeux, ou au changement de leur couleur, & que « les paupieres restent ouvertes, est un signe très-per- « nicieux. »

Il faut encore faire attention à la couleur des yeux lorsqu'il s'agit d'établir un prognostic: c'est un très-mauvais signe, par exemple, lorsque le blanc des yeux devient rouge, à moins qu'il n'indique une hémorrhagie critique; car autrement un tel symptome est toujours pernicieux dans les maladies aiguës. Hippocrate, *Lib. Prognost.* met encore cette circonstance au nombre des signes pernicieux, parce, dit Galien dans son Commentaire, qu'elle procede d'une rédondance de sang qui croupit dans le cerveau & dans les meninges, ou d'une inflammation considérable dans ces parties, & l'une & l'autre sont extremement pernicieuses dans les fievres continues, surtout si cette rougeur est accompagnée de quelqu'autre mauvais signe aux jours critiques, ou de telle autre maniere que ce soit; mais elle est encore pire lorsque la phrénésie s'y joint.

L'Auteur des *Prénotions de Cos*, 163. parle de ce symptome en ces termes:

« C'est un fort mauvais signe lorsqu'un malade sent des « battemens dans la tête, & que ce symptome est ac- « compagné de la rougeur des yeux & du délire. »

Nous apprenons de l'Aphorisme sept du troisieme Livre que cette rougeur est fort à craindre, à cause, dit Galien, qu'elle indique une inflammation considérable du cerveau ou de l'estomac, & que toutes deux sont mortelles, comme ce même Auteur l'enseigne expressément dans son Commentaire sur le premier des *Prorrhétiques*, où il dit, « Que la rougeur des yeux qui ac- « compagne une fievre continue, indique une rédon- « dance de sang dans la tête, laquelle est cause de cet- « te rougeur, comme dans les lippitudes, ou une in- « flammation du cerveau ou de l'estomac; & que ces « deux especes d'inflammations different, en ce que « dans la premiere il n'y a que les veines du blanc de « l'*œil* qui soient rouges, au lieu que la seconde est en- « core accompagnée du hoquet ou du vomissement. »

Hippocrate, *Lib. Prognost.* ne dit point simplement que la rougeur des yeux, mais des veines du blanc des yeux, est un fort mauvais signe.

Mais le signe le plus pernicieux & le plus mortel, suivant le passage d'Hippocrate que nous avons cité, c'est lorsque ces veines paroissent livides ou noires; car, comme dit Galien, une pareille couleur provient d'un refroidissement qui indique l'extinction de la chaleur naturelle.

Enfin, on peut prognostiquer le sort du malade par les excrémens qui paroissent dans ses yeux. Hippocrate, *Lib. Prognost. & I. Epid. Sect.* 2. entre autres signes fâcheux qu'on observe dans les yeux dans les maladies aiguës, compte les larmes involontaires. Galien attribue ces larmes, ou à quelque lippitude ou à une fluxion sur les yeux: mais dans les fievres aiguës on doit les attribuer à la foiblesse de la faculté rétentive, ce qui est d'une conséquence funeste.

Il s'ensuit donc que les larmes involontaires que répandent ceux qui sont attaqués de maladies aiguës, lorsqu'elles n'annoncent point une crise prochaine par une hémorrhagie, surtout par le nez, sont un signe infaillible de mort, suivant Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. Les excrémens pituiteux qui s'amassent dans les yeux passent encore, *Lib. Prognost.* pour un fort mauvais signe. Galien dit dans son Commentaire, que quoique cette humeur ou excrément provienne d'une fluxion, comme cela arrive quelquefois dans la lippitude, elle indique néanmoins dans les maladies aiguës une foiblesse

blesse de la faculté naturelle, qui l'empêche de digérer les sucs dont les yeux tirent leur nourriture. Il s'amasse quelquefois dans les yeux une matiere dure & seche, que l'Auteur des *Prorrhet. 1. 17.* dit être un signe de phrénésie; & Galien dans son Commentaire, assure qu'elle se trouve souvent dans les personnes attaquées d'une maladie de consomption, après que toute la substance charnue du visage & des temples a été fondue par la violence de la chaleur; & cette circonstance fait paroître les yeux extremement enfoncés; au lieu que dans la phrénésie, cette matiere ne change en rien la forme de ces organes. De-là vient qu'Hippocrate, *VI. Epid. Sect. 1. Text. 16.* met au nombre des mauvais signes qu'on observe dans les yeux une espece de matiere excrémentitielle semblable à de la paille ou à de l'écume seche, laquelle se forme, suivant Galien, à l'occasion d'une secheresse & d'une foiblesse extraordinaire, qui fait que les yeux ne peuvent point retenir les larmes; & celles-ci étant desséchées par la chaleur d'un cerveau enflammé, se convertissent en ces sortes d'excrémens poudreux, que les Grecs appellent *lema*, & qu'on regarde, pour les raisons que je viens de rapporter, comme un signe de mort. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

EXPLICATION

De la Planche premiere.

Figure premiere; *A*, les cils ou poils de la paupiere supérieure.
B, le cartilage de la même paupiere.
C, le muscle releveur de la paupiere supérieure.
D, *Fig.* 2. Le muscle superbe ou releveur de l'œil.
E, le tendon du muscle précédent.
F, *Fig.* 4. représente le muscle abaisseur ou humble de l'œil.
G, *Fig.* 1. 2. & 3. représente le muscle adducteur de l'œil autrement appellé buveur.
H, *Fig.* 3. & 4. représente le muscle abducteur ou dédaigneux de l'œil.
I, *Fig.* 1. 2. & 3. L'oblique supérieur ou trochléateur.
K, *Fig.* 4. L'oblique inférieur.
L, *Fig.* 1. 2. & 3. Le tendon de l'oblique supérieur qui passe par la poulie.
M, *Fig.* 1. 2. 3. & 4. Le nerf optique.
N, *Fig.* 3. Le nerf optique aboutissant au globe de l'œil.
O, *Fig.* 1. L'union des nerfs optiques.
P, *Fig.* 2. 3. & 4. La partie transparente de la cornée.
Fig. 5. *A*, la tunique sclérotique.
B, la partie qui est couverte par la tunique tendineuse ou albuginée.
C, la partie transparente de la cornée.

Fig. 6. représente l'œil vu par derriere, la tunique sclérotique levée en quatre endroits *A A A A*, pour qu'on puisse voir l'uvée qui est munie d'un nombre infini de vaisseaux.

Fig. 7. représente l'œil vu du même côté, où l'on découvre la rétine qui est une production de la substance médullaire du nerf optique.

Fig. 8. représente l'œil dont on a levé toutes les tuniques, pour qu'on puisse voir l'humeur vitrée enfermée dans ses propres tuniques.

Fig. 9. représente l'humeur vitrée *A A A A*, dans le milieu de laquelle est placée l'humeur crystalline *B*.
L'œil est ici vu par devant.

Fig. 10. représente la prunelle, l'humeur crystalline & les ligamens ciliaires.

Fig. 11. représente les trois plis des procès ciliaires, tels qu'on les voit avec le microscope: celui du milieu est veineux & les deux autres artériels. On a négligé & écarté les autres plis autant qu'il a été possible.

A, représente la portion dilatée de l'uvée & de la choroïde vue dans sa partie antérieure avec le microscope, aussi-bien que les trois sillons des procès ciliaires.
B B, représente deux *chori*, comme Hovius les appelle, des procès ciliaires, composés seulement de vaisseaux artériels, avec leurs vermiculations; les autres parties étant écartées pour qu'on puisse voir plus distinctement l'ordre des vaisseaux.
C C, quelques petits vaisseaux vermiculaires qui montent de la partie inférieure aux procès ciliaires.
D D, l'union des vaisseaux qui montent de la partie inférieure.
E E, les petits vaisseaux vermiculaires, tant longs que courts, avec les conduits nerveo-lymphatiques.
F F, les mêmes vaisseaux sortant du cercle antérieur, avec leurs conduits nerveo-lymphatiques.
G, représente les petits vaisseaux nerveo-lymphatiques refluans, aussi-bien que les petits vaisseaux veineux.
H, les petits vaisseaux vermiculaires marqués de même que les artériels.
I, le vaisseau veineux formé des petits vaisseaux vermiculaires, lequel après être arrivé à l'extrémité des procès ciliaires, va se rendre presque en droite ligne au cercle veineux.

Fig. 12. représente au naturel un des replis des procès ciliaires, composé seulement de vaisseaux artériels, avec les conduits nerveo-lymphatiques, dessinés à l'aide d'un excellent microscope.

A, quelques-uns des petits vaisseaux artériels qui sortent des parties inférieures, quelque peu inclinés d'un côté, pour qu'on puisse mieux voir le cours des vaisseaux vermiculaires.
B, les vaisseaux réunis en un seul & montans.
CC, représente les vaisseaux artériels vermiculaires courts, avant leur jonction.
D, les mêmes vaisseaux, mais un peu plus longs.
E, la ramification des vaisseaux vermiculaires qui sortent du cercle artériel. Quelques-uns de ces vaisseaux sont retournés, ainsi qu'on peut voir en *F*.
GGG, représente les vaisseaux latéraux courts ou nerveo-lymphatiques, sortant des vaisseaux vermiculaires & séparés du ligament ciliaire.

Fig. 13. représente une petite ramification vue avec le microscope, laquelle est composée des vaisseaux vermiculaires. Le cercle artériel & les vaisseaux nerveo-lymphatiques en fournissent un grand nombre.

A, une partie de la branche qui naît du cercle artériel coupée.
B, les vaisseaux vermiculaires qui sortent de la petite branche précédente.
CC, les petits vaisseaux nerveo-lymphatiques qui aboutissent aux ligamens ciliaires.

Fig. 14. représente les procès ciliaires d'un chien, couverts de deux tuniques, dont la premiere représente les vaisseaux vermiculaires tels qu'on les voit avec le microscope, avec les vaisseaux nerveo-lymphatiques qui se distribuent dans la seconde, qui est la cinquieme en ordre, unis & séparés du ligament ciliaire.

A, une petite portion du cercle artériel.
BB, représente des branches qui viennent du cercle artériel, dont l'une a été coupée, & les trois autres conservées pour éviter la confusion, avec leur cours vermiculaire, & une distribution des vaisseaux nerveo-lymphatiques dans la tunique nerveo-lymphatique, ainsi qu'on voit en *CC*.
DD, représente les vaisseaux nerveo-lymphatiques unis dans cette tunique, lesquels représentent comme des mamelons, & séparés du ligament ciliaire qu'ils composent.

Fig. 15. représente un vaisseau nerveo-lymphatique composé de plusieurs autres, montant au ligament ciliaire, & se divisant après y être arrivé en plusieurs vaisseaux.

Nota. Qu'on n'a pas marqué tous les petits vaisseaux pour prévenir la confusion.

AAA, l'union des vaisseaux nerveo-lymphatiques en des plus gros vaisseaux.
BB, les plus gros vaisseaux formés de l'union des plus petits.
C, branches coupées.
D, vaisseaux réunis qui montent au ligament ciliaire.
E, division de ce vaisseau en plusieurs petites branches.

Fig. 16. représente la tunique choroïde renversée, dans laquelle les vaisseaux formés des plus petits vaisseaux nerveo-lymphatiques, & remplis d'une matiere rougeâtre semblable à l'humeur vitrée sont séparés, & laissent voir des papilles deux fois aussi grosses que dans leur état naturel, mais dont on n'a représenté qu'un petit nombre pour éviter la confusion.

A, représente les vaisseaux nerveo lymphatiques qui pénetrent à travers la tunique papillaire, & forment les petites papilles dont on vient de parler, ou plutôt les petits vaisseaux qui contiennent l'humeur vitrée.
B, représente ces vaisseaux qui sont composés d'un grand nombre d'autres, comme rompus & semblables à des petites papilles.
C, l'endroit où l'on a coupé le nerf optique.
D, une portion de l'artere qui se distribuoit dans le nerf optique.

Fig. 17. représente les vaisseaux nerveo-lymphatiques d'un chien, dispersés dans la tunique lymphatique, tels qu'on les voit avec une loupe ordinaire, mais beaucoup plus gros que dans leur état naturel, avec quelques petites papilles ou vaisseaux qui vont se rendre à l'humeur vitrée, qu'on a laissés dans la plus petite portion de la tunique papillaire.

AA, représente les vaisseaux nerveo-lymphatiques sortant de leur propre tunique.
B, quelques petites papilles ou vaisseaux destinés pour l'humeur vitrée.
C, une petite portion de la tunique papillaire.

Fig. 18. représente le petit vaisseau artériel d'un bœuf, vu avec le microscope. Il est envoyé aux parties internes par ceux qui sont distribués entre la seconde & la troisieme tunique, qu'on a eu soin de développer pour qu'on pût voir avec les branches vermiculaires les vaisseaux nerveo-lymphatiques qui sont en quelque sorte détruits, en négligeant l'autre partie.

A, est un petit rameau artériel que ceux qui sont distribués entre la seconde & la troisieme tunique envoyent aux vaisseaux vermiculaires.
B, représente les différentes sous-divisions des vaisseaux vermiculaires un peu éloignées de leur cours, pour qu'on puisse voir plus distinctement les vaisseaux nerveo-lymphatiques représentés par la lettre *C*.

Fig. 19. représente les deux humeurs de l'*œil*. On voit dans cette figure, outre la vraie situation du ligament ciliaire, & quelques petits orifices des vaisseaux qui composent l'humeur vitrée, le petit vaisseau qui fournit à l'arachnoïde la nourriture dont elle a besoin.

AA, le ligament ciliaire.
BB, sont les vaisseaux nerveo-lymphatiques séparés des vaisseaux vermiculaires des procès ciliaires.
CC, amas de ces vaisseaux qui forment des replis en forme de cordons.
D, les vaisseaux nerveo-lymphatiques entortillés & aboutissant à l'humeur crystalline.
EE, quelques orifices des vaisseaux qui fournissent l'humeur vitrée.
F, est une ramification du vaisseau, qui se distribue dans la tunique vitrée, & une distribution de celui qui sert à la nourrir.

OCY

OCYMASTRUM, nom de la *circaea*, *lutetiana*, & de plusieurs especes de *lychnis*.

OCYMUM, *basilic*.

Voici ses caracteres.

La racine de toutes ses especes est annuelle, excepté celle de Ceylan. Le casque ou la crête est droite, arondie, dentelée, découpée en quatre parties & plus grande que la levre inférieure qui est simple, creuse, longue, horisontale, & légerement découpée. Le calyce est un tuyau ouvert & divisé en quatre parties; mais il lui en manque une cinquieme qui est remplacée par une petite feuille qui le couvre comme un bouclier, & dont la partie postérieure est pendante.

Boerhaave compte vingt-quatre especes de cette plante:

1. *Ocymum, caryophyllatum, monachorum, sive acinos Columnæ.* J.B. 3. 270. *Acinos Dioscoridis.* Col. Phytob. I. 23.
2. *Ocymum, foliorum fimbriis ad endiviam accedentibus, maximum.*
3. *Ocymum, latifolium, maculatum, vel crispum.* C. B. P. 225. *Basilicum, Indicum, maculatum.* H. Eyst. *o.* 7. fig. 1.
4. *Ocymum, viride, foliis bullatis.* C. B. P. 225.
5. *Ocymum, foliis fimbriatis, viridibus.* C. P. B. 225.
6. *Ocymum, caryophyllatum, maximum.* C. B. P. 225.
7. *Ocymum, caryophyllatum, majus.* C. B. P. 226.
8. *Ocymum, citri odore.* C. B. P. 226.
9. *Ocymum, anisi odore.* C. B. P. 226.
10. *Ocymum, melissæ odore.*
11. *Ocymum, styracis liquidæ odore.*
12. *Ocymum, fœniculi odore.*
13. *Ocymum, nigrum, latifolium, laciniatum, spicâ nigrâ, flore albo, odore cinnamomi.*
14. *Ocymum, vulgatius.* Voyez *Basilicum*.
15. *Ocymum, vulgatius, foliis ex nigro virescentibus, flore albo.*
16. *Ocymum, vulgatius, foliis ex nigro virescentibus, flore violaceo.*
17. *Ocymum, medium, crispum, conglomeratâ brevique spicâ.*
18. *Ocymum, minus, angustifolium, foliis serratis.*
19. *Ocymum, minus, angustifolium, foliis bullatis.*
20. *Ocymum, tricolor.*
21. *Ocymum, minimum.* C. B. P. 226. J. B. 3. 247. Raii Hist. I. 541. Tourn. Inst. 204. Boerh. Ind. *a.* 170. *Ocymum caryophyllatum.* Offic. *Ocymum vulgare minus.* Park. Theat. 18. *Ocymum minus caryophyllatum.* Ger. 547. Emac. 673. *Basilic.*

On cultive cette espece dans les jardins, elle fleurit au mois de Juin, & sa semence est d'usage.

22. *Ocymum, minimum, foliis ex purpura nigricantibus.* M. H. 3. 407.
23. *Ocymum, minus, Chinense, odoratissimum, flore albo.* Triumfett.
24. *Ocymum, Zeylanicum, perenne, frutescens, folio calaminthæ nonnihil simili.* M. H. 10. 153. *Nepeta seu menthæ catariæ affinis Indica, candido flore.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Le mot *ocymum* vient d'ὠκέως, *oceos*, vîte, promptement, parce que cette plante pousse dans l'espace de deux jours. On l'appelle encore *basilicum* de Βασιλεὺς, *Basilus*, un Roi, à cause de son odeur & de ses vertus.

Plusieurs personnes assurent que quand on flaire cette plante, il s'éleve souvent dans les sinus frontaux des œufs d'insectes qui viennent à y éclore. Ce sentiment

n'a rien qui doive surprendre puisqu'il sort quelquefois des insectes avec la morve.

Cette plante possede une vertu balsamique & une odeur aromatique extremement pénétrante ; elle échauffe & ranime les esprits. Lorsqu'on met quelques feuilles de *basilic* dans la préparation du sel volatil, elles lui communiquent une odeur plus vive & plus agréable. Ce qui a donné lieu de croire que l'odeur du *basilic* engendre des scorpions dans le cerveau, c'est peut-être que ces animaux attirés par son odeur déposent leurs œufs sur ses feuilles ; de sorte qu'étant attirés par le nez dans le sinus frontal, ils y éclosent & augmentent jusqu'à un certain point à cause de la nourriture que la morve leur fournit.

Le *basilic* est bon pour exciter les regles & l'urine, pour la colique, l'asthme, & la morsure des bêtes venimeuses. Il possede une qualité balsamique & tempérée, qui fait que son odeur n'est point aussi nuisible que celle de la sauge & de l'orvale. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Ocymum sylvestre. Voyez *Acinos.*

O D A

ODALLAM. H. M. nom du *Mangas fructu venenato.*

ODAXISMOS, ὀδαξισμὸς, d'ὀδὼς, *dent*; sensation mordicante, douleur ou demangeaison. Hippocrate se sert principalement de ce mot, en parlant des gencives, dans le tems que les *dents* cherchent à se faire jour & à sortir.

O D I

ODIUM, *Haine.* On met cette passion au nombre des causes procatarctiques des maladies, & elle paroît produire les mêmes effets que la colere. Voyez *Ira.*

O D M

ODMALEA, ὀδμαλέα ; *Fetides*, Hippocrate.

O D O

ODONTAGOGOS, ὀδονταγώγος ; instrument pour arracher les dents.

ODONTAGRA, signifie la même chose qu'*Odontagros*, ou la goute aux dents.

ODONTALGIA, ὀδονταλγία, *Odontalgie* ; douleurs des dents, d'ὀδὼς, dent, & ἄλγος douleur.

ODONTIASIS, ὀδοντίασις. *Dentition.*

ODONTICA, Remedes pour les douleurs des dents.

ODONTIS, & ODONTITIS, sont les noms de plusieurs especes de *lychnis.*

ODONTOGLYPHON, ὀδοντόγλυφον, d'ὀδὼς, dent, & γλύφω, *racler*; instrument pour *racler* ou écailler des dents.

ODONTOIDES, ὀδοντοειδὴς ; nom de l'apophyse odontoïde, ou de la seconde vertebre du cou.

ODONTOPHYIA, ὀδοντοφυΐα, d'ὀδὼς, dent & φύω, croître ; *Dentition.*

ODONTOTRIMMA, ὀδοντότριμμα, d'ὀδὼς, dent, & τρίβω, j'enleve ; *Dentifrice.*

ODORATUS, le sens de l'odorat. Voyez *Olfactus.*

O E

OE, ὂη, *Cormier* ou *Sorbier.* Oribas, *Med. Collect.* L. XV. C. 1.

Œ C O

ŒCONOMIA, οἰκονομίη, d'οἶκος, *Maison*, & νόμος, *Loi* ou *Regle*; *Œconomie.* C'est proprement la conduite d'une maison, ou d'une famille. Mais Hippocrate l'emploie pour signifier la maniere de gouverner un malade. L'*œconomie* animale est la conduite que tient la nature pour la conservation des corps animaux.

Œ D E

ŒDEMA, οἴδημα, *Œdeme.* On entend par ce mot toutes sortes de tumeurs en général : mais on s'en sert particulierement pour désigner une tumeur phlegmatique, molle & froide, qui cede à l'impression du doigt & la retient pendant quelque tems, sans être accompagnée d'aucune douleur. Elle affecte toutes les parties du corps indifféremment, tantôt la tête, tantôt les mains, quelquefois les paupieres, ou telle autre partie, & quelquefois aussi tout le corps. Dans le dernier cas elle prend le nom de cachexie, de leucophlegmatie, ou d'hydropisie. Cette maladie affecte les pieds beaucoup plus fréquemment qu'aucune autre partie, & pour lors on dit qu'ils sont enflés ou œdémateux.

L'*œdeme* est immédiatement causé par l'excès de la sérosité du sang, qui séjourne dans les petites vésicules de la graisse, ou de la membrane cellulaire, & distend la peau. Cette maladie du sang provient, ou d'une habitude froide & phlegmatique, ou de vieillesse ; & elle est beaucoup plus fréquente en hiver, le froid augmentant le mal en coagulant le sang qui croupit. Il n'est donc pas surprenant que la tumeur augmente considérablement pendant le jour, quoiqu'elle ait paru diminuer le matin, effet qu'on ne doit attribuer qu'à la chaleur du lit. Cette maladie peut encore venir de l'irrégularité du régime, d'un excès dans le boire & dans le manger, aussi-bien que de l'usage des alimens froids, crus & de difficile digestion : les fievres, particulierement celles de l'espece intermittente, conduisent fréquemment à cette maladie ; surtout lorsque le malade a bu avec excès dans le tems qu'il étoit échauffé & altéré. Elle peut aussi être causée par une perte copieuse de sang, soit par des plaies, par la bouche, le nez, les poumons, les veines hémorrhoïdales, ou l'utérus. Elle peut encore venir de la suppression du flux menstruel dans les femmes, ou de la compression de la veine cave par le fœtus, ou d'un skirrhe dans le bas-ventre, qui s'oppose au retour du sang des extrémités inférieures dans le cœur : on peut aussi l'attribuer à une vie trop sédentaire, au trop long séjour qu'on fait dans le lit, soit qu'on dorme ou non, à la phthisie & à l'asthme, ou à telle autre maladie ou fatigue capable d'affoiblir la force avec laquelle le cœur pousse le sang.

On voit par-là qu'il est aisé de distinguer les symptomes qui caractérisent l'*œdeme* de tout autre symptome ; mais il est bon d'observer que le sang ou l'humeur qui croupit, est d'autant plus épaisse & tenace, que la tumeur est plus dure & retient plus long-tems l'impression du doigt.

Il est difficile de dissiper les tumeurs œdémateuses des piés, à moins qu'on ne détruise la maladie qui les a occasionnées. Ces sortes de tumeurs n'ont presque rien de dangereux pour les femmes grosses, surtout lorsqu'elles sont d'un tempérament robuste ; car elles disparoissent ordinairement d'elles-mêmes aussi-tôt après qu'elles sont accouchées, parce que la veine cave ne se trouve plus pressée. Le danger est beaucoup plus grand pour les femmes d'un tempérament foible lorsqu'elles subsistent après l'accouchement, parce qu'elles sont souvent suivies d'une hydropisie, d'un asthme & même d'une suffocation. Plus la durée de ces tumeurs phlegmatiques est longue, plus aussi le danger est grand, & la guérison du malade incertaine : mais on peut aisément y remédier lorsqu'elles sont récentes, & qu'elles ne sont accompagnées d'aucune autre maladie. Celles qui accompagnent une fievre intermittente sont beaucoup plus bénignes que celles qui proviennent d'une perte de sang trop copieuse, ou de quelqu'autre indisposition ; lorsqu'elles proviennent de la suppression d'une évacuation naturelle, la meilleure maniere de les guérir est de rétablir cette évacuation. Les tumeurs œdémateuses des piés se guérissent aisément lorsque le sujet est jeune : mais elles sont

souvent incurables dans les vieillards. Lorsque les piés sont considérablement enflés, & que les applications externes ne sont d'aucun effet, la difficulté de respirer, la suffocation & la mort sont ordinairement la suite de cette indisposition.

Le traitement des tumeurs œdémateuses varie suivant la différence des maladies qui les occasionnent: c'est pourquoi il faut commencer par découvrir leur cause. Lorsqu'elles paroissent venir d'une maladie interne, il faut avoir recours aux topiques, mais surtout aux remedes internes. Je mets au nombre des premiers, 1°. Les frictions fréquentes avec des linges chauds, qu'on doit continuer matin & soir jusqu'à ce que les piés deviennent rouges & brûlans. 2°. Il convient, pour les garantir de l'inclémence de l'air, surtout durant l'hiver, de les envelopper de fourrures ou autres hardes semblables, & de les tenir appuyés pendant la nuit sur des cailloux ou des morceaux de chêne chauds, pour atténuer le sang. 3°. Il faut pour fortifier le membre relâché, prévenir les amas ou stagnations du sang, aussibien que les distensions qu'il peut occasionner dans la peau par son épaississement, appliquer un bandage convenable sur la partie, qui doit commencer au pié & finir au genou. 4°. Il convient aussi d'appliquer dessus des remedes digestifs & corroboratifs: pour cet effet on exposera la jambe affectée à la vapeur de l'esprit de vin rectifié allumé en la couvrant, de façon qu'elle puisse la recevoir & la retenir: par cette méthode le sang qui croupit se dissipera par les sueurs, ou reprendra son premier cours, & la jambe recevra des forces considérables. 5°. Le bas peuple a coutume d'appliquer sur la partie enflée, de la grande éclaire pilée en forme de cataplasme. D'autres se servent de la même maniere de la persicaire acre, seule ou mêlée avec l'éclaire: & ce remede n'est pas sans effet, car ces deux plantes sont extremement résolutives. D'autres appliquent dessus de la rapure de raifort, ou un cataplasme de passerage cuite dans du vin. Le meilleur discussif pour cet effet est un cataplasme de fiente de pigeon avec le sel & le vinaigre: mais il faut l'appliquer tout chaud sur la partie malade.

On pourra fomenter aussi la partie avec une lessive de cendres de chêne, & avec l'eau dans laquelle les forgerons éteignent leur fer, en la mêlant si l'on veut avec quelques onces d'esprit de vin, & une petite quantité d'alun: on l'appliquera toute chaude avec des compresses, ou bien on baignera les piés deux fois par jour dans cette liqueur.

L'eau de chaux appliquée de la même maniere, seule, ou mêlée avec l'esprit de vin & l'alun, est fort salutaire dans le cas dont nous parlons, de même que le mélange suivant.

Prenez *d'esprit de vin*, & *de vinaigre blanc*, } *de chacun une livre;*
d'alun cru, une once & demie;
de vitriol, une dragme.

Mêlez.

Il faut après avoir usé des frictions & des fomentations dont on a parlé, envelopper avec soin les jambes avec des bandages, & les garantir du froid par tous les moyens possibles. Le malade doit éviter tout excès dans le boire & dans le manger, faire beaucoup d'exercice, & ne jamais négliger les remedes internes, sans lesquels tous les topiques externes deviennent inutiles. Les eaux minérales sont quelquefois extremement salutaires dans cette maladie, bien qu'elles ne réussissent pas toujours.

Le Docteur Harris dit avoir souvent guéri cette maladie, par l'usage du safran de mars apéritif mêlé avec le quinquina; d'autres assurent l'avoir dissipée avec le quinquina seul: mais quelques-uns rejettent ces sortes de remedes. Il convient donc dans ces occasions de prendre l'avis d'un habile Medecin. HEISTER *Chirurg.*

ŒDEMOSARCA, est une espece de tumeur d'une nature mitoyenne entre l'œdeme & le sarcome, dont il est parlé dans Marc Aurele Severini.

ŒLN

ŒLNIZIUM, nom du *Thyssilinum, Plinii.*

ŒNA

ŒNANTHARIA, οἰνανθάρια, onguens parfumés. Paul Eginete en décrit deux, & nous apprend que ce nom ne leur a point été donné, parce que l'*œnanthe* entre dans leur composition, car un grand nombre d'*Œnantharia* n'en ont point; mais à cause qu'ils sont parfumés & odoriférans, ou parce qu'on emploie le vin & le lis dans leur composition. *Lib. VII. cap.* 21.

ŒNANTHE.

Voici ses caracteres.

Sa racine est un gros navet, long, charnu, qui a la figure d'un fuseau; les pétales de la fleur sont inégaux & faits en forme de cœur. Le sommet de l'ovaire est couronné par le placenta, qui pousse de longs tuyaux, & est environné par bas de la levre supérieure de l'ovaire, qui se déploie en cinq petits lobes, lesquels soutiennent les pétales de la fleur en forme de calyce. Ces lobes s'attachent aux semences qui ont atteint leur maturité, comme des épines, & les tuyaux eux-mêmes se durcissent en des substances de même forme.

Boerhaave compte dix especes d'*œnanthe*, savoir,

1. *Œnanthe, chærophylli foliis*, C. B. P. 162. Boerh. Ind. A. 51. Tourn. Inst. 313. *Œnanthe petroselini folio, venenosa*, Offic. *Œnanthe cicutæ facie Lobelii*, Park. Th. 894. Raii Hist. 1. 441. Synop. 3. 210. *Œnanthe succo viroso, cicutæ facie Lobelii*, J. B. P. 193. *Filipendula cicutæ facie*, Ger. 901. *Quoad descript.* Emac. 1059.

Elle croît abondamment dans les ruisseaux & dans les marécages qui sont au Nord & au Sud de l'Angleterre.

C'est une ignorance inexcusable, dit Johnson sur Gerard, de prendre, comme quelques-uns le font aujourd'hui, les racines de cette plante pour celles de la pivoine; on assure que quelques Herboristes de Londres les vendent sous le nom de *Levisticum aquaticum.* On doute que les racines de cette plante possedent une qualité aussi maligne & aussi venimeuse qu'on le prétend. Matthiole assure que sa troisieme espece d'*œnanthe*, & Tabernæmontanus que son *œnanthe schœnophyllos*, que C. Bauhin prétend être toutes deux synonymes avec cette plante, sont fort saines & fort salutaires. Je ne déciderai rien sur cet Article, dit Ray, aimant mieux l'abandonner à un plus ample examen. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Œnanthe, maxima, folio Apii, caulibus atropurpureis, flore albo.*
3. *Œnanthe, Apii folio, caule firmiore*, M. U. 16. M. H. 3. 288.
4. *Œnanthe, staphylini folio aliquatenus accedens*, J. B. 3. 2. 191.
5. *Œnanthe, Cretica*, Pon. Mont. Bald. Ital. 213.
6. *Œnanthe, aquatica*, C. B. P. 162. Raii Hist. 1. 441. Synop. 3. 210. Tourn. Inst. 313. Boerh. Ind. A. 51. *Œnanthe palustris sive aquatica*, Park. Theat. 795. *Œnanthe sive filipendula aquatica*, J. B. 3. 191. *Filipendula aquatica*, Ger. Emac. 106.

Elle croît presque partout dans les prés humides, & le long des ruisseaux.

Son gout est un peu amer & mêlé de quelque astringence; elle est d'une nature chaude & seche, & possede une qualité apéritive & astringente. Elle excite l'urine & chasse le calcul, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement; elle leve les obstructions & nettoye les conduits urinaires. RAY, *Hist. Plant.*

7. *Œnanthe, aquatica, minor*, Ind. 9.
8. *Œnanthe, Lusitanica, semine crassiore, globoso*, T. 313.
9. *Œnanthe, quod bulbocastanum, folio leviter inciso, Lusitanicum.*
10. *Œnanthe, folio Apii rotundiori.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Cette plante tire son nom de οἴνη, *oene*, une vigne, & ἄνθος, *anthos*, fleur; de sorte que *œnanthe* est la même chose que fleur de vigne; car les anciens appelloient les plantes qui fleurissent en même tems que la vigne, ou dont les fleurs ont la même odeur que celles de cette derniere, *œnanthe.*

Cette plante est un véritable poison & jette ceux qui en goutent dans des convulsions dont la mort est la suite, comme cela arriva à deux hommes de la Haye qui eurent le malheur d'en gouter: l'un d'eux fut sur le champ attaqué de convulsions, & mourut sur la place, & l'autre peu de tems après. On trouve quelques exemples semblables dans les Observations de Stalpart Vander Wiel de personnes qui sont mortes au bout de deux heures pour avoir seulement gouté cette plante, qui affecte le cerveau au point d'exciter des convulsions, & dont l'opération est si prompte qu'elle ne laisse presque pas le tems d'y apporter de remede. La cinquieme espece est fort rare; la troisieme, la quatrieme, la sixieme & la neuvieme sont estimées résolutives & amies du corps humain: mais on en fait rarement usage parmi nous. La sixieme & la septieme croissent dans les fossés qui sont aux environs de Leyde. Sa racine a un gout acre & désagréable; elle donne d'abord un suc laiteux qui est suivi d'un autre qui est jaune, virulent, venimeux & fétide. Cette plante étant prise intérieurement excite aussi-tôt après une douleur d'estomac violente, accompagnée de si grandes convulsions que les mâchoires deviennent immobiles. Le malade est saisi d'un hoquet fréquent, auquel se joignent de vains efforts pour vomir, & une hémorrhagie copieuse par les oreilles. Le seul remede que l'on puisse employer dans un pareil cas est de faire avaler au malade une grande quantité d'huile, de beure ou de lait, afin d'émousser les pointes des particules acres, & en procurer ensuite l'évacuation par haut & par bas. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

ŒNANTHE MYCONI, nom du *Thalictrum, minus, grumosâ radice, floribus majoribus.*

Préparation de l'Œnanthinum.

Cueillez l'*œnanthe* odoriférant de la vigne sauvage; faites-le sécher, mettez-le dans l'huile *omphacinum*, (huile faite avec des olives vertes) & remuez-le bien. Laissez-le reposer deux jours, coulez-le ensuite & gardez-le pour l'usage.

L'*œnanthinum* a une vertu astringente qui approche de celle de l'huile de roses: mais il n'est point purgatif ni apéritif comme cette huile. Le meilleur est celui qui tient beaucoup de l'odeur de l'*œnanthe.* DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 56.

Préparation du Vin d'Œnanthe.

Prenez *de fleurs seches de vigne sauvage, cueillies dans le tems qu'elle est en fleur*, deux livres.

Mettez-les infuser dans quarante pintes de moût pendant trente jours; coulez la liqueur & gardez-la pour l'usage.

Ce vin fortifie l'estomac, excite l'appétit, & fait beaucoup de bien dans la passion cœliaque & dans la dyssenterie. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 33.

ŒNAREA, οἰναρέα, épithete que l'on donne aux cendres des jets, des tendrons & des feuilles de vigne.

ŒNAS, οἰνάς, espece de biset.

ŒNE

ŒNELÆUM, οἰνέλαιον, mélange d'huile & de vin.

ŒNEROS, οἰνηρός, vineux.

ŒNO

ŒNODES, οἰνώδης, de οἶνος, vin; spiritueux ou fort.

ŒNOGALA, οἰνόγαλα, de οἶνος & γάλα, lait; espece de potion faite avec du lait & du vin. HIPPOCRATE.

Quelques-uns veulent que ce soit du vin aussi chaud que le lait qui est nouvellement tiré.

ŒNOGARUM, est le nom d'une composition qui entre dans les ragouts. Il en est parlé dans Apicius, *Lib. I. cap.* 3.

ŒNOMELI SANUM, est une composition dans laquelle il entre du vin & du miel. Nicolas Myrepse en donne la description, *Sect.* 37. *c.* 31.

ŒNOPHLYGIA, οἰνοφλυγία, de οἶνος, vin, & φλύω, être chaud ou bouillant; *ivresse.* HIPPOCRATE.

ŒNOPLIA, Offic. *Œnoplia spinosa & non spinosa*, Ger. Emac. 1605. Raii Hist. 2. 1534. C. B. P. 477. *Œnoplia spinosa & non spinosa, sive napeca, sive zizyphus alba*, Park. Theat. 1441. *Œnoplia sive nabca, paliurus Africana*, Chab. 51. *Nabca folio Rhamni vel jujuba*, J. B. 1. 39. *Grande jujube.*

Ce fruit croît en Egypte & dans l'Isle de Crete, & possede une qualité astringente avant qu'il soit mûr; ce qui fait qu'on emploie fréquemment son suc en forme de potion ou de lavement, pour remédier au relâchement de l'estomac & des intestins. Veslingius prétend que ceux qui donnent des jujubes à ceux qui ont des fievres putrides, flattent leur palais sans leur faire aucun bien. Prosper Alpin assure que le suc des jujubes parfaitement mûres est un remede excellent pour évacuer la bile de l'estomac.

Quoique les jujubes, surtout quand elles ont atteint leur maturité, soient extremement agréables au gout, elles nourrissent cependant fort peu, & se corrompent aisément dans l'estomac lorsqu'on en fait un trop grand usage. Les grands d'Egypte & de Turquie ne laissent pas néantmoins de les estimer beaucoup.

Alpin, dont Clusius embrasse l'opinion, croit que l'arbre qui donne ce fruit est le *cannarus* d'Athenée. Mais les caracteres de l'un ne s'accordent point avec ceux de l'autre.

Suivant Veslingius, ce que Théophraste a écrit touchant le *coccymelus*, qu'il met au nombre des arbres qui naissent en Egypte, auquel il donne un fruit approchant de la nature de la nefle, paroît convenir parfaitement à cet arbre. Mais Pline l'appelle *prunus Ægyptia.* Je ne déterminerai point si cet arbre est le même que le *lotus* de Polybe, dont il est fait mention dans Athenée. RAY, *Hist. Plant.*

ŒNOPUS, οἰνωπός, de οἶνος, vin, & ὦψις, aspect; est une épithete qu'on donne à tout ce qui ressemble au vin. Par exemple, οἰνωπὸν χρῶμα, *œnopon chroma*, est une couleur vineuse, telle que celle des raisins qui mûrissent & qui deviennent noirs & luisans, de rouges qu'ils étoient auparavant; car les fruits qui se mûrissent ont, à ce que dit Aristote dans son Livre des cou-

leurs, une certaine disposition à devenir noirs; & pour lors ils contiennent un suc vineux. Il dit encore dans le quatrieme Chapitre du même Livre que la couleur vineuse οἰνωπὸν χρῶμα, est produite par un noir pur qui se trouve tempéré par l'éclat de l'air. Gaze sur Théophraste, *Hist. Plant. Lib. III. cap. 16. & 17.* rend ce mot par *fulvus*, jaune foncé; & *Lib. IX. cap. 13.* par *ceruleus*, bleu azuré, & le joint avec le rouge. Οἴνωπε βόε, œnope boe, une couple de bœufs de couleur de vin, Homere, *Odyss.* 5. est rendu par πυῤῥοὶ, rouges, à cause, dit Eustathius, que le vin est de cette couleur; on appelle ceux qui sont noirs οἴνωπε, à cause que le vin est noir. C'est ce qui fait qu'Homere donne souvent cette épithete à la mer; & qu'Héfychius traduit οἴνοπα par μέλανα, noir, ou comme il dit, οἰνώδη τῇ χροιᾷ, de couleur de vin. Hippocrate, 7. *Epid.* se sert de l'expression οἰνωπὰ χρώματα dans sa description de la dyssenterie, voulant faire entendre que les déjections étoient extrêmement rouges, & tiroient sur le noir; car il joint οἰνωπὰ avec ὕφαιμα, *hyphæma*, quelque peu sanguinolent. Mais *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικ. il entend par οἰνωπαὶ & οἰνωποὶ, des femmes dont la couleur tient du blanc & du noir. Calvus rend ce mot par *fuscæ*, brunes. Foesius.

ŒNU

ŒNUS, οἶνος, vin, est le nom qu'on donne au jus du raisin qui a fermenté. Cette liqueur est chaude & seche, à ce que dit Hippocrate, *Lib. II.* περὶ διαίτης, où il rapporte les diverses qualités & différences du vin, de même que *Lib.* περὶ παθῶν, & *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* Voyez la traduction de ce dernier au mot *Alcali*.

ŒNUS ANDRIUS, οἶνος ἀνδρεῖος, est suivant Erotien, un vin généreux, ou du vin de l'île d'Andros.

ŒNUS ANTHINOS, οἶνος ἄνθινος *vin fleuri*, est suivant Galien, dans son *Exegesis*, le même qu'*Anthosmias*, ou un vin imprégné de fleurs; & c'est dans ce sens, qu'il donne partout l'épithete de ἄνθινος au *Cyceon*.

ŒNUS ANTHOSMIAS, οἶνος ἀνθοσμίας, de ἄνθος, *fleur*, & ὀσμὴ, *odeur*; est un vin odorant, *vinum odoratum*, ou qui sent la fleur. Il paroît par Athénée & Suidas, que c'étoit un vin factice ou artificiel. Hippocrate, *Lib.* περὶ ἀφόρων, le prescrit dans les fumigations.

ŒNUS APONÆDUS, οἶνος ὁ ἀπὸ δαιδὸς, est un vin dans lequel on a fait bouillir du *Dais*, ou de la *Tæda*. Voyez *Dais*.

ŒNUS APEZESMENUS, οἶνος ἀπεζεσμένος, est du vin extrêmement chaud, qu'Hippocrate, *VI. Epid. Sect. 6. Aph.* 7. prescrit avec plusieurs autres choses, comme le lait, l'ail, le sel & le vinaigre, pour corriger la malignité des humeurs.

ŒNUS GALACTODES, οἶνος γαλακτώδης, de γάλα, *lait*; est un vin dont la chaleur égale celle du lait qu'on vient de traire, ou qui est mêlé avec du lait, *VII. Epid.*

ŒNUS DEUTERUS, οἶνος ὁ δεύτερος, vin de la seconde presse. HIPPOCR. *Lib. II. de Morbis.*

ŒNUS DIACHEOMENUS, &c. οἶνος διακεχυμένος καὶ ἀποψυχόμενος, καὶ δινθεόμενος; est un vin qu'on a mis dans des grands vaisseaux, qu'on a fait refroidir, coulé ou retiré de la lie (*Lib.* περὶ παθῶν) pour le rendre plus léger & plus foibles. Ces sortes de vin sont appellés *saccata*, de *saccus*, le sac par lequel on les passoit. Delà vient que Pline se plaint *Lib. XIX. cap.* 4. de ce qu'on dépouille les vins de leur force & de leur vigueur en les passant par la chausse, *vina inveterari, saccisque lustrari*. Il dit *Lib. XV. cap.* 7. qu'on met de l'anis & des amandes ameres dans les sacs pour améliorer le vin.

On voit non-seulement par Lucrece, Horace & Martial, mais encore par Plutarque *Lib. VI. Sympos. Qu.* 7. qu'on passoit les vins les plus gros, tels que le *mastic*, ou *mastic* par une chausse de toile. Scribonius Largus, *cap.* 122. parlant d'un vin de Falerne qu'on n'a point dépouillé de ses esprits en le passant par la chausse, l'appelle *Falernum non saccatum*.

ŒNUS ISUS ISO PINOMENOS, οἶνος ἴσος ἴσῳ πινόμενος, est un vin qu'on a mêlé avec une égale quantité d'eau. Cette façon de parler étoit fort en usage parmi les Anciens, & Hippocrate, *Aph. 56. Lib. VII.* l'employe pour signifier un mélange tempéré de ces deux liqueurs. Il exprime le même mélange par ἰσοκρατὴς οἶνος, *Œnus Isocrates*, vin également mêlé, & il le prescrit dans les fievres.

ŒNUS CEDRINUS, οἶνος κέδρινος, *vin de Cedre*, *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικ. Il paroît être le même que le *Cedrites*, ainsi qu'on peut le voir sous ce mot.

ŒNUS MALTHACUS, *sive* MALACUS, οἶνος μαλθακὸς ἢ μαλακὸς, vin foible; signifie quelquefois dans Hippocrate, un vin léger & sans force, par opposition à celui qui en a beaucoup; quelquefois doux, par opposition à ceux qui sont rudes & austeres.

ŒNUS MELICHROOS, οἶνος μελίχροος, vin édulcoré, ou dans lequel on a dissous du miel.

ŒNOS ŒNONES, οἶνος οἰνώδης, est un vin fort & généreux.

ŒNOS SIRÆOS, οἶνος σιραῖος, c'est le *Sapa*, ou *moût*. Voyez *Decoctio*.

ŒNOS SYCITES, οἶνος συκίτης; est un vin dans lequel on a fait macérer des figues.

ŒNOS STAPHIDIOS LEUCOS, οἶνος σταφίδιος λευκὸς; vin blanc fait avec des raisins secs.

ŒNOS TETHALASMENOS, οἶνος τεθαλασσωμένος; vin mêlé avec de l'eau salée. HIPPOCRATE.

ŒNOSTAGMA. *Esprit de vin.*

ŒNOTHERA, nom de la *Lysimachia*.

ŒPA

ŒPATA. H. M. P. 4. T. 5. *Arbor Indica fructu conoide, Cortice pulvinato nucleum unicum, nullo assiculo tectum claudente.*

Est un grand arbre qui croît sur le bord de la mer parmi le sable, surtout aux environs de Cochin. Les Indiens préparent avec l'amande de son fruit une espece de mets qu'ils appellent *Caril*: mais ils en ôtent auparavant l'amertume en la faisant macérer & bouillir longtems dans l'eau. Le fruit de cet arbre, lorsqu'il est verd, & qu'on le fait cuire avec les feuilles d'*Adamboe*, & une suffisante quantité de beurre, compose un cataplasme excellent pour ramollir les tumeurs & les faire venir à maturité, aussi bien que pour mûrir & dissiper la rougeole & la petite vérole.

Le fruit de cet arbre ressemble beaucoup à l'anacardium. RAY, *Hist. Pl.*

ŒSO

ŒSOPHAGUS, l'*Œsophage* est un canal membraneux qui conduit les alimens depuis la bouche dans l'estomac. Comme le pharynx forme la partie supérieure de ce canal, je vais en donner la description.

Le pharynx est une espece de sac musculeux & glanduleux dont la surface externe est collée à la surface interne de tout l'espace qui est au fond de la bouche derriere les arriere-narines, la luette & le larynx, depuis la grande apophyse ou apophyse antérieure de l'os occipital jusqu'à l'*œsophage*, qui en est la continuation; lequel espace est borné postérieurement par les muscles qui couvrent les corps des premieres vertebres du cou, & latéralement par la portion supérieure de l'une & de l'autre veine jugulaire interne, par celle de l'une & de l'autre carotide interne, par les apophyses épineuses de l'os sphénoïde, par l'extrémité des os pierreux, par l'os sphénoïde, immédiatement au-dessus de l'aile interne de l'apophyse ptérygoïde, & par

les portions voisines de l'un & de l'autre muscle ptérygoïdien de chaque côté.

On voit à-peu-près par ces bornes & par ces adhérences du pharynx, de quelle figure il peut être. Il est comme la partie d'une espece d'entonnoir couvert, dont l'*œsophage* est le tuyau, ou comme le pavillon de l'*œsophage*, qui en est réellement la continuation. On peut le distinguer en trois parties, une supérieure qui est la voute du pharynx, une moyenne qui en est le corps ou la grande cavité, & une inférieure qui en est le fond, le détroit & comme le sphincter. On y considere aussi trois ouvertures, celle de la voute vers les narines, celle du corps ou de la grande cavité vers la bouche, & celle du fond vers l'*œsophage*.

La voute du pharynx en est la portion la plus large. Elle se termine de chaque côté en un angle ou pointe vers les fossettes jugulaires de la base du crane. La grande cavité devient ensuite un peu retrécie entre les côtés, sans diminuer les autres dimensions. Elle s'élargit de nouveau de côté & d'autre derriere le larynx, en laissant néantmoins très-peu d'intervalle entre elle & le cartilage cricoïde, l'extrémité de la portion inférieure est fort étroite & embrasse la base du même cartilage cricoïde.

Le pharynx est composé en partie de plusieurs différentes branches charnues qui en forment la capacité, & que l'on regarde comme autant de différens muscles; & en partie d'une membrane qui tapisse intérieurement cette capacité dans toute son étendue, & qui est une continuation de celle des narines internes, de même que de celle du palais.

Cette membrane est toute glanduleuse, & elle est plus épaisse à la voute & à la cavité moyenne du pharynx, que dans le fond inférieur. Elle forme immédiatement au-dessus de la premiere vertebre plusieurs rugosités longitudinales, fort épaisses ou profondes, mais courtes, entre lesquelles on trouve ordinairement dans les morts un amas de mucosité. Elle n'a point de rugosité dans sa grande cavité, où elle est, comme à la voute, fort adhérente aux muscles. Elle est plus mince embas, où elle revet aussi la partie postérieure du larynx, & où elle est mince, inégalement plissée & fort lâche. Il s'enfonce un peu de côté & d'autre entre les bords du pharynx.

Quoique les bandes musculaires ou charnues, dont le pharynx est composé, forment pour la plûpart ensemble un sac ou receptacle continu; elles sont néantmoins très-distinguées les unes des autres, non-seulement par leurs différentes attaches, selon lesquelles on leur a donné des noms particuliers: mais aussi par les différentes directions & rencontres de leurs fibres. Ces bandes peuvent être regardées pour la plûpart comme des muscles digastriques, dont les tendons mitoyens se trouvent en arriere sur une même ligne longitudinale, qui dans quelques sujets paroît très-évidemment comme une espece de ligne blanche.

On peut rapporter ces muscles à trois classes en général, eu égard à leurs attaches. La premiere est de ceux qui sont attachés à la base du crane, savoir :

Les Cephalo-Pharyngiens.
Les Petro-Pharyngiens.
Les Sphéno-Pharyngiens, *ou* Spheno-Salpingo-Pharyngiens.
Les Ptérygo-Pharyngiens.
Les Stylo-Pharyngiens.

La seconde Classe comprend ceux dont les attaches sont du côté de la bouche : de ce nombre sont,

Les Perystaphylo-Pharyngiens.
Les Glosso-Pharyngiens.
Les Hypero-Pharyngiens.
Les Genio-Pharyngiens.

Enfin, il y en a qui ont leurs attaches sur les parties latérales du larynx; savoir,

Les Syndesmo-Pharyngiens.
Les Thyro-Pharyngiens.
Les Crico-Pharyngiens.
L'Œsophagien.
L'Adeno-Pharyngien.

Les Cephalo-pharyngiens sont attachés à la face inférieure de l'apophyse basilaire, ou grande apophyse de l'os occipital, environ au milieu de la partie postérieure de cette face. De-là ils s'écartent latéralement, & quelquefois se joignent aux stylo-pharyngiens, en remontant. La ligne blanche du pharynx commence par l'attache mitoyenne de ces muscles.

Les petro-pharyngiens sont attachés au bas de l'extrémité de l'os pétreux: les sphéno-salpingo-Pharyngiens en partie à l'os sphénoïde, directement au-dessus de l'aile interne de l'apophyse ptérygoïde, & en partie à la portion voisine & cartilagineuse de la trompe d'Eustachi; les ptérygoïdiens au bord de la même aile interne de l'apophyse ptérygoïde. Ces trois muscles de l'un & de l'autre côté, vont obliquement en arriere, en se couvrant un peu les uns les autres par quelques-unes de leurs fibres; & se rencontrent à la ligne blanche. Ces muscles peuvent tirer la grande cavité ou la portion moyenne du pharynx en-haut.

Les stylo-pharyngiens sont attachés intérieurement à l'apophyse ou épiphyse styloïde par un bout. De-là chacun d'eux descend obliquement le long de la partie latérale du pharynx, en couvrant les muscles, & en se croisant avec eux. A mesure qu'il descend, il s'élargit, & forme principalement deux portions, une supérieure qui reste étroite, & une inférieure qui est large. La portion étroite se disperse parmi les fibres musculaires au-dessus du cartilage thyroïde. La portion large est attachée sur le côté du cartilage. Ainsi le muscle appellé stylo-pharingien est en partie un vrai muscle stylo-thyroïdien. Ces muscles peuvent tirer latéralement le pharynx en-haut, surtout par leurs portions thyroïdiennes. On dit communément qu'ils dilatent le pharynx: mais cela ne paroît gueres conforme à leur situation ni à leur direction.

Les péristaphylo-pharingiens sont deux petits muscles qui sont attachés entre la luette & l'extrémité inférieure de l'aile interne de l'apophyse ptérygoïde, & vont obliquement en arriere sur les côtés du pharynx. Ils sont fort difficiles à trouver dans des sujets maigres & fort jeunes. Ils s'accordent avec ceux que M. Santorini appelle hypéro-pharyngiens, ou palato-pharyngiens.

Les glosso-pharyngiens sont des fibres qui vont le long de l'un & de l'autre bord latéral de la langue, & ensuite s'en détachent en arriere, & descendent sur les côtés du pharynx sous les stylo-pharyngiens.

Les hyo-pharyngiens en général sont ceux qui sont attachés de côté & d'autre à l'os hyoïde. On les peut distinguer en trois à chaque côté; savoir, en basio-pharyngiens, en petits kerato-pharyngiens, & en grands kerato-pharyngiens, selon leurs attaches particulieres à la base, aux petites cornes & aux grandes cornes de l'os hyoïde.

A l'égard des mylo-pharyngiens de M. Douglas; j'avoue que je ne les ai pas vu distinctement. J'ai trouvé au lieu de cela une portion musculaire très réellement détachée du muscle génio-glosse, & attachée très-distinctement au côté du pharynx. Je l'ai nommée muscle génio-pharyngien, comme étant unie au génio-glosse jusqu'au menton même.

Les syndesmo-pharyngiens de M. Douglas, sont des paquets de fibres musculaires très-distinctement attachés par un bout tout le long des ligamens par lesquels les cornes supérieures du cartilage thyroïde tiennent aux exrtémités ou pointes des grandes cornes de l'os hyoïde. De-là elles vont en arriere se rencontrer sous la

ligne blanche. Pour les voir sans les confondre avec celles des muscles voisins, il faut remplir le sac pharyngien avec du coton, pour lui donner une convexité convenable, & en affermir les parois, qui, sans ce moyen, s'affaissent, se plissent, & empêchent de voir clairement la direction & la distinction d'une partie des muscles pharyngiens.

Les thyro-pharyngiens sont fort larges, & s'attachent chacun à la face externe de l'aile du cartilage thyroïde tout le long, entre le bord de ce cartilage & la ligne oblique, à laquelle sont attachés de côté & d'autres les muscles thyro-hyoïdiens. Ils se confondent un peu avec les muscles crico-hyoïdiens. De-là ils montent obliquement en arriere, & se rencontrent aussi sous la ligne blanche, & paroissent quelquefois n'être qu'un seul muscle, sans être interrompu par un tendon mitoyen. Ils m'ont cependant paru quelquefois être distingués en supérieurs & en inférieurs, en ce que leur portion supérieure montoit en arriere, au lieu que leur portion inférieure y alloit plus transversalement.

Les crico-pharyngiens sont attachés chacun au bas du côté du cartilage cricoïde. Ils ne sont qu'une suite des thyro-pharyngiens; de sorte qu'ils ne donnent d'autre marque de distinction que les attaches, & une direction un peu différente, en ce qu'en allant en arriere ils descendent un peu. C'est ce qui m'a fait quelquefois prendre ces deux muscles pour un seul, & les nommer thyro-crico-pharyngien.

Les plus inférieures de ces fibres font un contour entier en arriere, depuis un côté de la base du cartilage cricoïde jusqu'à l'autre côté, lequel contour fait le commencement de l'*œsophage*, & a donné occasion à quelques-uns de le regarder comme un muscle particulier, sous le nom de muscle œsophagien. J'ai trouvé un paquet de fibres se détacher du muscle thyro-pharyngien, & s'attacher latéralement à la glande thyroïde. Je l'ai appellé muscle thyro-adenoïdien.

Les usages particuliers de tous ces muscles sont très-difficiles à déterminer. Il est certain que ceux de la portion moyenne & de la portion inférieure du pharynx, servent principalement à la déglutition. Ceux de la portion supérieure, & en partie ceux de la portion moyenne, peuvent avoir entre autres usages celui de modifier la voie, comme le pense M. Santorini.

L'*œsophage* est un canal en partie musculeux & en partie membraneux, située derriere la trachée-artere & devant les vertebres du dos, depuis environ le milieu du cou jusqu'au bas de la poitrine, où il passe par l'ouverture particuliere du petit muscle ou muscle inférieur du diaphragme dans le bas-ventre, & se termine à l'orifice supérieur de l'estomac.

Il est composé de plusieurs tuniques, à peu près comme l'estomac, dont il est la continuation. La premiere n'est formée dans la poitrine que par la duplicature de la portion postérieure du médiastin. Elle manque au-dessus de la poitrine & dans le cou, où l'*œsophage* n'a pour tunique commune que la continuation du tissu cellulaire des parties voisines.

La seconde tunique est musculeuse, composée de différentes couches de fibres charnues. Les plus externes sont pour la plupart longitudinales, & elles ne sont pas toutes continuées d'un bout à l'autre. Les couches suivantes sont obliquement transversales, celles d'après sont plus transversales, & les internes biaisent à contre-sens. Elles se croisent toutes en plusieurs endroits très-irrégulierement, sans être spirales ni annulaires.

La troisieme tunique est appellée nerveuse, & ressemble à celle de l'estomac & des intestins. Elle est différemment plissée en long, étant beaucoup plus ample que la musculeuse, & elle est environnée d'un tissu filamenteux blanchâtre, mollet & fin comme une espece de coton. Si on met ce tissu cotoneux tremper dans l'eau, il se gonfle & devient épais.

La quatrieme tunique ou la plus interne, a quelque ressemblance avec celle des intestins, excepté qu'elle a des mamelons très-petits & très-courts, au lieu de velouté. Elle est aussi plissée en long, comme la troisieme; de sorte qu'un *œsophage* coupé en travers, représente un tuyau dans un autre. Cette tunique suinte toujours une lymphe visqueuse par ses porosités.

L'*œsophage*, dès son origine, se porte peu-à-peu vers le côté gauche, & va naturellement le long des extrémités gauches des cartilages de la trachée-artere. Winslow.

Des Maladies de l'œsophage.

Quoiqu'il soit rarement parlé des spasmes de l'*œsophage* dans les écrits des Medecins, ils sont néanmoins si fréquens, & non-seulement les symptomes d'autres maladies violentes, mais encore une maladie idiopathique, qu'ils méritent une attention toute particuliere.

On peut définir ces sortes de spasmes un resserrement involontaire & non naturel de l'*œsophage* ou du pharynx, ou de tous les deux ensemble, lequel est ordinairement causé par une mucosité irritante. Il suit de-là qu'il doit y avoir de la différence entre ces spasmes; car comme les Anatomistes distinguent l'*œsophage* en trois parties, une supérieure qui est la voute du pharynx, une moyenne qui est le corps ou la grande cavité, & une inférieure qui en est le fond, le détroit, & comme le sphincter, aussi trouve-t-on par expérience que ces spasmes different par rapport à la partie qu'ils affectent puisqu'ils saisissent quelquefois le pharynx, & d'autres fois les parties inférieures. A quoi l'on peut ajouter une troisieme espece de maladie, dans laquelle le canal entier, sa partie supérieure & les parties voisines sont agitées de convulsions très-violentes.

Tous les spasmes de l'*œsophage*, quelque partie qu'ils affectent, ont les signes suivans en commun avec les autres distentions des parties supérieures.

Il survient un refroidissement des extrémités, surtout des piés; des tremblemens & des frissons dans les articulations; une suppression des excrémens par bas; un regorgement de flatuosités par les parties supérieures; des constrictions de bas-ventre accompagnées de douleurs & de borborygmes; de mal-aise aux parties circonvoisines du cœur; d'efforts pour vomir; de cardialgie; d'une urine claire, pâle & aqueuse; & d'un pouls grand & dur.

Les spasmes du pharynx seul se manifestent par les signes suivans.

La déglutition devient difficile, & accompagnée de si grandes douleurs, que le malade ne peut quelquefois avaler aucun aliment. Les parties contiguës au pharynx, la langue, le larynx & tout le cou sont affectés d'une contraction, d'une roideur & de douleurs qui retardent leur mouvement; le malade est suffoqué, il lui semble avoir un pieu dans la gorge, & quelque chose qui tâche d'en sortir. Il perd l'usage de la voix, & ces symptomes dont il est affligé par intervalles, dégénerent souvent en des convulsions de tout le systeme nerveux.

Voici les signes propres des spasmes qui affectent la partie inférieure de l'*œsophage*:

Après avoir avalé les alimens avec assez de facilité, on sent qu'ils s'arrêtent dans le gosier, surtout près de l'orifice supérieur du ventricule; les liqueurs froides paroissent obstruer & resserrer davantage ces parties, au lieu que celles qui sont chaudes descendent plus aisément dans l'estomac par l'*œsophage*; on sent une douleur dans l'épine du dos entre les omoplates. A ces symptomes se joint souvent une forte envie de vomir, laquelle est quelquefois suivie d'un vomissement actuel. Les nausées & la difficulté de roter sont aussi fort fréquentes dans cette maladie; on rend souvent une mucosité

cosité limpide par la bouche, qu'on doit bien se garder de confondre avec le vomissement. Lorsque ces symptomes se joignent à ceux dont on a parlé dans le paragraphe précédent, c'est un signe que tout l'*œsophage* est affecté de contractions spasmodiques.

Mais comme on peut aisément confondre ces maladies avec les autres affections de l'*œsophage*, à cause de la ressemblance des symptomes, il est à propos de marquer ici en quoi elles different.

Premierement, on doit distinguer les spasmes du pharynx, de la paralysie ou de l'atonie de cette partie; car dans celle-ci la déglutition est toujours extrement difficile, bien que les solides passent plus aisément que les fluides (voy. Forestus, *Lib. XV. Obs.* 30.) car ceux-ci tombent souvent dans la trachée-artere, & régorgent par la bouche & le nez avec une violence qui met le malade en danger d'être étouffé. Dans la paralysie parfaite du pharynx, telle que Tulpius la décrit, *Lib. I. cap.* 44. la déglutition est totalement détruite, ce qui expose le malade à mourir de faim. Le visage & les parties voisines sont extremement pâles, molles & flasques. Au contraire, dans les spasmes du pharynx, la difficulté d'avaler les solides & les fluides est égale & cesse par intervalles; le visage devient rouge & enflé, & les parties affectées, roides & souvent douloureuses.

Les spasmes du pharynx sont aisés à distinguer de l'inflammation de cette même partie & de celle de la gorge dans l'esquinancie, dans laquelle le dedans de la gorge est enflé, rouge & brûlé par la chaleur, la soif extreme & ordinairement accompagnée d'une fievre violente. Il peut quelquefois arriver que le Medecin prenne une tumeur, une excroissance, un morceau qui s'est arrêté dans le pharynx, ou une conformation contre nature de cette partie pour la maladie dont nous parlons, de façon qu'il attribue la difficulté d'avaler qui résulte de ces circonstances aux spasmes. Voyez Forestus, *Lib. XV. Observ.* 28. Mais il peut dans ce cas s'assurer de la vérité en introduisant dans la gorge une bougie, ou l'instrument dont Hildanus donne la description, *Cent.* 1. *Observ.* 36. D'ailleurs, dans les spasmes du pharynx, tous les signes pris ensemble valent une certitude.

Au reste les spasmes de la partie inférieure de l'*œsophage* ne different en rien des autres maladies de cette partie, & la difficulté d'avaler est un symptome qui leur est commun; elle ressemble à l'obstruction du gosier, par un morceau d'aliment solide qui s'y est arrêté, voyez Hoffman, *Consult. Med. Sect.* 2. *Cas.* 63. & Forestus, *Lib. XV. Observ.* 20. pour les tumeurs, les excroissances, les fungus & les verrues qui se forment dans le tuyau de l'*œsophage*; voyez *A. N. C. Dec.* 1. *An.* 4. *Obs.* 47. *Decur.* 2. *An.* 8. *Obs.* 96. La difficulté d'avaler est quelquefois produite par l'adhérence des glandes dorsales qui sont situées vers la cinquieme vertebre du dos à l'*œsophage*, & leur élévation causée par une douleur extraordinaire, comme Verrheyen, *in An. cap.* 10. & Heister, *in Compend. Anatom.* l'ont observé. Dans ces cas on ne peut avaler les alimens solides & on les rejette aussi tôt, au lieu que les fluides soit chauds ou froids, descendent avec plus ou moins de peine dans l'estomac. Dans les contractions spasmodiques de l'*œsophage*, les liqueurs chaudes passent plus aisément que celles qui sont froides; on sent une douleur entre les omoplates, & il survient plusieurs autres symptomes qu'on ne remarque point dans l'obstruction de l'*œsophage*, produite par un corps étranger.

Pour mieux faire comprendre les causes & les raisons mécaniques de ces symptomes, je vais donner une description abrégée de la structure de l'*œsophage*.

Cette partie commence à l'extrémité du gosier par une grande cavité à laquelle les Grecs donnent le nom de *pharynx*, & les Latins celui d'*infundibulum*. Il est attaché par sa partie antérieure à la racine de la langue, à l'os hyoïde & au larynx, & par sa partie postérieure aux vertebres du dos. Il se meut au moyen de différens muscles dilatateurs, qui servent à élever & à dilater le pharynx, & par d'autres muscles constricteurs qui servent à le fermer. Il y a une paire de ces muscles, qui sortant par trois origines de l'os hyoïde, des cartilages cricoïde & thyroïde, environne entierement le pharynx & est appellée le sphincter de l'*œsophage*. Il y a trois autres paires de muscles qui servent à élever ou à dilater le pharynx, dont les premiers qu'on appelle céphalo-pharyngiens, naissent de la partie inférieure de la base du crane, & de la premiere vertebre du cou & se distribuent dans les tuniques du pharynx. Les seconds, savoir, les sphéno-pharyngiens, viennent des ailes de l'os sphénoïde, & vont s'insérer dans les parois du pharynx. Les stylo-pharyngiens composent la troisieme paire; ils naissent des apophyses styloïdes des os des tempes, & vont s'insérer dans les parois du pharynx.

L'*œsophage* commence à l'extrémité du pharynx, il marche d'abord en droite ligne entre la trachée-artere & les vertebres du cou & du dos: mais il se détourne à droite vers la cinquieme vertebre, & à gauche vers la neuvieme. Il pénetre ensuite dans le milieu du thorax, & de la partie musculeuse du diaphragme, & va s'insérer dans l'orifice supérieur du ventricule. Il est composé de quatre tuniques, dont la premiere, qui est membraneuse, mince, vasculeuse & cellulaire, est une continuation de la pleure, & attache l'*œsophage* aux parties voisines. La seconde est charnue ou musculeuse, munie de fibres circulaires au-dessus desquelles il s'en trouve de longitudinales. La troisieme est nerveuse, commune à la bouche & au gosier, & pénétrant de la longueur de trois travers de doigt dans l'estomac, elle est parsemée de glandes auxquelles se distribuent du côté opposé quelques vaisseaux, dont elles reçoivent une certaine liqueur plus visqueuse que la salive, & qui suinte dans la cavité de l'*œsophage*. La quatrieme, qui est la plus interne est couverte d'une humeur qui la rend lisse, veloutée; elle est percée comme un crible d'un grand nombre d'émonctoires. L'*œsophage* est encore parsemé d'une infinité de glandes dont quelques-unes sont plus petites que les œufs des vers-à-soie, & logées dans la tunique nerveuse, on les apperçoit aisément en enlevant la tunique nerveuse, & en observant la charnue avec un microscope, ou en faisant macérer l'*œsophage* dans l'eau. Les autres glandes sont situées au dehors de l'*œsophage*. Les plus considérables sont les dorsales qui se trouvent vers la cinquieme vertebre du dos, & la thyroïde, qui est située entre les cartilages thyroïde & cricoïde & l'*œsophage*. Voyez Vercelloni dans sa *Dissert. de Glandulis conglomeratis Œsophagi*. Ce canal n'est pas dépourvu de vaisseaux; car sa partie supérieure reçoit des arteres des carotides internes, sa partie moyenne de l'aorte & des arteres intercostales, & sa partie inférieure des arteres gastriques. Sa partie supérieure reçoit des veines des jugulaires; sa partie moyenne, de l'azygos, & sa partie inférieure de la veine coronaire stomachique: ses nerfs viennent de la paire-vague.

La fonction du pharynx est la déglutition, dont voici le mécanisme. Tandis que la face supérieure de la langue s'applique contre le palais par le moyen du mylo-glosse, du stylo-glosse & du stylo-hyoïdien, sa racine, l'os hyoïde, & le larynx sont poussés en-devant par les muscles qui servent à cette action. La partie postérieure du pharynx est élevée par les muscles céphalo-pharyngiens, & sa partie antérieure dilatée par le stylo pharyngien & le sphéno-pharyngien.

Au moyen de l'action de ces parties, il se forme un plus grand espace & une plus grande cavité au-devant des membranes qui entourent les vertebres du cou & le pharynx sous le voile du palais; sous la luette & les

amygdales, & au-dessus du larynx & du pharynx. Pour lors les alimens qu'on veut avaler sont pressés entre la base de la langue & la voute du palais; & étant ainsi poussés sur l'ouverture du larynx qui est fermée par une membrane cartilagineuse, ou par l'épiglotte ils descendent dans la cavité de l'*œsophage*. Les muscles antagonistes commencent pour lors à agir; car la langue étant déja élevée & poussée en-devant, le larynx & l'os hyoïde reprennent leur premiere figure; les cartilages du larynx qui aboutissent au pharynx, venant surtout à le presser, les alimens sont poussés plus avant dans l'*œsophage*. Ils s'avancent encore davantage du côté du ventricule lorsque les muscles dilatateurs du pharynx viennent à se relâcher & l'*œsophage* à se resserrer; & le pharynx se contractant de nouveau par ce moyen, ils descendent dans la cavité de l'*œsophage* sous le pharynx.

Cette action est suivie de celle de l'*œsophage*, dont le mouvement péristaltique, qui se fait par le moyen de sa tunique musculeuse, & qui tend en embas, précipite dans l'estomac les alimens qu'on a déja avalés, & qui se trouvent logés sous le sphincter du pharynx. Car comme cette tunique, par sa dilatation & sa contraction alternative, dont la premiere se fait par le moyen des fibres longitudinales, & la seconde à l'aide des fibres circulaires, resserre & dilate alternativement l'*œsophage*, & que sa situation dans l'homme est perpendiculaire, les alimens qu'on a pris sont successivement poussés en embas. Leur descente est facilitée par la mucosité des glandes qui humecte continuellement l'*œsophage*, & facilite par-là la déglutition des alimens. Ces derniers étant descendus dans l'estomac, la partie charnue du muscle inférieur du diaphragme resserre l'*œsophage*, à l'endroit où il passe à travers, & ferme le ventricule dans cet endroit.

Il est facile, au moyen de ce qu'on vient de dire, d'expliquer la nature des spasmes de l'*œsophage*; car premierement, si l'on considere le pharynx, il est évident par le méchanisme de la déglutition, que lorsque les muscles constricteurs du pharynx se contractent, elle doit se faire avec beaucoup de peine; à cause que cet organe ne peut être offensé que son action ne le soit aussi. De plus, lorsque les muscles dilatateurs situés à la partie postérieure du pharynx, sont attaqués de convulsions & comme ramassés sous une forme sphérique, on sent comme un pieu dans le gosier. Mais lorsque le muscle œsophagien vient à se contracter en même-tems que les muscles contigus du larynx, de la langue & de l'os hyoïde, le malade est attaqué d'une suffocation qui lui ôte l'usage de la parole. Comme tous les spasmes sont plus violens dans un tems que dans un autre, il est aisé de comprendre d'où vient que ceux de l'*œsophage* augmentent par intervalles.

De même en supposant que les spasmes de la partie inférieure de l'*œsophage*, naissent de la contraction violente des fibres longitudinales & circulaires de la tunique musculeuse qui l'environne, on peut rendre raison de tous les symptomes qui accompagnent cette maladie; car lorsqu'il survient une contraction dans quelque partie voisine du pharynx ou de l'estomac, tous les alimens qu'on prend s'arrêtent dans ce canal, & le mouvement péristaltique étant renversé, les alimens sont rejettés. Les liqueurs froides qu'on boit augmentent les spasmes, & ne peuvent pas plus descendre que les substances solides, au lieu que les liqueurs tiedes descendent aisément dans le ventricule en relâchant les fibres spasmodiquement contractées. De plus, l'*œsophage* est attaché par plusieurs ligamens aux vertebres du cou & du dos, d'où il suit que lorsqu'il vient à se contracter, la douleur doit nécessairement se communiquer aux membranes qui entourent les vertebres du dos. Voilà d'où naît la douleur qui se fait sentir entre les omoplates. Voyez Forestus, *Lib.* 15. *Obs.* 31. *Schol.* où il dit, « que toutes les douleurs « de l'*œsophage* affectent l'épine du dos, vers laquelle « il panche & à laquelle il est attaché. »

On peut donc regarder comme causes prochaines des spasmes tout ce qui est capable de picoter ou d'irriter les muscles du pharynx, ou la tunique charnue de l'*œsophage*. Mais comme ces causes agissent, ou immédiatement sur les parties qui constituent le siége de la maladie, ou sur des parties plus éloignées, à cause de leur correspondance, on les distingue en idiopathiques & en symptomatiques. Lors donc que les convulsions & les spasmes du larynx, de l'estomac; des intestins ou de quelqu'autre partie, se communiquent au pharynx & à l'*œsophage*, la maladie est appellée symptomatique.

Entre les causes qui occasionnent les spasmes idiopathiques de l'*œsophage*, les plus considérables sont les passions violentes de l'ame, surtout la colere, particulierement après qu'on a beaucoup bu; & l'expérience ne permet pas de douter qu'elles n'affectent le pharynx de convulsions, & qu'elles n'empêchent la déglutition. On observe aussi fort souvent que la même cause, surtout après les repas, contracte la partie inférieure de l'*œsophage*, empêche les alimens de descendre dans le ventricule, & les oblige souvent à revenir.

Les spasmes, ceux principalement de la partie inférieure de l'*œsophage*, sont puissamment excités par le dégoût, qui ne peut survenir sans en être accompagné. Mais si l'on considere plus attentivement les effets du dégoût, l'observation nous apprendra que dans un pareil état, premierement, l'idée de quelque substance désagréable est présente à l'esprit; secondement, qu'on a de l'aversion pour elle; troisiemement, que cette aversion est suivie d'un obstacle à la déglutition, quatriemement, que les alimens s'arrêtent dans l'*œsophage*, & qu'il en résulte une contraction; cinquiemement, que le dégoût est suivi de nausées; sixiemement. qu'il survient dans ce cas un vomissement, suivi souvent de défaillance. On peut définir le dégoût, l'idée de quelque substance désagréable accompagnée de spasmes de l'*œsophage* & de l'estomac.

L'imagination seule dispose souvent à des spasmes obstinés de l'*œsophage*, lesquels sont accompagnés d'aversions remarquables. Il est parlé dans les *Annales des curieux de la nature. Cen.7. Obs.61.* d'une femme d'un tempérament robuste, qui n'avoit jamais été sujette aux affections spasmodiques, ni hystériques, qui mangeoit & buvoit sans peine; & qui cependant ne pouvoit jamais avaler un certain aliment bien qu'elle le poussât autant qu'elle pouvoit dans sa gorge, & qu'elle fît tout son possible pour l'avaler, tant étoit grande l'aversion qu'elle en avoit. Nous avons encore dans ce même ouvrage, *Dec.* 3. *An.* 1. *Obs.* 79. l'exemple d'un homme à qui l'usage excessif du tabac avoit causé une difficulté d'avaler, qui augmentoit ou diminuoit à proportion que son imagination étoit plus ou moins forte.

Les remedes, les substances acrimonieuses, de même que les poisons, sont capables de produire les mêmes effets, puisqu'en picotant les parties musculeuses & nerveuses, elles les jettent dans des contractions. C'est ainsi qu'Hoechstetterus, *Obs. Dec.* 3. parle d'une contraction de l'*œsophage* causée par du vin de Malvoisie, dans lequel on avoit mis infuser des racines de grande consoude. Cet accident arrive encore plus promptement lorsque les substances qu'on a prises sont d'une nature caustique; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner, si, suivant l'observation de Forestus, *Lib.* 15. *Obs.* 30. un jeune homme pour avoir bu de l'eau-forte, fut attaqué d'une si grande contraction du pharynx, qu'il couroit risque d'être suffoqué. Rien surtout n'est plus capable de causer une violente contraction de l'*œsophage* que le mercure sublimé. Voyez Forestus, *Loc. citat.* Les insectes qu'on avale excitent aussi des spasmes dans la partie inférieure de l'*œsophage* par l'irritation qu'ils y causent. Rhases, *Lib.9. ad Almanz. Cap.* 56. & Rhodius, *Observ. Cent.*2. *observ.* 72. attribuent cet effet aux sangsues. Gesner, *Lib.* 2. *de Histor. Animal. Cap. de Lacert.* assure que les lezards produisent un sem-

blable effet lorſqu'ils pénetrent dans la gorge. Hennius, *de Morb.* 7. dit la même choſe des poux; & Platérus, *Lib.* 2. cite l'exemple d'un homme à qui cet accident arriva pour avoir avalé une petite anguille vivante.

Au reſte, les ſpaſmes dn pharynx & de la partie inférieure de l'*œſophage* peuvent encore être prodnits par le ſang qui croupit dans ces parties, & qui diſtend les vaiſſeaux; car ces ſortes de diſtenſions ſont toujours accompagoées de ſpaſmes. C'eſt ce qui fait que les hypocondriaqnes ſont ſonvent ſujets à cette maladie, car dans ceux-ci le ſang étant pouſſé vers les parties ſupérieures par la violence des ſpaſmes & des flatuoſités des inteſtins, s'arrête aiſément dans l'*œſophage*. Cette maladie eſt auſſi très-promptement produite par une dyſcraſe univerſelle des humeurs, particulierement de la séroſité; lors, par exemple, que l'humeur lymphatique que les glandes verſent dans l'*œſophage*, devient épaiſſe & acrimonieuſe, dans lequel cas une expectoration copieuſe de matiere ſoulage beaucoup le malade. Tel paroît avoir été le cas rapporté par Wepfer, *Obſerv. Medic. Pract. Obſerv.* 117. d'un vieillard de ſoixante-dix ans, qui ne pouvoit manger ſans que les alimens s'arrêtaſſent dans ſon goſier, où ils lui cauſoient des douleurs inſupportahles juſqu'à ce qu'il les eût vomi.

Les ſpaſmes de l'*œſophage* peuvent être produits par des maladies de l'eſtomac & des inteſtins, à cauſe de la correſpondance qu'il a avec ces parties; par exemple, par les impuretés acres, bilieuſes & acides qui s'y trouvent. Auſſi Foreſtus, *Lib. XVIII. Obſ.* 13. aſſure-t'il qu'ils peuvent être excités par un lait caillé dans l'eſtomac. Hercules Saxonius, *Prælect. Pract. Part. cap.* 7. *Sect.* 4. Henri de Heer, *Obſerv.* 16. & Thonerus, *Lib. II. Obſ.* obſervent que les vers du ventricule ou des inteſtins contribuent à la production de cette maladie. L'excrétion des rots & le vomiſſement ſont auſſi accompagnés de ſpaſmes de l'*œſophage*; car ſi l'action & le mouvement périſtaltique de l'*œſophage* n'étoient renversés, & ne facilitoient l'éjection des humeurs hors de l'eſtomac, il ſeroit impoſſible qu'il ſortît une auſſi grande quantité de matieres, auſſi ſouvent & avec tant de violence, non-ſeulement du ventricule, mais auſſi des inteſtins.

La correſpondance que la nature a établie entre les parties eſt encore cauſe que les ſpaſmes de l'*œſophage* accompagnent ſouvent différentes maladies ſpaſmodiques & convulſives du ſyſteme nerveux; par exemple, on éprouve dans les ſuffocations hyſtériques qu'il y a toujours un reſſerrement violent de la gorge & de l'*œſophage*, & un ſentiment pareil à celui que produiroit une ligature dans cet endroit. Voyez Etmuller, *Oper. Pract. Part. II. cap.* 3. *Sect.* 3. & Van-Helmont, *Tract. de Aſthmate & Tuſſi.* Ceux qui ont des coliques convulſives ſont ſouvent ſujets aux contractions de l'*œſophage*. Hofferus, *in Hercule Medic.* cite un exemple remarquable d'une colique qui cauſa une violente céphalalgie & une manie, accompagnée de la perte de la vue & de la difficulté d'avaler. Les paroxyſmes épileptiques & convulſifs ſont auſſi accompagnés de ce ſymptome; car la déglutition eſt fort difficile, & même tout-à-fait interrompue pendant qu'ils durent, ainſi qu'on peut l'obſerver particulierement dans l'incube, qui cauſe avec la ſuffocation, la perte de la parole & la difficulté d'avaler. Ce même accident accompagne encore fréquemment l'*opiſthotonos*, comme on peut le voir dans les cas rapportés par Foreſtus, *Lib. X. Obſ.* 12. & 13. On ne doit pas omettre les maladies aiguës, ſurtout les fievres malignes, qui cauſent non ſeulement une difficulté d'avaler, mais quelquefois encore une contraction de la partie inférieure de l'*œſophage*.

La nauſée n'eſt autre choſe qu'une légere convulſion de l'*œſophage*, accompagnée du renverſement de ſon mouvement périſtaltique, laquelle excite l'envie de vomir ou le vomiſſement même, ou pour le moins une évacuation de mucoſité plus ou moins gluante des glandes de l'*œſophage*. Elle peut être cauſée par tout ce qui eſt capable d'irriter l'*œſophage* ou ſa tunique nerveuſe; qui s'étend juſqu'au ventricule, au moyen de quoi cette contraction ſe communique à l'*œſophage* par correſpondance. On remarque en général, premierement; que la nauſée eſt l'avant-coureur du vomiſſement; ſecondement, qu'elle accompagne l'envie de vomir & toutes les différentes eſpeces de cardialgies; troiſiemement, qu'elle ſurvient avec une évacuation fréquente de mucoſité limpide, qui n'eſt autre choſe que la lymphe des glandes, exprimée par la violence des ſpaſmes; cette maladie eſt ſouvent un ſigne qu'il y a des vers dans les premieres voies; en quatrieme lieu, qu'elle ſuccede pour l'ordinaire aux crudités de l'eſtomac, qui, dans le tems que ce viſcere ſe trouve vuide, excitent par leur acreté des nauſées, qu'on n'appaiſe qu'en mangeant; eo cinquieme lieu, qu'elle précede les maladies violentes de la tête, comme les vertiges, les apoplexies & les ſyncopes, ſurtout lorſqu'elles tirent leur origine de l'orifice de l'eſtomac; d'où il paroît s'élever une certaine vapeur à la tête; & dans ce cas, les malades deviennent comme apoplectiques & perdent l'uſage de leurs ſens; en ſixieme lieu, c'eſt ponr cette raiſon que les nauſées affligent ceux qui ſont ſujets aux maladies hypocondriaques, ou à d'autres maladies, dont la cauſe eſt dans les premieres voies; enfin les commencemens des fievres malignes ſont toujours accompagnés de nauſées.

A l'égard du prognoſtic, les ſpaſmes idiopathiques du pharynx ne ſont jamais un bon ſigne, à cauſe qu'ils deviennent obſtinés, ſurtout lorſqu'on les traite mal. Ceux qui proviennent de l'uſage des ſubſtances acrimonieuſes ne ſont jamais exempts de danger, & donnent lieu de craindre une inflammatioo. Les ſpaſmes de l'*œſophage* auxquels les femmes hyſtériques ſont ſujettes, préſagent une apoplexie. La difficulté d'avaler qui accompagne les plaies eſt un très-mauvais ſigne, ſuivant Etmuller, *Oper. Pract. Part. I.* quand elle eſt cauſée par des convulſions. Hippocrate dit dans l'*Aph.* 35. *de la* 4. *Sect.* que ſi le cou d'un fébricitant vient tout d'un coup à ſe tourner de côté, de maniere qu'il ne puiſſe rien avaler, ſans qu'il paroiſſe aucune tumeur, c'eſt un ſigne de mort. Les ſpaſmes de la partie inférieure de l'*œſophage* qui viennent d'un accès de colere après qu'on a mangé, diſpoſent au cholera morbus & aux fievres bilieuſes. Ceux qui proviennent d'une dyſcraſe univerſelle des humeurs, & de la foibleſſe du ſyſteme nerveux, conſtituent une maladie chronique dont la conſomption eſt la ſuite. Les nauſées qui ſurviennent au commencement des maladies malignes, prouvent les forces de la nature: mais elles ſont un ſigne très-pernicieux dans la peſte, ſuivant Foreſtus, *Lib. XVIII. Obſ.* 14. *Schol.*

CURE.

Puiſque les ſpaſmes de l'*œſophage*, ſoit qu'ils aient leur ſiége dans le pharynx, ou dans le milieu du canal, non-ſeulement deviennent chroniques lorſqu'on les néglige, mais empêchent encore la déglutition des alimens, & cauſent une conſomption; il faut tâcher de les appaiſer le plus promptement qu'il eſt poſſible par des remedes convenables: ces remedes ſont de deux eſpeces, les uns ſont propres pour les appaiſer, & les autres pour détruire les cauſes qui les excitent.

On ſatisfait à la premiere indication par l'uſage interne & externe des aoti-ſpaſmodiques & des anodyns, auxquels on doit joindre celui des diſcuſſifs. Mais lorſque la contraction eſt violente, il convient de commencer la cure avec des topiques externes, à cauſe que le malade ne peut avaler les remedes internes qu'avec beaucoup de difficulté. Il y a des remedes externes qui, en attirant les humeurs ſur les parties inférieures, & rendant la circulation du ſang égale, détruiſent la violence des ſpaſmes: on peut mettre de ce nombre les clyſteres & les bains des piés. On doit préparer les premiers

avec des ſubſtances émollientes auxquelles on en joindra des corroboratives, & les réitérer deux ou trois fois par jour. Les ſeconds doivent être fort chauds, & l'on doit y plonger les jambes le plus qu'on pourra. Les topiques qu'il convient d'appliquer ſur la partie affectée ſont en général tous les linimens parégoriques & nervins, qu'on peut préparer avec l'eau d'Anhalt, l'eſprit de ſel ammoniac, les eſſences de ſafran & de noix muſcade, le caſtoreum, le camphre & le baume de vie, qui, mêlé avec la liqueur anodyne minérale eſt un excellent remede, lorſque la maladie eſt dans ſa plus grande force. Il eſt auſſi très-ſalutaire, quand on en verſe quelques gouttes ſur du ſucre, & qu'on l'avale peu à peu. On ſatisfait à la même indication en tenant ſur la langue quelques grains de thériaque & les crachant auſſi-tôt. Rien n'eſt plus propre encore pour relâcher les ſpaſmes que d'appliquer une veſſie de bœuf pleine de quelque décoction chaude & émolliente ſur la partie affectée.

Les antiſpaſmodiques internes les plus efficaces ſont d'huile d'amande douce & d'olive, mêlée avec le blanc de baleine; les poudres antiſpaſmodiques préparées avec le cinnabre; celle du Marquis préparée avec l'ambre; les extraits de ſafran & de caſtoreum, ou les poudres nitreuſes avec un ou deux grains de camphre; la liqueur anodyne ſeule, ou mêlée avec l'eſſence de caſtoreum; l'eſprit béſoardique de Buſſius, ou celui de corne de cerf, avec le ſuccin; ou l'eſprit de nitre dulcifié, mêlé avec quelques gouttes d'huile eſſentielle de camomile ou de macis. Mais lorſque la maladie devient chronique, il faut uſer alternativement de deux jours l'un de pilules anti-ſpaſmodiques, que je prépare ordinairement avec les extraits de mille-feuille, de camomile & de mille-pertuis, le mithridate, les extraits de ſafran & de caſtoreum, & les huiles diſtilées de macis ou de mente.

Les ſpaſmes étant appaisés, le Medecin qui veut détruire les cauſes matérielles de la maladie, doit ſoigneuſement rechercher celle qui contribue à ſa production; car ſi elle eſt cauſée par des ſubſtances acres, des poiſons, des purgatifs draſtiques, ou des émétiques, il faut ſur le champ émouſſer la force avec des ſubſtances mucilagineuſes & oléagineuſes, & avec du lait. On ſatisfait à cette intention par des bouillons gras & des grands verres d'eau chaude, que l'on réitere juſqu'à vomir, afin de pouvoir évacuer le poiſon.

Les acides ſurmontent quelquefois la force du poiſon. Hoechſtetterus aſſure avoir guéri par ce moyen une contraction d'*œſophage* produite par du vin de Malvoiſie, dans lequel on avoit fait bouillir de la grande conſoude. Foreſtus, dans l'endroit que nous avons déja cité, nous apprend, qu'une pareille contraction, qui avoit été cauſée par l'eau forte, fut heureuſement guérie avec le mucilage de coing.

Lorſqu'un violent accès de colere, dans lequel on tombe durant les repas, occaſionne des ſpaſmes de l'*œſophage*: il ſe fait pour l'ordinaire en même-tems un épanchement de bile dans le ventricule. Dans ce cas, il faut, après avoir appaisé les ſpaſmes, corriger la bile, de peur qu'elle n'acquiere une qualité virulente & corroſive, & l'évacuer enſuite par des émétiques ou des cholagogues. On corrige la bile avec des ſubſtances abſorbantes & mucilagineuſes, telles que les décoctions d'avoine ou d'orge; & on l'évacue efficacement avec les préparations de manne mêlées avec celles de rhubarbe, ou par un vomitif, quand on les anime avec un ou deux grains de tartre émétique, ou quelques grains d'ipécacuanha. Mais il faut obſerver de ne point donner l'émétique ou le purgatif immédiatement après l'accès de colere.

Lors, au contraire, que les ſpaſmes de l'*œſophage* ſont produits par la dyſcraſe de la maſſe entiere des humeurs, ou par les impuretés acres & viſqueuſes des premieres voies: il faut les corriger par des remedes inciſifs, réſolutifs, digeſtifs, & abſorbans, & les évacuer avec les préparations de manne, de rhubarbe & les pilules balſamiques. Mais comme la maladie réſiſte ſouvent à ce traitement, on ne peut rien employer de plus efficace que les eaux médicinales, dont les meilleures ſont celles de Sedlitz, qu'il faut boire pendant quatre jours, pour paſſer enſuite à celles d'Egra. De même dans les maladies hypocondriaques, où les excrétions de ſang, ſoit par l'utérus ou les veines hémorrhoïdales, ſont ſupprimées, les bains de Carlesbade ſont ce qu'on peut employer de mieux après avoir fait précéder la ſaignée & l'exercice.

Les nauſées excitées par les impuretés acres, viſqueuſes & acides des premieres voies, demandent le même traitement que celles dont on a parlé. Mais rien ne ſoulage plus efficacement que les infuſions dans du vin préparées avec des herbes & des racines réſolutives, aromatiques & évacuantes. Gabelchoverus, *Cent.* 1. *Cur.* 14. recommande à ceux qui ont des nauſées accompagnées de l'amertume de la bouche, une infuſion de racine de raifort ſauvage dans du vin du Rhin à prendre tous les matins. Si les nauſées, accompagnées du dégoût, ſont produites par l'uſage de quelque ſubſtance fétide, ou d'alimens de mauvais goût, il convient de ſe faire vomir, de mâcher de l'écorce de citron ou d'orange, ou de boire du bon vin. Suppoſé que dans le tems qu'il regne des fievres malignes, on vienne à avoir des nauſées, il faut ſur le champ prendre un léger vomitif, composé d'environ quinze grains d'ipécacuanha; qui en chaſſant la matiere contagieuſe prévient la fievre, ou du moins la rend plus douce & plus bénigne dans ſes progrès.

Les ſpaſmes chroniques de l'*œſophage*, qui proviennent de la foibleſſe du ſiſteme nerveux, & reviennent ſouvent, demandent plutôt des préparations & des alimens diététiques que des médicamens forts; dans ce cas on doit choiſir pour boiſſon ordinaire des décoctions préparées avec la cueillérée, la chicorée & la canelle. On doit s'abſtenir de la biere & uſer de bon vin avec modération. Les alimens doivent être légers & en petite quantité, mais on ne ſauroit faire trop d'exercice. On uſera pour fortifier l'eſtomac d'élixirs corroboratifs préparés ſans menſtrue ſpiritueux. On diminuera la ſurabondance du ſang par des ſaignées réitérées, & la génération des impuretés dans les premieres voies par des laxatifs légers. Mais il faut ſur toutes choſes ſe garantir avec ſoin des paſſions qui contribuent ſi fortement à la production des ſpaſmes, uſer des eaux de Carlesbade, & enſuite de celles de Toeplitz.

Précautions Pratiques.

Le Medecin qui fait baigner les piés à ſon malade à deſſein d'appaiſer les ſpaſmes de l'*œſophage* en détournant les humeurs des parties ſupérieures, doit prendre garde que les piés ne ſoient pas trop froids; car dans ce cas, il doit différer la lotion pour quelque-tems, & les échauffer auparavant par des frictions, & en plaçant deſſous des vaiſſeaux pleins d'eau chaude. Cette regle a lieu auſſi à l'égard de la ſaignée.

Si la contraction de l'*œſophage* eſt jointe avec la rougeur du viſage, le gonflement des vaiſſeaux & la pulſation des groſſes arteres de la tête, il faut ouvrir la veine, crainte d'apoplexie. En cas de ſymptomes hyſtériques, ou hypocondriaques & de ſuffocation; il faut auſſi recourir à la ſaignée, mais ouvrir la veine du pié préférablement à celle du bras, de peur d'augmenter les paroxyſmes.

Lorſque les ſpaſmes s'emparent de la partie inférieure de l'*œſophage*, on doit moins appliquer les linimens & les autres remedes externes ſur la poitrine & la région des hypocondres, que ſur l'épine du dos, ainſi que Jean Langius, *in Epiſtol. Medic. Part.* 2. *Epiſtol.* 43. l'ordonne après Aëtius & Galien, & en conſéquence de l'expérience qu'il dit en avoir faite: car, comme l'*œſophage* eſt immédiatement attaché à l'épine du dos, les remedes qu'on applique ſur celle-ci pénetrent plus efficacement dans l'autre.

Rien n'eſt plus propre pour faire revenir les femmes des ſyncopes dans leſquelles elles tombent à l'occaſion des paroxyſmes hyſtériques, que de leur donner des lavemens fréquens, & leur faire tirer par le nez des ſubſtances volatiles, fétides & oléagineuſes & des préparations de caſtoreum, auſſi-bien que la fumée des plumes de perdrix & d'autres ſubſtances fétides; car elles ſont d'une efficacité ſinguliere pour appaiſer les mouvemens irréguliers.

Rien n'eſt plus propre à irriter & à confirmer les ſpaſmes du pharynx & des parties inférieures de l'*œſophage*, que l'uſage des purgatifs draſtiques. Il faut donc leur ſubſtituer des laxatifs légers, tels que les préparations balſamiques de manne & de rhubabe, ou ſi la maladie eſt jointe avec des flatuoſités, des clyſteres huileux & carminatifs.

La contraction de l'*œſophage*, qui ſuccede à une fievre aiguë, demande, outre un régime convenable, des remedes antiſpaſmodiques & analeptiques; tels que la poudre du Marquis, le nitre mêlé avec le camphre, & la teinture béſoardique de Michel, mêlée avec la *mixturâ ſimplex*; car dans ces ſortes de cas, les opiats & les aſtringens trop actifs ſont auſſi nuiſibles que le poiſon.

Les ſpaſmes de l'*œſophage* qui ſont occaſionnés par des vers qui picotent les premieres voies ne ceſſent qu'après qu'on les a chaſſés. Mais il faut uſer de purgatifs avec beaucoup de précaution; & ſuppoſé qu'on donne des mercuriels au malade, lui faire boire auſſi-tôt après de l'huile d'amande douce, de peur qu'ils n'irritent trop les inteſtins.

Lorſque la contraction de l'*œſophage* eſt ſi grande qu'on ne peut rien avaler, & qu'elle continue trop long-tems, il eſt à propos de nourrir le malade avec des clyſteres de lait, & de bouillon, de peur qu'il ne meure faute de nourriture. Voyez là-deſſus Langius, *in Epiſtol. Medic. Lib. I. Epiſt.* 80.

On peut mettre au nombre des mouvemens convulſifs de l'*œſophage* ces agitations de la poitrine, accompagnées de bruit qui affligent les enfans qui ont des accès épileptiques, & qu'on prend ordinairement pour une eſpece de hoquet: mais elles ne ſont autre choſe que des ſpaſmes convulſifs de l'*œſophage*, & des parties voiſines, & les avant-coureurs ordinaires de la mort du malade. Le Medecin doit tâcher d'y remédier par des remedes anti-épileptiques, anodyns & analeptiques, ſans laiſſer ignorer à ceux qui s'intéreſſent pour lui, que ſa mort n'eſt pas éloignée. Frederic Hoffman.

ŒSTROMANIA, *Fureur uterine.*

ŒSTRUM VENERIS, en termes d'Anatomie, c'eſt le *Clitoris.*

ŒSY

ŒSYPE, *ou* ŒSYPOS, οἰσύπη, ou οἴσυπος, *ordures de la laine.* Voyez *Lana.*

OFF

OFFA HELMONTIANA.

Prenez d'*eſprit alcali de ſel ammoniac*, aſſez ſoulé pour qu'il y ait au fond une grande quantité de ſel non fondu.

Mettez-le dans un vaiſſeau de verre cylindrique froid & ſec, dont l'orifice ſoit étroit, de façon qu'il en rempliſſe environ la moitié.

Verſez deſſus peu-à-peu autant d'alcohol pur qu'il en faut pour remplir le vaiſſeau; il ſe fera un coagulum blanc ſur la ſurface, où l'alcohol ſurnage l'eſprit alcali. Si l'on renverſe le vaiſſeau, on appercevra un coagulum blanc & opaque, à l'endroit où l'alcohol & l'eſprit ſe ſont mêlés; & ſi on les agite enſemble, le tout deviendra une maſſe blanche, opaque, aſſez dure pour qu'on puiſſe renverſer le vaiſſeau ſans qu'il en tombe une ſeule goutte. Bouchez le vaiſſeau & mettez-le à part: le mélange ſe réſoudra en peu de tems en une liqueur qui flottera ſur le ſommet, & en une concrétion épaiſſe & ſaline qui ſe précipitera au fond, de ſorte qu'au bout d'un an, le ſel ſe trouvera preſque ſolide au bas avec une liqueur flottante au-deſſus. Si l'on diſtile toute la maſſe à petit feu, il ſe fera une ſublimation d'un ſel ſolide, alcali balſamique & huileux. L'expérience réuſſit d'autant mieux, que la ſaiſon & le lieu dans lequel on la fait, ſont plus froids.

REMARQUE.

Cette expérience eſt une des plus difficiles qu'il y ait dans la Chymie, puiſqu'outre la perfection des liqueurs, elle demande encore l'obſervation de pluſieurs circonſtances, dont il ſuffit qu'une ſeule manque, pour qu'elle ne réuſſiſſe point. On voit ici que le ſel volatil alcali pur, s'unit intimement avec l'huile la plus ſubtile que l'on connoiſſe, ſavoir, avec l'alcohol; ce qui fait que le ſavon qui en provient, eſt le plus ſubtil & le plus pénétrant de tous les ſavons, puiſqu'il eſt composé d'un alcali & d'une huile extremement ſubtile & volatile, dont l'union ſe fait en un inſtant. Si l'on délaie ce remede dans du vin de Canarie, & qu'on le prenne à jeun; il pénetre dans tous les vaiſſeaux du corps, il réſout les concrétions, leve les obſtructions, anime les facultés vitales, & guérit par ce moyen pluſieurs maladies dangereuſes, qui proviennent d'une matiere obſtruante, qu'il eſt ſeul capable de réſoudre: mais il perd ſes vertus en peu de tems à cauſe de ſa grande volatilité, ce qui fait qu'il n'opere pas toujours également dans les maladies les plus opiniâtres. On l'eſtime beaucoup pour la jauniſſe qui n'eſt point accompagnée d'inflammation; il ne diſſout point la pierre, & ne l'empêche point d'augmenter; il paroît avoir du rapport avec le ſel de tartre devenu volatil; il ſe diſſout à la chaleur, comme la glace, & il ſe durcit de nouveau lorſqu'on l'expoſe au froid. Si l'on mêle de l'alcohol pur avec un tiers d'alcali volatil ſec, il réſulte de ce mélange un ſavon beaucoup plus ſolide, à cauſe qu'il n'y entre point d'eau, qui ſurpaſſe toujours du double le ſel pur dans l'eſprit alcali le plus fort. Van-Helmont a eu tort d'appréhender que ce remede n'engendrât la pierre; car cette matiere ſe diſſout par la chaleur, elle ſe fond dans l'eau, & ſe volatiliſe tout-à-fait d'elle-même; de ſorte qu'elle n'a rien de commun ni de ſemblable avec la pierre. Van-Helmont n'eſt point l'Inventeur de cette Expérience, quoique la production qui en réſulte, ſoit appellée *Offa Helmontiana*; car Raymond Lulle l'avoit découverte long-tems avant lui; & l'Auteur Anglois qui a écrit ſur l'alcaheſt, & qu'on croit être George Starkey, prétend à tort que ce ſavon étant réduit en liqueur par des diſtilations réitérées, ſe convertit en l'alcaheſt de Van-Helmont. Boerhaave, *Chymie.*

OFFINALIA, remedes officinaux, c'eſt-à-dire, qu'on trouve ordinairement dans les boutiques.

OFFION, *Opium.*

OGE

OGER, OGERTINUM, & OGERTUM, dans Paracelſe, eſt la même choſe qu'*Ochra.*

OLA

OLAMPI, eſt une gomme très-rare qu'on apporte de l'Amerique. Lemery nous apprend qu'elle eſt dure, jaune, tirant ſur le blanc, tranſparente, reſſemblante au copal, douce au goût avec tant ſoit peu d'aſtringence. Elle eſt eſtimée déterſive, deſſiccative & réſolutive.

O L C

OLCA. Voyez *Holca*.

O L D

OLDENLANDIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose, d'une seule piece divisée presque jusqu'au bas en quatre parties; elle est soutenue par un calyce, qui se change en un fruit presque sphérique, partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de semences menues.

Miller ne compte qu'une seule espece d'*Oldenlandia*; savoir,

Oldenlandia humilis hyssopifolia. Plum. Nov. Gen.

Cette plante fut découverte dans l'Amerique par le P. Plumier, qui lui donna ce nom en l'honneur de Henri-Bernard Oldenland, Allemand, qui fut disciple du Docteur Herman à Leyde, & fort savant dans la Botanique. MILLER, *Dictionn. Vol. II.*

O L E

OLEA, *Olivier*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont oblongues & toujours vertes; le calyce est dentelé & ventru comme une bouteille. La fleur est d'une seule feuille faite par le bas en tuyau, & évasée par le haut en plusieurs lobes ou segmens disposés en forme d'étoile. L'ovaire est placé au centre d'un calyce découpé en plusieurs segmens & dentelé, & devient un fruit charnu presque rond, qui contient un, ou deux noyaux pour l'ordinaire, dans lesquels on trouve des amandes.

Boerhaave compte cinq especes d'*Olivier*, qui sont,

1. *Olea sativa*. Ger. 1026. Emac. 1392. Park. Theat. 1438. C. B. P. 472. J. B. 1. Raii Hist. 2. 1541. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Olea*. Offic. *Olivier*.

L'*Olivier* est très-gros dans son climat natal; il est rempli de branches dont les jets sont de couleur grise ou cendrée, & des nœuds desquelles il sort deux feuilles opposées l'une à l'autre, d'un tissu dur & ferme, de figure ovale, blanchâtres en-dessous, & de couleur verte, pâle par-dessus; il sort d'entre leurs aisselles des grapes de petites fleurs jaunes d'une seule feuille découpée en quatre segmens, auxquelles il succede un fruit ovale, dont la grandeur varie, suivant les lieux où il naît; celui qui croît en Espagne est gros comme une prune, au lieu que celui qui naît dans le territoire de Lucques est beaucoup plus petit. Il est verd d'abord: mais il devient noir en mûrissant; il contient un noyau pointu par les deux bouts quand il est parvenu à sa maturité, & il a un goût acre & brûlant.

On cultive l'*Olivier* en France, en Espagne, en Italie, en Turquie; & c'est de-là que nous viennent l'huile & les olives confites.

On tire l'huile des olives par expression: mais on les laisse auparavant un peu flétrir, on les écrase ensuite sous la meule, & après avoir versé dessus de l'eau chaude, on les met sous le pressoir, l'eau se précipite & l'huile surnage. Celle qu'on tire des olives vertes est appellée *Omphacinum*; elle est estimée dessicative, astringente & beaucoup plus propre que l'autre pour quelques remedes externes.

Celle qu'on tire du fruit après qu'il est mûr, est appellée huile d'olive; c'est celle qu'on mange communément & qu'on employe dans les remedes; la pureté & la bonté de cette liqueur dépendant de la maniere dont on la fait. Celle de Florence est la plus douce & la plus estimée.

L'huile est médiocrement chaude & émolliente; elle lâche le ventre; elle est bonne pour les maladies de la poitrine & des poumons; elle tempere l'acreté des humeurs bilieuses contenues dans les intestins, & par ce moyen elle appaise les tranchées & la colique. Elle est utile contre tous les poisons minéraux corrosifs, tels que l'arsenic & le sublimé, &c. Elle ouvre les conduits urinaires, elle est bonne pour la pierre & la gravelle. Les olives confites sont amies de l'estomac & excitent l'appétit; celles qui sont mûres servent de nourriture aux Grecs qui vivent dans les Pays Orientaux, surtout durant le Carême. MILLER, *Bot. Off.*

Les *Oliviers* Portugais, dit Clusius, donnent une espece d'olive fort petite, telles sont celles de Lucques & des autres contrées d'Italie que nous estimons le plus: mais l'huile qu'elle donne est plus abondante & meilleure que toutes les autres. On trouve de même quelques *Oliviers* en Languedoc, en Provence, dans l'Andalousie & dans le Royaume de Grenade, dont les olives, quoiqu'extrement petites, donnent une plus grande quantité de meilleure huile, que celles qui sont plus grosses: on les appelle picholines.

On fait la récolte des olives dans le Royaume de Grenade aux mois de Novembre, Décembre & Janvier; car elles ne sont point mûres avant ce tems-là. On les étend sur le plancher, & on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient ridées; on les écrase ensuite sous la meule, & on en tire l'huile par le moyen du pressoir. Quelques-uns abattent les olives avec des perches: mais d'autres croyent mieux faire de les cueillir avec la main, pour ne point détruire les boutons, ce qui ne manqueroit pas de les empêcher de produire l'année suivante; car l'*Olivier* est celui de tous les arbres que les coups offensent le plus.

Pline nous apprend que c'étoit une loi établie depuis long-tems parmi ceux qui cueilloient les olives, de ne jamais battre ni blesser un *Olivier*.

En Espagne & en France on confit pour l'ordinaire les olives lorsqu'elles sont encore vertes: mais cela n'empêche pas qu'on n'en sale aussi de mûres. Nous nous servons des olives confites pour assaisonner la viande rôtie, surtout le mouton: nous les mangeons aussi en salade. Les Italiens les mangent au second service avec du pain: elles excitent l'appétit, elles lâchent le ventre, elles fortifient l'estomac, & en consument l'humidité superflue.

L'*olivier* étoit consacré à Minerve, soit à cause qu'il est un don de cette Déesse, ou, comme Martianus Capella le suppose, parce que les Arts & les Sciences, qui sont sous sa protection, s'apprennent beaucoup mieux pendant la lumiere que l'huile donne. L'*olivier* étoit encore un emblème de pardon & de paix; & de-là vient que ceux qui la demandoient, avoient coutume de porter dans leurs mains un rameau de cet arbre.

On distingue l'*olivier* par sa forme, sa couleur, son suc, sa grandeur, le lieu où il naît, aussi-bien que par ceux qui en ont fait la découverte; ce qui produit des variétés qu'il seroit trop long de rapporter. Les Anciens en comptent plusieurs especes, dont il seroit très-difficile d'accommoder les noms à celles que nous connoissons aujourd'hui; ce qui fait que je les passe sous silence.

Pline, *Lib. XV. cap.* 3, paroît faire du *colymbade* une espece distincte: mais quelques-uns prétendent qu'on a voulu distinguer par ce nom les olives confites dans leur huile, des *halmades*, qui sont des olives confites avec du sel; d'autres veulent que les *halmades* & les *colymbades* soient la même chose.

On remarque moins de variétés d'*oliviers* que de pommiers, de poirriers & de pruniers, soit parce que l'*olivier* est d'une nature moins sujette à varier, étant pro-

duit d'une semence, ou à cause que ceux qui le cultivent, ne trouvent pas à propos d'employer leur tems & leurs peines à multiplier ses variétés. A quoi l'on peut ajouter, que les soins qu'on est obligé de se donner pour garantir cet arbre du froid, occupent assez les Jardiniers Allemands, Anglois & François, qui sont les plus curieux de travailler à produire de nouvelles especes de fruits.

Cherlerus nous apprend que les Anciens confisoient les olives avec beaucoup de soin, quoiqu'elles ne soient pas propres d'elles-mêmes à flatter le palais. Ils avoient poussé le luxe à un tel excès, qu'ils employoient jusqu'aux substances ameres pour le satisfaire ; car rien n'est plus désagréable au gout que les olives, soit vertes ou mûres. Mais l'art trouva bien-tôt le moyen de leur procurer ce gout agréable que la nature leur a refusé. Columella & Palladius donnent différentes méthodes de confire les olives : mais les Modernes en ont trouvé une beaucoup plus simple, puisqu'ils n'employent pour cet effet que le vinaigre & le sel.

Quoique les olives soient de couleur noirâtre quand elles sont mûres, & d'un gout acre, amer & désagréable, elles donnent cependant par expression une huile ordinairement transparente, quelque peu jaunâtre, & d'une douceur fort agréable ; ce qui prouve que la saveur & l'odeur qui nous déplaisent dans ce fruit, ne resident que dans la partie aqueuse, ou dans celle qui reste après que l'huile a été exprimée : l'huile est d'autant meilleure qu'elle a moins de gout & de couleur.

Suivant les Anciens, les olives qui ont atteint leur maturité, sont modérément chaudes : mais la facilité qu'elles ont à se corrompre les rend nuisibles à l'estomac, aux yeux & à la vessie. Etant rôties & appliquées sur la partie, elles arrêtent les nomes (*nomæ*,) & font tomber la callosité qui environne les charbons : elles ont une qualité dessiccative & astringente quand elles sont vertes. Les olives confites sont estimées bonnes pour fortifier l'estomac & pour exciter l'appétit. Celles qu'on nous apporte ont été confites tandis qu'elles étoient encore vertes : mais les Italiens confisent aussi quelquefois celles qui sont noires, & qui ont acquis une parfaite maturité.

Les feuilles de l'*olivier* sont dessiccatives & astringentes. On les emploie extérieurement, surtout pour le flux de ventre, pour l'écoulement immodéré des regles, l'herpe & autres maladies semblables. Dioscoride les croit beaucoup plus propres pour les collyres que celles de l'*olivier* sauvage, parce qu'elles sont d'une nature plus douce & plus bénigne. La substance qu'on trouve dans les noyaux des olives, étant mêlée avec de la farine & du lard, dissipe la rudesse des ongles.

Pline rapporte, qu'Auguste étant allé voir Pollio Romulus, qui avoit alors plus de cent ans, & lui ayant demandé par quels moyens il avoit si parfaitement conservé la vigueur de son corps & les facultés de son esprit ? Ce dernier lui répondit, que c'étoit par l'usage interne du mulsum, & l'usage externe de l'huile d'olive.

Cardan assure que trois choses contribuent particuliérement à prolonger la vie ; savoir, le lait, le miel & l'huile, mais qu'on doit en user intérieurement & avec les alimens. Aristote étoit d'avis qu'il n'y a point d'homme qui ne doive être pourvu de sel & d'huile, parce que l'un & l'autre servent à prolonger la vie.

L'huile paroit être d'une nature aérienne ; & de-là vient qu'elle flotte sur l'eau, & qu'elle ne peut aisément se mêler avec les liqueurs aqueuses ; car quelque long-tems qu'on les agite ensemble, elles s'en séparent aussi-tôt, & s'éleve sur la surface. Mais lorsqu'on agite & qu'on mêle intimement ces liqueurs aqueuses & huileuses ensemble, elles prennent une couleur blanchâtre, & deviennent semblables au lait.

Dioscoride assure, que l'huile tirée par expression des olives vertes, & qu'on appelle pour cette raison *omphacinum*, est beaucoup plus salutaire que l'autre : mais qu'on doit la choisir récente, odorante & peu acre. Elle est aussi plus propre pour la composition des onguens & fort amie de l'estomac, en conséquence de sa qualité astringente. Etant gardée dans la bouche, elle resserre les gencives, elle raffermit les dents, elle arrête les sueurs lorsqu'on s'en frotte. Elle est rafraîchissante, dessiccative & astringente ; ce qui fait qu'on l'emploie dans plusieurs compositions.

L'huile exprimée des olives qui ont acquis leur maturité, est modérément chaude & émolliente : mais sa chaleur augmente à proportion qu'elle vieillit. Elle possede aussi une qualité émolliente, digestive & vulnéraire. Etant bûe à la dose d'une once avec de la biere chaude, elle lâche le ventre, elle humecte la poitrine, elle appaise les tranchées, elle ouvre les conduits urinaires, elle déterge & consolide ceux qui sont ulcérés. On l'emploie fréquemment à l'extérieur dans les lavemens, & pour la cure des tumeurs chaudes. Quand on la boit avec de l'eau chaude, elle provoque le vomissement ; aussi l'emploie-t-on pour l'ordinaire contre le poison.

Schroder nous apprend qu'on a coutume dans la Westphalie de donner aux blessés de l'huile d'olive mêlée avec de la biere chaude en si grande quantité, que la sueur des malades en a souvent l'odeur.

Rien n'est meilleur pour tenir le ventre libre que de manger tous les matins une rôtie trempée dans de l'huile : ce remede, dit Cherlerus, est extremement agréable. Borelli, *Observat.*

Pline assure que l'huile fortifie les membres ; & il est certain que les anciens s'en frottoient souvent dans la persuasion où ils étoient qu'elle donne, non-seulement de la force & de la vigueur, mais qu'elle entretient encore le ton des parties. Mais il y a long-tems qu'on a aboli cette coutume, & je trouve qu'on a eu raison de le faire, car sans parler de la malpropreté qui en est inséparable, l'huile obstrue les pores de la peau, & empêche la transpiration insensible qui est absolument nécessaire pour la conservation de la santé.

Pline assure dans son *Histoire naturelle Lib.* 11. *C.* 19. que l'huile tue les abeilles & tous les autres insectes ; & Malpighi en a fait l'expérience sur les vers à soie, & sur un grand nombre d'autres insectes. On comprendra sans peine la raison de cet effet, si l'on se souvient que l'huile obstrue les passages ou pores par lesquels l'air entre & sort, ce qui ne peut manquer de tuer l'animal en peu de tems. D'ailleurs la respiration est beaucoup plus nécessaire à ces insectes qu'aux animaux d'une plus grande espece, puisque les vaisseaux destinés à recevoir l'air dans les premiers, sont à proportion plus gros, plus nombreux & répandus dans un plus grand nombre de parties du corps que dans les seconds.

L'huile, selon Pline, enleve la poix de dessus les hardes, ce que l'eau ne peut faire. Et Sennert, *in Hypom.* 1. *Cap.* 5. nous apprend que lorsqu'on s'est sali les mains avec de la poix, on ne peut les nettoyer qu'avec de l'huile ou quelqu'autre substance grasse capable de la fondre.

Dans un vaisseau plein d'huile, la partie supérieure est beaucoup meilleure que l'inférieure, qui est trop près de la lie (*amurca*) ; mais la surface vaut encore mieux, parce qu'elle est plus éloignée de la partie nuisible, & que l'air n'a aucune influence sur elle. Plutarque, *Symp.* Macrobe assure la même chose dans ses *Saturnales*, ajoutant que la partie mitoyenne du vin & la plus basse du miel, sont les meilleures.

Dioscoride & Galien nous apprennent que l'huile tirée des jets de l'*olivier* sert à plusieurs usages : mais quoique le premier assure que cette huile est tirée des jets, le dernier prétend néanmoins qu'on n'emploie dans sa préparation que les boutons de cet arbre. Ray. H. P.

L'huile d'olive prévient tous les accidens fâcheux que cause la morsure de la vipere, lorsqu'on a soin d'en oindre la partie. Voyez *Vipera*.

2. *Olea, sylvestris, folio duro, subtus incano.* C. B. P: 472.

Tourn. Inst. 579. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Oleaster*. Offic. *Oleaster sive Olea sylvestris*. Park. Theat. 1438. J. B. 1. 17. *Olea sylvestris*. Ger. 1206. Emac. 1392. Raii Hist. 2. 1542. *Olivier sauvage*.

Puisque les Botanistes conviennent que l'*olivier* cultivé ne differe du sauvage que par la culture, que le premier dégénere, lorsqu'on le néglige, en *olivier* sauvage, & que ce dernier est produit du noyau de l'*olivier* cultivé, il faut nécessairement convenir qu'ils ne different l'un de l'autre que dans quelques circonstances accidentelles, & nullement par leurs especes, ce qui fait que je le décrirai le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'*olivier* sauvage n'est point inférieur au cultivé pour la grosseur de son tronc ou de ses branches, mais ces dernieres sont moins nombreuses & armées de piquans. Ses feuilles sont aussi plus petites, quoique de même figure; son fruit ne differe de l'olive qu'en ce qu'il est moins gros, plus ridé & rempli d'un suc acre de couleur rougeâtre. Clusius ajoute aux caracteres précédens, que son écorce est plus unie que celle de l'*olivier* cultivé, que son fruit a une pointe recourbée, & que toutes ses parties ont une amertume remarquable.

Théophraste nous représente le tronc de cette espece d'*olivier* entr'ouvert dans plusieurs endroits, de maniere qu'il laisse voir quelques cavités qui lui sont communes avec l'*olivier* cultivé. On donne à ce défaut le nom de *gongri*.

Pline nous apprend que ceux qui remportoient la victoire aux jeux Olympiques recevoient pour prix de leur valeur, une couronne d'*olivier* sauvage. Il ajoute qu'on conservoit encore dans son tems avec beaucoup de respect l'*olivier* sauvage d'Olympie avec les rameaux duquel Hercule avoit été couronné, de même que celui que Minerve produisit à Athenes lors de son démêlé avec Neptune.

L'*olivier* sauvage se plaît dans les lieux où il y a beaucoup de pierre & d'argile, de même que le cultivé, & croît aux mêmes endroits que lui. Dioscoride & Pline attribuent beaucoup de vertus à ses feuilles, c'est pourquoi j'y renvoie le Lecteur. Je suis persuadé que ses feuilles ne different pas beaucoup à cet égard de celles de l'*olivier* cultivé, mais qu'elles operent plus efficacement.

L'huile qu'on tire de son fruit est aussi la même que l'omphacinum, excepté qu'elle est plus chaude, plus astringente & en même tems détersive. Cette huile n'est point bonne à manger; mais elle empêche les cheveux & la barbe de blanchir, quand on a soin de s'en frotter souvent la tête & le menton. Amatus assure sur l'autorité de Dioscoride, qu'elle empêche les cheveux de tomber, & qu'elle déterge la teigne, les achores, la gale & la lepre.

Pour l'élæomeli, qui, suivant Pline, découle de l'*olivier*, & suivant Dioscoride, d'un certain tronc. Voyez *Elæomeli*.

Lobel & Pena ajoutent à la description que ces Auteurs en ont donnée, que les *oliviers* qui sont dans le territoire de Montpellier, donnent par incision un miel ou *élæomeli*. Ils assurent encore qu'il découle de l'*olivier* ordinaire, dont l'écorce, le tronc & le fruit ont une amertume très-désagréable, une liqueur tout-à-fait semblable au miel par sa couleur, sa saveur & son incorruptibilité; & qu'ayant fait une légere incision dans le tronc de cet arbre avec un canif, ils en tirerent assez de liqueur pour satisfaire leur curiosité & pour en donner à leurs amis : mais ce miel ne découle que lorsque l'*olive* est presque mûre & noirâtre. Il découle aussi de ces arbres, surtout par les incisions qu'on fait dans les endroits les plus gros du tronc, une liqueur gluante, qui est d'abord plus liquide que le miel; mais qui après s'être épaissie par le froid approche plus de la manne que du miel, par sa couleur, sa saveur, & la maniere dont elle se fige, au rapport de tous ceux qui l'ont examinée.

Quant à l'*olivier* d'Ethiopie dont il est fait mention dans Strabon & dans Dioscoride, qui donnoit une larme semblable à la scammonée, ou suivant Paul, à la *Gutta Ammoniaca*, & que Cesalpin croit être la gomme elemi, on ignore s'il est le même que l'*olivier* ordinaire, ou s'il est d'une nature différente. Dioscoride assure que cette larme est bonne pour dissiper les cicatrices & l'*albugo* des yeux, & pour éclaircir la vue; qu'elle excite l'urine & les regles; qu'elle appaise les maux de dents; qu'elle chasse le fétus, & qu'elle guérit la gratelle & la lepre, mais qu'elle est un poison étant prise intérieurement. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Olea, Afra, folio Buxi, crasso, atroviridi, lucido, cortice albo, scabro.*
4. *Olea, Afra, folio longo, lato, supra atroviridi splendente, infrà pallidè viridi. Slangenhout vulgo Batavis.*
3. *Olea, Afra folio longo, angusto, pallidè viridi, fructu rotundo, purpurascente.* BOERHAAVE. *Ind. alt Plant.*

OLEAMEN. Liniment clair composé avec différentes huiles SCRIBONIUS LARGUS.

OLEANDER. *Laurier rose.* Voyez *Nerium*.

OLEASTER. Voyez *Olea*.

OLEASTER GERMANICUS. Nom du *Rhamnoides, fructifera; foliis salicis; baccis leviter flavescentibus.*

OLECRANON, ὠλέκρανον. *Le coude.*

OLEITAS. Qualité huileuse. *Ruland.*

OLENE, ὠλένη. *Le Cubitus.*

OLEUM, *Huile.*

On se sert en Medecine de différentes *huiles* tirées des animaux, des végétaux & des minéraux. Celles des animaux ne sont autre chose que leurs graisses qui dans leur origine sont de véritables huiles végétales.

Toutes les substances animales donnent ces sortes d'*huiles* avec leurs sels volatils dans la distilation. Voyez là-dessus l'Article *Cervus*.

On obtient les *huiles* des végétaux par l'expression, par la coction & par la distilation.

Il y a une certaine partie dans les plantes qui étant fluide par elle-même, ou le devenant au moyen d'une chaleur modérée, est appellée leur huile. Cette *huile* peut s'épaissir lorsqu'on la garde long-tems, comme cela paroît par celle de térébenthine, qui, quoiqu'extremement fluide au commencement s'épaissit par degrés. Elle peut aussi s'épaissir à l'aide du froid, & paroitre noueuse comme le frai de poisson, & même devenir solide, ainsi qu'on en voit un exemple dans la cire. Mais de quelque maniere qu'elle durcisse, elle reprend sa premiere fluidité quand on l'approche du feu. Toutes les fois que cette *huile* devient liquide, elle est en même tems onctueuse ou extremement molle & glissante au toucher, bien qu'elle ait en même tems une certaine ténacité ou viscosité dans ses parties, qu'on ne trouve point dans les eaux ni dans les esprits. De plus, ces *huiles* sont toujours inflammables & entretiennent le feu & la flamme, étant elles-mêmes disposées à se convertir en flamme, ce qui est une propriété que l'air, l'eau & la terre n'ont point. Enfin, l'*huile* ne se mêle jamais intimement avec l'eau, & quand on les agite ensemble, elle la repousse, elle se ramasse & se sépare en une liqueur distincte, en quoi elle differe des esprits. L'*huile* végétale est donc une liqueur onctueuse & inflammable qui ne peut se mêler avec l'eau.

On tire cette *huile* de différentes sortes de plantes, l'espece volatile, que l'on obtient dans la distilation des végétaux onctueux, renferme l'esprit principal dans lequel résident le gout & l'odeur des plantes; aussi est-ce dans cette *huile* que résident les propriétés particulieres sensibles de la plante, lesquelles en étant une fois séparées, la dépouillent entierement de sa nature; par exemple, si l'on tire toute cette *huile* de la canelle, du macis, des clous de girofle ou de la noix muscade, ces

corps

corps retiendront bien leur premiere forme, au point de se faire parfaitement connoître, mais ils ne conserveront aucune de leurs propriétés; car après qu'on a tiré toute cette *huile*, on ne peut plus distinguer ces épiceries par leur odeur ou leur saveur, quoique la substance de l'*huile* ne reçoive point son odeur & son gout d'elle-même, mais de cet esprit, dont la présence sert à distinguer ces *huiles*, & qui étant absent les rend à peine connoissables, & presque d'une seule & même nature.

Cette *huile* est quelquefois enfermée dans certaines parties de quelques plantes, dans des cellules ou réservoirs particuliers: d'autres fois les particules huileuses sont mêlées avec le suc des plantes, & tellement dispersées qu'elles paroissent à peine sous la forme d'*huile*, & demeurent cachées sous celle de savon ou de mucilage. Mais lorsque ces particules huileuses cachées viennent à se joindre & à se séparer des autres, elles paroissent immédiatement en forme d'*huile*. Si l'on tire les sucs d'une plante avec de l'eau, & qu'après les avoir fait épaissir & réduits sous la forme de savon, on les fasse sécher; on sera convaincu par leur inflammabilité qu'ils contiennent de l'*huile*. Lorsqu'on vient à faire des incisions au sapin, au pin & au larix, il en sort une *huile* très-pure. Si l'on fait une incision transversale à la racine d'impératoire, nouvellement cueillie, en hiver, & qu'on l'examine avec un microscope, on y appercevra des petites gouttes d'*huile* de couleur d'or, qui sortent de certains vaisseaux distribués sur sa surface; & il en est de même de la noix muscade ou des amandes que l'on coupe avec un couteau qu'on a fait chauffer. Mais cette *huile* n'est jamais plus abondante que dans les cotyledons ou lobes séminaux des plantes, où elle sert à garantir l'embryon des injures de l'air, surtout du trop grand froid, qui ne manqueroit pas de le détruire en le gêlant. On trouve pareillement cette huile en hiver près de l'écorce, où elle a été attirée par la chaleur de l'été précédent, & où se dépouillant davantage de son humidité aqueuse, elle est beaucoup plus abondante, surtout dans les plantes toujours vertes. On voit donc par-là que les huiles des végétaux abondent principalement dans leurs parties les plus durables, pour garantir celles qui sont les plus nécessaires; ce qui fait qu'elles se trouvent dans les parties les plus éloignées des vaisseaux absorbans des racines, & du suc nourricier qu'ils reçoivent de la terre; par exemple, on trouve plus d'*huile* dans la graine de lin lorsqu'elle est mûre, que dans toutes les autres parties de la plante prises ensemble. Quelquefois aussi cette *huile* s'amasse en si grande quantité, qu'elle paroît d'elle-même sous la forme qui lui est propre, brise ses cellules & se répand; de-là vient qu'elle découle principalement des écorces & des fruits des arbres, des pommes de pin, par exemple, des baies de genevrier, & autres semblables, surtout dans les plantes toujours vertes, dont l'écorce est souvent remplie de cette *huile*. Les arbres qui croissent sur les montagnes des pays Septentrionaux en donnent surtout une fort grande quantité; d'où il sembleroit qu'elle est extremement nécessaire pour garantir la vie des végétaux de fortes gelées.

On remarque pareillement que ces *huiles* grasses s'amassent surtout dans les plantes qui ont atteint tout leur accroissement, & qui paroissent vieillir aussi-tôt après; car les plantes & les arbres ne contiennent qu'une petite quantité d'*huile* quand ils sont jeunes, au lieu qu'ils sont remplis d'un suc aqueux extremement clair; le lin, par exemple, n'est pas plutôt semé, qu'il pousse en forme de gason, & ne contient absolument que de l'eau: mais il perd sa verdure après qu'il a atteint sa maturité, il devient jaune & rend une grande quantité d'*huile*: il en est de même d'un jeune pin comparé avec un autre qui est entierement formé. On remarque aussi que les arbrisseaux dont la racine est vivace se resserrent insensiblement à mesure que l'hiver approche, retiennent leur suc, ne transpirent presque point, reçoivent fort peu de nourriture de la terre, & n'envoyent pas beaucoup de vapeurs; & cela d'autant plus sensiblement que l'hiver approche davantage, de maniere qu'ils demeurent à la fin dans une espece de repos. Lors au contraire que le printems approche, ils commencent à renaître, ils prennent de la nourriture, & ils transpirent. En regardant ces deux différens états, l'un comme une veille & l'autre comme un sommeil, on s'appercevra que les *huiles* des végétaux augmentent durant le dernier, mais que l'eau qu'ils contiennent devient beaucoup plus abondante dans le tems de l'autre. Par exemple, on peut regarder la racine d'impératoire, pendant qu'elle est entierement dépouillée de ses feuilles durant l'hiver, & qu'elle demeure cachée sous terre dans l'inaction, comme si elle dormoit effectivement: mais lorsqu'on la déterre & qu'on l'examine, on la trouve remplie d'*huile*. Lors au contraire qu'on vient à la cueillir au mois de Mai, elle paroît aqueuse, saline & moins huileuse qu'auparavant, ce que l'on remarque aussi dans les arbres. Enfin, on voit tous les jours que les vieux arbres sont accablés de leur propre *huile*, & suffoqués par la grande quantité de graisse qu'ils contiennent: tels sont le pin, le sapin & autres semblables, dans lesquels cette *huile* paroît en forme de gomme, au lieu qu'elle se montre dans les autres sous celle de résine, d'*huile* ou de baume. De-là vient que les Jardiniers se plaignent si souvent de ce que les arbres meurent d'une obstruction qui survient dans leur écorce, semblables en cela aux animaux qui meurent de trop de graisse.

Il faut donc qu'un Chymiste qui veut extraire les huiles des végétaux apprenne d'abord de la Botanique qu'il y a certaines saisons de l'année où les plantes contiennent beaucoup d'eau & de sel, & très-peu d'huile; & qu'il y en a d'autres au contraire, où l'huile est beaucoup plus abondante que l'eau & le sel; car tandis que les feuilles, les fleurs & les fruits se forment, le mouvement des sucs aqueux dans lesquels se trouve le sel, augmente; & les huiles s'évaporent: mais lorsque les feuilles commencent à se faner & à tomber d'elles-mêmes, pour lors les parties huileuses s'amassent peu à peu ensemble & dominent, les plus subtiles étant dissipées par la chaleur de l'été. C'est ce qui fait que les Charpentiers abattent le bois qu'ils veulent employer dans les bâtimens dans le cœur de l'hiver, pour qu'il dure davantage & qu'il soit à l'épreuve de l'humidité & de la pourriture. Car on remarque que le bois est d'autant plus dur, plus pesant & plus durable, qu'il contient plus d'*huile*; par exemple, le cedre & le bois de vie contiennent une *huile* copieuse compacte & extremement pesante. Les Chymistes doivent donc choisir les sujets dont ils veulent tirer du sel, dans un tems, & ceux dont ils veulent avoir de l'*huile*, dans un autre.

PROCEDÉ.

1. Les semences mures de la plupart des végétaux, quand elles commencent à tomber & à se sécher, contiennent beaucoup d'huile naturelle. On prendra donc ces semences, & après les avoir fait un peu plus sécher, on les réduira en une espece de farine; & si elles sont trop grasses pour pouvoir le faire, on se contentera de les piler dans un mortier de marbre; ce qui suffira pour tirer l'*huile* de quelques-unes d'elles; comme des amandes, des pignons, des pistaches, &c. Exposez cette farine pendant quelque tems à la vapeur de l'eau bouillante, & faites-la sécher de nouveau peu à peu pour l'ouvrir davantage & faire qu'elle donne mieux son *huile* par expression. Mettez cette farine ou pâte dans un sac de toile forte, que vous presserez entre deux plaques de fer chauffées dans l'eau bouillante: alors il découle au travers de la toile une *huile* claire, limpide, qui ne sent point l'empyreume, & qui a des qualités fort sembla-

bles à celles de la plante. On peut tirer par ce moyen une *huile* des semences des plantes les moins oléagineuses, comme du chanvre, du lin, de la laitue & d'une infinité d'autres sujets, dans lesquels on n'en eut jamais soupçonné. On peut aussi en tirer une grande quantité des cloux de girofle, du macis & de la noix muscade: mais on ne trouvera point la vertu chaude & aromatique de ces épiceries dans leur *huile* exprimée; car le macis & la noix muscade, quand on les traite de la maniere que je viens de dire, donnent plutôt un baume doux & épais, qu'une *huile* chaude & aromatique pareille à celle qu'on en tire par la distilation. J'étois surpris autrefois que l'on prescrivît avec succès l'*huile* exprimée de semences de moutarde dans les douleurs néphrétiques : mais mon étonnement a cessé lorsque je l'ai trouvée si douce & si bénigne; au lieu que celle qu'on tire par la distilation de la même semence est si âcre & si brûlante, que je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette différence toutes les fois que j'y fais attention; car il est difficile d'expliquer pourquoi cette *huile* exprimée n'a point le même gout ni la même odeur que celle qui a été tirée par la distilation; & d'où vient que l'acrimonie de l'esprit qui réside dans l'*huile*, ne se manifeste point dans cette occasion, soit qu'on examine l'eau, le sel, l'esprit lui-même, ou son *huile*.

2. L'*huile* de ce procédé contient fort peu de sel, quoiqu'elle tienne beaucoup de la nature particuliere de la plante, ainsi que nos sens nous l'apprennent; tandis qu'elle est récente, elle embarrasse, émousse, & adoucit ce qu'il y a d'acrimonieux dans les humeurs; elle relâche les fibres, les membranes, les vaisseaux & les visceres sur lesquels on l'applique; elle ramollit les duretés de la peau, en dissipe la rudesse; elle ramollit & humecte les escarres mortes & desséchées, & fait qu'elles se separent de la chair qui est en vie, à l'aide des actions vitales. Elle garantit les parties que les plaies laissent à découvert, & empêche l'air de les dessécher. Elle empêche aussi la trop grande dissipation des humeurs ténues par les orifices des vaisseaux qui se trouvent ouverts dans les plaies, & en conserve les extrémités; aussi est-elle un remede excellent pour hâter la consolidation des plaies récentes. Elle est aussi estimée anodyne, en tant qu'elle relâche & qu'elle humecte. Boerhaave, *Chymie*.

Il est parlé plus au long de ces *huiles* au mot *Chylus*.

Huile distilée ou essentielle, tirée par l'alembic des feuilles récentes de savinier.

Toutes les plantes sont plus ou moins propres pour cette opération; mais principalement celles qui possedent une vertu extremement aromatique: il n'y en a point de plus propres pour notre dessein que celles qui ont une odeur forte & aromatique, & un gout piquant, chaud & agréable.

Notre dessein dans ce procédé est de travailler sur les feuilles des plantes. Ces feuilles sont ou récentes & toujours vertes, ou bien elles appartiennent à des plantes en qui elles dépérissent.

Les feuilles aromatiques des Toujours-verds, tels que l'arbre-de-vie, le laurier, le buis, le cedre, le citronnier, le liere, le genevrier, le limonier, le marum de Syrie, le myrte, l'oranger, le pin, le romarin, le savinier, la sauge, le thym, le serpolet, sont presque toujours remplies d'*huile*, mais principalement en automne & au commencement de l'hiver, de maniere qu'elles demandent toutes à peu près le même traitement.

Comme il y en a cependant qui meurent dans l'été, bien qu'elles soient extremement aromatiques & odorantes, tandis qu'elles sont vertes, il faut cueillir celles-là lorsqu'elles commencent à dépérir; parce que l'humidité aqueuse & le sel étant pour lors dissipés, il reste dans les feuilles une *huile* & un baume plus ténaces.

Nous avons donné un dénombrement des principales plantes de cette espece au mot *Aqua*. L'expérience a fait voir que ces feuilles, quoique cueillies dans le tems qu'on a dit, donnent plus d'*huile*, lorsqu'on a eu soin de les faire sécher à l'ombre & à l'air avant de les distiler, que si on les mettoit immédiatement dans l'alembic avec le suc aqueux qu'elles contiennent, à cause, peut-être, que l'eau s'étant évaporée, les *huiles* s'unissent davantage & s'élevent sous la forme qui leur est propre; tandis qu'étant divisées par l'interposition de l'eau, elles impregnent la liqueur distilée, de leur vertu, bien qu'elles ne paroissent point sous la forme d'*huile*: mais il faut avoir soin de ne point employer une trop grande chaleur pour les faire sécher, de peur que l'*huile* ne s'évapore. Il y a cependant des feuilles qui contiennent une si grande quantité d'*huile* balsamique, qu'elles la donnent en abondance même dans la distilation de leur eau, comme on le voit dans celles de mente & de romarin. Il y en a d'autres qui se sechent avec beaucoup de difficulté, & perdent quelque peu de l'esprit qui enrichit l'*huile*, comme le calament, l'eupatoire, & la tanésie; de sorte qu'il y a toujours quelques exceptions à faire.

PROCEDE'.

1. *Prenez* des feuilles récentes de quelqu'une des plantes qui exhalent leur odeur sans être pilées; remplissez en une cucurbite jusqu'aux deux tiers, & versez dessus de l'eau distilée de la même plante jusqu'à la même hauteur. Faites-en ensuite la distilation. La melisse, le calament, l'anet, le dictame, le fenouil, la liveche, le marum Syriacum, la marjolaine, l'eupatoire, la tanésie, la mente, l'origan, la sauge, la sabine, la fariette, la cueillerée, l'aurone, le thym & le serpolet donneront leurs *huiles* par ce moyen. Il y a d'autres plantes qu'on est obligé de laisser long-tems en digestion dans un vaisseau bien fermé, avec du sel marin ou de l'esprit de vitriol, pour pouvoir en tirer l'*huile*. Par exemple, supposé qu'on veuille avoir les *huiles* essentielles des feuilles de laurier, de bouis, de calamus-aromaticus, de cedre, de camomile, de citronier, de sapin, d'hysope, de genievre, de limonier, de myrte, d'oranger ou de pin : il faut commencer par les faire sécher peu à peu, les mettre ensuite dans une cucurbite jusqu'aux deux tiers, verser dessus l'eau distilée de la même plante à la même hauteur, & mettre sur chaque chopine d'eau, demi-once de sel marin, ou une dragme d'*huile* de vitriol. On lutera avec soin la cucurbite, & on l'exposera à un feu de quatre-vingt-dix degrés pendant trois semaines. Plus l'*huile* est engagée dans les feuilles, plus il faut d'acide & de digestion pour la faire sortir; car les acides incisent & atténuent ces *huiles*, & peut-être même les augmentent-ils, suivant l'observation de Boyle, d'Hoffman, d'Homberg & de le Mort. Faites distiler ensuite de la maniere qu'on a dit au mot *Aqua*, en observant de faire un grand feu dès le commencement, afin que l'*huile* sorte avec la premiere eau; car si la distilation tardoit trop à se faire, l'*huile* étant agitée par la violence de la chaleur, & ne pouvant s'élever, ne manqueroit pas de se mêler avec l'eau & les feuilles, & étant par-là atténuée, enrichiroit l'eau, & deviendroit par conséquent moins abondante. Entretenez le même degré de feu jusqu'à ce qu'il ne sorte plus d'*huile*, en changeant souvent de récipient, pour vous en apper-

cevoir plus aisément : distilez ensuite de nouveau à un feu modéré l'eau de la plante ; laquelle aura de grandes vertus, & pourra servir à obtenir de nouvelle *huile*, ainsi qu'on l'a dit au mot *Aqua*.

2. Dans cette opération la chaleur pénétrant les cellules, raréfie l'*huile* & lui donne un si grand mouvement qu'elle rompt ces cellules, & se présente sur la surface de l'eau, surtout si la plante est crûe en Europe. L'eau qui s'éleve en vapeurs s'embarrasse dans les parties rameuses de l'*huile*, & l'emporte avec elle dans le chapiteau, d'où condensée par le froid & redevenue *huile*, elle est portée dans le récipient sans aucune altération, & sans odeur d'empireume ; on y reconnoît le gout, l'odeur & toutes les vertus de la plante, & le résidu est parfaitement dépouillé de toute l'*huile* par la distilation, & presque sans aucune marque qui puisse faire connoître sa nature ; car les *huiles* de bouis, de calament & d'absinthe sont aussi aisées à distinguer par leur odeur & leur gout que les plantes d'où on les a tirées ; tandis que ces dernieres ne conservent plus rien qui puisse les faire distinguer. Ces *huiles* conservent long-tems leurs vertus sans devenir rances, & l'on peut dire, vu ces propriétés, que c'est avec raison que les Chymistes les nomment *Essentielles*.

REMARQUES.

1. Ces *huiles* ont une certaine propriété acre, brûlante & inflammatoire, qui les rend propres à irriter les fibres nerveuses, à atténuer les viscosités, à flater l'odorat & le gout, & à réveiller les esprits : leur acrimonie paroît assez par la douleur qu'elles excitent quand on vient à les appliquer sur les nerfs & les membranes qui sont à découvert dans les plaies. On fait qu'elles sont chaudes, parce qu'étant prises intérieurement elles excitent beaucoup plus de chaleur qu'aucune autre substance simple que ce soit : de sorte que le trop grand usage qu'on en fait est capable de causer des fievres ardentes, de les entretenir, & de les pousser au plus haut degré de violence. Etant appliquées sur la peau d'une personne saine, elles causent une chaleur, une ardeur, & une douleur accompagnée de pulsation & de pustules, & même de la gangrene, si leur action est forte. D'où l'on voit quel pouvoir inflammatoire elles doivent avoir quand on les donne intérieurement sans précaution ; car venant à toucher les visceres & les membranes, elles peuvent produire les mêmes inflammations ; & étant mises en mouvement dans le corps par la force de la circulation, elles aiguillonnent efficacement les nerfs, & peuvent par conséquent atténuer & inciser les viscosités, qui provenant d'inaction, ont besoin pour être résoutes d'un mouvement très-rapide. Celles qui sont odorantes sont extremement salutaires dans les syncopes & les engourdissemens ; & elles produisent tous ces effets non point au moyen de leur ténacité oléagineuse, mais à l'aide des esprits subtils qu'elles contiennent, & qui conservent le gout & l'odeur de la plante. Il s'ensuit donc que ces *huiles* bien ménagées deviennent des remedes excellens pour toutes les maladies où les esprits animaux, naturels & vitaux sont épuisés & engourdis : par exemple, pour les personnes affligées de maladies aqueuses, froides, d'une simple leucophlegmatie, ou sérosité muqueuse ; laquelle provient purement d'inaction, sans aucune obstruction inflammatoire. Elles sont ansfi utiles dans les fievres d'hiver, qui sont parfaitement intermittentes, & accompagnées de frissons, lorsqu'on les donne après que la fievre a cessé & avant que l'accès revienne. L'usage modéré de ces *huiles* est encore très-salutaire aux vieillards & aux hypocondriaques, dont le sang est appauvri & dénué d'esprits ; ce qui rend ces sortes de personnes indolentes, pesantes, léthargiques sujettes à pleurer comme des enfans. Elles font beaucoup de bien aux femmes hystériques : mais elles leur deviennent extremement nuisibles, lorsque ces maladies sont occasionnées par une pléthore, bien qu'elles soient utiles dans d'autres cas : cette distinction a lieu dans l'apoplexie. Car quoique ces *huiles* soient d'une utilité admirable pour les vieillards dont la létbargie est causée par le défaut d'esprits & d'activité ; elles sont mortelles, lorsque la maladie vient d'un sang épanché dans le cerveau, ou d'une pléthore inflammatoire : de-là vient que ces sortes de personnes ont souvent reçu beaucoup de dommage de l'usage des baumes apoplectiques préparés avec ces sortes d'*huiles*, malgré le cas qu'on en fait généralement. Il n'est point de maladies dans lesquelles elles conviennent mieux que les flatuosités de l'estomac, les tranchées & la colique : mais même dans ces cas, il faut les employer avec prudence, à cause que ces maladies peuvent venir d'une inflammation, de spasmes, occasionnés par une plénitude, ou de telle autre cause semblable. Elles sont au contraire excellentes, lorsqu'elles proviennent de froideur, de la lenteur de la circulation, & d'une sérosité froide & visqueuse qui obstrue les intestins.

2. Il suit de ce procédé, (1.) Que les plantes aromatiques contiennent une huile qui se volatilise à la chaleur de l'eau bouillante. (2.) Que cette huile contient l'esprit dominant qui monte avec elle, & y demeure pendant plusieurs années, pourvû qu'on ait soin de boucher exactement le vaisseau. (3.) Que les plantes ne contiennent qu'une certaine quantité de cette *huile*, après laquelle il ne reste rien d'actif. (4.) Si l'on soûle l'eau bouillante dans cette distilation avec autant de sel qu'elle en peut dissoudre, elle deviendra beaucoup plus chaude qu'elle ne l'étoit auparavant ; & l'on tirera plus d'huile essentielle d'une plante à l'aide d'une grande quantité de sel, qu'on ne le feroit sans ce secours : mais on auroit tort d'attendre davantage de cet esprit dans lequel la vertu de l'*huile* réside, obtenu par ce moyen, puisque l'esprit naturel se sépare à l'aide seule de l'eau bouillante ; de sorte que les promesses qu'on fait sur ce sujet sont toutes vaines. (5.) On voit encore que ces *huiles* sont plus volatiles que la matiere saline, qui à l'aide d'un feu violent s'éleve en forme de sel volatil, huileux, acide, ou alcali, ou que celle qui se change par la calcination en un alcali fixe. (6.) Que les vertus propres à chaque plante sont plus abondantes dans ces *huiles* que dans aucune de leurs parties simples ; ce qui doit toujours s'entendre de l'esprit enveloppé dans l'huile : car ni l'eau, ni l'*huile* fixe, ni la partie mucilagineuse, ni le sel de la plante, ne possédent cette vertu particuliere ; de même qu'en examinant tout le reste séparément, on ne peut découvrir de quelle plante il vient ; au lieu que l'*huile* seule ne manque jamais d'indiquer par son goût & son odeur la plante dont on l'a tirée ; ou si ces *huiles* correspondent à deux différens sujets, on leur donne pour l'ordinaire le même nom, comme les *huiles* de roses & de *lignum Rhodium*, ou bois de rose, en sont un exemple. De même la grande conformité qui se rencontre entre les *huiles* de *cassia lignea* & de canelle, a fait donner à l'arbre qui produit la vraie canelle le nom de *cassia lignea*, & à l'autre celui de *cassia fistula*. (7.) Enfin on voit par-là quelle partie excellente les plantes peuvent perdre dans l'ébulition.

Maniere de tirer les huiles des plantes seches par la distilation, la mente prise pour exemple.

1. *Prenez* de la mente cueillie dans une saison convenable, séchée à l'ombre, & gardée pendant six mois ; mettez-la en digestion, & distillez-la avec son eau, comme dans le dernier procédé, en observant de ne remplir la cucurbite qu'à moitié, parce que les feuilles venant à s'imbiber d'eau, s'enflent, occupent plus d'espace, & se brûlent plus aisé-

ment. On aura par ce moyen beaucoup d'*huile* qui nagera fur l'eau distilée.

2. *Pressez* le marc pour en tirer tout le suc, versez-le sur de nouvelle mente, & y ajoutez l'eau distilée, après en avoir séparé toute l'*huile*, & autant d'eau distilée de mente qu'il est nécessaire. Vous tirerez par ce moyen plus d'*huile* que par la premiere distilation. Plus l'eau sert aux distilations, plus aussi elle prend d'huile, de sorte qu'enfin elle devient entierement huileuse; il est visible que les eaux distilées conservent ici les vertus particulieres des plantes, ainsi qu'on l'a fait voir au mot *aqua*.

Huile distilée de fleurs de lavande.

1. La partie la plus odoriférante des plantes réside, ou se trouve en plus grande perfection dans leurs fleurs: mais elle est aussi plus sujette à périr à cause de la délicatesse des fleurs; bien qu'il y en ait quelques-unes, comme les différentes especes de lavande, qui conservent long-tems leur odeur: on tire leurs *huiles* à peu près de la même maniere.

Cueillez pour cet effet les fleurs de lavande lorsqu'elles sont prêtes à s'ouvrir, & dans le tems qu'elles sont encore couvertes de rosée. Remplissez en une cucurbite jusqu'aux deux tiers; versez dessus une suffisante quantité d'eau de lavande distilée, & autant d'huile de vitriol qu'il en faut pour lui communiquer une acidité agréable. Distilez de la même maniere que dans les procédés précédens; il s'élevera sur la surface de l'eau quelque peu d'huile que vous mettrez à part. Exprimez la décoction des fleurs qui restent dans la cucurbite, & versez-la sur de nouvelles fleurs avec la premiere eau distilée, & un peu plus d'huile de vitriol, vous aurez plus d'*huile* par la seconde distilation que par la premiere. Réitérez ce procédé trois fois de suite, ou plus si vous voulez; car à chaque cohobation qu'on répete, on obtient une plus grande quantité d'*huile*; la décoction devenant à chaque fois plus épaisse, & l'eau cohobée plus forte & plus remplie d'*huile*, on doit séparer avec soin cette derniere après chaque distilation. Les eaux distilées deviennent après plusieurs cohobations extremement odorantes, de même que les *huiles*, & possedent un grand nombre de vertus.

2. Cette *huile* est fort recherchée à cause de sa bonne odeur, elle est d'un prix excessif: mais comme on ne l'obtient qu'en très-petite quantité, les Chymistes ont cherché les moyens de l'augmenter sans diminuer ses vertus; & après bien du travail, ils ont observé qu'en faisant macérer ces fleurs pendant quinze jours de plus dans un vaisseau bien fermé, avec autant d'esprit de vitriol qu'il en faut pour les garantir de la putréfaction, on en retiroit un tiers plus d'huile; comme on en voit un exemple dans l'huile essentielle de roses, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des sciences.*

Voici quelques-unes des principales fleurs qu'on peut employer pour cet effet.

Celles de camomile, de citronier, de clous de girofle, d'hyacinthe, de giroflée, de jasmin, de lavande, de muguet, de lis de valées, de limonnier, de citronnier, d'oranger, du *philadelphus athenai*, de roses & de tanésie.

R E M A R Q U E.

Ces *huiles* sont recherchées des personnes du plus haut rang à cause de leur odeur, & se vendent fort cher; ce qui mérite qu'on s'applique à leur composition.

Huiles distilées des semences, celle de fenouil prise pour exemple.

On a remarqué depuis long-tems que l'*huile* des plantes est logée en abondance dans les cotyledons, ou doubles placenta de leurs semences, ce qui fait qu'on a travaillé avec soin à en tirer l'*huile*, surtout dans celles qui sont aromatiques; & on a découvert qu'elles en donnent d'autant plus, qu'elles sont plus acres, plus chaudes & plus odorantes. La nature ne suit pas néantmoins constamment cette regle seule; car bien que la semence contienne quelquefois cette *huile* aromatique, comme dans l'anis, le cumin, &c. il y en a cependant d'autres dont l'*huile* ne se trouve point dans la semence, mais dans différentes parties: par exemple, l'*huile* de rose ne se trouve que dans la fleur & nullement dans la semence ou le fruit, l'oranger contient une huile odoriférante dans ses fleurs, dans l'écorce de son fruit & dans ses feuilles, bien qu'on n'en trouve point dans sa semence. Il est vrai que celle-ci en donne une d'elle-même, mais elle n'approche point de celle dont nous parlons. De même la semence de l'arbre qui porte la canelle ne donne pas la moindre portion de cette *huile* admirable, qui est si abondante dans son écorce, dans ses feuilles & dans son bois. On ne sauroit donc établir de regle générale sur ce sujet, & il faut nécessairement avoir recours à des expériences particulieres pour pouvoir en raisonner avec certitude. Les semences qui me paroissent les plus propres pour cet effet sont celles d'ammi, d'amome en grappe, d'angélique, d'anis, de laurier, de grand & petit cardamome, de carvi, de cerfeuil, de coriandre, de cubebes, de cumin, d'aneth, de fenouil, d'ail, de marjolaine, d'impératoire, de genievre, de livecbe, de moutarde, d'oignon, d'origan, de poivre, de roquette, de rue, d'ache, de persil, de cueillerée, de tanésie & de zédoaire.

Il faut cueillir ces semences lorsqu'elles sont mûres, les laisser sécher pendant trois semaines dans un lieu exposé à l'air, les mettre ensuite en digestion dans un vaisseau bien bouché avec de l'eau chaude salée, pendant trois jours, & les distiler comme pour en tirer l'eau, avec cette différence qu'il faut que le feu soit plus fort, parce qu'autrement l'huile ne monteroit pas si bien: si on se sert d'eau salée au lieu d'eau commune, l'huile monte mieux, à cause de la grande chaleur de la liqueur, & elle vient beaucoup plus pure.

Il y a des semences qui ont de l'*huile* en si grande abondance, & si facile à congeler, qu'elle s'arrête dans la distilation au cou du récipient & le bouche; d'où il arrive que les vapeurs ne trouvant plus par où passer font crever les vaisseaux, ce qui met la vie de l'Opérateur en danger. Pour prévenir cet accident, il faut employer un récipient d'une bonne grandeur, & ne point le laisser trop refroidir; & lorsqu'on s'apperçoit qu'il est engorgé, il faut déluter l'alembic & verser de l'eau bouillante dans le récipient pour fondre l'huile, & ensuite continuer la distilation. Les semences qui donnent une *huile* sujette à se congeler, sont principalement celles d'anis, de laurier, de cardamome, de carvi, de fenouil & de zédoaire; dont les *huiles* ressemblent quelque peu au camphre, qui se fond à la chaleur & se durcit au froid; bien qu'il continue à conserver la nature d'une *huile* pure. Les plantes aromatiques acquierent souvent une telle maturité dans les païs chauds, que leurs *huiles* se convertissent en camphre.

R E M A R Q U E S.

On voit par ce qui précede, que les lobes des semences renferment une *huile* abondante, dans laquelle réside l'esprit de la plante, & qu'elle ne se trouve dans cet endroit que pour conserver l'embryon en attendant qu'il pousse dans la saison convenable. On voit aussi

que le principe vital peut se conserver long-tems à l'aide d'un pareil baume qui paroît nécessaire pour le garantir du froid, & pour empêcher qu'une chaleur ou une humidité hors de saison ne le fasse pousser avant le tems, ce qui l'exposeroit à périr; & de là vient que cette *huile* existe principalement dans les semences & les racines des végétaux : mais comme il y a un grand nombre de semences, dont l'*huile* distilée n'a aucun gout ni aucune odeur remarquable, tandis qu'elle réside dans la semence : nous apprenons de-là que les esprits d'un grand nombre de végétaux échapent à la connoissance de nos sens, bien qu'ils distinguent après la distilation les propriétés particulieres des plantes les unes des autres, ce qui nous apprend à ne point trop nous fier à leur pénétration. Peut-être que ces sortes de semences conservent d'autant moins leur faculté végétative, que ce principe que leur *huile* contient est plus spiritueux & d'un goût plus acre; comme d'un autre côté elles demeurent pendant long-tems d'autant plus propres à perpétuer leur espece, que ce principe spiritueux est moins actif. En effet les semences odoriférantes & aromatiques, qui ont une saveur extremement piquante, deviennent aussi-tôt stériles, comme on le voit dans celles des plantes balsamiques & ombiliferes, & dans les semences les plus odorantes des Indes, qui deviennent ordinairement stériles quand on les apporte en Europe; comme le cardamome, les cubebes, le zédoaire & le gingembre ; tandis que les semences de caffe, de séné & de tamarins, conservent long-tems leurs vertus. Il en est de même des grains dont l'embryon conserve long-tems sa faculté végétative. Il est surprenant que cette *huile* subsiste pendant si long-tems dans les semences seches, sans perdre sa forme ni ses propriétés, en sorte qu'on puisse l'en tirer toutes les fois qu'on veut, à l'aide des moyens que la Chymie fournit; & néantmoins qu'aussi-tôt que ces semences commencent à s'enfler & s'imbiber d'eau chaude, elles donnent leur *huile*, & deviennent disposées à laisser échaper leur esprit. Il paroîtroit par-là, qu'il est assez possible que cette *huile* se change au moyen de l'humidité de la terre, de la chaleur de l'atmosphere & de la vertu savonneuse des sucs, tant de la terre que de la semence, au point de pouvoir se mêler avec l'eau, de pénétrer dans les vaisseaux délicats de l'embryon, par les petites racines placées dans les lobes du placenta, & de nourrir la plante avec ces esprits; & en communiquant sa nature aux sucs nourriciers, imprégner le tout & produire l'espece; car les semences étant une fois humectées au point de germer, ne peuvent plus se conserver.

Pour l'*huile* distilée de clous de girofle. Voyez *Caryophyllus*.

Huile distilée de bois de Sassafras.

1. Les bois aromatiques les plus légers, qu'on a coupés en hiver, & rapés, après qu'ils ont atteint leur perfection, étant distilés fortement avec vingt fois autant d'eau, donnent une liqueur laiteuse & une *huile*, qui dans le sassafras de l'Amérique est presque transparente, & tombe au fond de l'eau, bien que le bois soit extremement tendre, léger & presque spongieux. Continuez la distilation, jusqu'à ce qu'il ne monte plus d'huile, ce qu'on reconnoît par la limpidité de la liqueur qu'on distile, & il restera au fond de la cucurbite une décoction acide & austere. (2) Versez cette décoction, & l'eau qui s'est élevée la premiere sur de nouveau bois, vous aurez plus d'*huile* à la deuxieme distilation qu'à la premiere, & la troisieme en donnera encore plus. (3) Voilà la méthode de tirer l'*huile* des bois, dont elle sort sans peine, comme du sapin, du pin & du sassafras. Les deux premiers donnent une *huile* qui nage sur l'eau, au lieu que celle du dernier tombe au fond, quoiqu'il paroisse plus léger. (4) Si l'on veut tirer l'*huile* de quelques bois durs, il faut les raper menu & les faire long-tems digérer dans de l'eau salée avant que de les distiler : de ce nombre sont l'arbre de vie, le benjoin, le bouis, le cedre, le citronier, le gayac, le genevrier, le limonier, l'oranger, le bois de Rhodes, le savinier, le bois couleuvré, le storax & autres arbres balsamiques, comme ceux qui donnent les baumes de Copaü, du Perou, de Tolu & la gomme élémi; car ces bois donnent d'autant plus aisément leurs *huiles* essentielles par la distilation, qu'on les fait digérer plus long-tems avec de l'eau & du sel. (5) Les bois les plus propres pour ce Procédé, sont ceux qui sont gras, résineux, balsamiques, gommeux, pesans, solides; ceux qui sont légers, spongieux & qui naissent dans des lieux aqueux, comme l'aune, le sureau, le tilleul, le peuplier, le saule, ne valent rien pour cette opération, & ne donnent presque point d'*huile* essentielle. (6) Les bois qu'on coupe dans le cœur de l'hiver donnent plus d'*huile*, & de meilleure *huile*, que ceux dont on fait la coupe dans le tems que leur séve est en grand mouvement. Les jeunes arbres donnent moins d'*huile*, que les plus vieux. Les toujours-verts donnent une plus grande quantité d'*huile*, & bien plus pénétrante que ceux dont les feuilles tombent. Il n'est pas difficile de comprendre, après cet exposé, d'où vient que les bois les plus pesans & les plus compactes, sont les meilleurs pour bâtir.

REMARQUES.

Il suit delà que la pesanteur des bois est principalement due à l'*huile* pesante & compacte, qui lie étroitement les autres principes ensemble : ce n'est pas de leur *huile* essentielle seule dont je parle, mais principalement de cette espece fixe qui reste après la distilation; & c'est ce dont nous avons des exemples dans le cedre, le gayac & le bois de genievre : leur durée dépend aussi de la même cause; car les bois les plus durables sont toujours les plus huileux, comme cela paroît par le boüis, le cedre, le chêne & l'olivier. C'est encore à cette cause qu'il faut attribuer leur dureté; car les bois tendres & spongieux donnent très-peu d'huile, au lieu que le bouis, le gayac, le bois de fer, l'olivier & le bois couleuvré en contiennent beaucoup. On voit par-là que la différence qu'on remarque entre le baume, la térébenthine, la résine & la poix, ne vient que de la chaleur plus ou moins forte & continue du soleil qui les épaissit. Enfin, il est aisé de comprendre après ce qu'on vient de dire, que la pourriture à laquelle le bois de charpente est sujet, ne vient que des vers qui consument l'huile contenue dans ses cellules, & le font par-là tomber en une espece de cendre ou de poussiere; ou de ce qu'étant exposé aux variations de l'air, cette *huile* se dissipe à la fin, & ne laisse après elle qu'une terre friable.

Pour l'*huile* distilée de canelle. Voyez *Cinnamomum*.

Huiles distilées per descensum, *les clous de girofle pris pour exemple.*

Les Chymistes ont découvert que les plantes qui abondent en *huile*, étant agitées par le feu, laissent échaper leur matiere onctueuse en forme de sueur; & c'est de-là que leur est venue l'idée de brûler les arbres qui contiennent beaucoup de résine pour en tirer la poix. Ils ont aussi remarqué que les semences les plus onctueuses, étant exposées à une chaleur modérée, rendent une *huile*, ainsi que cela paroît par les amandes. Ils ont enfin trouvé le moyen, en se servant des mêmes méthodes, de tirer l'*huile* des plantes aromatiques : mais cette *huile* differe entierement par son odeur, son gout & ses vertus de celle qu'on en tire

par expression : l'exemple suivant rendra ce que je viens de dire plus sensible.

Prenez les meilleurs clous de girofle que vous pourrez trouver ; pilez-les jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, & mettez-en l'épaisseur de trois lignes sur un morceau de linge, dont vous couvrirez l'orifice d'un vaisseau cylindrique, de maniere qu'il ne puisse point tomber dedans. Plus ce vaisseau est profond, meilleur il est ; parce que la vapeur huileuse a plus le tems de se refroidir & de se condenser.

Prenez une plaque de fer dont les rebords appuient exactement sur les parois du vaisseau, & faite de façon, qu'elle entre par le milieu d'environ trois lignes dans son orifice, & qu'en pressant le linge sur lequel le girofle est étendu, elle le fasse quelque peu avancer dans l'orifice du vaisseau. Remplissez le creux de cette plaque de cendre chaude sur laquelle vous mettrez quelques charbons allumés. La chaleur qui pénétrera à travers la cendre, fera fondre l'*huile*, agitera l'eau naturelle du girofle, & les résoudra toutes deux en une vapeur, qui tombant dans la capacité du vaisseau, se condensera sur ses parois & tombera au fond sous la forme d'une eau & d'une *huile* acre. Si vous entretenez le même dégré de feu, vous tirerez successivement presque toute l'*huile*, & l'opération sera finie lorsque vous verrez qu'il n'en descend plus. Il faut prendre garde que le feu ne soit ni trop fort, ni trop foible ; car dans le premier cas, l'*huile* ne manqueroit pas de sentir l'empyreume ; & dans le second, il ne descendroit rien. On garde aisément un milieu entre ces deux extrémités, en commençant avec un dégré de feu modéré, & le poussant peu à peu ; car on peut par ce moyen, & en répétant l'opération, obtenir telle quantité d'*huile* qu'on veut.

REMARQUES.

Cette expérience nous découvre la nature & l'existence d'une véritable *huile* aromatique : celle qu'on prépare de cette sorte, ressemble si exactement à l'*huile* essentielle distilée par son gout, son odeur & ses vertus, qu'on a toutes les peines du monde à les distinguer ; on l'obtient il est vrai en moindre quantité que par la distilation avec l'eau : mais en revanche, on peut distiler le résidu, ou l'employer à d'autres usages, parce qu'il conserve beaucoup de sa premiere vertu.

Cette méthode est principalement d'usage, quand on a immédiatement besoin de cette *huile*, ou qu'on veut en faire l'expérience : mais dans d'autres cas on préfere la distilation.

On peut tirer sur le champ par le moyen de ce procédé l'*huile* des écorces de citron, de limon, d'orange, de macis, de noix muscade, & de plusieurs autres substances onctueuses. On voit aussi quel effet ce degré de feu peut avoir sur les *huiles* qui sont naturellement contenues dans les végétaux, pour les fondre, les séparer & les faire couler presque d'elles-mêmes : mais lorsque les sujets sont trop secs pour pouvoir donner commodément cette *huile*, il faut les piler, les enfermer dans un sachet de toile & les exposer pendant quelque tems à la vapeur de l'eau chaude pour en ouvrir les pores ; car l'eau & l'*huile* qu'ils donneront seront plus abondantes & moins altérées, parce qu'il faudra un moindre degré de chaleur pour les faire sortir. Ces *huiles* different extremement de celles qu'on obtient par expression, étant beaucoup plus aromatiques quand on les distile *per descensum*.

Scholie.

Cette histoire expérimentale des *huiles* que les Chymistes tirent des épiceries, surtout par le moyen de la distilation, renferme un grand nombre de particularités fort utiles, dont je vais rapporter en peu de mots les principales, persuadé que je suis qu'elles pourront contribuer à la perfection de la Chymie, de la Physique & de la Medecine.

1. La vertu aromatique des plantes réside toute entiere dans leur *huile* essentielle seule ; & lorsque celle-ci est parfaitement extraite, il n'en reste pas le moindre signe dans le résidu.

2. Cette *huile* essentielle contient encore l'esprit extrêmement subtil, volatil, délié, pénétrant & léger, dont elle tire toute sa vertu, puisqu'elle ne conserve rien de particulier après qu'on l'en a dépouillée ; d'où il suit que dans ces sortes d'*huiles* il faut exactement distinguer le soufre de l'esprit, ou la partie résineuse de celle qui est acre & ignée. L'esprit s'évapore aisément : mais le soufre demeure sans force, & s'épaissit peu à peu, mais plus promptement à l'air, que dans un vaisseau bien bouché, devenant une *huile* épaisse, de liquide qu'il étoit auparavant, ensuite un baume, après, une substance plus épaisse & plus ténace, & enfin une résine friable ; mais on l'obtient de nouveau, malgré tous ces changemens, sous la forme d'une *huile* liquide, au moyen de la distilation. C'est ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs fameux, que les *huiles* distilées ne sont que des résines fondues, & les résines, des *huiles* condensées. On ne peut douter que le soleil ne produise ces sortes d'altérations dans les *huiles* que les plantes contiennent ; car le cedre, le pin, le larix & le sapin donnent par incision une *huile* liquide & ténue, que la quantité d'esprit qu'elle contient rend extremement aromatique, ainsi que je l'ai souvent éprouvé avec surprise : mais lorsque cette *huile* se jette sur l'écorce, la chaleur commence à la dépouiller peu à peu de cet esprit, à l'épaissir & à la convertir en une térébenthine, dont la consistance est plus épaisse, mais moins riche en esprit qu'elle n'étoit auparavant. Cette térébenthine se desséchant de plus en plus au moyen de l'action du soleil, devient résineuse, se dépouille de plus en plus de son esprit, au point de perdre presque entierement son gout & son odeur.

Lors donc qu'on dit que la résine étant distilée avec l'eau se résout de nouveau en *huile*, on ne veut parler que de la partie sulphureuse, & non point du soufre & de l'esprit pris ensemble ; car l'esprit ne se régénere point, & il n'y a que l'*huile* qui reprenne sa fluidité. De même, les larmes aromatiques & odoriférantes de benjoin, de lacque, de mastic, d'oliban & de sarcocolle perdent beaucoup de l'esprit qui étoit d'abord contenu dans leurs *huiles* fluides ; & de-là vient qu'elles produisent d'autant plus d'effet qu'elles sont plus liquides & plus récentes, car elles perdent leurs vertus en vieillissant ; & après que leur esprit est tout-à-fait évaporé, on a peine à distinguer les matieres oléagineuses qui restent les unes des autres. Il est donc vraissemblable que les substances des *huiles* essentielles sont à peu près les mêmes, & que ce ne sont que les esprits qui mettent de la différence entre elles. J'ignore encore si la gravité spécifique de cet esprit differe ou non de celle des *huiles* : mais je suis bien aise de faire observer que son gout & sa qualité pénétrante peuvent venir du sel de la plante, quoique dans ce cas son caractere particulier ne consiste point dans ce sel, mais dans l'esprit de l'*huile*. D'où il suit que les végétaux perdent entierement leurs propriétés, après qu'on les a une fois dépouillés de leurs *huiles*.

3. Plus les végétaux ont une odeur pénétrante, plus l'esprit qu'ils contiennent est igné ; & plus ils piquent la bouche quand on les mâche, plus aussi l'esprit de leur *huile* distilée est brûlant. Les *huiles* qu'ils donnent sont d'autant plus épaisses, plus fortes & plus hautes en couleur, que leur maturité est plus parfaite, & qu'on les a fait sécher plus modérement : mais quand on en fait la distilation tandis qu'ils sont humides & récens,

l'*huile* qu'ils donnent est moins abondante, plus claire, plus transparente, moins chaude, mais plus odorante. Il n'est donc pas impossible que l'esprit acquiere peu à peu sa plus grande perfection dans la plante. Il est certain que l'odeur & le gout qui en provienent sont moins forts tandis que la plante est jeune, & avant qu'elle ait acquis une maturité parfaite. Il faut encore observer que certaines plantes paroissent contenir plus d'esprit dans une moindre quantité d'*huile* que d'autres, *& vice versa*. Lorsqu'une livre de noix muscade donne une once d'*huile*, & que vingt-cinq livres de calamus aromaticus n'en donnent que la même quantité, c'est une preuve qu'il n'y a pas une égale proportion entre l'une & l'autre. Les esprits ont encore une certaine acrimonie prédominante qui sert à distinguer les *huiles*, & qui est si grande dans l'*huile* de canelle qu'elle brûle toutes les parties du corps qu'elle touche, sans qu'il soit possible de l'emporter de long-tems. Les *huiles* de sarriete & de thym contiennent de même un esprit extremement brûlant. On connoît que ces esprits ont une nature singuliere, puisqu'en abandonnant l'*huile* ils la dépouillent tout-à-fait de ses vertus, sans presque diminuer son poids, & la rendent désagréable, épaisse, térébenthineuse & à la fin résineuse. J'ai travaillé à découvrir la pésanteur de ces esprits, sans avoir pu y réussir.

4. La couleur des *huiles* essentielles varie suivant les plantes dont on les tire : l'*huile* de mente est brune, celle de lavande jaunâtre, celle de canelle de couleur d'or, celle d'absinthe d'un verd foncé, celle de camomile & de mille-feuille bleue, celle d'anis presque blanche, & celle de camphre d'un blanc parfait. De savoir si cette différence dépend de celle des esprits ou des *huiles*, ou de quelqu'autre principe, qui monte dans quelques cas durant la distilation, c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider.

5. Les *huiles* sont quelquefois extremement liquides, presque spiritueuses & médiocrement tenaces, comme cela paroît par l'*huile* essentielle distilée de l'écorce des oranges de la Chine, qui est une des liqueurs les plus fluides : telle est encore l'*huile* de lavande, & même celle de sassafras. Les *huiles* de quelques autres plantes sont au contraire fort épaisses, comme celles de fenouil & de roses; celle d'anis est encore plus épaisse, mais beaucoup moins cependant que celle de camphre. Les premieres se fondent à une chaleur modérée; il faut un plus grand degré de chaleur pour fondre la seconde, & un plus grand encore pour fondre la derniere. Je laisse à d'autres à rechercher d'où cette différence provient.

6. Ces *huiles* different encore considérablement par leur gravité spécifique, les unes étant beaucoup plus pesantes que l'eau, comme celles de canelle, de girofle, de sassafras, de noix muscade, & peut être de quelques autres plantes aromatiques qui croissent entre les topiques, où la chaleur du soleil ne manqueroit pas de les brûler sans cela; car ces *huiles* ont besoin pour s'élever dans la distilation d'un plus grand degré de chaleur, & d'une cucurbite moins haute dont on ne doit laisser que la quatrieme partie de vuide. Les autres *huiles* essentielles sont extremement légeres, comme celle de lavande; cependant cet excès de pésanteur ne rend pas les *huiles* plus épaisses; car celle de sassafras, ainsi que nous l'avons déja observé, est extremement claire & pésante, tandis que celle de camphre est en même tems extremement épaisse & légere, de sorte qu'il faut que cette différence provienne de quelqu'autre cause. L'*huile* d'anis nage souvent sur l'eau, & celle de baies de genievre tombe quelquefois au fond.

7. Ces *huiles* essentielles aromatiques possedent une vertu presque inimitable, qui dépend entierement de l'esprit dont on a si souvent parlé, lequel est acre, inflammatoire, restaurant, chaud, atténuant, & propre pour réveiller les esprits animaux & les fibres nerveuses. C'est en conséquence de ces propriétés que les *huiles* dont nous parlons sont si salutaires aux vieillards d'un tempérament froid, humide & phlegmatique; dans les fievres intermittentes froides, dans les affections hypocondriaques & hystériques froides & humides, & dans d'autres maladies semblables qui proviennent des flatuosités froides, acides ou aqueuses des intestins. Elles ne manquent jamais de produire leur effet dans ces sortes de cas, quand on les emploie avec circonspection : mais quand on s'en sert imprudemment dans les maladies accompagnées d'une chaleur, d'une agitation ou d'une inflammation violente, elles sont un véritable poison. Les Chymistes ont fort bien observé que ces *huiles* n'agissent que par le moyen de l'esprit qu'elles contiennent, lequel étant logé dans l'*huile*, déploie sur les parties du corps sur lesquelles on l'applique, l'action qui lui est propre, & qu'il perdroit sans cela fort aisément à cause de son extreme volatilité; & que lorsque l'*huile* & l'esprit agissent ensemble, leur effet est plus doux & plus durable. On voit donc que ces esprits possedent & communiquent aux *huiles* une certaine acrimonie, qui brûle la langue & y cause de la douleur; & l'on remarque le même effet quand on les applique sur les nerfs qui sont découverts : étant appliquées sur la peau, elles produisent sur le champ tous les symptomes de l'inflammation, & forment à la fin une escarre gangreneuse. Si l'on s'en frotte les levres ou le dedans du nez ou du palais, où les nerfs sont découverts, elles occasionnent les mêmes accidens, mais avec plus de violence, & font naître tout d'abord une dangereuse inflammation. Quels effets ne doivent-t'elles donc pas produire sur la bouche, la gorge, l'estomac & les intestins, lorsqu'on en use sans précaution? On peut donc à juste titre donner à ces *huiles* l'épithete d'*inflammatoires*, bien que nous ayons remarqué ci-devant qu'elles sont préférables à tout autre remede pour réveiller les esprits, par leur vertu agréable & extraordinaire, qu'on ne peut expliquer que par une expérience directe, faute de principes généraux. Elles possedent avec cette vertu celle d'échauffer; car étant appliquées extérieurement ou prises intérieurement, elles commencent aussi-tôt à échauffer les parties du corps, en augmentant de plus en plus cette chaleur : mais plus le corps est foible & froid, moins aussi elles l'échauffent, *& vice versa*; de sorte que lorsqu'on en frotte un cadavre, elles n'y excitent aucune chaleur : il s'ensuit donc qu'il est extremement dangereux de les employer dans les fievres ardentes. Elles augmentent aussi le mouvement des nerfs en les irritant, en mettant les esprits en mouvement; & peut-être en les échauffant tous deux, outre qu'elles atténuent & incisent les viscosités, autant qu'il est possible de le faire, en accélérant la circulation. Mais nous avons déja rapporté ci-dessus toutes les vertus qui sont communes à toutes ces *huiles*, en faisant observer en même tems qu'elles different quant à leur acrimonie. Elles en possedent encore d'autres qui ne sont pas moins considérables, & dont nous avons suffisamment parlé au mot *Aqua*. Par exemple, les *huiles* de l'arbre de vie & de savinier, sont de puissans emménagogues, lorsque la suppression des regles est causée par la lenteur de la circulation. L'*huile* essentielle de rue est utile dans l'épilepsie qui provient de la froideur & du relâchement des nerfs; celle de baies de genievre dans le scorbut froid, aussi bien que pour les douleurs & les pesanteurs qui en proviennent; elle est bonne aussi pour les douleurs néphrétiques qui sont causées par des obstructions froides : celle de lavande est utile dans la paralysie, le vertige, la léthargie & autres maladies froides du cerveau; l'*huile* essentielle odorante de roses est excellente pour réveiller les esprits; celle de canelle pour le défaut d'esprits qui n'est accompagné d'aucune inflammation, soit durant la grossesse, lors de l'accouchement ou immédiatement après, pourvu qu'il n'y ait point rupture de vaisseaux; celles d'absinthe, de chardon-béni, de petite centaurée, de camomile & de tanésie, sont admirables pour tuer les vers; & pour cet effet on peut en former des pilules avec de

la mie de pain, & en donner une dose suffisante à jeun, en observant de ne manger qu'au bout de deux heures; celles de mélisse & d'écorce d'orange sont bonnes pour les palpitations de cœur causées par des humeurs phlegmatiques froides; enfin celles de marjolaine, de romarin & de sauge pour les obstructions de l'utérus & les fleurs blanches qui proviennent d'une cause froide.

8. Si l'on broye fortement ces *huiles* pendant un tems considérable avec trois fois autant de sel marin bien pur & bien sec, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement divisées, & qu'on les distile de nouveau avec de l'eau, elles deviennent claires, pures & limpides, ou dépouillées de leur partie mucilagineuse ou gommeuse, & plus propres pour être gardées, pourvu qu'on les enferme dans des bouteilles de verre qui ne soit pas trop alcali, & qu'après les avoir bouchées avec un bouchon de même matiere, on les mette dans un lieu bien sec. Mais elles diminuent beaucoup par cette rectification, y ayant une plus grande quantité de matiere grossiere, qui ne pouvant monter à cause de sa ténacité reste au fond de la cucurbite. Elles perdent aussi beaucoup de cette vertu qui dépend de leurs esprits, à cause que ces derniers restent dans l'eau dont on se sert dans la distilation, & se dispersent dans celle qui s'éleve. C'est ce que M. Homberg a montré par une expérience aussi laborieuse & instructive qu'elle est coûteuse; car ayant distilé une pareille huile vingt-six fois de suite, en se servant à chaque fois de nouvelle eau, il n'en a obtenu à la fin que le quart, les trois autres s'étant convertis en une substance ténace & insipide, au lieu que l'eau qui avoit été cohobée vingt-quatre fois avec l'*huile*, est devenue extremement acre, aromatique, saline & spiritueuse.

9. Lorsqu'on distile ces *huiles* toutes pures & sans aucune addition dans une cucurbite de verre en augmentant le feu par dégrés, il s'exhale toujours quelque peu d'eau; & elles deviennent plus claires, plus fluides, plus pénétrantes & plus légeres, laissant au fond de la cucurbite, après que la distilation est achevée, une matiere terrestre, noire, fixe & spongieuse. Si l'on répete la même opération plusieurs fois de suite, la plus grande partie de l'*huile* se convertira en ce que les Chymistes appellent *caput mortuum.* M. Boyle a réduit presque entierement par ce moyen une livre d'*huile* essentielle en terre.

10. Ceux qui ont distilé ces *huiles* avec de la craie, ont trouvé qu'en cohobant huit fois de suite cinq onces d'*huile* sur quinze onces de craie, on ne retiroit que deux onces & un grain d'*huile*, deux gros & quarante-cinq grains de sel, & demi-once d'une eau extremement saline, laquelle contient le sel volatil de l'huile, suivant l'observation de M. Bourdelin.

11. Si l'on distile ces *huiles* avec de la chaux éteinte à l'air, & ensuite parfaitement séchée, elles se changent tellement qu'une livre d'*huile* étant distilée six fois de suite en forme de cohobation sur de la nouvelle chaux, avec un dégré de feu violent, donne quinze onces & demie d'eau & une d'*huile*, suivant la remarque de M. Homberg. D'où il suit que ces *huiles* contiennent principalement une eau & une terre élémentaires, un peu d'*huile*, d'esprit & de sel; & par conséquent qu'elles se forment de l'union de ces différens principes à l'aide du feu: il paroît donc que l'*huile* n'est point un corps élémentaire simple, mais un composé de plusieurs autres. Je n'ose cependant décider si c'est là véritablement le cas, ou si ces *huiles* sont réellement susceptibles de transmutation.

12. On peut avancer avec plus de certitude que les meilleures de ces *huiles* étant dissoutes dans de l'esprit de vin extremement rectifié, mises en digestion & distilées à un feu de cent dégrés, elles impregnent l'esprit de vin de celui qui leur est naturel, & laissent une matiere oléagineuse & ténace au fond de la cucurbite; laquelle étant de nouveau distilée avec du nouvel esprit de vin, en donne davantage; de maniere qu'il ne reste à la fin qu'une substance oléagineuse, indolente, sans odeur, insipide, épaisse & ténace, entierement dépouillée de son esprit. Supposé même qu'on agite long-tems de l'eau pure avec ces *huiles*, elle attire à elle l'esprit qu'elles contiennent, & les prive de toutes les vertus qu'elles possedent; de sorte que si on répete l'opération plusieurs fois de suite, elle laisse à la fin le même résidu que l'esprit de vin. Ces moyens nous fournissent plusieurs préparations excellentes, & nous apprennent que ces *huiles* peuvent se diviser en esprit & en *huile*, en un peu de sel, beaucoup d'eau & de terre; ou pour le moins, qu'elles donnent ces principes dans la distilation. Mais ce qu'il y a de plus étrange est que l'eau demeure si opiniâtrément mêlée avec elles, qu'on ne peut l'en séparer par vingt distilations réitérées.

13. Nous apprenons aussi par cette histoire, (1.) Que l'odeur & le gout des plantes résident entierement dans leur esprit. (2.) Que le gout & l'odeur des eaux aromatiques distilées ne sont dûs qu'à cet esprit, qui est propre à chaque plante. (3.) Que les *huiles* essentielles tirent leurs caracteres respectifs de ces esprits seuls. (4.) Que l'*huile* volatile des plantes sert principalement à retenir ces esprits, & les *huiles* fixes à retenir les parties solides ensemble; ce qui met une différence considérable entre ces deux *huiles.* (5.) Que les *huiles* exprimées & distilées dont on a parlé, existent assez naturellement dans les plantes mêmes. (6.) Que la différence des *huiles* vient principalement de l'esprit qu'elles contiennent. Boerhaave. *Chimie.*

On tire les *huiles* par expression des amandes & des semences: mais l'on doit tirer à froid celles qu'on destine pour les usages internes, à cause que le feu, ou la chaleur qui fait couler les parties huileuses en plus grande quantité, passe pour communiquer à ces sortes d'*huiles* quelque chose qui nuit à leur vertu, entant qu'on les considere en qualité d'adoucissans; outre qu'il en tire certaines parties qui leur donnent une plus mauvaise odeur, que lorsqu'on les tire à froid. Il est cependant probable qu'il peut y avoir des cas pour lesquels on prescrit quelques-unes de ces *huiles*, auxquels on pourroit mieux satisfaire avec celles qui ont été tirées par expression à l'aide du feu; comme lorsqu'on donne l'*huile* de lin en qualité de détersif, ce qui arrive souvent, la propriété qui la rend telle augmentant sans contredit à l'aide de la chaleur; car toute l'objection se réduit dans ce cas à dire qu'elle n'est pas aussi agréable.

On prescrit ordinairement ces *huiles* en substance ou en forme de looch: mais il est plus propre de les donner sous celle d'émulsion. Quoique le College de Londres indique un grand nombre de sujets dont on peut les tirer, il y en a cependant très-peu dont on fasse usage; si l'on en excepte celles d'amandes douces & de semences de lin pour l'intérieur, & celle de macis, de laurier & de palmier pour l'extérieur. Il n'est fait aucune mention de la derniere dans les Dispensaires: mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit fort en usage parmi les voyageurs qui ont appris à s'en servir dans les païs où on la compose.

Les *huiles* de la seconde classe sont celles que l'on prépare par infusion, ou par décoction. On fait usage de celles de roses, de camomile, d'hypéricum, de lis & de sureau. Elles demandent quelque différence dans leur composition, à cause de leurs différentes qualités. Par exemple, les fleurs odoriférantes, particulierement les roses donnent une meilleure *huile* au moyen d'une longue insolation, qu'elles ne feroient à l'aide de la chaleur du feu; car ce dernier ne manqueroit pas de faire évaporer leurs parties les plus odorantes. Mais les *huiles* imprégnées avec des plantes récentes, telles que la camomile & le sureau, ont besoin de bouillir long-tems, avant qu'elles reçoivent la couleur verte qu'on y demande. Il faut observer au sujet de ces dernieres, qu'elles ne peuvent supporter ce traitement sans noircir, qu'autant de tems qu'elles conservent quelque humidité aqueuse; qu'elles reçoivent dans

dans cette occasion du suc des plantes : lors donc qu'elles commencent à se rider fante d'humidité, le procédé est achevé.

Le Dispensaire indique nn grand nombre d'*huiles* composées, que l'on prépare de la même maniere par l'infusion ou décoction, & qui demandent les mêmes regles que celles qui sont simples. Quincy. *Prælect. Pharm.*

Directions pour préparer les huiles, tirées du Dispensaire du Collége de Londres.

Oleum Absinthii. *Huile d'Absinthe.*

Prenez d'absinthe, une livre; & assez d'eau de fontaine pour qu'elle puisse surmonter de trois ou quatre doigts. Faites-en la distilation dans un grand alembic avec son réfrigérant, ou dans un vaisseau de cuivre armé d'un chapiteau, & d'un serpentin qu'on fera passer à travers un vaisseau plein d'eau. Séparez l'*huile* qui est montée avec l'eau par le moyen d'un entonnoir de verre, auquel on donne le nom de *séparateur*; & gardez l'eau ainsi séparée de son *huile* pour une autre distilation.

On obtient de la même maniere les *huiles* de marjolaine, de mente, d'origan, de Pouliot, de romarin, de rue, de sabine, de sauge, de sarriette, de thym, &c.

On prépare de même l'*huile* de rose incarnate, de fleurs de camomile & de lavande, & des autres fleurs & plantes aromatiques.

On tire par le même procédé les *huiles* des écorces seches d'orange, de citrons & de limons : on peut aussi les tirer de ces mêmes écorces tandis qu'elles sont encore récentes & succulentes, en les pilant & les distilant avec une quantité d'eau suffisante.

Oleum Absinthites. *Huile impregnée d'absinthe.*

Elle se fait de la même maniere que l'*huile* de roses, par une double macération de quatre onces de sommités d'absinthe ordinaire dans trois chopines d'*huile* mure, y ajoutant à trois différentes reprises quatre onces de suc d'absinthe, qu'on fait évaporer de nouveau en la faisant bouillir à petit feu.

Oleum Amygdalarum amararum. *Huile d'amandes ameres.*

Elle se fait de même que celle d'amandes douces, avec cette différence qu'il n'est pas besoin de les peler, & qu'on n'a aucun inconvénient à craindre de la chaleur qu'on emploie pour faciliter leur pression.

On tire de même l'*huile* de noisette, de ben, de gland, de noix muscade, & celle de macis, de la seconde tunique réticulaire du même fruit.

Oleum Amygdalarum dulcium. *Huiles d'amandes douces.*

Prenez d'amandes douces, seches & récentes, telle quantité qu'il vous plaira; séparez-en les coquilles & mondez-les de leur peau; pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez-en l'*huile* peu-à-peu sans vous servir du feu.

Oleum Anethinum. *Huile d'aneth.* Voyez *Anethum.*

Oleum Antimonii. *Huile d'antimoine.* Voyez *Antimonium.*

Oleum e Baccis juniperi. *Huile de baies de genevrier.*

Prenez deux parties de baies de genevrier; & une partie de sel marin : pilez-les ensemble, & distilez-les le lendemain dans les vaisseaux ordinaires avec une suffisante quantité d'eau de fontaine.

Oleum ne Castoreo. *Huile de castor.* Voyez *Castor.*

Oleum ne Castoreo compositum. *Huile de castor composée.* Voyez *Castor.*

Oleum Ceræ. *Huile de cire.*

Mêlez trois livres de brique en poudre avec une livre de cire janne fondue; mettez-les dans nne retorte, tirez-en l'*huile* au bain de sable, & rectifiez-la avec de la nouvelle poudre de brique : ou bien ajoutez à l'*huile* que vous avez tirée, le double de nouvelle cire coupée par tranches, & faites-en la distilation au feu de sable.

On tire de même par la distilation les *huiles* des substances grasses, des gommes & des résines qui ne peuvent être réduites en poudre.

Oleum Chamæmelinum, *Huile de Camomile.* Voyez *Chamæmelum.*

Oleum Chamæmeli Chymici, *Huile Chymique ou essentielle de Camomile.*

Elle se prépare de la même maniere que les antres *huiles* chymiques ou essentielles.

La plante entiere ne donne qu'une petite quantité de cette *huile*, & sa semence encore moins; aussi est-elle fort chere. Elle sert, de même que celle de clou de girofle, à corriger les purgatifs : on la donne aussi quelquefois en qualité de carminatif dans les bols, à la dose d'une ou deux gouttes; & elle apporte souvent du soulagement en dissipant les flatuosités qui occasionnent des douleurs & des points de côté.

Oleum Cheirinum, seu Keirinum, *Huile de Violette jaune.*

Elle se fait avec les fleurs & l'*huile* de la même maniere que celle d'Aneth.

Oleum chrysomelinum, *Huile de noyaux.*

On la tire par expression des noyaux d'abricots. On tire de même l'*huile* de noyaux de cerises, de pêches, de pignons, de pistaches & de prunes, de semences d'orange, de chanvre, de safran bâtard, appellé *Cnicus*, de citron, de concombre, de courge, de citrouille, d'hieble, de jusquiame, de laitue, de graine de lin, de melon, de pavot, de persil, de raifort sauvage, de rave sauvage, de grande catapuce, de nicinus, (appellée *Oleum cicinum*, *recininum* & *de kerva*,) de sesame, appellée *Oleum sesaminum*, de moutarde & de pepins de raisin.

Oleum Costinum, *Huile de costus.*

Prenez *de racine de costus amer, deux onces;*
de casse odorante, une once;
de sommités de marjolaine, huit onces.

Pilez ces drogues ensemble, & mettez-les en digestion pendant deux jours dans douze onces de vin blanc aromatique. Faites-les bouillir ensuite au bain-marie, avec deux chopines d'huile d'olive mêlées avec le vin blanc, jusqu'à consomption du vin.

Oleum Euphorbii, *Huile d'euphorbe.* Voyez *Euphorbium.*

Oleum ne Euphorbio compositum, *Huile d'euphorbe composée.* Voyez *Euphorbium.*

Oleum excestrense. Voyez *Excestrense oleum.*

Oleum sive Balsamum simplex Hyperici, *Huile* ou *Baume d'Hypericum simple.*

On la fait avec l'*huile* des semences de mille-pertuis, pilées dans un mortier & exprimées, dans laquelle on fait infuser les fleurs de la même plante.

Oleum Hyperici compositum, *Huile d'Hypericum, composée.*

Prenez *de vin blanc odorant, une chopine;*
de sommités de mille-pertuis, avec les fleurs & les semences, quatre onces;

Pilez le tout, & le laissez en macération dans un vaisseau

de verre bieo bouché peodant trois jours, dans uoe livre d'huile de lin, ou au soleil, ou au bain-marie, & l'exprimez fortement.

Mettez de nouvelles sommités en infusioo dans l'huile exprimée, sans y ajouter du vio ; & après avoir réitéré cette préparatioo pour la troisieme fois, faites bouillir l'infusion jusqu'à coosomption du vin, & l'exprimez.

Ajoutez-y après cela,

de térébenthine de Venise, trois onces;
de safran, une dragme.

Faites bouillir l'huile légerement, & gardez-la pour l'usage.

Cette recette est copiée exactement d'après le Dispensaire d'Ausbourg; car la premiere du Collége de Londres est tout-à-fait différeote, & chargée de plusieurs ingrédiens inutiles: elle y est appellée *Oleum Hyperici compositum, seu Balsamum magistrale Florent.* & on l'a conservée jusqu'au pénultieme Dispensaire sous le titre d'*Oleum Hyperici magis compositum*: mais on en fait rarement usage. Elle est aujourd'hui unanimement rejettée, & on n'a conservé que celle-ci, qui est moios difficile à faire, & d'un plus grand usage en Chirurgie, quoique plusieurs Chirurgiens rejettent dans quelques cas la térébenthine & le safran avec assez de fondement.

Oleum Irinum, *Huile d'Iris.*

Prenez *de racine d'iris de Florence, trois livres;*
de lis blancs, dont on ôtera les onglets, quatre onces;
de racine de cyprès récente, quinze onces;
d'enula campana, six onces;
de racine de buglose, trois onces;
de canelle, deux onces;
de spicnard, &
benjoin, } *une once.*

Pilez ces drogues autant qu'il faut, & faites-les macérer au soleil ou dans un lieu chaud dans quinze livres de vieille huile, & quatre chopioes & demie d'eau de fontaine. Après les avoir laissées daos cet état pendaot quatre jours, faites-les bouillir au bain-marie jusqu'à consomption de l'humidité aqueuse.

Exprimez fortement la liqueur, & gardez-la pour l'usage.

Mésué a donné une prescription très-concise de cette *huile*, qu'il prépare seulemeot avec les racioes & les fleurs d'iris, qu'on a conservée dans la Collectioo d'Ausbourg.

On la trouve aussi dans le premier Dispensaire du Collége de Londres parmi les *huiles* simples : mais celle-ci, qu'oo y trouve pareillement, est tirée de Nicolaus Alexandrinus ; & bien qu'on l'ait cooservée jusqu'à la derniere éditioo du Dispensaire du Collége de Londres, il est rare qu'on en fasse usage dans la pratique ordinaire.

Oleum lateritium Philosophorum, *Huile de brique.* Voyez *Later.*

Oleum laurinum. Voyez *Laurus.*

Oleum liliorum, *Huile de lis.*
Elle se fait de la même maniere que celle de roses.

Olea ex lignis aromaticis, *Huiles tirées des bois aromatiques.*
Comme du sassafras, du bois de Rhodes, &c. Il faut d'abord les raper, & les distiler ensuite.

Oleum lumbricorum, *huile de vers de terre.* Voy. *Lumbricus.*

Oleum majoranæ, *huile de marjolaine.*

Preoez *de marjolaine légerement pilée, quatre onces;*
de bon vin blanc, six onces;
d'huile, une livre.

Mettez le tout eo infusioo, exprimez la liqueur.

Faites infuser de nouvelle herbe dedaos jusqu'à trois fois, & faites la bouillir daos un vaisseau vernissé jusqu'à consomption du vin.

Oleum majoranæ Chymicum, *huile essentielle de marjolaine.* Voyez le Procédé indiqué à l'article *Oleum absinthii.*

Oleum mandragoræ, *huile de mandragore.*

Preoez *d'huile commune, deux livres;*
de suc de pommes de mandragore, ou à leur défaut, *des feuilles de la même plante, quatre onces;*
de suc de jusquiame blanche, deux onces;
de suc de tête de pavot noir, trois onces;
de suc de violette, &
de jeune ciguë, } *de chaque une once;*
d'opium, &
de storax, } *de chaque, demi-once.*

Ces drogues ayant été exposées à la chaleur du soleil pendant dix jours, cuisez-les insensiblement jusqu'à la consomption des sucs.

Coulez ensuite la décoction dans laquelle vous dissoudrez l'opium, & mêlerez le storax après l'avoir fait dissoudre dans une quantité suffisante de térébenthine.

On s'en frotte les tempes & les narines pour adoucir les ioflammations, pour exciter le sommeil & appaiser les maux de tête : mais il est rare qu'on la prescrive & qu'on en trouve de faite.

Oleum menthæ Chymicum, *huile essentielle de mente.* V. *Oleum absinthii.*

Oleum myrrhæ per deliquium, *huile de myrrhe par défaillance.*

Faites cuire des œufs jusqu'à ce qu'ils soient durs, puis les ayant coupés par le milieu, séparez-eo le jaune, & remplissez le blanc de myrrhe eo poudre. Posez-les sur de petits bâtons que vous aurez arrangés daos uo plat ou dans une terrine à la cave, ou dans quelqu'autre lieu humide, il distilera une liqueur dans le vaisseau, que vous ramasserez & garderez, c'est l'*huile* de myrrhe.

Elle est estimée pour dissiper les taches du visage, & les autres difformités de la peau, appliquée extérieurement.

Oleum nardinum, *huile de lavande.*

Preoez *de lavande, trois onces;*
d'huile douce, une livre & demie;
de vin aromatique,
d'eau commune, } *de chaque, deux onces & demie.*

Faites-les bouillir à petit feu dans un vaisseau vernissé, en les remuant souvent, jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée.

Oleum nardinum compositum, *huile de lavande composée.*

Prenez *de lavande, trois onces;*

de marjolaine récente, deux onces;
de bois d'aloès,
de calamus aromaticus,
d'énula campana récente,
de cyprès,
de baies de laurier récentes,
de macis,
de foin de chameau, &
de cardamome,
} *de chaque, une once & demie.*

Pilez le tout grossierement & faites-le infuser pendant vingt-quatre heures dans de l'eau & du vin, de chaque, quatorze onces; & d'*huile* d'olive, quatre livres & demie.

Faites ensuite évaporer l'eau & le vin à petit feu dans un vaisseau vernissé, de façon que l'*huile* reste toute pure.

On attribue cette composition à Mesué, & il n'y a presque point de Dispensaire où elle n'ait été insérée, avec cette différence que celui d'Ausbourg substitue le macis au cyprès, & la premiere édition de Londres, la feuille d'Inde: mais ces sortes de changemens ne sont pas fort considérables. On la prescrit rarement.

Oleum nicotianæ, *huile de tabac.*

Prenez *de suc de tabac,*
d'huile commune, } *parties égales.*

Faites-les bouillir au bain-marie, selon l'art.

Oleum papaveris, *huile de pavot.*

Elle est faite avec les fleurs, les têtes & les feuilles de pavot cultivé, & de l'*huile* d'olive, de même que celle d'aneth.

Oleum rosaceum, *huile rosat.*

Prenez *de roses rouges dépouillées de leurs onglets, à demi épanouies & pilées dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, quatre onces;*
d'huile d'olive bien claire, une livre.

Exposez-les au soleil du midi dans un vaisseau de verre bien bouché pendant une semaine, & remuez-les tous les jours.

Faites-les bouillir légerement au bain-marie, & exprimez l'*huile* fortement par un linge.

Mettez une pareille quantité de roses rouges dans l'*huile* coulée, réitérez le même procédé jusqu'à trois fois; & laissez reposer le tout pendant quarante jours.

Ce terme expiré, on versera l'*huile* par inclination sans exprimer les roses, & on la gardera pour l'usage.

Cette *huile* est la même que l'*oleum rosatum omphacinum* du Dispensaire d'Ausbourg; la premiere du Collége de Londres; l'*oleum rosatum compositum* de celui d'Ausbourg, & l'*oleum rosatum compositum* du premier Dispensaire du Collége de Londres, qu'on attribue toutes deux à Mesué, different si peu de la précédente qu'il est inutile d'en faire mention.

Oleum rutaceum, *huile de rue.*

Elle se fait avec l'herbe pilée & l'*huile* mûre de même que celle de roses.

Oleum sabinæ, *huile de sabine.*

Elle se fait de la même maniere que la précédente.

Oleum sambucinum, *huile de sureau.*

On la prépare avec les fleurs & l'*huile*, de même que l'*huile* rosat.

Oleum e seminibus anethi. Voyez *Anethum.*

Les *huiles* de semences d'anis, de carvi, de cumin, de carote, de fenouil, de persil, de saxifrage, &c. se préparent de même que celle d'anet.

Il en est de même des *huiles* aromatiques de canelle, de clous de girofle, de muscade, de macis, de poivre, &c. que l'on se contente d'incifer & de piler légerement.

Oleum sive spiritus terebenthinæ, *huile ou esprit de térébenthine.* Voyez *Terebenthina.*
Oleum succini, *huile de succin.* Voyez *Ambra.*
Oleum sulphuris, *huile de soufre.* Voyez *Sulphur.*
Oleum tartari per deliquium, *huile de tartre par défaillance.* Voyez *Tartarus.*
Oleum vitrioli, *huile de vitriol.* Voyez *Vitriolum.*

Des huiles distilées, & des précautions qu'on doit observer dans leur distilation.

Il est certain qu'il y a dans tous les mixtes sujets au changement & à la destruction un principe gras & inflammable auquel les Chymistes donnent le nom de soufre; & que ce principe est la matiere de leur inflammabilité, & la cause de leurs principales vertus. Mais il paroît assez par différens phénomenes & un grand nombre d'effets, que ce principe varie dans chaque mixte; car dans quelques-uns, ce principe sulphureux est d'une nature si fixe & si tempérée, qu'il ne peut agir sur le corps sans le secours de la chaleur, comme on l'observe principalement dans les *huiles* exprimées des semences, ou dans la graisse & le lard des animaux, qui, bien qu'inflammables, ne causent presque point de chaleur & d'altération dans le corps, parce qu'ils sont privés de ce principe volatil & éthéré. Mais il en est tout autrement des *huiles* qui ont un gout & une odeur forte, & qui lorsqu'on les expose à une chaleur violente, s'évaporent ou s'élevent dans la distilation; puisqu'étant employées en petite quantité, elles excitent dans le corps une chaleur & une agitation violente. Ces sortes d'*huiles* résident particulierement dans les végétaux; car on ne sauroit tirer des *huiles* chaudes, éthérées subtiles & aromatiques, des animaux, ni de leurs parties à l'aide seulement de la chaleur, ni après les avoir fait macérer dans l'eau, par le moyen d'un alembic ou de tel autre instrument Chymique. On peut dire la même chose des substances que nous tirons du regne minéral; car il est impossible de tirer une *huile* subtile de ces sortes de substances bitumineuses, de l'ambre, par exemple, du bitume de Judée & du soufre ordinaire par une distilation humide; & on ne peut obtenir ces *huiles* chaudes, volatiles & odoriférantes, que des végétaux; encore toutes les plantes & tous les végétaux ne donnent-ils point une pareille *huile*, mais seulement ceux qui ont une odeur forte & permanente, & non point légere & superficielle, comme est celle de la plupart des fleurs; car il faut tenir pour maxime constante dans la Chymie, que les végétaux qui rendent une odeur forte au moyen du frottement & de la chaleur, donnent une *huile* subtile par une distilation humide; de sorte que plus cette odeur est forte & permanente, plus cette *huile* est abondante; & plus elle est douce & agréable, plus l'*huile* l'est aussi. Le contraire de ce qu'on vient de dire est également vrai.

On peut donc sur ce principe juger de la qualité de l'*huile* distilée par son odeur, ainsi que de son degré. Cette maxime des Chymistes est donc vraie, que le soufre est comme la source & le principe de l'odeur: mais il

faut observer qu'un grand nombre de substances qui affectent la langue d'une saveur forte & acide, ne donnent que peu ou point d'*huile* par la distilation, à cause qu'elles sont dépourvues d'odeur. C'est ce dont nous avons un exemple sensible dans la racine du pié de veau, le gingembre, le poivre, la zédoaire, la moutarde & le cresson, qui, bien que d'une odeur forte, donnent très-peu d'*huile* dans la distilation : preuve infaillible que le principe du gout differe de celui de l'odeur; puisque la matiere de celle-ci est volatile & mobile; au lieu que celle de l'autre est fixe, quoique pénétrante. Il suit de là que les médicamens ou compositions, qui ont un gout fort sans odeur, comme le poivre, le gingembre & la moutarde, n'échauffent point autant le corps, & ne jettent pas les humeurs dans une si grande agitation que les substances, qui ayant une odeur pénétrante, donnent beaucoup d'*huile* dans la distilation : on peut donc inférer de-là que les aromates qui ont beaucoup d'odeur, tels que le girofle & la canelle, sont d'une nature plus chaude que le gingembre & le poivre qui en sont presque absolument dépourvus.

On trouve dans quelques végétaux presque trois différentes sortes d'*huiles*. La premiere est douce, & c'est elle qu'on tire ordinairement de leurs semences par expression : on obtient la seconde par une distilation humide, & la troisieme par la distilation seche ou la calcination. On tire par expression des semences de ces sortes de végétaux, de celles de la melisse, par exemple, de l'origan & de l'hysope, une *huile* tempérée qui n'a presque point d'odeur. Les feuilles & les fleurs de ces plantes étant distilées avec de l'eau par l'alembic, donnent une *huile* extremement odorante; & ce qui reste dans l'alembic étant séché & calciné, donne une *huile* empyreumatique, d'un gout acre & d'une odeur fétide. Il faut distinguer avec soin les *huiles* qu'on obtient en forme de vapeurs, à l'aide d'un feu modéré & de la chaleur douce du bain-marie, de celles qu'on extrait des mixtes par le moyen d'une chaleur forte & seche, puisque les premieres constituent les parties fluides qui nourrissent la plante, & circulent dans ses vaisseaux; au lieu que les dernieres se tirent des parties solides de la plante, qui sont d'une contexture plus ferme. C'est ce qui fait qu'on a besoin pour les obtenir d'un plus grand degré de chaleur, on d'un feu plus vif.

Voici les directions qu'il faut observer dans la distilation des *huiles* subtiles éthérées.

On tire plus d'*huile* des fleurs & des plantes après les avoir fait sécher peu à peu à l'air, que lorsqu'elles sont récentes & nouvellement cueillies. Par exemple, deux livres de fleurs de lavande seches donnent une once d'*huile* distilée; au lieu qu'on a peine à en tirer demi-once lorsqu'on les distile tandis qu'elles sont encore récentes : cette observation a lieu à l'égard de la melisse, de la sauge, de la marjolaine & de la mente.

Voici la raison de cette différence.

En faisant sécher modérément les plantes, on ne fait évaporer que l'humidité aqueuse dans laquelle les particules résineuses étoient disposées; de sorte que la premiere étant dissipée, les dernieres se joignent plus promptement & plus intimement les unes avec les autres; & comme deux livres de plante récente ne donnent pas plus d'*huile* qu'une livre de plante seche; & qu'il s'évapore quelque peu d'*huile* subtile, il s'ensuit qu'on doit obtenir plus d'*huile* de l'une que de l'autre. Mais il faut observer, que lorsqu'on fait sécher les plantes au moyen d'une chaleur trop forte & de trop longue durée, l'*huile* qu'elles donnent est non-seulement en moindre quantité, mais encore d'une consistance plus épaisse & d'une couleur plus foncée, à cause que l'excès de la chaleur fait évaporer les parties les plus subtiles de l'*huile* en trop grande quantité. De plus, il y a cette différence entre les *huiles* qu'on obtient des plantes & des fleurs récentes, & celles qu'elles donnent après qu'on les a fait sécher; que les premieres ont une odeur plus douce & plus agréable, & une couleur plus foible, bien que leur quantité soit moindre; au lieu que les secondes sont plus pénétrantes, d'une couleur plus foncée & d'une odeur moins agréable.

Il faut avoir soin de faire macérer les plantes dans l'eau avant de les distiler, & de se servir pour cet effet d'eau de riviere & non point de fontaine, à cause qu'elle est trop dure; ni d'eau de pluie ou de source, parce qu'elles sont légeres : la premiere ne vaut rien pour résoudre & pour extraire, & la seconde est trop sujette à se corrompre. Il faut aussi observer d'employer trois parties d'eau pour une substance à distiler.

Il faut y ajouter quelques poignées de sel marin; par exemple, trois ou quatre poignées sur dix pintes d'eau; & cette précaution est extremement nécessaire, nonseulement à cause que le sel marin facilite l'extraction des parties oléagineuses, mais empêche la putréfaction; outre que l'eau, devenant par-là plus pesante, s'oppose à la descente de la substance dont on fait la distilation, laquelle tombant au fond de l'alembic, ne manqueroit pas de se brûler. Je suis encore persuadé que le sel marin contribue à la dépuration de l'*huile*, & la rend plus claire. D'autres conseillent d'y ajouter quelque sel alcali, de la potasse, par exemple, ou du tartre : mais je désapprouve cette méthode, parce que le tartre se dissout avec difficulté, & que les sels alcalis disposent à la putréfaction, qu'il faut avoir soin de prévenir dans la distilation.

La macération ne doit pas être trop longue, ni aller au-delà de vingt-quatre heures dans l'Eté, à cause que le mélange ne manqueroit pas de se corrompre; surtout lorsque les plantes régorgent d'une *huile* pénétrante, comme c'est le propre de la marjolaine.

Dans la distilation des *huiles*, il ne faut laisser qu'un quart de vuide dans l'alembic, parce que si on en laisse davantage, l'*huile* s'éleve avec difficulté, & perd toute sa bonne odeur lorsqu'on la pousse avec un feu trop violent, outre qu'elle ne s'éleve pas aussi facilement qu'on se l'imagine pour l'ordinaire. Lors au contraire que l'alembic est trop plein, il arrive souvent que l'action du feu fait sortir la matiere par l'alembic, ou que les particules mucilagineuses des plantes s'élevent en même-tems; ce qui rend les *huiles* aussi troubles que si on avoit jetté du mucilage dedans; & bien qu'il faille au commencement un degré de chaleur considérable pour faire bouillir l'eau, puisque sans cette circonstance l'*huile* ne monte qu'avec beaucoup de peine, il faut néanmoins continuer la distilation avec une chaleur modérée, de peur que l'*huile* ne s'exhale en forme de fumée & ne se dissipe dans l'air. Quant à la maniere de ménager le feu, il est bon de savoir qu'il est d'abord besoin d'un feu de flamme; mais que celui de braise suffit après. On peut achever la distilation au bout de quatre ou cinq heures, & il ne convient pas de la pousser plus loin, à cause que l'*huile* qu'on souhaite s'éleve la premiere, & ensuite l'eau : mais comme celle-ci ne manque ni de vertu, ni d'odeur, on doit s'en servir pour une seconde distilation.

Les *huiles* qu'on veut distiler, different beaucoup entre elles quant à leur contexture, leur pesanteur & leurs degrés de subtilité; il est besoin d'observer certaines précautions en les distilant; car celles qui sont pesantes, & qui tombent au fond du vaisseau, comme celles de girofle, de canelle & de bois de sassafras, de même que celles qui se condensent au froid, comme les *huiles* d'anis, dont la pesanteur surpasse celle des autres *huiles*, par exemple, de lavande ou de marjolaine, puisque notre instrument statique qui descend dans les autres *huiles*, flotte sur celle-ci; ces sortes d'*huiles*,

dis-je, ont besoin d'être distilées avec un alembic fort bas, & avec un plus grand degré de feu que celles qui sont plus légeres & plus subtiles.

Comme les huiles different, par rapport à leur qualité pénétrante, à leur odeur & à leurs vertus; il faut distiler celles de marjolaine & de romarin, à cause du sel acre, volatil & copieux qu'elles contiennent, à un feu beaucoup plus doux que celle de mente, qui demande moins de chaleur que l'huile d'aspic & celle-ci moins encore que celle de lavande, qui est extremement subtile; car lorsqu'on pousse ces huiles avec un feu trop fort, elles perdent leur odeur & leur gout, & acquierent non-seulement un gout acre & une odeur forte, mais encore une couleur plus jaune & plus foncée; il est incroyable combien les dégrés de feu changent la contexture des huiles.

On remarque aussi une différence considérable dans la distilation des huiles, par rapport à leur couleur, leur consistance & la quantité plus ou moins grande qu'en donnent les substances qu'on soumet à la distilation; car, pour ce qui regarde la couleur, l'huile de clous de girofle est extremement blanche, de même que celle de sassafras & de canelle: mais ces dernieres changent de couleur & deviennent ordinairement jaunâtres, & enfin rougeâtres, surtout quand on les expose à l'air dans un vaisseau qui n'est pas rempli. L'huile de lavande est extremement limpide; celle d'aspic d'un jaune verdâtre; & celles de mente & de marjolaine jaunes: mais elles sont rougeâtres quand on les distile à un feu trop violent. L'huile de rue est de couleur brune, & celle d'absinthe d'un verd foncé. L'huile qu'on tire des fleurs de camomile sans l'addition d'aucune autre substance, est d'une couleur bleuâtre fort belle, de même que celle de mille-feuilles: mais cette couleur s'altere par la suite, se détruit totalement & dégénere en un jaune foncé, surtout lorsque ces *huiles* restent exposées à l'air.

Les *huiles* different encore par leur consistance; car il y en a quelques-unes qui ne s'élevent point sous une forme claire & liquide, mais sous celle de beure figé, ce qui est principalement vrai de celle de roses; ou qui s'attachent fortement en forme de marc épais aux parois des vaisseaux ou des alembics par où elles passent; de sorte qu'on ne peut les détacher qu'au moyen d'une infusion d'esprit de vin rectifié, comme on peut le remarquer dans l'*huile* d'absinthe, & dans celle de sommités de mille-feuilles. Les autres *huiles* ou esprits que l'on distile dans les mêmes vaisseaux, prennent une couleur, un gout & une odeur étrangere, à moins qu'on n'ait la précaution de les bien laver auparavant.

La quantité d'*huile* qu'on obtient par la distilation, n'est pas non plus toujours la même; car il y a des végétaux qui en donnent beaucoup, d'autres modérément, & d'autres fort peu. Je n'en connois aucun qui donne une plus grande quantité d'*huile* que la sabine; puisqu'on tire presque trois onces d'*huile* d'une livre qu'on en distile par l'alembic. On peut, en ménageant comme il faut la distilation, obtenir au moins cinq onces d'*huile* de deux livres de sabine. Une livre de noix muscade donne une once d'*huile*, qui monte dans la distilation par l'alembic, & il reste au fond une grande quantité d'*huile*, qui ne passe point par l'alembic; mais qu'on tire ordinairement de la noix muscade par expression. Il est donc évident que ces noix contiennent une grande quantité d'*huile* douce & fixe, qu'on obtient par expression, aussi-bien qu'une *huile* subtile qu'on tire par la distilation.

Les fleurs d'aspic sont de toutes les fleurs celles qui contiennent une plus grande quantité d'huile; puisque de quatre livres de ces fleurs seches, on tire trois onces d'*huile*. Celles de lavande en donnent une bien moindre quantité; savoir, une once d'*huile* pour quatre livres de fleurs: mais elle possede une odeur plus agréable & plus aromatique que celle d'aspic. Quatre livres de feuilles de mente médiocrement seches, donnent une once & demie d'*huile*; au lieu qu'on en obtient à peine une once de la même quantité de feuilles de marjolaine. J'ai tiré deux onces d'*huile* de cinquante livres de *Calamus Aromaticus*: il y a très-peu d'*huile* dans la rue; & quoique cette plante ait un gout acre & une odeur pénétrante, elle ne donne cependant que demi-once & deux ou trois gros d'*huile* pour chaque dix livres. D'où il paroît que le principe salin est beaucoup plus abondant dans cette plante que le principe huileux.

Les fleurs de camomile ordinaire & Romaine, donnent une très-petite quantité d'*huile*; aussi est-on obligé de la vendre fort cher quand elle n'est point falsifiée, comme le sont la plûpart de celles qu'on vend dans les boutiques. Le *Calamus Aromaticus* donne aussi fort peu d'*huile*, bien qu'il ait un gout extremement acre.

Les quatre semences carminatives; savoir, l'anis, l'aneth, le carvi & le fenouil, donnent de l'huile en abondance: mais celle qu'on vend est pour l'ordinaire falsifiée.

Il faut aussi avoir égard au gout & à l'odeur spécifique & distinctive de quelques *huiles*. Celles de thym, par exemple, & de sarriette sont si acres, qu'elles picotent les narines. L'*huile* d'absinthe, qui est extremement amere, envoye à la tête des vapeurs fétides; & il faut observer qu'elle est verte, lorsque l'absinthe est récente, & d'un jaune foncé quand elle ne l'est point. L'*huile* de cerfeuil a le même gout que celle de fenouil; celle de tanésie tient beaucoup de l'odeur de la plante d'où on l'a tirée.

Il est bon de savoir que les plantes & leurs différentes parties, soit semences, fleurs ou feuilles, ne donnent pas la même quantité d'*huile* en tout tems ni à tout âge; car, si l'on soumet la mente, le thym, la rue, la melisse ou la marjolaine à la distilation, pendant qu'elles sont récentes, elles ne donnent presque point d'*huile*: il faut donc attendre qu'elles soient parvenues à un juste dégré de vigueur & de perfection, par exemple, qu'elles commencent à bourgeonner ou à fleurir: & comme la vieillesse détruit la force & la vigueur des animaux, de même les plantes perdent beaucoup de leurs vertus en vieillissant, & ne donnent que fort peu d'*huile*. Il s'ensuit donc que la force & la maturité des plantes consistent dans l'abondance de l'*huile* qu'elles contiennent, & qui est plus ou moins grande à proportion qu'elles sont plus jeunes ou plus vieilles.

Il faut encore observer que les saisons & les constitutions de l'année contribuent beaucoup à nous faire obtenir une plus ou moins grande quantité d'*huile*; car j'ai souvent remarqué que lorsque le Printems ou l'Automne est trop humide ou pluvieuse, les plantes & leurs fleurs, l'aspic, par exemple, ou la lavande, donnent une moindre quantité d'*huile*, que lorsque ces saisons sont modérément chaudes & seches; d'où il suit que la température, la pureté & la secheresse convenables de l'air, contribuent beaucoup à amener les végétaux au point de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir.

De la maniere dont on falsifie les huiles distilées.

Il est rare que les *huiles* essentielles des plantes qu'on vend dans les boutiques soient véritables & naturelles; puisque pour en augmenter le poids, on a coutume de les mêler dans le tems qu'on les distile avec des graisses ou telle autre substance de vil prix. A l'égard des *huiles* aromatiques qui nous viennent de la Hollande; on sait par expérience qu'elles sont presque toutes falsifiées, comme celles de canelle, de girofle, de macis & de noix muscade en font foi: mais il est aisé de découvrir la fraude, en versant dessus de l'alcohol, ou de l'esprit de vin extremement rectifié; car cette liqueur résout & absorbe immédiatement les particules de l'*huile* la plus pure, & laisse au fond du vaisseau une grande quantité d'*huile* exprimée, soit d'amandes ou de ben. Quelques Chymistes qui avoient plus d'intelligence que de probité, ont cependant trouvé le

moyen de cacher cette fraude, en dissolvant l'*huile* pure de canelle ou de clous de girofle avec une égale quantité d'esprit de vin bien rectifié, qu'on peut préparer de façon, qu'une partie de cet esprit absorbe une partie égale de l'*huile*, sans lui faire perdre son gout ni son odeur, & sans qu'on puisse aisément s'appercevoir de la fraude. Le moyen le plus prompt de la découvrir est de verser ces *huiles* dans de l'eau commune; car celle-ci prend sur le champ la couleur du lait, ce qu'elle ne fait point quand l'*huile* est pure.

On falsifie encore les *huiles* des plantes, en mêlant de l'*huile* de térébenthine ou de pin avec celles qu'on veut distiler; & c'est la fraude qu'on employe le plus communément dans la préparation des *huiles* céphaliques des plantes qui abondent en résine balsamique, comme la mente, l'origan, la sauge, le romarin, la marjolaine, la sarriette, le thym, les fleurs d'aspic, de lavande & de basilic, dont on tire par l'addition de ces *huiles* une grande quantité d'*huile*, de mauvaise qualité, & qui n'a presque point de vertus. Mais ces sortes d'*huiles*, lorsque les plantes sont récentes, conservent leur gout & leur odeur spécifique & distinctive. Il est cependant facile de découvrir la fraude en les gardant quelque tems; car elles perdent leur odeur agréable, & ne retiennent que celle de la térébenthine.

Voici une maniere plus prompte de découvrir cette fourberie:

Il ne faut que faire macérer un morceau de drap pendant quelque-tems dans l'*huile*, l'enfermer dans un lieu chaud, ou l'exposer à la chaleur d'une étuve. Cette odeur subtile s'exhalera sur le champ, & celle de la térébenthine se manifestera d'elle-même.

Au reste, les *huiles* céphaliques qu'on a falsifiées avec la térébenthine ou l'*huile* de pin, sont plus limpides & d'une couleur moins foncée que celles qui ne l'ont point été. Il y a une autre moyen de découvrir cette fraude: c'est de remarquer si les lettres des étiquetes qu'on met sur le goulot des bouteilles deviennent successivement plus pâles, & si cela arrive, c'est une preuve que l'*huile* n'est point naturelle; car les vapeurs de la térébenthine contiennent un acide subtil qui détruit par la suite la couleur de l'encre. Quelques-uns employent dans la distilation de ces *huiles*, au lieu de térébenthine, des semences qui contiennent beaucoup de suc gras, telles que celles de pavot; & par ce moyen cette *huile* épaisse que l'on tire ordinairement par expression, & qui passe difficilement par l'alembic, s'éleve dans la distilation avec une portion d'*huile* subtile & éthérée. C'est ainsi qu'on falsifie communément l'*huile* de rue; car bien que cette plante ait un gout fort & une odeur pénétrante, il n'y en a point cependant qui donne moins d'*huile*: mais il est aisé de distinguer l'*huile* de rue pure de celle qui ne l'est point, car la premiere ne s'épaissit & ne se congele point quand on l'expose au froid, au lieu que c'est tout le contraire de celle qu'on a mêlée avec quelque *huile* exprimée. Les *huiles* de camomile & de sommités de mille-feuille, quand elles sont pures & récentes, sont d'un très-beau bleu, qui brunit ensuite; de sorte que si l'*huile* de fleurs de camomile conserve la premiere de ces couleurs plus d'une année, c'est un signe certain qu'elle n'est point naturelle; car on a coutume de la mêler avec de l'*huile* de térébenthine qui est d'une couleur bleuâtre foncée, à cause de la teinture qu'elle reçoit du cuivre. Il importe extremement qu'un Medecin sache distinguer les huiles naturelles de celles qui sont falsifiées; car les *huiles* balsamiques & céphaliques perdent non-seulement beaucoup de leur efficacité, mais acquierent encore une qualité étrangere au moyen de cette altération; & tout le monde sait que toutes les substances térébenthineuses agitent violemment la masse du sang & des humeurs, & excitent une chaleur violente dans le corps.

De quelques huiles distilées fort rares.

On trouve dans les boutiques un grand nombre d'*huiles* que l'on peut obtenir pour la plupart au moyen de la distilation: mais il y en a quelques-unes qu'on tire en si petite quantité & qui sont si rares, qu'elles se vendent un prix exorbitant. Cette circonstance ne doit pas cependant empêcher le Medecin de les prescrire, puisqu'elles sont d'une utilité siguliere pour conserver & rétablir la santé.

Entre les *huiles* rares, celles particulierement qu'on tire des bois, j'examinerai d'abord celle de sandal citrin, qui à cause de son gout & de son odeur agréables, & de la grande quantité de résine qu'elle contient, mérite d'être plus souvent employée dans la Medecine qu'on n'a fait jusqu'ici; car outre qu'elle donne une teinture excellente avec l'esprit de vin rectifié, on peut encore tirer du bois en le rapant & le faisant macérer dans l'eau pendant un tems considérable avec du sel commun, une *huile* d'un gout excellent & qui possede des vertus admirables; puisqu'elle ressemble par son odeur à l'*huile* d'ambre, preuve certaine qu'elle possede une vertu cordiale; on la dissout facilement dans quelque esprit rectifié, tel que celui de roses ou de lis, que l'on mêle commodément avec des remedes corroboratifs, céphaliques & stomachiques.

On tire du bois d'aloès une *huile* épaisse & blanchâtre comme le camphre; en rapant & pilant environ dix livres de ce bois, & après l'avoir fait macérer dans l'eau autant de tems qu'il faut, le distilant dans une grande cucurbite.

On obtient par ce moyen une petite quantité de substance odorante médiocrement résineuse, ou plutôt oléagineuse; savoir demi-once de dix livres de bois d'aloès. Cette *huile* se dissout en peu de tems dans l'esprit de vin, & fournit un remede admirable pour rétablir les forces & fortifier l'estomac.

On peut mettre au nombre des *huiles* rares & précieuses celles de cueillerée & de marum de Syrie. On n'obtient qu'une petite portion de la premiere d'une grande quantité de cueillerée: mais elle est si volatile qu'on a toutes les peines du monde à la conserver dans des bouteilles, c'est pourquoi on doit empêcher avec soin qu'elle ne s'évapore. Quelques-uns bouchent pour cet effet la phiole avec du liége, & la plongent dans l'eau, tant pour la mettre à couvert de la chaleur, que pour la garantir des approches de l'air. Elle possede encore un gout & une odeur si pénétrante, qu'il suffit d'en mettre une petite goute dans une once d'esprit de vin pour lui communiquer un gout très-fort. Si l'on en fait tomber une petite goutte, & qu'on la mêle avec une pinte de vin, elle lui communique le gout & l'odeur de la cueillerée avec tant de force, qu'elle frappe l'odorat & affecte toutes les parties internes de la tête. Cette huile est extremement pesante, & va au fond de l'eau, de même que celles de girofle & de canelle. Elle se vend aussi fort cher, puisqu'elle vaut en Angleterre, où il s'en fait une grande quantité, huit écus l'once.

L'*huile* la plns considérable après les précédentes, est celle du vrai marum, qui est une plante qui contient un sel extremement acre, volatil & oléagineux; ce qui fait que son *huile* ne cede en rien pour l'odeur, pour le gout & pour le prix à celle de cueillerée. On peut encore mettre au nombre des *huiles* rares & peu connues, celle de basilic, qui à cause de son odeur aromatique, pénétrante & de ses vertus céphaliques & nervines, est fort supérieure à celle de marjolaine, mais bien plus chere à cause de la rareté du basilic.

L'*huile* essentielle de melisse, que l'on confond souvent aujourd'hui avec celle de foin de chameau, à cause de la ressemblance de leur odeur, peut encore être mise au nombre des *huiles* rares & précieuses, à cause qu'on n'en tire que fort peu d'une grande quantité de melisse. Sa rareté est néantmoins compensée par l'efficacité

dont elle est pour guérir en petite dose les maladies de la tête, & pour fortifier le systeme nerveux.

On peut encore mettre au nombre de ces sortes d'*huiles* celle de canelle sauvage, qui n'est pas fort connue dans les boutiques. Elle est fort chere à cause de la petite quantité qu'on en tire.

On peut aussi mettre au nombre des *huiles* peu connues celles du *ranunculus esculentus*, qui est une plante potagere, dont l'*huile* possede un esprit subtil & pénétrant & une odeur fort agréable; & quoique son eau distilée soit extremement efficace dans l'asthme, surtout de l'espece humide, on peut assurer que son *huile* l'est encore plus, surtout quand on la donne avec du sucre.

On tire aussi des semences noires du cumin une *huile* qui n'est pas fort connue, mais qui est le plus puissant carminatif que l'on connoisse.

L'*huile* d'origan de Crete, à la place de laquelle on substitue pour l'ordinaire celle de thym ou de sarriette, frappe l'odorat par l'acreté de son gout & de son odeur, opere comme errhine, & incise la pituite. Quelques-uns vantent cette *huile* comme un secret admirable pour guérir le mal de dent.

On nous apporte des Indes plusieurs autres *huiles* aussi rares que précieuses, comme l'*huile* des fleurs de galaoga, l'huile aromatique de cajeputum, l'*huile* de cedre, l'*huile* de culilabanum, celle d'hypericum d'Afrique, celle de kikekunemali, de spicnard, de foin de chameau, de malabathrum & de camphre, préparée avec la canelle, qui toutes ont des usages & des vertus particulieres.

On peut mettre encore au nombre des *huiles* rares, précieuses & utiles, celle qu'on tire par expression de l'écorce d'orange récente; l'huile exprimée de macis & l'*huile* distilée des fleurs d'orange.

Précautions à observer dans la distilation & la conservation des huiles essentielles.

Il arrive souvent que les *huiles* qu'on obtient par la distilation sont ou trop acres, ou d'une couleur trop foncée, surtout quand on les pousse par un feu trop violent; & c'est ce qu'on doit principalement observer dans la distilation des plantes qui contiennent beaucoup de sel acre, telles que le thym, la sarriette, la marjolaine & l'origan de Crete, car lorsqu'on accélere la distilation par un trop grand feu, ces *huiles* non-seulement perdent leur odeur agréable, mais acquierent encore une couleur brune ou rougeâtre, ce qui n'arrive point quand on les distile à un feu modéré.

On voit par-là qu'une chaleur excessive a beaucoup d'efficacité pour changer la contexture des *huiles*; & l'on peut appliquer cette observation au corps humain, puisqu'on voit que la chaleur violente dont les fievres sont accompagnées, agite extremement les parties tempérées & sulphureuses du sang & des humeurs; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner que le principe huileux & tempéré du sang se convertisse en une matiere extremement saline & sulphureuse, qui s'évacuant par les selles & les urines, rend les excrémens bilieux & jaunâtres, & l'urine excessivement rouge.

On ne doit point douter qu'on ne puisse, en prenant les mesures qu'il faut, réduire à un dégré de perfection convenable les *huiles* que la trop grande chaleur qu'on a employée dans la distilation, a dépouillées de leurs gout, de leur saveur & de leur odeur. Mais lorsqu'on tente cette rectification en mettant ces *huiles* dans une cucurbite de verre, & les distilant au bain de sable, on se trouve déchu de ses espérances, puisque ces *huiles* prennent une odeur empyreumatique détestable, & que loin d'acquérir l'odeur qu'on leur voudroit, elles deviennent beaucoup plus acres. Il faut donc les rectifier d'une autre maniere: il faut, par exemple, les mêler avec du sel commun au moyen d'une longue trituration, en mettant trois parties de sel sur une d'*huile*; y ajouter ensuite une quantité d'eau suffisante, & les distiler par l'alembic; au moyen de quoi on obtient une *huile* beaucoup plus limpide & d'une couleur bien plus agréable; & ce qui surprend, est qu'il reste au fond de l'alembic une masse noire & épaisse, qui s'attache fortement aux mains, & qui est d'autant plus abondante que les *huiles* sont plus épaisses & d'une couleur plus foncée. J'ai souvent observé que l'*huile* de marjolaine contient plus de cette substance résineuse que les autres *huiles*, puisqu'une once de cette liqueur donne pour l'ordinaire une dragme de cette substance: les *huiles* de mente, d'aspic & de lavande ainsi ménagées, ne laissent pas une si grande quantité de résine: mais celles de thym & de sarriette en donnent beaucoup. J'ai encore trouvé que les vieilles *huiles* & celles qui sont d'une consistance épaisse donnent une grande quantité de cette résine.

On est convaincu par expérience que les *huiles* ne sont autre chose que des résines subtiles & liquides intimement unies avec du phlegme & quelque peu d'esprit éthéré; & qu'elles sont d'autant plus chaudes qu'elles contiennent une plus grande quantité de résine; ce qui fait qu'on doit les prescrire intérieurement avec beaucoup de précaution, parce que toutes les substances oléagineuses excitent pour long-tems une chaleur excessive dans les humeurs du corps humain.

Il faut encore observer que les *huiles* rectifiées ne se dissolvent pas aussi promptement dans l'alcohol que celles qui ne le sont point, & qu'elles demandent de l'esprit de vin extremement rectifié, parce qu'elles forment de petits globules & s'incorporent très-difficilement avec l'esprit de vin ordinaire.

On éprouve encore que les *huiles* éthérées, limpides & aromatiques s'épaississent en vieillissant, & perdent une grande partie de leur odeur; de sorte qu'on est obligé pour la leur rendre d'y faire infuser de nouveau des plantes & des feuilles récentes, & de les distiler une seconde fois par l'alembic; au moyen de quoi elles s'impregnent de nouveau de ce principe subtil, actif & spiritueux que la vieillesse leur avoit fait perdre.

Nous apprenons de cette expérience que les *huiles* contiennent outre un principe sulphureux, salin, terrestre ou aqueux, un autre principe auquel les anciens ont donné le nom d'esprit, lequel est extremement actif, d'une substance subtile & éthérée tout-à-fait nécessaire pour entretenir la crase & la contexture naturelle de l'*huile*.

Cet esprit est très-disposé à s'évaporer au moyen de la chaleur de l'air, & lorsqu'il est une fois dissipé on remarque que l'*huile* est extremement changée dans sa consistance, son odeur, son gout & ses vertus. Il faut donc, si l'on veut conserver ces *huiles*, non-seulement boucher avec soin les vaisseaux dans lesquels elles sont enfermées, mais encore les mettre dans un lieu froid, pour que l'esprit ne puisse point s'évaporer & que leur contexture se conserve.

Comme l'air, surtout quand il est chaud, cause une altération considérable dans la nature des *huiles*, & change la qualité du mélange huileux, en les dépouillant par son action continuée, de leur gout & de leur odeur, & en les épaississant, ce qui fait que les *huiles* exprimées tendent à devenir rances, & celles qui sont distilées à se convertir en une substance approchant de la térébenthine, outre que la couleur de quelques-unes est extremement altérée; il faut avoir soin de les garantir de la chaleur en remplissant les vaisseaux dans lesquels on les garde, & en n'y laissant qu'autant de vuide qu'il est nécessaire pour qu'elles ne les brisent point lorsque la chaleur vient à les raréfier: il faut aussi boucher ces phioles avec soin, & les enfermer dans un lieu chaud & sec.

Quelques-uns conservent ces *huiles* en y ajoutant quelque eau, par exemple, de l'eau rose distilée, & cette méthode est excellente dans les cas où l'*huile* ne remplit pas exactement le vaisseau, car les vapeurs de l'eau entretiennent la fluidité de l'*huile* & l'empêchent de s'épaissir.

L'expérience prouve encore que les *huiles* ne peuvent jamais se mêler ni s'incorporer intimement avec l'eau, mais on peut cependant mêler ces deux substances ensemble de telle sorte qu'elles ne puissent plus se séparer. C'est ce qu'on fait commodément en versant quelques gouttes de telle *huile* aromatique qu'on voudra sur du sucre, en le mettant dans l'eau, & les agitant ensemble ; au moyen de quoi toute l'*huile* pénétrera dans un moment dans les pores de l'eau. On peut par ce moyen préparer sur le champ les eaux de canelle, de cedre, de noix muscade, de mente, de melisse & d'hysope, qu'on ne peut obtenir autrement qu'au moyen d'une distilation laborieuse. D'ailleurs, ces eaux deviennent spiritueuses par l'addition d'une petite quantité d'esprit de vin. La raison en est, que l'*huile*, en conséquence de ses particules rameuses & branchues ne peut point pénétrer dans les pores de l'eau : mais comme le sucre s'y insinue aisément & en peu de tems, & que s'attachant aux parties branchues de l'*huile*, il les sépare & les désunit, il les rend capables de se mêler intimement avec ce fluide. Hoffman, *Obs. Phys. Ch. Lib. I.*

Oleum terræ, Offic. *Huile de terre.* Dale.

Elle est de deux especes, rouge & noire : la premiere nous vient des Indes Orientales, elle est d'un rouge transparent & d'une odeur forte comme le pétrole, mais, à ce que dit Schroder, plus agréable. Tout ce qu'on sait de cette *huile* est qu'elle est la même chose que le pétrole, ou bien qu'on ne la connoît point dans nos boutiques.

L'*huile de terre* des Indes, dont on trouve la description dans Nauhovius, est fort rare chez nous, les Princes Asiatiques la retenant pour leur usage : mais je ne saurois déterminer si c'est une espece de pétrole ou de naphthe. Celle qu'on nous apporte des Indes & qu'on nous vend pour de l'*huile de terre* est faite avec l'*huile* exprimée de cacao que l'on mêle avec des terres médicinales, ainsi que je l'ai appris d'une personne extremement versée dans ces matieres, de sorte qu'elle appartient entierement à la classe des végétaux. Boerhaave.

Ces especes de bitume, à ce que quelques-uns croient, ne different qu'en degré, la partie la plus subtile & la plus spiritueuse composant le naphthe, celle d'après le pétrole, & la plus grossiere & la plus féculente l'asphalte ; de même qu'on tire de l'ambre par la distilation, premierement, une *huile* spiritueuse & limpide, qui représente le naphthe; ensuite une *huile* jaune beaucoup plus épaisse, qui ressemble au pétrole ; enfin une matiere noire féculente, qui peut passer pour de l'asphalte. Dale.

O L F

OLFACTORII NERVI, *Nerfs olfactifs.* Voyez *Nervi* & *Cerebrum.*

OLFACTUS, *Odorat.*

Les narines qui sont au nombre de deux, & qui de larges qu'elles sont vont en se rétrécissant, sont construites de façon qu'elles peuvent aisément attirer & inspirer avec l'air les particules volatiles odoriférantes, & les appliquer à leur surface interne, surtout lorsqu'elles se resserrent en même tems par l'action réunie des muscles constricteurs des ailes du nez, qui prenant une origine charnue de la partie antérieure & inférieure du quatrieme os de la mâchoire supérieure, vont s'insérer aux ailes du nez, & quelquefois par l'action du muscle semi lunaire d'Eustachi.

Les narines contiennent, 1°. les sinus frontaux qui sont ordinairement formés entre l'écartement réciproque des lames de l'os frontal, sous l'éminence sur laquelle les sourcils sont placés, s'ouvrent supérieurement dans la cavité des narines, près de l'os supérieur du nez, & sont tapissés intérieurement de la membrane pituitaire, de sorte que la mucosité qui se forme dans ces cavités, distile de-là dans celles des narines.

Secondement, les antres d'Hygmor sont formés dans la mâchoire supérieure, & s'ouvrent dans la cavité du nez, où ils se déchargent de la morve que la membrane qui les tapisse y forme & y accumule.

Troisiemement, les cellules de l'os cunéiforme qui s'ouvrent dans la capacité des narines par des trous souvent distincts, sous l'os spongieux supérieur du nez, sont encore revêtues de la membrane muqueuse, & y envoyent par cette même voie la morve qui s'y sépare.

On trouve de plus quatre petits os spongieux, cachés & disposés avec art dans cette cavité du nez, deux dans chaque narine, l'un supérieur qui se joint antérieurement à la partie supérieure de l'os maxillaire, où cet os est uni à l'apophyse de l'os frontal à l'angle interne de l'œil; l'autre inférieur situé dans la partie inférieure de la cavité du nez, & joint à l'os maxillaire. Ces quatre petits os sont composés de lames osseuses très-fines, plus minces que du papier, qui forment par leur disposition & leurs merveilleux contours, plusieurs petites cavernes, entre lesquelles la membrane pituitaire s'insinue & tapisse exactement toutes leurs surfaces, sans boucher les cavités de ces osselets & de toutes leurs cellules, ensorte que la nature leur a ainsi menagé une libre communication avec la capacité du nez.

Les narines qui sont composées d'os, de cartilages & de membranes, sont aussi revêtues de cette membrane muqueuse dont on a déja parlé. Cette membrane est molle, assez épaisse & garnie non-seulement d'un million de petits vaisseaux artériels, mais encore de petits corps ronds glanduleux, & d'autres vaisseaux très-fixes qui distilent une lymphe claire & ténue. Sous cette membrane est le périoste & le périchondre, qui est très-fin & fort vasculeux.

Ces deux membranes unies ensemble, tapissent toute la capacité du nez, s'insinuent dans les six cavités des sinus, dans les cellules des quatre os spongieux, de sorte qu'on ne peut voir sans admiration, combien la membrane pituitaire fait augmenter sa surface par la vaste expansion que la nature lui donne dans une cavité aussi étroite que celle des narines, sans que cependant une partie nuise jamais à l'autre.

Les nerfs olfactifs étant parvenus dépouillés de la duremere à l'os ethmoïde, se divisent en quantité de petites fibres très-délicates, qui passent avec des gaines produites par la pie - mere, par les petits trous de cet os, & se distribuent aussi-tôt dans toute l'étendue de la surface interne du nez, jusques dans tous ses sinus & toutes ses cellules.

D'où il est évident que ces nerfs forment une très-vaste expansion, & qu'il n'en est point dans tout notre corps de si mous, de si nuds, ni par conséquent de si propres à recevoir les impressions bonnes ou mauvaises des corps externes.

Il suit encore que de toute cette grande quantité de glandes & de vaisseaux artériels, dont la même membrane est parsemée, il s'y prépare, & il s'y sépare sans cesse une humeur douce, fluide, sans odeur, sans couleur, presque insipide, qui humecte, lubrifie, défend ces nerfs, & cela dans toute l'étendue de la capacité des narines, jusques dans toutes les petites cavernes que nous avons décrites. Cette même mucosité ayant perdu, par la chaleur du lieu & par l'action de l'air ses parties les plus liquides, s'y épaissit, s'y amasse & y croupir. La sécrétion s'en fait toujours de quelque maniere que le corps soit situé. Sans cela comment se pourroit-il faire que des nerfs aussi tendres & aussi nuds que ceux de l'*odorat*, pussent se conserver en bon état pendant un aussi grand nombre d'années.

Cependant de peur que cette liqueur qui se métamorphose aisément en *tophus*, ne vînt à s'épaissir & à s'accumuler à force de croupir dans ses réservoirs, & ne pût désormais en sortir, la nature y a placé un rameau de la cinquieme paire, qui part de l'endroit où il s'unit avec

avec un nerf de la sixieme paire, pour venir se distribuer dans l'intérieur du nez. Ce rameau étant irrité ébranle le nerf intercostal & la paire vague, & en conséquence les nerfs des muscles qui servent à la respiration; ce qui fait éternuer. Au moyen de quoi l'air étant poussé avec impétuosité par toutes les cavités des narines, balaye & emporte la morve qu'il trouve en son passage.

L'odorat a pour objet cette partie des végétaux, des animaux ou des fossiles, qui réside dans leur esprit, dans leur huile, dans leur sel & dans leur savon, pourvu qu'elle soit assez divisée pour pouvoir voltiger dans l'air. Mais on sait par une suite d'expériences que cette matiere subtile qu'on nomme esprit, & qui est contenue dans l'huile est la principale chose qui excite le sentiment de l'odeur. En effet, si l'on sépare des corps odoriférans tout l'esprit qu'ils contiennent, ils n'ont presque plus d'odeur, & au contraire les matieres qui ne sont point odoriférantes, le deviennent, lorsqu'on leur communique quelques particules de ce même esprit.

Un animal qui respire par la trachée-artere coupée & ouverte en-dehors du cou, ne sent point du tout les odeurs les plus fortes.

Lorsque l'air sort des poumons par les narines, on a beau présenter au nez un corps odoriférant, il ne fait aucune impression sur l'*odorat*.

Lorsqu'on retient son haleine, on ne sent aussi presque point les odeurs.

Mais l'*odorat* se fait lorsqu'on les attire avec l'air par les narines.

Et plus l'inspiration est forte & fréquente, plus l'*odorat* est exquis.

L'odeur des choses odoriférantes augmente par le mouvement, par la chaleur, quand on les broye, quand on en mêle plusieurs ensemble, ou quand on mêle des sels avec des corps huileux odoriférans.

L'*odorat* se fait donc, quand les particules odoriférantes contenues dans l'air, sont attirées avec assez de force dans l'inspiration par les narines. Alors elles vont frapper avec force les petites fibres olfactives que le nez, par sa figure, & les osselets par leur position leur présentent: c'est de cette impression communiquée ensuite au *sensorium commune*, que résultent les différentes odeurs, d'acide, d'alcali, d'aromates, de putréfaction, &c.

De-là on peut encore comprendre combien il y a d'affinité entre les corps odoriférans ou sapides, ou entre les objets du gout & de l'*odorat*.

Pourquoi les odeurs rendent le sentiment, souvent dans un instant?

D'où vient qu'elles causent quelquefois des maladies & la mort, & produisent presque tous les effets des médicamens & des poisons?

Pourquoi l'odeur du même corps, produit des effets si opposés dans différentes personnes.

Comment il se fait que l'*odorat* est si exquis dans les animaux qui ont de longs becs, de longues narines, & les os spongieux d'une grosseur considérable?

Comment les petits corpuscules odoriférans peuvent donner des odeurs si fortes & si longues, sans que les corps dont elles s'exhalent paroissent avoir perdu de leur masse, à en juger par leur pésanteur?

Pour quelle raison la puanteur qui s'exhale des parties des animaux ou des végétaux putréfiés, fait sur les narines, une impression si longue, si opiniâtre & si désagréable?

Pourquoi les corps odoriférans les plus forts sont sternutatoires?

Quel est l'usage de l'humeur & de la morve qui s'engendre sans cesse, & se distribue dans les narines?

Pourquoi l'*odorat* est émoussé, quand on s'éveille, & s'aiguise après qu'on a éternué?

Comment cette humeur sert à purger le cerveau & jusqu'où elle le purge?

Si la mucosité est épaisse dès qu'elle est produite, ou si c'est dans la suite qu'elle le devient?

D'où vient cette grande communication des parties intérieures du nez avec les muscles qui servent à la respiration, & avec les visceres de l'abdomen?

Si c'est une convulsion que l'éternuement, & si c'est pour cette raison qu'il fatigue si fort, & qu'il est souvent douloureux & quelquefois mortel?

Si son effet ordinaire n'est pas de donner comme des secousses au cerveau, d'exciter le cours des esprits, & d'augmenter le mouvement des humeurs?

Pourquoi on éternue communément le matin après le sommeil, & quel bien il en revient? Boerhaave, *Inst. de Medec.*

OLI

OLIBANUM.

Olibanum & thus maris. Offic. *Olibanum sive thus*. Park. Theat. 1602. Raii Hist. 2. 1840. *Olibanum officinarum*. Geoff. Tract. 362. *Olibanum sive thus masculum*, Ind. Med. 75. *Thus*. J. B. 1. 302. Schrod. 4. 223. *Thus, thus masculinum Olibanum*. Mont. Exot. 11. *Arbor thurifera*. Ger. 1247. Emac. 1435. C. B. P. 399. *Thus sive Olibanum officinarum*. Ejusd. 501. *Encens* ou *Oliban*.

L'*oliban* est une gomme résineuse seche qu'on nous apporte des Indes, & qu'on tire d'un arbre qui croît, à ce qu'on dit, dans l'Arabie; mais dont on ignore l'espece. On doit le choisir en grosses gouttes de couleur blanche opaque, tirant sur le jaune & quelquefois sur le rouge, d'une odeur résineuse forte, & d'un gout acre mêlé de quelque amertume.

Il est chaud, dessiccatif & astringent; bon pour les maladies de la poitrine, comme la toux, l'asthme, les fluxions catarrheuses & le crachement de sang: il arrête le cours de ventre & les flux de sang, la gonorrhée & les fleurs blanches. Etant employé extérieurement dans les fumigations il arrête les rhumes de cerveau, & il cicatrise les plaies & les ulceres. Miller, *Bot. Offic.*

L'arbre qui donne l'encens croît dans le cœur de l'Afrique: mais on ne le connoît pas encore. L'*oliban* est estimé sudorifique, & quelques-uns le donnent dans la pleurésie à la dose d'une dragme après l'avoir fait cuire dans une pomme. On doit donner ce remede au commencement de la maladie après une ou deux saignées. M. Hangard, Medecin de l'Hôtel-Dieu, a pratiqué cette méthode pendant un an avec beaucoup de succès, mais elle n'a presque point eu d'effet l'année suivante. L'*oliban* est aussi cordial & fort salutaire dans les hémorrhagies, quand on le mêle avec des astringens convenables. Etant appliqué extérieurement il est résolutif, émollient & bon pour résister à la corruption. On peut aussi l'employer en fumigation pour exciter la sueur dans les rhumatismes, soit seul ou mêlé avec l'ambre. Geoffroy.

L'*oliban* est une substance résineuse, d'un jaune pâle, médiocrement dure & transparente, formée en petites gouttes comme le mastic, d'un gout un peu amer & résineux & d'une odeur pénétrante. Il découle naturellement de l'arbre qui le produit, & on nous l'apporte de Turquie & des Indes orientales. Celui qui est en petites gouttes est préférable à toute autre espece. On l'emploie intérieurement contre différentes maladies de la tête & de la poitrine, aussi-bien que pour les flux de ventre & de l'utérus, pour la toux, le crachement de sang, la diarrhée & la dyssenterie. Il fortifie le cerveau, étant employé dans les fumigations: il guérit les catarrhes, il incarne & cicatrise les ulceres: il conglutine les plaies récentes principalement celles de la tête; il guérit les engelures & adoucit les ulceres malins, non-seulement de l'anus, mais aussi des autres parties. Il dissipe la rougeur & l'inflammation des yeux, & emporte les verrues & la gratelle. Schroder.

Ce que nous appellons *Manne d'encens*, *manna thuris*, sont des fragmens d'encens aussi menus que de la farine produits par le frotement des sacs les uns contre les

autres ; mais d'autres entendent par-là des petites portions d'encens.

On ne fait rien de certain touchant l'arbre qui porte l'encens. Théophraste assure qu'il n'est pas fort grand, qu'il est haut de cinq coudées, branchu, que ses feuilles sont semblables à celles du poirier, & que son écorce est lisse comme celle du laurier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il ressemble au lentisque & qu'il porte le même fruit, & d'autres qu'il a l'écorce & les feuilles de laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'acacia d'Egypte, & les feuilles du saule. Garcias dit aussi que l'arbre qui donne l'encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles ressemblent à celles du lentisque : mais Thevet, au contraire, dit qu'il ressemble aux pins qui portent de la résine. Ray assure qu'on ne fait rien de positif touchant la figure de cet arbre. Dale.

OLIGOPHORUS, ὀλιγοφόρος, est une épithete qu'Hippocrate donne au vin qui est léger, foible & aqueux.

OLISTHEMA, ὀλίσθημα, d'ὀλισθαίνω, se déplacer ; *luxation*. Hippocrate.

OLIVA, *olive*. Voyez *Olea*.

OLIVARIA CORPORA, *corps olivaire ;* on donne ce nom à deux éminences de la moelle allongée.

OLIVITAS, qualité huileuse, *onctuosité*.

OLO

OLOPHLYCTIDES, ὀλοφλυκτίδες, le même que *Phlyctanæ*. Erotien.

OLOR, *cigne*. Voyez *Cygnus*.

OLU

OLUS ALBUM, nom de la *valeriana, arvensis, præcox, humilior, semine depresso*.

Olus atrum, nom du *Smyrnium*.

OLY

OLY, la substance huileuse des métaux qui nage sur la surface de leurs menstrues. Ruland.

OLYMPIACUM COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. c. 16*.

OLYMPIANUM OXYPORIUM, est le nom d'un remede dont Marcellus Empiricus, *cap.* 20. donne la description, & qu'il estime propre pour faciliter la digestion.

OLYNTHOS, ὄλυνθος, est une figue verte, & non mûre. Hippocrate.

OLYRA. Offic. Park. Theat. 1124. *Zea amylea sive olyra*. C. B. Theat. *Zea amylea vel zeopyrum amylæum*. C. B. P. 22. *Zea verna*. J. B. 2. 413. Raii Hist. 2. 1243. *Triticum amylæum*. Ger. 63. Emac. 69. *Espece de Mays*.

On cultive cette espece de blé en Allemagne, & on le recueille fort tard. Ses semences sont d'usage dans les cuisines de cette Contrée, & elles possedent les mêmes vertus que l'épeautre, avec cette différence qu'elles sont moins nourrissantes.

L'*olyra* donne une farine grossiere. Dale.

OLYSCION, la septieme partie de l'hémine. Marcellus Empiricus.

OMA

OMAGRA, la goute dans l'articulation de l'humérus avec l'omoplate.

OMASUM, le troisieme ventricule des animaux qui ruminent.

OME

OMELYSIS, ὠμήλυσις, de ὠμὸς, crud, suivant Galien dans son *Exegesis*, c'est de la farine d'orge qu'on n'a pas fait cuire. Il ajoute que quelques-uns ne donnent ce nom qu'à la farine crue, mais que d'autres s'en servent mal-à-propos pour désigner toutes les autres especes de farines. Hippocrate ordonne dans plusieurs endroits d'appliquer de l'*omelysis* cuite dans du vin & de l'huile en forme de cataplasme sur les tumeurs des amygdales, de même que dans l'*hypoglossis ;* & *Lib. II.* περὶ γυναικ. il prescrit l'ὠμήλυσιν κριθῶν, la farine d'orge crue dans une potion pour les pertes de sang ; ῥόος ἐρυθροῦ, auxquelles les femmes sont sujettes. Ce mot signifie quelquefois toutes sortes de farines crues, & on ne les distingue que par une épithete, comme ὠμήλυσις κριθίνη, *farina hordeacea*, farine d'orge. Hesychius l'emploie pour signifier de la farine d'orge, ou le cataplasme qu'on en fait. Dans Absyrtus, qui est un des Auteurs Hippiatriques, *omelysis* est un mélange de fœnugrec, de graine de lin & d'orge, en quantités égales. Il signifie quelquefois dans Cœlius Aurelianus un cataplasme de farine, ou de pain trempé dans de l'eau ; & quelquefois de farines préparées de la même maniere. On en fait quelquefois deux mots séparés ὠμὴ λύσις.

OMENTA, les membranes du cerveau. Castelli, d'après *Mercurialis*.

OMENTUM. Voyez *Epiploon*.

Comme l'épiploon est une partie molle & grasse, & sujette à cause de son relâchement à recevoir les humeurs qui viennent des autres parties, il est sujet de même que le mésentere & le pancréas à différentes maladies dont les Auteurs n'ont point parlé, à cause qu'il est souvent impossible de les découvrir dans les personnes vivantes, & qu'on ne peut les appercevoir qu'en ouvrant leurs cadavres, ainsi que les histoires rapportées par différens Auteurs en font foi. Vesale nous apprend qu'il trouva l'épiploon d'une personne dont il fit la dissection, si extraordinairement enflé, qu'il pesoit plus de cinq livres, quoiqu'il pese à peine demi-livre dans son état naturel. Rousset, dans son Traité, *de Partu Cæsareo*, nous dit, qu'ayant ouvert un cadavre à Paris, il trouva un abscès considérable dans l'épiploon. Riolan rapporte aussi dans son *Anthropographie*, qu'ayant ouvert le corps d'un jeune Gentilhomme qui mourut à l'âge de dix-neuf ans, il trouva l'épiploon couvert de plusieurs glandes remplies d'une quantité considérable d'humeurs fétides, qui avoient corrompu le mésentere & le pancréas ; & la rate tellement diminuée qu'elle étoit presque tout-à fait consumée. J'ai ouvert moi-même à Montpellier le corps d'un Chanoine dont l'épiploon, qui étoit skirrheux, occupoit toute la région épigastrique, & avoit environ quatre travers de doigt d'épaisseur. La couleur de cet épiploon tuméfié étoit la même que celle de la rate. Il est donc vraissemblable que l'humeur mélancolique s'étoit jettée de la rate sur cette partie, puisque le malade étoit d'une humeur extremement mélancolique, & que la rate communique avec l'épiploon par les ramifications spléniques. Hippocrate assure que les eaux qui forment l'hydropisie, passent souvent de la rate dans l'épiploon, d'où elles s'épanchent peu à peu dans la cavité du bas-ventre.

Mais comme tous les efforts de l'art ne peuvent servir à nous faire distinguer les tumeurs de l'épiploon de celles du mésentere, il est impossible de fixer leurs signes diagnostics. On pourroit dire que les tumeurs de l'épiploon sont plus aisées à distinguer au toucher, parce que cette partie est située immédiatement au-dessous du péritoine, au lieu que le mésentere est situé plus profondément. Mais les tumeurs du mésentere s'étendent jusqu'au péritoine, quand elles sont considérables ; & les muscles épigastriques sont quelquefois tellement liés avec elles, que dans les cas où elles viennent à

fuppurer, la matiere qu'elles contiennent fort par le nombril ou par quelque autre partie.

La difficulté qu'on trouve à établir les fignes diagnoftics de ces maladies n'influe point fur la méthode curative, puifqu'on doit prendre les mêmes mefures dans toutes les tumeurs de même efpece qui occupent les parties inférieures du bas-ventre; bien qu'elles ne réuffiffent pas auffi-bien dans celles de l'épiploon, qui n'a point des couloirs auffi commodes pour la matiere de ces tumeurs que les autres parties. RIVIERE, *Prax. Med. cap.* 5. *Lib. XIII.*

OMOCOTYLE, ὠμοκοτύλη, eft le nom qu'on donne à la cavité fituée à l'extrémité du cou de l'omoplate, qui reçoit la tête de l'humérus.

OMOLINON, ὠμόλινον; ce mot paroît fignifier deux chofes, favoir, du lin cru, & du fil ou de la toile qui n'a pas encore été blanchie.

OMOPLATÆ; ὠμοπλάται, de ὦμος, l'épaule, & πλατύς, large; les *omoplates.*

OMOS, ὦμος, l'*épaule.* Mofchion donne encore ce nom à la partie de l'utérus qui eft au-delà du cou.

OMOTARICHOS, ὠμοτάριχος; la chair du thon mariné, que Diofcoride, *Lib. II. c.* 33. recommande intérieurement contre les morfures des viperes & des chiens enragés.

OMOTRIBES; épithete qu'on donne à l'huile tirée par expreffion des olives qui ne font point encore mûres.

OMP

OMPHACINUM OLEUM; huile faite avec des olives vertes.

OMPHACIUM, ὀμφάκιον, *verjus.* Les Anciens avoient coutume d'expofer les raifins non-mûrs au foleil pendant quelques jours, & d'en exprimer enfuite le jus dans de grandes cuves, où, du tems de Diofcoride, on le laiffoit à découvert & exposé au foleil, jufqu'à ce que l'humidité fe fût évaporée, & que le refte fe fût épaiffi jufqu'à confiftance de rob.

C'eft ce dernier que Diofcoride, *Lib. V. c.* 6. recommande avec du miel & du *paffum* pour les ulceres & le relâchement des amygdales, de la luette, de la bouche & des gencives; pour les purulences des oreilles, pour les dyffenteries & les flux de l'utérus, en forme de clyftere ou d'injection. Il dit de plus qu'il éclaircit la vue, qu'il guérit les afpérités des angles des yeux, & qu'il eft bon pour l'hémoptyfie récente occafionnée par la rupture d'un vaiffeau; mais qu'on doit le prendre dans ce cas en petite quantité, parce qu'il eft extrêmement acre.

OMPHACIS, ὀμφακίς; le calyce du gland.

OMPHACITES VINUM; vin fait avec du fruit qui n'eft pas encore bien mûr. Il eft aftringent & ami de l'eftomac; bon pour donner de l'appétit, pour les maladies iliaques, l'indigeftion, le relâchement de l'eftomac & les maladies peftilentielles: mais il faut le garder pendant plufieurs années avant que de pouvoir le boire.

OMPHACITIS; efpece de petite gale, ou excroiffance du chêne dont parle Diofcoride, *Lib. I. c.* 146.

OMPHACOMELI; efpece d'oxymel, fait avec du fuc de raifins verds & du miel. Diofcoride enfeigne la maniere de le préparer, *Lib. V. c.* 31.

OMPHALOCARPOS; nom de l'*Aparine.* BLANCARD.

OMPHALOCELE, *Hernie ombilicale.* Voyez *Hernia.*

OMPHALODES, efpece de *langue de chien.*

Voici fes caracteres:

Son calyce eft d'une feule piece, mou & partagé en cinq fegmens longs & étroits. Sa fleur eft monopétale, en rofette, divisée en cinq parties, & composée de cinq grands fegmens arrondis, avec un œil au milieu. Il s'éleve du dedans de la partie inférieure de la fleur, un tuyau entouré de cinq étamines. Son fruit eft composé de quatre capfules creufes, qni ont la figure d'une corbeille, dans lefquelles font enfermées des femences applaties, attachées à un placenta qui a la figure d'une pyramide à quatre faces.

Boerhaave compte trois efpeces de cette plante.

1. *Omphalodes, pumila, verna, fymphyti folio*, T. 140. *Symphytum minimum, repens, five Borrago minima herbariorum*, J. B. 3. 597. *Borrago minima*, H. Eyft, Hyem. o. 1. F. 4. fig. 1.
2. *Omphalodes Lufitanica, lini folio*, T. 140. *Linum umbellicatum*, Park. Theat. 1687. *Cynogloffum, minus, album, lini foliis glaucis, femine umbilicato*, M. H. 3. 449.
3. *Omphalodes Lufitanica, elatior, cynogloffi folio*, T. 140. *Linum umbilicatum, folio latiori*, Ind. 78. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

On a donné à cette plante le nom d'*Omphalodes*, d'ὀμφαλός, nombril, parce que fon calyce a un creux dans le milieu approchant de la figure d'un nombril.

Elle fleurit au commencement du Printems, & porte une fleur d'un très-beau janne. Quelques-uns ont confondu cette plante avec la bourache: mais il s'en faut de beaucoup qu'elle foit auffi fucculente. BOERHAAVE, *Hift.*

OMPHALOMANTIA. Efpece de divination pratiquée par quelques Sage-femmes crédules. Elle confifte à prédire le nombre d'enfans qu'une femme doit avoir en comptant le nombre des nœuds du cordon ombilical de l'enfant qui vient de naître.

OMPHALOS, ὀμφαλός. *Le nombril.*

ONA

ONAGER. Raii Synop. A. 63. Aldrov. de Quad. 332. Jonf. de Quad. 14. Charlt. Exer. 4. *Onager five Afinus fylveftris.* Gefn. de Quad. 21. *Ane fauvage.* DALE.

Quelques-uns croyent que l'*ane fauvage* ne differe du domeftique, qu'en ce que le premier vit dans les bois, & que l'autre eft dompté & accoutumé à fervir.

D'autres les regardent comme deux efpeces différentes. Il n'eft d'aucun ufage en Medecine. Les ouvriers donnent à fa peau le nom de *chagrin.*

ONAGRA.

Voici fes caracteres:

Son calyce, fon ovaire & fa fleur reffemblent à ceux du *chamænerion*, mais fes femences n'ont point de duvet. Sa fleur eft en rofe & composée de quatre pétales.

Boerhaave compte trois efpece d'*onagra.*

1. *Onagra; latifolia.* J. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata.* C. B. P. 245.
2. *Onagra; latifolia; flore dilutiore.* J. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata, non pappofa, Virginiana, major, flore fulphureo.* H. L. 396.
3. *Onagra; anguftifolia.* T. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata, non pappofa, Virginiana, minor.* M. H. 2. 271. H. L. 396. BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant.*

On ignore les vertus de cette plante, de même que l'origine de fon nom. BOERHAAVE.

ONB

ONBOU. *De Laet.* Eft le nom d'un arbre des Indes Occidentales, dont la feuille reffemble à celle du manga, & le fruit à la pêche.

ONC

ONCOS, ὄγκος. *Tumeur.*

OND

ONDA, dans Paracelse, est l'inventeur de tous les remedes, surtout des médicamens simples.

ONE

ONEIROCRITICUS, d'ὄνειρος, songe, & κρίνω, juger; est celui qui juge de l'état du corps par les songes.

Oneicrocritice, est l'état de former ce jugement.

ONEIROGMOS, ὀνειρωγμός. Cælius Aurelianus donne la description d'une maladie qu'il nomme *oneirogonos*, ὀνειρόγονος, ou songe vénérien. Ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, avoir des songes vénériens, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμός, qui est employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu d'*oneirogonos*, ὀνειρόγονος, il faudroit lire *oneirogmos*, ὀνειρωγμός. C'est la conjecture de Foesius, mais Reinesius prétend que ce sont deux maladies fort différentes, sans en dire autre chose.

Voici la maniere dont Cælius Aurelianus parle de cette maladie.

Les personnes affligées de cette indisposition sont sujettes pendant leur sommeil à des songes lascifs qui leur causent une perte de semence. On lui a donné ce nom parce qu'elle produit le même effet que le coït. Mais, généralement parlant, elle n'est ni une maladie, ni symptome d'une maladie, mais l'effet des impressions que l'imagination a reçues, & qui agissent sur le malade durant le sommeil. Elle vient ou d'un désir insatiable du coït, de l'usage continuel de ces sortes de plaisirs, ou au contraire d'une continence outrée. Mais lorsque cet état revient fréquemment, non-seulement il dégénere souvent en une véritable maladie, mais devient encore le signe antécédent de quelqu'autre maladie prochaine, comme de l'épilepsie, de la manie, ou telle autre semblable; parce qu'il prouve que le corps est extraordinairement affecté & dans une disposition à être aisément frappé des impressions les plus légeres. Elle est aussi quelquefois la cause antécédente de ce que nous appellons une gonorrhée, dont elle differe en ce que dans la premiere la semence s'écoule involontairement durant le jour lorsque le malade est éveillé, & qu'il n'est point excité au coït par les saillies de son imagination; au lieu que les songes vénériens, au moyen des impressions trompeuses qu'il font sur l'imagination, ne produisent qu'un sentiment imaginaire de copulation durant le sommeil. Quelques-uns assurent que l'ὀνειροπόλησις differe de l'ὀνειρόγονος, en ce que le premier produit un sentiment de copulation sans aucune perte, au lieu que le dernier excite un sentiment si vif qu'il en résulte une éjaculation réelle. Mais Milesius assure que ces deux maladies sont tout-à-fait semblables, puisqu'elles sont toutes deux accompagnées d'une perte de semence: & à l'égard de ce que la semence est quelquefois éjaculée & quelquefois retenue, quoique les impressions qui agissent sur l'imagination durant le sommeil soient les mêmes, il attribue cette différence à quelque cause accidentelle. Mais il n'y a pas grande différence entre ces maladies, ni entre les indications auxquelles il faut satisfaire, puisque la même méthode suffit pour les guérir toutes deux.

L'*oneirogonos* demande différens traitemens dans les différens sujets; car ceux auxquels il prognostique une épilepsie, une manie, ou quelqu'autre maladie semblable, ont besoin de remedes propres à la nature particuliere de ces maladies; au lieu que ceux en qui cette maladie n'en présage aucune autre, doivent être traités de la même maniere que ceux qui ont une gonorrhée bénigne; car l'accroissement de l'ὀνειρόγονος, ou ὀνειροπόλησις, cause une gonorrhée, parce qu'il jette les vaisseaux spermatiques dans un relâchement, & oblige les humeurs des autres parties à se jetter dessus. Il est donc à propos de détourner l'imagination du malade des plaisirs vénériens & de la fixer sur d'autres objets extérieurs; car les impressions que son esprit reçoit pendant qu'il veille, agissent aisément durant son sommeil. A quoi l'on peut ajouter que cette perte de semence diminue extremement ses forces. Il faut faire coucher le malade dans un lit fort dur, lui prescrire des remedes rafraîchissans, & lorsqu'il veut dormir lui ordonner de se coucher sur le côté ou sur le ventre; ou lui mettre une grande plaque de plomb sous les fesses; ou lui appliquer sur la région des lombes des éponges trempées dans de l'oxycrat, ou des substances d'une nature froide, telles que les Balaustes, l'acacia, l'hypocystis ou l'herbe aux puces, qu'on peut appliquer seules ou avec des dates. Il doit aussi user d'alimens incrassans & rafraîchissans, de liqueurs froides & astringentes composées sans beaucoup d'apprêt. Il faut rétablir ses forces de la maniere ordinaire, & lui faire prendre le bain froid, appellé par les Grecs ψυχρολουσία. Il convient aussi de frotter fortement les parties affectées, car ces moyens suffisent pour les resserrer. Quelques-uns assurent qu'une longue rétention de l'urine est très-propre pour la guérison de cette maladie, l'évacuation trop fréquente de ce fluide étant très-capable de l'exciter. Ils veulent aussi que le malade se couche avec la vessie pleine, afin qu'étant souvent éveillé il puisse perdre les impressions des plaisirs vénériens qui agissent durant le sommeil. Ils soutiennent encore que la vessie urinaire se trouvant distendue, comprime les vaisseaux spermatiques voisins, & les met en état de retenir la semence: d'autres veulent qu'on fasse une forte ligature au pouce, pour empêcher que le malade ne tombe dans un sommeil trop profond, & que les impressions que l'esprit a reçus n'excitent des songes vénériens. Mais on doit rejetter ces deux méthodes, car les veilles sont extrêmement nuisibles au malade, & une trop longue rétention d'urine occasionne souvent une suppression totale de ce fluide, & devient par ce moyen la cause d'une autre maladie au lieu de guérir celle qui subsistoit. CÆLIUS AURELIANUS. *Morb. Chronic. Lib. 5. Cap. 7.*

ONEIROMANTES. Le même qu'*Oneirocriticus*.

ONEIROPOLESIS. Voyez *Oneirogmos*.

ONI

ONIS, Fiente de l'âne. Voyez *Asinus*.

ONISCI, Cloportes. Voyez *Millepedes*.

ONISCUS. *Merland.*

Oniscus. Offic. *Asellus mollis major*, *seu albus*. Raii Ichth. 170. Ejusd. Synop. Pisc. 55. *Asellus minor & mollis.* Charlt. de Pisc. 3. *Asellus mollis.* Jons. Tab. 2. Mer. Pin. 184. *Merlangus altera species Asellorum*, Bellon. de aquat. 104. *Secunda Asellorum species.* Rondel. de Pisc. 1. 276. *Secunda Asellorum species Merlangus Rondeletii.* Gesn. de Aquat. 85. *Asellus minor. Alter.* Ald. de Pisc. 287.

On le prend dans la mer & l'on se sert de sa chair & de son foie en medecine. Sa chair est généralement estimée, & l'expérience a fait connoître qu'elle est très-saine. On recommande son foie dans la consomption.

Le merlan est un poisson de mer qui monte souvent vers les rivages. Il est fort connu en France, & quoiqu'il y soit très-commun, il ne laisse pas d'y être estimé pour son bon gout. Il vit de petits poissons & de tout ce qu'il trouve dans la mer. Sa chair est fort salutaire,

& la raison en est qu'elle n'est point chargée de sucs visqueux ; que ses principes sont suffisamment exaltés, & que ses parties sont peu serrées, cequi fait qu'elle est friable, légere & facile à digérer.

Le merlan est un des poissons que nous connoissons qui produise le moins de mauvais effets. Il y a même des personnes qui en mangent avec excès sans en être incommodées ; c'est pourquoi l'on peut en permettre en toute sureté l'usage aux malades & aux convalescens. Lemery, *Traité des Alimens.*

ONITIS, espece d'origan dont parle Dioscoride. *Lib.* 3. *Cap.* 23.

ONO

ONOBRYCHIS. *Sain-foin.*

Voici ses caracteres.

Ses gousses sont coupées en crête de coq & renferment nne semence qui a la figure d'un petit rein. Ses fleurs sont disposées en épis longs.

Boerhaave compte cinq especes d'*onobrychis*, qui sont :

1. *Onobrychis major ; siliculis echinatis, cristatis, in spica digestis.* Hist. Oxon. 2. 131. Boerh. Ind. A. 2. 47. *Onobrychis.* Offic. *Onobrychis vulgaris.* Park. Theat. 1082. *Onobrychis foliis viciæ, fructu echinato, major.* C. B. P. 350. Tourn. Inst. 390. *Onobrychis sive caput gallinaceum.* Ger. 1063. Emac. 1243. Raii Hist. 1. 914. Synop. 3. 327. *Polygalon Gesneri.* J. B. 2. 335. *Sainfoin.*

Cette plante croît naturellement sur les montagnes de Gogmagog près de Cambridge, sur les bords des champs qui sont aux environs, dans une plaine qui est auprès de Newmarket, dans la plaine de Salisbury, & dans plusieurs autres endroits de l'Angleterre, mais toujours dans les lieux arides, remplis de craie & exposés au soleil. Il n'y a pas long-tems qu'on cultive cette plante en Angleterre sous le nom de *sainfoin* pour servir de nourriture au bétail, & sa semence est venue de France. Plusieurs personnes en ont tiré un profit considérable, car l'expérience à fait connoître qu'elle augmente le lait aux vaches & aux autres animaux, de sorte qu'elle mérite à juste titre le nom de *polygalon* que Gesner lui a donné. Elle croît dans les lieux qui ne produisent ni blé, ni foin, & ce n'est pas un petit avantage à ceux qui possedent de ces sortes de terres de pouvoir y cultiver cette plante.

Elle fleurit aux mois de Juin & Juillet, & elle est d'usage en medecine. Dioscoride assure qu'étant pilée & appliquée sur les tumeurs, elle a la vertu de les résoudre ; qu'elle guérit la strangurie étant prise dans du vin, & qu'elle excite la sueur lorsqu'on en frotte la peau avec de l'huile. Dioscoride. *Lib. III. Cap.* 170.

Quoique la plante, dit Dale, que j'ai donnée avec Clusius, Thalius & plusieurs autres, sous le nom d'*Onobrychis* de Dioscoride, soit appellée par Gesner *Glaux*; *Caput Gallinaceum* par Lobel, *Lupinus* par Cæsalpin, *Vicia* par Dodonée & *Polygala* par Lugdunensis; néanmoins Dioscoride la décrit comme ayant les feuilles ordinairement plus longues que celle du *Lens*, sa tige de neuf pouces de haut, une fleur purpurine, avec une petite racine ; & Pline, avec des feuilles un peu plus larges que celles du *Lens*, une fleur rouge & une racine grêle & petite. Quoique ces deux descriptions soient fort abrégées, elles conviennent néanmoins beaucoup mieux à cette plante, qu'à la *Campanula arvensis*, à laquelle Bauhin l'applique dans son *Pinax*. On ignore cependant quelle est cette plante ; quelques-uns donnant le nom d'*Onobrychis* à la *Ruta sylvestris* ; d'autres à la *Galega* ; d'autres à l'*hedysarum*, & d'autres enfin à plusieurs autres plantes. Cornarius croit que l'*Onobrychis* & l'*Onoperdon* sont la même plante. Dale.

2. *Onobrychis minor, siliculis echinatis, cristatis majoribus & crassioribus aculeis præditis, donata*, M. H. 2. 131. *Caput Gallinaceum, minus.* C. B. Prodr. 149.
3. *Onobrychis, seu Caput Gallinaceum, minus ; fructu maximo insigniter echinato.* Laet. Trinmfett. apud fratrem. 65.
4. *Onobrychis, saxatilis, foliis viciæ ; angustioribus, & longioribus ; Aquisextiensis.* T. 390.
5. *Onobrychis, Cretica ; foliis viciæ ; fructu magno, aculeato, & cristato.* T. C. 26. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est appellée *Onobrychis*, d'ὄνος, *âne*, & βρύχω (*brycho*) braire, parce que son odeur fait braire les ânes, ou parce que ses gousses font braire cet animal toutes les fois qu'il en mange. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Onobrychis, est encore le nom de plusieurs especes d'*Hedysarum.*

ONOCHITES. Voyez *Anchusa.*

ONOCLEA, espece d'orcanette (*Anchusa*) que Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 3. décrit avec une racine amere & astringente.

ONOCROTALUS, *Pelican* ; oiseau aquatique de la grosseur du Cigne : sa graisse est estimée émolliente & résolutive.

ONOSOLAT ; suivant Blancard, est un mot Arabe qui signifie *demi-scrupule.*

ONONIS. Voyez *Anonis.*

ONOPERDUM, nom du *Carduus tomentosus, Oenanthi folio, angustiore.*

ONOPTERIS. Voyez *Adianthum nigrum.*

ONOS. Voyez *Asiracus.*

ONOSMA. Offic. J. B. 3. 586. *Lycopsis.* C. B. P. 255. Raii Synop. 3. 227. *Lycopsis Anglica.* Ger. 657. Emac. 802. Park. Theat. 519. *Echium alterum.* Merc. Bot. 1. 31. Phyt. Brit. 35. *Echium alterum, seu Lycopsis Anglica.* Mer. Pin. 33. *Echium ramosius annuum flore suave-rubente.* Hist. Oxon. 3. 441.

L'*Onosma* que quelques-uns appellent *Osmas* ; d'autres *Phlonitis* & d'autres *Ononis*, pousse de même que l'*Anchusa*, des feuilles oblongues, souples, de quatre travers de doigts de long sur un de large, rampantes & très-approchantes de celles de l'orcanette ; elle n'a ni tiges, ni semence, ni fleur. Sa racine est longuette, foible, menue & médiocrement rouge : elle croît aux lieux escarpés & raboteux.

Ses feuilles prises dans du vin hâtent la sortie du fœtus, & l'on assure qu'une femme enceinte qui marcheroit sur cette plante, ne manqueroit pas de faire une fausse couche aussi-tôt après. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 147.

Le Docteur Sherard a remarqué que cette plante croît dans l'isle de Jersey.

L'*Onosma* est une des plantes qui ont causé le plus de division parmi les Botanistes. Dioscoride en décrivant l'*Onosma* avec les feuilles semblables à celles de l'orcanette, mais sans tiges, sans fleurs & sans semences, a fait naître cette dispute. L'erreur de Dioscoride vient de ce qu'il n'a observé cette plante que la premiere année qu'elle ne pousse que des feuilles, de même que le *Cynoglossum*, le *Buglossum*, l'*Echium*, & plusieurs autres plantes de cette espece, auxquelles je l'aurois rapportée, si Dioscoride n'en avoit traité dans des Chapitres particuliers. Plusieurs autres personnes sont tombées néanmoins dans l'erreur de Dioscoride : mais comment se peut-il faire qu'une plante soit produite sans fruit ou semence ? Ce qui m'a déterminé à regarder cette plante, comme une espece d'orcanette, c'est la figure que Jean Bauhin en a donnée, aussi bien

que la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'orcanette.

ONY

ONYX. Offic. Worm. 97. Aldrov. Muf. Metal. 915. De Laet. 62. Charlt. Foff. 34. Kentm. 49. *Onyx* & *Camehnia*. Boet. 241. *Onychites*. Schw. 386. *Lapis Onyx dictus, sive unguis humani candorem referens*, Cap. Hort. Cath. Supp. 2. 50. *Onyx*.

L'*Onyx* est une pierre prétieuse opaque, qui a la figure, la couleur & l'éclat de l'ongle humain. Elle est au moins de deux couleurs, blanche & noire, mais séparée en deux différentes bandes. Pline appelle sa partie noire, *Morion Indicum*, ou *Pramnion*, & c'est peut-être le *Morion* de Schwenkfeld.

On prétend qu'elle rend l'esprit tranquile en appaisant les passions, & qu'elle réveille les sens.

OOE

OOEIDES, Epithete de l'humeur aqueuse de l'œil.

OOG

OOGLA, Mélange de lait & d'œufs.

OPA

OPALUS. Offic. Boet. 190. Calc. Muf. 207. Geoff. Prælect. 83. Kentm. 47. De Laet. 52. Aldrov. Muf. Metall. 978. *Opalus olim Pederos*. Worm. 107. *Opalus, seu Opalis*. Charlt. Foff. 40. *Opale*.

L'*Opale*, est une très-belle pierre prétieuse qui représente presque toutes les couleurs; car par les différentes réfractions des rayons de lumiere, elle présente aux yeux de ceux qui la regardent, le bleu, le pourpre, le verd, le jaune, le rouge, la couleur de lait & quelquefois le noir, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de la *Pierre des Pierres précieuses*.

On trouve les plus belles *Opales* dans les Indes. Celles de Chypre, d'Egypte, de Hongrie, de Danemarc, & de l'isle de Fer, sont moins estimées. Elles naissent toutes dans une pierre molle, parsemée de veines noires, jaunes & brunes. Elle passe pour avoir les mêmes vertus que les autres pierres précieuses: mais elle n'est plus d'usage aujourd'hui. Geoffroy.

OPE

OPEREMETHIOLIM, l'esprit des minéraux. Ruland.

OPH

OPHIASIS, espece de calvitie. Voyez *Alopecia*.

OPHIDION, espece de serpent marin qui passe pour être apéritif & pour purifier le sang.

OPHIGENIUM, nom qu'Oribase, *Collect. Med. Lib. I.* donne à l'*Elaphoboscum*, ou *Sisarum Germanorum*.

OPHIOGLOSSUM, *langue de serpent*.

Voici ses caracteres.

Elle n'a qu'une seule feuille, & son fruit qui est en forme de langue, est divisé en plusieurs loges posées les unes sur les autres & remplies de semences.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Ophioglossum vulgatum. C. B. P. 354. Tourn. Inst. 548. Boerh. Ind. A. 27. *Ophioglossum*. Offic. J. B. 3. 708. Ger. 327. Emac. 404. Raii Hist. 1. 126. Synop. 44. *Ophioglossum, sive Lingua Serpentina*. Park. 506. *Langue de Serpent*.

C'est une petite plante d'environ quatre ou cinq pouces de haut, consistant en une seule feuille verte, épaisse, lisse, sans côtes ou veines, de figure ovale, mais fort pointue à son extrémité, du fond de laquelle s'éleve une tige haute d'environ deux pouces, dont le sommet est chargé d'une langue menue & crénelée d'environ un pouce de long, dans laquelle sont contenues des semences presque imperceptibles à cause de leur extreme petitesse; sa racine est composée de plusieurs fibres entrelacées. Elle croît dans les prés humides, & fleurit au mois de Mai, sa feuille périt dès que les chaleurs de l'Eté commencent à se faire sentir: mais sa racine reste en terre.

La *Langue de Serpent* est un excellent vulnéraire, son suc, ou sa poudre étant pris intérieurement pour les plaies & les meurtrissures. On l'applique extérieurement après l'avoir fait bouillir dans l'huile, sur les plaies récentes, les ulceres, les contusions, & les inflammations. Miller, *Bot. Offic.*

Dodonée dit que Baptiste Sardus prétendoit guérir les hernies par l'usage de la poudre de cette plante, & toutes sortes de plaies avec son huile faite par infusion. Tournefort, *Hist. des Plantes*.

Les feuilles récentes de cette plante, consolident les plaies & guérissent l'entérocele; on la donne pour les plaies internes dans l'eau de Prêle (*Equisetum*). Baptiste Sardus assure que sa poudre donnée pendant quelques jours, suffit pour guérir toutes sortes d'hernies. L'huile d'olives vertes, dans laquelle on a fait macérer pendant un tems considérable les feuilles de cette plante, ou ce qui est beaucoup plus court, dans laquelle on les a fait bouillir jusqu'à ce qu'elles aient entierement rendu leur suc, passe pour un des meilleurs remedes que l'on puisse employer, non-seulement pour les plaies récentes, mais encore pour les ulceres invétérés & pour les hernies, sur-tout, dit Parkinson, lorsqu'on a soin d'y faire dissoudre quelque peu d'huile de térébenthine.

Mentzel a remarqué une grande variété dans la grandeur de l'*Ophioglossum* qui croît aux environs de Furstenwald. Le plus petit n'a pas plus d'un pouce de hauteur compris sa langue; le moyen a une feuille de deux pouces, & une langue de plus de trois pouces de long; la feuille du plus grand a quatre pouces de long sur un demi de large, & sa langue est grosse à proportion. Il a trouvé dans le même endroit des *Ophioglossa*, qui avoient deux ou trois langues. Les fermiers de Valedo pilent cette plante, & la mettent dans du beure bouillant, où elle se conserve pendant deux ou trois années; ils en frottent les tettes de leurs vaches pour en guérir les crevasses & les écorchures. Ray, *Hist. Plant.*

Le mot *Ophioglossum* est dérivé d'ὄφις, *ophis*, serpent, & γλῶσσα, *glossa*, langue, parce que le fruit de cette plante a la figure d'une *langue de serpent*. Cette plante est vulnéraire, agglutinante & résolutive; elle est efficace pour les plaies accompagnées d'inflammation & pour les hémorrhagies. Cæsalpin recommande l'onguent de cette plante pour les hernies des enfans.

On rapporte d'elle plusieurs choses étranges, comme, qu'elle préserve des malins esprits, du poison, & plusieurs autres choses pareilles auxquelles on peut se dispenser d'ajouter foi. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

OPHIOSCORODON, *Rocambole*. Voyez *Allium*.

OPHIOSTAPHYLON. Nom de la *Vitis alba*, ou *Bryonia alba*. Oribase, *Medic. Collect. Lib. XII.*

OPHITES & SERPENTINUS. Offic. *Ophites*. Charlt. Foff. 18. Worm. 43. Schrod. 354. Aldrov. Muf. Metall. 752. *Ophites veterum*, *serpentine recentiorum*. Boet. 501. *Lapis Ophites*. Matth. 1389. *Pierre serpentine*.

C'eſt une eſpece de marbre auſſi dur que le porphyre, de couleur verte foncée, parſemé de quelques taches un peu plus claires. DALE.

Dioſcoride nous apprend qu'il y en a de trois eſpeces, l'une peſante & noire; la ſeconde de couleur de cendre & tachetée, & la troiſieme entremêlée de lignes blanches. Toutes ces eſpeces portées en forme d'amulete ſont efficaces, ſelon lui, contre la morſure des ſerpens & le mal de tête. La troiſieme, ſurtout, paſſe pour guérir la léthargie & les maux de tête. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 162.

OPHRIS. Voyez *Bifolium.*

OPHRYS, ὀφρύς, c'eſt la partie inférieure do front où croiſſent les ſourcils, auſſi bien que les ſourcils.

OPHTHALMIA, ὀφθαλμία, d'ὀφθαλμὸς, œil; *ophthalmie.* Ce mot ſignifie quelquefois toute maladie des yeux; mais on s'en ſert particulierement pour déſigner l'inflammation de cet organe.

M. de Saint-Yves, célebre Oculiſte François, diſtingue différentes eſpeces d'*ophthalmies*, auxquelles il donne la méthode de remédier de la maniere ſuivante.

L'*Ophthalmie* eſt une inflammation ou rougeur de la conjonctive; quelquefois avec tumeur ardente & écoulement de larmes; quelquefois ſans l'un & l'autre. Il arrive auſſi que cette inflammation s'étend ſur toutes les parties du globe & ſur celles qui l'environnent.

Cette maladie eſt la plus fréquente de toutes celles dont les yeux ſe trouvent affligés, puiſqu'elle accompagne preſque toutes les autres maladies qui les attaquent.

Il y a différentes eſpeces d'*ophthalmie;* les unes ſont ſans danger & peuvent être facilement guéries; les autres au contraire ſont dangereuſes & très-difficiles à guérir; c'eſt pourquoi je me propoſe de parler de toutes les différentes eſpeces d'*ophthalmies*, & de faire connoître leur origine, afin que l'on puiſſe ſe faire une idée juſte de la nature de cette maladie, lorſqu'elle commence à paroître.

A l'égard des cauſes des *ophthalmies*, elles ſont ou intérieures ou extérieures; le ſang eſt la ſource de toutes les *ophthalmies* qui viennent de cauſe interne, ſoit qu'il peche par ſa quantité, ſoit qu'il ait acquis quelque qualité vicieuſe, d'épaiſſeur, d'acrimonie ou de raréfaction; en effet ſi le ſang peche par ſa quantité, il ſe portera en trop grande abondance dans les petits vaiſſeaux qui arroſent l'œil, d'où s'enſuivra l'*ophthalmie.*

S'il eſt trop épais, il eſt certain que ſes particules trop groſſieres, chariées continuellement dans les vaiſſeaux de l'œil qui ſont très fins, y cauſeront un embarras, d'où naîtra une inflammation par le défaut d'une circulation libre; le ſang étant trop acre, la ſéroſité que fournit la glande lacrymale, ſe trouvant de la même nature, ne manquera pas d'irriter la conjonctive, puiſqu'elle l'arroſe continuellement, d'où s'enſuivra l'*ophthalmie.*

Enfin, ſi le ſang ſe trouve trop raréfié, cette raréfaction ſe faiſant auſſi dans les vaiſſeaux tendres & délicats de l'œil, y cauſera la même maladie.

A l'égard des cauſes extérieures, il eſt aiſé de voir que tout ce qui eſt capable d'irriter conſidérablement la conjonctive & la membrane qui la recouvre, ou bien d'occaſionner quelque diviſion dans les vaiſſeaux de ces parties, doit néceſſairement cauſer une *ophthalmie*, comme nous dirons en parlant des différentes eſpeces d'*ophthalmies.*

Pour ce qui eſt des ſignes, nous en parlerons en traitant de chaque *ophthalmie* en particulier. Cette maladie eſt quelquefois fâcheuſe par les accidens qui la ſuivent. Elle s'irrite ſouvent par les remedes dont les malades ſe ſervent d'abord qu'ils en ſont attaqués & qui n'y conviennent pas; ou bien la violence du mal eſt ſi prompte, qu'il eſt difficile d'en ſuſpendre l'effet, & d'empêcher que la vue ne périſſe.

Diviſion de l'Ophthalmie.

On diviſe communément l'*ophthalmie* en ſeche & en humide: mais on peut encore en admettre d'autres, comme on va le voir.

De l'Ophthalmie ſeche.

La premiere eſpece d'*ophthalmie* que l'on appelle ſeche, eſt celle qui cauſe une rougeur dans l'œil ſans larmoyement, ni matiere purulente. Dans cette maladie il n'y a ni enflure à la paupiere, ni douleur dans l'œil, ni dans la tête; elle eſt cauſée par un ſang épais qui ſéjourne dans quelques-uns des vaiſſeaux de la conjonctive & non pas dans tous; car dans cette maladie il y a une partie du blanc de l'œil qui eſt rouge & l'autre qui ne l'eſt pas.

De l'Ophthalmie humide.

La ſeconde eſpece d'*ophthalmie* appellée humide, eſt occaſionnée par une abondance de lymphe lacrymale, qui paſſant continuellement ſur le globe de l'œil, l'irrite par ſon acrimonie, l'enflamme auſſi-bien que la partie intérieure des paupieres qui en deviennent enflées. Elle ulcere même aſſez ſouvent la cornée tranſparente. Cette maladie eſt accompagnée de douleurs dans l'œil avec élancemens, enſorte que les malades ne ſauroient voir le jour, ni ſouffrir la lumiere ſans des douleurs très-vives. Les enfans auſſi bien que les vieillards, ſont forts ſujets à cette *ophthalmie*, dans leſquels elle ſe rend rébelle à cauſe de l'humidité naturelle de leur tempérament. Dans le cours de cette maladie, les enfans ont même ſouvent les narines & les levres non-ſeulement enflées, mais auſſi couvertes de puſtules & de gale, de même que les autres parties du viſage.

De l'Ophthalmie qui ſuit le rhume.

Il y a une troiſieme eſpece d'*ophthalmie*, qui excite une démangeaiſon dans l'œil, avec un ſuintement d'une humeur épaiſſe & glaireuſe qui colle les paupieres pendant la nuit. Cette *ophthalmie* eſt très-ſouvent une ſuite du rhume du cerveau. Elle eſt la plus aiſée de toutes à guérir.

De l'Ophthalmie avec chaſſie ſeche.

Il ſe rencontre une quatrieme eſpece d'*ophthalmie* qui tient de la nature de la ſeche, dans laquelle la conjonctive eſt rouge, & les paupieres ſont pleines d'une chaſſie ſeche en forme de farine écailleuſe. Une partie de cette chaſſie ſe répand ſur le globe de l'œil, enſorte qu'il ſemble au malade d'y avoir des ordures; ce qui le fatigue & fait rougir la conjonctive.

De l'Ophthalmie qui occupe le globe de l'œil du côté des angles.

La cinquieme eſpece d'*ophthalmie* eſt lorſque les yeux du malade ne ſont rouges que du côté des angles, & point à la partie ſupérieure ni inférieure du globe. Lorſque la caroncule lacrymale ſe trouve enflammée, les vaiſſeaux qui paſſent deſſous ſe tuméfient juſques vers la contrée tranſparente; cette maladie eſt ſujette à ſe changer en une autre appellée onglet.

De l'Ophthalmie avec bourgeons ſur le globe de l'œil.

Il y a une ſixieme eſpece d'*ophthalmie*, dans laquelle l'œil a de petits faiſceaux de veines tuméfiées qui partent de la ſurface intérieure des paupieres, & ſe rendent juſqu'à l'endroit de l'union de la conjonctive avec la cornée tranſparente, où il paroît un bourgeon de la groſſeur d'une lentille. Quelquefois la rougeur ſe continue ſur la

cornée, où se fait voir dans son extrémité un pus blanchâtre. On s'apperçoit bien que c'est par l'extrémité de ces vaisseaux que s'épanche la matiere qui cause le bourgeon. On ne peut guérir cette maladie que lorsque le bourgeon est percé, ou que ce qu'il contient ne soit résout par des remedes convenables.

De l'Ophthalmie avec des petits abscès sur la cornée & la conjonctive.

La septieme espece d'*ophthalmie* est lorsque toute la conjonctive est rouge avec de petits abscès qui sont situés en partie sur la cornée transparente, & en partie sur la conjonctive. Il y en a quelquefois jusqu'à cinq ou six autour de l'œil; tantôt ils sont de la largeur d'une tête d'épingle, & tantôt comme une lentille.

De l'Ophthalmie érésipélateuse.

La huitieme espece d'*ophthalmie* est celle qui vient d'un érésipele, qui rougit la conjonctive, enfle les paupieres & cause des douleurs avec chaleur insupportable à l'œil & dans la tête. Il se forme des croûtes & des gales aux parties voisines de l'œil, comme sur le front, les tempes & le nez, qui laissent par leurs chutes des marques pour toute la vie, semblables à celles qui restent après la petite vérole.

De l'Ophthalmie la plus violente, appellée chemosis.

On trouve une neuvieme espece d'*ophthalmie* dans laquelle toute la conjonctive devient si considérablement enflée, que son épaisseur égale celle d'un travers de doigt; ce qui fait paroître la cornée transparente comme dans un enfoncement. Cette inflammation est accompagnée de très-grandes douleurs dans la tête & dans l'œil, de pésanteur au-dessus de l'orbite, d'insomnie, de fievre, de battemens, &c. Dans cette *ophthalmie*, il arrive souvent que toute la cornée transparente tombe par suppuration, ce qui détruit la chambre antérieure de l'œil. La cicatrice qui suit cet accident, empêche que le crystallin & la vitrée ne s'échappent, & par conséquent que le globe ne se flétrisse entierement. Quelquefois l'un & l'autre arrivent.

Cette espece d'*ophthalmie* est souvent la suite d'un coup reçu à l'œil ou aux environs; d'autres fois elle arrive sans qu'aucune cause extérieure ait précédé cette maladie; enfin elle peut être occasionnée par un dépôt critique à la suite d'une fievre maligne ou autre.

J'ai vu une Dame à qoi la fatigue d'un voyage où elle fut obligée d'aller à cheval par la pluie, avoit causé une pleurésie. Les Medecins du pays ne l'ayant point fait saigner, il lui survint une *ophthalmie* de la nature de celle dont je viens de parler qui fit cesser la pleurésie: mais la fievre subsistant toujours avec l'inflammation de l'œil, celle-ci dégénéra bien-tôt en abscès. L'autre œil se trouva le vingtieme jour attaqué des mêmes accidens & avec autant de violence.

Quand la malade fut en état de pouvoir être transportée, elle vint à Paris me consulter. En examinant ses yeux, j'en trouvai le premier dont j'ai parlé, entierement perdu, & l'autre couvert d'une cicatrice, qui par l'usage des remedes que je lui ai fait, est effacée; de sorte qu'elle voit assez pour se conduire.

De l'Ophthalmie vénérienne.

La dixieme espece d'*ophthalmie* a presque les mêmes apparences que la précédente, excepté que la conjonctive enflée paroît dure & charnue. Elle commence d'abord par une abondance de matiere blanchâtre tirant sur le jaune, qui suinte continuellement par l'œil. Cette maladie est assez rare, & a pour principe une cause vénérienne. J'ai vu plusieurs personnes qui en étoient attaquées; dans la plupart cette maladie a paru deux jours après qu'un écoulement vénérien avoit discontinué. La matiere ayant cessé en partie de sortir par les voies ordinaires, a causé une métastase ou un transport à l'œil par lequel il couloit une matiere semblable, & qui teignoit le linge, de même que celle qui couloit par les voies ordinaires.

De l'Ophthalmie de la choroïde.

Il y a une onzieme espece d'*ophthalmie*, dans laquelle les parties intérieures du globe sont enflammées, savoir, la choroïde conjointement avec l'uvée.

Dans cette maladie, la conjonctive n'est que légerement enflammée. Il y a un larmoyement & de la difficulté à supporter la lumiere, jointe à des douleurs vives vers le sommet de la tête & les tempes, & la prunelle se trouve rétrécie.

De l'Ophthalmie causée par des ordures dans l'œil.

La douzieme espece d'*ophthalmie* est causée par des ordures, & autres choses semblables qui entrent dans les yeux, & y causent une *ophthalmie* plus ou moins considérable, suivant leurs volumes & leurs inégalités. Elle s'attache sur le blanc de l'œil ou sur la cornée transparente, ou en-dedans des paupieres.

De l'Ophthalmie par des coups reçus à l'œil.

La treizieme espece d'*ophthalmie* est causée par quelque coup. Elle est différente selon la force du coup & selon la figure de la chose qui a frappé l'œil.

De l'Ophthalmie par la rupture des vaisseaux qui rampent sur la conjonctive.

La quatorzieme espece d'*ophthalmie* est celle dans laquelle l'œil devient très-rouge, sans néanmoins que le malade ressente aucune douleur, ni peine à souffrir la lumiere; elle est produite par un vaisseau sanguin de la conjonctive, qui occasionne par son ouverture un épanchement de sang entre les lames de cette membrane.

Du prognostic des ophthalmies.

Quoique le prognostic de l'*ophthalmie* soit toujours dangereux par rapport aux accidens fâcheux qui l'accompagnent: il y a cependant plusieurs especes d'*ophthalmies* dont les suites ne sont pas également dangereuses. Nous allons d'abord parler de celles qui donnent le plus à craindre, & nous dirons ensuite un mot des *opthalmies*, qui pour l'ordinaire n'entraînent point après elles des accidens fâcheux.

L'*ophthalmie* humide est dangereuse, soit par sa durée, ou par les récidives fréquentes de ses accès, ou par l'acrimonie de la lymphe qui excorie & ulcere la cornée transparente, & fait perdre une partie de la vue par les cicatrices qui suivent les ulceres.

L'*ophthalmie* érésipélateuse est dangereuse par la violence des douleurs dont elle est accompagnée, & parce que la vue en demeure souvent considérablement endommagée.

L'*ophthalmie* appellée *chemosis*, est très-fâcheuse par des douleurs qui la suivent, & parce que souvent elle cause la perte de la vue.

L'*ophthalmie* vénérienne est aussi dangereuse que la *chemosis*.

L'*ophthalmie* qui est suivie de l'inflammation de la choroïde & de l'uvée, est très-dangereuse; puisque souvent elle cause la perte de la vue, ou bien une cataracte membraneuse.

L'*ophthalmie* causée par des coups reçus à l'œil est plus ou moins dangereuse, selon les parties de l'œil qui sont intéressées.

L'*ophthalmie* qui survient aux coups de tête, ou les méninges ont été intéressées, est un signe de mort.

Lorsque dans les commencemens de la petite vérole, les yeux se trouvent comme remplis de sang épanché hors des vaisseaux ; c'est encore un signe mortel, puisqu'il marque un transport du sang dans la tête.

A l'égard des autres especes dont nous avons fait la description, on peut dire en général qu'elles ne sont point dangereuses, n'étant pour l'ordinaire accompagnées d'aucun accident fâcheux.

Le flux de ventre qui survient à l'*ophthalmie*, la guérit, selon Hippocrate.

De la guérison des ophthalmies.

Pour guérir généralement toutes sortes d'*ophthalmies*, les remedes généraux doivent y être employés, principalement la saignée, pour diminuer la quantité du sang. Il y a des cas où l'on est obligé de se servir de la purgation ; il y en a d'autres où elle seroit nuisible & dangereuse. Il faut observer que les taches, les ulceres, de même que certains abscès de la cornée transparente, qui sont accompagnés d'inflammation de la conjonctive, se trouvent diminués, & leur guérison s'obtient même plus promptement par la saignée de l'œil, que par les autres moyens : cependant il y a des cas où elle ne convient pas, comme la pratique le fait voir. Cette saignée se pratique de différentes manieres, voyez *Oculus*.

De la guérison de l'ophthalmie seche.

Dans l'*ophthalmie* seche, on se servira pendant quelques jours d'un collyre fait avec les eaux de rose & de plantain, deux onces de chacune ; dans lesquelles on délayera douze grains de tuthie préparée : on animera le tout avec une cuillerée d'esprit de vin, pour en laver le dedans de l'œil trois fois dans la journée ; le soir il faut mettre sur l'œil une compresse trempée dans du vin, dans lequel on aura fait bouillir deux bouillons, une pincée de véronique & une autre de thym, & autant de roses de Provins, sur la quantité d'un demi-septier. Comme cette espece d'*ophthalmie* n'est point dangereuse, il y faut peu de remedes ; souvent même la saignée seule la guérit, étant réitérée suivant la plénitude du malade.

De la guérison de l'ophthalmie humide.

L'*ophthalmie* humide est quelquefois très-difficile à guérir, il y faut plus de remedes qu'à la précédente, outre les généraux réitérés selon le besoin.

On est souvent obligé de faire la saignée du pié ou de la gorge. On appliquera d'abord un collyre fait avec les eaux distilées d'euphraise, de fenouil & de plantain, deux onces de chacune, dans lesquelles on délaye deux grains de sel de saturne. On est quelquefois contraint de se servir du séton, du cautere, & de l'emplâtre véficatoire, entretenus pendant quelque-tems ; à l'égard des véficatoires, on observera que pour peu que leur usage incommode les reins ou la vessie, on doit le cesser & employer d'autres moyens.

Si le premier collyre qui n'est qu'adoucissant, ne réussit pas après quelques jours d'usage, on lui en substituera un, qui en resserrant les pores, s'opposera au trop grand écoulement des larmes dans l'œil : c'est pourquoi on retranchera le sel de saturne, & on délayera dans les eaux susdites un demi gros des trochisques blancs de Rhasis. Quand la fonte des eaux a cessé, s'il reste quelqu'ulcere sur la cornée transparente, comme il arrive assez souvent, on doit employer la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune.

Cette pierre se fait avec parties égales d'alun, de salpetre, de vitriol de Chypre, une livre de chacun ; deux gros de camphre, que l'on mettra dans un pot de terre verni ayant un couvercle qui le ferme exactement. On fera des rouleaux d'une pâte ferme de la longueur d'un pié & d'un demi-pouce de grosseur ; on placera ensuite le pot sous la cheminée, & l'ayant entouré de charbons en assez grande quantité, pour que leur élévation surpasse le bas du pot d'un demi-pouce, on les allumera ; à mesure que les matieres se fondront, on aura soin de les remuer avec une bagnette assez longue, & lorsqu'on s'appercevra que ces matieres par leur ébullition, se seront élevées à la hauteur de trois travers de doigts, on retirera le vaisseau du feu, & on y jettera le camphre en poudre ; on continuera à remuer le tout, jusqu'à ce que le camphre soit fondu entierement ; on couvrira pour lors le pot le plus promptement qu'il sera possible de son couvercle, & on le lutera avec les rouleaux susdits, ensorte qu'il ne puisse sortir aucune vapeur : on laissera le pot dans cet état l'espace de vingt-quatre heures, au bout duquel tems on le cassera pour en séparer la pierre, & on la mettra dans un vaisseau de verre bien bouché. La dose est depuis douze grains, jusqu'à un demi-gros que l'on délayera dans un demi-septier d'eau commune. On pourra ajouter à cette dissolution deux gros de sucre candi, avec une cuillerée d'eau-de-vie.

Lorsque l'ulcere sera cicatrisé, si ce remede ne détruit pas assez la tache, on se servira d'une poudre faite avec l'os de seche & le sucre candi, mêlés ensemble, dont on fait tomber gros comme une lentille tous les matins sur la tache. Quelquefois il faut employer des remedes plus forts, comme l'huile de linge, & les poudres où il entre de l'alun.

Les *ophthalmies* humides sont souvent accompagnées de tumeurs scrophuleuses, ce qui paroît par des glandes tuméfiées autour du cou. Il faut pour lors se servir de remedes capables de détruire la cause de cette maladie, qui sans cela, fait périr quelquefois les yeux par des ulceres & des taches qui y succedent. Pour cet effet, outre l'application des remedes dont j'ai parlé ci-dessus, il faut faire une tisane avec une once de racine de squine, une once de racine de patience sauvage coupée par tranches, que l'on fait bouillir dans cinq pintes d'eau réduites à deux pintes & chopine. On y fera aussi bouillir une poignée de souci de vigne, & un peu de réglisse. Le malade boira tous les jours trois demi-septiers de cette tisane, deux le matin, & un l'après-midi ; ce que l'on continuera pendant un mois. On fera prendre à la personne trente grains d'éthiops minéral trois jours de suite, ce qui fera quatre-vingt-dix grains ; on la purgera le quatrieme jour avec un purgatif un peu fort, & cependant convenable à la maladie & au tempérament du malade ; on le laissera ensuite quatre jours sans prendre d'éthiops ; on en recommencera l'usage pendant trois jours, & on le repurgera ensuite, ce que l'on continuera jusqu'à la guérison. Il est à propos d'augmenter la dose de l'éthiops peu à peu jusqu'à un gros ; car lorsqu'on en donne trop peu, il ne fait pas un effet assez puissant, ayant cependant toujours égard à l'âge & au tempérament, &c.

De la guérison de l'ophthalmie qui suit le rhume.

La troisieme espece d'*ophthalmie* qui est accompagnée d'un suintement d'une humeur épaisse qui colle les paupieres pendant la nuit, demande peu de tems pour sa guérison. Après les remedes généraux, on se servira tous les soirs de pommade de tuthie, dont on mettra en se couchant gros comme une lentille au coin de l'œil du côté du nez, ensorte qu'elle entre dans l'œil. Il faut laver l'œil quatre fois par jour avec dix parties d'eau tiede, & une partie d'eau-de-vie. Comme il arrive souvent que les angles des paupieres sont ulcérés, si elles ne guérissent pas par la pommade de tuthie, on se servira de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune.

De la guérison de l'ophthalmie avec chassie.

La quatrieme espece d'*ophthalmie* se guérit, après les remedes généraux, par l'usage d'une eau composée avec

du sel ammoniac, & du sel de saturne, sept grains de chaque que l'on dissoudra dans de l'eau de rose & de plantain; quatre onces de chaque, pour en baigner l'œil trois ou quatre fois dans la journée.

De la guérison de l'ophthalmie qui occupe le globe du côté des angles.

Il faut se servir pour la cinquieme espece d'*ophthalmie*, d'un collyre fait avec le vitriol blanc & l'iris de Florence, un gros de chaque; le tout infusé dans trois chopines, ou deux pintes d'eau, selon qu'on la souhaite plus ou moins forte.

De la guérison de l'ophthalmie avec bourgeons.

Cette *ophthalmie* se guérit par l'usage de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune, lorsque les bourgeons ne se trouvent que sur la conjonctive. Mais s'ils s'évacuent sur la cornée transparente, & qu'il paroisse du pus répandu entre les pellicules de la cornée, on use des remedes qui servent aux abscès de l'œil.

De la guérison de l'ophthalmie avec de petits abscès sur la cornée & sur la conjonctive.

Pour la septieme espece d'*ophthalmie*, il faut mettre sur les yeux, où il se forme des abscès entre la conjonctive & la cornée transparente, des remedes propres pour faire ouvrir ces abscès, & les cicatriser ensuite; parce que l'inflammation & les progrès de la maladie ne cessent qu'au même-tems que la matiere se vuide. On applique d'abord une eau distilée du camphre; & aussi-tôt qu'ils commencent à percer, on y met de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune, qui nettoye & cicatrice les ulceres.

De la guérison de l'ophthalmie éréspélateuse.

La huitieme espece d'*ophthalmie* est longue & difficile à guérir. On doit d'abord mettre sur la partie de l'eau distilée de fleurs de sureau, mêlée avec une dixieme partie d'eau-de-vie, que l'on fera tiédir, pour en bassiner l'œil, & même les paupieres. On aura aussi recours au séton, & à la saignée tant du bras que du pié, & de la gorge. On mettra aussi dans la suite en usage la purgation & les emplâtres véficatoires, si on les juge nécessaires.

De la guérison de l'ophthalmie, appellée chemosis.

La violence de cette maladie demande un prompt secours. C'est pourquoi d'abord que l'on s'apperçoit que le dépôt se fait sur l'œil, il faut saigner deux fois du bras dès le premier jour, le lendemain donner un purgatif violent, & le soir de cette medecine saigner du pié, si les accidens continuent. La saignée de la gorge doit être faite dès le lendemain de la medecine. Cette maladie est à l'œil ce que la pleurésie est à la poitrine; car le sang a ici la même couleur & la même qualité que dans l'inflammation de la pleure. On applique d'abord une emplâtre assez large de véficatoire entre les épaules. La plupart mettent dans le commencement des cataplasmes sur l'œil: mais cette méthode est très-pernicieuse d'autant que ces cataplasmes incommodent par leur pésanteur, & procurent plutôt la suppuration que la résolution de la matiere qui occasionnoit son inflammation. On doit au contraire se servir des remedes propres à adoucir l'inflammation, & faire transpirer la matiere qui la cause, comme de l'eau-de-vie mêlée avec beaucoup d'eau, dont on lave l'œil de tems en tems. On mêle un gros de diaphorétique minéral nouvellement fait dans deux pintes de tisane ordinaire, pour en faire boire souvent au malade; ensorte que dans un jour & demi il ait pris toute cette quantité.

Si la purgation donne du soulagement, on la réitérera deux jours après; & si l'on s'apperçoit que l'œil veuille se disposer à la suppuration, on y appliquera un remede résolutif capable de la détourner. Pour cet effet, il faut prendre du romarin, de la sauge, de l'hysope, & des roses de Provins, une pincée de chaque, que l'on fera bouillir trois ou quatre bouillons dans un demi-septier de vin rouge, dans lequel on trempera des compresses pour les mettre sur l'œil, prenant garde de ne pas trop le presser par le bandage. Si l'on apperçoit de la blancheur dans la cornée transparente, on fera couler de la liqueur dans l'œil trois fois dans la journée; on remouillera la compresse dès qu'elle séchera. Si par les moyens que j'ai proposés l'enflure de l'œil vient à cesser, sans qu'il arrive suppuration au globe, ou que la matiere qui a suivi la suppuration se résolve sans que l'œil en soit endommagé, on se servira de l'eau distilée en camphre, pour en faire couler de tems en tems dans l'œil, jusqu'à ce que la rougeur ait cessé. S'il reste pour lors une foiblesse dans la vue, comme il arrive souvent, je substitue à l'eau susdite une fortifiante, qui rétablit la vue dans son premier état. Quelquefois on est obligé de percer l'abscès avec une lancette aussi-tôt que l'on apperçoit la matiere formée, de crainte que son séjour ne détruise les parties de l'œil qui la renferment.

De la guérison de l'ophthalmie vénérienne.

La dixieme espece d'*ophthalmie* ne demande pas moins de diligence que la précédente. On fera prendre au malade la panacée mercurielle, & on le saignera du pié, pour détourner l'humeur qui se porte à l'œil. On mettra le malade dans le bain domestique, soir & matin, & on le purgera dès le premier jour du bain; ce que l'on est obligé quelquefois de réitérer plusieurs jours de suite, en donnant la panacée mercurielle tous les soirs. On lavera les yeux à tout moment avec le mélange d'eau & d'eau-de-vie. On aura toujours sur les yeux des compresses trempées dans le vin, décrit dans l'article précédent. Par ce moyen on guérira cette maladie en peu de tems, si on s'y prend de bonne heure; autrement les yeux périront, ou n'auront que peu de vue après la guérison.

De la guérison de l'ophthalmie de la choroïde.

La guérison de l'*ophthalmie* de la choroïde est la même que celle de la *chemosis*, excepté que l'on fera couler de deux heures en deux heures dans l'œil, trois gouttes d'eau distilée de camphre.

De la guérison de l'ophthalmie causée par des ordures dans l'œil.

La douzieme espece d'*ophthalmie* se guérit en ôtant les ordures qui sont tombées dans l'œil. Si elles entrent dans le blanc de l'œil ou dans la cornée, on les ôtera avec l'extrémité du tranchant d'une lancette, qui emporte tout ce qui est séché dans le globe, comme le sont la plupart de ces ordures. Celles qui sont entre le globe & les paupieres, peuvent sortir par le moyen d'un stylet d'argent, que l'on introduit entre les paupieres & le globe. Si elles sont enfoncées dans la paupiere, il faut se servir d'un instrument fait en forme d'une curette, afin que le bord de la rainure de la curette puisse emporter l'ordure.

Observation singuliere d'ordure entrée sous la premiere tunique de l'œil.

Une jeune fille, pensionnaire aux Religieuses de Haute-Bruyere, cassa un busc de baleine, dont cinq fragmens de la longueur d'une ligne ou deux, se porterent dans l'œil, & se glisserent entre les lames de la conjonctive: il se forma une élévation charnue à l'endroit où ces

fragmens s'étoient arrêtés. J'en ôtai aisément deux avec la pointe de la lancette, parce que l'une de leurs extrémités n'étoit pas recouverte de la tunique: mais comme les trois autres étoient tout-à-fait entre les membranes, & recouverts de la cicatrice qui s'y étoit faite, je les tirai tous trois à huit jours de distance l'un de l'autre avec une aiguille à cataracte, que je poussai en perçant la premiere tunique dessous un de ces fragmens. Lorsque mon aiguille fut glissée sous le fragment, je la tournai de côté, afin qu'en la levant le tranchant pût couper la tunique, & que par ce moyen la tunique coupée, la baleine se ployât & sortit de l'endroit où elle étoit enfermée. J'en fis de même aux autres avec le même succès; après quoi l'élévation charnue se dissipa par l'usage de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune.

De la guérison de l'ophthalmie causée par des coups reçus à l'œil.

Dans cette espece d'*ophthalmie*, y ayant presque toujours du sang extravasé dans l'œil, il est nécessaire d'y appliquer des remedes résolutifs & anodyns, tels que le sang de pigeon, que l'on y fait couler deux fois par jour. On trempe des compresses dans du vin chaud, dans lequel l'on a mêlé quelques gouttes du baume du Commandeur, & on les applique ensuite sur les paupieres. On a soin de saigner une ou plusieurs fois, selon que la maladie le requiert. On lave l'œil trois fois le jour avec un mélange d'une cuillerée d'eau vulnéraire mêlée dans cinq cuillerées d'eau distilée d'euphraise. On se sert dans la suite d'autres remedes, ayant égard à la disposition de l'œil, & aux accidens qui suivent le coup.

De la guérison de l'ophthalmie causée par la rupture des vaisseaux qui rampent sur la conjonctive.

Cette *ophthalmie* se guérit ordinairement en faisant tomber sur l'œil du sang de pigeon trois fois par jour, & en y appliquant ensuite une compresse trempée dans l'eau vulnéraire, qu'on ôtera aussi-tôt qu'elle sera desséchée, pour lors on fera tomber quelques gouttes de cette eau sur le globe de l'œil, pour le débarrasser du sang de pigeon qu'on y avoit laissé. Le blanc de l'œil, de rouge qu'il étoit, devient ordinairement jaune, & ensuite il reprend sa blancheur naturelle.

De l'ophthalmie qui suit la petite vérole.

Si les *ophthalmies* violentes sont si dangereuses pour la perte de la vue, celles qui sont occasionnées par la petite vérole, ne sont pas moins à craindre, comme la triste expérience de plusieurs personnes ne l'a que trop fait connoître. Elle a même fait croire, que les maux qui suivent immédiatement la petite vérole étoient incurables: mais j'ai des preuves qui détruisent cette opinion.

La petite vérole est sujette à causer dans les yeux quatre sortes de maladies, savoir, l'inflammation de la conjonctive, la fistule lacrymale, les abscès de la cornée & les ulceres des paupieres. Souvent même ces accidens se rencontrent tous quatre à la fois, & d'autres fois il ne s'en trouve qu'un.

Dans les progrès de la petite vérole le visage & les paupieres commencent par enfler, ce qui est suivi d'une rougeur aux yeux & d'un suintement d'humeur glaireuse, qui colle les paupieres, de maniere que lorsqu'on n'a point le soin de les décoller, les yeux demeurent plusieurs jours fermés. Cette humeur retenue entre les paupieres & le globe, devient en s'aigrissant capable d'ulcérer la cornée transparente, & d'altérer considérablement la vue.

Lorsque les grains de petite vérole des autres parties du corps suppurent, ils se cicatrisent: mais ceux qui percent & s'élevent sur le bord du cartilage des paupieres entre les cils & leur surface interne ne se cicatrisent pas à cause de l'acrimonie de la sérosité, qui arrose continuellement l'œil; d'où il résulte des ulceres qui durent quelquefois plusieurs années, & même toute la vie, si on n'y remédie.

Les ulceres qui viennent aux paupieres à la suite de la petite vérole, sont de deux sortes: les uns sont accompagnés d'une chair fongueuse qui retarde leur guérison, jusqu'à ce qu'elle soit consumée; les autres au contraire pénétrant jusqu'aux glandes qui fournissent la chassie, alterent cette liqueur, laquelle ne contribue pas peu à entretenir les ulceres, en s'attachant comme un limon sur leur surface; ce qui occasionne dans la suite la chute des cils.

Le troisieme accident qui suit immédiatement la petite vérole, est produit par une humeur glaireuse, qui s'amasse entre le globe de l'œil & les paupieres, lorsqu'elles ont été trop longtems fermées. Cette humeur entrant dans les points lacrymaux passe dans le sac lacrymal; d'où il arrive une obstruction au canal nasal, qui cause dans la suite une fistule lacrymale.

Le quatrieme accident arrive d'ordinaire vingt jours après la petite vérole, & quelquefois aussi dans le fort de cette maladie. Il est causé par un grain qui paroît dans le milieu de la cornée transparente entre les pellicules qui la composent. La cornée par sa dureté ne permet pas à ce grain de se faire jour en-dehors, à moins qu'il ne soit superficiel; c'est pourquoi il perce en-dedans, & de cette maniere y cause un abscès, ou bien la matiere épanchée entre les pellicules, se congele & s'endurcit, & y fait une tache.

On peut ajouter qu'il survient quelquefois à tont cela une fluxion opiniâtre qui arrive, lorsqu'après toutes les pustules guéries, les malades viennent à prendre l'air. Les pores de la peau en étant frapés, & se trouvant comme bouchés par cet air, il ne se fait plus de transpiration des restes de l'humeur salée, qui sortoit auparavant par les ulceres de la peau; d'où il arrive, pour ainsi dire, une répercussion de cette humeur, qui restant dans les vaisseaux se jette sur les yeux, & y cause une *ophthalmie* humide, dont la liqueur qui s'écoule est si corrosive, qu'elle excorie la peau du visage.

Des remedes pour l'ophthalmie qui suit la petite vérole, & pour les accidens qui l'accompagnent.

Après avoir marqué les maladies des yeux qui suivent la petite vérole, il reste à parler des remedes qui leur conviennent: à l'égard de l'*ophthalmie*, je renvoie le Lecteur au Chapitre de l'*ophthalmie* humide. Pendant le cours de la petite vérole on doit se servir d'un collyre fait avec le safran & les eau distilées de plantain & de rose. Je me sers d'une eau distilée du camphre qui prévient tous ces accidens, lorsqu'elle est appliquée dans les commencemens, il suffit d'avoir soin d'en mettre quelques goutes dans l'œil quatre ou cinq fois par jour, & d'empêcher en même-tems que les paupieres ne se collent; car cela est de grande conséquence. Pour cet effet on trempe la barbe d'une plume dans cette liqueur, & on la passe entre les deux paupieres plusieurs fois de tems en tems dans la journée & pendant la nuit.

Les eaux ophthalmiques en général font très-peu de chose à la guérison des ulceres qui viennent sur le bord des paupieres: mais j'ai trouvé qu'en les touchant avec la pierre infernale, ils se cicatrisent aisément. Il faut en ôter l'ardeur, aussi-tôt qu'elle les a touchés, en faisant baigner l'œil plusieurs fois dans un petit verre plein d'eau: & il faut surtout prendre garde que l'endroit de la paupiere, sur lequel on a appliqué la pierre, ne pose point sur le globe de l'œil, que la cuisson qu'elle a causée n'en soit passée, on les touchera une ou deux fois la semaine, jusqu'à ce que l'on juge que ce soit assez, & on mettra sur ces endroits soir & matin de la tuthie en poudre très-fine qui achevera de les cicatriser. A l'égard des ulceres, il est à remar-

quer que ceux qui sont profonds, sont plus long-tems à guérir que ceux qui ont une chair fongueuse.

De l'abscès de l'œil.

L'abscès qui survient à l'œil peut avoir son siége en différens endroits. Quelquefois il se trouve à la cornée transparente; d'autrefois entre la conjonctive & la cornée opaque, & souvent à l'uvée. J'entends par abscès un amas de pus plus ou moins abondant. Lorsqu'il se fait dans la cornée transparente, comme il arrive souvent après la petite vérole, on l'apperçoit aisément par une blancheur qui l'accompagne: mais lorsqu'il commence entre la cornée opaque & la conjonctive, on doit le soupçonner par le gonflement du globe de l'œil qui est tumefié plus à l'endroit de l'abscès qu'ailleurs. S'il se fait à l'uvée, on ne le connoît souvent que quand le pus est épanché dans l'humeur aqueuse.

Les abscès qui attaquent la cornée transparente commencent quelquefois par une petite tache blanche qui paroît sur la premiere pellicule de cette membrane, & est suivie d'une élévation en-dehors; en la piquant légérement avec la pointe de la lancette, sans pénétrer les autres pellicules, on le guérit aisément: mais si l'abscès est plus profond, qu'il se trouve au milieu de l'épaisseur de la cornée, & qu'il s'élargisse au point de couvrir presque toute la transparence de cette membrane, il fait ce que l'on nomme hypopyon. Si au contraire il n'est pas si large, & qu'il perce de lui-même au-dedans de l'œil, sa matiere coule dans la chambre antérieure entre l'iris & la cornée transparente, & y fait un amas en forme de tache qui a la figure d'un demi-croissant, semblable à celui qui paroît aux racines des ongles; c'est pourquoi on appelle cet abscès *onyx*. (Heister décrit différemment l'*hypopyon* & l'*onyx*. Voyez *Hypopyon* & *Oculus*.)

Quelquefois sans que la cornée transparente soit attaquée, l'abscès étant entre la conjonctive & la sclérotique, ou dans l'épaisseur de celle-ci, le pus se glisse dans la chambre antérieure, entre l'iris & la cornée transparente; ce qui peut arriver dans le premier cas par la pression des paupieres, & dans le second par celle des aponévroses des muscles du globe.

Ces différens abscès ne se font pas sans un grand danger de perdre la vue. On en guérit cependant plusieurs, sans que les yeux en restent incommodés. Avant que de parler de l'opération que l'on est obligé d'y faire quelquefois pour évacuer le pus, il faut donner une regle pour connoître l'état du pus dans l'œil: cette opération le demande; car souvent la matiere échappée dans la chambre antérieure entre l'iris & la cornée transparente, se dissipe en quelque maniere par l'usage des remedes dont j'ai parlé ci-devant, non pas en se résolvant, mais en se précipitant au fond de l'œil.

Lorsqu'il arrive que cette matiere augmente, au lieu de se dissiper, & que l'on voit qu'elle est assez abondante pour qu'elle puisse entrer par le trou de la prunelle, il est tems pour lors d'y faire l'opération qui suit.

On exposera l'œil malade à un assez grande clarté, & on appuiera la tête contre le dossier d'un fauteuil, pour faire ensuite une incision à la cornée transparente au-dessous du trou de la prunelle, en prenant garde que la pointe de la lancette ne touche point l'iris qui est derriere le pus. On doit faire l'ouverture assez longue pour donner issue à la matiere; & comme elle sort rarement d'elle-même par cette ouverture, on y injectera de l'eau tiede avec une petite seringue, laquelle lave & charrie le pus avec elle en ressortant. On mettra sur l'œil une compresse trempée dans un collyre fait avec les eaux de rose, de plantain & de fenouil, dans lesquelles on battra un blanc d'œuf. On a soin de maintenir cette compresse humide en l'arrosant de tems en tems avec ce remede; on en fait aussi couler trois ou quatre fois dans la journée sur la plaie faite à la cornée.

Il arrive ordinairement que quelques jours après que le pus est vuidé, il s'en épanche de nouveau à l'endroit ou étoit celui qu'on a évacué. On introduira pour lors un stilet fin dans l'incision que l'on a faite, pour r'ouvrir la plaie, & en faire sortir la matiere comme la premiere fois. S'il ne se fait plus aucun amas de nouvelle matiere, on laissera refermer la plaie; & s'il y a toujours une continuation d'inflammation à l'œil, on y appliquera les remedes convenables, que je ne répéterai point ici.

OPHTHALMIATER. *Oculiste.*

OPHTHALMOS, ὀφθαλμὸς. Œil. Voyez *Oculus.*

OPHTHALMOXYSIS, de ὀφθαλμὸς, œil, & ξύω, je ratisse, je racle; l'action de brosser les yeux. *Heister Chirurg.* Voyez *Oculus.*

OPHTHALMOXYSTRUM, de même dérivation qu'*Ophthalmoxysis*. Brosse pour les yeux. Voyez *Oculus.* C'est cette brosse pour la scarification des paupieres faite avec des épis d'orge, & dont il est fait mention à cet article.

OPI

OPIATA, *Opiats*: les anciens donnoient avec raison le nom d'*opiates* aux médicamens dans la composition desquels il entre de l'opium, ou tel autre ingrédient narcotique: mais on le donne aujourd'hui par abus aux remedes préparés sans l'opium, soit corroboratifs, altérans ou purgatifs, à cause seulement de leur consistance qui ressemble à celle de la thériaque & des autres *opiats* de même nature.

Ces derniers méritent plus proprement le nom d'électuaires, que l'on divise aujourd'hui en deux especes, l'une solide, qu'on appelle autrement trochisques, & l'autre molle, à laquelle quelques-uns donnent le nom d'*opiat*. Elles étoient toutes deux appellées du nom d'antidote par les Grecs, qui ne comprenoient point sous ce mot les électuaires purgatifs, que le mot d'*opiat* embrasse chez nous.

L'*opiat* est un médicament de consistance plus épaisse que le sirop, & qui de même que la véritable thériaque préparée avec l'opium, n'a presque point de fluidité. Elle est composée de plusieurs ingrédiens qu'on lie avec du miel ou du sirop, & l'usage en doit être continué pendant long-tems, soit qu'on l'emploie en qualité de purgatif, de corroboratif, ou d'altérant.

Il y a donc trois sortes d'*opiats*; savoir, les purgatifs, les corroboratifs & les altérans. MORELLI *Formulæ Medicament.*

OPION. Voyez *Opium.*

OPISTHOBARES, ὀπισθοβαρὴς, est le nom d'un collyre dont on se sert pour adoucir la rudesse des paupieres. Aëtius, *Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *Cap.* 110. en donne la description d'après Oribase. On l'appelle encore *harmation* & *eutonon.*

OPISTHOCHEIMON, ὀπισθοχειμὼν, de ὄπισθεν, par derriere, & χειμὼν, l'hiver; signifie, *Lib. I. de Epid.* & *Lib. I. de Humor.* le froid qui regne à la fin de l'hiver, & qui pour lors est extremement violent.

OPISTHOCRANION, ὀπισθοκράνιον, de ὄπισθεν, par derriere, & κράνιον, le crane; signifie, dans *Æginete, Lib. VI. Cap.* 2. *l'occiput*, ou la partie postérieure de la tête.

OPISTHOCYPHOSIS, ὀπισθοκύφωσις, de ὄπισθεν, par derriere, & κύφωσις, de κῦφος, bossu, est le même que *cyphosis*, qui signifie la courbure de l'épine en arriere. La *Bosse.*

OPISTHOTONOS, ὀπισθότονος, de ὄπισθεν, par derriere, & τόνος, de τείνω, j'étends, est une espece de convulsion, dont on trouvera la description aux articles *Tetanos* & *Epilepsia.*

OPIUM. L'*opium* est un suc épaissi d'un roux noirâ-

tre, quelquefois rongeâtre, dont le gout est amer & l'odeur tout-à-fait désagréable. Les Grecs distinguoient deux sortes d'*opium*. L'un étoit une larme qui découloit par incision du *papaver album*. Officin. & l'autre le suc qu'on retiroit de la plante par expression, & qu'on faisoit épaissir. L'*opium* que nous avons est de la premiere espece; & comme on le cultivoit autrefois en Egypte près de la ville de Thebes, on lui a donné le nom d'*opium Thebaicum*. Si l'on veut s'en rapporter à Kempfer, tout l'*opium* dont on se sert aujourd'hui dans l'Orient, découle naturellement des plantes qu'on cultive dans la Natolie & dans plusieurs autres contrées. Mais M. Tournefort & quelques autres Voyageurs modernes, n'ont trouvé d'autre *opium* chez les Turcs que celui qu'on nous apporte en gâteaux. Ils observent encore que les gens sobres chez les Turcs en prennent rarement plus d'une dragme par jour, dont ils mêlent quelques grains dans leur caffé. Dans l'Empire du Grand Mogol, l'*opium* est aussi commun dans les boutiques que le tabac dans les nôtres. Les habitans le préparent de différentes manieres, & le mêlent avec divers ingrédiens, tels que la rhubarbe, son extrait & autres drogues semblables. Quelques-uns y ajoutent d'autres substances narcotiques, comme du *datura*. Les Charlatans Indiens employent communément ce dernier artifice pour jetter ceux qui en usent dans des songes agréables, qu'ils prennent pour des extases réelles. Kempfer rapporte plusieurs effets surprenans de cette préparation, qu'il appelle *nepenthe des Indes*.

L'*opium* est toujours narcotique, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement, & l'on a éprouvé qu'étant donné dans un lavement, il excite presque aussi puissamment le sommeil que lorsqu'on le prend par la bouche. Il est très-nuisible étant appliqué sur les oreilles & sur les yeux, car il affoiblit la vue, & cause la surdité.

Galien rapporte qu'un Gladiateur mourut en peu de tems à l'occasion d'une emplâtre d'*opium* que son adversaire lui appliqua sur la tête. Il dit encore qu'il n'a jamais employé cette drogue que dans un besoin pressant.

L'*opium* ne rend pas le pouls plus fréquent ou plus dur qu'il n'étoit auparavant, il le rend seulement plus grand, & échauffe beaucoup; ce qui prouve qu'il dissout & raréfie le sang; & cela paroît encore par les demangeaisons, & quelquefois par la sueur qu'il excite. On a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui ont été tués dans le combat est tellement fluide qu'on ne sauroit les transporter sans qu'ils saignent, ce qui vient du grand usage qu'ils font de l'*opium*. Le sang étant ainsi raréfié comprime les nerfs voisins des vaisseaux où il est enfermé, & intercepte par ce moyen le cours des esprits animaux, aussi-bien que la sécrétion de plusieurs fluides, de la bile & de l'urine, par exemple; ce qui occasionne la constipation & la dysurie. Il y a toute apparence que l'*opium* agit par son soufre narcotique, qui divise & raréfie d'une maniere extraordinaire les parties sulphureuses du sang. Aussi remarque-t-on que tous végétaux qui contiennent une huile pareille, comme la muscade, le safran, &c. produisent sur le sang le même effet que l'*opium*. Il n'est même pas impossible que les soufres soient capables d'un très-grand dégré de raréfaction, puisque l'odeur du musc & de l'ambre gris, se répandent à une distance fort considérable. Pitcarn a cru que les effets de l'*opium* venoient de son sel volatil: mais ce principe paroît être en trop petite quantité pour pouvoir les produire.

Lorsqu'on a pris une trop forte dose d'*opium*, & qu'il produit des symptomes fâcheux & qui menacent de la mort, on y remédie d'abord par des saignées copieuses; supposé que le malade puisse les supporter. On donne ensuite des liqueurs acides, comme du vinaigre, de la limonade; du sirop de graine d'épine vinette, & telles autres liqueurs qui coagulent le sang & donnent aux vaisseaux le moyen de se contracter; & supposé que l'assoupissement soit considérable, on a recours aux scarifications, sur lesquelles on jette du vinaigre & du sel. Les vésicatoires & les clysteres acres produisent le même effet.

Voici les regles qu'il faut observer dans l'usage de l'*opium*.

1. Si le malade est pléthorique, on ne lui donnera de l'*opium* qu'après lui avoir tiré quelques palettes de sang.
2. On ne doit pas le donner dans le tems que les regles coulent; lors de l'évacuation des vuidanges, ni durant le flux ordinaire des hémorrhoïdes, parce qu'il supprime toutes les évacuations naturelles qui entretiennent la santé. On ne doit pas non plus le donner dans toutes sortes de diarrhées, parce que la suppression ne manqueroit pas d'être nuisible, s'il arrivoit qu'elles fussent critiques. Il ne vaut rien non plus dans la suppression d'urine, & l'on doit tenir pour maxime générale, de remplacer par d'autres évacuations, surtout par la saignée, celles que l'*opium* à supprimées.
3. On ne doit jamais prendre de l'*opium* après avoir mangé, parce qu'il empêche la digestion, & qu'il excite pour l'ordinaire le vomissement. Il faut donc attendre pour le prendre que la digestion soit achevée & observer la même regle dans l'usage de tous les autres narcotiques, qui étant pris mal-à-propos, & pendant long-tems, détruisent entierement l'appétit, excitent le hoquet, des nausées & des vomissemens habituels.
4. Ceux qui commencent à faire usage de l'*opium* ne doivent en prendre d'abord qu'une petite quantité, parce que la même dose opere différemment sur les différens sujets; & qu'il n'y a que l'expérience seule qui puisse régler ce qu'il convient à chacun d'en prendre. On a vu une personne à qui un demi grain d'*opium* causa un sommeil de vingt-quatre heures, au lieu qu'il en fallut ensuite demi-dragme pour lui procurer un sommeil de douze heures. On a observé que ceux qui s'habituent à prendre de l'*opium*, sont souvent obligés d'en augmenter la dose s'ils veulent qu'il produise son effet; & M. Geoffroy l'aîné dit avoir connu une femme qui étoit obligée d'en prendre vingt-sept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui causoit un cancer qu'elle avoit au sein. Les Turcs en prennent ordinairement une dragme par jour, mais il s'en trouve parmi eux qui excedent de beaucoup cette dose.

Les anciens n'employoient l'*opium* qu'avec beaucoup de précaution: mais Félix Platerus, fameux Medecin de Bâle en Suisse, osa le premier le mettre en vogue au commencement du dernier siecle. Sylvius de la Boë, Professeur de Medecine à Leyde, acheva ce que Platerus avoit commencé, & depuis lui plusieurs Medecins célebres, tels que Sydenham & quelques autres, ont éprouvé qu'étant donné à propos il est supérieur à tous les autres remedes pour calmer l'agitation trop violente du sang, & pour appaiser les douleurs.

On trouve encore néanmoins quelques grands hommes qui se déclarent contre l'*opium*, du nombre desquels est le célébre Stahl dans sa dissertation *De imposturis Opii*. Ils n'osent l'employer aux usages dont on a parlé, de peur de suspendre les crises qui succedent pour l'ordinaire aux douleurs violentes, telles que celles de la goute & du rhumatisme; ils n'osent pas non plus le donner dans les maladies aiguës, dans lesquelles les fluides sont violemment agités pour calmer ces mouvemens, de peur de jetter un voile sur la maladie, qui les empêcheroit d'observer son véritable génie, & la route que suit la nature. Ils apportent la pleurésie pour exemple, & en effet ils ont raison de ne point prescrire l'*opium* dans cette maladie.

Mais nonobstant la force des raisons dont on se sert pour combattre l'usage de l'*opium*, & l'autorité de ceux qui

les avancent, il faut convenir que ce remede a son utilité dans un grand nombre d'occasions, comme lorsqu'il s'agit de faire cesser une insomnie, de calmer l'agitation que les purgatifs & les autres especes de remedes ont causée dans les fluides, d'arrêter une fluxion violente, & d'appaiser une toux opiniâtre. Geoffroy.

Pre'parations de l'Opium.

Extractum Opii, Extrait d'Opium.

Mettez dans un matras quatre onces de bon opium coupé par tranches: versez dessus deux livres d'eau de fontaine; bouchez votre matras, & l'ayant posé sur le sable, donnez un petit feu dessous, puis augmentez-le par degrez pour faire bouillir la liqueur pendant deux heures, coulez-la chaudement, & la versez dans un vaisseau de terre.

Mettez ce qui a resté dans la chausse, dans un matras avec une pinte d'esprit de vin rectifié, & faites-le digérer pendant vingt-quatre heures, en le remuant de tems en tems; & lorsque la liqueur sera refroidie, coulez-la à travers la flanelle.

Mettez l'esprit de vin qui est chargé de la partie résineuse de l'opium, que l'eau n'a pu dissoudre, dans une cucurbite de verre, & tirez au moyen d'une chaleur douce, les deux tiers de l'esprit de vin pour vous en servir au même usage.

Mettez ensuite ces deux extraits ensemble dans un poëllon de terre; faites évaporer ce mélange par une chaleur très-lente, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance propre pour en former des pilules, & gardez-le pour l'usage.

Cet opiat est le plus assuré que l'on connoisse, & le plus propre pour quelque composition du laudanum que ce soit. Quelques-uns le préferent à toutes les autres préparations liquides, parce qu'il est plus aisé d'en fixer la dose. On le prescrit souvent sous le nom d'*Extractum Thebaicum*. La dose en est depuis un demi grain jusqu'à deux. Quelques-uns n'employent pour cette préparation que l'eau commune, & il est vrai que c'est la meilleure maniere de purifier l'*opium* de toutes les ordures qu'il contient.

Extrait d'Opium composé du Docteur Goddard.

Prenez *de safran & de noix muscade coupée par tranches, de chaque une once;*
de castoreum, demi once;

Mettez-les dans un matras avec douze onces de teinture de tartre; bouchez votre vaisseau, & mettez la matiere en digestion au bain de sable pendant vingt-quatre heures, en la remuant souvent; & après qu'elle sera refroidie, coulez-la à travers la chausse, dans un plat de terre. Versez ce qui a resté dans la chausse, dans le matras, avec demi-chopine d'esprit de vin rectifié; mettez-le en digestion pendant douze heures, & coulez-le dans le même plat que l'autre.

Ajoutez à ces teintures cinq onces d'extrait d'opium, & faites-les évaporer par une chaleur lente en consistance d'extrait.

Cet extrait a les mêmes vertus que l'autre: mais on peut le donner en plus grande dose; savoir depuis trois grains jusqu'à quatre.

Gutta vitæ, gouttes de vie.

Faites dissoudre de bon opium dans de l'eau, comme dans le *Laudanum liquidum cum camphora*, quatre onces.

Prenez ensuite *de safran d'Angleterre, une once;*
de castoreum de Russie, une once & demie;
de cochenille, & / *de serpentaire de Virginie,* } *de chaque demi-once.*
de noix muscade, & / *de zédoaire,* } *de chaque deux dragmes;*
de camphre, une dragme;

Pulvérisez ces drogues, mettez les dans un matras, & versez dessus de teinture d'antimoine faite avec le salpetre & l'antimoine diaphorétique, une chopine; laissez-les en digestion à une chaleur douce pendant trois ou quatre jours, en les agitant souvent, jusqu'à ce qu'il en résulte une bonne teinture, que vous verserez dans une pinte de dissolution d'*opium*:

Mettez de nouveau la matiere en digestion pendant quarante-huit heures, & quand elle sera reposée décantez-la pour l'usage.

Salmon vante beaucoup ce remede, & en effet il produit des effets admirables entre les mains de ceux qui savent l'employer: mais on le prescrit rarement faute de le connoître. L'*opium* est tellement corrigé par les aromates, qu'on peut le donner en fortes doses, sans craindre qu'il excite des nausées. Il excite efficacement la sueur, & il est carminatif. On peut en prendre depuis dix gouttes jusqu'à 40, 50, & 60.

Pilulæ Matthæi, Pilules de Matthieu.

Prenez d'*Extrait d'opium,*
d'hellébore noir,
de reglisse, &
de savon de tartre, (décrit au rang des Préparations du tartre) } *de chaque quatre onces;*

Pulvérisez l'hellébore & la réglisse, pilez & mêlez ces quatres ingrédiens ensemble, & mêlez avec deux ou trois onces de cette masse, une once de safran d'Angleterre, coupé par petits morceaux, & pilez-les ensemble, jusqu'à ce que le safran soit si parfaitement mêlé avec la masse, qu'on ne puisse plus le distinguer; pilez & mêlez ensuite cette seconde masse avec la premiere. Supposé qu'elle soit trop seche, on pourra l'humecter avec quelques cuillerées de l'huile que le savon jette quand on le laisse long-tems à part; ou à sa place autant d'huile rectifiée de térébenthine qu'il en faut pour en faire une masse propre pour des pilules. Mettez-la dans un vaisseau de verre ou dans un pot de fayance, que vous couvrirez d'une vessie ou d'un morceau de peau.

On prépare ce remede de plusieurs manieres:

Bates employe l'hellébore blanc: mais il est beaucoup plus sûr de le rejetter, quelque corrigé qu'on l'imagine, sans craindre que le remede en vaille moins. Bates exclut le safran de sa composition: mais il améliore le remede dans plusieurs cas. Cet opiat est admirable pour évacuer par les sueurs & par les urines; & le savon de tartre est si apéritif, qu'il en rend l'usage assuré même dans l'asthme, bien que les autres préparations de l'*opium* y soient dangereuses. On peut le donner depuis trois grains jusqu'à dix. On l'humecte quand il est sec avec l'huile de térébenthine: mais il faut pour lors en augmenter la dose, à proportion qu'on a recours à cette correction; car la térébenthine ne se seche jamais si parfaitement, qu'il n'en reste toujours assez pour augmenter son volume.

Pilulæ Starkei, Pilules de Starkey.

Prenez *d'Extrait d'opium*, *quatre onces*;
de noix muscade, & *de bézoard minéral*, } *de chaque*, *deux onces*;
de safran, & *de serpentaire de Virginie*; } *de chaque*, *une once*;

Réduisez la muscade & le safran en pâte de maniere qu'on ne puisse plus les distinguer. Réduisez de même le bézoard minéral & la serpentaire en poudre impalpable; après quoi mêlez ces drogues ensemble, avec demi-livre de savon de tartre; d'huile de sassafras, demi-once, & deux onces de teinture d'antimoine: incorporez le tout en le pilant dans un mortier, & gardez-le dans un pot de verre ou de fayance, couvert d'une vessie de cochon ou d'un morceau de peau, pour vous en servir au besoin.

George Wilson dit tenir cette composition du Docteur Starkey, qui la lui communiqua en 1665. quelque-tems avant sa mort, en l'assurant qu'il avoit donné la premiere à Matthieu pour une petite somme: mais qu'il s'étoit toujours servi de celle-ci avec beaucoup plus de succès que de l'autre. En effet elle est plus diaphorétique & plus anodyne que la premiere, & ceux qui l'ont employée assurent n'avoir jamais trouvé un meilleur laudanum. Il est rare cependant qu'on la trouve dans les boutiques, & qu'on s'en serve aussi souvent que de la premiere; de sorte que ce seroit envain qu'un Medecin l'ordonneroit, puisqu'il est si aisé de lui substituer l'autre. On peut la donner en sorte dose aux fébricitans qui ont besoin de repos; car elle est moins dangereuse que l'*opium* ordinaire ni que ses autres préparations. Les aléxipharmaques qu'on employe dans sa composition font qu'elle excite plutôt la sueur, parce que dans le tems qu'ils échauffent & qu'ils atténuent les fluides pour la sécrétion, l'*opium* relache les fibres, & facilite leur passage à travers les pores de la peau.

Anodyn universel.

Faites dissoudre quatre onces de bon *opium* dans une quantité d'eau suffisante; faites-la évaporer de façon qu'il n'en reste qu'une chopine & demie, sur laquelle vous mettrez une chopine d'eau-de-vie de France rectifiée; demi-once de safran; deux dragmes de cochenille; deux onces de teinture de sel volatil de tartre, ou à sa place deux onces de savon de tartre, de sel volatil huileux, & d'esprit tiré du savon de tartre, de chaque trois onces.

Mettez le tout en digestion au bain de sable pendant quatre ou cinq jours dans un matras bien bouché, & coulez la liqueur pour vous en servir au besoin.

Il s'est trouvé de tems en tems quelques particuliers qui ont fait grand cas de cette préparation: mais on ne l'a jamais gardée dans les boutiques. Elle est bonne pour les mêmes usages que le *Laudanum liquide pectoral & sudorifique*, dont on a donné la description au mot *Laudanum*, étant donnée depuis dix gouttes jusqu'à cinquante.

L'*opium* est le suc laiteux qui découle des incisions que l'on fait aux têtes de pavot blanc, qui s'épaissit à l'air & prend la consistance d'une gomme solide, résineuse, qui mollit sous les doigts; dont la couleur est rouge brune foncée; qui est d'un gout extremement amer & chaud, d'une odeur forte & vireuse, qu'on nous apporte du Levant & des Indes orientales, en gâteaux ronds & applatis, ou en pains plus irréguliers & de différentes grosseurs, pesant depuis quatre onces jusqu'à une livre & plus, & enveloppés dans des feuilles de pavot ou d'autres plantes, pour empêcher que les gâteaux ne s'attachent les uns aux autres.

L'histoire de l'*opium* est si peu connue même à present, que dans la courte description que je viens de donner, il n'y a peut-être aucune circonstance qui ne se trouve contredite par quelques fameux Ecrivains; c'est pourquoi je suis obligé de m'étendre sur chaque circonstance en particulier & de la confirmer.

I. On fait que toutes les fois que l'on brise, ou que l'on fait des incisions aux têtes des pavots, il en découle un suc laiteux qui est en très-petite quantité par rapport aux sucs que l'on en tire par expression, & qui en differe entierement par son gout, par son odeur & par ses propriétés. L'on sait aussi que l'*opium* des Anciens étoit fait du suc laiteux, & que leur *méconium* n'étoit autre chose que le suc exprimé ou la décoction de la même plante; qu'ils regardoient le *méconium* comme très-inférieur à l'*opium*. Mais on demande si l'*opium* dont nous nous servons aujourd'hui est le vrai *opium* des Anciens, ou si c'est simplement leur *méconium*.

D'un côté Garcias ab Horto, Belon, Mandelslo, Tavernier & le Docteur Kempfer, sans parler de plusieurs autres, pensent que notre *opium* est le suc laiteux qui découle des incisions faites aux têtes de pavot, où qu'il est préparé de la même maniere que les Anciens préparoient le leur, selon la description que nous en ont donnée Dioscoride & Pline. Mais d'un autre côté Prosper Alpin, Bellon, Lemery, Savary & M. de la Condamine assurent positivement que l'*opium* des boutiques n'est autre chose que le *méconium*.

On peut prouver par des argumens qui me paroissent sans réplique, que l'*opium* que nous connoissons, n'est ni un extrait, ni le suc exprimé & épaissi des têtes de pavot. Car 1°. le suc laiteux tiré par incision des têtes de pavot & desséché au soleil ou à l'ombre, ou, même dans les Provinces septentrionales, a tous les caracteres du bon *opium*, c'est-à-dire, qu'il en a la couleur, la consistance, le gout, l'odeur, & les propriétés; il présente les mêmes phénomenes, avec cette différence que s'il est ramassé avec soin, il en est plus pur & moins chargé de parties grossieres. Pour avoir cet *opium* en larme, j'ai commencé par suivre la méthode décrite par Dioscoride, c'est-à-dire, que dans un jour clair & sec, j'ai coupé avant l'heure de midi la couronne des têtes de pavot, de maniere que la cavité du fruit ne fût pas ouverte, & j'ai ramassé dans une tasse de porcelaine le suc laiteux avec une petite cuillere d'argent & mon doigt. Je choisis pour cette opération les têtes de pavot qui étoient parvenues à leur grandeur naturelle, & avant qu'elles commençassent à se durcir ou à sécher. Le suc s'épaissit en peu de tems (dans un jour ou environ, lorsque la quantité est petite) & prend la consistance de l'*opium*, étant exposé à l'air. Celui que je retirai par cette voie étoit d'un gout extremement amer & brûlant, & d'une odeur assoupissante: il étoit même plus piquant au gout, & d'une odeur plus forte que l'*opium* ordinaire. Sa couleur extérieurement étoit jaune, brune & foncée, un peu plus claire en dedans lorsqu'on le cassoit, & il ne paroissoit pas d'une couleur uniforme, mais on auroit cru qu'il étoit formé de plusieurs gouttes différentes. J'en conserve encore, & quoiqu'il y ait plus de dix ans que je le garde, il a encore la même couleur & le même gout. Son odeur est seulement un peu moins forte que quand il étoit nouveau. Je fis cette expérience sur le pavot blanc. Environ dans le même tems, je tirai aussi de l'*opium* du pavot rouge. Il étoit d'une couleur un peu moins obscure, ce que je crois n'être qu'accidentel; car le suc laiteux de la plante noircissoit en même-tems sur mon couteau, ce qui a pu colorer certaines parties du suc plus que d'autres. D'ailleurs ces deux sortes d'*opium* ne différoient en rien.

Je tirai ensuite l'*opium* selon la méthode usitée en Perse: Je n'avois pas de couteau à cinq lames, mais je fis le

plus promptement qu'il me fut possible & superficiellement quatre, cinq ou six scarifications sur un des côtés des têtes des pavots, selon qu'elles étoient plus ou moins grosses. Le lendemain, lorsque le suc fut parvenu à la consistance de l'*opium*, je le détachai, & le paitris pour en former une masse, de maniere à ne pouvoir distinguer les différentes larmes dont elle étoit composée. Quelque soin que j'aie apporté dans cette façon de recueillir l'*opium*, il m'est quelquefois arrivé de pénétrer jusques dans la cavité de la tête, & il est tombé quelques gouttes du suc par terre, inconvénient que j'aurois vraissemblablement évité, si j'avois eu un instrument semblable à celui dont on se sert en Perse. Je remarquai cependant que je pouvois ramasser une plus grande quantité d'*opium* par cette voie dans un même espace de tems, que par la méthode de Dioscoride. Pour avoir l'*opium* en larme aussi net, aussi exempt de poussiere & aussi beau qu'il étoit possible, je coupai la couronne de plusieurs têtes, & en les courbant en bas, je reçus dans une tasse le suc laiteux qui en découloit. Je mis ensuite la tasse sur une fenêtre, après l'avoir couverte d'un papier. Lorsque le suc eut acquis la consistance de l'*opium*, je l'ôtai du vaisseau & le formai en masse. Il est d'une couleur entierement uniforme, & le plus blanc que j'aie jamais vu. J'ai employé aussi le pavot blanc pour ces expériences, & je les ai répétées sur différentes autres especes, soit de ceux dont les semences sont blanches, ou de ceux à semences noires, sans remarquer aucune différence dans leur suc.

Secondement, il y a une grande différence entre l'extrait, ou le suc exprimé & épaissi, & l'*opium*; ces drogues ayant à peine entre elles quelque ressemblance. J'ai fait préparer l'un & l'autre: mais ni l'extrait, ni le suc exprimé de la plante & épaissi n'approchoient assez par leur gout & leur odeur de l'*opium* retiré, comme je l'ai dit ci-dessus, pour faire croire à quelqu'un que ces différentes substances, provenoient d'une même plante. L'extrait qui est d'abord brun, noireit en séchant, de même que le suc épaissi, qui est verd, quand on le retire. Quand on les délaie, ils reprennent l'un & l'autre leur premiere couleur. L'extrait est assez dur, & les parties en sont adhérentes les unes aux autres; le suc est plus sec & plus friable. Je fis évaporer l'un & l'autre sur un petit feu de sable, le suc exprimé commençant à se moisir au bout de deux jours, quoiqu'il fût conservé dans un lieu sec & dans un grand bassin. Peut-être que dans certains pays on met une partie de cet extrait ou de ce suc épaissi avec le véritable *opium*. Celui dont parle M. de la Condamine, & qui est verd, brun, avoit peut-être été mêlé avec du suc exprimé de la plante, qui cependant ne pouvoit pas y être en grande quantité pour les raisons que je dirai ci-après. Il y a même lieu de croire que cette couleur verte dépendoit de quelque autre substance aromatique qu'on y mêle pour lui donner une odeur plus pénétrante que celle qu'il tire du pavot.

Troisiemement, l'*opium* ordinaire contient plus de parties sulphureuses ou résineuses qu'il ne peut y en avoir, soit dans le suc exprimé ou épaissi, soit dans l'extrait des pavots. En effet, l'*opium* ordinaire, de même que celui que j'ai recueilli, contient environ une troisieme partie de résine ou de parties sulphureuses. Au lieu que l'esprit de vin dissout à peine une dixieme partie de l'extrait ou du suc épaissi, & il est arrivé souvent qu'il en a tiré à peine une teinture.

Quatriemement, si l'*opium* n'étoit pas une véritable larme, il ne faudroit pas tant de vastes campagnes semées de pavots, qu'on en rencontre dans la Natolie, dans l'Egypte & dans la Perse. Il auroit aussi moins de force, sa qualité anodyne dépendant surtout, ou peut être entierement du suc laiteux de la plante.

L'objection qui est fondée sur le prix de cette drogue, ne me paroît d'aucune force, parce que dans l'espace d'environ une heure, j'ai ramassé ici un gros d'*opium*, à peu près, sans avoir le secours de l'instrument dont se servent les Perses, ni la dextérité qu'on ne peut acquérir que par l'usage, & nonobstant la différence du climat, & par conséquent la petitesse de nos têtes de pavot. Je suis étonné de ce qu'aucun des Auteurs François ci-dessus cités, n'a essayé de faire de l'*opium* & du *méconium* dans son pays, Bellon en ayant donné l'idée & Quercetan en ayant prouvé la possibilité. Je conclus de toutes ces reflexions que l'*opium*, au moins pour la plus grande partie, est fait des véritables larmes du pavot.

II. On demande encore si l'*opium* est tiré du pavot blanc ou du pavot noir. Il paroît par les écrits des Anciens qu'ils ont cru qu'il étoit préparé avec le pavot noir. Mais je crois qu'il est indifférent pour le remede qu'il soit tiré du noir ou du blanc, & que cela n'importe qu'à celui qui est occupé à le recueillir. Il est donc de l'intérêt d'un chacun de cultiver l'espece de pavot qui réussit le mieux dans son pays & qui fournit les têtes les plus grosses & les plus succulentes, & par conséquent de cultiver ici, si je ne me trompe, le pavot blanc. C'est en effet de ce dernier qu'on tire l'*opium* dans les Indes orientales.

III. Quant à ce qui regarde le choix de l'*opium*, c'est une chose trop connue pour m'y arrêter. Mais puisque Dioscoride nous dit qu'on falsifie l'*opium* de différentes manieres, & que Bellon a avancé que les Marchands en augmentoient la quantité avant que de le distribuer dans les Provinces, on peut mettre en question si tout l'*opium* dont nous nous servons vient des pavots, ou si l'on y mêle quelqu'autre drogue comme la gomme du glaucium, le suc de laitue sauvage & le suif, matieres toutes rapportées par Dioscoride. Quoique je ne puisse résoudre cette question avec certitude, cependant je pense qu'il est vraissemblable qu'on n'y ajoute rien, si ce n'est peut-être une petite quantité de quelque liquide indifférent, ou quelque suc laiteux de la même nature que celui des pavots, autrement il seroit considérablement affoibli, ou même moins fort que celui que nous préparons chez nous. Je ne connois pas le glaucium des Anciens; & je n'ai jamais vu aucun *opium* qu'on pût avec raison soupçonner d'être sophistiqué avec des gommes ou du suif. Mais la laitue sauvage, qui est la *lactuca sylvestris odore viroso*, C.B. Pin. 123. abonde plus qu'aucune espece de pavot que je connoisse en suc laiteux, dont le gout & l'odeur sont les mêmes que ceux du suc laiteux du pavot. Peut-être qu'on mêle cette liqueur dans certains pays avec l'*opium*, supposé qu'on puisse en avoir plus facilement, & l'*opium* n'en vaudra pas moins pour cela, le suc des laitues ordinaires même étant anodyn & narcotique, aussi-bien que celui des pavots, quoiqu'à un moindre degré.

IV. J'ai dit que l'*opium* qu'on nous apporte est enveloppé de feuilles de pavots, &c. parce que tous les Auteurs le disent de même, mais celui que j'ai vu ici est couvert de fleurs, de semences, de sommités, &c. prises de quelque espece de *lapathum* ou patience.

L'*opium* ou *opion*, nom qu'on donne plus communément aujourd'hui au suc de cette plante, a été ainsi nommé, si je ne me trompe par Pline, Galien étant celui des Grecs que je connois, qui le premier s'est servi de ce nom.

Tout le monde convient que l'*opium* a été connu des Anciens: mais il n'est pas encore décidé si ce sont les Grecs ou les Egyptiens, qui les premiers l'ont mis en usage. Ce qui me paroît plus vraissemblable là-dessus, est que cet honneur est dû aux Grecs, & que sa qualité narcotique a été découverte, sinon par Hippocrate, du moins peu de tems avant lui; & ceux-là se trompent qui prétendent que l'*opium* est le *népenthes* d'Homere.

Pour ce qui concerne la plante qui fournit l'*opium*, il paroît par le témoignage d'Homere qu'elle a été cultivée avec

avec soin long-tems avant Hippocrate. On en attribue même l'invention à Cerès, & ce sentiment étoit si bien établi qu'on appelloit cette Déesse du nom de *Mecone*; que le mot de *Cereale* étoit l'épithete que les Poëtes donnoient communément au pavot, qu'on le lui offroit en sacrifice, & que cette Déesse étoit représentée tenant un pavot dans la main. On n'auroit jamais fait tant d'honneur à une plante narcotique, surtout parmi les Romains, si elle n'eût été d'ailleurs d'une utilité marquée & reconnue pour un des végétaux que Cerès fit connoître aux Grecs en leurs enseignant la maniere de le cultiver & d'en faire usage, service en reconnoissance duquel elle fut déifiée après sa mort. Que la semence du pavot ait servi d'aliment aux Anciens, surtout aux personnes qui vivoient dans les déserts, c'est ce qu'on ne sauroit révoquer en doute, pour peu que l'on soit versé dans la lecture de leurs écrits. C'est ce dont convient aussi M. le Clerc (*Histoire de la Medecine, p.* 211.) mais il croit qu'ils en usoient pour toute autre chose que pour s'en nourrir, ou que la maniere dont ils la préparoient, la dépouilloit de ses qualités somniferes & nuisibles.

Cette semence dans les Ouvrages d'Hippocrate, *de Diæta*, est appellée nourrissante; & sans avoir besoin du témoignage des Anciens, nous savons que le gout des semences de pavot est plus agréable que celui des amandes douces: elles sont huileuses & farineuses; & il m'est arrivé souvent d'en manger une grande quantité, soit de noire ou de blanche, & je ne me suis jamais apperçu qu'elles fussent somniferes ou nuisibles. D'ailleurs elles servent d'aliment dans quelques pays, aussi-bien que l'huile qu'on en tire, qui est aussi innocente & aussi saine que l'huile d'olive. Si cette semence étoit pernicieuse, la cuisson n'en corrigeroit pas la mauvaise qualité, la substance qui est narcotique dans les pavots étant très-fixe, & ne se dissipant pas aisément. On voit par-là la confirmation de ce qui a été dit plus haut; savoir, que la qualité anodyne & somnifere du pavot réside dans le suc laiteux de cette plante, & non dans aucune autre partie.

Cela n'est pas particulier au pavot; car dans plusieurs sortes de plantes le suc propre est très-différent du suc commun; par exemple, le suc laiteux de la laitue ordinaire est hypnotique, tandis que toute la plante est rafraîchissante, délayante & nourrissante.

Il est certain aussi que notre pavot des jardins ne differe point spécifiquement du μήκων, ou *Papaver* des Anciens; car quoique nous ne puissions donner une description supportable de cette plante, en ramassant tout ce qu'ils en ont laissé dans leurs écrits, nous trouvons cependant tant de caracteres qui lui sont particuliers, qu'ils peuvent suffire pour nous la faire distinguer de toute autre plante. Théophraste, par exemple, dit que c'est une plante qui ne quitte pas ses feuilles, qui contient un suc laiteux; & Dioscoride dit qu'on la cultive dans les jardins; qu'elle a des semences blanches contenues dans des têtes oblongues, ou des capsules appellées κωδίαι, qui ont à leur sommet une étoile ou couronne, & desquelles on tire par des scarifications le Ὀπὸς μήκωνος, ou l'*opium*, tous caracteres qui ne conviennent à aucune autre plante qu'à notre pavot.

Cette discussion historique pourra paroître frivole à quelques-uns: mais pour profiter des expériences & des observations des siecles qui ont précédé le nôtre, il faut auparavant démontrer l'identité du remede; & il seroit fort heureux pour la Medecine qu'on eût observé la même critique à l'égard de toutes les plantes, auxquelles nous donnons aujourd'hui des noms Grecs & Latins.

« L'*opium* appaise les douleurs, procure le sommeil, « provoque les sueurs, en supprimant à la vérité toutes « les autres évacuations, recrée les esprits animaux, « donne de la consistance aux humeurs, & relâche les « fibres. C'est pourquoi il est recommandé dans les « douleurs vives, dans les insomnies, dans les spasmes, dans les maladies de la rate, dans les vapeurs, « dans les flux immodérés, dans les hémorrhagies, « dans les ténesmes, &c. dans toutes les maladies qui « dépendent de la tension ou irritation des nerfs, du « mouvement irrégulier des esprits animaux; ou de la « fluidité & de l'acrimonie des liqueurs. »

Il seroit trop long de rapporter ici les différentes opinions des Auteurs touchant l'*opium*, il suffira d'indiquer seulement en peu de mots celles de ces opinions qui sont visiblement contredites par l'expérience.

L'*opium* est d'un gout acre & amer, & d'une odeur vireuse. Dioscoride dit qu'il est amer au gout, & d'une odeur assoupissante; Matthiole, qu'il ulcere la langue & le palais, si on le garde quelque tems dans la bouche. Il y en a qui appellent son odeur, *odeur vireuse*; d'autres la nomment *odeur forte, désagréable, pénétrante*, ou autrement.

Si l'on goute l'*opium* avec attention, on s'appercevra en premier lieu d'un gout propre à exciter des nausées, mêlé d'amertume; ensuite on sentira au bout d'une minute ou environ, une chaleur piquante, qui attaque d'abord la langue, ensuite le palais, & enfin les levres dans un moindre degré. La chaleur continue pendant plus de quinze minutes; l'amertume se fait sentir pendant plus long-tems encore, & excite une salivation abondante. Il échauffe aussi, cause de l'irritation dans le nez, & donne des envies d'éternuer.

Si donc nous voulions juger des qualités de l'*opium* par les effets qu'il produit dans la bouche & dans le nez, ou par son goût & son odeur, nous le reconnoîtrions pour un remede acre, diaphorétique, bon pour les nerfs, & purgatif. Il est certainement diaphorétique, & on le peut regarder à juste titre comme bon pour les nerfs: mais il n'est pas purgatif, quoique par accident il agisse quelquefois comme tel. Erastus pense qu'il seroit toujours purgatif, s'il n'avoit pas cette qualité assoupissante qu'on lui reconnoît. Selon lui par conséquent, sa vertu narcotique ne dépend aucunement des qualités sensibles que nous avons rapportées ci-dessus. Cela paroîtra plus vraissemblable encore, si l'on fait attention qu'il y a des narcotiques qui sont acres, & d'autres qui ne le sont pas; d'autres amers & d'autres doux; qu'il y en a d'aromatiques, & d'autres qui n'ont point d'odeur; que les uns purgent & les autres suppriment ces évacuations, &c. & que tous sont cependant anodyns, & presque également narcotiques & assoupissans, si on en proportionne la dose à leur force; si l'on considere en même-tems qu'il y a plusieurs purgatifs qui sont aussi acres, aussi amers, & dont l'odeur est aussi forte que celle de l'*opium*, qui ne sont aucunement narcotiques. Nous devons par conséquent distinguer dans l'*opium* sa qualité irritante d'avec sa qualité narcotique; au moins pouvons-nous les concevoir pour le présent comme deux qualités différentes.

Cette acreté sensible de l'*opium* suffit, selon quelques-uns, pour réfuter le sentiment des Anciens, qui le regardoient comme un remede froid, & prouve au contraire qu'il est très-chaud; qualité qui lui est effectivement particuliere à certains égards. Mais il n'est pas moins certain, que la propriété qu'il a de diminuer la trop grande chaleur que l'on remarque dans un grand nombre de cas, dénote aussi en lui une qualité rafraîchissante; & si cette question étoit de quelque importance, il ne seroit même pas difficile de faire voir que l'*opium* est plutôt un remede rafraîchissant qu'échauffant.

2. L'*opium* est composé de parties gommeuses, de parties résineuses, & de parties terrestres, dans une telle proportion, que sur douze parties d'*opium*, il y en a environ cinq de gommeuses, quatre de résineuses, & trois de terrestres & grossieres, qui ne sont dissolubles ni

dans les menstrues aqueux, ni dans ceux qui sont spiritueux.

J'ai dissous l'*opium* dans l'eau, dans le vin, dans le vinaigre, dans l'esprit de vinaigre & dans l'eau-de-vie; j'en ai tiré une teinture avec l'esprit de vin rectifié avec le sel de tartre, ou l'alcohol, en observant toujours de mettre douze parties du dissolvant sur une partie d'*opium*, & j'ai remarqué que l'esprit de vin en dissolvoit quatre douziemes; que des huit douziemes restans, l'eau en dissolvoit cinq, & qu'il en restoit trois qui n'étoient que des feces. L'eau en a dissous huit douziemes; & des quatre douziemes restans, l'esprit de vin n'en a dissous qu'un, la quantité des feces a été la même que dans l'expérience précédente. Il faut avouer que les proportions ne sont pas toujours exactement les mêmes : mais elles ne varient pas beaucoup. L'on voit par-là que l'eau dissout environ trois quarts des parties extractives de l'*opium*. J'ai remarqué aussi que l'eau dissout l'*opium* aussi-bien & en aussi peu de tems que le vin, le vinaigre, ou l'esprit de vinaigre. Il est vrai qu'au bout de trois ou quatre jours, la dissolution qui est faite avec l'eau devient trouble, se moisit peu de tems après, & dépose une matiere blanchâtre, qui contient une partie de la résine qui a été dissoute; que la bonne eau-de-vie dissout également la partie gommeuse & la partie résineuse de l'*opium*, c'est-à-dire, tout ce que l'eau & l'esprit de vin peuvent dissoudre séparément, & cela même sans le secours du feu, & qu'elle ne laisse que les parties grossieres. Mais puisque sur douze parties d'eau-de-vie, il y en a huit qui sont purement aqueuses, une égale quantité d'eau, de vin ou de vinaigre suffit pour une partie d'*opium*. Cependant quoique j'aie essayé cette proportion de huit sur un, & qu'elle m'ait réussi, celle de douze parties du dissolvant sur une d'*opium*, opérant la dissolution en moins de tems, me paroît préférable; &, c'est celle que j'observe. Car l'eau, le vin, le vinaigre & l'eau-de-vie, employés selon cette proportion, ne sont que quatre ou cinq jours à faire cette dissolntion sans le secours du feu, si on les agite souvent; au lieu que l'eau, à la proportion de huit sur une, demande dix à douze jours, & l'esprit de vin environ un mois pour achever la dissolution. Le résidn de la dissolution de l'*opium*, faite dans l'eau froide, ne contient rien que l'eau bouillante ne puisse dissoudre. En supposant donc que la résine ou partie sulphureuse de l'*opium* soit aussi bonne & aussi nécessaire que la partie gommeuse ou mucilagineuse, l'eau-de-vie est certainement le dissolvant le plus convenable.

3. La partie gommeuse de l'*opium* a le même gout & la même odeur que l'*opium* même : mais la partie résineuse n'a point de gout, & autant que j'en ai pu juger par moi-même, elle sent plus le relent que l'*opium*. C'est une remarque qu'on trouve aussi dans les *Collect. Chym. Leyd. c.* 310. Le Docteur Jones & plusieurs autres condamnent beaucoup la résine de l'*opium* & l'accusent de tous les mauvais effets que produit cette drogue. J'aurois souhaité qu'ils eussent donné des preuves plus convaincantes des mauvais effets qu'ils lui attribuent. On est aujourd'hui trop sur ses gardes pour s'en rapporter aveuglément à des assertions générales.

On sait bien que la dissolution de l'*opium* dans l'eau est anodyne & somnifere; qu'elle a toutes les bonnes qualités de l'*opium*; qu'elle agit en aussi petite dose; & que cependant l'*opium* en substance est quelquefois préférable; qu'en supposant qu'il n'y ait que la moitié du soufre de l'*opium* qui soit résine, alors même il s'en trouve une moitié dans toutes les dissolutions & dans les extraits faits par les menstrues aqueux, & que la partie dure, ténace & résineuse donnée à la dose de quelques grains, ne sauroit avoir beaucoup d'inconvénient, à plus forte raison lorsqu'on n'en donne que le tiers ou le quart d'un grain. L'aloès ordinaire est tout aussi résineux que l'*opium*, & sa résine est aussi ténace. Cette résine d'aloès a toujours été accusée de causer par son acrimonie la maladie appellée *tenesmus hæmorrhoidalis*, &c. Mais un membre de l'Académie Royale d'Edimbourg mort depuis quelque tems, (qui avoit avancé aussi que la rhubarbe n'étoit pas astringente,) a voulu prouver que cette résine étoit non-seulement innocente, mais aussi très-amie de la nature, & le meilleur correctif de la partie gommeuse. Pour savoir au juste ce qui en étoit à l'égard de l'*opium*, j'ai essayé sur moi l'effet de la teinture, tirée par le moyen de l'esprit de vin du résidu de la dissolution de l'*opium* faite dans l'eau. J'ai d'abord pris dix gouttes de cette teinture, ensuite quinze, & enfin vingt-cinq, & je puis assurer qu'elle avoit un gout très-fort d'*opium*; qu'elle étoit somnifere, & que je ne me suis apperçu d'aucun mauvais effet. Je puis ajouter à cela que le *baume anodyn* est reconnu pour être véritablement calmant, soit qu'on le donne intérieurement, soit qu'on l'applique en-dehors, quoique la teinture soit tirée avec l'esprit de vin rectifié. Cependant l'*opium* en substance peut être préférable, par la raison qu'il reste plus long-tems dans l'estomac que la dissolution d'*opium*, ou parce qu'il pousse davantage par la transpiration, ou à raison de quelqu'autre qualité dépendante de la combinaison de ses parties. Mais en général, la partie qui ne se dissout pas dans l'eau peut être abandonnée. D'où je conclus que la qualité somnifere de l'*opium* ne dépend pas de son *soufre narcotique*, ni de son *soufre grossier & très-expansif*, suivant Geoffroy, lequel est semblable à celui du *safran*, du *castoreum*, &c. Il y a peu de végétaux qui aient moins de soufre que le safran. Il ne fournit que du phlegme & point d'huile; & l'on peut ajouter que le castoreum & les aromatiques sont reconnus communément pour être les correctifs de l'*opium*.

4. « Quoique l'*opium* soit plutôt de nature alcaline qu'a« cide, on ne peut cependant le regarder comme un « alcali. » C'est ce dont je me suis convaincu par plusieurs expériences. J'ai versé goutte à goutte & séparément, sur une dissolution d'*opium* faite par le moyen de l'eau, & mise dans différens verres de l'esprit de vinaigre, de corne de cerf, de vitriol & de l'huile de tartre par défaillance. Aucune de ces liqueurs n'y a causé la moindre effervescence ou ébullition. Les acides ont seulement éclairci la solution : mais les alcalis l'ont rendue laiteuse, & ce mélange s'est séparé en peu de tems en deux parties. La partie inférieure de la liqueur est devenue claire & transparente, comme elle l'étoit avant le mélange, & la portion laiteuse a pris le dessus de la liqueur, où elle a paru sous la forme d'une crême épaisse, qui en secouant le verre s'est précipitée au bas de la liqueur, dont la partie supérieure est restée claire : mais il n'est pas toujours arrivé que cette crême se soit précipitée; en continuant à secouer le vaisseau, j'ai remarqué qu'elle s'est élevée quelquefois à la partie supérieure du mélange. La dissolution d'*opium* mêlée avec l'huile de tartre, a une odeur un peu urineuse. La crême séparée par la filtration du reste de la liqueur, & desséchée, se fond & s'enflamme à la chandelle, & elle se dissout dans l'esprit de vin rectifié & non dans l'eau. C'étoit donc une partie du soufre de l'*opium* qui avoit été dissoute par l'eau. Pour être plus certain de ce fait, j'ai versé goutte à goutte de l'huile de tartre par défaillance & de l'esprit de corne de cerf, sur des portions séparées d'une teinture faite dans l'eau du résidu de l'*opium*, dont j'avois déja tiré la partie résineuse par le moyen de l'esprit de vin; & j'ai observé que ni l'alcali volatil, ni l'alcali fixe, n'ont occasionné la moindre séparation ou précipitation, & qu'ils ont seulement éclairci la teinture, l'esprit de vin en ayant déja enlevé toute la partie sulphureuse.

J'ai mêlé la solution d'*opium* dans l'eau avec une teinture de violettes. Cette derniere n'a point rougi & n'a souffert d'autre changement que celui qui arrive nécessairement, lorsqu'on confond ensemble deux couleurs aussi différentes qui ne se détruisent pas. La teinture du safran dans l'eau a produit le même effet. J'ai trempé dans cette teinture un morceau de papier bleu qui sert

d'enveloppe ordinaire au sucre, & j'en ai versé quelques gouttes sur un autre morceau du même papier, jusqu'à ce que les deux fussent entierement pénétrés de la teinture, & quoiqu'au premier aspect le papier parût plus rougé qu'auparavant, étant tout-à-fait couvert de la teinture orangée, il s'en falloit cependant beaucoup qu'il le fût étant sec; il avoit au contraire perdu un certain œil rougeâtre qu'il a naturellement, & étoit devenu d'une couleur bleue sale ou fade, & paroissoit plutôt verdâtre que rouge.

J'ai mêlé aussi la solution d'*opium* avec la teinture de tornesol faite dans l'eau, & cette derniere a acquis une couleur rouge vive. La teinture du safran dans l'eau y a opéré le même changement. La teinture de tournesol placée entre l'œil & la lumiere, est d'une couleur rouge foncée: mais lorsqu'on laisse évaporer la liqueur, ce qui s'attache aux parois du verre paroît aussi bleu que le tournesol même. Cette fécule détachée du verre & mêlée avec l'*opium*, reprend une couleur rouge vive. La teinture de l'*opium* dans l'eau a aussi blanchi la dissolution du sublimé corrosif, & y a produit un *coagulum*: mais cette dissolution ainsi trouble est redevenue claire en y mêlant de l'esprit de vitriol. En un mot, la solution d'*opium* présente plus de phénomenes d'un alcali que d'un acide. C'est pourquoi je ne saurois comprendre ce qui a pu déterminer M. Geoffroy à soutenir le contraire.

J'ai réitéré les mêmes expériences avec l'*opium* que j'ai ramassé ici, aussi-bien qu'avec la teinture de l'*opium* ordinaire faite avec le vin, le vinaigre, les liqueurs spiritueuses, &c. & elles ont eu le même succès, excepté que la qualité du menstrue a quelquefois apporté de la différence dans l'opération; par exemple, l'esprit de vitriol a fait un précipité dans les teintures tirées par le moyen des esprits ardens; & l'huile de tartre par défaillance ne se mêle point avec ces teintures, quelque long-tems qu'on les agite ensemble.

J'ai versé quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance sur de l'*opium* cru, mais je n'ai remarqué aucune ébullition ou effervescence, ainsi que l'ont avancé quelques-uns. Il est vrai que l'*opium* en séchant est devenu un peu blanchâtre, & qu'il avoit une odeur tant soit peu urineuse, à raison de l'action de l'alcali sur la partie sulphureuse & sur le sel essentiel. Ce qui m'a déterminé à faire cette expérience qui pourroit paroître superflue, c'est que M. Hoffman attribue ce changement de couleur & cette odeur urineuse au mélange de l'alcali avec le soufre acide, en niant cependant que cet acide soit capable de coaguler le sang, ou d'interrompre le cours des esprits animaux.

Le *vitriol bleu* mêlé avec la teinture de l'*opium* faite dans l'eau commune, a rendu cette teinture blanchâtre & trouble ou laiteuse: mais cette partie blanche en se précipitant a laissé la partie supérieure de la liqueur, transparente & d'une belle couleur verte. Les vitriols vert & blanc lui ont communiqué une couleur noire.

Pour savoir si cette derniere couleur dépendoit des substances hétérogenes qui servoient à couvrir l'*opium*, j'ai tiré la teinture de chacune séparément, & l'ai mêlée avec la dissolution du vitriol verd, mais elle n'est point du tout devenue noire.

De toutes ces expériences je puis conclurre, 1°. que le sel essentiel de l'*opium* est ammoniacal. 2°. Que l'*opium* ne contient qu'une petite quantité de sel acide. 3°. Qu'il est un peu astringent, ou qu'il produit sur les préparations martiales le même changement que les astringens végétaux.

5°. « Les principes les plus actifs de l'*opium* ne sont pas « volatils dans le sens ordinaire des Chymistes, mais « très-fixes. » Car il se conserve long-tems. J'en ai qui a quarante ans, qui est encore dur & solide, & qui n'a rien perdu de son gout. J'ai tenu pendant cinq heures un gros d'*opium* exposé à un degré de chaleur égal à celui de l'eau bouillante; & quoiqu'il fut nouveau & mollasse, à peine est-il diminué d'un grain & demi. J'ai dissous de l'*opium* dans l'eau, je l'ai fait fermenter, & je l'ai ensuite soumis à la distilation: mais je n'en ai tiré aucun esprit ardent, quoique j'aie employé trois onces d'*opium*. Les quatre premieres onces d'esprit qui s'éleverent par la distilation, avoient un gout chaud sur la langue, & une odeur particuliere fort différente de celle de l'*opium*, & cet esprit n'avoit aucune amertume; les quatre onces suivantes étoient beaucoup plus foibles; & les quatre dernieres n'avoient presque plus de gout. Les premieres & secondes liqueurs spiritueuses, ou plutôt phlegmatiques, furent mêlées ensemble & rectifiées par une seconde distilation; & j'en tirai environ trois onces, qui me parurent d'abord de la nature des esprits ardens, mais qui à l'essai étoient encore plus foibles que les quatre premieres onces que j'avois retirées de la premiere distilation. Je filtrai ensuite ce qui étoit resté de la premiere distilation, & je fis dessécher le résidu, qui étoit presque en aussi grande quantité que si l'*opium* n'avoit souffert aucune fermentation. La liqueur filtrée fut réduite en extrait par l'évaporation: mais avant que cet extrait fût refroidi, le vaisseau dans lequel il étoit, s'étant cassé par accident, j'en perdis une partie. Néanmoins, autant que j'en puis juger, j'aurois eu, soit en extrait, soit en résidu, une quantité à peu près égale à celle de l'*opium* que j'avois employé. L'extrait n'avoit aucunement l'odeur de l'*opium*, mais le résidu en retient encore quelque chose, quoiqu'il y ait près de cinq ans que j'aie fait cette expérience.

On peut inférer de-là, 1°. que l'*opium*, quoique vieux, n'est guere moins bon, ou plus foible que le nouveau, & qu'on ne doit pas le regarder comme meilleur parce qu'il est plus foible, puisque c'est une mauvaise maniere d'améliorer un remede que de l'affoiblir. 2°. Que la méthode de rôtir l'*opium* sur une platine de fer, à dessein de le corriger en le dépouillant de sa qualité narcotique, méthode qui a été pratiquée pendant long-tems, & beaucoup recommandée par les Auteurs, peut à la vérité servir à le brûler, mais ne sauroit le rendre meilleur. 3°. L'*opium* ne fournit rien ou presque rien par la distilation; & si l'on veut avoir les vertus de la thériaque sous une forme liquide, il faut la faire infuser dans du vin ou plutôt dans l'eau-de-vie.

6. On peut par le moyen de l'analyse chymique tirer de l'*opium*, du phlegme, un esprit urineux, une huile, du sel tant fixe que volatil, & de la terre. On doit cependant convenir que quelques plantes; qui sont très-différentes de l'*opium* par leur port, leur nature & leurs qualités, fournissent précisément les mêmes principes par le moyen de la distilation; telles sont, par exemple, le solanum & le chou; & que cette voie est par conséquent peu propre à nous donner une exacte connoissance des propriétés de l'*opium*. Mais attendu que quelques Auteurs ont prétendu prouver par cette analyse que les effets de l'*opium* dépendoient de son soufre, & d'autres de son sel volatil; qu'il en est qui ont avancé que son soufre étoit narcotique, & son sel diaphorétique, j'ai pris le parti de répéter trois fois ce procédé, ayant à ma disposition le laboratoire du Docteur Plummer, qui m'a aidé dans ces expériences; & nous avons trouvé que seize onces d'*opium* distilé sans intermede dans une cornue de verre au feu de sable augmenté par degrés, ont donné,

1°. Une once & deux gros de phlegme. Ce phlegme étoit très-fétide & empyreumatique, semblable à celui qu'on retire de la graine de moutarde. Il ne fermentoit ni avec l'esprit de vitriol, ni avec l'huile de tartre, & ne produisoit aucun changement sur le sirop violat: mais il communiquoit une couleur rouge assez vive à la teinture du tournesol, qui reprenoit sa premiere couleur bleue par le mélange de l'huile de tartre. Ce phlegme mêlé avec la solution du sublimé corrosif, l'a aussi blanchie & y a fait un précipité.

2. Six onces & deux gros d'esprit & d'huile; c'est-à-dire, quatre onces & deux gros d'esprit, & deux onces d'huile. L'esprit étoit d'une odeur fort désagréable & péné-

trante; & fermentoit beaucoup avec l'esprit de vitriol; l'huile étoit noire & légere, en partie fluide & en partie épaisse.

3. De sel volatil, attaché au cou de la cornue, environ quatre grains.

4. De *Caput mortuum*, six onces. De sorte qu'il s'est perdu dans l'opération environ deux onces, trois gros, cinquante six grains de matiere.

La meilleure méthode que j'aie pu imaginer pour savoir combien il y avoit de sel volatil dans cet esprit, a été de comparer sa force avec celle du sel volatil de corne de cerf, en mêlant l'un & l'autre avec l'esprit de vitriol; & ayant observé qu'une partie de sel volatil de corne de cerf dissous dans l'eau, suffisoit pour soûler autant d'esprit de vitriol qu'en pouvoient soûler dix-huit parties d'esprit d'*opium*; j'ai cru pouvoir en conclurre que 34 gros d'esprit d'*opium* ne contenoient pas davantage de 114 grains de sel volatil, lesquels joints aux quatre grains qui s'étoient arrêtés au cou de la cornue, faisoient en tout un gros cinquante-huit grains. C'est-là tout le sel volatil que nous pûmes retirer de seize onces d'*opium*, c'est-à-dire que sur soixante-six grains, il y en a un de sel volatil. Il paroît par-là que les qualités de l'*opium* ne dépendent ni de son esprit, ni de son sel volatil, moins encore de ses parties spiritueuses & volatiles propres à coaguler le sang, comme l'esprit d'urine coagule l'esprit de vin, ainsi que l'avoit pensé Cranius.

Le *Caput mortuum* fut réduit par de longues calcinations réitérées à quatre gros quarante-neuf grains. Je l'ai fait bouillir dans l'eau, j'ai filtré la liqueur & fait sécher la terre, qui pésoit deux gros cinquante-un grains, de sorte que l'eau en avoit extrait un gros cinquante-huit grains. Cette lessive avoit un gout salé; elle ne fermentoit ni avec l'esprit de vitriol, ni avec l'huile de tartre par défaillance, & n'apportoit aucun changement au sirop de violettes, à la teinture de Tournesol, & à la dissolution du sublimé corrosif. Je l'ai fait évaporer sur le feu jusqu'à pellicule, dessécher à l'air jusqu'à siccité, & j'en ai retiré par ce moyen une poudre saline assez blanche, dans laquelle on remarquoit un grand nombre de petits crystaux prismatiques; cette poudre qui n'a donné par les expériences que j'en ai faites, aucune marque d'alcali, ni d'acide, pésoit un gros treize grains. J'ai calciné de nouveau la terre pendant trois heures, & elle a diminué d'environ six grains. Je l'ai lessivée une seconde fois, & l'ayant fait sécher, j'en ai trouvé le poids diminué de vingt grains; cependant le reste de la lessive étant évaporé jusqu'à siccité, n'a donné que dix grains de sel semblable au premier, qui n'étoit aucunement alcali, quoique plus blanc que celui de la premiere lessive, de maniere que l'eau a extrait du *Caput mortuum* deux gros, dix-huit grains de parties salines, lesquels avec les six grains qui se sont perdus dans la seconde calcination, étant soustraits de quatre gros quarante-neuf grains, donnent deux gros vingt-cinq grains pour la quantité de terre que contient une livre d'*opium*. La quantité du sel ne se trouve pas égale à la quantité de matiere qui s'est dissoute dans l'eau, parce qu'une partie de la lessive a été employée à autre chose.

Les proportions du sel & de la terre, ont été à peu-près les mêmes dans le *Caput mortuum* des trois analyses que j'ai faites, de même que dans les cendres de quelque peu d'*opium* que j'ai calciné à feu ouvert. Dans toutes ces expériences je n'ai retiré aucune portion de sel alcali fixe: mais ayant encore un peu de sel fixe de la seconde analyse, que j'avois retiré depuis environ cinq ans, en faisant évaporer une partie de la lessive dans une tasse à caffé exposée sur une fenêtre, & qui étoit en petits crystaux jaunes, d'une figure en quelque façon prismatique, quoiqu'irrégulière; je le fis dissoudre dans l'eau, je le filtrai & le fis crystalliser sans le secours du feu, comme la premiere fois, & j'eus un sel semblable au sucre candi jaune, qui a donné des marques d'un vrai alcali dans toutes les expériences que j'en ai faites. Pendant les cinq années que je l'avois gardé, il avoit perdu environ une huitieme partie de son poids, & le papier où je le conservois étoit humide. Il ne se résout pas à l'air comme les sels alcalis ordinaires: mais il est encore parfaitement sec; il faut un plus grand nombre d'expériences, pour avoir une juste connoissance de ce sel.

Dans la premiere analyse, nous augmentâmes le feu lentement, & nous changeâmes de récipient, dès que le phlegme eut entierement monté. Dans la seconde nous ne changeâmes pas le récipient, mais nous poussâmes aussi promptement que nous pûmes & pendant dix heures de suite, le feu au plus grand degré que la cornue pût soutenir. Dans la troisieme nous tînmes d'abord la cornue au bain-marie. 1°. Dans l'eau bouillante pendant la plus grande partie du jour; ensuite nous changeâmes de récipient, & exposâmes la cornue à un feu de sable. Par cette méthode nous eumes deux gros de phlegme de moins que dans la premiere analyse. Aucun de ces phlegmes ne fermentoit ni avec les acides, ni avec les alcalis: mais celui que nous retirâmes par ce troisieme procédé, qui étoit presque sans gout, qui sentoit davantage l'*opium*, & qui avoit moins d'empyreume, étant mêlé avec la dissolution du sublimé corrosif, y fit une précipitation, ne causa aucun changement à la couleur du sirop violat, & rougit la teinture du tournesol. D'où l'on voit que l'*opium* ne contient que fort peu d'acides, ou qu'un acide très-foible, quoique M. Geoffroy dise y avoir trouvé un sel acide, même très-puissant.

Une livre d'*opium* a donné par l'analyse chymique, selon le Docteur Pitcarn quarante cinq gros d'esprit, dix gros & demi d'huile, soixante-deux gros de *Caput mortuum*. Les parties perdues dans la distilation se sont montées à dix gros & demi. Selon M. Geoffroy, quarante-neuf gros d'esprit, neuf gros & demi d'huile, soixante-deux gros de *Caput mortuum*; de parties perdues sept gros & demi; & le *Caput mortuum* calciné à la quantité de huit gros vingt cinq grains, a donné deux gros vingt-huit grains & demi d'un sel fixe purement alcali. Il restoit par conséquent six gros six grains de terre: mais selon notre procédé, cette quantité d'*opium* nous a donné quarante-deux gros six grains de phlegme, un gros cinquante-huit grains de sel volatil, seize gros d'huile, deux gros dix-huit grains de sel fixe, deux gros vingt-cinq grains de terre. Il s'est dissipé dans la distilation, peut-être en parties aériennes, dix-neuf gros cinquante six grains, & dans la calcination en parties sulphureuses, &c. quarante-trois gros dix-sept grains.

7. Les effets de l'*opium* sur les autres animaux ne sont pas fort différens de ceux qu'il produit sur les hommes; & il est du moins, pour quelques-uns d'eux, ou innocent, ou pernicieux, ou mortel, selon la dose qu'on en donne.

1°. Dans le jardin de Medecine de Holirood-House, je mis un jour une grosse grenouille dans un vase plein d'eau, dans laquelle j'avois fait dissoudre une petite quantité d'*opium*. Il parut peu de tems après, par les violens efforts que fit cet animal pour sortir de cette eau, qu'il ne s'y trouvoit pas à son aise, & bientôt après il tomba dans un état d'engourdissement, ne se remua qu'avec peine, & le lendemain matin il étoit mort, & considérablement enflé.

2°. Dans le mois d'Août de l'année 1733. je poussai par le moyen d'un petit tuyau de verre dans l'estomac d'une grenouille, quelques gouttes d'une dissolution d'*opium* dans l'eau. Et après avoir mis l'animal dans un cylindre de verre, nous l'ajustâmes à un excellent microscope, de maniere à pouvoir observer distinctement une partie de la membrane qui joint les doigts de ses pattes postérieures, où l'on peut appercevoir

d'une maniere sensible la circulation du sang. Ayant remarqué que l'*opium* empoisonnoit les grenouilles, je me proposois par cette expérience d'observer si cette drogue apportoit quelque changement sensible dans le sang même, ou dans son mouvement; mais je n'apperçus aucune altération dans le sang, par rapport à sa consistance, à la couleur de la sérosité, à la grandeur, la figure & la couleur des globules rouges; j'observai seulement, & d'une maniere bien distincte, une diminution étonnante de sa vélocité; car il ne circuloit pas la moitié aussi-vîte qu'il a coutume de le faire dans ces animaux. J'observai alternativement & à différentes reprises, & j'apperçus en moins d'une demi-heure que la vélocité du sang augmentoit par degrés; que la grenouille, qui paroissoit malade, reprenoit sa premiere vigueur, & le sang son mouvement naturel. Ayant ensuite tiré cet animal hors du vaisseau de verre où il étoit enfermé, & l'ayant mis dans un vase d'eau pure, nous l'y laissames pendant une heure, pour se remettre de la fatigue de l'expérience précédente; après quoi nous lui fimes prendre une seconde dose d'*opium*, l'ajustâmes au microscope, le plus promptement qu'il nous fut possible, & l'examinâmes comme auparavant. Le sang nous parut alors circuler plus lentement encore que la premiere fois, & sa vélocité décroissant par degrés, il s'arrêta enfin d'abord dans les plus petits vaisseaux, ensuite dans les plus grands, & l'animal mourut au bout d'environ un quart d'heure. Pendant tout le tems que dura cette expérience, j'observai une chose digne d'attention; savoir, que nonobstant la diminution de la vélocité du sang, je n'apperçus aucune diminution sensible dans la fréquence du pouls; & que lors même que la circulation du sang fut entierement interrompue dans cette partie, le pouls étoit encore visible par un mouvement d'ondulation, c'est-à-dire, que le sang retournoit autant sur ses pas à chaque diastole du cœur, qu'il avoit été poussé en avant par la systole précédente. Cela continua ainsi jusqu'à ce que l'animal fût tout-à-fait mort, ou au moins jusqu'à ce qu'il me parût tel. Lorsque j'eus perdu toute espérance de le voir revenir, je l'ouvris, & ne trouvai dans son estomac qu'une mucosité transparente un peu colorée par l'*opium*, & semblable à de la gelée, qui remplissoit la cavité de ce viscere. Toutes les autres parties me parurent être dans leur état naturel. Je repétai souvent la même expérience, & elle fut toujours accompagnée des mêmes circonstances & du même succès. Je ne dois pas néantmoins oublier de dire qu'une grenouille qui m'avoit paru morte pendant un tems considérable, revint en santé. J'empoisonnai dans une après-dinée, deux grenouilles par le moyen de l'*opium*, de la maniere que j'ai dit ci-dessus. Je mis la plus forte des deux sur une tuile, au fond d'un pot, dans lequel il n'y avoit d'eau que ce qu'il falloit, pour qu'elle trempât à moitié, à fin qu'au cas qu'elle en revînt, elle pût à son gré se mettre dans l'eau, ou hors de l'eau. Je laissai l'autre par terre au pié d'une haie. Le lendemain dans la matinée étant retourné au jardin, je trouvai celle que javois laissée sous la haie dans le même état que la veille, c'est-à-dire morte: mais celle que j'avois mise dans l'eau étoit vivante, & paroissoit se bien porter.

J'injectai dans la veine crurale d'un vieux chien, qui pesoit quarante-deux livres ou environ, une demi-once d'*opium* dissous dans quatre onces d'eau filtrée & réduite au degré de chaleur du sang des animaux; & cela à trois différentes reprises. La premiere fois je lui en injectai quinze gros & fort lentement. Cette premiere dose n'eut aucun effet sensible. Environ une heure après, je lui en injectai lentement aussi huit gros de plus, & tout aussi-tôt l'animal fut attaqué de convulsions violentes; son pouls devint fréquent & petit, & au bout de quelque tems, il parut de l'écume sur sa gueule: mais comme il ne paroissoit jusqu'alors aucun signe qui menaçât d'une mort prochaine, lorsque j'eus attendu encore une heure, je lui injectai aussi rapidement que je pus les neuf gros restans, & sur le champ le pouls devint plein & lent; & l'animal mourut au bout d'environ une minute.

En ouvrant la poitrine, je trouvai les poumons sains: mais ils étoient blancs & fort petits, & leurs vaisseaux étoient vuides de sang. Le cœur étoit gonflé, & tous les gros vaisseaux étoient très-engorgés de sang. Ils resterent dans cet état jusqu'au lendemain, que venant à les ouvrir, le sang caillé s'écoula hors du ventricule droit & de la veine-cave; celui qui étoit dans le ventricule gauche & dans l'aorte étant beaucoup plus coagulé. Je n'apperçus rien d'extraordinaire dans le cerveau ni dans le bas-ventre. J'ai fait mention de la filtration & du degré de chaleur que j'avois donnée à ma dissolution d'*opium*, & de la maniere lente dont je l'avois injectée, parce que quelques jours auparavant, deux Etudians en Medecine avoient fait la même expérience, avec une dissolution qui n'avoit été ni filtrée ni chauffée, & qu'ils injecterent avec force dans les vaisseaux de l'animal, qui tomba sur le champ dans des convulsions violentes, & mourut dans trois minutes. Voyez *Freind*, *Emmenalog. c.* 14.

Je donnai aussi à un petit chien qui pésoit environ quinze livres, deux gros d'*opium* enveloppé dans de la mie de pain tendre, & partagé en plusieurs portions que je lui donnai à diverses reprises, toutes cependant dans l'espace de quelques minutes. Comme il étoit beaucoup affamé, il l'avala avidement, & ne témoigna pas la moindre envie de vomir. Je l'observai pendant environ une henre: mais comme je n'apperçus aucun effet de l'*opium*, & qu'il se faisoit tard, je le laissai en lieu de sureté. Le lendemain matin il ne dormoit pas: mais il avoit perdu l'usage des jambes, & il ne voulut ni boire ni manger. Il resta encore quatre jours dans cet état, sans rien prendre, & ensuite il guérit parfaitement. Une semblable quantité d'*opium* dissoute dans l'eau bouillante, eut des effets plus prompts & plus dangereux sur le chien, dont il est parlé dans l'excellent essai sur l'*opium* du Docteur Mead.

8°. L'*opium* appliqué extérieurement est discussif, anodyn & somnifere; souvent aussi il produit les mêmes effets, que lorsqu'il est pris intérieurement. Galien fait mention (*Méthod. Med. L. III. C.* 2.) d'un inconvénient qui suit l'application immodérée de l'*opium*, de la mandragore & de la jusquiame pour calmer les douleurs des yeux; c'est le *mydriasis* ou dilatation non-naturelle de la pupille; & M. Ray a été témoin d'un exemple remarquable d'un pareil accident. Une femme ayant appliqué une feuille du *solanum lethale* Park. ou *solanum* ordinaire sur un ulcere chancreux qu'elle avoit un peu au-dessous de l'œil, dans l'espace d'une nuit l'uvée perdit entierement sa force de contraction, & fut si relâchée, que la pupille au plus grand jour, resta quatre fois plus dilatée que celle de l'autre œil. Mais en ôtant la feuille, l'uvée reprit par degrés sa contraction naturelle. L'on sait que l'*opium* appliqué extérieurement, appaise les douleurs des dents & des oreilles, les coliques, les inflammations, & même les douleurs des ulceres chancreux. Mais il n'est pas aussi certain qu'il engourdisse la partie sur laquelle on l'applique, de maniere à la rendre insensible sans procurer le sommeil. Je l'ai appliqué en guise d'emplâtre autour de mon petit doigt, de même qu'immédiatement au-dessus du condyle interne de l'humérus pendant une nuit: il se ramollit, & s'attacha bien-tôt à ces parties, mais il n'y causa ni engourdissement, ni inflammation, & il ne produisit aucun effet sensible. J'ai souvent aussi appliqué une teinture d'*opium* faite dans l'eau, sur des parties excoriées & sur des ulceres superficiels, & j'ai toujours observé qu'il étoit chaud & irritant, comme le sont les liqueurs spiritueuses foibles, & qu'il causoit une douleur qui duroit quelques minutes.

D'où l'on peut conclure, 1°. Que l'*opium* proprement parlant, n'est pas narcotique étant appliqué en-dehors,

& qu'il y a telles douleurs qu'il ne sauroit calmer en qualité de topique. Platerus l'a trouvé sans effet par rapport aux douleurs de la goute. Si donc le caustique ordinaire préparé avec l'*opium*, ne cause point de douleur quand on l'applique, c'est un phénomene assez singulier. C'est ce que je n'ai jamais essayé, tant par la crainte de la gangrene, que parce que le fait n'est pas vraissemblable. 2°. Que les narcotiques diminuent au moins quelquefois la tension des muscles, & qu'ils causent même un relâchement dans les nerfs, ou une paralysie aux parties qui sont autour de l'endroit où on les applique extérieurement.

9. « L'*opium* coagule, ou épaissit plutôt le sang qu'il ne « le dissout ou attenue. » J'ai mêlé une teinture d'*opium* dans l'eau, avec du lait, avec la sérosité du sang, avec le sang même tiré nouvellement des arteres & des veines. Il n'a produit aucun changement sensible sur le lait; cependant le mêlange ayant été en repos quelques jours, il s'y fit une séparation. La partie caillée & blanche se précipita au fond de la liqueur, la crême prit le dessus, & la liqueur qui occupoit le milieu, étoit claire & de la couleur de la teinture. Cette teinture mêlée avec la sérosité du sang, la rendit plus épaisse & blanchâtre, & la coagula un peu. Elle produisit le même effet sur le sang nouvellement tiré de ses vaisseaux, dans lequel il se fit toujours un précipité d'une sorte de *coagulum* blanchâtre; & la partie supérieure non-seulement n'étoit pas plus fluide, mais paroissoit même plus épaisse. Le *laudanum* de Sydenham mêlé avec le sang veineux, lui a donné une couleur rouge plus vive: mais le lendemain il étoit plus noir, il y avoit au fond une matiere précipitée qui étoit grisâtre, & la partie supérieure n'étoit pas coagulée comme elle l'est pour l'ordinaire. Cela dépendoit peut-être de ce que je l'avois agité, & de son mêlange avec une liqueur incoagulable. Ces expériences s'accordent parfaitement avec celles du Docteur Freind, (*Emmen. C.* 14.) & semblent en quelque façon confirmer un fait avancé par plusieurs Auteurs; savoir, qu'on a trouvé le sang grumelé & congelé, pour me servir de leurs propres termes, autour du cœur de ceux qui sont morts pour avoir pris de l'*opium*. Il y avoit du sang grumelé à la partie supérieure du cerveau du chien, dont il est fait mention dans le Traité des poisons du Docteur Mead. p. 152.

10. « L'usage habituel de l'*opium* fait qu'une certaine quan« tité de cette drogue qui auroit été mortelle aupara« vant, devient sûr & même utile. » Quelques grains d'*opium* sont un poison sûr pour toute personne en santé, & qui n'est point accoutumée à ce remede. Mais si quelqu'un s'y habitue par degrés, en commençant par de petites doses, non seulement il pourra dans la suite en supporter une dose bien plus considérable, mais il lui deviendra encore aussi nécessaire que l'est aux buveurs l'usage du vin, ou des liqueurs spiritueuses. J'ai dit pour les personnes qui sont en santé, parce qu'il y a telles maladies, la folie, par exemple, qui diminuent beaucoup la force de ce remede.

Les effets de l'*opium* sont très-analogues à ceux du vin, ou des liqueurs spiritueuses; il n'y a de différence que celle qui dépend de la quantité nécessaire pour produire les mêmes effets. Car les bons ou les mauvais effets de l'*opium* sont très-peu différens des bons ou mauvais effets du vin. Le vinaigre est un aussi bon antidote contre les mauvais effets de l'*opium* que contre ceux du vin. D'où l'on croit que le vin ne sauroit être regardé comme le correctif de l'*opium*, & qu'on ne peut pas dire que l'*opium* raréfie le sang, puisque les liqueurs spiritueuses qui le coagulent, produisent à peu près les mêmes effets.

Les effets de l'*opium* pris intérieurement dépendent principalement de son action sur l'estomac. J'ai souvent observé que quelques gouttes de laudanum liquide ont guéri sur le champ un violent ténesme, arrêté un vomissement, appaisé une douleur, & procuré même presque aussi promptement le sommeil. Il y a plusieurs exemples dans Wepfer (*de cicuta aquatica*) des fâcheux symptomes & de la mort même, causée par les narcotiques avant qu'ils fussent sortis de l'estomac, & sans y avoir causé aucune inflammation, sans y avoir même souffert d'altération sensible, bien-loin d'avoir vitié la masse du sang. On en a aussi qui prouvent que le vomissement peut en écarter les suites fâcheuses, & prévenir la mort.

Il y a plusieurs autres notions sur lesquelles on peut insister ici, par exemple: 1°. Que dans la douleur il y a une contraction contre nature des fibres nerveuses, & dans le sommeil un relâchement, ou pour ainsi dire une paralysie dans les organes des sens & des mouvemens volontaires. 2°. Que la plus petite impulsion mécanique sur les nerfs, ou une impression peu ordinaire communiquée à l'ame, peut causer les plus grands changemens dans l'œconomie animale. 3°. Que les effets de la plupart des remedes dépendent uniquement de leur action sur les nerfs, ou sur les fibres nerveuses. 4°. Que la même force ou la même impression sur les nerfs d'une partie, a des effets fort différens de ceux qu'elle produit sur les nerfs d'une autre partie, & différens même à l'égard de la même partie, étant appliquée en divers tems; par exemple, la racine de l'*asarum* ou cabaret dans le nez ou dans l'estomac, l'effet du tabac la premiere fois qu'on en prend ou après qu'on s'y est habitué. 5°. Que cette action sur les nerfs ne pouvant pour l'ordinaire être connue que par les suites qu'elle a, il n'arrive que trop souvent qu'on confond les effets premiers & seconds des remedes. 6°. Que comme les effets premiers d'un remede ont souvent d'autres effets seconds, ainsi le même remede simple affecte quelquefois différemment un même nerf, ou au moins différens nerfs d'une même partie, de maniere à y produire des effets entierement indépendans les uns des autres. C'est ce que nous pouvons découvrir par le moyen de la langue; & le gout de l'*opium* comparé avec celui des autres narcotiques est une preuve de ce que je dis; c'est-à-dire, que la qualité irritante de l'*opium* produit des effets très-différens de ceux qui dépendent de sa vertu narcotique; & si nous comparons les effets des végétaux aromatiques les plus salutaires, avec ceux des narcotiques les plus virulens, nous pouvons ajouter. 7°. Que la partie aromatique & irritante de l'*opium* est si bien unie avec la partie narcotique, que celle-ci en est en quelque façon corrigée, & devient par-là plus amie de la nature, que les narcotiques qui ne sont pas tempérés par des semblables parties aromatiques, tels que l'*hyoscyamus major vel niger*. C. B. P. la jusquiame *le sium erucæ folio*. C. B. P. la ciguë d'eau de Gesner, & plusieurs autres.

Je conclus de ce qu'on vient de lire: 1°. Que la vertu calmante & hypnotique de l'*opium* ne dépend pas de son action sur le cerveau ou sur le sang, soit qu'on l'applique extérieurement, soit qu'on le donne intérieurement.

2°. Qu'il affecte premierement & principalement les nerfs des parties où il est appliqué; ensuite ceux qui ont le plus de liaison avec ces premiers, ou qui communiquent avec eux; de là son action se communique aux nerfs destinés aux sensations, & aux mouvemens volontaires, & enfin à tous les autres nerfs du corps, par la communication qui se trouve entre eux.

3°. Que cette impression, cette action ou influence de l'*opium* sur les nerfs, affecte différemment le *sensorium commune*, ou le siége des sensations, selon le degré de l'impression, & selon la nature & les fonctions des nerfs qui sont les premiers exposés à cette impression.

« Ceux qui prennent une petite dose d'*opium*, surtout « s'ils n'y sont pas accoutumés, sont si transportés de « la douce sensation qu'il leur procure, qu'ils ne croyent « pas pouvoir mieux exprimer la douceur de cet état, « qu'en disant qu'ils sont en Paradis; & quoiqu'il ne « leur procure pas toujours le sommeil, ils joüissent « cependant d'un calme & d'une tranquilité si parfai« te, qu'il n'y a point de bonheur dans le monde qui

« puisse surpasser les charmes de cette agréable extase.» *Mead. des poisons.* Il faut donc que ce remede, toutes choses égales d'ailleurs, procure particulierement une plus grande liberté dans la circulation & dans la transpiration, & qu'en surmontant les obstacles qui s'opposoient à l'une & à l'autre, il dispose au sommeil. Mais si la dose de l'*opium* est trop forte, & si l'impression excede les bornes prescrites par la nature, comme dans l'ivresse, ces transports dégénerent en gaieté ridicule, délire, ou se terminent par un profond sommeil, par une léthargie, &c. ou bien ils occasionnent une paralysie, uoe apoplexie, ou une mort subite, selon les circoostances; au lieu que les effets de l'*opium* dans la bouche & dans le nez, sur les parties ulcérées & excoriées, sont très - différens, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. La vertu calmante de l'*opium* appliqué extérieurement ne sauroit donc être l'effet d'aucune sensation agréable dans la partie. La tranquilité peut à la vérité en être la suite: mais il ne paroît pas que ce soit d'elle que dépende la cessation de la douleur.

4°. Que l'effet premier ou sensible de l'impression mécaoique, ou de l'action de la partie narcotique de l'*opium* sur les nerfs, consiste dans le relâchement de leurs fibres.

Je ne saurois déterminer d'une maoiere positive si ce relâchement dépeod de l'action physique de ce remede sur les nerfs même, où seulement de l'effet que produit cette impression sur le *sensorium commune*, c'est-à-dire, si l'*opium* est la cause immédiate, ou seulement la cause éloignée de ce relâchement. Il seroit peut-être aussi difficile d'expliquer comment l'action des remedes narcotiques sur les nerfs, cause un relâchement paralytique, que de dire comment les images qui se peignent sur la retine occasionnent la vision; il y a dans toutes les recherches de physique un *non plus ultra*.

Je ne saurois dire non plus que la partie aromatique ou irritante de l'*opium* ne contribue en rien à la vertu qu'il a de calmer les douleurs; car l'esprit de vin est calmant, quoiqu'il ne cause aucun relâchement à la partie sur laquelle on l'applique, ni aux parties voisines, en quoi il differe évidemment des narcotiques.

Mais puisque ce relâchement des nerfs & celui des fibres motrices qui en est la suite, nous prouve que l'*opium* est quelque chose de plus qu'un remede palliatif dans plusieurs grandes maladies, il ne sera pas difficile de rendre raison par son moyen des bons & des mauvais effets qu'il produit; car selon le degré de relâchement qu'il apportera, il peut devenir calmant, cordial, diaphorétique, somnifere, &c. ou causer des engorgemens, le délire, la léthargie, l'apoplexie, la mort.

J'ai affecté de ne parler jusqu'ici qu'en passant de la qualité qu'on attribue à l'*opium* de raréfier le sang, quoique cette qualité lui soit accordée par quelques Auteurs que j'estime, non-seulement parce qu'il paroît par les observations & les expériences ci-dessus, qu'il ne produit point de semblable effet, ou au moins que ce n'est pas d'un tel effet que dépend l'action ou l'opération de l'*opium*; mais aussi parce qu'une pareille théorie pourroit être d'une dangereuse conséquence, & faire commettre des grandes fautes dans la pratique; par exemple, si l'on regardoit la raréfaction du sang comme la cause des fâcheux symptomes que cause quelquefois l'usage immodéré de l'*opium*, le remede qui paroîtroit indiqué dans ce cas seroit la saignée; tandis que quelques Auteurs assurent qu'elle est mortelle, n'étant même faite que le lendemain du jour qu'on a pris un narcotique. D'ailleurs si l'*opium* raréfioit le sang, comment se pourroit - il qu'il fût aussi utile qu'il l'est dans les hémorrhagies, dans la petite vérole, &c.

Il n'est nullement nécessaire de répoodre ici à toutes les objections qui ont été faites contre l'usage de ce remede en différens tems, puisqu'il a enfin triomphé de toutes les oppositions qu'il a eu à essuyer, & puisqu'il n'est pas seulement d'un usage plus général, mais qu'il fait aussi plus d'honneur à la Medecine, qu'aucun autre remede.

On donoe communément l'*opium* aux personnes adultes qui n'y sont point habituées, depuis un demi-grain, jusqu'à trois grains; mais à ceux qui en usent ordinairement, on en donne quatre ou cinq grains ou plus, jusqu'à ce qu'il produise l'effet desiré.

Les préparations les plus usitées de l'*opium*, sont l'extrait, la teinture, le laudanum liquide de Sydenham, le baume anodyn, & les pilules pacifiques: & il est la base des pilules de storax, du mithridate, de la thériaque, du diascordium, &c.

Pour ce qui concerne la dose de l'*opium*, il n'y a point de remede dans l'administration duquel oo doive plus rigoureusement s'assujettir à la regle générale, qui dit, qu'il est plus sûr de donner une trop petite qu'une trop grande dose des remedes qui ont beaucoup d'action. C'est surtout lorsqu'il s'agit des remedes dont les effets, comme ceux de l'*opium*, se font sentir si promptement, qu'il est beaucoup plus facile de suppléer à ce qui manque par une trop petite dose, que de remédier aux inconvéniens d'uoe dose trop forte, qu'il faut s'assujettir à cette regle; parce que lorsqu'on a pris une trop grande quantité d'*opium*, les muscles tombent bien-tôt dans un état de paralysie, de maniere qu'il est impossible de rien avaler, & que tout ce qu'on peut faire en pareil cas, est de provoquer le vomissement en irritant le gosier, ou par des lavemens & des cataplasmes de tabac, & par des applications extérieures de semblables émétiques, & en même-tems de réveiller la nature par de forts vésicatoires. Si par le moyen de ces remedes le malade se trouve en état d'avaler quelque chose, on aura recours, après avoir vuidé les premieres voies, aux diaphorétiques mêlés avec le vinaigre, ou autres acides de cette nature, qui manqueront rarement de procurer la guérison.

Pour conclurre, je dois avouer que l'*opium* est un instrument tranchant qui peut faire du mal. Mais on ne sauroit disconvenir aussi que ce ne soit un remede divin, & qui peut produire de grands effets. Un Medecin peut être également ou trop timide, ou trop hardi dans l'administration de ce remede, & le malade souffre souvent autant de l'un que de l'autre. Ainsi, s'il n'y a point de raison d'interdire absolument l'usage de l'*opium* aux enfans, aux personnes foibles, pléthoriques & âgées, aux femmes grosses, ou à ceux qui ont des maladies malignes : il n'est pas moins vrai qu'il est des circonstances où il est dangereux & téméraire de calmer une douleur, de procurer le sommeil, de supprimer des évacuations, de prévenir une hémorrhagie salutaire, ou autres effets de cette nature, & alors il faut que celui qui ordonne inconsidérément l'*opium* en pareil cas, soit ou bien ignorant dans la pratique de la Medecine, ou peu instruit de la nature de ce remede. *Essais de Medecine d'Edimbourg*, Volume V.

Entre toutes les substances végétales dont on fait usage dans la Medecine, il n'y en a point dont le sort ait plus varié que l'*opium*; car quelques-uns des Anciens & des Modernes l'ont regardé comme un véritable poison, parce qu'ils ont trouvé qu'il cause souvent des assoupissemens, des engourdissemens, des léthargies, & quelquefois même la mort; ou pour le moins, qu'il ne fait qu'irriter les maladies; tandis que d'autres, surtout parmi les Modernes, le mettent au-dessus de tous les autres remedes pour calmer les douleurs, pour procurer le sommeil & entretenir les forces: de sorte que quelques Medecins, & entre autres Platerus & Sylvius, qui ont mis ce remede en crédit, n'ont pas fait difficulté de dire qu'ils renonceroient à la Medecine si l'on venoit à bannir l'*opium* de la matiere Médicinale; & Sydenham rend graces à Dieu de ce qu'il a bien voulu donner aux hommes l'*opium* pour remédier à un grand

nombre de maladies auxquelles ils sont sujets. Quelques Auteurs célebres ont employé leurs veilles à défendre l'*opium* des calomnies dont d'autres l'avoient chargé, & ont prouvé qu'il n'y avoit point de remede plus sûr, plus efficace & plus universel, pourvu qu'on en usât avec précaution. Mais quoique l'*opium* soit d'un usage fort étendu dans la pratique, l'abus qu'on en fait ne laisse pas que d'être pernicieux & funeste, puisqu'il produit par accident les effets du poison; & il est difficile de décider si le bien qu'il procure surpasse les maux qu'il cause quand on le donne mal-à-propos. Si les Medecins ne s'accordent point sur l'efficacité des narcotiques, on peut dire qu'ils sont encore plus partagés sur les différentes manieres dont ils agissent, de sorte qu'on ne sait quel parti embrasser. Comme je n'ai été satisfait d'aucune de leurs hypotheses, je vais examiner en peu de mots, si l'on ne pourroit point expliquer les effets que les remedes anodyns & narcotiques produisent sur le corps humain par les principes de la circulation du sang.

Comme une hypothese est d'autant plus sure qu'elle est plus claire, plus évidente & plus propre à rendre raison des divers phénomenes, & à résoudre les difficultés qui se présentent; il est du devoir de ceux qui travaillent à découvrir la vérité & à établir une hypothese raisonnable, d'examiner avec soin tous les effets, tous les phénomenes & toutes les circonstances qui s'offrent à eux, afin qu'en les comparant avec leur hypothese, ils puissent mieux juger de leur affinité ou de leur disconvenance: c'est pourquoi je vais examiner les effets les plus remarquables que les narcotiques produisent sur le corps humain, suivant les tems, les doses & les différentes manieres dont on les donne.

On est convaincu par expérience que toutes les substances végétales qui répandent pendant long-tems une odeur acrimonieuse, excitent, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement, le sommeil, l'assoupissement & une stupeur de tous les sens; & que lorsqu'on en use pendant un tems considérable & en grandes doses, elles produisent les mêmes effets que les narcotiques. On remarque aussi que toutes les substances odorantes & volatiles procurent un sommeil doux & paisible: mais on ne s'apperçoit jamais mieux de cet effet que lorsqu'on use des fleurs de romarin, de safran, de lis des vallées, de primévere, de sureau, de tilleul, & d'acacia, de fleurs d'orange, de jasmin & de muguet; dont les eaux, surtout quand on les distile avec la rosée de Mai, sont d'une efficacité singuliere pour réprimer les mouvemens tumultueux & irréguliers des esprits dans l'épilepsie & les maladies spasmodiques. On peut rapporter à cette classe parmi les substances animales le musc & la civette, & parmi les productions de la mer, l'ambre, qui, lorsqu'on le donne fréquemment en dose convenable, est extremement efficace pour appaiser les accès épileptiques les plus violens. Il n'est pas moins certain que les substances qui exhalent pendant long-tems une vapeur vineuse, violente & fixe, possedent une qualité stupéfiante qui affoiblit considérablement & détruit quelquefois totalement les forces, les sentimens & les opérations de l'esprit. On peut mettre de ce nombre tous les différentes especes de pavots, la jusquiame, la morelle & la mandragore, de même que les substances animales fétides, comme le castoreum, la rapure de cornes & d'ongles. Il y a quelques animaux & quelques insectes qui sans être narcotiques, appaisent les spasmes qui sont accompagnés de douleurs, en réprimant le mouvement déréglé des esprits.

Il faut savoir encore qu'il n'y a de substances anodynes ou narcotiques que celles qui contiennent un principe volatil; & qu'elles produisent différens effets, suivant que ce même principe est d'une nature plus ou moins fixe ou volatile. On ne peut donc attribuer une qualité anodyne ou narcotique au nitre ou au vitriol; bien qu'on ne puisse nier que ces substances, quand elles sont préparées & employées comme il faut, n'aient une efficacité singuliere pour calmer les douleurs, puisqu'elles fixent & émoussent l'acrimonie bilieuse des premieres voies. Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire d'où vient que l'*opium* cru excite le sommeil & appaise les douleurs beaucoup plus promptement que lorsqu'il est dépouillé par la cuisson, de son principe volatil; & d'où vient aussi que les parties grasses & oléagineuses des semences de pavot & de jusquiame sont moins narcotiques que leurs feuilles, leurs fleurs & leurs racines, qui contiennent un principe résineux volatil, qui ne s'exhale cependant qu'avec difficulté. De plus il est certain que les vapeurs qui s'exhalent d'une substance volatile quelque peu fixe, affectent le cerveau avec plus de violence, répriment plus efficacement l'agitation du sang & des esprits, & suspendent plus parfaitement l'action des fonctions animales, que si la matiere dont ces vapeurs s'élevent étoit d'une nature extremement subtile. De-là vient que l'eau & l'esprit de pavot, & les eaux qu'on tire des fleurs du pavot sauvage & du muguet sont beaucoup plus foibles dans leur action, que leurs extraits résineux plus fixes.

On est encore convaincu par expérience que les narcotiques préparés comme il faut, employés avec précaution & donnés à tems, surtout aux jeunes gens & aux adultes, qui ne sont ni d'une habitude pléthorique ni cacochymique, mais d'un tempérament bilieux & sanguin, pourvu que leurs forces soient suffisantes; & que le pouls indique la vigueur de la nature, sont les remedes les plus sûrs & les plus efficaces qu'on puisse employer pour les doulenrs violentes, pour les maladies spasmodiques & convulsives, les flux copieux de sang ou de sérosité, & les veilles continuelles. Il n'est pas moins certain que les narcotiques, quand ils sont employés par des ignorans, tuent souvent beaucoup de monde, ou rendent les malades pires qu'auparavant, surtout quand on n'a pas soin de les corriger, & qu'on les donne en trop grandes doses à des sujets d'une constitution foible & délicate, qui sont affligés de maladies malignes, qui ont le pouls foible & petit, ou qui sont phlegmatiques, replets, pléthoriques, cacochymiques ou constipés.

Mais il faut principalement observer que les opiats & tous les narcotiques, quand on les donne à contretems, nuisent principalement au cerveau & aux fonctions animales; car l'usage de ces sortes de remedes est souvent suivi d'une oppression de tête douloureuse, d'un profond sommeil, accompagné de songes effrayans, de vertiges si violens, que le malade ne peut tenir la tête droite; de l'engourdissement des sens, de la rougeur & de l'enflure du visage, du gonflement des veines de la tête, de l'abatement des forces & de la cessation du mouvement.

L'usage inconsidéré de l'*opium* produit les maladies du cerveau les plus terribles, telles que la léthargie, la stupeur & la perte de la mémoire. Willis, dans sa *Pharmacop. Ration. Part. I.* observe que quelques personnes pour avoir pris une petite pilule de laudanum, sont tombées dans un sommeil si profond qu'on n'a jamais pu les en faire sortir; & que quoique leur pouls, leur respiration & la chaleur de leur corps ne différassent en rien pendant trois ou quatre jours de ceux d'une personne en vie, on n'a pourtant jamais pu, soit à l'aide des remedes internes ou des applications externes, les faire revenir à elles ni leur rendre le sentiment. Ce même Auteur nous apprend dans l'Ouvrage que nous venons de citer, qu'il a connu d'autres personnes qui ont entierement perdu le sommeil pour avoir pris une petite dose d'*opium*, & dont la condition, par rapport au pouls, à la chaleur & à la respiration, est devenue beaucoup pire qu'auparavant, puisque ces sortes de malades ont perdu sur le champ la respiration, & n'ont pu être rappellées à la vie par aucun cardiaque. Il rapporte dans son Traité *de Anima brutorum*, l'histoire d'un homme qui ayant pris une forte dose d'*opium*

pium pour appaiser une colique dont il étoit tourmenté, se plaignit aussi-tôt après d'une pesanteur d'estomac extraordinaire. Ses amis lui donnerent du vin, des cordiaux & des liqueurs spiritueuses qui ne lui procurerent aucun soulagement ; car l'oppression ayant augmenté de plus en plus, lui causa des anxiétés dans la région des hypocondres, & des syncopes qui après avoir entierement épuisé ses esprits, terminerent ses jours au bout de trois heures, sans lui avoir fait perdre l'usage de sa raison.

Le cas suivant que je tire des *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Decad.* 1. *a.* 5. prouve manifestement que le mauvais usage des narcotiques offense considérablement le cerveau, les sens & les facultés mentales.

Un homme ayant pris par imprudence une grande quantité d'*opium*, fut d'abord affligé de songes effrayans, perdit en partie la parole, & fut attaqué une heure après d'un vertige & d'une espece de tournoyement de tête, pendant lequel il lui sembloit, à ce qu'il dit, que le lit & lui étoient suspendus en l'air & voloient. Il tomba ensuite dans une espece d'apoplexie qui le priva entierement de la connoissance. Il ne sentit au commencement de sa maladie ni le gout du plus fort vinaigre, ni l'odeur de l'esprit de sel ammoniac. Son pouls étoit foible, & lorsqu'il ouvroit les yeux il ne paroissoit pas discerner les objets. Il étoit dans cet état lorsqu'on lui donna de l'eau apoplectique spiritueuse qui parut lui faire reprendre sur le champ ses esprits ; ensuite de quoi il lui survint une demangeaison par tout son corps. Stalpart Vander Wiel, *Obs.* 42. défend aux Nourrices & aux femmes à qui on a confié des enfans de leur jamais donner des remedes somniferes, quelques douleurs & quelques inquiétudes qu'ils ressentent, parce qu'encore qu'ils ne leur causent pas toujours la mort, ils ne laissent pas lorsqu'on en use souvent de leur affoiblir le cerveau & le systeme nerveux, & de leur causer un tremblement des articulations, une paralysie & une stupeur. Willis, dans sa *Pharmac. Rational. Part. I.* dit avoir connu plusieurs personnes à qui l'usage de l'*opium* a affoibli le génie & causé une stupidité & même une folie confirmée. Il assure, dans le même Ouvrage, avoir vu un homme qui perdit entierement la mémoire pour avoir pris une trop forte dose de laudanum dans le tems qu'il avoit la fievre. Tilingius, dans son Traité *de Laudano Opiato*, parle d'une servante qui ayant pris du laudanum opiatum au lieu de thériaque, tomba sur le champ dans une stupeur & un assoupissement qui ne l'abandonnerent jamais : elle perdit aussi la mémoire & ne joüit jamais depuis lors d'une santé parfaite. Scbneider, dans son Traité *de Catarrho*, *Lib. IV. cap.* 8. nous apprend que le fils d'un Roi des Indes perdit la raison & la mémoire pour avoir pris de l'*opium*.

Il est aisé de comprendre après ce qu'on vient de dire, pourquoi les narcotiques sont si préjudiciables au cerveau, comme on l'observe dans les maladies violentes de cette partie, telles que les apoplexies, les épilepsies, les léthargies, la diminution de la mémoire & les vertiges, qui après l'usage des opiats, augmentent toujours & deviennent plus dangereuses. Bartholin, *in Act. Hafniens.* nous apprend qu'une femme ayant usé de narcotiques pour appaiser un mal de tête dont elle étoit affligée, fut depuis ce tems-là attaquée de vertiges, de stupeur & d'une foiblesse de cerveau. Les narcotiques sont tout-à-fait nuisibles dans la diminution de la vue & la difficulté d'oüie. Waldschmid, *Dissert. de Opiatorum noxa*, rapporte qu'une femme ayant voulu arrêter avec de l'*opium* une perte de sang qui lui faisoit craindre pour sa vie, perdit entierement la vue pour le reste de ses jours.

Au reste, les opiats & les narcotiques troublent l'usage des sens & de la raison, & causent souvent la folie & la manie ; & cet effet leur est commun avec les autres narcotiques plus fixes, tels que la morelle, les racines & les semences de jusquiame, de mandragore & de lolium, dont l'usage, suivant les observations que les Auteurs ont faites, cause une aliénation d'esprit & jette ceux qui en mangent dans une manie qui les fait paroître possédés du Diable. Ces substances produisent dans quelques sujets des convulsions & des agitations de membres extraordinaires accompagnées de manie, comme on peut en voir des exemples dans Matthias de Lobel, *Nova stirpium adversaria* ; Matthiolus, *in Dioscorid.* Wierus, *de Præst. Dæm.* Olearius, *in Itin. Persico* ; & Timæus. Ces remedes augmentent aussi pour l'ordinaire la manie, ce qui fait que Van-Helmont, dans son Traité *de Lithiasi*, blâme fortement la conduite de ceux qui tâchent d'appaiser la manie avec des opiats, parce que ces sortes de remedes produisent ordinairement la distraction, qui n'est autre chose qu'un songe qu'on a étant éveillé. Il confirme la même doctrine dans le Livre qui a pour titre *Retenta*, où il dit que les narcotiques donnés en doses quatre fois aussi fortes que celles qu'on emploie communément, ne font qu'augmenter la manie, loin de procurer le sommeil à ceux qui en sont atteints. Freitage, dans son Traité *de Opio*, *cap.* 3. observe après Prosper Alpin & Bellonius, que les Egyptiens & les Turcs n'usent d'*opium* que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides & plus propres à l'amour. Mais ces deux Auteurs remarquent en même tems que quoique ceux qui font excès de cette drogue paroissent joüir d'une santé parfaite, ils sont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroissent toujours ivres ou assoupis, sont sujets au coma, stupides, inconstans & sujets à nier dans un tems ce qu'ils ont assuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce tout-à-fait impraticable. De-là vient que lorsqu'on veut reprocher à une personne qu'elle se contredit, on l'accuse d'avoir mangé de l'*opium*, comme nous l'accuserions chez nous d'être ivre.

De plus, les opiats rallentissent le mouvement vital du cœur & des arteres, & rendent la circulation du sang plus foible & plus languissante : de-là vient que l'*opium* rend ordinairement le pouls plus foible & la respiration plus difficile, & excite en même tems des anxiétés dans la région des hypocondres, surtout dans les personnes dont le sang est épais & abondant. Il n'est donc pas difficile d'expliquer pourquoi les personnes très-foibles, aussi-bien que celles qui sont attaquées de maladies malignes, meurent pour l'ordinaire après qu'elles ont pris des narcotiques en grande dose, puisqu'ils affoiblissent considérablement les forces & causent des défaillances. Aussi trouve-t'on dans tous les Auteurs des exemples des effets funestes qu'a produits l'*opium*. Frederic Hoffman, *Metal. Morbif.* nous apprend qu'un Medecin de Hall ayant pris quelques grains de laudanum pour faire cesser les insomnies que lui causoit une fievre ardente, mourut peu de tems après. Sanctorius, *Method. Vitand. Errores*, *Lib. VIII. cap.* 12. rapporte qu'étant sur les frontieres de la Hongrie, il vit mourir un Soldat pour avoir pris sept pilules d'*opium*. Forestus, *Lib. IX. Obs.* 14. fait mention d'un malade cacochymique qui ayant pris de l'*opium* pour calmer les douleurs néphrétiques dont il étoit tourmenté, tomba dans un sommeil dont il fut impossible de le faire revenir. On trouve plusieurs exemples de cette espece dans Willis, *Pharmaceut. Rational.* & dans Sennert, *Prax. Lib. VI. Part. VII. cap.* 1. Il faut aussi remarquer que l'*opium* étant pris en forme de lavement, a causé la mort à un grand nombre de personnes, comme on peut en voir plusieurs exemples dans Tilingius, *Tract. de Opio*, dans Sennert, *Lib. VI. Prax. Part. VII. cap.* 1. & dans Marcel Donat, *Tract. de Histor. Medicis Mirabilibus*, *Lib. IV. cap.* 18. Ce qui vient, suivant moi, de ce que l'*opium* occasionne la mortification totale de ces parties en interrompant la circulation du sang.

Il faut encore observer que l'*opium* est aphrodisiaque & augmente la joie & le courage ; & c'est ce qui fait que les Turcs & les Indiens en font un si grand usage. Ils

préparent par fermentation avec les larmes les plus pures d'*opium* une liqueur qu'ils appellent *maslach*, laquelle excite une espece de manie, & dont ils usent à la veille d'une bataille ou lorsqu'ils veulent joüir de leurs maîtresses. Ce fait est confirmé par Joh. Jac. Saar. *Itiner. Ind. orient.* qui dit que les Indiens de Bantam composent avec l'*opium* un certain électuaire qu'ils appellent *affion*, dont la couleur est cendrée & le gout douceâtre & mêlé de quelque amertume, & qui a la vertu d'augmenter le courage. Les Chinois qui sont établis à Batavia se servent de cet électuaire pour s'exciter à l'amour; & son effet est si violent qu'il produit en eux une passion brutale qui dure toute la nuit & qui oblige souvent leurs maîtresses à s'échapper de leurs bras. Voyez *B. D. D.* Sachs. *Tom. II. Ephem. Germ. Observ.* 69. où l'on cite plusieurs autres Auteurs. Wedelius, dans son Traité *de Opio*, nous apprend que l'*opium* cause aux personnes d'un tempérament chaud des pollutions nocturnes & un priapisme continuel, surtout lorsqu'elles ont de la disposition à ces maladies; aussi est-il extremement aphrodisiaque quand on le mêle avec de l'ambre ou de l'essence d'ambre.

Il est bon maintenant d'examiner les différentes méthodes dont on se sert pour corriger l'*opium*; car il fait autant de bien lorsqu'il est préparé & corrigé, qu'il est nuisible quand il est cru. Galien, dans son Traité de la *Thériaque à Pison*, nous apprend avec quelle circonspection il se servoit de cette drogue, en nous disant que l'*opium*, pris en substance, est toujours funeste : mais qu'étant corrigé avec d'autres substances, il produit des effets très-salutaires. Rien n'est meilleur, selon moi, pour corriger l'*opium*, que les choses qui diminuent sa violence & le rendent salutaire au corps, & surtout qui raniment le mouvement des fibres que l'*opium* avoit ralenti. Car puisque ce dernier, ainsi qu'on l'éprouve tous les jours, arrête le mouvement du sang & des esprits, il convient de le mêler avec des substances qui les excitent & les reproduisent de nouveau. Car par ce moyen il résulte du mélange de ces deux substances contraires, une troisieme substance neutre, qui possede à la fois une qualité apéritive & sédative : & comme tout le monde convient unanimement, que les sudorifiques, les purgatifs, les aromates, & les remedes salins & diurétiques, sont de toutes les substances celles qui excitent les mouvemens les plus violens dans le corps humain, il s'ensuit que c'est avec elles qu'il convient de mêler l'*opium*; car elles deviennent par-là plus efficaces. De ce nombre, sont la thériaque d'Andromachus, le diascordium de Fracastor, la thériaque céleste, le *Requies Nicolai*, & la thériaque *de Citro*, qui sont des remedes aussi sûrs qu'efficaces dans un grand nombre de maladies, de douleurs, de fluxions & de spasmes. L'*opium* est aussi un remede excellent quand on le mêle avec des purgatifs, tels que l'extrait d'aloès, les pilules de Wildegansius, l'extrait ou poudre d'hellébore blanc, les pilules de Starkey, ou de Matthieu; car on observe tous les jours, que ces sortes de préparations lâchent le ventre, excitent la sueur, & ne causent jamais d'engourdissemens, de songes effrayans, de vertiges ni de pesanteur de tête, comme font les autres opiats, quand on les prend en substance & sans correctif.

L'*opium* mêlé avec la teinture tartarisée d'antimoine, ou avec la teinture acre que l'on tire du régule d'antimoine, est un diurétique aussi sûr qu'efficace. Les substances spiritueuses, telles que le clou de girofle, la canelle & son huile, aussi-bien que les vins d'Espagne & de Malvoisie, préviennent efficacement les mauvais effets de l'*opium*, & le convertissent en un remede innocent; & c'est ce qui rend le laudanum liquide de Sydenham si estimable; car on éprouve qu'on peut le donner en sûreté dans toutes les maladies auxquelles les sédatifs conviennent.

Stahl vante beaucoup l'esprit suivant, que l'on tire de l'*opium* par la distilation.

Prenez *de vin d'Espagne, une pinte;*
d'opium choisi, une once;
de fleurs de pavot sauvage, & } *de chaq. trois pincées;*
de sureau, }
de safran, une dragme;
de noix muscade, }
de clous de girofle, } *de chaque, deux dragmes.*
de canelle, & }
de cardamome, }

Ces drogues étant mêlées comme il faut, & distilées selon l'art, donnent un esprit d'un gout & d'une odeur agréable, & d'une efficacité merveilleuse. Il est nervin, anti-spasmodique & sédatif, & on le donne à la dose d'une cuillerée.

Après avoir considéré les principaux effets de l'*opium* sur le corps humain, il nous reste à découvrir la maniere dont les narcotiques, & surtout l'*opium*, operent.

Les Anciens ont cru que ces remedes agissent par une certaine qualité occulte, venimeuse & froide, qui éteint la chaleur innée de la constitution. Parmi les Modernes, Willis, *P. 2. Patholog. cap.* 3. assure que ces remedes sont une espece de poison qui étouffe les esprits animaux par sa vapeur, sans offenser le moins du monde le sang ni les parties solides. Il dit dans sa *Pharmacop. Rational. sect. 7. c.* 1. « que les opiats affectent & empoisonnent pour ainsi dire les esprits, de « maniere qu'étant comme à la chaîne, ils deviennent « aussi tôt languissans, & cessent d'exercer leurs fonc- « tions. »

Etmuller, dans sa *Disput. de virtute Opii Diaphoret. c.* 501. assure que les opiats fixent les esprits; & que dans les cas où les esprits animaux entrent dans une agitation tumultueuse, on les appaise de nouveau par le moyen des opiats.

Wedelius, dans son Traité de l'*Opium*, prétend que les narcotiques agissent en condensant les esprits & en obstruant les pores du cerveau: « Car, dit-il, l'opéra- « tion des opiats consiste dans une espece particuliere « d'évaporation qui obstrue les pores du cerveau, que « des veilles excessives avoient extraordinairement di- « latés, qui s'oppose à l'affluence immodérée des es- « prits animaux, les condense & les fige, pour ainsi « dire, & procure par ce moyen un repos agréable au « corps. »

« On ne peut nier, ajoute-t'il dans le même Ouvrage, « que les nerfs de l'estomac ne reçoivent immédiate- « ment cette vapeur ou exhalaison, puisque l'*opium* « contient un soufre qui se résout aisément dans le vi- « naigre, l'eau & les liqueurs spiritueuses. »

Glandbachius, *Prax. Med. idea nova*, nous apprend que l'*opium* agit par son sel volatil & son huile grossiere, qui venant à se résoudre dans l'estomac & à se disperser dans le sang, enveloppe avec ses ramifications les esprits que la fermentation avoit résous; ce qui met le sang à couvert de toute agitation. D'où il arrive que les esprits grossiers qui se mouvoient irrégulierement dans le sang, & qui retardoient son cours en obstruant les nerfs, s'appaisent & se portent au cerveau en moindre quantité. Pendant que cela se passe, le sang est poussé avec moins de force, le pouls devient plus languissant, & la circulation est interrompue.

Les Cartésiens croyent que les narcotiques coagulent le sang & les humeurs, & retardent leur mouvement au moyen d'un certain éther étranger & subtil, nonobstant le sel volatil & l'huile subtile qu'ils contiennent; & qui sans cela augmenteroient plutôt le mouvement du sang. D'où il suit, que le mouvement du sang étant moins rapide dans les parties obstruées qu'il n'é-

toit auparavant, les douleurs doivent s'appaiser quelque peu. Il est très-probable, disent-ils, que le sel volatil des narcotiqnes étant extremement subtil, mais en même-tems assez acre, est capable de diviser quelques-unes des petites fibres des parties, lesquelles devenant par-là moins tendues, ne sauroient communiquer un mouvement aussi vif qu'auparavant au siége commun des sensations. Cette opinion a été adoptée par Cranius, qui nous apprend, dans son Traité *de Homine*, que les parties spiritueuses & oléagineuses de l'*opium* coagulent le sang, de même que l'esprit d'urine, & l'esprit de vin rectifié; d'où il résulte un assoupissement & une diminution de la douleur, à cause que les fibres des nerfs sont tellement résoutes par les sels acres & volatils des narcotiques, qu'elles perdent leur tension, & deviennent incapables de communiquer l'impression qu'elles reçoivent des objets, au *sensorium commune*. Quelques-uns se sont efforcés de prouver par diverses expériences, que l'*opium* contient un soufre acide, à cause principalement que l'*opium* cru fermente avec l'huile de tartre par défaillance. Aussi croyent-ils que cet acide coagule le sang & fixe les esprits.

Mais il est aisé de se convaincre avec un peu d'attention, qu'aucune de ces hypothèses ne suffit pour expliquer les effets dont on a parlé ci-dessus. Et premierement, à l'égard de l'opinion des anciens qui ont regardé l'*opium* comme un poison, à cause qu'il éteint par sa froideur excessive la chaleur naturelle, ou le soufre & l'esprit du sang, je suis bien aise de faire observer que, même suivant Hippocrate, l'*opium* est chaud & composé d'un soufre chaud & inflammable; & qu'étant appliqué extérieurement il ramollit & résout les tumeurs, ce qui est une propriété particuliere aux substances chaudes. Je défie même ceux qui soutiennent cette opinion de pouvoir nous dire avec certitude en quoi consiste cette qualité venimeuse qui éteint la chaleur naturelle. Je ne vois même pas comment ils pourroient se tirer d'affaire, si on venoit à leur demander pourquoi la thériaque d'Andromachus, la thériaque céleste, le mithridate & le diascordium de Fracastor, dont l'*opium* fait la base, ont passé dans tous les tems pour des puissans antidotes, & des remedes extremement efficaces. On peut ajouter à cela qu'un grand nombre de remedes qui ont soutenu très-long-tems leur réputation, telles que les pilules de Starkey & celles de Wildegansius, que l'on vend sous le nom de panacée solaire, sont composés avec l'*opium*. L'*opium* est aussi un des plus puissans aphrodisiaques que l'on connoisse, car il augmente la sécrétion de la semence & procure puissamment l'érection; & les peuples de l'Orient s'en servent pour exciter leur courage dans les combats. Je lui ai vu moi-même produire les mêmes effets sur tous ceux qui en ont usé avec modération: mais dans ces sortes de cas il doit ranimer les esprits plutôt que les éteindre. Et quoique nous apprenions de plusieurs observations qu'un grand nombre de personnes sont mortes pour avoir pris de l'*opium*, ou du moins ont été sujettes à différens accidens; cela ne prouve néanmoins autre chose, sinon que l'*opium* est une substance extremement active & énergique; & quoique tous les remedes drastiques, tels que les huiles éthérées, les sudorifiques, les émétiques, les purgatifs & les mercuriels, quand on les donne en grandes doses, occasionnent des symptomes fâcheux & quelquefois même la mort, ce n'est pas une raison qui doive nous obliger à les regarder comme des poisons; & l'on peut en dire autant de l'*opium*.

Ceux encore qui soutiennent que l'*opium* coagule & fixe le sang & les esprits par son soufre acide, se trompent selon moi; car bien que j'avoue que l'*opium* cru, étant mêlé avec des substances alcalines, s'épaissit & souffre un changement, par rapport à son odeur & à sa contexture, au moyen de l'acide qui est propre à tous les extraits résineux & gommeux des végétaux; il ne s'ensuit point que cet acide fixe & coagule les esprits & encore moins le sang; car on sait par la Chymie que toutes les résines, les gommes résineuses, & les bois ont une acidité qui ne les rend point pour cela narcotiques. Et si les effets des opiats provenoient d'un acide, on ne doit point douter que l'huile de vitriol, qui est extremement acide, l'esprit concentré de vinaigre & l'esprit de nitre, ne produisissent les mêmes effets dans un plus grand dégré, ce qui n'arrive pas néanmoins. D'ailleurs on ne découvre pas les moindres traces d'un acide dans l'eau de pavot sauvage, le safran, ni les semences de pavot & de jusquiame. Il faut encore observer que l'*opium* dissous dans la teinture de tartre, qui a la vertu de détruire son acide, conserve toujours sa qualité somnifere. Et en supposant même que l'acide de l'*opium* est un soufre d'une nature coagulante & entierement étrangere aux autres acides, on ne sauroit néanmoins concevoir comment il peut fixer ou coaguler le sang ou les esprits, qui sont les fluides les plus mobiles qu'il y ait peut-être dans la nature. Peu importe même qu'on allegue pour appuyer cette hippothese l'expérience dans laquelle on mêle l'esprit rectifié d'urine avec l'esprit de vin rectifié; car l'effet qui en résulte est moins une coagulation qu'une précipitation de sel volatil contenu dans les pores du pl legme, au moyen de l'esprit de vin rectifié qui absorbe ce dernier. Au reste, on ne peut concevoir que les opiats calment les douleurs, en résolvant par leur acrimonie saline & volatile les fibres des nerfs au point de leur faire perdre leur tension & leur sentiment; car ces pointes, supposé qu'elles existent, ne sont point assez considérables pour pouvoir rompre le tissu des nerfs & des membranes; outre qu'elles augmenteroient par-là la douleur au lieu de l'appaiser. D'ailleurs si cela étoit, les sels volatils & les substances acres, comme sont celles que l'on prépare avec le poivre & les cantharides devroient pour la même raison les appaiser aussi, ce qu'elles ne font point.

L'hypothese qui admet un éther étranger est aussi peu satisfaisante, à cause que cette substance ne tombant point sous les sens on ne peut la définir.

Ceux qui attribuent la vertu diaphorétique & sédative de l'*opium* à son sel volatil oléagineux, qu'ils regardent comme un acide & comme le principe qui appaise les douleurs, comme Bontekoe l'assure dans ses ouvrages, embrassent une hypothese aussi mal fondée; puisqu'on n'obtient qu'une très-petite quantité de sel volatil oléagineux de l'*opium*, de la mandragore, de la morelle & du pavot. D'ailleurs on pourroit demander avec raison pourquoi les sels volatils oléagineux donnés en plus grandes doses ne produisent point le même effet.

Ceux au contraire qui semblent avoir examiné la chose avec plus de soin, prétendent que l'*opium*, par sa vapeur extremement subtile & sulphureuse, qui est d'une nature rameuse & branchue, agit immédiatement sur les esprits & les pores du cerveau & des nerfs, embarrassant & étouffant les premiers, tandis qu'il obstrue les seconds. D'où il arrive que les esprits affluant en moindre quantité dans les parties musculeuses & dans le cœur, les organes du sentiment se trouvent privés de leur tension, la circulation du sang & des humeurs devient plus lente, & toutes les sécrétions & les excrétions moins abondantes. Quoique ces circonstances soient extremement importantes, on peut douter avec raison qu'elles quadrent & correspondent exactement aux effets des opiats; car premierement il est difficile de concevoir comment, au moyen de l'action de l'estomac, les vapeurs extremement subtiles de l'*opium* étant resoutes & passant dans la masse du sang, peuvent se séparer de nouveau de celui-ci dans le cerveau, & obstruer les petits conduits médullaires & nerveux; puisqu'aucune substance vaporeuse ne peut pénétrer dans ces conduits particuliers, ni encore moins arrêter le mouvement de la lymphe subtile & élastique des esprits animaux. Mais quand même on accorderoit que l'exhalaison vaporeuse de l'*o-*

pium se fait jour à travers les pores des arteres du cerveau, il seroit toujours également difficile de concevoir comment elle peut passer dans les corps canelés & la base du cerveau, où sont les origines des nerfs; car supposé même qu'elle vînt à prendre possession de ces parties, elle ne manqueroit pas de s'échapper de nouveau par leurs pores. Je trouve donc qu'il est extremement difficile d'expliquer d'où vient que les opiats & les autres remedes stupéfians laissent souvent après eux un engourdissement de longue durée, un sentiment de pésanteur dans la tête, une stupeur, des vertiges, une inflammation de cerveau, & causent la perte de la mémoire. On peut aussi demander d'où vient que les autres substances odorantes qui jettent une vapeur pénétrante & copieuse, ne produisent point les mêmes effets que la jusquiame ou la morelle, quoique ces dernieres soient moins vaporeuses. Il n'est pas moins difficile d'expliquer d'où vient que l'*opium* est aphrodisiaque dans quelques personnes, cause quelquefois des insomnies & la manie, & trouble l'imagination & la raison; car s'il est vrai, comme on le prétend, que les pores du cerveau soient obstrués, ou les esprits condensés par ses vapeurs, il s'ensuit qu'ils doivent affluer en moindre quantité dans ces parties; & c'est néantmoins ce qui ne sauroit arriver dans les veilles & dans la manie, durant lesquelles, du consentement même de la plupart des Medecins, tous les pores sont ouverts & les esprits dans un mouvement & une agitation extraordinaires. Une preuve que les vapeurs extremement fétides de l'espece sulphureuse n'ont point la force d'éteindre les esprits, c'est que la fumée du poil & des plumes brûlées, fait infailliblement revenir les personnes hystériques aussi-bien que celles qui ont des syncopes, & rétablit le mouvement des esprits plutôt que de le faire cesser. J'ai souvent observé dans les fievres ardentes & inflammatoires qu'une petite dose d'*opium* a causé du dérangement dans la tête, & produit un délire qui n'a cessé qu'à l'aide d'une hémorrhagie copieuse. Mais on ne sauroit expliquer ce phénomene en admettant l'hypothese de ceux qui supposent que l'*opium* agit au moyen des vapeurs & des écoulemens qu'il envoie; car si ce délire, cette aliénation d'esprit & cette stupeur du cerveau provenoient des vapeurs qui séjournent dans cette partie, il n'y a point de doute que les sudorifiques & les autres choses qui raniment les esprits animaux ne les fissent aussi-tôt cesser, & c'est pourtant ce qui n'arrive point.

Je vais dans une affaire aussi difficile exposer en peu de mots ce qui me paroît le plus probable.

Je dis donc en premier lieu qu'on ne sauroit nier que le principe à l'aide duquel les opiats & les autres narcotiques agissent, ne soit un soufre susceptible de résolution & d'évaporation, c'est-à-dire, capable, à l'aide d'un degré suffisant d'humidité de se résoudre en des vapeurs extremement subtiles. Or on peut réduire commodément les soufres à trois classes, car les uns sont gras & onctueux, & contiennent une grande quantité de terre grossiere & beaucoup d'humidité, comme sont toutes les huiles & les graisses exprimées, qui se résolvent difficilement en vapeurs: les autres soufres contiennent une terre subtile & saline, laquelle est néantmoins fixée par des particules acides, comme toutes les substances résineuses, qui étant une fois séparées de celles dans lesquelles elles étoient enveloppées, deviennent également subtiles & éthérées, & telles sont les huiles distilées: enfin les autres soufres qui forment la troisieme classe sont ceux de l'espece tempérée, lesquels contiennent une eau, un sel & une terre éthérée & subtile plus ou moins fixe; & toutes ces substances exhalent une certaine vapeur grossiere & de longue durée, & une odeur agréable ou fétide. Je dis donc que les substances qui contiennent un pareil soufre tempéré, & qui cedent non-seulement aux menstrues tempérés, mais encore à ceux qui sont aqueux, possedent une qualité anodyne & stupéfiante, qui est cause qu'étant reçues dans le corps, elles se résolvent dans l'estomac & les intestins par une espece de mouvement fermentatif & raréfactif, une chaleur douce, le menstrue salivaire & l'air concourant à la production du même effet. Les particules sulphureuses & extremement subtiles ainsi résoutes, passent en partie dans le sang à travers la substance poreuse, au moyen des conduits membraneux & nerveux, & en partie dans ce même fluide avec le chyle & la lymphe. Mais lorsque le sang ainsi imprégné d'un principe vaporeux extremement subtil arrive dans les poumons, il s'y raréfie, s'y atténue & y devient plus élastique à l'aide des particules élastiques de l'air qui ont pénétré dans ce viscere dans le tems de l'inspiration; il faut donc nécessairement qu'il se raréfie & qu'il occupe un plus grand espace. Mais lorsque le sang ainsi gonflé & raréfié approche de la substance corticale du cerveau & des petits conduits artériels qui environnent la pie-mere; ces conduits, dont les tuniques sont extremement déliées, sont extraordinairement distendus & dilatés par ce fluide, ce qui rend le mouvement de systole & de diastole beaucoup plus foible & plus languissant; la circulation du sang dans la tête & le cerveau devient par-là plus foible & plus languissante, puisque le sang ne sauroit retourner par les veines qu'à l'aide de la systole des arteres & de l'impulsion qui en résulte.

Si on admet une fois l'hypothese que je viens d'établir, savoir, que le sang retourne lentement par les veines de la tête, qu'il distend ses arteres & s'arrête dans cette partie, il sera facile d'expliquer tous les phénomenes & les effets que l'*opium* produit; car tandis que le sang dont le mouvement languit, s'avance dans les veines, les parties claires & aqueuses suintent aisément par les pores & causent un sommeil profond & paisible: mais lorsque cette sérosité qui se sépare du sang devient plus abondante & innonde les parties voisines, elle peut occasionner une pésanteur de tête douloureuse, un engourdissement, la perte de la mémoire & une aliénation d'esprit. Mais lorsque le sang vient à croupir à cause de son épaississement extraordinaire, ou à être agité par un principe acrimonieux, ou par un mouvement violent, chaud & intestin, il occasionne différentes images dans l'imagination du malade, des songes inquiets & effrayans, des insomnies & même la manie. De-là vient qu'après qu'on a pris des opiats les vaisseaux de la tête s'enflent & se gonflent, le visage devient rouge, & il survient quelquefois un saignement de nez. Mais le sang ne sauroit circuler aussi lentement dans le cerveau, que la sécrétion & la génération des esprits animaux ne deviennent moins abondantes, & pour lors le ton & la tension des nerfs qui dépendent de l'affluence convenable des esprits, & qui sont absolument nécessaires au sentiment, sont entierement détruites dans les parties; & de-là suit la cessation de la douleur. Il est encore facile d'expliquer par cette hypothese d'où vient que les spasmes de tout le corps, qui dépendent du cours impétueux des esprits, s'appaisent; & comme les spasmes excessifs interrompent ordinairement les excrétions qui se font par les sueurs, les urines & les selles, il arrive après qu'on a usé d'anodyns, que la sueur qu'ils avoient supprimée, de même que les évacuations par les selles & par les urines deviennent plus abondantes & plus réglées. De plus, comme le excrétions de sang & les évacuations par bas tirent leur origine de l'affluence des esprits, il arrive que l'*opium* arrête ordinairement les hémorrhagies & les flux immodérés, parce qu'il retarde & diminue l'affluence des esprits, en interceptant le flux & le reflux du sang dans le cerveau. De-là vient qu'après qu'on a pris des opiats, le pouls devient plus foible & plus petit; car tous les Anatomistes conviennent unanimement que le mouvement du cœur dépend de l'affluence des esprits animaux: c'est ce qui fait encore que dans le défaut de forces qui provient de la circulation diminuée

des humeurs, dans les fievres malignes aussi-bien que dans toutes les maladies de la tête, telles que les apoplexies, les vertiges, les paralysies, l'affoiblissement des sens, le délire & la perte de mémoire, qui naissent de la circulation retardée du sang dans le cerveau, les opiats causent de fâcheux accidens & rendent ces maladies plus dangereuses. Les narcotiques produisent d'aussi mauvais effets dans toutes les personnes foibles, comme sont tous les sujets d'un tempérament replet & phlegmatique, & souvent même ils leur causent la mort.

Cette hypothese nous fournit aussi le moyen d'expliquer pourquoi l'*opium* est aphrodisiaque dans quelques sujets; car le sang étant raréfié dans tout le corps & circulant avec rapidité dans tous ses vaisseaux, dilate les muscles de la verge & la fait roidir; car l'érection de ce membre est causée non-seulement par les esprits qui y affluent, mais encore par le sang qui s'y porte en plus grande quantité, & y fait un long séjour.

Pline & Matthiole ont observé qu'il n'y a point de substances plus efficaces pour appaiser les symptomes que les opiats ont excités, que les acides; car ceux-ci, surtout quand ils sont de l'espece volatile, excitent avec leurs pointes un certain mouvement dans les fibres, diminuent en partie la raréfaction excessive du sang, & empêchent les effets des vapeurs sulphureuses. Les purgatifs & toutes les substances qui produisent quelque agitation dans le corps, sont aussi très propres pour empêcher les mauvais effets des opiats, parce qu'en augmentant le mouvement des fibres, elles rendent la stagnation du sang dans le cerveau beaucoup moins considérable, & préviennent les symptomes qu'on avoit lieu de craindre. Cette hypothese se trouve confirmée par l'histoire que rapporte Lentilius, *Miscell. Med. Pract.* d'une personne blessée à la tête, qui pour avoir mangé de la semence de chanvre souffrit demi-heure après une telle expansion du crane, que le Chirurgien avoit la liberté de recueillir le sang extravasé dans la plaie par ses crevasses. Or Simon Pauli prouve dans son *Quadripart.Botan.* que la semence de chanvre possede une qualité narcotique. La plupart des Naturalistes qui ont parlé des Indes regardent le *dutroy* comme une espece de chanvre, & Olearius, *Itiner. Oriental.* est du même sentiment qu'eux. C'est donc avec beaucoup de raison que Lentilius assure que les vapeurs de l'*opium* gonflent le cerveau & font qu'il occupe un plus grand espace. Au reste, il paroît par les dissections qu'on a faites de ceux qui sont morts pour avoir usé de narcotiques, que ces remedes n'operent qu'en retardant la circulation du sang dans le cerveau. Joach. Curæus, *Lib. II. de Sensu*, *cap.* 17. & Levinus Lemnius, *de Occ. Nat. Mir. Lib. II. cap.* 52. nous apprennent qu'on a trouvé dans ces sortes de sujets le sang congelé en forme de glace dans les ventricules du cerveau.

Enfin, ce qui prouve que les effets des anodyns ne sont qu'une suite de la raréfaction & de l'expansion du sang & des humeurs est, que les substances qui produisent un mouvement raréfactif & expansif dans le sang & les humeurs, possedent aussi une vertu somnifere. Par exemple, l'usage immodéré de l'eau-de-vie est suivi non-seulement d'un profond sommeil, mais encore d'une stupeur considérable. Et Platerus, *Lib. I. Obs.* nous apprend que ceux qui boivent avec excès de l'eau-de-vie, ressentent d'abord une chaleur insupportable, deviennent lourds & pesans de même que s'ils avoient pris de l'*opium*, & tombent dans un sommeil dont ils ne sortent plus.

Il est hors de toute dispute que l'ambre, le musc, le safran, le camphre & la noix muscade raréfient & atténuent le sang en même tems qu'ils operent en qualité d'anodyns. Tout le monde sait que les bains, soit généraux ou particuliers, disposent à un sommeil doux & paisible; & cela ne vient que de l'expansion qu'ils causent dans les humeurs, laquelle rendant le corps plus gros & plus bouffi, fait que le sang circule plus lentement dans le cerveau, ce qui occasionne le sommeil. Les substances vaporeuses & odorantes qui s'exhalent des fleurs possedent aussi une vertu hypnotique; ce qui a fait dire à Strabon, *Geogr. Lib. LXV.* que le carus peut être produit par des substances extremement odorantes; car les vapeurs sulphureuses possédant une élasticité extraordinaire, peuvent, étant reçues dans les pores, les dilater au point de produire les effets dont on a parlé. On sait encore par expérience que la vapeur sulphureuse incoercible & expansive qui sort du charbon allumé, a souvent causé à ceux qui l'ont reçue, une stupeur dont la mort a quelquefois été la suite. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans les Auteurs. On ne sauroit douter que les humeurs & toute l'habitude du corps ne souffrent une raréfaction extraordinaire durant le sommeil, si l'on fait attention à l'enflure de tout le corps & de la tête, qu'on apperçoit manifestement dans ceux qui dorment; d'ailleurs on remarque que les souliers, les bas & les autres hardes de ces sortes de personnes sont beaucoup plus tendues que lorsqu'elles sont éveillées. On voit par-là d'où vient que dans les tems chauds & pluvieux, de même que dans les bains chauds qui raréfient manifestement le sang, on se sent beaucoup plus assoupi que lorsque le tems est froid, sec & serein, cette différence ne vient que de ce que dans ce dernier état de l'atmosphere les fibres du corps sont plus tendues, les humeurs plus condensées & la circulation du sang plus rapide. On voit encore par ce qu'on vient de dire d'où vient que les personnes qui sont plongées dans un sommeil profond s'éveillent sur le champ quand on leur applique de l'eau froide, ou plutôt du vinaigre sur la région du foie, sur les parties de la génération & sur le dos; & pourquoi les acides, tels que le suc de citron & le vinaigre dissipent le sommeil & l'ivresse, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement.

Il est bon d'observer que cette raréfaction du sang & des humeurs, qui est nécessaire pour procurer le sommeil, & pour appaiser les douleurs, varie suivant les différentes causes qui la produisent. Par exemple, il n'importe pas peu de savoir choisir les anodyns & les hypnotiques qu'on donne à un malade pour le faire dormir; car si l'on se sert pour cet effet de substances odorantes ou qui contiennent un soufre doux & léger & ami des esprits, on n'a rien à craindre des symptomes qui peuvent en résulter, & qui pour l'ordinaire sont fort légers; au lieu qu'ils sont tout-à-fait dangereux quand ce sommeil est excité par une vapeur sulphureuse, fétide, étrangere & ennemie de la nature & des esprits; car il est certain que ces esprits, qui sont si utiles au corps, & qui servent à la raison & aux fonctions de l'esprit, tirent leur origine de la vapeur extremement subtile du sang & de la portion la plus fine & la plus élastique de l'air. Il est donc facile de concevoir que nos esprits doivent être diversement affectés & changés par les anodyns & les narcotiques, & que ceux-ci doivent agir immédiatement, non-seulement sur le sang, mais encore sur les esprits.

Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'on ne sauroit user des opiats avec trop de précaution dans les maladies qui sont accompagnées d'une langueur manifeste des esprits; de l'abattement de forces & d'une circulation languissante surtout dans la tête. Je serois donc d'avis qu'on n'employât jamais les opiats dans les maladies du cerveau, dans le délire, ni dans les fievres, surtout dans celles de l'espece inflammatoire; ou du moins qu'on ne les administrât qu'avec toutes les précautions possibles. Hoffman.

Les Anciens ayant éprouvé que l'*opium* cause souvent la mort, bien qu'on le prenne en petite quantité, n'ont pas fait difficulté de le mettre au rang des poisons; & lui ont assigné la premiere place parmi ceux qu'ils appellent narcotiques à cause de leur qualité stupéfiante.

Il est vrai qu'on remarque tous les jours que l'*opium* donné en petite dose, est un des remedes les plus efficaces que l'on connoisse. Mais il est inutile de nous engager dans la controverse qui s'est élevée entre quelques Au-

teurs touchant la vertu médicinale des poisons; puisque tout le monde sait que les remedes produisent quelquefois les mêmes effets que le poison. Mais de quelque façon qu'on prenne la chose, il ne sera pas inutile de rechercher la nature & la maniere dont cette fameuse drogue opere; puisque cela pourra servir à fixer son usage dans différens cas.

Mais je crois qu'il est nécessaire auparavant, puisqu'une des principales vertus de cette drogue est de procurer le sommeil, de définir distinctement la nature de ce dernier, ou plutôt, pour éviter toute confusion & toute dispute, touchant les mots, d'expliquer la différence qu'il y a entre un homme qui dort & celui qui veille. Car je suppose qu'on est déja suffisamment instruit de la nature de l'*opium*, des différentes manieres dont on le prépare, en un mot, de tout ce qui a rapport à son histoire.

Premierement, il n'y a personne qui ne sache que le sommeil interrompt toute sorte d'action. Lorsque nous sommes éveillés, nous marchons, nous discourons, nous remuons tel ou tel membre, &c. au lieu qu'il ne se passe aucune de ces choses pendant le sommeil naturel; je veux dire, qu'au lieu qu'étant éveillés nous exécutons différens mouvemens par la contraction volontaire de nos muscles; lors, au contraire, que nous dormons, ces muscles seuls se contractent, dont l'action est en quelque sorte involontaire, ou dans lesquels l'ame a toujours déterminé si constamment les esprits, qu'ils agissent par habitude sans l'intervention du raisonnement; comme sont ceux du cœur & de la poitrine.

On peut donc dire que le sommeil cause une espece de relâchement dans les fibres motrices des divers membres, ou du moins les jette dans un repos qui tient en équilibre tous les muscles antagonistes & empêche que l'un ne l'emporte sur l'autre. En effet, il semble que le principal usage du sommeil est de rendre aux parties qui ont souffert une tension excessive durant le travail, le ton & la force qu'elles ont perdue; & de-là vient que lorsque nous nous disposons à dormir, nous nous mettons naturellement dans la posture qui est la plus propre à delasser les membres qui sont fatigués; & qui sert le plus à cette fin.

En second lieu, il est évident que le sommeil suspend l'action non-seulement de la plupart des organes corporels, mais encore de la pensée, c'est-à-dire, car je suis bien aise de prévenir toute chicane, fait cesser les pensées dont nous sommes occupés pendant que nous veillons. Car bien que les songes soient des véritables pensées, elles sont néanmoins si imparfaites, & si peu suivies, & représentent les choses d'une maniere si foible & si languissante, qu'elles peuvent s'accorder avec notre sommeil, elles peuvent aussi l'interrompre, ainsi que chacun sait, supposé qu'elles soient plus fortes & plus vives.

Il suit de-là que le mouvement du fluide artériel doit être, en supposant toutes choses égales, plus doux, plus uniforme & plus régulier lorsque nous dormons que dans le tems que nous sommes éveillés; car sans parler des diverses altérations qu'il reçoit dans ce dernier état des différentes passions de l'ame, les contractions que les muscles souffrent dans le tems que le corps agit, apportent beaucoup de variété dans son cours; au lieu que durant le sommeil, la force du cœur & des muscles de la poitrine étant plus constante & plus uniforme, elle lui imprime un mouvement plus doux & moins interrompu.

De-là vient encore que le cours du suc nerveux dans les organes du corps, de même que son retour vers le cerveau est tout-à-fait interrompu pendant le sommeil, ou est imperceptible, je veux dire, que ce fluide n'a que peu ou point de mouvement pendant ce tems-là. Car l'action musculaire & la sensation qui déterminent son cours pendant que nous veillons sont presque nulles pour lors; & néanmoins ce suc continue toujours à se séparer du sang dans le cerveau & y reçoit les qualités nécessaires pour pouvoir circuler dans les vaisseaux qui lui sont destinés: de sorte que par ce moyen il se fait une espece d'amas ou de dépôt d'esprits pour les usages & les besoins du corps pendant la veille.

On peut donc regarder le tems pendant lequel nous sommes éveillés, comme celui de la destruction de la machine animale, & celui du repos, comme un tems pendant lequel elle se répare, non seulement par rapport à ce que nous venons de dire du suc nerveux, mais encore par rapport à toutes les autres parties tant solides que fluides. Car il ne se peut que l'action ne détruise insensiblement les fluides & les organes du corps; & le mouvement fait qu'il se détache toujours quelque peu de la substance des fibres; qui ne sauroit être réparée qu'à l'aide d'un repos qui fait cesser leur tension; sans compter que ce mouvement régulier & continu du sang dont nous avons parlé, est plus propre à faire que les parties qui nourrissent s'appliquent mieux aux vaisseaux, au lieu qu'un mouvement plus irrégulier & plus rapide les emporteroit infailliblement.

Cela étant ainsi, il est évident que tout ce qui peut mettre les fluides & les parties musculeuses du corps dans une disposition pareille à celle que nous venons de décrire, est propre à procurer le sommeil. De même lorsque quelque chose s'oppose à cette tranquilité, il ne faut pour exciter le sommeil que lever cet obstacle; de sorte qu'on ne fait par-là que réduire l'œconomie animale dans l'état où elle doit être, & dans lequel suivant l'ordre de la nature, la veille & le sommeil doivent se succéder réciproquement.

On voit par là combien les exercices continués sont propres à nous assoupir, puisqu'ils dissipent le suc nerveux, c'est-à-dire, rallentissent son cours dans les organes du mouvement, & disposent l'ame à ne le pas déterminer plus long-tems vers cet endroit, à cause de la douleur & des incommodités dont la tension trop violente des parties est toujours suivie; & c'est-là ce qui nous fait desirer le repos qui a la vertu de les relâcher.

L'assoupissement qui accompagne la plénitude de l'estomac, après qu'on a mangé & bu vient d'une cause tout-à-fait différente: mais il a tant de rapport avec les effets des opiats qu'il mérite une attention toute particuliere.

Comme la faim est une sensation douloureuse, de même ce qui l'appaise ou la satisfait en est une agréable. Or on sait que toute douleur cause une irritation dans la partie affectée, laquelle, comme chacun sait, étant accompagnée de la contraction des membranes affectées, détermine le suc nerveux à se porter vers cet endroit en plus grande quantité qu'auparavant. Au contraire, le plaisir ou la sensation agréable qui naît dans une partie est accompagnée d'une légere ondulation & du reflux du suc nerveux vers le cerveau. De-là il résulte une sensation délicieuse pour l'ame, qui l'enlevant, pour ainsi dire, fait qu'elle ne détermine plus le fluide nerveux vers les organes du mouvement; je veux dire, qu'il survient un relâchement dans les fibres musculaires, & une disposition du fluide nerveux pareille à celle que nous avons dit être nécessaire pour procurer le sommeil.

C'est là la cause du frisson que l'on sent pour l'ordinaire, après qu'on a fait un bon repas.

Si par hasard quelqu'un trouvoit étrange que le plaisir que l'estomac ressent influe si fort sur l'esprit, je le prie de considérer les effets violens que produit la sensation douloureuse & désagréable de cette même partie, & l'anxiété terrible dans laquelle deux ou trois grains de *Crocus Metallorum* jettent toute la machine; de même que la promptitude avec laquelle le fluide nerveux est déterminé avec une vitesse plus qu'ordinaire vers les muscles de l'estomac & du bas ventre, pour chasser l'ennemi dehors, & faire cesser la sensation désagréable qu'on y éprouve.

Au reste, les effets que nous venons d'attribuer à la sensation agréable qu'éprouve cette partie, sont tout-à-

fait opposés à ceux que la douleur produit. Et en effet, le plaisir & la douleur sont les deux principales sources des actions qu'on observe dans l'œconomie animale; les changemens qu'ils occasionnent dans la machine, sont les causes d'un grand nombre d'effets que nous trouvons surprenans, parce que nous ne faisons aucune attention au Mécanisme qui les produit : mais ces effets doivent être beaucoup plus considérables dans l'estomac que partout ailleurs; cette partie étant pour des desseins fort sages, d'un sentiment si délicat, que quelques Philosophes l'ont regardée comme le véritable siege de l'ame.

Il est bon de savoir encore que l'estomac étant distendu par les alimens qu'on a pris, comprime le tronc descendant de l'aorte, & occasionne par-là une plus grande plénitude des vaisseaux dans les parties supérieures; ce qui fait que le cerveau est oppressé, & que la dérivation des esprits dans les nerfs diminue, d'où résulte une langueur ou un assoupissement. C'est encore de-là que provient la rougeur qui vient au visage après qu'on a mangé & bû copieusement, & qui paroît beaucoup plus visiblement dans ceux dont les vaisseaux sont lâches & foibles, comme ils le sont particulierement dans les personnes hectiques & épuisées.

Ce principe une fois posé, on peut, sans avoir recours à l'entrée d'un nouveau chyle dans les vaisseaux expliquer la cause de cet assoupissement dans lequel on tombe après avoir mangé; bien qu'il faille avouer que la distension de l'estomac contribue aussi beaucoup à cet effet : mais cela n'arrive pas immédiatement après, ni quelquefois au bout de deux ou trois heures, de sorte qu'il faut nécessairement que cet assoupissement soudain, de même que la vigueur que la nourriture communique, vienne de quelque altération plus rapide.

Venons maintenant à l'*opium*, dont une livre donne par l'Analyse Chymique cinq onces & cinq dragmes d'esprit volatil, de même nature que celui qu'on tire de la corne de cerf, une once & deux dragmes & demi d'huile fétide, & sept onces & six dragmes de *Caput mortuum*, dont l'odeur est la même que celle de l'esprit de corne de cerf.

On doit donc attribuer les vertus de l'*opium* à un sel alcali volatil intimement mêlé & combiné avec une substance sulphureuse & oléagineuse. Je vais d'abord examiner ses effets sur l'estomac, & ensuite lorsqu'il a passé dans les premieres voies sur le fluide artériel.

Nous avons observé ci-dessus qu'une sensation agréable produite dans l'estomac, jointe à la distension de ses membranes, est la cause de l'assoupissement où l'on tombe après avoir mangé. L'une occupe l'esprit tandis que l'autre agit sur le corps; car le plaisir amuse l'ame, pour ainsi dire, & l'empêche de s'occuper des objets extérieurs, je veux dire, qu'il la dispose au repos. Et la plénitude des vaisseaux du cerveau arrête & empêche en quelque sorte la dérivation du suc nerveux dans les organes, &c.

Maintenant, quoique ceux qui prennent une dose modérée d'*opium*, surtout n'y étant point accoutumés, soient si transportés du plaisir qu'il leur cause, qu'ils s'imaginent être en Paradis, pour me servir de leur expression, & qu'ils ne dorment pas toujours, (ce qui provient de ce que les images agréables dont ils sont occupés, agissent sur leur esprit avec une force qui occupe l'imagination, plus qu'il ne faudroit, pour leur laisser la liberté de dormir,) ils ne laissent pas cependant de joüir d'un calme & d'un repos si parfait, qu'il n'y a point de félicité au monde qui surpasse les charmes de cette agréable extase.

Nous avons donc dans l'*opium* un remede dont les effets sont de beaucoup supérieurs à ceux qui résultent de la sensation agréable, qu'une plénitude modérée excite dans l'estomac. Car il n'y a point de substances plus propres à affecter agréablement nos membranes délicates, que celles qui sont composées de parties volatiles, dont l'activité est tempérée par la douceur de quelques autres substances oléagineuses; puisqu'en raréfiant les sucs de l'estomac, & chatouillant agréablement sa tunique nerveuse, elles causent une plénitude agréable & occupent l'esprit d'un grand nombre d'idées flateuses & satisfaisantes.

Cela étant, il est aisé de découvrir le mécanisme dont dépendent les autres vertus de l'*opium*, comme d'appaiser les douleurs, de réprimer les évacuations, &c. car il consiste non-seulement en ce que l'ame étant occupée d'une sensation agréable, est détournée de celles qui peuvent lui déplaire : mais encore en ce que toute douleur étant accompagnée d'une contraction de la partie, le relâchement des fibres qu'il cause, élude & détruit son action.

De même, les sécrétions immodérées, étant presque toujours causées par l'irritation des organes, il est évident qu'il ne faut que faire cesser celle-ci, pour arrêter les autres. Et la qualité incrassante de ce remede ne consiste qu'en ce que l'irritation que souffrent les membranes des poumons, des intestins, &c. venant à diminuer, l'humeur acre peut s'y loger en plus grande quantité sans devenir incommode au point, qu'on soit obligé de la chasser & de l'évacuer; car c'est la même chose que l'irritation de la partie cesse, ou que l'esprit ne fasse aucune attention à la sensation désagréable qu'elle produit. Ces effets augmentent par le mélange des particules de l'*opium* avec le sang, qui devenant par-là plus raréfié distend les vaisseaux, particulierement ceux du cerveau, & diminue par-là de plus en plus l'affluence du suc nerveux dans les parties, en comprimant les petits conduits dans lesquels il coule.

C'est-là la cause de cette difficulté de respirer, qu'éprouvent pendant un tems ceux qui usent de ce remede; ce symptome étant inséparable de la raréfaction du sang dans les poumons.

On voit par-là que l'action de l'*opium* est fort analogue à celle des autres esprits volatils, avec cette différence qu'une petite portion de cette drogue possede une force égale à une plus grande quantité de ces esprits.

C'est ce qui paroît manifestement dans ceux qui sont accoutumés à prendre des fortes doses d'*opium*, comme font les Turcs & les Persans, parmi lesquels il se trouve des gens qui en mangent une ou deux dragmes à la fois; car les effets qu'il produit en eux, ne sont autres qu'une ivresse parfaite; de sorte que lorsqu'on veut marquer qu'un homme est ivre, on dit qu'il a mangé de l'*opium*, comme nous disons chez nous qu'il a bû trop de vin.

Ils ne supportent pas autrement cette quantité excessive d'*opium*, que nos buveurs celle d'eau-de-vie; je veux dire, qu'ils s'y accoutument peu-à-peu, en commençant par des petites doses pour passer ensuite à de plus grandes; en quoi ils imitent la femme Athenienne dont parle Galien, laquelle s'étoit insensiblement accoutumée à manger une grande quantité de ciguë, sans en recevoir aucun dommage : cet exemple fait d'autant mieux à mon sujet, que Nic. Fontanus dit avoir connu un homme, qui ayant échapé de la peste, & ne pouvant dormir, mangea pendant quelque tems de la ciguë avec beaucoup de succès, jusqu'à ce qu'ayant été attaqué d'une fievre, & ayant abandonné l'usage de ce remede, il tacha de s'exciter au sommeil par des doses réitérées d'*opium* : mais cette drogue ne produisant aucun effet sur lui, parce qu'il étoit accoutumé à un altérant plus fort, il fut obligé de recourir une seconde fois à la ciguë avec le même succès.

Tout ce que je viens de dire est suffisamment confirmé par l'observation que Prosper Alpin a faite en Egypte où cet Auteur dit avoir remarqué que ceux qui sont accoutumés à l'*opium*, & qui se sentent foibles & languissans, pour en être privés, (comme il arrive à nos buveurs quand ils viennent à être privés de leurs liqueurs spiritueuses) trouvent le secret de ranimer leur vi-

gueur & de se mettre dans le même état d'indolence & de plaisir, à l'aide de grandes doses de vin de Crete, dont ils augmentent la chaleur, en y faisant infuser du poivre & d'autres semblables aromates.

Peut-être ne sera-t'il pas inutile de remarquer qu'une quadruple dose d'*opium* produit à peine quelque effet considérable sur les maniaques, ainsi qu'on l'a plusieurs fois observé. Or, l'esprit de ces sortes de personnes est entierement occupé de quelque image, ou de quelque passion, comme de l'amour, de la colere, &c. ce qui fait qu'il n'est pas si facilement touché de ces images agréables auxquelles il eût fait attention dans un autre tems, & dont les vertus de ce remede dépendent pour la plus grande partie. D'ailleurs, ceux qui sont attaqués de la manie, supportent à un point extraordinaire le froid, la faim & les autres incommodités de cette espece, & ont une force prodigieuse dans les muscles, ce qui prouve que la contexture de leur sang est extrement forte, & l'union de ses globules très-intime; ce qui fait que les parties spiritueuses de l'*opium* ne peuvent ni désunir ni raréfier en eux ce fluide, comme elles le feroient dans d'autres.

Les conséquences qu'on pourroit tirer de cette théorie, relativement à la pratique, sont infinies : mais on les appercevra facilement pour peu qu'on soit instruit de ce qui regarde l'œconomie animale.

Je dis, pour conclurre mon sujet, qu'il ne faut pour rendre l'*opium* un véritable poison, que le prendre en trop grande quantité; car pour lors il enflamme l'estomac, & raréfie le sang à un tel point, que les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton; ce qui cause immanquablement une apoplexie.

pour mieux me convaincre de ce que je viens de dire, je fis avaler par force à un petit chien environ demi-dragme d'*opium* cru dissous dans de l'eau chaude. Il le vomit sur le champ avec une quantité copieuse d'écume: mais ayant réitéré cet essai en lui tenant la tête & le battant, je lui en fis retenir trois ou quatre doses, en laissant entre elles environ un quart-d'heure d'intervalle. Après que je lui en eus fait prendre par ce moyen environ deux dragmes, je l'observai pendant une heure, au bout de laquelle il commença à s'assoupir & à tomber dans des convulsions & dans un tremblement universel; sa tête fut dans une agitation continuelle, sa respiration devint courte & laborieuse; il perdit d'abord entierement l'usage des jambes de derriere, & bien-tôt après de celles de devant, qui devinrent tendues, & roides comme des bâtons. Comme il ronfloit étendu par terre, j'allois pour hâter sa fin lui donner encore une nouvelle dose de la solution: mais tout-à-coup ses membres devinrent souples, & il mourut.

En lui ouvrant l'estomac, je le trouvai prodigieusement distendu, quoiqu'il n'y eût autre chose qu'un peu d'eau & d'*opium*, & des parcelles d'une mucosité écumeuse qui y nageoient; le dedans étoit aussi propre que si on l'eût nettoyé, en le brossant ou en le lavant, de l'humeur glaireuse que rendent les glandes; avec quelques rougeurs de place en place, qui paroissoient être un commencement d'inflammation. Le pylore étoit rétréci; les vaisseaux sanguins du cerveau étoit fort pleins; & je tirai de sa partie supérieure un gros grumeau de sang caillé, en faisant une incision dans le sinus longitudinal, comme on le pratique fort souvent sur des sujets morts d'apoplexie: mais je ne trouvai point d'humeur séreuse extravasée dans les ventricules, ni dans aucune des membranes.

Pour ce qui est de la cure; outre les autres moyens par lesquels on peut procurer des évacuations, les médicamens acides & les sels lixiviels doivent être fort salutaires, étant tous propres, par leur qualité diurétique à procurer le désemplissement des vaisseaux. C'étoit dans cette idée que Starkey composoit ses pilules pacifiques. Le bon vin, que les Anciens donnoient comme antidote en ce cas n'est sans doute salutaire qu'en ce qu'il dissout les parties résineuses & gluantes de l'*opium*, qui s'attachent aux tuniques de l'estomac, & en procure l'expulsion en occasionnant la contraction des fibres musculaires. MEAD, *sur les Poisons*.

Un nommé Mustapha Shatoor, habitant de Sedique, Village à deux mille de Smyrne, par état Marchand de caffé, grand preneur d'*opium*, me dit qu'il en prenoit régulierement tous les jours trois dragmes de cru, dont la moitié le matin & le reste l'après-midi; mais qu'il en prendroit en cas de besoin le double sans s'incommoder. Comme j'étois curieux de voir la chose par mes yeux, je fis chercher le meilleur *opium* que je pus trouver, je le partageai en portions d'une dragme chacune. Mon homme arriva à propos à neuf heures du matin: il me représenta qu'il en avoit déja pris une demi-dragme avant son lever; parce que sans cela il n'avoit pas le courage de sortir de son lit. Je ne laissai pas de lui en présenter qui étoit tout disposé en pilules d'une dragme chacune; & le priai d'en prendre seulement ce qu'il voudroit. Il en prit une dragme & demie dont il fit trois pilules; & le mâchant avec un peu d'eau, il loüa la qualité de l'*opium*: mais il n'en voulut pas prendre davantage; & je ne voulus pas non plus le presser, de crainte d'accident. Il resta environ une heure avec moi, après avoir pris cet *opium*: l'effet qu'il fit sur lui, fut de rendre ses yeux brillans, & de donner à tout son visage un air vif & animé. Il me dit qu'il se trouvoit très-bien du régal que je lui avois donné; & je le trouvai une demi-heure après travaillant de grand cœur à fendre du bois à brûler. A trois heures après-midi il revint me voir, & prit la même quantité d'*opium* que le matin, & il lui fit le même effet. Il me dit que la même chose lui arrivoit toutes les fois qu'il en prenoit; qu'il lui étoit devenu aussi nécessaire qu'aucun autre aliment; qu'il le rendoit plus habile à la génération; en effet, il avoit plusieurs femmes, & des enfans de chacune; que jamais il ne le rendoit pesant & assoupi, qu'au contraire il ne dormoit pas, s'il lui étoit arrivé d'en prendre trop; qu'il y avoit vingt-cinq ans qu'il étoit dans l'usage de l'*opium*; qu'il avoit d'abord commencé par un grain, & qu'il étoit venu par degrés à s'accoutumer à la quantité que je lui avois vu prendre; & que de jour en jour il s'en sentoit plus de besoin, & desiroit d'en prendre davantage.

Voici d'une autre part l'altération & la dépravation que cet usage excessif de l'*opium* avoit produites sur son tempérament: il étoit foible, ses jambes étoient menues, ses gencives mangées au point que ses dents étoient dépouillées jusqu'aux racines; son teint étoit jaune, & il paroissoit plus vieux de vingt ans qu'il n'étoit en effet.

Les Couriers en Turquie, qui sont chargés de dépêches pressées, en prennent le long de leur route; c'est une des choses dont ils ne manquent pas de se pourvoir avant que de partir. Ils en prennent quand ils se trouvent exténnés, & il leur redonne de la force & du courage.

Voici à ce sujet ce qu'on m'a couté d'un de ces Couriers:

Il alloit de Constantinople chez M. Samuel Barnardiston; étant entré sur sa route dans une maison, il y tomba comme mort. Toute la maison étant surprise & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le Courier avoit consumé toute sa provision d'*opium*, lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le Courier revint aussitôt à lui, & confessa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Medecin.

Les Turcs pour rendre plus délicieux l'*opium* qu'ils prennent à leur Fête appellée *Biram*, y mêlent quelque chose qui le rend en effet fort gracieux au gout: & c'est-là

c'est-là sans doute ce qui le met si fort en vogue chez eux; car, comme ils trouvent qu'il entretient leur imagination d'idées agréables, ils sont tentés d'en continuer l'usage; & voilà ce qui leur en fait une habitude & une nécessité. *Abrégé des Transact. Philosophiques*, Vol. II.

Quelques-uns écrasent les têtes & les feuilles de pavot ensemble, puis les mettent dans un pressoir, & les broyent ensuite dans un mortier, & en font ainsi des trochisques: cette préparation s'appelle *Meconium*, & est moins forte que celle de l'*opium* (τῦ ὀπῦ.) La maniere de préparer le suc ou l'*opium*, est de couper après que la rosée est séchée, l'étoile (qui est à la tête du pavot) de maniere qu'il n'en entre rien en dedans, & de faire ensuite sur les côtés de la tête des incisions en droite ligne, mais légeres: il en sortira des larmes, que vous ferez découler avec les doigts dans un vaisseau propre; quelque-tems après vous en retrouverez de nouvelles, & le lendemain encore d'autres; vous broyerez ensuite les têtes dans un mortier, & en ferez des trochisques que vous garderez pour l'usage. Vous prendrez garde quand vous inciserez vos têtes de pavots de les tenir assez éloignées de vous, pour que le suc ne puisse pas sauter jusques sur vos habits. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 65.

OPO

OPOBALSAMUM. Voyez *Balsamum*.

OPOCALPASON, OPOCARPASON, ὀποκάλπασον, ὀποκάρπασον, suc de l'arbre appellé *Calpasi*; ce suc ressemble à la myrrhe: mais il est vénéneux, & cause une strangulation mortelle. Galien dit, *de Antidot. Lib. I.* avoir été témoin dans le cours de sa pratique des effets funestes de la myrrhe mêlée avec l'*opocalpason*, sur plusieurs personnes qui en avoient pris imprudemment. « Il arrive, continue cet Auteur, que « ceux qui préparent les antidotes, y font entrer l'*opo-* « *calpason*, comme la meilleure sorte de myrrhe, par- « ce qu'ils ont observé que cet ingrédient étoit mer- « veilleux dans les collyres; qu'il atténuoit la sa- « nie sans corroder les parties, & dissipoit quel- « quefois les cataractes qui commencent à se former. « Mais pris intérieurement, ajoute-t-il, il est mortel; « il faut donc le bannir de toutes les préparations mé- « dicinales qui doivent entrer dans le corps, & ne lui « laisser place que dans celles qui doivent être appli- « quées à l'extérieur, dans les emplâtres, les cérats & « autres remedes atténuans, dont il augmentera l'éner- « gie en qualité d'une espece de myrrhe. »

OPODELDOC; nom d'une emplâtre dont Paracelse fait mention fréquemment, & qu'on dit avoir été inventée par Mindererus. Voyez *Emplastrum*.

Il y a un onguent, fameux parmi le peuple, sous le nom d'*Opodeldoc*, qu'on prépare de la maniere suivante.

Prenez *de racines de guimauve,*
de consoude,
de gentiane,
d'aristoloche longue, &
d'angélique, } *de chaque, une once & demie;*
de sanicle,
de pié de lion,
d'oreille de souris,
de pas d'âne,
de bois de serpent, &
de pervenche, broyées, } *de chaque, une demi-poignée;*
de feuilles de romarin,
de sauge, &
de lavande, } *de chaque, une poignée & demie;*
de fleurs de romarin,
de sauge, &
de lavande, } *de chaque, une poignée;*

de baies de genievre, deux onces;
de graines de cumin, une once;
de camphre, &
de castoreum mis en poudre, } *de chaque, une once & demie;*
d'esprit de vin, trois pintes & demie.

Mettez le tout dans une cucurbite de verre bien lutée; faites digérer pendant dix heures au bain-marie, c'est-à-dire, dans de l'eau chaude, mais sans qu'il y ait ébullition. Filtrez. L'esprit de vin étant suffisamment imprégné des ingrédiens dont nous venons de faire l'énumération, ajoutez-y

de savon de Castille bien préparé, une livre.

Mettez le tout en digestion, comme ci-devant, jusqu'à ce que le savon soit dissous.

Préparation plus détaillée.

Lutez la jointure des vaisseaux avec deux ou trois doubles de papier enduits de blanc d'œuf, & liés avec du fil. Lorsque cette matiere sera seche, digérez au bain marie pendant dix heures; que le matras soit fixé au milieu du vaisseau, & que la paille, mise par-dessous, le tienne éloigné du fond d'environ l'intervalle de deux pouces. Tenez les huit premieres heures l'eau si chaude, qu'il ne soit presque pas possible de la supporter avec la main; Augmentez sa chaleur pendant les deux autres heures; mais de maniere qu'elle ne bouille point.

Lorsque l'esprit de vin sera bien imprégné de la teinture des racines, des feuilles, des herbes & des poudres, laissez-le refroidir doucement; passez-le à travers un linge; remettez le dans le matras avec une livre de savon de Castille bien rapé; adaptez au matras un vaisseau de rencontre; lutez les jointures; digérez comme ci-devant, jusqu'à ce que le savon soit bien mêlé avec l'esprit, & que le tout fasse un onguent; ôtez ensuite le matras de dessus le feu, & le laissez refroidir.

Si l'on a bien observé ce que nous avons dit sur les doses, & ce que nous avons prescrit sur la préparation, cet onguent aura la consistance convenable; il ne sera ni trop épais, ni trop clair. La maniere de connoître s'il est bien préparé, c'est de s'en frotter la main; & de voir s'il pénetre sur le champ, ne laissant qu'une tache verdâtre, quoiqu'il soit brun de sa couleur naturelle.

Il est excellent dans les distensions & relâchemens des nerfs, tant dans les chevaux que dans les hommes, dans toutes les douleurs, les engourdissemens, les foiblesses aux jointures & à d'autres parties. Pour cet effet il faut les en frotter.

Préparation qu'on peut substituer à la précédente.

Prenez *du savon de Castille, deux onces;*
de l'esprit de vin rectifié, quatre onces;
de l'esprit de camphre rectifié, deux dragmes.

Mêlez.

OPOPANAX, C. B. P. 494. Schrod. 4. 408. Raii Hist. 1. 411. Mill. Bot. Offic. 321. Park. Theat. 1544.

L'*opopanax* est une gomme qui nous vient de Turquie; l'opinion générale est qu'elle coule des ouvertures que l'on fait à la racine du *panax heracleum* que Gerard appelle *panax heracleum majus*; & Boerhaave *Pastinaca olusatri folio*.

Le meilleur est d'un jaune foncé à l'extérieur, blanc au dedans, en larges gouttes, ordinairement attachées les unes aux autres, d'une odeur forte; mais non désagréa-

ble, d'un gout chaud & tant soit peu amer, se dissolvant facilement dans l'eau à laquelle il donne une couleur laiteuse.

Il est échauffant & résolutif; il évacue le phlegme épais des parties du corps les plus éloignées: c'est pourquoi l'on s'en sert dans les toux & les asthmes invétérés. Il soulage dans la goute, dans la sciatique & dans les douleurs de rhumatismes; il est fort bon pour hâter l'éruption des regles; appliqué à l'extérieur, il résout les enflures accompagnées de dureté, les tumeurs, les bubons pestilentiels, & guérit la morsure des chiens enragés & d'antres animaux vénéneux. MILLER, *Bot. Offic.*

Geoffroy dit que sa dose est depuis vingt grains jusqu'à une dragme, & qu'il entre dans un grand nombre de compositions. Voyez *Panax Heracleum.*

OPOPIA, ὀπώπια, pluriel d'ὀπώπιον, de ὤψ, œil; ce sont les os des yeux. HIPPOCRATE, περὶ ὀστέων φύσ.

OPOPYRON *Laudani*, nom que Paracelse donne, *L. II. de Vita longa, cap.* 5. à un remede fébrifuge & contraire à l'*expansion* de cette maladie, pour me servir de son expression. *Opopyra* est encore le nom d'une composition anti-spasmodique & anti-paralytique, dont il est fait mention *in Antid. Nicolai Operum Mesue.*

OPORE, ὀπώρη; ce terme a deux acceptions. Il signifie ou une certaine saison de l'année, on la fin de l'été; ou pour m'exprimer selon la division des anciens, la moitié ou le dernier tiers de l'été. GALIEN, *plurib. loc.*

Il y en a qui entendent encore l'Antomne par ὀπώρη. Il se dit aussi des fruits mûrs de la même saison, mais particulierement des figues & des raisins. Mais Hippocrate ou plutôt ses Commentateurs entendent généralement par ὀπώρη les fruits de l'Automne, mais surtout les pommes.

OPORICE, ὀπωρικὴ, dérivé du mot précédent. C'est un remede fort vanté, que Pline nous dit être composé de plusieurs fruits d'automne. Il y entroit cinq coings avec leurs semences, autant de grenades, une mesure de cornouilles, une mesure d'une pinte de ce qu'on appelloit *rhus Syriacon*, ou sumach de Syrie, avec une demi-once de safran. On mettoit le tout dans un conge de vin nouveau blanc. On le faisoit bouillir sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il eût la consistance du miel. Ce remede étoit excellent pour les dyssenteries & pour les maladies de l'estomac. PLINE, *Lib. XXIV. c.* 14.

OPOS, ὀπὸς, suc en général, ou suc verd des plantes, soit exprimé, soit distilé librement. GALIEN, *Simp. Facult. Lib. I. c.* 36.

Le même terme seul signifie aussi dans Hippocrate, selon l'*Exegesis* de Galien, le suc du sylphium, de même que *caulos* seul s'entend dans le même Auteur de la tige de la même plante. On lit cependant, *Lib. VII. Ep.* & dans plusieurs autres endroits, ὀπὸς σιλφίυ, le suc du silphium. On a remarqué qne ὀπὸς se disoit aussi de la plante entiere. Galien rend dans son *Exegesis*, καρπὸν ὀπῦ, ou le fruit de l'*opos*, par σιλφίυ σπέρμα, la semence du silphium, que quelques-uns, ajoute-t'il, appellent aussi *phyllon* & *magydaris*. Ὀπὸς signifioit aussi parmi les anciens le suc laiteux du figuier & du figuier sauvage, dont ils se servoient pour faire cailler le lait. CASTELLI. FŒSIUS.

OPP

OPPILATIO, de *oppilo*, de *pilo*, resserrer, condenser; *oppilation*, espece d'obstruction forte & dure. Car *oppilare* ne signifie pas seulement fermer, mais encore remplir. RHONIUS, *in Lexic. Scribon.* Voyez *Obstructio.*

OPR

OPRIMECHIOLIUM, terme de Paracelse, par lequel il entend toutes les especes d'exhalaisons qui sortent du cuivre en fusion.

OPS

OPSIGONOS, ὀψίγονος, de ὀψὲ, adverbe qui marque la postériorité des tems, & de γίνομαι, être produit, engendré. On donne certe épithete aux dents molaires, parce que ce sont les dernieres qui sortent, & qu'elles ne viennent que dans l'adolescence. On les appelle aussi *cranteres*, & *sophronesteres* ou *dentes sapientiæ.* Voyez *Cranteres.*

OPSIS, ὄψις, de ὄπτομαι, voir. C'est dans Hippocrate, la prunelle de l'œil, ainsi qu'il paroît par différens endroits du *Lib. II. Prorrhet.* Il se dit aussi quelquefois de l'œil entier, & même de la vue. Voyez *Lib.* περὶ ὄψιος & *Prognost.* & *Coac.* Il signifie encore l'apparence, l'aspect, la contenance ou tout ce qui s'apperçoit à l'exterieur. Ainsi on lit *de Rat. Vict. in Acut.* εἰσὶ δὲ ὄψιες πολλαὶ τῶν καμνόντων, « l'extérieur des malades n'est pas « toujours le même. » Et Galien commentant cet endroit dit, ὄψιας εἴρηκεν ὡσανεὶ διαφορὰς, ἢ τρόπυς, &c. « Hippocrate dit que l'aspect, ou la contenance, ou « l'extérieur des malades varie; au lieu de dire que les « maladies paroissent sous des formes différentes; » il ajoute ὄψιας ὧν εἶπε καμνόντων, &c. « il appelle les dif- « férences ou altérations que nous remarquons dans un « malade, en l'examinant attentivement, ὄψιες, as- « pects. »

OPS *metallum*, *vif-argent.* RULAND.

OPSOMANES, ὀψομανὴς, de ὄψον, aliment, & de μαίνομαι, être fou; qui aime éperdument ou à la folie, comme on dit, quelque aliment. CASTELLI.

OPSON, ὄψον, en Latin *opsonium*, par corruption *obsonium*, en général tous les alimens que l'on sert sur une table, excepté le pain & le vin. Athenée, *Lib. VII.* restreint l'acception de ce mot, aux mets préparés sur le feu. Les anciens l'entendoient particulierement du poisson; d'où ils faisoient les termes *philopsi* ou *opsophagi*, « qui aiment beaucoup le poisson. » FŒSIUS. CASTELLI.

OPU

OPULUS, *Obier.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de l'érable; ses fleurs n'ont qu'une feuille étendue circulairement & en rose, & divisée au sommet en cinq parties; ses fleurs sont rassemblées pour la plupart en ombelles; les plus larges occupent la circonférence & sont stériles; celles au contraire qui font le milieu, sont fécondes, & produisent des baies rouges qui contiennent chacune une semence platte, faite en cœur.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Opulus Ruellii*, 281. *Sambucus aquatica flore simplici*, C. B. P. 456. *Sumbucus aquatica*, J. B. 1. 552.
2. *Opulus flore globoso*, T. 607. *Sambucus aquatica flore globoso pleno*, C. P. P. 456. *Sambucus rosea*, J. B. 1. 553.

Outre les deux especes précédentes d'*opulus*, Miller fait mention d'une troisieme qu'il appelle

Opulus flore globoso, folio variegato.

Ces plantes n'ont aucune propriété médicinale que je connoisse.

Opulus est encore un nom que l'on donne à la seconde espece d'érable. Voyez *Acer.*

OPUNTIA, *Figuier d'Inde* ou *raquette.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur a plusieurs pétales étendus en rose; du milieu de ces pétales part un grand nombre d'étamines, situées sur la sommité de l'ovaire. L'ovaire dégénere ensuite en un fruit charnu, qui a un nombril & une pulpe molle dans laquelle sont contenues plusieurs semences qui sont pour la plupart anguleuses.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Opuntia maxima, folio spinoso, latissimo & longissimo*, T. 240. *Ficus Indica, seu opuntia maxima, folio spinoso longissimo & latissimo*, H. L.
2. *Opuntia major, validissimis spinis munita*, T. 139. *Ficus Indica seu opuntia major, folio spinis longissimis & validissimis armato*, Breyn. Prod. 1. 35.
3. *Opuntia folio minori, rotundiori & compressiori*, H. L. T. 239.
4. *Opuntia folio spinoso longissimo & angusto*, H. L. T. 240.
5. *Opuntia folio oblongo, media*, T. 239. *Ficus Indica folio oblongo, media*, H. R. P. 70.
6. *Opuntia vulgo herbariorum*, J.B. 1. 154. Tourn. Inst. 259. Boerh. Ind. A. 2. 82. *Opuntia*, Offic. *Ficus Indica*, Ger. 1329. Emac. 1512. *Ficus Indica spinosa, major*, Park. Theat. 1497. *Ficus Indica major*, Parad. 433. Raii Hist. 1464. *Ficus Indica folio spinoso fructu majore*, C. B. P. 458. *Tuna Indorum*, Jonf. Dendr. *Figuier d'Inde à fruits anguleux.*

Le fruit & les feuilles de cet arbre sont les seules parties dont on fasse usage; ils sont rafraîchissans, humectans & bons pour éteindre les fievres ardentes & calmer la soif. Dale.

7. *Opuntia minima folio subrotundo*, T. 240. *Ficus Indica minima, folio subrotundo*, H. R. P.
8. *Opuntia Curassavica minima*, H. Beaum. *Ficus Indica, seu opuntia Curassavica minima*, H. A. 1. 107.
9. *Opuntia flagelliformis, angustissimis, longissimis foliis.*
10. *Opuntia latifolia crassiori folio, spinis albis numerosis armato.*
11. *Opuntia folio plano glabro scolopendria, Ficus Indica scolopendria folio, epiphyllitis*, Par. Bat. App. 8. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Voyez *Cochinillas.*

OPUNTIOIDES, plante marine.

Voici ses caracteres.

Elle est dure, fragile & ressemblante à l'*opuntia.*

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Opuntioides marina, parva, formâ trichomanis.*
2. *Opuntioides marina, quæ corallina latifolia & opuntia marina*, Pluk. Phyf. T. 26. 1. *Scutellaria, sive opuntia marina*, J. B. 3. 802. *Lychen marinus*, Cluf. H. 2. 250. *Sertolara*, Imper. 653. Boerhaave, *Index alter. Plant. Vol. I.*

L'*Opuntioides* passe pour bon contre les vers.

O Q U

OQUICHITHI ou *Tagetes Indicus medius flore simplici luteo pallido.*

O R B

ORBICULARE OS, l'*os orbiculaire*; nom d'un petit os rond de l'oreille interne. Voyez *Auris.*

ORBICULARIS, nom d'un fungus qu'on appelle *vesse-de-loup.* Blancard.

ORBICULARIS MUSCULUS, *muscle orbiculaire*; nom d'un muscle des paupieres. Voyez *Oculus.*

ORBIS, nom d'un grand poisson de mer, couvert d'une peau rude & dure & sans écailles; il y a plusieurs sortes d'*orbis*; ce nom lui vient de sa forme orbiculaire; on recommande ses dents comme astringentes & propres à arrêter les diarrhées & les hémorrhagies en les prenant en poudre.

ORBITA, l'orbite de l'œil ou la cavité circulaire dans laquelle l'œil est placé.

O R C.

ORCA, nom d'un très-grand poisson de mer d'une espece cétacée, qui a la forme du dauphin, mais qui est beaucoup plus grand; il y en a qui pesent jusqu'à mille livres. Sa graisse passe pour résolutive.

ORCHEA, ὀρχέα. Galien rend ce mot dans son *Exegesis* par ὄσχεος, scrotum.

ORCHESTÆ ACOPON, nom d'un *acopon* recommandé par Aétius, *Tetrab. III. Serm. 4. cap. 5.*

Orchestæ unguentum, onguent décrit par Aétius, *Tetrab. III. Serm. 4. c. 44.*

ORCHILUS, oiseau qu'on dit être ami du crocodile & ennemi de l'aigle.

ORCHIS, ὄρχις, testicule. C'est de la ressemblance des racines du satyrion avec les testicules qu'on lui a donné le nom d'*orchis* ou de couillon de chien.

Orchis, *Satyrion* ou *couillon de chien.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est tubéreuse, & composée quelquefois de trois, quelquefois de deux ou d'un seul tubercule ou oignon, qui a la forme d'un testicule, qui est charnu, & d'où il part des fibres qui le font ressembler à une main. Ses feuilles sont simples & semblables à celles du lis. L'extrémité de son pédicule dégénere en un ovaire oblong, à trois capsules, à trois valvules, perméable en trois endroits, & contenant une semence poudreuse. Sa fleur qui est située au sommet de l'ovaire, est d'une contexture surprenante, irréguliere, exapétale, en forme d'épi & difficile à décrire.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Orchis latifolia hiante cucullo major*, T. 432. *Cynosorchis latifolia, hiante cucullo major*, C. B. P. 80.
2. *Orchis latifolia hiante cucullo altera*, Tourn. Inst. 432. Boerh. Ind. Alt. 2. 152. *Cynosorchis*, Offic. *Cynosorchis major*, Ger. 156. Emac. 205. *Cynosorchis prior Dodonæi*, J. B. 2. 758. Raii Hist. 2. 1213. *Cynosorchis latifolia, hiante cucullo altera*, C. B. P. 81. *Orchis major latifolia altera*, Park. Theat. 1343. *Couillon de chien.*

Cette plante croît dans les lieux herbus, aux environs de Basle. Sa racine qui est la seule partie dont on fasse usage en Medecine, a les mêmes propriétés que celles des autres especes d'*orchis.*

3. *Orchis, morio, mas, foliis maculatis*, C.B.P. 81. Park. Theat. 1346. Raii Hist. 2. 1214. Synop. 3. 376. Tourn. Inst. 432. Boerh. Ind. A. 2. 152. *Satyrium mas*, Offic. *Cynosorchis morio mas*, Ger. 158. Emac. 208. *Orchis major tota purpurea maculosa altera*, J.B. 2. 973. *Satyrion mâle.*

Cet *orchis* est le *satyrion* commun des Herboristes; il a deux racines ovales, à peu près de la grosseur d'une petite olive, d'une couleur blanchâtre, pleine d'un suc bourbeux; au lieu que toutes les autres plantes ont différentes fibres qui croissent autour d'elles; de ces racines au contraire part une seule tige pleine de suc, environnée de trois feuilles luisantes, unies, sembla-

bles à celles du lis, & marquetées de noir. Ces fleurs croissent au sommet des tiges en un épi long ou en tyrse; elles sont d'une couleur purpurine; chaque fleur a une forme irréguliere, est composée de six feuilles, & presque en forme de casque, avec un bout d'oreille dressé de chaque côté, & des levres larges, marquetées de taches obscures. Ses semences sont fort petites; elles sont contenues dans une longue capsule triangulaire; cette plante croît dans les prés humides & fleurit en Avril. Ses racines sont les seules parties qu'on emploie.

On dit qu'elles sont aphrodisiaques ou qu'elles provoquent à l'acte vénérien, qu'elles fortifient les parties génitales, qu'elles favorisent la conception, & que c'est par cette raison qu'on les fait entrer dans l'électuaire qui porte le nom de la plante. Appliquées extérieurement en forme de cataplasme elles dissolvent les tumeurs dures & les enflures.

L'électuaire dont nous venons de parler est la seule préparation officinale qu'on en tire. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante croît dans les prés & dans les lieux couverts de buissons & de ronces. Sa racine dont on fait usage, est échauffante, humectante & douce au gout. Sa vertu principale consiste, selon Schroder, à fortifier les parties destinées à la génération; effet qu'elle produit tant sur les hommes que sur les femmes; ce qui a fait dire qu'elle favorisoit la conception.

4. *Orchis, morio, fœmina*, C. B. P. 82. Parsl. Theat. 1347. Synop. 3. 377. Tourn. Inst. 433. Boerh. Ind. A. 2. 152. *Satyrion fœmina*, Offic. *Cynosorchis morio fœmina*, Ger. 158. Emac. 208. *Orchis minor purpurea, & aliorum colorum cum alis virentibus*, J. B. 2. 762. *Satyrion femelle.*

C'est une plante plus basse & tant soit peu plus petite que la précédente, qui n'a point de tache sur ses feuilles, dont les fleurs forment un épi plus petit & moins beau, d'une couleur purpurine, & dont les levres sont marquetées de raies vertes; elle croît dans les mêmes lieux que le *satyrion* mâle, mais elle fleurit un peu plus tard. Leurs racines se ressemblent beaucoup, & passent pour avoir les mêmes propriétés.

Quoique nos Herboristes nous donnent ces plantes pour le *satyrion*, il est certain toutefois qu'elles ne sont point celui de Dioscoride & des anciens, ainsi que l'a démontré évidemment Parkinson, qui prétend avec d'autres habiles Botanistes, que le *satyrion* de Dioscoride & des anciens, n'est autre chose que notre tulippe commune; en effet la description de cette plante a beaucoup plus de rapport à celle que Dioscoride nous a laissé de son *satyrion*, que la description d'aucun autre *orchis*. MILLER, *Bot. Off.*

Ce *satyrion* est fort commun dans les lieux où l'on trouve le premier; on les trouve facilement l'un & l'autre: mais le femelle fleurit plus tard que le mâle.

Ces deux especes d'*orchis* ont les mêmes propriétés: mais il est bon de savoir qu'il y en a une multitude d'autres dont on peut user indistinctement, quoique nos Herboristes se soient donné la liberté de ne faire usage que du *satyrion* mâle & femelle.

Dioscoride fait mention de deux especes de *satyrion*; il décrit l'une de la maniere suivante.

« Quelques Auteurs, dit-il, donnent le nom de trefle au « *satyrion*, parce qu'il a trois feuilles recourbées vers « la terre, semblables à celles de la patience & du lis, « mais plus petites & d'une couleur rougeâtre. Sa tige « a environ une coudée de long; elle est blanche & « nue, & ses fleurs ressemblent à celles du lis; sa raci- « ne est de l'espece bulbeuse, de la grosseur d'une pom- « me, d'un brun obscur au-dehors, blanche au-de- « dans, comme le blanc d'œuf, douce & agréable au « gout. »

Voici la description qu'il donne de la seconde espece.

« Il y a, continue-t'il, une autre espece de *satyrion* qu'on « distingue de la premiere par les épithetes d'*erythro- « nium* ou d'*erythraïcon*, c'est-à-dire, rouge; sa grai- « ne est un peu plus grosse que celle du lin, dure, lui- « sante, & passe aussi-bien que sa peau, pour provo- « quer à l'acte vénérien; sa racine est couverte d'une « écorce foible, rude, blanche en-dedans, douce & « agréable au gout. »

Depuis le siecle de Dioscoride, les plus habiles d'entre les Medecins & d'entre les Botanistes, ont eu de grandes contestations sur cette plante, les uns attribuant son nom à l'une de celles que nous connoissons, & les autres à une autre. Cependant la plupart d'entre eux conviennent que le *satyrion* de Dioscoride & des anciens est une espece d'*orchis*; nos Herboristes ont embrassé cette opinion; c'est ce qui m'a déterminé à donner dans un premier Ouvrage, le nom de *satyrion* aux racines de celui dont nous nous servons actuellement, quoique je n'ignorasse point que quelques Auteurs prétendent qu'il ne convient qu'à l'*orchis palmata*, & d'autres au cynosorchis. Depuis ce tems j'ai changé de sentiment, & Parkinson & d'autres Botanistes m'ont déterminé à regarder avec eux les *satyrions* de Dioscoride comme des especes de tulippes; en effet il n'y a point de plante dont les descriptions approchent plus de celles que Dioscoride nous a laissées de ses *satyrions*, que les descriptions des tulippes. DALE.

5. *Orchis, Morio, fœmina, flore roseo*, H.R.Par.H.L. 460.
6. *Orchis, Morio, fœmina flore niveo*, H.R.Par.H. L.460.
7. *Orchis, Morio, fœmina flore carneo*, Commel. Ind. 82.
8. *Orchis alba bifolia minor; calcari oblongo*. C. B. P. 83. T. 433. *Orchis Serapias*. 1. Dod. P. 237.

1. ORCHIS, *palmata, pratensis, latifolia, longis calcaribus*. C. B. P. 85. Tourn. Inst. 434. Boer. Ind. A. 2. 152. *Orchis palmata*, Offic. *Orchis palmata major mas, sive palma Christi mas*. Park. Theat. 1356. *Orchis palmata non maculata*. Raii Hist. 1223. *Palma Christi mas*. Ger. 169. Emac. 220. *Satyrion mâle Royal*.

On le trouve dans les lieux humides & marécagenx; il fleurit en Mai; on ne fait usage que de sa racine, elle a les mêmes propriétés que les autres especes de *satyrion*.

2. *Eadem flore carneo. Palma Christi erecta, flore incarnato*. H. Eyst. o. 4. F. 5. Fig. 3.
3. *Eadem flore albo.*
4. *Orchis, palmata, pratensis, maculata*. C. B. P. 85. M H. 3. 498. *Palmata, speciosiore thyrso, folio maculato*. J. B. 2. 774. *Satyrium, Basilicum, fœmina*. Dod. p. 240. *Palma Christi maculata*. H. Eyst. vern. o. 2. F. 17. Fig. 3.
5. *Orchis, palmata, palustris, latifolia*. C. B. P. 86. *Palma seu serapias, Palustris, latifolia, flore albo subpurpurascente* J. B. 2. 775. *Satyrium basilicum foliosum*. Dod. p. 241.
6. *Orchis lilifolia, minor sabuletorum Zelandiæ & Bataviæ*. J. B. 2. 770. *Chamæorchis, lilifolia*. C. B. P. 84. *Pseudo-orchis bulbosa, lilifolia, Palustris, nostras, flore subviridi*. M. H. 3. 500. BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Outre les especes précédentes d'*orchis*, Dale fait mention des cinq especes suivantes.

1. *Satyrion vel orchis*. Offic. *Orchis militaris major*. Tourn. Inst. 432. *Orchis strateumatica major*. J. B. 2. 758. *Orchis strateumatica*, Ger. 165. Emac. 215. Raii Hist. 1215. *Cynosorchis militaris major*. C. B. P. 81. *Cynosorchis militaris, sive strateumatica major*. Park. Theat. 1345. *Satyrion de France*.

Cette espece de *satyrion* croît dans les lieux montagneux & fleurit en Juin. On ne fait usage que de sa racine ; elle a les mêmes propriétés que les autres especes de *satyrion*.

2. *Orchis hermaphroditica bifolia*. J. B. 2. 772. Raii Synop. 3. 380. Raii Hist. 2. 1221. *Orchis hermaphroditica*. Ger. 162. Emac. 211. *Orchis bifolia altera*. C. B. P. 82. Tourn. Inst. 433. *Orchis serapias bifolia*, *Trifolia minor*. Park. Theat. 1350. *Satyrion d'Allemagne*.

On trouve cette espece dans les bois, elle fleurit en Mai ; on fait usage de sa racine ; elle a les mêmes propriétés que celles des autres *satyrions*.

3. *Serapias*, Offic. *Serapias sive saleps*. Marl. Obs. *Orchis fœmina procerior, majore flore*. Tourn. Herb. Par. 508. *Ex sententia nuperi amici Celeberrimi D. Guillelmi Sherardi*. LL. D.

C'est une racine oblongue, tant soit peu claire & transparente, d'un blanc jaunâtre, fort dure, presque de la nature de la corne, tant soit peu plate & ridée, ayant peu d'odeur, & d'un goût mucilagieux : elle nous vient de Turquie, & paroît être la racine séchée de quelque espece d'*orchis*.

On en fait une décoction qui passe pour analeptique, corroborative, & capable de prévenir l'avortement ; on la boit chaude comme le thé. On attribue à cette racine, ainsi qu'à celle de *satyrion*, la propriété de provoquer à l'acte vénérien. Miller *Bot. Off.*

C'est la racine d'une espece d'*orchis* ou de *satyrion* qui croît sur les montagnes de Bursia, proche Constantinople. Les Turcs prétendent qu'elle a la propriété de rendre les forces, & de provoquer à l'acte vénérien. Elle passe aussi pour avoir celle de prévenir l'avortement ; on s'en sert en substance & en infusion. Geoffroy.

Cette racine a le gout de la gomme adraganth, mais elle n'en a point l'odeur ; elle passe pour un remede contre la stérilité ; on la prépare de la même maniere que le chocolat.

Les Turcs & les Persans font avec les racines de l'*orchis*, qu'ils appellent *salep*, le lait & le gingembre, une boisson qui a le même nom, qu'ils prennent chaude, & qu'ils regardent comme un excellent remede contre les maladies vénériennes.

Ils font surtout usage de la racine de l'*orchis morio fœmina* de Gaspard Bauhin qui est fort commune, qui est plus large que dans les contrées Septentrionales, & qui ne paroît point être une espece différente de l'*orchis fœmina procerior flore majore* de Tournefort. Dale.

4. *Tragorchis*, Off. *Tragorchis maximus* Ger. 160. Emac. 210. *Tragorchis maxima*. Park. Theat. 1348. *Orchis Barbata, odore hirci, breviore, longioreque folio*, C. B. P. 82. Tourn. Inst. 433. *Orchis Barbata fœtida*. J. B. 2. 756. Raii Hist. 2. 1212. Synop. 3. 376. *Orchis, cynosorchis, satyrium*, Chab. 146. *Couillon de bouc*.

Ce *satyrion* ne se trouve que dans les terres grasses. Il fleurit en Mai & en Juin, sa racine est d'usage, & a les mêmes propriétés que les autres. *Ibid.*

Triorchis, Offic. Ger. 167. Emac. 218. *Triorchis alba, odorata major & minor*. Park. Theat. 1354. *Triorchis vel Tetrorchis alba, odorata major*. C. B. P. 84. *Orchis spiralis alba, odorata*. J. B. 2. 769. Raii Hist. 2. 1217. Synop. 3. 378. Tourn. Inst. 433.

Ce *satyrion* croît dans les terres seches & fleurit en automne ; on se sert de sa racine, elle a les mêmes propriétés que celles de la premiere espece.

ORCHOS ὄρχος ; les extrémités des paupieres, où croissent les cils.

ORCHOTOMIA, *Castration*. *Orchotomus*, celui qui fait l'opération de la castration.

ORE

OREGIOELLA, *Chluisfi* ; nom d'une fleur indienne qu'on fait entrer dans le chocolat, pour lui donner un gout & une odeur agréables. On l'appelle aussi *xochinacaztlis*, & *orejuelas*. Ray *Hist. P.*

ORELLANA, ou *Mitella Americana maxima tinctoria*.

OREOSELINUM, *Persil de montagne*.

Voici ses caracteres :

Sa racine est plus foible que celle de la carotte sauvage ; son suc n'est point laiteux ; ses feuilles sont semblables à celles de l'ache ou de la ciguë ; sa semence est ovale, platte, large, cannelée, bordée, & quelquefois dépouillée de sa peau.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes :

1. *Oreoselinum apii folio majus*, Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 67. *Gentiana nigra*, Offic. *Daucus montanus apii folio major*. C. B. P. 150. *Daucus Selinoïdes major*, Park. Theat. 898. *Libanotis Theophasti, nigra*, Ger. 858. Emac. 1010. *Libanotis altera quorumdam aliis dicta cervaria nigra*. J. B. 3. 165. Raii Hist. 1. 413. *Laserpitium minus, Paludapii folio, semine cristato*. Pluk. Almag. 207. *Pastinade des montagnes*.

Cette plante croît dans des lieux montagneux de l'Italie, elle fleurit en Juillet ; on fait usage de sa semence ; elle est échauffante, apéritive & incisive ; elle provoque les urines & les regles, & discute les tumeurs.

2. *Oreoselinum apii folio minus*. Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 68. *Petroselinum montanum*, Offic. *Oreoselinum*. Ger. 863. quoad descrip. Emac. 1015. *Apium montanum vulgatius*. Park. Theat. 927. *Apium montanum nigrum*. C. B. P. 153. Raii Hist. 1. 413. *Apium montanum Dalechampii*. J. B. 3. 103. *Persil des montagnes*.

Il croît dans les lieux montagneux de l'Allemagne ; il est très-commun sur les flancs du Mont-Gurca, non loin de Geneve. On fait usage de ses semences & de sa racine.

Quant à leurs propriétés, elles sont échauffantes & dessiccatives, alexipharmaques, sudorifiques, diurétiques, & discussives. On s'en sert principalement dans la pierre des reins & de la vessie, dans la peste, dans les flatulences & la strangurie. Dale d'après *Schroder*.

3. *Oreoselinum, pratense, Cicutæ folio*. T. 318. *Daucus Alsaticus*. C. B. Prod. 77. *Umbellifera, Alsatica, magna, umbellâ parvâ, subluteâ*. J. B. 3. 2. 106. *Angelica, Pratensis, apii folio, altera*. T. 313. Boerhaave. *Ind. Alt. Plant. Vol. 1.*

Oreoselinum Africanum, ou *Ferula Africana Galbanifera, folio & facie ligustici*.

ORESTIA, nom d'une plante dont Oribase fait mention, *Medic. Collect. Lib. XII.* Il paroît que l'*orestia* d'Oribase differe beaucoup de l'*orestium* ; car il en parle comme d'une petite herbe qui s'éleve à 3 ou 4 doigts de terre, dont les feuilles & les branches ressemblent à celles du *coronopis* ou du *gramen* ; d'un gout astringent, dont la racine est blanche, foible & capillaire, d'une saveur vineuse, & longue de 4 doigts ; il ajoute qu'elle croît sur les montagnes.

ORESTION, nom de l'*Helenium*. Dioscoride *Lib. V. Cap. 66.*

OREXIS, ὄρεξις; proprement, appetit; mais Paracelse & Van-Helmont entendent souvent par ce mot, chaleur d'estomac.

ORG

ORGASMUS, *orgasme*, de ὀργάω, desirer violemment, être gonflé, être en chaleur, comme certains animaux femelles, dans des tems marqués de l'année. On entend par un *orgasme*, une effervescence & agitation violente des humeurs.

ORI

ORIBASIUS, *Oribase*.

Qu'oiqu'*Oribase* passe pour être de Sardes, il naquit à Pergame, & fut élevé avec Magnus & Ionicus, à l'Ecole de Zenon de Chypre; qui, je crois, enseignoit alors à Sardes: après cela il passa de Sardes à Alexandrie, où il devint un fameux Professeur. Eunapius qui entendoit fort-bien la Medecine, & qui est apparemment la même personne à qui les quatre Livres *de Euporistis*, *&c.* sont adressés, représente *Oribase* comme l'homme le plus savant de son tems, le plus habile en Medecine, & le plus aimable dans la conversation. Il le représente comme un homme aussi considérable par son crédit que par son savoir. Il dit qu'il contribua beaucoup a élever Julien à l'Empire. En reconnoissance cet Empereur le fit Questeur de Constantinople; il eut une grande confiance en lui, comme cela paroît par une de ses lettres. Sous l'Empereur suivant, par l'envie de ses ennemis, *Oribase* tomba en disgrace, tout son bien fut confisqué, il fut banni & livré aux mains des barbares. En peu de tems il s'attira si bien leur amour, & leur respect par son courage, & par son savoir, que voyant les grandes cures, qu'il faisoit au milieu d'eux, ils l'adorerent comme un Dieu. Enfin il fut rappellé par l'Empereur Romain; il joüissoit d'une réputation & d'une fortune éclatante dans le tems qu'Eunapius écrivit cette Histoire; c'est-à-dire, environ l'an quatre cens; car Eunapius étoit alors au rang des premiers Medecins; & il n'avoit que douze ans à la mort de Julien, en 368.

Oribase écrivit, à la priere de l'Empereur Julien, soixante & dix Livres de Collections selon Photius, & selon Suidas, soixante & douze; ouvrage qu'il compila nonseulement de Galien, mais encore de tous les autres Medecins précédens; il y ajouta tout ce qu'il avoit appris de sa propre expérience; il n'en reste que les quinze premiers, & deux aurres qui traitent d'anatomie: ils sont intitulés par le Traducteur Rasarius, le 24 & le 25 de la collection. Il fit après cela un abrégé de ce grand ouvrage, & le réduisit en neuf Livres pour l'usage de son fils Eustarhius. Il a écrit, outre cela, quatre Livres sur les remedes & sur les maladies. Cer ouvrage est adressé à Eunapius son ami, comme je l'ai déja dit. Outre cela Photius parle encore de deux autres pieces qui subsistoient encore de son tems. L'une consistoir en quarre, & l'autre en sept Livres, qui étoient purement un abrégé des ouvrages de Galien, & dédiés à Julien. Paul fait mention de cet abrégé, mais il est perdu, de même que quelques autres Traités dont parle Suidas. Il y a plusieurs recettes citées par Aëtius. Les Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate, mis au jour par Guinther, comme étant d'*Oribase*, sont supposés.

Le Docteur Freind remarque que la diction d'*Oribase* est extremement variée; d'où il arrive à notre avantage qu'un endroit de cet Auteur jetre de la lumiere sur un autre; nous ajouterons encore à son honneur, qu'il y a beaucoup d'endroits, tant dans l'anatomie que dans la Medecine de Galien, qui nous seroient ininrelligibles, s'il ne s'étoit donné la peine de les éclaircir; c'étoit en tout sens un homme de génie, & un Medecin expérimenté; & si nous nous donnons la peipeine de parcourir ses ouvrages, ce qui n'a vraissemblablement été fait par aucun de ceux qui se sont mêlés d'en juger, nous y trouverons des regles de pratique très-raisonnées dans un grand nombre de cas.

Voici le Catalogue des ouvrages d'*Oribase*, dont Photius & Suidas font mention.

1. Quatre Livres de Commentaires sur la Medecine, tirés des écrits de Galien, par ordre de l'Empereur Julien l'Apostat, à qui ils sont dédiés. *Oribase* en fait mention lui-même dans la Préface de son *Synopsis*; mais il y a long-tems qu'ils sont perdus; je ne crois pas même qu'ils ayent jamais été publiés.
2. Son *Synopsis* compilé de Galien & des autres Medecins, par ordre de l'Empereur Julien qui avoit agréé le premier ouvrage. Il ne nous reste de son *Synopsis*, qui étoit selon Suidas en soixante & douze Livres, que les quinze premiers, le vingt-quatrieme & le vingtcinquieme; ils ont été traduits en Latin par Jean-Baptiste Rasarius, Medecin de Novarte, avec la Préface d'*Oribase* à l'Empereur Julien.
3. Le *Synopsis* des soixante & douze Livres précédens, écrit après la mort de l'Empereur Julien, dédié à son fils Eusthatius, & divisé en neuf Livres. Cet Ouvrage existe & a été traduit aussi par Rasarius.
4. *Euporista*, ou les remedes faciles à préparer, en quatre Livres, dédié à Eunapius, ou comme on lit dans quelques manuscrits, si l'on en croit Photius, à Eugenius. On lit Eunapius dans les manuscrits dont les Traducteurs Latins se sont servis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonyme, & publiés par Jean Sichar, avec Cælius Aurelianus sur les maladies chroniques, à Bâle 1529. *in-folio*; & non pas *in-octavo*, comme on lit dans le *Lindenius renovatus* de Merklin. Le même ouvrage traduit derechef par Rasarius, avec le reste des ouvrages d'*Oribase*, à Bâle 1557. *in-octavo*; & dans les *Medici Principes* d'Henry Etienne, à Paris 1567. *in-folio*. Il y avoit une ancienne Traduction Latine manuscrite des ouvrages d'*Oribase*, fort différente de celle qu'on avoit publiée, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matieres qui y éroient traitées, dans la Biblioreque de René Moreau, à ce que nous dit Labbe, *Bibliot. nov. manuscript. p.* 214. Il y a encore un abrégé des écrits d'*Oribase*, fait par ordre de l'Empereur Constanrin Porphyrogenete, par un certain Theophanes; cet ouvrage est en Grec, & se trouve quelque part en manuscrit dans la Bibliotheque de l'Empereur. *Fabricii Bibl. vol. 9. p.* 451.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire des ouvrages d'*Oribase*, qu'on publie à Rome les six premiers Chapitres du cinquieme Livre du *Synopsis*, & le quatorzieme Chap. du premier Livre à Eunapius sur les eaux, en Grec; avec les fragmens de Galien, de Rufus, de Dioclès, & d'Arhenée sur le même sujet, en Latin; en 1543. *in-quarto*, par les soins d'Aug. Riccius, Medecin de Lucque. On fait menrion dans le catalogue, *Bibl. Bigotianæ*, de quelques collections médicinales d'*Oribase*, imprimées en Grec, à Paris, 1556. *in-octavo*. je n'ai jamais vu cet ouvrage. Antoine Verdier dit dans sa *Bibli. Gal.* avoir vû une Traduction manuscrite Françoise des ouvrages d'*Oribase*, par un certain Adam de la Vallée. Les deux Livres des instrumens & des bandages de la Chirurgie par Héraclès, ou Héraclides d'Ephese, Soranus & Héliodore sont en Latin, dans la collection des Traités de Chirurgie, publiée à Zurich 1555. *in-folio*. La Traduction en a été faire par Vietus Vidius. Le *Synopsis Medica* dédié à Eusthathius, en neuf Livres, a été traduit par Rasarius, & imprimé à Venise en 1555. *in-octavo*. Tout ce qui nous reste des soixante & douze Livres du *Synopsis* a été traduit par le même, & imprimé à Paris 1555. *in-octavo*. Les Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate, imprimés d'abord en Latin par les soins de J. Guinther d'Andernac à Paris 1553. *in-octavo*.

Chez Simon Colinæus, furent réimprimés à Bâle en 1555. à Venise dans la même année, & à Padoue en 1558. *in-octavo.* Il est beaucoup plus aisé de s'appercevoir qu'ils ne sont point d'*Oribase*, que d'en connoître le véritable Auteur; ils paroissent avoir été faits en Latin par quelques Chrétiens. Le fragment d'*Oribase* sur la diete convenable dans chaque saison de l'année, a été publié en Latin avec Pline Valerien, par Albanus Torinus à Bâle 1528. *in-folio.* *Oribase* des simples, avec les quatre Livres de l'Euporista d'Octavius Horatianus, la Medecine de Hildegarde; le régime de Théodore le naturaliste, & *Esculape*, des causes, de la description & des cures des maladies, furent imprimés à Strasbourg en 1533. & en 1544. *in-fol.* Il parût dans un ouvrage Vénitien qui traitoit des bains, an. 1553. *in-fol.* des extraits des ouvrages d'*Oribase*, sur les eaux & sur les bains, traduits par Aug. Gadaldinus de Modene. *Fabricii Bibl. Græca.*

ORICHALCUM. Voyez *Aurichalcum.*

ORICIA, espece d'arbre qui fournit de la térébenthine, & qui a été nommé *oricia*, d'Oricus, Ville d'Epire, aux environs de laquelle on le trouve.

ORICULARIS. Voyez *Auricularis*, ou *Auricularius.*

ORIGANITES, vin d'Origan. Dioscoride. *Lib. V. Cap.* 61.

ORIGANO-COGNATA, ou *majorana, rotundi folia, scutellata, exotica.*

ORIGANUM, *Origan.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est long, simple, tubuleux, & situé fortement entre des écailles feuillues; la fleur qu'il embrasse est droite, rondelette, en casque, divisée en deux parties, & dont la barbe est partagée en trois; son milieu est creux, & en forme de cuillere; ses fleurs forment des épis écaillés, assez semblables à ceux du muscari; elles forment aussi quelquefois une espece d'ombelle, qui part de chaque côté des écailles.

Boerhaave en compte les 11 especes suivantes :

1. *Origanum sylvestre humile.* C. B. P. 223. Prod. 109.
2. *Origanum sylvestre humile floribus candidioribus.*
3. *Origanum humilius, latifolium, glabrum.* T. 199.
4. *Origanum sylvestre, cunila babula Plinii.* C.B.P. 223. Tourn. Inst. 199. Boerh. Ind. A 179. *Origanum*, Offic. *Origanum vulgare spontaneum.* J. B. 3. 236. Raii Hist. 539. Synop. 3. 236. *Origanum Anglicum*, Ger. 541. Emac. 666. *Majorana sylvestris.* Park. Theat. 12. *Marjolaine sauvage.*

L'*origan* ou la marjolaine sauvage s'éleve à un pié de hauteur & davantage; ses tiges sont velues, brunes & fragiles; elles portent deux feuilles, larges, émoussées par la pointe, plus grandes que celles de la marjolaine, placées à un nœud, sur des pédicules fort courts, & d'un verd brunâtre. Ses fleurs croissent au sommet des tiges; elles sont petites, labiées, en casque, d'une couleur purpurine, parmi de longues têtes composées d'un grand nombre d'écailles vertes. Ses racines sont ligneuses & fibreuses. Cette plante croît dans les haies & broussailles, & fleurit en Juillet. Ses feuilles & ses sommités sont d'usage.

Quoique cet *origan* soit moins énergique que celui de Crete, cependant il est fort bon pour les obstructions de la poitrine, du foie & de la matrice; il soulage dans la jaunisse, dans l'embarras de la respiration, & dans la suppression des regles; il fortifie la tête & les nerfs. Son huile distilée calme le mal de dents; pour cet effet il faut en humecter un linge, & l'appliquer sur la dent malade. Miller, *Bot. Off.*

L'*origan* est acre, aromatique, déterfif, & rougit fort peu le papier bleu, ce qui fait conjecturer, que cette plante est remplie d'un sel volatil aromatique, & huileux, qui n'est pas entierement dépouillé d'acide, au lieu que dans le sel volatil huileux artificiel, l'acide du sel ammoniac a été arrêté par le sel de tartre. D'ailleurs l'*origan* contient beaucoup de parties terrestres. Cette plante est diurétique, diaphorétique, propre à faire cracher, & à provoquer les regles; il faut s'en servir à la maniere du thé, dans l'asthme, dans la toux violente, dans les indigestions, dans la pleurésie: on l'emploie dans les bains des piés, & dans les demi-bains, pour les vapeurs, pour les pâles couleurs, & pour la paralysie, pour le rhume & pour le rhumatisme au cou que l'on appelle ordinairement torticolis. On fait sécher l'*origan* au feu, & on l'enveloppe tout chaud dans un linge dont on couvre bien la tête.

Il est apéritif, déterfif & astringent; on s'en sert particulierement dans les obstructions du poumon, du foie & de la matrice; il est bienfaisant dans la toux, dans l'asthme & la jaunisse; il fait venir le lait, & pris avant que d'entrer dans le bain, il chasse les excrémens sanieux par les sueurs. Quant à ses usages extérieurs, on le fait entrer fréquemment dans les bains de la tête, & de la matrice, & dans les bains de tout le corps pour la galle. Ray, H.P. p. 539.

5. *Origanum sylvestre album.* C. B. P. 223. Emac. 3. 359.
6. *Origanum sylvestre foliis variegatis argenteis.* Flor. 2. 79.
7. *Origanum sylvestre foliis variegatis aureis.* Flor. 2. 79.
8. *Origanum Creticum Offic.* Ger. 541. Emac. 666. Raii. *Origanum sylvestre, sive vulgare.* Park. Theat. 15. *Origan de Crete.*

L'*Origan* dont on trouve les sommités chez nos Droguistes, s'éleve plus haut que la marjolaine commune, ses feuilles sont plus longues & plus blanches; & les têtes écailleuses, plus larges & plus longues; d'ailleurs elles sont blanches & velues, il croît entr'elles de petites fleurs blanches, comme celles de la marjolaine. Ces fleurs ont une odeur aromatique, forte & très-agréable. Il croît dans l'isle de Candie, & dans d'autres contrées de la Grece, & fleurit en Juin.

C'est de cet *origan* dont il faut faire usage, lorsqu'on a quelque composition à faire, où les fleurs d'*origan* doivent entrer.

Il est échauffant & bienfaisant dans les maladies du poumon; il leve les obstructions de la matrice, il facilite l'éruption des regles, & guérit toutes sortes de morsures véneneuses. Miller, *Bot. Off.*

9. *Origanum Creticum, flore purpureo.*
10. *Origanum Orientale, folio brunellæ glauco, flore albo.* Vaill.
11. *Origanum, dictamni Cretici facie, folio crasso, nunc villoso, nunc glabro*, T. C. 13. T. Voy. 1. 240. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Il n'y a point de plantes dont Hippocrate ait fait tant d'éloge que l'*origan*: il le recommande dans les maladies qui demandent de la chaleur, & où il s'agit de dissoudre & de stimuler. On s'en sert dans les exulcérations des poumons. On le fait bouillir dans du vin, & l'on fait boire cette décoction chaude & avec du miel. Ainsi préparée, elle facilite merveilleusement l'expectoration du phlegme. Cependant il faut la proscrire, lorsque le crachement de sang est à craindre. Elle est aussi bienfaisante dans les maladies des reins; car elle est apéritive, dissolvante & balsamique. L'*origan* est plus chaud que le dictame; mais ses particules sont moins subtiles: il produit de grands effets dans les affections hypocondriaques, dans les fievres tierces, & dans toutes les maladies où la nature est languissante, & où elle peut être soulagée en incisant les humeurs. Ses feuilles

bouillies dans de l'eau, & adoucies avec du miel, sont salutaires pour les personnes âgées, attaquées de toux violentes; car elles relâchent & stimulent. Son herbe est pénétrante. Son suc, adouci avec du miel, est salutaire dans l'asthme, dans la jaunisse, & dans les abscès au poomon. L'*origan* provoque les sueurs: on peut s'en servir dans les maladies soporeuses, hystériques & catarrheuses: il augmente la quantité du lait. Les préparations qu'on en tire, sont, une eau distilée, un esprit & une huile. La semence de l'*origan* est très-chaude; elle est semblable en cela au poivre; elle est bonne dans les fistules putrides: on peut user de l'huile préparée de ses fleurs dans le scorbut, & dans la colique. L'infusion de ses feuilles, est bonne dans l'asthme, dans la toux violente & dans l'indigestion. On fait entrer ses feuilles dans les bains, qu'on ordonne dans les affections hystériques, dans la chlorose & dans la paralysie. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Origanum, ou *Dictamnus Creticus*, ou *Dictamnus montis Sypili, Origani foliis.*

Origanum Smyrnæum, ou *Majorana Cretica, Origani foliis, villosa, satureiæ odore, corymbis majoribus.*

Outre les especes précédentes de l'*origan*, Dale fait mention de la suivante.

Origanum *Heracleaticum*, Offic. Ger. 541. Emac. 666. Raii Hist. 539. *Origanum heracleaticum verius*, Park. Theat. 15. *Origanum heracleoticum Matthioli, aliis forte Creticum*, J. B. 3. 237. *Origanum Heracleoticum, cunila Gallinacea Plinii*, C. B. P. 223. Tourn. Inst. 199. *Marjolaine bâtarde.*

On cultive cette plante dans nos Jardins, elle fleurit en Eté; son herbe est d'usage; elle est bonne à ce que dit Dioscoride, contre la morsure des serpens, & on l'ordonne dans les ruptures, les convulsions & les hydropisies.

ORIONIUS, *urineux*; épithete que l'on donne à l'esprit & au sel de l'urine.

ORIZEUM, *Or. Orizæus color*; c'est une couleur jaune des yeux ou des urines.

O R L

ORLEANA. Voyez *Achiotl.*

O R M

ORMINUM. Voyez *Horminum.*

ORMS, *une Poule.* Ruland.

O R N

ORNITHIÆ, ὀρνιθίαι. Hippocrate entend, par ce terme *Epid. Lib. VII.* les vents du Printems, avec lesquels arrivent les hirondelles, & les autres oiseaux de passage. Pline dit que ces vents soufflent de l'Occident, & quelques Auteurs les appellent vents Etésiens; d'autres au contraire pensent que ces vents & les Etésiens, sont Nord ou Nord-Est.

ORNITHOGALUM.

Voici ses caracteres.

Son pédicule qui part de sa tige, se termine en une membrane longue & mince; sa fleur est nue & exapétale; ses pétales sont étendues circulairement; dans leur centre est placé un tube droit, fleuri & exapétale; chaque pétale porte à sa partie supérieure vers le dedans, une étamine; sa fleur avec son tube & son ovaire embrassent fortement l'ovaire & son tube. Son ovaire est garni d'un long tube, dont l'apex est sphérique; il dégénere en un fruit rondelet, & plein de semences rondelettes; sa racine est bulbeuse ou tubéreuse.

Boerhaave compte onze especes d'*ornithogalum*, dont aucune n'a des propriétés médicinales que la septieme, qu'on décrit ainsi.

Ornithogalum umbellatum; medium, angustifolium. C. B. P. 70. Tourn. Inst. 378. Boerh. Ind. A. 2. 142. *Ornithogalæ.* Offic. Ger. 132. Emac. 161. *Ornithogalum vulgare & verius* J. B. 2. 630. Raii Hist. 2. 1153. Synop. 3. 372. *Etoile de Bethléhem.*

On le cultive dans nos Jardins, où il fleurit en Mai; sa racine & sa semence sont d'usage; Dioscoride dit qu'on mange sa racine crue & bouillie, & qu'on fait entrer dans le pain sa semence.

Ornithogalo affinis, ou Phalangium Africanum, foliis trichoïdis, floribus spicatis, aureis.

Ornithogalum maritimum, ou *scilla vulgaris radice rubra.*

ORNITHOGLOSSUM; nom qu'on a donné à la semence du frêne commun. Voyez *Fraxinus.*

ORNITHOPODIO - AFFINIS, ou *Ferrum Equinum Germanicum, siliquis in summitate.*

ORNITHOPODIUM, *Pié d'oiseau.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjugées, & forment une longue file placées deux à deux; elles sont terminées par une feuille particuliere, sa silique est recourbée, à jointures, & ondée; elle contient à chaque jointure une semence ronde; il part plusieurs siliques ensemble du même endroit, ce qui forme, comme un *pié d'oiseau.*

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1 *Ornithopodium majus.* Ger. 1061. Emac. 1241. Tourn. Inst. 400. Boerh. Ind. A. 2. 50. C. B. P. 350. *Ornithopodium*, Offic. *Ornithopodium radice nodosâ.* Park. Theat. 1093. Raii Hist. 931. Synop. 3. 326. *Ornithopodium tuberosum Dalechampii.* J. B. 2. 351. *Pié d'oiseau.*

Il croît dans des lieux sabloneux & pierreux & fleurit en Eté. Son herbe qui est la seule partie dont on fasse usage en Medecine, brise la pierre dans la vessie, & la chasse; elle est aussi bienfaisante dans l'hernie.

2. *Ornithopodium minus.* C. B. P. 350. Celui-ci a les mêmes propriétés que le précédent.

3. *Ornithopodium, radice tuberculis nodosa*, C. B. P. 350.

4. *Ornithopodium Portulacæ folio.* Tourn. Inst. 400. Boerh. Ind. A. 2. 50. *Scorpioïdes*, Offic. *Scorpioïdes Matthioli*, Ger. Emac. 337. Raii Hist. 1. 931. *Scorpioïdes Matthioli, sive Portulacæ folio.* Park. Theat. 1117. *Scorpioïdes portulacæ folio*, C. B. P. 287. *Thelephium Dioscoridis, seu Scorpioïdes ob siliquarum similitudinem. Ejusd. Thelephium Scorpioïdes.* J. B. 2. 889. *la Chenille.*

On cultive cette plante dans nos Jardins, elle fleurit en Eté: son herbe est d'usage, elle est selon Galien, échauffante & dessiccative; Dioscoride dit que c'est un remede efficace contre la piquure du scorpion: pour cet effet il faut l'appliquer sur la partie.

5. *Ornithopodium minimum*; ἀνίκρατον, ou ἐλιγοκράτον. M. H. 2. 125.

6. *Ornithopodium Scorpioïdes siliquâ compressâ.* T. 400. *Ornithopodio affinis, hirsuta, Scorpioides.* C. B. P. 350. *Scorpioïdes leguminosa.* J. B. 2. 349. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

ORNUS, ou *Sorbus ; Aucuparia.*

ORO

OROBANCHE, *Orobanche.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est écailleuse, la plante paroît comme dépouillée de feuilles ; l'extrémité du pédicule forme en se dilatant un calyce à plusieurs segmens ; sa fleur est monopétale, irréguliere, bilabiée ; en casque creux, & dont la barbe a trois divisions ; en épi, & embrasse un ovaire oblong garni d'un long tube, à une capsule, à deux valvules, les deux valvules s'ouvrent dans le tems de la maturité, & la capsule est pleine de semences très-petites.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Orobanche, major, caryophyllum olens.* C. B. P. 87. Raii Synop. 3. 288. Tourn. Inst. 175. Boerh. Ind. A. 240. *Orobanche,* Offic. *Orobanche flore majore.* J. B. 2. 780. *Orobanche, sive rapum genistæ.* Ger. 1130. Emac. 1311. Park. Theat. 1362. *Orobanche.*

Cette plante croît fréquemment attachée aux racines du geneft d'Espagne ; ce qui l'a fait appeller *rapum genistæ* ; on la trouve aussi dans les blés. On conserve son herbe, ou on en fait un sirop : l'herbe conservée, & le sirop sont l'un & l'autre d'un excellent usage dans les affections de la rate & des hypocondres ; on en prépare avec du lard un onguent dont on se sert avec succès dans les tumeurs dures & skirrheuses.

Cette *orobanche* croît dans les lieux secs & gravelleux ; elle fleurit en Juin & en Juillet. Son herbe séchée & pulvérisée, est un remede présent contre les douleurs de la colique. Dale.

2. *Orobanche ramosa floribus purpurascentibus.* C. B. P. 88. H. M. 3. 302. *Orobanche minor, purpureis floribus, sive racemosa.* J. B. 2. 782. *Orobanche.* III. πολύκλαδος. Clus. Hist. 271.
3. *Orobanche ramosa floribus cæruleis.* C. B. P. 88.
4. *Orobanche ramosa floribus subalbidis.* C. B. P. 88. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

OROBION, ὀρόβιον, farine d'orobe, selon Foesius, sur Hippocrate.

OROBOEIDES HYPOSTHASIS, ὀροβοειδὴς ὑπόστασις, sédiment dans l'urine qui ressemble à de la farine d'orobe ; c'est-à-dire, qui est d'un rouge obscur, & tel qu'on le rend dans la jaunisse.

OROBO, *verre métallique.*

OROBUS, *Orobe.*

Voici ses caracteres.

Sa silique est ronde, unie, pleine de semences ovales ; il porte deux feuilles conjuguées, attachées à une même côte qui se termine en pointe.

Boerhaave fait mention des neuf especes suivantes d'*orobe.*

1. *Orobus purpureus sylvaticus vernus.* C. B. P. 351. *Galega nemorosa verna.* J. B. 2. 343.
2. *Orobus sylvaticus foliis viciæ.* C. B. P. 352. *Astragaloïdes.* Dod. p. 551.
3. *Orobus Pyrenaïcus, foliis nervosis, latifolius.* Sch. Bot. Par. T.
4. *Orobus sylvaticus, foliis oblongis, glabris.* Tourn. Inst. 343. Boerh. Ind. A. 2. 46. Raii Synop. 3. 324. *Orobus,* Offic. *Astragalus sylvaticus, foliis oblongis glabris.* C. B. P. 351. *Astragaloïdes, seu Astragalus sylvaticus. Astragalo magno Fuchsii, seu Chamæbalano leguminosæ affinis planta.* J. B. 2. 334.

Cette plante croît dans les lieux couverts de bois & de broussailles ; elle fleurit en Avril, & sa semence est mûre en Mai. Les bulbes de sa racine ont beaucoup du gout de la réglisse. Les Montagnards de l'Ecosse en font usage dans toutes les maladies de la poitrine où la réglisse convient. Ils appellent cette plante *karemyle* ; & se servent de ses bulbes humectées d'eau, pour supporter plus long-tems la faim & la soif ; ils ont trouvé par expérience qu'elles produisoient merveilleusement cet effet. Car leur substance douce & visqueuse, corrige & adoucit, arrête & fixe même dans l'estomac, les humeurs acides & acrimonieuses, & prévient par ce moyen la soif & la faim.

Si cette plante n'est pas la même que la *Scythica* de Théophraste que l'on confond communément avec la réglisse ; on ne peut nier qu'elle ne lui ressemble beaucoup ; car elles sont l'une & l'autre légumineuses, à siliques, & ont les mêmes propriétés. Il est fort vraissemblable, que c'étoit des bulbes de cette plante, que se nourrissoient les Anciens Bretons, lorsqu'ils étoient pressés par l'ennemi, & dans la nécessité de se soutenir plusieurs jours sans alimens ; ce qui leur est arrivé, si l'on en croit Dion, dans la vie de l'Empereur Sévere. L'*orobe*, dit le Docteur Sibbald, dans son *Introduction à son Histoire naturelle d'Ecosse*, a les propriétés de la réglisse. Les Montagnards de ce pays ont retenu de leurs Ancêtres, jusqu'aujourd'hui, la coutume de s'en nourrir ; & ils l'employent aux mêmes usages, que les Anciens Ecossois. Quant à la réglisse, elle ne vient, à ce que je crois, dans aucun endroit de l'Isle, à moins que l'on ne l'y cultive. Ray, *Hist. Plant.* 916.

5. *Orobus angustifolius, Italicus, flore vario.* T. 392.
6. *Orobus, latifolius, repens, siliquâ parvâ*, Ind. 162. *Galega nemorensi similis, multiflora, floro purpureo.* J. B. 2. 345.
7. *Orobus latifolius repens, flore cæruleo, foliis & siliquis hirsutis.* Sherard. Ind. 162.
8. *Orobus, sylvestris, vernus, flore albo.* Thalii.
9. *Orobus, Creticus, folio viciæ.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

Orobus sativus ou *Ervum verum.*

Hippocrate recommande cette plante, dans la pleurésie, la péripneumonie, & les douleurs néphrétiques : dans ces cas, il veut qu'on en prenne la semence, qu'on la grille, qu'on la broye, qu'on verse de l'eau chaude dessus, qu'on laisse reposer le tout pendant une nuit ; & qu'ensuite on y ajoute de l'oxymel, & qu'on le prenne chaud. Cette boisson passe pour lénitive, & pour pénétrante ; on prétend que c'est la même chose que notre caffé : mais l'*orobe* des Anciens étoit-il en effet la même chose que notre caffé ; c'est ce qui n'est point évidemment connu. Comme la semence de cette plante est farineuse & mucilagineuse, on peut la comparer au fœnugrec, dont elle doit avoir l'efficacité, lorsqu'il s'agit d'amollir & de mûrir un abscès. En qualité de plante légumineuse, elle possede sans doute un sel diurétique ; & par conséquent elle doit provoquer les urines & chasser le gravier. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

OROGAMO, *Or.* Ruland.

OROS, ὄρος, ce terme signifie quelquefois la partie supérieure du pié, en entier.

ORR

ORRHAGOGON, ὀῤῥαγωγὸν, de ὀῤῥὸς, sérosité, & de ἄγω, chasser, épithete que l'on donne aux purgatifs qui évacuent la sérosité.

ORRHOPISSA, la partie séreuse ou la plus fluide du goudron.

ORRHOPYGION, ὀῤῥοπύγιον, la ligne ou l'espece de couture qui s'étend depuis le pénis jusqu'à l'anus, & qui partage le scrotum par la moitié; le *raphé*. Ce terme signifie aussi l'extrémité de l'épine du dos. Gorræus.

ORRHOS, ὀῤῥὸς, le petit-lait, ou la sérosité du sang, ὀῤῥὸς πίσσης, est synonyme à *Orrhopissa*.

ORRHOS, ὀῤῥὸς, signifie quelquefois la même chose qu'*Orropygion*.

ORT

ORTHOCOLON, ὀρθόκωλον, de ὀρθὸς, droit, & de κῶλον, membre; espece de jointure roide, formée de maniere que l'inflexion ne se pouvant faire, le membre où elle se trouve est toujours droit.

ORTHODORON, ὀρθόδωρον, mesure Greque; c'étoit en longueur l'espace qu'il y a entre la partie supérieure de la main, proche le carpe & l'extrémité du doigt du milieu; c'est-à-dire, la longueur de onze travers de doigts. Arbuthnot.

ORTHOPNŒA. Voyez *Dyspnœa*.

ORTHOSTADEN, ὀρθοστάδην, adverbe dont Hippocrate fait usage fréquemment: il entend par cet adverbe, qu'un malade est debout, & qu'il peut vacquer à ses affaires.

ORV

ORVALA, nom commun à différentes especes de *sclarea*.

ORUCORIA, nom d'une plante Indienne, qui porte des siliques; & dont le suc passe pour avoir la vertu de consolider les plaies.

ORVIETANUM, *Orvietan*.

Nom d'un antidote célebre ainsi appellé, selon Lemery, d'Orvieto, Ville d'Italie où il fut inventé; ou selon d'autres, de Jerôme Ferrantes-Orvietan, célebre Charlatan, qui en est l'Inventeur.

On prépare l'*orvietan* de la maniere suivante:

Prenez *de la vieille thériaque*,
avec des viperes séchées avec leurs cœurs & leurs foies, } *de chaq. quatre onces*;

de racines de scorsonnaire,
de carline,
d'impératoire,
d'angelique,
de bistorte,
de petite aristoloche,
de contrayerva,
de dictame blanc,
de galanga,
de gentiane,
de costus,
de galega,
de chardon-béni,
de dictame de Crete,
d'acorus vrai,
de la semence de persil de Macedoine, } *de chaque, demi-once*;

de feuilles de sauge,
de romarin,
des baies de laurier,
de genievre,
de la cannelle,
du girofle,
du macis, } *de chaque demi-once*;

de très-bon miel écumé, huit livres.

Faites-en un antidote selon l'art.

REMARQUES.

On pulvérisera toutes les drogues ensemble, on écumera le miel, & on le fera cuire en consistance de sirop épais. On le laissera refroidir à demi. Puis on y mêlera exactement avec une spatule la thériaque & la poudre pour faire un électuaire qu'on gardera dans un pot bien bouché.

Il est fort estimé contre la peste, contre les fievres malignes, contre la petite-vérole, contre les morsures des bêtes venimeuses. Il fortifie le cerveau, le cœur & l'estomac. La dose en est depuis un scrupule, jusqu'à une dragme & demi. Les descriptions d'*orvietan* se trouvent différentes en plusieurs circonstances dans les Pharmacopées. Quelques-unes y demandent la racine d'anthera, les écorces de citron & d'orange, & beaucoup plus de racine d'angelique, qu'il n'en entre ici. J'ai tiré cette description de la Pharmacopée Royale.

La plupart de ceux qui font profession particuliere de préparer l'*orvietan*, ne suivent pas toujours exactement les descriptions des Pharmacopées. Ils augmentent ou retranchent à leur plaisir. Leur but principal est que leur composition ait beaucoup d'odeur & de force, afin qu'elle soit mieux vendue. Car c'est par cette odeur qu'on se prend ordinairement quand on en achete.

Voici une description d'*orvietan* qui aura l'odeur, la force & la bonté requise.

Autre antidote d'Orvietan.

Prenez *de la racine d'angélique, deux livres*.
des viperes séchées avec leur cœur & leur foie, huit onces;

des racines de contrayerva,
de gentiane,
d'acorus vrai,
de costus,
de galanga,
de carline,
de gingembre,
de meum,
de dictame blanc,
d'aristoloche longue,
d'impératoire, } *de chaq. deux onces*;

des feuilles de sauge,
de romarin,
d'absinthe,
de calament,
de sarriette,
de marjolaine,
de scordium,
de dictame de Crete,
d'hysope,
de thym,
de pouliot de montagne, } *de chaque, deux onces*;

des fleurs de stœchas Arabique, &
de lavande,
de l'écorce extérieure,
de citron, &
d'orange,
du macis,
de canelle,
du girofle,
de baies de genievre, &
de laurier, } *de chaque, une once*;

des semences contre les vers,
de chardon-béni,
de citron,
de petit cardamome,
de persil de Macédoine,
de carvi,
des sels ammoniac, &
de tartre, } *de chaque, une once*;
de la vieille thériaque, une livre;
de l'huile de romarin, une once & demie;
du baume du Pérou, deux onces;
du miel écumé, vingt-trois livres.

Mêlez le tout & faites un antidote selon l'art; dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à quatre.

*Electuaire d'Orvietan d'*Hoffman.

Prenez *de racines de dompte-venin*,
de zedoaire,
de carline,
d'angelique,
de petasite,
de valériane,
de dictame blanc,
d'aunée,
de chelidoine, } *de chaque, trois onces*;
des feuilles de dictame de Crete,
de scordium, &
de rue, } *de chaq. trois poignées*.
de la poudre de viperes, deux onces;
du safran oriental, une once & six dragmes;
du galbanum, une once & demie;
de la myrrhe choisie,
du soufre,
de la terre sigillée, } *de chaque, une once*;
du sel volatil de viperes, six dragmes;
de la canelle,
du girofle, } *de chaque, demi-once*;
du laudanum, trois dragmes;
des huiles de succin, &
de citron, } *de chaq. une dragme & demie*.
du miel de genievre, dix livres.

Mêlez le tout & le laissez fermenter dans un vaisseau bien clos pendant quelques mois.

REMARQUES.

On pulvérisera subtilement ensemble les racines, les feuilles, la canelle & les girofles. D'une autre part le safran, après l'avoir fait sécher très-lentement entre deux papiers. D'une autre part, la terre sigillée & le soufre; d'une autre part, le galbanum qu'on aura choisi en larmes pures, & la myrrhe. On mêlera ces poudres avec celle de viperes. On préparera en la maniere ordinaire dix livres d'extrait de genievre en consistance de miel, ou de sirop épais. On y dissoudra étant encore chaud le laudanum avec les poudres, & quand la matiere sera tout-à-fait refroidie, on y mêlera exactement le sel de vipere, après l'avoir dissous dans deux onces de vin d'Espagne, & les essences distilées ou huile de succin & d'écorce de citron pour faire un électuaire ou opiat qu'on gardera dans un pot bien bouché, l'y laissant plusieurs mois en fermentation avant que de s'en servir.

Il a les mêmes vertus que les précédens, & la dose en est pareille. Cet *orvietan* est un des meilleurs qu'on ait décrit : je ferois pourtant d'avis qu'on retranchât quelques drogues assez inutiles, comme la terre sigillée, la racine de chélidoine.

L'Auteur ne limite point le poids de l'extrait de genievre qu'on fait entrer dans cet opiat, il en demande seulement une quantité suffisante. J'en ai mis le triple du poids de toutes les autres drogues, comme on a coutume de faire en pareille occasion.

La petite quantité d'opium qui entre dans cette composition n'est pas capable de la rendre somnifere. Lemery, *Pharmacopée*.

ORY

ORYCALUS, nom d'un poisson cétacé, dont Oribase fait mention, *Collect. Med. Lib. II.* 58. & qu'il dit être un grand thon.

ORYX, espece de bouc sauvage, dont les cornes passent pour sudorifiques & bienfaisantes contre la morsure des animaux venimeux, soit qu'on les prenne en poudre, soit qu'on les prenne en décoction. Cet animal se trouve, à ce qu'on dit, particulierement dans les bois de la Getulie.

ORYZA, *Riz*.

Voici ses caracteres.

Le *riz* a sa graine en pannicule, elle est d'une figure ovale, & couverte d'une peau assez épaisse, à peu près semblable à celle de l'orge.

Boerhaave n'en connoît que l'espece suivante.

Oryza, Offic. Ger. 72. Emac. 79. Park. Theat. 1136. Raii Hist. 2. 1246. C. B. P. 24. Theat. 479. J. B. 2. 451. Tourn. Inst. 514. Boerh. Ind. A. 2. 160. *Riz*.

Le *riz* dont on fait si grand cas dans les Pays Orientaux, où il est le grain dont on fait le plus d'usage, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre piés, a la feuille plus large que le froment; porte deux épis lâches, fort divisés, & chargés de graines oblongues & plattes; chaque épi est barbu; cette barbe est de deux ou trois pouces de long; elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Il est d'une couleur blanche, & enfoncé dans une cosse ou peau brune. On en seme en Italie, en Turquie, & aux Indes orientales. Celui de la Caroline est aussi gros & aussi bon, qu'en aucune autre partie du monde.

On en use beaucoup plus en alimens qu'en remedes, il est sain, corroboratif, astringent & bienfaisant à ceux qui ont les intestins humides, & qui ont de la disposition au flux ou au relâchement de ventre. Miller, *Bot. Off.*

Le *riz* est la principale nourriture dans toutes les contrées des Indes orientales : c'est de-là qu'on en a apporté la premiere fois en Grece & en Italie. Il est très-fécond, & produit beaucoup en Egypte, dans quelques parties de la Syrie, aux Isles Canaries, en Espagne, & en Italie, où nous avons observé, dit M. Ray, qu'il croissoit volontiers dans les lieux marécageux du territoire de Ferrare.

Il aime les terres humides, & croît même dans les eaux; on a dans l'Isle de Ceylan de grands réservoirs d'eau pour arroser les champs de *riz*; on dit que les terres grasses où on le seme sont tellement humectées, que les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, lorsqu'on en fait la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'été, & l'on en fait la derniere récolte aux environs de l'équinoxe d'automne. Les pays septentrionaux ne manquent pas d'humidité; si donc le *riz* n'y croît pas; c'est qu'ils sont trop froids, pour qu'il puisse y parvenir à maturité.

C'est un aliment fort ordinaire chez tous les Peuples orientaux, & surtout chez les Indiens : il se digere facilement, & il est agréable au goût, cuit dans du lait de vache, de la crême d'amande, ou du bouillon gras & fait avec de la viande. On en fait prendre avec les alimens à ceux qui sont tourmentés d'une dyssenterie, de la passion cœliaque, ou d'une diarrhée : mais l'on a soin alors de le faire cuire dans du lait, & d'y éteindre des pierres ardentes. Matthiole.

On fait aux Indes plusieurs sortes de pain avec le *riz*; voyez ce que Gaspard Bauhin en dit dans son *Theat. Bot. Lib. IV. Sect. 4. cap. 29.* les Habitans des mêmes Contrées, en tirent aussi une espece de boisson, ainsi que l'Auteur que nous venons de citer, nous l'apprend dans la derniere partie de son Ouvrage. Les Turcs en font des panades, & le préparent de plusieurs autres manieres. On trouvera dans l'Ouvrage de Gaspard Bauhin, que nous venons de citer, les différentes manieres dont on fait un aliment du *riz* en Europe, ou le pain est de froment.

C'est un sentiment général, que le *riz* donne de l'embompoint à ceux qui en font un usage habituel : c'est pourquoi il y a des Contrées où les femmes maigres & foibles s'en font un aliment journalier, préparé avec le lait & beaucoup de sucre. Cette opinion est toutefois contraire à celle des anciens Medecins qui l'ont mis au rang des ὀλιγότροφα, ou des substances qui nourrissent peu, & même des δύσπεπτα, ou des substances difficiles à digérer. Mais je suis en ceci de l'avis du peuple, dit M. Ray; & je n'ose condamner un grain qui a servi d'aliment pendant tant de siecles, & à tant de Nations. J'avoue qu'il resserre modérément les malades : c'est pourquoi, je le crois bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les pissemens de sang, & dans les toux, surtout si on le mêle avec d'autres substances astringentes. On fait entrer la farine de *riz* dans les cataplasmes répercussifs, & destinés à dissiper les inflammations de poitrine commençantes: on lui ajoute alors les fleurs de camomile & de rose. Helmont recommande dans le crachement de sang le *riz* bouilli dans de l'eau ou dans du lait calybé. *Dol. Lib. III. cap. 8. Sect. 16. D. Spame.*

Les Indiens se servent d'une décoction légere de *riz* avec de l'eau, comme d'un véhicule, pour plusieurs remedes.

Il y en a qui prétendent que l'*Arrack* est une liqueur vineuse extraite du *riz*.

OS

OS, *Os.*

Les *os* sont sujets aux mêmes maladies qui attaquent les parties molles du corps.

Il est certain que la connoissance des différentes maladies auxquelles les *os* sont sujets est de la derniere importance, non-seulement pour bien entendre ce que c'est que la vérole, le rachitis & le scorbut; mais encore pour traiter ces maladies.

Il paroîtra d'abord surprenant que les *os* que Galien appelle avec raison dans son Livre, *de Ossibus in Proemio Charter. Tom. IV.* les parties des animaux les plus dures, les plus seches, & les plus terrestres, & qui servent au soutien des autres : il paroîtra, dis-je, surprenant que ces parties soient sujettes aux mêmes maladies que les parties molles. C'est toutefois ainsi, comme il sera suffisamment démontré par les observations suivantes.

Tous les *os* du corps humain ont commencé par être mous Car tous les élémens de l'embryon, se dissolvent quelques jours après la conception, en une espece de mucosité, qui n'a ni figure ni forme ; à moins qu'ils ne soient retenus dans leur situation par une pression égale du fluide environnant; c'est ce qui paroît par les expériences de Malpighi, sur la formation du poulet dans l'œuf. Il y a aussi dans le fœtus, même après la naissance, un grand nombre de membranes & de parties molles qui deviennent dans la suite des *os* très-solides. Tout le monde fait qu'entre les *os* de la tête, il y en a au sommet, à l'endroit qu'on appelle la fontanelle, qui retiennent pendant long tems la nature d'une membrane, & qui continuent dans quelques sujets d'être membraneux, jusqu'à l'âge de huit ans. Mais ce qui doit particulierement étonner, c'est que les dents qui deviennent dans la suite d'une dureté incroyable, ressemblent à une mucosité molle, humectée d'un nombre incroyable de petits vaisseaux, pendant tout le tems qu'elles sont cachées dans la mâchoire des enfans nouveaux-nés. Les *os*, dans leur état d'origine, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont mous, & non encore endurcis, peuvent donc être attaqués des mêmes maladies que les parties molles. Lorsqu'ils ont acquis ce degré de solidité qui les rend propres aux différentes fonctions du corps humain ; & qu'ils ne sont point parfaitement durs & secs, comme on les voit dans les squelettes; mais qu'ils sont encore en quelque façon imprégnés de sucs; alors ils sont humectés & nourris pas un grand nombre de vaisseaux qui portent des fluides non-seulement dans leur substance, mais encore dans toutes leurs cavités. Il s'ensuit donc, que les *os* dans cet état sont encore sujets aux mêmes maladies que les parties molles, tant par rapport aux vaisseaux qu'ils contiennent, qu'aux fluides contenus dans ces vaisseaux. Il n'est pas moins évident que les *os* seront d'autant plus facilement attaqués de maladie, qu'ils approcheront plus de la nature des parties molles, c'est-à-dire, de l'état dans lequel ils sont dans les jeunes personnes; ce que l'expérience journaliere confirme, car il n'y a gueres que les jeunes gens qui soient sujets au *spina-ventosa*. Les *os* des vieillards étant secs & sans humidité se brisent avec une extreme facilité : mais c'est presque aussi la seule maladie des *os* à laquelle on soit exposé dans la vieillesse.

D'ailleurs on sait par des faits indubitables, que les *os* sont tellement altérés dans certaines maladies, qu'ils perdent leur solidité & qu'ils deviennent mous comme les chairs: on en trouve un exemple *Liv. I. chap. 4.* du Traité des Maladies des *Os* de M. Petit. Cet Auteur célebre & à juste titre, nous assure avoir vu plusieurs fois les *os* dégénérer ainsi, en une substance molle & charnue. Toutes ces circonstances démontrent suffisamment que les *os* sont exposés aux mêmes maladies qui attaquent les parties molles; opinion que les observations anatomiques que l'on a faites sur leur mécanisme & leur structure, achevent de confirmer.

Les interstices des *os* sont enduits d'une membrane foible où l'on apperçoit les mêmes especes de vaisseaux, & qui est continuellement humectée des mêmes liqueurs, que celles qui humectent les parties molles.

Le célebre Clopton Havers dans son *Osteolog. Nouv.* & Dominique Gaillard dans son *Anatomie des Os*, ont démontré que les *os* du corps humain sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, mais de maniere à n'être pas toujours parfaitement unies, & à laisser entre elles des interstices dans lesquels sont distribués des vaisseaux en grand nombre. Ce mécanisme est très-évident dans les grands *os* creux, tels que ceux de la cuisse, du bras & de la jambe, dans la partie des *os* qui est également éloignée des deux extrémités, les lames paroissent si fortement unies, & le tissu de l'os paroît si ferme, qu'à peine soupçonne-t'on qu'il puisse y avoir d'exfoliation : mais à mesure que les lames s'éloignent du milieu de l'os vers l'une ou l'autre extrémités, celles qui sont les plus intérieures commencent à s'éloigner peu à peu de celles dont elles sont couvertes, & à laisser des interstices considérables. Plus les lames sont voisines de l'une ou de l'autre extrémité des *os*, plus le nombre de celles qui s'écartent est grand; ensorte qu'il ne reste aux extrémités qu'une croûte mince & osseuse, qui couvre & garantit d'injures cette substance cellulaire & singuliere qu'on observe aux extrémités des *os*. A mesure que les lames s'écartent les unes des autres dans toute la longueur de l'*os*, sa cavité diminue successivement; ensorte qu'elle se trouve entierement remplie aux extrémités, d'une substance osseuse & cellulaire. Il y a toujours entre les lames des *os* qui s'écartent, quelques petites ramifications osseuses qui les empêchent de se séparer entiere-

ment, qui les arrête dans leur situation, & qui divisent les interstices qui se trouvent entre elles, en de petites cellules. Quant aux petits *os* dont la cavité n'est pas considérable, tels que ceux des phalanges des doigts, on n'apperçoit point au milieu de l'*os* cette union & cette concrétion mutuelle des lames, ce n'est qu'au-dedans où la plupart d'entre elles soient écartées dans toute la longueur de l'*os* des lames supérieures; & ce n'est pas seulement vers leur extrémité, mais partout qu'il y a des cellules osseuses, telles que celles qu'on voit dans les plus grands *os*. D'où il est facile d'expliquer pourquoi ces *os* sont beaucoup plus foibles que les autres, la force des *os* dépendant en général de l'union & de la concrétion d'un grand nombre de lames osseuses les unes avec les autres. On sait que le crane est formé pareillement de lames osseuses placées les unes sur les autres; & l'on a remarqué dans quelques cranes, qu'elles laissoient entre elles des interstices sensibles.

Les interstices que les lames laissent entre elles en s'écartant les unes des autres, sont remplis de membranes, parsemées d'un grand nombre de vaisseaux; c'est ce que les injections de Ruysch ont suffisamment démontré; & c'est ce qu'on apperçoit distinctement dans les *os* les plus gros des animaux nouvellement tués. On ne doit donc point être surpris que les *os* ayant les mêmes vaisseaux & les mêmes fluides que les parties molles, soient sujets aux mêmes maladies qu'elles.

Cette structure des *os*, par laquelle il paroît qu'ils sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, satisfait merveilleusement à quelques phénomenes qu'on observe dans certaines maladies. Nous avons dit, par exemple, à l'article *Caput*, que dans les cas où le péricrane est offensé, & où l'*os* demeure nu pendant un tems considérable, sa couleur s'altere peu à peu, & il se sépare de la partie de l'*os* subjacente & saine, une écaille corrompue. Si l'on fait de petits trous à l'os affecté, les vaisseaux subjacens se manifestent par ces trous, la partie corrompue se sépare de la partie saine, la substance détruite se renouvelle, & il se forme un nouveau périoste; ensorte que l'on peut dire que tout se passe ici, & qu'il y a une restauration de substance qui se fait précisément de la même maniere que dans les cas où quelques parties musculeuses du corps ont été affectées. Nous avons encore fait voir à l'article *Caput* par rapport à cette séparation, qu'il n'est pas nécessaire que la perforation pénetre jusqu'au diploë, où l'on ne doute point qu'il n'y ait des vaisseaux, mais que dans les blessures légeres, une perforation moins profonde suffit, & que les vaisseaux ne manqueront point de produire l'effet dont nons avons parlé ci-dessus, malgré le peu de profondeur. Il est donc évident qu'il y a entre les lames du crane, des vaisseaux qui paroissent bien-tôt par les trous qu'on y pratique, lorsque quelque partie corrompue de l'*os* s'est séparée des parties saines.

Celse traitant dans le Chapitre deux de son huitieme Livre, de la cure des maladies des *os*, s'exprime de la maniere suivante.

« On commencera, dit-il, par ouvrir l'ulcere & mettre l'*os* à nu. Si la maladie de l'*os* est plus large que l'ulcere, on prolongera l'incision dans les chairs, jusqu'à ce que la partie de l'*os* qui est affectée soit tout-à-fait découverte. On appliquera ensuite une fois ou deux le cautere actuel, ou on ratissera la partie affectée, jusqu'à ce qu'il vienne un peu de sang; le sang indiquera que l'*os* est sain, car la partie affectée doit nécessairement être seche. »

Plus les interstices que les lames des *os* laissent entre elles sont grands, plus, tout étant égal d'ailleurs, les *os* approchent de la nature des parties molles & musculeuses.

Les interstices qui séparent les lames étant remplis de membranes foibles, parsemées de vaisseaux, il est évident que plus ces interstices seront grands, plus aussi il y aura de vaisseaux, c'est-à-dire, plus l'*os* approchera alors de la nature & de la construction des parties molles.

D'où il s'ensuit que les parties des *os* sont d'autant plus sujettes aux maladies qui attaquent les parties molles, que les interstices que les lames laissent entre elles sont plus grands.

Cette proposition est suffisamment démontrée par ce que nous avons dit auparavant. Car y ayant dans ces interstices des vaisseaux & des humeurs, ainsi que dans les parties molles, ces vaisseaux peuvent être relâchés ou en constriction, & les humeurs se dépraver & devenir peccantes; d'ailleurs le mouvement de ces humeurs dans ces vaisseaux peut être ou trop prompt ou trop lent; ce qui donnera lieu à des obstructions, à des solutions de continuité, à des inflammations; & ces mêmes causes produisent les mêmes effets tant dans les parties molles & musculeuses que dans les *os*.

Les parties des *os* les plus sujettes aux maladies des parties molles, sont les plus larges, celles qui sont le plus voisines des jointures, les *os* n'étant nulle part plus compacts & moins vasculaires que dans le milieu, ou à la partie également éloignée de l'une & de l'autre extrémité.

Nous avons déja remarqué que les lames dont les plus grands *os* sont composés, sont dans l'endroit également éloigné des extrémités, ou au milieu, si fortement unies, qu'elles ne laissent presque entre elles aucuns interstices; d'où il s'ensuit que l'*os* n'est nulle part plus solide que là, & qu'il n'y a dans cet endroit qu'un très-petit nombre de vaisseaux, & que des vaisseaux fort petits, distribués entre les lames, supposé toutefois qu'il y en ait. Mais les lames s'écartant peu à peu les unes des autres de plus en plus à mesure qu'elles approchent des extrémités des *os*, les interstices augmentent, les *os* deviennent plus gros aux environs des jointures, mais en même tems plus foibles & plus faciles à offenser, la croûte osseuse formée à l'extérieur par l'union des lames, n'étant nulle part plus mince. Nous lisons dans l'*Osteolog. Nouv.* de Clopton Havers, qu'il a remarqué qu'au milieu de l'*os* de la cuisse, lorsque les lames ne commencent point à se séparer, la croûte osseuse est cinq fois plus épaisse qu'à l'extrémité de l'*os*. J'ai vu, dit Van-Swieten, dans un *os* de la cuisse bien préparé les lames du milieu former une croûte vingt fois plus épaisse que celle qui couvroit la tête de l'*os*, le grand trochanter & la partie inférieure de l'articulation avec le tibia. Il ne faut donc pas chercher plus loin la raison pourquoi les *os* sont sujets aux maladies des parties molles & musculeuses, plus généralement aux jointures qu'ailleurs. On voit en même tems pourquoi les fractures aux parties les plus grosses des *os*, aux environs des jointures, sont suivies de symptomes terribles; cela provient sans doute du grand nombre de vaisseaux offensés, & de l'effusion & de la corruption considérable des fluides qui y étoient contenus. Il est à propos que les *os* soient plus forts & plus fermes dans le milieu qu'aux extrémités; car tandis, par exemple, que l'*os* de la cuisse soutient tout le poids du corps, le fort de l'action tombe sur le milieu de cet *os*, où il se forme d'ailleurs une cavité par l'union étroite des lames, pour la moelle: c'est cette union étroite des lames qui fait la force des *os*, ainsi que nous l'avons déja dit; car il est évident, selon les principes de la mécanique, qu'un cylindre creux se rompt plus difficilement que s'il étoit solide, & qu'il n'eut que la même quantité de matiere.

De-là naît la premiere distribution que l'on peut faire des maladies des *os*.

Pour plus de clarté, il est nécessaire de distribuer les maladies des *os* en certaines classes, & de suivre dans la distinction de ces classes les différentes parties de l'*os* qu'elles peuvent affecter; car leurs effets varient & veulent être traités diversement, selon la différence des parties affectées. Ainsi nous dirons par rapport aux gros *os* où il y a articulation, qu'ils peuvent être attaqués, ou dans leur partie la plus solide, c'est-à-dire, au milieu, où dans l'endroit où leur tissu est moins fort & plus celluleux, quoique leur diametre soit plus grand, c'est-à-dire, aux extrémités.

Outre des vaisseaux qui leur sont communs avec les parties molles, les *os* ont encore dans leurs cellules les plus grandes, des vésicules pleines d'une huile médullaire & subtile dont il se fait une sécrétion & un amas, & qui est destiné à de certains usages. Ces vésicules qui sont d'autant plus grandes qu'on approche plus des jointures, disparoissent peu à peu à mesure qu'on approche du milieu de l'*os*, & dégénerent presque entierement en de petits canaux qui contiennent une substance grasse.

Les parties les plus grosses des *os*, celles qui sont aux environs des jointures, approchant plus que les autres de la structure des parties molles, doivent être d'autant plus sujettes aux maladies de ces dernieres parties. Mais ce qui d'un autre côté produit encore dans les *os* les maladies les plus terribles, c'est cette huile médullaire & claire, logée dans la partie celluleuse, séparée du sang artériel & ramassée dans des vésicules qui communiquent non-seulement les unes avec les autres, mais encore avec toute la substance médullaire contenue dans la cavité des *os*, & qui rendent par les pores des cartilages dont les extrémités des *os* articulés sont couverts, ce qu'elles contiennent dans les cavités des jointures, pour faire avec l'humeur glutineuse des glandes de ces parties, une espece d'onguent qui les lubrifie, & en facilite le mouvement & le jeu.

De plus, il paroît que ces vésicules médullaires logées dans les interstices que les lames osseuses laissent entre elles, distribuent une partie de l'huile qu'elles contiennent aux lames mêmes, pour empêcher les *os* de se rompre facilement. Mais nous démontrerons dans la suite que dans les parties où les lames sont très-étroitement unies, l'huile médullaire s'insinue dans leurs pores & se distribue entre les lames, passant de l'une à l'autre sans le secours des vésicules médullaires auxquelles la solidité des *os* ne laisse point de place dans le milieu. Cette huile médullaire contenue dans les vésicules semble destinée à deux fins, la premiere de lubrifier les jointures, & la seconde de s'insinuer entre les lames des *os* & de les humecter, afin qu'ils ne soient point trop secs. Lors donc que cette huile médullaire vient à manquer, lorsque la vieillesse ou les maladies l'ont épuisée, le mouvement des jointures doit être rude & pénible, & les os privés de cette humeur, se briser facilement.

Si l'on fait bouillir des os de bœuf, on verra combien est grande la quantité de cette huile médullaire logée dans les parties caverneuses des *os*. Si l'on broye ou si l'on bat avec un marteau l'extrémité des *os*, après qu'on en aura ôté toute la moelle, on verra sortir une grande quantité de cette huile médullaire. Nous examinerons dans la suite quelle est la construction des vésicules qui contiennent cette huile; elles paroissent semblables à celles qui forment la moelle logée dans la cavité du milieu des gros *os*, à cela près seulement que dans les parties caverneuses des *os* il n'y a que quelques vésicules, ou peut-être il n'y en a-t'il qu'une seule, logée dans les cavités les plus petites; au lieu que la moelle est un amas d'un grand nombre de pareilles vésicules, contenues sous une membrane commune.

Plus la distance que les lames laisseront entre elles sera grande, plus le nombre des vésicules sera grand; ainsi qu'il paroît évidemment. D'où il s'ensuit que dans les endroits où les lames sont contiguës ou du moins peu éloignées les unes des autres, il ne doit plus y avoir de vésicules: mais l'huile médullaire & subtile se distribue entre les lames, par le moyen de petits canaux qui partent de ces vésicules ou s'insinuent par les pores des lames osseuses dont nous donnerons la description plus bas.

Ce qui donne lieu à une seconde classe des maladies des *os*.

Il y aura maladie dans les *os* lorsque les vésicules qui contiennent l'huile médullaire seront affectées. Si la corruption de cette huile est considérable, il en résultera un grand nombre de maladies dont nous ferons l'énumération ci-après.

Les *os* sont couverts à l'extérieur d'une membrane qu'on appelle périoste; le périoste non-seulement enveloppe leurs parties convexes, mais porte encore des vaisseaux artériels dans leurs cellules & dans leur moelle, & est parsemé d'un nombre incroyable de vaisseaux veineux tant grands que petits.

Clopton Havers a démontré dans son *Osteolog. Nouv.* que tous les *os* du corps humain sont couverts d'une membrane très-déliée, extremement fine, & composée de différens lits de fibres placées les uns sur les autres, sans s'entrelacer, ces fibres sont paralleles les unes aux autres, & dans la même direction que la longueur de l'*os*. Cette membrane est plus épaisse dans de certains endroits que dans d'autres, & paroît composée de fibres qui se croisent de différentes manieres, mais cela provient des muscles & de leurs tendons qui s'inserent dans le périoste, avant que de s'unir aux *os*. Clopton Havers a remarqué que le périoste qui couvre les *os*, n'existe point dans les lieux où naissent les ligamens qui unissent les *os* articulés, & que le périoste s'étend sur les ligamens, & passe de cette maniere à l'*os* adjacent. D'où il a conjecturé que ce n'étoit autre chose qu'une continuation de la même membrane, qui tirant son origine de la dure-mere couvroit le crane, s'étendoit sur la surface de tous les autres *os*, & s'adaptoit si parfaitement à toutes leurs cavités & à toutes leurs éminences, qu'elle couvroit exactement toute leur surface. Quant à la partie des *os* articulés, contenue sous les ligamens qui forment les capsules des articulations, elle est destituée de périoste, cette membrane s'en sépare & passe sur les ligamens. D'où il s'ensuit que rien n'entre dans les *os* ni n'en sort que par le moyen du périoste. Tous les vaisseaux qui entrent dans les *os*, tant pour leur nutrition que pour leur accroissement, qui pénetrent dans leurs parties cellulaires, ou qui s'unissent par des trous à la moelle ramassée dans la cavité qui est au milieu, ou à la partie également éloignée des extrémités, traversent d'abord le périoste. Il en est de même des petites veines qui rapportent le sang; d'où il s'ensuit que cette membrane est d'une nature extremement vasculaire, ainsi que Ruysch l'a bien démontré dans ses *Advers. Decad.* 3. *Pl. II. Fig.* 8. D'ailleurs le périoste est fortement uni aux *os*, par le moyen des ramifications des vaisseaux qui le traversent pour y entrer & des veines qui le traversent derechef pour en sortir, presque à chaque point. Telle est la cause de sa forte adhésion, surtout dans les jeunes gens. Pour les vieillards en qui la plupart de ces vaisseaux sont desséchés, on a remarqué que le périoste ne tenoit que foiblement à l'*os*. Clopton Havers surpris de l'adhésion de cette membrane avec les *os*, imagina avant les découvertes de Ruysch, qu'elle n'étoit jamais plus grande qu'à cet âge, où les *os* sont mous, &, pour ainsi dire, glutineux. Il avoit d'ailleurs observé que le périoste s'unissoit aux *os* par de petites fibres qui en partoient, & qui pénétroient dans leur substance. Ruysch démontra dans la suite

par ses injections, que les fibres de Clopton Havers étoient de petits vaisseaux qui passoient du périoste dans l'*os*, en nombre incroyable. Ce ne sont pas les plus grands *os* seulement qui sont couverts d'un périoste vasculaire; cela leur est commun avec les plus petits *os*, même avec ceux de l'oreille, quoique d'habiles Anatomistes aient assuré le contraire. La cavité intérieure du tympan a son périoste parsemé d'une multitude innombrable de vaisseaux, ainsi que Ruysch l'a démontré par la figure qu'on en trouve dans la neuvieme de ses Epîtres Anatomiques.

Ce qui donne une troisieme classe de maladies des *os*.

Tout ce qui est capable de gêner le passage des humeurs dans les vaisseaux qui passent du périoste dans l'*os*, ou dans ceux qui sortent de l'*os* à travers le périoste, donnera lieu à des maladies, dont la cause premiere & immédiate ne sera point, à proprement parler, dans la substance de l'*os*, mais seulement dans le périoste. Il n'est pas nécessaire que nous nous étendions sur la maniere dont ces maladies se forment; ce que nous avons dit dans le paragraphe précédent suffit pour en avoir des idées.

Les *os* ont un périoste intérieur, qui enduit & couvre les cavités qui contiennent la moelle, distribue les vaisseaux artériels aux vésicules médullaires, & reçoit un nombre incroyable de vaisseaux veineux, tant grands que petits.

Le périoste interne ne se représente pas aux sens si facilement que le périoste externe : cependant il n'y a point de doute que cette membrane n'existe, & qu'elle ne soit d'une nature fort tendre, puisque la nature a jugé à propos de la couvrir d'un *os* pour la garantir de toutes injures. La dure-mere couvre le crane, & lui tient lieu de périoste. Mais comme c'est de cette membrane que partent les gaines qui enveloppent les nerfs dès leur origine de la moelle allongée & de la moelle spinale, il étoit nécessaire que son tissu fût tant soit peu plus épais & plus fort, afin qu'elle pût servir à les garantir. Le périoste interne étant dans les *os* creux les plus considérables, mis à l'abri de toute offense, & ne servant qu'à tapisser leur surface intérieure, & à recevoir des vaisseaux, n'avoit pas besoin de la même fermeté & de la même force que le périoste extérieur. C'est sa foiblesse extreme qui le rend difficile à découvrir. Il est très-difficile de suivre la continuité de cette membrane dans les *os*, dont la surface intérieure est entierement cellulaire; l'irrégularité de la structure & du tissu ne le permet pas. La même observation n'est pas plus facile vers les extrémités des gros *os*, où les lames osseuses forment en s'écartant les unes des autres, une substance excessivement spongieuse. Le périoste interne ne se remarque nulle part plus commodément que dans l'endroit des gros *os*, où l'union étroite & forte des lames osseuses les rend plus solides, & où ils ont une cavité considérable destinée à contenir la moelle, c'est-à-dire, au milieu. Nous lisons dans les *Adversf. Decad.* 3. *de Ruysch*, que les Anatomistes ont hasardé beaucoup de choses sur la membrane qu'ils supposent servir d'enveloppe à la moelle. Cet Auteur prétend qu'il n'y a aucune membrane commune dont la moelle soit couverte, dans les os dont les cavités sont pleines d'une substance osseuse & spongieuse, ou osseuse & filamenteuse; ce qui ne seroit point surprenant: car il est évident qu'alors la moelle n'est pas ramassée dans une seule cavité, mais qu'elle se trouve distribuée dans plusieurs cellules. Ruysch décrit, *Thesaur.* 10. *Pl. III. fig.* 2. la construction de l'humérus d'un enfant divisé longitudinalement en deux parties, & de la maniere dont on le voit représenté dans ses Ouvrages.

« La substance intérieure, dit-il, qui est d'une nature « osseuse & spongieuse, est pleine d'une liqueur médullaire, & tapissée d'une membrane aussi mince qu'une toile d'araignée; cette membrane a de petites arteres pleines de sang, qui lui donnent une couleur rougeâtre. »

Le même Auteur décrit encore dans l'endroit que nous venons de citer, une portion de l'*os* de la cuisse d'un enfant. Il parut dans la cavité de cet *os*, divisé avec une scie, une membrane mince comme une toile d'araignée, qui enveloppoit la moelle, & qui étoit parsemée de petites arteres. Il est donc évident qu'il y a dans la cavité intérieure des *os* une membrane mince, telle que le périoste interne. Ce dont il est permis de douter, c'est si cette membrane appartient à la moelle, ou si elle tapisse l'*os* en qualité de périoste interne, ou si elle est destinée à l'un & l'autre emploi. Si nous examinons avec attention ce que Clopton Havers dit dans son *Ostéologie nouvelle de la structure de la moelle*, il nous paroîtroit fort vraissemblable que la membrane en question en est distinguée. Car cet Auteur avance, que la moelle entiere est contenue sous une membrane mince & transparente, qui est en quelques endroits d'une couleur rougeâtre, comme s'il y avoit de petits vaisseaux sanguins. Il ajoute, qu'ayant séparé avec soin cette membrane de la moelle, qui étoit d'une consistance assez ferme, il apperçut à la surface de la moelle des vaisseaux sanguins, qui n'appartenoient point du tout à la membrane qui servoit d'enveloppe, & qu'il avoit séparée. On lit dans cet Auteur, immédiatement après ce que nous en venons de citer, que la membrane dont il s'agit, non-seulement est attachée à l'*os* par de petites veines, mais s'insinue même dans les pores obliques, dont la surface interne des *os* est percée. A s'en tenir à cette description, on prononcera sans balancer, que la membrane mince que nous examinons ici, est adhérente à la surface interne des *os*, & que des vaisseaux forment sous elle une nouvelle membrane qui couvre la moelle; & conséquemment que le périoste interne est distingué de la moelle à laquelle il est contigu. L'usage de ce périoste interne sera non-seulement de distribuer des vaisseaux artériels dans les vésicules médullaires, & de recevoir à leur retour des vésicules médullaires les vaisseaux veineux, mais encore de faciliter l'accroissement & la nutrition des *os*, par le moyen de ces vaisseaux qui entrent dans leur substance, & en sortent. Il y a telle maladie des *os* qui suffiroit peut-être par les phénomenes qu'on y remarque pour achever de confirmer tout ce que nous venons de dire du périoste interne. Ruysch, *Thesaur.* 10. *n.* 176. donne la description & la figure d'un cubitus carié & corrodé, dans la cavité duquel il y avoit un tuyau osseux, entierement séparé de la substance extérieure de cet *os*, & mobile en tous sens. Il est assez vraissemblable que la partie intérieure de l'*os*, à la nutrition de laquelle sert principalement le périoste interne, ayant été affectée avec ce périoste même, la partie intérieure & tubuleuse de l'*os* s'est séparée de sa partie extérieure.

De-là naît une quatrieme classe de maladies des *os*.

Car ce périoste interne étant, ainsi que nous l'avons observé, composé de vaisseaux, il y pourra survenir des obstructions & des inflammations avec leurs suites. L'affection passera de-là à l'*os* qui est contigu, de même qu'à la moelle qui est subjacente.

Les *os* ont dans leurs cavités un nombre infini de vésicules pleines d'une huile médullaire fort subtile, qu'elles contiennent, qu'elles se communiquent les unes aux autres, & qu'elles distribuent dans les interstices des lames osseuses & les cavités des jointures, & cela par des pores fort étroits. Ces vésicules ont leurs arteres, leurs veines, leurs canaux lymphatiques, leurs conduits graisseux,

leurs petits nerfs. & d'autres membranes plus minces.

Nous avons examiné plus haut les vésicules pleines d'une huile médullaire, & logées dans les parties cellulaires des *os* aux environs des jointures. Nous allons maintenant traiter de la moelle proprement dite, qui est contenue dans les cavités des gros *os*, & qui est composée d'un nombre infini de vaisseaux, réunis, & ramassés sous une membrane commune.

Clopton Havers nous dit, dans son *Ostéol. nouv.* avoir remarqué, que l'huile médullaire n'est point logée dans la cavité de la membrane qui enveloppe la moelle, mais ramassée dans de petites vésicules, qui forment en s'unissant les unes aux autres des lobes considérables, couverts d'une membrane particuliere, & que c'est l'amas de ces lobes qui constitue la masse entiere de la moelle qu'on trouve dans les cavités des gros *os*; d'où l'on voit que les petites vésicules qui contiennent l'huile médullaire, communiquent les unes aux autres, ainsi que les lobes considérables qui en sont formés. D'où il s'ensuit que cette huile non-seulement peut se distribuer dans toute la substance de l'*os*; mais encore passer dans les cavités des jointures, & s'y rendre des parties les plus éloignées de la moelle. Car Clopton Havers ayant ouvert un de ces lobes, trouva que l'huile médullaire n'en sortoit pas tout à la fois, mais que l'écoulement s'en faisoit peu à peu; en un mot, que l'évacuation en étoit successive, & qu'elle se faisoit parfaitement à l'aide d'une compression légere, sans crever les petites vésicules. Ayant fait fondre sur le feu les parties les plus dures de la moelle, « je vis, dit-il, « l'huile distiler peu-à-peu, & les vésicules & les lobes « demeurer vuides. » Ce qui acheve de confirmer cette opinion, c'est que le défaut de nutrition & l'accroissement de mouvement diminue la quantité de la moelle, qui s'augmente au contraire par le repos, & par la bonne chere, ainsi que M. Duverney s'en est assuré par un grand nombre d'expériences rapportées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences en* 1700.

Le même Auteur donne à la moelle à-peu-près la même construction que celle de Clopton-Havers. L'huile médullaire peut sortir, à ce qu'il paroît des vésicules qui la contiennent de trois manieres différentes, ou la dérivation s'en fait vers les extrémités de l'*os*, en conséquence de la communication des vésicules & des lobes, & elle suinte à travers les pores des cartilages dont les extrémités des *os* articulés sont couverts, dans la cavité des jointures, qu'elle humecte, qu'elle lubrifie, & dont elle facilite le mouvement; ainsi après un exercice violent, il ne sera pas étonnant que la quantité de la moelle soit diminuée: ou cette huile subtile & atténuée entre dans les petites veines, en est absorbée, & se mêle avec le sang; de-là vient que dans certaines maladies aiguës, nous voyons quelquefois toute la graisse du corps entierement consumée en peu de jours; ou enfin cette huile médullaire se disperse dans la substance des *os*, & procure à leurs parties le degré de cohésion, & au tout le degré d'onctuosité qui convient. En cherchant les différentes manieres dont cette huile médullaire s'insinue dans la substance des *os*, Clopton Havers découvrit que leurs lames intérieures étoient percées d'un nombre infini de trous, par lesquels il ne s'apperçut point, après l'examen le plus grand, qu'il passât des vaisseaux dans la moelle, ou qu'il en revînt. Il vit dans la lame suivante des pores tous semblables aux premiers: mais dans une direction tout-à-fait différente, & tendante vers des parties différentes. D'où il conclut que l'huile médullaire ne pouvoit passer directement des pores de la premiere lame ou couche intérieure, dans ceux de la suivante; mais qu'après avoir traversé les pores de la premiere lame, elle se répandoit entre elle & la seconde, jusqu'à ce qu'elle rencontrât les pores de celle-ci; qu'après avoir traversé les pores de celle-ci, elle se répandoit entre la seconde & la troisieme lame avant que d'entrer dans les pores de cette derniere, ainsi de suite de lame en lame, jusqu'à ce qu'elle parvînt à la surface. Cet Auteur donna le nom de pores transverses, à ces issues de l'huile médullaire; & celui de pores longitudinaux aux passages, qu'elle suit, en se répandant entre les lames, avant que d'entrer dans les pores obliques ou transverses, parce que ces derniers sont dans la même direction que les fibres qui constituent les lames des *os*. Le même Auteur nous avertit que ce n'est qu'à l'aide des meilleurs microscopes qu'on apperçoit les pores longitudinaux; mais qu'ils ne sont nulle-part plus sensibles que dans les côtes. Il ajoute les avoir vûs assez distinctement dans la partie la plus épaisse de l'omoplatte où les lames osseuses sont immédiatement unies les unes aux autres, & avoir remarqué que la moelle étoit adhérente comme de l'huile aux côtés de ces pores longitudinaux qu'elle suivoit. Il ajoute avoir suivi cette suite de pores longitudinaux & transverses dans un *os* humain composé de 11. ou 12. lits de lames fort distincts. Les pores transversaux ne servent donc qu'à faire passer l'huile médullaire: mais les longitudinaux la répandent entre les lames des *os*; & c'est par leur moyen que les interstices que ces lames laissent entre elles en sont lubrifiés. Mais il est à propos de savoir que cette distribution de l'huile médullaire dans la substance des *os*, n'a lieu que dans les endroits où les lames osseuses sont contigues les unes aux autres: aux environs des jointures où elles laissent entre elles une distance considérable, il y a des vésicules médullaires, dont nous avons donné la description ci-dessus, & à l'aide desquelles l'huile se distribue facilement.

C'est en conséquence de ce mécanisme admirable, que l'huile médullaire se répand uniformément dans toute la substance de l'os. Et comme la lame intérieure de l'*os* doit transmettre la quantité de moelle qui lui est nécessaire, à elle d'abord, & à toutes les lames qui sont au-dessus d'elle, elle doit être percée d'un très-grand-nombre de pores obliques, & ce nombre doit être moins considérable dans les lames suivantes; en un mot les pores obliques doivent devenir peu-à-peu d'autant plus rares que les lames sont plus voisines de la surface supérieure de l'*os*; & c'est aussi ce que des observations exactes ont constaté à Clopton Havers.

Les *os*, ces parties les plus seches & les plus terrestres du corps humain, sont ainsi humectées d'une huile subtile & déliée, dont l'usage est peut-être d'entretenir la cohésion de ces parties terrestres, & de faire entre elles l'office d'une espece de glu. Cela est d'autant plus probable, que si l'on dépouille les *os* de cette huile, par le moyen du feu, ils deviennent friables, & que si après les avoir calcinés par un feu violent, on les plonge dans l'huile, ils recouvrent derechef leur consistance, ainsi que nous l'avons fait voir à l'Article *Fibra*.

C'est encore la raison pour laquelle les *os* qui contiennent une si grande quantité d'huile grasse, font un si bon feu. Nous lisons dans Herodote, Liv. IV. intitulé *Melpomene*, que lorsque les Scythes manquoient de bois, ils faisoient cuire la chair des animaux sacrifiés avec leurs os; & qu'au défaut de vaisseau, ils dépouilloient l'animal de ses chairs, les mettoient dans son ventre avec de l'eau, & se servoient ainsi de l'animal & de ses os allumés pour le faire cuire lui-même. C'est par la même cause que les squeletes les mieux préparés, dont les gros *os* ont été percés, & qu'on a dépouillés de leur moelle en les faisant bouillir, ne laissent pas de devenir jaunes, & même de s'humecter quelquefois d'une huile grasse; car cette huile médullaire, distribuée entre les lames des *os*, s'avance naturellement & peu-à-peu des lames inférieures vers les lames supérieures.

Cette huile médullaire se sépare du sang artériel, s'amasse dans les vésicules médullaires, & se distribue delà

là dans les différens endroits où la Nature juge à propos de l'employer. Clopton Havers dit, dans son *Osteol. Nov.* avoir remarqué que les arteres qui passent dans la moelle, sont tout à fait différentes de celles qui portent les humeurs vitales dans la substance des *os* ; & que celles-là parviennent aussi à la moelle par différens trous dont l'*os* est percé, sans toutefois suivre dans l'*os* une direction droite, mais en serpentant obliquement dans sa substance, pendant une espace considérable. Le même Auteur assure avoir vû une artere de cette espece parcourir un pouce & demi dans la substance d'un *os* qui avoit à peine dans cet endroit la huitieme partie d'un pouce en épaisseur: mais il ne put découvrir si cette artere distribuoit dans son cours quelques petites ramifications. Lorsqu'une artere de cette nature est parvenue dans la cavité de l'*os*, elle se divise communément en deux ramifications, dont l'une tend vers une des extrémités, & l'autre vers l'autre extrémité, & il en part un nombre infini de petites ramifications, qui vont aux vésicules médullaires. Quoique Clopton Havers ait observé à l'aide du microscope, un grand nombre de petits vaisseaux sanguins dispersés dans la plus petite vésicule médullaire; il avoue toutefois avec franchise, qu'il n'a pu s'assurer qu'il y en eut dans toutes les vésicules. Il croit même que cela n'est point nécessaire, puisque toutes ces vésicules communiquant les unes avec les autres, l'huile médullaire, dont la sécrétion se fera dans quelques-unes d'elle, passera facilement dans les autres: mais les injections de Ruysch nous ont démontré qu'il y a des vaisseaux tels que ceux dont Clopton Havers fait mention, répandus dans toute la masse de la moelle; d'où il s'ensuit avec quelque vraissemblance, que le même Mécanisme regne dans toutes les vésicules qui forment cette masse.

Après que la sécrétion de l'huile s'est faite, le reste du sang passe dans de petites veines qui forment, en se réunissant des troncs plus considérables, & ces troncs se terminent enfin en une veine qui sort ordinairement par le même trou qui a servi d'entrée à l'artere. Le même Auteur a remarqué que les petites veines qui partoient de la moelle, & entroient dans la substance des *os*, s'y évanoüissoient, peut-être que ces veines rapportoient le sang transmis à la moelle par les arteres, pour sa nutrition; car c'est une économie remarquable presque dans toutes les parties du corps, que la Nature y a donné aux veines & aux arteres un double emploi, l'un par lequel se fait la sécrétion d'un fluide particulier, & l'autre par lequel se fait la nutrition & l'entretien de la partie.

Les parties dont il s'agit, de blanches & transparentes qu'elles étoient, devenant rouges par l'injection ; il faut qu'il y ait un grand nombre de petits vaisseaux, & conséquemment des vaisseaux lymphatiques. Comme il est démontré que toutes les cavités du corps, grandes ou petites, sont humectées par une liqueur subtile qui s'exhale, il n'est pas moins nécessaire qu'il y ait dans ces parties, de petites veines absorbantes.

Mais y a-t'il quelques conduits adipeux, dont la fonction soit de porter à des endroits particuliers l'huile médullaire ramassée dans des vésicules; c'est ce que Havers avoue n'avoir point découvert. Il est plus porté à penser que les côtés contigus de ces vésicules, sont percés de pores, par le moyen desquels elles communiquent les unes avec les autres. S'il a remarqué quelques conduits adipeux considérables, ils n'étoient employés qu'à porter l'huile médullaire des parties caverneuses des *os*, aux cavités des jointures. M. Duverney a démontré dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* en 1700. qu'il y a des nerfs dans la moelle; il a observé qu'un nerf y passoit toujours avec une veine & une artere, & que le prolongement du période formoit une gaine commune à ces trois vaisseaux. D'ailleurs il a constaté par des expériences irréfragables, que la moelle étoit douloureuse; & il lui est arrivé plusieurs fois lorsqu'on renouvelloit les appareils dans les Hôpitaux, après l'amputation des membres, d'ordonner qu'on tonchât la moelle, & qu'on y fit une impression un peu forte; aussi-tôt le malade témoignoit être affecté d'une sensation douloureuse. Mais pour donner à ce fait toute la certitude dont il étoit capable; il fit en présence de l'Académie Royale des Sciences de Paris, l'amputation d'une cuisse à un animal vivant; ayant ensuite attendu que la douleur de l'opération fût appaisée, & que l'animal commençât à être tranquile, il introduisit une sonde dans la moelle, & aussi-tôt l'animal donna des marques de la douleur la plus violente & la plus vive.

De-là naît la cinquieme & derniere Classe des maladies des *os*.

Comme il y a dans la moelle des *os* la plus concentrée, une grande quantité d'humeurs, & un grand nombre de vaisseaux; de toutes les maladies dont nous avons fait mention jusqu'à présent, il n'y en a presqu'aucune dont elle ne puisse être attaquée. Il résulte donc de-là une derniere division des maladies des *os*. Nous avons d'abord compté les maladies qui affectent la substance de l'*os* proprement dite; & nous avons observé que ces maladies varioient, selon la partie de l'*os* qu'elles attaquoient; car leurs symptomes & leur traitement seront fort différens, si l'affection est à la partie large & celluleuse, voisine des jointures; ou si elle est au milieu & à la partie la plus solide. 2°. Nous avons examiné les vésicules qui contiennent l'huile médullaire, logée dans la partie celluleuse des *os*, & nous avons fait voir qu'il en résultoit une autre classe de maladie. 3°. Nous avons passé au périoste extérieur qui environne les *os*, dont l'affection nous a fourni une troisieme classe de maladies. 4°. Nous avons démontré que le périoste interne étoit sujet aux mêmes accidens que le périoste externe. 5°. Nous avons enfin examiné la structure & l'usage de la moelle dans la cavité de gros *os*, & nous avons inféré des découvertes des meilleurs Anatomistes, que cette substance avoit aussi ses maladies.

Cela fait, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour former un diagnostic & un prognostic certains des maladies des *os*, & pour suivre les indications curatives qui ne peuvent manquer de varier, selon la nature différente de ces maladies.

Si l'huile médullaire est en stagnation dans ses vésicules, dans ses émonctoires, ou dans les interstices des *os*, & s'il arrive que le mouvement & la chaleur vitale, la rendent acrimonieuse, putride, & sanieuse, la sécrétion en sera interrompue, il y aura obstruction dans les vaisseaux qui servent à sa distribution, & dans ceux qui sont destinés à sa sécrétion, & il surviendra inflammation dans ces vésicules. Il s'ensuivra donc suppuration, ou putréfaction gangréneuse, & corruption des fluides & des solides. Autre effet, c'est que la substance de l'*os* dépouillé de vaisseaux & de fluides vitaux, rongée de plus par des humeurs acres, dégénérera en une espece de chaux de couleur cendrée, surtout dans les endroits où elle est mince & foible, c'est-à-dire dans les cellules des apophyses. Cette altération sera nécessairement suivie de douleurs violentes, de chaleur, de pulsation, de tumeurs, d'abscès & de carie. Toute obstruction est capable de causer la stagnation de l'huile médullaire: mais si la cause de cette stagnation est interne, la maladie produite prendra le nom de *spina ventosa*.

Cet aphorisme est pour les maladies des *os*, dans lesquelles l'huile médullaire séparée du sang artériel, ramassée dans les vésicules, dispersée dans les parties celluleuses des *os*, ou accumulée dans les vésicules mêmes de la moelle, se met en stagnation & se corrompt.

Il paroît par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que c'est pour de certains usages journaliers, que l'huile médullaire est ramassée dans les vésicules, qu'elle y est peut-être en stagnation pendant quelque-tems, ou du moins qu'elle s'y meut très-lentement; car on la trouve accumulée en grande quantité dans les animaux que l'on tient en un long repos; au lieu qu'elle y est considérablement diminuée, après un exercice violent. On entend donc par la stagnation de l'huile médullaire, un état de cette huile même & des parties qui la contiennent & qui la portent, dans lequel les mouvemens de toutes ces choses se font plus, comme ils se faisoient dans l'état de santé. Il faut que cette huile médullaire puisse se répandre dans les cavités des jointures afin de les lubrifier; il faut qu'elle s'insinue dans les interstices des lames osseuses; il faut qu'elle passe librement d'une vésicule à une autre, & de celle-ci à la vésicule adjacente, jusqu'à ce qu'elle parvienne au lieu où elle est destinée. Or tout ce qui tend à déranger ces mouvemens de l'huile médullaire, est capable de la mettre en stagnation. D'un autre côté nous savons que les substances grasses les plus douces, sont sujettes à prendre d'elles-mêmes un violent degré d'acrimonie, les unes plutôt, les autres plus tard. L'huile récente d'amandes douces, exposée en Eté à la chaleur du soleil, devient en quelques jours si acrimonieuse, qu'elle brûleroit la gorge de ceux qui en avaleroient. Il en est de même du beure, avec cette seule différence qu'il se corrompt moins promptement. J'avoue que dans les exemples que nous venons de citer, l'accès libre de l'air accélere considérablement la corruption, & que la moelle qui est renfermée dans les cavités des *os*, doit se dépraver beaucoup moins promptement que d'autres substances: mais il n'est pas moins vrai qu'elle se dépravera nécessairement, si elle continue long-tems en stagnation. D'ailleurs la chaleur vitale ne tardera pas à la corrompre, surtout si elle a déja quelque disposition particuliere à la putréfaction. Quelques jours suffisent pour corrompre la moelle des animaux tués les plus sains, & pour lui communiquer une puanteur insupportable. Alors sa ténacité oléagineuse se détruit, & elle se résout en une sanie claire, mais excessivement putride. Il ne sera pas difficile de s'appercevoir que cette dépravation doit nécessairement être suivie des plus terribles accidens: pour cet effet on n'a qu'à considérer combien est tendre le tissu des parties qui servent à la sécrétion, à la collection & au transport de l'huile médullaire; car aussi-tôt que les arteres destinées pour la moelle sont parvenues dans la cavité des *os*, se dépouillant selon toute apparence de leurs tuniques musculaires, elles deviennent si molles & si pulpeuses, qu'on réduit sans peine avec les doigts, en une masse oléagineuse, la moelle d'un vieux bœuf. Si la corruption se met une fois dans l'huile médullaire, si elle est une fois convertie en une sanie acre, elle ne manquera pas de ronger les vésicules qui la contiennent, & le mal passant de vésicules en vésicules, deviendra bien-tôt général; la corruption d'une petite portion de la moelle se répandra bien-tôt sur les parties adjacentes; les petits vaisseaux, dont nous avons parlé, s'enflammeront, & il y aura dans la moelle tous les symptomes d'une inflammation. Mais il est très-difficile qu'il se fasse là une suppuration bénigne; parce que la sérosité putride, est excessivement acrimonieuse; d'ailleurs quand tout tendroit à cette suppuration, le pus enfermé ne trouvant aucune issue, s'atténueroit nécessairement à la longue & s'aigriroit: d'où il s'ensuit que lorsque les vaisseaux vitaux de la moelle sont détruits, il se forme une corruption & une gangrene de l'espece la plus terrible.

Ajoutez à cela que la malignité de cette sanie putride augmentant de jour-en jour, rend les symptomes plus cruels, agit sur toute la surface de la cavité interne de l'*os*, & ne tarde pas à détruire tant la membrane extérieure de la moelle que le périoste interne. Mais la substance des *os* privée des vaisseaux vitaux sera nécessairement aussi corrodée & détruite par l'acreté de la sanie. Cet effet se produira plus promptement dans les parties les plus grosses de l'*os*, dans les cellules des apophyses, où la substance osseuse est plus tendre, & où les vésicules médullaires remplissent les interstices que les lames laissent entr'elles, que partout ailleurs. Il est évident que dans ces endroits l'huile médullaire corrompue agira d'un & d'autre côté sur les lames osseuses, & ce sera que plus de ravage: aux environs de la partie la plus solide des *os*, la destruction sera plus lente, tant parce que l'*os* est plus compacte, que parce que la sanie corrompue ne touche que la lame intérieure de l'*os*. La sanie s'atténuant à mesure qu'elle augmente en acrimonie, elle s'insinuera peu-à-peu dans les pores de la lame extérieure, elle passera ainsi de même que l'huile médullaire, entre les lames osseuses. Cette expansion de la sanie sera nécessairement suivie de la corrosion de la substance de l'*os*. Ses parties les plus solides seront affectées; leur cohésion sera détruite, & l'*os* dégénérera en une espece de chaux. Dans cet état la plus petite force suffira pour le briser, ainsi que nous l'avons dit à l'art. *fractura*, à l'occasion des *os* les plus gros lorsqu'ils sont cariés.

Puisqu'il peut y avoir une inflammation dans ces parties, & que rien n'empêche que cette inflammation n'ait ses suites ordinaires; d'ailleurs puisque la moelle est sensible, on ne doit point être étonné qu'il y ait alors douleur, chaleur & pulsation. On a remarqué de plus qu'il survenoit dans ces circonstances des tumeurs singulieres aux *os*: les lames osseuses s'écartant les unes des autres de plus en plus, surtout aux environs des jointures, les *os* se sont trouvés avoir un diametre beaucoup plus considérable que celui qu'ils ont naturellement. Il n'est pas difficile de s'appercevoir que les parties les plus molles & les plus celluleuses, celles qui sont situées aux environs des jointures des *os*, peuvent être altérées d'une maniere surprenante, qu'elles peuvent s'enflammer & qu'il peut s'y former des abscès. Lorsque l'huile médullaire est corrompue, les symptomes sont terribles, il survient quelquefois une carie violente, & l'on s'apperçoit qu'il y a cette carie, lorsque l'*os* corrompu tombe pour ainsi-dire en poudre, & ne résiste plus à la sonde. C'est pourquoi nous lisons dans Celse *Chap. 2. Liv. VIII.* qu'on s'appercevra dans la carie des *os* que le mal est profond ou superficiel, selon que la sonde pénétrera plus ou moins avant. La carie est donc la maladie des *os* la plus fâcheuse, puisqu'elle en indique ordinairement la corruption totale ou la corrosion: les autres maladies moins considérables se terminent ordinairement par exfoliation, ou par une séparation de la lame corrompue. Mais dans la carie violente il ne faut point s'attendre à l'exfoliation; il faut recourir à l'incision ou au cautere actuel, & détruire jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux parties saines.

Comme il y a un grand nombre de causes qui peuvent produire une obstruction suivie de la stagnation de l'huile médullaire; il s'ensuit que les maladies terribles qui proviennent de la dépravation de cette huile, peuvent varier considérablement par rapport à leur origine. La compression, ou la destruction des vaisseaux de la moelle par des causes extérieures, est à la vérité fort rare; car cette substance est suffisamment garantie de toute injure par l'*os* qui la couvre. Il arrive cependant quelquefois qu'elle est offensée, soit par des contusions violentes, soit par la fracture des *os*. Mais lorsque l'huile médullaire se corrompt sans le concours d'aucune cause extérieure; lorsque cette corruption est la suite d'un vice interne, les Medecins & les Chirurgiens, ont appellé cette maladie *spina ventosa*. Nous lisons dans l'Histoire de la Medecine du Docteur Freind, que Rhasès Medecin Arabe, est le premier qui se soit servi du nom de *spina ventosa*, & qui en ait donné la description. Il a nommé la dépravation de la moelle, *spina ventosa*, parce que la corro-

sion & la corruption de l'*os* qui la suit, sont ordinairement accompagnées de tumeurs & de douleurs pongitives. D'ailleurs, cette maladie qui commence avec la dépravation de la moelle n'a pas plutôt corrodé l'*os* que les tégumens s'enflent considérablement, & que toute la substance de l'*os* paroît prodigieusement distendue. Le nom de *spina ventosa* a déplu à Marcus Aurélins Severinus qui a fait un Traité entier de cette maladie, qu'il veut qu'on appelle *Pædarthrocace*, mot Grec composé, qui signifie maladie des jointures des enfans, parce que les enfans y sont plus sujets que les autres, & qu'elle se manifeste en eux ordinairement aux environs des jointures.

Voici la définition que cet Auteur donne du *Pedarthrocace*.

« Cette maladie, dit-il, dans son Traité de *Recond. Abscess. Natur.* est un abscès putride, ou un sphacele à l'*os*, qui se manifeste dans les environs des jointures, qui provient ordinairement de l'impureté de la semence & du sang menstruel, qui n'étant point suffisamment dépurés, s'amassent & se putréfient. »

Quoiqu'il soutienne que cette maladie attaque plus communément les enfans que les autres, il ne pense pas que les adultes en soient exempts, & il parle dans le même Traité d'une femme parvenue à l'âge de maturité, qui en étoit tourmentée. Pierre de Marchettis assure dans ses observations Medico-Chirurgicales, avoir vu des hommes & des femmes attaqués de *Pedarthrocace*, depuis la naissance jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais jamais plus tard, à moins que le mal ayant commencé long-tems avant vingt-cinq ans, ne fût point encore guéri à cet âge. Mais comme dans les enfans en charte les tumeurs qui surviennent aux *os*, aux environs des jointures, sont rarement accompagnées de corruption, il semble que le nom de *Pædarthrocace* soit amphibologique & ne convienne point. Severinus luimême paroît hésiter dans un autre endroit du même ouvrage, & convient qu'il ne faut pas toujours regarder le *Pædarthrocace*, comme la même maladie que le *spina ventosa*. Il est donc à propos de retenir le nom de *spina ventosa* inventé par Rhasès, le premier qui ait écrit quelque chose de raisonnable sur cette maladie; d'autant plus qu'il la caractérise fort bien, & qu'on en peut limiter la signification, en se servant de ce que nous avons dit jusqu'à présent. Le *spina ventosa* sera une maladie dans laquelle il y aura corruption d'*os* causée par quelque vice de la moelle; & dans laquelle par conséquent la corruption commencera par les parties intérieures de l'*os*, d'où elle s'étendra peu-à-peu dans toute sa substance, jusqu'à ce que le périoste étant corrodé ou déchiré par le gonflement qui surviendra, il y ait douleur & tumeur sensible aux parties extérieures. La corruption peut commencer aux parties extérieures de l'*os*, le pénétrer, gagner les parties intérieures, & affecter la moelle; alors on pourra dire que l'*os* est carié. Et l'on tranchera par ce moyen toutes les disputes qui se sont élevées entre les savans, & dans lesquelles il s'agissoit de déterminer si le *spina ventosa* des Arabes avoit été connu & décrit par les Grecs. Il est constant que les anciens Grecs n'ont point ignoré que les *os* se carioient & se sphacéloient: mais nous n'avons aucune preuve que cette espece de corruption des *os* qui provient d'un vice intérieur de la moelle, leur fût connue.

Il est évident que les signes de cette maladie, lorsqu'elle est parvenue à son dernier période, sont les mêmes que ceux d'une inflammation profonde qui n'est point irritée par le tact fait à l'extérieur.

Il est triste que l'on ne s'apperçoive ordinairement de cette maladie que trop tard; lors, par exemple, que l'*os* étant totalement corrompu, les parties supérieures commencent à se gonfler. Mais si l'on considere que le siége de la maladie est au milieu de l'*os*, on conviendra qu'il est difficile de la connoître lorsqu'elle commence.

Voici pourtant quelques regles par lesquelles on pourra se laisser diriger en pareil cas.

S'il y a, par exemple, dans tout le corps cette cacochymie morbifique, qu'on fait attaquer communément les *os*, comme la vérole, le scorbut, & dans les enfans la charte ou rachitis, maladie qui doit donner des soupçons violens, de la présence d'un virus vénérien caché; cette cacochymie morbifique annoncera l'existence des causes génératrices du *spina ventosa*. Mais rien ne désignera plus clairement cette maladie, qu'une douleur profonde, opiniâtre, violente que les malades sentent, comme il disent dans les *os*, & qui est accompagnée d'une sensation de corrosion lente. Cette douleur a cela de particulier qu'elle s'augmente par la chaleur du lit, par l'exercice violent, par l'usage immodéré des aromats & du vin. D'ailleurs on a beau frotter ou comprimer fortement la partie, elle n'en devient pas plus vive: ce qui ne doit point étonner, la dureté de l'*os* empêchant l'impression extérieure de se transmettre jusqu'au siége de la maladie. Tels sont les symptomes du *spina ventosa* lorsqu'il commence: mais lorsque l'*os* est corrodé, lorsque le périoste extérieur commence à être affecté, les douleurs deviennent plus grandes, & les impressions extérieures les irritent; il se fait d'ailleurs aux parties supérieures une tumeur molle, & la substance de l'*os* ne manque gueres de se gonfler. On ne se trompe gueres alors sur la nature du mal: mais il est bien tard; car la substance de l'*os* étant déja corrompue, il n'y a point de guérison à espérer, à moins qu'elle ne se sépare entierement & d'elle-même des parties vivantes, ou qu'on ne l'en sépare, par l'incision ou le cautere actuel.

La difficulté de se séparer dans les parties, & celle de les mondifier, annoncent plusieurs accidens & une guérison difficile.

Si l'on pese ce que nous avons dit jusqu'à présent de la nature de cette maladie, on verra clairement qu'il faut s'attendre dans ces circonstances aux plus terribles symptomes & à un mal opiniâtre. Car l'huile médullaire corrompue est logée dans la cavité du milieu de l'os, c'est-à-dire, dans l'endroit où il est le plus dur, & il n'y a point de guérison, que cette huile corrompue ne soit dissipée. Mais quel moyen de la dissiper ou de l'évacuer, à moins qu'elle n'ait corrodé l'*os*, ou qu'on n'y pratique une ouverture artificielle? Si le premier accident n'est arrivé, ou si l'on n'a recours au second moyen, le séjour de cette humeur & la chaleur du corps donneront lieu à l'accroissement de son acrimonie, & conséquemment à celui de tous les symptomes. D'ailleurs quand bien même la surface intérieure de l'*os* auroit été corrodée par l'âcreté de la sanie, & que les parties corrompues se seroient séparées des parties saines, elles resteroient toujours dans la cavité de l'*os*, & leur masse & leur inégalité ne cesseroit pas d'offenser la moelle, & de causer par cela seul de nouveaux accidens. L'expérience journaliere nous fait voir que le *spina ventosa* poussé au point où l'altération des *os* est considérable, & les douleurs violentes, est mortel.

La maniere la plus expéditive de traiter cette maladie; c'est de remplir tous les vaisseaux de décoctions qui ne soient pas seulement pénétrantes & détersives, mais encore capables de résister à la putréfaction. 2°. De mettre toutes les humeurs dans un mouvement violent, & de provoquer des sueurs par des vapeurs chaudes, convenablement appliquées au corps. 3°. De déterminer dans le tems des sueurs, les humeurs de la partie affectée à se

mouvoir, & cela par des fomentations & des vapeurs chaudes qu'on lui appliquera particulierement.

Lorsque la tumeur des parties supérieures venoit à s'ouvrir d'elle-même, le Docteur Freind nous apprend dans son Histoire de la Medecine, que Rhasés ne connoissoit point d'autre moyen de guérison que d'emporter soit par extraction, soit par l'application du cautere actuel, la partie corrompue de l'*os*. On voit, *in Obs. Medic. Chirurg. Rarior. Sylloge*, de Petrus de Marchettis, qu'aussi-tôt qu'un malade se plaignoit d'une douleur pongitive aux jointures des mains ou des piés, il n'attendoit point qu'il y eût tumeur pour ordonner une incision profonde, & faire emporter la partie de l'*os* corrompu, soit par extraction, soit par le cautere actuel.

Mais avant que d'en venir à cette opération cruelle, je crois qu'il est à propos de tenter les remedes suivans, qui réussiront quelquefois.

1. Le foyer de la maladie étant dans la cavité des *os*, il n'est pas possible que les remedes extérieurs y parviennent, à moins qu'ils ne soient absorbés par les veines, mêlés avec le sang & portés dans l'*os*, en circulant avec ce fluide. La seule chose qu'on ait donc à faire, c'est de remplir le corps d'un fluide léger, qui soit non-seulement pénétrant & détersif, mais capable de résister à la putréfaction. Il faut que ce fluide soit emporté dans les vaisseaux avec un mouvement violent, & que son action soit déterminée sur la partie affectée autant que cela sera possible. Si ce fluide parvient au siége de la maladie, en suivant les vaisseaux vitaux logés dans la substance de l'*os* & de la moelle & qui ne sont point encore détruits, la putréfaction pourra être suspendue, les parties corrompues se séparer des parties saines, l'huile médullaire se délayer, être absorbée par les veines & mise hors du corps par la voie des urines ou des sueurs. Car que les humeurs putrides logées dans les cavités des *os*, puissent être absorbées par les veines & passer dans le sang, c'est un fait suffisamment démontré par ce qui arrive dans la fievre hectique putride, qui parvenue à un grand point de malignité, porte quelquefois dans le sang la cacochymie la plus violente. D'ailleurs le grand usage de ce fluide pénétrant, détersif & anti-septique, empêchera les humeurs putrides absorbées, d'être nuisibles. Les meilleurs ingrédiens dont on puisse préparer ce fluide, sont les bois dont l'odeur est aromatique & qui ont une résine balsamique, comme le bois de genievre, le bouis, le chêne, mais particulierement le bois de gayac, dont la décoction bien faite est modérement acide & fort balsamique. Mais comme ces bois sont durs & contiennent une grande quantité de résine, l'eau ne peut les pénétrer facilement, à moins qu'on n'ait auparavant la précaution de les raper, de les laisser ensuite en digestion pendant quelque tems sur un feu modéré, & de les faire bouillir plusieurs heures dans un vaisseau fermé; on leur ajoute quelquefois une petite quantité de quelques sels alcalins, tandis qu'ils sont en digestion, afin que l'eau s'insinue plus facilement dans leur substance; & sur la fin de l'ébullition on y verse quelques onces d'esprit de vin rectifié, afin que la solution de la partie résineuse des bois n'en soit que plus parfaite. Ainsi,

Prenez *de bois de gayac verd & pesant, dix onces; de sel de tartre, une demi-dragme.*

Mettez le tout en digestion dans six pintes d'eau pendant vingt-quatre heures.

Faites bouillir ensuite pendant deux heures dans un vaisseau placé dans un autre. (*in Diplomate.*)

Ajoutez sur la fin,

quatre onces d'esprit de vin rectifié.

Faites bouillir le tout pendant un peu de tems, & tirez cette décoction pour l'usage.

Mettez sur le reste de la décoction, trois pintes de nouvelle eau, & faites-les bouillir pendant quatre heures.

Faites prendre au malade quatre onces de la premiere décoction, quatre fois par jour, le matin à sept heures & à onze; l'après midi, à quatre heures & à sept.

La seconde décoction qui est plus foible lui servira de boisson ordinaire.

Les décoctions de bois de genievre, de sassafras, de bouis & de chêne, se font de la même maniere.

On fera des fomentations avec des linges trempés dans ces décoctions.

On pourra faire infuser dans la décoction précédente de la rapure de bois de sassafras qui ne pourroit bouillir long-tems sans perdre ses propriétés médicinales, parce que les principes qu'il contient sont extremement volatils. Le malade prendra quelques onces de cette décoction trois ou quatre fois par jour, usant en même tems en boisson ordinaire, d'une décoction plus foible, faite avec de l'eau & le résidu de la premiere. La quantité de ces décoctions qu'on ordonnera sera plus ou moins grande selon l'âge, le tempérament & la force des malades : mais il est à propos qu'ils en prennent le plus qu'ils en pourront supporter, car par ce moyen le corps se remplira d'une liqueur pénétrante, détersive & anti-septique, & l'on aura satisfait à la premiere indication curative.

2. Lorsque les vaisseaux seront remplis, & que le corps commencera à être imprégné de ces décoctions dont on aura fait un grand usage pendant quelques jours, on tentera d'accélérer le mouvement des humeurs; pour cet effet on aura recours aux frictions, & plus efficacement encore aux vapeurs chaudes, appliquées à toutes les parties du corps, & capables par conséquent de les mettre en sueur. Le fluide qu'on aura bu ne manquera pas de se dissiper par cette voie, & l'on pourra par conséquent remplir le corps d'une nouvelle quantité de la même décoction à laquelle on aura fait place. Pour cet effet on dépouillera le malade, on le couvrira d'une toile cirée, & on l'exposera à la vapeur de l'eau chaude, ou ce qui vaut infiniment mieux, à celle de l'esprit de vin. Cette vapeur pénétrante n'aura pas agi sur le corps pendant quelques minutes, que le malade commencera à s'échauffer & son corps à se couvrir d'une sueur abondante, qui aura quelquefois sensiblement l'odeur des décoctions qu'on lui a fait prendre. Les sueurs procurées par ce moyen sont si abondantes, que les malades les plus robustes en tombent en défaillance, si on les laisse exposés pendant un tems considérable à la vapeur de l'esprit de vin enflammé. Il est donc à propos d'user alors de circonspection; car nous savons par expérience que des Praticiens ignorans ont fait périr des malades qui s'étoient confiés en eux pour être guéris de la vérole, en poussant les sueurs au-delà de ce qu'ils avoient de force pour les supporter. Il suffira de faire suer les personnes foibles pendant une demi-heure chaque jour; & les personnes les plus robustes & les plus vigoureuses pendant deux heures au plus. La présence d'un Medecin est donc alors nécessaire, car c'est à lui à juger si les sueurs ont été assez poussées. On essuiera ensuite le malade avec des linges chauds, on le mettra dans un lit chaud, & par ce moyen les

sueurs continueront modérement pendant une heure ou deux. Mais comme après la sueur l'accès libre d'un air froid feroit capable de produire les effets les plus tristes, il est à propos de tenir l'air de la chambre suffisamment chaud, ce que l'on fera commodément en allumant dans un poelle des matieres combustibles & convenables. Il y en a qui veulent que l'on tienne plutôt le malade dans son lit sans chemise, & que l'on transmette aux parties de son corps la vapeur de l'esprit de vin enflammé par le moyen d'un entonnoir passé sous les couvertures; un des avantages de cette seconde pratique, c'est que le corps n'est exposé d'aucun côté à l'air froid. Mais soit que l'on fasse suer le malade dans un lit, dans une boîte quadrangulaire, ou sous ce qu'on appelle communément un gril, il faut que la tête soit découverte & libre, sans quoi la suffocation seroit à craindre. Lorsque le malade aura sué, on lui fera prendre un bouillon préparé avec de la chair maigre ou un peu de vin, afin de lui rendre une partie des forces qu'il aura perdu par l'abondance des sueurs.

Il est évident qu'on parviendra en accélérant le mouvement des humeurs à répandre la décoction pénétrante dans toutes les parties du corps. Mais nous avons ajouté qu'il étoit à propos de déterminer son action, particulierement sur la partie affectée. Or il y a des moyens de produire cet effet. Ils consistent à augmenter & l'impétuosité & la quantité des fluides vitaux dans la partie sur laquelle on se propose de diriger l'efficacité des remedes: mais on augmentera l'impétuosité & la quantité des fluides dans une partie, en diminuant la résistance de ses vaisseaux, & en y accélérant la circulation. On diminuera la résistance des vaisseaux par des fomentations chaudes & émollientes, par des cataplasmes de la même nature & par des ventouses. On accélerera la circulation par des frictions, & en appliquant des substances stimulantes. On se trouvera fort bien encore en pareil cas, des fomentations faites à la partie affectée avec des morceaux de draps, imbibés d'une décoction chaude de gayac, à moins qu'on n'aime mieux l'exposer d'abord à la vapeur de l'esprit de vin.

Si l'on persiste dans l'usage de ces remedes pendant un tems considérable, on peut s'en promettre les plus heureux effets, surtout si on en favorise l'énergie par un régime atténuant, & capable de résister à une putréfaction oléagineuse.

En prenant toutes les précautions que nous avons indiquées dans le paragraphe précédent, la décoction pénétrante & anti-septique sera portée d'un mouvement accéléré dans les vaisseaux, & la matiere corrompue sera évacuée de toutes les parties du corps, mais particulierement de celle qui est affectée, sur laquelle on aura déterminé l'efficacité du remede par le moyen des fomentations & des vapeurs chaudes. Mais il ne faut pas s'attendre à déraciner une maladie aussi opiniâtre, en quelques jours. On fera suer tous les jours pendant trois ou quatre semaines, ayant toujours égard en même tems à la force du malade. Mais de crainte qu'elle ne vienne à s'épuiser dans le cours de la cure, on lui fera prendre les meilleurs alimens, c'est-à-dire, les plus faciles à digérer, pourvu qu'ils ne soient point gras. On le réduira par ce moyen à une grande maigreur. L'embompoint s'évanouira, & la graisse s'en ira avec les sueurs. Comme la malignité principale de la maladie provient de la corruption de l'huile médullaire, il n'est pas nécessaire de rendre raison de l'exclusion que nous donnons aux substances grasses; il est évident que leur usage ne pourroit qu'augmenter le mal. Les bouillons faits de chair qu'on aura soigneusement dégraissés, les biscuits, les décoctions d'orge, d'avoine, de riz & de millet, les panades & les fruits d'été bien mûrs, sont les meilleurs alimens qu'on puisse permettre. Quant à la boisson, je n'en connois point de plus salutaire que le petit-lait ou le lait coupé avec trois parties d'eau, ou une décoction foible de gayac, qu'on rendra agréable avec des raisins ou de la réglisse.

Si l'on prend bien exactement toutes ces mesures, on en retirera de grands avantages, même dans les cas où l'on aura jugé nécessaire l'extirpation des parties corrompues. La remission des symptomes & l'affaissement de la tumeur, sont les signes auxquels on s'appercevra que la cure avance: mais il est à propos de savoir que la structure des *os* a quelquefois été tellement dépravée qu'il reste au malade pendant toute sa vie, une tumeur considérable, qui n'est accompagnée d'aucun autre inconvénient que de la difformité, lorsqu'on a remédié parfaitement à la corruption de l'huile médullaire. On a vu quelquefois encore dans le cours de la cure, la partie de l'*os* corrompue se séparer heureusement, la suppuration des parties molles & extérieures se faire, & être suivie de l'extraction & de la guérison.

Mais comme les enfans sont plus sujets à cette maladie que d'autres, qu'on a de la peine à les déterminer à prendre une quantité suffisante de décoction, & que la foiblesse de leur corps ne permet presque pas de recourir aux sueurs, on leur fera prendre une fois par semaine un purgatif hydragogue; & dans les jours intermédiaires, des anti-scorbutiques modérés. Cependant on tiendra perpétuellement sur la partie affectée, des fomentations pénétrantes faites avec le vinaigre, le sel, l'urine de personnes saines, la rue & les aulx. On leur fera prendre en même-tems du petit lait en boisson. J'ai vu, dit Van-Swieten, une cure faite en quelques mois, par l'usage de ces remedes. Il est à propos de savoir qu'il se fait presque toujours dans ce cas une petite ouverture aux tégumens; qu'il en sort une certaine quantité de sanie; que la tumeur s'affaise peu-à peu; que les parties de l'os corrompu sortent, & qu'il reste ensuite une cicatrice profonde.

Lorsque le mal est tellement invétéré, que presque toute la moelle est corrompue, & que les vaisseaux vitaux qui y sont répandus sont totalement détruits, il ne faut s'attendre à aucun effet salutaire, même de la part des meilleurs remedes: l'usage des décoctions ne servira de rien; car leur vertu médicinale ne pourra parvenir aux parties affectées; les vaisseaux destinés à les y transmettre ne subsistant plus. Il faut donc s'attendre alors aux suites les plus terribles de la part de l'huile corrompue logée dans la cavité de l'*os*, & dont l'acrimonie augmentera tous les jours. Le seul moyen auquel on puisse avoir recours, c'est de percer l'*os*, & de procurer ainsi une issue à la matiere corrompue. On imitera en cela la nature, qui ne trouve quelquefois d'autres voies pour évacuer la matiere corrompue qu'à travers l'*os* qu'elle corrode. On trouvera dans les meilleurs Chirurgiens des exemples de guérisons obtenues par la pratique que nous venons de proposer.

S'il y a obstruction dans les vaisseaux artériels, veineux ou lymphatiques, soit par disette des fluides, soit par la stagnation de ceux qui y sont contenus, les mêmes accidens que ci-devant seront produits; mais dans un ordre renversé.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent ne permet pas de douter, que la stagnation & la corruption de l'huile médullaire, soit dans les vésicules; soit dans les interstices que laissent entre elles les lames des *os*, n'aient les suites les plus terribles. Mais pour qu'il se fasse une sécrétion convenable de la moelle, & pour que la partie superflue en soit absorbée par les veines, sans être consumée par les mouvemens du corps, il est nécessaire que la circulation des sucs vitaux se fasse avec rapidité dans les vaisseaux qui y portent les fluides & qui les en rapportent. S'il arrive donc qu'une cause, quelle qu'elle soit, produise une obstruction dans le tissu de ces vaisseaux distribués entre les lames des *os* qui sont fort écartées aux environs des jointures, ou dans les vais-

ſeaux qui paſſent à travers le périoſte, ou dans la membrane qui enveloppe extérieurement la moelle ; la sécrétion de l'huile médullaire ſera troublée, & la partie, déja ſéparée, ne manquera pas d'entrer en ſtagnation ; ſes émonctoires, & les véſicules tendres qui la contiennent étant comprimés par les vaiſſeaux adjacens dans leſquels l'obſtruction ne manquera pas de cauſer du gonflement. L'obſtruction des vaiſſeaux du périoſte externe ſera ſuivie des mêmes effets ; car nous avons obſervé ci-deſſus, qu'il reçoit tous les vaiſſeaux qui vont aux cellules des *os*, ou à la moelle, & qui en reviennent. L'affection du périoſte externe peut donc ſe répandre non-ſeulement dans toute la ſubſtance de l'*os*, mais encore dans toute la maſſe de la moelle ; avec cette différence ſeule, que l'ordre des ſymptomes ſera renverſé : car lorſque l'huile médullaire commence à ſe corrompre, & à dégénérer en une ſanie acrimonieuſe, elle attaque les véſicules qui la contiennent, & leurs tiſſus vaſculaires, détruit de la même maniere la membrane de la moelle, le périoſte interne, la ſubſtance de l'*os*, & affecte le périoſte externe après que l'*os* eſt corrodé. C'eſt ainſi que le mal paſſe des parties intérieures aux parties extérieures : mais ſi le mal commence par une inflammation au périoſte extérieur, il paſſe de la maniere ſuivante aux parties internes, affectant d'abord l'*os*, & finiſſant par dépraver la ſubſtance contenue dans ſa cavité. Mais on n'a qu'à recourir à l'article *Caput*, pour s'inſtruire plus au long de la maniere dont l'affection du périoſte paſſe à l'*os*. Nous ajouterons ſeulement ici ce qu'Ariſtote dit, *Hiſt. anim. Lib. III. cap.* 13. ψιλούμενα τὰ ὀστᾶ τῶν ὑμένων σφακελίζει. « Le ſphacele ſe met dans les *os*, lorſqu'ils ſont dé« pouillés de leurs membranes. » Mais rien n'eſt plus capable de faire voir combien rapidement l'affection du périoſte ſe répand dans le tiſſu vital de l'*os*, que ce qui ſe paſſe dans le panaris ; maladie, où une inflammation violente, accompagnée d'une douleur inſupportable, a ſon ſiége dans le périoſte de la derniere phalange des doigts. Ce mal dure à peine quelques heures, que toute la phalange eſt entierement ſphacélée, & finit par ſe ſéparer.

Les ſignes diagnoſtics & prognoſtics de ces deux eſpeces de maladie ſont les mêmes, & leur cure n'eſt pas différente.

Car ſoit que le tiſſu des vaiſſeaux du périoſte externe de la ſubſtance de l'*os* ſoit affecté, ſoit que l'affection ait ſon ſiége dans le périoſte interne ; le mal parviendra toujours aux véſicules médullaires, & les ſuites feront les mêmes que ſi le mal étoit provenu d'une corruption de l'huile médullaire. La cure doit donc être la même dans l'un & l'autre cas.

Il eſt donc évident que le danger augmente ſelon la différence des parties où le foyer de la maladie eſt placé. Ce que nous avons dit juſqu'à préſent, répand donc beaucoup de lumieres ſur les maladies des *os*.

Quoique l'inflammation la plus légere du périoſte externe ſuffiſe pour produire tous les accidens qui naîtroient de la corruption de l'huile médullaire, cependant il eſt conſtant qu'il eſt plus facile de remédier à cette inflammation, que quand elle commence par le périoſte interne, & par la membrane qui environne la moelle ; car alors on peut ſe promettre les plus heureux effets des remedes externes, & d'ailleurs il n'y a preſque aucune partie du corps où la main du Chirurgien ne puiſſe porter un ſecours immédiat, en faiſant une inciſion aux tégumens ; ce qui facilite la ſéparation, & ce qui donne lieu à la déterſion. Il eſt donc très-important de conſidérer quelle eſt la partie du corps où réſide la premiere cauſe du mal. Tout étant égal d'ailleurs, le danger eſt d'autant plus grand, que le mal eſt plus profond. Ce que nous avons dit juſqu'à préſent nous conduit donc non-ſeulement à une connoiſſance plus exacte des maladies des *os*, mais auſſi à une cure plus certaine.

1. Une inflammation légere de l'*os* eſt produite par une inflammation du périoſte externe ; & cet inflammation peut avoir un grand nombre de cauſes, ainſi qu'il paroît par ce que nous avons dit à l'article *Inflammatio*. Quant à ſes effets, ils ſont ſuffiſamment connus.

La maladie la plus légere des *os*, eſt donc celle qui commence par le périoſte externe qui eſt compoſé d'un grand nombre de vaiſſeaux, ainſi que nous l'avons obſervé ci-deſſus ; & c'eſt par cette raiſon que nous avons ajouté, que l'inflammation qui y ſurvient pouvoit provenir d'un grand nombre de cauſes. Voyez les cauſes à l'article *Inflammatio*. L'inflammation une fois formée, il faut s'attendre à toutes ſes ſuites, & à ſes différentes terminaiſons.

2. Cette inflammation ſe connoîtra par les ſymptomes communs de l'inflammation profonde & violente, & par l'accroiſſement de la douleur produit par la preſſion.

Nous avons obſervé à l'article *Inflammatio*, que les ſignes principaux de l'inflammation, ſont la tumeur, la rougeur, la chaleur, la douleur, & la pulſation dans la partie affectée : mais ſi l'inflammation eſt ſeulement dans le périoſte externe, ſans qu'il y ait d'affection aux parties ſupérieures, il eſt évident que la tumeur & la rougeur ne feront pas ſenſibles. Alors les ſignes que l'on a de l'inflammation ſe réduiſent à la douleur, à la chaleur, & quelquefois à la pulſation : mais ſi l'on preſſe la partie, enſorte que l'effet de cette preſſion parvienne juſqu'au périoſte, alors la douleur augmentera. C'eſt ainſi que l'on diſtinguera l'inflammation du périoſte externe de celle du périoſte interne, de la membrane qui environne la moelle, ou de la moelle même ; car nous avons obſervé, que dans les derniers cas la preſſion extérieure n'augmente point la douleur, parce que la dureté de l'*os* ne permet pas qu'elle ſe faſſe ſentir aux parties affectées. Il eſt à propos de remarquer, que dans l'affection du périoſte externe des *os* couverts de muſcles forts, ou d'une grande quantité de graiſſe, par exemple de l'*os* fémur, il n'y a qu'une preſſion violente qui puiſſe donner lieu à l'accroiſſement de la douleur.

3. Cette maladie aura les ſymptomes les plus terribles, ſi l'on ne ſe hâte d'y rémedier.

Car tous les vaiſſeaux deſtinés pour la ſubſtance de l'*os* traverſent le périoſte externe, avant que de s'y inſérer ; ce qui ne permet pas de douter que l'inflammation à ce périoſte ne ſoit extremement dangereuſe. On n'a qu'à conſulter là-deſſus les articles précédens où nous avons fait l'énumération de ſes ſuites. Quoique l'injure faite à l'*os* dans le commencement ſoit légere ; s'il arrivoit toutefois qu'on la négligeât, & qu'on lui permît de tirer en longueur, il eſt évident qu'elle auroit des ſuites fâcheuſes ; car lorſque l'*os* eſt corrompu dans quelque endroit, cet endroit ne ſe recouvre plus de périoſte, les parties adjacentes & ſupérieures ſont irritées par la ſanie acrimonieuſe, & il ſe forme des abſcès malins & incurables ; ſurtout ſi les choſes ſe paſſent dans quelques parties du corps où les *os* ſoient couverts d'une grande quantité de chairs & où il y ait du danger de faire inciſion, & d'aller juſqu'à la partie affectée ; lors, par exemple, que le périoſte de l'*os* de la cuiſſe eſt enflammé, & qu'il y a ſuppuration, aux environs de ſon articulation ſupérieure ; qui ne voit pas combien cette maladie eſt difficile à guérir, & à combien d'accidens elle eſt ſujette ? J'ai vu, dit Van-Sweiten, un jeune homme de grande eſ-

pérance qui ayant négligé une inflammation profonde du périoste de l'*os* de la cuisse en cet endroit, où elle s'étendoit entre les interstices des muscles, n'en put jamais être soulagé, par les différentes incisions que l'on fit inutilement pour procurer au pus une issue: ainsi après avoir souffert des tourmens incroyables pendant quelques années, il mourut d'une atrophie purulente. Lors donc que l'on s'est assuré de la présence de la maladie par les signes diagnostics qui lui sont propres, il faut recourir sur le champ aux remedes les plus efficaces, & tenter la cure de l'inflammation, par une résolution. C'est le seul moyen de prévenir la suppuration qui est alors fort dangereuse, & la gangrene qui l'est encore davantage.

4. On traitera cette maladie comme les autres inflammations, se proposant en même-tems d'attirer la matiere peccante hors de l'*os*; ce qu'on effectuera par des fomentations, & quelquefois par des incisions.

On prendra donc en pareil cas, toutes les mesures que nous avons indiquées à l'art. *Inflammatio*, pour la cure d'une inflammation qu'il est possible de résoudre. Mais comme il y a tout lieu de craindre que la corruption ne se mette dans l'*os* que le périoste enveloppe, on ne négligera rien pour attirer le levain de la maladie au-dehors. Pour cet effet on employera tous les moyens dont nous avons fait mention à l'art. cité ci-dessus, pour prévenir l'accroissement de l'inflammation. On aura recours à la révulsion du sang dont on déterminera l'impétuosité vers d'autres parties, à la succion, aux frictions, aux épispastiques, aux vésicatoires, aux fomentations, aux bains, aux cauteres, aux setons, & aux purgatifs forts. On tiendra nuit & jour sur la partie affectée les cataplasmes & les fomentations les plus émollientes. On rendra par ce moyen les tégumens extérieurs flasques, & l'on déterminera la matiere inflammatoire à s'y porter; car les effets qu'elle produira dans cet endroit où on l'aura attirée, seront moins pernicieux que ceux qu'elle produiroit sur l'*os*. Il y a un grand nombre d'exemples d'inflammations profondes internes, dérivées de cette maniere vers les parties extérieures, au grand soulagement des malades. Nous lisons *Aphorisme* 49. *Sect.* 7. d'Hippocrate « que la tumeur & la rougeur qui paroissent à la poitrine d'un « malade attaqué d'esquinancie, sont d'un heureux « augure; parce que ce sont des signes que le mal se porte à l'extérieur. » Aussi dans l'affection dont il s'agit, les plus habiles Medecins nous assurent-ils avoir ordonné avec beaucoup de succès les fomentations les plus émollientes, & même des sinapismes stimulans. Dans les douleurs ischiatiques les plus violentes, Hippocrate veut que l'on amollisse les parties affectées par des bains, des fomentations & des linimens, & il conseille dans son Traité *de Locis in homine. Cap.* 9. d'attirer la matiere peccante au-dehors avec des ventouses: on sait aussi que dans les maux de dents les plus cruels, on se sent incontinent soulagé, s'il survient au côté du visage affecté, de la tumeur & de l'enflure.

Si les remedes que nous venons d'indiquer ne produisent aucun effet salutaire, la seule chose qu'il reste à faire, c'est une incision aux tégumens, qui mette l'*os* à découvert; supposé toutefois que la situation & la nature de l'*os* le permette. Si dans les panaris les plus violens qui proviennent ordinairement d'une inflammation du périoste de la derniere phalange des doigts, ou du tendon qui y est attaché, on ne fait promptement une incision qui pénetre jusqu'à l'*os*, il se sphacelera, la phalange tombera après avoir fait souffrir au malade des douleurs incroyables, & il se formera des ulceres sinueux qui rongeront les parties adjacentes, & qui rendront toute la main roide & immobile. Dans les douleurs ischiatiques, lorsque les fomentations, les bains, & les ventouses ne soulageoient point, tous les anciens Medecins faisoient cautériser profondément la partie: Nous avons détaillé à l'art. *Caput*, les effets salutaires que l'on pouvoit se promettre d'une incision faite aux tégumens du crane, lorsqu'il est question d'empêcher l'affection de passer à l'*os*, dans le cas où il y a blessure & contusion.

On connoîtra que l'inflammation en question tend à un abscès: 1°. Par les signes qui caractérisent & précedent l'inflammation. 2°. Par la pulsation, la fievre & le frissonnement irrégulier. 3°. Par l'absence des symptomes d'une résolution.

On continuera l'usage des remedes que nous avons indiqués dans le paragraphe précédent, tant qu'il y aura quelque espoir que l'inflammation du périoste externe se guérira par la résolution. Mais si le mal tend à la suppuration, il faudra recourir à d'autres moyens; & l'on reconnoîtra aux signes suivans qu'il faut s'attendre à un abscès.

1. Il y aura quelque espoir qu'une inflammation légere se terminera par résolution: mais si tous les symptomes d'une inflammation sont violens, s'ils augmentent continuellement, la terminaison la plus heureuse que l'on puisse attendre est une suppuration. La douleur violente, la grande chaleur, & la fievre aiguë, sont les signes principaux qui indiquent qu'une inflammation profonde au périoste externe, ne se résoudra point, & tend à un abscès.
2. Lorsqu'une inflammation tend à suppuration, tous les symptomes s'augmentent ordinairement. La pulsation devient plus grande, & se fait sentir plus distinctement dans la partie affectée, & il y a fievre, car il ne se fait gueres de suppuration considérable sans fievre. L'irrégularité du frisson doit aussi particulierement donner de violens soupçons qu'il y a suppuration dans les parties intérieures. Alors les malades éprouvent une sensation semblable à celle que produit l'eau froide versée sur le corps, ou qu'on a coutume de sentir dans le commencement des fievres intermittentes. Ce frisson cesse sur le champ: mais il ne tarde pas à revenir d'une maniere irréguliere. Or, toutes les observations de pratique concourent à nous assurer, que ces frissons irréguliers dénotent dans les inflammations considérables qu'il y a suppuration.
3. Nous avons exposé à l'art. *Inflammatio*, les signes de la résolution. On doit s'attendre à une résolution dans l'inflammation du périoste externe, lorsque le mal est récent, la douleur légere, la fievre petite, & la chaleur à la partie affectée d'un degré modéré. Les symptomes contraires à ceux-ci annonceront donc un abscès ou la gangrene.

On s'appercevra qu'il y a abscès par les signes d'une suppuration dont le lieu est profond; nous avons donné ces signes aux articles *Inflammatio* & *Abcessus*.

A moins qu'il ne soit évident par des signes extérieurs, qu'une inflammation violente a précédé, il n'est pas facile de découvrir l'abscès qui a suivi cette inflammation. Dans les abscès voisins de la surface du corps, la mollesse de la partie, la fluctuation du pus contenu, & la blancheur, sont des symptomes dont on est suffisamment assuré, ainsi que nous le faisons voir à l'art. *Suppuratio*. Mais lorsque le siége de la maladie est proche de quelques *os* qui ont une grande quantité de tégumens, ce n'est pas sans peine qu'on parvient à découvrir l'abscès caché; car le pus ramassé entre l'*os* & le périoste, est quelquefois en si petite quantité qu'il ne produit point de tumeur sensible. Il arrive même alors que la douleur ne se rallentit point, quoique le pus soit formé; parce que s'augmentant continuellement, ou il corrode le périoste, ou il se fait un issue entre cette membrane & l'*os* subjacent, & la déchirant peu-à-peu, il la sépare de l'*os*, effet qui est toujours accompagné de la douleur la plus vive & la plus insup-

portable. Il ne faut donc point s'étonner si ce mal caché échappe de tems en tems à la connoissance des plus habiles praticiens, & si on ne le découvre que trop tard ; c'est-à-dire, lorsque l'*os* est corrompu, ou lorsque le pus ayant corrodé le périoste s'est répandu dans les parties adjacentes, & a produit des ulceres sinueux malins. S'il s'est formé un abscès aux environs de la crête du tibia, il n'est pas difficile de s'en appercevoir ; au lieu que dans les autres parties on ne s'apperçoit de sa présence, que par les signes qui annoncent sa formation parfaite.

Lorsque le pus a corrodé le périoste, l'*os* est bien-tôt dépouillé, ses vaisseaux détruits, & lui-même corrompu. Voyez l'art. *Suppuratio*.

Dans une suppuration, les petits vaisseaux engorgés d'une matiere inflammatoire incapable de résolution ne manquent pas de se rompre, ainsi que nous l'avons observé à l'art. *Inflammatio*. Mais lorsque cet accident arrive dans une suppuration du périoste, la communication vitale est nécessairement détruite dans la partie de l'*os* subjacent, qui recevoit des sucs nouriciers par le moyen des vaisseaux que la suppuration a détruits ; d'où il s'ensuit que l'affection a nécessairement passé à l'*os* : d'ailleurs le pus logé plus profondément deviendra plus acrimonieux, & corrodera la surface contiguë de l'*os* ; ce qui donnera bien-tôt lieu à l'accroissement de tous les symptomes.

La quantité du pus venant à s'augmenter ou se répandre dans les parties adjacentes, après avoir corrodé le périoste, séparera de plus en plus cette membrane de l'*os*. Il y aura donc une portion d'*os* privée successivement de son périoste & corrompue. Outre les accidens qui attaquent l'*os* subjacent dans la suppuration du périoste, on a encore à craindre tous ceux qu'un long séjour du pus, dans un lieu où il n'a point d'issue, & son extreme acrimonie, peuvent produire. Voyez l'art. *Suppuratio*.

C'est pourquoi il faut ouvrir l'abscès sur le champ, évacuer le pus, & nettoyer l'ulcere. Cela fait, on traitera l'*os* de la maniere que nous avons indiqué à l'art. *Caput*, lorsque le crane est dépouillé, ou mis à nu.

Pour prévenir tous ces inconvéniens, & dissiper ceux qui seroient déja arrivés, il n'y a rien de mieux à faire qu'une incision dans tous les tégumens, par le moyen de laquelle le pus sera évacué, & l'on aura accès à l'*os* affecté. Mais il est difficile, & même quelquefois très-dangereux, de faire une incision profonde. Celse dit, *Lib. VII. Cap.* 33. à l'occasion de l'extirpation des membres, qu'il importe peu de savoir si le seul moyen de guérison qui reste est sûr ou non. Cependant comme il s'agit alors, & de la réputation du Medecin, & de la vie du malade ; je crois qu'il est à propos de ne se déterminer qu'avec la derniere circonspection. L'anatomie indiquera au Chirurgien la situation des vaisseaux considérables des autres parties qu'il doit craindre d'offenser. Cependant il est à propos de savoir qu'en différens sujets, la situation des vaisseaux est quelquefois différente. C'est pourquoi dans les cas difficiles, j'estime qu'il est à propos de faire une incision à la graisse & à la peau, & de considérer comment on procedera en sureté, avant que d'enfoncer tout d'un coup l'instrument, & de pénétrer jusqu'à l'*os* affecté. Ce qui doit encore faire préférer la premiere de ces méthodes, c'est qu'il arrive de tems en tems, que lorsqu'on a fait incision aux tégumens communs, le pus qui a corrodé le périoste, & qui s'est répandu dans les parties adjacentes, trouve une issue, & marque une route sure à l'incision, qu'on poussera sans danger jusqu'à l'ulcere sinueux, & jusqu'à la partie affectée. On prendra ensuite, pour la cure de l'abscès, toutes les mesures que nous avons rapportées à l'art. *Suppuratio*.

Comme dans les cas dont il s'agit, le pus se pratique ordinairement une issue sinueuse, & comme il rend sordides les parties sur lesquelles il agit, surtout lorsqu'il a séjourné pendant un tems considérable, on ne manquera pas d'injecter des déterfifs doux, surtout ceux qu'on prépare avec l'aloès, la myrrhe, le mastic & la sarcocolle, ajoutant du miel, de la térebenthine, un jaune d'œuf : on parviendra avec ces remedes non-seulement à nettoyer l'ulcere, mais encore à soulager la partie affectée. On prendra de plus dans le cas présent, où un abscès a dépouillé l'*os* de son périoste, toutes les mesures que nous avons recommandées à l'art. *Caput*, dans la cure du crane pareillement dépouillé du sien.

On connoît que l'inflammation du périoste tend à la gangrenne. 1°. Par les signes de l'inflammation la plus violente. 2°. Par la cessation de la douleur dans la partie affectée, sans aucune cause suffisante. 3°. Par une tumeur compacte, dont les accroissemens seront lents, qui sera peu douloureuse, & qui paroîtra aux parties extérieures.

Nous avons remarqué à l'Article *Inflammatio*, à l'occasion des différentes terminaisons de l'inflammation, qu'elle étoit suivie quelquefois de la gangrene, & nous avons indiqué les signes auxquels on pourroit prévoir la gangrene à venir, & s'assurer de sa présence : mais entre ces signes, il y en a quelques-uns qui n'annoncent la gangrene qu'aux parties extérieures du corps & qui ne suffisent pas pour l'indiquer, lorsqu'elle est profonde, & qu'elle a son siége au périoste ; car il ne se forme des pustules à l'épiderme, sa couleur ne devient livide, obscure & noire, que lorsque toutes les parties sont corrompues ; au lieu qu'il s'agit ici des signes qui manifestent la gangrene du périoste avant que les parties supérieures en soient affectées.

1. On connoîtra que l'inflammation est très-grande, par la violence & l'accroissement subit des symptomes. Or les symptomes principaux de l'inflammation du périoste, sont ainsi que nous l'avons déja remarqué, la douleur, la chaleur, & une pulsation profonde. S'ils sont tous violents, & s'ils s'accroissent subitement, il y a tout lieu de craindre la gangrene.
2. Nous avons fait voir aux Articles *Inflammatio* & *Gangrena*, combien la cessation subite de la douleur dans les inflammations violentes, est un signe trompeur, & nous avons donné la raison de cette cessation, dans les cas où les vaisseaux ont été détruits par une inflammation violente. Tout ce que nous avons dit alors est applicable ici. Lorsque l'inflammation se termine par résolution, la douleur diminue à la vérité, mais lentement & par degré ; d'ailleurs une inflammation violente, est rarement suivie d'une bonne résolution, ainsi que nous l'avons démontré à l'Art. *Inflammatio*. Lors donc que la douleur vient à cesser subitement après une inflammation violente, sans aucune cause bonne & louable, c'est-à-dire, sans signe de résolution ; c'est un symptome fâcheux, & qui annonce que la gangrene a succédé à l'inflammation.
3. Alors l'infection passe aux parties supérieures, & d'abord le pannicule adipeux est attaqué, & la cause la plus légere suffit pour donner lieu à une tumeur considérable dans cette partie : mais comme tous les symptomes de l'inflammation cessent lorsque la gangrene est produite, cette tumeur n'aura ni la dureté ni la résistance du phlegmon, elle sera flasque, presque insensible, & marquera toujours que la tunique adipeuse est en quelque façon gangrénée. Voyez *Suppuratio*.

On connoîtra que la gangrene est présente, non-seulement par les signes dont nous avons fait l'énumération dans le Paragraphe précédent, mais encore par la couleur pâle, livide & cendrée des parties supérieures.

Lorsque

Lorsque les signes qui annoncent que l'inflammation du périoste, continnent ou prennent de l'accroissement; on peut compter qu'il y a, ou qu'il y aura bientôt gangrene. L'altération dans la couleur des tégumens dont nous avons fait mention à l'Article *Inflammatio*, marque que la gangrene qui a commencé au périoste a déja gagné les parties supérieures. Hippocrate nous dit, *Aphor. II. Sect. 7.* que si la chair devient livide à la suite de quelque maladie des os, c'est un signe fâcheux.

Alors l'*os* mis à nu & dépouillé de ses vaisseaux & de ses sucs vitaux, est consumé & carié par la matiere acre, putride & gangréneuse; & l'infection passe rapidement aux parties adjacentes.

Lorsque la gangrene est au périoste, l'importation & l'exportation des humeurs vitales, est totalement détruite dans la partie de l'*os* qui étoit couverte du périoste maintenant corrompu. Il est donc nécessaire que la lame extérieure de l'*os* tombe en mortification. Les vaisseaux intermédiaires placés entre cette lame & la suivante, peuvent bien recevoir des sucs vitaux, soit par le moyen du périoste interne, distribué dans toute la substance de l'*os*, soit par le moyen des vaisseaux qui serpentent entre la lame de l'*os*, soit par le moyen de ceux des endroits du périoste externe qui sont encore sains: mais la partie mortifiée supérieure à ces vaisseaux, les suffoquera nécessairement à la longue, les corrompra, la sanie gangréneuse des parties mortifiées dévorera tout ce qui les environne, & il se formera dans l'*os* une carie terrible. Lorsque les parties supérieures & l'*os* même sont corrompus, alors il y a sphacele, & les parties adjacentes sont bientôt infectées. Après ce que nous avons dit, il n'est pas difficile de rendre raison de la rapidité des progrès du mal.

C'est par cette raison qu'il faut se déterminer promptement à faire une incision à la partie affectée qui pénetre jusqu'à l'*os*; après quoi on nettoyera la plaie, & l'on traitera l'*os* ainsi que nous l'avons indiqué à l'Article *Caput*.

Le seul espoir de guérison qu'il y ait, c'est que s'il reste encore quelque partie de la substance de l'*os* vivante, elle pourra donner lieu à la génération de la substance perdue, en se hâtant de la séparer des parties qui la couvrent & qui sont mortifiées; ou si tous les vaisseaux répandus dans l'*os* sont déja mortifiés, c'est de faire une ouverture à l'*os*, & de procurer par ce moyen une issue à la matiere corrompue. Il est impossible que la moelle soit saine, si toute la substance de l'*os* est mortifiée; c'est pourquoi il est absolument nécessaire de faire une incision, & de pénétrer jusqu'au siége de la maladie. Il ne faut pas s'effrayer de ce que cette pratique peut avoir de barbare & de cruel en apparence, parce que toutes les parties environnantes sont ordinairement gangrénées. C'est donc très-sensément que Celse conseille au *chap. 2. de son huitieme Livre*, où il traite de la Cure des maladies des *os*, de mettre d'abord l'*os* à découvert, d'extirper l'ulcere, & si la maladie de l'*os* est plus grande que l'ulcere, d'écarter les chairs, jusqu'à ce que l'*os* paroisse sain en tout sens; car s'il est à propos de faire quelquefois incision dans les parties vivantes qui couvrent le périoste enflammé, pour empêcher l'affection de passer à l'*os*, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus; il l'est beaucoup plus encore, lorsqu'il y a gangrene & corruption actuelle dans l'*os*; car il n'est pas possible qu'il s'en fasse une dépuration, à moins qu'on n'y donne lieu par une issue.

Lorsqu'on aura fait incision, on mettra des plumasseaux secs entre les levres de la blessure; on les y laissera jusqu'au jour suivant: alors le gonflement causé par l'affluence des humeurs, augmentera l'orifice de la plaie, & mettra l'*os* à découvert. On déterminera par l'altération de sa couleur, par son aspérité, & par d'autres circonstances, quelle est l'espece & le degré de la corruption. Voyez l'Art. *Caput*. Hippocrate paroît approuver cette pratique; car voici la maniere dont il décrit une gangrene du crane, occasionnée par un sphacele du cerveau dont il traite dans le *Chap. 8. de son I. premier Livre des Maladies*, « S'il y a sphacele au cerveau, dit-il, la doulenr se fera sentir principalement à la partie antérieure de la tête, qui se gonflera & deviendra livide; la fievre & le frisson accompagneront ce symptome. Alors on fera une incision à la partie gonflée, & l'on ratissera l'*os*, après l'avoir nettoyé. » Nous avons expliqué à l'Art. *Caput*, comment il faut faire de petites ouvertures au crane, & pratiquer par ce moyen des issues aux petits vaisseaux subjacents; afin que la partie de l'*os* puisse se séparer plus promptement & plus commodément, & sa substance détruite se régénérer. Or il n'y a point de doute que la même pratique ne soit salutaire dans toute autre maladie pareille des *os*: mais afin qu'elle puisse produire des effets heureux, il ne faut pas que toute la substance de l'*os* soit corrompue; il faut qu'il y ait des vaisseaux sains & vivans sous les parties mortifiées. Lors donc qu'on trouve après l'incision, que l'*os* est entierement corrompu, il faut enlever la partie mortifiée, soit avec un instrument tranchant, soit avec un cautere actuel; c'est l'avis que Celse donne dans le chapitre deux de son huitieme Livre: & les Chirurgiens les plus célebres l'ont suivi. Cependant la Nature aidée d'alimens louables, & de remedes convenables, fait quelquefois des prodiges dans les cas de cette nature.

L'inflammation du périoste interne provient des mêmes causes, produit sur les parties internes de l'*os* les mêmes effets, & se termine de la même maniere que l'inflammation du périoste externe, soit par un abscès, soit par la gangrene: mais le défaut d'évacuation rend ses suites beaucoup plus dangereuses. Aussi tonte la moelle & tout l'*os* sont-ils promptement détruits par une putréfaction très-fétide & par la carie.

Comme le périoste interne est garanti par l'*os*, il est moins sujet aux maladies dont nous venons de parler, que le périoste externe: mais étant vasculeux comme lui; il y a un grand nombre de causes qui peuvent y produire de l'inflammation, & cette inflammation a des terminaisons différentes. Le périoste externe distribue un grand nombre de vaisseaux dans la substance de l'*os*; & reçoit ceux qui en sortent. Il y a toute apparence qu'il en est de même du périoste interne. Les maladies du périoste externe affectent particulierement l'*os*; parce que les vaisseaux qui en partent, & qu'il reçoit, étant détruits, la circulation des sucs vitaux cesse dans toute la substance de l'*os*. La même chose se passe dans les maladies du périoste interne; en sorte que la partie intérieure de l'*os* peut être corrompue, tandis que sa partie extérieure est encore saine. Ceci paroît être confirmé par l'opération de M. Ruysch que nous avons déja citée. Il trouva, comme nous avons dit, dans la cavité du cubitus, un tuyau osseux, si parfaitement séparé de la substance extérieure, qu'il pouvoit se mouvoir en tous sens. Comme dans les *os* du crane, les vaisseaux du péricrane touchent la lame extérieure, & ceux de la dure-mere la lame intérieure; il en est à-peu-près de même dans les os creux qui sont plus gros. Les vaisseaux du péricrane & de la dure-mere se rencontrant dans le diploé, entre les deux lames du crane; il y a toute apparence que le même mécanisme regne au milieu de l'*os*. Nous lisons *in Thesaur.* 10. *n°.* 176. de Ruysch qu'il avoit un *os* dépaule où l'on voyoit une substance osseuse & spongieuse, semblable au diploé du crane, & placée entre deux lames. Cet Auteur assure avoir observé la même chose dans quelques autres; & c'est de-là qu'il part, pour expliquer la formation du tuyau osseux dont nous avons parlé plus haut, & sa séparation de la partie supérieure de l'*os*. Ruysch confir-

me son opinion par un exemple tout semblable au précédent, qu'il rapporte dans son *Musæum Anatomicum*, & dans son *Thes.* 8. *n°.* 8. *Pl. III. fig.* 2. 3. 4. Il se forma par les seules forces de la Nature, après une carie invétérée du tibia, un morceau d'*os* rond & creux, dont il a donné la figure dans ses Planches. Il s'ensuit donc que tous les accidens qui arrivent aux *os* à la suite de l'inflammation, de la suppuration, ou de la gangrene du périoste externe, peuvent arriver pareillement à la suite des mêmes affections au périoste interne. Mais si nous examinons que toute corruption produite dans les maladies du périoste interne, a son siége dans la cavité de l'os, & qu'il n'y a aucune issue pour la matiere peccante; nous en conclurrons facilement que les maladies du périoste interne sont plus terribles que celles du périoste externe; car il y a nécessairement alors corruption de la moelle, & cette corruption est suivie de tous les accidens dont nous avons parlé ci-dessus.

D'où il est évident que soit que cette membrane soit d'abord enflammée, soit qu'elle soit ensuite offensée en conséquence de l'infection de la moelle, la même maladie, c'est-à-dire, la carie de l'*os* sera toujours produite, mais à un degré qui ne laissera presqu'aucun espoir de guérison.

Car le périoste interne couvre la surface concave des *os*, & est contigu à la membrane commune qui environne les vésicules médullaires; d'où il s'ensuit évidemment, qu'il ne peut être enflammé sans que la moelle ne soit promptement affectée. Car cette inflammation se terminera en un abscès ou en gangrene; or dans l'un & l'autre cas, le pus ou la sanie corrodera la contexture foible de la moelle, y engendrera promptement de la corruption, & cette corruption sera suivie de tous les accidens dont nous avons parlé ci-dessus. Ce que nous avons dit jusqu'à présent, démontre suffisamment combien la cure doit être difficile alors. D'ailleurs je n'imagine pas qu'on ait quelque moyen de connoître promptement, s'il y a inflammation, soit à la membrane qui enveloppe la moelle, ou à la moelle même, ou si c'est au périoste interne: car dans tous ces cas, il y a symptome d'inflammation profonde, une forte compression n'augmente point la douleur, & les effets sont les mêmes; c'est-à-dire, que l'*os* est carié; & la moelle excessivement corrompue. Il n'y a donc qu'une seule & même méthode pour toutes ces maladies.

On connoîtra qu'il y a inflammation, 1°. aux signes généraux de l'inflammation. 2°. A la profondeur de la partie affectée. 3°. A une douleur obtuse, fixe & continue, qui ne cede à aucun remede, & que la pression n'augmente point. 4°. A l'accroissement de cette douleur après quelques mouvemens musculaires.

Comme il est assez ordinaire de ne découvrir les maladies dont il s'agit ici, que par leurs effets les plus terribles, c'est-à-dire, lorsqu'il est trop tard; cherchons avec soin les moyens d'éviter cet inconvénient: j'avoue qu'ils sont très-difficiles à trouver; cependant il y en a: il y a des signes qui caractérisent le commencement du mal.

Voyons maintenant quels sont ces signes:

1. La plupart des signes d'une inflammation ne se manifestant que dans l'affection des parties extérieures du corps; il ne faut avoir ici égard qu'à la chaleur, à la douleur, & à la fievre, symptomes concomitans de presque toutes les inflammations violentes. Quant à la pulsation, elle n'est pas sensible, tant à cause de la profondeur du siége de la maladie, que parce que les vaisseaux du périoste interne, sont extremement foibles.

2. S'il y a des signes d'inflammation, & qu'on n'apperçoive en même-tems aucune affection aux parties extérieures, il y a tout lieu de soupçonner, que le mal est logé dans les parties les plus internes des *os*.

3. Les malades se plaignent ordinairement dans ces cas d'une sensation semblable à celle qu'ils éprouveroient, si leurs *os* s'entr'ouvroient des parties intérieures, vers les parties extérieures. La douleur obtuse demeure fixe dans le même endroit; elle est en même-tems très-fatigante: car c'est en vain qu'on tente de la calmer par des fomentations, par des cataplasmes, ou en changeant la posture de la partie affectée. Une compression forte ne l'augmente point. Ce que nous avons dit ci-dessus, suffit pour rendre raison de tous ces phénomenes.

4. Il ne s'ensuit pas moins évidemment que l'huile médullaire peut passer des cavités des *os*, dans celles des articulations, où elle sert à lubrifier, & à oindre les extrémités des *os* & les ligamens, & où elle est consumée par le mouvement. Donc si le mouvement vient à être augmenté, les fluides qui sont en stagnation dans la cavité des *os*, seront mis pareillement en agitation, & prendront un mouvement plus prompt. Mais si la douleur provient de l'inflammation du périoste interne ou de la membrane médullaire, il ne sera pas possible que le mouvement des humeurs soit accéléré dans les parties, sans que cette douleur augmente. Toutes les fois donc que les humeurs seront mises en agitation, soit par un usage inconsidéré du vin, soit par celui des substances aromatiques, il y aura accroissement dans la douleur, lorsque le périoste interne, ou la substance médullaire sera affectée.

On guérira cette maladie, 1°. par la méthode générale qu'on suit dans les inflammations, voyez l'article *Inflammatio.* 2°. Par celle que nous avons proposée plus haut, à laquelle on aura recours, & qu'on observera avec exactitude, aussi-tôt qu'il y aura des signes d'un commencement de résolution.

La cure d'une inflammation par résolution est de toutes la plus commode & la plus à souhaiter: mais on ne peut guéres se la promettre dans le cas dont il s'agit. Car il est rare qu'on appelle le Medecin dans les premiers jours de la maladie. Comme la douleur est obtuse, & située profondément, ou on la néglige entierement, ou l'on a recours à des remedes extérieurs, qui, dans l'état où sont les choses, ne peuvent produire aucun effet. Mais on n'a qu'à consulter l'art. *Inflammatio*, pour savoir combien il importe à la cure d'une inflammation par résolution, d'y travailler, tout au commencement de la maladie. Les fomentations, les frictions, & les bains, qui sont si salutaires dans les autres inflammations, ne pénetrent point dans celle-ci jusqu'à la partie affectée. Il ne faut attendre de soulagement que de la saignée, des purgatifs anti-phlogistiques, & des remedes capables de diminuer la quantité & l'impétuosité du sang artériel, aidés d'un régime foible, & de tout ce qui peut atténuer & délayer.

Mais si l'usage de ces remedes produit quelqu'effet; si les symptomes ne cessent pas entierement à la vérité, mais sont affoiblis, le Medecin ne doit point perdre espérance: il peut se flatter d'une cure parfaite, & il doit y travailler de toute sa force; d'autant plus que la plus petite partie de levain qu'il laisseroit subsister, donneroit lieu dans la suite à des accidens qui n'auroient point de remedes. Quoique l'inflammation soit modérée, je lui conseille de recourir à la méthode que nous avons recommandée ci-dessus, c'est d'imprégner le corps de décoctions pénétrantes, & d'user des autres mesures que nous avons indiquées. Il pourra parvenir en se conduisant ainsi, à subjuguer les restes du mal. Mais comme on ne peut gueres imprégner le corps des décoctions des bois, sans procurer une fievre artificielle: on voit assez que cette pratique suppose que l'inflam-

mation est détruite; autrement elle ne feroit qu'irriter les symptomes.

Mais s'il y a suppuration ou gangrene dans la partie affectée, & si l'on en est assuré, non-seulement par les signes sensibles d'une inflammation antérieure, mais encore par une douleur obtuse, fixe & profonde; alors il n'y a point de cure à espérer, si ce n'est par le moyen des décoctions.

Car lorsqu'on n'a point employé du tout les remedes qui conviennent dans la cure d'une inflammation par résolution, ou lorsqu'on s'en est servi trop tard; lorsque l'inflammation est si violente, qu'il n'y a point de résolution à attendre, quoiqu'on ait employé à propos tous les remedes convenables; il faut alors s'attendre à quelqu'autre terminaison, c'est-à-dire, à la suppuration ou à la gangrene; car comme le pus, ou la sanie gangréneuse, n'ont absolument aucune issue; il est évident, qu'il ne peut s'ensuivre de ce défaut, que les accidens les plus terribles. On s'assurera que l'inflammation s'est déterminée de l'une ou de l'autre de ces manieres, par l'absence des signes d'une résolution, & par la présence d'une douleur obtuse, fixe & profonde. Quant à l'espoir qu'on a de guérir en ce cas, il doit être uniquement fondé sur la méthode que nous avons recommandée ci-dessus, qui consiste à imprégner le corps de décoctions, & à emporter par ce moyen toute la matiere corrompue. Mais si les mesures que nous avons prescrites ne réussissent point, & s'il n'y a point de danger de faire une incision jusqu'à l'*os*; on ne balancera point à en venir à cette opération, & l'on pratiquera une ouverture dans la cavité de l'*os*, par laquelle la sanie pourra s'évacuer. Il est évident par ce que nous avons dit ci-dessus, qu'il y a des cas où cette derniere méthode a dû produire de bons effets. On a essayé ce que pourroit aussi la salivation par le moyen du mercure, dans les cas de cette nature: mais Van-Swieten nous dit qu'elle ne produit rien de bon. D'où il s'ensuit que les remedes que nous avons indiqués, sont les seuls dont on puisse tirer quelqu'avantage.

Alors la partie interne de l'*os* étant putréfiée, gonflée, enflammée & cariée dans toute sa substance; le périoste externe doit être enflammé, distendu par la tumeur de l'*os*, & corrodé par la matiere acrimonieuse; & les parties supérieures, contractant peu à peu l'infection, qui gagne les parties adjacentes, elles deviendront spongieuses, se gonfleront, & feront douloureuses jusqu'à ce que la destruction du membre soit parfaite. Lorsque les choses sont en cet état, il en faut absolument venir à l'extirpation.

Car le pus retenu dans un lieu chaud & bien fermé, s'atténuera, deviendra putride, & prendra nécessairement de l'acrimonie, voyez l'article *Suppuratio*; & s'il y a de la sanie gangreneuse, elle ne tardera point à s'altérer, & à contracter de la malignité. L'huile médullaire qui se répandra après avoir corrodé les vésicules qui la contenoient, entrera en stagnation, deviendra acrimonieuse & rance, & prendra de la malignité. D'où l'on voit que la cavité entiere de l'*os* ne tardera point à se remplir de sanie acre & putride. Cette sanie agira bien-tôt sur la surface concave de l'*os*; les vaisseaux distribués entre les lames s'enflammeront: les lames qui étoient auparavant contiguës se sépareront; il se formera une tumeur dans la substance de l'*os*, & toutes les parties seront enfin corrodées. Cette dépravation ne se fera point, sans qu'il y ait de nouvelles douleurs; car lorsque toutes les parties contenues dans la cavité de l'*os* sont corrompues, les premieres douleurs cessent quelquefois, ou si elles continuent, elles sont fort obtuses: mais lorsque le périoste externe qui est excessivement sensible, commence à être distendu par la tumeur de l'*os*, ou corrodé par une sanie acrimonieuse qui pénetre jusqu'à lui, le malade doit ressentir les douleurs les plus fortes & les plus vives. Alors les parties molles qui environnent l'*os*, commencent à se corrompre & à participer à la contagion qui fait des progrès lents à la vérité, mais continus; il s'y forme, mais surtout dans la membrane adipeuse, des tumeurs assez larges, spongieuses, & qui cedent au toucher. C'est ainsi que le mal passe par degrés des parties intérieures, aux parties extérieures; la corruption devient générale, & enfin un membre se trouve entierement détruit: car lorsque toutes les parties & l'*os* sont mortifiées, il y a vraiment un sphacele qui ne peut être guéri que par l'extirpation. Quoique la plupart des parties soient détruites par les contusions violentes, & par les gangrenes malignes: il reste cependant quelqu'espoir qu'il restera des vaisseaux entiers, sains & vivans, sous les parties mortifiées; qu'à l'aide de ces vaisseaux, il y aura séparation, & que la substance perdue se régénérera: mais dans le cas dont il s'agit, il ne faut s'attendre à rien de semblable; car la corruption commence aux parties subjacentes.

Cette maladie a souvent pour cause un virus vénérien, ou quelque disposition scorbutique dans les humeurs, ou la tendance à la maladie que nous appellons rachitis. Ceci bien examiné, nous instruira de ce que c'est que les *gumma*, les tophus, les nœuds, les exostoses, les abscès, la carie, & le *spina-ventosa* des *os*.

Quoique l'inflammation du périoste interne, de la membrane qui environne la moelle, & des follicules qui contiennent l'huile médullaire puisse provenir de toutes les causes capables de produire une inflammation dans toutes les parties du corps; cependant ces parties étant mises à l'abri de toute injure, l'inflammation qui y survient est rarement d'une nature ordinaire. On remarque dans la corruption des *os*, & dans la destruction de leur tissu, que ces effets sont fréquemment des suites d'une cacochymie du sang. Telle est

La cacochymie du sang causée par un virus vénérien. Il est démontré par une infinité d'expériences, qu'alors l'infection subtile du sang tombe sur différentes parties du corps où elle détruit peu-à-peu tout ce qu'elle approche. On sait aussi que telle est sa nature, qu'elle corrompt les humeurs saines, & qu'elle leur communique sa malignité; ensorte que la contagion gagne non-seulement les parties adjacentes de l'endroit affecté, mais encore les plus éloignées; car il est constant que le virus vénérien s'insinue d'une maniere surprenante entre les parties oléagineuses & mucilagineuses du corps. On ne doit donc point être surpris qu'il se mêle à l'huile grasse dispersée dans la substance des *os*, ou ramassée dans leurs cavités, qu'il cause-là une dépravation lente, & que corrodant peu-à-peu toutes les parties, il engendre une corruption totale. Une observation qu'on n'a que trop d'occasion de faire, c'est qu'entre les maladies des *os*, les plus dangereuses & les plus malignes, proviennent de la vérole, surtout lorsqu'elle est invétérée, & qu'elle a pris de profondes racines; car il est rare que ces parties en soient attaquées, lorsqu'elle est récente: mais lorsqu'elle est invétérée, elle produit des douleurs opiniâtres & insupportables, qui ne cedent à aucun remede; & que la salivation, & les décoctions des bois, suspendent à peine. La vérole affecte la moelle; c'est un fait démontré par une infinité d'observations: il n'est pas moins constant, que les maladies des *os* les plus terribles, sont quelquefois une de ses suites. Van-Swieten nous dit avoir vu les côtes, le sternum, & les clavicules consumées par la vérole, les vertebres du cou corrodées par un ulcere vénérien au pharynx, & la surface extérieure de l'*os* pariétal droit être cariée par le virus vénérien & se détacher. Ces observations suffisent pour démontrer que la vérole, est fréquemment

une des causes des maladies des *os*. Passons maintenant à

La disposition scorbutique des humeurs. Les premiers symptomes du scorbut se manifestent communément aux environs des gencives & des dents; on sait que ce mal porte la carie dans les dents, les fait tomber par morceaux & attaque même la partie osseuse de la mâchoire. Les ulceres invétérés aux jambes, auxquels les scorbutiques sont si sujets, sont quelquefois accompagnés de la carie des *os*. Lorsque cette maladie a beaucoup de malignité, elle carie tous les *os*; on en trouve un exemple dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences en 1699*. Et nous lisons dans le Traité *des Maladies des Os*, de M. Petit, *Tom. II.* qu'il trouva dans un grand nombre de Soldats qui moururent du scorbut, le périoste entierement corrompu en plusieurs endroits & séparé des os, & sous cette membrane une lymphe d'une couleur obscure & noirâtre, & d'une puanteur insupportable. D'où il s'ensuit que le scorbut invétéré attaque les *os*; ce qui est confirmé par plusieurs symptomes, tels que les douleurs nocturnes, qui lui sont communs avec la vérole.

Quant à la tendance des humeurs à la maladie que nous appellons rachitis. Il est évident que le rachitis a beaucoup d'analogie avec le scorbut, & qu'il y a tout lieu de soupçonner que le virus vénérien entre pour quelque chose dans ces causes; car les enfans qui viennent de parens mal-sains & qui ont eu plusieurs gonorrhées, en sont le plus fréquemment attaqués. Mais on observe qu'alors les *os* sont violemment affectés, que les dents deviennent noires, se carient & tombent; que les épiphyses deviennent prominentes, & que l'effort le plus léger les sépare des *os* auxquels elles sont adhérentes; enfin que lorsque cette maladie est poussée à son dernier degré, elle est fréqnemment accompagnée de la carie & du *spina ventosa*.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent répandra beaucoup de lumiere sur ce que nous avons à dire des maladies suivantes.

Les *gumma* qui sont des tumeurs formées de la substance même de l'*os*, d'une nature si molle & si visqueuse, qu'elle cede à la compression, comme la gomme des arbres, lorsqu'elle a été exposée aux rayons du soleil, ou avant qu'elle ait acquis sa dureté; sont des effets assez fréquens de la vérole; ils viennent non-seulement à la tête, mais encore au milieu & à la partie la plus solide des gros *os*. Il paroît que c'est l'obstruction ou l'inflammation des vaisseaux distribués entre les lames osseuses qui donne lieu à leur formation; car lorsque ces vaisseaux sont obstrués ou enflammés, ils se dilatent, & en se dilatant ils écarrent nécessairement les lames qui sont au-dessus d'eux. Peut-être aussi qu'alors la substance de l'*os* proprement dite, qui est naturellement dure, s'amollit & perd sa consistance. On trouve dans les Praticiens des exemples surprenans de ce phénomene. Il arrive par des causes inconnues, que non-seulement quelques parties des *os*, mais même des *os* entiers, deviennent mous comme les chairs. Nous avons de ce fait un si grand nombre de preuves qu'il n'est pas permis d'en douter. Il est pareillement démontré par un grand nombre d'observations que les *os* ainsi amollis se gonflent quelquefois; & telle est l'origine des tumeurs appellées *gummata*.

Il est évident par ce que nous avons dit, que ce défaut de consistance dans les *os* succede quelquefois aux abscès formés dans les parties adjacentes, qu'il a son principe dans la substance des *os*, & qu'il est souvent une des suites de la vérole. Il faut cependant avoüer que les *os* sont quelquefois attaqués de *gumma* sans qu'il paroisse y en avoir de causes suffisantes. Ne pourroit-on point alors recourir à la cacochymie acide du sang, pour rendre raison de cette dépravation? d'autant plus que personne n'est plus fréquemment attaqué de *gumma* que les enfans foibles, dont les alimens sont pour la plupart acescens, les vaisseaux & les visceres débiles, incapables de surmonter le vice du chyle engendré de ces alimens. Nous lisons dans le *Thesaur.* de Ruysch, 4. *N°.* 38. que la liqueur dans laquelle il conservoit un fœtus, étant devenue trop acide, ses côtes s'amollirent au point qu'on pouvoit non-seulement les fléchir en tous sens, mais même y faire des nœuds, comme à des ficelles.

Des tophus & des nœuds. Lorsque les tumeurs de l'*os* sont plus dures que les *gumma*, & plus molles que la substance de l'*os*, on les appelle nœuds ou *tophus*. Le célebre Boerhaave a coutume de comparer les *tophus* aux cornes des veaux, lorsqu'elles n'ont pas encore percé la peau, & les nœuds aux cornes des mêmes animaux, lorsqu'elles ont percé la peau, mais sans avoir encore toute leur dureté. D'où il s'ensuit que les nœuds & les *tophus* ne different des *gumma* que par leurs différens degrés de consistance.

Exostoses. Ces tumeurs ont la dureté de l'*os*, & sont même quelquefois plus dures. Quelquefois l'exostose occupe tout l'*os*, ainsi qu'on en a des exemples dans les *os* du carpe & du métacarpe, dans ceux du tarse & du métatarse, & dans les phalanges des doigts. Ce fait est rare dans les gros *os*. Ce mal n'en attaque ordinairement qu'une partie. Ce que nous avons dit aux articles *Caput* & *Fractura*, de la nutrition & de l'accroissement des *os* & de la régénération de leur substance perdue, prouve suffisamment que la substance dnre des *os* peut être réparée par des humeurs louables, portées en quantité & avec l'impétuosité convenables, dans les vaisseaux sains. D'ailleurs on remarqne assez fréquemment dans la cure des fractures, surtout lorsque les sujets sont jeunes, que le callus qui se forme & qui réunit les parties séparées s'éleve au-dessus de la surface de l'*os*, & reste pendant toute la vie du malade comme une substance dure & osseuse: mais cette substance qui soude & consolide les *os* fracturés & restitue la substance qu'ils ont perdue, est d'abord molle & n'acquiert que par degré la dureté de l'*os*. Voyez l'article *Vulnus*. Si donc il arrive par quelque cause que les vaisseaux qui portent la matiere qui nourrit l'*os*, & répare la substance perdue, soient dilatés, le diametre de l'*os* en sera augmenté & il y aura tumeur. Mais comme il est extremement probable, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Caput*, que ces vaisseaux sont répandus entre les lames des différentes couches dont les gros *os* sont formés, ces vaisseaux en se dilatant sépareront d'autant plus les lames les unes des autres, & augmenteront le volume de l'*os*.

Or selon que ces tumeurs prominent au-dessus des parties extérieures, ou vers les parties internes, selon les différentes parties de l'*os* qu'elles affectent, selon la différence des parties adjacentes qu'elles offensent, & selon leurs différentes figures & grosseurs, il en naît différens accidens, ainsi que nous lisons dans les Auteurs qui ont recueilli des observations.

Ruysch nous dit, *in Thesaur.* 10. *N°.* 178. *Pl. II. Fig.* 4. & 5. qu'il divisa longitudinalement avec une scie une partie du tibia affectée d'exostose, & qu'il trouva que cette exostose creux partoit de la surface interne de l'*os*, & rétrécissoit la cavité qui contenoit la moelle. D'où l'on voit combien d'accidens peuvent être produits par une pareille exostose. La moelle en peut être comprimée & offensée, & il pourra s'ensuivre tous les symptomes analogues à ces deux défauts, & dont nous avons déja fait l'énumération. Les exostoses qui se forment au milieu & à la partie la plus solide des gros *os*, sont ordinairement assez dures dans toutes leurs parties: mais celles qui sont situées aux environs des jointures, n'ont quelquefois de dureté qu'en leurs parties extérieures; & l'on a trouvé sous cette croûte une dépravation surprenante des parties molles situées entre les lames osseuses écartées les unes des autres, ces parties avoient dégénéré en fungus, en pus, en sanie & en mucosité. Voyez M. Petit, *Maladie des Os, Tom. II.* S'il se forme une exostose à la lame intérieure du crane il

est évident que cette tumeur comprimant le cerveau, sera suivie de l'épilepsie, de la paralysie & de l'apoplexie. Quant aux exostoses qui paroissent à la surface extérieure des *os*, elles distendent peu à peu le périoste, & causent des douleurs longues & aiguës qui cessent bientôt si ces tumeurs sont en pointe.

Les exostoses sont quelquefois des suites de quelque injure extérieure. Elles proviennent aussi de causes internes dont aucune ne produit plus fréquemment cet effet que la vérole. Lorsque le scorbut a de la malignité, les ulceres aux jambes qui l'accompagnent, & qui résistent à tous les remedes vont rarement sans carie, & il y a aussi quelquefois exostose: celles dont les causes sont extérieures ne sont pas communément fort dangereuses quoique très-difficiles à guérir; au lieu que celles qui sont des effets de quelque cause interne, disparoissent quelquefois entierement, ou du moins sont beaucoup diminuées, si l'on anéantit le mal dont elles sont les symptomes, ainsi qu'on en fait fréquemment l'observation sur les exostoses vénériennes. On sait encore que les contusions les plus légeres suffisent pour donner lieu à une exostose, surtout aux parties des *os*, où les tégumens ne sont pas fort épais. C'est pourquoi ces tumeurs sont assez fréquentes à la crête du tibia. Cette partie étant plus sujette à être offensée par des causes extérieures qu'aucune autre, M. Petit dit dans son Traité *des Maladies des Os*, qu'il y a peu d'hommes en qui elle n'ait quelque aspérité. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences en* 1720. & vous y apprendrez que les grandes contusions sont capables de produire des exostoses prodigieuses.

Les exostoses qui proviennent d'injures extérieures se guérissent rarement, à moins que ce ne soit à l'aide d'une opération chirurgicale : mais comme elles sont communément peu dangereuses, & que l'opération chirurgicale le seroit beaucoup, & auroit d'ailleurs de la difficulté, il ne faut la conseiller que dans les cas où la grosseur, la figure ou la situation de l'exostose seroient excessivement incommodes.

Quant aux exostoses qui proviennent de causes internes, on en vient quelquefois à bout, ou du moins on les diminue beaucoup, en en attaquant les causes. Mais si l'exostose subsiste après la destruction de sa cause, comme il arrive dans la cure de la vérole, on fera une incision au tégument, & l'on enlevera l'exostose avec un instrument tranchant ou le cautere actuel; opération à laquelle il ne faudra toutefois se déterminer que lorsque l'exostose auroit des suites fâcheuses. J'ai vu des exostoses subsister pendant plusieurs années après la cure de la vérole, sans aucun autre inconvénient que la difformité de la partie, dit Van-Swieten. Vous trouverez dans le Traité *des Maladies des Os* de M. Petit, *Tom. II.* les méthodes les meilleures d'enlever les exostoses.

Les abscès. Nous avons décrit à l'article *Suppuratio* ce que l'on entend par un abscès des parties molles; & il est évident par ce que nous avons dit jusqu'ici, que les *os* sont sujets à cette maladie. Il est démontré par des observations de pratique que des inflammations formées, soit dans les parties celluleuses voisines des jointures des *os*, soit dans la cavité du milieu des gros *os*, ont dégénéré en abscès. D'ailleurs on dit qu'il y a un abscès dans la substance de l'*os*, lorsqu'une ou plusieurs des lames qui le forment en s'unissant, se mortifient, se corrompent, se désunissent & se séparent des vaisseaux subjacens & sains, de la substance régénérée & semblable aux lames séparées, ou du nouveau périoste de cette substance régénérée & qui a servi à la réparation de la substance perdue. Voyez à l'article *Caput* l'observation d'Hippocrate, savoir, que dans les blessures & dans les plaies de la tête, où l'*os* est à nu & où il est resté une partie de l'instrument contondant, la partie mortifiée de l'*os* se sépare ordinairement de celle qui est saine & qui a sang & vie. C'est aux abscès des *os* qu'il faut encore rapporter les observations surprenantes de Ruysch, par lesquelles il paroît avoir trouvé dans la cavité du milieu des gros *os*, un tuyau rond, osseux, séparé du reste de l'*os*.

Carie des os. Cette maladie est tout-à-fait différente de l'abscès des *os*, & elle est beaucoup plus terrible. Dans l'abscès il reste toujours de la cohésion entre les parties; & s'il s'en sépare quelque chose, c'est seulement une lame; au lieu que dans la carie la substance de l'*os* est tellement corrompue & corrodée, qu'elle tombe en une espece de poudre; ce qui indique une corruption prodigieuse, & par conséquent une cure d'autant plus difficile. Nous indiquerons les moyens de s'assurer de la carie d'un *os* couvert de chair & enveloppé de tégumens. Mais ce mal s'apperçoit facilement lorsque l'*os* est à découvert ou qu'on le peut sonder. Nous lisons dans Celse, *Lib. VIII. cap.* 2. « qu'on découvre bien-« tôt par le moyen de la sonde si un *os* est carié, car cet « instrument y pénetre plus ou moins selon que la ca-« rie est plus ou moins profonde. » La partie cariée d'un *os* n'a presque point de solidité; elle cede à la sonde qui ne trouve de la résistance que lorsqu'elle est parvenue à la partie saine de l'*os*. C'est pourquoi Celse ajoute dans le même endroit, après avoir conseillé de ratisser les *os* pour parvenir à les guérir, « qu'il ne « faut les ratisser que jusqu'à ce que l'on soit arrivé à « leur partie blanche & solide; car il est constant qu'au « dessous du noir on trouvera du blanc, & qu'il n'y au-« ra plus de carie lorsque l'*os* sera solide. »

Le spina ventosa. C'est l'espece la plus terrible de la carie des *os*, puisqu'elle provient d'une corruption produite dans la moelle par quelque cause interne qui corrode ces parties. Nous en avons déja traité ci-dessus.

On conçoit par-là pourquoi un *os* carié change si considérablement de couleur & devient d'un blanc sale, de bleu blanchâtre qu'il étoit, devient jaune, cendré, livide, noir, & quel degré de corruption marquent ces différentes couleurs.

Nous avons observé dans l'endroit de l'article *Caput* où nous avons considéré ces signes, comme des symptomes de l'affection du crane, que la couleur des *os* sains étoit dans les personnes vivantes tant soit peu bleuâtre & rougeâtre, & que le premier signe du vice d'un *os* étoit son changement de couleur, de rougeâtre ou bleu, en blanc, jaune obscur & enfin noir. Il en est de même des autres *os* que du crane; & l'on peut assurer en général que la corruption des *os* est d'autant plus grande, que leur couleur naturelle est plus altérée. Dans le premier degré d'altération l'*os* devient blanc, & c'est une preuve que la mortification commence. Lors donc qu'on a fait de petites ouvertures à un crane affecté, le premier signe qu'on a que la cure prend un cours heureux, c'est le changement de la couleur blanche de la surface de l'*os* en une couleur rougeâtre. Comme nous avons déja démontré que l'huile médullaire passe par les pores des lames appliquées les unes sur les autres, & parvient à la surface extérieure de l'*os*, où il est vraissemblable qu'elle entre dans les petites veines du périoste & qu'elle se mêle au sang; on conçoit assez que lorsque le tissu vital de l'*os* est détruit, cette huile doit s'accumuler, entrer en stagnation & se corrompre, & par conséquent l'*os* devenir gras & jaune, ainsi que Celse l'observe dans le second Chapitre de son huitieme Livre. « La partie vitiée, dit-il, à propos des maladies « des *os*, devient d'abord grasse & ensuite noire, & « de la couleur qui marque la carie. » A mesure que le mal augmente, la couleur devient cendrée, livide & noire. Lorsque l'*os* est noir, il est certain que sa mortification est parfaite, & que la corruption y est poussée au dernier degré. Cette altération successive de la couleur est bien remarquable dans les dents lorsqu'elles commencent à se corrompre. Elles deviennent d'abord grasses, puis jaunes, ensuite brunes, & enfin tout-à-fait noires : on peut dire alors qu'elles sont cariées; aussi tombent-elles par morceaux.

On voit évidemment par ce que nous avons dit, pourquoi un *os* carié est inégal, raboteux, spongieux, friable, mou & facile à rompre, c'est sans doute parce que les arteres tant internes qu'externes, cessent de comprimer ses lames.

On sait par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que les *os* sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, & qu'entre ces lames il y a des vaisseaux qui portent les humeurs vitales, qui servent à la vie & à la nutrition des *os*, surtout dans les endroits où les interstices que ces lames laissent entre elles sont fort sensibles. D'où il s'ensuit que les petites arteres qui serpentent entre la lame extérieure d'un *os* & celle qui la suit immédiatement, tendent dans leur diastole à soulever partout la lame extérieure: mais les petites arteres disposées dans le périoste contrebalancent cet effort, agissent peut-être même plus puissamment, & résistent à l'élévation de la lame. Lors donc que le périoste est corrompu par quelque cause que ce puisse être, il faut que l'action des arteres dispersées entre les lames des *os* prévaille, & que la lame extérieure s'éleve. On voit évidemment que le même effet sera produit dans tous les interstices qui séparent les lames de l'*os*. On croira peut-être que l'action des petites arteres n'est pas assez considérable pour soulever une lame d'*os*, & pour séparer ce corps dur des parties subjacentes: mais si l'on considere que ces petites arteres réiterent leur pulsation dans tous les points de cette lame, quatre mille fois au moins par heure, on sera moins surpris qu'une si petite force si fréquemment appliquée produise un effet sensible. Si la surface du crâne dépouillée du péricrane, est offensée par l'approche de l'air, ou par l'application de quelque substance grasse, la force de ces arteres sépare quelquefois la lame corrompue en très-peu de tems. Voyez l'article *Caput* à l'endroit des plaies de la tête.

On voit encore qu'elle est la raison par laquelle les arteres internes, c'est-à-dire celles qui sont dispersées entre les lames, élevent les lames à l'extérieur, aussitôt que la pression des arteres qui agissoient sur la surface de ces lames vient à cesser. C'est à ces causes qu'il faut rapporter l'aspérité que l'on remarque à la surface des *os* corrompus; c'est par l'écart des lames les unes des autres qu'ils deviennent spongieux, friables, & qu'ils perdent une grande partie de leur solidité naturelle; car dans les *os* sains la partie la plus solide est ordinairement celle du milieu, ou celle dans laquelle les lames osseuses sont plus contiguës les unes aux autres; au contraire les *os* sont plus spongieux, plus faciles à rompre aux environs de leurs extrémités; c'est-à-dire, dans les endroits où les lames osseuses sont plus écartées les unes des autres. Les *os* cariés sont plus friables que les *os* sains, parce que les humeurs qui y sont en stagnation, & qui y sont devenues acrimonieuses, ont corrodé la substance de l'*os*. Mais entre ces humeurs, celle qui produit principalement cet effet, est l'huile médullaire corrompue. D'ailleurs nous avons remarqué que la cohésion des *os* dépendoit encore de l'interposition d'une huile qui fait, entre leurs parties, l'office de la glue & qui les unit. Ce qui prouve ce fait, c'est que les *os* deviennent très-fragiles, lorsqu'ils ont été dépouillés de cette huile sur un feu ouvert, & que, si on les trempe dans l'huile, après les avoir rendus friables par une longue calcination, ils recouvrent leur consistance. Or l'huile médullaire atténuée, étant consumée par la putréfaction, & l'*os* en même-tems corrodé par des humeurs acrimonieuses, ainsi qu'il arrive dans la carie, il n'est pas étonnant que la friabilité soit excessive, & que la substance d'un *os* dans cet état, tombe en poussiere à l'approche de la sonde.

On voit encore la raison pour laquelle un *os* dans cet état est extremement fétide, & a une odeur de lard rance.

Cette puanteur est si grande que les habiles Chirurgiens en augurent quelquefois l'affection d'un *os*, au-dessous d'un ulcere. Mais il n'est pas possible d'en donner des notions par écrit; c'est à l'odorat à instruire en pareil cas; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle approche de celle du lard rance & corrompu. Lorsque la carie de l'*os* est parvenue jusqu'à la moelle, il n'est pas difficile de rendre raison de l'odeur fétide: mais elle se sent, lors même que la corruption de l'*os* n'est que superficielle. Nous avons remarqué plus haut que l'huile médullaire passe par les pores des lames, & est portée dans les interstices qu'elle laissent entre elles, jusqu'à la surface extérieure de l'*os*; d'où il s'ensuit que quand même il n'y auroit que les lames extérieures de cariées, cela suffiroit pour mettre en stagnation l'huile médullaire qui y est apportée, la corrompre & produire la même puanteur.

On conçoit par ce que nous venons de dire pourquoi dans une partie ulcérée, en conséquence de la carie subjacente d'un *os*, les chairs environnantes sont molles, flasques, fongueuses, gonflées, & les levres de l'ulcere rebroussées; la sanie claire, subtile, à peine visqueuse, fétide, & pleine de petites écailles noires; le mal sujet à retour presque sans aucune cause apparente, & l'ulcere rebelle aux meilleurs remedes qu'on emploie en pareils cas.

Nous allons maintenant passer aux symptomes qui accompagnent généralement la carie des *os*, & qui indiquent à un Chirurgien habile la présence de cette maladie, quelque cachée qu'elle soit d'ailleurs.

Pourquoi dans une partie ulcérée. Lorsqu'en conséquence de quelque vice antérieur, ou de la corruption d'un *os*, les parties environnantes sont affectées & ulcérées, leur corrosion se fait ordinairement par dégré, & il se forme une tumeur molle & flasque, ainsi que l'ont toujours observé les Chirurgiens, & comme il paroît surtout dans le *spina ventosa*, maladie qui semble avoir tiré son nom de cette circonstance; car la putréfaction de l'*os* subjacent envoie des exhalaisons malignes dans toutes les parties voisines; d'où il arrive que la membrane adipeuse qui est naturellement disposée à se dilater, ne tarde pas à s'enfler. Sa tumeur inflammatoire, n'est pas alors dure, mais molle, lâche, & pour ainsi dire flottante sous les doigts. C'est par cette raison que les habiles Chirurgiens ne manquent jamais dans l'examen qu'ils font des ulceres invétérés, de s'assurer par la pression avec les doigts, si toutes les parties adjacentes sont fermes & saines: car les parties environnantes n'adherent point à l'*os* corrompu, & n'y adheront jamais par quelque moyen que ce puisse être, qu'on n'ait commencé par écarter toute corruption. Lorsqu'une dent est cariée, la gencive s'en sépare & n'y reprend plus. Nous avons remarqué plus haut que dans les malades qui meurent d'un scorbut malin, le périoste n'adhéroit point aux *os*. Nous savons encore que dans les plaies de la tête, lorsque le crane est affecté, si l'on en sépare la chair aux environs du septieme jour, alors il survient de la douleur, & il sort un pus clair & fétide qui dénote la malignité de la plaie. Voyez l'art. *Caput*. Il peut arriver aussi que la matiere élastique engendrée dans la putréfaction donne lieu de son côté à la tumeur des parties environnantes.

Les levres de l'ulcere sont renversées. Les levres d'une plaie se rebroussent dans un corps sain & robuste, par l'élévation de la membrane adipeuse qui ne peut être confinée sous la peau. Le gonflement de la membrane adipeuse produira le même effet dans le cas d'un ulcere; avec cette différence que dans la plaie les levres sont vivantes & vermeilles; au lieu que dans l'ulcere elles sont pâles, sordides & quelquefois livides. Hippocrate a remarqué judicieusement que dans les plaies de la tête accompagnées de la corruption de l'*os*, les levres ressemblent à de la chair macérée avec du sel,

La sanie est claire & subtile. Nous avons remarqué à l'art. *Suppuratio*, qu'Hippocrate & Galien entendoient quelquefois par putréfaction une suppuration : mais qu'ils distinguoient une suppuration d'une putréfaction proprement dite. Ils regardoient la suppuration comme un signe que la nature étoit la plus forte ; & la putréfaction au contraire comme un signe qu'elle étoit la plus foible ; d'où Galien conclut avec raison, que la suppuration n'est pas simplement une putréfaction, mais qu'elle est accompagnée de quelque coction, & que les humeurs sont converties en pus par le reste de l'action des vaisseaux, sans laquelle elle seroit devenue putride. Le même Auteur ajoute qu'il s'engendre dans les ulceres une liqueur qui dégénere plus ou moins d'un bon pus, selon que les forces coctrices sont plus ou moins fortes, ou plus ou moins foibles, & selon que la matiere qui doit être convertie en pus est plus ou moins opiniâtre : y ayant toujours dans un ulcere accompagné de carie des *os*, une putréfaction maligne produite par la corruption de l'huile médullaire ; & les parties adjacentes & supérieures, étant toujours flasques, molles, enflées, & quelquefois à moitié gangrénées ; il est évident que la matiere qui doit être convertie en pus est très-opiniâtre, & que les facultés digestives sont en même-tems fort foibles. Il ne faut donc pas s'étonner s'il s'engendre une sanie claire, fétide, quelquefois d'une couleur obscure, & très-acre, au lieu d'un pus louable, blanc, épais, doux, égal, sans odeur, & tel qu'on l'eût obtenu si les forces de la nature avoient été supérieures. La plupart des écailles noires de l'*os* corrompu, viennent avec cette sanie, que les Chirurgiens regardent avec raison comme le signe le plus infaillible de la carie d'un *os*. C'est par cette raison que dans les ulceres invétérés, ils examinent avec soin les emplâtres & les plumasseaux lorsqu'ils renouvellent le pansement, & s'ils y apperçoivent de la noirceur, & une odeur fétide, ils ne manquent pas de soupçonner qu'il y a carie à l'*os*.

Retour de la maladie, sans aucune cause apparente. Si la dépuration de l'*os* affecté n'est point faite, le foyer de la maladie subsiste toujours, même après la cicatrisation de l'ulcere : c'est pourquoi elle ne tarde pas à revenir. D'ailleurs la cicatrice qui se fait alors aux ulceres, n'est ni ferme, ni louable ; elle reste toujours molle, élevée, & débile, & le lieu où elle est s'ouvre dans la suite tôt ou tard. Lorsque la putréfaction des dents porte la carie dans les alvéoles ; il se fait quelquefois une inflammation & un suppuration subite aux gencives. Si l'on ouvre l'abscès, il en sort un pus fétide, & le mal paroît guéri : mais il ne manque gueres de reparoître au bout de quelques mois, à moins qu'on ne tire la dent ; & qu'une dépuration suffisante de la partie affectée ne dispose à une cure parfaite. Van-Swieten nous dit avoir vu un enfant, qui au sortir de la petite vérole, fut attaqué de tubercules pleins de pus qui se répandirent sur toutes les parties de son corps, & d'un ulcere opiniâtre au front, qui paroissoit céder aux remedes dessiccatifs, mais qui bien-tôt après se renouvelloit ; jusqu'à ce qu'enfin au bout de deux ans, la partie corrompue de l'*os* s'étant séparée, l'ulcere se guérit parfaitement en quelques jours.

L'ulcere d'une nature rebelle & opiniâtre ne peut être parfaitement guéri, à moins qu'on ne l'ait réduit dans l'état d'une plaie simple & nette ; car toute partie corrompue & mortifiée restante dans l'ulcere, y est un corps hétérogene, dont le séjour empêche la réunion des parties séparées. Voyez à l'art. *Caput*, les différentes méthodes, & les remedes les plus efficaces, pour nettoyer un ulcere de toute impureté. Les Chirurgiens éprouvent quelquefois que l'usage le plus continu de ces remedes, dans des ulceres peu considérables en apparence, ne produit toutefois aucun heureux effet : alors ils soupçonnent qu'il y a carie à l'*os*, & ils ne se trompent gueres. Hippocrate dit, *Aphorisme* 45. *Sect.* 6. « que les ulceres qui durent un an, ou plus long- « tems, affectent nécessairement les *os*, dont quelques « parties venant à se séparer, laissent une escarre creuse « & profonde. » Quelquefois ces maladies des *os* sont si opiniâtres, qu'elles ne cedent à aucun remede. Hippocrate dit dans son Traité *De fracturis*, que si l'*os* du talon, ou le calcaneum est corrompu, le mal est incurable.

On conçoit aisément par ce que nous avons dit, pourquoi la carie d'un *os* qui provient d'une cause externe, se guérit assez facilement ; pourquoi celle qui naît d'une cause interne ne se guérit pas sans difficulté ; pourquoi celle qui vient de la vérole se guérit encore plus difficilement, & pourquoi celle qui suit le *spina ventosa*, est de toutes la plus difficile à guérir.

La cure d'une carie est plus ou moins difficile, selon les différentes causes qui l'ont produite. Lorsqu'elle provient d'une cause extérieure comme d'une contusion ou d'une blessure, il n'y a qu'une partie de l'*os* qui soit corrompue, & les humeurs saines portées par le moyen des vaisseaux, qui sont entiers, dans le reste de la substance de l'*os*, peuvent donner lieu à la séparation de la partie corrompue, & à la régénération de la substance perdue : ainsi dans les plaies de la tête, la carie du crane se guérit quelquefois en assez peu de tems, lorsque le malade est sain à tout autre égard. Mais lorsqu'il y a cacochymie morbifique, & que les humeurs qui coulent dans toute la substance de l'*os* étant acrimonieuses, elles le corrodent ; il est évident que la cure doit avoir de la difficulté. Car après qu'on aura bien nettoyé la partie cariée, on n'aura pas détruit pour cela le principe du mal. Plus il y aura de difficulté à corriger cette cacochymie ; plus la cure sera difficile. Or l'infection ayant une fois pénétré jusqu'aux *os* dans la vérole, ce n'est pas sans beaucoup de difficulté qu'on vient à bout de la détruire : après qu'on a bien employé le mercure & la décoction des bois, il arrive souvent que le mal reparoît quelques mois après avec la même malignité. C'est donc avec raison que nous avons assuré que la carie qui provenoit de cette cause, étoit très-difficile à guérir. Nous avons observé ci-dessus, que la carie de l'*os* provenoit dans le *spina ventosa*, d'une corruption antérieure de l'huile médullaire. C'est par cette raison qu'on ne s'apperçoit guéres de cette carie, que quand toute la substance de l'*os* est corrodée : il n'y a donc dans ce cas aucune partie vitale sous la carie, qui puisse donner lieu à la séparation des parties corrompues, & à la génération de la substance perdue. Le seul espoir de guérison, consiste dans une séparation artificielle d'une large portion de l'*os* corrompu. Nous voyons par des observations Chirurgicales, que l'*os* corrompu, se sépare quelquefois des parties saines au bout de quelques mois, ou même de quelques années. Quoiqu'il en soit, il n'est pas moins vrai de dire que la cure de cette carie est la plus difficile de toutes.

On conçoit encore par ce que nous avons dit, pourquoi la carie, aux parties solides des *os*, est dangereuse ; plus dangereuse dans leurs parties spongieuses, & pire aux jointures ; pourquoi la premiere est lente, la seconde prompte, & la troisieme plus prompte encore ; pourquoi la carie fait des progrès rapides, & se guérit difficilement dans les enfans ; & pourquoi le *spina ventosa* attaque ordinairement un grand nombre d'endroits, soit en même tems, soit successivement.

Il est certain par ce que nous avons dit ci-dessus, que le milieu des gros *os* en est l'endroit le plus épais & le moins vasculaire, & qu'à mesure qu'on approche des extrémités, on trouve les lames osseuses plus écartées les unes des autres, & les interstices qu'elles laissent entr'elles, & qui sont remplies d'un grand nombre de petits vaisseaux, & de vésicules pleines d'hui-

le, plus grands. Nous avons encore fait voir qu'il y a dans les parties des *os* qui constituent les jointures, & qui sont couvertes par une capsule de ligamens qui tiennent les articulations unies, une substance caverneuse, abondante, & qui n'est enduite que d'une croûte osseuse fort mince, & qui ne surpasse pas même l'épaisseur de l'ongle à l'*os* de la cuisse. Si donc il y a carie dans la partie la plus solide de l'*os*, cette carie est dangereuse: mais il y a toutefois beaucoup d'apparence qu'il se fera une séparation de la partie cariée, & que la solidité de la substance ne permettra pas au mal de faire des progrès aussi rapides, que ceux qu'il a coutume de faire dans les parties molles. Mais si l'*os* est carié dans sa partie spongieuse; alors la croûte osseuse & mince dont nous avons parlé, sera bien-tôt détruite, & la corruption ne tardera point à passer aux parties molles subjacentes; d'où il s'ensuivra une putréfaction violente, & même ce qu'il y a de plus fâcheux, la corruption de l'huile médullaire. Comme la substance d'un *os*, n'est dans aucun endroit aussi tendre, ni le nombre des vésicules qui contiennent l'huile grasse & médullaire, aussi grand qu'aux environs des jointures; la carie produira là les symptomes les plus fâcheux. Si nous considérons d'ailleurs que la sanie putride qui s'accumulera, ne manquera pas de tomber dans la cavité de l'articulation, après avoir corrodé la surface de l'*os*; nous ne ferons aucune difficulté de convenir que cette espece de carie est excessivement dangereuse, que ses suites sont terribles, & que l'extirpation de la partie affectée est presque le seul moyen de la guérir.

On conçoit par ce que nous avons dit, pourquoi la carie consume lentement la partie épaisse & solide des *os*, plus promptement leurs parties spongieuses, & en très-peu de tems la substance caverneuse qui est aux extrémités de leurs articulations.

Mais comme le grand nombre des maladies des *os* & des plus opiniâtres d'entre elles, sont celles qui attaquent leurs parties les plus molles & les plus vasculaires, il est facile de concevoir pourquoi la carie des *os* fait des progrès si rapides, & se guérit si difficilement dans les enfans. Il y a dans les sujets jeunes un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux, en quelque endroit du corps que ce soit, que dans ceux qui sont plus avancés en âge; la plupart de ces vaisseaux s'anéantissent avec les années, & deviennent solides après avoir rendu tout ce qu'ils contenoient de fluide, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Fibra*. D'où il s'ensuit que le nombre des vaisseaux est beaucoup plus grand dans les *os* des enfans que dans ceux des adultes; conséquemment que leur substance est plus molle, plus facile à offenser, & plus promptement corrompue.

Nous savons par notre expérience & par les observations des autres, que le *spina ventosa* ou cette carie des *os* qui naît de l'huile médullaire corrompue par des causes internes, n'est pas ordinairement confinée dans une seule partie, mais qu'elle en peut affecter plusieurs en même tems & à des distances considérables l'une de l'autre. Van-Swieten nous cite l'exemple d'un *spina ventosa* qui commença par attaquer la phalange du milieu de l'index, qui parut quelques semaines après au tarse & ensuite au zygoma; il ajoute que ce ne fut que long-tems après que la partie corrompue de l'*os* se sépara & que le malade guérit: mais il lui resta toujours une cicatrice profonde & désagréable. D'où il s'ensuit évidemment qu'il ne faut point procéder inconsidérément à l'extirpation de la partie affectée du *spina ventosa*, puisqu'il arrive assez ordinairement que cette maladie paroît ailleurs. La raison de ce phénomene est peut-être que cette maladie tire son origine d'une cause interne, & que de toutes celles qui lui donnent naissance, la plus fréquente est, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, une cacochymie vénérienne, scorbutique, ou tendante au rachitis, & qui se jette non-seulement sur une partie, mais sur plusieurs à la fois. D'ailleurs il peut arriver que cette maladie infecte les humeurs saines dans la partie qu'elle affecte, & qu'elle se répande par ce moyen dans tout le corps, comme on le remarque particulierement de la vérole, qui commence par attaquer quelquefois les parties génitales & ensuite tout le corps.

Si l'on ajoute à ce que nous avons dit jusqu'à présent ce qui concerne les contusions, les luxations & les fractures, dont nous avons traité en différens articles, & ce que nous avons dit à l'article *Caput*, des plaies de la tête qui attaquent l'*os*, on aura une histoire assez complete, avec la cure des principales maladies des *os*, surtout si l'on joint à cela l'ankylose qui consiste dans une immobilité des jointures, accompagnée d'une tumeur dure, & qui provient principalement d'un callus formé à un *os* rompu dans l'articulation, d'un épaississement de la synovie, ainsi que l'a remarqué Clopton Havers, de la rigidité des ligamens & d'une exostose aux jointures. La cure des maladies des *os* est encore extremement difficile par la nécessité où l'on est de la varier selon la différence des causes.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent suffit pour instruire des principales maladies des *os*, en y joignant surtout les articles *Contusio*, *Fractura* & *Luxatio*. Car à l'article *Contusio* on trouvera les maladies des *os* qui en sont les suites, les articles *Fractura* & *Luxatio* contiennent aussi beaucoup de chose, qui ont rapport à ces maladies. Et nous avons donné à l'article *Caput* grand nombre d'observations qui concernent leur connoissance & leur cure. Nous ajouterons quelque chose ici touchant l'ankylose, parce qu'elle a fréquemment pour cause une maladie des *os*, quoique pourtant il en puisse être autrement. Il y a, par exemple, ankylose lorsque les ligamens des jointures deviennent roides, ou lorsque le mucilage destiné à lubrifier les ligamens & les extrémités des *os* s'accumule & s'épaissit.

Nous avons remarqué d'après Celse, à l'article *Luxatio*, où nous avons parlé d'une ankylose produite à la suite d'une luxation, que les Grecs ont appellé ἀγκύλας, les contractions des jointures, causées par des cicatrices récentes, mais que Paul Eginete a entendu par ce mot, ainsi que par ἀγκυλώσεις, une immobilité de jointures, qu'il attribue soit à un engorgement d'humeurs, soit à une contraction des nerfs. Il est constant que l'ankylose peut être définie, une immobilité des jointures, accompagnée d'une tumeur dure, & que cette maladie provient d'un vice dans les *os*. Lorsque l'ankylose est produite par un callus excessif d'*os* fracturés, ou par une exostose aux environs des jointures, il est évident qu'il doit y avoir une tumeur dure. Mais si elle naît de la rigidité des ligamens ou de l'épaississement du mucilage des jointures, il faut nécessairement que ce mucilage se soit accumulé peu à peu dans la cavité de la jointure, & que ce soit son défaut de consommation qui ait donné lieu à l'immobilité. Ce mucilage distendra donc la capsule articulaire, & produira à la longue une tumeur, qui deviendra assez dure lorsque les parties de la matiere accumulées les plus subtiles se seront dissipées. L'immobilité des jointures est donc ordinairement accompagnée d'une tumeur dure, qui paroît soit au commencement, soit dans le cours de la maladie. Il faut avouer toutefois qu'il y a un cas d'exception. J'ai vu moi-même, dit Van-Swieten, tout un bras desséché, & dans un véritable marasme; ce marasme étoit accompagné d'immobilité des jointures, sans aucune tumeur. Mais la mobilité des jointures supposant une certaine configuration dans la partie articulée des *os*, la lubrification des surfaces qui se touchent mutuellement, & une flexibilité convenable dans les ligamens qui environnent les jointures, les causes suivantes produisent nécessairement une ankylose.

Le

Le calus d'un os fracturé dans l'articulation. Nous avons observé à l'article *Fractura* que les fractures sont quelquefois suivies d'une dilatation des vaisseaux & d'une inégalité dans le calus, qui donne lieu à l'altération de la figure naturelle des *os*, & à quelque difformité. Nous savons d'ailleurs par un grand nombre d'observations, que cette promineoce difforme qui provieot de la quantité excessive de la matiere qui forme le calus, demeure quelquefois à la partie fracturée pendant toute la vie du malade. S'il arrive dans ces circonstances que la fracture soit aux environs de la jointure, il est évident que la dépravation qui en résultera dans la figure de l'*os*, sera suivie de l'immobilité de la jointure. Il faut avouer que les extrémités des *os* articulés sont suffisamment garanties d'injures & couvertes d'une assez grand nombre de parties aux environs des jointures; c'est pourquoi ils se rompenr difficilement aux parties contenues dans les cavités des jointures. Mais comme ils sont assez ous & assez exposés aux injures extérieures, dans de certaines parties du corps, comme au coude & au genou, il peut y avoir ankylose en ces endroits. M. Petit fait mention dans son Traité *des Maladies des Os*, *Tom. I.* d'une fracture de rotule, dans laquelle l'excès du calus produisit une ankylose, qu'on parvint à détruire, parce qu'heureusement la substance du calus n'avoit point encore acquis la dureté d'un *os*. Dans les cas où l'ankylose est à craindre, les habiles Chirurgiens font tenir la partie affectée dans une situation telle, que le calus soit déterminé par son propre poids, vers un autre côté; ils fixent uo bandage entre la jointure & la fracture, qui empêche le calus de se porter vers la jointure; & tous les deux jours, & même tous les jours, après que le premier appareil est levé, ils ont soin de faire faire à la jointure ses mouvemens. Si l'on se conduit prudemment dans cet exercice de la jointure, il n'y a guere de danger que les *os* réduits sortent de leur situation; car comme ils ne sont nulle part plus larges qu'aux environs des jointures, les parties fracturées se toucheront en plusieurs points, & par conséquent ne seront pas disposées à s'écarter. M. Petit nous dit dans la derniere Partie de l'Ouvrage que nous venons de citer, avoir dissipé une ankylose déja formée par la cause dont il s'agit, en faisant faire seulement à la jointure ses mouvemens.

L'épaississement du mucilage des articles. Afin que les extrémités des *os* articulés puissent se mouvoir facilement, & sans s'offenser par leur frottement mutuel, elles sont humectées par une liqueur mucilagineuse, dont Clopton Havers à qui nous avons obligation d'un grand nombre de découvertes admirables sur le mécanisme & la structure des *os*, a bien connu & exactement décrit la nature & les parties constituantes. Hippocrate dit, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Luxatio*, qu'il y a naturellement dans toutes les jointures une liqueur mucilagineuse, & que ces parties sont saines lorsque cette liqueur est pure. Or il paroît par l'article que nous venons de citer, que cette liqueur mucilagineuse est composée de trois autres liqueurs distinctes: la matiere générale de la perspiration, l'huile médullaire & le mucilage qui vient des vésicules médullaires situées dans ces parties. S'il arrive par quelque cause que ce soit que ce mucilage ne soit point dissipé ou réabsorbé, il s'accumulera peu à peu, remplira la cavité de la jointure, & ôtera aux *os* articulés la liberté du mouvement; & cependant la partie la plus claire & la plus subtile de ce mucilage se dissipera, & conséquemment le reste acquerra de la consistance. Comme le mouvement de la jointure est la cause principale de la dissipation de ce mucilage, après qu'il a rempli sa destination; le mouvement étant gêné ou totalement détruit, il s'accumulera en plus grande quantité, & le mal deviendra incurable, tanr par son épaississement, que par l'acrimonie qu'il acquerra dans la stagnation, & en vertu de laquelle il corrodera & corrompra les surfaces unies & cartilagineuses des *os*, & les ligamens dont les jointures sont entourées.

On reconnoît cette maladie à une tumeur à la jointure, qui est d'abord molle, qui s'étend peu à peu, mais qui ne passe point la jointure. La jointure du genou y est plus sujette qu'une aotre.

Hippocrate dit, *Aphor.* 25. *Sect.* 5. « qu'on soulagera « considérablement ceux qui oot des tumeurs & des « douleurs aux jointures sans ulceres, en versant dessus « une grande quantité d'eau froide. » Des Medecins célebres cnt adopté depuis cette pratique. Peut-être est-elle capable de produire des effets salutaires lorsque le mal commence, en resserrant subitemenr les parties par le froid qu'on leur communique; & en contraignant ainsi l'humeur qui s'accumule à se dissiper, pourvu qu'elle soit suffisamment fluide. Mais si l'humeur est déja épaisse, si elle est en grande quantité, il n'est guere vraissemblable que l'eau froide puisse procurer un vrai soulagement. On aura recours avec plus de succès aux frictions; au mouvement de la jointure affectée, aux fomentations pénétrantes de vin, de sel, de vinaigre & d'urine de personnes saines, avec une addition de plantes aromatiques, comme le marrube, le scordium & la rue; & aux cataplasmes préparés de substaoces semblables. Dans les cas opiniâtres, les embrocations d'eaux chaudes minérales ou qu'on fera tomber lentement & de haut sur la partie affectée, soulageront beaucoup, & guériront quelquefois radicalement. Au défaut d'eau minérale, on se servira des fomentations pénétrantes que nous avons recommandées ci-dessus, & l'on en usera en forme d'embrocarion. Nous lisons dans le Traité *des Maladies des Os* de M. Petit, *Tom. I.* qu'on obtiendra les mêmes effets avec l'eau de chaux vive, & une lessive de sel ammoniac, versée de haut sur la partie affectée. Car l'eau de chaux vive, & la lessive de sel ammoniac, donne sur le champ un esprit de sel ammoniac très-pénétrant, qui passe avec raison pour un atténuant des plus énergiques. Mais si la quantité du mucilage accumulé est si grande qu'elle ne puisse être dissipée par ces moyens, M. Petit veut que l'on découvre la partie la plus basse de la tumeur avec une lancette, qu'on pénetre jusqu'à la cavité de l'articulation, qu'on en fasse sortir la liqueur qu'elle contient, & qu'on acheve la cure avec les remedes dont nous avons fait mention ci-dessus.

Rigidité des ligamens. Afin que les *os* articulés se meuvent librement, il est à propos que les ligamens aient la force suffisante pour affermir les jointures, & qu'ils puissent en même tems s'aider & s'étendre dans l'inflexion. S'il arrive donc par quelque cause que ce soit, que les ligamens se roidissent, il y aura immobilité, quand bien même toutes les autres parties de la jointure seroient dans leur état naturel. Cette immobilité sera suivie de la tumeur, parce que ce mucilage accumulé dans la cavité de la jointure, ne sera point dissipé par le mouvement, comme dans l'état sain des parties, d'où il s'ensuivra une ankylose parfaite. Toutes les causes capables de produire trop de roideur dans les fibres solides, ou même dans les vaisseaux tant grands que petits, peuvent donc donner lieu à l'ankylose. Voyez l'article *Fibra.* Aussi voyons-nous que presque toutes les personnes fort âgées ont de la roideur & de l'inflexibilité aux jointures; ce qui provient en elles en partie de la disette de l'huile grasse destinée à la lubrification des *os*, & en partie de la callosité & quelquefois de l'ossification des ligamens. On remarque la même chose dans les hommes qui ont été occupés à des travaux violens avant que d'arriver à un grand âge; l'excès du mouvement musculaire a endurci en eux les parties fermes du corps. L'ankylose est encore assez fréquemment une des suites des violentes inflammations aux ligamens maltraités; ce qui donne lieu à la stagnation & à la coagularion du fluide dans les vaisseaux qui le contiennent. Ceux qui ont essuyé des attaques fréquentes de goute, sont aussi quelquefois incommodés de l'immobilité des jointures. D'ailleurs nous avons fait voir à l'article *Fibra* qu'une distension trop grande des parties solides les affoiblit, &

que cette foiblesse ne cesse que lorsqu'on a remédié à l'excès de distension. Lorsqu'il y a immobilité aux jointures, un effet qui se produit naturellement dans les ligamens qui ne sont point alors étendus, c'est la contraction, que suivent la rigidité & la cessation totale du mouvement. Lorsqu'il y a fracture & luxation, il survient fréquemment dans la cure de ces maladies une ankylose, à moins qu'on n'observe de mouvoir fréquemment les jointures. Les mêmes causes rendent les membres paralytiques. Comme les muscles fléchisseurs sont communément dans ces cas plus forts que les muscles extenseurs, il arrive que les membres sont tant soit peu fléchis & roides, lorsqu'il y a ankylose; ce qu'il faut attribuer non-seulement à l'endurcissement des ligamens, mais encore au long repos dans lequel on les a tenus. Telles sont les causes qui produisent peu à peu la contraction & le racourcissement des muscles fléchisseurs, & qui les rendent presque incapables de s'étendre dans la suite plus qu'ils ne font.

Il est donc évident que la roideur contre nature des ligamens, est la plus fréquente de toutes les causes d'une ankylose. Mais il faut convenir en même tems qu'il y a tout espoir de guérison, pourvu que le mal ne soit point trop invétéré, & qu'il ne parte pas d'un principe que l'art ne puisse surmonter, comme d'une extreme vieillesse. Pour cet effet on usera d'alimens émolliens, on fera fréquemment à la partie affectée des bains humides, mais furtout des bains de vapeur. Après qu'on aura bien humecté par ce moyen les parties, on les frottera d'huiles émollientes, on tentera de faire joüer la jointure, en l'étendant & en la fléchissant autant que l'on pourra, sans produire aucune douleur considérable, & l'on parviendra par ce moyen à une guérison dont on aura quelquefois désespéré. Mais nous avons traité plus amplement de ces choses à l'article *Fibra*. On peut voir dans les *Mémoires de l'Acad. en 1721.* un exemple singulier de l'efficacité de cette méthode. Voyez *Ancyle*. On trouve dans Paul Eginete la cure d'une ankylose assez semblable à celle *des Mémoires* que nous venons de citer. Cet Auteur ordonne, *cap. 55. Lib. IV.* de frotter la partie affectée avec de l'*hydrelaum* avec lequel on aura fait bouillir de la graine de lin, de la guimauve & du fœnugrec, de lui appliquer des linimens composés d'ingrédiens en partie émolliens, & en partie aromatiques, & de la couvrir d'emplâtres de la même nature. Il veut aussi qu'on y fasse des frictions douces & continuelles, tentant en même tems d'étendre & de fléchir la jointure.

Exostose aux environs des jointures. Le mouvement d'une jointure exigeant une certaine figure déterminée dans les extrémités des *os* articulés, il est évident que si cette figure est altérée par une exostose, le mouvement de la jointure en souffrira. Or il est démontré par ce que nous avons dit, qu'il peut survenir de ces tumeurs aux environs des jointures. Nous ajouterons à toutes ces sortes de maladies une concrétion des *os* articulés occasionnée par l'épaississement du mucilage qui est naturellement logé entre eux, ou par une consolidation de leur surface contigue raboteuse, & peut-être corrodée. Vous trouverez un grand nombre de ces cas dans Hildan, *de Ichore & Meliceria*, *cap.* 25. dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences en 1716.* & dans Colombus, *de Re Anat. Lib. XV.*

Il est évident par tout ce que nous avons dit, que l'ankylose ne doit point être facile à guérir. Quant aux signes de cette maladie, ils varient selon la différence des causes. Si l'ankylose provient du calus d'un *os* fracturé aux environs de la jointure, & si le calus a acquis la dureté d'un *os*; le mal est incurable, de même que quand il a pour cause une exostose ou la concrétion des *os* articulés. Mais dans les cas où il provient d'un épaississement du mucilage, ou d'une roideur contre nature des ligamens, il ne faut pas désespérer d'en venir à bout, surtout s'il n'est pas invétéré. VAN-SWIETEN.

Hippocrate dit dans les Ouvrages qui lui sont communément attribués, que la carie provient d'un phlegme desséché entre les lames des *os*, ou d'une terre desséchée par la chaleur, ou d'un défaut de mucosité. Le détail qu'il fait de ses symptomes est très-imparfait; son prognostic est superficiel, car je n'y vois autre chose, sinon que dans les ulceres invétérés les *os* doivent être affectés, & les cicatrices profondes, & que la lividité des chairs est de mauvais augure dans les maladies des *os*. Quant à la cure, il se contente d'ajouter que le froid nuit aux *os*, & qu'il faut traiter leurs maladies comme les fractures.

Celse ne dit rien de la cause de la carie; il n'en donne que quelques symptomes: mais il s'étend beaucoup sur ce qui concerne sa cure.

Sa méthode consiste à mettre à découvert toutes les parties cariées; & dans les cas où il ignore quelle est la profondeur de la carie, d'employer le trépan ou le perforateur pyramidal, jusqu'à ce que les parties qu'on emportera de l'*os* avec ces instrumens ne soient plus noires. Si la carie est superficielle, il veut qu'on y applique une fois ou deux le fer chaud, afin qu'il s'exfolie, ou qu'on ratisse l'*os* jusqu'à ce qu'il en suinte quelques gouttes de sang, ou que sa surface blanche, saupoudrée de nitre bien broyé, ne permette pas de douter que toute la carie n'ait été emportée. Lorsqu'elle est profonde, sa pratique est de faire un grand nombre de trous avec le perforateur, jusqu'à ce que l'*os* soit entierement sec; on enlevera de cette maniere, ajoute-t'il, la partie corrompue. Si la carie pénetre d'un côté de l'*os* à l'autre, il faut, selon lui, le couper; si elle n'a pas plus d'étendue que n'en peut couvrir la couronne du trépan, il se sert de cet instrument pour l'enlever. Si elle est large, il fait autour, des trous avec le perforateur; ensuite coupant avec un instrument tranchant fort, & à l'aide d'un maillet, les parties solides qui séparent ces trous, il emporte toute la partie cariée.

Le remede que Dioscoride recommande principalement pour faire tomber des écailles des *os*, ou pour les exfolier, selon notre façon de parler, est la poudre de la racine du peucedanum, avec le suc de l'euphorbe. Il conseille de garantir les tégumens avec des linimens ou des cérats, lorsqu'on fera l'application de l'euphorbe.

Galien dit que les *os* sont les parties les plus dures, les plus seches & les plus terrestres du corps, & qu'ils sont d'une nature froide & seche. Il pense que la carie est dans un *os* ce qu'est un ulcere dans une partie molle. Elle provient, selon lui, ou d'une sanie engendrée dans les chairs adjacentes, & dont l'*os* est corrompu; ou d'une humeur muqueuse qui se jette sur les *os*.

En conséquence de cette hypothese, tant sur la nature des *os*, que sur leur corrosion, & de l'axiome général que les contraires se guérissent par les contraires, Galien a prescrit dans ce cas tous les remedes froids, & recommandé les dessiccatifs. Il indique un très-petit nombre de remedes: l'opopanax pour les ulceres aux os, la racine de peucedanum pour l'exfoliation, & quelques emplâtres composées, sont tous ceux dont il fait mention.

Les Médecins Grecs qui sont venus après Galien, ont suivi ces indications curatives, n'ont presque fait que répéter ce qu'il a dit, & se sont contentés d'augmenter le nombre des remedes qu'on connoissoit, de quelques autres. Paul Eginete a une maniere qui lui est particuliere, de travailler à la séparation de la partie de l'*os* affecté. Il se sert d'un cataplasme de feuilles de pavot sauvage & de figuier, avec de la fleur d'orge & du vin; ou, au lieu de ce cataplasme, de la semence de jusquiame, avec du vitriol, en parties égales.

Les Arabes augmenterent considérablement le nombre des remedes dessiccatifs: ils en trouverent d'actuels, & sous la forme de poudre, & beaucoup plus encore de potentiels; c'est-à-dire, de ceux qui appliqués sur les ulceres, stimulent, échauffent & produisent une espece d'inflammation. Ils remirent en vogue la pratique de Celse, qui avoit été négligée par les Medecins

Grecs, & dont les Arabes firent presque tous mention, savoir, de brûler & de ratisser les *os* affectés.

Albucasis, un d'entre eux, conseille dans une fracture composée où l'*os* est découvert, d'appliquer sur la blessure des linges trempés dans du vin noir styptique, & de ne faire aucun usage de cérat ou de médicamens dans lesquels il entre de l'huile, de peur de donner lieu à la putréfaction.

Ceux qui écrivirent de la Chirurgie dans le quatorzieme & le quinzieme siecle, lorsque les sciences commencerent à renaître en Europe, ne furent presque que les Copistes des Arabes. Les plus célebres d'entre eux recommanderent comme les Arabes, de brûler les *os* affectés : mais ils ne proscrivirent point les remedes oléagineux.

Dans le seizieme siecle, où la Chymie commença à être cultivée, de nouvelles méthodes de cautériser s'introduisirent dans la Medecine.

Angelus Bologninus dit, qu'on se servoit de son tems d'huile bouillante, de racines d'asphodele enflammées, de soufre ardent, & de l'eau avec laquelle on sépare l'or de l'argent.

Jean de Vigo employoit en cautere, outre l'eau régale, l'huile de vitriol, l'onguent Egyptiac, & le vitriol brûlé, & mêlé avec de l'eau-de-vie. Après avoir cautérisé, il pansoit avec l'onguent mondificatif d'ache; & il ajoute, qu'on parvient par cette méthode à séparer en quarante jours la partie affectée des parties saines. Vesale fait mention de l'huile de soufre & de l'euphorbe pour la carie: mais il donne la préférence à une préparation d'antimoine qu'il ne décrit point.

Fallope ne s'éloigne en rien de Vesale, ni quant à la forme des remedes dessiccatifs dont il faut user, ni quant à la maniere dont il faut traiter l'*os* après qu'on l'a cautérisé. Il faut, disent-ils l'un & l'autre, humecter fréquemment l'endroit que l'on a cautérisé avec de l'eau-rose & du blanc d'œuf, pour prévenir l'inflammation & d'autres symptomes fâcheux, & substituer ensuite à ces remedes le beure ou l'onguent tétrapharmaque pour mûr ir l'escarre.

Ambroise Paré dit plus expressément qu'Albucasis, que l'application des substances huileuses, ou des remedes suppuratifs, corrompt les *os*. Celui-ci paroît beaucoup plus décidé qu'aucun de ceux qui l'ont précédé pour les dessiccatifs simples, ou poudres absorbantes; car avant lui on employoit indistinctement les dessiccatifs actuels & potentiels.

Fabricius ab Aquapendente, met l'eau-de-vie entre les dessiccatifs les plus puissans, & recommande le jus de poireau avec le sel.

Guillelmus Fabricius Hildanus enchérit encore sur Ambroise Paré, lorsqu'il proscrit l'application de toute substance humide & huileuse sur les *os* découverts. Il paroît en quelques endroits de ses Ouvrages attendre toujours une exfoliation lorsque l'*os* est découvert, quoique dans d'autres il cite des exemples d'*os* découverts, qui ont été guéris sans qu'il y ait eu exfoliation antécédente.

Hildan introduisit l'usage familier de l'Euphorbe & de sa teinture dans l'esprit de vin. Les Ecrivains qui l'avoient précédé, conseilloient de prendre des précautions contre son acrimonie.

Marcus Aurelius Severinus dit, que l'*os* rend un son fêlé, ou comme s'il y avoit un vuide sous la partie de l'*os*, où l'exfoliation commence à se faire. Il recommande l'huile d'euphorbe avec la chaux, en application sur les *os* corrompus.

Ce fut quelques tems après Severinus, c'est-à-dire, vers le milieu du dix-septieme siecle, que les huiles essentielles aromatiques des végétaux furent introduites dans la cure des *os*.

Le remede favori de Nicolaus Tulpius pour l'exfoliation, étoit l'huile de canelle, avec l'huile de sublimé.

On employa sur la fin de ce dernier siecle, non-seulement un grand nombre de ces huiles & différentes teintures dans des esprits inflammables, des dessiccatifs, autres que ceux des Anciens, & d'autres préparations d'huiles aromatiques, mais encore des sels alcalins fixes & volatils, tel que le sel de tartre, l'esprit de sel ammoniac, &c. & des esprits acides, comme l'huile de soufre, de vitriol, &c.

Tandis que presque tous les Ecrivains recommandoient dans les maladies dont il s'agit, les aromates, les teintures, les élixirs, les esprits, &c. quelques-uns se vanterent d'avoir guéri des *os* cariés, par la perforation, le trépan, l'amputation, le feu & l'application des caustiques; d'autres dirent avoir employé avec succès des remedes aqueux, & de la charpie seche.

Personne n'a rapporté plus exactement les symptomes des *os* cariés que Wiseman; il a surpassé en cela tous les Ecrivains de ce tems qui l'avoient précédé. On avoit fait attention jusqu'à lui à la couleur noire & graisseuse, à l'aspérité, à la mollesse spongieuse, à la puanteur, à la sanie claire & brune, aux chairs spongieuses qui en sortoient. Wiseman ajoute, après avoir dit que les *os* cariés peuvent être blancs, bruns ou noirs, que la carie est plus profonde & plus dangereuse lorsque les *os* sont blancs & poreux en même-tems, que s'ils étoient noirs & durs.

Sa méthode s'accorde en beaucoup de choses avec celle de Celse. Il veut que l'on mette la partie cariée à découvert, en appliquant des caustiques sur les tégumens; qu'on ratisse la chair corrompue, ou qu'on la consume avec des escarrotiques. Lorsque cela n'est pas praticable, comme dans les cas où l'on rencontre sur son chemin des vaisseaux considérables, des nerfs ou des tendons, il conseille de dilater l'orifice de l'ulcere avec une éponge, une tente, une racine de gentiane, &c. mais si la cure de la carie importe plus au malade que la conservation de ces parties, il veut qu'on fasse hardiment à travers, une incision qui pénetre jusqu'à l'*os*. Lorsqu'il est découvert, si la carie n'est que superficielle, il le ratisse, & le panse avec des sarcotiques doux, ou un ongent digestif. Cela fait, dit-il, vous verrez au bout de quelques jours la chair prominer en petits grains; ce qui constitue le calus. Il nous dit avoir fréquemment employé le fer chaud avec succès pour hâter l'exfoliation; d'autres fois il rompoit & emportoit avec violence la carie; il se servoit de dessiccatifs, d'huiles essentielles & d'escarrotiques: mais lorsque l'*os* découvert étoit situé profondément, il avoit recours à des injections composées de plantes vulnéraires, bouillies dans des liqueurs aqueuses, avec quelque esprit inflammable, & un peu d'esprit de vitriol dulcifié.

J'ai remarqué ci-dessus qu'Hildan s'étoit exprimé dans quelqu'endroit de ses Ouvrages, comme s'il eut pensé que les *os* découverts devoient s'exfolier: mais cette opinion devint générale, ainsi qu'il paroît par les instructions de la plupart des Auteurs de Chirurgie, sur la maniere de traiter les plaies, lorsque les *os* sont à découvert. Nous lisons dans Belloste que la pratique générale de son tems, étoit de dilater les plaies, & de tenir les *os* découverts, jusqu'à ce que l'exfoliation se fît. Il fait tous ses efforts pour démontrer l'absurdité de cette pratique, & il recommande aux Chirurgiens de ne rien épargner pour prévenir l'exfoliation en pareil cas. Il rapporte en cette occasion ce que Felix Wurtz & César Magatus avoient fait avant lui; savoir, de bien rapprocher les levres de la plaie & de la panser rarement. Il propose même dans les cas où la partie découverte d'un *os* ferme & uni, seroit fort considérable, d'y pratiquer un grand nombre de petits trous avec le perforateur du trépan, ensorte que ces trous pénetrent jusqu'au diploe, ou aux cellules qui contiennent la moelle des *os*. Alors, continue-t-il, il sortira par ces trous des especes de mamelons charnus, qui s'étendront sur toute la surface nue, & la plaie disparoîtra bien-tôt sans qu'il y ait eu d'exfoliation. Quelques habiles Chirurgiens ont approuvé cette pratique;

mais je ne crois pas qu'elle ait été généralement adoptée. Bellofte condamne encore l'application des esprits acides sur les *os* : il prétend que ces remedes ne peuvent qu'augmenter la carie. Comme il pense d'ailleurs que l'acide de l'air agit sur ces parties, il insiste plus fortement qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, pour qu'on garantisse les *os* de l'accès libre de l'air.

De tous ceux qui ont traité des maladies des *os* dans le dix-huitieme siecle, M. Petit est le seul qui mérite que nous en fassions mention. Il commence par faire l'énumération des différentes maladies, dans lesquelles la carie survient le plus fréquemment ; il expose ensuite les symptomes qui indiquent qu'un *os* est corrompu ; telles sont les douleurs profondes qui précedent un abscès qui se forme aux environs d'un *os*, la couleur livide, & le tissu spongieux des tégumens, un ulcere invétéré aux environs d'un *os* ; les excroissances charnues dans cet ulcere, spongieuses, pâles, faciles à percer avec la sonde, & saignantes avec facilité & sans causer de douleur ; une quantité de sanie plus grande que n'en rend communément un ulcere de pareille grandeur, la fluidité de cette sanie, sa couleur brunâtre, & sa puanteur ; la noirceur apparente qu'elle a sur les emplâtres, quoiqu'il n'entre point de plomb dans leur composition ; enfin les aspérités & les inégalités de la surface de l'*os*.

M. Petit remarque aux *os* cariés différentes apparences, qui constituent autant d'especes différentes de carie. 1°. La surface d'un *os* peut être corrompue, sans cesser d'être ferme & unie, & sans qu'il en coule beaucoup de sanie : voilà ce qu'il entend par une carie seche. 2°. La surface de l'*os* peut être inégale percée d'un grand nombre de petits trous, & répandre une grande quantité de sanie ; alors il dit que l'*os* est ver-moulu, à cause de sa ressemblance avec le bois piqué de vers. 3°. Il peut y avoir des excroissances de chairs dans les interstices des fibres osseuses corrompues, & ces excroissances peuvent remplir les cellules ou petites cavernes qu'elles laissent entre elles. 4°. Les *os* peuvent être encore dévorés imperceptiblement par des cancers.

Cet Auteur ajoute, que la carie seche est ordinairement la moins profonde, & qu'elle se guérit par exfoliation plus aisément que les autres especes : ce qui le porte à penser que l'exfoliation ne se fait promptement, que quand la partie cariée de l'*os* n'a plus de communication avec les vaisseaux de la partie saine. Il y a tout lieu de croire, dit-il, que lorsque cette communication est entierement interrompue, les sucs qui se meuvent dans la partie saine, font effort contre la partie corrompue, & que c'est en conséquence de ces efforts accrus par la résistance, & réitérés à chaque instant, que la séparation se commence & s'acheve par des degrés insensibles.

J'apperçois bien-tôt, continue-t-il, de la chair qui se forme à la circonférence de la partie corrompue, & qui croît de plus en plus. Il me paroît vraissemblable qu'à mesure que les premiers efforts des liqueurs avancent la séparation, ces sucs nourriciers se figent & forment de la chair, & que c'est l'accroissement insensible de cette chair qui complete la séparation de l'*os* affecté, & chasse sa partie corrompue. Ce qui me confirme dans l'opinion où je suis, que la nature agit par cette voie, c'est que j'ai trouvé des chairs grenues dans la place qu'occupoit le morceau de l'*os* séparé, & que je ne me suis point trompé, lorsque j'ai conclu de l'état sain de cette chair, l'état pareillement sain de la partie de l'*os* qui étoit au-dessous.

Le mouvement du morceau d'*os* corrompu, & l'effusion de sang qui se fait par-dessous, sont les symptomes auxquels M. Petit reconnoît le commencement de l'exfoliation.

Cet Auteur remarque que lorsque l'*os* est vermouln, & que des chairs fongueuses remplissent ses petits trous, la carie peut varier par rapport à la profondeur, & souffrir beaucoup plus de difficulté que la carie seche.

Il ajoute que lorsque la quantité de la sanie, qui est ordinairement sanglante dans cette derniere espece de carie, est très-considérable ; il y a tout lieu de soupçonner, qu'elle vient des cavités où la moelle est contenue, où le mal commence assez fréquemment, & d'où il faut qu'elle sorte, ou que le malade périsse.

Voici la méthode que M. Petit suit dans la cure.

Lorsque la carie est seche & très-superficielle, il applique des bourdonnets trempés dans de l'esprit de vin, comme il feroit sur un *os* sain qui seroit à découvert ; il nous assure que cela ne produit point toujours l'exfoliation. Si la carie est profonde & qu'il faille hâter l'exfoliation, il a recours à l'eau-forte ou à l'esprit de nitre dans lequel on a fait dissoudre du vif-argent ; il fait grand cas de ce dernier remede. Il revient ensuite à l'esprit de vin ; il ne veut point qu'on enleve la partie de l'*os* qui s'exfolie, qu'elle ne soit entierement détachée. Si cette méthode ne produit aucun effet, & que l'exfoliation ne se fasse point, il fait appliquer le fer rouge, le perforateur, le trépan, ou ratisser, selon la pratique de Celse.

Après que la carie a été emportée de cette maniere, M. Petit juge par la blancheur, la consistance, & la bonté du pus, la fermeté des chairs, & la profondeur & la dureté de la cicatrice, que l'*os* est sain ; si les choses lui paroissent autrement, il s'attend à une rechute.

La pratique générale des Chirurgiens est de tenir les ulceres avec carie des os le plus dilatés qu'ils peuvent, par des bourdonnets, des tentes, des éponges, & autres choses semblables, d'emporter avec des escarrotiques les chairs spongieuses, & d'appliquer de l'esprit de vin, de la teinture de myrrhe, d'aloës, d'euphorbe, & autres semblables sur l'*os*, & fréquemment sur toute la plaie. Dans la carie on se propose par l'application des esprits ardens, de hâter l'exfoliation : mais on en fait encore usage dans les cas où des *os* sains sont découverts : on prétend qu'ils les garantissent de la corruption, & qu'ils previennent l'exfoliation.

Il est aisé de voir par l'histoire abrégée que je viens de donner de ce que les Auteurs ont dit au sujet de la carie des *os*, que plusieurs ont légerement examiné cette maladie, & que la plupart des méthodes qu'on a suivies jusqu'à présent, sont confuses, mal-entendues & pleines de contradictions. Il n'est pas possible que tout ce qu'on a avancé là-dessus, soit fondé sur des observations bien faites. Il est vrai que depuis peu on a reconnu différentes especes de carie : mais la pratique que l'on met en usage est trop uniforme pour toutes les especes. Pour la réformer, il faut nécessairement examiner avec plus d'attention qu'on ne fait, tous les symptomes de cette maladie.

Avant que d'entrer dans aucun examen au sujet de la carie, il est à propos d'observer que les *os* ont des vaisseaux & des fluides qui circulent dans les vaisseaux, & qu'ils ont en général la même structure que les autres parties ; de sorte que leur solidité & la plus grande cohésion de leurs fibres, sont les seuls caracteres distinctifs & sensibles de la composition des *os*. On a plusieurs preuves de cette vérité.

1°. Les *os* passent par l'état de membrane & de cartilage avant que de s'ossifier.

2°. Les *os* les plus durs ont quelquefois changé d'état, & sont devenus mous.

3°. Les grains charnus qui s'élevent de la surface des *os* après les fractures, les amputations, le trépan, ou dans l'exfoliation, ne different en rien de ceux qui se forment aux parties molles, & cependant dans plusieurs cas ces grains charnus acquierent la consistance des *os* solides.

4°. Lorsqu'on développe artistement le tissu des *os* & qu'on compare ce tissu avec celui des parties molles, on trouve qu'ils se ressemblent.

5°. Par le moyen de l'analyſe chymique, on retire des *os* les mêmes principes que des autres parties, les proportions de ces principes étant différentes en différentes parties.

6°. En comparant les maladies des *os* avec celles des parties molles auxquelles elles reſſemblent, comme je ferai en examinant les différentes eſpeces de carie, on verra la confirmation de cette propoſition générale que j'ai avancée; ſavoir, que les *os* ne different des parties molles du corps que par leur ſolidité & par l'union intime de leurs parties.

Les eſpeces de carie que j'ai eu occaſion de voir, ſont:

1. Celle que M. Petit appelle carie ſeche, dans laquelle l'*os* conſerve aſſez d'égalité & de ſolidité, & jette peu de matiere. Quoique dans cette eſpece, la couleur de la ſurface de la portion cariée de l'*os*, ne ſoit pas d'abord beaucoup altérée, elle devient cependant brune ou noire avant l'exfoliation. L'exfoliation dans cette eſpece de carie ſe fait plus facilement que dans aucune autre. Avant que la partie altérée ſe ſepare, on entendra, en la frappant avec la ſonde, un bruit particulier, comme s'il y avoit un vuide au-deſſous, ainſi que l'a remarqué Sévérinus. Peu de tems après, les bords de la partie cariée s'élevent un peu, & l'on voit ſortir le pus par deſſous; il en ſort même du ſang, lorſqu'on la preſſe. Enſuite l'on apperçoit tout au tour, des grains charnus; la partie cariée s'éleve inſenſiblement par ſa partie moyenne, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement ſéparée de la nouvelle chair qui ſe forme ſur toute la ſurface de l'*os* qui eſt au-deſſous, de ſorte que cette partie cariée devient tout-à-fait mobile, & peut être enlevée ſans aucun effort. L'ulceré eſt alors en train de guérir, & quand la portion exfoliée auroit une épaiſſeur conſidérable, cependant on n'apperçoit quelque-tems après qu'un léger enfoncement à la ſurface de l'*os*, la nouvelle chair étant inſenſiblement devenue ſolide, juſqu'à ce qu'elle ait en partie réparé la déperdition de ſubſtance qui étoit arrivée à l'*os*.

Quiconque a vu la ſéparation d'une portion de la peau gangrenée, ou celle d'une eſcarre faite par un cauſtique appliqué ſur la peau, a dû d'abord appercevoir une fente tout autour des bords de la partie gangrenée, par où le pus commence à s'écouler. Il a dû voir augmenter enſuite cette fente qui ſepare la partie ſaine de la partie gangrenée; la nouvelle chair ſe formera, & la ſéparation ſe fera de la circonférence au centre, juſqu'à ce que la partie mortifiée ſe détache entierement, & qu'une nouvelle chair en ait pris la place. Quiconque, dis-je, a examiné ces choſes, & qui comparera ce qui ſe paſſe dans cette ſéparation d'une eſcarre, avec les phénomenes qui accompagnent la carie ſeche, aura lieu de croire que les mêmes circonſtances ſe rencontrent dans l'un & dans l'autre cas, en mettant ſeulement à part la rigidité des fibres oſſeuſes qui les empêche de ſe contracter, comme il arrive aux fibres de la peau. C'eſt pourquoi j'appellerois volontiers carie gangréneuſe, cet état des *os* que je viens de décrire.

2. La ſeconde eſpece de carie eſt celle que M. Petit appelle vermoulue, dans laquelle on apperçoit clairement le tiſſu ſpongieux & poreux de l'*os*. Sa couleur n'eſt pas auſſi obſcure que celle de la précédente: mais la quantité de matiere qui en ſort eſt plus grande, & augmente conſidérablement, lorſque la ſanie vient de la moelle contenue dans la portion cellulaire de l'*os*. Dans cette eſpece de carie on peut bien emporter des pieces de l'*os* carié, ou bien il peut s'en ſéparer des portions: mais on ne doit s'attendre à aucune exfoliation réguliere, à moins que par le ſecours de l'art, on ne vienne à bout de la réduire dans le cas de la premiere eſpece. La déperdition qui arrive inſenſiblement aux fibres de l'*os* par la ſuppuration, eſt ſouvent remarquable dans cette eſpece de carie. Un *os* qui ſeroit auſſi gros que l'extrémité du pouce, & d'une ſubſtance ſolide, deviendra plus petit que la pointe du petit doigt, & ſi ſpongieux qu'on pourra à peine le toucher ſans le mettre en pieces.

La carie vermoulue dans laquelle la ſubſtance de l'*os* ſe trouve ſeule affectée, peut être comparée à un ulcere des parties molles, qui a pluſieurs petits ſinus, tels que j'en ai vu ſouvent à la ſuite des tumeurs dures qui n'ont pas ſuppuré entierement, & qui ne ſe ſont pas tout-à-fait ramollies; l'on y voit des gouttes de matiere qui ſortent par pluſieurs trous, d'autant de petits ſinus qui s'ouvrent dans ſa cavité. Lorſque la ſanie vient de la moelle contenue dans la portion cellulaire de l'*os*, la maladie devient analogue à un abſcès, dont la matiere s'eſt pratiqué pluſieurs iſſues à travers la peau.

3. Il s'éleve ſouvent de toutes les petites cavités de la carie vermoulue, une ſubſtance ſpongieuſe, ſanguinolente & fibreuſe: & alors on peut donner le ſurnom de charnue à cette eſpece de carie, qui reſſemble beaucoup aux ulceres accompagnés de chairs fongueuſes.

4. Comme dans ce qu'on appelle les tumeurs blanches, les parties molles ſont réduites en une ſubſtance mucilagineuſe qui détruit leur tiſſure, & leur premiere forme, de même dans cette eſpece de carie, & dans quelques autres, le périoſte acquiert plus d'épaiſſeur; l'*os* devient plus mou, ſa ſurface paroît rongée; il s'en éleve une ſubſtance ſpongieuſe, jaune, rougeâtre, qui s'enfonçant peu à peu dans la ſubſtance de l'*os*, détruit les fibres oſſeuſes.

La différence qu'il y a entre cette eſpece de carie & celle que j'ai appellée charnue, conſiſte en ce que dans celle-ci les chairs ſpongieuſes naiſſent des cavités de l'*os*, & que les parois de ſes cavités ne ſe détruiſent pas, mais ſubſiſtent avec leur couleur griſe ou brune; au lieu que dans l'autre eſpece les fibres oſſeuſes diſparoiſſent à meſure qu'il ſe forme des chairs baveuſes, de maniere qu'on a de la peine à connoître par le moyen de la ſonde ſi l'*os* eſt carié ou non. Il eſt vrai que quand on vient à enlever cette chair qui détruit les fibres oſſeuſes, la ſurface de l'*os* paroît inégale: mais on ne le trouve pas conſidérablement rongé, & ſa couleur n'eſt pas beaucoup changée.

J'ai vu des ulceres dans les parties molles, deſquels il s'élevoit une ſemblable chair fongueuſe.

5. Il arrive ſouvent qu'en ouvrant un abſcès, on apperçoit au fond de la cavité un *os* blanc & uni, qui eſt dépouillé du périoſte, & qui n'a aucune connexion avec les parties voiſines, ſi ce n'eſt par les ligamens de ſes extrémités. Il paroît que la circulation des liqueurs étoit entierement ceſſée dans ces ſortes d'*os* avant l'ouverture de l'abſcès: c'eſt du moins ce qu'on eſt en droit de conclurre des expériences que nous pouvons faire; du changement inſenſible qui arrive à la couleur de l'*os*, lorſqu'il eſt expoſé pendant long-tems à l'action de l'air, & de la néceſſité de le voir s'exfolier en pareil cas, avant que de parvenir à la guériſon de l'ulcere.

Cette eſpece de gangrene qui ſurvient aux *os*, ſe rencontre plus communément dans ceux qui ſont attaqués d'écrouelles, dans les parties glanduleuſes deſquelles on voit ſouvent quelque choſe d'analogue; c'eſt-à-dire, qu'il ſe fait autour des glandes une lente ſuppuration, qui les détache preſqu'entierement des parties voiſines.

6. Il y a une eſpece d'exoſtoſe dans laquelle la partie gonflée de l'*os* eſt plus tendre que tout le reſte, & n'eſt ni poreuſe, ni composée de fibres régulieres: mais dans laquelle il ſemble que le ſuc oſſifiant a été pouſſé irrégulierement hors de l'*os*. Cette eſpece d'exoſtoſe eſt couverte d'une ſubſtance tendineuſe ou cartilagineuſe, d'où s'éleve une chair ferme, luiſante & unie, qui après la diviſion des tégumens, fournit une ſanie ſéreuſe, acre &

puante: le malade y ressent quelquefois des élancemens, & quelquefois il y survient des hémorrhagies considérables, par l'ouverture des vaisseaux imperceptibles qui rampent à sa surface. Ne pourroit-on pas comparer cette maladie avec le cancer des parties glanduleuses ?

Dans les cancers rongeans & qui s'étendent beaucoup, dont tous les Praticiens connoissent les symptomes, les *os* sont détruits ainsi que les parties molles, & cette destruction se fait de la même maniere dans les uns & dans les autres, avec cette différence pourtant que les *os* ne se détruisent pas tout-à-fait aussi-vîte que les chairs.

Après avoir fait mention des symptomes généraux, à l'aide desquels on peut, selon Messieurs Wiseman & Petit, soupçonner ou connoître qu'un *os* est carié, & après avoir décrit les divers accidens que j'ai eu occasion d'observer dans les *os* corrompus; je devrois entrer dans le détail des causes & des signes prognostics de chaque espece de carie, si je me proposois d'écrire là-dessus un Traité suivi : mais le détail des causes me jetteroit dans des disputes sans fin, & celui des signes prognostics deviendroit ennuyeux par le grand nombre de suppositions que j'aurois à faire, ou bien il seroit si général qu'il ne seroit gueres plus utile que ce qu'en disent communément les Auteurs qui ont écrit sur la pratique de la Chirurgie : c'est pourquoi je passerai tout de suite à la curation.

En traitant une carie, il faut nécessairement examiner avec attention toutes les circonstances qui l'accompagnent, & découvrir, s'il est possible, quelle est la cause générale, ou particuliere qui a produit l'altération des *os*, afin d'éloigner autant qu'on pourra cette cause, supposé qu'elle subsiste encore. Il seroit hors de propos d'entreprendre de donner ici des regles pour le traitement de la vérole, des écrouelles, du scorbut, de la gangrene, des abscès, des plaies, des contusions, & de toutes les autres maladies qui peuvent occasionner une carie aux *os*. Je me bornerai donc à ce qui concerne le manuel de ce traitement, sans avoir égard à la constitution du malade, ni à aucune autre maladie.

La principale indication qu'on a à remplir dans le traitement de la carie, est d'enlever le plus promptement qu'il est possible toute la partie cariée. On a vû plus haut l'histoire de tous les moyens qu'on a mis en usage pour cela.

Pour savoir présentement lequel de tous ces moyens est préférable, selon les diverses especes de carie que l'on peut rencontrer, il faut auparavant examiner les effets sensibles, & la maniere d'agir des différens remedes qu'on a employés, & qui peuvent se réduire aux Classes suivantes.

1. Les absorbans terreux insipides, tels que la poudre de corail, d'yeux d'écrevisses, &c. répandus dans un ulcere accompagné de carie à l'*os*, n'ont gueres d'autre effet que celui de s'imbiber de la matiere de l'ulcere ; & s'il arrive qu'il en entre quelques parties dans les petits creux de l'*os* carié, ils peuvent y séjourner assez long-tems pour que le pus dont ils seront imbibés, devienne acre : la charpie est un absorbant qui n'a pas le même inconvénient.
2. Les poudres qui contiennent des parties aromatiques, ou acres, telles que celles des racines d'aristoloche, de couleuvrée, du peucedanum, ainsi que les poudres de l'aloès, de la myrrhe, de l'euphorbe, non-seulement absorbent les liqueurs, mais causent plus ou moins d'irritation, proportionnellement à leur acrimonie ; & comme l'effet ordinaire de toute irritation, est d'attirer quelque degré de phlogose, & que cette phlogose dans les ulceres cesse principalement par la suppuration qui survient ensuite, & qui est plus grande qu'auparavant : ces poudres acres peuvent procurer la séparation des parties corrompues d'avec les parties saines.

Celles de ces poudres, dans la composition desquelles il entre des matieres balsamiques, doivent exciter davantage la suppuration. Il y en a qui résistent à la pourriture des substances animales, & qui par conséquent peuvent préserver un *os* carié, ou la matiere qui en sort, de cette grande corruption, qui autrement pourroit survenir à l'un ou à l'autre. Outre les effets que peuvent avoir ces remedes, par rapport à l'ulcere; il faut encore examiner quels sont ceux qu'ils peuvent produire sur le sang, en cas que quelques-unes de leurs parties viennent à être absorbées par les vaisseaux sanguins; car il y en a qui causent plus ou moins de fievre ; d'autres qui purgent, &c. selon leurs différentes qualités, que n'ignorent pas ceux qui sont versés dans la matiere médicale.

3. Les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie & l'esprit de vin, étant fluides, peuvent s'introduire plus avant que les poudres dans la substance de l'*os* carié. Elles stimulent les parties, résistent à la pourriture, durcissent les fibres, coagulent les liqueurs, empêchent la suppuration, & relevent le pouls, lorsqu'il est affaissé.
4. Les teintures des poudres mentionnées au n°. 2. dans les liqueurs spiritueuses du n°. 3. participent de la nature des deux : mais principalement de celle des esprits qui dominent dans ces compositions.
5. Les huiles essentielles, comme celles de girofle, de canelle, &c. irritent, corrodent, résistent à la pourriture, & excitent quelque degré de fievre en se mêlant avec le sang.
6. Les huiles ordinaires, les baumes & les résines relâchent, augmentent la pourriture, & sont généralement reconnues pour les remedes les plus propres à exciter la suppuration, & à faire croître les chairs.
7. L'eau relâche les solides, & délaye les fluides, quand elle est réduite à peu-près au même degré de chaleur que celui des animaux.
8. Le vinaigre irrite, & résiste à la pourriture : lorsqu'il est foible, il participe des vertus de l'eau; & quand il est fort, il approche de celle de la Classe suivante.
9. Les sels naturels, tels que le nitre, le sel commun, l'alun & les vitriols ont différens degrés d'acrimonie, & irritent ou corrodent proportionnellement à leur acreté ; ils défendent d'ailleurs les substances animales de la corruption.
10. Les esprits acides tirés des minéraux par l'action du feu, tels que l'esprit de nitre, l'esprit de sel, l'esprit ou l'huile de soufre, de vitriol, &c. coagulent les liqueurs, & font tomber les solides en mortification. Ils se rapprochent des qualités du vinaigre, lorsqu'on les affoiblit par le mélange d'eau.
11. La qualité corrosive & gangréneuse de ces esprits acides, augmente généralement, lorsqu'on y fait dissoudre des substances métalliques ; & il y en a tels alors qui causent des douleurs si vives qu'ils attirent souvent des convulsions.
12. Les substances métalliques corrodées par des acides, rongent en général, lorsqu'on les applique sur les ulceres, il y en a quelques-unes, telles par exemple que le sublimé corrosif, & d'autres substances minérales, particulierement l'arsenic, qui étant appliquées extérieurement, ont ébranlé tout le corps ; & les préparations mercurielles pénétrent quelquefois dans le sang, & excitent une salivation.
13. Les sels & les esprits alcalis, tels que le sel & l'esprit de corne de cerf, le sel & l'esprit volatil de sel ammoniac, les cendres gravelées, le sel & l'huile de tartre par défaillance, &c. irritent, rongent, & augmentent la pourriture. Lorsqu'ils sont absorbés par les vaisseaux, ce qui arrive facilement à ceux qui sont volatils, ils augmentent l'agitation du pouls. La qualité rongeante de ces sels augmente beaucoup, lorsqu'on les prépare avec la chaux, comme dans la pierre à cautere,

qui fait tomber en mortification toutes les parties de l'animal vivant sur lesquelles on l'applique, mais sans causer à beaucoup près autant de douleur que les esprits acides, ou leurs préparations avec les métaux.

14. Tous les mixtes échauffés au-delà d'un certain degré, & appliqués sur notre corps, irritent & causent de la douleur & de l'inflammation; & lorsqu'ils sont très-chands, ils font tomber en mortification toutes les parties auxquelles on les applique.

15. Les effets que produisent les opérations qui consistent à ratisser, à couper, à briser, ou à trépaner les os, sont tout-à-faits évidens.

16. Dans toute sorte d'ulcere ou de plaie, la matiere qui s'y ramasse, doit être celle qui se trouve le plus constamment appliquée aux parois de l'ulcere. Quand cette matiere est un pus bien conditionné, elle est un des plus puissans digestifs, suppuratifs & incarnans. Si le pus séjourne trop long-tems, ou si les liqueurs ou les vaisseaux sont viciés, il peut devenir acre & rongeant, & causer de l'irritation. Quand il reflue dans le sang, il altere toutes les liqueurs, irrite les solides, & est en état de produire de grands accidens.

Les effets que j'ai attribués aux remedes, dont je viens de faire l'énumération, sont tels qu'ils se manifestent aux sens, & qu'ils sont connus de tous les Praticiens, qui cependant ne les examinent pas toujours avec assez d'attention lorsqu'ils les employent, autrement ils les auroient appropriés d'une maniere plus étendue aux différentes especes de carie, & à leurs différens tems. Je passe au traitement qui leur convient à chacune.

De la Carie seche ou gangréneuse.

Lorsque la couleur obscure, & la surface seche d'une portion d'*os* carié, indique que cette portion est entierement gangrénée, sur-tout si l'on s'apperçoit par un son particulier, qu'elle rend quand on la touche avec la sonde, par l'élevation de ses bords, & par le pus qui en suinte, que l'exfoliation commence à s'en faire, il faut en abandonner la guérison à la Nature, qui en viendra à bout toute seule, ou avec le moindre secours.

Si le pus est doux & dans une quantité convenable, ce sera le meilleur suppuratif, & l'incarnant le plus sûr, pour aider la nouvelle chair à pousser la portion cariée de l'*os*. Il ne faut alors d'autre attention que celle de ne pas renouveller trop souvent le pus en pansant fréquemment, ou de ne pas le laisser séjourner assez de tems, pour qu'il acquerre trop d'acreté.

Si le pus est en trop petite quantité, il faut y suppléer par l'application des remedes qui approchent le plus de sa nature. Ceux dont il est fait mention dans la sixieme Classe conviennent dans ce cas; tels sont par exemple, l'onguent basilic, le baume d'Arcæus, ou tout autre que chaque Chirurgien emploie, pour hater la séparation d'une escarre produite sur la peau par l'application d'un caustique. Je m'en suis souvent servi avec succès pour procurer l'exfoliation d'une lame d'*os* carié, dont la séparation doit nécessairement être retardée par tous les remedes qui sont propres à réprimer la suppuration & l'accroissement des nouvelles chairs, tels que ceux qui sont compris dans la troisieme & la quatrieme Classe, & qui cependant sont ceux qu'on emploie le plus ordinairement. Il faut convenir pourtant, que souvent la Nature, à l'aide du baume qu'elle prépare elle-même, je veux dire le pus, l'emporte sur tout ce que les Chirurgiens font contre elle.

Tandis que la Nature travaille à l'exfoliation, l'ouverture des tégumens sera suffisamment grande, si le pus sort de l'ulcere en assez grande quantité pour n'y former aucun sinus, & pour ne pas refluer dans le sang; parce que d'ailleurs il accélere plus la séparation de la partie cariée en se ramassant par dessous, que lorsqu'il a une issue trop libre.

Si l'ouverture de l'ulcere se trouve trop étroite, & qu'il arrive en conséquence quelqu'un des accidens dont je viens de parler, il faut nécessairement la dilater, soit avec l'éponge préparée, qui en s'abbreuvant de l'humidité de l'ulcere, se gonfle & dilate l'orifice; soit en faisant une incision avec le bistouri, ou en rongeant avec le caustique la peau qui couvre la carie; après quoi on tiendra les levres écartées par le moyen des plumasseaux, qu'on retiendra dans l'ulcere par la douce compression d'un bandage contentif.

Lorsque la couleur d'une portion d'*os*, est considérablement changée, & différente de celle qui est naturelle aux *os*, & que cette couleur n'est pas cependant assez obscure pour faire croire que cette portion d'*os* soit entierement gangrénée; qu'il n'y a d'ailleurs aucun signe qui indique qu'elle est prête à se séparer: il seroit peut-être ennuyeux d'en abandonner l'exfoliation aux soins de la Nature seule; c'est pourquoi après avoir mis à découvert toute la portion affectée de l'*os*, si cela se peut par quelqu'un des moyens que j'ai proposé ci-dessus, le Chirurgien doit s'assurer de la profondeur de la carie par le secours de la rugine ou du trépan perforatif. Si elle n'est que superficielle, il faut procurer une mortification complete, en y appliquant le cautere actuel ou potentiel: après quoi la maladie devient la même que celle dont j'ai déja parlé, & demande le même traitement.

Si la carie pénetre plus avant que ne peuvent atteindre l'action du feu, & du caustique, le Chirurgien doit emporter tout ce qui lui paroît suspect, en se servant pour cela du ciseau & du maillet de plomb, qui ne donne pas de fortes secousses au membre. Il doit ensuite provoquer autant qu'il lui sera possible la formation des nouvelles chairs, telles que celles qui croissent dans les exfoliations sur toute la surface de l'*os*, & sans lesquelles il n'a point de guérison à attendre, mais au contraire la surface de l'*os* change bien-tôt de couleur, & se corrompt de nouveau.

Si l'on demandoit aux Chirurgiens quels sont les remedes qui sont les plus propres à hâter l'accroissement des chairs, ils répondroient tous d'abord que ce sont le pus, & les remedes balsamiques & gras, ou tels autres dont ils ont coutume de se servir en pareil besoin, excepté pourtant dans le cas où les *os* seroient à découvert. Je ne comprens pas quelle peut être la raison de cette exception; il sembleroit au contraire que les parties qui ont plus de peine à fournir de nouvelles chairs, sont celles qui auroient plus besoin de meilleurs incarnans. Au reste je puis assurer, après un grand nombre d'expériences, qu'il n'y a point de remedes qui soient plus propres à prévenir la corruption des *os* découverts, & qui aident plus à les couvrir promptement de chairs, que les linimens, les baumes, & la rareté des pansemens, surtout; moyen qui procure le secours le plus efficace de tous les baumes, je veux dire le pus. C'est à l'aide de ces remedes, que nous voyons tous les jours les extrémités des *os* amputés se couvrir de chairs; & c'est en suivant cette méthode que j'ai eu la satisfaction de voir de grandes parties du crane, de l'*os* de la jambe, & d'autres pareils *os* très-solides, couverts en peu de tems de grains charnus, après avoir été entierement mises à découvert par des plaies faites même avec des instrumens contondans. J'ai vu la même chose dans des cas où la surface extérieure des *os* cariés, avoit été enlevée de la maniere que je viens de dire, & où la guérison s'est faite sans qu'il soit arrivé la moindre exfoliation.

Il est évident que dans le cas dont il s'agit ici, où l'on a enlevé toute la partie cariée d'un *os*, ou bien lorsque des *os* sains se trouvent à nu, & que nous souhaitons de parvenir à la guérison, sans que les *os* s'exfolient, il faut éviter l'usage de tous les remedes qui peuvent attirer la gangrene aux fibres extérieures des *os*; tels sont tous ceux qui corrodent, ceux aussi qui durcissent & qui dessechent les fibres, de maniere à empêcher l'accroissement des chairs, tels que les liqueurs spiri-

tueuses, qui ont cette propriété dans un dégré éminent. Il s'ensuit de là, que de tous les remedes dont j'ai fait mention ci-dessus, il n'y a que les absorbans qui sont rangés sous les N°. 1. & 2. ceux qui sont onctueux & balsamiques du N°. 6. & l'eau du N°. 7. qui ne sont point contraires aux indications curatives. Les absorbans terreux ne sont plus d'usage. L'eau délaye & entraîne le pus. Il ne reste donc que quelques poudres chargées de parties actives & balsamiques, & les remedes gras qui puissent convenir dans le cas dont il s'agit.

Quiconque a examiné le progrès de l'exfoliation d'un *os*, ou la guérison d'un os découvert, sans qu'il soit survenu d'exfoliation, doit avoir remarqué que les grains charnus s'élevent de toute la surface de l'*os* pour le couvrir; que les chairs qui se forment dans les parties des environs, ne s'attachent point à l'*os*, quand même elles viendroient à le couvrir & à le cacher entierement à la vue; & qu'enfin il n'y a de guérison à attendre que de celles qui croissent de tous les points de la surface même de l'*os*. Il y a plus: les Chirurgiens pour parvenir à une guérison parfaite, sont souvent obligés de détruire les chairs spongieuses lorsqu'elles pullulent trop. On peut raisonnablement conclurre de-là, que les pansemens rares de Belloste, ont beaucoup plus contribué aux guérisons qu'il a opérées sans exfoliation des *os* qui étoient découverts, que les trous qu'il propose de faire jusqu'au diploe, ou jusqu'aux cellules des *os*, avec le trépan perforatif; parce que les chairs qui s'élevent de cette substance plus tendre des *os*, & qui se répandent sur leur surface autour des trous, ne sauroient être meilleures que ces chairs mollasses qui croissent des côtés de l'ulcere, & qui s'avancent sur l'*os*.

Si malgré tous nos efforts pour faire croître les chairs sur la surface d'un *os* sain qui est à découvert, ou sur celle d'un *os* dont on a enlevé la portion qui étoit cariée, nous ne pouvons en venir à bout, & si le changement de couleur de l'*os*, indique qu'il y a un commencement de corruption; il faut le traiter comme il a été dit ci-dessus, en parlant d'une carie superficielle; c'est-à-dire, qu'il faut le faire tomber entierement en mortification.

Quand la portion cariée d'un *os* a trop d'épaisseur pour pouvoir être séparée par la rugine, ou par le ciseau, il faut l'enlever avec le trépan exfoliatif; ou bien l'on fera plusieurs trous vers les bords de la carie, & on fera sauter les portions d'*os* qui se trouvent entre chaque trou, après quoi on enlevera, ou l'on coupera la partie du milieu. Le traitement qui convient ensuite, est le même que dans le cas précédent.

Il arrive souvent que l'ulcere n'est pas assez étendu pour pouvoir appliquer d'une maniere commode les instrumens nécessaires pour enlever la partie cariée d'un *os*, & qu'on ne sauroit le dilater sans inconvénient. Lorsque cela se rencontre, tout ce que nous pouvons faire, c'est de hâter l'exfoliation en faisant tomber entierement en mortification la portion d'*os* qui est découverte, par l'application réitérée du cautere actuel ou des caustiques. Quand on veut se servir du cautere actuel, il faut auparavant bien sécher l'*os*, afin que le feu ne s'éteigne pas par l'humidité.

On se propose ordinairement de garantir les parois de l'ulcere de l'action du feu, en y appliquant des compresses mouillées. Il me semble pourtant, que lorsqu'on est obligé d'appliquer de tems en tems le bouton de feu, ou qu'on prévoit que l'exfoliation pourra être long-tems à se faire, & qu'on a besoin par conséquent de conserver une grande ouverture, la saine pratique demanderoit qu'on cautérisât les parois de l'ulcere, supposé qu'il ne s'y trouve point de parties qu'il soit dangereux de brûler; parce que tandis que les parois de l'ulcere sont couvertes d'une escarre, l'ulcere est moins abbreuvé, & une moindre humidité diminuera moins l'action du cautere; d'ailleurs les applications suivantes du feu, seront moins douloureuses pour les malades, & l'ouverture de l'ulcere ne se retrécira pas. Si l'*os* carié qui demande l'application du cautere actuel, se trouve situé profondément, il faut introduire le bouton de feu dans une cannule placée sur l'*os*, afin de le conduire sûrement.

Si l'on veut se servir du cautere potentiel, au lieu du cautere actuel, la pierre à cautere préparée avec la chaux vive & les cendres gravelées, mérite la préférence sur tout autre, fait avec les esprits acides, parce qu'elle ne cause pas à beaucoup près autant de douleur, & n'attire pas aussi facilement les convulsions, elle pénétre plus que les substances métalliques corrosives réduites sous une forme seche, & lorsqu'elle se liquéfie, elle ne s'étend pas autant que les esprits acides. Elle ne passe pas jusques dans le sang, ou du moins elle n'y produit aucun effet sensible: au lieu que les préparations mercurielles excitent souvent une salivation imprévue.

Les raisons que j'ai données pour l'application du cautere actuel sur les bords des ulceres dont il s'agit ici, peuvent avoir lieu pour y former de même une escarre par le moyen de la pierre à cautere. Le Chirurgien doit autant qu'il pourra retarder la séparation de cette escarre. Le moyen le plus sûr pour cela, est de l'arroser souvent avec quelque liqueur spiritueuse, & par cette méthode l'exfoliation des parois de l'ulcere, (s'il est permis de se servir de ce terme pour montrer l'analogie qu'il y a avec celle de l'*os*,) peut quelquefois être aussi long-tems à se faire que l'exfoliation de l'*os*, si l'on applique à propos sur le dernier des suppuratifs convenables, des digestifs balsamiques, & si l'on ménage le pus.

Quand la partie affectée de l'*os*, est entierement gangrenée de l'une ou l'autre des manieres qui ont été dites, la maladie tombe dans le cas de la premiere supposition, & demande d'être traitée de la même maniere.

Quoique nous soyons obligés d'employer les caustiques dans les caries seches, qui sont situées fort profondément; cependant, comme cette méthode demande beaucoup de tems, & des applications réitérées du caustique, avant qu'il ait pénétré une épaisseur considérable d'un *os* solide, j'aimerois mieux me servir des instrumens de Chirurgie, à l'aide desquels on peut enlever dès la premiere fois toute la partie cariée, supposé qu'on puisse s'en servir commodément.

Lorsqu'une piece d'*os* qui s'exfolie commence à être mobile, il faut aggrandir tellement l'ouverture de l'ulcere par les moyens ci-dessus proposés, qu'on puisse la retirer sans peine, & qu'il ne reste pas après sa sortie un ulcere profond sous la peau. Par ce moyen on pourra prévenir la douleur piquante, que cause souvent une piece d'*os* cariée après son exfoliation, lorsqu'on l'abandonne à elle-même, & qu'elle est obligée de se faire jour à travers un passage étroit. On empêchera la suppuration qu'elle pourroit occasionner par son séjour sous les tégumens, & on évitera aussi qu'il ne se forme des sinus, qui ne manqueroient pas de retarder la guérison, & de la rendre plus difficile. L'ulcere, après l'extraction de la piece d'*os* cariée, & après que l'*os* sain s'est couvert d'une chair ferme, ne demande d'autre traitement que celui qui convient aux ulceres ordinaires.

Les cas que j'ai supposés peuvent servir à faire comprendre les différens états de cette carie seche, & le traitement qui lui convient dans chaque état; c'est pourquoi je passerai à la seconde espece de carie dont j'ai fait mention.

De la vermoulure ou ulcere des os.

Dans cette espece de carie, les cellules qui se forment dans l'*os* corrompu, se remplissent de la sanie acre & putride qu'elles retiennent, & qui augmente la maladie; c'est pourquoi il est nécessaire de détruire toute la partie altérée de l'*os*, quand on peut le faire convenablement. On remplira plutôt cette indication, si l'on peut

se

se servir des instrumens usités en pareil cas, tels que la rugine, le ciseau, ou le trépan, qu'on appliquera conformément à la profondeur & à l'étendue de la carie. Après l'une ou l'autre de ces opérations, le traitement doit être le même que celui que j'ai proposé pour la carie seche, pour laquelle on a recours à quelqu'une de ces opérations.

Quand la sanie vient de la portion cellulaire des *os*, il faut appliquer un ou plusieurs trépans, pour enlever les endroits corrompus. Si la partie cariée a une grande étendue, il faut appliquer le trépan perforatif tout autour de sa circonférence, & l'enlever entierement après avoir fait sauter avec le ciseau les petites portions osseuses qui se trouvent entre chaque trou. Le nommé Robert Waston fut reçu à l'Hôpital pour un gonflement, accompagné de carie dans le tibia. On lui appliqua les caustiques sur tous les tégumens, & on les coupa ensuite : on fit quatorze trous avec le trépan perforatif, autour de la circonférence de la partie corrompue, & on enleva toute la portion antérieure interne de la partie moyenne du tibia. Il s'éleva de nouvelles chairs des cellules de l'*os*, & ces chairs prirent la consistance d'un *os* solide avant qu'il sortît de l'Hôpital.

S'il y a peu de la partie solide de l'*os* qui soit corrompue, & qu'en ouvrant les cellules osseuses, on s'apperçoive que la carie est plus étendue intérieurement, il faut avoir attention que la matiere qui est logée dans l'*os* puisse sortir facilement.

Quand l'ouverture qui perce les parois de l'*os* se trouve située à la partie inférieure des cellules altérées, & qu'à raison de la situation de cette ouverture, la sanie trouve une issue libre ; ou lorsqu'on peut introduire dans la cavité de l'*os* les remedes convenables, on peut parvenir à la guérison sans détruire une plus grande quantité de la partie solide de l'*os*. Nous fûmes consultés feu M. Macgill & moi, pour une jeune fille qui à la suite de la petite vérole eut un ulcere fort près de la malléole interne. Le pus avoit rongé l'*os* & y avoit fait un trou assez grand pour pouvoir y introduire le doigt. Nous poussâmes une sonde dans ce trou, & elle entra trois pouces dans le *tibia* du côté de la partie supérieure, sans trouver aucune résistance : mais en dirigeant la sonde vers la partie inférieure, nous sentîmes l'*os* rempli de chairs fermes.

Nous introduisimes tous les jours dans la cavité de l'*os* une pastille faite avec la myrrhe, l'aloès & le miel, & la malade eut constamment depuis un cours de ventre, qui cessa le lendemain que j'eus fait ôter l'aloès des remedes employés dans le pansement. On seringua tous les jours dans l'*os* une injection composée de remedes digestifs & de miel rosat, étendus dans l'eau avec quelque peu de vinaigre ; on continua à se servir de la pastille de myrrhe & de miel ; moyennant quoi la cavité de l'*os* se remplit insensiblement d'une chair ferme, & la guérison s'accomplit.

Lorsque la sanie séjourne à raison de la situation peu favorable de l'ouverture faite à la partie solide de l'*os*, il faut faire une ou plusieurs nouvelles ouvertures avec le trépan perforatif, de maniere que la sanie ait une libre issue, ou qu'on puisse enlever toute la partie de l'*os* qui couvre les cellules affectées ; après quoi on a recours aux moyens communément employés pour la guérison des ulceres.

Si l'on ne peut pas faire les opérations qui conviennent pour détruire la carie vermoulue, il faut y appliquer fréquemment le bouton de feu. Nous avons déja donné les regles de cette opération en parlant de la carie seche. Le cautere actuel paroît ici préférable aux caustiques, parce que ceux-ci peuvent pénétrer dans les cellules, & porter leur action plus loin qu'on ne veut, tandis qu'ils pourroient ne pas détruire la partie extérieure de l'*os*.

Lorsque dans cette espece de carie la sanie se trouve en grande quantité, & qu'elle est fort puante, quand la situation de l'*os* est telle qu'on ne sauroit y atteindre pour y faire les opérations qui conviennent, afin de procurer une issue libre à la matiere, de sorte qu'on a quelque raison de craindre non-seulement que la corruption de l'*os* ne fasse de nouveaux progrès, mais encore que la sanie ne vienne à refluer dans le sang, & n'occasionne une fievre hectique & tous les accidens dangereux qui en sont la suite ; il sera à propos dans ce cas de procurer autant qu'on pourra l'évacuation de la matiere, & d'employer les remedes propres à émousser ou à détruire son acrimonie. Pour cela il faut faire de fréquens pansemens, & délayer la sanie à chaque fois avec quelque liqueur convenable.

Les liqueurs spiritueuses, les teintures faites avec ces liqueurs, & les huiles essentielles détruisent certainement ou absorbent l'odeur puante d'une semblable sanie ; ils resserrent encore les vaisseaux & moderent par-là la décharge de la matiere. C'est par cette qualité qu'ils s'accordent avec la théorie des anciens, qui les ont regardés comme des remedes convenables dans la carie ; maladie qu'ils attribuoient à une trop grande abondance d'humidités qui se jettoient sur les *os*, dont la qualité naturelle est d'être secs, & qui par conséquent demandoit l'application des remedes dessiccatifs. Il y a toute apparence que ce sont là les raisons qui ont déterminé les anciens à se servir de liqueurs spiritueuses, &c. pour les *os* cariés. Mais ce que j'ai dit plus haut touchant les diverses circonstances qui accompagnent les caries, suffit pour prouver que ces raisons ne sauroient avoir lieu pour toutes les especes de carie. Dans le cas même dont il s'agit, qui est celui de tous où ces sortes de remedes paroissent le plus indiqués, on peut apporter des raisons de les rejetter, & de leur en préférer d'autres que j'ai reconnu par l'expérience être en effet plus utiles.

On peut objecter contre l'usage des liqueurs spiritueuses & des huiles essentielles, que ces remedes étant employés en petite quantité ou délayés dans une liqueur convenable, (car quand on les applique purs & en grande quantité, ils sont caustiques & pénetrent trop avant) retardent la séparation de la partie cariée, & tendent tout l'ulcere calleux. Il est vrai que ce dernier inconvénient a quelque avantage, en ce qu'il empêche les chairs de pulluler avant la séparation de l'*os* : mais on n'y remédie pas sans difficulté dans la suite. En second lieu, ces sortes de remedes passent sans peine dans le sang, & allument la fievre dans un degré plus ou moins fort, ce qui n'est pas sans danger pour le malade. Quelques-unes des teintures qu'on emploie le plus ordinairement, & en particulier celle de l'aloès, causent des purgations fréquentes.

Les digestifs ordinaires, ou le miel, ou tous les deux, dissous dans de l'eau & animés de quelque peu de vinaigre ou de quelques gouttes d'esprit acide, corrigent plus surement la qualité putride de la sanie, & on peut les employer dans une quantité convenable pour la délayer & pour l'entraîner hors de l'ulcere, sans retarder la séparation de l'*os*. Ils ne sont pas même en état de causer aucun désordre dans le sang, supposé qu'ils viennent à y passer, étant plutôt propres à prévenir les accidens qu'y pourroit produire la sanie, lorsqu'elle est absorbée par les vaisseaux. Si l'ulcere est profond, il faut injecter ces remedes par le moyen d'une seringue, afin que l'injection puisse pénétrer partout & entraîner la sanie avec elle en sortant.

De la carie charnue, ou de l'ulcere des os accompagné de chairs baveuses.

Cette maladie ne différant de la précédente que par les chairs baveuses qui croissent dans les cellules de l'*os*, les indications curatives sont à peu près les mêmes. Il y a cette différence néanmoins que comme cette chair saigne facilement, & empêche le Chirurgien de voir ce qu'il fait, la rugine, le ciseau & le trépan sont moins convenables dans ce cas pour détruire la partie corrompue de l'*os*, que les cauteres. Mais comme les

liqueurs qui sortent sans discontinuer de ces chairs baveuses, éteignent subitement le bouton de feu, les caustiques sont encore préférables au cautere actuel.

Cette espece de carie est ordioairement fort profonde, c'est pourquoi il faudra réitérer plusieurs fois l'applicatioo du caustique, & il sera même à propos la premiere fois qu'on l'appliquera, de couvrir tout l'ulcere d'une escarre, & de l'entretenir aussi long-tems qu'il sera possible en l'arrosant avec quelque liqueur spiritueuse, afin que cette escarre puisse servir de défense contre l'action du nouveau caustique qu'on appliquera, & l'empêcher de s'étendre trop, & de causer de la douleur au malade. L'humidité qui sort de cette chair baveuse dans cette espece de carie, surtout lorsqu'elle est irritée, est si abondante qu'il m'est arrivé de la couvrir tous les jours avec de la poudre de pierre à cautere; & qu'au lieu de trouver le lendemain une escarre, comme il est ordinaire, quand on applique ce caustique sur des parties seches, je ne trouvois qu'une grande quantité d'une substance gelatineuse ramassée sur la surface des chairs que j'avois saupoudrée de pierre à cautere.

Si le caustique a produit une escarre adhérente aux chairs, il est inutile d'en appliquer un nouveau, jusqu'à ce que cette escarre soit séparée, & il faut en hâter la séparation par le moyen des suppuratifs. A l'aide de ces applications réitérées de la pierre à cautere, j'ai détruit en peu de tems tout l'*os* du métatarse du gros doigt du pié dans un adulte, & j'ai pénétré jusqu'aux cellules de la partie moyenne du tibia. Les *os* qui sont plus petits ou qui sont plus poreux, se coosomment en moins de tems.

Ce qni a déja été dit des deux précédentes especes de carie, est suffisant pour indiquer ce qui reste à faire dans les différens états de celle dont il est ici question; & je n'ai d'autre dessein que de rapporter ce qu'elle a de particulier.

De la carie phagédenique, accompagnée de chairs baveuses.

Le traitement qui convient à cette espece de carie est à peu près le même que celui que oous avons indiqué pour la précédente, avec cette seule différence qu'il suffira d'appliquer une ou deux fois le cautere potentiel, pour faire tomber en mortification quelque peu de la surface de l'*os*, après quoi cette carie paroît réduite au cas de la carie seche. Mais je dois observer que lorsque cette carie o'attaque qu'une partie de l'*os*, ce qui arrive rarement, les chairs qui poussent la lame d'*os* corrompue, sont pour l'ordinaire aussi rongeantes & aussi propres à consommer la substaoce de l'*os*, que celles qui ont paru d'abord. Il s'ensuit de-là que dans cette supposition même, la plus favorable de toutes, le Chirurgien ne sauroit promettre aucune guérison, à moins qu'il n'ait corrigé par des remedes internes la masse du sang & l'indisposition particuliere de la partie affectée.

Quand cette maladie a jetté de profondes racines, elle attaque l'extrémité de l'*os* qui étoit saine en apparence, lorsque l'autre extrémité qui a été attaquée la premiere, commence à se guérir; & elle s'étend même d'*os* en *os*, avec l'inconvénient fâcheux, qu'elle a déja fait beaucoup de progrès avant qu'on ait pu s'en appercevoir.

De la carie scrophuleuse.

Dans cette espece de carie ou les *os* affectés sont principalemeot retenus par leurs ligamens, auxquels nous ne pouvoos pas toujours atteindre pour les couper, & qui sont trop sensibles pour qu'on doive les ronger par le moyen du cautere; les Chirurgiens non-seulement perdent leurs peines, mais ils causent beaucoup de tort aux malades qui en sont attaqués, lorsqu'ils la traitent selon les regles de l'art. En effet ils sont obligés d'user de moyens violens pour dilater l'ouverture des ulceres où se trouvent ces *os* cariés, & de remplir ces ulceres avec des choses dures qu'ils contiennent par un bandage serré; de consumer avec les escarotiques les chairs baveuses, tandis qu'ils font tous leurs efforts pour tâcher de faire exfolier l'*os*. Les personnes attaquées de cette maladie sont ordinairement d'un tempérament délicat & trop foible pour supporter un traitement aussi dur; elles tombent en langueur & dépérissent pendant l'opération des remedes.

Ce que j'ai trouvé jusqu'à présent de plus utile, ou pour parler plus vrai, ce qui m'a paru faire le moins de mal, c'est de détruire entierement avec le caustique les tégumens qui couvrent l'abscès formé sur l'*os*, & de faire ensuite une incision au milieu de l'escarre, pour donner issue au pus. Après cela j'entretiens l'escarre aussi long-tems qu'il est possible. J'introduis des remedes doux dans l'ulcere, & je le lave souvent avec de l'eau, pour aider l'évacuation de la matiere; ou bien si le pus devient puant, je mêle un peu de vinaigre avec l'eau. La nature enfin fait elle même la séparation de l'*os* carié, qu'il faut enlever dès qu'il est entierement libre.

De la carie skirrho-chancreuse.

Les cauteres actuel & potentiel ont dans cette espece de carie les mêmes effets que dans les cancers ulcérés des glandes. Ils ne diminuent pas la tumeur, causent des douleurs aiguës, occasionnent des hémorrhagies, lorsque l'escarre qu'ils ont produite se sépare, &c. La plupart des autres remedes nuisent, & aucun ne procure du soulagement. Il n'y a que l'extirpation qui puisse guérir cette espece de carie. Pour cet effet il faut, ou faire avec le trépan perforatif plusieurs trous aux environs de la racine de l'excroissance, couper les portions d'*os* entre chaque trou, & enlever toute la piece d'*os* du milieu, ou bien en venir à l'amputation de la partie. Toutes celles que j'ai vues jusqu'ici étoient situées de maniere qu'il n'étoit pas possible d'en faire l'extirpation en particulier; de sorte que je ne saurois dire positivement quel auroit été le succès de cette opération. Après l'amputation du membre, la plaie se guérit aussi bieo que dans les autres maladies; il y a cependant des malades qui dans la suite ont été attaqués de la même maladie dans un autre membre.

De la carie chancreuse.

Cette espece de cancer se guérit rarement; il gagne quelquefois la peau qui le couvre, lorsqu'on vient à la couper ou à la cautériser; souvent il s'ouvre, sans qu'on s'y attende, par la seule application des doux dessiccatifs, ou de la charpie seche; en un mot, c'est une de ces maladies pour lesquelles on n'a trouvé jusqu'ici aucun remede & qui sont au-dessus de la Medecine. Je n'ai jamais vu cette maladie se jetter en premier lieu sur les *os*; ils ne sont affectés que lorsqu'ils se trouvent situés auprès d'une partie déja attaquée de cancer, de sorte qu'ils participent à tous les changemens qui surviennent à la partie qui a été la premiere attaquée. MONRO, *Essais de Medecine d'Edimbourg, Volume V.*

De la carie des os, selon HEISTER.

On peut regarder la carie ou corruption d'un *os* comme une des causes principales de la malignité des ulceres invétérés; car lorsqu'un *os* carié est caché dans un ulcere, il n'est presque pas possible de guérir cet ulcere; ou si l'on parvient à le fermer, il ne tarde pas à se r'ouvrir, à moins qu'on n'ait enlevé la partie cariée de l'*os*.

Un *os* se carie toutes les fois qu'il est dépouillé de ses membraoes ou de son perioste par quelque cause que ce soit; & lorsqu'ayant perdu sa chaleur & sa couleur naturelle, il devient gras, jaune, brun & enfin noir. Les

Anciens appelloient cet état de l'*os*, qui est le premier & le plus léger degré de carie, *Os vitiatum*, & *nigrities*. Mais le mal est à son dernier période, lorsque l'*os* est corrodé, lorsqu'il est devenu raboteux, qu'il s'y est fait de petits trous, qu'il en sort une sanie fétide, dont l'acrimonie amollit, relâche & consume les chairs adjacentes, & qu'il paroît pour ainsi dire ulcéré. Tous les *os* sont sujets à cette maladie. Un ulcere dans lequel un *os* carié est caché, paroît quelquefois parfaitement guéri : mais peu de tems après que la cicatrice est faite, il se forme un abscès, l'ulcere se r'ouvre, & rend une matiere corrompue, acre, fournie par l'*os* carié ; & il s'ensuit une multitude de symptomes fâcheux, comme le frisson, le vomissement & la fievre, accompagnés d'une corrosion continuelle des chairs.

Cette maladie & celles qui lui sont analogues, ont différens noms, & sont de différentes especes. Celse entend par carie, par *spina ventosa*, ou par *spina ventositas*, une gangrene ou un cancer aux *os*. Les Grecs l'appellent quelquefois *Teredo* & *Pædarthrocaces*. Mais quoique quelques Auteurs aient distribué la carie en autant d'especes qu'elle a de noms, la plupart de ces distinctions me paroissent superflues. Je ne vois que deux différences importantes, & capables de constituer deux classes. 1. Lorsque le mal provient de la partie intérieure de l'*os*. 2. Lorsqu'il commence à l'extérieur, ou qu'il naît d'une cause externe. Je donne avec le gros des Medecins à cette espece le nom de carie, & à la premiere celui de *spinosa ventosa*, ou avec Severinus celui de *pædarthrocaces*, lorsque le sujet qui en est attaqué est un enfant.

La carie des *os*, proprement dite, peut avoir deux causes. 1. Si l'*os* est dépouillé de son périoste, par une plaie, un coup, une contusion, une fracture ou une chute, ensorte qu'il demeure exposé aux injures de l'air extérieur, ou qu'il soit corrompu par les ingrédiens gras & huileux qu'on applique sur les plaies simples, comme l'huile de mille-pertuis ou de lis blanc, le baume Samaritain & autres semblables. 2. S'il arrive par quelque cause externe ou interne, que la circulation des fluides soit interrompue, & qu'il survienne une inflammation & une suppuration qui donnent lieu aux vaisseaux destinés à la nutrition de l'*os* & du périoste, de s'enflammer & de se corrompre, & à l'*os* même d'être corrodé. Il en est de cette maladie comme des ulceres aux parties molles : si on n'y remédie promptement, elle s'étend & répand son infection au loin par des degrés successifs.

Il s'ensuit de-là qu'il y a différens degrés d'érosion ou de carie des *os*. Le premier & le plus traitable, c'est lorsque l'os est découvert, qu'il paroît gras, & qu'il devient jaunâtre ; le second, c'est lorsqu'il est vraiment jaune, brun ou noir ; le troisieme, c'est lorsqu'il est corrodé, inégal & raboteux. Plus l'*os* est corrodé, plus sa surface est raboteuse & inégale, comme lorsque le crane est percé, ou lorsque l'*os* de la jambe ou de la cuisse est rongé jusqu'à la moelle : alors la carie est à son dernier point. Mais ce mal n'est jamais plus dangereux ni plus difficile à guérir, que lorsqu'il attaque les articulations, ou quelques parties d'un *os* caché profondément dans les chairs ; car alors la main du Chirurgien n'y peut avoir accès pour le nettoyer ; & le seul remede auquel on peut avoir recours, c'est l'amputation du membre.

Il y a deux manieres de s'assurer de la carie, selon que l'*os* corrompu est caché, ou qu'il paroît à la vue. Lorsque l'*os* est à découvert, on s'assurera de la carie par les signes suivans.

Il paroîtra gras, il sera privé de sa couleur naturelle, il sera devenu jaune, brun ou noir ; il sera dépouillé de tégumens ; son périoste sera détruit ; si on lui applique la sonde ou le doigt, on le trouvera inégal, raboteux, percé ou spongieux. 2. Si l'*os* est couvert des chairs, ou si quelque autre cause le dérobe à la vue, voici les signes auxquels on reconnoîtra qu'il est carié. La matiere qu'il rendra sera pour l'ordinaire huileuse, brune ou noire ; elle aura la puanteur du lard corrompu : lorsqu'on levera les emplâtres, elles seront teintes de cette matiere, qui leur communiquera une couleur noirâtre. Si l'on introduit une sonde jusqu'à l'*os*, ce qui n'est pas toujours possible, on le sentira raboteux & inégal ; on trouvera les chairs circonvoisines, flasques, molles, lâches, spongieuses, & sentant le lard corrompu. Enfin, lorsqu'on ne pourra ni examiner l'*os* à l'œil, ni le toucher avec la sonde, on aura tout lieu d'en soupçonner la carie, lorsque l'ulcere se rouvrira sans aucune cause manifeste après avoir cicatrisé.

Il s'ensuit de-là que les ulceres de cette espece sont toujours fort difficiles à guérir, & qu'ils ne manquent gueres de laisser de la difformité à la partie, qu'ils sont sujets à s'étendre, surtout lorsqu'il est difficile de porter des remedes immédiatement sur l'*os* affecté ; & que quand ils sont guéris, ils leur arrive fréquemment de se r'ouvrir, ainsi que nous l'avons déja observé. Mais lorsque le mal augmente & gagne l'articulation, comme celle du genou, il faut absolument amputer le membre, c'est le seul moyen de guérison. Si l'état du malade ne permet pas cette opération, il tombe en langueur, & il est attaqué d'une fievre lente qui l'emporte bien-tôt. La carie du fémur, du coccyx, de l'*os* sacrum, du crane, du tarse, & des *os* du palais, souffre beaucoup de difficulté. Mais lorsque celle qui attaque le crane pénetre jusqu'à la dure-mere, comme il arrive assez ordinairement, le malade est tourmenté de maux de tête violens, d'insomnies continuelles, de vertiges, de délires, & de plusieurs autres symptomes dangereux.

On a tenté la cure de la carie par différentes méthodes qui ont réussi. On en traite le premier degré par l'application des remedes spiritueux, comme l'esprit de vin, l'eau de la Reine de Hongrie ; ou par les balsamiques, comme la poudre d'aristoloche, d'iris de Florence, ou celle de myrrhe & d'aloès. C'est la premiere méthode & la plus facile. Il faut saupoudrer tous les jours, de l'un ou de l'autre de ces ingrédiens, l'*os* affecté, après en avoir nettoyé la sanie avec de la charpie seche, & continuer jusqu'à ce que la partie malade de l'*os* soit tout-à-fait exfoliée, & que la chair qui pullule sur l'*os* paroisse nouvelle, seche & ferme. Si la carie est profonde, il faudra recourir à des remedes plus forts, tels que la poudre ou l'essence d'euphorbe préparée avec le meilleur esprit de vin, ou les huiles de clou de girofle, de canelle, ou de bois de gayac. Le premier de ces remedes agit puissamment contre la carie. On les appliquera avec de la charpie, sur laquelle on mettra un linge sec. On emploie avec le même succès & de la même maniere d'autres remedes corrosifs, comme l'eau phagédénique, ou l'esprit de vitriol, ou celui de soufre, ou la solution de mercure dans l'eau-forte, ou l'esprit de nitre, qu'on peut toujours substituer aux autres. Nous n'avons point fait entrer dans l'énumération des remedes qu'on a coutume d'employer contre la carie, ni ceux qui sont trop foibles, pour produire l'effet qu'on en attend, ni ceux qui sont trop forts, dont on ne peut faire usage ensuite, comme l'arsénic ou le mercure sublimé en substance. Nous n'avons indiqué que les principaux. Lorsqu'on sera parvenu de cette maniere à l'exfoliation, on travaillera à incarner & à achever la cure avec des balsamiques. On finira donc par l'usage de l'eau de la Reine de Hongrie, ou des essences de mastic, de myrrhe, d'ambre, d'aloès ; par le baume du Pérou ou celui de Copaü, ou par d'autres baumes de la même sorte, couvrant le tout d'une emplâtre, & procédant comme dans la cure des ulceres ordinaires. Voyez *Ulcus*. Le Dran a donné quelques Observations curieuses sur la carie des *os*, surtout au cubitus, *Obs*. 51. 52. 53. aux lombes, *Obs*. 69. après la petite vérole, *Obs*. 70. à l'*os* ilium, *Obs*. 95. au grand trochanter, *Obs*. 97. au genou, *Obs*. 101 & 103. & à la jambe, *Obs*. 104.

La cure de la carie au second degré consiste à percer l'*os* après l'avoir découvert, soit avec le trépan perforatif, ou avec l'instrument qu'on voit *Pl. XII. du second Volume*, *Fig.* 2. ou *Fig.* 7. *A.* ou *Pl. XIII. Volume II. Fig.* 8. & de pénétrer jusqu'à la partie saine, comme on fait dans les plaies du crane. Le pansement se fait soit avec de la charpie seche, soit avec les remedes balsamiques que nous avons recommandés ci-dessus. La partie affectée s'exfoliera par ce moyen, & il poussera de nouveaux vaisseaux par les petits trous; ces vaisseaux s'unissant aux chairs, fourniront à l'*os* de nouveaux tégumens.

Lorsqu'il sera certain que l'*os* affecté est noir, on le ratissera avec un scalpel ou une lime, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à le rendre blanc ou rouge. Celse veut qu'on en vienne promptement à cette expédition, qu'on n'ait aucun menagement en la faisant, sans quoi elle ne sera presque d'aucune utilité. Scultet pense qu'il ne faut avoir recours au scalpel que lorsque l'*os* est parfaitement découvert, que sa partie affectée commence à se séparer de sa partie saine, & qu'il faut continuer le pansement avec de la charpie seche, jusqu'à ce que les choses soient en cet état; je ne voudrois pas qu'on se fît de cette pratique une loi générale. Il y en a qui se servent dans des cas particuliers d'un maillet & d'un ciseau, tels qu'on les voit *Pl. XII. du second Volume*, *Fig.* 10. & 11. à l'aide desquels ils séparent les parties saines d'avec les parties corrompues, après avoir fait précéder ou non la perforation. Les Chirurgiens modernes ont généralement abandonné ces deux méthodes. M. Petit prétend que la meilleure qu'on puisse suivre, c'est de ratisser l'*os*, même dans les cas où les chairs se régénéreroient continuellement, & d'appliquer ensuite le cautere actuel. Quant au *spina ventosa* accompagné de tumeur, qui ne cede à aucun remede, il veut que l'on fasse un grand nombre de petits trous à l'*os*, & qu'on enleve la tumeur avec le maillet ou le ciseau.

La quatrieme méthode qui est la plus vieille & en même tems la plus sure & la plus expéditive, surtout lorsque la carie est très-considérable, c'est de brûler la partie de l'*os* affectée, avec le cautere actuel, à l'aide d'un instrument appliqué sur l'endroit, comme on voit en plusieurs Figures de la *Planc. IV. du premier Volume.* Mais il y a quelques précautions à prendre dans cette opération pour ne point offenser les chairs adjacentes & les parties molles. Pour cet effet on fera tenir par un Assistant les levres de l'ulcere séparées; ou si son ouverture est trop étroite, on l'aggrandira avec une tente absorbante & capable de se gonfler, faite d'une racine de gentiane ou d'un morceau d'éponge, à moins qu'on n'aime mieux recourir à l'incision & mettre l'*os* à découvert. Avant que d'appliquer le fer rouge, on aura soin de bien nettoyer l'*os* avec de la charpie seche, & d'enlever les chairs fongueuses, de peur que la matiere ne l'éteigne ou du moins n'en diminue l'action. Si la carie est profonde ou si étendue, qu'elle ne puisse être emportée par la premiere cautérisation, on la réitérera ou sur le champ ou quelque tems après, jusqu'à ce qu'on ait lieu de croire que la partie affectée de l'*os* est entierement détruite. Lorsque la partie cariée est fort large, on appliquera d'abord le cautere dans le milieu, on avancera ensuite vers les bords. Le malade ne souffrira pas de grandes douleurs dans cette opération, si l'on a soin de garantir les parties molles; car les *os* sont des parties insensibles. Comme il y auroit un extreme danger dans la carie des *os* du crane, à offenser les membranes du cerveau ou le cerveau même, & que l'usage du cautere ne seroit guere plus sûr, sur quelques *os* mous & spongieux, comme le sternum ou les côtes, on ne l'emploie point dans ces cas. On ne cautérise point non plus le carpe, le tarse ni les autres *os* spongieux de la même espece, à cause des suites fâcheuses de l'injure qu'on s'exposeroit à faire aux ligamens voisins, aux nerfs & aux tendons.

Après qu'on a consumé avec le cautere la partie affectée de l'*os*, le premier pansement se fait avec de la charpie seche, ou si le malade sent de la chaleur à l'endroit cautérisé, on humectera la charpie avec de l'esprit de vin tiede. On en viendra ensuite aux remedes balsamiques dont nous avons parlé ci-dessus; on les continuera jusqu'à ce que l'exfoliation se fasse. L'espace vuide qu'on a pratiqué ne tardera pas à se remplir de chairs régénérées; d'où l'on conclura que la cure est parfaite: mais si l'*os* continue à demeurer nu, si les chairs nouvelles sont molles, lâches & spongieuses, si elles ne s'attachent pas suffisamment à la partie de l'*os* qu'on a cautérisé; ou si l'*os* est toujours décoloré, il y a tout lieu de croire que l'on n'a point extirpé le mal. Alors il faut emporter les chairs nouvelles, ou les consumer avec de l'alun calciné & du précipité rouge, ou quelqu'autre corrosif puissant, & réitérer l'application du cautere actuel, ou recourir à quelqu'autre méthode, que l'état des choses suggerera, sans quoi on ne pourra point se flatter que la cure soit permanente.

Si la carie a passé jusqu'à la moelle des gros *os*, M. Petit conseille, d'après Meekren, de faire une ou deux, ou un plus grand nombre de trous avec le trépan, & il cite un cas dans lequel il fit trois trous au tibia, après s'être servi du cautere actuel, & il nous assure que le malade fut guéri par cette méthode. Mais je crois que de tous les gros *os*, il n'y a guere que le tibia sur lequel elle soit praticable, à cause de l'obstacle formé par l'épaisseur des tégumens & des chairs. Il avance qu'on peut quelquefois percer de la même maniere l'*os* de la poitrine ou le sternum; & qu'on parvient ainsi non-seulement à procurer sur le champ une issue à la matiere, mais encore à soi-même la commodité d'appliquer immédiatement les remedes, jusques dans les endroits les plus écartés de la plaie. Quant à moi, j'estime qu'il ne faut se déterminer à cette opération qu'après un mûr examen, & qu'elle exige de la part du Chirurgien la derniere circonspection, parce que les organes de la respiration en peuvent être offensés, d'où il s'ensuivroit des symptomes très-fâcheux. Il est à propos d'observer que dans les cas où la carie est parvenue jusqu'à la moelle des *os*, ou lorsque le mal a commencé par attaquer la moelle, comme dans le *spina ventosa*, il ne provient pas toujours d'une cause interne; il suffit quelquefois que quelque injure extérieure ait occasionné la rupture des vaisseaux internes de l'*os*, alors le sang ne manquera pas de s'épancher dans sa cavité, il y dégénérera peu à peu en pus, & l'*os* en sera corrodé. C'est ainsi que la carie passe de la moelle aux parties extérieures.

Si la carie & la noirceur pénetrent de l'un à l'autre côté de l'*os*, ensorte qu'il paroisse corrompu de part en part, Celse conseille d'en faire entierement l'extirpation. Si sa partie inférieure est saine, on se contentera d'enlever celle qui est affectée. Si un *os* de la tête, de la poitrine, ou si une côte est cariée, la cautérisation n'a point lieu & il en faut venir à l'extirpation. Il faut se déterminer promptement en pareil cas, & tirer l'*os* aussi-tôt qu'il est à découvert, avant qu'il y ait aucun symptome inflammatoire, l'opération en sera beaucoup plus sure. Lorsque la carie est dans un cartilage, on le ratissera avec un scalpel, jusqu'à ce qu'il n'en reste que ce qui est sain. C'est à Celse que je dois tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur la carie, dont il a traité aussi-bien qu'aucun écrivain moderne.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, que la cure de la carie des *os* consiste principalement à enlever les parties corrompues, de la maniere la plus convenable & la plus expéditive. Or l'expérience m'a démontré que cela s'exécutoit parfaitement dans la carie légere, avec l'esprit de vin & l'eau de la Reine de Hongrie; dans les degrés plus violens avec la solution de mercure dans l'eau-forte, & dans les cas où il y a plus de malignité, avec le cautere actuel ou par l'amputation. Du reste, on se conduit comme dans les autres ulceres, & l'on se sert des remedes balsamiques que nous avons recommandés tant de fois.

Si l'*os* est considérablement affecté par la carie, si elle s'é-

tend jusqu'à une articulation, comme jusqu'aux genoux, jusqu'à celle de la main ou du pié, ensorte qu'on ne puisse emporter la partie affectée, ni par l'incision, ni par l'extraction, ni par la cautérisation, il n'y a qu'un seul moyen, tant de conserver le reste du membre, que la vie du malade, c'est d'amputer la partie affectée. Sans quoi le malade périra après avoir traîné une vie malheureuse, & avoir été épuisé par la douleur, les insomnies, le dégout des alimens, la fievre lente & une longue suite de symptomes fâcheux. Mais lorsqu'il n'y a de corrompu qu'un côté de gros *os*, comme une partie extérieure de l'*os* de la mâchoire, de l'humérus, du tibia ou de la clavicule, ou une partie d'une côte, du cubitus, du rayon, de la rotule & autres semblables, lorsque l'*os* ou le membre entier ne sont point affectés, on ne séparera sur le champ que la partie cariée, & l'on en viendra à bout par les moyens que nous avons proposés ci-dessus. S'il arrive qu'une partie plus ou moins grande de l'*os* se sépare d'elle-même, que l'orifice de l'ulcere soit assez grand, & qu'on puisse se saisir de cette partie, on en fera l'extraction, soit avec les doigts, soit avec des pinces. Mais si l'orifice de l'ulcere est trop petit, on l'aggrandira avec le scalpel. Nous avons des exemples de cette opération dans Meekren, *Observ. Chirurg. 69.* & dans Ruysch; Meekren tira une large portion d'*os* corrompu hors du bras, & Ruysch en fit autant au tibia.

Du spina ventosa, du pædarthrocace & de l'exostose qu'on peut appeller proprement tumeur des os.

On entend généralement par *spina ventosa*, ou selon quelques-uns par *spina ventositas*, cette espece de corruption des *os* qui passe successivement des parties internes de l'*os* aux parties externes, le gonfle & y forme une tumeur. C'est ce que les anciens à qui les dénominations de *spina ventosa* & de *spina ventositas*, étoient inconnues, appelloient *sideratio*, *gangræna*, *cancer ossis*, & quelquefois *teredo*. Quelques Auteurs François se servent du mot exostose, quoique ce terme ne convienne proprement qu'à de certaines éminences contre nature ou excroissances pointues, qui naissent à la suite d'une fracture, d'une contusion, ou de quelqu'autre cause, & qui sont fréquemment accompagnées de carie, quoique j'aie vu plusieurs fois des *os* avec de pareilles éminences, sans aucun vestige de corruption. On s'est servi du mot *spina*, parce que dans le *spina ventosa* les malades sentent une douleur très-vive qui ressemble assez à celle de la piquure d'une épine; on a ajouté l'épithete *ventosa*, parce qu'en touchant la tumeur, on la croiroit pleine d'air; cependant il n'arrive que rarement, pour ne pas dire jamais, que ce soit là la cause de la distension. Quelques Auteurs changerent dans la suite cette dénomination, entr'autres Pandolfin; au lieu de *spina ventosa*, ils dirent *spina ventositas*, expression barbare.

Les enfans sont sujets à cette maladie; alors Severinus lui donne le nom de *pædarthrocace*, mot composé de παῖς, enfant, ἄρθρον, jointure, & κακὸν, mal; c'est-à dire, maladie qui attaque les enfans aux jointures, plus fréquemment que les adultes. En effet, les *os* des enfans étant plus mous & plus spongieux, sont plus aisément corrodés par les humeurs peccantes, distendus, tumésiés & défigurés d'une maniere surprenante. Severinus établit une autre différence entre le *spina ventosa* & le *pædarthrocace*. Dans la premiere de ces maladies, dit-il, les tumeurs sont ordinairement accompagnées de douleur, de rougeur & de toutes les apparences de l'inflammation; au lieu que dans le *pædarthrocace* il n'y a que peu ou point de douleur dans le commencement, ainsi qu'on voit dans les enfans en charte, mais on a confondu ces dénominations, & l'on s'en sert aujourd'hui indistinctement; Merklin prétend que c'est avec raison qu'on en a fait des synonymes; car s'il est vrai de dire que le *pædarthrocace* soit presque sans douleur dans le commencement, il ne l'est pas moins de dire, que la douleur augmente à mesure que le mal fait des progrès.

Quant aux autres noms dont nous avons fait mention, comme *cancer ossis*, *gangrena* ou *sphacelus ossis*, *sideratio ossis*, dont les Traducteurs d'Hippocrate font un usage si fréquent, & τερηδὼν ou *teredo*, qui signifie proprement vermoulure ou l'état d'un bois consumé par des especes de vers appellés *teredines*, qui conviennent beaucoup mieux au *spina ventosa*, qu'à la carie proprement dite : ce sont vraissemblablement autant de synonymes qui n'ont été imaginés que pour distinguer différens degrés de cette maladie; ce que Merklin a suffisamment démontré dans ses Notes sur Pandolfin. Il a fait voir aussi que le *spina ventosa* n'étoit pas inconnu aux anciens, ainsi que quelques Auteurs l'ont pensé. Il ne nous reste plus qu'une observation à faire, c'est que M. Petit a compris dans les *Maladies des Os*, *cap. 16.* toutes ces maladies & leurs noms, sous celui d'exostose, négligeant entierement d'autres dénominations mieux connues & plus usitées: je me servirai particulierement du terme de *spina ventosa*, & je n'y attacherai que les idées les plus communément reçues.

Comme toutes ces maladies, leurs différences & leurs degrés n'ont été décrites jusqu'à présent que d'une maniere fort imparfaite, & comme les occasions que j'ai eues de les connoître ont été fort fréquentes dans le cours de ma pratique, je me suis proposé d'établir entre elles les distinctions qui pourront contribuer à éclairer & à faciliter leur cure. Le *spina ventosa* est une corruption, corrosion ou espece de carie d'*os*, qui se fait ordinairement d'elle-même, qu'on peut regarder comme l'effet de quelques humeurs peccantes, & qui provient rarement de quelque cause extérieure. Il n'a point son origine à la surface de l'*os*; mais dans ses lames, ses cellules ou sa cavité intérieure, s'étendant du dedans au-dehors, & affectant la substance de l'*os*, plus ou moins, s'étendant en largeur, s'élevant & formant une tumeur, telle qu'on la voit *Pl. IV. du second Volume, Fig. 16. A. B.* ordinairement dure, quelquefois sans douleur, qu'on croiroit dans certains cas pleine de vents, accompagnée d'une douleur pungitive & d'érosion plus ou moins grande, qui devient rouge, qui empêche le malade de se mouvoir, qui est suivie d'un grand nombre d'autres symptomes fâcheux, comme de la corruption de l'*os*, de la peau & des autres tégumens qui étoient auparavant sains, & de la formation de plusieurs ulceres malins. Lorsque ces tumeurs des *os* sont dures, que les parties molles ne sont point enflées & qu'il n'y a ni rougeur, ni inflammation, ni douleur, comme il arrive assez fréquemment dans les enfans en charte, l'ulcération est tardive, & ces tumeurs ne sont point accompagnées de symptomes aussi fâcheux qu'elles le seroient, si l'état des choses étoit autre. Severinus donne à cette espece de *spina ventosa*, le nom de *pædarthrocace*, tant parce que les enfans y sont très-sujets, que pour la distinguer du *spina ventosa* des Arabes. Lorsque la tumeur est douloureuse, rouge & gonflée, ce qui arrive indistinctement aux enfans & aux adultes, elle retient les noms de *spina ventosa*, de *cancer*, de *gangrena ossis*, & de *teredo*. J'entens par exostose une éminence saillante & contre nature, ou une excroissance d'*os*, avec ou sans corrosion. Le *spina ventosa* differe de la carie, en ce qu'il est accompagné de tumeurs; & du rachitis, en ce que dans cette derniere maladie les épiphyses ou extrémités des *os* sont attaquées de tumeurs qui les défigurent, sans douleur ni corrosion.

Ces maladies ont ordinairement leur origine aux environs des extrémités de la tête, ou des épiphyses des gros *os*; parce que leur tissu y est tendre & spongieux; que la matiere morbifique peut se loger commodément dans la substance cellulaire de ces parties, & qu'elle ne trouve presque aucune difficulté à les amollir & à les étendre. Il arrive cependant qu'elles affectent quelquefois le milieu de ces *os*, surtout du tibia, & qu'elles

ont leur siége entre les lames. Les *tophus*, les *gumma* vénériens, au front, au crane, & aux autres *os*, mais surtout au tibia provenans de quelque cause interne, peuvent être compris dans la classe des maladies précédentes; quoiqu'ils soient accompagnés de douleurs nocturnes qui les caractérisent. Il n'y a presque pas un *os* qui ne soit sujet à être attaqué de *spinosa-ventosa*; il vient aux *os* de la tête, du visage, du cou & de la poitrine; mais plus fréquemment à ceux des piés, des bras, des doigts, du carpe, du métacarpe, du tarse, & du métatarse. On peut voir dans les nottes de Merklin sur Pandolfin, des exemples de toutes ces maladies.

Elles sont communément spontanées, & naissent de causes internes, comme d'humeurs acrimonieuses, scorbutiques, tendantes au rachitis, ou à la petite vérole; mais plus communément d'un virus vénérien: car on ne les connoissoit gueres en Europe avant que la vérole y fût apportée: la raison & l'expérience s'accordent toutefois à nous démontrer qu'elles peuvent provenir de causes externes, surtout lorsque le tempérament y a déja quelques dispositions. Il ne faut alors qu'une contusion, une chute, une fracture, une fissure ou quelqu'autre injure extérieure aux *os*, pour affecter les vaisseaux, les lames internes des *os*, & même la moelle, donner lieu à l'extravasation des humeurs, à la putréfaction & à la destruction de la moelle, & causer l'amollissement & la corrosion de la substance des *os*, effets qui feront bien-tôt suivis de douleurs, de tumeurs, d'ulceres & de fistules, tant aux *os*, qu'aux parties extérieures.

Elles ont pour cause immédiate un amas, ou une chute d'humeurs visqueuses & épaisses ou acres & corrosives ou une inflammation dans la moelle, ou dans la substance médullaire des *os*, qui dégénere en abscès, & donne lieu à la formation de la sanie & du pus. Car les humeurs ne trouvant aucune issue, sont forcées de demeurer en stagnation dans les cavités des *os* où elles se corrompent avec le tems, deviennent acrimonieuses, corrodent & détruisent les parties circonvoisines, transforment la moelle en sanie, attaquent l'*os* même & le consument. Cet amas d'humeurs visqueuses & pituiteuses, & le gonflement d'*os* qui l'accompagne, sont quelquefois sans douleur comme dans le *Pædarthrocace*; mais la corrosion des parties n'existe jamais sans les douleurs les plus vives; ces douleurs partent, pour me servir de la maniere de dire ordinaire, du fond de la moelle, & on les appelle *Ostéocopes*. Lorsque le mal commence, & qu'il n'y a que la partie interne de l'*os* affectée, le tact extérieur ou la pression n'augmentent point la douleur. Lors donc que la pression augmente la douleur, c'est une marque que l'affection a passé aux parties extérieures, alors le périoste, ses parties adjacentes, la substance de l'*os*, & son tissu cellulaire, sont ordinairement tuméfiés. Les malades se sentent les parties comme gonflées. Si l'on fait une incision à la tumeur, ou si elle s'ouvre d'elle-même comme il arrive assez fréquemment, la partie affectée demeure à découvert, & ressemble à une éponge, ou à une pierre-ponce, elle est percée de petits trous, comme dans la carie; & il est facile, par ce que nous avons dit de la ressemblance de ces deux maladies, de reconnoître leurs symptomes & de les distinguer. On peut distinguer le *spina-ventosa* en trois especes. 1°. Lorsque les *ostéocopes*, ou la douleur dans la moelle des *os*, est continue, & prive le malade du sommeil, mais n'est accompagnée, ni de tumeur, ni de douleurs extérieures; alors l'affection est concentrée dans les parties intérieures de l'*os*. 2°. Lorsque les douleurs sont continues ou intermittentes, & qu'il se forme peu à peu dans l'*os* une tumeur dure ou molle, avec gonflement, & des douleurs extérieures, qui tantôt augmentent & tantôt diminuent. 3°. Lorsque cette tumeur dégénere en un abscès qui creve de lui-même, ou auquel on fait incision, qui rend une sanie fétide, ou une matiere purulente qui a l'odeur du beure ou du lard rance, & dont l'écoulement est plus ou moins grand, ainsi que dans un ulcere avec carie, ou dans cette espece d'ulcere que les Anciens appelloient ulcere avec carie dans les *os*. On peut regarder cette derniere espece comme un *spina-ventosa* invétéré, & la premiere comme un *spina-ventosa* récent ou commençant.

Le *pædarthrocace* commence ordinairement par une enflure de l'*os*, sans douleur, & sans qu'il y ait cause externe; mais à la longue, il survient quelquefois de la douleur, une inflammation, un abscès, un ulcere, & de la carie, comme dans le *spina-ventosa*, surtout aux environs des articulations & des extrémités des *os*. Il y a donc quelque fondement à regarder le *pædarthrocace* comme une maladie différente du *spina-ventosa*; quoique la premiere dégénere à la longue dans la seconde. Il y aura du moins entre elles de la différence relativement aux degrés.

Après ce que nous avons dit jusqu'à présent, & ce que nous avons exposé ci-dessus, du prognostic de la carie, il ne sera pas difficile de concevoir & de prédire les suites de ces maladies. Lorsqu'il paroît qu'une matiere acrimonieuse & corrompue, est actuellement logée dans la cavité, les lames, ou les cellules d'un *os*, d'où la nature ne peut l'expulser par elle-même, & d'où il n'est presque pas possible de l'évacuer, il s'ensuit nécessairement qu'à moins d'un secours porté à tems, les parties adjacentes seront corrodées & corrompues, que l'*os* lui-même sera totalement détruit, & qu'on ne sauvera la vie du malade que par l'amputation du membre. Mais il y a pis. Si le mal provient de quelque vice du sang, telle est quelquefois sa malignité, qu'après avoir attaqué une partie comme un bras, l'extirpation qu'on en a faite ne l'empêche point d'attaquer de la même maniere l'autre bras, ainsi qu'on le remarque dans les affections cancéreuses. Alors, il faut avoir recours à un régime, & à des remedes capables de corriger & de purifier la masse du sang. Le *pædarthrocace* & le premier degré du *spina-ventosa* cedent ordinairement aux remedes: mais la cure devient difficile, selon que la maladie est plus invétérée, qu'elle a fait plus de progrès, que le malade est plus foible, que le sang est plus corrompu, & que les autres symptomes concomitans sont plus violens. Elle est quelquefois incurable. Alors les forces du malade s'épuisent, une fievre lente le consume, & il meurt d'une carie invétérée.

Il y a deux manieres de traiter le *spina-ventosa*, dont chacune est propre aux différens états de cette maladie.

1°. Dans les deux premiers degrés de la maladie, si le malade est adulte, on lui fera prendre tous les jours de la décoction des bois, comme on l'appelle communément, faite avec les racines de salsepareille, de squine, de scorsonnaire, & les bois de sassafras, de gayac, & de genievre: on lui en ordonnera à chaque fois, huit, dix ou douze onces, selon sa force, qu'il prendra chaudes, comme du thé ou du caffé. C'est ainsi qu'on parviendra à corriger la masse du sang. Il prendra cette dose tous les matins dans le lit. On mettra dans la premiere potion cinquante ou soixante gouttes d'essence des bois ou de pimprenelle blanche, ou autres semblables. On tentera par ce moyen de lui procurer une sueur douce, de faire passer la boisson dans les petits vaisseaux; de la faire pénétrer jusques aux fibres osseuses mêmes, & d'emporter ou de corriger ainsi les humeurs peccantes. Ces remedes aideront aussi la digestion & la discussion des humeurs en stagnation, & des tumeurs. 2°. On travaillera à remplir la même indication par des fumigations auxquelles on exposera plusieurs fois dans le jour les parties affectées; on ne négligera pas non plus les vapeurs des décoctions de plantes résolutives & aromatiques. 3°. Dans les intervalles, on fera à la partie affectée des frictions d'on-

guent mercuriel, deux fois le jour, & l'on appliquera une emplâtre mercurielle. 4°. On fera prendre pareillement les mercuriels intérieurement, une fois par jour en dose convenable, aux malades d'une constitution foible, & deux fois aux personnes robustes; on provoquera de cette maniere une salivation plus ou moins forte, ou bien on ménagera de sorte l'administration de ces remedes, qu'ils n'en procurent aucune, selon qu'il conviendra au degré de la maladie, & à l'état du malade. L'expérience m'a démontré, qu'il ne falloit attendre des autres remedes, aucun effet considérable, s'ils n'étoient aidés des mercuriels; ce qui n'étonnera point, si l'on considere que le principe du mal, est un virus ou vénérien, ou qui lui est fort analogue. Après avoir continué ces remedes pendant quelques semaines (car si on les continue moins de tems, ils ne produiront rien) on verra le premier degré de la maladie dissipé; si elle est au second degré, les tumeurs osseuses déja formées, pourront être digérées, discutées, ou du moins réduites au point de ne prendre aucun accroissement, elles seront sans douleur, & n'incommoderont pas considérablement le malade. Voilà ce que j'ai vu arriver, lorsque la discussion ne se faisoit point: mais il est à propos d'avertir que les malades s'étoient assujettis à un régime sobre & régulier, à ne vivre que de bouillons, de végétaux, & des viandes les plus tendres, travaillant ainsi à tempérer, & à adoucir leur sang; & qu'ils n'avoient usé en boisson ordinaire, que de décoctions légeres des racines & des bois dont nous avons parlé, de cornes de cerf, d'orge, d'avoine, & d'autres liqueurs pareillement aqueuses, douces & légeres.

On suivra la même méthode dans la cure du *pædarthrocace*, ou des tumeurs aux *os* des enfans, accompagnées de douleurs, ou sans ce symptome. On aura soin d'ordonner en même-tems des remedes propres à tenir le ventre libre, & préparés surtout avec le mercure doux. Si le *pædarthrocace* est compliqué avec le rachitis, on prescrira du mouvement & de l'exercice, & l'on joindra aux remedes qui conviennent à la premiere de ces maladies, ceux qui soulagent dans la seconde.

Mais si l'une ou l'autre est opiniâtre & résiste aux remedes que nous venons d'indiquer; si la douleur & la tumeur sont augmentées; s'il se forme un abscès; & s'il y a à craindre que l'*os* ne soit entierement détruit: il faudra mettre incessamment l'*os* à découvert, supposé que l'abscès ne soit point encore percé; mais s'il a percé, & que son orifice soit trop petit, on l'élargira par une incision, ou avec un caustique, si le malade craint l'incision. Mais si l'abscès n'a point encore percé, on n'attendra point qu'il soit mûr pour découvrir l'*os*; on choisira l'endroit le plus convenable pour l'opération; la coutume est de donner la préférence à la partie la plus basse & la plus douloureuse. Ensuite on prendra le petit perforatif que l'on voit *Pl. XII. du second Vol. Fig.* 2. ou 7. on percera l'*os* en plusieurs endroits, & l'on pénetrera jusqu'à la moelle, pour donner issue à la matiere morbifique. Mais si l'écoulement de la sanie ne se fait pas commodément par ces petites ouvertures, il faut avoir recours au trépan, & l'employer ainsi que nous avons dit dans la cure de la carie. On procurera par ce moyen un passage libre au pus, & un accès facile aux remedes destinés à nettoyer & à guérir la partie affectée. Ces opérations seront suivies des décoctions & des essences des bois, avec des antimoniaux & des mercuriels doux pour l'intérieur, & l'on appliquera à l'extérieur des déterfifs & des balsamiques, comme la décoction d'aigremoine, de sanicle, de mille-pertuis, d'aristoloche, avec le miel rosat, & l'essence de myrrhe & d'aloès, ou le mercure doux dissous dans l'eau de plantain ou l'eau de chaux. On continuera ensuite avec l'essence que nous venons de recommander, ou celle de mastic & d'ambre, dont on humectera de la charpie, couvrant le tout d'une emplâtre mercurielle, ou de quelqu'autre qui soit convenable, jusqu'à ce que l'ulcere soit guéri. Lorsque l'application du cautere actuel est possible, il est quelquefois à propos d'y avoir recours pour déraciner le mal; lorsqu'il est situé entre les lames de l'*os*; autrement il faudroit ratisser; mais cette derniere opération paroît convenir plutôt à la carie qu'au *spina-ventosa*.

Si tous ces remedes ne produisent aucun effet, & que la partie soit tellement corrodée & détruite, qu'il n'y ait aucun espoir de la conserver: le seul moyen que l'on ait de conserver la vie au malade, c'est de faire l'amputation. C'est à l'état & à la nature de la partie affectée à déterminer la maniere dont cette opération doit être faite. Si la maladie est dans les petits *os*, comme dans le carpe, le tarse, le métacarpe, le métatarse, ou les doigts: il n'est pas nécessaire d'extirper en entier le doigt, la main ou le pié; l'extraction du petit *os* putréfié suffit. Il m'est arrivé dans des cas, où l'*os* de l'extrémité du doigt, ou même celui de la phalange du milieu étoit corrompue, d'extraire l'*os* en entier, & de conserver la partie saine du doigt. Un enfant de dix ans avoit l'*os* du métatarse qui contient le grand orteil, corrompu; l'orteil étant sain, je me contentai d'enlever de l'*os* ce qu'il y avoit de carié, laissant la partie antérieure qui étoit saine: j'appliquai ensuite les balsamiques; & ce malade marcha aussi-bien qu'il avoit fait auparavant. Lorsque le doigt entier, ou seulement le premier *os* du doigt étoit corrompu, il m'est arrivé de l'amputer en entier.

Lorsque dans des *os* considérables il n'y en a qu'une portion latérale ou extérieure, attaquée de la carie ou du *spina-ventosa*; je ne procede pas d'abord à l'amputation du membre ou de l'*os* entier: mais je me contente de séparer la partie d'*os* corrompue, ainsi que j'ai déja décrit plus haut, me servant pour cela des médicamens convenables, quand ils peuvent suffire, ou bien ayant recours aux instrumens: je déterge, & je cicatrise ensuite l'ulcere. Mais lorsque l'affection étoit dans le corps d'un gros os, comme à celui du bras, de la cuisse ou de la jambe, ou lorsque quelques articulations étoient attaquées, comme celles du bras, du genou ou du pié, je n'ai jamais attendu de guérison, que de l'extirpation entiere de la partie corrompue, je faisois l'amputation dans la partie saine, & j'emportois tout ce qui étoit en deçà.

M. Petit conseille dans quelques especes de *spina ventosa*, ou les tumeurs ne cedent point aux remedes que nous venons dindiquer, & où il est possible d'avoir accès avec la main, de découvrir l'*os* par le moyen d'une incision cruciale, d'enlever les quatre angles de la peau, & de panser la plaie avec de la charpie seche. Il veut qu'on fasse le jour suivant des trous à la tumeur osseuse, avec le perforatif, que ces trous soient aussi voisins les uns des autres, & en aussi grand nombre, que dans un crible, qu'on enleve ensuite toute la tumeur avec un maillet & un ciseau. Il remplit ensuite la plaie de charpie seche, & afin que la séparation de la partie affectée d'avec la partie saine se fasse plus promptement, il fait appliquer de la solution de mercure dans de l'eau forte, sur la premiere jusqu'à ce qu'elle soit entierement emportée. Il recommande beaucoup cette pratique, & il la préfere à toute autre, même au cautere actuel, lorsque le siége de la corruption n'est pas trop profond; & je suis en cela de son avis.

Lorsqu'il paroît à un *os* une éminence saillante, ou une excroissance contre nature, (ce qu'on appelle proprement une exostose) & qu'il n'y a ni douleur, ni incommodité, ni difformité, ni symptome de carie, ou de *spina ventosa*; mon avis est qu'il faut laisser les choses en cet état; car alors le remede feroit pire que le mal, & l'on exposeroit l'*os* à la carie, & à d'autres accidens fâcheux en le découvrant. Mais si l'exostose fait difformité, empêche l'action de la partie, cause de la douleur, ou produit quelqu'autre inconvénient, on la dissipera par les remedes que nous avons proposés. On trouvera dans l'*Osteographie* de Cheselden depuis la *Pl. XLI.* jusqu'à la fin, différentes figures de caries,

de *spina ventosa*, & d'exostoses; Ruysch a fait aussi mention d'un grand nombre de ces maladies dans ses *Obs.* pag. 94. & dans son *Thesaur. anat.* 8. *Pl. III. & 10. Pl. II.* HEISTER.

OS, *la bouche*.

Du cancer aux levres & à la bouche.

Il en est des cancers aux levres comme des autres; ils sont occultes ou découverts. Dans le cancer occulte il y a tumeur à la levre accompagnée de dureté, de douleur & de chaleur: dans le cancer découvert, la tumeur dégénere en ulcere; ou il y a à la levre un ulcere cancéreux, phagédénique & fétide, qui n'a point été précédé de tumeur, qui rend une sanie acrimonieuse, d'une odeur très-désagréable, qui ronge non-seulement la levre, mais encore tout le visage, surtout les parties de la levre inférieure, & qui les met dans un état affreux, Voyez *Pl. I I. du troisieme Volume, Fig. 11. aaa.* Ce cancer provient ainsi que les autres, d'une certaine acrimonie du sang, & d'une obstruction dans les glandes spongieuses des levres. C'est là ce qui donne lieu à un verrue, ou tumeur livide & douloureuse, qui dégénere peu-à-peu en un ulcere malin, ou en un cancer ouvert, qui divise promptement la levre, & y fait une crevasse, d'abord petite, mais qui s'agrandit dans la suite. Voyez *Fig. 11.* Ce mal peut aussi provenir d'un coup, d'une piquure, d'une morsure, d'une chûte, ou être la suite de l'offense qu'une dent trop aigue cause aux levres.

Comme il y a peu de secours à attendre des médicamens en pareil cas, il faut avoir recours à l'instrument; il faut faire une incision sans délai. Autrement le mal s'étendra, & produira de larges tumeurs au cou ou à la gorge, ensorte que le malade en pourroit être suffoqué. Mais si l'on fait à tems l'incision, il y aura quelque espérance de guérison; surtout si l'on travaille à corriger le sang corrompu; ce qui n'est pas à la vérité facile à faire; c'est pourquoi, il y a ordinairement rechûte. Cette terrible maladie est moins opiniâtre dans les jeunes gens que dans les vieillards, & la cure en est plus sûre, lorsqu'elle provient d'une cause extérieure, que quand son principe est dans quelque qualité peccante du sang.

La cure doit varier selon les différens états de la maladie.

1°. S'il n'y a qu'une petite crevasse à la partie supérieure de la levre, semblable à un petit ulcere, accompagnée de douleur & de chaleur, & causée par la froideur de l'air, frotez-la avec du miel rosat & du baume du Perou, ou de l'onguent de plomb, ou du diapompholyx, mêlé avec un peu de mercure; appliquez ensuite une emplâtre ou une plaque de plomb frottée de vif-argent, & continuez jusqu'à ce que le mal soit entierement guéri. Le malade vivra pendant ce tems de régime, & on lui ordonnera des remedes qui purifient le sang. J'ai guéri une jeune femme, en lui appliquant du suc de pomme pourrie avec du mercure doux, & à l'aide des remedes internes qui convenoient. Nous lisons, *in Eph. Nat. Curios. Cent. 6. Obs.* 43. qu'on a guéri ces especes de cancer avec le vitriol Romain, avec ou sans l'huile d'olive: mais si ces remedes ne produisent aucun effet, & si le mal augmente, il faut recourir promptement à l'incision, & enlever toute la partie de la levre qui est dure & cancéreuse; observant d'enlever plutôt des chairs saines, que de laisser une partie du cancer: on fera ensuite deux ou trois points de suture comme dans le bec de lievre; ou si la crevasse est petite, un seul point de suture suffira. C'est ainsi que j'ai traité le cancer qu'on voit, *Pl. II. du troisieme Vol. Fig. 11.*

2°. Si le cancer n'a point encore dégénéré en ulcere, & qu'il y ait à la levre une tumeur incommode, dure, proche de la surface; quelques Medecins conseillent de la détruire avec des corrosifs, & d'achever la cure à l'ordinaire. Quoique ces remedes puissent convenir dans les cas où le mal provient d'une cause extérieure, ou d'une tumeur enkystée; cependant comme l'usage des corrosifs dans les cancers est ordinairement dangereux; je suivrois volontiers l'avis des Medecins les plus prudens, qui ordonnent l'incision, qui se fait de deux manieres, selon la nature de la tumeur. Si elle est mobile, on ouvre la peau avec le scalpel, on détache le tubercule, & l'on traite la plaie à la maniere ordinaire. Si elle est fixe, adhérente à la peau, & immobile, il faut enlever toute la partie de la levre qui en est affectée, & faire une suture comme nous avons dit ci-dessus. Mais quelle que soit la méthode que l'on suive; on ordonnera en même-tems un régime sévere; on ne se contentera point des remedes internes capables de corriger le vice du sang, & de détruire son acrimonie; on diminuera sa quantité; & l'on recourra à tout ce qui est capable de prévenir une rechûte, accident assez ordinaire; Voyez là dessus Scultet, le Dran & Garengeot. HEISTER.

OS LEONIS. Voyez *Antirrhinum*.

OSA

OSATIS. Voyez *Isatis*, *Pastel*.

OSC

OSCHEALIS HERNIA, *Hernie au scrotum*. Voyez *Hernia*.

OSCEDO, *envie de bailler*. Ce terme signifie quelquefois aussi *aphthe*. CASTELLI.

OSCHEOCELE, *Hernie au scrotum*. Voyez *Hernia*.

OSCHEON, ὄσχεον, *le scrotum*; l'*amphidium*, ou l'orifice de la matrice porte aussi ce nom dans Galien.

OSCITATIO, *bâillement*.

Le *baillement* se fait en étendant presqu'en même-tems la plupart des muscles qui obéissent à la volonté, en donnant aux poumons une très-grande expansion, en inspirant beaucoup d'air lentement & peu-à-peu; ensuite après l'avoir retenu quelque tems, & l'ayant raréfié lentement, on le rend insensiblement par l'expiration; & enfin les muscles reprennent leur état naturel. Son effet est donc de mouvoir toutes les humeurs du corps par tous les vaisseaux, d'en accélérer le cours, de les distribuer également, & par conséquent de donner aux organes des sens, & aux muscles du corps, la facilité d'exercer leurs fonctions. BOERHAAVE.

On rend insensiblement une grande quantité de matieres perspirables, lorsque la nature occasionne des *bâillemens*, & des extensions de membre, pour s'en débarrasser.

On est plus sujet à bâiller immédiatement après le sommeil qu'en tout autre tems, parce qu'alors il s'échappe par les pores de la peau, une plus grande quantité de cette matiere, qu'en tout autre tems; l'accroissement de contraction auquel cette affluence donne lieu, produit en même-tems la rétention de la matiere perspirable dans les passages de la peau; & c'est de-là que proviennent les irritations que suivent le *bâillement* & l'expansion des membres. Dans ces mouvemens les membranes de tout le corps sont secouées; leurs fibres sont écartées, & la matiere retenue peut s'échapper.

On voit par-là pourquoi les personnes les plus saines & les plus vigoureuses, sont plus sujettes à bâiller que les autres: c'est que transpirant davantage, il y a plus de matiere perspirable retenue dans leurs pores; & conséquemment de plus grandes & de plus fréquentes irritations.

C'est ici le lieu de parler des avantages considérables qui reviennent

reviennent à la santé, d'un peu d'exercice pris immédiatement après le lever. Il n'y a pas de doute qne le corps ne soit vuidé & diminué, par l'évaporation considérable qui s'est faite pendant le sommeil, & que toutes ses fibres ne soient animées de nouveaux esprits. Il n'y a donc point de moment plus propre pour se procurer cette fermeté, & cette tension convenable des solides, si nécessaire à la santé; parce qu'alors tout ce qui sera capable de causer dans les fibres quelques contractions, les mettra dans le ton qui convient, & les rendra capables d'expulser les humeurs inutiles les plus grossieres. Or il est constant que l'exercice resserre les solides; rien n'est donc plus salutaire que d'en prendre alors. Il sera surtout bienfaisant, s'il consiste à donner à toutes les parties, aux membranes & aux fibres de la peau, un mouvement léger. Mais je ne connois point de meilleur moyen de procurer aux parties cette agitation légere, que de se faire frotter, immédiatement avant que de se lever & de s'habiller. Je conseillerois aussi de faire quelques sauts, & de s'étendre les bras avec des poids dans chaque main. Cet exercice produiroit merveilleusement les effets qu'on en attend; c'est-à-dire, que la matiere qui est suffisamment digérée pour la perspiration sortiroit, & que les solides n'étant chargés que des fluides nécessaires, seroient en état de faire leur fonctions avec vigueur & facilité. Il en seroit alors du corps ainsi que d'une montre, dans laquelle les mouvemens se font avec beaucoup de régularité, immédiatement après qu'elle a été bien nettoyée.

Le *bâillement* ou l'extension des membres après le sommeil, marque que la perspiration s'est bien faite.

Le *bâillement* ou l'extension des membres après le sommeil, est occasionné par une grande affluence de matiere perspirable, bien digérée qui est sur le point de s'échapper: le corps perspire plus dans l'espace d'une demi-heure, à l'aide du *bâillement*, & de l'extension des membres, qu'il ne perspire en trois heures de tems sans cela.

L'extension de tous les membres ou d'une partie, provient de quelque irritation légere des fibres musculaires, & cette irritation est occasionnée par une grande quantité de matiere perspirable digérée, répandue à la surface & aux extrémités du corps, & qui est sur le point d'être évacuée. Il est évident qu'y ayant dans le sommeil une tendance & affluence continuelle du centre à la circonférence, d'une matiere déliée & bien digérée qui s'échape par les passages de la peau, & que les nerfs étant aussi dans le même tems parfaitement relâchés; il n'est pas possible de s'éveiller, sans que le passage du sommeil à la veille, ne produise quelque altération considérable dans cet écoulement; que les fibres ne se resserrent, & que la matiere perspirable qui étoit au passage, ne soit détenue à l'extrémité des conduits excrétoires. C'est cette matiere qui stimule les petites fibres des glandes où elle est détenue, lorsque le sommeil est parfaitement dissipé, & que les solides sont de plus en plus tendus: le picottement passe de ces petites fibres aux muscles, par conspiration; ils sont provoqués à s'étendre & à se contracter; symptome que nous avons tous éprouvé dans le *bâillement* & dans l'extension des membres qui l'accompagne. Les envies de bâiller & de s'étendre subsistent jusqu'à ce que la matiere perspirable, soit entierement évacuée. C'est par le *bâillement* qu'elle est dégagée des lieux où elle est retenue, & chassée de la peau comme d'un papier mouillé qu'on secoue. Voilà la raison pour laqnelle la perspiration est si considérable dans le *bâillement*.

O S E

OSEUS; le scrotum, dans Paracelse.

O S M

OSMUNDA, *Osmonde*, ou *fougere aquatique*.

Voici ses caracteres.

Elle ne produit point de fleurs; mais elle porte du fruit en grappes.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Osmunda vulgaris & palustris*. Tourn. Inst. 547. Boerh. Ind. A. 27. *Filix florida, Osmunda regalis*, Offic. *filix florida, sive Osmunda regalis*, Ger. Emac. 1131. Raii. Hist. 151. *Filix ramosa non dentata, florida*, C. B. P. 357. *Filix floribus insignis*, J. B. 3. 736. *Osmunda regalis*, Ger. 971. *Osmunda regalis, sive filix florida*, Park. 1038. *Osmonde Royale.*

C'est la plus haute des *fougeres* Angloises, elle pousse plusieurs feuilles larges, branchues, dont les ailes longues & larges ne sont point découpées par les bords, comme dans les autres *fougeres*, elles sont d'un jaune foible, du milieu de ses feuilles partent plusieurs tiges, dont la partie inférieure est garnie de feuilles semblables aux précédentes, mais qui portent à leur sommet des têtes rondes, foibles, pleines de semences, longues d'un pouce ou un peu plus, lorsqu'elles sont mûres, d'une couleur brune, & couvertes d'une petite semence poudreuse. Ces semences paroissent en Juin & sont mûres en Juillet. Sa racine est composée d'un grand nombre de petites parties, longues, rondes; adhérentes les unes aux autres, noirâtres à l'extérieur, vertes au-dedans, & couvertes partout de petites fibres. Elle croît dans les marais & dans les fondrieres; surtout dans celle qui est derriere Woolwich, à coté de la garenne.

Ses racines sont les seules parties dont on fasse usage; elles passent pour bienfaisantes dans les obstructions de la ratte & du foie; sur-tout dans les nœuds qui viennent aux enfans, ainsi que dans les ruptures, les blessures & les contusions. MILLER, *Bot. Off.*

Nous lisons dans Lobel que la racine de cette plante est très-salutaire dans les hernies & dans les ulceres; qu'elle produit de bons effets dans les coliques & dans les maladies de la rate, & qu'elle est tant soit peu chaude, acre, & d'une odeur agréable.

On croit que la partie blanchâtre & qui occupe le milieu de sa racine, est très-énergique, non-seulement dans les blessures récentes; mais encore dans les cas où les malades percés, soit d'un poignard, soit d'une épée, ont les vaisseaux ouverts, ou précipités de quelque hauteur, sont blessés; pour cet effet on la broye, on la fait bouillir, & on la fait prendre dans quelque liqueur appropriée.

On ajoute que la racine de cette plante guérit parfaitement les nœuds qui viennent aux enfans, sans le secours d'aucun autre remede. Je me suis toujours servi avec succès dans les nœuds des enfans, dit le Docteur Bowles, de la conserve d'asperges, & des tendres rejettons de l'*osmonde*, de la *fougere* mâle, de la vraie scolopendre, & de la langue de cerf. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Osmunda foliis lunatis*. Tourn. Inst. 547. Boerh. Ind. A. 27. *Lunaria*, Offic. *Lunaria minor*, Ger. 328. Emac. 405. Park. 507. Raii Hist. 1. 127. Synop. 44. *Lunaria racemosa minor, vel vulgaris*. C. B. P. 354. *Lunaria Botryitis*. J. B. 3. 709. *Lunaire.*

C'est une petite plante basse, qui s'éleve rarement à plus de trois ou quatre pouces de haut, en ailes, ou divisée en plusieurs sections à moitié rondes, placées vers le milieu de la tige, qui porte à son sommet plusieurs touffes de petites têtes sphériques, qui contiennent une semence poudreuse. Elle croît dans les pâturages secs & montagneux, comme dans la garenne voisine de Woolwich en Kent. Elle a pris tous ses accroissemens en Mai.

Il y en a qui font grand cas de cette plante, & qui la croyent bienfaisante dans toutes sortes de plaies. Les

Habitans de Wales en font un onguent qu'ils appliquent sur les reins, & qu'ils donnent pour un remede souverain dans les flux de sang : on en fait peu d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

Elle arrête les régles, selon le Docteur Eales ; & selon le Docteur Bobart, elle arrête les fleurs blanches. DALE.

OSO

OSOROR, *Opium.*

OSP

OSPRION, ὄσπριον, *fève*, ou toutes sortes de légumes.

OSS

OSSA PARALLELI, Remede spécifique dans la goutte. RULAND.

OSSIFICATIO, *Ossification*, ou formation d'un os. L'*Ossification* est naturelle ou morbifique : elle est morbifique, lorsqu'une partie qui doit être molle & fléxible, devient osseuse.

Quelque solides & compacts que soient les os dans les adultes, cependant ils ont d'abord été cartilages, membranes, & même une pure gelée : nous n'en apporterons aucune autre preuve, que les Observations réitérées que les Anatomistes ont fait sur les embrions. Mais quelle ne devoit pas être la mollesse des os, avant ce tems, lorsqu'il n'étoit pas possible d'en appercevoir à l'œil, ni à l'aide du scalpel les premiers élémens ? C'est par des degrés insensibles qu'ils deviennent plus solides ; ils prennent d'abord la nature du cartilage, & s'ossifient enfin. Cela se fait en partie à l'aide de la pression considérable qu'exercent sur eux, plus que sur aucune autre partie, les grands poids qu'ils ont à supporter ; de la violente contraction des muscles qui y sont attachés, & de la force des parties qui les constituent, & qui font des efforts continuels pour s'étendre & s'accroître. C'est en conséquence de ces actions réunies, que les fibres solides & les vaisseaux des os sont tenus plus serrés, & que les particules des fluides portées dans ces vaisseaux, deviennent propres à s'unir à ces fibres, & s'y incorporent plus promptement & plus fortement, tandis que le reste continue son chemin par les veines, & rentre dans la masse du sang. Une observation qu'il importe de faire, c'est qu'à mesure que les os se durcissent, en même proportion, & le nombre & le diametre des vaisseaux diminuent. Ce qui nous montre la raison pour laquelle les os des jeunes gens, se réunissent plus promptement après une fracture, que ceux des vieillards, & celle pour laquelle les chevaux, les bœufs, & les gros bestiaux perdent de leur grosseur & de leur force, lorsqu'on les fait travailler trop-tôt.

Les exemples fréquens que nous avons de l'*ossification* de quelques autres parties, lorsqu'elles ont été longtems exposées à la compression des parties environnantes, ou lorsqu'elles se sont trouvées dans des conjonctures semblables, en conséquence de leur contraction violente & fréquente ; comme il arrive aux parties situées proche les orifices du cœur dans quelques vieillards, & dans quelques animaux ; ces exemples, dis-je, ne nous permettent point de douter que l'*ossification* ne vienne d'une compression telle que nous l'avons indiquée : témoin, la substance musculaire du cœur qu'on a trouvée osseuse dans plusieurs personnes, ainsi que nous l'assurent Cheselden & Garengeot : témoin encore l'*ossification* des arteres dans les vieillards, celle des cartilages du larynx dans les adultes, celle des cartilages situés entre les vertebres du dos & les reins ; dans les bêtes de somme ; ces cartilages se changent en os parfaits, & s'unissent intimement aux vertebres ; ensorte que le tout ne paroît qu'un os continué. Le périoste n'est pas même exempt de cette métamorphose, & Peyer nous dit avoir séparé cette membrane en plusieurs lames osseuses.

Une Observation qui tend à confirmer encore notre opinion, c'est que les os commencent à s'ossifier dans les endroits où l'action de ces causes est plus sensible, savoir dans les os cylindriques par un anneau au milieu ; & dans les larges, au centre, ou proche le centre, par un point, ou par plusieurs points distincts. La raison de ces effets, c'est que ces parties sont contiguës aux ventres des muscles qui sont attachés à ces os ; & que c'est en conséquence du gonflement qui se fait à ces ventres, que la pression sur les os est plus grande en cet endroit. Nous faisons juges de cette action ceux qui ont examiné avec attention certains os, comme celui de l'épaule & des iles, qui sont couverts de muscles d'un & d'autre côté. Combien ne sont-ils pas minces & compacts dans les adultes, surtout dans les endroits où les ventres des muscles étant appliqués, la pression étoit la plus grande ; au lieu qu'ils sont plus épais dans les enfans. Mais le nombre des fibres étant le plus grand dans le milieu de ces os ; il est évident que cet endroit auroit été plus épais tant dans les adultes que les enfans, s'il n'y avoit eu dans les premiers une compression qui n'existoit point dans les seconds ; en effet les muscles n'ont presque point encore d'exercice dans les enfans ; au lieu qu'ils agissent fortement dans les adultes. D'ailleurs, si nous admettons que toutes les parties d'un os sont uniformément augmentées par l'accès du fluide destiné à la nutrition ; chaque fibre & chaque particule d'une fibre tendront à s'étendre, & pousseront leurs voisines. Conséquemment la pression sera beaucoup plus grande vers le milieu, ou les particules seront beaucoup plus fermes ; c'est donc là que commencera l'*ossification*. Enfin la pulsation des artéres médullaires qui entrent dans les os, à-peu-près vers leur milieu, pourroit bien aussi, ainsi que les Auteurs l'ont conjecturé, contribuer à leur endurcissement.

C'est des effets de la pression seule que nous pouvons déduire la raison pour laquelle les os des vieillards ont leurs parois beaucoup plus minces, & sont toutesfois plus forts & plus solides, tandis que les cavités y sont plus grandes que dans les os des jeunes gens ; & celle pour laquelle l'impression des muscles & des vaisseaux, &c. est beaucoup plus forte sur la surface des os ; selon l'âge & l'état des personnes, & selon le travail & les exercices entre les personnes d'un même âge & d'un même état. Cette impression est beaucoup plus profonde dans les vieillards & dans ceux qui sont accoutumés au travail, que dans les jeunes gens, & dans ceux qui ne prennent aucune exercice, & qui menent une vie indolente.

Il est encore très-vraissemblable que l'*ossification* dépend des vaisseaux des os, dont la situation & les diametres sont tels, qu'ils séparent une liqueur, qui privée de ses parties les plus fluides, se convertit facilement en une substance osseuse ; ainsi qu'il est démontré par la matiere calleuse qui se sépare dans les fractures & dans les ulceres, lorsqu'une partie de quelqu'os a été emportée. Dans ces cas, cette liqueur se durcit, & cimente quelquefois les deux extrémités d'un os, quoique la distance à laquelle elles sont placées soit assez considérable. J'ai vû moi-même, deux ou trois exemples de ce phénomene, & il s'en trouve un grand nombre d'autres dans les Auteurs. M. Laing, Chirurgien à Gedbourg, m'a communiqué un fait concernant l'*ossification*, qui ne le céde à aucun autre. Ce fait est maintenant public. Il fit l'extraction du tibia à un enfant, & il ne laissa de cet os presque que les épiphyses de chaque extrémité ; une substance osseuse prit la place de l'os qu'il avoit ôté, & suppléa à tout ce qui manquoit ; ensorte que le malade marcha dans la suite avec facilité & fermeté.

Peut-être aussi que les causes de l'*ossification* dont nous venons de faire mention, agissent plus ou moins puis-

sament, selon la nature du climat, & les alimens dont on fait usage. C'est peut-être aussi par la même raison que les Peuples qui habitent des Pays chauds, acquerent plus promptement toutes leurs forces & toutes leur grandeur, que ceux qui vivent dans des Contrées froides & Septentrionales. Delà vient encore la pratique commune parmi les Dames de faire boire aux jeunes chiens de l'eau-de-vie ou de l'esprit de vin, & de les baigner dans ces liqueurs pour les empêcher de grossir. On a observé que l'usage excessive de ces esprits avoit fait pétrifier dans quelques personnes, & ossifier dans d'autres, des parties naturellement molles à leur âge. Voyez les exemples qu'en rapportent Littre & Geoffroy.

Ceux qui seront curieux de savoir en quel tems & dans quel ordre chaque os & chaque partie des os commencent à s'ossifier, n'ont qu'à consulter Kerckringius; cet Auteur a poussé ses observations depuis les fœtus de trois jours après la conception, & depuis trois semaines & un mois jusqu'à neuf. Qu'ils parcourent aussi Coiterus & Eyssonius.

On trouvera aussi dans les Ouvrages de Ruysch qui a corrigé quelques-unes des erreurs des Auteurs que nous venons de citer, un traité complet d'Ostéogonie, en y ajoutant quelques particularités que Nesbitt & Albinus ont remarquées depuis. Monro. *Osteolog.*

OSSIFRAGA. Voyez *Osteocolla.*

OSSIFRAGUS, *Ossifrage*; oiseau dont on dit que l'estomac pris intérieurement, dissout la pierre. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 58.

OSSISANA; pierre sabloneuse qui se trouve, dit-on, aux environs de Spire & de Darmstadt, & à laquelle on attribue la vertu de conglutiner les os fracturés.

OST

OSTAGRA, de ὀστέον, *os*, & de ἄγρα, *instrument qui pince*; tenaille pour emporter les os.

OSTEOCOLLA. Offic. Schrod. 355. Dougl. Ind. 66. Worm. 53. Charlt. Foss. 22. *Osteocollus.* Aldrov. Mus. Metal. 626. Schw. 387. *Osteocollus Crustaceus* Gesn. de Rar. Foss. 30. *Ossifragus lapis.* Boet. 416. *Osteocolle.*

C'est une substance d'une nature qui paroît moyenne entre la terre & la pierre, blanche, friable, crustacée, sabloneuse, d'une figure semblable à un os, & qu'on trouve dans les lieux & les terres sabloneuses. On la recommande beaucoup dans les cas où il s'agit de réunir un os; parce qu'elle fournit, dit-on, une matiere propre à faciliter le calus, & qu'elle hâte par conséquent la conglutination. *Schrod.* On dit aussi qu'elle arrête les fleurs blanches, & qu'elle guérit les fiévres intermittentes: mais Hildan nous avertit *Cent.* 3. *Obser.* 90. de ne l'ordonner à l'extérieur qu'avec beaucoup de circonspection aux jeunes personnes, dont l'habitude du corps est agréable, parce qu'elle laisse ordinairement des cicatrices difformes. Il pense qu'il ne faut l'employer que sur les personnes âgées & exténuées, en qui la chaleur naturelle est foible & languissante. Wormius nous dit que quelques Droguistes donnent au lieu d'*osteocolle*, une espece de gallactique, blanche, poreuse, molle, facile à dissoudre dans une liqueur, & d'un goût salin. Dale.

Il me semble que l'*osteocolle* se forme plutôt dans des lieux sabloneux que graveleux, & je ne crois point qu'on la trouve dans les terres fertiles & grasses. Elle est à la profondeur de dix piés en terre, où on la trouve en creusant à peu-près de la hauteur de deux hommes; ses veines sont ordinairement perpendiculaires à l'horison; elles sont aussi quelquefois inclinées & horisontales. Les unes sont fortes & les autres foibles. Plus elles sont éloignées de leur source commune ou du tronc, plus elles sont foibles. Les branches ou tiges les plus fortes, sont pour l'ordinaire de la grosseur du bras ou de la jambe; & les plus petites, de la grosseur du petit doigt. A Francfort sur l'Oder, il paroît sur le sable qui est partout jaunâtre, une espece de sable blanchâtre & gras, sous lequel on trouve en le creusant, quelque chaud & sec qu'il soit, une matiere brune, grasse, tant soit peu humide & putride, semblable à du bois pourri, & répandue çà & là dans la terre, à peu-près comme l'*osteocolle*. Ceux que j'ai employés à me pourvoir de cette matiere, l'appellent la fleur de l'*osteocolle*. Cette espece d'*osteocolle*, est tout-à-fait molle, & est plutôt friable que ductile. Si quelqu'un se propose d'en tirer de terre un morceau considérable avec ses branches; il faut qu'il commence par écarter le sable en tout sens, & qu'il le laisse ensuite exposé à l'air pendant un tems considérable; car telle est sa nature, qu'il se durcit & prend la consistance qu'il a chez nos Droguistes, s'il demeure exposé au soleil pendant une demi-heure, ou un peu plus de tems.

Il me paroît que cette substance est une espece de marne, ou du moins, qu'elle a beaucoup d'affinité avec la marne qui est fort commune ici: mais non dans les lieux voisins de ceux où j'ai trouvé l'*osteocolle*. Il lui faut beaucoup de tems pour se perfectionner; car si l'on fouille dans les lieux d'où on en a tiré l'année précédente, on y en trouvera en plus grande quantité encore: mais avec cette différence que la premiere se durcissoit, ainsi que nous l'avons dit, au lieu que la seconde demeure molle & friable, même au bout de cinq mois.

Quant à la cause de la division de l'*osteocolle* en un si grand nombre de branches, voici les conjectures que je forme.

J'imagine que cette matiere s'amasse & s'attache aux racines des plantes qui sont dispersées çà & là dans la terre, & que c'est ainsi que le tout prend la forme d'un végétal. Ce qui confirme cette idée, c'est qu'on apperçoit toujours dans le milieu de l'*osteocolle* une ligne obscure qui est apparemment le morceau de la racine. Il arrive quelquefois que cette ligne obscure se dissipe peu à peu, & que l'*osteocolle* est dans le milieu de la même couleur qu'à la circonférence; ce qui provient alors de ce que la racine qui l'enveloppoit s'est corrompue & a été réduite en poudre; aussi est-il creux alors. J'avouerai toutefois que j'en ai trouvé qui ne l'étoient point. Mais j'ai observé en même tems, qu'au lieu de s'amasser autour d'une grosse racine, elle enduisoit un grand nombre de petites fibres. D'où il arrivoit que cette *osteocolle* étoit percée de pores dans toute sa longueur, mais n'avoit point de cavité sensible. *Trans. Philos.*

OSTEOCOPOS, ὀστεοκόπος, de ὀστέον, os, & de κόπος, fatigue; espece de douleur que l'on sent dans les os, & qui est ordinairement causée par la fatigue ou par le mouvement excessif.

OSTEOGENICA, remedes qui facilitent la formation du calus.

OSTEOLOGIA, *Ostéologie.* C'est cette partie de l'Anatomie qui concerne la situation, le nombre & la description des os.

OSTIARUS. Voyez *Pylorus.*

OSTRACITES, Offic. *Ostracites*, Boet. de Lap. 393. Laet. de Lap. 124. Gesn. de Lap. 84. Plot. Hist. Ox. 105. Morton. Northampt. 189. *Ostracites maximus, rugosus & asper*, List. Hist. AA. 236. An. N. 37. Ejusd. Hist. Conchyl. App. Lib. III. *Ostracites maximus, conglobatim admodum crassus in argillaceis delitescens*, Luid. Lithog. 26. N. 471. *Ostracites rugosus & undatus mediocris, subcinereus, subrotundus*, Lang. Hist. Lap. Fig. 151. Tab. 47. 2. *Ostrea labris non crenatis*, Wood. At. 2. 43. *Ostracite.*

Les femmes se servent de l'*ostracite* au lieu de la pierre ponce, en dépilatoire. Si l'on en ordonne une drag-

me dans du vin, elle supprimera les regles. Deux dragmes prises après l'écoulement menstruel, empêcheront la conception. Appliqué extérieurement, il est bon contre les ulceres rongeans & l'inflammation des mamelles. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 65.

Pris avec les fleurs de camomile, il passe pour un excellent lithontriptique. DALE.

OSTRITES. Voyez *Osteocolla*.

OSTRITIUM ou OSTRUTHIUM. Voyez *Imperatoria*.

OSTRYA. Voyez *Ostrys*.

OSTRYS, Offic. *Ostrys sive ostrya*, Park. Theat. 1406. *Ostrya ulmo similis fructu in umbilicis foliaceis*, C. B. P. 427. Raii Hist. 2. 1428. Synop. 3. 451. *Tragus sepium vulgo ostrys Theophrasti*, J. B. 2. 146. *Carpinus*, Tourn. Inst. 582. Boerh. Ind. A. 2. 196. *Betulus, sive carpinus*, Ger. 1296. Emac. 1479. *Le Charme*.

Cet arbre croît partout dans les bois & dans les haies, en Angleterre, en France & en Allemagne. Son bois est blanc, dur & ferme. Les Tourneurs en font beaucoup d'usage. Si on y fait des incisions au printems, il rend une larme comme le bouleau. Mais on n'attribue à cette larme, non plus qu'aux autres parties de la plante, aucune propriété que je connoisse. RAY. DALE.

OSY

OSYRIS, Offic. *Osyris frutescens baccifera*, C. B. P. 212. *Cassia Poëtica Lobelii*, Ger. 1110. Emac. 1295. Raii Hist. 2. 1489. *Cassia Poëtica Monspelientium*, Park. Theat. 452. *Cassia lignea Monspelientium*, J. B. 1. 458. *Cassia Poëtica Monspelientium. An Theophrasti?* Tourn. Inst. 664. *Cassia latinorum*, Alpin. Exot. 41.

Tout cet arbrisseau a quelque chose d'astringent. Sa racine est dure, ligneuse & couverte d'une écorce rougeâtre, épaisse, qui est fort astringente. On le trouve en Italie & en France, aux environs de Montpellier, où Ray a observé qu'il étoit fort commun. Il fleurit en Janvier, & quelquefois en Avril & en Mai. Son fruit est mûr en Octobre, ou même plutôt.

Toute cette plante est astringente; d'où l'on peut conclurre qu'elle auroit quelque efficacité dans les flux de ventre ou autres maladies de cette espece.

Jean Bauhin nous avertit que quelques Droguistes le substituent au cassia des anciens : mais il doit produire des effets tout contraires, ainsi qu'il paroît par son astringence; s'il a quelques vertus, ce doit être dans les flux de ventre. DALE.

OTA

OTALGIA, ὠταλγία, de ὦς, oreille, & de ἄλγος, douleur, mal d'oreille.

OTE

OTENCHYTES, ὠτεγχύτης, de ὦς, oreille, & de ἐγχύω, distiler ou verser dedans; seringue pour les oreilles.

OTH

OTHANI, *Mercure des Philosophes*.

OTHONNA. Voyez *Africanus flos*.

OTI

OTIS, *Outarde*; grand oiseau qu'on voit en Angleterre & en d'autres contrées. Sa graisse passe pour anodyne & résolutive. Sa fiente résout & on s'en sert utilement en forme de topique dans la galle.

OTITES, le doigt auriculaire, ou celui qui est entre le doigt du milieu & le petit doigt.

OVA

OVARIA, *les ovaires*. Voyez *Generatio*.

OVATUS ou OVIFORMIS HUMOR, *Humeur aqueuse de l'œil*.

OVI

OVIDUCTUS, *les trompes de Fallope*.

OVIS, Offic. Schrod. 5. 303. Schw. de Quad. 57. Jonst. de Quad. 38. Gesn. de Quad. 70. Aldrov. de Quad. Bisul. 370. *Ovis domestica*, Raii Synop. A. 73. *Mas aries dicitur, fœtus agnus. Brebis*, Voyez *Alimenta*.

Les parties de la *brebis* dont on fait usage en Medecine sont le fiel, la cervelle, la crasse que l'on tire de la laine avant que de la laver, la laine crue ou non lavée; (*lana succida*) la graisse, les poumons, la coîfe, la fiente, l'urine, la vessie, la tête, les piés, les os réduits en cendre & la présure.

On dit que la cervelle de bélier est bonne pour empêcher l'excès de l'assoupissement, dans les maladies épidémiques, & pour faciliter la dentition; que son fiel relâche le ventre; qu'appliqué extérieurement, il guérit le carcinome; qu'il est bienfaisant dans la purulence des oreilles; que celui d'agneau soulage dans l'épilepsie; que la crasse que l'on tire de la laine non lavée est émolliente, résolutive, échauffante, anodyne, & bonne dans les luxations, les contusions & autres maladies semblables; que la laine des agneaux tempere & amollit les tumeurs au cou; que la laine crue de la *brebis* est échauffante, émolliente, lénitive & a les mêmes propriétés que la crasse qu'on en tire; que la graisse prise dans du vin rouge arrête les hémorrhagies, & guérit la diarrhée, la dyssenterie & les tranchées; que les poumons appliqués sur la tête en calment la douleur & la chaleur excessive, suspendent le désordre & l'agitation des esprits, & par conséquent sont salutaires dans les phrénésies, les insomnies & autres maladies semblables; que la coîfe appliquée chaude, appaise la colique; que la fiente est rafraîchissante, dessiccative, apéritive & discussive; d'où il s'ensuit qu'elle doit être très-efficace dans la jaunisse & autres maladies semblables, & qu'appliquée extérieurement elle agira sur les tumeurs de la rate, les thymus, les cors, les verrues & d'autres tubercules, & qu'elle soulagera dans les brûlures; que l'urine prise en boisson chassera les eaux dans l'anasarque; que les cendres de la vessie seront salutaires dans l'incontinence d'urine; que la tête & les piés bouillis dans de l'eau coulante, produiront de bons effets dans les atrophies & les contractions; que les os d'agneaux réduits en cendres, feront consolider les plaies, même dans les cas les plus opiniâtres; enfin que la présure est bonne contre les poisons, fait cailler le lait & guérit la morsure des animaux vénéneux. DALE d'après *Schroder*.

Vous préférerez à toute autre la chair & les autres parties d'un mouton qui soit jeune, gras, tendre, bien nourri & qui ait vécu dans un air sec & pur.

La chair d'un mouton qui a eu de bons paturages est une nourriture fort saine & fort aisée à digérer.

Quand il est vieux sa chair est seche, dure & de difficile digestion.

Toutes les parties du mouton contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil.

On ne mange guere de bélier, parce que sa chair a une odeur déplaisante & un gout presque aussi rance que celle du bouc. On mange plutôt de la *brebis* : mais ce n'est pas encore une fort bonne viande, parce qu'elle est insipide, visqueuse & sujette à produire des humeurs grossieres & de mauvais sucs.

Quant à ce qu'on appelle proprement mouton, qui est le mâle de la *brebis*, coupé; c'est une viande fort estimée parce qu'elle est tendre, qu'elle a bon gout, est fort amol-

lissante, pleine de parties huileuses balsamiques & de sels volatils, & propre à produire tous les bons effets qu'on lui attribue. Lemery, *des Alimens*.

Comme le mouton n'a vécu que de végétaux & d'eau, & n'a pas fait un fort grand exercice, ses sucs n'ont que fort peu de disposition à la putréfaction alcaline, surtout si on l'a saigné suffisamment, & qu'on ne l'ait point tué tandis qu'il étoit échauffé par l'exercice.

OVU

OVUM, Œuf. Voyez *Albumen*.

Les *œufs* sont fort différens suivant les différens oiseaux qui les ont pondus, quant à la couleur, la forme, la grosseur, le tems auquel ils sont bons & la maniere de les préparer; les plus usités en alimens sont ceux de poules. Il les faut choisir frais: quelques Auteurs veulent aussi qu'ils soient blancs & longs.

Les *œufs* sont nourrissans & font un fort bon aliment; ils augmentent les sucs séminaux, rectifient les humeurs acres de la poitrine, sont bons pour les phthisiques, se digerent aisément, soulagent les hémorrhoïdes, & sont, dit-on, propres à donner de l'étendue & de la netteté à la voix.

Quand les *œufs* sont vieux, ils échauffent, produisent de mauvais sucs, & sont surtout nuisibles aux personnes d'un tempérament chaud & bilieux. Ils contiennent beaucoup d'huile & de sel. Ils sont bons à tous les âges & à tous les tempéramens, étant conditionnés comme nous venons de dire.

REMARQUES.

Il n'y a pas d'aliment plus en usage que les *œufs*; ils sont bons en maladie & en santé, & entrent dans la composition de plusieurs médicamens. Les différentes manieres de les préparer les rendent plus ou moins sains. En général, pour que les *œufs* produisent de bons effets, il faut qu'ils soient suffisamment cuits; car quand ils ne le sont pas assez, ils restent glaireux, & par conséquent sont de difficile digestion: mais s'ils le sont trop il sont durs & pesans à l'estomac, parce que la chaleur en ayant dissipé les principes les plus volatils & les plus exaltés, n'y a laissé que les parties les plus grossieres qui étant étroitement liées ensemble font que les *œufs* sont durs & compactes. C'est pourquoi il faut que les *œufs* ne soient ni glaireux, ni durcis, mais d'une substance molle & un peu fluide.

L'*œuf* a deux parties, le blanc & le jaune, lesquelles prises séparement ont différentes vertus. Le blanc est rempli de principes huileux & balsamiques, qui le rendent humectant, rafraîchissant, nourrissant & propre à tempérer la violence des fluides. Le jaune a plus de principes volatils & exaltés au moyen desquels il fortifie les parties solides, engendre des esprits & conserve aux humeurs une louable fluidité. Ces deux différentes parties de l'*œuf* quoiqu'elles possedent chacune différentes vertus, ne laissent pas de concourir ensemble à produire les bons effets qu'on attribue à l'*œuf*.

Les *œufs* les plus frais sont les meilleurs & les plus sains, parce qu'ils ont une plus grande quantité de principes volatils & exaltés. De plus, leurs parties huileuses & salines étant plus étroitement unies l'une à l'autre, elles procurent un meilleur aliment; au lieu que les *œufs* vieux ont essuyé une espece d'effervescence, qui non-seulement dissipe les parties les plus volatiles, mais détruit aussi l'union entre les principes huileux & salins; c'est pourquoi ils échauffent, sont souvent d'un gout & d'une odeur désagréable, & produisent de mauvais sucs.

Aquapendente donne plusieurs moyens pour connoître si des *œufs* sont frais ou non. Un de ces moyens est de les présenter à une chandele; & si en regardant à travers, les humeurs qu'ils contiennent paroissent claires, ténues & transparentes, c'est un signe qu'ils sont frais, sinon on les peut juger vieux; car dans un *œuf* vieux l'effervescence a brouillé & confondue les parties insensibles de ses humeurs & les a obscurcies.

Un autre moyen est de présenter l'*œuf* au feu; car si alors il paroît un peu d'humidité sur la coquille, c'est qu'il est frais; sinon il est vieux, car un *œuf* frais a plus d'humidité qu'un vieux, & ses humeurs étant plus ténues, percent plus aisément les pores de la coquille.

Galien dans son troisieme Livre *de la nature des Alimens*, nous assure que les meilleurs *œufs* & les plus sains sont ceux de poule & ceux de phaisan: mais il blâme l'usage de ceux d'oie & d'autruche, quoique d'autres Auteurs en fassent un grand cas.

Hippocrate dans son troisieme Livre *des Maladies*, dit que le blanc d'*œuf* bien battu dans de l'eau de fontaine, fait une boisson humectante & rafraîchissante, bonne pour les fébricitans & très-apéritive. Quelques-uns prétendent que les *œufs* de paon sont bons pour la goutte vague, & que ceux de corbeau sont un excellent remede pour le flux de sang.

Aristote, *Lib. VI. Hist. An. c.* 2. dit que les *œufs* longs produisent des poulettes, & les ronds, des poulets. Scaliger dans son Commentaire, paroît avoir été du même sentiment. Pline a prétendu tout le contraire; car il veut que les *œufs* longs contiennent des poulets, & les ronds des poulettes. Colombelle & Avicenne, sont de ce dernier sentiment. Mais ces deux sentimens opposés ne paroissent pas avoir plus de fondement l'un que l'autre, attendu que leurs partisans respectifs n'alleguent en preuves ni raisons, ni expériences; & vraissemblablement tant les *œufs* longs que les ronds produisent indifféremment & des poulets & des poulettes. Lemery, *des Alimens*.

La connoissance de la nature des alimens n'importe pas moins à la Medecine que celle des remedes; car c'est par le moyen des premiers qu'il s'engendre un grand nombre de maladies, & qu'on en prévient ou guérit un grand nombre d'autres.

Nous allons donc examiner les *œufs* des animaux, surtout ceux des poules, qui passent avec raison pour les plus salutaires & les plus propres pour nourrir & soutenir, & en porter un jugement, d'après diverses expériences.

1°. Il faut remarquer que les *œufs* de poule different considérablement les uns des autres, tant en grosseur qu'en poids: mais un *œuf* d'une grosseur ordinaire pese communément environ deux onces, sa coque environ une dragme & quelques grains, le jaune à peu près une demi-once, & le blanc une once & demie, c'est-à-dire, qu'il est d'un tiers plus pesant que le jaune.

2°. Si l'on fait durcir dans de l'eau un *œuf* frais pesant deux onces, il perdra une dragme & demie de son poids; ce qui prouve évidemment qu'il s'en est échappé pendant l'ébullition quelques particules des plus subtiles & des plus fluides à travers les pores de la peau.

3°. Un *œuf* frais qu'on met dans de l'eau chaude ne se durcit pas subitement, mais une partie du blanc paroît fluide comme du lait; ce qui démontre qu'il y a dans l'*œuf* une matiere fluide très-subtile, qui s'évapore à la longue; ce qui est encore confirmé parce que les *œufs* vieux non-seulement se sechent & s'affaissent, mais encore laissent un certain espace vuide dans la coque, & se pourrissent facilement, surtout en été; car alors la chaleur donne lieu à une évaporation considérable de la matiere subtile qui y est contenue. Nous pouvons donc poser comme regle, qu'un moyen fort commode de conserver des *œufs* frais, surtout en été, c'est de les tenir dans un lieu frais, ou plutôt dans de l'eau froide imprégnée de sel.

4°. Si l'on met un *œuf* cru sur des charbons ardens qui ne soient point trop chauds, l'on verra sortir une liqueur par ses pores. La chaleur augmentant l'élasticité de la matiere contenue sous la coque, & dilatant les

pores, donne lieu à l'éruption de cette liqueur. D'où il s'ensuit que la coque des *œufs* est une substance très-perméable.

5°. Le blanc d'*œuf* se résout & se fond promptement sur un feu doux & modéré : mais il s'épaissit à mesure qu'on augmente la chaleur. Aussi trouve-t-on en examinant les *œufs* couvés que le blanc en est atténué & liquide, mais jamais épais. Il faut attribuer ces différens effets à l'augmentation ou à la diminution de la chaleur. Le blanc d'*œufs* épaissit à un degré de chaleur plus grand que celui d'une personne en santé. D'où nous devons conclurre que les *œufs* pochés sont mal sains dans la fievre ; & qu'une chaleur modérée est plus capable d'amollir les tumeurs, qu'une chaleur violente causée par des cataplasmes ou d'autres topiques ; car la chaleur violente, soit intérieure, soit extérieure nuit aux fluides & les dispose à s'épaissir.

6°. Si l'on fait épaissir sur le feu du blanc d'*œuf*, & qu'on le distile au bain de sable ; on en tirera d'abord une grande quantité de phlegme qui n'aura ni gout ni odeur, & qui ne sera ni acide ni alcaline. Il viendra en augmentant le feu un esprit d'une couleur jaunâtre qui donnera dans la rectification une eau, un sel volatil, & enfin une huile claire, fétide & pésante. Il demeurera dans la rétorte une terre spongieuse insipide, privée de tout sel fixe & alcalin, & qui deviendra sur un feu ouvert, légere, spongieuse, insipide. Nous voyons dans ce procédé quels sont les différens effets du feu, & combien il est important d'en savoir ménager les dégrés.

7°. Si l'on met de l'esprit de vin bien rectifié sur du blanc d'*œuf*, il se coagulera fortement ; l'huile de vitriol, & les autres acides produiront le même effet. Les sucs nourriciers des alimens, étant fort analogues à la nature du blanc d'*œuf*, qui est la premiere nourriture du poulet : il est évident que l'usage habituel de l'eau-de-vie, ne peut être que funeste : car rien n'est plus capable de nuire à la santé des animaux & d'abréger leur vie, que ce qui coagule leurs humeurs vitales, détruit leur fluidité, & les rend incapables de circuler dans les vaisseaux. Ces effets doivent nécessairement donner lieu à un grand nombre de maladies, à des obstructions dans les visceres, à des duretés & à des skirrhes ; à des maladies chroniques terribles, à la phthisie, à l'hydropisie, à la cachexie, aux concrétions polypeuses & calculeuses, ou du moins à l'accroissement de toutes ces maladies. Il s'ensuit encore un fait que l'expérience ne dément point, c'est que les substances spiritueuses tels que l'esprit de vin camphré, ne sont pas toujours propres à discuter les tumeurs, & à dissiper les douleurs aux articulations : car il est constant que l'application fréquente des substances spiritueuses, est fréquemment suivie de tophus, dans les affections gouteuses. Hoffman, *Observat. Physico-Chym. Lib. II. Observ.* 20.

O X A

OXALIS. Voyez *Acetosa*.

OXALME. Voyez *Acetum*.

O X E

OXELÆUM, ὀξέλαιον, mélange d'huile & de vinaigre.

OXERUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont Aëtius fait mention, *Tetrabib. II. Serm.* 4. *cap.* 53.

O X I

OXINES, ὀξίνης, vin tourné ; mais qui n'est pas encore du vinaigre parfait.

O X O

OXOS, ὄξος, *vinaigre*.

O X Y

OXYA, *Fagus* ; *hêtre*.

OXYACANTHA. Voyez *Berberis*.

OXYBAPHON, ὀξύβαφον, espece de mesure, la même que l'*Acetabulum*. Voyez *Acetabulum*.

OXYCEDRUS, ou *Cedrus folio cypressi, major fructu flavescente*.

OXYCOCCUS, Offic. *Oxycoccus Tournefortii*. Rupp. Flor. Jen. 74. *Oxycoccus, sive vaccinia palustria*. J. B. 1. 525. Raii Synop. 3. 267. Tourn. Inst. 565. *Vaccinia palustria*. Ger. 1367. Emac. 1419. Raii Hist. 1. 685. *Vaccinium palustre*, Park Theat. 1229. *Vitis Idæa palustris*. C. B. P. 471. *Canneberge*.

Cette plante croît dans les lieux marécageux & putrides. Son fruit dont on fait usage en Medecine, arrête le dévoiement, & le vomissement, éteint la soif, calme la chaleur dans les fievres, & résiste à la peste. Dale.

OXYCRATUM, ὀξύκρατον, *oxycras*, ou mélange de vinaigre & d'eau.

OXYCROCEUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont on peut voir la description à l'article *Crocus*.

OXYDORCIA, nom d'un collyre. Voy. *Dacheron*.

OXYGALA, ὀξύγαλα, *lait aigre*.

OXYGARUM, ὀξύγαρον, mélange de garum & de vinaigre.

OXYGLYCU, ὀξύγλυκυ, espece de boisson préparée avec des rayons de miel macérés & bouillis. On prend les rayons, après en avoir ôté tout le miel, on les met dans un vaisseau, avec de l'eau pure, & on les fait bouillir, jusqu'à ce qu'ils paroissent avoir déposé le reste du miel. On garde cette liqueur, & on la délaye avec de l'eau fraîche en été : on a par ce moyen une boisson très-propre à éteindre la soif. Nous lisons dans Galien, *Comment.* 2. *de Fracturis*, & *Comment.* 3. que l'ὀξύγλυκυς, est la même chose que l'ἀπόμελι, & quelques-uns le font avec du miel & du vinaigre, & d'autres avec des rayons de miel & du vinaigre. L'*apomeli* est donc une liqueur acide, d'une nature incisive, & rafraîchissante.

OXYLAPATHUM, ou *lapathum folio acuto plano*.

OXYLIPES, ὀξυλιπής, épithete que l'on donne au pain sur lequel on a versé du vinaigre.

OXYMEL, ὀξύμελι, de ὀξύς, vinaigre, & de μέλι, miel ; *oxymel*, c'est un mélange de vinaigre & de miel. Nous avons donné à l'article *Acetum* les différentes manieres de préparer les oxymels, & nous avons indiqué leurs propriétés médicinales à l'art. *Alcali*, voy. donc *Acetum* & *Alcali*.

OXYMYRRHINE, nom du *Ruscus bruscus*. Voyez *Bruscus*.

OXYNITRUM, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 17.

OXYPETRA, espece de pierre ou de terre, d'une couleur blanche, jaunâtre, tant soit peu acide, qu'on trouve sur le territoire de Rome. On la recommande dans les cas où il s'agit de modérer la chaleur de la fievre, & d'éteindre la soif ; pour cet effet on la met infuser dans l'eau, & l'on fait prendre cette eau en boisson.

OXYPHLEGMASIA, *Inflammation aiguë*.

OXYPHŒNICA, épithete que l'on donne au *Tamarin*.

OXYPHYLLON, nom du *Cnicus*, selon Oribase, *Medicam. Coll ct. Lib. II.* mais il ne paroît pas qu'il entende par *Cnicus* la même plante que nous.

OXYPORON, ὀξύπορον, de ὀξύς, prompt, actif, & de πείρω, passer à travers ; épithete que l'on donne à différens remedes d'une nature fort pénétrante.

OXYREGMIA, ὀξυρεγμία, de ὀξύς, acide, & de ἐρεύγω, rendre des vents; éructation ou rapport fétide.

OXYRRHODINON, mélange de vinaigre & d'huile rosat.

OXYS, ὀξύς, *aigu* ou *acide*.

OXYS, espece d'*oseille*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est divisé en cinq segmens, il est d'une piece, tubuleux, & en cloche. Ses feuilles sont en cœur comme celle du trefle, & pointues. Sa fleur est monopétale, pentapétaloïdale, & en cloche : elle porte cinq étamines supérieures & cinq inférieures ; les dernieres sont presque unies les unes aux autres par leurs parties inférieures. Son ovaire est placé au fond du calyce : il pousse cinq tubes, & dégénere en un fruit membraneux, oblong, à cinq capsules, & garni de cinq valvules, qui s'écartent les unes des autres, en commençant par la base, & en allant vers la partie supérieure ; il est plein de semences, couvertes d'une enveloppe élastique qui les disperse au loin.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Oxys flore albo.* Voy. *Acetosella.*
2. *Oxys flore purpurascente.* T. 88.
3. *Oxys lutea.* J. B. 2. 388. T. 88.
4. *Oxys lutea Americana erectior.* T. 88.
5. *Oxys bulbosa Æthiopica minor, folio cordato, flore ex albido purpurascente.* H. A. 1. 43.
6. *Oxys bulbosa Africana rotundifolia, caulibus & floribus purpureis amplis.* H. A. 1. 41. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

OXYSACCHARUM, composition de vinaigre & de sucre.

OXYSAL DIAPHORETICUM ANGELI SALÆ, *Oxysal diaphorétique d'Angelus Sala.*

Ce remede se prépare de la maniere suivante :

Prenez du meilleur sel de chardon-béni en grains. Mettez-le dans un vaisseau, & versez dessus peu à peu de l'esprit fort de vinaigre, ou de l'esprit de sucre, préparés sur un feu modéré au bain-marie, sans aucun odeur ni gout empyreumatiques, non-seulement jusqu'à ce que le sel soit dissous dans l'esprit, mais jusqu'à ce que la vapeur produite par leur action, s'arrête, & que le mélange ait acquis un gout agréable & tant soit peu acide. Consumez ce qui restera d'humidité par l'évaporation. En dissolvant derechef ce sel dans de l'eau, & en le laissant en digestion au bain-marie pendant huit jours ; il se résoudra en une liqueur transparente & d'une belle couleur, que vous tirerez au clair dans un vaisseau convenable ; vous réduirez par l'évaporation le sel en une consistance seche. Vous l'enfermerez ensuite dans des vaisseaux, de peur que l'approche de l'air ne le remette en dissolution ; ce qui lui arriveroit facilement. Angelus Sala.

OXYSCHOENOS, nom du *Juncus, acutus, capitulis Sorghi.*

OXYTOCA, ὀξύτοκα, de ὀξύς, prompt, & de τίκτω, accoucher ; remede qui hâte l'accouchement.

OXYTRIPHYLLUM, nom du *Lotus polyceratus, frutescens, incana, alba, siliquis curtis, crassioribus, brevioribus erectis.*

O Z Æ

OZÆNA, ὄζαινα, *ozene*, maladie du nez. Voy. *Nares.*

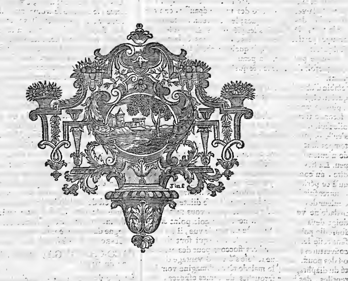
O Z E

OZE, ὄζη, puanteur de la bouche.

OZEMAN, *blanc d'œuf.* Ruland.

O Z O

OZO, *arsenic.* Ruland.



P

PAC PAC

P. Voyez l'Alphabet Chymique, pour la signification de cette lettre. P, est en Pharmacie l'abbréviation de *Pugillum, pincée*, & quelquefois celle de *pars, partie*.

PAC

PACAL, nom d'un arbre qui croît au Pérou, où les babitans mêlent ses cendres avec du savon, & appliquent ce mélange sur les parties du corps, où il survient des éruptions lépreuses. RAY, *Hist. Plant.*

PACCIANUM, nom d'un collyre dont Galien & Aétius font mention.

PACHUNTICA, remedes incrassans.

PACHYS, παχὺς, *épais*. Hippocrate décrit dans son Traité *des Maladies intérieures*, une indisposition, ou plutôt différentes maladies sous le nom de παχὺ νόσημα, maladie épaisse.

La maladie épaisse est très-singuliere, & il y en a de plus d'une sorte.

La premiere est causée par la pituite & par la bile qui se jettent dans le ventre, le font enfler, & sortent par haut & par bas comme un torrent. Le malade est attaqué de frisson & de fievre. La douleur passe du ventre à la tête; & si elle descend vers les entrailles, elle cause une suffocation. Le malade vomit quelquefois de la pituite aigre, & quelquefois de la pituite salée. Après le vomissement il a la bouche amere; il lui vient des rougeurs au côté, accompagnées de chaleur, & son dos se courbe. Il ne sauroit souffrir qu'on le touche en aucun endroit; la douleur qu'il sent est si grande que les chairs lui palpitent, ses testicules se retirent, & la chaleur & la douleur passant en même-tems jusqu'à l'anus & à la vessie, il rend des urines épaisses, comme sont celles des hydropiques; les cheveux lui tombent de la tête, il a toujours les piés froids. Le mal semble occuper particulierement les côtés, le dos, & la nuque, & il paroît au malade que quelque chose lui coule ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & quelquefois elle n'en donne point.

Il semble d'abord qu'Hippocrate décrive le cholera, ou quelqu'espece de colique; mais ce qu'il dit ensuite n'y a plus de rapport.

La seconde sorte de maladie épaisse est produite par la bile seule qui se jette sur le foie & dans la tête. Le foie s'enfle & presse le diaphragme. La tête & surtout les tempes sont d'abord attaquées de douleurs. Le malade n'entend pas bien, & souvent il ne voit que très-peu. La fievre & le frisson surviennent alors, c'est-à-dire, au commencement du mal; lorsqu'il n'en est qu'à ce période, il y a par fois de grands relâches, d'autres fois ils sont plus courts. Plus il dure, plus la douleur devient forte: les prunelles se dilatent, & le malade ne voit goute; ensorte que si vous mettez le doigt devant ses yeux, il ne l'apperçoit point & ne sourcille point; s'il lui reste un peu de vue, il arrache sans cesse les petits floccons de laine qui sont sur ses couvertures; & il prend ces floccons pour des ordures ou des poux. Lorsque le foie s'étend davantage du côté du diaphragme, le malade rêve, s'imagine voir des reptiles, des bêtes farouches de toutes especes, des hommes armés; il vent se battre, il s'agite comme s'il se battoit; si on ne lui laisse pas la liberté, il ménace; si on le lâche, il tombe. Il a toujours les piés froids. S'il dort c'est dans des tressaillemens continuels; il est épouvanté par des songes affreux, & à son réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vu. D'autres fois il demeure couché tout le jour & toute la nuit sans dire mot; alors il a la respiration fort pressée. Son délire passe par intervalle; il revient à lui-même; il répond à toutes les questions qu'on lui fait; il entend tout ce qu'on lui dit: mais peu de tems après, il retombe dans son premier état. Cette maladie attaque principalement les voyageurs ou ceux qui ayant passé par des lienx inhabités, ont été effrayés par la vue de quelque spectre.

La troisieme espece est causée par la pituite, ce qu'on reconnoît par l'odeur des rapports; ils sentent, comme s'ils avoient mangé des raiforts. Cette maladie ou la douleur qui l'accompagne commence par les jambes, d'où elle monte jusqu'au ventre; elle s'étend vers les entrailles, & y cause un grand bruit, qui est suivi de vomissement de pituite aigre & pourrie. Mais cette évacuation ne soulage point le malade; il tombe au contraire en rêverie, & sent une douleur si inquiétante dans les entraillés, & par fois un mal de tête si grand & si fixe, qu'il n'entend & ne voit que fort confusément. Il sue beaucoup, sa sueur est fort puante, mais il en est soulagé. Il a la même couleur que ceux qui ont la jaunisse. Cette maladie est moins funeste que la précédente.

La quatrieme espece tire son origine du phlegme blanc, & suit les fievres qui ont duré long-tems. Cette maladie commence par le visage qui s'enfle; elle passe ensuite au ventre qui s'éleve, on sent une douleur comme si on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre souffre, comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les piés s'enflent aussi, s'il tombe de la pluie sur la terre, le malade se trouve mal, il n'en peut supporter l'odeur; si par hasard il s'y trouve exposé, & qu'il soit frappé de l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des intervalles libres: mais elle est plus longue que la précédente; sa durée est de six ans.

On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les anciens qui sont venus après lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût accompagnée de tant d'accidens à la fois, & si peu analogues les uns aux autres; d'où quelques-uns ont inféré, ou que ces maladies ont cessé, & n'attaquent plus personne aujourd'hui; ou qu'elles n'ont jamais été, & que ce sont des maladies feintes, dont la description est faite à plaisir. Mais ces conjectures n'ont aucune probabilité; il est beaucoup plus raisonnable de supposer que le Livre où ces maladies sont décrites, n'est point d'Hippocrate: mais que c'est l'ouvrage des Medecins Cnidiens que notre Auteur accuse d'un défaut, fort remarquable dans le Livre où l'on trouve ces descriptions de la maladie *épaisse*; ce défaut est de multiplier les classes des maladies sans aucune nécessité. C'est à cette multiplication & à cette distinction inutile, qu'il faut attribuer l'obscurité qui regne dans ce que nous venons de dire du *Pachys*. LE CLERC. *Hist. Med. Lib. III. Cap.* 11.

PACO-CAATINGA, Margr. espece conifere de canne du Bresil.

La tige de cette plante, mâchée, attire les humeurs de la tête, échauffe, & brise la pierre. Mâchée fréquemment dans le jour, & son suc avalé, elle produit de grands effets dans la gonorrhée qu'elle guérit en moins de

de trois jours sans le secours d'aucuns autres remedes. Son acrimonie est pernicieuse à l'estomac; c'est pourquoi il n'en faut point faire un usage habituel.

Il y a une seconde espece de *paco-caatinga* qu'on distingue de la précédente, par le poli de ses feuilles en dessous, & par ses fleurs rouges.

Une troisieme espece se reconnoît à ses fleurs bleues, & tétrapétales. RAY. *Hist. Plant.*

PACOEIRA, Pison. Margr. nom du *Musa.*

PACOSEROCA *Brasiliensibus*, Margr. Piso.

Espece de canne du Brésil qui porte son fruit en grappe au fond de sa tige. Si l'on broie ses feuilles récemment cueillies, sa tige & son fruit, avant qu'ils soient mûrs, ils rendront une odeur de gingembre très-agréable. Aussi s'en sert-on au lieu d'épices. On les fait entrer pareillement dans les bains chauds. RAY. *Hist. Plant.*

PACOURII, *De Laet.*

Grand arbre qui croît dans l'isle de Maragnan, qui appartient au Brésil. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier, sa fleur est blanche, & son fruit de la grosseur des deux poings. La peau ou l'écorce de ce fruit qui a environ un demi-pouce d'épaisseur, cuite & confite, est une espece de conserve. RAY. *Hist. Plant.*

PAD

PADRI, H. M. arbre de Malabar, qui porte des siliques, dont la fleur est pentapétaloïdale, & dont les siliques sont longues, étroites, quarrées & recourbées.

La décoction de ses feuilles guérit la tension excessive des visceres. Son suc mêlé avec celui de limon est un remede contre la manie. Le suc de son écorce, mêlé avec le fruit du pera, reprime l'écoulement immodéré des regles. La peau ou l'écorce de la racine broyée avec le jonc aromatique & le gingembre, & mêlée avec le suc de ses feuilles, est un remede excellent contre la morsure putride du serpent, qu'on appelle au Malabar polenga. RAY. *Hist. Plant.*

PADUS. Voyez *Cerasus.*

PAE

PAEDANCHONE, de παιδίον, ou de παῖς, enfant, & de ἄγχω, étrangler, espece d'esquinancie seche, à laquelle les enfans sont sujets.

PÆD

PÆDARTHROCACE, de παῖς, enfant, ἄρθρον, jointure, & κακόν, mal, maladie à laquelle les enfans sont particulierement sujets; leurs jointures sont enflées, & ils ont assez communément les os cariés. Marcus Aurelius Severinus lui a donné ce nom, dans son Traité *De recondita abscessuum natura*, c'est-à-dire, maladie des jointures, *le rachitis.*

PÆDOPHLEBOTOMIA, saignée des enfans.

PÆE

PAENOE, nom d'un arbre fort grand qui croît au Malabar.

On se sert de la résine qu'on tire de son écorce, de sa racine, de son fruit, & de ses autres parties, qu'on fait bouillir dans une quantité d'huile, plus ou moins grande, en guise de poix dure ou liquide: les Indiens en brûlent quelquefois dans leurs Temples, au lieu d'encens.

Les amandes de son fruit, broyées, cuites dans de l'eau chaude, & porphyrisées, fortifient l'estomac, dissipent les nausées, arrêtent le vomissement, calment les tranchées, & font cesser le cholera. La résine de cet arbre fondue dans de l'huile de sesame, fait un excellent baume vulnéraire. Réduite en poudre, & prise intérieurement elle produit de très-bons effets dans la gonorrhée, & dans les autres maladies vénériennes. RAY. *Hist. Plant.*

PÆO

PÆONIA, *Pivoine.*

Voici ses caracteres.

Elle naît d'une seule semence; ainsi que les plantes monocotyledones. Sa racine est épaisse & tubéreuse; son calyce de plusieurs pieces; sa fleur en rose, fort large, polypétale, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est composé d'une multitude de siliques recourbées dont le nombre n'est pas fixé; ces siliques sont en cornes, elles sont couvertes de duvet, & entr'ouvertes longitudinalement: sa semence est ordinairement sphérique, & contient une petite amande.

Boerhaave en compte les 12 especes suivantes.

1. *Pæonia, mas*, Offic. Ger. 830. Emac. 980. Boerh. Ind. A. 292. Park. Theatr. 1381. Parad. 341. Raii Hist. 1. 693. *Pæonia mas, præcocior*, J.B.3.492. *Pæonia folio nigricante splendido, quæ mas*, C. B. P. 323. Tourn. Inst. 273. *Pivoine mâle.*

Cette *pivoine* a plusieurs divisions, larges & branchues; elles sont ordinairement au nombre de cinq; ses feuilles sont longues, rondes, d'un verd brunâtre, tant soit peu velues par-dessous, non découpées par les bords; & placées sur un pédicule rond. La tige qui porte la fleur, s'éleve environ à deux pieds de hauteur, elle ne porte qu'une ou deux petites feuilles; une large fleur d'un rouge foncé, composée de cinq ou six feuilles rondes assez épaisses, placées autour d'une tête triangulaire, & environnée d'étamines jaunes, est placée à son sommet. Lorsque les fleurs sont tombées, cette tête dégénere en deux ou trois vaisseaux séminaux, anguleux, blanchâtres, velus, recourbés en embas, & ouverts longitudinalement; lorsque ces vaisseaux séminaux sont mûrs, on y voit de larges semences ovales & noires. Sa racine est composée d'un grand nombre de tubercules, les uns ronds, les autres larges, attachés par des filamens, & au tubercule principal. On la cultive dans nos jardins, & elle fleurit en Avril & en Mai. Ses racines, ses fleurs & ses semences sont céphaliques, & passent pour bienfaisantes dans l'épilepsie, dans l'apoplexie, dans toutes sortes de convulsions, & dans les affections des nerfs, soit dans les jeunes gens, soit dans les vieillards; on en fait cas encore dans les maladies hystériques, dans les obstructions des regles, & dans la suppression des vuidanges. On pend sa racine & sa semence au cou des enfans, pour prévenir les convulsions auxquelles ils sont sujets dans la dentition. MILLER. *Bot. Off.*

Il y en a qui donnent à la *pivoine* le nom de *pentorobon*; d'autres appellent sa racine *Idæus Dactylus*, DIOSCORIDE.

Nous lisons dans Homere, *Odissée*, ch. V. qu'elle a été appellée *pæonia*, de Pæon, fameux Medecin qui s'en servit pour guérir Pluton qui avoit été blessé par Hercule.

J'ai vu, dit Galien, un enfant qui fut guéri de l'épilepsie, après avoir porté pendant huit mois la racine de *pivoine*; & cette racine s'étant par hasard détachée de son cou; il fut attaqué sur le champ de la même maladie, qui cessa immédiatement après qu'on lui eut pendu au cou une autre racine. Pour donner à cette expérience toute la certitude dont elle étoit capable; j'otai, continue Galien, cette seconde racine à l'enfant malade, que les convulsions ne tarderent point à reprendre; ce qui me détermina à lui en remettre une nouvelle beaucoup plus considérable, & depuis ce tems il ne s'est jamais ressenti de cette maladie. Montanus, Fernel, & Appollonius Menubenus, dans son Livre, *de Alce*, *cap.* 7. ont confirmé ce fait.

En supposant cette expérience, il seroit assez difficile d'ex-

pliquer, par quelle propriété inhérente à la *pivoine*, cette plante guérit les épilepsies. Mais quoiqu'il en soit, dit Julius Alexandrinus dans ses notes sur Galien, de S. M. F. qui en attendroit actuellement aujourd'hui un pareil service, seroit certainement frustré dans ses espérances. D'où il s'ensuit que notre *pivoine*, n'a pas la force de celle de quelques autres contrées, ou que les maladies au tems de Galien étoient moins opiniâtres qu'aujourd'hui, ce qu'il faut attribuer à la différence des régimes, & à ce que le nôtre a de mal-sain. Il y en a qui prétendent que la racine de *pivoine* est sans effet, à moins qu'on ne la tire de terre, dans une certaine position des étoiles : mais toutes les personnes sensées regarderont cette opinion comme une folle superstition, & comme une ridicule ostentation de magie. Sylvius nous assure n'avoir jamais rien remarqué d'extraordinaire, soit dans la racine, soit dans la semence de la *pivoine*, quoiqu'il en ait fait un usage très-fréquent. RAY. *Hist. Plant.*

2. *Pæonia communis, vel fœmina*, C. B. P. 323. Tourn. Inst. 274. Boerb. Ind. A. 294. *Pæonia fœmina*, Offic. Ger. 830. Emac. 981. Raii Hist. 1. 964. *Pæonia fœmina vulgaris, flore simplici*, Parck. Theat. 1380. Parad. 490. *Pæonia fœmina vulgatior*, J. B. 3. 492. *Pivoine femelle.*

Cette *pivoine* a les feuilles plus larges, plus grandes, plus vertes, & s'éleve plus haut que la *pivoine* mâle; elle porte des fleurs rouges, fort larges, composées d'un grand nombre de feuilles; entre ces feuilles, celles qui font à la circonférence sont les plus grandes & les plus larges; celles qui sont au-dedans sont de différentes grandeurs; il y en a de très-foibles & de très-étroites; il y en a de larges & de pointues par le bout, rangées autour d'un double vaisseau séminal, blancbâtre & cotoneux, qui contient quelquefois une semence ronde, noire, & moins luisante que la semence de la *pivoine* mâle. Ses racines ressemblent à celles de l'espece précédente; elles sont seulement plus fécondes, & conséquemment comme il est plus facile de s'en pourvoir, les Herboristes les substituent pour l'ordinaire aux racines de la *pivoine* mâle. On la cultive dans nos jardins, & elle fleurit en Avril & en Mai. Sa racine & ses fleurs sont en usage.

Elles passent pour bienfaisantes dans toutes les maladies où l'on emploie la *pivoine* mâle, à laquelle on substitue ordinairement cette *pivoine* femelle.

Les préparations officinales qu'on tire des *pivoines*, sont le sirop de fleur de *pivoine*, le sirop composé de *pivoine*, l'eau simple de *pivoine*, & l'eau composée de *pivoine*. On met sa semence & sa racine dans la poudre *ad guttetam*. MILLER. *Bot. Off.*

3. *Pæonia fœmina altera*, C. B. P. 323. M. H. 3. 455.
4. *Pæonia peregrina flore saturatè rubente*, C. B. P. 324. M. H. 3. 455.
5. *Pæonia peregrina flore saturatè rubente maxima.*
6. *Pæonia folio subtùs incano, flore albo vel pallido*, C. B. P. 323. M. H. 3. 454.
7. *Pæonia tenuiùs laciniata subtùs pubescens, flore purpureo*, C. B. P. 323. M. H. 3. 455.
8. *Pæonia folio maximè laciniato, flore kermesino simplici, an Pæonia aquilina foliis?* C. B. P. 323. M. H. 3. 454.
9. *Pæonia fœmina flore pleno rubro majore*, C. B. P. 324. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 295. *Pæonia* Offic. *Pæonia fœmina multiplex*, Ger. 831. Emac. 981. *Pæonia fœmina vulgaris, flore pleno, rubro*, Park. Theat. 1380. Parad. 341. *Pæonia flore pleno rubro*, J. B. 3. 493. *Pivoine commune.*

Elle n'est pas rare dans nos jardins; elle fleurit en Mai; ses fleurs dont on fait usage en Medecine, ont les propriétés de la *pivoine* mâle.

10. *Pæonia, flore pleno, coloris ex rubeo & roseo variegati.*

11. *Pæonia flore ex albido pleno major*, C. B. P. 324. Raii Hist. 1. 695. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 295. *Peonia flore albicante*, Offic. *Pæonia flore pleno albicante*, Park. Parad. 342. *Pæonia fœmina polyantos flore albo*, Ger. 831. Emac. 982. *Pæonia albo flore pleno, sive polyanthos alba fœmina*, J. B. 3. 494. *Pivoine femelle à fleurs blanches.*

Cette *pivoine* a les mêmes propriétés que la *pivoine* mâle.

12. *Pæonia tenuifolia cæsia; flore pleno; ex petalis latioribus & angustioribus rubro.* BOERH. *Ind. Alt. Plant.*

On trouve à la racine, aux fleurs, & aux semences de cette plante, quelque chose d'aromatique & d'astringent, accompagné de viscosité; ces qualités sont sensibles au gout; d'où il s'ensuit que cette plante doit produire de bons effets dans toutes les maladies qui proviennent d'un trop grand relâchement du cerveau, & dans les affections des nerfs. On tire la racine de terre, dans le mois de Mars, aux environs de la nouvelle & de la pleine lune; on la fait sécher, on la coupe en morceaux, & on peut la garder dans cet état pendant un tems considérable. Si l'on en donne une dragme tous les matins à un épileptique; ce remede préviendra l'attaque; ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'expérience sur des enfans : mais aussi-tôt qu'on en discontinue l'usage, les attaques recommencent; car la *pivoine* n'a pas la force de déraciner cette maladie. Le Docteur Grew, a remarqué que l'amande qu'elle contient est un violent cathartique : mais qu'elle n'opere aucun effet, si on la prend avec sa peau. On pend sa racine au cou des enfans pour les garantir de l'épilepsie. On enfile ses semences comme des grains de chapelet, & on en fait des colliers auxquels on attribue les mêmes propriétés. Ses fleurs donnent une conserve & une eau distilée. Si l'on fait prendre aux enfans épileptiques, trois ou quatre fois par jour, une demi-once du sirop de ses fleurs, ce remede produira de bons effets. Mais les propriétés dont je viens de faire mention, sont dans un degré beaucoup plus éminent dans la premiere espece de *pivoine*; elle guérit toutes sortes de convulsions, les paralysies, les tremblemens, les frayeurs nocturnes, auxquelles les enfans sont sujets, & les apoplexies. *Hist. des Plant. attrib. à Boerh.*

P Æ P

PÆPALE, παιπάλη, fleur très-fine de farine. GORRÆUS.

P A G

PAGANINA; terme Italien qui signifie dans les Auteurs de Medecine, les premiers excrémens des enfans; ou le méconium qu'on réduit en une poudre très-fine, & qu'on fait prendre comme un remede excellent contre l'épilepsie. CASTELLI.

PAGOYUM; terme de l'invention de Paracelse, par lequel il entend un être spirituel, auteur de certaines maladies cachées, telles que celles qui proviennent d'enchantement. Paracelse a fait un Livre entier intitulé *Pagoyus*, sur ce sujet imaginaire. CASTELLI.

PAGRUS, *sive* PHAGRUS, πάγρος ἢ φάγρος; espece de poisson qui vit proche du rivage, dont Galien fait mention, *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 31. & qu'il met au nombre de ceux qui ont la chair dure, difficile à digérer, & engendrent dans le corps des sucs épais & salés.

P A I

PAIANELI, H. M. arbre de Malabar qui porte des siliques, & dont on compte les deux especes suivantes.

1. *Palega-Paianeli.* Il a la feuille fait en cœur, & le fruit large, oblong, plat, & contenant une semence mem-

braneuse. Son écorce broyée & appliquée avec du vin, consolide les fractures & les coupures. La décoction de sa racine est bonne dans l'hydropisie; & ses premieres feuilles, broyées, & appliquées sur les ulceres avec le safran de Malabar, les guérissent.

2. *Paianeli*, à feuilles larges & pointues; ce qui le distingue principalement du précédent. La racine de cet arbre broyée & bouillie dans de l'huile, produit de bons effets, appliquée sur la tête, lorsque cette partie est affectée de douleur ou de froid. L'écorce de sa racine, prise en décoction, résout les tumeurs; & la décoction de son écorce & de ses feuilles, broyées ensemble, dissipe les pustules & les ulceres; pour cet effet il ne faut que les en fomenter. Ray, *H. P.*

PAIOMIRIOBA *Raii*; nom du *Senna Orientalis, fruticosa, sophera dicta.*

PAIPAROCA, *seu Couradi*, H. M. Arbrisseau du Malabar, qui porte des baies plattes, rondes, velues, & qui contiennent quatre noyaux. Il est toujours verd; il fleurit en Juillet, & son fruit est mûr en Novembre. On fait de ses feuilles, de ses racines & de son fruit, bouillis dans de l'eau, un aposeme; qu'on dit être excellent dans la goute. Ray, *H. P.*

PAL

PALA, grand arbre de Malabar, qui porte des siliques à cinq pieces, pleines d'un suc laiteux, fort étoites & fort longues. Son écorce broyée & prise en décoction, passe pour avoir la vertu de relâcher le ventre; & prise avec une addition de sel & de poivre, celle de fortifier l'estomac, de discuter les flatulences, & de calmer la chaleur excessive du foie : elle tue les vers, broyée & prise dans de l'eau chaude. Broyée & appliquée avec de l'eau, elle nettoie les ulceres, les guérit, & calme les douleurs de la goute. Bouillie dans de l'huile, avec la semence du *Cudu pariti*, & distilée dans les oreilles, elle fait cesser la surdité. Ray, *Hist. Plant.*

PALÆSTE, παλαιστή, mesure des Grecs; c'est la même que le *dochme* ou le *doron*. Elle équivaloit à la largeur de quatre travers de doigts. Arbuthnot.

PALÆTYRUS, παλαίτυρος, vieux, de παλαιὸς. & de τυρὸς, fromage; *vieux fromage.* Blancard.

PALATINÆ GLANDULÆ, *petites glandes du palais*; ce sont des glandes conglomérées voisines des amygdales. Castelli.

PALATUM, *le Palais.*

On a donné le nom de *palais* à la voute de la bouche, c'est-à-dire, à toute la concavité de l'espace qui est environné du bord alvéolaire & de toutes les dents de la mâchoire supérieure, & qui s'étend jusqu'à la grande ouverture du pharynx. Cette voute est en partie ferme & stable, & en partie molle & mobile. La portion ferme est celle qui est précisément bornée par les dents, & formée des deux grands os maxillaires, & des deux os appellés *os du palais*. La portion molle & mobile, est celle qui est plus postérieure, plus inclinée en arriere, & comme une espece de voile attaché au bord des os du *palais*, formée en partie de la membrane commune de toute la voute, & en partie de plusieurs faisceaux musculaires, &c.

La membrane qui revêt toute cette étendue, est semblable à celle qui revêt la voute & la grande cavité du pharynx : elle est très-parsemée de grains glanduleux, dont les orifices ne sont pas ordinairement si sensibles que dans le pharynx & dans les rides de sa voute, où M. Heister a vu un orifice considérable, & un canal proportionné à cet orifice, par lequel il a aisément introduit le vent par un tuyau. C'est le moyen le plus sûr pour commencer ces sortes d'examens, surtout quand on s'en sert d'abord par l'approximation; & non pas par l'introduction du tuyau. L'enfoncement dans de l'eau claire, de la maniere que j'ai proposé en général, est encore un bon moyen de découvrir les petits orifices avec l'aide des microscopes. On pourroit soupçonner de pareils petits conduits le long de la ligne mitoyenne ou Raphoïde de la voute du *palais*, & le long du bord alvéolaire, par l'apparence de quelques petits points ou tubercules.

Cette membrane, conjointement avec celle des arriere-narines, forme par une continuation non-interrompue la surface antérieure & la surface postérieure de la portion molle, ou cloison du *palais*; de sorte que le tissu charnu de cette portion est dans la duplicature d'une membrane glanduleuse. Le tissu charnu de la cloison est composé des muscles dont on verra ci-après l'exposition.

La cloison, qu'on peut aussi appeller le voile, & même la valvule du *palais*, est terminée embas par un bord libre & flottant, qui représente une arcade particuliere, située transversalement au-dessus de la base ou racine de la langue. La portion la plus élevée, ou le sommet de cette arcade, porte un petit corps glanduleux, mollasse, & irréguliérement conique, dont la base est attachée à l'arcade, & la pointe pend librement embas. C'est ce qu'on appelle communément la luette.

Les piliers de la cloison sont quatre demi-arcades musculaires, deux à chaque côté de la luette, à laquelle elles s'unissent toutes par leurs extrémités supérieures. Elles sont disposées de maniere que les extrémités inférieures des deux latérales d'un même côté, sont un peu écartées l'une de l'autre, & que des deux arcades latérales, il y en a une antérieure & une postérieure, qui laissent entre elles un intervalle triangulaire oblong, dont la pointe est à côté de la base de la luette.

Les deux demi-arcades d'un côté, par leur rencontre avec les deux demi-arcades de l'autre côté, forment l'arcade entiere du bord de la cloison. Les demi-arcades postérieures portent leurs extrémités supérieures plus directement vers l'épaisseur de la luette, que les demi-arcades antérieures Les demi-arcades antérieures font une continuation avec les côtés de la base de la langue, & les demi-arcades postérieures, en font de même avec les côtés du pharynx. Au bas de l'intervalle des demi-arcades latérales de l'un & de l'autre côté du gosier, sont renfermés deux corps glanduleux appellés amygdales, dont il sera parlé ci-après, de même que du corps glanduleux de la luette, dans l'exposition des glandes de la bouche.

Les demi-arcades sont principalement composées de différentes bandes charnues, à peu près de la même maniere que le corps de la cloison. La membrane qui les revêt est plus mince que le reste de sa continuation au *palais*, au pharynx & à la langue. Toutes ces bandes sont autant de muscles particuliers, qui pour la plupart se terminent par un bout dans l'épaisseur de la cloison & dans celle des demi-arcades, & par l'autre bout à d'autres parties.

Comme on a autrefois rapporté ceux qu'on en connoissoit alors à la luette indépendamment de la cloison, ils ont été nommés en général ptéry-staphylins par les uns, & péristaphylins par les autres. La derniere partie de ces deux mots, qui sont originairement Grecs, marque la luette; la premiere partie du mot ptéry-staphylin, est un abrégé de ptérygoïdes, par lequel on a voulu marquer les attaches de ces muscles; celle du mot péristaphylin n'est qu'un terme qui signifie autour, aux environs, &c.

Je me servirois volontiers du terme péristaphylin, comme terme général, dans les noms des muscles qui sont bornés à la cloison, & j'y ajouterois les différens termes dont les modernes composent ces noms. Mais pour ne pas paroître affecter un nouveau langage, je me tiendrai à l'ordinaire, en avertissant que dans ces mots composés, le terme de staphylios ne marque pas précisément la luette, mais en indique seulement les environs. Si on vouloit faire des noms à moitié Grecs & à moitié Latins, on pourroit dire, par exemple,

glosso-palatins, &c. au lieu de glosso-staphylins. J'appellerai simplement staphylins ou épistaphylins ceux qui vont immédiatement à la luette, car elle ressemble assez à une petite grappe, selon la signification du terme Grec.

Selon cette idée, voici les noms de ces muscles.

Les glosso-staphylins.
Les pharyngo-staphylins.
Les thyro-staphylins.
Les ptérygo-salpingoïdiens.
Les spheno-salpingo-staphylins, dits communément péristaphylins externes.
Les ptérygo-staphylins supérieurs.
Les ptérygo-staphylins inférieurs.
Les pétro-salpingo-staphylins, dits péristaphylins internes.
Les staphylins ou épistaphylins.

Les glosso-staphylins sont deux petits muscles attachés chacun embas de la partie latérale de la base de la langue, & qui de-là montent obliquement en arriere le long des demi-arcades antérieures de la cloison du *palais*, & se terminent insensiblement de côté & d'autre vers la luette, où quelques-unes de leurs fibres s'épanoüissent dans la largeur de la cloison. Ces deux muscles forment principalement l'épaisseur des demi-arcades antérieures.

Les pharyngo-staphylins sont aussi deux petits muscles, attachés chacun par une extrémité à la partie latérale des muscles thyro-pharyngiens, comme s'ils en étoient des portions détachées. De-là ils montent obliquement en-devant le long des deux demi-arcades postérieures de la cloison, & se terminent à cette cloison au-dessus de la luette, où ils se rencontrent, & paroissent former une arcade entiere par une espece d'union réciproque de leurs fibres. Ces deux muscles forment l'épaisseur des demi-arcades postérieures de la cloison.

Les thyro-staphylins sont deux petits muscles qui accompagnent fort étroitement les pharyngo-staphylins dans tout leur trajet, excepté qu'ils sont attachés par leurs extrémités postérieures au cartilage thyroïde près les autres. Ils contribuent de même à l'épaisseur des demi-arcades postérieures de la cloison, sur laquelle ils vont aussi s'attacher à peu près de la même façon que les autres. On peut regarder ces deux paires de muscles comme une seule, & les appeller thyro-pharyngo-staphylins.

Les sphéno-salpingo-staphylins. Chacun de ces deux muscles est attaché par une extrémité en partie au côté sphénoïdal de la portion osseuse de la trompe d'Eustachi, en partie à la portion molle voisine de la même trompe. De-là il se porte vers l'aile externe de l'apophyse ptérygoïde où une portion de ce muscle s'attache à cette aile; l'autre portion descend jusqu'au bout de l'aile, va se contourner autour du petit bec ou crochet de la même aile, comme au bout d'une poulie, & s'attache ensuite à la cloison du *palais* vers la luette.

Je regarde ces deux portions comme deux muscles particuliers, dont l'un ne paroit servir qu'à dilater la trompe, savoir, la portion qui est attachée à l'apophyse ptérygoïde, & qui pourroit être appellée ptérygo-salpingoïdien. L'autre portion est un vrai sphéno-staphylin, & peut aussi par rapport à quelque attache à la trompe, être appellé sphéno-salpingo-staphylin ou salpingo-staphylin externe. C'est celui qu'on appelle communément externe.

Le ptérygo-staphylin supérieur n'est que la portion externe du muscle que je viens d'exposer, & à laquelle on peut encore donner ce nom, comme étant un peu attachée à la partie supérieure de l'apophyse ptérygoïde, après son attache à la partie sphénoïdale de la portion osseuse de la trompe. Le ptérygo-staphylin inférieur de chaque côté est un très-petit muscle attaché par un bout au crochet ptérygoïdien, & par l'autre à la cloison, vers la luette. C'est l'observation de M. Heister.

Les pétro-salpingo-staphylins, ou salpingo-staphylins internes, sont ceux qu'on appelle communément péristaphylins internes. Chacun de ces deux muscles est attaché par une de ses extrémités en partie au côté interne, c'est-à-dire, le côté pierreux de la portion osseuse de la trompe, en partie le long de la portion cartilagineuse de la même trompe. De-là il passe un peu sous la portion molle ou membraneuse & près du bourrelet de la trompe, & ensuite se tourne vers la cloison, sur le bord de laquelle il s'attache par son extrémité, & par un certain épanoüissement de ses fibres à la face postérieure ou supérieure de la cloison. Ces deux muscles ont aussi été appellés péristaphylins internes.

Les staphylins ou épistaphylins, sont deux petits cordons charnus très collés ensemble, comme si ce n'étoit qu'un seul, cependant distingués dans quelques sujets par une ligne blanche très-subtile. Ils sont attachés par l'une de leurs extrémités à la pointe commune du bord postérieur des *os* du palais. De-là ils descendent en arriere le long du milieu de la cloison du *palais*, & parcourent presque tout au long le milieu de l'épaisseur de la luette. On leur donne aussi le nom d'azygos de Morgagni, qui les avoit trouvés comme un seul, & par conséquent impair. Les ptérygo-staphylins inférieurs dont j'ai parlé ci-dessus, sont de cette espece. Ils pourroient très-bien être appellés staphylins ou épistaphylins latéraux; & on appelleroit ceux-ci staphylins ou épistaphylins moyens.

La cloison du *palais* sert à conduire dans le pharynx la lymphe lacrymale & la lymphe mucilagineuse qui s'amassent continuellement sur la voute du *palais*. Elle sert de valvule, en empêchant de revenir par les narines ce qu'on avale, principalement la boisson. Les usages de ses différens muscles ne sont pas encore bien distinctement connus, ni même les différens mouvemens dont elle est capable, comme on le peut voir en regardant pendant quelque tems le fond d'une bouche bien ouverte dans une personne qui se porte bien. WINSLOW.

Des ulceres du palais.

Les ulceres du *palais* sont d'une nature si maligne, que non-seulement ils consument quelquefois les parties molles, mais qu'ils corrodent les os & s'étendent même jusqu'au nez. Alors la voix du malade est altérée & rauque; il rend par le nez toutes les boissons qu'il prend, non sans en être fort incommodé. Ces ulceres proviennent ordinairement d'une acrimonie scorbutique, ou de quelque virus vénérien dont le sang est infecté. Si on ne travaille pas incessamment à détruire la cause du mal, il ne tardera pas à détruire de la maniere la plus cruelle le *palais* & le nez.

La premiere indication curative est donc de tempérer & de détruire entierement l'acrimonie du sang ou la malignité du virus vénérien, par les remedes qui conviennent en pareil cas. Si le *palais* n'est point encore percé ou consumé par la carie, il faudra le mondifier par des gargarismes fréquens, des linimens & des injections. Pour cet effet on ordonne une décoction d'aigremoine, de toute-saine, de pié de lion, & d'autres plantes vulnéraires, ajoutant à cette décoction du miel rosat, ou de l'onguent Egyptiac, ou de l'onguent roux, s'il est nécessaire d'employer un déterstif plus puissant. Le miel qui nage sur l'onguent Egyptiac, ainsi que l'eau d'alun de Fallope, sont des détersifs excellens, même dans les cas où la carie a attaqué les os. Aussi-tôt qu'on aura mondifié l'ulcere avec l'un de ces remedes, il ne faudra pas manquer de le toucher sur le champ à l'aide de la charpie, ou d'un pinceau, de miel rosat, d'huile de myrrhe par défaillance, d'élixir de propriété ou de baume du Pérou.

Si la carie a déja attaqué les os, il faudra séparer les parties cariées des parties saines, & employer à cet effet

les remedes que nous avons déja recommandés, frotter avec soin le lieu affecté d'huile de girofle, ou de miel rosat acidulé avec l'esprit de vitriol, & persister dans l'usage des remedes intérieurs. Si ce traitement ne réussit point, il faudra recourir au caurere actuel qu'on appliquera doucement à l'os affecté, après avoir bien nettoyé l'ulcere avec de la charpie seche, & mis la langue à couvert, en l'enveloppant de linges humides & la baissant avec une spatule. Lorsque l'opération du caurere sera faire, on continuera l'usage des remedes balsamiques, jusqu'à ce que les chairs aient recouvert l'os & que l'ulcere soit entierement guéri. Les ouvertures qui pénetrent du *palais* dans la cavité du nez, ne se refermenr jamais naturellement.

Maniere de fermer les ouvertures qui pénetrent du palais dans le nez.

Ces ouvertures alterent la voix; & comme les chairs & les os que la nature avoit destinés à arrêter les fluides, ne subsistent plus, il faut y suppléer par art, & les empêcher de sortir par le nez. C'est pourquoi l'on adaptera à l'ouverrure une plaque d'or ou d'argent, avec un trou à ses deux extrémités, comme on voit *Pl. I. du sec. Volume, Fig.* 4. & 5. On fixera un morceau d'éponge à l'extrémité du trou; ce qui empêchera la plaque de tomber, remettra la voix du malade dans son état naturel, & facilitera la déglutition, comme si le *palais* étoit entier. Il est bon d'avoir deux plaques, pour la commodité d'en changer. Il faut aussi laver soigneusement tous les jours l'éponge dans de l'eau, de peur que les humeurs qu'elle attirera ne s'y corrompent & ne la rendent puante. J'ai vu une fois une large ouverture au palais faite par une bale de mousquet, (le malade étoit un Officier) à laquelle on avoit remédié de la maniere que je viens de dire. HEISTER, *Chirurg.*

PALE, πάλη. Outre l'acception ordinaire de ce mot qui signifie lutte, & d'où l'on a fait *Palæstra*, nom du lieu où se faisoient les exercices de la Gymnastique; il est encore synonyme à *papale*, fleur de farine très-fine. HIPPOCRATE, *Lib. I. & II. de Morbis Mulierum.*

PALEAR. Voyez *Calleon.*

PALEGA-PAIANELI. Voyez *Paianeli.*

PALIMBOLOS, παλίμβολος, de πάλιν, adverbe qui marque retour ou répétition, & de βάλλω, attaquer ou saisir. Hippocrate, *Epid. VI. Sect. 6. Aphorism.* 16. donne cette épithete aux maladies d'une nature errante, variable, ou qui dégénerent aisément en d'autres; Galien attache à ce mot un autre sens, & il lui fait désigner ces maladies dans lesquelles il y a d'abord quelque espoir de guérison, mais qui conservent une malignité secrete & inconnue. FŒSIUS.

PALIMPISSA, παλιμπίσσα, de πάλιν, adverbe qui marque répétition, & de πίσσα, poix. Dioscoride entend par ce mot, *Lib. I. cap.* 87. quelque sorte de poix seche qu'on préparoit en la faisant bouillir deux fois.

PALINCOTOS, παλίγκοτος, de πάλιν, derechef, & de κότος, inquiétude, agitation d'esprit excitée par une colere mêlée d'indignation; cette épithete est Ionique & très poëtique. Hippocrate la donne fréquemment aux maladies qui attaquent derechef le malade, lorsque le Medecin s'y attendoit le moins, & qui ont à leur retour plus de violence & de malignité. FŒSIUS.

PALINDROMIA, παλινδρομία, de πάλιν, derechef, & δρέμω, courir. Ce mot signifie le retour contre nature, ou le reflux des humeurs peccantes vers les parties intérieures & nobles du corps. C'est en ce sens qu'Hippocrate emploie fréquemment le verbe παλινδρομέω, d'où l'on a fait le substantif παλινδρομία. FŒSIUS.

PALINGENESIA, παλιγγενεσία, de πάλιν, derechef, & de γενεσία ou de γένεσις, génération; *régénération.* Les Chymistes se sont servis de ce mot pour marquer le retour de la verdure des plantes séchées ou son renouvellement, par le moyen de quelque eau mercurielle. *Theat. Chym.*

PALINIDRYSIS, παλινίδρυσις, de πάλιν, derechef, & de ἱδρύομαι, être fixé; *fixation.* Hippocrate se sert de ce mot, *Lib. de Humoribus*, pour marquer le repos & la fixation des humeurs qui étoient auparavant exaltées. *Palinidrysis* est opposé à *meteorismus*, μετεωρισμὸς, exaltation. FŒSIUS.

PALINOPTOS, παλίνοπτος, de πάλιν, derechef, & de ὄπτομαι, voir. Galien rend ce mot dans son *Exegesis*, par, qui a le dos tourné au soleil.

PALIRRHŒA, παλιῤῥοια, de πάλιν, derechef, & ῥέω, couler. Ce mot signifie dans Aretée, *de Cur. Morb. Acut. Lib. II. cap.* 4. le reflux ou le regorgement des humeurs, comme dans le cholera-morbus accompagné de vomissement de matieres noires.

PALIURUS.

Voici ses caracteres.

Il porte des épines longues & très-aiguës, disposées dans un ordre régulier; son calyce est d'une piece, divisé en cinq segmens; sa fleur est en rose, pentapétale & garnie de cinq étamines. Son ovaire qui est placé au fond du calyce, devient un fruit assez semblable à un bouclier ou à un bonnet; ce bouclier en couvre un autre plus sphérique, à trois capsules, & contenant dans chaque capsule une semence ronde.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Paliurus Dodonæi. Tourn. Inst. 616. Boerh. Ind. A. 2. 236. *Paliurus*, Offic. Ger. 1153. Emac. 1336. Raii Hist. 2. 1708. *Paliurus sive Rhamnus tertius Dioscoridis.* Park. Parad. 607. *Rhamnus, sive Paliurus folio Jujubino.* J. B. 31. *Rhamnus folio subrotundo fructu compresso.* C. B. P. 477. *Paliurus, sive Rhamnus tertius Dioscoridis.* Park. Theat. 1006. *Spina-Christi.*

Nous sommes fort portés à croire avec Jean Baubin que cette plante est le *Paliurus* de Théophraste, & la même que celle dont Dioscoride fait dans un de ses Chapitres une troisieme espece de *Rhamnus*, & qu'il appelle dans un autre *Paliurus*. Elle croît aux environs de Verone, de Bergame, dans quelques parties d'Italie, & aux environs de Montpellier en France; elle aime les lieux découverts, unis & non cultivés. Elle fleurit en Mai & en Juin. Elle porte fruit en Automne; & ce fruit lui demeure attaché pendant tout l'hiver. On l'appelle *Spina-Christi*, parce que quelques-uns se sont imaginé qu'on en avoit fait la Couronne de Notre Sauveur. En effet il n'y a peut être aucune autre espece de *Rhamnus*, ou d'arbrisseau armé d'épines plus roides, plus pointues & plus dangereuses. C'est pourquoi, l'on en fait ordinairement des haies, comme de la plante la plus commode pour empêcher les incursions des hommes & des animaux.

Les feuilles & les racines du *Paliurus* sont astringentes, arrêtent le dévoyement, digerent & guérissent les tubercules. Son fruit est un puissant incisif; il diminue la pierre dans la vessie, & dégage la poitrine & les poumons. On recommande sa semence broyée dans la toux, & les Medecins de Montpellier s'en servent dans les maladies qui proviennent du sable & de la gravelle. RAY, *Hist. Plant.*

PALLAX, nom que quelques Chymistes ont donné à une pierre factice imaginaire, faite d'ærher, de terre & de rayons de la Lune, avec un poids égal de ceux du Soleil. *Theat. Chym.*

PALLIATIO, *Palliation.* Les Medecins entendent par *Palliation*, *Cure palliative*, celle par laquelle le malade désespéré, ne guérit point, mais est seulement soulagé par des remedes qu'on lui ordonne;

après avoir prédit sa mort; ces remedes temperent la douleur, moderent les symptomes, mais ne déracinent point la cause; comme dans les cancers ulcérés, dans les fistules cancéreuses & autres maladies. CASTELLI.

PALLIUM PURPUREUM, *Manteau rouge.* Basile Valentin entend par ce *pallium*, une certaine poudre solaire, faite d'un amalgame d'or & de mercure, mis dans une retorte, où le mercure étant séparé, ce qui reste est calciné avec le soufre, & mis sous une couleur de pourpre. CASTELLI.

PALMA. *Le Palmier.*

Voici ses caracteres.

Ce fruit dont la pulpe se mange, contient un noyau dur, semblable à celui de la prune.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Palma major.* C. B. B. 506. Boerh. Ind. a. A. 169. *Palma.* Ger. 1333. Emac. 1517. J. B. 1. 351. Raii Hist. 2. 1352. *Palma vulgaris.* Park. Theat. 1545. *Indis Mahaindi.* Herm. Mus. Zeyl. 69. *Le Palmier*, ou l'arbre qui porte la date.

Le *Palmier* croît en Barbarie, en Egypte, en Syrie, & dans d'autres Pays chauds; c'est un grand arbre dont l'écorce est rude & écailleuse. Ses feuilles qui croissent toutes au sommet, sont larges & ridées, faites de plusieurs segmens, roides, nerveuses, dures, séparées les unes des autres, environ de la longueur de celles du roseau, & disposées en évantails; ses fleurs croissent entre les feuilles les plus basses, dans une longue enveloppe ou étui, qui s'ouvrant dans le milieu, fait voir un grand nombre de fleurs blanches à trois feuilles, attachées à de longs pédicules. Ces fleurs sont suivies d'un fruit qu'on appelle datte. La datte est ronde, longuette, charnue, jaune au hehors, rougeâtre au dedans, d'un gout doux agréable, & mucilagineux, contenant sous une peau blanche, un noyau dur, cylindrique, & traversé d'une rainure, ou d'un sillon dans toute sa longueur. MILLER, *Bot. Off.*

Les Anciens appelloient l'étui qui enferme les fleurs, & les élémens du fruit du palmier, *elate*, ou *spatha*, & la substance tendre & médullaire qui croît au sommet du *Palmier*, est appellée par Théophraste ἐγκέφαλος, *encephalus*, le cerveau, & par Dioscoride improprement ἐγκάρδιον πρέμνου, *encardium premnu*, le cœur & la moelle du tronc. Ce n'est autre chose qu'un gros bouton qui produit, ainsi que Théophraste le dit lui-même, les feuilles & le fruit. Si on dépouille le *Palmier* de cette partie, on le rend stérile, & il ne tarde pas à périr. Il paroît par plusieurs passages des anciens Ecrivains qu'on mange ce bouton, & Xénophon dit, *dans son second Livre de l'Expédition de Cyrus*, que les soldats en ayant dépouillé des arbres pour leur nourriture, tous séchèrent, & moururent peu de tems après. Galien rapporte que dans les cas où l'on manque de tout, & où l'on est en danger de mourir de faim, on aime encore mieux en manger. Nous lisons dans Diphilus Siphnius sur Athenée, qu'il cause la plétore, qu'il nourrit trop, qu'il charge l'estomac, qu'il se digere difficilement, qu'il allume la soif, & resserre le ventre. Gaspard Bauhin, dit qu'à Alexandrie, les Egyptiens s'en nourrissent, & même le mangent crû, & que les Paysans de cette Contrée parcourent les campagnes, pour y trouver des *Palmiers*, les dépouiller de leurs sommités, en tirer la peau ou substance médullaire, dont nous parlons, & la vendre.

Lorsque la datte ou le fruit du *Palmier*, est parfaitement mûre, & qu'elle n'est point trop grasse, elle est bien-faisante à l'estomac, fort nourrissante, & engraisse ordinairement ceux qui en mangent beaucoup: mais elle est de difficile digestion, & la plupart des anciens Medecins conviennent qu'elle porte à la tête. Aretée est le seul qui ait prétendu que tons les mets donx étoient nuisibles à l'estomac, exceptés les dattes, les figues & les raisins.

Les Anciens faisoient infuser des dattes dans de l'eau, & en tiroient un vin: on trouve dans Dioscoride la maniere de faire ce vin. Cet Auteur dit que la datte est acide & astringente, & par conséquent bienfaisante dans les flux, & dans l'écoulement immodéré des regles, si on en prend dans du vin austere. Elle arrête-ra les hémorrhagies, & fera agglutiner les plaies, si on en frotte les parties affectées. Les dattes nouvelles sont plus astringentes que les seches: mais elles donnent des maux de tête, & si l'on en prend avec excès avec d'autres alimens, elles enivrent. Les dattes seches soulagent les personnes attaquées de crachement de sang, de maux d'estomac & de dyssenterie: broyées avec des coings, & avec le cérat d'Œnanthe, & employées en forme d'onguent, elles sont salutaires dans les maladies de la vessie. Les dattes, *cariotæ*, prises en alimens dissipent l'âpreté de la gorge. La décoction des dattes Thébaines prise en boisson, calme les fievres ardentes; si on y ajoute du vieil hydromel, elles fortifieront. Cette espece de datte produit les mêmes effets en alimens: on en prépare un vin qui a les mêmes vertus. La décoction qu'on en tire, prise en boisson, ou en gargarisme, est très-astringente.

Les noyaux des dattes brûlés dans un vaisseau de terre neuf, éteints & lavés dans du vin peuvent être substitués à la potée dont on se sert pour embellir les paupieres. Ils sont astringents, resserrent les pores de la peau, & font bienfaisants dans les pustules aux yeux, les staphylomes & la chute des sourcils: avec le vin, ils répriment l'excroissance des chairs, & font cicatriser les ulceres.

Les Apothicaires font usage du *spatha* du *Palmier*, dans la préparation de leurs onguens. La meilleure espece est odoriférante, astringente, pésante, compacte, & grasse au-dedans; elle est astringente, arrête les ulceres rongeans, & fortifie les jointures relâchées, si on la broye, & si on la fait entrer dans des malagmes, & dans des cataplasmes. Sous cette derniere forme, & avec d'autres ingrédiens convenables, elle est bienfaisante dans les maladies des parties précordiales, dans la foiblesse d'estomac, & dans les maladies du foie.

Si on en tire une décoction, & qu'on en humecte fréquemment les cheveux, elle les rendra noirs. Prise en boisson, elle soulagera dans les maladies des reins, de la vessie, & des autres visceres. Elle arrêtera les flux, les regles & les hémorrhagies de la matrice. La décoction du *spatha*, lorsqu'il est encore tendre, faite, & mêlée avec de la résine & de la cire, guérira la galle, si on l'applique sur les parties affectées pendant vingt jours. La substance que le *Palmier* contient, & qu'on appelle, *Elate*, & *Borassus*, produira les mêmes effets; cette substance est encore un ingrédient très-propre dans les onguents.

Pline, Galien, d'autres Anciens, & Jean Bauhin, *Hist. Lib. III. cap.* 159. ont indiqué les vertus du *Palmier*, & de ses différentes parties.

Entre les Modernes, Prosper Alpin parle de la maniere suivante, des propriétés médicinales de ce fruit.

Le fruit du *Palmier*, dit-il, fournit trois choses principales à la Medecine; le spatha, la poudre du spatha, & les dattes mêmes. On prend le spatha en poudre & en décoction; en poudre, il est bienfaisant dans les diarrhées, les lienteries, les dyssenteries, les flux de sang & d'autres humeurs, surtout le flux hépatique, les hémorrhoïdes, les regles excessives & le crachement de sang. Les Egyptiens s'en servent encore pour arrêter les ulceres rongeans, remédier au relâchement de la luette, & raffermir les dents & les gencives. Ils employent la décoction dans les mêmes cas; mais ils y ajoutent ordi-

nairement la poudre. Elle possède à un degré surprenant la vertu de raffermir les jointures, lorsqu'elles sont foibles & sujettes à des fluxions. La poudre blanche qu'on trouve dans l'enveloppe du spatha, au commencement du Printems, lorsque le *Palmier* commence à fleurir, mêlée avec du sucre, est en Egypte un grand remede contre l'enrouement, les toux, & les inflammations aux yeux. Cette poudre est douce, & tant soit peu astringente: c'est pourquoi les Sages-femmes s'en servent pour arrêter l'écoulement immodéré des régles, & retenir le fœtus dans la matrice. Les dattes non mûres dont ils usent en alimens & en décoction, ne leur sont pas d'un moindre usage en remede, dans les crachemens de sang, dans les cas où il s'agit d'arrêter les évacuations de sang, quelles qu'elles soient, dans les lienteries, les diarrhées, les dyssenteries, les vomissemens de sang, & les hémorrhoïdes; ils les employent encore dans la cure des ulceres simples & des plaies; ils préparent pour ces derniers cas, un sirop avec des dattes vertes, ils font aussi usage des dattes, lorsqu'elles sont parfaitement mûres, douces, & tant soit peu astringentes. Quant aux maladies dans lesquelles elles sont alors salutaires, ce sont l'enrouement, les toux, les dispnées, les pleurésies, & les péripneumonies. Leur décoction est bonne pour hâter l'éruption de la petite vérole. PROSPER ALPIN. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Palma major, dactylifera, folio flabelliformi, pedunculo, ad latera durissimis, magnisque spinis armato. Carnaïba.* 1.Pisan. 126.

3. *Palma humilis dactyliferi radice repenti, sobolifera, folio flabelliformi, pedunculo spinoso.* Boerh. Ind. A. 2. 169. *Chamærhiphes.* Offic. *Palma minor.* C.B.P. 506. *Palma humilis Hispanica, Spinosa, & non spinosa.* J. B. 1. 370. Raii Hist. 2. 1369. *Palma humilis, sive Chamærrhiphes, vel Palmites.* Park. Theat. 1545. *Palmites, sive Chamærrhiphes.* Ger. 1335. Emac. 1519. *Le Palmier nain.*

Le fruit de cette espece de *Palmier* est astringent; c'est pourquoi on l'ordonne dans tous les flux. RAY, *Hist. Plant.*

4. *Palma humilis dactylifera radice repentissimâ soboliferâ, folio flabelliformi, pedunculo vix spinoso.*

5. *Palma, Chamærops Plinii,* Lugd. 369. *Palma Chamærops Plinii, sive Chamærophes, spinosis foliis.* Park. Theat. 1546.

6. *Palma foliis longissimis pendulis, absque ullo pedunculo, ex caudice glabro enatis.* Voyez *Draconis sanguis.*

7. *Palma Guineënsis, vinifera. Belgis Christiaan Wiin. Boom, & Krissia Boom,* Bosman. *an Palma vinifera.* Lugd. 1834. *Palma vinifera, Theveti.* C. B. P. 507.

8. *Palma Japonica, spinosis pediculis, polypodii folio.* Boerh.Ind.A. 2. 170. *Sagou,* Offic. *Palma Indica caudice in annulos protuberante distincto fructu pruniformi,* Raii Hist. 2. 1360. *Palmam referens arbor farinifera,* C. B. P. 508. *Arbor farinifera,* Park. Theat. 1646. *Zagu, seu Arbor farinifera,* Jonf. Dendr. 144. *Todda-panna, seu Monta-panna,* Herm. 3. 9. Tab. 13. &c. Commel. Flor. Mal. 264. *Le Sagou.* Le *Pain des Indes*, ou *le Libby*.

La poix de ces arbres bien battue dans un mortier avec de l'eau, donne une émulsion, dont la fécule desséchée est le *Sagou*. C'est un aliment fort doux & fort nourrissant; il ne tourmente jamais l'estomac, & il est très-sain dans les fievres hectiques: on en use beaucoup en Angleterre. GEOFFROY.

Les Habitans de Malabar mangent le fruit de cet arbre, avec du sucre; autrement il les resserreroit. Le suc exprimé de ses feuilles récentes, & pris intérieurement, modere les tiraillemens des intestins, calme la chaleur contre nature de l'estomac, & arrête le vomissement de matieres sanglantes. Le cone qui porte le fruit, broyé, mis, sous la forme d'un cataplasme, & appliqué sur la région des reins, tempere les douleurs néphrétiques, & réprime l'écoulement immodéré de la semence dans la gonorrhée. La décoction du fruit tendre avec de l'eau, excite le vomissement, & vuide merveilleusement l'estomac. La gomme de l'arbre prise intérieurement, résiste à tous les poisons, & mêlée avec de la fiente de poule, elle est très-efficace contre la morsure des viperes; pour cet effet, il faut l'appliquer sur la partie blessée. Les Habitans du Japon, tirent du tronc de cet arbre une espece de farine dont ils font un pain, qu'ils appellent *Sagou*. RAY, *Hist. Plant.*

9. *Palma Indica, Coccigera, angulosa.* C. B. P. 508. Boerh. Ind. A. 2. 170. *Coccus,* Offic. *Palma Indica, nucifera, Coccys dicta,* Raii Hist. 2. 1356. *Palma nucifera arbor.* J. B. 1. 375. *Palma coccyfera, seu nux Indica, Indis Lubi.* Comel. Syllab. 43. *Palma, sive nux Indica, vulgaris, ferens Coccos,* Park. Theat. 1596. *Nux Indica arbor.* Ger. 1338. Emac. 1522. *Cocceira Indica.* Pis. 63. (Edit. 1648.). *Inaja-guacuiba, vulgò Coccos.* Ejusd. 130. (Edit. 1658). *Inaja-guacuiba, cujus fructus Inaja-guaca,* Margr. 138. *Tenga.* Hort. Mal. 1.P. 1. Tab. I.II.III.IV. *Polgaha.* Herm. Mus. Zeyl. 50. *Le Coco.*

On tire de cet arbre une liqueur que les Indiens appellent *Suri*, & qui enivre comme le vin; elle est agréable au gout; & elle a celui qu'auroit un mélange de substance douce, saline, & acide. Lorsqu'elle est nouvelle, elle est assez douce: mais à la longue, elle devient plus forte & plus acide; elle est blanchâtre, quelquefois verte ou pâle, on en distile une eau ou un esprit qui s'enflamme dans le feu. On en obtient encore un vinaigre, & une espece de sucre que les Habitans appellent *Jagra*. Les Auteurs de l'*Hortus-Malabaricus*, ont décrit très-exactement la maniere d'avoir cette liqueur. On fait une incision au sommet de la capsule, qui contient les fleurs ou le fruit, & qu'ils appellent le téton de l'arbre, & suspendent un vaisseau sous cette incision; ils font une incision oblique à l'écorce, environ quatre pouces au-dessous de la capsule; ils élevent cette écorce en forme de talus, ou de barbe, comme ils disent; c'est à l'aide de ce talus que le suri distile dans le vaisseau.

Ils recueillent la liqueur contenue dans les vaisseaux trois fois le jour, le matin, le soir, & quelquefois à midi. Le suri du matin est doux; celui du soir est acide; celui du lendemain est acescent, & celui du troisieme jour est entierement acide, & n'a aucune douceur. Pour faire le vinaigre du suri, on met les vaisseaux dans lesquels on l'a reçu, dans de la chaux pendant quinze jours, il s'y fait une violente fermentation; il s'y forme beaucoup d'écume; il se précipite au fond une matiere blanchâtre; & cela fait, le suri est changé en vinaigre.

On prépare de la maniere suivante l'espece de sucre appellé Jagra.

On met dans des pots une quantité suffisante de chaux, pour donner au suri qu'ils contiennent une couleur rougeâtre. On fait bouillir ce mélange, & on ne cesse point de le remuer qu'il ne soit épaissi; il se forme de cette maniere un sucre rouge, qu'ils parviennent à blanchir par des dissolutions & ébullitions réitérées.

On dit que l'enveloppe extérieure de la noix peut être mangée, qu'elle est assez douce au gout, qu'elle fortifie l'estomac, arrête les diarrhées, & guérit les indigestions.

La liqueur ou le vin de suri passe pour très-bienfaisant dans les phthisies, dans toutes les maladies des reins, & dans la difficulté d'uriner. On tire des amandes broyées, par expression seulement, & sans le secours du feu, un lait dont huit onces prises tous les matins

avec un peu de sel, tuent les vers, surtout dans les enfans.

Il flottera sur l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des rapures de ces amandes, une huile douce, transparente & liquide, assez semblable à celle d'amandes douces; six ou huit onces de cette huile, avec de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des tamarins, vuideront doucement l'estomac & les intestins, & purgeront particulierement, les humeurs mélancoliques & pituiteuses; au lieu que l'amande même passe pour resserrante : mais il faut que cette huile soit nouvelle; elle est aussi très-bienfaisante dans les plaies, car non-seulement elle arrête l'effusion de sang, mais elle nettoie la sanie, calme la douleur & fait cicatriser. On tire des petits fragmens des amandes une huile qu'on brûle dans les lampes, avec laquelle on prépare le riz, qui relâche les nerfs retirés, & qui tue les vers.

La liqueur contenue dans l'amande, est bonne pour éteindre la soif & la fievre, nettoyer les yeux & en guérir les maladies, & éclaircir la peau des femmes. Elle purifie le sang, débarrasse l'estomac & les passages de l'urine, & guérit les maux de poitrine; elle est agréable au gout, nourrit beaucoup, & est une boisson excellente dans les fievres bilieuses. Hernannez. Ray, *Hist. Plant.*

Outre les especes précédentes de *palmier*, Dale fait mention des suivantes.

1. *Palma oleosa*, Offic. *Palma foliorum pediculis, fructu pruniformi, luteo, oleoso.* Cat. Jamaic. 175. Hist. 2. 113. Raii Dendr. 1. *Arbor exotica fructu dactylis simili.* C. B. P. 508. *Palma Guineæ*, J. B. 1. 369. *Nucula Indica racemosa.* Germ. Emac. 1554. Park. Theat. 1596. *Palmier oléagineux.*

Cette espece de *palmier* croît sur la côte de Guinée. Son fruit est plat, environ de la grosseur d'une prune, couvert partout d'une enveloppe fibreuse; on en tire une huile, qui lorsqu'elle est récente, a la couleur de l'orange, est épaisse comme le beure, & d'une odeur douce & agréable, & a peu de gout.

Les Naturels du pays se servent de cette huile pour assaisonner leurs mets, au lieu de graisse & de beure : quant à nous, nous ne l'employons qu'à l'extérieur, elle est corroborative, bienfaisante dans toutes sortes de douleurs, dans la foiblesse des nerfs, dans les crampes aux membres, dans les entorses, & dans les contusions. Miller, *Bot. Off.*

Cet arbre croît de lui-même dans la Guinée. La seule chose d'usage qu'on en tire, est une huile ou plutôt un onguent épais de la couleur de l'orange, d'une odeur agréable, & qu'on prépare de la maniere suivante.

On prend la pulpe des amandes, on verse dessus une grande quantité d'eau bouillante; on remue le tout pendant long-tems dans une poele sur le feu, jusqu'à ce que le mélange soit parfait. On enleve ensuite la poele de dessus le feu, & on laisse reposer la matiere, jusqu'à ce que les parties solides ayant été précipitées. Alors on voit flotter l'huile à la surface de l'eau, on l'enleve, & lorsqu'il n'en reste plus, on verse derechef de l'eau sur le marc, & on réitere l'opération. Cette huile est excellente lorsqu'elle est nouvelle; elle est de la couleur de l'orange, d'une odeur agréable, & de la consistance du beure. Employée extérieurement, elle est anodyne, corroborative, bienfaisante aux nerfs; elle calme les douleurs de la goute; dissipe la lassitude, & relâche les parties retirées. Dale.

2. *Palma coccyfera figura ovali.* Voyez *Coccus de Maldiva.*
3. *Palma Haira.* Voyez *Ebenus Æthiopica.*
4. *Palma arecifera.* Voy. *Areca.*
5. *Palma sanguinem draconis fundens altera.* Voy. *Draconis sanguis.*
6. *Palma sylvestris bdellifera.* Kempf. Amænit. Exot. 668. *Palmier bdellifere.*

Ce dernier est le même que le *Palma nucifera folio flabelliformi.* Kempfer s'est imaginé que c'étoit le *bdellifera chamæriphes* de Serapion. Dale.

Outre les especes précédentes de *palmier*, Ray fait mention des vingt suivantes.

1. *Palma vinifera Theveti.* J. B. C. B.

C'est un grand arbre, fort beau, toujours verd, portant de petites dattes acides & austeres qu'on a de la peine à manger. Les Ethiopiens percent son tronc à deux piés de terre, & en tirent une liqueur fort douce, & qui a le gout de vin d'Anjou. Ils gardent cette liqueur dans des vaisseaux de terre & l'appellent *Mignol.* Pour la garantir plus surement de la corruption, & l'empêcher de se tourner, ils l'assaisonnent avec du sel. Son odeur est fort agréable, elle est très-bonne pour étancher la soif. Les anciens Egyptiens en humectoient trois on quatre fois les corps de leurs morts avant que de les embaumer, afin de les garantir de la putréfaction. Cette espece de *palmier* est fort commune au Cap-Verd.

2. *Palma Javanensis longissimo folio.* C. B. *Palma Indica genus Lantor dictum.* J.B.

Ce *palmier* porte un petit fruit, de la grosseur d'une cerise, de la couleur de l'orange, & contenant une amande qu'ils appellent *cucos.* Ils en tirent une huile très-délicate, de la couleur de l'orange, agréable au gout, & très-saine pour ceux qui y sont faits.

3. *Pindoba Brasiliensibus*, Margr. *Pindova*, Pison. *Inaia Brasilianis. Palma Brasiliensis, cortice glabro, fructu ovi Gallinacei, magnitudine & figura.*

On tire de la pulpe de ce fruit, laquelle est de couleur de safran, une huile de la même couleur, qu'on brûle dans les lampes. L'amande fournit par expression une huile très-limpide, qui lorsqu'elle est nouvelle, sert à assaisonner les alimens, & qu'on brûle lorsqu'elle est vieille. L'huile du fruit & l'huile de l'amande, sont l'une & l'autre d'une nature froide; & on substitue la derniere à l'huile rosat. On se sert des feuilles pour couvrir les maisons; on en fait de la natte, des corbeilles, & autres choses semblables. Il distile de la sommité de l'arbre une gomme transparente, d'une odeur agréable, d'une belle couleur, & dont on se sert quelquefois au lieu de gomme Arabique. Cette sommité contient encore une substance médullaire, d'une couleur blanchâtre, qui a le gout de la noix nouvelle, & qui est un fort bon aliment, mangée avec du sel & du pain.

4. *Palma Brasiliensis quinta, seu Tucum Pisoni, Palma Brasil. aculeata, fructu pruni Damasceni magnitudine & figura.*

Le tronc, les branches & les feuilles de ce *palmier*, sont épineux; son bois est noir & extremement dur, & les Naturels du pays s'en servent pour armer leurs fleches, son fruit vient en grappe, chaque grappe est de deux ou trois cens fruits. Les singes & les porcs s'en nourrissent; on en tire une huile fort limpide, dont on fait grand cas, & qu'on emploie aux mêmes usages que celle de la noix de Pindova. Il est noirâtre à l'extérieur; & il contient une amande qui n'a pas mauvais gout, surtout lorsqu'elle est récente. Sa substance filamenteuse fournit aux habitans du Brésil, un fil fort & très-fin, qu'on prendroit pour de la soie rouge.

5. Palma

5. *Palma Brasiliensis septima, seu aque Pisoni. Palma Brasiliensis vinifera, foliis cinereis.*

Ce *palmier* porte un fruit en grappe, de la grosseur d'une prune moyenne, jaune quand il est mûr, très-doux au gout, & contenant une amande blanche & très-délicate, dont les habitans font un vin. Cet arbre a nom *Catole*, dans la langue des Negres.

6. *Palma Brasiliensis octava Iraiba dicta Pisonis. Palma Brasiliensis farinifera, an Yri Leri; idest, palma Americana fructu racemoso.* C. B.

Les branches de cet arbre situées aux environs du sommet contiennent une substance médullaire très-blanche, qu'on fait bouillir avec de la viande ou de l'huile, & qui passe pour un bon aliment; on en tire encore une substance blanche & dure, qu'on broie, qu'on met en morceaux, qui ressemble à de la farine détrempée, & dont on fait des gâteaux, assez agréables au gout. Cet arbre donne un suc dont on fait une boisson fort douce & très-agréable au gout. Ses fruits sont doux, ont de la saveur, & servent d'alimens à ceux qui voyagent dans les bois & dans les déserts.

7. *Palma nobilis seu regalis Jamaïcensis & Barbadensis. Palmiste franc, & Rochefort. Palmier Royal.*

Cet arbre est grand, droit, s'élevant quelquefois à la hauteur de deux cens cinquante, ou de trois cens piés. La partie supérieure de son tronc contient une substance, médullaire, blanche, fort tendre, qui a de la saveur, & qui mangée crue a le gout de la noix. Bouillie & confite avec les feuilles blanches & tendres qui l'enveloppent de tous côtés, c'est un des mets les plus délicats qu'on prépare aux Isles sous le vent.

Les François & les Anglois appellent cette substance médullaire, avec les feuilles qui l'enveloppent, *choux de Palmiste*; ils en font leur potage, au lieu du chou commun & des autres herbes. C'est tout au sommet du tronc qu'est placée l'enveloppe ou l'étui de la fleur & des fruits, qu'on appelle *spatha*. Son fruit est rond & environ de la grosseur d'un œuf de poule.

8. *Urucuri-Iba*, Margr. & Pison. *Palma Brasiliensis farinifera, fructu pruni capulcæ insidente.*

On tire du fruit de cet arbre une huile très-médicinale, surtout contre la piquure de la raie. Je ne crois pas qu'il y ait un meilleur remede en pareil cas.

9. *Palma-Brasiliensis nona miriti dicta Pisonis.*

Ce *palmier* porte un fruit seul & isolé, bon à manger, doux & de la grosseur d'un œuf de poule.

10. *Palma Brasiliensis decima, miraiaiba dicta Pisoni.*

Son fruit est de la grosseur d'un œuf de pigeon; il est bon à manger, & a même assez de saveur.

11. *Jocara, & jucoara Brasiliensibus.* Margr. *Giocara*, Pisoni. *Palma coccifera minor Brasiliensis.*

Ce *palmier* n'a rien de particulier, si ce n'est son fruit qui est très-petit, qui croît en grappe, & qui a la figure du coco.

12. *Katou-Indel.* H. M. *Palma sylvestris Malabarica, folio acuto, fructu pruni facie*, D. Commelin. Voyez *Katou-Indel.*

13. *Palma facie cuciofera*, J. B. *Palma cujus fructus cuci.* C. B.

Le *cuciophoron*, κυκιοφορον, de Théophraste, est fort différent du *palmier*; car le *palmier* n'a qu'un seul tronc; au lieu que cet arbre s'est à peine élevé de terre qu'il se partage en plusieurs corps, & chaque corps en plusieurs branches. Son fruit est gros comme le poing, rond & oblong, d'une couleur jaunâtre, doux au gout & très-agréable; sans être en grappe, comme celui du *palmier*, & avec d'autres caracteres, qui font voir que ce *cuciophoron* n'est point une espece de *palmier*; mais comme tous les Botanistes se sont accordés à le ranger dans cette classe, j'ai cédé à leur exemple. Le *nux Indica minor* de Cordus, en qui tout est commun avec le *cuci* de Théophraste, excepté la forme & la grosseur, me paroît revenir beaucoup au coco. Je ne trouve aucune description du *cuciophoron* chez les Modernes: mais à en juger par son fruit, il me paroît que c'est une espece de *palmier* des Indes surtout de *coccifera angulosa*. C. B.

14. *Palma-Indica folio bicomposito, fructu racemoso, schunda-pana.* H. M.

Ce qui distingue ce *palmier* des autres, ce sont les feuilles qui croissent deux à deux, & qui se croisent l'une & l'autre.

15. *Palma vinifera fructu ex arboris trunco spinoso.* C. B.

Le fruit de cet arbre pend du tronc, de même que la pomme de pin & l'ananas; au lieu que dans les autres *palmiers* il part de la sommité du tronc, & est contenu dans le *spatha*.

Les trois especes suivantes de *palmier*, font dans Ray, avec le *caranaiba*, un article particulier, & une espece subordonnée de *palmier*, distinguée par des feuilles en évantail & pliées.

16. *Palma coccifera, folio plicatili flabelliformi fœmina carimpana.* H. M. *Palmeira brava fœmina Lusitanis. Palmier coccifere femelle, à feuilles en évantail, pliantes.*

17. *Palma coccyfera folio flabelliformi mas, ampana.* H. M. *Lusitanis Palmeiro bravo macho. Palmier coccifere mâle, à feuilles pliantes & en évantail.*

18. *Palma montana, folio plicatili, flabelliformi maximo, semel tantum frugifera, codda panna, sive palma montana Malabarica*, H. M. *Cingalensibus Talagas, & Talagaiia, & Talipot. An palmam referens arbor farinifera?* C. B. *Palmier* des montagnes à feuilles en évantail, pliantes & très-larges.

Le Capitaine Knotz, qui a été vingt ans captif dans l'Isle de Ceylan, dit que les feuilles de cet arbre sont très-visqueuses, & molles comme du parchemin: & quoiqu'elles soient capables lorsqu'elles sont étendues, de couvrir vingt hommes, cependant on peut les plier comme un évantail, les resserer, & les réduire dans un espace moins grand que la main; d'ailleurs elles sont extremement légeres, & on peut les porter dans la main, en les divisant en parties.

19. *Palma humilis spinosa atitara Brasiliensibus dicta.* Margr. *Palmier nain épineux.*

20. *Palma manicam Hippocraticam referens.* C. B. *Palma succifera.* Clus. *Palmier nain ressemblant à la Chausse d'Hippocrate.*

Ces deux derniers *palmiers* sont dans Ray la seconde & la troisieme espece de *palmier* nain. La premiere espece est sous le titre de *Palma humilis.* RAY, *Hist. Plant.*

Pour faire du vin de *palmier*.

Prenez des dattes communes mûres, mettez-les dans un vaisseau qui soit percé d'un trou au fond, que ce trou soit bouché d'un roseau poissé, & enveloppé de filasse.

Mettez ensuite sur dix chœnix de dattes, trois conges d'eau. Voyez *Chœnix* & *Congius*.

Si vous ne voulez point avoir un vin fort doux, mettez 5 conges d'eau, laissez macérer les dattes dans cette eau pendant dix jours, le onzieme ôtez la filasse du roseau, & recevez le vin doux & épais dans des vaisseaux & le gardez pour votre usage.

Ce vin est agréable, mais il porte à la tête. Il est bienfaisant dans les fluxions, parce qu'il est astringent. On peut par la même raison l'ordonner dans de certaines maladies de l'estomac, dans la passion cœliaque, & dans le crachement de sang. Il y en a, qui, avant de le tirer, jettent dessus une quantité d'eau pareille à la premiere; ce qu'ils réiterent jusqu'à cinq fois, mais jamais davantage; car alors il s'aigrit. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 40.

PALMA, *la paume de la main.*

PALMA PINUS, *seu conifera;* nom d'un grand arbre qui tient du palmier & du pin.

PALMARIS MUSCULUS, *le muscle palmaire.* Les Anciens ne faisoient mention que d'un muscle appartenant à la paume de la main, qu'ils appelloient le *palmaire* long: mais Fallope en décrit un autre, qu'il appelle le *palmaire* court, dont la découverte lui fut communiquée par Jean-Baptiste Cannarus, excellent Anatomiste, son contemporain. Ce fut Valverda, qui le premier, fit mention de ce muscle dans un Traité d'Anatomie écrit en Espagnol.

Le *palmaire* long, qu'on appelle autrement l'ulnaire grêle, *ulnaris gracilis*, est un petit muscle situé entre l'humérus & le carpe, en-dedans de l'avant-bras, dont le corps est menu & délié, & le tendon long & plat.

Il est attaché par sa portion charnue à la petite crête du condyle interne de l'humérus, & quelquefois étroitement uni à l'ulnaire interne; de-là il descend charnu pendant quelque espace, tournant un peu obliquement vers le milieu de l'avant-bras, & se termine par un tendon long, mince & étroit.

Ce tendon descend le long du milieu de l'avant-bras, par-dessus tous les autres muscles, auxquels il adhere légerement; & avançant par-dessus le ligament large interne annulaire, ou transverse du carpe, s'insere à sa surface, où il donne quelques filamens radiés à l'aponévrose *palmaire*.

J'ai trouvé ce muscle attaché au condyle de l'humérus, par un tendon d'environ un travers de doigt de long, auquel le corps charnu étoit joint vers le milieu de l'avant-bras.

J'ai aussi vu le tendon inférieur inséré dans l'os scaphoïde du carpe, sans communiquer avec le ligament large annulaire: & j'ai vu l'aponévrose *palmaire* prendre son origine de ce ligament; d'où l'on peut raisonnablement conclurre, que cette aponévrose ne dépend pas essentiellement de ce muscle.

Quelquefois ce muscle paroît n'être qu'une production de l'ulnaire interne.

Le *palmaire* court, ou *palmaire* cutané n'est qu'une bande de mince de fibres charnues situées transversalement, ou plus ou moins obliquement sous la peau de la grande éminence de la paume de la main, entre le carpe & le petit doigt, ayant ses fibres adhérentes à la peau, & entrelacées en quelque sorte avec la membrane adipeuse.

Ces fibres sont attachées le long du bord de l'aponévrose *palmaire*, depuis le ligament large du carpe jusqu'au petit doigt, & s'avancent pendant quelque espace sur le plat de l'aponévrose, mais sans aucune connexion avec les os du métacarpe. Près de l'aponévrose, ces fibres sont plus ou moins tendineuses; & souvent même quelques-unes se croisent. Elles sont quelquefois si minces & si pâles, qu'il est difficile de les appercevoir; & dans quelques sujets, ce muscle paroît être divisé en plusieurs parties.

L'ulnaire grêle paroît être un muscle coadjuteur de l'ulnaire & du radial interne, pour plier le poignet, & paroît aider aussi particulierement le radial interne dans le mouvement de pronation. WINSLOW.

PALMATA; nom commun à plusieurs especes d'*Orchis*.

PALMOS, παλμὸς, *palpitation.* Voyez *Palpitatio.*

PALMULA, *datte.* On entend encore par ce mot l'extrémité large & plate d'une côte. BLANCARD.

PALPEBRÆ, *paupieres.* Voyez *Oculus.*

PALPITATIO, *Palpitation.*

La palpitation est une maladie du cœur, dans laquelle il souffre une espece de concussion, qui le fait trembler & palpiter. Les Grecs l'appellent παλμὸς τῆς καρδίας, vibration, ou tremblement de cœur, & les Latins *palpitatio*, *palpitatio*. Dans le paroxysme, les arteres sont dans une pulsation véhémente, & quelquefois dilatées par tout le corps, surtout au-dessus des clavicules. Cette maladie a de fréquentes intermissions; on en est rarement tourmenté dans le repos: mais les exercices violens, l'usage des vins forts, le commerce des femmes, les bains chauds, des accès de colere, occasionnent son retour. Si la *palpitation* de cœur dure longtems, elle menace de mort subite. Elle est aussi fort dangereuse, lorsqu'elle attaque fréquemment, & qu'elle est la suite de quelque autre maladie. C'est encore un mauvais signe que les nausées & les vomissemens qui l'accompagnent, & qui ne soulagent point. Ceux qui sont attaqués de *palpitation* au bout de quelques mois, ou même d'année en année, ne parviennent jamais à une grande vieillesse; ils meurent tous de fievres aiguës, ou d'une syncope qui les emporte subitement; les personnes qui ont atteint quarante à cinquante ans, & celles qui sont incommodées de flatulences mélancoliques, ou d'une tumeur à la rate, causées par la bile noire, y sont plus sujettes que d'autres. La *palpitation* du cœur précede la syncope, & dégénere quelquefois en cet accident. LOMMIUS *Med. Obs.*

Il y a quelques maladies convulsives & spasmodiques, qui affectent tout le systeme nerveux, & qui détruisent presque toutes les fonctions du corps, tandis que d'autres sont particulieres à certains visceres qu'elles agitent fréquemment, & avec une violence terrible. La *palpitation* du cœur est du nombre de ces dernieres; on peut la définir un picottement vif, ou une convulsion du cœur qui est d'une substance musculeuse; ou un dérangement de sa situation naturelle occasionnée par l'impétuosité du fluide nerveux, dans les nerfs cardiaques, & par l'impulsion d'une trop grande quantité de sang dans le ventricule droit du cœur, ou par l'acrimonie des humeurs, ou par quelqu'autre cause,

L'exactitude de cette définition sera démontrée par ce que nous dirons dans la suite: mais il est à propos d'observer qu'il ne faut l'appliquer qu'à une *palpitation* de cœur incommode, morbifique, dont les retours sont périodiques, & fort différente de ce tremblement, ou de cette légere *palpitation* de cœur, qui prend quelquefois aux personnes les plus saines, & qui cesse bientôt. Le tremblement de cœur dont il s'agit a pour cause l'influx rapide du fluide nerveux dans les fibres nerveuses, qui sont dans la même direction que les vaisseaux, mais surtout que les arteres coronaires, & qui environnent la surface extérieure du cœur; il peut aussi provenir d'un influx trop lent du même fluide dans quelque ramification. Aussi Lower remarque-t-il dans son Traité *De corde*, *Cap.* 2. que si on lie la huitieme paire, le cœur d'un chien sera attaqué sur le champ de *palpitation*: on peut encore concevoir par-là pourquoi ce tremblement survient si fréquemment, soit après des agitations violentes d'esprit, soit après une débauche de femmes; pourquoi il suit la perte des forces, prognostique quelquefois des défaillances, accompagne certaines fievres malignes, succede à des hémor-

rhagies considérables, & prend aux malades qui sont sur le point de mourir. Il y a encore un mouvement ou une *palpitation* de cœur, beaucoup plus fréquente, & qui attaque ceux qui ont couru avec vitesse, qui joüent à la paume, au ballon, qui s'exercent violemment, qui prennent des bains chauds, qui se livrent à des mouvemens de joie excessifs, ou qui sont animés de quelque passion extraordinaire. Cette espèce de *palpitation* n'est autre chose, qu'une systole vive & prompte du cœur & des arteres, produite par une agitation trop violente, & par une circulation trop rapide des humeurs facile dans les cavités du cœur. Il est de distinguer cette systole du cœur, lorsqu'elle n'est point accompagnée de dureté dans le pouls, du pouls fiévreux, qui est fréquent & dur. Il ne faut pas confondre non plus la maladie dont il s'agit, avec cette *palpitation* que les femmes sentent quelquefois dans la région épigastrique, sur la fin de leur grossesse, & qui ne provient d'autre chose, que d'une replétion & d'une pulsation trop grande des arteres qui y sont situées, surtout des arteres céliaques, la quantité de sang y étant trop grande, pour pouvoir être rapporté avec la promptitude nécessaire par les veines spléniques. On remédie facilement à cette derniere *palpitation*; pour cet effet il ne s'agit que de saigner, ainsi qu'il paroît par ce qu'on lit dans les *Journaux des curieux de la nature*, *Dec.* 1. *an.* 6. mais ce n'est point de ces *palpitations* différentes que nous avons à traiter. Nous ne nous sommes proposé l'examen que de celle qui a des retours fréquens, qui attaque sans aucune cause extérieure & évidente, & dans laquelle le serrement & l'agitation de cœur sont si violens, qu'il en est tiré hors de sa place naturelle, approché avec force du côté gauche, & jetté avec tant de violence, contre les côtes, le sternum & les parties qui l'environnent, que la pulsation éleve les tégumens extérieurs, & s'apperçoit quelquefois malgré les habits. Voyez Forestus *in Obs. Liv. XVII. Obs.* 10. & Christophe de Vega, *Lib. III. de arte Med. cap.* 8. Nous lisons dans le Traité de Rivin, *de palpitatione cordis*, *Sect.* 13. qu'un malade qui étoit tourmenté d'une *palpitation* de cœur, avoit une tache rouge à la partie de la poitrine qui est immédiatement au-dessus du cœur, qu'en appliquant la main sur cette tache, on sentoit la *palpitation*; & que dans un autre malade, il s'étoit formé une tumeur dure au même endroit.

Il y a dans la description historique de cette maladie, quelques circonstances qui méritent une attention particuliere. Ceux qui sont d'une constitution ferme, d'un tempérament sanguin & mélancolique, & dont l'ame est foible, & peureuse, & qui abondent en sang & en humeurs, ceux en qui des évacuations de sang soit naturelles, soit artificielles, sont ou supprimées, ou négligées, les femmes qui sont mal réglées, ceux en qui des hémorrhagies par le nez se sont arrêtées; toutes ces personnes, dis-je, sont sujettes à la *palpitation*. Nous lisons dans Ballonius, *Lib. I. Consil.* que de même que les jeunes gens, qui entrent dans l'âge de puberté, & qui étoient sujets à de fréquentes hémorrhagie, sont attaqués de *palpitation*; ainsi les jeunes filles qui n'ont point de regles, parce que le sang, au lieu de faire éruption par la voie naturelle, regorge vers les parties supérieures, n'en sont pas exemptes. La *palpitation* est plus ou moins violente; plus ou moins longue; elle prend pendant le sommeil, & réveille en sursaut; quelquefois on en est attaqué pendant le jour, & elle s'augmente après avoir mangé. Il lui arrive aussi d'être précédée d'anxiété violente aux parties précordiales. Dans le paroxysme, la respiration est prompte & embarrassée. Il y a tremblement de cœur: mais un phénomene très-remarquable, c'est que quoique le pouls soit intermittent, ses pulsations sont toutefois correspondantes au mouvement du cœur; elles sont seulement languissantes & diminuées. Timæus de Guldenklee, dit *Epit.* 23. que dans la *palpitation*, le pouls est tout-à-fait insensible au poignet. Lorsque l'accès est violent, le malade sent de l'embarras & de l'anxiété dans la région des hypocondres, & du diaphragme: ce symptome est une des suites de l'action du nerf phrénique sur le diaphragme; car ce nerf est situé aux environs du côté gauche du cœur. Lorsque la *palpitation* a cessé, le corps se trouve dans une grande langueur, & il y a tremblement aux articulations.

Passons aux causes, & au siége de la maladie. La cause formelle de la *palpitation*, est toujours une contraction & convulsion du cœur, si violente qu'il en est tiré de sa situation naturelle. Sa cause matérielle & prochaine, est une certaine stagnation de sang, surtout dans le ventricule droit du cœur, avec une congestion trop grande de ce fluide dans le même lieu, en conséquence desquels il se fait un influx impétueux du fluide nerveux dans les nerfs cardiaques & dans les fibres du cœur, où il cause une contraction contre nature. Mais pour éclaircir davantage cette matiere, nous allons faire précéder quelques notions sur la structure du cœur.

Jean Marie Lancisi dans son Traité, *De motu cordis & aneurismatibus*, combat le sentiment de la plupart des Medecins, qui pensent que les nerfs du cœur sont très-petits, & presque insensibles; il fait voir par des recherches anatomiques fort exactes, que les nerfs qui communiquent avec les muscles du cœur sont considérables, tant par leur force que par leur nombre. Il y en a cinq paires, tant à droite qu'à gauche. La premiere est appellée la paire vague, elle part du cerveau; son origine est entre les éminences nommées *nates* & *testes*; elle passe entre les petites ramifications de l'artere carotide, & se rend dans la même direction que la veine cave au péricarde; elle répand des petites ramifications dans les oreillettes & les arteres du cœur; & elle se termine dans le raiseau nerveux qu'on apperçoit entre l'aorte & l'artere pulmonaire, à la partie postérieure de la base du cœur. La seconde est la paire intercostale supérieure; elle part du même endroit que la paire vague; elle sort de la tête par l'ouverture de l'os pierreux, & elle descend & passe au-dessus de l'aorte; où se divisant en trois ramifications, elle en envoie une à la partie extérieure du cœur, & les deux autres à ce que l'on appelle communément le tissu réticulaire. La troisieme est la paire vertébrale; elle a son origine dans le cerveau, aux environs de la dixieme paire; elle suit l'artere vertébrale, traverse le canal osseux, & sortant aux environs de la septieme vertebre du cou, elle s'insere en différens endroits du cœur, & finit par se distribuer dans le réseau nerveux du cœur. La quatrieme est la paire intercostale inférieure; elle part de la moelle spinale, entre la troisieme & la quatrieme vertebre du cou; elle envoie quelques ramifications aux oreillettes, & aux veines qui s'y rendent, & concourt quelquefois à la formation du plexus nerveux du cœur. La cinquieme est la paire phrénique; son origine est à la derniere vertebre du cou & à la premiere du dos; elle se distribue dans les oreillettes & dans les ventricules, entre dans le plexus nerveux du cœur, & porte un nombre infini de ramifications dans toute la substance du cœur. Ce mécanisme une fois connu, on ne doit point être surpris, que la force du cœur, soit supérieure à celle de tous les autres muscles; on doit concevoir de plus pourquoi le cœur tremble, & pourquoi son mouvement n'est pas tout-à-fait interrompu, si l'on lie un des nerfs du cœur; il est évident que cette ligature doit causer de l'irrégularité dans l'influx du fluide nerveux dans ses autres parties. Il est à propos de remarquer qu'entre ces nerfs il y en a trois paires qui forment des ganglions, & qu'il n'en est pas ainsi des deux autres. Ce sont ces dernieres qui servent à régler le mouvement du cœur. Les trois premieres agissent, & obéissent aux passions de l'ame; & par conséquent causent les mouvemens violens & irréguliers de ce viscere. C'est par cette raison que les mouvemens de l'ame ont une influence si considérable sur le mouvement du cœur. On remarquera d'ailleurs que la veine cave a plus de nerfs qu'aucuns autres vais-

feaux, par la raison qu'il lui faut beaucoup de force pour rapporter au cœur le sang distribué dans tout le corps, & qui en revient.

On voit donc que le cœur est un muscle, ou plutôt un amas de muscles; car l'anatomie nous apprend qu'il est composé d'une infinité de fibres, & de faisceaux charnus; & que chacun de ces faisceaux est fait d'une multitude prodigieuse d'autres petites fibres; & que chacune de ces fibres en contient un grand nombre de plus petites; & que l'on peut donner à chacune le nom de muscle, puisqu'il n'y en a point qui ne soit couverte d'une membrane très-déliée dans le tissu de laquelle il entre des fibres nerveuses & des arteres. Il suit de tout cela que le cœur est tant au-dedans qu'au-dehors, très-nerveux, sensible, & capable d'être irrité, & non en contraction, par tout ce qu'il contient. D'ailleurs c'est un muscle comme séparé, suspendu par quatre grands vaisseaux, & qui par conséquent peut être tiré en tous sens, & écarté de sa situation naturelle, lorsqu'il y survient quelque agitation extraordinaire. Son usage est de distribuer le sang dans tout le corps, à propos de quoi nous ferons les observations suivantes, qui ne seront point étrangeres au but que nous nous sommes proposé dans cette dissertation. Le sang est porté de toutes les parties du corps, par le moyen des veine qui sont d'abord fort petites, & ensuite fort grandes, dans la veine cave, il remplit le sinus considérable qu'elles forme aux environs de l'oreillette droite du cœur; il passe de-là dans cette oreillette; comme cette oreillette est un muscle creux, il la dilate en y entrant; la veine souclaviere porte en même-tems le chyle dans la même oreillette, par la veine cave descendante. Lorsque cette partie du cœur est pleine d'humeurs, on conçoit qu'elle est sollicitée à se resserrer; cette contraction force le sang d'entrer dans l'oreillette droite du cœur, qui est totalement relâchée, ou du moins selon Lancisi, à la fin de sa diastole, & au commencement de sa Systole: mais le ventricule droit est en conséquence de sa structure nerveuse, & de la grande quantité de sang qu'il contient, porté à la contraction; il se resserre, & fait passer le sang dans l'artere pulmonaire; & les valvules tricuspidales l'empêchant de rentrer dans l'oreillette, il se distribue dans toute la substance des poumons. C'est là qu'il trouve une infinité de passages libres, qu'il entre dans la veine pulmonaire, & c'est de là qu'il revient dans le ventricule gauche, d'où il est porté dans l'aorte, & de l'aorte dans toutes les parties du corps. Lorsque le sang a été chassé du cœur, ses ventricules vuides se remettent dans leur état naturel, qui est la Diastole; alors ils se remplissent derechef, & il naît une seconde contraction; c'est ainsi que se perpétuent la systole & la diastole du cœur, qui durent aussi longtems que la vie, & qui entretiennent l'entiere & parfaite circulation des humeurs.

Il suit de tout ce que nous avons dit qu'il faut, 1°. Pour que le mouvement du cœur soit régulier, qu'il y ait un juste rapport entre le fluide à mouvoir, & la partie solide motrice: or celle-ci ne peut pousser que la quantité de celui là, qu'elle est capable de surmonter. 2°. Qu'il y ait une juste température, & un certain mélange dans les fluides. 3°. Que le cœur ait la force requise; que l'influx du fluide nerveux soit suffisant, & que celui de la liqueur artérielle & spiritueuse ne soit point défectueux. 4°. Que la disposition des canaux & des vaisseaux qui portent & rapportent le sang, & le font passer des extrémités du corps au cœur, soit bonne, & que leurs cavités soient sans aucune obstruction. Si l'état de ces canaux n'est point naturel, le mouvement du cœur en sera altéré de plusieurs manieres. Mais comme il ne s'agit ici que d'une *palpitation* violente; nous observerons, pour la distinguer des autres agitations de ce viscere, qu'elle suppose toujours. 1° Qu'il y a quelque vice dans le ventricule droit du cœur. 2°. Qu'en conséquence de ce vice, l'influx du fluide nerveux dans les nerfs cardiaques, est plus grand & plus impétueux, qu'en conséquence de cette impétuosité, il se fait dans le cœur un tressaillement violent & contre nature, accompagné d'une contraction vive, & qui dure jusqu'à ce que les embarras & les obstacles qui y avoient donné lieu soient dissipés. 4°. Que dans ce tressaillement violent, le cœur est chassé de sa situation naturelle; ce qui est d'autant plus facile à concevoir, qu'il est isolé & suspendu. 5°. Qu'il doit être poussé particulierement vers le côté gauche; parce que l'action vient du côté droit. 6°. Que le mouvement des humeurs dans les arteres doit être irrégulier, & même cesser entierement pendant quelques minutes; d'où il s'ensuit que le pouls sera au poignet intermittent, foible, petit, ou même qu'il cessera, & que les défaillances, accompagneront fréquemment la *palpitation*.

Examinons maintenant les causes médiates de cette maladie. Pour cet effet, voyons quel est l'état des parties dans ceux qui en sont morts, & dont on a disséqué les cadavres.

Nous n'insisterons point sur les polypes, sur les pierres & sur d'autres excroissances ou concrétions, qu'on a trouvées dans le cœur & dans la cavité de ses vaisseaux; ces faits sont suffisamment attestés par les Auteurs. Nous ne ferons point mention de la quantité contre nature, d'eaux teintes de sang qui distendoient le péricarde; sans expliquer ici la formation de cette eau, nous ne parlerons que de la disposition du cœur, telle qu'on l'a trouvée dans les sujets qu'on a ouverts. Nous lisons *A.N.C.Dec. 2. An. 9. Observ.* 44. qu'on trouva à l'ouverture d'une personne morte de *palpitation*, le cœur d'une grosseur contre nature, le ventricule droit dilaté & rempli d'un sang fort noir; les arteres affaissées & la veine-cave ascendante distendue & considérablement tuméfiée. Willis assure les mêmes choses *Tract. de Medicament. Oper. Sect. 7. cap.* 3. Il ajoute, outre l'engorgement du ventricule droit & de l'oreillette droite du cœur, celui des poumons, qu'il nous dit avoir trouvés remplis d'un sang noir, extravasé ou croupi. Jean Cousin écrit, *in Nov. Asth. Hist.* 3. qu'il a vu quelques cœurs de personnes mortes de *palpitation*, de la grosseur de celui d'un bœuf.

Nous trouvons donc dans la recherche que nous faisons des causes médiates de la *palpitation* de cœur, qu'elles ont leur siége, soit dans ce viscere & ses environs, soit dans des parties plus éloignées. Entre les causes situées soit dans le cœur, soit dans ses environs, les plus importantes & les plus ordinaires sont des concrétions polypeuses, toujours fibreuses & membraneuses, engendrées particulierement dans les ventricules & les oreillettes du cœur, s'étendant dans les veines, & forcées de passer de-là dans les arteres.

Voici les signes auxquels nous reconnoîtrons que la *palpitation* de cœur est produite par ces concrétions.

Elle augmentera immédiatement après que le malade aura fait quelques exercices violens, monté des escaliers ou occasionné dans son sang l'agitation la plus légere, il sentira une grande anxiété dans les parties précordiales; son pouls sera foible, inégal & quelquefois tout-à-fait intermittent; la respiration sera tellement embarrassée, qu'il y aura danger de suffocation; ces symptomes seront accompagnés de défaillances fréquentes, qui seront longues & qui ne céderont point aux remedes. Selon la situation de ces concrétions logées dans les cavités du cœur, il sort plus ou moins de sang de la veine-cave. Et selon que la quantité de sang est plus ou moins grande, le pouls est plus ou moins fort ou foible. Lorsque le polype est immobile & demeure attaché fermement & sans pouvoir être agité, à la partie qui lui a donné naissance, il n'y a point de *palpitation*; mais s'il est séparé de cette partie, & s'il flotte librement dans les ventricules, il pourra être entraîné avec le sang, passer dans quelques vaisseaux larges, s'y

arrêter, empêcher la circulation & ne laisser passer le sang qu'après avoir été résolu; alors le pouls est non-seulement intermittent; mais les vaisseaux étant obstrués & le sang continuant de se porter perpétuellement dans le ventricule droit du cœur, y restera nécessairement en stagnation, le distendra, y produira des concussions violentes & donnera lieu à une *palpitation* qui ne cessera que lorsque l'obstacle qui gênoit la circulation sera levé.

Voilà la raison pour laquelle on remarque dans ceux qui sont morts d'une *palpitation* de cœur, qui avoit pour cause un polype, l'oreillette & le ventricule droit, ainsi que la veine-cave, considérablement dilatés, & remplis de sang en stagnation. Voyez *M. N. C. Dec. 2. An. 6. Obs.* 233. & *Act. Berol. Dec.* 2. *Vol. VII.*

La *palpitation* naît fréquemment encore de quelque vice des fluides, lors, par exemple, que leur masse est trop grande pour pouvoir être mue par les solides. S'il y a surabondance d'humeurs, les vaisseaux qui les contiennent & les ventricules du cœur où ces humeurs sont portées avec impétuosité, & en trop grande quantité, seront distendus brusquement, relâchés & contraints de palpiter. Alors le visage est rouge & fleuri, les vaisseaux sont gonflés de sang & le pouls est fort. Les jeunes personnes d'un tempérament sanguin sujettes à des hémorrhagies considérables par le nez, sont plus sujettes que d'autres à ces inconvéniens, surtout si leur hémorrhagie vient à cesser; alors elles sentiront de la compression & de l'embarras dans la poitrine. Les personnes qui se sont assujetties à des évacuations de sang habituelles & périodiques, s'exposent aux mêmes accidens, si elles négligent ces évacuations. Ce qui nous démontre pourquoi quelques personnes guérissent de la *palpitation* de cœur qui les prend à certain tems de l'année, par une seule saignée. Nous avons un exemple de cette cure dans Zacutus Lusitanus, *M. P. H. Lib. II. Hist.* 39. Stalpart-Vander-Wiel assure la même chose, & cite *Obs. Rar. Cent. I. Obs.* 36. un cas tiré de Galien, dans lequel il s'agit d'un jeune homme qui fut attaqué trois ans de suite d'une *palpitation* de cœur, dont il fut toujours soulagé par la saignée, & dont il se garantit la quatrieme année & les suivantes en se faisant saigner à tems.

Mais une cause plus fréquente encore de la *palpitation* de cœur, c'est l'amas qui s'y fait de sang & de sérosités visqueuses. On a remarqué que les humeurs épaisses & visqueuses commençoient par s'arrêter d'abord dans le foie, qu'elles entroient en stagnation dans les visceres de l'abdomen, & dans les parties nerveuses & membraneuses, & qu'elles y produisoient des constrictions spasmodiques. Mais lorsque les visceres de l'abdomen sont en constriction, le sang est porté en plus grande quantité vers les parties précordiales, & le fluide le plus noir passe de la veine-porte dans la veine-cave, & de celle-ci dans le ventricule droit du cœur, mais en si grande abondance, que la systole naturelle du cœur suffit à peine pour le chasser; ce sang épais & visqueux laisse souvent dans le cœur quelques-unes de ces parties; elles y demeurent en stagnation, & la *palpitation* qui en résulte s'oppose dans la suite à leur expulsion. Telle est la premiere origine du polype. C'est aussi par-là qu'il faut rendre raison de la *palpitation* de cœur qui accompagne les affections hypocondriaques, scorbutiques & cachectiques, & qui est un de leurs symptomes les plus incommodes, de même que celle qui naît de la compression de l'abdomen à laquelle les jeunes filles sont exposées, par l'usage des corps trop serrés qu'on leur fait porter. On conçoit encore de-là pourquoi les hommes sont attaqués de *palpitation*, après la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal, & les filles cacochymes, aux environs de la premiere éruption de leurs regles, lorsque cette évacuation se fait mal, de même que les femmes âgées en qui elle ne se fait plus. Toutes ces personnes sont fréquemment attaquées de *palpitation*, & cette *palpitation* est plus ou moins violente, selon les différens tems de la lune. Lorsque les sucs vitaux sont épais, la *palpitation* devient un des symptomes de la colique néphrétique. Car les spasmes & les flatulences comprimant & distendant dans cette maladie les vaisseaux de l'abdomen forcent le sang de se porter en grande quantité vers les parties précordiales; d'où il s'ensuit évidemment une *palpitation*.

La *palpitation* de cœur est assez fréquemment produite par une certaine matiere subtile, acre & caustique, qui non-seulement agit sur les parties précordiales & les nerfs du cœur, & gêne la respiration; mais qui portée au cœur & dans ses vaisseaux coronaires avec la masse des humeurs, s'attache aux fibres nerveuses & charnues, les picote & les dispose à un mouvement violent de concussion. C'est par cette raison qu'on a vu un grand nombre de malades saisis d'une *palpitation* de cœur, en conséquence d'une gratelle ou d'une fievre pourpreuse, ou répercutée, ou dont l'éruption étoit insuffisante, ou qui étoit rentrée d'elle même. On s'expose au même accident en consolidant trop-tôt des ulceres, ou en répercutant mal à-propos d'autres maladies exanthémateuses. Cette observation a lieu pareillement dans la goute & les affections gouteuses; si l'on en fait remonter la matiere, on causera la *palpitation*. Simon Pauli parle, *in Quadripartita Bot.* d'une *palpitation* violente de cœur, occasionnée par la suppression d'une transpiration fétide des piés. Des vapeurs empoisonnées & puantes sont capables du même effet, ainsi qu'on en a un grand nombre d'exemples. Nous lisons dans Godefroi Schultze, *Tract. de Nat. Tinct. Bez. cap.* 5. que les fumées de l'antimoine reçues dans les poumons ont causé la *palpitation*.

Ce n'est pas seulement le vice des humeurs qui peut causer la *palpitation* de cœur; nous avons plusieurs exemples qui prouvent que cette maladie est aussi une des suites de la disette de sang. L'expérience nous a appris que les évacuations considérables de sang, soit par la matrice dans les avortemens ou dans les accouchemens, soit par les regles, soit par le crachement de sang, soit par le nez, soit par d'autres parties du corps, étoient suivies non-seulement de tressaillement, mais de vraies *palpitations* de cœur; ce qui ne doit point étonner; car pour que la systole & la diastole se fassent avec régularité, il faut que l'influx du fluide nerveux, & du sang artériel dans le cœur & dans ses vaisseaux, ait de certaines conditions. Ainsi si cet influx est trop foible, le cœur manquera de forces, & sa contraction ne sera pas assez grande; il restera donc du sang dans ces cavités; ce sang s'engrumellera & se coagulera; venant à s'accumuler, il gênera la circulation, causera des défaillances, & produira dans le cœur ce mouvement qu'on appelle communément *palpitation*, & qui est si fréquemment accompagné de lipothymie. Quoique les accès soient alors fréquens, le mal n'est pas dangereux.

Entre les causes de la *palpitation*, une des plus considérables, c'est l'agitation de l'esprit; ses effets varient considérablement; tantôt elle met les humeurs dans un mouvement violent, & les contraint de se porter avec impétuosité du centre à la circonférence, ainsi qu'il se fait dans la colere & dans la joie; tantôt elle resserre les parties extérieures & ramene les humeurs de la circonférence au centre, comme il se fait dans la crainte, la terreur & le chagrin. L'expérience d'accord avec les observations de Gabelcoverus, *Cent. IV. Curat.* 84. nous apprend que la colere & la joie excessives causent rarement une vraie *palpitation*; elles accélerent seulement la systole & la diastole du cœur & des arteres: mais la vraie *palpitation* a d'autres symptomes que ceux-là. La crainte produit fréquemment un tressaillement de cœur, & peut être suivie d'une *palpitation*. Voyez Baglivi, *Prax. Med. Lib. II.* Il se présente tous les jours des cas de *palpitation* violente qui n'ont eu d'autre cause que la crainte ou la terreur.

Voici la maniere dont je crois qu'il faut expliquer ces phénomenes.

La terreur violente resserre les parties extérieures & contraint les humeurs de se porter au-dedans; ces humeurs se rendent au cœur en trop grande abondance, le distendent au-delà de son degré naturel, & cette distension est suivie de *palpitation*. J'ai moi-même remarqué plusieurs fois que les personnes hypocondriaques, & celles en qui le systeme nerveux étoit foible, étoient attaquées d'une *palpitation* de cœur, après une profonde méditation, le refroidissement des extrémités & le vertige. Tout le monde sait que l'odeur des parfums donne la *palpitation* aux femmes hystériques.

On peut compter entre les causes les plus éloignées de la *palpitation* de cœur, l'usage des alimens flatulens, surtout lorsque la digestion s'en fait languissamment, & qu'il y a affection hypocondriaque; ce qui provient de ce que ces alimens légumineux laissent une mucosité visqueuse dans l'estomac & dans les intestins; les vapeurs qui s'élevent de cette mucosité distendent ces visceres, gênent la circulation dans les vaisseaux de l'abdomen, gonflent l'estomac, affoiblissent l'action du diaphragme, & rallentissent conséquemment la circulation du sang dans les poumons, & son mouvement dans les cavités du cœur. Malpighi nous apprend dans une Lettre écrite à Borelli, qu'il étoit lui-même fréquemment attaqué de *palpitation* violente, après avoir mangé des substances légumineuses. Il est aisé de concevoir de-là pourquoi les hypocondriaques sont attaqués de *palpitation*, particulierement après avoir mangé, & pourquoi la plupart des anciens Medecins attribuoient cette maladie aux flatulences; ensorte qu'Hippocrate prétendoit, ainsi qu'on peut voir *Lib. II. Ep. Sect.* 5. que toute *palpitation* de cœur étoit accompagnée de flatulences.

Nous ne manquerons pas de placer entre les causes accidentelles de la *palpitation*, la constriction de l'abdomen, des cuisses, des jambes par des habits trop étroits; car toutes ces choses tendent à porter les humeurs de bas en-haut, doivent contribuer à la production de cette maladie, particulierement en ceux qui y ont déja quelque disposition; Gabelcoverus l'a remarqué *Cent. III. Curat.* 114. & Forestus fait mention d'un homme qui s'étant endormi à midi avec ses jarretieres trop serrées, fut attaqué d'une *palpitation* de cœur, qui cessa aussi-tôt qu'il les eut relâchées. Rien n'est plus capable de multiplier les accès de la *palpitation*, en ceux à qui cette maladie a pour cause un sang trop épais, ou des concrétions polypeuses, que l'agitation des humeurs, occasionnée soit par des passions violentes, soit par l'usage de liqueurs & d'alimens chauds. On trouve *M. N. C. Dec.* 1. *An.* 3. *Obs.* 134. un exemple de *palpitation* causée par des alimens trop épicés, ou par un violent exercice de corps; on a remarqué que l'exercice violent nuisoit à tous ceux qui étoient sujets à la *palpitation*.

Mais avant que de passer à la pathologie de la *palpitation* de cœur, nous allons exposer en peu de mots ce que nous pensons sur l'eau du péricarde.

Il nous est démontré par un grand nombre d'observations que le péricarde est plein d'eau en ceux qui meurent de la palpitation de cœur. On trouve dans Carolus Piso, *de Morbis à serosa Colluvie*; dans Olaus Borrichius, *in Act. Haff.* dans Houlier, *in Schol. Lib. I. cap.* 39. dans Tulpius, *Lib. IV. cap.* 20. dans Fernel, *Lib. V. Pathol. cap.* 12. un grand nombre de cas qui ne permettent pas d'en douter. Plusieurs Medecins ont regardé cet amas d'eaux dans le péricarde, comme la cause de la *palpitation*: mais j'incline à le regarder avec Lower, *Tract. de Corde*, *cap.* 2. comme un des effets de cette maladie. Il est certain que lorsque le sang est en stagnation dans quelques parties, il y dépose sa partie la plus séreuse & la plus subtile; & c'est ce qui arrive au cerveau, dans les intestins, dans la matrice & dans la vessie: pourquoi le sang en stagnation dans les ventricules & dans les oreillettes du cœur, & mis dans une agitation violente, n'y déposeroit-il pas sa partie la plus subtile qui s'extravaseroit ensuite dans le péricarde? Cela posé il s'ensuit que l'hydropisie du péricarde & même celle de poitrine, seront des suites de la *palpitation* de cœur.

Nous lisons dans le Traité de Galien, *de Locis affectis*, sur les prognostics de cette maladie, qu'il est rare que ceux qui sont attaqués d'une palpitation violente de cœur, soit dans la jeunesse, soit sur le déclin de l'âge, survivent long-tems à cette attaque. « Celui qui est « attaqué fréquemment d'un tressaillement de cœur, « doit s'attendre à une mort subite, dit Avicene, *Fen.* « 3. *primi L. Doct.* 5. *cap.* 1. parce que ce symptome « se manifestant dans une partie principale, il lui est « facile de dégénérer en une syncope mortelle. » Il ne faut point négliger cette maladie, quelle qu'en puisse être la cause. Si la distention du cœur est portée audelà de son élasticité, ensorte qu'il ne puisse plus entrer en contraction, il s'ensuivra nécessairement une suffocation. La *palpitation* peut aussi dégénérer en hémophthisie, en phthisie, en cachexie, en asthme convulsif, en hydropisie de poitrine, & en anasarque. Il faut s'attendre à une terminaison fâcheuse, toutes les fois qu'elle sera fréquente, considérable, & accompagnée de difficulté de respirer, de défaillance, & d'inégalité dans le pouls. En général, lorsqu'il s'agit de former le prognostic, & de travailler à la guérison de cette maladie, un Medecin doit examiner avec attention si elle est idiopathique, si elle a sa cause dans le cœur, ou du moins dans les vaisseaux adjacens; ou si elle est symptomatique, & l'effet d'une affection spasmodique, convulsive, hystérique & hypocondriaque. Il est difficile de guérir la *palpitation* de cœur idiopathique, la symptomatique au contraire cessera parfaitement, avec la maladie principale dont elle est l'effet.

CURE.

Plus la *palpitation* de cœur est invétérée, plus elle est difficile à guérir; car lorsque les fibres du cœur ont été long-tems irritées & distendues contre nature, elles sont tellement affoibies, que le mal devient habituel; elle se fait sentir à la plus légere occasion. S'il est donc important de s'opposer à toute maladie en général dès son commencement, c'est surtout à la *palpitation* de cœur. Lorsqu'elle ne fait que d'être produite, on peut en espérer une parfaire guérison: mais la cure n'en sera que palliative, si elle est invétérée, & surtout idiopathique.

Voici les indications curatives que l'on doit se proposer.

On tentera, 1°. de diminuer l'agitation contre nature des parties nerveuses & des fibres tant du cœur que des vaisseaux.

2°. D'empêcher le sang d'entrer en stagnation aux environs du cœur & des poumons, en en procurant une dérivation ailleurs, & en rendant la circulation plus libre.

3°. En détruisant les causes de la maladie, lorsque le paroxysme est passé.

Quant aux paroxysmes, il est d'un Medecin sensé de chercher la cause occasionnelle qui les a amenés. S'il s'assure, par exemple, qu'ils proviennent d'une ébullition des humeurs, les meilleurs remedes auxquels il puisse avoir recours, ce sont ceux qu'il croira capables de calmer cette ébullition, & de dissiper en même-tems l'agitation contre nature des parties solides. Pour cet effet, il aura recours aux poudres antispasmodiques préparées d'yeux d'écrevisses, à l'antimoine diaphorétique, au nitre dépuré, au cinnabre, à l'ambre, aux dents de cheval marin philosophique-

ment préparées, à la corne de cerf préparée sans feu, & à une petite quantité d'extrait de castoreum. Les poudres précipitantes, seules ou avec la liqueur minérale anodyne, & prises dans un verre d'eau froide, seront très-propres pour tempérer l'orgasme des humeurs. Lorsque la *palpitation* naît de flatulences contenues dans les intestins; lorsqu'un malade est en même-tems constipé, & qu'il a la peau seche & les piés froids, on joindra les remedes extérieurs à ceux dont nous avons fait mention ci-dessus, & l'on tentera l'évacuation des flatulences & des feces par l'anus, avec des clysteres oléagineux & modérément carminatifs. On fera plonger les piés dans de l'eau tiede; observant toutefois de les faire frotter auparavant avec des linges chauds, s'ils sont excessivement froids. Lorsque des hémorrhagies violentes ont précédé la *palpitation*, & que le malade est excessivement foible, & sujet à de fréquentes défaillances; outre les sédatifs que nous venons d'indiquer, employez les analeptiques, comme les mélanges faits des eaux de lis des vallées, de baume de Turquie, d'eau de canelle préparée sans vin, d'eau de cerises noires, de la poudre du Marquis, d'yeux d'écrevisses, de liqueur minérale anodyne, & de quelques sirops analeptiques, comme de celui des quatre fleurs cordiales. L'essence d'ambre est aussi un excellent analeptique; elle fortifie merveilleusement dans la *palpitation* de cœur. Il ne faut pas non plus négliger dans cette maladie les remedes extérieurs; & entre ces remedes, les fomentations discussives & balsamiques, les sachets appliqués sur les parties précordiales, & sur le creux de l'estomac. On préparera ces remedes avec le romarin, la mente, le baume, les fleurs de camomile Romaine, & d'autres ingrédiens qu'on humectera avec de l'eau spiritueuse de baume. Forestus fait grand cas du baume verd, mêlé chaud avec de la bourrache, & appliqué avec de l'eau-rose & un peu de vinaigre. On remplira la même indication, en frottant les parties précordiales de baume de vie. S'il y a surabondance de sang, qu'on ait négligé pendant long-tems la saignée, & que le mal résiste aux remedes que nous venons de conseiller, on n'aura plus rien à faire qu'une saignée du pié, ou une saignée à quelque vaisseau des parties supérieures, si rien n'indique le contraire; on tirera alors une assez grande quantité de sang: par ce moyen, les parties précordiales seront déchargées du poids des humeurs qui les opprimoient, & l'équilibre sera restitué entre les parties solides & les parties fluides.

Horstius nous assure, *Lib. III. Obs.* 16. avoir éprouvé que la saignée étoit très-bienfaisante dans le paroxysme de la *palpitation*. Il y a des personnes qui se sentent soulagées, & même quelquefois entierement guéries, en inclinant le côté droit vers la terre, dans le paroxysme de la maladie. J'ai vu plusieurs fois cette pratique réussir; & l'on trouvera, *A. N. C. Dec.* 1. *An.* 2. une bonne preuve de son efficacité. Il n'est pas difficile d'en rendre raison; car il est évident qu'en courbant le corps de gauche à droite, on empêche le sang de se porter avec autant d'impétuosité dans la veine-cave descendante.

Lorsque le paroxysme est passé, toutes les indications curatives se réduisent à détruire, ou du moins à affoiblir les causes de la maladie. Pour cet effet, le Medecin s'occupera soigneusement à empêcher l'augmentation des humeurs, excepté dans le cas où la *palpitation* proviendroit de la disette du sang. Il préviendra par ce moyen leur amas & leur épaississement, & il arrêtera l'accroissement du polype s'il est déja formé. Il aura surtout recours à la saignée, comme un remede capable non-seulement de soulager dans le paroxysme, mais encore de prévenir son retour lorsqu'il est passé. C'est pourquoi, Galien ne balance point d'assurer, *Lib. I. de Locis affectis*, *cap.* 2. que tous les malades attaqués de *palpitation*, peuvent être guéris par la saignée, & par l'usage des remedes & des alimens atténuans. C'est aussi l'avis d'Antonius ab Attomari, *cap.* 45. de Capivacci, *Lib. II. Prac. cap.* 8. de Victor Trincavelius, *in Prælect. de Comp. Med. & cap. de palpit. cordis*; Stalpart-Vander-Wiel, *Obs. rar. Cent. I. Obs.* 36. de Zacutus Lusitanus, *M. P. H. Lib. II. Hist.* 39. & de Verzashe, *Obs.* 90. Voilà les précautions qu'il importe le plus de prendre dans la *palpitation* de cœur qui provient de la surabondance & de l'épaississement des humeurs: ce sont aussi presque les seuls moyens qui puissent soulager ceux qui sont attaqués de concrétions polypeuses.

On peut encore attaquer les causes de la *palpitation* avec des armes plus fortes; pour cet effet, si elle est symptomatique, il faut aller droit à sa cause génératrice. Si c'est une affection hypocondriaque, on emploiera les remedes que nous avons indiqués à l'article *Hypocondriaca passio*, eu égard toutefois à l'épaississement des humeurs, qui étant le premier fondement de la formation du polype, n'exige point une cure différente de celle de l'affection hypocondriaque. Il faut seulement s'attendre que lorsqu'il y a simplement épaississement d'humeurs, la cure sera parfaite; au lieu qu'elle ne sera que momentanée & palliative s'il y a polype. Mais dans l'un & dans l'autre cas, l'indication principale est de conserver aux humeurs leur fluidité, & aux excrétions leur régularité, tant par les alimens que par les remedes. Pour cet effet, on ordonnera des décoctions & des infusions apéritives, atténuantes & résolutives, & des bouillons clairs faits de racine de chicorée, & de chien-dent & de cerfeuil. Rhodius recommande, *Lib. II. Obs.* 40. le petit-lait dans une *palpitation* de cœur qu'il appelle mélancolique. Mais rien n'est comparable en pareil cas aux eaux minérales, surtout de Carles-Bade. Rien n'est plus efficace pour atténuer & résoudre les humeurs épaisses, visqueuses & coagulées, emporter les sucs impurs par l'excrétion & dissiper l'engorgement des visceres. J'ai vu quelques malades qui avoient des *palpitations* de cœur & qui paroissoient être attaqués de concrétions polypeuses, prolonger leur vie pendant un grand nombre d'années par la saignée & par l'usage des eaux de Carles-Bade.

Lorsque la *palpitation* de cœur naît de la suppression des regles ou de l'écoulement hémorrhoïdal, il faut restituer ces excrétions; pour cet effet on usera des remedes sédatifs, anti-spasmodiques & modérément laxatifs, de la saignée, du bain des piés, des bains, des eaux minérales chaudes, & d'autres choses que l'état du malade suggerera. Si elle est produite par des ulceres trop tôt consolidés, par la gratelle, la matiere de la goute ou par d'autres maladies exanthémateuses mal-à-propos répercutées; on commencera par évacuer à l'aide de laxatifs doux, les impuretés logées dans les premieres voies; ensuite on tentera d'émousser les pointes de la matiere acre & subtile distribuée dans la masse du sang, de la préparer à l'évacuation & de lui faire issue par les pores de la peau. On remplira cette indication avec les absorbans, les diaphorétiques fixes ou les remedes acidulés, comme le *mixtura simplex* avec la liqueur anodyne, d'abord seule, ensuite avec l'esprit bésoardique de Bussius, ou l'esprit ambré de corne de cerf. On parviendra au même but avec des infusions chaudes, qu'on fera prendre en boisson le matin dans le lit, faisant observer en même tems un régime diaphorétique & tempéré. Mais si le siége de la maladie est dans le cœur, & si elle provient d'un défaut de conformation, comme d'une concrétion osseuse, d'une excroissance ou d'un abscès, tout l'art du Medecin ne pourra rien. Cependant on ordonnera tous les remedes que nous avons indiqués pour les polypes, ils serviront du moins à garantir le malade du désespoir.

Le meilleur moyen de prévenir la *palpitation* de cœur, c'est d'en éviter avec soin toutes les causes occasionnelles, & de faire un bon usage des choses non-naturelles. C'est pourquoi je conseille à tous ceux qui se croient attaqués de polype, de ne prendre aucun violent exercice de corps, de peur que les humeurs mises dans une grande agitation, ne détachent quelques con-

crétions fibreuses, qui venant à flotter librement dans les vaisseaux, ne manqueroient point de donner lieu à quelque évenement funeste, ainsi que Gabelcoverus l'observe, *Cent. III. Curat.* 114. qui ordonne surtout aux femmes de porter des habits aisés, principalement à l'abdomen, aux cuisses & aux jambes.

« Les habits étroits sur l'abdomen doivent être proscrits, « dit Craton, *Lib. V. Consili.* 12. On se garantira soi-« gneusement l'estomac & la poitrine de la froideur « de l'air; on se gardera bien de s'exposer long-tems au « froid; l'air de la nuit sera mal-sain; lorsque les *pal-« pitations* commenceront, on fera donner sur le champ « un clystere & frotter les mains & les piés. »

Il faut que les alimens & les boissons soient atténuantes; on ne prendra rien de flatulent; on évitera tout ce qui pourroit agiter l'esprit & remuer les passions avec violence; on ne se livrera ni à la colere, ni aux terreurs, ni à la débauche des femmes, ni aux méditations trop profondes, car ces choses sont capables de produire d'elles-mêmes la *palpitation*. Enfin on tiendra les excrétions dans leur état naturel, & l'on aura soin que la perspiration & l'évacuation des fèces se fassent librement.

Précautions.

Quelques Auteurs font grand cas des opiats dans les *palpitations* de cœur: quant à moi, je pense que les narcotiques forts & vaporeux, tels que sont les remedes tirés de l'opium, surtout lorsqu'ils n'ont pas été suffisamment corrigés, & qu'on les fait prendre à des malades épuisés par des hémorrhagies considérables, loin de soulager, ne font qu'augmenter le mal. Quant aux femmes hystériques, s'il arrive que les paroxysmes soient accompagnés de *palpitation* de cœur, on se trouvera bien de leur appliquer sous le nez des substances vaporeuses & fétides, comme le castor, l'asa-fœtida & les plumes brûlées. Mais l'on s'interdira absolument l'usage des parfums; ils sont capables, je ne dis pas seulement d'augmenter, mais de rappeller la maladie.

C'est presque une loi générale que de faire saigner du pié, & que d'ordonner le demi-bain dans toutes les affections spasmodiques: mais il est évident que ces remedes sont pernicieux, si les piés sont froids. C'est donc une circonstance qu'il ne faut pas négliger dans la *palpitation* de cœur; il seroit plus à propos de dériver les humeurs vers les parties inférieures, par des fomentations & par des frictions; après quoi l'on pourroit saigner & baigner.

Lorsque la *palpitation* provient de la disette des humeurs, comme il arrive à la suite des hémorrhagies, on usera des analeptiques & de tout ce qui est capable de rendre les forces; on ne s'interdira que les substances d'une nature trop chaude & capables de produire un orgasme. Je ne connois point de remede qui convienne mieux dans le cas dont il s'agit que l'essence d'ambre avec la liqueur anodyne. On fera prendre aussi des alimens nourrissans, des préparations de lait & toutes les émulsions qui réparent promptement le sang. Pour rendre la digestion plus prompte, on ajoutera à tous les remedes quelque substance corroborative & propre à fortifier le ton de l'estomac, comme l'élixir viscéral balsamique. Si la *palpitation* de cœur est chronique, on se trouvera bien de changer d'air & de lieu.

Il faut bien se garder d'user dans les *palpitations* de cœur des purgatifs drastiques, des émétiques, de tout ce qui est capable d'agiter les humeurs & de toute substance trop acre & trop aromatique. Ces substances ne manqueroient pas de mettre les humeurs en mouvement; de causer des spasmes dans l'estomac & de déterminer par ce moyen les humeurs vers les parties précordiales. Les bains d'eau douce étant capables de produire les mêmes effets, on ne les ordonnera point. S'ils peuvent être bienfaisans, ce n'est que quand ils sont tiedes, & que le paroxysme est sur son déclin. Si la *palpitation* provient de quelques maladies exanthémateuses repercutées, on aura recours particulierement aux diaphorétiques doux. Ces remedes provoqueront la transpiration, procureront l'éruption de la matiere peccante & la rappelleront à la surface du corps.

Si la maladie naît d'une pléthore considérable, & si le visage paroît gonflé de sang, il sera quelquefois à propos de tirer une quantité suffisante de sang par la jugulaire: mais on observera tant avant que pendant l'opération, de tenir les piés du malade dans de l'eau assez chaude, de peur que les humeurs ne se portent en trop grande abondance & avec trop d'impétuosité à la tête. Il y a même des cas où il sera nécessaire de faire précéder de la saignée au pié, la saignée à la veine jugulaire. HOFFMAN.

Actuarius nous dit que la *palpitation* du cœur vient souvent d'une trop grande chaleur dans le sang, ou d'une trop grande plénitude, ou de vapeurs. Si elle vient de la premiere cause, il y aura surement inégalité dans le pouls: mais si c'est de la seconde, cela pourra n'être point ainsi. Nous trouvons souvent par expérience, que ce qu'a dit Actuarius d'un pouls inégal dans le cas de plénitude est très-vrai, & que cette inégalité du pouls est souvent un avant-coureur non-seulement de *palpitation*, mais encore de syncope & de mort subite; elle indique quelque obstruction autour du cœur; ce que Galien prédit dans le cas du Medecin Antipater, qui mourut subitement. Dans ces violentes commotions le pouls est inégal & très-souvent intermittent. Dans l'accès d'une forte *palpitation*, l'intervalle entre les pulsations est plus grand; & plus l'intervalle est grand, plus les pulsations sont violentes. Ce cas a lieu dans la plénitude de sang. Galien observe ici que les personnes en qui les hémorrhoïdes ou les regles sont supprimées, sont sujettes aux *palpitations*. Ce mal provient encore d'une excessive raréfaction ou d'une trop grande cohésion & ténacité des parties du sang, ou d'une trop grande quantité de vents qui oppressent ou distendent les extrémités inférieures ou le bas-ventre. C'est pour les unes & les autres de ces raisons que la *palpitation* de cœur est un symptome très-ordinaire dans les maladies hypocondriaques & hystériques. Houlier décrit un cas qui a du rapport à cette maladie. Dans ce cas le péricarde étoit prodigieusement dilaté par de l'air seulement. Actuarius a plus insisté sur la cure de la *palpitation* qu'aucun autre des Medecins Grecs. Il veut qu'on ordonne les altérans suivant la cause du mal & la constitution du malade: mais il compte principalement sur la saignée & la purgation, & il est le premier, je croi, qui ait parlé de la purgation dans ce cas. Pison recommande l'un & l'autre remede. Salius semble avoir raison en prescrivant toujours la saignée qu'il y ait pléthore ou non, pourvu cependant que la *palpitation* ne soit pas la suite d'une hémorrhagie ou de quelque autre évacuation immodérée.

Dans les *palpitations* qui viennent de la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, ce désordre cesse dans le cœur aussi-tôt que la nature reprend son cours ordinaire. L'éruption soudaine des hémorrhoïdes, lorsqu'elle n'est point habituelle, ne manque guere d'emporter ce mal. C'est sans doute une regle fort sage que donne Sennert, qu'il ne faut jamais saigner ni purger dans le cas où la *palpitation* est causée par un excès d'eau dans le péricarde. Les vésicatoires au sternum recommandés par quelques-uns pour tirer l'eau à l'extérieur, ne sont fondés sur aucune raison claire & satisfaisante.

La cure d'une *palpitation* idiopathique, est un sujet que la plupart des Auteurs n'ont point traité; toutes leurs regles, toute leur pratique, n'ont rapport qu'à la *palpitation* symptomatique.

Galien conseille généralement la saignée dans la *palpitation*, & il cite à cette occasion un cas fort singulier; c'est celui d'un malade à qui des *palpitations* violentes survenoient au printems. Il le fit saigner trois fois de suite

suite dans cette saison, & il guérit; il vint même à bout de prévenir le retour de la maladie, dans la quatrieme année, en se faisant saigner; ce remede lui réussit pareillement dans les années suivantes. FREIND, *Hist. Med.*

Boerhaave recommande l'eau de baume faite par plusieurs cohobations réitérées, dans une *palpitation* de cœur qui provient de l'agitation tumultueuse des esprits.

Des palpitations, & de ce qu'elles annoncent dans les maladies.

Nous lisons dans Galien, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. que lui-même & les autres Grecs entendoient par une *palpitation* proprement dite, une altération dans le mouvement, & non dans la pulsation des arteres; sens que quelques anciens Auteurs avoient cependant attaché à ce mot, ainsi que Galien nous l'apprend, *in III. Prorrhet. T.* 52. où il définit la *palpitation*, une dilatation ou une distension contre nature de quelques parties. Il dit aussi, *Lib. de Tremore Convulს. & Palpit. c.* 5. que la *palpitation* est une espece de distension & d'affaissement alternatif, qui se fait sentir dans tout le corps, ainsi que le remarque Hippocrate, *III. Epid. Ægr.* 4. à l'occasion des phrénétiques, ou dans une seule partie, ou dans plusieurs parties à la fois. Il se fait des *palpitations*, ainsi que nous lisons dans Galien, *Lib. cit.* dans quelques parties du ventre, aux hypocondres, au cœur & en d'autres endroits du corps; en un mot partout où la dilatation a lieu, mais surtout à la peau, ou entre la chair & la peau. Les muscles sont aussi fort sujets à cette affection, à cause de la capacité de leurs passages, qui les dispose à recevoir des flatulences grossieres, qui produisent ensuite des *palpitations*. Galien prétend dans le Livre que nous venons de citer, que les *palpitations* ont pour cause une vapeur grossiere, arrêtée dans son cours. « Il me semble, dit-il, que la cause des *palpitations* est un esprit grossier & vaporeux, dont les passages sont obstrués, & qui se trouve renfermé dans quelques cavités assez considérables pour que la distension soit sensible. » Il repete *I. Prorrhet.* 1. 29. que la *palpitation* provient d'un esprit flatulent; que les flatulences sont engendrées par des humeurs grossieres & crues, & que c'est la froideur des parties qui donne lieu à l'amas des flatulences & des humeurs. Il paroît par ce qu'on lit dans le même Auteur, *Lib. de Trem. Convulს. & Palpit.* que nous avons cité ci-dessus, que les picotemens d'humeurs bilieuses extremement putrides & les vapeurs empestées, causent fréquemment des *palpitations* au cœur & à l'estomac. Il y en a qui confondent cette affection avec la cardialgie & la passion cardiaque; mais c'est sans aucun fondement; la *palpitation* differe beaucoup de ces maladies.

Cela posé, passons aux prognostics.

Le premier examen qu'il importe de faire, c'est s'il y a dans les maladies aiguës quelque *palpitation* de laquelle on puisse inférer le recouvrement de la santé. Il est difficile de prononcer sur cette question; car les *palpitations* légeres de quelques parties, n'annoncent rien par elles-mêmes, quoiqu'elles soient quelquefois des symptomes critiques, & qu'elles ressemblent en cela au vertige, aux douleurs, aux anxiétés & à d'autres signes avant-coureurs d'un mouvement général & critique. Les *palpitations* sont quelquefois des signes critiques; alors elles devancent la crise qui les caractérise telles. Nous lisons *I. Prorrhet.* 36. « que la *palpitation* ou les douleurs tressaillantes aux environs du nombril, présagent le délire: mais s'il y a distension dans les parties, occasionnée par le mouvement tumultueux des esprits qui soient abondans, la crise est voisine. » Il ajoute dans le même Traité, *T.* 144. « que les palpitations aux environs du ventre, avec un gonflement & une tension oblongue de l'hypocondre, précedent une hémorrhagie, surtout s'il y a frisson. » D'où il paroît qu'il y a quelques *palpitations* critiques qui sont salutaires. Toutes les autres sont de mauvais augure, non seulement dans les maladies aiguës, mais dans les cas même où elles ne sont accompagnées d'aucune autre indisposition, surtout si elles affectent le cœur & l'estomac. La plus dangereuse d'entre elles est celle qui survient dans la passion cardiaque, qui a pour cause des humeurs & des vapeurs empestées, & qui finit par une syncope. C'est apparemment à l'occasion de cette derniere espece de *palpitation* qu'Hippocrate dit, *II. Aphor.* 41. « que ceux qui sont attaqués fréquemment & violemment de défaillance, sans aucune cause manifeste, sont menacés de mort subite. » Galien ajoute à ce propos, qu'il sentit une violente *palpitation* de cœur, dans une défaillance qu'il eut. En un mot, toutes les *palpitations* violentes qui attaquent fréquemment le cœur, qui sont accompagnées de défaillances & qui n'ont aucune cause évidente, ne tardent point de donner la mort. Voy. Galien, *de Locis affectis, Lib. V. cap.* 2. Il répete dans cet endroit que ceux en qui ce symptome se manifeste n'ont pas long-tems à vivre.

Il est donc constant, par les observations, que toute *palpitation* est funeste dans les maladies aiguës, mais surtout celle qui est continue, & qui attaque tout le corps, ou un de ses principaux visceres, ou plusieurs d'entre eux à la fois; à moins toutefois qu'elle ne soit critique; par la raison, dit Galien, *in I. prorrhet.* qu'elle marque la destruction de la chaleur naturelle. Or tout refroidissement est à craindre dans les maladies chaudes & seches; c'est par-là que le *coma* & la léthargie qui succedent à la phrénésie sont mortels. Telles étoient les *palpitations* qu'Hippocrate remarqua dans la plupart des malades dont il fait mention dans ses Epidémiques, lorsqu'ils étoient sur le point de mourir. Il dit, *L. I. Ægrot.* 2. de Silenus, « qu'il eut depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin la respiration grande & rare, avec une *palpitation* perpétuelle à l'hypocondre. » Les *palpitations* en quelque partie du corps que ce soit, sont d'un mauvais augure, en ce qu'elles marquent une grande diminution dans la chaleur naturelle. Lorsqu'elles sont générales, le malade est en danger de mourir sans parler, ainsi qu'Hippocrate nous l'insinue, *I. Prorrhet.* 30. de même que Galien dans son Commentaire sur cet endroit: « Si la *palpitation* affecte tout le corps; il est très-possible, dit-il, que le malade perde la voix avant que d'expirer; le refroidissement privant du mouvement les muscles du larynx, & empêchant les nerfs distribués dans ces muscles de faire leurs fonctions. » C'est peut-être de ces especes de *palpitations* qu'Hippocrate parle, *Epid. I. Lib.* 4. lorsqu'il dit de la femme de Philinus, « qu'elle fut affectée de *palpitation* aux environs du quatorzieme jour, qu'elle eut des douleurs accompagnées de *palpitation* par tout le corps (*a*); qu'elle le parloit beaucoup; qu'elle jouissoit de sa raison pendant quelque tems; qu'elle tomboit ensuite dans le délire; qu'elle perdit la voix aux environs du dix-septieme jour, & qu'elle mourut le vingtieme: » & plus clairement encore, *III. Epid. Ægrot.* à l'occasion d'un phrénétique: « Le lendemain de son attaque de phrénésie, dit-il, le matin, il perdit la voix, sa fievre fut violente, il sua; il n'eut aucun moment de relâche; il fut saisi de *palpitation* par tout le corps, & la nuit de convulsions; tous les symptomes augmenterent le troisieme jour; il mourut le quatrieme. »

(*a*) Dans l'édition de Geneve, *in-fol.* 1657. on lit, παλμοὶ δι' ὅλου τοῦ σώματος λόγοι πολλοί.

Il paroît par tout ce que nous venons de dire, que toutes les *palpitations* qui durent pendant un tems considérable, qui ont quelque violence, qui affectent tout le corps, & qui surviennent dans les maladies aiguës sont mortelles; & que celles qui n'affectent que quelques parties, qui se font sentir seulement dans la région du cœur, ou ailleurs, ne sont pas de meilleur augure; car elles indiquent le refroidissement, dans un genre de maladie, dont la nature est fort chaude; ce qui démontre toujours dans les maladies aiguës, que la chaleur naturelle est pour ainsi dire éteinte. Tel étoit vraissemblablement le cas du jeune homme de Melibée, dont Hippocrate dit, *III. Epid. Ægr. 16.* « qu'il « fut saisi d'une *palpitation* de cœur continuelle, qui « ne le quitta point, & que ses urines étoient huileu- « ses. » Toutes les *palpitations* sont donc funestes dans les maladies aiguës, à moins qu'elles ne soient critiques; surtout si elles affectent pendant un tems considérable tout le corps, ou quelques-uns seulement de ses principaux visceres. Mais leur malignité se découvre suffisamment par d'autres signes de mauvais augure; tels sont ceux qui marquent l'état de crudité de la maladie, & qui précedent une terminaison fatale, comme il arriva dans le cas que nous avons cité ci-dessus de Silenus, de la femme de Philinus, du Phrénétique, & du jeune homme de Melibée, dont les *palpitations* survinrent dans l'état de crudité de la maladie, & qui furent accompagnées d'autres symptomes mortels. Prosper Alpin, *de Præsagiendâ, &c.*

PALTIFERA ARBOR, de Laet. grand arbre qui croît en Amérique, qui porte un fruit semblable à la poire, que les habitans du Pérou appellent *palta*, qu'ils confisent, & dont ils donnent aux malades. Je crois qu'il est rafraîchissant.

PALUDAPIUM, Voyez *Apium*.

PALUMBUS. Offic. Schrod. 5. 312. Schwart. A. 313. Bellon. des oiseaux, 308. Gesn. de Avib. 272. Jonf. de Avib. 63. *Palumbus torquatus*, Will. Ornith. 135. Raii Ornith. 185. ejusd. Synop. A. 62. Charlt. exerc. 85. *Palumbus major*, *seu torquatus*, Aldrov. Ornitb. 2. 484. Mer. Pin. 175. *Pigeon ramier*.

Ce *pigeon* babite les bois, il a les mêmes propriétés que le *pigeon* ordinaire. On dit que les cendres de ses plumes guérissent la jaunisse, & sont bonnes dans la pierre & dans la dysurie. Dale d'après *Schroder*.

PAM

PAMPATHES, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Paul Eginete. *Lib. VII. cap.* 17.

PAMPHILION, nom d'une emplâtre décrite par Galien, *D. C. M. P. G. Lib. I. cap. 17. & Lib. III. cap.* 14.

PAMPINIFORME CORPUS, *Corps* ou *vaisseau pampini-forme*; on entend par *corps* ou *vaisseau pampini-forme*, les veines & les arteres spermatiques, contenues sous une enveloppe commune, & entortillées comme les tendrons de la vigne.

PAMPINUS, la feuille ou les tendrons de la vigne.

PAN

PANACEA, πανάκεια, de πᾶν, neutre de πᾶς, tout & de ἄκος, remede; *Panacée*; titre pompeux qu'on a donné à plusieurs remedes, tant anciens que modernes. Ainsi l'*arcanum duplicatum*, s'appelle *panacea duplicata*, ainsi qu'un grand nombre de préparations d'antimoine. Outre les *panacées* dont nous avons parlé à l'art. *Antimonium*, il y en a deux autres, dont voici la préparation.

Prenez *de l'antimoine*, *six onces*;
du nitre, *dix onces*;
du sel commun, *une once & demie*;
du charbon, *une once*.

Réduisez le tout en une poudre très-fine, mêlez, & mettez cette poudre dans un creuset rouge de feu, cueillerée à cueillerée; continuez le feu pendant un quart d'heure; versez ensuite dans un mortier fait en cône, ou laissez réfroidir dans le creuset. Il vous viendra trois substances; un peu de régule; au-dessus de ce régule une matiere compacte, assez semblable à l'*hepar* d'antimoine, & à la surface une masse plus spongieuse. Séparez ces substances les unes des autres; mettez le régule à l'écart; réduisez en poudre les deux autres; lavez-les séparément, jusqu'à ce qu'elles n'aient aucun gout salé; faites-les sécher doucement, & les gardez pour l'usage.

La substance qui occupe la partie supérieure, passe pour la meilleure; elle est d'une très-belle couleur d'or, lorsqu'elle est lavée. Celle du milieu est d'une couleur moins belle, & agit plus brusquement. Le régule est de la nature de celui d'antimoine. Cette composition est émétique & cathartique. On l'ordonne dans la vérole, la goute, l'hydropisie, le scorbut, & toutes les maladies chroniques opiniâtres. Sa dose est depuis deux grains jusqu'à cinq ou six. C'est la base des pilules de Lockyer, purgatif qui a joüi d'une grande réputation. Si l'on mêle dix grains de la substance la plus fine de cette *panacée*, avec une once de sucre candi blanc, réduit en poudre fine, & qu'on fasse une masse du tout, avec un mucilage de gomme adraganth, on en tirera cent petites pilules, dont on ordonnera deux ou trois à la fois, & elles agiront doucement par haut & par bas.

Autre Panacée antimoniale.

Prenez quatre onces d'antimoine; réduisez-les en une poudre très-subtile; mettez cette poudre dans un matras, & versez dessus une livre de lie forte & capitale de savon; faites digérer au bain de sable, pendant quatre ou cinq heures; remuez de tems en tems ce mélange; ajoutez un peu d'eau de fontaine chaude; mêlez bien le tout; laissez reposer pendant deux ou trois secondes; versez le tout dans un vaisseau net; réitérez cette ablution, jusqu'à ce que la poudre brune se sépare de celle qui ressemble à de l'antimoine cru; ajoutez derechef une plus grande quantité de lie capitale; procédez de la même maniere, jusqu'à ce que l'antimoine soit entierement réduit en une poudre brune & subtile; lavez cette poudre, & la dépouillez de ses sels; faites-la sécher, & la gardez pour l'usage.

On ne la distingue point dans l'usage, ni par ses effets, de la poudre de Russel. Elle est selon l'état actuel où se trouvent les fluides de notre corps, tantôt émétique, tantôt cathartique, diaphorétique ou diurétique. Sa dose est depuis quinze grains jusqu'à trente.

Il y a un grand nombre de *panacées* mercurielles, dont nous ne parlerons point ici.

PANALETHES, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 13.

PANARITIUM, *Panaris.* Voyez *Paronychia*.

PANATA ou PANATELLA, *Panade.*

PANAX ASCLEPIUM, ou *Ferula minor ad singulos nodos umbellifera.*

Panax Chironium, ou *Elianthemum vulgare flore luteo.*

Panax Coloni, ou *Galeopsis palustris, Betonicæ folio flore variegato.*

Panax Herculeum, ou *Pastinaca, Olusastri folio.*

PANCALA AUREA, nom d'un antidote décrit par N. Myrepſe, *Sect. 1. cap. 445.*

PANCARPIA, *παγκαρπία*, nom d'une eſpece de gâteaux, dont on faiſoit grand uſage à Alexandrie; ils étoient enveloppés dans du papier, afin qu'ils ſe conſervaſſent plns long-tems.

PANCASEOLUS, ou *Bulbo caſtanum.*

PANCHRESTOS, nom pompeux de pluſieurs collyres, dont Galien & Paul Eginete font mention. Il ſignifie proprement bon à tout.

PANCHRYSOS, *tout d'or;* Epithete qu'on a donnée à quelques collyres.

PANCHYMAGOGUM, *παγχυμαγωγὸν*, de *πᾶς*, tout, *χυμὸς*, humeur, & *ἄγω*, expulſer; *Panchymagogue*; nom que l'on donne à quelques extraits cathartiques qui paſſent pour avoir la vertu de purger toutes les humeurs. Les plus vantés ſont ceux de Crollius & de Hartman.

Extrait Panchymagogue de Crollius.

Prenez *de la pulpe de coloquinte, une once & demie;*

Des ingrédiens qui entrent dans le *Pulvis diarrhodon abbatis.*
De bon agaric, une once;
d'hellébore noir, deux onces.

Reduiſez le tout en une poudre groſſiere; mettez cette poudre dans un matras; verſez de l'eau de pluie diſtilée, à la hauteur de quatre doigts au-deſſus de ce mélange; bouchez-bien le matras; mettez en digeſtion dans du ſable chaud, ou dans du crotin de cheval, pendant trois ou quatre jours; ayez ſoin de ſecouer de tems en tems le vaiſſeau; paſſez enſuite votre infuſion à travers un linge; verſez ſur le reſte la même quantité de liqueur que ci-devant; laiſſez infuſer de même; paſſez & exprimez fortement; mêlez les infuſions, & les laiſſez repoſer juſqu'à ce qu'elles ſoient claires; décantez-les; donnez à la liqueur dans un vaiſſeau de terre, au bain de ſable, avec un peu de feu, par évaporation, la conſiſtence d'un ſirop.

Ajoutez à ce ſirop,

de la racine de ſcammonée, une demi-once;
d'extrait d'aloès, deux onces.

Donnez au tout par évaporation, la conſiſtance d'un extrait. Vous aurez quatre onces d'extrait.

Cet extrait eſt fort recommandé dans quelques affections hypocondriaques & maniaques; on le donne à doſe fréquente; depuis un ſcrupule juſqu'à deux, en pilules. Je ne crois pas qu'on le trouve fort communément chez nos Apothicaires.

Panchymagogue de Hartman.

Prenez *des feuilles de séné, deux onces;*
de la meilleure rhubarbe, une once & demie;
de la racine d'hellébore noir, une once;
du turbith réſineux blanc,
du polypode de chêne,
des trochiſques d'alhandal, &
des trochiſques d'agaric, } *de chacun une once & demie;*
de la ſubſtance de graine de carthame, &
de la meilleure myrrhe rouge, } *de chacun trois dragmes;*
du ſpecies aromaticæ caryophyllatæ, *&*
du ſpecies Diambræ, } *de chacune une dragme;*
d'écorce de citron une dragme.

Il faut diviſer & broyer tous ces ingrédiens; en faire un extrait avec une chopine & demie d'eſprit de vin, & une chopine & demie d'eau de canelle; exprimer la liqueur; faire un autre extrait des feces, avec de l'eau de canelle, foible ſeule; paſſer le tout; ajouter à cet extrait trois onces d'extrait d'aloès préparé avec l'eau de bétoine, ou de véronique mâle; mêler le tout, lui donner une conſiſtance convenable, en ajoûtant dix grains d'huile de girofle.

La doſe de ce remede eſt depuis un demi-ſcrupule, juſqu'à un ſcrupule & demi, Hartman, *in Crollium.* Schroder, *Pharmacop.*

PANCOENOS, *πάγκοινος*, de *πᾶν*, tout, & de *κοινος*; commun, *Epidemus*, *Epidémique.*

PANCRATIANUS PULVIS, nom d'une poudre dont on trouve la deſcription dans Marcellus Empyricus, *cap. 31.*

PANCRATIUM, ou *Scilla vulgaris.* C'eſt encore le nom d'un exercice ancien, mêlé de lutte & de combat à coup de poing.

PANCREAS, *le Pancréas.*

Le *pancréas* eſt un corps glanduleux, long & plat, de l'eſpece des glandes qu'on appelle conglomerées; placé ſous l'eſtomac entre le foie & la rate. Sa figure eſt à peu près comme celle d'une langue de chien. On le diviſe en deux faces, une ſupérieure & une inférieure; en deux bords, l'un antérieur & l'autre poſtérieur; en deux extrémités, une groſſe, qui repréſente la baſe d'une langue, & une petite un peu arrondie comme le bout d'une langue.

Le *pancréas* eſt ſitué tranſverſalement ſous l'eſtomac, & engagé dans la duplicature de la portion poſtérieure du méſocolon. La groſſe extrémité eſt attachée à la concavité de la premiere courbure du duodénum: enſuite il paſſe devant le reſte du duodénum juſqu'à ſa derniere courbure; enſorte qu'une grande partie de cet inteſtin ſe trouve entre le *pancréas* & les vertebres du dos. La petite extrémité eſt attachée à l'épiploon proche la rate.

Le *pancréas* eſt composé d'un grand nombre de petites maſſes glanduleuſes très-mollaſſes, dont la combinaiſon eſt telle, qu'elles ne préſentent extérieurement qu'une ſeule maſſe, dont toute la ſurface eſt ſimplement inégale par quantité de petites convexités plus ou moins applaties. Quand on ſépare un peu ces petites maſſes les unes des autres, on trouve d'abord le long du milieu de la largeur du *pancréas* un conduit particulier, auquel pluſieurs petits conduits aboutiſſent latéralement de côté & d'autre, à peu près de la même maniere que de petits rameaux d'une tige.

Ce conduit qu'on appelle conduit pancréatique, ou conduit de Virſung, du nom de celui qui l'a démontré le premier dans le corps humain, eſt très-mince, blanc & preſque tranſparent. Il s'ouvre par l'extrémité de ſon tronc dans l'extrémité dn conduit cholidoque pour l'ordinaire. De-là le diametre de ce tronc diminue peu à peu & ſe termine en pointe du côté de la rate. Les petites branches collatérales ſont auſſi à proportion un peu groſſes vers le tronc, & fort déliées vers les bords du *pancréas*, & toutes ſituées ſur un même plan, à peu près comme les petites branches de la plante appellée fougere.

Le conduit pancréatique ſe trouve quelquefois double dans l'homme, l'un au-deſſus de l'autre. Il n'eſt pas toujours également étendu ſelon ſa longueur; il va quelquefois un peu en ſerpentant de côté & d'autre: mais dans un même plan. Il eſt plus près de la face inférieure du *pancréas* que de la face ſupérieure. Il traverſe les tuniques du duodenum, & s'ouvre dans le canal cholidoque, pour l'ordinaire un peu au-deſſus de la pointe ſaillante de l'ouverture de ce canal: quelquefois il s'ouvre immédiatement dans le duodenum.

J'ai trouvé, il y a pluſieurs années dans l'homme, la

grosse extrémité du *pancréas* à l'endroit où elle est attachée à la courbure du duodenum, faire une espece d'allongement embas, collé sur la portion suivante de l'intestin. En l'examinant, j'y ai trouvé un conduit pancréatique particulier, ramifié comme le grand conduit qui se portoit vers l'extrémité du grand, se croisoit avec lui, & ensuite perçoit le duodenum & s'ouvroit dans l'extrémité du grand conduit. J'appelle cette portion le petit *pancréas*. Quelquefois il s'ouvre aussi séparément dans le duodenum, dans lequel on trouve aussi quelquefois plusieurs petits trous presque imperceptibles autour du canal cholidoque, lesquels trous répondent au *pancréas*.

Les arteres du *pancréas* viennent de l'artere pylorique, de l'artere duodénale, & principalement de l'artere splénique, qui est collée à la face inférieure du *pancréas*, tout le long de cette face & vers le bord postérieur. Elle lui donne dans le trajet plusieurs rameaux qu'on appelle arteres pancréatiques. Ces rameaux partent de côté & d'autre, plus ou moins transversalement. Il reçoit encore quelques petites ramifications de la grande artere gastrique & de l'artere mésentérique supérieure.

Les veines pancréatiques sont des rameaux de la veine splénique, une des principales branches de la grande veine-porte, ou veine-porte ventrale. La veine splénique va aussi le long de la face inférieure du *pancreas*, près du bord, & un peu enfoncée dans la substance de ce viscere: ces veines répondent aux arteres du même nom. Il y a encore d'autres petites veines pareilles aux autres petites ramifications artérielles, & qui sont des productions de la grande veine mésaraïque, &c.

Les nerfs du *pancréas* lui viennent en partie du plexus hépatique, en partie du plexus splénique, & en partie du plexus mésentérique supérieur. Il en reçoit aussi du ganglion plat ou entrelacement plexiforme, entre les deux ganglions sémilunaires, dont j'ai parlé sous le nom de cordon transversal, à l'Article *Nervus*.

Le conduit pancréatique non-seulement est dans quelques sujets, double, comme il est dit: mais les petites branches collatérales font encore d'espace en espace dans le corps du *pancréas* plusieurs communications en maniere d'îles. Winslow. Voyez *Hepar*.

Sous la partie postérieure du côté droit, & sous le fond du ventricule, sous l'épiploon, sur-tout à la lame postérieure, & auprès de l'intestin duodenum, est située une glande conglomérée très-considérable, qui est suspendue: on la nomme *pancréas*. Elle reçoit une infinité de petites arteres de la cœliaque, desquelles elle sépare, à la faveur de sa structure glanduleuse, une humeur qui se rend dans un conduit commun, lequel s'ouvre dans le duodénum où il porte toute cette lymphe.

Cette lymphe est assez insipide, claire, abondante, se filtre sans cesse, & se décharge par le mouvement, la chaleur, l'action du cœur qui n'en est pas éloigné, & surtout par la pression du ventricule, qui se gonfle durant la digestion: elle n'est ni acide, ni alcaline, mais très-semblable à la salive par son origine, ses vaisseaux & ses qualités; confondue avec la bile dans le corps vivant, digérée avec elle, séjournant dans le même tuyau, elle ne paroît avoir aucun mouvement intestinal: mais elle se mêle également avec la bile, ou même coule seule dans les intestins vuides. Mêlée d'ailleurs avec le chyle, les excrémens, la mucosité, il paroît que son usage est de délayer les matieres épaisses, de les mêler toutes, de rendre le chyle miscible au sang, de le mettre en état de passer par les vaisseaux lactés, d'amollir les matieres acres, ou de les corriger, de changer la viscosité, l'amertume & la couleur de la bile, & de la mêler intimement au chyle; de faire les fonctions de menstrue & de véhicule, de changer tellement les gouts, les odeurs, les qualités particulieres des alimens, qu'ils n'acquierent presque qu'une seule & même nature: & enfin d'aller & venir, de passer & repasser très-souvent dans le même chemin. Boerhaave, *Institut.*

Les anciens Anatomistes prétendoient que le *pancréas* n'avoit aucune action, & qu'il ne servoit à autre chose qu'à soutenir les vaisseaux, & à empêcher leur rupture; quelques-uns le regardoient encore comme une espece de coussin pour l'estomac, qu'il garantissoit de l'action des vertebres, lorsqu'il étoit trop plein: mais les Anatomistes modernes lui attribuent des fonctions beaucoup plus importantes, ainsi qu'on a pû voir plus haut. Le *pancréas* est sujet à des maladies terribles; ces maladies sont celles qui attaquent ordinairement le mésentere, & les autres corps glanduleux; savoir les obstructions & les tumeurs.

Riolan fait mention d'un skirrhe au *pancréas*, dont fut attaqué le célebre Historien M. de Thou; entr'autres symptomes dont ce skirrhe fut accompagné pendant les quatre dernieres années qui précéderent la mort du malade, il sentoit une pesanteur continuelle aux environs de la région de l'estomac, sur-tout lorsqu'il étoit debout ou qu'il marchoit; du reste il n'avoit les hypocondres ni durs ni enflés. On trouva à l'ouverture de son corps, son *pancréas* aussi grand que sa rate, tout skirrheux, & plein d'un grand nombre de globules ressemblans à des œufs de pigeon.

Comme le *pancréas* est couvert par l'estomac; il est difficile d'en appercevoir les tumeurs au toucher; c'est pourquoi les Praticiens qui ont écrit, en font mention rarement, & n'en parlent que comme d'indispositions, ou de dépravations de parties, dont ils ne se sont apperçus qu'après la mort des malades. Les symptomes dont Riolan fait mention à l'occasion du skirrhe de M. de Thou, pourront aider ceux qui les auront présens, à reconnoître les tumeurs au *pancréas*; ils prononceront que ce viscere est affecté, s'il y a sensation de pesanteur aux environs de l'estomac, sans aucune tumeur ou dureté aux hypocondres, & si cette sensation est accompagnée des autres signes d'obstruction cachée: voyez ce que nous avons en dit aux Articles *Hépar*, *Lyen* & *Mesenterium*. On peut ajouter à cela les maux d'estomac & les autres indispositions que la contiguité de la partie affectée peut occasionner, avec la difficulté de respirer, qui provient de la compression du diaphragme: ce fut à ces indices que je conjecturai qu'un Homme de Qualité avoit un skirrhe au *pancréas*, & je ne me trompai point. Comme ce malade étoit fort maigre, j'apperçus en appuyant avec la main aux côtés de l'estomac, une certaine dureté, dont la compression avec le doigt étoit suivie d'une douleur insupportable. Une observation que j'ai faite, c'est que les scorbutiques sont fort sujets à ces tumeurs; aussi ont-ils ordinairement de la difficulté à respirer, de l'oppression, & une sensation de pesanteur dans la région de l'estomac; & Eugalenus, Sennert & d'autres, regardent en même tems ces symptomes, comme des signes pathognomiques de scorbut.

Les Auteurs Praticiens font mention de quelques abscès au *pancréas*: mais qui n'ont jamais été découverts qu'après la mort des malades. Ce n'est pas toutefois que les symptomes dont ils sont accompagnés, ne puissent faire conjecturer leur existence. Ces symptomes sont à-peu-près les mêmes que ceux du skirrhe à la même partie; à quoi l'on peut ajouter la fievre lente, compagne presque inséparable des abscès internes, les longues insomnies, le sommeil court, & ensuite la foiblesse, les défaillances & les sueurs froides.

La cure des obstructions, des skirrhes & des abscès au *pancréas*, est la même que celle de ces maladies au foie, à la rate & au mésentere. Voyez *Hepar*, *Lien*, & *Mesenterium*. Riviere, *Prax. Med. Lib. XIII. cap.* 4.

Si le malade a une tumeur au-dessous de la région de l'estomac, si cette tumeur est indolente, si elle est accompagnée d'une constipation opiniâtre; nous pouvons être sûrs qu'il y a skirrhe au *pancréas*, surtout si

ces symptomes ont été précédés de la présence de quelques causes de skirrhe.

Le suc pancréatique, délaye les feces, & provoque en quelques sortes les intestins à se vuider; il doit donc y avoir constipation, lorsqu'il y a disette de ce suc.

Si le *pancréas* est attaqué de cancer; le malade sentira à jeun une grande pesanteur an-dessous de l'estomac, une vive douleur après avoir mangé, sur-tout s'il est contraint de vomir; cela sera suivi d'une diarrhée; l'atrophie surviendra, & le malade mourra. On recommande l'usage des cerises mûres, sur-tout dans le skirrhe du *pancréas*; je les crois préférables aux raisins, qui ont quelquefois de l'acrimonie, & qui sont nuisibles aux femmes hystériques.

PANCRENE., est un nom qu'on donne au *Pancréas*.

PANDALEON, remede bienfaisant dans les maladies de la poitrine & des poumons, inventé par les Arabes, & les Medecins des derniers siecles, composé d'ingrédiens agréables, & capables d'être mis en éclegme, forme sous laquelle on ne les employe point; ce sont plutôt des trochisques qu'on en fait; il y a cependant cette différence entre le trochisque & le *pandaleon*, que dans celui-ci, lorsque le sucre a bien bouilli, & que les ingrédiens sont suffisamment mêlés, on verse le tout dans une boîte, où on le laisse durcir, & d'où l'on en tire dans le besoin, une quantité suffisante, soit avec une cuillere, soit avec la pointe d'un couteau.

Le *Pandaleon* est donc un remede solide, semblable à un gâteau, qui prend la forme de la boîte dans laquelle il est contenu, & qui est composé de poudres, de conserves pectorales, de lozanges de sucre, & qu'on ordonne dans le même dessein que l'éclegme. MORELLI, *Méthod. Prascrib. form. remed.*

PANDALITIUM, signifie la même chose que *Paronychia.*

PANDEMIUS, *Epidémique.*

PANDICULATIO, *Extension, Pandiculation.* Voyez *Oscitatio.*

PANDI PAVEL, ou *Momordica Zeylanica*, *Pampineâ fronde, fructu longiori.*

PANEM-PALKA, espece bâtarde de muscadier.

PANJA-PANJALA. H. M. Nom d'un très-grand arbre qui est extremement commun au Malabar, & qui produit une espece de cotton.

Ses fleurs & son fruit tendre bouillis, réduits en cataplasmes, & appliqués au sommet de la tête, sont un remede contre le mal de tête & le vertige. RAY, *H. P.* 1869.

PANICULA, *Panicule*, la cosse ou membrane qui enveloppe les grains.

PANICULA; diminutif de *Panus*, espece de *Tubercule.*

PANICUM. *Panic.*

Voici ses caracteres.

Son épi contient une multitude innombrable de petites semences qui forment d'autres petits épis, ensorte que le tout paroît être une grappe.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Panicum Germanicum, sive paniculâ minore*, C. B. P. 27. Theat. 516. Raii Hist. 2. 1247. Tourn. Inst. 515. Boerh. Ind. A. 2. 158. *Panicum*, Offic. *Panicum sylvestre*. Ger. 79. *Panicum vulgare*. Ger. Emac. 85. *Panicum album vulgare*. Park. Theat. 1139. *Panic.*

C'est un grain assez rare en Angleterre; il s'éleve à la hauteur du froment; ses feuilles sont plus larges & plus fermes, ses tiges plus épaisses, son épi a quatre ou cinq pouces de long, sur plus d'un pouce de large; il est composé d'un grand nombre d'épis plus petits, lâches, velus, pleins d'une semence ronde, plus petite qne le millet, mais qui n'est pas si luisante: on le seme en différentes Contrées de l'Allemagne.

Le *panic* passe pour dessiccatif, resserrant, & bienfaisant dans les crachemens de sang, & dans toutes sortes de flux. MILLER, *Bot. Off.*

Panicum, le Panic que les Grecs appellent ἔλυμος, *elymus*, & μελίνη, *meline*; a été ainsi nommé, selon Pline, *Lib. XVIII. cap.* 7. à *Paniculo*, de son panicule.

Le *Panic* a le gout & les propriétés du millet, & peut lui être substitué en aliment, en pain & en remede; c'est pourquoi l'on en fait beaucoup de cas, à ce que dit Clusius, en Allemagne, en Hongrie & en Boheme, où l'on s'en sert en aliment, & où l'on prépare de sa graine écossée des gâteaux qui n'ont pas mauvais gout: mais Caspard Bauhin prétend avec les Anciens, que son suc est mal-sain, qu'il est difficile à digérer, qu'il cause des flatulences, qu'il est d'une nature dessiccative & rafraîchissante; d'où il s'ensuit que le millet lui est préférable en tous sens. On a trouvé par expérience, qu'en en faisant des gâteaux avec le lait, on lui ôtoit, ou du moins on diminuoit oeaucoup en lui ces défauts. Les gâteaux qu'on en fait avec le lait, ainsi que sa tisane, sont recommandés pour les maux de têtes qui proviennent de la bile, le crachement de sang, & les pollutions nocturnes. Galien dit qu'il a encore quelque efficacité dans les flux de ventre; propriété qui lui est commune avec le millet. Pour cet effet Pline veut qu'on le fasse bouillir dans du lait de chevre, qu'on en use deux fois par jour, & il ajoute que ce remede dissipera les tranchées.

Le *Panic* appliqué extérieurement en forme de cataplasme rafraichit & desseche. RAY, *H. g.* 1245.

Cette plante est apéritive; si on la fait bouillir comme le riz avec du lait, elle corrigera l'acrimonie des humeurs. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Panicum Italicum, sive Panicula majore.* C. B. P. 27. Theat. 519.
3. *Gramen Paniceum, spica divisâ.* C. B. P. 8. Theat. 136. *Panicum, Herbariorum sylvestre*, Lob. Ic. 42.
4. *Gramen paniceum, sive paniceum sylvestre aristis armatum.* C. B. P. 8. Theat. 137. M. H. 3189.
5. *Gramen paniceum, panicula simplici* ἐλυμάγρωστις, C. B. P. 8. Theat. 138. M. H. 3. 189. *Panicum sylvestre dictum, & dens caninus.* 1. J. B. 2. 443.
6. *Gramen Paniceum spicis nigris.* C. B. P. 8. Theat. 140.
7. *Gramen alopecuroïdes, spica rotundiore*, C. B. P. 4. Theat. 56. Voy. *Alopecuros.*
8. *Gramen alopecuroïdes major, spicâ longiore.* C.B.P. 4. Theat. 58.
9. *Gramen alopecuroïdes aquaticum geniculatum.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. II. p. 158.

PANIS, *Pain*, c'est une préparation de grain, utile non-seulement en aliment, mais encore en remedes dans plusieurs maladies. Hippocrate conseille, *Lib. de Salub. diæta*, aux personnes accoutumées à une vie laborieuse, de manger du *pain* de riz roti, & trempé dans du vin, lorsqu'elles feront attaqués des flux dans lesquels les excrémens ressemblent à des alimens crus. Tout le monde sait, que le *pain* fait de fine fleur de farine, est un remede très-énergique, pour rétablir les forces perdues & altérées, si on le prend roti & trempé dans de bon vin, avec un peu de canelle on de sucre. C'est de tous les analeptiques celui qui est le plus propre pour ceux en qui il est à propos de ranimer les forces épuisées par de grandes fatigues, ou par des hémorrhagies violentes, à la suite d'une blessure. Aussi lisons-nous dans le Prophete David, *Pseaume* 104. v. 5. que le vin réjouit le cœur de l'homme, & que le *pain* le soutient. Henri de Heer nous apprend qu'un

homme, qu'un commerce excessif avec les femmes avoit conduit au bord du tombeau, recouvra ses forces & sa santé, par l'usage seul de ces deux puissans analeptiques, le *pain* & le vin. S'il eût suivi le conseil qu'on lui avoit donné de se faire saigner, c'étoit certainement un homme mort.

Boerhaave fait un grand cas dans sa Matiere Médicale, des vertus analeptiques de la décoction de *pain* qu'il ordonne de préparer de la maniere suivante pour les fievres & d'autres maladies.

Prenez *de pain blanc suffisamment fermenté avec le son, huit onces;*
d'eau de fontaine pure, trois pintes;

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de terre neuf, & bien fermé.

Passez le tout à travers un tamis.

Mettez sur chaque pinte de décoction,

de suc de citron, une once;
d'eau de canelle distilée, deux dragmes;
de vin du Rhin, quatre onces;
de sucre une quantité suffisante pour rendre le tout agréable au gout.

Reusnerus raconte dans ses *Observations*, qu'une femme que des avortemens réitérés avoient mis plusieurs fois en danger de perdre la vie, commença sur le milieu de sa derniere grossesse à prendre tous les matins à jeun un petit morceau de *pain* trempé dans du vin de Malvoisie, ce qui la conduisit à terme. Nous lisons encore dans Welschius, qu'une femme qui avoit fait inutilement usage de tous les autres remedes capables de prévenir l'avortement, ne se garantit de cet accident qu'avec le *pain* & le vin de Malvoisie, pris, ainsi que nous avons dit, dans le cas de Reusnerus. J'ai remarqué plusieurs fois que le beure pris sur du *pain* à déjeûner, corrigeoit l'acreté violente des humeurs contenues dans les premieres voies, calmoit la douleur des hypocondres, le vertige, le mal de tête & les défaillances. C'est sur l'expérience que j'en ai faite, que je conseille le même déjeûner dans les constitutions épidémiques & morbifiques de l'air, & lorsque l'atmosphere est chargé d'exhalaisons pernicieuses.

Le *pain* pris intérieurement, est analeptique & cordial; & employé à l'extérieur, il produit aussi des effets surprenans. Diogene de Laerce nous apprend, *Lib. de Vit. Philos.* que le célebre Démocrite, dans sa vieillesse, s'appercevant que sa mort approchoit, prolongea sa vie pendant trois jours à la sollicitation de sa sœur, par la seule odeur du *pain* frais. Ce fait est confirmé par le témoignage de Laurent Joubert, qui nous assure que le *pain* appliqué aux narines suffit pour faire revenir des défaillances. J'ai éprouvé plusieurs fois que le pain paitri avec la semence de carvi, coupé & appliqué sur les oreilles tout au sortir du four, étoit un excellent remede contre la surdité. On lit la même chose dans Riviere, *Prax. Med. Lib. III. cap.* 2. Jerôme Reusnerus raconte, *Observ. Medic.* 55. que Henri, Comte de Stolberg, que le bruit des canons avoit rendu sourd, diminuoit considérablement cette indisposition, en s'appliquant tous les matins sur les oreilles du *pain* frais préparé avec des baies de genievre.

La croute du *pain* de ménage, coupée circulairement, tant soit peu cavée, arrosée de bon vinaigre tiede, saupoudrée de girofle & de muscade, & appliquée sur l'abdomen, arrête sur le champ les vomissemens, & calme les flux accompagnés de tranchées. D'ailleurs il n'y a peut-être aucun remede plus propre à prévenir les avortemens, que le *pain* grillé, trempé dans du bon vin, avec les substances aromatiques, & appliqué sur le nombril. HOFFMAN, *de Remediorum Domestic. Præst.* Voyez *Artos*.

PANIS CUCULI, *pain de coucou*, en Botanique. Voyez *Acetosella*.

PANIS-PORCINUS, *pain de porceau*. Voyez *Cyclamen*.

PANITSGICA. Voy. *Janipaba*.

PANNICULUS ADIPOSUS. Voyez *Cellulosa membrana*.

PANNICULUS CARNOSUS, *Pannicule charnu*.

Voici la description qu'on en trouve dans Drake.

Immédiatement sous la graisse est le *pannicule* charnu, composé d'une double membrane, dont la supérieure est ce qu'on appelle la membrane adipeuse, & l'inférieure est appellée membrane musculeuse, ou membrane commune des muscles: cette derniere est parsemée de petites fibres qui servent, à ce que l'on croit, à resserrer, & à rider la peau: cependant il est certain que cette action ne se fait sensiblement qu'au front, & dans quelques-uns partout le péricrane. Le *pannicule*, est étendu partout le corps; mais il n'a pas partout la même épaisseur; ses arteres, ses veines & ses nerfs sont les mêmes que ceux des parties qu'il couvre.

Son usage particulier est de soutenir & d'être, pour ainsi-dire, la base des globules de la graisse. Ainsi il sert en général, ainsi que toutes les autres membranes, à envelopper, garantir & unir les parties les unes avec les autres. Ses noms différens, tirés de la différence de sa structure ou de sa situation, ont donné lieu à quelques Auteurs de le méconnoître & de le multiplier.

Winslow nie l'existence du *pannicule* charnu. Outre la cuticule, la peau & la membrane adipeuse, les Anciens comptoient encore le *pannicule* charnu, & la membrane commune des muscles.

On trouve le *pannicule* charnu dans les quadrupedes, mais non pas dans les hommes, dont les muscles cutanés sont en fort petit nombre, & pour la plupart d'une fort petite étendue, excepté celui que j'appelle muscle cutané en particulier; mais ce muscle même ne sauroit être vraissemblablement regardé comme un tégument commun.

Il n'y a point de membrane commune des muscles qui couvre le corps comme un tégument; attendu que ce ne sont que des expansions particulieres des membranes de quelque muscle, ou des expansions aponévrotiques procédant d'autres muscles.

Les allongemens de la lame de la membrane adipeuse ou cellulaire peuvent aussi avoir donné occasion à cette méprise, surtout dans les endroits où cette membrane est étroitement unie à la membrane propre des muscles. WINSLOW.

PANNUS, drap de laine. Outre l'acception commune de ce mot, on lui fait signifier encore une maladie de l'œil (voy. *Oculus*) une tache à la peau, qui provient du virus vénérien ou de quelqu'autre cause, & qu'on appelle autrement en François *drapeau*, CASTELLI.

PANOCHIÆ, *bubons aux aînes*. FALLOPE.

PANTAGATHOS ANTIDOTUS, nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nic. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 271. & 273. c'est comme si l'on disoit *antidote bon à tout*.

PANTAGOGUS, de πᾶν, tout, & de ἄγω chasser; remede qui change ou purge toutes sortes d'humeurs.

PANTHEÆ, *lit suspendu*.

PANTHERA. Voyez *Pardus*.

PANTICES, *les intestins*. CASTELLI.

PANTOLINUS PASTILLUS, nom d'une pastille, & d'un trochisque dont on trouve la description dans N. Myrepse, *Sect.* 42. *cap.* 156.

PANTOLMIUS, nom d'un trochisque décrit dans P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

PANUS, PANIS, PANICULA & PANULA, tous ces mots signifient une espece de bile crue.

PANYGRON, espece d'onguent dont on trouve la description dans Oribase, *de Locis Affectis, Lib. IV.* 121.

PAP

PAPAVER, *Pavot.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont rangées alternativement, son calyce est à deux pieces, qui tombent. Sa fleur est en rose, tétrapétale; elle environne la base de l'ovaire, elle est garnie d'un très-grand nombre d'étamines. Son fruit est ovale & couvert de son propre tube, qui est d'une figure fort singuliere; il ressemble à un couvercle radié; il est divisé par une membrane mince, en plusieurs capsules ou cellules, de même que les rayons du couvercle. Sa semence est petite, abondante, & adhérente aux membranes qui forment les divisions des cellules, ainsi qu'à leur placenta.

Boerhaave en compte les trente-quatre especes suivantes.

1. *Papaver hortense semine albo, sativum Dioscoridis, album Plinio.* C. B. P. 170. Raii Hist. 1. 853. Tourn. Inst. 237. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver album*, Offic. *Papaver sativum album*, Ger. 296. Emac. 369. *Papaver simplex album sativum*, Park. Theat. 365. *Papaver sativum.* J. B. 390. *Pavot blanc.*

Le *pavot* blanc qu'on cultive dans les jardins à cause de ses propriétés médicinales, a un grand nombre de feuilles, larges, longues, d'un verd blanchâtre, & fort découpées par les bords. Sa tige est ronde & unie; elle s'éleve à la hauteur de cinq ou six piés; elle est environnée de feuilles plus courtes & plus larges que les précédentes, elle se divise vers son sommet, en trois ou quatre branches, qui portent chacune à leur extrémité une tête ronde, inclinée d'abord, mais qui se redresse à mesure que la fleur s'ouvre. Sa fleur est composée de quatre feuilles, blanches, larges, renfermées dans une couple de cosses vertes & membraneuses, qui tombent aussi-tôt que sa fleur est éclose. Lorsque la fleur est tombée, ce qui se fait en peu de tems, les vaisseaux seminaux prennent une grosseur considérable; ils ont souvent autant de diametre qu'une grosse orange; ils sont ronds & portent à leur partie supérieure une couronne dentelée. Ces vaisseaux séminaux sont divisés en plusieurs capsules membraneuses, aux côtés desquelles est attachée une petite semence. Toute la plante est pleine d'un lait amer, dont l'odeur est fort désagréable & malfaisante. On seme ce *pavot* dans les champs & dans les jardins. Il fleurit en Juin, & on en recueille les têtes sur la fin de Juillet. C'est de ces têtes qu'on tire l'opium, dont le meilleur nous vient de Turquie, où il y a une grande quantité de ces *pavots* semés dans les champs de la Natolie. Voyez *Opium*.

On fait de ces têtes de *pavots* seches, infusées & bouillies dans de l'eau, le sirop de méconium, & le diacod.

On fait grand usage de ses semences en émulsions; elles sont rafraîchissantes, & bienfaisantes dans les fievres & dans les maladies inflammatoires, ainsi que dans la strangurie & les ardeurs d'urine. MILLER, *Bot. Off.*

L'eau distilée de *pavot*, son huile, mais surtout l'opium, sont narcotiques & anodyns. Ces qualités ne proviennent pas de ce qu'ils sont froids, ainsi que quelques-uns le pensent; car leur amertume, leur odeur rance, la faculté qu'ils ont de s'enflammer & d'exulcérer, prouvent le contraire: mais elles ont quelqu'autre fondement qui nous est encore inconnu. Quoiqu'il en soit le *pavot* produit d'excellens effets, dans la diarrhée, la dyssenterie, les catarrhes, les toux & d'autres maladies, mais il en faut user avec la derniere circonspection. Sennert prescrit comme un remede très-efficace, dans les douleurs les plus cruelles de l'ophthalmie, une émulsion de semence de *pavot*, avec du lait, de l'eau de laitue, & une décoction de fœnugrec. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Papaver hortense semine albo flore leviter purpureo.* C. B. P. 170.
3. *Papaver hortense semine albo, flore cinereo, ungue purpureo.* C. B. P. 170.
4. *Papaver hortense semine albo, flore candido, rubris maculis infecto.* C. B. P. 170.
5. *Papaver hortense semine nigro, sylvestre Dioscoridis, nigrum Plinio*, C. B. P. 170. Raii Hist. 1. 853. Tourn. Inst. 237. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver nigrum*, Offic. *Papaver sativum nigrum*, Ger. Emac. 370. *Papaver sativum simplex nigrum*, Park. Theat. 366. *Pavot noir.*

Ce *pavot* n'est pas si haut que le blanc, mais il lui ressemble à tout autre égard: la grande différence est dans la fleur, que celui-ci a purpurine avec le fond noir, & dans les têtes qu'il a plus petites que le blanc, & qui contiennent une semence noire. Les racines de l'un & de l'autre sont branchues & périssent lorsque la semence est mûre. On cultive le *pavot* noir dans les jardins. Il fleurit en Juin.

On fait ajourd'hui peu d'usage de ses têtes; on les à bannies du sirop de méconium dans la derniere édition de notre Pharmacopée, on fait entrer ses feuilles dans les onguens rafraîchissans, pour les brûlures, les inflammations & les tumeurs chaudes. C'est encore un des ingrédiens du populeum. MILLER, *Bot. Off.*

6. *Papaver, flore pleno, rubrum*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 7. Fig. 1.
7. *Papaver, flore multiplicato, incarnato*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 8. Fig. 1.
8. *Papaver, flore multiplici purpurascente*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
9. *Papaver laciniatum rubrum, unguibus purpureis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
10. *Papaver, laciniatum rubrum, unguibus albis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
11. *Papaver, multiplex album, oris rubicundis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
12. *Papaver, flore miniato, pleno*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
13. *Papaver, flore pleno, argentei coloris*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
14. *Papaver, flore pleno, album.* C. B. P. 171.
15. *Papaver, flore pleno, violaceo.* C. B. P. 171.
16. *Papaver, flore pleno, eleganter striato, laciniato*, H. Edimb.

Voici les caracteres de la seule espece suivante.

Sa fleur & sa capsule sont très-larges, & sa feuille est très-velue, dentelée & d'un verd obscur.

17. *Papaver Orientale hirsutissimum, flore magno*, T. Cor. 37.

Voici les caracteres des quatorze especes suivantes.

Leurs fleurs & leurs capsules sont plus petites, & leurs feuilles d'un verd obscur, avec des découpures profondes.

18. *Papaver, erraticum, majus*, ῥοιὰς *Dioscoridi, Plinio, Theophrasto*, C. B. P. 170. Tourn. Inst. 238. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver rubrum, rhœas & erraticum*, Offic. *Papaver, rhœas*, Ger. 299. Emac. 377. Raii Hist. 1. 855. *Papaver, erraticum, rhœas, sive sylvestre*, Park. Theat. 367. *Papaver erraticum, rubrum campestre*, J. B. 3. 395. *Papaver laciniato folio, capitulo breviore, glabro. Annuum, rhœas dictum*, Raii Synop. 3. 308. *Pavot rouge.*

Les feuilles de ce *pavot* sont rudes, velues, divisées en sept ou neuf segmens, & trois édentelés, entre lesquels le plus grand est à l'extrémité. Sa tige est rude, branchue, environnée de feuilles semblables aux précédentes; au sommet des branches sont des fleurs larges, de couleur d'écarlate, à quatre feuilles, avec des taches noires au fond de chaque feuille. Sa tête est petite, couverte d'une couronne dentelée, & contient des semences brunes très-petites. Ses tiges & ses feuilles sont pleines d'un suc jaunâtre, amer, d'une odeur forte, mais moins pernicieuse que celle des deux premieres especes. Ce *pavot* croît partout dans les grains, & fleurit en Juin & en Juillet.

Les fleurs de ce *pavot* sont rafraîchissantes, anodynes, & bienfaisantes dans les fievres inflammatoires, surtout dans la pleurésie & l'esquinancie. Elles sont aussi en quelques façons hypnotiques & narcotiques; on peut les ordonner lorsqu'on n'ose pas risquer les préparations de la premiere espece: elles sont d'une efficacité reconnue dans les indigestions; mais ce qui produit en pareil cas des effets surprenans, c'est leur infusion dans de l'eau-de-vie, ou le *tinctura papaveris officinarum*.

Les préparations officinales qu'on tire du *pavot* rouge, sont l'eau simple, la conserve de ses fleurs & la teinture. MILLER, *Bot. Offic.*

La fleur de cette plante qui est la partie dont on se sert le plus en Medecine, est glutineuse, & teint d'un rouge pâle le papier bleu, comme la solution d'opium, par où il paroît que le sel de l'un est analogue à celui de l'autre: mais dans l'opium ce sel, qui paroît approcher beaucoup du sel ammoniac, est mêlé avec beaucoup d'huile fétide; au lieu que dans le *pavot* rouge la portion de l'huile est beaucoup moindre que celle du phlegme visqueux. Ainsi les fleurs de cette plante sont émollientes & bonnes pour procurer l'expectoration dans les fluxions de poitrine, les rhumes & les toux seches; elles arrêtent le sang & font l'effet de sudorifiques doux.

L'eau de fleurs de *pavots* rouges distilée s'ordonne depuis trois jusqu'à six onces. La teinture se donne par verrées dans les fluxions de poitrine. Cette teinture est imprégnée quelquefois de trois ou quatre infusions, sur chaque pinte desquelles on met une once de sucre candi.

La tisanne suivante est fort bonne pour les toux seches.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau,

de racines de buglose, } *trois onces*.
de chien-dent,

Versez la décoction bouillante sur une once de fleurs de *pavots* rouges, & trois têtes de *pavots* blancs coupées menues & mises dans un sachet, ensorte qu'on en puisse exprimer le suc.

On boit l'infusion des fleurs de *pavot* rouge séchées, en maniere de thé.

On en fait aussi une conserve & un sirop. TOURNEFORT.

Il y en a qui appliquent la feuille du *pavot* sur la région du foie, pour arrêter les hémorrhagies par le nez. Ils attribuent les mêmes propriétés à sa racine. La décoction de l'écorce moyenne du sureau ou de l'hyeble avec le sirop de *pavot*, est un puissant sudorifique. Il est bon d'observer que les narcotiques joints aux diaphorétiques ou aux diurétiques, ont à un souverain degré la vertu de provoquer les sueurs. RAY, *Hist. Plant.*

19. *Papaver, erraticum, majus, foliis florum variegatis*, H. R. Par.
20. *Papaver, erraticum, majus, flore albo*, C. B. P. 171.
21. *Papaver, erraticum, majus flore carneo*, H. Edimb.
22. *Papaver, erraticum, majus, florum unguibus albis*, H. Edimb.
23. *Papaver, erraticum, flore pleno*, C. B. P. 171.
24. *Papaver, erraticum, flore pleno miniato*, H. R. Par.
25. *Papaver, erraticum, flore pleno igneo*, H. R. Par.
26. *Papaver, erraticum, flore pleno igneo marginibus candidis.*
27. *Papaver, erraticum, flore pleno purpurascente*, H. R. Par.
28. *Papaver, erraticum, flore pleno Phoeniceo, unguibus albis.*
29. *Papaver, erraticum minus*, C. B. P. 171.
30. *Papaver, erraticum Pyrenaïcum, flavo flore*, C. B. P. 171. Prodr. 92.
31. *Papaver Orientale, tenuiter incisum, ad caulem floridum*, T. Cor. 17.

Voici quels sont les caracteres des trois especes suivantes:

Elles sont petites; les feuilles & les fleurs sont découpées en maniere de dents fort fines, & le godet de la fleur est d'un verd obscur.

32. *Papaver erraticum, capite oblongo, hispido*, T. 238. *Argemone capitulo breviori*, C. B. P. 172.
33. *Papaver erraticum, capite longiore, hispido*, T. 238. *Argemone capitulo longiori.*
34. *Papaver erraticum, capite longissimo, glabro*, Tourn. Inst. 238. Boerh. Ind. A. 280. *Argemone*, Offic. *Argemone capitulo longiore glabro*, Raii Hist. 1. 856. *Papaver laciniato folio, capitulo longiore, glabro, seu argemone capitulo longiore glabro*, Raii Synop. 3. 309. *Pavot à longue tête.*

Il croît au bord des fossés; il fleurit en Juin; son suc & ses feuilles sont d'usage dans la Medecine. Dioscoride dit que le cataplasme de ses feuilles guérit l'albugo, emporte les membranes filamenteuses qui incommodent l'œil, & calme les inflammations.

Cette plante, dit Dale, que je substitue à l'argemone, est la même ou du moins approche beaucoup de la plante que Dioscoride a décrite de la maniere suivante, sous ce nom.

L'argemone, dit cet Auteur, ressemble en tout au *pavot* sauvage; avec cette seule différence, que ses feuilles sont divisées & approchent beaucoup de celles de l'anemone; sa fleur est rouge; sa tête semblable à celle du pavot rouge, mais plus allongée & plus large vers le sommet; sa racine ronde, & son suc acrimonieux & de la couleur du safran. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 208.

Papaver vient de *pappa* ou de *pap*; cette plante a été ainsi nommée, parce que jadis les Nourrices la faisoient entrer dans la bouillie qu'elles donnoient aux enfans, pour les garantir de la colique.

Cette plante employée à propos, est capable des plus grands effets. Les *pavots* des jardins ont dans les tems chauds, & lorsqu'ils sont dans leur vigueur, une saveur très-aromatique; leur suc est fort apéritif; son amertume qui surpasse celle même de la bile, ne se passe pas facilement. Toutes les parties de cette plante cueillies dans les chaleurs répandent une odeur très-forte qui porte à la tête, incline au sommeil, en conséquence d'une mucosité volatile, unie avec quelque amertume & acrimonie. Les *pavots* discutent modérement, sont suffisamment incrassans, lénitifs, adoucissans & narcotiques; c'est par cette raison qu'on les ordonne dans les catarrhes qui proviennent d'une lymphe acre, dans la toux, l'enrouement, le crachement de sang, le mal de tête, les hémorrhagies excessives, l'écoulement immodéré des regles & les coliques venteuses. La tête du *pavot* est composée de deux parties; la tête même qui a du goût & les semences qui sont d'une

d'une nature fort tempérée, huileuse & nullement soporative. L'huile de la semence a le goût & les propriétés de celles d'amandes douces. C'est pourquoi on s'en sert en Allemagne & dans d'autres contrées pour assaisonner des gâteaux auxquels on trouve un fort bon goût. Il faut entendre ce que nous venons de dire des seize premieres especes. Quelques Medecins ont paru étonnés de ce que j'avois prescrit quatre onces de semence de *pavot*, & ils ont prétendu qu'il y en avoit autant qu'il en falloit pour faire mourir un malade: mais ils ont tort de trouver cette dose excessive; car les semences de *pavot* ont, ainsi que nous l'avons déja dit, le gout & les propriétés des amandes. La douzieme espece seulement est vivace; quoiqu'elle soit pleine de lait, on n'en tire point d'opium. Toutes les especes comprises entre la onzieme & la trente-deuzieme, ne sont pas fort soporatives; les trois dernieres ne le sont point du tout. Les feuilles des *pavots* des jardins broyées avec du sel, bouillies, mises en cataplasme, & appliquées sur les parties où il y a douleur & inflammation, calmeront ces symptomes & seront sensiblement apéritives. D'où il paroît qu'elles produiront aussi de bons effets dans les rhumatismes, la goute & la sciatique. On fait avec leurs semences des décoctions & des émulsions, qui ne sont point soporatives, mais seulement adoucissantes. Leurs têtes cueillies lorsqu'elles sont bien mûres, séparées de leur semence, bouillies dans du lait, & prises dans la dose d'une once ou de deux, sont modérément narcotiques. Deux onces de tête de *pavot*, valent un grain d'opium. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Maniere de préparer l'extrait & le sirop de pavot.

Le soin qu'on prend à la culture du *pavot* est ce qui donne à l'opium d'Angleterre sa plus grande énergie. Ce que je fai de mieux à ce sujet est de choisir une espace de terre grasse & reposée, & où surtout l'on n'ait point planté de *pavots* l'année précédente; car si l'on en plante plusieurs années de suite dans la même terre ils dégénéreront. On choisira la graine la plus mûre & la plus blanche du grand *pavot* de Turquie à une seule fleur; on la semera en Mars, fort claire & à fleur de terre, dans des rigoles à deux piés de distance les unes des autres, afin d'avoir de l'aisance pour sarcler. Aussi-tôt que les jeunes plantes ont poussé, j'en arrache le plus grand nombre, ne laissant que les plus fortes & celles qui viennent le mieux, environ à un pié de distance l'une de l'autre. Quand les têtes sont parvenues à leur grosseur naturelle, mais pourtant avant qu'elles soient mûres, je choisis un beau jour bien sec & bien serain pour les couper, les séparant à la distance d'un pouce ou même moins de la sommité de la tige, observant de reculer du bout par où j'ai commencé à couper, vers le bout opposé. J'observe cette précaution, pour empêcher que la liqueur laiteuse qui monte à l'endroit où la tige est coupée, ne se perde, dissipée par le vent ou par le mouvement de mes habits, ou que la chaleur du soleil ne l'épaississe trop. Il faut laisser pour une autre fois les têtes qui sont encore trop petites & qui promettent. On met toutes les têtes, telles qu'on les a cueillies, dans une manne, & on les y laisse toutes ensemble pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que les gouttes de liqueur qui en découlent s'épaississent, au moyen de quoi on les conserve; après quoi on les répand sur un plancher, ou on les pend à des cordes pour les faire sécher. Deux ou trois jours après je cueille de même les autres têtes, qui sont parvenues à un point de grosseur suffisante, & en même tems je coupe la longueur de deux ou trois pouces des tiges dont j'avois déja séparé les têtes précédemment. De deux jours en deux jours je coupe de nouvelles têtes & des bouts de tiges, jusqu'à ce que je ne voie plus sortir de suc des tiges, observant toujours de les laisser quelques jours dans une manne, & de les faire sécher comme j'ai fait aux premieres têtes, afin d'en conserver le suc, ne gardant que quelques-unes des plus belles, que je laisse mûrir tout-à-fait pour en faire de la graine pour l'année suivante.

Après avoir coupé & broyé les têtes & les tiges séchées, je les mets infuser quelques heures dans de l'eau bouillante, & ensuite je les fais bouillir trois ou quatre heures; après quoi j'exprime la liqueur fortement, & je la laisse dépurer pendant un ou deux jours, qu'elle met à déposer au fond ses parties les plus grossieres. La liqueur ainsi décantée, je la clarifie encore avec des blancs d'œufs, & je la fais bouillir comme il se pratique pour la confection des extraits, jusqu'à consistance de miel. J'en garde une partie sous cette forme; mais j'en mets la plus grande partie sur un feu de charbon ou un feu de sable, jusqu'à ce qu'elle devienne aussi épaisse que l'extrait d'opium, prenant grand soin qu'elle ne contracte point une odeur d'empyreume. De cinq ou six livres de têtes desséchées & de bouts de tiges, il m'est venu une livre d'extrait, lequel est bien moins couteux que l'opium.

La dose de cet extrait doit être double de celle de l'opium de Turquie pour répondre aux mêmes intentions; & il a cet avantage sur l'opium, qu'il opere sans causer au malade, comme fait l'opium, des délires, des vertiges & des nausées; ce que j'attribue à ce qu'il est dépuré de ses parties grossieres & visqueuses par la précipitation & par le moyen des blancs d'œufs.

Je préfere le sirop de *pavots* fait avec cet extrait, à celui qui est fait par le procédé ordinaire; car outre qu'il se fait avec moins d'embarras, & que par conséquent on peut en faire du nouveau plus souvent que les Apothicaires ne feroient leur sirop ordinaire, ensorte qu'on ne court point risque qu'il s'aigrisse ou qu'il candisse, comme il arriveroit si l'on étoit obligé d'en faire une grande quantité à la fois; il a encore d'autres avantages: c'est qu'il ne fermente point comme fait l'autre, lorsqu'on le remue ou qu'on le tient dans un lieu chaud; & une chose surtout qui me le fait préférer, c'est que je suis sûr qu'il a toujours sa même force; au lieu que la dose de l'autre est nécessairement incertaine & indéterminable, attendu que différentes especes de *pavots* ont plus ou moins de suc narcotique.

Pour préparer le sirop avec l'extrait, je mets sur chaque once de sirop deux grains d'extrait, au lieu d'un grain d'opium commun de Turquie.

Cette partie de la décoction que j'ait dit que l'on conservoit en consistance de miel, a presque moitié autant d'efficacité que l'extrait. On la garde pour s'éviter l'embarras & la longueur qu'il faudroit pour dissoudre l'opium ou l'extrait, quand ils sont prescrits en électuaires, en linimens, en emplâtres ou sous autres formes semblables, où il faut que l'opium soit mêlé intimement & également avec les autres ingrédiens de la composition. *Essais de Medecine.*

Papaver Corniculatum, nom commun à différentes especes de glaucium. Voyez *Glaucium*.

Papaver heracleum, nom que Boerhaave donne au *cyanus segetum flore cæruleo*.

Papaver spumeum, ou *Lichnis sylvestris quæ been album vulgò*. Voyez *Behen album*.

PAPAYA.

Voici ses caracteres.

Son tronc est simple, nu ou sans branches; il n'en part que des pédicules pour les feuilles qui sont découpées, comme celles du riz simple; sa fleur est mâle, nue, tubulée, divisée en plusieurs endroits, composée de cinq longs segmens étroits, étendus en forme d'étoiles, garnis d'une multitude d'étamines, & croît séparément sur une plante mâle.

Il y a une autre plante, femelle, où l'extrémité du pédicule s'ouvre & forme un petit calyce dentelé, où l'on remarque la figure d'une fleur pentapétale, ou plutôt d'une gousse ou d'une enveloppe, sans étamine. Au fond

de cette fleur ou de cette enveloppe est placé un ovaire, garni d'un tube ouvert, divisé en cinq endroits, dont chaque segment forme une espece de branche feuillue & qui dégénere en un fruit charnu cannelé, semblable au melon, dont l'écorce est épaisse & dont la pulpe couverte partout d'une enveloppe, contient une grande quantité de semence cannelée.

Boerhaave ne fait mention que des deux especes suivantes de *Papaia*.

1. *Papaya fructu melopeponis effigie*, Plum. 659. *Papayamaram*, H.M. 1. 23. *Platanus secunda seu arbor, platani folio, fructu peponis magnitudine eduli*, C. B. P. 431. *Papaye Peruvianis*, J. B. 1. 147. *Mamera fœmina*, Park. Theat. 1649. Raii Hist. 2. 1370. *Papaya femelle*.

Il y en a qui mangent son fruit cru: mais les délicats l'assaisonnent avec du sucre; il fortifie l'estomac & aide la digestion. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Papaya mas, mamæra, mas*, Park. Theat. 1649. Raii Hist. 2. 1370. *Papaya mâle*. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II.*

PAPAYAMARUM, ou *Papaya fructu melopeponis effigie.*

PAPILIO, *Papillon.*

On dit que certaines fleurs sont en papillon, parce qu'elles ont quelque ressemblance à cet insecte, lorsqu'il a les ailes étendues. Il y a quatre parties remarquables dans les fleurs en papillon; le *vexillum* ou l'étendard qui est un pétale ou un grand segment droit; les deux ailes qui forment les côtés; le *carina* ou le bassin, qui est un pétale ou segment concave, qui ressemble à la partie inférieure d'un bateau. Ce bassin est quelquefois d'une piece, & d'autres fois il est composé de deux pétales ou segmens, assez fortement attachés l'un à l'autre. De ce genre sont les pois, les feves, les haricots, la vesse & les autres plantes légumineuses. Miller, *Dictionn. Vol. I.*

PAPILLA, le bout du téton. Voyez *Mamma*.

Peyer donne aux glandes intestinales le nom de *papillæ*.

Il y a à la peau un nombre infini de mamelons pyramidaux. Ce sont les extrémités de tous les nerfs de la peau, dont chacun est couvert de deux ou trois enveloppes d'une figure pyramidale, & placées les unes sur les autres. On les apperçoit & on les sépare facilement dans la peau de l'éléphant, & dans celle des piés de plusieurs autres animaux. *Anatom. de Keill.*

PAPILLARE OS, *Os sphénoïde*.

PAPILLARES PROCESSUS, *Procès papillaires*, ou mamelons des nerfs olfactifs. Ce sont les extrémités des nerfs olfactifs insérés dans la membrane muqueuse du nez.

PAPIO, ou PAVIO; grande espece de singe qu'on trouve en Ethiopie, dont la graisse passe pour résolutive. Lemery, *des Drogues*.

PAPPA, *carton*. Heister, *Chirurg.*

PAPPUS; duvet dont les semences de quelques plantes sont couvertes; c'est de-là que les plantes dont les semences sont couvertes de duvet, lorsqu'elles sont mûres, sont nommées *Plantæ papposæ*.

PAPULA, *bouton*, ou *tubercule ulcéreux*.

PAPYRUS, Offic. *Papyrus Nilotica*, A. B. 2. 506. Ger. 37. Emac. 40. Raii Hist. 2. 1302. *Papyrus Nilotica Alpina*. *Berd Ægyptiis dicta*; *Biblos Syriaca quorumdam*, Chab. 195. *Papyrus Nilotica, sive Ægyptiaca*, C. B. P. 119. Theat. 334. *Papyrus antiquorum Nilotica*, Park. Theat. 1207. *Cyperus Niloticus vel Syriacus, maximus papyraceus*, Hist. Oxon. 3. 239. *Arbre qui donne le Papyre*, ou *le Papyrus*.

C'est du *papyrus* que les Anciens tiroient le papier dont ils se servoient. On en peut voir la préparation dans Pline, *Lib. XIII.*

Le *papyrus* étoit, avant la découverte des fruits, l'aliment des Egyptiens. Ils le mangeoient cru, bouilli & rôti; ils le mâchoient, en avalloient le suc, & rejettoient le reste. Ils en faisoient leurs lits, les voiles de leurs vaisseaux, les différens ustenciles dont ils avoient besoin dans leurs maisons, & la chaussure de leurs Prêtres. C'est de ses fleurs qu'ils faisoient les guirlandes dont ils couronnoient leurs Dieux. Ils employoient sa racine aux mêmes usages que son bois. Nous lisons dans Prosper Alpin, que leurs Chirurgiens se servent encore aujourd'hui de la substance médullaire de ses feuilles pour dilater les ouvertures des ulceres. Les cendres de son tronc guérissent les ulceres récens, & empêchent les ulceres invétérés d'augmenter en malignité. Pour cet effet, on les saupoudre de ces cendres. L'eau distilée du tronc récent, produit de bons effets dans les cataractes, & dans l'obscurcissement de la vue. Ray, *H. P.*

PAR

PAR, *pari*. Il se dit des jours. Voyez *Artios*. Dans les prescriptions, il signifie *à pari*, ou deux. On donne à quelques remedes le titre de *sine pari*, à cause des propriétés merveilleuses qu'on leur suppose.

PARA, παρά; proposition dont on a fait grand usage dans la composition des termes de la Medecine; elle affoiblit ordinairement la force du mot simple qu'elle précede; elle marque un défaut, ou l'absence de quelque modification qui empêche la chose dont il s'agit d'être dans son état de perfection. On aura des exemples de ce que nous venons de dire dans quelques-uns des mots suivans.

PARABOLANI, *Parabolains*, est le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient soin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme est dérivé du mot grec παραβόλος, *parabolos*, qui signifie jetté au hasard, exposé, avanturé, parce que ces gens-là risquoient leur vie & leur santé, par charité pour les malades, singuliérement lorsqu'ils étoient attaqués de maladies contagieuses.

Godefroi prétend que les *Parabolains* étoient des especes de Clercs ou Ecclésiastiques, parce qu'il est parlé de l'Office de *Parabolains* dans le Code au titre *de Episcopis & Clericis*. Il peut bien être que quelques-uns fussent Ecclésiastiques: mais il est vraissemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut être vrai aussi, comme quelques Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi le faisoient en conséquence de quelque vœu, ou par motif de religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans le Code, au titre que nous venons de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inférer d'une Loi du Code, qui en même-tems les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux, sans en sortir même pour assister aux spectacles publics auxquels le peuple étoit invité, ou pour entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

De plus, il paroît par les termes dans lesquels s'énoncent les Lois concernant les *Parabolains*, que ce mot étoit en usage, & l'office établi antérieurement à ces Lois; ensorte que les Empereurs Theodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office, & le nombre des Officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien lors de la publication de ces réglemens.

Une erreur à ce ſujet qui mérite d'être remarquée, eſt la mépriſe de ceux qui ont penſé que ces *Parabolains* étoient proprement des Medecins. Ce qui les a trompés, eſt le mot latin, *curare*, employé dans les Lois où ſont détaillées les fonctions attachées à cet office; terme qui ſignifie également guérir & ſoigner. Mais il eſt évident que dans l'endroit où il eſt employé, il doit être pris dans le ſecond de ces deux ſens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui ſont les propres termes de la Loi, ne ſignifie autre choſe que « prendre ſoin des « corps foibles & infirmes des malades. » Ajoutez à cela, que ſi les *Parabolains* euſſent été les Medecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas ſans doute dépendu des Evêques & des Prêtres; c'eût été aux *Archiatres*, ou Medecins en chef des grandes Villes, de les choiſir, parce que ces *Archiatres* étoient eux-mêmes obligés de viſiter les pauvres. Le Clerc, *Hiſtoire de la Medecine.*

PARABOLICUS IGNIS, la chaleur du Soleil, augmentée à l'aide d'un miroir concave, *Collect. Chym. Leydenſ. Proleg. cap.* 2.

PARACELSUS, *Paracelſe*, Medecin & Chymiſte fameux. Nous avons donné une abrégé de ſa vie & de ſa doctrine dans notre Préface.

PARACENTESIS, παρακέντησις, de παρακεντέω, percer; *paracenteſe;* nom d'une opération chirurgicale, qui conſiſte à faire une ouverture à l'abdomen, dans l'hydropiſie aſcite, pour donner une ſortie aux eaux. Voyez *Hydrops.*

L'ouverture faite à la poitrine pour en évacuer le ſang extravasé, l'eau & le pus, s'appelle *paracenteſe* de la poitrine.

PARACMASTICOS, παρακμαστικὸς, *déclinant.* Voy. *Acmaſticus.*

PARACME, παρακμὴ, de παρὰ, & de ἀκμὴ. Voyez *Acme, déclin.* Ce mot ſe dit en général ou d'une maladie, ou d'un malade âgé.

PARACOE, παρακοὴ; difficulté d'entendre.

PARACOLLETICOS, παρακολλητικὸς, *agglutinant.*

PARACOPE, παρακοπὴ, de παραχόπτω, être en délire; *délire léger*, ou légere aliénation d'eſprit. Hippocrate.

PARACRUSIS, παράκρουσις, de παρακρούω; être dans un délire léger. Ce mot eſt ſynonyme à *Paracope.* C'eſt de-là qu'on a fait l'adjectif παρακρουστικὸς, qui eſt dans un délire léger.

PARACYNANCHE; eſpece d'*eſquinancie.* Voyez *Angina.*

PARADISI-GRANA. Voyez *Cardamomum.*

PARAGOGE, παραγωγὴ, de παρὰ, proche, & de ἄγω, conduire; l'action d'approcher ou de réduire les os.

PARALAMPSIS, παράλαμψις, cicatrice à la partie tranſparente de la cornée, de παραλάμπω, briller un peu.

PARALIUS, eſpece de tithymale dont Dioſcoride fait mention, *Lib. IV. cap.* 165.

PARALLAXIS, παράλλαξις, de παραλλάσσω, s'écarter mutuellement; écart mutuel des deux parties d'un os rompu, dont l'une gliſſe à côté de l'autre. Voyez *Fractura.*

PARALLELA, eſpece de teigne ou de lepre, qui attaque ſeulement la peau ou les mains. C'eſt un ſymptome de maladie vénérienne. Castelli, d'après *Foreſtus.*

PARALOPHIA, de παρὰ, proche, & de λοφία, éminence du dos; c'eſt, ſelon Keill, la partie latérale la plus baſſe du cou.

PARALYSIS, de παραλύω, réſoudre ou affoiblir; *paralyſie.*

Entre les maladies qui proviennent du défaut de ton qui convient aux viſceres & aux parties ſolides, je n'en connois point de plus importantes que celles qui affectent la tête & ce qu'elle contient. Et entre ces maladies, les plus conſidérables ſont, ſans contredit, ces réſolutions de nerfs, que les Medecins appellent communément apoplexies, hémiplégies, *paralyſies.* Ces trois maladies ont tant de rapport enſemble, que nous ne les ſéparerons point, & que nous les examinerons dans ce même article.

On convient généralement que toutes ces maladies affectent le mouvement & les ſenſations dont les nerfs & les parties nerveuſes & membraneuſes qui en ſont formées, ſont les principaux organes.

Or un nerf eſt compoſé de canaux tendres qui portent un fluide très-ſubtil, & qui ſont couverts d'une membrane qui tire ſon origine des meninges du cerveau. Cette membrane qui les enveloppe eſt parſemée de toutes ſortes de vaiſſeaux, ſans même en excepter les vaiſſeaux lymphatiques: c'eſt pourquoi elle eſt ſujette aux inflammations & aux gonflemens, ſelon Boerhaave, *Prax. Med.* & ſelon Barthel. de Moor. *Path. Cereb. cap.* 10.

Les Medecins ne ſont point d'accord ſur la cauſe en vertu de laquelle ſe font les ſenſations & le mouvement dans le corps, par le moyen des nerfs: quant à moi, je ne doute point que ce ne ſoit un fluide lymphatique, très-ſubtil, imprégné d'une ſubſtance pure, aérienne, éthérée & élaſtique, qui ſéparée dans les petits canaux du cerveau, du cervelet & de la moelle ſpinale, paſſe non-ſeulement dans les petites cavités de leurs fibres nerveuſes; mais encore de ces cavités dans les nerfs mêmes, & enfin dans toutes les parties du corps. Ce fluide pouſſé en quantité, & avec une impétuoſité convenables, dans les nerfs & dans les membranes nerveuſes, y produit une certaine tenſion, & lorſque cette tenſion n'eſt ni trop grande ni trop petite, les ſenſations & le mouvement ſe font bien dans tout le corps; & l'on dit que les nerfs mêmes ont alors leur ton & leur élaſticité naturelle; les nerfs paſſent pour robuſtes, lorſque les particules les plus ténues dont ils ſont compoſés, ſont tellement cohérentes les unes aux autres, qu'elles peuvent ſurmonter l'impétuoſité, ou naturelle, ou un peu plus grande que dans l'état naturel des fluides: mais ſi la cohéſion de ces particules ne ſuffit pas pour contre-balancer cette force, alors on dit que le ſyſteme nerveux eſt trop foible.

Un nerf dans ſa tenſion naturelle, eſt toujours plein du fluide nerveux: auſſi, ſelon les loix de l'hydraulique, ſi on le touche légérement, même à ſon extrémité la plus éloignée, le mouvement paſſera avec une viteſſe incroyable au cerveau, & au *ſenſorium commune*, préciſément comme il ſe fait dans un petit tuyau plein d'eau, & couvert à ſes deux extrémités d'un morceau de cuir; ſi l'on preſſe le couvercle de l'une des extrémités, on appercevra ſubitement l'impreſſion de l'eau ſur le couvercle de l'autre extrémité, c'eſt ainſi que s'exécute proprement, ce que nous appellons ſenſation.

Les inſtrumens des mouvemens volontaires ſont les muſcles, qui ſont compoſés de fibres nerveuſes, tendineuſes & charnues, parſemées partout de petites fibres nerveuſes, & qui agiſſent de la maniere ſuivante.

Les fibres nerveuſes, tendineuſes & charnues doivent être tendues, & pleines de lymphe, de maniere à retarder le ſang qui traverſe un muſcle; le ſang ainſi retardé enfle néceſſairement le ventre du muſcle; le gonflement du ventre du muſcle, le racourcit; alors ſon extrémité & les parties mobiles qui y ſont attachées, ſont tirées vers l'origine même du muſcle. Auſſi le muſcle eſt-il plus dur, & reſiſte-t-il, pour ainſi dire, au toucher; lorſqu'il eſt en action, d'où nous devons conclurre par rapport au mouvement & à la ſenſation; qu'il faut plus de force & une plus grande abondance de fluide nerveux, pour l'un que pour l'autre.

Il ſuit évidemment de ce que nous venons de dire que la diminution de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs, ſera néceſſairement ſuivie de l'extinction, ou tout au

moins de l'affoibliffement de leurs actions, tant par rapport au mouvement que par rapport à la fenfation.

C'eft de-là que proviennent toutes les maladies comprifes fous la notion commune de réfolution des nerfs, par laquelle on entend une incapacité d'accomplir les mouvemens, & de percevoir les fenfations, qui naît de la diminution de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. Il y a différens degrés dans ce dérangement; entre ces degrés nous en choifirons deux comme les plus généraux : ou les mouvemens volontaires, les actions animales, & l'ufage de la raifon, ne fe font plus, & le malade tombe comme s'il avoit été frappé de la foudre; ou la raifon demeurant faine, les mouvemens volontaires, les actions animales, ou du moins la fenfation du toucher, font languiffantes, ou totalement détruites. Dans le premier cas, le malade eft apoplectique, & dans le fecond, il eft paralytique.

On diftingue dans les apoplexies trois degrés différens; le dernier qui eft ordinairement mortel, c'eft lorfque les fenfations, tous les mouvemens animaux & la plupart des actions vitales du corps font détruites à la fois. Voyez *Apoplexia*. Le fecond degré, c'eft lorfqu'il n'y a plus d'ufage des fens, de mouvemens volontaires, ni de raifon, fans toutefois que les actions vitales foient détruites; alors l'apoplexie ne fe termine pas toujours par la mort, mais elle dégénere communément en hémiplégie. Le dernier degré que nous appellons apoplexie fpafmodique, eft le moins dangereux; il eft accompagné des mêmes fymptômes que le fecond; ces fymptomes feulement ceffent plutôt, & ne dégénerent pas fi fréquemment en *paralyfie*. C'eft ce degré léger d'apoplexie que nous allons confidérer ici principalement.

Cette efpece d'apoplexie fe manifefte par les fymptomes fuivans.

Elle eft précédée pendant un tems confidérable, de foibleffe dans les fens, furtout de la vue & de l'ouie, de vertige, de foibleffe d'articulations, de tremblemens, d'engourdiffemens dans les actions animales, & communément d'affections hypocondriaque & hyftérique. Dans ces entrefaites, il arrive que le malade eft privé fubitement & inopinément de fa raifon, de tous fes fens, & des mouvemens animaux, qu'il tombe à terre, que fes piés & fes parties inférieures font froides, que fa peau eft feche, & en conftriction fpafmodique, que fon vifage & fes yeux font rouges & gonflés de fang, & que fon pouls eft fort & prompt. Quelques heures après que ce paroxyfme a commencé, ou il rend de lui-même une grande quantité d'impuretés vifqueufes, ou tout fon corps fe couvre de fueurs; après quoi il revient à lui-même, & recouvre la raifon, les fens ou la faculté de fe mouvoir. Plufieurs nous difent que dans cet état ils ont fenti de la conftriction à la gorge, la déglutition gênée, & leur poitrine ferrée comme avec une corde. Si on ne remédie à ce paroxyfme, il aura des retours fréquens, & fe terminera enfin par une hémorrhagie fatale de cerveau.

Il y a au contraire hémiplégie, lorfque la raifon & les mouvemens vitaux fubfiftant, les mouvemens volontaires, ou du moins la fenfation du toucher eft affoiblie. Je nie que cette hémiplégie ou *paralyfie*, foit univerfelle ou qu'elle affecte tout le corps, à moins que ce ne foit peut-être dans l'apoplexie. Je ne crois pas non plus qu'une *paralyfie* puiffe affecter tout le corps, hors la tête, du moins je n'ai jamais rencontré ce cas dans la pratique; toute *paralyfie* affecte un côté du corps & le prive de mouvement, ou fe borne à un membre particulier. La *paralyfie* s'appelle hémiplégie, lorfque la moitié de la tête & du vifage eft attaquée; dans l'autre cas, on l'appelle *paralyfie* d'un côté; & dans le dernier, *paralyfie* particuliere. La *paralyfie* eft vraie ou fauffe. La vraie a quelquefois fon fiége dans la partie fupérieure de la moelle allongée, quelquefois dans la partie moyenne, ou même dans les parties inférieures; elle ôte en quelque forte aux malades la faculté de fentir & de fe mouvoir; elle naît d'un transport d'humeurs fur les nerfs qui en font comprimés. L'hémiplégie fuccede à une attaque d'apoplexie, ou furvient fans cette attaque; elle commence par un refroidiffement du côté qui doit être affecté; elle eft précédée d'un vertige; elle fe termine peu à peu par une abolition des fenfations & du mouvement. Cependant le côté fain eft quelquefois tourmenté de mouvemens convulfifs & fpafmodiques. La bouche fe met fréquemment en diftorfion, comme celle d'un chien; &, felon le progrès du mal, les fonctions de l'efprit, mais furtout la mémoire commencent à s'affoiblir. Cœlius Aurelianus, dit, *Chron. Lib. II. cap.* 1. que la *paralyfie* particuliere, eft annoncée par un fentiment de pefanteur dans la partie qu'elle doit accabler, par un mouvement lent, accompagné de ftupeur, par la pâleur, par l'engourdiffement, & par le relâchement, la flaccidité, la molleffe, & la froideur au toucher de la partie affectée, qui eft comme dans l'atrophie, ou dans la tumeur œdémateufe, mais il faut bien fe garder de confondre l'inaptitude au mouvement volontaire, qui accompagne la *paralyfie*, avec celle qui naît quelquefois des rhumatifmes & des affections gonteufes. Cette derniere eft jointe à des fpafmes, des convulfions, & des fymptomes qui font tout-à-fait étrangers aux *paralyfies*.

La *paralyfie* particuliere attaque différentes parties; tantôt elle tombe fur les membres inférieurs, & fur les parties de l'abdomen qu'elle prive de mouvement feulement, ou de mouvement & de fenfation, tandis que les parties qui font au-deffus du diaphragme font faines. Alors le malade rend involontairement les urines & les excrémens. Il furvient une tumeur œdémateufe, de la fievre, & enfin la mort. Tantôt elle tombe fur les bras & les mains; fi elle eft fauffe, & que ce foit une des fuites de la colique, on l'appelle *paralyfie* qui provient de la colique. Mais fi elle a d'autres caufes, elle fe nomme *paralyfie* des mains. Il y a auffi une *paralyfie* des paupieres, dans laquelle elles ne peuvent être féparées, & où il fe fait un écoulement involontaire de larmes. La *paralyfie* de la langue s'appelle *aphonie*. Voyez *Aphonia*. Lorfque le pharynx eft paralytique, la déglutition ne fe fait plus. Il ne faut pas confondre cette efpece de *paralyfie* avec les fpafmes du pharynx. L'œfophage, l'eftomac, & les inteftins deviennent paralytiques dans les moribonds; alors tout ce qu'on leur fait avaler, furtout les liqueurs, font en defcendant une efpece de bruit & de murmure. La *paralyfie* du fphyncter de l'anus fe manifefte par la chûte du rectum, & par une évacuation involontaire des excrémens; celle de la veffie, par une incontinence d'urine; celle des vaiffeaux fpermatiques, par un écoulement continuel de femence, & celle des mufcles du pénis par le défaut d'érection. Cœlius Aurelianus dit, *Chron. Lib. II. cap.* 1. qu'entre les Anciens, Hérophyle faifoit mention d'une *paralyfie* du cœur fuivie de mort fubite, fans aucune canfe évidente. Boerhaave, entre les Modernes, affure, *Prax. Medic.* p. 5. que la même chofe peut arriver.

Il eft évident par ce que nous avons dit jufqu'à préfent, que la caufe formelle & prochaine de ces maladies, confifte dans une interception plus ou moins grande de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. C'eft pourquoi l'on diftingue les *paralyfies* en vraies & en fauffes. Les dernieres font plus fréquentes que les premieres; la perte des fenfations fuppofe un défaut prefque total du fluide nerveux; au lieu que l'inaptitude au mouvement n'exige que de la diminution dans l'influx du fluide nerveux. Ce que nous avons donc à chercher maintenant, ce font les différentes caufes capables d'altérer cet influx. Plufieurs Medecins ont eu recours à une obftruction dans les nerfs : mais cette conjecture ne peut fubfifter; elle eft démontrée fauffe, non-feulement par la petiteffe des nerfs, mais encore par la fub-

tilité du fluide qu'ils contiennent. Voyez là-dessus Barthel. de Moor. *Path. Cereb. cap.* 10. la vraie cause de l'interception de l'influx du fluide nerveux, est plutôt la solution de continuité des nerfs, comme dans les blessures ou plaies, les contusions violentes, la compression des nerfs, ou quelqu'affection contre nature, dont le siége soit à leur origine. Mais comme toutes les *paralysies* proviennent de cette cause commune, & comme cette cause varie dans ses effets : nous allons examiner, à quoi l'on doit attribuer cette diversité.

Il est évident, tant par la raison, que par les dissections anatomiques de ceux qui sont morts de ces maladies, qu'il faut expliquer cette variété d'effets, par celle des parties affectées. Ceux à qui nous devons les Observations de cette espece, Willis, Bonnet & Wepfer, ont tous remarqués dans les personnes mortes d'apoplexie, que la cause du mal avoit sa cause dans le cerveau, dans ses ventricules & dans le cervelet. Brunner, *in A. N. C. an.* 1. *Decad.* 3. *Obs.* 153. & 154. fait l'histoire de deux apoplexies mortelles, dont l'une provenoit d'une hydropisie de cerveau, & l'autre d'un sang qui s'y étoit extravasé. Le même Auteur nous dit au contraire, que dans l'hémiplégie un côté de l'origine de la moelle allongée, s'est trouvé inondé de sérosités extravasées, & comprimé de tumeurs. Bonnet donne *Sepulchret. Anatom. Lib. I. Sect.* 15. plusieurs exemples d'extravasation de sérosité dans ces parties. Nous lisons dans Wepfer. *Auct. Hist.* 14. & dans Brunner, *Obs.* 154. de l'ouvrage que nous avons déja cité, qu'ils y ont vû des tumeurs enkystées. Il est inutile d'appuyer notre opinion, d'un détail d'abscès, de plaies & d'ulceres, qui affectant la moelle allongée, ont causé l'hémiplégie, ou qui pénétrant dans le cerveau, ont produit l'apoplexie. D'ailleurs l'Anatomie nous apprend que les nerfs destinés aux fonctions vitales, partent du cervelet; que ceux qui servent aux sensations, ont leur origine à la base du cerveau; & que ceux qui sont employés au mouvement volontaire & à la sensation du toucher, naissent particulierement de la moelle allongée : d'où nous devons inférer que dans toutes les apoplexies, la cause qui comprime les nerfs est dans le cerveau; que cette cause dans la *paralysie*, a son siége dans la moelle allongée, & que dans l'hémiplégie, elle réside particulierement aux environs d'un des côtés de l'origine de la moelle allongée.

Mais entre les causes qui produisent la compression des nerfs dans le cerveau, & qui interceptent l'influx du fluide nerveux, subtil & moteur; la plus considérable est ordinairement la stagnation du sang dans les vaisseaux des membranes du cerveau. Or cette stagnation naît du retardement du mouvement du sang dans les veines & les sinus veineux, & de la lenteur de son retour au cœur. Lorsque le sang a été porté à la tête avec une impétuosité plus grande que la facilité que les veines ont de le recevoir; alors il se fait nécessairement une distension des vaisseaux, & cette distension est suivie de stagnation : c'est ainsi que les choses se passent surtout dans les personnes pléthoriques, hypocondriaques, néphrétiques & hystériques, en conséquence des spasmes violens des parties inférieures. C'est aussi de cette maniere que se produit quelquefois l'espece légere d'apoplexie que nous appellons spasmodique; parce que dans ce cas, lorsque les spasmes viennent à cesser, la masse du sang est déterminée vers les parties inférieures. La circulation des humeurs dans les vaisseaux recommence avec liberté, & le mal perd communément de sa violence. Pour produire ces heureux effets, il ne s'agit quelquefois que d'ouvrir la veine à tems, & que de relâcher le ventre par un clystere. Dans ce paroxysme, le visage est rouge, le pouls vif & prompt, le mouvement & les sensations sont détruites, & tout le corps se couvre d'une sueur abondante.

Si la stagnation continue pendant quelque tems, & si le malade abonde en sérosités; alors la partie la plus fluide des sucs séreux, s'échappe peu à peu par les pores des vaisseaux distendus contre nature, agit sur les nerfs & les comprime. Si cette action se fait à la base du cerveau, il s'ensuit une apoplexie. Le second degré d'apoplexie qui provient d'une affluence de sérosités vers les branches de la moelle allongée, est communément suivi de l'hémiplégie : mais l'hémiplégie qui provient de cette cause, n'est point précédée de l'apoplexie, lorsque la sérosité qui se sépare du sang en stagnation, tombe immédiatement sur la moelle allongée : on distingue cette hémiplégie par l'épithete de séreuse, & les personnes pituiteuses, sanguines & phlegmatiques y sont particuliérement sujettes. Dans ce cas le pouls est languissant & foible, le visage pâle, le malade est attaqué d'une espece d'assoupissement, & ses sens sont engourdis. Les Medecins, mais entr'autres, Cælius Aurelianus, *Chron. Lib. II. cap.* 1. ont bien remarqué que cette maladie attaquoit fréquemment les veillards, sur-tout en Automne & en Hiver.

Quant aux causes plus éloignées, qui produisent selon la diversité des tempéramens, tantôt une hémiplégie séreuse, tantôt une hémiplégie sanguine; la plus importante est une trop grande quantité de sang dans les personnes actives, & qui ont le malheur d'être d'une constitution lâche & spongieuse. Cette surabondance de sang produit des effets funestes, avec d'autant plus de facilité, que l'agitation des humeurs est plus grande; car dans une ébullition violente, ces humeurs distendent les vaisseaux foibles du cerveau, & s'extravasent quelquefois absolument: il n'est pas difficile d'expliquer actuellement pourquoi il arrive aux personnes pléthoriques d'être attaquées subitement des maladies dont il s'agit, après une débauche excessive de femmes, de vins violens, un usage inconsidéré de bains trop chauds, de grands exercices pendant un tems chaud, ou après s'être exposé au Soleil, ainsi que nous en avertit Prosper Martian dans son *Commentaire*, & pourquoi ces maladies sont encore des suites de quelqu'agitation d'esprit, ou d'une indigestion, sur-tout si le corps est exposé au froid dans ces circonstances. J'ai vû moi-même plusieurs personnes, qui ont été frappées subitement d'apoplexie, pour avoir pris du froid immédiatement après avoir trop bû de vin ou de biere.

La surabondance de sang contribue encore aux *paralysies*, lorsqu'en conséquence des spasmes des parties inférieures. produits par quelque cause que ce soit, ce fluide est poussé avec impétuosité aux parties supérieures, & sur-tout à la tête, & s'y met en stagnation. C'est de-là que nous devons déduire la cause des apoplexies spasmodiques, & des hémiplégies sanguines qui surviennent aux personnes hypocondriaques & hystériques : on en trouve un exemple surprenant dans les *Consultations* de Frederic Hoffman. C'est aussi par la même raison qu'on observe quelquefois dans la pratique que la suppression ou le dérangement des regles, ou d'un écoulement hémorrhoïdal, est suivie de *paralysie*. La suppression subite de quelqu'évacuation de sang habituel, ou actuel, ne manque guere d'être suivie de *paralysie*; aussi sont-elles fort communes dans les cas où l'on a été violemment effrayé, où l'on a souffert du froid, & où l'on a fait un usage inconsidéré d'astringens, de repercussifs & d'opiats, tandis que l'on avoit ses regles, que les vuidanges se faisoient, ou qu'il y avoit écoulement hémorrhoïdal.

C'est ainsi que la stagnation du sang produit des *paralysies* & des apoplexies, pour la plupart sanguines & passageres; mais qui deviennent séreuses & fatales à la longue. Ces maladies sont encore produites immédiatement par des impuretés séreuses, portées en abondance à la tête, & agissantes sur l'origine des nerfs. Aussi est-il d'expérience que la suppression subite des excrétions séreuses, des sueurs critiques, de la transpiration insensible, de la salivation excessive, soit spontanée, soit excitée par le mercure, de l'écoulement de sérosités par les oreilles, les yeux & les narines, de

la sanie d'ulceres invétérés, de fistules & de transpiration fétide par les piés, sont suivis de *paralysies* violentes: d'où il s'ensuit aussi que les enfans qui ne sont point sujets à ces différentes évacuations, le sont aux *paralysies*. Il est question dans les Consultations de Frederic Hoffman, *Sect. 1. cap. 26.* d'un enfant de deux ans qui fut attaqué d'une *paralysie* causée par la suppression de la transpiration. On voit que les longues routes, faites dans des lieux humides & froids doivent exposer aux mêmes accidens: on en trouvera plusieurs exemples dans Forestus, *Lib. X. Observ.* 83. & 84. c'est à cela qu'il faut rapporter celui *des Mémoires de l'Academie des Curieux de la Nature, Dec.* 3. *an.* 7. & 8. *Obs.* 203. Il s'agit d'un homme de 70 ans, qui fut attaqué d'une *paralysie* sur le côté droit, immédiatement après la guérison d'une surdité; il est évident que la cessation du premier accident ne donna lieu au second que parce que la matiere que causoit la surdité, se jetta sur le côté droit de la moelle allongée.

Si la sérosité portée à la tête est acre, scorbutique, & rappellée inconsidérément des articulations & de la peau, par des onguents répercussifs & sulphureux, ces maladies n'en seront que plus terribles. Nous avons un grand nombre d'exemples de teignes, de croutes laiteuses, de gales, & de fievres pourpreuses, dont la répercussion a été immédiatement suivie de *paralysie*. Il en est de même des rhumatismes & des affections gouteuses, qui sont produites & fomentées, comme tout le monde sait, par des sérosités acres, logées aux environs des parties membraneuses des articulations. Si cette sérosité est répercutée par des opiats, ou des astringens, remedes dont on se sert ordinairement pour calmer la douleur, ou si l'imbécillité des parties donne lieu à sa transmigration, il s'ensuivra des *paralysies* très-opiniâtres. On trouve dans les Consultations de Frederic Hoffman, *Cas* 21. un exemple d'hémiplégie, causée par une maladie gouteuse, & accompagnée de rhumatisme. Il faut mettre au même rang la *paralysie* scorbutique qui est toujours fausse, & qui tire son origine d'une sérosité acre, scorbutique, & en stagnation aux environs du commencement des nerfs qu'elle comprime. Telle est la nature des mercuriels, que leur usage inconsidéré, par des personnes foibles, & d'une constitution impure, à qui l'on se propose de procurer la salivation, leur procure des *paralysies*; car le mercure mêlé avec les particules salines & excrémentitielles du corps, acquiert une qualité fortement irritante, par laquelle il agit particulierement sur la substance nerveuse & fibreuse des glandes, & donne lieu à une affluence considérable d'humeurs lymphatiques & salivaires. S'il arrive que l'évacuation de ces humeurs par la bouche soit subitement interrompue; comme il s'en fait une affluence continuelle, elles se porteront en trop grande abondance à l'origine de la moelle allongée, tomberont sur les nerfs mêmes, se mettront en stagnation, comprimeront & empêcheront l'influx du fluide nerveux de se faire dans les canaux qui lui sont destinés.

Il arrive encore fréquemment que les spasmes des membranes qui environnent le cerveau & la moelle allongée, donnent lieu à des hémiplégies & à des apoplexies.

La raison de ces effets, est que l'agitation violente de ces membranes les affoiblit, les relâche, & leur ôte la force d'empêcher les sucs lymphatiques & fluides qui s'y portent, de rester en stagnation dans leurs vaisseaux, & conséquemment de comprimer la substance médullaire. C'est pourquoi nous voyons souvent l'épilepsie suivie de l'hémiplégie, qui quand elle est fatale ne manque pas de dégénérer en apoplexie. Par quelle raison un accès violent de colere, entraîneroit-il quelquefois une *paralysie*, si ce n'étoit parce que la trop grande constriction des nerfs & des vaisseaux donnant lieu à la stagnation des humeurs, intercepte l'influx du fluide nerveux.

Toutes ces causes pernicieuses seront d'autant plus énergiques, & produiront des effets d'autant plus certains, qu'il y aura plus de flaccidité dans le cerveau, & de foiblesse dans le systeme nerveux; car plus les parties nerveuses seront lâches, moins elles seront capables de résister à l'inondation des humeurs, & plus elles en favoriseront la stagnation & l'extravasation. Les causes antécédentes de la foiblesse des nerfs, sont la vieillesse, un tempérament sanguin, une habitude de corps, lâche, molle & spongieuse, une vie oisive & sédentaire, un usage trop modéré des liquides, ou un usage excessif de biere épaisse & chargée de houblon, ou de vin; des alimens trop succulents, le trop de sommeil; les veilles excessives, le trop d'étude & de méditation, la débauche avec les femmes, les longs chagrins, le séjour dans des lieux humides & froids, & l'Hiver. Lorsque les corps sont affoiblis, la cause la plus légere, & qui paroît le moins mériter d'attention, incline aux *paralysies* & aux apoplexies; je n'en veux pour preuve que l'exemple d'une personne qui prit les eaux de Selter, régulierement, avec un corps bien préparé, & qui fut toutefois attaquée d'une apoplexie qui laissa après elle une fausse *paralysie*.

Après avoir parlé de l'hémiplégie, nous allons maintenant passer aux différentes especes de *paralysies*. Celles auxquelles nous nous attacherons principalement ici, sont les *paralysies* inférieures du corps, des jambes & des piés, de l'abdomen, de toutes les parties situées au-dessous du diaphragme; celles qui sont au-dessus étant supposées saines & non affectées. Dans ce dernier cas, la cause a son siége dans la moelle allongée, aux environs des premieres vertebres des lombes, ainsi qu'il est suffisamment démontré par la dissection de deux malades qui sont morts de cette espece de *paralysie*, & par l'exposé qu'on en trouve, *A. N. C. Vol. II. Obs.* 51. & 120. On trouva dans l'un de ces malades la moelle spinale endommagée, & plus d'à moitié dissoute, aux environs de la premiere vertebre des lombes. Dans l'autre, la moelle allongée étoit dans toute la partie inférieure de l'épine, si flasque & si dépouillée de suc, qu'il y avoit un intervalle considérable entr'elle & les os. Cette maladie peut encore provenir, 1°. de quelque cause extérieure violente, comme de fractures, de luxation, ou de blessure à l'épine qui pénetre jusqu'à la moelle; on en trouvera des exemples, *A. N. C. Cent.* 10. *Obs.* 8. & *Dec.* 1. *an.* 3. *Obs.* 66. 2°. de causes internes, comme de rhumatismes, ou de maladies convulsives du dos. Il y en a un exemple remarquable dans les *Memoires des Curieux de la Nature*, que nous avons déja cité *Vol. II. Obs.* 102.

La cause du mal est quelquefois logée dans l'os sacrum; elle produit alors l'impossibilité de marcher, & la *paralysie* des jambes & des piés. Cette espece de maladie est quelquefois héréditaire, & dépend d'un état contre nature de la moelle contenue dans l'os sacrum. On trouvera, *Hist. Morb. Wratisl. an.* 1701. des exemples de cette espece de *paralysie*, causée par des tumeurs originelles à l'os sacrum, qui se sont exulcérées dans la suite, & qui sont devenues mortelles. Cette *paralysie* survient aussi après des fievres intermittentes & aiguës, lorsque les malades suivent un mauvais régime, ou s'abandonnent à quelques passions. Alors c'est à une sérosité peccante portée sur la moelle de l'os sacrum, qu'il faut attribuer la *paralysie*. Les femmes y sont sujettes, après des accouchemens laborieux, des avortemens, & des suppressions de vuidanges; & elle n'a d'autre cause, que la surabondance du sang précipité par des spasmes sur l'os sacrum, où il se met en stagnation, & dont la partie séreuse s'échappe à travers les petits pores des vaisseaux qui les contiennent, à moins qu'on ne prévienne cet effet par des remedes ordonnés à propos.

Il y a une espece de *paralysie* à laquelle les bras sont sujets; si elle vient à la suite d'une colique dissipée in-

considérément par des anodyns & par des opiats, on l'appelle *paralysie* causée par la colique. Elle naît d'une sérosité acre & peccante portée sur les parties nerveuses des bras,& sur celles du corps;il y en a un exemple frappant, *A. N. C. Dec.* 3. *an.* 7. *Append. ad Obs.* 308. cette *paralysie* succéda à une colique arrêtée par des opiats. Il est fait mention dans le même ouvrage, *an.* 4. *Obs.* 30. d'une *paralysie* précédée d'une colique, & causée par l'usage du vin adouci avec de la litharge. Cet accident est très-ordinaire à ceux qui travaillent dans les mines de plomb; ils commencent à être attaqués d'une colique violente, accompagnée d'une constipation opiniâtre, & d'une *paralysie* des bras; ce qu'il faut rapporter aux exhalaisons pernicieuses auxquelles ils sont exposés.

La maladie dont il s'agit peut avoir encore d'autres causes, & provenir d'une disposition scorbutique des humeurs. Voyez là-dessus, *A.N.C. Dec.* 1. *an.* 3. *Obs.* 334. Son siége peut être dans les vertebres du cou, & dans les vertebres supérieures du dos, d'où les nerfs sont distribués dans les bras. Forestus fait mention, *Lib. X. Obs.* 95. d'une *paralysie* causée par un coup de pierre sur le cou. Cette maladie est quelquefois une des suites de l'hydropisie de poitrine, ainsi que l'a remarqué Charle Pison, *Tract. de morb. ex serosa colluvie, Sect.* 3. *cap.* 7. dans ce cas la lymphe qui est en stagnation dans les petits vaisseaux distribués dans la membrane des nerfs, ne pouvant se jetter dans le canal thorachique,& comprimant les nerfs,peut être regardée comme la cause du mal.

Quant aux prognostics des *paralysies*, on peut tenir pour certain que l'apoplexie spasmodique, & que l'hémiplégie sanguine sont de facile guérison; mais qu'elles sont sujettes à des retours fréquens, & à se terminer enfin à des hémorrhagies de cerveau, à moins qu'on ne prenne des mesures contre ces accidens. Les autres especes de *paralysies* & d'hémiplégies séreuses, ne tuent pas sur le champ: mais la cure en est d'autant plus difficile, que l'altération des sens, tant intérieurs qu'extérieurs, est plus grande. D'ailleurs il est assez rare que le malade ne s'en ressente point pendant le reste de sa vie. Il arrive quelquefois que des enfans sujets à des *paralysies*, en guérissent radicalement, aux environs de l'âge de puberté: mais ce bonheur n'arrive que très-rarement, pour ne pas dire jamais, aux adultes. L'hémiplégie du côté gauche est plus dangereuse que celle du côté droit; parce que les ramifications de l'aorte sont plus nombreuses de l'un de ces côtés que de l'autre. Si la partie affectée est encore douloureuse, capable de sensation, ni trop froide, ni exténuée; il y aura quelque espérance de guérison, & le mal ne doit point être regardé comme absolu, tant qu'il y aura sensation de fourmillemens, & de picottemens. La *paralysie* de l'abdomen & des parties inférieures est ordinairement mortelle, & accompagnée de gangrene. Toutes les *paralysies* en général se guérissent plus aisément au Printems & en Eté, qu'en Automne & en Hiver.

On dit que la fievre emporte la *paralysie* à laquelle elle succede: mais il faut entendre ceci plutôt d'une fievre artificielle que d'une fievre naturelle, & d'une *paralysie* séreuse, plutôt que sanguine; car si la fievre est naturelle, elle sera ou continue, ou intermittente: la fievre continue est toujours dangereuse, & l'intermittente ne guérit gueres. Nous entendons par une fievre artificielle, une augmentation de mouvement dans le cœur,& dans les arteres, produite par art, & en conséquence de laquelle la circulation du sang se fait plus promptement; & les sucs qui sont en stagnation aux environs des nerfs & de leur origine, sont distribués, & pour ainsi dire repompés. On parvient à procurer une fievre artificielle par des remedes tant soit peu acres & chauds, par des substances volatiles & nervines, par un exercice violent, surtout à l'ardeur du soleil, par des bains, tels que ceux de Laughstad, & par les eaux de Carlsbad; mais il faut s'interdire tous ces remedes dans les *paralysies* sanguines, où il y a déja mouvement fébrile; ce n'est que dans les *paralysies* séreuses où la circulation des humeurs est languissante, qu'il est permis d'y avoir recours.

Il y a deux indications principales à remplir dans la cure des *paralysies* & des apoplexies. La premiere est d'extirper les causes tant prochaines qu'éloignées, qui contribuent à l'interception de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. La deuxieme, c'est de fortifier la partie affectée & tout le systeme nerveux à l'effet de les remettre au ton naturel où ils étoient d'abord. Il est de la derniere importance de savoir si le mal est recent ou confirmé; parce que ces deux circonstances font varier la curation.

Si le Medecin est appellé immédiatement après l'attaque de la maladie, s'il trouve le pouls fort, & le visage rouge, il ne cherchera point de moyen plus efficace pour détruire la cause du mal qui consiste dans une stagnation de sang à la tête, que la saignée qu'il fera faire sur le champ, soit au bras, soit au cou, observant que l'incision soit assez large, afin que le sang puisse couler librement, & faire un jet considérable. Si le malade est plétorique, il fera d'abord ouvrir la veine du pied, de peur que s'il venoit à déterminer le sang vers les parties supérieures, les humeurs ne s'y portassent en trop grande abondance, & n'augmentassent le mal: mais après la saignée du pié, il en viendra à celle du bras, ou de la jugulaire: il est quelquefois à propos de réitérer cette saignée, & de la faire copieuse.

Il tentera la révulsion des humeurs qui sont en stagnation, par des clysteres tant soit peu acres & astringens, composés de plantes bienfaisantes dans les affections des nerfs, comme la rue, la marjolaine, la sarriette, le thym, le serpolet, les fleurs de lis des vallées; il ajoutera l'huile de camomille,& il en augmentera l'énergie, avec une quantité convenable de sel gemme, de sel ammoniac, d'urine humaine; réitérant l'injection de ces substances, aussi souvent que l'état du malade le réquerra; il ordonnera des bains pour les piés, assez profonds, dans de l'eau chaude imprégnée d'herbes convenables dans les maladies des nerfs, de fleurs de camomille, de sommités d'ivraie, & de potasse: les bains produiront alors des effets merveilleux.

La saignée laissera les spasmes des parties intérieures subsister pendant quelque tems, & n'emportera pas toujours l'ébullition fievreuse des humeurs. C'est pourquoi il tentera de les tempérer par des diaphorétiques fixes, unis à des substances précipitantes & nitreuses; comme les poudres d'antimoine diaphorétique, les yeux d'écrévisse, la nacre de perles, le cinnabre, le nitre & l'ambre,qu'il fera prendre dans de l'eau de lis des vallées, ou dans de l'eau de fleurs de tilleul, ajoutant une quantité convenable de sirop de jus de citron; il facilitera par ces moyens la transpiration, ce qui quelquefois suffit seul, pour terminer des paroxysmes apoplectiques & paralytiques. Lorsqu'il s'agit de dissiper les spasmes des parties intérieures, je ne connois point de remede plus efficace, qu'une quantité convenable de liqueur anodyne, mêlée avec la liqueur besoardine, ou que l'esprit volatil de tartre; je fais prendre ces remedes alternativement, deux fois le jour, avec les poudres dont j'ai fait mention; je proscris au malade toutes sortes de boissons spiritueuses; je ne lui permets que des décoctions calmantes, de l'eau de fontaine pure, ou de l'eau de selter avec un peu de vin.

Si l'on sait ménager à propos ces remedes, & si le mal est récent, & non encore confirmé, par la stagnation du sang, on pourra en venir à bout: mais lorsque la sécrétion de la sérosité paroît s'être déja faite; le seul but que l'on doive se proposer, c'est de discuter, & de faire dérivation. Dans ces cas où le malade est pour ainsi dire léthargique, & ronfle, j'ai ordonné avec succès un émétique sous une forme liquide, mêlé avec des

analeptiques. Ce remede est capable de ranimer les mouvemens vitaux, & de restituer au malade l'usage de ses sens & de sa raison.

Voici l'ordonnance que j'ai faite en pareil cas.

Prenez *de l'eau spiritueuse, de lis des vallées, des eaux de fleurs de tilleul, de prime-vere, de canelle,* & *du vinaigre distilé,* *de chaque, deux onces;*
d'esprit de succin, ou *d'ambre,* & *de corne de cerf,* *de chaque, une dragme;*
d'antimoine diaphorétique, de cinnabre, & *d'yeux d'écrévisses,* *de chacun une demi-dragme;*
de tartre émétique, deux grains;
de sirop d'écorce d'orange, deux dragmes.

Mêlez le tout, & faites-en prendre deux cuillerées par heure.

Les substances volatiles urineuses appliquées sous les narines, feront d'un grand usage, pour discuter la sérosité en stagnation. La plus énergique de ces substances, est l'esprit de sel ammoniac préparé avec de la chaux vive, & mêlé avec de l'huile de marjolaine & de rue: les sternutatoires, surtout ceux qui sont amis des nerfs, seront bienfaisans en pareil cas, non-seulement parce qu'ils ranimeront les mouvemens vitaux, mais encore parce qu'ils feront sortir par le nez des matieres séreuses. Pour cet effet j'ordonne le mélange suivant:

Prenez *de la marjolaine,* & *des fleurs de lis des vallées,* *de chacune deux dragmes;*
de marum de Syrie, de fleurs de benjoin, & *des cloux de girofle,* *de chacun demi-once;*
de castor en poudre, dix grains.

Mêlez le tout, & faites prendre ce mélange en poudre, en guise de tabac.

Lorsqu'il s'agit de diviser les sérosités qui sont en stagnation dans les *paralysies* opiniâtres, rien n'est plus efficace que les cauteres actuels, appliqués entre la seconde & la troisieme, ou la quatrieme vertebre du cou. Ce remede est fort recommandé par les Anciens, & même par les Modernes. Voyez Emdrolius, *Warsavia Physicè illustrata.* Mais de notre tems, l'apparence cruelle de ce remede revolte, & nous lui substituons ordinairement les sétons dans la fossette du cou; & si le malade s'y refuse, nous lui appliquons des vesicatoires dans le même endroit ou aux piés. Il faudra appliquer ces vesicatoires plutôt aux piés qu'au cou si le malade est foible, parce qu'on a éprouvé qu'en les appliquant dans la fossette du cou, il s'élevoit des mouvemens convulsifs dans des parties qui n'en étoient point affectées auparavant.

Si le mal est invétéré, outre les remedes dont nous venons de faire mention, on tentera la révulsion des humeurs de la tête par des évacuans convenables. Ces évacuans doivent être des purgatifs balsamiques, dont les plus importans sont les pilules préparées d'extrait de coloquinte, l'aloès, l'hellébore noir, la résine de labdanum, le bois d'aloès, les fleurs de benjoin, le sel d'ambre, le baume du Pérou, chacun à la dose d'un scrupule; une demi-dragme de mercure doux; quatre grains de camphre, ou de sel volatil de corne de cerf. Faites vingt-quatre pilules que vous tirerez d'un scrupule du mélange de ces ingrédiens; & vous en ordonnerez quatorze à la fois: entre les diaphorétiques, vous donnerez la préférence à l'esprit ambré de corne de cerf, à la liqueur minérale anodyne, avec une quantité convenable d'essence de castor, & aux décoctions de gayac, de sassafras, de sandaux, & de squine. On ne peut trop recommander dans les maladies séreuses de la tête, les diurétiques, surtout ambrés, dont le plus énergique est l'essence d'ambre, avec une teinture acre d'antimoine.

Ceux qui ont été tourmentés long-tems par des *paralysies*, & en qui le systeme nerveux est affoibli, veulent être traités avec des corroboratifs, & ont besoin d'observer un certain régime. On leur ordonnera avec beaucoup de succès, une partie d'esprit urineux de sel ammoniac sur trois parties d'eau. Si l'on prend des essences de gentiane ronge, & d'écorce de cascarille, de la teinture acre de teinture d'antimoine, de la liqueur minérale anodyne, & de l'huile de macis ou de canelle; on formera du tout un mélange fort ami des nerfs: on en fera prendre dans une infusion de baume préparée avec de l'écorce de citron; ceux en qui l'appétit est languissant, & l'estomac débilité, seront considérablement soulagés par l'élixir viscéral, ou par un élixir préparé de quinquina, ou de cascarille. Il n'y a rien de mieux à ordonner aux personnes âgées que quelques goutes de baume de vie, le matin, dans une infusion de baume.

Les Auteurs font mention d'un grand nombre de remedes, pour rendre l'usage des sens, & le mouvement aux apoplectiques & aux paralytiques. Les Anciens donnoient des frictions violentes, avec des linges ou des étoffes rudes, à la partie affectée; ou si la sensation étoit anéantie, irritoient la peau avec des orties; ils avoient soin de faire précéder d'une friction avec un oignon de mer coupé par le milieu, l'application des ventouses sans scarifications. On se trouvera bien d'oindre les membres paralytiques d'esprit de sel ammoniac, & d'esprit de vin camphré: le vin vieux du Rhin digéré sur un feu modéré avec le romarin, les fleurs de camomille commune, le spicnard, & les cloux de girofle, & appliqué avec des linges pliés en double sur l'épine du dos, sur l'os sacrum, & sur les jointures, produira d'excellens effets. Il est à propos de faire succéder aux bains & aux frictions, des linimens bienfaisans pour les nerfs, comme la graisse humaine, le galbanum, la térébenthine, le baume de Copaü, le baume du Pérou, les huiles distilées de lavande, de genievre, de marjolaine, de rue, de romarin, d'ambre, & de muscade. On s'interdira les huiles distilées seules, parce qu'étant dessiccatives, & resserrantes, elles feroient plus de mal que de bien. On appliquera sur la tête des calottes discussives & corroboratives, & aux tempes des baumes apoplectiques: mais il faut avoir soin que ces choses n'aient aucune odeur agréable; on fera raser la tête, & on la saupoudrera d'ambre. On se trouvera bien de faire laver l'occiput de liqueurs spiritueuses, préparées d'esprit volatil de corne de cerf, d'esprit de vers, d'eau d'Anhalt, d'essence de baume du Pérou, d'essence de castor, & d'huile de muscade & de cloux de girofle.

Il faut dans les *paralysies* recourir aux bains, comme aux derniers remedes. Les plus énergiques en pareil cas, sont les bains chauds, pris avec modération; on fait beaucoup de cas de ceux de Toplitz, d'Emsen, de Wisbaden, d'Aix-la-Chapelle, & de Wolkenstein en Misnie, surtout lorsque le mal est invétéré: comme les eaux de Laugsthad portent avec elles un principe astringent & calybé, elles ne conviennent que dans les *paralysies* naissantes, ou dans les *paralysies* déja subjuguées, ou dans celles qui commencent, & qui se manifestent par l'affoiblissement du mouvement. Mais tous ces bains ne sont point à comparer à ceux qu'on prépare artificiellement. Les plus efficaces d'entre ces derniers sont ceux où l'on fait entrer les scories des métaux; viennent ensuite ceux que l'on prépare avec des plantes amies des nerfs, & des fourmis. Les plantes les plus amies des nerfs sont le serpolet, la crapaudine, l'absinthe, l'origan, la mente, l'hysope, le romarin;

rin, la marjolaine & les fleurs de camomile. On les enfermera dans un sac, & on les fera bouillir avec une lessive légere ; on les mettra dans de l'eau tiede, & l'on fomentera avec cette eau les parties affectées. Entre les linimens, celui qu'on prépare avec le savon de Venise, l'esprit de vin campbré & les essences de galbannm & de bdellium, est le plus vanté.

Dans les *paralysies* qui proviennent de la surabondance du sang, la saignée sera salutaire, surtout dans les commencemens. Les anciens, & entre autres Archigenes, regardoient, si l'on en croit Aétius, Celse, Cœlius Aurelianus & Aretée, la pratique de tirer du sang sur le champ, comme appuyée sur un grand nombre d'expériences fideles. Mais ce remede est nuisible dans les *paralysies* invétérées & séreuses, où il y a diminution de force & perte d'appétit. C'est pourquoi Ballonius nous avertit, *Lib. VI.* de ne point ouvrir la veine dans les *paralysies*, lorsqu'une humeur froide est en mouvement, & il démontre le danger de cette pratique par un exemple. Alexandre de Tralles assure qu'il ne faut jamais saigner dans la *paralysie*, à moins que la surabondance du sang ne soit manifeste. On n'ouvrira point la veine aux piés, s'ils sont froids & en constriction spasmodique. Ceux qui ont été attaqués de *paralysie* à la suite d'un écoulement hémorrhoïdal supprimé ou ralenti par la saignée, se feront appliquer avec succès des sangsues à l'anus. Nous avons dans les *A. N. C. Vol. III. Append.* un exemple d'hémiplégie dissipée sur le champ, par l'application des sangsues aux oreilles, & des vésicatoires au gras des jambes.

Ceux à qui des attaques de *paralysie* ont affoibli la tête, les sens, la mémoire, ne doivent faire aucun usage intérieur des eaux minérales froides ou chaudes; car ces eaux passent lentement par les petits vaisseaux relâchés de la tête, & donnent lieu à des stagnations considérables d'humeurs séreuses. Je n'ai pas trouvé non plus, que les eaux acidulées prises en boisson ordinaire avec du vin fussent salutaires, parce que la tête n'est déja que trop chargée de vapeurs spiritueuses. Si le malade est jeune, & si la maladie provient de quelque affection hypocondriaque, rien n'empêche qu'on ne recourre aux eaux tempérées de Carlsbade ou aux eaux minérales froides qu'on fera chauffer, n'en laissant prendre qu'en très-petite quantité, & ordonnant soigneusement aux malades de se garantir du froid, de ne prendre aucun chagrin, de ne faire aucun ouvrage d'esprit, de ne se point trop livrer au sommeil, mais de s'exercer & d'user de remedes nervins & balsamiques. En général ces eaux sont plus sûres lorsque la maladie est sur son déclin, que quand elle est dans sa force.

Les bains artificiels préparés avec des fourmis & des plantes amies des nerfs, sont d'autant plus efficaces, que l'eau dont on se sert est plus légere & plus subtile. Il faut donc préférer l'eau de pluie, & à son défaut l'eau de riviere, puisée après une pluie abondante. Toutes les eaux artificielles le cedent en légereté à celle de Toeplitz, qui l'emporte aussi sur l'eau de pluie, & qui d'ailleurs est très-propre par sa vertu discussive & diaphorétique à restituer la force & le ton convenable aux parties affectées. L'expérience nous a encore appris que ces eaux tombant par la douche à l'origine de la moelle allongée, agissoient avec force sur les humeurs en stagnation & les dissolvoient.

C'est avec raison qu'on recommande dans les *paralysies* surtout invétérées, les bains froids & modérément astringens, & les fomentations préparées de racine de grande consoude bouillie dans de l'eau. On peut aussi recourir alors aux eaux médicinales calybées de Fregenwalden, de Laughstad, & à celles que l'on prépare avec les scories des métaux: mais il faut les prendre chaudes, autrement elles mettroient la masse du sang & des humeurs dans une trop grande agitation, & causeroient des anxiétés, des céphalalgies & des palpitations de cœur. D'où il arriveroit que communiquant une fievre artificielle, elles augmenteroient le mal, par la constriction qu'elles occasionneroient dans les parties extérieures, & par l'accélération du sang & des humeurs vers les parties intérieures, surtout vers le cœur & les grands vaisseaux qui l'environnent. Cette accélération suppose nécessairement dans la systole du cœur & des arteres, plus de promptitude & plus de force, & conséquemment plus d'impétuosité dans les humenrs qui circulent dans les petits vaisseaux. D'où il peut arriver à la vérité que les obstructions seront levées, les sucs visqueux résolus, & les stagnations discutées: mais ce ne seroit pas sans danger, surtout pour les personnes sanguines, pour celles en qui les humeurs sont dépravées ou les parties solides affoiblies, comme les vieillards.

Les lotions de la tête sont salutaires dans les *paralysies*, surtout à ceux qui en ont déja l'habitude; quant aux autres, il faudra commencer par une lessive qui ait peu d'acreté, & dans laquelle on aura fait bouillir des plantes amies des nerfs. On prendra, par exemple, la racine de l'asarabacca, avec du romarin, & l'on en fera un sachet qu'on mettra dans la lessive, qu'on fera bouillir. Au reste, tous ces remedes supposent que le malade a été purgé.

Dans la *paralysie* scorbutique, qui est ordinairement d'une nature bâtarde & particuliere, les remedes extérieurs feront peu d'effet. Il vaut beaucoup mieux tenter de corriger l'acrimonie des humeurs par des décoctions & des infusions délayantes, chaudes & froides; prises en boisson ordinaire, & de la subjuguer par des spécifiques anti-scorbutiques, dont les plus énergiques sont les vers de terre pris en poudre, ou leur suc pris dans du petit-lait. On chassera par les selles les impuretés grossieres, à l'aide de quelque préparation laxative de manne & de rhubarbe. Quant aux parties plus subtiles de ces impuretés qui nagent dans le sang, on les dissipera par les pores de la peau, avec des poudres diaphorétiques. En un mot, si la masse du sang n'est pas purifiée, la cure ne sera pas complete.

La *paralysie* des paupieres est produite par une transmigration ou une stagnation d'humeurs dans ces parties; & elle devient incurable si elle ne cesse promptement. J'ai remarqué que ce que l'on avoit de mieux à faire en pareil cas, c'étoit de frotter les paupieres soir & matin avec du baume de vie chaud, ou avec de l'huile de canelle ou de cloux de girofle, mêlée avec quelque substance grasse. Il ne faut pas non plus négliger en pareil cas la dérivation & l'évacuation de la sérosité peccante, tant par les laxatifs & les diurétiques, que par les vésicatoires. Nous avons dans les *A. N. C. Vol. I. Observat.* 140. l'histoire d'une *paralysie* des paupieres survenue après la rougeolle, & guérie par les vésicatoires.

La *paralysie* causée par la colique exige des remedes qui facilitent la séparation de la sérosité peccante & sa transpiration. Dans ces cas on appliquera avec succès sur les parties affectées, les peaux d'animaux nouvellement tués; on les frottera avec une once de graisse humaine mêlée avec une dragme d'huile de cloux de girofle. L'application des ventouses aveugles produira aussi de bons effets; nous en avons un exemple dans les *A. N. C. Dec.* 1. *Ann.* 3. *Obs.* 308.

Un air serein & tempéré est aussi très-salutaire aux paralytiques. Cœlius Aurelianus ordonne, *Lib. II. cap.* 1. *Chron.* de coucher ces malades dans un lieu tempéré, où l'air soit léger & où il ne fasse ni trop chaud, ni trop froid. Il faut aussi que leurs alimens soient légers & de facile digestion, surtout dans le commencement. Lorsque l'on peut regarder la *paralysie* comme une maladie aiguë & que l'estomac est languissant, on aura soin de proscrire les vins, les bieres, surtout dans le commencement. Si la maladie est de longue durée, on remettra le malade à son régime ordinaire, & on lui permettra une diete nourrissante.

Si l'on se détermine à laver les membres paralytiques, secs & exténués par l'atrophie, on se gardera bien d'employer de l'esprit de sel ammoniac, qui n'est bon que dans les cas où il y a enflure.

Lorſqu'il y a enflure, il ſera très-à-propos d'enfermer les parties tuméfiées dans un petit ſac qu'on remplira des ingrédiens ſuivans:

Prenez *du ſon*, & *du millet*, } *de chaque, quatre poignées*;

Mêlez-les dans une poelle, & les faites ſécher ſur le feu.

Enfermez-les enſuite dans un ſac que vous appliquerez chaud ſur la partie affectée lorſque le malade ſe mettra au lit.

Les perſonnes âgées ſont ſujettes à des maladies de tête violentes & preſque incurables, à des léthargies, des apoplexies & des hémiplégies. Pour les prévenir, il eſt à propos qu'elles ſe privent de toutes les choſes qui tendent à affoiblir le ſyſteme nerveux, ou à rallentir la circulation du ſang dans la tête. Il faut qu'elles ſe garantiſſent du froid, ſurtout lorſqu'elles ſeront diſpoſées à ſuer, qu'elles faſſent un uſage modéré de vin ſpiritueux, qu'elles ne ſe livrent point au chagrin & aux craintes, & qu'elles n'interrompent point les ſaignées qu'elles ſe ſont faire d'habitude. Elles feront bien de s'abſtenir encore de l'uſage exceſſif du tabac, des préparations vaporeuſes d'abſinthe, de la biere forte, & de fuir un air humide & mal ſain. Si les vieillards guériſſent rarement de ces maladies, c'eſt à mon avis, parce que leur ſang abonde en une humeur pituiteuſe & glutineuſe qui empêche le retour du ſang par les petites veines, & par les ſinus veineux du cerveau, obſtruant les premiers de ces canaux par ſa viſcoſité. Or il n'eſt pas facile de lever les obſtructions profondément enracinées dans les vaiſſeaux du cerveau.

Il n'eſt pas facile de rendre la force & la ſanté aux paralytiques, pléthoriques & abondans en humeurs peccantes; à moins qu'ils ne s'aſſujettiſſent à un remede deſſiccatif, & qu'ils ne s'interdiſent le bouillon, tout mets bouilli & toute ſubſtance humide, & qu'ils ne boivent peu, ſurtout des liqueurs épaiſſes. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'eſt d'uſer d'une petite quantité de décoction de ſquine, de rapure de ſandaux jaunes, de ſaſſafras & de raiſins, de boire du bon vin, mais ſobrement; de ne manger que des viandes rôties & d'uſer de raiſins ſecs. Il eſt encore à propos qu'ils s'exercent ſoigneuſement le corps & les membres. HOFFMAN.

La *paralyſie* eſt un état de relâchement dans les muſcles, capable de produire une immobilité inſurmontable à tous les efforts volontaires ou vitaux. Quelquefois ce déſordre détruit entierement la ſenſation; d'autres fois il en reſte encore un peu, & ce peu eſt accompagné de ſtupeur & d'eſpeces de douleurs légerement poignantes. Ce déſordre a toujours pour cauſe immédiate la ſuppreſſion de circulation du fluide nerveux du cerveau, ou du ſang artériel dans le muſcle paralytique.

Ainſi ce déſordre peut procéder,

1°. De toute cauſe capable de produire une apoplexie.

2°. De toute circonſtance qui rend les nerfs inhabiles à tranſmettre les eſprits animaux.

3°. De toute circonſtance qui empêche l'entrée du ſang artériel dans le muſcle. Par-là, on comprend ce qui conſtitue la paraplégie, l'hémiplégie & la *paralyſie* d'une partie ſeule.

Ainſi la *paralyſie* peut être produite par une apoplexie, par une légere parapoplexie, par une épilepſie, par des convulſions, par des douleurs longues & aiguës, par la rétention de quelque évacuation ordinaire, ſuivie de vertige, telle que la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal ou menſtruel, des matieres d'un abſcès ou fiſtule, de l'urine & de la ſalive. Elle peut auſſi être produite par la tranſlation de la matiere morbifique, ſoit dans des maladies aiguës, ſoit dans des chroniques; par tout ce qui offenſe les nerfs, ſoit obſtruction, ſolution, compreſſion, ligature, diſtortion, diſtraction ou conſtriction. Ainſi elle peut être engendrée par des humeurs groſſieres, par des plaies, des éroſions, des abſcès, des gangrenes, des tumeurs inflammatoires aux tégumens de la moelle nerveuſe, aux ganglions & aux nerfs mêmes; par des tumeurs ſéreuſes, purulentes, ichoreuſes & ſkirrheuſes; par des ligatures fortes & ſerrées; par des fractures & des luxations; par des alimens; des médicamens & des poiſons extrement aſtringens. Ainſi une *paralyſie* peut être cauſée par un grand froid, par une chaleur exceſſive, par un air frais & humide, par l'uſage continuel & exceſſif d'eau chaude, & par la vapeur de l'antimoine, de l'arſenic, de la chaux récente, du mercure, & d'autres poiſons.

Les cauſes, tant immédiates qu'éloignées, dont on vient de voir l'énumération, & qui concourrent à la génération de la *paralyſie*, produiſent différens effets ſelon la partie qui en eſt le ſiége, ſelon le degré de leur énergie, ſelon la nature de la partie affectée, & ſelon que cette même partie eſt plus ou moins eſſentielle à la vie; car ces circonſtances rendent la maladie guériſſable ou non guériſſable, & mortelle ou non mortelle.

La *paralyſie* du cœur, des poumons; des muſcles qui ſervent à la reſpiration, & du goſier, ne ſauroit manquer de procurer bien-tôt la mort. La *paralyſie* de l'eſtomac, des inteſtins & de la veſſie, provenant de cauſes internes, eſt extrement dangereuſe. La *paralyſie* des muſcles du viſage a des ſuites mauvaiſes, & dégén ere ſouvent en apoplexie. La paraplégie n'eſt pas d'une moindre conſéquence; elle prognoſtique une apoplexie, & devient mortelle quand une fois l'apoplexie eſt formée. L'hémiplégie eſt funeſte; elle tient de la paraplégie, & devient auſſi par conſéquent mortelle, quand l'apoplexie s'y joint. La *paralyſie*, accompagnée de froid, d'inſenſibilité & d'atrophie de la partie, eſt mauvaiſe, & rarement guériſſable. La *paralyſie*, accompagnée de violentes convulſions, & d'une chaleur vive à la partie oppoſée, ne vaut pas mieux. On connoîtra par les ſymptomes contraires quelles *paralyſies* ſont guériſſables & moins dangereuſes: on connoîtra auſſi quelles ſont les cauſes qui occaſionnent, à des perſonnes attaquées de cette maladie, ces morts ſubites qui arrivent ſans aucun ſigne précédent, & preſque même ſans ſymptomes concomitans.

Les Medecins qui feront l'application de ce qui vient d'être dit à tous les muſcles, quelles que ſoient leurs fonctions, comprendront les cauſes & connoîtront les ſignes diagnoſtics & prognoſtics d'une infinité de maladies ſurprenantes, qui ſans cela ſeroient inexplicables.

La nature guérit une *paralyſie* en atténuant & diſſipant la matiere morbifique, dépoſée par une fauſſe criſe dans les parties extérieures du cerveau, dans ſes ventricules, à l'endroit de la moelle allongée, de la moelle ſpinale, & à la ſortie des nerfs de la moelle; en réſolvant la matiere compacte par une violente fievre; en l'émouvant par le tremblement convulſif de la partie, & en l'expulſant du corps par une diarrhée longue & copieuſe.

La cure exige la ſuppreſſion des cauſes qui empêchent les fonctions des nerfs & des arteres, & le rétabliſſement de la libre circulation des fluides.

Les cauſes qui empêchent les fonctions des nerfs & des arteres, ſont ſupprimées par différentes méthodes dont on fait aiſément le choix quand on eſt parvenu à connoître diſtinctement les cauſes.

Si la cauſe interne de la *paralyſie* eſt une matiere groſſiere & indolente, il faut employer les médicamens propres à mettre le corps dans la diſpoſition par laquelle la nature elle-même guérit cette maladie.

Il faut donc tenter la cure de la *paralysie*;

1°. Par des remedes atténuans & dissipans, tels que les végétaux aromatiques, céphaliques, nervins & utérins, dont on peut employer les sucs, les infusions, les décoctions, les esprits ou les conserves; ou bien par les sels fixes obtenus de ces mêmes végétaux par la calcination; ou par les sels volatils qu'on en retire par la calcination ou par la putréfaction; par les huiles qu'ils donnent par l'expression, la coction, l'infusion & la distilation; par les substances savoneuses que l'art fait tirer de leurs combinaisons; par des parties d'animaux d'une odeur forte; par le jus, les esprits, les huiles, les sels & les teintures des insectes; par les sels fossiles, les crystaux métalliques, & les compositions dont ces substances font le fondement; par un mélange raisonné de ces différentes substances, combinées de maniere qu'elles s'aident les unes les autres: car par ces moyens rendus encore plus énergiques par la chaleur fébrile, l'on parvient à atténuer & à dissiper la matiere morbifique.

2°. On mettra aussi en œuvre les forts stimulans & les substances capables de dissiper la matiere compacte, en excitant des commotions nerveuses, tremblotantes & convulsives; tels sont singulierement les sternutatoires & les émétiques forts, surtout quand ils sont fréquemment réitérés.

3°. On tentera aussi l'usage des purgations chaudes résolutives & aromatiques, ou fossiles & acres, métalliques, mercurielles & antimoniales, & conséquemment des forts hydragogues donnés en dose copieuse, & fréquemment; moyennant quoi on pourra exciter une diarrhée abondante, & quelquefois même de longue durée.

4°. Enfin, on procédera encore à la cure en remplissant les vaisseaux du corps d'une grande quantité de liqueurs atténuantes; & en excitant ensuite par l'odeur ou la vapeur d'esprits enflammés, un fort degré de mouvement & une sueur abondante.

Les frictions externes chaudes & seches, continuées jusqu'au point de rougir la partie, ou celles qui sont faites avec des esprits de substances animales ou végétales, pénétrans & stimulans; ou bien encore celles qui sont faites avec des huiles, des linimens, des baumes & des onguens nervins, sont d'un usage salubre dans la cure de cette maladie. On emploie aussi utilement dans la cure de la *paralysie*, les bains de vapeur & les immersions, les emplâtres acres, aromatiques & attractives, les ventouses, les scarifications, les vésicatoires, les fumigations; & en général toutes les choses qui excitent de la douleur avec une légere inflammation, telles que les orties.

Les recettes suivantes enseignent la forme dans laquelle ces remedes peuvent être mis en œuvre.

Prenez *du mastic*,
de l'oliban, &
de l'ambre, } *de chaque, une demi-once.*

Faites une poudre du tout.

Jettez une demi-dragme de cette poudre sur des charbons ardens.

Recevez-en la vapeur dans un linge chaud & sec.

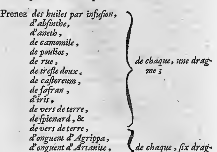
Frottez fortement les parties affectées, avec ce linge.

Prenez *de l'esprit de lavande, trois onces;*
de sel ammoniac, deux dragmes;
de la teinture de castoreum, quatre dragmes;
de l'eau distilée de lavande, six onces.

Faites du tout un mélange, avec lequel vous frotterez les parties affectées.

Prenez *de l'emplâtre de cumin*,
de l'emplâtre de mélilot, &
du galbanum pur, } *de chaque, une once;*
de l'huile de castoreum, une demi-once.

Faites-en une emplâtre sur du cuir, & appliquez-la sur la partie affectée, après l'avoir frottée.


Prenez *des huiles par infusion*,
d'absinthe,
d'aneth,
de camomile,
de pouliot,
de rue,
de trefle doux,
de castoreum,
de safran,
d'iris,
de vers de terre,
de spicnard, &
de vers de terre, } *de chaque, une dragme;*
d'onguent d'Agrippa,
d'onguent d'Artanite,
d'onguent martial, &
d'onguent pour les nerfs, } *de chaque, six dragmes*,

Faites-en un liniment, que vous appliquerez sur les parties affectées.

Les emplâtres acres sont celles de cumin, de galbanum & quelques autres.

Mais dans l'usage de ces remedes, il faut avoir soin surtout de les appliquer, s'il est possible, sur le siége même de la cause, quand une fois on l'a découvert. Or, on connoît clairement & précisément quel est le siége caché de la maladie, par la combinaison de la partie affectée, & des différentes parties affligées du même mal, par la connoissance des muscles & des nerfs, de leurs unions, de leurs origines & de leurs distributions, & par celle des fonctions qui dépendent de chacune de ces parties. BOERHAAVE, *Aphorismes.*

Paralysie de l'Iris.

La contraction & la dilatation excessive de l'iris sont causées par une sorte de *paralysie* dans ses muscles. La dilatation procede de la *paralysie* du muscle circulaire; & la contraction est causée par la *paralysie* du muscle radial. La cause générale de ces sortes de *paralysies* doit être attribuée à l'obstruction des nerfs de la choroïde, laquelle produit le mouvement de ces muscles par la communication de ses nerfs avec les leurs. Il arrive quelquefois, quoique rarement, que la prunelle est presque tout-à-fait sans mouvement, & qu'il ne se fait qu'une foible contraction ou dilatation, lors de la vision. Or cet accident vient d'une *paralysie* dans les filamens nerveux de l'iris, & l'impression de l'objet est portée au nerf optique par le moyen de son union étroite avec la choroïde. J'ai toujours remarqué que la *paralysie* de la choroïde est accompagnée de celle de l'iris, & que la *paralysie* des fibrilles nerveuses de l'iris n'endommage point la choroïde, quoiqu'elle affoiblisse la vue; ce qui semble être causé par une grande dilatation ou contraction de la prunelle, qui admettant trop ou trop peu de rayons, rend la vue imparfaite.

Paralysie de la paupiere supérieure.

La paupiere supérieure est paralytique lorsqu'une fois abaissée elle ne peut plus se relever, ou qu'une fois élevée, elle ne peut plus redescendre. Dans le premier cas c'est le muscle éleveur qui est affecté, & dans le second c'est l'orbiculaire ou le déprimant. Cette *paralysie* est ou parfaite ou imparfaite; elle est parfaite quand la paupiere est tout-à-fait privée de mouvement; & imparfaite quand la paupiere a encore quelque mouvement: cette derniere sorte a plusieurs degrés qui ne

different que par le plus ou le moins de mouvement. Les anciens appelloient œil de lievre celui dont la paupiere reste toujours ouverte & sans mouvement.

Dans la *paralysie* en général le sentiment & le mouvement sont également perdus : mais dans cette sorte de *paralysie* en particulier, le mouvement manque, quoique le sentiment ne manque pas, ou qu'il ne soit du moins que très-peu altéré.

Comme les *paralysies* sont pour l'ordinaire des effets d'une apoplexie, on peut appeller celle-ci une sorte d'apoplexie légere & insensible. La matiere qui la cause se jette sur les nerfs qui fournissent les fibres motrices des paupieres, les obstrue & les comprime.

Les purgatifs & les autres remedes usités pour la *paralysie* en général, sont propres pour cette espece ci; & singulierement les eaux minérales chaudes, dont on connoît les effets merveilleux dans la *paralysie*. J'ai guéri plusieurs fois cette *paralysie*-ci par des purgatifs, des sudorifiques, mais mieux qu'avec tous autres remedes, par des bouillons faits de chair de vipere.

La fumigation suivante reçue dans l'œil & dans les parties voisines pourra être salutaire.

Elle est faite de romarin, de thym, de sauge & de vin bouillis dans une caffetiere. Couvrez la caffetiere d'un entonnoir dont la partie la plus large réponde parfaitement à l'ouverture de la caffetiere : placez l'œil sur la vapeur qui sort par le sommet de l'entonnoir comme par une petite cheminée, & l'y tenez ainsi un quart d'heure soir & matin.

Ce remede est aussi efficace que de verser de haut des eaux minérales chaudes sur les parties paralytiques. Il faut observer de tenir l'œil à une distance suffisante pour qu'il puisse supporter la chaleur.

On peut pratiquer aussi en même tems la méthode suivante.

Prenez un petit vaisseau d'étain qui couvre exactement la paupiere avec un tube au fond sortant en-dehors en forme de manche d'environ quatre doigts de long. Remplissez le tube d'esprit de vin distilé plusieurs fois sur des cloux de girofle, de la lavande, de l'origan & du thym. Placez ensuite ce vaisseau sur l'œil & échauffez-en le manche avec la main.

L'esprit ainsi raréfié porte sur la partie malade & y excite les esprits animaux à mouvoir les fibres. On fera cette opération trois fois par jour. Elle a guéri plusieurs malades, surtout lorsque la maladie n'étoit pas invétérée.

Les paupieres sont aussi quelquefois attaquées d'un mouvement ou vibration vifs & involontaires que je crois être un mouvement convulsif des paupieres. Quand cet accident arrive rarement, il n'est point de conséquence, & on le guérit en se mouillant la paume de la main d'eau de la Reine de Hongrie, & l'appliquant ainsi mouillée sur la partie pendant quelques momens, trois fois le jour.

Ce mouvement convulsif dégénere quelquefois en véritable convulsion de la paupiere : alors l'œil reste fermé pendant une minute & s'ouvre ensuite; ce qui arrive plusieurs fois le jour. Pendant le tems de la convulsion les fibres du muscle orbiculaire qu'elle affecte, deviennent roides & tendues. On peut la comparer à cette sorte de convulsion qu'on appelle communément crampe, qui prend à la jambe pendant la nuit, & dure quelque tems avant qu'il soit possible de changer sa jambe de place. La cause de cette convulsion peut être attribuée au mouvement convulsif des esprits animaux, qui coulant avec trop de rapidité dans les fibres du muscle orbiculaire, empêchent pendant quelque tems l'action du muscle releveur.

On peut faire cesser cette convulsion en un moment, ou en frottant le tour de l'orbite & les paupieres avec la main, ou en faisant éternuer la personne dans le tems de l'accès.

Mais à la vérité l'une & l'autre de ces méthodes ne font que donner un soulagement subit : & elles n'empêchent pas la convulsion de revenir : c'est pourquoi il faut employer à cet effet des remedes internes & externes, tels que la saignée, les purgatifs & les antiépileptiques, comme les racines & la graine de pivoine, une décoction de racines & de bois sudorifiques, le gui de chêne, le cinnabre d'antimoine, les sels volatils & autres semblables. De tous ces remedes je n'en ai point trouvé de plus efficace que les fleurs sublimées de sel ammoniac mêlées avec le *caput mortuum* d'huile de vitriol : il les faut laver dans de l'eau commune pour en emporter les sels & les sécher ensuite. On en prendra trois grains tous les matins dans de la confection d'hyacinthe. Ce remede fait cesser ordinairement les accès de la convulsion avant le huitieme jour. Quant aux remedes externes, frottez la partie supérieure des paupieres d'un onguent fait d'huile de vers de terre mêlée avec quelques gouttes de sel volatil huileux, ou du baume composé. L'eau distilée de fleurs de sureau est aussi fort salutaire dans la convulsion & la *paralysie* des paupieres.

Quand la paupiere reste abaissée sans pouvoir se relever, il y a une opération à faire, qui est de couper une partie de la peau de la paupiere. Quand la plaie est guérie & que la peau est moins étendue, alors le muscle releveur recouvre son mouvement, la maladie est guérie & la personne baisse & éleve sa paupiere autant qu'il lui plaît. S. Yves.

PARAMERIA, παραμήρια, les parties intérieures de la cuisse.

PARAMESOS, παράμεσος, le doigt annulaire ou celui qui est le plus proche du petit doigt.

PARANOEA, παράνοια, de παρανοέω, être en délire; *délire* ou *aliénation d'esprit*.

PARAPAR, Clus. espece d'haricot Indien. Ray, *Hist. Plant.*

PARAPECHION, παραπήχιον, le rayon, os de l'avant-bras.

PARAPHIMOSIS. Les Grecs ont entendu par *paraphimosis* cette maladie du pénis dans laquelle le prépuce est ou naturellement si court, ou accidentellement si enflé & si retiré, qu'on ne peut le ramener sur le gland. Cette constitution gêne tellement la circulation du sang dans le gland, que non-seulement il en survient une tumeur avec des inflammations violentes, & les douleurs les plus aiguës, mais même un sphacele, & qu'il faut alors appliquer les instrumens au pénis. Ceux là sont sujets au *paraphimosis*, qui ont naturellement le prépuce trop étroit, ou qui ont trouvé trop de difficulté dans le coït, surtout avec une fille dont le vagin est étroit. Les jeunes maris sont quelquefois étrangement surpris de se trouver attaqués de cette maladie au sortir des bras de leur nouvelle épouse; il leur vient alors des soupçons fort désavantageux & fort injustes sur la sagesse de leurs femmes; au lieu que le mal qu'ils ont est une preuve qui parle, pour ainsi dire, en leur faveur; car il ne provient que de l'étroitesse naturelle à celles qui n'ont point encore connu d'hommes. Le *paraphimosis* est encore une maladie qui survient aux jeunes libertins qui ayant le prépuce fort étroit, le tiennent retiré & au-dessous du gland, tandis que le pénis est flasque; par ce moyen lorsque l'érection survient, le gland se gonfle, & le prépuce ne peut plus reprendre sa place. J'ai vu une tumeur extraordinaire de prépuce au-dessous du gland, qui n'avoit pas d'autre cause. Cependant je ne nie point que le *paraphimosis* ne soit aussi un accident vénérien & une des suites d'un coït impur; lorsque le pénis & la peau intérieure du prépuce sont infectés & corrodés d'une matiere virulente, il n'est pas surprenant que le prépuce soit attaqué d'inflamma-

tion, qu'il y ait tumeur, & qu'il survienne les autres accidens dont nous avons parlé.

La cure du *paraphimosis* consiste principalement à mettre le prépuce en état de couvrir le gland qui est nu; cela fait, la douleur & les autres symptomes disparoîtront sur le champ. Cependant comme il y a pour l'ordinaire inflammation violente, avec gonflement au pénis, & conséquemment le retour du prépuce étant difficile & quelquefois même impossible, il ne sera pas hors de propos d'appliquer sur le pénis des cataplasmes, du vin chaud, de l'esprit de vin camphré, & d'y faire des fomentations digestives & émollientes. Si lorsqu'on renouvellera les applications, il n'y a point d'érection, on pourra tenter de ramener le prépuce sur le gland; cela fait tous les autres symptomes cesseront, ainsi que nous l'avons déja dit. Mais comme le vin & l'esprit de vin camphré produisent par leur qualité acrimonieuse, ainsi que les cataplasmes émolliens, par la propriété qu'ils ont d'amollir, une affluence de sang vers la partie malade, & peuvent par conséquent augmenter la distension du pénis gonflé; il y en a qui préferent l'eau froide à ces remedes. Car lorsque le pénis est plongé dans l'eau, qu'il est bien humecté par des compresses, qu'on tient appliquées à l'abdomen ou au scrotum, & qu'on fait en même tems une saignée copieuse, la tumeur & l'érection tombent communément. Lorsque le pénis sera devenu flasque, on le frottera d'huile d'olive ou de beure. Après quoi le Chirurgien le prenant entre les doigts de l'une & de l'autre main, il repoussera fortement avec son pouce le gland nu, tandis que ses doigts feront avancer le prépuce dans une direction contraire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à surmonter le gland. Le malade souffre des douleurs cruelles dans cette opération, & pousse quelquefois des cris affreux: mais il n'y faut avoir aucun égard, & Celse conseille de ne faire qu'en hâter plus promptement l'opération; après laquelle la douleur & les cris cesseront. Lorsqu'on a ramené le prépuce sur le gland, il ne reste presque plus rien à faire pour completer la cure; s'il y a quelque inflammation au pénis ou quelque virulence, on se contentera de le baigner dans l'eau chaude.

Mais si en conséquence de l'inflammation violente & de la durée de la maladie, le pénis gonflé tend à la gangrene, il sera plus à propos de faire saigner du bras & ensuite à la partie supérieure du pénis, jusqu'à ce qu'il soit flasque; après quoi on tentera, comme nous avons dit ci-dessus, de ramener le prépuce sur le gland & d'arrêter l'hémorrhagie. M. Petit traite le *paraphimosis* d'une maniere tout-à-fait différente; il applique sur le gland tuméfié un bandage étroit & percé qui le serre, & étendant le prépuce il le ramene sur le gland. Le prépuce est quelquefois tellement distendu par la partie séreuse du sang, qu'il s'y forme une cloche, qu'on prendroit pour une brûlure ou pour l'effet d'un vésicatoire. On voit à l'œil que cette humeur nuit considérablement à la réduction du prépuce sur le gland. Aussi ne manque-t'on pas dans ce cas de faire une incision à la peau avec un scalpel ou une lancette. Lorsqu'on a fait sortir par ce moyen la sérosité, on nettoie la blessure avec du vin chaud, & l'on tente ensuite de ramener la peau sur le gland. Pour empêcher la partie ouverte de la peau de s'attacher au gland, on recommandera au malade de retenir son urine entre la peau & le gland, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun danger de cohésion; c'est une précaution qu'il prendra toutes les fois qu'il urinera, ainsi que celle de retirer & de ramener de tems en tems le prépuce sur le gland; ce sera la même chose si l'on injecte du vin chaud, entre la peau intérieure du prépuce & le gland, ou si l'on met entre ces parties de la charpie molle. Si la cohésion du prépuce & du gland s'est déja faite, on ne tardera point à les séparer, soit avec un cure-dent, soit avec une lancette émoussée, soit avec un autre instrument, terminé par un bouton; ce sont des précautions qu'il faut prendre pour ne point blesser le gland, autrement il s'ensuivroit une hémorrhagie considérable.

Lorsqu'on aura séparé le prépuce & le gland; on prendra les soins nécessaires pour qu'ils ne s'unissent plus; c'est-à-dire, qu'on les tiendra bien séparés l'un de l'autre; cela est d'autant plus essentiel, que s'ils venoient à s'attacher fortement, ce ne seroit pas sans peine qu'on parviendroit à les séparer. L'opération faite, on fixera le pénis contre le ventre, de peur qu'en restant panché, le sang ne s'y portât avec facilité, & qu'il ne survînt inflammation & tumeur. J'ai vu quelquefois le prépuce, après avoir été ramené sur le gland, affecté d'une tumeur considérable fort dure, & qu'il n'étoit pas possible de discuter.

Lorsque tous ces remedes sont sans effet, M. Petit veut que l'on suive la méthode suivante.

Introduisez, dit-il, un petit bistouri courbe entre le pénis & le prépuce, avec le tranchant tourné en haut du côté du prépuce, divisez avec le bistouri la partie de la peau qui est enflammée, & en constriction, dans l'endroit où il sera convenable. Si le prépuce est gonflé & resserré en plusieurs endroits, & forme deux, trois ou quatre bourrelets, réitérez cette opération autant de fois. Après avoir divisé de cette maniere toutes les parties du prépuce qui seront en constriction, fomentez & lavez le pénis avec du vin chaud; ramenez le prépuce sur le gland. Pansez & achevez la cure, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. HEISTER, *Chirurg.*

PARAPHORA, παραφορὰ, de παραφέρω, dépraver, délire léger, ou délire en général.

PARAPHRENITIS, *paraphrénésie*; c'est une inflammation du diaphragme ou des parties adjacentes.

Si une maladie semblable à la pleurésie attaque la partie de la pleure qui environne le diaphragme ou affecte le diaphragme même, il s'ensuit une sorte de maladie terrible que l'on appelle *paraphrénésie*.

Cette maladie est beaucoup plus fréquente qu'on ne croit d'ordinaire: car souvent le malade en est attaqué sans qu'on s'y connoisse, & en conséquence on la néglige ou on la traite sur le pié d'une maladie toute autre.

On discerne la *paraphrénésie* par une fievre extremement aiguë & continue, & par une douleur inflammatoire à la partie affectée, laquelle est intolérable à cause des membranes nerveuses de cette partie. La douleur augmente considérablement pendant l'inspiration, la toux, l'éternuement, la réplétion de l'estomac, la nausée, le vomissement, & la compression de l'abdomen lors de l'évacuation des gros excrémens & de l'urine. Par une suite nécessaire cette maladie est accompagnée d'orthopnée, d'une respiration foible, précipitée & gênée, qui n'est formée que par le thorax, l'abdomen n'y concourant point, d'un délire perpétuel, d'une révulsion des hypocondres en dedans & en en haut, du ris sardonien, de convulsions, de fureur & de gangrene.

La *paraphrénésie* se termine de la même maniere que la pleurésie: mais en conséquence du mouvement violent & continuel de la partie affectée, de la nécessité dont elle est pour la vie, & de la tension des membranes nerveuses, tous les symptomes sont plus vifs & plus funestes; & elle dégénere souvent en une ascite purulente.

C'est pourquoi la cure de la *paraphrénésie* demande les mêmes attentions & les mêmes soins que la pleurésie, & à peu près les mêmes remedes, si ce n'est qu'à raison de la situation de la partie ils n'y puissent pas être appliqués. Les clysteres émolliens y sont fort bons, attendu qu'ils agissent sur des parties voisines de celle qui est affectée.

Mais quand le diaphragme précédemment enflammé, vient à suppuration, & que l'abscès perçant décharge son pus dans la cavité de l'abdomen, ce pus une fois amassé, accumulé & putréfié, produit une tumeur, ronge les visceres & les détruit, & cause à la fin la mort.

On a beau bien connoître cette espece de *paraphrénésie*, elle n'en est pas moins alors incurable. BOERHAAVE, *Aphorismes*.

PARAPHROSYNE, παραφροσύνη, de παραφρονέω, être en délire ; *délire* ou *aliénation d'esprit*.

PARAPLEGIA, παραπληγία, de παρὰ, qui marque ici quelque chose de nuisible, & de πλήσσω, frapper. La *paraplégie* est la paralysie de toutes les parties situées au-dessous du cou ; ce mot se prend dans Hippocrate, autrement que dans les Modernes : il entend par *paraplégie*, la paralysie d'un membre particulier, précédée d'une attaque d'apoplexie & d'épilepsie. Voy. *Apoplexia* & *Paralysis*.

PARARMA, πάραρμα, lisiere de drap. GALIEN, *in Hippoc. de Arte*.

PARARTHREMA, παράρθρεμα, luxation légere.

PARARRHYTHMOS, παράῤῥυθμος, épithete que l'on donne à un pouls, qui ne convient ni à l'âge ni au tempérament du malade.

PARASCHIDES, παραςχίδες, de παραςχίζω, fendre ; fragment ou esquille d'os fracturé. HIPPOCRATE, *de Fract.*

PARASEISMA, παράσεισμα, concussion du corps, espece d'exercice. HIPPOCRATE, *de Diæta, Lib. II.*

PARASITÆ PLANTÆ, *plantes parasites*, qui vivent aux dépens des autres. Les *plantes parasites* sont celles qui croissent sur le tronc & les branches des autres arbres d'où elles tirent leur nourriture, & qui ne prennent point racine en terre, comme le gui, & autres.

PARASPHAGIS, παρασφαγὶς, la partie du cou qui est contiguë aux clavicules.

PARASTATÆ, παραστάται, ce mot est synonyme dans Hippocrate à *Epididymis* : mais Hérophile, & après lui Galien ont entendu par *parastatæ*, les *parastates* variqueuses, ou le corps pampiniforme, pour les distinguer des parastates glanduleuses, que nous appellons maintenant *prostates*. Ce mot vient de παρίστημι, être situé proche.

PARASTREMMA, παράστρεμμα, de παραςρέφω, tordre, pervertir ; distorsion convulsive de la bouche, ou de quelqu'autre partie du visage. HIPPOCRATE, *Prorhet. II.*

PARASYNANCHE, espece d'esquinancie. Voyez *Angina*.

PARATHENAR.

Le grand parathenar.

C'est un muscle passablement long, qui forme le bord extérieur du pié. On l'appelle communément *hypothenar* ; mais fort improprement, si l'on a égard à la signification du mot.

Il est attaché en arriere par un corps charnu à la partie extérieure du côté d'embas du calcaneum, depuis la tubérosité postérieure externe, tout du long, jusqu'à la tubérosité antérieure. Là il joint le métatarse, & à la base du cinquieme os métatarsal, il s'en sépare encore & forme un tendon, qui s'insere en dehors de la premiere phalange du petit orteil, près de sa base & de l'insertion du petit *parathenar*.

Le petit parathenar.

C'est un muscle charnu attaché le long de la moitié postérieure de la partie extérieure & inférieure du cinquieme os du métatarse. Il se termine sous la tête de l'os à un tendon qui s'insere dans la partie inférieure de la base de la premiere phalange du petit orteil.

L'insertion tendineuse de ce muscle est étroitement unie au ligament cartilagineux de cette partie. La même remarque a lieu pour les autres muscles qui vont aux parties inférieures de la base des premiere & seconde phalanges des orteils. Souvent dans les personnes âgées, quelques parties de ces ligamens sont ossifiées, & forment ainsi ces portions osseuses qu'on prend pour autant d'os sésamoïdes distincts.

Le grand *parathenar* sert particulierement à séparer le petit orteil des autres. Et le petit *parathenar* plie la premiere phalange de ce même orteil. Ces muscles à la vérité paroissent trop gros & trop forts pour les mouvemens d'une si petite partie sur une si foible jointure : mais comme le petit doigt fait partie du bord extérieure de la plante du pié, laquelle est fort exposée aux violences externes quand on marche nuds piés ; & que de ce bord la partie la plus sujette à en souffrir est le petit doigt ; il a fallu à cette partie des muscles qui eussent beaucoup de force, pour lui en communiquer dans les occasions.

Outre les deux usages que nous avons attribués au grand & au petit *parathenar*, ils en peuvent avoir un troisieme en quoi il se peut faire qu'ils soient aidés par le thenar : or cet usage est de plier la plante du pié sur sa largeur, comme il faut faire lorsqu'on marche sur la pointe du pié qu'on monte à l'échelle ou qu'on grimpe ; raison pour laquelle les deux *parathenars* mériteroient mieux le nom de muscles du couvreur, que le transversal du pié. WINSLOW.

PARDALIANCHES, ou *Aconitum Pardalianches*, est selon Boerh. le *Ranunculus*, *folio cyclaminis*, *radice asphodeli*, *major*.

PARDUS, Offic. Jonf. de quad. 81. Aldrov. de quad. digit. 64. Charlt. 14. *Pantherus*, *Pardalis*, *Pardus*, *Leopardus*, Gesner. de quad. digit. 824. *Pardalis*, Raii synop. A. 166. *le Léopard*.

Sa graisse passe pour un des meilleurs cosmétiques. DIOSCORIDE.

PAREAS, nom d'un serpent qu'on trouve, à ce qu'on dit, dans la Syrie, il est tantôt de couleur d'airain, tantôt de couleur noirâtre. Sa morsure n'est pas mortelle, elle cause seulement une inflammation. CASTELLI, d'après *Forestus*.

PAREDRIA, παρεδρία, de παρὰ, proche, & de ἕδρα, siége ; action réunie, ou véhémence, ou continuité d'une ou de plusieurs maladies. HIPPOCR. *Præcept.*

PAREGORICUS, παρηγορικὸς, de παρηγορέω, calmer, appaiser ; *Parégorique*, calmant, lénitif ; épithete que l'on donne aux remedes qui produisent ces effets.

PAREIRA BRAVA, Offic. Mont. Exot. 7. Dale Differt. Med. Cod. Med. 89. Chomel. 261. *Caapeba*, *Pareira brava*, Lockn. Sched. p. 29. *Caapeba Brasiliensibus*, Worm. Muf. 158. *Caapeba*, Pif. 1. 94. *Caapeba sive convolvulus colubrinus*, ejusd. 2. 312. *Caapeba Brasiliensibus*, *Lusitanis Erva de nossa sennora*, ou *cipo de Cobras*, Margr. 25. *Raiz & erva de nossa sennora*, Worm. Muf. 157. *Convolvulus Brasilianus flore octopetalo Monacoccus*. Raii Hist. 2. 1331. *Pareyra*, *ambutua*, *butua overa brutua*, Ind. Med. 89. *Butua overa*, *Brutua Pianta Indiana*, Zan. Hist. 59. *Butua seu pareira brava Lusitanica*, Geoff. Tract. 286. *Pareira brava*, Chom. *Vigne sauvage*.

C'est une racine qui est ordinairement de la grosseur du petit doigt, mais quelquefois plus grosse ; elle est ligneuse, tortueuse, brune au-dehors, rude, toute sillonnée dans sa longueur & dans sa circonférence, comme la racine de *thymela*, d'un jaune obscur intérieurement, comme entrelacée de plusieurs fibres ligneuses. Zanoni dit, que coupée transversalement, elle représente le soleil & ses rayons ; mais cette imagination est sans fondement. Elle est sans odeur, d'une saveur douce, mêlée d'une amertume désagréable. Les Auteurs prétendent qu'elle nous vient du Bresil, parce que nous la tenons des Portugais : mais il est beaucoup plus vraissemblable qu'elle croît aux Indes Orientales. Car un Chirurgien en envoya de Surate à M. de Jussieu, sous le nom de boutua, & il lui écrivit qu'on la trouvoit le long de la côte de Malabar.

Les Portugais vantent cette racine comme un alexipharmaque, & un antidote contre toute plante vénéneuse. On ne peut douter que ce ne soit un fort bon diuretique, & un excellent remede dans les coliques néphrétiques.

La maniere de s'en servir, est de la couper par petits morceaux, d'en faire bouillir le quart d'une once, dans deux ou trois chopines d'eau, qu'on réduira à une On en fera prendre au malade un verre de demi-heure en demi-heure, dans un bain chaud, après l'avoir auparavant préparé par la saignée & des clysteres. On ajoute à sa décoction une petite quantité de sirop des cinq racines apéritives. M. Geoffroy guérit avec ce remede seul, le célébre Abbé Bignon, d'une colique calculeuse, & le débarrassa d'une pierre assez considérable. Cependant elle échauffe beaucoup prise en grande dose. Il paroît qu'elle dissout la matiere bourbeuse contenue dans les reins & dans la vessie. On l'ordonne avec succès mêlée avec le baume de Copaü dans la gonorrhée, après des évacuations suffisantes. Sa décoction, dont nous avons déja parlé, fait des merveilles dans les coliques hépatiques, qui proviennent d'une obstruction à l'orifice de la vésicule du fiel; il en faut faire prendre un verre de trois heures en trois heures, jusqu'à la quantité d'une pinte. Les Portugais usent de sa racine en poudre dans les esquinancies & dans les maladies de la poitrine. GEOFFROY.

Il y a une espece de *Pareira brava*, que Dale distingue de la maniere suivante.

Pareira Brava alba, Geoff. Tract. 287. *Pareira species secunda*, Lockn. Sched. 32. *Vigne sauvage blanche.*

On dit qu'elle vient du Bresil. Elle est plus ligneuse que la premiere; ses fibres sont les unes longitudinales & les autres circulaires, son écorce est blanche; mais sa substance intérieure est jaune comme celle de la réglisse. GEOFFROY.

PARENCEPHALIS. Voyez *Cerebellum.*

PARENCHYMA, παρέγχυμα, de παρεγχυω, verser dedans; *parenchyme*; terme introduit dans la Medecine par Erasistrate. Cet Auteur entendoit par *parenchyme* toute la substance contenue dans les interstices des vaisseaux sanguins des visceres; il la regardoit comme du sang extravasé & coagulé: mais les modernes s'étant apperçus que toute cette substance étoit vasculaire & glanduleuse, ont rejetté le terme & l'opinion d'Erasistrate.

PARESIS, πάρεσις; c'est selon la définition d'Aretée, *Chron. Lib. I. cap.* 7. une paralysie de la vessie, dans laquelle il y a suppression, ou écoulement involontaire d'urine.

PARIETALIA OSSA; les *os pariétaux*. Voy. *Caput*

PARIETARIA, la *pariétaire.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur mâle, est tétrapétaloïdale, en étoile, garnie de quatre étamines, avec des testicules, & un style au centre, sans ovaire. Sa fleur femelle, est composée d'un calyce à trois feuilles, au centre duquel est un ovaire conoïdal, avec un tube frangé & placé dans un autre endroit de la plante: les fleurons & les ovaires sont ramassés & fortement unis aux nœuds compacts de la tige.

Boerhaave n'en compte que les deux especes suivantes.

1. *Parietaria Officinarum & Dioscoridis*, C. B. P. 121. Tourn. Inst. 509. Boerh. Ind. A. 2. 92. *Helxine*, *Parietaria*, Offic. *Parietaria*, Ger. 261. Emac. 331. J. B. 1. 976. Raii Hist. 206. Synop. 66. *parietaria vulgaris*, Park. 436. *pariétaire.*

La *pariétaire* pousse plusieurs tiges unies, rougeâtres, pleines de suc, d'un pié ou d'un demi-pié de hauteur; ses feuilles sont arrondies, un peu pointues cependant par le bout, & placées alternativement sur de longs pédicules; d'un verd foncé en-dessus, & d'un verd plus léger en-dessous. Les fleurs sont petites & à étamines, rougeâtres avant de s'ouvrir, & blanches ensuite; elles naissent parmi les feuilles tout le long des tiges. Cette plante croît sur les murailles & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d'usage.

Elle est rafraîchissante, apéritive & détersive, elle abonde en sel nitro-sulphureux, & elle est estimée bonne pour le calcul, la gravelle, la suppression & l'ardeur d'urine. On fait prendre pour cet effet son suc ou sa décoction en forme de potion ou de lavement. Quelques-uns prescrivent le même remede pour la toux. MILLER, *Bot. Offic.*

Par l'analyse chymique, la *pariétaire* donne assez d'huile, beaucoup de sel fixe, beaucoup de terre & plusieurs liqueurs, dont quelques-unes sont acres & les autres acides: pour ce qui est du sel volatil, on n'en tire point de concret de cette plante; mais elle donne de l'esprit urineux.

Dioscoride assure qu'elle est adoucissante & résolutive, propre pour arrêter le feu volage & les ulceres rongeans: on l'appliquoit de son tems sur les parties où la goute se fait sentir; on en faisoit boire le suc dans la toux invétérée, gargariser dans les maux de gorge, & injecter dans l'oreille pour en appaiser les douleurs. Césalpin dit que ce même suc fait passer les urines & débouche tout-à-fait les reins. Tragus loue fort la décoction de cette plante pour emporter les obstructions des parties du bas-ventre; il la faisoit appliquer en cataplasme sur la région de la vessie dans la rétention d'urine: mais on ajoutoit à ce cataplasme du vin & du cresson d'eau; on passoit le tout par la poële, & on l'appliquoit aussi chaud que le malade pouvoit le souffrir. Dodonée ne faisoit faire ce cataplasme qu'avec la *pariétaire* & l'huile d'amandes douces. Hildan à la place de l'huile d'amandes douces, se servoit de celle de scorpion. Pour les contusions, Tragus en faisoit faire un cataplasme avec la farine de feves, les mauves, le son de froment, l'huile & le vin; pour les descentes qui causent de grandes douleurs dans les bourses, Camérarius ordonnoit qu'on l'appliquât toute chaude sur ces parties; après l'avoir pilée avec du vinaigre. Aurelius Victor dit que Constantin avoit donné le nom de cette plante à l'Empereur Trajan, à cause que ses statues & ses inscriptions se trouvoient sur toutes les murailles de Rome de même que la *pariétaire*. On se sert aujourd'hui de cette plante dans toutes les décoctions, dans les lavemens & dans les demi-bains, détersifs & adoucissans. Le sirop de *pariétaire* soulage fort les hydropiques. TOURNEFORT, *Hist. Plant.*

La *pariétaire* est détersive, quelque peu astringente & rafraîchissante; il est rare qu'on la prescrive intérieurement; quelques-uns cependant l'ordonnent pour la toux. Appliquée extérieurement elle est bonne pour les tumeurs, pour l'éréfipele & pour les brûlures; & l'on assure qu'étant pilée légérement & appliquée sur la partie, elle est bonne pour les plaies récentes. Sa poudre bue dans du miel, de la biere ou de la petite biere, est un remede excellent pour la toux invétérée & pour la consomption des poumons: les anciens la prescrivoient communément pour la toux & pour l'asthme. La décoction de cette plante dans du vin ou de l'hydromel, produit le même effet: mais sa poudre a beaucoup plus d'efficacité. Cette plante donne un sel nitro-sulphureux, de même que la bourrache & la buglosse. Sa vertu détersive prouve assez qu'elle contient beaucoup de sel nitreux.

Elle est appellée *parietaria* & *muralis*, de *paries* ou *murus*, muraille, parce qu'elle croît sur les murailles: *helxine*, de ἕλκω, *helco*, attirer, parce qu'elle attire les habits en s'y attachant: *perdicium*, de *perdix*, parce que les perdrix en font leur nourritu-

re ordinaire; *vitriaria* & *urceolaris*, à cause que sa mucosité la rend propre pour nettoyer les verres & les miroirs. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Parietaria, minor, ocymi*, C. B. P. 121. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

PARILI, H. M. est le nom d'un grand arbre qui croît dans le Malabar.

La racine & les feuilles passent pour corriger la disposition mélancolique du sang, & pour adoucir les humeurs acides & salées. On prépare avec ses feuilles & celles du *caretti* cuites dans le suc laiteux du cacao, une potion qui appaise les douleurs des hémorrhoïdes, soit internes ou externes.

PARIS HERBA. Voyez *Herba Paris*.

PARISTHMIA, παρίσθμια, les amygdales ou les maladies des amygdales. Voyez *Tonsillæ*.

PARITI ou TALI-PARITI, est une espece d'*alcea* qui croît dans le Malabar, dont les fleurs pilées avec du lait & mises dans les oreilles appaisent les maux de tête.

PARKINSONIA.

Voici ses caracteres.

Cette plante donne une fleur à plusieurs pétales, irréguliere & composée de cinq feuilles dissimilaires, du calyce de laquelle s'éleve un pistil qui se change en une pointe garnie de nœuds, dans chacun desquels on trouve une semence faite en forme de rein.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Parkinsonia aculeata, foliis minutis, uni costæ adnexis, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, lui donna le nom de Jean *Parkinson*, qui a publié une histoire universelle des Plantes en Anglois en 1640.

Elle est fort commune dans les Indes Espagnoles, & les Anglois l'ont transportée depuis quelques années dans leurs habitations en Amérique, à cause de la beauté & de la bonne odeur de ses fleurs. Cette plante croît dans son pays natal, à la hauteur de vingt piés ou plus, & porte de longs rameaux de fleurs jaunes qui pendent de la même maniere que celles du *laburnum*. MILLER, *Diction.*

PARNASSIA.

Voici ses caracteres:

Les feuilles sont arondies & disposées circulairement; le calyce est composé de cinq pétales; la fleur est en rose, seule sur chaque tige & composée de feuilles de différente grandeur & frangées; l'ovaire se change en un fruit de figure conique, partagé en trois ou quatre loges faites en forme de bassin, & remplies de semences fort menues.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *parnassia*; savoir.

Parnassia, palustris & vulgaris, Tourn. Inst. 246. Boerh. Ind. A. 243. Raii Synop. 3. 355. *Hepatica alba*, Offic. *Gramen Parnassi*, Ger. Emac. 840. Hist. 2. 1049. *Gramen Parnassi vulgare*, Park. Theat. 429. *Gramen Parnassi, flore albo simplici*, C. B. P. 309. *Gramen Parnassi Dodonæo, quibusdam hepaticus flos*, J. B. 737. *Cistus humilis palustris, hederæ folio, perfoliata nostras*, Pluk. Almag. 108. *Pyrola rotundifolia palustris nostras flore unico ampliore*, Hist. Oxon. 3. 305.

Cette plante croît aux lieux humides & marécageux, & fleurit au mois d'Août: sa racine, ses feuilles & ses semences sont d'usage en Médecine.

Le suc des feuilles & la décoction de la racine, sont des remedes efficaces pour les maladies des yeux. La semence est diurétique, bonne pour arrêter le cours de ventre & le vomissement. DIOSCORIDE.

Elle fortifie le foie & enleve les obstructions. CHAB.

Elle est vulnéraire & astringente & bonne, à ce qu'on prétend pour arrêter les hémorrhagies. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PAROCHETEUSIS, παροχέτευσις, de παρὰ, & ὀχετεύω, de ὀχετὸς, tuyau ou conduit; *Dérivation*. Hippocrate emploie ce mot pour signifier une *dérivation*, ou le détour qu'on fait prendre aux humeurs qui coulent sur une partie, ou qui s'y arrêtent, en les déterminant vers une autre qui n'en est pas éloignée.

Voici, suivant Hippocrate, *Lib. de Humoribus*, quelles sont les loix de la *dérivation*.

παροχέτευσις ἐς κεφαλὴν, ἐς τὰ πλάγια ᾗ μάλιστα ῥέπει: « la « *dérivation* se fait vers la tête, les hypocondres & les « endroits où l'on voit que les humeurs se porrent davantage. » Ou *VI. Epid. Sect. 2. Aph. 5.* *παροχετεύειν ὑπείξαντα ἀντισπᾶν αὐτίκα ἀντιτείνοντα ὑπεῖξαι.* Il faut avoir recours à la *dérivation* après qu'on a tenté une révulsion, lorsqu'il s'agit de résoudre ou de ramollir des duretés. Galien explique parfaitement ce que c'est que la *dérivation* dans son Commentaire sur ce passage.

« Hippocrate, dit-il, emploie le mot *parocheteusis*, *dérivation*, lorsqu'une humeur a besoin d'être évacuée « & ne se porte point vers l'endroit qui conviendroit, « bien qu'elle n'en soit pas fort éloignée, & qu'elle ne « se porte pas vers l'endroit opposé; par exemple, « lorsque l'urine tend à s'évacuer par les reins & la « vessie affectée, il est plus à propos de la détourner « vers les intestins, de même que lorsque les humeurs « se portent vers ceux-ci, il convient s'ils sont affectés de les évacuer par *dérivation* par les conduits urinaires; de même dans les femmes, il est quelquefois à propos d'attirer les humeurs par *dérivation* « sur l'utérus, ou au contraire; & quelquefois aussi de « détourner un flux utérin vers les conduits urinaires, « ou les intestins. » Il dit aussi, *Lib. I. ad Glauc.* que « tandis que les humeurs sont en mouvement, la révulsion, ἀντίσπασις, comme Hippocrate l'appelle, « peut avoir son utilité: mais qu'il faut avoir recours « à la *dérivation* quand elles sont une fois fixées. »

PARODONTIDES, de παρὰ, qui signifie souvent dans la composition la même chose que le latin *præter*, auprès, proche, à côté de; & ὀδοὺς, dent. Voyez *Parulis*.

PARONYCHIA, *panaris* ou *mal d'avanture*.

On donne le nom de *panaris* à une douleur aiguë & rongeante qui affecte les phalanges, & surtout les extrémités des doigts, & qui est accompagnée de pulsation & d'une chaleur extraordinaire. Les doigts s'enflent pour l'ordinaire, & quelquefois aussi on n'apperçoit aucune tumeur lorsque la maladie a son siége près de l'os. Ces douleurs s'étendent quelquefois jusqu'au coude ou à l'omoplate, à cause de la connexion que les doigts ont avec ces parties, par le moyen des muscles fléchisseurs. La douleur est quelquefois légere ou modérée, & quelquefois si violente & si insupportable, que le malade est obligé de passer la nuit & le jour sans pouvoir joüir des douceurs du sommeil. Le *panaris* cause encore assez souvent à ceux qui sont d'un tempérament délicat, des fievres, des syncopes, des convulsions; des chaleurs excessives & des délires accompagnés

pagnés d'une violente inflammation du bras, d'un abscès ou d'un sphacele, qui met souvent la vie du malade en danger lorsqu'on néglige d'y remédier à tems.

Puis donc que la violence du *panaris* dépend de la différence des parties qu'il affecte, il n'est pas étonnant que les Chirurgiens l'aient distingué en plusieurs especes. Garengeot en compte quatre, & Gouey cinq : mais je ne vois pas qu'on doive en admettre plus de trois. 1°. Lorsque la maladie a son siége dans la peau ou dans la graisse, dans le dos, ou dans la partie intérieure du doigt, ou même sous l'ongle ou aux environs, la douleur peut être très-aiguë, mais les symptomes n'ont pour l'ordinaire aucune malignité. 2°. Lorsque le périoste est attaqué, enflammé ou corrodé, le malade ressent les douleurs les plus violentes, mais cette violence est plus ou moins grande suivant que cette membrane est plus ou moins affectée. 3°. L'espece la plus maligne a son siége dans les tuniques nerveuses des tendons fléchisseurs des doigts, ou dans les nerfs qui sont auprès : elle est accompagnée des douleurs les plus cruelles, des symptomes les plus malins & d'un dérangement dans toutes les fonctions du corps.

La cause prochaine du *panaris* me paroît être un sang épais & croupissant, qui enflamme les parties voisines, & cela est évident par la chaleur & la pulsation de la partie affectée. Cet épaississement peut être produit, partie par des causes internes, comme par la crudité & l'acrimonie du sang, & en partie par les différentes causes externes, comme par la piqure d'une épingle, d'une épine, ou d'un petit éclat de bois, par une contusion, une meurtrissure ou tel autre accident semblable. D'où il suit que le *panaris* est plus ou moins dangereux ou incommode, à proportion que la plaie ou l'inflammation est plus grande, ou que la partie a plus de sensibilité. Quelques Medecins assurent avoir remarqué des vers dans les doigts affectés d'un *panaris*, auxquels ils attribuent la cause de cette maladie ; & peut-être est-ce de-là qu'est venu le nom que les Allemands lui donnent.

Au commencement de la premiere espece la partie du doigt affectée s'enfle, devient dure, mais on n'y sent que peu ou point de douleur. Il survient ensuite une rougeur accompagnée d'inflammation & de douleur ; & ces accidens sont suivis des symptomes dont on a parlé ci-dessus. Mais quoique la tumeur augmente considérablement, il est rare que la douleur & les autres symptomes deviennent insupportables, ou s'étendent au-delà du doigt affecté, comme cela arrive dans les autres especes. Dans celle dont nous parlons, la matiere peccante est souvent visible ; mais plus l'inflammation est voisine du périoste ou des tendons des doigts, plus les douleurs sont violentes, & souvent même elles affectent tout le bras avec tant de fureur qu'elles privent les personnes délicates du sommeil pendant tout le tems qu'elles durent.

La seconde espece de *panaris* differe de la précédente par la douleur aiguë qui se fait sentir dans le bout du doigt ou dans toute son étendue, & qui est accompagnée d'une chaleur brûlante, de fievre, d'insomnies, de convulsions & quelquefois du délire. La tumeur & l'inflammation ne paroissent presque pas au-dehors ; & la douleur ne passe pas le poignet.

On peut connoître la troisieme espece de *panaris* aux symptomes suivans.

Il ne paroît aucune tumeur au bout du doigt, ou du moins elle est fort petite ; surtout lorsque l'inflammation affecte davantage la tunique ou gaine intérieure du tendon, que l'extérieure. La douleur est si aiguë & si insupportable, qu'elle met le malade aux abois. Elle affecte non-seulement le doigt, mais encore la main & le carpe, surtout la partie qui est près du carpe, sous le ligament annulaire de la main. Elle s'étend même le long du bras, jusqu'à la partie interne du coude où les muscles fléchisseurs des doigts prennent leur origine, & quelquefois jusqu'à la tête de l'humerus, & elle cause une insomnie presque continuelle, avec fievre & convulsions.

Si la matiere corrompue est logée dans la gaine du tendon, la tumeur n'est pas considérable le long des doigts, excepté dans l'intervalle des articulations où elle est médiocre. La main est plus enflée que les doigts : mais la douleur n'est pas si vive ; & le bras s'enfle quelquefois à un tel point, que Garengeot dit l'avoir vû aussi gros que la cuisse.

Le prognostic du *panaris* est plus ou moins fâcheux, suivant ses différentes especes. La premiere n'a rien de dangereux, si ce n'est que quand elle entoure l'ongle ; elle le fait tomber pour l'ordinaire, & si elle n'en entoure qu'une partie, il n'y aura que cette partie qui tombera, & cela pour les raisons mécaniques de la formation & de l'accroissement de l'ongle : mais si la matiere est contenue sous l'ongle, ou voisine d'un tendon, elle causera des douleurs très-considérables. La seconde espece de *panaris* est accompagnée de douleurs & de symptomes si violens, que quelques-uns assurent qu'elle met quelquefois la vie du malade en danger : mais j'ai rarement vû cette maladie augmenter jusqu'à ce point. J'ai quelquefois vû l'os attaqué d'une carie ensuite d'une inflammation & d'une suppuration ; & lorsque cela arrive dans la derniere articulation, elle se détache plutôt toute entiere, à cause de sa petitesse, qu'il n'est aisé de séparer la partie cariée de celle qui est saine. La troisieme espece de *panaris* est la plus dangereuse & la plus maligne. Elle est souvent suivie d'un abscès ou d'une gangrene, les douleurs sont bien plus cruelles, & la fievre, l'enflure, l'inflammation du bras, & les autres symptomes si violens, qu'ils conduisent souvent le malade à une triste fin, à moins qu'on n'y remédie à tems. Lorsqu'il se forme des fusées & un abscès dans le bras, près du muscle quarré du rayon, sous le ligament annulaire : Garengeot prétend qu'il n'y a point d'autre moyen de le guérir que l'incision; encore le malade court-il risque de rester estropié du doigt où est le mal ; & pour lors on ne manque pas, soit par ignorance ou par malice d'en rejetter la faute sur le Chirurgien.

Garengeot ne propose d'autre remede que l'incision pour la cure des *panaris* : mais je crois qu'il est plus prudent dans cette maladie, de même que dans toute autre, de suivre le conseil d'Hippocrate (*Sect.* 8. *Aphor. VI.*) & de tenter la voie des remedes avant que d'effrayer le malade par la vûe du bistouri. J'ai pour garant de cette pratique le succès avec lequel j'ai employé des remedes propres pour atténuer le sang épais & croupissant, & appaiser l'inflammation, non-seulement dans les autres maladies de cette espece, mais dans le *panaris* même. Je suis donc d'avis que le malade tienne souvent son doigt pendant quelques heures dans de l'esprit de vin simple ou camphré, qu'on mêlera avec quelque peu de thériaque. Une décoction d'ail dans du lait, ou d'une poignée de sabine ou de germandrée, peut également satisfaire à cette indication, pourvû qu'on y plonge constamment le doigt, ou qu'on l'en fomente. On a proposé dans les *Memoires de l'Académie des Sciences de Paris, pour l'année 1707*. de plonger plusieurs fois le doigt dans de l'eau bouillante pendant un petit espace de tems. D'autres ordonnent d'appliquer une emplâtre d'*asa fœtida* bien chargée sur la partie malade. D'autres veulent, sur l'expérience qu'ils disent en avoir faite, qu'on applique dessus la petite pellicule blanche qui se trouve entre la coque & la substance d'un œuf durci. Riviere assure qu'on peut aisément guérir le *panaris* en fourrant souvent le doigt malade dans l'oreille d'un chat. Si la fievre & l'inflammation venoient à augmenter pendant qu'on use de ces remedes, il faudroit recourir aux remedes internes, sans négliger la saignée ; & si le malade reçoit du soulagement des secours que nous venons d'indiquer, il doit les employer jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri. Si ces remedes operent lente-

ment, ou ne produisent aucun effet, & que la suppuration paroisse avancer, il faut recourir sans délai à l'incision, comme au remede le plus sûr. Mais comme la douleur qui en est inséparable effraye les malades, il ne sera pas inutile, dans la premiere espece de *panaris*, d'appliquer sur la partie une emplâtre de diachylon avec les gommes, ou telle autre semblable, pour mûrir la tumeur, jusqu'à ce que la situation de la matiere morbifique devienne plus sensible, & qu'on puisse faire l'opération avec moins de douleur : mais le moindre délai est dangereux dans les deux autres especes, parce que la matiere ronge en peu de tems le périoste & les petits os, & peut occasionner des douleurs plus aiguës, des abscès plus considérables, la carie ou la gangrene de tout le bras, & vraissemblablement la mort du malade.

Pour guérir plus aisément le *panaris*, il faut commencer par examiner ses especes : s'il est de la premiere, & qu'il n'ait pas pénétré bien avant, on pourra le guérir sans peine. Dès que la matiere commence à se faire voir, le Chirurgien doit un peu comprimer la tumeur sur les côtés, afin de tendre davantage l'épiderme, & avec une lancette faire une légere incision à cette membrane : le liquide en sort aussi-tôt, & la peau, qu'on ne doit pas ôter, se desseche bien-tôt, & le doigt se guérit aisément sans autre remede. Hildan, *Cent.* 1. *Obs.* 97. donne la méthode suivante, qu'il dit avoir souvent éprouvée avec succès. Il commence par fomenter plusieurs fois le doigt avec une décoction de fleurs de camomile, de mélilot, de fénugrec, & de semences de coings cuites dans du lait de vache; après quoi il incise peu à peu la surface de la peau à l'endroit où la douleur se fait sentir. La peau étant ainsi séparée, on découvre quelques taches rouges, dont il sort une ou deux petites gouttes d'eau rougeâtre, après qu'on y a fait une incision. Dès que cette liqueur est évacuée, il applique sur la partie une compresse trempée dans une solution de thériaque de Venise dans de l'eau-de-vie; & qui calme la douleur & rétablit la partie dans son intégrité dès le lendemain.

Lorque le *panaris* est situé à la racine de l'ongle dessous ou à côté, ce dernier tombe, comme je l'ai dit, en tout ou en partie. Si la matiere purulente est cachée sous l'ongle, elle cause des inflammations & des douleurs très-considérables.

Solingen & quelques autres Chirurgiens, conseillent dans ce cas de couper l'endroit de l'ongle qui couvre la matiere, soit en l'extirpant entierement, ou en y faisant une incision; de la faire sortir avec soin, & d'appliquer sur la plaie une compresse trempée dans de l'esprit de vin ou de l'eau de chaux.

Si la matiere est cachée bien avant sous la peau, il faut sans tarder en procurer la sortie par le moyen d'une incision; car autrement elle ne manquera pas d'affecter & de consumer l'os qui est dessous, plutôt que de percer la peau extérieure, qui est ordinairement plus épaisse & plus dure dans cet endroit que dans tout autre. Si le malade refuse de se soumettre à l'opération, il est du devoir du Chirurgien de lui remontrer le danger auquel il s'expose, pour se mettre à couvert de tout reproche. Il doit en même-tems se servir de remedes capables d'augmenter la suppuration & d'occasionner l'ouverture de l'abscès. C'est ce que fait l'emplâtre de diachylon avec les gommes. Aussi-tôt que la tumeur est percée, on aggrandit un peu l'ouverture avec des ciseaux, supposé qu'elle soit trop étroite, &. on la panse avec quelque onguent digestif, ou avec le baume d'Arcæus fondu, dans lequel on met un peu d'esprit de vin; on applique par-dessus, l'emplâtre dont on a parlé, & on l'assure au moyen d'un bandage convenable : mais supposé que le malade soit d'humeur de se soumettre à l'opération, on la pratiquera de la maniere suivante.

On pose le doigt du malade sur une table, & l'on fait tenir le bras par des aides, de peur que la douleur de l'incision ne l'incite à le retirer tout d'un coup, ce qui ne manqueroit pas de nuire à l'opération. Le Chirurgien prend ensuite un bistouri, dont la lame est affermie par le moyen d'une bandelette, & il ouvre la partie affectée par le milieu jusqu'à l'os, la peau & la graisse se trouvant ouvertes jusqu'à l'extrémité du doigt, le sang épanché ou la matiere corrompue a la liberté de s'évacuer, bien qu'elle soit quelquefois en petite quantité, ce qui garantit l'os de la carie.

Dans la seconde espece du *panaris*, lorsque le périoste est corrodé; & que la matiere peccante a pénétré jusqu'à l'os, il faut en procurer l'écoulement par le moyen d'une incision, ainsi que j'ai déja dit; en observant surtout que le bistouri pénetre jusqu'à l'os. Bien qu'il sorte quelquefois très-peu de matiere, à cause qu'elle est en très-petite quantité, on a lieu néanmoins d'espérer une prompte guérison si la douleur s'appaise peu à peu après l'opération.

Quelques Auteurs veulent qu'on fasse toujours l'incision à la partie latérale du doigt, & jamais dans la partie antérieure ou postérieure de la derniere phalange, crainte d'offenser le tendon : mais cette précaution est tout-à-fait inutile, tant parce que le tendon ne passe pas le commencement du dernier os du doigt, qu'à cause qu'on est convaincu par expérience que l'incision est aussi sûre dans la partie antérieure du doigt que dans la postérieure. Garengeot conseille cependant d'ouvrir toujours la partie latérale du doigt, sans apporter aucune raison en faveur de son opposition; il veut même, lorsque le malade n'est pas soulagé de cette ouverture, qu'on en fasse une seconde de l'autre côté, parce que la douleur qui continue après l'incision prouve qu'on n'a pas rencontré le véritable siége de la maladie. Pour moi je crois qu'on ne doit employer l'incision latérale que lorsqu'il paroît une tumeur à côté de la derniere phalange du doigt, ou dans les deux autres phalanges en tirant vers la main; & qu'au contraire il est mieux de la faire au milieu de l'extrémité du doigt, lorsque toute la phalange est affectée, ou que la matiere morbifique s'y est fixée. Au reste, il n'est ni de l'intérêt du malade, ni de celui du Chirurgien, qui doit être jaloux de sa réputation, de faire deux incisions, lorsque la raison & l'expérience montrent qu'une seule suffit.

Après avoir fait l'incision de la maniere que je viens de dire, il faut non-seulement laisser couler le sang pendant quelque tems, mais l'exprimer encore avec soin. On remplira ensuite la plaie avec de la charpie seche, sur laquelle on appliquera une emplâtre de diachylon, & une compresse en forme de croix de Malte, trempée dans de l'esprit de vin chaud, & l'on assurera le tout avec un bandage convenable. Lorsqu'on vient à ôter l'appareil le jour suivant, on trouve ordinairement dans la plaie un peu de chair fongueuse, ce qui allarme souvent un chirurgien qui n'est pas au fait de son métier, mais sans sujet; car une pareille chair n'est point un mauvais symptome, & on peut l'enlever sans difficulté avec des ciseaux, ou par le moyen d'un caustique ou d'un onguent digestif mêlé avec un léger escarotique. On peut ensuite panser la plaie, de même que celles dans lesquelles les os sont affectés, avec l'essence de myrrhe ou d'ambre, ou avec le baume du Pérou. Supposé que l'os paroisse carié, on tiendra la plaie ouverte avec de la charpie trempée dans de l'essence de myrrhe, d'aristoloche ronde, jusqu'à ce que l'exfoliation soit faite, ou, comme il arrive souvent, jusqu'à ce que l'os se détache; car il est impossible jusqu'à ce tems-là de pouvoir fermer la plaie.

J'ai eu rarement occasion d'observer la troisieme espece de *panaris*, dans laquelle la matiere mobifique est logée dans la gaine ou tunique d'un des tendons fléchisseurs. Garangeot a donné le premier la méthode de le guérir de la maniere suivante.

On fait dans la petite tumeur, qui, jointe avec la douleur, indique pour l'ordinaire que la matiere est logée à l'extrémité du doigt, une incision longitudinale avec un bistouri droit, jusques dans la gaine des tendons du sublime & du profond. Il sort par cette ouverture une matiere séreuse, dont l'évacuation soulage sur le champ le malade. Il se croit aussi-tôt guéri, mais bien-tôt après, les mêmes accidens reviennent, le malade souffre comme auparavant, & souvent le Chirurgien ignore la cause de ces symptomes fâcheux. Quelquefois la matiere ayant rongé l'extrémité de la gaine des tendons & le tissu de la peau, se fait elle-même un passage, qui soulage pour un moment: mais bien-tôt après les accidens recommencent de nouveau, & l'on apperçoit à l'endroit par où la matiere s'est frayée une route, un petit morceau de chair en forme de caroncule, qui est d'une sensibilité exquise, & continuellement abreuvée d'une humidité qui vient de plus haut. Il faut dans ce cas introduire une sonde crénelée dans la gaine du tendon, soit par l'ouverture qu'on a faite, soit par celle que la sérosité s'est formée, & la pousser au delà de la premiere bride; on coupera ensuite avec des ciseaux ou avec un bistouri ce qui est contenu sur la sonde, & l'on trouvera à l'ouverture une matiere grumeleuse & épaisse. Si la maladie s'étend plus loin, on poussera toujours la sonde crénelée le long de la fusée, & l'on coupera ce qui se rencontrera dessus, jusqu'à ce qu'on ait découvert le foyer de la maladie. Si le siége de l'abscès est dans le milieu de la gaine, & qu'on ait conduit l'ouverture jusqu'au milieu de la premiere phalange, on doit, suivant le conseil de M. Petit, pousser l'incision jusqu'à trois ou quatre lignes dans la main, pour éviter l'étranglement que cause le reste de la gaine, qui est cartilagineuse tout le long du doigt; & qui n'étant que membraneuse dans la main ne peut causer un semblable accident.

Enfin, si la maladie s'étend le long de la gaine membraneuse des tendons de la main, & qu'elle passe même par dessous le ligament annulaire pour former un abscès sur le muscle quarré, où il se trouve ordinairement un paquet de graisse; il faut toujours passer la sonde crénelée le long de la fusée, & couper jusqu'à ce qu'on soit parvenu au ligament annulaire. Là on fait un peu fléchir les doigts afin de relâcher toutes ces parties, & on tâche de pousser la sonde par dessous le ligament annulaire; & sur son extrémité qui souleve la peau, on fait une incision seulement à cette derniere, on sépare les tendons & les muscles le plus délicatement qu'il est possible, & l'on tombe tout d'un coup dans un abscès d'où il sort quelquefois plus d'une demi-palette de matiere. Garengeot conseille, après Thibaut fameux Chirurgien à Paris, de passer sous le ligament annulaire à la faveur de la sonde une bandelette ou une meche, qui servant de seton, emportera dans les pansemens suivans la lymphe rendue corrosive par la désunion de ses principes; & on évitera par ce moyen de couper le ligament annulaire qu'on doit conserver autant qu'on peut. Si cette précaution est inutile; & que les grandes douleurs, la fievre & les autres symptomes fâcheux tourmentent continuellement le malade, il y a un autre expédient qui appaise sur le champ les accidens, & guérit très-promptement; il consiste, selon M. Petit, à tirer le tendon qui est attaqué de la maladie au-dessus du ligament annulaire, & à le couper dans son corps charnu; au moyen de quoi tous les accidens cessent sur le champ. Enfin, si le ligament annulaire est lui-même abbreuvé du pus qui cause la maladie, qu'il soit enflammé & qu'il donne occasion à des douleurs violentes, il faut sans aucune difficulté le couper, & l'on verra bien-tôt le malade soulagé: c'est ce que M. Arnaud a fait plusieurs fois avec succès. Si après avoir ouvert la gaine des tendons jusqu'au ligament annulaire, l'obstacle est si grand qu'on ne puisse passer la sonde crénelée par dessous, pour entrer de suite dans l'abscès que nous supposons sur le muscle quarré, il faut absolument disséquer entre l'artere radiale & les tendons du sublime & du profond, & aller chercher sous le muscle fléchisseur du pouce l'abscès en question. Pour recommander cette pratique, Garengeot rapporte l'exemple d'un malade, dont M. Arnaud prenoit soin, & dont le cas étoit tellement désespéré, que les Chirurgiens jugerent qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour le sauver que de lui couper le bras: mais M. Arnaud n'eut pas plutôt coupé le ligament annulaire, que tous les accidens qui ne prognostiquoient autre chose que la mort, disparurent entierement.

On doit remarquer qu'il ne faut point étendre la main lorsqu'on a coupé le ligament annulaire, car dans cette situation tous les tendons sortent de leur place, & le malade reste estropié. On doit au contraire tenir la main pliée afin que le ligament se réunisse plus facilement.

Pour panser le *panaris*, lorsqu'on a ouvert la gaine, on se sert de bourdonnets longs & secs, qu'on applique des deux côtés du tendon, afin de le ménager, & on les éleve suffisamment pour faire une compression qui arrête l'hémorrhagie; & si ce moyen n'est pas suffisant, on se sert de la ligature, car les styptiques sont ici pernicieux. On met sur la main & l'avant-bas des cataplasmes émolliens les plus chauds qu'on peut. On se sert du bandage à dix-huit chefs représenté dans la *Pl. XIV. du troisieme Volume*, *Fig.* 4. *B B.* qui est beaucoup plus commode ici que les bandes roulées; parce qu'outre qu'il remplit les mêmes indications, il n'est point nécessaire pour l'appliquer de remuer la partie, ni de lui donner aucun mouvement. Pour que le pansement soit complet, il ne reste plus qu'à appliquer la couture de ce bandage à l'endroit du membre opposé aux plaies qu'on a faites, & à couvrir l'appareil avec les petits chefs, commençant par celui que le Chirurgien jugera à propos: mais il faut observer qu'en conduisant un de ces chefs avec une main, il faut tenir en même tems de l'autre le chef opposé. On met ensuite la main & l'avant-bras dans une situation convenable. Heister, *Inst. de Chirurg.*

PARONYCHIA, *Turquette.*

Voici ses caracteres.

La racine est vivace, le calyce fait en forme de godet & divisé en cinq parties qui ont la figure d'un capuchon. La fleur consiste en cinq étamines; & l'ovaire, qui est placé au centre du calyce, produit un tube droit, & se change avec le calyce en un fruit à cinq angles qui ne contient qu'une seule semence. Les fleurs sont entourées d'une infinité de paillettes fort minces & de couleur d'argent, disposées circulairement.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont:

1. *Paronychia, Hispanica*, Clus. Hisp. 478. *Polygonum, minus, candicans*, C. B. P. 281.
2. *Paronychia, Hispanica, nivea, polyanthos*, Bart. Obs. 1137. *Polygonum, montanum, niveum, polyanthos*, Bat. In. 725. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Elle est appellée *paronychia* de παρὰ, approche, & ὄνυξ, ongle, à cause qu'elle est de couleur d'argent; ou vraissemblablement de *paronychia*, qui est un ulcere malin qui affecte la partie qui est autour de l'ongle: mais je ne saurois dire si cette plante est de quelque effet pour la guérison de cette maladie, si ce n'est qu'elle est extrêmement émolliente. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Paronychia rutaceo folio, est le nom qu'on donne à la *Saxifraga, verna, annua, humilior.*

PAROPIÆ, παρωπίαι, les angles externes des yeux.

PAROPTESIS, παρόπτησις, de ὀπτάω, je rôtis; est une maniere de provoquer la sueur en approchant le malade d'un feu de braise vive, ou en l'enfermant dans une étuve.

PARORASIS, *foiblesse de vue.*

PAROTIS, παρωτὶς, de παρὰ, proche, & οὖς, oreille, *parotide*; une des glandes salivaires. Voyez *Saliva*. Les Medecins appellent aussi de ce nom une inflammation ou tumeur qui affecte les glandes *parotides*. V. *Abscessus*.

Alexandre de Tralles établit une fort bonne regle relativement aux *parotides*, qui est de commencer par saigner le malade avant que d'employer aucun topique discussif ou attractif, ceux qui ont tenu une conduite contraire ayant toujours été cause que leurs malades ont été suffoqués. Il rejette sur le même principe l'usage des répercussifs & des astringens, tels que le solanum, l'alun, &c. & il décrit les remedes qui sont propres à résoudre ces *parotides*, & qu'on doit toujours tenter dans les cas où la tumeur est capable d'être plutôt guérie par leur moyen que par la suppuration. Mais si la tumeur ne diminue point, & que la douleur continue, il faut, suivant lui, ne rien négliger pour la faire venir à suppuration; & c'est un signe que la matiere commence à se former lorsqu'il survient un frisson & une fievre & que la douleur augmente. Et en ceci il est d'accord avec Celse, qui admet une distinction très-propre pour nous conduire dans cette circonstance, savoir, lorsque la tumeur se forme d'elle-même & sans être précédée d'aucune autre maladie, d'essayer d'abord les répercussifs & les discussifs légers : mais lorsqu'elle accompagne ou qu'elle succede à quelqu'autre maladie, ce qui est le cas le plus fréquent, il faut en procurer la maturation, & l'ouvrir le plutôt qu'il est possible; car dans ce cas la tumeur est critique & procure la solution de la maladie. Hippocrate déclare les *parotides* qui succedent à des fievres de longue durée, mortelles, à moins qu'elles ne viennent à suppuration. Lorsque ces sortes de tumeurs sont opiniâtres, & qu'on ne peut les faire venir à maturité par des applications externes, on peut les amener à suppuration au moyen du cautere actuel, ainsi qu'on en a des exemples. Severinus & Valesius ont décrit avant lui le succès que cette méthode a eu dans les *parotides* malignes. FREIND *Histoire de la Medecine.*

Il y a une espece de tumeur qui vient avec inflammation dans certains endroits du corps, par exemple, sous les aisselles, dans l'aîne ou au-dessous des oreilles dans les glandes *parotides*, ce qui lui a fait donner le nom de *parotide*; au lieu qu'on lui donne celui de bubon quand elle se forme dans d'autres endroits.

Ces tumeurs sont ou bénignes ou malignes; on dit qu'elles sont bénignes, quand elles viennent d'elles-mêmes sans avoir été précédées d'aucune maladie contagieuse ou pestilentielle, comme cela est assez fréquent dans les jeunes enfans; & celles-ci ne sont point dangereuses pour l'ordinaire. De ce nombre encore sont celles qui succedent à des fievres légeres par un transport critique de la maladie. Les bubons malins sont ceux qui viennent dans les maladies pestilentielles ou vénériennes; aussi leur donne-t'on le nom de bubons pestilentiels ou vénériens.

Les bubons bénins sont produits, de même que toutes les autres inflammations qui proviennent de causes internes, par la stagnation d'un sang épais & gluant; & ils ne different des autres inflammations qu'en ce qu'ils sont situés sous les aisselles, dans les aînes & au-dessous des oreilles, dans les parties grasses & glanduleuses.

Le diagnostic est aisé, si l'on considere la maladie dont ils ont été précédés, soit vénérienne ou pestilentielle.

Les especes bénignes ou les moins dangereuses ont rarement quelque suite fâcheuse, parce qu'on peut aisément les résoudre ou les faire venir à suppuration : mais cette discussion ou suppuration est beaucoup plus difficile dans les sujets d'une mauvaise habitude; & quelquefois leur suppuration occasionne des fistules qu'on a toutes les peines du monde à guérir. Les *parotides* ont beaucoup plus de peine à venir à suppuration que les bubons qui se forment dans l'aîne & sous les aisselles.

Le meilleurs remedes qu'on puisse employer contre les bubons qui ne sont accompagnés d'aucune autre maladie, comme sont ceux qui viennent aux enfans, sont les purgatifs mêlés avec le mercure doux, pourvu qu'on les répete souvent. Ces sortes de remedes ont la vertu d'atténuer le sang visqueux, & épaissi & de le détourner de la partie affectée. On peut aussi en employer d'autres pour le même effet : mais lorsque la tumeur est accompagnée d'une fievre légere, c'est au Medecin à y apporter les secours convenables.

Lorsque l'inflammation est légere & qu'on peut se flatter d'une résolution, il convient d'appliquer extérieurement des emplâtres digestives, tels que le diachylon simple, celle de blanc de baleine, de galbanum, de savon ou de frai de grenouilles avec le mercure.

Si l'inflammation est plus forte & accompagnée de douleurs plus aiguës, de maniere que les emplâtres digestives ne soient d'aucun effet, il faut sans différer l'amener à suppuration au moyen d'une emplâtre de diachylon avec les gommes. Mais si la douleur est excessive, les cataplasmes digestifs appliqués chaudement sur la partie affectée serviront à la calmer & à hâter la suppuration. On peut composer ces cataplasmes avec de la mie de pain cuite dans du lait en consistance convenable, ou avec un mélange de farine, de miel & de beurre frais, auquel on peut ajouter quelque peu de thériaque.

On doit appliquer souvent ces sortes de remedes sur la tumeur jusqu'à ce qu'elle paroisse vouloir suppurer; & pour lors l'ouvrir sans délai avec un caustique ou avec le bistouri. Mais il faut prendre garde en faisant cette incision de ne point offenser les arteres qui sont au voisinage de l'abscès de peur d'occasionner une hémorrhagie funeste. Après avoir ouvert l'abscès, il faut le panser comme on a dit au mot *Abscessus*. L'emplâtre de diachylon est admirable pour ramollir & résoudre les duretés qui peuvent avoir resté autour de l'orifice de l'ulcere. HEISTER. Voyez *Suppuratio.*

PAROXYSMUS, παροξυσμὸς, de παροξύνω, irriter, aigrir; *paroxysme*; accès ou attaque d'une maladie.

PARTHENIASTRUM, *matricaire bâtarde.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont radiées, faites en forme de disque & composées de plusieurs fleurons qui remplissent ce dernier : mais elles sont stériles. Les demi-fleurons, qui ont la forme d'un cœur, sont remplacés par des semences noires qui ne sont couvertes d'aucun duvet; à quoi l'on peut ajouter que le calyce est d'une seule piece & découpé jusqu'au bas en cinq parties.

Miller en compte deux especes.

1. *Partheniastrum artemisiæ folio, flore albo*, Acad. Reg. Scien.
2. *Partheniastrum helenii folio*, Hort. Elth.

La premiere espece croît sans culture dans la Jamaïque & dans quelques autres contrées de l'Amérique, où elle est appellée absinthe sauvage. Les habitans lui attribuent une qualité vulnéraire.

La seconde croît dans plusieurs contrées des Indes Espagnoles, d'où ses semences ont été apportées en Europe. Elles sont toutes deux annuelles. MILLER, *Dict.*

PARTHENIUM. Voyez *Matricaria.*

PARTUS, *accouchement.* Voyez *Obstetricatio.*

PARVIBIBULUS. Voyez *Brachypota*.

PARULIS, παρελὶς, de παρὰ, proche, & ἔλον, gencive; inflammation ou abſcès des gencives; *Parulie*.

Le mal de dents occaſionne quelquefois des tumeurs douloureuſes aux gencives accompagnées d'inflammation & de l'enflure des joues, auxquelles les Grecs donnent le nom de *parulides*. Elles demandent à être traitées avec des digeſtifs de même que les autres tumeurs inflammatoires. Lorſque ces remedes ne ſuffiſent pas, ou qu'on les néglige, elles dégénerent quelquefois en un abſcès ou une fiſtule. Si la maladie eſt récente, il faut pour calmer la douleur qui empêche le malade de dormir, & pour diſcuter la tumeur, faire bouillir de la camomile, de la ſauge, des fleurs de ſureau & autres plantes digeſtives, & ordonner au malade de garder quelque peu de cette décoction dans la bouche pendant un tems conſidérable.

Il convient auſſi d'appliquer ſur la partie un ſachet rempli des mêmes herbes, ou bien une emplâtre de melilot, ou de diachylon ſimple avec le camphre, ou à leur défaut, un linge chaud, pour garantir la partie du froid & procurer une réſolution, ſans omettre l'uſage interne des diaphorétiques & des réſolutifs. Suppoſé que la réſolution ne puiſſe ſe faire, on aura recours aux émolliens, tels que la guimauve, la mauve, le bouillon, les figues & autres ſemblables qu'on fera cuire dans du lait, & qu'on gardera long-tems dans la bouche. Dès qu'on connoîtra par la molleſſe de la partie que la ſuppuration eſt prête à ſe faire, on ouvrira la tumeur ſans délai, quand même la matiere ne ſeroit pas tout-à-fait mûre, de peur qu'elle n'affecte & ne ronge l'os par ſon trop long ſéjour, & qu'elle n'occaſionne des fiſtules malignes, comme cela eſt ſouvent arrivé. L'ulcere étant ouvert, il faut en faire ſortir la matiere corrompue en le preſſant avec les doigts, & le laver ſouvent avec du vin chaud, ou avec une décoction d'aigremoine & de mille-pertuis mêlée avec du miel roſat, ce qui procurera la conſolidation de la plaie. Si la maladie a pénétré fort avant, on injectera de cette décoction avec une ſéringue, & après en avoir fait ſortir la liqueur, on appliquera une compreſſe ſur le fond de l'ulcere, qu'on aſſurera par le moyen d'un bandage, pour qu'il commence à ſe guérir par le fond. Suppoſé que l'ulcere dégénere en fiſtule & que l'os vienne à ſe carier, il faut après avoir uſé des injections précédentes, verſer dans l'ulcere quelques gouttes d'huile de myrrhe par défaillance, ou de l'élixir de propriété, pour le déterger & le conſolider. J'ai gueri par cette méthode non-ſeulement des ſimples ulceres des gencives, mais encore des fiſtules accompagnées de la carie de l'os, qui avoient duré plus d'une année. Si ces remedes ne produiſent aucun effet, il faudra ouvrir la fiſtule par le moyen d'une inciſion, & extirper la carie par les remedes, la rugine, ou le cautere actuel. Il peut quelquefois ſe former une fiſtule dans les gencives à l'occaſion d'une dent cariée, à laquelle on donne le nom de *fiſtule des dents*, ou de *fiſtule maxillaire*. Dans ce cas, il convient d'arracher la dent avant que d'avoir recours aux remedes. Les *Miſcellanea* de Berlin contiennent quelques obſervations particulieres ſur les *parulies*: d'où il paroît que les remedes ſuppuratifs ont fort peu d'effet, & que les tumeurs ne manquent pas de dégénérer en fiſtules, lorſqu'on tarde à les ouvrir & à arracher la dent gâtée. Il vaut donc mieux, comme j'ai déja dit, évacuer la matiere de bonne heure par le moyen d'une inciſion, quelque cruë qu'elle ſoit, que d'expoſer l'os à ſe carier en la laiſſant ſéjourner plus long-tems. Schelhammer a publié en 1692. une excellente Diſſertation ſur les épulies & les *parulies*, qui mérite d'être lue. Voyez *Epulis*. Heister, *Chirurg*.

PARUS, Offic. Bellon. des Oiſe. 369. *Parus major*, Aldrov. Ornith. Geſn. de Avib. 578. Jonſ. de Avib. 86. Charlt. Exer. 96. Mer. Pin. 178. *Parus carbonarius*, Schw. A. 318. *Parus carbonarius major*. Schrod. 5. 322. *Fringillago ſeu Parus major*, Raii Ornith. 240. Ejuſd. Synop. A. 73. Wil. Ornith. 174. *Meſange*.

Cet oiſeau eſt fort eſtimé à cauſe de ſa vertu contre le calcul des reins & la colique, lorſqu'on le mange, ou qu'on en uſe après l'avoir calciné.

PAS

PASIONIS PASTILLUS, nom d'une paſtille décrite par Galien, Oribaſe, Aétius & Nicolas Myrepſe.

PASMA, le même que *Catapaſma*.

PASSA, épithete des raiſins qu'on a fait ſécher au ſoleil.

Passa, dans Paracelſe eſt un mal d'avanture.

PASSAVANTICUS PULVIS, nom d'une poudre cathartique dont Schroder donne la deſcription, *Lib. II. cap. 77*.

PASSER VULGARIS, Offic. Schrod. 5. 322. *Paſſer*, Geſn. de Avib. 581. Bellon. des Oiſe. 362. *Paſſer domeſticus*, Aldrov. Ornith. 2. 534. Jonſ. de Avib. 65. Schw. A. 321. Mer. Pin. 175. Wil. Ornith. 182. Raii Ornith. 249. Ejuſd. Synop. A. 86. *Paſſer domeſticus vulgaris*, Charlt. Exer. 86. *Moineau*.

Cet oiſeau eſt extremement laſcif, ce qui fait qu'on le recommande, & ſurtout ſon cerveau pour exciter à l'amour.

Passer troglodytes, Offic. Schrod. 5. 322. Aldrov. Ornith. 2. 655. Mer. Pin. 177. Geſn. de Avib. 588. Schw. A. 324. Jonſ. de Avib. 82. Bellon. des Oiſe. 341. Will. Ornith. 164. Raii Ornith. 229. Ejuſd. Synop. A. 80. *Le Roitelet*.

Cet oiſeau eſt fort eſtimé à cauſe de la vertu qu'il a de briſer & de chaſſer le calcul, ſoit qu'on le mange cuit avec du ſel, ou qu'on en avale les cendres. Schroder.

PASSERINA, nom d'une plante que Parkinſon appelle *Paſſerina, linariæ folio*. Quelques-uns en font une eſpece de *linum*; d'autres de *Lithoſpermon*.

PASSIO, *paſſion*, *affection*, ou *maladie*; telles ſont la paſſion iliaque, la paſſion hyſtérique, & pluſieurs autres que l'on diſtingue par les épithetes qui leur conviennent.

PASSULÆ. Voyez *Uva*.

PASSULATUM, eſpece de remede compoſé avec la pulpe de raiſins ſecs (*paſſæ*) que l'on paſſe par un tamis.

PASSUM, γλυκύ, vin de raiſin ſec; c'eſt-à-dire, vin fait avec des raiſins ſecs, ou des raiſins que l'on laiſſe ſur la vigne juſqu'à ce que la chaleur du ſoleil les ait extrêmement flétris.

* PASSY *Aquæ*, Eaux minérales de *Paſſy*.

Paſſy eſt un village auprès de Paris, du côté de l'Occident, où il ſe trouve pluſieurs ſources d'eaux minérales froides. Elles ont été examinées en différens tems par pluſieurs perſonnes qui en ont fait l'analyſe: je vais rendre compte de ce qu'elle leur a fait découvrir de leur nature & de leurs propriétés. Meſſieurs Duclos & Bourdelin trouverent cette eau au commencement de l'Eté d'une couleur blanchâtre, d'un gout de plâtre, laiſſant ſur la langue une impreſſion de ſéchereſſe & d'aſtringence. La poudre de noix de galle mêlée avec cette eau fraîchement puiſée, la teignoit en rouge foible: mais cette couleur ſe diſſipoit auſſi-tôt qu'on l'avoit expoſée au feu. Mêlée avec l'eſprit de ſel ammoniac préparé avec le tartre calciné, elle prenoit une couleur laiteuſe, & précipitoit un peu de poudre blanche & ſubtile. Sept livres, du poids de ſeize onces, de cette eau, leur donnerent par l'évaporation environ cinq ſcrupules d'une terre jaunâtre, entremêlée de

paillettes brillantes, & d'écailles déliées qui ressembloient beaucoup au talc. Ce résidu terreux lavé plusieurs fois, & dépouillé par ce moyen de la poudre jaunâtre, & regardé ensuite avec le microscope, paroissoit un talc transparent, qualité qu'il perdoit étant exposé au feu; car alors il ressembloit au plâtre calciné, & se fondoit de même dans l'eau avec laquelle on le méloit. La poudre jaunâtre séparée de la matiere gypseuse par les lotions dont nous avons parlé, desséchée & examinée, ressembloit à un limon jaune: mais son poids étoit à peine la vingtieme partie de celui du talc. Exposée au feu sur une poële rouge, elle est devenue semblable à de la rouille de fer, de sorte qu'il paroît naturel de croire qu'elle vient des marcassites ferrugineuses, qui sont très-communes en cet endroit. Ces eaux ne leur donnerent aucun sel, soit vitriolique soit nitreux.

Ces Messieurs conclurent de cet examen, qu'elles étoient imprégnées légérement d'un esprit vitriolique volatil, que l'on ne pouvoit cependant pas appeller proprement acide, parce que le mélange de la noix de galle en poudre avec ces eaux & l'esprit de vitriol, ne leur ôtoit pas leur transparence; & qu'elles ne pouvoient pas être d'une grande utilité, parce qu'elles ne contenoient qu'une très-petite portion de matiere ferrugineuse, au lieu qu'elles en avoient beaucoup de la nature du plâtre. Hamel, *Hist.* p. 24. *Ac. R. Sc. Tom. I.* p. 29. Swedemb. *Ferr.* p. 366.

Le même M. Duclos assure ailleurs (*Mém. Acad. R. Sc. Tom. IV.* p. 86.) que le sédiment de ces eaux donné par l'évaporation avoit une septieme partie de nature saline, approchant beaucoup du sel marin, & qui coaguloit la solution de sel de tartre faite dans l'eau pure.

Gyvri, (*Arc. ac.* p. 66.) avoit observé dès l'année 1658. que les eaux de *Passy* teignoient d'une couleur de rouille les pierres sur lesquelles elles passoient en sortant de leur source, & qu'elles rougissoient par le mélange de la noix de galle en poudre; qu'elles avoient nn gout ferrugineux & alumineux, outre celui des pierres tendres au travers desquelles elles passoient dans l'intérieur de la montagne; enfin que leur légereté qui les faisoit passer promptement, & leur qualité purgative pouvoient les rendre d'une grande utilité dans plusieurs cas.

M. Lemery dans les différentes expériences qu'il fit pour découvrir la nature des eaux de *Passy*, n'y apperçut ni au gout ni autrement, aucunes traces de cette matiere gypseuse que M. Duclos prétendoit y avoir reconnue auparavant. Il attribue cette observation particuliere de M. Duclos, à ce que, peu de tems auparavant que ce dernier fît son analyse, on avoit, en fouillant des carrieres dans les environs de la source de ces eaux, remué du plâtre qui avoit pu se mêler avec elles. Les expériences de M. Lemery lui firent croire que les principes constituans de ces eaux étoient un esprit vitriolique, une partie terreuse, jointe à un sel acide, & à du fer sous la forme d'une rouille très-subtile. L'esprit se manifesta par le gout de ces eaux, par la rougeur qu'elles contractoient lorsqu'on leur mêloit le tournesol, ainsi que par la couleur noire qu'elles prenoient par une addition de noix de galle: mais comme ces eaux n'impriment ce gout vitriolique sur la langue, & ne souffrent ces altérations de couleur, que quand elles sont fraîchement puisées, il en conclut que cet esprit étoit d'une nature très-subtile & très-volatile. Ce ne fut qu'après l'évaporation de ces eaux, qu'il connut les autres parties constituantes; car alors il trouva la rouille de fer attachée aux parois du vaisseau où s'étoit faite l'évaporation, & il s'étoit précipité au fond une terre d'un gout salé; dont il retira, à l'aide d'un feu violent, un esprit acide. La terre avant d'être dépouillée de son sel, faisoit effervescence avec les acides: mais elle n'a plus rien fait de pareil après en avoir été privée par la calcination. Ces eaux, selon lui, sont dans le commencement de leur usage légerement purgatives: mais leurs vertus principales, sur-tout quand on les prend à leur source, dépendent de leurs qualités résolutives, desobstruantes & toniques. Delà vient qu'elles sont très utiles dans les obstructions des visceres de l'abdomen, dans la gravelle, & pour arrêter des vomissemens opiniâtres. *Hist. Acad. R. Sc.* 1701. p. 62. *Journ. des Sav.* 1704. p. 326.

M. Moullin, long-tems après les expériences de M. Lemery sur ces eaux, ne s'apperçut point qu'elles devinssent noires par le mélange de la teinture de noix de galle, leur gout ferrugineux lui parut très-foible alors, & elles ne lui donnerent que très-peu de sédiment. Moullin, p. 109. 185.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent des eaux minérales de *Passy* doit s'entendre de celles qui étoient en usage avant que l'on connût celles qui ne furent découvertes qu'en 1719. dans le même lieu. On en découvrit d'abord trois sources, & ensuite une quatrieme, lesquelles ne different que par le plus ou le moins de matieres minérales qu'elles contiennent. Nous en allons donner l'analyse telle qu'elle a été faite par les différentes personnes qui y ont travaillé.

M. Reneaume trouva que le sol sur lequel coulent ces eaux, est d'une nature argilleuse, chargé d'une matiere ferrugineuse & vitriolique, qui étant mise à infuser dans l'eau pure, froide ou chaude, lui communique, quoique lentement, une couleur noire lorsqu'on vient à y mêler la teinture de noix de galle. Il apperçut aussi que les pierres par dessus lesquelles passent ces eaux, sont recouvertes d'une matiere d'un jaune rougeâtre, qui ressemble en tout à de la rouille de fer très-déliée ou au safran de Mars. Ces eaux sont très-claires, d'une saveur plus ou moins aigrelette, astringente & vitriolique. Elles donnent par leur mélange avec la noix de galle une couleur noire, propriété qu'elles ne perdirent pas même après avoir été renfermées pendant sept mois dans des vaisseaux assez mal bouchés. Il en conjecture qu'elles contiennent du fer, du vitriol, & du soufre, mais dans des proportions qui ne sont pas les mêmes dans les eaux des différentes sources; il y en a une plus abondante en principe sulphureux que les autres, dont l'eau laisse un sentiment de froid, & que l'on croit chargée d'un peu de nitre. Il les regarde comme étant à peu près de la nature des eaux de Forges, auxquelles il les préfere en plusieurs cas, parce qu'elles contiennent une plus grande quantité de principes minéraux, lesquels étant plus fixes que ceux des eaux de Forges, peuvent en faciliter le transport même au loin, sans qu'elles perdent rien de leurs vertus. Il les estime incisives, apéritives, purgatives, rafraîchissantes, & astringentes ou toniques, bonnes pour donner de la force aux parties affoiblies, pour rendre le ton aux solides, & la fluidité aux liquides épaissis, comme dans la diarrhée, l'affection hypocondriaque, les suppressions de flux habituels, &c. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1720. p. 42.

La Faculté de Medecine de Paris ayant nommé des Commissaires de son corps pour faire l'examen des différentes sources de ces eaux minérales, jugea sur leur rapport, que l'une de ces sources nouvellement découvertes étoit ferrugineuse, l'autre vitriolique, & la troisieme sulphureuse & balsalmique, leur donnant ces différentes dénominations d'après le principe minéral qui y paroissoit le dominant, & qu'elles étoient très-convenables pour lever les obstructions des visceres.

Peu de tems après M. Moullin donna les Observations suivantes sur les mêmes eaux.

Elles coulent dans un sol imprégné de marcassites ferrugineuses, de matieres bitumineuses & nitreuses. Elles sont limpides & elles forment des bulles à leur surface. Regardées au soleil, elles représentent les couleurs de l'arc-en-ciel. Leur odeur est ferrugineuse ainsi que leur saveur, qui est accompagnée d'un peu d'astrin-

gence. Elles sont un peu plus pésantes que l'eau commune. La teinture de tournesol leur donnoit une couleur rouge pâle; cette couleur devenoit d'un rouge plus foncé par le mélange de la noix de galle, & il se précipitoit alors un sédiment noir, sur lequel nageoit une liqueur limpide, mais qui conservoit constamment la couleur rouge foncée; cette liqueur avoit à sa surface une pellicule de différentes couleurs à-peu-près pareille à celle qui se forme sur le mélange de l'eau commune avec la teinture de Mars préparée avec le vinaigre. Elles prenoient une couleur violette étant mêlées avec les feuilles, le gland, l'écorce & le bois du chêne. Elles demeurerent limpides, mais teintes d'un verd noirâtre, lorsqu'il y mit infuser de la rapure de myrobolans chebules, ou de l'écorce d'otanger. La même limpidité se conservoit, mais leur couleur devenoit plus noire, lorsqu'on les mêloit avec la teinture de roses pâles. Les feuilles & l'écorce d'aulne les teignoient en violet en leur conservant leur transparence. La même chose arrivoit avec la rapure de bois d'Inde & de bois de Brésil. Ces eaux teintes par le mélange de la noix de galle, reprenoient leur couleur naturelle lorsqu'on y versoit de l'esprit de vitriol, ce qui n'arrivoit cependant qu'après qu'elles avoient déposé un sédiment qui étoit assez long-tems à parvenir au fond du vaisseau; quand on ajontoit à ce mélange une solution de sel de tartre, la premiere couleur revenoit, mais plus rouge, trouble, & avec des floccons coagulés qui nageoient dans la liqueur. L'huile de tartre par défaillance jettée dans ces eaux teintes par l'addition de la noix de galle, leur a fait perdre cette teinture à mesure qu'il se faisoit un précipité noir. Mêlées avec des coquilles d'œuf calcinées, des yeux d'écrevisses, de l'esprit d'urine & de sel ammoniac, elles ne sont point entrées dans une effervescence sensible, mais il en a paru une lorsqu'on y a répandu l'esprit de corne de cerf ou l'huile de tartre par défaillance. Le suc de limon, les esprits d'alun, de sel marin, & de soufre, n'ont point fait fermenter ces eaux, mais il s'en est élevé une vapeur quand on y a mêlé l'esprit de nitre. Elles ne coagulent point le lait. Elles teignent les excrémens en noir. Dix-huit mois après être puisées elles recevoient encore les teintures dont nous avons parlé plus haut, quoique d'une maniere plus foible: mais elles ne les prenoient plus aucunement, quand elles avoient déposé un sédiment ferrugineux. Leur gout & leur odeur s'exaltent quand on les fait chauffer. Elles prennent les différentes teintures quand on les a fait simplement tiédir, ce qui n'arrive pas quand on les a fait bouillir; elles deviennent dans ce cas troubles & plus légeres. Quand on fait évaporer ces eaux sur le feu, elles donnent une odeur ferrugineuse & sulphureuse. Deux livres de seize onces ont donné par l'évaporation environ trente-cinq grains d'une terre foliée en écailles entremêlées de petites étoiles blanches & resplendissantes: cette terre est d'une saveur ferrugineuse & astringente, & est de couleur de rouille. Ce sédiment a coagulé le lait; lavé avec de l'eau pure & filtré ensuite, il a laissé sur le filtre une terre légere de différente couleur, selon les différentes sources aux eaux desquelles il avoit appartenu, & l'eau filtrée en s'évaporant a donné une odeur vitriolique sulphureuse, & a laissé environ quinze grains d'un sel styptique ferrugineux qui a coagulé le lait, a excité une légere effervescence avec les acides, & dissous dans l'eau pure a pris une teinture par le mélange de l'infusion de noix de galle. Ces eaux soumises à la distilation ont donné d'abord une eau claire & insipide, dont la couleur n'a point été altérée par la noix de galle. De toutes ces expériences il conclut que les eaux de ces sources sont ferrugineuses ou chargées de particules de fer, & imprégnées d'un peu de nitre, & comme elles sont chargées d'une quantité vingt-quatre fois plus grande de particules minérales que les premieres eaux de *Passy*, elles leur sont aussi préférables pour les usages de la Medecine, lorsqu'on a besoin de remedes résolutifs, apéritifs, purgatifs, diurétiques, diaphorétiques, qui soient en même tems toniques, dans plusieurs maladies des yeux & des oreilles, dans la foiblesse d'estomac, la cachexie, l'affection hypocondriaque, &c. MOULLIN; *Mémoires de Trevoux*, 1723. p. 333. *ann.* 1726. pag. 1356.

A ce que nous venons de dire de l'examen des trois nouvelles sources, nous allons ajouter les observations que fit M. Geoffroi le jeune par ordre du Roi, après la découverte de la quatrieme, sur les unes & sur les autres.

Le sol par où coulent ces sources est rempli non-seulement de mines de fer, mais encore de morceaux de talc ou de plâtre répandus çà & là sur des couches argilleuses avec des pyrites & des chalcites. Les pyrites effleurissent à l'air & donnent une poussiere à leur surface dans laquelle on apperçoit des grains de vitriol verd qui se résolvent dans un lieu frais, en une liqueur huileuse & styptique. Ces pyrites soumises à la distilation dans une cornue, ont donné à l'aide d'un feu modéré, d'abord un esprit acide, ensuite une liqueur laiteuse & sulphureuse; en augmentant le feu il s'en est sublimé un soufre, qui ne differe en rien du soufre commun. Ces eaux étant gardées quelque tems dans des vaisseaux n'ont plus reçu de teinture de leur mélange avec la noix de galle. L'eau de la derniere source découverte devenoit verte mêlée avec le sirop violat. Huit onces de ces eaux ont donné par l'évaporation depuis neuf jusqu'à dix-huit grains d'un résidu dont la plus grande partie étoient des concrétions crystallines & talqueuses, arrangées comme des floccons de neige, & qui étant considérées au microscope paroissoient, à la petitesse près, en tout semblables à ces morceaux de talc qui se trouvent dans les lits de ces sources; leur superficie paroissoit comme dorée, ce qui vraissemblablement venoit du soufre métallique du fer. Le reste du sédiment étoit une terre rougeâtre, métallique, ferrugineuse & très-subtile. Cette matiere talqueuse ou gypseuse qui se trouve dans le résidu de ces eaux évaporées, paroît y supposer la présence d'un vitriol, parce que dans la décomposition de la plupart des minéraux qui contiennent l'acide vitriolique, tels que le soufre & l'alun, on trouve toujours de semblables concrétions talqueuses, comme dans le sel polychreste de Glazer, l'arcanum duplicatum & la précipitation de l'alun par le sel de tartre. Il ne les regarde pas cependant comme contenant une grande quantité d'acide vitriolique, parce que après l'évaporation de trois livres de ces eaux, il n'a eu que cent-quarante-quatre grains de résidu, lequel étant lavé, filtré & évapoté, n'a donné que quarante-deux grains d'un sel onctueux, qui s'est formé en crystaux semblables à ceux du sel de Glauber, dont il avoit la saveur & les propriétés. D'où il conclut que ces eaux sont chargées d'une terre analogue à celle qui fait la base du sel marin, parce que telle est la nature du vitriol, qu'aussi-tôt qu'il est privé de sa base martiale, il se joint avec une autre terre, de la même maniere qu'il arrive quand on compose par art le sel de Glauber, c'est-à-dire, en unissant l'acide du vitriol avec la base terreuse du sel marin. Cette matiere après la séparation du sel pésoit cent-deux grains; elle étoit composée en partie de ce talc vitriolique, & en partie d'une terre ferrugineuse, dans laquelle le fer étoit développé au point que quand on en approchoit la pierre d'aimant, il s'y en attachoit des particules. C'est principalement à ces molécules ferrugineuses extremement divisées, qu'il faut attribuer la vertu qu'ont ces eaux dans plusieurs maladies chroniques. On peut composer par art des eaux minérales qui approcheroient beaucoup de celles de *Passy* en dissolvant vingt grains de vitriol de mars dans huit onces d'eau commune. *Mem. Acad. Roy.* 1724. *p.* 193.

Nous allons finir ce que nous avons à dire des *Eaux de*

Passy, en rapportant les recherches que M. Boulduc a faites sur ces mêmes eaux & que l'on lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1726. *pag.* 306.

Selon M. Boulduc l'eau des nouvelles sources est toujours claire & limpide; leur saveur est légerement acre, ferrugineuse & astringente; elles ont une odeur pénétrante; lorsqu'on les verse dans un vaisseau de verre bien net, elles y laissent des impressions comme graisseuses; enfermées dans des vaisseaux bien bouchés & placés dans un lieu frais elles conservent leur limpidité pendant plusieurs mois, ce qui n'arrive pas quand le lieu ou le tems sont trop chauds; elles déposent toujours plutôt ou plutard, un sédiment ferrugineux, & elles se couvrent à leur surface d'une pellicule brillante de différentes couleurs; elles perdent avec le tems leur saveur & leur odeur, ce qui arrive plus promptement pendant les chaleurs de l'été, soit qu'on les distile ou qu'on les mette en évaporation; dans la distilation elles ne présentent point la pellicule dont on vient de parler. Ces eaux mêlées avec la noix de galle se teignent d'une couleur ronge ou violette, plus ou moins foncée. Elles prennent une couleur verte, mêlées avec le sirop violat. Bien loin de coaguler le lait, elles l'en empêchent. Celles qui avoient déja déposé un sédiment étant mêlées avec une égale partie d'esprit de vin rectifié devenoient laiteuses & précipitoient des parties séléniticques: ajoutant de nouvel esprit de vin rectifié à la liqueur claire qui surnageoit, il se formoit peu de tems après des crystaux approchant de ceux du sel de Glauber: lorsqu'il ne s'en formoit plus, la liqueur étant de nouveau devenue claire, donnoit un sel cubique, qui étoit le sel marin, lorsqu'on y ajoutoit encore de nouvel esprit de vin bien rectifié. Cette eau étant exposée au froid, au point que sa troisieme, ou quatrieme partie fût glacée; lorsqu'on venoit à examiner la partie glacée, elle ne paroissoit que de l'eau pure & simple: mais l'autre partie avoit acquis des degrés de concentration, & les expériences dont nous venons de faire mention réussissoient plus promptement & plus sûrement avec elle; il falloit même une moindre quantité d'esprit de vin pour occasionner ces différens précipités. Lorsqu'on avoit mis une grande quantité de ces eaux dans un vaisseau pour en faire la distilation, & qu'à mesure qu'on la faisoit, on avoit soin d'en ajouter de nouvelle sur le résidu; on observoit que toutes les fois qu'on versoit de nouvelle eau froide dans le vaisseau qui étoit sur le feu, il se faisoit une agitation ou une effervescence qui ne cessoit point que toute la partie ferrugineuse ne fût précipitée; après quoi l'eau qui l'avoit déposée étoit claire, légerement salée, & ne recevoit aucune altération du mélange avec la noix de galle. L'eau retirée par la distilation jusqu'à la derniere goutte, n'avoit aucune saveur ni odeur, & ne recevoit aucun changement de son mélange avec quelque liqueur que ce fût. La distilation étant poussée jusqu'à siccité, le résidu, qui sentoit un peu l'empyreume, étoit une masse dont la partie la plus pésante semblable à de la rouille, occupoit le fond; au-dessus (ce qui n'arrive qu'avec l'eau de deux sources) étoit une poudre blanche fermentant avec tous les acides, soluble dans les acides minéraux; on trouvoit ensuite des crystaux transparens, qui vraissemblablement étoient des particules séléniticques, d'autant plus que le lit dans lequel ces eaux coulent est plein de sélénites; la superficie de ce résidu étoit occupée par une concrétion blanchâtre & saline. Cette derniere partie séparée du reste, lavée, filtrée & doucement évaporée, donna un sel jaune, d'une odeur pénétrante, mais difficile à déterminer; ce sel mêlé avec l'esprit de vitriol donna des vapeurs sensibles, semblables à celles du soufre enflammé, & laissant entrevoir les signes d'un acide caché. Ce même sel étant mis en distilation sans aucun intermede, donna un acide vitriolique volatil, après l'extraction duquel il se sublima en poussant le feu un soufre minéral.

Cet esprit & le sel jaune dont on l'avoit retiré précipiterent l'argent tenu en dissolution dans l'eau-forte. La poudre restante après la distilation du sel étoit blanche, amere, facilement dissoluble dans l'eau commune, filtrée au travers du papier gris, elle y laissa une terre alcaline fermentant avec tous les acides; l'eau qui avoit passé par le filtre étant évaporée donna des crystaux d'un vrai sel de Glauber. Mais comme pour la formation du sel de Glauber il faut une terre semblable à celle qui fait la base du sel marin, il est naturel de conjecturer qu'il y a du sel marin tout fait dans les *eaux de Passy*.

Cette conjecture est rendue plus forte par les deux expériences suivantes:

Premierement, l'eau de *Passy* ajoutée à une solution d'argent a occasionné un précipité; ce précipité desseché & distilé avec un poids égal de cinabre a donné du mercure doux sublimé, la partie sulphureuse du cinnabre étant demeurée dans la cornue unie à l'argent, & le mercure s'étant dégagé du cinabre pour former par son union avec l'acide du sel marin, le mercure doux sublimé. Secondement, le résidu salin des eaux de *Passy* mis en distilation, étant évaporé à un feu doux, jusqu'à ce qu'il commençât à se former des crystaux, & étant ensuite exposé à l'air froid, a donné un vrai sel marin; ayant retiré ce sel, il est resté une liqueur jaune, grasse & onctueuse, qui étant devenue rousse en poussant l'évaporation, a donné une odeur de plus en plus bitumineuse, sans fournir de nouveaux crystaux, & qui étant enfin desséchée par un feu plus violent s'est convertie en une masse grasse & salée, qui se fondoit à l'air, avoit l'odeur de l'esprit de sel marin étant mêlée avec l'huile de vitriol, & précipitoit par son mélange avec une solution de sel de tartre, la terre du sel marin, de sorte que cette liqueur paroissoit contenir du sel marin avec un bitume ou une huile minérale. Lorsque l'on faisoit bouillir cette liqueur grasse & onctueuse avec du sang de bœuf, ou de la colle de poisson, ou du blanc d'œuf, il s'élevoit d'abord une partie grasse en forme d'écume; laquelle étant ôtée, laissoit appercevoir du sel marin. Cette même liqueur étant distilée à la cornue avec l'huile de vitriol donnoit un esprit de sel marin, & il restoit dans la cornue un sel de Glauber formé par l'union de l'acide vitriolique avec la base ou la terre du sel marin; & à sa partie supérieure on trouvoit un vrai soufre minéral formé par l'union d'un peu d'acide vitriolique avec cette huile ou ce bitume minéral. On obtient également ce même soufre, quand, après l'évaporation des eaux de *Passy*, on soumet le résidu salin à la distilation; car alors l'acide fixe vitriolique qui est dans le sel de Glauber s'unit à l'aide du feu, avec l'huile ou la substance bitumineuse qui est jointe au sel marin. Le résidu que laissent les eaux de *Passy*, après qu'on a retiré la partie aqueuse par la distilation, étant échauffé, & mis ensuite en détonation avec de la poudre de charbon ou d'autres substances inflammables, s'est converti en foie de soufre; ce qui est encore arrivé, & même plus promptement, quand on a fondu ce résidu avec du sel de tartre en y ajoutant quelque substance inflammable. Quand on a fait cette fusion seulement avec le sel de tartre, & que l'on a dissous cette matiere dans de l'eau commune & filtrée ensuite, il est resté sur le filtre une grande quantité de terre; l'eau filtrée étant évaporée jusqu'à pellicule a donné un tartre vitriolé. Il résulte clairement de toutes ces expériences que les principes contenus dans les eaux minérales de *Passy*, sont un vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin, du bitume liquide, ou une huile minérale, une terre alcaline, & de la sélénite. Il est aisé de déduire l'explication de leurs propriétés & de leurs vertus, de la connoissance des principes qui entrent dans leur composition: elle sont rafraîchissantes, émollientes, apéritives, fortifiantes ou toniques, diurétiques & purgatives.

PASTA, πάστα, espece d'aliment, préparé, suivant Hesychius avec dn fromage sans sel, de la fleur de froment & de sesame. C'est encore une espece de gruau fait avec des légumes & de la farine; & un potage épaissi avec de la fleur de farine.

PASTA REGIA, *lozange*.

PASTA EPISPASTICA, *pâte épispastique*.

Prenez *cantarides en poudre, & de la fleur de froment autant qu'il vous plaira;*
vinaigre très-fort, une quantité suffisante.

Faites une pâte.

PASTÆTUM, *pâté*, espece d'aliment fort connu.

PASTILLUS, *trochisque* ou *pastille*. Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 12. décrit le *pastillus ex seminibus* de la maniere suivante.

Prenez *de semences d'anis, de poivrette, & de fenouil,* } *de chaque 4 dragmes;*
de semences d'ache, de jusquiame, & d'opium, } *de chaque 2 dragmes.*

Pilez-les dans l'eau pour en faire des pastilles.

PASTINACA, *panais*.

Voici ses caracteres.

La racine est épaisse, charnue & succulente; les feuilles sont amples & larges, & fortifiées d'une côte épaisse. La semence est ovale, large, mince, bordée d'un petit feuillet & couverte d'une cosse.

Boerhaave compte huit especes de *pastinaca*.

1. *Pastinaca, sylvestris, latifolia*, C. B. P. 155. Raii Hist. 1. 409. Synop. 3. 206. Tourn. Inst. 319. Boerh. Ind. A. 66. *Pastinaca sylvestris elaphoboscum*, Offic. *Pastinaca latifolia sylvestris*, Ger. quoad Descript. 870. Emac. 1025. Park. Theat. 944. *Pastinaca Germanica sylvestris, quibusdam elaphoboscum*, J. B. 3. 149. *Bancia*, Offic. Volck. 320. *Pastinade sauvage.*

Le *panais* sauvage est beaucoup plus petit que le cultivé, tant par rapport à la grosseur de sa racine, qu'à la hauteur de ses tiges, qui sont bien moins branchues que celles de l'autre. Les feuilles sont plus petites, velues & d'une odeur forte. Les fleurs sont petites & jaunes, elles naissent non-seulement aux sommets, mais encore aux côtés des tiges aux endroits où les feuilles sont posées, & sont suivies par des semences semblables à celles du *panais* cultivé. Cette plante croît parmi les haies & le long des chemins, & fleurit au mois de Juin. Sa racine & sa semence sont d'usage: mais on les emploie rarement.

Elles passent pour lever les obstructions du foie, & de la rate, pour chasser les vents & pour appaiser la colique; pour exciter l'urine & les regles, & pour guérir les morsures des animaux venimeux. MILLER, *Bot. Off.*

Le *panais* sauvage a les mêmes vertus que le *panais* cultivé, qui, à ce que croit J. Bauhin, ne differe du précédent que par la culture.

2. *Pastinaca, sativa, latifolia*, Ger. 870. Emac. 1025. Raii Hist. 1. 410. Park. Theat. 944. Parad. 506. Raii Synop. 3. 206. C. B. P. 155. Tourn. Inst. 319. Boerh. Ind. A. 67. *Pastinaca*, Offic. *Pastinaca sativa latifolia Germanica luteo flore*, J. B. 3. 150. *Panais.*

Le *panais* est une racine que tout le monde connoît. Elle est grosse & pénetre fort avant dans la terre, peu branchue, blanche en dedans & d'un gout agréable. Elle pousse un grand nombre de feuilles amples, velues, de couleur verte, brune, divisées en plusieurs segmens découpés en trois. Ses tiges ont cinq ou six piés de haut, elles sont rameuses & cannelées, & poussent de chaque nœud plusieurs feuilles plus petites. Elles portent à leurs sommets des ombelles composées de cinq petites fleurs jaunes à cinq feuilles, auxquelles il succede des semences unies, plates, ovales & jointes deux à deux, comme dans les autres plantes qui portent des ombelles.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa racine est seule d'usage.

On fait un plus grand usage des *panais* dans les cuisines, que dans la Medecine. Ils donnent une nourriture aussi agréable que nourrissante, mais un peu flatueuse, & passent pour exciter la semence. MILLER, *Bot. Off.*

On assure que les semences du *panais* sauvage étant semées deux fois dans un terrein gras & humide, produisent des *panais* cultivés, de même que les carotes de jardins viennent des semences de la carote sauvage. Cesalpin rapporte que l'on prépare avec ses racines & du sucre un électuaire, que les paysans donnent fort communément aux femmes qui sont en couches, aussi-bien qu'aux personnes qui relevent de maladie, pour rétablir leurs forces; il excite aussi l'appétit. L'odeur & le gout du *panais* prouvent, dit J. Bauhin, qu'il possede une qualité incisive, atténuante, déterfive & désoppilative. Ceux qui cueillent ces racines en hiver, continue-t-il, doivent prendre garde de ne point cueillir à leur place celles de la *cicuta* ou *cicutaria*; car dans le tems que j'étois à Mompelgard, deux familles entieres penserent être empoisonnées pour avoir mangé les racines de ces plantes, au lieu de *panais*; mais elles échapperent par le moyen du vomissement, de la thériaque d'Andromachus, de la poudre de Saxe (*pulvis Saxonicus*) & de quelques purgatifs.

Le peuple d'Angleterre est dans la croyance, dit Ray, que les *panais* qui ont passé un an entier dans la terre, causent le délire & la folie; & de là vient qu'il leur donne le nom de *madneps*, par abbréviation de *mad-parsneps*. RAY, *Hist. plant.*

3. *Pastinaca, sylvestris, altissima*, T. 419. *Panea costinum*, C. B. P. 156.

4. *Pastinaca, olusatri folio*, Boerh. Ind. A. 67. *Panax Herculeum*, Offic. *Panax Heracleum majus*, Ger. 850. Emac. 1003. Raii Hist. 1. 410. *Panax pastinacæ folio*, C. B. P. 156. *Panax Heracleum*, Hist. Oxon. 3. 315. *Panax Heracleum alterum, sive peregrinum Dodonæi*, Park. Theat. 948. *Pastinaca sylvestris altissima*, Tourn. Inst. 319. *Sphondylio, vel potius pastinacæ Germanicæ affinis, panax vel pseudo-costus, flore luteo*, J. B. 3. 156.

C'est une plante qui croît à la hauteur de neuf piés; & qui pousse un grand nombre de feuilles amples, de couleur verte, jaunâtre, longues d'un pié au plus, divisées en cinq ou sept autres feuilles longuettes, arrondies, rudes, dentelées à leurs bords, ayant un de leurs côtés plus bas & plus enfoncé vers la base, que l'autre. La tige est creuse, pleine de nœuds, de chacun desquels il sort de semblables feuilles, & porte à son sommet des ombelles rondes, composées de petites fleurs jaunes à cinq feuilles, à chacune desquelles il succede deux semences larges, ovales & applaties. La racine est grosse, branchue, de couleur jaunâtre par dehors, & blanche en-dedans. Cette plante croît naturellement dans la Syrie, dans l'Italie & dans la Sicile, & dans les Provinces méridionales de France: mais elle donne fort peu de gomme dans ces derniers endroits. Voyez *Opopanax*. MILLER, *Bot. Off.*

Ceux qui nous apportent les racines de cette plante, les disent bonnes dans toutes les affections froides du cerveau & des nerf, pour les maux de poitrine, & pour

les douleurs d'estomac; pour toutes les obstructions des visceres, & pour les maladies des reins, de la vessie & de la matrice. Elles ne sont pas moins salutaires pour les douleurs de tête invétérées, pour le vertige, l'épilepsie, la stupeur, la léthargie, les convulsions, les paralysies, l'asthme, la toux, la jaunisse & l'hydropisie. Elles chassent les vents, elles tuent les vers, elles excitent l'urine & les regles, elles brisent le calcul & facilitent l'accouchement. On donne leur décoction en forme de lavement pour la colique & la sciatique. RAY, *Hist. Plant.*

L'opopanax est le suc concret de cette plante: on peut en voir la description au mot qui lui convient.

5. *Pastinaca, folio quasi libanotidis latifoliæ. Panax, folio glabro, nitente, lato*, Ind. 16.
6. *Pastinaca, semine longissimo. Panax, folio glabro, nitente, lato, altior*, Ind. 16.
7. *Pastinaca, sylvestris, altissima*, T. 319. *Hoc nomine misit D. Salvadore, differt à tertia, foliis majoribus, scabris, asperis.*
8. *Pastinaca, sativa, radice turbinatâ*, Vaill. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante tire son nom *pastinaca* à *pastu*, parce qu'on mange sa racine. On l'appelle encore *elaphoboscum*, de ἔλαφος, un cerf, & βόσκω, manger, parce que les cerfs mangent des *panais* sauvages.

Elle est d'un grand usage en Medecine. Sa semence, de même que celle du *daucus*, a la vertu de dissoudre le calcul. Un Medecin célébre prescrivoit la farine de ces semences, avec la poudre de racine de réglisse, dans les cas qui demandent des lithontriptiques. Elle est bonne encore pour la colique qui provient du phlegme, pour la strangurie, pour le hoquet, & pour la suppression des ordinaires: mais elle est nuisible dans les maladies néphrétiques qui proviennent d'une cause froide. La racine de la seconde espece est charnue, & fort bonne à manger. Etant cuite dans du lait, elle est bonne pour les personnes hectiques, parce qu'elle nourrit beaucoup. La troisieme espece est prise par quelques-uns pour celle qui donne l'opopanax: ses semences ne sont point extrement acres. La quatrieme est la vraie plante d'où on tire l'opopanax; & j'en fis l'expérience l'été dernier: car elle donna par incision un suc, qui étant épaissi au soleil, avoit le goût & l'odeur de l'opopanax. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PASTINACA AQUATICA; nom du *Sium, latifolium.*

PASTINACA ECHINOPHORA; nom de l'*Echinofora, pastinacæ folio.*

PASTINACA SYRIACA; nom du *Tordylium orientale; Secacul Arabum dictum Rauwolfio.*

PASTINACA TENUIFOLIA; nom de plusieurs especes de *Daucus.*

PASTINACA, est aussi le nom d'un poisson que les Auteurs distinguent de la maniere suivante.

Pastinaca, Salv. de Aquat. 144. Rondel. de Pisc. 1. 331. *Pastinaca marina*, Offic. Charlt. Exer. 10. Aldrov. de Pisc. 424. Jonf. de Pisc. 19. Gesn. de Aquat. 679. *Pastinaca marina lævis*, Bellon de Aquat. 95. *Pastinaca marina prima Rondeletii*, Raii Ichth. 67. *Pastinaca marina lævis Bellonii*, ejusd. Synop. Pisc. 24. *Aquila piscis; seu pastinaca marina*, Mer. Pin. 185. *Pastenague* ou *Tareronde.*

On le pêche dans la haute mer; on emploie son foie & son dard en Medecine. Son foie est estimé bon pour la gale; & étant cuit dans de l'huile, il déterge les dartre vives & la lépre. Son dard, à ce que dit Dioscoride, guérit le mal de dent, en brisant & faisant tomber la dent gâtée.

PAT

PATELLA; la *rotule.*

PATETHEISÆ, ou PATETÆ UVÆ, πατηθεῖσαι, ou πατηταὶ σταφυλαί; ce sont des raisins que l'on laisse sur la vigne, jusqu'à ce qu'ils soient fanés & desséchés par le soleil.

PATHEMA, πάθημα; *affection* ou *maladie.*

PATHETICUS, *pathétique*; est une épithete que l'on donne à la quatrieme paire des nerfs, à cause qu'ils font mouvoir les yeux d'une maniere qui exprime les passions de l'ame.

PATHOGNOMICUS, παθογνωμικός, de πάθος, passion, affection, & γινώσκω, je connois, je juge; *pathognomique*; épithete qu'on donne aux signes qui sont propres & particuliers à la santé ou à chaque maladie, & qui en sont inséparables.

PATHOLOGIA, παθολογία, de πάθος, passion, affection, & λέγω, parler; partie de la Medecine qui traite de la nature des causes & des symptomes des maladies. *Pathologie.*

PATIAS; le même que *Squama æris.* RULAND.

PATIENTIA; nom du *Lapathum, hortense, folio oblongo, sive secundum Dioscoridis.*

PATIENTIÆ MUSCULUS; nom du *Levator scapulæ proprius*, autrement appellé *angularis; le releveur de l'épaule.*

PATOR NARIUM; le sinus, la cavité, ou l'ouverture du nez. SCRIBONIUS LARGUS.

PATOS, πάτος. Voyez *Rhypos.*

PATRIMONIUM. On donne quelquefois ce nom aux parties génitales. CASTELLI.

PATURSA, *la vérole.* CASTELLI d'après *Fallope.*

PAV

PAVATE, *Acosta*, Lugd. Cast. Ap. *Arbor erysipelas curans Lusitanis, Vasaveli Canarin.*

C'est un arbrisseau qui croît le long des rivières appellées Memgate & Cranganor dans l'Amérique.

Les Indiens se servent de son bois & de sa racine pour guérir les érésipeles. Ils les réduisent en poudre & les font tremper dans une décoction de riz jusqu'à ce qu'elle soit devenue aigre; ils fomentent l'érésipele avec cette liqueur & en font boire deux fois par jour au malade après avoir purgé l'estomac. Ils en donnent aussi à ceux qui ont des fievres ardentes, des inflammations de foie & le flux de ventre. LEMERY, *des Drogues.*

PAUCIFERUS, épithete que l'on donne au vin & qui signifie la même chose qu'*Oligophorus.*

PAVEL, nom de la *Momordica, Zeylanica, pampinea fronde, fructu breviori.*

PAVIA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées, mais disposées de façon que celles de dessous se croisent avec celles de dessus. L'extrémité du pédicule se change en un long calyce cylindrique, de même couleur que la fleur, & divisé en six segmens. Il s'éleve du dedans du calyce une fleur irréguliere à cinq feuilles, disposées de maniere que ces cinq pétales forment une fleur d'une seule piece, découpée en deux levres; car les deux pétales supérieurs forment le casque, les deux des côtés, la gueule & celui de dessous la barbe. La fleur renferme huit étamines, dont chacune est garnie d'un sommet, & les fleurs sont disposées en épis. L'ovaire qui est au fond du calyce pousse un long pistil de figure cylindrique & de

couleur rouge, & se change en un fruit partagé en trois loges qui renferment des semences sphériques.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *pavia*, savoir,

Pavia, an ricinoides, Americana, castaneæ folio, Plum. T. 656. *Saa mouna Pisonis*, Plukn. Phyt. 56. 4. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Ses fleurs ressemblent à celles de la branque-ursine. Plusieurs Auteurs la prennent pour la *ricinoides Americana*: mais leurs fleurs sont différentes. J'ignore qu'elles sont les vertus de cette plante, mais elle posséde une qualité acrimonieuse comme le *tithymale*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PAULA, est le nom d'une emplâtre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. cap. 17.*

PAULADADUM, nom de la *Terra Melitæa*, autrement appellée *terra sigillata sancti Pauli*. Dorneus dit que le *Pauladadum* est une espece de terre sigillée que l'on trouve en Italie.

PAVO, Offic. Schrod. 5. 322. Aldrov. Ornith. 2. 8. Mer. Pin. 172. Schw. A. 323. Gesn. de Avib. 393. Jonf. de Avib. 37. Charlr. Exer. 80. Wil. Ornith. 112. Raii Ornith. 158. Ejusd. Synop. A. 51. *Pavus & pavo*, Bellon. des Oif. 234. *Paon.*

L'oiseau entier, sa graisse, son fiel, sa fiente, ses plumes & ses œufs sont d'usage en Medecine. Le bouillon de *paon*, surtout lorsqu'il est gras, est estimé un spécifique contre la pleurésie; sa graisse mêlée avec du suc de rue & du miel, est excellente pour la colique. Son fiel est bon pour éclaircir la vue, pour arrêter les fluxions & pour dissiper les aspérités des paupieres. Sa fiente étant séchée, pulvérisée & macérée au poids d'une dragme dans du vin pendant une nuit, guérit les vertiges & l'épilepsie, pourvu qu'on en use plusieurs jours de suite. On emploie ses plumes en forme de fumigation pour les maladies hystériques, & l'on prescrit ses œufs pour la goute erratique. Dale d'après *Schroder.*

PAVOR, signifie ordinairement peur, frayeur, épouvante, & quelquefois gratelle ou galle. Castelli.

PAUSIS, παῦσις, de παύω, cesser; rémission ou cessation d'une maladie.

PAY

PAYCO HERBA, Monard. est une espece de plantain du Pérou.

On assure que sa poudre étant prise dans du vin appaise les douleurs néphrétiques qui proviennent de vents ou d'une cause froide; & que la plante entiere cuite dans du vin & appliquée en forme d'emplâtre sur la partie affectée produit le même effet. Monard dit en avoir fait l'expérience. Ray, *Hist. Plant.*

PEC

PECHEDION, πηχέδιον, *le périné.*

PECHYAGRA, πηχυάγρα, *péchyagre*; espece de goute qui occupe le coude.

PECHYS, πῆχυς, le coude.

PECHYTYRBE, épithete qu'on donne au scorbut. Castelli d'après *Forestus.*

PECTEN, le *pubis*. C'est aussi le nom qu'on donne au pétoncle, qui est une espece de coquillage bon à manger, & qu'on estime détersif, apéritif, carminatif & bon pour exciter la semence. Sa coquille a les mêmes vertus que celle de l'huître.

Pecten veneris, est le nom du *Scandix, Cretica, minor.*

PECTINÆUS MUSCULUS, *le Pectiné.*

C'est un petit muscle longuet, plat, large en-haut, étroit embas, situé obliquement entre l'os pubis & la partie supérieure du fémur. Il est ordinairement simple; je l'ai aussi trouvé double.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues à toute la ligne tranchante ou crête de l'os pubis, & un peu à la partie voisine de l'échancrure longuette qui est immédiatement devant la crête, & qui sert de loge à l'extrémité supérieure de ce muscle.

De-là il descend obliquement vers le petit trochanter, sous lequel & un peu plus en arriere, il s'attache aussi un peu obliquement & comme de champ par un tendon plat, précisément entre l'attache supérieure du vaste interne & l'attache inférieure de la seconde portion du triceps, en se confondant avec cette portion.

Le *pectiné* est auxiliaire du psoas & de l'iliaque pour la flexion de la cuisse sur le bassin, & pour le mouvement réciproque du bassin sur la cuisse. Le *pectiné* peut encore contribuer à porter la cuisse en-dedans, c'est-à-dire, vers l'autre cuisse, soit que la cuisse ainsi portée soit en même tems étendue ou qu'elle soit fléchie. Winslow.

PECTINATIO, l'*action de se peigner*. Quelques-uns la recommandent comme un exercice extremement avantageux à la santé, & comme une espece de friction qui ne peut être que très-salutaire; sans compter qu'en emportant la teigne & les ordures de la tête, elle prévient les obstructions des pores de la peau.

PECTORALIS. On appelle *pectoral*, & au pluriel *pectoraux*, les remedes propres aux maladies de la poitrine & des poumons.

Voici la composition de la décoction *pectorale* telle qu'on la trouve dans le Dispensaire de Londres.

Prenez *de raisins secs, une once;*
de dattes, six onces;
de figues grasses, huit onces;
d'orge mondé, une once.

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau de fontaine jusqu'à la diminution du tiers, & ajoutez-y sur la fin,

de racine de régliſſe, demi-once;
de feuilles de capillaire,
de lierre rampant,
de scabieuse,
de pas-d'âne, } *de chaque, une poignée.*

Mettez-les infuser durant un quart-d'heure, & coulez la liqueur.

Pectoralis major, *le grand pectoral.*

C'est un muscle assez ample, épais, charnu, qui couvre le devant de la poitrine depuis le sternum, où il est large, jusques vers l'aisselle, sous laquelle il se rétrécit pour aller gagner le bras. Il est naturellement divisé en deux portions, une supérieure ou petite, qu'on peut appeller claviculaire, & une inférieure ou grande qu'on peut nommer thorachique.

La portion claviculaire s'attache toute charnue au bord de presque la moitié de la clavicule jusqu'au sternum, où elle se termine sous l'attache du muscle sterno-mastoïdien.

De-là elle descend obliquement vers l'aisselle, en se rétrécissant peu à peu, & se termine par un tendon plat, qui est comme une bande tendineuse. Dans ce trajet elle va le long du bord antérieur du deltoïde, dont elle n'est distinguée que par une ligne graisseuse ou cellulaire, & par une petite veine appellée veine céphalique.

La portion thorachique est large & comme rayonnée. Elle s'attache par sa circonférence antérienre à la partie latérale de la face externe du sternnm, à la face externe des portions cartilagineuses, & un peu sur l'extrémité osseuse de toutes les vraies côtes, de la premiere fausse-côte, & quelquefois aussi de la seconde. Toutes ces attaches sont comme autant de digitatioos.

Les attaches au sternum y aboutissent par quantité de petits tendons très-courts, qui s'avancent de plus en plus sur le milieu de cet os, & enfin se rencontrent & s'entrecroisent avec ceux de l'autre muscle pareil. Les attaches inférieures sont plus distinctement en maniere de digitations, & ces digitations s'entrelacent avec celles du muscle droit & avec celles du grand oblique du ventre, & même elles oot souvent des trousseaux communs avec ces muscles. Cette portion du muscle est eocore attachée aux côtes d'espace en espace par des couches charnues internes, qui sont couvertes & cachées par les attaches externes, & forment avec elles l'épaisseur du muscle.

De-là toutes les fibres charnues se ramassent de plus en plus, & se concentrent en allant gagner le bras. Les plus supérieures descendent en se joignant à la portion claviculaire; celles qui suiveot vont moios obliquement; celles d'après plus ou moins transversalement; & les inférieures remontent de plus en plus. Enfin cette grande portion thorachique se termine ansi par une bande tendineuse qui s'unit avec celle de la petite portion en se repliant derriere elle de la maniere suivante.

Les fibres charnues inférieures de la portion thorachique ou grande portion, à mesure qu'elles s'avancent vers le bras, & avaot que de former le tendon, se contournent les unes sous les autres comme par degrés, & remontent ensuite derriere les extrémités des fibres supérieures. Par ce contour la partie inférieure de la largeur du tendon répond aux fibres charnues supérieures, la moyenne aux fibres moyennes, la supérieure aux fibres inférieures, & les autres à proportion. Ainsi les tendons de l'une & l'autre portion de ce muscle collés ensemble par leurs faces voisines & unis par leurs bords, forment un double plan tendineux ou une bande tendineuse repliée sur elle-même, dont les fibres se croisent. Le plan intérieur ou l'externe appartient à la portion claviculaire du muscle, l'interne ou postérieur à la portion thorachique.

Le tendon ainsi formé s'attache par sa largeur environ au bas du premier quart de l'os du bras, à la ligne osseuse de la grande tubérosité, c'est-à-dire, au bord externe de la goutiere ou coulisse osseuse, dont il revet la cavité conjointement avec un autre par une couche de fibres transverses très-minces & polies. Cette attache est entre celle du tendon du deltoïde qu'elle touche, & celle du tendon dn grand dorsal qui est à l'autre côté de la goutiere.

Ce muscle en se joignant au deltoïde produit avec lni l'aponévrose, qui s'étant unie à celle dn biceps, se répand sur les muscles du bras. Au reste, il couvre en partie le petit *pectoral* & le grand dentelé. Son tendon qui est assez large, recouvre transversalement la goutiere ou conlisse brachiale & le tendon du biceps qu'elle renferme. Enfin ce muscle forme le bord antérieur du creux de l'aisselle, dont le bord postérieur est formé par le grand dorsal.

Le *grand pectoral* sert en général à approcher le bras des côtes, à l'y appliquer avec effort, à le porter vers le devant de la poitrine. Il peut faire ce dernier mouvement sans qu'on écarte le bras de la poitrine, comme quand on croise les bras. Il le peut aussi faire, le bras étant levé, comme quand on passe la main du même côté par-dessus l'épaule de l'autre côté; & alors la portion antérieure du deltoïde le peut aider dans ses grands efforts.

Par le pli contourné de son tendon, sa portion supérieure & sa portion inférieure peuvent chacune agir comme un muscle particulier, qnand elles agissent seules. La portion charnue supérieore qui répond à la portion inférieure du tendon replié, sert principalemeot à lever le bras en-devant.

La portion charnue inférieure qui répond à la portion supérieure de ce tendon replié, sert par son attache à l'os du bras, & par la coonexion du bras avec l'omoplate, à abaisser l'épaule & à la teoir abaissée avec plus on moins d'effort, à peu près comme fait la portioo inférieure du grand dorsal. Les portions ioférieures de ces deux muscles concourent ensemble à une même action, par exemple, quand on s'appuie par embas sur les mains ou quand on marche avec des béquilles.

C'est par le moyen de la même portion inférieure de ce muscle, qu'ayant les bras levés en-haut, tout le corps pend par les mains, qui sont, par exemple, accrochées aux branches d'un arbre pour grimper. C'est encore dans cette occasion que le grand dorsal agit de concert avec le *grand pectoral*; concert que les habiles Peintres & Sculpteurs ont grand soin de bien marquer dans les Crucifix.

Ces deux usages de la portion inférieure du grand *pectoral* ne peuvent réussir sans le secours des muscles du bas-ventre, qui en même tems tirent les côtes embas, & par-là deviennent comme une continuation de l'attache de la portion inférieure du grand *pectoral*; de la même maniere qu'ils devienoent aussi une contiouation d'une partie de la portion inférieure du grand dorsal, savoir de celle qui est attachée aux fausses côtes.

Les usages de la portion supérieure du grand *pectoral* & de tout le corps de ce muscle, ne peuvent avoir lieu qu'avec la coopération des muscles qui servent à mouvoir l'omoplate sur le tronc, principalement avec celle du grand dentelé, parce qu'il faut que l'omoplate soit fermement cooduite pour être un appui sûr à l'os du bras pendant ses différens mouvemens. Ceci doit aussi être observé par rapport au deltoïde & aux autres muscles qui meuvent l'os du bras sur l'omoplate.

Pectoralis minor, *le petit pectoral.*

C'est un petit muscle assez charnu & en quelque façon triangulaire, situé à la partie supérieure latérale antérieure de la poitrine.

Il est attaché par sa base à la levre externe du bord supérieur de la seconde, troisieme, quatrieme & cinquieme des vraies côtes, vers leur union avec les cartilages; & cela par autant de digitations, dentelures ou portions charnues séparées, à cause de l'intervalle des côtes. C'est ce qui l'a fait aussi appeller petit dentelé antérieur.

De-là ces portions montent plus ou moins obliquement vers l'épaule, & forment un corps charnu qui se rétrécit à mesure qu'il passe par-devant les deux premieres côtes; & enfin par un tendon court, aplati & un peu large il s'attache à la partie supérieure du bec coracoïde de l'omoplate, jusqu'à la pointe de ce bec.

Ce muscle est couvert par le grand *pectoral*, & il est comme collé aux muscles intercostaux externes. Il a encore quelques dentelures cachées & couvertes par celles que l'on y remarque ordinairement; ce qui augmente le nombre des fibres & l'épaisseur du muscle. Son tendon s'unit peu à peu à la pointe du bec caracoïde avec l'attache du muscle caraco-brachial & celle de l'une des portions du biceps.

Le petit *pectoral* paroît être de même que le rhomboïde & l'angulaire, un modérateur de l'action du trapeze & du grand dentelé, par laquelle ils font lever l'épaule, ou plutôt le sommet de l'épaule en tournant l'acromion en-haut, l'angle supérieur embas, & l'angle inférieur en-devant.

Il est aussi un auxiliaire du rhomboïde & de l'angulaire, en ce qu'il sert comme eux après cette action du trapeze & du grand dentelé, à remettre l'omoplate dans son attitude ordinaire, en tirant embas le bec caracoïde auquel il est attaché par en-haut.

On a voulu le compter parmi les muscles qui servent à la respiration, croyant qu'on peut en certains cas tenir l'épaule assez ferme pour le mettre en état de lever les côtes auxquelles il est attaché par embas. Mais comme le grand dentelé qui serviroit à soutenir l'omoplate dans cet état, est aussi attaché en partie aux mêmes côtes que le petit *pectoral*, & qu'il les tiendroit abaissées par cette action, il seroit impossible au petit *pectoral* de lever ces côtes. Winslow.

PECTUNCULUS, Offic. Schonef. Ichth. 55. *Pectunculus vulgaris, albidus, rotundus, circiter 26 striis majusculis & planioribus donatus*, List. Hist. A. A. 189. *Capite minore, rotondiore, & magis æquali margine*, ejusd. Hist. Conch. N. 171. *Concha striata altera*, Rondel. de Aquat. 2. 21. *Concha striata altera rondeletii*, Aldrov. de Exang. 439. *Concha cordiformis æquilatera umbone cardinum unito striata*, Lang. Meth. Test. 60. *Pétoncle.*

Ce poisson à coquille est bon à manger cru ou bouilli. La poudre préparée avec sa coquille calcinée, passe pour un excellent dentifrice, Dale.

PECTUS, *la Poitrine.* Voyez *Thorax.*

PED

PEDAGRA, *Tartre*, Rulann.

PEDETHMOS, πηδηθμὸς, la pulsation des arteres, Hippocrate.

PEDICULARIS, Voyez *Alectorolophus.*

PEDICULATIO, la maladie pédiculaire, Voyez *Phthiriasis.*

PEDICULUS, Offic. Scrod. 5. 345. Aldrov. de Insect. 542. Jonf. de insect. 89. Mouff. 259. Charlt. exer. 52. Mer. Pin. 202. *Poux.*

Il est des pays où le peuple regarde cet insecte comme un remede contre la jaunisse & l'atrophie. Schroder fait mention d'un usage assez singulier de cet insecte, qui consiste à l'introduire dans le commencement de l'urethre, afin d'exciter par ce moyen l'évacuation de l'urine, lorsqu'elle ne se fait qu'avec peine.

Pediculus en Botanique, signifie le pédicule, ou d'une fleur, ou d'une feuille.

PEDILUVIUM, *Pediluve*, ou bain pour les piés.

Ce n'est autre chose qu'un bain pour les piés dont la composition est la même que celle des bains ordinaires, mais comme ils demandent moins d'étalage, on s'en sert plus communément. En effet on les compose d'eau pure, sans addition; ou pour corriger la pésanteur & la dureté de l'eau, on y mêle de la lessive, du son de froment, ou des fleurs de camomile. Bien que les lavemens des piés s'appliquent aux parties les plus basses & les plus éloignées du corps, leur vertu se répand cependant & se communique au loin, & ils appaisent des maladies dont le siége est dans des parties fort éloignées. Car l'application des liqueurs chaudes aux piés, relâche, ramollit les fibres nerveuses, tendineuses & musculeuses dont ils sont composés, & qui sont entremêlées de vaisseaux; les pores & vaisseaux qui étoient auparavant resserrés se dilatent; le sang y aborde & les liqueurs y passent plus aisément, ce qui fait que le sang qui se portoit avec impétuosité vers d'autres parties, se détourne de ce côté, & se jette vers les parties inférieures au grand soulagement du malade. En second lieu les lavemens des piés agissent par leur chaleur tempérée sur le sang & les humeurs qui passent par les vaisseaux des piés pendant qu'ils sont dans l'eau, ils les délayent & les divisent, & font qu'elles coulent avec plus de vitesse & de facilité dans les canaux de toute espece, d'où elles passent plus rapidement dans toutes les parties du corps; & c'est par cette raison que si l'eau dans laquelle on met les piés est un peu trop chande, la pulsation des arteres augmente, & la sueur sort de tout le corps. Ajoutez à cela que les piés, comme parties nerveuses & tendineuses d'un sentiment très-délicat, ont une communication très-étroite avec les parties nerveuses de tout le corps, & surtout avec les visceres du bas-ventre; ce qui est surtout palpable de cette derniere partie; puisqu'on ne peut seulement laisser refroidir les piés, sans ressentir des coliques, sans que le ventre se resserre, que la peau frissonne, que la transpiration s'arrête, & que les flux hémorrhoïdal & menstruel soient supprimés. Il ne faut donc point douter qu'en humectant ces parties avec une liqueur tiede, qui fasse cesser leurs contractions spasmodiques, ce changement avantageux ne se fasse sentir aux visceres qui ont une correspondance avec elles.

Les lavemens des piés sont extremement utiles pour détourner vers le bas le sang que les spasmes des parties inférieures, surtout des hypocondres, repoussent vers les parties supérieures, comme la tête & la poitrine. Telles sont, outre les affections soporeuses, presque toutes les maladies de la tête, la folie, la manie, la mélancolie, le mal de tête opiniâtre, la migraine, le clou hystérique, le vertige, la douleur de dents & d'oreilles, la rougeur du visage avec boutons, l'ophthalmie, les fluxions acres sur les yeux, les hémorrhagies excessives du nez, les veilles opiniâtres, & les maladies qui attaquent la poitrine, comme l'asthme convulsif, la difficulté de respirer causée par l'abondance du sang, les palpitations du cœur, les toux seches & le crachement de sang. La vertu qu'ils ont de rabbattre, & de calmer la violence des spasmes, les rend encore très-utiles dans les maladies spasmodiques convulsives & les douleurs, dans la cardialgie, la colique, surtout l'hémorrhoïdale, les tranchées causées par le calcul, le gonflement de l'estomac avec inquiétudes dans les hypocondres. Ils facilitent encore beaucoup des excrétions très-salutaires, comme la perspiration insensible, l'évacuation de l'urine, celle des gros excrémens & celle du sang pur qui sort par les vaisseaux de la matrice & du fondement, en aidant la circulation du sang, le divisant & l'attirant vers les vaisseaux excrétoires. Ils éloignent aussi & préviennent les grandes maladies de la tête & de la poitrine, surtout celles qui sont sujettes à des retours périodiques. J'ai même éprouvé que leur usage journalier a empêché le retour de maux de tête périodiques violens. Il y a des Auteurs qui conseillent l'usage de ces remedes dans les fievres intermittentes le jour de l'intermission, & les employent avec succès. On peut consulter sur ce sujet les *Mélanges de l'Académie des curieux de la nature, Decad. 2. ann. 6. Obs.* 144. où l'on trouvera l'histoire d'une fievre quarte qu'ils ont guérie; & Kozack, *de Salib. Sect. 12. cap.* 10.

Il est cependant bon d'avertir que le lavement des piés fait d'autant plus de bien, qu'on l'a fait précéder de la saignée de la même partie, qu'on en fait usage vers le tems du sommeil, qu'on ne les laisse pas refroidir ensuite, & qu'on les transporte tout chauds dans le lit, & pour lors la transpiration augmente par tout le corps. Il faut prendre garde de faire usage de ces remedes lorsque le flux menstruel est imminent, ou qu'il a commencé, parce que détournant les humeurs de la matrice, & les déterminant vers les bas, ils arrêtent ou suppriment cette évacuation; au contraire ils contribuent merveilleusement à la procurer, quand on les emploie quelques jours avant son période, surtout si l'on fait en même-tems usage d'emmenagogues tempérés, ou de pilules composées dans le goût de Becher. Il faut aussi s'abstenir avec soin des lavemens des piés astringens, alumineux, sulphureux, pour tarir la sueur incommode de ces parties, dissiper les enflures œdémateuses, dessécher les ulceres, & dans les douleurs de la goute; parce que ces remedes repoussent avec danger la matiere virulente vers une des parties internes d'une bien plus grande considération; & comme

la source chaude ordinaire de Carles-Bade, appellée communément *der Prudel*, a une qualité puissamment répulsive, il faut s'en servir en forme de bain avec beaucoup de prudence, lorsque quelque matiere corrompue est portée à l'habitude du corps, surtout dans les douleurs de la goute, Hoffman, *Med. Rais. System.*

PEDION, πεδίον, la Plante du pied.

PEDORA, Ordures des yeux, des oreilles & des piés, Castelli.

PEDRO DEL COBRA. Voyez *Cobra de Capello.*

Pedro del Porco. Voyez *Hystrix.*

PEDUNCULUS, le même que *Pediculus*, par rapport à ses deux significations.

PEG

PEGANELÆON, πηγανέλαιον, *Huile de rue.*

PEGANERON, πηγανηρὸν, suivant Gorræus est le nom d'une emplâtre décrite par Aétius & Paul Eginete, dont la rue est un ingrédient.

PEGANIUM, nom de la *Ruta, sylvestris, minor.*

PEGANON, πήγανον, *Rue.*

PEGE, πηγή, *Fontaine*; on appelle les angles internes des yeux, πηγαί, *Pegæ.*

PEGERNUS, *Mercure*, Ruland.

PEL

PELA, nom de la *Guajava, rubra, acida, fructu rotondiori.*

PELADA, *Pelade*, espece d'alopécie ou chûte de cheveux occasionnée par une maladie vénérienne, Castelli, d'après *Forestus.*

PELAMYS, πηλαμύς, le *Thon.* Voyez *Thunnus.*

PELARION, πηλάριον, de πηλὸς, vase, limon, boue; est le nom d'un collyre décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16. & d'une emplâtre dont parle ce même Auteur, *Lib. VII. cap.* 17. Voyez *Edessinum.*

PELECANUS, le *Pélican.* Voyez *Onocrotalus.* On donne encore le nom de *pélican* à un instrument dont on se sert pour arracher les dents.

Pelecanus, *Pélican*, est un vaisseau de verre qui servoit autrefois en Chymie pour les digestions, & pour les circulations des liqueurs: on les y faisoit entrer par un bec ou cou étroit qu'on bouchoit ensuite hermétiquement. La figure du vaisseau étoit diversifiée, tantôt ronde, tantôt longue. On emploie maintenant en sa place les vaisseaux de rencontre, qui sont deux matras dont le cou de l'un entre dans celui de l'autre, Lemery, *Pharm. Univers.*

PELECINUS.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble à tous égards à l'astragale, excepté que sa gousse est plate, longue, bicapsulaire, à deux panneaux, & remplie de semences qui ont la figure d'un petit rein.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est:

Pelecinus vulgaris, T. 417. *Lunaria, radiata Robini*, J. B. 2. 348. *Securidaca peregrina*, Clus. H. 238. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol.* 2.

On ne lui attribue aucune vertu médecinale.

PELIAS, est le nom d'un serpent dont parle Aétius, *Tetrabib. IV. Serm.* 2. *C.* 32.

Cet Auteur nous apprend que les symptomes dont la morsure du *pélias* est accompagnée, étoient si généralement connus, que personne avant lui n'avoit pris la peine de les décrire. Ceux, dit-il, qui sont mordus par ce serpent ressentent autour de la partie affectée, une douleur accompagnée de putréfaction qui n'est point autrement dangereuse. Leur vue s'affoiblit à cause du venin qui se répand dans leurs yeux. On guérit ceux à qui ce malheur arrive, avec la décoction d'orge, & de l'huile qu'on leur fait boire dans quelque véhicule convenable; aussi-bien qu'avec la décoction de l'oxylapathum, & les remedes propres pour la jaunisse. On doit laver les yeux du malade avec l'urine d'un jeune enfant, seule ou mêlée avec de la saumure, & leur en oindre aussi la tête. Il faut encore après les avoir purgés leur oindre les yeux avec de l'opobalsamum & du miel, ou avec quelque collyre capable de fortifier la vue & lever les obstructions des vaisseaux; car, par ces moyens, le venin ne manquera pas de sortir avec les larmes. S'il arrivoit qu'il survint une douleur dans les yeux, il faut l'appaiser avec le secours d'un collyre qui opere sans engourdir la partie. Voyez *Elaps.*

PELICIDE, *Miel* cuit, Ruland.

PELIOMA, πελίωμα, *Meurtrissure livide.*

PELLICULA, *Pellicule*, ou membrane fort mince.

PELLIS, la peau de quelque animal que ce soit.

Riviere ordonne d'appliquer sur le ventre des hydropiques & des femmes dont l'utérus est enflé, la peau d'une brebis toute chaude, après l'avoir arrosée avec de bon vin. Quelques Accoucheurs François conseillent d'envelopper le ventre des femmes qui ont eu un accouchement laborieux d'une peau de brebis toute chaude; ce topique n'est pas moins utile dans le cas ou quelqu'un des visceres est attaqué d'une douleur inflammatoire.

PELMA, πέλμα, la plante du pié, ou espece de socque de cuir, ou de telle autre substance.

PELORIS, le même que *Chama.*

PELTATIS CARTILAGO, nom du cartilage thyroïde, ou scutiforme du larynx.

PELVIS, *bassin.* On appelle ainsi la partie inférieure de la cavité du bas-ventre. Voyez *Abdomen.* Il est formé par les os des iles, & ischion, l'os sacrum, le coccyx & les os pubis. Voyez *Innominata ossa.* Lorsque le *bassin* est trop petit, trop plat & trop étroit, il est évident que ces circonstances peuvent retarder l'accouchement: mais Henri Deventer dit que la trop grande capacité du *bassin* est souvent un obstacle à l'accouchement & d'une conséquence fâcheuse. J'appelle un *bassin* trop grand, dit cet Auteur, celui qui étant comparé avec le fœtus & avec la matrice, est d'une grandeur suffisante pour permettre à la tête de l'enfant, aussi bien qu'à la matrice, quelque fermée qu'elle soit, de descendre sans le secours des douleurs, jusques sur les levres des parties naturelles. Cette trop grande capacité du *bassin* est cause que les parties supérieures de l'utérus ne sont que peu ou point environnées & retenues; ce qui fait que la tête du fœtus ni les eaux ne peuvent agir avec assez de force sur l'orifice de l'utérus pour l'ouvrir; de sorte que les parties naturelles retiennent seules l'utérus & l'empêchent de sortir entierement hors du corps avec le fœtus. Dans ces sortes de cas, les eaux occupent pour l'ordinaire un plus grand espace, & la membrane qui les contient sort quelquefois à un tel point hors des parties naturelles, que l'enfant paroît toujours être sur le point de venir au monde; quand cette circonstance arrive, elle n'a rien de dangereux & elle rend l'accouchement plus facile. Il arrive cependant quelquefois que l'orifice de l'utérus est dur & épais, quoique le vagin soit extremement relâché; de-là vient que la dilatation du premier est beaucoup plus difficile que celle du second, & dans ce cas quoique les eaux n'occupent pas un plus grand espace, elles ne laissent pas de sortir avec beaucoup d'impétuosité, & l'orifice de l'utérus pénetre bien avant dans les parties naturelles. La membrane étant une fois rompue, la tête de l'enfant & l'orifice de l'utérus sortent hors des levres des parties naturelles, & à moins

qu'on ne retienne ce dernier avec soin, il tombe si bas, en conséquence du relâchement excessif du vagin & des ligamens, qu'il expose la malade à une chute de vagin & de matrice. Il est donc du devoir de la Sage-femme de remettre & de contenir le plutôt qu'il est possible l'orifice de l'utérus dans sa place avant qu'il tombe plus avant; & ses mains doivent faire dans ce cas l'office du vagin. DEVENTER, *Operat. Chirurg.*

PELVIS AURIUM, la coquille du limaçon par rapport à l'oreille. Voyez *Auris.*

PELVIS CEREBRI, c'est l'entonnoir. Voyez *Cerebrum.*

On donne aussi le nom de *pelvis*, bassin, & à la cavité des reins qui reçoit l'urine & la verse dans les ureteres. V. *Renes.*

PEM

PEMPHIGÒDES, ou *Pemphingodes*, πεμφιγώδεες ἢ πεμφιγγώδεες πυρετοὶ, fievres distinguées par des flatuosités & des enflures, dans lesquelles on sent une espece d'écoulement aérien qui sort à travers la peau du malade en forme d'exhalaison, & se fait sentir au toucher. Tel est le sens que Galien paroît choisir entre un grand nombre d'autres qu'il donne au mot πεμφιγγώδης, dans son *Comment.* sur le sixieme *des Epid. Sect. 1. Aph.* 17. où Hippocrate l'emploie. On entend quelquefois par le terme *Pemphingodes*, à ce que dit Galien, une fievre accompagnée d'éruptions pustuleuses, & par conséquent d'une espece pestilentielle; quelquefois une fievre qui paroît se faire sentir au toucher comme des étincelles de feu qui pénétreroient à travers la peau; & quelquefois une fievre accompagnée d'un délire, suivant les différentes significations du mot πέμφιγξ, qu'il donne dans l'endroit cité. Πεμφιγώδεες πυρετοὶ, dans l'*Exegesis* de Galien, sont des fievres occasionnées par une redondance d'humeurs ou de flatuosités. L'Auteur des *Definitiones Medicæ*, nous dit que πεμφιγώδης πυρετὸς, est une fievre qui par la violence de sa chaleur excite des pustules dans la bouche; & πέμφιγξ, dans Varinus, est le souffle, un esprit & un rayon du soleil. Quelques-uns veulent que ce qu'on appelle πεμφιγώδης πυρετὸς, soit une fievre synoque, non point de l'espece putride, mais qui provient d'une redondance d'un sang chaud, qui distend & enfle les veines par son ardeur & sa fermentation; ce qui lui a fait donner par les Medecins le nom *de fievre inflative*, qui enfle. FOESIUS.

PEMPTÆUS, πεμπταῖος, fievre intermittente dont le paroxysme revient tous les cinq jours.

PEN

PENICILLUS, *plumasseau* ou *tente*.

PENIDIUM SACCHARUM, *penide*, *sucre tors*, *alphenic*. On le prépare de la maniere suivante.

Faites dissoudre telle quantité de sucre qu'il vous plaira, clarifiez-le avec un blanc d'œuf; coulez-le & faites-le épaissir peu à peu jusqu'à ce qu'il se forme de grosses bulles. Cela fait, retirez-le du feu jusqu'à ce que ces bulles disparoissent, versez-le sur un ais qu'on doit avoir frotté avec de l'huile d'amandes douces, & lorsqu'il sera quelque peu refroidi, prenez-le avec un crochet, & avec vos mains saupoudrées d'amydon, & après lui avoir donné la forme convenable gardez-le pour l'usage. SCHRODER.

PENIS, *la verge*, ou le *membre viril*. Comme j'ai donné une description générale de cet organe au mot *Generatio*, je me contenterai de rapporter dans cet article les remarques de M. Cowper qui y ont rapport.

Regnier de Graaf, dans son Traité *des Organes destinés pour la génération*, a décrit cette partie avec toute l'exactitude possible. Et Ruysch, dans ses *Observations d'Anatomie & de Chirurgie*, a démontré la structure du gland, que le premier n'avoit pas si bien connue. Je vais joindre maintenant à ce que ces deux Auteurs ont dit touchant cette partie, ce qu'une recherche des plus exactes m'a donné occasion de découvrir.

Je n'employerai point ici un grand nombre de noms synonymes, que des Auteurs trop exacts ont inventé sans aucune nécessité. La *verge* est un organe destiné par la nature pour l'éjection de la semence & l'émission de l'urine. Elle est composée de certains corps spongieux & caverneux qui ont chacun leurs vaisseaux & leurs tégumens, dont je traiterai par ordre en commençant par ses parties externes ou contenantes communes, qui sont l'épiderme, la peau & la membrane charnue. Je n'ai jamais pu remarquer d'autre différence entre l'épiderme de la *verge* & celui des autres parties, à l'aide du microscope, sinon que la surface extérieure du gland, est couverte d'un velouté ou duvet.

La peau de la *verge* & du scrotum est beaucoup plus mince que celle des autres parties, & les vaisseaux sanguins dont elle est parsemée, ont une disposition particuliere. Les arteres auxquelles on donne le nom de honteuses, naissent de la branche externe de l'iliaque, & après avoir fait un certain trajet sur la partie supérieure de la peau, elles se divisent en plusieurs branches, dont les plus grosses, après s'être encore soûdivisées, composent autant de vaisseaux capillaires dont les extrémités sont le commencement d'un pareil nombre de veines, qui se réunissant en de plus grosses branches se jettent dans celles qui sortent en partie des *corps caverneux* de la *verge*; & passant sous les tégumens communs, elles se vuident dans la partie supérieure de celle qui est une continuation de la veine saphene du pié: je les appelle *veines du prépuce*, pour les distinguer des autres.

Outre les vaisseaux sanguins dont je viens de parler, la *verge* en a encore des lymphatiques, que j'ai eu occasion de découvrir pour la premiere fois en injectant cette partie avec du mercure préparé; ce qui confirme le sentiment de Schelhammer & de Nuck, touchant l'origine de ces vaisseaux: mais je n'ai pu m'assurer par mon expérience s'ils naissent des arteres ou des veines sanguines, parce que je les ai remplis en les injectant toutes deux indifféremment. J'ai observé plusieurs troncs lymphatiques de chaque côté, qui passent sous les tégumens communs, qui accompagnent les veines du prépuce, lesquels, à ce que je crois, se vuident, de même que ceux qui naissent des parties inférieures, dans les glandes inguinales. Cet examen peut servir à nous apprendre comment la matiere morbifique se jette particulierement sur ces glandes dans les maladies vénériennes, & occasionne ces tumeurs fréquentes qu'on nomme *poulains* ou bubons; & ce qui rend cette opinion encore plus probable ce sont les phénomenes qui précédent cet effet, tels que les ulceres & les inflammations du prépuce, ou ce qui resulte de l'usage prématuré des topiques astringens, qui peuvent vraissemblablement épaissir la lymphe refluente, & la rendre incapable de passer à travers ces vesicules glanduleuses dans les conduits lymphatiques destinés à la conduire, d'où naît une obstruction qui peut fort bien causer un bubon. On peut encore expliquer par ce principe comment le virus peut passer sur le champ dans la masse du sang par les conduits ordinaires de la lymphe; & donner une bonne raison de la coutume qu'on a d'ouvrir ces tumeurs avant le tems ordinaire de la suppuration.

Le Docteur Tyson a découvert dans l'endroit où le prépuce est contigu au gland, certaines petites glandes auxquelles il donne le nom d'odorantes (*glandulæ odoriferæ*) à cause de l'odeur qu'exhale la liqueur qu'elles ont séparées: on ne sait point au juste leur nombre, car elles sont plus grosses & plus nombreuses dans ceux qui ont le prépuce plus long qu'à l'ordinaire, & elles séparent une plus grande quantité de liqueur,

qui devient souvent acrimonieuse par son séjour & corrode le gland. Elles sont très-visibles dans la plupart des bêtes à quatre piés, surtout dans les chiens & les verrats, dans les derniers desquels leur liqueur séparée est contenue dans un kyste situé à l'endroit du frein du prépuce, lequel est percé d'un grand trou par lequel elle sort pour humecter la *verge* de ces animaux.

Le troisieme tégument commun est la membrane charnue; la *verge* étant ordinairement dépouillée de graisse pour plusieurs raisons : Premierement, de peur qu'elle ne s'oppose à son érection; secondement, parce qu'elle seroit trop grosse, trop lourde & trop molle; outre que la graisse étant insensible, elle émousseroit le sentiment qu'il faut qu'ait la *verge* pour déterminer l'homme au coït. Mais on doute que ces considérations aient porté l'Auteur de la Nature à former cette partie sans membrane adipeuse, puisque ce défaut de graisse peut vraissemblablement venir des grandes altérations qu'elle souffre dans les deux états où elle se trouve. Car, quoique rien n'empêche dans son relâchement que les cellules adipeuses reçoivent l'huile dont elles ont besoin, à moins qu'on ne dise qu'elle pourroit retarder en relâchant la *verge*, le cours du sang qui circule dans les arteres papillaires, néantmoins dans le dernier, je veux dire, dans l'état d'érection elles doivent vraissemblablement être obligées à évacuer l'huile qu'elles contiennent, ce qui peut être cause que les interstices des muscles & les autres parties qui sont les plus en repos se remplissent de graisse. J'ai même trouvé la membrane adipeuse de la *verge* des enfans, avant que l'érection ait été fréquente, distendue par une grande quantité de graisse : mais dans la suite, bien que la membrane subsiste, la graisse ne peut plus augmenter, ce qui fait qu'on n'y en trouve point ordinairement. J'ai néantmoins vu quelques sujets, même parmi les adultes, qui avoient cette membrane presque entierement couverte de graisse, sans avoir pu découvrir les maladies auxquelles ils avoient été sujets pendant leur vie.

Passons maintenant aux ligamens de la *verge* : le premier auquel on donne le nom de frein ou de filet, attache le prépuce à la partie inférieure du gland. Je l'ai trouvé si court dans quelques sujets, que j'ai été obligé de le couper pour que l'érection pût se faire; il m'a fallu faire la même chose dans d'autres, ensuite d'une cicatrice que des chancres y avoient laissée.

Le second des ligamens en question, est celui que j'appelle suspensoire; & bien qu'il ait échappé à l'observation de quelques Anatomistes, il ne laisse pas d'être fort visible & d'un usage très-considérable. J'en donnerai la description ci-dessous, lorsque je traiterai de l'érection de la *verge*. Il prend son origine de la partie antérieure des os pubis, & va s'atracher à la partie supérieure & moyenne de la *verge* de chaque côté de sa grande veine. Les autres ligamens sont ceux qui forment ses capsules, ou les divisent en forme de cloisons. J'en parlerai à l'occasion de ses parties internes ou contenues, qui sont les deux corps caverneux de la *verge*, le corps caverneux de l'urethre, leurs cloisons, sans oublier leurs muscles & leurs vaisseaux tels qu'ils paroissent dans la dissection des sujets.

Parlons d'abord des arteres spermatiques. Elles viennent quelquefois des rameaux iliaques internes, & d'autrefois des extrémités inférieures des arteres ombilicales. On voit par-là d'où vient que cette partie est plus petite qu'à l'ordinaire, lorsqu'on lie le cordon ombilical trop-près du ventre, ce qui vient non-seulement du raccourcissement de l'ouraque, mais encore de la contraction que souffrent ses arteres par la trop grande extension des ombilicales, d'où elles tirent leur origine; ce qui suffit pour la priver du sang dont elle a besoin pour son développement ou pour son érection : mais je réserve cette matiere pour une autre fois. A mesure que ces arteres avancent vers la *verge*, elles jettent deux ou trois branches de chaque côté, dont les deux inférieures vont se distribuer aux muscles érecteurs de la *verge* : les deux supérieures fournissent du sang aux parties voisines, sur-tout aux releveurs de l'anus, entre lesquels & les obturateurs des cuisses, ces troncs passent : mais en avançant sur les corps caverneux de la *verge*, elles se soûdivisent en deux grosses branches, dont les deux inférieures vont s'insérer dans la bulbe des corps caverneux de l'urethre; & les deux supérieures se soûdivisent de nouveau, l'externe passant sur la surface supérieure des corps caverneux de la *verge*; l'interne pénétrant dans les capsules, & traversant chaque corps caverneux par le milieu, où elles se divisent en une infinité de branches, dont les extrémités capillaires se terminent en autant de veines, dans les canaux desquelles sont plusieurs orifices qui s'ouvrent dans autant de cellules, qui communiquent entr'elles, & se vuident dans les plus gros vaisseaux veineux qui rampent sur la surface supérieure de la *verge*, & dont quelques-uns se joignent avec ceux du prépuce; d'autres composent un gros tronc, que j'appelle la veine de la *verge*, *vena ipsius Penis*, lequel passe sur le dos de la *verge*, immédiatement au-dessous du ligament qui attache les os pubis ensemble par-dedans, & qui est comprimé durant l'érection : mais avançant plus avant sur les prostates, il s'insere de chaque côté par une bifurcation dans les rameaux iliaques internes. Les veines qui viennent de la même maniere, du corps caverneux de l'urethre, passent de sa bulbe à travers les muscles accélérateurs, qui les compriment quand ils viennent à agir.

Les nerfs de la *verge* viennent du tronc formé par l'union de la troisieme paire des nerfs sacrés, & d'une branche du grand nerf crural, lesquels après s'être réunis vont se distribuer aux testicules, au périnée & aux muscles de cette partie, ensuite montant sur les corps caverneux de la *verge*, & s'épanoüissant sur sa surface supérieure, ils se distribuent à toutes ses parties. Nous avons joint la description de ses vaisseaux lymphatiques à celle de ses tégumens externes.

Arrêtons-nous un peu à ce qui concerne les corps caverneux de la *verge*.

Les corps caverneux de la *verge* que de Graaff appelle nerveux, & d'autres nerveo-spongieux, sont deux capsules ou follicules oblongues, revêtues intérieurement de tous côtés d'une membrane épaisse, que Vesale & Colombus croient ne différer en rien des autres ligamens, & dont la surface externe est couverte de nerfs & de vaisseaux sanguins. Ils naissent par deux origines distinctes des parties inférieures des os pubis; ils sont d'abord séparés l'un de l'autre : mais en s'approchant peu-à-peu, ils se joignent & font la figure d'un Y : ces deux corps couvrent & embrassent le conduit de l'urine & vont aboutir au gland. Ils sont chacun couverts d'une membrane, & joints ensemble au moyen d'une cloison, qui diminue à mesure qu'elle approche du gland; & qui avant que d'être arrivée au milieu de la *verge*, monte par des fibres de l'urethre sur le dos de la *verge* en forme de dents de peigne, ainsi que de Graaff l'a fort bien observé : mais bien loin qu'elle s'efface, & que les deux corps caverneux se joignent près du gland, ainsi qu'il veut nous le persuader; elle s'épaissit & se rétrécit toujours de plus en plus, ainsi que Ruysch l'a fort bien observé. J'avoue que lorsqu'on souffle dans les tissus de ces deux corps, le vent peut quelquefois passer dans celui de l'urethre : mais cela n'arrive pas toujours. Cette communication se fait par l'entremise de leurs vaisseaux sanguins, ainsi que l'Auteur que nous venons de nommer l'a fort bien remarqué.

Les Anatomistes ne sont point d'accord sur la structure interne des corps caverneux. Vesale accuse Galien de ne l'avoir point connue. Columbus a le premier découvert leurs arteres, lesquelles s'avançant en droite ligne vers leurs extrémités, se divisent en une infinité

nité de ramifications, qui ont échappé, à ce qu'il dit, aux anciens Anatomistes. Le Docteur Whorton les croit composés en partie d'une chair glanduleuse; d'autres les conçoivent entremêlés de divers nerfs, ce qui leur a fait donner le nom de nerveux. Diemerbroeck assure qu'ils ne sont autre chose qu'un tissu de vaisseaux entrelacés en forme de filet, en quoi il est du même sentiment que Bauhin, Riolan & Veslingius: mais leur substance est fibreuse, spongieuse & caverneuse, de même que celle des poumons, & ils reçoivent dans leurs interstices le sang & les esprits qui leur viennent des vaisseaux qui se distribuent dans leur substance. Les recherches que j'ai faites m'apprennent qu'il y a beaucoup de rapport entre la structure de cette derniere, & celle de la rate, & Columbus a fait la même remarque; les parois des veines ont dans toutes les deux des grandes ouvertures ou cellules, qu'on apperçoit distinctement dans la bulbe de la *verge* d'un chien: mais elles sont plus petites dans la *verge* de l'homme & plus grandes dans la rate, & elles communiquent les unes avec les autres. Lors donc que le sang vient à s'y arrêter, la *verge* devient également tendue, & lorsque ses muscles se contractent, il est forcé de s'avancer vers le gland.

L'urethre qui est adhérent aux corps caverneux tout le long de la rainure inférieure de leur union, a aussi son corps caverneux: mais la figure de ce dernier est fort différente de celle des deux premiers; car ils sont plus étroits à leurs extrémités que dans le milieu, au lieu qu'il est plus fort & plus large aux deux extrémités, outre que son tégument propre n'est pas si épais. On donne le nom de bulbe au corps supérieur de l'urethre qui est situé entre les jambes des premiers, & couvert par le muscle accélérateur de l'urine. Il occupe la partie inférieure de la convexité du canal, & va aboutir au périnée. On l'ouvre dans l'opération de la taille: mais en prenant garde de ne point ouvrir les arteres qui pénétrent latéralement dans cette partie de la bulbe du côté de l'anus. Il est aussi divisé en dedans en deux parties latérales par une cloison, qui a été inconnue aux Anatomistes, & qui s'efface après être parvenue à son extrémité. J'imagine que l'usage de cette cloison est de diriger le sang qui reflue dans les deux veines dont on a parlé ci-devant. Ce corps caverneux diminue en s'approchant de la partie inférieure de l'urethre: mais à mesure qu'il approche des extrémités des deux premiers, il s'épanouit & les couvre, composant ce corps que nous appellons le gland, ou *balanus*, que de Graaf a pris mal-à-propos pour une substance tout-à-fait différente de l'un & de l'autre. Ruysch a parfaitement décrit cette partie dans la *Centurie de ses Observations* que nous avons citée; les cellules sont beaucoup moindres dans le gland: mais elles sont de même grandeur vers sa partie supérieure ou bulbe. Comme j'ai déja décrit les muscles de cette partie, je me contenterai de rapporter ici la maniere dont se fait son érection.

Galien & les autres Anatomistes, n'ont eu que des idées très-fausses de l'érection de la *verge* pour n'avoir point connu la circulation du sang. Colombus qui ne laisse presque rien à désirer sur cette matiere dans la description qu'il en a donnée, s'est imaginé que l'érection de cette partie se fait par le moyen des esprits qu'elle reçoit de ses arteres. Caspard Bauhin suppose que le sang & les esprits affluent en grande quantité dans cette partie dans le coït; au moyen de quoi elle s'enfle & se durcit, à l'aide, à ce qu'il croit, d'un sphincter qui resserre le cou de la vessie & les racines des corps caverneux. De Graaf assigne deux especes de vaisseaux & de muscles pour cet effet; savoir, les nerfs, par le moyen desquels les esprits animaux coulent dans ses parties membraneuses & les rendent plus roides & plus enflées, & les arteres qui portent le sang nécessaire pour distendre les corps caverneux.

« Je suis fortement persuadé, dit-il, que le sang est la « principale cause de l'érection de la *verge*, & cela « pour deux raisons: premierement, parce qu'en in-« jectant de l'eau dans les corps caverneux par les ar-« teres dans un cadavre, elle s'enfle au même point « que si le sujet étoit vivant: secondement, parce que « lorsqu'on coupe la *verge* à un chien dans le tems « qu'elle est tendue, on la trouve entierement rem-« plie de sang. »

A quoi l'on peut ajouter que cette partie se roidit dans les criminels qu'on laisse long-tems pendus, parce que le sang se jette dans cette position sur les parties inférieures; elle se roidit aussi lorsqu'on souffle dans les vaisseaux sanguins d'un animal mort, ainsi que j'en ai fait l'expérience sur un sujet humain; car ayant insinué le bout d'un soufflet dans la veine saphene, non-seulement elle se roidit, mais elle me fournit encore le moyen d'observer la disposition externe de ses vaisseaux sanguins, surtout des veines, & de découvrir un artifice dont la nature se sert dans cette action, lequel avoit échappé aux réflexions des Anatomistes. De Graaf ne faisant aucune attention à l'usage des parties voisines, attribue l'érection de la *verge* à ses seuls muscles, s'imaginant qu'au moyen du gonflement de leurs ventres, ils compriment non-seulement les corps caverneux, & chassent le sang qu'ils contiennent vers le gland, mais encore les passages par lesquels il retourne pour l'ordinaire, ce qu'on ne sauroit aucunement admettre dans les corps caverneux de la *verge*, puisque les muscles érecteurs sont si éloignés de leur grande veine.

Voici l'hypothese que j'ai fondée sur l'observation dont on a parlé ci-dessus, & comparée avec la structure & la situation des parties.

La *verge* s'approche des os pubis lorsque ses muscles agissent, au moyen du ligament suspensoire; en conséquence de quoi non-seulement le sang est poussé en plus grande quantité vers le gland & ses veines distendues: mais leurs gros troncs qui s'étendent le long du dos de la *verge*, se trouvent encore comprimés en passant sous le ligament transverse des os pubis. Il ne sauroit arriver la même chose aux corps caverneux de l'urethre, puisqu'il ne se trouve aucun os dont la position puisse produire sur ses veines un effet pareil à celui que les os pubis produisent sur celles de la *verge*: c'est pourquoi les muscles accélerateurs font cet office en comprimant celles de sa bulbe: d'où il arrive lorsque l'érection est imparfaite, que le gland ne se roidit pas avec la même force que la *verge*, & se relâche plutôt qu'elle dans d'autres tems: mais lorsque ces muscles agissent, le sang contenu dans la bulbe est poussé vers le gland, ce qui fait qu'il se roidit davantage: c'est ainsi que dans un morceau de boyau qui est rempli d'eau ou de vent, si l'on presse l'une des deux extrémités après avoir fait une ligature à l'autre, on le voit s'enfler plus qu'il ne faisoit auparavant, ainsi que de Graaf l'a observé après Caspard Bauhin. Le sang rencontrant un obstacle qui s'oppose à son retour, distend les corps caverneux & fait roidir la *verge*; les arteres qui étoient flasques auparavant, ayant aussi leurs troncs plus distendus versent une plus grande quantité de sang dans cette partie: mais comme il est absolument nécessaire qu'une partie du sang retenu s'évacue, de peur qu'il ne se caille & ne puisse plus retourner, la nature a eu soin d'établir une communication entre les veines du prépuce & celles de la *verge* même, ainsi qu'on a remarqué ci-dessous; de ne les couvrir que de la peau, & de les faire passer par-dessus les os pubis, afin que reprenant une partie du sang, elles fassent place à celui que fournissent les arteres, & entretiennent par ce moyen la circulation. Je me souviens d'avoir une fois ouvert avec succès la veine de la *verge* dans un priapisme opiniâtre que des saignées réitérées n'avoient pu faire cesser, car la partie perdit sur le champ sa roi-

deur, ce qui me confirma dans ma conjecture.

L'artifice admirable avec lequel la nature a disposé les veines de la *verge* afin que les unes soient comprimées tandis que les autres ne souffrent aucune pression, paroît non seulement dans la *verge* des hommes & dans le clitoris des femmes, mais aussi dans tous les animaux mâles & femelles qu'on a examinés jusqu'ici, & mérite sans contredit notre admiration.

PENNA, *plume*. C'est aussi une plante qui croît sur les rochers dans la mer, & qui ressemble à l'aile d'un oiseau. Elle est quelquefois entourée d'une matiere visqueuse qui luit la nuit comme un phosphore. Elle est encore appellée *mentula alata*, parce que son bout d'en-bas est fait comme le gland de la verge.

PENO-ABSOU, est un arbre de l'Amérique dont l'écorce est extremement odorante. Son fruit est gros à peu près comme une orange, & contient jusqu'à dix noyaux gros comme une amande, dans chacun desquels on trouve une amande dont on tire une huile par expression. Ce fruit est un poison; mais on assure que l'huile guérit les plaies qui ont été faites avec des fleches ou telle autre arme que ce soit lorsqu'on l'applique dessus.

PENTADACTYLON, nom de la *Palma Christi*. BLANCARD.

PENTAMOERON, est le nom d'un onguent dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrabib. III. Serm.* 4. *cap.* 44. Il est composé de storax, de mastic, d'opobalsamum & d'onguent de nard. Paul Eginete le décrit encore, *Lib. VII. cap.* 20. sous le nom de *Pentamyron*.

PENTAMYRON. Voyez *Pentamoeron*.

PENTANEURON, nom du *Plantago, angustifolia, major*.

PENTAPHARMACUM, médicament composé de cinq ingrédiens. C'étoit aussi le nom d'un aliment favori de l'Empereur Adrien, comme Elius Spartianus nous l'apprend, lequel étoit préparé avec la tétine d'une truie, du jambon, une espece de pâte ou de gâteau & de la chair de verrat.

PENTAPHYLLOIDES, *Argentine*.

Voici ses caracteres.

Cette plante convient en toutes choses avec la quintefeuille, avec cette différence que les feuilles ne rayonnent point vers un même centre, mais sont disposées en forme d'ailes & terminées par une feuille impaire.

Boerhaave compte neuf especes de *pentaphylloides*, savoir:

1. *Pentaphylloides, palustre, rubrum*, T. 298. *Quinquefolium palustre rubrum*, C. B. P. 326.
2. *Pentaphylloides, majus erectum, flore luteo, ternis foliis, Fragariæ instar hirsutis*, M. H. 2. 193. *Fragaria pentaphylli fructu*, M. H. Bælf.
3. *Pentaphylloides, ulmariæ facie*, M. H. Blæf. 291. *Quinquefolium frugiferum*, C. B. P. 326.
4. *Pentaphylloides, rectum, fruticosum, Eboracense*, M. H. 2. 193.
5. *Pentaphylloides, argenteum, alatum, seu potentilla*, Tourn. Inst. 298. Boerh. Ind. A. 41. *Argentina, potentilla, anserina*, Offic. *Argentina*, Ger. 841. Emac. 993. Raii Hist. 1. 617. *Potentilla*, C. B. P. 321. Park. Theat. 593. *Potentilla seu argentina*, J. B. 2. 398. *Pentaphylloides, argentina dicta*, Raii Synop. 3. 256. *Tanaise sauvage*. DALE.

C'est une plante basse & rampante qui ne monte jamais en tige, des nœuds de laquelle sortent des fibres qui prennent racine dans la terre, & par le moyen desquelles elle se multiplie. Les feuilles sont composées de plusieurs lobes opposés, dont chacun a un pouce de long sur un peu moins de six lignes de large; ils sont dentelés à leurs bords, entremêlés de plusieurs autres petites pieces comme dans l'aigremoine, & couverts d'un duvet de couleur d'argent & fort luisant. Les fleurs naissent à l'endroit des nœuds sur des pédicules fort longs; elles sont composées de cinq feuilles jaunes de même que celles de la quinte-feuille. La racine est menue & garnie de plusieurs fibres de couleur brune foncée. Elle croît dans les lieux incultes & humides où l'eau a croupi pendant tout l'hiver, & elle fleurit au mois de Mai.

Ses feuilles sont seules d'usage; elles sont estimées astringentes & vulnéraires, bonnes pour arrêter toutes sortes de flux & d'évacuations contre nature, pour dissoudre le sang caillé, & pour soulager ceux qui ont été meurtris par des chûtes. On les emploie extérieurement en qualité de cosmétique pour dissiper les taches de rousseur, le hâle & les dartres farineuses; elles entrent aussi dans les gargarismes astringens. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante est d'un gout d'herbe un peu salé, mais styptique: elle rougit beaucoup le papier bleu; ce qui fait conjecturer que la partie acide du sel naturel de la terre se filtrant par la tissure de cette plante, y produit avec la terre une espece de sel fort alumineux, uni avec un peu de soufre.

Tous les Auteurs conviennent que l'*argentine* est astringente, vulnéraire & déterfive. On la fait infuser dans du vin pendant une nuit: on la prend à la maniere du thé: on l'ordonne dans les tisanes & dans les bouillons pour le cours de ventre, le flux de sang & les hémorrhagies. J'en ai vu des effets merveilleux pour les fleurs blanches, surtout lorsqu'on ajoute sept ou huit écrevisses de riviere à chaque bouillon d'*argentine*. Elle adoucit l'inflammation des reins & de la vessie, & elle tempere l'ardeur de l'urine. Son eau distilée est bonne pour la chassie, pour les ulceres des yeux, pour le hâle & pour les rougeurs du visage. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes*.

L'*argentine* est médiocrement rafraîchissante, mais extremement dessiccative & astringente, & par conséquent propre pour le crachement de sang, pour la diarrhée, & les autres flux de ventre & de matrice. Elle est encore un excellent litbontriptique, & d'une utilité admirable dans la cure des plaies & des ulceres. On l'emploie extérieurement pour les maux de dents, pour la pourriture des gencives, & pour appaiser les maux de tête dans les fievres. On la pile pour cet effet. & on l'applique à la plante des piés ou aux poignets. Les Angloises employent son eau distilée comme un remede pour la gale, les taches de rousseur, le hâle & les autres difformités de la peau. Les enfans qui demeurent aux environs de Settle, dans la Province d'York, ont coutume de déterrer les racines, qu'ils appellent des Mores, & de les manger; car elles sont fort douces, & aussi agréables que le panais, ainsi que me l'a assuré, dit Ray, un Apothicaire qui demeure dans ces cantons. J. Agricola a découvert que le suc de cette plante, mêlé avec la poudre du *Colchicum* ordinaire, guérit la maladie de l'anus appellée *marisca*.

Castor Durantes ordonne à ceux qui ont la dyssenterie d'en mettre dans leurs souliers, assurant qu'on peut guérir par ce moyen non-seulement la dyssenterie, mais encore tous les flux contre nature du bas-ventre, aussi bien que l'écoulement immodéré des regles & le saignement de nez. SIMEON PAULI.

Hartman dit avoir guéri avec cette plante une dyssenterie qui avoit éludé toutes les ordonnances des Medecins. Ce même remede est le fameux Arcane de Petr. Borelli, *Cent. I. Obs.* 12.

Les diurétiques sont quelquefois salutaires dans les fievres: mais l'*anserina* est surtout propre pour cet effet, de même que le sel de cette plante, que je regarde comme un spécifique. D. SOAME, d'après *Dolæus*. RAY, *Hist. Plant.*

6. *Pentaphylloides, supinum*, J. B. 2. 398. *Quinquefolio*

frugifero affinis, C. B. P. 326. *Fragaria, vesca*, Ger.
7. *Pentaphylloides orientale, erectum; pimpinellæ folio, & facie*, T. Cor. 21.
8. *Pentaphylloides Canadensis, folio agrimoniæ*, Saracen.
9. *Pentaphylloides, erectum*, J. B. 2. 398. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

La cinquieme espece est fort estimée, & on lui a donné les noms d'*argentilla* & de *potentilla*, en considération de ses effets. Elle possede les vertus du quinquina ; car si on la pile, & qu'on prenne son suc exprimé une heure avant le paroxysme d'une fievre intermittente, elle la guérit à la deuxieme dose, de même que le quinquina, pourvu que la maladie soit bénigne. On l'applique extérieurement dans le cas où la fievre a quelque malignité : elle arrête les hémorrhagies des plaies & des ulceres, étant appliquée en forme de cataplasme. Elle est bonne, prise intérieurement, dans toutes les maladies qui consistent dans l'ouverture des vaisseaux & dans les évacuations des liquides ; aussi guérit-elle la dyssenterie qui est causée par l'excès des fluides. Elle est estimée anti-phlogistique ; & supposé qu'on ait les piés enflammés pour avoir trop marché, il ne faut pour être guéri, que l'appliquer sur la partie. Supposé que les enfans aient les oreilles obstruées par des saletés, il ne faut que piler les feuilles de cette plante, & les appliquer sur la partie avec un peu de cérufe. On prépare une conserve de cette plante, qui mérite d'être gardée : mais son eau distilée n'est d'aucun usage. Les semences & la racine sont astringentes, & bonnes par conséquent pour guérir les hémorrhagies & les diarrhées. La décoction de cette plante avec les écrevisses de riviere, est un excellent remede pour les fleurs blanches ; & les semences produisent le même effet dans l'écoulement immodéré des regles, & dans l'inflammation de la vessie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PENTAPHYLLUM, est le nom qu'on donne à plusieurs especes de *quinquefolium* & de *pentaphylloides.*

Pentaphyllum Peregrinum, nom du *sinapistrum, Lusitanicum, triphyllum, flore rubeo, siliquis corniculatis.*

PENTAPLEVRUM, nom du *Plantago, angustifolia, major.*

PENTHETHON, est le nom d'une emplâtre dont Oribase, *Synop. L.* 3. donne la description. Il en est parlé dans Aëtius & dans Actuarius.

PENTOROBUS, *Pivoine*. Aetius, *Tetrabib. I. Serm.* 1.

PEP

PEPASMOS, πεπασμός, ou PEPANSIS, πέπανσις, *Coction*. Voyez *Coctio*.

PEPASTICA, *Pepastiques* ; médicamens digestifs. Blancard.

PEPITAS DEL PERU, est un fruit du Pérou, auquel on n'attribue aucune vertu.

PEPLION, PEPLOS, πέπλιον, πέπλος, étoient des médicamens de même espece & de même qualité, que les Anciens prescrivoient en qualité de cathartiques pour évacuer la bile & le phlegme. Cela est évident par Dioscoride, Ruffus Ephesius, dans son fragment des cathartiques, & par Actuarius, qui dit aussi, que ces remedes, après avoir évacué la bile & le phlegme, chassent les vents, surtout ceux qui occasionnent la mélancolie ; & même qu'ils guérissent les tumeurs de la rate, de l'utérus & des gros intestins. Hippocrate prescrit communément le *peplium* pour purger la bile noire, qu'il évacue ; à ce que dit Galien, aussi parfaitement que l'hellébore noir, outre qu'il est beaucoup plus efficace pour chasser les vents. Hippocrate les prescrit aussi en qualité de purgatifs dans l'érésipele des poumons, & au commencement de la consomption. Ce même Auteur, dans le second des *Epidémiques*, prescrit le *peplos* à Scopus qui étoit affligé d'une enflure de rate, & d'une grande distension des hypocondres, & des parties inférieures du bas-ventre, occasionnée par des vents ; & *Lib. de Superfœt.* il le recommande pour ramollir l'orifice de l'utérus. Le *péplos* est prescrit dans le septieme Livre des *Epidémiques* sous le nom de *Meconium*, μηκώνιον, comme un purgatif pour la bile & le phlegme, & de même que dans le *Lib. de R. V. I. A.* Hippocrate le recommande dans son Livre *de Mulier. Morbis.* sous les noms de *Mecon*, *Meconium*, & *Meconis*. Galien, dans son *Exegesis*, ne met aucune différence entre le *peplium* & ce qu'on appelle *peplis* & *andrachne* sauvage, qui sont des noms pris de Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 169. Nous trouvons dans le même *Exegesis* que le *peplos* est la même chose que ce qu'on appelle *chamæsice*, *papaver spumeum* & *meconium* ; & Pline dit la même chose, *Lib. XXVII. cap.* 12. Erotien dit que le *peplos* est une espece de plante que quelques-uns appellent *peplion* & d'autres *symphytum*, Fœsius.

Hippocrate joint pour l'ordinaire le *peplium* à l'hellébore noir, mais on ignore qu'elle plante c'est. Plusieurs la rapportent à l'ésule, & Matthiole assure qu'on trouve encore aujourd'hui en Italie une espece d'ésule appellée *pepla* ou *peplo*. Sur ce qu'Hippocrate lui donne dans quelques endroits le nom de *meconis*, Dioscoride l'a appellée *papaver spumeum* : mais les marques qu'il en donne nous laissent ignorer à quelle espece de pavot on doit donner le nom de *peplion*. Il y en a qui croyent que c'est le *papaver album* d'Hippocrate, parce qu'il le représente comme purgatif ; & ce sentiment paroît assez vraissemblable, puisqu'il y a une espece de *papaver* appellé *tithymalus*, à ce que dit Pline. Schultze, *Hist. Med.*

PEPLIS, nom du *Tithymalus, annuus, erectus, folio oblongo, acuminato.*

PEPLUS, nom du *Tithymalus, rotundis foliis, non crenatis.*

PEPLYMENON, est le nom d'un cerat dont Celse, *Lib. V. cap.* 18. fait mention.

PEPO, *Courge*,

Est une plante, dont voici les caracteres.

Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, évasée & découpée en plusieurs segmens : quelques-unes de ces fleurs sont mâles, & d'autres femelles, comme dans les concombres & les melons. Les fleurs femelles croissent sur le sommet de l'embryon qui se change ensuite en fruit oblong, ou rond & charnu, couvert d'une écorce rude & raboteuse, avec des nœuds & des creux, souvent divisé en trois parties qui contiennent des semences plattes, & comme bordées d'une espece d'anneau, & attachées à un placenta spongieux.

Boerhaave fait mention de quinze especes de *pepo* qui n'ont aucune vertu médicinale, si on en excepte la premiere ; qui est :

Pepo, oblongus, C. B. P. 311. Raii Hist. 1. 641. Tourn. Inst. 115. Boerh. Ind. A. 2. 78. *Pepo*, Offic. Park. Parad. 526. *Pepo maximus oblongus*, Ger. 773. Emac. 919. *Courge.*

Cette plante occupe un grand espace de terrein avec ses tiges qui sont longues, épaisses, rampantes & armées de mains ou tenons. Ses feuilles sont grandes, rudes & semblables à celles du melon ; ses fleurs grandes, de la figure & de la couleur du lis jaune ; son fruit est extremement gros & renferme une semence large, applatie, de figure ovale & blanchâtre. On la seme dans le fumier, & son fruit est mûr aux mois de Septembre & d'Octobre. On s'en sert rarement en Medecine.

Sa semence est rafraîchissante, de la nature du melon & des autres semences froides : on peut en faire des émulsions, Miller, *Bot. Offic.*

Les *courges* humectent, rafraîchissent, adoucissent l'acreté des humeurs & appaisent la soif.

Elles sont difficiles à digérer, affoiblissent l'estomac, & excitent des vents & des coliques.

Les *courges* donnent beaucoup de phlegme, médiocrement de sel essentiel, un peu d'huile, & très-peu de sel volatil alcali.

Elles conviennent dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux: mais les personnes d'un tempérament froid & phlegmatique doivent s'en abstenir.

On mêle ordinairement les *courges* avec des herbes aromatiques, avec le persil, l'origan, la moutarde, le poivre & plusieurs autres matieres acres & volatiles, capables d'aider à l'atténuation du phlegme visqueux de ce fruit & de lui donner un gout plus relevé.

On confit encore les *courges* avec du sucre, pour les rendre plus agréables & plus salutaires. En effet on rafraîchit, en les faisant bien bouillir, leur substance grossiere; & de plus le sucre avec lequel on les mêle, leur donne un petit piquant, qui les fait paroître moins fades & les rend plus aisées à digérer. La *courge* confite peut être employée dans les maladies de la poitrine pour adoucir les acretés qui s'y rencontrent.

La *courge* contient beaucoup de semences applaties, oblongues, couvertes d'une écorce dure un peu ligneuse, blanchâtre ou grise. Sous cette écorce il se trouve une petite amande, douce & assez agréable, qui contient beaucoup d'huile que l'on tire aisément par expression, & qui est propre à adoucir la peau & à la rendre plus unie. Lemery, *Traité des Alimens.*

PEPTICOS, πεπτικὸς, *Digestif*, ou propre à hâter la digestion. On se sert de ce mot eu égard à la digestion des alimens, la coction des humeurs, ou la formation de la matiere purulente des abscès.

PEQ

PEQUEA, ou *Pekia*, Pison. I. de Laet. est le nom d'un arbre des Indes, qui porte un fruit un peu plus gros qu'une orange, dont le suc est extremement doux & agréable. Les Européens l'estiment bon pour les maladies de la poitrine. Ray, *Hist. Plant.*

PER

PERAGU, H. M. est le nom d'un arbrisseau du Malabar; sa racine mise infuser dans du petit lait acidulé ou du vin, est bonne dans la lienterie, la colique & les tranchées; sa poudre répandue sur les pustules les desseche; le suc de ses feuilles quand on en use intérieurement tue les vers des intestins. Ray *Hist. Plant.*

PERCA. Offic. Schrod. 5. 331. Rondel. de Pisc. 2. 196. Mer. Pin. 190. *Perca fluviatilis*, Bellon. de Aquat. 295. Gesn. de Aquat. 698. Raii Ichth. 291. Ejusd. Synop. Pisc. 97. Salv. de Aquat. 296. *Perca major*, Charlt. de Pisc. 41. Jonf. de Pisc. 47. *Perca fluviatilis major*, Aldrov. de Pisc. 622. *Perca major*, Schonef. Ichth. 55. *Perche.*

Ce poisson est fort fréquent dans les rivieres. On n'emploie en Medecine que les os que l'on trouve dans sa tête vers l'origine de l'épine du dos, & que l'on appelle dans les boutiques *lapides percarum.* Ils ont les mêmes vertus que les autres poudres des poissons à coquilles, & l'on s'en sert pour dissoudre la pierre & nettoyer les reins. On les emploie aussi extérieurement dans les dentifrices, & pour dessécher les ulceres. Schrod. Dale.

Il y a deux especes de *perche*, une de riviere & l'autre de mer. Celle de mer appellée en Latin *perca marina* est d'une couleur rouge, brune, ou noirâtre; elle est plus petite que celle de riviere. On la trouve près des rochers, où elle se nourrit de petits poissons. Elle a une chair dure, coriace, visqueuse, difficile à digérer & d'un mauvais gout, suivant le rapport de Rondelet. On ne s'en sert point parmi les alimens, ainsi nous n'en parlerons plus. Pour la *perche* de riviere, elle se divise en deux autres especes, en grande & en petite, qui sont toutes les deux excellentes à manger. Elles doivent être choisies grasses, bien nourries, d'un âge moyen, d'une chair tendre & ferme, & qui ayent été prises dans une eau pure & limpide.

La *perche* nourrit beaucoup, produit un bon suc, & se digere facilement.

On prétend que quand elle est trop grasse & trop vieille, elle est d'un mauvais goût & difficile à digérer. On dit aussi la même chose de celle qui habite les marais & les lieux bourbeux & fangeux.

Ausone met la *perche* au nombre des poissons d'un gout exquis. On peut dire en général qu'elle contient peu d'humeurs grossieres, & qu'elle produit beaucoup de bons effets & peu de mauvais: la raison en est qu'elle habite ordinairement, & même plus volontiers dans les eaux pures, limpides & qui coulent avec rapidité, que dans celles qui sont bourbeuses & qui coulent lentement. De plus elle vit de bons alimens, & elle s'agite fortement, ce qui contribue encore à rendre sa chair plus délicate & plus salutaire. Elle nourrit beaucoup & fournit un bon aliment parce qu'elle contient beaucoup de parties balsamiques & des sucs fort épurés. Elle se digere encore facilement quand elle est dans un âge moyen, parce qu'alors sa chair est d'une consistance médiocre. Quand au contraire elle est trop jeune ou trop vieille, sa chair est molle & visqueuse, ou bien dure & coriace. Lemery, *Traité des Alimens.*

PERCEPIER, *Perce-pierre.*

C'est une plante dont voici les caracteres.

Le calyce est divisé en quatre parties; les fleurs sortent des aisselles des feuilles, & les semences sont enfermées séparément dans des capsules formées par le calyce.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de *percepierre*, qui est,

Percepier Anglorum, quibusdam, J. B. 3. 74. Boerh. Ind. A. 2. 93. *Percepier*, Offic. *Percepier Anglorum*, Ger. Emac. 1594. Raii Hist. 1. 209. Synop. 67. *Polygonum Selinoides*, Park. 448. *Chærophyllo nonnihil similis*, C. B. P. 152. *Alchimilla montana minima*, Tourn. Inst. 508.

C'est une petite plante basse, ordinairement rampante, qui pousse beaucoup de tiges à la hauteur de la main, rondes, velues & revêtues de petites feuilles disposées alternativement à l'endroit des nœuds, un peu velues, étroites vers leurs queues, mais plus larges vers leurs extrémités & découpées en trois parties. Il sort de leurs aisselles de petites fleurs à étamines disposées en grappes, à cinq pétales, auxquelles succedent de petites semences rondes. La racine est fibreuse. Cette plante croît dans les lieux arides, dans les terres en friche & parmi le blé.

La *perce-pierre* n'est point une plante officinale, & les Medecins l'ordonnent rarement. Mais le menu peuple qui la croit propre à briser la pierre & la gravelle & à provoquer l'urine, l'emploie en poudre ou en décoction dans du vin blanc. Miller, *Bot. Off.*

Elle passe pour exciter l'urine & pour briser le calcul. On la mange crue ou bien on la confit dans du vinaigre ou de la saumure. L'eau distilée de cette plante est très-salutaire. Ray, *Hist. Plant.*

PERCEPIOLUM, remede éprouvé pour une maladie. Dornæus, *Dict. Paracelf.*

PERDETUM, dans Paracelse est la racine de chervis.

PERDICIUM, nom de la pariétaire.

PERDITIO, signifie quelquefois avortement.

PERDIX, Offic. Schrod. 5. 323. *Perdix cinerea*, Aldr. Ornith. 2. 140. Jonf. de Avib. 46. Charlt. Exer. 83. Will. Ornith. 118. Raii Ornith. 166. Ejusd. Synop. A. 57. *Perdix minor fulva*, Bellon. des Oise. *Perdrix grise.*

Les parties de cet oiseau destinées aux usages de la Medecine sont sa chair, sa moelle, son sang, son foie, son fiel & ses plumes. Sa chair augmente la semence & le lait, & excite à l'amour. Sa moelle & son cerveau pris dans quelque liqueur convenable, passent pour guérir la jaunisse. Quelques Auteurs vantent extremement son fiel dans les maladies des yeux. Son sang sert pour les ulceres de ces mêmes parties & pour les cataractes. Son foie séché au feu & réduit en poudre guérit l'épilepsie & passe pour très-efficace contre les fievres lorsqu'on le donne dans de l'eau de mille-feuille. Crato.

Ses plumes sont bonnes pour les vapeurs des femmes lorsqu'on leur en fait sentir la fumée ou l'odeur, pour appaiser & dissiper la colique & plusieurs autres maladies de cette espece. Schroder. Dale.

Il y a plusieurs especes de *perdrix*, qui doivent être toutes choisies jeunes, tendres, bien nourries & d'un fumet agréable. Quand la *perdrix* est vieille, sa chair est dure, coriace, difficile à digérer & peu agréable au gout.

Les *perdrix* contiennent dans toutes leurs parties beaucoup d'huile & de sel volatil.

Elles conviennent dans les tems froids à toute sorte d'âge & de tempérament, mais particulierement aux personnes convalescentes & à celles qui sont d'un tempérament froid & phlegmatique.

La *perdrix* a une chair ferme & peu remplie d'humidités visqueuses & étrangeres. C'est pour cela qu'elle est d'un gout fort agréable, qu'elle est propre dans les diarrhées, & qu'elle convient aux pituiteux & aux phlegmatiques. Cette même chair excite la semence, fortifie, restaure, nourrit beaucoup & est très-salutaire aux personnes convalescentes, non-seulement parce qu'elle contient beaucoup de parties huileuses & balsamiques propres à s'attacher aux parties solides & à les rétablir, mais encore par le secours de ses sels volatils qui entretiennent les liqueurs dans une juste fluidité, & qui augmentent la quantité des esprits.

La *perdrix* ne doit point être mangée aussi-tôt qu'elle a été tuée, mais on doit la laisser reposer quelques jours à l'air; car de cette maniere sa chair devient plus tendre & plus friable par une petite fermentation qui s'y est excitée. Lemery, *Traité des Alimens.*

Pernix, Schw. A. 327. Gesn. de Avib. 606. *Perdix rufa*, Mer. Pin. 173. Charlt. Exer. 83. Jonf. de Avib. 46. Aldrov. Ornith. 2. 139. Will. Ornith. 119. Raii Ornith. 176. Ejusd. Synop. A. 57. *Perdix major rufa*, Bellon. des Oif. 256. *Perdrix rouge.*

Elle a les mêmes vertus que la précédente.

Il y a une autre espece de *perdrix* appellée

Perdix alba ou Lagopus, *Perdrix blanche.* C'est un oiseau dont les piés sont velus & ressemblans à ceux du lievre: il y en a de deux especes; une de la grandeur d'un pigeon, couverte de plumes blanches comme de la neige, excepté celles du cou qui sont marquées de quelques taches noires. Son bec & ses piés sont noirâtres.

L'autre est faite comme une caille, mais elle est plus grosse, couverte de plumes, les unes blanches & les autres d'un jaune de safran.

L'une & l'autre espece habitent sur les Alpes & les Pyrenées; elles se délectent dans la neige; elles sont excellentes à manger; elles contiennent beaucoup de sel volatil & d'huile; elles sont restaurantes & fortifiantes. Lemery, *des Drogues.*

Perdix marina, c'est la sole. Voyez *Solea.*

PERDONIUM, vin mixtionné avec des plantes. Dornæus, *Dict. Paracelf.*

PERELLE. La *perelle* est une terre seche en petites écailles grises, qu'on nous apporte de Saint Flour en Auvergne. On la retire de dessus les rochers où elle a été formée d'une terre en poudre que les vents y ont portée, & qui ayant été humectée par la pluie & desséchée ou comme calcinée par la chaleur du soleil, se durcit en petites écailles comme nous le voyons.

Il faut la choisir bien seche & bien nette. Elle entre dans la composition de l'orseille. Lemery, *des Drogues.*

PERESKIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en forme de rose & composée de plusieurs feuilles disposées en rond. Son calyce se change en un fruit mou, charnu, de figure sphérique & environné de feuilles, dans le milieu duquel on trouve une grande quantité de semences plates, arrondies & enfermées dans un mucilage.

Miller ne compte qu'une espece de *pereskia*, savoir,

Pereskia aculeata, flore albo, fructu flavescente, Plum. Nov. Gen.

Cette plante croît dans quelques Provinces des Indes Espagnoles, d'où elle a été transportée dans quelques Colonies Angloises, où elle est appellée *goosberry*, & par les Hollandois *blad-apple.* Miller, *Dictionnaire, Vol. II.*

PERETERION, c'est la partie du trépan qui sert à percer.

PERFOLIATA, *Perce-feuille.*

Boerhaave compte trois especes de *perfoliata*, qui sont,

1. *Perfoliata, vulgatissima, sive arvensis*, C. B. P. 277. Boerh. Ind. A. 72. *Perfoliata*, Offic. *Perfoliata vulgaris*, Ger. 430. Emac. 556. Raii Hist. 1. 470. Park. Theat. 580. *Perfoliata simpliciter dicta, vulgaris, annua*, J. B. 3. 198. *Bupleurum perfoliatum rotundifolium annuum*; Tourn. Inst. 310. Raii Synop. 3. 221. *Perce-feuille.*

La racine de la *perce-feuille* est petite, ligneuse, pleine de fibres, & pousse des tiges lisses & souvent rougeâtres. Les feuilles sont de couleur verte bleuâtre, de figure ovale, lisses, sans dentelures & remplies de nerfs qui aboutissent obliquement du centre à la circonférence. Elles sont traversées par leur tige, qui se divise vers le sommet en plusieurs branches, dont les extrémités portent de petites ombelles composées de cinq fleurs jaunes, sous chacune desquelles sont autant de feuilles, dont les trois de dehors sont les plus larges. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succede deux semences oblongues & cannelées. Cette plante croît parmi le blé, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Elle est toute d'usage.

La *perce-feuille* est estimée vulnéraire & bonne pour les plaies récentes, pour les meurtrissures, les descentes, les contusions & les ulceres invétérés, soit qu'on la donne en poudre ou en décoction. Miller, *Bot. Off.*

On met la *perce-feuille* au nombre des plantes consolidan-

tes & glutinatives. On donne sa décoction dans du vin, ou la poudre des feuilles pour la cure des affections internes, telles que les ruptures ou les meurtrissures causées par des chutes. Elle est fort estimée pour les hernies, surtout pour celles des enfans, & particulierement, suivant Schroder, pour les hernies ombilicales, soit qu'on la prenne intérieurement ou qu'on l'applique après l'avoir pilée, en forme de cataplasme avec du vin & de la fleur de farine. Etant employée de la même maniere elle résout les tumeurs scrophuleuses. Schwenckfield assure qu'elle est d'une efficacité singuliere dans les fractures, les hernies & l'érésipele.

La composition suivante, dit Simon Pauli, est un remede admirable pour l'exomphale ou hernie ombilicale.

Prenez *de perce-feuille entiere, une poignée;*
de pilofelle,
d'herniaire,
de mousse,
d'acacia d'Angleterre, } *de chaque, demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de vin & appliquez-les sur la partie affectée. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Perfoliata, annua, longioribus foliis*, J. B. 3. 198. M. H. 3. 290. *Bupleurum perfoliatum, longifolium, annuum*, T. 310.
3. *Perfoliata, montana, latifolia*, C.B.P. 277. *Bupleurum montanum latifolium*, T. 310. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

PERFORANS MANUS. Le *Perforant*, communément le *profond*; est le nom que l'on donne à un des muscles des doigts.

C'est un muscle, qui en général est à peu-près semblable au sublime, & dont la situation est presque la même, excepté qu'il est placé plus profondément, & couvert du sublime. Il est composé de quatre muscles qui d'abord paroissent ne faire qu'une masse, & qui se terminent de même par quatre tendons.

La portion charnue du premier, qui est le plus considérable de tous, & celle du second, sont attachées enhaut aux parties supérieures, jusques vers les moyennes de l'os du coude & du ligament interosseux. La portion charnue du troisieme tient au tendon du muscle cubital par une espece d'aponévrose commune; & celle du quatrieme est attachée le long de l'os du coude.

Les quatre tendons ont souvent plusieurs petits tendons collatéraux; quelquefois au nombre de cinq, qui s'unissent avec les principaux tendons voisins, en passant par le gros ligament annulaire du carpe. Ils en sont néanmoins séparés par des brides fines, comme par autant d'anneaux particuliers. Ces quatre tendons ainsi fortifiés s'écartent ensuite & parcourent la paume de la main dans des gaines membraneuses particulieres, comme les tendons du sublime, dont ils sont couverts, & passent avec eux par les gaines ligamenteuses des premieres phalanges. Ils traversent enfin les fentes tendineuses du sublime, se glissent par la gaine ligamenteuse des secondes phalanges, & s'attachent à la face plate ou interne des troisiemes près de leurs bases.

La gaine ligamenteuse de la seconde phalange, paroît quelquefois moins forte vers la base que vers la tête.

Ce muscle fléchit particulierement les troisiemes phalanges auxquelles il est attaché. Il peut encore par le même mouvement fléchir les secondes & les premieres. Au reste, on peut lui appliquer ce que je viens de dire du perforé ou sublime, par rapport à ces cloisons tendineuses; & à l'égard de son action, tantôt commune aux quatre muscles subalternes, tantôt particuliere à un, ou deux, ou trois de ces muscles.

On peut aussi le regarder comme auxiliaire du cubital interne & du radial interne, dans les grands efforts de ces deux muscles que l'on peut de même regarder réciproquement comme auxiliaires du perforé & du *perforant.*

Ce tendon passe par quatre différens ligamens annulaires, comme par autant de poulies de renvoi; car après avoir accompagné le tendon du perforé ou sublime par le gros ligament du carpe, par les fourches de l'aponévrose palmaire, & par la gaine ligamenteuse de la premiere phalange, & après avoir traversé la fente tendineuse du sublime, il quitte ce tendon & poursuit sa route par la gaine ligamenteuse de la seconde phalange, pour s'attacher à la face plate de la troisieme phalange.

Dans son passage par la fente du tendon de l'autre muscle, il n'est exposé à aucune pression, même dans les plus violens efforts de ce muscle. Les contours réciproques des deux branches plates, ou portions latérales de la fente, & leur attache croisée à plat sur la troisieme phalange, font qu'après même avoir coupé & entierement ôté le tendon du *perforant*, les deux petites gouttieres dont j'ai parlé dans sa description, ne peuvent s'affaisser, ni les portions latérales de la fente, s'approcher. Et plus on tire alors ce tendon fendu, plus on trouve cette fente, faire exactement comme un canal très-solide, qui seroit obliquement coupé par les deux bouts.

Sans cette conformation si artistement faite, le tendon du sublime auroit été continuellement exposé à être pincé & meurtri dans les grands efforts, par les portions latérales d'une fente ordinaire; & sans le passage à travers l'épaisseur du tendon perforé, le tendon *perforant* n'auroit pas pû être attaché sur le milieu de la face plate de la troisieme phalange, mais vers l'un des deux bords de cette face.

L'attache même de ces deux tendons aux phalanges, renferme un artifice particulier. Elle est dans l'une & dans l'autre de ces tendons en angle, de sorte que la largeur de leur extrémité n'est pas attachée dans une ligne directement transversale par rapport à la phalange: mais les côtés de la largeur font angle avec le milieu de cette même largeur.

Le perforant du pié, ou long fléchisseur commun des orteils.

C'est un muscle long, charnu en haut & tendineux embas, situé sur le derriere de la jambe, entre le tibia & le long fléchisseur du pouce, couvert par le soléaire, & couvrant le jambier postérieur. Il est attaché enhaut par des fibres charnues à plus du tiers mitoyen de la face postérieure du tibia, près de son angle externe, au-dessous de l'attache du soléaire, & à une espece de ligament qui descend du milieu du tibia. Il se termine embas par un tendon qui passe derriere la malléole interne, à côté du tendon du jambier postérieur, & comme derriere ce muscle, dans un ligament annulaire à part.

De-là le tendon va sous la plante du pié, en communiquant par un détachement avec le tendon du grand fléchisseur du pouce ou gros orteil. Il se divise là en quatre tendons plus petits & plats, qui vont aux troisiemes phalanges des quatre orteils après le pouce, à peu-près comme ceux du profond ou perçant de la main.

Ces quatre tendons ont encore cela de commun avec ceux de la main, qu'ils servent d'attaches aux muscles lumbricaux: mais ils ont cela de particulier, qu'avant leur séparation, leur faisceau est latéralement attaché à un corps charnu auxiliaire, que j'appelle muscle accessoire du long extenseur.

Le perforé, ou court fléchisseur commun des orteils, sert à fléchir les secondes phalanges & le *perforant*, ou long fléchisseur commun, à fléchir les troisiemes. Les usages de ces deux muscles sont par rapport aux orteils à peu-près les mêmes, que ceux du perforé & du *perforant* des doigts de la main. WINSLOW.

PERFORATA, nom de l'*hypericum*, ou *millepertuis*.

PERFORATIO, signifie quelquefois la même chose que *séton*.

PERFORATUS MUSCULUS, le *perforé*, communément le *sublime*.

C'est un muscle d'un volume considérable, situé le long de la partie interne de l'avant-bras, charnu pour la plus grande partie vers le pli du bras, & terminé vers le poignet par quatre extrémités séparées, & par autant de tendons longs & grêles. On lui a donné le nom de sublime, parce qu'il est comme à la surface de l'avant-bras, & celui de *perforatus* en latin, parce que son tendon a une fente particuliere vers son extrémité.

Il est composé pour l'ordinaire de quatre muscles fort unis ensemble par leurs portions charnues, qui ne représentent qu'un gros corps de muscles. Il est attaché en-haut à la partie supérieure interne de l'os du coude, à celle du rayon (cet os étant considéré comme posé dans son attitude naturelle) & à celle du ligament interosseux. Ensuite un peu après le milieu de l'avant-bras, le gros corps charnu se sépare distinctement en quatre muscles, lesquels sur le dernier quart de l'avant-bras se terminent par quatre tendons plats & plus ou moins menus.

Ces quatre tendons s'amassent dans une espece de gaine membraneuse & mucilagineuse commune, qui fournit à chaque tendon encore une gaine particuliere plus fine. Les tendons s'avancent ensemble vers le poignet, & passent par le gros ligament annulaire transversal qui les couvre.

Au-delà de ce ligament ils s'écartent de nouveau dans la paume de la main, sans quitter leurs gaines particulieres, & vont entre l'aponévrose palmaire & le métacarpe, en s'écartant de plus en plus vers les quatre doigts. Quelquefois on ne voit que trois tendons, dont un se fend en deux en allant à la main. Quelquefois ces tendons communiquent par une espece de détachement avec ceux du profond ou perforant.

Chacun de ces tendons étant parvenu à la tête de l'os du métacarpe, traverse une des quatre arcades ou brides formées par les fourches de l'aponévrose palmaire & les cloisons particulieres du grand ligament transversal de la paume de la main. Le tendon passe après au-delà de la tête de l'os du métacarpe, & au-delà de la base de la premiere phalange; il enfile ensuite la gaine ligamenteuse de la face plate ou interne de la phalange, s'attache à la face plate de la seconde phalange près de sa base, toujours vêtu de sa gaine membraneuse. La gaine ligamenteuse paroît plus forte vers la base de la phalange que vers la tête.

En passant par la face interne de la premiere phalange, le tendon est percé par une fente longuette qui donne passage à un tendon du muscle profond ou perforant. C'est ce qui fait appeller l'un de ces muscles le *perforé* & l'autre le perforant.

Cette fente ou ouverture est d'un artifice très-particulier. Le tendon est d'abord fendu en deux bandelettes plates. Chacune de ces deux bandelettes est contournée vers la face de la phalange comme en pas de vis; de sorte que leurs bords voisins deviennent opposés, & les bords qui étoient opposés s'unissent en achevant l'extrémité du tendon. Par le contour réciproque de ces deux bandelettes, la fente paroît former deux petites gouttieres obliques, qui embrassent à contre-sens le tendon du profond ou perforant, de maniere que ce tendon est couvert par l'une des gouttieres, & en couvre l'autre.

Ce n'est pas tout: les deux bandelettes après avoir fait cette double gouttiere par leur contour réciproque, ne s'unissent pas simplement en s'approchant l'une de l'autre par leurs extrémités. Chaque bandelette est encore divisée au bout de la fente en deux plus petites & plus courtes; de sorte qu'il en résulte quatre bandelettes fort étroites. De ces quatre les deux plus proches se croisent & se joignent aux deux autres éloignées; & ainsi les quatre étroites en forment derechef deux plus larges, qui s'unissent par leurs bords & s'attachent ensuite à l'os un peu séparément.

Ce muscle sert à fléchir les secondes phalanges de chacun des quatre doigts après le pouce. Les muscles particuliers dont il est composé peuvent agir séparément par l'attache de leurs tendons à ces phalanges. L'union de leurs corps charnus par des cloisons tendineuses mitoyennes, peut avoir plusieurs usages. Le principal est, que ces cloisons par leur largeur & leur peu d'épaisseur donnent dans un petit espace attache à plusieurs fibres charnues, & tiennent lieu de quatre gros tendons séparés, qui auroient occupé plus d'espace. Par cette union les quatre muscles sont plus disposés à agir conjointement que séparément.

Non-seulement ils servent à fléchir les secondes phalanges sur les premieres, mais aussi ces premieres phalanges sur les os du métacarpe; & encore à mouvoir tout le reste de la main, c'est-à-dire, le métacarpe & le carpe dans ce même sens sur l'avant-bras. Et pour mieux comprendre la mécanique & la force de ces muscles dans leur action, force très-grande & très-nécessaire dans certains cas, il faut appliquer ici ce que j'ai dit à l'occasion du muscle de l'omoplate, qu'en disant qu'un muscle peut mouvoir un os en certain sens; j'entends aussi qu'il peut avec la même force tenir cet os immobile contre tout ce qui tend à le mouvoir dans un sens contraire, & maintenir la même immobilité dans chaque attitude possible.

Les exemples suivans suffiront par rapport à ces muscles.

C'est par le moyen des doigts fléchis qu'on souleve des fardeaux immenses, que les Matelots tirent de grosses rames, que les Imprimeurs tournent la vis de leur Presse, que ceux qui grimpent soutiennent tout le poids de leur corps, lors même qu'il est chargé d'un fardeau accessoire. C'est par le moyen des doigts fléchis qu'on déchire, qu'on arrache, qu'on écrase, &c. ce qui ne peut être déchiré, arraché, écrasé, &c. que par des forces extraordinaires.

La force des muscles dépend de la multitude ou pluralité de leurs fibres charnues, & la grandeur ou étendue de leurs mouvemens de la longueur de ces fibres; de sorte que dans les muscles où la force est plus nécessaire que l'étendue ou l'espace de leur mouvement, les fibres se trouvent multipliées à proportion, & dans ceux auxquels un mouvement ample est plus nécessaire qu'une force considérable; ces fibres sont longues à proportion.

Les deux dispositions se rencontrent dans ce muscle, je veux dire, la multitude des fibres pour la force mouvante, & la longueur de ces fibres pour l'espace de leur mouvement. Les différentes cloisons tendineuses de ce muscle servent d'attaches au grand nombre de fibres motrices dont ce muscle est composé, proportionnément à la force nécessaire dans les occasions que je viens de citer.

La seconde disposition qui regarde l'espace ou l'étendue du mouvement, est aussi quelquefois très-nécessaire dans ce même muscle; par exemple, quand on fléchit les doigts en même-tems qu'on fléchit le métacarpe, & le carpe sur l'os de l'avant-bras. C'est dans ce cas-là que servent principalement certains paquets de fibres qui paroissent plus longues que les autres.

L'usage particulier du tendon fendu de ce muscle sera mieux compris en le comparant avec celui du muscle perforant de la main.

Le perforé du pié, ou le court fléchisseur des orteils.

C'est le plus inférieur de tous les muscles communs des orteils, placé immédiatement au-dessus, & le long de l'aponévrose plantaire dont il imite un peu la figure. On voit par-là qu'il est mal-à-propos nommé sublime.

Ce muscle est attaché par des fibres charnues à la partie antérieure inférieure de la grosse tubérosité du calcaneum, & le long de la partie voisine de la face supérieure de l'aponévrose plantaire.

De-là il se porte en devant, & se divise en quatre petits corps, qui se terminent par autant de petits tendons. Ces tendons se fendent à leurs extrémités de la même maniere que ceux du sublime ou perforant de la main, & s'attachent de même aux secondes phalanges des quatre orteils après le pouce, mais plus vers leurs côtés internes. WINSLOW.

On a parlé des usages de ce muscle à l'article *Perforans pedis.*

PERFRICTIO, *froid ou frisson extreme.*

PERIAMMA ou PERIAPTON, de περιάπτω, lier ou attacher autour, *amulete.*

PERIBLEPSIS, περίβλεψις, de περιβλέπω, regarder de tous côtés, ou autour. C'est cette espece de regard effaré, & d'instabilité des yeux qu'on remarque dans ceux qui sont dans le délire.

PERIBOLE, περιβολή, de περιβάλλω, environner. Hippocrate, *de Decenti habitu*, emploie ce mot pour signifier l'habillement, la parure, l'ajustement d'une personne. Il signifie dans d'autres endroits un transport des humeurs ou de la matiere morbifique sur la surface du corps. Lors, par exemple, qu'une maladie est appaisée au moyen d'une éruption copieuse de pustules, c'est une *péribole*, ou un transport de la matiere morbifique des parties internes sur la surface du corps.

PERICARDIUM, *Péricarde.* Voy. *Cor.*

PERICARPIUM, περικάρπιον, de περὶ, autour, & καρπὸς, fruit. On appelle ainsi tout ce qui environne le fruit des végétaux; soit membrane, cosse, ou pulpe. Quelques-uns bornent la signification de ce mot à la chair molle & humide qui enveloppe la semence dans les pommes, les poires & les pêches. Mais,

PERICARPIUM, de περὶ, autour, & καρπὸς, le poignet, signifie un topique qu'on applique au poignet.

PERICHAREIA, περιχάρεια, excès de joie, qui a quelquefois causé une mort subite.

PERICHRISIS, *liniment.*

PERICLASIS, de περὶ, autour, & κλάω, rompre; fracture compliquée dans laquelle l'os est à découvert.

PERICLYMENUM.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble au chevre-feuille. Sa fleur est monopétale, faite à peu près comme un tuyau dont le sommet est divisé en plusieurs segmens presque égaux. L'ovaire est orné d'une couronne dentelée & se change en une baie charnue, remplie de semences plates & arrondies.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Periclymenum*, savoir,

Periclymenum, perfoliatum, Virginianum, semper virens, & florens, H. L. 484. 485. J. & Descr. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

PERICLYMENUM est aussi le nom de plusieurs especes de *Caprifolium.* Voyez ce dernier mot.

PERICNEMIA, de περὶ, autour, & κνήμη, le tibia ou la jambe. Les parties qui environnent le tibia.

PERICRANIUM, περικράνιον, péricrane; c'est ainsi qu'on appelle la membrane qui couvre le crane. Voyez *Caput.*

PERIDROMOS, la circonférence externe des cheveux.

PERIESTECOS, περιεστηκώς, de περιΐστημι, environner, ou garantir; est une épithete qu'on donne aux maladies, aux signes ou aux symptomes, pour signifier qu'ils sont salutaires & qu'ils présagent la guérison du malade.

PERIGRAPHE, περιγραφή, description ou délinéation qui manque d'exactitude. Ce mot paroît signifier dans Hippocrate, *de Decenti habitu*, une marque caractéristique. Vesale appelle *Périgraphæ* certaines impressions qu'on observe dans le muscle droit du bas-ventre.

PERIN, πηρίν, *un testicule.* Quelques-uns veulent que ce soit le périnée, & d'autres l'anus.

PERINÆUM, *Périnée.* On appelle ainsi l'espace compris entre l'anus & les parties de la génération. Il est divisé en deux parties latérales & égales par une ligne apparente, qui est plus longue dans les hommes que dans les femmes. Cette partie est sujette à se déchirer dans les accouchemens laborieux. Voyez *Obstetricatio.* On pratique une opération sur cette partie à laquelle on donne le nom de *Ponction au périnée.* Voyez *Ischuria.*

Mais les principales maladies auxquelles cette partie est sujette sont les abscès & les fistules.

De la fistule au périnée.

Il arrive quelquefois après l'opération de la taille, ou après une ponction au *périnée* ou à la vessie, ou ensuite d'un abscès qui s'est formé dans le *périnée* près de l'urethre, ou d'un skirrhe qui s'est engendré dans la glande prostate, ou lorsque la mauvaise habitude du corps du malade empêche la consolidation d'une plaie ou d'un ulcere, de façon que ses levres deviennent calleuses, qu'il se forme une fistule au *périnée*, par laquelle l'urine s'écoule continuellement, ce qui est extrement incommode au malade. Ces fistules sont quelquefois produites dans le *périnée* par un abscès malin, qui s'étend parmi la graisse qui est sous la peau jusqu'à l'intestin rectum & au scrotum, sans endommager l'urethre : mais elles ne méritent point le nom de *fistules urinaires*, à cause qu'elles ne rendent aucune urine. Les fistules urinaires sont souvent occasionnées par l'usage des tentes ou des cannules qu'on a laissées trop long-tems dans la plaie après l'extraction du calcul; par la distension, le déchirement ou la rupture qu'une grosse pierre & raboteuse a causée dans le *périnée*; ou enfin lorsque par l'obstruction que le calcul cause dans l'urethre, l'acrimonie de l'urine ronge les parties voisines & ensuite la peau, surtout si le malade est d'une mauvaise habitude de corps.

La cure de cette espece de fistule varie suivant l'habitude du malade, & le degré de sa maladie. Lorsque la fistule est considérable, qu'elle a consumé une grande partie de l'urethre, & que le malade est d'une mauvaise habitude de corps & foible, il est rare qu'on vienne à bout de la guérir, surtout si elle est calleuse & invétérée. Lors au contraire que la fistule est petite & sans callosité, que le malade est jeune & d'une bonne habitude, la cure peut être aussi facile que prompte. Mais lorsqu'il s'est formé un skirrhe dans la glande prostate, la cure ne peut réussir qu'après qu'on l'a détruit; ce qu'il est extrement difficile de faire, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Il y a quatre manieres de traiter ces fistules.

1. Il faut retirer sur le champ la tente, la cannule, ou quoique ce soit qui se trouve dans la plaie, & qui l'a occasionnée. Il faut ensuite placer le malade sur un lit ou sur un siége, dans la même posture que pour l'opération de la taille, & extirper le plus adroitement qu'il sera possible, les callosités de la fistule. Après avoir appliquée sur la plaie quelque baume ou poudre vulnéraire, on rapprochera ses levres par le moyen d'une emplâtre agglutinative, sur laquelle on mettra de chaque

que côté de la plaie une compresse étroite, qu'on assurera avec un bandage fort serré. L'opération étant faite, on mettra le malade dans son lit, les genoux attachés ensemble ; & on lui ordonnera de ne point remuer en aucune maniere, pour que les levres de la plaie se réunissent plus promptement. Il boira fort peu durant les premiers jours, pour n'être pas obligé d'uriner trop souvent. On ne renouvellera l'appareil qu'au bout de deux ou trois jours, & même on pourra le laisser aussi long-tems que le malade sera en état de contenir son urine. La plaie étant par ces moyens presque consolidée, on pansera le malade de même que s'il avoit été taillé ; & supposé qu'il soit jeune, on lui permettra de faire quelques tours dans sa chambre. Si l'on observe exactement ce que je viens de dire, on pourra lui redonner la santé, pourvu cependant que la fistule ne soit point maligne.

2. La seconde méthode consiste à consumer les callosités de la fistule avec des remedes corrosifs ; & après avoir fait tomber l'escarre avec l'onguent basilicon, ou tel autre digestif semblable, on consolidera la plaie comme ci-devant avec un baume vulnéraire, & une emplâtre agglutinative. Les corrosifs les plus convenables dans ce cas, sont les trochisques de minium, la pierre caustique ou infernale, ou le précipité blanc mêlé avec le baume d'Arcæus; ou si la fistule est récente, on se servira d'un morceau d'emplâtre vésicatoire, suivant la méthode de Chefelden, ainsi que Douglas nous l'apprend dans l'*Appendix* à son histoire de l'opération latérale.

Il est bon d'observer que la guérison de ces sortes de fistules est quelquefois fort lente, surtout lorsque leur orifice est grand, qu'on n'a pas totalement extirpé ou consumé les callosités, & que le malade ne peut ni demeurer tranquille, ni observer un régime convenable. Supposé que ces causes ou d'autres semblables retardent la cure de la fistule, & que celle-ci commence à redevenir calleuse, il faut réitérer l'opération jusqu'à ce que les parties paroissent saines.

3. On peut quelquefois guérir ces fistules en rapprochant les levres de la plaie, après qu'on a emporté les callosités, avec deux ou trois points de suture. L'appareil doit être le même que celui dont on a parlé ; & à mesure que les levres de la plaie se réuniront, on pourra couper le fil, & le retirer.

4. Il peut quelquefois se faire qu'on soit obligé de tenir une sonde dans la vessie & dans l'urethre pour faciliter l'écoulement de l'urine, & empêcher qu'elle ne sorte par la plaie, & qu'elle ne l'empêche de se consolider. Si l'orifice de la fistule est trop petit pour qu'on puisse employer ces méthodes, il sera facile de l'élargir avec un morceau d'éponge, ou par le moyen d'une incision.

Voici une autre méthode de traiter ces fistules, à laquelle on donne le nom de *palliative* :

On se sert pour cet effet de l'instrument décrit par Nuck & Solingen, & proposé par M. Winflow ; lequel comprime la fistule, & empêche l'urine de s'écouler par cet endroit, au moyen de quoi on rend la maladie supportable, quand on ne peut venir à bout de la guérir radicalement. Mais l'expérience nous apprend qu'on ne doit pas faire grand fond sur cette méthode ; car l'urine s'échappe aisément à travers l'instrument, & incommode beaucoup le malade. HEISTER, *Instit. de Chirurg.*

M. la Serre, Apothicaire du Roi, m'adressa au mois d'Août de l'année 1725. un Officier Anglois âgé de soixante-six ans, dont la santé alloit en décadence.

Il avoit le scrotum extremement gros & dur, & rempli de sinus fistuleux par lesquels il sortoit du pus & de l'urine, qui s'étendoient depuis le fondement jusqu'à la racine de la verge, & dont le nombre augmentoit de jour en jour.

M'étant apperçu que l'urine avoit occasionné tout ce ravage je jugeai à propos pour en arrêter le cours, d'introduire l'algalie, & heureusement je vins à bout de la faire passer dans la vessie, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cause des callosités & des sinuosités dont l'urethre étoit rempli. On sait que dans les fistules récentes du *périnée* ce canal devient dur & inégal, & perd sa flexibilité & sa figure, sa courbure augmentant à mesure que le nombre des callosités augmente. Aussi fus-je obligé de changer la direction de ma sonde de pouce en pouce pour pouvoir la faire avancer. A la fin, ayant pénétré dans la vessie, je jugeai à propos de l'y laisser pendant cinq ou six jours pour former le passage. Pendant l'espace de trois semaines je ne fis autre chose que retirer ma sonde de tems en tems pour la nettoyer, & la remplacer par une autre de même grosseur. Je trouvai le scrotum considérablement diminué au bout de ce tems-là, il ne s'étoit formé aucune nouvelle fistule, quelques-unes même des anciennes s'étoient fermées, & les nouvelles callosités résoutes, n'y ayant que celles qui étoient invétérées, qui eussent resté.

Comme il étoit impossible de pouvoir les guérir sans l'opération, je consultai Messieurs Petit, Malaval & Boudou, qui convinrent avec moi de faire un passage qui aboutît directement à la vessie, pour pouvoir y introduire une cannule, & d'emporter tout autant de la callosité qu'on pourroit, dans la persuasion que le reste ne manqueroit pas de se résoudre par une ample suppuration.

Je plaçai le malade sur le bord de son lit, dans la même posture que pour l'opération de la taille; j'introduisis une sonde ordinaire au lieu d'une algalie dans l'urethre, & glissai la pointe du bistouri dans sa rainure à travers le *périnée*. Comme la callosité avoit deux pouces d'épaisseur, il me fut impossible de sentir la courbure de la sonde avec le doigt que je tenois sur le *périnée*, de sorte que je fus obligé en faisant l'incision d'introduire de tems en tems mon doigt dans la plaie pour chercher l'urethre & ne point abandonner la rainure de la sonde. Après m'être assuré que la pointe du bistouri étoit dans sa rainure, je fis la même incision que pour la taille, & donnant la sonde à tenir à un Aide, j'emportai une partie de la callosité; après quoi prenant la sonde de ma propre main, j'introduisis un gorgeret dans la vessie le long de sa cannelure pour pouvoir y glisser plus aisément la cannule.

Il se fit la premiere semaine une légere dissolution des callosités à l'aide de la suppuration; & l'orifice de la plaie ayant diminué, le pansement devint plus difficile, mais il se forma heureusement un abscès dans le scrotum du côté gauche près du raphé. Je l'ouvris, & profitant de l'occasion, j'extirpai toute la callosité que je trouvai entre la nouvelle plaie & celle que j'avois faite huit jours auparavant. Je retirai ensuite la cannule, & mis en sa place un tampon de linge ciré de la grosseur de mon petit doigt, couvert avec l'emplâtre de mucilage & de diachylon avec les gommes. Je diminuai peu à peu la grosseur du tampon pour que le canal pût se rétrécir peu à peu, & laissai un passage libre à l'urine par la plaie.

Comme l'urethre étoit entierement affecté je trouvai aussi à propos de le faire venir à suppuration : pour cet effet j'introduisis une algalie dans la verge, & la faisant sortir par la plaie, je passai un séton dans son œil; après quoi retirant l'algalie j'amenai le séton dans la verge.

Durant la premiere semaine j'armai le seton avec l'onguent roux pour consumer les callosités & procurer une suppuration abondante, & ensuite avec le diachylon mêlé avec l'onguent *de althæa*. Je pansai en même tems la plaie avec l'onguent roux, ou avec le diachylon avec les gommes, dont je couvris les tampons & les plumasseaux. Enfin toutes les callosités ayant été entierement résoutes au bout de trois semaines, j'abandonnai l'usage du séton & du linge ciré.

Je travaillai ensuite à cicatriser la plaie, & pour cet effet j'introduisis une algalie de plomb dans la vessie pour en-

pêcher que l'urine ne sortît par la plaie tandis qu'elle se consolidoit, si tant est que cela fût possible, ou du moins jusqu'à ce que le canal fût formé.

J'eus durant tout ce tems-là de terribles symptomes à surmonter; car malgré toute l'exactitude du régime que je faisois observer au malade, il fut attaqué pendant dix jours d'une fievre très-violente, son pouls devint intermittent & son derriere presque mortifié par la difficulté qu'il y avoit à le changer de place. Je vins pourtant à bout d'appaiser ces symptomes au moyen de saignées proportionnées aux différens besoins & aux forces du malade, par l'exactitude du régime, par des émulsions & d'autres remedes semblables.

L'algalie étoit encore dans l'urethre lorsque le genou droit fut affecté d'une éréfipele qui occupoit toute la cuisse & la jambe jusqu'au talon. J'employai des fomentations résolutives, & au bout de huit jours l'éréfipele se termina par un abscès de la largeur d'un écu, qui couvroit une partie de la rotule & la partie du ligament qui l'attache au tibia.

Je l'ouvris dès que la matiere fut formée, & je fus surpris de trouver avec le pus une pierre de la grosseur d'une lentille, épaisse de deux lignes, raboteuse, & semblable à un morceau d'os carié. Le pus étoit rempli d'une grande quantité de gravier qui tenoit à quelques petites masses de graisse endurcie. Je coupai une partie des levres de la plaie & la rendis unie & oblongue: je retirai à chaque pansement pendant l'espace de quinze jours une grande quantité de gravier incrusté, qui pénétroit de quatre lignes dans le pannicule adipeux tout autour de l'ulcere, qui parut ensuite vouloir se fermer.

Pendant tout ce tems-là l'urine prit son cours par l'algalie, & l'incision que j'avois faite au *périnée* diminua sensiblement.

Comme la qualité de cet abscès graveleux & celle de l'urine, qui étoit bourbeuse & chargée de pellicules, montroit une disposition dans le sang à former des concrétions & des pétrifications, j'appréhendai que le malade ne devînt sujet au calcul, si l'urine ne trouvoit pas un passage libre, ce qui me fit changer de résolution à l'égard du traitement de la fistule du *périnée*, que je résolus de tenir ouverte au lieu de la fermer. C'est pourquoi retirant l'algalie de plomb que j'avois introduite dans la vessie, je glissai une cannule dans la plaie dont l'extrémité aboutissoit au-delà de la bulbe de l'urethre près des prostates, laquelle soutenant les parois de la fistule qui se rapprochoient tous les jours, permettoit à l'urine de s'écouler avec plus de facilité par cet endroit que par le canal de l'urethre, qui ne pouvoit avoir suppuré sans se rétrécir quelque peu. Cette cannule ne comprimant point le cou de la vessie, laissoit au malade la liberté de retenir son urine autant qu'il vouloit: il la porta pendant un tems considérable, ne l'ôtant que pour la nettoyer.

Il vint me voir huit mois après pour me consulter sur ce qu'il avoit à faire. Il y avoit déja une semaine qu'il avoit retiré la cannule à cause qu'elle l'incommodoit lorsqu'il vouloit s'asseoir, sans avoir pu la remettre. J'examinai la fistule, qui étoit un peu rétrécie, & qui me parut être cicatrisée. Comme il n'en sortoit aucune matiere, & que l'urine s'écouloit aussi librement par la fistule que par la verge, je jugeai que ces deux orifices suffisoient pour cet effet, & pour prévenir la formation du calcul; de sorte que je crus inutile de continuer plus long-tems l'usage de la cannule.

Je revis le malade au bout d'un an, & j'appris que la fistule étoit tellement fermée qu'elle ne laissoit plus sortir l'urine qui avoit repris son cours par la verge. LE DRAN.

C'a été de tout tems un axiome en Chirurgie que pour bien panser une plaie & pratiquer les opérations qui sont de son ressort, il faut connoître à fond la conformation naturelle & non-naturelle de la partie: je vais plus avant, & je dis que le Chirurgien doit avoir exécuté deux ou trois fois l'opération dans sa tête avant que de se hasarder à la faire sur le malade; car c'est mal prendre son tems que de refléchir l'instrument à la main.

La maladie qui fait le sujet de l'observation suivante est un de ces cas qui ne sont point hors de la regle générale, & sur lesquels on ne sauroit par conséquent refléchir trop murement.

Je taillai en 1727. un enfant de douze ans de la pierre, & lui en ôtai une d'une grosseur considérable: cependant il sortit de l'Hôpital parfaitement guéri. Deux ans après, savoir en 1729. il sentit une douleur en urinant, laquelle après avoir augmenté pendant plusieurs jours, fut suivie d'une petite ouverture à l'endroit du *périnée* qui laissoit sortir une partie de l'urine, l'autre partie s'écoulant par la verge. On le porta à la Charité en 1730. & comme on fut venu à examiner sa maladie, on lui trouva une pierre de la grosseur d'un pois dans la fistule du *périnée*, immédiatement sous la peau, qu'on n'eut pas de peine à extraire.

Etant venu à l'Hôpital pour panser les malades que j'avois taillés, M. Morand me recommanda celui dont je parle. Je l'examinai & lui trouvai une petite fistule au *périnée* environnée de callosités; je ne pus introduire qu'une très-petite sonde dans la vessie, à cause que son passage étoit rétréci comme si elle eut été affectée. Je tâchai de glisser une algalie dans la verge: mais malgré tous mes efforts je ne pus faire avancer l'instrument que jusqu'à la bulbe de l'urethre, à cause que la chair calleuse ou fongueuse avoit rompu ou altéré le passage en occupant la partie membraneuse de l'urethre.

La maladie ne m'ayant pas semblé pressante, je différai l'opération jusqu'au lendemain. Ayant bien réfléchi sur la structure des parties & sur l'état auquel le conduit urinaire étoit réduit par les cicatrices & les callosités, je plaçai le malade sur son lit dans la même posture que si j'eusse voulu le tailler, avec ses mains attachées aux talons, & le fis assurer par des Aides. J'introduisis d'abord une algalie dans sa verge aussi avant qu'elle put aller, & la fis tenir par un Aide de façon que son manche formât un angle droit avec le ventre du malade. Je glissai ensuite par la fistule une petite sonde dans la vessie, & sur celle-ci j'en coulai une autre creuse & ouverte à son extrémité, afin qu'embrassant la petite sonde elle ne put point s'écarter de côté ni d'autre; après quoi je retirai l'autre.

Ayant tourné la rainure de la sonde vers la symphyse des os pubis, je glissai par son moyen un long bistouri droit jusqu'à l'extrémité de la sonde, observant que son tranchant répondît directement à l'extrémité de l'algalie, & coupai tout ce qui étoit entre ces deux instrumens. Je retirai le bistouri, & tournant la rainure de la sonde vers l'intestin rectum je fis une seconde incision. Cela fait, je coulai un gorgeret dans la vessie à l'aide de la même sonde, & ensuite une cannule de plomb à l'aide du gorgeret. Le jour même que j'eus fait cette opération, l'urine dont il n'étoit pas sorti une seule goutte par la verge depuis trois mois, reprit son cours naturel, & se déchargea partie par la verge, & partie par la cannule. Peut-être que la pensée qui me vint dans le tems de l'opération de diriger le tranchant de mon bistouri vers l'extrémité de l'algalie fut la cause de ce succès, & que par ce moyen j'ouvris & renouvellai une communication depuis le cou de la vessie jusqu'à la partie nerveuse de l'urethre. Si j'eusse différé jusqu'au lendemain à la faire, il m'eût été impossible d'y réussir après la dissolution des callosités. Je continuai à me servir de la cannule pendant huit jours, & dans cet intervalle je détruisis les callosités avec des escarotiques. Ce terme expiré je retirai la cannule, & ayant appliqué sur la plaie des compresses & un bandage, elle fut parfaitement cicatrisée le vingtieme de Juin.

Abscès au périnée.

Le dix-neuf Septembre 1726. un jeune Jardinier âgé d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans revenant le soir de son travail fut attaqué d'une douleur aiguë dans les deux aines, qui ne lui permit de respirer qu'avec peine durant toute la nuit. Il envoya querir un Chirurgien le lendemain, lequel ayant examiné la partie douloureuse, n'y trouva ni tumeur ni inflammation. Il saigna cependant le malade, qui fut saisi quelques heures après d'un frisson & de la fievre. Il fut saigné de nouveau sur le soir, & les douleurs s'appaiserent un peu : mais le frisson & la fievre revinrent le troisieme jour vers la même heure, & la douleur se fixa au *périnée.* On lui fit encore deux saignées le lendemain, à chacune desquelles la douleur cessa, & revint aussi-tôt après.

Cette circonstance engagea le Chirurgien à le saigner encore le sixieme jour; le malade se plaignoit cependant toujours, & quoiqu'il ne parût ni enflure, ni inflammation dans la partie, il ne laissa pas d'y appliquer pendant quelques jours des cataplasmes anodyns. La fievre devint continue dans cet intervalle, & la douleur subsista toujours sans qu'il parût rien au-dehors. Le Chirurgien fit donner plusieurs lavemens au malade & le purgea, substituant les fomentations émollientes aux cataplasmes. Le malade demeura dans cet état jusques au commencement d'Octobre, qu'il lui survint une tumeur au *périnée*, qui obligea ses parens à le faire conduire à l'Hôpital six jours après.

Il n'avoit pu jusques alors uriner que goutte à goutte & avec des douleurs infinies : mais il eut à la fin une suppression totale d'urine qui m'obligea à le sonder dans la nuit.

Je trouvai le lendemain matin la tumeur du *périnée* considérablement diminuée, & je le sondai de nouveau pour voir dans quel état étoit l'urethre : mais la sonde n'ayant passé qu'avec peine, je présumai qu'il étoit affecté d'une compression ou d'une inflammation.

Pour hâter la suppuration, j'appliquai sur la partie un cataplasme émollient, qui fit grossir considérablement la tumeur pendant la nuit; & comme je sentis une fluctuation le lendemain matin, je l'ouvris après avoir introduit l'algalie dans la vessie pour ne point perdre l'urethre de vue. Il en sortit une grande quantité de matiere séreuse; & quoique l'incision fût fort grande, & que je l'eusse dilatée par haut & par bas autant qu'il m'avoit été possible, je ne pus venir à bout d'ouvrir tous les sinus, parce quelques-uns se trouvoient hors de la portée de mon doigt; je pansai ensuite la plaie selon l'art. Le malade urina librement après l'opération, parce que l'urethre n'étoit plus affecté ni comprimé : mais cela ne m'empêcha point de le saigner le même jour.

Lorsque j'eus ôté le premier appareil je découvris tous les sinus qui fournissoient une grande quantité de pus; j'en remarquai un qui s'étendoit depuis le cou de la vessie en tirant vers son fond, jusques dans le tissu cellulaire qui l'environne, & un autre qui s'étendoit derriere la tubérosité de l'ischion.

Le malade fut saigné deux fois : mais la fievre ne le quitta jamais, & il fut attaqué de la jaunisse; j'injectai des détersifs dans tous les sinus, mais inutilement; car la plaie fut toujours d'une très-mauvaise couleur. Le sixieme jour après l'opération il fut attaqué d'un frisson auquel il en succéda un grand nombre d'autres fort irréguliers, & la suppuration étant venue à diminuer il mourut le neuvieme jour.

Je l'ouvris, & trouvai, outre les sinus qui s'étendoient le long de la vessie jusques dans le tissu cellulaire dont elle est environnée, l'os pubis & l'os ischion tellement cariés qu'on pouvoit les briser entre les doigts.

REMARQUE.

Il n'est pas surprenant que l'os ait été détruit au point qu'on vient de dire en si peu de tems; car l'os pubis est d'un tissu spongieux de même que les extrémités des gros os; & les cellules sont toujours tapissées d'une membrane parsemée de vaisseaux & de glandes qui séparent le suc médullaire du sang. Cela étant, pourquoi ces parties seroient-elles plus exemptes des abscès critiques & symptomatiques que celles qui sont plus molles? S'ensuit-il de ce que les membranes qui tapissent ces petites cellules sont moins exposées aux injures de dehors qu'elles doivent être plus exemptes que les autres d'une érésipele, ou d'une inflammation? Non sans doute, & la seule différence qu'il y ait entre elles est, que celles-ci nous sont cachées & hors de la portée des instrumens. C'est ce qui fait que les maladies dont elles sont attaquées, détruisent le tissu spongieux de l'os avant quelles se manifestent par quelque signe extérieur; & dans ce cas même on s'en apperçoit trop-tard pour pouvoir y apporter du remede, puisque l'os est déja entierement détruit.

C'est ce qui fait qu'on ne sauroit donner l'épithete de critiques aux amas de pus qui se forment dans le tissu cellulaire des os, bien qu'ils puissent servir à purifier la masse du sang, tout aussi-bien que la matiere qui s'amasse dans les parties plus molles. J'aime donc mieux les appeller symptomatiques, puisqu'ils ne peuvent causer que la perte d'un membre, quand ils se forment dans des parties qu'on peut amputer.

Quant à la méthode curative qu'il convenoit d'employer dans ce cas, il est certain qu'on eût pu dissiper l'inflammation qui précéda la putréfaction des membranes par des saignées copieuses & fréquentes. Il est vrai que le malade fut saigné cinq fois dans six jours: mais le soulagement qu'il reçut à chaque saignée, est une preuve manifeste que si on les eût faites dès le premier jour, l'inflammation eût entierement cessé.

Bien qu'il ne parût rien à l'extérieur, la douleur ne laissoit pas d'être extremement aiguë; & toutes les fois qu'elle se fait sentir ç'en est assez pour nous faire appréhender une inflammation, si tant est qu'elle n'ait pas déja commencé, & pour nous engager à agir conséquemment.

Il est certain que le sang peut être disposé à s'enflammer & se fixer indifféremment dans toutes les parties du corps : mais sa quantité, la rapidité avec laquelle il se porte plutôt vers une partie que vers l'autre, pour des raisons que nous ignorons; ces deux circonstances, dis-je, jointes avec la petitesse du diametre des vaisseaux, sont ce qui cause la douleur, & celle-ci doit nécessairement augmenter tant que les mêmes causes subsistent. Il faut donc diminuer la quantité du sang & le détourner de la partie qu'il menace, non-seulement par un régime convenable, mais encore par des saignées copieuses & souvent réitérées.

Quatre saignées faites dans l'espace de vingt-quatre heures, arrêtent souvent les progrès d'une inflammation que vingt ne sauroient appaiser, quand elle est une fois parvenue à un certain dégré. Le Dran.

Nota. L'Algalie est une espece de sonde creuse pour la vessie.

PERIN-KARA, H. M. est un grand olivier sauvage, qui croît dans le Malabar; & dont le fruit ressemble à nos plus grosses olives par sa forme, sa grosseur & sa substance. Il est de couleur bleue purpurine lorsqu'il est mûr, & d'un gout douceâtre mêlé de quelque acidité : mais sa couleur est jaunâtre quand il est verd, & son gout amer & austere.

On confit ce fruit avec du sucre, ou avec de l'eau & du sel comme les olives, & l'on s'en sert pour assaisonner les mets qu'on mange à dîner & à souper. Il passe pour fortifier l'estomac & pour aider la digestion. Ray *Hist. Plant.*

PERIN-NINOURI, ou *Ma-Nirouri*, H. M. est un arbrisseau du Malabar qui porte des baies, dont le noyau contient six amandes.

PERIN-PANEL, H. M. est un arbrisseau des Indes qui porte des fleurs en grappes, & des baies oblongues qui renferment quatre semences. Il croît dans le Malabar, & donne des fleurs & du fruit toute l'année.

La fumée de ses feuilles passe pour apporter un soulagement considérable dans les paroxysmes hystériques. RAY *Hist. Plant.*

Ses fleurs, ses fruits & ses racines étant cuits dans de l'eau avec du poivre long & de la semence de cumin, composent une boisson qu'on estime beaucoup pour l'asthme, la toux, la phthisie & les autres maladies des poumons. Les feuilles & l'écorce étant cuites dans une infusion de riz & appliquées en forme de cataplasme sur les tumeurs, ont la vertu de les faire venir à suppuration.

On prépare avec l'écorce de cet arbre cuite avec du lait, du miel & du beure, un baume qui étant pris intérieurement & appliqué à l'extérieur, passe pour guérir la pleurésie.

Le *tsjerin nicouri*, à ce que disent les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*, est tout-à-fait semblable à la plante dont nous parlons, ce qui fait qu'ils n'en ont donné ni la figure, ni les caracteres. RAY *Hist. Plant.*

PERINYCTIDES, pustules ou boutons qui sortent pendant la nuit.

PERIODEUTES, περιοδευτής, *Saltimbanque ; Charlatan.*

PERIODUS, *Période* ; le *période* d'une maladie est le tems compris entre deux paroxysmes : il comprend l'état, le déclin, & l'intermission ou rémission. Ces *périodes* sont souvent réguliers & constans dans quelques maladies, dans les fievres, par l'exemple ; au lieu qu'ils sont plus incertains & plus irréguliers dans les maladies chroniques, comme dans l'épilepsie ; ce qui leur fait donner le nom de *périodiques*.

Le *période* du sang c'est sa circulation.

PERIOSTEUM, *Périoste* ; c'est ainsi qu'on appelle la membrane déliée & sensible qui couvre les os. Voyez *Os.*

PERIPHIMOSIS. Voyez *Paraphimosis*.

PERIPLEUMONIA. Voyez *Peripneumonia*.

PERIPLOCA.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est d'une seule piece, & disposée en étoile ; ses autres caracteres sont les mêmes que ceux de l'*apocynum scandens*.

Boerhaave comprend cinq especes de *periploca* ; sçavoir :

1. *Periploca, foliis oblongis*, T. 93. *Apocynum, folio oblongo*, C. B. P. 303.
2. *Periploca, Monspeliaca ; foliis rotundioribus*, Tourn. Inst. 93. Boerh. Ind. A. 315. *Scammonia Monspeliaca*, Offic. *Scammonia Monspeliaca foliis rotundioribus*, C. B. P. 294. *Scammonia Monspeliaca dicta*, Park. Theat. 164. *Scammonia Monspeliaca flore parvo*, J. B. 2. 136. *Scammonia Valentina*, Germ. 716. Emac. 866. *Apocynum latifolium scammonia Valentina*, Raii Hist. 2. 1088. *Scammonée d'Italie.*

Cette plante est cultivée par les Botanistes, & elle fleurit au mois d'Août. Son suc épaissi est d'usage en Medecine, mais il veut être donné en plus grande dose que celui de la véritable *scammonée*, parce qu'il est moins efficace. DALE.

3. *Periploca, Monspeliaca, foliis acutioribus*, T. 93. *Scammonia Monspeliaca affinis, foliis acutioribus*, C. B. P. 294. *Apocynum latifolium, amplexicaule*, J. B. 2. 135. H. M. 3. 611.
4. *Periploca, foliis scammonia acutissimis.*
5. *An Periploca, foliis atro-viridibus, maculatis, scammonii latioribus* ? BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette plante, surtout sa quatrieme espece est un poison, mais beaucoup moins violent que l'apocyn. Le suc de la seconde est une espece de scammonée, & il opere presque de la même maniere qu'elle. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERIPLUSIS, περίπλυσις, on donne quelquefois ce nom à la diarrhée, lorsque les excrémens sont extremement aqueux.

PERIPNEUMONIA VERA, *Péripneumonie vraie*, ou *Inflammation des poumons* ; de περὶ, autour, & πνεύμων, poumon.

Si les vaisseaux du poumon qui sont susceptibles d'inflammation sont véritablement enflammés, ce mal s'appelle *péripneumonie*.

Les vaisseaux susceptibles de pareille inflammation, sont les arteres bronchiales, les arteres pulmonaires, & leurs arteres latérales lymphatiques.

Ainsi on peut concevoir deux especes de *péripneumonie*, dont l'une a son siége vers l'extrémité des arteres pulmonaires, & l'autre dans les arteres bronchiales.

Il est évident que la premiere est très-dangereuse ; la derniere l'est moins : mais elle peut naître de la précédente, & ces deux especes viennent de plusieurs causes communes.

Ces causes peuvent être rapportées,

1. Aux causes générales de toutes les inflammations auxquelles tout le corps est sujet.
2. A celles qui affectent principalement les poumons, comme sont un air trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop grossier ou trop subtil, un air chargé d'exhalaisons caustiques, ou astringentes ou coagulantes ; un chyle formé de matieres épaisses, seches, visqueuses, mêlées ou non avec des particules acres, l'exercice du poumon rendu violent par la course, la lutte, les efforts, le chant, les cris, la course à cheval contre le vent, les poisons coagulans, caustiques, astringens portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes passions de l'ame, l'esquinancie avec oppression de poitrine, & orthophnée, une forte pleurésie, une paraphrénésie violente.

Si ces causes ont donné lieu à la *péripneumonie*, elle produit divers effets suivant l'endroit qu'elle occupe. Celle qui reside dans les bronches produit tous les effets de l'inflammation, & enflamme les extrémités mêmes des arteres pulmonaires qui leur sont contiguës, en les comprimant & en les infectant de la contagion.

Lorsque l'inflammation est parvenue aux extrémités mêmes des arteres pulmonaires, le sang croupit, les vaisseaux se dilatent, la partie la plus fluide s'exprime & transsude, & la plus grossiere demeure & s'accumule ; le sang pouvant à peine circuler s'amasse presque tout entre le ventricule droit & l'extrémité des arteres pulmonaires ; c'est pourquoi le poumon devient pesant, livide, comme il ne peut se dilater, le sang ne se porte point au ventricule gauche, la foiblesse est extreme, le pouls est foible, mou, & tout-à-fait inégal, la respiration est petite, fréquente, difficile, elle ne peut se faire à moins qu'on ne soit debout, elle est accompagnée d'une petite toux, l'air qui sort de la poitrine est brûlant, le sang veineux est en stagnation devant l'oreillette & le ventricule droit du cœur, le visage, les yeux, la bouche, le gosier, la langue, les levres deviennent extraordinairement rouges ; enfin le malade meurt suffoqué, après un délire & des anxiétés terribles.

Si le mal affecte violemment les deux lobes des poumons à la fois, les remedes antiphlogistiques ne pouvant être d'aucun secours à la nature, la mort est prompte & inévitable.

Mais s'il n'y a qu'une petite partie d'un seul lobe affec-

tée, & que les causes de ce mal ne soient pas absolument bien violentes, il y a quelque espérance de guérir, mais elle est incertaine.

On peut tirer de ce qu'on a dit, les signes diagnostics & prognostics de ce mal, principalement si l'on considere qu'il se termine comme l'inflammation, & que ses états different selon sa différente durée, de sorte qu'il finit ou par la santé, ou par une autre maladie ou par la mort.

La *péripneumonie* se guérit,

1. Par une résolution bénigne, lorsque le malade est d'une constitution lâche, molle, que l'humeur est douce & peu visqueuse, & qu'il n'y a qu'une petite partie des bronches ou du poumon affectée.
2. Par les crachats qui sortent de bonne heure, facilement, en grande quantité, qui sont d'un jaune sanguinolent, assez épais, qui calment la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite en peu de tems une couleur blanche, douce: ce qui arrive lorsque le siége du mal est principalement dans l'artere bronchiale, ou dans une petite artere pulmonaire.
3. Par un cours de ventre bilieux, qui soulage & fait sortir des matieres presque semblables aux crachats dont nous venons de parler.
4. Par une abondante évacuation d'urine épaisse, chargée, qui soulage, dont le sédiment qui est rouge d'abord, devient insensiblement blanc, si cette évacuation arrive avant le septieme jour: on respire alors librement, la fievre est sans force & sans malignité, le malade sans soif, la chaleur, l'humidité, le relâchement & la mollesse sont égaux par tout le corps.

La *péripneumonie* peut dégénérer en une autre maladie qui dépend de la nature de l'inflammation ou du poumon même, selon que les fonctions naturelles de ce viscere sont plus ou moins altérées.

Ainsi elle se termine premierement par la suppuration qui se fait quand la résolution de la matiere inflammatoire ne peut être faite par la nature, & que cette matiere ne pouvant être corrigée par l'art, moins rebelle cependant, croupit, s'échauffe, est agitée, rompt les petits vaisseaux du poumon qui sont d'une grande délicatesse, les change en pus & à force de dilater & de corroder les parois des vaisseaux, où elle est renfermée, forme avant l'espace de quatorze jours un abscès ou une vomique.

On sait que cela arrivera,

1. Lorsqu'on a vu d'abord des signes sûrs d'une *péripneumonie* assez forte, sans être cependant très-violente.
2. Quand la résolution & ses signes n'ont pas paru assez-tôt, c'est-à-dire, avant le quatrieme jour.
3. Lorsque les symptomes n'ont point cédé aux matieres cuites que le malade a rendues par le crachement dans les jours critiques, savoir, les troisieme, cinquieme, septieme, neuvieme, onzieme, quatorzieme jours, qu'il a rendues, dis-je, dans l'ordre successif de tous les changemens qui sont des signes de guérison; lorsque ces mêmes symptomes ont résisté aux saignées, aux médicamens & au régime convenable.
4. Lorsque ces symptomes, sans être trop mauvais ont opiniâtrément subsisté avec un délire continuel, & un pouls mou & onduleux.

On sait que la suppuration se fait,

1. Lorsqu'on voit les signes décrits.
2. Lorsqu'on est souvent saisi de frissonnemens légers & vagues sans cause manifeste; par la diminution de la douleur, par la mollesse & la foiblesse du pouls, tandis que la difficulté de respirer, la rougeur des joues & des levres, la soif, une petite fievre qui vient sur le soir & d'autres accidens subsistent encore.

Mais on connoît que la suppuration est déja faite,

1. Par les signes qui ont précédé.
2. Par une toux rébelle, seche, qui augmente après avoir mangé, ou après avoir agi; une respiration gênée, courte, laborieuse, & qui se fait avec bruit, qui devient encore plus mauvaise après avoir mangé, ou après s'être donné quelques mouvemens; lorsque le malade ne peut rester couché que sur un seul côté, c'est-à-dire, sur le côté malade, qu'il a une petite fievre continue, périodique, qui augmente après avoir bu, mangé & fait quelques mouvemens, & qui est accompagnée d'une rongeur aux joues & aux levres; qu'il est sans appétit, qu'il a une grande soif, qu'il a des sueurs pendant la nuit, surtout au front & au cou, qu'il rend un urine écumeuse, & qu'il tombe dans la pâleur, la maigreur, & dans une extreme foiblesse.

Cet abscès déja formé se termine de différentes façons,

1. Il suffoque le malade, lorsque la tumeur occupe tout le poumon, ou qu'elle détruit par sa pression l'action de la partie de ce viscere qui n'est point encore viciée.
2. La même suffocation arrive quand la vomique venant à crever, décharge tout-à-coup dans la trachée-artere le pus qu'elle contenoit.
3. Il se termine par un crachement abondant de matiere purulente qui dégage le poumon & procure la guérison du malade.
4. Par un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine, ou dans la duplicature du médiastin.
5. Il dégénere en marasme, donne lieu à diverses especes de phthisie, & à un empyeme presque mortel.

La *péripneumonie* cause encore une autre maladie, qui consiste en ce que la matiere inflammatoire devenue purulente, reprise par les petites veines pulmonaires se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelque viscere, ce qui ne débarrasse les poumons que pour charger une autre partie du corps. Si donc cette partie est moins nécessaire à la vie, on doit bien augur r de cette métastase, au lieu qu'elle est le plus souvent très-funeste, quand la matiere se fixe dans le foie, dans la rate, dans le cerveau, & dans d'autres semblables parties. De-là viennent à la suite de la *péripneumonie* des abscès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocondres, &c.

On prévoit qu'il surviendra un tel abscès,

1. Quand on n'a remarqué aucun signe de mauvaise *péripneumonie*, quand la fievre n'est ni violente, ni maligne, quoique continue, quand les douleurs de poitrine, l'anxiété, la pésanteur & la difficulté de respirer ne sont point au plus haut degré, & que tout cela arrive sans aucune marque de résolution.
2. Si avec cela le pouls est toujours de toute maniere fort vacillant.
3. Si l'on sent aux parties dont on a parlé, de la douleur, si l'on y remarque de la rougeur, de la chaleur & de la tension.

On sait que l'abscès se formera aux cuisses,

1. Par les signes des abscès futurs.
2. Si ces signes sont accompagnés de ceux d'une légere inflammation aux hypocondres.

Mais on sait qu'il se formera autour des oreilles,

1. Par les signes décrits ci-dessus.
2. Et en même-tems par la mollesse des hypocondres.

On connoît que la matiere de l'abscès se portera au foie, si l'on remarque,

1. Les signes dont nous venons de parler.
2. Si la douleur est fixe dans cette partie, avec des urines à-peu-près comme dans l'ictere & la peau de couleur jaunâtre. Cela fait connoître qu'il s'est formé une vomique hépatique, qui est souvent accompagnée de maux funestes.

Ces abscès sont toujours salutaires, lorsqu'ils dégagent les poumons, qu'ils éteignent la fievre, qu'ils ne dégénerent point de leur nature purulente, & qu'ils demeurent fistuleux, pourvu que ces choses arrivent assez-tôt, c'est-à-dire, avant le neuvieme jour: mais ils sont d'un sinistre présage, s'ils paroissent sans soulager le malade, comme on l'a dit, lorsqu'il crache des matieres déja purulentes, & qui ne sont pas fort jaunes: mais lorsque ces abscès s'évanouissent soudainement avant que la suppuration soit faite, & que la *péripneumonie* revient, ils sont tout-à-fait mortels.

Cette maladie dégénere encore en une tumeur calleuse & skirrheuse au poumon, si l'épaisseur de la matiere & les autres conditions y concourent. Voyez *Inflammatio.* De-là viennent ces difficultés de respirer qui ne finissent qu'avec la vie, qui sont si grandes que la respiration ne peut se faire, à moins qu'on n'ait le corps élevé, qui sont accompagnées d'une petite toux & augmentent encore après que l'on a mangé ou agi, sans qu'on apperçoive aucun des signes dont nous venons de faire mention d'une vomique cachée: de-là naît encore l'adhérence du poumon à la pleure.

Enfin, si l'artere brônchiale, ou même l'artere pulmonaire est considérablement enflammée, par une cause interne ou externe, la gangrene, & ensuite le sphacele paroîtront bien-tôt à cause de l'abondance & du mouvement du sang, & à cause de l'agitation continuelle de ces visceres, qui sont d'une substance très-délicate.

On apprend que cela doit arriver,

1. Par les signes d'une *péripneumonie* violente, que l'art ni la nature n'ont aucunement appaisés.
2. Par une grande foiblesse subite, & qui se manifeste surtout au pouls.
3. Par la froideur des extrémités; mais l'on est sûr que la gangrene est déja formée, si ces symptomes ont précédé: & si l'on crache des matieres ichoreuses, tenues, fétides, de couleur cendrée, livides, noires; la mort survient alors promptement.

L'histoire de la *péripneumonie* & l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts, nous apprennent à connoître tous ces différens changemens.

D'où il est évident que le mal que les Anciens ont décrit sous ce nom, est une véritable inflammation des poumons.

On ne doit point craindre de se tromper lorsqu'on avance que cette maladie est toujours extremement dangereuse, parce que les fonctions du poumon sont très-nécessaires à la vie & pour corriger la matiere inflammatoire; à cause de l'abondance & de l'impétuosité du sang qui est continuellement porté à ce viscere; à cause du mouvement perpétuel de ce dernier; à cause de sa situation qui ne permet pas l'application des remedes; à cause de l'extreme délicatesse de ses petits vaisseaux, qui par conséquent sont faciles à détruire; & de l'impossibilité de la révulsion qui est si nécessaire dans la cure de l'inflammation.

Ces choses font connoître quand, pourquoi & avec quels symptomes cette maladie cause la mort; savoir, si tout le poumon & le cœur sont en même-tems enflammés, si le cœur tombe sur le côté droit, si le malade est attaqué d'une paraplégie, s'il devient froid, s'il perd tout sentiment, alors il meurt le second ou le troisieme jour. Si l'urine qui de bonne & bien cuite qu'elle étoit au commencement de la maladie; devient claire après le quatrieme jour; si dans la vigueur du mal on est contraint de rester sur son séant; s'il sort du pus par les voies inférieures; si le malade ne crachant point, le poumon est tellement plein, que la matiere semble bouillonner dans le gosier; lorsqu'il survient une violente *péripneumonie* dans un sujet très sec, dur, calleux & usé par l'exercice; si elle est mauvaise & accompagnée d'un crachement de sang épais, fort rouge; si elle est seche avec des taches rouges sur la poitrine, si elle est précédée ou suivie d'un écoulement de sérosités par le nez, d'éternumens fréquens; si elle est venue à la suite d'une fievre ardente; s'il est survenu aussi-tôt après le sixieme jour un crachement bilieux, mêlé de pus; si dès le commencement les crachats ont été fort sanglans, tout-à-fait jaunes, blancs, ronds, fort écumans, sans appaiser la douleur; s'ils sont bruns, bourbeux, semblables à la lie, noirs, livides, inégaux, verdâtres; si la fievre & la difficulté de respirer ne se calment point, on meurt le septieme ou le neuvieme jour. A l'heure de la mort le pouls manque, tout le corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le cou qui conservent encore une ardeur brûlante; les joues deviennent rouges & livides.

Il faut varier la cure de ce mal, selon ses différens états, & ses divers simptomes; car ce qui convient dans un tems, nuit dans un autre, quoique la maladie soit la même.

Si donc dans la *péripneumonie* l'humeur est douce, & peu visqueuse, & qu'il n'y ait qu'une petite partie des bronches & du poumon qui soit affectée; il faut tranquiliser l'esprit & le corps du malade, lui faire respirer un air humide, un peu chaud, tenir dans la vapeur d'un bain d'eau douce ses poumons, ses narines, sa bouche, ses piés, ses cuisses, lui donner des boissons & des alimens légers, des médicamens aqueux, nitreux, farineux & miellés.

Prenez *de décoction d'orge, quarante onces;*
de nitre, deux dragmes;
d'oxymel, quatre onces;

Mêlez.

On en boira deux onces chaudes tous les quarts-d'heures.

Mais si les crachats sont abondans, jaunes; s'ils appaisent la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite une couleur plus blanche & plus douce; il faut mettre en usage non-seulement les mêmes remedes, mais encore les émolliens, les dépurans, les expectorans, les doux restaurans & les vapeurs émollientes. Il ne faut alors ni saigner, ni purger, ni exciter les sueurs, ou tout ce qui pourroit troubler cette expectoration.

Prenez *des feuilles de pariétaire,* / *d'aigremoine,* / *de pissenlit,* } *de chaq. une poignée;*
de semence broyée de pavot blanc, / *de fenouil,* } *de chaque une once;*
de réglisse, une once & demie.

Fournissez cinquante onces de décoction, dont on fera le même usage.

Si la *péripneumonie* est accompagnée d'un cours de ventre bilieux qui soulage & fasse sortir des matieres presque semblables aux crachats dont nous avons parlé, les lavemens émolliens, doux, les fomentations de l'abdomen, les décoctions émollientes, & qui ne penvent que lâcher le ventre, conviennent en ce cas, en pratiquant en même tems ce qui a été dit ci-dessus.

S'il survient dans la *péripneumonie* une abondante évacuation d'urines épaisses, chargées, qui soulagent le malade, dont le sédiment devienne insensiblement blanc de rouge qu'il étoit auparavant, on aura recours aux remedes qu'on a prescrits : mais il faut de plus baigner les piés, fomenter les reins intérieurement par des lavemens émolliens, & extérieurement avec des linges imbus d'une décoction émolliente, & faire boire au malade des décoctions diurétiques un peu détersives.

Pour cet effet

Prenez *de la racine de chiendent*, *de petit houx*, *de persil*, *de fenouil*, *de chaque deux onces ;*
d'impératoire, deux dragmes ;
de semence broyée de bardane, *de persil*, *de chaq. une once ;*

Donnez quarante onces de décoction pour le même usage.

Si l'inflammation est récente, grande & seche, & se trouve dans un sujet robuste, qui a fait beaucoup d'exercice, & qui n'est malade que depuis fort peu de tems, comme on peut s'en appercevoir par les signes que nous avons décrits : il faut sur le champ & promptement avoir recours,

1°. A la saignée copieuse & réitérée, selon le besoin, afin de diminuer la quantité du sang épais, & de faire place aux délayans.
2°. Aux bains de vapeurs émollientes qu'on applique sans cesse aux poumons, & souvent à toutes les autres parties du corps.
3°. Aux décoctions délayantes, résolutives, émollientes, laxatives, antiphlogistiques, nitreuses, miellées, anodynes, qu'il faut sans cesse boire très-chaudes, mais en petite quantité.
4°. Aux lavemens adoucissans, antiphlogistiques.
5°. A un régime de vie très-léger & composé de sucs antiphlogistiques.

Si l'inflammation est grande avec fievre & avec les autres symptomes les plus violens ; qu'il y ait plus de trois jours qu'elle dure, & qu'elle paroisse déja dégénérer en suppuration, le malade est toujours dans un grand danger, quoique la maladie doive encore être longue, & qu'on ait le tems d'y remédier : en ce cas,

1°. On ne doit point saigner, à moins qu'on n'y soit forcé par des accidens pressans ; & encore le doit-on faire avec beaucoup de modération.
2°. Il faut user d'un régime de vie doux, ou peu incrassant & maturatif.
3°. Dès le premier jour du mal, jusqu'au cinquieme, on doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes & maturatives.
4°. Le cinquieme & le sixieme jours, il faut user des mêmes remedes, & y ajouter des liquides qui excitent un peu la toux, & qui remplissent en même tems, afin de soutenir la vie du malade, d'atténuer les vaisseaux des poumons ; & qu'ainsi ces visceres puissent se décharger du pus, peut-être dès le septieme jour.

Pour cet effet,

Prenez *de vinaigre scillitique, six dragmes ;*
d'oxymel scillitique, trois onces ;
de sel polychreste, une dragme ;
de décoction d'orge, huit onces ;
d'eau distilée d'hysope, quatre onces ;

Mêlez.

On en boira une once de demi-heure en demi-heure.

Prenez *de caffé en boisson, deux livres ;*
de miel, deux onces ;
de vinaigre de sureau, demi-once.

Mêlez.

On en boira tiede suffisamment.

Si les signes font connoître que l'abscès est formé dans les poumons, il faut promptement le faire créver dans la trachée artere, & sur le champ purifier le lieu ulcéré.

Pour tenter cette ouverture, il faut après des alimens mous, un peu gras, avec du vin doux, le poumon ayant suppuré, l'agiter, après l'avoir préparé, par les cris, la toux, l'expectoration, les secousses qu'un navire ou un carrosse peuvent procurer.

Ensuite aussi-tôt que les signes annoncent que l'abscès est ouvert, il faut se mettre au lait pour tout aliment, user de plantes très-douces, & qui ne se corrompent point aisément ; alors de jour en jour on doit passer aux apéritifs, aux détersifs, à des légers opiats que l'on prend le soir, aux vapeurs émollientes ; & enfin on se fait porter à cheval, en carrosse ou dans un navire.

Les remedes apéritifs & détersifs pour un ulcere ouvert dans les poumons, sont les feuilles de capillaire commun, du blanc, du noir & du doré, celles d'aigremoine, de pié de lion, de bécabunga, de bétoine, de pâquette, de bourache, de piment, de moyenne consoude, de ceterac, de germandrée, d'ivette, de chicorée, de dent de lion, d'endive, de velar, de fenouil, de fumeterre, de liere terrestre, d'hépatique noble & terrestre, de maceron, de mille-pertuis, d'hysope, de pastel, de laitue, de langue de cerf, de marrube blanc, de *morsus diaboli*, de nommulaire, d'arête-bœuf, de primevere, de prunelle, de pulmonaire, de saponaire, de sceau de Salomon, de sophia, de tussilage, de valériane grande & petite, de verveine, de véronique, de pervenche & de verge dorée.

On satisfait à la même intention avec la gomme ammoniaque, le galbanum, l'opopanax, le sarcocolle, le mastic, la myrrhe, l'oliban, la térébenthine.

Prenez *des feuilles récentes d'aigremoine*, *de verge dorée*, *de bétoine*, *de grande valériane*, *de chaq. une poignée ;*
de marrube blanc, le quart d'une poignée ;
des cinq racines apéritives, de chaque une once ;
de fleurs de petite centaurée, *d'aigremoine*, *de mille-pertuis ;* *de chaque une poignée ;*

Mettez le tout en décoction dans de l'eau, en sorte qu'il en reste quatre pintes.

On en boira deux onces de deux heures en deux heures,

Ou,

Prenez *de racine de bardane*, *de squine*, *de sarsepareille*, *de chaq. trois onces ;*

Mettez le tout en décoction dans de l'eau pendant l'espace d'une demi heure, & ajoutez-y de bois de sassafras, trois onces. Lorsque ces drogues auront encore un peu bouilli, vous mêlerez à trois livres de décoction,

de sirop des cinq racines apéritives, deux onces.

Pour le même usage;

Prenez *de myrrhe transparente choisie, deux dragmes,*
de jaune d'œuf frais, un scrupule.

Après les avoir long-tems broyés ensemble dans un mortier de verre;

Mêlez-y *d'encens choisi, deux scrupules;*

Faites des pilules de trois grains chacune, dont le malade prendra une ou deux avant l'usage de la décoction.

Prenez *de la myrrhe choisie, deux dragmes;*
du blanc de baleine, une dragme;

Mêlez.

Faites une poudre que vous diviserez en douze doses égales.

On en prendra une le matin & le soir avant la décoction.

Prenez *de myrrhe,* | *d'oliban,* } *de chaque une dragme;*
de miel blanc, deux onces;

Mêlez, selon l'art.

On en prendra une dragme par heure.

On usera sur le soir des narcotiques suivans.

Prenez *des pilules de cynoglosse, un scrupule;*

Faites six pilules, dont on prendra une ou deux le soir avant le sommeil.

Prenez *des pilules de styrax, même dose;* pour le même usage.

Prenez *de l'opium coupé par lames légeres, & lentement desséché, un grain;*
de corail rouge, douze grains;

Mêlez.

Faites une poudre qu'on prendra aussi le soir.

Prenez *de sirop de diacod, demi-once;*
d'eau de vie de Matthiole, une dragme;
d'eau distilée d'hysope, une once.

Mêlez & faites une potion qu'on prendra le soir.

Prenez *d'opium, un grain;*

Faites deux pilules dont on prendra une le soir.

Prenez *d'opium, un grain;*
de sirop de capillaire, quatre dragmes;
d'eau distilée de fleurs de coquelicoq, une once.

Mêlez.

Faites une potion.

Pour des vapeurs émollientes.

Prenez *des feuilles de mauve,* | *de guimauve,* | *de mercuriale,* | *de pariétaire,* } *de chaque deux poignées;*
de farine de graine de lin, deux onces;

Faites-en une décoction dans l'eau, & prenez-en la vapeur en attirant l'air.

Si les signes font connoître que la matiere inflammatoire devenue purulente, s'est mêlée avec le sang par les petites veines pulmonaires, & forme un dépôt dans quelque viscere, quoique cependant on n'ait pû savoir encore de quel côté elle se porte, il faut alors suivre un régime léger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, tenir le corps en repos, choisir des médicamens émolliens & de la classe des plus foibles apéritifs, & pourvoir au poumon par l'usage des émolliens. Par ce moyen la matiere morbifique se déterminera en quelque endroit, ou se dissoudra & s'évacuera par quelque voie.

Pour cet effet.

Prenez *du suc de cerfeuil récemment exprimé,* | *de lait doux,* } *de chaq. 4. onces;*
de sirop d'hyssope, une once.

Mêlez.

On en boira une once de deux en deux heures.

Mais si aux signes qui indiquent que cet abscès est prêt à se former, se joignent ceux par lesquels on découvre dans quel endroit la matiere s'est portée, il faut pratiquer la même méthode dont nous venons de parler, & en même-tems traiter si bien le lieu prévu par le sucement, les relâchans, les apéritifs, qu'il résiste moins, & qu'il attire davantage.

Si la matiere se porte au foie, il faut avoir recours aux mêmes remedes, en ajoutant des apéritifs un peu forts, des remedes savoneux, hépatiques, des lavemens & des fomentations qui en soient composés.

Prenez *de grande saponaire, deux poignées;*
d'endive récente, quatre poignées;
de feuilles de chicorée sauvage, trois poignées.

Faites bouillir dans trois pintes d'eau.

On en boira deux onces de deux en deux heures.

Lorsque la *péripneumonie* dégénere en une tumeur calleuse ou skirrheuse au poumon, il est rare qu'on puisse la guérir, à moins qu'elle ne se calme un peu par l'usage, tant interne qu'externe des émolliens, par le mouvement du cheval ou du carosse.

Lorsque le mal dégénere en gangrene, il est absolument incurable.

Si les crachats qui avoient déja commencé à résoudre la *péripneumonie*, viennent à être supprimés, il faut faire aussi-tôt tout son possible pour les rappeller. Les causes de cette suppression sont souvent un grand froid, dont l'impression est subite, un grand desséchement produit par quelque chose que ce soit, une fievre ardente qui survient, des médicamens qui échauffent, un cours de ventre qui n'est point critique, des sueurs abondantes, des passions violentes.

En ce cas, la matiere supprimée qui s'amasse & s'accumule de plus en plus produit une nouvelle inflammation dans les parties voisines, & en conséquence les mêmes symptomes que la premiere *péripneumonie*: mais comme ils se trouvent dans un corps déja affoibli, ils causent pour l'ordinaire une mort prompte.

On remédie à cet accident & à ses suites, en déterminant sans cesse aux poumons par les narines & par la bouche des vapeurs humides, émollientes & chaudes, en communiquant artificiellement les mêmes qualités à l'air, en buvant beaucoup de pareilles boissons, mêlées

lées principalement avec du miel & du vinaigre, en usant de médicamens suppuratifs, anti pyretiques, & en même tems légerement résolutifs, tels que l'antimoine diaphorétique fixé avec le nitre, de légers opiats, en excitant les sueurs, & enfin par une parfaite tranquilité d'ame.

Prenez *oxymel simple, trois onces;*
de sirop des cinq racines apéritives, deux onces;
de décoction de liere terrestre, dix onces;
de nitre purifié, une dragme.

Mêlez.

On en boira une once par heure.

Prenez *de laudanum pur, deux grains;*
de fleurs de soufre,
de blanc de baleine, } *de chaque une dragme.*
d'antimoine diaphorétique non lavé,

Mêlez & faites une poudre que vous diviserez en douze parties égales. On en prendra une de trois en trois heures, avec une ou deux onces de la mixtion précédente.

Prenez *de fleurs de soufre, deux dragmes;*
d'oliban, un scrupule;
de blanc de baleine, demi-dragme;
d'antimoine diaphorétique non lavé, une dragme.

Mêlez & faites une poudre que vous diviserez en douze doses. On en prendra une à toutes les heures avec une once de la premiere mixtion.

Prenez *d'huile d'amandes douces récemment exprimée, une once & demie;*
de sirop violat,
de miel vierge, } *de chaque demi-once.*
de jaunes d'œufs frais,

Mêlez exactement.

On en prendra demi-once par heure, jusqu'à ce que les crachats reviennent.

Peripneumonia notha, Péripneumonie fausse.

La *péripneumonie* fausse qui est si souvent occasionnée par le froid de l'hyver ou les chaleurs qui surviennent au printems, procede ordinairement d'une pituite lente qui se forme dans toute la masse du sang.

1. Par des matieres farineuses, crues, austeres, non mûres.
2. Par la disette de bon sang.
3. Par l'action trop foible des vaisseaux, des visceres & de la bile.
4. Par la diminution du mouvement animal.
5. Par la dissipation des parties les plus fluides occasionnée par le relâchement des vaisseaux sécrétoires.
6. Par la rétention des parties les plus épaisses des fluides dont les vaisseaux excrétoires ne peuvent se décharger à cause de leur foiblesse.

Ce phlegme s'engorge insensiblement dans les poumons, où il cause enfin cette fâcheuse maladie qui fait souvent périr tout-à-coup celui qui en est attaqué.

Quand ce mal a fait différens progrès, il produit des effets dans tout le corps, spécialement ceux qui appartiennent proprement à la *péripneumonie* lente, ce qui rend cette maladie très-difficile à guérir.

Car les saignées qu'on fait, comme il convient dans cette premiere maladie, sont fort nuisibles, à cause de la trop grande débilité des visceres, & de la grande quantité des matieres étrangeres, humides & lentes; ainsi quoiqu'elles paroissent d'abord donner quelque soulagement, bien-tôt après elles augmentent le mal.

Pour les atténuans qui sont si estimés dans ce cas, en augmentant l'action des liqueurs sur les vaisseaux pulmonaires, ils augmentent souvent l'épaississement & l'engorgement de la matiere qui les obstrue, & rendent bien-tôt la maladie mortelle.

Les vieillards, ceux qui sont d'une constitution pituiteuse, froide, catarrheuse & souvent enrhumés du cerveau, sont fort sujets à cette maladie; elle naît ordinairement de toutes les causes qui donnent beaucoup d'agitation aux matieres qui croupissent dans les poumons, comme la course, la déclamation, le chant, l'ivresse, principalement celle que produisent les liqueurs fort échauffantes, les débauches nocturnes, la chaleur du feu, des bains, du soleil, surtout si elle est tout-à-coup suivie d'un grand froid.

Ce mal est si trompeur par la lenteur de ses progrès, qu'il saisit à l'heure qu'on s'y attend le moins; il commence en effet par une légere lassitude, une foiblesse, un abattement presque entier des forces de l'esprit, une difficulté de respirer, une oppression de poitrine, & de si légeres agitations, que le danger n'est annoncé que par de très-foibles indices de chaleur & de fievre; ensuite la difficulté de respirer & la foiblesse venant à augmenter subitement, la mort s'ensuit, sans que le pouls ni les urines aient donné presque aucun lieu de prévoir un événement si funeste.

Voici la meilleure méthode que l'on puisse employer pour guérir cette maladie.

1. Il faut tirer du sang par une large ouverture.
2. Aussi-tôt après débarrasser le ventre par des lavemens réitérés tous les jours, jusqu'à ce que le poumon paroisse soulagé.

Pour cet effet,

Prenez *de miel, trois onces;*
de nitre, une dragme;
un jaune d'œuf;
de décoction d'orge, huit onces.

Faites un lavement selon l'art.

3. Il ne faut prendre pour tout aliment que des bouillons de viande très-légers, surtout un peu acides, une boisson légere d'eau & de miel.
4. Il faut mettre en usage les vapeurs & les fumigations dont on a parlé dans l'article de la vraie *péripneumonie*, boire continuellement des aposemes délayans, détersifs, légerement apéritifs, se baigner les piés & les jambes, & ne pas négliger surtout l'application des véficatoires.

Prenez *de racine de fenouil, deux onces;*
de chien-dent, quatre onces;
de feuilles de pariétaire, } *de chaque une poignée & demie;*
d'aigremoine,
de graine de pavot blanc broyée, une once;
de réglisse, une once & demie.

Mettez le tout en décoction pendant un quart d'heure, dans une telle quantité d'eau qu'il en reste deux pintes & demie. On en prendra deux onces de deux heures en deux heures.

On voit par tout ce qu'on a dit, pourquoi les femmes & les enfans sont rarement sujets à ce genre de mal, ainsi que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi il se guérit facilement & presque de lui-même dans ceux-ci, & si difficilement dans les personnes robustes & accoutumées à faire de l'exercice. On fait aussi par-là que presque toutes les maladies dégénerent en celle-ci

ayant que de causer la mort, & que par conséquent la *péripneumonie* est la cause prochaine de la mort, & presque le dernier effet de toutes les maladies mortelles. Boerhaave, *Aphorismes*.

Il regne toutes les années au commencement du printems, mais plus souvent sur la fin de l'hiver, une fievre accompagnée de divers symptomes péripneumatiques, qui attaque principalement les personnes corpulentes & de moyen âge, mais plus communément les vieillards & ceux qui sont trop adonnés aux liqueurs spiritueuses, surtout à l'eau-de-vie. Comme le sang de ces sortes de personnes s'est chargé d'humeurs phlegmatiques durant l'hiver, & qu'il commence à reprendre son cours à l'approche du printems, il survient une toux qui attire ces humeurs dans les poumons; & pour lors si le malade mene un régime de vie irrégulier & qu'il fasse un trop grand usage des liqueurs spiritueuses, la matiere qui occasionne la toux s'épaissit, obstrue le passage des poumons, & la fievre desséche la masse du sang.

Au commencement de cette fievre, (1) le froid & le chaud s'emparent alternativement du malade, (2) il a des étourdissemens, & (3) il sent une douleur de tête aiguë lorsque la toux le presse. (4) Il rejette tout ce qu'il prend de liquide, quelquefois en toussant, & quelquefois aussi sans tousser. (5) L'urine est trouble & extrement rouge. (6) Son sang ressemble à celui des pleurétiques. (7) Il respire fréquemment & avec peine: toutes les fois qu'il tousse son mal de tête augmente avec tant de violence qu'il lui semble qu'elle est sur le point de s'ouvrir, pour me servir de l'expression ordinaire du malade. (8) Une douleur de poitrine accompagne ordinairement cette maladie. Enfin (9) toutes les fois que le malade tousse, on entend un bruit rauque qui provient de ce que les poumons ne peuvent point se dilater suffisamment; de sorte qu'il semble que l'enflure obstrue les passages vitaux, au moyen de quoi la circulation est tellement interceptée qu'on ne remarque aucun signe de fievre, surtout dans les sujets d'une habitude corpulente, quoique cela puisse aussi-bien venir de l'abondance de matiere phlegmatique qui surcharge tellement le sang qu'il est hors d'état de fermenter.

Je crois qu'il convient pour guérir cette fievre, (1) d'évacuer le sang qui enflamme les poumons & qui met le malade en danger d'être suffoqué; (2) de débarrasser & de rafraîchir les poumons avec des remedes pectoraux; & (3) d'appaiser la chaleur qui se fait sentir dans tout le corps au moyen d'un régime rafraîchissant. Mais quoique la collection de matiere phlegmatique contenue dans les veines, & qui entretient journellement l'inflammation des poumons, semble indiquer des saignées fréquentes & réitérées; des observations exactes m'ont néanmoins appris que cette pratique est extremement préjudiciable aux fébricitans d'une habitude corpulente, surtout s'ils ont passé le printems de leur âge; de sorte que la saignée a été souvent contre-indiquée.

Dans ces sortes de cas j'ai eu recours à des purgations fréquentes, qui ont leur avantage dans les cas où les malades appréhendent les saignées copieuses & fréquentes.

Voici en conséquence la maniere dont je me conduis.

Je saigne le malade du bras tandis qu'il est encore au lit, & je ne lui permets de se lever que deux ou trois heures après, pour qu'il puisse plus aisément résister à la foiblesse que la saignée occasionne; car le malade peut plus aisément supporter la perte de dix onces de sang lorsqu'il est couché, que celle de six ou sept lorsqu'il est levé.

Je lui donne le lendemain matin la potion purgative suivante.

Prenez *de pulpe de casse récente, une once;*
de racine de réglisse, deux dragmes;
trois figues;
de séné, deux dragmes & demie;
trochisque d'agaric, une dragme.

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau, de maniere qu'il reste quatre onces de colature, dans laquelle vous ferez dissoudre,

une once de manne, &
demi-once de sirop de roses solutif.

Mêlez pour une potion purgative.

Je répete ordinairement la saignée le lendemain, & laissant un jour d'intervalle, je donne une seconde fois au malade la potion précédente, & je réitere la même chose de deux jours l'un jusqu'à ce qu'il ait recouvré la santé. Je lui prescris dans l'intervalle des purgatifs une décoction pectorale, de l'huile d'amandes douces & autres remedes semblables. Je lui interdis en même tems l'usage de la viande, surtout celui des liqueurs spiritueuses, à la place desquelles je lui accorde pour sa boisson ordinaire une tisanne d'orge & de réglisse, ou de la petite biere, s'il veut.

Telle est la méthode de traiter la fausse *péripneumonie* qui est causée par des humeurs phlegmatiques qui se sont amassées dans le sang, & jettées ensuite sur les poumons en conséquence de la froideur & de l'humidité de l'Hiver. La saignée & la purgation sont ici autrement indiquées que dans la *péripneumonie* vraie, que je crois être de même espece que la pleurésie, avec cette différence que la premiere affecte les poumons d'une maniere plus universelle: & en effet ces deux maladies se guérissent par la même méthode, nommément par la saignée & par l'usage des remedes rafraîchissans.

Quoique la fausse *péripneumonie* ressemble en quelque sorte à l'asthme sec, tant par la difficulté de respirer, que par quelques autres symptomes, elle en differe néanmoins manifestement par la fievre & l'inflammation qui en sont inséparables, & qui ne se rencontrent jamais dans l'asthme sec: mais ces symptomes sont beaucoup plus considérables dans la fausse *péripneumonie* que dans la vraie.

Il faut remarquer que lorsque cette maladie attaque des personnes qui ont été fort adonnées à l'eau-de-vie & aux autres liqueurs spiritueuses, il est dangereux de leur en interdire l'usage tout d'un coup; car un changement aussi soudain ne manqueroit pas de les jetter dans l'hydropisie: mais il faut les en désaccoutumer peu-à-peu. Cette regle a lieu dans toutes les autres maladies qui naissent de la même cause. Sydenham.

La fievre du poumon est une fievre aiguë inflammatoire causée par la stase du sang dans les petits vaisseaux sanguins des poumons, ou même dans les petits rameaux de la veine azygos qui sont dans le pleure. Elle est accompagnée d'une douleur aiguë & poignante dans le côté, de la difficulté de respirer, d'une chaleur excessive, d'un pouls dur & fréquent, d'une toux seche ou humide, & quelquefois sanglante, & elle n'est jamais exempte de danger.

Il n'y a aucune fievre inflammatoire qui soit plus nuisible aux hommes de quelque âge, de quelque sexe, & de quelque tempérament qu'ils soient, dans quelque région qu'ils habitent, soit qu'elle soit froide, chaude ou tempérée, & qui attaque un plus grand nombre de personnes en même-tems à cause de l'inégalité & de l'intempérie de l'air, que celle qui affecte la poitrine, les poumons ou les muscles intercostaux internes, qui sont revétus par dedans de la membrane nerveuse nommée pleure. L'inflammation non-seulement reçoit différens noms suivant la différence des parties de la poitrine qu'elle affecte; mais elle differe encore par rapport aux symptomes dont elle est accompagnée, à l'issue & à la maniere de la

traiter. Les Anciens qui n'avoient pas une exacte connoissance de l'anatomie, se sont imaginés que la pleure étoit le foyer de la plenrésie & de la *péripneumonie*; & de là vient qu'ils ont donné le nom de pleurésie à presque toutes les inflammations de poitrine. Il y a cependant long-tems qu'Hippocrate a remarqué la différence qu'il y a entre la pleurésie & la *péripneumonie*. C'est ce qui fait peut-être que des Medecins du premier & dn moyen âge, aussi-bien que ceux du dernier siecle, ont assuré que la *péripneumonie* affecte les poumons, au lieu que la vraie pleurésie attaque seulement la pleure, ainsi que les muscles qu'elle revêt. Mais j'ai démontré la fausseté de cette opinion dans ma Dissertation *sur la pleurésie & la péripneumonie*, où j'ai démontré par plusieurs raisons que la premiere a son siége dans les poumons; une preuve qui est encore très-convainquante, c'est celle que l'on tire de la dissection de trois cens pleurétiques, que Pierre Servius, suivant le témoignage de Walschius, *Decad.* I. *Curat.* 4. à faite à Rome dans l'Hôpital du Saint-Esprit, dans lesquels il a toujours trouvé un lobe des poumons attaqué & rempli de matiere, tandis que la pleure n'étoit nullement endommagée, ou ne l'étoit que très-peu.

Voici donc, à ce que je crois, de quelle maniere on doit déterminer les différens siéges de l'inflammation qui affecte la poitrine.

La pleurésie sera fausse si elle n'occupe que les parties extérieures: ce sera une vraie pleurésie si elle se répand en maniere déréſipele sur la superficie de la substance membraneuse du poumon, & elle formera la *péripneumonie* lorsqu'elle pénétrera fort avant dans la substance.

Il est important que le Medecin distingue exactement ces différentes especes d'inflammations de poitrine par certaines marques essentielles & caractéristiques, dont nous allons donner le détail.

Dans la fausse pleurésie il y a douleur de côté très-aiguë & très-poignante, qui augmente lorsqu'on y touche; le malade ne sauroit demeurer couché sur le côté affecté, la toux est seche, sans aucune expectoration de matiere pituiteuse ou sanguinolente, bien qu'elle augmente la douleur lorsqu'elle est forte. Elle est aussi accompagnée de la fievre & d'un pouls dur, bas & fréquent. Elle est moins causée par la stase du sang que par celle d'une sérosité acre dans les extrémités des arteres & des veines contiguës à la veine azygos, aussi-bien que dans celles des conduits lymphatiques qui sont distribués dans la pleure ou dans le périoste des côtes, où le sentiment est encore plus vif. Elle n'est donc autre chose qu'une espece de rhumatisme; & de là vient qu'elle est très-ordinaire à ceux qui sont sujets aux catarrhes, aux douleurs rhumatiques, à la goute, ou à la migraine, surtout lorsqu'ils passent d'un air chaud dans un air froid, ou d'un air froid dans un air chaud, principalement vers le soir. C'est ce qui fait encore qu'elle n'exige point la saignée, à moins que la pléthore ne soit évidente, mais seulement une diaphorese & une perspiration plus copieuse, au moyen de laquelle elle cesse facilement vers le septieme jour.

La vraie pleurésie est une inflammation sanguine causée par la stase du sang dans les petits conduits des vaisseaux bronchiaux que Ruysch a découverts, & qui servent seulement à la nutrition des membranes & des vaisseaux qui composent la substance des poumons. Aussi affecte-t-elle principalement ces derniers, bien que ce ne soit que dans leur partie extérieure & superficielle. La respiration est beaucoup plus difficile que dans la pleurésie fausse; les crachats sont sanguinolens & la maladie se guérit par l'expectoration. Elle est aussi accompagnée pour l'ordinaire d'une fievre plus aiguë que celle qni est inséparable de la fausse pleurésie; on ressent aussi des douleurs moins violentes dans le côté affecté, & qui n'augmentent point par le toucher. La pleure qui revêt la poitrine est aussi affectée, parce que la tunique pnlmonaire extérieure est une continuation de la pleure, & parce que dans la plupart des hommes les poumons tiennent, au moins d'un côté, à la pleure.

Dans la *péripneumonie* la douleur est plutôt sourde, obtuse & oppressive, qu'aiguë, & elle s'étend jusqu'au dos & aux omoplates: mais l'inquiétude & la difficulté de respirer sont plus grandes, & l'expectoration plus difficile, & les crachats que l'on rend sont de différentes couleurs: car dans cette maladie, les vaisseaux des poumons destinés à conduire le sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, remplis & engorgés d'un sang épais, qui devient solide dans la suite. C'est ce qui fait qu'elle est plus dangereuse, & qu'elle cause aisément la mort à ceux qu'elle attaque, surtout lorsqu'ils sont dans un âge fort avancé, & qu'on n'a pas soin d'employer à tems la saignée.

Quoique les Anciens n'aient pas assez exactement caractérisé les inflammations de la poitrine, cependant comme cette maladie a été fort fréquente dans les pays où ont vécu les principaux Auteurs, tels que Trallien, Aretée, Cælius Aurelianus & plusieurs autres, ont peut beaucoup mieux s'instruire dans leurs écrits des symptomes qui accompagnent cette maladie que dans ceux des Modernes.

De toutes les descriptions que nous avons de la pleurésie, il n'y en a point qui m'ait plû davantage que celle d'Aretée, qui, *Lib.I. cap.*10. *Acut.* en parle en ces termes: « cette maladie, dit-il, est accompagnée d'une douleur aiguë qui monte vers le gosier & d'une chaleur violente. La douleur s'étend chez quelques-uns jusqu'au dos & aux épaules. Ces accidens sont suivis d'une difficulté de respirer, de l'insomnie, du dégout, de la rougeur des joues, & d'une toux seche. Les crachats sortent avec peine, ils sont pituiteux, sanguinolens, ou jaunâtres. C'est encore pis lorsque les malades ne crachent point, qu'ils sont dans le délire, ou affectés d'un coma. »

Ce même Auteur nous apprend que les malades meurent ou guérissent entre le septieme ou le quatrieme jour, suivant que les symptomes sont violens ou modérés; & qu'ils deviennent empyriques lorsque la maladie continue jusqu'au vingtieme jour. Il ajoute que la pleurésie est très-fréquente en Hiver, qu'elle l'est moins dans l'Automne & dans le Printems, à moins que ces saisons ne soient extremement froides, & qu'elle ne regne point du tout en Eté; que les vieillards y sont plus sujets que les enfans, qui n'en sont jamais attaqués, ou en sont moins dangereusement malades, à cause que leur corps est spongieux & humide, & sujet à une transpiration abondante.

Comme tous les symptomes qui accompagnent la fievre du poumon, sont uniquement causés par l'inflammation de sa substance, il est aisé de juger que tout ce qui empêche le cours du sang dans ses vaisseaux, soit qu'il s'agisse de l'obstruction de ces mêmes vaisseaux causée par une grande quantité de matiere épaisse, ou de contractions spasmodiques violentes, que la légéreté & l'acreté de la même matiere occasionne, est très-propre à faire naître cette fievre inflammatoire, surtout lorsque plusieurs des causes qu'on appelle antécédentes, procatarctiques & éloignées, concourent ensemble à produire cet effet. C'est pourquoi ceux qui à cause des alimens grossiers & mal-sains dont ils se nourrissent, par l'usage des liqueurs spiritueuses, par le défaut d'humidité & d'exercice, ont un sang abondant & épais, que Syndenham appelle *pleurétique*, sont aisément attaqués de cette maladie lorsque plusieurs des causes procartarctiques y concourent en même-tems, surtout lorsque leur corps étant échauffé par un violent exercice, par un travail pénible, par des bains chauds, par l'usage des boissons spiritueuses, ils

s'exposent à un air extremement froid, ou ce qui est encore pis, lorsqu'ils boivent sur le champ des liqueurs froides. Cette maladie attaque aussi fort aisément les personnes d'un tempérament sanguin & pléthorique qui ont négligé de se faire saigner à propos. Il arrive la même chose aux femmes dont les regles sont trop ou trop peu abondantes, ou viennent à cesser tout-à-fait à cause de l'âge, aussi-bien qu'aux hommes dans qui le flux hémorrhoïdal est mal-réglé, ou entierement supprimé.

J'ai souvent remarqué que les tranchées, les spasmes, la colique & les douleurs hypocondriaques, accompagnées d'une trop grande constipation, ont été suivies d'une inflammation de poumons, surtout dans les personnes pléthoriques & cacochymiques; car ces accidens sont de telle nature, que venant à comprimer les petits vaisseaux, surtout les veines, ils empêchent la circulation du sang, rendent son mouvement inégal, & font qu'il se porte avec une impétuosité extraordinaire vers d'autres parties, surtout les supérieures. Il arrive de-là non-seulement que le sang est pressé dans les tuyaux, qui, à cause de la petitesse de leur diametre, ne sont point capables de le contenir, ni de lui donner passage; mais que venant encore à s'y arrêter, il perd l'uniformité de son cours, & dérange l'ordre de toutes les fonctions naturelles. Comme les corps qui sont extremement sujets aux hémorrhagies, sont pour la plupart d'une complexion sanguine, & sujets à des contractions spasmodiques du bas-ventre, il arrive delà que les jeunes gens qui éprouvent de bonne heure des hémorrhagies de nez abondantes, des crachemens de sang & des hémorrhoïdes prématurées, sont très-aisément attaqués de pleurésie ou de *péripneumonie*, lorsque quelque cause occasionnelle vient à agir. On a aussi remarqué, qu'une gale repoussée, qu'un flux de ventre simple ou dysentérique qu'on a arrêté à contre-tems; que d'anciens ulceres qu'on a fermés, & que la suppression d'une sueur critique des piés ou de tout le corps, ou que le pourpre chronique que le froid a fait rentrer, ont causé des inflammations de poitrine. Car cette matiere récrémentitielle, acre & caustique, venant à s'attacher aux tuniques nerveuses des poumons & de la poitrine, empêche le cours du sang, & dérange l'uniformité de son mouvement au moyen des contractions spasmodiques qu'elle excite. Il n'est pas extraordinaire non plus que la petite vérole & la rougeole occasionnent une inflammation de poitrine lorsqu'on les a mal traitées, puisque ces maladies sont toujours très-nuisibles aux poumons, & y laissent un vice ou une très-grande foiblesse.

Il arrive aussi quelquefois que les pleurésies tant vraies que fausses, deviennent épidémiques, à cause de la constitution extraordinaire de l'air & des saisons. Cela arrive surtout lorsque l'Hiver a été extremement froid & de longue durée, comme aussi lorsqu'un vent du nord froid & très-élastique succede tout-à-coup à un vent du midi qui régnoit depuis long-tems. Comme cela arrive pour l'ordinaire dans le Printems & dans l'Automne; c'est ce qui fait aussi que les fievres catarrheuses, malignes & pleurétiques, sont très-fréquentes dans ces saisons. J'ai remarqué après un Hiver fort rude qu'il a régné des fievres pleurétiques crues, dans lesquelles l'expectoration s'est faite le neuvieme & le dixieme jour, Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* les appelle seches; elles tourmentent violemment les malades dès les premiers jours, & les forces sont tellement abbatues par la douleur & par la toux, qu'ils ont peine à supporter l'expectoration & à recouvrer la santé. La péripneumonie est aussi endémique; & l'on sait qu'elle est très-fréquente daus la Westphalie, la Poméranie, la Suede, la Russie & le Danemarck, & qu'elle y fait beaucoup de ravage. Je suis persuadé qu'elle n'a point d'autre cause que les alimens crus & grossiers dont les Habitans se nourrissent, aussi-bien que la froideur de l'air qui regne dans les Pays septentrionaux.

Je n'ai jamais vu de maladies dont les crises soient plus réglées que celles de la pleurésie & de la *péripneumonie*; car dans les jeunes gens & dans ceux qui sont d'un tempérament vigoureux, les crachats deviennent sanglans vers le quatrieme jour, & la maladie cesse d'elle-même au moyen d'une sueur abondante. Dans les personnes d'un tempérament lent & phlegmatique, & dans les poumons desquelles la maladie est profondément enracinée, elle cesse le onzieme ou le quatorzieme jour, en partie par l'expectoration, & en partie par la sueur. Le pouls alors s'adoucissant, le sommeil devient plus tranquille & les forces se rétablissent. Lorsque la crise est imparfaite, la sueur survient aussi dans les jours critiques: mais elle n'est point assez abondante; c'est pourquoi elle n'apporte aucun soulagement, & ne détruit point la maladie. Lorsque les symptomes subsistent jusqu'au vingtieme jour, il est à craindre qu'il n'y ait un abscès dans la poitrine; ce qui est très-dangereux.

C'est donc un bon signe lorsque l'expectoration se fait bien & entraîne le quatrieme jour une matiere visqueuse, sanguinolente, jaune & quelquefois purulente. Plus l'expectoration est libre, plus on doit espérer de la guérison du malade: c'est tout le contraire lorsqu'elle se fait avec peine. On doit seulement prendre garde lorsque la maladie se termine par une excrétion copieuse de matiere purulente, qu'il ne survienne une phthisie ou une fievre hectique.

Les selles fréquentes sont toujours équivoques; l'urine est aussi suspecte lorsqu'elle est sans sédiment, & la sueur qui paroît hors des jours critiques, est d'un très-mauvais augure lorsqu'elle est trop abondante. Cependant lorsqu'il survient un flux de ventre le dixieme ou le douzieme jour, & qu'il n'est point trop copieux, il n'est pas si dangereux, parce qu'il entraîne quelquefois une matiere purulente. Les saignemens de nez dont le malade est attaqué vers le quatrieme jour, lui procurent un soulagement considérable.

Il n'y a point d'inflammation qui revienne si promptement que la fievre du poumon, surtout lorsqu'elle a été profonde & accompagnée d'un abscès. J'ai connu quelques personnes qui entrant à peine en convalescence, sont retombées au bout d'un mois dans la même maladie, à cause du mauvais régime dont elles usoient, & de la grande quantité de vin pur qu'elles buvoient, ce qui leur a été pour l'ordinaire funeste. J'ai même vu cette espece d'inflammation revenir trois ou quatre fois dans une année & même plus souvent dans l'endroit où elle s'étoit d'abord formée; c'est pourquoi il est nécessaire que ceux qui en ont été une fois attaqués préviennent les rechutes, en suivant un régime exact & en usant d'une nourriture convenable.

Ceux qui meurent d'une inflammation de poumons, sont étouffés par la matiere qui est logée dans les vésicules & dans les bronches, & qu'ils ne peuvent rejetter par le moyen de la toux. Dans la dissection des cadavres, on trouve les poumons enflés & aussi durs que le foie, & lorsqu'on les met dans l'eau ils vont au fond, parce que leurs vaisseaux sont remplis d'un sang épais & ténace. J'ai aussi vu des poumons couverts de petits abscès & de petits tubercules fort durs, & la pleure enflammée, gangrénée & adhérente à leur substance. Je sai aussi qu'on a trouvé des concrétions polypeuses dans la veine pulmonaire & dans la grande artere, qui ont empêché le cours du sang dans les poumons, & occasionné une inflammation à cause de la trop grande quantité de sang qui s'y étoit amassée.

CURE.

Comme la stase du sang aussi-bien que l'interruption & l'inégalité de son cours sont l'unique cause prochaine de cette maladie, le point le plus important de la cure est d'en faciliter la circulation & d'en détruire la stase; ce qu'on peut exécuter en satisfaisant aux indications suivantes.

1°. Il faut empêcher la stase ou la stagnation du sang de faire de plus grands progrès. 2°. Délayer & dissoudre la viscosité qu'on remarque dans le sang des personnes attaquées de la pleurésie. 3°. Ramollir & relâcher la partie affectée, que les spasmes, la douleur & l'affluence des humeurs ont roidie, afin que la matiere de l'obstruction puisse se dissoudre & être mise en mouvement par l'action du sang artériel. 4°. Faciliter par le crachement l'excrétion de la matiere sanglante & purulente, qui séjourne dans les bronches des poumons, & prévenir par ce moyen la formation de l'abscès & de l'empyeme.

Il n'y a rien de plus utile pour prévenir l'inflammation, que la saignée, & elle est d'autant plus salutaire qu'on l'emploie plus promptement. Il faut ouvrir la veine du bras du côté affecté, & tirer beaucoup de sang si la pléthore est considérable, & que le sang circule avec impétuosité. On doit même la réitérer si la sérosité du sang est ténace & visqueuse, & la respiration difficile, surtout si l'on sonpçonne une stagnation inflammatoire profonde.

Comme de tous les remedes internes ceux qui font le plus de bien sont ceux qui rendent le sang, la sérosité & les humeurs plus déliées & plus fluides, qui ont la vertu de dissoudre celles qui sont épaisses, & d'exciter en même-tems une légere diaphorese ; rien n'est plus propre pour cet effet qu'une infusion en forme de thé faite avec des feuilles de véronique, de cerfeuil & de sauge, de chacune deux poignées ; de racine de réglisse, une once, & de graine de fenouil deux dragmes, dont on donnera fréquemment au malade quatre ou cinq tasses.

Il usera ensuite de la potion résolutive & diaphorétique suivante.

Prenez *d'eaux de chardon-béni,*
de scabieuse,
de fleurs de sureau, &
d'acacia, } *de chaque, deux onces ;*
eau thériacale, demi-once ;
de vinaigre distilé, une once ;
de pierres d'écrevisses, une dragme ;
d'antimoine diaphorétique, deux scrupules ;
de sirop de coquelicot ou
de safran, qu'on préparera avec une once de sucre dissous ; &
huit grains d'extrait de safran, } *deux dragmes.*

On prendra toutes les deux heures deux ou trois cuillerées de cette composition alternativement avec la poudre suivante.

Prenez *d'antimoine diaphorétique,* ou
de céruse d'antimoine,
de pierres d'écrevisses,
de mâchoire de brochet,
de dent d'hippopotame,
de solution d'yeux d'écrevisses, } *de chaq. une dragme ;*
de nitre purifié, deux dragmes ;
de cinnabre, un scrupule.

Mêlez & faites une poudre dont la dose est de demi-dragme.

Lorsque la nature est languissante & la pleurésie épidémique & d'un mauvais caractere, on ajoutera à cette poudre du camphre, qui a beaucoup de vertu pour résister à l'inflammation, & pour empêcher qu'elle ne fasse plus de progrès. On observera seulement qu'il suffit d'en donner la dose d'un demi-grain, & de boire pardessus une émulsion préparée avec les quatre semences froides majeures, de chardon-marie, de noyaux de pin, avec une décoction d'orge & de corne de cerf.

Une chose qui est encore très-propre à adoucir la violence des douleurs, & à relâcher la trop grande tension des fibres, c'est une vessie qu'on remplira de drogues émollientes, telles que les fleurs de sureau, de melilot, de bouillon blanc, de camomile, de mauve, de lis blancs, des quatre graines carminatives & de safran, cuites dans du lait, qu'on tiendra continuellement sur la partie malade. C'est avec beaucoup de raison qu'Arétée, *Lib. I. Acut.* ordonne dans la cure de la pleurésie, d'appliquer sur la partie affligée une vessie remplie d'huile chaude, pourvu que la fomentation ne soit point d'une pesanteur capable d'augmenter la douleur.

Ce remede est très-efficace pour calmer les douleurs, faciliter la respiration & préparer la matiere à l'expectoration, qu'on peut avancer au moyen du looch suivant.

Prenez *d'huile d'amandes douces, demi-once ;*
de blanc de baleine, deux dragmes ;
de safran, dix grains ;
de sirop violat, &
de sucre candi, } *de chaq. une once & demie.*

Faites un looch, dont on prendra souvent quelque peu dans du gruau d'avoine, ou dans du petit-lait doux.

Précautions & observations pratiques.

Le point le plus important de la cure consiste dans la saignée, & voici ce dont nous avertit Arétée sur son sujet, *Lib. I.*

« Les fievres pneumoniques ne permettent pas qu'on differe à y remédier promptement par des remedes efficaces. Il est absolument nécessaire d'ouvrir dès le premier jour la veine du bras, & lorsque le sang aura coulé quelque peu, il faut donner aux forces du malade le tems de se rétablir. Il faut réitérer l'opération quelque-tems après, supposé que le malade puisse y résister, sinon on attendra jusqu'au lendemain. »

En effet, la saignée est non-seulement utile aux jeunes gens, mais encore aux vieillards, parce qu'ils ont une plus grande quantité de sang, lequel étant beaucoup plus épais & plus ténace, cause des inflammations plus violentes & plus difficiles à dissiper : c'est pourquoi on peut la réitérer supposé que les forces le permettent. On doit surtout faire ensorte de proportionner la saignée aux forces & à la quantité du sang des malades ; car si on en tire plus qu'il ne faut, non-seulement on empêche l'expectoration, mais on rend encore la stase du sang qu'on veut détruire plus forte, & alors on est cause que la maladie dégénere en un sphacele. Lors, au contraire, que la saignée n'est point assez forte, elle ne produit point d'effet, & le sang trouvant plus de place se jette avec plus d'impétuosité sur la partie affectée, & la stagnation, de même que l'inflammation augmentent.

On doit avoir grand soin dans la pleurésie & dans la *péripneumonie* de tenir le ventre libre, & faire ensorte que les intestins soient exempts de spasmes, comme Trallien & Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* le conseillent. « Il faut, dit ce dernier, purger les malades dans les cinq premiers jours, & même copieusement, car par ce moyen les fievres sont moins violentes & les douleurs plus légeres. » Je trouve à propos qu'on se serve pour cet effet de lavemens émolliens & parégoriques préparés avec de l'huile d'amandes douces, afin d'évacuer le ventre & de relâcher les contractions spasmodiques des intestins. « Il ne faut point négliger, dit Arétée, d'appliquer des remedes convenables aux

« parties inférieures, & il faut introduire dans le fon-
« dement des hommes & dans la matrice des femmes
« de l'huile de rue. » Ce remede peut aussi avoir lieu lorsque les gros intestins sont resserrés par les spasmes, ou lorsque les femmes sont attaquées d'une passion spasmodique utérine.

Trallien, *Lib. VI.* recommande extremement & avec raison dans ces sortes de maladies inflammatoires, les boissons aqueuses miellées, aussi-bien que la crême d'orge bouillie avec des amandes douces, dont il ordonne de boire copieusement. « Ne manquez pas, dit-
« il, d'employer toujours l'eau tiede en même-tems
« que les alimens & les autres potions. On ne sauroit
« trouver, continue-t-il, aucun remede plus convena-
« ble aux plenrétiques, quand même ils seroient atta-
« qués d'une fievre violente. » Hippocrate fait aussi toujours l'éloge de son gruau d'orge, & j'ose assurer que l'eau tiede est préférable à tous les autres remedes par l'expérience que j'en ai faite. Il n'y a rien de meilleur pour délayer les humeurs qu'une décoction d'avoine ou d'orge à laquelle on ajoutera une quantité convenable de miel de Prusse, & de petit-lait doux; car plus on boit, mieux on s'en trouve, surtout lorsque la sueur est abondante.

On doit s'abstenir dans les fievres inflammatoires, de quelque espece qu'elles soient, & encore plus dans la fievre pneumonique, d'un régime trop chaud, tant par rapport au lit, que par rapport au logement & aux boissons. On doit pareillement craindre le froid & les liqueurs froides, & bannir généralement de la cure tous les remedes qui excitent avec trop de force les urines, les sueurs & les selles, de peur que les humeurs lymphatiques qui doivent détruire la stase, ne se portent ailleurs. Hippocrate, *Lib. III. de Morbis*, nous avertit au sujet de l'excrétion par le bas-ventre « que lors-
« qu'il sort une grande quantité de matiere par bas
« après le cinquieme jour, cette évacuation cause la
« mort au malade, parce que les parties supérieures se
« dessechent & les crachats ne peuvent plus sortir. Il
« ne faut pas cependant que le ventre soit trop pares-
« seux, de peur que la fievre ne devienne trop aiguë, ni
« trop lâche, pour que les crachats puissent monter en en
« haut, & que les forces du malade se conservent. » Lors, cependant que le ventre se lâche de lui-même deux, ou même quatre fois, on ne doit point l'empêcher.

On se sert ordinairement pour appaiser les douleurs aiguës d'anodyns & d'opiatiques. On doit cependant s'en abstenir, surtout à l'égard des vieillards, lorsque les humeurs sont épaisses & l'inflammation profonde.

« Fuyez, dit Trallien, le diacod & le philonium, car
« ils sont très-dangereux, parce qu'ils rendent l'éva-
« cuation des humeurs très-difficile & détruisent entie-
« rement les forces. »

Lorsque les jeunes gens sont attaqués de douleurs trop violentes, on ne doit point se hasarder d'employer d'autres remedes calmans que ceux qui sont préparés avec du pavot, comme est l'émulsion composée avec la graine & le sirop de pavot, ou le diascordium de Fracastor, auxquels on aura toujours soin de joindre les nitreux & les diaphorétiques.

On emploie extérieurement avec beaucoup d'utilité, outre les remedes que nous avons recommandés plus haut pour appaiser les douleurs & pour aider la transpiration, une fomentation avec la graisse de chapon chaude; dans une once de laquelle on fait fondre une demi-dragme de camphre.

On ne doit point employer trop-tôt, c'est-à-dire, dès les premiers jours, les remedes doux & expectorans, mais seulement lorsque la matiere est cuite, visqueuse, fluide & propre à être évacuée: autrement elle se jette en plus grande quantité sur les poumons. Quelques-uns trouvent à propos qu'on prenne beaucoup de blanc de baleine, qu'ils croyent très-propre à dissoudre le sang: mais j'ai remarqué que le soulevement de cœur qu'il cause le rend plus nuisible qu'utile, & d'ailleurs il n'a pas tant de vertu pour dissoudre que le vinaigre avec les pierres d'écrevisses.

Lorsque l'inflammation cesse dans un jour critique au moyen d'une sueur abondante, comme cela arrive très-souvent, à moins qu'elle ne soit empêchée par un mauvais traitement; que la respiration devient plus libre, le corps plus tranquile & que les forces augmentent; il convient d'user encore quelque tems de délayans & de diaphorétiques, en observant de ne les point donner trop souvent. On doit aussi observer un régime exact, ne prendre pas plus de nourriture qu'il ne faut, & que l'estomac qui est affoibli n'en peut supporter, afin de détruire les restes de la maladie & d'empêcher une rechute. HOFFMAN.

De la Pleurésie.

On dit qu'un malade a la pleurésie lorsqu'il a une fievre aiguë continue, avec un pouls dur, une douleur aiguë poignante, inflammatoire, qui augmente beaucoup durant l'inspiration, qui diminue dans l'expiration ou lorsqu'on retient son haleine, ou lorsque le thorax restant immobile, la respiration est principalement aidée de l'action des muscles du bas-ventre, avec une toux presque continuelle qui cause de grandes douleurs, & met le malade en danger d'être suffoqué.

Si ces symptomes sont accompagnés de crachats qui sortent des poumons, on donne à ce mal le nom de pleurésie humide; ou de seche, lorsque ce dernier symptome ne paroît point.

Il n'est point de partie des tégumens internes du thorax qui ne soient susceptibles de cette maladie: ainsi la pleure, le médiastin, & conséquemment sa partie antérieure, postérieure, droite & gauche, supérieure, inférieure, extérieure, en sont indifféremment le siége; cependant ce mal affecte particulierement les côtés.

Lorsque la douleur se fait sentir à la membrane qui tapisse intérieurement les côtes, c'est une vraie pleurésie; & au contraire c'en est une fausse, quand la douleur plus profonde attaque les muscles intercostaux & les parties dont ils sont recouverts.

Cette maladie afflige principalement les adultes, ceux qui sont d'un tempérament sanguin, qui font bonne chere, boivent beaucoup de bon vin, qui font beaucoup d'exercice, qui font rarement sujets à des rôts acides, qui ont quelque disposition à des maladies inflammatoires, surtout au printems, lorsqu'une grande chaleur succede à un froid violent; en hiver quand on s'expose à un vent froid, piquant & brûlant; alors la pleurésie qui n'est causée par aucune autre maladie, s'appelle *idiopathique*.

Mais on lui donne le nom de symptomatique, lorsqu'elle vient à la suite d'une maladie inflammatoire dont la cause matérielle a été mise en mouvement & transportée dans les lieux dont nous avons parlé.

Ce mal a pour causes antécédentes,

1. Tout ce qui peut produire une inflammation quelconque.
2. Tout ce qui détermine cette cause générale, principalement à la pleure, comme la nature du malade, la rigidité des arteres intercostales, dont le diametre est fort étroit, une maladie précédente qui laisse après elle une indisposition, d'où naissent les mêmes effets, comme le calus, le skirrhe de la pleure, son adhérence aux poumons, la nature d'une maladie épidémique dominante, l'air froid poussé avec force par des fentes étroites, & dont on reçoit l'impression sur le corps à nu & fort échauffé par le travail ou par le feu; toutes boissons froides avidement prises & en grande quantité, quand on a chaud, le vent du Nord qui est très-froid pendant l'hiver.
3. Le transport d'une matiere inflammatoire, ichoreuse,

purulente, prédominante auparavant dans toute la machine ou dans quelqu'une de ses parties, & déposée dans ces parties là par quelque cause que ce soit, comme on le remarque dans la rougeole, la petite vérole, dans les ulceres avec tumeur, dans de grands & de larges ulceres qui disparoissent tout-à-coup, leur matiere étant absorbée par les veines.

Cette histoire, le cours de ce mal, la dissection des cadavres des pleurétiques, font voir clairement que c'est une inflammation sanguine qui a son siége dans les petites arteres des parties décrites, & qui est occasionnée le plus souvent par une fievre.

De-là il est facile de déduire l'histoire de cette maladie. Elle commence souvent par un grand & extraordinaire appétit, par le froid, le frisson, la foiblesse, la lassitude & la fievre; dans son progrès la chaleur devient insensiblement ardente; la douleur poignante, de foible qu'elle étoit, devient plus violente, la respiration est fort lésée; dans son état la fievre est violente; mais se manifeste moins, parce que la respiration est gênée & étouffée par la véhémence de la douleur, ce qui induit souvent le Medecin à des erreurs honteuses. Elle finit par des événemens d'autant plus variés, qu'ils dépendent de plusieurs causes, mais surtout des divers changemens de l'inflammation, que nous avons spécifiés dans l'Article *Inflammatio*, de la nature du lieu où réside le mal, & de la considération des circonstances suivantes: plus il y a de parties affectées à la fois; plus la circulation se fait avec force & vitesse; ou plus la maladie principale a de malignité, plus tous les symptomes sont pernicieux; & surtout plus la respiration, le pouls ainsi que les excrémens s'éloignent de leur état naturel.

La pleurésie, de même que toutes les autres inflammations, se guérit, dégénere en d'autres maladies ou cause la mort.

Dans ses commencemens & tandis qu'elle est encore simple, elle se dissipe par le secours de la nature ou de l'art.

La nature la guérit ou par une heureuse résolution, ou par la coction & l'évacuation de sa cause.

Par résolution, si les humeurs qui circulent sont douces, si leur cours est modéré, si la cause de l'obstruction n'est point opiniâtre & si l'obstruction est petite; car alors la bénignité des symptomes apprend qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est d'aider la nature par un régime léger, par des apéritifs extremement doux & des fomentations douces & émollientes.

La pleurésie se guérit par la coction & l'excrétion de sa cause.

1. Toutes les fois que dans un tems favorable il coule des vaisseaux hémorrhoïdaux, une suffisante quantité de liquide bien conditionné.
2. Toutes les fois qu'avant le quatrieme jour l'urine est abondante, épaisse, hypostatique, qu'elle sort goutte à goutte, qu'elle est un peu rouge, qu'elle dépose un sédiment blanc & calme la maladie, cette urine est un signe de guérison, même dans la pleurésie seche.
3. Lorsqu'il sort par les selles avant le quatrieme jour une abondance de matiere jaune & bilieuse qui soulage le malade.
4. Lorsqu'il commence à paroître avant le sixieme jour autour des oreilles ou aux jambes, des abscès ichoreux, purulens, fistuleux qui coulent long-tems.
5. Lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur douloureuse dans ces parties.
6. Quand les crachats sont très-abondans, soulagent le malade, ne sont point accompagnés de catarrhe, ressemblent à du pus, acquierent bien-tôt ou avant le quatrieme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît aussi-tôt qu'elle a été supprimée, car par-là le malade est hors de danger le neuvieme ou le onzieme jour.

Lors qu'après avoir exactement observé les signes de la pleurésie, on est sûr qu'elle est dans l'état qu'on vient de décrire, loin de rien remuer ou changer, il n'y a qu'à continuer ce que la nature a commencé. Il faut donc s'abstenir de saigner, d'évacuer & prendre garde d'occasionner aucun changement. Il suffit d'user d'un régime mou & léger; le corps & l'esprit doivent être tranquiles; l'air doit être tempéré dans sa chaleur & dans son humidité. Il faut laisser à la nature le soin du sommeil, ou ne le procurer que par de doux somniferes: les médicamens doivent être émolliens, très-liquides & très-peu apéritifs. Il faut ensuite pourvoir à chaque évacuation, d'où la guérison dépend.

Toutes les fois donc qu'il coule dans un tems favorable des vaisseaux hémorrhoïdaux une quantité suffisante de liqueur bien conditionnée; il faut appliquer à l'anus des fomentations qui amollissent, relâchent, ouvrent les vaisseaux, ou les sangsues si cela ne suffit pas.

Lorsque l'urine est abondante, épaisse, hypostatique & telle qu'on l'a déja décrite, on doit appliquer les mêmes fomentations aux reins, au périnée, à l'hypogastre, on doit user de diurétiques apéritifs, entretenir l'air un peu moins chaud, éviter la sueur & les autres évacuations; & donner au malade des lavemens adoucissans & diurétiques.

Lorsqu'il sort par les selles dans la pleurésie avant le quatrieme jour une grande quantité de matieres jaunes & bilieuses qui soulagent le malade, on doit appliquer sur le bas-ventre des fomentations semblables, prendre des lavemens laxatifs & les garder long-tems & user d'un régime laxatif.

S'il commence à paroître avant le sixieme jour autour des oreilles ou aux jambes, des abscès ichoreux, purulens, fistuleux, qui coulent long-tems, & que l'on vienne à découvrir la partie affectée, le malade doit user d'un régime léger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, se tenir en repos, & user de médicamens émolliens & légerement apéritifs. On doit encore traiter le lieu vers lequel la matiere s'est déterminée, par le sucement, les relâchans, les irritans & les apéritifs, afin qu'il résiste moins & qu'il attire davantage; user d'apéritifs un peu forts, de remedes savoneux, hépatiques, de lavemens & de fomentations de même nature, & après avoir fait l'ouverture de l'abscès, le tenir quelque tems ouvert par l'usage des suppuratifs.

Lorsque la douleur passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur douloureuse dans ces parties, outre les remedes communs, il faut appliquer sur les parties où la douleur s'est jettée des fomentations émollientes & chaudes, les frotter doucement & les irriter par des emplâtres un peu attirantes.

Enfin quand les crachats sont très-abondans & soulagent le malade, qu'ils ne sont point accompagnés de rhume, qu'ils ressemblent à du pus, qu'ils acquierent bien tôt ou avant le quatrieme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît peu de tems après avoir été supprimée, il faut mettre en œuvre tout ce que nous avons indiqué pour la vraie *péripneumonie*. Voyez *Peripneumonia*.

On guérit la pleurésie par le secours de l'art, sans occasionner d'autres maladies, par la méthode suivante.

Lorsque la pleurésie est récente, qu'elle est accompagnée avant la fin du troisieme jour de symptomes fâcheux, qu'elle est seche, & qu'elle se trouve dans un corps robuste qui a fait beaucoup d'exercice, d'un tempérament sec, que la coction & la résolution ne se font point, & qu'il n'y a point d'espérance qu'elles se fassent, il faut,

1°. Faire à un grand vaisseau une large ouverture pour en tirer promptement une grande quantité de sang; le malade doit se tenir en repos & être couché sur le dos, crainte de tomber en défaillance, & pendant que le

sang conle, il doit en accélérer la sortie par la vitesse de la respiration, en toussant & en soupirant. On fomente & on frotte doucement en même tems la partie affectée. On doit laisser couler le sang jusqu'à ce que la douleur ait diminué considérablement, ou jusqu'à ce que le malade soit prêt à tomber en défaillance. On doit réitérer la saignée suivant que les premiers symptomes pour lesquels on l'a faite reparoissent avec plus ou moins de violence. On ne doit la cesser que lorsque le sang n'est plus couvert d'une pellicule blanche.

2°. Il faut aussi avoir recours à des fomentations, à des bains tiedes, à des linimens, à des emplâtres dont l'utilité consiste à relâcher, résoudre, adoucir & détourner la douleur. Voyez *Inflammatio*.

3°. Il ne faut pas oublier de donner intérieurement les délayans, les résolutifs, les laxatifs, les adoucissans, les rafraîchissans, les anodyns chauds en grande quantité. On les détermine aussi au lieu affecté, on les varie suivant que les phénomenes changent, en choisissant toujours avec soin ce qu'il y a de plus opposé à la putréfaction.

4°. Il faut user d'un régime léger, mou, rafraîchissant, anti-phlogistique.

5°. Eviter tout ce qui desseche, échauffe & augmente la circulation, comme la chaleur de l'air, du soleil, du feu, du lit, des alimens, des remedes.

On peut préparer une fomentation de la maniere suivante.

Prenez *de feuilles de mauve*, *de guimauve*, *de pariétaire*, } *de chaque, deux poignées*;
de pavot rouge, *de jusquiame*, } *de chaque, une poignée*;
de fleurs de sureau, *de camomile*, *de mélilot*, } *de chaque, trois onces*.

Le tout mis en décoction dans du lait doux, servira de fomentation.

Prenez *de sucre de Saturne, deux dragmes*;
de vinaigre, six dragmes;
d'huile de roses tirée par infusion, une once;

Faites-en un liniment.

Ou,

Prenez *d'onguent populeum, deux onces*;

Ou,

d'emplâtre de diapompholyx, quantité suffisante.

Etendez-le sur du chamois, & appliquez-le sur les côtés.

Prenez *de feuilles de tussilage*, *de mauve*, } *de chaque deux poignées*;
de fleurs de pavot rouge, *d'althæa*, } *de chaque une poignée & demie*;
de racine de persil, *de salsepareille*, } *de chaque trois onces*;
de graine de lin broyée, quatre dragmes;
de laitue, *de chardon de Notre-Dame*; } *de chaq. une once*;

Mettez le tout en décoction dans une assez grande quantité d'eau, pour qu'il en reste trois pintes.

On en boira deux onces par heure.

Prenez *des quatre semences froides, grandes & petites, de chaque trois dragmes*;
de la graine de pavot blanc, deux onces;

Mêlez le tout avec de l'eau d'orge; & faites selon l'art une émulsion, sur quatre onces de laquelle vous ajouterez,

de nitre pur, une dragme & demie;
de sirop de capillaire, une once;

On en boira une once par heure, & même par quart-d'heure.

Prenez *d'eau distillée de fleurs de pavot rouge*, & *de sureau*, } *de chaque huit onces*;
d'eau distilée de bourache, cinq onces;
d'yeux d'écrevisses, deux dragmes;
de sel de prunelle, une dragme;
de sirop de fleurs de pavot rouge, & *de pavot blanc*, } *de chaque une once*;

Mêlez.

On en boira deux onces par demi-heure.

Quant au tems pendant lequel il faut continuer l'usage de ces remedes, on se regle sur l'opiniâtreté, la rémission, ou la guérison de la maladie.

Cette maladie dégénere en d'autres, 1°. Quand le lieu enflammé suppure, ce que l'on connoît, 1°. par les signes que nous avons indiqués dans l'Article *Inflammatio*. 2°. Par la douleur, la toux, & la fievre qui persévèrent au-delà du quatrieme jour. 3°. Lorsqu'on ne voit aucune apparence de résolution & de guérison. 4°. Lorsqu'on sait que le traitement requis a été négligé.

On sait que l'abscès se forme par les signes que nous avons décrits au mot *Inflammatio*: mais principalement en ce cas, par des frissons fréquens & qui redoublent sans cause manifeste, & par les signes décrits au mot *peripneumonia*. On sait même par-là qu'il est déja formé, & quelquefois il s'évacue par les poumons, sous la forme de crachats.

Quand l'abscès s'est crevé par la propre action du pus qu'il contenoit; ce pus s'épanche dans la cavité de la poitrine, qui en est toute innondée de plus en plus, à proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matiere, ce qui consume toute l'habitude du corps. On peut connoître que ce malheur est arrivé par les signes qui ont déja précédé, par le mal qui dure au-delà du quatorzieme, par la rémission subite & le retour soudain des simptomes. De-là naît la phthisie.

Aussi-tôt donc qu'on connoît par les signes dont nous avons parlé, qu'il s'est formé un abscès dans le lieu enflammé, il faut brûler avec des caustiques le lieu où l'on sait que le malade sentoit auparavant de la douleur, l'ouvrir environ jusqu'à la pleure, le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matiere déterminée au-dehors par le jeu des poumons, s'éloigne de la pleure, & ne donne point lieu à l'empyeme: ensuite on amollit le même endroit jusqu'à ce qu'on l'ait entierement nettoyé.

Mais s'il paroît que l'apostume est déja crevé & l'empyeme déja formé, il faut sur le champ ouvrir la poitrine, en tirer le pus, & guérir la plaie, par le régime & les médicamens convenables. Voyez *Inflammatio* & *empyema*.

La pleurésie dégénere aussi en une autre maladie, lors par exemple, que le lieu affecté devient skirrheux, calleux, ou que le poumon adhere à la pleure; & lorsque ce dernier malheur arrive, il occasionne l'asthme, une difficulté de respirer, une toux seche, principalement après avoir mangé ou agi, ce que l'on connoît par la présence de ces accidens, sans aucun signe d'abscès ou d'empyeme, & sur-tout s'ils durent long-tems, sans que le mal augmente.

Si ce mal une fois connu peut être guéri, ce n'est que par une vie dure, laborieuse, par le grand air, par l'exercice & sur-tout par celui du cheval.

Quelquefois aussi la gangrene survient d'abord au côté enflammé, & se communique bientôt après aux poumons, à cause de la proximité du lieu.

Ce dernier mal naît, ou de la violence de la pleurésie, ou de la matiere acre & putride qui l'accompagne.

On connoît qu'il doit arriver, & qu'il commence déja, par différens signes : si les crachats sont purulens, bilieux, ronds, quelque peu sanglants, d'un noir de suie, bourbeux, fétides ; si l'on entend du bruit dans la poitrine ; si le visage est triste, si les yeux sont d'un jaune tirant sur le rouge, poudreux, obscurcis, si la nature des crachats varie au commencement ; en ce cas, on meurt souvent le troisieme ou le cinquieme jour. S'il y a râle, si les crachats sont totalement supprimés, ou sortent avec peine ; si le pouls est languissant, l'urine enflammée ; s'il y a un cours de ventre liquide, fétide, putride, symptomatique ; s'il survient une grande *péripneumonie* ; si une nouvelle attaque succede à la premiere ; si le sang tiré par la saignée est très-vermeil, sans pellicule inflammatoire, quoiqu'on l'ait fait sortir de la veine de plein jet par une large ouverture, & qu'on l'ait reçu dans un vase fort net, si l'expectoration étant supprimée, la difficulté de respirer subsiste ou augmente avec douleur, pesanteur de poitrine, un pouls dur, petit, vif & beaucoup d'ardeur ; ces symptomes devenans le cinquieme jour plus violens, causent la mort le septieme ; si l'urine est fort rouge, obscure, avec un sédiment changeant & confus, on meurt dans l'espace de quatorze jours ; si l'hypostase est noire & ressemble à du son, la mort est plus prompte ; si l'inflammation qui étoit légere dans son commencement, augmente le cinquieme ou le sixieme jour ; le danger paroît le septieme & le douzieme, & rarement on guérit, si ce n'est après le quatorzieme ; enfin si le dos, le côté, & l'épaule, deviennent rouges & enflammés avec de grandes douleurs & un cours de ventre verd & très-fétide.

Si la foiblesse, la grande douleur, la matiere qui ne peut être évacuée, la trop grande contraction & crispation des vaisseaux, l'usage excessif des remedes chauds, rendent la pleurésie seche, & qu'en même tems la douleur monte aux parties supérieures ; si la langue paroît tout-à-coup seche, couverte d'ordure, livide, noire, avec une bulle de même couleur ; si l'on voit, dis-je, tous ces signes, ou plusieurs ensemble, la maladie est pour l'ordinaire mortelle par elle-même, se guérit difficilement, & cause le plus souvent la mort : mais la gangrene survenant au côté malade, ou au poumon qui lui est contigu, elle cause la mort.

Lorsqu'on voit par ces signes qu'on est menacé de ce malheur, si le malade a encore quelque force, il faut sur le champ mettre en œuvre les plus puissans moyens ; car il ne faut rien attendre des forces de la Nature, ni des petits remedes.

En ce cas, il faut donc aussi-tôt enfoncer profondément dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les croûtes gangrénées, les couvrir ensuite de forts mondicatifs, & les échauffer sans cesse par des fomentations très-pénétrantes ; après quoi il faut boire copieusement des liqueurs délayantes, apéritives, anti-septiques & sudorifiques ; car s'il est un moyen d'adoucir un mal aussi cruel, c'est sans doute celui que je viens d'indiquer :

Pour cet effet,

Prenez *des feuilles de scordium*,
d'alliaire,
de marrube blanc, } *de chaq. deux onces* ;

Mettez ces drogues en décoction dans deux pintes d'eau, dans laquelle vous mettrez,

d'oxymel scillitique, huit onces ;
de nitre, trois dragmes ;
de vinaigre thériacal, une once.

On en boira deux onces très-chaudes tous les quarts-d'heures.

Mais si les symptomes de la pleurésie viennent d'une cause inflammatoire très-violente, & ne cedent ni aux secours de la Nature, ni aux plus forts antipleurétiques, s'ils disparoissent ensuite tout-à-coup, sans cause, en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, le pouls demeurant petit, vif, intermittant, & la respiration foible & fréquente, avec des sueurs froides, il est sûr que la partie enflammée est déja gangrénée, ce qui occasionne bientôt le délire, & ensuite la mort, surtout si le thorax est en même tems de couleur livide. La même chose arrive lorsqu'en crachant des matieres bilieuses, la douleur s'appaise sans raison ; car alors il survient également un délire qui annonce que la gangrene va faire périr le malade.

La pleurésie se termine par la mort, quand elle vient d'une inflammation si violente & si douloureuse, que le thorax n'ayant plus aucun mouvement, le cours du sang est arrêté ; ce qui fait naître en peu de tems une *péripneumonie* mortelle.

De-là il est aisé de voir pourquoi la *péripneumonie* vient à la suite de toutes les violentes pleurésies, pourquoi ce mal est ordinairement mortel aux vieillards, aux femmes en couche ou enceintes, pourquoi en serrant le thorax par des bandages la douleur se calme, de façon qu'elle devient supportable. BOERHAAVE, *Aphorismes.*

PERIPSYXIS, περίψυξις ; le même que *Perfrictio.*

PERIPTOSIS, περίπτωσις ; hasard ou accident fortuit qui fait quelquefois découvrir des remedes pour les maladies.

PERIPYEMA, περιπύημα ; amas de matiere dont une partie est environnée.

PERIRRHEDES, περιῤῥηδὲς ; courbé ou rompu de tous côtés ou de tous sens. Il signifie aussi saupoudré ou arrosé. HIPPOCRATE.

PERIRRHEPSIS, περίῤῥεψις ; la déclinaison d'un bandage, qui s'écarte de sa vraie situation, soit d'un côté ou de l'autre. HIPPOCRATE, *de Officina Medici.*

PERIRRHOEA, περίῤῥοια, de περιῤῥέω, *couler de toutes parts* ; écoulement copieux des humeurs ou de la matiere morbifique de toutes les parties du corps vers les émonctoires par où elles doivent s'évacuer, ou l'évacuation même.

PERISCELES, περισκελὲς, est une épithete qu'Hippocrate donne à un remede pour signifier qu'il est fort, irritant ou poignant.

PERISCEPASTRUM. Voyez *Catholceus.*

PERISCYPHISMUS.

Cette opération, qui, suivant l'étymologie du mot, consiste dans une incision autour du crane, se pratique sur ceux qui sont affligés de fluxions copieuses sur les yeux, dont la matiere est fournie par un grand nombre de vaisseaux profondément situés. Dans cette maladie les yeux du malade sont exténués, petits, foibles, & leurs angles corrodés ; les paupieres sont ulcérées, & leurs poils tombent : ils rendent des larmes claires, acres & brûlantes : le malade est aussi affligé d'une douleur de tête aigue & profonde, & il éternue avec violence sans discontinuer. Il faut dans ce cas commencer par raser la tête, & faire une incision transverse de la tempe gauche à la droite, en évitant les muscles temporaux. On doit borner cette incision aux parties qui n'ont point un grand degré de mouvement : on la fera, par exemple, un peu au-dessus du front, en observant

d'éviter la future coronale. Léonide veut qu'on fasse cette incision au milieu du front. Après avoir découvert l'os, on écartera les levres de la plaie avec des tentes ou une grande quantité de charpie : mais on appliquera sur les extrémités de la plaie un appareil convenable, qu'on trempera dans du vin & de l'huile. Lorsqu'on s'appercevra que l'inflammation commence à diminuer, on râclera l'os jusqu'à ce qu'il commence à se couvrir de chair; & l'on achevera la cure avec des poudres incarnatives. Telle est celle que l'on prépare avec deux parties de fleur de farine & une partie de colophone ; la poudre appellée *pulvillus capitalis*, & les compositions sarcotiques de pierre ponce ; car lorsque la peau s'est épaissie au moyen d'une pareille cicatrice, les orifices des vaisseaux se ferment, & la fluxion ne revient plus. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap. 7.*

PERISPHALSIS, περισφαλσις, de περισφάλλομαι, *rouler ;* mouvement circulaire qu'on fait faire à un os luxé, afin de le réduire.

PERISSOSIS, περισσωσις, de περισσὸς, *surabondant ;* redondance ou plénitude superflue des humeurs. HIPPOCRATE.

PERISTALTICUS, de περιστέλλω, contracter, resserrer; *péristaltique.* On donne le nom de *péristaltique* au mouvement vermiculaire des intestins qui sert à pousser les excrémens dehors.

PERISTERON est le nom que Dioscoride, *Lib. IV. cap. 6.* donne à la verveine, *verbena.*

PERISTOLE, περιστολὴ, signifie dans Hippocrate, *de Decenti habitu*, un habillement décent & modeste. Il signifie aussi la faculté compressive des fibres animales. & le mouvement péristaltique des intestins.*

PERISTOMA, tunique veloutée des intestins.

PERISYSTOLE; repos qui est entre la systole & la diastole, c'est-à-dire, entre la contraction & la dilatation des arteres.

PERITERION, *le trépan perforatif.*

PERITEXIS, περίτηξις, *colliquation.*

PERITONÆUM, περιτόναιον, de περιτείνω, tendre à l'entour; *péritoine.*

Après avoir levé par la dissection les muscles du bas-ventre, on découvre d'abord une enveloppe membraneuse très-considérable, immédiatement adhérente à la surface interne des muscles transverses, & à celle de tout le reste de la cavité du bas-ventre, dont elle couvre & enveloppe les visceres comme une espece de sac. On lui a donné le nom de *péritoine*, fait d'un verbe Grec qui signifie *tendre à l'entour.*

Le *péritoine* en général est une membrane d'un tissu assez serré, néanmoins très-souple, capable d'une grande extension, après laquelle il peut encore reprendre son étendue ordinaire, ou celle qu'il avoit déja eue. C'est ce que l'on voit dans la grossesse, dans l'hydropisie, & dans ceux qui ont le ventre gros par embonpoint ou par réplétion.

Il paroît composé, selon son étendue en largeur, pour le moins de deux portions, l'une interne & l'autre externe; lesquelles portions plusieurs Anatomistes ont prises pour une duplicature de deux lames membraneuses réellement distinguées. Mais, à proprement parler, il n'y en a qu'une qui mérite le nom de lame membraneuse; savoir, la portion interne, qui fait comme le corps du *péritoine.* La portion externe n'est qu'une espece d'apophyse fibreuse ou folliculeuse de l'interne. On l'appelle assez convenablement le tissu cellulaire du *péritoine.*

La vraie lame membraneuse, communément appellée lame interne, est fort lisse & polie du côté qui regarde la cavité & les visceres du bas-ventre; & on trouve sa face ou surface interne toujours mouillée d'une sérosité qui paroît suinter par des pores presque imperceptibles.

On découvre ces pores en renversant une portion du *péritoine* sur le bout du doigt, & en la tirant là-dessus de côté & d'autre ; car alors on apperçoit les pores dilatés & des gouttelettes en sortir très-distinctement, même sans microscope.

Les sources de ces gouttelettes & de cette sérosité de la face interne du *péritoine*, ne sont pas encore bien connues. Peut-être se fait-elle par la transsudation ou par une transpiration, telle qu'on l'observe dans l'ouverture des animaux nouvellement tués. Les grains blanchâtres qu'on y trouve dans certains sujets morts de maladie, ne décident rien pour les glandes que l'on prétend y être dans l'état naturel.

Le tissu cellulaire ou la portion externe du *péritoine*, est fort adhérente aux parties qui forment les parois internes de la cavité du bas-ventre. Il n'est pas d'une égale épaisseur par-tout. Dans quelques endroits il y en a très-peu, & même il n'en paroît rien du tout, comme aux portions tendineuses ou aponévrotiques de la face interne des muscles transverses, & de la face inférieure du diaphragme.

Dans d'autres endroits il a plus d'épaisseur, & forme des cellules épanoüies en feuillets très-fins, qui deviennent quelquefois si larges & si épais par la maladie, qu'on les prendroit pour autant de lames particulieres.

Il y a des endroits où ce tissu ressemble entierement à une membrane adipeuse, y étant rempli de graisse, comme du côté & autour des reins, le long des portions charnues des muscles transverses, auxquels il est adhérent. Son épaisseur environne tout-à-fait certaines parties, comme la vessie, les uréteres, les reins, les vaisseaux spermatiques, &c. c'est ce qu'on appelle communément & improprement la duplicature du *péritoine.*

Le tissu cellulaire, outre ses différentes épaisseurs, a aussi des allongemens auxquels on a donné le nom de production du *péritoine.* Il y en a deux qui accompagnent & qui enveloppent les cordons des vaisseaux spermatiques dans l'homme, & les cordons vasculaires, vulgairement ligamens ronds de la matrice. Il y en a encore deux autres qui passent sous les ligamens de Fallope ou ligamens tendineux des muscles du bas-ventre, avec les vaisseaux cruraux qu'ils enveloppent, & se perdent ensuite insensiblement à mesure qu'ils descendent.

On peut encore ajouter à ces quatre allongemens de ce tissu cellulaire du *péritoine* un cinquieme, qui s'étend sur le cou de cette vessie ; & peut être un sixieme qui accompagne ensuite le rectum. Tous ces allongemens vont au-dehors de la cavité du bas-ventre, & peuvent être appellés externes, pour les distinguer d'autres qui vont en-dedans & qu'on appelle internes.

Les gros vaisseaux sanguins; savoir l'aorte & la veine cave, sont aussi renfermés dans l'épaisseur de la portion cellulaire du *péritoine.* En un mot ce tissu enveloppe immédiatement & en particulier les parties & les organes que l'on dit être communément situés dans la duplicature du *péritoine.*

La vraie lame ou portion membraneuse du *péritoine* est attachée par l'intermede de la portion cellulaire à la surface interne de la cavité du bas-ventre : mais elle n'accompagne pas naturellement dans l'homme les allongemens externes de la portion cellulaire. Elle couvre simplement la base ou l'origine de ces allongemens, sans interrompre ni changer le niveau de la surface.

Cette portion a aussi des allongemens, mais bien différens de ceux de la portion cellulaire; car ils vont de dehors en-dedans, c'est-à-dire, de la convexité du grand sac de la poitrine ils s'avancent dans la cavité même du sac, les uns plus, les autres moins, & cela en différentes manieres, à peu près comme si un gros ballon étoit enfoncé par différens endroits de sa convexité du dehors en-dedans, & que ces enfoncemens s'avançassent dans la cavité du ballon. On peut au lieu d'un gros ballon se représenter une grosse vessie.

De ces allongemens internes ou enfoncemens de la vraie

lame ou portion membraneuse du *péritoine*, les uns sont simplement repliés en maniere de duplicature, les autres sont épanoüis en forme de poches ou de bourses renversées, qui enveloppent quelque viscere; d'autres sont d'abord produits par une duplicature, & se terminent ensuite par un écartement cave qui enferme aussi quelque organe; quelques-uns sont étendus alternativement en simples duplicatures & en cavités particulieres: enfin il y en a qui ne sont qu'une légere éminence dans la cavité du grand sac du *péritoine*.

On peut rapporter à la premiere de ces quatre ou cinq especes d'allongemens ou productions internes du *péritoine*, les ligamens membraneux du bas-ventre, comme ceux du foie, du colon, &c. la seconde espece se présente dans la membrane externe du foie; la troisieme dans le mésentere; la quatrieme dans le mésocolon; la cinquieme sur les reins & sur les uréteres.

La portion cellulaire du *péritoine*, outre ses allongemens externes dont j'ai parlé ci-dessus, en a encore autant d'internes que la portion membraneuse dont ils occupent toute les duplicatures, & garnissent toutes les cavités du côté des visceres, que ces cavités enveloppent.

Les usages du *péritoine* en général paroissent assez évidens par l'exposition que je viens d'en donner; les principaux sont de tapisser la cavité du bas-ventre, d'envelopper comme dans un sac commun les visceres contenus dans cette partie; de leur fournir des tuniques ou enveloppes particulieres, de former des allongemens, des ligamens, des attaches, des replis, des gaines, &c.

La rosée fine qui suinte par-tout de la surface interne du *péritoine*, empêche les inconvéniens qui pourroient arriver par le frottement continuel & les ballottemens plus ou moins considérables auxquels les visceres du bas-ventre sont exposés en partie naturellement, & en partie à l'occasion des différens mouvemens externes.

Nota. C'est ordinairement la coutume de montrer, avant que d'ouvrir le *péritoine*, quatre cordons ligamenteux nommés vaisseaux ombilicaux, parce qu'ils tiennent à l'ombilic, & que trois de ces cordons ont été réellement vaisseaux dans le fœtus; savoir une veine ombilicale & deux arteres.

Trois de ces cordons ou ligamens ombilicaux sont renfermés & soutenus dans la duplicature d'un allongement membraneux, que le *péritoine* jette du côté de la cavité du bas-ventre en maniere de faulx. WINSLOW, *Anatomie*.

PERIZOMA, de περιζώννυμι, ceindre; *Baudrier*, *Bandage*.

PERLA, *Perle*. Voyez *Concha Margaritifera*, & *Margarita*.

PERNA, espece de poisson à coquille. Voyez *Pinna*.

PERNIO. *Engelure*.

Ces sortes de tumeurs viennent ordinairement aux mains & aux piés, à l'occasion d'un froid excessif, & elles sont accompagnées de rougeur, d'inflammation, de chaleur, de demangeaison, de vives douleurs, outre qu'elles privent la partie affectée de son mouvement. Il survient quelquefois des pustules, & pour lors l'ulcération pénétre bien avant dans les chairs. L'humeur qu'elles rendent est quelquefois un peu fétide, & semblable à du pus, ou à de la sanie; & l'inflammation dégénere souvent en sphacele. Ces symptomes me font croire qu'on peut regarder les *engelures* comme une espece d'inflammation; d'autant plus qu'elles excitent comme les autres inflammations un sentiment de chaleur, qu'elles se terminent par une résolution ou séparation, ou dégénerent en gangrene & en sphacele.

On peut connoître les *engelures* à différens symptomes: 1°. On observera les signes ordinaires de l'inflammation. 2°. On s'informera si les parties affectées n'ont point souffert du froid, soit en voyage, ou dans des expéditions militaires entreprises durant l'Hiver. 3°. Si le malade ne se sent point des demangeaisons accompagnées de chaleur & de douleurs aiguës, & si la partie n'est point roide & insensible.

Lorsque les *engelures* s'enflent & deviennent rouges, si la partie conserve le sentiment & le mouvement, sans aucun dégré de chaleur & de douleur considérable, la maladie n'a rien de dangereux: lors au contraire que les *engelures* sont livides, que la partie est roide, engourdie, & affectée de douleurs aiguës, il est à craindre qu'elles ne dégénerent en gangrene, ou tout au moins en des ulceres profonds. Lorsqu'il s'éleve sur la peau des pustules pareilles à celles que causent les brûlures, c'est un signe que la gangrene n'est pas éloignée. Enfin lorsque la partie perd le sentiment, & devient molle, flasque, livide ou fétide, on a lieu de soupçonner une mortification ou un sphacele.

Le froid est la principale cause des *engelures*; car un froid violent non-seulement resserre de même que dans les autres inflammations, les petits vaisseaux sanguins, mais épaissit encore le sang qu'ils contiennent. Il n'est aucun dégré de cette maladie dont on ne puisse rendre raison en le regardant comme une conséquence de ces causes.

Les Naturalistes ne sont point encore d'accord sur la véritable nature du froid, qu'on regarde communément comme l'effet d'une privation de chaleur: mais je croirois plutôt que quelques particules salines, dures, acres & inflammables, dont la chaleur entretenoit la mollesse, la subtilité & la volatilité, sont de nouveau condensées & endurcies par le froid. Toutes les fois donc que ces particules viennent à s'insinuer dans les pores du corps, elles rétrécissent les petits vaisseaux sanguins, ceux-ci venant à se rompre, le sang s'épanche & s'épaissit. C'est ce qui fait, je crois, que la peau du visage, des levres & des autres parties découvertes s'entr'ouvre & est continuellement affectée d'une douleur aiguë, lorsque le froid est violent. Plus le mouvement du sang & la chaleur sont foibles dans une partie, plus le sang circule lentement dans ses vaisseaux. On ne doit donc pas s'étonner que les *engelures* affectent plus souvent les mains, les doigts, les piés, les orteils, les talons, le nez & les oreilles que les autres parties du corps, & qu'elles ne soient pas toujours également violentes. Le froid est quelquefois si excessif qu'il interrompt la circulation du sang sur toute la superficie du corps; ce qui ne manque pas de tuer le malade, qu'on dit communément être mort du froid.

Les *engelures* violentes ne sont presque jamais sans quelque danger, & ce danger, de même que la violence des symptomes sont d'autant plus grands, que la partie a plus souffert du froid. Le danger est aussi-bien plus grand lorsque la main entiere, ou le pié a souffert de l'inclémence du froid, que lorsqu'il n'a affecté qu'un doigt ou un orteil. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux est, que ceux qui ont une fois eu des *engelures*, sont sujets presque toutes les années à des inflammations & à des douleurs, ou lorsque le froid est excessif, à des ulceres malins, à des gerçures, & même à la gangrene. Enfin lorsqu'on traite mal les *engelures*, qu'on les expose tout d'un coup à la chaleur, ou au feu, ou qu'on les enveloppe dans des linges très-chauds, il est à craindre que la partie ne devienne noire, flasque & putride, & qu'après avoir perdu tout sentiment, elle ne contracte un sphacele.

Il s'ensuit donc que la principale partie de la cure consiste à rendre au sang la fluidité qu'il a perdue, & à lui faire reprendre son cours, à quoi l'on satisfait par une méthode différente de celle qu'on emploie dans les autres inflammations. Car les applications chaudes, qui sont salutaires, & même absolument nécessaires dans celles-ci, sont extremement pernicieuses dans les *engelures*. Il n'est pas sûr non plus d'exposer au feu ou à la chaleur, ceux qui ont essuyé un froid excessif, à cause que les vicissitudes soudaines du chaud & du froid produisent sur le champ une mortification. Il paroît donc plus sûr & plus convenable de conduire le malade dans un lieu frais ou tempéré, de lui ordon-

ner d'exercer continuellement ses membres, & ensuite de l'exposer peu-à-peu à un plus grand dégré de chaleur. Si le malade est trop foible pour s'exercer lui-même, on frottera la partie affectée avec de la neige, ou de l'eau froide, qui lui paroîtra chaude; au moyen de quoi on détachera les particules acres & salines qui sont arrêtées dans les pores, & on rétablira la circulation du sang. Dès que le sentiment sera revenu, on appliquera dessus successivement des remedes confortatifs, tels que l'esprit de vin pur, ou mêlé avec la thériaque, l'huile de pétrole & le baume de soufre. après avoir bien frotté la partie malade avec ces remedes, on approchera peu-à-peu le malade du feu, ou bien on le mettra dans le lit, pour tâcher de le faire suer.

On lui fera boire pour cet effet quelques verres de vin chaud, dans lequel on aura fait bouillir de la canelle & du sucre; pour le ranimer, le réchauffer & rétablir la circulation du sang. Il convient aussi de lui donner alternativement avec le vin quelque peu du mélange sudorifique suivant.

Prenez *d'eau de galega*, *de rue*, & *de scordium*, } *de chaq. deux onces*;
d'eau thériacale, & *d'eau-de-vie de Matthiole*, } *de chaq. six onces*;
d'eau prophylactique de Sylvius, *demi-once*;
de mixtura simple, ou *de teinture besoardique*, *deux scrupules*;
de sirop de canelle, & *de cloux de girofle*, } *une demi-once*.

Mêlez.

On donnera tous les quarts d'heure au malade environ trois cuillerées de ce mélange, & l'on y joindra le vin chaud, jusqu'à ce que la sueur paroisse; supposé qu'on ne puisse point avoir du vin, on lui substituera la biere douce cuite avec de la canelle, du girofle & quelque peu de sucre. On doit user de ces sortes de potions jusqu'à ce que la sueur ait continué pendant demi-heure ou une heure, suivant les circonstances où le malade se trouve. On ne sauroit croire combien cette méthode est prompte & efficace dans le dégré le plus violent de cette maladie, & lors même qu'elle tend à la gangrene. Il est vrai que ces remedes ne sont point absolument nécessaires lorsque les *engelures* sont bénignes, mais ils ne laissent pas d'avoir leur utilité.

Lorsque les *engelures* tendent à suppuration, on doit les traiter de même que les autres abscès récens. On détergera d'abord la plaie avec un onguent digestif, ou avec l'onguent Egyptiac, on la pansera avec l'huile d'œuf & de cire, le baume du Pérou, ou l'essence d'aloès & de myrrhe; & l'on appliquera dessus une emplâtre de saturne ou de litharge. L'huile de myrrhe par défaillance peut avoir son utilité, de même que les souris calcinées, si l'on en croit les *Ephémerides des Curieux de la nature*. Enfin, on appliquera avec succès sur l'ulcere, une compresse trempée dans l'eau de chaux mêlée avec l'esprit de vin camphré, avant ou après l'application des remedes dont on a parlé ci-dessus. Enfin si la gangrene ou le sphacele paroissent, on les traitera de la maniere qu'il convient.

Ceux qui sont sujets aux *engelures* toutes les années vers l'approche de l'Hiver, s'en garantiront en frottant durant cette saison la partie affectée avec de l'huile de pétrole ou de térébenthine : ou, supposé qu'elles commencent de nouveau à paroître, on appliquera sur le talon ou le doigt malade un morceau de vessie trempé dans les huiles dont on vient de parler: mais il faut surtout avoir soin de se garantir du froid. Voyez là-dessus M. A. Severinus, *Diss. de Pernionibus in Lib. de Abscessibus*. Heister *Inst. de Chirurg*.

PEROLIDUS, est un terme dont Paracelse & Van-Helmont se servent pour désigner la couche d'air la plus éloignée qui termine l'atmosphere.

PERONÆUS MUSCULUS, *muscle péronier*. Il y a trois muscles à qui on donne ce nom.

Le premier est,

Le moyen péronier, communément dit, *péronier antérieur*.

C'est un muscle longuet, situé antérieurement à la partie moyenne du péroné.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues au tiers mitoyen, & même plus, de la face antérieure ou externe du péroné, & à la partie voisine de l'aponévrose tibiale.

Il est pareillement attaché à une production de la surface interne de cette aponévrose, laquelle production va jusqu'à la partie supérieure du tibia, & sert de tendon mitoyen & de cloison entre ce muscle & le long extenseur commun des orteils.

De-là il descend & forme un tendon qui se contourne sur une ligne oblique du péroné, va derriere la malléole externe, & passe par un ligament annulaire qui lui est commun avec le grand *péronier*, & s'attache à la tubérosité de la base du cinquieme os du métatarse, d'où il jette encore une corde tendineuse à la premiere phalange du petit orteil.

Le petit péronier.

C'est un petit muscle que l'on prend communément pour une portion du long extenseur commun des orteils; quoiqu'on l'en sépare facilement.

Il est attaché par des fibres charnues le long de presque la moitié inférieure de la face interne du péroné, entre deux lignes osseuses fort obliques de cette face, à côté de la partie inférieure du long extenseur commun des orteils, avec lequel il est simplement contigu.

De-là il descend en se rétrécissant, & passe avec l'extenseur commun par le ligament annulaire commun. En passant par-là il forme un tendon plat, qui après ce passage s'écarte des tendons de l'extenseur, & va s'attacher sur le cinquieme os du métatarse, près de la base de cet os.

Il est distingué d'avec les deux autres *péroniers* par une cloison ou production de l'aponévrose ligamenteuse du tibia.

Le *péronier* moyen sert à fléchir le pié, & à s'opposer au renversement de la jambe dans la station, comme le jambier antérieur. Par son attache à la tubérosité du cinquieme os du métatarse, il fait tourner la plante du pié en-dehors, en même tems qu'il exécute la flexion, quand il agit sans le concours du jambier antérieur. Ce concours lui est aussi nécessaire pour contrebalancer le renversement de la jambe dans la station sur un seul pié.

Le petit *péronier* est un auxiliaire du moyen dans la flexion du tarse, dans le balancement ou équilibre de la jambe, & dans le mouvement qui fait tourner la plante du pié en-dehors. Il ne peut non plus que le moyen, faire les deux premiers de ces mouvemens avec égalité, sans la coopération du jambier antérieur.

La flexion uniforme du pié peut fournir des exemples de toutes les trois especes de levier. La premiere s'y trouve quand on tient le pié en l'air pendant qu'on en fait la flexion; car alors le point d'appui est dans l'articulation, entre les deux extrémités du levier. La seconde y est représentée quand on marche sur les talons ou sur le bout des piés; car alors le fardeau est entre la puissance & l'appui. La troisieme y paroît quand on souleve un fardeau par le bout du pié; car alors la puissance est entre deux.

Le long péronier, communément dit, *péronier postérieur*.

C'est un muscle long & comme penniforme, situé le long de l'os péroné.

Il est attaché en-haut à la partie antérieure externe de la

tête du péroné, & à une petite partie voisine de celle du tibia; ensuite à la face externe du cou du péroné, à l'angle externe de cet os, jusques vers le milieu de sa longueur, à la partie voisine de l'aponévrose tibiale, qui sur le même angle fait cloison entre lui & l'extenseur du pouce ou grand orteil.

De-là il se contourne un peu en arriere, suivant le contour de l'os même, & forme un tendon considérable, qui descend derriere l'extrémité inférieure du péroné ou la malléole externe, où il passe par une espece de gouttiere platte, & un ligament annulaire particulier derriere le tendon du moyen *péronier*, qui est enfermé avec lui dans le même ligament. Il passe encore par un ligament annulaire du côté externe de la partie antérieure du calcaneum, & sous la petite tubérosité latérale, quand elle s'y trouve.

Enfin il passe par la gouttiere oblique de la face inférieure de l'os cuboïde, & va s'attacher à l'impression latérale de la base du premier os du métatarse, & un peu à la partie voisine de la base du grand os cunéiforme.

Le corps charnu de ce muscle paroît quelquefois se confondre avec le corps charnu du moyen *péronier*.

Le long *péronier* peut seul étendre le pié quand on le tient en l'air & sans aucune résistance : mais cette extension se fait obliquement en-dehors. Agissant avec les jumeaux & le soléaire, il les détourne dans le même sens; de sorte qu'au lieu d'étendre le pié directement, ils l'étendent obliquement en-dehors.

Le long *péronier* & le jambier postérieur seuls sans le secours des jumeaux & du soléaire, peuvent faire l'extension du tarse ou du pié assez directement: mais ils ne peuvent soutenir presque aucune résistance. Le long *péronier* & les deux autres *péroniers* agissent ensemble également & en même tems, tournent la plante du pié plus ou moins directement en-dehors vers la malléole externe. Winslow, *Anatomie*.

PERONE, os de la jambe, autrement appellé *fibula*. V. *Crus*.

PERPESSIO, en termes de Chymie spagyrique est le traitement des métaux par le feu.

PERPETUATIO, en termes de Chymie, est la réduction d'une substance volatile en un état fixe.

PERSEA, Offic. C. B. P. 441. J. B. 1. 169. Raii Hist. 2. 1552. *Persea arbor*, Ger. 1606. *Persea arbor Clusii*, Park. Theat. 1514. *Prunifera arbor; fructu maximo, pyriformi, viridi, pericarpio esculento butyraceo, nucleum unicum maximum, nullo ossiculo tectum; cingente*, Cat. Jamaic. 185. Raii Dendr. 48. *Ahuacaquanhitl seu arbor querciformis butyraceo fructu*, Hern. 89. Jonf. Dendr. 424. *Ahavacaquahuitl*, Laet. 226. *Pyro similis fructus in nova Hispania nucleo magno*, C. B. P. 439. *Pyri facie aguacat*. J. B. 1. 107. *Nicaraguæ pomum nuce rotundâ*, Ejusd. 1. 210. *Mala Americana pyri facie*, C. B. P. 433. *Poirier d'Espagne*.

C'est un arbre qui ressemble au poirier; il s'étend fort au large & conserve toujours sa verdure; ses feuilles sont semblables à celles du laurier à feuilles larges; ses fleurs approchent beaucoup de celles du *laurus hexapetalus* & naissent en grappes; son fruit a d'abord la figure d'une prune, mais il devient ensuite oblong comme une poire, il est noir, d'un gout agréable, & contient une amande faite en forme de cœur, dont le gout tient beaucoup de celui de la châtaigne ou de l'amande douce.

Il est fait mention du *persea* dans Théophraste, Strabon, Pline, Dioscoride, Plutarque & Galien. Quelques-uns veulent que le *persea* soit le même que le *persica malus*: mais Scaliger fait voir fort au long la fausseté de ce sentiment: bien que Théophraste appelle ces deux arbres du nom de *persea*, la description qu'en donne ce dernier Auteur differe à plusieurs égards de celle de Clusius, que nous avons rapportée ci-dessus; lequel n'en a jamais vu qu'un seul près de Valence en Espagne, où il avoit été apporté de l'Amérique.

Quelques Auteurs ont écrit, à ce que rapporte Dioscoride, que cet arbre est un poison en Perse; mais qu'étant transplanté en Egypte il change tellement de nature, qu'il donne un fruit fort bon à manger. Galien écrit la même chose. Pline rapporte sur la foi de quelques Auteurs, que cet arbre est dans la Perse un poison mortel qui cause des douleurs insupportables; mais que les Rois de Perse l'ayant transplanté en Egypte pour y être employé en qualité de châtiment, le terrein lui avoit fait perdre ses mauvaises qualités; mais, cette relation, ajoute-t'il un peu après, est démentie par des Auteurs célebres, qui assurent que cet arbre a été planté à Memphis par Persée. Pline, *Hist. Nat. Lib. XIV. cap.* 13.

Ce dernier sentiment, dit Ray, me paroît le plus vraisemblable, quoiqu'il puisse se faire qu'il y ait en Perse un tel arbre d'une espece toute différente de celle du *persea* d'Egypte; d'autant plus que Rauwolf écrit qu'un Marchand Persan l'informa de la qualité venimeuse du fruit de cet arbre, qu'il appelloit *Jepha*. Ray, *Hist. Plant.*

Le *persea* croît dans la Jamaïque; son fruit est bon pour l'estomac. Dioscoride nous apprend que la poudre de ses feuilles arrête les hémorrhagies des parties sur lesquelles on en jette.

Le *Laurus Indica Aldini*, est le *persea* de Clusius.

Ray range sous la classe du *persea* le

Persicæ nuci similis fructus nucleo venenato Monardi, J. B.

Ce fruit possede une qualité cathéretique ou plutôt septique; car Monard rapporte qu'un Indien guérit une Négresse dont les jambes étoient couvertes d'ulceres malins & invétérés, en les saupoudrant avec la poudre de ce même fruit, qui consuma les chairs pourries; il vint aussi à bout de les incarner & de les cicatriser en appliquant dessus du coton sur lequel il avoit mis de cette poudre. Ce fruit est très-commun dans les Isles Marguerites, où il sert de nourriture aux habitans. Il est gros comme la pomme d'Adam ou l'orange, & contient un noyau semblable à celui des pêches, lequel étant calciné est bon pour les maladies dont on a parlé. L'amande qu'il contient possede une qualité si nuisible, qu'elle cause sur le champ la mort aux hommes & aux animaux qui en ont mangé, comme si c'étoit du sublimé ou tel autre poison corrosif, sans qu'on puisse y apporter du remede. Il y a apparence, dit Ray, que ce fruit est le même que celui du *manga sylvestris* ou *mangas bravas*, dont Acosta a donné la description. Ray, *Hist. Plant.*

PERSICA, *Pêcher*.

Voici ses caracteres.

Les feuilles sont étroites & oblongues; le calyce est un godet découpé profondément en cinq ou six segmens. Il porte une fleur composée de cinq ou six pétales disposés en roses, (les pétales naissent en-dedans des bords du calyce) & munie de trente étamines; l'ovaire est placé dans le fond du calyce, il est muni d'un long tuyau, terminé par une tête sphérique & inégale, & se change en un fruit charnu, presque sphérique, sillonné dans toute sa longueur, qui contient ordinairement un noyau creusé de fosses assez profondes, dans lequel on trouve pour l'ordinaire une seule amande oblongue; le pédicule est fort court.

Boerhaave compte six especes de *persica*, savoir,

1. *Persica, molli carne, & vulgaris; viridis & alba*, C. B. P. 440. Tourn. Inst. 624. Boerh, Ind. A. 2. 243. *Persica malus*, Offic. Ger. 1258. Emac. 1447. Park.

Parad. 580. J. B. 1. 157. Raii Hist. 2. 1515. *Pêcher*.

Le *pêcher* ne croît pas fort haut, & on le plante communément en espalier; ses feuilles sont longues, étroites & dentelées à leurs bords; ses fleurs sont composées de cinq feuilles d'un rouge pâle; son fruit est couvert d'une laine courte, rempli d'une chair succulente fort agréable, & renferme un gros noyau dur, rougeâtre & creusé de sillons; on le plante dans les jardins; il fleurit au mois de Mars & au commencement d'Avril, & son fruit est mûr aux mois d'Août & de Septembre.

Les fleurs sont seules d'usage en Medecine; elles sont apéritives & légerement purgatives, & on les donne surtout aux enfans pour purger les sérosités & pour tuer les vers. Le fruit est rafraîchissant & humectant, d'un gout fort agréable, mais sujet à se corrompre & à causer des indigestions.

On trouve dans les boutiques un sirop de fleurs de *pêcher*, (*syrupus florum persicorum*.) Miller, *Bot. Off.*

Galien & Paul Eginete rejettent toutes les différentes especes de *pêches*, comme contenant un suc extremement nuisible à l'estomac; de-là vient qu'ils conseillent de les manger au commencement des repas, avant tout autre aliment, & de boire du vin pur par-dessus. Mais je ne vois aucune raison, dit Ray, qui doive nous obliger à rejetter le sentiment de Pline & de Dioscoride, qui assurent que les *pêches* sont bonnes pour l'estomac, pour lâcher le ventre, & qu'on ne peut rien manger de plus innocent. En effet, il n'est pas vraissemblable qu'un fruit aussi savoureux & aussi délicieux, & dont il semble que la nature nous ait recommandé le choix, en le rendant le plus agréable de tous les fruits d'été, soit aussi mal-sain que les Auteurs que nous avons cités, semblent le prétendre. Cela n'empêche pas cependant qu'on ne doive être très-circonspect dans l'usage & dans le choix de cette espece de fruit. Amatus croit que ce que Galien & d'autres ont dit des mauvais effets des *pêches*, doit s'entendre de celles qui ont leur chair excessivement molle; car il en est tout autrement, dit-il, de celles qu'on appelle dureaux (*duracina*) (*pêches* dont la chair est dure & ferme) qui jettent une odeur tout-à-fait agréable, fortifiante, & propre pour ranimer les esprits; car ces dernieres ont une saveur délicieuse, mêlée, d'une certaine austérité qui plaît à l'estomac & le fortifie. Toutes les personnes de qualité, en Espagne & en Portugal, qui se piquent le plus de délicatesse, en mangent au dessert, sans les faire tremper dans du vin, & sans en ressentir aucun mauvais effet.

Les *pêches* confites sont extremement agréables aux malades, surtout à ceux qui sont altérés & qui ont la langue seche, car elles fortifient & rafraîchissent en même-tems; & par-là elles sont extremement salutaires dans les maladies chaudes. Brassavola avoit accoutumé de donner à ses malades une ou deux *pêches* cuites sous la cendre. Amatus assure que ce fruit ainsi préparé flate extremement les malades. Les feuilles ont une amertume qui les rend propres à tuer les vers des enfans, quand on les fait bouillir dans du lait ou de la biere. Galien dit qu'étant pilées & appliquées sur le nombril elles produisent le même effet.

Parkinson assure qu'elles purgent modérément quand on les prend en quantité suffisante; les fleurs operent de la même maniere, & beaucoup plus efficacement que les roses incarnates; on en prépare pour cet effet une conserve qu'on prend le matin à jeun, & un sirop qui satisfait aux mêmes indications. Matthiole dit que les fleurs récentes operent par haut & par bas, & qu'étant mangées en salades, elles évacuent les eaux des hydropiques, mais elles incommodent le malade: l'eau qu'on en tire par la distilation est un cosmétique. La gomme de cet arbre est estimée bonne pour le cours de ventre, pour le calcul, pour la lepre, pour les tumeurs de la gorge, pour l'aspérité de la trachée-artere, pour le crachement de sang, pour les maladies des poumons & pour la dyssenterie. Matthiole prescrit l'amande de ce fruit pour les tranchées & contre l'ivresse; on en prend six ou sept avant que de boire; & pour l'alopécie, on les pile & on les fait cuire dans du vinaigre en consistance de bouillie. L'huile qu'on tire des amandes par expression, étant appliquée sur les tempes excite le sommeil & appaise la migraine; étant bue ou employée dans les lavemens, elle guérit la colique: étant prise au poids de quatre onces, elle soulage ceux qui sont affligés de la passion iliaque & du calcul. L'eau retirée de cinquante noyaux de *pêches*, avec celle de cent noyaux de cerises, & une poignée de fleurs de sureau, macérés dans trois chopines de Malvoisie, enfouis dans terre pendant dix jours dans un pot de grais, & ensuite distilés, chasse le calcul des reins d'une maniere surprenante, ainsi que Matthiole nous en assure. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Persica, vulgaris, flore pleno*. T. 624.
3. *Persica, malus, Swollana*; Munting. Prax. 1. 43.
4. *Persica, Africana, flore incarnato, simplici*. T. 625. *Amygdalus Africana vulgo*.
5. *Persica, Africana, nana, flore incarnato; pleno*. T. 625.
6. *Persica, succo quasi sanguineo*. C. B. P. 440. Boerh. *Index alt. Plant*. Vol. II.

Cet arbre est appellé *Persica* à cause qu'on l'a premierement apporté de Perse. L'infusion de ses feuilles prise à la maniere du thé est purgative, apéritive & bonne pour tuer les vers; ses fleurs produisent le même effet. Son fruit est pectoral, cordial & humectant: son suc est utile dans les fievres ardentes: l'amande est bonne pour la colique & pour les douleurs néphrétiques: l'huile qu'on en tire par expression fait cesser le tintement d'oreilles. *Histoire des Plantes attribuée à* Boerhaave.

Il n'y a point d'arbre plus commun que le *pêcher*, cependant il a fourni à Saumaise la matiere d'une assez longue dissertation. On sait que les Grecs avoient appris par une certaine tradition, que les Persans, ennemis des Egyptiens, s'étoient avisés d'envoyer secretement planter chez eux certain arbre, qu'on appelloit *Persea*, du nom du lieu d'où il est venu, & dont le fruit étoit venimeux. Ils croyoient que les Egyptiens, tentés par la beauté de ce fruit, ne pourroient s'empêcher d'en manger. En effet, ils en mangerent: mais il arriva tout le contraire de ce que les Persans avoient pensé. La bonté du terroir d'Egypte changea de telle maniere ce que ce fruit avoit de nuisible dans son pays natal, que les Egyptiens en purent manger surement. Les Grecs & les Romains qui ont écrit après Theophraste, comme Dioscoride & Pline, ont cru que le *persea* d'Egypte étoit différent du *persica*, c'est-à-dire du *pêcher*; parce qu'ils trouvoient que la description que Theophraste avoit faite du premier, ne convenoit pas au second. Mais ils ne savoient pas qu'il n'y avoit point de *pêcher* dans la Grece du tems de Theophraste; qu'ils y ont été apportés assez tard, & de-là en Italie; & que par conséquent Theophraste en a parlé comme d'un arbre, ou d'un fruit étranger. Saumaise conclut que le *persea* & le *persica* sont le même arbre, & ce que ceux qui les font différens, entre lesquels est Dioscoride, décrivent bien le dernier, mais point du tout le premier, disant seulement, que c'est un arbre particulier à l'Egypte; ce qui est, dit-il, une preuve qu'ils n'avoient pas vu ce prétendu arbre, & qu'ils n'en parloient que par oüi-dire. La seule différence qu'il y a, selon Saumaise, entre ces deux noms d'arbre, c'est que le premier étoit en usage chez les anciens Grecs, & le second chez les nouveaux, aussi-bien que chez les Romains. Il ajoute que ce qui a fait méconnoître le *persea* de Theophraste, c'est que cet Auteur, au lieu de décrire toutes les especes de *pêcher*, n'a décrit que l'abricotier, qui étoit aussi appellé *persea*. Pour le distinguer, on lui donna dans la suite le nom de *persea*

præcox; & les Latins l'ont appellé simplement *præcoqua*; d'où les derniers Grecs ont fait Βερίκοκκα, & d'où est venu le François abricots. Le *persea* ou *persica* fut encore appellé *rhodacina* & *rhodacinea*, parce que les premiers de ces arbres avoient été plantés à Rhodes, où Theopbraste remarque qu'ils ne faisoient que fleurir, & ne donnoient point de fruit. Mais ce Philosophe pouvoit être mal informé, ce fruit étant encore de son tems tont nonveau en Grece. Il se peut aussi que le terroir où on les mit d'abord, ne lenr fût pas propre: mais il y a de l'apparence qu'ils réussirent ensuite fort bien, & que l'on en tira de-là pour en fournir la Grece & l'Italie, où le nom de *rhodacina* leur fut conservé, duquel par un renversement forr ordinaire, on a fait *doracina* & *duracina*, d'où vient le François *dureau*.

Le *pêcher* a pu être encore pris pour nn antre arbre, qui est le citronnier; non pour aucun rapport qu'il y ait entre ces deux arbres, ou entre leurs fruits, mais seulement parce que le citronnier, qu'on a appellé *malus Medica*, s'appelloit aussi *malus Persica*. Le Clerc, *Hist. de la Med.* Voyez *Persea*.

PERSICARIA, *Persicaire*.

Voici ses caracteres.

Les fleurs sont disposées en épis aux sommets des tiges & des branches : le calyce est découpé en quatre parties, bien que quelques-nns le prennent pour une fleur à quatre pétales : les étamines sont au nombre de six: l'ovaire, qui est au centre du calyce, est fecond, de figure ovale ou circulaire, & muni d'un pistil découpé en deux levres & dentelé: la semence est plate, & terminée en forme d'ovale. Une membrane environne la tige à l'endroit d'où les feuilles sortent, & les petites branches à l'opposite des feuilles.

Boerhaave compte onze especes de *persicaire*, savoir:

1. *Persicaria, mitis, non maculosa*, C. B. P. 101. M. H. 2. 588.
2. *Persicaria, mitis, non maculosa*, C. B. P. 101. *Flore albo. Persicaria, Antuerpensis, floribus albis*, Lob. Obs. 171.
3. *Persicaria, mitis, maculosa*, C. B. P. 101. M. H. 2. 588. *Persicaria, mitis*, J. B. 3. 779.

Dale paroît regarder cette espece comme une même plante que la premiere.

Cette *persicaire* pousse plnsieurs tiges rondes à la hauteur de deux piés ou plus, branchues, noueuses, & couvertes d'une peau fort déliée. Les feuilles sont disposées alternativement, longues & pointues, mais plus larges dans le milieu & plus amples que celles de la *persicaria urens, seu hydropiper*. Elles sont lisses, & marquées au milieu d'une tache noirâtre ou de couleur plombée faite en forme de croissant. Les fleurs naissent aux extrémités des tiges, en forme de gros épis d'un rouge pâle; elles sont petites, munies d'étamines, & contiennent des semences, applaties, anguleuses & pointues. La racine est un amas de fibres; elle croît anx lieux humides, sur le bord des étangs & des fossés, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

Elles sont estimées rafraîchissantes, & bonnes pour les tumeurs, les inflammations, les abscès & les plaies récentes: mais on les emploie rarement. Miller, *Bot. Off.*

Fuchsius a assuré qu'elle est d'une saveur très-astringente; Césalpin la trouvoit acerbe; Tragus & Lobel aigrelette; pour moi, je n'y ai trouvé qu'un peu d'astringence. Cette plante rougit assez le papier bleu; ce qui fait conjecturer que son sel approche du sel ammoniac, chargé d'une grande quantité de terre, & joint avec un peu de soufre: ainsi cette plante est astringente, déterfive & vulnéraire; elle donne un peu de sel volatil concret par l'analyse. La décoction de toute la planre est bonne pour le cours de ventre & pour les maladies de la peau. Tournefort, *Histoire des Plantes*.

4. *Persicaria, mitis, maculosa; caulibus & ramis nodosissimis, rubris.*
5. *Persicaria, mitis, cum maculis ferrum equinum referentibus*, T. 509.
6. *Persicaria, urens, seu Hydropiper*. C.B.P. 101. Boerh. Ind. A. 2. 87. *Persicaria non maculata, hydropiper*, Offic. *Persicaria acris, sive hydropiper*, J. B. 3. 780. *Persicaria vulgaris acris, sive hydropiper*, Raii Hist. 1. 182. Synop. 58. *Persicaria vulgaris acris, sive minor*, Park. 856. *Hydropiper*, Ger. 361. Emac. 445. *Potincoba Lusitanis pulgera*, Pis. 221. *An Schovanna-modela-muccu*, H. M. 12. 147. Tab. 76. *Curage*.

Cette plante n'est pas aussi branchue que la *persicaria mitis maculosa*; les feuilles sont longues, étroites à proportion, & semblables aux feuilles du pêcher; ce qui lui a fair donner le nom de *persicaria* : mais elles ne sont point dentelées à leurs bords, ni tachetées comme celles de la *persicaria mitis*, & leur saveur est aussi brûlante que celle du poivre. Les fleurs croissent en épis longs, grêles & lâches; leur couleur est plus pâle que celle de la *Persicaria, mitis, maculosa* : mais elles renferment les mêmes semences. Elle croît aux mêmes lieux qu'elle, & elle fleurit vers le même tems.

Cette plante a toujours passé pour un remede efficace contre le calcul; & M. Boyle, dans son Livre *de l'Utilité de la Philosophie expérimentale*, exalte beaucoup l'eau qu'on en tire par la distilation à cause de ses vertus contre cette maladie. On la recommande encore comme un excellent mondicatif, & comme un remede admirable pour les ulceres invétérés. Miller, *Bot. Off.*

La curage est d'un gout tout-à-fait acre & brûlant, & rougit vivement le papier bleu. Elle est pleine d'acide, de soufre & de terre. Son sel approche de celui qui résulte du mélange du sel de corail & du sel ammoniac, beaucoup plus chargés d'acide qu'à l'ordinaire.

Cette plante donne par l'analyse chymique beaucoup d'acide, beaucoup d'huile, beaucoup de terre, & un peu de sel volatil concret. La curage est fort détersive & vulnéraire. On l'emploie dans les lavemens pour la dyssenterie & pour le ténesme. On fair prendre en même-tems un gros de sa poudre en bols, mêlée avec du gros vin cuit en consistance de sirop avec du sucre: cette plante étant pilée & appliquée sur les ulceres, mange les chairs baveuses & les desseche. Pour la jaunisse & les pâles couleurs, au lieu de la faire porrer dans les souliers, comme font certaines gens, il faut en faire bouillir une poignée dans un bouillon dégraissé, le passer dans un linge, & y ajouter un demi-gros de tartre calybé. Tournefort, *Histoire des Plantes*.

Cette plante possede manifestement une qualité chaude & seche, & on l'emploie principalement à l'extérieur pour les plaies, les tumeurs skirrheuses, les ulceres invétérés & autres maladies semblables. Schroder.

La curage appaise les maux de dents, quand on en met dans leur creux. J. Heurnius guérit avec ce remede une femme qui étoit extremement tourmentée du mal de dents. Il n'y a rien de plus efficace pour chasser les mouches; car en frottant les plaies ou les ulceres des chevaux, ou du gros bérail, avec le suc de curage, on est sûr que les moucbes n'en approcheront jamais. Tragus. Ray, *Hist.*

7. *Persicaria, frutescens, maculosa, Virginiana, flore albo & carneo, Parkinsonii*, Theat. 857.
8. *Persicaria, minor*, C. B. P. 101.
9. *Persicaria, major, Lapathi foliis, calyce floris purpureo*, T. 510.
10. *Persicaria, salicis folio, perennis*, H. L. 488. *Potamo-*

geton, *salicis folio*, C. B. P. 193. *Potamogeton*, Dod. p. 582.

11. *Persicaria Orientalis*, *Nicotianæ folio*, *calyce florum purpureo*, T. Cor. 38. Commel. Rar. 43. Ic. & Descr. T. Voy. 2. 316. BOERHAAVE, *Ind. alter Plantarum*, Vol. II.

Cette plante est appellée *persicaria*, à cause que ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. La sixieme espece est appellée *hydropiper*, de ὕδωρ, *eau*, & πέπερι, *poivre*, c'est-à-dire, *poivre d'eau*, parce que c'est une plante aquatique qui a le gout du poivre.

M. Boyle recommande la premiere espece comme un lithontriptique incomparable. Un Gentilhomme Anglois, dit-il, guérissoit tous ceux qui étoient affligés du calcul avec le suc & l'eau distilée de cette plante, & préparoit tous les ans une grande quantité de cette eau distilée pour l'usage des pauvres. J'ai éprouvé moi-même ce remede, mais sans aucun succès. La décoction des feuilles est bonne pour la diarrhée, la dyssenterie, & pour toutes les maladies de la peau.

Paracelse ayant remarqué des taches sur la seconde & la troisieme especes, les a jugées vulnéraires, & a assuré, qu'étant placées sous la selle, elles garantissoient les chevaux des écorchures qu'elle leur fait pour l'ordinaire. La *persicaire* est un vulnéraire astringent, & un excellent fébrifuge. Elle est bonne pour le crachement de sang, pour l'écoulement immodéré des hémorrhoïdes, des regles & des fleurs blanches : les feuilles pilées & appliquées arrêtent le saignement de nez. La sixieme espece est une plante extremement brûlante, & elle picote la langue lorsqu'on la mâche. Les feuilles étant pilées & appliquées sur la peau, y excitent une inflammation & une exulcération, de même que les escarrotiques. Cette plante déterge les ulceres, étant mêlée avec d'autres substances plus tempérées. Elle échauffe considérablement, & on corrige son acrimonie avec les résines. Etant ainsi préparée, elle est bonne pour l'hydropisie, pour la jaunisse, & pour toutes les obstructions des visceres. Les Chirurgiens s'en servent pour discuter les tumeurs œdémateuses, après les avoir fomentées avec la décoction des feuilles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERSICUS IGNIS, *feu persique* ; c'est un charbon, suivant Sennert. Mais Avicenne distingue le charbon du *feu persique*, & ne donne ce dernier nom qu'au charbon qui est accompagné de pustules.

PERSISTENS FEBRIS, est une fievre intermittente réguliere, dont les accès reviennent toujours à la même heure.

PERSIUM, le *Pêcher*. ORIBASE, *Medic. Collect. Lib. I. c.* 63. Voyez *Persica*.

PERSOLATA, le même que *Personata*.

PERSONATA, nom de la *Lappa*. Voyez *Bardana*.

PERSPIRATIO, *perspiration*.

Comme j'ai déja parlé de la *perspiration*, aussi-bien que des organes destinés à cette sécrétion au mot *Cutis*, je me contenterai de remarquer dans cet article, que la *perspiration* est beaucoup moins considérable dans les femmes que dans les hommes ; qu'une excrétion excessive de la matiere perspirable occasionne une grande foiblesse, & à proportion que cet excès est plus grand, des syncopes, & quelquefois des morts subites. Lors au contraire que la *perspiration* vient à diminuer, ou à cesser entierement, les vaisseaux cutanés se dessechent & disparoissent ; en conséquence de quoi les vaisseaux & les glandes destinés à servir de couloirs à la sueur & à l'humeur huileuse dont on a parlé au mot *Cutis*, se dessechent à leur tour ; d'où il arrive que la circulation du sang est altérée, la matiere perspirable acre retenue ; ce qui occasionne des crudités, des fievres, des inflammations & des abscès. BOERHAAVE, *Inst. Med.*

Il faut savoir de plus, que lorsque les orifices des vaisseaux qui servent à la *perspiration*, & dont le nombre est infini, sont obstrués, le sang que le cœur envoie dans toutes les parties du corps, trouve une plus grande résistance qu'à l'ordinaire ; ce qui est cause que la circulation languit, à moins que la contraction du cœur ne devienne plus forte.

Mais comme la *perspiration* ne sauroit être interrompue que le sang n'augmente, il arrive dans cette occasion que ce fluide retourne plus souvent dans le ventricule gauche du cœur. La contraction du cœur devient donc plus fréquente ; & par une conséquence nécessaire le frottement entre les solides & les fluides venant à augmenter, il en résulte une chaleur à laquelle on donne le nom de *fievre*.

PERTICE CASMIANA ; est le nom d'une composition dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, c. 20.

PERTURBATIO ALVI. *Diarrhée.*

PERTUSSIS, *coqueluche*.

Quoique ce mot, dans sa signification véritable & naturelle, ne signifie autre chose qu'une toux violente & terrible, on a cependant coutume de l'approprier à cette espece de toux appellée *coqueluche*, qui attaque principalement les enfans & les jeunes gens, sur-tout dans le Printems & dans l'Automne, qui sont des saisons dans lesquelles elle est ordinairement épidémique. Ceux qui sont affligés de cette maladie ont une toux fréquente & violente durant les paroxysmes de laquelle les organes de la respiration étant non-seulement oppressés, mais encore spasmodiquement affectés, interrompent diversement, suspendent & troublent leurs fonctions respectives: mais le plus souvent le diaphragme entrant dans des mouvemens convulsifs, soit de lui-même, ou à cause de sa correspondance avec les autres parties, prolonge quelquefois si long-tems la systole & d'autresfois la diastole du cœur, que l'inspiration ou l'expiration venant à cesser pour un tems, le malade a toutes les peines du monde à respirer, & paroît être comme suffoqué ; outre qu'en conséquence de la stagnation du sang, son visage contracte une espece de noirceur ; & supposé même que les organes destinés à ces usages ne soient point affectés de mouvemens assez convulsifs pour empêcher les malades de respirer librement, la toux ne laisse pas que d'être très-violente, & de les affoiblir considérablement.

La cause concurrente de la *coqueluche* paroît consister dans ces deux circonstances, que les poumons souffrent une irritation violente & fréquente qui les oblige presque continuellement à se débarrasser par le moyen de la toux, de la matiere qui les incommode ; & que les parties motrices du thorax, c'est-à-dire, les nerfs & les fibres nerveuses étant déja disposées aux spasmes, excitent toutes les fois qu'elles sont ainsi irritées, une toux ordinairement convulsive, & causent quelque indisposition contraire à la respiration.

La matiere, qui selon toute apparence excite le poumons à tousser si souvent, est la sérosité, qui à raison de sa trop grande ténuité, se sépare continuellement de la masse du sang, & affecte les parties de la poitrine, à cause qu'elle passe non-seulement par les arteres trachéales dans la cavité de la trachée-artere, mais encore par les arteres pneumoniques dans tous les vaisseaux voisins qui se trouvent ouverts.

La disposition spasmodique des autres parties mouvantes, semble, de même que dans les autres maladies convulsives, provenir d'une matiere hétérogene & élastique, qui passe avec le fluide nerveux du cerveau par les nerfs dans les fibres motrices de la poitrine. De-là vient que lorsque les esprits logés dans ces fibres sont excités par les mouvemens violens d'expiration, elles tombent dans des mouvemens convulsifs.

Quant au prognostic de cette maladie, quoique la *coqueluche*

queluche soit mortelle, ou très-dangereuse, on ne peut cependant la guérir qu'avec beaucoup de difficulté; & elle cede souvent plutôt au changement de saison, qu'à tous les remedes qui sont en usage.

Les remedes qu'on emploie pour la guérison des autres toux, réussissent rarement dans celle-ci; les Nourrices & les Charlatans se servent de divers remedes, comme de la mousse terrestre & de ses différentes préparations données intérieurement; & supposé que cela ne suffise point, ils tâchent de guérir cette maladie par la peur qu'ils causent aux enfans. Dans les cas où ces moyens sont inutiles, ils rejettent généralement les tisannes, les sirops, les juleps, les décoctions & les autres remedes, soit pectoraux, ou de telle autre nature, attendant que la maladie cesse d'elle-même, ou au moyen du changement de saison.

La mousse terrestre, en tant qu'on peut en juger par son gout, est astringente & contient quelques particules âcres qui ont l'odeur du sel volatil. D'où l'on peut conjecturer qu'elle est bonne pour fixer le sang, pour modérer les fluxions séreuses, & pour appaiser la disposition spasmodique des parties, en volatilisant le fluide nerveux. On peut donner la mousse terrestre en forme de poudre, de décoction ou de sirop:

Par exemple,

Prenez *de poudre de mousse terrestre, une dragme;*
de sucre candi, un scrupule;

Mêlez ces drogues & partagez-les en quatre doses égales, dont on en prendra une matin & soir dans quelque véhicule convenable.

Ou,

Prenez *de mousse terrestre, une dragme;*
de lait de soufre, deux scrupules;
de semence d'anis en poudre, un scrupule;

Mêlez & faites six doses égales, dont on en prendra une matin & soir dans quelque véhicule convenable.

Ou,

Prenez *de mousse terrestre, une dragme;*

Faites-la bouillir dans une quantité suffisante de lait; coulez la liqueur & buvez-en matin & soir.

A l'égard de ceux qui n'aiment point le lait, ou qui s'en trouvent mal, on peut préparer pour eux une décoction de mousse terrestre dans de l'eau de fontaine, d'hysope, ou dans telle autre eau pectorale; & leur en donner deux ou trois onces deux fois par jour, après l'avoir édulcorée avec du sucre, ou avec quelque sirop convenable.

Ou,

Prenez *une once de mousse de terre;*

Faites-la bouillir dans deux chopines de quelque eau pectorale, jusqu'à consomption de la moitié;

Ajoutez à la colature une livre de sucre candi, & faites-la évaporer au bain-marie, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance du sucre candi.

Les Empiriques ont une autre méthode de guérir la *coqueluche*, lorsque les remedes ordinaires ne produisent aucun effet. Elle consiste à mettre l'enfant dans la trémie d'un moulin, pour que le bruit & l'aspect des roues l'effrayent. Cette méthode produit souvent son effet sur le champ; ce qui vient sans doute de ce que les esprits animaux étant distraits par la frayeur, abandonnent leurs mouvemens déréglés, & de ce que la matiere qui cause les spasmes est ou dissipée par la frayeur, ou poussée dans des nerfs où elle devient moins incommode.

Mais je n'ai point trouvé de méthode plus efficace pour guérir la *coqueluche*, que de purger d'abord le malade:

Pour cet effet,

Prenez *de sirop de fleurs de pêcher, une cuillerée;*
d'eau anti-hystérique, un scrupule;

Mêlez & donnez au malade, en lui prescrivant en même tems un régime convenable.

Ou;

Prenez *de mercure doux, six grains;*
de scammonée sulphureuse, & de résine de jalap; } *de chaque trois grains;*

Réduisez le tout en poudre, dont vous donnerez une petite quantité aux enfans de six ans, en augmentant ou diminuant la dose, suivant l'âge du malade.

Réitérez ce purgatif au bout de six ou sept jours.

Supposé, comme il arrive assez souvent, que le malade soit sujet à vomir:

Prenez *d'oxymel scillitique, six dragmes;*
de sel de vitriol, trois grains;

Mêlez & donnez aux enfans de six ans. Cette dose servira de regle pour les malades d'un âge différent. J'ai été témoin des bons effets que cette espece d'émétique a produits après avoir été pris tous les matins pendant quatre ou cinq jours consécutifs.

On employe souvent les véficatoires pour la cure de la *coqueluche*; & on les applique quelquefois sur la nuque du cou, quelquefois derriere les oreilles, d'autrefois sur les parties internes des bras, près des aisselles; & lorsque les pustules commencent à disparoître dans ces parties, on en excite dans d'autres.

Le malade usera de la décoction suivante pour boisson ordinaire.

Prenez *de racine de squine, une once & demie;*
de toutes les especes de sandaux; de chaque une once & demie;
de rapure d'ivoire, & de corne de cerf, } *de chaque trois dragmes;*

Faites infuser ces drogues dans six chopines d'eau de fontaine, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution de la moitié, y ajoutant,

une once & demie de raisins secs; &
trois dragmes de réglisse.

Ou,

Prenez *d'esprit de gomme ammoniaque, préparé avec le sel ammoniac; une dragme;*
de sirop de mousse terrestre, trois onces;
d'eau anti-hystérique, une once;

Mêlez & donnez matin & soir une petite cuillerée pour dose.

Ou,

Prenez *de teinture de soufre*, *deux dragmes*;

Mettez-en trois gouttes sur une cuillerée de sirop de mousse terrestre, & donnez tous les matins cette dose au malade.

A l'égard des enfans d'un tempérament chaud, dont le visage devient extremement rouge, ou plutôt noir durant la toux, je leur ai quelquefois tiré avec succès deux ou trois onces de sang, soit par la saignée, ou au moyen des sang-sues; ensuite de quoi je leur ai donné la poudre suivante.

Prenez *de cloportes vivantes bien nettoyées*, *deux onces*;
de semence d'anis pulvérisée, *une dragme*;
de noix muscade, *demi-dragme*;
de sucre rafiné, *une once*;

Pilez ces drogues, & versez dessus,

d'eau d'hyssope, *six onces*;

Remuez-les quelque peu avec le pilon, exprimez fortement la liqueur; & donnez-en deux fois par jour deux ou trois cuillerées pour dose. WILLIS.

Etmuller nous apprend que ceux qui ont la *coqueluche*, toussent si long-tems, qu'ils vomissent à la fin une matiere muqueuse; après quoi ils se sentent soulagés pendant quelque tems, peut-être, pendant une demi-journée, ensuite de quoi la maladie revient à son ordinaire. Walschmied prétend que la *coqueluche* provient de même que la plupart des autres toux, d'une maladie de l'estomac, laquelle est causée, suivant Dolæus, par une matiere acide, épaisse & visqueuse, qui est logée dans ses tuniques. Mais, suivant Etmuller, la *coqueluche* est souvent produite par un certain sel que l'air a communiqué au corps des enfans, & qui coagule la lymphe; au moyen de quoi, celle-ci devenant acre & croupissante, elle affecte le larynx, de maniere à exciter une *coqueluche*, qu'on ne peut guérir, à ce qu'il dit, que par les émétiques: mais beaucoup plus aisément par le vomissement qu'on se procure par le moyen d'une plume trempée dans l'huile.
Sydenham assure que la saignée apporte plus de soulagement dans cette maladie que l'usage des pectoraux, & qu'on peut la guérir par la saignée seule secondée de l'usage des cathartiques, dont on proportionne la dose à l'âge des malades. Il dit aussi que ceux qui ont la *coqueluche* doivent user d'une moindre quantité de liquides qu'à l'ordinaire, & leur substituer une décoction de sarsepareille, de racine de squine, de sandaux, de rapure d'ivoire & de corne de cerf, & d'ingrédiens diurétiques & anti-spasmodiques. Il ajoute que plusieurs personnes se sont bien trouvées de la décoction ou du sirop de castoreum & de safran, aussi-bien que de la décoction des racines de pivoine mâle, de gui & d'hysope.

Fuller dans sa *Pharmacopœa extemporanea*, prescrit la composition suivante pour la maladie dont nous parlons.

Prenez *de cloportes vivantes bien lavées*, *deux onces*;
de semences d'anis pulvérisées, *une dragme*;
de muscade, *demi-dragme*;
de sucre blanc, *une once*.

Pilez ces drogues ensemble, & versez dessus,

d'eau de pouliot, *six onces*;
d'eau composée de bryone, & *de pivoine*, de chaque une once.

Exprimez fortement la liqueur, & donnez-en une cuillerée au malade après chaque paroxysme, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Le Docteur Cheyne nous apprend dans son Traité *de la Goute*, que l'usage du sirop suivant pris à tems & répété, guérit infailliblement la *coqueluche*.

Prenez *de cloportes*, *une quantité suffisante*.

Noyez-les dans du vin blanc, exprimez-en le suc, & ajoutez-y autant de sucre qu'il est nécessaire pour lui donner la forme de sirop.

Les vieilles femmes & les Nourrices estiment beaucoup la racine de navet pour la cure de la *coqueluche*; & l'on assure que le blanc de baleine pris en quantité convenable dans du bouillon, est un remede admirable pour la même maladie. Le bas peuple estime aussi la chair de souris rôtie un spécifique pour la *coqueluche*: & Baglivi nous apprend que la mousse qui croît sur les arbres, surtout sur le chêne, est le remede le plus efficace qu'on ait trouvé jusqu'ici pour la guérir. Quelques-uns recommandent l'*aurum mosaicum* pour le même usage, mais il ne convient qu'aux vieillards. On emploie quelquefois avec succès l'huile de soufre par la campane, le *julapium moschatum*, & le *syrupus ad tussim convulsivam*. D'autres ordonnent le petit-lait récent pour boisson ordinaire.

PERVERSIO, le même que *Diastremma*.

PERVIGILIUM, insomnie ou défaut de sommeil. Ce symptome est très-ordinaire dans les fievres & toujours d'un mauvais présage. Voyez *Pyretos*.

PERVINCA, *Pervenche*.

Voici ses caracteres.

Ses sarmens sont longs & rampans; le calyce est d'une seule piece & divisé en cinq segmens longs & menus. La fleur est un tuyau évasé en maniere de soûcoupe, découpée en cinq parties, & munie de cinq étamines qui portent des sommets barbus. L'ovaire, qui est situé dans le fond du calyce entre deux placenta, est découpé en deux levres, & pousse du centre de son sommet un tuyau cylindrique évasé par le haut en forme de cercle, du centre duquel il sort une aigrete découpée comme la rame d'une plume. L'ovaire devient un fruit à deux siliques, dans lesquelles on trouve deux semences oblongues, sillonnées & presque cylindriques.

Boerhaave compte huit especes de *pervinca*, qui sont,

1. *Pervinca*, *vulgaris*, *latifolia*, *flore cæruleo*, Tourn. Inst. 119. Boerh. Ind. A. 311. *Clematis daphnoides major*, C. B. P. 302. Raii Hist. 2. 1091. Synop. 3. 268. *Clematis daphnoides major flore caruleo*, J. B. 2. 132. *Clematis daphnoides latifolia sive vinca pervinca major*, Park. Theat. 380. *Clematis daphnoides*, Ger. 747. *Clematis daphnoides sive pervinca major*, Emac. 894. *Grande pervenche*.

Elle croît sur les bords des fossés, mais elle fleurit rarement au mois d'Avril. Elle possede les mêmes vertus que la petite *pervenche*, ce qui fait qu'on peut s'en servir à son défaut.

2. *Pervinca*, *latifolia*, *variegata*, T. 120. *Clematis daphnoides*, *major*, *flore variegato*.
3. *Pervinca*, *vulgaris*, *angustifolia*, *flore cæruleo*, Tourn. Inst. 120. Boerh. Ind. A. 311. C. B. P. 301. Raii Hist. 2. 1091. J. B. 2. 130. *Vinca pervinca*, Offic. Ger. 747. *Vinca pervinca major*, Ger. Emac. 894. Raii Synop. 3. 268. *Vinca pervinca vulgaris*, Park. Theat. 340. *Clematis daphnoides*, *vinca pervinca*, Cbab. 118. *Pervenche*.

La racine de la *pervenche* est fibreuse & rampante, & pousse des tiges menues, grêles & lisses, des nœuds desquelles sortent des feuilles ovales, lisses, de couleur verte luisante, & rangées deux à deux, l'une à l'opposite de l'autre.

Les fleurs sortent des nœuds; elles sont portées sur de longues queues, ordinairement purpurines, quelquefois blanches, faites à peu près comme celles du jasmin, mais plus arrondies à leur point. Il leur succede, quoique rarement, deux siliques longues & grêles. Cette plante croît aux lieux couverts, & dans les fossés secs, & fleurit en été. Ses feuilles sont d'usage.

Cette plante est un excellent vulnéraire, & on l'emploie fréquemment dans les potions vulnéraires pour les meurtrissures, les contusions, les hémorrhagies internes, le crachement de sang, l'écoulement immodéré des regles & des fleurs blanches. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante est amere & rougit considérablemnnt le papier bleu; il y a beaucoup d'apparence que l'huile & la terre dominent dans la *pervenche*. Son sel approche de l'alun, mais il participe un peu du sel urineux, & il est semblable à l'alun avec lequel on mêle de l'urine pour le faire mieux crystalliser. Car,

Par l'analyse chymique, outre plusieurs liqueurs acides, on tire de cette plante beaucoup de terre, beaucoup d'huile & très-peu de sel volatil. La *pervenche* est vulnéraire, astringente, fébrifuge. Pour le crachement de sang, pour le flux immodéré des hémorrhoïdes, des regles, des fleurs blanches, on verse deux pintes d'eau bouillante sur deux poignées de feuilles de *pervenche*, on couvre le pot, on le retire du feu, & l'on fait boire l'infusion par verrées. La conserve & l'extrait de cette plante possedent les mêmes vertus. Pour le saignement de nez, on met dans cette partie un tampon des mêmes feuilles pilées. Le lait coupé avec la décoction de *pervenche*, est fort bon pour les phthisiques; on ordonne ce lait dans la dyssenterie, & l'on en fait gargariser ceux qui ont des maux de gorge. Dans l'hydropisie on distile le lait, après y avoir fait macérer pendant un jour des feuilles de *pervenche*, de tanaisie & d'eupatoire. Ce lait distilé passe plus aisément que le lait coupé. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

Les feuilles de *pervenche* gardées dans la bouche arrêtent le saignement de nez, ainsi que Costæus, *Lib. de Stirp. Differ.* dit l'avoir souvent éprouvé. Les feuilles récentes étendues sur une feuille de papier gris, bien appariées & pressées, couvertes ensuite de lin cardé, & exposées à la fumée de l'encens, ayant été appliquées par l'avis d'une vieille femme sur une tumeur scrophuleuse, elles la dissiperent en peu de tems, quoiqu'elle eût résisté pendant un an à tous les remedes dont un habile Medecin s'étoit servi. Cette même femme en avoit guéri une autre quelque tems auparavant, de la guérison de laquelle on désespéroit. Ray, *Hist. Plant.*

4. *Pervinca, vulgaris, angustifolia flore albo*, T. 120. *Clematis, daphnoides, minor, flore candido*, C. B. P. 301. *Clematis, daphnoides, flore albo simplici*, J. B. 2. 130.
5. *Pervinca, vulgaris, angustifolia, flore rubente*, T. 120. *Clematis, daphnoides, minor, flore rubente*, C. B. P. 301. *Clematis, daphnoides, flore purpureo, simplici*, J. B. 2. 130.
6. *Pervinca, vulgaris, angustifolia, flore pleno, saturatè purpureo*, T. 120. *Clematis, daphnoides, flore purpureo pleno*, H. Eyst. o. 1. F. 8. Fig. 5.
7. *Pervinca, angustifolia, vulgaris, variegata ex aureo & viridi.*
8. *Pervinca, angustifolia, vulgaris, variegata ex argenteo & viridi, flore purpurascente, pleno.* Boerhaave, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

Le suc de cette plante est amer, chaud, pénétrant, savoneux, apéritif, détersif, irritant & vulnéraire; aussi est-il extremement propre pour toutes les maladies causées par la pituite. Ce suc cuit dans de l'eau & bu en bonne quantité, leve les obstructions de l'utérus, excite les vuidanges & ranime la chaleur naturelle. Les feuilles étant coupées par morceaux, cuites quelque peu & exprimées, rendent un suc, qui étans pris le matin à jeun dans du vin, est excellent pour le scorbut, pour purifier le sang & nettoyer les premieres voies. Il convient aux filles qui ont les pâles-couleurs & dans la dyssenterie. Cette plante est fort salutaire dans la phthisie & dans les maux de gorge. Les feuilles cuites dans du babeure sont bonnes pour les fleurs blanches. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERUNDIS. Voyez *Zenda*.

PERUVIANUM BALSAMUM, *Baume du Pérou.* Voyez *Balsamum*.

PERUVIANUS CORTEX, *Ecorce du Pérou.* Voy. *Quinquina*.

PERYGUA. Voyez *Alaternus*.

PERYSIAS, περυσίας, épithete qu'on donne au vin, pour signifier qu'il est de la récolte de l'année précédente.

PES

PES ANSERINUS, nom du *Chenopodium*, *pes anserinus, primum & secundum Tabernæmontani.*

Pes Cati, nom de l'*Helichrysum, montanum, flore rotundiore.*

Pes Columbinus. Voyez *Geranium*.

Pes Leonis. Voyez *Alchimilla*.

Pes Leporinus, nom du *Trifolium, humile, spicatum, sive Lagopus.*

Pes Tigridis, nom de la *Sclarea Indica, floribus variegatis.*

PESSARIUM, *Pessaire.*

C'est un remede solide qu'on introduit dans les parties naturelles des femmes pour la guérison de plusieurs maladies auxquelles la matrice est sujette. Il reçoit différentes formes, & par conséquent différens noms.

Lorsqu'il est long comme le doigt indice, gros comme le pouce, rond & uni, il est appellé *pessarium*, ou *pessus*; *pessaire*, & par quelques-uns πριαπισκωτὸς, *priapiscotos*: mais on lui donne le nom de *nascalia*, quand il est rond comme un nouet. Morelli.

Les *pessaires* (*a*) sont du nombre des remedes externes qui ont été employés par Hippocrate.

On appelloit ainsi une espece de suppositoire, que l'on introduisoit dans le vagin. On les faisoit avec de la laine ou de la charpie, ou du linge avec lequel on mêloit diverses choses, comme des poudres, des huiles & de la cire, &c. On donnoit ensuite à cela une forme ronde & longue comme celle du doigt. L'usage des *pessaires* étoit anciennement fort fréquent; on en faisoit un remede presque universel pour les maladies des femmes. On s'en servoit dans l'intention de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, d'irriter, de resserrer, de purger & nettoyer la matrice; de la dessécher, de la contenir, &c. On employoit pour cela tantôt des huiles & des graisses, ou des sucs d'herbes; tantôt des matieres acres & irritantes, comme le nitre, la scammonée, le tithymale, les cantharides, l'ail, le cu-

(*a*) Πεσσοὶ, προσθετὰ, κολλύρια, *pessi*, *prostheta*, *collyria*; on les appelloit aussi πριαπισκωτὰ, *priapiscota*, à cause de leur figure: mais ce mot ne se trouve point dans Hippocrate.

min ; tantôt des astringens, comme l'écorce & la fleur de grenades, le rhus ou le sumach, l'alun, &c. tantôt des aromates, de la myrrhe, du castoreum & des plantes odorantes. Il n'est point, comme on l'a dit, de maladie de matrice, où l'on n'employât les *pessaires*.

On remédioit par ce moyen à la suffocation qu'on prétendoit que cette partie causât ; on provoquoit les menstrues, ou on les arrêtoit ; on apportoit du remede au relâchement, à la chute, à l'humidité superflue, aux ulcérations & aux inflammations de la matrice, à l'hydropisie de cette partie, aux fleurs blanches & à la stérilité ; on facilitoit l'accouchement des enfans morts, on faisoit sortir l'arriere-faix, on procuroit les purgations des femmes accouchées, &c. sans compter qu'on se servoit aussi de ce moyen pour faire avorter.

Les Anciens employoient principalement les *pessaires* ou *tali*, dans les maladies de l'utérus, & ils les distinguoient en trois especes, en émolliens, en astringens, & en ceux qui ouvrent les orifices des veines. Ils se servoient des premiers dans les inflammations, les ulcérations, les soulevemens, les refroidissemens, les mouvemens convulsifs, & les inflammations de l'utérus. Ils préparoient cette espece de *pessaires* avec la cire de tyrrhenie, l'*oleum Cyprinum* ou *Susinum*, la graisse d'oie ou d'oiseaux, le beure frais, la résine seche, la moelle de cerf, le fénu-grec & autres substances semblables. Ils se servoient des troisiemes pour exciter les menstrues, & pour guérir les obstructions ou les contractions de l'utérus. Ils les préparoient avec le miel, l'armoise, le dictame, le suc de chou, la réglisse, le suc de poireau, la rue, la scammonée, &c. Les *pessaires* astringens servoient à des usages tout-à-fait différens, puisqu'ils étoient destinés à arrêter le flux menstruel, à resserrer l'utérus, & à prévenir sa chute. La consistance de ces *pessaires* doit être un peu épaisse & forte. On doit ensuite tremper une tente de laine dans les ingrédiens, & l'introduire dans l'orifice de l'utérus, après y avoir attaché un cordon, pour pouvoir la retirer plus aisément quand on le juge à propos. PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 24.

Les Modernes ont négligé mal-à-propos l'usage de ces sortes de *pessaires* pour leur en substituer d'autres, dont la figure & la matiere varient, ainsi qu'on peut le voir dans la *Planche premiere*. On les emploie principalement contre les chutes de la matrice, & pour remédier à l'incontinence d'urine à laquelle plusieurs femmes sont sujettes. On explique leurs usages dans les articles des maladies auxquelles ils sont destinés.

PESSOS, *Pessaire*. Voyez *Pessarium*.

PESSULUS, *Pessaire*.

PESTICHIÆ. Voyez *Petechiæ*.

PESTIS, *Peste*.

La fievre pestilentielle est une fievre très-aiguë, qui doit son origine au venin contagieux qui a été apporté des Pays Orientaux ; & à moins que la force des mouvemens vitaux ne chasse promptement le venin par les bubons & les charbons, elle devient mortelle.

La *peste* differe des autres fievres contagieuses, malignes & exanthémateuses, en ce qu'elle est très-aiguë & qu'elle cause la mort, quelquefois dès le premier & le second jour. D'ailleurs elle ne naît pas dans nos Pays par la mauvaise nourriture, par le mauvais régime ou par la mauvaise disposition de l'air ; & dans le tems que ce fluide est très-sain, elle prend sa source de la seule contagion qui a été apportée des Pays Orientaux qui sont très-chauds, & qui en sont infectés. Elle a cela de particulier, qu'elle ne cesse point comme les autres fievres, malignes ou putrides, par des sueurs abondantes, par le flux de ventre, ou par les autres excrétions ; mais seulement par les tumeurs qu'occasionne le venin qui est poussé critiquement vers les parties extérieures & glanduleuses, & qui dégénerent en abscès. La fievre pestilentielle differe encore des autres maladies contagieuses & pétéchiales, en ce que son venin est si subtil & si permanent, qu'il s'attache promptement aux choses poreuses, & qu'il peut être transporté à une très-grande distance sans rien perdre de sa violence.

Ce venin a enfin cela de particulier, que sa qualité pernicieuse non-seulement s'adoucit, mais se détruit entierement par un froid violent ; c'est ce qui fait qu'elle est moins fréquente pendant le froid & dans les Pays Septentrionaux, & même qu'elle n'y fait pas tant de ravage que dans ceux qui sont chauds.

Mais comme dans toutes les fievres malignes & contagieuses, le venin qu'on respire avec l'air se mêle avec la liqueur salivaire, & déploie sa violence dans les parties par lesquelles il passe, il arrive aussi la même chose dans la contagion pestilentielle. Ce venin attaque d'abord la tête, le cerveau, les nerfs & le fluide nerveux, & cause un engourdissement de tête, une pesanteur, un assoupissement & une douleur cruelle, une stupeur des sens, un oubli de toutes choses, des agitations involontaires, l'insomnie, & la perte totale des forces. Ensuite étant porté par le gosier dans l'estomac, il occasionne le dégout des alimens, des nausées, des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, une cardialgie symptomatique, des efforts pour vomir, & le vomissement même. Il passe ensuite dans les membranes de la moelle épiniere & dans les tuniques nerveuses des arteres, & rend le pouls languissant, foible, serré, fréquent, & même il cause la défaillance. Tous ces accidens sont des marques & des symptomes ordinaires de la *peste* : ils paroissent dès le commencement, & sont d'autant plus violens & d'une activité d'autant plus prompte, que le venin pestilentiel surpasse par sa malignité le venin des autres maladies contagieuses & malignes.

Thucydide, *Lib. II. de Bello, Polopones.* est celui de tous les Historiens qui nous a donné une relation plus ample & plus détaillée des accidens qui accompagnent cette maladie. On peut voir ce qu'il en dit dans la description qu'il fait de la *peste* qui ravagea l'Attique, & que nous rapporterons ici.

« Je me contenterai de dire ce que c'étoit, comme ayant « vu moi-même cette maladie, & en ayant vu d'autres « attaqués ; cela pourra servir de quelque instruction à « la postérité, s'il arrive qu'elle revienne jamais. Premierement, cette année fut exempte de toute autre « maladie ; & lorsqu'il en arrivoit quelqu'une, elle dégénéroit en celle-ci. A ceux qui se portoient bien, « elle prenoit tout d'un coup, & sans que rien y donnât « occasion, par un grand mal de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue sanglante, le gosier de « même, une haleine infecte & une respiration difficile, suivie d'éternuemens & d'une voix enrouée. De-« là descendant dans la poitrine, elle causoit une toux « violente : quand elle attaquoit l'estomac, elle le faisoit soulever, & causoit des vomissemens de toutes « sortes de biles avec beaucoup de fatigue. La plupart « des malades avoient un hoquet, suivi d'une convulsion « violente qui s'appaisoit aux uns pendant la maladie, « à d'autres long-tems après. Le corps qui n'étoit point « pâle, mais rougeâtre & livide, étoit couvert d'élevures & de pustules, & ne paroissoit pas fort chaud « au toucher ; mais brûloit tellement au-dedans, qu'on « ne pouvoit souffrir ni la couverture, ni le drap, si « bien qu'il falloit demeurer nu. On prenoit un plaisir infini à se plonger dans l'eau froide ; & plusieurs « qu'on n'avoit pas eu soin de garder, se précipiterent « dans des puits, pressés d'une soif qu'on ne pouvoit « éteindre, soit qu'on bût peu ou beaucoup. Ces symptomes étoient suivis de veilles & d'agitations continuelles sans que le corps s'affoiblît, tant que la maladie étoit dans sa force : car on résistoit au-delà de « toute apparence ; de sorte que la plupart mouroient « au septieme ou au neuvieme jour de l'ardeur qui les

« brûloit, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. Si l'on passoit ce tems-là, la maladie descendoit dans le ventre; & ulcérant les intestins, causoit une diarrhée immodérée qui fit mourir presque tous les malades d'épuisement; car la maladie attaquoit successivement toutes les parties du corps, commençant par la tête; & si l'on échappoit au commencement, le mal gagnoit les extrémités. Il descendoit tantôt dans les bources, tantôt sur les doigts des piés & des mains; & plusieurs en guérirent en perdant l'usage de ces parties, & quelques-uns même celui de la vue. Quelquefois revenant en santé, on perdoit la mémoire jusqu'à se méconnoître soi-même & ses amis. La maladie donc, ajoute-t'il peu après, laissant à part beaucoup d'accidens extraordinaires, qui étoient différens dans les différens sujets, étoit en général accompagnée des symptomes dont nous venons de faire l'histoire. Il n'y eut pendant ce tems-là aucune des maladies qu'on regarde comme des maladies ordinaires; & s'il en paroissoit quelqu'une, elle dégénéreroit en celle-là. Quelques-uns périrent faute de secours, & d'autres, quoiqu'on en eût beaucoup de soin. On ne trouva aucun remede qui pût les soulager; car ce qui faisoit du bien aux uns, nuisoit aux autres. Il n'y eut aucun corps foible ou vigoureux qui résistât à cette maladie: mais ils moururent tous, quelque chose qu'ils fissent pour leur guérison. Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit d'un côté le désespoir qui s'emparoit quelquefois d'abord de ceux qui en étoient atteints, & faisoit qu'ils s'abandonnoient eux-mêmes & ne vouloient rien faire pour leur guérison; & de l'autre, que la contagion gagnoit ceux qui assistoient les malades, & c'est ce qui fit le plus grand dégat. »

Les symptomes dont la *peste* est accompagnée ne sont pas toujours les mêmes: mais ils varient suivant les tempéramens & la disposition des corps, & il est nécessaire que le Medecin en connoisse la différence & qu'il l'examine attentivement. Tout ceux qui ont écrit sur la *peste* assurent d'un commun accord, que les personnes d'une habitude spongieuse, poreuse & grasse, d'un tempérament sanguin & phlegmatique, les femmes, les jeunes gens & les enfans, ceux qui sont d'un naturel timide, les pauvres & ceux qui suivent un régime mal-sain, les personnes adonnées à la crapule & qui passent les nuits dans la débauche, sont plus promptement & plus dangereusement attaqués de cette maladie, que ceux qui sont d'un naturel courageux & intrépide, d'une complexion maigre & nerveuse, & qui ont de plus gros vaisseaux, que les adultes, les vieillards, ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, ou qui ont des cauteres & des ulceres ouverts.

On a aussi éprouvé que rien ne dispose davantage à recevoir le venin de la contagion, & n'est plus propre à augmenter sa violence, que la frayeur, la crainte de la mort, & le découragement: on a même éprouvé que quelques personnes ont été attaquées de la *peste* & en sont mortes, seulement pour avoir été saisies de frayeur; car ces passions de l'ame sont les plus propres à diminuer & à détruire le mouvement vital du cœur & des arteres, à retarder le mouvement du sang, & à abbattre les forces vitales, naturelles & animales, lesquels mouvemens feroient absolument nécessaires pour chasser le venin qui s'est insinué dans le corps.

Il est extremement difficile de déterminer exactement, *à priori*, le caractere & la qualité particuliere du venin qui cause la *peste*, parce qu'il n'est pas sensible: cependant autant qu'on en peut juger par ses effets, il paroît avoir une double qualité; la premiere sulphureuse, putride & multiplicative semblable au levain; & l'autre subtile, extremement acre & caustique, mais cependant plus alcaline qu'acide. Ce qui prouve manifestement son caractere putride & sulphureux, c'est que plusieurs maladies malignes doivent leur origine aux exhalaisons corrompues qui s'élevent des cadavres qu'on n'a point enterrés, des eaux croupissantes & corrompues, & autres matieres fétides & excrémentitielles; & que ce venin infecte sur le champ le fluide nerveux, arrête le mouvement systaltique des solides, & occasionne dans les liqueurs une corruption sphaceleuse. On peut encore assurer que ce venin a une acrimonie caustique & subtile, non-seulement parce que les maladies contagieuses sont pour l'ordinaire précédées d'une grande quantité d'insectes qui s'engendrent de la corruption & contiennent un sel caustique, mais encore parce que venant à picoter & ronger les fibres nerveuses, il cause de la douleur, une enflure & une inflammation que l'on apperçoit sensiblement dans les bubons & dans les charbons.

Lorsque le venin pestilentiel vient à s'introduire dans le corps, il trouble & il détruit sur le champ, comme nous l'avons dit ci-dessus, toutes les fonctions, & à moins qu'il ne soit promptement chassé des parties intérieures vers les extérieures, il cause surement la mort. La crise ne se fait point cependant comme dans les autres maladies malignes par des sueurs abondantes, par un flux de ventre ou d'urine, par les hémorrhoïdes, ou les regles; ni par un saignement de nez naturel ou artificiel, au contraire ces excrétions présagent plutôt la mort lorsqu'elles sont trop copieuses. Mais l'excrétion salutaire & critique qui détruit parfaitement la maladie pestilentielle, est celle qui se fait par des tumeurs qui naissent sur la superficie du corps, pourvu cependant qu'elle se fasse entre le troisieme & le quatrieme jour comme dans l'érésipele; car plus elle se fait promptement, plus elle est salutaire, & plus elle adoucit la violence de la maladie. Ce qui prouve que ces tumeurs contiennent un venin formel, c'est que si un Chirurgien vient à saigner un homme sain avec la lancette dont il s'est servi pour les ouvrir, il est aussi-tôt attaqué de la *peste*.

Ces tumeurs pestilentielles sont de deux especes, les Grecs donnent à la premiere le nom de bubon, qui lui est commun chez eux avec toutes les autres tumeurs. Ces bubons viennent surtout aux endroits glanduleux, mais plus communément aux aines, sous les aisselles, dans les glandes parotides, mammaires & dans les axillaires inférieures, sous le menton aussi-bien que dans les glandes contiguës à la trachée-artere. Ils se manifestent par une tumeur des glandes, dure, douloureuse, tensive, accompagnée d'ardeur, & lorsqu'ils sont d'un bon caractere, ils grossissent, ils se mollifient & viennent à suppuration. La seconde espece de tumeur est beaucoup plus dangereuse que la premiere, & appellée par les Grecs *anthrax*; mot qui signifie proprement un charbon de feu, d'où les Latins ont formé le diminutif *carbunculus*. Celse, *Lib. V. cap.* 28. décrit le charbon de la maniere suivante.

« C'est une rougeur, dit-il, sur laquelle il se forme des pustules qui ne sont pas fort élevées, & qui sont ordinairement très-noires, livides ou pâles. Elles paroissent remplies de sanie, & leur fond est de couleur noire. Leur consistance est plus seche & plus dure qu'elle ne devroit l'être naturellement, & elles sont entourées d'une croûte qui est enflammée tout autour. La peau ne peut point se lever dans cet endroit, & tient à la chair qui est dessous. »

Mindererus qui a servi dans un tems de *peste* & qui en a écrit fort savamment, décrit le charbon en ces termes:

« Lorsque le charbon est de la grosseur d'un grain de moutarde ou de chanvre, il est entouré d'un cercle ou d'une bordure enflammée de la grandeur d'une assiette, suivant la partie qu'il affecte. La chair qu'il touche se sépare de celle qui est saine comme une escarre ou une chair pourrie, de sorte qu'elle laisse un creux comme si elle avoit été rongée par cette espece de cancer à qui on donne le nom de loup. »

Ces charbons n'épargnent aucune partie du corps : mais ils attaquent surtout les membranes des muscles & la substance nerveuse & fibreuse de la pean, principalement sur le dos, les bras & les cuisses. Les malades ressentent d'abord dans les endroits où ils veulent sortir, une demangeaison très-vive ; & lorsqu'ils viennent à se gratter, il s'éleve des pustules d'un rouge livide, blanchâtre, pourpre ou foncé. Ces pustules sont fort nombreuses & paroissent remplies de pus, & il se forme sur quelques-unes d'elles une croûte cendrée, qui après qu'elle est ôtée laisse paroître une chair pourrie & spongieuse, & celle qui est tout autour est affectée d'une ardeur & d'une douleur insupportable, qui est enfin suivie du sphacele ou de la mortification totale de la partie.

Quelques-uns de ceux auxquels la *peste* est funeste, meurent dès le premier ou le second jour d'une syncope, qui est sans doute causée par la crainte dont ils sont frappés. Mais la plus grande partie périt lorsque le venin n'est point chassé du corps, ou qu'il revient aussi-tôt après l'avoir été, & que venant à s'attacher aux tuniques nerveuses des parties nobles, telles que la pleure, l'œsophage, le ventricule, les intestins, les méninges, il cause un sphacele qui se glisse promptement dans tous les visceres & dans le sang, ce qui fait que les cadavres répandent aussi-tôt une odeur insupportable, s'enflent & se corrompent très-promptement. Les malades meurent aussi quelquefois d'une fievre symptomatique, lorsque les tumeurs pestilentielles sont en grand nombre, tout de même que dans la petite vérole, à cause de l'inflammation, de la douleur & de l'ardeur insupportables qu'elles causent.

CURE.

Puisqu'il est certain que la *peste* ne naît point dans nos climats, & qu'elle y est apportée des pays éloignés, le moyen le plus sûr & le plus certain qu'on puisse indiquer pour s'en garantir, est d'éviter la contagion. Il y a long-tems que Celse a conseillé aux personnes qui se portent bien & qui ne se croyent point en sureté, de s'éloigner par mer & par terre, & Noel le Comte assure, *Hist. Lib. XXVII.* que ce conseil fut d'une grande utilité pendant la *peste* qui ravagea l'Italie en 1625. Sanctorius, *Med. Stat. Sect. Aph.* 138. dit tout naturellement « que ceux qui ordonnent pour « éviter la *peste*, d'autres remedes que la fuite, sont « des ignorans ou des Charlatans qui veulent s'enri« chir. » C'est pourquoi les Souverains pourvoyent parfaitement au bien de leurs sujets, lorsque dans un tems de *peste* ils empêchent par toute sorte de moyens l'accès & les progrès de la contagion ; & que, lorsqu'une maison est infectée, ils en font sortir les personnes qui se portent bien, & brûler tous les meubles de ceux qui sont morts, de peur que la maladie ne se communique par leur moyen.

Il faut dans un tems de *peste* vivre très-sobrement & éviter toute sorte d'excès dans l'usage des choses non-naturelles, & surtout se garantir des passions, & s'abstenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la transpiration & engendrer des crudités dans les premieres voies. Il faut surtout s'armer de courage & bannir la terreur, la crainte & le découragemennt ; car il est certain que ces passions tuent plus de monde que la *peste* même.

Ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés, doivent prendre garde que le venin ne se glisse parmi les sucs vitaux, & ne se mêle avec les humeurs salivaires qui séjournent dans les premieres voies, comme cela arrive aisément. Il est à propos pour cet effet de cracher & de vomir souvent, de se laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines. Les effets de ces liqueurs seront encore plus efficaces si elles sont imprégnées avec le scordium, la rue ou l'écorce de citron ; car l'acide est un antidote naturel des venins qui sont d'une qualité putride, & sulphureuse ; & en effet il fixe & énerve le soufre & les sels volatils, comme on l'éprouve dans la Chymie. Il est donc plus sûr d'user d'acides & de les tenir dans la bouche, que de mâcher des racines alexipharmaques de zédoaire, d'angélique & d'impératoire. Il convient aussi de boire du vin du Rhin, ou quelques cuillerées d'esprit bésoardique délayé dans de l'eau ou dans du vin. L'autorité de Forestus est d'un grand poids dans cette matiere. « Obligé, dit-il, de visiter les pestiférés, j'a« vois soin de me garantir de la contagion par ces « moyens, surtout par un courage ferme & en mâ« chant une tranche de citron. » Les Turcs, au rapport de Cole, *Lib. de Morb. Acut.* usent fréquemment pendant la *peste* du citron, dont ils mettent une grande quantité dans leurs sauces & leurs ragouts.

Plusieurs Médecins mettent au rang des secours extérieurs qui sont propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font un très-grand cas, & peut-être qu'ils se fondent sur une observation qu'on a faite que ceux qui ont sur le corps des ulceres chroniques & scorbutiques sont exempts de la *peste* & des autres maladies contagieuses. Hildanus attribue une grande vertu à ces cauteres, & voici ce qu'il en dit. *Cent.* 4. *Obs.* 23.

« Je ne me souviens point qu'aucun de ceux qui avoient « des cauteres aux bras & aux jambes soit mort de la « *peste*, si on en excepte un ou deux qui étoient extre« mement cacochymes, & j'ai éprouvé avec bien d'au« tres, que les cauteres sont un préservatif excellent « contre cette maladie. »

Je me rappelle d'avoir oui-dire la même chose aux Medecins qui avoient été à Erfort pendant la *peste*.

Voici, suivant moi, la cause de cet effet prophylactique si remarquable.

La matiere du venin qui s'est introduit dans le corps, & qui s'attache pour l'ordinaire avec beaucoup de force à la partie séreuse du sang, est portée avec impétuosité par la force de la nature vers la partie où est le cautere, parce qu'elle est la plus foible, & chassée par cet excrétoire ; de là vient qu'on ressent souvent autour des cauteres une douleur extraodinaire & qu'on y apperçoit une tumeur. Peut-être aussi que la confiance que les personnes ont dans ce remede, qu'ils regardent comme un préservatif certain, leur inspire du courage, ranime les esprits, & agit sur elles comme une espece d'amulete.

Au reste, tous les moyens qu'emploie un habile Medecin dans la cure de cette maladie, doivent avoir pour but.

1°. De chasser avec le secours de la nature, par des voies convenables, le venin qui est dans le corps, surtout par les tumeurs critiques dont il doit prendre un très-grand soin.

2°. De ranimer les forces qui servent à l'entretien de la vie, & de remédier aux symptomes qui menacent le malade. Mais comme je ne puis indiquer d'après mes observations de quelle maniere & par quels remedes on peut satisfaire à ces indications, je vais me servir de celles des autres, & insérer ici la méthode dont s'est servi avec beaucoup de succès Jean Langius dans la cure de cette maladie, & y joindre ensuite mes avis & le jugement que j'en porte conformément à la raison & à l'expérience.

Voici de quelle maniere ce savant Auteur décrit, *Lib. I. Epist.* 18. la méthode dont il se sert dans la cure de la *peste*.

« Vous avez pu savoir que j'ai guéri pendant la *peste* un « grand nombre de personnes, du rétablissement des« quelles on désespéroit, en employant la méthode « suivante :

« Premierement, lorsque le malade avoit été constipé en « tout ou en partie, quelques jours avant la maladie, « j'ai eu soin de lui décharger le ventre ou avec un « suppositoire ou avec un léger lavement. Je lui ai « donné ensuite un aléxipharmaque sudorifique & pro-« pre à exciter la sueur pendant deux ou trois heures, « & même plus, suivant l'âge & les forces du malade. « Je lui ai appliqué un épitheme sur le cœur. Six ou « sept heures après que la sueur avoit cessé, je le fai-« sois saigner de la partie convenable, après avoir au-« paravant réparé ses forces au moyen de quelque « bouillon, & peu de tems après qu'il avoit pris le re-« mede aléxipharmaque, je lui donnois matin & soir « des potions altérantes, d'une qualité & d'une subs-« tance propres à résister au venin & à fortifier le cœur, « telles que celles qu'on prépare avec du suc de citron, « de limon, d'orange, d'oseille & d'alleluia, avec tant « soit peu de vinaigre & du sucre. Sur la fin de la mala-« die & lorsque l'appétit étoit languissant, je lui don-« nois pour détruire entierement les restes de la mala-« die, un purgatif composé avec la rhubarbe, l'agaric, « la casse, la manne ou les tamarins des Indes. Je re-« commandois ensuite aux Chirurgiens de ne point hâ-« ter la consolidation des ulceres & des charbons, & « aux gardes de donner aux malades aux heures indi-« quées des alimens & des boissons convenables. De « sorte que par ce moyen, je rendis la santé à un grand « nombre de personnes. Lorsque les bubons, continue-« t-il, & les charbons venoient à pousser auprès des « excrétoires, c'est-à-dire, auprès des oreilles, qu'il se « formoit des abscès sous les aisselles, & des bubons « dans les glandes des aines; qu'il paroissoit des char-« bons sur les bras ou sur les jambes, j'y faisois promp-« ment appliquer, de même que dans les blessures ve-« nimeuses, des remedes propres à attirer le venin, « les ventouses ou une emplâtre composée avec du le-« vain, de la thériaque, de la farine, de la moutarde, « & des oignons cuits sous la cendre, en y ajoutant de « l'opopanax ou du galbanum, dissous dans du vinai-« gre très-fort; & j'avois soin de faire scarifier l'abscès « avant qu'il fût mûr, de l'ouvrir ou de le brûler avec « un cautere. Supposé que le malade appréhendât le « feu, je me servois d'un cautere potentiel préparé avec « les cantharides & du levain, ou j'y appliquois de la « racine d'herbe-aux-gueux, pilée avec de l'huile, qui « est propre par sa chaleur & son ardeur, non-seule-« ment à attirer les humeurs nuisibles, mais encore à « ouvrir les dépôts qui s'en sont faits. »

Cette méthode de guérir la *peste* est entierement confor-me à la raison; car le principal soin qu'on doit avoir dans la cure des maladies, est de purger le malade avec un léger lavement, supposé qu'il ait été totale-ment constipé pendant quelques jours au commence-ment, ou qu'il ait eu simplement le ventre paresseux: par ce moyen on décharge les intestins des excrémens, on prévient la violence des symptomes, & on augmen-te la vertu des remedes. On doit approuver la méthode de l'Auteur, qui consiste à exciter par un remede aléxi-pharmaque convenable, la sueur pendant quelques heu-res, afin de faire exhaler ce venin spiritueux & le chas-ser à travers la peau. On ne doit pas regarder comme inutile l'épitheme qu'il applique sur le cœur: car, quoiqu'il ne touche pas directement cette partie, mais seulement l'orifice droit du ventricule, aussi-bien que ses tuniques nerveuses & musculeuses, il est cepen-dant nécessaire de défendre le ventricule, qui est une partie extremement nerveuse, d'un sentiment exquis, & qui a des liaisons très-étroites avec les parties ner-veuses de tout le corps où le venin déploie d'abord sa violence; ce que l'on fait parfaitement avec les topi-ques, qui ont une vertu antispasmodique, balsami-que & fortifiante; c'est pourquoi, je me sers ordinai-rement pour cet effet de thériaque, d'huile exprimée de noix muscade, de camphre, de safran, de casto-reum & de baume du Pérou. La saignée qu'il n'ordon-ne qu'après les aléxipharmaques, ne peut que faire du bien: mais il est très-dangereux de commencer la cure par cette évacuation, parce qu'un ou deux jours après, le mouvement du sang qui se fait vers la circonféren-ce, & par conséquent la transpiration, diminue en quelque sorte, de façon que le venin reste dans le corps. Je n'oublierai point que la frayeur qui s'empare des personnes qui sont attaquées de la *peste*, détourne le mouvement du sang de la superficie du corps, ensorte que la saignée qui produit le même effet, ne peut être que très-nuisible. Cependant on peut en faire usage, supposé qu'on y soit accoutumé, qu'il y ait pléthore, & que le malade soit adonné au vin & à la bonne chere; mais après s'être servi d'un sudorifique, parce que la quantité du sang venant à diminuer, l'expulsion de la matiere virulente vers les glandes se fait plus aisément & avec plus de promptitude, & cela avec d'autant plus de sureté qu'on a soin de seconder ensuite le cours du sang vers les parties extérieures par des diaphorétiques doux. On fait aussi beaucoup de cas des acides, tels que le suc de citron & le vinaigre, parce qu'ils résis-tent au venin, qu'ils empêchent la corruption des hu-meurs & la dissolution du sang, d'où il suit que c'est avec raison qu'on les préfere à tous les autres alexi-pharmaques & antipestilentiels.

Lorsque la maladie est sur sa fin, Langius a soin de pur-ger les malades avec des purgatifs légers. Autant que cette méthode est nuisible au commencement de la *peste* & des autres maladies contagieuses, parce qu'elle retarde le mouvement des humeurs vers les parties ex-térieures, autant est-elle salutaire sur la fin. On chasse par ce moyen les impuretés nuisibles qui se sont for-mées pendant la maladie, & qui lorsqu'elles viennent à rester dans le corps, détruisent l'appétit, occasion-nent de nouveau des fievres lentes & pourprées, aba-tent les forces, diminuent la chaleur, & causent une nouvelle maladie qui est souvent mortelle. Il conseil-le d'attirer le venin des tumeurs pestilentielles par les ventouses, les scarifications & les véficatoires, & tous les Medecins qui ont traité la *peste*, sont là-dessus de son sentiment. On peut consulter Riviere, *Observat. Cent. II. Obs.* 19. qui approuve extremement qu'aussi-tôt qu'une personne est attaquée de la *peste*, on lui ap-plique auprès des oreilles & sur les autres excrétoires accoutumés, un véficatoire composé de cantharides, du levain & du vinaigre, & qu'on les fasse ensuite de-meurer tranquillement au lit; & il assure, comme l'avant éprouvé, que vingt-quatre heures après il sort une humeur séreuse & noire, & que la maladie cesse entierement quelques jours après. C'est aussi avec beau-coup de raison que Langius conseille de ne point fer-mer trop-tôt & avant le tems les ulceres. On doit plu-tôt ouvrir la tumeur après avoir attiré la matiere vers la superficie du corps, & lorsque la supuration est fai-te, mondifier l'ulcere avec les digestifs ordinaires, & l'entretenir long-tems ouvert, afin que tout le venin ait le tems de sortir, après quoi on le laisse fermer.

Précautions & observations pratiques.

La maxime que Sanctorius avance, *Aph.* 109. *Medec. Stat.* mérite beaucoup d'attention. « Il n'y a presque point, « dit ce grand homme, de riches qui guérissent par le se-« cours des remedes dans la peste, au lieu qu'un grand « nombre de personnes du commun recouvrent la santé « sans y avoir recours. » En effet, l'expérience nous apprend que pourvu qu'ils ne soient pas dénués de toute sorte de secours, qu'ils suivent un régime tem-péré & qu'ils usent d'une boisson légere autant que le besoin le demande, ils recouvrent plus prompte-ment & plus parfaitement la santé dans les fievres pes-tilentielles, & dans les autres maladies contagieuses & malignes, que les riches qui sont, pour ainsi dire, ac-cablés de remedes. Les premiers ont un tempérament fort & vigoureux, qui, lorsqu'on le laisse agir dans la cure de ces maladies, réussit beaucoup mieux que si on

l'empêche & on le déroge par un traitement étudié & souvent entierement opposé. Au contraire, comme le tempérament des personnes de distinction est déja affoibli par le mauvais régime qu'elles suivent, & par les mauvais alimens dont elles se noorrissent, les opérations se trouvent beaucoup dérangées, par la grande quantité & la grande variété des remedes, soovent peu convenables, dont elles useot, de sorte que la maladie a un événement funeste.

Il n'y a rien surtout de plus pernicieux que les racines appellées aléxipharmaques, qui regorgent d'une huile volatile chaude, telles que celles de la carline, de l'angélique, de l'herbe-aux teigneux, de la zédoaire, de la serpentaire de Virginie, de l'impératoire, du dompte-venin, de la pimprenelle blanche, de l'angelique, aussi-bien que les essences & les élixirs qu'on en compose, la thériaque & le mithridate, lorsqu'on les donne en trop grande quantité. On doit encore moins se servir de ces esprits urineux, volatils, huileux, auxquels on donne de si grandes louanges, tels que ceux de corne de cerf, de suie & de viperes, aussi bien que des sels volatils & du baume de soufre. Car loin de chasser le venin qui est dans le corps, ils le font au contraire rester dedans, & s'attacher plus fortement aux parties nerveuses. En effet, c'est une loi générale que les sécrétions qui précedent l'excrétion des impuretés, parviennent beaucoup mieux aux émonctoires par une impulsion modérée, que lorsque les humeurs sont agitées avec trop de vitesse & trop d'impétuosité. Les remedes trop chauds augmentent plutôt les douleurs des entrailles & la chaleur, hâtent la dissolution des humeurs & poussent facilement & avec violence le venin du ventricule dans le sang & dans les parties nerveuses, ce qui les rend nuisibles de plusieurs manieres.

La plupart des Medecins qui ont traité des pestiférés confirment la vérité de ce que je viens de dire. On peut consulter leurs écrits, & entre autres ceux d'Hildanus, de Caldera, de Herédia & de Thonerus, qui rapportent plusieurs exemples pour prouver que tous ceux qui ont usé d'aléxipharmaques trop chauds sont tous morts.

On ne doit point cependant condamner entierement dans la *peste* l'usage des racines & des herbes alexipharmaques, car elles ne sont point nuisibles quand on les corrige avec des acides & du nitre. On m'a assuré que durant la *peste* qui ravagea la ville de Hall en 1682. on se servit avec beaucoup de succès d'un mélange composé d'eau de chardon-béni avec quatre cuillerées de vinaigre, une dragme de pierres d'écrevisses & de thériaque qu'on répétoit plusieurs fois. On prétend aussi que pendant la *peste* qui ravagea presque toute la Lombardie en 1576. plusieurs personnes, surtout de celles qui demeuroient à Milan, en furent guéries au moyen du suc de galega pris avec du vinaigre, de l'eau de chardon-béni & quelque peu de thériaque. On se couvroit ensuite autant qu'il le falloit pour exciter la sueur. Thonerus, *Observat.* assure que le vinaigre thériacal est le seul remede qu'on ait employé avec succès pendant la *peste*, lorsqu'on le donnoit au commencement pour exciter la sueur, & qu'il a sauvé en 1543. qu'il régnoit parmi les troupes une fievre maligne, une Compagnie entiere, que tous ceux qui userent de ce remede échapperent, si on en excepte un petit nombre qui le prirent trop tard. Kircher assure dans son Traité *de la Peste*, que le vinaigre dans lequel on avoit fait infuser de la rue, de la racine de pimprenelle blanche, de la bétoine, de l'ail & des baies de genevrier avec quelque peu de camphre, fut si salutaire dans la *peste* qui ravagea la ville de Rome, que tous ceux qui en userent en furent garantis, quoiqu'ils vécussent parmi des pestiférés. On a toujours fait beaucoup de cas dans les maladies malignes, de l'eau prophylactique de Sylvius, à cause du vinaigre qui en est la base. Gesner, *Lib. III. Epist.* 27. conseille par la même raison de donner les alexipharmaques dans du vin mêlé avec du vinaigre. Mais c'est surtout le premier jour qu'il est bon de donner ces remedes mêlés avec des acides lorsque la résolution & la sueur sont nécessaires; car Minderus assure avec beaucoup de raison, qu'à moins qu'on n'emploie les alexiteres dans l'espace de vingt-quatre heures, à compter depuis la premiere attaque de la maladie, tous les remedes deviennent inutiles.

Tous les Auteurs qui ont écrit sur la *peste* assurent unanimement que les acides & les terreux sont de tous les remedes ceux qui ont le plus d'efficacité contre cette maladie.

Fracastor, *Lib. III. de Morb. Contag.* fait beaucoup de cas du remede suivant, qu'il prétend avoir beaucoup de vertu, tant pour prévenir la *peste* que pour la guérir.

Prenez *de suc d'alleluia, deux onces;*
de suc de citron; une once;
de diascordium, une dragme;
d'épices cordiales, deux scrupules;
de vinaigre, une once.

Voici ce que dit Mindererus, *de Peste, cap.* 15.

« Il n'y a aucune corruption, aucune infection & aucune altération d'humeurs, qu'on ne vienne à bout de corriger par les acides; & j'avouerai ingénuement que si on vouloit m'interdire l'usage des remedes vitrioliques, je ne voudrois jamais entreprendre de traiter un malade attaqué de la *peste*, ou si je le faisois, ce seroit sans savoir avec quels remedes la combattre. »

Fonseca, *de Vera Rat. Curand. Pest.* est du même sentiment.

« Jean Craton, Augenius de Monte Sancto, Martin Ruland & plusieurs autres Medecins assurent, dit-il, que l'esprit de vitriol est très salutaire dans les fievres pestilentielles, & j'avouerai que je l'ai employé avec beaucoup de succès, non-seulement avec des sirops, mais encore avec de la conserve de roses. »

Les remedes terreux & bésoardiques fixes qui ont le plus de vertu, sont l'antimoine diaphorétique, le bésoard minéral & les pierres d'écrevisses, la corne de cerf brûlée & philosophiquement préparée, le succin, la terre sigillée, le bol d'Arménie & le cinnabre. On peut en composer différens remedes, ou les employer tous seuls ou les mêler avec des acides. On peut consulter sur cette matiere Antoine Schnecberg, *in Catal. Med. Simplic. Adversf. Pest.* Henri à Bra Unzerus, *Lib. II. Antid. Pestil.* & Mindererus, *de Peste, cap.* 12.

Les analeptiques tiennent le premier rang parmi les remedes qui sont utiles dans la *peste*. Comme les forces sont extrêmement abattues dans cette cruelle maladie, tant à cause de la crainte & de la consternation, qu'à cause de son extreme malignité, il est absolument nécessaire que le Medecin fasse tout son possible pour écarter les causes mortelles & non-naturelles qui peuvent les endommager, & s'abstenir des remedes anodyns, aussi bien que des substances extrêmement vaporeuses & fétides.

Rien n'est meilleur pour réparer les forces que l'eau fortifiante que je prépare de la maniere suivante.

Prenez *de Moldavie, quatre poignées;*
de roses pilées avec du sel, } *de chaq. une poignée;*
de fleurs de muguet, }
d'écorces fraîches de citron, demi-once;
de canelle, une once;
de macis, demi-gros.

Mettez le tout dans une pinte de vin du Rhin, & trois pintes

pintes d'eau commune, dont vous distilerez à petit feu deux pintes & demie.

On peut prendre cette eau toute seule avec du sirop de suc de citron & l'esprit de sel, pour lui donner une acidité agréable, ou la mêler avec une pareille quantité d'eau de chardon-béni, comme un véhicule propre à prendre tous les autres anti-pestilentiels.

Les émétiques ne sont pas moins utiles dans la fievre pestilentielle, puisque la premiere & la principale indication consiste à chasser promptement hors du corps le venin qui s'y est introduit. Il est certain que le venin contagieux se mêle d'abord avec la liqueur salivale, qu'il descend avec elle dans le ventricule, & que de-là il passe dans le sang. Il est donc à propos de le chasser par le chemin qu'il a d'abord pris, & d'évacuer par haut les crudités des premieres voies, qui augmentent extremement sa malignité: mais il est nécessaire de le faire dès que le malade est attaqué, & qu'il sent une langueur accompagnée de cardialgie. On peut par ce moyen, & en donnant immédiatement après un sudorifique convenable, arrêter cette maladie dès son commencement, comme on en est assuré par plusieurs expériences. Riviere rapporte une observation aussi curieuse que surprenante au sujet d'un homme qui ayant soupçonné au mal de tête qu'il ressentoit & aux nausées, qu'il étoit attaqué de la *peste*, mit aussi-tôt dans son gosier une plume trempée dans l'huile, qui lui fit vomir d'abord une matiere séreuse, jaune & enfin porracée; il se mit ensuite au lit, prit un bouillon qui le fit suer, & il fut rétabli sur le champ.

Les Medecins ne sont pas d'accord entre eux sur l'utilité de la saignée; car il y en a qui l'approuvent & d'autres qui la condamnent. La regle que Celse, *Lib. III. cap.* 4. donne là-dessus est très-sensée:

« Les fièvres pestilentielles demandent une attention « toute particuliere, puisque dans ces sortes de mala- « dies, la diete, les clysteres & la purgation ne sont « d'aucune utilité : mais la saignée est très-salutaire, « lorsque les forces le permettent, sur-tout lorsque la « maladie est accompagnée de douleurs. »

Riviere assure aussi qu'il a sauvé beaucoup de malades d'une parotide pestilentielle, qui fit beaucoup de ravage, par le moyen de la saignée, dont il usoit avec modération, ne tirant à ses malades que quelques onces de sang, & réitérant ce remede. On ne doit cependant jamais l'employer aussi tôt que ce mal commence, & lorsque le malade est dans la frayeur & la consternation: mais on peut l'admettre le second ou le troisieme jour, si la pléthore est considérable, & si les forces le permettent, pourvû que ce soit avec modération. (D'autres prescrivent cependant des saignées copieuses au commencement de la maladie, appuyant leur sentiment de plusieurs bonnes raisons.)

Les Medecins ne s'accordent pas davantage sur l'usage du nitre : ceux qui le rejettent, s'imaginent qu'il rafraîchit trop, & qu'il s'oppose par-là à l'expulsion du venin. Ils disent que ce dernier étant stupéfiant & putréfiant, le nitre peut occasionner des diarrhées presque mortelles. Ceux qui l'approuvent prétendent qu'il fait beaucoup de bien, lorsqu'on le mêle avec des diaphorétiques, tout de même que dans les autres fievres exanthémateuses, inflammatoires & malignes : mais il est facile de terminer ce différend. On doit avoir égard aux sujets, à leur naturel & à leur tempérament, & examiner les symptomes de la maladie. Si le sujet est pléthorique, d'un tempérament bilieux ou sanguin, si la chaleur, la fievre, la soif & le mal de tête sont violens ; dans ce cas on peut employer utilement les remedes nitreux en petite dose avec des poudres besoardiques: mais la simple raison indique qu'on doit s'en abstenir, lorsque le malade est assoupi & dans l'engourdissement, que le pouls est foible, les extrémités du corps froides; & que ces accidens ont été précédés d'une grande frayeur. Il est cependant toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre ; car par ce moyen, sa qualité vaporeuse & rafraîchissante s'adoucit, & le remede devient non-seulement alexipharmaque, mais encore très-propre à empêcher l'inflammation. Je me souviens d'avoir oüi dire, dans le tems que j'étois à Londres, à un vieux Chirurgien qui s'étoit trouvé à Vienne pendant la *peste*; qu'il s'étoit servi avec beaucoup de succès d'un électuaire qu'il appelloit *oir*, & qui étoit composé de rob de sureau & de miel, de chacun demi-livre ; de poudre à fusil & de camphre, de chacun un gros ; dont il faisoit prendre une ou deux dragmes à ses malades. Giselerus assure qu'il s'est servi avec beaucoup de succès de la poudre à fusil dans la *peste* qui affligea le Duché de Brunswick.

On doit outre cela traiter avec beaucoup de soin ces tumeurs critiques qui guérissent la maladie pestilentielle. Les bubons ne sont point dangereux lorsqu'ils poussent & mûrissent promptement : mais lorsqu'ils rentrent d'abord, on doit appréhender la mort, ou pour le moins des symptomes très-fâcheux. Par exemple, si ce sont ceux des aînes, une paralysie, ou la gangrene du même côté ; si ce sont ceux du cou, l'embarras de la déglutition des alimens solides & liquides ; & une esquinancie qui est pour l'ordinaire mortelle. Ils sont plus dangereux lorsqu'ils viennent derriere les oreilles, très-mauvais lorsqu'il se forme sur eux un charbon, & ils annoncent la mort lorsqu'ils sont entourés d'un cercle livide. Les charbons sont toujours plus mauvais que les bubons: mais plus ils sont grands, noirs & proches du cœur, plus ils sont dangereux. Dans la cure de ces deux especes de tumeurs, les meilleurs remedes internes, sont les sudorifiques, & ceux qui poussent les liqueurs vers la superficie du corps. Lorsque les bubons sont trop long-tems à pousser, on y appliquera des remedes attractifs, des ventouses & même des vésicatoires. Lorsqu'ils viennent à pousser, on doit hâter la suppuration avec un cataplasme de figues, de racine de lis blancs, d'oignons cuits sous la cendre, de farine de lin, de miel & de safran ; on peut aussi y appliquer des remedes propres à résoudre, tels que l'emplâtre diachylon simple, ou avec les gommes, celle de mucilage ou de mélilot. Lorsqu'ils ont suppuré, on doit les ouvrir, les mondifier, & les consolider avec le baume d'Arcæus, qu'on mêlera quelque fois avec l'onguent basilicum ; on aura soin cependant de ne les pas fermer trop-tôt, mais de laisser couler pendant quelque-tems la matiere corrompue. Comme l'humeur des charbons est fort sujette à se corrompre, on ne doit point y appliquer de suppuratifs; mais on doit faire ensorte que la croûte tombe. Pour cet effet les Medecins qui ont écrit sur la *peste*, ordonnent d'en oindre les bords avec un digestif, & de mettre par-dessus une emplâtre acre. Après que la croûte est tombée, on doit les panser avec l'onguent Egyptiac ou brun de Wurtzius & avec du miel rosat. Supposé que la gangrene y soit, & qu'elle paroisse faire des progrès, on doit l'arrêter par des scarifications suffisantes, & en y appliquant quelque liqueur propre à résister à l'inflammation & à la corruption.

En voici une dont j'ai souvent éprouvé la vertu.

Prenez *d'esprit de vin rectifié ; quatre onces ;*
de camphre ; deux dragmes ;
de safran, une dragme, & une pareille quantité de nitre artificiel, fait avec l'esprit urineux de sel ammoniac, & l'esprit de nitre, que l'on fait dissoudre parfaitement dans l'esprit de vin.

On doit observer en général à l'égard du régime, que si l'on doit éviter avec soin dans toutes les maladies algues exanthémateuses, la trop grande chaleur du lit & de la chambre, parce qu'elle est extremement nuisible, il le faut encore plus dans la fievre pestilentiel-

le. On doit pareillement se garantir du froid, de peur qu'il n'empêche l'éruption des tumeurs, & que la matiere subtile & vénéneuse ne puisse point s'exhaler à travers les pores de la peau; en un mot, on doit faire en sorte que tout soit tempéré, puisque les deux extremes sont vicieux. HOFFMAN, *Traité des fievres.*

PET.

PETALA, *Petales*; ce sont les feuilles des fleurs que donnent les plantes. Voyez l'explication des termes qui appartiennent à la Botanique au mot *Botanica.*

PETALODES, πεταλώδης; est une épithete qu'on donne au sédiment de l'urine, pour signifier qu'il est écailleux, ou semblable à des feuilles. Un pareil sédiment est un signe d'une colliquation inégale des parties du corps, & quelquefois d'une érosion ou exulcération de la vessie. On donne en Botanique l'épithete de *petalodes* aux plantes dont les fleurs sont composées de feuilles ou pétales; au lieu que celles qui n'en ont point, sont appellées *apetalodes*, c'est-à-dire sans pétales.

PETASITES, *Petasite.*

Voici ses caracteres.

La racine est grosse & vivace, les feuilles sont grises, amples & orbiculaires. Le calyce est cylindrique, découpé en plusieurs segmens écailleux, & composé d'un grand nombre de fleurons réunis en une fleur. Les fleurs sont disposées en forme de thyrse, & paroissent avant les feuilles; les ovaires sont munis d'un tuyau dont le sommet est fait en forme de massue & découpé en deux parties.

Boerhaave compte quatre especes de *Petasite*;

Savoir,

Petasites major & vulgaris, C. B. P. 197. Tourn. Inst. 451. Boerh. Ind. A 118. *Petasites.* Offic. Ger. 667. Emac. 813. Raii Hist. 1. 260. Synop. 78. *Petasites vulgaris*, Park. 419. *Petasites vulgaris rubens rotundiori folio.* J. B. 3. 566.

Les racines de la *Petasite* sont grosses à-peu-près comme le doigt, longues, garnies de branches unies, rampantes & peu fibreuses; elles ont une odeur forte & une saveur acre, aromatique, mêlée de quelque amertume. Elles poussent au commencement du Printems des tiges grosses, creuses, lanugineuses, hautes d'un demi-pié, revêtues de petites fleurs purpurines, composées seulement d'une espece de bonnet tubuleux, sans aucune bordure, qui se change en duvet. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succede des feuilles fort amples & arondies, creuses du côté des tiges & dentelées à leurs bords, blanchâtres & ligneuses par-dessous, & vertes par-dessus. Cette plante croît le long des rivieres & aux lieux marécageux, & fleurit au commencement de Mars.

Les racines de la *Petasite* sont sudorifiques, alexipharmaques, & bonnes pour toutes sortes de fievres & maladies malignes, contagieuses & pestilentielles; elles sont cordiales, bonnes pour prévenir l'asthme & les défaillances, pour exciter l'urine & pour tuer les vers solitaires. On les applique extérieurement en forme de cataplasme sur les bubons pestilentiels & sur les charbons; il en entre une grande quantité dans l'eau thériacale. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante est extremement amere: mais beaucoup moins acre. Les Allemands l'appellent communément la *racine pour la peste*, parce qu'on a éprouvé ses bons effets dans les fievres pestilentielles. Ils font infuser ses racines dépouillées de leur écorce dans du vinaigre, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment imprégné de leurs vertus, & ils le donnent avec le suc de rue & de la thériaque. On le recommande aussi pour la lipothymie utérine, pour l'asthme, la toux & la difficulté de respirer; il est bon pour tuer le vers solitaire, & pour exciter l'urine & les regles. On l'applique extérieurement sur les bubons & les ulceres malins. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Petasites minor*, C. B. P. 197.
3. *Petasites minor alter, tussilaginis folio.* H. R. Par.
4. *Petasites Africanus; Calthæ palustris folio.* H. L. 488. *Blitum Africanum, Calthæ palustris folio, caule nudo, cubitali, spicam pedalem & amplius sustinente.* Plukn. Phytog. 182. Almag. 68. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Le mot *petasites* vient de πετάω, étendre; parce que les feuilles de la *pétasite*, & principalement celles de la grande espece, sont fort étendues, ou de πέτασος, un chapeau ou bonnet, parce que les feuilles de cette plante ont une espece de creux dans le milieu entouré d'un rebord.

Les deux premieres especes sont d'usage dans les boutiques. La racine, les feuilles, les pédicules, les tiges & les fleurs ont un gout particulier qu'on ne trouve dans aucune autre plante. La *pétasite* est chaude, aromatique, balsamique & apéritive, bonne pour chasser le poison par les sueurs dans les cas où il est extremement mobile, ce qui la rend propre pour la peste; aussi a-t'elle dans toutes les langues de l'Europe un nom tiré de cette maladie. On fait infuser deux dragmes ou demi-once de sa racine dans de l'eau ou dans du vinaigre, & on l'édulcore avec du miel; cette infusion excite une sueur abondante & chasse par ce moyen le venin. Cette propriété appartient principalement à sa racine, qui est encore estimée alexipharmaque. Les feuilles dépouillées de leurs membranes extérieures & appliquées sur les piés des hydropiques ou des leucophlegmatiques, dissipent la matiere aqueuse; car comme elles possedent une qualité atténuante, apéritive & résolutive, elles excitent la sueur, elles augmentent la perspiration, & chassant par ces moyens tout ce qui est volatil, elles atténuent la matiere alcaline putride, & l'évacuent hors du corps. Les préparations de la *pétasite* sont la poudre, le sirop & la décoction. Les feuilles & les fleurs ont les mêmes vertus que la racine; on doit cueillir celle-ci avant que les feuilles sortent, ou lorsque les fleurs commencent à paroître; car autrement elle n'a plus de vertus. On dépouille la racine de son écorce, & après avoir ajouté à son infusion du suc de rue & quelque peu de thériaque, on la donne comme un remede des plus efficaces contre la peste. Les feuilles dissipent les contusions quand on les applique extérieurement. Les racines sont aussi fort bonnes dans la pleurésie, lorsque le pus est mûr, de même que dans les maladies de la poitrine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PETECHIÆ, taches rouges ou pourprées semblables à des morsures de puces ou des cousins, qui s'élevent souvent sur la peau dans les fievres malignes & dans la petite vérole, & qui sont toujours d'un très-mauvais présage. Sydenham soupçonne avec raison qu'elles sont souvent excitées par un régime & des remedes trop chauds.

PETECHIALIS FEBRIS, *Fievre pétéchiale.*

Les *fievres pétéchiales* vraies sont très-malignes, très-contagieuses, extremement nuisibles à la tête & aux forces, accompagnées de taches de différente couleur, & causées par une corruption des liqueurs vitales, suivie d'une dissolution putride, ce qui fait qu'elles sont mortelles.

C'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à ces fievres exanthémateuses le nom de malignes & de vénéneuses; car elles tirent souvent leur origine, & elles

se communiquent par une vapeur ou un venin très-subtil, d'une qualité active & virulente, qui s'échappe du corps du malade. Elles sont très-difficiles à guérir, & souvent elles tuent un grand nombre de personnes en peu de tems. Elles affoiblissent & elles détruisent considérablement les forces d'où dépendent les mouvemens qui entretiennent la vie. Elles paroissent d'abord sous un aspect fort doux, & elles trompent souvent les Medecins & ceux qui sont présens, qui les prennent pour des fievres catarrheuses, aussi déploient-elles ensuite leur fureur meurtriere avec une plus grande violence.

On peut cependant connoître le mauvais caractere des *fievres pétéchiales* aux marques suivantes.

Les malades se plaignent dès le commencement d'une grande foiblesse & d'un grand épuisement de forces, de sorte qu'ils peuvent à peine se tenir debout & tombent aussi-tôt en défaillance, quoique dans les autres maladies aiguës & continues on ne remarque une pareille foiblesse que dans l'état & la force de la maladie. Le malade est encore attaqué dès le commencement d'une violente douleur & pesanteur de tête, l'esprit est abattu, inquiet & chagrin, il désespere de sa vie & ne présage rien que de funeste. L'insomnie est continuelle, l'appétit cesse entierement, le visage est abattu, le pouls est languissant, foible & inégal. La situation du malade dans le lit est tout à-fait extraordinaire, son corps est ramassé & dans une agitation continuelle. Il est saisi d'une oppression de poitrine & souvent d'une toux seche, les fibres des muscles tombent dans un tremblement & dans un mouvement d'ondulation, les tendons se contractent & ont des tressaillemens. Beaucoup de malades ne ressentent aucune altération, aucune chaleur, aucune douleur, ni aucune inquiétude, & ne se plaignent d'autre chose que d'un abattement extraordinaire & d'une insomnie continuelle. L'urine qu'ils rendent au commencement est très-légere & entierement semblable à celle des personnes qui se portent bien. Le quatrieme, cinquieme ou même le septieme jour, des taches commencent à paroître, principalement sur le dos & les reins. Elles sont plus ou moins abondantes & de différente couleur: mais elles n'apportent cependant pour l'ordinaire aucun soulagement, ce qui fait qu'on doit plutôt les regarder comme symptomatiques que comme critiques.

Les anciens ont appellé ces taches du nom général d'exanthemes; mais les Italiens les ont depuis appellées *petechiæ*, du mot *pedechio*, parce qu'elles ressemblent aux morsures des puces. Les Auteurs François les ont nommées *pourprées* à cause de leur couleur, les Espagnols *taberdillo*, parce qu'elles sont d'une couleur rouge jaunâtre; les Allemans *poncticulaires* ou *lenticulaires* à cause qu'elles ont la figure & la couleur des lentilles; enfin les Hongrois ont dénommé cette maladie du mal de tête violent & du délire dont elle est accompagnée. Les *fievres pétéchiales* different des autres maladies exanthémateuses, non-seulement par la figure des taches dont nous venons de parler, mais encore parce qu'elles paroissent sans aucune ardeur, sans démangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité ni ulcération de la peau, & ordinairement sans apporter aucun soulagement, parce que leur matiere n'est point saline, ni caustique, mais putride & corrompue.

Tant s'en faut que ces taches annoncent le retour de la santé, qu'au contraire plus elles sont nombreuses, plus elles marquent un plus grand degré de corruption, & même une corruption sphacéleuse lorsqu'elles sont d'une couleur livide, plombée & d'un verd noirâtre. Il est bon d'observer encore que ceux qui échappent à la fureur de cette maladie n'en sont point redevables à des éruptions cutanées, mais à des sueurs copieuses qui répandent une odeur aigre corrompue, ou à un cours de ventre critique. Ce n'est que par le secours de la force de la nature que cela arrive à ceux dont les liqueurs ne sont point entierement corrompues, & ont encore une qualité tempérée & comme alexipharmaque. La plupart de ceux qui ont des *fievres pétéchiales* meurent au contraire d'une corruption sphacéleuse dans le ventricule, les intestins & les autres visceres, ou de la phrénésie, mais plus souvent d'une esquinancie & d'une inflammation dans le gosier & dans l'œsophage; & il s'exhale de leurs corps aussi-tôt après qu'ils sont morts, une puanteur absolument insupportable.

Voici les signes qui présagent cet évenement funeste.

Le malade n'a point soif du tout ou est extremement altéré, il a la langue seche, crevassée & noirâtre, le gosier enflammé & embarrassé d'humeurs épaisses, il a peine à avaler; après l'éruption des exanthemes, sa respiration devient embarrassée, l'oppression de poitrine continue & augmente, la même chose arrive à l'égard du délire & des autres symptomes après l'éruption de la sueur ou le cours de ventre, l'urine n'est point trouble & ne fait aucun dépôt, les yeux du malade s'obscurcissent, son esprit s'égare, il arrache des poils de sa couverture, il survient des tressaillemens dans les tendons, les excrémens coulent involontairement, le corps se couvre d'une sueur froide, le malade tombe dans des convulsions qui lui coupent la respiration & lui causent enfin la mort.

La cause formelle de ces fievres pernicieuses consiste dans une dissolution putride & dans une colliquation du sang & des sucs vitaux, & surtout dans une corruption & dans une disposition entierement vitieuse du fluide lymphatique, élastique & subtil qui est dans le sang, & qui venant à se séparer dans le cerveau & dans la moelle épiniere & à se distribuer dans tout le corps au moyen des nerfs, donne du mouvement & du sentiment à toutes ces parties. Ce qui prouve évidemment que cette vapeur venimeuse qui infecte les corps sains est d'une nature propre non-seulement à occasionner dans le sang & dans les autres humeurs une fermentation corruptive, mais encore à corrompre le fluide le plus subtil après qu'elle est parvenue dans l'intérieur du cerveau & des parties nerveuses; c'est qu'aussi-tôt qu'elle s'est introduite dans le corps, les forces vitales, naturelles & animales commencent à languir, quoique dans les corps qui sont parfaitement sains, la disposition du sang & des humeurs soit encore bonne & exempte de corruption.

Ce venin virulent & contagieux s'introduit dans le corps par les narines, le gosier & les bronches; car il n'y a aucun endroit où les nerfs qui viennent de la premiere & seconde paire soient plus à découvert que dans la cavité des narines. Il n'est donc pas surprenant que lorsque cette vapeur pernicieuse vient à s'y introduire avec l'air, elle affecte immédiatement les nerfs & même le cerveau, & qu'elle cause aussi-tôt après un étourdissement & une pesanteur de tête, un abattement des forces & des vertiges. Mais ce venin contagieux se mêle principalement avec la salive & descend avec elle dans le ventricule, qui, comme partie nerveuse, est le principal siége de ces fievres contagieuses. De-là vient que l'estomac & les intestins sont les lieux où la violence des symptomes commence à se manifester. Tels sont les soulevemens de cœur & l'envie de vomir, les tranchées & le cours de ventre, & même la constipation, le dégout pour les alimens, les inquiétudes des parties voisines du cœur, la cardialgie & un vomissement fréquent & copieux de la lymphe. On est convaincu par les observations anatomiques, que le ventricule des personnes qui sont mortes de ces fievres est surtout attaqué du sphacele. Or lorsque ce venin vient à se mêler dans la bouche avec la salive, & dans l'estomac avec la liqueur gastrique & pancréatique, sa force multiplicative & communicative augmente. Car tout le monde convient que les liqueurs salivales qui servent à la digestion des alimens sont d'une nature très-subtile, très-

ſpiritueuſe, très-élaſtique & très-propre à fermenter, ce qui fait qu'elles cauſent auſſi-tôt dans les ſubſtances douces avec leſquelles elles ſe mêlent, un mouvement de fermentation. De-là vient que ces liqueurs ayant déja un mouvement fermentatif inteſtin s'alterent beaucoup plus aiſément par le venin corruptif qui s'y mêle, & ſont très-propres à le communiquer & à l'augmenter, de même qu'une très-petite portion de levain fait fermenter une grande quantité de pâte.

On n'aura pas maintenant beaucoup de peine à concevoir pourquoi il n'y a rien de plus efficace, comme l'ont remarqué depuis long-tems des Medecins fort habiles, pour ſe garantir de cette dangereuſe maladie, que d'éviter de reſpirer l'haleine des perſonnes qui en ſont attaquées, ſurtout lorſqu'elle eſt parvenue au plus haut degré de corruption, de cracher ſouvent, de tenir dans la bouche des choſes propres à exciter la ſalive & de mâcher de la racine d'angelique, de zédoaire, d'impératoire, de pimprenelle, ou de fumer du tabac. On voit auſſi pourquoi ce venin contagieux s'introduit plus facilement, & cauſe de plus grands ravages dans les corps qui ont l'eſtomac rempli d'une grande quantité de crudités & de matieres pituiteuſes & ſalivales, & pourquoi les émétiques doux mêlés avec des alexipharmaques ont une vertu ſûre & efficace pour détruire la maladie dès ſon origine dans les perſonnes qui en ſont attaquées.

Je crois avec Hippocrate que l'on doit attribuer la premiere origine de ces fievres contagieuſes à la corruption générale de l'air. En effet lorſque l'air eſt humide, pluvieux, rempli de brouillards, qu'il ſouffle un vent du midi chaud & humide, il émouſſe & affoiblit, à cauſe de la grande quantité de vapeurs aqueuſes qu'il contient, la vivacité élaſtique de l'éther qui entretient dans le corps le mouvement des ſolides & des fluides qui ſervent à la conſervation de la vie. Il arrive de-là que les excrétions, ſurtout la tranſpiration, qui eſt ſi ſalutaire, languiſſent & ſont interrompues; que les parties inutiles, ſuperflues & corrompues reſtent dans les corps, où venant à s'accumuler dans les liqueurs & dans le ſang, elles ne peuvent que les diſpoſer à la corruption & à la diſſolution. Il arrive auſſi durant ce dérangement extraordinaire des ſaiſons que les végétaux & les différentes eſpeces de grains acquierent une qualité étrangere très-nuiſible au corps. Car on a l'expérience que lorſque le tems eſt trop pluvieux, il croît, ſurtout parmi le ſeigle, une grande quantité d'ivraie, dont la qualité eſt très-nuiſible & même véneneuſe. On remarque auſſi que le ſeigle qui a cru pendant ce temslà ne produit point une ſi grande quantité d'eau de-vie & ne donne point un pain auſſi ſalutaire & auſſi nourriſſant que celui qui croît dans un tems chaud & ſec. Il n'eſt donc pas étonnant que les alimens corrompus & mal-ſains qu'on prépare avec ces grains diſpoſent auſſi le corps à la corruption.

Les inondations fréquentes & continuelles contribuent auſſi à la corruption de l'air, & le diſpoſent à occaſionner des maladies putrides. En effet, lorſque l'eau croupit dans quelque endroit & qu'elle vient à être échauffée par les rayons du ſoleil, elle ſe corrompt & envoie dans l'air une grande quantité d'exhalaiſons corrompues. Il naît auſſi aux environs des lieux où les eaux croupiſſent, une infinité d'inſectes de différente eſpece, qui laiſſent échapper dans l'air beaucoup de parties très-ſubtiles d'une matiere cauſtique, ſaline & nuiſible. On voit par les hiſtoires combien toutes ces choſes ſont nuiſibles à la ſanté, & elles nous apprennent qu'après de grandes inondations, il a régné des fievres, non-ſeulement contagieuſes, mais encore peſtilentielles. Voyez Hoffman, *de Temp. Ann. inſalub.* L'air qui eſt imprégné des exhalaiſons corrompues qui s'élevent des cadavres qu'on n'a pas eu ſoin d'enterrer, ou des excrémens des animaux, eſt auſſi très-contagieux, ſurtout lorſqu'il eſt renfermé, & qu'il ne peut point ſe mêler avec un air plus pur.

La corruption & l'inſalubrité de l'air n'eſt pas ce qui contribue uniquement à ces maladies. On peut y joindre encore la diſpoſition qu'ont les corps à donner accès à cette corruption. Il eſt conſtant par pluſieurs expériences, que les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, d'une complexion lâche & ſpongieuſe, d'un naturel craintif & chagrin, & dont les forces ſont entierement épuiſées par les excès, la débauche, & par un trop grand uſage d'alimens malſains, par l'ivrognerie, la faim, une triſteſſe de trop longue durée, les veilles, la fatigue & des hémorrhagies, ſont plus facilement & plus ſouvent attaqués de cette maladie, & qu'ils en échapent plus difficilement; parce que leurs corps étant plus foibles & remplis d'une plus grande quantité d'impuretés, ſont extremement diſpoſés à la corruption. J'ai auſſi remarqué que les femmes cachectiques & dont les regles ſont ſupprimées, auſſi-bien que ceux qui ont la vérole, ou qui n'en ont pas été bien guéris, ſont aiſément attaqués de cette maladie & n'en échapent qu'avec beaucoup de peine.

Il eſt aiſé de juger par ce qu'on vient de dire, pourquoi ces fievres contagieuſes ſont plus fréquentes dans les Camps, & pourquoi on leur a donné le nom de maladies d'Armées. En effet, on trouve dans les Camps le concours de preſque toutes les cauſes qui contribuent à occaſionner cette maladie. Les ſoldats ſont expoſés aux variations de l'air, qui paſſe tout d'un coup d'une chaleur aride, à une froideur humide. Ils dorment à déconvert & ſouvent dans des lieux marécageux & humides: il y a de toutes parts des excrémens d'hommes & d'animaux, & le vent ne trouve aucun paſſage pour diſſiper les exhalaiſons corrompues qui s'en élevent, à cauſe des retranchemens dont ils ſont environnés. Ils ſe nourriſſent d'alimens mal-ſains, quelquefois corrompus & à demi-cuits. Ils boivent des eaux croupiſſantes & corrompues. Ils épuiſent leurs forces par la faim & par les veilles. Lorſqu'ils quittent cette vie pénible pour venir dans les quartiers d'hiver, qu'ils ſe livrent au repos & à la gourmandiſe, la corruption qu'ils ont contractée intérieurement, augmente ſi fort, qu'elle dégénere en cette maladie funeſte, & c'eſt ce qui fait qu'elle regne plus fréquemment dans les garniſons, que dans les camps. C'eſt auſſi par cette raiſon que les pauvres qui vivent dans l'obſcurité & dans l'ordure, & qui reſpirent dans leurs chaumieres un air peſant & impur, ſont plus ſouvent attaqués de ces maladies que les riches qui gardent un régime plus exact, & qui ſont en état de veiller à ce qui concerne leur ſanté, relativement à l'air & à la nourriture. Il arrive la même choſe dans les Hôpitaux des malades & des orphelins, & dans les Priſons publiques, où il y a beaucoup de perſonnes qui menent une vie pauvre, qui diſpoſe le corps aux atteintes de la contagion.

CURE.

Rien n'eſt plus important pour ſe garantir des *fievres pétéchiales*, que d'éviter ſoigneuſement, lorſque les faiſons de l'année ſont propres à occaſionner des maladies dangereuſes, un air rempli de vapeurs & d'exhalaiſons nuiſibles, & entierement privé d'une dilatation élaſtique & propre à entretenir la vie. Comme lorſque l'air eſt ainſi diſpoſé, les corps ſont extremement affoiblis & ſujets à l'attaque de ces maladies, il convient de ſe garantir de tout ce qui eſt nuiſible aux forces, & rend les excrétions languiſſantes, c'eſt-à-dire, de toute émotion violente, de la triſteſſe, de la frayeur, du chagrin, des études trop aſſidues, des veilles exceſſives, & de l'uſage immodéré des femmes. Il faut avoir ſoin de ſe garantir du froid, ſurtout pendant la nuit, & ne point porter d'habits trop légers lorſque le tems eſt froid. On doit prévenir l'amas de crudités qui ſe forme dans les premieres voies, manger peu, s'abſtenir des alimens mal-ſains, de la crapule, ne point trop fumer du tabac, & ne point prendre trop de caffé, qui nuit beaucoup par ſon excès à l'eſtomac, & encore plus aux parties nerveuſes, & au mélange des liqueurs vita-

les. On ne doit rien négliger pour faire que l'air qu'on respire soit pur & sain, & pour cela éviter les lieux trop enfoncés & dans lesquels l'air se corrompt aisément, aussi-bien que les maisons qui ne sont point assez exposées au vent, corriger sa trop grande humidité en allumant du feu, & par des fumigations de mastic, de succin & de baies de genievre.

De tous les secours qui sont propres à écarter ces maladies, je n'en ai point trouvé de plus efficace, que l'usage modéré d'un bon vin & surtout de celui du Rhin. Car lorsqu'on en boit tous les matins à jeun & même modérément pendant le repas, il rétablit, entretient les forces, facilite le cours du sang & les excrétions, aide la digestion, & résiste parfaitement à la corruption, surtout lorsqu'on fait un exercice modéré, & qu'on le mêle avec quelqu'autre boisson délayante. Je puis assurer après un grand nombre d'observations que j'ai faites, que dans un tems où il régnoit des maladies épidémiques que l'humidité de l'air avoit occasionnées, ceux qui suivirent un régime de vie exact, & qui userent tous les jours modérément de bon vin, n'en reçurent aucune incommodité. Ceux qui ont écrit sur la peste nous assurent aussi que le vin est un des meilleurs préservatifs dont on puisse se servir. Je puis même assurer que le vin qu'on boit modérément dans les derniers jours des *fievres pétéchiales*, après que la crise est faite, surpasse tous les autres remedes, parce qu'il rétablit les forces & facilite l'excrétion qui se fait à travers la peau.

Les acides, surtout le suc de citron mêlé dans une tisane propre à désaltérer & à empêcher la corruption, le vinaigre simple ou distilé mêlé dans une potion préparée avec des eaux & des poudres fixes diaphorétiques, sont de tous les remedes ceux qui font le plus de bien au commencement de la maladie. Ceux-là sont aussi fort utiles qui entretenant les forces rendent la salive plus liquide, & dégagent l'estomac. Car j'ai observé autrefois avec le célebre Cramer, que ceux qui crachent librement, sont difficilement attaqués de ces maladies. C'est pourquoi ce savant homme se servoit de potions alexipharmaques, dans lesquelles il entroit outre le vinaigre distilé ou celui de scordium, le cinnabre, quelquefois le bésoard minéral & l'oxymel scillitique. Quelques Medecins ont au contraire la mauvaise coutume de donner à leurs malades dès le commencement, des remedes volatils bésoardiques & sudorifiques avec une infusion en maniere de thé fort chaude, & de leur enjoindre un régime chaud. Il arrive de-là que ce mouvement intestin qui occasionne la corruption, augmente avec beaucoup de violence, occasionne un orgasme, & abbat considérablement les forces.

Il n'y a point d'excrétion plus salutaire sur la fin des *fievres pétéchiales* que celle des intestins, surtout lorsqu'elle se fait à tems. J'ai observé depuis près de cinquante ans que j'exerce la Medecine, que ces maladies ont été rarement guéries par les sueurs & les hémorrhagies seules; mais qu'elles l'ont été très-souvent par le moyen de la diarrhée lorsqu'elle est survenue le septieme, le neuvieme ou le onzieme jour, & qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'arrêter une diarrhée violente ou un flux critique au commencement de la maladie. J'ai aussi observé que lorsque les fievres catarrheuses malignes & exanthémateuses ont été guéries par le cours de ventre, les malades n'ont point été attaqués du pourpre blanc, qui survient souvent vers le onzieme jour de la maladie, lorsque le pouls est déja réglé, & jette les malades dans un grand danger. Les Medecins les plus habiles ont reconnu depuis longtems la salubrité du cours de ventre dans les maladies de cette espece. Hippocrate rapporte dans ses *Epidémiques*, que des personnes ont été guéries de ces fievres aiguës par le cours de ventre. Galien dans son Traité, *de Atrabile*, *cap.* 4. assure que la diarrhée a été extrêmement salutaire dans des tems de peste.

Gerard Columba dans son Traité, *de Pestil. Febr.* s'étend beaucoup sur les effets du cours de ventre, & lui donne des grandes louanges.

Voici ses termes :

« Tous ceux qui ont eu un cours de ventre abondant, « encore qu'il ait été accompagné de marques de crudité, ont échappé; car à mesure que le cours de ventre continuoit, on appercevoit des signes de coction, « la violence de la maladie diminuoit, & le malade étoit « entierement guéri. »

Cette doctrine est encore confirmée par Valeriola, *Obs. Lib. VI. de Febr.* Schenkius, *Observ. Lib. VI. de Febr.* Riviere, *Observ. Cent. I. Observ.* 47. & 48. & *Cent. II. Observ.* 34. & 87. Horstius, *in Observ.* 10. Joannes Rhodius, *in Cent. II. Observ.* 85. Screta, *de Febre Castrensi maligna, cap.* 4. & Bonet, *in Thes. Pract. de Febr. putr.* & dans son Traité, *de Causo*, *cap.* 2.

Voilà quels sont les moyens dont la nature se sert.

Les Medecins doivent agir de concert avec elle & la seconder. Je suis convaincu par expérience que tout ce qu'on doit attendre de l'art dans la cure des fievres putrides, malignes, pestilentielles & *pétéchiales*, consiste à employer à propos les remedes qui ont la vertu de lâcher le ventre au malade, sans lui causer aucun dommage : mais on doit le faire dans les jours critiques, c'est-à-dire, depuis le septieme jusqu'au quatorzieme, & non point au commencement, parce que la matiere n'étant point encore cuite & en état d'être évacuée, ils ne sont pas d'un grand secours. Comme il n'y a rien de plus pernicieux pendant tout le tems que durent ces fievres, lorsqu'il s'agit de purger le malade, que d'employer des remedes qui ont une certaine acreté caustique, sans en excepter même les feuilles de séné; de même rien n'est plus propre pour cet effet que les substances dont le tissu n'a rien qui puisse altérer les forces, & qui ont la vertu de tenir le corps libre, sans y causer du dérangement. La plus considérable de toutes ces substances est une dose convenable de manne, mêlée avec une quantité suffisante de crême de tartre, qui est extrêmement salutaire dans ces maladies à cause de son acidité agréable. On satisfait encore parfaitement à cette intention avec le sirop solutif de roses, mêlé avec une préparation de crême de tartre, de sel polychreste ou de nitre antimonial, donné à tems, & en une dose convenable dans quelque véhicule délayant comme le petit-lait, ou les eaux minérales tempérées, telles que les Antoniennes & celles de Wildungens. La pulpe des tamarins ou leurs décoctions préparées avec la manne & la rhubarbe, ne sont pas moins utiles pour cet effet. Ceux qui voudront se convaincre de l'efficacité des purgatifs dans les fievres malignes & *pétéchiales*, n'ont qu'à consulter le Traité que Moreau a donné des *Fievres malignes* : cet Auteur rapporte plus de vingt exemples du bon effet qu'ont produit la pulpe du tamarin, & l'infusion de rhubarbe, des feuilles de séné, de crême de tartre & de manne dans de l'eau d'oseille sauvage.

Les Medecins ne conviennent pas tous également de l'utilité de la saignée dans les *fievres pétéchiales*; & en effet, il faut avouer qu'il y a tant de différence entre les fievres malignes, que les Medecins les plus habiles sont quelquefois embarrassés de connoître leur nature. Il est pourtant certain que quand ces fievres attaquent des personnes pléthoriques & pléthorico-cacochymiques, la saignée est un excellent préservatif. Elle est aussi fort utile à ceux qui y sont accoutumés, qui vivent dans l'abondance de toutes choses, ou qui menent une vie sédentaire; car j'ai éprouvé que ceux qui ont usé de la saignée, n'ont point été attaqués de ces maladies, ou ne l'ont été que très-légerement, & en ont plus aisément échappé que ceux qui l'avoient négligée.

On se souviendra que rien n'est plus nuisible, durant les *fievres pétéchiales*, aussi-bien que dans leur déclin, que de surcharger l'estomac d'alimens, surtout de ceux qui sont mal-sains & d'une grande quantité de viande. Le menu peuple croit faussement que ces alimens sont propres à réparer les forces. Il arrive de là que les malades tombent souvent dans des rechûtes très-dangereuses, ou dans des maladies pires que celles dont ils se croyoient quittes. HOFFMAN.

PETIA, est un morceau de linge ou d'étoffe dont on fait un nouet, ou sachet pour y enfermer certaines drogues médicinales. *Petia oculi*, est une hémorrhagie de l'œil. CASTELLI.

PETICULÆ ; le même que *Petechiæ*.

PETIGO ; le même qu'*impetigo*. Voyez *Lepra*.

PETIOLUS, le pédicule, ou la tige d'un fruit.

PETIVERIA.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est composée de quatre pétales disposés presque en forme de croix. Il s'éleve du calyce un pistil, qui se change en un fruit découpé à son sommet, & qui a la figure d'un bouclier renversé. Il est rempli de semences oblongues.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante.

Petiveria solani foliis, loculis spinosis, Pluk. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, lui donna le nom de Jacques Petivier, Apothicaire & fameux Botaniste, pour honorer sa mémoire.

Cette plante est très-commune à la Jamaïque, au Barbades, & dans les autres Isles des Indes Occidentales, où elle croît dans les bois & dans tous les taillis en si grande quantité qu'elle devient incommode. Comme elle résiste à la sécheresse tandis que toutes les autres meurent, & qu'elle conserve sa verdure, elle attire les bestiaux : mais elle donne à leur lait une odeur forte, désagréable, approchante de celle de l'ail sauvage, & une odeur si insupportable à leur chair, quand on les tue aussi-tôt après qu'ils ont repu, qu'on ne peut plus en faire usage. Miller *Diction.*

PETRÆ OLEUM. Voyez *Naphtha* & *Petrolæum*.

PETRACORIUS LAPIS, Geoff. Prælect. Angl. Edit. 179. *Pierre de Perigord.*

C'est une substance fossile, ferrugineuse, noire, dure & pésante, qui paroît contenir quelques particules de fer. On en tire des Montagnes du Dauphiné & elle ne sert qu'aux Potiers de terre, & aux émailleurs. GEOFFROY.

PETRELÆUM. Voyez *Petrolæum*.

PETRIFICATIO. Voyez *Ancubitus*.

PETROLÆUM, *Pétrole*, ou *huile de pétrole*. Voyez *Naphtha*.

A Brosely, Bently, Pitchford & autres lieux voisins dans le Shropshire, on trouve sur la plupart des mines de charbon, une couche assez épaisse d'un rocher ou pierre noirâtre, laquelle est poreuse & contient une grande quantité de matiere bitumineuse.

On transporte cette pierre dans l'attelier, où on la moud avec des moulins à cheval, semblables à ceux dont on se sert pour briser les cailloux dont on fait le verre. On jette cette poudre dans des grands chaudrons pleins d'eau, & on l'y fait bouillir de façon que la matiere bitumineuse se sépare du gravier, ce dernier se précipitant au fond, & l'autre nageant sur la surface de l'eau.

Cette substance bitumineuse étant recueillie & évaporée, acquiert la consistance de la poix, & à l'aide de l'huile distilée de la même pierre que l'on mêle avec elle, elle devient aussi liquide que le goudron. On assure que ces substances sont au-dessus de la poix & du goudron, soit pour le radoub des vaisseaux, ou pour tel autre ouvrage que ce soit. On en a fait l'essai sur plusieurs bateaux, & on a observé qu'elle n'éclate point comme la poix ou le goudron ordinaire, mais qu'elle se conserve toujours noire & molle ; ce qui fait qu'on la propose comme extremement propre pour empêcher les vers de s'y mettre.

On tire encore de la même pierre par la distilation une huile, dont on peut se servir au défaut de celle de *pétrole* ou de térébenthine, d'autant plus qu'on en a éprouvé l'efficacité dans plusieurs maladies, *Transactions Phylosophiques.*

On a publié depuis peu cette huile comme un secret & un ropique excellent pour les douleurs, sous le nom d'*huile distilée de cailloux.*

PETROMARULA, est le nom d'une espece de *Rapunculus* de Crete. RAY *Hist. Plant.*

PETROSELINUM. Voyez *Apium*.

PETROSUM OS, *Os pierreux* ; la partie la plus dure des os des tempes. Voyez *Caput*.

PETUN, *Tabac.* Voyez *Nicotiana*.

PEU

PEUCE, le *Pin*, ou le *Larix*.

PEUCEDANUM, *Queue de pourceau.*

Voici ses caracteres :

La racine est vivace & branchue, & pénetre fort avant dans la terre ; les feuilles sont étroites, herbues & découpées en trois parties ; la semence est plate, presque ovale, légerement striée & avec des bords en feuillet.

Boerhaave compte trois especes de cette plante ; sçavoir :

1. *Peucedanum, majus, Italicum*, C. B. P. 149. M. V. 36. Tab. 9.
2. *Peucedanum, majus, Italicum foliis longis, angustis. An ferula Orientalis, Peucedani folio ?* T. Cor. 22.
3. *Peucedanum, Germanicum*, C. B. P. 149. Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 66. *Peucedanum*, Offic. Ger. 896. Emac. 1054. Raii Hist. 1. 416. Synop. 3. 206. *Peucedanum vulgare*, Park. Theat. 880. *Peucedanum minus Germanicum*, J. B. 3. 36. *Peucedanum, Pinastrella, Fœniculum porcinum*, Merc. Bot. 1. 58. *Queue de pourceau*, ou *fenouil de porc.*

Les feuilles de cette plante sont larges & frangées, divisées en trois parties, chaque tige soutenant trois feuilles plus grandes & plus plates que celles du fenouil ordinaire ; les tiges sont hautes d'environ deux piés, divisées vers le sommet, creuses & rayées ; elles portent des ombelles ou parasols garnis de petites fleurs jaunes à cinq feuilles disposées en rose, auxquelles il succede des semences plus larges & plus plates que celles du fenouil ; la racine est longue, grosse, de couleur brune foncée, quelque peu velue, ou garnie à son sommet de petits poils, d'une odeur sulphureuse extremement forte. Cette plante croît dans plusieurs endroits sur le rivage de la Mer, & fleurit au mois de Juillet. La racine est seule d'usage, encore l'emploie-t-on rarement.

Le fenouil de porc est estimé bon pour évacuer le phlegme des poumons, & par conséquent pour la toux & la courte haleine. Il leve aussi les obstructions du foie & de la rate, il guérit la jaunisse, il excite les regles, & soulage les femmes qui sont en travail. Les Anciens ordonnent de tirer son suc par le nez dans la léthargie, l'apoplexie & les autres maladies de la tête & des nerfs. MILLER, *Bot. Off.*

Les anciens nous apprennent que la racine & les autres parties du *peucedanum* ont une vertu cathartique : mais on l'emploie rarement à cause de son odeur rance & fétide.

Le *Peucedanum* facilite l'expectoration de la mucosité

tartareuse & de la bile; il excite l'urine, & on l'estime bon pour le calcul. Il est bon, étant appliqué extérieurieurement, pour la migraine & les autres douleurs de tête occasionnées par des catarrhes; pour les tumeurs renitentes & pour déterger les ulceres invétérés. Ray *Hist. Plant.*

Peucedanum, est dérivé de *Peuce*, πεύκη, un pin, parce que les feuilles de cette plante ont quelque ressemblance avec celles de cet arbre.

Les Anciens recommandent cette plante dans la cure des maladies inflammatoires; ils prescrivent pour cet effet la décoction de sa racine dans de l'eau, édulcorée avec du miel, & bue toute chaude. Elle est extremement propre pour résoudre la pleurésie & la péripneumonie, lorsque ces maladies peuvent être guéries par une anacatharse, ou expectoration. Ils la prescrivent aussi pour le pissement de sang, & pour le calcul & le sable des reins. Elle provoque l'urine, & incise le phlegme, & débarrasse les reins de tout ce qui peut s'y être attaché; on fait bouillir pour cet effet sa racine dans du vin. Elle est estimée fort utile pour les cataractes qui ne font que commencer, & dans la redondance de phlegme, aussi-bien que pour lever & résoudre les obstructions. La racine est excellente pour la passion hystérique, & possede une vertu balsamique, détersive & médiocrement échauffante; on l'emploie fréquemment pour déterger les plaies & les ulceres. *Hist. des Plantes attribuée à Boerh.*

PEV

PEVETTI. H. M. *Baccifera indica, floribus ad foliorum exortus, fructu sulcato decapyreno solanum somniferum antiquorum*, Alpin. Exot. est un arbre du Malabar qui porte des baies, & avec les feuilles duquel on prépare un onguent vulnéraire. Ray *Hist. Plant.*

PEX

PEXIS, πῆξις, *Congélation*, ou *concrétion.*

PEZ

PEZA, πέζα; la cheville ou la plante du pié; & suivant quelques-uns le bout de cette partie. Pollux dit que la partie située au-dessous du tibia est appellée *sphuron* & *peza*. Dans l'*Exegesis* de Galien au mot πέζας on lit ce qui suit:

« Il est dit dans le second Livre de *Mrb. Mul.* » καὶ οἱ πόδες οἰδίσκονται, αἱ πέζαι μάλιστα, « les piés s'enflent, surtout le *peza*. » Zenodotus, dans ses *Gentilia vocabula*, (mots propres à certaines contrées) dit que les Arcadiens & les Doriens appellent le pié *peza*: mais Hippocrate paroît donner ce nom, ou au bout du pié, appellé *pedion*, ou aux *malléoles*. Cornarius, dans son Hippocrate, le traduit par *pedum extremitates*; & Calvus par *tali.*

PHA

PHACE, φακή ou PHACOS, φακός; *Lentille.*

PHACODES, φακώδης, de couleur de lentille.

PHACOIDES, φακοειδής, qui a la forme d'une lentille. On donne cette épithete à l'humeur crystalline de l'œil.

PHACOPTISSANA, φακοπτισσάνη; espece d'aliment préparé avec de la décoction d'orge & des lentilles. Galien, *de Aliment. facultat.*

PHACOSIS, φάκωσις; tache noir qui se forme dans l'œil & qui ressemble à une lentille.

PHÆNOMENA, *apparences* ou *phénomenes*. On donne ce nom à tout ce qui arrive aux corps, & qui tombe sous la connoissance des sens, soit qu'il soit conforme ou contraire à la nature.

PHÆON COLLYRIUM, est le nom d'un *collyre* dont Scribonius Largus donne la description.

PHAGEDÆNA, φαγέδαινα, de φάγω, *je mange*, *je ronge*, est quelquefois employé dans un sens général pour signifier des ulceres qui rongent les parties voisines, & vont toujours en empirant. Il signifie quelquefois seulement une espece d'ulcere tout-à-fait différente des autres, un *herpes*, un *noma*, par exemple; & pour lors il se dit d'un ulcere profond qui ronge la chair qui est dessous, aussi-bien que les parties voisines. Telle est la substance de ce que Galien dit sur ce sujet, dans son Commentaire sur le quarante-cinquieme *Aphorisme* de la sixieme section. Le même Auteur, dans son Traité *des Tumeurs contre nature*, établit cette différence entre l'herpe & le *phagedæna*; que le premier ne s'étend qu'en rongeant & ulcérant la peau, au lieu que le second ronge aussi les parties qui sont dessous. Celse, *Lib. VI. cap.* 18. regarde le *phagedæna* de la verge comme une espece de chancre.

PHAGOS, nom du *Quercus*, *parva*, *sive phagos Græcorum*, *& Esculus Plinii.*

PHAGRUS ou PAGRUS, est un poisson de mer long d'environ un pié, gros, large, de couleur rouge, ressemblant au rouget, mais plus grand & plus gros.

Les pierres qu'on trouve dans sa tête, étant broyées & prises intérieurement, sont apéritives, propres pour le calcul des reins, pour resserrer le ventre, & pour adoucir les acretés & les acides de l'estomac. La dose de cette poudre, est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme. Lemery, *des Drogues.*

PHALACRA, φαλακρὰ σιδήρια, sont dans Hippocrate des instrumens de Chirurgie lisses & émoussés, comme une sonde ou tel autre instrument dont l'extrémité est armée d'un bouton.

PHALACROCORAX, le *cormoran*, dont la peau est estimée bonne pour fortifier & échauffer l'estomac; lorsqu'on l'applique dessus. Lemery, *des Drogues.*

PHALACROSIS, φαλακρωσις, *noirceur.*

PHALÆNA; le même que *Balæna*, baleine.

PHALAIA; terme barbare introduit par Basile Valentin, pour signifier un remede interne universel, ou une panacée. Rolfinkius l'emploie pour désigner la teinture de jalap.

PHALANGIA. La *phalange* est une espece de grosse araignée fort commune dans les pays chauds, tels que l'Italie, l'Espagne & les Indes. Elle passe pour guérir la fievre intermittente, étant écrasée & appliquée autour du poignet un peu avant l'accès. Lemery, *des Drogues.*

PHALANGITES, φαλαγγίτης; nom du *Liliastrum*, *Alpinum*, *minus*. Il est ainsi appellé par Paul Eginete.

PHALANGIUM, est une espece d'araignée, dont la piquure passe pour très-venimeuse.

Ceux qui ont écrit sur les animaux venimeux & nuisibles, ont décrit plusieurs especes de *phalangium*, comme le *rhagium*, *lupus*, *formicarium*, *cranocolaptes*, *sclerocephalus* & *scolecium*. Le *rhagium* est noir, rond & semblable au pépin du raisin noir; ce qui lui a fait donner le nom de *rhagium*, ῥάγιον, qui signifie un pepin de raisin. Il a la bouche placée au milieu du ventre, & des jambes extremement courtes. Le *lupus* se nourrit de mouches: il a le corps large & fort souple; les parties situées autour du cou, sont dentelées, & sa bouche a trois éminences. La troisieme espece appellée *myrmecium* ou *formicarium*, ressemble beaucoup à la fourmi; elle est de couleur de suie, & son corps est taché de petites etoiles, surtout vers le dos. La quatrieme, appellée *cranocolaptes*, est quelque peu longue & verte; elle a une soie près du cou; & elle saisit sa proie par la tête. La cinquieme, appellée *sclerocephalus*, a la tête dure & pierreuse; & toutes les apparences de ces animaux qui voltigent la nuit autour des chandeles. La derniere, qui est le *scolecium* ou *vermicarium*, est longuette & tachetée; surtout autour de la tête.

La piquure de ces animaux est si petite, qu'on a toutes les peines du monde à l'appercevoir : mais elle est suivie d'une tumeur livide & quelquefois rouge, accompagnée d'un froid autour des genoux, des reins & des omoplates. Tout le corps est quelquefois accablé d'un sentiment de pesanteur, accompagné d'une douleur continuelle, d'un tremblement, de pâleur & d'insomnie. Quelques-uns ont la verge tendue, & sentent une demangeaison autour de la tête, & quelquefois autour des gras des jambes. Ils ont les yeux creux, humides & larmoyans, le ventre inégalement tendu, tout le corps & le visage enflés, surtout les parties qui sont près de la langue ; ce qui les empêche de parler. Les malades sont quelquefois affligés d'une dysurie, accompagnée d'une érection douloureuse de la verge. L'urine qu'ils rendent est aqueuse,& contient comme de la toile d'araignée ; les matieres qu'ils rendent par haut & par bas, sont quelquefois de même nature. Le bain d'eau chaude paroît calmer la douleur : mais elle revient ensuite avec plus de violence, & accompagnée de l'érection de la verge : cette partie souffre un relâchement considérable dans les vieillards. Tels sont en général les symptomes dont la morsure de ces animaux est suivie. Celle du *cranocolaptes* est suivie du mal de tête, du vertige, d'un froid continuel, du délire, d'inquiétudes, & d'une douleur poignante dans l'estomac. Ceux qui ont été mordus de ces animaux, se trouvent fort bien de se baigner tous les jours, & de laver la plaie avec la décoction du *trifolium bituminosum* mêlée avec de l'huile. Il est bon encore de fomenter souvent la plaie avec une éponge trempée dans du vinaigre chaud,& de s'oindre tout le corps avec l'espece de cérat la plus liquide. Les cataplasmes se composent avec la sanguinaire, les oignons, le pain cuit dans du vinaigre, la farine d'orge cuite avec les baies de laurier dans du vin & du miel, la rue, les figues vertes, la crotte de chevre dans du vin, le sampsuchus avec le vinaigre,& le souchet.

Asclepiades recommande beaucoup le cataplasme suivant.

Prenez *de semences de rue sauvage*,
de roquette,
d'herbe aux poux,
cencrys & vitex,
le fruit ou les feuilles de cyprès,
de chaque, *parties égales* ;

Pilez-les avec du vinaigre, & faites-en un cataplasme avec du miel : ce remede produit le même effet étant pris intérieurement.

Voici une autre composition dont on peut user intérieurement ou extérieurement.

Prenez *de soufre naturel*, &
de galbanum, *de chaque*, *quatre dragmes* ;
succus Cyrenaicus, *deux dragmes* ;

Ou à son défaut,
de laser, *quatre dragmes* ;
d'amandes ameres pelées, *deux dragmes*.

Mettez ces drogues en infusion dans du vin, & édulcorez-la avec du miel.

L'usage de l'ail, du bain & du vin est encore un excellent remede. Aetius, *Tetrab. IV. serm.* 1, *cap.* 18.

PHALANGIUM.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est nue, composée de six pétales, munie de six étamines, & renferme un ovaire arondi plein de semences anguleuses. Sa racine est fibreuse.

Boerhaave compte six especes de *phalangium*, qui sont,

1. *Phalangium*, *parvo flore*, *non ramosum*, C. B. P. 9. 2. M. H. 2. 333.
2. *Phalangium*, *parvo flore*, *ramosum*, C. B. P. 29. M.H. 2. 333.
3. *Phalangium Africanum*, *floribus luteis*, *parvis*, Raii Hist. 3. 564.
4. *Phalangium*, *parvo flore*, *ramosum*, *foliis fistulosis*, *annuum*, H. L. *Asphodelus*, *foliis fistulosis*, C.B.P. 29. T. 344.
5. *Phalangium Africanum*, *foliis cepaceis*, *floribus spicatis aureis*.
6. *Phalangium Africanum*, *foliis ficoidis*, *floribus spicatis*, *aureis*. Boerhaave ; *Ind. alt. Plant.*

Phalangium est encore le nom de plusieurs especes d'*ephemerum*.

Phalangium Allobrogicum ; nom du *Liliastrum Alpinum*, *minus*.

PHALANGOSIS, φαλάγγωσις ; maladie de l'œil dans laquelle les bords de la paupiere sont tournés en-dedans ; ce qui fait que les poils irritent l'œil. Voy. *Oculus*. P. Eginete, *Lib. VI. cap.* 8.

PHALANX, *phalange*. On donne ce nom aux articulations des doigts. Voyez *Brachium*.

PHALARIS.

Voici ses caracteres :

Elle porte un gros épi composé d'un amas écailleux, de gousses pleines de semences ; deux de ces gousses creuses, carinées, entre lesquelles est contenu une semence enveloppée de sa cosse, ressemblent à des écailles.

Boerhaave compte huit especes de *Phalaris*, qui sont,

1. *Phalaris major*, *semine albo*, C. B. P. 28. Theat. 534. Boerh. Ind. A. 2. 158. Raii Synop. 3. *Phalaris*, Offic. Ger. 80. Emac. 86. J. B. 2. 442. Raii Hist. 2. 1248. *Phalaris vulgaris*, Park. Theat. 1163. *Gramen spicatum*, *semine miliaceo albo*, Tourn. Inst. 518.

Cette plante croît non-seulement dans les Isles Canaries, mais encore en Toscane parmi le bled, en Espagne & dans le Languedoc aux environs de Montpellier.

Les Anciens recommandent la semence du *Phalaris*, le suc de la plante & les feuilles, comme un excellent remede interne pour appaiser les douleurs de la vessie. Lobel nous apprend que quelques personnes en font du pain, dont elles usent fréquemment pour nettoyer la vessie du gravier & des autres matieres qui pourroient s'opposer à la sortie de l'urine. Ray, *Histoire des Plantes.*

2. *Phalaris major*, *semine nigro*, C.B.P. 28. Theat. 536. M. H. 3. 186. J. B. 2. 443. *Gramen spicatum*, *semine miliaceo*, *nigro*, T. 528.
3. *Phalaris alter*, *semine griseo*, H. R. Park. *Gramen spicatum*, *semine miliaceo*, *griseo*, T. 519.
4. *Gramen tremulum majus*, C. B. P. 2. Theat. 22.
5. *Gramen tremulum majus perenne*, H. L. 196.
6. *Gramen tremulum maximum*, C. B. P. 2. Prod. 5. Theat. 24. J. B. 2. 470.
7. *Gramen paniculis elegantissimis*, *sive* ἐραγρωστις, C. B. P. 2. Theat. 26.
8. *Gramen tremulum minus*, *panicula parva*. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Ses semences sont extremement apéritives, & par conséquent fort utiles dans le calcul des reins & de la vessie. *Hist.*

Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.

PHALERÆ, φάλαραι; espece de bandage pour le nez, dont Galien donne la description dans son Traité *des Bandages*.

PHANION, φανίον; nom de deux médicamens composés, décrits par Galien, *de C. M. S. L. Lib. IV. c. 7.*

PHANLEC, *le Fer*. Ruland.

PHARICUM, nom d'un poison violent, qui par bonheur est inconnu aux Modernes. Scribonius Largus, n°. 195. nous apprend, qu'il étoit composé de plusieurs ingrédiens: mais on n'en connoît aujourd'hui aucun.

PHARMACEIA, φαρμακεία; purgation du ventre, par le moyen d'un cathartique. Hippocrate.

PHARMACEUTICA, φαρμακευτική; *Pharmaceutique*, partie de la Medecine qui donne la description des remedes, & qui enseigne la maniere de les employer à propos.

PHARMACIA, *Pharmacie*.

PHARMACITES, φαρμακίτης. Voyez *Ampelites terra*.

PHARMACOCHYMIA, partie de la Chymie qui enseigne la préparation des remedes chymiques. On l'appelle ainsi pour la distinguer de la partie spagirique qui traite de la transmutation des métaux. Castelli.

PHARMACON, φάρμακον, *poison*, *remede*, & *couleurs pour la peinture*. C'est un de ces termes qu'Aulu-Gelle, *Lib. XII. cap. 9.* appelle *vox media*, un terme moyen entre deux contraires qu'il peut signifier indistinctement.

PHARMACOPŒUS, φαρμακοποιός, de φάρμακον, *remede*, & ποιέω, *faire*, ou *préparer*; est un homme extremement versé dans tout ce qui concerne la préparation des médicamens. Castelli.

PHARMACOPOLA, φαρμακοπώλης, de φάρμακον, *remede*, & πωλέω, *vendre*; *Pharmacopole*, est proprement un homme qui vend des remedes. Pour mieux entendre les trois Articles qui précedent, il est bon d'observer avec M. le Clerc, que ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique*, ou à la Medecine *Médicamentaire*, étoient appellés *Pharmaceutæ*, comme dit Galien *ad Trasyb.* Le nom de *Pharmacopœus* se prenoit en mauvaise part, & signifioit dans l'usage ordinaire un *Empoisonneur*, qu'on appelloit encore *Pharmacos*, & *Pharmaceus*, du mot *Pharmacum*, qui signifie indifféremment toutes sortes de drogues, ou de compositions bonnes ou mauvaises; & tout médicament ou tout poison, tant simple que composé. Les Latins ont dit de même *Medicamentum* pour poison; & *Medicamentarius* pour *Empoisonneur*, quoique le dernier de ces noms désigne aussi un *Apothicaire*, comme le premier signifioit un médicament. Le mot *Pharmacopola*, marquoit chez les Anciens une autre espece de Profession: on appelloit ainsi en général tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparassent pas: mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans*, ou *Bâteleurs*.

PHARMACOPOLIUM, Boutique d'Apothicaire ou de Droguiste.

PHARMACOPOSIA, φαρμακοποσία, de φάρμακον, *médicament*, & πόσις, *potion*; est en général tout remede liquide, ou un cathartique liquide en particulier. Hippocrate, comme Galien l'observe, *Com. ad 7. Aphor.* 25. employe communément ce mot & celui de φαρμακεία, dans ce dernier sens, comme dans le 4. *Aph.* 19. & *Coac.* 251.

PHARMACOTA *Medicamenta*; sont des remedes, dans lesquels il entre du poison. Castelli.

PHARMACOTHECA, boîte ou coffre propre pour contenir des médicamens. Castelli.

PHARMACUM. Voyez *Pharmacon*.

PHARMACUM AD AURES. Voyez *Ægyptium Pharmacum ad Aures*.

PHARMIANUM, nom d'un malagme. Galien, *Lib. VII. de C. M. P. G. cap. 6.*

PHARYNGETHRON, φαρύγγεθρον, dans Hippocrate, *Lib. de Differt.* est le pharynx, ou gosier.

PHARYNGÆUM SAL, *sel pharyngien*; est un sel artificiel en usage dans l'esquinancie, lorsque le pharynx ou gosier sont incommodés d'une fluxion d'humeurs impures & séreuses. Il est préparé de crême de tartre & de nitre, de chacun une once, avec demi-once d'alun brulé, dissous dans du vinaigre distilé: on coagule ensuite cette solution selon l'art. Ce sel mêlé avec deux gros de miel, & dissous dans cinq onces d'eau de plantain, compose un excellent gargarisme pour l'esquinancie. Frederic Hoffman, *d'après Lobel*.

PHARYNX, φάρυγξ. Voyez *Œsophagus*.

PHASEOLUS, *Haricot*.

Cette plante porte une gousse longue, remplie de semences faites en forme d'un petit rein ou de figure ovale; ses tiges sont flexibles, montent beaucoup, & poussent des feuilles qui naissent de trois en trois sur la même queue.

Boerhaave compte vingt-cinq especes de *Phaseolus*, qui sont,

1. *Phaseolus vulgaris*, Park. Parad. 521. Tourn. Inst. 412. Boerh. Ind. A. 2. 28. *Smilax hortensis*, Offic. J. B. 2. 255. Raii Hist. 1. 884. *Smilax hortensis*, *sive phaseolus*, C. B. P. 339. *Phaseolus albus*, Ger. 1038. Emac. 1212. *Haricot*.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses gousses sont en usage, elles sont apéritives, digestives, bonnes pour exciter l'urine & les regles. Dale.

2. *Phaseolus vulgaris, fructu nigro.*
3. *Phaseolus vulgaris, fructu rubro.*
4. *Phaseolus vulgaris, fructu pallido.*
5. *Phaseolus vulgaris, fructu luteo.*
6. *Phaseolus hortensis minor*, T. 415. *Smilax hortensis minor*, C. B. P. 359.
7. *Phaseolus hortensis, siliquâ longissimâ.*
8. *Phaseolus hortensis, siliquâ longissimâ, & latissimâ.*
9. *Phaseolus peregrinus, hortensi similis, fructu timidiore, minore niveo.* C. B. P. 340.
10. *Phaseolus hortensis, fructu albo, minore oviformi, Venereus dictus.* Hoffm. Cat. Altorf.
11. *Phaseolus hortensis minor, fructu incano, cujus hilum limbo fusco cingitur.*
12. *Phaseolus, puniceo flore*, Corn. 184.
13. *Idem (12), fructu ex nigro & Colossino variegato.*
14. *Phaseolus Indicus, floribus, & fructu candidissimis*, Flor. Nor. Volk.
15. *Phaseolus Americanus, perennis, flore cochleato odorato, seminibus fuscis orbiculatis*; *Caracalla dictus*, H. L. *Phaseolus Indicus, cochleato flore*, Triumfett. Observ. 92.
16. *Phaseolus octocaulis, Mungo Persarum, Turcarum Masc. Hispanorum Max.* Tab. Col. Annot. & Addit. in Nard. Ant. Rech. Ic. & Descr. Raii.

La tige de ce dernier est droite, haute de trois piés, avec des feuilles & des fleurs semblables à celles de notre *Phaseolus*. Ses gousses contiennent des semences de la grosseur de celles de la coriandre seche.

Les Orientaux font cuire ce légume avec du beure, & le préferent à tout autre aliment.

Garcias nous apprend que cette semence est noire quand elle est mûre, & qu'elle sert de nourriture aux chevaux, & quelquefois aux hommes.

Voici, suivant lui, la maniere dont les Habitans de Guzarate & de Decan s'en servent dans la cure des fievres.

On fait jeûner le malade pendant dix ou quinze jours, après quoi, on lui donne de la décoction de ce fruit, dans laquelle on a laissé quelque peu de sa pulpe, & ensuite du *Mango* mondé & cuit comme le riz. On ne lui permet point de manger du pain de froment pendant plusieurs jours. Ray, *Hist. Plant.*

17. *Idem, semine albo.*
18. *Phaseolus tenerrimus, suprà & infrà terram fructus gerens, sicque perennans.*
19. *Phaseolus Ægyptiacus, nigro semine*, C. B. P. 341. *Phaseolus niger Lablab vocatus*, Alpin. Ægypt. 39.

C'est un arbre sarmenteux, de la grosseur de la vigne, & qui pousse ses branches & ses feuilles de la même maniere. Il ressemble à l'extérieur au *Phaseolus* ordinaire, & porte des fleurs deux fois par an; savoir au Printems & en Automne. Ces fleurs ont une figure approchante de celles de nos *Phaseoles*, & il leur succede de longues siliques, comme celles des feves, dans lesquelles sont renfermées des semences noires ou rouges, tout-à-fait semblables à nos *haricots*. Cet arbre vit cent ans & plus, & demeure toujours verd. Les Egyptiens mangent communément ses semences ou feves, qui ont un aussi-bon gout que les nôtres. Les femmes usent de sa décoction avec le safran pour exciter les regles. Cette même décoction est bonne pour la toux, la dyspnée & la suppression d'urine. Prosper Alpin, *de Plantis Ægypti.*

20. *Phaseolus, Ægyptiacus, semine rufo*, C. B. P. 341.
21. *Phaseolus, Ægyptiacus, semine albo.*
22. *Phaseolus, Zeylanicus, folio longo, siliquâ tenui, semine parvo, pallido.*
23. *Phaseolus, Asiaticus, siliquâ albâ, longissima, articulata, semine rubro.*
24. *Phaseolus, Zeylanicus, folio longo, siliqua tenui; semine violaceo parvo.*
25. *Phaseolus, Indicus, minimus, folio magno, flore cærulescente.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Les gousses de cette espece de haricot sont bonnes pour manger, mais sa semence donne une nourriture grossiere, ce qui fait qu'elle est propre pour ceux qui font beaucoup d'exercice, mais très-nuisible à ceux qui menent une vie sédentaire. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes, Dale fait encore mention de celles qui suivent.

1. *Phaseolus*, Offic. *Phaseolus vulgaris Italicus humilis, seu minor, albus cum orbita nigricante*, J. B. 2. 358. Raii Hist. 1. 885. *Phaseolus erectus*, Park. Th. 1057. *Phaseolus, peregrinus fructu minore albo*, Ger. Emac. 1213. *Phaseolus minor siliqua sursum rigente, fructu albo*, Tourn. Inst. 413. *Smilax siliqua sursum rigente, vel phaseolus parvus Italicus*, C. B. P. 339.

On cultive cette espece dans les jardins & elle fleurit au mois de Juillet. Sa gousse est d'usage. Elle est bonne, à ce que rapporte Dioscoride, pour lâcher le ventre & provoquer le vomissement lorsqu'on la mange tandis qu'elle est encore récente après l'avoir fait cuire.

2. *Soia*, Offic. *Phaseolus Japonicus, ex quo Japonensium Soia, qui intinctus species est, conficitur*, Herm.

Cette espece est un petit haricot blanc qui nous vient du Japon, dont on fait dans le pays un mets appellé *ketchup*. Il y en a de deux sortes, l'une liquide & l'autre solide. Dale.

3. *Phaseolus erectus siliquis lupini, fructu Pisi majoris candido*, Kemp. Amæn. Exot. 837.

Nous devons, dit Dale, la connoissance de cette espece à Paul Herman, qui la communiqua au célebre William Scherrard, L. L. D. sous le titre que nous venons de dire.

4. La quatrieme espece de *phaseolus* est le *couhage*. V. ce mot.

PHASGANIUM, φασγάνιον, nom que Paul Eginete & Aëtius donne à la *lappa*.

PHAULUS, φαῦλος, suivant Galien, *Com. in Lib. de Fract.* signifioit chez les anciens non seulement vitieux & dépravé, mais simple & uni, par opposition à ἀκριβὴς, exquis; & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'applique à la diete. Galien traduit le mot *hypophaulos*, ὑπόφαυλος, que l'on trouve dans le même Auteur par μέτριος, *metrios*, modéré, ou qui tient le milieu entre le simple & l'exquis.

PHAUSINGES, φαύσιγγες, sont proprement, à ce que dit Galien dans son *Exegesis*, les taches rouges qui viennent sur les jambes lorsqu'on les approche trop du feu. Mais on a donné le même nom par abus à toutes les autres taches. Quelques-uns qui lisent σπίλοι, taches, pour κύκλοι, cercles, veulent que ce soit en général toutes sortes de taches rouges causées par le feu. On peut voir dans Hésychius toutes les autres significations de ce mot.

PHAUSTIANOS, φαυςιανὸς, est le nom d'une pastille extremement acre & acrimonieuse dont Aëtius donne la description, *Tetrab. III. Serm.* 1. *cap.* 49.

PHAZALA, est le nom d'une maladie qui vient aux chevaux qui se baignent dans la mer rouge. Castelli.

PHE

PHEGOPYRUM. Voyez *Fagopyrum*.

PHELLANDRIUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, sa tige très-épaisse, ses feuilles fort larges & découpées près à près. Les pétales de la fleur ont la figure d'un cœur; ses semences sont menues, arrondies & profondément cannelées.

Boerhaave compte trois especes de *phellandrium*, qui sont:

1. *Phellandrium*, Offic. Tourn. Inst. 306. Boerh. Ind. A. 56. *Phellandrium vel cicutaria aquatica quorundam*, J. B. 3. 183. *Phellandrium*, Raii Synop. 3. 215. *Cicutaria palustris*, Ger. 905. Emac. 1063. Raii Hist. 1. 452. *Cicutaria palustris tenuifolia*, Park. Theat. 933. C. B. P. 161. *Ciguë aquatique.*

Blancard recommande ses feuilles dans les inflammations virulentes de la verge. Prises intérieurement elles ont une qualité émétique.

Cette espece de *ciguë* pousse une tige épaisse, creuse, cannelée & pleine de nœuds, moins haute que celle de la *ciguë* ordinaire, & divisée en plusieurs branches, d'où sortent des feuilles ailées, plus minces & plus tendres que celles de la *ciguë*. Ses fleurs naissent en parasols & sont fort petites à proportion de la plante. Elles sont blanches avec un œil rougeâtre. Sa racine est composée d'un grand nombre de fibres qui sor-

rent des nœnds qui sont au bas de la tige. Elle croît dans les fossés & les étangs, & fleurit au mois de Juin.

Elle passe pour avoir la même nature & les mêmes qualités que la *ciguë* ordinaire : mais on la croit beaucoup plus venimeuse, ce qui fait qu'on l'emploie rarement dans les boutiques.

Wepfer a composé un Traité sur cette plante. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Phellandrium, folio thyssclini, caule rotundo*, Ind. 2.
3. *Phellandrium, thysselini folio, caule sulcato*, Ind. 2. *Cicutaria cassubica, thysselini folio*, Breyn. Prodr. 1. Raii Hist. 1868. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

Cette plante passe pour avoir les mêmes vertus que la *ciguë*, mais elle est odorante & aromatique, & d'une utilité admirable lorsqu'il est besoin d'une légere dissipation d'humeurs. On se sert de la premiere espece en Chirurgie pour résoudre les tumeurs froides & inflammatoires, & pour résister à la gangrene. On ne peut rien appliquer de plus efficace sur les tumeurs skirrheuses & carcinomateuses. On la recommande aussi pour les maladies de la poitrine en forme de cataplasme. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHELLODRYS, Offic. *Phellodrys alba latifolia & angustifolia*, Park. Theat. 1399. *Phellodrys candicans latifolia, molliter aculeata & candicans, angustifolia, serrata*, C. B. P. 423. *Phellodrys Matthioli*, J. B. 1. 2. 100. *Phellodrys sive Cerro Sugaro Matthiolo*, Raii Hist. 2. 1391. *Laurier-chêne.*

Cette plante croît en Dalmatie, & suivant quelques-uns en Grece. Ses feuilles, son écorce & ses glands, qui sont celles de ses parties dont on fait usage en Medecine, ont les mêmes vertus que le *quercus* ou chêne ordinaire. DALE.

Il paroît que Pline a confondu le *phellodrys* de Théophraste, que J. Bauhin prouve être le même que ce qu'il appelle *aria*, avec le *suber*, appellé *phellos*; car il attribue à cet arbre toutes les propriétés que Théophraste donne au *phellodrys.*

On distingue le *phellodrys nigra* par la douceur & la noirceur de son écorce. Ses feuilles sont plns rondes & plus larges que celles de l'*ilex*, plus courtes à proportion de leur largeur que celles du *smilax*, plus dures & plns piquantes que celles du *suber*. RAY, *Hist. Plant.*

PHELLOS, nom du *Suber, latifolium, perpetuò virens.*

PHEMOS, φῖμος, nom d'un remede pour la dyssenterie, composé par Martianus & décrit par Aëtius, *Tetr. III. Serm.* 1.

PHENGITES, φεγγίτης, pierre lumineuse, capable de recevoir la lumiere & de la répandre ensuite.

PHENULE, φένυλα, dans Myrepse, *Antid.* 77. comme Fuchsius l'observe dans ses Notes, est mis par corruption pour *enula*, ἔνυλα; car *phenula*, dit-il, est le même que *fœniculum.*

PHESÆ, espece de poisson fort large qu'Oribase, *Med. Coll. Lib. II. cap.* 58. met après Xenocrate au nombre des poissons dont la chair est dure & difficile à digérer.

PHI

PHIALA, *matras*; vaisseau de verre avec un gros ventre & un long cou, qui est fort en usage dans les coagulations & les solutions. CASTELLI.

PHIBALIOS, φιβάλιος, c'est, suivant Galien dans son *Exegesis*, une espece de figue. Quelques-uns veulent que ce soit une figue seche, *carica*. Athenée, *Lib. III.* recommande les figues *phibaleennes*.

Phibaleos étoit encore une ville de l'Attique.

PHIBIT, *rapax, rapace, avide*. RULAND.

C'est peut-être l'ambre, *amber*.

PHILADELPHUS, nom de l'*aparine*. BLANCARD.

PHILADYNAMOS, φιλαδύναμος, dans Hippocrate; *de R. V. I. A.* est une épithete de l'eau, qui exprime la propriété qu'elle a de diminuer les forces.

PHILAGRIANON, φιλαγριανόν, nom d'un cataplasme décrit par Eginete, *Lib. VII. cap.* 18.

PHILALYSTES, φιλαλυστής, dans les préceptes d'Hippocrate signifie un homme dont l'esprit est inquiet & dans la perplexité.

PHILANTHROPOS, nom d'un remede anti-néphrétique composé, dont parle Nicol. *Antidot. Oper. Mesue.* CASTELLI.

PHILETÆRIUM, φιλεταίριον, nom que donne Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 8. au *polemonium*.

PHILETIS COLLYRIUM, nom d'un remede composé pour les maladies des yeux. Il en est parlé dans Celse, *Lib. VI. cap.* 6.

PHILIPENDULA, le même que *filipendula*. BLANCARD.

Ce terme se trouve dans Myrepse, *Antidot.* 40.

PHILIPPI TROCHISCUS, nom d'un trochisque décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

PHILISTÆA, terme Spagirique obscur que l'on trouve dans Basil. Valent. *in Repetit. Lap. Philos. C. de Antim.* où il est dit que si l'antimoine venoit à se changer en *philistæa*, il se convertiroit de lui-même en verre. CASTELLI.

PHILLYREA, *Filaria.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées & toujours vertes. Sa fleur est d'une seule piece, faite en forme de campane, divisée en quatre segmens & soutenue par un calyce découpé en quatre parties. L'ovaire est placé dans le fond du calyce & devient un fruit sphérique rempli de semences rondes.

Boerhaave compte sept especes de *Phillyrea*, savoir,

1. *Phillyrea, crasso, latissimo, atroviridi folio quasi ilicis.*
2. *Phillyrea, latifolia, lævis*, C. B. P. 476. *Phillyrea, Mahaleb Serapionis*, Lugd. 154.
3. *Phillyrea, latifolia, spinosa*, C. B. P. 416. *Phillyrea, folio ilicis*, J. B. 1. 541.
4. *Phillyrea, latifolia, spinosa*, C. B. P. *Longiori folio alaterni*, Ind. 248.
5. *Phillyrea, folio leviter serrato*, C. B. P. 476.
6. *Phillyrea, folio magis serrato, subrotundiori*, Ind. 248.
7. *Phillyrea, folio ligustri*, C. B. P. 476. Tourn. Inst. 596. Boerh. Ind. A. 2. 215. *Phillyrea*, Offic. *Phillyrea latiusculo folio*, J. B. 1. 539. Raii Hist. 2. 1585. *Phillyrea latiore folio*, Ger. 1209. Emac. 1395. *Phillyrea latifolia foliis ferè non serratis*, Park. Theat. 1443.

Plusieurs Auteurs confondent la *phillyrea* de Dioscoride avec la *philyra* de Theophraste; mais d'autres les distinguent l'une de l'autre, & je crois qu'ils ont raison. J. Bauhin fait voir que le *macaleb* d'Arabie & le *phillyrea* de Dioscoride sont la même chose. Mais on ignore si le *macaleb* ou *phillyrea* sont les mêmes que l'arbre auquel nous donnons ce nom. Rauwolfius dit avoir vu chez les Droguistes d'Alep, des petites racines, qu'ils appellent *Macaleb*, lesquelles sont couvertes d'une écorce dure, longuette & pointue, & revétues d'une peau mince comme les pistaches. Ils emploient ces semences dans la composition de leur savon odoriférant. Les Moines qui ont commenté Mesué, rapportent que le *mahaleb* est un arbrisseau fort commun dans la Syrie, qu'il est épineux & couvert de feuilles semblables à celles de l'olivier; & que son fruit est en grap-

pes, de même que celui du lentisque, mais un peu plus gros. Les Syriens en tirent par expression une huile fort odorante, avec laquelle ils préparent leur savon & plusieurs autres choses semblables. Mais je ne sai, dit Ray, comment accorder tout cela avec la description que nous avons de la *phillyrea* ordinaire.

Les feuilles de la *phillyrea*, suivant Dioscoride, sont astringentes comme celle de l'olivier sauvage, & bonnes par conséquent dans les cas qui demandent de l'astringence. Etant mâchées dans la bouche, elles sont bonnes pour les ulceres de cette partie; & leur décoction employée en forme de gargarisme, produit le même effet. Cette décoction excite l'urine & les regles, on peut voir dans Bauhin ce que les Arabes ont dit des vertus du *mahaleb*, que J. Bauhin croît être la même chose que le *phillyrea* de Dioscoride. Le *Phillyrea* n'est aujourd'hui d'aucun usage dans la Medecine; mais on le cultive dans les jardins à cause de la verdure continuelle de ses feuilles. Ray, *Hist. Plant.*

PHILOCHYMICUS, amateur de la Chymie.

PHILOCOTYCHE, est le nom d'une emplâtre dont il est parlé dans Myrepse, *cap.* 136.

PHILOCRATIS, *Emplastrum*, est une emplâtre dont Celse donne la description, *Lib. V. cap.* 19.

PHILOLAGNOS, φιλόλαγνος, signifie dans Hippocrate, *de R.* V. I. A. un homme adonné aux femmes.

PHILOLUTROS, φιλόλουτρος, de φιλὸς, *ami*, & λοῦτρον, *bain*; amateur du bain. Hippocrate, *de R.* V. I. A.

PHILOMEDIA, est le nom d'une potion propre pour appaiser la soif que causent les fievres ardentes, dont on trouve la description dans les *Collectan. Chymic. Leidens. cap.* 332.

PHILOMELA, *rossignol.* Voyez *Luscinia.*

PHILONIUM, est une espece d'opiat anodyn & somnifere, ainsi appellé de Philon son Inventeur. Galien, *de C. M. S. L. Lib. IX. cap.* 4. dit que l'antidote de Philon ou le *Philonium* étoit en grande réputation depuis fort long-tems, & que ce médicament étoit un des premiers & des plus anciens de ce genre. Par les médicamens de cette sorte, on ne peut entendre que les antidotes, tels que sont le *Mithridate*, la *Thériaque*, la *Hiere*, & autres semblables. Je ne crois pas que la composition de Philon fût tout-à-fait aussi ancienne que le mithridate, mais elle alloit sans doute de pair pour le tems, avec la hiere simple, qui avoit été inventée par Thémison, qui vivoit sous le regne d'Auguste. La thériaque étoit plus nouvelle, & ce ne fut que sous Néron que l'on commença à la composer. Ce qui me fait croire que le *philonium* étoit quelque peu postérieur au mithridate, c'est qu'entre les qualités que Philon donne à cette composition, il la fait propre pour la colique. Or cette maladie n'a pas été connue sous ce nom long-tems avant le regne de Tibere. Je soupçonne donc que Philon a vécu sous Auguste, à peu près en même-tems que Thémison & les premiers disciples d'Asclepiade, ce qui n'empêche pas que Galien ne puisse avoir parlé du *philonium*, comme d'une ancienne composition; puisqu'il n'a écrit qu'environ deux cens ans après le tems auquel je suppose que cette composition a été inventée.

Philon l'avoit écrite en vers Grecs Elégiaques & d'une maniere énigmatique, de sorte qu'il falloit bien posséder la Mythologie ou la Fable pour deviner ce qu'il vouloit dire.

Prenez, *disoit-il*, des cheveux roux & odorans du jeune garçon dont le sang est encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de sens; du nauplium euboique, une dragme; autant du meurtrier du fils de Menætius, qu'il peut en entrer dans les ventres des brebis.

Ajoutez vingt dragmes de flamme blanche, & autant pesant de feves des pourceaux d'Arcadie; avec une dragme de la plante qui est faussement appellée racine, & qui vient d'un pays renommé à cause de Jupiter *Pisséen*; écrivez *Pium*, & ajoutez à la tête de ce mot l'article masculin des Grecs.

Prenez dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du Taureau d'Athenes.

On peut voir dans Galien l'explication de ce galimathias, qui se réduit à ceci:

Qu'il faut prendre

du safran,	*le poids qui est marqué de chaque drogue.*
de pyrethre,	
de l'euphorbe,	
du poivre blanc,	
de la jusquiame,	
du spicnard, &	
de l'opium,	

Incorporer tout cela avec du miel d'Attique.

Galien n'est pas le seul qui ait parlé de ce médicament, qui est encore commun aujourd'hui, Arétée, Paul Eginete, Aétius, Oribase & d'autres Auteurs en font pareillement mention. Celse cite aussi Philon, mais ce n'est qu'au sujet d'un collyre, & il ne dit rien de son antidote. Il y a néanmoins de l'apparence qne c'est de Philon de Tarse, qu'il a tiré ce collyre. Le Clerc, *Histoire de la Medecine.*

Voici la maniere de préparer le *philonium Persicum.*

Prenez

de poivre blanc,	*de chaq. six dragmes;*
de jusquiame,	
d'opium,	*de chaq. cinq dragmes;*
de terre sigillée,	
de pierre hématite,	*de chaque, deux dragmes & demie;*
de safran,	
de castoreum,	*de chaq. demi-dragme;*
de spicnard des Indes,	
de pyrethre,	
de perles,	
d'ambre,	
de zédoaire,	
de doronic, ou	
d'énula campana,	
de trochisques de Ramich,	
de camphre, un scrupule;	
de miel rosat, quinze onces.	

Mêlez pour un opiat.

On pulvérisera les racines, les semences, le castorenm, le spicnard, le safran & les trochisques de Ramich ensemble. On pilera la terre sigillée & le camphre, & on lévigera la pierre hématite, les perles & l'ambre sur un marbre, jusqu'à ce qu'on les ait réduits en une poudre impalpable. On doit choisir le meilleur opium, le couper par petits morceaux, & le piler ensuite dans un mortier de bronze, avec un peu de miel rosat, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une espece de pâte liquide. On fera cuire le miel rosat en consistance de sirop épais, avec quinze onces duquel on mêlera l'opium & les poudres pour en faire un opiat qu'on gardera pour l'usage dans un vaisseau bien fermé.

Cette préparation est bonne pour arrêter les hémorrhagies & les flux de toutes especes, & pour empêcher l'avortement. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Un scrupule de cet opiat contient deux tiers de grain d'opium, & un tiers de grain de semences de jusquiame blanche.

Demi-dragme du même opiat contient un grain & demi-quart d'opium, & deux grains & demi de semence de jusquiame blanche.

Deux scrupules de cet opiat contiennent un grain & demi d'opium & trois grains de semence de jusquiame.

Une dragme d'opiat contient deux grains & un quart d'opium, & quatre grains & demi de semences de jusquiame.

On prépare le *Philonium Romanum* de la maniere suivante.

Prenez *de poivre blanc, de semences de jusquiame blanche,* } *de chaq. cinq dragmes;*
d'opium, deux dragmes & demie;
de cassia-lignea, une dragme & demie;
de semences d'ache, une dragme;
de semences de persil de Macedoine, de fenouil, de carote de Candie, } *de chaq. deux scrupules cinq grains;*
de safran, un scrupule & demi;
de spicnard, de pariétaire d'Espagne, de zédoaire, } *de chaq. 15 grains;*
de cannelle, une dragme & demie;
de myrrhe, de castoreum, } *de chaq. une dragme;*
de sirop de pavot blanc, autant qu'il en faut pour composer du tout un électuaire.

Nicolas Myrepse est l'Auteur de cette composition, que le premier Dispensaire du Collége de Londres a reçue avec une addition d'euphorbe, de même que celui d'Ausbourg : mais le même Collége a jugé à propos depuis de rejetter cette drogue, la trouvant trop chaude & trop irritante pour l'usage interne. Il y a plusieurs autres compositions de ce nom que les Auteurs des Dispensaires ont prises de Mesué, de Galien & de plusieurs autres, mais elles sont toutes à peu-près les mêmes. Zwelfer leur préfere néantmoins la confection d'Archigene, à cause qu'elle satisfait en qualité d'opiat à la principale indication, qui est d'échauffer. Il entroit dans les premieres compositions une quantité de miel triple des autres ingrédiens; mais le *syrupus de meconio*, est infiniment préférable, & on la donne depuis dix grains jusqu'à deux scrupules pour calmer les douleurs & exciter le sommeil. Quincy. Peut-être amélioreroit-on ce remede, & tous les autres de cette espece en les préparant avec du miel.

PHILOPARABOLOS, φιλοπαράβολος, est une épithete qu'Asclepiade donne à l'une des deux méthodes dont il se sert dans la cure de la phrénésie, & qui signifie *violente, dangereuse*, par opposition à l'autre, qui est beaucoup plus sûre; ou, dans le langage de Cœlius Aurelianus, *non meticulosus*, & propre pour la plupart des malades.

Cette méthode violente & dangereuse, à qui l'on donne pour cette raison l'épitbete de *philoparabolos*, & dont Plutarque se sert pour désigner un homme qui se jette sans aucun ménagement dans les plus grands dangers, consistoit à donner au malade dès la premiere visite, un grand verre de vin pur mêlé avec de l'eau salée; car, dit Asclepiade, en rendant raison de cette pratique, le malade tire un avantage plus prompt & plus considérable du vin, que de l'usage du mulsum & des autres liqueurs; car il excite une fermentation considérable, il éleve le pouls, & arrête les sueurs colliquatives, & agit en qualité de cautere universel. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. I. cap. 15.*

PHILOXENIAS ANTIDOTUS, est le nom d'un antidode, dont Nicolas Myrepse donne la description, *Sect. 1. cap. 239.*

PHILTRON, φίλτρον, *philtre*; breuvage, ou remede propre pour inspirer l'amour. On donne encore ce nom à la cavité ou enfoncement de la levre supérieure, qui est située immédiatement sous la cloison du nez.

PHILUMENI MEDICAMENTUM, est le nom d'un collyre, dont on trouve la description dans Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. VIII. cap. 45.*

PHILYPOSTROPHA, φιλυπόστροφα. Hippocrate, *Prorrhet. & Coac. Prænot.* appelle ainsi tout ce qui cause ou menace d'une rechute.

PHIMOSIS.

Le prépuce se resserre quelquefois à un tel point, en conséquence d'une inflammation violente, qu'il ne permet pas au gland de se découvrir. Cette maladie, que les Grecs appellent *phimosis*, est suivie de plusieurs conséquences fâcheuses, surtout lorsqu'une matiere virulente se trouve logée entre le gland & le prépuce; car la contraction de ce dernier empêche de nettoyer ou guérir ces petits ulceres du gland auxquels on donne le nom de chancres. Il n'est même pas étonnant, comme l'observe Verduc, qu'il résulte de cette cause une gangrene, un cancer, ou pour le moins une inflammation violente du gland & du prépuce qui oblige à amputer la verge, si on ne veut qu'elle soit consumée par des ulceres. Le malade ne peut ordinairement uriner qu'avec des douleurs excessives, à cause de la corrosion du gland & du prépuce. Les Medecins prétendent que le *phimosis* est ordinairement produit par une cause vénérienne; car tandis que la matiere virulente qui s'est logée dans les sinus du vagin, vient à pénétrer entre le gland & le prépuce, il ne se peut faire que ce dernier, surtout s'il est naturellement long & serré, échappe à l'inflammation, & que celle-ci n'occasionne un *phimosis*. On trouve cependant des personnes dont le prépuce est naturellement si long & si étroit, qu'il leur est impossible d'appercevoir l'extrémité du gland. Mais comme cette incommodité ne les empêche point d'uriner, ni de travailler à la génération, elle n'oblige point à l'opération, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'inflammation, de douleur, ou qu'elle ne nuise à la génération. Ceux qui ont le prépuce extrememént long, sont plus sujets que les autres à prendre des maux vénériens, ainsi que la raison & l'expérience nous l'apprennent.

Dans les cas où cette maladie n'est point occasionnée par un virus vénérien, on y remédie en plongeant la verge pendant quelque tems dans de l'eau chande: mais lorsqu'elle vient d'une cause vénérienne, il faut recourir aux remedes internes, appaiser la douleur, & consolider les ulceres de la maniere suivante.

Rien n'est meilleur pour emporter les humeurs morbifiques acrimonieuses qui se sont logées sous le prépuce, que d'injecter souvent avec une seringue, entre le gland & le prépuce, de l'eau chaude, ou plutôt une décoction d'orge mêlée avec du miel rosat. On dissipe la tumeur au moyen d'une fomentation digestive & émolliente, ou d'un cataplasme qu'on appliquera tout-autour de la partie enflée de la verge, sans négliger la saignée supposé que l'inflammation soit violente. Ces mesures prises, il faut tacher de découvrir le gland: mais si l'enflure & l'exulcération violente de cette partie s'opposent à cette pratique; si la maladie augmente, ou enfin si le prépuce est naturellement si long qu'il ne puisse laisser le gland à découvert, il faut en venir à l'opération.

Il y a deux manieres de s'en acquitter.

1. On tirera le bout du prépuce aussi avant qu'il sera possible, & l'on fera tenir le gland ainsi couvert par un Aide. Le Chirurgien poussera le gland en arriere avec le pouce gauche, & retranchera avec les ciseaux ou un bistouri toute la portion du prépuce qui déborde son pouce, comme on le pratique dans la circoncision. Il sera facile ensuite de découvrir le gland en tirant le

prépuce en arriere, & de déterger & consolider les ulceres.

2. On pratique l'autre méthode comme il suit.

On leve la partie supérieure du prépuce avec les doigts, & l'on fait avec des ciseaux mousses, qu'on introduit entre le gland & le prépuce, une incision suffisante pour que le gland reste à découvert. Guillemeau, Palfyn & quelques autres aiment mieux se servir d'une espece de bistouri dont on voit la figure dans la *Planche VI. du quatrieme Volume, fig.* 4. Mais je ne comprens point d'où vient qu'ils préferent un bistouri courbe à celui qui est droit. Quelques Chirurgiens, après avoir fait cette incision longitudinale, coupent avec des ciseaux l'extrémité du prépuce qu'ils croyent superflue. Cette opération ne manque pas d'être suivie d'une perte de sang copieuse: mais il est bon de le laisser couler autant de tems que les forces du malade peuvent le permettre pour prévenir l'inflammation. On applique ensuite sur la plaie de la charpie seche, que l'on assure par le moyen d'une compresse & d'un bandage; & l'on se conduit pour tout le reste de la même maniere que dans le traitement des autres plaies.

Il faut joindre aux précautions qu'on doit observer dans la premiere méthode, celle de consolider la plaie, de façon que l'extrémité du prépuce ne reste pas trop étroite, de peur que le malade ne soit exposé de nouveau à la même incommodité. Il arrive quelquefois, après qu'on a coupé le prépuce, que la verge reste courbée, à cause que le frein tire le gland en arriere; & dans ce cas, il faut couper ce frein avec des ciseaux, ou avec le bistouri. Supposé que la gangrene s'empare du gland, ainsi que Verduc en rapporte un exemple, il faudra pénétrer par des scarifications fréquentes jusqu'aux parties saines, & le fomenter avec de l'onguent Egyptiac & de la thériaque dissoute dans l'esprit de vin camphré, jusqu'à ce que la gangrene ait disparu.

Il est difficile, sans l'usage interne des mercuriels, & quelquefois d'une salivation légere, de guérir les ulceres ou les chancres invétérés. Je ne dois point oublier de faire mention d'un instrument que le Docteur Trew a imaginé pour remédier à cette maladie, & dont on peut voir la figure dans la *Planche VI. du quatrieme Volume, fig.* 5. Les deux lames *A A*, étant introduites entre le gland & le prépuce, & écartées peu-à-peu par le moyen de la vis *B*, elles dilatent par leur élasticité & sans effort, le prépuce; ce qui donne la facilité de découvrir le gland sans en venir à l'opération. Mais je doute que cet instrument produise toujours l'effet pour lequel il est destiné. HEISTER.

P H L

PHLASMA, φλᾶσμα, *contusion* ou *collision*.

PHLEBION, φλεβίον, *petite veine*.

PHLEBODÓNODEA, φλεβοδονώδεα, est un terme étranger, & par conséquent fort obscur, dont Hippocrate se sert dans le *I. des Prorrhet.* 101. & dans les *Coac.* 20. Galien l'applique aux veines & aux arteres qui se trouvent agitées par la chaleur excessive du sang; ce qui arrive à l'occasion d'une effervescence excessive des humeurs, ou d'un violent mal de tête, durant lequel les veines & les arteres des tempes, de même que les jugulaires, sont sujettes à une espece de soubresaut; de sorte que ce mot, à en juger par l'étymologie, paroît signifier autant que φλέβες δονέμενοι, « veines agitées. »

Quelques-uns, dit-il, lisent φλεβοτονώδεα, *phlebotonodea*, entendant par-là une distention des veines. D'autres, pour éviter toute ambiguité, écrivent φλεδονώδεα, *phledonodea*, qu'ils dérivent de φλεδόνες, *phledones*, & traduisent par παραληρεῦντα, *paralerunta*, l'appliquant à ceux qui sont dans le délire; car φλεδόνες est traduit dans l'*Exegesis* par φλυαρίαι, *phluariæ*, *sottises*, *folies*, & λῆροι, *leri*, « amusemens frivoles d'une personne qui « est dans le délire. » Nous lisons dans le quatrieme Livre *des Epidem.* que les hypocondres paroissoient distendus, φλεβονώδεα τρόπον. Mais on doit, dit Fœsius, lire φλεβοδονώδεα, ou φλεβοτονώδεα, ou φλεδονώδεα, & entendre par-là une distension des hypocondres pareille à celle que souffrent les veines & les arteres quand elles sont agitées & tiraillées par la chaleur & l'effervescence du sang.

PHLEBOPALIE, φλεβοπαλίη; la vibration ou pulsation d'une artere.

PHLEBORRHAGIA, φλεβοῤῥαγία, de φλὲψ, veine, & ῥήγνυμι, rompre; *rupture d'une veine*.

PHLEBOTOMIA, φλεβοτομία, de φλὲψ, & τέμνω, couper; *Phlébotomie*.

Il n'y a point de secours plus efficace ni plus prompt pour prévenir beaucoup de maladies aiguës & chroniques, que la saignée bien appliquée, ou faite avec prudence. Car l'on sait combien de maladies graves & dangereuses naissent de la trop grande quantité du sang, & de la diminution, ou de la suppression des évacuations critiques qui se font dans les personnes du sexe par les vaisseaux de l'utérus, & dans les deux sexes, & surtout dans les hommes par les vaisseaux hémorrhoïdaux. La plénitude des vaisseaux retardant, & empêchant l'égalité & la liberté de la circulation du sang, est une cause très-puissante & une occasion très-prochaine d'amas d'humeurs impures, de stagnations, d'engorgemens, d'obstructions, de stases funestes, & même de rupture des vaisseaux & d'épanchement des liqueurs. En effet, lorsqu'une trop grande quantité de sang s'oppose fortement au mouvement du ressort du cœur, des arteres & des autres vaisseaux, le retardement que sa résistance apporte à son mouvement progressif dans tout le corps, est cause non-seulement qu'il s'épaissit, & qu'il devient très-propre à former des engorgemens & des obstructions, sources fécondes de maladies; mais que produisant des contractions spasmodiques dans les sujets sensibles, & dans les parties qui ont beaucoup de nerfs, il cause dans la circulation du sang des inégalités suivies de grandes & impétueuses congestions de cette liqueur dans différentes parties nobles, d'où naissent des maladies très-graves de la tête, de la poitrine & des hypocondres. Or, la saignée administrée à propos & avec prudence, prévient très-puissamment toutes ces affections dont l'évenement est si incertain; ce qui est surtout vrai des sujets qui regorgent de sang, qui ont les vaisseaux grands & pleins, lorsque cette liqueur ne sort point par l'utérus ou les hémorrhoïdes. Et comme c'est au printems, vers le tems de l'équinoxe, tems où le Soleil, devenu plus voisin, cause à l'air & à l'atmosphere une raréfaction qui se communique au sang, que la pléthore menace des maladies qui en sont les suites, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué, il est à propos de diminuer par la saignée la trop grande quantité de cette liqueur, & de prévenir par cette évacuation les maladies dont on est menacé, & d'en prevenir les suites. Il ne faut pas même toujours attendre précisément le tems de l'équinoxe. Car lorsque l'abondance du sang amassé demande une évacuation plus prompte, ou lorsque sur la fin de Février, ou le commencement de Mars, l'air devenu serein & doux, cause dans le sang une effervescence & une raréfaction ennemie de son mouvement progressif, il ne faut point attendre rigoureusement que le Soleil soit au point équinoxial; & la prudence demande qu'on le prévienne. En effet, j'ai connu plusieurs personnes, qui, pour s'être assujetties trop servilement à la coutume qu'elles avoient de ne point se faire saigner avant l'équinoxe, périrent avant ce tems d'une attaque d'apoplexie, causée par la trop grande augmentation de la pléthore. Il faut aussi se garder de tomber dans la superstition assez commune chez certaines gens, qui veut qu'on ait égard aux décours de la

Lune, on aux aspects des astres, dont la bénignité, selon eux, influe beaucoup sur les effets salutaires, & sur la sérénité de l'air. Il faut sans balancer ouvrir la veine lorsqu'il y a pléthore urgente, en quelque tems que ce soit, quelles que soient les phases de la Lune, & quelque soit l'aspect du Ciel, surtout si l'air est calme & serein. La raison de santé, qui veut que les pléthoriques se fassent tirer du sang vers l'équinoxe du Printems, veut aussi qu'ils se fassent saigner aux environs de celui d'Automne, de peur que l'approche du froid de l'Hiver ne l'épaississe outre mesure, & que le dérangement des excrétions, suite de l'inégalité & de l'inclémence de l'air, le remplissant d'impuretés, ne devienne une occasion des maladies que produit la stagnation & l'impureté des humeurs. Il est même avantageux à quelques sujets de se faire saigner trois fois l'année, c'est-à-dire, au commencement de Mars, à la mi-Mai & au mois de Septembre, s'ils veulent se garantir des maladies dont ils sont menacés.

Comme la plénitude de sang demande son évacuation, son défaut & celui des forces, l'interdit absolument. On connoît clairement la plénitude de sang par celle des vaisseaux, par la grandeur du pouls, la bonne chere habituelle, & l'usage ordinaire du vin, un genre de vie oisif & tranquile, l'intermission d'une évacuation naturelle & critique, ou artificielle habituelle de cette liqueur. Dans ces circonstances on peut tirer du sang en toute sureté, & avec confiance. Au contraire lorsque le corps est affoibli, décharné, & que le pouls est foible, surtout par rapport au défaut de sang, ou de forces, il faut s'abstenir entierement de la saignée, si l'on ne veut causer un dommage très-prompt. Car la force de la pulsation des arteres dépend principalement de l'abondance & de la vigueur, dont le sang est poussé du ventricule gauche dans la grande artere; & la force du cœur qui l'y pousse dépend de la liberté avec laquelle cette liqueur entre en suffisante quantité dans la substance du cœur au moyen des vaisseaux coronaires, & de l'entrée du fluide nerveux dans les fibres de ce muscle. Ainsi lorsque la petitesse, la foiblesse & la langueur du pouls est causée par la petite quantité de sang, & du fluide nerveux qui abordent au cœur, il est très-nuisible d'ouvrir la veine dans quelque sujet ou maladie que ce soit, parce que la saignée ne fait qu'épuiser de plus en plus le sang, & les forces, qui manquent déja selon l'hypothese.

C'est une faute dans laquelle tombent quelquefois les Medecins, de recourir promptement à la saignée dans le déclin des maladies, ou lorsqu'il en survient de nouvelles, comme cela arrive souvent après les fievres ou hémorrhagies excessives. Rien n'est plus ordinaire dans la pratique que de voir le flux menstruel cesser dans les femmes, après une maladie qui a épuisé le sang & les forces. Dans ces circonstances on ne peut leur faire plus de tort que d'employer la saignée, ou les emménagogues, pour rappeller cette évacuation. Il faut au contraire avoir recours aux analeptiques & à de bons alimens pour réparer la perte du sang & des humeurs.

Le défaut des forces qui est quelquefois l'effet de la disette l'est aussi de la surabondance du sang. On remarque en effet souvent que la lenteur & la foiblesse succedent à la force & à la vitesse du pouls dans les jeunes gens & les sujets pléthoriques. On voit aussi un abbattement extraordinaire des forces de tout le corps & de l'esprit & un défaut de sommeil, malgré la grande expansion des arteres. Dans ces circonstances il est indispensable de diminuer le volume du sang qui empêche par sa résistance le mouvement & la contraction des arteres; & lorsque l'évacuation est faite, on apperçoit sur le champ dans le pouls plus de fréquence & de force. Mais il faut un Medecin prudent & habile pour distinguer, même dans le tems de la maladie, l'accablement des forces qui vient de la quantité du sang, de celui qui vient de l'épuisement de cette liqueur & des forces.

Les excrétions salutaires du sang, du bas-ventre, de la sueur & de l'urine, se font souvent avec plus de liberté & de facilité, quand on a diminué par la saignée le volume du sang. Comme toutes les especes d'excrétions salutaires suivent l'état de la circulation du sang, soit qu'elle soit vîte ou lente, forte ou languissante; il est évident que si la trop grande quantité empêche, & son mouvement progressif, & les excrétions; quand on aura diminué la plénitude des vaisseaux, la circulation s'accélerera, le sang deviendra plus fluide, les voies des couloirs & des excrétoires seront dégagées des obstructions, & le sang abordera en plus grande quantité, & plus librement aux excrétoires pour fournir la matiere des excrétions.

Aussi ai-je souvent remarqué que le flux menstruel qui avoit été supprimé aux personnes du sexe, a recommencé de lui-même peu de tems après la saignée du pié. J'ai aussi plusieurs exemples que la saignée a fait couler peu de tems après, des veines de l'anus, du sang qui n'avoit jamais pris ce cours, ou qui avoit depuis long-tems discontinué de le suivre.

De fréquentes observations ont fait connoître que l'urine sort avec beaucoup de peine, fort aqueuse & limpide, non-seulement aux pléthoriques, mais encore à ceux qui sont attaqués de contractions spasmodiques: mais qu'aussi-tôt après la saignée, elle sort en plus grande abondance & plus colorée. C'est une remarque qu'Hippocrate a faite il y a déja long-tems. Car il dit, *Aphor* 36. *Sect.* 6. « La saignée facilite la « sortie des urines; mais il faut ouvrir les veines des « parties inférieures du corps. » C'est aussi ce que confirme Riviere, *Cent.* 1. *Obs.* 1. 48. & 49. qui assure que cette opération a rendu plus colorées des urines qui étoient auparavant entierement aqueuses.

L'expérience m'a appris quelquefois que le ventre qui est ordinairement paresseux & resserré dans les hypocondriaques, s'est lâché de lui-même, & a repris ses fonctions après la saignée. Or la raison de ce phénomene est sans contredit, que dans la passion hypocondriaque la difficulté que le sang trouve à circuler dans le mésentere & le foie, remplit trop les vaisseaux, ce qui cause une trop grande distension de leurs membranes, un spasme & une lésion du mouvement péristaltique, dont le dérangement empêche les vents & les excrémens de sortir, comme il est nécessaire, des gros intestins: mais lorsqu'on fait à propos une saignée du pié, ou même, comme je l'ai souvent remarqué, lorsqu'on le tire par le moyen des sangsues des veines de l'anus, le rétablissement de la liberté du passage, & du mouvement progressif de cette liqueur dans les vaisseaux des membranes des intestins, & celui de la force & du mouvement convenable de ces parties, est suivi de celui de l'excrétion intestinale.

La saignée est souvent très-utile aux vieillards, & même contribue à prolonger leurs jours. C'est une erreur aussi dangereuse que commune, de s'imaginer que la vieillesse ne peut supporter les évacuations du sang: comme si dans les personnes âgées cette liqueur ne pouvoit pas s'amasser en trop grande quantité, & que leur défaut ordinaire fût d'en manquer, ainsi que de forces. Je conviens volontiers que tous les vieillards ne sont pas pléthoriques, & par conséquent n'ont pas besoin qu'on leur tire du sang, & en général que l'âge du sujet ne contribue pas à amasser cette liqueur. Mais aussi il y a des vieillards vigoureux, sains & forts, qui ont les vaisseaux grands, qui ont bon appétit, mangent bien, & non-seulement digerent aisément les alimens faciles à digérer; mais encore ceux qui sont indigestes. Il n'y a donc point de doute que les alimens bien digérés ne leur fournissent & ne leur amassent beaucoup de chyle & de sang, qui donne des preuves palpables de son existance par le vermillon de leurs joues; & la plénitude de leurs vaisseaux. Une autre preuve de la plénitude de ceux qui sont parvenus, je

ne dis pas à lâge viril, mais à un âge très - avancé, c'est qu'ils supportent aisément, sans que leurs forces en souffrent, un écoulement modéré de sang par les veines hémorrhoïdales, & que je connois plusieurs vieillards octogénaires, qui en ont rendu beaucoup par les urines, sans que cette évacuation ait sensiblement diminué leurs forces. Il y a plus : comme la vieillesse n'est ni propre, ni disposée aux mouvemens, aux travaux & aux exercices du corps, & que par cette raison, la proportion entre les alimens & les excrétions n'est point exacte, & que le sang est moins dissipé par la chaleur & par le mouvement, il s'amasse nécessairement une trop grande quantité d'humeurs, il se forme une plénitude & des engorgemens dans les vaisseaux, toutes causes qui, si on ne les détruit promptement, produisent les maladies ordinaires à la vieillesse, les marasmes, les toux, les rhumes de cerveau, les enrouemens, les douleurs dans les membres, les calculs des reins & de la vessie, les difficultés d'uriner, les demangeaisons, & la gale seche; maladies, qui, bien qu'elles ne soient pas immédiatement produites par l'abondance du sang, mais bien par l'impureté de la sérosité, viennent cependant originairement de la pléthore, parce qu'elle est cause que le sang ne peut se décharger par les excrétions des impuretés qui s'y amassent.

Je connois beaucoup de vieillards qui ont atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, presque sans maladies, & qui se sont garantis de celles qui sont ordinaires à la vieillesse, au moyen de la saignée seule administrée deux fois par an. L'usage où sont tous les Suisses de se faire saigner tous les ans, à quatre-vingts, même à quatre-vingts-dix ans, est une preuve certaine que la saignée n'est point ennemie de la vieillesse. On peut consulter sur ce sujet le Traité de l'Apoplexie de Wepfer. Primrose, *Lib. IV. de Vulg. Error. cap.* 23. recommande aussi la saignée aux vieillards; & Derebeque dans sa premiere observation, rapporte trois exemples qui prouvent que les vieillards de quatre-vingts ans sont en état de supporter aisément la saignée, tant dans les maladies qui proviennent de causes internes, que de causes externes. J'ai, moi-même, éprouvé la vérité de ce precepte par plusieurs expériences: mais il faut bien se garder de conclurre de ces raisonnemens, qu'on puisse conseiller, & recommander l'usage de la saignée aux vieillards foibles & languissans, qui manquent d'appétit, & dont l'estomac & les intestins sont fort affoiblis, & moins encore à ceux qui sont attaqués de maladies chroniques.

La saignée est ordinairement nécessaire & très-utile dans les fievres continues & aiguës. Je ne saurois assez m'étonner, que des Medecins du premier ordre, d'ailleurs fort amis de la saignée, ne laissent pas d'assurer avec confiance, qu'elle n'est pas nécessaire dans toutes les fievres aiguës, bénignes & malignes, exanthémateuses, ou sans éruptions, & même qu'elle y est souvent nuisible, si l'on en excepte la synoque; encore n'y est-elle pas, selon eux, absolument nécessaire, mais seulement lorsqu'il y a grande pléthore & effervescence des liqueurs. Ils appuient ce paradoxe sur des Observations qui leur ont souvent appris, que la saignée au commencement de ces fievres, a été suivie vers l'état de la maladie de reflux dangereux, & d'amas de sang dans la tête, qui ont produit une phrénésie mortelle & des convulsions. Ils estiment aussi que la Nature, qui conduit toujours avec beaucoup de sagesse, l'œconomie animale, n'a pas pour objet dans ces maladies l'évacuation du superflu du sang, mais plutôt de le dissoudre par l'augmentation de sa chaleur, en une sérosité excrémentielle qu'elle fait sortir; d'où ils concluent qu'il est contre l'ordre & la fin de la Nature, de saigner dans ces maladies, & qu'en saignant, on ne fait que troubler son opération.

Mais la raison & une expérience invariable combattent ce systeme. En effet j'ai connu nombre de personnes vigoureuses & pleines de sang, attaquées de fievres dans leur jeunesse & l'âge viril, qui n'ayant point été saignées, sont mortes en peu de jours de phrénésie, d'inflammation de l'estomac, du gosier ou des poumons, dont le corps après la mort s'est extremement enflé, du nez de qui il est sorti beaucoup de sérosité sanglante, & qui sur le champ ont exhalé une odeur très-infecte & d'une vraie pourriture, par la seule raison de la stase inflammatoire du sang dans ces parties. Une infinité d'expériences m'ont encore appris qu'une ou plusieurs saignées dans les fievres aiguës, non-seulement ont diminué les inquiétudes & autres accidens fâcheux, mais même les ont totalement fait disparoître. Je pourrois encore m'appuyer de l'expérience des Medecins François qui font non pas une saignée, mais plusieurs dans toutes les fievres, au soulagement & à l'avantage des malades. Quant aux reflux de sang vers la tête qui se font vers les tems critiques & qu'on attribue à la saignée, je soutiens que c'est mal-à-propos qu'on la rend responsable de ces accidens. Car bien qu'il soit vrai que les phrénésies & les convulsions sont toujours de mauvais augure quand elles surviennent aux fievres aiguës, ces accidens arrivent plus ordinairement lorsqu'on a négligé la saignée, que lorsqu'on l'a faite. D'ailleurs si la saignée étoit cause de la phrénésie & des convulsions, qui sont les catastrophes ordinaires des fievres aiguës, il s'ensuivroit que quand on évite ce remede on est moralement sûr de n'en point mourir, ce qui est contraire à l'expérience journaliere.

Pour moi je ne balance pas à assurer que la saignée est bien souvent très-utile, & même nécessaire dans les fievres aiguës; car tous ceux qui sont attaqués de ces maladies, pêchent plutôt par excès de sang & d'humeurs, que par défaut. Or il est palpable que l'essence de la fievre consiste principalement dans une augmentation du mouvement tonique, & une sorte de contraction spasmodique de tout le systeme des vaisseaux & des fibres, d'où dépendent aussi l'accélération de la circulation & l'augmentation de la chaleur; & il est certain que les spasmes rétrécissent le calibre des vaisseaux, & que la chaleur raréfie les liqueurs & leur fait occuper plus d'espace. D'où il suit que le sang qui est en trop grande quantité & qui bouillonne, ne pouvant librement passer par les vaisseaux sanguins est obligé de se jetter dans différentes parties, & de se faire une route dans les vaisseaux du plus petit diametre, où naturellement il ne doit pas être admis; ce qui ne peut arriver qu'il ne s'y ralentisse & qu'il ne s'y forme une stase suivie d'une inflammation dangereuse, qu'on ne peut prévenir avec succès qu'en diminuant sa quantité. On pourroit appuyer, s'il en étoit besoin, cette vérité du témoignage des plus célebres observateurs. Le fondateur de la Medecine, *de Rat. Vict. in Acut.* dit lui-même qu'on ne peut trop louer la saignée dans les maladies aiguës. Ses successeurs ont été plus loin que lui. Car dans ces maladies pressantes & en même tems dangereuses, ils saignoient jusqu'à la défaillance, comme Galien, *Lib. I. de Rat. Vict.* le conseille; ajoutant qu'il ne faut en venir à cette extrémité que dans les maladies très-aiguës, & lorsque les sujets sont vigoureux, dans la fleur de l'âge, qu'ils regorgent de sang, & lorsque le climat, la disposition de l'air & la saison sont bien tempérés.

Voici les maladies qui admettent ce remede, suivant Galien.

Les fievres très-ardentes, les douleurs cruelles, les grandes inflammations des visceres, les charbons, la fievre synoque, la lassitude inflammatoire & les douleurs très-violentes dans les membres. Car dans toutes ces maladies ayant évacué beaucoup de sang en une seule fois, la chaleur s'appaise tout d'un coup, le ventre se lâche dans quelques sujets, la sueur coule dans d'autres, & la maladie se termine ou diminue en conséquence, comme l'atteste Houlier, *Comment. ad Aphor. III. Sect.* 1. *Hippocr.*

La saignée n'est point absolument dangereuse, & même elle

elle est quelquefois d'un très-grand secours, quand elle est employée avec prudence dans les fievres exanthémateuses, pétéchiales, pourprées, la petite vérole, la rougeole & la peste même. C'est une question fort controversée parmi les Medecins, de savoir si l'on peut saigner utilement dans les fievres qui sont de nature à pousser à la surface du corps la matiere morbifique. Beaucoup tiennent l'affirmative, d'autres la négative, & les uns & les autres s'appuient sur l'expérience. Mais il est aisé de les mettre d'accord en distinguant les cas où la saignée convient, & les circonstances où elle seroit nuisible. Lorsque les sujets manquent de sang, que les forces sont languissantes dès le commencement de la maladie, que le pouls est foible, dur & petit, que les vaisseaux sont en grand nombre & petits ou qu'on est livré à un abattement total, en un mot, lorsqu'il y a malignité dans les maladies, pour parler comme on fait dans les écoles, c'est une entreprise plus nuisible qu'avantageuse au malade de lui tirer du sang. Car pour faire sortir une matiere qui est moins à charge à raison de son volume que de sa causticité, de sa subtilité & de sa nature vénéneuse qui attaque les parties nerveuses, il faut dans le cœur & les arteres une force motrice puissante, qu'on ne doit attendre que d'un abord suffisant du sang & du fluide nerveux. D'ailleurs cette matiere qui doit sortir ne peut être portée à la surface du corps que par le véhicule du sang & des liqueurs, & les vaisseaux de cette partie sont d'un très-petit diametre, s'affaissent aisément & ne peuvent se remplir, si le sang n'y est point poussé avec vigueur. Il est donc évident que si l'on tire du sang & des humeurs lorsque le corps en manque déja, & que les forces sont languissantes, on portera un grand préjudice au malade, & qu'on ne fera qu'arrêter au-dedans la matiere nuisible, qui, comme le poison, renversera les mouvemens des solides & des fluides, & enfin causera la mort.

Mais c'est toute autre chose lorsque la trop grande abondance du sang & la raréfaction causée par la chaleur de la fievre, étendent si violemment les membranes du cœur & des arteres, que leur systole en est diminuée & empêchée, ce qui fait que le sang ne peut aborder en liberté & avec force aux petits vaisseaux de la peau, & que la matiere nuisible qui s'y trouve mêlée ne peut se faire jour par sa surface. Alors la raison fait connoître qu'en évacuant une partie du sang, on facilite la circulation du reste, qu'on rétablit l'égalité entre la réaction des membranes & l'effort des liqueurs qui y sont poussées, en un mot qu'on remet l'équilibre entre les mouvemens alternatifs de systole & de diastole, qui operent à souhait la séparation & l'évacuation des humeurs nuisibles. C'est ce qu'on voit très-souvent dans les sujets jeunes & pléthoriques, de constitution sanguine, dans ceux qui sont accoutumés à la bonne chere & à l'usage du vin, qui menent une vie oisive & sédentaire, ou lorsque la diminution des excrétions causée par la fougne des passions qu'on n'a pas eu soin de réprimer, a produit une abondance de liqueurs. Les sujets ainsi disposés ne peuvent se passer de la saignée quand ils sont attaqués de fievres pourprées, pétéchiales, catarrheuses, bénignes ou malignes, sans s'exposer à un danger évident; & au contraire tout réussit à souhait lorsque la diminution de la pléthore facilite la liberté du mouvement progressif du sang.

La saignée n'est point pernicieuse & même elle est quelquefois avantageuse dans les fievres, lors même qu'il paroît des efflorescences sur la peau. C'est un sentiment qui nous a été transmis comme par tradition, qu'il ne faut ni saigner, ni purger, lorsqu'on voit sur la peau des efflorescences pétéchiales, pourpreuses ou celles de la petite vérole & de la rougeole, de peur de faire rentrer dans l'intérieur du corps la matiere maligne qui étoit déja rejettée à sa surface, ce qui cause toujours un préjudice irréparable. Quoique ce soit une observation très-importante & appuyée sur l'expérience, qu'il ne faut point tirer de sang lorsque la nature est, pour ainsi dire, occupée de l'ouvrage de l'excrétion, & lorsque les efflorescences ne sont point comme fixées à la peau par un long séjour, il y a cependant des cas où la saignée est utile ou même nécessaire, dans le tems qu'il y a des efflorescences sur la peau. En effet, j'ai observé dans ceux qui sont morts du pourpre, soit que ce fût la maladie premiere ou une secondaire, de la petite vérole & de la rougeole, des mouvemens spasmodiques violens, tant dans les membres & dans les extrémités, que dans le bas-ventre, qui furent suivis à cause du resserrement de la peau, non-seulement d'un reflux des exanthemes, mais de beaucoup d'inquiétudes, d'agitations involontaires du corps & souvent de délire & de défaillance; tous accidens mortels que produit moins, comme on le pense communément, le reflux de la matiere exanthemateuse dans l'intérieur du corps, que le mouvement impétueux du sang & son amas dans le cœur & dans le cerveau. Ainsi n'ayant d'autre guide que la raison, j'ai délivré en une seule année d'un danger de mort imminent au moyen de la seule saignée du bras, quatre accouchées malades du pourpre, de la vie desquelles on désespéroit. Le sang ne fut pas plutôt sorti, que les inquiétudes des hypocondres & les défaillances disparurent, & que les malades se trouverent beaucoup mieux, au grand étonnement des Chirurgiens & des Assistans, qui prognostiquoient leur mort pendant l'opération. La même raison m'a fait saigner au bras un jeune homme dangereusement malade de la petite vérole, voyant qu'un délire imminent & de grandes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, le menaçoient d'une mort prochaine ; & le remede le soulagea beaucoup. Je puis appuyer cette pratique de l'autorité de plusieurs Medecins célebres, à la tête desquels je mettrai Botal, ce grand panégyriste de la saignée, qui atteste dans son Traité sur cette opération, *pag.* 150. & suivantes, qu'il en a fait usage avec succès dans les bubons pestilentiels & autres fievres exanthémateuses, lorsque l'éruption n'étoit pas suivie d'une rémission de la fievre; & pour ne pas ennuyer le Lecteur en multipliant les autorités, je ne citerai que le seul Muralt, qui a remarqué les bons effets de la saignée dans une fievre exanthémateuse épidémique, même après l'éruption des efflorescences par tout le corps. Voyez *M. N. C. Dec.* 2. *Ann.* 7. *Obj.* 115.

La saignée n'est point sans danger dans les accès ou redoublemens des fievres lors du frisson, mais on l'administre avec succès dans le tems de l'intermission. Non-seulement la saignée augmente la violence des accidens dans les accès des fievres intermittentes, les attaques d'épilepsie, les affections hystériques & hypocondriaques, toutes les fois que les extrémités sont froides, & que les malades sont tourmentés d'inquiétudes & de chaleurs internes; mais elle les met en danger de perdre la vie. La raison de ce phénomene est toute naturelle : les redoublemens des maladies & des accidens sont toujours accompagnés de spasmes, surtout des parties internes & des intestins, qui empêchent la libre circulation du sang, & l'obligent de refluer avec plus d'impétuosité vers les grands vaisseaux, & surtout la poitrine & le cœur. Si l'on saigne donc du bras ou du pié, parties dont toutes les fibres sont dans un resserrement spasmodique, on augmentera sans doute la violence des spasmes; car plus la quantité de sang qu'on ôtera à ces parties sera considérable, plus la contraction spasmodique des fibres augmentera, puisque rien ne lui résiste & ne s'oppose davantage au reflux du sang vers les parties intérieures, que la force avec laquelle le cœur & les arteres le poussent vers ces parties, & l'effort de cette liqueur contre ces mêmes parties. Il faut donc remettre l'évacuation du sang au tems de la rémission ou de l'intermission, tems où le spasme s'appaise ou est déja appaisé, & où le sang aborde plus librement aux parties. Il y a cependant des circonstances où il est très-avantageux de saigner dans l'accès du spasme; mais ce n'est point de la partie qui en est attaquée, mais bien

de celle où le sang se porte avec impétuosité. C'est ainsi qu'il arrive très-souvent que les spasmes du bas-ventre, ou même des piés qui sont attaqués d'un froid violent, à l'occasion d'une terreur ou de quelqu'autre cause, font refluer le sang avec violence vers la poitrine ou la tête, & menacent d'une apoplexie ou d'une suffocation; alors il est très-avantageux de saigner, non des parties inférieures, mais des supérieures, c'est-à-dire, du bras, & le malade en ressent un prompt soulagement.

Il y a une espece d'apoplexie légere que la saignée seule dissipe quand elle est faite à propos. Il arrive une espece d'apoplexie légere, lorsqu'une violente passion de l'ame, surtout la terreur, ou bien un spasme considérable des parties inférieures, repousse avec violence vers le cerveau le sang, qui, s'y amassant en quantité, étend si fort ses membranes, qu'elles perdent leur mouvement systaltique. Certe affection est très-ordinaire aux femmes hystériques, qui ont beaucoup de sang, & qui sont d'une constitution d'esprit & de corps fort sensible; & le vulgaire, & même des Medecins ignorans, regardent cet accident comme une défaillance, malgré les différences sensibles qui l'en distinguent. En effet, dans la défaillance la pulsation du cœur & des arteres s'arrête, le visage devient pâle, & la respiration cesse entierement; au lieu que dans cette légere attaque d'apoplexie le malade perd totalement l'usage de tous les sens internes & externes, les membres restent sans mouvement, le cœur est agité de palpitations violentes, le pouls est grand & vîte, le visage se gonfle & devient fort rouge. Cependant cette espece d'apoplexie ne vient pas de la rupture des vaisseaux, qui produit une apoplexie incurable, ni d'un épanchement de sérosité qui se termine par une paralysie, mais de la seule stagnation du sang dans les vaisseaux de la tête causée par leur trop grande extension. En effet, l'Anatomie nous apprend que les arteres carotides & même les vertébrales, ne sont pas plutôt entrées dans le crane pour se distribuer aux membranes du cerveau, qu'elles quittent les membranes épaisses dont elles sont revêtues dans toutes les autres parties du corps. Il n'est donc pas surprenant que la quantité & la violence du sang qui se porte au cerveau, diminue & empêche leur mouvement de contraction, au moyen duquel elles font passer cette liqueur de leurs extrémités dans les sinus veineux, & que l'anéantissement de la contraction des carotides cause une stagnation du sang dans les vaisseaux des membranes du cerveau & dans le plexus choroïde, stagnation suivie d'une interruption de la sécrétion, & de l'influx du suc nerveux dans les nerfs & de la circulation de celui qui y est entré. Dans cet état il est évident qu'il n'y a pas de secours plus propre & plus efficace pour rétablir la systole des arteres & la liberté du mouvement progressif du sang dans le cerveau, & celle de l'influx du suc nerveux, qu'une suffisante évacuation de sang par une large ouverture faite à une veine du bras. Car au moyen de ce procédé, l'esprit, les sens & les parties du corps ne tardent pas à reprendre l'exercice de leurs fonctions.

C'est à tort qu'on s'imagine travailler utilement pour la santé des malades qui sont dans cet état, en conseillant, faute de connoître suffisamment la cause du mal, d'ouvrir une veine des extrémités inférieures; car pour l'ordinaire dans ces accidens les parties inférieures sont attaquées de mouvemens spasmodiques, & d'ailleurs elles sont trop éloignées de la partie affectée; ce qui empêche qu'on ne puisse aisément y causer une dérivation du sang. J'ai même remarqué quelquefois dans des sujets qui avoient le genre nerveux fort disposé aux contractions spasmodiques & les extrémités toujours froides, qu'une saignée, même petite, avoit en peu d'heures augmenté si considérablement les spasmes des parties inférieures, que le sang repoussé avec impétuosité vers la tête, a produit l'attaque d'apoplexie que nous venons de décrire, & qui a quelquefois si considérablement augmenté, lorsqu'on a négligé le secours de la saignée faite à propos, qu'elle a causé la mort au malade, ou pour le moins une paralysie & une foiblesse de mémoire.

Les maladies de la tête produites par l'amas du sang demandent la saignée, mais faite dans les parties voisines. Les douleurs opiniâtres & violentes de la tête, les fréquens saignemens de nez, la folie, la mélancolie, le vertige, l'ophthalmie, l'érésipele de la tête, les inflammations du larynx & du pharynx, ont très-souvent pour cause les spasmes, le trop grand amas du sang dans les parties supérieures & l'extension considérable des vaisseaux, surtout chez les hypocondriaques, ou lorsque l'estomac & les intestins sont gonflés de vents, ou ces derniers remplis d'excrémens, ou enfin ces parties attaquées de contractions spasmodiques, elles empêchent la liberté de la circulation du sang, & l'obligent de se porter en trop grande quantité & avec trop de violence vers différentes parties, & notamment vers la tête, où il produit ces maladies. Dans ces circonstances, pour détourner l'impétuosité du sang, & prévenir tout danger, il est à propos d'ouvrir la veine dans quelque partie voisine du mal, comme le front, les tempes, le dessous de la langue & le cou.

La saignée de la langue est toujours très-avantageuse dans les grandes douleurs de tête, l'ophthalmie & l'esquinancie; mais dans la phrénésie, la mélancolie, la douleur de tête produite par une cause externe, on ouvre très-utilement la veine jugulaire externe, ou si un Chirurgien mal-à-droit ne la peut trouver, on fait une incision longitudinale à la veine du front qui est un rameau de la jugulaire externe, après avoir serré le cou au-dessous du menton avec la ligature, & commandé au malade de retenir son haleine. La saignée de la veine frontale étoit fort en usage dès les premiers tems de la Medecine. Car Hippocrate, *Sect.* 5. *Aphoris.* 68. dit, « que l'ouverture de la veine qui paroît sur le front soulage ceux qui ont la partie postérieure de la tête attaquée. » C'est ce que confirme Houlier dans son Commentaire sur cet Aphorisme. « L'expérience, dit-il, nous apprend que cette saignée a délivré sur le champ beaucoup de personnes du mal de tête. » Alexandre de Tralles, *Lib. I. cap.* 13. fait de grands éloges de la même saignée dans la phrénésie, & assure qu'avec ce remede il a guéri dans le moment un phrénétique; & dans le Chapitre seize *de la Mélancolie*, il dit, « que lorsque les vaisseaux de la tête sont surchargés de sang, il faut sans balancer ouvrir la veine du front. Car on n'a rien à craindre en appliquant le remede à la partie malade, lorsque le corps est suffisamment préparé. »

Bien que l'ouverture des veines de la tête, comme celles du front, derriere les oreilles, des jugulaires externes, & de celles qui sont sous la langue, soient d'un grand secours dans les maladies de la tête, comme l'expérience en fait foi, il ne faut point s'imaginer que ces saignées conviennent toujours, & à tous les sujets: mais il faut examiner attentivement la disposition des malades; car si ces maladies de la tête sont compliquées avec une grande plénitude, ou que des spasmes violens des parties inférieures repoussent le sang vers la tête avec impétuosité & en grande quantité, il y a lieu de craindre que le vuide que la saignée produit dans cette partie, n'y détermine une plus grande quantité de sang. Aussi les Medecins les plus habiles s'accordent-ils à demander qu'on commence par ouvrir la veine du pié ou du bras: c'est ce que dit formellement Trallien, *Lib. I. cap.* 16.

Voici ses paroles:

» Si vous tentez quelque chose du côté de la tête, avant « que d'avoir débarrassé tout le corps des récrémens, « vous ferez plus de mal que de bien, en attirant une « plus grande quantité de matiere à la partie attaquée. » C'est aussi le sentiment d'Houlier, dans son Commen-

taire sur l'*Aphorisme 68. Sect. 5.* d'Hippocrate. « Si « la douleur, dit-il, est compliquée avec la plénitude « du corps, il faut commencer par saigner au bras, « puis venir au front; s'il n'y a point de plénitude, « on ne risque rien à débuter par la saignée de la vei- « ne frontale; si la douleur est sympathique, par exem- « ple, si elle est produite par la suppression du flux « menstruel; il faut commencer par le pié, puis venir « au bras, & enfin au front; & si la douleur commence « par le diaphragme, ou le foie, il faut d'abord ou- « vrir la veine du bras, puis celle du front. » On trouve encore dans le même endroit diverses précautions sur les circonstances où il convient de faire l'ouverture de ces différens vaisseaux.

Quant à l'ouverture des veines qui sont sous la langue dans l'esquinancie, il faut observer de même qu'elle est dangereuse dans les sujets pléthoriques, à moins qu'on n'ait emporté la pléthore par la saignée du bras. Il faut donc suivre le conseil de Trallien, *Lib. IV. cap. 1. de Angina.* « Je me souviens, dit-il, d'avoir « dans un cas pressant, ouvert de grand matin la veine « du bras, au point du jour celles qui sont sous la lan- « gue, & d'avoir donné le soir au malade de la scam- « monée dans de la crême d'orge, & d'avoir guéri ain- « si une esquinancie. » Il ajoute un peu plus bas; « Je « me souviens aussi d'avoir ouvert les veines jugulai- « res au défaut des ranines que je ne trouvois pas, ce « qui a beaucoup soulagé le malade. »

La saignée du bras est souvent très-nécessaire dans les maladies de la poitrine, comme la pleurésie & la péripneumonie. Quoique la fausse pleurésie, qui est une espece de rhumatisme, ou de douleur gouteuse causée par les picotemens que produit dans les membranes de la pleure une sérosité acre, ne demande pas toujours la saignée, & que souvent elle cede très-heureusement aux diaphorétiques: il n'en est pas de même de la vraie pleurésie & de la péripneumonie, dont la premiere est une inflammation superficielle, & la seconde une inflammation plus profonde des poumons, causée par la stase d'un sang fixement arrêté dans les vaisseaux de ce viscere; car il est nécessaire de saigner, & même de réitérer la saignée, lorsque le corps regorge de sang, & qu'il y a pléthore, pour empêcher le progrès de l'inflammation; à quoi l'on réussit, lorsque, pour détourner plus efficacement le sang amassé en trop grande quantité dans les vaisseaux où il s'arrête, & est privé de la liberté de son mouvement progressif, on le tire par l'ouverture d'une veine du voisinage, & sur-tout en y faisant une large incision, afin qu'acquérant d'autant plus de vélocité, il puisse descendre plus promptement, & être détourné plus puissamment des poumons.

La saignée produit trois effets excellens, l'évacuation, la révulsion & la dérivation. L'effet de la saignée évacuative est de diminuer la plénitude du sang, & quand on n'a que cet objet, il importe peu quel vaisseau l'on ouvre. Celui de la dérivative est d'amener, & d'attirer le cours du sang de la partie malade, vers quelqu'autre partie convenable, pour l'évacuer par la derniere. Ainsi dans les affections spasmodiques qui attaquent le bas-ventre, dans les venteuses & celles que produit la suppression, ou la diminution du flux menstruel, ou hémorrhoïdal; il est plus sûr d'ouvrir la veine du pié, que celle du bras, pour causer une dérivation; c'est ce qui fait dire avec raison à Hippocrate, *Lib. de Nat. Hum.* « qu'il faut saigner à la malléole, ou au jarret dans les douleurs de dos & des hanches. » C'est aussi le sentiment de Severinus, *de Efficac. Medicin. cap. 26.* qui fait de grands éloges de la saignée du pié, lorsqu'il s'agit de prévenir la douleur néphrétique, de hâter le flux hémorrhoïdal, les vuidanges, & dans les inflammations & chutes de l'anus, le vomissement de sang, & la goute sciatique. Au contraire, dans les affections de la tête, l'apoplexie, la léthargie, la manie, la mélancolie, la phrénésie, le catarrhe suffoquant, l'asthme sanguin, l'hémoptisie, la pleurésie, la péripneumonie, la fausse inflammation du foie, il est plus utile & plus avantageux, de tirer d'un endroit plus voisin, c'est-à-dire du bras, le sang qui peche par la quantité & la violence dont il aborde à la partie malade, parce que cette saignée opere une dérivation plus prompte. L'effet de la saignée révulsive, ou plutôt avulsive, est de retirer, ou de rappeller la violence du sang des parties inférieures vers les supérieures. Ainsi dans les trop grandes évacuations du flux menstruel, ou hémorrhoïdal, la saignée du bras est avantageuse. On la pratique aussi avec succès dans la grossesse pour prévenir l'avortement, lorsque le trop grand engorgement, & la trop grande extension des vaisseaux de l'utérus rend cette partie assez pésante, pour qu'elle charge & incommode les parties inférieures.

Il faut faire une application sage & prudente de la saignée dérivative & révulsive. Car s'il s'agit d'enlever des obstructions formées par un sang fixement arrêté dans les vaisseaux, il ne faut tirer qu'une petite quantité de sang des parties voisines, afin que celui qui reste, se précipite avec plus d'impétuosité vers la partie malade, & emporte celui qui s'est arrêté dans les petits vaisseaux, parce qu'une saignée peu abondante donne plus de vitesse au sang qui se rallentit dans les vaisseaux. C'est par cette raison que l'ouverture de la saphene, rétablit souvent dans le moment l'évacuation menstruelle, & facilite, & rend plus prompt l'écoulement qui se fait par les hémorrhoïdes; pendant que la trop grande évacuation par les veines du bras & du pié, ne produit point souvent l'effet qu'on en attend: mais si la maladie est invétérée, & l'obstruction des vaisseaux si grande, qu'elle ne puisse être emportée, l'ouverture de la saphene est plus nuisible dans un corps pléthorique, qu'elle n'est avantageuse, parce qu'elle attire le sang en plus grande quantité vers l'utérus, ce qui augmente l'obstruction.

La piquure faite à la veine du front ne peut aussi apporter le moindre soulagement dans la migraine, ou douleur de tête opiniâtre, le vertige chronique, la mélancolie, parce qu'elle attire une plus grande quantité de sang à la partie malade, & que les vaisseaux des membranes du cerveau, déja engorgés, ne font que s'obstruer davantage; & pour lors il est plus avantageux de tirer du sang des parties inférieures. La saignée du pié procure un soulagement présent dans la goute sciatique récente: mais loin qu'il en soit de même de cette maladie devenue chronique, elle ne fait que l'augmenter. Il est donc bien plus sûr, lorsque le corps est plein de suc & d'engorgemens, de suivre le conseil d'Houlier, *Comment. in Sect. 4. Aphoris. 36.* qui veut qu'on commence par saigner du bras, & ensuite d'ouvrir la veine du pié, afin de causer une révulsion vers différentes parties; & c'est avec beaucoup de raison que le même Auteur conseille au même endroit de saigner d'abord au bras, puis aussi-tôt au jarret ou au pié, dans les difficultés d'uriner causées par l'engorgement du sang dans les reins, ou dans l'inflammation de la vessie. Il reste à conclure de tout ce que nous venons de dire, & la conséquence en est claire, qu'on peut ouvrir la veine dans les parties fort proches de celle qui est malade, si la maladie est cruelle, & sa cause aisée à détruire, & qu'il n'y ait pas beaucoup de plénitude dans les vaisseaux; mais qu'il est à propos, quand la maladie a traîné quelque tems, ou lorsque le corps est trop plein de sang, d'ouvrir les veines des parties éloignées, puis de venir à celles du voisinage de la maladie.

Il importe beaucoup d'évacuer une suffisante quantité de sang, & quelquefois il est nécessaire de réitérer la saignée. Dans l'adolescence, & lorsque les sujets sont d'un tempérament sensible, & ont les vaisseaux petits, & quand les grandes saignées font aisément tomber les femmes en défaillance, on doit s'abstenir de ces saignées, ou s'il est indispensablement besoin, il faut faire l'ouverture petite, & ne pas tirer de suite la quantité de sang qu'on veut évacuer, c'est-à-dire, qu'il faut tirer le sang à différentes reprises, en fermant quelque-

fois avec le doigt l'ouverture qu'on a faite. Mais lorsque les femmes ont passé cinquante ans, tems où d'ordinaire le flux menstruel cesse de lui-même, elles demandent des saignées plus amples ; ce qu'il faut aussi appliquer aux hommes robustes, qui ont les vaisseaux grands, & lorsque dans une habitude de bonne chere, le flux hémorrhoïdal commence à s'arrêter. Dans le Printems & sur-tout au mois de Mai, on est en état de supporter des saignées plus abondantes qu'en Eté ou en Automne, & les saignées doivent être petites, mais réiterées dans les hémorrhagies excessives, comme celles des poumons, & de l'utérus, ou des vaisseaux hémorrhoïdaux. Il n'est pas à-propos non plus de vuider beaucoup les vaisseaux peu de tems avant l'écoulement ordinaire des regles, de peur de les supprimer entierement, ou du moins d'en diminuer l'abondance.

Dans toutes les fievres inflammatoires & dans les éxanthémateuses, lorsque la trop grande abondance du sang indique la nécessité de l'évacuer, il faut être plus attentif que dans tous les autres cas à en tirer une quantité raisonnable. Car si l'on en tire peu, lorsqu'il y a excès dans la quantité, comme si l'on n'en évacue qu'une ou deux onces, la raréfaction & l'effervescence du sang augmentent souvent ; ce qui est cause, que non-seulement la saignée ne fait point de bien, mais même qu'elle est plutôt nuisible, attendu que l'inflammation prend des forces, & que l'éruption des efflorescences n'en devient pas plus aisée : mais si l'on tire du sang outre mesure, ou plus qu'il ne faut, la saignée est aussi plus nuisible que profitable, en ce qu'elle empêche l'éruption des efflorescences que doit produire l'abord du sang à la surface de la peau ; de sorte que la matiere corrompue reste au-dedans du corps au grand dommage du malade. Le trop de saignée dans la péripneumonie & la pleurésie, empêche l'expectoration, & la résolution de l'inflammation, qui est l'ouvrage du sang. Il faut aussi laisser dans les rhumatismes, l'érésipele, les douleurs gouteuses, vagues & fixes, la quantité de sang nécessaire pour guérir la maladie ; c'est-à-dire, prendre garde d'en évacuer trop ou trop peu.

Si la pléthore, tant au regard des vaisseaux que des forces, est trop urgente, il faut souvent tirer une grande quantité de sang, comme celle d'une livre, poids de Médecine ; car si l'on en tire peu, le sang trouvant un plus grand espace, en devient plus élastique, & plus raréfié, & souvent se porte avec plus d'impétuosité à la partie attaquée. Je me souviens de plusieurs accidens causés par des saignées trop petites. Ayant seulement tiré deux onces de sang par une petite ouverture dans une pléthore considérable, il survint au bout de quelques heures une attaque d'apoplexie, qu'une saignée du bras plus abondante, c'est-à-dire, de huit onces, guérit heureusement. Je me souviens aussi que la suppression du flux hémorrhoïdal, à l'occasion du froid, a causé à un Prince pléthorique d'extremes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & qu'une saignée de quatre onces faite au pié, ayant augmenté les accidens, c'est-à-dire, les inquiétudes dont nous venons de parler, les veilles, les agitations involontaires, la difficulté de respirer, tous ces accidens s'appaiserent au moyen d'une saignée de sept onces faite à l'autre pié.

La saignée faite mal-à-propos produit souvent les rhumatismes, les catarrhes, les rhumes de cerveau, la toux ; & quand elle est faite à propos, elle les prévient merveilleusement. D'exactes observations de pratique, nous ont souvent appris que la saignée administrée, sur-tout le Printems & l'Automne, dans un tems incertain, & peu serein, a fait tomber nombre de personnes quelques jours après dans des catharrhes, des rhumes de cerveau, des toux, des affections rhumatisantes & des fievres catarrheuses ; & que ces accidens sont très-communs, si les personnes qui ont été saignées, s'exposent, sur-tout le soir, à un air trop froid, & trop humide, sans être suffisamment couvertes. Car il faut regarder, comme une loi presque invariable, que les saignées un peu copieuses diminuent la transpiration, & par conséquent que les humeurs qui ont coutume de s'exhaler sous la forme de vapeurs par la surface tubuleuse de la peau, restent en quelque sorte dans l'intérieur du corps ; ce qui arrive plus ordinairement lorsque son habitude est spongieuse & les vaisseaux petits. La raison de cet effet de la saignée n'est pas difficile à déviner ; car on ne peut évacuer une quantité notable de sang, sans que les vaisseaux, sur-tout les petits, & ceux qui forment les extrémités des grands, que l'abord du sang tenoit précédemment étendus, ne se vuident, & ne se desemplissent ; & comme le mouvement tonique des tégumens que couvre l'épiderme, est extremement délicat & sensible, le contact d'un air froid, fait contracter les fibres élastiques de la peau, ce qui bouche les vaisseaux qui portent la sueur, laquelle non-seulement reste dans le corps, mais est repoussée de l'extérieur à l'intérieur, & sur-tout aux parties glanduleuses du gosier & des bronches, ou même aux glandes mucilagineuses des articulations ; ou à leurs ligamens glanduleux, où cette sérosité fort acre, salée, caustique, produit par sa stagnation des irritations incommodes, & des contractions des vaisseaux ; qui empêchent la liberté du mouvement progressif de la lymphe, & produisent des séparations de la sérosité, des douleurs, des ardeurs, & l'abord de beaucoup d'humeurs vers les parties où la matiere de la sueur s'est jettée.

Comme la saignée faite inconsidérément, ou celle qui est trop abondante, cause des affections catarrheuses, elle a garanti lorsqu'on l'a administrée avec prudence au Printems & en Automne, & qu'on l'a réitérée tous les ans, un grand nombre de personnes de rhumes de cerveau, d'enchifrenemens & de toux, qui revenoient tous les ans, & surtout celles qui étoient pléthoriques avant cette évacuation, & n'avoient jamais été saignées. Car dans le Printems la raréfaction de l'air & son ressort venant à augmenter par le mélange d'un éther plus rarefié, ces dispositions se communiquent au sang, qui gonfle davantage les vaisseaux qui le contiennent. Si l'on omet donc les évacuations artificielles de sang, ou si la nature ne se charge de les produire, il se fait promptement & aisément, des stagnations du sang, & des humeurs, surtout dans les parties lâches, molles, & glanduleuses, & des séparations de la sérosité, tous maux que l'on peut prévenir en donnant à propos du jeu aux vaisseaux.

Comme la colique venteuse s'aigrit quelquefois par la saignée ; celle-ci procure souvent du soulagement dans la convulsive & l'hémorrhoïdale qu'elle guérit même parfaitement. L'origine des vents qui affligent les intestins, & leur causent une extension incommode, est très-souvent l'atonie de ces parties, ou la destruction de leur mouvement tonique. Car, comme la force de ce mouvement pousse vers l'anus les vents & les autres matieres contenues dans les intestins, son affoiblissement, ou sa destruction, produit une quantité de vents, & leur stagnation, surtout dans les courbures du colon, vers les hypocondres. Or cette atonie des intestins a pour cause ordinaire le défaut d'un sang & d'un suc nerveux bien conditionnés ; c'est ce qui fait que les vieillards, ceux qui sont convalescens, ou affoiblis par de longues passions de l'ame, les personnes qui abondent en phlegmes, & qui prennent des alimens fort froids, sont très-souvent attaqués de coliques, qui ne demandent pas la saignée, & qui se guérissent par les remedes carminatifs qui contiennent un principe balsamique & aromatique. Mais c'est toute autre chose de la colique appellée spasmodique ou convulsive, qui vient de l'arrêt du sang entre les membranes des intestins, & de la tension violente que cette liqueur leur donne ; maladie fâcheuse, dont la saignée du pié faite à propos garantit, & qu'elle adoucit très-promptement, comme l'observe Riviere, *Cent. 1. Obs. 44.*

Il y a quelques précautions à observer, tant avant qu'après la saignée.

1°. Il ne faut guere, à moins d'une nécessité pressante, se faire saigner dans le tems de l'Equinoxe, ou du Solstice, de la pleine ou de la nouvelle Lune, ou dans des jours pluvieux ou nébuleux; & il est beaucoup plus à propos de faire les saignées de précaution, quelques jours avant ce tems & lorsque l'air est serein. La principale raison de cette précaution est que pour l'ordinaire le flux menstruel vient dans ces périodes, & que plusieurs maladies spasmodiques, comme les accès d'épilepsie, & ceux qui tourmentent ordinairement les mélancoliques & les hypocondriaques ont coutume de revenir dans ce tems là. Or il est plus avantageux de débarrasser par la saignée le corps de la surabondance du sang avant le retour de ces accidens.

2°. Il est toujours plus à propos, surtout lorsque les sujets tombent aisément en défaillance, de faire la saignée, non dans le tems que l'estomac est vuide, mais après avoir fait prendre au malade un bouillon, & de faire une petite ouverture.

3°. C'est une imprudence de se charger l'estomac d'alimens solides, ou liquides, & bien plus encore de s'enivrer, ou de s'exposer à un air froid & humide après la saignée. Car de fréquentes expériences nous ont appris qu'elle avoit fait tomber, surtout au mois de Mai & d'Octobre, & particulierement les sujets qui ont l'habitude du corps spongieuse, dans des rhumes de cerveau, des toux, des rhumatismes, des fievres catarrheuses & la fausse pleurésie; parce que la saignée, surtout quand elle est ample, diminue beaucoup la transpiration, en ce que la grande évacuation du sang empêche les liqueurs d'aborder en si grande abondance aux vaisseaux cutanés, & à ceux qui philtrent la sueur, ce qui fait qu'ils ne sont pas aussi ouverts, & aussi dilatés qu'auparavant; or l'air froid dans ces dispositions ne peut manquer de former aisément, & de produire les maladies dont nous venons de parler, en repoussant les humeurs de la circonférence au centre.

4°. Il est plus avantageux à la santé de faire précéder la saignée d'un purgatif, qui débarrasse l'estomac, & les premieres voies des humeurs & crudités, qui peuvent s'y être amassées : mais il faut employer un laxatif, non un fort purgatif; & c'est surtout pour les sujets pléthoriques que cette attention est nécessaire; car les forts purgatifs leur sont un vrai poison, attendu qu'ils agissent en causant aux intestins un spasme violent qui empêche la liberté du mouvement progressif du sang; ce qui produit souvent çà & là dans les parties, des congestions funestes.

5°. Il est toujours plus convenable d'ouvrir la veine du pié aux femmes à cause du flux menstruel, & aux hommes accoutumés à l'évacuation hémorrhoïdale, pour ne point détourner le sang des parties où il trouve une issue habituelle : mais il ne faut pas que ceux qui n'ont pas d'hémorrhoïdes s'accoutument à cette saignée, qui, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, a causé des hémorrhoïdes aveugles, & sans écoulement, accident qu'on eût prévenu en saignant au bras.

6°. Il faut garder un régime exact après la saignée, & ne pas reprendre sur le champ son ancien genre de vie. On ne peut donc trop blâmer la coutume des Allemands qui ne sont jamais moins sobres sur le boire & le manger, que quand ils ont été saignés.

Les ventouses avec scarification remplacent quelquefois la saignée. On ne me saura pas mauvais gré de transcrire ici un passage de Celse, *Lib. II. cap.* 10. sur l'usage des ventouses avec scarification.

Voici ses paroles.

« On emploie principalement les ventouses lorsque le « vice n'est pas dans tout le corps; mais dans une seu- « le partie, & qu'il suffit de l'épuiser pour affermir la « santé; & ce qui prouve que lorsqu'on veut donner « du secours à une partie malade, on en doit tirer « principalement le sang, c'est que personne n'appli- « que la ventouse à une autre partie, qu'à celle qui « est dérangée, & qu'on a dessein de dégager, à moins « qu'on n'ait pour objet de détourner vers l'endroit où « se fait l'application, le sang qui se répand en trop « grande quantité de quelqu'autre côté. »

C'est pourquoi on fait utilement des scarifications assez profondes dans les rhumatismes, dans ceux principalement qui attaquent le dos, les omoplates & les bras, & lorsqu'on sent une douleur de compression & de resserrement, accompagnée de froid : mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est qu'on tire moins de sang d'une partie malade, que d'une partie saine. Quelques personnes préviennent avec succès les douleurs de la goute, en se faisant scarifier chaque mois la plante ou le dessus du pié. Les ventouses scarifiées sont aussi avantageuses dans les efflorescences & les difformités de la peau, pour tirer le sang du visage, & causer une dérivation de cette partie. On les emploie aussi avec succès dans les maladies qui défigurent la peau, & la gale qui attaque les personnes grasses, & qui ont l'habitude du corps spongieuse.

Dans les maladies aiguës, où les forces ne permettent point la saignée, & la prompte évacuation du sang; il vaut mieux l'évacuer peu-à-peu & à différentes reprises, s'il est besoin, par le moyen des scarifications & des ventouses. Il y a dans les ouvrages de Celse d'excellens préceptes sur ce sujet.

« Il faut, dit-il, avoir recours aux ventouses dans quel- « ques maladies aiguës, où le corps demande une éva- « cuation de sang, que les forces ne permettent pas de « faire en ouvrant la veine. Ce secours, comme moins « violent, est aussi le plus sûr, & n'est jamais dangereux; « même appliqué dans la plus grande violence de la fie- « vre, & dans le tems que les humeurs sont encore « crues. C'est pourquoi, lorsqu'il faut tirer du sang, « si l'ouverture de la veine menace d'un danger pré- « sent, ou que le vice soit dans quelque partie noble « du corps, il faut plutôt avoir recours aux ventouses : « mais il est bon de remarquer que si ce remede est « plus sûr, il est d'un plus foible secours, & qu'on ne « peut remédier à un grand mal, que par un remede « violent. »

J'ai trouvé ces préceptes de Celse parfaitement d'accord avec l'expérience. Car j'ai souvent observé que les maladies de la tête, comme l'épilepsie, le vertige, la folie, les mouvemens convulsifs des membres, avoient été augmentés par la saignée, & une évacuation trop prompte & un peu trop ample, & que les accès suivans étoient devenus plus violens; & j'ai fait principalement cette remarque à l'occasion des jeunes gens d'un tempérament sensible; au contraire ils ont supporté à merveille l'évacuation du sang par les ventouses, & leurs maux ont été appaisés. Il me paroît que la violence des spasmes augmente dans les parties affectées, lorsqu'on leur ôte tout d'un coup le sang, qui contrebalance puissamment leurs forces; tant qu'il reste dans leurs vaisseaux. Il est aussi plus avantageux dans les fievres aiguës, lorsqu'on a lieu de craindre une phrénésie causée par la congestion du sang dans la tête, de l'en faire sortir par le moyen des ventouses, que par l'ouverture de la veine du bras. Prosper Alpin rapporte à la page 72. de son Traité de la Medecine des Egyptiens, que les Medecins de ce pays étoient autrefois dans l'usage habituel de scarifier les veines entre les fesses, dans toutes les fievres aiguës, les douleurs de tête, les inflammations de cette partie, & dans les fievres putrides, lorsque la rougeur du visage & les veilles continuelles leur donnoient lieu

de craindre la pleurésie : ils usoient de ce remede surtout les jours critiques, & faisoient sortir le sang au moyen d'un bain d'eau tiede. Mais lorsqu'il est besoin dans les maladies d'un prompt secours, & de détourner le sang de la partie malade, par exemple, dans l'apoplexie, la péripneumonie, l'inflammation de l'utérus, la syncope cardiaque, qui arrive par l'engorgement du sang dans le cœur, ou dans des dangers de suffocation ; les ventouses ne sont pas d'un grand secours, & il est plus à propos de faire une large ouverture à quelque vaisseau du voisinage de la partie malade, & de faire sortir le sang avec promptitude.

L'usage des ventouses a lieu lorsque la stagnation du sang, ou de la sérosité dans quelque partie extérieure y produit des douleurs, des tumeurs, des inflammations ou d'autres vices. C'est une vérité que confirme merveilleusement Celse dans l'endroit que nous avons déja cité, où il dit que l'usage des ventouses a pour objet ou l'évacuation ou la dérivation. L'une diminue la pléthore, l'autre est propre à faire sortir la matiere corrompue cantonnée dans la partie. Beaucoup d'anciens Medecins, & surtout les Egyptiens, pensoient que les ventouses n'étoient point propres à enlever la pléthore universelle, mais seulement celle qui est particuliere à quelque partie, & ils ne les appliquoient qu'aux parties malades. Mais à quelque partie qu'on les applique, soit au dos, aux bras, aux cuisses, aux jambes, on peut fort bien tirer douze onces de sang du même poids & de la même consistance que celui qu'on tireroit de la veine, pourvû qu'on fasse des scarifications assez profondes, & qu'on les réitere. En effet nous avons quelquefois expérimenté qu'en desséchant le sang tiré par le moyen des ventouses, la proportion de ses parties fluides à la partie solide étoit de trois à un, comme s'il eût été tiré par la veine ; de sorte qu'il faut mettre au nombre des erreurs populaires en fait de Medecine, que le sang, tiré par le moyen des ventouses est plus délié que celui que l'on tire par l'ouverture de la veine.

Cependant pour épuiser & détourner la matiere vicieuse, les ventouses méritent la préférence sur la saignée. J'ai vû plusieurs fois employer inutilement la saignée du pié, ou du bras, dans des violentes douleurs aux omoplates, dans celles des yeux & les fluxions âcres sur ces parties, la goute-rose, les tumeurs éréspelateuses de la tête, pendant que les scarifications faites sur le dos, le derriere de la tête, ou des oreilles & l'application des ventouses sur le dos, ont procuré un soulagement considérable. Prosper Alpin rapporte dans l'endroit cité, que les Egyptiens appliquent des ventouses au derriere de la tête, au cou & derriere les oreilles, & en tirent le sang par des scarifications profondes dans les douleurs de la tête, des yeux, des oreilles & des fluxions de ces parties, dans l'ophthalmie & la chassie, & même pour procurer le sommeil : mais ils ont toujours fait précéder cette opération de la saignée du bras ; conduite très-estimable, & qu'il ne faut pas négliger de suivre quand on traite des personnes pléthoriques, même lorsqu'il s'agit de scarifier les veines du visage, ou des narines, dans les violentes douleurs de la tête, ou la folie, de peur d'attirer plus de sang dans la partie en y faisant un vuide. Les scarifications à la plante des piés renouvellées chaque mois, sont très-utiles pour détourner les douleurs de la goute, de sorte que la goute seule suffit pour prouver l'utilité des scarifications, comme on le conclut naturellement du succès de cette opération sur plusieurs gouteux dont les Histoires sont rapportées par Cardan, *Lib. de Art. parv. p.* 113. & Platerus, *Lib. II. Prax. Med.* Severinus, *de Effic. Med. Lib. I.* fait aussi connoître l'avantage des scarifications dans la cure du sphacele ; pour en empêcher les progrès, & pour guérir les ulceres du plus mauvais caractere.

Galien dans son Traité de la saignée, recommande aussi beaucoup cette opération faite aux jambes dans la suppression du flux hémorrhoïdal & menstruel ; & l'on en peut faire usage pour les sujets qui ont de l'aversion pour la saignée, ou qui ne peuvent supporter la promptitude de son évacuation, à cause de la foiblesse du mouvement du cœur, de la disposition qu'ils ont à la défaillance, ou de leur trop grande jeunesse.

Il y a une troisieme maniere d'évacuer le sang dont quelques Medecins font beaucoup de cas, c'est par le moyen des sangsues. Il ne paroît pas que les plus anciens Medecins aient connu cette maniere d'évacuer le sang ; cependant Pline en parle dans son Histoire naturelle, *Lib. XXIII. c.* 10. « L'application des sangsues, dit-il, pour évacuer le sang, a plusieurs usages. « Car il en est d'elles comme des ventouses que les Medecins employent, pour ôter le superflu du sang, & « pour relâcher les pores de la peau. » Entre les Arabes, Rhasès a connu leur usage, & entre les Medecins du dernier siecle, Zacutus Lusitanus, Amatus Lusitanus & Mercatus en ont fait de grands éloges, surtout dans les maladies qui attaquent la tête, comme la goute-rose, les pustules du visage, les douleurs de tête, celles surtout qui tiennent du rhumatisme, le vertige, la mélancolie, l'esquinancie, le mal de dents, dans lesquelles ils les appliquoient derriere la tête, au cou ou derriere les oreilles. Quant à moi, je ne doute point que l'évacuation de sang au moyen des sangsues, ne soit salutaire : mais je crois avoir de bonnes raisons pour douter qu'elle soit plus avantageuse que celle qui se fait par le moyen des scarifications.

On fait ordinairement beaucoup de cas de l'application des sangsues autour de l'anus dans la suppression du flux hémorrhoïdal, & les maladies qu'elle cause. Quelques Auteurs préferent l'évacuation de sang qui se fait par l'application des sangsues aux veines de l'anus, à celle qui se fait de toute autre maniere dans les maladies produites par la suppression du flux hémorrhoïdal, comme sont les passions hypocondriaques & les maladies que guérit le flux des hémorrhoïdes, selon Hippocrate, comme les affections phrénétiques, mélancoliques, hypocondriaques, néphrétiques, ischiatiques, par la raison que ces maladies naissent de la stagnation du sang dans les vaisseaux des intestins dont l'issue est l'extrémité des vaisseaux hémorrhoïdaux ; or, selon eux, il est bien plus aisé, outre que l'évacuation se fait plus directement, d'évacuer, de décharger, & de débarrasser ces parties par l'ouverture des veines de l'anus faite par la trompe des sangsues, qu'en tirant le sang de quelqu'autre partie que ce soit. Je ne nie point aussi que l'application des sangsues n'ait été de quelque utilité dans ces maladies, surtout si l'on doit ajouter foi aux observations de Zacutus Lusitanus, d'Amatus Lusitanus & de Mercatus : mais comme l'expérience ne m'a point appris que l'application des sangsues fît plus d'effet que la saignée du pié, ou de profondes scarifications des jambes, je suis fort éloigné de l'assurer formellement. En effet, j'ai vû nombre de fois appliquer les sangsues sans effet dans des spasmes violens, & invétérés des hypocondres : je les ai vu procurer seulement un soulagement passager : enfin, j'ai vu leur application à des hémorrhoïdes aveugles, produire des ulceres d'un mauvais caractere & des fistules. D'ailleurs, il y a grande raison de douter que ces animaux tirent le sang de la partie malade. Car ils ne sucent le sang que des veines hémorrhoïdales externes, les internes étant cachées ; or les premieres n'ont point, ou du moins n'ont que très-peu de communication avec les vaisseaux des intestins, du mésentere & de la veine-porte, qui sont pourtant le siége des passions spasmodiques & hypocondriaques ; & le flux hémorrhoïdal vient des veines internes de même nom ; c'est ce qui fait qu'il procure un grand soulagement quand il arrive dans le tems, & de la

maniere convenable, dans les vices qui s'ensuivent de la stagnation du sang dans les rameaux de la veine-porte. HOFFMAN, *Med. Raif. Syftem.*

La saignée faite au point de ne pas diminuer les forces produit les effets suivans.

1. Elle diminue la quantité d'humeurs contenues dans les arteres & dans les veines.
2. Elle diminue la résistance des fluides qui doivent être mûs.
3. Et par conséquent la plénitude des vaisseaux, & leur compression mutuelle.
4. Par-là elle rend l'élasticité aux vaisseaux trop distendus.
5. Elle raréfie les liquides.
6. Elle les dissout.
7. Les résout.
8. Leve les obstructions.
9. Hâte la circulation du sang & facilite les sécrétions & les excrétions nécessaires à la conservation de la vie & de la santé.
10. Elle fait révulsion.
11. Elle rafraîchit.

Par-là elle dissipe plusieurs maladies de différente nature, & produit en même-tems des changemens étonnans dans le corps humain.

Elle est indiquée,

1. Par la surabondance ou la trop grande quantité de sang.
2. Par la trop grande résistance que font les humeurs à l'action du cœur.
3. Par le mouvement suffoqué du cœur en conséquence de la trop grande distension des arteres causée par la raréfaction ou la surabondance du fluide qu'elles contiennent.
4. Par le mouvement du cœur qui commence à être suffoqué, en conséquence de la trop grande extension des vaisseaux, laquelle détruit leur élasticité.
5. Par la trop grande condensation du sang.
6. Par la trop grande cohésion de ses parties.
7. Par son trop grand épaississement.
8. Par les signes d'une obstruction violente & inflammatoire formée dans quelque partie du corps que ce soit, dont les principaux sont la douleur, la tumeur, la rougeur, la chaleur, l'oppression, l'anxiété, la suppression des crachats, de la sueur & de l'urine.
9. Par le mouvement trop accéléré ou trop lent des humeurs dans les vaisseaux du corps, occasionné par la surabondance d'humeurs, la plénitude & la trop grande distension des vaisseaux, l'atténuation ou résolution des humeurs, & l'obstruction des vaisseaux.
10. Par la chaleur excessive qu'on sent dans tous les vaisseaux.
11. Par la trop grande impétuosité du sang qui se porte dans une seule partie du corps, comme dans les hémorrhagies & les fluxions.
12. Par les maladies épidémiques dont on connoît la nature.
13. Par l'âge, le sexe, le régime & le tempérament du malade.
14. Par la cacochymie; &.
15. Par l'entrée qu'il faut procurer dans les vaisseaux aux médicamens, pour qu'ils se mêlent comme il faut avec les fluides, & par la nécessité dont il est d'en augmenter la force pour faire des cures importantes.

La saignée la plus avantageuse se fait,

1. Par une large incision.
2. Dans une veine libre, grande, que l'on découvre aisément, éloignée des arteres, des nerfs, des tendons.
3. En accélérant la vitesse du sang lorsqu'il coule, par le moyen de la respiration.
4. Par le mouvement des muscles situés vers l'ouverture de la veine.
5. Le malade étant couché.

La préparation à une heureuse administration se fait.

1. Par les frictions.
2. Les fomentations.

La saignée est défendue

1. Par plusieurs maladies chroniques dans lesquelles il y a beaucoup d'obstructions, & lorsqu'il reste très-peu de sang dans les vaisseaux.
2. Par le trop grand âge.
3. Par le tempérament.
4. Par la nature connue de la maladie soit épidémique, soit endémique.
5. Par la crise qui s'est déja faite d'une autre maniere.
6. Par la petite quantité de sang rouge & l'affoiblissement des forces du malade qui en est une suite.
7. Par l'accouchement récent.

D'où l'on voit quel tort l'on fait au genre humain en employant la saignée dans toutes sortes de cas, suivant le conseil de Leonard Botal, ou en la bannissant entierement de la pratique de la Medecine, comme le conseille Jean-Baptiste Van-Helmont.

Les indications pour tirer du sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux, sont:

1. Le tempérament atrabilaire.
2. Les maladies où l'imagination est dérangée.
3. La suppression du flux ordinaire de ces vaisseaux.
4. L'éruption du sang qui s'évacuoit auparavant par les hémorrhoïdes, par des nouvelles routes.

On évacue le sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux,

1. En les amollissant avec des fomentations chaudes, d'eau, d'huile, de miel, de décoctions émollientes, employées en forme de lavement, de vapeur ou de fomentation.
2. En ouvrant ces vaisseaux par le frotement de quelque matiere rude, ou par des sangsués.
3. Par l'usage des préparations de l'aloès.

Les scarifications agissent en aiguillonnant & en évacuant, d'où il est aisé de comprendre l'action des sangsues.

Les sétons & les cauteres aiguillonnent avec moins de douleur, donnent des secousses au genre nerveux, évacuent la sérosité, & donnent issue à la trop grande réplétion.

D'où l'on voit dans quel lieu & en quel tems ils sont indiqués.

Les médicamens qui causent de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, agissent par le mouvement qu'ils donnent aux nerfs, & en déterminant le sang sur les parties désignées.

D'où il arrive qu'ils produisent souvent un nombre infini de bons effets, dont plusieurs sont indiqués par la nécessité connue.

On les réduit.

1. Aux dépilatoires qui doivent être fort adhérens & très-pénétrans; on les fait en forme d'emplâtre que l'on applique chaudement, & que l'on arrache ensuite, ce que l'on réitere jusqu'à ce que la partie affectée rougisse, se gonfle & s'échauffe. Leurs matieres sont la poix, l'huile, le bitume, la cendre de sarment, le galbanum, le poivre, le pyrèthre, le sel gemme & le sel ammoniac.
2. Aux sinapismes appliqués en forme de cataplasme,

& laissés jusqu'à ce qu'il paroisse rougeur, chaleur, demangeaison, tumeur sur la partie affectée; leur matieres sont la moutarde, la bryoine, l'ail, l'oignon, le cresson, la squille, l'eupborbe & la renoncule.

3. Aux vésicatoires qui sont de forts sinapismes de même forme, mais dont l'effet est plus violent. Leur variété consiste dans la quantité de matieres acres qu'on y ajoute. Par exemple, trois parties de figues, & une partie de matiere acre, donnent le sinapisme ordinaire, une partie de figues & une partie de matiere acre, le vésicatoire; une partie de figues & trois parties de substance acre, donnent un puissant vésicatoire.
4. Au cautere potentiel appliqué en forme de bouillie, ou avec de la charpie. Sa matiere sont, les renoncules, l'esule, la tithymale, le sel alcali fixe, la pierre infernale, le mercure sublimé & l'esprit & le sel alcali volatil.
5. Au cautere actuel, avec un fer rouge. Boerhaave, *Inst. de Medic.*

La *phlebotomie* ou saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec un instrument bien pointu, ou une lancette pour en tirer autant de sang qu'il est nécessaire pour rétablir ou entretenir la santé.

Cette opération à laquelle on donne assez proprement le nom de saignée, est non-seulement très-salutaire, mais encore aussi ancienne que la Medecine, puisqu'elle étoit en usage il y a près de trois mille aos, ainsi que nous l'apprenoos des écrits d'Hippocrate, de Celse & des autres Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie. Il s'est pourtant trouvé quelques Medecins tant anciens que modernes, tels qu'Erasistrate, Paracelse, Van-Helmont, Portius, Bontekoe, Gehema, & d'autres qui ont regardé cette opération comme extremement dangereuse & illicite, & qui ont donné à ceux qui la pratiquent le nom de destructeurs & de bouchers du genre humain. Mais l'expérience a fait voir que toutes leurs objections sont aussi frivoles, qu'injustes, & qu'il n'y a point de remede dans la Medecine plus propre que la saignée à guérir ou à prévenir la généralité des maladies. Quelques-uns assurent que les Medecins ont pris l'idée de cette opération de l'hippopotame ou cheval marin, qui a coutume dans certains tems de l'année de s'ouvrir une veine en se frotant contre les pointes des roseaux. Voyez Polydore Virgile, *de Rer. Invent.*

La plupart des hommes s'imaginent qu'il n'y a rien de plus aisé que de faire une saignée. Je conviens avec eux que c'est l'opération la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils rombent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presqu'impossible de les sentir, & très-dangereux de se hasarder à les ouvrir. Car on court risque d'ouvrir les arteres ou de piquer les nerfs ou les tendons qui sont contigus aox veines, ce qui ne manque presque jamais d'être suivi de douleurs violentes, de convulsions, d'inflammations, d'hémorrhagies copieuses, d'anevrysmes, de la gangrene, & quelquefois même de la mort du malade; de sorte qu'on ne sauroit apporter trop de précaution dans cette opération aussi bien que dans les autres, puisque la réputation des jeunes Chirurgiens peut autant souffrir de leur peu d'adresse, que des malheurs qui sont la suite de leur témérité.

Celui qui prétend exceller dans l'art de saigner, doit avoir la main sûre & légere, la vue nette & perçante, & le courage intrépide: car sans ces qualités, il court risque ou de faire une saignée blanche, ou de causer quelque dommage qui pourroit être funeste au malade. C'est ce qui fait que la dextérité des Chirurgiens *Phlébotomistes* diminue à mesure qu'ils avancent en âge; car la vieillesse leur affoiblit la vue, & leur rend la main moins ferme.

L'instrument dont on se sert communément aujourd'hui pour saigner, est la lancette représentée dans la *Planche II. du second Vol. lett. A. & Planche XII. du premier Vol. fig. 5.* Le Chirurgien doit en avoir de différentes longueurs & de différentes largeurs, pour s'en servir selon les différentes veines qu'il faut ouvrir. Quelques Chirurgiens Allemands, surtout dans la Francooie, dans la Baviere & dans la basse Saxe, se servent pour cet effet de la flamme qu'on voit représentée dans la *Planche XII. du premier Vol. fig.* 3. Ils tiennent d'une main la partie *B*, & posant la pointe *A* sur la veine, ils frappent avec un doigt de l'autre maio sur la partie *C*, ce qui fait entrer la pointe de l'instrument dans le vaisseau. D'autres se servent d'uoe espece de flamme à ressort, appellée par les Allemands *schnapper* ou *schnapperlein*, (voyez *fig.* 4.) de la maniere que voici:

Ils levent la pointe *A*, & l'appliquent sur la partie, & appuyant sur l'endroit *B*, ils la font entrer dans la veine. D'autres se servent d'un instrument fait en forme de dard: mais comme on ne peut pas toujours adapter commodément ces différens instrumens à la différente position & figure des veines, je crois, malgré la dextérité avec laquelle plusieurs Chirurgiens Allemands se servent de leur *schnapper*, qu'il vaut mieux faire usage de la lancette.

On saigne en plusieurs endroits du corps, aux bras, aux mains, aux piés, au front, aux tempes, au cou, à la langue, à la verge, &c. Mais comme on ouvre plus communément la veine du bras qui est près de la jointure du coude, je vais commencer par cette opération, sur laquelle on voudra bien me permettre d'insister quelque peu.

De la saignée du bras.

Tout le monde fait que la saignée du bras se pratique sur les veines situées au-dedans du coude. Il y a plusieurs circonstances à considérer dans cette opération, dont les unes regardeot les préparatifs, les autres l'opération même, & les autres enfin ce qui la suit.

A l'égard des préparatifs, le Chirurgien doit commencer par se munir d'une bande d'environ une aulne & demie de long sur deux travers de doigts de large; 2. de deux petites compresses quarrées; 3. de palettes ou vaisseaux pour recevoir le saog; 4. d'une éponge avec de l'eau chaude; 5. d'une petite quantité de vinaigre, de vin, ou d'eau de la Reine de Hongrie, pour faire revenir le malade au cas qu'il tombe en foiblesse; 6. de deux Aides, dont l'un tiendra les palettes, & l'autre lui donoera ce dont il peut avoir besoin; 7. d'une petite bougie, en cas qu'on soit obligé de faire cette opération la nuit, ou dans un lieu peu éclairé; 8. on place le malade sur une chaise dont le dossier soit un peu panché, ou sur le bord du lit, de peur qu'il ne tombe de son siége en cas de foiblesse. 9. Enfin le Chirurgieo doit prendre garde qu'il n'y ait rien sur lui qui puisse l'incommoder. Il faut que le malade bannisse de soo côté toute crainte & toute appréhension. Il faut encore que le Chirurgien soit ambi-dextre, c'est-à-dire, qu'il saigne également de la main gauche & de la droite; car il faut qu'il fasse les saignées des bras droits de la main droite, & celles des bras gauches de la main gauche. On trouve des malades qui veulent être saigoés du bras gauche, & il arrive quelquefois que les veines du droit ne sont point assez apparentes, ni en état d'être ouvertes.

A l'égard de l'opération en elle-même, bien qu'elle oe consiste que dans une simple piquure, il y a cependant plusieurs circonstances à observer pour la faire comme il faut. Le Chirurgien doit faire choix de la veine qu'il veut ouvrir, prendre ensuite le bras du malade, & l'étendre vers sa poitrine. La manche du malade étant retroussée environ de la largeur de la main au-dessus du coude, il fera une ligature à environ trois travers de doigts au-dessus de ce dernier, avec une bande large d'un pouce & longue de trois piés, qu'il roulera deux fois

fois autour du bras, & qu'il nonera ensuite; (voyez *Planche XII. du premier Vol. fig.* 1. *D.*) au moyen de quoi les veines étant comprimées & le retour du sang intercepté, elles se gonfleront & deviendront bien plus visibles. Cette bande est ordinairement d'écarlate, pour que le sang ne la gâte point. Le Chirurgien ayant abandonné le bras du malade, prend dans son étui la lancette qu'il juge convenable pour la veine qu'il veut ouvrir; & l'ayant ouverte en angle obtus, il la met à sa bouche & la tient avec ses dents par la charniere *A*, *Planche XII. du premier Vol. fig.* 5. la pointe tournée à gauche quand il veut saigner au bras droit, & tournée à droite quand il doit saigner au bras gauche; ce qu'il observe pour la prendre plus commodément. Pendant ce tems de repos les veines se gonflent de plus en plus, & deviennent plus apparentes. Enfin il reprend le bras, qu'il fait étendre & appuyer contre sa poitrine comme auparavant, tandis que l'Aide a soin de tenir les palettes dans la situation la plus commode pour recevoir le sang. Il doit examiner, après cela, quelle veine est la plus apparente, & par conséquent la plus propre à être ouverte. Il est bon d'observer ici qu'il y a trois veines au bras qu'on peut ouvrir dans la saignée: la premiere, savoir, la céphalique est située vers la partie extérieure du bras; la seconde s'appelle la basilique, & on la trouve vers le dedans du bras; voyez *Planche XII. du premier Vol. fig.* 1. *A.* elle est encore appellée hépatique dans le bras droit, & splénique dans le bras gauche; c'est elle qui est marquée par la lettre *B.* La troisieme est située dans le milieu du bras, mais obliquement entre les deux autres; on la nomme la médiane: elle est ici marquée par la lettre *C.* De ces trois veines, ce sont la médiane & la basilique qu'on ouvre ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus pleines de sang que la céphalique: mais elles sont aussi les plus dangereuses; car on trouve sous la basilique la grande artere & le nerf brachial; & la médiane étant placée sur le tendon du biceps, demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'éviter. Il est donc plus sûr pour un jeune Chirurgien d'ouvrir la céphalique, ou du moins la médiane. Mais quand les veines sont situées de façon qu'on ne peut ni les voir ni les sentir, il n'y a aucun choix à faire, & c'est au Chirurgien à faire de son mieux pour en sortir à son honneur.

Il ne suffit pas d'avoir fait choix de la veine, il faut encore se déterminer sur l'endroit où on veut l'ouvrir; ce doit être toujours sur celui où elle paroît le mieux, & au-dessous des cicatrices des saignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au-dessus, le sang n'en sortiroit pas si bien, parce que ces cicatrices ayant rétréci la veine, il n'en peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au-dessous, où la veine a plus de diametre. C'est pourquoi, un Chirurgien qui veut ménager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toujours embas, il place ses ouvertures les unes au-dessous des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrein, qu'il retrouve en tems & lieu.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup, mais de deux, l'un au-dessus de la veine & l'autre au-dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre: il doit après cela resserrer la ligature pour tenir la peau du bras plus ferme; & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artere, la veine étant suffisamment gonflée. Il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en-haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir. S'il fait la saignée du bras droit, il empoignera le bras avec sa main gauche, de façon que son pouce soit appuyé sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main; & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt index, pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vue de dessus l'endroit qu'il a marqué, il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, savoir, le pouce & l'index, par le milieu du fer, afin de la tenir avec plus de fermeté; il passe ensuite sur le bras le bout des autres doigts, pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems qu'il fait la piquure.

Sa main étant ainsi assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir; & la posant sur la marque inférieure, qui est le dessous de la veine, il l'enfonce jusqu'à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine; & en la retirant, il en releve la pointe, afin de couper de la peau autant qu'il le juge nécessaire pour faire une bonne saignée. Le sang suit la lancette, car en la retirant, il rejaillit plus ou moins loin selon la grosseur de la veine, & la chaleur & la vivacité du sang. L'ouverture, pour être bonne, doit avoir de longueur deux fois l'épaisseur du manche de la lancette. Il ne faut ni enfoncer la lancette avec trop de précipitation, de peur d'ouvrir l'artere, ou de piquer un nerf ou un tendon; ni avec trop de timidité, de peur de ne couper que les tégumens communs sans toucher à la veine. L'ouverture du vaisseau peut se faire de trois façons, ou en long, comme dans la *Planche XII. du premier Vol. fig.* 2. *A*; ou en travers, comme on voit en *B*; ou de biais, comme en *C* & *D*, comme la plupart des Chirurgiens le pratiquent. Si l'on fait la saignée au bras gauche, le Chirurgien doit empoigner le bras du malade avec la main droite, & faire de la gauche tout ce que nous avons dit ci dessus qu'il falloit qu'il fît de la droite. Pour bien ouvrir la veine, il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir; ils sont ployés, quand ils portent la lancette, jusques sur la veine; & la main étant alors affermie par les autres doigts, qui portent sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du pouce & de l'index, & se retire en les ramenant en arriere. Supposé que l'on se serve dans cette opération de la flamme représentée par la *fig.* 3, il faut poser la pointe *A* sur le vaisseau; & tenant l'extrémité *B* de la main gauche, donner un coup sur la pointe avec le doigt de la main droite pour la faire entrer dans la veine. Si l'on se sert de la flamme à ressort, on posera sa pointe *A* sur la veine, après l'avoir auparavant levée vers *C*, & appuyant le doigt sur l'endroit *B*, on la plongera dans le vaisseau.

Aussi-tôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reploie sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiete qui porte une des palettes pour la retrouver plus aisément; car on ne doit jamais la poser sur le lit de peur qu'elle ne se perde, ou qu'elle ne blesse le malade. Si le sang après son premier jet cesse d'aller en arcade, ce rallentissement vient de ce que la ligature comprime trop l'artere; il faut donc au plutôt la relâcher, & à l'instant on voit venir le sang comme auparavant. Supposé que la plaie se ferme, soit à cause de la trop grande tension de la peau, ou de l'abondance de la graisse, il faut repousser celle-ci avec le doigt ou avec une éponge imbibée d'eau chaude, ou relâcher la peau en fléchissant le bras. Si l'orifice vient à être obstrué par des caillots de sang, on remédiera à cet accident en bassinant la plaie avec une éponge imprégnée d'eau chaude.

Il faut encore que le Chirurgien soutienne le bras du malade de peur qu'il ne se fatigue & ne s'appesantisse, & qu'il lui donne quelque chose de rond dans la main qu'il lui fera tourner sans trop le serrer, afin que ce mouvement réglé hâte le sang de se porter vers l'ouverture de la veine; il sera même bon que le malade s'efforce de tousser quelque peu. On ne peut pas se passer d'Aides lorsqu'on saigne; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la bougie d'une main & la palette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les palettes vuides & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la com-

preſſe dans le tems qu'on en a beſoin, & qui puiſſe apporter tout ce qui eſt néceſſaire en cas que le malade tombe en foibleſſe.

On doit ſe régler pour la quantité de ſang qu'on tire, ſur la nature de la maladie, le tempérament, la force & les autres circonſtances du malade. Mais lorſque le Chirurgien ſaigne ſon malade ſans la préſence du Medecin, il peut lui-même en déterminer la quantité ſuivant la nature de la maladie, la force, l'âge & le tempérament du ſujet. Si le malade la ſoutient bien il la fera plus grande; mais s'il pâlit & qu'il commence à ſe trouver mal, il la finira auſſi-tôt.

Après qu'on a tiré la quantité de ſang qu'on ſouhaite, il faut délier la ligature, & poſer deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, ſavoir le doigt index & celui du milieu: enſuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi-circulaire, par le moyen duquel le ſang s'arrête ſans qu'il en ſorte une ſeule goutte. Le Chirurgien prend enſuite une petite compreſſe de la main droite, & avant que de la poſer il peut ôter les deux doigts qui tenoient l'ouverture ſujette, pour en laiſſer dégorger un peu de ſang; puis les remettant il arrête le ſang une ſeconde fois, & auſſi-tôt il poſe la compreſſe ſur l'ouverture, & ſur celle-ci une ſeconde plus large, qu'il tient avec le pouce juſqu'à ce qu'il les ait aſſurées à l'aide du bandage.

Il faut maintenant recouvrir le bras du malade, & le lui faire tenir ployé ſur ſon eſtomac, en lui défendant de le remuer en aucune maniere que ce ſoit, de peur qu'il ne ſurvienne inflammation, une hémorrhagie ou une ſuppuration. S'il arrive qu'il tombe en foibleſſe, il faut qu'il le faſſe revenir au plutôt en lui ôtant les oreillers de deſſous la tête & le couchant tout à plat, en lui jettant de l'eau au viſage, en lui faiſant ſentir du vinaigre, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'eau cordiale ou du vin; & ſi c'eſt en été en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de l'air & lui procurer par ce moyen la facilité de reſpirer avec liberté. Le malade étant revenu, on peut lui donner à boire un petit verre d'eau cordiale ou de bon vin.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien ou le Medecin s'approche de la table pour voir le ſang. Il convient dans cette occaſion de ne jamais décourager le malade, ſoit que le ſang ſoit bon ou mauvais; & de quelque maniere que la ſaignée ait tourné on doit en tirer des conſéquences avantageuſes pour lui. Car rien ne contribue plus à hâter ſa guériſon que de l'entretenir dans des eſpérances flateuſes, au lieu qu'on peut lui cauſer beaucoup de mal en l'effrayant par un mauvais prognoſtic. Si le ſang eſt ſorti avec vigueur & en abondance, il doit lui faire voir la néceſſité qu'il y avoit d'en ôter, en lui diſant que l'excès de ce fluide pouvoit lui cauſer une maladie dangereuſe & mortelle. S'il eſt tombé en défaillance & qu'il ait eu de la peine à la ſoutenir, il lui aſſurera que les ſaignées qui vont juſqu'au cœur ſont les meilleures; ſi le ſang eſt beau & vermeil, il s'en rejouira avec le malade, en lui diſant que c'eſt une preuve infaillible que celui qui reſte dans ſes veines eſt de pareille nature, & qu'un pareil ſang lui promet une prompte guériſon; s'il eſt vilain & corrompu, il lui dira que celui qu'on lui a tiré donnera moyen par le ſecours de la circulation à celui qui reſte de ſe purifier. Il faut garder le ſang dans un lieu frais juſqu'à ce que le Medecin ou le Chirurgien renouvellent leur viſite.

Si le malade ſe trouve altéré immédiatement après la ſaignée, il faut lui permettre d'appaiſer ſa ſoif avec quelques petites liqueurs légeres. C'eſt la coutume en France de donner au malade un verre d'eau auſſi-tôt après qu'on la ſaigné, ſurtout ſi l'on n'a employé ce remede que pour prévenir les maladies qui naiſſent de la trop grande chaleur du ſang. Cette méthode peut avoir ſon utilité lorſque les ſujets ſont d'un tempérament chaud: mais elle eſt extremement nuiſible à ceux d'une conſtitution oppoſée; de ſorte qu'il vaut mieux leur donner une taſſe de thé ou de caffé. On peut défendre ou permettre au malade de dormir après l'opération ſuivant les circonſtances où il ſe trouve. Si la ſaignée n'eſt que de précaution, je crois qu'il lui eſt plus avantageux de diſſiper ſon aſſoupiſſement par l'entretien de ſes amis, & par quelque amuſement ou exercice agréable; car il peut fort bien arriver pendant qu'il dort que le bandage ſe lâche, ce qui ne manqueroit pas d'occaſionner une hémorrhagie violente. A l'égard de ceux qui ſont extremement foibles ou qui ont quelque indiſpoſition, il ne faut point les empêcher de dormir, ſurtout s'ils ont eu de longues inſomnies; car rien ne répare plus les forces que le ſommeil. Mais il faut dans ce cas laiſſer un Aide auprès du malade qui aura ſoin de faire enſorte que le bras reſte toujours bandé, afin que s'il venoit à ſe défaire il puiſſe arrêter le ſang en comprimant la plaie avec les doigts, en attendant que le Chirurgien arrive.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre viſite à la perſonne ſaignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le ſang pour pouvoir répondre à toutes les queſtions que le malade peut lui faire ſur ſa bonne ou ſa mauvaiſe qualité.

Mais de quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de conſolant, ainſi que nous avons déja obſervé; & quand même il auroit acquis un degré d'altération qui feroit craindre quelque maladie fâcheuſe, il ne doit point l'allarmer ſur l'avenir. Il faut auſſi qu'il examine l'appareil afin que ſi la bande eſt relâchée il puiſſe la ſerrer de nouveau. Si les compreſſes tiennent à la plaie il ne faut point les arracher: mais en cas qu'elles ſoient tombées on les remettra de nouveau, & on les aſſurera avec une bande qu'on n'ôtera qu'au bout d'un jour ou deux, ſi tant eſt que la plaie ſoit cicatriſée. Quelques malades d'un tempérament chaud font apporter dans leur chambre un ſceau plein d'eau de puits bien fraîche, & font jetter leur ſang dedans auſſi-tôt après qu'il eſt ſorti; s'imaginant que par la vertu de la ſympathie le ſang qui leur reſte s'en trouve rafraîchi. Quelque fauſſe que cette opinion puiſſe être on ne court aucun riſque à la favoriſer, puiſqu'elle peut avoir de bons effets ſur l'imagination des perſonnes crédules.

De la ſaignée de la main.

On pratique quelquefois la ſaignée ſur deux veines de la main, dont l'une eſt appellée la ſalvatelle & l'autre la baſilique. La premiere s'étend le long de la partie extérieure du dos de la main vers le petit doigt, & reçoit quelquefois le nom de ſplénique dans la main gauche. Pluſieurs anciens Medecins ont cru que l'ouverture de ce vaiſſeau eſt ſalutaire dans les maladies de la rate. La céphalique eſt ſituée entre l'index & le pouce, & les anciens Medecins l'ont ainſi appellée dans la croyance que ſon ouverture étoit un excellent remede contre les maladies de la tête. Bien qu'il ſoit évident que la ſaignée de la main eſt plus difficile que celle du bras, & que toutes ces différentes opinions des anciens n'ont aucun fondement, néanmoins comme elle produit le même effet que celle du bras, il peut y avoir des cas où il convienne de l'employer, ſurtout ſi le malade eſt prévenu en ſa faveur, ou ſi les veines de cette partie ſont plus viſibles que celles du bras. Il y a des femmes qui étant près de leur terme préferent la ſaignée de la main à celle du bras, dans la croyance qu'elle affoiblit moins le fœtus.

Pour pratiquer plus commodément cette eſpece de ſaignée, il eſt à propos que le malade frotte & trempe ſa main dans l'eau chaude, pour que les veines ſe gonflent & deviennent plus viſibles. Il faut faire la ligature immédiatement à l'endroit du carpe pour entretenir le gonflement des veines, eſſuyer enſuite la main, & ouvrir le vaiſſeau dans l'endroit le plus convenable, ainſi qu'on a dit ci-deſſus. Si le ſang ne ſort pas de plein jet, on trempera de nouveau la main dans l'eau chaude & on l'y laiſſera juſqu'à ce qu'on ait tiré une quantité de

sang suffisante. Après quoi on essuiera la main, on comprimera l'ouverture avec les doigts, & l'on appliquera dessus les compresses & les bandes nécessaires, de même que pour la saignée du bras.

De la saignée du pié.

La saignée du pié est une opération fort ancienne & que les Medecins ont regardée comme un remede très-efficace pour les différentes maladies de la tête & de la poitrine, aussi-bien que pour celles qui sont causées par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal. De-là vient qu'on a donné depuis long-tems aux veines du pié le nom de céphalique & de saphene. La premiere s'étend vers le gros orteil & la seconde vers le petit. Mais nonobstant la différence des noms, l'ouverture de ces deux veines produit également le même effet, de sorte qu'on ne doit se déterminer dans le choix que par le plus ou le moins de facilité qu'on trouve à pratiquer cette opération. Lors néantmoins que les veines du pié ne sont point assez visibles, il est plus à propos de faire ouverture à la cheville, au gras de la jambe ou au genou, ainsi que j'ai souvent fait, parce que les nerfs & les tendons de ces parties ne sont pas si exposés à être offensés que ceux du pié. Je suis bien aise d'avertir les jeunes Chirurgiens qu'ils doivent bien se garder de saigner les femmes & les filles du pié sans le conseil du Medecin, car il s'en trouve qui feignant une suppression de leurs regles, ou quelqu'autre maladie, envoyent quérir un Chirurgien pour les saigner du pié, dans le dessein de se faire avorter.

Il convient, pour pratiquer cette opération avec plus de facilité, de faire mettre les deux piés du malade dans l'eau chaude jusques à ce que les veines soient suffisamment gonflées, & de choisir celui des deux où elles sont plus apparentes. Le Chirurgien pose ensuite la ligature à deux travers de doigt au-dessus des molléoles ; & tandis qu'il cherche sa lancette dans son étui, il ordonne au malade de tenir son pié dans l'eau pour augmenter le gonflement de la veine. Ayant ensuite mis un genou en terre, & posé le pié du malade sur son genou gauche si c'est le pié droit, ou sur le droit si c'est le pié gauche, sur un siége, ou sur le bord du vaisseau qui contient l'eau, il l'essuie avec la nappe qui est sur lui ; & l'empoignant avec la main gauche, il s'assure de la veine de la même maniere que dans la saignée du bras. S'il arrivoit que les veines ne fussent pas assez visibles à l'endroit des molléoles, il faudroit ouvrir celles qui sont au-dessous, ou dans le gras de la jambe ; & dans ce cas on feroit la ligature à deux travers de doigts au-dessus de l'endroit où l'on a dessein de faire ouverture, en se servant, pour rendre les veines plus visibles, de la méthode qu'on a indiquée. Le Chirurgien peut s'asseoir vis-à-vis le malade sur un placet, & mettre le pié de ce dernier sur l'un ou l'autre de ses genoux. Lorsqu'on se sert de la flamme à ressort, comme c'est assez la coutume en Allemagne, il est plus commode pour le malade de poser le pié sur un tabouret.

La veine ouverte, on reçoit le sang dans des vaisseaux destinés à cet usage ; & si le sang ne pousse pas bien en arcade, on fait remettre le pié dans l'eau ; ce qui empêche le sang de se coaguler & de s'arrêter dans la plaie, ainsi qu'il arrive assez fréquemment. Après qu'on a laissé sortir une quantité de sang suffisante, ce qu'on peut connoître par le tems qu'il y a qu'il sort, par la lenteur ou la vitesse de l'évacuation, par la rougeur de l'eau, & surtout par les forces du malade, on défait la ligature pendant que le pié est encore dans l'eau, & on l'y tient quelques momens pour laisser dégorger la veine. Après quoi on l'en retire ; & après l'avoir essuyé, on applique sur l'orifice les compresses & les bandes convenables.

On peut voir les avantages qui résultent de cette opération dans Verduc, Caspar Cadera de Heredia, Medecin Espagnol, Stahl, & plusieurs autres. Ces Auteurs ont été combattus par Hecquet, Medecin de la Faculté de Paris, dans son Livre sur *la Saignée du pié*, & défendus de nouveau par J. B. Sylva, Medecin de la même Faculté, dans son Traité *de l'Usage des différentes sortes de saignées*, imprimé à Amsterdam en 1729. auquel Chevalier & Quesnay, le dernier Chirurgien & l'autre Medecin de Paris, ont répondu en 1730.

De la saignée du front, des tempes & de l'occiput.

Quelques-uns croyent que l'ouverture des veines du front & des tempes est d'une efficacité beaucoup plus prompte dans la cure des maux de tête violens, des vertiges, de la mélancolie, de la manie, du délire & autres maladies obstinées de la tête, que celle des autres veines plus éloignées de la partie affectée, s'imaginant que la matiere morbifique doit s'évacuer plus promptement par les veines du front & des tempes, à cause de leur proximité. Mais je suis persuadé que la situation de ces veines n'accélere que médiocrement la cure de ces maladies, à cause qu'elles n'ont que fort peu de communication avec les parties internes de la tête, & qu'elles ne donnent pour l'ordinaire qu'une fort petite quantité de sang. Je croirois la veine jugulaire beaucoup plus propre à cet effet, à cause qu'elle est située fort près des veines du front & des tempes qui s'anastomosent avec elle, qu'elle est plus grosse & plus apparente, & qu'elle communique avec les parties internes. Mais soit que l'on pratique cette opération par le conseil du Medecin, ou à la sollicitation du malade, on observera les directions suivantes.

On serrera le cou du malade avec une serviette ou un mouchoir, pour comprimer la veine jugulaire & rendre ses ramifications plus visibles. La veine ouverte, le malade aura soin de tenir la tête penchée, pour que le sang ne lui coule point dans les yeux ni dans la bouche. Lorsqu'on jugera la quantité de sang qui est sortie suffisante, on comprimera l'ouverture avec les doigts, à moins, comme il arrive souvent, qu'il ne cesse de couler de lui-même ; & après avoir lavé le front & le visage du malade, on appliquera dessus deux compresses avec un bandage.

La saignée des veines occipitales qui communiquent avec les sinus latéraux de la dure-mere, est d'une utilité singuliere dans plusieurs maladies du cerveau, surtout quand il s'agit de détourner le sang de cette partie, & d'en procurer l'évacuation. Morgagni la recommande particulierement dans les maladies léthargiques opiniâtres, par les ventouses & les scarifications ; & Zacutus Lusitanus rapporte l'exemple d'une apoplexie desespérée, qu'on vint à bout de guérir au moyen de ventouses & de scarifications profondes à l'occiput, *de Medic. Princip. Hist. Lib. I. Hist.* 33. En ce cas, si l'on fait l'ouverture avec la lancette, on employera la même méthode que pour celle du front & des tempes.

Maniere de pratiquer la saignée dans le grand angle de l'œil.

Les Anatomistes ont observé entre le nez & le grand angle, à chaque côté du visage, une veine qui vient en partie de l'œil & en partie du front, & qui, de même que la veine frontale, va s'insinuer dans la jugulaire externe. La plupart des Oculistes, & entre autres Dionis, recommandent l'ouverture de ce vaisseau comme extremement salutaire dans les violentes inflammations des yeux : mais avec aussi peu de fondement, selon moi, que celle des veines du front & des tempes. Lors cependant qu'on veut pratiquer cette espece de saignée, on pose la ligature autour du cou, & l'on plonge la lancette dans le vaisseau avec toute la précaution possible. Le malade doit avoir soin de pencher la tête, pour que le sang ne coule point dans sa bouche ; & lorsqu'on en a tiré autant qu'il est nécessaire, on applique sur la plaie une grosse compresse triangulaire, qu'on assure avec un bandage.

Pour la saignée de l'œil, voyez *Oculus*.

De la saignée des veines jugulaires.

Il y a long-tems que la saignée des veines jugulaires est en usage dans l'esquinancie, dans les inflammations du cerveau, dans la manie & la mélancolie, dans les inflammations des yeux, dans l'apoplexie, les maux de tête, les affections léthargiques & autres maladies violentes; & plusieurs Auteurs modernes l'ont recommandée comme très-propre à prévenir l'affluence violente du sang, aussi-bien que l'amas & la stagnation des humeurs dans la partie affectée. D'ailleurs cette opération n'a rien de dangereux, parce que ces veines s'étendent de chaque côté du cou depuis la tête jusqu'aux clavicules, & ne sont couvertes que de la peau; ce qui fait qu'elles sont assez grosses & assez visibles. Avant de les ouvrir, il faut faire une ligature plus serrée qu'à l'ordinaire à la partie inférieure du cou, & la faire serrer par le malade ou par un Aide, jusqu'à ce que les veines soient suffisamment gonflées; ou bien on jettera une bande autour du cou, que le malade ou un Aide tire du côté de la poitrine. Par ce moyen, les veines jugulaires étant comprimées de chaque côté, deviennent plus gonflées, sans intercepter la respiration.

Il faut ensuite choisir celle qui paroît le plus, lorsque toute la tête ou la gorge est affectée: mais quand la maladie n'est que d'un côté de la tête, ou dans l'un des yeux, il est mieux, selon moi, de choisir celle du côté affecté. Après avoir laissé couler le sang autant qu'il est nécessaire, on ôte la ligature, on comprime la plaie avec le doigt, & l'on applique dessus des compresses avec un bandage circulaire; ce qui suffit pour arrêter le sang, & pour prévenir l'hémorrhagie, ainsi que je l'ai plusieurs fois éprouvé. Il est vrai que le malade est fort sujet à tomber en foiblesse dans cette opération: mais cet accident n'a rien de dangereux.

Tralles, fameux Medecin de Breslaw, a publié en 1735. un excellent Traité, dans lequel il prouve l'utilité de cette opération.

De la saignée des veines ranules ou ranines.

Quelques Auteurs estiment la saignée des ranules, qui sont deux veines situées sous la langue, l'une à droite & l'autre à gauche du filet, extremement salutaire dans l'esquinancie ou inflammation de la gorge, surtout quand elle a été plusieurs fois précédée de celle du pié, du bras ou du cou; car par ce moyen on évacue peu-à-peu le sang épais & croupissant.

Voici la maniere dont on fait cette opération.

Après avoir fait autour du cou la ligature usitée, on éleve la langue de la main gauche, & l'on ouvre ces veines l'une après l'autre avec la lancette, parce qu'une seule ne donneroit pas autant de sang qu'il en faut pour soulager le malade. Le sang s'arrête pour l'ordinaire après qu'on a ôté la ligature: mais supposé que l'hémorrhagie continue, le malade tiendra quelque peu de vinaigre ou de vin de Pontac dans sa bouche; ou si cela ne suffit pas, on appliquera sur la plaie un peu de vitriol ou d'alun, ou une petite compresse trempée dans quelque astringent. Il est rare cependant que l'hémorrhagie soit violente: mais à moins que la saignée ne soit copieuse, elle n'est presque d'aucun effet dans les maladies de la gorge.

De la saignée qu'on pratique à la verge.

Cette opération produit des effets surprenans dans quelques inflammations violentes de la verge, & quelquefois même elle est supérieure à tout autre remede. Plongez votre lancette dans la partie moyenne ou postérieure de cette grosse veine qui rampe sur le dos de la verge, & qui n'est déja que trop gonflée par la nature de la maladie, & laissez couler le sang jusques à ce que la verge devienne flasque. Comprimez l'ouverture avec le doigt, & appliquez dessus des compresses & les bandages convenables. Il faut prendre garde de ne point offenser les nerfs ni les arteres, parce que cela pourroit avoir des suites fâcheuses, ni de trop serrer le bandage, de crainte d'augmenter l'inflammation.

DES ACCIDENS QUI ACCOMPAGNENT LA SAIGNÉE.

Maniere de traiter une Ecchymose.

L'ecchymose est une extravasation de sang entre cuir & chair. Cette maladie peut avoir différens degrés; comme lorsqu'une grande partie du bras est affectée avec tant de violence qu'elle devient non-seulement livide, noire & enflée, mais encore affectée d'inflammation, de douleur, de suppuration & de gangrene.

Il survient une ecchymose lorsque le Chirurgien coupe entierement le vaisseau, ou ce qui est plus ordinaire, lorsque le malade se sert trop-tôt de son bras; car il peut fort-bien arriver, au moyen de l'action qu'il fait, que le sang s'extravase entre la peau & la chair, & en plus ou moins grande quantité suivant la violence de l'exercice.

Elle n'est pas fort dangereuse lorsque le sang extravasé est en petite quantité, puisqu'on peut le résoudre aisément en appliquant sur la partie une compresse trempée dans du vinaigre & du sel, ou dans de l'esprit de vin. Il arrive quelquefois que le sang se convertit en pus; & pour lors il faut l'aider à venir à suppuration avec l'emplâtre diachylon; car la matiere étant une fois mûrie elle s'évacuera d'elle-même peu-à-peu, sans qu'on soit obligé d'avoir recours à l'incision. Il faut avoir soin d'exprimer tous les jours avec les doigts le pus qui s'est formé, & cicatriser ensuite la plaie avec l'emplâtre diachylon.

Cette méthode ne réussit point lorsque la quantité de sang extravasé est considérable; car le sang vicié dégénere en une inflammation violente, en suppuration & quelquefois en gangrene. Il faut donc pour prévenir ces accidens faire de fréquentes incisions à la partie livide, pour donner moyen au sang de s'écouler, & appliquer ensuite dessus une emplâtre diachylon, ou les fomentations dont on se sert pour les contusions ou phlegmons: supposé, comme il arrive souvent, que l'inflammation ou la gangrene s'empare du bras, il faut y faire des scarifications fréquentes, & appliquer dessus des fomentations ou des cataplasmes digestifs. On est souvent obligé dans ces sortes de cas de tirer une quantité suffisante de sang par un autre endroit du corps, & de donner au malade des résolutifs internes, jusqu'à ce que la violence de l'inflammation ou de la gangrene ait diminué, ou soit entierement appaisée.

Maniere de remédier à la piquure d'un nerf ou d'un tendon.

On est sûr d'avoir piqué un nerf ou un tendon lorsque le malade sent dans le tems de l'incision une douleur qui le fait crier; surtout si cette douleur continue avec tumeur, inflammation, spasmes, frisson, & mouvemens convulsifs du membre. Lorsqu'on n'apporte pas un prompt remede à ces symptomes, ils ne manquent pas d'être suivis de convulsions dangereuses, de la gangrene & de la mort même.

De toutes les méthodes qu'on a proposées pour remédier à cet accident, je n'en trouve point de meilleure que celle dont Paré se servit pour Charles IX. à qui ce malheur arriva. Le Roi n'eut pas plutôt témoigné sa douleur par le cri qu'il jetta à l'instant qu'on lui ouvrit la veine, que Paré soupçonna que l'on avoit piqué un nerf. Le bras s'enfla sur le champ avec douleur & contraction, de maniere qu'il ne pouvoit ni se fléchir, ni s'étendre librement. Les Medecins du

Roi étant entrés en consultation avec Paré, convinrent qu'il falloit employer la méthode suivante :

On commença par injecter dans la piqure de l'huile de térébenthine, assez chaude avec un peu d'esprit de vin rectifié; après quoi l'on appliqua sur le bras une emplâtre de *diachalcitis* dissous avec le vinaigre, & l'huile rosat, & par-dessus une ligature expulsive, qui commençoit au carpe, & alloit finir près de l'épaule; ce qui arrêta non-seulement la fluxion & l'inflammation, mais calma encore peu-à-peu la douleur.

Pour rendre la cure complete on appliqua sur le bras le cataplasme suivant, jusques à ce que la douleur eût entierement cessé.

Prenez *farine d'orge*, & *d'orobe*, } *de chaq. deux onces*;
fleurs de camomile, & *de mélilot*, } *de chaque deux poignées*;
de beurre frais, *une once & demie*;
d'eau de savon, *suffisamment pour un cataplasme.*

Le Roi demeura trois mois & plus sans pouvoir bien fléchir & étendre le bras, mais ce membre recouvra peu-à-peu sa premiere force, sans que son action demeurât viciée.

On ne feroit pas mal de substituer à l'huile de térébenthine & à l'esprit de vin, le baume du Pérou ou l'eau de la Reine de Hongrie, que l'on peut injecter pendant quelques jours dans la plaie jusques à ce que la douleur ait entierement cessé. Comme on trouve rarement l'emplâtre de *diachalchitis* dans les boutiques; on peut se servir à la place de celle de diapompholyx, ou de minium : mais il faut avoir soin de garantir la plaie de l'air pendant qu'on prépare ces remedes; & pour cet effet je suis d'avis qu'on applique immédiatement dessus l'emplâtre qui est le plus en main, & qu'on enveloppe tout le bras avec des linges trempés dans de l'oxycrat, tant pour appaiser l'inflammation, que pour garantir la plaie des injures de l'air. Si le malade est d'un tempérament pléthorique, on le saignera de quelque autre membre pour prévenir l'inflammation. Scultet, *Obs.* 87. donne la composition d'un onguent qu'il dit être excellent pour les piqures des nerfs; il dit aussi avoir entierement coupé quelques-uns de ces nerfs offensés sans que le malade s'en soit mal trouvé. HEISTER *Inst. de Chirurg.*

PHLEBOTOMUS, *lancette* ou *flamme*; instrumens dont on se sert pour ouvrir les veines & les arteres.

PHLEDONODES, φλεδονώδες. Voyez *Phlebodonodes.*

PHLEGMA, φλέγμα, *phlegme.* On donne le nom de *phlegme*, dit Galien, *Lib. II. de Diff. Feb. c.* 6. à toute humeur qui est froide & humide, « pour parler le langage d'Hippocrate & des Medecins Grecs anciens & modernes; on peut aussi, dit-il, un peu après, l'appeller *scindapsus.* » Il y a quatre especes de pituites, la vitrée, la douce, l'acide & la salée; Galien, *de Diff. Feb. Lib. II. cap.* 6. les réduit à trois : mais dans son Livre *de Plenitud.* il en compte cinq especes.

Phlegma signifie aussi dans Hippocrate, à ce que dit Galien dans son *Exegesis*, non-seulement une humeur blanche & froide, mais encore une inflammation, (φλέγωσιν.) Ces sortes d'exemples sont innombrables.

Phlegmasia, φλεγμασίη, dans le même Auteur, signifie non-seulement une inflammation en général, mais quelquefois encore une chaleur violente excitée par une fievre, comme dans le Livre *de R. V I. A.* Mais φλεγμασίη τῶ ἔρε, est une espece d'urine pituiteuse qui contient beaucoup d'humeurs froides & grossieres.

Phlegmainon, φλεγμαίνων, signifie non-seulement enflé & grossi, comme cela paroît par plusieurs passages d'Hippocrate, qui oppose ἰσχναίνειν, exténuer, à φλεγμαίνειν, causer une tumeur : ce mot est employé dans ce sens dans plusieurs endroits du Livre *de Locis in Homine.* FOESIUS.

PHLEGMAGOGUS, φλεγμαγωγὸς, *phlegmagogue*, est une épithete qu'on donne aux purgatifs qui évacuent le phlegme ou la pituite par les selles.

PHLEGMASIA, φλεγμασία, *inflammation.*

PHLEGMATIÆ, φλεγματίαι. Hippocrate appelle ainsi ceux qui ont beaucoup de phlegme.

PHLEGMATORRHAGIA. Salmuth, *Observat.* 37. *Cent. I.* décrit sous ce nom une maladie qui consiste dans un flux immodéré de phlegme subtil par les narines, qui continue pendant trois jours, & qu'on guérit par l'usage des pilules céphaliques.

PHLEGMONE, φλεγμονή, phlegmon ou inflammation. Voyez *Inflammatio.*

PHLEGMONODES, *phlegmoneux*, qui tient du phlegmon.

PHLEPS, φλέψ, *veine.* Les anciens appelloient ainsi les arteres & les veines.

PHLIÆ, φλιαι, dans le Banc d'Hippocrate, ou autres machines de cette espece, sont les piés droits dans lesquels tournent les extrémités des axes. ORIBASE, *de Machinamentis, cap.* 24.

Galien dans son *Exegesis*, appelle ainsi les poteaux qui sont placés vis-à-vis l'un de l'autre comme les montans d'une porte.

PHLOGINON, φλογινὸν, est le nom d'un collyre liquide dont Galien donne la description, *Lib. IV. de C. M. S. L. cap.* 7.

PHLOGISTOS, φλογιςὸς, *inflammable*; la liqueur nommée *æther* est aussi appellée *phlogiston*, à cause de sa grande inflammabilité.

PHLOGIUM, nom de la *Viola, tricolor, hortensis, repens.*

PHLOGODES, φλογώδης, de couleur de flamme, extrêmement rouge, enflammé.

PHLOGOEIDES, φλογοειδὴς, le même que *phlogodes.*

PHLOGOSIS, φλόγωσις, *phlogose*, inflammation, ardeur, chaleur contre nature sans tumeur. Willis parle fréquemment de la *phlogose* des esprits animaux : mais je doute qu'on puisse se former une idée juste de cette espece de *phlogose*, à moins qu'on ne soit assuré de l'existence des esprits animaux, & qu'on ne connoisse leur nature.

PHLOMIS, *espece de sauge.*

Voici ses caracteres.

La racine est vivace; les feuilles épaisses; le casque large, creux, fait en forme de faulx; la levre inférieure est découpée en trois parties, dont celle du milieu est large, bordée & s'étend au-delà du casque qui tombe sur la levre inférieure; le calyce est un tuyau court, à cinq angles, quelquefois dentelé; les semences sont oblongues.

Boerhaave compte huit especes de *phlomis*, savoir;

1. *Phlomis, Narbonensis, folio hormini, flore purpurascente*, T. 178. *Marrubium, nigrum, longifolium*, C. B. P. 230. *Herba venti, Monspeliensibus*, J. B. 3. App. 854.

2. *Phlomis, fruticosa, salviæ folio latiore, & rotundiore*, Tourn. Inst. 177. Boerh. Ind. A. 160. *Phlomis*, Offic. *Salvia fruticosa lutea latifolia, sive sylvascum sylvestre quartum Matthioli*, Park. Theat. 51. Raii Hist. 1. 511. *Verbascum latis salviæ foliis*, C. B. P. 240. *Verbascum Matthioli*, Ger. 625. Emac. 767.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin; elle est astringente & vulnéraire.

3. *Phlomis, fruticosa, salviæ folio longiore, & angustiore*, T. 177. *Verbascum sylvestre*, Dod. *Pseudo-salvia, fruticosa, minor, lutea, verbasci foliis incanis*, M. H. 3. 397.
4. *Phlomis, fruticosa, folio subrotundo, breviore, flore luteo, Verbasculum, salvifolium*, Alpin. Exot. 109. *Pseudo-salvia, minor, Cretica, lutea*, M. H. 3. 397.

Dioscoride dit que ses fleurs sont bonnes pour teindre les cheveux de couleur d'or, & que les feuilles guérissent les brûlures. Galien assure que les feuilles sont médiocrement dessiccatives & digestives. Prosper Alpin, *de Plantis exoticis*.

5. *Phlomis, Samia, herbacea, folio lunariæ*, T. Cor. 10.
6. *Phlomis, Orientalis, foliis laciniatis*, T. Cor. 10.
7. *Phlomis, Orientalis, angusto & longiori folio, flore luteo*, T. Cor. 10. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, *Vol. I.*

La *phlomis fruticosa* étoit appellée *verbascum* par les anciens, & c'est la raison pour laquelle Tournefort la rapporte à ce genre. On ignore ses vertus médicinales, mais on la prescrit avec le lamium & la galeopsis; son suc est cependant émollient. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHLUS, φλῶς; ce mot se trouve *Lib. de Intern. Affect.* où nous lisons ϰαὶ ἐν τῇ ϰεφαλῇ ὑπὸ τὰς τρίχας οἷον φλῶς ὕπεστι, « on trouve sur la tête au-dessous des cheveux, « une espece d'écorce. » Dans ce passage φλῶς signifie la même chose que φλόος, (*phloos*) ou φλοιός, (*phloios*) c'est-à-dire, une écorce ou peau écailleuse pareille à la dépouille d'un serpent: de-là vient que Calvus rend ce mot par *squamulas*, de petites écailles. Hésychius traduit φλῶς par φλοιός, λεπύχανον, (*lepychanon*) & λεπυρόν, (*lepyron*) qui signifient la même chose.

PHLYCTÆNÆ, φλυϰταιναι, de φλύζω, je bous, *phlyctenes*; ce sont des pustules ou vessies qui s'élevent sur la superficie de la peau, & qui sont occasionnées par une humeur chaude ou acrimonieuse. Hippocrate les représente comme semblables aux pustules que causent les brûlures.

PHLYCTÆNOIDES, épithete qu'on donne aux pustules qui ressemblent aux *phlyctænes*. Blancard.

PHLYCTIDES, φλυϰτίδες, le même que *phlyctænæ*.

PHLYSIS, éruption sur la peau causée par une redondance d'humeurs. Castelli d'après *Galien*.

PHLYZACION, φλυζάϰιον, pustule excitée sur la peau au moyen du feu ou de la chaleur. Il signifie quelquefois la même chose que *phlyctæna*.

PHO

PHOCA ou VITULUS MARINUS, *veau marin*, est un animal amphibie qui se tient tantôt dans la mer & tantôt sur la terre, mais le plus souvent dans la mer. On prétend que ses nageoires, principalement celles du côté droit, étant appliquées sur la tête excitent le sommeil. Sa graisse est émolliente, propre pour exciter les regles aux femmes, & pour abattre les vapeurs, lorsqu'on en frotte la région de la matrice.

On fait avec sa peau des souliers qu'on croit être bons pour préserver de la goute. Lemery, *Traité des Drogues*.

PHOCÆNA, est une espece de dauphin ou un grand poisson plus gros de corps & plus court que le dauphin ordinaire, dont la graisse est estimée résolutive & bonne pour les nerfs. Lemery, *des Drogues*.

PHODES ou PHOIDES, φώδες ou φωίδες. Voy. *Phausinges*, qui est la même chose.

PHŒNICITES, nom de la pierre Judaïque.

PHŒNICIUM EMPLASTRUM, l'*Emplâtre Diachalcites* ou *Diapalma*.

PHŒNICIUS MORBUS, *la lepre*. Voyez *Lepra*.

PHŒNICOPTERUS, φοινιϰόπτερος, est le nom d'un oiseau dont il est souvent parlé dans les anciens, qui étoient fort frians de sa langue & de son cerveau. Je ne sache point que personne ait connoissance de cet oiseau: mais à en juger par la dérivation, il devoit avoir les ailes rouges.

Lemery le décrit comme un oiseau aquatique aussi gros que le héron, de couleur cendrée, avec le bec un peu recourbé & le cou fort long, qui va dans les étangs & dans la mer, & se nourrit de petits poissons & de coquillages. Il dit que sa chair contient beaucoup de sel volatil & d'huile, qu'il est apéritif & propre pour l'épilepsie, & que sa graisse est résolutive & bonne pour les nerfs.

PHŒNICURUS, est un gros oiseau qu'on appelle aussi *rubecula*, *ruticilla* & *erythacus*. Lemery dit qu'il est gros comme un coucou, & qu'il a la queue rouge, comme il paroît par la dérivation de son nom. Il est bon pour l'épilepsie, soit qu'on le mange ou qu'on le prenne en bouillon. Sa graisse est résolutive & anodyne.

PHŒNIGMUS, φοινιγμός, de φοῖνιξ, rouge; *phœnigme*; remede qui excite de la rougeur & fait élever des vessies sur les parties du corps où on l'applique.

PHŒNIX, nom du *Gramen, loliaceum, folio & spica angustiore*. Voyez *Lolium*.

PHOLAS, est le nom d'un poisson à coquille à peu près semblable à la moule, qui naît sur les rochers qui sont dans le fond de la mer, & souvent même plus haut, & qui est bon à manger. Sa coquille pulvérisée & prise intérieurement, est apéritive & bonne pour la pierre.

PHOLIS, φολίς, écaille de métal.

PHOLLIDODES, φολλιδώδες, ce mot dont Hippocrate se sert dans le quatrieme Livre de ses *Epidémiques*, en parlant des tumeurs qui viennent aux jambes, signifie mou, lâche, & fongueux. Telles sont celles qui viennent à ceux qui sont attaqués d'une anasarque & surtout de la leucophlegmatie. Toutes les copies portent φολιδώδες, que Calvus traduit par écailleux, à cause que φολίς est la même chose qne λεπίς (*lepis*) une écaille pareille à celle des poissons ou des serpens. Supposé donc que cette leçon soit la véritable, il s'ensuit que le passage d'Hippocrate qu'on vient de citer peut s'entendre des tumeurs qui viennent aux jambes, & qui, à cause de la sécheresse & des rides de la peau, sont couvertes d'une espece de substance écailleuse, ainsi qu'on l'observe souvent dans les jambes, les piés & les autres parties des cachectiques & des hydropiques. Mais peut-être doit-on lire au lieu de φολλιδώδες φολλιϰώδες (*Phollicodes*) qui signifie spongieux, lâche & vuide comme une cosse dont on a ôté la semence, ainsi que Galien l'explique dans son *Exegesis*, ayant égard sans doute au passage du quatrieme Livre des *Epidém.* où il est dit, τὰ φολλιϰώδεα φλυϰταινέμενα, les pustules étoient molles & lâches. Erotien traduit φολλιϰώδη par ἐφηλώδη & λεπρώδη, écailleux & raboteux, comme seroit une peau lepreuse; car les Anciens, dit-il, appellent la rudesse de la peau qui provient du *psora* & d'autres maladies semblables du nom de φόλλιϰες, *phollices*. Cela attache une idée tout-à-fait différente à ce mot, qui dans ce cas doit s'entendre de ces tumeurs qui sont couvertes d'une espece de croûte écailleuse, ainsi qu'on l'observe quelquefois dans les cachectiques.

PHORACIODES, φορακιώδες, de φορός (*Phoros*) qui est traduit dans l'*Exegesis* par εὐσύλληπτος (*eusylleptos*) disposé à concevoir, *Lib. II.* γυναιϰ. est employé, en parlant de la matrice, pour signifier que son orifice a toutes les qualités requises pour la conception. Mais Fœsius soupçonne qu'on doit lire φαρυγώδες (*Phar-*

cidodes) que Galien & Erotien rendent par ῥυτιδώδες, (*Rutidodes*) ridé. Mais ils eussent plutôt dû lire, ajoute-t-il, φοργανῶδες (*Phorganodes*) à cause que φοργάνη, (*Phorgane*) est traduit dans Hesychius, par ἀραιότης (*Araotes*) qui signifie que l'orifice de l'utérus est lâche, spongieux & ouvert; ce qui est exprimé dans le quatrieme Livre, *de Muliebr. Nat.* & *Lib. de Morb. Mul.* dans la même occasion, par εὐρὺ (*Eury*) large, dilaté.

PHORIMOS, φόριμος, est une épithete qu'on donne à l'alun de roche.

PHORINE, φορίνη, c'est la peau d'un homme ou d'une bête, ou suivant Pollux, celle d'un pourceau. Par exemple, il est dit, *Lib. de R. V. I. A.* en parlant de la chair de pourceau, qu'elle doit être mangée ἄνευ τῆς φορίνης, c'est-à-dire, suivant l'explication qu'en donne Galien dans son Commentaire, ἄνευ τοῦ δέρματος, « sans « peau. » Φορίνη se dit aussi de la peau humaine, que quelques-uns appellent aussi πυρίνη (*Pyrine*) ainsi qu'Hesychius l'observe.

PHOS, φῶς, *lumiere*. On appelle encore ainsi le cercle noir qui entourre la pupille de l'œil.

PHOSPHORUS, de φῶς, *lumiere*, & φέρω, je donne, je produits; *Phosphore*, est le nom d'un collyre dont on trouve la description dans Galien, *Lib. IV. de Comp. M. S. L. cap.* 7. il est le même que le *Diacrocu*.

Il y a plusieurs préparations Chymiques de ce nom, qui rendent de la lumiere dans l'obscurité, & l'on peut voir la description de quelques-unes au mot *Alumen*.

Histoire du Phosphore.

Le *phosphore* brûlant differe des autres corps naturellement lumineux, en ce qu'il n'est autre chose qu'une espece de feu caché qui se manifeste par la lumiere & la fumée qu'il jette, & qui s'enflamme si on vient à le frotter un peu plus fort. Cette découverte fut faite vers l'an 1677. mais elle avoit été précédée par le *phosphore* de Baldwin, qui est une imitation artificielle de la pierre de Bologne. Christophe-Adolphe Baldwin, Gouverneur d'une certaine Place de Misnie, ayant fait dissoudre de la chaux dans de l'eau forte ou de l'esprit de nitre, & fait évaporer ce dernier par le moyen du feu, il trouva que le corps qui restoit devenoit lumineux à chaque fois qu'on l'exposoit au grand jour, conservoit la lumiere pendant quelque-tems, & l'emportoit avec lui dans l'obscurité, de la même maniere qu'une éponge retient l'eau dont elle a été imbibée. Cette expérience ne surprit pas peu les Cartesiens, dont il n'y avoit qu'un petit nombre qui eût vu la pierre de Bologne, & ils ne purent comprendre que la lumiere, qu'ils prétendoient ne consister que dans une simple pression, & se répandre dans un instant, fût devenue tout d'un coup une matiere grossiere & portative. Baldwin décrivit son expérience d'une maniere fort obscure dans un Traité, intitulé *Aurum Aura*.

Cette découverte fut suivie de celle de Brand, Chymiste d'Hambourg, à qui l'on donna d'abord le nom de *Phosphore brulant*, de *Pyropus*, & ensuite de *Phosphore*, laquelle fut faite de la maniere suivante.

Brand étant tombé par hasard sur un procédé chymique, qui enseignoit à tirer de l'urine une liqueur propre à transformer une particule d'argent en or, trouva en travaillant sur cette matiere le *phosphore* dont nous parlons. Il le fit connoître à M. J. Daniel Kraft, conseiller de Commerce de l'Electeur de Saxe, & par son moyen à M. J. Kunkel, Gentilhomme de la Chambre, que ce caractere n'empêchoit pas de travailler à la Chymie; & ceux-ci vinrent à bout, en lui persuadant que ce secret pourroit l'enrichir, & en lui promettant de le seconder, d'apprendre la composition de ce *phosphore*. Kunkel ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il se mit à travailler sur la même matiere, mais n'ayant pu obtenir ce qu'il desiroit, il se plaignit à Brand de son peu de sincérité. Celui-ci, qui se repentoit déja de la facilité avec laquelle il lui avoit fait part de son secret, fut long-tems sans répondre à sa lettre; de sorte que Kunkel ayant corrigé dans cet intervalle l'erreur dans laquelle il étoit tombé la premiere fois, retrouva ce *phosphore*, & s'en attribua l'invention, ce qui déplut extremement à Brand.

Kraft, qui ne manquoit pas d'adresse, entreprit de faire valoir cette découverte parmi les Grands, & m'étant venu voir à Hanovre, dans son voyage pour l'Angleterre, il ne fit point difficulté de me communiquer son procédé aussi-bien que le nom de celui qui l'avoit inventé. Il fit même l'expérience de ce nouveau *phosphore* en présence du Duc Jean-Fréderic, qui témoigna en être surpris; il la réitera lorsqu'il fut arrivé en Angleterre en présence du Roi Charles II. du Prince Robert, de M. Boyle, & de plusieurs autres personnes, ainsi qu'on peut le voir dans le Docteur Hook: mais je n'ai jamais appris qu'il s'en soit dit l'Inventeur. J'envoyai le premier ce *phosphore* à M. Huygens qui étoit pour lors en France, & lorsque M. Tschirnhausen y fut de retour, il en communiqua la composition, qu'il tenoit de moi, à l'Académie Royale, à qui M. Huygens avoit déja montré le *phosphore*. Il paroît par la Dissertation que Boyle a donnée sur le *phosphore*, qu'il ne l'a connu qu'imparfaitement, puisque le sien vaut beaucoup moins que celui de Brand.

Le Duc Jean-Fréderic, dont la générosité égaloit la magnificence, m'ordonna d'écrire à Brand pour l'engager à venir à Hanovre: il se rendit en effet à mes instances, & me communiqua son procédé avec tant de bonne foi, que j'en imitai toutes les particularités dans un autre laboratoire. Brand ayant amassé une grande quantité d'urine, vint exécuter son procédé chez moi; & lorsqu'il retourna à Hambourg le Duc lui assigna une pension annuelle, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort; & il y a toute apparence que ce fut-là le seul avantage qu'il retira de son *phosphore*.

Je montrai à ce même Prince, qui étoit extremement curieux de ces sortes de matieres, une autre espece de *phosphore*, qu'on peut appeller *Thermophosphore*, qui ne reçoit point sa qualité lumineuse de la lumiere, comme la pierre de Bologne & le *phosphore* de Baldwin, mais de la chaleur. On trouve dans les mines une espece de substance qui se dissout au feu, & avec la poudre de laquelle si l'on trace des lettres & des figures sur une plaque de fer posée sur des charbons ardens, ces traits deviennent lumineux, bien que la plaque ne soit point rougie, & que les rayons de lumiere ne puissent point pénetrer jusqu'aux figures.

Tout le monde sait que les corps durs s'échauffent & s'enflamment à la fin au moyen du mouvement, & que les anciens Saxons regardoient la flamme produite par le frotement de deux morceaux de bois comme une cérémonie religieuse. Mais on ne sait point au juste la maniere dont ceux qui travaillent à nos mines, allument le feu de leurs forges lorsqu'il vient à s'éteindre. Ils frappent avec un marteau sur le bord d'une barre de fer, qui a pour l'ordinaire la forme d'un prisme quadrangulaire, tantôt sur le droit, tantôt sur le gauche alternativement, au moyen de quoi elle s'échauffe sur le champ, & après des coups réitérés elle s'enflamme au point de mettre feu aux matieres qu'on en approche.

Nous avons plusieurs autres *phosphores* dans lesquels on ne remarque aucune trace de feu, & dont nous devons le principal à M. Jean Bernoulli qui a perfectionné les Observations que d'autres avoient faites sur la lumiere que le mercure jette dans le vuide, & les a poussées si loin, qu'on peut le produire toutes les fois qu'on veut, au lieu qu'on ne tiroit auparavant de la lumiere du mercure que par un pur hasard. Il est probable que ce *phosphore* doit conserver pour toujours, ou du moins pendant un tems considérable, sa qualité lumineuse, parce qu'il n'a pas besoin, comme le *phosphore brulant*, d'être exposé à l'air pour paroître lumi-

neux, & qu'il ne faut que l'agiter dans un vaisseau scellé hermétiquement : le Roi de Prusse fut tellement charmé de cette découverte, qu'il gratifia l'Inventeur d'une Médaille d'or. J'apprends que M. Dutal & quelques autres Académiciens François ont travaillé avec succès à établir & perfectionner ce *phosphore*. Rien ne seroit plus curieux, que de rechercher la quantité de lumiere que ces sortes de *phosphores* sont capables de produire lorsqu'on les agite continuellement; car il est facile de produire une agitation continuelle par le moyen d'une machine, & de rassembler la lumiere de plusieurs *phosphores*, soit par réfraction ou par réflexion; & je m'étonne que personne n'ait tenté jusqu'ici une pareille expérience. LEIBNITZ, *in Miscell. Berolinens.*

Description du Phosphore, par M. SHAW.

On prend demi-dragme de camphre que l'on pile dans un mortier de verre, avec trois grains de *phosphore* solide d'urine, & l'on y ajoute une quantité d'huile essentielle de girofle suffisante, pour donner à ce mélange une forme fluide. On peut s'en frotter les habits, les cheveux & même les mains, sans crainte de se bruler.

Voici la maniere de faire le *phosphore* solide:

Prenez telle quantité d'urine fraîche qu'il vous plaira;

Faites-là évaporer sur un petit feu, jusqu'à ce qu'il reste une matiere noire presque seche.

Prenez-en deux livres, & mêlez-les bien avec le double de menu sable ou de bol.

Mettez ce mélange dans une bonne cornue de grès bien lutée; & ayant versé une pinte ou deux d'eau commune dans un récipient de verre, qui ait le cou un peu long; adaptez la cornue à ce récipient & placez-le au feu nû. Donnez au commencement un petit feu pendant deux heures; puis augmentez-le peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il soit très-violent, & continuez-le pendant trois heures. Ce terme expiré, il passera d'abord dans le récipient un peu de phlegme & de sel volatil, ensuite beaucoup d'huile noire & puante; & enfin la matiere du *phosphore* viendra en forme de nuées blanches qui s'attacheront aux parois du récipient, comme une petite pellicule jaune; ou bien elle tombera au fond du récipient, en forme de sable fort menu. Laissez éteindre le feu, mais n'ôtez pas le récipient, de peur que le feu ne se mette au *phosphore*, si on lui donnoit de l'air, pendant que le récipient qui le contient est encore chaud. Pour réduire ces petits grains en un morceau, on les met dans une petite lingotiere de fer blanc; & ayant versé de l'eau sur ces grains, on chauffe la lingotiere pour les faire fondre comme de la cire. Alors on verse de l'eau froide dessus, jusqu'à ce que la matiere du *phosphore* soit coagulée en un bâton dur qui ressemble à de la cire jaune. On coupe ce bâton par petits morceaux pour les faire entrer dans une phiole; on verse de l'eau dessus, & on bouche bien la phiole, pour conserver le *phosphore*. Si l'on mettoit ce dernier dans un vaisseau rempli d'eau, mais non pas bouché, il s'y conserveroit bien quelque tems : mais il deviendroit noir sur la superficie, & se gâteroit à la fin.

Voici les précautions que l'on doit observer pour que le Procédé réussisse.

1. Il faut faire évaporer l'urine, tandis qu'elle est récente. 2. Prendre garde de ne pas la laisser répandre lorsqu'elle bout, de peur que sa partie grasse ne se perde. 3. De laisser fermenter la matiere dans un lieu froid. 4. Mêler la matiere noire avec deux fois autant de sable, pour l'empêcher de se fondre. 5. Employer une cornue de grès, & non pas de terre, parce que celle de terre étant trop poreuse, le *phosphore* passe à travers, & se perd plutôt que d'entrer dans le récipient. 6. Se servir d'un grand récipient, dont le cou soit le plus long qu'il sera possible; afin qu'on puisse tenir le récipient éloigné du fourneau pour en éviter la trop grande chaleur, qui pourroit faire évaporer cette fumée blanche, en laquelle le *phosphore* consiste, ou qui l'empêcheroit de se coaguler. 7. Mettre un peu d'eau dans le récipient, pour le tenir plus longtems froid, & pour éteindre les petits grains de *phosphore* qui tombent au fond. 8. Faire d'abord un petit feu pour conserver la cornue, & sécher peu-à peu la matiere noire; car autrement elle se gonfleroit & passeroit en écume noire par le bec de la cornue. Enfin il est nécessaire que l'urine dont on se sert, vienne de personnes qui boivent de la biere. Puis donc qu'il faut tant de circonstances pour faire réussir le *phosphore*, on ne doit pas être surpris que la plupart de ceux qui y ont travaillé aient échoué dans leur entreprise.

On peut considérablement abréger cette opération, en faisant geler & concentrer de l'urine récente, en la faisant ensuite évaporer avec soin, & en la mettant en digestion de la maniere qu'on a dit ci-dessus. Après qu'elle a été parfaitement digérée, on en met une grande quantité dans une cornue de fer, armée d'un chapiteau de terre, ainsi que les Chymistes ont coutume de le pratiquer, pour tirer les esprits de corne de cerf, ou l'esprit & le sel d'urine: après en avoir tiré tout le sel & l'huile, on mêle le *Caput mortuum* avec le double d'alun.

On met de nouveau la matiere dans une cornue, dont le cou soit fort long, & on la distile au feu de réverbere dans des grands récipiens remplis d'eau, qu'on doit avoir adapté au cou de la cornue, & dont on peut faire passer les extrémités inférieures dans l'eau, de même que dans la distilation du mercure, en continuant l'opération durant huit ou dix heures. Cette méthode est je crois la meilleure qu'on ait trouvée jusqu'ici pour obtenir le *phosphore* avec succès. Le Docteur Wall nous apprend que M. Boyle voulant savoir d'où vient qu'une aussi grande quantité d'urine ne donne qu'une petite portion de *phosphore*, le pria de chercher quelqu'autre sujet qui pût en fournir une plus grande quantité; & qu'ayant envoyé querir un morceau de matiere seche dans les lieux où les vuidangeurs ont coutume de décharger leurs tombereaux, il y découvrit un grand nombre de petites particules de *phosphore*. Il la porta sur le champ chez M. Boyle, qui pria le Chymiste Bilgar de vouloir la mettre en œuvre. Ce dernier ne put en tirer qu'un peu de *phosphore* : mais après y avoir ajouté une autre matiere dans la distilation, il en retira une si grande quantité, qu'ayant trouvé le moyen d'en vendre à six guinées l'once, il devint en peu de tems très-riche. Je suis persuadé que l'alun est la matiere la plus propre pour fixer & augmenter ainsi le *phosphore*; car outre qu'il est lui-même préparé avec de l'urine, il donne encore un acide de même espece que celui que fournit le *phosphore*, lorsqu'on l'allume. Car, par l'analyse le *phosphore* paroît être composé d'un acide extremement fort & d'une matiere inflammable, de même que le soufre ordinaire; aussi s'allume-t'il, de même sous la cloche, & il donne des fleurs qui se changent en une liqueur acide, pareille à l'huile de soufre par la campane, en attirant l'humidité de l'air.

On s'en est servi de cette maniere pour produire les changemens les plus extraordinaires sur les métaux; il est beaucoup employé par ceux qui travaillent à trouver la Pierre Philosophale; l'acide lui-même, sans le se-

cours de la chaleur, sert peut-être de menstrue à tous les métaux. Mais lorsqu'il est poussé dans les pores du métal par l'action de la flamme que jette le *phosphore* allumé, il paroît produire des effets beaucoup plus considérables, ainsi que le savent ceux qui sont versés dans la métallurgie la plus sublime. Ce *phosphore* paroît être le plus utile de tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici.

On l'a déguisé plusieurs fois au point de le faire paroître sous différentes formes, tantôt solide, tantôt liquide, quelquefois comme un onguent & quelquefois comme du mercure coulant: il y a plusieurs autres especes de *phosphore*: mais nous ne parlerons que des deux dont M. Homberg a fait la découverte. Le premier, qu'on appelle *phosphore* noir, est préparé avec l'alun & la fleur de farine, savoir, avec quatre ou cinq parties d'alun sur une de fleur de farine que l'on réduit par la calcination, en une matiere brûne & noirâtre. On la pulvérise, & on la met dans une phiole de verre légérement bouchée avec du papier, au bain de sable, où on la laisse rougir pendant quelque tems; on la retire du feu, & après qu'elle est refroidie, on bouche la cornne avec soin. Lorsqu'on expose quelques grains de cette poudre à l'air, ils s'enflamment sur le champ & ressemblent à des charbons ardens: mais cette poudre n'a d'effet qu'autant qu'elle est nouvelle; car le soleil & l'humidité de l'air détruisent peu-à-peu sa vertu, c'est pourquoi il faut la garder dans un lieu obscur. Ce *phosphore* a cela de remarquable, qu'on peut le faire avec telle substance animale ou végétale qu'on veut: mais on ne sauroit trouver aucun sel qui puisse remplacer l'alun.

Le second *phosphore* de M. Homberg est fait avec une partie de sel ammoniac en poudre, & deux parties de chaux vive éteinte à l'air, qu'on mêle exactement ensemble, & qu'on expose dans un creuset à un petit feu de fonte. Sitôt que le creuset commence à rougir, le mélange commence à se fondre: mais comme il s'éleve & se gonfle, il faut le remuer avec une baguette de fer, de peur qu'il ne se répande. Aussi-tôt que cette matiere est fondue, on la verse dans un bassin de cuivre, & après qu'elle est refroidie, elle paroît grise & comme vitrifiée; & si l'on frappe dessus avec quelque chose de dur, comme avec du fer, du cuivre, ou autre chose semblable; on la voit un moment en feu dans toute l'étendue où le coup a porté: mais comme cette matiere est fort cassante, on n'en sauroit réitérer souvent l'expérience. Pour y remédier, M. Homberg s'est avisé de tremper dans le creuset où cette matiere étoit en fonte, de petites barres de fer & de cuivre, lesquelles s'en font couvertes comme d'un émail: sur ces barres ainsi émaillées, on peut frapper & faire cette expérience commodément & plusieurs fois avant que la matiere s'en sépare. Il faut avoir soin de les garder dans un lieu chaud & sec, pour empêcher que le *phosphore* ne coule en attirant l'humidité de l'air.

On ne doit la découverte de ces deux *phosphores* qu'au hasard. M. Homberg trouva le premier cherchant à tirer une huile limpide des excrémens humains qui pût fixer le mercure; & le second, en voulant calciner du sel ammoniac par la chaux vive pour le rendre fusible comme la cire: il réussit dans ce dernier dessein, mais non point dans l'autre.

On n'a point encore découvert jusqu'ici que ces deux *phosphores* soient de quelque usage considérable: mais on s'est servi de celui d'urine pour faire un grand nombre d'expériences curieuses, dont voici quelques-unes.

1. La lumiere de ce *phosphore* paroît plus grande dans le vuide qu'en plein air.
2. On remarque, lorsqu'il fait chaud, qu'il darde à travers l'eau qui le contient des rayons lumineux exactement semblables aux éclairs qui se font jour à travers les nuages & les vapeurs.
3. Cette flamme est incapable de mettre feu aux matieres combustibles, en quoi elle ressemble aux éclairs qui ne font point de mal: mais lorsqu'elle vient à être condensée son action est si pénétrante, qu'elle suffit pour fondre & dissoudre les métaux. Elle ressemble à cet égard aux éclairs les plus destructifs, dans lesquels on remarque de semblables effets.
4. Lorsqu'on remarque un petit morceau de ce *phosphore* avec un microscope, ses parties paroissent être dans un bouillonnement continuel.
5. Si l'on en met un petit morceau sur le feu dans une cuillere d'argent, il jette une flamme brillante, & laisse dans la cuillere une tache rouge d'un gout acide corrosif; & lorsqu'on le délaie avec de l'eau, il fermente avec l'huile de tartre par défaillance.
6. Etant pilé dans un mortier de verre, avec vingt fois autant de nitre, il ne s'enflamme point: mais toute la substance du nitre devient lumineuse, si on le pile de la même maniere avec de la limaille de fer pulvérisée, il s'enflamme sur le champ.
7. Quoique ce *phosphore* paroisse être une espece de soufre, il ne se dissout pas néanmoins dans l'esprit de vin rectifié, mais il lui communique quelques parties sulphureuses: car si l'on verse cet esprit dans de l'eau, dans un lieu obscur, il jette une lumiere foible.
8. La nature de ce *phosphore* est considérablement altérée, quand on le met long-tems en digestion avec de l'alcohol; car il se change en une espece d'huile blanche & transparente, qui ne peut se coaguler qu'au moyen d'un froid excessif, & qui ne donne aucune lumiere; & lorsqu'on verse dessus de nouvel esprit de vin, elle ne se mêle ni ne se dissout point avec lui comme les autres huiles.
9. Si l'on sépare ce *phosphore* de l'esprit de vin, avec lequel on l'avoit mis en digestion, & qu'on le lave avec soin dans de l'eau commune, il reprend peu-à-peu sa premiere consistance, & se coagule en une matiere transparente, beaucoup plus blanche qu'auparavant: mais il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi lumineux, aussi luisant & aussi jaune.
10. L'esprit de vin ainsi séparé devient jaunâtre, & tient beaucoup de l'odeur du *phosphore*: mais il ne jette aucune lumiere, à moins qu'on ne le verse dans l'eau.
11. Ce *phosphore* étant mêlé avec une grande quantité de pomade, composé, de même qu'avec le camphre & l'huile de clous de girofle, un onguent luisant, dont on peut se frotter les mains & le visage sans craindre de se brûler; mais qui fait paroître ces parties lumineuses dans l'obscurité.
12. Si l'on trempe un morceau de papier ou de linge par un bout dans de l'esprit de vin, & qu'on écrase sur l'autre un morceau de ce *phosphore*, l'esprit de vin s'enflammera: mais cela n'arrive point lorsqu'on trempe le papier dans l'huile de térébenthine, ou qu'on écrase le *phosphore* sur le bout qui a trempé dans l'esprit de vin, si ce n'est après que l'esprit de vin est tout-à-fait évaporé; encore le *phosphore* s'allume-t'il lentement & avec beaucoup de difficulté.

On peut faire un grand nombre d'autres expériences avec le *phosphore*, qui paroît être dans la Chymie ce qu'est l'aimant dans la Physique, puisque ses effets sont aussi surprenans & aussi difficiles à expliquer, faute de connoître les propriétés cachées des corps.

Axiomes.

On voit par les expériences qui précedent, que le *phosphore* urineux peut servir à plusieurs usages extraordinaires, surtout à produire des changemens peu communs dans les métaux.

Que comme la plupart des découvertes des explosions chymiques & des *phosphores* sont dûes au hasard, on peut s'en promettre d'autres plus considérables de la sagacité de ceux qui operent, aussi-bien que de la découverte plus étendue des causes & des axiomes.

Qu'on peut faire le *phosphore* urineux en aussi grande

quantité qu'on veut avec peu de dépense, ce qui fournit les moyens de perfectionner la Chymie & la Métallurgie.

PHOTEL, ou *Ficus Pharaonis*, Thevet. est un arbre fort approchant du *Banana*, qui croît, à ce que dit C. Bauhin, dans le Royaume de Catay : c'est tout ce qu'on en sait.

PHOXINOS SQUAMOSUS, *Rosiere* ou *Rose*.

C'est un petit poisson d'eau douce, long d'un demi-pié, fort épais, couvert d'écailles jaunes & bleues, avec la queue rouge. Il est estimé apéritif. LEMERY, *des Drogues*.

PHOXOS, φοξὸς, est celui qui a la tête pointue, les éminences du front ou de l'occiput, ou de tous les deux ensemble enfoncées, ou l'une de ces deux parties extremement saillante ; ou, comme Galien s'exprime dans son Commentaire sur le sixieme des *Epid.* ἡ φοξὴ κεφαλὴ, &c. « une tête pointue, dont le front & l'occiput avancent d'une maniere difforme ; ou dans laquelle l'une de ces deux parties manque. Les têtes pointues, ajoute-t'il, ont le front & l'occiput tout-à-fait effacé, ou beaucoup plus avancé qu'il ne faut. » Mais les *phoxoi* sont proprement ceux qui ont le sommet de la tête extremement pointu, & par conséquent difforme. Homere nous dépeint Thersite avec une pareille tête. Φοξὸς, dans Hésychius & Erotien, est traduit par ὀξυκέφαλος, « qui a la tête pointue. » Ce mot se rencontre deux fois dans le sixieme Livre des *Epidémiques*.

PHR

PPRAGMITES, φραγμίτης, est le nom que Dioscoride donne à l'*arundo* ordinaire.

PHRAGMOS, φραγμὸς, de φράσσω, fermer comme d'une haie ; est un terme usité en Anatomie pour désigner les deux rangs de dents.

PHRASIUM VIRIDE, *Flos æris*, *fleurs d'airain*. RULAND.

PHRENES, φρένες, est le nom qu'Hippocrate & les anciens Medecins donnent au *Diaphragme*.

PHRENESIS, PHRENETIASIS. Voyez *Phrenitis*.

PHRENITICI NERVI, sont les nerfs du diaphragme. V. *Nervus*.

PHRENITIS, φρενῖτις, de φρὴν, esprit ; *phrénésie*.

Il n'y a aucune inflammation ou fievre particuliere qui soit d'une si grande importance dans la Medecine, que celle qui attaque le cerveau, qui est la plus noble de toutes les parties, & le siége de l'ame raisonnable ; qui soit plus dangereuse, & qui détruise si fort l'usage de la raison que celle que les Grecs ont appellée *phrénésie*. La *phrénésie* est donc une fievre aiguë inflammatoire causée par une trop grande congestion de sang, & par l'interruption du cours de ce fluide dans les petites arteres qui sont distribuées dans les membranes du cerveau. Elle est accompagnée d'une chaleur excessive, du délire & du danger de la mort.

Voici, suivant Trallien, *Lib. I. cap.* 13. les signes qui présagent la *phrénésie*.

« La *phrénésie*, dit-il, est précédée par des insomnies continuelles & excessives ; ou si les malades dorment, leur sommeil est troublé & interrompu. Ils tressaillent & sont épouvantés par des songes terribles. Ils oublient aisément ce qu'on leur dit ; & supposé qu'ils viennent à répondre, ils paroissent plus furieux & plus coleres qu'auparavant. Leur pouls est dur & foible, & ils ressentent souvent une douleur dans l'occiput. Lorsque la maladie augmente, ils ont le regard fixe, les yeux enflammés, & ils versent des larmes. »

Cœlius Aurelianus, *Lib. I. cap.* 2. est celui de tous les Anciens qui a le mieux décrit les signes & les accidens qui accompagnent la *phrénésie*.

« Dans la *phrénésie*, dit-il, le malade est affligé d'une fievre aiguë ; son pouls se fait difficilement sentir sur la surface du corps, ou bien il est bas & tendu. Son visage est enflé & plein, le sang lui coule par les urines, il est affligé d'une insomnie continuelle ; ou s'il dort, son sommeil est troublé par des songes : il a l'esprit agité par des imaginations déréglées, & par des inquiétudes extraordinaires ; il est attaqué d'une espece de folie turbulente, & totalement privé de la raison. Il change à tout moment de posture dans le lit, & sa tête est dans une agitation continuelle. Il rit quelquefois sans aucun sujet, il a les yeux rouges, il verse quelques larmes, il jette ses bras de tous côtés, & il ne sent aucun mal de tête. Il est saisi d'un froid dans les articulations, mais sans aucun tremblement ; son urine est abondante, jaune, aqueuse, légere, & elle sort peu-à-peu. Quelques-uns sont affligés d'un bruit dans la tête, d'un tintement d'oreille, & d'un mal de tête continuel. Leur regard est fixe, & ils clignotent sans cesse les yeux. »

Tous ces dérangemens dans les fonctions du corps qui accompagnent la *phrénésie*, sont causés par l'impétuosité avec laquelle le sang se porte vers la tête, par l'interruption de son cours dans les petits vaisseaux, par sa stagnation & par la rapidité de son cours dans les vaisseaux où il n'a pas accoutumé de circuler, ce qui cause des distensions dans les vaisseaux du cerveau & du visage, & une sécrétion de l'humeur séreuse qui est suivie de l'obstruction de plusieurs vaisseaux. Le cerveau est entierement troublé dans ses fonctions, surtout dans celles qui servent à l'usage de la raison. Hippocrate enseigne dans son Traité *des Vents* & dans plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, que la prudence & la raison de l'homme dépendent de l'égalité soutenue du cours du sang dans le cerveau, ou pour mieux dire, de l'uniformité de son cours, de sorte que lorsqu'il vient à se déranger l'une & l'autre se détruisent. Ce qui prouve évidemment que le véritable siége de la *phrénésie* est dans le cerveau, c'est la dissection des personnes qui en sont mortes ; car on a remarqué que les vaisseaux & les sinus de la dure & de la pie-mere sont très-gonflés & farcis d'un sang épais & coagulé, & que ces membranes sont si desséchées, qu'on peut aisément séparer la pie-mere de la substance corticale. A quoi l'on peut ajouter que la substance médullaire du cerveau paroît couverte d'une grande quantité de sérosité. C'est ce que Blancard, *Anatom. Pract. Obs.* 3. Schenckius, *Lib. I.* & les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Decad.* 2. *Ann.* 5. *Obs.* 62. prouvent par plusieurs exemples.

C'est avec beaucoup de raison que Cœlius Aurelianus met au nombre des causes antécédentes de la *phrénésie*, le trop grand usage du vin, les veilles excessives, une exposition au soleil de trop longue durée, le peu d'assiete & l'inconstance naturelle de l'esprit, la colere, & la foiblesse du cerveau causée par l'étude & la jeunesse. En effet, tout ce qui est capable d'affoiblir le cerveau & de faire par conséquent que le sang & les humeurs s'arrêtent dans ses vaisseaux, est propre à occasionner la *phrénésie*, de même que tout ce qui pousse le sang avec impétuosité & en trop grande abondance des parties inférieures vers la tête. Il est constant par les observations de Medecine pratique, que ceux là sont fort sujets à la *phrénésie* & aux fievres accompagnées de délire, qui fatiguent leur esprit par une tristesse de trop longue durée, par les soucis, par des études & des méditations trop profondes, qui sont dans la fleur de l'âge, d'une complexion mélancolique & bilieuse, qui sont sujets à la haine & à la colere, qui ont des desirs trop violens, qui sont affligés par des insomnies & des inquiétudes, qui sont adonnés au vin & aux liqueurs spiritueuses, & aux femmes, qui menent une vie sédentaire, qui ne font aucun

exercice, & qui à cause des mauvais alimens dont ils se nourrissent, amassent une grande quantité de sang impur. On sait aussi par expérience que la suppression du flux hémorrhoïdal & menstruel, aussi-bien que celle des vuidanges dans les femmes en couche, occasionne très-promptement une *phrénésie*, surtout lorsque le ventre est constipé; car le sang venant alors à s'amasser dans les visceres du bas-ventre, cause des contractions spasmodiques dans les parties nerveuses qui rendent la circulation du sang inégale, de sorte qu'il se porte avec impétuosité vers d'autres parties & s'y amasse en trop grande quantité. La *phrénésie* est souvent causée par une violence extérieure, par exemple, par les blessures & les contusions de la tête, surtout dans les sujets pléthoriques & cacochymiques, à moins qu'on n'y remédie promptement par la saignée & par des discussifs; car lorsqu'on néglige de le faire, elle devient pour l'ordinaire funeste, comme Hippocrate l'assure dans l'*Aph.* 14. *de la septieme Section.*

C'est aussi avec beaucoup de raison qu'on divise la *phrénésie* en idiopathique & symptomatique. L'une & l'autre est véritablement accompagnée d'une fievre aiguë, mais avec cette différence que la fievre précede la seconde au lieu qu'elle accompagne la premiere. L'idiopathique est fort rare dans les climats tempérés, mais elle est plus fréquente dans les pays méridionaux qui sont chauds & secs. C'est ce qui fait que les anciens Medecins Grecs, & entre autres Aëtius & Trallien, ont traité fort au long de cette maladie dans leurs écrits.

On trouve cependant de tems en tems chez nous des exemples de *phrénésie*, sans qu'aucune maladie ait précédé; & elle est causée surtout par la débauche, par une colere de longue durée, & par la foiblesse du cerveau que des méditations profondes & assidues & la fatigue des veilles ont occasionnée. Elle attaque surtout les personnes d'un tempérament sanguin, bilieux & mélancolique, celles qui menent une vie sédentaire, les hypocondriaques & ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, surtout lorsqu'on en arrête le flux à contretems. Willis, *in Pathol. Cerebri*, *cap.* 10. nous assure qu'elle dégénere aisément en manie ou en un délire furieux, à moins qu'on n'y remédie promptement par des remedes convenables, & son sentiment est confirmé par l'expérience. La *phrénésie* idiopathique n'est pas rare, & dégénere souvent en manie lorsqu'on a mal traité les fievres ardentes, pourprées, exanthémateuses & catarrheuses par un régime trop chaud, avec des remedes volatils & qui mettent le sang en mouvement, avec des opiats, des répercussifs trop forts & des rafraîchissans, aussi bien que par des saignées faites mal-à-propos; ce qui arrive d'autant plus sûrement & plus violemment que le malade est sujet à se laisser emporter à la colere pour le moindre sujet.

La *phrénésie* symptomatique est beaucoup plus fréquente chez nous, car elle survient souvent dans l'état des fievres malignes & exanthémateuses aiguës, dans les fievres pétéchiales, la petite vérole, les fievres catarrheuses malignes; dans les maladies d'Armées, surtout dans la fievre de Hongrie, qui ont été mal traitées, & cause la mort. Elle survient ordinairement vers les jours critiques, & elle est accompagnée du frisson, du tremblement des articulations, de la tension des hypocondres, du refroidissement des extrémités & d'une urine légere, dont l'écoulement est trop ou trop peu abondant. Mais comme les forces sont presque totalement détruites & le ton des vaisseaux distribués dans les membranes du cerveau extremement affoibli, en conséquence de la maladie & des veilles qui ont précédé, il s'y forme des stases qu'il est impossible de détruire, & qui causent ordinairement la mort le troisieme jour.

Quoique la *phrénésie* dégénere souvent en manie, suivant le témoignage d'Hippocrate, de Cœlius Aurélianus & d'Aretée, qui pour cette raison les joignent, ou plutôt les confondent ensemble, elles ne laissent pas cependant d'être très-différentes entre elles; car la *phrénésie* est toujours accompagnée de la fievre, de la vitesse, de la dureté & de la petitesse du pouls. Le délire ne cesse point tout-à-fait, il se calme seulement par intervalles, pendant lesquels on oublie entierement tout ce qui s'est passé. La manie au contraire est une passion chronique, sans fievre aiguë, quoique le pouls soit contre nature, dur & inégal; quelquefois foible & quelquefois grand & vite. La fureur maniaque cesse aussi par intervalles, & est ordinairement accompagnée d'audace, de colere & d'animosité contre les parens & les amis; & lorsque l'accès vient à cesser les maniaques se souviennent pour l'ordinaire de tout ce qu'ils ont fait. La *phrénésie* differe aussi de cette légere aliénation d'esprit qu'on remarque souvent dans les fievres aiguës avant l'expulsion critique de la matiere exanthémateuse. Celle-ci cesse facilement, les urines ne sont ni légeres, ni aqueuses, & il n'y a ni frisson, ni refroidissement des extrémités. Il survient aussi quelquefois après le déclin d'une fievre aiguë, une certaine folie ou aliénation d'esprit, qui dure quelques jours ou quelques semaines, & qui est différente de la *phrénésie*. Elle est causée par l'abattement des forces & par la foiblesse du cerveau que la maladie a occasionnée, & elle cesse d'elle-même lorsque les forces reviennent, ou bien on la chasse sans peine au moyen de remedes convenables.

CURE.

Comme l'inflammation des meninges est la cause prochaine des symptomes fâcheux & funestes qui accompagnent la *phrénésie*; le principal soin du Medecin doit être d'employer les préservatifs nécessaires pour la prévenir, & de la guérir lorsqu'elle est arrivée.

Cette maladie étant causée par la stase du sang dans certains petits vaisseaux des meninges, & par la rapidité de son cours dans d'autres parties du corps, accompagnée de douleur, de tension spasmodique & d'ardeur, il est évident que les remedes qui empêchent le mouvement impétueux du sang vers la tête, qui en détournent les humeurs, qui dégagent & résolvent le sang qui s'y est arrêté, & qui relâchent les meninges que les spasmes ont resserrés, sont ceux qui satisfont le mieux aux indications.

La saignée est, suivant le témoignage des Medecins anciens & modernes, celui de tous les remedes qui a le plus d'efficacité pour prévenir la *phrénésie* & pour la guérir, mais ils veulent qu'on la fasse le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Trallien & les Arabes employent souvent celle de la jugulaire, dont on ne fait pas assez d'usage dans notre siecle, puisqu'on est convaincu par plusieurs expériences qu'elle est préférable à celle des autres veines dans toutes les maladies de la tête qui sont causées par l'amas & la stagnation du sang, parce que les veines jugulaires externe & interne reçoivent immédiatement le sang qui vient des arteres carotides & des vertébrales, & le détournent du cerveau. D'ailleurs l'ouverture de cette veine n'est point aussi difficile ni aussi dangereuse qu'on le croit communément, puisqu'il est aisé de faire enfler la veine au moyen d'une ligature convenable. Les Medecins vantent beaucoup dans cette maladie, aussi-bien que dans toutes celles qui affligent la tête, l'ouverture des veines qui sont sous la langue; & Amman, *in Paræn.* rapporte que parmi les Soldats qui revinrent en 1664. de l'expédition de Hongrie, & qui étoient attaqués de la fievre de ce nom, tous ceux-là échapperent auxquels on ouvrit de bonne heure les veines ranines, au lieu que tous les autres en moururent. J'ai aussi éprouvé que l'ouverture de ces veines est d'un grand secours pour prévenir le délire qui accompagne les fievres aiguës, lorsqu'on l'emploie le sixieme ou le septieme jour, tandis que l'esprit du malade est encore dans son assiette naturelle: mais elle réussit difficilement lorsqu'il est dans le délire, outre qu'il est à craindre, lorsque l'ouverture est trop grande, qu'il ne survienne une hémor-

rhagie funeste, à cause de l'impétuosité avec laquelle le sang se porte à la tête. Lors au contraire que l'ouverture est trop petite le sang coule en très-petite quantité, & venant à trouver un vuide, il est attiré vers le cerveau plutôt que vers les autres parties. D'autres veulent qu'on ouvre la veine frontale après avoir lié le cou auparavant; & Trallien nous assure qu'il a guéri par ce moyen une violente *phrénésie*. Il y en a qui préferent la saignée des arteres temporales, & de ce nombre est Panarole, qui assure, *Pentec.* 1. *Obs.* 19. avoir employé l'artériotomie avec beaucoup de succès dans la *phrénésie*, & avoir guéri par ce moyen en très-peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Cœlius Aurelianus ordonne de scarifier toute la tête après l'avoir auparavant rasée. Je préfere cependant à cette méthode celle qu'avoient les Egyptiens de faire des scarifications dans les narines; & supposé qu'on manque d'un instrument commode pour les faire, on pourra y suppléer au moyen d'un brin de paille ou d'un petit bâton pointu, qu'on enfoncera avec précaution dans le nez, ce qui excitera une hémorrhagie, dont j'ai plusieurs fois éprouvé les bons effets. Ces différentes manieres de tirer du sang peuvent être d'usage dans la *phrénésie* idiopathique, aussi-bien que dans la symptomatique. Mais lorsque la suppression des vuidanges ou des regles fait appréhender cet accident, on doit promptement ouvrir la veine du pié, & en tirer beaucoup de sang. Si l'on appréhende le délire ensuite de la suppression du flux hémorrhoïdal, il sera facile de le prévenir en ouvrant les veines hémorrhoïdales par le moyen des sangsues qu'on y appliquera.

Après avoir évacué le sang par la saignée, il faut avoir soin d'évacuer le ventre; car lorsqu'il est constipé, les humeurs se portent vers les parties supérieures, au lieu que quand il est libre elles tendent vers les inférieures. Hippocrate, *Lib. III. de Morbis*, *Sect.* 9. nous avertit qu'il est nécessaire dans la cure de la *phrénésie* de préparer le ventre à l'évacuation par des potions humectantes qui relâchent les tuniques des intestins que les spasmes ont resserrées, parce que les spasmes des premieres voies occasionnent souvent le délire. J'ai coutume de me servir pour cet effet de potions préparées avec la manne, que je préfere à tout autre remede.

Prenez *de manne, quatre onces.*

Faites-les fondre dans une livre de petit-lait, avec une dragme de crême de tartre, demi-dragme de nitre & une once d'huile d'amandes douces.

Baglivi, *Prax. Lib. I.* recommande la poudre Cornachine.

Voici quels sont ses termes:

« Comme on a remarqué plusieurs fois que le flux de ventre a fait cesser le délire, je me suis souvent servi de la poudre cornachine, qui est admirable pour cet effet, en faisant boire ensuite des potions délayantes composées d'une décoction d'orge mondé, de crystal minéral & autres adoucissans, surtout lorsqu'il y a une ardeur violente dans les visceres & une inflammation interne. »

Supposé que le cas le demande, on purgera le malade avec un lénitif, ou avec un lavement émollient.

On peut mettre au nombre des remedes internes qui sont bons contre la *phrénésie*, les potions délayantes, adoucissantes & humectantes, qu'on donnera en grande quantité aux malades, pourvu, comme le remarque Arétée, qu'ils soient altérés, ce qui arrive très-rarement. Telle est la boisson du petit-lait doux ou aigrelet, préparé avec du suc de citron & du julep rosat, ou édulcoré avec du sirop de pavot blanc, dans une pinte duquel on fera dissoudre une dragme de nitre purifié ou de crystal minéral. On peut aussi se servir utilement d'émulsions préparées avec une décoction d'orge, de la rapure de corne de cerf & les quatre semences froides avec du julep rosat, surtout lorsqu'on met dans deux pintes de cette potion deux scrupules de nitre. Les tisanes & le lait mêlé avec les eaux de Seltz & de Tonen Steiner, sont aussi fort propres à ceux qui sont affligés de cette maladie; car plus on use de ces boissons, plus elles ont d'efficacité pour délayer les humeurs, pour relâcher les conduits, pour lever les obstructions & pour appaiser la chaleur. La potion diaphorétique & résolutive dont nous avons donné la description au mot *Angina*, produit aussi des effets très-salutaires dans la *phrénésie*, de même que dans toutes les autres inflammations.

On peut mettre au nombre des remedes externes propres à délivrer la tête de l'affluence des humeurs, le lavement des piés ou leur entortillement dans des linges humides qu'on fera chauffer, ou ce qui vaut beaucoup mieux, les bains tempérés d'eau douce. On éprouve tous les jours leur efficacité, & le témoignage de Trallien sur ce sujet est d'une grande autorité.

« Il est à propos, dit-il, *Lib. I.* de baigner & d'oindre les malades qu'on a déja eu soin de purger suffisamment, & qui ne sont plus incommodés par la trop grande quantité de matieres, mais seulement par la soif & par des insomnies continuelles. Quand même les malades auroient la fievre, on pourra les baigner sans craindre de leur causer aucun dommage, surtout si le bain est tiede, & que l'air ni la cuve ne soient point trop chauds. Ceux qui négligent de les baigner par crainte de la fievre, leur portent un très-grand dommage; car l'abstinence du bain leur cause de plus grandes insomnies & un plus grand trouble d'esprit. Il est donc nécessaire de les baigner, comme on vient de le dire, car par ce moyen on tempere leur sang & on les délivre du délire & de l'affection qui allumoit la fievre. »

Les Anciens & surtout Trallien & Arétée, après avoir saigné & purgé les malades, leur fomentoient la tête avec du vinaigre rosat, de peur, à ce qu'ils disent, qu'elle n'attirât une trop grande quantité d'humeurs & qu'elle n'en fut accablée. Cette méthode n'est point à mépriser.

J'ai coutume dans quelque espece de délire que ce soit de faire raser la tête de mes malades & de la leur fomenter avec l'épitheme tempéré que voici:

Prenez *de vinaigre rosat, deux onces;*
d'esprit de roses, dans lequel on aura fait fondre dix grains de camphre, deux dragmes;
de nitre purifié, deux scrupules;
d'huile de bois de rosier, vingt gouttes.

Mêlez.

Précautions & observations cliniques.

La méthode que nous venons d'indiquer est d'une grande utilité dans la *phrénésie* symptomatique, aussi-bien que dans l'idiopathique, surtout dans celle qui est invétérée & qui paroît dégénérer en manie: je l'ai éprouvée, & je ne crois pas qu'on puisse en trouver une meilleure: mais il est nécessaire d'insister pendant quelque tems dans l'usage des remedes que nous avons indiqués. Trallien, *Lib. I.* enseigne admirablement ce qu'il faut observer à l'égard du régime des phrénétiques.

« On doit examiner, dit-il, avec soin le logement dans lequel le malade habite, & faire ensorte que l'air n'y soit pas trop épais, trop humide, trop froid ou trop chaud, de peur qu'il ne resserre les pores de la tête ou qu'il ne les obstrue. Il faut au contraire que

« l'atmosphére soit tempéré pour qu'il réveille les esprits animaux, & qu'il les relâche. Sa chambre doit « être plutôt claire qu'obscure, afin qu'il puisse reconnoître peu à peu les choses auxquelles il est accoutumé. Il est à propos qu'il ait auprès de lui quelqu'un « de ses plus intimes amis, qui le reprenne pour les « fautes qu'il fait, afin qu'il craigne de les commettre « une autre fois. On ne doit point laisser entrer dans « son appartement aucun domestique, ni aucune personne dont la vue puisse lui causer du chagrin, on le « mettre en colere, parce que cela est capable de l'irriter & de lui déranger encore plus l'esprit. On ne doit « point non plus recevoir un trop grand nombre de personnes dans sa chambre, parce que les grandes assemblées ne sont propres qu'à causer du tumulte, & à « rendre l'air plus épais. On doit le remuer très-doucement de peur des secousses que la foiblesse où il est « lui rendroit trop sensibles, car rien n'est plus propre « à irriter un phrénétique & à l'empêcher de dormir. « Ceux qui ont soin de l'assister doivent lui tenir les « membres sans aucune violence & les frotter légerement, surtout ceux des extrémités inférieures, & « lorsqu'il tombe dans des convulsions, il est à propos « de les lier, car cela attire la matiere vers les parties « inférieures & appaise les mouvemens convulsifs. « Mais c'est surtout après qu'on lui aura frotté les parties inférieures qu'il convient de les fomenter & de « les lier, afin que la matiere qu'on y a attirée par le « frotement & les fomentations se détourne vers les « endroits les plus bas du corps. »

Voici ce qu'on doit observer à l'égard de la saignée.

Supposé que les phrénétiques ne veuillent point s'y soumettre, comme il arrive très-souvent, je ne trouve rien de plus efficace & de plus aisé à pratiquer, que de leur enfoncer avec violence & dans le tems qu'ils s'y attendent le moins, une plume ou une paille dans le nez; car par ce moyen on fait couler le sang en abondance, ce qui est très-utile au malade. On ne doit point ouvrir la veine du front dans la *phrénésie* idiopathique & chronique, surtout lorsque le corps est pléthorique, qu'on n'ait auparavant ouvert celle du bras & du pié, de peur que le sang ne se porte avec encore plus d'impétuosité vers la tête. On doit aussi prendre garde dans cette opération, de ne point employer un instrument trop pointu, de peur qu'il n'offense le péricrane, ce qui seroit très-nuisible au malade.

On guérit aussi parfaitement la *phrénésie* qui est causée par la suppression des regles ou des hémorrhagies, aussi-bien que les spasmes violens qu'elle occasionne, au moyen des bains, des eaux minérales & de l'application des sangsues aux veines de l'anus ou de l'utérus, & en suivant en même-tems un régime convenable: car j'ai vu une *phrénésie* qui duroit depuis long-tems, guérie par l'éruption du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais lorsque la *phrénésie* est moins occasionnée par la quantité de sang qui s'est amassée dans les vaisseaux du cerveau, que par la matiere subtile, acre & virulente, qui a été repoussée dans le corps, comme il arrive dans les fievres exanthémateuses, ou qui étant trop exaltée par les remedes chauds & volatils, s'est fortement attachée à la dure-mere, qui est une membrane nerveuse, & cause des spasmes qui interrompent le cours du sang & l'empêchent de retourner vers le cœur; il est à propos, après avoir ouvert les veines voisines du cerveau, de raser la tête & d'y appliquer des parties & des visceres d'animaux nouvellement tués, comme les poumons, le foie & l'épiploon, & de les tremper dans l'eau chaude lorsqu'elles seront refroidies, afin qu'elles s'échauffent de nouveau.

Le délire phrénétique, mélancolique & maniaque est très-fréquent en Pologne, lorsque la *Plica* est renfermée dans le corps, mais lorsqu'elle vient à paroître la folie cesse. Il convient donc de faciliter la sortie de la *plica*, & pour cet effet les Habitans de ce Royaume usent ordinairement d'une décoction de deux poignées de pié-de-loup qu'on fait bouillir dans deux mesures d'eau. On a soin de se laver deux fois par jour la tête & les cheveux avec cette eau, & dans l'espace d'une semaine il se forme des boucles qui font cesser le délire. Il arrive très-souvent lorsqu'on coupe les cheveux dans la *plica*, qu'il survient un mal de tête très-violent qui est suivi de la *phrénésie*, de la fievre & de la manie, que l'on chasse de nouveau très-promptement par le moyen de la décoction dont nous venons de parler, ou avec un liniment de pié-de-loup dont on trouve la description dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, Dec.* 1. *An.* 2. *Observat.* 54. lequel a la vertu de faire reparoître la *plica*.

On doit s'abstenir dans la *phrénésie*, de même que dans les autres inflammations, des remedes acres & qui mettent le sang en mouvement, des liqueurs spiritueuses, d'une trop grande agitation de corps & d'esprit, & même de tous les alimens capables de jetter le sang dans un trop grand mouvement. On ne doit rien faire surtout qui puisse mettre les malades en colere, & pour cet effet éloigner d'eux les personnes qui leur sont odieuses, & dont la vue leur est insupportable. On ne se servira aucunement d'opiats & de narcotiques, surtout lorsque les forces sont déja affoiblies; car on a éprouvé qu'ils occasionnent souvent le délire dans les fievres. C'est de quoi Trallien a soin de nous avertir (*Lib. I.*) « Supposé, dit-il, que les forces soient affoiblies, on aura soin de ne rien donner au malade qui « puisse lui causer un assoupissement & un engourdissement, car ces sortes de potions causent beaucoup de « dommage à ceux dont les forces sont languissantes. » Je n'approuve point non plus qu'on emploie dans la *phrénésie* les vésicatoires, dont quelques Medecins se servent; car les cantharides venant à irriter par leur acreté les fibres que les spasmes ont contractées, & tendues, augmentent le délire & causent aisément des convulsions. C'est ce dont Baglivi nous assure, *Lib. I. Prax.* en ces termes:

« J'ai vu étant à Rome plus d'hommes tués que guéris, « par l'application des vésicatoires, mais on a éprouvé « qu'ils sont plus salutaires & moins dangereux aux « femmes. Lorsqu'on applique, continue-t-il, des vésicatoires à ceux qui sont dans un délire accompagné « d'une fievre aiguë, de la secheresse de la langue, & « des signes qui annoncent une violente inflammation « des visceres, ils s'en trouvent plus mal, & la plupart « meurent dans des convulsions. » FREDERIC HOFFMAN.

On appelle *vraie phrénésie* tout délire furieux & continuel, dont la cause est une affection idiopathique du cerveau, avec fievre continue.

Lorsque la *phrénésie* provient de la maladie d'une autre partie qui s'est communiquée au cerveau dans les fievres & les inflammations, elle est appellée *phrénésie symptomatique*, & elle répond à ce que les Grecs appellent παραφροσύνη, & les Latins *desipientia*.

La vraie *phrénésie* est précédée d'une chaleur & d'une douleur de tête interne, vive & inflammatoire; d'une redondance de sang, d'une disposition inflammatoire, de la rougeur des yeux & du visage, d'un sommeil turbulent, d'un degré léger de folie, de l'adolescence, de l'usage des substances chaudes, d'un coup de soleil, d'insomnies, de colere, de chagrin, d'emportement violent, d'oubli subit, de la secheresse de tout le corps, & surtout du cerveau; enfin, on voit ceux qui en sont menacés arracher les poils de leur couverture.

L'autre est précédée par presque toutes les maladies aiguës avec fievre, par une douleur au côté non-pleurétique, avec un léger égarement d'esprit; par l'inflammation de la pleure, du poumon & du diaphragme, & annoncée par la noirceur de la langue, la suppression ou la blancheur des excrémens, & la rétention d'urine, qui sont des symptomes presque toujours mortels. Les urines

blanches, sans couleur, claires, le défaut de soif, l'air féroce, la rougeur du visage, les suspensions noires dans l'urine & les veilles, annoncent l'inflammation de tête.

Les symptomes qui indiquent la présence de l'une & de l'autre, sont,

1. La dépravation des idées sensibles, comme aussi des sens internes, de la raison & des affections.
2. La férocité augmentée & effrénée, l'insomnie, l'agitation, ou un sommeil souvent turbulent.
3. Un pouls dur, une respiration grande, & avec de grands intervalles.
4. Un visage le plus souvent fort rouge, avec beaucoup de grimaces, horrible à voir; les yeux qui semblent sortir des orbites, le regard farouche, la sortie de quelques gouttes de sang par le nez.

Voici à peu près le prognostic de ce mal.

La vraie *phrénésie* enleve ordinairement le malade dès le troisieme, quatrieme ou septieme jour, rarement plus tard; & alors si elle est violente, elle dégénere souvent en manie; faisant peu-à-peu des progrès, elle devient insupportable. Elle se termine souvent en léthargie, en coma & en catalepsie.

Le malade est souvent menacé de danger & de mort, si l'inflammation lui cause des vomissemens de matiere poracée; si, sans respect pour les assistans, il leur crache souvent au visage; s'il a des tremblemens; si ses excrémens & ses urines sont interceptées, blanches ou crues; s'il a des convulsions; s'il cherche à prendre des floccons qu'il croit voir voler devant lui; s'il a les yeux secs & poudreux; s'il grince les dents; s'il n'a point de soif, ce qui annonce pour l'ordinaire des convulsions; si les symptomes changent sans cesse, si les tumeurs ulcérées s'affaissent.

La vraie *phrénésie* qui succede à la péripneumonie, est mortelle, ainsi que celle que le *miserere* produit; celle qui succede à la petite vérole, est très-périlleuse.

Lorsque l'inflammation de la gorge se fixe un peu de tems, & que son âpreté se communique aux parties supérieures, il en résulte une *phrénésie* mortelle: ces sortes de phrénétiques tâtonnent, & sont extremement oppressés.

Quand les phrénétiques refusent leur nécessaire, ils sont en très-grand danger.

Dans la dissection des cadavres de ceux qui sont morts phrénétiques, on trouve les meninges enflammées, le cerveau gangréné, abscédé, sphacélé ou rongé par des matieres acres, ichoreuses.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que la cause prochaine de la vraie *phrénésie*, est une véritable inflammation idiopathique de la pie-mere & de la dure-mere; au lieu que la *phrénésie* symptomatique vient aussi d'une pareille inflammation produite par le transport d'une matiere phlogistique aux meninges du cerveau.

Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut être regardé comme la cause prochaine de la *phrénésie*.

De-là on connoît aussi les vrais diagnostics des deux especes de *phrénésie*.

Pour les guérir, il faut faire attention aux circonstances suivantes.

Les varices & le flux hémorrhoïdal sont salutaires aux phrénétiques, aussi-bien que le flux de ventre. La douleur qui survient à la poitrine & aux piés, une toux violente & une hémorrhagie, guérissent souvent ce mal.

La vraie *phrénésie* demande qu'on mette sur le champ en usage les remedes les plus puissans pour guérir l'inflammation des arteres du cerveau, que l'on trouve indiqués au mot *Inflammatio*. Il faut seulement observer de faire une large ouverture à une ou plusieurs veines à la fois, au pié, à la gorge, au front, afin de tirer du sang presque jusqu'à défaillance. On doit prescrire les tisanes délayantes, anti-phlogistiques & nitreuses, prises en grande quantité; ensuite donner des purgatifs anti-phlogistiques, avec beaucoup de tisane nitrée délayante, des lavemens semblables, en y ajoutant des laxatifs. On fomente l'anus, & on frotte les vaisseaux hémorrhoïdaux avec des feuilles de figuier; ou on les fait fluer en y appliquant des sangsues. Les collutions & les gargarismes doux doivent être souvent employés; il faut fomenter les narines, les yeux & les oreilles, & raser la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes, on aura recours aux opiates, aux bains des piés, aux épispastiques légers, aux ventouses, qu'on applique aux parties inférieures. On leve le malade, & on le rafraîchit en l'exposant à un air modérément froid.

Mais si la *phrénésie* est symptomatique, & qu'elle provienne d'une autre maladie inflammatoire, il faut examiner, avant toute chose, si la cure que je viens de prescrire n'est point contraire à la nature de ce mal; car autrement il faut suivre la méthode qui convient à cette maladie inflammatoire, en ajoutant toujours les remedes dérivatifs & topiques. Boerhaave, *Aphor.*

PHRICE, φρίκη. Voyez *Horror*.

PHRICODES FEBRIS, φρικώδης πυρετὸς, est une fievre accompagnée d'une horreur ou d'un frisson, non-seulement au commencement de l'accès, mais encore dans une bonne partie de ce même accès: telle est la fievre hémitritée. Galien, *de Diff. Febr. Lib. II. cap.* 9.

L'Auteur des *Définitions médicinales* la décrit accompagnée d'une chaleur mêlée avec un frisson, & d'un pouls extremement foible, qui est insensible au toucher, & se retire pour ainsi dire en-dedans; le ventre est fort enflé, & l'on entend un bruit dans les intestins; la langue est extremement enflée, & arrosée d'une humeur acide qui tient lieu de salive. Foesius.

PHRONTIS, φροντὶς, signifie proprement une méditation profonde, ou une contention d'esprit pénible: mais il est pris dans Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* pour une maladie particuliere, qu'il dit être très-fâcheuse, φροντὶς νόσος χαλεπή. Dans cette maladie, dit cet Auteur, on sent comme une épine qui pique les entrailles. Ceux qui en sont atteints sont extremement inquiets: ils fuient la lumiere & la compagnie; ils se plaisent dans l'obscurité, & ils ont peur de tout. La membrane qui sépare le bas-ventre d'avec la poitrine, est enflée en-dehors; ils souffrent & craignent beaucoup quand on les touche; ils ont des songes terribles, & ils croyent voir à tous momens des objets épouvantables, ou des morts. On peut ranger cette maladie sous la classe des affections mélancoliques. Le Clerc, *Hist. de la Med.*

PHRYCTE, φρυκτὴ, en Latin *Fricta*, sans son substantif propre; est la résine noire, *resina colophonia*, que l'on appelle ainsi pour la distinguer de la résine liquide nommée ὑγρὰ, *hygra*: elle est appellée φρυκτὴ, de φρύγω, *rôtir*, parce qu'elle est brûlée ou rôtie, comme Dioscoride le prouve, *Lib. I. cap.* 93.

PHRYGANON, φρύγανον, est une branche seche qui n'est bonne que pour brûler. Varinus.

Hippocrate, *Lib. I. de Morb. mul.* ordonne de mettre un fagot de ces branches seches, ou *phrygana*, sous le lit d'une femme qui est en travail, pour empêcher que ses piés ne touchent à terre. Cette espece d'opération étoit appellée σεισμὸς, *concussion*; & on l'employoit pour faciliter l'accouchement dans les cas difficiles.

PHRYGIUS LAPIS, Offic. Boet. 406. de Laet. 134. Matth. 1380. Aldrov. Mus. Metall. 689. Calc. Mus. 385. *Pierre Phrygienne.*

Cette pierre, à qui on a donné ce nom, à cause que les Teinturiers de Phrygie s'en servent, naît dans la Cappadoce. La plus estimée est pâle, médiocrement pesante, mal liée, & traversée de veines blanches, de même que la Cadmie.

On la calcine de la maniere suivante.

On la lave plusieurs fois dans de bon vin, on la couvre de charbons ardens que l'on attise continuellement; & quand on s'apperçoit qu'elle a changé de couleur, & quelle est devenue plus large, on la retire du feu, & on l'éteint dans le même vin. On réitere cette opération jusqu'à trois fois de suite, en prenant garde qu'elle ne tombe point en cendres, & qu'elle ne se transforme point en suie.

La *pierre Phrygienne* est un excellent astringent, soit qu'elle soit crue ou calcinée : elle déterge médiocrement, elle possede une vertu escarrotique, & elle guérit les brûlures, étant employée avec un cérat. On la lave de même que la cadmie. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 141.

Elle est bonne pour les maladies des yeux, pour les ulceres, & pour plusieurs autres usages. GALIEN.

On ne la connoît plus dans nos Boutiques. DALE.

PHRYMION, est le nom qu'Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. XII.* donne au *Poterium* de Dioscoride. Voyez *Poterium*.

PHT.

PHTHARTICOS, φθαρτικὸς, de φθείρω, corrompre; *pernicieux, mortel*, est une épithete qu'on donne aux poisons & à leurs qualités. GALIEN, *de S. F. Lib. V. cap.* 18. Il est opposé à ἀλεξιτήριος, alexitaire. Voyez *Alexiteria*.

PHTHEINAS, φθινὰς, de φθίω, corrompre, signifie qui consume, qui desseche : ainsi φθινάδες αἱ νοῦσοι sont des maladies qui causent une atrophie au moyen d'une fluxion sur les poumons, *Lib.* περὶ ἀδένων. De même φθινάδες pris substantivement avec l'épithete ξηραὶ, signifie des consomptions seches, qui doivent leur origine à une concrétion & à un endurcissement d'humeurs dans les poumons, & paroît opposé à φθινώδεες, (*phthinodees*) qui est le nom qu'on donne à ceux qui sont attaqués d'une consomption causée par une suppuration ou un amas de pus dans les poumons. Voyez *Phthinodes*.

PHTHEIRIASIS. Voyez *Phthiriasis*.

PHTHEIROCTONON, nom de l'herbe aux poux. Elle est ainsi appellée de φθεὶρ, un pou, & κτείνω, tuer, à cause qu'elle tue les poux.

PHTHINICE, φθινικὴ. Hippocrate, *II. Prorrhet.* fait mention d'une maladie qu'il appelle *maladie phthinique*, νόσος φθινικὴ. Le rapport qu'il y a entre *phthinique* & *phthisique*, a fait croire à quelques interpretes, qu'il s'agissoit de la *phthisie*; mais les plus savans conviennent qu'il y a une faute, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικὴ, (*Phœnicia*) *maladie de Phénicie*. Ils se fondent sur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les anciens Glossateurs d'Hippocrate, qui ajoutent « qu'il « a entendu par-là une maladie commune dans la Phé« nicie & dans les autres pays Orientaux, qui semble « n'être autre chose que l'éléphantiasis. » Ce qui confirme cette explication, c'est qu'Hippocrate traite dans le même endroit de maladies approchantes comme sont la lepre, les dartres & la maladie appellée *leucé*. Je remarquerai seulement que Galien, qui est l'Auteur du Glossaire qu'on a cité, pourroit s'être trompé à cet égard, en cela seulement qu'il croit que la maladie de Phénicie est la même que celle qu'on a appellé éléphantiasis; au lieu qu'il se peut qu'elle y eut simplement quelque rapport, & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eut entendu la lepre des Juifs, qui étoit une espece de *leuce*, & qui pourroit avoir quelque chose de commun avec l'éléphantiasis, sans que ce fût précisément la même chose. LE CLERC, *Hist. de la Med.*

PHTHINODES, φθινώδης, sec ou consomptif, est une épithete qu'on donne aux maladies & aux malades qui en sont attaqués. Ce mot signifie quelquefois dans Hippocrate une disposition à la consomption.

PHTHINOPORON, φθινόπωρον, l'*Automne*.

PHTHIRIASIS, *Maladie pédiculaire*, de φθεὶρ, un pou.

Le *phthiriasis* est une maladie pédiculaire à laquelle les adultes mais surtout les enfans sont particulierement sujets. Swammerdam dit dans son Histoire de la génération des Insectes, que ce que nous appellons communément une lente est le véritable œuf dont le *pou* s'engendre; cet œuf demande un lieu chaud & humide pour matrice, & pour lors il multiplie en peu de tems d'une maniere incroyable; & quelques-uns même donnent à entendre que dans l'espace de vingt-quatre heures, un *pou* devient non-seulement trisayeul, mais encore grand-pere du trisayeul. Mais lorsqu'ils ne trouvent point de pareille matrice pour y déposer leurs œufs, & qu'ils restent exposés à l'air pendant un jour seulement, ils meurent avant que d'être éclos.

On compte quatre especes de *poux* qui inquietent le corps humain.

1°. Les *pediculi*, ainsi appellés, dit Isidore, parce qu'ils incommodent davantage par le mouvement de leurs piés que par leurs morsures. Ceux-ci naissent ordinairement sur la tête des enfans, surtout s'ils ont la gale ou la teigne, & souvent sur celle des adultes qui n'ont pas soin de la tenir propre.

2°. Les morpions, appellés par les Anglois *crab-lice*, à cause qu'ils ressemblent au cancre. Ils s'attachent sous les aisselles, aux sourcils, aux paupieres & aux parties de la génération des adultes. Voyez *Morpiones*.

3°. Les gros *poux* qui infestent le corps & s'engendrent dans les habits des personnes mal-propres : ils sont gros, oblongs, épais, & leur tête se termine en pointe.

4°. Les cirons ou ceux qui s'engendrent, selon quelques-uns, sous l'épiderme des mains & des piés. Ils sont de figure ronde comme les œufs des papillons, & quelquefois si petits qu'ils échappent à la vue. Ils excitent en rampant sous l'épiderme des demangeaisons insupportables, & quelquefois même ils percent la peau & y excitent des pustules; mais le plus souvent ils se tiennent cachés.

Ils sont appellés par quelques Auteurs *acari*, *cyrones* & *pedecelli*.

Quelques Auteurs attribuent la cause de leur production à l'usage immodéré des figues. Galien dit que la chair de vipere les engendre : mais je suis persuadé que la malpropreté a plus de part à leur propagation que toute autre chose, à cause qu'elle fournit des matrices propres pour faire éclorre les œufs, & une nourriture convenable pour les insectes qui naissent.

Le moyen le plus sûr de prévenir la maladie pédiculaire, est d'user d'alimens sains, de tenir le corps dans une grande propreté & de se peigner souvent.

Quand ils viennent à la tête, il faut après s'être peigné avec soin, la laver avec la lessive suivante.

Prenez *d'absinthe*,
de staphisaigre, & } *de chaq. une poignée*;
de marrube,
de petite centaurée, *demi-poignée*;
de cendres de chêne, *cinq onces*.

Faites-en une lessive avec de l'eau de fontaine, dans laquelle vous ferez dissoudre deux onces de sel commun & une de sel d'absinthe.

Ou l'oindre avec l'onguent ſuivant.

Prenez *d'huiles d'amandes ameres*,
de rue, &
de baies de laurier, } *de chaque, demi-once;*
de ſtaphiſaigre en poudre, &
de myrrhe, } *de chaq. deux dragmes;*
d'aloès en poudre, une dragme;
de lard ſalé, deux onces.

Mêlez-les avec un peu de vinaigre.

Ou,

Prenez *de lard ſalé*,
d'huile de baies de laurier,
de ſavon noir, } *de chaque, demi-once;*
de vif-argent éteint avec de la ſalive, un ſcrupule;
de myrrhe, &
d'aloès, } *de chaque, demi-dragme;*
de ſtaphiſaigre, deux ſcrupules;
de ſavon de France, deux dragmes.

Réduiſez-les dans un mortier en forme d'onguent.

On aſſure que rien n'eſt plus efficace pour tuer les *poux* qui s'engendrent ſur le corps, que de ſe frotter avec des hardes qui ont appartenu à des Doreurs, & cela à cauſe du vif-argent qu'elles contiennent.

Ou,

Prenez *de ſtaphiſaigre*, &
d'arſenic rouge en poudre, } *de chaque, une once;*
de ſel commun,
d'huile d'olive, &
de vinaigre, } *de chaque une quantité ſuffiſante.*

Mêlez.

Ou bien,

Prenez *de ſtaphiſaigre*,
de nitre, &
d'hellébore blanc en poudre, } *de chaque, parties égales;*
d'huile d'amandes ameres, autant qu'il en faut.

Mêlez.

Prenez *d'abſinthe*, &
de petite centaurée, } *de chaque une poignée;*
de lupins, une once;
de ſtaphiſaigre, &
d'ariſtoloche, } *de chaque demi-livre.*

Faites-en une leſſive dans laquelle vous mettrez deux onces de ſel.

Prenez *d'huile d'amandes ameres, une once;*
d'huile de rue, &
de ſtaphiſaigre, } *de chaque demi-once;*
de petite centaurée,
de myrrhe, &
d'aloès en poudre, } *de chaque une dragme;*
de vif-argent, demi-dragme;
de lard ſalé & rance, deux dragmes.

Faites un liniment avec un peu de vinaigre.

Sennert preſcrit les onguens & les lotions ſuivantes.

Prenez *d'ariſtoloche ronde*,
de lupins,
de feuilles de pin, &
de cyprès, } *de chaque, parties égales;*

Faites-les bouillir dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine, pour vous en laver la tête.

Prenez *de racine d'enule-campane, deux onces;*
de bryone, demi-once,
de poirée, &
de mercuriale, } *de chaque, une poignée;*
de lupins, une once;
de nitre, demi-once.

Faites-les bouillir pour une fomentation.

Prenez *de ſtaphiſaigre en poudre, trois dragmes;*
de farine de lupins, demi-once;
d'agaric blanc, trois dragmes;
de ſoufre naturel, deux dragmes;
de fiel de taureau, demi-once;
d'huile d'abſinthe, autant qu'il en faut pour un liniment.

Prenez *de ſtaphiſaigre, une once;*
d'abſinthe, &
de rue, } *de chaque, demi-once;*
de ſoufre, &
de nitre, } *de chaque, deux dragmes;*

Mêlez & faites une poudre que vous reduirez en forme de liniment avec l'huile de baies de laurier.

Voici une compoſition qui a beaucoup plus de force.

Prenez *de ſemences de ſtaphiſaigre en poudre, une once;*
d'hellébore blanc, trois dragmes;
de vif-argent éteint avec de la ſalive, deux dragmes;
de lard ſalé, &
d'huile de baies de laurier, } *de chaque autant qu'il en faut pour un liniment.*

Lorſqu'on deſtine ces remedes pour des enfans & des jeunes gens, il faut en retrancher le mercure, comme trop dangereux, puiſque des remedes plus doux ſatisfont à la même indication.

Toutes les ſubſtances ameres, aigres & ſalées en général ſont propres pour la maladie dont nous parlons, de même que le mercure, qu'on aſſure être préférable à tout autre remede pour détruire cette vermine; mais il faut l'employer avec beaucoup de précaution. TURNER, *de Morbis Cutaneis.*

Etmuller conſeille de ſe laver la tête avec une leſſive dans laquelle on a fait bouillir de la ſemence de ſtaphiſaigre, & de l'oindre avec le liniment ſuivant.

Prenez *d'huile d'aſpic, deux dragmes;*
d'huile d'amandes ameres, demi-once;
d'onguent de nicotiane, ſix dragmes;

Mêlez & faites un liniment qui tuera ces vermines dans une nuit.

La poudre des baies des Indes produit infailliblement le même effet lorſqu'on s'en poudre la tête. Codrochi, qui a compoſé un Traité particulier ſur ces animaux, dit qu'il a mille fois éprouvé l'uſage de cette poudre; & qu'étant mêlée en petite quantité avec de la graiſſe de cochon ſalée, une pomme cuite dans l'eau ou autre choſe ſemblable; & appliquée ſur la tête elle tue les *poux* plus efficacement que la ſtaphiſaigre & avec moins de danger que le vif-argent.

Le

Le meilleur remede pour tuer les morpions qni s'attachent aux aînes des adultes est de les froter avec du savon noir, & il est inutile d'en chercher d'autres. Turner propose le lait de sublimé : mais il n'est pas sûr de l'employer autour des parties génitales. Voyez *Morpiones*.

Sennert dit que les *poux* qui s'attachent aux paupieres ne sont point à négliger, puisqu'ils occasionoent des fluxions qui eodommagent tôt ou tard la vue. Ce même Auteur doone plusieurs remedes pour cette maladie, qu'il est inutile de rapporter, puisqu'il suffit pour tuer cette espece de vermine d'oindre la partie avec du savon noir.

Ceux qui souhaiteront s'instruire plus à fond sur ce sujet, n'oot qu'à consulter les Auteurs suivans :

Mercurialis, *Lib. I. cap.* 7. Lusitanus, *Cent.* 3. *Cur.* 58. Zwinger, *Theatrum Vit. Hum. fol.* 525. Tulpius, *Obs. Lib. III. cap.* 40. Forestus, *Schol. Lib. VIII. Obs.* 15. Cardan, *Lib. de Subtilitate*, 9. Scaliger, *Exercitat.* 94.

PHTHIRION, le même que *Phthiroctonon*. BLANCARD.

PHTHISICUS, *Phthisique*; le même que *Phthinodes*.

PHTHISIS, *Phthisie*.

Il n'y a point de partie dans le corps humain, qui, après le cœur, soit plus utile & plus nécessaire à la conservation de la vie que le poumon, puisqu'il est le véritable organe de la sanguification, & le lieu où le chyle & la lymphe nourriciere se mêlent intimement avec le sang, & s'assimilent à lui : c'est encore par le moyen de cet organe que nous respirons cet air vital, ou ce fluide éthéré & élastique, qui donne de la force aux parties solides, & imprime un mouvement systaltique convenable au cœur : mais si le poumon est d'un plus grand usage & d'une plus grande utilité que la plupart des autres parties du corps, on peut dire aussi qu'il est sujet à des maladies plus terribles, que je tâcherai de déduire de sa fabrique & de sa contexture.

On saura donc que le poumon est composé de vésicules membraneuses qui reçoivent l'air; de nerfs qui contiennent un fluide extremement subtil, & différentes sortes de vaisseaux destinés à recevoir le sang & la lymphe; de sorte qu'il n'est pas surprenant, vu la quantité de ces petits vaisseaux, qu'il soit si sujet à des congestions, des stagnations & des obstructions de sang qui disposent le corps à différentes maladies, dont une des plus considérable est la *phthisie*, qui est une consomption ou amaigrissement de tout le corps, accompagnée d'une fievre lente, d'uoe difficulté de respirer, d'une toux continuelle & incommode, & d'une expectoration copieuse de phlegme & de matiere corrompue & purulente. Cette maladie est causée par un abscès, un skirrhe, ou un ulcere dans le poumon.

Il y a différentes especes de consomptions accompagnées de fievre, d'une toux incommode, & d'une expectoration de matiere peccante & corrompue, qui, eu égard à leurs prognostics & à leur cure, different tout-à-fait de la *phthisie*, avec laquelle il faut bien se garder de les confondre, puisqu'elles ne causent aucune injure considérable au poumon.

C'est une chose démontrée par l'expérience, que la consomption est souvent causée par une gonorrhée simple, ou des pollutions nocturnes continuelles, comme Hippocrate nous l'apprend dans le sixieme Livre des *Epidémiques*, *Sect.* 8. 45. La consomption est encore souvent causée par l'usage immodéré des femmes, la cacochymie ou la dépravation des sucs nouriciers dans les scorbutiques, sans que les poumons reçoivent aucune altération. On peut observer à peu près la même chose dans l'atrophie des enfans, dans laquelle, en conséquence de l'endurcissement skirrheux des glandes mésaraïques, le chyle ne peut point se mêler avec le sang, ce qui empêche la nutrition & occasionne un amaigrissement des parties supérieures, une enflure du ventre, une fievre lente, uoe difficulté de respirer, une toux & un cours de veotre coosidérable. On ne doit pas non plus toujours regarder cette espece de consomption qui est accompagnée de l'exténuation du corps, d'une fievre lente, d'uoe toux & d'évacuatioos plus ou moins sanieuses, comme une *phthisie*; car il arrive souvent, lors même que les poumoos sont en bon état, qu'il s'amasse uoe sanie dans la poitrine, laquelle y est envoyée des autres parties, comme du mésentere, de l'utérus & des reins, en conséquence des abscès ou des ulceres qui s'y forment. Il faut aussi distinguer la *phthisie* de cette toux chronique qui est accompagnée d'une expectoration copieuse de phlegme, de la consomptioo, de l'épuisement des forces & d'une chaleur excessive, puisque cette derniere espece de consomption attaque souveot dans le Priotems & dans l'Autonne, les personnes sujettes aux maladies catarrheuses, & cela pendant un tems considérable; & qu'elle se guérit aisément par la force de la nature, & les secours de l'art.

Mais pour qu'on puisse mieux distinguer la *phthisie* des autres maladies, je vais rapporter ses signes après Cœlius Aurélianus, qui, *Lib. II. cap.* 14. en parle en ces termes :

« La *phthisie* est souvent produite par un crachement de « sang, & quelquefois par un catarrhe leger, mais « continuel, ou par une toux, qui déchire d'abord « légerement les poumons & y cause ensuite des ul« ceres. Elle est accompagnée d'une fievre cachée, « qui commence vers le soir & dimioue à l'approche « du jour, & d'une tonx violente qui redouble vers « ces tems-là. Le malade rend d'abord une petite « quantité de sanie, mais qui augmente ensuite à un « point considérable. Ceux qui tombent dans la *phthi*« *sie* en conséquence d'une hémorrhagie, rendent d'a« bord des crachats sanguinolens, ensuite féculens, « livides, verds, blancs, purulens, tantôt doux, tan« tôt salés; ils ont la voix rauque & perçante, les « joues rouges, le reste du corps de couleur cendrée, « & ils respirent avec peine. La *phthisie* est aussi ac« compagnée du dégout & d'une soif extraordinaire. « Quelques malades ressentent comme une plaie daos « les poumons. & rendent même quelques-unes des « fibres dont ils sont composés. Leur pouls est petit, « dur & formicant. La *phthisie* est aussi accompagnée « de l'enflure des piés à mesure que la maladie aug« mente, il survient un flux de bouche, & le phlegme « qu'on rend étant jetté sur le charbon ardent repand « une odeur fétide & désagréable. »

Voici, suivant Hippocrate, *Lib. de Morbis*, les signes qui annoncent la *phthisie*.

« La *phthisie*, dit-il, est causée par un phlegme qui des« cend de la tête sur les poumons d'une maniere d'a« bord insensible, & qui cause une toux légere : la salive « est aussi beaucoup plus amere qu'à l'ordinaire, & « l'on sent quelquefois une légere chaleur dans tout le « corps. Mais par la suite, les poumons, surtout leurs « parties internes s'ulcerent en conséquence de la pu« tréfaction du phlegme; la poitrine est opprimée « par un sentiment de pésanteur, on sent une douleur « aiguë dans les parties antérieures & postérieures de « la poitrine, & la chaleur devient beaucoup plus vio« lente. A mesure que la *phthisie* fait plus de progrès, « le pus qu'on rend est moins mélangé, la fievre aug« mente, la toux devient plus forte & plus continue, « le malade est affamé & il survient une diarrhée. »

Après avoir spécifié les marques & les caracteres de la *phthisie*, je vais, à l'aide des phénomenes qu'on observe dans les corps de ceux qui meurent de cette maladie, rechercher les causes de plusieurs symptomes dont elle est accompagnée. Premierement, dans tous

les sujets qui sont morts de la *phthisie*, le lobe droit ou gauche des poumons, ou tous les deux ensemble, adhérent si fortement à la pleure & aux côtes, ou aux vertébres du dos, qu'on a toutes les peines du monde à les en détacher avec le bistouri; outre que la partie à laquelle se fait cette adhérence est ordinairement remplie d'une sérosité ou sanie putride, j'ai trouvé dans quelques phthisiques, particulierement dans ceux qui avoient été affligés d'un empyeme, un des lobes des poumons entierement consumé par la maladie de la poitrine qui avoit précédé, & l'autre enflammé; circonstance qui a été cause de la mort du malade. Lorsqu'on fait une incision, surtout à la partie supérieure de l'un ou l'autre lobe des poumons, on y découvre des grandes cavités remplies de pus & de phlegme, de la même couleur à peu près que celui que le malade a rendu par la bouche. On trouve aussi quelquefois dans les poumons, lorsqu'ils deviennent skirrheux, des ulceres phagédéniques & fistuleux pareils à des cancers, qui rongent les parties voisines, & contiennent une sanie sanguinolente & fétide.

On a aussi trouvé dans les poumons des tubercules skirrheux aussi durs que des noyaux de fruit, lesquels contenoient une matiere tophaceuse, calculeuse & putride: il est bon de savoir encore que le cœur de la plupart des phthisiques est flasque, & que ses vaisseaux sont obstruées par des concrétions polypeuses; ainsi qu'on en voit un exemple remarquable dans les *Mémoires des Curieux de la Nature Decad.* 2. *Obs.* 35. Le péricarde, & souvent la cavité de la poitrine contiennent une grande quantité de sérosité impure & fétide. A l'égard du bas-ventre & des autres parties, les vaisseaux sont ordinairement vuides, le foie est gros & pâle, les glandes du mésentere sont tuméfiées, l'épiploon est consumé, & toute la graisse des parties internes & externes paroît dissipée. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond des phénomenes qu'on a observé dans la dissection des phthisiques n'ont qu'à consulter, *M. N. C. Decad.* 1. *An.* 1. & 2. *Decad.* 2. *An.* 4. *Obs.* 45. 118. *An.* 8. & 9. *Cent.* 3. & 4. *Obs.* 118. *Cent.* 8. *Obs.* 105. *Cent.* 9. *Obs.* 16. & 26. *Cent.* 10. *Obs.* 143. Vorzascha, *Obs.* 100. Lossius, *Obs.* 11. Pawius, *Obs.* 22. Platerus, *Lib. III. Obs.* 189. & 690. & Pezoldus, *Obs.* 63. 64. 74. & 92.

On voit par ce qui précede, que le dommage que la *phthisie* cause aux poumons doit être extremement considérable, puisqu'il est suivi de la mort du malade. Examinons maintenant les causes de ce dommage: les plus considérables sont les stagnations skirreuses dans la substance vasculeuse, vesiculaire & membraneuse des poumons; qui, lorsqu'elles sont considérables, ne peuvent être détruites qu'avec beaucoup de peine, à cause de la circulation continuelle & réciproque de l'air.

Voici ce qu'Hippocrate en dit, *Lib. de Intern. Affect. cap.* 4.

« Lorsque les poumons reçoivent du sang ou du phlegme « salé, sans les rendre de nouveau, il s'y forme des tu- « bercules qui viennent à la fin à suppuration. La ma- « ladie est accompagnée depuis le commencement jus- « qu'à la fin, d'une toux seche & aiguë, du frisson & « de la fievre, d'une douleur dans la poitrine & dans « le dos, & quelquefois dans les côtés. La respiration « est si pénible, qu'elle oblige le malade à demeurer « sur son séant. Le pus se corrompt par la suite, & s'é- « vacue par la bouche en grande quantité. »

Aretée, *Chron. Lib. I. cap.* 8. donne une description à peu près semblable de la *phthisie*.

« Avant, dit-il, que les phthisiques puissent avoir des « signes manifestes de leur maladie, surtout par des « crachats putrides & purulens, il s'engendre dans « leurs poumons des tubercules ou nœuds skirrheux, « formés d'une matiere visqueuse & épaisse, qui de- « viennent insensiblement plus durs. Ils vivent ainsi « pendant plusieurs années dans un état de consomp- « tion avant que ces tubercules se corrompent, & dé- « génerent en abscès. Lorsqu'il se forme de pareils tu- « bercules dans les poumons, le malade est affligé d'u- « ne toux seche, forte & sonore; d'une douleur de poi- « trine aiguë & poignante; d'une difficulté de respirer, « & d'une espece de résistance dans la poitrine, occa- « sionnée par la profonde attraction & inspiration de « l'air. La toux devient ensuite plus violente, surtout « après un exercice violent. »

Quoique cette doctrine d'Hippocrate & d'Aretée soit exactement conforme à la vérité, je ne laisserai pas d'y joindre quelques Observations pour la rendre plus intelligible.

Ces tubercules, remplis d'une matiere visqueuse, constituent le commencement des abscès, qui ne sont autre chose que des ulceres de différentes grosseurs, enveloppés dans des membranes particulieres. Ces apostemes, quand ils sont petits, s'évacuent quelquefois par les crachats à l'aide de la toux: mais lorsqu'ils sont gros & qu'ils s'ouvrent en-dedans du corps, il se forme des abscès & des ulceres; on rend des crachats sanguinolens mêlés avec du phlegme, & pour lors la *phthisie* est confirmée. Quelquefois aussi ces nœuds skirrheux qui demeurent long-tems cachés au point de n'exciter qu'une toux seche, dégénerent en conséquence de la matiere acre qu'ils contiennent, en des ulceres chancreux, fistuleux, phagédéniques & fétides, qui consument & corrompent les parties voisines à un tel point, que les malades ont souvent rendu en toussant, à ce que dit Forestus, *Lib. XVI. Obs.* 14. & 53. des portions de la trachée-artere; &, suivant Sylvius, *Obs. Lib. II. cap.* 14. des ramifications de la veine pulmonaire.

La *phthisie* peut aussi venir de plusieurs autres causes, surtout d'une hémoptysie qu'on a mal traité, ou d'une perte de sang considérable; car dans ces cas le sang s'épanche aisément des petits vaisseaux des poumons dans leurs follicules; & venant à s'y arrêter, il putréfie & corrode les parties voisines, forme des sinus, ou se convertit en nœuds ou en tubercules. Et je puis assurer sur ma propre expérience, que la moitié des phthisiques dont j'ai pris soin, ont dû leur maladie à une hémoptysie mal traitée.

On peut aussi mettre avec les Anciens au nombre des causes de la *phthisie*, un catarrhe salé qui affecte longtems la poitrine, & qui est souvent suivi de la maladie qui fait le sujet de cet article.

Voyons maintenant quelle est l'origine de ces causes.

Je dis donc que la stagnation du sang dans les vaisseaux & l'engorgement qu'il y cause, est l'origine non-seulement de la *phthisie*, mais de plusieurs autres maladies; car lorsque les fluides ne circulent point, ils perdent la qualité tempérée qui leur est naturelle; ils deviennent impurs, salins & acres; ou remplissant trop copieusement les vaisseaux capillaires, ils produisent des obstructions, des duretés & des skirrhes. Au reste, ces stagnations fatales de sang & d'humeurs dans les vaisseaux capillaires des poumons, proviennent d'une congestion trop impétueuse & trop abondante d'humeurs dans une partie déja foible & languissante, qui fait que les veines ne peuvent reporter autant de sang qu'elles en reçoivent des arteres.

Il y a plusieurs autres causes capables d'occasionner ces sortes de stagnations de sang & d'humeurs dans les poumons, & par conséquent de contribuer d'une maniere éloignée à la production de la *phthisie*.

La plus considérable est une disposition héréditaire qui passe des peres aux enfans, & en conséquence de laquelle ils tombent aisément dans la *phthisie* pour la plus légere cause. Cela est confirmé non-seulement par

l'expérience, mais encore par le témoignage des Medecins les plus célebres.

Fernel, *Patholog. Lib. V. cap.* 10. nous apprend, « que « ceux qui naissent de parens sujets aux maladies de « consomption, deviennent hectiques eux-mêmes par « une espece de droit héréditaire ; ce qui fait que la « *phthisie* regne dans ces sortes de familles. » Il n'est pas mal aisé d'en deviner la raison; car puisque la disposition qu'on apporte en naissant aux maladies, consiste dans une mauvaise conformation des parties solides, ou dans un relâchement des fibres & des vaisseaux qui les rend incapables d'accélérer le mouvement des liqueurs qui y circulent, il est évident que ceux dont les poumons sont naturellement foibles & flasques, doivent être beaucoup plus sujets que les autres aux maladies de la poitrine,& surtout à la *phthisie*. On peut mettre avec Hippocrate au nombre des personnes sujettes à cette maladie, celles qui ont la poitrine étroite & enfoncée, les omoplates saillantes comme des ailes, les côtes élevées, le cou long ou une bosse.

Il paroît aussi, non-seulement par l'expérience, mais encore par l'autorité d'Hippocrate, *Aph. IX. sect.* 5. que les personnes d'une habitude fluette & délicate,& d'une haute stature, sont extremement sujettes, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente-cinq, non-seulement au crachement de sang, mais encore à la *phthisie*, à cause seulement qu'à cet âge les vaisseaux sont plus foibles & plus sujets à se dilater que dans un âge plus avancé. Mais généralement parlant, ces sortes de maladies attaquent plus fréquemment les jeunes gens & les adultes, qui étant d'un tempérament sanguin & bilieux, sont sujets aux passions, & ont eu de fréquentes hémorrhagies de nez dans leur enfance, surtout au sortir d'un exercice violent; car dans ce cas,le sang qui s'est porté en abondance & avec impétuosité aux parties supérieures & à la poitrine, a peine à retourner au cœur par les ramifications de la veine & de l'artere pulmonaires ; d'où il suit qu'il doit nécessairement occasionner des dilatations, des ruptures & des extravasations dans les plus grosses ramifications.

Cette maladie est encore souvent produite par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ; & il n'est pas difficile de le prouver, puisque tout le monde sait que toutes les maladies de poitrine, surtout le crachement de sang & la *phthisie*, sont beaucoup plus fréquentes dans les Pays où il croît des vignes que dans tout autre climat. D'où Hoefferus, *in Hercule Med. Lib. I. cap.* 3. conclut avec raison, que si la *phthisie* fait tant de ravage dans la basse Autriche, où elle est endémique, ce n'est qu'à cause de l'usage excessif qu'on y fait du vin, surtout le matin.

Examinons maintenant les causes qui produisent la fluxion d'humeurs salées sur la poitrine.

Les Anciens ont cru qne cette humeur descendoit de la tête, & par conséquent que toutes les autres en venoient aussi : mais cette opinion n'est ni assez évidente, ni fondée sur l'expérience. Il faut plutôt s'en prendre à une congestion trop abondante de sang séreux dans la poitrine, & surtout dans la gorge & la trachée-artere, qui est revêtue en-dedans d'une tunique glanduleuse, surtout dans les personnes qui abondent en sérosité, & qui durant toute leur vie ont été sujettes aux enchifrenemens, aux coryza & aux catarrhes ; car lorsqu'il passe plus de sang & de sérosité dans les parties glanduleuses par les arteres, qu'il n'en peut retourner par les veines, il se fait une sécrétion abondante de sérosité, qui venant à augmenter, se coagule en se mêlant avec l'air, & s'écoule à la fin par la bouche. Par la suite, lorsque la maladie continue, & que d'autres causes, telles que les crudités qui proviennent d'une mauvaise nourriture ou d'indigestion, le défaut de transpiration, ou une tristesse profonde concourent, la sérosité acquiert une nature saline & corrosive, en conséquence de laquelle elle corrode par la suite les vésicules & les vaisseaux délicats des poumons.

Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire, que les vents du nord, de même que les tems pluvieux, couverts & froids, doivent être extremement nuisibles aux phthisiques & aux personnes qui ont des maladies de consomption, parce qu'en relâchant le ton des vaisseaux pulmonaires, ils sont cause qu'il s'y amasse beaucoup de sérosités ; de sorte qu'on peut assurer avec Hippocrate, *Aph. X. sect.* 3. que l'Automne est de toutes les saisons celle qui convient le moins aux phthisiques.

En effet, il n'y a point de maladies que l'air occasionne plus aisément que celles de la poitrine, & surtout la *phthisie*. Aussi Tulpius, *Obs. Med. Lib. II. cap.* 10. assigne-t'il l'état de l'air comme la principale cause des apostemes & des maladies de consomption qui regnent en Hollande, dans les pays marécageux, & exposés à un air continuellement imprégné de vapeurs putrides.

Entre les maladies qui disposent ordinairement à la *phthisie*, la plus considérable est la petite vérole; & j'ai connu un grand nombre d'enfans & de jeunes gens qu'elle a rendu sujets pendant plusieurs années à différentes maladies de poitrine, telles qu'une toux seche, des douleurs aigues, une difficulté de respirer, une consomption & une fievre lente, dont ils sont morts après que l'abscès a été formé : le Prince de Saxe a été de ce nombre. La rougeole est à peu près suivie des mêmes incommodités ;car dans ces maladies exanthémateuses, la sérosité est extremement acrimonieuse, & non-seulement excite dès le commencement de ces maladies ; en séjournant dans les membranes des poumons, une toux seche & incommode, mais affoiblit encore considérablement les poumons, après que la matiere peccante s'est jettée sur la surface du corps. De plus, lorsque les malades s'exposent au froid, surtout dans le Printems & dans l'Automne, avant que toute la matiere peccante ait été évacuée par la transpiration, les restes de cette matiere se retirant vers les parties internes, agissent sur les poumons qui se trouvent déja affoiblis, les irritent & les ulcerent. Voyez Thomas Bartholin, *Cent. IV. Inst.* 43. & Michaeli, *Prax. Clin. Part.* 1. *Lib. III. cap.* 5.

La *phthisie* est encore souvent occasionnée par des efflorescences de la peau, telles que la gale, la *gutta rosacea*, les taches scorbutiques pourprées qu'on a fait rentrer à contre-tems, par la suppression de sueurs copieuses, par un traitement inconsidéré des ulceres qui viennent à la tête & aux piés, & par la consolidation trop prompte des cauteres. On ne manque pas d'exemples qui prouvent que la *phthisie* peut être produite par la répression ou le mauvais traitement de l'érésipele & de la goute ; car, comme la matiere acre & caustique est retenue par-là dans le corps, & rentre dans le sang par les veines, elle se jette sur les membranes délicates & nerveuses des poumons, s'y arrête, & y cause une irritation qui les oblige à se contracter ; ce qui fait que les vaisseaux ne peuvent manquer à la fin d'être obstrués & corrodés. Je me souviens d'avoir vu une *phthisie* produite en conséquence de ce qu'on avoit guéri des tumeurs qui s'étoient formées sous les aisselles & derriere les oreilles ; & il n'est pas douteux qu'elle ne puisse être causée par la suppression des flux menstruel & hémorrhoïdal.

On a d'autres exemples, (il est vrai qu'ils ne sont pas communs ;) qui prouvent que la *phthisie* peut être produite par d'autres hémorrhagies que le crachement de sang ; & cela arrive sur-tout à ceux dont les poumons, soit par une disposition héréditaire, ou pour quelqu'autre cause que ce soit, n'ont point le ton qu'ils devroient avoir. Cette doctrine est confirmée par l'expérience, qui nous apprend, que la rédondance & le défaut de sang, sont très-propres à produire des stagnations. D'où il suit que ceux-là démentent la raison & l'ex-

périence, qui regardent la pléthore comme la cause immédiate de la *phthisie*.

C'est une question parmi les Medecins, si la *phthisie* est contagieuse: pour moi, j'ose assurer qu'elle l'est; ou du moins que si le venin de cette maladie ne suffit pas pour causer la *phthisie*, il est capable de l'accélérer, pour peu qu'on y ait de la disposition; car toute matiere ulcéreuse & corrompue est d'une nature si contagieuse, qu'un grand nombre de maladies malignes, contagieuses, telles que la gale, la lepre, la petite vérole, les ulceres sordides invétérés, les charbons pestilentiels & quelques dyssenteries n'ont point d'autre cause. Je ne crois point cependant que le venin phthisique soit assez malin pour se communiquer tout d'un coup à une distance considérable: mais je suis persuadé qu'il peut infecter ceux qui conversent continuellement avec des Phthisiques. Cette doctrine est confirmée par quelques-uns des Medecins les plus célebres. Riviere, *Cent.* 1. *Obs.* 99. cite l'exemple d'une servante qui devint phthisique en soignant sa Maitresse; & *Cent.* 4. *Obs.* 92. il parle d'une fille qui prit de sa sœur une *phthisie* qu'elle avoit gagnée en donnant la mamelle à un homme qui étoit infecté de cette maladie. Schenckius, *Lib. III. Obs.* 133. nous apprend que la salive des Phthisiques confirmés, est si contagieuse, qu'un Medecin le devint seulement pour l'avoir flairée. On peut voir l'exemple d'une *phthisie* gagnée par contagion dans les *M. N. C. Cent.* 9. *Obs.* 26.

A l'égard du prognostic de cette maladie, il n'y a personne qui ne sache que la *phthisie* confirmée est une maladie violente, qu'il est extremement difficile de guérir. Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* nous apprend, « que les maladies de consomption sont toujours mor« telles; » & Galien, *Lib. de Locis aff. cap.* 5. & 8. *Meth. Medend. cap.* 1. & 8. est du même sentiment. Celse, *Lib. III. cap.* 22. veut qu'on remédie à la *phthisie* dès qu'elle commence, parce qu'il est très-difficile de la guérir, quand elle est une fois invétérée.

On peut consulter sur ce sujet Forestus, *Obs.* 45. *Lib. XVI.* Roderic de Fonseca, *Tom. I. Consult.* 58. *Tom. II. Consult.* 48. & Timée de Guldenklée, *Epist. Lib. III. cap.* 2. où l'on trouve ce qui suit.

« J'avouerai ingénuement que depuis trente-sept ans que « j'exerce la Medecine, je n'ai jamais pû guérir radi« calement ceux qui avoient les poumons ulcérés, « quoique je n'aie négligé aucun des moyens qui m'ont « paru propres pour cet effet: je ne sache pas même, « qu'aucun autre Medecin ait été plus heureux que « moi. »

Quoique la cure de la *phthisie* soit extremement difficile, & même impossible, lorsqu'elle se manifeste par des signes assez sensibles pour se faire connoitre au vulgaire; je ne dois pourtant point assurer qu'il en soit de même de toutes les autres especes de *phthisie*, sur-tout quand elles ne font que commencer; car j'ai vû des personnes, qui ensuite de blessures aux poumons, d'un crachement de sang, d'une rupture de vaisseaux, d'une pleurésie & d'une péripneumonie, ont eu à la vérité des abscès & des empyemes: mais qui pourtant ont été radicalement guéries au moyen de remedes convenables. J'ai souvent vû, & d'autres avec moi, plusieurs personnes qui étoient nées de parens phthisiques, qui avoient la poitrine enfoncée & les omoplates aussi saillantes que des ailes, & qui en conséquence de leur tempérament colérique avoient été sujettes dans leur jeunesse à de fréquentes hémorrhagies de nez, sans aucune cause externe; qui avoient eu des fluxions salines sur l'estomac & sur la gorge, accompagnées d'une toux seche & violente, même en été; qui étoient extremement maigres, & qui sentoient une chaleur brûlante & incommode dans les paumes des mains, quoique leurs joues conservassent leur couleur: j'ai vu, dis-je, ces sortes de personnes guéries à l'aide de remedes & d'un régime convenables. J'en ai vû d'autres qui avoient des abscès dans les poumons, & qui rendoient une grande quantité de pus blanc, égal & d'une seule couleur, qui ont été guéries par la même méthode. Il est vrai que les autres parties des poumons n'étoient point encore altérées, ni détruites par des skirrhes, ni des fistules ulcérées, & qu'il ne s'étoit point encore formé des concrétions polypeuses dans les vaisseaux du cœur, ni des poumons.

On me demandera peut être en forme d'objection, d'où vient que les maladies phthisiques sont si difficiles à guérir, lors même qu'elles commencent? Je réponds à cela que c'est à cause qu'on n'est pas toujours suffisamment assuré de la présence, de la nature & des véritables causes de la *phthisie*, par des signes diagnostics évidens. Fernel, *Patholog. Lib. V. cap.* 10. nous apprend, « qu'un abscès caché, qui n'est d'abord connu « ni du Medecin ni du malade, est souvent la cause de « cette maladie; en conséquence de quoi le malade « vaque à ses occupations ordinaires, sans se croire « incommodé, & porte dans sa poitrine la cause ca« chée de sa mort, sans la connoître. On a vu cepen« dant des personnes qui sont mortes en un quart« d'heure de cette maladie, dans le tems qu'elles sem« bloient joüir de la santé la plus parfaite; & dans « lesquelles on n'a trouvé d'autre cause de leur mort, « que la rupture soudaine d'un abscès qui s'étoit formé « dans leurs poumons, & dont la matiere les avoit « étouffés. » Mais ces sortes de malades sont affligés, avant la rupture de l'abscès, d'une toux, d'un crachement de sang, d'une pesanteur de corps, d'une légere oppression de poitrine & d'une difficulté de respirer, qui accompagnent à la verité la consomption, mais qui sont souvent des signes communs aux autres maladies.

Au reste on peut se convaincre de la difficulté qu'il y a d'établir les signes diagnostics de la *phthisie*, par les erreurs fréquentes que les plus habiles Medecins commettent journellement dans la pratique. C'est ainsi qu'on regarde tous les jours, comme Phthisiques, ceux qui ayant une toux chronique, accompagnée d'une fluxion catarrheuse, rendent une matiere épaisse & d'un verd blanchâtre, ou sont affligés d'une toux stomachique ou hypocondriaque, occasionnée par les impuretés des premieres voies qui se jettent sur les poumons. On confond souvent l'asthme humide avec la *phthisie*, sur-tout quand il est causé par la suppression des regles, & par un regorgement & une congestion des humeurs dans la poitrine. Il est encore certain qu'on confond souvent la fievre lente qui est accompagnée de la toux, d'une exténuation subite & de sueurs colliquatives, qui succedent quelquefois aux douleurs arthritiques, à la goute ou au scorbut, avec la *phthisie*; bien que dans la premiere, il n'y ait aucune solution de continuité dans les poumons. Puis donc que la connoissance de la consomption pulmonaire est si difficile, doit-on être surpris que sa cure soit si douteuse & si incertaine?

Il est une autre cause également importante, qui empêche la cure de la *phthisie*, aussi-bien que celle de l'hectisie qui en résulte; savoir, qu'il y a peu de Medecins qui sachent employer, comme il faut, les remedes qui conviennent à cette maladie; car si jamais il y a eu des maladies où la prudence du Medecin soit nécessaire, c'est sans doute la *phthisie*, à cause de la contre-indication des remedes; car elle demande des laxatifs & des humectans, des traumatiques & des astringens, & quelquefois des anodyns, qui à moins qu'on ne les donne avec précaution & à tems, & relativement aux circonstances dans lesquelles le malade se trouve, augmentent la maladie, loin de procurer quelque soulagement.

Après avoir examiné en général ce qui concerne les prognostics de la *phthisie*, il nous reste à parler de ses terminations ou issues, soit bonnes ou mauvaises.

C'est nn très-mauvais signe, lorsque la chaleur hectique va toujours en augmentant; lorsque le pouls est plus fréquent le matin qu'à l'ordinaire, & que la chair & les forces se consument, sans que le sommeil les répare. Cela arrive sur-tout lorsque le pus étant abondant, on n'en rend qu'une petite quantité par la bouche; car pour lors il devient plus acre & plus fétide, & quand on le jette dans le feu, il répand une odeur désagréable, & cela à proportion que la fievre est plus grande. Lorsque le malade est attaqué d'une difficulté de respirer, qui le menace d'une suffocation, qu'il ne peut demeurer couché sur le côté où est le lobe offensé des poumons; lorsque son haleine est cadavéreuse, & sa voix rauque; qu'il est affligé de sueurs colliquatives, de la diarrhée & d'une enflure aux piés, quelquefois accompagnée de douleurs, la mort n'est pas fort éloignée. Lorsque l'expectoration vient à être totalement supprimée, les malades meurent doucement, sur-tout quand ils tiennent la tête droite, sans avoir perdu l'usage de la raison.

C'est un très-bon signe lorsque le malade a des forces suffisantes, que sa respiration est libre, que l'appetit & la digestion subsistent dans leur entier, que les crachats sont blancs, d'une consistance égale, & qu'il n'y a point de fievre hectique. C'en est encore un bien meilleur, si le malade est d'une bonne habitude, s'il a la poitrine élevée, s'il n'a aucune disposition héréditaire à cette maladie, si la chaleur diminue, & si la matiere des crachats est compacte; car à l'aide de ces circonstances, les Phthisiques, sur-tout quand ils usent d'un régime & de remedes convenables, peuvent vivre pendant un grand nombre d'années.

Voici comme Willis, *in Lib. de Medicament. Operat. Sect.* 1. *cap.* 6. *de Tabe*, *seu Phthisi*, s'explique là-dessus.

« Il se forme, dit-il, quelquefois, une ou deux cavités « dans les poumons, dont les parois sont calleuses, ce « qui empêche la matiere qui s'y est amassée, de passer « dans la masse du sang, de sorte qu'elle s'évacue tous « les jours par la bouche, si grande que soit sa « quantité. Les personnes qui sont dans cet état ont, « pour ainsi-dire, une espece de cautere dans les pou- « mons; & bien qu'elles rendent tous les matins une « grande quantité de salive épaisse ou jaune, & même « purulente, qui diminue pendant tout le reste du jour, « elles joüissent, à tous autres égards, d'une santé par- « faite, elles respirent librement, elles dorment aussi « bien qu'on puisse souhaiter, elles joüissent d'un em- « bompoint suffisant, ou du moins elles sont favorisées « d'une bonne habitude, à laquelle elles sont souvent « redevables de leur guérison. Aussi a-t'on vu des « personnes affligées de la *phthisie* pendant trente ou « quarante années, sans que leur vie en ait été abré- « gée. »

A l'égard des ulceres des poumons, il faut observer qu'ils peuvent subsister plusieurs années sans causer aucun dommage considérable au corps & sans que les autres visceres en souffrent. Voyez Kerkringius, *in Spicilegio Anatom. Obs.* 72. & Bartholin, *Cent. II. Hist.* 14. Il n'y a rien là que de fort aisé à concevoir; car puisque la nature se débarrasse quelquefois de la matiere peccante & récrémentitielle par un ulcere aux extrémités ou par un ulcere artificiel, un cautere, par exemple, je ne vois pas d'où vient qu'il n'arriveroit pas quelquefois la même chose dans les ulceres des poumons.

Le Medecin doit encore être parfaitement instruit des signes particulietsqui annoncent la guérison du malade & qui sont tels suivant Aretée, *Lib. III. cap.* 1.

« Lors, dit cet Auteur, qu'un phthisique commence à se « mieux porter, la toux le prend moins fréquemment & « à des intervalles plus longs; il rend une plus grande « quantité de crachats sanieux & plus humides, & beau- « coup plus de matiere aqueuse par bas; son urine est « abondante, quoique sans sédiment; sa voix devient « plus claire & plus sonore, son sommeil est moins in- « terrompu; il ne sent plus les mêmes anxiétes dans la « région des hypocondres, la douleur de poitrine s'ap- « paise & se fait quelquefois sentir dans les omoplates; « la difficulté de respirer est moins grande & moins « fréquente, mais accompagnée de la rudesse de la « voix; & quand ces choses arrivent, les malades re- « couvrent la santé. »

CURE.

L'application des remedes qui conviennent à la *phthisie* varie suivant les différens états du malade, je veux dire, relativement à ses forces, au tems & aux causes de sa maladie. On peut en général diviser la méthode de traiter la *phthisie* en curative, mitigative & préservative. La premiere a lieu lorsque les causes, les circonstances & la condition du malade sont telles qu'on peut espérer de le guérir à l'aide de remedes convenables. On doit employer la seconde lorsque la maladie est d'une nature à ne pouvoir céder aux remedes les plus exquis, car dans ce cas on doit se borner à calmer les symptomes les plus pressans, à prévenir ceux qui sont pires & à prolonger par ces moyens la vie du malade autant qu'il est possible. Comme la méthode préservative est la meilleure, la plns aisée & la plus sûre contre les maladies les plus terribles, aussi est-ce celle qui convient le mieux au commencement de la *phthisie*.

La méthode curative a lieu principalement lorsqu'en conséquence de l'ouverture d'un apostême, il se forme un abscès accompagné de l'expectoration d'une grande quantité de pus; ce qui arrive surtout après une pleurésie ou une péripneumonie dont l'issue a été malheureuse, après un crachement de sang, ensuite de plaies aux poumons, quoique le restant de leur substance soit tout-à-fait sain. Dans ces sortes de cas on doit préférer le lait à tout autre remede, car j'ai connu un grand nombre de phthisiques qui ont éprouvé l'efficacité qu'on lui a de tout tems attribuée pour la guérison de la *phthisie*, & qui n'ont échappé à la mort que par son moyen.

Les plus anciens Medecins recommandoient fortement le lait pour la cure de cette maladie, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par plusieurs passages d'Hippocrate; & Galien qui estime si fort le lait dans cette occasion, parle *Lib. V. Meth. Medend. cap.* 12. d'un lieu appellé Stabias, où il y avoit une affluence continuelle de phthisiques à cause de la pureté de son air, de la bonté de ses pâturages & de la qualité salutaire du lait qu'on y trouvoit. Cette méthode étoit encore connue en Italie il y a plus de cent ans, car André Baccius, *L. IV. de Thermis*, rapporte que les Medecins Napolitains envoyoient les phthisiques qui crachoient le sang ou qui avoient la poitrine ulcérée, à Stabias avec tant de succès, que quelques-uns y passoient le reste de leur vie.

Aretée, un des plus fameux Medecins de l'antiquité, assure, *L. VI. de Morb. Chron.* que les phthisiques n'ont besoin pour recouvrer la santé, que de faire un grand usage de lait.

Trallien, qui dans son Livre *de Re Medicâ*, recommande fortement cette liqueur dans toutes les maladies de la poitrine, en parle en ces termes dans son septieme Livre.

« Si le corps, faute de nourriture, commence à s'amai- « grir visiblement, & qu'il n'y ait pas beaucoup de pus

« dans la poitrine, il ne faut donner au malade que du « lait, surtout celui d'ânesse, qui est un excellent pur- « gatif. » J'ai vu, dit-il, dans un autre endroit, plu- « sieurs personnes sujettes à l'asthme guérir de cette « incommodité par l'usage du lait, qui délaye la matie- « re qui s'est logée dans les cavités des poumons. » « Ceux, dit-il encore dans l'endroit que nous avons ci- « té, qui sont sujets au crachement de sang, doivent se « nourrir de lait, car il seroit difficile de trouver un re- « mede ou un aliment qui leur fût aussi salutaire ; & « ceux qui au commencement de la maladie usent de « lait tout seul pendant long-tems, recouvrent parfai- « tement la santé. » J'ai connu un homme, dit cet Au- « teur, « qui ayant usé de lait & s'étant abstenu du vin « pendant une année entiere, fut entierement guéri « d'un crachement de sang & de pus, & par ce moyen « de la *phthisie* dans laquelle il n'eût pas manqué de « tomber. »

Je pourrois encore prouver par ce raisonnement seul, & sans être obligé d'avoir recours à l'expérience, que le lait est un remede efficace dans les maladies de la poitrine. Mais il faut observer que tous les laits ne sont ni de même espece, ni de même efficacité dans tous les différens cas qui peuvent s'offrir, puisque suivant la diversité des animaux & leur nourriture respective, ils possedent des qualités particulieres qu'il est besoin de considérer séparément. Le lait d'ânesse, dont les anciens ont fait tant de cas, contient une grande quantité de sérosité douce, mais peu de substance terrestre, caseuse & grasse ; ce qui fait qu'il ne se caille point aisément & qu'il ne vaut rien pour faire du beurre & du fromage. Son petit-lait est détersif, laxatif, humectant & propre pour corriger l'acrimonie des humeurs. Le lait de chevre contient moins de petit-lait que celui d'ânesse ; il est aussi moins laxatif & moins détersif, mais d'une consistance beaucoup plus épaisse. Et comme cet animal vit de feuilles d'arbres qui contiennent quelques principes résineux, son lait est aussi beaucoup plus propre pour consolider les parties qui sont venues à suppuration. Le lait de vache est plus gros, il contient beaucoup de terre & très-peu de petit-lait ; aussi donne-t'il pour l'ordinaire une grande quantité de beure & de fromage. Cette espece de lait possede une qualité tempérante, nutritive & consolidante.

Le lait de femme est préférable à tout autre pour les usages de la Medecine, car il est beaucoup plus doux & extremement nourrissant. Les vertus du lait varient encore suivant les herbes & les pâturages dont les animaux se nourrissent. De-là vient que le lait est extremement salutaire au printems, parce que dans ce tems-là les végétaux abondent en sucs tempérés ; au lieu que celui qu'on prend en hiver est moins salutaire, parce que les animaux ne vivent pour lors que de paille & de foin.

Il est aisé de juger par ce qu'on vient de dire, que le lait est extremement propre à satisfaire à toutes les indications dans toutes les maladies de la poitrine, aussi-bien que dans l'atrophie. Car premierement, nous ne trouvons rien de plus efficace que le lait, & surtout celui de vache, pour corriger, adoucir & tempérer l'acrimonie des humeurs, qui est la cause principale de l'irritation, de la toux & de la corrosion ; car puisque cette espece de lait est capable de détruire la force nuisible de l'arsenic, il doit être encore plus propre à émousser & embarrasser les pointes salines qui sont logées dans les fluides du corps humain. Mais lorsqu'il s'agit de déterger des humeurs visqueuses, de mondifier des ulceres, de lâcher le ventre, d'exciter l'urine & de détourner les humeurs de la partie affectée, on doit préférer le lait d'ânesse à tout autre à cause de la grande quantité de petit-lait détersif qu'il contient ; mais celui de chevre vaut mieux quand il est question de consolider & conglutiner des plaies. Rien n'est meilleur que le lait de femme pour nourrir les parties & rétablir les forces, surtout quand on le suce à la mamelle avant que l'air ait dissipé son principe spiritueux.

Voici ce qu'en dit Wepfer, *Epist. ad* Verzascham.

« Le lait de femme & celui d'ânesse possedent une quali- « té divine que je n'eusse jamais soupçonné y être, si « mes sens ne m'en eussent convaincu ; car j'ai vu des « personnes dont ils ont, pour ainsi dire, renouvellé « le tempérament ; & d'autres qui ont acquis par l'usa- « ge convenable de ces deux especes de lait, non-seu- « lement une habitude plus saine, mais encore une « meilleure couleur & plus de forces. »

Le petit-lait, quand on le prépare comme il faut, est extremement efficace, & quelquefois même beaucoup plus propre que le lait pour guérir les maladies chroniques des poumons & des autres visceres ; car soit qu'il s'agisse de lever les obstructions des petits vaisseaux des visceres, qui disposent ordinairement le corps aux maladies chroniques, ou qu'il faille inciser des humeurs visqueuses & ténaces, entretenir les émonctoires ouverts & appaiser la chaleur des parties à l'aide d'une humidité convenable, le petit-lait, de quelque espece de lait qu'on le tire, est préférable au lait même. Voyez *Lac*.

On voit par-là d'où vient que les plus fameux Medecins, tant anciens que modernes, ont toujours si fort recommandé le lait, non-seulement dans la cure des affections de la poitrine, mais encore dans celle des maladies les plus terribles & les plus obstinées. Mais tout le secret consiste à en user comme il faut, soit qu'il faille appaiser ou guérir ces maladies ; car les alimens de même que les remedes, deviennent plus nuisibles qu'utiles quand on les emploie à contre-tems. C'est à quoi doivent surtout faire attention quelques Medecins modernes qui tâchent par tous les moyens possibles de décréditer l'usage du lait dans la Medecine.

Mais quoique l'usage du lait & du petit-lait suffise pour satisfaire à un grand nombre d'indications dans la cure de la *phthisie*, il est cependant certain qu'on peut seconder & augmenter son énergie par différens moyens. Car premierement, l'efficacité du lait augmente considérablement, & devient véritablement médicinale, lorsqu'on nourrit les animaux qui le fournissent de substances appropriées à l'indication curative ; car le lait tient des qualités des alimens dont les femmes & les animaux se nourrissent, & l'on est convaincu par expérience que le purgatif qu'on donne à une nourrice passe avec le lait dans le corps de l'enfant & produit son effet sur celui-ci. On ne peut donc qu'approuver la méthode qu'avoient les Anciens de nourrir les animaux dont ils ordonnoient le lait avec des herbes qui possédoient une vertu spécifique contre la maladie qu'ils avoient dessein de guérir. De-là vient que Galien, dans le passage que nous avons cité ci-dessus, met le chien-dent, la sanguinaire, la melisse, la ronce, le lierre terrestre, le chevre-feuille, le lentisque & quelques autres au nombre des plantes qui croissent à Stabias, & qui ont la vertu d'augmenter la salubrité du lait. J'ai suivi cette coutume avec beaucoup de succès toutes les fois que pour déterger quelque partie affectée, j'ai ordonné de mêler de l'orge, de la scabieuse, du scordium, du cerfeuil, du lierre terrestre, de la véronique & du marrube blanc, avec la nourriture qu'on donnoit aux animaux du lait desquels je devois me servir. Mais lorsqu'il a été question de consolider, j'ai fait mêler leur nourriture avec les différentes especes de plantain, le liere terrestre, l'aigremoine, la mille-feuille, la sanicle, la grande consoude & la pulmonaire.

Il y a plusieurs autres méthodes d'augmenter les vertus médicinales du lait relativement aux indications auxquelles on veut satisfaire, dont la plus considérable est de mêler le lait avec des eaux minérales, ce qui est une pratique que j'ai le premier introduite en Allemagne. Car étant venu à rechercher il y a plus de trente ans

par l'analyse chymiqne, les principes des eaux minérales tant chaudes que froides, & ayant trouvé qu'elles ne contenoient aucun sel acide & véritablement vitriolique, mais un sel d'une espece alcaline & neutre, avec une terre subtile & des particules déliées d'acier: je mêlai le lait avec ces eaux, tant pour guérir, que ponr appaiser un grand nombre de maladies chroniqnes, & cela avec un succès que j'eusse inutilement attendu de l'usage du lait & des eaux minérales employés séparément. Il est donc surprenant qu'il se soit trouvé autrefois en Allemagne, & qu'il se trouve encore aujourd'hui des Medecins qui rejettent l'usage des eaux minérales froides dans la *phthisie* & les ulcérations des poumons, comme absolument nuisibles dans ces maladies, & qui n'osent les prescrire seules, ni conjointement avec le lait. Il s'est pourtant trouvé dans le siecle passé deux fameux Medecins qui ont recommandé les eaux minérales froides dans les affections des ponmons. Le plus ancien de ces deux, est Raymondus Johannes Fortis, *in Cent.* 2. *Consil.* 20. 27. 28. 30. & surtout, *Consil.* 34. où il s'explique en ces termes:

« J'ai éprouvé que les eaux minérales froides sont extre« mement salutaires dans certains tems de l'année pour « les ulceres des poumons, & je les ai ordonnées à mes « malades comme l'unique remede qui pût les sauver; « étant persuadé que les décoctions, le lait & les au« tres choses de cette espece ne font rien où ces eaux « ont été inutiles. »

Morton, Medecin Anglois, dans sa *Phthisiologia*, recommande les eaux minérales dans les maladies des poumons, aussi-bien que dans les cas où ils sont affectés de tumeurs stéatomateuses accompagnées d'une chaleur hectique.

Voici ses termes:

« J'ai vu depuis plusieurs années que j'exerce la Mede« cine, un grand nombre de phthisiques qui ont recou« vré l'appétit & les forces, qui ont été délivrés de la « toux & de la fievre qui les minoit, dont la respiration « est devenue plus libre, & qui ont été parfaitement « guéris, à l'aide des eaux dont je parle. »

Bien que je n'aie point dessein de prescrire les eaux minérales fortes dans les maladies qui proviennent d'une solution de continuité dans les ponmons, surtout lorsqu'elle est considérable, j'ose cependant assurer sur l'expérience que j'en ai faite, que les eaux minérales douces qui contiennent beaucoup de sel alcali, telles que celles de Seltz & de Carlesbade, étant mêlées avec du lait de chevre ou d'ânesse, procurent un soulagement considérable, non-seulement dans les toux chroniques & obstinées, qui sont accompagnées d'une oppression douloureuse d'estomac, de la difficulté de respirer, d'une fievre hectique lente & d'une consomption, mais encore dans la suppuration des poumons aussi-bien que dans la véritable *phthisie*; car à l'aide de ce mélange le lait devient plus efficace & plus propre pour dissoudre la matiere visqueuse & ténace, pour lever l'obstruction des vaisseaux capillaires, & pour déterger les ulceres. Mais ce mélange n'est jamais plus avantageux que dans les cas où ces sortes d'affections des poumons sont entretenues par des maladies hypocondriaques, scorbutiques, arthritiques ou calculeuses, comme cela n'est que trop fréquent.

Cette méthode de corriger le lait en le mêlant avec différentes choses a été non-seulement connue, mais encore pratiquée par les Medecins de l'antiquité. De-là vient qu'Hippocrate, Trallien, Aétius & Arétée, prescrivent souvent le lait coupé aux phthisiques; ou l'hydromel mêlé avec du lait, auquel Hippocrate, *Lib. II. de Diæta*, attribue la vertu d'humecter les poumons, d'appaiser la toux, de procurer l'expectoration de la salive & de provoquer l'urine. Le fameux Spon, *Aphorism. novis, Sect.* 5. *Aphorism.* 99. recommande non-seulement l'usage externe & interne de l'eau de chaux pour la guérison de la lepre & de la gratelle, mais encore le mélange de cette eau avec le lait de la maniere suivante.

« Au reste, dit-il, cette eau mêlée avec du lait ou du petit« lait, produit des effets surprenans dans les ulceres « internes, les diarrhées & les dyssenteries, ainsi que « je l'ai appris de Declosure, Medecin Gascon. »

J'approuve d'autant plus cette méthode, que j'ai toujours éprouvé l'efficacité du lait mêlé avec les eaux de Seltz dans les dyssenteries, accompagnées de l'ulcération des intestins.

Voyons quels sont les autres remedes avec lesquels on peut commodément mêler le lait.

Les Medecins aussi-bien que le menu peuple, vantent beaucoup les infusions & les décoctions préparées avec des herbes vulnéraires & pectorales pour les maladies violentes des poumons, de même que pour la *phthisie* confirmée. Les plantes qu'on estime le plus pour cet effet, sont la grande consoude, avec sa racine, la consoude sarazine, le pas-d'âne, le plantain aigu, la pulmonaire tachetée, la sanicle, la scolopendre, la scabieuse, la véronique, l'aigremoine, le liere rampant, le marrube blanc, la mille-feuille avec ses sommités, le mille-pertuis avec ses fleurs, les roses & autres semblables, qu'on doit faire bouillir dans de la biere douce ou dans de l'eau avec des figues, du miel & des semences de fenouil & d'anis étoilé. On a plusieurs exemples des hons effets que ces remedes ont produits dans la *phthisie*, & ils n'ont rien qui doive surprendre, puisque lorsqu'il n'y a qu'un simple abscès, sans dureté skirrheuse ou concrétion polypeuse, ils contribuent beaucoup à la consolidation des parties affectées. Il faut cependant avouer que ces sortes de décoctions, en conséquence de leur qualité astringente, produisent souvent de très-mauvais effets, surtout lorsque les poumons sont affectés dès le commencement de la maladie de tubercules durs, ou lorsqu'on s'en sert à contre-tems pour faire cesser un crachement de sang; car par ce moyen le sang épanché se coagule aisément & il se forme des obstructions dans les vaisseaux capillaires: de sorte qu'il survient une plus grande stagnation de sang & d'humeurs dans les poumons, circonstance qui suffit pour occasionner la *phthisie*. Mais il est aisé de prévenir ces mauvais effets en mêlant ces infusions & ces décoctions avec portion égale ou moitié de lait, ce qui suffit pour diminuer leur astringence & les rendre propres pour corriger l'acrimonie des humeurs.

Supposé qu'on veuille débarrasser les premieres voies des impuretés qu'elles contiennent, on peut faire infuser des feuilles de séné, de la rhubarbe, & de la manne avec du lait pur ou coupé, ou mêlé avec des eaux minérales tempérées, parce qu'autrement les purgatifs les plus doux nuisent aisément aux phthisiques, surtout à ceux qui sont d'une habitude délicate. J'ai encore observé, surtout lorsqu'il se trouve une grande quantité d'impuretés acides dans les premieres voies, qu'une dragme ou deux de magnesie, qui n'est autre chose qu'une fleur extremement subtile de chaux vive lavée, mêlée avec quelques onces de lait de chevre, est un purgatif aussi sûr qu'efficace.

Les Anciens se sont servis avec succès de leurs différens diacods, dont les principaux étoient composés avec le suc & les semences de pavot, pour appaiser les toux dont la violence épuise les forces & empêche le sommeil, pour corriger l'acrimonie des humeurs & pour relâcher les parties contractées. Les Modernes employent pour le même effet les pilules de

cynogloſſe & celles de ſtorax, qui produiſent leur effet en petite doſe. Mais tous ces remedes ont beaucoup plus d'efficacité quand on les prend, en ſe mettant au lit, dans un verre de lait. Il convient auſſi quelquefois lorſque les humeurs affluent en trop grande quantité dans la poitrine, & que l'opiniâtreté d'une toux phthiſique donne lieu de craindre la corruption, d'uſer modérément des remedes qui ont la vertu d'exciter l'urine, afin de détourner les humeurs de la poitrine. On peut ſatisfaire à cette indication avec le lait & le petit lait, dont on augmente la vertu diurétique en faiſant infuſer dedans des ſemences de céleri, de perſil, de daucus de Crete, de gremil & de violettes, après les avoir pilées toutes enſembles.

Outre les remedes dont on vient de parler, il y en a une infinité d'autres qui ſont extremement ſalutaires, non-ſeulement pour déterger, mais encore pour conſolider les ulceres des poumons qui conſtituent la *phthiſie*. Les plus conſidérables & les plus célebres ſont les baumes pectoraux & vulnéraires, dont on trouve un très-grand nombre dans les boutiques; mais dont nous n'indiquerons que ceux qui ont été inventés par les Medecins les plus célebres. Le meilleur & celui qu'on eſtime à juſte titre, eſt le baume de Meibomius qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de vieille huile de millepertuis, deux onces;*
de blanc de baleine, ſix dragmes;
de térébenthine de Veniſe, trois dragmes;
de ſang de dragon, une dragme;
de laudanum opiatum, ſix grains.

Mêlez & donnez à la doſe une ou deux dragmes.

Le baume ſuivant n'eſt pas moins efficace.

Prenez *d'huile d'amandes douces, deux onces;*
de fleurs de ſouſre ſublimées avec la chaux vive, deux dragmes;

Faites cuire ces drogues à petit feu.

Ajoutez-y *de baume de copaü, une dragme;*
de blanc de baleine, & de cire, } *de chaq. demi-once;*
d'extrait de ſafran, demi-dragme;
d'huile d'anis, de fenouil, & de macis, } *de chaq. dix gouttes.*

Voici un autre baume qui ſatisfait à la même indication.

Prenez *de bon miel de Pruſſe, & de diacod de montagnes,* } *de chaque une once;*
d'eſſence aqueuſe de myrrhe épaiſſie, demi-once;
de fleurs de ſouſre, & d'extrait de ſommités de mille-feuille, } *de chaq. deux dragmes;*
d'extrait de ſafran, demi-dragme;
d'huile de macis, & de ſaſſafras, } *de chaq. huit gouttes.*

On ne ſauroit donner ces baumes dans un véhicule plus convenable qu'une quantité ſuffiſante de lait d'âneſſe, de chevre, ou de vache.

Après avoir parlé de la méthode curative dont il convient d'uſer dans la *phthiſie*, nous allons traiter de la palliative, à l'aide de laquelle on tâche de délivrer les phthiſiques des ſymptomes terribles & déplorables dont ils ſont affligés, & de prolonger leur vie auſſi loin qu'il eſt poſſible. Cette méthode a lieu, principalement à l'égard des malades dont une chaleur violente conſume inſenſiblement les chairs & les forces, chaleur qui eſt ordinairement excitée par une matiere purulente qui ſe mêle avec le ſang, & le jette dans une fermentation qui augmente ſon acreté & ſa qualité ſaline. Rien n'eſt donc plus efficace pour éteindre cette chaleur extraordinaire, & corriger l'acrimonie des humeurs, que d'uſer de lait de femme, ou d'âneſſe en doſes convenables, & d'en ſeconder les effets au moyen d'un bon régime. On peut ſatisfaire à la même indication par l'uſage fréquent & réitéré des émulſions des quatre ſemences froides & de pavot blanc, des décoctions d'orge ou de corne de cerf, de l'eau-roſe, de celles de lis des vallées & de ceriſes noires, & du julep roſat. On augmentera l'efficacité de ces remedes en les donnant avec des poudres nitreuſes tempérées qui produiſent de très-bons effets au commencement de la *phthiſie*. On peut préparer ces poudres de la maniere ſuivante:

Prenez *de nacre de perle, & de pierre d'écreviſſes,* } *de chaq. deux dragmes;*
de nitre dépuré, une dragme;
d'huile diſtilée de macis, quatre gouttes.

Mêlez & donnez à la doſe d'une dragme.

Les bains d'eau douce mêlée avec une quantité ſuffiſante de lait de vache & de nitre dépuré, ſont auſſi très-propres pour appaiſer la violence des ſpaſmes; car ils relâchent & humectent les parties qui ſont ſeches & contractées, ils appaiſent la toux, ils diminuent la chaleur, ils rendent le ſommeil plus doux & plus paiſible, & par là ils ſont quelquefois extremement ſalutaires dans la méthode curative.

Lorſque les poumons ſont affectés d'un ulcere calleux & invétéré, & que l'expectoration journaliere d'une ſalive purulente épuiſe conſidérablement les chairs & les forces, on doit travailler à corriger la dyſcraſe ſaline & acre du ſang & des humeurs, pour empêcher que les poumons ne s'ulcerent davantage; à quoi l'on ſatisfait parfaitement avec les infuſions tempérées de liere rampant, de coſtus, de cerfeuil, de véronique, de ſcabieuſe, de tuſſilage & de pulmonaire: mais il faut en uſer long-tems & ſouvent. A l'égard des perſonnes qui ont beaucoup de ſéroſité & qui ſont ſujettes aux catarrhes, ſuppoſé que la maladie ſoit occaſionnée & entretenue par une grande quantité d'humeurs qui ſe jettent ſur la poitrine, elles uſeront pour boiſſon ordinaire d'une décoction de ſquine & de ſandal rouge, préparée avec des raiſins ſecs, ce qui eſt une boiſſon dont les Auteurs font un très-grand cas.

On ne doit rien négliger dans un pareil cas pour entretenir le ton des poumons; & c'eſt à quoi l'on ſatisfait parfaitement avec le ſucre roſat qu'on donnera fréquemment au malade dans la décoction précédente.

Ce remede, tout ſimple qu'il eſt, a été connu des Arabes & ſurtout d'Avicenne, & quelques modernes aſſurent qu'il ſuffit ſeul pour appaiſer & même pour guérir radicalement la *phthiſie*. Voyez Zacutus Luſitanus, *Prax. Admir. Lib. I. Obſ.* 139. *& M. N. C. Decad.* 2. *An. Obſ.* 19. & Sylvaticus, *in Conſil.*

Examinons maintenant la méthode préſervative, laquelle conſiſte à garantir de la *phthiſie* ceux qui y ſont diſpoſés par la nature, l'âge, l'habitude ou le mauvais régime, en détruiſant de bonne heure les cauſes qui peuvent la produire, en la guériſſant ou arrêtant ſes progrès lorſqu'elle eſt déja confirmée. Nous avons déja ſuffiſamment montré que les perſonnes d'un tempérament ſanguin & colérique, & d'une corpulence fluette, ſont ſujettes depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de trente-quatre, à une *phthiſie* ou crachement de pus, accompagné d'une toux violente & d'une difficulté de reſpirer, laquelle eſt produite par un crachement de ſang, qui revient encore fort ſouvent; & pour lors la principale intention du Medecin doit être d'arrêter ce crachement de ſang, ou du moins

moins de le diminuer si fort qu'il ne puisse plus dégénérer en *phthisie*.

La saignée est le remede le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer pour arrêter le crachement de sang dont nous parlons, mais il faut la réïterer à propos jusqu'à ce qu'elle ait produit son effet. Cela est confirmé non-seulement par l'expérience, mais encore par le témoignage des plus fameux Medecins.

Boerhaave nous apprend, *Praxis Medica*, « que pour « guérir une personne naturellement disposée à la « *phthisie*, il faut empêcher qu'il ne survienne un cra- « chement de sang, parce qu'autrement tous les re- « medes deviennent inutiles. Il faut donc la saigner « deux ou trois fois vers l'âge de dix-sept ans, la fai- « re souvent aller en voiture ou à cheval, & persister « dans cette méthode jusqu'à ce qu'elle ait vingt-cinq « ans. Je connois une famille dont le pere, la mere & « tous les enfans sont morts hectiques, à l'exception « d'un seul que j'ai sauvé par cette méthode. Il joüit « aujourd'hui de la santé la plus parfaite, bien qu'il « ait cinquante ans passés, & il n'y a point d'apparence « qu'il devienne jamais hectique, puisque son âge excede « celui qu'Hippocrate prétend être sujet à la *phthisie*. »

Il faut outre la saignée être extremement modéré à l'égard des choses non naturelles, & pour cet effet il convient que ces sortes de malades soient en garde contre toutes sortes de passions, qu'ils s'abstiennent de tout exercice violent, de l'usage des liqueurs spiritueuses & de tout ce qui peut jetter le sang dans un orgasme. Comme le crachement de sang, quand on le traite mal à propos avec de forts astringens, dégénere aisément en *phthisie*, il faut s'abstenir de ces sortes de remedes comme d'un poison. Il vaut mieux dans un pareil cas user de lait & d'eau pour boisson ordinaire, de légers laxatifs préparés avec la manne & le séné, de poudres propres à calmer la fermentation du sang, comme sont celles qui sont composées avec des coquillages, la nacre de perle, les pierres d'écrevisses & le nitre, auxquelles on peut commodément joindre les décoctions & les infusions dont on a parlé ci-dessus.

Mais rien n'est plus efficace pour prévenir la *phthisie*, ou la guérir lorsqu'elle a commencé, qu'un régime convenable.

Voici celui que Celse, *Lib. III. cap.* 22. prescrit dans un pareil cas.

« Il faut attaquer la *phthisie* avec des remedes convena- « bles dès qu'elle commence. Si les forces du malade « le permettent, il doit entreprendre un voyage de « long cours, & passer d'un air rare dans un autre plus « dense; car rien n'est plus salutaire qu'un pareil chan- « gement d'atmosphere. Il convient dans ce cas que « ceux qui tombent malades en Italie aillent par « mer à Alexandrie: & supposé que quelques circons- « tances les empêche de s'embarquer, on les trans- « portera dans leurs lits, ou de quelque autre maniere « que ce soit. Ils doivent aussi renoncer à toutes sor- « sortes d'affaires, & à tout ce qui peut les inquié- « ter; se livrer au sommeil le plus long-tems qu'ils « pourront, & se garantir des fluxions, de peur qu'a- « près avoir reçu quelque soulagement, ils ne tom- « bent dans un état plus fâcheux que le précédent. Il « leur convient, pour cet effet, de se garantir de tout « ce qui peut engendrer des crudités, de l'influence « du soleil & de la rigueur du froid. Ils doivent tenir « leur bouche & leur gorge couvertes, appaiser la « toux qui les tourmente avec des remedes convena- « bles; & n'avoir d'autre boisson que l'eau ou le lait. »

C'est avec raison que Celse recommande l'exercice & le choix de l'air dans le régime qu'il prescrit aux phthisiques. Sydenham est à peu près du même sentiment que lui, & il assure avoir garanti & guéri un grand nombre de personnes de la *phthisie* au moyen de l'exercice du cheval. Il est encore persuadé que le choix de l'air n'est pas d'une petite importance dans le cas dont il s'agit.

« Les phthisiques, dit-il, guérissent plutôt à la campa- « gne qu'à la ville, parce que l'air de la premiere pur- « ge leurs poumons, & contribue davantage à leur gué- « rison qu'aucun autre remede. »

Il ne faut pour être convaincu de cette vérité, que faire attention à ce qui se passe en Hollande & en Angleterre, où parmi le grand nombre de personnes qui meurent de la *phthisie*, il y en a la moitié en qui elle est occasionnée par un crachement de sang. On ne peut certainement attribuer cette circonstance qu'à la grossiereté des alimens dont usent les habitans, à la viande, au poisson, aux ragouts dont ils se gorgent & qui engendrent un chyle & un sang remplis de crudités, lesquels croupissant aisément dans les poumons disposent à la *phthisie*. Mais je crois qu'on doit principalement attribuer cette maladie à l'impureté de l'air, qui est imprégné d'une fumée qui desseche les glandes & les tuniques bronchiales, aussi-bien que les ramifications capillaires de la trachée-artere, & qui occasionne par la suite une consomption de poumons. Cette maladie est encore souvent produite par la froideur de l'air aussi-bien que par les vents du Nord, qui nuisent presque toujours aux poumons, surtout à ceux des vieillards & des personnes qui ont de la disposition à la *phthisie*; aussi remarque-t'on que ces deux causes détruisent un grand nombre de personnes. Mais rien n'est plus préjudiciable que de marcher ou courir le visage tourné contre un pareil vent; je lui ai vu souvent produire des abscès dans les poumons des hommes & des chevaux.

S'il est une maladie qui demande un régime exact & un usage circonspect des remedes, c'est sans contredit la *phthisie*, dans laquelle on trouve une si grande contre-indication des remedes, qu'à moins que d'y faire attention, le Medecin peut aisément tomber dans l'erreur, & nuire au malade au lieu de le soulager. Par exemple, on ne peut faciliter l'expectoration qu'au moyen des sirops pectoraux, doux & onctueux, des substances incrassantes & des préparations de miel. Cependant l'usage immodéré de ces sortes de remedes détruit non-seulement le ton des poumons, mais encore celui de l'estomac, & produit par ce moyen une plus grande quantité de crudités, & une plus grande congestion d'humeurs dans la poitrine. La chaleur lente, consomptive & hectique demande des délayans, des liqueurs humectantes & du lait: cependant ces remedes attirent les humeurs dans la poitrine, dans la toux humide. Les ulceres sales & putrides exigent qu'on emploie des remedes balsamiques & résineux, tels que la myrrhe, la térébenthine de Venise, les baumes de Copaü & du Pérou, & autres baumes consolidans & vulnéraires; on n'ignore pas cependant qu'ils produisent pour l'ordinaire de très-mauvais effets en augmentant la chaleur & le mouvement intestin des fluides.

On trouve la même difficulté dans ces mouvemens incommodes & presque convulsifs de la poitrine que l'acrimonie des humeurs excite dans les toux opiniâtres & continues; car on ne sauroit les appaiser qu'avec des anodyns, des préparations de pavots, des substances oléagineuses & somniferes; & cependant il est certain que l'usage fréquent de ces sortes de remedes détruit les forces à un point extraordinaire. La substance vasculeuse des poumons, corrodée, dissoute & ulcérée demande des remedes consolidans & médiocrement astringens: mais comme ces remedes retiennent dans l'habitude du corps les humeurs épanchées qui auroient dû être évacuées, & suppriment l'expectoration, ils ne font que rendre la corruption beaucoup plus grande. De plus, il est besoin pour consolider les ulceres, d'empêcher

que les humeurs se jettent sur la partie affectée, de quoi l'on vient à bout avec des substances vulnéraires, des décoctions des bois & des poudres composées avec le bol d'Armenie, la terre sigillée & la pierre hématite; mais lorsque les poumons sont affectés de tubercules, de skirrhes & de concrétions tophacées, ces sortes de remedes ne font que les augmenter. Rien n'est plus efficace que les poudres nitrenses pour éteindre la chaleur hectique; mais il s'en faut beaucoup qu'elles produisent toujours l'effet qu'on souhaite, puisqu'elles deviennent aisément purgatives & diminuent la force systaltique de l'estomac & des intestins. Le lait est encore d'une efficacité singuliere dans la cure de ces maladies; cependant j'ai souvent observé qu'il est nuisible aux jeunes gens d'une habitude pléthorique en qui la *phthisie* a commencé, qui ont une fievre lente & beaucoup de crudités acides.

La saignée est extremement salutaire, non-seulement pour la cure de la *phthisie* qui ne fait que commencer, mais encore pour en garantir les jeunes gens; elle ne vaut rien cependant pour satisfaire à l'indication curative, lorsque les forces ont été épuisées par la maladie & la chaleur, à moins peut-être qu'on se contente de tirer au malade une once ou une once & demie de sang pour dégager les vaisseaux. Les purgatifs drastiques, tels que les préparations d'aloès, de scammonée & d'hellébore, & surtout les émétiques, sont extremement préjudiciables, non-seulement parce qu'ils épuisent les forces, mais encore parce qu'ils dissipent l'humidité tempérée du corps: lorsqu'il est question de détourner les humeurs de la poitrine & de les évacuer par bas, on en vient plus commodément à bout avec des laxatifs préparés avec la manne, les tamarins, la rhubarbe, l'agaric & les feuilles de séné. Supposé que ces remedes ne suffisent pas, étant donnés en petites doses pour diminuer la plénitude des humenrs, ou qu'il s'agisse d'atténuer & d'évacuer les humeurs visqueuses & grossieres qui obstruent les vaisseaux capillaires, on peut leur substituer les pilules de succin de Craton, ou celles que l'on prépare avec la gomme ammoniaque, le safran, le mercure doux, l'extrait de rhubarbe & l'aloès.

Les plus fameux Medecins, tant anciens que modernes, recommandent le mouvement & l'exercice, surtout celui du cheval, comme un remede excellent pour la cure de la *phthisie* & de l'hectisie. Mais lorsque la maladie commence & que le sujet est jeune & d'une habitude pléthorique, il fait souvent plus de mal que de bien, à cause qu'il excite le crachement de sang. Il ne vaut rien non plus lorsque les poumons sont extremement offensés & qu'on y soupçonne une vomique, puisque le mouvement rapide du cheval & de la voiture suffit pour occasionner une inflammation violente. Il en est tout autrement dans les consomptions hypocondriaques, dans lesquelles un exercice modéré & souvent réitéré est extremement salutaire.

L'air est d'autant plus salutaire aux phthisiques, qu'il est plus tempéré, plus pur & plus serein, car l'humidité de l'atmosphere nuit extremement aux poumons, qui se trouvent déja relâchés, enflés & engorgés. Il convient encore d'imprégner l'air qui environne les malades avec les particules balsamiques qui s'élevent des fumigations de mastic & d'ambre, ou de communiquer cette qualité à l'air qu'ils respirent, en leur faisant tenir dans la bouche un morceau de bonne myrrhe jusqu'à ce qu'elle soit fondue.

Puisque l'ulcération phthisique est souvent produite par un catarrhe salin ou par une certaine matiere acre & caustique qui se jette des autres parties sur les poumons, on peut, pour l'en détourner & l'évacuer; se servir avec autant de sureté que d'avantage, du cautere actuel, dont l'application entre les omoplates & sur la nuque dn cou a prévenu, ainsi qu'on peut voir dans Riviere, *Obs. Cent. II. Obs.* 67. 78. *Cent. Obs.* 92. & dans Schenkius, *Obs.* 56. une *phthisie* imminente.

Pour instituer plus efficacement la cure d'une *phthisie* par le lait, soit seul ou mêlé avec les eaux minérales, il faut observer les précautions suivantes.

1. On examinera soigneusement si l'estomac est assez fort pour digérer & chasser de nouveau cette espece de remede.
2. Il convient avant de faire usage du lait, de débarrasser les premieres voies des humeurs visqueuses & acides qu'elles contiennent, à quoi l'on satisfait parfaitement par une infusion laxative de manne, dont on augmente la vertu avec une suffisante quantité de tartre.
3. Il faut dès les premiers jours boire tous les matins vers les six ou sept heures, & tous les après-midi vers les cinq heures, six ou huit onces de lait de femme ou d'ânesse, & augmenter ensuite successivement cette quantité.
4. Après avoir pris le lait pendant six ou huit jours de la maniere que je viens de dire, on prendra un léger laxatif propre à évacuer les imputetés, & on le réitérera tous les cinq jours.
5. Le malade s'abstiendra du vin & de toutes les liqueurs faites avec du malt, & usera pour boisson ordinaire de tisanes d'orge, de corne de cerf & d'écorce de citron. On lui interdira tous les alimens qui se digerent difficilement, & qui engendrent de mauvais sucs; & on leur substituera les bouillons de tortue, d'écrevisses, de veau, de volaille, dans lesquels on fera entrer de la laitue & de la chicorée.
6. Il convient, pour augmenter la force concoctive de l'estomac, qui est extremement languissante dans la *phthisie*, de donner au malade entre les repas quelque élixir balsamique, pectoral & stomachique, tel qu'est celui qui est fait avec la myrrhe, le safran, la muscade, l'écorce d'orange, le trefle de marais, & la racine de régliffe.

Rien n'est meilleur dans les sueurs excessives & colliquatives qui épuisent les forces de ceux qui sont affligés de maladies phthisiques & hectiques, que de joindre à l'usage du petit lait & des émulsions, celui de l'a confection d'hyacinthe, qu'on mêlera avec quelque peu de nitre & demi-grain de *laudanum opiatum*.

Supposé que la violence de la toux, qui jette la masse du sang & des humeurs dans une agitation excessive, occasionne une sueur trop copieuse, on pourra donner au malade quelque opiat corrigé, telle que les pilules de storax ou celles de Vildegans, avec quelque poudre tempétante, qui en appaisant la toux, diminuera aussi les sueurs. S'il arrivoit que cette sueur fût occasionnée non-seulement par la toux, mais encore par la chaleur colliquative du sang, il faudroit, suivant le conseil de Morton & de Pitcarn, donner le quinquina au malade avec un grain de *laudanum opiatum*. HOFFMAN.

Si les poumons sont tellement rongés par un ulcere que toute l'habitude du corps en soit consumée, on appelle ce mal *phthisie pulmonaire*.

L'origine de cet ulcere se déduit de toute cause qui peut tellement arrêter le sang dans les poumons, qu'il soit contraint de se convertir en matiere purulente.

Ces causes peuvent se réduire,

1. A cette constitution du corps, qui fait qu'elles produisent d'abord l'hémoptysie, & ensuite un ulcere dans l'endroit rongé. Cette habitude ou tempérament du corps consiste, 1. dans la délicatesse des vaisseaux artériels, & dans l'impétuosité d'un sang un pen âcre. On le connoît par la délicatesse des petits vaisseaux, aussi bien que par celle de tout le corps, la longueur du cou, le peu de capacité de la poitrine, l'affaissement des épaules; par la rougeur, la ténuité, l'acreté & la chaleur du sang; par la blancheur & la rougeur du visage; par la transparence de la peau, la vivacité du tempérament, la maturité & la subtilité de l'esprit. 2. Par cette débilité des visceres, qui fait que les alimens que

l'on prend, étant naturellemeot trop ténaces, donnent lieu à des obstructions, se corrompent, & acquierent une acrimonie qui ulcere les vaisseaux déja corrodés ensuite d'un crachement de sang. La foiblesse des vaisseaux se maiseste par uoe petite fievre légere, & une petite toux seche; par une grande chaleur, par la rougeur des levres, de la bouche, des joues, qui augmente vers le tems qu'il entre de nouveau chyle dans le sang; par la grande disposition que l'on a à suer en dormaot; par la foiblesse & la difficulté qu'on a de respirer, pour peu qu'on se donne du mouvement. 3. Il se forme à l'âge que les vaisseaux ne croissent plus, & résistent par ce moyen à l'effort que font les fluides pour les distendre, tandis que le sang augmeote en quantité, en impétuosité & en acrimooie, il survient donc eotre seize & trente-six ans, & de meilleure heure dans les filles que dans les garçons, parce que les premieres sont plutôt formées. 4. Il vient d'une disposition héréditaire.

Ce que l'on a dit au mot *Fibra*, comparé avec les circonstances que nous venons de rapporter, suffit pour expliquer, assurer & prognostiquer la nature, les causes & les effets de l'hémoptysie, qui est causée & accélérée,

1. Par la suppression de toutes les évacuations ordinaires, surtout du saog, comme du flux hémorrhoïdal des menstrues ou des vuidanges, du saignement de nez, le défaut de saignée à laquelle on est accoutumé, surtout dans les persoones d'un tempérament pléthorique, ou à qui on a coupé quelque membre.
2. Par tout état violent des poumons produit par la toux, les cris, le chaot, la course, de grands efforts; par la colere, par une blessure quelconque, occasionnée par quelque cause que ce soit.
3. Par des alimens acres, salins, aromatiques; par une boisson semblable, par le régime, par quelque autre maladie propre à augmenter la quantité, l'acrimonie, la vélocité, la raréfaction & la chaleur du sang. De-là vient que ces symptomes sont si fréquens après les fievres aiguës, la peste, la petite vérole & le scorbut.

Ce mal commence accompagné d'uoe douleur légere, d'une chaleur modique & d'une oppression de poitrine; le sang qui sort du poumon est ordinairement rouge, vermeil & écumeux, plein de petites fibres, de membranes des vaisseaux artériels, veineux & bronchiaux: il sort avec toux & bruit ou râlement des poumons. Le pouls est mou, foible & ondoyant; la respiration est difficile, & tout cela est précédé d'un gout de sel dans la bouche.

On le guerit,

1. Par une copieuse saignée, réitérée de trois jours en trois jours jusqu'à quatre fois, jusqu'à ce que la croûte inflammatoire ait entierement disparu.
2. Par le long usage des médicamens rafraîchissans, incrassans, styptiques, adoucissans, auxquels il est bon de mêler quelquefois les plus doux balsamiques.
3. Par les six choses non-naturelles, tellemeot dirigées, qu'elles soient contraires aux causes que nous avons déja rapportées, surtout par un régime modéré & l'usage d'alimeos doux, au nombre desquels on peut mettre le lait.
4. En corrigeant la nature propre de la cause ou maladie particuliere qui l'a produit.

Lorsqu'on a été guéri d'un crachement de sang, il faut pendant quelques années se faire tirer du sang tous les six mois, en diminuant cependant peu à peu la quantité de sang à chaque saignée.

Mais si parce que le mal est grand, si pour avoir employé mal-à-propos les styptiques, ou négligé la méthode que nous avons indiquée, il succede au crachement de sang une difficulté de respirer qui augmente sans cesse, un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux joues, une toux seche, nne fievre hectique légere, une soif extraordinaire, une foiblesse & un seotimeot de pesanteur daos la poitrine; c'est une preuve que les levres de la plaie d'où le saog sortoit se sont déja réunies, & que le sang desséché forme une croûte sous laquelle la matiere se change en pus, & forme par son amas une vomique enkystée, laquelle venant à crever, produit un ulcere ouvert dans les poumoos.

Cet amas de pus, outre les causes dont on a parlé, vient encore de quelque péripneumonie qoi a dégénéré en apostume; ce que l'on connoît par les signes que nous avons indiqués au mot *Péripneumonia*.

De plus, l'empyeme peut ronger, fondre & consumer les poumons; ce qui produit la même maladie que celle qu'occasionne l'ulcere formé dans sa substance: on le connoît par les signes que nous avons indiqués au mot *Empyema*.

On voit par-là quels sont les signes qui font connoître l'ulcere du poumon, lors même qu'il est caché, & par conséquent combien il peut y avoir de différentes especes de *phthisies* ou de consomption.

Les effets de l'ulcere pulmonaire déja formé, mais occulte, que l'on appelle commuoément *vomique*, sont à peu près ceux-ci: l'acrimonie, la quantité & la putréfaction du pus augmentent tous les jours; la membrane qui l'envoppe se dilate, se corrode & se macere; les vaisseaux sanguins & bronchiaux se convertissent en pus; la substance entiere des poumons, ou du moins celle d'un de ses lobes, se change en une matiere purulente; le malade est affligé d'une toux seche continuelle, dans laquelle il ne sort que les crachats qui se détachent par les seules secousses qu'elle occasionne; le sang qui abonde dans l'ulcere se convertit en pus; la vomique qui s'est formée dans les poumons, augmente, & s'ouvre enfio dans le tuyau du larynx. Il se fait quelquefois une sécrétion suffocante de pus qui occasionne une toux continuelle & des crachats abondans qui se précipitent au fond de l'eau: ces crachats sont épais, doux, gras, fétides, blancs, rouges, jaunes, livides, cendrés, mêlés de différentes matieres, & rendent, lorsqu'on les met sur les charbons, la même odeur qu'une viande rôtie fétide. La vomique s'ouvre dans la cavité de la poitrine; ce qui rend la respiration extremement difficile, & occasioone les symptomes de l'empyeme. La respiration devient difficile, le sang & le chyle se changent en pus, le suc nourricier se perd tout-à-fait, & sa préparation est interrompue; les solides sont presque entierement consumés, il survient une fievre hectique, accompagnée d'un pouls foible & languissant; une chaleur vive s'empare des parties supérieures avec rougeur aux joues, le malade a une face Hippocratique; il ressent une anxiété inexprimable, surtout vers le soir, une soif extraordinaire; il sue abondamment pendant la nuit. Il lui vient des pustules rouges sur le visage; ses piés & ses mains s'enflent; il est extremement foible, il a la voix rauque, les cheveux lui tombeot; il sent des demangeaisons par tout le corps, qui se couvre de pustules aqueuses; il est tourmenté de tranchées, & d'une diarrhée continuelle qui épuise ses forces; ses selles sont jaunes fétides, purulentes & cadavéreuses; l'expectoration cesse, & le malade meurt.

D'où l'on peut déduire les regles suivantes.

1. La *phthisie* héréditaire est la plus mauvaise de toutes; & on ne peut la guérir qu'eo prévenant le crachement de sang.
2. Celle qui vient d'un crachement de sang, produit par une cause externe sans vice interne préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.
3. La *phthisie* dans laquelle la vomique se rompt tout-à-coup, & dans laquelle on crache un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion, excrétion, est à la

vérité difficile à guérir : mais cependant elle n'est pas absolument incurable.

4. La *phthisie* qui naît de l'empyeme, est incurable.
5. Quand les crachats sont pesans, solides, de mauvaise odeur, doux & accompagnés des symptomes que nous avons décrits, il n'y a plus d'espérance.

Lorsqu'il s'est déja formé une vomique dans le poumon, l'indication médicale est de la faire venir sur le champ à maturité & de la rompre ; & c'est ce dont on vient à bout par l'usage du lait, l'exercice du cheval, les vapeurs tiedes, & les remedes expectorans.

Lorsqu'elle est crevée, il faut,

1. Garantir le sang de l'infection du pus.
2. Evacuer le pus de l'ulcere le plus promptement qu'il est possible, nettoyer & consolider les levres.
3. User d'alimens aisés à digérer & propres à circuler avec le sang, capables de nourrir le corps, & incapables d'engendrer de nouveau pus.

On satisfait à la premiere indication par l'usage des médicamens d'une acidité, & d'une salure douce & agréable ; par des herbes vulnéraires, de doux balsamiques donnés long-tems, en toutes formes & en grandes doses.

On satisfait à la seconde par des remedes liquides & diurétiques externes & internes ; par ceux qui sont propres à exciter la toux ; par l'exercice du cheval, l'air de la campagne, qui est propre à hâter la sortie du pus ; par des détergens & des balsamiques internes & externes, & enfin par des parégoriques consolidans.

On remplit la troisieme par des tisanes, des bouillons & l'usage du lait.

Quant à la cure palliative de ce mal, elle regarde principalement la toux, les oppressions & le flux de ventre.

On y remédie par la diete, des opiats prudemment administrés, & des liqueurs chaudes convenables.

Un ulcere au foie, à la rate, au pancréas, au mésentere, aux reins, à l'utérus, à la vessie, peut produire la *phthisie* comme celui des poumons ; de sorte que le Medecin qui connoîtra les effets naturels de chaque viscere, pourra aisément puiser dans les mêmes sources les moyens de connoître & de prévenir les différentes especes de *phthisie*, leurs effets, leur curation radicale ou palliative. BOERHAAVE, *Aphor.*

Les Observations suivantes du Docteur Bennet, sont assez importantes, pour mériter d'avoir place dans cet Ouvrage.

Sans m'arrêter ici à considérer cette humidité, qui, lorsqu'elle surabonde dans l'estomac, coule dans la bouche, sans qu'on tousse & qu'on crache, à l'aide de l'œsophage, & de la membrane qui lui est commune avec la langue, non plus que cette humeur qui suintant par les arteres capillaires du cerveau, aussi-bien que par leurs tuniques, se jette sur le palais, & s'écoule avec la même facilité, j'examinerai la nature de cette expectoration qui offense la poitrine. Elle n'est autre chose qu'une portion de fluide qui, après s'être séparée du sang, s'épanche dans la cavité de la poitrine, par les arteres pectorales, & se rend dans la bouche par la trachée-artere, au moyen de la contraction des poumons, pendant qu'on tousse ou qu'on crache. Comme le sang participe toujours à la nature des alimens dont on use, de même la matiere de cette excrétion est toujours conforme au sang dont elle s'est séparée. On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance, si l'on considere la maniere dont se fait cette excrétion, aussi-bien que sa quantité dans ceux qui ne sont incommodés d'aucune fluxion du cerveau sur la trachée-artere.

Toutes les fois qu'on use de remedes propres à purifier le sang, encore qu'on néglige les pectoraux, la matiere de l'expectoration s'améliore à proportion que la masse du sang est rectifiée. Par exemple, lorsque l'état & la couleur de la matiere sont mauvais, si l'on excite des sueurs capables de débarrasser le sang des impuretés qu'il contient, la matiere se ressentira de la dépuration de ce fluide.

On sait à n'en pouvoir douter, que l'artere pulmonaire, & ses ramifications reçoivent les récrémens du sang, & les versent dans les branches de la trachée-artere : quelques-uns sont plus ou moins affectés du séjour de cette matiere, suivant sa nature & sa quantité, & la rendent plutôt ou plûtard par l'expectoration, selon qu'elle est plus ou moins adhérente. Tous les sujets n'ont pas les organes de la respiration également libres : les uns sont tourmentés de la toux, sans qu'il survienne aucune expectoration, tandis que d'autres se débarrassent de la matiere qui les incommode, à l'aide d'une toux légere. Cette matiere est tellement délayée avec l'ichor ou sérosité dans quelques-uns, que les poumons ont toute la peine du monde à s'en débarrasser ; elle est si compacte dans quelques autres, qu'elle ne cede aux remedes qu'avec beaucoup de difficulté. Les uns, en conséquence du relâchement des poumons, ne rendent que très-peu de matiere ; tandis que les autres en qui ces parties ont plus de fermeté & de chaleur, s'en débarrassent sans la moindre peine. Les uns ont le mouvement des poumons si libre, quand ils n'adherent point aux parties voisines, que le moindre effort les délivre de cette matiere ; il s'en trouve d'autres au contraire en qui une plénitude ou contraction naturelle, ou accidentelle rend cette expectoration tout-à-fait impossible.

Dans l'expectoration, la matiere qui est logée vers les parties supérieures de la trachée-artere, s'évacue sans qu'on fasse le plus petit effort pour tousser ou cracher ; il n'en est pas de même de celle qui est plus profondément située.

On rend aisément cette même matiere, quand elle est d'une consistance modérée : mais on a toutes les peines du monde à s'en débarrasser, lorsqu'elle est trop ténue, ou qu'elle forme des grumeaux extremement durs.

La Nature veille donc à sa propre sureté, lorsqu'elle fait ensorte que la matiere se sépare du sang dans les Phthisiques d'un tempérament robuste, & qu'elle fixe le tems de sa formation & de son excrétion ; car on ne sauroit en procurer l'évacuation lorsqu'elle est cruë, au lieu qu'en mûrissant, elle se dispose à sortir, & prend, pour ainsi-dire, une figure proportionnée à la capacité des vaisseaux, par où elle doit passer. Ceux qui sont accoutumés à cette espece d'expectoration, sont sous les directions salutaires de la Nature, & il ne s'agit plus que de les seconder : mais lorsque la matiere ne peut continuer son cours, ni suivre la route que la Nature lui a marquée, elle oblige à faire de plus grands efforts, & le traitement de ces sortes de malades devient dans ce cas tout-à-fait difficile.

Quiconque entreprend de hâter l'expectoration de cette matiere, à l'aide d'un exercice violent, ou par des efforts anticipés pour cracher, ne fait que fatiguer inutilement les parties renfermées dans la poitrine ; au lieu que si on eût laissé agir la nature, elle n'eût pas manqué d'en procurer l'excrétion dans le tems marqué. Ceux qui crachent aisément & copieusement, ont bientôt les poumons débarrassés du fardeau qui les opprimoit. L'expectoration est difficile & incommode lorsque la toux commence, mais tout devient aisé par la suite, à mesure que la matiere approche de sa maturité.

Les crachats blancs & écumeux sont produits, selon moi, par une matiere ténue qui tombe sur les poumons & sur la gorge, & qui y est agitée ; car la fluxion qui provient d'un refroidissement de cerveau, est plus épaisse & moins blanche, à moins qu'on ne la garde, & qu'on ne l'agite quelque-tems dans la bouche ; elle est aussi plus muqueuse, & ne forme pas un si grand nombre de bulles, ce qui fait qu'elle n'offense presque jamais les

poumons : mais je suis persuadé que l'écume qu'on y remarque ne provient que du mouvement des parties, de la chaleur & de son mélange avec l'air. Au reste, lorsque cette matiere est sans mélange, elle indique quelque exsudation interne occasionnée par une action des parties beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire.

La salive devient plus écumeuse à mesure qu'on fait plus d'exercice, sur-tout dans ceux qui transpirent peu, & une preuve que le mouvement de la bouche & des poumons, contribue à la rendre telle, c'est que cette circonstance est ordinaire à ceux qui toussent ou crachent beaucoup.

Cette salive est extremement légere, & principalement composée d'une pellicule aqueuse remplie d'air.

La Nature a prescrit les mêmes lois aux plantes & aux animaux, & suivant Hippocrate, imprimé dans tous deux, l'acerbe, l'amer, le doux, le salé & toutes les autres différentes especes de saveurs. Le corps humain contient aussi des liqueurs insipides, & il en faut une certaine quantité pour délayer le sang : mais elles surchargent la constitution, quand elles sont trop abondantes, ou qu'elles viennent à s'extravaser, sur-tout lorsqu'elles se jettent sur certaines parties, comme peuvent être les organes de la respiration. Ces liqueurs insipides peuvent ou s'amasser dans les vaisseaux qui leur sont propres, ou s'y rendre après s'être acquittées des fonctions auxquelles la Nature les a destinées, de sorte qu'après avoir circulé avec le sang, elles viennent à s'épaissir dans les grandes cavités du corps. Les excrétions des humeurs douces, sont plus incommodes que dangereuses : mais celles qui ne passent pas directement dans la trachée-artere, sous une forme liquide, s'épaississent & acquierent une dureté qui rend leur sortie extremement difficile.

Une Dame âgée de quarante-sept ans, d'un tempérament replet, mais valétudinaire, & qui avoit tous les vaisseaux capillaires du foie, de la rate & du mésentere obstrués, étoit souvent affligée de frissons irréguliers accompagnés d'un froid dans l'une ou l'autre des parties du corps, comme si l'on eût versé de l'eau froide dessus. J'employai tous les remedes imaginables pour appaiser ces symptomes, sans pouvoir y réussir : mais ils cessoient d'eux-mêmes, dès qu'il survenoit un ptyalisme, ou une diarrhée. A la fin, pourtant, je vins à bout de la guérir tout-à-fait, à l'aide de quelques cathartiques, des bains chauds, & d'une diete seche & sévere.

Il y a plusieurs personnes en qui le froid, dont je viens de parler, disparoît à l'aide d'une lymphe ténue, qui, après s'être séparée du sang, se jette en abondance sur la trachée-artere : mais pour lors la salive devient épaisse & transparente, & on ne peut s'en débarrasser qu'avec de grands efforts. J'ai souvent observé que cette matiere obstrue considérablement la poitrine.

Les pleurétiques rendent pendant quelques jours une semblable salive, après que la matiere purulente a été expectorée ; & l'obstruction qu'elle cause dans les organes de la respiration, est d'autant moins considérable, qu'elle affecte davantage les autres vaisseaux, ou qu'elle se jette en plus grande quantité sur les intestins. Je crois que cette mucosité, est inégalement séparée du sang dans le rachitis, & je tiens pour certain que cette même mucosité venant à croupir dans l'urethre, & à obstruer le conduit urinaire, regorge dans l'estomac & les intestins, & occasionne des douleurs dans le dos, des vomissemens, des tranchées & une fausse ischurie. Il est bon d'observer que cette matiere visqueuse peut quelquefois interrompre la circulation du sang, lorsqu'elle vient à se loger dans les plus gros vaisseaux. J'en ai vû un exemple dans un enfant qui fut emporté au troisieme accès de fievre, à cause qu'elle avoit obstrué l'artere pulmonaire, celle à qui l'on donne le nom de veineuse. Enfin, lorsque ces matieres se jettent inégalement sur quelques parties extérieures, elles engendrent des tumeurs œdémateuses : mais quand elles s'emparent de toute l'habitude du corps, elles causent un œdeme universel, une leucophlegmatie, ou une anasarque, extremement difficiles à guérir.

Cette mucosité qui cause des obstructions opiniâtres dans les intestins, augmente dans les femmes ou dans les hommes d'un tempérament froid ; & même dans l'état de convalescence, lorsque la chaleur naturelle est éteinte, on languit en conséquence de la longue durée de la maladie.

Des crachats jaunes.

Ces sortes de crachats tirent vraissemblablement leur origine du suc bilieux, le sang étant si fort affoibli avant la sécrétion, qu'il perd à la fin toute sa saveur. Les sels acres forment des ulceres par érosion, & corrompent les corps en les pénétrant, les ouvrant & faisant enfler les parties ; j'ai toujours été persuadé que les sérosités du corps disposent à la putréfaction, en relâchant & ramollissant trop les parties : mais lorsqu'elles sont surchargées de sels, elles forment un ulcere interne compliqué, qu'on ne peut guérir qu'avec beaucoup de peine. Il n'est pas surprenant qu'un fluide qui est ténu, limpide & agréable, tandis qu'il circule dans les vaisseaux, prenne une couleur jaune ; car comme le sang qui le fournit perd sa couleur & sa consistance avant que de se distribuer dans les vaisseaux qui lui sont destinés ; de même la salive, qui n'est autre chose que son récrément, est changée par l'altération de la chaleur dans les parties par où elle passe, & ne conserve aucune des qualités qu'elle possédoit, tandis qu'elle circuloit avec le sang. Il est encore moins étonnant que la salive jaune perde sa saveur, puisqu'outre qu'elle se mêle avec la masse du sang, elle suinte encore à travers les substances charnues des parties & les pores des membranes ; car la substance qui constitue son amertume, est incapable de passer à travers des couloirs aussi déliés.

Toute la masse du sang est imprégnée de bile ou de particules ameres qui servent à le conserver. Cependant il n'est aucune partie de ce fluide dont l'amertume soit assez forte pour communiquer à l'aide de la langue & du palais une sensation considérable aux nerfs, si l'on en excepte cette partie qui se sépare de la masse commune, laquelle a une amertume remarquable & s'évacue par haut dans les vomissemens violens, après être sortie du réservoir qui lui est naturellement destiné.

Le sang qui sort par l'ouverture de la veine paroît ordinairement chaud lorsqu'il vient à tomber sur la peau : il est pourtant vraissemblable que cette chaleur est douce & modérée tant que ce fluide circule dans les vaisseaux.

Je trouvai une fois dans un sujet que je disséquai, le cou de la vésicule du fiel rempli d'une matiere tophacée ; mais la vésicule étoit pleine d'une lymphe transparente qui avoit suinté à travers cette matiere, comme à travers un filtre extremement serré. Cette matiere épaissie ressembloit à de la semence de coriandre confite ; la lymphe étoit insipide & se coaguloit sur le feu en forme d'un mucilage tout-à-fait semblable au blanc d'œuf.

Ces excrétions jaunes ne sont produites que par la fermentation continuelle du sang, ou par une chaleur concentrée par le froid, ou par une corruption ou une plénitude ; & le Medecin peut aisément connoître toutes ces différentes causes par la nature des plaintes que forme le malade.

Il ne faut que voir le linge qu'un homme quitte pour être persuadé qu'il suinte quelque portion de cette humeur jaune à travers la peau des aisselles.

Jamais la substance ferme & charnue d'aucun des visceres ne donneroit au sang la couleur rouge qu'il a, si elle n'étoit secondée d'une chaleur convenable ; mais les crachats doivent leur consistance & les différentes variations qu'on apperçoit dans leur couleur, au sang,

& aux sucs des visceres aussi-bien qu'aux alimens. Les crachats les plus ordinaires & les plus remarquables sont les bleuâtres, ceux de couleur de rouille & les noirâtres ; & ces crachats ne sont point produits, comme plusieurs se l'imaginent, par les substances qui pénetrent dans les poumons dans le tems de l'inspiration, mais par un levain qui séjourne dans les visceres & les vaisseaux, qui se forme peut-être dans la rate qui est son principal laboratoire ; & qui venant à passer dans le sang s'en separe à mesure qu'il circule avec lui. Je ne saurois croire qu'ils reçoivent leur couleur immédiatement au sortir des vaisseaux : mais comme il faut nécessairement qu'ils suintent à travers les visceres & les vaisseaux qui les reçoivent, & dans lesquels ils se condensent : c'est-là aussi qu'ils prennent leur couleur foncée. Bien que les degrés de chaleur ne soient point par eux-mêmes la cause efficiente de ces différentes couleurs, les crachats ne laissent pas d'être plus ou moins colorés, selon qu'elle augmente ou qu'elle diminue.

Exposez à la chaleur du soleil ou du feu une portion de salive bleuâtre, elle blanchira sur le champ, ce qui n'arriveroit point si cette couleur provenoit de son mélange avec quelques particules étrangeres. Cette espece de salive bleuâtre, autant que j'ai pu l'observer, n'est jamais d'une consistance ténue, mais toujours mucilagineuse.

Cette espece d'expectoration augmente à l'aide des choses qui rafraîchissent la poitrine, comme l'orge & les pommes : mais elle diminue par l'usage des remedes sudorifiques. Ceux dont la chaleur naturelle a été épuisée par une longue maladie crachent fort peu ; il en est de même de ceux qui vivent sobrement, & qui font beaucoup d'exercice, qui ont l'estomac chaud, qui fument beaucoup, & qui sont sujets à la toux. D'où il paroît que la matiere de cette expectoration est formée par une chaleur plus douce, par une plus longue digestion, & par la température froide & flasque de la poitrine.

Je me souviens d'avoir vu un exemple de cette espece dans une femme de moyen âge qui étoit affligée d'un catarrhe violent, & dont la tête se remplissoit tellement des vapeurs nuisibles qui s'élevoient de la rate, qu'elle rendoit tous les matins une grande quantité de salive de couleur de rouille, qui ressembloit aux fils d'une toile d'araignée. Une partie de cette salive étoit souvent détournée par la chaleur du catarrhe vers la partie supérieure de la trachée-artere : mais on n'eut pas plutôt ouvert & détergé les vaisseaux de la rate, que le catarrhe & l'excrétion cesserent.

Lorsqu'on expose un blanc d'œuf à une chaleur douce mais continue, il prend une couleur bleuâtre. J'ai remarqué que la salive de cette couleur est plus blanche & plus dépurée à la fin de l'accès d'une toux accidentelle qui est occasionnée par une congestion, ou d'une expectoration épaisse & périodique ; que ces sortes de crachats proviennent ordinairement des maladies de la rate ou de la matrice, & que c'est-là la raison qui fait que la morve perd sa couleur.

Quoique la qualité saline des crachats provienne de celle du sang, & puisse causer quelque agitation dans les humeurs, je crois cependant qu'il est rare qu'ils rompent les membranes & les tuniques des vaisseaux par leur qualité incisive : mais après que le sang a laissé échapper sa sérosité saline en forme de rosée à travers les membranes & les tuniques de la poitrine, elle occasionne une toux en irritant le mouvement contractif des poumons. Cette secousse & cette contraction soudaine affoiblissent les parties délicates qui donnent passage aux particules salines du sang, & sont cause qu'elles ne tardent pas à être corrodées. D'où il suit que la particule saline qui se jette sur quelqu'un des visceres ne la pénetre point immédiatement comme une aiguille, mais dissout son tissu & l'assimile à sa propre nature en conséquence du long séjour qu'elle y fait ; de sorte que cet accident provient plutôt d'une faculté solutive que d'une incisive ; car en s'insinuant dans la substance de la partie, elle se mêle & s'unit avec ses plus intimes combinaisons, & convertit par-là sa substance en une espece d'état moyen entre le mélange & la dissolution. Après avoir demeuré pendant quelque-tems dans cet état neutre, elle se dissout à la fin, & acquiert une qualité friable qui cause sa ruine totale. Par exemple, lorsqu'un fluide salin vient à s'extravaser, peut-être en forme de vapeur, & à se jetter sur une partie, il s'unit par son acrimonie pénétrante avec la substance de la partie, & la met en danger d'être corrodée & dissoute. Quand même ces particules acides & salines se jetteroient sur quelqu'une des extrémités, elles ne laisseroient pas d'incommoder extremement le malade.

Plusieurs personnes en qui les vaisseaux de la poitrine avoient été rompus par la raréfaction d'un sang de nature saline, ont été guéries par une ou deux saignées : mais je n'en connois aucune de celles dont les poumons étoient corrodés, qui aient recouvré la santé avant qu'on ait entierement édulcoré & changé la masse du sang.

Quelques personnes ont eu les vertebres luxées à l'occasion d'une fluxion acre qui s'étoit jettée sur l'épine : j'en ai vu d'autres à qui la même fluxion a causé une distorsion dans les articulations des autres os. Mais lorsque les qualités de la matiere qui cause la fluxion sont entierement nuisibles à la nature, comme dans la vérole, il se forme sur les os, principalement sur le tibia, des tubérosités, & ces os deviennent tout-à-fait spongieux, mous & friables. Il arrive la même chose dans l'éléphantiasis, & si l'on en croit quelques-uns, les os se dissolvent & deviennent aussi flexibles que de la cire.

J'ai vu plusieurs personnes qui ont perdu presque tout leur embompoint à cause de la grande quantité de sels que la masse du sang contenoit, & qui avoient coutumé de rendre en de certains tems réglés une matiere saline qui avoit suinté dans la poitrine par les veines pulmonaires sans avoir corrodé les poumons. J'ai connu entre autres un Marchand de Londres, dont le corps n'étoit plus qu'un squelete, en qui la matiere saline s'étant jettée des poumons sur les paumes de la main, les piés & les chevilles, y avoit causé des ulceres malins & phagédéniques, sans que les poumons fussent intéressés.

J'ai vu plus d'une fois la substance des poumons si uniformément dissoute, qu'ils paroissoient être réduits en une espece de bourbe putride.

J'ai encore connu des malades dont les poumons sont tombés par morceaux en conséquence d'une corrosion acre & inégale, de maniere qu'ils paroissoient avoir été rongés par les rats. L'acrimonie surabondante du sang, qui est fréquente dans les personnes mélancoliques, rend non-seulement le corps extremement tendre, mais expose encore ses parties aux injures externes, & empêche la nourriture de la chair musculeuse.

Le rhumatisme qui a beaucoup de rapport avec la goute, tant à l'égard de ses causes que de son siége, occasionne des douleurs extremement aiguës.

La matiere des crachats varie & prend différentes apparences suivant la partie d'où elle vient ; car la sérosité du sang n'est pas la seule matiere qui passe dans la cavité de la poitrine, & il arrive quelquefois que cette espece de rosée qui est destinée à servir de nourriture au corps monte aussi dans la bouche. Le sang commence par se dépouiller de sa sérosité ténue, & s'échauffe ensuite ; & l'augmentation de cette chaleur pousse ses particules les plus gluantes sur les poumons, qui ont été déja relâchés & affoiblis par un transport d'humeurs aqueuses. Car la nature attire ce suc avec avidité jusqu'à ce que ses qualités attractives & assimilantes aient été entierement détruites.

Dans le tems que j'exerçois la Medecine à Bristol, où les consomptions sont fréquentes, je traitai quelques malades, qui rendirent pendant trois mois consécutifs des crachats insipides avec assez de facilité, & qui au

bout de ce tems-là tomberent dans une consomption totale. Quelques-uns furent attaqués d'une toux violente, & après avoir entierement perdu leur humidité radicale, moururent pâles, desséchés & entierement amaigris. J'en fis ouvrir un qui rendoit quelquefois du sang à la suite de ces crachats salins, & je trouvai que ses poumons avoient entierement perdu leur ton, sans que les autres organes de la respiration & les visceres parussent affectés. Cette circonstance n'aura rien de surprenant pour ceux qui savent combien un sang trop atténué est incapable d'opérer la nutrition, ou qui ont observé qu'étant trop fondu & raréfié par la violence de la chaleur, il s'écoule par les arteres capillaires, particulierement du nez, & cause des défaillances. Car c'est détruire l'œconomie animale que de la dépouiller de ce suc gluant & tempéré, qui, par sa chaleur modérée, donne une douceur & une consistance convenables à toute la masse des humeurs ou du sang.

Ces sortes de crachats insipides, autant que je puis m'en souvenir, succedent à un long ptyalisme & ordinairement salin.

Ils acquierent sur le feu la consistance d'une gelée blanche de même que tous les autres sucs nourriciers.

De tous les crachats, il n'y en a point de plus féculens que ceux qui sont d'une couleur cendrée, sale, comme la terre glaise mouillée, ils n'ont pas beaucoup de ténacité & annoncent aux personnes consomptives qui les rendent, un défaut de chaleur naturelle & une mort prochaine. Tous les autres se ressentent en quelque sorte de la chaleur, & reçoivent d'elle leur figure & leur consistance; ceux dont je viens de parler sont produits par une violente corruption & une foiblesse naturelle, & ce n'est que leur quantité qui les oblige à sortir.

Si l'on remplit deux vaisseaux de même grandeur & de même poids, l'un de crachats fétides & l'autre de telle autre espece de salive qu'on voudra, le premier pesera beaucoup plus que le second.

Il n'y a que ceux qui tirent vers leur fin & de la guérison desquels on désespere, qui rendent de ces sortes de crachats argilleux; & lorsqu'on vient à les ouvrir on trouve leurs poumons convertis en une masse corrompue & extremement fétide. Bennet, *Theat. Tabid.*

Observations relatives aux signes diagnostics.

On peut connoître que cette maladie approche par la lenteur ou la vitesse avec laquelle le sang salin se porte vers la poitrine.

On s'apperçoit de la premiere,

1. Par les crachats sanguinolens & salins que le malade rend vers les quatre, cinq ou six heures du matin ou du soir, plutôt ou plutard, & en plus ou moins grande quantité, suivant l'irritation qu'ils causent, ou suivant qu'ils sont déterminés par l'exercice du corps. Ceux qui se sont épaissis hors des vaisseaux ne sortent point aux heures accoutumées; ce qui ne vient point, comme la plupart des Medecins le prétendent, de ce qu'ils abondent dans ce tems-là, mais de ce qu'ils transpirent en partie à travers la peau, tandis que les parties les plus grossieres se portent vers les plus gros vaisseaux.
2. Par l'abondance de la salivation.
3. Par l'interruption des excrétions, qui se font à travers la peau & par les autres parties du corps.
4. Par la légereté & l'inégalité des crachats.
5. Par la figure sphérique de ces derniers qui ressemblent à des grains de grêle, & que la toux ou l'envie de cracher oblige à sortir aux heures susdites.
6. On est assuré de la vérité de ces symptomes, lorsqu'à l'occasion de quelque cause que ce soit, il survient une fluxion de matiere saline sur les jointures ou les extrémités du corps, & que la respiration devient plus forte dans ce tems-là.

On connoît que le sang afflue en plus grande quantité & avec plus de force dans la poitrine.

1. S'il se fait une expectoration plus copieuse de sang écumeux & de couleur de boue, accompagnée d'une toux, qui est beaucoup moins pénible quand il vient des poumons; ce sang est noirâtre ou rougeâtre quand il sort de la cavité de la poitrine; mais lorsque ce sont les grosses arteres qui le fournissent, il regorge par la bouche par intervalles, mais il sort peu à peu & avec chatouillement lorsqu'il vient des plus petits.
2. Par une douleur pesante de poitrine, qui devient aiguë par intervalles.
3. Par le soulagement manifeste que les autres parties reçoivent.

On connoît que la *phthisie* est causée par une pituite froide & épaisse qui tombe de la tête & s'amasse dans la poitrine, lorsque cette matiere après être sortie par les extrémités des arteres carotides, & avoir été altérée par la froideur du cerveau, se fraye un passage par la trachée-artere; accident qui est toujours accompagné de l'épanchement d'une semblable matiere dans le thorax, & dont le symptome distinctif est une érection ou ouverture du larynx, lequel se ferme aussi-tôt après, & qui rend un bruit pareil à celui d'une pendule qui marque les secondes, & auquel se joignent tous les jours les symptomes suivans.

1. L'engourdissement des esprits.
2. Une pesanteur de tête douloureuse qui augmente toutes les fois que la lune est dans son plein.
3. Un sommeil de longue durée pendant lequel on rêve qu'on se noye.
4. Le refroidissement général du tempérament.
5. La contraction des pores occasionnée par le froid.
6. La flaccidité des poumons & de tous les muscles de la poitrine, la lenteur de l'expectoration, dont il est aisé de juger par les efforts fréquens & inutiles que le malade fait pour cracher.
7. La consistance épaisse de la salive, qui sort aisément après qu'on a fait un bon repas, & que l'estomac a été échauffé par des alimens convenables.
8. Une douleur pesante & oppressive de poitrine.
9. Une toux qui par intervalles menace d'une suffocation, & augmente quand on fait de l'exercice & qu'on boit des liqueurs froides.
10. Une difficulté fréquente de respirer.
11. Un catarrhe qui humecte lentement, mais continuellement la trachée-artere.
12. La difficulté de l'expectoration quand on s'expose à un air froid, & la facilité avec laquelle on sue.
13. La chair devient molle & flasque dans les tems humides, au lieu qu'elle se durcit lorsqu'il fait sec; & ce symptome est inséparable de la consomption. De-là naît,
14. Une disposition à être affecté de l'inclémence de l'air ou du vent, l'humidité ou le froid étant extremement nuisible au malade.

Les signes d'une consomption phthisique, quelle qu'en soit la cause, qui est profondément enracinée & élude tous les efforts de la Medecine, à l'égard de la cure, sont,

1. Une toux opiniâtre dont la violence rend les crachats sanguinolens, ensuite un pus de couleur de cendre qui se mêle aisément avec l'eau & se précipite au fond; le malade rend aussi par la bouche des fragmens qui se sont détachés des poumons, des vaisseaux & des membranes.
2. La puanteur de l'haleine jointe à la difficulté de respirer.
3. Une douleur de poitrine & un picotement au mamelon du sein, surtout dans le tems que l'on tousse.
4. Le dérangement de toutes les fonctions.

5. Une fievre putride occasionnée par un sang entierement infecté par le pus, & qui occasionne des agitations aussi extraordinaires que la fermentation : d'où il arrive que les fluides du corps s'évacuent par des sueurs colliquatives, surtout le matin.
6. Une diarrhée, & à la fin une lienterie occasionnée par la foiblesse du foie & de toutes les parties qui servent à la nutrition.

Ces symptomes sont nécessairement accompagnés,

7. De la sécheresse des chairs, faute d'un degré suffisant d'humidité.
8. D'une gale aux extrémités & surtout à l'épiderme, occasionnée par la même cause.
9. D'une douleur accompagnée de tension, quand on se couche sur le côté droit ou gauche, laquelle est occasionnée par l'adhérence des poumons à l'un ou l'autre côté de la pleure.
10. D'un pouls foible, petit & fréquent, en conséquence de la lenteur avec laquelle le sang se porte vers les extrémités.
11. De la chute des cheveux, aussi-bien que de la couleur livide & de la courbure des ongles.

On peut y joindre,

La face Hippocratique, ou l'image naturelle de la mort, la couleur plombée du visage, les yeux enfoncés, le nez aigu, les tempes creuses, & tout le corps inflexible & semblable à un squelete.

Une fluxion, de quelque espece qu'elle soit, de tout le corps sur la poitrine, est plus dangereuse que celle de toute autre partie.

Une fluxion produite par la stagnation du sang ou par la diminution de son mouvement aux environs du cœur, est plus dangereuse que celle qui vient d'une partie plus éloignée.

Le malade a moins à craindre lorsque le sang s'épanche par accès des poumons, que lorsqu'il coule lentement & constamment; car bien que la perte de ce fluide soit beaucoup plus considérable durant une évacuation périodique, il a le tems de se reproduire de nouveau.

Une extravasation de sang occasionnée par une surabondance & une tension est beaucoup plus aisée à guérir que celle qui provient de son intempérie & de son acreté.

Les poumons ont plus à craindre de la pression qui est occasionnée par l'obstruction du foie, que du regorgement qui résulte de la rupture des vaisseaux.

Lorsque l'expectoration est critique & qu'elle se fait par translation, elle est souvent avantageuse.

Ceux dont les vaisseaux pulmonaires ont été continuellement dilatés par l'affluence du sang, & des expressions de matiere visqueuse, accompagnées d'un asthme continuel, rendent souvent, en conséquence de la rupture des poumons, du sang par la bouche, mêlé avec des matieres impures ou succombent sous la violence de l'asthme.

Dans quelque fluxion que ce soit, si les intervalles sont plus longs & qu'il y ait rémission de paroxysme après qu'on a usé de remedes, on a lieu d'espérer que le malade guérira, & réciproquement.

Cette espérance est d'autant mieux fondée que les intervalles entre les accès sont plus longs.

Les phthisiques supportent aisément & long-tems l'affluence & l'expectoration des humeurs douces & aqueuses; ils endurent plus difficilement & pendant moins de tems les excrétions bilieuses : mais l'évacuation d'une matiere épaisse, saline & fétide leur cause la mort sur le champ.

Les personnes bossues & celles qui ont souffert l'amputation de quelqu'un de leurs membres, sont plus sujettes aux fluxions & à la *phthisie* que les autres.

Si après que le crachement de sang a cessé, les poumons sont moins sensibles, ou que l'engourdissement des parties empêche l'évacuation totale de ce fluide, la putréfaction de ce qui en est resté dans le corps & celle des poumons même, expose le malade à la *phthisie*.

La liberté de la respiration, la cessation de la toux, & la continuation des forces après la saignée, sont des symptomes favorables, & réciproquement.

Lorsque le crachement de sang est suivi d'une évacuation continue de salive mucilagineuse, bleue & légere, ce symptome menace les jeunes gens d'un tempérament chaud, d'une nouvelle hémoptysie; il annonce à ceux-ci, de même qu'aux vieillards, une *phthisie*, s'ils rendent du pus; & une procbaine guérison s'ils ne rendent rien du tout & que les autres circonstances soient favorables.

Les personnes qui crachent le sang se trouvent plus mal qu'à l'ordinaire lorsqu'il neige, qu'il pleut, & qu'il tombe de la grêle.

L'obstruction des bronches est beaucoup moins considérable quand elle est causée par un sang extravasé qui se corrompt, que quand elle est produite par un suc nourricier devenu mucilagineux. Cette obstruction est encore bien plus forte quand elle est occasionnée par un phlegme épais & gluant qui tombe sur la trachée-artere.

Enfin, lorsque les organes de la respiration retiennent long-tems la matiere qui s'est jettée sur eux, c'est un signe que la guérison sera extremement difficile.

La langueur qui s'empare peu à peu des phthisiques, sans que les poumons ni les autres visceres s'en ressentent, est extremement dangereuse pour les Anglois; & à moins qu'on n'y remédie promptement, ce qu'il est rare qu'on fasse, elle est mortelle.

La *phthisie* qui vient tout d'un coup & qui est accompagnée du refroidissement des extrémités, surtout des piés, est extremement dangereuse, bien qu'elle affecte les poumons avec moins de force; car elle prouve que le suc nourricier est extremement vicié & que les forces du malade sont épuisées.

Les phthisiques sont dans un état tout-à-fait désespéré, lorsqu'il se forme des concrétions pierreuses & osseuses dans la substance de leurs poumons.

Lorsque les personnes accoutumées à une vie intempérante viennent à être attaquées d'une *phthisie* accompagnée de langueur, leur vie est dans un danger extreme.

Toute fluxion copieuse & & fréquente de matiere sur une partie corrodée est dangereuse; car les ulceres internes se guérissent rarement quand ils rendent beaucoup de sanie, & il en est de même des externes.

Les sujets d'une habitude lâche qui tombent tout d'un coup dans la langueur, ressentent plutôt que les autres l'effet des remedes, quand on les emploie à tems au commencement de la maladie.

Les personnes qui ont de la disposition à la *phthisie* & qui rendent souvent par la bouche une matiere insipide, dépérissent moins vîte que les autres, quoique leurs poumons aient été affectés dès le commencement.

Ceux qui sont attaqués d'une *phthisie* héréditaire, peuvent vivre long-tems : mais ils ne sauroient se flatter de guérir.

La vie des phthisiques est prolongée par des saignemens de nez fréquens & modérés.

L'épanchement de sang qui se fait par l'artere pulmonaire devient moins dangereux quand il est accompagné d'un saignement de nez.

La passion cœliaque qui succede à une *phthisie* invétérée est un signe de mort.

C'est un mauvais signe lorsqu'une fievre éphemere ou hectique revient souvent à des intervalles inégaux.

Lorsque les phthisiques mangent avec avidité sans que leurs forces augmentent, leur perte est infaillible; car cela prouve que le suc vital a dégénéré en un fluide corrosif.

Lorsque les filles qui sont avancées en âge, & qui n'ont jamais eu leurs regles, viennent à être attaquées de la

la *phthisie* en conséquence du transport de la matiere menstruelle à la poitrine, elles tombent dans une langueur qui les met au tombeau.

La contraction des narines, de même que le resserrement & l'affaissement soudains de la poitrine, annoncent une mort prochaine.

Les tumeurs œdémateuses des piés dans les *phthisies* invétérées, sont un signe de mort.

Presque tous les phthisiques qui sont attaqués d'une fievre putride ou maligne, occasionnée par la virulence de la matiere qui est logée dans la poitrine, succombent sous la violence du mal.

Lorsque la respiration devient plus libre à l'aide des remedes & du changement d'air, le malade sent revenir ses forces & ses esprits & prend une meilleure couleur; la santé revient & la chaleur vitale renaît dans toutes les parties du corps.

Lorsque les phthisiques rendent une grande quantité de matieres salines & gluantes à l'aide des cathartiques, leur poitrine se trouve extremement soulagée, & l'on a tout lieu d'espérer qu'ils recouvreront la santé.

Lorsque les pectoraux d'une substance ténue & irritante ne causent point la toux aux phthisiques à qui on les donne, c'est un signe infaillible de mort.

C'est un signe de guérison, lorsqu'au moyen des secours de l'art, les crachats qui étoient auparavant bigarrés, puans, inégaux à leur surface, salés & fétides, deviennent d'une seule couleur, limpides, unis, insipides, sans odeur, & qu'ils sortent aisément. BENNET *Theat. Tabid.*

PHTHOE, φθόη, le même que *Phthisis.*

PHTHOIS, φθοΐς, *Pastille* ou *Trochisque.*

PHTHORA, φθορά, *Corruption*; ce mot signifie *avortement* dans Hippocrate.

PHTHORIAS; épithete qu'on donne aux remedes qui font avorter.

PHTHOROPOEOS, φθοροποιός, nuisible ou destructif.

PHU

PHU, on donne ce nom à plusieurs especes de valeriene, mais plus communément à celle des jardins.

PHUSCA, φοῦσκα, le même que *Posca.*

On trouve la description de plusieurs especes de *posca* dans Aétius, *Tetrabib. I. Serm.* 3. *C.* 80. 81. & Paul Eginete, *Lib. VII. C.* 11.

PHY

PHYCIS, *Phycida*, *Fuca*, est un poisson de mer qui ressemble à la perche marine. Son museau est long & pointu, sa tête est grosse, ses dents sont grandes, & son corps est couvert d'écailles. Il y en a de plusieurs especes & de plusieurs couleurs; on le trouve sur le rivage parmi l'algue, la mousse & la boue, dont il se nourrit & parmi lesquels il fait ses petits. Il est bon à manger & de facile digestion; il purifie le sang & provoque l'urine. LEMERY, *des Drogues.*

PHYGETHLON, φύγεθλον, est une tumeur large, mais peu élevée sur laquelle on apperçoit des especes de pustules. La douleur & la tension dont elle est accompagnée sont violentes, & plus grandes qu'elles ne devroient être à proportion de sa grosseur; quelquefois aussi elle est accompagnée d'une fievre légere. Cette tumeur est fort lente à mûrir, & n'engendre pas beaucoup de pus; elle vient au cou, sous les aisselles & aux aines. Les paysans l'appellent *panus*, à cause qu'elle ressemble à un pain. CELSE, *Lib. V. cap.* 28.

Dans le passage que nous venons de rapporter, Celse décrit une tumeur bilieuse conformément à ce qu'en dit Galien, *Lib. II. ad Glauc.* On donne le nom de *phygethlon* à l'érésipele inflammatoire ou inflammation érésipélateuse.

Le même Auteur, dans plusieurs autres endroits met cette tumeur au nombre des inflammations & affections des glandes, & la distingue des autres tumeurs par sa chaleur & la promptitude avec laquelle elle s'engendre. Elle vient, à ce qu'il dit, aux aisselles & aux aines, en conséquence de l'inflammation des glandes skirrheuses de ces parties. FOESIUS.

PHYTICA, nom de l'*Alaternus.*

PHYLLIREA, le même que *Phillyrea.*

PHYLLITIS, nom de plusieurs sortes de *Lingua Cervina.*

PHYLLON, non de la *Mercurialis, fruticosa, incana, testiculata.*

PHYMA, φῦμα, de φύομαι, je naîs de moi-même. Ce mot comprend dans sa signification générale toutes sortes de tubercules ou de tumeurs qui s'élevent sur le corps, & surtout sur les parties externes & la superficie de la peau sans cause externe, & qui s'engendrent, augmentent, s'enflamment & suppurent en peu de tems, Galien, *Com. in VI. Epid.* Conformément à cette description, ces éruptions ou tubercules qui s'engendrent d'un sang vicié & qui sont excitées par la chaleur du sang, sont appellées *Phymata, II. Aph.* 15. *III. Aph.* 20. *& Lib. de Alim. Phymata*, φύματα, sont aussi des inflammations des glandes qui surviennent tout d'un coup & suppurent en peu de tems, Galien, *Lib. II. ad Glauc.* & Paul, *Lib. III. cap.* 22. Elles sont mises au nombre des affections & des inflammations des glandes, *Lib. de Tum. præternat.* & ne different du furoncle, *furunculus* que par leur dureté. On trouve aussi dans le *II. des Prorrhétiques*, τὰ χοιρώδεα φύματα, des tumeurs scrophuleuses auxquelles les enfans sont sujets. Φῦμα signifie quelquefois un abscès, ou un amas de sucs viciés dans quelque partie du corps; comme *IV. Aph.* 44. 45. *& VII. Aph.* 65. *& Coac.* 118. Celse, *Lib. II. cap.* 7. traduit le mot φύματα qu'on trouve dans l'*Aph.* 44. *du quatrieme Livre*, par *Abscessus.* Φῦμα prend aussi la signification de ἔμπυημα, & l'on s'en sert pour désigner toute inflammation qui tend à suppuration, comme *VII. Aph.* 8. suivant Galien dans son Commentaire sur cet endroit. Nous lisons *Prorreth. II.* φύματα ἔμπυα, & dans les *Coaques* 404. il est parlé de *phymata* des poumons lesquels rendent du pus, par opposition à ceux qui sont durs & indigestes. Celse rend le mot φύματα tantôt par *orientia Tubercula*, & tantôt par *Tubercula*, comme dans le *Livre V. cap.* 18. *&* 28. Seneque, *de Beneficiis*, traduit φῦμα par *Tuber*, & rapporte qu'une personne ayant reçu un coup d'épée d'un tyran qui en vouloit à sa vie eut le bonheur d'être guéri par ce moyen, d'un abscès (*Tuber*) qui l'incommodoit beaucoup. *Pline*, qui raconte la même histoire, lui donne le nom de vomique, *vomica.*

PHYMATA; Celse, *Lib. II. cap.* 8. paroît vouloir désigner par ce mot une caroncule dans l'urethre.

PHYMOSIS, le même que *Phimosis* ou *Phyma.* BLANCARD.

PHYMUS, le même que *Phyma.* BLANCARD.

PHYPELLA, le même que *Panus.*

PHYRAMA, φύραμα, de φυράω, je mêle; est une espece de sel ammoniac à qui l'on a donné ce nom, parce qu'il est mêlé avec de la terre, du sable & du gravier. GORRÆUS. Voyez *Ammoniacum.*

C'est aussi une masse humectée & paîtrie avec quelque liqueur.

PHYSA, PHYSE, φῦσα, φύση, air ou vent grossier qui est enfermé dans le corps, ou qu'on rend par bas, suivant l'explication qu'en donne Erotien, conformément à plusieurs passages des *Aphorismes*, & au *I. des Epid.* où il est parlé des φῦσαι σιγώδεες (*physæ sigodees*) & ψοφώδεες (*psophodees*) vents qui sortent avec & sans bruit. Ce mot a la même signification dans les *Prognostics* & dans les *Coaques*. Hippocrate emploie souvent le mot φῦσα pour signifier un air ou vent grossier qui s'est amassé dans quelque cavité du corps. Il dit, par exemple, *Lib.* περὶ παθῶν que les alimens faciles à digérer n'engendrent point de vents (φύσας); &, *Lib. de flatibus*, que les vents qui sont dans le corps sont appellés *physæ*, mais qu'on leur donne le nom

d'*air* quand ils font dehors. πνεύματα δὲ μὲν ἐν τοῖσι σώμασι φῦσαι καλέονται τὰ δὲ ἔξω τοῦ σώματος ἀήρ.

PHYSALIS, le *Houblon*, ou plutôt fes fleurs dont on fait la biere. C'eft auffi le nom de l'alkekenge. BLANCARD.

PHYSALOS, c'eft le *Crapaud*. BLANBARD.

PHYSEMA, φύσημα, le même que *Phyfa*. C'eft auffi la réfine du fapin.

PHYSESIS, le même que *Phyfa*; enflure caufée par des vents.

PHYSICA REMEDIA, font des remedes qui operent fans qu'on puiffe rendre raifon de leurs effets.

PHYSINX, φύσιγξ, eft une petite veffie; mais σκορόδου φύσιγξ, dans Hippocrate, *Lib. de Fiftulis*, eft une tige d'ail dont il fe fert au lieu de fonde, pour découvrir la profondeur des fiftules. Galien, dans fon *Exegefis*, où nous lifons φύσιγρα (*phyfigra*) pour φύσιγγα (*phyfinga*) de même que dans Varius, emploie le mot *phyfinx* pour défigner ce que nous appellons la tige & particulierement fa cavité. Le Scoliafte d'Ariftophane veut que la *phyfinx* foit la peau ou l'envelope extérieure de l'ail, & ce fentiment eft adopté par Erotien fur Hippocrate contre celui de Galien.

Hefychius emploie le mot *phyfinx* pour défigner une efpece d'ail, ou une tête d'ail, & de-là vient que quelques-uns prennent le *phyfinx* d'Hippocrate pour une tête ou gouffe d'ail, & s'en fervent pour défigner une fonde, dont l'extrémité eft armée d'un bouton qui a la figure d'une tête d'ail: mais Hippocrate ordonne de fonder les fiftules avec une tige récente d'ail. Quelques-uns lifent, au lieu de φύσιγρα qu'on trouve dans l'*Exegefis* φύσητα (*phyfeta*) d'autres φύσιτρα (*phyfitra*.)

PHYSIOGNOMIA, φυσιογνωμία, *phyfionomie*; art qui enfeigne à juger du naturel, du fort, ou des maladies d'une perfonne pas les traits de fon vifage; de φύσις, *nature*, & γινώσκω, *connoître*.

PHYSIOLOGIA, φυσιολογία, de φύσις, nature, & λόγος, difcours; *Phyfiologie*; partie de la Medecine qui traite des chofes naturelles, c'eft-à-dire, de toutes les parties tant folides que fluides, qui compofent le corps humain, & qui par leur union, leur difpofition, leur dépendance réciproque & leur action naturelle, en établiffent la nature, & le mettent en état d'exercer les fonctions qui lui font propres. La *Phyfiologie* confidere donc l'homme comme fain; elle en examine la nature, & dévoile la ftructure de fes parties & leurs ufages.

PHYSOCELE, de φῦσα, vent, & κήλη, tumeur; hernie venteufe du fcrotum.

PHYSTE, φύστη; maffe de farine qu'on a fait macérer dans du vin fans la paitrir.

PHYTALIA, φυταλία; la fin de l'Hiver: c'eft auffi un vignoble.

PHYTEUMA, nom de la *Refeda, minor, vulgaris*.

PHYTOLACCA.

Voici fes caracteres:

Sa fleur eft en rofe, à plufieurs pétales & en boffette: la baie eft charnue, fphérique, & remplie de femences difpofées circulairement.

Boerhaave compte deux efpeces de *phytolacca*, qui font,

1. *Phytolacca Americana, majori fructu*, Tourn. Inft. 299. Boerh. Ind. A. 2. 70. *Phytolacca*, Offic. *Solanum racemofum Americanum*, Raii Hift. 1. 662. *Solanum magnum Virginianum, rubrum*, Park. Theat. 347. *Solanum racemofum Indicum*, Hort. Reg. Par. 167.

Elle nous vient de la Virginie & de la nouvelle Angleterre, & on la cultive dans nos jardins. Ses feuilles font d'ufage, & paffent pour être anodynes. DALE.

2. *Phytolacca Americana, fructu minori*, T. 299. *Solanum Barbadenfe, racemofum, minus, tinctorium. Trocaa foliis mollibus & incanis*, Plukn. Alm. 353. Phytog. T. 112. Fig. 2. M. H. 3. 522. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Cette plante eft appellée *phytolacca*, de φυτὸν, plante; & *lacca*, laque, à caufe qu'on en tire une couleur qui approche de celle de la laque. On ignore fes vertus. *Hift. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHYTOLOGIA, φυτολογία, de φυτὸν; une plante, & λόγος, difcours; *Phytologie*; partie de la Pharmacie qui traite des Plantes.

PHYXIMOS, φύξιμος, eft une épithete qu'Hippocrate donne aux maladies, pour fignifier qu'elles font falutaires, & qu'elles n'ont rien de dangereux.

PIA

PIA MATER, *pie-mere*; membrane très fine & très-déliée qui enveloppe immédiatement le cerveau. V. *Caput*.

PIANTERIA, πιαντήρια; alimens qui augmentent l'embompoint & la corpulence.

PIATTONES, *Morpions*.

PIC

PICA, Offic. Schrod. 5. 323. Schw. Ic. 333. Mer. Pin. 172. Charlt. Exer. 75. *Pica varia cordata*, Will. Ornith. 87. Raii Ornith. 127. ejufd. Synop. A. 41. Aldrov. Ornith. 1. 784. Gefn. de Avib. 628. Jonf. de Avib. 27. *Pie*.

Cet oifeau eft fort eftimé pour les différentes maladies des yeux, étant mangé, calciné & mis en cendres fur ces organes, ou appliqué de telle autre maniere que ce foit. Ces cendres font auffi fort bonnes pour la manie, l'épilepfie & la mélancolie. DALE.

PICA GLANDANA, OU GLANDARIA; *Pie agaffe, Pie griefche, Jaquette-Dame*.

C'eft une autre efpece de *pie*, qu'on croit la *pie Grequé*, & à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à la précédente.

PICA, eft auffi le nom d'une maladie appellée par les Grecs κίττα, *citta*, laquelle confifte dans un appétit dépravé, qui fait defirer & manger des chofes abfurdes & incapables de nourrir; comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du fel, du vinaigre, de vieilles hardes, du cuir pourri, des araignées & autres femblables, qui répugnent même à la nature. Les femmes groffes y font fujettes vers la fin du deuxieme ou troifieme mois de leur groffeffe. Les hommes ne font pas exempts non plus de cet appétit défordonné qu'on croit être caufé par un amas d'humeurs dépravées dans l'eftomac.

Quelques-uns prétendent qu'on a donné à cette maladie le nom de *pica*, pie, à caufe que les couleurs oppofées, le blanc & le noir, qu'on remarque fur cet oifeau, répondent à la variété & à l'abfurdité des alimens qu'on defire; ou à caufe peut-être que la pie eft fujette à la même maladie. Le Scoliafte d'Ariftophane en donne une autre raifon: « La *pie*, dit-il, eft un oifeau vorace « qui fe nourrit de tout, & qui eft extremement diffi« cile à contenter; car après avoir long-tems defiré du « fruit, elle s'en dégoute auffi-tôt; & elle n'a pas plu« tôt mangé d'une ou d'autre efpece de pomme ou de « baie, qu'elle ne s'en foucie plus, & voltige d'arbre « en arbre pour contenter fon appétit volage. » De-là vient qu'on dit que les femmes font affectées de la *pica*, lorfqu'après avoir long-tems defiré un aliment, elles en conçoivent de l'averfion fitôt après en avoir gouté; ce qui eft une efpece de dégout auquel on donne le nom de ἀψικορία, *hapficoria*. Mais quoique le mot κίττα puiffe fignifier une *pie*, auffi-bien qu'une maladie, nous n'avons rien qui puiffe nous autorifer à

attacher cette double signification au mot *Pica*; car jamais Latin n'a appellé une maladie *pica*: aussi Pline appelle-t-il toujours celle qui fait le sujet de cet article, *Malacia gravidarum*, en Grec, μαλακία, de μαλακὸς, « mon, languissant. » On la définit de même que la κίσσα ou *pica*, une maladie de langueur, qui fait desirer aux femmes tantôt une chose, tantôt une autre, comme de la terre, du charbon, ou, comme dit Paul, *Lib. I.* de la terre de Cimolis.

La *malacia* est aussi une maladie ou foiblesse d'estomac; & c'est dans ce sens que Pline l'emploie, *Lib. XXIII. cap. 6. Lib. XXVIII. cap. 7.* Μαλάκια, *malacia*, dans l'*Exegesis* de Galien, sont des animaux aquatiques qui n'ont point d'arête, comme le polype, le calmar, la seche & l'ortie: ces poissons n'ont ni sang, ni visceres; & , *Lib. III. de Alim. Fac.* il les représente sans écailles, ni peau rude ou testacée, mais aussi mous que la chair humaine. Pline, *Lib. IX. cap.* 18. les appelle *mollia*, par une traduction littérale du Grec, & les décrit de la même maniere. Le passage d'Hippocrate que Galien a eu en vue, dans son *Exegesis*, me paroît être, dit Fœsius, celui du *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. où il dit: καὶ σιτίοισι μαλακοῖσι, καὶ τοῖσι πολύποσι, καὶ τοῖσιν ἄλλοισι μαλθακοῖσιν; « avec des alimens mollasses, tels « que les polypes & autres animaux aquatiques, dont « la chair est molle & tendre. »

La *pica*, suivant Riviere, *Lib. IX. cap. 3. Prax. Med.* est un appétit dépravé qui fait desirer aux malades des alimens absurdes, nuisibles & incapables de nourrir.

Cette maladie est occasionnée par des humeurs dépravées & corrompues qui s'engendrent dans l'estomac en conséquence d'une mauvaise digestion, ou qui s'y rendent des autres parties.

Ces sortes d'humeurs s'engendrent pour l'ordinaire dans les personnes d'une habitude phlegmatique & mélancolique, surtout dans les femmes, auxquelles cette maladie paroît être propre, quoique les enfans & les adultes y soient sujets, mais plus rarement.

Ces sortes d'humeurs sont produites par l'usage de mauvais alimens, par la suppression de quelque évacuation naturelle, surtout des regles; par la tristesse, les maladies, les obstructions & la foiblesse du foie & de la rate, & par différentes maladies de l'utérus.

La nature & les qualités de ces humeurs varient suivant les différens degrés de leur corruption & de leur intempérie. De-là naissent diverses inclinations pour différens alimens absurdes & peu convenables; car, comme quelques-unes de ces humeurs sont crues & indigestes, d'autres chaudes & inflammatoires, de même on trouve des personnes avides des substances acides, austeres, ameres & extremement froides, telles que les fruits verds, le vinaigre, le verjus, le suc d'orange, de grenade & de limon; l'eau froide, la neige & la glace; tandis que d'autres aiment celles qui sont chaudes & seches, comme les clous de girofle, la canelle, la muscade & autres semblables aromates, le sel, la cendre & le plâtre.

Cette maladie est ordinaire aux jeunes filles qui sont affligées d'une chlorose, aussi-bien qu'aux femmes enceintes, à cause de la suppression de leurs regles, qui, par leur long séjour dans le corps, acquierent une qualité peccante; & passant dans les parties supérieures, surchargent l'estomac de cette humeur corrompue, qui déprave ses fonctions & pervertit son appétit. Quelquefois les enfans, surtout ceux qui naissent de meres affligées d'une chlorose, sont sujets à cette maladie. Les hommes n'en sont pas non plus tout-à-fait exempts, surtout quand ils sont d'une habitude mélancolique, & qu'ils sont affligés d'obstructions, ou d'une suppression du flux hémorrhoïdal.

Le diagnostic de cette maladie est assez facile, puisqu'il est certain, par le rapport du malade, que la partie principalement affectée est l'orifice de l'estomac, qu'on peut regarder comme le siége de l'appétit. On peut aussi juger de sa cause par les substances dont les malades sont avides, & qui sont d'une nature similaire aux humeurs peccantes qui séjournent dans leur estomac; car s'ils desirent du charbon, du sel & autres choses semblables, on peut conclurre qu'elle est produite par des humeurs chaudes & salines. Cette conjecture devient une vraie certitude, lorsqu'on rend par haut ou pas bas quelque portion de ces humeurs, qu'on a des rapports acides ou nidoreux; ou une saveur amere, acide ou saline dans la bouche.

A l'égard du prognostic de cette maladie, elle est de l'espece chronique, mais peu dangereuse, puisque par la suite du tems l'humeur peccante s'évacue par des vomissemens fréquens, ou à l'aide d'autres remedes convenables, & que les regles ou le flux hémorrhoïdal, dont la suppression occasionnoit la maladie, reprennent à la fin leur cours. Mais lorsqu'on la néglige jusqu'à ce que la nature soit trop affoiblie, il peut en résulter de terribles maladies; car dès que la premiere digestion est viciée, la seconde & la troisieme ne peuvent manquer de l'être aussi. De-là naissent des obstructions violentes, des cachexies & des hydropisies. Lorsque la quantité de l'humeur peccante, logée dans l'estomac, est considérable, ou sa qualité extremement maligne, elle produit quelquefois de terribles cardialgies qui se terminent par des défaillances, des syncopes, & quelquefois par la mort du malade.

Lorsque les femmes qui sont affligées de cette maladie commencent à s'abstenir des choses absurdes dont elles étoient auparavant avides, & à user d'alimens loüables & sains, c'est un signe infaillible que leur guérison n'est pas éloignée.

Les femmes grosses guérissent ordinairement de la *malacia* vers le quatrieme mois, parce que le fœtus étant alors plus grand, consume une plus grande quantité d'humeurs, & que la mere se débarrasse par des vomissemens fréquens des impuretés qu'elle a dans l'estomac. Mais la maladie est dangereuse quand elle dure plus long-tems; car c'est un signe que les humeurs peccantes sont profondément enracinées & ne peuvent s'évacuer sans difficulté.

Il est plus avantageux aux personnes affligées de cette maladie de desirer des substances acides & acres, que celles qui sont directement contraires à la nature, comme Avicenne nous l'apprend, *Fen.* 13. *Lib. II. Tract.* 2. *c.* 20. car le desir de celles-ci indique un plus grand éloignement de l'état naturel, qu'on ne peut guérir qu'avec beaucoup de peine.

On doit varier le traitement de cette maladie suivant les différentes constitutions des malades.

Il est peu de remedes qui conviennent aux femmes grosses, à cause du danger qu'on court de les faire avorter. On peut cependant leur en donner pour purger & fortifier l'estomac, pourvu qu'ils ne soient point trop violens. On ne doit pas non plus négliger les saignées fréquentes & modérées, si le cas l'exige, elles sont d'une efficacité singuliere dans la cure de cette maladie.

On guérit les jeunes femmes dans lesquelles cette maladie est compliquée avec une chlorose, avec les remedes qui font cesser celle-ci.

Comme la *pica* à laquelle les hommes sont sujets est causée par les obstructions du foie & de la rate, il faut la combattre avec des remedes qu'on juge propres à lever ces dernieres.

Suivant le Docteur Pitcairn, *Element. Med. Lib. II. cap.* 18. on doit prescrire dans cette maladie des choses propres à émousser les acides; des sels fixes, des substances mucilagineuses, oléagineuses & grasses; dont les effets ne tendent qu'à empêcher leur action sur les tuniques de l'estomac. Il prescrit lui-même dans cette intention des substances visqueuses & qui demeurent long-tems dans l'estomac.

Par exemple, il ordonne pour nourriture, les gelées de corne de cerf, les bouillons de viandes gélatineuses & autres choses semblables. Pour boisson les vins d'Espagne & de Canarie pris modérément; surtout le muum

de Brunswick, ou l'hydromel de Hollande préparé avec une partie de miel sur dix parties d'eau.

PICACISMUS, le même que *Picatio*.

PICANS, épithete qu'on donne au vin pour marquer qu'il est d'une saveur douce & délicieuse.

PICATIO, espece de *dropax*. On fait fondre pour cet effet de la poix seche avec une petite quantité d'huile, & on l'applique toute chaude sur la peau après en avoir rasé le poil. Cette préparation s'attache fortement aux parties, & il faut l'arracher avant qu'elle soit tout-à-fait refroidie. On la fait ensuite chauffer au feu, on l'applique de la même maniere & on l'arrache avant qu'elle ait le tems de se refroidir tout-à-fait : mais il faut réitérer plusieurs fois la même opération. Ce *dropax* est extremement salutaire à ceux qui sont affligés d'un vomissement continuel; on l'applique aussi avec succès sur les parties qui ne reçoivent point assez de nourriture. Quand on veut que ce *dropax* soit chaud, on y ajoute du poivre, de la pariétaire d'Espagne, de la semence de romarin & du bitume. Si l'on veut qu'il desseche, on y ajoute du soufre naturel, du sel & de la cendre de sarment. On lui communique une qualité irritante avec du *limnestis*, communément appellé *ardace* ou de l'euphorbe. On pulvérise ces drogues & on les incorpore avec la poix & l'huile. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 3. *cap.* 180.

PICATIO, signifie aussi la même chose que *Pica*.

PICATUM VINUM. Voyez *Pissites*.

PICEA. Voyez *Abies*.

PICERION, πικέριον, *beure*. HIPPOCRATE, GALIEN.

PICINUM OLEUM, le même que *Pisselaum*.

PICOTA, maladie qui consiste dans l'éruption d'une infinité de pustules. CASTELLI.

PICRIS, nom du *Cichoreum sylvestre, sive officinarum*.

PICHROCHOLOS, πικρόχολος, de πικρὸς, amer, & χολὴ, bile; on appelle ainsi ceux qui ont une grande quantité de bile amere. HIPPOCRATE. Ce mot signifie quelquefois une personne extremement colérique.

PICTONUM COLICA ou COLICA PICTONIA, ou PICTAVIENSIS, *Colique de Poitou* ou *des Peintres*; est une colique nerveuse communément appellée dans les Indes occidentales *The dry Belly-ach*. Cette maladie est si commune dans les Isles sous le vent, qu'on peut à juste titre la regarder comme endémique, la plupart des habitans ayant éprouvé plusieurs fois sa cruauté.

De toutes les maladies auxquelles le corps est sujet, il n'y en a aucune qui l'afflige plus cruellement que celle qui fait le sujet de cet article. Le bas-ventre est attaqué d'une douleur aiguë insupportable, quelquefois dans un point seulement, & quelquefois dans plusieurs endroits des intestins. Le mal augmente en peu de tems, & se fait sentir à une fort grande distance, & cela à un tel point que les fibres des intestins semblent se contracter & s'éloigner de l'anus, tandis que le pylore se porte vers la partie qui est la plus affectée. Pendant tout le tems que dure cette colique, ce qui va quelquefois jusqu'à huit, dix ou quatorze jours, le malade est tourmenté de douleurs cruelles qui ne lui donnent presque aucun relâche. Il éprouve toutes les différentes modifications de tourmens, & la douleur brûlante, lancinante & poignante l'afflige d'une infinité de sensations différentes. Le ventre est pendant tout ce tems-là opiniâtrément constipé, l'urine coule en petite quantité, les forces diminuent considérablement, l'habitude du corps dépérit à un point extraordinaire; le froid s'empare des extrémités, & le malade tombe dans des sueurs & des syncopes fréquentes. Les affections de l'ame sont désordonnées; le chagrin, la colere, la rage & le désespoir prennent la place de la raison; les fonctions vitales, naturelles & animales sont perverties, & le malade succombe à la fin sous la violence du mal.

Les principales causes qui contribuent à la production de cette colique sont le trop grand usage des fruits verds, austeres & astringens; l'excès de punch, dans lequel on a mis beaucoup de suc de citron; & les voyages qu'on fait la nuit après s'être gorgé de liqueurs spiritueuses.

Lorsque la douleur commence à s'appaiser, le malade sent souvent une espece de picotement dans la moelle épiniere, qui se communique aux nerfs des bras & des jambes, qui dans ce tems-là sont dans une foiblesse extraordinaire, laquelle augmente tous les jours & se termine par une paralysie confirmée des extrémités. Cette transition soudaine de la colique à la paralysie a fait croire à Willis, que les nerfs du mesentere sont principalement affectés dans cette maladie.

Pour surmonter cette cruelle maladie & prévenir la paralysie qui en est la suite, il faut faire tous les efforts possibles pour dissiper la constipation dont elle est accompagnée. Mais il faut bien se garder d'user pour cet effet de cathartiques irritans qui ne manqueroient pas de picoter & de contracter les fibres des intestins, d'augmenter la douleur & les mouvemens convulsifs, de hâter la paralysie ou de changer la maladie en une passion iliaque. Les purgatifs doux, lénitifs & détersifs sont les seuls qu'on doive employer dans le cas dont il s'agit : mais il faut les donner en forme liquide, médiocrement chauds & en petites doses souvent réitérées, jusqu'à ce qu'ils aient procuré une selle au malade.

Mais comme cela ne sauroit arriver tant que les intestins sont affectés de convulsions spasmodiques, il faut commencer par remédier à cet inconvénient. Il n'y a point de préparation d'opium plus propre pour cet effet que les pilules de Mathieu, qui reçoivent un avantage prodigieux de la qualité apéritive du savon tartareux.

C'est une opinion reçue que les opiats ont souvent été cause de la paralysie dont cette maladie a été suivie: mais je suis convaincu par expérience de la fausseté de cette observation, puisque je ne les ai jamais donnés qu'ils n'aient produit l'effet que je desirois. Je trouve cependant à propos qu'on ajoute trois ou quatre grains de castoreum à chaque dose de ces pilules.

Voici la méthode dont je me suis servi pour guérir plusieurs personnes de cette maladie.

Dès que je suis arrivé chez le malade, je lui fais prendre huit ou dix grains de *Pilules de Mathieu*, & environ demi-heure après, demi-once de manne, deux dragmes de crême de tartre, & une once de sirop de roses solutif dans du gruau tout chaud; ce que je réitere toutes les trois heures, en donnant entre deux quatre grains de *Pilules de Mathieu*. Supposé que le penchant que le malade a à vomir l'empêche de retenir cette potion laxative, il faudra appaiser ce symptome avec le mélange suivant, ou tel autre de même espece, avant de passer plus avant.

Prenez *de sel d'absinthe, un scrupule;*
d'opium pur, un grain ou un grain & demi;
d'eau de mente très-forte, une once;
de sirop de limon, une cuillerée.

Mêlez.

On donnera aussi un clystere au malade de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que le ventre ait repris ses fonctions. On doit toujours y faire entrer des balsamiques, & le préparer comme il suit.

Prenez *de décoction ordinaire pour les lavemens, huit onces;*
de baume de Copaü dissous avec un jaune d'œuf, deux dragmes;
de savon de tartre, une dragme;
d'huile d'anis, deux dragmes.

Mêlez.

Il faut en même-tems appliquer sur toute la région du bas-ventre des morceaux de flanelle trempés dans la fomentation suivante.

Prenez *de fleurs de camomile*, *trois onces ;*
de baies de laurier, &
de genievre, } *de chaq. trois onces ;*

Faites-les bouillir dans cinq chopines d'eau de fontaine jusqu'à ce qu'elles soient réduites à trois.

Ajoutez sur la fin

de semences de carvi,
de fenouil, &
d'anis, } *de chaque*, *demi-once.*

Coulez la liqueur & après avoir dissous dedans une dragme d'opium, ajoutez-y une chopine de rum.

Un demi-bain ou bain fait avec les feuilles de sauge sauvage, de lavande, de romarin & autres plantes chaudes & nervines, appaise souvent la douleur, & soulage considérablement le malade.

Lorsque les douleurs commencent à diminuer & le ventre à se lâcher, il est tems de recourir à des purgatifs plus efficaces, tels que ceux qui sont composés avec des préparations mercurielles.

Prenez *de mercure doux*, *un scrupule ;*
de pilules cochiées mineures, *un scrupule ;*
d'opobalsamum, *autant qu'il en faut pour quatre pilules, qu'on prendra le matin & qu'on réitérera jusqu'à ce que la douleur cesse & que le ventre fasse ses fonctions.*

On peut alors abandonner les opiats, à moins que les symptomes n'obligent à les continuer, ou du moins en diminuer la dose, & donner à la place au malade toutes les six heures, deux scrupules de baume du Pérou avec du sucre, ou sous telle autre forme convenable. Ce remede ne manque presque jamais de produire son effet quand on le donne à tems & en dose suffisante, ce qu'on a négligé trop long-tems de faire dans la pratique.

Il y a une autre production naturelle dont la Providence a abondamment pourvu ces Isles, savoir, le *pissaeleum Indicum*, qu'on appelle communément goudron des Barbades. Il est vrai qu'il est moins agréable à prendre que le baume dont je viens de parler ; mais je suis sûr qu'il est beaucoup plus efficace dans cette maladie, lorsque l'estomac peut le supporter. Je ne crois pas qu'il soit besoin de beaucoup de raisons pour engager ceux qui se trouvent dans ces circonstances à se dépouiller des préjugés qu'ils peuvent avoir reçus contre un remede aussi propre pour les soulager ; & il faudroit être bien ennemi de soi-même pour pousser la délicatesse au point de refuser de prendre un remede à la vérité dégoutant, au prix des tourmens les plus cruels & du risque d'une paralysie incurable. On peut en prendre trois dragmes par jour jusqu'à ce que la maladie soit entierement guérie.

Dès qu'on commence à sentir le picotement dont j'ai parlé le long de la moelle épiniere, ou un engourdissement dans les membres, il faut pour prévenir la paralysie dont on est menacé, frotter les vertebres d'un bout à l'autre, aussi-bien que les membres, avec un mélange de goudron & de rum distilé deux fois.

Telle est la méthode que j'ai employée avec succès dans une maladie que la différence des traitemens rendoit presque toujours funeste, & je me crois obligé de la rendre publique.

Lorsque la paralysie est déja formée, soit à cause du mauvais traitement on de la violence du mal, le malade ne peut mieux faire que de prendre les eaux de Bath, qui secondées d'autres remedes convenables, ont souvent achevé la cure. Townes, *des Maladies des Indes Occidentales.*

PICUS MARTIS, *Pivert*, *pieumart* ou *pic*, est un oiseau dont il y a plusieurs especes. On l'estime bon pour les yeux & pour conserver & aiguiser la vue, étant mangé ou pris en bouillon. On l'applique aussi sur les yeux, & l'on y fait entrer de son sang.

PIE

PIESMA, πίεσμα, de πιέζω, je presse, est le marc ou résidu qui reste après qu'on a exprimé la partie fluide. Par exemple, dans l'expression des huiles, le tourteau ou ce qui reste dans le sac est appellé *piesma* ; & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie. Mais Dioscoride, *Lib. I. cap.* 106. parlant des baies de laurier, appelle leur suc exprimé *piesma*, & Galien l'emploie dans le même sens.

PIESTER, πιεστήρ ou πιεστήριον, une presse, de πιέζω, je presse.

PIESTRON, πίεστρον, de πιέζω, je presse, est un instrument qu'Hippocrate recommande pour briser les os de la tête du fœtus, lorsqu'elle est trop grosse pour pouvoir la tirer autrement : je croirois que c'est une espece de forces.

PIG

PIGMENTARIUS, *Vendeur d'onguens.* Rhodius, *ad Scribon. Largum. Apothicaire* ou *Droguiste.*

PIL

PILA, *balle.* Voyez *Sphæra.* C'est aussi un mortier ou un pilon.

PILA MARINA, *Pelotte de mer.*

C'est une espece d'*alcyonium* ou une balle ronde ou sphérique qu'on trouve sur le rivage de la mer parmi l'algue. Elle est ordinairement grosse comme le poing, quelquefois plus grosse, quelquefois plus petite, lanugineuse, de couleur obscure, & formée par un amas de poils, de paillettes & d'autres impuretés de la mer, qui se sont amassées & liées ensemble par le moyen de quelque liqueur glutineuse. On prétend qu'elle est propre pour tuer les vers & pour conserver les cheveux, étant appliquée extérieurement. Lemery, *des Drogues.*

On ne peut réduire la *pelotte de mer* en poudre qu'après l'avoir faite entierement calciner. Les Auteurs croyent que cette substance est bonne contre les maladies scrophuleuses, tant à cause de sa nature dessiccative, qu'en conséquence de quelqu'autre qualité cachée. Ce sentiment me paroît d'autant plus vraissemblable, que la calcination ne détruit point la qualité saline de cette substance. Zwelfer.

PILARELLA, le même que *Pelada.*

PILARIS MORBUS, le même que *Trichiasis.*

PILATIO, fente du crane qui n'est pas plus grosse qu'un cheveu.

PILEUS ou PILIOLUS. Voyez *Cucupha.*

On donne en termes d'Anatomie le nom de *pileus*, *pileolus*, *galea* & *vitta*, à la coëffe que quelques enfans apportent au monde.

PILI ZENII, poils qui croissent autour de la queue du lievre. Ruland.

PILIMICTIO, évacuation de substances pareilles à des poils par les urines. Voyez *Trichiasis.*

PILIPOC *Philippinarum insularum*, Nieremberg.

Cette plante est de deux especes, mâle & femelle : la

premiere est plus grande, a ses feuilles plus larges & croît parmi les rochers; la seconde est plus petite & croît dans les plaines. Les racines de l'une & de l'autre sont couvertes de tubercules de couleur brune aussi gros que le poing. Leurs troncs sont de couleur foncée & sans nœuds, & lorsqu'on les coupe de travers, ils se séparent en des especes de pellicules semblables à celles des oignons. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier: mais elles sont extremement pointues; elles croissent dans les lieux humides & couverts, & s'entortillent autour des plantes. Sa racine est bonne pour la morsure des bêtes venimeuses, mais son opération est fort lente. RAY, *Hist. Plant.*

PILORIS, est une espece de gros rat qu'on trouve à la Martinique & qui a l'odeur du musc. Les habitans le mangent, mais il n'est d'aucun usage en Medecine.

PILULA, *Pilule.*

Cette forme convient principalement aux choses qui seroient insupportables au gout si on les prenoit d'une autre maniere; aussi-bien qu'à celles que leur contexture rend plus propres à cette espece de traitement. Celles de la premiere espece sont l'aloès, la coloquinte, l'agaric, la térébenthine, dont on cache le gout par ce moyen; & celles de la seconde sont la plupart des gommes qu'il est facile de réduire en *pilules*.

Mais comme cette forme est ordinairement très-difficile à prendre, on ne doit l'employer que le moins qu'il est possible, & seulement pour des remedes qu'il seroit impossible d'avaler sans ce moyen à cause de leur mauvais gout; encore faut-il qu'ils aient assez d'efficacité pour agir à la dose de quatre ou cinq petites *pilules*. Que si pour éviter l'inconvénient des autres formes on avoit recours à celle-ci pour tous les ingrédiens, la quantité de liqueur nécessaire pour les y réduire rendroit leur dose de dix, douze ou quinze *pilules* ordinaires, ce qui excede la quantité qu'on peut en prendre; car une masse de demi-dragme donne cinq *pilules* de moyenne grosseur, & demi-dragme de poudre seche demande le double de sirop pour pouvoir être réduite en une masse de bonne consistance. Il est vrai que les substances gommeuses peuvent y être réduites à l'aide d'une liqueur qui augmente peu leur volume; aussi sont-elles extremement propres à recevoir cette forme.

Il y a certaines choses qui ne peuvent être réduites en *pilules*, en conséquence de leur contexture & de leur propriété naturelles, si ce n'est en petite quantité, & tels sont tous les sels volatils & la plupart des fixes. Les premiers rendent la masse d'une grosseur incommode par la fermentation qu'ils y causent, & les seconds la rendent si friable & si sujette à s'émieter, qu'il est presque impossible d'en faire des *pilules*, bien qu'on puisse remédier en quelque sorte à ces deux inconvéniens, en les mêlant avec d'autres substances ténaces, comme peuvent être les extraits & les gommes; & c'est par-là qu'on donne aux *pilules* ecphractiques du Collége de Londres une consistance supportable.

Il faut surtout avoir soin lorsqu'on emploie cette forme, que la liqueur ou humidité dont elle reçoit sa consistance, convienne le plus qu'il est possible à la substance qui la requiert. Par exemple, les poudres seches & légeres ne sauroient se mêler parfaitement qu'avec du sirop; & quelques-unes des plus pesantes, comme le cinabre & la plupart des mercuriels, ne demandent pas de liqueur d'une moindre consistance que le miel ou la conserve. Mais les substances gommeuses, celles principalement qui approchent le plus d'une contexture huileuse ou résineuse, comme le galbanum, l'opopanax, la myrrhe & autres semblables, ne se malaxent pas si bien avec les sirops & les conserves, tant parce qu'ils augmentent trop leur volume, qu'à cause qu'elles ne s'incorporent pas si bien avec eux qu'avec les liqueurs spiritueuses & plus pénétrantes. Comme cette forme demande une certaine ténacité & une certaine adhérence, lorsque celles-ci ne se trouvent point dans les substances seches, il faut employer les liqueurs qu'on croit les plus propres à les leur procurer. Lors, au contraire, qu'elles sont suffisantes dans ces substances, comme dans les gommes, par exemple, les liqueurs les plus ténues sont préférables à toute autre pour leur donner la consistance dont elles ont besoin, ou bien il faut employer celles qui sont plus propres que les liqueurs aqueuses à s'incorporer avec elles, comme les baumes térébenthineux; car il y a des substances grasses qui refusent un sirop en même tems qu'elles se mêlent avec la térébenthine ou telle autre chose semblable.

Il y a très-peu de *pilules* officinales, où il n'entre quelque chose de purgatif: les *pilules* gommeuses n'étoient jamais entrées dans le Dispensaire de Londres, bien qu'elles fussent depuis long-tems dans quelques autres; ce qui est cause peut-être, qu'elles ne sont pas encore fort connues dans les boutiques: mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient une composition très-uniforme, quoique le mithridate ne soit pas si propre à se mêler avec ces sortes de drogues, que l'esprit de castoreum, ou telle autre substance térébenthineuse. On réduit aussi plus promptement ces drogues en masse, en les malaxant dans un mortier un peu chaud. Les *pilules* de storax passent depuis long-tems pour une composition excellente, ce qui paroît par le fréquent usage qu'on en fait dans les catarrhes & autres semblables fluxions: mais la contexture des drogues qui y entrent, quoique la plupart soient gommeuses, tient si peu de l'huile, qu'elles prennent en peu de tems une très-bonne consistance avec un sirop.

Les *pilules* de cynoglosse satisfont aux mêmes indications, & on a peine à distinguer leur masse de celle des précédentes, les ingrédiens étant les mêmes dans toutes les deux: mais on préfere ordinairement les dernieres à cause que leur composition est plus aisée & plus uniforme. Le laudanum est sujet à devenir friable & à se moisir: mais il est facile de prévenir ces inconvéniens en le garantissant de l'air. Il est beaucoup plus aisé de fixer la quantité d'opium sous cette forme, que sous aucune autre forme liquide; outre qu'on peut le dissoudre sans peine dans les potions, toutes les fois qu'on en a besoin: mais il vaut mieux en forme de bol ou de *pilules*.

Entre les *pilules* qui reçoivent des cathartiques, quelques-unes en contiennent si peu, qu'elles méritent plutôt de passer pour altérantes, que pour purgatives. Telles sont les aloépbangines, les fétides, & les stomachiques avec les gommes, qui contiennent un si grand nombre d'autres ingrédiens, qu'ils absorbent presque entierement les purgatifs. Saffenus ne fait pas grand cas des premieres: mais on en use si peu aujourd'hui, qu'il est inutile d'en faire la critique; d'autant plus que la *Tinctura sacra* satisfait beaucoup mieux à tous égards aux mêmes intentions. Les *pilules* fétides ne sauroient passer pour une composition fort uniforme: mais il y entre tant de drogues efficaces dans les affections hypocondriaques & hystériques & autres maladies nerveuses, qu'on s'en sert communément avec beaucoup de succès: mais lorsque la quantité de suc de porreau qu'on employe pour dissoudre les gommes, excede celle du sirop dont on se sert pour leur donner la consistance nécessaire, elles sont sujettes à se moisir en vieillissant. Dans cette composition, de même que dans toutes les autres où il entre différentes sortes d'ingrédiens, il faut incorporer tout ce qui peut être pulvérisé de la même maniere; & après avoir coulé les gommes, & les avoir fait dissoudre à une chaleur modérée dans la liqueur indiquée, on les malaxe dans un mortier avec autant de sirop qu'il est nécessaire pour leur donner une consistance convenable. L'huile d'ambre, ou autre semblable, se mêle beaucoup mieux avec les poudres seches par trituration.

On prescrit encore quelquefois les pilules stomachiques avec les gommes; mais elles sont moins estimées qu'au-

trefois, depuis qu'on s'est apperçu qu'elles sont inférieures à la *Tinctura sacra*. Il y a quelques autres *pilules* cathartiques, dont l'efficacité diminue par leur mélange avec d'autres drogues, qu'il est inutile d'examiner ici, à cause du peu d'usage qu'on en fait: telles sont les *pilules* d'agaric, d'aloès lavé, d'ammoniac magistral, les *pilules* cochiées majeures, celles d'ambre & de Mechoacan, qu'on ne prescrit que très-rarement. Les *pilules* ecphractiques sont d'une consistance si friable, pour les raisons que nous avons déja données en parlant des sels qui entrent dans les *pilules*, qu'on les trouve rarement dans les Boutiques. Celles de rhubarbe, de scammonée & de tartre ont le même défaut.

Les *pilules* de Ruffus sont les seules de ce nombre, dont on fasse usage dans la pratique ordinaire; & en effet, les ingrédiens y sont en si petit nombre, & satisfont si parfaitement à l'intention qu'on a de purger légerement l'estomac, qu'elles méritent à juste titre cette préférence. Elles reçoivent les mêmes ingrédiens que l'élixir de propriété, & ne different de ce dernier que par la forme.

On juge tellement de la bonté de ces *pilules* par leur couleur, que l'on veut être d'un jaune vif, que la plûpart des Compositeurs leur donnent la consistance avec du sirop de limon, qui l'améliore, au lieu que celui d'absinthe, l'altere considérablement.

Entre les purgatives les plus efficaces, & dont on fait le plus communément usage, sont les *pilules* cochiées mineures, celles *è duobus* & celles de Rudius. Les deux premieres ne different qu'en ce que les unes ont de l'aloès & que les autres n'en ont point, les dernieres sont plus fortes, la coloquinte & la scammonée étant des cathartiques très-énergiques. On juge de leur bonté par l'odeur de l'huile de girofle, dont on doit d'autant plus limiter la quantité, qu'elle coute plus cher. Les *pilules* de Rudius sont faites de la même maniere que les aloéphangines: mais elles sont moins chargées d'ingrédiens inutiles, & les autres y sont en plus grande quantité, ce qui rend leur opération suffisante à la dose de demi-dragme. Mais dans la maniere ordinaire dont on fait l'esprit nécessaire pour extraire les épiceries, & les autres ingrédiens, on en extrait une grande partie avant d'y mettre la scammonée & l'aloès; & après l'avoir distilé de maniere que le résidu ait à peu-près la consistance d'un extrait ou d'un sirop, on fait fondre dedans l'aloès, & on y incorpore la scammonée, après l'avoir pulvérisée. Les *pilules* de gomme gutte n'ont rien de difficile dans leur composition: mais elles sont d'une consistance plus friable, & plus sujettes à causer des tranchées, à cause du tartre vitriolé, qu'elles ne feroient sans cela: quoiqu'il semble qu'on ne l'employe dans un grand nombre de *pilules* de cette classe que pour incifer les drogues résineuses dont elles abondent: mais il déchire violemment l'estomac & les intestins (quand il est mal préparé) de sorte qu'il vaut mieux se servir du sel de tartre ordinaire.

On ne sauroit apprendre autre chose des exemples de prescription occasionnelle sous cette forme, que ce qui est commun à toute autre forme; car il ne s'agit ici de rien de plus que de ce qu'on a déja dit touchant la consistance & le nombre de *pilules* qu'il doit y avoir à chaque dose.

Pilulæ de Agarico, Pilules d'Agaric.

Prenez *de trochisques d'agaric, une once;*
species de hiera, demi-once;
myrrhe, six dragmes;
sirop de nerprun, autant qu'il en faut pour faire une masse de pilules:

La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Pilulæ Aloephanginæ. Voyez *Aloephanginæ*.
Pilulæ de Aloe, Lota. Voyez *Aloe*.

Pilulæ de Ammoniaco Magistrales. Voyez *Ammoniacum*.
Pilulæ Balsamicæ. Voyez *Cytoso-Genista*.
Pilulæ Cochiæ Majores & Minores. Voyez *Cochia*.
Pilulæ de Cynoglosso. Voyez *Cynoglossum*.

Pilulæ Diambræ, Pilules Diambra.

Prenez *de gomme de gayac recente*, &
d'aloès rosat, } *de chaq.* 3 *dragmes;*
hiera picra simple, une dragme & demie;
mastic, une dragme;
species diambræ sans parfums, demi-dragme.

Pulvérisez toutes ces drogues, & faites-en une masse de bonne consistance avec une quantité suffisante de baume du Pérou.

Pilulæ è duobus.

Prenez *de coloquinte*, &
de scammonée, } *de chaque une once;*
huile de girofle, demi-dragme;
sirop de Nerprun, autant qu'il est nécessaire pour faire une bonne consistance.

La dose est depuis quinze grains jusqu'à demi-dragme.

Pilulæ Ecphracticæ, Pilules Ecphractiques.

Prenez *de gentiane;*
de rhubarbe;
de gomme de gayac;
de sel de Mars, &
de sel d'absinthe, } *de chaque une once;*
de pilules aloephangines, deux onces;
de sirop de Nerprun, autant qu'il en faut pour faire de toutes ces drogues une masse de bonne consistance.

La dose est depuis quinze grains, jusqu'à demi-dragme.

Pilulæ fœtidæ, Pilules fétides.

Prenez *d'aloès;*
de trochisques alhandal,
d'opopanax,
de gommes ammoniac,
sagapenum,
de myrrhe, } *de chaque cinq dragmes;*
&
de semence de rue;
de scammonée; &
d'asa fœtida, } *de chaque trois dragmes;*
de turbith, demi-once;
de petite esule préparée, &
d'hermodactes; } *de chaque deux dragmes;*
de gingembre, une dragme & demie;
de spicnard;
de canelle,
de safran, &
de castoreum; } *de chaque une dragme;*
d'euphorbe préparé, un scrupule;
d'huile de succin rectifiée; demi-dragme;

Faites dissoudre les gommes dans du suc de poreau, & après l'avoir coulé;

Ajoutez-y les poudres & faites une masse avec une quantité suffisante de sirop de Nerprun.

Ce sont là les *pilules fétides* majeures de Mesué que le Collége de Londres & celui d'Ausbourg ont insérées dans leurs Dispensaires: mais lorsqu'on est venu à les revoir, on a jugé à propos d'en retrancher le

bdellium, parce que ses vertus ne répondent point à l'intention du tout; & d'employer la moitié moins d'euphorbe, à cause de sa chaleur & de son acrimonie excessives. On fait quelques autres changemens dont il est inutile de parler, parce qu'ils ne sont pas de grande importance : Quercetan donne une composition sous le titre de *pilulæ de euphorbio*, qui ne differe pas beaucoup de celle-ci. Schroder l'a insérée dans sa Pharmacopée : mais il enseigne dans le quatrieme Livre plusieurs manieres de corriger l'euphorbe, qui consistent à le faire cuire au four dans un citron ou dans un limon, ou à le dissoudre & le laver avec différens acides, pour diminuer sa nature caustique & ignée. Le dispensaire d'Ausbourg ordonne pour le même effet de le réduire en une espece de pulpe ou masse avec de l'huile d'amandes douces, & de le faire macérer tout chaud dans des sucs acides : mais sa dose est tellement réduite dans sa composition qu'il est inutile de se donner cette peine. Zwelfer estime beaucoup cette composition pour les affections arthritiques & les maladies cutanées, sans parler de plusieurs autres cas; & les Medecins modernes donnent quelque crédit à ses vertus en la prescrivant quelquefois dans les maladies nerveuses & hystériques, & il paroît que ce College a eu égard à cette derniere intention, lorsqu'il y a ajouté l'asa fœtida qui n'y étoit jamais entrée. Mais il est difficile de garder la masse sans qu'elle se pulvérise, ce qui vient peut-être du suc de poireau dans lequel on a fait dissoudre les gommes & qui ne lui donne pas assez de corps pour l'empêcher de se sécher. Le meilleur moyen de la conserver est de l'enfermer dans une vessie huilée ou dans un pot de plomb. Ces *pilules* sont excellentes pour évacuer toutes les humeurs qui surchargent les nerfs, le principal ressort de la machine animale; car elles sont remplies de particules chaudes & pénétrantes; & comme la scammonée agit comme cathartique dans les passages les plus ouverts; les autres drogues portent la même qualité dans les recoins les plus éloignés, & évacuent les humeurs aqueuses & pituiteuses de toutes les glandes & de tous les vaisseaux capillaires, mais particulierement ces impuretés muqueuses qui dérangent si souvent la matrice. Elles sont aussi un purgatif admirable dans toutes les maladies de la tête, comme l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie & autres semblables, aussi bien que pour les affections hypocondriaques & spléniques; elles excitent les regles & les autres évacuations de l'utérus, & contribuent par ce moyen à la guérison de la plûpart des maladies de cet organe. Elles sont propres pour les rhumatismes & les écrouelles, & pour débarrasser les vaisseaux, de tout ce qu'il y a de superflu. Mais il faut les réiterer souvent, & les donner en petites doses, pour qu'elles restent plus longtems dans l'estomac; car plus on ramene ces sortes de remedes à l'opération des altérans, plus ils satisfont aux indications les plus importantes; les altérans agissant dans les vaisseaux sanguins par les mêmes moyens que les cathartiques dans les intestins.

La dose ordinaire est depuis un scrupule jusqu'à quatre.

Pilulæ gummosæ, Pilules gommeuses.

Prenez *d'opopanax, une once;*
de gommes ammoniaque,
galbanum, &
sagapenum, — *de chaq. demi-once;*
de myrrhe, deux dragmes;
d'asa fœtida, &
de castoréum, — *de chaque trois dragmes;*
d'huile de succin, un scrupule;
de mithridate, autant qu'il en faut pour une masse de bonne consistance.

La dose est depuis quinze grains jusqu'à demi-dragme à prendre tous les soirs, ou plus souvent encore.

Pilulæ de gutta gamandra, Pilules de gomme gutte.

Prenez *de résine de jalap,*
de scammonée,
de gomme gutte, &
de mercure doux, — *de chaq. demi-once;*
de gomme ammoniaque dissoute dans du suc d'iris d'Angleterre, trois dragmes;
de tartre vitriolé, deux dragmes;
de mastic, une dragme;
de safran, un scrupule;
d'esprit de térébenthine, quatre gouttes.

Faites une masse de bonne consistance avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

Ces *pilules* purgent avec beaucoup de violence, & on ne sauroit les donner sans danger au-dessus de dix grains jusqu'à demi dragme. Elles sont bonnes pour évacuer les sérosités : aussi les donne-t'on dans les hydropisies & les cachexies qui sont accompagnées d'une corpulence excessive; & dans ce cas elles operent avec efficacité : mais on les prescrit rarement.

Pilulæ mechocannæ, Pilules de mechoacan.

Prenez *de mechoacan, demi-once;*
de turbith, deux dragmes;
de feuilles de thymelée macerées dans le vinaigre, puis desséchées,
de semence d'hyeble, &
de trochisques d'agaric, — *de chaq. deux dragmes;*
de racine d'ésule préparée, &
de mastic, — *de chaq. une dragme & demie;*
d macis,
de la canelle, &
de sel gemme, — *de chaq. deux scrupules.*

Pulvérisez tous ces ingrédiens & formez en une masse avec du vin blanc; faites-la sécher & pulvérisez-la de nouveau; & enfin faites-en une masse de *pilules* de bonne consistance avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

Pilulæ de Rhabarbaro, Pilules de rhubarbe.

Prenez *de rhubarbe, une once;*
de résine de jalap, &
de tartre vitriolé, — *de chaq. deux dragmes & demie;*
d'huile essentielle de noix muscade, demi-dragme;
d'extrait de gentiane, autant qu'il est nécessaire pour en former une masse de bonne consistance.

Pilulæ Rudii, Pilules de Rudius.

Prenez *de coloquinte, six dragmes;*
d'agaric,
de scammonée,
de racine d'hellebore noir, &
de turbith, — *de chaq. demi-once;*
d'aloès succotrin, une once;
de canelle,
de macis, &
de clous de girofle, — *de chaque deux scrupules.*

Mondez la coloquinte de ses pépins, & incisez-la menue; faites-en de même de l'agaric; pulvérisez grossierement l'hellébore, le turbith & les épiceries, & après avoir versé dessus quatre fois autant d'eau-de-vie; faites-les macérer pendant quatre jours à une chaleur modérée; coulez l'infusion en

en exprimant fortement le marc; faites dissoudre dedans la scammonée & l'aloès, après les avoir mondés; enfin faites distiler la liqueur par un alembic de verre, jusqu'à ce qu'il reste au fond de la cucurbite une matiere épaissie en consistance de miel, que vous garderez pour en former des *pilules* au besoin.

La dose est depuis quinze grains jusqu'à deux scrupules.

Elles sont propres aux mêmes usages que les aloéphangines; & on les regarde aujourd'hui dans les boutiques comme un des principaux purgatifs; en effet ce sont les principales *pilules* dont on fasse usage dans la plupart des cas où l'on prescrit les cathartiques sous cette forme.

Pilulæ Ruffi, sive communes, Pilules de Ruffus, *ou* pilules communes.

Prenez *de bon aloès, deux onces;*
de myrrhe choisie, une once;
de safran, demi-once.

Formez en une masse de consistance convenable pour des *pilules* avec une quantité suffisante de sirop d'absinthe.

Ces *pilules* sont estimées excellentes pour purger l'estomac, & ce n'est pas sans raison; car elles l'échauffent & le fortifient, en même-tems qu'elles purgent modérément. Elles sont bonnes surtout pour les constitutions froides & les indigestions, & souvent elles guérissent les pâles couleurs sans le secours d'aucun autre remede; & dans ce cas elles excitent puissamment les regles, & levent les obstructions de l'utérus. On peut les donner depuis quinze grains jusqu'à une dragme; mais en tant que purgatives, elles ne sont pas si propres pour le rhume; c'est pourquoi il vaut mieux les donner en petites doses, & en continuer long-tems l'usage.

Pilulæ de Scammonio, Pilules de Scammonée.

Prenez *de racine de jalap, une dragme;*
de scammonée, & *de tartre vitriolé*, } *de chaq. un scrupule;*
d'huile essentielle de noix-muscade, six gouttes;
d'extrait liquide de gentiane, autant qu'il est nécessaire pour en former une masse de pilules.

La dose est depuis une dragme jusqu'à deux.

Pilulæ stomachicæ cum gummis: Pilules stomachiques avec les gommes.

Prenez *du meilleur aloès, une once;*
de feuilles de séné mondées, cinq dragmes;
de gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique, demi-once;
de mastic, & *de myrrhe*, } *de chaque une dragme & demie;*
de safran, & *de sel d'absinthe*, } *de chaque demi-dragme.*

Faites-en une masse de *pilules* avec une suffisante quantité de sirop de nerprun.

Pilulæ de styrace, Pilules de storax.

Prenez *de storax*, *d'oliban*, *de myrrhe*, *de suc épaissi de réglisse*, & *d'opium*, } *de chaq. demi-once;*
de safran, une dragme.

Faites-en une masse de *pilules* avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

Schroder dit que S. Clossæus donnoit ces *pilules* avec succès aux femmes grosses, qu'une toux fréquente met en danger de faire une fausse couche. Il est étonnant qu'on les ait retranchées du Dispensaire d'Ausbourg & de la Pharmacopée Royale, d'autant plus qu'elles sont un remede excellent; & qu'on les prescrit aujourd'hui fréquemment pour les catarrhes. Il entre un grain d'opium dans six grains de cette masse, ce qui fait que la dose même la plus forte doit rarement aller à douze ou quinze grains. Elles possedent les mêmes vertus que les *pilules* de cynoglosse; avec cette différence qu'elles contiennent le double d'opium. Elles sont d'un plus grand usage qu'aucune autre composition de cette espece: mais on doit en user avec précaution.

Pilulæ tartareæ, Pilules de tartre.

Prenez *du meilleur aloès, trois dragmes;*
de gomme ammoniaque lavée dans du vinaigre scillitique, demi-once;
de tartre vitriolé, demi-dragme.

Faites-en des *pilules*.

PILUM, *Pilon.*

PILUS, *cheveux, poil.* Voyez *Capillus*.

PIM

PIMENTA, poivre de la Jamaïque. Voyez *Caryophyllus.*

PIMPINELLA, *Pimprenelle.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est d'une seule piece, faite en rosette, & ordinairement découpée en quatre segmens jusqu'au centre; munie de quatre étamines fort longues, & de petites feuilles herbacées presque invisibles; ce qui est cause que quelques-uns l'ont regardée comme sans pétales.

L'ovaire se change en un fruit qui est pour l'ordinaire à quatre angles, pointu aux deux extrémités, & divisé quelquefois en une ou deux capsules remplies de semences oblongues.

Boerhaave compte huit especes de *pimprenelle*; savoir,

1. *Pimpinella maxima Canadensis, alba, spicata*; Cornut. 175.
2. *Pimpinella, spicâ brevi, rubra*, M. U. 57. *Sanguisorba major, flore spadiceo*, J. B. 3. 120. *Sideritis*, II. *Dioscoridis major*; Col. 1. 124.
3. *Pimpinella, sanguisorba, minor, lævis*, C. B. P. 160. Tourn. Inst. 157. Boerh. Ind. alt. 2. 99. *Pimpinella & sanguisorba*, Offic. *Pimpinella hortensis*; Ger. 889; Emac. 1045. *Pimpinella vulgaris, sive minor*. Park. Theat. 589. Raii Hist. 1. 401. *Sanguisorba minor*, J. B. 3. 113. Raii Synop. 3. 203.

Cette plante croît sur les montagnes où il y a des pâturages: elle fleurit au mois de Juin, & ses feuilles sont d'usage. Elle est alexipharmaque, vulnéraire & pectorale: elle est principalement d'usage pour les catarrhes, les maladies des poumons, la phthisie qui provient d'érosion, pour les maladies malignes, les cours de ventre & les hémorrhoïdes. Elle empêche l'avortement, & elle est corroborative. Etant employée extérieurement, elle est bonne pour toutes sortes d'hémorrhagies. Dale, d'après *Schroder*.

Il croît dans quelques endroits sur la racine de cette

plante, un grain rouge dont on se sert pour teindre en cramoisi; ce qui fait que quelques-uns la prennent pour le *coccus*, & appellent sa racine de ce nom, comme Lacuna & Anguillara nous l'apprennent.

Ce qu'on raconte des vertus de cette plante peut se réduire à deux chefs; savoir, qu'elle est cardiaque & alexipharmaque; ce qui fait qu'on la fait infuser dans du vin pour fortifier le cœur, & améliorer cette liqueur en lui communiquant une odeur & un gout aromatique qui tiennent beaucoup de ceux du melon : elle est encore un préservatif contre la peste & les autres maladies contagieuses.

En second lieu, elle est astringente; aussi est-elle d'une utilité admirable pour l'écoulement immodéré des regles, pour le flux de ventre, & toutes sortes d'hémorrhagies, aussi-bien que pour dessécher, conglutiner & consolider les plaies & les ulceres. M. Boyle avoit coutume de prescrire la poudre des feuilles ou de la racine avec le sucre rosat pour le saignement de nez, le crachement de sang & la consomption des poumons. Cette même poudre, sans sucre, empêche les ulceres chancreux de s'étendre lorsqu'on les en saupoudre.

Solenander, *Lib. III. Consil.* 27. recommande la conserve des feuilles avec un verre d'eau commune par-dessus, pour le crachement de sang; ajoutant que la racine confite peut servir au même usage.

Un Chasseur qui appartenoit à Henri II. Roi de France, assuroit que la *pimprenelle* avoit une telle efficacité pour préserver de l'hydrophobie, que quiconque en mangeoit tous les matins pendant quelques jours, soit en salade ou autrement, n'avoit jamais le moindre symptome de cette maladie. *Palmar. de Morsu Canis rabidi.*

Panchorius rapporte qu'un Roi de Chabam guérit quinze mille hommes des blessures qu'ils avoient reçues dans un combat, avec la *pimprenelle seule.* Ray, *Histoire des Plantes.*

4. *Pimpinella, sanguisorba, eleganter laciniata*, H. R. Par.
5. *Pimpinella, sanguisorba, minor, semine majore & crassiore*, Bot. Monsp.
6. *Pimpinella, agrimonoïdes, odorata*, H. R. Par.
7. *Pimpinella, spinosa, seu sempervirens*, M. U. 57. *Poterio affinis, foliis pimpinellæ, spinosa*, C. B. P. 388. *Poterium quibusdam, sive pimpinella spinosa*, J.B. 1. 2.410. χαλκεῖον, *Anguillaræ, poterium Dalecampii*, Clus. H 108. T. Voy. 1. 158.
8. *Pimpinella, major, Hispanica, altera, conglomerato flore*, H.R. Par. T. 157. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

On donne à ces *pimprenelles* le nom de *sanguisorba*, pour les distinguer des *pimpinellæ saxifraga*, qui sont d'une nature très-chaude, au lieu que les premieres sont astringentes. La plante est aromatique, médiocrement astringente, & d'un usage admirable pour le relâchement des fibres, & pour épaissir le sang qui est trop ténu & trop fluide. Pour l'écoulement immodéré des regles, on la mange avec du pain & du beure; & lorsqu'on en use de cette maniere, elle rend tous les poisons inutiles. Les cinq premieres especes sont estimées un préservatif contre la peste. Le vin dans lequel on a fait infuser de la *primprenelle*, est aussi fort bon dans les cas où les astringens sont indiqués; & il n'y a presque point de plante plus efficace pour arrêter le flux de sang dans l'hémoptysie. Elle est d'un usage singulier dans la dyssenterie, tant par la vertu qu'elle a de corriger l'acidité de la matiere peccante, que parce qu'elle resserre les fibres des intestins. La conserve de ses fleurs est d'une efficacité extraordinaire dans les maladies dont on vient de parler. Les feuilles infusées dans du vin ou de l'eau commune, sont bonnes pour le calcul & le gravier des reins. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

On donne encore le nom de *pimpinella* à plusieurs especes de *tragoselinum*. Voyez ce dernier mot.

PIMPINICHI, *arbor lactescens*, J. B.

On trouve, dit Monard, sur toutes les côtes du continent des Indes, un petit arbre fait comme un pommier, que les Indiens appellent *Pimpinichi*, & qui donne par incision un suc laiteux, quelque peu épais & ténace.

Ce suc étant pris à la dose de trois ou quatre gouttes, purge violemment par bas la bile & les sérosités. On le donne dans du vin, ou en poudre, mais en petite quantité, à cause de sa violence. Si pendant son opération on boit du bouillon ou quelqu'autre liqueur, son opération est d'abord arrêtée : on rapporte la même chose du Ricin des Indes. Hernandez. Ray, *Histoire des Plantes.*

PIN

PINASTAR. Voyez *Pinus.*

PINDAIBA *nonnullis ibira*, Pison. *Arbor baccifera Brasiliensis fructu piper resipiente.*

C'est un grand arbre du Bresil qui ressemble beaucoup au poivre de cette contrée, tant par l'acrimonie de son fruit, que par ses autres qualités. Ses feuilles sont petites, pointues & semblables à celles de l'olivier. Ses baies sont vertes dans les mois pluvieux : mais elles rougissent aux mois de Décembre & de Janvier, & tombent après avoir atteint leur maturité. Elles deviennent noires en se séchant; elles brûlent la langue, & ont un gout aromatique, après qu'on en a séparé la semence noire & oblongue qu'elles renferment, & qui a l'odeur du genievre.

Ces baies étant mangées à jeun, fortifient l'estomac & dissipent les flatuosités. Etant pilées & appliquées sur la partie, elles guérissent les morsures des serpens. On prépare avec ces mêmes baies, séchées & pulvérisées, un gargarisme contre les affections froides de la gorge: on les fait bouillir pour les garder dans les boutiques, & elles suppléent au défaut du poivre dans les cuisines. Ray, *Hist. Plant.*

PINDOVA, est le nom d'une espece de *palmier.*

PINEA; nom de l'*Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aurea.*

PINEALIS GLANDULA, *glande pinéale.* Voyez *Cerebrum.*

PINEATUM; nom de plusieurs compositions dont les pignons sont la base.

PINEI *Nuclei Moluccani, sive purgatorii*, J.B. *Pinus Indica Nucleo purgante*, C.B. *Pinei Nuclei Moluccani*, Park.

Il croît, dit Acosta, dans quelques jardins & quelques bois du Malabar, un arbre de la grosseur du poirier, dont les feuilles sont d'un verd aqueux par-dessous & d'un verd foncé par-dessus, tendres & molles.

Leur acrimonie est telle, qu'elle picote la langue longtems après qu'on en a mâché. Le fruit est triangulaire, gros comme une noisette, & divisé en plusieurs capsules, dont chacune renferme une espece de semence blanche, sphérique, & de la grosseur d'un pignon, après qu'on en a ôté la coquille.

Il s'agit d'examiner, dit J. Bauhin, si ces pignons sont les mêmes que ceux dont Monard donne la description suivante:

« On nous apporte, dit-il, des Indes Espagnoles, une espece de pignon avec lequel les Indiens, &c, à leur exemple, plusieurs habitans du pays se purgent. Ils ressemblent à nos pignons, & croissent en forme de gros épis, de même que le mays, avec cette différence que leur enveloppe est plus molle & plus noire; ils sont ronds, blancs par-dehors, gras & douceâtres. »

Les Indiens, à ce que dit Acosta, prennent une couple de ces pignons, les pelent, les pilent & les mettent dans les clysteres pour la strangurie & la sciatique; on bien ils les donnent dans du bouillon de coq pour évacuer les humeurs putrides, visqueuses, froides & grossieres, & surtout pour la cure de l'asthme. Ils pilent ces pignons avec de l'eau, & en frottent la lepre : mais ils sont extremement brûlans. Les pignons cathartiques, dit Monard, purgent violemment la bile, le phlegme, & l'eau; ils excitent même le vomissement. Etant rôtis, ils operent avec moins de violence, & excitent moins de tranchées. On les prescrit pour les maladies chroniques, & ils ont la vertu d'évacuer les humeurs grossieres. Ray, *Hist. Plant.*

PINGUEDO, *πιμέλη*, *πίαρ*, *πλεῖρον λίπος*, *graisse*. V. *Adeps*. Les graisses officinales sont encore appellées *Axonges*, *Axungia*.

Les *graisses* en général sont chaudes, humectantes, émollientes, déterſives, digestives, maturatives & plus ou moins anodynes. Chaque *graisse* en particulier tient de la nature de l'animal à qui elle appartient; celle de porc est la plus foible de toutes, à cause de la nature froide & humide de cet animal; celle de veau est un peu plus forte, bien qu'elle le soit moins que celle de poule; mais celle d'oie est la plus forte de toutes. Il faut observer que toutes les fois qu'il est fait mention de *graisse* simplement & sans aucune marque distinctive, c'est du sain-doux dont on veut parler.

Pinguedo mineralis. Voyez ce que c'est, *Theatrum Chymicum*, *Vol. IV.*

PINGUICULA, c'est une plante à qui Gesner a donné ce nom, parce que ses feuilles sont grasses au toucher, comme si on les avoit frottées avec de l'huile ou du beure.

Ray en compte quatre especes, savoir,

1. *Pinguicula Gesneri*, J. B. *Pinguicula sive sanicula Eboracensis*, Ger. Park. *Sanicula montana flore calcari donato*, C. B. *Grassette.*

Les feuilles qui sont au nombre de six ou sept, & quelquefois plus, sont couchées sur terre; elles ont environ deux pouces de long sur un de large; elles sont de couleur jaune tirant sur le verd pâle, grasses au toucher, & aussi luisantes que si on les avoit frottées avec du beure ou de l'huile. Il s'éleve d'entre elles des pédicules hauts comme la main ou plus, dont chacun soutient à son sommet une fleur purpurine, violette ou blanche, semblable à celle de la violette, mais d'une seule piece, munie d'un long éperon & divisée en cinq segmens. Elle croît aux lieux humides & marécageux, & sur les collines où il y a beaucoup de sources.

2. *Pinguicula flore albo minore, calcari brevissimo.*

Ray a trouvé cette espece dans les endroits humides qui sont sur le sommet du Mont Jura.

3. *Pinguicula flore amplo purpureo, cum calcari longissimo.*

Elle croît dans les mêmes lieux que la précédente.

4. *Pinguicula Cornubiensis, flore minore, carneo.*

Les feuilles de cette espece ont leurs bords repliés & comme entortillés; elles sont presque transparentes & parsemées de veines rouges. Ray a découvert cette espece dans les marécages qui sont aux environs de Kilkhampton & autres endroits de la Province de Cornouaille.

On assure que ses feuilles étant pilées & appliquées guérissent les plaies & les contusions. Les habitans de la campagne guérissent les crevasses qui leurs viennent aux mains, de même que les tumeurs & les gerçures qui viennent aux tétines de leurs vaches, avec la graisse & le suc butireux de cette plante; & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *sanicle d'Yorkshire.*

Les habitans de la Province de Galles en tirent un sirop avec lequel ils se purgent; ils la font aussi bouillir dans du bouillon pour le même effet, car elle évacue assez promptement la pituite. On en compose encore un onguent qui est d'un grand usage dans les obstructions du foie. Dalechamp assure que sa racine étant cuite au four & appliquée en forme de cataplasme, guérit la sciatique dès le troisieme jour, & appaise toutes sortes de douleurs. Camérarius lui attribue une qualité vulnéraire & l'estime bonne pour les hernies des enfans. Elle jaunit les cheveux & tient lieu de gomme aux femmes pour friser leurs cheveux. Ray, *Hist. Plant.*

PINIPINICHI, le même que *Pimpinichi.*

PINNA, *aile.* On appelle ainsi les parties latérales & inférieures du nez, aussi-bien que la partie supérieure large de l'oreille externe.

Pinna ou Pinna marina, *pinne marine*, est un coquillage de mer fait en cone, se séparant en deux parties, rudes en-dehors & de couleur obscure, mais polies en-dedans, vertes & resplendissantes; il s'en rencontre quelques-uns qui ont jusqu'à deux piés de longueur & environ demi-pié de large vers le milieu. Il se trouve sur le rivage dans le limon ou dans le sable. Il y en a de plusieurs especes qui renferment un petit poisson bon à manger, & quelquefois des perles fort grosses.

Il sort de la partie supérieure de cette coquille qui se termine en une pointe très-obtuse, une maniere de cordon, ou un flocon de soie rougeâtre, que quelques Naturalistes appellent peut-être improprement *byssus*, & qui lui sert à s'attacher quelquefois aux rochers. On sépare cette soie, & on la file pour en faire des bas & autres vetemens. Ce poisson excite l'urine; sa coquille étant broyée & prise en poudre produit le même effet & resserre le ventre. Lemery, *des Drogues.*

PINNACULUM FORNICIS GUTTURALIS. V. *Uvula*; *la luette.*

PINO, espece d'ortie qui croît au Bresil.

PINOGUACU, nom de deux especes de *mamoera.*

PINUS, *Pin.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont plus longues que celles du sapin, & sortent toujours par paires d'une gaine commune. Sa fleur est mâle, en chaton, composée d'étamines, & naît fort éloignée du fruit, qui est une grosse pomme conique composée de tubercules à trois angles. Les écailles sont creusées dans leur longueur, de deux fosses, dans chacune desquelles est couchée une coque osseuse, souvent ailée, qui renferme une amande de figure oblongue.

Boerhaave compte trois especes de *pins*, qui sont,

1. *Pinus, sativa*, C. B. P. 491. Raii Hist. 2. Tourn. Inst. 585. Boerh. Ind. A. 2. 179. *Pinus*, Offic. *Pinus sativa sive domestica*, Ger. 1173. Emac. 1355. *Pinus urbana sive domestica*, Park. Theat. 1354. *Pinus ossiculis duris, foliis longis*, J. B. 1. 248. *Pin.*

Le *pin* est un grand arbre branchu dont les branches sont couvertes de feuilles longues, menues, vertes & pointues qui sortent deux à deux d'une gaine commune, & qui sont quelque peu creusées par-dedans. Les plus grosses branches portent des gros chatons lâches & jaunes qui paroissent au commencement du printems, & aux-

quels il ſuccede des gros cones oblongs, émouſſés à leur pointe, fermes, peſans & composés de pluſieurs écailles brunes & dures, parmi leſquelles on trouve des amandes longuertes, blanches, d'un gout agréable, enfermées dans une coque offenſe enveloppée d'une pellicule mince & de couleur brune. Le *pin* croît ſans culture dans pluſieurs endroits de l'Italie, & on le cultive pour l'ordinaire dans nos jardins.

Les pignons ſont d'une nature balſamique & nourriſſante, bons pour les maladies de conſomption, pour la toux & l'enrouement, reſtauratifs & ſalutaires après de longues maladies. Ils ſont auſſi fort bons pour la ſtrangurie, l'ardeur & l'acrimonie d'urine. MILLER, *Bot. Off.*

C'a été un grand ſujet de diſpute parmi les Auteurs, que de ſavoir le nom que les anciens Grecs donnoient au *pinus* des Latins. J. Bauhin eſt perſuadé que πεύκη, (*peuce*) eſt le nom ſous lequel le *pinus* étoit connu chez eux, & ſon frere Caſpard, C. Cluſius, Bodæus de Stapel & autres ſavans hommes, ſont là-deſſus du même ſentiment que lui. Quant à moi, je ſuis tenté de croire avec Furner, que le πεύκη de Théophraſte eſt véritablement l'arbre que les Latins appellent *pinus*; mais que Pline a pris le πίτυς; (*pitys*) des Grecs pour le *pinus*, à cauſe que cet Auteur rend πιτυοκάμπαι (*pityocampæ*) par *eruca pinorum*, chenilles de *pin*, & non du *picea* ou ſapin. A l'égard du πίτυς (*pitys*) de Théophraſte, on ignore quel arbre c'eſt : mais J. Bauhin le croit ſemblable au *pinaſter* ou *pin* ſauvage. L'occaſion de cette incertitude & de ce changement de noms paroît être dûe aux Arcadiens, qui, à ce que dit Théophraſte, appellent πίτυς ce que les autres Grecs nomment πεύκη, & qui ont donné le nom de πεύκη à ce que tous les autres Grecs appellent πίτυς.

L'écorce & les feuilles de toutes les eſpeces de *pins* ſont rafraîchiſſantes & aſtringentes, & par-là très-propres dans la dyſſenterie & l'écoulement immodéré des regles. La décoction ou l'infuſion des ſommités de *pin* dans de la biere ou telle autre liqueur convenable eſt eſtimée efficace pour le calcul des reins ou de la veſſie, pour le ſcorbut & les autres affections de la poitrine. Hoffman, *Meth. Med.* rapporte qu'un millier de perſonnes ont été guéries du ſcorbut avec les jets tendres & récens du *pin*.

Les pignons ſont délicieux & même préférables aux amandes; auſſi les ſert-on ſur les tables en Italie : ils ſont médiocrement chauds & humides, maturatifs, lénitifs & nourriſſans; on les emploie principalement dans la phthiſie & la conſomption, à cauſe de leur vertu nourriſſante, quoique ſuivant Dodonée, ils ſoient très-difficiles à digérer. Etant pris ſeuls ou dans du miel ou dans tel autre éclegme, ils ſont bons pour la toux & les maladies invétérées de la poitrine, parce qu'ils adouciſſent beaucoup; ils ſont également bons dans les maladies néphrétiques, pour la ſtrangurie, pour l'acrimonie d'urine, à cauſe de la propriété qu'ils ont de calmer les douleurs; ils augmentent le lait & la ſemence, au moyen de quoi ils raniment la nature & excitent à l'amour, ſurtout quand ils ſont confits au ſucre. Le cone entier ou pomme de *pin* étant cuit avec du marrube récent, & pour la ſeconde fois avec une quantité modérée de miel juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance de ce dernier, eſt, comme dit Galien, un remede excellent pour faciliter l'expectoration, pour guérir la toux invétérée & la conſomption, ainſi que Dioſcoride nous l'aſſure. L'eau de pomme de *pin* eſt aſtringente, & bonne par conſéquent pour effacer les rides du viſage, pour empêcher les mamelles de groſſir, pour les deſcentes de matrice & autres maladies ſemblables.

Coccalus, κόκκαλος, ſuivant Galien, *Com. 4. in Lib. de R. V. I. A.* quoiqu'Hippocrate l'ait employé, n'étoit point le nom de la pomme de *pin* chez les anciens Grecs, qui l'appelloient κῶνος; (*conos*) les Medecins modernes, dit-il, l'appellent communément στρόβιλος, (*ſtrobilos*.) Hippocrate dans le Livre que nous venons de citer, recommande le *coccalus* & la myrrhe réduits en éclegme avec le miel, pour la pleuréſie; & dans le même traité, il preſcrit un eclegme préparé avec le *coccalus* & le galbanum, avec du miel Attique pour la péripneumonie; & il y a toute apparence que Galien a eu ce paſſage en vûe dans ſon *Exegeſis*, lorſqu'il dit « que « la plûpart prennent le *coccalus* pour l'amande du Strobilus. » Dioſcoride veut au contraire que ce ſoit le *granum Cnidium*. Κόκκαλος, dans Heſychius, eſt traduit par ῥόμβος (*Rhombus*) στρόβιλος (*Strobilus*) & πεύκη (*peuce*.) Les Pignons ſont appellés par Dioſcoride, *Lib. I. cap.* 88. πιτυΐδες (*Pytyides*;) par Meneſithus, ſur Athenée, *Lib. II.* ἀστρακίδες (*aſtracides*), πιτύϊνοι κῶνοι (*pityini coni*) & πιτύϊνα κάρυα (*pityina caria*, après Alexandre Myndius & Diocles Caryſtius. FOESIUS.

2. *Pinus ſylveſtris*, Ger. 1175. Emac. 1356. C.B.P. 491. Raii Hiſt. 2. 1399. Boerh. Ind. A. 2. 179. *Pinus ſylveſtris, pinaſter*. Offic. *Pinus ſylveſtris vulgaris Genevenſis & Tæda*, J. B. 1. 253. *Pin ſauvage*.

Il eſt auſſi gros & auſſi haut que le premier : mais il a les feuilles plus courtes & plus étroites, les cones plus petits & plus pointus, les pignons plus petits, de même nature & de même vertu que ceux du précédent : il croît communément dans pluſieurs contrées de l'Allemagne.

On tire de cet arbre la térébenthine commune (Voyez *Terebenthina*) qui eſt blanchâtre, épaiſſe, opaque, ſemblable au miel, & d'une odeur forte : les Maréchaux en font un grand uſage. On tire de celle-ci par la diſtilation, l'huile de térébenthine, qui eſt ſa partie la plus déliée & la plus volatile : ce qui s'éleve le premier ſe nomme eſprit. Ce qui reſte au fond de l'alembic eſt la réſine commune, laquelle étant tirée, avant qu'elle ſe ſoit élevée trop-haut, & lavée enſuite dans l'eau par une méthode particuliere, donne ce que nous appellons réſine blanche ou jaune. La réſine noire ne differe de la précédente qu'en ce qu'on l'a fait davantage évaporer, & qu'on ne l'a point lavée : voyez *Colophonia*. L'encens commun paſſe pour être la réſine naturelle de cet arbre, ou la *reſina Pini*; il eſt d'une couleur jaune blanchâtre, & par morceaux, dont les uns ſont gras, mous, & blanchâtres, & les autres, durs, friables & plus jaunes. Il eſt rare qu'on en trouve de pur aujourd'hui, parce qu'on le falſifie avec la réſine commune. Voyez *Thus*. Les réſines noire & jaune ſont de même nature, ce qui fait qu'on les employe indifféremment l'une pour l'autre dans les emplâtres & les onguens. Dale, dans la ſeconde partie de ſa *Pharmacologia*, aſſure, ſur la foi du Docteur Kreig, que la poix de Bourgogne des boutiques, *Pix Burgundica*, eſt faite avec cette térébenthine qu'on fait cuire pendant quelque tems, & à laquelle on ne laiſſe point prendre la dureté de la réſine.

Elle ſe fait, à ce qu'il dit, en Saxe, où l'on prépare la réſine blanche, en faiſant cuire la térébenthine dans des grands vaiſſeaux, ſans la diſtiller. Voyez *Pix Burgundica*. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Pinus humilis, Iulo purpuraſcente*, T. 585. *Pinaſter Auſtriacus, tenuifolius*, J.B. 1. 255.

Ses pignons ſéchés au feu ſont bons pour l'aſthme, & pour déterger les ulceres des reins. La décoction des feuilles eſt eſtimée excellente pour le ſcorbut, où l'acrimonie des humeurs demande des adouciſſans, auſſi bien que dans les cas où il eſt beſoin de fortifier les vaiſſeaux, comme il arrive dans la phthiſie. L'huile exprimée des pignons a les mêmes vertus que celle d'amandes douces. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

PINUS AFRICANA.

Nom du *Conocarpodendron*; *foliis argenteis*, *sericeis*, *latissimis*.

Dale ajoute aux especes précédentes du *Pinus*, celle qui suit.

PINUS MARITIMA, Offic. *Pinus sylvestris montana*, Ger. 1175. Emac. 1357. *Pinus maritima major*, C. B. P. 492. *Pinus sylvestris maritima*, *conis firmiter ramis adharentibus*, J. B. 1. 243. Tourn. Inst. 586. Raii Hist. 2. 1400. *Pinus maritima major fructifera*. Park. Theat. 1535. *Pin de Mer*.

Il croît en Provence & dans le Languedoc. Son écorce, ses feuilles & sa résine sont d'usage, & ont les mêmes vertus que le *Pinus sylvestris*, ou Pin de montagnes.

Ray fait encore mention des especes suivantes.

1. *Pinus cui Ossicula fragili Putamine*, *sive Cembro*, J. B. *Pinus sylvestris montana tertia*, C. B. *Pinus sylvestris*, *altera fructifera*, *Tæda arbor forte*, *Pin. sylv.* 2. Ger. descr.

Il est fort commun dans le pays des Grisons, où les Paysans mangent son fruit. Quoique celui-ci soit, au jugement de Bellonius beaucoup plus charnu & plus savoureux que celui du *pin* ordinaire, il y est cependant à si bas prix, qu'il ne vaut pas le transport.

Il croît encore fréquemment sur le mont Genevre & le mont Cenis, dans le passage qui va de France au Duché de Milan, où il est connu sous le nom d'*Elvi*. Gesner dit qu'il croît sur les hautes montagnes des Grisons & de Wallisserland, & qu'il n'y a point d'arbre qui croisse dans des lieux aussi élevés.

2. *Pinaster latifolius Iulis virescentibus aut pallescentibus*, C. B. *Niger*, *latiore folio*, *Iulis pallescentibus*. Park.
3. *Pinaster Austriacus tenuifolius*, J. B. *Pinaster tenuifolius Iulo purpurascente*, C. B. *Tæda*, *seu pseudo-pinus*, Ger. *Pinaster* 3. *Austriacus*, Clus.
4. *Pinaster conis erectis*, C. B. *Pinaster Austriacus*, Ger. Emac. *Pumilus montanus*, Park. *An Pinus sylvestris*. Mugho, *sive* Krein. J. B. *Pinus tibulus*, *seu tubulus*, Plin. *sylv. Mugo*. Matth.

Il croît sur les plus hautes montagnes de l'Autriche & de Stirie, parmi les pierres & les rochers, où on ne trouve aucun autre arbre.

5. *Pinaster tertius Hispanicus humilis*, J. B. *Pinus maritima minor*, C. B. Park. *Pinaster marit. minor*, Ger. Emac. Clusius n'a trouvé cette espece que dans le Royaume de Murcie en Espagne, où il ne laisse pas que d'être rare.
6. *Pinus sylv. maritima*, *conis firmiter ramis adharentibus*, J. B. *sylv. altera maritima*, Lob. Obs. *An. Pinaster*, 2. *Hispanicus*, Clus. 2.
7. *Pinus maritima major*, C. B. *Maritima major fructifera*, Park. *Sylvestris montana*, Ger. *Pinus maritima Theophrasti*, *Lobelio*. J. B. Il ressemble par son tronc, ses branches & ses feuilles au *Pinaster montanus*, avec cette différence que ses branches sont plus raboteuses & plus noires que le tronc, son fruit de couleur rouge, plus court & plus large au sommet.
8. *Pinastrum alterum Hispanicum*, *vel minus Hispanicum*, Clus. *Pinus maritima major fructifera altera*, Park. *Marit. major*. Il est commun dans les Royaumes de Murcie & de Valence en Espagne.
9. *Pinus sylv. foliis brevibus glaucis*, *cum parvis albentibus*, *hortulanis nostris*, the Scotch fir, *i. e*, *Abies scotica perperam dicta*. Il croît sans culture sur les montagnes de Stirie.

On le cultive dans les Jardins & dans nos Parcs à cause de sa beauté.

10. *Pinus sylvestris*, *sive*, *ut Bellonius*, *Picea sylvestris Idæ Troadis*, *cujus coni facile decidunt*, J. B. RAY, *Hist. Plant.*

PIP

PIPA, *arbor & fructus Sinensis*. Michael Boym. *in Flora Sinensi*. Jonston, Dendrolog. Nom d'un prunier qui croît à la Chine.

PIPER ALBUM, Offic. 1353. Emac. 1538. Park. Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum album*, C. B. P. 411. Raii Hist. 2. 1342. *Piper album*, *Leucopiper*, Mont. Exot. 9. *Poivre blanc*. Voyez l'Article suivant.

PIPER NIGRUM, Offic. Ger. 1353. Emac. 1538. Park. Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum nigrum*, C. B. P. 411. Raii Hist. 2. 1341. *Lada*, *aliis Molanga*, *sive Piper aromaticum*, Pis. Mant. A. 492. *Piper rotundum ex Malabara foliis latis quinque nerviis albicantibus*, Herm. Mus. Zeyl. 52. *Molagocodi*, Hort. Mal. 7. 23. Tab. 12. *Poivre noir*.

La plante qui produit le *poivre* est rampante, sarmenteuse comme le liere, & s'attache aux arbres voisins, ou à des échalas qu'on approche d'elle quand on la cultive. Ses feuilles sont alternativement larges, ovales, pointues, remplies de grandes fibres, & il s'éleve d'entre elles de longs épis de petites fleurs monopétales, divisées en trois parties, auxquelles succedent des grains de *poivre*, disposés en grappes, ronds, de couleur foncée, & couverts d'une peau ridée. Ceux qui ont écrit de la Matiere Médicale ont été en dispute pour savoir, si le *poivre* blanc & le *poivre* noir sont les fruits d'une même plante, ou s'ils forment deux especes différentes. Les plus anciens, comme Garcias ab Horto, Parkinson, C. Bauhin, ont prétendu qu'ils étoient différens: mais Pison, dans sa *Mantissa aromatica*, & après lui, Herb. de Jager, dans la vingt-sixieme Epitre de son *India literata*, dans l'*Appendix* au *Museum Valentini*, a démontré que ces deux *poivres* ne sont qu'une même espece; & que le *poivre* blanc n'est autre que du *poivre* noir que l'on met tremper deux ou trois jours dans de l'eau de mer, jusqu'à ce que son écorce soit pourrie; car alors elle se sépare du grain, & s'éleve sur la surface de l'eau. On fait ensuite sécher le fruit dans de la cendre, dont on le sépare après par le moyen d'un crible, comme nous le pratiquons à l'égard du blé nouveau.

Le *poivre* est chaud, dessiccatif, carminatif & d'un grand usage contre les froideurs & les flatuosités de l'estomac & la colique; il fortifie les nerfs & le cerveau aussi bien que la vûe. Appliqué extérieurement, il est bon pour le mal des dents, pour les affections froides des nerfs & les douleurs des membres. On doit piler le *poivre* grossierement quand on en mange avec les alimens, ou qu'on y en met pour les assaisonner. MILLER, *Bot. Off.*

Le *poivre* est un fruit aromatique, qui a une qualité chaude & seche, qui vient en grains, dont on se sert pour l'assaisonnement des sauces.

Ce fruit si connu en Europe par le grand commerce & la grande consommation qui s'en fait, est produit par une plante ou arbrisseau qui croît dans divers endroits des Indes orientales.

Cette plante est foible & rampante, ce qui oblige ceux qui la cultivent de la planter au pié de quelque grand arbre, tels que l'areca, & le coco; ses feuilles ressemblent assez à celles du liere pour la figure: mais pour la couleur elles sont moins vertes & plus jaunâtres ayant d'ailleurs une odeur forte & un gout piquant.

Le *poivre* sort par petites grapes à la façon de nos gro-

feilles ; les grains dont ces grapes sont composées, paroissent verts au commencement ; ensuite ils deviennent rouges à mesure qu'ils mûrissent, & enfin noirs, après qu'on les a laissés quelque tems exposés au soleil, c'est-à-dire tel qu'on voit ici le grain du *poivre* noir.

Il n'y a point deux sortes de *poivre*, dont l'un soit blanc & l'autre noir ; & il paroît qu'on s'en doit tenir à cette opinion, malgré ce qu'en dit *Pomet* dans son Histoire des Drogues, depuis que la Relation des Indes Orientales de M. Dillon, Medecin fameux, Auteur de l'Histoire de l'Inquisition de Goa, est devenue publique ; cet habile Voyageur disant positivement, & sur la foi de ses yeux & d'une longue expérience, que toute la différence entre le *poivre* blanc & le *poivre* noir que l'on voit en Europe, ne vient que de ce que le noir a sa peau, & que le blanc en est dépouillé, ce qu'on fait en le battant avant qu'il soit tout-à-fait sec, ou lorsqu'il est séché en le laissant tremper quelque tems dans l'eau.

Quoique le *poivre* vienne en plusieurs endroits des Indes, il croît plus abondamment qu'en aucun autre lieu depuis Rajapour jusqu'au Cap de Camarin ; celui des terres de Malabar, c'est-à-dire depuis le mont d'Eli, jusques à l'extrémité méridionale de la côte, est plus petit : mais il produit davantage, & c'est là principalement que les Européens s'en fournissent pour le transporter en Europe.

Le *poivre* noir que l'on consume en Europe est de trois sortes ; le Malabar, le Jamby & le Belipatham ; ce dernier est le moins estimé à cause de sa petitesse & de son aridité, ce qui au contraire lui donne un grand prix parmi les Indiens qui n'aiment que le petit *poivre* qu'ils trouvent moins chaud.

Il faut choisir le *poivre* blanc, véritable Hollande, gros, bien nourri, pésant, sans mélange de grains noirs ni de pousse (c'est ainsi qu'on nomme le grabeau ou poussiere de l'un & l'autre *poivre*,) qu'il n'ait point été blanchi, & qu'étant réduit en poudre, sa farine soit belle & d'un gris tirant sur le blanc.

A l'égard du *poivre* noir, avec presque toutes les qualités du blanc, il faut encore prendre garde que les grains ne soient point ridés, qu'il y en ait beaucoup de blanc parmi, & que les plus gros n'en aient point été séparés pour les blanchir ; métier dont se mêlent bien des gens, tant en Hollande, qu'à Paris & à Rouen.

Une grande partie du *poivre* tant blanc que noir, se vendant tout battu, il est facile aux mal-honnêtes gens de le sophistiquer, ce que font ordinairement les Colporteurs en mêlant dans le noir des épices grises d'Auvergne, de la maniguette, de la pousse de *poivre*, & de la croûte de pain ; & dans le blanc, des épices blanches, ou du *poivre* noir blanchi avec du riz battu ; ce qui est très-difficile à reconnoître, & ne se peut éviter qu'en l'achetant de personnes fideles & de connoissance.

Il y a quantité d'autres sortes de *poivre* que vendent les Marchands Epiciers & Droguistes, & dont divers Voyageurs ont fait la description dans leurs Relations, comme le *poivre* de Madagascar, le *poivre* de Mascarine, ou de l'Isle-Bourbon, le *poivre* de la Chine, le *poivre* long des Indes orientales, de l'Amérique & d'Ethiopie, le *poivre* de Guinée ou Piment, le *poivre* de la Jamaïque, le *poivre* de Thevet, le *poivre* d'Afrique, &c.

Le *poivre* de Madagascar est blanc & croît sur une plante qui rampe sur la terre, dont la tige & les feuilles ont la même odeur que le fruit qui mûrit aux mois d'Août, Septembre & Octobre.

Le *poivre* de Mascarine qui vient aussi de l'Isle de Java, s'appelle cubebe ou *poivre* à queue ; il est tout semblable au *poivre* noir, à la reserve qu'il a une queue & qu'il est plus gros. La plante qui le produit est rampante, & il y est attaché en forme de grapes ; il le faut choisir gros, bien nourri & point ridé.

Le *poivre* de la Chine décrit par le Pere le Comte, dans ses Mémoires, a les mêmes propriétés que celui des Indes. L'arbre qui le prodnit est grand comme nos noyers. Son fruit est de la grosseur d'un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. Quand il est mûr il s'ouvre de lui-même, & fait voir un petit noyau noir comme du jais. Après qu'on l'a cueilli on l'expose au soleil pour le sécher, & l'on jette le noyau qui est d'un gout trop fort, ne réservant que l'écorce. L'odeur de ces arbres à *poivre* est si violente, qu'il en faut cueillir le fruit à plusieurs reprises crainte d'en être incommodé.

Le *poivre* long qui est comme une espece d'amas de plusieurs petits grains serrés fortement les uns contre les autres, croît sur un arbrisseau dont les feuilles sont minces, vertes & avec une queue assez courte.

Ce *poivre* est de trois sortes ; celui des Indes orientales, que les Marchands Epiciers & les Droguistes de France tirent d'Angleterre & de Hollande ; celui de l'Amérique & celui d'Ethiopie, qu'on appelle aussi grain de Zelim. Il n'y a proprement que celui des Indes qui soit le véritable *poivre* long ; les autres même lui ressemblant assez peu.

Le bon *poivre* long doit être nouveau, bien nourri, gros, pesant, mal-aisé à rompre, point carié, sans pousse & sans mélange de terre. Son usage est pour la Medecine, où il entre dans quelques compositions galéniques, même dans la thériaque. On le mêle aussi quelquefois avec les épices.

Le *poivre* de Guinée est un *poivre* rouge, de couleur de corail, qui se cultive en Languedoc, surtout dans les villages auprès de Nîmes. On en voit assez communément dans nos jardins & dans les boutiques des Epiciers & des Droguistes. Les Vinaigriers s'en servent pour faire leur vinaigre. On le confit aussi au sucre. Il doit être choisi nouveau, en belles gousses, seches, entieres & bien rouges.

Il y en a de quatre sortes : le premier se nomme *chilchotes* : le deuxieme, qui est fort petit, *chilterpin*, (ces deux especes sont d'un gout acre & fort piquant ;) le troisieme est le *tenalchiles*, qui est médiocrement chaud, & que les Indiens mangent comme d'autre fruit avec du pain ; le quatrieme se nomme *chilpelagua* : il n'est ni si piquant que les deux premiers, ni si doux que le troisieme ; & c'est celui dont les Espagnols font le plus de cas. Il s'en servent ordinairement dans la préparation du chocolat.

Il y a encore une cinquieme espece de piment qui ne croît qu'au Pérou, où on l'appelle *agy*. Il s'en cultive une grande quantité dans une petite plaine de six lieues près le village de S. Michel de Sapa, peu distant de la ville d'Arica, sur la côte du Pérou, & dans les vallées de Sama, Tacna & Cocumba. Ces quatre lieux, quoique de peu d'étendue, & quoique le piment y soit à très-grand marché, en fournissent tous les ans pour plus de six cens mille piastres ; ce qui paroîtroit presque incroyable, si l'on ne savoit que cette fiente d'oiseau qu'on appelle *guana*, dont les Péruviens fument leurs terres, les rendent si fécondes, que les grains qu'on y seme, & particulierement l'agy, y rendent quatre ou cinq cens pour un.

Le *poivre* de la Jamaïque, autrement *amomi*, est le fruit que produit l'arbre qui fournit le bois d'Inde.

Le *poivre* de Thevet, que les Hollandois appellent *amomi*, à cause de sa ressemblance avec le vrai *amomi* ou *poivre* de la Jamaïque, est un petit fruit rond, de la grosseur du *poivre* blanc, un peu rougeâtre, & avec une espece de petite couronne à un des bouts. On lui donne encore le nom de petit girofle rond, à cause qu'il a le gout du véritable girofle. SAVARY, *Dictionn. du Comm.*

A l'égard du *poivre* d'Afrique appellé *Maniguette*, *Malaguette* ou *Cardamome*. Voy. l'article *Cardamomum*.

PIPER JAMAICENSE, *Poivre de la Jamaïque*. Voyez *Caryophylus*.

PIPER INDICUM, *Poivre de Guinée*. Voyez *Capsicum*.

PIPER LONGUM, Offic. Ger. 1355. Emac. 1539. Park.

Theat. 1604. Oglib. Cbin. 1. 226. J. B. 2. 185. Raii Hist. 2. 1343. *Piper longum orientale*, C. B. P. 412. *Piper longum Pistolochiæ foliis absque pediculis*, *Maderaspatana*, Pluk. Phytog. Tab. 104. *Pimpilim*, Pif. Mant. A. 182. *Tlatlancuaye*, *five Piperis longi species* II. Hern. 126. *Catta-tripali*, Hort. Mal. 7. 27. Tab. 14. *Arbor piperifera fructu longo*, Jonf. Dendr. 178. *Acapatli*, Laet. 231. *Poivre long*.

C'est un fruit long fait à peu près comme le chaton du noisetier, mais dur & ferme, composé de plusieurs petits grains arondis, disposés en maniere de spirale, de couleur brune & d'un gout acre & piquant. La plante qui le produit s'attache à tout ce qu'elle rencontre, & pousse des feuilles larges, oblongues, arondies à leurs extrémités, & disposées alternativement sur les tiges. Il naît à l'opposite, des fleurs d'une seule piece, découpées en cinq segmens auxquelles succede le fruit dont nous avons parlé. Elle croît dans l'Isle de Java, dans le Malabar & dans plusieurs autres endroits des Indes orientales.

Il a le gout & les vertus du *poivre* noir; il échauffe & fortifie l'estomac, il chasse les vents & facilite la digestion. Il est estimé alexipharmaque, & on l'emploie dans la thériaque d'Andromaque. MILLER, *Bot. Off.*

PIPERELLA, nom du *marum*, *Hispanicum*, *nigrum*, *flore purpureo*.

PIPERITIS, nom du *Lepidium*, ou dictame.

PIS

PISCATORIS EMPLASTRUM, est le nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aétius, *Tetrabiblos IV. Serm.* 3. *cap.* 18.

PISCATORIS MEDICAMENTUM, nom d'un remede composé décrit par Actuarius, *Lib. VI. cap.* 9.

PISO, un *mortier*. CASTELLI.

PISONIA, *Fingrigo vulgò*.

Voici ses caracteres.

Il y a des fleurs mâles & des femelles dans différentes plantes; les fleurs mâles sont composées d'un grand nombre d'étamines, & n'ont point de pétales; les fleurs femelles sont d'une seule feuille faite en forme de campane, & divisée à son sommet en cinq parties. Il s'éleve du fond du calyce un pistil qui se change en un fruit oblong, anguleux, cannelé & rempli de semences oblongues.

Miller en compte deux especes.

1. *Pisonia aculeata mas*, Houst.
2. *Pisonia aculeata*, *fructu glutinoso & racemoso*, Plum. Nov. Gen.

Ces plantes sont des variétés séminales qui naissent des semences de la même plante: mais comme aucun Botaniste ne les a distinguées jusqu'à ce que le Docteur Houstoun ait observé leur différence, on a jugé à propos de parler ici des différens sexes, comme d'autant de plantes différentes.

Le P. Plumier a ainsi nommé cette plante en l'honneur du Docteur Guillaume Pison, qui a publié une Histoire naturelle du Bresil. Elle est connue des habitans de la Jamaïque sous le nom de *Fingrigo*.

Ces plantes sont très-communes dans les marais & autres lieux bas de la Jamaïque, aussi-bien que dans plusieurs autres endroits des Indes occidentales, où elles incommodent beaucoup les passans en s'attachant par leurs piquans crochus à leurs habits; leurs semences sont aussi fort gluantes, & s'attachent à tout ce qu'elles touchent; de sorte que les ailes des pigeons & des autres oiseaux se trouvent souvent chargées de ces semences, au point de ne pouvoir plus s'envoler, ce qui fait qu'ils deviennent aisément la proie de qiconque veut les prendre.

Son tronc est fort gros & croît à la hauteur d'environ dix ou douze piés: mais ses branches sont longues & menues; de sorte que ne pouvant point se soutenir par elles-mêmes, elles s'attachent pour l'ordinaire à toutes les plantes qui se trouvent aux environs. MILLER, *Dictionn.*

PISSANTHOS, le même qu'*Orrhopissa*.

PISSASPHALTOS. Voyez *Bitumen*.

PISSE, πίσσα, *Poix*.

PISSELÆUM, πισσέλαιον (de πίσσα, poix, & ἔλαιον, huile) *huile de poix*. On la tire de celle-ci en la séparant de sa partie aqueuse, qui nage sur elle comme le petit-lait sur le lait. On la retire de la poix pendant qu'elle bout, en étendant dessus de la laine qui absorbe toute la vapeur qui s'éleve, & qu'on exprime ensuite dans un vaisseau, ce qu'on réitere pendant tout le tems que la poix bout.

Le *pisselæum* sert aux mêmes usages que le goudron. Etant employé en forme de cataplasme avec de la farine d'orge, il fait revenir les cheveux de même que le goudron, outre qu'il guérit la gale & les ulceres des bêtes à cornes. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 95.

PISSELÆUM INDICUM, Offic. *Bitumen Barbadense*, Boerh. Chem. *Pix liquida Barbadensis*, Pharmacopolis Lond. *Pis Berbados*, Boerh. Thesaur. Pharm. 108. *Goudron des Barbades*.

Il nous vient de l'Isle dont il porte le nom; & où il flote sur la surface de l'eau: il est de couleur rouge noirâtre; d'une odeur désagréable & de la consistance de la poix liquide. Il possede une qualité sudorifique, & il est bon pour les maladies des poumons & de l'estomac. Les Apothicaires de Londres préparent avec ce bitume & une petite quantité d'huile d'anis un baume qu'ils vendent pour du *baume de Chili*. DALE.

Boerhaave, dans sa Chymie, paroît regarder le goudron des barbades comme une préparation végétale, puisque semblable à l'huile de terre des Indes, il est composé d'huile exprimée de cacao mêlée avec des terres médicinales.

Cette substance, dit Quincy, paroît être la même que celle qu'on vend dans les boutiques sous le nom de goudron des Barbades. Elle a une odeur forte pareille à celle du goudron ordinaire, & une couleur & un gout désagréable: mais il faut convenir qu'elle est un excellent balsamique, & qu'elle fait beaucoup de bien dans quelques maladies de la poitrine, lorsque l'estomac peut la supporter. Elle est très-efficace dans les toux obstinées, & quelquefois elle réussit où les remedes les plus célebres ont échoué. Quelques-uns l'estiment bonne pour les brûlures & les inflammations: mais les regles de la bonne pratique ne justifient point l'usage interne de cette drogue. Les habitans de la campagne l'estiment beaucoup pour la teigne, qui est une maladie difficile à guérir & souvent embarrassante pour le Medecin. Quelques-uns l'appliquent à la plante des piés & autour du poignet pour les fievres quartes, & j'ai vu des cas où elle a réussi. Le remede qu'on vend communément sous le nom d'huile d'aspic n'est autre chose que de l'huile de térébenthine imprégnée de ce simple. Voyez *Pictonum Colica*.

PISSEROS, πισσηρὸς, de πίσσα, *poix*, est une épithete d'un cerat appellé par Hippocrate, πισσηρὴ κηρωτὴ, (*pissere cerotes*) cerat fait avec de la *poix*, qu'il ordonne d'appliquer, en qualité d'anodyn, sur les ulceres affectés d'une inflammation.

On le préparoit, à ce que dit Galien, *Comment. I. in Lib. de fract.* avec de la cire fondue avec de l'huile ordinaire, ou de l'huile rosat, & de la *poix* seche. Hippocrate l'exprime quelquefois simplement par πισσηρὴ (*pissere*) & quelquefois avec l'addition de κηρωτὴς (*cerotes*) πισσηρὴ κηρωτὴς.

PISSITES, πισσίτης, *Vin de poix*.
Il est fait avec du goudron & du moût. On lave d'abord le goudron avec de l'eau de la mer, où de la saumure, jusqu'à ce qu'il devienne blanc & que l'eau conserve sa limpidité, après quoi on le lave avec de l'eau douce. On met ensuite sur huit conges de moût une once ou deux de goudron, on le laisse fermenter & reposer, & on l'enferme dans des vaisseaux.

Ce vin facilite la digestion, il est chaud, détersif, pectoral, & bon par conséquent pour les maladies de la poitrine, du bas-ventre, du foie, de la rate & de l'utérus, qui ne sont point accompagnées de fievre, aussi-bien que pour les fluxions invétérées & les ulcérations profondes, pour la toux, pour l'indigestion, les enflures causées par des vents, & l'asthme. Il est aussi fort bon pour les luxations, surtout lorsqu'on l'applique avec de la laine crue (οἰσυπηρὸς). DIOSCORIDE, *Lib. V. cap*. 48.

PISSOCEROS, πισσόκηρος; cire avec laquelle les abeilles enduisent les dedans des ruches où elles font leur miel.

PISSOSIS. Voyez *Picatio*.

PISTACHIA, nom du *Terebinthus, Indica, Theophrasti*.

PISTATIO; suivant Castelli, c'est l'action de couvrir les matériaux enfermés dans un vaisseau avec de la pâte, pour qu'ils cuisent mieux.

PISTILLUM, *Pilon*.

PISTOLOCHIA. Voyez *Aristolochia*, & *Serpentaria Virginiana*.

PISUM, *Pois*.

Voici ses caracteres:

C'est une plante qui pousse des gousses longues & enflées, pleine de semences arrondies; la partie inférieure de la tige est creuse; les feuilles sont la plupart disposées en collet autour de leur tige; les autres naissent comme par paires sur des côtes terminées par des mains.

Boerhaave compte vingt-six especes de *pois*, dont aucune ne possede aucune vertu médicinale, à l'exception de la sixieme, qui est:

Pisum, arvense, fructu albo, Tourn. Inst. 394. Boerh. Ind. A. 2. 40. *Pisum* Offic. *Pisum arvense flore candido, fructu rotundo, albo*, C. B. P. 342. *Pisum minus*, Ger. 1045. Emac. 1219. *Pisum vulgare parvum album arvense*, J. B. 2. 297. Raii Hist. 1. 891. *Pisum sylvestre primum*, Park. Theat. 1057. Raii Synop. 3. 318. *Pois blanc ordinaire*.

On fait un plus grand usage des *pois* dans les cuisines que dans les Pharmacies. Tout le monde sait que les feuilles de cette plante sont d'un verd blanchâtre, & composées de deux ou trois paires de grand lobes ovales, dont les extrémités sont terminées par des mains. Les tiges sont foibles, anguleuses & incapables de se soutenir elles-mêmes. Les fleurs sont légumineuses & blanches, & les *pois*, quand ils ont atteint leur maturité, ronds & blancs. On la cultive dans les champs & dans les jardins, elle fleurit au mois de Mai, & son fruit est bon à manger en Juin.

Les *pois*, lorsqu'il sont verts, sont agréables au gout & nourrissans, mais quelque peu flatueux, de même que lorsqu'ils sont secs. Ils sont bons pour adoucir le sang & pour corriger les humeurs salées scorbutiques, soit qu'on les mange cruds ou cuits. MILLER, *Bot. Off*.

Les *pois* sont des légumes dont on fait un grand usage. Plus ils sont petits & verds, plus ils ont bon gout. On les fait aussi sécher pour les conserver plus long-tems, mais ils n'ont plus étant secs ce gout qu'ils avoient auparavant.

Ils produisent la plupart de leurs bons effets par le secours de leurs parties huileuses & balsamiques, qui embarrassant les acretés de la poitrine, appaisent la toux; & qui se conduisant aisément dans les vuides des parties solides, les réparent & les nourrissent. Le premier bouillon des *pois* est émollient & laxatif, parce qu'il se charge des sels les plus dissolubles de ces légumes. Ces sels irritant & picotant les glandes intestinales, les obligent à laisser passer par leurs pores plus de sérosité qu'ils n'ont accoutumé dans l'état ordinaire.

Les *pois* contiennent un suc visqueux & épais, qui excite des vents & produit des humeurs grossieres; c'est pourquoi leur usage ne convient point à ceux qui sont attaqués de la gravelle. LEMERY, *Traité des alimens*.

Le bouillon des *pois* non-seulement rend le ventre libre; mais procure encore une évacuation plus copieuse des vuidanges. Il est aussi fort-bon pour les douleurs néphrétiques, suivant Simon Pauli, dans son *Quadripartitum Botanicum*. Quelques-uns employent avec succès la décoction des *pois* pour guérir les pustules & les autres maladies de la peau. HOFFMAN, *Pract. Remed. Domest*.

PIT

PITACIUM, est une grande piece d'étoffe imprégnée ou couverte de quelque médicament, pour l'appliquer sur la partie affectée.

PITHA, est le nom que Boerhaave donne au *Cereus, scandens, minor trigonus, articulatus, fructu suavissimo*.

PITINE, nom de l'*Aphaca*. Voyez ce mot.

PITOMA, est un grand arbre du Bresil, qui porte une espece de pomme d'un gout amer & astringent, qui n'est ni bonne à manger, ni d'aucun usage en Medecine.

PITTONIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est une cloche, d'une seule piece & découpée en plusieurs segmens. Il s'éleve du calyce un pistil qui se change en une baie sphérique, charnue & succulente qui renferme deux semences qui sont ordinairement oblongues.

Miller en compte sept especes, qui toutes naissent dans les endroits les plus chauds de l'Amérique, où la premiere croît à la hauteur de douze ou quatorze piés, & se divise en un grand nombre de branches qui forment un petit arbre par leur assemblage. La seconde, cinquieme & septieme especes croissent à la hauteur de huit ou neuf piés, & poussent plusieurs branches près de leurs racines qui forment un arbrisseau. MILLER, *Dict*.

PITTOSIS, le même que *Picatio*.

PITUINA, πιτυίνη, *résine du sapin*.

PITUITA, *Phlegme*. Voyez *Phlegma*.

PITUITARIA GLANDULA, *Glande pituitaire*.

PITYIDES, πιτυΐδες, est le nom qu'on donne au fruit ou aux amandes contenues dans les cones du pin & du *picea*. Ces amandes ont une qualité astringente & quelque peu chaude; elles sont bonnes pour la toux & les autres affections de la poitrine, soit qu'on les prenne seules ou avec du miel. DIOSCORIDE, *Liv. I. cap*. 87.

PITYLISMA; espece d'exercice dont parle Galien, *de Sanitate tuenda, Lib. II. cap*. 10. Il consistoit à marcher sur la pointe des piés en tenant les mains élevées par-dessus la tête, & les agitant en différens sens avec beaucoup de vitesse.

PITYOCAMPE, πιτυοκάμπη; espece de chenille qu'on trouve sur le sapin, & à laquelle Galien attribue les vertus des cantharides, *de Simpl. Facult. Lib. II*.

PITYRIASIS;

PITYRIASIS; espece de teigne qui vient à la tête, au menton & aux sourcils, & qu'on appelle aussi *Porrigo*. Voyez *Lepra*. Ce mot est dérivé de πίτυρον, *son*.

PITYROIDES; épithete qu'on donne à une espece de sédiment de l'urine qui ressemble à du son.

PITYS, πίτυς, *Pin*.

PITYUSA. Voyez *Tithymalus*.

PIX

PIX, *Poix*; c'est une espece de gomme que l'on tire des pins par l'incision qu'on y fait. Elle a divers noms, suivant ses préparations, ses couleurs ou ses qualités. Quand elle coule de l'arbre, elle se nomme *barras*: mais ensuite elle prend double dénomination. Celle qui est la plus belle & la plus claire, a le nom de *galipot*; & celle qui est moins propre & plus chargée d'ordures & de couleur, s'appelle *barras marbré* ou *madré*. Le galipot sert à faire toutes les différentes sortes de *poix* qui sont la matiere de cet article.

La *poix* grasse, qu'on appelle aussi *poix blanche de Bourgogne*, est du galipot fondu avec de l'huile de térébenthine. Quelques-uns prétendent néanmoins que cette *poix* coule naturellement de quelques arbres résineux qui croissent dans les montagnes de la Franche-Comté.

Poix résine; c'est, suivant quelques Auteurs, une gomme qui coule du térébinthe, du mélese, du lentisque ou du cyprès: mais il y a bien plus d'apparence, à ce que d'autres assurent, fondés sur l'expérience, que ce n'est que du galipot cuit jusqu'à certaine consistance, & réduit en pains de cent ou de cinquante livres.

La meilleure *poix résine* vient de Bayonne & de Bourdeaux. Il faut la choisir seche, blonde, exempte d'eau & de sable.

La *poix* noire, qui est proprement celle que l'on connoît & que l'on vend sous le nom de *poix*, n'est aussi que du galipot brûlé & réduit en arcançon, où l'on met, quand il est encore tout chaud, quantité de goudron pour le noircir. Il y en a de dure & de molle, qui ne different que par cette seule qualité.

On lit dans les *Voyages de Wheler*, une autre maniere de faire la *poix* noire dont on se sert dans le Levant, qui n'est pas beaucoup différente de celle que M. Furetiere rapporte dans son Dictionnaire.

La voici.

On choisit un morceau de terre que l'on creuse, en y faisant une fosse d'environ deux aunes de diametre, mais qui va toujours en étrécissant jusqu'au fond: on remplit cette fosse de branches de pin, en choisissant celles qui ont le plus de gomme, après les avoir fendues en petits éclats, que l'on met les uns sur les autres jusqu'à ce que la fosse soit remplie: lorsque cela est fait, on couvre le dessus de cette fosse de feu qui brûle ce bois jusqu'au fond, & qui fait distiler la *poix*, qui sort par un petit trou que l'on a fait au bas de cette fosse.

La meilleure *poix* vient de Norwege & de Suede: celle qu'on fait en France ne lui est comparable en aucune maniere.

La bonté de la *poix* noire, dure, consiste à être d'un noir luisant, bien cassant, & bien seche, formant des especes de soleils quand on la casse. Quantité d'Ouvriers se servent de *poix* noire, & il s'en consomme aussi beaucoup pour calfater les vaisseaux.

Ce que l'on appelle *poix navale* en Medecine, devroit être la poix râclée des navires qu'elle a servi à calfater: mais il est certain que la plupart des Apothicaires n'y font pas tant de façon, & que la poix noire commune leur tient lieu de cette *poix* navale.

On tire de la *poix* noire une huile, à laquelle, pour les grandes vertus qu'on lui attribue, on donne le nom de *Baume de poix*. Savary, *Dictionn. du Commerce*.

Tome V.

PIX LIQUIDA, *Goudron*.

Monsieur George Berkeley, Evêque de Cloyne, ayant publié dernierement un Traité sur les vertus de l'eau de *goudron*, qui a mérité l'attention du Public, je me suis cru obligé d'en donner un extrait. Comme cet Auteur est extremement connu dans la République des Lettres, je ne doute point que le Lecteur ne le lise avec plaisir.

Dans certains endroits de l'Amérique, l'eau de *goudron* se fait en versant une pinte d'eau froide sur une égale quantité de *goudron*. On remue le tout ensemble, & on le laisse reposer, jusqu'à ce que le *goudron* soit précipité au fond. Chaque verre que vous tirez de cette eau, lorsqu'elle est clarifiée, se remplace par une égale quantité de nouvelle eau: mais on doit secouer le vase, & laisser reposer la liqueur qu'il contient comme la premiere fois. Cela se réitere pour chaque verre, aussi longtems que l'eau continue d'être suffisamment imprégnée de *goudron*; ce que l'on connoît à l'odeur & au gout.

Mais comme cette méthode donne une eau de différens degrés de force, je préfere la maniere suivante.

Versez quatre pintes d'eau froide sur une de *goudron*, puis remuez les, & les mêlez avec une cuillere de bois ou un bâton plat; pendant l'espace de cinq à six minutes, après quoi laissez reposer le tout dans un vaisseau bien fermé pendant deux fois vingt-quatre heures, afin que le *goudron* ait le tems de se précipiter. Ensuite vous verserez tout ce qu'il y a de clair, après l'avoir écumé avec soin sans remuer le vaisseau, & en remplirez pour votre usage des bouteilles que vous boucherez exactement. Le *goudron* qui reste n'a plus de vertu; quoiqu'il puisse encore servir aux usages ordinaires.

Comme on se sert dans quelques-unes de nos Colonies de cette infusion à froid, comme d'un préservatif ou d'un préparatif contre la petite vérole, j'ai voulu essayer cette pratique étrangere sur les personnes de mon canton, lorsque la petite vérole y régnoit avec plus de violence. Le succès a pleinement répondu à mon attente; car il n'y a eu personne de ma connoissance qui n'ait échappé de ce mal, ou qui ne s'en soit heureusement tiré. Une famille entre autres, m'a fourni l'exemple remarquable de sept enfans qui se tirerent tous très-bien de la petite vérole, à l'exception du plus jeune, à qui on ne put venir à bout de faire boire de cette eau comme aux autres.

Plusieurs personnes ont été préservées de ce mal par l'usage de la même liqueur; d'autres en ont été favorablement traitées; d'autres enfin voulant se procurer ce mal, ont été obligées d'interrompre l'usage de cette boisson. J'ai observé qu'on peut la boire avec succès & sans danger, aussi long-tems qu'on veut, & cela non-seulement avant, mais durant tout le cours de la maladie. La regle générale à suivre, c'est d'en avaler demi-pinte soir & matin à jeun, en variant la dose suivant l'état & l'âge du malade, pourvu qu'on la prenne toujours à jeun, & deux heures avant & après le repas.

Ayant conjecturé avec assez d'apparence, qu'un remede si efficace dans une maladie de cette nature, pourroit être bon pour corriger toutes sortes d'impuretés du sang, je m'avisai de l'essayer sur diverses personnes affectées d'ulceres, ou d'autres maladies de la peau, qui furent bien-tôt soulagées, & dans peu de tems entierement guéries. Encouragé par ce succès, je me hasardai de conseiller le même remede dans les maux qu'on fait être causés par la corruption du sang, & il réussit beaucoup mieux que ceux qu'on emploie pour l'ordinaire.

R r

L'ayant essayé sur un grand nombre de différentes maladies, dans une ulcération d'entrailles avec de grandes douleurs; dans une toux seche, accompagnée d'ulcere au poumon, comme les expectorations purulentes l'indiquoient assez; dans une pleurésie & une péripneumonie; j'ai trouvé qu'il réussissoit au-delà de mes espérances. J'ordonnai à une personne sujette depuis plusieurs années à des fievres érésipélateuses, dès qu'elle en sentoit les premieres atteintes, de boire de l'eau de *goudron*; & par-là l'érésipele fut prévenue.

Je n'ai jamais rien connu de si ami de l'estomac que l'eau de *goudron*. Elle guérit les indigestions, & redonne l'appétit; c'est un excellent remede pour l'asthme. Elle communique une douce chaleur à tous les fluides, & en augmente la circulation sans échauffer; & par-là elle est bonne non-seulement en qualité de pectoral & de balsamique, mais aussi comme un désobstruant aussi sûr qu'efficace dans les affections cachectiques & hystériques. Comme ce remede est tout à la fois fortifiant & diurétique, il est excellent contre la gravelle. Je le crois d'un grand usage dans l'hydropisie: au moins sai-je une personne attaquée d'une très-fâcheuse hydropisie par tout le corps, dont la soif, qui étoit extrême, cessa peu de tems après qu'elle eut commencé d'en faire usage.

L'utilité de ce remede est évidente par ce que je viens de dire, dans les maladies inflammatoires. On pourroit croire cependant que le *goudron*, étant sulphureux de sa nature, l'eau qu'on en tire doit échauffer & enflammer le sang. Mais il faut observer que tout baume contient un esprit acide, qui est réellement un sel volatil. L'eau est un menstrue qui dissout toutes sortes de sels, & qui les tire des substances dans lesquelles ils se trouvent. Ainsi le *goudron* étant un baume, son acide salutaire est extrait par l'eau, qui ne sauroit mordre sur la partie résineuse qui est plus compacte, & que le seul esprit de vin dissout.

L'eau de *goudron* ne se chargeant point de particules résineuses, peut être employée en toute sûreté dans les inflammations. Et en effet, il s'est trouvé qu'elle est un excellent fébrifuge, qui est tout à la fois un cordial & un réfrigératif.

Il y a lieu de croire que les sels volatils que l'on tire du *goudron* par l'infusion, en contiennent les vertus spécifiques. M. Boyle, & d'autres Chymistes qui sont venus après lui, conviennent que les sels fixes sont à peu près les mêmes dans tous les corps. Mais on sait assez qu'il n'en va pas ainsi des sels volatils, qui different beaucoup entre eux, & retiennent d'autant plus des qualités spécifiques de leur sujet, qu'on les en sépare plus aisément. Or il n'est point de séparation plus aisée, que celle qui se fait par une infusion de *goudron* dans l'eau froide, qui s'en montrant à l'odeur & au gout suffisamment imprégnée, est censée retenir les particules volatiles les plus pures & les plus actives de ce baume végétal.

Le *goudron* étoit regardé par les Anciens comme un remede admirable contre le poison, les ulceres, la morsure des bêtes venimeuses, la phthisie, les écrouelles, la paralysie & l'asthme: mais ils ignoroient la méthode d'en composer un remede innocent & ami de l'estomac, en le faisant infuser dans l'eau froide. On fait aujourd'hui des tisanes avec les sommités & les feuilles du pin & du sapin, dans lesquelles on reconnoît une vertu anti-scorbutique & diurétique (*a*). Mais ce qu'il y a de plus fin & de plus travaillé dans le suc de ces arbres, leur sel, leur esprit, se trouve dans le *goudron*, dont la vertu ne s'étend pas seulement aux animaux, mais aussi aux végétaux. M. Evelyn, dans son Traité *sur les Arbres des Forêts*, observe avec surprise, que d'enduire de *goudron* la tige des arbres, leur est un préservatif contre la dent venimeuse des chevres, ou tels autres accidens, tandis que toute autre matiere onctueuse leur seroit nuisible.

Il semble que le *goudron* & la térébenthine se tirent en plus ou moins grande quantité de toutes les especes de pins & de sapins. Les esprits, les sels essentiels de ces végétaux, sont les mêmes dans la térébenthine & dans le *goudron* ordinaire. Réellement celui-ci, que son prix modique & son abondance peut avoir rendu méprisable, paroît être un baume excellent qui contient les vertus de la plupart des autres baumes, lesquelles il communique aisément à l'eau, qui les insinue promptement & sans causer le moindre mal dans toute l'habitude du corps.

Les écoulemens résineux des pins & des sapins composent une classe considérable parmi les drogues qu'emploie la Medecine; & ce n'est pas seulement en tant qu'ils entrent dans les ordonnances des Medecins, qu'on les croit utiles à la santé. Pline rapporte que les anciens Romains mixtionnoient les vins avec la poix & la résine; & Johnston dans sa *Dendrographie* observe qu'il est sain de se promener dans des bois de sapin, à cause de ces particules balsamiques dont l'air y est imprégné. C'est une chose connue que toutes les résines & toutes les térébenthines sont bonnes pour les poumons, contre la gravelle & les obstructions; & l'expérience nous montre que toutes ces vertus médicinales se trouvent dans l'eau de *goudron*, sans qu'elle échauffe le sang & qu'elle dérange l'estomac. Les personnes hectiques & asthmatiques en particulier tirent un grand & prompt soulagement de l'usage de cette eau.

Comme les baumes & généralement toutes les drogues onctueuses & huileuses, soulevent l'estomac, elles ne peuvent être prises en substance pendant long-tems, ni en assez grande quantité pour produire tous les effets salutaires que leur mélange intime avec le sang & les autres liquides, les rendroit capables de produire. Ce sera donc un grand avantage de pouvoir faire passer telle quantité qu'on voudra de leurs parties volatiles dans les conduits & dans les vaisseaux capillaires les plus déliés, d'une maniere qui, loin d'offenser l'estomac, le réjouisse au contraire & le fortifie.

Suivant Pline, la poix liquide, comme il l'appelle, c'est-à-dire, le *goudron*, se faisoit en brûlant des buches de vieux pins ou de vieux sapins bien nourris. Le premier écoulement qui en sortoit étoit le *goudron*; la matiere plus épaisse qui venoit ensuite étoit la poix. Théophraste entre dans un plus grand détail. Il nous apprend que les habitans de la Macédoine faisoient de grands monceaux des troncs de ces arbres, dont ils avoient soin de placer les pieces debout à côté les unes des autres, après les avoir fendues; que ces monceaux ou buchers avoient un contour de cent-quatre-vingts coudées, avec soixante ou même cent de hauteur; & qu'après les avoir couverts de mottes de terre, afin d'empêcher la flamme, auquel cas le *goudron* eut été perdu, ils mettoient le feu aux monceaux, & recevoient dans un canal fait exprès, le *goudron* & la poix qui couloient en abondance.

Il paroît clairement, ce me semble, par la maniere dont on recueilloit le *goudron*, que c'est une production naturelle logée dans les conduits de l'arbre, d'où le feu la dégage & la tire comme d'une prison, mais ne la fait pas. Si Pline en doit être cru, ce premier écoulement s'appelloit *cedrium*, & étoit d'une telle vertu pour préserver de la pourriture, qu'on s'en servoit en Egypte pour embaumer les corps. Et c'est à quoi il attribue l'incorruption des momies qui se sont conservées pendant tant de siecles.

Quelques Auteurs modernes nous apprennent que le *gou-*

(*a*) Voyez ce qu'en dit Portius dans son Traité *de Militis in Castris sanitate tuenda*, qui a été imprimé en François chez Briasson en 1744.

dron coule du tronc des pins & des sapins, lorsqu'ils sont extremement vieux, par des incisions faites à l'écorce près de la racine. Cette poix n'est que du *goudron* épaissi, & l'un & l'autre sont l'huile de ces arbres, qui devient épaisse & noire par le tems, & la chaleur du soleil. Dans les arbres, comme dans les hommes, la vieillesse arrête la transpiration. Alors leurs canaux excrétoires se bouchent, & enfin leur propre seve les étouffe.

La méthode usitée dans nos Colonies de l'Amérique pour faire le *goudron* & la poix, est au fond la même que celle des anciens Macédoniens, comme il paroît par la description qu'on en a donnée dans les *Transactions Philosophiques*. Et la relation de Leon l'Afriquain, qui décrit comme témoin oculaire la maniere de faire le *goudron* sur le Mont Atlas, s'accorde en substance avec l'une & l'autre de ces pratiques.

Johnston dans sa *Dendrographie*, prétend que la poix se tiroit autrefois du cedre, aussi-bien que du pin & du sapin devenu vieux & plein d'huile. Il semble en effet, que les anciens employent le même mot pour désigner les sucs que l'on tire de tous ces différens arbres. Le *goudron* & les diverses sortes d'exsudations que rendent les arbres doués d'une verdure perpétuelle, sont compris sous le nom vague de *résine*. La térébenthine est une résine, & l'on tombe universellement d'accord de ses grandes vertus. Le *goudron* & son infusion ne sont pas moins efficaces. L'eau de *goudron* est pectorale & restaurante au plus haut degré; & si je puis m'en rapporter à l'expérience que j'en ai faite, elle possede les plus estimables propriétés que l'on donne aux baumes du Pérou, de Tolu, de Copaü, & même à celui de Judée, telle qu'est entre autres sa vertu contre l'asthme, la pleurésie, les obstructions & les érosions ulcéreuses des parties internes.

La folie des hommes mesure le prix des choses par leur rareté, au lieu que la Providence a voulu que les choses les plus utiles fussent aussi les plus communes. Parmi ces liquides huileux, extraits d'arbres ou d'arbustes qu'on nomme baumes & dont on fait cas pour leurs vertus médicinales, le *goudron* peut tenir sa place comme un baume excellent. Son odeur forte montre qu'il a des qualités actives, & son huile, qu'il est propre à les retenir.

Ce baume admirable s'achete un sou la livre, au lieu que celui de Judée, lors même qu'il abonde le plus, se vend sur les lieux, le double de son poids en argent, si nous en devons croire Pline, qui nous apprend aussi que le meilleur baume de Judée se tiroit uniquement de la racine, & qu'on le falsifioit par un mélange de résine & d'huile de térébenthine. Maintenant comparant les vertus que mon expérience m'a fait découvrir dans le *goudron*, avec celles que je vois qu'on attribue au baume de Judée, de Gilead & de la Mecque, car ce sont les trois noms qu'on lui donne, je suis persuadé que ce dernier remede ne l'emporte point sur l'autre.

Pline prenoit l'ambre pour une résine qui distiloit d'une certaine espece de pin, ce qu'il concluoit de son odeur. Néantmoins puisqu'on le tire du sein de la terre, il paroît que c'est un fossile, quoique d'une espece très-différente des autres. Voyez *Ambra*. Mais du moins il est certain que les propriétés médicinales de l'ambre se retrouvent dans les sucs balsamiques du pin & du sapin, surtout celle que contient sa préparation la plus estimée, je veux dire le sel d'ambre. L'eau de *goudron* en offre à peu près l'équivalent, par sa vertu détergente, diaphorétique & diurétique.

C'est une remarque qu'ont fait également Théophraste & Johnston, que les arbres qui croissent dans les lieux bas & à l'ombre, ne rendent pas d'aussi bon *goudron* que ceux qui jouissent d'un terrein élevé & d'un air plus libre. De plus, Théophraste observe que les habitans du Mont Ida en Asie, distinguent les pins qui croissent sur cette montagne, d'avec ceux des bords de la mer, assurant que le *goudron* des premiers coule en bien plus grande abondance, & a bien plus d'odeur que celui des autres. D'où je conclurois qu'on peut tirer à cet égard un meilleur parti qu'on ne fait des pins & des sapins des montagnes d'Ecosse, & les rendre utiles par cet endroit, tandis que leur bois l'est si peu pour la Charpenterie, à cause de l'éloignement des rivieres & de la difficulté du transport. Ce que nous appellons sapin d'Ecosse est mal nommé, puisqu'il n'est qu'une espece de pin sauvage, fort semblable, ainsi que Ray nous l'apprend, au pin qui croît sur le Mont Olympe en Phrygie; probablement le seul endroit hors de ces Isles où cette espece se trouve, quoique depuis quelques années on l'y cultive en grande abondance, mais avec si peu d'utilité, tandis qu'avec un peu plus de soin & incomparablement plus d'avantage, soit pour le profit, soit pour l'ornement, on y pourroit élever des cedres.

Le *goudron* de Norwege est le plus liquide & le meilleur que l'on puisse employer en Medecine. Ces arbres qui croissent au haut des montagnes, exposés au soleil & au vent du Nord, produisent, à ce que prétend Théophraste, le *goudron* le meilleur & le plus pur; & les pins du Mont Ida en donnoient un plus délié, plus doux & de bien meilleure odeur que les autres. Or je crois avoir observé ces mêmes différences entre celui qui vient de Norwege & celui que fournissent les arbres qui croissent dans les lieux bas & humides.

Moins on force la nature, & mieux elle réussit dans ses productions. Moins les olives & les raisins sont pressés, plus est bon le jus qui en sort. La résine qui coule d'elle-même des branches, ou qui suinte à la plus petite incision, est la plus légere & la plus exquise. On observe que les infusions des plantes ont plus de vertu que les décoctions, ce qu'il y a de plus volatil & de plus subtil dans les sels & dans les esprits se perdant ou s'altérant par cette derniere voie, au lieu qu'il se conserve par la premiere dans son état naturel. On observe aussi que la partie la plus déliée, la plus pure & la plus volatile, est celle qui dans la distilation s'éleve la premiere. En effet, il semble que les particules les plus légeres & les plus actives, sont celles qui requierent le moins de force pour se dégager de leur sujet.

De-là vient que l'on tire du *goudron* en le faisant infuser dans l'eau froide, ses sels & ses esprits les plus actifs, sans en pouvoir dissoudre la partie résineuse. On voit donc combien seroit peu fondée la prévention que l'on auroit contre l'eau de *goudron*, en la regardant comme un remede capable d'enflammer le sang par son soufre & par sa résine, puisqu'elle n'est imprégnée que d'un esprit acide très-subtil, qui est balsamique, rafraîchissant, diurétique & doué de quantité d'autres vertus. On regarde les esprits comme un composé de sel & de phlegme, probablement aussi d'une espece d'huile très-déliée différant de l'huile ordinaire, en ce qu'elle se mêle avec l'eau, & lui ressemblant, en ce qu'elle coule en petits ruisseaux par la distilation. On reconnoît du moins que l'eau, la terre & le sel fixe, sont les mêmes dans toutes les plantes; qu'ainsi ce qui différencie une plante & la fait ce qu'elle est, ne consiste dans aucune de ces choses, pas même dans l'huile la plus déliée, qui ne sert que de véhicule à cette premiere étincelle, à cette forme de la plante, pour parler le langage des Chymistes & celui de l'Ecole. Les Chymistes observent que toutes les sortes de bois balsamiques produisent un esprit acide, c'est le sel huileux volatil des végétaux; c'est lui principalement qui contient leurs vertus médicinales; & par les expériences que j'ai faites, il paroît que l'esprit acide de l'eau de *goudron* a dans un éminent degré les propriétés de celui du gayac & des autres bois qu'en emploie en Medecine.

Les qualités qui ont quelque chose de trop puissant pour que le corps humain les puisse dompter en les unissant à sa substance, lui doivent être nuisibles. Ainsi tous les

acides ne sont pas salutaires ni exempts de danger. Mais celui-ci paroît si parfaitement cuit, si doux, si tempéré, & avec cela si spiritueux, si subtil & si volatil, qu'il doit pénétrer aisément dans les plus petits vaisseaux, & s'y ajuster avec la derniere facilité.

Si quelqu'un a envie de dissoudre quelque portion de résine, conjointement avec le sel & l'esprit, il n'a qu'à mêler dans l'eau un peu d'esprit de vin. Mais de parvenir à une entiere solution des gommes & des résines, qui les mette en état de pénétrer dans tout le système du corps animal, comme fait cet esprit acide qui se dégage le premier, c'est peut-être une chose impossible.

Les Chymistes ont un Aphorisme qu'ils tiennent de Van-Helmont, c'est que quiconque peut mettre le corps humain en état de dissoudre la myrrhe, a trouvé le secret de se prolonger ses jours. Boerhaave ne croit pas cette idée destituée de vraissemblance, puisque la myrrhe empêche le corps de se corrompre. Or cette propriété ne se remarque pas moins dans le *goudron*, dont les anciens se servoient pour embaumer & conserver les cadavres. Et quoique Boerhaave lui même & d'autres Chymistes avant lui aient donné des méthodes pour avoir des solutions de myrrhe, ce n'est que par le moyen de l'alcohol, qui n'en extrait que les parties inflammables. Il ne paroît pas qu'aucune solution de myrrhe soit imprégnée de son sel ou de son esprit acide. Il ne seroit donc pas étonnant que l'eau dont nous parlons fut plus capable d'entretenir la santé & de prolonger la vie, que quelque solution de myrrhe que ce puisse être.

Certainement diverses gommes & diverses résines peuvent posséder un grand nombre de vertus, & cependant à cause de la grossiereté de leurs parties n'être pas capables de passer dans les vaisseaux lactiferes & dans un grand nombre d'autres aussi petits qu'eux, ni de communiquer aisément leur vertu à un menstrue qui puisse sûrement & promptement le transmettre par tout le corps. Cela considéré, je suis persuadé que l'eau de *goudron* a des avantages singuliers. On a observé que l'esprit acide est d'autant plus fort, qu'il faut pour le faire monter un plus grand degré de chaleur. Il s'ensuit donc que nul acide ne sauroit être plus doux que celui-ci, que l'on a par une simple infusion d'eau froide, qui ne sépare du sujet que les parties les plus subtiles & les plus légeres, & ne tire, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la fleur de ses qualités spécifiques. Il est bon d'observer ici que le sel & l'esprit volatil des végétaux, en picotant légerement les solides, atténuent les liquides qu'ils contiennent & favorisent les sécrétions; que de plus ils sont actifs & pénétrans contre le naturel des autres acides en général.

C'est une grande maxime pour la conservation de la santé, d'entretenir les liquides dans un juste degré de fluidité. Ainsi l'acide volatil de l'eau de *goudron* qui atténue & rafraîchit modérément tout ensemble, contribue extremement à la santé, en qualité de désobstruant doux & salutaire, qui anime la circulation des fluides, sans blesser les solides; éloignant doucement par-là, ou prévenant ces obstructions qui causent généralement les maladies chroniques, & tenant lieu des anti-hystériques tels que l'asa-fœtida, le galbanum, la myrrhe, l'ambre, & en général de toutes les résines & gommes d'arbres ou d'arbrisseaux qu'on emploie dans les maladies des nerfs.

L'eau chaude est elle-même nn désobstruant. Ainsi l'infusion de *goudron*, bue chaude, s'insinue plus aisément dans tous les petits vaisseaux capillaires, & agit non-seulement par la vertu du baume, mais encore par celle du véhicule. Le gout même de ce remede, sa qualité diurétique & cordiale, en montrent l'activité. Et en même-tems qu'il vivifie le sang paresseux des hystériques, son huile balsamique ralentit le mouvement trop rapide d'un sang acre & trop subtil dans les hectiques. Il y a dans le sang des personnes saines & robustes, une certaine viscosité, une certaine douceur; au contraire dans les tempéramens foibles & mal-sains le sang est ordinairement acre & dissous. Les parties les plus subtiles du *goudron* ne sont pas seulement chaudes & actives, elles sont aussi balsamiques & adoucissantes, elles corrigent l'acreté du sang, le rendent plus onctueux, & rétablissent les vaisseaux & les glandes que son picotement avoit offensés.

L'eau de *goudron* a les qualités stomacales & cordiales de l'élixir de propriété, des gouttes de Stoughton, & de quantité d'autres teintures & extraits; avec cette différence, qu'elle produit plus surement son effet, & n'a rien de cet esprit de vin qui sous quelque mélange & sous quelque déguisement qu'on le présente, peut toujours en quelque degré passer pour un poison.

On regarde comme diaphorétiques tous les remedes, qui par leur nature active & subtile, pénétrent dans toute l'œconomie animale & produisent leur effet dans les vaisseaux capillaires, & dans les conduits excrétoires les plus déliés, qu'ils ouvrent & nettoyent doucement. L'eau de *goudron* est extremement propre à opérer cette purgation insensible, par la ténuité & l'activité de son acide volatil. Il lui faut assûrément une extreme subtilité de parties, pour pouvoir nettoyer les conduits par où se fait la transpiration, s'il est vrai qu'un grain de sable suffise pour boucher l'orifice de plus de cent mille de ces conduits.

Une autre voie par où cette eau opere, c'est par les urines: & peut-être n'y en a-t-il point de plus efficace & de plus sure pour purifier le sang, & pour emporter les sels dont il est chargé. Mais il semble qu'elle agit principalement comme un altérant sûr & facile, & moins dangereux que ces purgatifs violens, tels que le mercure & l'antimoine émétique qui font violence à la nature.

L'obstruction de quelques vaisseaux fait que le sang prend un mouvement plus rapide dans ceux qui ne sont point obstrués. De-là mille différens désordres. Une liqueur qui délaye & atténue, résout les concrétions qui formoient ces embarras. Telle est l'eau de *goudron*. On peut dire, il est vrai, de l'eau commune & des préparations de mercure, qu'elles atténuent. Mais on doit considérer que l'eau pure dilate seulement les vaisseaux, & par-là les relâche & affoiblit leur ressort, & que le mercure par son poids extreme peut être soupçonné d'endommager les petits tuyaux capillaires; qu'ainsi ces deux remedes portent leur action trop loin, & que diminuant la force des vaisseaux élastiques, ils deviennent la cause éloignée de ces mêmes concrétions qu'ils devoient résoudre.

La foiblesse & la roideur des fibres passent chez les plus habiles Medecins pour être les sources de deux différentes classes de maladies. Trop de lenteur dans le mouvement des liquides, occasionne dans les fibres le premier de ces vices. C'est pourquoi l'eau de *goudron* est bonne pour fortifier les fibres, en hâtant doucement le mouvement des liqueurs qu'elles renferment. D'un autre côté, comme elle est onctueuse & douce, elle humecte, elle amollit les fibres seches & roides; devenant ainsi le remede pour les deux maux opposés.

Les savons communs sont un composé de sels lixiviels & d'huile. L'acreté corrosive des particules salines étant adoucie par le mélange d'une substance onctueuse, ils s'insinuent dans les petits conduits avec moins de difficulté & de danger. De la combinaison de ces différentes substances, il en résulte un remede très-subtil & très-actif, qui est fait pour se mêler avec toute sorte d'humeurs & pour résoudre toutes sortes d'obstructions. Aussi regarde-t-on à bon droit le savon comme le remede le plus efficace en plusieurs maladies. On reconnoît le savon alcalin pour détersif, atténuant apéritif, résolutif, adoucissant; il est pectoral, vulnéraire, diurétique & il a d'autres bonnes qualités que l'on trouve aussi dans l'eau de *goudron*. L'on convient que l'huile & les sels acides combinés ensemble, existent dans les végétaux, & peut-être qu'il y a des savons acides aussi-bien que d'alcalins. Or la nature savoneuse des esprits acides des végétaux, est ce qui les rend diu-

rétiques, sudorifiques, pénétrans, déterſifs & diſſolvans au point qu'ils le ſont. Tel, par exemple, eſt l'eſprit acide de gayac. L'eau de *goudron* paroît avoir les mêmes vertus dans un degré tempéré & ſalutaire.

C'eſt l'opinion générale que tous les acides coagulent le ſang. Boerhaave excepte le vinaigre, qu'il tient pour un ſavon en tant qu'il contient une huile, auſſi-bien qu'un eſprit acide. De là vient qu'il eſt tout enſemble onctueux & pénétrant, un puiſſant préſervatif contre l'inflammation, & un antidote efficace contre la corruption & l'infection. Mais il paroît évident que l'eau goudronnée eſt un ſavon auſſi-bien que le vinaigre. Car quoique ce ſoit le propre de la réſine qui n'eſt qu'une huile épaiſſie, de ne ſe point diſſoudre dans l'eau, cependant les ſels attirent quelques particules déliées de l'huile eſſentielle, laquelle ſert de véhicule aux ſels acides, & ſe manifeſte dans la couleur de l'eau; car le ſel pur eſt ſans couleur. Et quoique la réſine ne puiſſe ſe diſſoudre dans l'eau, cependant cette huile ſubtile où les ſels végétaux ſont logés, ſe mêle auſſi-bien avec l'eau que fait le vinaigre, qui contient également de l'huile & du ſel. Comme dans l'eau de *goudron*, l'huile ſe manifeſte elle-même à l'œil, ainſi les ſels acides ſe manifeſtent au gout. L'eau goudronnée eſt donc un ſavon, & comme telle poſſede les mêmes vertus que lui.

Elle opere même plus doucement, en ce que les ſels acides perdent leur acreté étant engagés dans les particules de l'huile, comme dans autant de petites gaines, & qu'approchant par-là de la nature des ſels neutres, ils en ſont plus bénins, & plus amis de notre conſtitution. Elle opere avec plus d'efficacité, en ce qu'à l'aide de cette huile volatile, ſouple & propre à s'inſinuer, ces mêmes ſels s'introduiſent plus aiſément dans les conduits capillaires. C'eſt-là ce qui la rend, ainſi que je l'ai expérimenté, le remede le plus sûr & le plus efficace dans les fievres, dans les maladies épidémiques, comme dans les chroniques; étant bon comme balſamique contre la trop grande fluidité du ſang, & corrigeant comme ſavon ſon trop de viſcoſité. Il y a quelque choſe dans la nature ignée & corroſive des ſels lixiviels, qui rend l'uſage du ſavon alcalin dangereux dans tous les cas où l'inflammation eſt à craindre. Et comme les inflammations ſont ſouvent cauſées par les obſtructions, il ſemble que le ſavon acide eſt le plus sûr déſobſtruant.

On a obſervé que la meilleure térébenthine, quoiqu'en grand crédit pour ſes qualités vulnéraires & déterſives, occaſionne par ſa chaleur des tumeurs inflammatoires, au lieu que l'eſprit acide qui domine dans l'eau de *goudron*, la rend rafraîchiſſante & d'un uſage plus sûr. L'huile éthérée de la térébenthine, eſt à la vérité un deſſiccatif, un conſolidant, un anodyn admirable, quand on l'applique extérieurement aux plaies & aux ulceres; elle n'eſt pas moins propre à nettoyer les conduits de l'urine, & à les guérir lorſqu'ils ſont ulcérés: mais auſſi la propriété de relâcher extremement qu'on lui connoît, fait que priſe intérieurement elle eſt quelquefois très-nuiſible. L'eau goudronnée n'a point ces mauvais effets, qui ſont dûs, en grande partie, je crois, à ce que l'huile éthérée a été dépouillée dans la diſtillation, de ſon acide, dont l'action ſtimulante, qui contracte les parties en les picotant ſert de correctif à la qualité aſſoupiſſante & trop laxative de l'huile.

Le ſuc que les bois rendent par décoction, ne paroît jamais ſi mûr ni ſi travaillé, que celui qui dépoſé dans les cellules du térébinthe coule de lui-même par une eſpece de ſuintement. Et en vérité, quoique le baume du Pérou qu'on retire en faiſant bouillir le bois & en écumant la décoction, ſoit un remede eſtimable & qui mérite qu'on en faſſe cas en diverſes maladies, particuliérement dans l'aſthme, les douleurs néphrétiques, les coliques nerveuſes & les obſtructions; cependant je ſuis perſuadé, & ce n'eſt pas ſans en avoir fait l'épreuve, que l'eau de *goudron* eſt plus ſalutaire dans tous ces maux, que ne le peut être cette drogue que l'on vend ſi cher.

On a déja remarqué ci-deſſus, que les vertus reſtaurantes, pectorales, anti-hyſtériques des gommes & des baumes les plus précieux, ſe rencontrent à un degré éminent dans l'eau de *goudron*. Et je ne connois ancun uſage des tiſanes des bois, à quoi cette eau ne réponde du moins avec un ſuccès égal. Elle contient juſqu'aux vertus du gayac, celui de tous les bois qui paroît en avoir le plus, puiſqu'elle réchauffe, adoucit les humeurs, qu'elle eſt diaphorétique, propre à la goute, à l'hydropiſie, aux fluxions & même aux maladies vénériennes. Et il ne doit pas paroître ſurprenant que la vertu que communique un vieux bois ſec à l'eau dans laquelle on le fait bouillir, ſoit inférieure à celle du baume.

Il y a dans l'eau de Geronſter, la plus eſtimée de toutes les fontaines de Spa, un eſprit volatil d'une extreme ſubtilité: mais cette eau ne ſupporte pas le tranſport. Les qualités ſtomacales, cordiales & diurétiques de cette fontaine reſſemblent un peu à l'eau de *goudron*, qui, ſi je ne me trompe, poſſede les vertus des meilleures eaux ſulphureuſes & calybées, avec la différence, que ces eaux portent à la tête, ce que la nôtre ne fait pas; outre qu'il y a un régime à obſerver, principalement pour les eaux chalybées, que je n'ai jamais trouvé néceſſaire pour celle-ci. L'eau de *goudron* n'aſſujettit ceux qui la prennent, ni pour les heures, ni pour le régime de vive, ni pour le travail. Un homme peut étudier, faire de l'exercice, ſe repoſer, ſortir, reſter chez ſoi comme il lui plaît, & ſe nourrir de bons alimens de quelque eſpece qu'ils ſoient.

L'uſage des eaux minérales, quoique ſouverain pour les nerfs & pour l'eſtomac, eſt ſouvent ſuſpendu par des maux cauſés par le froid ou l'échauffement, auxquels on le reconnoît contraire; au lieu que l'eau de *goudron* eſt ſi éloignée d'être nuiſible dans ces cas-là, enſorte qu'elle oblige d'en interrompre l'uſage, qu'au contraire elle contribue beaucoup à leur guériſon.

Les remedes que l'on appelle communément cordiaux, agiſſent immédiatement ſur l'eſtomac, & par la ſympathie des nerfs ſur la tête. Mais des remedes dont l'impreſſion ſera trop légere & trop délicate pour agir ſenſiblement ſur les premieres voies, peuvent néanmoins, en paſſant à travers les vaiſſeaux capillaires, agir ſur les parois de ces petits vaiſſeaux, de maniere à ranimer leurs oſcillations, & par-là le mouvement des liquides qu'ils renferment, enſorte qu'ils produiſent à la fin tous les bons effets d'un cordial, & même de plus ſalutaires & de plus durables que ceux des eſprits diſtilés; car ceux-ci par leur qualité cauſtique & coagulante, font incomparablement plus de mal que de bien. L'eau de *goudron* eſt un cordial de cette premiere eſpece. Si l'uſage des liqueurs fermentées & des eſprits diſtilés, inſpire une joie vive, pour quelques momens, l'intervalle de ces accès paſſagers ſe trouve rempli par un abattement qui leur eſt proportionné: au lieu que la gayeté tranquille que procure cette eau de ſanté, comme on peut la nommer à juſte titre, eſt durable & permanente, en quoi elle ne cede point à cette fameuſe plante appellée *Gen-ſeng*, ſi eſtimée à la Chine, comme l'unique cordial capable de réveiller les eſprits ſans les diſſiper. Tant s'en faut que l'eau de *goudron* offenſe les nerfs, comme font les cordiaux ordinaires, qu'au contraire elle eſt d'un très-grand uſage dans les crampes, les convulſions des inteſtins & les engourdiſſemens paralytiques.

On donne les émétiques avec grand ſuccès dans certaines occaſions: mais on a tout lieu d'appréhender que leur fréquente répétition ne violente la nature & ne l'affoibliſſe. On les preſcrit cependant comme devant tenir lieu d'exercice. Mais Platon remarque fort bien dans ſon *Timée* que les vomitifs & les purgatifs ſont le plus mauvais exercice du monde. Il y a je ne ſai quoi dans l'opération douce de l'eau de *goudron* qui paroît plus ami de l'œconomie animale, qui achemine les digeſtions & les ſécrétions, par des voies plus bénignes

& plus naturelles : la douceur de ce remede étant telle, que j'ai vu des enfans en prendre durant plus de six mois de suite avec beaucoup de succès, & sans le moindre inconvénient. Une expérience longue & réitérée m'a appris à le regarder comme une excellente tisane, propre à tous les âges & dans toutes les saisons.

On convient, je pense, que la goute a son principe dans une digestion vicieuse ; & les plus habiles Medecins remarquent que ce mal n'est si difficile à guérir, que parce que les remedes échauffans irritent la cause prochaine du mal, tandis que les rafraîchissans augmentent la cause éloignée. Mais l'eau de *goudron*, quoiqu'elle soit pleine de principes actifs, qui aident à la digestion plus que chose que je connoisse, & que peut-être elle soit très-propre, soit à prévenir, soit à diminuer l'accès, soit, en donnant une nouvelle vigueur au sang, à chasser le mal aux extrémités, elle n'est pas avec cela d'une nature si chaude, qu'elle puisse nuire dans l'accès même. Rien n'est plus difficile & plus désagréable en même-tems que d'avoir à vaincre les préjugés des hommes par raisonnement; c'est pourquoi je n'entrerai point en dispute sur ce sujet. On me fera tant de difficulté qu'on voudra, j'en laisserai la décision au tems & à l'expérience. Dans la pratique moderne, le savon, l'opium & le mercure sont de toutes les drogues, celles qui approchent le plus du caractere de remede universel. On dit merveille de la premiere : mais ceux qui la vantent le plus, l'interdisent dans tous les cas où l'obstruction est accompagnée d'un alcali putride, & dans ceux où quelque disposition inflammatoire se manifeste. On la reconnoît dangereuse dans la phthisie, dans la fievre & dans quelques autres maladies; où l'usage de l'eau de *goudron* est non-seulement innocent, mais salutaire.

L'opium quoiqu'efficace, & d'un usage très-étendu, ne laisse pas de causer souvent de grands désordres dans les personnes sujettes aux affections hypocondriaques & hystériques, c'est-à-dire chez une grande, & peut-être même la plus grande partie de ceux qui menent une vie sédentaire dans nos Isles. De plus, sur toute sorte de tempéramens, l'usage de l'opium est sujet à de dangereuses erreurs.

Le Mercure est devenu, depuis quelques années d'un usage fort étendu ; la petitesse, la mobilité, la pésanteur extreme de ses parties, le rendant propre à lever les obstructions même des plus petits vaisseaux. Mais nous serons très-circonspects à nous en servir, si nous considérons que cela même qui lui donne plus d'efficacité qu'aux autres désobstruans le met aussi en état de nuire. J'entends sa force qui doit être excessive, puisque son poids surpasse de plus de dix fois celui du sang, & que la force est le produit du poids multiplié par la vitesse. Et n'a-t-on pas un juste sujet de craindre qu'une pareille force, introduite dans des vaisseaux si déliés pour y briser la matiere de l'obstruction, ne déchire & n'offense les tendres enveloppes de ces petits vaisseaux, & qu'elle n'amene tous les effets d'une vieillesse précoce, en causant des obstructions plus grandes & plus dangereuses que celles qu'elle écarte ? On peut justement craindre à proportion de pareilles suites des remedes que l'on tire des autres minéraux. Ainsi, tout bien compté, on ne trouvera peut-être point de remede plus étendu dans son usage, ni plus salutaire dans ses effets, que l'eau de *goudron*.

De s'imaginer que toutes les maladies qui naissent de causes très-différentes, puissent se guérir par un seul & même remede, cela doit paroître une prétention chimérique. Mais du moins peut-on affirmer avec vérité, que la vertu de l'eau de *goudron* s'étend à une infinité de maux très-éloignés, qui se ressemblent très-peu les uns aux autres. C'est dequoi j'ai fait l'expérience sur mes voisins, sur ma famille, sur moi-même. Comme j'habite un canton fort reculé, où je suis entouré de pauvres qui ont souvent recours à moi faute de Medecin, j'ai eu de fréquentes occasions d'éprouver ce remede, & de me convaincre qu'il observe un juste tempérament qui le rend ennemi de tous les extremes. Je l'ai vu faire grand bien en qualité de cordial & de stomachique, à une personne d'une constitution froide & aqueuse, tandis qu'il calmoit l'ardeur de la fievre & la soif brûlante d'une autre. Je l'ai vu guérir la constipation dans les uns, & remedier à une habitude opposée dans d'autres. Cela ne paroîtra pas incroyable, si l'on considere que les qualités qui tiennent un certain milieu rapprochent naturellement les extremes. Versez, par exemple, d'une eau médiocrement chaude dans de l'eau bouillante & dans de l'eau froide, elle échauffera celle-ci, tandis qu'elle tempérera l'ardeur de celle-là.

Ceux qui connoissent les grandes vertus du savon ordinaire, dont les sels grossiers & lixiviels sont le produit du feu ouvert, ne tiendront pas pour incroyable, que des vertus d'une plus grande étendue se rencontrent dans le savon acide & subtil, dont les sels & les huiles sont l'ouvrage le plus exquis de la nature & des rayons du soleil.

Il est certain que l'eau de *goudron* échauffe, & cela fait que bien des gens croiront peut-être qu'elle ne sauroit rafraîchir. Pour mieux écarter ce préjugé, ajoutons aux observations précédentes, que comme d'un côté des causes opposées produisent quelquefois le même effet ; que, par exemple, la chaleur & le froid augmentent l'un & l'autre l'élasticité de l'air, l'une en le raréfiant, & l'autre en le condensant: d'autre côté, une même cause produita quelquefois des effets contraires. La chaleur en certain dégré, par exemple, subtilise le sang, & l'épaissit en certain autre. Il n'est donc pas étonnant que l'eau de *goudron* échauffe tel tempérament, & rafraîchisse tel autre, qu'elle fasse un bon effet sur une constitution phlegmatique, & un autre bon effet sur un tempérament ardent, ni cela étant, qu'elle guérisse des maux opposés ; ce qui justifie par raison, ce que j'ai souvent trouvé vrai par expérience.

Le sel, les esprits, la chaleur de l'eau de *goudron*, sont d'une température assortie à la constitution d'un homme, auquel ils communiquent une chaleur douce, & non une ardeur brûlante.

Il arriva une chose remarquable à deux enfans de mon voisinage, à qui l'on faisoit boire de l'eau de *goudron*: c'est que toutes les fois qu'ils cessoient d'en prendre, des cauteres qu'ils avoient, ne manquoient point de s'enflammer par une humeur beaucoup plus chaude & plus acre qu'en d'autres tems. Mais le grand usage de cette eau dans la petite vérole, dans la pleurésie & dans la fievre, prouve suffisamment qu'elle n'est point capable d'allumer le sang.

Ce qui m'a fait insister davantage sur ce point, c'est que quelques Medecins ont jugé à propos de lui attribuer un pareil effet, & n'ont jamais voulu visiter de malade de la fievre qui eût fait usage de cette boisson: j'ose pourtant assurer qu'elle est si loin d'augmenter l'inflammation fiévreuse, que c'est au contraire le moyen le plus prompt de la ralentir & de l'éteindre. Elle est d'un usage merveilleux dans la fievre, étant tout ensemble le lénitif & le cordial le plus efficace & le plus sûr. J'en appelle là-dessus à l'expérience de quiconque prendra dans le paroxysme de la fievre, un grand verre de cette eau tiede, tandis que l'eau pure, ou une infusion d'herbes, prises en guise de thé, n'aura que peu ou point d'effet. Il me semble que la vertu singuliere & surprenante, dont elle est dans les fievres de toute espece, n'y eût-il que cela seul, doit la mettre en grande recommandation auprès du public.

Les Medecins les plus fameux font consister la fievre dans une trop grande vîtesse du mouvement du cœur, jointe à une trop grande résistance des vaisseaux capillaires. L'eau de *goudron*, en amollissant & picotant légerement ces petits vaisseaux, aide à pousser en avant les liquides qu'ils contiennent, & par là rémédie au dernier inconvénient. Et pour ce qui est du prémier,

cette acreté irritante qui accélere le mouvement du cœur, devant être délayée par les remedes humectans, corrigée par les acides, adoucie par les balsamiques, notre eau qui réunit ces diverses propriétés, remplit peut-être toutes ses vues. D'ailleurs, en qualité de savon, elle résout les sucs visqueux que l'ardeur de la fievre a coagulés, & comme elle est un savon acide & léger, elle ne les résout pas trop. A quoi l'on peut ajouter que par sa vertu purgative & diurétique, elle entraîne les sels & les humeurs peccantes.

Tout ce que j'ai dit se trouve confirmé par ma propre expérience, ayant eu dans le tems des maladies qui régnerent dernierement en l'année 1741. vingt-cinq personnes dans ma maison, attaquées de la fievre, qui furent guéries par cette eau médicinale prise en quantité. La même méthode fut suivie par plusieurs pauvres de mon voisinage avec un égal succès. Les inquiétudes de la fievre se trouvoient calmées sur le champ, chaque verre ranimoit le malade, & sembloit lui infuser la joie & l'espérance. Du commencement on en avoit préparé quelques-uns par des vomitifs : mais je trouvai ensuite que sans vomitif, saignée, ni vésicatoire, ni autre évacuation ou remede que ce fût, de très-mauvaises fievres se guérissoient par le seul usage de l'au de *goudron*, prise au lit tiede & en bonne quantité, comme vous diriez un grand verre toutes les heures. Et il est digne de remarque, que ceux qui guérissoient par le secours de cet excellent cordial, recouvroient tout d'un coup leurs forces, tandis que ceux qu'on avoit tirés d'affaire à force d'évacuations, même après que la fievre avoit cessé, demeuroient souvent long-tems dans un état de langueur, avant que d'être parfaitement rétablis.

J'ai observé que l'eau de *goudron* est excellente dans les péripneumonies & les pleurésies, ayant vu des pleurétiques guérir sans saignée, par un vésicatoire appliqué de bonne heure à l'endroit du point, & pour avoir bû copieusement de cet eau jusqu'à quatre ou cinq pintes & plus, en vingt-quatre heures. C'est un point qui mérite bien d'être éclairci par de plus amples expériences; savoir si dans toutes les pleurésies, une médiocre saignée, un vésicatoire sur l'endroit affecté, & quantité d'eau de *goudron* tiede ne suffiroient pas, sans ces saignées réitérées & abondantes, dont un malade court risque de se ressentir toute sa vie. Je soupçonnerois même qu'un pleurétique qui se mettroit de bonne heure au lit & qui boiroit copieusement de cette eau, pourroit guérir par ce seul moyen sans saignée, vésicatoire, ou autre remede tel qu'il soit. Je puis assurer qu'un verre d'eau de *goudron* pris toutes les demi-heures a produit ce merveilleux effet.

J'ai vu un flux de sang invétéré, qui avoit résisté à tous les remedes, guéri par cette eau seule. Mais celui que je regarde comme le plus prompt & le plus efficace, c'est un lavement où il entre une once de résine brune commune, qu'on fait dissoudre sur le feu dans deux onces d'huile, en y ajoutant une pinte de bouillon; remede dont il n'y a que peu de tems que j'ai eu occasion de me servir lorsque ce mal régnoit. De tous ceux à qui je l'ai conseillé, je n'en sache aucun qui ne s'en soit bien trouvé. Je fus conduit à cet essai par l'idée que j'avois de la vertu balsamique du *goudron*; car la résine n'est que du *goudron* épaissi.

Rien que je sache ne fortifie autant l'estomac que l'eau de *goudron*. D'où il suit qu'il doit être salutaire aux gouteux, & sur ce que j'ai observé en cinq ou six occasions, je suis convaincu que c'est le remede le meilleur & le plus sûr que l'on puisse employer, soit pour prévenir la goute, soit pour fortifier la nature contre l'accès; & pour détourner l'humeur des parties nobles. Sydenbam, dans son Traité *de la Goute*, déclare que quiconque trouvera un remede propre à aider la digestion, contribuera plus à la cure de ce mal & à celle de plusieurs autres maladies chroniques qu'il ne sauroit l'imaginer : & je laisse à examiner si l'eau de *goudron* n'est pas ce remede, comme je suis persuadé qu'il l'est par toutes les expériences que j'ai été en état de faire. Mais j'avertis qu'on doit agir dans cet essai avec beaucoup de précaution. Un homme, par exemple, qui a la goute dans l'estomac, doit bien se garder de boire de l'eau de *goudron* toute froide. Je ne prétends point écrire un Traité complet, mais un simple essai, qui dans tous ses chefs ne fait qu'ouvrir les voies à de plus amples expériences.

Il est d'une évidence sensible que le sang, l'urine, & les autres sucs animaux, lorsqu'on les laisse reposer, contractent bien-tôt une grande acrimonie. Par conséquent les sucs qui proviennent d'une mauvaise digestion, venant à croupir dans le corps y deviennent acres & putrides. De-là cette chaleur qui fermente & qui est la cause immédiate de la goute. De prétendre la guérir par des remedes froids qui en fortifieroient la cause antécédente, ce seroit perdre son tems. D'un autre côté les épices & les liqueurs spiritueuses, tandis qu'elles remédient à la cause éloignée, qui est la mauvaise digestion, fortifieroient en enflammant le sang, la cause prochaine & immédiate, savoir la fermentation chaude. Le but qu'on doit proposer ici, est donc de trouver un remede qui fortifie sans échauffer. On recommande les herbes ameres, mais elles n'ont que peu de vertu au prix de l'eau de *goudron*.

Sa grande force pour corriger l'acreté du sang, ne paroît nulle part avec plus d'évidence que dans la cure de la gangrene qui procede d'une cause interne, ce que j'ai éprouvé sur un de mes domestiques, à qui j'avois ordonné de boire constamment & en quantité, de l'eau de *goudron* durant quelques semaines. Je prévois assez, que de ce que je représente l'eau de *goudron* comme propre à tant de choses, il y aura des gens qui en concluront qu'elle n'est effectivement bonne à rien. Mais la charité m'oblige à dire ce que je sai & ce que je pense, de quelque maniere qu'on doive le recevoir. On peut faire des critiques & des objections tant qu'on voudra, j'en appelle au tems & à l'expérience. Des suites imputées mal-à-propos, des cas infidellement rapportés, certaines circonstances négligées, peut-être aussi des préjugés, des partialités ennemies de la vérité, peuvent prévaloir pour un tems & la retenir au fond de son puits; mais elle en sortira tôt ou tard & frappera les yeux de tous ceux qui ne voudront pas les tenir fermés.

M. Boerhaave croit que l'on peut trouver un spécifique contre cette sorte de venin qui infecte le sang dans la petite vérole, & pense que la vue d'un avantage aussi considérable pour le genre humain que le seroit celui-là, devroit nous animer à sa recherche. Les succès prodigieux de l'eau de *goudron* pour prévenir ou adoucir ce terrible mal, la feroient assez soupçonner d'être le spécifique en question. Quelques-uns croyent que l'érésipele & la peste ne different qu'en degré. Si cela est, cette eau seroit bonne contre la peste, car je l'ai vue guérir une érésipele.

L'eau de *goudron*, en qualité de détersif, de consolidant & de balsamique, est bonne pour les ulceres & les obstructions qui se forment dans les passages de l'urine. A la vérité le Docteur Lister s'imagine que les huiles de térébenthine agissent par une qualité caustique, qui irrite les tuniques des conduits urinaires, & leur fait chasser le sable ou le gravier. Mais il semble que cette vertu diurétique expulsive, gît plutôt dans les sels que dans la résine, & doit résider peut-être dans l'eau de *goudron*, dont les sels sont un stimulant modéré, qui n'a point la dangereuse force d'un caustique. L'opération violente de l'ipécacuanha gît dans sa résine; mais l'extrait salin qui agit par le seul picotement de ses sels, est un purgatif & un diurétique doux.

Tout ce qui agit comme un cordial doux sans blesser les vaisseaux capillaires par aucune qualité caustique, sans affecter les nerfs ni coaguler les sucs, doit en toute occasion être ami de la nature, & assister puissamment le principe vital dans ses combats contre toute espece de contagion. Or par ce que j'ai observé ci-dessus, l'eau

de *goudron* me paroît être un bon préservatif contre toutes les maladies épidémiques ou telle autre que ce soit, aussi-bien que contre la petite vérole. On sait assez l'influence des passions de l'ame dans les maux du corps humain; ainsi l'utilité d'un tel cordial ne sauroit être mise en doute.

Comme on dit que le corps est l'habit de l'ame, on peut dire que les nerfs en sont la plus intime enveloppe. Et comme l'ame anime tout le corps, ce qui la touche de si près a rapport à tout le corps. Ainsi l'âpreté des sels de tartre & l'acreté brûlante des alcalins, en irritant & blessant les nerfs, produisent les passions & des anxiétés dans l'ame; ce qui non-seulement augmente les maladies, mais rend la vie des hommes inquiete & misérable; lors même qu'ils ne sont affligés d'aucune maladie apparente. C'est là la source secrete de tant de chagrins & de cette mélancolie qui fait qu'on est à charge à soi-même & dégouté de la vie. De petites irritations imperceptibles, causées dans les mêmes fibres ou filamens, par les sels piquans des vins & des sauces, ébranlent & dérangent si fort le corps des gens qui font bonne chere, qu'il en arrive souvent des effets qui influent sur les assemblées politiques. Au lieu que les oscillations modérées qu'excite dans les nerfs l'acide subtil engagé dans une huile douce & volatile, en picotant & serrant doucement les vaisseaux nerveux & les fibres, favorisent la circulation & la sécrétion convenables des sucs animaux, & produisent cette satisfaction tranquile que nous éprouvons quand la machine de notre corps est en bon état. Conformément à cela, j'ai souvent vu l'eau de *goudron* procurer le sommeil & calmer les esprits dans ces cruelles insomnies qu'avoit causées la maladie, ou une trop forte application d'esprit.

Quelquefois dans les maladies, des accidens surviennent du dehors, par le mauvais traitement, d'autres fois des causes cachées operent au-dedans & se joignent à la nature spéciale du mal. Souvent ces causes se trouvent compliquées, & il peut y avoir quelque chose dans la constitution propre du malade, qui déroute le Medecin. On peut donc présumer qu'aucun remede n'est infaillible dans quelque accident que ce soit. Mais comme l'eau de *goudron* a la vertu de fortifier l'estomac, aussi-bien que de purifier le sang, plus qu'aucun autre remede que je connoisse, on peut le croire d'une efficacité universelle dans cette nombreuse variété de maux qui tirent leur origine d'un sang impur ou vapide, ou d'une mauvaise digestion. Les esprits animaux se forment du sang; tel qu'est le sang, tels seront donc ces esprits, plus ou moins abondans, plus ou moins rapides. Ce qui montre l'utilité de l'eau de *goudron* dans toutes les maladies hypocondriaques & hystériques, qui, avec celles qui proviennent d'indigestion, comprennent à peu près la classe entiere des maladies chroniques.

On peut regarder le scorbut dans nos climats comme une maladie universelle. Presque tout le monde y est sujet, & il se mêle plus ou moins dans presque toutes les maladies. La cachexie ou mauvaise habitude, est à peu près de la même espece que le scorbut, procede des mêmes causes, est accompagnée des mêmes symptomes, qui sont en si grand nombre & si différens, qu'on peut bien regarder le scorbut comme une cachexie générale qui infecte toute l'habitude du corps & gâte toutes les digestions.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne doit non plus entreprendre la cure du scorbut par des remedes violens, que d'arracher de force une épine qui seroit entrée dans la chair, ou d'enlever d'une étoffe de soie en la frottant rudement, de la poix qui s'y seroit attachée. On doit fondre & résoudre doucement l'humeur visqueuse, rendre aux vaisseaux leur ressort par un picotement modéré, & dégager par degrés les fibres tendues & les vaisseaux capillaires, de cette matiere épaisse qui s'y attache & qui les bouche. Tout cela s'exécutera le mieux du monde, par le moyen d'un délayant aqueux qui contienne un savon végétal très-délié. Et quoique ces altérans, qui agissent en dégageant insensiblement les petits vaisseaux, n'operent qu'à la longue une guérison parfaite, on s'apperçoit cependant bientôt du bon effet de ce remede sur les cachectiques & les scorbutiques; au changement qu'il produit, peut être en moins de tems qu'aucun autre, sur leur teint, en faisant succéder à sa couleur pâle un air de fraicheur & de santé.

Les Medecins mettent la cause immédiate du scorbut dans le sang, dont la partie fibreuse est devenue trop épaisse, tandis que sa sérosité est trop claire & trop acre; & de-là vient la grande difficulté de guérir ce mal, parce qu'en travaillant à corriger un de ces vices, il faut en même tems avoir égard à l'autre. On sait assez combien est difficile la cure d'un scorbut invetéré; combien de scorbutiques empirent par une suite d'évacuations procurées mal-à-propos; combien même il y en a qui deviennent incurables par l'imprudence des Medecins, & combien cette cure est difficile entre les mains des plus habiles, incertaine & ennuyeuse aux malades, puisqu'on est obligé de varier & de changer les remedes dans les différens périodes du mal. Cependant, si j'en puis croire mon expérience, le seul usage constant, régulier & abondant de l'eau de *goudron* vient à bout de le guérir.

L'eau de *goudron* par sa qualité balsamique épaissit à certain point & adoucit la partie du sang qui étoit trop claire & trop acre. Cette même eau, entant que savon, dissout les concrétions grumeleuses de la partie fibreuse. Comme baume, elle détruit l'acreté ulcéreuse des humeurs, & comme désobstruant, elle ouvre & nettoye les vaisseaux, rétablit leur ressort, fortifie la digestion, dont les défauts étoient la principale cause du scorbut.

Dans la cure de ce mal, le principal but doit être de surmonter l'acreté du sang & des sucs. Mais comme cette acreté procede de causes différentes ou même opposées, comme l'acide & l'alcali, ce qui est bon dans une espece de scorbut, est dangereux & même mortel dans une autre. Lorsque c'est d'alcali que les liquides sont chargés, on sait que les anti-scorbutiques chauds augmentent le mal. Les fruits & les végétaux aigres produisent un pareil effet, lorsque le scorbut est causé par un acide. De-là tant de fatales bévues de la part des Praticiens peu circonspects, qui ne discernant pas la nature du mal, l'augmentent souvent loin de le guérir. Si je m'en dois fier aux épreuves que j'ai pu faire, cette eau est propre aux différentes especes de scorbut, l'acide, l'alcalin, le muriatique; & je la crois le seul remede qui les guérisse tous, sans pouvoir nuire dans aucun. Comme elle contient un acide volatil, avec une huile volatile très-déliée, pourquoi un remede qui est froid en partie & en partie chaud, ne pourroit-il corriger les deux extremes? J'ai observé que celui-ci excite une douce chaleur qui n'a rien d'ardent, & c'est à quoi l'on doit viser dans toutes sortes de scorbut. D'ailleurs le baume de cette eau enveloppe également la pointe de tous les sels; & ses grandes vertus en qualité de digestif & de désobstruant, sont d'un usage général dans toutes les maladies scorbutiques, & j'ose ajouter dans quelque maladie chronique que ce soit.

Je ne puis assurer l'avoir éprouvée dans les écrouelles, quoique je l'aie employée avec succès pour une personne que je soupçonnois de ce mal. Car quoique le Docteur Gibbs dans son Traité sur cette maladie, la dérive d'un acide coagulant, ce qui est aussi l'opinion de quelques autres Medecins, & que l'eau de *goudron* contienne un acide, cependant en qualité de savon elle résout les sucs, loin de les coaguler.

On est généralement d'avis que dans les maux hystériques & hypocondriaques si fréquens parmi nous, toute sorte d'acides sont contraires. Mais j'oserai en excepter le savon acide de l'eau goudronnée, ayant trouvé par mon expérience propre, & par celle de plusieurs autres, qu'elle ranime les esprits, qu'elle est admirable pour fortifier les nerfs, & qu'elle n'est pas moins efficace

efficace qu'innocente, ce qn'on ne fauroit dire des autres remedes ufités en pareil cas, qni laiffent fouvent le malade dans un état pire que celui où ils l'ont trouvé.

Les gens de condition en Angleterre font fort fujets aux maladies hyftériques & fcorbutiques, & à quantité d'infirmités qu'ils ont contractées eux-mêmes ou héritées de leurs ancêtres, & qui les rendent fouvent, à tont prendre, beaucoup plus malheureux que ceux que la pauvreté & le travail placent au plus bas rang de la fociété.

Ces maux feroient sûrement diffipés ou foulagés par le feul ufage de l'eau de *goudron*; ce qui leur rendroit toutes les douceurs d'une vie à qui le dégout, l'épuifement, l'infomnie, les douleurs & l'inquiétude laiffent à peine ce nom.

Puifque les nerfs font l'organe de la fenfation, il fuit que leurs mouvemens convulfifs peuvent produire toute forte de fymptomes, & conféquemment qu'un défordre dans le fyfteme nerveux peut revêtir l'apparence de toutes les efpeces de maladies, de l'afthme, par exemple, de la pleuréfie, d'une attaque de calcul. Or ce qui eft bon en général pour les nerfs, doit remédier à tous ces fymptomes. Ainfi l'eau de *goudron* qui renferme éminemment les vertus des gommes & des réfines chaudes, eft d'un grand ufage pour fortifier les nerfs, guérir le tiraillement des fibres nerveufes, la crampe & l'engourdiffement des membres, pour diffiper les inquiétudes & faciliter le fommeil. Je fuis témoin de fon efficacité à tous ces égards.

Ce remede fi fûr, & qui coute fi peu, s'accommode à toutes les circonftances & à toutes les conftitutions, opere doucement, guérit fans embarras, réveille les efprits fans les abbattre enfuite; ce qui eft une circonftance que je répete, à caufe de l'attention particuliere qu'elle mérite, dans nos climats furtout, où les liqueurs fortes, par une fatalité trop fouvent renouvellée, caufent ces mêmes maux auxquels on veut les faire fervir de remede; & fi je dois me fier au rapport qu'on m'en a fait, parmi les Dames mêmes, lefquelles font affurément dignes de pitié, leur genre de vie les rend la proie de maux imaginaires, qui ne manquent jamais de naître dans un efprit défœuvré, & qui ne s'occupe à rien. Pour s'en délivrer, on dit qu'il y en a qui s'adonnent à boire des liqueurs. Et il eft vraiffemblable que ce qui les conduit par degrés à l'ufage de ces poifons, c'eft une certaine Pharmacie complaifante qui a mis en vogue de nos jours, les gouttes pour la paralyfie, le cordial de pavot, l'eau contre la pefte, & autres remedes femblables, qui ne font au fond que des liqueurs fous un autre nom, mais qui fortant de chez les Apothicaires, font regardées comme des remedes.

Qu'on ne s'étonne pas après cela fi tant de perfonnes de l'un & de l'autre fexe, malgré l'éclat dont la fortune les comble, font intérieurement fi miférables, que la vie leur eft à charge.

La délicateffe des nerfs, & l'abbattement de cette trifte efpece de malades, feroient fort foulagés par l'ufage de l'eau de *goudron*, qui leur prolongeroit la vie en la leur adouciffant.

Je fuis perfuadé qu'aucun autre remede n'eft de pareille efficacité pour rétablir une conftitution mal-faine, pour réjoüir un efprit mélancolique; ni fi propre à renverfer le fombre empire de la rate.

Il faut convenir que l'eau de *goudron* n'eft pas un de ces remedes prompts & violens, qui produifent tout à la fois leur effet, & qui en irritant, font fouvent plus de mal que de bien: c'eft un altérant doux & sûr, qui pénetre tout le fyfteme animal, ouvre & fortifie les conduits éloignés, altere & pouffe les liquides qu'ils contiennent, entre dans les plus petits vaiffeaux capillaires, & ne peut ainfi que par degrés & par fucceffion de tems, opérer radicalement la cure des maladies chroniques. Il procure cependant un prompt foulagement dans beaucoup de cas, comme je l'ai éprouvé fur moi-même & fur beaucoup d'autres. J'ai vu avec furprife des perfonnes qu'une digeftion vicieufe avoit jettées dans la langueur & le dépériffement, recouvrer l'appétit au bout de qnelques femaines par l'ufage de l'eau de *goudron*, & reprendre de l'embonpoint & de la force, enforte qu'elles ne paroiffoient plus les mêmes. C'eft à l'expérience à déterminer en quelle quantité, & de quel degré de force chacun doit prendre cette eau. Pour ce qui eft du tems durant lequel il la faut prendre, je n'en ai jamais vu de mauvais effet, quelque tems qu'on l'ait continuée, mais au contraire beaucoup d'avantages, qui peut-être ne viendront à fe manifefter qu'après nn ufage de deux ou trois mois.

Le Chevalier Jean Floyer remarque, qu'il nous manque une méthode pour faire ufage de la térébenthine. Il ajoute, que celui qui trouvera le fecret de la rendre aifée à prendre aux malades, peut fe promettre de guérir la goute, la pierre, les catharres, l'hydropifie, le fcorbut froid, les rhumatifmes, les ulceres & les obftructions des glandes. Il dit enfin, que fi l'on veut qu'elle ferve à changer & à rétablir les fucs & les fibres, il faut la donner fréquemment, en auffi petite dofe, & d'une maniere auffi commode que l'eftomac du malade l'exigera & qu'il fera néceffaire pour qu'il la garde longtems, & ne la rende point comme une purgation; car, dit-il, de fortes dofes paffent trop vîte, & d'ailleurs offenfent la tête. Là-deffus, je dis, qu'une infufion de *goudron* ou de térébenthine dans l'eau froide, paroît fournir ce fecret que l'on cherche, en ce qu'elle ne fe charge point des parties les plus onctueufes & les plus groffieres qui pourroient offenfer l'eftomac, les inteftins & la tête, & qu'elle fe prend aifément, auffi fouvent, en telle quantité & en tel degré de force qu'il convient aux befoins du malade. Il ne femble pas même que l'efprit fubtil & l'huile volatile que le *goudron* donne par infufion, foit inférieure à celle de la térébenthine, à quoi il fur-ajoute la vertu de la fuie de bois, que l'on fait être très-grande par rapport à la tête & aux nerfs; & ceci paroît être évident par la maniere dont on recueille le *goudron*. Et de même que les petites parties volatiles de la térébenthine & du *goudron* s'extraient par l'infufion dans l'eau froide, & s'introduifent aifément dans tont le fyfteme du corps humain, on pourroit, ce femble, appliquer la même méthode à toutes fortes de baumes & de réfines, cette voie étant la plus prompte, la plus douce, la plus innocente, & en bien des cas, la plus efficace, d'en extraire & d'en appliquer les vertus.

Après en avoir tant dit fur les ufages du *goudron*, je dois encore ajouter, que c'eft un excellent préfervatif pour conferver les dents & les gencives, quand on les en frotte, & qu'il éclaircit & fortifie la voix. Parmi cette grande variété d'effets utiles qu'on lui voit produire, il n'y a rien à craindre d'un altérant fi doux & fi ami de la nature. C'étoit la fage maxime de certains Philofophes, que les maladies ne doivent pas être irritées par les remedes.

Mais il n'y en a point qui dérange moins l'œconomie animale que celui-ci, qui, fi j'en dois croire ma propre expérience, ne produit jamais le moindre défordre dans le corps du malade, pourvu qu'on le prenne comme il faut.

Je connois à la vérité une perfonne, qui, ayant bu un grand verre de cette eau immédiatement avant déjeûner, en eut des nausées, & prit pour cette eau un invincible dégout, quoiqu'elle lui eût fait auparavant beaucoup de bien. Mais pourvu qu'on la faffe & qu'on la prenne en la maniere prefcrite, elle aura, fi je ne me trompe, affez de fel pour être falutaire, & affez d'huile pour ne caufer aucun dégout. J'entens ici ma propre méthode de faire cette eau, & non celle des Américains, qui la rend tantôt trop forte & tantôt trop foible, & qui, quoiqu'elle puiffe fervir, de la façon dont on la boit dans ce pays-là, de préfervatif contre la petite vérole, ne pourroit pas s'employer convenablement dans tous les divers cas où j'ai découvert que l'eau de *goudron* a tant de fuccès. Des perfonnes plus délicates que l'ordi-

naire, pourront la rendre plus agréable, en y mêlant une goutte d'huile de noix muscade dans chaque verre, ou une cuillerée de vin de Malaga.

Il ne sera pas hors de propos d'observer, que j'en ai connu qui ne pouvant la prendre le matin à cause de la délicatesse de leur estomac, la prenoient le soir en s'allant coucher, sans la moindre peine. Pour s'en laver extérieurement & pour les fomentations, on peut la faire plus forte, en y versant de l'eau chaude. Pour les bêtes, comme pour les chevaux, dans les maladies desquels j'en ai éprouvé la vertu, je la crois plus salutaire que cette substance bitumineuse que l'on nomme *Larme des Barbades*.

Dans des maladies aiguës & très-dangereuses, on peut en prendre beaucoup & souvent, autant que l'estomac peut le supporter. Mais dans les maladies chroniques, une demi-pinte soir & matin peut suffire. Ou supposé qu'une aussi forte dose fît de la peine, on peut se contenter d'en prendre la moitié dans un jour en quatre fois. Il faut avoüer qu'en général les altérans, à en prendre peu & souvent, se mêlent mieux avec le sang. Un remede de si grande vertu ponr tant de différentes maladies, spécialement pour la fievre, est sans doute d'une utilité générale pour le corps humain. Cependant je le recommande en particulier à trois sortes de personnes, aux Marins, aux Dames, & aux gens d'étude qui menent une vie sédentaire.

Je suis persuadé que cette eau seroit très-salutaire aux Matelots, & à tous les gens de mer qui sont sujets au scorbut & à des fievres putrides, surtout dans les longues navigations du Sud. Et ceci mérite une attention particuliere dans le cours de nos expéditions maritimes d'aujourd'hui, où de pareilles maladies contractées sûr & dans des climats étrangers, ont emporté tant de nos Compatriotes. Il y a apparence que l'usage de l'eau de *goudron* les eût prévenues.

Elle ne seroit pas d'un moindre secours à nos Dames, dont la plupart, plus dignes de pitié que les Pauvres de Paroisse, ne peuvent faire un seul bon repas, & sont à leur table, pâles, défaites & semblables à des moribonds, étant devenues les victimes de l'indigestion & des vapeurs.

Le sort des personnes d'étude, qui, pour l'ordinaire renfermées dans un réduit étroit & toujours courbées sur leurs livres, ne respirent qu'un mauvais air, est aussi fort à plaindre. Comme le grand air & l'exercice leur sont interdits, j'ose leur recommander pour le meilleur équivalent de l'un & de l'autre, l'usage du remede en question. Il seroit pourtant à souhaiter que nos Savans modernes s'acoutumassent, à l'imitation des Anciens, à méditer & à converser en plein air, dans des jardins & à la promenade; ce qui, après tout, sans nuire à leur savoir, serviroit beaucoup à la conservation de leur santé. La vie sédentaire que je mene, m'a moi-même jetté il y a déja long-tems dans une mauvaise disposition, accompagnée de divers maux, en particulier d'une colique nerveuse, qui faisoit que la vie m'étoit à charge, & cela d'autant plus, que mes douleurs s'irritoient par l'exercice. Mais depuis que j'ai fait usage de l'eau de *goudron*, quoique je ne sois pas entierement guéri de mon mal, j'éprouve un soulagement si considérable, que je regarde l'usage que j'ai fait de ce remede comme le plus grand bonheur temporel qui pût m'arriver; & je suis convaincu qu'après Dieu je lui dois la vie.

En distilant la térébenthine & d'autres baumes à un feu doux, on a observé qu'il s'en éleve d'abord un esprit acide qui se mêle aisément avec l'eau, lequel esprit se perd, pour peu que le feu soit trop ardent. Cet agréable esprit acide qui vient le premier, est, ainsi qu'un habile Medecin Chymiste nous l'apprend, extrêmement réfrigératif, diurétique, sudorifique, balsamique, ou propre à préserver de la pourriture; excellent dans les douleurs néphrétiques, & pour appaiser la soif, lesquelles vertus sont toutes contenues dans cette infusion à froid, qui n'extrait du *goudron*, si je puis parler ainsi, que la fine fleur & la quintessence du véritable esprit végétal, avec un peu d'huile volatile. SIRIS.

Cet Ouvrage a été imprimé à Amsterdam, chez Mortier, sous le titre de *Recherches sur les vertus de l'Eau de Goudron.*

PLA

PLACENTA, un *gâteau*, un *tourteau*. Les Anatomistes donnent le nom de *placenta* à un amas de vaisseaux sanguins, qui adhere à l'utérus pendant la grossesse, & qui sort ordinairement après le fœtus avec les membranes & le cordon ombilical. Voyez *Secundinæ*.

PLACENTULA, diminutif du mot précédent.

PLACIANUM COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont Aëtius donne la description, *Tetrab. II. sect. 4. cap.* 113.

PLACITIS, πλακῖτις, espece de *Cadmie*. Voyez *Cadmia.*

C'est aussi le nom d'une espece d'alun crustacé.

PLADAROTES, πλαδαρότης; maladie des paupieres qui consiste dans une éruption de petits tubercules, mous & sans couleur sur leur surface interne.

PLADOS, πλάδος; humidité redondante & superflue, qui relâche & affoiblit une partie.

PLAGULA, *compresses* ou *plumasseaux*.

PLANETES PYRETOS, *fievre erratique*, c'est-à-dire, qui ne garde aucun ordre, aucune regle dans ses types & dans le retour de ses accès. Il se dit aussi des autres maladies, comme de la goute, lorsqu'elle est irréguliere.

PLANITIES, *la plante du pié.*

PLANTA, *plante* ou *végétal*. Voyez *Botanica*.

Planta noctis, est une pustule extremement petite, & accompagnée de demangeaison qui sort dans la nuit. CASTELLI.

Planta signifie aussi la plante du pié.

PLANTAGINELLA; nom du *Plantago, aquatica, minima.*

PLANTAGO, *Plantain.*

Voici ses caracteres:

Le calyce est d'une seule piece, découpée en quatre parties, fait en forme de tuyau & fort menu. La fleur est monopétale, faite à peu près comme un bassin, découpée en quatre parties, disposées en forme d'étoile.

L'ovaire est entouré de quatre longues étamines, ce qui fait que quelques-uns regardent la fleur, comme n'ayant point de pétales. Le fruit est une coque de forme presque ovale ou conique, qui lorsqu'il est mûr, s'ouvre en travers comme une boîte à savonnette, & est partagé en deux loges remplies de semences oblongues.

Boerhaave compte dix-sept especes de cette plante; savoir,

1. *Plantago, latifolia rosea, flore expanso*, C. B. P. 189. J. B. 3. 703.
2. *Plantago, latifolia rosea, floribus quasi in spica dispositis*, C. B. P. 189. *Plantago rosea*, J. B. 3. 503.
3. *Plantago, latifolia sinuata*, C. B. P. 189. Tourn. Inst. 126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago vulgaris, septinervia*, Offic. *Plantago latifolia vulgaris*, Park. Theat. 493. Raii Hist. 1. 876. Synop. 3. 314. *Plantago latifolia*, Ger. 338. Emac. 417. *Plantago major, folio glabro, non laciniato ut plurimum*, J. B. 3. 502.

La racine du *plantain* est épaisse à la tête, & pousse un grand nombre de fibres blanchâtres. Ses feuilles sont fort amples, larges, & ovales, quelque peu ondées vers leurs bords, & marquées chacune de sept nerfs dans toute leur longueur, qui s'étendent même le long des tiges, jusqu'à la racine. Ses fleurs naissent en forme de

longs épis aux sommets des tiges, elles sont petites & à étamines, & divisées en quatre parties. Il leur succede deux petites semences oblongues, brunes & luisantes, creuses d'un côté & renfermées dans de petites coques arondies, qui s'ouvrent en travers, lorsque la semence est mûre.

Cette plante croît par-tout le long des chemins, & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d'usage.

Le *plantain* est froid, dessiccatif & astringent, bon dans toutes sortes de flux & d'hémorrhagies, comme dans le crachement & le vomissement de sang, le saignement de nez, l'écoulement immodéré des regles, ou des vuidanges, aussi-bien que pour l'émission involontaire, la chaleur & l'acreté d'urine & la gonorrbée. Il est aussi fort bon pour arrêter l'hémorrhagie des plaies, & pour les consolider.

Sa seule préparation est l'eau distilée simple de *plantain*. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette plante sont ameres, astringentes, & rougissent peu le papier bleu : les racines le rougissent davantage, & sont seulement astringentes ; ce qui montre que dans les feuilles, le sel ammoniac & les parties terrestres de cette plante, sont embarrassées avec beaucoup de soufre : ainsi le *plantain* est vulnéraire, résolutif, fébrifuge. Tragus l'estime beaucoup pour la phthisie. A la campagne on en fait boire le suc depuis deux onces jusques à quatre dans le commencement de l'accès des fievres intermittentes : deux gros de l'extrait de cette plante, ou un gros de sa semence en poudre, arrêtent le cours de ventre & toutes sortes d'hémorthagies. La tisane & l'eau de *plantain* ont les mêmes vertus. On les ordonne dans la dyssenterie, dans le crachement de sang, dans le flux immodéré des hémorrboïdes ou des regles, dans les fleurs blanches, dans les pertes de sang : enfin l'on se sert du *plantain* dans toutes les potions vulnéraires & déterfives. Dans l'inflammation des yeux, Camerarius faisoit faire un collyre avec le suc des feuilles & de la racine de cette plante que l'on mêloit avec de l'eau rose & du sucre.

Simon Paulli se servit de l'extrait de *plantain* pour guérir un jeune homme qui pissoit le sang, ensuite d'une gonorrhée.

Le gargarisme de *plantain* est excellent pour les maux de gorge : cette plante entre dans la poudre que Julien Paulmier a décrite pour guérir la rage. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

4. *Plantago, latifolia incana*, C. B. P. 189. Tourn. Inst. 126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago incana*, Offic. Ger. 338. Emac. 419. Raii Hist. 1. 877. *Plantago major incana*, Park. Theat. 493. Raii Synop. 3. 314. *Plantago major hirsuta, media à nonnullis cognominata*, J. B. 3. 504.

Elle croît dans les lieux sablonneux, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage, & ont les mêmes vertus que celles du *grand plantain*, ce qui fait qu'on peut les employer à leur défaut. Dale.

5. *Plantago, latifolia hirsuta minor*, C. B. P. 189.
6. *Plantago, lato, sanguineo folio*, H. R. Monsp.
7. *Plantago, latifolia glabra, pedunculi foliis, & spica longissimis.*
8. *Plantago latifolia, spica multiplici, sparsa*, C. B. P. 189.
9. *Plantago angustifolia major*, C. B. P. Tourn. Inst. 127. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago angustifolia, quinquenervia*, Offic. *Plantago quinquenervia.* Ger. 341. Emac. 422. Raii Hist. 1. 877. Synop. 3. 314. *Plantago quinquenervia major*, Park. Theat. 495. *Plantago lanceolata*, J. B. 3. 505.

Ce *plantain* a les feuilles plus longues & plus étroites que celles du *plantain* ordinaire, pointues & traversées dans toute leur longueur de cinq côtes qui vont jusqu'à la racine, qui est plus petite & plus fibrense que celle dn *plantain* ordinaire. Ses fleurs naissent à l'extrémité de tiges longues & minces, en épis, d'environ un pouce de long ; elles sont petites, garnies d'étamines & de sommets blancs. La semence croît de même que celle du *plantain* ordinaire : mais elle est un peu plus grosse. Elle croît dans les champs & dans les prez & fleurit aux mois de Mai & de Juin ; ses feuilles sont d'usage.

Elles sont astringentes & vulnéraires, & on peut les employer au même usage que celles du *plantain* ordinaire. Quelques uns donnent le suc de ces feuilles avant l'accès des fievres intermittentes, pour l'empêcher de revenir. Miller, *Bot. Off.*

M. Boyle recommande beaucoup une dragme de la poudre des feuilles, dans de la conserve de roses rouges pour la fievre tierce.

10. *Plantago trinervia, folio angustissimo*, C. B. P. 189. Prod. 98.
11. *Plantago angustifolia, paniculis Lagopi*, C. B. P. 189. Prodr. 98.
12. *Plantago angustifolia, albida Hispanica*, Tourn. Inst. 127. Boerh. Ind. A. 2. 101. *Holostium*, Offic. *Holostium Salmanticum*, Ger. 342. Emac. 423. Park. Theat. 498. *Holostium hirsutum albicans majus*, C. B. P. 190. *Holostium Plantagini simile*, J. B. 3. 508. Raii Hist. 1. 880. *Plantain d'Espagne.*

Cette espece croît dans les lieux sablonneux, & fleurit aux mois d'Avril & de Mai. Elle est vulnéraire, & d'usage dans les descentes.

13. *Plantago angustifolia minima, Massiliensis, Lagopi capitulo*, T. 127.
14. *Plantago Orientalis, folio scorzoneræ*, T. Cor. 5.
15. *Plantago, angustifolia, serrata, Hispalensis*, C. B. P. 189.
16. *Plantago Cretica minima, tomentosa caule adunco*, T. Cor. 5. *Holostium, seu Leontopodium, Creticum*, C. B. P. 190. *Leontopodium.* Alpin. Exot. 114.

Prosper Alpin prend cette espece pour le *Leontopodium* de Dioscoride, & la décrit sous la forme d'une petite plante haute de deux doigts, dont la racine longue & menue, pousse cinq ou sept feuilles velues, longues de trois ou quatre doigts, qui sont couvertes d'un duvet fort épais près de la racine. Parmi ces feuilles, auprès de la racine, sont des petites têtes pendantes & entortillées, qui donnent des fleurs noires, auxquelles succedent des semences enveloppées d'un duvet si épais, qu'on peut à peine les en tirer. J'ai souvent reçu cette plante seche de Candie, dit Prosper Alpin, & l'ayant produite de sa semence, je l'ai trouvée entierement semblable au *Leontopodium.*

Il fait observer que Dioscoride écrit de la *Catanance*, qu'étant desséchée & fanée sur terre, elle se retire & prend la figure des serres du Milan. Or, Bellus prouve qne cette plante est le *Leontopodium* & non la *Catanance*, puisqu'elle n'a ni les feuilles du *Coronopus*, ni les semences de l'*Orobus*, que l'on donne à la *Catanance* : mais bien celles du *Psyllium*. Mais je crois, dit-il, que le *Leontopodium* & la *Catanance* ne sont qu'une même plante, ou du moins, qu'elles ne different point en especes, d'autant plus que Dioscoride dit qu'on les employe en qualité de philtres ou de remedes pour se faire aimer. Prosper Alpin, *de Plantis exoticis.*

17. *Plantago angustifolia major, folio non dentato, rigidiori, ac radice repente*, H. C. Suppl. 3. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Le *plantain* a une vertu astringente, sans aucune acrimonie remarquable. Il est bon pour le pissement & le crachement de sang, & pour le flux immodéré des vui-

danges; & il ne trompe jamais l'espérance du Medecin dans ces sortes de cas. Il appaise les inflammations, étant appliqué sur la partie affectée. Il est d'un usage excellent dans la diarrhée, dans les hémorrhagies & dans les maladies des yeux. Ses feuilles pilées sont bonnes pour déterger & consolider les plaies & les ulceres invétérés. Son suc convient dans les fievres intermittentes & dans la phthisie; son eau distilée mélée avec l'eau rose, est un remede excellent pour les inflammations des yeux; cette même eau injectée, est fort salutaire dans la gonorrhée, & la décoction des feuilles fournit un gargarisme admirable pour les maux de gorge. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PLANTAGO AQUATICA, *Plantain aquatique.*

Voici ses caracteres.

La racine est pleine de fibres dont l'assemblage forme un bulbe. Les feuilles sont pareilles à celles du *plantain*; la tige est droite, & porte quelque chose d'approchant d'une ombelle. L'extrémité du pédicule se déploye en un calyce d'une seule piece, découpée en trois parties, disposées d'abord en forme d'étoile, mais qui se renversent ensuite en arriere. La fleur est à trois pétales, disposés en roses, qui sortent du bord du calyce; les étamines sortent au nombre de six; savoir, deux de l'origine de chaque pétale. L'ovaire se change en un fruit composé d'un amas de semences, qui se réunissent dans les plus grandes especes en une forme triangulaire, & dans les plus petites, en une boule épineuse: mais dont chacune a son tuyau.

Boerhaave en compte trois especes.

1. *Plantago aquatica, latifolia*, C. B. P. 190. Boerh. Ind. A. 45. *Plantago aquatica*, Offic. J. B. 3. 787. Raii Hist. 687. Synop. 3. 257. *Plantago aquatica major*, Ger. Emac. 417. Park. Theat. 1245. *Plantago aquatica major, Limonium verum Dioscoridis & Antiquorum*, Phyt. Brit. 94. *Alisma*. Dill. Cat. Giss. 126. *Alisma, Doronicum Pannonicum*. Mont. Plant. Var. Ind. 36. *Ranunculus palustris Plantaginis folio ampliore*, Tourn. Inst. 292. *Plantain aquatique.*

Cette plante croît aux lieux aquatiques & fleurit au mois de Juin; sa racine est d'usage.

Schwenchfield dit qu'elle guérit les chutes du fondement, qu'elle appaise la rougeur & l'inflammation de la goute, & les maux de tête qui proviennent d'une cause froide; & qu'elle est un remede pour le pissement & le crachement de sang. Le suc, à ce que dit Roslin, fait passer le lait. DALE.

2. *Plantago, aquatica, angustifolia*, C. B. P. 110. *Ranunculus, palustris, plantaginis folio angustiori*, T. 292.
3. *Plantago, aquatica, minima*, Clus. H. 110. *Plantaginella, palustris*, C. B. P. 190. *Ranunculus aquaticus, plantaginis folio angustissimo*, T. 292. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Elle est appellée *plantago aquatica*, à cause que ses feuilles ressemblent à celles du *plantain* terrestre. Plusieurs la prennent pour le *damasonium* des anciens: mais ce qu'on dit du *damasonium* ne me paroît point convenir à cette espece. M. Vaillant la prend de même pour le *damasonium*, parce que Lobel appelle de ce nom une des especes du *plantain*. Tournefort veut que ce soit un *ranunculus*: mais je ne sai pourquoi; car leurs feuilles & leurs fleurs sont tout-à-fait différentes.

Le gout montre que c'est une plante acrimonieuse, bien que la plupart des Botanistes, du nombre desquels est Matthiole, lui donnent une qualité froide. Mais cette erreur est corrigée par Gesner, Bauhin & quelques autres, qui nous la représentent comme une plante d'une nature extremement chaude. Ce qui a fait croire qu'elle étoit froide est, je crois, que le *plantain* rafraîchit; d'où l'on a conclu que la *plantago aquatica* étoit de même nature.

Il s'ensuit donc que la plante est acrimonieuse & pénétrante, quoi qu'on puisse avoir dit de sa qualité rafraîchissante & dessiccative. Ses feuilles étant pilées & appliquées sur les mamelles, font, suivant Timach, un secret souverain pour faire passer le lait sur le champ. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PLANTARIS MUSCULUS ou TIBIALIS GRACILIS, *le jambier grêle*, dit vulgairement *plantaire.*

C'est un petit muscle dont le corps est pyriforme, & situé obliquement dans le jarret sous le condyle externe de l'os fémur, entre le poplité & le gastrocnemien externe, & son tendon qui est long, délié & plat, descend obliquement à côté du jumeau ou gastrocnemien interne, jusqu'au talon.

Le corps charnu qui n'a guere que deux pouces de long sur un de large, est attaché en-haut par un tendon court & plat au-dessus du bord externe du condyle exterieur du fémur, à côté du jumeau externe. De-là le corps charnu se porte obliquement sur le bord du poplité vers le jumeau externe, où il se termine par un tendon plat très-délié & très-long.

Ce tendon passe entre le corps charnu du jumeau externe & le corps charnu du soléaire jusqu'au bord interne de la partie supérieure du gros tendon d'Achille. Il continue sa route le long de ce bord du gros tendon jusqu'en bas, où il se confond avec le gros tendon, & s'insere avec lui au côté externe de la face postérieure du calcaneum, sans aucune communication distincte avec l'aponévrose *plantaire.*

Quelquefois ce muscle manque, & quelquefois il est plus bas.

L'exposition anatomique de ce muscle fait voir clairement qu'il ne peut avoir aucun usage par rapport à la plante du pié. Celui qu'on lui donne de servir à l'extension du tarse, & d'être en cela auxiliaire du soléaire & des grands jumeaux, ne me paroît pas bien assuré, non-seulement à cause de la grande disproportion de son volume, mais aussi à cause de l'obliquité de son trajet. Si le soléaire n'étoit pas couvert des jumeaux, quelqu'un pourroit penser qu'il sert à sangler ce muscle & à empêcher le trop grand gonflement, quoique sa direction ni sa délicatesse n'y répondent gueres.

En attendant quelque observation qui découvre évidemment son vrai usage, il y a lieu de croire qu'il a aussi celui d'empêcher que le ligament capsulaire ne soit pincé dans la flexion du genou. Son adhérence à ce ligament & l'obliquité de son passage paroissent le prouver, d'autant plus que la portion voisine du même ligament semble avoir un pareil secours par une expansion aponévrotique du tendon du demi-membraneux. WINSLOW.

PLASTICUS, πλαστικός, de πλάσσω, former; *plastique, formatif*, ou ce qui a la faculté de former.

PLATÆ, πλάται, *l'omoplate*, (*scapula*.)

PLATAMON, πλαταμών, est un rocher bas & uni qui sort hors de l'eau. GALIEN, *Exeg.*

PLATANARIA, nom du *Sparganium, ramosum.*

PLATANUS, *Plane.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont larges & découpées; ses fleurs en chatons, de figure sphérique & composées d'une infinité d'étamines. Le fruit, qui naît dans des endroits séparés des feuilles, est rond & renferme un grand nombre de semences oblongues, pointues & enveloppées de poil.

Boerhaave compte deux especes de *platanus*.

1. *Platanus, Orientalis, verus*, Park. Theat. 1427. Raii Hist. 2. 1706. Tourn. Inst. 590. Boerh. Ind. A. 2. 209. *Platanus*, Offic. C. B. P. 431. J. B. 1. 170. Ger. 1304. Emac. 1489. *Platane* ou *plane*.

Le *platane* Oriental dont il est tant parlé dans Hérodote & dans plusieurs autres Auteurs, est encore appellé *platanus latus*, parce que ses branches s'étendent assez pour mettre un millier d'hommes à l'ombre. C'est sous cet arbre qu'Hippocrate & Démocrite se virent pour la premiere fois. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Les feuilles les plus tendres du *platane* cuites dans du vin & appliquées en forme de cataplasme, arrêtent les fluxions & guérissent les tumeurs & les inflammations. Son écorce cuite dans du vinaigre appaise les maux de dents. Son fruit pris dans du vin guérit la morsure des serpens, & fournit un remede pour les brûlures étant réduit en forme d'onguent avec de la graisse. Le poil ou duvet du fruit ou des feuilles offense la vue & l'ouie lorsqu'il vient à entrer dans les yeux ou dans les oreilles. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 107.

2. *Platanus, Occidentalis, aut Virginiensis*, Park. Theat. 1427. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Platanus est aussi le nom de la *Papaya, fructu Melopeponis effigie.*

PLATEA, le *Pélican*.

PLATIASMOS, πλατιασμὸς, défaut dans la prononciation, occasionné par la trop grande ouverture de la bouche, qui empêche une personne de parler distinctement. Gorræus.

PLATYCORIA, πλατυκορία, dilatation extraordinaire de l'œil occasionnée par une paralysie. Areté'e, *de Sign. & Caus. Diuturn. Lib. I. cap.* 7.

PLATYOPHTHALMON, est le nom qu'on donne à l'antimoine, parce que les femmes s'en servoient pour se teindre les sourcils & les paupieres.

PLATYPHYLLOS, nom du *Quercus, latifolia, mas, quæ brevi pediculo est*, & du *Quercus, latifolia, fœmina.*

PLATYSMA, πλάτυσμα, toute chose qui est plate & large, comme un morceau de linge, une emplâtre, une plaque de métal.

PLATYSMA MYOIDES, est le nom que Galien donne à l'aponévrose musculeuse, qu'on appelle autrement *quadratus genæ*, le *peaucier*. Voyez *Caput* & *Labia*.

PLATYSTERNOS, qui a une grande & large poitrine. On donne cette épithete à ceux qui ont le sternum fort large.

PLE

PLECHAS, πλιχὰς; la région du corps qui est terminée des deux côtés par les cuisses, par-devant par les parties naturelles, & par-derriere par l'anus. Hippocrate.

PLECTANE, πλεκτανὴ ou πλέγμα, *plexus* ou complication des vaisseaux.

Plectana, πλεκτάναι, sont les trompes de la matrice.

PLECTRUM, est le nom qu'on donne à l'apophyse styloïde de l'os pétreux, à la luette, & dans quelques Auteurs, à la langue.

PLEGMA, le même que *plectane.*

PLEGMARIA. Voyez *Selago*.

PLEIAS, πλειὰς ou πλειὰς, au pluriel *pleiades*, en Latin *Vergiliæ*. Les *Pleiades* sont une constellation dans le signe du taureau, laquelle est composée de sept étoiles: mais Hippocrate s'en sert pour marquer le coucher de ces étoiles qui arrive sur la fin de l'automne ou du mois d'Octobre. C'est ce que Galien donne à entendre, *Com. I. in I. Epid.* où il dit qu'Hippocrate fait voir clairement qu'il a su que le coucher des *pleiades* arrive à la fin de l'automne; qu'il appelle à cause de cela par une maniere abrégée de s'exprimer πλειὰς. Et en confirmation de ce qu'il dit, on peut souvent observer qu'Hippocrate emploie les mots ὑπὸ πλειάδας pour marquer la fin de l'automne.

PLEMMYRIS, πλημμυρὶς, est proprement la même chose que πλημμύρα, & signifie, suivant Hésychius, le flux de la mer: mais on s'en sert par métaphore pour exprimer une surabondance d'humidité, ou suivant l'interprétation de Galien πλῆθος ὑγρότητος, abondance d'humidité.

PLEMNE, πλήμνη, est traduit dans l'*Exegesis* de Galien par τροχοῦ χοινικίς, le moyeu d'une roue. Ce mot se trouve souvent dans le Livre *des Fractures*.

Plemnæ, πλῆμναι, au pluriel, signifie, suivant Hésychius, les trous qui sont autour du moyeu & dans lesquels les raies de la roue s'inserent. Fœsius.

PLENILUNIUM, *pleine lune*. On assure qu'en ce tems-là un grand nombre de maladies, telles que la manie, l'épilepsie & plusieurs autres qui viennent des vers deviennent beaucoup plus violentes. Voyez *Astronomia*.

PLENNA, πλέννα, le même que *blenna, mucosité.*

PLERES ARCHONTICON, est le nom d'une poudre céphalique composée. Lemery, *Pharm. Univers.* Blancard.

PLEROSIS, πλήρωσις, replétion ou rétablissement d'un corps que des maladies ou des évacuations trop copieuses avoient épuisé.

PLESMONE, πλησμονὴ, *plénitude, satiété* ou *réplétion*.

PLETHORA, πληθώρα, de πλῆθος, plénitude; *pléthore*; plénitude ou surabondance de sang & d'humeurs.

Les maladies qui naissent du défaut de circulation des humeurs sont à peu près les mêmes que celles que produit leur stagnation. Dans ce dernier cas l'air est d'une grande importance, puisqu'étant admis il accélere les corruptions spontanées qui autrement eussent été beaucoup plus lentes; d'où il suit que la connoissance & la cure des premieres sont les mêmes que celles des dernieres: on peut même en déduire la nature, les causes, les effets, les signes & les remedes de la *pléthore*, pourvu qu'on fasse attention aux circonstances suivantes.

Les fluides du corps humain ou sont crus, & tiennent en quelque sorte de la nature des alimens, ou ont acquis les qualités qui sont propres aux fluides humains. Maintenant si l'on fait attention à ce qui arrive, tant aux fluides crus du corps humain, qu'à ceux qui ont été assimilés, pendant que la circulation languit, on comprendra sans peine qu'il doit arriver les mêmes changemens dans les fluides, que si on les eût laissés à eux-mêmes & dans un état de repos; car le sang humain, lorsqu'on le laisse reposer un moment se sépare en deux parties, savoir, la sérosité, & une substance rouge & figée. De plus, lorsque la circulation vient à diminuer considérablement, il arrive un malheur à peu près semblable; & c'est ce qui fait que les maladies chroniques laissent si souvent après elles des concrétions polypeuses. Mais tous les alimens crus s'assimilent aux fluides humains par l'efficacité de la circulation du sang; & lors au contraire que cette circulation languit, les alimens retiennent leur qualité originelle plus long-tems qu'ils ne devroient, & se corrompent d'eux-mêmes.

Il faut observer que l'accès libre de l'air accélere toutes les dépravations spontanées des humeurs; car il ne peut y avoir de fermentation là où il n'y a point d'air, & tandis qu'on interdit l'entrée à ce fluide, les humeurs se corrompent beaucoup plus lentement qu'elles n'au-

roient fait ſans cela. Par exemple, dans un hydropique, l'eau ſéjourne ſouvent pendant plusieurs mois dans le bas-ventre ſans ſe corrompre, au lieu qu'elle le fait promptement dès que l'air en approche.

Le ſang qui coupit dans les vaiſſeaux diſtendus de l'utérus pendant les derniers mois de la groſſeſſe ne ſe corrompt point : mais la femme n'a pas plutôt accouché que l'approche de l'air, rend les vuidanges extrement fétides. Après des contuſions violentes le ſang épanché ſous la peau ſaine a beaucoup de peine à ſe corrompre : mais étant peu-à-peu atténué & abſorbé il ſemble diſparoître. Lors au contraire qu'on expoſe à l'air le ſang qu'on a tiré d'un homme par la ſaignée, il ſe corrompt en très-peu de tems. D'où il ſuit qu'encore que les humeurs s'arrêtent ou circulent plus lentement dans les parties intérieures du corps, elles ſont quelque tems ſans ſe corrompre tant que l'air n'a pas la liberté d'en approcher.

Mais comme la *pléthore*, ou la quantité augmentée des fluides retarde leur circulation, il faut déduire ſa nature, ſes cauſes, ſes ſignes, & la vraie méthode de la guérir des conſidérations ſuivantes.

La *pléthore* eſt une quantité de ſang louable, plus grande qu'il ne faut pour pouvoir ſupporter les changemens qui ſont inévitables dans la vie, ſans occaſionner des maladies.

On entend par le nom de *pléthore* une abondance de ſang louable beaucoup plus grande qu'il ne faut ; d'où il ſuit que cette circonſtance en elle même ne peut jamais être une maladie, puiſqu'elle ne ſuppoſe qu'une trop grande quantité d'humeurs louables, le malade demeurant ſain à tous autres égards. Auſſi Van-Helmont s'eſt-il imaginé que c'étoit à tort qu'on mettoit la *pléthore* au nombre des maladies, puiſque ſuivant lui, ce qui eſt louable ne peut jamais pécher par ſa quantité. Au reſte un malade pléthorique eſt celui qui, quoique exempt de maladie, eſt néantmoins dans un tel état de plénitude que ſes fonctions naturelles ne peuvent manquer d'être injuriées, ſi les humeurs viennent à augmenter ou à être raréfiées plus qu'il ne faut, par la chaleur ou telle autre cauſe que ce ſoit. Il s'enſuit donc qu'une perſonne pléthorique peut ſe bien porter, & être en même-tems, dans un très-grand danger ; puiſque l'augmentation de la chaleur de l'atmoſphere, la plus petite erreur à l'égard des choſes non-naturelles, ou une paſſion violente, ſuffiſent pour faire dégénérer cet état de ſanté en une maladie très-dangereuſe ; ſans qu'il ſoit poſſible de prévenir ce malheur auquel les perſonnes les plus robuſtes ſont quelquefois ſujettes. C'eſt ce qui fait qu'Hippocrate nous apprend dans le *III. Aph.* de la premiere *Section.*

« Que les perſonnes qui ſe portent le mieux ſont dans « un état dangereux ; puiſque ne pouvant demeurer « long-tems dans le même état, ni changer pour le « mieux, il faut néceſſairement qu'elles tombent dans « un état pire ; de ſorte qu'on doit les en tirer le plus « promptement qu'il eſt poſſible. »

La *pléthore* ne conſiſte donc point dans l'augmentation de toutes ſortes d'humeurs indifféremment ; mais ſeulement dans celles des ſucs louables. Auſſi Galien nous apprend-il, *Meth. Medend. Lib. XIII. cap. 6.* « qu'on donne le nom de *pléthore* à l'augmentation « mutuelle & uniforme des fluides ; au lieu que lorſ« que le ſang abonde en bile noire ou jaune, en pituite « ou en humeurs séreuſes, on appelle cette maladie « une cacochymie & non point une *pléthore.* »

Les Anciens diſtinguoient deux ſortes de *pléthore*, l'une qui affecte les vaiſſeaux, & l'autre qui influe ſur les forces. Lorſque les vaiſſeaux ſont tellement remplis de liqueurs louables qu'ils ſont menacés de rupture, cela s'appelle ſimplement une plénitude, ou *pléthore* des vaiſſeaux. Mais lorſque ces mêmes vaiſſeaux, ſans contenir une trop grande quantité d'humeurs louables, en renferment cependant plus que la force vitale n'eſt en état d'en faire circuler, cette maladie eſt appellée plénitude ou *pléthore, ad vires.* C'eſt ainſi que Galien, *de plenitudine. cap.* 3. nous apprend qu'il y a deux ſortes de *pléthore*, l'une qui affecte les forces & les facultés vitales, & l'autre les vaiſſeaux. Et dans ſon Traité *de Curandi Ratione per Venæſectionem, cap.* 6. il dit « que « plus une perſonne ſe ſent péſante, plus la *pléthore*, « eu égard aux forces, eſt conſidérable ; au lieu que « celle des vaiſſeaux ſe manifeſte par un ſentiment de « tenſion. »

Mais on ne ſe ſert ordinairement du mot de *pléthore* qu'en parlant des vaiſſeaux, & c'eſt dans ce ſens que nous allons la conſidérer.

Je dis donc que cette eſpece de *pléthore* a pour cauſe tout ce qui engendre beaucoup de chyle & de ſang louable, & empêche en même-tems l'atténuation, la diſſipation & la tranſpiration.

Les fonctions de la vie uſent néceſſairement les ſolides, & procurent la diſſipation des fluides, de ſorte qu'on eſt obligé de les réparer tous deux par les alimens. Lorſqu'on rend tous les jours au corps autant de ſubſtance qu'il en perd, il réſulte un parfait équilibre, qui eſt le ſigne le plus aſſuré d'une ſanté confirmée ; car Sanctorius a prouvé par pluſieurs expériences, que le corps eſt dans l'état le plus parfait où il puiſſe être, lorſqu'il reprend tous les jours ſon poids ordinaire, après que la digeſtion des alimens eſt faite. Le corps répare les pertes qu'il a faites à l'aide d'un chyle louable, & du ſang qui en eſt formé. Lors donc qu'il s'engendre une plus grande quantité de chyle & de ſang qu'il ne faut pour réparer la diſſipation qui s'eſt faite, il ſe fait ordinairement un amas de ſucs ſuperflus, qui augmentent à proportion que l'efficacité des fonctions, à l'aide deſquelles les fluides s'atténuent, ſe conſument & ſe diſſipent par les voies ordinaires d'excrétion, diminue.

On peut mettre au nombre des cauſes de la *pléthore* la grande contraction des vaiſſeaux chylifiques, du cœur & des arteres, & en même-tems le relâchement des veines & des autres petits vaiſſeaux ; les alimens doux qui ſe changent aiſément en chyle, le trop long ſommeil, la tranquilité d'eſprit, l'inaction des muſcles & le défaut des évacuations de ſang, ſoit naturelles ou artificielles auxquelles on eſt accoutumé.

A l'égard de la contraction des organes chylifiques : tant que les viſceres qui ſervent à convertir les alimens en un chyle louable, ſont ſains & forts, il s'engendre une grande quantité de chyle des alimens & de la boiſſon ; & tant que la même force ſubſiſte dans le cœur & les arteres, ce même chyle ſe convertit en un ſang louable ; tandis qu'en même-tems les veines qui ſont naturellement lâches, cedent aiſément au fluide qui les diſtend, & reçoivent ſa quantité ſuperflue, à moins qu'elles ne ſe vuident à l'aide d'un mouvement & d'un exercice proportionnellement plus grands ; car il s'amaſſe d'autant plus d'humeurs dans les veines que la circulation eſt plus languiſſante ; au lieu que les arteres ſe rempliſſent & les veines ſe vuident à proportion que le mouvement du ſang eſt plus vif. Lorſque les ivrognes avalent une grande quantité de liqueurs, ils ne manqueroient pas d'en être étouffés ſi les veines ne recevoient la liqueur ſuperflue : auſſi remarque-t on que leurs veines s'enflent conſidérablement dans ce tems-là. Lors donc que les organes chylifiques préparent une grande quantité de chyle ; que les organes qui ſervent à la ſanguification convertiſſent ce chyle en ſang, s'ils ſurvient en même-tems un relâchement dans les

veines, il faut néceſſairement qu'il s'amaſſe une grande quantité de ſang louable.

Pour ce qui eſt des alimens doux: toutes les ſubſtances acres augmentent la circulation du ſang par leur qualité irritante, & les liqueurs diminuent d'autant plus que le mouvement du ſang eſt plus rapide; d'où il ſuit que les alimens farineux, les bouillons de viande, la chair délicate des jeunes animaux, & les herbes potageres qui engendrent une grande quantité de chyle louable, ſont capables d'occaſionner une *pléthore*.

Pour ce qui eſt du ſommeil: on a vu au mot *Fibra* combien un ſommeil exceſſif eſt capable de relâcher les fibres qui ſont trop tendues. Or comme les vaiſſeaux relâchés cedent aiſément aux fluides qui les diſtendent, ils s'enſuit qu'ils doivent-être plus pleins qu'à l'ordinaire. De plus, on répare par le ſommeil ce qui s'eſt perdu par les fonctions de ſentiment & par le mouvement volontaire, au lieu que les veilles conſument ce qui s'étoit amaſſé pendant le ſommeil. De-là vient que ceux qui ſe trouvent fatigués des travaux de la journée, ſe réveillent plus vigoureux & plus diſpos après avoir dormi. Lors donc qu'une perſonne dort trop long-tems, plus il amaſſe d'humeurs pendant le jour & moins il en diſſipe, d'où il réſulte une *pléthore*. C'eſt ce qui fait encore que le ſommeil rétablit ſi promptement ceux dont l'habitude eſt épuiſée par de violentes maladies; & que les ours paſſent tout l'Hiver ſans manger, le ſommeil ſuppléant au défaut de nourriture.

Quant à la tranquilité d'eſprit: on ne peut douter qu'elle ne contribue conſidérablement à la conſervation de la ſanté. Or on ſait que l'effet de la ſanté la plus parfaite eſt une *pléthore*, & que les paſſions violentes & les ſoucis dévorans conſument le corps d'une maniere ſenſible. Auſſi Galien, *Method. Medend. Lib. XIV. cap.* 15. met-il les ſoucis au nombre des méthodes qu'il preſcrit pour diminuer le trop d'embompoint.

A l'égard de l'inaction des muſcles: depuis que l'homme a été condamné, en punition de ſon péché, à manger ſon pain à la ſueur de ſon viſage, l'exercice du corps eſt devenu abſolument néceſſaire pour la conſervation de la ſanté; auſſi remarque-t-on que ceux qui menent une vie délicate & oiſive ſont affligés des maladies les plus terribles.

Hippocrate, dans ſon Traité *de la Diete*, *Lib. I.* nous apprend « que tout homme qui mange ne ſauroit ſe « bien porter, s'il ne travaille à proportion de la nour- « riture qu'il prend; car bien que la nourriture & le « travail aient des effets tout contraires, ils ne laiſſent « pas de contribuer mutuellement à la ſanté; car le « travail eſt deſtiné à conſumer ce qu'il y a de ſu- « perflu dans le corps, & la nourriture à rétablir ce « qu'il a perdu. »

Il ordonne dans le même Traité, *Lib. III.* « d'examiner « ſi la nourriture a excédé le travail, ou le travail la « nourriture, ou s'ils ſont l'un & l'autre dans la juſte « proportion; car de leur inégalité naiſſent les mala- « dies, comme la ſanté vient de leur équilibre & de « leur égalité. »

Il faut donc que l'équilibre entre la nourriture & le travail ſoit tel que la diſſipation journaliere égale la quantité d'alimens dont on uſe; car ſi l'on prend la même quantité de nourriture en même-tems qu'on fait moins d'exercice, il faut néceſſairement qu'il en réſulte une *pléthore*. Lorſqu'on nourrit des chevaux dans une écurie, ſans les faire travailler, ils s'engraiſſent en très-peu de tems, mais on ne les a pas plutôt exercés pendant quelque jours que leur embompoint diminue.

A l'égard des évacuations ordinaires de ſang, ſoit naturelles ou artificielles; on eſt convaincu par expérience que plus un homme ſe fait ſaigner, pourvu que ſes forces ne ſoient point entierement affoiblies, plus ſes vaiſſeaux ſe rempliſſent. Les femmes ont tous les mois une évacuation naturelle de ſang ſuperflu; & les hommes accoutumés à des ſaignées réitérées, ſont affligés vers le tems auquel ils avoient coutume d'uſer de ce remede, des mêmes maladies que les femmes dont les regles ſont ſupprimées; au moyen de quoi leurs forces dégénerent, & ils acquierent une habitude auſſi lâche & auſſi foible que celle des femmes. M. Dodart obſerve dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *Année* 1707. qu'un homme qui n'avoit point été affoibli par la ſaignée recouvra en cinq jours de tems ſeize onces de ſang qu'on lui avoit tirées. D'où il paroît que les ſaignées réitérées diſpoſent à la *pléthore*, puiſque le ſang ſe reproduit ſi promptement par ſon moyen, quoique le corps devienne moins ferme & plus lâche, & que ſes vaiſſeaux ſe rempliſſent plus aiſément. J'ai connu une femme ſujette à des paſſions très-violentes, qui ayant été ſaignée plus de ſoixante fois dans une année devint ſi graſſe au bout de quelques mois, qu'elle peſoit cent cinquante livres de plus que dans ſon état naturel: mais comme ſon ſang ſe reproduiſoit tous les jours, elle étoit obligée de ſe faire ſaigner très-ſouvent, de ſorte qu'à la fin ſes forces s'étant épuiſées elle tomba dans l'hydropiſie. Je ne ſaurois donc approuver la coutume qu'ont quelques perſonnes de ſe faire ſaigner pluſieurs fois par an par précaution, puiſque leur corps s'affoiblit par-là & devient beaucoup plus ſujet à la *pléthore*. Galien, qui, *Meth. Medend. Lib. IX. cap.* 5. recommande les ſaignées fréquentes & copieuſes dans certaines maladies, juſqu'à défaillance, rejette entierement cette coutume en ces termes:

« Je ne trouve point à propos qu'on ſe faſſe ouvrir la vei- « ne pluſieurs fois par an, parce que les eſprits vitaux « ſortent avec le ſang, & qu'après que leur quantité eſt « conſidérablement diminuée, toute l'habitude ſe re- « froidit, & le corps ne s'acquite plus qu'imparfaite- « ment de ſes fonctions naturelles. »

Tous les effets de la *pléthore* dépendent de cette raréfaction du ſang qui provient de l'augmentation de ſa vélocité & de la chaleur qui en réſulte, ou d'autres cauſes que l'obſervation ſeule peut faire connoître. De-là la dilatation des arteres tant ſanguines, que lymphatiques, le dérangement des ſécrétions, la compreſſion des veines ſanguines & lymphatiques, l'interruption de la circulation, l'inflammation & la rupture des vaiſſeaux, la ſuppuration, la gangrene & la mort.

Tous les effets de la pléthore dépendent de la raréfaction des fluides. Les vaiſſeaux peuvent contenir une trop grande quantité de ſang louable ſans que la ſanté ſoit altérée, mais lorſque ce ſang vient à ſe raréfier pour quelque cauſe que ce ſoit, les fonctions commencent à s'altérer; & s'il ſurvient dans ces occaſions certains changemens dans le corps, on les regarde comme les effets de la *pléthore*, bien qu'ils ne dépendent point de cette cauſe ſeule, puiſque la *pléthore* ne fait que diſpoſer le corps à des maladies que la raréfaction excite ou occaſionne. De ces deux cauſes jointes enſemble ſe forme la cauſe prochaine de ces phénomenes; & comme la cauſe excitante, je veux dire, la raréfaction, met la *pléthore* en action, qui ſeule, à moins qu'elle ne fût exceſſive ne nuiroit pas auſſi promptement; on dit dans ce ſens que les effets de la *pléthore* dépendent de la raréfaction des fluides.

La raréfaction du ſang provient de l'augmentation de ſa vélocité, auſſi-bien que de la chaleur qui en réſulte. Lorſqu'il coule une plus grande quantité de ſang dans les vaiſſeaux dans le même eſpace de tems, on dit que ſa vélocité a augmenté; mais cela ne peut arriver que le frotement des fluides contre les vaiſſeaux n'augmente auſſi. De-là naît la chaleur, qui à ſon tour produit la raréfaction. Mais toutes les cauſes qui ſemblent raréfier le ſang ne paroiſſent produire cet effet qu'en augmentant la célérité de ſon mouvement auſſi-bien que la

chaleur qui en résulte. Or on sait que la raréfaction du sang toute seule est capable de produire tous les effets qui naissent de la *pléthore*; car si le sang est une fois plus rare qu'il n'étoit auparavant, ce sera la même chose à l'égard des vaisseaux, que si sa quantité avoit augmenté du double. Si donc la raréfaction du sang se trouve jointe avec la *pléthore*, tous les symptomes qui peuvent naître de celle-ci augmenteront. On voit donc par-là d'où vient que tous les remedes & toutes les maladies qui échauffent & raréfient le saog en augmentaot la vélocité de ce fluide, occasionnent tous les symptomes d'une véritable plénitude. Lorsqu'une jeune personne vient à être attaquée de la petite vérole, cette maladie est aussi suivie de chaleur, de rougeur, d'une tension inflammatoire des vaisseaux, aussi-bien que d'un mal de tête insupportable, qui ne vient point de l'augmentation du sang, mais de sa raréfaction, laquelle est produite par l'accélération de son mouvement, & par la chaleur considérable qui en résulte.

De-là la dilatation des arteres tant sanguines, que lymphatiques. Lorsque le sang vient à augmenter ou à se raréfier, il occupe beaucoup plus d'espace qu'auparavant, de sorte qu'il faut nécessairement qu'il dilate davantage les vaisseaux dans lesquels il est enfermé; c'est ce qui fait que les arteres & les veines se distendent, au moyen de quoi le sang ne sauroit passer avec la même facilité des arteres dans les veines ainsi distendues, ce qui occasionne une plus grande résistance vers les extrémités des arteres: aussi celles-ci sont-elles beaucoup plus distendues par le sang qui leur vient du cœur. Maintenant, puisqu'on peut mettre au nombre des causes que les Medecins assignent pour expliquer la maniere dont tant de différentes liqueurs se séparent du sang dans les diverses parties du corps, les différentes proportions que les ramifications sécrétoires ont avec leurs troncs, il est évident que lorsque cette proportion est altérée par la dilatation des arteres, toutes les sécrétions ne doivent plus se faire avec la même régularité qu'auparavant.

A l'égard de la compression des veines sanguines & lymphatiques; les veines accompagnent les arteres dans presque toutes les parties du corps; & lorsque les arteres soot trop pleines elles compriment les veines, dont les tuniques sont beaucoup plus déliées: les veines ainsi comprimées envoyent le sang qu'elles contiennent au cœur, qui le pousse de nouveau dans les arteres: mais comme les veines se trouvent comprimées, elles ne peuvent en recevoir qu'une petite quantité, ce qui fait que la dilatation des arteres augmente, & que le sang s'y accumule presque entieremeot, tandis que les veines se vuident de plus eo plus à cause de la compression qu'elles souffrent, & qui augmente d'un moment à l'autre.

Quant à l'étranglement de la circulation des humeurs; il ne peut manquer d'arriver, puisque par ces moyens la résistance que le sang rencontre au sortir du ventricule gauche du cœur augmente à chaque instant. Il arrive de-là que les veines pulmonaires ne peuvent verser ce fluide dans le ventricule gauche du cœur avec la même facilité; au moyen de quoi ce fluide commence à s'accumuler dans les vaisseaux des poumons, la résistance que souffre le ventricule droit du cœur augmeote & la circulation cesse à la fin. La raison pour laquelle les personnes extremement pléthoriques sont si rouges, est que leurs petites arteres sont dilatées & reçoivent la partie rouge du sang. A la fin pourtant, ces sortes de personnes étant comme suffoquées commencent à prendre une couleur livide, & meurent quelquefois subitement, à moins que les vaisseaux oe soient dégagés, ou naturellement ou par art, en dimiouant la quantité du sang, & par conséquent sa chaleur & sa raréfactioo.

A l'égard de l'inflammation; il faut nécessairement qu'elle survienne à cause des humeurs grossieres qui ont pénétré dans les orifices dilatés des petits vaisseaux, & qui ne peuvent passer dans leurs parties les plus étroites.

A l'égard de la rupture des vaisseaux; elle arrive principalement dans les parties où les vaisseaux sont les plus déliés, & si les persoooes pléthoriques sont si sujettes à mourir d'apoplexies, ce n'est qu'à cause de la rupture que souffrent les arteres du cerveau.

Quant à la suppuration & la gangrene; c'est ordinairement par-là que se terminent les inflammations qu'on n'a pu résoudre.

Pour ce qui est de la mort; elle paroît être causée par la résistance que le cœur rencontre de la part des vaisseaux distendus, & qui est telle, qu'il ne peut se débarrasser du fluide qu'il contient; au moyen de quoi la circulation est suffoquée. Elle peut aussi venir de ce que les arteres étant trop pleines, compriment les vaisseaux capillaires du cerveau, du cervelet & des nerfs; ou de la rupture des vaisseaux & de l'épanchement des humeurs nécessaires à la vie qui en résulte; ou enfin, de ce que les fluides extravasés détruisent l'action des visceres qui servent le plus immédiatement à la vie.

On peut donc aisément connoître la *pléthore* présente, & prévenir tous les effets qui pourront en résulter.

On est assuré de la présence de la *pléthore*, si les causes qui engendrent une trop grande quantité de sang louable, &, dont on a parlé ci-devant, ont précédé; si l'on apperçoit une grande rougeur par tout le corps, surtout daos les parties dans lesquelles les vaisseaux paroissent à découvert, comme dans les coins des yeux, dans la tunique conjonctive, dans les parties internes des paupieres, des narines, de la bouche, de la gorge & des levres; si l'on sent une grande chaleur, même dans les extrémités du corps; si les veines sont gonflées, & le pouls fort & plein; si après un exercice violent, des chaleurs excessives, l'usage du vin, ou telle autre substance chaude, les malades apperçoivent dans tous leurs muscles une tumeur molle, pleine & distendante, accompagnée d'une certaine immobilité qui les empêche de pouvoir fermer les poings; s'ils commencent à appercevoir en eux une certaine paresse, & un assoupissement accompagné d'un écoulement de larmes.

On prévoit, en formant le prognostic d'une *pléthore*, que tous les symptomes dont on a parlé arriveront, & particulierement que toutes les fonctions du cerveau seront dérangées, à cause qu'il y a une plénitude naturelle dans toutes les parties de la tête. De-là vient que lorsque les gros vaisseaux, remplis de sang rouge, sont distendus, les vaisseaux plus petits souffrent une compression, parce que les os du crane ne peuveot poiot céder; de sorte que toutes les maladies du cerveau, depuis le plus léger vertige jusqu'à l'apoplexie la plus funeste, peuvent venir d'une *pléthore*.

La cure de la *pléthore* consiste daos la saignée, le travail & les veilles; à se nourrir d'alimens acres après les évacuations convenables, & à omettre peu-à-peu ces dernieres.

La saignée. La trop grande abondance de sang louable est cause de tous les accidens dont on vient de parler; d'où il suit, que tout ce qui est capable de la diminuer doit être salutaire. Mais rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée, qui appaise immédiatement tous les symptomes.

Un Medecin ne peut donc mieux faire que d'indiquer les méthodes dont la oature se sert elle-même pour la guérisoo des maladies. On sait que daos quelque état que le corps se trouve, rien ne guérit plus efficacement la *pléthore* qui vient ou de la redoodance ou de la raréfaction du sang, qu'une hémorrhagie salutaire, surtout par le nez. C'est ce qui reod ces sortes d'évacuations si salutaires aux jeunes geos qui jouissent d'une santé

santé parfaite, & qui sont dans un âge où tous les vaisseaux devenant plus forts commencent à résister avec plus de force aux fluides, surtout dans le printems, qui est le tems où la chaleur augmente. Delà vient encore que ces sortes d'évacuations sont si salutaires dans les maladies les plus violentes. C'est pour imiter ces efforts de la nature que les Medecins ordonnent de diminuer la quantité du sang par la saignée; & supposé que les symptomes indiquent que les arteres ne sont distendues & les veines affaissées qu'à cause que le sang ne peut passer des premieres dans les secondes, ce qui arrive fréquemment dans les maladies aiguës & inflammatoires, quelques uns se hasardent à ordonner l'artériotomie : mais comme cette opération ne sauroit se pratiquer sans danger sur les grosses arteres, on peut satisfaire avec moins de risque à la même indication, en ouvrant un grand nombre de petites arteres à l'aide des scarifications. Prosper Alpin nous apprend, dans son Traité *de Medicina Ægyptiorum*, que les Egyptiens, chez qui ces maladies aiguës sont très-fréquentes, font grand cas de ces sortes de scarifications.

Il s'est trouvé quelques Medecins, surtout parmi les sectateurs de Van-Helmont, qui ont condamné la saignée comme une opération aussi inutile que cruelle. Ils ont cru que l'abstinence seule étoit suffisante pour diminuer la redondance des humeurs, puisqu'au moyen de la transpiration insensible & des autres excrétions, il s'évacue tous les jours plusieurs livres d'humeurs, que l'on répare cependant à l'aide des alimens & de la boisson. D'où ils ont conclu, que puisque les excrétions naturelles continuent à diminuer les fluides, surtout quand on s'abstient de boire & de manger, les fluides doivent diminuer plus considérablement à l'aide d'une abstinence de vingt-quatre heures, qu'ils ne le feroient avec le secours de la saignée la plus copieuse. Mais ils n'ont pas fait attention que par cette méthode il n'y a que les humeurs les plus subtiles qui se dissipent, & que le sang rouge & épais qui distend les vaisseaux ne diminue presque point; ce qui est pourtant absolument nécessaire, & que toutes les humeurs acquierent une plus grande acrimonie, à cause qu'il ne se mêle plus de nouveau chyle avec le sang.

Mais quoique la saignée diminue la rédondance du sang, non-seulement elle laisse le corps aussi sujet qu'auparavant à la réplétion, mais elle le dispose encore davantage à la génération d'une nouvelle *pléthore*, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus; d'où il suit qu'il faut tellement le fortifier, qu'il ne puisse plus amasser à l'avenir une aussi grande quantité de sang.

L'exercice non-seulement dissipe ce qui s'est amassé dans le corps pendant qu'il étoit en repos, mais il fortifie encore les solides à un tel point, qu'ils ne cedent plus avec la même facilité aux fluides qu'ils contiennent. Aussi voit-on rarement les personnes accoutumées à un travail pénible sujettes à la *pléthore*, bien qu'elles prennent beaucoup de nourriture. Mais un pareil exercice ne convient qu'après qu'on a dégagé les vaisseaux par le moyen de la saignée; car sans cette précaution, ils ne manqueroient pas de se distendre & de se rompre en très-peu de tems.

A l'égard des veilles, on met le sommeil au nombre des causes de la plénitude; d'où il suit que son contraire doit produire des effets opposés.

Quant à l'usage des alimens acres après les évacuations convenables; les alimens doux étant aisément changés par les organes chylifiques, engendrent une grande quantité de chyle; en conséquence de quoi le sang augmente tous les jours, à moins qu'on n'ait soin de dissiper les humeurs superflues par un exercice violent.

De-là vient que la nature a donné aux enfans pour nourriture un lait extremement doux, & qui a déja été changé dans le corps de la mere, parce que cet âge a besoin que les humeurs augmentent tous les jours avec toute la promptitude possible. Mais quand il est question du contraire, comme dans la cure de la *pléthore*, par exemple, les alimens les plus durs & les plus difficiles à digérer, de même que les substances acres, aromatiques & irritantes, sont les plus salutaires, à cause que par ce moyen il s'engendre une moindre quantité de sang & de chyle; & que le mouvement des humeurs venant à augmenter à l'aide de ces sortes de substances; elles n'ont pas la même facilité à s'accumuler dans le corps. Mais les substances acres sont extremement nuisibles, quand on n'a pas eu la précaution de diminuer auparavant la quantité des fluides avec des évacuans, parce que le mouvement du sang venant à augmenter par leur moyen, les vaisseaux qui se trouvent trop pleins, peuvent se rompre.

A l'égard de l'omission graduelle des évacuations ordinaires; on a vu ci-devant que rien ne dispose plus à la *pléthore* que des saignées trop fréquentes. Il s'ensuit donc qu'on doit renoncer à ces sortes d'évacuations, mais non point tout à la fois, à cause que tout changement subit est dangereux, surtout dans le cas dont il s'agit; car les saignées fréquentes accoutument le corps à amasser une grande quantité de sang, qui ne sauroit manquer de produire tous les effets de la *pléthore*, lorsqu'on n'a pas soin de la diminuer. Il faut donc diminuer peu-à-peu ces sortes d'évacuations, quant à leur quantité, & mettre un plus grand intervalle entre elles, pour pouvoir y renoncer insensiblement sans danger.

En prenant ces mesures, on imite la méthode salutaire dont la nature se sert vers le tems que les regles commencent à cesser dans les femmes; car cette évacuation devient successivement moins abondante, & ses retours sont moins fréquens, jusqu'à ce qu'elle ait entierement cessé. Mais lorsque les regles viennent à cesser tout d'un coup, cet accident a pour l'ordinaire des suites très-fâcheuses. VAN-SWIETEN.

PLETHORICUS; *pléthorique*; est l'épithete qu'on donne à ceux qui ont beaucoup de sang, ou qui ont une pléthore.

PLETHRON; la sixieme partie du stade.

PLEURA. La *Pleure* est une membrane fort adhérente à la surface interne des côtes, à celle du sternum, des muscles intercostaux, des muscles souscostaux, des sterno-costaux, & à la convexité du diaphragme.

Son tissu est fort serré, très-garni de vaisseaux sanguins & de nerfs, & à peu près pareil à celui du péritoine, étant de même composé d'une vraie lame membraneuse qui en fait la concavité, & d'un tissu cellulaire qui en fait la convexité, & qui est la production ou la continuation de la lame.

La portion cellulaire fait tout le tour de la surface interne : mais la portion membraneuse est autrement disposée. Chaque côté de la poitrine a sa *pleure* particuliere. Ces deux *pleures* sont entierement distinctes, & sont comme deux grosses vessies qu'on auroit mises ensemble l'une à côté de l'autre dans la cavité de la poitrine; ensorte que par leur adossement entre le sternum & les vertebres, il se fait une duplicature en forme de cloison, leurs autres côtés étant collés aux côtes & au diaphragme.

On donne à cette duplicature des deux *pleures* particulieres le nom de médiastin. Les deux lames dont il est composé, sont unies très-étroitement ensemble du côté du sternum & vers les vertebres. Elles sont écartées l'une de l'autre dans le milieu, & un peu vers le devant jusqu'embas par le péricarde & par le cœur; comme on verra ci-après. Un peu plus en arriere elles s'écartent en maniere de tuyau, & servent de tunique à l'œsophage. Enfin tout en arriere, il y a entre les vertebres & les deux *pleures*, depuis le haut jusqu'embas, un espace triangulaire, principalement occupé par l'aorte.

Devant le cœur, depuis le péricarde jusqu'au sternum, les lames de la duplicature sont fort collées ensemble, & font paroître le médiastin tout-à-fait transparent, excepté un petit espace en-haut, où est placé un corps

glanduleux appellé *thymus*; de sorte qu'il n'y a naturellement aucun interstice, ni aucune cavité particuliere. Ce n'est que la maniere vulgaire de lever le sternum qui cause cet écartement, comme l'a fait voir assez clairement M. Bartholin, mon premier Maître en Anatomie, dans son Traité *du Diaphragme*, imprimé à Paris en 1676.

Le médiastin ne se termine pas ordinairement le long du milieu de la face interne du sternum, comme on a toujours cru. J'ai démontré l'an 1715. à l'Académie Royale des Sciences, qu'il biaise de haut-embas vers le côté gauche; & que si l'on perce le sternum avec un instrument pointu avant que d'ouvrir la poitrine, on trouvera presqu'un travers de doigt de distance entre le sternum & le médiastin, pourvu qu'on laisse le sternum en place, & que l'on coupe les cartilages des côtes environ un pouce de distance de chaque côté du sternum.

On voit par-là que la poitrine est non-seulement partagée en deux cavités, séparées l'une de l'autre par une cloison mitoyenne sans aucune communication, mais aussi que par l'obliquité de cette cloison la cavité droite de la poitrine est plus grande que la cavité gauche. Par-là on peut juger de l'incertitude de la trépanation du sternum, que les anciens recommandent dans certains cas.

La portion cellulaire de la *pleure* en attache les portions membraneuses au sternum, aux côtes, à leurs muscles, au diaphragme, au péricarde, au thymus, aux vaisseaux, & généralement à tout ce qui est proche la convexité des portions membraneuses de la *pleure*. Elle se glisse aussi entre les lames de la duplicature dont le médiastin est formé, & les colle ensemble. Elle pénetre même les muscles, & communique avec le tissu cellulaire de leurs interstices, jusqu'à la membrane adipeuse externe de la convexité du thorax. En cela la *pleure* ressemble au péritoine.

La surface qui regarde les cavités de la poitrine est continuellement humectée d'une sérosité lymphatique, qui suinte peu à peu par les pores de la portion membraneuse. On veut faire penser que cette sérosité est la production de glandes imperceptibles : mais on n'a pas encore donné des preuves réelles de l'existence de ces glandes, non plus que de celles du péritoine.

Les arteres & les veines de la *pleure* sont principalement des ramifications des arteres & des veines intercostales. Ces ramifications sont très-multipliées & pour la plupart très-fines. Les mammaires internes & les diaphragmatiques lui fournissent aussi, & communiquent très-fréquemment avec celles qui viennent des intercostales.

Le médiastin a ses vaisseaux particuliers, appellés arteres & veines médiastines, lesquelles sont pour l'ordinaire des branches des soûclavieres. Les mammaires internes lui donnent aussi des ramifications sur le devant, les diaphragmatiques en-bas, les intercostales en arriere, de même que les œsophagiennes.

Les nerfs sont des ramifications des vrais nerfs intercostaux, autrement nommés costaux & dorsaux. Ils communiquent vers les vertebres avec les grands nerfs sympathiques, improprement appellés nerfs intercostaux, mais très-peu avec les nerfs sympathiques moyens ou ceux de la huitieme paire.

La *pleure* sert en général de tégument interne à la cavité de la poitrine. Le médiastin ôte toute communication des deux cavités de la poitrine, & empêche l'un des poumons de peser sur l'autre quand on est couché sur le côté. Il forme aussi des loges au cœur avec le péricarde, à l'œsophage, &c. & enfin se continue sur les poumons.

Nota. Les portions de la *pleure* qui sont immédiatement attachées aux côtes, peuvent être regardées comme un périoste de leurs faces internes. Cette adhérence aux côtes rend la *pleure* tendue & l'empêche de glisser. Elle la rend aussi extremement sensible au moindre écartement causé par une lymphe épaisse ou un sang accumulé; d'autant plus que les filamens nerveux sont dans ce cas extraordinairement comprimés dans l'inspiration, où les muscles intercostaux se gonflent. WINSLOW, *Anatomie*.

PLEURITIS, πλευρῖτις, de πλευρὰ, pleure; pleurésie ou inflammation de la pleure. Voyez *Peripneumonia*.

PLEURON, πλευρὸν, le même que *pleura*.

PLEUROPNEUMONIA, *Pleuropneumonie*, espece de maladie composée d'une vraie pleurésie & d'une péripneumonie.

PLEURORTHOPNÆA, suivant Blancard, est une pleurésie dans laquelle le malade ne peut respirer que debout ou assis & en élevant les épaules.

PLEXUS, en termes d'Anatomie, est une espece de filet ou complication de vaisseaux. Un amas de vaisseaux dans le cerveau est appellé *plexus choroïde*, *réticulaire* ou *rétiforme*. Un *plexus* de nerfs est une union de deux ou de plusieurs nerfs qui forment une espece de filet.

PLI

PLICA POLONICA, *Plique Polonoise*, est une maladie endémique très-connue dans toute la Pologne. Elle consiste dans un entrelacement extraordinaire des cheveux, lesquels sont tellement collés ensemble qu'ils forment un spectacle monstrueux.

Lorsqu'on les coupe ou qu'ils se rompent ils repandent du sang, le malade est attaqué de maux de tête horribles, sa vue s'affoiblit, & il court souvent risque de la vie. Cette maladie attaque surtout les Juifs qui vivent dans ces contrées.

Bien qu'il paroisse difficile de rendre raison de cette maladie, & d'assigner ses véritables causes, nous ne laisserons pas de faire quelque tentative là-dessus. Rien ne contribue plus à sa production que la malpropreté dans laquelle ces peuples vivent, car ils se peignent rarement, ils vivent dans des lieux bas & humides, & boivent de l'eau-de-vie avec excès. Les eaux ne contribuent pas peu à l'occasionner: de-là vient que Gehema dans son *Epist. ad Bontekoe de Plica Polonica*, assure, avec raison, que la cause de cette maladie réside dans certaines eaux de Pologne, dont l'usage, soit en forme de boisson ou de bain, produit la *plique*; ce qu'il confirme par l'exemple de deux Soldats qui n'eurent pas plutôt plongé leurs têtes dans l'eau d'un certain étang que leurs cheveux se nouerent en plusieurs endroits. Je joins à ces causes un défaut héréditaire qui passe des peres aux enfans, & qui consiste dans la trop grande ouverture des pores & des poils bulbeux qui sont logés sous la peau du crane, & qui fait que le suc nourricier épais & gluant qui est produit par les alimens grossiers & les eaux impures est poussé au moyen de la chaleur qu'excite l'usage de l'eau-de-vie dans les cavités des cheveux, & suintant par leurs pores produit cette terrible maladie. HOFFMAN, *de Morb. Cert. Reg. Propr*.

Cette maladie est extremement dangereuse à moins que la matiere peccante ne se jette sur les cheveux, & il survient des symptomes violens dans presque toutes les parties du corps où elle se loge.

Mais lorsque la nature oblige cette matiere à se jetter d'une maniere salutaire & critique sur les cheveux, ils s'entrelacent d'une façon extraordinaire, & le malade demeure exempt de tout autre symptome; car la nature jettant pour l'ordinaire les restes de la matiere peccante sur les cheveux, il arrive qu'un grand nombre de personnes supportent toute leur vie cette incommodité sans en recevoir aucun dommage considérable.

Lorsqu'on vient à couper cette *plique* le malade perd la vue & est attaqué de plusieurs autres symptomes terribles, non point, comme quelques-uns croyent, à cause que la tête demeure exposée au froid, puisqu'il est aisé de s'en garantir à l'aide d'un bonnet; mais parce

que la substance dans laquelle la nature avoit accoutumé de loger la matiere peccante, est emportée, ce qui empêche l'évacuation des humeurs putrides. Il arrive dans cette maladie la même chose que dans les ulceres invétérés, qu'on ne peut consolider sans mettre la vie du malade en danger, à moins qu'on n'ait eu soin de purger le corps auparavant. Il n'est pas sûr non plus de fermer des cauteres qui ont demeuré ouverts pendant un tems considérable.

Après que la matiere peccante a été évacuée la *plique* se guérit d'elle-même; & lorsqu'on est une fois assuré qu'elle n'est plus logée dans le corps, ce qu'il est difficile de connoître, on ne court plus de risque à couper la *plique*.

On ignore encore la vraie méthode de guérir cette maladie, à cause sans doute qu'il s'est trouvé jusqu'à présent peu de Medecins dans les contrées de la Pologne où la *plique* est endémique, qui aient su profiter de ce qu'on sait de sa nature & de sa guérison, pour établir un plan raisonnable & judicieux pour son traitement.

Il est certain que la purgation & la saignée nuisent à ceux qui sont attaqués de cette maladie bien loin de leur être utiles; & le Recteur de l'Académie de Zamosca marque aux Medecins de Padoue, qu'en entreprenant la cure de la *plique* avec les purgatifs ordinaires, on rend la maladie pire qu'auparavant, à cause que ces remedes, au lieu de corriger & de surmonter les humeurs peccantes, les jettent dans une agitation plus violente, & les obligent à se distribuer par tout le corps, au moyen de quoi il survient des douleurs aiguës dans tous les membres. Hercule Saxonia est du même sentiment, & confirme cette doctrine par différens exemples de personnes qui pour avoir usé de purgatifs au commencement de la *plique* & du scorbut sont devenues aveugles, estropiées & sujettes à plusieurs autres incommodités.

Il est donc beaucoup plus sûr & plus efficace d'attirer le plutôt qu'il est possible, la matiere peccante sur les cheveux, où elle tend naturellement; & l'expérience nous apprend que rien ne satisfait plus parfaitement à cette indication que de se laver fréquemment la tête & les cheveux avec une décoction de branque-ursine. SENNERT.

PLICHAS, πλιχάς, le même que *plechas*.

PLINIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en cloche & d'une seule piece, divisée en cinq segmens. Il s'éleve de son calyce un pistil qui se change en un fruit sphérique, charnu & cannelé, dans lequel on trouve une semence qui a la même forme que lui.

Miller ne compte qu'une seule espece de *plinia*, savoir,

Plinia fructu croceo odorato, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, voulut l'honorer du nom de Pline le Naturaliste. MILLER, *Dict.*

PLINTHIUM, πλινθίον. On donne ce nom à plusieurs machines dont on se sert pour faire l'extension. Oribase en décrit trois, l'une dans son Traité *de Laqueis*, *c.* 13. & les deux autres dans celui *de Machinamentis*, *c.* 8. Il appelle l'une de ces dernieres *Nilei plinthium*.

PLINTHITIS, πλινθῖτις, espece d'alun qu'on appelle aussi *placitis*.

PLO

PLOTES, est le nom qu'Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. II. cap.* 58. donne au muge.

PLU

PLUMACEOLUS, *Plumasseau*, *tampon* ou *compresse*.

PLUMACEUS, est une épithete que Zwelfer donne à certains magisteres pour signifier qu'ils sont aussi fins & aussi délicats que la plume ou le duvet.

PLUMBAGO.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, grosse, charnue, chaude & vivace; ses feuilles sont alternes & entieres. L'extrémité du pédicule, qui est fort court, se déploie en un calyce d'une seule piece, découpé en cinq segmens, velu & fait en forme de tuyau, dans le centre duquel on trouve l'ovaire muni de son pistil. Ce dernier contient une fleur d'une seule piece faite en forme de tuyau, dont l'extrémité supérieure est disposée en maniere de rayons, ce qui la fait ressembler au jasmin. Ces fleurs sont disposées en épis. La semence est oblongue & pointue.

Boerhaave compte deux especes de *Plumbago*; savoir,

1. *Plumbago quorumdam*, Tourn. Inst. 140. Boerh. Ind. A. 77. *Dentellaria*, Offic. *Plumbago Plinii*, Ger. 1069. Emac. 1254. Raii Hist. 1. 394. *Dentellaria Rondeletii*, J. B. 2. 941. *Lepidium Dentellaria dictum*, C. B. P. 97. *Lepidium Monspeliacum Dentellaria dictum*, Park. Theat. 885.

Les tiges de cette plante sont foibles, grêles & couvertes de feuilles longues, étroites, vertes & blanchâtres. Les fleurs sont disposées en épis, elles sont petites, purpurines, d'une seule piece, divisées en cinq segmens, & il leur succede des semences rudes, velues, nues & solitaires. La racine est grosse & épaisse, & toute la plante est d'un gout chaud & mordicant, de même que le Lépidium.

Cette plante est rarement d'usage. Elle est d'une nature chaude, & même caustique comme la pariétaire d'Espagne: & on l'emploie aussi-bien qu'elle pour le mal de dents. On assure même qu'il suffit de la tenir dans la main pour l'appaiser. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Plumbago Ceylanensis*, *folio splendente Ocymastri*, *flore lacteo*.

PLUMBAGO, *Plombagine*. Voyez *Molybdæna*.

PLUMBUM, *Plomb*.

Les Auteurs Grecs employent souvent le même nom pour désigner le *plomb* & l'*étain*, ce qui fait qu'un très-grand nombre d'Interpretes Latins rendent le mot Grec κασσίτερος par celui de *plomb* & d'étain. Geo. Agricola établit trois sortes de *plomb*: l'un blanc, que nous appellons présentement étain; l'autre de couleur de cendre, qui est le *Bismuth*; & le troisieme livide, qui est notre *plomb*.

On rapporte plusieurs expériences, pour prouver que le *plomb*, lorsqu'il est fondu, contient ou engendre quelque portion d'or. Monsieur Homberg assure que si l'on prend une petite quantité d'argent, & qu'après l'avoir séparé de toute matiere hétérogene, en le met tant à lac oupelle avec le *plomb*, on en mette un morceau dans de l'eau forte, on trouve un peu d'or au fond. Si l'on ajoute du cuivre à l'eau forte, l'argent se précipitera.

Le *plomb* se fond beaucoup plus vîte qu'aucun autre métal, à l'exception de l'étain, même long-tems avant que de s'enflammer; il se couvre de scories, il se vitrifie promptement, & lorsqu'il est fondu, il passe à travers de quelque vaisseau que ce soit. Lorsqu'on tient

une quantité de plomb ſur le feu dans une cuillere de fer, il ne commence à ſe fondre, qu'après que ſa ſurface eſt devenue extremement brillante, & auſſi luiſante que le mercure: mais il s'altere ſur le champ au-dehors, & on y découvre un nuage qui augmente peu-à-peu, de maniere qu'à la fin, toute ſa ſurface paroît couverte d'une ſcorie poudreuſe. On n'a pas plutôt enlevé cette pouſſiere en ſoufflant deſſus, qu'il s'en forme une nouvelle, juſqu'à ce que tout le plomb ait été converti en ſcories, qui ne ſont que la matiere du *plomb* légerement calciné. Un feu plus violent le vitrifie, c'eſt-à-dire, le convertit en une matiere péſante, friable, tranſparente, élaſtique & ſonore, qu'on appelle verre, en laquelle les autres métaux ſe convertiſſent auſſi, mais moins aiſément que le *plomb*; cette matiere eſt d'une nature ſi pénétrante, qu'elle coule à travers tous les creuſets ordinaires, à-peu-près comme l'eau à travers un crible.

La chaux de *plomb* ne reſſemble en rien à ce métal; & néanmoins il ne faut que l'expoſer à un feu violent, & y ajouter un peu de limaille de fer, ou quelque matiere graſſe & inflammable, pour en recompoſer de nouveau le *plomb*.

Si l'on remue continuellement le *plomb* avec une ſpatule, tandis qu'il eſt en fuſion, il ſe convertit en une poudre rouge, à laquelle on donne le nom de *Minium*, ou de rouge de plomb; & il y a cela de remarquable dans cette opération que la péſanteur de ce métal augmente.

Le *plomb* renvoie les corps légers qu'on jette dedans; il ſe vitrifie avec les métaux imparfaits, & s'écoule avec eux à travers la coupelle, laiſſant par ce moyen l'or & l'argent ſans aucun mélange. Il reprend ſa premiere dureté quand on l'expoſe au froid, mais plus lentement que l'étain. Le *plomb* diſſipe tous les métaux qu'on met avec lui dans la coupelle, à l'exception de l'or & de l'argent qui peuvent y être contenus; ces derniers ſe raſſemblent en un petit globule que l'on apperçoit au milieu de la coupelle; & ce moyen eſt un de ceux dont on ſe ſert pour eſſayer ſi les Mines contiennent de l'or ou de l'argent.

Voici quel eſt le fondement de ce Procedé:

Toute maſſe, ſoit métal ou minéral, ſel ou ſoufre, à l'exception ſeulement de l'or & de l'argent, qu'on mêle avec le *plomb*, & qu'on expoſe au feu, s'en ſépare, & s'évapore.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que la ſéparation des matieres qui ſe trouvent mêlées avec l'or & l'argent qu'on met dans la coupelle avec le *plomb*, ſe fait de trois manieres.

1°. Par la volatiliſation & l'évaporation. 2°. En les changeant en ſcories, & les écartant aux côtés de la coupelle. 3°. En pénétrant à travers les pores de la coupelle; ce qui n'arrive qu'aux corps qui ne peuvent s'évaporer en fumée, ni ſe retirer vers les côtés en forme de ſcories.

Le *plomb* ſe diſſout dans l'eau forte, mais non point dans l'eau régale, & par ce moyen il donne un ſel doux. Il ſe diſſout dans la plûpart des acides foibles, mais très-difficilement dans ceux qui ſont plus forts, à moins qu'on ne les délaye avec de l'eau. Par exemple, il ſe diſſout lentement dans l'eau forte: mais très-promptement dans le vinaigre, dans l'eau forte affoiblie, le vin du Rhin, l'eſprit de vinaigre, & même dans l'huile de vitriol, quand elle eſt bien délayée avec de l'eau. A quoi l'on peut ajouter que dans quelque eſpece d'acide qu'on le faſſe diſſoudre, la ſolution devient auſſi douce que du ſucre. Les vapeurs du vin ou du vinaigre le diſſolvent en une poudre blanche, ou chaux qu'on appelle céruſe ou blanc de *plomb*.

On trouve le *plomb* en abondance dans pluſieurs mines d'Europe; il eſt à bon marché, & il s'en fait une conſommation conſidérable. Il eſt d'une nature tout-à-fait ſurprenante, & d'une utilité admirable dans certaines rencontres. Il eſt appellé le pere & l'origine, auſſi-bien que le dévorateur des autres métaux.

La mine eſt pour l'ordinaire péſante, brillante & de couleur de plomb; elle donne la moitié de ſon poids de métal. Elle eſt quelquefois blanche, rouge ou jaune, & pour lors elle en donne beaucoup moins. Elle contient ſouvent quelque peu d'argent, ce qui trompe les Eſſayeurs qui ne ſont pas bien ſur leurs gardes.

Vertus Médicinales du Plomb.

Le *plomb*, ſoit qu'il ſoit cru ou préparé, paroît être rafraîchiſſant, incraſſant, répercuſſif, abſorbant & aſtringent, au point de retarder la circulation du ſang, d'empêcher toutes les ſécrétions & d'offenſer les nerfs, puiſqu'il cauſe des ſpaſmes, des convulſions, des tremblemens, des difficultés de reſpirer & des ſuffocations. D'où il paroît qu'il ne vaut rien pour les uſages internes, ſurtout en grande doſe, & qu'il n'eſt propre que pour l'extérieur.

Ses autres uſages.

Les uſages qu'il a entre les mains des Plombiers, des Vitriers, des Fondeurs, des Eſſayeurs, des Jouailliers, des Peintres, &c. ſont trop connus pour qu'il ſoit beſoin d'en parler. On le mêle avec l'étain pour émailler, & l'on s'en ſert pour faire les pierreries fauſſes.

Propoſitions pour ſon Hiſtoire Alchymique.

Le Saturne cornu ne peut-il point ſe convertir en Mercure?

Quelle eſt le vaiſſeau capable de contenir le verre de *plomb* en fuſion?

En quoi conſiſte la nature talqueuſe de la litharge?

Puiſque le *plomb* fulmine avec le nitre, qu'il répand une flamme bleue, quand on l'allume à la chandelle, ne peut-on pas croire qu'il contient du ſoufre?

Le principe ſulphureux n'eſt-il pas en petite quantité dans le *plomb*, & peu adhérent à ceux qui compoſent ce métal, puiſque le moindre degré de feu ſuffit pour l'en ſéparer?

Quand on expoſe le *plomb* au foyer d'une grande lentille de verre ſur une tuile, il répand auſſi-tôt beaucoup de fumée, & ſe change en une chaux jaune & rouge; il ſe convertit enſuite en un fluide qui ſe diſſipe ſur le champ ſous la forme de fumée: mais ſi on le retire du foyer de la lentille, avant qu'il ſoit entierement évaporé, il ſe change en ſe refroidiſſant en une maſſe jaune comme l'orpiment, composée de lames de même que le talc. Mais lorſqu'on l'expoſe de nouveau ſur les charbons ardens au foyer de la lentille, il reprend la forme de *plomb*. Si l'on le laiſſe quelque tems ſur les charbons au même foyer, il ſe diſſipe entierement en fumée, ſans qu'il reſte aucune matiere vitreſcible. On demande, cela étant, quel rapport il peut avoir avec le mercure, l'or, &c.

N'eſt-il pas composé d'une terre molle, talqueuſe, vitrifiable, & d'une petite portion de ſoufre, ou de matiere inflammable médiocrement unie avec cette terre?

Chaux de Plomb par la vapeur du vinaigre.

Prenez une groſſe cucurbite de verre, dont l'ouverture ſoit fort large avec un chapiteau qui y réponde; mettez dans celui-ci des lames de plomb fort minces, de maniere qu'elles portent ſur ſon rebord, & ſe tiennent quelque peu droites, ſans qu'elles puiſſent tomber dans la cucurbite. Verſez du vinaigre dans le fond de la cucurbite: ajoutez un récipient, & faites diſtiler le vinaigre au feu de ſable pendant douze heures. Ceſſez, & laiſſez refroidir le tout pendant le même

espace de tems. Faites sécher ensuite doucement les lames de *plomb*, elles deviendront blanches & poudreuses; ramassez cette poudre avec une patte de lievre, vous aurez ce qu'on appelle de la céruse.

Réiterez la même manœuvre, tout le *plomb* se changera en cette poudre blanche insipide & sans odeur, & la vapeur qui s'est élevée du vinaigre, se condensera & produira une liqueur blanchâtre, trouble, styptique, douce, qui cause des nausées, à laquelle on donne le nom de vinaigre, ou de solution de plomb.

REMARQUES.

On voit par-là avec quelle facilité le *plomb* se dissout à l'aide d'un acide léger, & se convertit en une poudre, ou en des lames écailleuses friables: mais la liqueur distilée, imprégnée avec le *plomb* dissous, est une vraie solution de saturne, laquelle étant épaissie donne le véritable sel de saturne. Cette opération se fait continuellement sur le *plomb* qui est exposé à un air chargé d'acides; & de-là vient que les couvertures de *plomb* qui sont exposées à l'air se convertissent en une chaux blanche, & cela d'autant plus promptement que l'air est plus chargé d'acides. Si l'on pratique la même opération sur le fer ou le cuivre, ces métaux se dissolvent à leurs surfaces; le fer en une chaux rouge de Mars, à laqu'elle on donne le nom de rouille, & le cuivre en une substance verte qu'on appelle verd de gris; le premier en une liqueur jaune, & le second en une liqueur parfaitement verte. La céruse qu'on prépare par ce moyen, est pareillement composée de l'acide du vinaigre & de la substance du *plomb* dissoute: mais l'acide est ici caché. Cette céruse est bonne pour les ulceres ichoreux ou purulens, aussi-bien que pour les maladies de la peau, lorsqu'on l'en saupoudre. Cette poudre étant attirée dans les poumons avec la respiration, cause un asthme violent presque incurable, ou mortel: étant avalée avec la salive elle occasionne des maladies de visceres invétérées, des syncopes, des foiblesses, des douleurs, des obstructions, & à la fin la mort même. Ces terribles effets, sont communs parmi ceux qui travaillent en *plomb*, surtout parmi ceux qui font la céruse. Ce poison est d'autant plus dangereux, qu'il n'a ni gout, ni odeur, & qu'on ne s'apperçoit de ses mauvais effets que lorsqu'il n'y a plus de remede, de sorte qu'on ne sauroit trop s'en défier. On voit aussi que le *plomb* n'a pas beaucoup de peine à se dépouiller de sa qualité métallique & à se changer en chaux; cela se trouve confirmé par toutes les expériences qu'on en a faites. Lorsqu'on fait fondre du *plomb* à petit feu dans un plat de terre qui ne soit pas vernissé, il coule aussi pur que du vif-argent: mais il s'obscurcit aussi-tôt après sur sa surface & se couvre d'une pellicule, qui étant enlevée avec une cuillere de fer, paroît être une espece de chaux: il reparoît alors avec son premier éclat: mais il se couvre de nouveau d'une semblable pellicule, & cela jusqu'à ce qu'il soit entierement converti en cette chaux, qui est un vrai poison. Cette chaux, de même que la premiere céruse étant long-tems calcinée & remuée sur le feu, devient enfin plus pésante, & d'un rouge extrement vif; il arrive la même chose à la mine de *plomb* après une longue calcination. Lorsqu'on fait fondre le cuivre, il se couvre d'une écume qui est principalement composée de *plomb* & d'une couleur moyenne entre le jaune & le rouge, à laquelle on donne le nom de litharge d'or. Elle est plus pâle que celle d'argent, mais elle paroît être de même nature & posséder les mêmes propriétés. La mine de *plomb* ne differe pas beaucoup de la litharge. Il suit de ce qu'on vient de dire que le *plomb* peut exister sous différentes couleurs, gravités, masses & formes; se convertir en des liqueurs différentes, & donner par conséquent les mêmes productions. Il importe peu que les céruses, la litharge, le minium ou la mine soient ainsi corrodées par le vinaigre, puisqu'on a le même sel de Saturne dans chacun de ces cas, & que toutes ces substances sont également astringentes & vénéneuses. Le minium augmente considérablement de poids au feu, ce qui vient peut-être de l'acide du bois ou du charbon, dont le *plomb* s'impregne.

Vinaigre de saturne.

1. *Faites* bouillir de la céruse dans un matras fort haut pendant quatre heures, avec vingt fois autant de vinaigre distilé en remuant souvent. Laissez refroidir le tout, filtrez la liqueur pure qui surnage, versez sur le résidu de nouveau vinaigre distilé, & procédez de la même façon jusqu'à ce que presque toute la céruse soit liquéfiée. Mêlez toutes ces solutions ensemble, vous trouverez qu'elles ont perdu leur acidité & qu'elles sont devenues douces, styptiques & agréables. On donne à cette liqueur le nom de vinaigre de *plomb*, ou de lait virginal, parce qu'elle dissipe les rousseurs, les boutons & les petits ulceres qui viennent au visage. Filtrez le vinaigre jusqu'à limpidité, distilez-le à un feu modéré jusqu'à ce qu'il n'en reste que la quatrieme partie, vous aurez une eau agréable, mais qui n'est point acide. Tout l'acide du vinaigre a resté dans la céruse qui n'est point dissoute. Gardez-la sous le nom de vinaigre de Saturne; elle possede la même vertu que celui de litharge.

2. On peut faire le même vinaigre de *plomb* avec de la litharge d'or ou d'argent, du minium ou de la mine de *plomb* pulvérisées, & cuites avec du vinaigre: mais il a cela de particulier, qu'il passe difficilement à travers le filtre, à moins qu'il ne soit chaud.

3. Si l'on verse de nouveau vinaigre distilé sur cette solution condensée, qu'on le fasse cuire & évaporer à-peu-près jusqu'à consistance de miel, le vinaigre perd beaucoup de son acidité, la partie acide étant absorbée par la liqueur métallique; il reste au-dessus une liqueur grasse, quelque peu huileuse & sucrée, qu'on nomme huile de saturne, & qui est composée de *plomb* & de vinaigre. La liqueur devient d'autant plus grasse & plus difficile à sécher, qu'on ajoute souvent de nouveau vinaigre.

REMARQUES.

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de calciner & dissoudre un métal extremement pésant, & de le convertir en liqueur.

Voici un nouveau gout & une nouvelle odeur produites par l'acide & le métal; & une attraction & une séparation de l'acide à l'aide du métal, jusqu'à ce qu'il en soit parfaitement soûlé & imprégné.

Ce vinaigre garantit pendant long-tems de la corruption les corps des animaux qu'on y plonge, ou qui en sont parfaitement pénétrés; il coagule les sucs animaux & les garantit de la putréfaction; lorsqu'on le délaye & qu'on s'en frotte la peau, il guérit les gersures, les rougeurs, les inflammations & les érésipeles; il blanchit & embellit la peau, mais il nuit à la santé, & occasionne à la fin une consomption, dont on a que trop d'exemples. Si l'on mêle l'huile épaissie de saturne avec une égale quantité d'huile-rosat, on aura un baume blanc, dont les Chirurgiens font grand cas.

Sel de Saturne préparé avec le vinaigre.

1. *Faites* évaporer du vinaigre de saturne dans une cucurbite fort basse, à-peu-près jusqu'à consistance d'huile ; mettez-le ensuite dans un lieu froid, vous trouverez des concrétions d'un gris-blanc dans le fond du vaisseau. Versez la liqueur qui surnage, desséchez lentement à un petit feu ces concrétions, vous aurez le sucre de saturne.

2. *Faites* dissoudre ce sucre dans de nouveau vinaigre distilé bien fort; laissez la solution déposer son sédiment, faites-la évaporer jusqu'à consistance d'huile, mettez-la dans un lieu froid, il se formera au fond des crystaux épais & solides d'une forme exactement semblable à celle du sucre candi végétal, & à-peu-près du même gout.

3. Si l'on dissout encore ces crystaux dans de fort vinaigre distilé, qu'on clarifie la solution en la laissant reposer, & qu'on la fasse évaporer à petit feu jusqu'à consistance d'huile, on aura une liqueur qui a peine à se dessécher, & à se durcir à une chaleur modérée, mais qui reste quelque peu fixe & se fond comme de la cire à l'aide d'une chaleur médiocre. Plus on réitere cette imprégnation avec du nouveau vinaigre, & plus on fait évaporer la matiere, plus aussi elle devient fixe à un feu modéré, de maniere qu'elle ne fume plus, & coule aisément. Si on l'expose à une chaleur modérée & qu'on la laisse refroidir, mais ensorte que tandis qu'elle est encore fluide on la verse dans un autre vaisseau froid en plein air; elle se coagule à mesure qu'on la verse, & forme des fils aussi déliés que ceux des araignées, argentés & fort agréables à voir. Nous sommes redevables de ce secret à un Jésuite, qui a cependant jugé à propos de le déguiser en partie.

4. On n'expose pas plutôt cette substance ainsi coagule à une chaleur violente, qu'elle se fond de nouveau, de maniere qu'on peut la verser. Si l'on réitere plusieurs fois cette résolution & cette coagulation sans se rebuter, en séparant à chaque fois les feces, & qu'on mette ensuite la matiere en digestion à une chaleur modérée jusqu'à ce qu'elle soit épaissie, il se formera à la fin une masse qu'on prendroit pour de l'argent si l'on n'étoit point prévenu.

Je conseille au Lecteur de lire ce qu'Isaac le Hollandois dit à ce sujet, touchant la pierre de saturne. Ce procédé peut être continué à plaisir par ceux qui sont curieux d'observer les différentes apparences des corps.

REMARQUES.

On donne à cette production le nom de sucre, de sel, de magistere, ou de vitriol de saturne. On voit par ce procédé comment on peut combiner un acide végétal qui a fermenté avec le *plomb*, en une substance capable de se dissoudre dans l'eau. Elle est astringente, styptique & coagulante. Etant dissoute dans l'eau, elle donne le vinaigre de litharge, lequel est bon contre les inflammations quand on l'emploie extérieurement. On le prescrit intérieurement comme un remede efficace pour le crachement de sang, le saignement de nez, le pissement de sang, la gonorrhée, les fleurs blanches & autres maladies semblables, aussi-bien qu'en qualité d'adoucissant contre l'acrimonie du sang. Je n'ai cependant jamais osé m'en servir, à cause du peu de succès qu'il a eu entre les mains des autres Medecins, & parce qu'il n'y a presque point de poison plus destructif que ce *plomb*, qui se convertit en cérufe dès que son acide vient à être absorbé par quelque chose que ce soit; en conséquence dequoi il devient un poison extremement dangereux, & presque incurable pour le corps. Si l'on distile peu-à-peu le sel de saturne par la retorte, & qu'on le pousse à la fin avec un feu violent, il s'éleve un esprit inflammable tout-à-fait différent du vinaigre dont on s'est servi; & il reste au fond de la cucurbite une substance semblable à du verre, laquelle étant poussée par un feu violent, pénetre à travers presque tous les vaisseaux, vitrifie tous les corps, & les entraîne avec elle, à l'exception de l'or & de l'argent.

Sel de plomb avec l'esprit de nitre.

1. Mettez une once de *plomb* en grains, de cérufe, de litharge ou de minium dans un matras fort haut, avec quinze onces d'esprit de nitre ou d'eau forte délayée avec dix fois autant d'eau; il surviendra une grande ébullition avec une écume blanche. Après qu'elle aura cessé, mettez le tout bouillir pendant cinq à six heures. Laissez refroidir & reposer la liqueur; filtrez-la, & faites-la distiler jusqu'à pellicule, il sortira une eau d'une odeur désagréable, qui n'est point acide. Mettez le résidu de la liqueur dans un lieu froid, il se formera des crystaux blancs, solides, fort pesans, qui ne se fondent point à l'air, dont le gout est douceâtre, & plus austere que celui des crystaux du procédé précédent. La liqueur même après la solution, avant & après la crystallisation, a la même douceur que le sel.

2. Si l'on dissout ce sel avec de nouvelle eau forte, & qu'on l'épaississe ensuite, on pourra faire une huile de Saturne, qui se coagule avec peine, mais se fixe peu-à-peu, & coule comme la cire à une chaleur modérée.

3. Ce sel étant jetté sur des charbons ardens, ne s'enflamme point : mais il décrépite fortement, & saute au loin de tous côtés avec beaucoup de risque pour ceux qui sont auprès. Si on le pulvérise pendant qu'il est rouge, il peut se fondre à un grand feu.

REMARQUES.

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de produire un sel métallique, aussi-bien qu'une huile de même nature, une saveur douce d'une substance acide & insipide; un verre d'un métal; & de prouver que l'esprit de nitre ne compose point un sel inflammable avec quelque métal que ce soit, mais seulement avec l'argent. Ce sel a les mêmes vertus que celui du procédé précédent : mais il est plus acre & plus astringent.

Sel de Saturne par les alcalis.

Prenez *deux onces de crystaux de sel de Saturne* faits suivant l'un ou l'autre des deux derniers procédés, que vous pulvériserez, après les avoir bien fait sécher.

Ajoutez-y *d'huile de tartre par défaillance, quatre onces.*

Mettez le tout en digestion; plus long-tems vous l'y laisserez, mieux ce sera.

Ajoutez ensuite,

de sel ammoniac, une once.

Mêlez exactement, & faites une seconde digestion dans un vaisseau bien fermé. Renversez la liqueur saline qui s'est échappée durant la digestion; digérez encore, ce qu'ayant fait deux ou trois fois; faites sécher tout-à-fait la matiere à un feu lent

& exposez-la à un air humide pour qu'elle se fonde. Faites-la sécher une seconde fois, & distillez-la par une cornue de verre au bain de sable, en poussant le feu jusqu'au plus haut degré où il puisse arriver, dans un récipient qui contienne quelque peu d'eau pure. Il s'élevera trois sortes de matieres, & il en restera une autre au fond de la retorte d'une nature particuliere, & prodigieusement changée.

REMARQUE.

Nous apprenons de cette expérience un grand nombre de choses aussi nouvelles qu'agréables à savoir ; car le métal ainsi ouvert, & dissous successivement par des sels d'une nature opposée, ensuite coagulé & dissous à l'air, est considérablement changé, ouvert, volatilisé, divisé & séparé de tout ce qui n'est pas purement mercuriel ou métallique ; ce qui le met à portée, si tant est que l'industrie de l'Opérateur puisse aller jusques-là, de laisser voir sa partie mercurielle, pure & métallique séparée de toutes les autres.

Chaux de vitriol de plomb.

Faites sécher exactement à petit feu le vitriol de *plomb* des procédés précédens, réduisez-le ensuite en poudre très-subtile, & mettez-le sur le feu dans un plat de terre vernissé, en le remuant toujours avec une pipe, jusqu'à ce que la plus grande chaleur ne le fasse plus fumer. Vous aurez une poudre fine presque insipide, qui est une chaux de *plomb*.

REMARQUES.

Tout l'acide qui étoit uni avec le *plomb* sous la forme de vitriol de Saturne, s'en sépare de nouveau à l'aide du feu, à l'exception de la partie qui lui est trop unie pour se montrer au-dehors, & qui par conséquent lui étoit beaucoup plus adhérente dans cette opération.

Baume de plomb avec des huiles tirées par expression.

1. Prenez *de plomb en grains*, ou *de sa chaux*,
de la céruse,
de la litharge, ou
du minium;

Mettez-les dans un vaisseau de terre vernissé avec le double de quelque huile tirée par expression, sur un feu que vous pousserez par degrés ; le *plomb* commencera à se fondre avant que l'huile bouille. Mais si l'on augmente le feu par degrés jusqu'à faire bouillir l'huile, le *plomb*, ou la matiere qui en est formée commencera à disparoître, & à se mêler si exactement avec l'huile, qu'il en résultera un vrai baume, dont une plus grande coction forme un corps sémi-métallique, consistant, qui se durcit au froid & se fond au feu.

2. Si au lieu de *plomb* ou de sa chaux, quelle qu'elle soit, on prend celle du dernier procédé, ou le sel de *plomb* desséché, & qu'on le mêle ainsi avec les mêmes huiles tirées par expression de la maniere qu'on a dit ci-dessus, on aura le même baume de *plomb*.

REMARQUES.

On voit par ce procédé que les métaux véritables & extremement pesans, peuvent se dissoudre à l'aide du feu dans le souffre végétal, & se mêler tellement avec lui, qu'il soit impossible de les découvrir ; ce qui fait que nous ignorons souvent si certains corps contiennent des parties métalliques ou non. On voit aussi par-là jusqu'à quel point on peut les déguiser, & comment on peut souvent les obtenir des matieres dans lesquelles il ne paroissoit point y en avoir, jusqu'à faire croire qu'on les en a tirées par transmutation. Toutes ces particularités nous apprennent à nous tenir en garde contre les tromperies des Alchymistes. Ces préparations emplastiques de Saturne servent à échauffer & fortifier les parties sur lesquelles on les applique ; à dissoudre, à amollir & à absorber les humeurs acrimonieuses, surtout à enduire les vaisseaux dans lesquels on veut garder de l'eau ; car si l'on fait cuire du minium dans de l'huile, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance convenable ; & qu'on en enduise une muraille de façon qu'il la pénetre entierement, elle résistera à la pluie de même que si elle étoit bâtie avec du ciment : ce mélange empêche aussi les alembics d'éclater.

Baume de plomb avec des huiles distilées des végétaux.

Faites sécher lentement du sucre de Saturne préparé suivant le troisieme procédé. Versez sur la poudre qui vous restera le quadruple d'huile éthérée de térébenthine, & faites-la cuire pendant quelque tems dans un matras ; ce qu'il est facile de faire, si l'on met le matras avec ce mélange sur un vaisseau dans lequel on fera chauffer de l'huile de lin, jusqu'à ce que l'huile de térébenthine commence à bouillir : cette ébullition arrive long-tems avant celle de l'huile de lin. Par cette légere ébullition de l'huile de térébenthine, le sucre de saturne se dissous presque entierement ; & l'on a par ce moyen le baume préparé avec les huiles distilées qu'on demandoit.

REMARQUE.

Ce procédé a le même usage que le précédent.

Verre de plomb.

1. Mêlez en broyant long-tems & exactement, deux parties de minium & une de sable très-pur réduit en poudre très-fine ; faites-les fondre dans un creuset bien net, & tenez la matiere en fusion pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'ayant examiné le mélange avec le tuyau d'une pipe introduit dans la matiere, on trouve qu'elle est diaphane ; répandez-la sur un marbre, vous aurez une masse fragile, jaune, transparente, sans odeur, insipide, dure au froid & fusible au feu, à laquelle on a donné, à cause de cela, le nom de verre de *plomb*. Cette matiere étant fondue au feu, passe à travers tous les vaisseaux connus avec autant de facilité que l'eau traverse une éponge. Elle convertit en verre presque tous les corps qu'on met en fusion avec elle, & les entraîne dans les pores des vaisseaux, à l'exception de l'or & de l'argent. Pour réduire plus promptement en verre ce mélange de minium & de sable, quelques-uns y ajoutent du nitre, d'autres du sel marin, & tiennent le tout dans un creuset, jusqu'à ce que le sel soit fondu.

2. Si l'on met du sucre de Saturne dans un creuset, sur un petit feu qu'on augmentera successivement jusqu'au dernier degré, le vinaigre étant dissipé & le feu toujours continué avec la même force, il fluera en forme de verre jaune, & l'on verra en même tems paroître dans le métal des couleurs pareilles à celles qu'on remarque dans l'arc-en-ciel ou sur la queue des paons.

3. Le *plomb* lui-même, lorsqu'on le tient long-tems en fusion sur le feu, se couvre d'une écume qui augmente toujours de plus en plus ; & losqu'on le fond à un plus grand feu, il se change enfin en verre : mais cette opération demande un grand

travail, réglé par beaucoup de prudence.

La méthode suivante paroît beaucoup plus aisée.

4. Prenez *de minium, quatre parties,*
de sable, une partie, &
de sel marin décrépité très-sec, deux parties;

Plus vous les mêlerez, & mieux l'opération réussira. Mettez ce mélange dans un creuset bien couvert; faites fondre le tout exactement, & laissez reposer la matiere après la fusion. Le sel se ramassera au-dessus. Vous casserez le creuset pour retirer le verre qui est dessous; vous le séparerez exactement du reste, & vous le garderez pour vous en servir en travaillant sur les métaux: il vous sera alors d'une grande utilité.

5. Ces verres étant mêlés avec un peu de charbon, & fondus au feu, reprennent aisément la forme du *plomb*.

REMARQUES.

Ce métal se change à l'aide du feu & de l'émission d'une vapeur métallique extremement venimeuse, en une matiere très-friable & aussi transparente que du verre, quoiqu'il fût auparavant parfaitement malléable. On voit par-là que les métaux peuvent demeurer cachés sous différentes formes, & s'y montrer de nouveau avec beaucoup de facilité. De-là vient peut-être que les métaux se vitrifient au feu, après qu'on en a séparé une certaine partie sulphureuse. Il sembleroit que cela est ainsi par la maniere dont on fait le verre d'antimoine, & par plusieurs autres expériences. On n'a pas plutôt rétabli ce soufre, que le métal reprend sa premiere forme, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par plusieurs exemples, surtout par celui du *plomb*. Ce verre de *plomb* détruit & absorbe tous les métaux dans le feu, à l'exception de l'or & de l'argent, auxquels il ne touche point & dont il n'altere point le poids. C'est là-dessus qu'est fondé tout l'art de l'essai de l'affinage des métaux, qui est d'un si grand usage dans les affaires civiles. On peut consulter là-dessus Boyle, Bohn, Homberg & Geoffroy, on se souviendra que rien n'est plus dangereux que la fumée, la poussiere & toutes les parties du *plomb*, & qu'on doit par conséquent s'en garantir avec soin. Boerhaave, *Chymie*.

L'esprit ardent & l'huile de Saturne se tirent du sucre ou du sel de Saturne par la distilation: mais cet esprit n'a pas d'autres vertus que l'esprit de vin, quoi qu'en disent les Chymistes; car l'esprit de vin qui est concentré dans le vinaigre, se développe par cette préparation; l'huile rouge est aussi extraite du vinaigre.

La mumie minérale de Poterius est la chaux de *plomb* & du vif-argent mêlés ensemble, &, comme l'on dit, amalgamés.

Elle se fait ainsi:

Prenez *de vif-argent révivifié du cinabre, deux parties*;
de plomb pur, une partie.

Faites un amalgame, que vous mettrez dans un pot de terre sur les charbons, en l'agitant fortement par des secousses continuelles, jusqu'à ce que tout soit réduit en une poudre noire, que l'on renferme dans un matras de verre, & que l'on digere au bain de sable, jusqu'à ce qu'elle jaunisse: on la garde pour l'usage.

Cette mumie guérit très-promptement la gale, les dartres & les autres maladies de la peau, elle mondifie les ulceres calleux, elle résout les callosités, & dissipe l'enflure des glandes des mamelles étant mêlée avec quelque onguent ou emplâtre. Elle est bonne aussi pour les cancers, pourvu qu'ils ne soient pas parvenus au dernier degré. Il faut cependant l'employer avec précaution, de peur que la suppuration ne devienne excessive. Mais si le carcinome n'est pas encore ulcéré, on mêlera un gros de cette mumie avec une once de l'emplâtre magnetique d'Angelus Sala; on l'appliquera sur la tumeur, & elle se résoudra peu-à-peu. Mais s'il commence à s'ulcérer, on trempera un petit plumasseau dans cette mumie, ou seule ou mêlée avec de la myrrhe, on le mettra dans l'ulcere & l'on appliquera par-dessus l'emplâtre magnétique dont nous venons de parler. La tumeur dure se résoudra peu-à-peu par une légere suppuration, & le carcinome se guérira pourvu qu'on emploie en même-tems les remedes internes. Geoffroy.

PLUMIERIA.

Voici ses caracteres.

Elle ressemble à l'apocynum, & contient beaucoup de lait. L'extrémité du pédicule pénetre dans un petit calyce d'une seule feuille, d'où sort la fleur de même que dans le nerium, avec cette différence qu'elle n'a point de couronne. L'ovaire, qui croît au fond du calyce, se change en un gros fruit oblong fait comme une gaine, s'ouvre dans sa longueur, & contient une grande quantité de semences disposées de la même maniere que dans l'*apocynum*, mais ailées.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Plumieria*, savoir,

Plumieria, flore roseo, odoratissimo. T. 659. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Miller en compte cinq autres:

1. *Plumieria, flore majore odorato & incarnato.*
2. *Plumieria, flore niveo, foliis longis angustis & acuminatis*, Inst. R. H.
3. *Plumieria, flore niveo, foliis brevioribus & obtusis*, Inst. R. H.
4. *Plumieria, foliis longissimis, minus succulentibus, flore pallido*, Houst.
5. *Plumieria, folio latiore obtuso, flore luteo minore.*

Tuurnefort a donné ce nom à cette espece de plante, en l'honneur du P. Plumier, Botaniste, qui, après avoir employé plusieurs années à la recherche des plantes qui croissent dans l'Amérique en publia un Catalogue, outre deux volumes *in-folio* qui renferment les figures & les descriptions d'un grand nombre de plantes.

Ces plantes croissent sans culture dans les Indes Espagnoles, d'où on a transporté quelques-unes de leurs plus belles especes dans les Colonies Angloises, où on les cultive dans les jardins. La premiere espece est la plus commune, & les habitans de la Jamaïque & des Barbades la cultivent chez eux. Ses fleurs approchent de celles de l'oléander rouge, mais elles sont plus grosses & ont une odeur agréable. Elles naissent en bossettes à l'extrémité des tiges, & paroissent ordinairement aux mois de Juillet & d'Août dans ce climat, elles fleurissent une grande partie de l'année dans les Indes occidentales.

Le suc laiteux de ces plantes est très-caustique & passe pour un poison. Si l'on coupe quelqu'une de leurs branches avec un couteau & qu'on n'ait pas soin de l'essuyer aussi-tôt, le suc ne manque pas d'en corroder & d'en noircir la lame en très-peu de tems, de maniere qu'on ne peut plus lui rendre sa couleur: il perce aussi le linge sur lequel on en verse avec une force égale à celle de l'eau forte. Miller, *Dictionn.* Vol. II.

PLUMOSUM, on donne cette épithete à une espece d'alun.

PLUTEA, dans Avicenne, est une duplicature de la dure-mere, comme dans la formation du sinus longitudinal.

PLUVIALIS, *le pluvier*, dont il y a deux especes.

La premiere est la

Glottis, Offic. Gesn. de Avib. 450. *Limosa Venetorum*, Ejusd. *Pluvialis major*, Aldrov. Ornith. 3. 535. Will. Ornith. 220. Raii Ornith. 298. Charlt. Exer. 114. Jons. de Avib. 114. *Chloropus Germanis Gult, seu Gluttis*, Aldrov. 3. 452. *Le grand Pluvier.*

Le fiel de cet oiseau est estimé bon pour les maladies des yeux. La gelée de sa chair passe pour être analeptique & restaurative.

La seconde espece est le

Vanellus, Offic. Charlt. Exer. 113. Mer. Pin. 182. Gesn. de Avib. 692. Jons. de Avib. 113. *Capella sive Vanellus*, Aldrov. Ornith. 3. 523. Raii Ornith. 307. Ejusd. Synop. A. 110. Will. Ornith. 228. *Vaneau*; Bellon. des Oise. 209. *Vanneau.*

Cet animal se plaît dans les lieux marécageux; ses cendres, son cœur & sa peau sont d'usage en Medecine. Les premieres étant prises dans du vin sont salutaires dans la colique, & elles guérissent les morsures des chiens enragés, quand on les applique en forme de cataplasme. Le cœur appaise les douleurs des reins, & la peau est estimée bonne pour les céphalalgies. Dale.

Ces oiseaux doivent être choisis jeunes, tendres, gras & bien nourris.

Ils excitent l'appétit, ils nourrissent médiocrement, ils se digerent aisément, & sont estimés propres pour exciter l'urine, pour fortifier le cerveau, pour purifier le sang & pour l'épilepsie.

Ils fournissent un aliment peu solide & qui se dissipe facilement; c'est ce qui fait que leur usage n'accommode point les personnes accoutumées à un grand exercice de corps. Lemery, *Traité des Alimens.*

PLUMA, πλῦμα, eau dans laquelle on a lavé telle chose que ce soit.

PNE

PNEUMA, πνεῦμα, dans Hippocrate, signifie quelquefois esprit, air ou vapeur, & souvent la respiration; c'est-à-dire, ce mouvement de la poitrine par lequel l'air entre dans les poumons & en sort alternativement. Mais l'Auteur que nous venons de citer, emploie souvent ce mot pour exprimer une respiration difficile, courte & laborieuse.

Pneuma halizomenon, πνεῦμα ἀλιζόμενον, de ἀλίζομαι; assembler, ramasser; est une respiration véhémente, dense & pleine, *Coac.* 339.

Pneuma hosper anacalumeno, πνεῦμα ὥσπερ ἀνακαλευμένῳ, de ἀνακαλέω, rappeller, faire revenir, *I. Epid. Æg.* 1. est une respiration entre-coupée, comme lorsqu'une personne après une courte expiration paroît reprendre haleine & expirer avec une plus grande force pour suppléer au défaut de la premiere expiration. Elle est encore appellée πνεῦμα πρόσκοπτον (*Proscoptum*) & προσπταῖον (*Prosptaon*); respiration qui frappe en passant & est interrompue par le frotement. Elle est autrement décrite, 2. *Epid.* & *Coac.* 260. par διπλῆ ἔσω ἀνάκλησις οἷον ἐπεισπνέουσιν, double rappel en dedans, comme il arrive à ceux qui reprennent deux fois haleine; & par πνεῦμα ἐνεδιπλασιάζετο, la respiration étoit double, c'est-à-dire, suivant que Fœsius s'efforce de l'expliquer, étoit redoublée, ou se faisoit entendre deux fois, à cause du frotement qu'elle souffroit dans son passage.

Pneuma anapherein, πνεῦμα ἀναφέρειν, de ἀναφέρω, élever, hausser, c'est avoir une respiration haute, pleine ou abondante, ce qui est estimé un signe d'une inflammation interne, *II. Prorrhet. Coac.* 486. Mais πνεῦμα ἄνω φερόμενον, *Lib. de R. V. I. A.* n'est autre chose que l'air qui sort durant l'expiration.

Pneuma anelcomenon, πνεῦμα ἀνελκόμενον, de ἀνέλκω, tirer en haut, élever ou hausser; signifie, *I. Prorrhet.* 87. une respiration accompagnée d'une grande élévation du thorax, de maniere que les omoplates paroissent se mouvoir en même-tems. Galien, qui donne à ce mot le sens qu'on vient de voir, veut qu'Hippocrate l'emploie aussi dans le même sens que μετέωρον, & πρόχειρον, qu'on trouvera plus bas.

Pneuma anespasmenon autica, πνεῦμα ἀνεσπασμένον αὐτίκα, (de ἀνασπάω retirer); haleine qu'on reprend immédiatement ou à chaque fois; est une espece de respiration interrompue ou interceptée, qui cesse tout d'un coup. Elle paroît être de même que le πνεῦμα οἷον συσπῶντος τινὸς, *Coac.* 266. & *Prorrhet.* 87. une espece de respiration courte & convulsive, qui est ordinaire à ceux qui respirent dans le tems qu'ils sont attaqués de convulsions.

Pneuma araon, mega, πνεῦμα ἀραιὸν, μέγα, est une respiration grande & rare, ou une respiration pleine & qui ne s'acheve que par longs intervalle (Voyez *Araon*) Telle est celle des personnes qui sont dans le délire, ainsi que Galien l'observe, *Lib. II. de Dyspn.* & *Com.* 1. *in Prorrhet.* & comme cela se trouve confirmé par plusieurs exemples dans le premier & le troisieme Livre des *Epidémiques.*

Pneumata asema, πνεύματα ἄσημα, signifie une respiration obscure, petite, interrompue & imperceptible, pareille à celle des personnes hystériques, des moribonds, & de ceux qui tombent en syncope. Voyez *Asemos.*

Pneuma bechodes, πνεῦμα βηχῶδες, de βὴξ, toux, est une respiration accompagnée d'une toux occasionnée par quelque chose qui a tombé dans la trachée-artere, *Coac.* 62. 632.

Pneuma dia pollou chronou, πνεῦμα διὰ πολλοῦ χρόνου, comme Galien l'explique, *Lib.* 2. *de Dispn.* est la même que *Pneuma araon*, dont on a parlé ci-devant. Le πνεῦμα διαχρόνου, *III. Epid.* signifie la même chose.

Pneuma manoteron, πνεῦμα μανώτερον, de μανὸς, rare, lâche, *Coac.* 211. signifie une respiration qui devient lente, rare & aisée, de courte, difficile & turbulente qu'elle étoit auparavant.

Pneuma mega, πνεῦμα μέγα; respiration grande, *Coac.* 126. & 290. c'est lorsqu'en respirant, les dimensions du thorax augmentent considérablement.

Pneuma meteoron, πνεῦμα μετέωρον, respiration haute & élevée, est cette respiration pendant laquelle toute la poitrine s'éleve, & le cou se dresse, en conséquence d'un grand resserrement & d'une forte oppression, ainsi qu'il arrive souvent dans l'esquinancie, la péripneumonie, la pleurésie & l'asthme. C'est ainsi que Galien, *Com. I. in Prorrhet.* traduit cette épithete, ajoutant qu'Hippocrate emploie πρόχειρον & φαινόμενον πνεῦμα dans le même sens. Il observe aussi, *Com. II. in III. Epid.* que τὸ μετέωρον πνεῦμα peut signifier que les malades affligés des maladies dont nous venons de parler, désirent & s'efforcent de se lever, μετεωρίζειν ἑαυτοὺς: de-là vient qu'il assure que le μετέωρον πνεῦμα, *III. Epid.* est le même que l'ὀρθόπνοια, (*orthopnœa*) des *Prognost.* Galien donne après Sabinus une autre signification à μετέωρον πνεῦμα, ce dernier le traduisant par τὴν ἄκρα τῇ ῥινὶ γινομένην ἀναπνοὴν, respiration qui se fait par le bout du nez, c'est-à-dire, lorsque les passages de la respiration étant presque bouchés, le malade remue les ailes du nez en respirant, comme il arrive à ceux qui sont suffoqués par une esquinancie, une péripneumonie ou un empyeme, ou lorsque les forces sont entierement épuisées, comme dans les moribonds. Le sens de cette phrase, quoique critiqué par Galien, paroît être en quelque sorte compris dans celui d'Hippocrate, *VII. Epid.* où parlant de la femme d'Olympiades qui étoit à l'agonie, il dit πνεῦμα μετέωρον κατὰ ῥῖνα σπώμενον, sa respiration étoit telle que celle qu'on appelle sublime & qui se fait par le nez. Galien sur la fin du *Lib. III. de Dyspn.* prouve que cette respiration sublime, μετέωρον πνεῦμα, est encore petite & fréquente, ou courte.

Pneuma minuthodes, πνεῦμα μινυθῶδες, de μινύθω, diminuer, est une respiration petite & foible, *Lib. II.* περὶ γυναικ.

Pneuma mychthodes, πνεῦμα μυχθῶδες, *Coac.* 519. & 540. est une respiration entrecoupée, laborieuse & qui est interrompue au milieu de l'expiration, comme est celle des enfans qui sanglotent.

Pneuma proscopton, πνεῦμα προσκόπτον, de προσκόπτω, pousser avec force, *IV. Aphor.* 67. est exprimé par Celse, *Lib. II. cap.* 7. par *spiritus in faucibus elisus*, haleine supprimée ou interceptée par son frottement contre le gosier.

Galien, *Lib. IV. de Loc. Affect.* en parle en ces termes:

Il y a, dit-il, une autre espece de dyspnée dans laquelle l'action du thorax est interrompue par une espece de repos, quelquefois dans l'inspiration & quelquefois dans l'expiration, soit que ce symptome procede d'une disposition spasmodique des muscles du thorax ou d'une abondance de chaleur, qui oblige le malade à continuer son inspiration ou expiration.

Pneuma prospteon, πνεῦμα προσπταῖον, de πταίω, pousser de force ou frapper contre, *Lib. de R. V. I. A.* est une respiration interrompue dans l'expiration, comme Galien l'explique dans son Commentaire sur cet endroit.

Pneuma prochiron, πνεῦμα πρόχειρον, *quasi* πρὸς χεῖρα, sensible; est une respiration sensible, telle que la respiration sublime & élevée accompagnée de l'élevation des parties supérieures du thorax & des omoplates, comme on peut l'observer dans les asthmatiques & dans ceux qui meurent d'une suffocation. Elle paroît donc être la même que μετέωρον. Voyez *I. Prorrhet.* 25. Elle est aussi appellée φαινόμενον, (*phenomenon*) visible & apparente, à cause, comme l'observe Galien, que les malades remuent les omoplates en respirant, de façon qu'on s'en apperçoit à travers leurs habits.

Pneuma pycnon, πνεῦμα πυκνὸν, est une respiration vive & fréquente, ou une espece de dyspnée, qu'Hippocrate dit être souvent accompagnée d'une respiration grande ou petite, comme Galien l'observe *Lib. III. de Dyspn.* Voyez *Respiratio*.

PNEUMATIÆ, πνευματίαι. Voyez *Pneumatodes*.

PNEUMATICI, *pneumatiques*. C'est ainsi qu'on appelloit les Medecins qui composoient la Secte *Pneumatique*. Nous en avons parlé dans la *Préface*.

PNEUMATOCELE, de πνεῦμα, vent, & κήλη, hernie; hernie causée par des vents.

PNEUMATODES, πνευματώδης, dans Hippocrate est celui dont la respiration est courte & fréquente. Il l'appelle aussi *pneumatias*, πνευματίας, comme *Lib. de R. V. I. A.* Telle est l'explication que Galien *Lib. III. de Dyspn.* donne de ce mot; mais il observe qu'on s'en sert quelquefois pour signifier une personne dont le ventre est distendu par des flatuosités; ce qu'il confirme par le quatrieme Livre des *Epidémiques*. *Pneumatias* & *pneumatumenos*, πνευματούμενος, ont aussi une double signification. FŒSIUS.

PNEUMATOMPHALOS, *pneumatomphale*, hernie du nombril causée par des vents.

PNEUMATOSIS, πνευμάτωσις, enflure de l'estomac causée par des vents ou flatuosités.

PNEUMENOS, πνεύμενος, *asthmatique*, ou qui respire avec peine.

PNEUMON, πνεύμων, les poumons.

PNEUMONANTHE, nom de la *Gentiana*, *angustifolia*, *autumnalis*, *major*.

PNEUMONICUS, *pneumonique*. On appelle *pneumoniques* les médicamens qui sont destinés pour les maladies du poumon, particulierement pour la phthisie.

PNEUMOPLEURITIS, le même que *pleuropneumonia pnigalion*, πνιγαλίων; l'*incube* ou *ephialtes*.

PNI

PNIGITES, Offic. Charlt. Foss. 3. Worm. 5. *Terra pnigites*, Aldrov. Mus. Metall, 259. Matth. 1592.

C'est une substance grasse, dense, molle, noire, astringente & très-acrimonieuse, qui a le gout du vitriol. Dioscoride ajoute à ces marques que sa couleur approche de celle de la terre Erétrienne, qu'elle est froide au toucher, & qu'elle s'attache à la langue. Il dit encore qu'elle possede les mêmes vertus que la terre Cimolée, excepté qu'elle est plus foible, & que quelques-uns la vendent pour de la terre Erétrienne. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 177.

PNIGMOS, πνιγμός; le même que *Pnix*.

PNIGOS, πνῖγος; chaleur étouffante.

PNIX, πνῖξ, *suffocation*; celle particulierement qui arrive dans les accès hystériques. Ce mot avec l'épithete *hystérique*, signifie un accès hystérique.

POA

POA, nom du *gramen pratense majus, latiore folio.* Voyez *Milium*.

POC

POCAN, nom du *Phytolacca Americana, majori fructu*.

POCATSJETTI, H. M. nom d'un petit arbrisseau qui croît dans le Malabar. Ses feuilles réduites en poudre, & appliquées sur les ulceres, en dissipent les excroissances & les chairs fongueuses; prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent l'accès des fievres intermittentes.

On prépare avec la poudre de sa racine, & de son écorce avec de l'huile, un onguent qu'on prétend être bon pour la gratelle & les autres maladies de la peau. RAY, *Hist. Plant.*

POCO SEMPIE; c'est la mousse ou duvet qui croît sur l'Agneau de Scythie ou Borometz. Elle passe pour arrêter les hémorrhagies, étant prise à la dose de six grains. Voyez *Agnus Scythicus*.

POD

PODAGRA, ποδάγρα, de πῦς, pié, & ἄγρα, *proie*; la goute aux piés. Voyez *Arthritis*.

PODAGRARIA. Voyez *Angelica*; c'est aussi le nom du *Myrrhis, folio Angelicæ rugoso, hirsuto*.

PODEON, ποδεὼν; c'est le goulot d'une bouteille de cuir que l'on serre avec un cordon, pour empêcher la liqueur qu'elle contient de se répandre. « Ainsi (*Lib.* « περὶ παθῶν) πρὸς ποδεῶνα ἀσκῦ, &c. A l'extrémité du « vaisseau, on attache un tuyau pour introduire l'air « dans les intestins & les distendre, pour donner passage « aux lavemens dont on se sert dans la cure de la passion « iliaque. » FŒSIUS.

POE

POERINSII, nom de l'*Arbor Saponaria*.

POI

POINCIANA, *Poincillade*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est à cinq feuilles, ses fleurs à plusieurs pétales & garnies d'un grand nombre d'étamines; sa cosse est plate, dure, ouverte en deux endroits, & partagée en des loges remplies de semences arondies.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est,

Poinciana, flore pulcherrimo, T. 619. *Frutex Pavoninus, sive Crista Pavonis*, Breyn. Cent. 1. 61. *Acacia orbis Americani altera, flore pulcherrimo*, H. R. Par. *Crista Pavonis*, H. L. *Erythroxylon Indicum, minus spinosum, Coluteæ foliis, siliquis angustioribus, flore ex luteo & rubro eleganter variegatis*, Par. Bat. Prodr. 333. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Miller en compte encore trois autres,

1. *Poinciana flore luteo*, Houst.

2. *Poinciana flore rubente*, Houst.
3. *Poinciana spinosa, vulgo Tara*. Feuill.

Les Teinturiers des Indes Espagnoles se servent de la cosse de la derniere espece pour teindre en noir. On en fait aussi de l'encre fort belle, en faisant infuser ses cosses avec la noix de galle.

POL

POLEMONIUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes & ailées, ses fleurs à une seule feuille en forme de roue, & à cinq quartiers. Son fruit est rond, partagé en trois loges, ouvert & plein de semences oblongues.

Boerhaave compte quatre especes de *Polemonium*, qui sont,

1. *Polemonium vulgare cœruleum*. Tourn. Inst. 146. Boerh. Ind. A. 252. Raii Synop. 3, 288. *Polemonium*, Offic. *Valeriana Græca*, Ger. 918. Emac. 1076. Park. Theat. 122. Raii Hist. 2. 1102. *Valeriana Græca quorumdam flore cæruleo*, J. B. 3. 212. *Valeriana cærulea*, C. B. P. 164. *Vulneraria alata Blattariæ flore cœruleo*, Hist. Oxon. 3. 605.

Cette plante croît dans les bois & fleurit en Eté. Ses feuilles & sa racine sont d'usage. Cette derniere prise dans du vin, est bonne contre la morsure des bêtes venimeuses, & pour la dyssenterie. On la boit dans de l'eau pour la dysurie & l'ischurie. Prise dans du vinaigre à la dose d'une dragme, elle fait beaucoup de bien à ceux qui sont sujets aux maladies de la rate : elle appaise les maux de dents étant mâchée. Dioscor.

Cette plante est vulnéraire. Sim. Pauli.

Les Anciens nous ont laissé une description si imparfaite de cette plante, que l'on ignore entierement sa nature. Quelques-uns en font une espece de Valerienne, & d'autres une espece de lychnis.

Je m'en tiens donc à Tournefort, qui donne ce nom à la plante que Dioscoride décrit de la maniere suivante :

« Le *Polemonium* est une plante qui pousse des petites « tiges garnies des deux côtés de feuilles un peu plus « larges & plus longues que celles de la rue, extre- « mement approchantes de celles du calament & de « la sanguinaire. Elle produit des grapes dans lesquel- « les sont enfermées des semences noires qui pendent « de leurs sommets. » Dale.

2. *Polemonium vulgare album*, T. 146. *Valeriana Græca quorumdam, flore albo*, J. B. 3. 212. *Valeriana alba*, C. B. P. 164.
3. *Polemonium vulgare, flore variegato*, T. 146. *Valeriana Græca, flore ex albo & cæruleo variegato*, H. L.
4. *Polemonium vulgare, foliis eleganter variegatis*. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Polemonium, est aussi le nom du *Lychnis sylvestris; quæ Been album vulgo*. Voyez *Behen*.
Polemonium, *Monspeliensium*, est le nom du *Jasminum luteum vulgò dictum bacciferum*.

POLENTA, Voyez *Alphita*.
POLETIS SAL, sel composé dont Aëtius donne la description. *Tetrabib. III. Serm.* 1. *cap.* 24.
POLIATER, Medecin ordinaire d'une Ville.

POLIUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont pour la plûpart couvertes d'un duvet blanc. Les étamines tiennent lieu de casque, & la levre inférieure de la fleur est divisée en cinq parties comme dans la germandrée ; les fleurs croissent en maniere de têtes aux sommets des tiges & des branches.

Boherhaave en compte dix especes, qui sont,

1. *Polium, lavendulæ folio*, C. B. P. 220. Tourn. Inst. 206. Boerh. Ind. alt. 183. *Polium alterum*, Offic. *Polium montanum*, Offic. *Polium montanum lavendulæ folio*, Park. Theat. 25. Raii Hist. 1. 525. *Polium lavendulæ folio flore albo*, Ger. Emac. 635. *Ajuga folio integro*. Rivin. Irr. M.

Cette plante est cultivée dans les Jardins des Botanistes & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont seules d'usage, & elles passent pour avoir les mêmes vertus que celles des autres especes, quoique dans un moindre degré. Dale.

2. *Polium montanum, luteum*. C. B. P. 220. Raii Hist. 1. 525. Ger. 528. Emac. 653. Tourn. Inst. 206. Boerh. Ind. A. 183. *Polium montanum*, Offic. Chom. Pl. Usu. 352. *Polium montanum vulgare*, Park. Theat. 24.

Cette plante croît dans la Provence & en Espagne, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage, & passent pour avoir les mêmes vertus que celles du *Polium* blanc des montagnes. Dale.

3. *Polium, lavendulæ folio angustiori*, C. B. P. 220.
4. *Polium montanum repens*, C. B. P. 221.
5. *Polium Pyrenaicum supinum*, *Hederæ terrestris folio*, T. 206. *An Chamædrys montis Sumani*. J. B. 3. 289.
6. *Polium montanum luteum*, *dasyphyllum, serratum, tomentosum*, M. H. 355.
7. *Polium montanum album, supinum, folio ad suprema crenato, capitulis multis globosis*.
9. *Polium maritimum, supinum Venetum*, C. B. P. 221. *Polium Venetum*, J. B. 3. 300.
10. *Polium Hispanicum, fruticosum, maritimum, Roris marini folio, flore rubro*, T. 207. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante résiste à la putréfaction, & l'on s'en sert pour confire quelques poissons, de peur que le vinaigre & le sel ne suffisent pas pour les conserver. Elle est amere, & approche beaucoup de la nature de la germandrée. Elle excite les regles & l'urine & guérit la jaunisse. L'infusion des feuilles est extremement salutaire dans la léthargie & dans l'épilepsie : on ne connoît point le *Polium* des Anciens. Cette plante entre dans plusieurs confections, dans les opiats, & dans la thériaque. Elle passe pour efficace contre la morsure des animaux venimeux.

Polium Creticum, nom du *Teucrium, calice campanulato, flœcados facie*.
Polium Gnaphalodes, nom du *Gnaphalium maritimum*.

Dale ajoute aux especes de *Polium* dont nous venons de parler, les deux suivantes.

1. *Polium montanum*, Offic. *Polium montanum album* C. B. P. 221. Ger. 528. Emac. 653. Raii Hist. 1. 524. Tourn. Inst. 206. *Polium montanum Monspeliacum*. Park. Theat. 24.

Cette plante croît en Italie & en France, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles seules sont d'usage, on doit les choisir récentes & odorantes. Elle excite l'urine & les regles, soulage les hydropiques & ceux qui ont la

jaunisse, & guérit la morsure des bêtes venimeuses. R. H. Elle est encore incisive & apéritive.

Dioscoride n'admet que deux especes de *polium*; savoir, celui des montagnes, qu'il décrit de la maniere suivante :

« C'est, dit cet Auteur, un petit arbrisseau de neuf pouces de haut, qui produit une grande quantité de semences, dont le sommet est chargé d'une petite tête, semblable à une espece de grappe, ou aux cheveux d'un vieillard. Cette tête a une odeur désagréable & un gout douceâtre. L'autre espece de *polium* tient davantage de la nature d'un arbrisseau, & n'est point aussi fort que l'autre. »

Cette description du *polium* est si courte, que plusieurs Botanistes l'ont pris pour une plante, & d'autres pour une autre. Tournefort & Chomel ont donné au *polium* des montagnes, blanc & jaune, de C. B. P. une place dans la matiere médicale. Herman & Rockerus croyent que le blanc est le *Polium Officinale*; & Commelin & Philippe Miller veulent que ce soit le jaune. Mais Ruppius prend le *Polium lavendulæ folio*, Pin. pour le *Polium montanum*, tandis que Joseph Miller & Rand soutiennent que c'est le *Polium maritimum erectum Monspeliacum* de C. B. à qui on doit donner l'épithete de *montanum*. Magnol nous apprend à ce sujet, que le *Polium montanum album* de J. B. est plus petit & d'une odeur moins agréable. Ces raisons m'ont obligé à parler des autres especes de *polium*, quoique le *Polium montanum album* soit préférable à tout autre.

Outre les especes que l'on vient de décrire, il y en a une autre qui est plus rare dans les boutiques. Elle croît en Crete, & on l'emploie préférablement aux autres, à cause qu'elle a meilleure odeur & beaucoup plus d'efficacité.

2. *Polium montanum*, Offic. Mill. Bot. Offic. 352. Rand. Ind. Plant. Offic. 69. *Polium maritimum, erectum Monspeliacum*, C. B. P. 221. Raii Hist. 1. 524. Tourn. Inst. 206. *Polium Monspessulanum*, J. B. 3. 299. *Polium montanum minus*, Park. Theat. 23.

Cette espece a environ un pié de haut; elle est fort branchue, & pousse des tiges quarrées & velues, des nœuds desquelles sortent deux petites feuilles blanches, cotoneuses, d'environ demi-pouce de long, & d'environ trois lignes de large, mousses & découpées vers leurs extrémités. Les fleurs naissent aux sommets des tiges dans des épis ronds, cotoneux, épais; elles sont petites & de couleur blanche, en gueule, sans casque, & portées sur un calyce blanc, velu, à cinq segmens. Les fleurs & les feuilles ont une odeur aromatique fort agréable. Elle croît en Italie & dans les Provinces méridionales de France, & fleurit au mois de Juillet. Ses sommets & ses têtes sont d'usage.

Cette plante est apéritive & atténuante, bonne pour les obstructions du foie & de la rate, pour l'hydropisie & la jaunisse; pour exciter les regles & l'urine, & contre la morsure des bêtes venimeuses. Elle entre dans la thériaque d'Andromachus. MILLER, *Bot. Offic.*

POLLEX, le *Pouce*.

POLLEX PEDIS; c'est le gros *orteil*.

Il arrive quelquefois que l'ongle du gros doigt du pié croît tellement par ses côtés, qu'elle entre dans les chairs, & qu'en les piquant il y cause des douleurs & une inflammation violente; ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine. La cause la plus ordinaire de cette incommodité est un soulier trop dur ou trop étroit; de sorte que le moyen le plus sûr de la prévenir, est de porter des souliers larges & aisés. Si l'ongle est déja entrée dans la chair, on commence par faire tremper le pié dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amollir l'ongle que l'on veut couper; & pour qu'elle cede plus aisément, on la ratisse avec le bistouri, ou un morceau de verre. On leve ensuite doucement l'ongle avec le doigt, ou avec le bout d'une sonde, & l'on met entre lui & la chair un peu de charpie, & on panse la plaie avec de l'eau-de-vie chaude. On réitere cette opération jusqu'à ce que la douleur ait entierement cessé.

Supposé que cette méthode soit inutile, il faut avoir recours à l'opération. On fait tremper le pié dans l'eau chaude pendant quelque tems, par les raisons que nous avons données ci-dessus, & l'on fait asseoir le malade sur un siége, où on le fait tenir par un Aide. Le Chirurgien introduit ensuite une pointe des ciseaux représentés *Planche II. fig.* 12. 13. entre l'ongle & la chair, & la coupe : mais supposé qu'elle ne tombe point d'elle-même, il faut la tirer doucement avec des pincettes. Quoique cette opération soit extremement sensible, le malade s'apperçoit bien-tôt du bien qu'elle lui fait; & l'état de tranquillité où il se trouve, lui fait oublier la douleur qu'il vient de souffrir. On panse la partie avec de la charpie trempée dans de l'oxycrat, ou de l'eau-de-vie chaude, ou de l'eau de chaux, & on la fomente deux ou trois fois par jour jusqu'à ce que la douleur ait cessé. Il se forme quelquefois sur la chair entamée une excroissance, que l'on consume avec de la poudre d'alun calciné. Pour empêcher que l'ongle ne rentre une seconde fois dans l'*orteil*, Dionis recommande de porter des souliers dont le pâton soit mollet & élevé, & de ratisser l'ongle tous les mois avec un morceau de verre, afin qu'elle n'ait point assez de force pour entrer dans la chair lorsque le soulier porte dessus. HEISTER, *Chirurgie*.

POLLINCTURA; l'art d'embaumer les corps morts.

POLLUTIO, *pollution*; flux involontaire de semence; qui est une espece de gonorrhée. Voyez *Gonorrhœa*.

POLPHOS, πολφὸς, *bulbe*, ou racine bulbeuse.

POLYÆMIA; πολυαιμία, de πολὺς, beaucoup, & αἷμα, sang; surabondance de sang, ou *pléthore*.

POLYANTHOS; nom de la *prime-vere*.

POLYANTHUS; nom de l'*arcana*. Voyez *Carduus*.

POLYARCHION, est le nom d'un cataplasme ainsi appellé de *Polyarchus* son Auteur. Galien le décrit, *Lib. VIII. de Comp. M. S. L. cap.* 5. & *Lib. VII. de Comp. M. S. Gen. cap.* 7. C'est de lui qu'Aétius & Paul Eginete l'on pris.

POLYCHRESTOS, πολύχρηστος; épithete que l'on donne à plusieurs remedes, pour dire qu'ils sont bons & utiles dans plusieurs maladies; de πολὺς, beaucoup, & χρηστὸς, utile; *polychreste*.

On décrit le baume *polychreste* au mot *Balsamum*.

On trouve dans la *Pharmacopée Universelle de Lemery* la description des pilules suivantes,

Pilules polychrestes de Mesué.
polychrestes de Quercetan.
polychrestes de Quercetan réformées.
polychrestes majeures de Mesué.
polychrestes majeures réformées.
polychrestes mineures de Mesué.
polychrestes mineures réformées.

POLYCLONOS, *rameux*, ou qui abonde en rameaux. On donne cette épithete à l'armoise.

POLYCNEMON. Voyez *Calamintha palustris*.

POLYETES ANTIDOTUS, est le nom de plusieurs antidotes dont Nicolas Myrepse donne la description.

POLYGALA.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes; leur calyce est composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes, étendues en

forme d'ailes : ses fleurs sont à une seule piece, irréguliere, en masque, ouverte dans le fond, découpées sur le devant en deux levres, dont la supérieure est fendue en deux, & l'inférieure découpée en forme de franges. Elles sont munies de huit étamines, & disposées en épis. Son fruit est enveloppé d'un calyce, comme par des ailes, ouvert en deux endroits, & partagé en deux loges ou cellules.

Boerhaave compte six especes de *Polygala*, qui sont,

1. *Polygala, vulgaris*, C.B.P. 215. Tourn. Inst. 174. Boerh. Ind. A. 236. *Polygala*, Offic. Ger. 448. Emac. 563. Raii Hist. 2. 1335. Synop. 5. 287. *Polygala minor*, Park. Theat. 1332. *Polygalon multis*, J. B. 3. 386. *Flos ambarvalis vulgo*, Herm. Cat. 500.

Gesner, qui dans ses lettres appelle cette plante *amarella*, assure qu'un verre de vin dans lequel on en fait infuser une poignée, purge fort bien, & sans aucun accident fâcheux. Tournefort, *Hist. des Plant.*

Cette plante est fort commune dans les prairies, & fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d'usage. Son amertume prouve qu'elle est chaude & seche. La décoction de ses feuilles dans du vin, purge la bile par les selles. Gesner.

C'est-là le *polygala* des Boutiques d'Angleterre & des Botanistes modernes : mais on doute que ce soit lui dont Dioscoride parle ; car il n'a ni les vertus ni les caracteres que cet Auteur donne à la plante qu'il appelle de ce nom, ni les feuilles de la lentille, ni la vertu d'augmenter le lait, comme la *polygala*. Dale.

2. *Polygala, flore rubro, purpurascente*, H. Eyst. Vern. o. 6. F. 11. *fig.* 2.
3. *Polygala, alba*, Tabern. Ic. 831.
4. *Polygala, carnea*.
5. *Polygala, violacea*.
6. *Polygala, frutescens, folio buxi, flore maximo*, Oldenl. T. 175. *Chamæbuxus, flore colutea ex purpura rubescente*, C. B. P. 471. *Anonymos, flore coluteæ*, Clus. H. 105. *Pseudo-Chamæbuxus*, H. Eyst. Vern. o. 6. F. 12. fig. 3. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Polygala, est aussi le nom de plusieurs especes de *Coronilla*. Voyez ce mot.

Dale ajoute aux especes de *polygala* dont on vient de parler, celle qui suit.

Polygala vera, Offic. *Poligala major Massiliotica*, C.B.P. 340. *Polygala Valentina maritima*, Park. Theat. 228. *Colutea caule Genistæ fungoso*, J. B. 2. 383. Raii Hist. 1. 925. *Coronilla caule Genistæ fungoso* Tourn. Inst. 650. *Astragalus Matthioli*, Ger. 1059. Emac. 1239.

Cette plante est cultivée dans les jardins, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles sont seules d'usage. Dioscoride leur attribue la vertu d'augmenter le lait, lorsqu'on les boit dans quelque liqueur convenable.

Le *polygala* étoit une plante si commune & si connue des Grecs, que Dioscoride n'en a donné qu'une description fort courte, qui a fourni aux Botanistes le sujet de bien des disputes. Le *polygala* dont on parle, paroît être le vrai *polygala* de Dioscoride, à cause, comme Matthiole l'observe, qu'il s'accorde exactement avec la description que cet Auteur en donne. Calceolarius assure avoir souvent éprouvé qu'il augmente le lait aux nourrices. Dale.

POLYGALON, est le nom de la *Coronilla, maxima*, & du *Polygala vulgaris*.

POLYGANON, nom du *Polygala vulgaris*, & de l'*Onobrychis major, siliquis echinatis, cristatis, in spica digestis*.

POLYGLOTTA, est le nom d'un oiseau des Indes, aussi remarquable par son chant que par la beauté de son plumage. Il n'est d'aucun usage en Medecine.

POLYGONATUM, *Sceau de Salomon*.

Voici ses caracteres :

Ses fleurs sont d'une seule piece en forme de cloche allongée en tuyau, & munies de six étamines qui sortent du fond des divisions. L'ovaire qui croît dans le milieu de la fleur, produit un long tuyau, dont le sommet est découpé en forme de franges, & se change en un fruit sphérique & charnu, rempli de semences arondies.

Boerhaave en compte sept especes, qui sont,

1. *Polygonatum, latifolium, vulgare*, C.B.P. 303. Tourn. Ind. 78. Boerh. Ind. A. 2. 63. *Polygonatum sigillum Salomonis*, Offic. *Polygonatum*, Ger. 756. Emac. 903. Raii Hist. 1. 664. Synop. 3. 263. *Polygonatum vulgare*, Park. Theat. 696. *Polygonatum, vulgo Sigillum Salomonis*, J. B. 3. 529.

La racine du *Sceau de Salomon* est environ de la grosseur du doigt, blanche, ligneuse, couverte d'empreintes approchantes de celles d'un cachet, rempante & très-fibreuse. Ses tiges ont environ un pié de haut ; elles sont sans rameaux, rondes, menues, conrbées en leurs sommets, & couvertes de feuilles très-larges, de figure ovale, nerveuses, d'un verd bleuâtre, luisant, disposées alternativement, & toutes inclinées du même côté. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles de deux en deux ; elles sont portées sur des pédicules fort longs, en forme de tuyau, d'une seule piece, découpées en cinq segmens, toutes panchées vers le même côté, & sans odeur. Il leur succede des baies sphériques, vertes d'abord, & ensuite noires, divisées en trois loges remplies de petites semences oblongues. Cette plante croît dans les bois en plusieurs endroits d'Angleterre, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles & sa racine sont d'usage.

Le *sceau de Salomon* est vulnéraire & astringent, bon pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, pour consolider les plaies, pour les fractures & les descentes. Matthiole recommande sa racine confite avec du sucre pour arrêter les fleurs blanches. Cette même racine employée en forme de cataplasme dissipe les marques bleues & livides qne causent les contusions. Miller, *Bot. Off.*

Le fruit de cette plante est noir, couvert d'une fleur semblable à celle des prunes fraîches, ce qui peut avoir trompé Cesalpin, qui assure qu'il est blanchâtre.

Fuchsius pour s'accommoder à la Description que Dioscoride a donnée du *Polygonatum*, a cru trouver dans les feuilles de l'espece dont nous parlons, le gout du coin & de la grenade. Il se peut faire que cela soit ainsi dans la Grece ; cependant Galien n'a trouvé dans cette plante qu'une amertume dégoutante.

Les feuilles de notre *sceau de Salomon* sont fades, elles ont quelque chose de glaireux, qui donne de légeres nausées. Les racines sont douces, un peu acres & un peu gluantes, elles rougissent peu le papier bleu, & les feuilles le rougissent encore moins. Il semble qu'il n'y ait dans cette plante qu'un phlegme fort glaireux, mêlé avec beaucoup d'huile ; car par l'analyse Chymique, le *sceau de Salomon* ne donne que des liqueurs acides & de l'huile : on en tire peu de terre & de sel fixe, mais point de sel volatil.

Schroder assure que quatorze ou quinze baies du *sceau de Salomon*, provoquent le vomissement ; & l'on dit qu'un gros de sa racine produit le même effet. Je connois des personnes, qui, pendant la nuit, en font macérer demi-once dans un verre de vin blanc, & qui font boire l'infusion pendant des mois entiers à ceux qui ont des

descentes : les malades ne vomissent point & se trouvent fort soulagés, surtout si l'on applique en même tems la racine de cette plante sur la partie. La même racine est fort bonne aussi pour toutes sortes de contusions, son eau distilée décrasse le visage & embellit le teint : la décoction de toute la plante guérit la gale, la gratelle & semblables maladies de la peau. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

2. *Polygonatum, latifolium, vulgare, cauliculis rubentibus.*
3. *Polygonatum, latifolium, maximum*, C. B. P. 303.
4. *Polygonatum, latifolium, flore duplici; odoro*, H. R. Par.
5. *Polygonatum, latifolium, hellebori albi foliis*, C. B. P. 303.
6. *Polygonatum, latifolium, minus, flore majore*, C. B. P. 303.
7. *Polygonatum, angustifolium, non ramosum*, C. B. P. 303. *Polygonatum, angustifolium*, J. B. 3. 531. *Polygonatum, alterum*, Dod. p. 345. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

POLYGONUM, *Renouée.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & rampante, ses tiges & ses rameaux sont pleins de nœuds. Le calyce est profondément découpé en cinq segmens, qui sont verds dans leur partie inférieure & couleur de fleur dans la supérieure. Lorsque cette plante est mûre le calyce se change en une capsule remplie de semences. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, & sont cachées quand elles commencent à paroître dans une membrane extremement mince. Sa semence est exactement triangulaire.

Boerhaave compte deux especes de *Renouée*, qui sont :

1. *Polygonum, latifolium*, C. P. B. 281. Tourn. Inst. 510. Boerh. Ind. A. 2. 88. *Centinodium, Polygonum*, Offic. *Polygonum mas vulgare*, Ger. 451. Emac. 565. Raii Hist. 1. 184. *Polygonum mas vulgare majus*, Park. 443. *Polygonum sive Centinodia*, J. B. 3. 374.

Les tiges de cette plante penchent beaucoup vers la terre, elles sont lisses, cannelées, menues, branchues & pleines de nœuds, d'où sortent des feuilles oblongues, pointues, alternes & portées sur des queues fort courtes. Ces feuilles sont plus larges & plus ovales dans quelques especes, plus longues & plus pointues dans d'autres, ce qui fait que les Auteurs en ont fait deux especes. A l'endroit des nœuds & des aisselles des feuilles sortent des petites fleurs à étamines, quelquefois blanches & quelquefois purpurines, dans chacune desquelles naissent des petites semences noires triangulaires. Sa racine est longue, large & pénetre fort avant dans la terre. Elle croît partout le long des chemins, & aux lieux incultes & fleurit en été. Elle est toute d'usage.

La *renouée* est rafraîchissante, dessiccative & astringente, bonne pour les plaies, pour toutes sortes d'hémorrhagies, soit internes ou externes & pour le cours de ventre. Appliquée extérieurement, elle dissipe la rougeur des yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante a un gout d'herbe, gluant & un peu acide : elle rougit beaucoup le papier bleu. Il y a apparence que son sel approche de l'alun, mais il est mêlé dans cette plante avec un peu de sel ammoniac, & avec beaucoup de soufre ; car par l'analyse Chymique, elle donne beaucoup d'acide, de terre & d'huile, peu de sel volatil concret, & peu de sel fixe très-lixiviel.

La *renouée* est fort vulnéraire & astringente ; on en fait boire le suc, la tisane ou l'infusion dans du vin pour la dyssenterie, pour le flux hémorrhoïdal, pour le crachement de sang, & pour toutes sortes d'hémorrhagies,

son extrait a les mêmes vertus ; ses feuilles pilées guérissent les blessures. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

2. *Polygonum, oblongo, angusto, folio*, C. B. P. 281. M. H. 2. 591. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

POLYGONUM est encore le nom de plusieurs sortes d'*Herniaria.*

POLYGONUM BACCIFERUM, nom de l'*Ephedra, maritima, minor.*

POLYGONUM COCCIFERUM. Voyez *Coccus* & *Knawel.*

POLYGONUM GERMANIS. Voyez *Knawel.*

POLYGONUM MARITIMUM, nom de l'*Ephedra maritima, major.*

POLYGONUM MINIMUM, nom du *Knawel, folio alsines, glabro, flosculis plurimis.*

POLYGONUM MONTANUM, nom de la *Paronychia, Hispanica*, & de la *Paronychia, Hispanica, nivea polyanthos.*

POLYGONUM PERENNE, nom du *Telephium, Dioscoridis.*

POLYIDÆ SPHRAGIS, est le nom d'une *Pastille* dont Celse donne la description, *Lib. V. cap.* 20.

Elle est composée

d'alun de plume, quatre dragmes;
de vitriol, deux dragmes;
de myrrhe, &
d'aloès, } *cinq dragmes;*
de sommités de grenadiers, &
de fiel de bœuf, } *de chaq. six dragmes.*

On broye ces drogues & on les mêle avec du vin austere.

POLYMORPHOS, *Multiforme*, épithete de l'os sphénoïde. Voyez *Caput.*

POLYNEURON, nom du *Plantain.*

POLYOSTEON, nom de cette partie du pié, qui est composée de plusieurs os; *le tarse.*

POLYPHARMACOS, le même que *Polychrestos.*

POLYPHOROS, épithete du vin, qui signifie fort & généreux.

POLYPODES, le même que *Millepedes.*

POLYPODITES, épithete du vin imprégné de polypode.

POLYPODIUM, *Polypode.*

Voici ses caracteres.

Cette plante n'a point de rameaux ; ses feuilles sont découpées profondément jusques vers la côte, en parties longues & étroites, avec une base large qui embrasse la côte. Quelquefois ces lobes ou segmens ne sont point découpés jusqu'à la côte, mais continus & joints comme par des feuilles. Son fruit croît sur chaque lobe & forme un double rang parallele à la côte de ce dernier ; il est membraneux, couvert d'une pellicule très-mince, & entouré d'un bord élastique crenelé, qui s'étendant en droite ligne, pousse avec violence des semences anguleuses enfermées dans deux membranes fort déliées.

Boerhaave compte six especes de *polypode*, qui sont,

1. *Polypodium, vulgare*, C. B. P. 357. Park. 1039. Tourn. Inst. 540. Boerh. Ind. A. 24. *Polypodium, quercinum*, Offic. *Polypodium*, J. B. 3. 746. Ger. 972. Emac. 1132. Raii Hist. 1. 137. Synop. 45. *Filix Polypodium dicta.* Herman. Cat. 258. *Polypode de chêne.*

C'est une plante capillaire, composée seulement de feuilles très-larges, longues, ailées & sans rameaux, dont

les lobes qui sont courts, sont découpés près à près. Ils ne sont point directement opposés l'un à l'autre sur la tige, mais alternes & les uns au-dessus des autres. Ses feuilles se terminent en pointe, & n'ont point d'ailes vers la partie inférieure de la tige. Sur le dos de chaque lobe naissent les fleurs & la semence, elles forment un double rang de tubercules ronds de couleur brune rougeâtre. Sa racine est menue & pleine de petits nœuds, qui ressemblent aux piés d'un insecte, ce qui lui a fait donner le nom de *Polypodium*. Elle est brune en dehors, verdâtre en dedans, & d'une saveur douce, styptique. Cette plante croît sur les vieux murs, sur la racine & les troncs pourris des arbres. Celui de chêne est le plus estimé. Sa racine est seule d'usage.

Le *polypode* est estimé apéritif & légerement purgatif; on l'emploie rarement seul: mais on le mêle avec les simples qui purgent avec trop de violence. Il passe pour évacuer les humeurs bilieuses & mélancoliques, pour lever les obstructions du foie, pour guérir la jaunisse & l'hydropisie & pour exciter l'urine. Il est bon pour le scorbut, ce qui fait qu'on en met dans les tisanes antiscorbutiques. Miller, *Bot. Off.*

La racine de cette plante analysée, donne plusieurs liqueurs acides. Un peu d'esprit urineux, point de sel volatil concret, beaucoup d'huile, médiocrement de terre. Les Anciens ont cru que cette racine étoit purgative. Monard est le premier parmi les Modernes qui a connu qu'elle ne lâchoit le ventre que fort légérement; & Dodonée avoue qu'elle ne purge point du tout, si l'on ne la fait bouillir dans un bouillon de vieux coq avec les mauves & la poirée. Le *polypode* adoucit le sang, & emporte les obstructions des visceres: il faut l'employer dans la toux seche, lorsque les crachats sont salés, dans l'asthme, dans le scorbut, dans l'affection hypocondriaque. Il entre dans plusieurs compositions. Tournefort, *Hist. des Plantes*.

2. *Polypodium, minus*, An.C. B. P. 358. Dod. p. 464.
3. *Polypodium, sensibile, aut Polypodium Virginianum*, Munt. H. 289. *Herba viva, folii Polypodii*, C. B. P. 359. *Filix Indica, Polypodii facie*, Mentzel.
4. *Polypodium, Cambro-Britannicum, pinnulis ad margines laciniatis*, Raii Hist. 137. *Filix, amplissima; lobis foliorum laciniatis, Cambrica*, Pluk. Phytogr. T. 30.
5. *Polypodium, tenerum minus*, Boerh. Ind. A. 25. *Dryopteris*, Offic. *Dryopteris adversariorum*, Ger. Emac. 1135. *Dryopteris sive Filix Querna repens*, Park. 1041. *Filix Querna*, C. B. 358. *Filix minor non ramosa*, J. B. 3. 740. Tourn. Inst. 537. Raii Hist. 1. 46. Synop. 48.

Cette plante, qui est toute d'usage, croît dans les marais & dans les bourbiers. Elle fait tomber le poil, étant broyée avec sa racine. Il faut l'appliquer en forme d'onguent, & lorsque le corps est en sueur, il faut l'essuyer & l'appliquer de nouveau. Dioscoride. Elle posséde une qualité septique.

Rondelet rapporte que quelques Apothicaires du Dauphiné ayant employé par ignorance cette plante dans des médicamens pour du *polipode* de chêne, elle produisit de très-mauvais effets. J'en ai vu quelquefois dans des boutiques sous le nom d'*Adianthum album*. Dale.

6. *Polypodium, angustifolium, folio vario*, Tourn. Inst. 440. Boerh. Ind. A. 25. *Lonchitis*, Offic. *Aspera*, Ger. 978. Emac. 1140. Raii Hist. 1. 138. Synop. 45. *Aspera minor*, Park. 1042. *Minor*, C. B. 359. *Lonchitis altera foliis Polypodii*, J. B. 3. 744. *Lonchitis altera foliis Polypodii, Asplenium Sylvestre nonnullis*, Chab. 536. *Filix sive Lonchitis altera foliis Polypodii*, Pluk. Almag. 152.

Cette plante croît dans les lieux aquatiques & incultes, & dans les bois. Elle est propre pour consolider les plaies, & pour en prévenir l'inflammation. Elle diminue la rate étant bue dans du vin. Dioscoride.

Sa racine est diurétique & apéritive. Boerhaave.

POLYPOSIA, πολυποσία; débauche de vin.

POLYPUS, πολύπους, *Polype, Poulpe*; on donne ce nom à tout animal qui a plusieurs jambes: mais il signifie pour l'ordinaire un grand poisson de mer qui ressemble à la seche. Il a huit pates ou jambes, longues, grosses, qui lui servent à nager, à marcher, & à approcher de sa bouche ce qu'il veut manger. Ces pates sont distantes les unes des autres, mais jointes par une grosse membrane qui regne entre elle & qui les attache: les quatre du milieu sont les plus grandes, elles surpassent en grosseur le bras d'un homme, & elles sont relevées tout du long d'une double rangée de tubercules creusés en petits cornets; les quatre autres pates sont appellées *brachia, crura, cirri, barra*: ses yeux sont situés ou appuyés sur le haut de deux de ces pates, sa bouche est au milieu, garnie de dents; il porte sur le dos un corps long fait en tuyau, qui lui sert de gouvernail quand il nage, il le fait pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant les lieux où il veut aller. Sa chair n'est couverte d'aucune peau apparente, elle est spongieuse, caverneuse ou trouée, dure & de difficile digestion.

On trouve ce poisson dans la mer Adriatique; il se nourrit de poissons à coquilles, & de chair humaine quand il peut en attraper, de fruits, d'herbes, il aime l'huile: il a, comme la seche, vers son estomac une vessie remplie d'une liqueur noire ou rouge-brune, qu'il répand quand il veut se cacher; ses œufs sont semblables à ceux de la seche, mais de couleur blanche. Il contient beaucoup d'huile, de phlegme & de sel volatil & fixe. Sa chair est propre contre la colique venteuse étant rôtie & mangée. Lemery, *Traité des Drogues*.

POLYPUS, *Polype*.

On n'est que trop convaincu par expérience, que des hommes qui sont dans la fleur de leur âge, & naturellement favorisés d'un tempérament sain & robuste, meurent souvent subitement & dans le tems qu'on s'y attend le moins. Le commun des hommes n'ignore pas non plus qu'il y a quelques maladies chroniques & violentes, dont le diagnostic & le prognostic sont extremement difficiles, & qui sont par elles-mêmes d'une telle opiniâtreté, qu'il est impossible d'en échapper. Mais plus ces maladies sont fréquentes, & plus on est curieux de connoître leur nature, plus aussi est-il surprenant que les véritables causes de ces sortes d'accidens aient demeuré si long-tems cachées; & peut-être le seroient-elles encore aujourd'hui si les Medecins modernes n'avoient heureusement commencé à disséquer les personnes qui sont mortes de ces maladies, à dessein de découvrir le véritable état de leurs visceres; car on a fait dans notre siecle plus de progrès dans la Medecine par le moyen de l'anatomie seule, que dans tous les siecles précédens où elle a été négligée. Comme en disséquant des cadavres humains, on a découvert plusieurs causes de morts subites & de maladies dangereuses, aussi a-t-on observé que les plus considérables, sont les coagulations & les concrétions de sang qui se forment dans les gros vaisseaux du cœur & des poumons, auxquelles on donne le nom de *polypes*; lesquelles en interrompant la circulation du sang, sont capables non-seulement de détruire toutes les fonctions du corps humain; mais encore de lui causer la mort; c'est ce qui fait qu'on les guérit difficilement, & qu'on doit en prévenir à tems les causes funestes, ou les détruire par des remedes convenables.

Mais pour qu'on soit mieux convaincu que ces sortes de concrétions polypeuses ont souvent causé la mort, & des maladies incurables à plusieurs personnes; je vais rapporter quelques exemples de cette espece que j'ai empruntés des Auteurs modernes.

Bartholin, *Lib. de Lacteis Thoracicis, cap.* 14. dit avoir

souvent trouvé dans des sujets qui étoient morts subitement, les plus gros vaisseaux du cœur remplis d'un sang caillé; & cela est confirmé par Bonet, *Anatom. Pract. Lib. II. Sect. 2. Obs. 5.* où il traite fort au long des morts subites causées par des corps étrangers qu'on a trouvés dans les cavités du cœur. Frédéric Lossius, *Lib. I. Obs. 15.* parle d'un enfant âgé de trois ans qui mourut subitement entre les bras de sa mere, dans le tems qu'il paroissoit joüir de la santé la plus parfaite: lorsqu'on vint à l'ouvrir on n'apperçut aucune altération dans les visceres, de sorte, qu'à l'exception d'un sang extremement coagulé qui s'étoit amassé dans les ventricules du cœur, on ne put découvrir aucune autre cause de sa mort. Charles Fracastor, qui a eu tant d'occasions de disséquer des personnes mortes subitement, n'a trouvé d'autre cause de ces accidens qu'un sang caillé & enfermé dans les ventricules du cœur & dans les vaisseaux pulmonaires. On ne sauroit douter, après avoir lû Panarole; que plusieurs personnes ne soient mortes d'un engorgement de vaisseaux; car cet Auteur nous apprend qu'en 1656. que les morts subites furent si fréquentes, grand nombre de sujets furent étouffés par le sang qui s'étoit amassé en trop grande quantité dans le cœur; de sorte qu'ayant ouvert le corps de ces personnes, il ne trouva presque point d'autre cause de leur malheur, qu'un engorgement remarquable des vaisseaux. Jean Daniel Horstius, *Manuduct. ad Med.* rapporte qu'ayant ouvert une personne qui étoit morte subitement, il trouva le ventricule gauche du cœur rempli d'un phlegme blanchâtre. Riviere, *Cent. 1. Obs. 82.* dit avoir trouvé le ventricule gauche du cœur d'un homme qui mourut subitement, rempli d'une matiere épaisse, compacte & tout-à-fait blanche, qui ressembloit à du lard bouilli.

Il suit de ce qu'on vient de dire qu'il s'est formé de tout tems des pareilles concrétions sanguines dans le cœur & dans les plus gros vaisseaux, qui ont occasionné des morts subites & d'autres maladies incurables. Mais comme on ne trouve point le mot de *polype* dans les écrits des Anciens, on peut raisonnablement conjecturer que les Modernes n'ont ainsi appellé ces sortes de concrétions, qu'à cause qu'elles envoyent pour l'ordinaire plusieurs ramifications dans les vaisseaux voisins: mais malgré cette interprétation, il faut observer que les vraies *polypes* ne sont que des concrétions composées d'une substance blanchâtre, fibreuse & extremement compacte, & qu'ils different tout-à-fait du sang grumeleux ou coagulé; car bien que celui-ci puisse causer plusieurs maladies violentes dans différentes parties du corps, surtout quand il est logé dans le cœur & dans l'utérus, il ne mérite pas néanmoins le nom de *polype*, ce qui fait que la plûpart des Auteurs le distinguent par celui de faux *polype. Pseudo-polypus.*

Voyons maintenant d'où vient que les concrétions polypeuses sont si funestes au genre-humain.

On saura donc que ces sortes de concrétions causent des maladies violentes & la mort même, lorsque leur volume augmente si fort, ou, ce qui arrive plus fréquemment, lorsqu'elles s'éloignent tellement de leur siége, à l'occasion d'une cause interne ou externe, qu'elles interrompent le cours du sang d'un des ventricules du cœur dans l'autre; ou qu'obstruant les orifices des vaisseaux, elles détruisent entierement la circulation de ce fluide; car tant qu'elles sont petites & qu'elles n'adherent qu'aux parois des vaisseaux du cœur, & des autres parties du corps, elles ne retardent pas beaucoup la circulation du sang; & pour cette raison elles ne lesent pas manifestement les fonctions. Cela est confirmé par l'expérience, qui nous apprend qu'il peut se former de pareilles concrétions dans les oreillettes & les ventricules du cœur, à cause de leurs différentes sinuosités & des fibres charnues dont ils sont composés, vers les bifurcations des vaisseaux aussi-bien que dans plusieurs autres parties du corps, sans pour cela que la circulation du sang languisse considérablement. Vesale, *Lib. I. cap. 5. de Corporis humani Fabrica*, nous apprend qu'il trouva dans le ventricule gauche d'un certain homme environ deux livres de chair glanduleuse, mais noirâtre, & que le volume de cet organe s'étoit augmenté, ainsi qu'il arrive à la matrice; & il ajoute qu'encore que le malade eût le pouls extremement inégal & intermittent, il ne laissa pas d'agir plusieurs mois avant de mourir comme s'il se fût bien porté: mais que durant les dernieres semaines de sa vie, son pouls devint tellement intermittent, qu'au lieu de neuf pulsations qu'il se fait pour l'ordinaire dans un intervalle de tems donné, on n'en pouvoit sentir que deux ou trois.

Examinons maintenant quelles maladies sont produites, entretenues & disposées a une issue funeste, au moyen de ces concrétions polypeuses.

Les plus considérables, sont les différentes maladies de la poitrine, comme les pleurésies & les péripneumonies, parmi celles de l'espece aiguë, & parmi celles de l'espece chronique toutes sortes d'asthmes, les catarrhes suffoquans, la coqueluche, la phthisie & le crachement de sang: à l'égard de la derniere, on est convaincu par expérience qu'une stagnation de sang épais & compacte, dispose aisément aux concrétions polypeuses, & que celles-ci à leur tour produisent un crachement de sang; car, si au moyen de ces concrétions polypeuses la circulation du sang est interrompue dans les vaisseaux pulmonaires, il doit nécessairement s'accumuler dans les vaisseaux capillaires de l'artere pulmonaire; & à la fin, après avoir rompu quelques-unes de ses ramifications, sortir par la bouche, surtout si les sujets ont de la disposition à l'hémoptysie. Aussi n'est-il pas rare de trouver de ces sortes de concrétions dans les personnes qui sont mortes d'un crachement de sang. Hoffman, *Consult. Med. Tom. I. Sect. 2. Obs. 73.* cite l'exemple d'un jeune garçon de dix-sept ans, qui mourut d'un chrachement de sang accompagné d'une fievre lente; & dans l'artere pulmonaire duquel on trouva une concrétion polypeuse. Bonet, *Anatom. Pract. Tom. I. Lib. II. Sect. 5. de Sputo sanguinis*, donne le détail de la dissection d'une personne qui mourut d'un crachement de sang, laquelle fut faite en 1664. dans l'Hôpital de Leyde, par Sylvius. On trouva dans les deux ventricules de son cœur une matiere épaisse, fibreuse & comme charnue, qui s'étendoit dans tous les vaisseaux qui sortent de cet organe. On tira surtout une pareille concrétion qui avoit plus de trois palmes de long de la veine jugulaire gauche: mais cette matiere, à laquelle plusieurs grumeaux de sang étoient attachés, avoit une épaisseur considérable dans les ventricules du cœur, & étoit entrelacée d'une façon particuliere avec les fibres charnues de ce viscere. Elle paroissoit avoir des vaisseaux fort déliés, & l'on découvroit au milieu quelques grumeaux de sang. J'ai aussi trouvé des concrétions polypeuses dans des sujets qui étoient morts de la phthisie: & Bauhin, à ce que nous apprend George Horstius, *Op. Tom. I.* dit expressément qu'il a presque toujours trouvé des concrétions polypeuses dans ceux qui sont morts d'une phthisie & d'une hydropisie.

Les curieux peuvent consulter sur ce sujet Needham, *de Formatione fœtus, cap. 2.* Malpighi, *de Polypo Cordis*, & Harderus, *in Obs. 45. 46. & 47.*

L'asthme, surtout celui qui est incurable & dont dépend l'hydropisie de poitrine, est presque toujours produit & entretenu par des concrétions polypeuses. J'ai souvent eu occasion de disséquer des personnes qui étoient mortes de cette espece d'asthme, & j'ai trouvé ou des *polypes* dans le cœur & dans les vaisseaux pulmonaires, ou une sérosité fétide épanchée dans la cavité de la poitrine. On ne manque pas d'observations qui confirment ce que j'avance. Grævius nous apprend dans sa Dissertation *de Asthmate Convulsivo*, qu'ayant ouvert les corps

corps de cinquante Soldats qui étoient morts d'une hydropisie de poitrine & de l'asthme, il trouva des concrétions polypeuses dans les ventricules de leurs cœurs.

Lancisi dans son Traité *de Motu Cordis*, rapporte le cas suivant.

Un homme âgé de vingt-quatre ans, d'une habitude de corps déliée & qui étoit accoutumé à un air & à une nourriture grossiere, fut attaqué de fréquentes anxiétés autour du cœur, & de syncopes accompagnées d'une difficulté violente de respirer & du refroidissement des extrémités. Il avoit le pouls foible & inégal, les veines jugulaires aussi-bien que le bas-ventre considérablement enflés, & il mourut à la fin d'une fievre lente. On l'ouvrit, & on lui trouva le cœur extremement flasque & petit, ses deux ventricules étoient remplis de concrétions polypeuses, & le péricarde étoit fortement attaché à sa substance.

On peut voir un grand nombre d'autres observations relatives à l'asthme qui est ordinairement accompagné d'une hydropisie de poitrine dans Diemerbroeck, *Anatom. Lib. II. cap.* 9. Bartholin, *Epist.* 2. *Cent. IV. & Epist.* 56. *Cent. II.* Harderus, *Obs.* 56. Lower, *de Corde, cap.* 2. Pezoldus, *Observ.* 58. & 61. Ruysch, *Observ.* 19. & *M. N. C. Dec.* 2. *An.* 9. *Obs.* 174. & *Dec.* 3. *An.* 2. *Obs.* 185.

L'asthme qui est causé par des concrétions polypeuses, occasionne souvent non-seulement une hydropisie de péricarde & de péritoine, mais encore des tumeurs hydropiques dans les autres parties du corps. Aussi rien n'est-il plus fréquent dans la pratique que de voir un asthme spasmodique & convulsif occasionné par des concrétions polypeuses, suivi de la cachexie, d'enflures œdémateuses des piés & quelquefois d'un ascite; car lorsque la circulation du sang dans le cœur est interrompue par ces sortes de concrétions polypeuses, le cours de ce fluide dans la veine-cave est nécessairement retardé, en conséquence de quoi il se forme des stagnations violentes dans les parties inférieures, & particulierement dans le foie; & lorsque celui-ci est obstrué ou endurci, le sang commence à croupir dans le mésentere & dans toutes les ramifications de la veine-porte; en conséquence de quoi la sérosité regorge dans les vaisseaux lymphatiques, qui, lorsqu'ils sont trop distendus, se changent en des hydatides, dont la rupture produit une extravasation funeste de sérosité. On trouve un grand nombre d'observations de cette espece dans Rhodius, *Cent. III. Obs.* 4. & Peyer, *in Hist. Anatom. cap.* 6. Wepfer, *Exercitat. de Apoplexia*, dit avoir trouvé des concrétions fibreuses & pituiteuses dans les corps de ceux qui ont été long-tems cachectiques ou affligés de fréquentes maladies. Smetius, *in Miscel. Medic. Lib. X.* rapporte un exemple singulier d'une tumeur œdémateuse aux deux jambes, occasionnée par un *polype* long & médiocrement dur, laquelle s'étendant jusqu'aux cuisses formoit une tumeur pleine & dure dans le bas-ventre, entre le pubis & le nombril, qui occupa à la fin toute la région de l'abdomen. Bonet fait mention après Boyle, *Obs.* 9. d'un *polype* qui se forma dans les cœurs de deux femmes, dont l'une mourut d'hydropisie & l'autre d'une cachexie. Et Albinus, *Dissert. de Polypis, Thes.* 5. parle d'un homme qui après avoir été quelque tems affligé d'une difficulté de respirer, de palpitations & d'anxiétés de cœur, de tumeurs aux bras & d'un gonflement de veines, à l'occasion d'un *polype* qui montoit de l'oreillette droite du cœur dans le tronc de la veine-cave, & qui envoyoit plusieurs ramifications, tomba dans une espece d'hydropisie tout-à-fait remarquable : mais dans ces sortes de cas l'hydropisie ne manque jamais d'être mortelle.

Mais en voilà assez sur l'asthme & l'hydropisie qui l'accompagne souvent. Examinons maintenant les autres maladies de la poitrine qui naissent de concrétions polypeuses.

Le catarrhe suffocant peut passer à juste titre pour une des plus considérables; car toutes les fois qu'on a ouvert le corps de ceux qui en sont morts, on a presque toujours trouvé que des concrétions polypeuses avoient été la principale cause de cet accident, comme il est facile de s'en convaincre en lisant Bartholin, *Cent. II. Observ.* 86. Greiselius, *in M. N. C. An.* 1640. *Observ.* 74. & Malpighi, *de Polypo cordis*. Ce dernier nous apprend qu'il n'a jamais ouvert des sujets qui étoient morts d'une apoplexie ou d'un catarrhe suffocant, qu'il n'ait trouvé des corps calleux, visqueux & gluans dans leur cœur & leur cerveau, & souvent dans tous les deux.

On ne doit point oublier la palpitation de cœur, qui, lorsqu'elle est de l'espece chronique, est presque toujours produite par des concrétions polypeuses. Je renvoie le Lecteur à l'article *Palpitatio*, pour considérer ces maladies inflammatoires & extremement aiguës de la poitrine, la vraie pleurésie & la péripneumonie, qui naissent souvent des stagnations du sang, produites par des concrétions polypeuses. Malpighi assure dans son Traité *de Polypo cordis*, qu'ayant ouvert le corps de quelques sujets qui étoient morts d'une pleurésie, il a trouvé de longues portions de sang caillé dans les sinus du cœur & autour des orifices des vaisseaux. Peyer, *Exercitat. Anatom.* parle d'un vieillard sexagénaire qui mourut d'une pleurésie changée en péripneumonie, & dans le cœur duquel on trouva des concrétions polypeuses grosses & ténaces qui ressembloient à des morceaux de graisse.

Les concrétions polypeuses occasionnent des maladies incurables, non-seulement dans le cœur & les vaisseaux pulmonaires contigus, mais encore dans d'autres parties du corps, surtout dans les veines, comme il paroît par les dissections. Un grand nombre d'observations qu'on trouve dans Wepfer, Peyer, Willis, Blasius & *M. N. C.* prouvent suffisamment que les *polypes* formés dans les veines jugulaires & dans les ventricules du cerveau ont causé des céphalalgies violentes, des apoplexies & des délires. Mais il n'y a point de partie plus sujette aux *polypes* que l'utérus, dans les veines duquel il s'en forme souvent, à cause de leur circonvolution & de la lenteur avec laquelle le sang y circule, qui disposent à des avortemens fréquens, à des hémorrhagies immodérées, à des évacuations copieuses de sérosité & de lymphe, aux hydropisies de matrice & à la stérilité.

Après avoir considéré les différentes maladies que causent les concrétions polypeuses, il nous reste à parler de certains signes, à l'aide desquels on peut connoître si ces concrétions sont logées dans les visceres, où elles ont leur siége principal.

Mais parmi les signes qui nous en assurent, le plus considérable est une palpitation de cœur opiniâtre, souvent excitée par une cause légere, telle qu'une émotion, un aliment flatueux & astringent; car la nature de ces choses est telle qu'en troublant la circulation uniforme du sang elles l'obligent à se porter avec plus d'impétuosité vers le cœur, où venant à s'amasser en plus grande quantité qu'il ne faut, & ne pouvant s'y raréfier autant qu'il est nécessaire à cause de l'obstruction qu'y cause le *polype*, il distend le cœur & ses vaisseaux avec beaucoup de violence, au moyen de quoi il produit une anxiété violente & un mouvement de cœur convulsif auquel on donne le nom de palpitation. On peut joindre à ce signe l'inégalité & l'intermission du pouls qui sont souvent accompagnés de défaillances; car comme le pouls est ordinairement la meilleure regle qui puisse nous faire juger du mouvement du cœur & de la circulation du sang dans toutes les parties du corps; lorsqu'il est irrégulier ou tout-à-fait intermittent, il y

a lieu de croire, surtout si d'autres circonstances concourent, que quelque concrétion polypeuse interrompt ou intercepte pendant quelque tems par son volume, la contraction du cœur & des autres vaisseaux, dont la circulation du sang dépend. On ne doit point exclurre des signes qui manifestent un *polype*, l'embarras fréquent de la respiration, sans aucune cause manifeste; la compression du diaphragme, en conséquence des contractions spasmodiques de la poitrine, &, ce qui l'accompagne le plus ordinairement, une douleur fixe aux environs du cœur; car chacune de ces affections, lorsqu'elles sont continuelles, sont des signes palpables que la circulation du sang est obstruée par quelque corps étranger.

Nous allons maintenant examiner les concrétions polypeuses d'une maniere plus particuliere, & expliquer leur génération & leur production.

Premierement donc, il faut observer que tous les *polypes* n'ont pas la même contexture, là même couleur ni le même volume; car les uns sont si durs, si solides & tellement remplis de fibres qu'on les prendroit pour des petits tendons. D'autres au contraire sont mous, composés de pellicules molles & mucilagineuses & couverts d'une membrane. Il y en a qui pesent plusieurs onces; quelques autres au contraire sont très-petits & entremêlés de plusieurs morceaux de graisse. Les différens noms que les Auteurs, principalement ceux de l'antiquité, ont donnés aux *polypes*, ne permettent point de douter qu'ils ne soient de plusieurs couleurs; car ils nous les représentent quelquefois sous l'idée d'une graisse, qui, selon quelques-uns, est blanche & semblable à du suif; & selon d'autres, d'un jaune blanchâtre, pareil à celui de la moelle d'os fondue; tantôt ils les font ressembler à de la chair & tantôt à d'autres substances. Les *polypes* different encore en ceci, que les uns étant situés dans le ventricule droit & les autres dans le ventricule gauche du cœur, envoyent plus ou moins de ramifications aux arteres & aux veines voisines, & en ce que quelques-uns sont d'un volume suffisant pour causer la mort en obstruant les orifices des vaisseaux; au lieu que d'autres ne produisent cet effet que lorsqu'ils changent de place.

Plusieurs raisons me font croire que la matiere des concrétions polypeuses est produite par les particules les plus pesantes, les plus visqueuses & les plus fixes du chyle & de la lymphe, qui s'unissent aisément au moyen de leur mouvement & forment des corps membraneux & fibreux. Cela est suffisamment confirmé par plusieurs expériences qu'on a faites sur la génération de ces substances. Ruysch, ce célebre Anatomiste, nous apprend dans son *Thesaur. Anatom. 6.* qu'il vint à bout de former avec son propre sang, à l'aide d'une simple agitation, une membrane parsemée d'un grand nombre de fibres & si ressemblante à une membrane naturelle, que tout le monde la prit pour un ouvrage de la nature. Il dit encore, *Thesaur. Anatom. 1. n. 3.* qu'à l'aide d'une forte agitation, continuée pendant l'espace d'une heure, il produisit une substance polypeuse avec le sang d'un cochon qui venoit d'être tué. Il n'est pas difficile après cela de se former une idée distincte du *polype*, qu'on peut définir une certaine concrétion solide & fibreuse formée des parties les plus visqueuses de la lymphe, au moyen d'un mouvement rapide ou d'une impulsion violente.

Bien qu'il se forme des *polypes* dans les deux ventricules du cœur, dans les arteres aussi-bien que dans les veines, il paroît cependant par des observations exactes qu'ils se forment plus aisément & plus fréquemment dans l'oreillette & le ventricule droit du cœur que dans le gauche, dans les veines que dans les arteres; & il n'est pas difficile d'en deviner la raison, puisque le chyle, qui passe par la veine souclaviere dans la veine-cave & dans le ventricule droit du cœur, étant rempli de particules grossieres & se mouvant lentement, dépose aisément ses particules pesantes, lesquelles venant à s'amasser autour des colonnes du cœur, forment une espece de corps ou de substance. A quoi l'on peut ajouter que par le défaut de contraction dans les veines le sang y circulant plus lentement, acquiert une consistance plus épaisse & devient plus pesant que le sang artériel; ce qui fait qu'il dépose plus aisément ses parties épaisses, lors souvent que ces dernieres ne sont point assez liées, car pour lors elles tendent par leur propre poids vers le fond & les parois des vaisseaux. Mais il en est tout autrement du sang artériel; car comme son cours est accéléré par le mouvement élastique des arteres, qu'il s'impregne en passant dans les poumons d'une matiere éthérée extremement subtile, & qu'il se mêle intimement en circulant dans des vaisseaux extremement déliés, il est beaucoup plus léger & plus rouge, & par conséquent moins propre pour la génération des *polypes* que celui des veines.

Les vieillards ne sont pas les seuls qui soient sujets aux concrétions polypeuses, les enfans & les jeunes gens y sont également exposés, & personne n'ignore que les adultes n'en sont pas plus exempts que les premiers; c'est pourquoi je me contenterai de rapporter quelques exemples de celles qu'on a trouvées dans des enfans. Albinus, *Dissert. de Polypo Cordis*, cite l'exemple d'un jeune enfant dans lequel on trouva un *polype* qui occupoit toute l'oreillette droite du cœur. Bonet, *Sepulchret. Anatomicum, Lib. II. Sect.* 11. *Observ.* 6. dit avoir trouvé de gros *polypes* dans les ventricules du cœur d'un de ses fils. Snell, *Dissertat. de Cordis Polypo*, rapporte, qu'ayant disséqué un enfant de six ans, qui mourut d'une atrophie, il trouva un *polype* dans chaque ventricule du cœur. Dorstenius, *in E. A. C. Dec.* 2. *An.* 3. *Observ.* 153. fait mention de quatre corps étrangers qu'on trouva dans le ventricule gauche du cœur d'un jeune garçon; & *E. N. C. Dec.* 3. *An.* 2. *Obs.* 18. on trouve la description d'un *polype* énorme qui s'étoit formé dans le corps d'un jeune homme. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares. Il faut cependant avouer que les adultes & les personnes d'un âge avancé sont beaucoup plus sujets aux *polypes* que les jeunes gens; car le sang qui peche par sa qualité & sa température s'accumule bien plus aisément lorsque la nutrition ne se fait plus, que lorsqu'elle continue à se faire; surtout lorsqu'en conséquence du nombre & de la grosseur des vaisseaux, & du défaut d'élasticité dans les solides, le sujet est disposé à la pléthore, mene une vie oisive & sédentaire, ou observe un mauvais régime.

On remarque communément que les hommes sont plus sujets aux *polypes* & aux maladies qui en dépendent que les femmes; & cela vient, selon moi, de ce que les regles auxquelles elles sont sujettes, empêchent le sang d'augmenter; & de ce que le relâchement des fibres, la fluidité des humeurs, ou la sérosité dont le sang abonde, empêchent les particules grossieres de ce fluide de s'unir & de former des concrétions. Il faut encore observer qu'il meurt un plus grand nombre de personnes de cette maladie dans les pays marécageux & septentrionaux, que dans les climats chauds, ce que j'attribue à la froideur de l'air & au défaut de transpiration, mais surtout aux alimens grossiers, tels que le poisson, le pain bis, la viande fumée & salée dont les habitans se nourrissent, & qui ne peuvent manquer d'engendrer un chyle tenace plein de particules terrestres, & par conséquent un sang extremement épais.

Voyons maintenant quelles sont les causes procatarctiques des concrétions polypeuses.

Je mets d'abord au premier rang la pléthore comme la plus considérable; car en conséquence de l'augmentation de la diastole des vaisseaux, les fibres perdent leur ressort, leur systole diminue, la circulation du sang languit, & les particules terrestres s'unissent les unes aux autres; au moyen de quoi il survient une obstruction dans les vaisseaux, qui dispose extremement à la

génération des *polypes*, comme cela paroît par une expérience rapportée par Lancisi, *Lib. de Aneurysmatibus*, *Propos.* 38. où cet Auteur nous apprend qu'ayant lié une certaine ramification de l'artere iliaque d'un chien vivant avec un fil ciré, & l'ayant ouverte quinze ou vingt jours après, il y trouva une concrétion polypeuse. Il n'est pas difficile de rendre raison de cet effet: car au moyen d'une pareille compression, les parties les plus ténaces & les moins fluides du sang venant à se joindre, elles commencent à s'attacher aux parois des vaisseaux, & forment à la fin, après que leur volume a augmenté jusqu'à un certain point, une substance épaisse & fibreuse, à laquelle on donne le nom de *polype*. La disette de sang ne contribue pas moins à la génération des obstructions, & par conséquent à celle des *polypes*, que sa redondance: aussi ai-je souvent vu des hémorrhagies fréquentes & copieuses, suivies des mêmes maladies que les *polypes*; car comme la distension rend les fibres plus lâches & les pores plus grands, ils donnent passage à toutes les humeurs épaisses & visqueuses, qui sont propres à engendrer des *polypes*.

La grandeur du corps dispose à différentes maladies, surtout aux *polypes* & aux infirmités qui en dépendent; car dans les personnes d'une haute stature, les fluides ont peine à monter perpendiculairement, ce qui fait languir la circulation dans toutes les parties du corps, en conséquence de quoi il se forme des stagnations & des obstructions dans les visceres, mais surtout dans les poumons, où le sang circulant avec peine, s'arrête dans les vaisseaux capillaires, tandis que les parties les plus grossieres forment dans la suite une masse épaisse. Ce que je viens de dire se trouve confirmé par l'expérience qui nous apprend que toutes les personnes d'une haute taille sont non-seulement moins gaies & moins fortes que celles qui sont de basse stature, mais encore beaucoup plus sujettes aux maladies qui naissent de la stagnation du sang & de la lenteur avec laquelle il circule, telles que les *polypes*, la phthisie & la difficulté de respirer.

Mais rien n'est plus nuisible au corps humain, & plus propre à causer des morts subites, que les liqueurs froides qu'on boit au sortir d'un violent exercice, & tandis que le corps est échauffé. Galien, *de Sanitate tuenda*, croit avec raison qu'une pareille conduite est capable d'occasionner la toux & la difficulté de respirer, d'affoiblir le cerveau, de causer des fluxions, d'affoiblir l'estomac & d'offenser les nerfs; car telle est la nature pernicieuse du froid, qu'en arrêtant le mouvement intestin des fluides, non-seulement il coagule le sang, mais précipite encore ses particules terrestres & gélatineuses; de sorte qu'on ne doit pas être surpris qu'il cause des obstructions, des inflammations & des concrétions polypeuses; puisque ces dernieres ne manquent jamais d'arriver lorsqu'on laisse tomber le sang dans de l'eau froide à mesure qu'il sort des veines, ou que l'eau chaude dans laquelle on l'a reçu vient à se refroidir; car dans ce cas, la partie fibreuse, qui est plus pesante, se sépare de l'autre & se précipite d'une maniere tout-à-fait singuliere. Je pourrois citer plusieurs exemples des effets funestes que les liqueurs froides ont produits.

La raison & l'expérience ne permettent point de douter que les liqueurs acides & spiritueuses ne contribuent efficacement à coaguler les humeurs; car on a éprouvé que le sang le plus fluide se coagule sur le champ en une masse extremement dure lorsqu'on verse dessus quelque liqueur acide ou de l'esprit de vin rectifié. On ne sauroit douter, pour peu qu'on fasse attention à cette circonstance, qu'il ne puisse arriver la même chose dans le corps humain, quoique dans un tems & d'une maniere différente. En tout cas, on n'a qu'à se souvenir des maladies violentes & chroniques, qui naissent des obstructions des visceres, telles que la phthisie, la cachexie, l'hydropisie & l'asthme convulsif, aussi-bien que des hémorrhagies excessives auxquelles les grands buveurs d'eau-de-vie & de liqueurs spiritueuses sont sujets.

Les passions de l'ame, surtout la colere, la frayeur & la tristesse méritent une attention toute particuliere; puisqu'elles disposent le corps aux *polypes* aussi-bien qu'aux maladies qui en dépendent. Mais comme je n'ai point dessein de rechercher les causes cachées d'un effet aussi singulier; je me contenterai de rapporter quelques exemples qui prouvent sa possibilité. Le fameux Malpighi cite un malade d'un tempérament très-robuste, qui à l'occasion d'une frayeur, fut saisi d'une grande inégalité & obscurité de pouls, surtout au poignet gauche, sans aucune fievre, & d'une difficulté de respirer qui revenoit par intervalles. Il rendit aussi-tôt après par la bouche, tantôt une petite portion de sang rouge, & tantôt une grande quantité de petites portions de matieres assez semblables aux *polypes*. Mais ses parties supérieures s'étant enflées par la suite, il fut étouffé par la redondance du sang. Riviere, *Cent.* 4. *Observ.* 2. rapporte aussi l'exemple d'un homme de distinction, qui ensuite d'une frayeur imprévue fut attaqué d'une palpitation de cœur & d'une difficulté de respirer accompagnées de l'inégalité & de l'intermittence du pouls, dont il mourut peu de tems après. On lui ouvrit la cavité de la poitrine, & l'on trouva le cœur & les plus gros vaisseaux remplis de sang, & dans le ventricule gauche du cœur, des caroncules sphériques pareilles à la substance des poumons, dont la plus considérable égaloit la grosseur d'une noisette & bouchoit l'orifice de l'aorte.

On ne doit pas oublier que la mauvaise méthode qu'ont quelques Medecins de traiter les hémorrhagies violentes & les fievres intermittentes avec les astringens, les opiats, les calybés & même le quinquina, sans y avoir préparé le malade, contribue beaucoup à causer des maladies chroniques, violentes & même incurables, pareilles à celles qui sont produites & entretenues par des concrétions polypeuses; & je puis assurer, après une expérience de plus de cinquante ans, que je n'ai jamais vu de remedes aussi nuisibles que ceux dont je viens de parler; car non seulement ils ont produit des maladies aiguës & mortelles, comme des apoplexies, des épilepsies & des catarrhes suffoquans; mais encore des maladies chroniques & obstinées, telles que la phthisie, l'asthme convulsif, les affections hypocondriaques & hystériques, les hémorrhagies violentes, les fievres lentes & hectiques. On n'ignorera plus la source de toutes ces maladies, si l'on se souvient qu'elles dépendent principalement de la lenteur avec laquelle le sang & les humeurs circulent dans les vaisseaux capillaires, & qui est cause que les sécrétions & les excrétions naturelles qui se font par des émonctoires composés de vaisseaux de même nature, sont extremement retardées: de-là naissent différentes stagnations dans plusieurs parties, l'engorgement, l'endurcissement des visceres & une infinité d'autres symptomes aussi fâcheux. Si donc un Medecin s'avise de donner des remedes astringens & incrassans, ou même sédatifs, dans un tems que le sang & les humeurs sont épaissis & circulent avec peine, ou que les vaisseaux sont comprimés par des spasmes violens, il ne peut que causer du préjudice au malade & rendre la maladie beaucoup plus terrible, surtout s'il persiste long-tems dans l'usage de ces sortes de remedes. On ne doit pas même douter que les *polypes* & les maladies qui en dépendent ne puissent être causés par ce moyen; & j'ai eu occasion dans un grand nombre de maladies qu'un pareil traitement avoit occasionnées, de prognostiquer quelquefois des concrétions polypeuses à l'aide de certains signes, & de les découvrir lorsque je suis venu à disséquer ces sortes de malades après leur mort.

Nous avons considéré jusqu'ici les principales causes qui concourent à la génération des *polypes*: comme les autres sont extremement rares, on peut aisément les rapporter à l'une ou à l'autre de celles dont on a parlé.

CURE.

Les hommes pour la plupart, au lieu de combattre les maladies dès qu'elles commencent, attendent pour y remédier qu'elles soient devenues presque mortelles; & pour lors ils ne font qu'avancer une mort dont ils eussent pu se garantir en employant à tems les remedes convenables. Les personnes affligées de concrétions polypeuses sont les plus coupables à cet égard, puisqu'on est convaincu par expérience que leur guérison est extremement difficile & incertaine, & absolument impossible lorsque la maladie est invétérée; car supposé qu'on puisse se flatter de quelque soulagement dans les maladies qui naissent du défaut de circulation que ces sortes de concrétions occasionnent, ce n'est que lorsqu'on prend le parti d'y remédier à tems; & la principale intention du Medecin doit être de prévenir la génération de ces concrétions, & d'empêcher leur augmentation & leurs effets pernicieux, quand elles sont une fois formées.

Tout Medecin qui veut prévenir la génération des concrétions polypeuses doit mettre tout son soin à délayer & à résoudre le sang épaissi, & à diminuer sa quantité dans les sujets pléthoriques. Rien n'est meilleur pour cet effet que l'exactitude du régime, secondée d'une diete frugale, & humectante. Le malade doit s'abstenir de tout aliment acide, salé, indigeste & trop nourrissant, & n'user que de boissons légeres & de bonne qualité, comme de petite biere pure, ou d'eau de fontaine, ou mêlée avec une quantité de vin convenable, ou d'une décoction préparée avec des ingrédiens apéritifs & adoucissans, dont les plus considérables sont les racines de scorsonere, de sarsepareille, & de squine, & l'écorce de sassafras; qui ont la propriété de délayer & de dissoudre. Il convient aussi qu'il fasse beaucoup d'exercice pour entretenir la fluidité & la circulation du sang dans toutes les parties du corps; en observant pourtant de ne point l'outrer d'abord, parce que le sang venant à se porter en trop grande quantité dans les poumons, ne manqueroit pas de s'y coaguler. Cette précaution regarde surtout les personnes grosses & corpulentes. Pour prévenir cet accident, il est à propos de boire sur le champ quelque liqueur chaude, si l'on est exposé au froid au sortir d'un violent exercice, ou, ce qui est pire, si l'on a bû quelque liqueur froide dans le tems que le corps étoit échauffé. L'air que le malade respire doit être pur, serein & tempéré, ni trop chaud, ni trop froid, ni trop humide; & supposé qu'il ne soit pas à portée de joüir d'un pareil air, il y suppléera par des infusions diaphorétiques qui ont la vertu d'atténuer les fluides, & de désunir les molécules.

Le malade doit aussi se garantir de toute passion violente surtout du chagrin, de la colere & de la frayeur; & supposé qu'il vienne à en ressentir les effets, il usera sur le champ de tout ce qui peut les calmer, & rétablir la circulation du sang dans sa premiere uniformité. Par exemple, s'il s'agit de remédier aux mauvais effets d'une colere subite, on emploiera les résolutifs & les diaphorétiques préférablement à tout autre remede, à cause de la vertu qu'ils ont de résoudre le sang qui commençoit à se coaguler. J'ai toujours donné avec succès dans ces sortes d'occasions la poudre du Marquis, seule ou avec quelques gouttes de liqueur anodyne dans de l'eau de canelle, ou de mélisse préparée avec du suc de citron & du vin; & par-dessus, quelques tasses d'une infusion chaude. Cette méthode a produit le même effet sur ceux dont le corps avoit été altéré par le chagrin. Un exercice modéré n'est point à mépriser non plus dans ces sortes de cas, parce qu'il aide le cœur à se débarrasser de la quantité de sang qui le surcharge, au moyen de quoi la maladie est beaucoup moins terrible. Il s'ensuit donc que ceux-là ignorent ce qui leur est avantageux, qui immédiatement après un accès de frayeur se livrent au repos ou au sommeil. Il faut encore avoir soin de tenir le ventre aussi libre qu'il est nécessaire; & si le malade est constipé, lui donner sans délai des clysteres ou des pilules balsamiques pour faire cesser cette indisposition. Il convient aussi de tenir les autres passages qui servent à la sécrétion & à l'excrétion des humeurs libres, & ouverts, de peur, comme il arrive pour l'ordinaire, qu'étant obstrués, le sang ne se surcharge d'impuretés. Mais le Medecin doit avoir soin surtout que les évacuations naturelles de sang, telles que les hémorrhoïdes dans les hommes, & les regles dans les femmes, ne soient totalement supprimées ou trop long-tems interrompues; car dans ce cas il survient des congestions dangereuses dans les autres parties, qu'on peut aisément prévenir à l'aide de la saignée, des pilules & d'autres remedes d'une qualité balsamique & tempérée. Il ne faut pas non plus négliger les évacuations artificielles, surtout si le malade est pléthorique & qu'il y soit accoutumé depuis longtems.

Voilà ce qu'il faut observer à l'égard du régime.

Entre les remedes qui ont la vertu d'atténuer & d'inciser les fluides épaissis, les meilleurs sont les sels neutres & alcalis, tels que l'arcanum duplicatum, le tartre vitriolé, le nitre, le sel digestif de Sylvius, le sel mars apéritif, l'huile de tartre par défaillance, la terre foliée de tartre & la liqueur de nitre fixé; entre les préparations spiritueuses, l'essence de pimprenelle blanche, la teinture acre d'antimoine, & autres semblables. Mais je ne connois point de meilleurs remedes pour dissoudre les parties fibreuses du sang de même que celles qui sont disposées aux concrétions, que les eaux minérales, celles principalement qui sont imprégnées d'un sel alcali & d'une nature douce & tempérée, comme celles d'Embsen & de Seltz, d'Aix-la-Chapelle; mais particulierement celles de Carlesbade, dont les sels ouvrent tous les émonctoires du corps, évacuent les impuretés, incisent & délayent le sang épais & gluant.

Après avoir donné la méthode de prévenir les *polypes*, je vais indiquer les mesures qu'il faut prendre pour empêcher qu'ils n'augmentent lorsqu'on a des signes certains qu'il y en a de formés dans le cœur, ou les plus gros vaisseaux. Il faut donc observer que lorsqu'un *polype* ne fait que commencer, & qu'il est encore pituiteux, on peut espérer de pouvoir le résoudre à l'aide de sels neutres & alcalis, qui incisent efficacement les humeurs visqueuses, d'un régime frugal, d'une quantité suffisante de boisson capable de délayer les humeurs, mais surtout par le moyen des eaux de Carlesbade auxquelles un grand nombre de personnes de ma connoissance ont dû leur guérison, bien que le *polype* parût déja formé. Mais lorsque ce dernier a déja dégénéré en une substance dure & fibreuse, il faut empêcher par tous les moyens possibles qu'il n'augmente, ou que venant à changer de place, il n'obstrue totalement les vaisseaux, & ne tue le malade. Il est à propos, pour satisfaire à cette indication, de prévenir la redondance de sang & d'entretenir sa fluidité avec les remedes que j'ai indiqués pour cet effet. Mais lorsque le *polype* est accompagné d'une difficulté de respirer, il ne faut point saigner le malade du bras, parce qu'une pareille conduite ne manqueroit pas d'occasionner une congestion plus grande & même suffocante. Le malade doit aussi s'abstenir de toutes sortes de liqueurs spiritueuses, de tout exercice violent; mais surtout prendre garde que les passions n'aient aucun empire sur lui; car toutes ces choses ne feroient qu'augmenter son mal, soit en coagulant le sang, soit en l'agitant avec violence.

Il ne me reste plus qu'à indiquer certaines précautions relatives au traitement des hémorrhagies & des fievres intermittentes, on a déja pu remarquer les fautes que l'on commet à l'égard des premieres, c'est pourquoi je conseille sérieusement aux Medecins de ne point les

arrêter avec des astringens seuls; mais par des saignées convenables & des remedes médiocrement anodyns. Quant aux fievres intermittentes, il faut bien se garder de les guérir trop tôt; c'est pourquoi il vaut mieux employer des remedes médiocrement apéritifs & évacuans, & y joindre ceux qui possedent une qualité résolutive, corroborative & tempérante. HOFFMAN.

POLYSARCIA, πολυσαρκία, de πολὺς, beaucoup, & σάρξ, chair; *Corpulence*, *obesité*; c'est une augmentation de chair superflue, à laquelle les Grecs ont donné ce nom à cause de son excès. Cette maladie est directement opposée à celle dans laquelle la nutrition cesse, & le corps tombe dans la consomption & la sécheresse. La trop grande quantité de nourriture que les parties reçoivent est cause que la graisse augmente au point d'étouffer le malade. On peut regarder cet état comme une espece de cachexie; car les malades sont affligés de plusieurs symptomes terribles, tels que la superfluité de chair & de graisse, l'inaction, l'oppression, la foiblesse, la difficulté de respirer, auxquels on peut joindre les sueurs copieuses dans lesquelles on tombe pour peu qu'on fasse de l'exercice; de sorte que le malade appréhende d'être étouffé, & se trouve incommodé des hardes les plus légeres.

Un grand nombre de Medecins ont donné des regles pour diminuer le trop d'embonpoint: mais leur doctrine est réfutée par Soranus, qui prouve que lorsque l'habitude du corps est bonne, il vaut mieux entretenir une quantité modérée de chair accompagnée de force, que de la détruire.

Je regarde l'*obésité* comme une maladie qui peut fort bien passer pour une véritable cacbexie, laquelle est accompagnée de plusieurs symptomes dangereux; car toutes les incommodités qui affligent les animaux voraces, ou qu'on engraisse pour l'usage, comme l'enflure, l'extension & la grosseur du ventre, subsistent également dans ceux qui sont attaqués de la maladie dont nous parlons. La méme chose arrive dans les membres ulcérés, dans lesquels les excroissances charnues se consolident, ou reviennent de nouveau sur les levres des ulceres après qu'on les a dissipées.

On guérit l'*obésité* de deux manieres, savoir, en empêchant que le corps ne reçoive trop de nourriture, soit par le moyen de la gestation, & par l'usage des alimens qui ne nourrissent pas beaucoup, ou en observant certaines regles, & pratiquant certains exercices laborieux & propres à causer du changement dans le corps. Mais pour que le Lecteur comprenne mieux ce que je viens de dire, je vais donner quelques directions particulieres & relatives à la cure. Je dis donc qu'il convient au malade de faire beaucoup d'exercice, soit à cheval ou en voiture, de voyager sur mer, de lire haut & d'exercer sa voix; de lutter & de marcher à grands pas pour mieux exercer ses jambes. Il doit aussi courir, se frotter avec les mains ou avec une serviette grossiere bien seche, & se saupoudrer le corps de sable. Les différens exercices que les Grecs appellent κελαδία, χωρμαχία (peut-être χειρομαχία) lui conviennent aussi beaucoup, pourvu qu'ils soient réglés par leurs maîtres respectifs. Il doit aussi user de l'exercice que les Grecs appellent ὁπλομαχία, qui est une espece de lutte feinte, dans laquelle on s'escrime des bras sans se saisir, aussi-bien que celui auquel ils donnent le nom de ἀκροχειρισμία ou τραχηλισμός. La machine appellée par les Grecs *macro-spartum*, & par les Italiens *sphere*, la lutte, les frictions vives, fortes, seches & long-tems continuées lui conviennent aussi beaucoup; car si l'on s'oignoit le corps avec de l'huile, les mains glisseroient & l'on ne pourroit s'exercer avec assez de vigueur. Il est bon encore de s'exposer au soleil, ce que les Grecs appellent ἡλίωσις; & d'exciter la sueur à l'aide du feu & de la chaleur des étuves; d'user tantôt des bains chauds, qui diminuent le corps, tantôt des bains froids, qui le resserrent; car on remarque que les personnes qui usent des derniers ont le corps ferme & aussi dur qu'une écaille. Il faut aussi se couvrir de sable chaud, & se baigner dans la mer ou dans des fontaines médicinales. Après avoir sué dans le bain, il faut se saupoudrer avec du sel, qui a la vertu d'entretenir la chair des animaux seche, ferme & exempte de ride. Le malade doit ensuite user de ce que les Grecs appellent *zegma*, (peut-être *smegma*) qui est une friction avec du nitre pulvérisé; & rester long-tems sans boire ni manger; car par ce moyen l'appétit commence à languir, & sa pointe s'émousse par le délai; l'ardeur de la digestion s'émousse aussi, après que le levain qui l'entretenoit est détruit. Il faut s'abstenir de boire avant de manger, & ne boire que le moins qu'on pourra, bien qu'on soit accoutumé à boire beaucoup pendant les repas; parce qu'à l'aide d'une boisson copieuse la chair s'amollit, les alimens deviennent fluides, & au moyen de la digestion capables de s'attacher aux solides, & par conséquent d'augmenter leur volume.

Mais si le malade est tourmenté d'une soif insupportable, il pourra boire une petite quantité de vin médiocrement acre. Il doit s'abstenir des légumes, de l'alica, de la fleur de farine, du lait, des noix, de la cervelle des animaux, des œufs, du poisson & de toutes les substances grasses; & manger du pain froid, bien levé, & fait avec le son; car cette sorte de pain est peu nourrissant, surtout lorsqu'il est vieux. Les alimens secs, les herbes potageres & les poissons indigestes, les oiseaux dont la chair est extremement seche, les bêtes fauves, telles que le lievre & la chevre sauvage, de même que le cochon qui a long-tems resté dans le sel, sont extremement salutaires dans le cas dont nous parlons. Le malade ne doit manger qu'une seule espece d'aliment à ses repas, & ne dormir que long-tems après; car le défaut de sommeil, joint à l'exercice, diminue beaucoup le volume du corps, au lieu qu'il s'engraisse à l'aide du sommeil, qui a aussi la vertu de l'humecter. Il doit user de liqueurs froides, & commencer le cycle métasyncritique pendant que l'obésité continue; tantôt observer une exacte abstinence, tantôt ne prendre que fort peu de nourriture, en l'augmentant réguliérement selon que les circonstances l'exigent. Il faut commencer la cure par le vomissement, l'abstinence ou l'usage de racines convenables; & donner ensuite au malade des substances acrimonieuses, & d'une qualité neutre, des oiseaux & des bêtes fauves. Ces mesures sont d'autant plus nécessaires; que les commencemens de chaque cycle sont très violens & très-séveres. On joindra les diurétiques aux autres herbes potageres; tels sont les asperges, les carotes, les panais, l'ache, le fenouil, les poireaux & autres herbes semblables; car on peut par ces moyens & sans changer de nourriture, causer un changement dans le corps. Il faut aussi avoir égard aux différens symptomes dont cette maladie est accompagnée. Quelques Medecins ordonnent la saignée, les purgatifs, les clysteres, l'usage des femmes au sortir du bain & avant les repas, & le même jour une petite quantité de nourriture sans autre boisson que l'eau: ils veulent aussi que le malade vomisse après avoir soupé. Quelques-uns ordonnent encore à ceux qui sont attaqués de cette maladie, de s'étendre au sortir du lit, ce qu'ils appellent ἀντίπατον, & de boire de la rosée avant le lever du soleil, dans la croyance que rien n'est plus contraire à l'obésité.

Mais il n'y a personne qui ne s'apperçoive de la ridiculité de cette méthode; car la saignée diminue les forces, & rend le corps flasque; ce que les Grecs appellent ῥάκωσις. Les purgatifs corrompent les fluides, & produisent une mauvaise habitude de corps, que les Grecs appellent cachexie. La fréquentation des femmes rend le corps du malade lâche, & épuise ses forces. Quelques-uns ordonnent de se baigner deux fois par jour, & de dormir avant les repas: mais cette méthode ne vaut rien, puisque le sommeil engraisse au lieu d'amaigrir.

Rien n'épuise plus que de vomir après souper; car bien que le vomissement diminue l'embonpoint, il rem-

plit la tête de fumées, il dérange les organes du sentiment, il corrompt les gencives, il rend l'haleine puante, il corrode l'estomac & rend le malade incommode à lui même, ce que les Grecs appellent Δυσαρέστησις; outre qu'il rend le pouls aussi inégal que dans les fievres intermittentes. D'ailleurs le vomissement nuit extremement au corps en corrompant les humeurs: mais il ne peut que faire du bien au malade lorsqu'il a mangé avec excès; car les incommodités que cause la plénitude, sont beaucoup plus grandes que celles qui résultent du vomissement. L'étude assidue contribue aussi beaucoup à la guérison de la *polysarcia*; aussi remarque-t'on que les gens d'étude sont beaucoup plus maigres que ceux qui ne font rien; car le corps de ceux-ci est plus plein & plus solide. CŒLIUS AURELIANUS, *Chron. Lib. V. cap.* 11.

POLYSOMATICA. Voyez *Polysarcia*, qui est la même chose.

POLYSPASTON, de πολὺς, beaucoup, & σπάω, je tire; est le nom d'une machine qui sert à faire l'extension dans les fractures & les luxations. Voyez *Fractura*, & l'explication de la *Pl. VII. du troisieme Vol.*

POLYTRICHUM. Voyez *Trichomanes*.

POLYTRICHUM AUREUM. Voyez *Adianthum aureum*.

POLYTROPHIA; abondance de nourriture.

POM

POMACEUM, *Cidre*.

Le *cidre* est le suc des pommes rendu spiritueux par la fermentation. On cueille les pommes en automne, parce qu'elles sont pour lors assez mûres; ensuite on les écrase bien sous la meule, & l'on en tire un suc par expression qu'on laisse fermenter dans le tonneau.

On peut préparer autant de différens *cidres*, qu'il y a d'especes différentes de pommes. Celui que l'on fait avec les pommes que l'on mange ordinairement; & qui sont douces & agréables au goût, ne demeure pas long-tems dans sa force, & il se corrompt aisément: c'est pourquoi l'on choisit pour faire du *cidre* qui puisse être gardé, certaines pommes qui viennent en Normandie dans les champs & dans les jardins. Ces pommes sont d'une belle couleur: mais elles ont une saveur rude, acerbe & styptique, & elles rendent un *cidre* piquant, fort, & qui se conserve long tems.

Le bon *cidre* se fait en basse Normandie, & particulierement vers Bayeux. Il doit être clair, d'une belle couleur dorée, d'une bonne odeur, & d'un gout doux & piquant.

Le *cidre* est pectoral; il fortifie le cœur & l'estomac; il humecte & desaltere beaucoup; il passe pour être salutaire dans les affections scorbutiques & mélancoliques, & dans plusieurs autres.

Quand on en prend avec excès, il enivre plus fortement & plus long-tems que le vin. Son ivresse est même plus dangereuse, & elle a des suites plus fâcheuses que celle du vin.

Si l'on veut faire une analyse exacte du *cidre*, on retirera d'abord l'esprit sulphureux, puis du phlegme. Il restera un extrait, qui étant poussé par un grand feu, fournira un peu d'huile épaisse, & de l'esprit qui n'est autre chose que du sel essentiel résous dans du phlegme. Enfin la matiere restante donnera quelque peu de sel fixe par la calcination, la lotion, la filtration & l'évaporation.

Quand le suc des pommes n'a pas été bien dépuré, il se corrompt aisément: la raison en est, que les feces qui demeurent confondues dans la liqueur, sont de petites molécules de pommes qui sont aussi sujettes à se pourrir que les pommes mêmes, & qui donnent au *cidre* un gout de pourri fort désagréable. On se sert de plusieurs moyens pour achever sa purification, ou pour empêcher qu'il ne se gâte. Quelques uns employent la colle de poisson dissoute dans du vin; & quand ils craignent que le *cidre* ne s'aigrisse, ils y jettent de la moutarde. D'autres se contentent de le tirer à clair dans des vaisseaux de terre ou de verre bien bouchés, pour le séparer des feces ou des matieres grossieres qui sont dans le tonneau, & qui par leur trop grande quantité ne contribuent pas peu à le corompre.

Nous avons avancé que les meilleures pommes pour faire le *cidre*, sont celles qui ont le gout rude & acerbe; la raison en est, que celles-là contiennent beaucoup de sel essentiel, propre à diviser les parties huileuses de la maniere dont nous l'avons expliqué. De plus, ces pommes fournissent au *cidre* une suffisante quantité de parties tartareuses, nécessaires pour empêcher l'évaporation de ses esprits: c'est pour cela que ce *cidre* est fort & piquant, & qu'il se conserve long-tems. Au contraire, celui que l'on fait avec les pommes ordinaires, est doux & se passe très-vîte, parce qu'il ne se rencontre pas dans ces pommes assez de sel essentiel pour exciter une fermentation complete dans le suc, & assez de parties tartareuses pour s'opposer à la sortie des esprits.

Le *cidre* est une boisson fort bonne & fort salutaire, pourvu qu'on en use modérément. On pourroit même dire qu'il est en général plus convenable pour la santé que le vin, parce que ses esprits ne sont pas si impétueux ni si agités que ceux du vin, & qu'ils sont d'ailleurs retenus par une plus grande quantité de phlegme un peu visqueux, qui contribue encore à rendre cette boisson humectante & rafraîchissante. L'expérience nous fait connoître, que la plupart de ceux qui ne boivent que de cette liqueur, sont plus forts & plus robustes, & ont un meilleur visage que ceux qui boivent du vin. Fr. Bacon nous en fournit un bel exemple. Il fait mention de huit vieillards, dont les uns avoient près de cent ans, les autres cent ans & plus. « Ces vieillards, dit-« il, n'avoient bu toute leur vie que du *cidre*, & ils « avoient conservé à leur âge une si grande vigueur, « qu'ils dansoient & sautoient aussi-bien que des jeunes « gens. »

Le *cidre* étant pris avec excès, n'enivre pas tout-à-fait si vîte que le vin, parce que ses esprits ne sont pas si volatils & si exaltés: mais l'ivresse qu'il cause dure davantage, parce que ses esprits charrient avec eux au cerveau beaucoup de particules lentes & visqueuses, qui se répandant insensiblement dans toute sa substance, bouchent les canaux des nerfs, & accablent & appesantissent tellement les esprits animaux, qu'il leur faut beaucoup de tems pour se rétablir dans leur premier état, & pour chasser & repousser en-dehors ce qui les tient dans une espece de repos & d'inaction: c'est pourquoi, après la grande fureur de l'ivresse, causée par le mouvement tumultueux des esprits du *cidre*, qui accourent au cerveau en grande quantité, on s'endort, & quelquefois même pour assez de tems.

On met fermenter le marc exprimé des pommes dans de l'eau, & l'on en fait une boisson humectante & rafraîchissante, appellée communément petit *cidre*. Elle n'enivre point, & elle est moins forte & moins piquante que le *cidre*; c'est ce qui fait que la plupart des femmes en Normandie en usent ordinairement.

On fait aussi avec le suc des poires exprimé & fermenté, une espece de *cidre* ou de liqueur vineuse appellée poiré. Cette liqueur approche beaucoup en couleur & en gout du vin blanc. On emploie pour la faire de certaines poires acerbes & âpres à la bouche, qui croissent en Normandie. Comme il arrive dans sa fermentation la même chose que dans celle du suc des pommes, & que le poiré a à peu près les mêmes vertus que le *cidre*, nous n'en parlerons pas davantage.

On peut faire quantité d'autres liqueurs spiritueuses avec les sucs fermentés de plusieurs fruits: mais la plupart de ces boissons ne deviennent jamais si spiritueuses que le vin & le *cidre*, & elles ne se conservent pas si long-tems.

On retire des coings un suc tiré par expression, qui après avoir fermenté devient vineux. Il fortifie l'estomac

il pousse par les urines, il convient dans les coliques, dans les crachemens de sang, dans les dyssenteries : il appaise le mouvement des humeurs acres & bilieuses qui causoient des évacuations par haut & par bas. Comme cette liqueur s'aigrit & se passe fort vîte, on y mêle du miel, du sucre, ou quelqu'autre chose semblable, pour la conserver plus long-tems.

L'ananas est un fruit succulent & délicieux qui naît dans les Indes Orientales. Les Indiens en tirent le suc par expression, & en font un vin excellent qui enivre, & qui égale presque en bonté nos meilleurs vins de liqueur. Les femmes enceintes n'oseroient en boire, parce qu'on prétend qu'il les fait avorter.

Les Ethiopiens préparent encore avec un certain fruit qui croît chez eux, une espece de vin qu'ils nomment *Sebanscou*.

Pline rapporte, qu'en Egypte on fait une liqueur un peu spiritueuse avec le suc des sebestes, & que cette boisson produit de fort bons effets sur les personnes d'un tempérament bilieux. Le suc des jujubes préparé de la même maniere, a aussi les mêmes vertus.

Il y a de certains arbres dont on tire des liqueurs presque aussi spiritueuses & agréables que celles qui nous sont fournies par les fruits. Il vient dans les Indes une espece de palmier grand & droit, appellé *coco*. Il en sort par des incisions qu'on fait aux branches, un suc vineux, que les Indiens appellent *sura* ou *taddi*, & dont ils tirent de bon esprit par la distillation.

Ils font aussi avec ce suc une espece de vinaigre, en l'exposant au soleil. D'autres le cuisent sur le feu pour en faire un vin doux qu'ils appellent *orraca*.

Le premier suc des branches de l'arbre ayant été tiré, il en vient un second qui n'est pas si spiritueux que le premier, & qu'ils mettent évaporer, pour en faire une espece de sucre qu'ils appellent *jagra*.

Le fruit de cet arbre fournit aussi une liqueur douce & agréable au gout, fort rafraîchissante & humectante.

Le bouleau jette une seve qui est apéritive, étant bue.

Van-Helmont la vante fort dans la maladie de la pierre. Plusieurs Medecins s'en servent aussi dans la même maladie, dans la strangurie, & dans la phthisie scorbutique.

On retire par l'incision du tronc, des branches & de la racine de l'érable, une liqueur douce & agréable. Cette liqueur, suivant le rapport de Ray, est plus abondante dans les tems froids & pluvieux qu'en aucun autre. Au contraire le bouleau en donne davantage dans les tems chauds & secs.

Il sort aussi par l'incision des racines du noyer, un suc que Boyle & Schroder vantent beaucoup, lui ayant vu produire de bons effets dans les douleurs de la goute, & dans plusieurs autres maladies.

Il y a encore d'autres arbres & d'autres fruits qui fournissent des boissons assez agréables. Lemery, *Traité des Alimens*.

Les Provinces d'Angleterre les plus renommées pour la bonté du *cidre*, sont Herefordshire, Worcestershire & Devonshire. Musgrave rapporte que les Peuples de cette derniere Province sont sujets à la goute; ce qu'il attribue au trop grand usage de cette liqueur. J'ai quelquefois vu des coliques opiniâtres guéries par l'usage du *cidre*.

POMAMBRA, *pommes d'ambre*.

On les fait avec des poudres odoriférantes auxquelles on peut joindre des huiles, qu'on reçoit dans de la cire, du storax liquide ou du mucilage de gomme adraganth avec un peu de terebenthine, pour les rendre ténaces, s'il est nécessaire, après les avoir intimement incorporées au moyen d'une quantité convenable d'eau rose, ou de quelque autre liqueur semblable, on en fait des balles de telle grandeur qu'on juge nécessaire.

Elles tirent leur nom de l'ambre. Ce n'est pas que cette substance doive nécessairement y entrer, mais parce qu'elles ont une odeur agréable, & qu'à cet égard elles ressemblent à cette production.

Par exemple, on peut se servir pour les faire de l'*odoriferum crollianum*, qu'on prépare de la maniere suivante.

Prenez *de macis*,
de girofle,
de canelle, &
de cassia lignea, } *de chaque deux dragmes ;*
de musc,
de civette, &
de gomme arabique, } *de chaque une dragme ;*
de gomme adraganth séchée au four, deux dragmes.

On triturera les deux gommes avec le musc ; & après en avoir fait autant des autres drogues on les mêlera avec la civette ; on y ajoutera ensuite une quantité suffisante d'eau de fleur d'orange, ou de rose incarnate préparée avec des ingrédiens odoriférans, & de l'eau-rose, dans laquelle on aura fait digérer pendant huit jours une petite quantité de *carbo* de Paracelse, ou de *zibetta Occidentalis* ; après quoi on incorporera le tout.

Le *carbo* ou *zibetta Occidentalis*, autant qu'on peut le conjecturer de l'*Archidoxa* de Paracelse, n'est autre chose que des excrémens humains ou du soufre qu'on met en digestion pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une odeur agréable au lieu de celle qu'ils avoient auparavant. Voyez *Hartman, in Croll.*

On peut aussi préparer ce remede en pulvérisant le mucilage de gomme adraganth, dissous dans de l'eau odoriférante, & mêlant les autres ingrédiens avec lui.

Ce remede étant appliqué au nez, ranime le mouvement du sang par son odeur agréable, & fortifie efficacement le cœur dans l'apoplexie, l'épilepsie, la colique, la suffocation de matrice & la peste.

On peut en mêler quelque peu avec de l'huile exprimée de noix muscade pour en composer un liniment dont on se sert dans les maladies précédentes. Crollius.

Schroder, dans sa *Pharmacop.* donne trois autres formules du *pomambra* : mais comme elles sont de peu d'usage en Medecine, j'aime mieux renvoyer le Lecteur à cet Ouvrage que de les rapporter ici.

POMATUM UNGUENTUM, *Pommade*.

Prenez *d'axonge de porc toute fraîche, trois livres ;*
de suif de mouton, neuf onces ;
de pommes mondées de leur peau & de leurs pépins, & coupées par morceaux, une livre neuf onces ;
d'eau rose extremement odorante, six onces ;
de racine d'iris de Florence, pulvérisée grossierement, six dragmes.

Cuisez toutes ces drogues au bain-marie jusqu'à ce que les pommes soient dissoutes ; coulez ensuite la décoction sans l'exprimer & gardez-la pour l'usage.

Faites-la chauffer une seconde fois & lavez le tout avec de l'eau-rose.

Presque tous les Dispensaires sont remplis de formules pour cette *pommade*. La Pharmacopée Royale en donne une dans laquelle ces ingrédiens sont mêlés avec un grand nombre d'autres ; celle de la Collection d'Ausbourg est encore plus chargée ; mais on y en donne une autre d'Amatus Lusitanus qui contient beaucoup moins de drogues, & c'est de-là que le Collége de Londres paroît avoir pris la sienne, dont il a retranché beaucoup d'ingrédiens superflus. Zwelfer dans ses *Animadversions* a montré avec beaucoup de peine la maniere la plus convenable de mêler tant d'ingrédiens différens :

mais quelque abrégée que paroisse celle que nous venons de donner, les Apothicaires ont trouvé un moyen plus court pour l'avoir, qui est de l'acheter de ceux qui en font leur unique occupation, & qui se contentent de réduire l'axonge de porc toute fraîche avec de l'eau rose en une espece de *coagulum* auquel ils donnent avec quelque huile aromatique l'odeur qui plaît le plus à ceux qui ont accoutumé d'en acheter. QUINCY.

POMPHOLYGODES, *écumeux*.

POMPHOLYGERON, πομφολυγηρὸν, est le nom d'une emplâtre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. cap. 17.*

POMPHOLYX, πομφόλυξ, est une bulle excitée dans une substance liquide par le vent ou l'air qu'elle contient. Voyez *Bulla*.

POMPHOS, πομφὸς. Galien dans son *Exegesis*, traduit ainsi le mot Πομφοὶ : ἐπαναστάσεις τοῦ δέρματος ἰχθυώδεις τε ἅμα, καὶ πλάδαραὶ, καὶ ἐνερευθεῖς, « des éminences écailleuses ou tumeurs qui se forment sur la peau, & qui « sont en même tems rouges & pleines d'eau. » Galien paroît avoir eu en vue dans ce passage celui d'Hippocrate, (*Lib. II.* περὶ γυναικ.) καὶ ἐν τῇσι κνήμῃσι πομφοὶ ἀνίστανται, « & il vient des *pomphi* sur les jambes. » Ce mot se trouve encore *Lib. II. de Morbis*, où on lit καὶ παλαπίμπλαται πομφῶν ὡς ὑπὸ κνίδης, « il étoit rempli de *pomphi*, (tumeurs rouges & aqueuses) comme « si on l'eût frotté avec des orties. »

POMUM. Voyez *Malus*.

POMUM AMORIS. Voyez *Amoris poma*.

POMUM ADAMI, est le nom du *Limon*, *fructu aurantii*.

Pomum Adami est encore le nom d'une tubérosité formée sur la partie antérieure du cou par le cartilage thyroïde.

POMUM ARENOSUM, nom du *Guajava*.

POMUM CITREUM. Voyez *Citreum*.

POMUM HIERUCHUNTANUM, nom du *Solanum*, *spinosum*, *fructu rotundo*.

POMUM SPINOSUM OPUNTIATUM, nom du *Melocactus*, *Indiæ Occidentalis*.

POMUM SYLVESTRE. Voyez *Agriomela*.

PON

PONDO ou PONDUS, *poids*. Voyez *Drachma* & *Libra*.

Comme il est nécessaire de connoître les *poids* qui ont été en usage chez les différens Peuples en différens tems pour pouvoir être au fait de leur pratique médicinale, j'ai donné une Table des principaux *poids* anciens & modernes, aussi-bien que des mesures usitées chez eux. Voyez *Planches III. IV. & V. de ce Volume*.

PONGA, H. M. *Jaca minor sylvestris Malabarica*, D. Commelin. *Tataiaba Brasiliensium*, Pison. *Similis*.

C'est un arbre qui croît dans le Malabar. Il est toujours verd & ne porte aucune fleur, ou du moins qui soit apparente : mais son fruit est attaché aux rameaux de la même maniere que celui du *jaca*; ce qui lui en a fait donner le nom par les Portugais. Le calyce est couvert de piquans, il est verd au commencement, ensuite rouge & contient un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres.

Le fruit de cet arbre appliqué en forme de cataplasme sur les tumeurs, en hâte beaucoup la suppuration. On prépare avec sa racine & son écorce cuites dans l'eau une liqueur dont on fomente les tumeurs œdémateuses des jambes, qui est une maladie endémique chez les Indiens, que les Portugais appellent *pedo S. Thomæ*, pour en prévenir l'inflammation. RAY, *H. P.*

PONGAM. Voyez *Minari*.

PONGELION *sive perimaram*, H. M. *Arbor Indica siliquosa*, *floribus racemosis*, *pentapetalis*, *siliquis foliaceis*, *ad singulos flores ternis*.

C'est un grand arbre qui croît dans plusieurs endroits du Malabar. L'huile que l'on prépare avec son écorce pilée & cuite ensuite, attire les humeurs vicieuses du corps lorsqu'on l'en frotte. Le suc qui découle de cet arbre étant bu avec du lait de beure, dissipe les vents. Son fruit broyé avec du *manga* & mêlé avec la décoction de riz, guérit la céphalalgie & l'ophthalmie lorsqu'on en met dans les yeux.

PONNA, H. M. *Prunifera seu nucifera Malabarica foliis nymphææ*, *fructu rotundo*, *cortice pulvinato*.

C'est un arbre de trente palmes de haut & de quatre d'épaisseur, qui porte du fruit dans les mois de Mars & de Septembre pendant trente années de suite. Il croît dans les lieux sablonneux du Malabar.

On tire des amandes de son fruit, par expression, une huile pour brûler qui appaise les douleurs des membres lorsqu'on les en frotte. On prépare avec l'écorce de sa racine macérée dans du vinaigre, un extrait qui guérit le mal de tête, étant employé de la même maniere. La larme qui découle de cet arbre, de même que son fruit, causent le vomissement, lâchent le ventre & purgent les humeurs corrompues par haut & par bas avec beaucoup de violence. RAY, *Hist. Plant.*

Tsjerou ponna, H. M. est le cornouillier du Malabar; dont les feuilles ressemblent à celles du nénuphar. Il passe pour une petite espece de *ponna*, & son fruit a la figure, la grosseur & la substance de celui du cornouillier. Les Naturels du pays mangent son fruit & tirent de son amande une huile qu'ils emploient dans leurs lampes, mais qui n'est d'aucun usage en Medecine. RAY, *Hist. Plant.*

PONNAGAM, H. M. est un grand arbre des Indes dont le fruit est uni, partagé en trois loges dans chacune desquelles est enfermée une semence. Il est toujours couvert de feuilles, de fruit & de fleurs.

On prépare avec ses feuilles pilées avec du miel un cataplasme excellent pour la morsure des serpens & autres animaux venimeux. Sa racine pilée & appliquée en forme de cataplasme sur les contusions, dissout le sang coagulé & guérit la partie affectée. RAY, *H. P.*

Pee tsjerou-ponnagam, H. M. est une espece de *ponnagam* beaucoup plus haute que la premiere, mais qui en différe peu à tous autres égards. RAY, *Hist. Plant.*

PONNAM, nom du *Senna*, *Orientalis*, *fruticosa*, *sophera dicta*.

PONS VAROLII, *pont de Varole*, est le nom d'une espece de voute formée dans le cervelet par deux productions médullaires, ainsi appellée de Varole qui l'a découverte le premier.

PONTAGIA, est un terme dont se sert Paracelse, (*de Tartaro*) pour signifier un mélange de substances salines avec d'autres qui sont ameres ou styptiques.

PONTICUS, épithete dont se sert Paracelse pour exprimer un certain gout salin approchant de celui de l'eau de la mer.

PONTICA VINA, sont des vins acides pleins de lie & de tartre.

PONTICUM MEL, est une espece de miel vénéneux. Voyez *Ægolethron*.

POP

POPONAX, le même qu'*Opopanax*.

POPLES, le jarret ou jointure du genou.

POPLITEUS,

POPLITEUS MUSCULUS, le *Poplité* ou *Jarretier.*

C'est nn petit muscle obliquement pyramidal, situé sous le jarret, d'où il a tiré son nom.

Il est attaché en haut par un tendon fort court & étroit, au bord externe dn condyle externe du fémur, & au ligament postérieur, voisin de l'articulation. De-là il descend obliquement sous le condyle interne du fémur, en s'élargissant de plus en plus, par un corps charnu, applati & médiocrement épais, qui s'attache à la face postérieure de la tête du tibia, jusqu'à la ligne ou impression oblique de cette face.

Le *poplité* sert à faire la rotation de la jambe fléchie, mais dans nn sens opposé à celui dans lequel le biceps fait cette espece de mouvement. Le biceps tourne dans cette attitude la jambe de devant en-dehors, & le *poplité* la tourne de devant en-dedans. Ainsi la rotation de la jambe fléchie, faite par le *poplité*, répond à la pronation du rayon exécutée par le pronateur rond, de même que la rotation de la jambe fléchie, exécutée par le biceps crural, répond à la supination faite par le biceps brachial.

On le compte ordinairement parmi les fléchisseurs de la jambe: mais il ne paroît gueres propre à cet nsage, à cause de l'obliquité de sa situation, & de son attache si près du centre du mouvement de l'articulation. Par sa connexion avec le ligament capsulaire, il peut avoir l'usage de garantir ce ligament pendant la flexion de la jambe, & l'empêcher de s'engager entre les deux os par ce mouvement. Winslow.

POPULAGO, *Souci des marais.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, ses feuilles entieres & arrondies. Sa fleur est en rose, comme celle de la renoncule, & nue. Son fruit est composé d'un grand nombre de petites gaines recourbées en-bas, radiées & remplies de plusieurs semences oblongues.

Boerhaave fait mention de deux especes de *populago.*

1. *Populago, flore majore.* Voyez *Calendula palustris.*
2. *Populago, flore pleno*, T. 173. *Caltha palustris, flore pleno*, C. B. P. 276. *Pseudo-helleborus ranunculoides, pratensis, rotundifolius, multiplex*, M. H. 3. 461. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante est estimée rafraîchissante, de même que le nénuphar: mais elle possede une qualité caustique qui fait que les bestiaux n'en mangent point, quand même ils feroient privés de tout autre pâturage; car ils n'en ont pas plutôt mangé qu'elle leur cause une inflammation de gosier & d'estomac qui est bien-tôt suivie de la mort. Il paroît par-là que cette plante est extremement acrimonieuse & de la nature de l'hellébore. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

POPULARIS, *endémique*, ou *épidémique.*

POPULUS, *Peuplier.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont arondies. La fleur dans le *peuplier* mâle, est en chaton, & composée de feuilles pointues. Il sort du calyce, qui est écailleux, un long pistil, qui pousse de tous côtés des fleurons mâles dont l'assemblage forme comme une queue de chat. Chacun de ces fleurons est composé d'une membrane mince, dont le bord est velu, au-dessous de laquelle il s'en trouve une autre moins fragile, de la partie supérieure de laquelle sortent huit étamines chargées de testicules rouges & oblongs. Le bord de cette membrane, quand elle est mûre, est dentelé & orné d'une frange cotoneuse.

Boerhaave en compte cinq especes, qui sont,

1. *Populus alba, majoribus foliis*, Tourn. Inst. 592. Boerh. Ind. A. 2. 211. *Populus alba*, Offic. Ger. 1301. Emac. 1486. Park. Theat. 1410. Raii Hist. 2. 1418. Synop. 3. 446. *Populus alba*, λεύκη. J. B. 1. 155. *Populus alba (quæ λεύκη ab albedine dicitur) majoribus foliis.* C. B. P. 429. *Peuplier blanc.*

Il croît dans les lieux aqueux. On emploie son écorce extérieurement & intérieurement pour la sciatique, la strangurie & les brûlures.

2. *Populus alba, minoribus foliis*, C. B. P. 429.
3. *Populus nigra*, Offic. Ger. 1301. Emac. 1486. C. B. P. 429. Park. Theat. 1410. Raii Hist. 2. 1419. Synop. 3. 446. Tourn. Inst. 592. Boerb. Ind. A. 2. 211. *Populus nigra, sive* Αἴγειρος, J. B. 1. 155. *Peuplier noir.*

Cet arbre n'est pas ordinairement fort grand, son écorce est blanchâtre, ses feuilles sont lisses, d'un verd luisant, attachées par de longues queues, larges & rondes à leur base & terminées en pointe. Ses tiges & ses feuilles sont souvent chargées de gros tubercules qu'y forment des petits insectes. Les chatons sont longs & pendans, & paroissent au commencement du Printems. Il croît dans les lieux humides & sur le bord des rivieres. Ses feuilles & ses boutons sont d'usage.

On ne les emploie que dans l'onguent populeum: mais comme le *peuplier* noir est fort chaud, cet onguent ne peut recevoir sa qualité rafraîchissante que des autres drogues qui y entrent. Schroder dit que les Allemandes se servent de ses jets pour faire croître leurs cheveux. Miller, *Bot. Off.*

On emploie les boutons de cet arbre dans l'onguent *populeon*: Tragus ajoute à cet onguent la racine de bryoine & les sommités de ronce. Il est fort adoucissant: on s'en sert avec succès dans l'inflammation des hémorrhoïdes: mais il faut y ajouter l'opium en bonne dose. La teinture des boutons du *peuplier* noir, tirée avec l'esprit de vin, est excellente pour les cours de ventre invétérés, & ponr les ulceres intérieurs. La dose est d'un demi-gros, ou d'un gros pris soir & matin dans une cuillerée de bouillon assez chaud. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

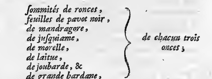
Ses germes ou bourgeon s sont d'usage en Medecine. Les Auteurs ne s'accordent point sur leur nature, que les uns veulent être chaude, & d'autres froide: mais il y a apparence qu'ils sont médiocrement chauds. Dale.

Populeon, ou *Populeum unguentum*, Onguent Populeum.

Prenez *boutons de peuplier noir récens, une livre & demie;*
feuilles de violettes, & d'ombilics de Venus, } *de chaque trois onces;*
axonge de porc nouvelle, nettoyée de ses membranes, & lavée, quatre livres;

Pilez ces drogues dans un mortier, & laissez-les en macération.

Ajoutez-y,


sommités de ronces,
feuilles de pavot noir,
de mandragore,
de jusquiame,
de morelle,
de laitue,
de joubarde, &
de grande bardane, } *de chacun trois onces;*

Pilez-les, & mêlez-les ensemble de nonveau, & après les avoir laissé reposer dix jours, versez dessus,

une livre d'eau rose.

Faites-les cuire à petit feu en les remuant continuellement avec une ſpatule, juſqu'à conſomption de l'humidité aqueuſe.

Coulez & exprimez la décoction, & gardez l'onguent pour l'uſage.

On attribue cet onguent à Nicolas. La Pharmacopée Royale en donne une recette de même que celle d'Auſbourg:mais cette derniere approche beaucoup plus de la nôtre.Le nouveau Diſpenſaire de Londres a corrigé une faute qui s'étoit gliſſée dans les premieres éditions, en déſignant l'eſpece de joubarde dont on doit ſe ſervir, qui eſt la grande; parce que la petite communément appellée herbe aux perles, qu'on auroit pû lui ſubſtituer, poſſede une qualité opposée à l'intention de ce remede. QUINCY.

4. *Populus tremula*, Offic. C. B. P. 429. Tourn. Inſt. 592. Boerh. Ind. A. 2. 411. *Populus Libyca*, Ger. 1302. Emac. 1487. Park. Theat. 1411. Raii Hiſt. 2. 1419. Synop. 3. 446. *Populus Libyca Plinii*, κερκὶς *Theophraſti*, J. B. 1. 163. *tremble.*

Cet arbre croît dans les bois & les lieux humides, & ſes feuilles paſſent pour avoir les mêmes vertus que celles du *peuplier noir.*

5. *Populo ſimilis arbor, reſinoſa altera*, C. B. P. 430. *Jacamahaca.* Ibid. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

L'écorce du *peuplier* eſt déterſive; & les femmes ſe ſervent de ſes boutons pour faire croître leurs cheveux, ils poſſedent auſſi une qualité anodyne, étant appliquez extérieurement, ce qui fait que l'on en met dans l'onguent populeum, qui en tire ſon nom. Cet onguent eſt extremement utile pour les hémorrhoïdes, ſurtout lorſqu'on y met une bonne doſe d'opium. La teinture des boutons eſt excellente pour les diarrhées invétérées & pour les ulceres internes. Quelques perſonnes font avec ſes feuilles pilées un cataplaſme admirable pour la goute. La liqueur que l'on trouve dans les cavités du *peuplier*, paſſe pour faire tomber les verrues, & pour guérir la gratelle. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

POR

PORCELLIONES, le même que *Millepedes.*

PORCELLUS INDICUS, *Cochon d'Inde.*

Eſt un animal à quatre piés, gros comme un lapin médiocre, & que quelques-uns mettent entre les eſpeces de lapins. Son muſeau eſt pointu, ſes dents ſont ſemblables à celles des rats, ſes oreilles ſont petites & arondies, ſon corps eſt aſſez gros, couvert de ſoies de cochon, plutôt que de poils ordinaires; ſes jambes ſont plus courtes que celles du lapin; ſes piés de devant ont chacun ſix doigts, & ceux de derriere cinq, il n'a point de queue, ſon cri eſt un grognement approchant de celui du cochon ordinaire, mais bien moins fort. Il mange de toutes ſortes d'herbes, des fruits, de l'avoine, du ſon; il boit peu, & il ſe paſſe d'eau pendant pluſieurs jours. Pour la copulation de ſon eſpece, un mâle ſuffit à huit ou neuf femelles, & elles ſont leurs petits comme les lapines. On trouve ordinairement cet animal aux Indes dans la Nouvelle Eſpagne, ſur les montagnes & en d'autres lieux: mais on en éleve, & on en nourrit dans toutes les villes de l'Europe. Sa chair eſt coriace, ſans goût & difficile à digérer.

Quelques-uns en eſtiment le bouillon propre pour la dyſſenterie, & pour exciter l'urine. LEMERY, *des Drogues.*

PORCUS MARINUS, *Marſoin*, ou *Cochon de mer*; eſt un eſpece de Dauphin, ou un gros poiſſon oblong dont le nez reſſemble à celui du cochon terreſtre, & il fouit de même dans la terre; il monte ſouvent dans les rivieres avec les marées, & on en voit communément dans la riviere de Seine à Rouen. Sa couleur eſt jaunâtre, il eſt fort gras, on mange ſa chair: mais elle n'eſt pas fort délicieuſe, & elle eſt un peu indigeſte. On fait fondre ſa graiſſe, & on l'aromatiſe avec quelque plante odorante: c'eſt ce qu'on appelle huile de *Marſouin.* Elle eſt émolliente, réſolutive, anodyne, propre pour les tumeurs froides. LEMERY, *des Drogues.*

PORCUS, Offic. *Porcus domeſticus, ſive ſus*, Raii Synop. A. 92. *ſus*, Aldrov. de Quad. Biſul. 937. Geſn. de Quad. 872. Jonſ. de Quad. 70. Charlt. Exer. 13. Schw. de Quad. 123. *Mas aper*, ſanglier, *fœmina ſus*, la truie, *fœtus porcellus*, cochon de lait, *Cochon.*

Les parties de cet animal que l'on emploie en Medecine ſont ſa graiſſe, ſes excrémens, ſes poumons, l'aſtragal, & la veſſie. Comme ſa graiſſe n'eſt pas fort chaude, on en met dans les onguens rafraîchiſſans, & l'on s'en ſert pour appaiſer les douleurs invétérées des reins & des articulations. Dioſcoride nous apprend que le fiel du *cochon* eſt bon pour les ulceres des oreilles & des autres parties, & pour empêcher le poil de croître. Ses excrémens poſſedent une qualité émolliente & réſolutive qui les rend propres pour la gale & les éruptions exanthémateuſes, les cors & autres ſortes de tubercules. Ils guériſſent auſſi les morſures des bêtes venimeuſes, & arrêtent le ſaignement de nez. Ses poumons ſont excellens pour guérir les écorchures des piés cauſées par des ſouliers trop étroits. On recommande l'aſtragal pour les fractures des os, & pour les douleurs du cou & de la tête. Sa veſſie eſt bonne pour ceux qui ont un écoulement involontaire d'urine. SCHRODER.

Elle produit le même effet étant appliquée ſur le pubis. Elle paſſe pour exciter l'urine. PLINE, DALE.

Il y a deux eſpeces de *cochons*, ſavoir le ſauvage & le domeſtique. On doit choiſir la chair & les autres parties d'un *cochon*, qui ne ſoit ni trop vieux, ni trop jeune, qui ſoit gras, tendre, & qui ait été nourri de bons alimens, comme de glands de chêne, de hêtre, de feves, de raves, &c.

Le *cochon* en toutes ſes parties nourrit beaucoup, fournit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément, & lâche un peu le ventre. Il ſe digere difficilement, il produit beaucoup d'humeurs lentes, viſqueuſes & groſſieres & paſſe pour être contraire aux gouteux. Il contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme.

Il convient principalement dans les tems froids, aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui ont un bon eſtomac, & qui font un grand exercice du corps: mais les vieillards & les perſonnes foibles, délicates & oiſives, ne s'en accommodent point.

Quand le *cochon* a environ un an, on le châtre, & enſuite il eſt appellé en latin *Maialis.* Sa chair devient plus graſſe, plus ſucculente & d'un meilleur goût, que s'il n'avoit point été châtré.

La femelle du *cochon* appellée en François truie, & en Latin, *Porca*, ou *ſcropha*, n'eſt pas d'un ſi grand uſage parmi les alimens que le *cochon*, parce que ſa chair n'a pas un gout ſi agréable.

Pour le *cochon* de lait nommé en Latin *Porcellus*, pluſieurs perſonnes s'en font un véritable ragoût, étant bien rôti: cependant le *cochon* qui n'eſt ni trop jeune, ni trop vieux, eſt le plus convenable pour la ſanté. La raiſon en eſt que cet animal étant d'un tempérament fort humide, cette humidité ſuperflue eſt beaucoup plus abondante lorſqu'il eſt jeune, que quand il eſt dans un état moyen, où la fermentation du ſang, qui eſt pour lors dans toute ſa vigueur, diſſipe & chaſſe inſenſiblement au dehors les humeurs lentes & viſqueuſes. On ne doit point non plus choiſir le *cochon* trop vieux, parce qu'alors ſes parties ſolides, ſont dures

& coriaces, difficiles à digérer, & peu propres à produire des bons effets.

Le porc est sujet à la ladrerie, à l'angine & aux écrouelles, parce qu'il abonde en humeurs grossieres & peu en mouvement, lesquelles sont très-capables de causer ces maladies & plusieurs autres de même nature.

La chair & les autres parties du porc nourrissent beaucoup, & fournissent un aliment qui ne se dissipe pas aisément, parce qu'elles contiennent des principes huileux, balsamiques & visqueux, qui s'attachent facilement aux fibres des parties, & qui s'y collent de maniere qu'ils ne s'en séparent qu'avec peine. Le *cochon* lâche aussi le ventre, parce que les principes huileux & phlegmatiques dont il abonde, relâchent les fibres de l'estomac & des intestins, & délayent les humeurs grossieres contenues dans ces parties.

Galien prétend que la chair de *cochon* n'est pas seulement d'un meilleur gout que celle des autres animaux, mais encore qu'elle est plus salutaire. Il dit aussi qu'elle a beaucoup de ressemblance avec la chair humaine, ce qu'il prouve, *Lib. III.* des Facultés des Alimens, *cap.* 2. en rapportant une histoire de quelques personnes à qui l'on fit manger un jour de la chair humaine au lieu de celle de *cochon*, sans qu'elles pussent par le gout ou par l'odorat s'appercevoir de la tromperie qu'on leur faisoit. Enfin, il assure que la chair de *cochon*, pourvu qu'elle ait été bien digérée dans l'estomac, nourrit plus qu'aucun autre aliment : & il dit à ce sujet qu'on avoit remarqué que les Athletes, les jeunes gens qui s'exerçoient à la lutte, & ceux qui étoient sujets à des travaux rudes & pénibles, n'étoient jamais plus forts & plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de *cochon*; & que pour peu que ces gens accoutumés à se substanter de cette chair fussent seulement un jour à se nourrir de la chair d'un autre animal, en continuant toujours le même exercice, ils se sentoient le lendemain plus foibles, & moins propres à recommencer leurs travaux; qu'enfin quand ils persistoient plusieurs jours à se passer de chair de *cochon*, leurs forces diminuoient sensiblement & ils devenoient maigres.

On conviendra volontiers avec Galien que la chair de porc peut être fort nourrissante & fort salutaire aux personnes faites à la fatigue & au travail, parce qu'il leur faut un aliment durable & qui ne se dissipe pas aisément : mais on est bien éloigné de croire que la chair de *cochon* soit en général salutaire, au contraire on est persuadé qu'on n'en doit user que très-sobrement. En effet, la maniere de vivre de cet animal, qui est toujours lâche, paresseux & dans une espece de repos; de plus les ordures & les saletés qu'il mange continuellement, dénotent assez que sa chair doit être chargée de sucs visqueux & grossiers, & capable de produire des humeurs de même nature, de causer des indigestions & plusieurs autres incommodités.

Les Arabes, les Juifs, les Maures, les Tartares & les Turcs ne mangent jamais de porc.

Si l'on refléchit sur toutes les maladies auxquelles le *cochon* ne peut manquer d'être sujet à cause de la vie qu'il mene & des sucs grossiers & nuisibles dont il abonde, on ne pourra s'empêcher d'admirer la prudence du Législateur des Juifs qui en a défendu l'usage, & la sagesse des Orientaux, qui se sont fait une loi de s'en priver. Il y a toute apparence que le scorbut auquel tous les peuples du Nord sont si sujets, ne vient que du fréquent usage qu'ils font de la chair de cet animal, de celle surtout qui est salée & fumée.

Aper, Offic. Schrod. 5. 268. Schw. de Quad. 54. Aldrov. de Quad. Bisul. 1013. Gesn. de Quad. 918. Jonf. de Quad. 74. Charlt. Exer. 13. Raii Synop. A. 96. *Cochon sauvage* ou *Sanglier*.

On emploie en Medecine la graisse, les dents, la verge, le fiel, les excrémens & l'urine de cet animal. Sa graisse possede les mêmes qualités que celle du *cochon* domestique, mais dans un plus grand degré. On se sert de ses dents comme d'un spécifique contre la pleurésie & l'esquinancie. Sa verge & ses testicules passent pour remédier à l'impuissance & à la stérilité. Son fiel resout les écrouelles. Ses excrémens étant séchés & appliqués extérieurement arrêtent le vomissement de sang & les hémorragies. Son urine est bonne pour résoudre & chasser le calcul de la vessie. Schroder, Dale.

Le sanglier doit être choisi jeune, gras & d'une chair tendre & ferme. Celui qui a été pris à la chasse & qui a été fortement agité, n'en vaut que mieux pour le gout & pour la santé. Il nourrit beaucoup, & fournit un aliment qui ne se dissipe pas aisément; sa chair se digere plus facilement que celle du *cochon* ordinaire.

Elle produit des humeurs grossieres, & elle ne convient point aux personnes oisives & délicates.

Toutes les parties du *cochon sauvage* contiennent beaucoup d'huile; plus de sel volatil que le *cochon* ordinaire & moins de phlegme. Le sanglier convient principalement en hiver aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, à ceux qui ont un bon estomac & aux personnes qui fatiguent beaucoup.

Le sanglier est appellé *porc sauvage*, parce qu'il a la figure & la grosseur d'un *cochon* domestique & qu'il habite les bois. Il est plus féroce, plus agile, & il a le poil plus hérissé & plus rude que le *cochon*. Il est ordinairement d'une couleur noirâtre & d'un rouge obscur. Cependant Pausanias dit qu'il en a vu de blancs. Pline & quelques autres Auteurs assurent qu'il n'y a point de sanglier en Candie, en Afrique, ni dans les Indes, & Théophraste rapporte, qu'il y en a un grand nombre en Egypte. Galien remarque qu'en Macedoine ils n'ont point de voix. Les Espagnols en ont rencontré en quelque partie du Nouveau Monde, qui étoient beaucoup plus petits, qui avoient la queue plus courte, & les piés autrement faits que ceux des sangliers de nos pays. Leur chair étoit aussi plus délicate & plus aisée à digérer. Enfin, on en voit en quelques lieux qui portent des cornes sur leur têtes.

Le sanglier mâle est appellé en latin *verres sylvaticus*, & sa femelle *sus fera sive scropha sylvestris*. Pline rapporte que Servilius Rufus fut le premier qui mit en usage chez les Romains la chair du sanglier.

La chair de toute sorte de sanglier n'est pas également bonne. En effet, ceux qui sont enfermés dans les Parcs ne sont pas si bons que ceux qui ont la liberté de courir partout, & qui vivent de racines, de truffes; de froment & de tous les fruits qu'ils rencontrent sur la terre.

Le sanglier est d'un tempéramcnt beaucoup moins humide que le *cochon* ordinaire, par rapport à l'exercice & aux alimens dont il use. C'est ce qui fait que sa chair est aussi moins visqueuse, plus agréable & plus aisée à digérer. Elle nourrit beaucoup, parce qu'elle abonde en sucs huileux & balsamiques, mais elle ne convient gueres qu'aux personnes robustes & qui fatiguent beaucoup, parce qu'étant assez unie & resserrée en ses parties, elle a besoin d'un estomac qui soit assez fort pour la pouvoir bien digérer. D'ailleurs, comme les personnes accoutumées à un grand exercice de corps, perdent beaucoup de leur propre substance, il leur faut un aliment grossier, qui demeure long-tems attaché aux parties & qui se dissipe difficilement. Lemery, *Traité des Alimens*.

Porcus, signifie quelquefois les parties naturelles des femmes.

PORFILIGON, ce sont les écailles qui tombent du fer quand on le forge. Ruland.

PORFIRETICUM, *Mortier d'airain*, ou *Rape*. Ruland.

POROCELE, πωροκήλη, hernie calleuse, de πῶρος, calus, & κήλη, descente ou tumeur.

POROMPHALON, πωρόμφαλον, de πῶρος, calus, & ὀμφαλὸς, nombril. C'est dans les définitions attribuées à Galien, un calus qui se forme au nombril.

POROPOEIA, πορoποιΐα, de πόρος, pore ou passage, & ποιέω, faire; l'action d'ouvrir ou dilater les pores du corps.
POROS, πόρος, *pore* ou *passage*. Voyez *Cutis* & *Perspiratio*.

Poros, πῶρος, *calus*. Voyez *Porus*.

POROSIS, formation d'un calus.
POROTICA, remedes qui engendrent des calus.
PORPHYRA. Voyez *Purpura*.
PORPHYRIO, *porphyrion*, oiseau aquatique grand comme un coq, de couleur bleue ou diversifiée. Son bec est gros, pointu, purpurin; il porte une crête sur sa tête, ses jambes sont longues, ses piés sont fendus, ayant cinq doigts à chacun, sa queue est forte; il mange les poissons qu'il peut attraper. Sa graisse est émolliente, résolutive, anodyne. Lemery, *des Drogues*.

PORPHYRITES, Offic. Worm. 44. Charlt. Foss. 20. Boet. 505. *Porphyre* ou *Marbre rouge*.

C'est une espece de marbre extremement dur & de couleur rouge, qu'on nous apporte des confins de l'Egypte, de la mer rouge & de l'Ethiopie. Il passe pour posséder une qualité lithontriptique & pour avoir les mêmes vertus que l'*Ophites*. Le porphyre sert dans la Medecine à léviger les substances dures & à les réduire en une poudre impalpable. Dale.

PORRACEUS, *poracé*, de couleur de poireau.
PORRIFICI, en termes de Chirurgie est le même que *Ficus*.
PORRIGO, maladie de la peau dans laquelle elle se couvre d'écailles; la même que *Furfur*. Voyez *Lepra*.

PORRUM, *poireau*.

Voici ses caracteres.

Ses bulbes ou racines sont oblongues, étroites, presque cylindriques & revétues de plusieurs tuniques, qui deviennent en se développant des feuilles unies & quelquefois carinées. Sa fleur est à six pétales, faite en forme de cloche, & ornée d'étamines larges & plates, terminées par trois filets dont celui du milieu porte un sommet; ces fleurs sont presque disposées en bossettes. L'ovaire se change en un fruit arrondi divisé en trois loges remplies de semences presque rondes.

Boerhaave compte quatre especes de *poireaux*.

1. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. Tourn. Inst. 382. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Porrum*, Offic. Park. Parad. 512. Ger. 138. Raii Hist. 2. 1136. J. B. 2. 551. *Poireau*.

Tout le monde sait que les racines du *poireau* sont longues, blanches, rondes & poussent de leur base plusieurs fibres blanches. Ses feuilles sont longues & larges & environnent la tige qui a deux ou trois piés de haut, qui est lisse, ronde & porte à son extrémité une tête sphérique, composée d'un grand nombre de petites fleurs verdâtres purpurines, composées de six pétales. On seme les *poireaux* dans les jardins, & ils fleurissent aux mois de Juin & de Juillet. Leur odeur est forte & approchante de celle de l'oignon.
Les *poireaux* sont d'un plus grand usage dans les cuisines que dans la Medecine; ils échauffent & atténuent, & sont propres pour évacuer le phlegme des poumons, pour rendre la respiration libre, & pour lever les obstructions de l'estomac. On les estime bons contre la morsure des bêtes vénimeuses. On se sert de leur suc pour dissoudre les gommes dans la composition des pilules fétides. Miller, *Bot. Off.*

2. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. M. H. 2. 390. *Capite, sphærico, minori, flosculis, & pedunculis florum, carneis*.
3. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. M. H. 2. 390. *Capite, sphærico, maximo, flosculis candidis, pedunculis florum penitùs viridibus*.
4. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. *Capite, sphærico, minori, flosculis albis, in pedunculis penitùs viridibus*, Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. II.

Cette plante contient un sel fétide, volatil & huileux: de-là vient que lorsqu'on la pile elle fait couler les larmes des yeux & du nez. Cette qualité la rend propre dans les cas où il est besoin de chaleur, lorsque l'excès n'en est point à craindre: mais elle est nuisible à ceux qui ont trop de sang, ou qui l'ont trop raréfié, comme dans le pissement & le crachement de sang, ou le flux des veines hémorrhoïdales. Elle excite les regles & l'urine, & guérit la morsure des serpens & les brûlures. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui suit:

Porrum vitigeneum, Offic. Ger. Emac. 176. *Porrum tonsile*, Ger. 139. *Allium sylvestre Amphicarpon, foliis Porraceis, floribus & nucleis purpureis. Porreau de vigne*.

M. Lawson a observé que cette espece croît sur les Montagnes de Westmorland & qu'elle fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage.

Dale prend cette plante pour l'*ampeloprasum* de Dioscoride, dont on peut voir les vertus au mot *Allium*, d'après Dioscoride, *Lib. I. cap.* 180.
Porrum, ou Porrus, dans Fallope, est une espece de verrue inégale, qui ressemble à la racine d'un *poireau* par la grande quantité de filets dont sa surface est couverte.
PORTA. Voyez *Hepar*. On appelle quelquefois ainsi les parties naturelles des femmes.
PORTATILE; on trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia*, une préparation de tartre intitulée *Acetum in Sacco Portatile*.

Prenez *de tartre blanc, demi-livre;*

Lavez-le, faites-le sécher, & après l'avoir réduit en poudre, faites-le infuser dans du vinaigre blanc très-fort; faites sécher cette poudre de nouveau, & mettez-la une seconde fois en infusion; réitérez la même opération dix fois de suite, & vous aurez une poudre extremement acide, qui étant dissoute dans l'eau lui communique la même qualité.

C'est ce qu'on appelle *acetum portabile*, ou *portatile*, *vinaigre portatif*, *Collect. Chym. Leyden*.

PORTORARIUM, le *Duodenum*, ou le *Pylore*.
PORTULACA, *Pourpier*.

Voici ses caracteres:

Les feuilles sont médiocrement charnues & succulentes; le calyce est d'une seule piece, découpé en deux segmens & embrasse étroitement l'ovaire; la fleur est en rose & composée de cinq pétales. L'ovaire, qui est au fond du calyce se change en un vaisseau de figure ovale, composé de deux coques posées l'une sur l'autre; dont l'extérieure, quand elle a atteint sa maturité, s'ouvre horisontalement par le milieu, ou forme une ouverture horisontale sur celle de dessous, qui s'ouvre à son tour de la même maniere & laisse voir une infinité de semences menues.

Boerhaave compte six especes de *portulaca*; savoir.

1. *Portulaca, latifolia, sativa*, C. B. P. 288. Raii Hist. 2. 1039. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca*, Offic. Park. Parad. 499. *Portulaca domestica*, Ger. 418. Emac. 521. *Pourpier*.

C'est une plante fort connue qui pousse des tiges rondes, lisses, rougeâtres, succulentes & fragiles, avec des feuilles grasses, charnues, rondes, beaucoup plus larges à leurs extrémités que la tige. Les fleurs naissent aux sommets des tiges parmi les feuilles, elles sont petites, composées de cinq pétales, de couleur jaune, & il leur succede des petits fruits arondis qui contiennent une semence menue, noire & striée. On la seme dans les jardins; ses feuilles & ses semences sont d'usage. Celles-ci sont une des quatre petites semences froides.

On mange les feuilles de cette plante en salade; elles sont rafraîchissantes, bonnes pour le scorbut, pour la strangurie, pour l'ardeur d'urine, pour la gonorrhée & pour tempérer la chaleur de la bile. Sa semence est rafraîchissante & astringente & propre pour tuer les vers. Miller, *Bot. Off.*

2. *Portulaca, sativa, latifolia, foliis flavis*, M. H. 2. 570.

3. *Portulaca, angustifolia, sive sylvestris*, C. B. P. 288. Tourn. Ind. 236. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca sylvestris*, Offic. Ger. 418. Emac. 521. Park. Theat. 722. Raii Hist. 2. 1039. *Portulaca sylvestris minor sive spontanea*, J. B. 3. 678. *Pourpier sauvage*.

Cette plante croît dans les jacheres & le long des sentiers. Elle est d'usage en Medecine & possede les mêmes vertus que le *pourpier* cultivé.

4. *Portulaca, Curassavica, lanuginosa, procumbens*, Par. Bat. 215.

5. *Portulaca, africana, sempervirens, flore rubicundo*, H. A. 2. 177.

6. *Portulaca, Curassavica, folio capparidis*, Par. Bat. 213. Boerh. Ind. alt. Plant.

Cette plante est aussi bonne en qualité de remede que d'aliment; ses différentes parties sont extremement succulentes, son suc est astringent, apéritif, & rafraîchissant dans les maladies inflammatoires, on s'en lave les gencives quand elles sont affectées de la gangrene. La décoction des feuilles fournit un excellent gargarisme pour l'esquinancie, elle n'est pas moins bonne pour la phrénésie, la pleurésie, la péripneumonie, le scorbut & les inflammations des visceres & des intestins; elle tempere la bile & elle fortifie, surtout quand on fait cuire la plante avec du petit lait. Le suc est quelquefois un peu acide, nitreux & très gluant: aussi a-t'il les mêmes vertus que le *sempervivum*, ou *nummularia*, qui le rend propre pour corriger le mouvement excessif ou la volatilité des esprits, la putréfaction, & la rigidité des fibres; ce qui le rend utile dans les maladies aiguës. Etant mangée en salade en Eté, elle évacue la bile & prévient les maladies qu'on pourroit avoir lieu de craindre de l'excès de cette humeur; elle tue les vers, & elle est propre dans les fievres malignes putrides, pour l'ardeur d'urine & les douleurs néphrétiques. Ses feuilles étant appliquées sur la tête, en appaisent les douleurs; son eau distilée est fort bonne pour l'écoulement immodéré des regles, & pour les hémorrhagies; son suc est d'une efficacité surprenante dans la consomption. Toute la plante est extremement succulente; de maniere qu'on peut en tirer presque tout le suc en pressant & froissant ses feuilles entre les doigts; & si l'on pile une livre de feuilles & qu'on en exprime le suc, à peine reste-t-il une dragme de substance solide. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Portulaca maritima, Offic. *Portulaca marina nostras*; Park. 724. *Halimus sive Portulaca marina*, C. B. 120. Raii Hist. 1. 195. *Halimus vulgaris sive Portulaca marina*, Ger. Emac. 523. *Atriplex maritima augustissimo folio*, Tourn. Inst. 505.

On la trouve communément dans les salines; & elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Les Anglois & les Hollandois confisent ses feuilles & ses jets de la même maniere que la crete marine, & les mettent dans les ragouts pour exciter l'appétit. Ray, *Cat. Angl.*

Cette plante est fort chaude. Magnol *Bot. Monsp.*

M. Stubbs l'estime un excellent cosmétique. Dale.

PORUS Voyez *Poros*.

PORI BILIARII, conduits ou pores Biliaires. Voyez *Hepar*.

PORUS; Pline, dans le dix-septieme chapitre de son trente-sixieme Livre, après avoir parlé des pierres sarcophages qui consument en peu de tems les cadavres qu'on enferme dedans, fait mention de quelques autres pierres dont la vertu est tout-à-fait contraire, & qui ont la propriété de les conserver. Telle est, selon lui, la *Chernite*, qui ressemble beaucoup à l'ivoire, & dans laquelle on prétend que Darius fut enseveli, & le *Porus* qu'il dit être aussi blanche & aussi dure que la pierre de *Paros*, mais moins pesante. Pline est si succint dans sa description, qu'on ne peut savoir s'il parle des pierres que nous appellons *pori*. Ce nom leur a été donné à cause de la multitude de leur pores; elles ressemblent au corail par leur substance, & elles n'en different que par leur porosité. Quelques-unes ressemblent beaucoup plus au corail; d'autres sont tout-à-fait différentes. Celles dont la substance est la plus blanche & la plus compacte approchent beaucoup du corail, & sont branchues de même: mais il faut observer qu'elles sont ordinairement toutes blanches. Celles qui sont ridées sont parsemées de stries qui accompagnent leurs troncs, & même leurs branches d'un bout à l'autre; elles contiennent aussi en-dedans des canaux qui s'étendent suivant la direction des branches, & qui sont séparés par une espece de fil, & celles qui sont ponctuées à leur superficie, ont ces canaux interrompus par des rayons qui partent d'un centre qui se trouve dans le filet interposé & qui aboutissent à la circonférence. Ray, d'après *J. Bauhin*.

POS

POSCA, *Oxycrat*, c'est-à-dire vinaigre mêlé avec de l'eau.

POSSETUM, *Posset*; les Auteurs étrangers en parlent comme d'un aliment, ou plutôt d'un remede particulier aux Anglois. Le serum du *posset* paroît être une liqueur excellente, soit qu'on le considere comme un remede ou comme un aliment, à en juger par ce qu'on a dit du petit lait au mot *Lac*.

POSTBRACHIALE. Voyez *Metacarpus*.

POSTHE, *πόσθη*, *Prépuce*.

POSTHIA, *πόσθια*; Maladie des paupieres, la même que le *crithe* ou *hordeolum*, l'orgéolet.

POSTPOSITIO, lorsque le paroxysme d'une fievre intermittente revient plus tard qu'on ne l'attendoit, cela s'appelle la *postposition du paroxysme*; & lorsqu'il vient plutôt, l'*anticipation*. La premiere est estimée un bon signe, mais il en est tout autrement de la derniere.

POT

POTABILE AURUM. Voyez *Aurum*.

POTABILIS MARS, *Mars potable*. On trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia* trois préparations du *Mars* sous ce titre, d'après de Maets.

Voici la premiere.

Prenez *de la limaille de fer bien triturée*, & *de tartre blanc & crud tiré du vin du Rhin*, } *de chaque autant qu'il vous plaira*;
d'eau de pluie filtrée, autant qu'il en faut pour former des petites boules, que vous ferez sécher au soleil & cuire ensuite au four en même-tems que le pain.

Pulvérisez-les de nouveau, formez-en des balles comme ci-devant, & remettez-les au four. On doit réitérer cette opération jusqu'à ce que le fer puisse se dissoudre dans telle liqueur qu'on voudra. On donnera ce remede dans une cuillerée d'eau de pluie, à la dose de six grains jusqu'à un scrupule.

Ou bien,

Prenez *de la limaille de fer bien triturée, une partie*; *de fleurs de soufre, deux parties.*

Triturez-les ensemble & ajoutez-y une quantité suffisante d'eau de pluie pour les réduire en forme de bouillie.

Mettez-les en digestion à une chaleur modérée pendant douze heures.

Versez dessus autant d'eau de pluie qu'il en faut pour qu'elle surnage de trois ou quatre pouces, & faites-les bouillir ensemble jusqu'à ce qu'elles donnent une teinture jaune.

Versez & filtrez cette teinture & faites-la évaporer jusqu'à diminution des trois quarts; elle prendra par ce moyen en peu de jours une couleur extremement rouge.

Voici la maniere la plus simple de donner le *Mars* pour lever les obstructions, & surtout pour exciter les regles & détruire les levains peccans, acides & austeres.

Prenez *de la limaille de fer bien lavée, triturée avec de l'alcohol & passée à travers un tamis bien fin, une partie*;
de sucre rafiné, la moitié de cette quantité;
de macis, une quatrieme partie.

Mêlez ces drogues ensemble.

On prend de cette poudre autant qu'il en peut rester sur la pointe d'un couteau.

POTAMOGEITON.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & annuelle. Ses feuilles sont alternes & sortent de la racine du pédicule des fleurs. Le calyce est à quatre feuilles de même que ses fleurs: mais celles-ci sont disposées en épi. Ses semences sont anguleuses, nues, au nombre de quatre, & succedent chacune à leur fleuron. Cette plante croît dans les lieux aqueux & même dans l'eau.

Boerhaave en compte onze especes.

1. *Potamogeiton, rotundifolium*, C. B. Pin. 193. Raii Hist. 1. 188. Synop. 60. Tourn. Inst. 233. Boerh. Ind. A. 196. *Potamogeiton*, Offic. *Potamogeiton rotundiore folio*, J. B. 3. 776. *Potamogeiton latifolium*, Ger. 675. Emac. 821. *Fontalis major latifolia vulgaris*, Park. 1254.

Cette plante est très-commune dans les marais & dans les étangs. Elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On n'emploie que ses feuilles qui ont une qualité rafraîchissante & incrassante. Elles sont aussi très-efficaces contre la gale, les ulceres invétérés & les nomes. Dioscoride. Dale.

Cette plante tire son nom des mots Grecs ποταμὸς, fleuve, & γείτων, voisin, à cause qu'elle croît sur le bord des fontaines. On l'appelle encore *millefolium*, à cause de la petitesse de ses feuilles; & *viola aquatica*, à cause de la couleur de ses fleurs. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Potamogeiton, foliis latis, splendentibus*, C. B. P. 193.
3. *Potamogeiton, longo, serrato, folio*, C. B. P. 193. *Lapathum, fluitans, longo, serrato, folio*, J. B. 2. 988.
4. *Potamogeiton, foliis crispis, conjugatis. Tribulus aquaticus, minor, alter*, Clus. H. 252.
5. *Potamogeiton, seu fontalis crispa, foliis alternis, cauliculis compressis. Tribulus, aquaticus, minor*, Clus. H. 252.
6. *Potamogeiton, aquis immersum, folio pellucido, lato, oblongo, acuto*, Raii Synop. C. 1.
7. *Potamogeiton, caule compresso, foliis graminis canini*, Raii Synop. 61.
8. *Potamogeiton, pusillum, gramineo folio, caule rotundo*, Raii Hist. 190.
9. *Potamogeiton, flosculis ad foliorum nodos*, T. 233. *Millefolium, aquaticum flosculis ad foliorum nodos*, C. B. P. 141. *Myriophyllum, aquaticum, minus*, Clus. H. 252.
10. *Potamogeiton, foliis pennatis*, T. 233. *Millefolium, aquaticum, pennatum, spicatum*, C. B. Prodr. 73.
11. *Potamogeiton, ramosum, angustifolium*, C. B. P. 193. J. B. 3. 778. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Potamogeiton, salicis folio, est le nom de la *Persicaria, salicis folio, perennis.*

POTASH. Voyez *Alcali.*

POTENTILLA, est le nom du *Pentaphylloïdes, argenteum, alatum, seu potentilla.*

POTERIUM. Voyez *Tragacantha.*

Poterium, ποτήριον, est encore le nom d'un malagme que Galien, *Lib. IX. de Comp. M. S. L. cap.* 3, recommande pour l'hydropisie.

POTIO, *potion*. Médicament liquide qu'on peut boire d'un seul trait. Ceux qui ont écrit sur la Pharmacopée distinguent les *potions* en cathartiques, cordiales & altérantes.

POU

POUST, est le nom que les Indiens donnent à une espece d'opium qu'on tire par ébullition des feuilles & des tiges du pavot.

POUTALETSJA, est le nom d'un arbrisseau fort bas qui porte des baies & qui est fort commun dans le Malabar.

On prépare en faisant bouillir ses feuilles dans du lait, une boisson qui empêche le sommeil, & qui est d'une grande utilité dans la léthargie & les autres affections soporeuses. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la racine & les autres parties étant cuites dans de l'eau fournissent un bain extremement efficace dans l'épilepsie & les autres maladies spasmodiques. Ray, *Hist. Plant.*

PRÆ

PRÆBIUM, *dose*; quantité d'un remede qu'on prend à la fois.

PRÆCIPITANTIA, *précipitans*. On appelle ainsi les remedes qui moderent le mouvement & la chaleur du sang, en absorbant & corrigeant, à ce qu'on croit, l'acide qu'il contient.

Præcipitans magnum, c'est l'os de la seiche.

PRÆCIPITATIO, *Précipitation*.

La *précipitation* est une opération de Chymie à l'aide de laquelle les particules d'un corps après avoir flotté & demeuré suspendues pendant quelque tems dans un menstrue, se précipitent au fond en forme de feces. Ces particules se précipitent quelquefois d'elles-mêmes, mais le plus souvent par le moyen de quelque liqueur qu'on ajoute au menstrue; cependant la raison de leur chute est la même dans l'un & l'autre cas.

Il est aisé de concevoir qu'on peut mettre les fluides en état de soutenir des corps beaucoup plus pesans qu'eux en faisant ensorte que la résistance qui naît de l'union de leurs parties soit égale à l'excès de la gravité spécifique de ces corps par dessus celle du menstrue. On a démontré que cette résistance est proportionnelle à la surface des corpuscules. Il s'ensuit donc que pour les mettre hors d'état d'être soutenus plus long-tems, ou, ce qui revient au même, pour hâter leur *précipitation*, il ne faut qu'agir au rebours de ce qu'on vient de dire, & faire ensorte que la ténacité du menstrue ne soit plus proportionnée à la gravité des corpuscules.

On peut y réussir de deux manieres.

Premierement, en versant dessus une liqueur spécifiquement plus légere; car au moyen de ce mélange, la gravité du menstrue, qui est toujours proportionnelle à celle des deux liqueurs, devient beaucoup plus légere. Le menstrue étant ainsi délayé, la cohésion de ses parties devient moins forte, ce qui le met hors d'état de résister ou de soutenir les corps qu'on y fait dissoudre; & comme l'équilibre se trouve détruit, elles se précipitent par leur propre pesanteur, tout de même que les hydrometres, qui flottent aisément sur l'eau, tombent au fond du vaisseau, lorsqu'on verse dessus une grande quantité d'esprit inflammable.

Cela s'accorde non-seulement avec les lois de la méchanique, mais encore avec l'expérience. C'est ainsi que l'esprit de sel ammoniac précipite la limaille des métaux qu'on a fait dissoudre dans des menstrues acides, bien qu'il soit beaucoup plus léger qu'aucun d'eux. Cette précipitation se fait beaucoup plus promptement à l'aide de l'esprit de vin, dont la gravité, comme chacun sait, est inférieure à celle de tous les autres fluides. C'est encore à l'aide de cet esprit que tous les sels qui sont suspendus dans l'eau se précipitent & s'unissent sous la forme de crystaux. Par exemple, lorsqu'on verse des scories d'antimoine dans du vinaigre distilé, après les avoir délayées dans de l'eau, elles se précipitent & donnent le soufre doré. L'eau & le vinaigre précipitent de même les corps quon a fait dissoudre dans les acides, quoiqu'avec moins de force. Les acides eux-mêmes, quand on les verse dans d'autres beaucoup plus pesans qu'eux, précipitent tout ce qu'ils rencontrent. Par exemple, l'esprit de sel précipite le plomb, le cuivre ou l'étain qu'on a dissous dans l'huile de vitriol. Il suit de-là que les alcalis sont très-peu nécessaires pour cette opération, quoique tous les Chymistes les regardent unanimement comme tout-à-fait nécessaires.

En second lieu, la *précipitation* se fait également, lorsqu'on ajoute au menstrue une liqueur plus pesante; car les particules de cette liqueur, quelle que soit leur pesanteur & leur vitesse, entraînent & précipitent tous les corpuscules solides qu'elles rencontrent dans leur chemin; de sorte que les corpuscules étant poussés en-bas & assujettis par cette liqueur étrangere, ils ne peuvent plus reprendre leur premiere situation. Supposé que quelqu'un soit bien aise de s'assurer de la vérité de ce raisonnement par les expériences, il ne lui sera pas difficile de se satisfaire; car non-seulement les esprits acides, mais l'eau seule précipite les teinrures qu'on a extraites des végétaux avec l'esprit de vin. Ces mêmes teinrures extraites avec l'eau ou le vin, se précipitent en abondance à l'aide des esprits acides qui sont beaucoup plus pesans. L'huile de vitriol ou l'esprit de nitre précipitent les métaux qu'on a fait dissoudre dans l'esprit de sel ammoniac.

Bien que ces corps demeurent suspendus dans l'eau-forte, ils ne laissent pas de se précipiter fort aisément avec l'huile de vitriol, ou l'esprit bésoardique de nitre. Si l'on verse de cette huile sur du sel volatil huileux, ou sur telle autre solution de sel, quelque soûlée qu'elle soit, non-seulement elle précipitera les petites particules, mais elle convertira encore presque toute la liqueur en sel concret. Car lorsqu'on verse ces liqueurs les unes sur les autres, les sels qu'elles contiennent étant mis en mouvement par leur force attractive, s'approchent mutuellement; & comme ils ne reculent pas beaucoup après s'être choqués, ils s'unissent à la fin à un tel point, qu'ils composent un corps solide dans lequel il reste très-peu de phlegme. On peut observer la même chose dans le tartre vitriolé. Il survient dans ces sortes d'expériences un conflict & une effervescence si considérables, qu'elles dissipent presque toute l'humidité qui délayoit ces sels. C'est là-dessus qu'est fondée la coagulation chymique, qui est d'une si grande importance en fait de *précipitation*. On ne sauroit expliquer pourquoi l'huile de tartre précipite les corps qu'on a fait dissoudre dans les acides, qu'en supposant qu'elle forme une espece de coagulation avec ces corpuscules, & qu'elle leur communique une pesanteur qui excede la ténacité du menstrue.

La coagulation non-seulement réussit par le mélange des fluides plus pesans, mais facilite encore souvent la *précipitation* lorsque la gravité de la liqueur qu'on a versée est entierement égale ou peu différente de celle du menstrue. Cette agglutination de parties est sensible dans plusieurs liqueurs, mais surtout dans les salines. Par exemple, l'esprit de sel ammoniac, celui de corne de cerf & de sang humain, de même que le sel volatil huileux dont la pesanteur est à peu près la même que celle de l'eau commune, précipitent la solution de sublimé, comme on peut s'en appercevoir en faisant le précipité blanc du mercure: dans cette expérience, l'augmentation de poids prouve suffisamment l'union des sels qui abondent dans le sublimé aussi-bien que dans les liqueurs qu'on verse dessus. Ce que nous venons de dire au sujet de la coagulation, est encore confirmé par les magisteres qu'on extrait des végétaux par la *précipitation*; car ces magisteres ont une pesanteur spécifique beaucoup plus grande que les poudres des plantes avec lesquelles on les fait. On doit donc attribuer cette augmentation de poids aux particules de la liqueur avec laquelle la *précipitation* est faite. QUINCY.

PRÆCORDIA, *Diaphragme*.

Ce mot signifie encore communément la même chose qu'*hypocondria*, ou, suivant Galien, *in Prorrhet.* ces parties situées au-dessus du nombril, qui sont couvertes des deux côtés des fausses-côtes; car l'épigastre ou l'abdomen, dit le même Auteur, *Com. in II. Aph.* 35. se divise en hypocondres, en région ombilicale & en bas-ventre, (que les Grecs appellent ἦτρον, (*etron*) lequel est situé entre le nombril & les parties naturelles. Voyez la description de ces parties au mot *Abdomen*. On entend donc par *præcordia* où *hypocondria* ces parties extérieures du bas-ventre qui s'étendent des deux côtés au-dessus du nombril & au-dessous des parties cartilagineuses auxquelles on donne le nom de fausses-côtes, (elles sont situées au-dessus des cavités appellées *cenones*) & renferment dans le côté droit, le foie, & dans le gauche la rate. On appelle ainsi dans une signification plus étendue toutes les parties inférieures

comprises au-dedans de ces régions, comme le ventricule, le foie, la rate & le *diaphragme*; & c'est ce que signifie le mot ὑποχονδρίων dans cet axiome du *I. des Prorrhet.* 56. où il est dit, « que les fievres qui pro« viennent des douleurs des *præcordia* ou *hypocondria* « ont une nature maligne. »

En voilà assez pour faire entendre ce que nous concevons par le mot de *Præcordia*; savoir, cette partie du bas-ventre qui est placée au-dessus du nombril, & qui est couverte des deux côtés des fausses côtes.

Les *præcordia*, (que nous appellerons dorenavant dans ce discours *hypocondria*,) peuvent être considérés, premierement, comme dans un état qui est ordinaire à ceux qui se portent bien, & qui convient le plus au malade; ou bien comme étant dans une mauvaise condition, & comme tout-à-fait différens de ceux des personnes qui sont en santé, comme, par exemple, lorsqu'ils sont affectés de tensions, de douleurs, de tumeurs & de suppuration.

Ecoutons ce qu'Hippocrate dit là-dessus dans ses *Prognostics* :

« Les hypocondres sont dans le meilleur état où ils puis« sent être, lorsqu'ils sont exempts de douleurs, mol« lets & égaux des deux côtés. »

Et certes il a raison; car lorsque les hypocondres sont dans cet état, on est sûr qu'aucune des parties contenues en-dedans de leur région, par exemple, le ventricule ou le *diaphagme* n'est offensée. Le bon état de ces parties dans les fievres aiguës n'est pas d'une petite importance pour prognostiquer la bonne issue de la maladie; car il est impossible que quelqu'une de ces parties soit offensée, & que les hypocondres soient en même-tems mollets & exempts de douleur. C'est donc un très-bon signe dans les maladies aiguës, lorsque les hypocondres sont en bon état, je veux dire, mollets, égaux & exempts de douleur, tant du côté droit que du côté gauche.

A l'égard de l'épaisseur ou carnosité, & de la ténuité ou maigreur des hypocondres, Hippocrate, *II. Aphor.* 35. loue la premiere, lorsqu'il dit:

« Qu'il est plus avantageux dans les maladies que toutes « les parties situées autour du nombril & du bas-ventre « soient épaisses & charnues, que si elles étoient mai« gres & exténuées. »

D'où il suit, que c'est une bonne marque lorsque les hypocondres sont épais & charnus. Mais je crois qu'il faut prendre d'abord une connoissance parfaite des hypocondres des malades, & de l'état, quel qu'il soit, dans lequel ils se trouvent ordinairement, lorsque le malade est en santé; car ils sont souvent inégaux & inégalement mollets dans les personnes qui se portent le mieux; de sorte que non-seulement les hypocondres qui sont dans l'état le plus parfait, mais quelquefois encore ceux qui sont inégaux & tendus, pourvu qu'ils soient tels lorsque le sujet se porte bien, fournissent un bon prognostic. Mais c'est un très-mauvais signe, lorsque les hypocondres sont tendus & inégaux, & affectés d'une tumeur douloureuse, à moins qu'ils n'annoncent une crise, à l'approche de laquelle il y a souvent tension, tumeur ou douleur d'hypocondres.

L'Auteur des *Prorrhet.I.* 144. parle des tensions critiques des hypocondres en ces termes :

« Les palpitations aux environs du bas-ventre, avec une « tumeur oblongue & tension des hypocondres, présa« gent une hémorrhagie. »

Et un peu après, *Text.* 147.

« Toute tension des hypocondres avec pesanteur de tête, surdité & obscurcissement de la vue, prognostique « une hémorrhagie. »

Galien dit aussi dans son troisieme Livre *des Crises*, que la tension des hypocondres sans douleur annonce une hémorrhagie de nez prochaine, & une inflammation lorsqu'elle est accompagnée de douleur. D'où il suit, que toute tension des hypocondres sans douleur, & quelquefois, en conséquence du grand degré de tension que la plénitude du sang occasionne, avec douleur, affoiblissement de la vue, ou étincelles qui frappent les yeux, pesanteur de tête & rougeur du visage, est toujours critique, & annonce une hémorrhagie de nez prochaine. Ce sentiment est confirmé par Galien, *Lib. III. de Crisibus*, & *Lib. de Præsag. ad posthumum*, & par l'Auteur des *Prorrhétiques*, *Lib. I. & II.* Mais toute tension des hypocondres, accompagnée d'un coma, d'anxiétés & de douleur de tête, est un signe de parotides, suivant l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 289.

Et Hippocrate, *Lib. Prognost.* enseignant à prognostiquer les abscès critiques par la tension des hypocondres, dit, « que toute inflammation dans la région des « hypocondres, est suivie d'un abscès dans les parties « inférieures : mais que cet abscès se forme dans les « parties supérieures, lorsque les hypocondres sont « mollets & exempts de douleur. » Par où il paroît manifestement que la tension des hypocondres est quelquefois bonne & salutaire en tant qu'elle annonce une évacuation critique.

On peut en dire autant des tumeurs des hypocondres, bien qu'elles n'annoncent ordinairement rien de bon. Cependant Hippocrate, dans ses *Prognostics*, parlant de ces sortes de tumeurs, dit, « Que les tumeurs mol« les qui sont exemptes de douleur & cedent au tou« cher, retardent beaucoup la crise, & n'ont rien de « dangereux. »

Il ajoute un peu après:

« Les tumeurs molles, indolentes, & qui cedent à l'im« pression des doigts, amenent la crise plus lentement, « & sont moins dangereuses. »

Il dit encore dans le même Livre, « que les tumeurs du « bas-ventre annoncent moins des abscès que celles des « hypocondres ; que celles qui sont au-dessus du nom« bril le sont encore moins: mais qu'on peut s'atten« dre alors à une hémorrhagie des parties supérieures. » Et, *Coac.* 290. « toute tumeur des hypocondres qui est « suivie d'une respiration grande ou pleine, & d'une « fievre violente dans les sujets bilieux, occasionne « des parotides; » parce que dans ces sortes de constitutions, les humeurs bilieuses se portent vers la tête.

Les douleurs des hypocondres sont quelquefois critiques lorsqu'elles sont occasionnées par une plénitude de sang qui distend les vaisseaux. Les signes qui accompagnent & annoncent une crise, sont, comme nous avons dit ci-devant, la fievre, la pesanteur de tête, la surdité ou l'affoiblissement de la vue, ou la rougeur du visage. A quoi l'on peut ajouter, que les douleurs des hypocondres n'ont rien de dangereux quand elles sont suivies de la fievre.

Voici ce qu'en dit Hippocrate, *VI. Aph.* 49.

« Ceux qui sont affligés de douleurs dans les hypocon« dres sans inflammation, en sont délivrés par le « moyen d'une fievre. » Et, *Coac.* 281. « Les douleurs « & les tumeurs des hypocondres, lorsqu'elles sont ré« centes & exemptes d'inflammation, cessent à l'aide « des borborygmes qui surviennent dans ces parties, « surtout par leur éruption lors de l'excrétion par les « selles & les urines. »

Voici ce que l'Auteur des *Coac.* 281. dit des abscès qui affectent les hypocondres:

« A

« A l'égard de ceux qui percent extérieurement, il vaut « mieux qu'ils occupent peu de place, & qu'ils soient « pointus. »

Et continuant à parler des mêmes abscès, il dit:

« Pour ce qui est de ceux qui se portent en-dedans, ils « n'ont presque rien de dangereux lorsqu'ils ne se ma- « nifestent par aucun signe extérieur : mais c'est tout « le contraire lorsqu'il y a tumeur, douleur & change- « ment de couleur. »

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës, suivant Hippocrate, dans ses *Prognostics*, lorsqu'il y a tension, dureté, douleur & inégalité des hypocondres. Il en est de même, suivant lui, *II. Aph.* 38. lorsque ces parties sont maigres & exténuées. Mais pour qu'on se forme une idée plus distincte des maladies qui affectent les hypocondres, & qui sont toutes d'un funeste présage lorsqu'elles sont accompagnées d'autres mauvais symptomes, je vais, avant que de parler des prognostics qu'on peut en tirer, les examiner chacune en son particulier, sans oublier leurs causes; car il est impossible, à moins qu'on n'ait une juste idée de ces maladies, & quelque connoissance des causes dont elles proviennent, qu'on puisse en tirer des prognostics certains.

Je commencerai par la tension des hypocondres, laquelle est quelquefois accompagnée d'une tumeur & d'une dureté qui résiste au toucher. Ces parties sont quelquefois tendues sans qu'il y ait de tumeur, de maniere que, quoiqu'elles paroissent distendues, elles sont vuides. Les Grecs appellent ces sortes de tensions, *vuides, plates & sans tumeur*.

Hippocrate a quelquefois occasion d'en parler, comme dans le troisieme Livre *des Epid. Ægr.* 2. où il dit d'Hermocrate, « qu'il avoit une tension plate dans la « région des hypocondres. Il appelle quelquefois ces sortes de tensions ὑπολαπάρως, *mollasses*, & les hypocondres qui en sont affectés, μετέωρα, *élevés*, comme dans le cas d'Erasinus, *I. Epid. Ægr.* 8. Les hypocondres sont en effet tendus dans ces sortes de cas: mais cette tumeur est vuide, & exempte de gonflement & de dureté. La figure de ces sortes de tensions est quelquefois oblongue, comme celle du muscle droit du bas-ventre, quelquefois large, & quelquefois en forme de croissant : c'est sous cette derniere forme qu'on nous représente les tumeurs du foie.

La tension des hypocondres est accompagnée d'une dureté, ou tumeur dure, en conséquence de l'inflammation qui affecte ou les muscles, ou la partie convexe du foie, ou la rate, ou le ventricule. Il y a aussi une tension sans dureté, comme est celle qui est causée par un esprit flatueux qui gonfle les muscles : il y en a une autre qui est accompagnée de dureté, mais où il n'y a point de tumeur; & telle est celle qui provient d'une rédondance de sang dans les vaisseaux. Toute tension qui est exempte de dureté, est aussi exempte de douleur, comme dans les cas où il survient une hémorrhagie de nez copieuse La tension qui est causée par des vents, est sans dureté & sans sentiment de pesanteur : celle qui provient d'une rédondance de sang, est accompagnée de ces deux symptomes; & enfin, celle qui est occasionnée par une inflammation, est accompagnée de tumeur, supposé que l'inflammation affecte la partie extérieure des muscles, ou la partie convexe du foie, ou la rate, ou le ventricule. Telle est la doctrine des tensions en général. Je crois cependant être obligé à m'expliquer en termes plus formels. On a dit ci-devant, que la tension des hypocondres qui est accompagnée de dureté, provient de l'inflammation extérieure des visceres dont on vient de parler. Cela est vrai en effet : mais il est également vrai, suivant la doctrine de Galien, qu'il y a plusieurs sortes de tensions qui ne sont point dures, mais molles, ou, pour me servir des termes de cet Auteur, vuides, creuses & élevées; & celles-ci peuvent n'être point accompagnées d'une inflammation de visceres; c'est pourquoi elles demandent un examen beaucoup plus exact. Je dis donc que les tensions qui sont molles, ou vuides, ou sans tumeur, tous ces mots signifiant la même chose, sont causées ou par une inflammation des parties internes des visceres, ou par une sécheresse dans l'origine des nerfs qui se distribuent dans le *diaphragme*.

C'est ce qui fait que les hypocondres sont tirés en-haut, & qu'Hippocrate les appelle quelquefois fort proprement μετέωρα, « élevés. » Dans ce cas les hypocondres sont bien distendus : mais comme l'inflammation a son siége dans les parties internes des visceres qui sont hors de la portée de nos sens, elle n'est accompagnée d'aucune tumeur, ni d'aucune dureté. Galien, *in III. Epid. Com.* 2. *Text.* 1. dit que la rénitence & la mollesse des hypocondres indiquent l'inflammation de quelque partie des visceres, comme du foie, du *diaphragme*, ou de la rate. Le même Auteur, sur le *I. Epid.* parlant de la tension qui affecta les hypocondres de Silenus, dit qu'en conséquence de l'inflammation du *diaphragme*, l'hypocondre, en vertu de sa continuité, étoit élevé & distendu sans aucune tumeur.

Voici au sujet de cette espece de tension, dans *Epidém. III.* comment il interprete le texte d'Hippocrate.

« L'hypocondre droit étoit distendu, mais sans tumeur, « soit à cause que l'inflammation du foie n'étoit pas « considérable, ou n'affectoit que les parties inférieu- « res par où il tient au bas-ventre; la partie gibbeuse, « de même que les parties supérieures n'étant point « encore tuméfiées : » tel étoit le cas d'Hermocrate.

Les hypocondres peuvent donc être affectés d'une tumeur molle, c'est-à-dire sans gonflement, en conséquence de l'inflammation du *diaphragme*, du foie ou de la rate, pourvû que le foie ne soit ni entierement, ni violemment affecté, mais dans un petit degré, ou seulement dans ses parties inférieures; de sorte que la partie gibbeuse ou convexe, étant exempte d'inflammation, la tension paroîtra molle au toucher & sans tumeur: mais cette espece de tension n'arrive jamais, lorsque le foie est on entierement ou violemment affecté.

On a dit ci-dessus, que cette espece de tumeur molle peut provenir non-seulement d'une inflammation des visceres, mais encore d'une grande secheresse. Galien, *Com. in Prognost.* 27. comprend ces deux causes sous l'expression suivante :

« Quelquefois, dit-il, il survient une tension dans la « région des hypocondres, sans inflammation, pro- « prement dite, soit en conséquence d'une secheresse « excessive, non-seulement dans ces parties elles-mê- « mes, mais encore dans le *diaphragme* ou la pleure; « ou en conséquence d'une inflammation avec tumeur « qui affecte les muscles des hypocondres, sans inflam- « mation, proprement dite, qui est une tumeur ac- « compagnée de douleur. »

Ce même Auteur explique plus clairement les causes de cette espece de tension, dans son *Comm. sur le troisieme des Epid. c.* 4. en ces termes :

« Il survient une tension dans la région des hypocondres, « lorsque les parties contigues sont tirées par le *dia-* « *phragme*; & le *diaphragme* même est affecté d'une « tension dans la pleurésie, quelquefois en conséquen- « ce d'une inflammation violente de la pleure, quel- « quefois à cause du retirement des nerfs qui appar- « tiennent au *diaphragme*, vers leur origine; & quel- « quefois en conséquence de l'inflammation de la par- « tie même. »

En voilà assez sur les causes de la tension des hypocondres. Voyons maintenant quels sont les prognostics qu'on en peut tirer. Hippocrate, dit à ce sujet dans ses *Prognostics*.

« Que toute tumeur dure & douloureuse dans les deux « hypocondres, ou seulement dans l'hypocondre droit, « est un très mauvais signe; car ces sortes de tumeurs « ne paroissent jamais au commencement, qu'elles « n'annoncent nne mort prochaine. »

Galien, dans son Commentaire sur ce passage, entend sous le nom de tumeur, une inflammation du foie, du ventricule, ou de la rate, qui cause souvent la mort en très-peu de tems, surtout lorsqu'elle est violente; quoique le prognostic qu'on tire de ce symptome ait besoin d'être confirmé par d'autres signes pernicieux. Cette tumeur est rarement mortelle, lorsqu'elle provient de l'inflammation des muscles. Et Hippocrate lui-même paroît restreindre un peu plus bas, le jugement qu'il avoit porté des tumeurs dures & douloureuses des hypocondres, lorsqu'il dit que leur apparence au commencement, présage une mort prochaine, de maniere à faire entendre qu'il n'y a que les grosses tnmeurs qui prognostiquent un évenement aussi funeste.

« Toutes les fois, dit cet Auteur, qu'une tumeur ainsi « circonstanciée, est douloureuse, grosse & dure, c'est « une preuve que le malade est en danger de mourir en « peu de têms; »

Ce qui revient au même que s'il eût dit, ces sortes de tumeurs, c'est-à-dire, d'inflammations de visceres, tuent le malade en peu de tems, supposé qu'elles soient mortelles; car lorsqu'elles continuent long-tems, elles indiquent une suppuration plutôt que la mort, conformément au passage d'Hippocrate que nous avons rapporté ci-dessus, où il est dit:

« Que lorsque la fievre dure plus de vingt jours, & que « la tumeur ne diminue point, la maladie dégénere en « une suppuration. »

Il s'ensuit donc que les tumeurs des hypocondres qui sont accompagnées de douleur, & qui ne proviennent point de l'inflammation des muscles, mais de celle du foie ou du ventricule, sont dangereuses, surtout lorsque l'inflammation est violente.

Mais nos prognostics dans ces sortes de cas, seront confirmés par les signes pathognomiques de ces inflammations, qui indiquent leur nature, & la mort, lorsqu'ils sont pernicieux.

Tels étoient les signes qu'Hippocrate observa dans Apollonius, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 13.

« Il fut, dit-il, affligé d'insomnie & d'une enflure de « mauvaise espece; il fut extremement altéré, & af- « fecté d'un coma avec une tumeur douloureuse dans « l'hypocondre droit; un froid léger s'empara de ses « extrémités, sa raison se troubla, ainsi qu'il étoit ai- « sé de s'en appercevoir à ses raisonnemens, il oublia « tout ce qu'il avoit dit, & tomba dans le délire. »

Les tumeurs molles des hypocondres ne sont pas moins dangereuses, bien qu'elles ne soient accompagnées d'aucun gonflement, puisqu'elles indiquent, comme on a dit ci-devant, ou une inflammation de quelqu'un des principaux visceres, ou une grande secheresse dans l'origine des nerfs qui se distribuent dans le *diaphragme* ou dans la pleure: mais il est bon d'observer que ces sortes de tensions, quoique mauvaises par elles-mêmes, ne présagent jamais la mort, que lorsquelles se trouvent jointes à d'autres signes de mauvaise espece; car tous ceux qui ont le foie, le ventricule ou le *diaphragme* affectés d'une inflammation, ne meurent pas toujours. Il faut donc nécessairement consulter les autres signes, & si ceux-ci sont mauvais, & du nombre de ceux qu'on estime funestes, on peut hardiment assurer que le malade mourra. Telles étoient les tensions qu'Hippocrate observa dans Silenus, Hermocrates, Philistes, le jeune homme de Melibée, & celui qui demeuroit dans le *Forum Mendacium* (ἐπὶ ψευδέων ἀγορῇ) qui tous, ainsi qu'on peut le voir dans le premier & le troisieme Livre des Epidémiques, eurent cette tension molle des hypocondres, accompagnée d'autres signes funestes.

De-là vient encore que les douleurs des hypocondres, qui sont accompagnées de la tension dont nous venons de parler, & d'autres mauvais signes sont ordinairement mortelles. Tel étoit le cas de la femme de Dromeades, *I. Epid. Ægr.* 11. qui fut attaquée le troisieme jour d'une douleur dans les hypocondres, & rendit une urine épaisse & trouble, qui n'avoit point de sédiment, & eut des sueurs froides, ce qui étoit autant de signes de mort: Et il est dit, *Ægr.* 12.

« Qu'un certain jeune homme s'étant mis le soir à table « avec la fievre, & ayant bû copieusement, vomit la « nuit tout ce qu'il avoit mangé, & fut saisi d'une fie- « vre violente, accompagnée d'une douleur dans les « hypocondres, & d'un phlegmon mollasse qui tendoit « en-dedans. Il passa une très-mauvaise nuit; son urine « fut au commencement épaisse & rougeâtre, & ne dé- « posa aucun sédiment, sa langue étoit extremement « seche: mais il n'étoit point altéré. » Tous ces signes étoient très-pernicieux, & ne manquerent pas d'être funestes au malade, puisqu'il mourut le onzieme jour.

L'Auteur du *I.* des *Prorrhet.* 56. dit « que les fievres qui « proviennent des douleurs des hypocondres, sont ma- « lignes. » Galien prétend au contraire qu'elles ne le sont pas toutes, puisqu'il y a plusieurs parties situées dans cette région; & il ne met de ce nombre que celles qui sont occasionnées par une inflammation du *diaphragme*, du ventricule & du foie; encore ne sont-elles pas toujours malignes, ni même aiguës, bien loin d'avoir quelque malignité. On doit juger de la malignité des fievres aiguës, par les autres mauvais signes dont elles sont accompagnées. A quoi l'on peut ajouter que ces sortes de tensions & de douleurs sont mauvaises & mortelles, lorsqu'elles continuent long-tems, & qu'elles sont accompagnées de quelque évacuation copieuse: il est dit, *Coac.* 284 « Que les douleurs des « hypocondres sont dangereuses dans toute circonstan- « ce: mais surtout quand elles sont jointes avec le cours « de ventre. » Cela paroît par les cas dn malade dont nous venons de parler; & particulierement par ceux de Silenus, *I. Epid. Ægr.* 2. & d'Erasinus *Ægr.* 8. car le premier eut une tension d'hypocondres, accompagnée de déjections ténues & noirâtres; & le second une pareille tension accompagnée de sueurs copieuses.

Nous nous sommes assez étendus sur le sujet des prognostics qu'on peut tirer des tensions des hypocondres. Nous allons maintenant parler des suppurations qui affectent les mêmes parties, & qui n'ont rien que de mauvais, lorsqu'elles sont accompagnées d'un cours de ventre copieux, de nausées, de syncopes & de vomissemens, surtout quand la fievre ne diminue point, & que le malade ne reçoit aucun soulagement. On a dit ci-dessus que les tumeurs qui continnent long-tems avec la fievre, dégénerent en abscès ou en suppuration; & nous avons pour garant Hippocrate, qui dit dans ses Prognostics:

« Que lorsque la fievre dure plus de vingt jours, & que « la tumeur ne diminue point, elle dégénere en sup- « puration; & un peu plus bas, si la fievre va au-delà « de soixante jours, & que la tumeur des hypocondres

« ne diminue point pendant ce tems-là, c'eſt un ſigne « de ſuppuration, tant dans ce cas, que dans celui où « la tumeur affecte quelqu'autre partie du bas-ventre. »

L'Auteur des *Coac.* 281. traite des prognoſtics qu'on peut tirer de ces ſortes de ſuppurations ; en ces termes:

« On doit mettre au nombre des abſcès mortels, ceux « qui percent en-dedans : mais parmi ceux qui percent « en-dehors, les plus louables ſont ceux qui occupent « le moins de place, & qui ſe terminent le plus en « pointe. Entre les abſcès qui ſe portent en-dedans, « il n'y en a point de moins dangereux que ceux qui « ne donnent aucun ſigne extérieur de tumeur, de dou- « leur ou de chaleur ; c'eſt tout le contraire des autres. »

On voit par-là quelles ſont les ſuppurations de mauvaiſe eſpece ; & que c'eſt un ſigne d'inflammation cachée & interne, que de ſentir une tumeur, de la douleur, ou de la chaleur dans les hypocondres. C'eſt donc un très-mauvais ſigne, lorſque cette tenſion des hypocondres continue après la ſuppuration, ſans la moindre rémiſſion ; le prognoſtic eſt encore plus funeſte, lorſqu'elle eſt accompagnée de douleur & de chaleur : mais la mort du malade eſt infaillible, lorſqu'une évacuation copieuſe de pus, ne lui donne aucun ſoulagement ; & l'on doit abſolument déſeſpérer de ſa guériſon, lorſqu'il ſe trouve plus mal après de pareilles excrétions. Car cette évacuation eſt un de ces ſymptomes critiques qui ne décident rien, & qui par conſéquent ſont funeſtes, ſurtout quand ils ſe trouvent joints avec une grande foibleſſe, ou quelqu'autre ſymptome ſemblable.

Tels ſont les prognoſtics qu'on peut tirer de la ſuppuration des hypocondres ; mais il eſt à propos d'obſerver avant que de finir cet article qu'Hippocrate nous dit dans ſes *Prognoſtics* : « Que toute pulſation dans les « hypocondres indique une maladie de la raiſon ou un « délire. » Mais dans ce cas il faut obſerver les yeux du malade ; car s'il les remue ſouvent & qu'il jette ſes regards de côté & d'autre, on doit s'attendre à un délire, conformément à ce paſſage des *Prénotions de Cos*, 282. « Toute pulſation dans les hypocondres avec « perturbation des ſens, préſage un délire, ſurtout ſi « elle eſt accompagnée du mouvement fréquent des « yeux. » Cet accident paroît vraiſſemblablement devoir arriver, ſoit en conſéquence de l'inflammation du *diaphragme*, ou de l'effervescence de l'humeur qui engendre une grande quantité de flatuoſités, leſquelles montant à la tête échauffent & irritent les membranes du cerveau, & par ce moyen excitent un délire. Cette pulſation des hypocondres eſt ordinairement mauvaiſe, à moins qu'elle ne précede une criſe, & dans ce cas elle eſt aiſée à diſtinguer par les ſignes critiques dont elle eſt accompagnée. Mais lorſque cette pulſation eſt accompagnée d'autres mauvais ſignes, on doit la regarder comme un prognoſtic de mort, conformément à ce que nous liſons dans les *Prénotions de Cos*, 283 : Que toute cardialgie (καρδιαλγὴς πόνος) accompagnée d'une pulſation des hypocondres & d'une fievre dans laquelle les parties extérieures ſont froides, eſt très-mauvaiſe, à cauſe de ces deux circonſtances, ſurtout ſi elle eſt jointe avec une *éphidroſis*. Voyez ce mot. En voilà aſſez touchant les prognoſtics qu'on peut tirer du bon ou du mauvais état des hypocondres. PROSPER ALPIN, *de Præſag. Vit. & Mort. Ægrot.*

PRÆCURSORES. Paracelſe donne l'épithete de *précurſeurs* aux ſignes qui annoncent une maladie prochaine.

PRÆDICTIO, *prognoſtic.*

PRÆFOCATIO, *ſuffocation.* On ſe ſert de ce mot en parlant des accès hyſtériques.

PRÆFURNIUM, le foyer d'un fourneau.

PRÆGNATIO, *imprégnation.*

PRÆLINGUA, la partie antérieure ou le bout de la langue.

PRÆLUM, *preſſe* dont on ſe ſert en Pharmacie pour exprimer les ſucs & les huiles.

PRÆNOTIO, *prénotion, prognoſtic.*

PRÆOPINATIO, incertitude dans l'eſprit d'un Medecin touchant le prognoſtic d'une maladie.

PRÆPARANTIA MEDICAMENTA. Les remedes préparans ſont ceux qui préparent les humeurs morbifiques & les diſpoſent à ſe ſéparer de celles qui ſont ſaines & à ſortir du corps à l'aide des évacuans.

PRÆPARANTIA VASA, *Vaiſſeaux préparans.* On appelle ainſi les vaiſſeaux ſpermatiques.

PRÆPUTIUM, *prépuce.* Voyez *Generatio.*

PRÆSAGIA, *préſages, prognoſtics.*

Trois choſes contribuent principalement à rendre un Medecin parfait : la premiere eſt de pouvoir, à l'aide d'obſervations exactes, remonter à la ſource, à l'origine, à la cauſe & au principe des maladies, pour y apporter dès le commencement les remedes convenables ; ou afin que connoiſſant ces cauſes, il puiſſe donner des préceptes ſalutaires pour prévenir leurs effets : la ſeconde conſiſte à connoître exactement les diverſes natures des maladies, auſſi-bien que leurs différences, relativement aux différentes conſtitutions, pour pouvoir plus aiſément découvrir les remedes qui conviennent à chacune d'elles : la troiſieme enfin à juger sûrement du cours & du dénouement des maladies, auſſi-bien que de l'opération & des effets des remedes. Mais quoique cette derniere partie ne contribue pas directement à la fin que la Medecine ſe propoſe, il n'y a point de doute qu'elle ne ſoit très-utile & très-néceſſaire, & qu'elle ne contribue ſurtout à prouver la certitude de notre art, & à établir & conſerver la réputation de ceux qui le profeſſent.

C'eſt donc avec ſon jugement ordinaire qu'Hippocrate, qui excelloit dans le *prognoſtic*, dit au commencement de ſon Traité des *Prénotions*, « il me paroît très-avan- « tageux que le Medecin emploie les *prognoſtics.* Car « quand il prédit & prévient les événemens, & qu'il « fait connoître aux malades le préſent, le paſſé, l'ave- « nir, & en quoi le malade eſt en faute, il ne peut dou- « ter qu'il ne ſoit en bonnes mains, & les hommes ne « balancent pas à s'abandonner à ſa prudence. » Il dit ailleurs, *Prorrhet. Lib. II. Sect.* 3. que « le Medecin « qui fait des *prognoſtics* doit bien ſe ſouvenir que s'il « réuſſit dans ſes prédictions, il fera l'admiration d'un « malade capable de penſer ; au lieu que s'il ſe trompe « une fois, on croira aiſément qu'il donne à gauche ſur « le fait de la maladie dont il s'agit. » Mais c'eſt grand dommage que la prognoſtique, cette ſcience ſi excellente & preſque divine, ſoit ſi difficile, ſi embarraſſante, & même ſi infidele, ſi incertaine & ſi douteuſe, que non-ſeulement il n'y ait rien de plus difficile que de prévoir sûrement ce qui doit arriver dans les maladies, mais que les plus habiles Medecins s'y trompent tous les jours. Hippocrate en convient lui même lorſqu'il aſſure que tous les *prognoſtics* ſont trompeurs dans les maladies aiguës. Cette difficulté qu'on trouve à former les *prognoſtics* eſt cauſe que ſouvent on a mis la Medecine au nombre des ſciences conjecturales, & que le peuple n'a pas toujours eu pour notre art & pour ceux qui le profeſſent les ſentimens qu'il leur devoit.

Mais quoique la prognoſtique ſoit la plus difficile de toutes les parties de la Medecine, je ne déſeſpere pas néantmoins de la réduire en ſcience, & de l'établir ſur certains axiomes & même ſur certaines définitions générales ; en prenant les meſures néceſſaires pour cet effet. Mais je ſuis bien aiſe de rechercher auparavant les cauſes qui peuvent avoir empêché ſi long-tems cette partie de la Medecine d'être réduite en ſcience. La

plus considérable me paroît être le défaut d'observations; car comme ces observations jointes aux histoires des maladies sont le premier fondement de la Medecine, qui nous instruit de tout ce qui arrive dans la nature, des effets de telle ou telle autre maladie, aussi-bien que des changemens que les substances particulieres operent sur le corps humain; de même ces sortes d'observations nous fournissent les circonstances, la matiere & la commodité de former des *prognostics* assurés. Le Medecin qui compare avec soin toutes ces choses, & qui est suffisamment instruit de la Physique & de l'Anatomie, est en état de rechercher les véritables causes du passé, du présent & de l'avenir, de juger par-là sûrement du danger de la maladie & de nous dire si le malade en échappera ou non.

Comme les anciens n'ont tiré leurs *prognostics* que d'histoires tronquées & de quelques circonstances particulieres, qui ont été recueillies par Hippocrate & par ceux qui sont venus après lui, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient rien moins qu'une entiere certitude & qu'ils ne s'accordent pas toujours avec l'expérience. A quoi l'on peut ajouter que comme les anciens ne connoissoient pas la nature & la raison formelle de la vie, des maladies ou de la mort, & qu'ils ignoroient entierement la structure du corps & les mouvemens qui en dépendent, ils ne pouvoient, quand même ils auroient eu les histoires les plus completes des maladies, en déduire raisonnablement les vraies causes, ni les signes du dénouement de ces mêmes maladies. Encore moins ont-ils pu comprendre & expliquer les différentes opérations des remedes. Aussi n'ont-ils traité qu'empiriquement la prognostique, & ont-ils regardé sur le champ comme funestes les accidens pendant lesquels ils avoient quelquefois remarqué que les malades mouroient. Par exemple, si quelqu'un mouroit d'une maladie aiguë sous certaines circonstances particulieres, & qu'ils observassent plusieurs fois la même chose, ils établissoient sur le champ pour regle générale que ces symptomes présageoient la mort. Mais comme ces symptomes varient prodigieusement suivant la diversité des sujets, des maladies, des contrées & des saisons, les anciens ont laissé un grand nombre de préceptes qui sont rarement véritables; ce qui a fait dire à Hippocrate que les *prognostics* qui regardent la vie & la mort du malade sont extrement incertains dans les maladies aiguës.

Pour que la prognostique puisse se perfectionner & trouver place dans la suite parmi les sciences, il faut examiner avec soin toutes les circonstances qui se présentent dans le cours ou l'histoire de la maladie. Il ne suffit pas de connoître la maladie & ses causes, puisque pour former un *prognostic* certain, il est absolument nécessaire que le Medecin ait une connoissance parfaite de la constitution du malade; car il importe extrement de connoître l'âge & la force du malade, l'état de ses visceres, la condition de son sang & de ses humeurs, sa maniere de vivre, la saison de l'année, si son corps est fort ou foible, & si le systeme nerveux est disposé ou non à des mouvemens irréguliers & spasmodiques. Il faut encore que le Medecin connoisse les différens degrés de la maladie, aussi-bien que les symptomes particuliers dont ils sont accompagnés. Il doit encore s'informer de la méthode qu'on a suivie dans la cure, afin de connoître qui des deux est en faute ou du malade ou du Medecin. Ces choses exactement considérées, il doit savoir discerner les signes ou les symptomes qui sous telle ou telle circonstance, dans tel ou tel malade, présagent un dénouement salutaire ou funeste; car il arrive souvent qu'un symptome particulier de la même maladie est funeste à un malade & non point à l'autre. Par exemple, on observe souvent que lorsque les personnes infirmes & âgées, celles qui ont été épuisées par la faim, par quelque maladie ou par une longue tristesse viennent à être attaquées d'un accès de calcul ou de colique, elles meurent pour l'ordinaire sous certains symptomes qui paroissent n'avoir rien de dangereux, & que des personnes plus robustes & plus vigoureuses supportent sans peine.

On observe la même chose dans les maladies aiguës; dans les fievres aiguës, par exemple, ceux qui sont d'une habitude de corps foible, & dont les parties sont extremement délicates & sensibles, sont affligés de douleurs violentes, d'anxiétés, d'insomnies, de délires, & d'une soif insatiable, & néanmoins ils ne laissent pas d'échaper; au contraire, que ceux qui sont d'une habitude spongieuse, ou dont les forces sont épuisées, viennent à être attaqués de la même espece de fievre, ils n'ont ni anxiétés, ni douleurs, ni chaleur violente; & cependant ils meurent dans le délire, dans le fort de la maladie, pour peu qu'ils se refroidissent. Ils n'importe pas peu de connoître les différens degrés de la maladie quand il s'agit de juger de ses symptomes: il est certain, par exemple, que la petite vérole est accompagnée dès le commencement, surtout dans les enfans, d'une épilepsie qui n'a souvent rien de dangereux, au lieu qu'elle est toujours mortelle quand elle survient dans le fort de la maladie. La phrénésie n'a rien de dangereux non plus pour les jeunes gens quand elle survient au commencement de la petite vérole: mais on peut être sûr que la mort n'est pas éloignée, quand elle attaque le malade vers le neuvieme ou dixieme jour. Il faut donc lorsqu'il s'agit de former un *prognostic*, exactement distinguer, séparer & observer toutes les circonstances qui se présentent. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Hippocrate, (*prorrh.*) conseille aux Medecins d'être très-circonspects dans leurs décisions, surtout quand il s'agit de *prognostics*; car rien ne les expose plus au mépris, que de se tromper sur cette matiere; surtout quand un malade, qu'ils regardoient comme désespéré, guérit peu de tems après; ou qu'il meurt, quoique le Medecin eût absolument répondu de sa vie; j'ai vu des Medecins promettre une guérison certaine à des malades qui sont morts quelques heures après qu'ils les ont eu quittés.

Mais plus il est difficile & embarrassant de former des *prognostics*, plus le Medecin doit travailler pour y réussir, & pour acquérir une connoissance raisonnée & fondée sur l'expérience, du danger imminent dans les maladies, & de la mort même, à quoi il ne faut point désespérer de parvenir; car on ne doit point douter que tous les événemens salutaires ou malheureux n'aient des causes completes & proportionnées, sans lesquelles ils ne sauroient arriver. Lors donc qu'on connoîtra parfaitement les causes qui produisent nécessairement la mort dans les maladies, il est indubitable qu'on devinera & qu'on prédira le dénouement qu'elles doivent produire, lorsqu'on appercevra les signes qui en sont inséparables. De même lorsque le Medecin connoîtra parfaitement par qu'elle voie, en quel tems, de quelle maniere, par quelles excrétions, une maladie se termine, & le malade recouvre la santé; il pourra avec assurance & par un raisonnement certain, annoncer un rétablissement futur. On doit donc blâmer la conduite des Medecins, qui au commencement ou dans le cours d'une maladie précipitent leur jugement sur ce qui en doit arriver, avant que d'avoir des signes certains de la guérison ou de la mort du malade. Car on doit bien se garder de juger de l'issue d'une maladie par son commencement, puisqu'il y en a qui, après avoir commencé avec beaucoup de douceur, déployent souvent une grande violence lorsqu'elles sont parvenues au comble de leur accroissement.

Je suis fort éloigné de croire qu'un Medecin puisse, au commencement ou dans le cours de la maladie, former un *prognostic* relatif à la guérison; ou à la mort du malade, comme le peuple se l'imagine, en conséquence de quoi il exige de lui une réponse satisfaisante. J'ose néanmoins assurer qu'il y a, tant dans les maladies aiguës que chroniques, certains signes & certaines marques à l'aide desquelles on peut pré-

voir & prédire ce qui doit arriver au malade, soit en bien ou en mal: mais il faut auparavant attendre que ces signes se manifestent. Au reste, autre chose est de dire qu'une maladie est dangereuse, ou d'assurer qu'elle est absolument mortelle; car on peut juger de ce danger, même dès le commencement, par la nature & les forces du malade aussi-bien que par le génie de la maladie; au lieu qu'on ne peut prognostiquer la mort que lorsqu'on a des signes infaillibles. Mais avant que d'examiner les signes auxquels on peut s'assurer d'une mort prochaine dans toute maladie violente & douteuse, je vais donner une théorie de la mort, & rechercher ses véritables causes, pour pouvoir mieux faire entendre ce que je dirai dans la suite.

Comme les Anciens n'ont jamais raisonné solidement en fait de Medecine, on chercheroit inutilement à apprendre d'eux en quoi la nature & l'essence de la mort consistent; car ils n'avancent autre chose, sinon que la vie consiste dans un tempérament convenable de la chaleur innée, & de l'humide radical, & la mort dans l'anéantissement de ces deux qualités. Mais comme ces mots ne fournissent à l'esprit aucune idée distincte, aussi n'en peut-on rien déduire de solide ou de satisfaisant. Aujourd'hui que l'étude & la contemplation de la nature, jointes aux découvertes qu'on a faites touchant la structure du corps humain avec le secours de l'anatomie, ont répandu plus de lumiere & de certitude sur la Medecine, & qu'on est instruit des lois de la circulation, on ne peut plus ignorer les raisons & les causes de la vie & de la mort; car comme à l'aide de la circulation libre & uniforme du sang & des humeurs, le corps, quoique sujet par lui-même à la putréfaction, est à couvert de tout dégré de corruption, toutes les actions, soit naturelles ou animales subsistent dans leur entier, & le corps & l'esprit reçoivent la vigueur qui leur est nécessaire; de même lorsque cette circulation est interrompue, la force de l'esprit & du corps chancele, toutes leurs fonctions cessent, & le corps lui-même se corrompt aussi-tôt. D'où il suit que la mort est présente lorsque la circulation du sang est tellement corrompue qu'on ne peut plus la rétablir. Au reste, comme cette circulation des fluides dépend du mouvement, de l'impulsion & du ton du cœur, des arteres & de tous les vaisseaux qui sont composés de fibres motrices nerveuses, il s'ensuit qu'on ne doit attribuer la cause de la mort qu'à la destruction totale de la pulsation du cœur & des arteres, & à la cessation du mouvement de la poitrine qui sert à la respiration. Nous allons bien tôt expliquer comment ces mouvemens du cœur & des arteres viennent à cesser tout-à-fait dans les maladies.

Il suit donc de ce que nous venons de dire qu'on ne peut mieux découvrir le siége des maladies, & conséquemment les causes de la mort, que par l'anatomie & l'inspection des cadavres. Au reste, en ouvrant les corps morts de maladies, les causes évidentes de cet accident deviennent sur le champ palpables; car soit que le malade soit mort d'une maladie aiguë ou chronique, on découvre toujours une corruption putride dans quelque partie accompagnée d'une odeur extremement fétide; car il y a toujours dans quelqu'une des parties internes les plus nobles, soit dans l'estomac & les intestins, ou dans le cerveau & ses membranes, ou dans le foie, l'utérus, les reins, la rate ou les poumons, une certaine corruption putride & sphacéleuse, dont on peut à peine supporter la mauvaise odeur; cela provient, ou d'une stagnation, ou inflammation du sang, qui cause la mort dans les maladies aiguës; ou d'une stagnation & extravasation du sang & des humeurs dans les principales cavités du corps, telles que la tête, le thorax & l'abdomen. Ces dernieres arrivent surtout dans les maladies chroniques, où les visceres, principalement ceux de la poitrine & du bas-ventre, se trouvent corrompus par un pus ou une sérosité extravasée. Lorsqu'on vient à ouvrir les corps de ceux qui sont morts de quelque maladie violente de la tête, d'une apoplexie, par exemple, ou d'une léthargie, on découvre toujours une stagnation de sang inflammatoire & sphacéleuse dans les méninges. La même chose arrive à ceux qui meurent de maladies violentes de poitrine; car dans les sujets qui sont morts d'une pleurésie ou d'une péripneumonie profondes, on trouve toute la substance vasculeuse des poumons engorgée & obstruée par un sang corrompu. Les poumons de ceux qui meurent de phthisie sont remplis de tubercules purulens; ou presque entierement rongés par un abscès. L'asthme convulsif tue ordinairement le malade au moyen d'un amas d'eau dans la cavité de la poitrine; & dans le catarrhe suffoquant, qui devient mortel en peu de tems, il se fait un amas de sang & de sérosité dans les bronches des poumons qui s'oppose à l'entrée & à la sortie de l'air. Lorsque je suis venu à rechercher les causes de mort dans les maladies qui ont leur siége dans le basventre, telles que la cachexie & l'hydropisie, j'ai trouvé le foie & l'épiploon skirrheux ou corrompus par un épanchement copieux de sérosité. Dans la maladie noire d'Hippocrate, la rate est ordinairement tuméfiée, engorgée & corrompue, & il se fait un épanchement de sang dans la cavité de l'estomac & de l'iléum. Dans ceux qui meurent de la passion iliaque, de la colique, du cholera-morbus, de la dyssenterie & de la cardialgie, les parties de l'estomac & des intestins se trouvent enflammées, sphacélées & corrodées au point de rendre une odeur extremement fétide. Ceux qui meurent d'une douleur violente occasionnée par un calcul fortement engagé dans l'un des uréteres, ont le ventricule principalement enflammé, les reins & les conduits urinaires affectés & corrompus. Dans les maladies de l'utérus qui deviennent mortelles, cette partie est ou enflammée, ulcérée, sphacelée ou corrompuë par une sérosité extravasée.

A l'égard des maladies aiguës, dont les plus considérables sont les fievres, qui tuent un si grand nombre de personnes dans la fleur de leur âge, tant elles sont ennemies de la constitution humaine, elles ne causent la mort qu'au moyen d'une inflammation qui dégénere en un sphacele des parties internes, surtout du ventricule, des intestins & des méninges; car ces sortes de phénomenes sont très-ordinaires dans ceux qui meurent de ces fievres. Les poisons, de quelque espece qu'ils soient, causent une inflammation sphacéleuse, surtout des premieres voies, qui devient palpable par l'ouverture des sujets qui en meurent; de sorte que cette inflammation est un des signes les plus assurés du poison. Dans ceux qui meurent des vers, les intestins sont visiblement corrodés & enflammés. D'où il suit, je crois, que la mort ne sauroit être si prompte sans la putréfaction & la corruption de quelque partie interne; de sorte qu'on peut dire que cette putréfaction est extremement contraire à la vie & funeste au genre humain; car, comme la putréfaction du corps humain succede en peu de tems à la cessation totale de la circulation du sang, aussi est-elle pour l'ordinaire la cause adéquate, véritable & presque perpétuelle de la mort, puisqu'elle attaque indifféremment toutes les parties, mais surtout les internes; de sorte qu'on peut assurer sans crainte de se tromper, qu'entre un millier de malades, il n'y en a presque pas un seul qui meure sans sphacele: j'excepte seulement de ce nombre ceux qui meurent de mort violente, ou qui sont subitement étouffés par un polype qui obstrue les orifices des vaisseaux: mais on apperçoit dans tous les autres sujets qu'on ouvre après leur mort, une putréfaction fétide qu'on ne peut supporter.

Quoiqu'on découvre manifestement les vraies causes de la mort par l'ouverture des cadavres: il est bon cependant d'avertir à ce propos, qu'il faut bien prendre garde à ne pas confondre les causes de la mort avec celles

de la maladie, ce qui arrive toutefois fort souvent. Il y a beaucoup de Medecins, ainsi que je l'ai observé, qui dès qu'un malade est mort d'une maladie dangereuse, conseillent à la famille de le faire ouvrir, & qui trouvant les parties internes corrompues & sphacélées, les font voir aux assistans, auxquels ils n'ont pas de peine à prouver que le mal étoit si grand & si considérable, qu'il étoit impossible que le malade guérît. Mais en cela ils se trompent très-lourdement, & tombent dans une erreur grossiere, en faisant passer la cause de la mort pour celle de la maladie. La question qu'il faudroit plutôt éclaircir, est de savoir si l'on n'auroit pas pu prévenir la mort & détruire ses causes, en employant à tems les remedes convenables. Mais c'est une adresse de quelques Medecins qui en impose aux ignorans, & un moyen qu'on met heureusement en œuvre pour mettre sa réputation à couvert, & cacher adroitement les fautes qu'on a pu faire dans le traitement de la maladie. Puis donc que la nature & l'essence de la mort consistent dans une corruption putride, il est du devoir d'un Medecin qui prend à cœur la conservation de son malade, de prévenir & de guérir par tous les moyens possibles cette corruption sphacéleuse, qui provient toujours d'une stagnation des humeurs, & de lui interdire rigoureusement l'usage de tout ce qui peut l'accélérer le moins du monde.

Pour que nous puissions considérer plus exactement ce sujet, & être en état de prévoir & de prédire à l'aide de certains signes & de certaines marques une pareille corruption, il est bon de rechercher les causes qui l'engendrent dans le corps humain. Comme tout effet suppose nécessairement une cause certaine & adéquate, on peut assurer qu'il y a certaines causes de cette corruption dont la présence peut servir à former un prognostic assuré. Mais avant que d'entrer dans l'explication de ces causes, je vais montrer en peu de mots d'où vient que la putréfaction est si ennemie de la constitution humaine, que le moindre sphacele dans la plus petite portion de l'estomac & des intestins suffit pour causer une mort subite.

Voici, selon moi, la maniere dont cela arrive :

La circulation du sang d'où dépend l'intégrité de toutes les fonctions du corps, est entretenue par l'impulsion, la vigueur & la force mouvante des solides. Mais cela ne dépend point, comme quelques-uns se l'imaginent, d'aucun être immatériel, mais bien du fluide extremement subtil du sang & des nerfs qui afflue dans ces parties, comme il est aisé de s'en convaincre en liant ou coupant le nerf ou l'artere qui aboutit à quelque partie du corps, car on détruit par-là tout sentiment, tout mouvement & toute nutrition dans cette partie. Au reste, une preuve que la force des parties dépend de quelque principe matériel, c'est qu'elle diminue par la faim, & qu'elle revient immédiatement à l'aide d'alimens convenables. Bien plus, il n'y a rien dans la nature de si préjudiciable, ni qui détruise si promptement les forces, que la putréfaction, comme il est aisé de l'observer dans le sphacele ou dans le cancer ulcéré, qui détruit aussi-tôt, non-seulement les forces, mais encore la vie. Il est donc certain que la putréfaction qui s'engendre dans le corps, surtout lorsqu'elle vient à augmenter & à se répandre, communique intimement sa vapeur maligne, principalement aux parties nerveuses & aux fibres motrices ; & que comme elle est extremement ennemie du fluide, qui est la source du mouvement des solides, elle le corrompt, éteint, pour ainsi dire, la systole & la diastole du cœur, & détruit totalement le ton & le mouvement des fibres.

Les maladies causent donc la mort de deux manieres : l'une soudaine & précipitée, & celle-ci est produite par la contraction violente des parties nerveuses, laquelle provient d'une inflammation, & occasionne quelquefois dans le fort de la maladie, de nouvelles stagnations inflammatoires qui aboutissent à un sphacele & à la mort du malade, ce qui arrive principalement dans les fievres & les maladies aigues : l'autre est plus lente & provient de la corruption des visceres & d'une stagnation & extravasation des humeurs, surtout dans les maladies chroniques & de longue durée. A l'égard de la mort que causent les maladies aigues ou les fievres, elle provient ordinairement de spasmes violens, qui occasionnent une inflammation du ventricule, des intestins ou des membranes du cerveau, aussi bien qu'une corruption mortelle ; car les spasmes sont ordinairement préjudiciables & ennemis de la constitution, à cause qu'ils dirigent le mouvement du sang & des humeurs de la circonférence au centre, & obstruent les excrétions les plus nécessaires à la conservation de la vie & de la santé. Au reste, telle est la force & le pouvoir des spasmes, qu'ils interrompent la circulation du sang, dans laquelle consiste la vraie essence de la santé ; & en rendant son cours inégal, produisent des congestions de sang dans les parties les plus nobles, surtout dans la tête, le ventricule & les intestins, qui, à moins que la nature ne les surmonte, à l'aide d'une discussion & d'une résolution, sont infailliblement suivies de la corruption & de la mort. Car on distingue dans toute commotion naturelle ou fievre, deux sortes de mouvemens, qu'il faut bien se garder de confondre, l'un qui repousse les humeurs de la circonférence au centre : celui-ci est extremement pernicieux, spasmodique, véritablement morbifique, & tend à la destruction de la nature & des mouvemens vitaux. Il est accompagné de froid, de frisson, d'horreur, d'anxiétés, d'un pouls foible & petit. L'autre est salutaire & tend du centre à la circonférence : il se manifeste par la chaleur, la force & la vitesse du pouls. Ce dernier est comme un remede naturel qui prévient la destruction du corps, appaise les contractions spasmodiques, résout les stases inflammatoires & leve les obstructions des conduits excrétoires qui étoient auparavant resserrés & fermés. Ce mouvement auquel les Anciens ont donné un nom qui exprime parfaitement sa nature, surmonte les maladies, procure la guérison du malade & le garantit de la mort. Personne n'en meurt jamais, s'il ne survient durant ce tems un mouvement spasmodique qui lui est directement contraire. Toutes les fois donc qu'un Medecin connoîtra parfaitement le génie, la puissance, les actions mutuelles, les effets & les relations réciproques de ces deux mouvemens opposés, il pourra se conduire en tout avec toute la raison & la prudence possibles, prédire avec assurance les dangers, & annoncer avec confiance les heures des événemens. Il comprendra pareillement la définition grossiere que les Anciens ont donnée de la fievre, savoir, qu'elle est un combat de la nature avec la maladie ; & que le malade guérit lorsque la premiere a le dessus. Car si le mouvement fébrile, chaud & résolutif, qui doit opérer la résolution, ne dissipe & ne détruit pas dans un certain tems les spasmes, les inflammations, les congestions & les stases du sang, qui sont par elles-mêmes mortelles, & que tous ces accidens subsistent opiniâtrement ; il est naturel de croire que la nature succombera à la fin, que les humeurs se putréfieront & que le malade mourra. Mais puisqu'il y a certains signes à l'aide desquels on peut juger de la victoire de la nature sur la maladie, & de celle-ci réciproquement sur l'autre, il paroît assez que la science des *prognostics* dépend de certains principes & de certains fondemens.

Nous allons donc examiner ici en peu de mots les effets & les signes des spasmes qui doivent être suivis de la mort. Ces signes trompent rarement dans les maladies aigues, & lorsqu'ils paroissent vers les jours critiques, & après que le malade a été affoibli par la maladie, & qu'ils augmentent au lieu de disparoître, on doit être sûr que le malade mourra. Ces spasmes fâcheux n'attaquent pas une seule partie du corps, plusieurs y sont

exposés. Lors donc qu'on remarque du frisson & du froid dans le fort de la maladie, ou que ces accidens reviennent souvent, si le corps n'est pas également mollet, mais qu'il soit tendu, chaud, sec & rude au toucher, si les efflorescences de la peau refluent, ou même se cachent un peu, si l'on sent à l'extérieur des frissonnemens & du froid, que les cauteres ou ulceres qui fluoient auparavant se dessechent : ce sont tous signes de mauvais augure, & qui menacent d'un danger de mort imminent, parce que les spasmes qui affectent la peau, repoussent au-dedans le sang & les humeurs, causent aisément des congestions inflammatoires très-dangereuses, & empêchent la matiere morbifique de sortir du corps par la transpiration. Il est encore ordinaire aux spasmes dans les maladies aiguës d'attaquer les organes excrétoires, comme les conduits destinés à l'excrétion de l'urine & des excrémens, de maniere que l'urine sort déliée & aqueuse & que le bas-ventre est dur, tendu & ne laisse rien sortir. On voit aussi dans quelques sujets, de fréquentes envies d'uriner & d'aller à la selle, causées par la violence de ces sortes de spasmes.

On est menacé d'un bien plus grand danger, lorsque les spasmes attaquent les parties intérieures qui servent aux mouvemens vitaux; car le pouls petit, resserré, vîte & dur, & même l'inégal & l'intermittent, n'a point d'autre cause que le resserrement spasmodique & convulsif des nerfs qui se répandent dans le cœur & les membranes artérielles; aussi cet état du pouls annonce-t'il toujours beaucoup de danger dans l'état de la maladie. On doit porter le même jugement de la respiration courte, inquiete & embarrassée, quand elle se trouve telle vers les tems critiques. Car si la remarque que fait Hippocrate dans ses *prognostics*, qu'il est très-intéressant pour la guérison que la respiration soit aisée dans toutes les maladies, est vraie, comme on n'en peut douter, il est également certain qu'une respiration courte & embarrassée dans les maladies aiguës, est toujours d'un funeste *présage*. Lorsque les nerfs des hypocondres sont affectés de spasmes, on est livré à de grandes inquiétudes, le corps est dans des mouvemens & des agitations continuelles, & les malades ne font que changer de place dans leur lit. Le resserrement spasmodique des membranes nerveuses & musculeuses de l'œsophage & du ventricule, est marqué par des efforts pour vomir, par le régorgement de la boisson, assez souvent par l'écoulement d'une sérosité limpide qui sort du gosier, par la difficulté d'avaler & une soif inépuisable, avec une sécheresse de la bouche & de la langue; & lorsque le spasme s'étend jusqu'au duodénum, il se joint à ces accidens une jaunisse de tout le corps, & surtout du visage. Mais lorsque la violence des spasmes s'étend plus au loin, & secoue & tiraille fortement tout le genre nerveux, on jugera que l'on est à l'extrémité par les signes suivans.

Le nez est affilé, les tempes sont affaissées, les oreilles froides & mortes, les yeux creux, la peau du front est dure & tendue, le visage est jaunâtre & très-pale : tous signes dont le concours forme ce qu'on appelle un visage Hippocratique, qui est un avancoureur certain de la mort. Il faut mettre au nombre des plus mauvais signes, la distension des nerfs, qui, suivant la remarque d'Hippocrate dans l'*Aphorisme VI. de la quatrieme section*, est toujours menaçante & terrible. Cet état se connoît principalement lorsque le malade est couché sur le dos, qu'il plie les genoux, qu'il se jetre de tems en tems la tête vers les piés, qu'il étend hors du lit les bras & les piés nus, & les agite de côté & d'autre; qu'il a les ongles & les doigts pâles; qu'il arrache & entasse des petits flocons de laine de ses couvertures, & veut prendre sur la muraille ce qui y est appliqué; alors si les tressaillemens des tendons s'y joignent, la mort est à la porte.

Quoique beaucoup de maladies aiguës aient pour premiere cause une inflammation interne, ce qui les rend toujours dangereuses; cependant il survient très-souvent dans le fort de la maladie de nouvelles inflammations ou dans l'estomac, ou dans les membranes du cerveau, lesquelles sont toujours très-dangereuses, & des avant-coureurs de la mort; & lorsque ces inflammations, ou seules, ou compliquées, se forment vers le sept, le neuf on le onzieme jour, non-seulement dans les fievres malignes, pétéchiales, contagieuses, & celles qu'on appelle fievres d'armées, mais même dans les autres aiguës, comme synoques, ardentes, pourprées, petite vérole ou rougeoles, elles causent immanquablement la mort.

Voici les signes de l'inflammation de l'estomac :

On sent une chaleur brûlante & une ardeur dévorante, avec une douleur aiguë vers le creux de l'estomac, dont les environs sont durs au toucher, les extrémités sont froides; on ressent d'extremes inquiétudes accompagnées d'agitations involontaires; tous les médicamens ou les alimens liquides incommodent extremement, & augmentent les inquiétudes, lorsqu'on ne les rejette pas sur le champ par la bouche. Cette inflammation s'étend quelquefois si loin, que de l'œsophage elle se communique au gosier, où elle cause des pustules ardentes, douloureuses, & une excrétion continuelle d'une mucosité visqueuse & corrompue, qui est un *prognostic* de mort.

Une autre inflammation plus dangereuse que celle-ci, & qui s'y complique quelquefois, est celle des membranes du cerveau, que les Grecs ont nommée *phrénésie*, qui devance la mort de quelques momens, & est communément suivie de veilles continuelles & opiniâtres, & d'un violent mal de tête. Son arrivée est annoncée par un froid, une excrétion abondante d'urines déliées, le tintement d'oreilles, une forte pulsation des arteres du dedans du crane, & l'écoulement de quelques gouttes de sang par le nez. On connoît sa présence, parce que les yeux sont rouges, étincellans & hagards, à l'aliénation d'esprit, au peu d'ordre & de liaison qu'il y a dans les discours du malade; souvent à l'écoulement involontaire des larmes, au grincement de dents & au défaut de soif. Lorsque les convulsions se mettent de la partie, c'en est fait du malade.

Tels sont les principaux accidens & signes qui font connoître le danger de mort dans les maladies aiguës, & qui sont très-sensibles, surtout dans les sujets d'un tempérament bilieux, sanguin, ou sanguin-bilieux, dans la jeunesse & l'âge viril, dans les complexions très-sensibles, les personnes d'un naturel colérique, celles qui ont peu d'embompoint, & qui ont fait un trop grand usage des boissons spiritueuses.

Mais il n'en est pas de même des personnes grasses, & qui ont l'habitude du corps spongieuse & pléthorique, des phlegmatiques, de ceux qui ont été épuisés par les maladies, la faim, la tristesse, ou des hémorrhagies excessives. Car ces sortes de personnes meurent moins par la violence des spasmes & les grands accidens douloureux, que par la foiblesse & le défaut des mouvemens, & l'atonie des parties; ce qui fait que les stases & les stagnations de leurs liqueurs & de leur sang, sont disposées dès le commencement à une corruption putride; & bien que les malades ainsi constitués meurent comme les autres d'inflammations des membranes du cerveau ou de l'estomac, elles ne sont pas accompagnées de spasmes si violens, & leurs attaques plus douces, sont le commencement d'une corruption également funeste. Aussi les Medecins sont-ils souvent trompés par ces apparences, qui leur font former des faux *prognostics*; & il est d'autant plus difficile d'en former de justes, & la malignité est d'autant plus grande, que le danger est plus masqué. Il est donc nécessaire d'indiquer les signes qui font connoître ces maladies qu'on met communément au rang des fievres malignes. Elles commencent avec un frisson & un

froid léger, qui eſt ſur le champ ſuivi d'un abattement étonnant; le pouls eſt languiſſant, fréquent & petit; les malades tombent aiſément en défaillance dans une ſituation droite; il n'y a point de ſommeil, mais un aſſoupiſſement continuel; & ſi le malade s'endort, ſes forces n'en ſont que plus abattues, & ſon eſprit ſe dérange: il ne ſent aucune douleur, point d'altération ou d'autres incommodités ſenſibles; il eſt cependant agité & dans un mouvement continuel. Lorſque les extrémités ſe refroidiſſent, que le pouls commence à manquer, & ne ſe fait plus ſentir au carpe, la mort n'eſt pas fort éloignée. Mais quoique ces ſortes de malades ne meurent point ſans une inflammation du ventricule & des membranes du cerveau, néantmoins cette inflammation n'eſt accompagnée d'aucun ſpaſme violent, ni d'aucun ſymptome terrible: mais il ſurvient aiſément une corruption qui termine leurs jours.

Comme toute inflammation dégénere ſouvent en mortification, ou corruption ſphacéleuſe, il faut auſſi connoître les ſignes qui caractériſent ce changement. On ſent alors un froid interne; la douleur qui étoit aiguë ou violente, à la tête ou aux parties inférieures, s'appaiſe ſur le champ; l'eſprit qui étoit en délire, revient en quelque maniere à lui-même: mais le défaut de force augmente, le pouls manque entierement, ou bien il eſt très-inégal, petit & intermittent; le ventre qui étoit reſſerré ſe lâche, & ſe vuide même contre la volonté du malade; le viſage eſt pâle & hideux, il degoute une ſueur froide des tempes, du cou & de la poitrine; les extrémités ſe refroidiſſent, & les liqueurs qu'on avale font en tombant dans l'eſtomac le même bruit qu'en tombant dans une bouteille vuide. Si tous ces accidens ſe trouvent compliqués, c'eſt une preuve évidente que la mort n'eſt pas loin, parce que le ſphacele qui conſume les forces, augmente tellement l'abattement & l'atonie des parties, que tout mouvement finit dans le corps, & avec lui la vie qu'il entretenoit. Lorſque des perſonnes pléthoriques meurent ſubitement d'un ſphacele interne, leur ventre s'enfle conſidérablement quelques heures après leur mort, il s'éleve de groſſes veſſies ſur toute la ſurface de leur corps; leur viſage devient pâle & verdâtre, le cadavre rend une odeur inſupportable, & jette ſouvent par la bouche & le nez, un ſang dont la puanteur eſt extreme.

Nous paſſons aux ſignes qui menacent d'une ſuffocation, & font connoître qu'elle eſt à la porte, & à ceux qui la précedent; ſignes qu'on remarque dans ceux qui ſont attaqués de grandes maladies de poitrine, d'eſquinancie, de péripneumonie, d'empyeme, de catarrhe ſuffocant, d'aſthme convulſif, d'hydropiſie de poitrine, & qui meurent de ces maladies. Car toutes ces affections empêchent non-ſeulement l'entrée libre de l'air dans les poumons, & ſa ſortie, mais encore la liberté de la circulation du ſang d'un ventricule du cœur à l'autre, en paſſant par les poumons. Par exemple, la vraie eſquinancie qui attaque les muſcles internes du larynx, & que les Grecs nomment *cynanche*, maladie où l'on ne voit ni tumeur, ni rougeur au goſier, bien qu'elle ſoit accompagnée d'une douleur très-vive & d'une fievre violente; cauſe très-promptement une ſuffocation mortelle. Alors, comme l'obſerve Lommius, *Lib. II. Obſ. Medic.* les yeux des malades ſe tournent, deviennent rouges, ſortent de la tête comme à ceux qu'on étrangle; la voix embarraſſée ne forme plus d'articulation, & n'eſt plus qu'une eſpece de ſifflement, tel que le cri d'un chien qui vient de naître; les malades ont la bouche béante pour tâcher de reſpirer un air froid; il en ſort une ſalive écumante, ils tirent la langue comme un chien altéré; la boiſſon qu'on leur donne leur ſort par les narines; ils ſont dans une agitation continuelle, ſautant ſouvent hors du lit, & enfin meurent de ſuffocation & de ſyncope. La péripneumonie tue auſſi par la ſuffocation. S'il n'y a pas d'expectoration dans cette maladie, mais une reſpiration inquiete & embarraſſée, avec un grand reſſerrement de la poitrine & des agitations involontaires; ſi la matiere, qui devoit être expectorée, fait du bruit dans la poitrine; ſi le pouls eſt inégal & intermittent; ſi le ventre ſe lâche de lui-même, lorſque les forces ſont déja abatrues; ſi ce qu'on expectore avec beaucoup de peine, eſt mouſſeux, tantôt jaune & tantôt ſanguinolent; s'il y a veilles continuelles; ſi la phrénéſie s'y joint; ſi les malades cherchent avec avidité à reſpirer un air froid; s'ils ſont obligés d'être ſur leur ſéant, ou courbés, & s'ils étouffent étant couchés ſur le dos: ils meurent infailliblement le cinq ou le ſept.

Ceux qui meurent d'un aſthme convulſif meurent auſſi de ſuffocation; car cette maladie eſt ordinairement cauſée par une hydropiſie de poitrine, lorſque les hydatides venant à ſe crever, la ſéroſité s'épanche entre la pleure & les poumons, au moyen de quoi elle empêche la libre dilatation de ce viſcere, & par conſéquent l'air d'y entrer, & le ſang d'y circuler. Elle eſt encore produite par le reſſerrement de la membrane interne des bronches, qui eſt parſemée de beaucoup de glandes conſidérables, reſſerrement qui fait que l'air ne peut entrer dans les poumons, ni celui qui s'y trouve, en ſortir. Enfin les bronches ſont quelquefois tellement reſſerrés & étranglés par des ſpaſmes convulſifs, que le malade meurt miſérablement faute de reſpiration. Dans toutes ces circonſtances, il y a de grandes inquiétudes & agitations involontaires, reſpiration tremblante, dereglement & inégalité de pouls, ſifflement & bruit dans la poitrine; les malades changent ſouvent de place & de ſituation, ils ne rendent que peu de matiere écumeuſe & ſanguinolente, & les extrémités venant à refroidir, ils meurent de ſyncope & de ſuffocation: il en arrive autant dans le catarrhe ſuffocant, qui attaque principalement les vieillards foibles & les enfans, & qui eſt ordinairement cauſé par la paralyſie des nerfs pneumoniques. Dans cette maladie on a auſſi beaucoup de peine à reſpirer, & de grandes inquiétudes; & comme les bronches ſont remplis d'une ſéroſité viſqueuſe qui ſe ſépare du ſang, l'air qui entre dans la poitrine cauſe un bruit & un ronflement; enfin le malade eſt ſuffoqué, parce que l'air ne peut plus entrer dans la poitrine. Avant que ce malheur arrive, le pouls devient plus petit de moment à autre, & enfin imperceptible. Quelquefois le délire & le refroidiſſement des extrémités ſurviennent. Il arrive auſſi aux phthiſiques de mourir de ſuffocation, lorſque l'abatement total des forces les empêche de rendre l'humeur purulente, qui s'amaſſe dans la cavité de la poitrine, à cauſe de la corroſion du poumon.

Après avoir parlé des maladies qui tuent par la ſuffocation auſſi-bien que des ſignes qui annoncent la mort, nous allons examiner quelques autres maladies aiguës qui cauſent la mort au moyen des inflammations & des ſpaſmes violens, dont elles ſont accompagnées, ſans oublier les ſignes auxquels on peut connoître que la mort n'eſt pas éloignée. Lors donc que la fievre, jointe au pourpre blanc, qui eſt l'effet d'une lymphe appauvrie, épuiſée & corrompue, s'aſſocie ſur la fin à des maladies aiguës, comme petite vérole, rougeole, ou qu'elle ſuccede à la ſuppreſſion des vuidanges dans les couches, elle eſt toujours très-dangereuſe, & communément elle cauſe la mort par l'inflammation des parties internes, & notamment du ventricule & des inteſtins. On connoît que cette maladie ſera funeſte, lorſqu'à la chaleur & à l'extrême inquiétude dans les environs du cœur, ſuccede un ſentiment intérieur de froid, avec un pouls foible, petit & inégal, que le pourpre diſparoît, qu'il ſurvient des défaillances, un dérangement d'eſprit, & un embarras de la reſpiration. Il faut mettre dans la même claſſe la petite vérole qui commence par de grandes douleurs de reins & le délire, lorſque dès le ſecond jour les exanthemes & les taches paroiſſent ſur la peau, devenue raboteuſe, comme ſi elle étoit attaquée de pourpre, & que lorſque l'éruption eſt parfaite le cinquieme ou le ſixieme jour, le pouls n'en devient pas plus calme, & continue

nue d'être fréquent, & que tout le corps se couvre de pustules; dans ces circonstances j'ai rarement vu de jeunes gens en échapper. Il n'y a pas moins de danger lorsque vers le neuvieme jour, il survient à l'occasion de la suppuration, une grande douleur qui détruit souvent tout d'un coup les plus belles espérances. Car sa violence cause à tout le genre nerveux des spasmes, qui produisent d'extremes inquiétudes, des agitations involontaires du corps, & l'affaissement des pustules. Enfin l'embarras de la respiration, le dérangement de l'esprit, les convulsions, les langueurs & la petitesse du pouls survenant, terminent promptement les jours du malade.

L'anatomie pratique nous apprend que ceux qui ont pris du poison, ou quelque émétique ou purgatif violent, meurent d'une inflammation sphaceleuse. On connoît que la mort approche aux ardeurs intérieures, aux grandes inquiétudes, à la petitesse & l'inégalité du pouls, ou à son défaut total avec sueur froide, délire & convulsions, qu'Hippocrate regarde comme mortels dans le vingt-cinquieme *Aph.* de la septieme *Section*, aussi-bien qu'ailleurs. Ceux qui meurent du calcul meurent ordinairement d'une inflammation de l'estomac ou des membranes du cerveau. Car si le vomissement, & la douleur aiguë, que cause ce mal, sont suivis de fievre, de grandes inquiétudes & d'une soif insatiable, & qu'ensuite le hocquet, le délire & le froid des extrémités surviennent, le malade n'a pas long-tems à vivre. Lorsque le cholera-morbus est accompagné de douleurs très-vives & de tranchées, qu'il sort avec violence par haut & par bas des humeurs, surtout vertes, que le malade est extremement altéré, que le visage est jaune ou pâle, le pouls petit & serré, c'est une preuve que le malade est dans un grand danger. Mais lorsque le pouls s'affoiblit de plus en plus & se perd à la fin, que les jambes se retirent, que le corps se couvre d'une sueur froide, & que le malade tombe en défaillance, c'est une preuve que l'inflammation a dégénéré en sphacele. Les signes les plus certains d'un sphacele sont la cessation de la douleur, le refroidissement des extrémités & l'abattement des forces. Le hocquet, la cardialgie, la chaleur & des inquiétudes dans les environs du cœur précedent ordinairement cet état, & indiquent une inflammation mortelle de l'estomac. Lorsque dans la passion iliaque des douleurs très-aiguës, se trouvent compliquées avec une constipation opiniâtre, ou un vomissement continuel & de mauvaise odeur, & que le hocquet, le délire, les sueurs froides, le froid des extrémités, des convulsions de nerfs se mertent de la partie, on peut être certain, comme Hippocrate l'observe, *Sect.* 7. *Aph X.* que la mort n'est pas éloignée. La colique convulsive cause aussi très-souvent la mort à cause de l'inflammation & du sphacele qu'attire sur l'intestin rectum la douleur vive qu'y cause la stagnation du sang. Alors la putréfaction de l'intestin donne une odeur extremement fétide aux excrémens qui sortent, le pouls est fréquent & foible avec un extreme abattement; la corruption de l'intestin se communique quelquefois aux parties externes & même au scrotum, & la mort vient au milieu des défaillances qui suivent ces accidens.

Il est certain qu'un grand nombre de femmes meurent durant ou après l'accouchement, & c'est ce qui nous engage à examiner quelques-uns des *prognostics* & des signes les plus funestes qu'on observe dans ces circonstances. Lors donc qu'une femme, à l'occasion de la mauvaise situation du fœtus, surtout s'il est trop grand, est tourmentée durant plusieurs jours de douleurs violentes accompagnées d'une chaleur interne qui se manifeste par la vitesse du pouls; elle tombe avant la fin du travail, ou peu de tems après l'accouchement, par un épuisement subit & total de ses forces, dans une violente défaillance ou affection semblable à l'apoplexie, si terrible qu'il n'y a point de remedes ou de secours qui puissent la rappeller à la vie. Lorsque l'accès de cette maladie dure pendant quelques heures, & que les remedes les plus pénétrans, tels que l'esprit de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, & réduit en essence avec l'huile de rue, insinués dans le nez, ne peuvent point faire revenir la malade, c'est un signe qu'elle est morte. Si le visage demeure coloré dans cette affection syncoptique, c'est une preuve que la violence des spasmes a fouetté avec impétuosité le sang vers le cerveau, & produit cet accident en tout semblable à l'apoplexie; & communément après la mort, il sort une sérosité sanglante & fétide de la bouche & du nez. Il arrive aussi assez souvent que la mere venant à mourir dans le moment qu'elle auroit accouché, le fœtus trouvant le passage relâché, est poussé dehors sans vie par la fermentation intérieure qui se fait dans les parties qui servent à l'accouchement. Ce qui cause la mort aux femmes en couche, c'est communément la rétention d'un sang impur qui a coutume de sortir pendant quelques jours de l'utérus après l'accouchement, au grand avantage de la femme, & dont la suppression cause d'abord de vives douleurs, qui sont ordinairement suivies d'une inflammation de l'utérus, & d'une fievre très-pernicieuse lorsque la suppression s'opiniâtre avant que l'évacuation des vuidanges se fasse. On connoît cette inflammation à l'embrasement qui se communique des parties inférieures à la région du cœur; si de grandes inquiétudes, l'abattement des forces, des agitations involontaires, une perte d'appétit totale s'y joignent, qu'ensuite la malade ait un sentiment intérieur de froid avec frisson; le pouls fréquent, petit & foible, & que sa vue commence à s'obscurcir, c'est une preuve qu'elle est prête à mourir du sphacele.

Il faut remarquer à ce sujet, que beaucoup d'accouchées meurent en pleine connoissance, bien qu'elles aient été précédemment attaquées d'aliénation d'esprit, parce qu'elles reviennent à elles quelques heures avant que de mourir. Les ignorans s'imaginent que la malade est au retour: mais le Medecin connoît au pouls, qui est le même que celui des mourans, que sa perte est infaillible.

Les femmes qui périssent d'une trop grande perte de sang après l'accouchement & dans les couches, ont une chaleur lente & continuelle, avec un pouls fréquent & foible. Cette chaleur ne s'appaise pas même le matin après le sommeil. A ces accidens se joignent une perte d'appétit & un abattement total des forces, & elles meurent ordinairement de syncope vers la fin des couches, c'est-à-dire, de la sixieme semaine.

Il n'y a gueres de personnes qui guérissent d'un cancer ulcéré, à cause de l'extreme corruption qui l'accompagne, & que fait connoître la sanie noire, ténue & fétide qui en sort. Dans ce cas, le malade est affligé d'une fievre lente; ses forces diminuent de jour à autre, il ne dort point; ou supposé qu'il prenne quelque repos, ce repos est troublé par des inquiétudes & des agitations, dont la défaillance & la mort sont la suite. Il arrive aussi quelquefois que les inflammations des parties extérieures, comme érésipeles, goutes, &c. refluent vers l'intérieur & ôtent promptement la vie, par la seule raison que ce reflux cause une inflammation du ventricule ou des intestins. Le danger du reflux des charbons ou bubons pestilentiels est bien plus considérable; & il en est de même lorsque ces tumeurs ne sortent pas bien. Dans ce cas le malade est saisi de frisson, de grandes inquiétudes, d'agitations involontaires, d'une chaleur dans la région du ventricule, avec un refroidissement des extrémités. Il fait des efforts pour vomir; ou bien il est saisi du hocquet, & enfin il meurt dans la syncope & l'aliénation d'esprit. Ceux qui meurent d'une perte de sang considérable, comme il arrive quelquefois dans les fausses couches, le crachement ou le vomissement de sang, la maladie noire d'Hippocrate ou dans les hémorrhagies qui surviennent dans les fievres, périssent dans la syncope & la défaillance: mais il faut observer que ce dénouement tragique est

ordinairement précédé d'une grande altération, de l'envie de vomir, d'un pouls foible & fréquent, & de convulsions dans les extrémités, marque certaine que le sang qui s'arrête dans les parties internes, le ventricule & la tête, cause encore des spasmes ; car la soif est ordinairement causée par la contraction spasmodique de la tunique glanduleuse de l'œsophage. Les maladies qui causent la mort aux enfans, sont pour l'ordinaire spasmodiques & convulsives, & produisent une inflammation & un sphacele, surtout du ventricule, des intestins & de la tête. Car dans les premieres années les douleurs que cause la sortie des dents & les tranchées que produit dans le bas-ventre la corruption du lait, font aisément tomber les enfans dans l'épilepsie, les convulsions, les fievres & l'asthme. Lorsque les accès d'épilepsie se succedent promptement, & que le ventre qui étoit auparavant constipé, laisse sortir lui-même des excrémens noirs & fétides, & que la voix devient en même-tems rauque, interrompue avec ardeur de tout le corps, c'est une preuve indubitable que le malade n'est pas éloigné de sa derniere heure.

Les maladies chroniques les plus considérables, sont, l'hydropisie, le scorbut, la cachexie, le marasme, l'hectisie & la consomption, dont on connoît le danger & l'événement fatal par des signes certains & infaillibles. Ceux qui sont attaqués de ces maladies, vont à pas lents à la mort, à cause de l'augmentation successive de la corruption des visceres causée par la stagnation & l'extravasation des humeurs; corruption qui cause infailliblement la mort, parce que rien ne peut y remédier, ni même en arrêter les progrès. Les signes auxquels on connoît que les visceres du bas-ventre sont corrompus, & que la mort en sera la suite, sont la perte totale de l'appétit, & le dégout même des alimens qui plaisoient extremement au malade lorsqu'il se portoit bien. Lorsque la fievre lente augmente, & que le pouls est fréquent le matin, c'est une marque infaillible d'une corruption intérieure, laquelle est encore indiquée par l'abattement des forces, par la difficulté de respirer, par les inquiétudes qui accompagnent le sommeil, lequel fatigue plus qu'il ne répare les forces.

Quand tous ces accidens s'opiniâtrent, & qu'aucun remede ne les adoucit, ils *présagent* une mort infaillible, surtout si les sujets sont vieux, ou sont tombés dans ces maladies à la suite de quelque maladie chronique.

Voilà quelques-uns des signes qui *présagent* ordinairement la mort dans les maladies chroniques. Nous allons en indiquer quelques autres qui sont propres à certaines maladies de cette espece.

Voici ceux qui annoncent la mort dans la phthisie :

Le corps du malade dépérit peu-à-peu en conséquence de la fievre continuelle dont il est tourmenté : il a le visage rouge, & le ventre extremement lâche ; il est affligé de sueurs colliquatives, & d'enflures œdémateuses aux piés ; l'expectoration est supprimée ; il a les ongles pâles, les yeux creux & le nez affilé. Quant à l'hydropisie en particulier, on peut assurer hardiment qu'elle est presque incurable lorsqu'elle succede à un asthme chronique, à une palpitation de cœur, ou à l'endurcissement du foie, après une fievre quarte. Quand les hydropiques rendent peu d'urine, qu'elle est trouble & rousse, c'est un mauvais *présage* ; & dès que les parties supérieures s'amaigrissent & que le visage jaunit, on peut, sans crainte de se tromper, prognostiquer la mort quelques mois avant qu'elle arrive; car elle vient infailliblement lorsque la fievre augmente, & que la respiration devient plus embarrassée. On peut aussi annoncer long-tems auparavant la mort à ceux qui sentent souvent, surtout après un exercice violent, ou quelque forte passion de l'ame, de grandes & opiniâtres palpitations de cœur, & qui en conséquence tombent dans l'asthme convulsif, le crachement de sang, ou l'hydropisie. Car la cause de tous ces accidens est une matiere polypeuse adhérente aux vaisseaux du cœur, qu'aucun secours humain ne peut dissoudre, & qui aidée du concours d'autres causes, produit à la fin quelque maladie funeste, dont le danger est d'autant plus certain & plus grave, que le malade tombe plus subitement & sans cause évidente, en défaillance; ce qui ne laisse aucun doute sur l'existence d'un polype, qui cause ordinairement une mort subite, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué.

Lorsque le foie, ce viscere considérable du bas-ventre, est attaqué d'une corruption sphacéleuse & mortelle, il y a dégout pour les alimens, surtout pour la viande, soif fréquente & insatiable, fievre violente, abattement de forces, hocquet, de tems en tems vomissement de sérosité ou de bile, & le corps tombe insensiblement en consomption. J'ai trouvé très-souvent dans ceux qui étoient morts à la suite de pareils accidens, le foie entierement sphacélé & noir. L'ulcere de l'estomac cause aussi une maladie longue & mortelle, qui se connoît aux grandes inquiétudes & au vomissement qui suivent l'usage des alimens; accidens qui augmentent par celui des remedes acres, salins & spiritueux. Cependant le corps tombe peu-à-peu en consomption; le pouls est toujours fréquent, il y a froid, & quelquefois frisson aux extrémités ; les cauteres se sechent & se cicatrisent d'eux-mêmes ; le sommeil est entre-coupé & inquiet. Ceux qui sont attaqués de ces maladies, meurent ordinairement le troisieme ou le quatrieme mois, & donnent long-tems auparavant des signes de mort. Lorsque dans la cachexie tout le corps s'enfle & pâlit ; qu'il y a dégout pour les alimens solides, & vomissement fréquent de matieres fétides; qu'il sort peu de chose par les selles ; que l'urine est crue & en petite quantité; que la respiration est embarrassée ; que le corps répand une mauvaise odeur, le pouls devenant à la fin fréquent, on peut prédire la mort quelques mois avant qu'elle arrive; & elle est d'autant plus infaillible, que le malade aura fait de plus grandes fautes de régime, qu'il aura trop bu, ou qu'il aura été livré à une trop longue tristesse.

Voilà les principaux signes & les plus certains qui annoncent le danger ou la mort dans les maladies de diverses especes : mais telle est leur nature, que leur application aux différens cas sur lesquels on a intention de faire connoître ce qui doit arriver, demande beaucoup de jugement, de réflexions & une combinaison exacte de toutes les circonstances, si l'on veut que le jugement soit confirmé par l'évenement ; & d'abord il faut avoir soin de distinguer les accidens des maladies chroniques spasmodiques de ceux qui paroissent dans les aiguës. Car on voit souvent dans les maladies hypocondriaques & hystériques des accidens terribles qui menacent de mort dans les maladies aiguës, & sont moins dangereux dans les chroniques. Y a-t'il rien de plus commun dans les maladies hypocondriaques & hystériques que d'extremes inquiétudes, des difficultés de respirer qui vont jusqu'à la suffocation, accompagnées du refroidissement des extrémités, & de l'excrétion d'une urine aqueuse, dans le tems que le pouls est petit & foible, tous accidens qui semblent devoir jetter les malades dans la plus violente défaillance, & qui cependant cessent en peu de tems sans danger. Il faut aussi distinguer exactement les tems des maladies; car si l'on apperçoit quelques-uns, ou même plusieurs des signes funestes dont nous avons fait ci-devant l'énumération, dans le commencement & les premiers jours d'une maladie, ce seroit agir avec trop de précipitation que de juger sur le champ que la mort est instante. Mais il n'en est pas de même si les forces ayant été affoiblies pendant plusieurs jours par une chaleur excessive, par le défaut d'appétit, par l'anxiété & la douleur, ces spasmes funestes & les symptomes qui en sont les suites viennent à paroître, surtout aux tems où le désordre a coutume de se terminer d'une maniere salutaire, qui sont pour l'ordinaire les jours impairs, tels

que le septieme, le neuvieme & le onzieme. Il faut aussi prendre garde de quelle complexion est le malade; s'il est foible & languissant, ou s'il est d'une constitution vigoureuse & robuste; car dans le premier cas il y a plus de danger que dans le second. Les personnes foibles sont principalement les vieillards & les enfans, celles qui sont d'une habitude pleine & spongieuse, celles qui ont les vaisseaux petits, celles qui sont nées de parens foibles & maladifs, ou qui ont été précédemment affoiblies par des maladies, par des hémorrhagies excessives, par de longs jeûnes, par les affections de l'esprit, les soucis, les craintes & les chagrins. Il faut encore mettre dans cette classe les femmes en couches, & les personnes, qui, en conséquence d'un mauvais régime ou de la suppression des excrétions, ont contracté une surabondance excessive de sucs impurs dans leurs vaisseaux; car dans les corps ainsi constitués, les douleurs & les inflammations dégénerent aisément en un sphacele mortel. Nous devons aussi observer soigneusement si les symptomes qui paroissent sont excités par des causes externes, telles que la colere, l'effroi, le refroidissement du corps, des alimens contraires, ou des médicamens d'une qualité drastique & virulente; toutes causes qui dans des maladies dangereuses & des personnes d'une constitution foible, sont de nature à devenir mortelles & à hâter la mort du malade. Mais si ces mêmes symptomes arrivent à des personnes robustes & dans des maladies moins dangereuses, il ne faut pas les décider mortels au premier abord.

Enfin pour former un *prognostic* exact, il est bien important de considérer soigneusement le commencement de la maladie: car toute maladie, qui dès le commencement abat les forces, & est accompagnée d'un pouls fréquent, ne *présage* rien de bon, parce qu'elle annonce clairement la perte des forces, l'impureté des sucs, & une dyscrase fatale dans le sang. FREDERIC HOFFMAN.

PRÆSCRIPTIO, *Ordonnance.*

PRÆSEPIA ou PRÆSEPIOLA, *les alvéoles*, ou les trous des os des mâchoires, dans lesquels les dents sont placées.

PRÆSERVATIVA REMEDIA, remedes préservatifs, ou capables de prévenir les maladies.

PRÆSERVATORIA INDICATIO, *Indication prophylactique.* Voy. *Indicatio* & *Fibra.*

PRAMNIOS, πράμνιος, espece de vin noir & austere, dont Hippocrate fait mention dans son Traité *des Maladies des Femmes.*

PRASINUM VIRIDE, ou *Flos æris.* Voy. *Æs.*

PRASINUS ou PRASOIDES. Voy. *Porraceus.*

PRASIS ou *Creta viridis*, selon Ruland.

PRASITES, épithete que l'on donne à une espece de vin, dont on trouve la composition dans Dioscoride, *Lib. V. c.* 58. il se faisoit en mettant infuser des feuilles de marrube, dans du vin nouveau en fermentation.

PRASIUS, Offic. Charlt. Foss. 33. Calc. Mus. 217. Kentm. 47. Boet. 203. Worm. 95. Aldrov. Mus. Metal. 897. *Prasus sive prasius*, de Laet. 42. *Lapis Prasius dictus, aliis plasma, aut Nilium, aut leda, lapis nephriticus viridis, mali aurantii foliorum virore*, Cup. Hort. Cath. Supp. 2. 51.

Cette pierre est verte, du moins dans sa plus grande partie, elle est rarement sans quelques taches blanches ou noires. Quelques-uns la regardent comme la mere de l'émeraude, parce que celle-ci la renferme quelquefois. Elle en a les vertus; mais dans un degré un peu moindre.

PRASION, πράσιον, *marrube blanc.*

PRASUM, πράσον, *poireau.*

PRE

PREHENSIO ou *Catalepsis.*

PREMNON, πρέμνον, l'extrémité du blanc de l'œil.

PRESBYTÆ, *les Presbytes*; la vue se divise communément en trois sortes: la bonne, celle des myopes, & celle des *presbytes.*

On a la vue bonne quand on lit à un pié de distance: en ce cas on a l'humeur crystalline dans le meilleur état qu'elle puisse être, & l'on voit les objets éloignés, comme les *presbytes*, mais plus distinctement.

Cette espece de vue a trois degrés ou foyers; l'un à un demi-pié de distance, l'autre à un pié, le troisieme un peu plus loin.

La vue des myopes a un foyer fort court: ils voyent distinctement les objets qui sont proches, & il leur faut peu de jour pour lire. A un pié ils ne voyent que confusément; & n'apperçoivent point du tout les objets qui sont considérablement éloignés. Ce défaut de la vue vient de la trop grande convexité du crystallin.

Les myopes ont aussi trois degrés ou foyers. Au premier ils ne sauroient lire qu'en approchant le livre si près qu'il touche à leur nez: au second ils le tiennent à deux ou trois doigts plus loin; & au troisieme, ils le tiennent à un demi-pié de distance ou davantage. Pour distinguer les objets éloignés, les myopes ont besoin de verres concaves.

Les *presbytes* ont le foyer fort long: ils voyent distinctement les objets éloignés, mais confusément ceux qui sont proches. Ce défaut de la vue vient de ce que le crystallin est trop plat. Les *presbytes* ont aussi trois degrés ou foyers, l'un à la distance d'un pié & demi, un autre à la distance de deux piés & demi, & un troisieme plus éloigné; ce qui fait qu'ils ne sauroient voir sans lunettes. Cette vue est ordinaire aux vieillards, & est précisément l'opposée de celle des myopes.

De ces trois sortes de vues, deux sont sujettes à changer. La bonne vue peut quelquefois changer en celle des myopes, surtout dans les personnes qui lisent beaucoup ou qui travaillent à des ouvrages fins; & dans la vieillesse elle est sujette à changer en celle des *presbytes.* La vue des *presbytes* ne change point; & celle des myopes devient quelquefois bonne. Ces différens changemens de vue dépendent des différens degrés de convexité dont l'humeur crystalline est capable. Quand le suc nourricier nécessaire pour entretenir la convexité du crystallin est suffisamment fluide pour passer par les extrémités des plus petits vaisseaux de cette partie, alors la vue est parfaite: mais si ce suc est trop épais, il n'en sauroit entrer dans ces vaisseaux une quantité suffisante, raison pour laquelle la convexité du crystallin diminuera à proportion que ce suc aura plus de ténacité. S. YVES.

PRESIS ou PRESMA, πρῆσις ou πρῆσμα, Galien rend ce terme par enflure ou gonflement.

PRESMUCHUM ou PRESMUKIS, *céruse.* RULAND.

PRESSORIUM, *une presse.* RULAND.

PRESSURA, *compression*; Paracelse entend par *pressura gentium*; la vérole.

PRESTER, πρηστήρ, la partie extérieure du cou qui s'enfle dans la colere. GORRÆUS. C'est encore le nom d'un serpent qu'on appelle aussi *dipsas.*

PRI

PRIAPEIA ou *Nicotiana minor.*

PRIAPISCOS, πριαπίσκος, nom d'une petite piece de bois qui fait partie du *Scamnum Hippocraticum.* C'est encore une tente faite de linge roulé en forme de pénis. PAUL EGINETE, *Lib. III. cap.* 25.

PRIAPISMUS, *Priapisme.* Voy. *Satiriasis.*

PRIAPOLITHUS, nom d'une pierre dont Borelli fait mention, qu'on trouve aux environs de Castro en Ita-

lie, & qu'on a appellée *Priapolite*, parce qu'elle a la forme du pénis.

PRIAPUS, *πρίαπος*, *pénis*.

PRIMÆ VIÆ, *les premieres voies*; c'eſt l'eſtomac & le canal inteſtinal.

PRIMITIÆ, ce ſont les eaux dont l'écoulement précede la naiſſance du fœtus.

PRIMORES, *inciſives*, ou dents de devant,

PRIMULA-VERIS, *la primevere*.

Voici ſes caracteres.

Sa racine eſt vivace, ſes feuilles ſont oblongues & ridées; ſon calyce eſt pentagonal, mou & diviſé en cinq ſections; il contient une fleur monopétale, tant ſoit peu faite en coupe, dont les bords ſont diviſés en cinq ſegmens, qui ont la forme de cœur. Cette fleur a cinq étamines qui partent du dedans de ſa partie tubuleuſe. Son vaiſſeau ſéminal eſt une eſpece de coquille oblongue, cachée dans un calyce, garnie d'un long tube & entrouverte à ſon ſommet, ſes ſemences ſont rondelettes.

Boerhaave en compte les vingt eſpeces ſuivantes.

Les douze premieres forment une claſſe, & ſont celles qui ne portent qu'une ſeule fleur ſur chaque tige.

Les voici;

1. *Primula veris, pallido flore, humilis*, Boerh. Ind. A. 198. *Primula veris*, Offic. *Primula veris minor*, Ger. 636. Emac. 781. *Primula veris vulgaris*, Park. Theat. 535. Raii Hiſt. 2. 1080. Synop. 3. 284. *Primula veris floribus ex ſingularibus, majoribus, ſimplicibus*, J. B. 3. 497. Tourn. Inſt. 125. *Verbaſculum ſylvarum majus, ſingulari flore*, C. B. P. 451. *Primevere*.

La *primevere* commune a la feuille large, ridée, d'un verd obſcur en-deſſus, blanche en-deſſous, large & ronde par le bout, s'étréciſſant vers ſon origine. Ses fleurs partent de la racine, & ſont placées ſur des pédicules foibles & longs. Elles ſont compoſées d'un ſimple tube évaſé par le haut & diviſé en cinq ſegmens, larges & ronds; elles ſont d'un blanc pâle & tirant ſur le jaune, & placées dans des calyces lâches. Sa racine eſt petite & fibreuſe; elle croît dans les broſſailles & dans les haies; elle fleurit en Mars & en Avril. On fait uſage de ſa fleur & de ſes racines, mais rarement à la vérité.

Quelques Auteurs recommandent ſes fleurs dans les maladies qui proviennent de la mélancolie & d'humeurs phlegmatiques. Il y en a qui ſe ſervent du ſuc de ſa racine, pour purger la tête de phlegmes épais & viſqueux. Miller, *Bot. Off.*

2. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore albo*, T. 125. *Verbaſcum Turcicum*, M. H. 2. 555.
3. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore dilutè carneo*, T. 125.
4. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore dilutè purpureo*, T. 125.
5. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore majore purpureo*, T. 125.
6. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore minore purpureo*, T. 125.
7. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore miniato*, T. 125.
8. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore luteo*, T. 125.
9. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore flaveſcente*, T. 126.
10. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore obſoletè pallido*, T. 126.
11. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore obſoleto*, T. 126.
12. *Primula veris, flore pleno*, H. Eyſt. Vern. o. 1. F. 5. fig. 3. *Verbaſculum, ſylveſtre, magno plenoque flore*, C. B. P. 242.

Les ſuivantes forment une ſeconde claſſe, & ſont celles qui portent ſur une tige un grand nombre de fleurs, diſpoſées à peu près en ombelles.

1. *Primula veris umbellata, odorata pratenſis*, Boerh. Ind. A. 199. *Paralyſis*, Offic. *Paralyſis vulgaris pratenſis, flore flavo, ſimplici odorato*, Park. Parad. 244. *Primula veris major*, Ger. 638. Emac. 780. Raii Hiſt. 2. 1081. Synop. 3. 284. *Primula veris odorata, flore luteo ſimplici*, J. B. 3. 495. Tourn. Inſt. 124. *Verbaſculum pratenſe odoratum*, C. B. P. 241.

On ſait bien que cette *primevere* a la feuille tant ſoit peu molle, large, ridée, verte en-deſſus, blanchâtre & velue en-deſſous, pleine de nervure, plus large vers le bout, & s'étréciſſant vers la tige. D'entre ces feuilles partent une ou deux tiges rondes, unies, hautes de cinq ou ſix pouces, portant à leur ſommet pluſieurs fleurs jaunes, en ombelles, placées chacune ſur un long pédicule, & ayant un calyce pentagonal, lâche & blanchâtre; leur ſommet eſt rond, diviſé en cinq ſegmens, & marqueté dans le milieu de taches de couleur de ſafran: la partie contenue dans le calyce eſt creuſe & en forme de tube; elles ont une odeur agréable. Sa racine eſt compoſée de pluſieurs filamens ou fibres qui partent d'une petite tête. Elle croît dans les marais & dans les prés humides, & fleurit en Avril. On ſe ſert quelquefois de ſes feuilles: mais on fait plus d'uſage de ſes fleurs. Elles paſſent pour cordiales, céphaliques, bienfaiſantes au ſyſtème nerveux, & bonnes dans l'épilepſie, la paralyſie, l'apoplexie & les maux de tête; elles ſont anodynes, & on les croit tant ſoit peu narcotiques; on s'en ſert en infuſion. Ses feuilles entrent dans les onguens échauffans & corroboratifs, & ſurtout dans celui-ci qu'on appelle *Unguentum nervinum*.

Les préparations officinales qu'on tire de la *primevere*, ſont une eau ſimple, un ſirop & une conſerve. Miller, *Bot. Off.*

Les fleurs de cette plante analyſées, donnent une grande quantité d'acide, un peu d'eſprit urineux, du ſel volatil non concret, & une bonne quantité d'huile & de terre: ces fleurs ont un ſel volatil, aromatique, huileux, bien proportionné. Elles ſont fort apéritives, & bonnes pour rétablir le cours des eſprits. Tragus en ordonne la conſerve ou l'eau diſtilée, dans l'apoplexie & la paralyſie. Pour en tirer l'eſprit, il faut répandre deſſus du ſel commun, les laiſſer fermenter quelques jours, & les diſtiler enſuite. Cet eſprit a les mêmes vertus. Les feuilles & les racines ſont fort apéritives. M. Tournefort.

Cette plante eſt échauffante & deſſiccative; elle eſt tant ſoit peu acrimonieuſe & amere au gout; elle a quelqu'aſtringence, & elle eſt tant ſoit peu anodyne. Les principaux uſages qu'on en fait, ſont dans les maladies céphaliques, dans la goute, & dans d'autres affections aux articulations.

2. *Primula veris, pallido flore, elatior*, Boerh. Ind. A. 199. Tourn. Inſt. 124. *Herba Petri*, Offic. *Primula pratenſis inodora lutea*, Ger. 635. Emac. 780. Raii Hiſt. 2. 1081. Synop. 3. 284. *Primula veris, caulifera, pallido flore, inodoro, aut vix odoro*, J. B. 3. 496. *Paralyſis altera odorata, flore pallido polyanthos*, Park. Parad. 244. *Verbaſculum pratenſe, aut ſylvaticum inodorum*, C. B. P. 241. *La grande Primevere*.

Elle croît dans les bois & dans les broſſailles, & fleurit en Avril. On fait infuſer ſes feuilles dans du vin blanc pendant une nuit, & l'on recommande cette infuſion dans l'anaſarque. Dale.

3. *Primula veris, geminato flore*, H. Eyst. Vern. *o*. 1. F. 5. fig. 4. *Verbasculum proliferum*, C. B. P. 242. M. H. 2. 554.
4. *Primula veris, Anglicanæ, flore pleno*, H. Eyst. Vern. *o*. 9. F. 3. fig. 2. *Verbasculum hortense multiplex*, C. B. P. 242.
5. *Primula veris, hortensis, umbellata, caule & flore folioso, coccineo, majore.*
6. *Primula veris, hortensis, umbellata, flore folioso, luteo minore.*
7. *Primulæ veris, umbellatæ, odoratæ, hortensis, simplicis varietas uberrima pro varietate jucundissima coloris multiplicis.*
8. *Primula veris, umbellata, geminato flore abundans & gratâ ratione pigmenti discrepantis copiâ.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *primevere*, parce qu'elle est de toutes les plantes la premiere qui fleurisse au printems. On en fait cas dans la paralysie occasionnée par la disette des esprirs; on mange ses feuilles en salade, ou bouillies avec d'autres légumes. Le suc qu'on en exprime est bon dans la paralysie; il est corroboratif & restaurant. Ses fleurs ont une odeur donce & qui ne porte point à la rête: elles sont résolutives, sans exposer à l'inflammation. Ses feuilles & sa racine sont apéritives, & énergiques dans les apoplexies & dans les rhumatismes en ce qu'elles fortifient les nerfs & les articulations; appliquées extérieurement elles produisent de bons effets dans la goute, & dans les tumeurs qui proviennent de la piquure ou de la morsure d'animaux venimeux. On aura dans le vinaigre impregné de ses racines, un fort bon remede conrre le mal de dents: pour cer effet il faut le respirer par le nez en guise d'errhine. La conserve de ses fleurs est bienfaisante dans la paralysie. Willis & Sydenham la recommandent dans les maladies aiguës. On substitue ses fleurs lorsqu'elles sont jeunes & tendres, à celles du tilleul, elles procurent le sommeil, & sont anodynes. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PRINCEPS, ou *Intestinum rectum*; le rectum.

PRINCIPES DIES, *jours critiques.*

PRINCIPIA, *principes des corps.*

Il en est des corps comme d'une machine que l'on ne peut bien connoître si on ne la défait, & si on ne sépare les différentes parties qui la composent. Nous ne pouvons bien connoître la vertu des corps, ni les effets que les mixtes de différente nature peuvent produire sur le corps humain, soit pour en conserver l'œconomie ferme & constante, soit pour la rétablir lorsqu'elle est troublée, soit même pour la déranger & la détruire, à moins qne nous ne connoissions les principes dont ils sont composés, leur mélange & leur proportion d'où dépend principalement toure la force & la vertu des mixtes. C'est pourquoi après avoir examiné avec soin les différentes résolutions que la Chymie nous présente, nous ne regardons comme de véritables principes des choses, que des substances les plus simples auxquelles les corps se résolvent en derniere analyse, & donr ils paroissenr composés.

Les anciens Chymistes onr admis autant de principes qu'ils retiroient de substances dans la résolution des corps; savoir, l'esprir, ou le mercure, le soufre, le sel, l'eau & la terre. On peut remarquer ces cinq principes dans l'analyse du vin.

Si l'on distile du vin dans un alembic, il en sort d'abord une eau ardente ou un esprit; il vient ensuite une eau insipide que les Anciens ont jugé à propos d'appeller *phlegme*. Lorsque l'on a enlevé la plus grande partie de ce phlegme, il ne reste au fond de l'alembic qu'une matiere visqueuse & épaisse. Si l'on met cette matiere dans une cornue, & que l'on fasse un feu violent, il sort d'abord un peu de phlegme, ensuite une liqueur acide qu'ils appellent *esprit* ou *mercure*. Enfin, il sort une humeur visqueuse, grasse & huileuse, à laquelle ils donnent le nom d'*huile* ou de *soufre*. Ce qui reste au fond de la cornue, est fort sec; ils le brûlent, & jettent les cendres dans un vase de terre, dans lequel on verse de l'ean bouillante: elle se charge de sel, on la filtre sur un papier brouillard, on sur quelque étoffe; on la fait évaporer & on trouve du sel au fond du vaissean: ce qui reste sur le filtre, est de la terre, ou ce que l'on appelle *caput mortuum.*

De ces cinq substances que les anciens regardent comme antanr de principes, il y en a deux que les Chymistes appellent *principes passifs & sans action*, qui sonr la terre & l'eau, & trois *actifs*, l'esprit, le sel & le soufre: & c'est de ceux-ci qu'ils croient que dépend toute la vertu & l'énergie d'un mixte. Dans cette résolution il y a deux sortes d'esprit ou de mercure. L'un est gras & inflammable, c'est celui qui sort le premier à une chaleur douce; on l'appelle *esprit de vin*. L'autre est pénétrant & acide; il se trouve en grande quantité dans le vinaigre. Les Chymistes admettent encore un esprit d'une autre espece, savoir, un esprit pénétrant, volatil & urineux que l'on retire des parties des animaux, tel que l'esprit de l'urine, de corne de cerf & du sang.

Les nouveaux Chymistes ont rejetté les esprits du nombre des principes, n'étant autre chose que du sel ou du soufre dissous dans de l'eau; car cet esprit est ou un sel acide, comme l'esprit de nitre & de vinaigre, ou un sel alcali volatil, comme l'esprit de l'urine ou de corne de cerf; ou c'est une huile ou bien un soufre subtil & atténué, comme l'esprit de vin & l'esprit de térébenthine. On ne doit donc pas lui donner le nom d'élement ou de substance très-simple.

Il y a même des Auteurs modernes qui ont exclu le sel & le soufre du nombre des élémens, prenant ce mot dans une signification moins étendue, & ne donnant ce nom qu'à des substances très-simples, c'est le sentiment que nous suivons; & en effet, lorsque l'on fait une analyse exacte du soufre, il se change en sel, en eau & en rerre. C'est ce que l'on voit quand on distile plusieurs fois les huiles fétides avec de la chaux. Elles donnent une grande quantité de sel volatil délayé dans le phlegme avec le *caput mortuum*. Les huiles éthérées comme l'esprit de vin, ne sont autre chose qu'une huile grasse & épaisse, comme l'huile d'olive, atténuée par des sels, & dissoute dans l'eau.

On peut s'en assurer par les deux expériences suivantes.

1°. Si l'on mêle quelque huile, comme l'huile d'olives, à une liqueur qui fermente, cette huile se change entieremenr en esprit ardent.

2°. Si l'on mêle deux livres d'esprit de vin avec douze livres d'eau commune, & qu'on les expose à l'air, lorsque les sels volatils se sont dissipés, les parties huileuses se rassemblent sur la superficie de l'eau, & elles y nagent sous la forme de gouttes parfaitemenr semblables à l'huile d'olives ou d'amandes douces, dont elles ont la figure & le gout.

Nous croyons qu'il faut encore exclurre le sel du nombre des élémens, puisque après qnelques travaux, il se réduit en terre & en eau. Nous nous servirons du nitre ponr en donner un exemple. Si on le distile il se change presque tout en esprit acide; & si au contraire on le brule avec du tartre ou de la poussiere de charbon, il se change en sel alcali, qui s'appelle nitre fixé ou nitre alcalisé; & si on le laisse fondre de lui-même & qu'on le filtre sur le papier gris, on trouvera sur le filtre beaucoup de terre: si l'on distile ensuire jusqu'à siccité cette liqueur que l'on vient de filtrer, on en retirera une eau insipide; & le sel qui reste & que l'on a fait sécher, se trouve beaucoup diminué de son poids. Si l'on répete cette opération plusieurs fois, presque tout le sel se changera en terre; & il est très-vraissemblable que la portion qui manque pour faire le poids du sel que l'on avoit pris d'abord, a été changée en une

eau insipide. Ajoutez à ce que nous venons de dire, que la vitrification des sels alcalis n'est autre chose qu'nn changement en une substance terreuse; car le verre n'a aucune propriété différente de celle de la terre.

Ce que nous venons de prouver par l'analyse chymique se prouve encore par plusieurs expériences sur l'origine & la formation du corps, & surtout par celle de Van-Helmont sur le saule, qui a été répétée tant de fois après lui.

Voici en quoi elle consiste.

Il prit environ deux cens livres de terre séchée au four, qu'il mit dans un vaisseau, sur lequel il plaça un couvercle de fer percé de quelques trous, de sorte qu'il n'y put rien entrer que de l'eau: Il y planta une branche de saule qui pesoit environ cinq livres. Elle prit racine & devint un arbre, qui cinq ans après pesoit plus de soixante livres, quoique le poids de la terre ne fût diminué que de quelques onces. Cette terre n'avoit été arrosée que de l'eau de la pluie; ce qui est une grande preuve que cet arbre n'étoit devenu si grand que par le moyen de l'eau & d'un peu de terre; & que le sel & le soufre qu'il contenoit ne venoient que de ces deux élémens.

Les expériences de l'illustre Boyle, faites avec beaucoup plus de soin, ne sont pas d'un moindre poids. Il mit des branches de mente, de marjolaine, de pouliot & de mélisse dans des bouteilles remplies d'eau claire. Ces branches qui pesoient trois dragmes ou une demi-once, péserent ensuite plus de six onces; & ayant été distilées, elles ne donnerent pas une moindre quantité de principes que d'autres branches des mêmes plantes qui avoient crû dans une terre grasse. On voit assez clairement par-là que les sels & les huiles que l'on retira de ces plantes s'étoient formées de la terre & de l'eau.

Outre les deux élémens dont nous venons de parler, il est aisé de démontrer que pour produire un corps mixte, il en faut admettre un troisieme. En effet, la terre & l'eau sont des substances qui n'ont par elles-mêmes aucune action, & qui ont besoin d'un autre principe qui leur donne du mouvement & la force d'agir. La terre n'a aucun mouvement par elle-même, l'eau se glace & devient un corps solide, lorsqu'elle n'est pas agitée par quelque autre principe. D'ailleurs le feu ou la flamme que l'on retire de presque tous les corps, suppose qu'ils contiennent un principe très-facile à mettre en mouvement, qui en donnant de l'action & en agitant fortement les parties fixes & immobiles, excite la flamme. Enfin la volatilité, la subtilité, la mobilité des parties de quelques mixtes, fait voir que ce principe consiste en des parties infiniment petites, & qui se mettent très-facilement en mouvement. Ainsi, quoique cette substance ne se présente pas à nos sens comme la terre & l'eau, il est cependant certain qu'elle se trouve dans la composition des corps mixtes avec l'une & l'autre. Car on auroit beau mêler ensemble la terre & l'eau, de quelque façon qu'on le fît, elles resteroient toujours sans vertu & sans action, jusqu'à ce qu'elles eussent reçu d'un autre principe le mouvement & le pouvoir d'agir. C'est pourquoi les mixtes auront différentes propriétés, selon les proportions du mélange de ces trois principes, & suivant le degré du mouvement.

Cet élément très-subtil & très-propre à se mouvoir peut être regardé comme le feu des Péripatéticiens ou la matiere subtile de Descartes; le nom n'y fait rien.

Nous reconnoissons donc trois substances très-simples auxquelles nous donnons le nom d'élémens. L'une est active, nous l'appellerons le feu; les deux autres sont passives, c'est la terre & l'eau. Ces trois substances mêlées ensemble d'une certaine façon, font le *sel principe* qui est le mélange le plus simple, & le premier qui soit fait de l'assemblage de ces trois élémens. Ce sel étant ensuite uni & lié avec le feu, la terre & l'eau, compose le soufre ou l'huile, qui est le second des mixtes les moins composés, ou le cinquieme principe des corps.

Il faut examiner présentement ces cinq principes, chacun en particulier.

Du feu élémentaire, ou du premier principe des corps.

Nous donnons la premiere place parmi les principes des corps au feu élémentaire, parce que c'est une substance active, qui communique le mouvement à toutes les autres.

Le feu est un corps simple, très-subtil, dont le mouvement est très-prompt, qui remplit les pores de tous les corps, & qui les pénetre tous lorsque rien ne s'oppose à son mouvement, qui les brise avec beaucoup d'impétuosité, lorsqu'il est en trop grande quantité, & que ces corps étant trop solides s'opposent à son mouvement; cette substance est très-subtile, puisqu'elle pénetre tous les corps; il n'y en a aucun qui lui soit inaccessible. Son mouvement est très-prompt, puisque l'action & la vivacité de cet élément sont si grandes, qu'il entraîne avec lui par un mouvement très-rapide les parties de tous les corps. Son action est plus ou moins grande, selon qu'il y en a plus ou moins dans les corps. Son mouvement est très-prompt & très-violent dans le soleil, qui nous paroît composé d'une très-grande quantité de cette matiere. Les feux dont nous nous servons n'ont pas une si grande violence.

Cet élément est moins vif dans les liqueurs spiritueuses & volatiles; & il est si foible dans les corps huileux, qu'on ne peut l'appercevoir à moins que l'on ne les brûle.

Non-seulement tous les corps lui doivent leur mouvement, mais encore leur chaleur dépend de lui, puisqu'elle n'est autre chose qu'un mouvement en tous sens des parties insensibles.

Cette substance est si subtile & si active, qu'elle disparoît toujours dans les analyses chymiques: on ne peut la retenir que conjointement avec la terre & l'eau dans les sels & dans les soufres. Mais quoique le feu soit si volatil & qu'il se dissipe si facilement, il peut néantmoins s'insinuer & s'amasser en si grande quantité dans quelque corps, qu'il en augmente beaucoup le poids: c'est ce que l'on observe quand on calcine du plomb, de l'antimoine ou du mercure. Car soit que cette calcination se fasse par le moyen de la flamme, soit que l'on se serve des rayons du soleil, le poids de ces corps augmente de la cinquieme partie.

De l'eau élémentaire, ou du phlegme, qui est le second principe des corps.

L'eau élémentaire est une substance très-simple, liquide, sans saveur, sans odeur transparente, qui tire sa fluidité de l'élément du feu. Lorsqu'il l'agite avec beaucoup de violence, elle se divise en des parties très-petites & se change en vapeurs. Si le principe actif l'abandonne elle devient un corps solide, & elle se change en glace.

Cet élément que les Chymistes appellent *phlegme*, est composé de parties très-menues, qui ne sont ni longues, ni flexibles comme l'anguille, mais qui sont roides, de figure oblongue & arrondie par le bout, à peu près comme un œuf.

Les parties dont l'eau est composée sont très-petites; puisqu'elle pénetre les pores de presque tous les corps. Nous croyons qu'elles sont lisses, arrondies & de la figure d'un œuf, parce que ces qualités conviennent très-bien à sa fluidité & à son mouvement: mais nous ne croyons pas qu'elles soient parfaitement rondes; car il feroit très-difficile qu'une quantité de petites parties de cette figure pût acquérir la solidité que nous remarquons dans la glace, puisqu'elles ne se toucheroient qu'en peu d'endroits, comme on le voit dans le vif-argent.

Ces petites parties n'ont ni la figure, ni la flexibilité de l'anguille. Car comment pourroit-on concevoir qu'elles puissent dissoudre les corps ? Des parties molles & flexibles ne pénétreroient que très-difficilement les pores des sels, & ne pourroient pas même après y être entrées, en séparer les côtés : mais si au contraire on leur donne la figure d'un œuf, semblables à des coins, elles entreront dans les pores des corps par la partie qui est mince & pointue, elles les dilateront par la partie la plus large, & elles sépareront ainsi les petites parties des corps les unes des autres.

Les parties aqueuses n'ont aucune odeur ni aucune saveur, parce qu'elles ne sont pas pointues, mais émoussées, & que d'ailleurs des parties si petites ne peuvent irriter ni percer les papilles de la langue ou des narines.

La fluidité que l'on remarque dans l'eau vient non-seulement de la petitesse de ses parties, de leur figure, de leur poli, mais encore de leur mouvement insensible causé par le feu qui y coule continuellement.

Il n'y a personne qui ne voie aisément combien des parties très-petites, polies & de la figure d'un œuf, sont propres à la fluidité. Cette petitesse jointe à ce qu'elles sont très-lisses, les rend plus propres au mouvement, & elles se divisent plus facilement lorsque la matiere du feu survient. La figure qui approche de celle de l'œuf y contribue aussi : par-là le contact des parties n'est pas trop grand, & il peut se détruire très-facilement. Mais la principale cause de la fluidité, c'est le feu qui pénetre le fluide aqueux, le divise & le met en mouvement. S'il arrive par quelque cause que ce puisse être, que le principe du feu s'en éloigne, ou qu'il pénetre ses parties en moindre quantité, l'eau perd aussi-tôt sa fluidité & devient un corps solide, parce que ses parties sont alors dans un parfait repos, elles se touchent immédiatement & elles ne sont plus séparées par une matiere étrangere qui coule entre ses surfaces. Or comme l'eau se change en un corps solide par l'absence du principe du feu ; de même, quand il est très-abondant, les parties du fluide se séparant de plus en plus les unes des autres, elles se raréfient & s'élevent en forme d'une vapeur d'abord assez sensible, & semblable à de la fumée, mais qui devient ensuite presque insensible. La transparence de l'eau vient de ce que les rayons de lumiere passent en droite ligne au travers de ses pores qui sont suffisamment ouverts.

De la Terre Elémentaire, qui est le troisieme principe des Corps.

Nous appellons Terre Elémentaire, ce que les Chymistes appellent *Terre damnée*, *Tête morte* ; c'est le troisieme Elément ; c'est une substance simple, friable, poreuse, insipide & sans odeur, dont les molécules n'ont aucune figure réguliere, & ne sont nullement propres au mouvement.

Les molécules terreuses étant irrégulieres, elles laissent entr'elles beaucoup de pores. De-là vient que l'assemblage de ces parties est friable ; parce que le plus souvent elles ne sont unies que par leurs angles. Elles n'ont aucune saveur ni aucune odeur ; parce qu'étant émoussées & sans mouvement, elles ne peuvent exciter aucune sensation.

Dans l'analyse des corps, c'est le dernier principe qui reste ; & dans la composition des mixtes, il est regardé comme le fondement & la base de tous les mélanges. C'est principalement de cet élément que vient la sécheresse, la solidité & la dureté des corps où il se trouve en grande quantité.

De la disposition & du mélange de la Terre, de l'Eau & du Feu, se forme la premiere & la plus simple composition que nous appellons *Sel*, que nous regardons comme le quatrieme principe.

Du Sel, qui est le quatrieme Principe des Corps.

Quoique le Sel soit un mixte, nous le mettons cependant parmi les principes des corps ; parce que cette substance se tire en entier des corps mixtes par les analyses ordinaires, & que ce n'est que par une analyse plus recherchée, & faite avec plus de soin, qu'on le réduit à ses principes ou aux premiers Elemens ; & que de plus, les odeurs la saveur & plusieurs autres propriétés des corps dépendent de lui.

Le sel est donc un assemblage & une réunion des trois principes : savoir, du Feu, de l'Eau & de la Terre, qui tous ensemble forment un corps solide, rude, dur, qui se dissout dans l'eau, & se fond au feu, & qui est composé de parties dures & solides, unies entr'elles par le seul contact des surfaces plates. Le sel n'est pas friable comme la terre ; au contraire, si on le pile, il saute avec bruit comme le verre ; parce que ses molécules ne se séparent qu'avec beaucoup de force. Cependant il se dissout facilement dans l'eau ; parce que les parties aqueuses qui ont un mouvement très-prompt, poussant de côté & d'autre les molécules du sel, en agissant sur ses surfaces plates, elles les séparent & les emportent avec elles. Le sel est la cause ou le principe des saveurs & des odeurs, parce qu'il peut irriter par ses pointes, les membranes nerveuses de la langue & des narines.

Pour mieux développer la nature du sel, nous le distinguerons en sel acide, en sel acre, & en sel salé.

Du Sel acide.

Le sel acide est un assemblage de parties roides, solides, oblongues, pointues aux deux extrémités à-peu-près comme des fuseaux.

La force avec laquelle le sel acide dissout les corps solides, & en divise les molécules, fait assez voir que ses parties sont roides & dures : la saveur qu'il excite sur la langue & le palais, prouve suffisamment qu'elles sont pointues & capables de piquer, & non de racler comme le sel acre. Elles se dissolvent aisément dans l'eau, & elles en conservent le même mouvement de fluidité : d'où il est clair, 1°. Qu'elles ont presque le même poids que les molécules d'eau ; 2°. Que leur union est telle que, quoiqu'elle soit forte & ténace ; elle peut cependant se détruire facilement par le mouvement des parties aqueuses. Les molécules de ce sel étant roides, solides, pointues comme des fuseaux ; il n'est pas surprenant qu'elles puissent pénétrer dans les pores de presque tous les corps, qu'elles les divisent comme feroient des coins, qu'elles les séparent, & qu'elles produisent leur dissolution. Mais pour comprendre, autant qu'il est possible, par une conjecture, la maniere dont les molécules du sel acide sont composées de feu, d'eau & de terre ; on peut supposer que plusieurs parties d'eau réunies en une seule molécule, sont liées entre elles par le moyen de quelques parties de terre & de feu qui remplissent les interstices des parties aqueuses. Nous croyons que ces molécules sont ajustées ensemble en la forme de deux pyramides, ou d'un fuseau, en ajoutant une particule d'eau dessus & dessous, trois ou quatre autres parties placées les unes auprès des autres, de façon qu'elles aient la figure d'un triangle ; ou d'un quarré. Or la différence de ces fuseaux ou de ces molécules acides dépend de la maniere dont les parties d'eau sont disposées. On peut en distinguer trois classes ; savoir, le sel acide *nitreux* ; le sel acide *muriatique*, & le sel acide *vitriolique*, desquels nous parlerons dans la suite.

Ces molécules acides mêlées avec la terre & le feu, font le sel acre ou le sel alcali, dont il faut développer la nature.

Du Sel acre, ou du Sel alcali.

Le mot d'alcali vient d'une plante appellée *Kali*, des cendres de laquelle on retire un sel que les Arabes ont nommé *alkali*, & qui sert à faire du verre. Dans la suite, on a employé ce terme pour signifier tous les sels que l'on retire des cendres des plantes. Enfin on a

donné ce nom à tous les sels, & à toutes les substances qui fermentent avec les sels acides.

Le sel alcali, ou le sel acre, est composé d'un amas de parties sphériques & hérissées. Ce sel mis sur la langue est corrosif & brûlant: d'où l'on peut conclure que ses parties acquiérent facilement un mouvement très-rapide, ce qui convient très-bien à la figure sphérique. Nous croyons que ces petites spheres sont armées de tous côtés de pointes; de sorte que lorsqu'elles sont placées sur les papilles nerveuses de la langue, elles y roulent, & les ratissent à-peu-près comme feroit une lime. C'est en cela que le sel alcali differe du sel acide, qui pique seulement la langue.

Le sel acre s'éleve facilement de lui-même, ou à la moindre chaleur; parce que ces petites spheres étant armées de pointes, comme d'autant d'ailes, elles présentent au principe du feu une surface très-grande par rapport à leur grosseur: c'est pourquoi elles cedent facilement au mouvement du feu.

Quant à la conformation de ce sel, il paroît qu'elle vient d'un certain arrangement, & de l'union particuliere des parties acides & terreuses; puisque dans plusieurs opérations de Chymie, les sels acides mêlés avec de la terre se changent en sel acre, comme on peut le voir dans la préparation du nitre fixé & dans la fermentation de l'urine. En effet le nitre qui se change presque entierement en esprit acide par la distilation, devient un sel alcali, si on le calcine avec de la poudre de charbon. On observe la même chose dans la fermentation de l'urine: lorsqu'elle est récente, & qu'on la distile, elle donne un sel salé, fixe, analogue au sel marin. On en peut tirer une liqueur acide, par une distilation faite avec soin: mais elle ne donne aucun sel volatil. Au contraire, lorsque l'urine a fermenté, on n'en retire point de sel fixe, ou l'on n'en retire que très-peu, mais une grande quantité de sel alcali volatil.

Il est aisé de voir par-là comment se forme le sel acre; car la fermentation & la calcination mêlent plus intimement les particules terreuses avec les particules acides.

Plusieurs parties acides rencontrant une particule terreuse, l'attaquent de toutes parts & pénetrent fort avant dans ses pores: elles forment ainsi une molécule dont le centre est compacte & ferme, duquel il s'éleve une portion des pointes acides qui rendent sa superficie toute hérissée.

Voilà les parties dont les sels alcalis volatils sont composés: s'il y en a plusieurs jointes ensemble, elles s'unissent par le moyen de leurs pointes, & elles forment des molécules plus grandes, & d'une figure irréguliere. Ces globules hérissés unis ensemble, laissent plusieurs pores qui absorbent & qui reçoivent facilement des molécules d'eau, de terre, de soufre & des parties acides. C'est pourquoi il est rare de trouver un sel acre bien pur. Souvent ses pores sont remplis de molécules terreuses: alors le feu le plus ardent ne peut l'élever: mais il le fond plutôt que de le rendre volatil. C'est pourquoi on l'appelle alors *Sel fixe*. Tel est le sel fixe de tartre ou les sels que l'on retire des cendres des plantes, que l'on appelle à cause de cela *Sels lixiviels*.

Quelquefois les sels acres sont mêlés de parties sulphureuses: alors ils sont volatils; c'est-à-dire qu'ils s'envolent à la plus douce chaleur du feu, comme les sels volatils de l'urine, de corne de cerf, & les autres qui se trouvent dans le regne animal.

Les sels acres se fondent facilement par l'humidité de l'air; parce que les parties aqueuses qui sont dans l'air, trouvent une entrée facile dans les pores innombrables de ces sels. Lorsqu'ils sont fondus de cette sorte; ils ressemblent à de la lessive; on les appelle *huiles* improprement: telle est l'huile de tartre par défaillance. Les sels volatils qui sont délayés dans des parties aqueuses, composent les esprits volatils urineux, comme les esprits volatils de l'urine, du sang, de corne de cerf, &c.

Souvent les pores des sels acres sont remplis de particules acides. Il résulte de ce mélange une composition salée, qui est la troisieme espece de sel auquel on donne le nom de *sel salé*, comme le sel *ammoniac* & les autres de cette sorte, dont il faut considérer ici la nature & la composition.

Du Sel salé.

Le sel salé est composé de molécules acides & acres, mêlées ensemble. Les molécules de ce sel composé, tirent principalement leur figure du sel acide. Le sentiment de saveur qu'elles excitent sur la langue, est moins vif que celui qui vient du sel acide ou du sel acre; parce que l'union de ces deux sels forme des molécules plus grosses & moins propres au mouvement. Quoiqu'il y ait dans les molécules du sel salé une plus grande quantité de pointes, cependant il est moins corrosif que le sel acre; parce que ses pointes sont si serrées, qu'elles ne peuvent pas pénétrer profondément, ni irriter aussi fortement les papilles nerveuses, que lorsqu'elles sont séparées & dégagées.

La saveur que ce sel excite s'appelle *salée*. La variété de cette saveur est surprenante. Elle dépend de la différence des sels acides & acres, de la maniere dont leurs pointes sont plus ou moins serrées, de la quantité plus ou moins grande des pointes du sel acide ou du sel acre, enfin des différentes parties qui sont mêlées avec ces deux sels.

Ce qui nous fait assurer avec confiance que le sel salé est formé du mélange du sel acide & du sel acre, c'est que les Chymistes le composent très-souvent en mêlant ces deux sels, & qu'ils tirent ces deux sels du sel salé. Ainsi, par exemple, en versant de l'esprit acide de nitre, ou de sel marin, ou de vitriol, sur le sel de tartre, on fait un sel salé qui a la nature du nitre, du sel marin ou du vitriol; & par l'analyse des sels essentiels des plantes, ou du sel ammoniac, ou des autres sels salés, on sépare très-bien les sels acides & les sels acres, soit fixes, soit volatils.

De l'huile ou du soufre, qui est le cinquieme principe des corps.

Nous donnerons la cinquieme place parmi les *principes des corps*, à cette substance à laquelle les Chymistes donnent le nom de *soufre* ou *d'huile*. Ce n'est pas un corps simple, mais il est composé des quatre premiers principes, du feu, de l'eau, de la terre & du sel, auxquels il se peut réduire aisément. Nous le plaçons cependant parmi les *principes des corps*, parce qu'on le retire facilement tout entier des corps mixtes qui sont dans la nature, & qu'il est un peu plus difficile de le réduire aux élémens les plus simples; & parce qu'il est comme le réceptacle & le foyer du feu élémentaire. C'est pour cela qu'on lui rapporte plusieurs qualités des mixtes, comme l'inflammabilité, l'odeur, la couleur, la ductilité, la malléabilité des métaux & les autres vertus des corps.

Le soufre ou l'huile en général est donc un mélange du feu, de l'eau, de la terre & du sel qui forme un corps fluide, visqueux, inflammable, transparent, qui de lui-même est insipide & sans odeur, quoique les couleurs, les odeurs & les saveurs dépendent de la maniere différente dont le soufre est mêlé avec le sel.

Le soufre est un amas de petits floccons composés de plusieurs fils très déliés, entortillés les uns dans les autres. Ces fils sont composés d'un mélange particulier de petites parties salines, aqueuses, terrestres & ignées, qui se fait dans les entrailles de la terre, ou dans les végétaux & les animaux, par le moyen de la fermentation: c'est ce que l'on démontre facilement par l'accroissement des plantes aromatiques que l'on met dans l'eau; car on en retirera par la distilation une huile que l'on n'auroit

n'auroit jamais pu retirer de l'eau. De plus, toutes les huiles dont on fait une analyse exacte se résolvent en sel, en eau & en terre, comme nous l'avons déja dit.

Ces filets différemment entrelacés forment des floccons plus ou moins serrés, dans les pores desquels il se renferme une grande quantité de l'élément du feu : c'est de-là que vient la légereté & l'inflammabilité du soufre. Outre la substance du feu qui est contenue dans ces pores, il y a encore des ruisseaux de cette même substance du feu, qui courent entre les floccons huileux qui les séparent les uns des autres, & qui communiquent à chacun en particulier le mouvement confus qui est réquis pour la fluidité. Cependant ces fils tortueux conservent entre eux une certaine liaison & un certain enchainement qui contribue à l'épaississement de ce fluide.

On peut comprendre facilement après ce que nous avons dit de la nature du sel alcali, & de la figure & de la structure des parties sulphureuses, comment tous les sels alcalis dissolvent les soufres; car en supposant que les petites parties des sels alcalis sont sphériques & hérissées, elles ne peuvent se mouvoir entre les floccons filamenteux du soufre, sans emporter avec eux quelques-uns de ces filets, & sans diviser & déchirer peu à peu ces floccons. Au contraire les petites parties des sels acides étant épaisses, roides & pointues, lorsqu'elles sont introduites en grande quantité dans ces floccons sulphureux, elles en rendent le tissu plus épais & plus ferme. C'est aussi de-là que viennent les différentes sortes de soufre; car selon que les soufres & les pointes acides auront plus ou moins d'épaisseur, ou que la quantité des uns & des autres sera différente, on aura des composés huileux ou sulphureux bien différens, soit pour la consistance plus ou moins grande, soit pour la volatilité. Car les concrétions sulphureuses que l'on trouve dans les entrailles de la terre, qui sont formées dans l'union du feu, du sel acide, d'eau & d'une terre fine, s'appellent bitume ou graisse de la terre. Si l'on fait dissoudre dans beaucoup d'eau cette graisse bitumineuse, il se forme une huile minérale que l'on appelle *pétréole*, & plus ordinairement *pétrole*. Si au contraire on mêle cette même graisse bitumineuse avec de la terre & du sel, elle produit un bitume plus solide qui est pur ou impur, selon la quantité de terre, ou selon qu'elle sera plus ou moins grossiere, ou selon le différent degré du mélange. C'est de-là que viennent le charbon de terre, le jayet, le succin, les bitumes & les terres bitumineuses. S'il y a peu de terre & beaucoup de sel acide mêlé avec cette graisse bitumineuse, ce mélange forme le soufre minéral ordinaire ou le soufre inflammable. Enfin si ce bitume est joint à une terre vitrifiable, il a la forme métallique, c'est-à-dire, l'éclat du métal, la mollesse, la ductilité & la malléabilité, comme on le prouve par beaucoup d'expériences. Car si on mêle parties égales d'huile acide de vitriol & d'huile de térébenthine, qu'on les laisse digérer doucement & long-tems, & qu'on les distile ensuite dans une cornue, il en sortira d'abord une liqueur d'un jaune d'orange, ensuite d'un jaune plus foncé & qui approche beaucoup de l'odeur & de la consistance du pétrole. Ce qui reste dans la cornue s'épaissit & devient un bitume mou; ensuite il se durcit & se change en une masse noire & solide, qui s'allume facilement quand on l'approche de la flamme; & quand on la brule, elle répand une odeur entierement semblable à celle du charbon de terre. Si l'on continue la distilation, la matiere qui reste au fond de la cornue donne une liqueur blanchâtre & acide, dans laquelle se trouve une poussiere d'un gris cendré, qui est le soufre inflammable; il s'éleve encore au cou de la cornue un soufre jaune & combustible, qui est la même chose que le soufre ordinaire. Enfin il reste au fond de la cornue une substance noire reluisante, polie, feuilletée comme le talc, dans laquelle on découvre des particules de fer par le moyen de l'aimant.

L'analyse chymique que l'on fait des bitumes que l'on retire de la terre, nous fait voir les mêmes principes que ceux dont on se sert pour leur composition artificielle. Les métaux ne sont autre chose que des bitumes, qui ayant été digérés à une chaleur de longue durée, sont parvenus à un certain degré de fixité. L'analyse chymique que l'on fait des métaux le démontre suffisamment; car elle réduit en cendres & en verres, au moins les métaux imparfaits, en leur enlevant le soufre principe dont ils sont remplis. Si on les calcine long-tems par le feu, ou par le moyen des rayons du soleil rassemblés par le secours d'une lentille de verre, le principe sulphureux s'envole, & ils se réduisent en chaux & en cendres, que l'on convertit ensuite en verre par un feu plus violent : si au contraire on rend à ces verres métalliques le principe sulphureux, ils reprennent de nouveau la forme métallique.

Les substances inflammables que l'on rencontre dans le regne animal & dans le végétal, sont composées du principe sulphureux & du sel acide mêlés ensemble par une nouvelle combinaison; car le principe sulphureux ou l'huile que l'on y découvre vient du mélange du sel acide & du feu élémentaire avec l'eau & la terre en petite quantité, comme dans le regne minéral.

D'ailleurs l'huile mêlée avec un sel acre forme les mucilages & les gommes : lorsqu'elle est mêlée avec des acides déliés & entremêlés d'une nouvelle substance du feu, elle produit les huiles essentielles & les esprits ardens. Si elle se trouve avec des acides plus grossiers, & qu'elle soit unie avec une suffisante quantité de terre, elle forme les résines. C'est ainsi que par la Chymie nous composons une gomme artificielle, ou des savons plus ou moins épais par le mélange des sels acres avec des huiles plus ou moins épaisses. Ainsi en mêlant de l'esprit de vin avec de l'esprit volatil d'urine, on fait une gomme peu épaisse ou une concrétion mucilagineuse; mais avec l'huile d'olives & le sel fixe de tartre fondu, on fait un savon ou une espece de gomme plus épaisse. Si l'on mêle de l'esprit de vin avec de l'huile de vitriol, & qu'on les mette en digestion à la chaleur pendant long-tems, & qu'on en fasse ensuite la distilation, on retirera une huile inflammable, pénétrante, d'une odeur agréable & assez semblable aux huiles essentielles des plantes, & il restera dans la cornue une véritable résine.

Ce même principe huileux fait la graisse dans les animaux & cette substance gélatineuse propre à nourrir les parties du corps; car elle est composée de sels acres volatils & d'huile, ce que l'analyse fait voir clairement. La graisse est composée d'huile & de sel acide; car si l'on mêle de l'huile d'olive & un esprit acide quel qu'il soit, comme l'esprit de nitre ou de vitriol, & qu'on les laisse en digestion, on aura du suif ou de la graisse semblable à celle des animaux.

La flamme que conçoivent aisément les corps sulphureux ou huileux, est un mouvement de notre premier élément qui est caché dans les pores des floccons huileux. Cet élément brise successivement les prisons dans lesquelles il étoit enfermé; il entraîne avec lui les pointes des sels acides, par le moyen desquels il divise & détruit les petites parties du corps qui est allumé, de quelque nature qu'elles soient.

On découvre dans les corps des concrétions sulphureuses de différente espece, les unes sont fixes, les autres sont volatiles; les fixes sont ou solides, comme les graisses, les résines & les bitumes, ou fluides comme les huiles. Les volatiles s'élevent à la plus douce chaleur, & conservent la consistance d'huile, comme les huiles essentielles de genievre & de thym, ou bien elles prennent la forme de l'eau; alors on les appelle *esprits ardens*, comme l'esprit de vin & les esprits ardens des fruits.

Du mélange des élémens.

Tous les corps sont composés des cinq principes dont nous venons de parler. Les composés sont différens, selon que ces principes sont mêlés différemment. Nous

devons considérer présentement quels sont ces différens mélanges qui produisent des composés si différens.

Le mélange des principes se fait par le moyen du mouvement qui dépend entierement de l'élément du feu: mais ce mouvement n'est pas égal partout. Il est ou lent & tardif, comme dans la maturité des fruits; où vif & prompt, comme dans la fermentation du moût; ou très-violent, comme dans la déflagration des corps. On donne le nom de fermentation à tous ces différens mouvemens, & l'on appelle corruption le mouvement qui tend à la destruction d'un composé.

Le mélange le plus simple des principes, ou plutôt le mélange le moins composé, est celui qui forme le sel; savoir, par l'union intime & exacte de la terre avec l'eau: vient ensuite le soufre qui est composé de l'union du feu, de l'eau, de la terre & du sel. Enfin suivent les sels acres, soit fixes, soit volatils, qui sont plus composés, aussi-bien que les sels essentiels des plantes, & les soufres tant solides que liquides.

On peut observer par beaucoup d'exemples tirés des trois regnes, de quelle maniere se font ces mélanges, & quel est l'ordre dans lequel se font les changemens qui s'y rencontrent.

Prenons d'abord pour exemple la vigne: ses grappes avant d'être mûres, & lorsqu'elles sont à peine nouées, n'ont qu'une saveur insipide & semblable à celle de l'herbe: à mesure qu'elles croissent, il s'y développe peu-à-peu une certaine acidité, qui rend leur suc âpre, & ensuite acerbe; on le nomme alors *verjus*. Quand on le distile, il donne beaucoup de phlegme, un peu de liqueur acide, une petite quantité de soufre ou d'huile, & laisse dans le vaisseau beaucoup de terre.

Les molécules terreuses qui se trouvent dans ce suc, sont chargées des ébauches des sels, qui se font sentir d'abord par un gout âpre. Dans la suite les pointes des sels qui percent les molécules terreuses, mais qui ne sont pas encore entierement dégagées de leurs enveloppes, se font sentir par le goût acerbe qu'elles excitent.

Les raisins étant parvenus à une parfaite maturité, le goût austere se change en une saveur douce & agréable. Alors le suc du raisin est pénétré par une plus grande quantité de l'élément de feu; il devient plus clair & plus raréfié, ses parties sont plus agitées, les sels acides se dépouillent de leurs enveloppes terreuses; & de ce nouveau mélange des sels, du feu, de la terre & de l'eau, il se forme des soufres. S'il reste quelques sels acides qui ne soient pas entrés dans la composition des soufres, ils y sont enveloppés; de sorte qu'il n'y a que l'extrémité de leurs pointes qui passent au travers des filamens sulfureux, qui piquote les papilles de la langue, & qui excite une saveur agréable: c'est ce que l'on appelle du *moût*. Lorsqu'on le distille, il donne beaucoup de phlegme, une assez grande quantité de liqueur acide, un peu de sel volatil acre, ou urineux, & beaucoup plus d'huile épaisse que dans la premiere distilation. Enfin on retire de la matiere qui reste dans le vaisseau un sel fixe & acre, qui se sépare de la terre.

Dans ce suc des raisins mûrs, ou dans ce moût, les sels & les soufres ne sont pas encore parvenus à un grand dégré de tenuité, ou plutôt ils sont encore enveloppés de parties terreuses grossieres qui émoussent beaucoup leur action.

Mais si l'on fait fermenter une grande quantité de ce suc, la matiere du feu qui y est en abondance, excite une nouvelle fermentation beaucoup plus grande, qui ne s'arrête point que les parties les plus grossieres n'aient été atténuées ou séparées du reste de la liqueur, & que les sels & les soufres ne soient délivrés des parties terreuses, & n'aient été bien mêlées & bien divisées. Cette liqueur s'appelle alors du *vin*: les parties grossieres qui ont été repoussées du centre à la circonférence, restent au fond; elles ont le nom de *lie*. Cette liqueur du vin est vive & pénétrante à cause de la grande quantité de l'élément du feu, qui est caché parmi les filamens des floccons sulphureux.

Quand on distile le vin, on en retire une assez grande quantité d'esprits ardens; ensuite il vient beaucoup de phlegme, après cela une liqueur acide, avec quelque portion d'esprit huileux, enfin un peu d'huile épaisse; il reste très-peu de *caput mortuum*, qui étant lavé, donne un peu de sel fixe acre. Ainsi dans la distilation du vin on retire bien moins de liqueur acide que dans l'analyse du moût: mais on retire du vin beaucoup d'esprits ardens, au lieu que l'on n'en retire point du moût. Si l'on fait sécher la lie du vin, & qu'on la distile, on en retirera une grande quantité de sel volatil acre ou urineux; parce que les sels acides qui étoient retenus dans les parties sulphureuses & terrestres, se changent en sel volatil, soit par la force de la fermentation, soit par la chaleur du feu.

On voit encore d'autres exemples de différentes métamorphoses du sel acide, en esprit ardent ou en sel volatil, dans la distilation des feves & des pois verds; on en retire beaucoup de sel acide, une grande quantité de phelgme & un peu d'huile. Mais si l'on fait fermenter pendant un tems convenable ces semences dans de l'eau commune, elles fournissent des esprits ardens en abondance. Enfin, si on les garde pendant quelques mois dans un lieu sec, sans aucune fermentation sensible; elles donneront dans la distilation un esprit alcali urineux, & elles ne donneront point, ou très-peu de liqueur acide.

On voit par-là que le sel acide uni avec les autres principes par la fermentation, se change en soufre; ou que par son union avec les molécules terreuses & sulphureuses, il se change en sel alcali volatil, de même que par la calcination il se change en sel alcali fixe; si la force du feu l'introduit dans les parties grossieres de la terre, comme dans la préparation des sels lixiviels.

Il faut observer ici que tous les sels que l'on retire du regne minéral, sont bien différens les uns des autres, non-seulement par rapport à la composition qui varie beaucoup, selon qu'il y a plus ou moins de soufre, d'eau & de terre joints au sel acide; mais encore par rapport au sel acide primitif duquel ils tirent leur origne. Car le sel primitif acide n'est pas unique; il y en a de plusieurs sortes, selon les différens moules où il se forme. Nous les rapportons tous à trois genres; savoir, le sel *muriatique*, le sel *nitreux*, & le sel *vitriolique*.

La figure de ces sels est bien différente; le sel *muriatique* comme le sel *gemme* ou le sel *marin*, prend la forme cubique dans la crystallisation: ses parties intégrantes paroissent formées de deux pyramides quarrées, jointes ensemble par leur base. Les crystaux de nitre ont une figure de prisme à six côtés: nous supposons que ses parties intégrantes sont composées de deux pyramides triangulaires. Nous croyons que les parties intégrantes du vitriol sont faites de deux piramides exagones, à cause de la figure que prend ordinairement le sel fixe du vitriol, lorsqu'il est dépouillé, autant qu'il peut l'être, de toute partie métallique.

Ces sels primitifs unis avec d'autres substances sont des sels de différente figure & de différente vertu, dont le nombre est presque infini. Ainsi dans le regne végétal il y a différentes sortes d'aigres, qui ne sont autre chose que des sels acides primitifs dissous dans une certaine quantité de phlegme. Les sels essentiels faits sans feu, sont ces mêmes acides unis à des petites parties de terre & aux autres principes. Le sel ammoniac est formé de l'union des sels acides avec les sels acres volatils: les sels acres sont fixes, lorsque des molécules de terre un peu grossieres, sont hérissées des pointes de ces acides. Les sels volatils ou urineux sont ceux dont les molécules terreuses sont très-fines & très-

petites; de sorte qu'elles forment de très-petits globules hérissés de ces mêmes acides.

Les mêmes especes de sel acide primitif que l'on remarque dans le regne minéral, se trouvent également dans le regne végétal. Par exemple, le sel essentiel de la pariétaire est nitreux, il prend feu & petille comme le nitre sur les charbons allumés. Les sels fixes de chardon-béni, de l'herbe appellée kali, de celle que l'on appelle *spongia*, sont semblables au sel marin. Les crystaux de tartre sont semblables à ceux du vitriol: & l'odeur de soufre que le tartre fait sentir quand on le calcine d'une certaine façon, démontre facilement que l'acide qu'il contient, a la même nature que l'acide vitriolique.

Outre les compositions salines que l'on trouve dans les plantes, il y a encore d'autres mélanges qui y sont produits, comme les *gommes*, les *résines*, les *liqueurs mielleuses*.

La gomme est une substance qui tient le milieu entre l'acide & l'huile, ou plutôt c'est un sel acide qui est tellement uni avec des molécules terreuses, que sa plus grande partie est déja changée en sel alcali, tandis que l'autre est changée en huile; de sorte qu'il se forme un mixte salin & huileux. Telles sont les concrétions savoneuses que font les Chymistes, avec de l'huile d'olive & la lessive de tartre, ou les concrétions mucilagineuses formées de l'esprit de vin & l'esprit volatil de l'urine; d'où l'on peut conclurre que presque toutes les semences, qui dans leur état de maturité sont remplies d'huiles, n'étoient autre chose dans les commencemens que des mucilages ou des huiles qui n'étoient pas encore mûres.

Les résines sont composées d'acides & d'huiles. Tel est le mélange de l'huile de vitriol & de l'esprit de vin ou de térébenthine. Elles sont solides ou liquides. Cette différence ne vient que des parties terrestres qui s'y trouvent mêlées.

Les sucs mielleux qui découlent d'eux-mêmes des plantes, comme la manne, ou que l'on retire par l'art, comme le sucre; sont des sels essentiels composés de l'acide & du sel alcali mêlés avec beaucoup de parties huileuses.

On peut observer dans le regne minéral une infinité d'exemples de différentes manieres, dont les principes peuvent être unis entr'eux par la nature ou par l'art.

La pierre dont on fait la chaux, & celle dont on fait le plâtre, sont tellement disposées, que lorsqu'on les calcine, la matiere du feu ouvre une infinité de pores, dans lesquels les molécules aqueuses sont reçues facilement: cependant avec un frottement & un choc de ces parties aqueuses avec le principe du feu qui est renfermé dans ces pierres calcinées, les parties aqueuses retenues long-tems dans les pores, se changent enfin en des molécules nitreuses. Car on voit dans les vieilles murailles qui sont bâties de chaux ou de plâtre, des efflorescences de nitre, d'où même on le peut retirer par l'art. La plus grande partie de ce nitre se change dans la distilation en un esprit acide; & au contraire lorsqu'on le calcine avec des charbons, il se change presque tout en sel alcali, & peut-être que le *natrum* des Anciens ou le sel alcali minéral que l'on retire de la terre dans l'Egypte & dans d'autres pays, ou de la plûpart des eaux des fontaines minérales, n'est autre chose que le nitre calciné par la chaleur de la terre, & changé en sel alcali fixe.

Le sel acide vitriolique, joint avec des minéraux, forme différentes sortes de vitriols: avec une terre astringente, il fait de l'alun: avec le principe du feu, il fait le soufre ordinaire & combustible; car le soufre jaune, après la déflagration, se convertit entierement en une liqueur acide vitriolique, qui redevient du souffre lorsqu'on lui rend le principe du feu qui s'en étoit envolé dans la déflagration.

On découvre aussi dans le regne animal les mêmes mélanges des principes. Le chyle & le lait contiennent un sel acide caché, qui se développe facilement par la putréfaction; car ces liqueurs s'aigrissent aisément: mais lorsque le sel acide est broyé par une fermentation convenable, il se change en un sel alcali volatil, qui se tire abondamment des liqueurs qui viennent du chyle, comme du sang, de la sérosité, de la bile, & de l'urine. Lorsque le corps est bien disposé, le sel acide ne se change pas tout en sel alcali, mais il forme un sel salé ou un sel ammoniac mêlé avec des parties de terre & d'huile.

La substance glutineuse de la sérosité & du sang, vient de cette union du sel ammoniac avec des parties huileuses; elle a besoin de la putréfaction ou de la calcination, afin que le sel qu'elle contient se change en sel alcali; comme on le voit dans l'urine, le sang & les autres sucs du corps humain, desquels on ne peut retirer un sel alcali fixe qu'après la putréfaction & la calcination. Voilà les principaux mélanges des principes qui se trouvent dans les corps naturels, par lesquels on comprendra aisément toutes les autres combinaisons que l'on en peut faire. GEOFFROY.

PRION, πρίων, *scie* ou *trépan*.

PRISIS, πρίσις, de πρίω, scier; *scie* ou *couronne d'un trépan*. L'action de scier, ou grincement de dents.

PRISMATA, πρίσματα, de πρίω, scier; *sciure* ou *râpure*.

PRO

PROBARBION; la premiere barbe qui paroît à la levre supérieure.

PROBLEMA, πρόβλημα, de προβάλλω, qui signifie, entr'autres choses, objecter, semer des obstacles sur une route, embarrasser l'entrée d'un endroit, ou en défendre les avenues. C'est en ce sens qu'Hippocrate s'en est servi, *Lib. de Natura mulierum*, & *Lib. II. ejusd. Tract.* pour désigner la membrane, qui, croissant à l'orifice ou au cou de la matrice, arrête le passage de la semence, & empêche la conception. Si l'on introduit le doigt dans le vagin, on n'aura pas de peine à distinguer cette membrane.

PROBOLE, προβολὴ, de προβάλλω, prominer; *prominence*, de quelque espece que ce soit.

Hippocrate observe, *Lib. de Articulis*, que dans les bestiaux, autres que le bœuf, προβολὴ τοῦ χείλεος λεπτὴ, « la *prominence* de la levre est peu considérable, la « mâchoire supérieure est mince, & ils ne peuvent « par conséquent que brouter des herbes courtes: il n'en « est pas de même du bœuf.

On lit, *Lib. de Vulneribus cap.* προβολὴ τῆς κεφαλῆς ἐκ τοῦ ἔμπροσθεν, « la *prominence* de la tête vers les parties « antérieures; » ce que l'Auteur interprete par une éminence sphérique (ἐξέχον στρογγύλον) de l'os du front, qui s'avance en-devant, & plus que le reste.

PROBOSCIS; la trompe d'un éléphant, ou de quelque insecte.

PROCARDION, προκάρδιον; le creux de l'estomac.

PROCATHARTICA CAUSA; cause antécédente, préexistante, & tendante à une maladie. Voyez *Causa*.

PROCESSUS, en Anatomie, *procès*, *protubérance*, *apophyse*, ou éminence d'un os. En Chymie, *procédés*, ou suite d'opérations tendantes à la production de quelque chose nouvelle.

PROCHEILA, πρόχειλα; les extrémités des levres.

PROCHYMA, πρόχυμα; le moût qui coule de lui-même des grappes avant qu'elles soient pressurées.

PROCIDENTIA; chute de quelques parties. Voyez *Prolapsus*.

PROCLESIS, πρόκλησις, de προκαλέω, *provoquer*; c'est, selon Hippocrate, l'action de *provoquer* les sensations, & de procurer du plaisir, en affectant les parties extérieures; c'est pourquoi nous lisons, *Lib. de Liquid. usu.* . . . . . .

θερμοῦ ἡδοναὶ καὶ προκλήσιες ἀπὸ δὲ τοῦ ψυχροῦ ἀλγηδόνες,

καὶ ἀποστρέψιες; « l'eau chaude fait plaisir, & excite « une sensation agréable ; l'eau froide au contraire in« commode, & cause de l'aversion. » ἀποστρέψιες, qui marque ici l'aversion, le frisson, l'effroi, est l'opposé de προσκλίσιες, dans le sens qu'Hippocrate l'emploie cidessus. On trouve encore le même mot, *Lib.* περὶ εὐσχημ: νομίζει γὰρ τοῦτο βίη εἶναι ἐς πρόκλησιν θεραπείης; « car il pense que cela est nécessaire pour procurer, ou « rappeller la santé. » Vous remarquerez que dans les exemplaires imprimés, on lit πρόσκλησιν ; ce qui ne change beaucoup le sens.

PROCONDYLOS, la premiere jointure de chaque doigt.

PROCONIA ALPHITA, προκώνια ἄλφιτα, *Lib. II. de Natura mulieri.* Galien entend par *proconia alphita*, de la farine d'orge faite lorsque ce grain est tendre & récent. Cette farine a été ainsi appellée, dit-il, dans son *Exegesis*, parce qu'on employoit à la faire, l'orge, πρὸ τῆς τῶ κώνε στάσεως, « avant qu'il fût mis en cone, « c'est-à dire, en pile ; » car les piles d'orge avoient une figure conique. κῶνος signifie, selon Galien, une machine de bois élevée dans les granges, surtout lorsque les lieux sont humides, autour de laquelle on empile les grains & les fruits, qui ont dans cette disposition la forme d'un cone. On lit encore dans l'*Exegesis* de Galien, que le *Proconia alphita* n'est autre chose que τῶν ἀφρύκτων μένα, ou de la farine d'orge non torréfiée.

PROCTOS, πρωκτός, l'*anus*.

PRODROMUS, πρόδρομος, de πρὸ, avant, & de τρέχω, courir ; *Précurseur.* Voyez *Prochyma*, auquel il est synonyme. On donnoit le nom de *prodromi* à certains vents qui souffloient quelque tems avant les jours caniculaires. Voyez *Etesia.* On entend aussi par *Prodromus*, un symptome qui précede une maladie, ou qui en indique l'approche.

PROEGUMENE. Voyez *Causa.*

PROFLUVIUM, *écoulement.*

PROFUNDUS MUSCULUS. Voyez *Perforans manus.*

PROGERMINUS ABCESSUS ; abscès qui provient d'un phlegme visqueux & presque corrompu. CASTELLI, d'après *Marc Aurelius Severinus.*

PROGLOSSIS, πρόγλωσσις, le bout de la langue.

PROGNOSIS, πρόγνωσις, de πρὸ, & de γινώσκω, connoître, *prognostic* d'une maladie. Voyez *Præsagia.*

PROHIBENS. Voyez *Contra - indicans.* Voyez aussi *Antendeixis.*

PROJECTIO, *projection*, terme Chymique ; l'action de jetter quelque substance dans un creuset par cuillerée, ou en petite quantité à chaque fois, pour y être calcinée. On entend encore par *projection*, l'addition d'une petite quantité de quelque substance sur une grande quantité de métal, pour améliorer celle-ci. *Chymie de Wilson.*

PROJECTURA ; le même qu'*Apophysis.* BLANCARD.

PROLABIA ; le même que *Procheila.*

PROLAPSUS ANI. Voyez *Anus.*

PROLAPSUS UTERI. Voyez *Uterus.*

PROLECTATIO ; extraction faite en atténuant les parties, de maniere que venant ensuite à se raréfier, elles se séparent d'elles-mêmes des parties les plus grossieres. RULAND.

PROLECTICOS, προλεπτικὸς, qui anticipe ; épithete que l'on donne à une fievre, dont les paroxysmes reviennent plus promptement qu'ils ne feroient s'ils étoient réguliers.

PROMALACTERION, προμαλακτήριον ; le premier appartement dans les bains des Anciens : c'étoit-là que l'on s'humectoit le corps avant que d'entrer dans le bain.

PROMANUS, *le pouce.*

PROMETOPIS, προμετωπὶς, *la peau du front.*

PRONATORES, *pronateurs* ; nom de deux muscles de l'avant-bras. L'un des deux est le

Pronator teres sive obliquus.

Le Pronateur rond ou oblique.

C'est un petit muscle plus large qu'épais, situé à la partie supérieure du cubitus, opposé au supinateur court, avec lequel il forme un angle semblable à la lettre V.

Il est attaché au condyle interne de l'humérus, en partie par des fibres charnues, & en partie par un tendon qui lui est commun avec le cubital interne ; de-là il passe obliquement devant l'extrémité du tendon du brachial, & parvient au milieu du côté convexe du *radius*, où il devient plat & s'insere au-dessous du supinateur court, par une extrémité qui est presque entierement charnue.

On l'appelle rond, *teres*, pour le distinguer du quarré, *quadratus.* Le nom de *pronateur* supérieur lui conviendroit davantage : mais le nom qui lui conviendroit plus que tout autre, seroit celui de *pronateur* oblique.

Ce muscle ne sauroit avoir d'autre action que celle de pronation, dans les différentes situations du radius, soit que cet os soit dans un état mitoyen entre la pronation & la supination, ou dans le plus grand degré de supination ; & en ce cas, quoique ce ne soit qu'un muscle petit & foible, il l'emporte sur le supinateur long.

Pronator quadratus sive transversus.

Pronateur quarré ou transverse.

C'est un muscle petit & charnu, presque aussi large que long, posé transversalement en dedans de l'extrémité inférieure de l'avant-bras.

Il est attaché par un côté ou bord, à une longue éminence, qui est à la partie inférieure de l'angle interne de l'os du coude, & par l'autre à la face large concave de l'extrémité inférieure du radius.

Il est entierement charnu, sans aucun mélange de fibres tendineuses. Il est situé transversalement : mais l'extrémité qui porte sur le raion, est plus proche du carpe que celle qui porte sur l'os du coude. Il est d'une épaisseur médiocre, & ses fibres les plus proches de la surface sont les plus longues, les autres décroissant à proportion qu'elles sont plus proches de l'intervalle qui est entre les deux os & le ligament intérosseux.

Il a un frein ligamentaire ou tendineux, dont un bout est attaché au ligament intérosseux, l'autre au bord interne de la base du radius.

Le *pronateur* quarré n'est pas capable d'autre mouvement que celui de pronation ; & il agit avec bien plus de force que son auxiliaire, le *pronateur* rond, tant à cause du nombre & de la direction de ses fibres, que parce qu'il agit sur le radius, près de son extrémité inférieure, où il contribue à la pronation beaucoup plus efficacement que s'il agissoit près de la tête de cet os. Ses fibres sont couchées dans la même direction dans laquelle l'os se meut ; en quoi il a l'avantage non-seulement sur l'autre *pronateur*, mais aussi sur tous les supinateurs, sans excepter même le biceps.

Les fibres dont ce muscle est composé, sont disposées de maniere que les plus longues sont adhérentes aux angles internes des deux os de l'avant-bras, les plus courtes, tout auprès du ligament intérosseux ; & que les fibres intermédiaires sont plus longues ou plus courtes, selon qu'elles sont plus ou moins distantes du ligament.

Ces différens degrés de longueur font que le nombre entier des fibres est disposé avantageusement, & que leur action est rendue uniforme. Dans le plus grand degré de supination, l'extrémité de ces fibres insérées dans

les deux os, forme un plan oblique, qui devient presque droit dans le plus grand degré de pronation. WINSLOW, *Anatomie*.

PRONERVATIO ; *tendon*, ou *expansion tendineuse*. CASTELLI.

PRONOMÆA, προνομαία. Voyez *Proboscis*.

PROPHASIS, πρόφασις ; cause ou occasion de maladie.

PROPHYLACE, προφυλακή ; PROPHYLAXIS, προφύλαξις ; & PROPHYLACTICE, προφυλακτική, de πρὸ, avant, & de φυλάσσω, garder, conserver ; la méthode de conserver la santé, & de prévenir les maladies. Voyez *Indicatio*.

PROPOLIS ; c'est une espece de glu, ou une matiere grossiere, épaisse, & semblable à de la cire que l'on trouve à l'entrée des ruches : elle est modérément chaude, détersive & attractive : elle amollit les parties endurcies, calme les douleurs, & fait cicatriser les ulceres. SCHRODER. Voy. *Ambra*.

PROPOMA, πρόπομα, ou προποτισμός ; potion préparée d'un septier de miel écumé, & de quatre septiers de vin bouillis ensemble. PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 15.

PROPTOSIS, πρόπτωσις. Voyez *Prolapsus* ; chute, de προπίπτω, tomber.

PRORA, l'*occiput*. *Os proræ*, ou *os occipitis* ; *sutura proræ*, *suture lambdoïde*.

PRORRHESIS, πρόῤῥησις, de πρὸ, avant, & de ῥέω, dire ; *prédiction* ou *prognostic*.

PROSARMA, πρόσαρμα, de προσαίρω, offrir ; *aliment*.

PROSARTHROSIS, προσάρθρωσις. Voyez *Adarticulatio*.

PROSCARABÆUS, Offic. Mouff. Insect. 162. Jonf. de Insect. 74. Mer. Pin. 201. *Scarabæus onctuosus*, Schrod. 5. 345. *Pinguiculum*, Agricol. *Meloen*, Paracelse. *Escargot onctueux*.

On le trouve rampant au bord des sentiers & des bois dans les mois de Mai & de Juin. Les parties qu font d'usage en Medecine, sont l'insecte même, & sa liqueur huileuse & jaunâtre.

Il tient de la nature des cantharides, il fouette le sang, pousse par les urines, & est d'une efficacité singuliere dans la morsure du chien enragé. Wierus nous assure, que, pris en poudre, il guérit la goute ambulante. Quelques-uns disent que sa liqueur est bonne pour les plaies. On la fait entrer dans les emplâtres pour les bubons & les charbons pestilentiels, ainsi que dans les antidotes. On tire de l'animal vivant une huile, que quelques-uns substituent à l'huile de scorpion. Pour cet effet, on le met infuser dans de l'huile commune. DALE, d'après *Schroder*.

PROSCEPHALÆON, προσκεφαλαῖον, de πρὸς, pour, & de κεφαλὴ, tête ; *coussin* pour soutenir la tête, ou un membre incommodé.

PROSCLYSMA, πρόσκλυσμα ; l'action de répandre un fluide sur quelque partie, & de l'en humecter.

PROSCOLLEMA, προσκόλλημα, *agglutination*.

PROSCRIPTIO, *retard*. RULAND.

PROSECHES, προσεχής. Voyez *Syneches* ; ou *Continens*.

PROSERPINACA ; nom du *Polygonum latifolium*.

PROSERPINALIS HERBA ; nom du *Dracontium*, dans Marcellus Empiricus, *cap.* 10.

PROSŒMA, πρόσοιμα. Voy. *Prosarma*.

PROSOPITES, προσωπίτης, *la Bardane*. Voy. *Arcion*. P. EGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

PROSPHEROMENA, προσφερόμενα, de προσφέρω, *donner*, *offrir* ; c'est proprement, dans les Auteurs de Medecine, la nourriture ou les alimens. On lui fait signifier communément tout ce que l'on offre aux malades pour leur soûtien & pour leur nourriture. On étend quelquefois son acception à l'appareil extérieur qui précede le traitement qui convient à une partie affectée ; en un mot, à toutes les choses que le Chirurgien doit tenir prêtes avant que d'opérer. *Prospheromena* pris dans le premier sens, c'est-à-dire, pour les alimens que l'on offre aux malades, est synonyme dans Hippocrate, *Lib. de Medico*, à *prosoisma* & à *prosoistea*.

On lit aussi, *Lib. de Locis in homine*. Καὶ ὁκόταν κρατῆται τὸ σῶμα ὑπὸ τῶν προσοισμάτων ; « Toutes les fois « que le corps, étant trop foible pour cuire les alimens « qu'on lui donne, en est accablé. » *Prosoisma* se prend quelques lignes plus bas dans un sens tout-à-fait différent ; & se dit d'un bain chaud. *Paroistea* s'entend, *Lib. de Ratione victus in Acutis*, vers le commencement, de tous les secours que l'on porte à un malade, soit alimens, soit remedes. On trouve encore, *Epid. III. sect.* 3. τοῖσι δὲ προσφερομένοισι δυσχόλως ὑπακούοντα ; « Les corps des malades étoient difficilement affectés, « ou remués par les choses qu'on leur donnoit. » Galien, commentant cet endroit, dit, qu'il faut entendre *prospheromena* de tous les secours en général que l'on donne aux malades ; mais surtout des alimens & des boissons. Le même Auteur rend le προσφοραὶ, du Liv. II. *Aph.* 33. par τῶν σιτίων προσφοραὶ, « l'action de don- « ner des alimens. »

PROSTASIS, πρόστασις, de προΐσταμαι ; *présider* ; *prédominer*, *exceller*. Hippocrate entend par *prostase* d'une humeur, sa supériorité sur les autres. Ainsi nous lisons *VI. Epid. Sect.* 5. *Aph.* 15. γλῶσσα ὁμόχρως τοῖσι προστάσεσι, la langue est de la couleur de l'humeur dominante. Galien avoue que la signification de ce mot n'est point claire ; & il l'entend de l'humeur même, dont la langue paroît principalement imprégnée. En faisant venir *prostasis*, de προΐστημι, être adhérent, ce mot signifiera, *Lib. de Locis in homine*, adhérence, excroissance, ainsi αἱ τομαὶ πυκναὶ ἐοῦσαι πρόστασιν ποιέουσιν τῇ σαρκὶ πρὸς τὸ ὀστέον ; « Les incisions réitérées « aux chairs, les font renaître & recouvrir un os.

PROSTATÆ, les glandes prostates, de προΐσταμαι, être adjacent. Voyez *Generatio*.

PROSTETHIS, προστηθὶς, la partie antérieure de la poitrine, ou les parties charnues des concavités des mains & des piés, & d'entre les doigts.

PROSTHESIS, πρόσθεσις, de προστίθημι, *ajouter* ; la partie de la Chirurgie qui s'occuppe à suppléer au défaut des parties.

PROSTHETA, πρόσθετα, de προστίθημι, *appliquer*. Ce sont dans Hippocrate des suppositoires, ou des pessaires, & tout ce qu'on entend par *Subdititia Medicamenta*. *Prostheton*, προσθετὸν, signifie ordinairement un suppositoire, προσθὲς, ou προστιθέναι ἐν ἐρίῳ, se dit dans tout le traité *de Morbis Mulierum*, d'un pessaire préparé avec de la laine. On lit quelquefois au lieu de προσθετὸν, πρόσθεμα, qui lui est synonyme. On trouve dans le Livre que nous venons de citer, προσθέσιας, pour πρόσθετα, quoique προσθέσιες, signifie ailleurs, l'action de donner des alimens ; προστιθέναι, se prend dans un sens analogue à προσθέσιας.

PROSTHEMENE, προσθεμένη ; c'est dans Hippocrate une femme à qui l'on a appliqué un pessaire. On lit, *Epid. I. Ægr.* 4. προσθεμένη δὲ ταῦτα μὲν ἐκουφίσθη, c'est-à-dire, les symptomes se calmerent aussi tôt qu'on lui eût appliqué un pessaire. Galien commentant cet endroit, dit que, προσθεμένη, joint avec βαλάνος, signifie évidemment un suppositoire ; mais qu'il a la signification de βαλανὸς, *gland*, lorsqu'il en est séparé, & qu'il faut l'entendre, selon quelques-uns, d'un pessaire lénitif & antiphlogistique.

PROSTHION, πρόσθιον, *le Penis*.

PROSTOMION, προστόμιον, l'endroit où les levres se

touchent, lorsqu'on a la bouche fermée.

PROTARCHI MEDICAMENTUM; nom d'un médicament contre la galle, recommandé par Celse, *Lib. V. cap.* 28. *Sect.* 16.

PROTASIS, πρότασις, de προτείνω, étendre, exposer, proposer. C'est proprement une proposition à démontrer, ou un probleme à résoudre : mais προτάσιες πνευμάτων, signifie, *Lib. de Rat. Vict. in Acut.* le prolongement de la respiration, ou selon le Commentaire de Galien sur cet endroit, son interruption, & ses obstacles. Il faut entendre, dit-il, par προτεταμένα πνεύματα, la même chose que par τὰ οἷον ἐγκοπτόμενα, une haleine tirée en longueur, ou pour ainsi dire interrompue, πνεῦμα προσπταῖον ἐν τῇ ἄνω φορῇ, signifie dans un autre endroit du même Livre, une baleine embarassée, ou qui est arrêtée dans l'expiration; il est bon d'observer que dans toutes les éditions qu'on a données d'Hippocrate, on lit προστάσιες, au lieu que Galien écrit προτάσιες, ce en quoi nous l'avons suivi.

PROTEUS, nom d'un collyre dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

Les Anciens Poëtes nous ont représenté Protée comme un Dieu qui possédoit le secret de prendre toutes sortes de formes; il étoit, disoient-ils, fils de l'Océan & de Thetys. C'est pourquoi Morton donne dans sa Pyrétologie, le nom de Protéiformes aux symptomes irréguliers des fievres intermittentes, & qui ont des remissions, & il est certain, que leurs symptomes sont si violens, & que la matiere peccante irrite alors tout le systeme du corps d'une maniere si prodigieuse, que ces fievres ressemblent à un grand nombre de maladies, surtout d'entre les aigues : elles cedent cependant à l'efficacité du quinquina; elles sont quelquefois mortelles, lorsqu'elles ne sont point subjuguées par ce remede : mais l'on peut assurer, quelles que soient leurs terminaisons, que les différens symptomes qui les accompagnent communément, sont d'une si grande violence, qne non-seulement ils mettent en danger la vie du malade, mais qu'ils dérobent même totalement au Medecin la forme de la fievre, ses différens états, le frisson, la chaleur, & la sueur; en sorte qu'il ne peut s'instruire ni par les urines, ni par le tempérament, ni par le pouls, ni par aucune autre des voies accoutumées. Souvent il ne remarque qu'un frisson terrible, qu'un vomissement continuel, qu'une diarrhée accompagnée de tranchées, qu'un *cholera-morbus*, qu'une colique d'estomac, qu'une migraine périodique, une apoplexie, une syncope, un rumathisme, des spasmes universels, une pleurésie, une péripneumonie, une douleur de côté pongitive, ou quelques autres accidens, qui ne servent la plûpart du tems qu'à écarter de la vraie indication curative. Si l'on tente alors de calmer ces symptomes par les remedes qui leurs sont analogues; c'est vainement. Comme on a négligé la matiere peccante qui produisoit la fievre; on verra reparoître à l'approche d'un nouveau paroxysme, les premiers symptomes, avec cette seule différence, qu'ils seront plus violens. Le Medecin a beau persister dans l'usage de ces remedes; le mal s'opiniâtre, & le malade périt, ou souffre du moins considérablement, & cela par l'ignorance ou l'inadvertence de celui à qui il a confié le soin de sa santé.

Lorsque les esprits animaux ont été tellement affoiblis par les qualités pernicieuses de la matiere peccante, qu'ils ne peuvent plus s'étendre & circuler librement dans les canaux qui leur sont destinés; le frisson précede ordinairement l'approche du paroxysme; il dure si long-tems, que le malade périt après avoir essuyé un grand nombre de défaillances. C'est envain que l'on emploie alors les remedes, tant internes qn'externes, pour ranimer le principe languissant de la vie; la fievre qui échappe quelquefois à l'Observateur le plus attentif, parce qu'elle ne se manifeste ni par les urines, ni par la chaleur, ni par le pouls, emporte le malade.

Dans le premier état du paroxysme, lorsque la matiere peccante opprime seulement les esprits, ensorte qu'ils ne peuvent se répandre dans leurs sphere ordinaire; le malade en qui l'on n'apperçoit aucun symptome d'une fievre actuelle, se plaint de nausées, de mal de cœur, & de vomissement, & ces accidens ne cessent, que lorsque la matiere peccante ayant été subjuguée par le quinquina, ou par quelque autre antidote, les esprits rentrent dans leur état naturel.

Il arrive quelquefois qu'au commencement du paroxysme, la matiere générative de la fievre, se jette sur les glandes des intestins, & donne un flux accompagné de tranchées, ou une dyssenterie : mais lorsque les esprits ont été long-tems opprimés d'une maniere uniforme; ces symptomes, quoique continus, ont des redoublemens; ces redoublemens deviennent périodiques, sans aucun signe manifeste de fievre; & c'est envain qu'on a recours à l'opium & anx astringens. Le mal subsistera avec tous ses symptomes, jusqu'à ce qu'on ait détruit la cause qui corrompoit toute la masse du sang.

Lorsque le levain de la fievre est en partie émétique, & en partie cathartique, le malade est attaqué de vomissemens & de diarrhées; & à moins que les esprits doués de toute leur activité, ne subjuguent la virulence de la matiere peccante dans le premier état du paroxysme, il s'ensuivra un *cholera-morbus*, & la fievre ne se déclarera, ni par le pouls, ni par les urines, ni par la chaleur. Cependant l'estomac, ou les intestins, ou tous les deux ensemble, seront sphacelés par l'acrimonie excessivement vénéneuse des humeurs, & le malade mourra; ou s'il jouit de quelque répit, il faudra le regarder comme un calme trompeur; car à l'approche du paroxysme suivant, les symptomes seront reproduits avec la même violence; il n'y a que le quinquina pris à tems, qui puisse prévenir leur retour.

J'ai vû plusieurs fois, dans des cas où la matiere peccante avoit ce degré de virulence, des malades tourmentés par des fievres de cette espece, invétérées, & qui n'avoient plus leurs formes naturelles, être tellement épuisés par des nausées perpétuelles, des maux de cœur, des vomissemens, des sueurs colliquatives, des suffocations hystériques, & d'autres symptomes semblables qui affectent le systeme nerveux, qu'on eût dit qu'ils étoient sur le point de mourir. Cependant je leur ai rendu promptement la santé, avec le quinquina, le seul remede capable de produire cet effet. Les esprits sont mis quelquefois dans un état de raréfaction, soit par leur foiblesse naturelle, soit par une obstruction, soit par le froid, soit par quelqu'autre cause évidente. Alors des visceres particuliers, comme les poumons, la pleure, le diaphragme, l'estomac, & les intestins, sont affectés de douleurs spasmodiques. Ces douleurs sont si violentes que le malade frissonne perpétuellement, & qu'il est épuisé par des défaillances fréquentes, des suffocations, & des vomissemens, sans aucuns signes évidens de fievre. Ses urines sont claires, le pouls n'a point d'irrégularité; cependant le malade est moribond, & il demeure dans cet état, jusqu'à ce que les esprits infectés par la matiere peccante, venant à s'étendre, soit par les efforts de la nature, soit par les secours de l'art, raniment le principe de la vie : on ne distingne alors la maladie du *cholera-morbus*, de la pleurésie, ou de la péripneumonie, que par le défaut de toux & la nature particuliere du pouls, qui à peine est sensible, par les vomissemens excessifs, les douleurs, les défaillances, & la froideur des extrémités. J'ai été plusieurs fois appellé auprès de malades, qui se plaignoient seulement d'une douleur pongitive à l'un ou l'autre côté. Je les ai vûs plusieurs jours, sans remarquer aucun autre symptome de fievre, sinon que le pouls étoit un peu trop prompt : mais lorsque la saignée & l'usage du laudanum mêlé avec les alexipharmaques, eurent calmé les symptomes, & augmenté la force

élastique naturelle des esprits, alors l'inflammation produite dans la masse du sang par le levain de la fievre, se manifesta; les urines se teignirent & se troublerent; le pouls devint fort & prompt; la chaleur se fit sentir par tout le corps; le malade ressentit une soif violente, & sa langue & sa bouche se couvrirent d'aphthes. Ayant alors dirigé mes efforts contre le foyer de la fievre, & contre la douleur qui s'irritoit à chaque retour périodique; j'ordonnai une quantité suffisante de quinquina mêlé avec le laudanum, que je fis prendre en différens intervalles, entre les paroxysmes; ce remede subjugua le levain, & dissipa totalement la douleur & la fievre.

J'ai vû quelquefois avec étonnement, les articulations affectées de douleurs spasmodiques, qui revenoient périodiquement, qui se mouvoient d'un lieu en un autre, comme un rhumatisme; & qui produisoient de la tumeur & de la chaleur dans les parties affectées, lors même qu'on avoit subjugué le poison qui causoit la fievre; lorsqu'il avoit été en quelque façon dissipé par l'expansion des esprits, & lorsque la fievre qui s'étoit manifestée par la force & la promptitude du pouls, par des urines extremement rouges & troubles, par la chaleur du corps, & par d'autres signes, étoit, pour ainsi dire éteinte; je pense qu'il faut attribuer cet effet à l'effort même que les esprits font pour s'étendre: mais je suis toujours parvenu à dissiper ces douleurs, par une saignée copieuse, & par un usage raisonné du quinquina, entre les paroxysmes.

Il n'y a point de Medecin qui ne sache qu'aux premieres approches d'une vraie fievre intermittente, le cerveau est affecté, non-seulement de vertiges, d'oppression & de troubles des esprits animaux causés par l'action du levain fiévreux, mais encore de douleurs violentes & aiguës, produites par l'effort des esprits qui tendent à se répandre dans les membranes de cette partie: mais il arrive alors quelquefois que les esprits sont tellement opprimés & troublés, que le malade est pendant toute la durée du paroxysme, comme dans un état d'apoplexie, sans aucun signe de fievre; & que les mêmes symptomes reparoissent au retour du paroxysme suivant. C'est en vain qu'on a recours alors à la saignée, aux vésicatoires, & aux autres remedes qui conviennent dans la cure de l'apoplexie; il n'y a que l'usage du quinquina qui puisse calmer ces symptomes.

J'ai vû moi-même l'effort que les esprits font pour s'étendre dans les membranes du cerveau, produire une migraine périodique: mais la saignée & l'usage du quinquina dissiperent en deux jours, le symptome contre lequel j'avois employé vainement auparavant, pendant des semaines entieres, la saignée, les vésicatoires, les émétiques, les catarthiques, les errhines, & les masticatoires. MORTON. *Pyretholog.*

L'Auteur que nous venons de citer confirme son opinion par un grand nombre d'observations qui méritent d'autant plus d'attention, que la matiere dant il s'agit, est d'une extreme importance dans l'art de guérir les maladies. Voyez *Exercitatio I. cap. 9. & Exercit. II. cap. 9.*

PROTMESIS, πρότμησις, le nombril d'un enfant lorsqu'il ne fait que de naître: ce mot signifie aussi, selon Pollux, un rein.

PROTOGALA, lait trouble & épais qui vient aux femmes nouvellement accouchées, & aux bêtes qui ont mis bas: on l'appelle *beton*.

PROTOPATHEIA; affection originaire, ou idiopathique.

PROTOPLASTUS, le premier Homme. PARACELSE.

PROTORRHYTOS. Voyez *Capnelæon.*

PROTOSPOROS, πρῶτος πόρος; l'orifice intérieur de de la matrice. RUFFUS EPHESIUS, *de Appell. Corp. human. Lib. I. cap. 31.*

PROTOSMA, la premiere Femme. PARACELSE.

PROTOSTACTON, πρωτόςακτον, lessive de cendre avec une addition de chaux-vive.

PROTOTOMI, πρωτότομοι, les tiges, ou les têtes tendres des choux, ou des asperges.

PROTROPON. πρότροπον. Voyez *Prochyma.*

PROULIMATESIS; c'est selon Forestus, une maladie de l'estomac, qui consiste dans une prominence de ce viscere, qui forme une tumeur à l'extérieur.

PROVOCATORII DIES, ou *Dies intercalares*, jours intercalaires. Ce sont ceux qui tombent entre les jours critiques, & les jours appellés *Indices*, c'est-à-dire, le 3. le 5. le 9. le 13. & le 19.

PRU

PRUINA, c'est dans Paracelse un sédiment sabloneux de l'urine, ou selon Rulland, la premiere espece de tartre. Les Chymistes donnent aux sublimés, le nom de *Pruina Chimica.*

PRUNA. Voyez *Prunus.*

PRUNELLA, Offic. Ger. 577. Emac. 632. Raii Hist. 1. 551. Synop. 3. 238. *Prunella vulgaris*, Park. Theat. 526. *Prunella flore minore vulgaris*, J. B. 3. 428. *Brunella major, folio non dissecto*, C. B. P. 260. Tourn. Inst. 182. Boerh. Ind. A. 169. *Brunelle.*

Les racines de la *brunelle* sont foibles, rampantes & fibreuses; ses feuilles les plus basses croissent sur de longs pédicules, que couvre un peu de duvet ainsi que le reste de la plante; elles sont larges au milieu, & plus étroites aux deux extrémités; elles sont dentelées par les bords, & plus petites que celles de la bétoine. Ses tiges sont quarrées & s'élevent environ à un pié de hauteur; elles ont deux feuilles placées en oppofition à une jointure dont il n'y a pas un grand nombre sur la tige; plus ces feuilles sont voisines du sommet, plus leurs pédicules sont courts. Ses fleurs sont placées au sommet des branches, en épi & verticillées; elles sont d'nne couleur purpurine; elles ont un casque creux, avec une levre divisée en trois endroits; elles sont dans des calyces bruns & plats; elles environnent la tige au nombre de six, & forment une espece de guirlande. On la trouve partout dans les prés & dans les pâturages; elle fleurit sur la fin de l'été. Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage.

On compte la *brunelle* entre les vulnéraires; elle passe pour bienfaisante dans toutes sortes de plaies & d'ulceres putrides. Elle est astringente & bonne pour les saignemens de nez ou l'effusion de sang des parties intérieures & dans les pissemens de sang; on s'en sert beaucoup dans les gargarismes pour les ulceres à la bouche & aux gencives; pour cet effet on se sert de son suc ou d'une forte décoction. MILLER, *Bot. Off.*

La *brunelle* teint le papier bleu d'un rouge foncé: elle est d'un gout herbeux, styptique & glutineux, mêlé d'un peu d'amertume; ce qui fait conjecturer que la partie acide du sel naturel de la terre est dans cette plante en grande partie dégagé de ce qu'elle a d'acre, & que par son union avec une quantité considérable de terre & de soufre, elle produit un sel qui ressemble à l'alun. Ce mélange de principes rend la *brunelle* vulnéraire, astringente & déterfive; & c'est en conséquence de ces qualités qu'on en fait un des ingrédiens de l'eau d'arquebusade & des potions vulnéraires. Jean Bauhin estime qu'elle est bonne en lotion pour les plaies d'armes à feu. On l'ordonne en tisane, en bouillons & en aposemes, pour le crachement de sang, l'urine sanguinolente, pour le flux trop abondant & trop fréquent des regles, & pour toutes sortes d'hémorrhagies. On l'emploie par forme d'injection dans les plaies profondes, & par forme de clysteres dans le flux de sang. On s'en sert fréquemment en gargarisme pour les maux de gorge. On en étuve les gencives dans le scorbut en y ajoutant quelques grains de mastic. L'eau distilée de toute la plante & la conserve de ses fleurs peuvent être employées aux mêmes usages. Césalpin se servoit des feuil-

les écrasées & les employoit en forme de cataplasmes pour faire suppurer les furoncles & guérir les plaies. Il se servoit aussi du suc de cette plante pour les ulceres de la bouche; & dans les grands maux de tête il en bassinoit les tempes, après y avoir mêlé de l'huile de roses & du vinaigre. Jean Bauhin y ajoutoit nn peu d'eau de roses, & le faisoit boire aux personnes qui avoient été mordues par des animaux venimeux. TOURNEFORT.

La *brunelle* déterge & consolide; ses principaux usages sont dans les plaies, dans les coagulations de sang & dans les ulceres au poumon. On s'en sert aussi fréquemment à l'extérieur dans l'esquinancie & dans d'autres maladies de la bouche & de la gorge. BUXB.

Elle passe aussi pour excellente dans toutes les maladies inflammatoires, dans les hémorrhagies, dans les dyssenteries & dans le crachement & pissement de sang. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PRUNELLUS. Voyez *Prunus*.

PRUNUS, le *prunier*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece & divisé en cinq segmens; sa fleur est en rose, pentapétale & garnie de trente étamines & davantage. Son ovaire est situé au fond du calyce; il dégénere en un fruit sphérique, couvert d'une membrane ou d'une peau mince & douce, formé d'une pulpe molle, au milieu de laquelle on trouve un noyau oblong, ovale, plat, pointu par les deux bouts, & contenant une seule amande; le pédicule du fruit est assez long.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Prunus sylvestris*, Ger. 1313. Emac. 1497. Park. Th. 1033. C. B. P. 444. J. B. 1. 193. Raii Hist. 2. 1527. Synop. 3. 462. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunellus sylvestris*, Offic. *Acacia Germanica*, Schrod. *Prunier sauvage.*

C'est un arbrisseau ou un petit arbre dont les branches fortes sont armées d'épines, dures & pointues; ses fleurs sont blanches; elles ont cinq feuilles; elles paroissent tout au commencement du printems, avant les feuilles, qui sont petites, oblongues & finement découpées par les bords; elles sont suivies de petits fruits ronds, placés sur des pédicules courts; ces fruits sont d'abord verds: mais lorsqu'ils sont mûrs, ils sont d'une belle couleur noire & purpurine; ils sont durs, aigres & austeres au gout; ils ne sont bons à manger que lorsque les gelées les ont amollis. Le *prunier sauvage* ou la prunelle se trouve partout dans les haies. Son fruit dont on fait particulierement usage est astringent & resserrant; on s'en sert dans toutes les especes de flux & d'hémorrhagies; on l'emploie pareillement en gargarisme, pour les ulceres à la bouche & aux gencives, & pour raffermir les dents.

Le suc de prunelle bouilli jusqu'à ce qu'il ait acquis de la consistance, est ce qu'on appelle l'*acacia Germanica offic.* dont on se sert maintenant, au lieu de vrai acacia, & qu'on fait entrer dans toutes les grandes compositions. Il est d'une couleur noirâtre à l'extérieur & rougeâtre au-dedans. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles du *prunier sauvage* sont ameres, un peu styptiques & glutineuses, & rougissent tant soit peu le papier bleu: mais le fruit le rougit autant que l'alun; il est très-sûr & extremement styptique; ce qui donne lieu de croire que le sel naturel de la terre prédomine dans les feuilles, où il est mêlé avec un peu d'huile fétide; mais que sa partie acide étant dégagée dans le fruit, s'unit avec la terre & forme un sel qui ressemble à l'alun.

Tragus a trouvé par plusieurs expériences que l'eau distilée du *prunier sauvage* est un excellent remede pour la pleurésie & pour les suffocations d'estomac. Quand il n'avoit pas d'eau distilée de ces fleurs, il donnoit à ses malades du vin où il en avoit fait macérer, ou de ce même vin distilé au bain-marie. Il assure que ce fruit confit avec du miel est fort bon pour la dyssenterie & pour toutes sortes de dévoiement. Le vin de prunelle a le même effet.

J. Baubin dit qu'en Alsace on fait sécher les prunelles au four & qu'on les met dans le moût; & qu'au moyen de cette préparation elles deviennent agréables au gout & astringentes.

Matthiole emploie la décoction des fruits & des racines pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Le suc du fruit appaise l'inflammation des yeux. Ce même suc épaissi est ce qu'on appelle *acacia recentiorum* ou *Germanorum*, parce qu'on le substitue à l'acacia des anciens à l'effet de rafraîchir & de resserrer.

Vittichius prescrit comme un bon purgatif, le sirop fait avec plusieurs infusions des fleurs de cet arbre. Schroder parle aussi de ce sirop.

Etmuller rapporte qu'on tire un vinaigre très-fort du suc de ce fruit encore verd en le distilant au bain-marie. TOURNEFORT.

2. *Prunus, fructu cerei coloris*, T. 622.
3. *Prunus fructu majore, rotundo, rubro*, T. 622.
4. *Prunus, fructu maximo, rotundo, flavo & dulci*, T. 622.
5. *Prunus fructu parvo, ex viridi flavescente*, T. 623.
6. *Prunus, fructu parvo, præcoci*, T. 623.
7. *Prunus fructu magno, dulci, atro-cæruleo*, Tourn. Inst. 622. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunus Damascena*, Offic. *Pruna magna, dulcia, atro-cærulea*, C. B. P. 443. *Pruna atro-cærulea, Theocrito Bartyla, aliis Damascena dicuntur*, Jonf. Dendr. 77. *Prunes de Damas.*

Les meilleures *prunes* nous ont été apportées de Damas; elles ont retenu le nom de leur patrie, d'où on en fait rarement venir aujourd'hui; le fruit que nous avons sous ce nom, n'est autre chose que le *pruna Gallica*, qui passe pour le *prunus Damascena*. On le fait sécher en France en grande quantité; on nous l'apporte ensuite; il est plus gros & plus doux que la *prune* ordinaire.

Les *prunes* sont humectantes & rafraîchissantes; elles relâchent le ventre, calment la soif & temperent la chaleur & l'acrimonie de la bile. On fait entrer une grande quantité de la pulpe dans l'électuaire lénitif.

On en tire différentes préparations officinales, telles que l'*electuarium diaprunum, lenitivum & solutivum*. Voy. *Diaprunum*. MILLER, *Bot. Off.*

Outre les especes précédentes de *prunier*, Dale fait encore mention des suivantes.

1. *Prunus Gallica*, Offic. *Prunus*, C. B. P. 443. *Prunus sativa*, J. B. 1. *Prunus domestica*, Ger. 1311. Emac. 1497, *Prunus vulgaris*, Park. Theat. 1511. *Prunus fructu parvo, dulci, atro-cæruleo*, Tourn. Inst. 622. *Prunier commun.*

On cultive ce *prunier* dans les jardins; il y est fort commun; il fleurit en Avril. On nous transporte son fruit sec de la Provence & du Languedoc; sa gomme est dure & transparente; il passe pour avoir les mêmes propriétés que la septieme espece. DALE.

2. *Prunus Brignolensis*, Offic. *Prunus Brignoniensis fructu suavissimo*, Tourn. Inst. 632. *Pruna Briolensia aut Brignolensia*, Raii Hist. 2. 1526. *Pruna ex flavo rufescentia, mixti saporis, gratissima*, C. B. P. 443. *La brugnolle.*

Ce sont de petites *prunes* jaunes qu'on nous apporte de France

France dans des petites boîtes longues; elles sont humides, plattes & sans noyau.

On en fait rarement usage en Medecine; elles sont agréables au gont, ne purgent point; on en fait ordinairement manger à ceux qui ont la fievre. MILLER, *Bot. Offic.*

PRURIGO, la *gratelle*. Voyez *Lepra*.

PRURITUS, le même que *prurigo*.

PSA

PSAISTE-MAZA, ψαιςὴ μάζα. Galien entend dans son *Exegesis* par *psaiste-maza*, le *maza* fait avec l'huile & le miel, & de la même maniere que se faisoit le *psaista*. Or le *psaista* n'étoit autre chose, selon Hésychius, que l'*alphita* humecté d'huile, ou comme dit Suidas, d'huile & de vin, dont on faisoit usage dans les sacrifices. Le *psaista* étoit aussi une espece de gâteau large & rond que quelques-uns appellent *psesta*; c'est pourquoi l'on lit dans presque tous les exemplaires d'Hippocrate μάζαν ψεςτὴν, *Lib.* περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν. Calvus paroît toutefois avoir lu ψαιςτὴν dans un autre endroit du même Ouvrage où l'on trouve μάζαν δὲ ψαιςὴν ὡς μάλιςα, « du *maza* bien paîtri avec l'huile « & le miel. » Mais Aldus lit ici ψεςτὴν ainsi que dans le passage précédent.

PSAGDAS, ψάγδας. Galien rend dans son *Exegesis* ce mot par εἶδός τι μύρου, « espece d'onguent. » Hérotien lui donne la même signification, & cite Eupolis. Mais on lit dans quelques exemplaires d'Erotien ψάδαι. Hésychius interprete ψάδας, ψαγδᾶς, par μύρον ποῖον, « espece d'onguent; » quoiqu'il en soit ce terme paroît Barbare & étranger. FŒSIUS.

PSALACANTHA, ψαλακάνθα. Suidas nous apprend que Ptolomée Cytherius avoit composé un Poëme sur le *psalacantha*, qu'il dit être une plante douée d'un grand nombre de vertus extraordinaires. Photius dit d'après Ptolomée Ephestion, que c'étoit une plante Egyptienne; il en raconte de plus des choses fabuleuses & qui ne méritent pas d'être rapportées. Il ajoute que quelques-uns la regardent comme l'armoise, & d'autres comme le mélilot.

PSAMMISMOS, ψαμμισμὸς, maniere particuliere de guérir l'hydropisie en couvrant le corps de sable.

PSAHPEROS, ψαφερὸς. Galien rend ce mot dans son *Exegesis* par ψαθυρὸς; il fait ψαφερὸν & ψαφαρὸν synonymes à ψαθυρὸν, ψαδυρὸν, ψαδαρὸν, ψαδηρὸν, qui tous signifient, selon lui, fragiles ou friables, & se disent des alimens qui ne contiennent ni graisse, ni substance visqueuse, mais qui sont tendres, friables & dont les parties ne sont point adhérentes les unes aux autres. GALIEN, *Lib. III. de Aliment.*

Le même Auteur oppose, *Lib. III. de Diff. Pulf.* ψαφερὸς à γλισχρὸς, visqueux ou glutineux; & il le rend *Lib. II. de M. M.* par κραυρὸς, de même qu'Aristote, *Lib. IV. Meteorum*, par θραυςὸς, qui signifient friabilité ou tissu sans cohérence: ψαφερὸν se trouve *Coac. Prædict.* 608. joint à μαλθακὸν, & se disent l'un & l'autre des excrémens dont la consistance est molle & lâche, & qui sont de mauvais augure: διαχώρημα ψαθαρὸν, ou ψαφαρὸν, signifient des excrémens ou des selles molles & sans consistance; joint avec ξηρὸν, sec, il est synonyme à ξηρὸν, même, αὐχμηρὸν, ἀσθενὲς, ἔλαφρὸν, sec, sale, foible, léger. Nous lisons *Coac.* 583. οὖρον, ὑδατῶδες ἢ τεταραγμένον ψαφερῷ, τρηχύτητι, « urine semblable à « l'eau ou chargée d'une substance lâche ou rude, ou semblable à du sable, qui la rend trouble. »

PSARON, nom d'une poudre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 36.

PSATHYROS, ψαθυρὸς. Voyez *Psapheros*.

PSE

PSEGMA, ψῆγμα, ou FLOS ÆRIS, *fleur d'airain*. DIOSCORIDE.

PSELAPHIÆ, ψηλαφία, de ψηλαφάω, proprement pincer les cordes d'un instrument de musique, en joüer, ainsi qu'il paroît par le Commentaire d'Eusthate sur l'Iliade: mais ce verbe signifie plus communément tâtonner comme les malades qui sont en délire. *Pselaphia* signifie dans Hippocrate περὶ εὐχημ, la friction avec les mains.

PSEUDES, ψευδὴς, *faux*, *bâtard*, c'est de ce mot que sont dérivés tous les suivans, qui commencent par *Pseudo*.

PSEUDO-ACACIA.

Voici les caracteres de cette plante:

Elle a la fleur légumineuse, l'ovaire sort de son calyce; cet ovaire est enveloppé d'une membrane frangée; & il devient une gousse plate, s'ouvrant en deux endroits, & pleine de semences de la figure des haricots.

Boerhaave fait mention de deux especes de *pseudo-acacia*.

1. *Pseuda-acacia vulgaris*, Tourn. Inst. 649. Boerh. Ind. A. 2. 39. *Pseudo acacia*, Offic. *Pseudo-acacia Americana Robini*, Park. Theat. 1550. *Acacia Americana foliis coluteæ, monococcos, siliquis echinatis*, Raii Hist. 2. 1719. *Acacia Batard.*

Cette plante croît naturellement en Amérique. On ne la trouve ici que dans les jardins des Curieux. Je ne lui connois aucune propriété, ni aucun usage. On tire cependant à Paris une eau de ses fleurs par la distilation. DALE.

Si l'on en croit Robinus, les feuilles de cette plante bouillies & pressées dans de l'eau purgent comme le séné. D'autres recommandent la décoction de ses feuilles, comme corroborative & rafraîchissante. On la prescrit dans les dyssenteries: mais elle excite des vents & cause des douleurs violentes. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

2. *Pseudo-acacia, siliquis glabris, acacia Virginiana; siliquis glabris*, Raii Hist. 1719. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

PSEUDO-ACORUS. Voyez *Acorus adulterinus*.

PSEUNO APOCYNUM, *Americanum, hederaceum, tubuloso flore Phœniceo, fraxini folio*, est dans Boerhaave la *bignonia, Americana, fraxini folio, flore amplo, Phœniceo.*

PSEUNO-APOCYNUM, *Americanum, capreolatum, tetraphyllum, tubuloso flore, foliis longioribus*, est dans Boerhaave la *bignonia Americana, capreolis donata, siliqua breviori.*

PSEUDO-ASPHODELUS, *Asphodele bâtard*.

Ray fait mention dans son Histoire des Plantes, de trois plantes de ce nom.

La premiere est

Pseudo-asphodelus minor, sive pumilio, folio iridis, 2. Clus. *Pseudo-asphodelus Alpinus*, C. B. *Minor, folio iridis. Petit asphodele bâtard*, Park. *Asphodelus Lancastriæ*; « Asphodele de Lancastre. »

On n'attribue à cette plante aucune vertu médicinale que je sache.

La seconde est

Pseudo-asphodelus palustris vulgaris nostras. Asphodelus Lancastriæ verus, Germ. Emac. Desc. « vrai asphodele de Lancastre. » *Pseudo-asphodelus primus.* Clus. *Palustris Anglicus*, C.B. *Luteus, acrifolius, palustris Anglicus*, Lobel. I. B.

On dit que cette espece est merveilleuse, appliquée sur les plaies. Les femmes se servent de la lessive de cette plante macérée, pour teindre leurs cheveux.

La troisieme est le

Pseudo-asphodelus palustris, Scoticus minimus.

On ne lui attribue aucune propriété médicinale.

PSEUDO-ASTHMA, asthme causé par un abscès dans le poumon.
PSEUDO-BUNIAS. Voyez *Barbarea.*
PSEUDO-BUNIUM. Voyez *Bunias.*
PSEUDO-CADMIA, nom de l'*anti-cadmia.*
PSEUDO-CAPSICUM, le *solanum, fruticosum, bacciferum.*
PSEUDO-CHAMÆBUXUS, c'est le *poligala, frutescens, folio buxi, flore maximo.*
PSEUDO-CHINA, c'est le *senecio, Asiaticus, Jacobeæ folio, radice lignosa, China officinarum dicta nobis.*
PSEUDO-COLOCYNTHIS, c'est le *pepo, fructu ovato, variegato.*
PSEUDO-CORALLIUM, c'est le *corallium nigrum.*
PSEUDO-COSTUS, c'est la *pastinaca, olusatri folio.*
PSEUDO-CYTISUS. Voyez *Cytisus.*

PSEUDO-DICTAMNUS.

Ses caracteres sont les suivans.

Cette plante pousse des petites tiges menues, nouées, velues, blanchâtres. Ses feuilles sont presque rondes, revêtues d'une laine blanche. Ses fleurs sont en gueule, verticillées & disposées par anneaux autour des tiges. Chacune d'elle est un tuyau découpé par le haut en deux levres. Il leur succede après qu'elles sont tombées, des semences oblongues. Sa racine est menue, ligneuse, & fibreuse. Son calyce est orbiculaire, ouvert & contient des semences mûres, sous un couvercle, comme dans une espece de capsule.

Boerhaave compte huit especes de *pseudo-dictamnus.*

1. *Pseudo-dictamnus, acetabulis moluccæ*, C. B. P. 222. M. H. 3. 378.
2. *Pseudo-dictamnus, verticillatus, inodorus*, C. B. P. 222. Tourn. Inst. 188. Boerh. Ind. A. 173. *Pseudo-dictamnus*, Offic. Park. Theat. 27. *Pseudo-dictamnum*, Ger. 651. Emac. 797. *Dictamnum adulterinum, quibusdam verticillatum, vel potius gnaphalium veterum*, J. B. 3. 255. *Marrubium Pseudo-dictamnum dictum*, Raii Hist. 1. 557. *Gnaphalium veterum centunculus, dictamnum adulterinum quibusdam*, Chab. 410. *Dictame bâtard.*

On cultive cette plante dans les jardins : elle fleurit au mois de Juillet. On ne se sert que de son herbe. Elle ressemble à l'extérieur au marrube blanc, & elle en a les propriétés. DALE.

Quelques Auteurs disent que cette plante a les mêmes propriétés que le vrai dictame. Mais à en juger par l'odorat ; cela n'est point vraissemblable, car la premiere n'a pas à beaucoup près l'odeur aussi forte que la seconde. D'autres la regardent comme l'*alypion* des Anciens, mais c'est encore avec aussi peu de fondement. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

3. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, amplissimo folio nigricante & villoso*, T. 188.
4. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, folio scrophulariæ.* T. 188. *Galeopsis Anguillaræ*, 278.
5. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, amplissimo folio candicante & villoso*, T. 188. *Marrubium subrotundo folio*, Boc. Mus. 2. 167. Tab. 122.
6. *Pseudo-dictamnus, Africanus, foliis subrotundis, subtùs incanis*, H. A. 2. 179. *Marrubium rotundifolium, Africanum, folio hederæ terrestris*, Flor. 2. 67.
7. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, foliis crispis & rugosis*, T. 188. *Marrubium, dictamni spurii foliis & facie.* Par. Bat.
8. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, folio amplissimo, candicante & villoso*, T. 188. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I.

PSEUDO-DIGITALIS, le *dracocephalon, Americanum.*
PSEUDO-FUMARIA, c'est dans Boerhaave la *capnoides.*
PSEUDO-GNAPHALIUM, la *gnaphalodes Lusitanica.*
PSEUDO-HELICHRYSUM, l'*helichrysum, sylvestre, latifolium, capitulis conglobatis.*
PSEUDO-HELICHRYSUM *frutescens*, le *senecio Africanus, folio retuso.*
PSEUDO-HELICHRYSUM *Virginianum*, le *senecio Virginianus, arborescens, atriplicis folio.*
PSEUDO-HELLEBORUS, c'est le *helleboro-ranunculus, flore luteo globoso.*
PSEUDO-HELLEBORUS *ranunculoides*, la *populago flore majore*, ou *populago, flore pleno.*
PSEUDO-IPECACUANHA. Voyez *Apocynum.*
PSEUDO-IRIS. Voyez *Acorus adulterinus.*
PSEUDO-LIEN, nom qu'on a donné à certaines glandes situées aux environs de la rate, que Ruysch a découvertes.
PSEUDO-LOTUS, la *guajacana.*
PSEUDO-LYSIMACHIUM, la *salicaria, vulgaris, purpurea, foliis oblongis*, ou la *veronica, spicata, longifolia.*
PSEUDO-MARRUBIUM, le *lycopus, palustris, glaber*, ou le *lycopus, foliis in profundas lacinias dissectis.*
PSEUDO-MELANTHIUM, le *lychnis, segetum major.*
PSEUDO-MELISSA, la *melissa, humilis, latifolia, maximo flore purpurascente.*
PSEUDO-MOLA, fausse mole, formée d'une partie du placenta, laissée dans l'utérus après l'expulsion du fœtus.
PSEUDO-NARCISSUS, nom commun dans Boerhaave à plusieurs especes de narcisse.
PSEUDO-NARDUS, la *lavandula, latifolia*, ou la *lavandula, angustifolia, flore albo.*
PSEUDO-ORCHIS, est dans Boerhaave l'*orchis latifolia, minor, sabuletorum Zelandiæ & Bataviæ.*
PSEUDO-PETASITES, le *petasites, Africanus, calthæ palustris folio.*
PSEUDO-POLYPUS, *polype bâtard.*
PSEUDO-RHABARBARUM, le *thalictrum, majus, siliqua angulosa, aut striata*, ou le *thalictrum, majus, flavum, staminibus luteis, vel glauco folio.*
PSEUDO-RUBIA, la *rubeola, latiori folio*, ou la *rubeola, angustiore folio.*
PSEUDO-SALVIA, la *phlomis, fruticosa, salviæ folio latiore & rotundiore*, ou la *phlomis, fruticosa, salviæ folio, longiore & angustiore*, ou la *phlomis fruticosa, folio subrotundo, breviore, flore luteo.*
PSEUDO-SELINUM, ou le *caucalis, semine aspero, flosculis rubentibus.*
PSEUDO-STACHYS, ou la *stachys, Cretica ; pro Pseudo-stachide I. in Prodromo describitur*, ou la *stachys, Alpina, magna, flore ex albo rubescente*, ou la *galeopsis, Alpina, Betonicæ folio, flore variegato.*
PSEUDO-STRUTHIUM, la *luteolâ herba, salicis folio.*
PSEUDO-SYCOMORUS. Voyez *Azedarach.*
PSEUDO-VALERIANA, nom commun à différentes sortes de valérianes.

P S I

PSIDA, l'écorce extérieure d'une grenade.
PSILOTHRON, ψίλωθρον, *dépilatoire.*
PSIMMYTHION, ψιμμύθιον, *céruse.*
PSINKUS, *céruse.* RULAND.
PSITTACION, ψιττάκιον, nom d'une emplâtre résolutive décrite par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 17. Scribonius Largus donne la description d'un collyre qu'il appelle *Collyrium psittacinum*, N°. 27.
PSITTACUS, *perroquet.*

P S O

PSOÆ, muscles appellés *psoas*, ce sont deux paires de muscles des lombes.

Le premier est,

Le psoas ou *lombaire interne.*

C'est un muscle long, épais, situé dans le bas-ventre sur la région des lombes, attenant les vertebres des lombes à la partie postérieure de l'os des iles, jusqu'à la partie antérieure, vers la cuisse.

Il est attaché en haut à la derniere vertebre du dos, & à toutes celles des lombes; savoir, à la partie latérale de leurs corps & aux racines de leurs apophyses transverses. Ces attaches sont comme par étages aux corps des vertebres, & elles sont peu tendineuses.

De-là le muscle descend latéralement sur les os des iles, à côté du muscle iliaque, & passe sous le ligament de Fallope, entre l'épine antérieure inférieure de l'os des iles & l'éminence ilio-pectinée.

Avant que de sortir du bas-ventre, il s'unit avec l'iliaque, & il est même quelquefois un peu attaché par des fibres charnues au côté externe de cette éminence. Il passe devant la tête du fémur en la couvrant, & s'attache enfin à la partie antérieure du petit trochanter par un tendon obliquement plié en deux de derriere en-devant.

Ce muscle est quelquefois accompagné d'un autre presque semblable, mais plus petit, appellé le *petit psoas*. Je l'ai rangé parmi les muscles des lombes, parce qu'il ne passe pas hors du bassin pour l'ordinaire.

Le *psoas* sert à fléchir la cuisse sur le bassin, c'est-à-dire, à la porter en-devant. Il peut aussi mouvoir le bassin sur les cuisses, & l'empêcher de tomber en arriere avec le tronc, quand on se panche en arriere pendant que l'on est assis, & qu'en même-tems les extrémités sont arrêtées en embas par une puissance étrangere. Dans cette attitude, il peut encore servir aux mouvemens des vertebres lombaires.

Le petit psoas.

C'est un muscle longuet & grêle, situé le long du grand *psoas* ou *psoas* ordinaire. Il ne se rencontre pas toujours. Riolan l'a trouvé fort souvent dans l'homme, & il marque comme une chose très-rare de l'avoir observé une fois dans la femme. Je l'avois trouvé assez fréquemment dans la femme, avant de l'avoir rencontré pour la premiere fois dans l'homme, & je l'ai toujours trouvé le plus souvent dans le sexe.

Il est attaché en haut par un tendon court, tantôt à l'apophyse transverse de la derniere vertebre du dos, & même au-dessus, tantôt à celle de la premiere des lombes, tantôt à l'une, tantôt à l'autre : de-là il descend tout charnu, & plus ou moins composé, sur le grand *psoas* par un trajet un peu oblique.

Etant parvenu environ vers le milieu de la région lombaire, & cela dans les uns plus, dans les autres moins, il forme un tendon plat & grêle qui continue la descente jusqu'à la symphyse de l'os pubis avec l'os des iles, & cela en s'élargissant en maniere d'aponévrose pardessus l'union du *psoas* ordinaire avec l'iliaque interne. Il s'attache principalement à la crête de l'os pubis, audessus de l'attache du muscle pectiné. Il jette quelquefois une lame aponévrotique plus bas.

Outre ce petit *psoas*, il s'en rencontre encore un autre plus petit, situé entre lui & les vertebres, & attaché à peu près de la même maniere. C'étoit l'an 1713. que je l'ai trouvé.

Les petits *psoas*, quand ils se trouvent, peuvent servir à soutenir le bassin, à peu près comme les muscles droits du bas-ventre, quand on grimpe, &c. mais quand on est debout, on n'a pas besoin d'un tel soutien; le bassin étant appuyé sur les deux cuisses, de maniere que sa plus grande portion & celle qui porte tout le reste du tronc est derriere cet appui, & que ce n'est que la plus petite portion qui est en-devant. Ils peuvent plutôt servir à empêcher la colonne vertébrale de se renverser en arriere dans certaines occasions. WINSLOW, *Anatomie.*

PSOMISMA, ψώμισμα; mets que l'on fait manger aux enfans, & qu'on leur met dans la bouche.

PSOPHOS, ψόφος, *bruit*, *son*, ψόφοι ἐν τῷ στήθει; bruits qu'on entend dans la poitrine & qui sont causés par des matieres flatueuses qui veulent sortir; ψοφώδεις, ceux qui tremblent ou tressaillent au moindre bruit: c'est le cas des phrénétiques, où de ceux qui sont en délire. *I. Prorrhet. 16. Coac. 96.* ψοφώδεις, est rendu par ψόφῳ ῥαδίως καθαπτόμενοι, ce que Galien interprete ainsi dans son *Exegesis*, ψόφῳ ῥαδίως αἰσθανόμενοι, « ceux que le moindre bruit affecte vivement. »

PSORA, espece de gale. Voyez *Lepra.*

PSORIASIS, espece de gale qui attaque le scrotum. BLANCARD.

PSORICA, remedes pour la gale.

PSOROPHTALMIA, gale des paupieres.

PSU

PSUCHAGOGICA, de ψυχὴ, vie; remedes qui rappellent à la vie, dans la syncope ou l'apoplexie.

PSY

PSYCHOTROPHON, *Betoine.* DIOSCORIDE. *Lib. IV. cap. 4.*

PSYCROLUSIA, ψυχρολουσία, ou PSUCHROLUTRON, ψυχρόλουτρον, de ψυχρὸς, froid, & de λούω, laver; *Bain froid*; c'est un nom que J. Fleyer a donné à un ouvrage qu'il a composé sur le *bain froid.*

PSYCTICA, remedes rafraîchissans.

PSYDRACIA, espece de pustule, dont Alexandre de Tralles donne la description suivante. *Lib. I. cap. 5.*

Ce sont des petits tubercules à la tête qui ressemblent à des pustules, & qui corrodent la peau, au lieu que les exanthemes sont des exulcérations superficielles à la peau, d'une couleur rougeâtre, & rudes au toucher.

Les *Psydracia*, surtout humides, se guérissent avec l'onguent suivant.

Prenez *de litharge*, & *de céruse*,	} *de chaq. quatre onces*;
d'alun, & *de feuilles vertes de rue*,	} *de chaq. deux onces*;
de vinaigre, & *d'huile de myrrhe*,	} *une quantité suffisante pour faire un onguent.*

PSYGMATA, ψύγματα; remedes rafraîchissans, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur.

PSYLLI, peuples d'Afrique fort vantés chez les Anciens, pour la cure des blessures faites par les animaux venimeux; tout leur secret consistoit à les sucer. Celse croit, *Lib. IX. cap. 27.* que le sucement de qui que ce soit, peut produire le même effet, sans incommoder celui qui rend ce service.

PSYLLIUM, *l'herbe aux puces.*

Voici ses caracteres:

Elle ressemble à tous égards au *Coronopus* & au *Plantago*; elle n'en differe qu'en ce que les tiges sont feuillues & rameuses, & divisées en un grand nombre de branches.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Psyllium majus, erectum, latifolium, annuum*, Boerh.

Ind. A. 2. 101. *Psyllium*, Offic. *Psyllium vulgare*, Park. Theat. 277. *Psyllium majus erectum*, J. B. 3. 513. C. B. P. 191. Tourn. Inst. 128. *Psyllium sive pulicaris herba*, Ger. 471. Emac. 587. *Plantago Caulifera*, *Psyllium dicta*, Raii Hist. 1.

Le *Psyllium* a les tiges rondes & velues, hautes d'un pié & davantage, garnies aux jointures de deux, & quelquefois trois feuilles. Elles sont longues, étroites, pointues, tant soit peu velues, & quelquefois légerement découpées par les bords du milieu de ces feuilles. Vers la partie supérieure de la tige sortent des fleurs, placées sur des pédicules foibles & longs, à l'extrémité desquels elles forment des épics ronds & courts; elles portent des petites étamines; elles ont quatre feuilles toutes d'une piece, d'où il part des *apex*, qui ressemblent tant soit peu aux têtes du plantain long, & sont suivis de vaisseaux séminaux ronds, qui contiennent deux semences rondes, luisantes, rougeâtres, semblables à des puces; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *Psyllium*. Sa racine est fibreuse; elle croît dans les parties méridionales de la France, d'où nous vient sa semence, qui est la seule partie dont on fasse usage.

Il y en a qui attribuent à cette semence quelques vertus purgatives; quant à nous, nous ne l'employons qu'en un mucilage, pour les ulceres de la bouche & de la gorge, & pour soulager dans les esquinancies. On s'en sert aussi pour émousser les humeurs acrimonieuses, qui corrodent les intestins & causent des dyssenteries: on en applique extérieurement sur les ulceres, les inflammations, & l'effusion de sang des yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Le sel de cette plante ressemble à celui du corail: mais il est mêlé avec un peu de sel ammoniac, beaucoup de soufre & de parties terrestres.

Par l'analyse Chymique elle donne beaucoup d'huile & de terre, point de sel volatil concret, un peu d'esprit urineux & plusieurs liqueurs acides.

On emploie la graine de *Psyllium* dans l'*Electuarium de psyllio*: mais on doit attribuer la vertu purgative de cet électuaire, à la scammonée & aux autres cathartiques. Le mucilage de *Psyllium* est fort lénitif & bon pour appaiser l'inflammation des yeux. On le donne en clystere pour la dyssenterie & pour l'inflammation des reins. TOURNEFORT.

2. *Psyllium majus supinum, angustifolium & perenne.*
3. *Psyllium maximum ex littore Veneto.*
4. *Psyllium Indicum foliis crenatis*, J. B. 3. 514. BOERH. *Ind. alter. Plant. Vol. II.*

PSYTHIOS, *doux*; épithete que l'on donne au vin.

PTA

PTARMICA. *Herbe à éternuer.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées, dentelées, crénelées, & sans odeur; son calyce est écaillé; ses fleurs sont blanches, & ordinairement rangées en ombelles; sa semence est petite & foible.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Ptarmica vulgaris, folio longo serrato, flore albo*, J. B. 3. 147. Boerh. Ind. alt. 111. Tourn. Inst. 496. *Ptarmica*, Offic. Ger. 483. Emac. 606. Raii Hist. 1. 344. Synop. 91. *Ptarmica vulgaris*, Park. 858. *Dracunculus serrato folio Pratensis*, C. B. P. 98. *Achillea, foliis integris minutissime serratis*, Act. Reg. Par. Ac. an. 1720. 321.

La racine de cette plante est ligneuse, rampante, fibreuse, d'un goût amer & chaud; il en part des tiges droites, hautes d'un pié & davantage; roides, assez peu branchues, & garnies de feuilles longues, étroites, finement découpées par les bords, & croissant sans aucun ordre marqué. Ses fleurs forment des especes d'ombelles au sommet des tiges, elles sont composées d'une rangée de pétales blancs, distribués autour d'un bonnet tubuleux; elles sont plus grandes que celles de l'ivraie. Elle croît dans les prés humides & dans les lieux aqueux, & fleurit en Juillet.

Elle est chaude & amere au gout; on la fait quelquefois entrer dans les salades, pour corriger la vertu rafraîchissante des autres herbes. Sa racine tenue dans la bouche calme le mal de dents, en faisant évacuer des eaux, en quoi elle a la propriété de l'impératoire. Réduite en poudre & prise par le nez, elle fait éternuer, & purge la tête de phlegmes épais. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Ptarmica vulgaris pleno flore*, Clus. H. 12. *Dracunculus, Pratensis, flore pleno*, C. B. P. 98.
3. *Ptarmica, foliis profondè serratis, latè viridibus, elatior*, H. L. 694. flor. 2. 51. *Dracunculus Alpinus, latiore folio serratus*, Sch. B. P.
4. *Ptarmica foliis profondè serratis, minor & humilior*, Flor. 1. 51.
5. *Ptarmica vulgaris, folio longo serrato & humilior*, Flor. 2. 51.
6. *Ptarmica, Alpina, incanis, serratis foliis*, H.L. 694.
7. *Ptarmica, incana, humilis, foliis laciniatis, absinthii æmulis*, H. L. 510. *Absinthium alpinum, umbelliferum, latifolium*, C. B. B. 139.
8. *Ptarmica Alpina, Tanaceti foliis, flore purpureo*, T. 497. *Millefolium montanum, purpureum Tanaceti foliis*, M. H. 3. 39.
9. *Ptarmica, Orientalis, foliis santolinæ incanis; flore pallido*, Vall. BOERH. Ind. alt. Plant. Vol. I.

La premiere & la seconde espece sont échauffantes & pénétrantes. Les Anciens les ordonnoient dans les maladies où il étoit question de stimuler & d'ouvrir, à quoi elles sont très-propres. Leur chaleur fortifie l'estomac; leurs feuilles mâchées, font saliver considérablement, c'est par cette raison qu'elles soulagent dans le mal de dents; on les ordonne aussi dans les obstructions muqueuses & visqueuses de la gorge où il s'agit de provoquer des crachats. On emploie leurs sucs bouillis dans toutes les maladies où la matricaire convient: mais elle ne contient pas une si grande quantité d'huile, & par conséquent elle est moins visqueuse. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PTE

PTERIS, πτερίς, *la Fougere.*

PTERNA, πτέρνα, *le Calcaneum.*

PTERYGION, πτερύγιον, *l'Onglet*, maladie de l'œil, Voyez *Oculus.*

Le *pterygion* est aussi une maladie des doigts, dont on trouve la description & la cure, dans Celse, *Lib. VI. cap.* 19.

Les ulceres invétérés aux doigts, dit-il, se guérissent assez promptement, à l'aide du lycium, ou de l'amurca bouillie, l'un ou l'autre dans du vin. Il se forme quelquefois aux ongles une espece de caroncule, qui cause de grandes douleurs: les Grecs l'appellent πτερύγιον. Pour guérir cette maladie, on fait dissoudre de l'alun rond de Melos dans de l'eau, jusqu'à ce qu'il ait la consistance du miel; on ajoute ensuite une quantité de miel égale à celle de l'alun; on bat le tout ensemble

avec une spatule, jusqu'à ce que le mélange ait une couleur de safran. On en frotte ensuite les parties affectées. Il y en a qui aiment mieux se servir en pareil cas d'un mélange de parties égales d'alun sec & de miel. Si ce remede ne guérit point le *pterygion*, il en faudra faire l'extirpation, & fomenter ensuite les doigts avec une décoction de verveine, & la préparation suivante:

Prenez *du chalcitis,*
de l'écorce de grenade, & } *égales quantités.*
de batitures de cuivre,

Ajoutez *une figue grasse.*

Faites bouillir le tout modérément dans du miel, & l'appliquez ensuite sur la partie affectée,

Ou,

Prenez *du papier brûlé,*
de l'orpiment, & } *de chaque en égale quantité.*
du soufre vif,

Ajoutez *du cérat préparé d'huile de myrte.*

Appliquez ce mélange sur la partie affectée,

Ou,

Prenez *de poudre de verd de gris, une dragme;*
de batitures de cuivre, deux dragmes.

Ajoutez *une quantité suffisante de miel.*

Appliquez ce mélange sur la partie affectée.

Ou,

Prenez *de la pierre de chaux,*
du chalcitis, & } *parties égales.*
de l'orpiment,

Et appliquez-en le mélange sur la partie affectée.

Lorsque vous aurez appliqué ces remedes, couvrez la partie avec un linge trempé dans de l'eau; levez l'appareil le troisieme jour; s'il y a des parties seches, coupez-les, & appliquez derechef le même remede. Si la guérison ne s'avance point, nettoyez la partie affectée avec le scalpel; cautérisez-là avec un petit fer rouge, & traitez-là ensuite comme les autres brûlures.

PTERYGODEES, πτερυγώδεες, Hippocrate appelle ainsi ceux dont la poitrine & les parties voisines sont étroites & plates, ensorte qu'ils ont les os des épaules prominens comme des ailes. Les personnes ainsi constituées ont toujours passé pour être sujettes aux consomptions.

PTERYGOIDES PROCESSUS, apophyses ptérygoïdes de l'os sphenoïde. Voyez *Caput.*

PTERYGO-PALATINUS-MUSCULUS, nom d'un muscle de la luette. Voyez *Uvula.*

PTERYGO-PHARYNGÆUS-MUSCULUS, muscle de la gorge. Voyez *Œsophagus.*

PTERYGOSTAPHILINI MUSCULI; certains muscles de la luette. Voyez *Uvula.*

PTI

PTILOSIS, πτίλωσις, de πτίλος, qui a perdu les cils; *chute des cils.* Paul Eginete dit, *Lib. III. cap.* 22. que le *ptilosis* & le *madarosis*, sont des maladies de l'extrémité extérieure des paupieres. Le *madarosis* est une chute des cils, produite par une fluxion d'humeurs acres: outre cette chute, il y a callosité & dureté des bords des paupieres, dans le *ptilosis*; ensorte que cette derniere maladie n'est autre chose que le *madarosis* compliqué avec la lippitude. C'est pourquoi, les remedes qui guérissent l'une de ces maladies, peuvent s'employer dans l'autre. Il n'y a point de meilleur remede pour faire revenir les cils, & prévenir la demangeaison & la corrosion des paupieres, que le remede connu sous le titre de *Collyre sec de Philoxene.*

La préparation suivante est excellente dans les cas où il s'agit d'éclaircir la vue.

Prenez *de la cadmie, huit dragmes;*
du sel ammoniac, deux dragmes;
du safran, & } *de chaque, deux dragmes;*
du spicnard,
du poivre blanc, une dragme;

Mêlez le tout ensemble pour l'usage.

L'antimoine produiroit aussi le même effet.

Pour la corrosion des paupieres, & pour le *ptilosis*,

Prenez *d'antimoine calciné, & éteint dans du lait de femme, treize dragmes;*
d'aloès,
de myrrhe, & } *de chaq.* 2 *dragmes;*
de spicnard,
d'orge broyé, quatre dragmes.

Faites du tout un mélange sec, dont vous vous servirez.

Autre remede pour le ptilosis & la corrosion des paupieres.

Prenez de la moelle de l'os de la jambe droite de devant d'un bœuf, broyez-la bien avec de la suie, & servez-vous de ce mélange.

Quant à la suie dont on se servira, voici comment il faut la préparer.

Plongez une quantité suffisante de papier dans de l'huile de sésame. Faites brûler ce papier à une lampe; recevez la fumée dans un vaisseau de cuivre, ou dans une coquille bien unie. Mêlez-bien cette suie avec la moelle de bœuf, & servez-vous du mélange. La présure de veau est aussi fort bonne en pareil cas.

Sozander ordonne le médicament suivant dans le milphosis, ou l'accroissement de chair aux angles des yeux, & dans d'autres maladies invétérées de cet organe.

Prenez *de la cadmie,*
de l'antimoine,
du chalcitis cru, & } *de chaque, huit dragmes.*
du misy cru,

Broyez le tout avec du miel; torréfiez & éteignez dans du vin, & broyez derechef.

Ajoutez *de spicnard, deux dragmes;*
de safran torréfié, deux dragmes;
de poivre, une dragme;

Mêlez ces choses, & servez-vous du mélange.

Si l'on veut des remedes plus simples pour la cure du *ptilosis* & de la corrosion des paupieres, on n'a qu'à se servir de l'amurca bouillie, du lycium Indien, & de la pierre d'Armenie dont se servent les Peintres. Cette pierre dissoute dans l'eau & appliquée en forme d'onguent, desseche les humeurs peccantes, & fait revenir les cils.

La rouille de fer broyée plusieurs jours de suite à la cha-

leur du soleil, & réduite avec la myrrhe & le vin sous la forme d'un collyre, ainsi que le spodium mêlé avec le jus d'oignons, sont aussi de fort bons remedes.

PTISSANA ou PTISANA, πτισσάνη & πτισάνη, de πτίσσω, peler, broyer ou piler; *Tisane*.

La *tisanne* étoit faite avec de l'orge pelé ou dépouillé de la membrane qui l'enveloppe; ou, selon Suidas, de l'orge broyé, ἡ κεκομμένη κριθή; parce que la méthode des Anciens de monder l'orge n'étoit pas de le moudre comme on fait aujourd'hui, mais de le piler dans un mortier. Pour faire la *tisane*, on commençoit par humecter l'orge avec de l'eau, ensuite on le faisoit lever; on le faisoit sécher au soleil; on le piloit dans un mortier avec un pilon de bois, jusqu'à ce qu'il fût dépouillé de son enveloppe; alors on le regardoit comme préparé. D'autres l'humectoient & le faisoient sécher au soleil, ainsi que nous avons dit, le piloient jusqu'à ce qu'il fût dépouillé de son enveloppe, le faisoient moudre comme le grain, & faisoient bouillir pendant un tems considérable la farine, afin, disoient-ils, de lui ôter ses flatulences; ils la mettoient en petits gâteaux, ou boules, dont ils faisoient une boisson dans l'occasion. Il y en avoit encore, ainsi que nous lisons dans Constant. Cæsar, *Lib. XII. de Agricult.* qui après avoir fait macérer, après avoir mondé, pelé & fait sécher leur orge au soleil, le piloient derechef, le faisoient sécher une seconde fois; & avant que de le garder pour l'usage, semoient dessus les particules minces qui s'en étoient séparées, tandis qu'on le piloit, parce qu'ils avoient trouvé par expérience, qu'il se gardoit plus long-tems lorsqu'il étoit ainsi préparé.

Quoique la *tisane* ne se fît ordinairement que d'orge, cependant on en préparoit quelquefois avec l'alica, l'épeautre, le riz & les lentilles; alors on ne l'appelloit pas simplement *tisane*, on ajoutoit le nom du grain dont on s'étoit servi; ainsi l'on disoit *ptissanen purinen*, πτισσάνην πυρίνην, *tisane* de froment; *chondro ptissanen*, χονδροπτισσάνην, *tisane* d'alica, τὴν ἐκ ζειᾶς ἢ ὀρύζης πτισσάνην, *tisane* d'épeautre ou de riz, ainsi des autres.

On préparoit ainsi la *tisane* avec différens grains; on la gardoit pour l'usage, qui varioit selon les occasions & l'état de la santé; on faisoit bouillir l'espece de pâte, dont nous venons de parler, dans de l'eau; cette opération se faisoit de différentes manieres: mais Galien décrit, *Lib. I. de Aliment.* la plus commune parmi les Grecs. Ils faisoient bouillir, dit-il, une portion de *tisane* dans dix fois, ou, selon Paul Eginete, dans quinze fois autant d'eau; ils avoient soin de la faire lever le plus qu'ils pouvoient pendant l'ébullition; car la *tisane* qui levoit le plus & le plus promptement passoit pour la meilleure; au contraire, celle qui levoit peu & lentement, n'étoit pas estimée. Lorsqu'elle étoit bien levée, ils versoient dessus un peu de vinaigre & un peu d'huile: l'addition de l'huile pouvoit se faire tout en commençant. Lorsqu'elle avoit bien bouilli, on y mettoit un peu de sel broyé, sans aucun autre ingrédient, si ce n'est peut-être une petite quantité d'aneth ou de poireaux. C'est ainsi que la *tisane* se préparoit, selon Galien; & cette méthode est assurément la meilleure, elle est préférable à toutes celles qui font entrer dans cette boisson, sous prétexte de l'assaisonner, un grand nombre d'ingrédiens superflus. Les uns y ajoutoient de l'amydon, d'autres des conserves, ceux-ci du miel & du cumin, en faisant un hochepot plutôt qu'une *tisane*; peut-être aussi avoient-ils quelques raisons de charger ainsi sa composition; ils auroient pu se proposer d'atténuer ses parties grossieres, de corriger sa viscosité, & discuter ses flatulences. Quant à nous, dit Galien, qui avons laissé fort loin en arriere les Anciens, dans l'art de préparer les mets, & dont les Cuisiniers feroient leçon à Apicius même, qui *Lib. IV. de Obsoniis*, parle de tous ces assaisonnemens superflus, nous en faisons peu de cas; & nous nous contentons de quelques amandes broyées, d'un peu de sucre, & d'une très-petite quantité de sel; nous regardons cet assaisonnement comme suffisant pour corriger la grossiereté des parties de l'orge, leur viscosité & leur flatulence: il faut pourtant convenir que les poireaux & l'aneth valent mieux, en ce qu'ils sont non-seulement agréables au gout, mais encore bienfaisans au corps.

La *tisane* bouillie, comme nous venons de dire, ne s'appelloit plus *tisane*, mais πτισσάνης χυλὸς ἢ ῥόφημα, crême ou soupe de *tisane*; ou, ce qui revient au même, *ptisanæ jus*, ou *succus*, bouillon, gruau, ou jus de *tisane*. Celse entend ordinairement par *cremor hordei*, crême d'orge, le bouillon de l'orge entier bouilli, jusqu'à ce qu'il soit crevé; & il la prescrit dans les fievres ardentes & bilieuses.

πτισσάνη, *tisane* simplement; ὅλη πτισσάνη, *tisane* entiere; & πτισσάνη κριθώδης, *tisane* d'orge, signifient tous trois la même chose dans Hippocrate, c'est-à-dire, de la *tisane* non passée; car si après l'ébullition on passe la *tisane*, & qu'on en sépare la liqueur, cette liqueur ne s'appellera ni *tisane* entiere, ni *tisane* d'orge, ni simplement *tisane*, mais χυλὸς πτισσάνης, suc, jus de *tisane*. Galien nous dit, dans son Commentaire sur le Livre *de Rat. vict. in Acut.* & sur le Livre second des *Epidémiques*, vers le commencement, que la *tisane* entiere ou non passée s'appelloit πτισσάνη παχεῖα, *tisane* épaisse. GORRÆUS. FŒSIUS.

Voyez le Traité d'Hippocrate, *de Rat. vict. in Acut.* à l'article *Alcali*.

PTO

PTOLEMÆI CHIRURGI MEDICAMENTUM; nom d'un remede dont Celse fait mention, *Lib. VI. cap. 7.*

PTOLEMÆI EMPLASTRUM; nom d'une emplâtre dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, *cap. 36.*

PTOLEMÆI EVERGETÆ STOMATICA; nom d'un remede pour la bouche, décrit par Marcellus Empiricus; *cap. 14.*

PTOLEMÆI REGIS COLLYRIUM; nom d'un collyre dont Aëtius fait mention, *Tetrab. II. Serm. 4. cap. 110.*

PTOSIS, πτῶσις, de πίπτω, tomber, chute. Le *ptosis* est une maladie de la paupiere qui consiste dans la chute ou la descente de la paupiere supérieure, soit en conséquence de la paralysie du muscle qui sert à l'élever, ou d'une affluence d'humeurs qui la déprime.

PTY

PTYALAGOGA, de πτύελον, salive ou crachat, & de ἄγω, *chasser*; remedes qui font saliver.

PTYALISMOS, πτυαλισμὸς, *salivation abondante*. HIPPOCRATE.

On entend ordinairement aujourd'hui par *ptyalisme*, la salivation excitée par le mercure.

PTYAS; nom d'une espece d'*Aspic*. Voy. *Aspis*.

PTYELON, πτύελον, *salive*, ou *crachat*. Voyez *Sputum*.

PTYGMATA, πτύγματα, de πτύσσω, rouler; *linge roulé*. CŒLIUS AURELIANUS.

C'est peut-être ce que nous appellons des *étoupes*.

PTYSIS, πτύσις; fluxion d'humeurs sur la poitrine ou sur les poumons. CŒLIUS AURELIANUS, *Chron. Lib. II. cap. 7.*

PTYSIS signifie aussi *crachement* ou *salivation*.

PTYSMA, πτύσμα, *crachat*, ou la matiere qui vient dans l'expectoration.

PTYSMAGOGA, remedes qui font saliver.

PUB

PUBES. Voyez *Abdomen*.

PUBIS OS. Voyez *Innominata ossa*.

PUC

PUCHAMIAS ; nom d'nn arbre qui croît dans la Virginie, qui porte un fruit semblable à la nefle, fort astringent lorsqu'il n'est pas mûr, mais d'un gout délicieux dans sa maturité. RAY, *Hist. Plant.*

PUD

PUDENDA ; les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe.

PUDENDAGRA, *la vérole.*

PUE

PUERPERA, *une femme en couche.*

PUF

PUFFIMUS, oiseau de mer, que les François appellent *macreuse*, & qu'on met au nombre des canards sauvages. Sa couleur est obscure, il vole pesamment : mais quand il veut passer d'un lieu dans un autre, il se soutient à l'aide de l'extrémité de ses ailes, sur ses piés, & court avec beaucoup de légereté sur la surface de l'eau : il se nourrit d'insectes, de plantes marines & de poissons : sa chair est dure & coriace, surtout lorsqu'il est vieux ; c'est pourquoi il n'est bon en aliment qne quand il est jeune : il a le gout du poisson, & les Catholiques Romains s'en permettent l'usage en Carême.

PUG

PUGILLUS, *pincée*, ou la huitieme partie d'une poignée.

PUL

PULEGIUM, le *Pouliot.*

Voici ses caracteres :

Ses fleurs sont très-petites, elles forment des guirlandes épaisses & serrées, leur levre supérieure est entiere. Cette plante ressemble entierement à la mente.

Boerhaave compte les quatre especes suivantes de *pouliot.*

1. *Pulegium latifolium*, C. B. P. 222. Boerh. Ind. Alt. 186. *Pulegium*, Offic. J. B. 3. 256. Raii Hist. 1. 533. Synop. 3. 235. *Pulegium regium*, Ger. 545. Emac. 671. *Pulegium vulgare*, Park. Theat. 29. *Mentha aquatica, seu pulegium vulgare*, Tourn. Inst. 189. *Le Pouliot.*

Le *pouliot* a un grand nombre de racines ; elles sont rampantes & fibreuses : il en part plusieurs tiges unies, rondelettes, qui ont de la peine à se soutenir, qui sont inclinées vers la terre, & d'où il part de petites fibres, par lesquelles il prend racine : il n'a que deux feuilles petites, cependant pointues, & placées à une jointure. Ses fleurs croissent à la partie supérieure des branches, immédiatement au-dessus des feuilles : elles forment des guirlandes épaisses & serrées, elles sont d'une couleur purpurine, pâle, petites, en casque, & placées dans de petits calyces tant soit peu cotoneux, qui contiennent quatre petites semences. Toute la plante a une odeur très-forte, & un gout chaud & aromatique. Elle croît dans les pâturages communs, & dans les lieux où l'eau a croupi pendant tout l'hiver ; elle fleurit en Juillet. Celle que nous vendent nos Herboristes a été cultivée dans les Jardins, où elle croît grande & large. Elle est toute entiere d'usage.

Le *pouliot* est chaud & sec ; ses particules sont très-subtiles & très-volatiles ; il est particulierement d'usage dans les maladies des femmes ; il provoque les regles & les vuidanges, hâte l'accouchement & l'arriere-faix ; il échauffe & fortifie les entrailles ; il est bon dans la colique & dans la jaunisse : on peut l'ordonner dans les toux & dans la difficulté de respirer. Son suc ou la forte décoction de ses feuilles, adoucie avec du sucre, passe pour un spécifique dans la toux convulsive.

Toutes les préparations officinales qu'on en tire, se réduisent à l'eau & l'huile distilées. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante, qui est fort amere, acre & d'une odeur pénétrante, rougit considérablement le papier bleu ; ce qui donne lieu de croire qu'elle contient un sel volatil aromatique & huileux, chargé d'acide ; au lieu que dans le sel artificiel, volatil, huileux, cet acide est retenu par le sel de tartre.

Ainsi cette plante est apéritive, hystérique, & bonne pour les maladies de l'estomac & de la poitrine, parce qu'elle évacue cette matiere glutineuse qui remplit une partie des bronches & les vésicules des poumons, spécialement si on la fait bonillir avec du miel & de l'aloès; car alors, comme l'observe Dioscoride, elle purge & procure l'expectoration.

Tragus recommande beaucoup la décoction de *pouliot* dans le vin blanc pour la suppression des regles & les fleurs blanches. Le suc de cette plante, suivant le même Auteur, éclaircit la vue, & guérit la lippitude.

Montanus ordonne la poudre de *pouliot* avec égales quantités de vinaigre, de miel & d'eau pour les maladies des yeux. La conserve de ses fleurs & de ses feuilles est bonne pour l'hydropisie & la jaunisse.

Ray assure d'après M. Boyle, qu'une cuillerée de suc de pouliot est un bon remede pour les toux qui prennent par maniere de quintes aux enfans.

Chesneau ordonne pour l'enrouement, un verre de décoction de *pouliot*, qu'il conseille de prendre avant de se mettre au lit. TOURNEFORT.

2. *Pulegium angustifolium*, Ger. 546. Emac. 672. Raii Hist. 1. 534. C. B. P. 222. Boerh. Ind. A. 186. *Pulegium cervinum*, Offic. *Pulegium angustifolium sive cervinum*, Park. Theat. 30. *Pulegium cervinum angustifolium*, J. B. 3. 257. *Mentha aquatica, satureiæ folio*, Tourn. Inst. 190.

Ce *pouliot* est plus droit que le *pouliot* commun. Ses feuilles sont plus longues & plus étroites ; il a quelque ressemblance avec la sariette. Ses feuilles croissent en guirlandes épaisses comme celles du prunier ; leur odeur est un peu plus agréable, mais elle n'en differe guere. Il croît dans la Provence, dans le Languedoc & en différentes contrées d'Italie.

Il a les mêmes propriétés que le *pouliot* ordinaire ; cependant les Medecins de Montpellier lui donnent la préférence ; nous n'en faisons ici presque aucun usage, & on ne le trouve point chez nos Herboristes. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Pulegium angustifolium flore albo*, H. R. P. *Mentha aquatica, satureiæ folio, flore albo*, T. 190.
4. *Pulegium latifolium hirsutum flore cæruleo*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Outre les especes précédentes de *pouliot*, Dale fait mention de la suivante.

Pulegium erectum, Offic. An. *Pulegium latifolium alterum*, C. B. P. 222. *Pouliot droit.*

Cette plante croît dans les lieux marécageux ; son herbe est d'usage, & elle a les propriétés du *pouliot* commun. DALE.

PULEX, *puce.*

PULICARIA. Voyez *Psyllium.*

PULMO, le *poumon.*

Les *poumons* sont deux grosses masses spongieuses, rougeâtres dans l'enfance, grisâtres dans l'âge moyen &

bleuâtres dans la vieillesse, repandues dans toute la poitrine, de maniere que l'une en occupe la cavité du côté droit, & l'autre celle du côté gauche, séparées l'une de l'autre par le médiastin & par le cœur & conformes à ces deux cavités, c'est-à-dire, convexes du côté des côtes, concaves sur la voute du diaphragme, & inégalement applaties & enfoncées vers le médiastin & le cœur.

Quand on les regarde hors de la poitrine, on voit qu'ils représentent en quelque maniere l'extrémité d'un pié de bœuf, dont la face antérieure seroit tournée vers le dos, la postérieure vers le sternum, & l'inférieure vers le diaphragme.

Selon cet arrangement on les distingue en *poumon* droit & en *poumon* gauche. Ils sont encore divisés chacun en deux ou trois portions qu'on appelle lobes. Le *poumon* droit en a souvent trois ou deux & demi, & le *poumon* gauche n'en a ordinairement que deux. Le *poumon* droit est pour l'ordinaire plus grand que celui du côté gauche, conformément à cette cavité de la poitrine & à l'obliquité du médiastin.

Le *poumon* gauche a cela de particulier, qu'au bas du bord antérieur il y a une grande échancrure dentelée, vis-à-vis de la pointe du cœur; de sorte qu'il ne couvre jamais cette pointe, même dans la plus forte inspiration. Ainsi la pointe du cœur avec le péricarde peut toujours frapper immédiatement contre les côtes, & le *poumon* n'enveloppe pas le cœur de la maniere qu'on le dit vulgairement. Cette échancrure est marquée dans les Tables Anatomiques d'Eustachi.

La substance du *poumon* est presque toute spongieuse, composée d'une infinité de différentes cellules membraneuses & de plusieurs sortes de vaisseaux qui se répandent parmi les cellules par des ramifications sans nombre.

Tout cet amas est revêtu d'une membrane qui est la continuation de chaque pleure particuliere. On fait cette membrane du *poumon* double: mais ce qu'on prend pour membrane interne n'est que l'expansion & la continuation d'un tissu cellulaire dont je vais parler, après avoir exposé les vaisseaux de ce viscere.

Les vaisseaux qui composent en partie la substance du *poumon*, sont de trois ou quatre sortes, savoir, les aériens, les sanguins & les lymphatiques, auxquels on peut ajouter les nerfs. Les vaisseaux aériens en font la principale partie & sont nommés bronches.

Ce sont des tuyaux coniques composés d'une infinité de fragmens cartilagineux; comme d'autant de fragmens de cercles très-irréguliers, liés ensemble par une membrane ligamenteuse & élastique, & disposés de maniere que les inférieurs s'insinuent & s'engagent facilement dans les supérieurs.

Les bronches sont garnies en-dedans d'une membrane fine, dont il suinte toujours une sérosité mucilagineuse. On découvre dans l'épaisseur de cette membrane une grande quantité de petits vaisseaux sanguins, & sur sa convexité beaucoup de lignes longitudinales fort saillantes, qui paroissent en partie charnues, & en partie d'un tissu élastique ou à ressort.

Ces bronches se divisent par une infinité de ramifications en tous sens, qui vont toujours en diminuant, perdent peu à peu la structure de leurs cartilages, & deviennent membraneuses à mesure qu'elles deviennent capillaires. Outre les extrémités fines de la grande suite de ces ramifications, on observe encore que tous les troncs subalternes jusqu'aux plus petits, jettent immédiatement de tous côtés une infinité de pareils tuyaux capillaires fort courts.

Chacun de ce grand nombre de petits tuyaux bronchiques s'élargit par son extrémité, & forme une petite cellule membraneuse qu'on appelle communément vésicule. Ces cellules ou follicules sont intimement collées ensemble par paquets. Chaque petite branche produit un paquet proportionné à son étendue & au nombre de ses ramifications.

On donne à ces petits paquets vésiculaires ou cellulaires le nom de lobules. Et comme les grosses branches se divisent en petits rameaux, de même les gros lobules se partagent en plusieurs petits. Les cellules ou vésicules de chaque lobe en particulier se communiquent très-librement: mais il paroît que la communication des lobes n'est pas si libre.

Les lobules paroissent très-sensiblement séparés par une autre substance cellulaire qui les environne proportionnément à leur étendue particuliere, & qui en remplit les interstices. Cette substance forme aussi une espece de cellules membraneuses irrégulieres, plus minces, plus lâches & plus larges que les cellules ou vésicules bronchiques.

Ce tissu se répand partout le volume de chaque *poumon*, forme des gaines spongieuses ou cellulaires qui environnent les ramifications des bronches & des vaisseaux sanguins, s'épanouit ensuite sur la face externe du *poumon*, & y produit une espece de tunique cellulaire très-fine, qui s'applique & s'unit à l'enveloppe générale des *poumons*.

Quand on souffle dans ce tissu interlobulaire, on voit que les lobules s'applatissent par la compression du vent introduit, & quand on pousse le vent dans les cellules ou vésicules bronchiques, non-seulement il les gonfle sur le champ, mais étant un peu forcé il passe insensiblement dans le tissu cellulaire des interstices ou tissu interlobulaire. C'est l'observation de M. Helvétius.

Toutes les cellules ou vésicules bronchiques sont environnées d'un réseau très-fin d'extrémités artérielles & veineuses, qui s'anastomosent ou communiquent ensemble de part & d'autre. Nous devons à l'illustre M. Malpighi la plus grande partie du développement de cette structure délicate & admirable.

Les vaisseaux sanguins du *poumon* sont de deux sortes; les uns communs, savoir l'artere pulmonaire & les veines pulmonaires; les autres propres ou particuliers, appellés arteres ou veines bronchiques.

L'artere pulmonaire sort du ventricule droit du cœur. Son tronc monte presque directement en-haut & se divise vers la courbure de l'aorte en deux branches latérales, l'une à droite appellée artere pulmonaire droite, l'autre à gauche nommée artere pulmonaire gauche. L'artere pulmonaire droite passe sous la courbure de l'aorte, ce qui fait qu'elle est plus longue que la gauche. Toutes les deux s'avancent vers les *poumons*, s'y insinuent & se répandent par des ramifications presque pareilles à celles des bronches dont elles suivent les routes.

Les veines pulmonaires ayant fait la même distribution dans les *poumons*, en sortent de chaque côté par deux grosses branches, qui s'ouvrent latéralement dans le réservoir ou sac musculeux de l'oreillette gauche du cœur.

Les ramifications de ces deux sortes de vaisseaux dans le *poumon* sont entourées partout de la substance celluleuse des interstices dont j'ai parlé, laquelle leur fournit aussi une espece de gaine. Ce sont les extrémités capillaires de ces vaisseaux qui produisent le réseau admirable de M. Malpighi, dont je viens de parler. Il faut remarquer que les ramifications des arteres pulmonaires sont plus nombreuses & plus amples que celles des veines, au contraire des autres parties du corps, où les veines surpassent les arteres en nombre & en grosseur.

Outre ces principaux vaisseaux sanguins, il y en a deux autres que l'on appelle artere & veine bronchiques. L'artere est devenue fameuse par la description que M. Ruysch en a donnée. La veine bronchique a été révoquée en doute pendant quelque tems, mais elle est aussi réelle que l'artere, & on la peut facilement démontrer.

Ces deux vaisseaux sont très-déliés & ne paroissent que comme des artérioles & des véinules qui viennent de l'aorte, de la veine-cave & de leurs branches, de la maniere que je l'ai marqué dans le Traité des arteres & dans celui des veines. Ces petits vaisseaux ne paroissent servir qu'à la nourriture du *poumon*.

Nota.

Nota. La variété de la naissance ou origine des arteres & veines bronchiales, surtout des arteres, leurs communications ou anastomose entre elles & les vaisseaux voisins, & principalement la singularité de l'anastomose immédiate de l'artere bronchiale avec la veine pulmonaire commune, sont d'une si grande conséquence par rapport à la pratique médicinale, que je trouve fort à propos de rappeller ici ce que j'en ai dit ailleurs, pour ne pas distraire par un renvoi.

Les arteres bronchiales viennent quelquefois de la partie antérieure de l'aorte descendante supérieure, quelquefois de la premiere artere intercostale, & quelquefois d'une artere œsophagienne : elles viennent quelquefois séparément de côté & d'autre pour chaque *poumon*; quelquefois elles naissent solitairement, ou par un petit tronc commun qui se partage à droite & à gauche vers la bifurcation de la trachée-artere, dont je parlerai ci-après, & va suivre les ramifications des bronches.

L'artere bronchiale du côté gauche vient assez souvent de l'aorte pendant que celle du côté droit naît de l'artere intercostale supérieure du même côté à cause de la situation de l'aorte. Il s'en trouve aussi une qui sort postérieurement de l'aorte, proche de l'artere intercostale supérieure, & plus haut que l'artere bronchiale antérieure.

L'artere bronchiale jette sur l'oreillette du cœur la plus voisine, une petite branche, qui s'anastomose immédiatement avec l'artere coronaire du même côté.

L'an 1719. j'ai vu une anastomose ou communication très-manifeste entre des rameaux de la veine pulmonaire gauche, & des rameaux d'une artere œsophagienne, qui venoit de la premiere artere intercostale gauche, conjointement avec une artere bronchiale du même côté. J'ai trouvé l'année suivante 1720. une communication ou anastomose de l'artere bronchiale gauche avec la veine azygos. J'ai encore observé l'an 1721. au mois d'Avril, un rameau de l'artere bronchiale gauche s'anastomoser dans le corps de cette veine.

Quelquefois un artere bronchiale donne l'origine à plusieurs arteres intercostales supérieures ; quelquefois plusieurs arteres bronchiales donnent chacune séparément une artere intercostale.

Les veines bronchiales ont été déja observées par Galien, aussi-bien que les arteres du même nom. Ces veines sont quelquefois des rameaux de la veine azygos, & viennent de la sommité de son arcade ou courbure : celle du côté gauche est quelquefois un rameau d'un tronc commun des intercostales du même côté. Quelquefois les veines bronchiales sont des rameaux de la veine gutturale.

Les *poumons* ont beaucoup de nerfs, qui s'y distribuent par filamens, accompagnent toutes les ramifications des bronches, de même que les vaisseaux sanguins, & se répandent sur les parois des cellules ou vésicules, comme aussi aux tuniques & à toutes les parties membraneuses des poumons. Les nerfs sympatiques moyens, & les grands nerfs sympatiques, communément appellés nerfs de la huitieme paire ou nerfs intercostaux, forment ensemble derriere chaque *poumon*, un entrelacement particulier nommé plexus pulmonaire, d'où partent des filamens nerveux, qui en passant, communiquent avec le plexus cardiaque & le plexus stomachique.

Dans la surface du *poumon* de l'homme, entre la tunique interne & la tunique cellulaire, on découvre des traces semblables à celles des vaisseaux lymphatiques : mais il ne faut pas se méprendre en voyant paroître sur la surface du *poumon*, un réseau très-transparent, après qu'on a fortement soufflé dans un lobe; car c'est l'air qui a passé au travers des cellules ou vésicules bronchiales dans les cellules interlobulaires, qui a fait un écartement de plusieurs petits lobules, & s'est logé dans les interstices de cet écartement. Les vrais vaisseaux lymphatiques du *poumon* sont plus visibles dans les animaux. J'ai vû dans le cheval un vrai vaisseau lymphatique ramper tout le long d'une grande portion de l'un des bords du *poumon*.

Sous la racine de chaque *poumon*, c'est ainsi que j'en ai toujours appellé la portion formée par le tronc subalterne de l'artere pulmonaire, par les troncs des veines pulmonaires & par le tronc des bronches, il y a un ligament membraneux un peu large, qui attache le bord postérieur de chaque *poumon* aux parties latérales des vertebres du dos, depuis sa racine jusqu'au diaphragme.

Les bronches dont j'ai parlé ci-dessus, sont des branches & des ramifications du grand canal en partie cartilagineux & en partie membraneux, appellé trachée-artere. Elle est située antérieurement au bas du cou; de-là elle descend dans la poitrine entre les deux pleures par l'écartement supérieur du médiastin, derriere le thymus.

Etant parvenue à la courbure ou arcade de l'aorte, elle se partage en deux parties latérales auxquelles on donne le nom de bronche, l'une à droite, & l'autre à gauche, & dont chacune se plonge dans le *poumon* voisin, & s'y divise de la maniere exposée ci-devant. La bronche du côté droit est courte, & celle du côté gauche est longue au contraire des arteres pulmonaires, dont la droite est longue & la gauche courte.

La trachée-artere est formée de plusieurs segmens de cercles ou cerceaux cartilagineux, arrangés les uns sur les autres, de maniere qu'il en résulte un canal qui est entr'ouvert en arriere, où ce défaut de canal cartilagineux est compensé par une membrane molle & glanduleuse, qui acheve la circonférence du canal.

Tous les cerceaux ont chacun une ligne & plus de largeur, & environ un quart de ligne d'épaisseur. Leurs extrémités sont arrondies, ils sont posés de champ les uns sur les autres par de petits interstices, de maniere que le bord inférieur de chacun regarde le bord supérieur de son voisin.

Tous les cerceaux tiennent ensemble par une membrane ligamenteuse très-forte & élastique, qui est attachée au bord des cerceaux. J'ai trouvé les trois premiers cerceaux être une seule piece courbée alternativement en deux endroits par sa largeur : il s'en est trouvé quelquefois deux continués de cette maniere.

Le canal de la trachée-artere est tapissé intérieurement d'une membrane particuliere, qui paroît en partie charnue ou musculeuse, & en partie ligamenteuse, percée d'une grande quantité de petits trous plus ou moins imperceptibles, d'où suinte continuellement une liqueur mucilagineuse, capable de défendre la surface interne de la trachée artere, contre l'acrimonie de l'air que nous respirons. Cette liqueur vient de petits grains glanduleux dispersés dans l'épaisseur de la membrane, mais principalement des grains un peu plus gros, dont est parsemée la surface externe ou postérieure de la membrane forte qui acheve le canal & supplée au défaut de la portion des cerceaux cartilagineux: on trouve presque la même structure dans les ramifications, à proportion jusqu'à leur extrémité.

Tous les vaisseaux dont les *poumons* sont principalement composés, tant les aëriens, c'est-à-dire, les bronches, que les sanguins, savoir, les arteres & les veines pulmonaires, les arteres & les veines bronchiques s'accompagnent par-tout dans ce viscere.

Ils sont pour l'ordinaire tellement arrangés jusqu'aux dernieres ramifications, qu'on trouve un tronc subalterne ou un rameau de bronches entre un tronc subalterne ou un rameau d'arteres pulmonaires, & un tronc subalterne, ou un rameau de veines pulmonaires. Les vaisseaux bronchiques sont immédiatement collés aux bronches. En quelques endroits ces trois vaisseaux sont rangés de maniere qu'ils se touchent tous trois, & laissent entr'eux un espace triangulaire.

Les bronches se divisent en un très-grand nombre de ramifications. Les derniers rameaux deviennent les pédicules des petits lobules. Les lobules sont toujours angulaires, oblongs, larges, étroits, &c. Les pédicules jettent entre les lobules, d'autres pédicules

membraneux, plus petits, très-courts, qui aboutissant aux véficules & aux cellules bronchiques, & en font des continuations. Les troncs fubalternes & les rameaux des bronches produifent encore immédiatement de la convexité de leurs parois, quantité de ces petits pédicules.

Quand on foufle dans les *poumons*, les cellules bronchiques les plus voifines de la furface externe des *poumons*, fe préfentent comme de petites portions de véficules arrondies. C'eft ce qui a déterminé de donner le nom de véficules à toutes les cellules bronchiques en général, quoiqu'elles foient toutes angulaires, excepté celles dont je viens de parler.

Quand on examine un *poumon* fans l'avoir foufflé, on y trouve les cerceaux cartilagineux des bronches, tellement rapprochés les uns des autres, que de deux cerceaux voifins, le plus étroit s'engage un peu dans l'autre; quand on tire une portion des bronches par les deux extrémités, on écarte ces cerceaux les uns des autres, & par ce moyen on allonge le canal bronchique qui fe raccourcit auffi après par le reffort de la membrane élaftique, quand on ceffe de tirer.

Quand on ouvre tout au long quelque portion d'arteres ou de veines pulmonaires dans ce même *poumon*, on y trouve quantité de rides transverfales, qui s'effacent quand on tire ces vaiffeaux en long. Cette Obfervation eft donnée par M. Helvetius.

Par le moyen de cette ftructure, non-feulement toutes les ramifications des bronches, mais auffi toutes celles des arteres & des veines pulmonaires gardent toujours la même direction dans un *poumon* gonflé & dans un *poumon* dégonflé; elles deviennent fimplement raccourcies, fans devenir plus tortues ou pliées. C'eft ainfi que ces vaiffeaux s'allongent dans l'expiration, & s'accourciffent dans l'infpiration.

Ces trois vaiffeaux font enfemble, comme dans une efpece de gaine cellulaire qui accompagne toutes leurs ramifications. Ce n'eft que la continuation des cellules interlobulaires, c'eft-à-dire du tiffu cellulaire des interftices des lobules. Cependant les pellicules qui le compofent font arrangées autour de ces vaiffeaux d'une maniere plus réguliere, & plus en long qu'ailleurs, de forte qu'elles paroiffent former une vraie gaine.

Quand on fouffle dans un tuyau qu'on y aura introduit jufqu'à toucher immédiatement à un tronc des vaiffeaux ou à un tronc des bronches, l'air y gliffe d'abord tout au long dans les cellules qui environnent de plus près ces troncs ou ces rameaux: mais fi on continue de fouffler, il s'avance par-tout dans le tiffu interlobulaire.

On trouve fur la premiere bifurcation de la trachée-artere, à l'angle même de la bifurcation, en-devant & en-arriere, certains corps glanduleux, mollets, irrégulierement arrondis, d'une couleur bleuâtre ou noirâtre, & d'un tiffu qui reffemble en partie à celui du thymus décrit ci-deffus, & en partie à celui de la glande thyroïde dont il fera parlé ci-deffous. Il s'en trouve de pareils à l'origine de chaque ramification des bronches: mais ils diminuent à proportion, & deviennent plus petits. Ces glandes font attachées immédiatement aux bronches & enveloppées du tiffu interlobulaire, elles paroiffent communiquer par de petites ouvertures avec la cavité des bronches.

La trachée-artere a plufieurs membranes ou tuniques, comme il eft dit ci-deffus. La plus externe & qu'on appelle commune, enveloppe la trachée-artere dans la poitrine: mais hors de la poitrine cette premiere tunique tire fon origine des expanfions aponévrotiques des mufcles du cou. C'eft entre cette tunique & la fuivante que font enfermés les grains glanduleux dont il eft parlé ci-deffus.

La feconde membrane ou tunique lui eft propre; elle eft cellulaire & une continuation de la tunique cellulaire des *poumons*. Les pellicules de cette tunique les plus voifines des cerceaux cartilagineux, leur fervent de périchondre externe. La troifieme membrane eft en-dedans, elle eft de même fort adhérente aux cartilages, & leur fert auffi de périchondre interne.

La quatrieme membrane eft celle qui forme le fupplément du canal cartilagineux de la trachée-artere. Elle eft principalement faite de deux lames ou couches, en partie mufculaires & en partie tendineufes, dont l'externe ou poftérieure eft compofée de fibres longitudinales, l'interne ou antérieure l'eft de fibres tranfverfales. Cette membrane eft percée de petits tuyaux des grains glanduleux mentionnés ci-deffus, lefquels étant preffés fourniffent une liqueur, & étant examinés par le microfcope paroiffent véficulaires ou folliculeux, à-peu-près comme ceux de l'eftomac.

Le ligament qui eft entre chaque cerceau cartilagineux, eft très-fort & élaftique. Ces ligamens fe bornent chacun à deux cartilages, fans aucune communication les uns avec les autres. Ils font attachés au bord des cartilages, à-peu-près comme les mufcles intercoftaux font attachés aux côtes.

Les bronches, à mefure qu'elles s'avancent dans la maffe des *poumons*, perdent leur cartilage: mais les lignes ou colonnes mufculeufes de M. Morgagni, paroiffent toujours également après, & même quelquefois mieux que devant. On y voit auffi les deux plans mentionnés ci-deffus. On y voit encore très diftinctement, quelquefois fans microfcope, beaucoup de petits trous qui s'ouvrent de dedans en-dehors dans les pédicules des lobules & les cellules bronchiales ou véficules qui environnent immédiatement les bronches.

USAGES.

La refpiration fe fait par deux fortes d'organes, dont on peut regarder les uns comme actifs & les autres comme paffifs. Les *poumons* font de la feconde efpece; la premiere comprend principalement le diaphragme & les mufcles intercoftaux.

D'abord que les mufcles intercoftaux fe mettent en contraction, les arcades des côtes fe levent conjointement avec le fternum, & s'écartent les unes des autres; ce qui élargit la capacité de la poitrine de côté & d'autre, & de derriere en-devant.

Dans le même inftant le diaphragme s'applanit par deux mouvemens qui paroiffent fe contrarier; favoir le mouvement de contraction des fibres charnues du diaphragme, & le mouvement de dilatation des côtes auxquelles il eft attaché. La furface externe de la poitrine étant par-là comme augmentée, & la cavité des bronches ayant en même-tems & par le même moyen moins de réfiftance, l'air qui nous environne cede à la preffion externe, & fe plonge dans tous les efpaces où alors la preffion ceffe, c'eft-à-dire, dans la trachée-artere & dans toutes les ramifications des bronches jufqu'aux véficules: c'eft ce qu'on appelle infpiration.

Le mouvement d'infpiration n'eft que momentané; il ceffe dans un inftant, en ce que les mufcles intercoftaux fe relâchent, & les côtes reprennent leur fituation par le moyen du reffort de leurs ligamens & de celui de leur portion cartilagineufe. On appelle expiration ce dernier mouvement par lequel les côtes fe rabaiffent & fe rapprochent.

Les arteres & les veines pulmonaires qui accompagnent les bronches dans toutes leurs ramifications jufqu'autour des véficules, fervent à faire paffer le fang veineux par les filieres ou détroits de leurs extrémités capillaires, & par-là lui procurer au moins trois fortes de changemens ou modifications, que voici,

La premiere, eft d'y devenir brifé, broyé & comme pulvérifé: la feconde, eft de fe dépouiller d'une certaine quantité de férofités par la tranfpiration pulmonaire, qu'on appelle vulgairement haleine. La troifieme enfin, eft d'y devenir, pour ainfi dire, ranimé par l'impreffion de l'air qui y paffe; foit que cet air s'y infinue totalement, foit qu'il y porte des particules fines, dont il n'eft que le véhicule; foit enfin, qu'il ne

fasse que comprimer & secoüer le sang qui passe autour des vésicules ou cellules bronchiques par le réseau vésiculaire.

Les cartilages de la trachée-artere & ceux des bronches servent en général à faire un canal qui ne soit pas capable de s'affaisser par la compression, & qui néantmoins soit propre à céder à certains mouvemens de pression ou d'impulsion sans se casser. Ces cartilages n'étant pas des cerceaux ou anneaux entiers, & étant suppléés par des membranes élastiques, permettent un mouvement de dilatation & de rétrécissement qui sert à faire les différens tons de voix. Ils sont attachés les uns aux autres par des ligamens élastiques & d'une certaine largeur, qui facilitent aux bronches l'allongement & le rétrécissement réciproque dans les mouvemens de respiration. WINSLOW, *Anat.*

PULMO MARINUS, Offic. Aldrov. Exang. 577. C. B. P. 369. Jonf. Exang. 56. Bellon. Aquat. 438. Gesn. Aquat. 760. Rondel. Aquat. 2. 131. Charlt. Exer. 68. *Poumon de Mer.*

Cette substance flotte sur la mer; elle est d'une couleur transparente, bleuâtre, & à peu près semblable à celle du crystal; elle est si tendre qu'on ne peut presque la tirer de la mer en entier. Si on la broye lorsqu'elle est récente, & qu'on s'en serve en onguent, elle guérit la goute & les engelures. DIOSCORIDE. DALE.

Lemery dit dans son Traité *des Drogues*, qu'elle contient une grande quantité d'huile & de sel tant volatil que fixe; elle fait tomber les poils des parties auxquelles on l'applique, si on la fait calciner, & qu'on en tire une lessive; cette lessive faite dans une grande quantité d'eau, & prise en boisson dissout la pierre, & provoque les regles & les urines.

PULMONARIA, *la pulmonaire.*

Voici ses caracteres.

Son calyce ressemble à un tube pentagonal, & divisé en cinq segmens; sa fleur est monopétale, cylindrique dans sa partie inférieure, & faite en godet dans sa partie supérieure; ses bords sont divisés en cinq segmens ronds; il part cinq étamines des côtés intérieurs de la partie cylindrique qui est finement découpée.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Pulmonaria vulgaris, latifolia; flore albo*, T. 136. Boerh. Ind. A. 193. *Pulmonaria maculosa*, Offic. Ger. 662. Emac. 808. Raii Hist. 1. 488. Park. Parad. 448. *Pulmonaria Italorum ad Buglossum accedens*, J. B. 3. 595. *Symphytum maculosum, sive Pulmonaria latifolia*, C. B. P. 259. *Sauge de Jerusalem.*

Les feuilles les plus basses de cette plante sont larges & ovales, longues de cinq ou six pouces, placées sur des pédicules larges, couvertes de poil très-fin; d'un verd foncé par dessus, & marqueté de blanc, d'un verd pâle & sans aucune tache en-dessous. Ses tiges s'élevent environ à un pié de hauteur; elles sont garnies d'un grand nombre de petites feuilles; elles portent à leur sommet plusieurs fleurs ramassées. Ces fleurs sont placées chacune dans un long calyce velu. Leur extrémité déborde tant soit peu ce calyce; elles sont rougeâtres, en coupe, séparées les unes des autres, divisées par les bords en cinq segmens ronds, & suivies chacune de quatre semences rudes, qu'on trouve au fond du calyce. Sa racine est petite & fibreuse. On la cultive dans les jardins; elle fleurit en Mai, ses feuilles sont d'usage.

On la compte entre les plantes pectorales, balsamiques, & bienfaisantes dans les toux, les consomptions, les crachemens de sang, & autres affections des poumons; on la fait entrer pareillement dans les potions vulnéraires, & dans les décoctions de la même nature; elle est agglutinante; elle fait cicatriser les ulceres & les plaies, vieilles & récentes. MILLER, *Bot. Off.*

Cette *pulmonaire* a un goût salé, herbeux, glutineux, & ne laisse pas de teindre passablement le papier bleu. Elle est fort adoucissante. On l'emploie dans les tisanes & dans les bouillons de mou de veau, pour les maladies de poitrine, quand les crachats sont salés ou purulens. TOURNEFORT.

2. *Pulmonaria Alpina foliis mollibus subrotundis, flore cæruleo*, T. 136. *Symphitum maculosum*, Dod. p. 135.
3. *Pulmonaria foliis echii*, Ger. 662. Emac. 808. Raii Hist. 1489. Synop. 3. 226. Tourn. Inst. 136. Boerh. Ind. A. 193. *Pulmonaria angustifolia, rubente cæruleo flore*, C. B. P. 260. *Pulmonaria angustifolia*, Park. Parad. 248. *Pulmonaria rubro flore, foliis echii*, J. B. 3. 597. *Symphytum maculosum seu pulmonaria maxima; foliis quasi saccharo incrustatis*, Raii Hist. 3. 266. *Sauge de Bethléem à feüilles étroites.*

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit en Mai. Ses feuilles seules sont d'usage; elles ont les mêmes vertus, que celles de la sauge de Jerusalem. DALE.

4. *Pulmonaria folio non maculoso*, Clus. 5. 169. *Symphytum minus non maculatum Germanicum, angusti folium floribus è rubentibus cæruleis*, M. H. 3. 444.
5. *Pulmonaria major, non maculosa*, J. B. 3. 493.
6. *Pulmonaria orientalis, calyce vesicario, foliis echii, flore purpureo, infundibuliformi*, T. Cor. 6. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Le suc de cette plante est doux & bénin; elle n'est pas plus efficace dans les maladies des poumons que la bourrache ou la langue de chien; elles sont l'une & l'autre également bienfaisantes dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir, d'amollir & de relâcher.

Elle est ainsi que les mauves, émolliente, agglutinante; consolidante, humectante, & épaississante. On recommande ses fleurs & ses feuilles, dans le crachement de sang, & dans la phthisie. On la compte entre les vulnéraires. Elle passe pour bienfaisante dans l'enrouement & les toux invétérées. C'est pourquoi l'on s'en sert dans la pleurésie, la péripneumonie & l'hépatite, où il est question de faciliter l'expectoration. Elle dégage la respiration; & est salutaire dans les maladies des reins. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

PULMONIA. Voyez *Peripneumonia.*
PULPA, *pulpe des fruits.*
PULPEZIA, *apoplexie.*
PULS. Voyez *Etnos*, qui est la même chose.

PULSATILLA, *la coquelourde.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & vivace; ses feuilles sont découpées, & forment autour de la tige une couronne, comme dans l'anémonoïdes & dans l'anémone. La sommité de la tige, s'étend & fait un placenta, dont la base a son fond environné d'une fleur nue, exapétale, & garnie d'un très-grand nombre d'étamines, qui partent du fond du placenta entre les pétales. Son ovaire dégénere en une petite tête sphérique, sur laquelle croissent des petites siliques velues, qui ont une longue gaine velue, & qui se termine en une espece de capillament, long & foible, semblable au poil d'une plume d'oiseau.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Pulsatilla, folio crassiore, & majore flore*, C. B. P. 177. Tourn. Inst. 284. Raii Synop. 3. 260. Boerh. Ind. A. 39. *Pulsatilla*, Offic. *Pulsatilla vulgaris*, Ger. 314.

Emac. 385. Park. Theat. 341. Raii Hist. 1. 633. *Pulsatilla Anglica purpurea*, Park. Parad. 199. *Pulsatilla pupurea cæruleave*, J. B. 3. 409. *Coquelourde.*

Cette plante est si acre que la vapeur seule de ses feuilles frottées entre les doigts, semble brûler le nez & pénétrer jusqu'au cerveau : on en pourroit faire usage dans la léthargie. On en applique les feuilles broyées sur des ulceres, mais singulierement sur les plaies des chevaux.

Cette plante donne par l'analyse Chymique quelques marques d'acidité, beaucoup de soufre & de terre, peu de sel fixe, & point du tout de sel volatil concret. TOURNEFORT.

2. *Pulsatilla, flore minore nigricante*, C. B. P. 177. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

PULSATIO, *pulsation*, battement sensible qui se fait dans une partie affectée de quelque maladie. On entend par une douleur pulsative, celle qui est accompagnée du battement dont nous venons de parler.

PULSILOGIUM, *pulsiloge*, instrument propre à mesurer la vitesse du pouls. Sanctorius passe pour le premier Inventeur de cette machine. Floyer en a fait la matiere d'un Traité.

PULSUS, *pouls*.

Il n'y a point de parties dans la Medecine spéculative, qui soit embarrassée d'un si grand nombre de difficultés que celle qui traite du *pouls*; les différens Auteurs de Physiologie, ont embrassé des sentimens entierement opposés les uns aux autres. Ceux-ci doutent qu'il faille attribuer le *pouls* à la systole; ou si c'est à la diastole; & ils mettent en question si le mouvement du cœur & des arteres se fait précisément dans le même moment: ceux-là, entre lesquels, il faut particulierement compter les Anciens, distinguent une multitude incroyable de *pouls*, qu'on ne peut ni concevoir par la pensée, ni reconnoître au toucher. Les uns se sont jettés dans une erreur tout-à-fait opposée, & n'ont admis que deux ou trois différentes especes de *pouls*. D'autres réduisent ces especes à une seule, tandis que leurs adversaires soutiennent la distinction des *pouls* nécessaire, pour prévenir la confusion & les bévues dans la pratique. Entre les Modernes, il y en a qui prétendent que le *pouls* prompt ne differe point du *pouls* fréquent : d'autres au contraire prétendent qu'il est de la derniere importance de les distinguer dans la pratique. On confond ici les *pouls* véhémens, forts, larges & prompts; là on les considere comme tout-à-fait différens entre eux. Enfin, si l'on s'en rapporte à l'expérience, à peine trouvera-t-on deux Medecins qui accordent la même dénomination au *pouls* d'un malade, auprès duquel ils auront été appellés. Il n'y a pas moins de variété entre les Savans sur l'application de la doctrine des *pouls* dans la pratique. Les uns assurent que ce sont des signes fort trompeurs dans la plupart des maladies, & qu'ils ne sont d'usage que dans quelques fievres. D'autres soutiennent avec opiniâtreté que la connoissance des *pouls* est tellement nécessaire à un Praticien, qu'il ne peut, sans elle, former de prognostic, surtout dans les maladies dont la cause est cachée. Ceux-ci s'accordent avec les Chinois, pour regarder la connoissance des *pouls* comme fort importante; & ils veulent qu'on en ait fait une longue étude sur les différentes parties du corps. Quant à moi, il me semble que toutes ces contradictions viennent originairement de ce que les Anciens à qui la circulation du sang étoit inconnue, ont imaginé une multitude de *pouls* différens d'après les différences abstraites & spéculatives d'un corps solide mis en mouvement. D'ailleurs, quelques Modernes ayant rarement appliqué la doctrine de la circulation du sang, à la pathologie & à la pratique, s'en sont tenus aux regles que les Anciens avoient prescrites sur les *pouls*, sans s'embarrasser de les reformer, sur la découverte de la circulation du sang qu'ils avoient faite. Mais afin de procéder avec quelque certitude dans cette matiere, & de prévenir les erreurs pour l'avenir, je déduirai de la circulation du sang & des loix de la mécanique, la nature & les différences des *pouls*, avec les avantages de cette connoissance dans la pratique.

Mais avant que de nous engager plus loin, l'exactitude, la liaison, & la lumiere que l'exactitude & la liaison répandent sur les choses, exigent que nous commencions par la physiologie ou la constitution naturelle du *pouls*. On fait d'abord ici une question : on demande si le mouvement du cœur est le même que celui du *pouls*; ou si le cœur & les arteres ont leur systole en même-tems, & si la systole est le vrai *pouls*; ou plutôt si le cœur est à sa systole, lorsque les arteres sont à leur diastole, & réciproquement; & si le *pouls* consiste, non dans la systole, mais dans la diastole des arteres. Sennert dans ses *Institut. Lib. III. Part.* 1. *Sect.* 4. *cap.* 1. embrasse le premier de ces sentimens, & prétend que la dilatation & la contraction du cœur & des arteres se font en même-tems; il en appelle là-dessus au témoignage des sens, auquel il y a de l'opiniâtreté, dit-il, de ne se pas rendre. Cependant il paroît contredire ce sentiment lui-même, dans l'endroit que nous venons de citer, où il jette le Lecteur dans une espece de perplexité.

« Si la contraction du cœur se faisoit, & si ce qu'il contient en étoit chassé dans le même tems que les arteres se resserrent aussi; il s'ensuivroit que les arteres ne pourroient point recevoir de sang, & que si le cœur & les arteres se dilatoient en même-tems, le cœur ne recevroit point le sang des arteres, parce que ces deux actions se nuiroient mutuellement. »

Voici la maniere dont il répond à cette difficulté.

« Il ne résulte, dit-il, aucune contradiction, ni de la dilatation, ni de la contraction du cœur & des arteres faites en même-tems; parce que les arteres ne sont pas tellement comprimées & fermées, qu'elles ne puissent absolument rien recevoir; il y reste toujours une place suffisante, pour ce que le cœur a à y transmettre: il en est de même du cœur, il peut toujours recevoir le sang des poumons; ainsi le sang peut toujours passer du cœur dans les arteres, & dans les parties adjacentes, & remplir ces vaisseaux dans leur dilatation. »

Il n'est pas difficile de s'appercevoir que toute cette explication est absolument incompatible, avec des notions exactes de la circulation du sang qui manquoient à Sennert.

Mais ce qui doit étonner, c'est que des Auteurs à qui la circulation du sang étoit suffisamment connue, aient marché sur les pas de Sennert, & prétendu que le mouvement du cœur dans sa systole, est le même que le mouvement des arteres dans le *pouls*, & que la systole du cœur, marque d'une façon particuliere celle du *pouls*. Ils s'opposent donc de toutes leurs forces, à ceux qui assurent au contraire que le mouvement du cœur & des arteres, loin d'être le même, se fait alternativement. Il n'est pas moins extraordinaire que des hommes tels que Galien, & Jean-Baptiste Montanus, *Lib. I. de Pulsibus Dignoscendis*, *cap.* 5. aient assuré que la systole ou la contraction du *pouls* ne peut s'appercevoir, & qu'ils aient même rejetté l'opinion de ceux qui pensent que l'artere est à sa diastole, dans la vibration du *pouls*. Notre avis, ainsi que celui de presque tous les Modernes, est que le *pouls* n'est autre chose que la dilatation, ou l'expansion des arteres par le sang poussé dans la contraction du cœur, du ventricule gauche dans les arteres, dont le diametre est augmenté par l'impulsion du sang venant du cœur; impulsion qui se communique à tous les fluides; & qu'après leur dilatation, el-

les s'affaissent, se restituent dans leur premier état, se resserrent même, & réagissent sur le sang qu'elles font entrer dans les canaux les plus petits, & dans les veines. Si l'on consulte Bellini, *Tract. de Pulsibus*, & l'expérience; on trouvera que les arteres ont un double mouvement; l'un de dilatation, par lequel elle font impression sur le doigt; & l'autre de contraction par lequel elles paroissent s'en éloigner, & dont on ne s'apperçoit, selon Galien, qu'avec beaucoup de difficulté. La circulation du sang dont dépend la vie, se fait par un mouvement réciproque du cœur & des arteres: il n'est pas possible d'expliquer la progression des fluides dans le corps, sans ce mouvement réciproque. Lorsque le cœur est à sa systole, & chasse le fluide qu'il contient: les arteres sont à leur diastole & le reçoivent. Lorsqu'en conséquence du grand nombre de fibres spirales & musculeuses dont les arteres sont composées, ces canaux se resserrent; les veines & le cœur sont à leur diastole, & reçoivent le sang qui sort des arteres dans leur contraction. Galien a entrevu toutes ces choses qui s'accordent si parfaitement avec la circulation du sang: car on lit, *Anatom. Administ. Lib. VII.* « que la pulsation du « cœur & des arteres est telle, que quand le cœur est « plein les arteres sont vuides, & que quand le cœur est « vuide les arteres sont pleines. C'est aussi le sentiment « de Fernel: le *pouls*, dit-il, a sa systole & sa diastole; la « diastole consiste dans une dilatation ou expansion de « l'artere en tous sens; & la systole dans une contrac« tion ou affaissement de l'artere en tout sens.»

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait moins de contestation & de variété dans les sentimens sur ce qui concerne les *pouls*. Presque tous les anciens ont prétendu qu'ils étoient tons différens & distingués les uns des autres; au lieu qu'il paroît évidemment par les ouvrages de quelques modernes, que le *pouls* prompt ne differe point du *pouls* fréquent. D'autres prétendant s'élever au-dessus de l'intelligence du commun, ont avancé qu'il y a une si grande différence entre ces deux *pouls*, qu'on peut regarder comme un insensé tout Praticien qui n'est pas de cet avis.

Examinons donc cette matiere de fort près, & tâchons de nous débarrasser des dontes & des difficultés dont elle est parsemée.

Les Anciens qui s'accordoient tous à regarder le *pouls* comme un mouvement local, s'imaginerent qu'il n'y avoit rien qu'on pût assurer de l'un qui ne fût applicable à l'autre. Or il y a, selon Galien & Sennert, cinq choses à considérer dans tout mouvement local. 1°. La cause motrice. 2°. L'espace parcouru du corps en mouvement. 3°. Le tems employé à le parcourir. 4°. Le repos des corps qui se rencontrent dans des directions diamétralement contraires. 5°. L'instrument à l'aide duquel se fait le mouvement. C'est de là qu'ils déduisent les premieres différences des *pouls*; de la cause motrice dépendent sa véhémence & sa foiblesse; il y a donc *pouls* véhément & foible. De la quantité de la distension ou de la dilatation, ou de l'espace parcouru, dépendent sa grandeur & sa petitesse. Du tems employé par l'artere à se dilater, dépendent sa promptitude & sa lenteur. Du plus ou moins de tems que l'artere demeure en repos, dépendent sa fréquence & sa rareté. Enfin de l'organe du *pouls* qui est l'artere même, & qui peut être dure ou molle, dépendent sa mollesse ou sa dureté.

Quoique Sennert dise dans ses *Instituts* que le *pouls* prompt est celui dans lequel l'artere se dilate en très-peu de tems; cependant il convient ensuite qu'on ne peut estimer la vitesse du *pouls* par l'espace, parce que cet espace ne peut être connu par le tact; c'est pourquoi il ordonne de ne définir le *pouls* prompt, que relativement à la qualité du mouvement, à sa vitesse ou à sa lenteur. D'autres ont pareillement entendu avec Fernel, par un *pouls* prompt, celui dans lequel l'artere se distend en peu de tems; & par un *pouls* lent, celui dans lequel elle emploie beaucoup de tems à se dilater.

Bellini dit, *Tract. de Pulsibus*, que « le *pouls* prompt est « celui dont la sensation dure fort peu de tems sur le « doigt appliqué; & le *pouls* lent, celui dont la sensa« tion continue plus long-tems sur le doigt. » Sennert, Fernel & d'autres, entendent par un *pouls* fréquent celui dont le repos est court, ou dans lequel il n'y a qu'un très-petit intervalle entre chaque pulsation. Ainsi selon ces Auteurs un *pouls* rare sera celui dont le repos est long, ou qui laisse un long intervalle entre chaque pulsation. Un *pouls* fréquent pourroit être aussi celui qui distend l'artere en peu de tems, & se fait sentir fréquemment au toucher; & le *pouls* rare, celui dans lequel le contraire se passe. La fréquence ne convient pas proprement au mouvement; il n'y a que la vitesse ou la lenteur, l'intensité ou la rémission de la force motrice qui lui soient applicables. Tout degré de mouvement doit être estimé par la vitesse & par la lenteur. Le mouvement considéré en lui même n'est ni fréquent ni rare. La fréquence & la rareté ne sont relatives qu'au nombre plus ou moins grand de pulsation faite dans un certain tems donné. Ainsi l'on dira qu'une impulsion ou un mouvement est fréquent, lorsqu'en une demiheure on aura rempli & vuidé cent fois une seringue, & qu'il sera rare, si on ne l'a remplie & vuidée que trente fois pendant le même espace de tems. Si un globe est chassé par une force qui lui est successivement appliqué, on estimera sa vitesse par les chocs; mais ces chocs pourront être plus ou moins rares, c'est à dire, laisser entre eux plus ou moins d'intervalle. D'un autre côté chaque choc sera plus ou moins grand.

Toute cette doctrine a certainement lien, & cadre avec toute l'exactitude possible, dans les cas où le mouvement n'est pas continu, mais où il y a des momens de repos: on peut dire alors de ces distinctions qu'elles sont de quelque usage; il seroit absurde de confondre le *pouls* prompt & fréquent, s'il en étoit ainsi des *pouls*; mais le mouvement des arteres est tout autre; il est continu, il ne s'y fait point de repos; le sang circule sans intermission du cœur dans les arteres, & des veines dans le cœur. Il ne faut point s'imaginer qu'après une pulsation ou une dilatation de l'artere, lorsqu'on n'apperçoit plus de mouvement au toucher, il n'y ait plus d'action & que tout soit en repos. Nous avons fait voir plus haut, que l'artere immédiatement après sa dilatation se resserroit & réagissoit, tant en vertu de la force élastique qui lui est propre, que de l'influx des esprits dans ses fibres musculeuses. C'est en conséquence de cette réaction que le sang est porté dans les veines, & qu'il se fait derechef une dilatation de l'artere. Ainsi, si le *pouls* peut être comparé à quelque chose, c'est à une pendule dont les oscillations sont continuelles, & ne laissent entre elles aucune intermission sensible. Ce mouvement continuel que les anciens n'ont point connu, mais que les modernes ont assez bien compris, a fait naître une dispute entre ceux-ci; on a demandé si la fréquence & la vitesse du *pouls* étoient deux choses distinctes & séparées. Pour prévenir toute erreur, résolvons cette question avant que d'aller plus loin. Si un Medecin compte à son malade deux mille pulsations dans une heure, il dit que son *pouls* est d'une fréquence contre nature; s'il ne compte à un autre malade que mille pulsations dans le même tems, il dit que son *pouls* est rare. Mais un antre Medecin est appellé; il fait les mêmes expériences que son confrere, & il dit que le *pouls* du premier est prompt, & que celui du second est lent; il s'agit de savoir qui des deux a raison; mon avis est qu'ils n'ont tort ni l'un ni l'autre. Puisque le mouvement du cœur & des arteres consiste dans leur systole & diastole continuelles, il n'est pas possible que le nombre des pulsations augmente & devienne plus grand dans un petit tems donné, sans que chaque systole & chaque diastole des arteres ne deviennent plus promptes & ne s'achevent en moins de tems, précisément comme nous l'observons des vibrations

d'un pendule qui sont chacune d'autant plus courtes, qu'il s'en fait un plus grand nombre dans un tems donné. Il est à propos d'observer ici que la vitesse du *pouls* ne peut être estimée par une seule pulsation, parce que sa durée est trop courte. C'est ce qui a fait dire à Sylvius, cet habile Praticien, *Prax Med. Lib. I. cap.* 19. « que la vitesse du *pouls* peut se concevoir, quoique « l'estimation ne s'en fasse pas exactement par le tact. » Nous lisons dans le Traité de Bellini, *de Pulsibus*, « qu'un *pouls* prompt n'affectant le toucher qu'un ins- « tant, & n'étant dans la plus grande altération que « très-peu différent de son état naturel, ou n'existe « point du tout, ou ne peut être connu par le toucher, « la dilatation naturelle de l'artere ne se faisant point « dans un tems assez long pour permettre une évalua- « tion; & dans l'état contre nature du *pouls*, sa vitesse « étant encore moins sensible; » d'où il s'ensuit qu'un *pouls* ne peut être appellé fréquent, à moins qu'il n'y ait vitesse en même tems, & qu'il ne peut être prompt à moins qu'il n'y ait fréquence, une pulsation seule ne déterminant rien par rapport à la vitesse. C'est avec raison que Schelhammer remarque dans son Traité *de Pulsibus*, que la fréquence du *pouls* ne peut s'estimer que par la vitesse des pulsations qui se succedent. C'est par cette raison qu'il n'est jamais question dans les Auteurs de Medecine d'un *pouls* fréquent & lent, ni d'un *pouls* prompt & rare en même tems; deux qualités qui peuvent convenir ensemble au mouvement interrompu, mais qui ne sont point compatibles entre elles dans le mouvement continu. Il est donc évident qu'il ne faut point rapporter les différentes especes de *pouls* au mouvement local ou à l'impulsion d'un corps, & qu'il y auroit de l'absurdité à prétendre que l'on peut assurer ou nier de l'un tout ce qui convient & ne convient point à l'autre, à l'imitation des anciens, à qui la circulation du sang n'étoit point connue, c'est-à dire, qui ont ignoré le phénomene d'après lequel il falloit partir pour marquer la différence des *pouls* & en compter les especes.

On sait assez que presque tous les Medecins, tant anciens que modernes, ont mis une différence particuliere entre le *pouls* prompt & véhément, puisqu'ils ont dit que la rémission étoit l'opposé de la vitesse ou de l'intensité; & la foiblesse, l'opposé de la force & de la véhémence. Comme ils estiment la vitesse du *pouls* par le plus ou moins de tems employé; ils estiment sa véhémence par le plus ou moins de force de la cause motrice. Mais il se présente ici une difficulté considérable. On demande si l'on ne peut pas dire qu'un *pouls* prompt est un *pouls* véhément, puisque selon tous les Mathématiciens l'accroissement de la vitesse suppose toujours celui de la force motrice. C'est à cet accroissement ou de l'une ou de l'autre, qu'il faut attribuer la faculté de produire de plus grands effets, ou de surmonter plus d'obstacles. Or la véhémence du mouvement n'est appréciable que par les effets; un mouvement sera plus ou moins véhément, selon que la quantité des obstacles levés sera plus ou moins grande. C'est en conséquence de ces principes que les savans Mécaniciens conviennent qu'un petit corps mu avec une grande vitesse, peut mouvoir une masse fort considérable; en effet il est démontré qu'un globe d'un certain diametre qui se meut avec une vitesse qui est comme 2, produit un effet plus considérable qu'un globe d'un diametre double, qui se meut avec une vitesse qui est moindre que 1.

D'ailleurs qui n'a pas remarqué les effets surprenans produits par les corps les plus subtils, comme l'air, l'éther & le feu, lorsque leur vitesse est fort grande. Galien paroît être d'avis que la vitesse & la véhémence du *pouls* different peu l'une de l'autre. « La véhémence, « dit-il, *Lib. III. de different. Pulf. c.* 5. marque com- « munément la force de l'action, & en même tems sa « vitesse. On dit de ceux qui agissent avec véhémence « qu'ils sont σφοδροί. « Le même Auteur ajoute dans l'endroit que nous venons de citer, « que s'il avoit eu « des noms à donner au *pouls*, il ne les auroit différen- « ciés que par leur action sur le toucher, & qu'il eût « appellé cette action forte ou foible; & la même ac- « tion jointe à la vitesse, véhémente ou languissante. Je « pense, quant à moi, que la plupart des Medecins s'étant « servis du terme de véhémence pour marquer une des « différences simples des *pouls* il ne faut point s'en défai- « re. » Mais pour jetter plus de lumieres encore sur cette matiere, nous aurons recours ici au principe des Mécaniciens, & nous considérerons la véhémence sous deux respects différens, ou par rapport au corps en mouvement, ou par rapport à l'accroissement de la force motrice. En général on dit qu'un mouvement est véhément, lorsqu'il a beaucoup de force, qu'il produit de grands effets, & qu'il surmonte de grands obstacles. Pareillement on dit qu'un *pouls* est véhément lorsqu'il fait une forte impression sur la main. Au contraire il passe pour foible & languissant lorsque cette impression est légere. La véhémence, par rapport au corps en mouvement, s'estime ou par sa quantité de matiere, ou par sa force motrice. Ainsi un gros corps, animé d'une grande force qui le met en mouvement, produit un effet véhément ou une grande action.

On applique encore le terme de véhémence à l'accroissement du mouvement; il y a véhémence, dit-on, lorsqu'il y a intensité & promptitude. En effet, il est constant qu'un très petit corps dont on augmentera la vitesse, produira des effets très-considérables: mais il n'y a point de doute que l'effet produit ne fût encore plus grand, si l'accroissement de la quantité de matiere s'étoit fait avec celui de la vitesse. Ainsi quoique selon Galien un *pouls* prompt considéré en lui-même ne soit jamais sans véhémence, un *pouls* ne sera dit extremement véhément que dans les cas où les fibres du cœur seront animées par une grande quantité d'esprits. Otez à ce *pouls* la vitesse, il ne sera que fort; rendez-lui la vitesse il sera véhément; supposez en même tems que la quantité du sang qui passe dans les arteres dans une seule contraction du cœur, soit très-considérable, vous aurez un *pouls* véhément & large; car alors le doigt sera frappé fortement, ce qui marquera la véhémence; & cette impression aura je ne sai quoi de violent & d'étendu, qui caractérisera la largeur. Mais comme il n'est pas toujours nécessaire, pour que la systole du cœur soit prompte, qu'il y ait une grande quantité de force ou d'esprit, ni que la quantité de sang transmise du cœur dans les arteres soit très-considérable, une quantité légere d'esprit suffisant quelquefois pour cet effet, il peut arriver que le *pouls* soit prompt, quoique l'artere ne soit pas distendue avec violence.

Les anciens déduisant les especes de *pouls* de la nature du mouvement local, & ayant imaginé, ainsi que nous l'avons remarqué ci dessus, autant de différentes especes de *pouls*, qu'il y a de différentes especes de mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils en aient trouvé une multitude innombrable, surtout Galien, qui combine le tems, l'espace, l'instrument, l'ordre, l'égalité, le rapport des chocs & la force motrice. On doit être encore moins surpris, qu'après s'être jetté dans ces spéculations spécieuses, ils soient arrivés à des distinctions incompréhensibles & inapplicables dans la pratique, & qu'ils aient pris le parti de les abandonner ensuite. Jean-Baptiste Montanus, *Consil.* 256. dit qu'il ne connoît point toutes les différences légeres des *pouls*, & il ajoute que Galien s'étoit abandonné à la subtilité naturelle aux Grecs & s'étoit fait un jeu de distribuer les *pouls* en un si grand nombre de classes. Quoique les différences qui sont entre elles, continue-t'il, puissent peut-être être saisies par l'esprit, elles échappent certainement au toucher.

Voici comment Gaspard Hoffman s'en exprime dans ses *Instituts*.

« Le petit abrégé de Goldaldinus, *de Pulsibus*, est pré- « férable, à mon avis, aux trois Livres de Ga- « lien, sur la différence, les causes & les prognostics « des *pouls*. Ces derniers ouvrages, tiennent beaucoup

« de la subtilité d'Hérophile, & paroissent avoir été « faits,plutôt dans sa jeunesse,que lorsqu'il eut acquis « par la pratique une expérience consommée. C'est « Montanus qui m'a déterminé à penser de cette ma- « niere. » Voyez cet Auteur. *Consil.* 257.

Un ami que j'avois en Italie m'a assuré tenir de la bouche même de Bartholomæus Schwalbius, célébre Medecin de Prague, qu'il s'en étoit tenu dans sa pratique à trois différences principales dans les *pouls*, l'égalité & l'inégalité, la vitesse & la lenteur, la force & la foiblesse.

Plempius dit, *Fundament. Med. Lib. V. Sect.* 2. *cap.* 2. que les Medecins ont imaginé bien des futilités sur les pouls, & qu'en suivant la subtilité de leur esprit, ils ont constitué entr'eux des différences, que le tact n'apperçoit point.

On trouve dans les ouvrages du célebre Welschius, ce passage remarquable, qu'il y a « dans toute la doctrine « des *pouls*, beaucoup de choses, incertaines, super- « flues, imaginaires; & dont les savans se sont bien ap- « perçus, en examinant avec soin la circulation du « sang, qu'ils ont trouvé se faire d'une maniere toute « autre qu'on imagine, & devoir être attribuée à la « pulsation & à la force vitale du cœur, sans avoir au- « cun égard, aux rêveries de quelques Auteurs qui « ont mieux aimé s'en rapporter à des conjectures qu'à « des principes mécaniques. »

Sylvius réduit toute la multitude des *pouls* inventée par les Anciens à trois qualités, la force, l'étendue, & la fréquence. Il entend par un *pouls* fort, celui qui est véhément,& dans lequel le doigt est frappé avec une certaine violence; par un *pouls* foible, celui qui affecte foiblement ou légérement le doigt, & par un *pouls* large, celui dans lequel la dilatation de l'artere est considérable. Ainsi un *pouls* est petit, ou grand selon Sylvius, selon que la dilatation de l'artere est plus ou moins grande; fréquent, selon que le nombre des pulsations faites dans un tems donné est plus grand dans un tems donné, dans un malade, que dans un autre, & rare; lorsque les pulsations laissent entre elles plus d'intervalle, qu'elles n'ont coutume d'en laisser.

Mais pour mettre dans ces choses tout l'ordre qu'elles peuvent comporter,& établir de vraies différences entre les *pouls* qui se rencontrent dans la pratique, tant dans l'état naturel que dans l'état contre nature : nous supposons, 1°. d'après les principes de la mécanique, que tout mouvement est prompt ou lent; car la vitesse & la lenteur sont des propriétés essentielles du mouvement. Aussi lisons-nous dans Galien, *Lib. de Pulsibus, ad Tyrones, cap.* 3. que la vitesse & la lenteur conviennent proprement au mouvement; & que les deux qualités qui constituent un mouvement prompt & lent, sont appliquables au *pouls* naturel. 2°. Que tout mouvement s'exécute dans un espace plus ou moins grand, & qu'il est conséquemment véhément ou languissant. 3°. Que tout mouvement est uniforme ou accéléré; ce qui doit être entendu, relativement au tems, à la véhémence, & à différentes pulsations. 4°. Enfin que tout mouvement anime un corps grand ou petit,& est grand ou petit selon le corps animé.

Supposons maintenant que le mouvement du cœur & des arteres est continuel, & consiste dans la systole & la diastole, qui se font sans aucune interruption, il s'ensuivra que tout *pouls* sera grand ou petit : grand, lorsque la quantité de sang poussé du cœur dans les arteres dans une contraction sera grande; car alors la dilatation de l'artere sera d'autant plus considérable : petit, lorsqu'il y aura peu de sang poussé du cœur dans les arteres; car alors la dilatation de l'artere sera petite. D'ailleurs tout *pouls* sera prompt ou lent : prompt, lorsque le cœur se resserrera promptement & en peu de tems, & poussera avec vitesse le sang dans les arteres : lent, au contraire, lorsque la contraction du cœur sera plus de tems à se faire; ou lorsque le sang sera plus de tems à passer du cœur dans les arteres. Mais comme on ne peut point estimer avec exactitude dans toutes sortes de *pouls*, les degrés de vitesse & de lenteur, parce que l'action du *pouls* ne dure qu'un moment; c'est à sa fréquence qu'il faut avoir recours; le *pouls* passera pour d'autant plus prompt, que la dilatation de l'artere se fera un plus grand nombre de fois dans un tems donné. Ainsi la fréquence n'est que la caractéristique, ou la mesure de la vitesse & de la rareté du *pouls*; en effet la fréquence n'est point du tout une qualité qu'on puisse attribuer au mouvement considéré en lui-même. Dans un mouvement continu composé, pour ainsi-dire, de deux parties; savoir, une systole & une diastole, dont l'une s'apperçoit & l'autre est insensible; il est raisonnable d'estimer la vitesse par la multitude des parties apperçues. 3°. Le *pouls* peut être égal ou inégal : égal, lorsqu'il y aura égalité exacte relativement à la vitesse ou à la fréquence des pulsations respectives, & relativement à leur grandeur ou petitesse : inégal, lorsqu'une pulsation sera plus petite ou plus grande qu'une autre, plus prompte ou plus lente; ensorte que le *pouls* paroisse intermittent; quoique l'intermission du *pouls* ne s'entende proprement que de cette espece d'inégalité, qui consiste dans une lenteur excessive. 4°. Le *pouls* peut être véhément,& fort, ou foible : véhément, lorsque la systole du cœur sera produite par une force motrice considérable, ou par une grande quantité d'esprits : foible, lorsque la quantité d'esprits qui occasionne la contraction du cœur est petite.

Quant aux différences imaginées par les Anciens de *pouls* vermiculaires, fourmillans, tremblottans, dentelés, & sautillans; elles sont fondées en partie sur l'inégalité du *pouls*, & en partie sur la convulsion des tuniques des arteres; c'est pourquoi tous ces *pouls* sont de fâcheux augures dans les maladies aiguës. Les *pouls* durs & mous dépendent aussi de l'état de l'artere; si il arrive qu'en conséquence d'une douleur excessive de spasme ou de convulsion, les tuniques de l'artere s'endurcissent, ensorte que la pulsation se fasse sentir fortement au toucher, le *pouls* sera dur : il sera mou au contraire, si les fibres des tuniques des arteres sont flasques, relâchées & humides. Lorsqu'il y a grandeur & véhémence dans le *pouls*, avec flaccidité, relâchement & humidité des arteres, alors on dit que le *pouls* est ondoyant. Le *pouls* ondoyant est ordinairement un symptome antécédent d'une sueur abondante.

Il est aisé d'appercevoir par ce que nous avons dit jusqu'à présent des différences premieres des *pouls*, quels sont celles qui peuvent se rencontrer dans le même *pouls*. 1°. Il peut y avoir un *pouls* composé de grand & de prompt, de grand & de véhément; de fort & de prompt, & de véhément & de petit. 2°. Le *pouls* peut être fréquent & foible; prompt & petit. Il y a aussi un *pouls* lent & grand, tel est celui des personnes plétoriques, âgées, & qui sont dans leur état naturel; ainsi que de quelques malades mélancoliques & scorbutiques. Mais il n'y a point de *pouls* prompt & lent, lent & rare, véhément & foible, à moins qu'on n'attache aux mots d'autres idées que celles qui y sont communément attachées.

Le mouvement du cœur & des arteres dépendant : 1°. De la quantité & de la force de la substance spiritueuse, élastique & expensive contenue dans le sang, & dans le fluide nerveux. 2°. Du ton des fibres musculeuses des arteres. 3°. De la constitution, de la quantité, & de la consistance du sang; toutes ces choses doivent servir de fondement à ce que nous avons à dire du *pouls*. Il est constant que la vie, la santé & toute l'œconomie animale, dépendent d'une circulation uniforme & convenable du sang & des humeurs dans les parties solides; ensorte que plus la circulation se fait également & régulierement; plus la nature est saine & vigoureuse, plus elle travaille efficacement à la destruction des maladies; & au contraire moins la cir-

culation a d'uniformité & de régularité; moins la nature a de force, & moins elle est en état de prévenir ou de chasser les maladies. Il est donc de la derniere importance qu'un Medecin connoisse l'espece de circulation particuliere à chaque malade, soit dans l'état naturel, soit dans l'état contre nature, afin de pouvoir porter un jugement plus sûr, tant des degrés des maladies, que de leur nature & de leur terminaison. Or personne ne disconviendra qu'il n'y a aucun moyen plus sûr de connoître l'état de la circulation, que d'examiner le *pouls*, non d'une maniere superficielle, mais fréquemment & pendant un tems suffisant. Car le *pouls* indique non-seulement le vice, la foiblesse ou la force de tout le corps; mais encore la température du sang, & l'état des différentes sécrétions. Ainsi que dans un horloge, les vibrations égales, uniformes & régulietes, marquent sa bonté; l'uniformité & la régularité du *pouls*, caractérisent les dispositions du malade, & la force de l'œconomie animale.

Nous allons maintenant examiner ce qu'on entend par un *pouls* modéré, constant & uniforme; puisque c'est à celui-là que nous rapporterons tous les autres pour en juger. Un *pouls* modéré doit être grand, sans être prompt ou lent, dur ou inégal. C'est le terme de comparaison de tous les autres *pouls*; il marque l'état parfait de santé, l'absence de toute disposition étrangere au corps & contre nature, & un degré de chaleur, convenable & tempéré. Lorsque le *pouls* est modéré, les fluides sont suffisamment spiritueux, les fibres ont le ton naturel qui leur convient, le sang est fluide & bien constitué; conséquemment la transpiration est libre, la nutrition est bonne, les fonctions animales sont vigoureuses, les sécrétions se font bien, & le malade joüit d'une bonne santé. Mais lorsque le *pouls* est plus prompt; & conséquemment plus fréquent qu'à l'ordinaire; on peut dire avec les Anciens, qu'il y a irritation contre nature dans le cœur; à moins que cet excès de promptitude & de fréquence, ne provienne de quelque promptitude extérieure. Si ce *pouls* est durable; il marque infailliblement beaucoup de chaleur & même de la fievre. Il a communément pour cause une agitation intestine & déréglée du sang, & quelque altération introduite dans la constitution des esprits par des particules hétérogenes, & quelquefois caustiques. Lorsque le *pouls* est véhément & prompt en même-tems; il y a fievre, & mélange de particules hétérogenes, avec le sang, la lymphe, & les esprits; de plus il paroît que la force & les esprits sont en quantité considérable. Si un *pouls* véhément & prompt, est grand en même-tems, la circulation du sang sera prompte, la chaleur & la soif seront grandes, & tout le corps sera rouge & gonflé. Si le *pouls* est petit, & qu'il passe peu de sang du cœur dans les arteres, & des veines dans le cœur, la circulation du sang sera foible & languissante. Conséquemment la transpiration & les sécrétions se feront foiblement, & il y aura peu de force. Mais si un *pouls* petit, est en même-tems foible, fréquent, ou prompt; on en conclurra, que les forces sont languissantes, qu'il y a quelque agitation intestine & contre nature dans le sang, que la circulation de ce fluide est foible; & si ce *pouls* est durable, il y aura de plus malignité & danger.

Le *pouls* lent dénote communément, de la viscosité, de l'épaississement, & de la langueur dans la circulation du sang, ainsi que dans les sécrétions: mais si le *pouls* lent est foible en même-tems, il y a danger, & l'on doit soupçonner la perte entiere des forces. Le *pouls* lent & grand indique qu'il reste des forces suffisamment, qu'il y a de la tension, & de l'épaisseur dans les fibres du cœur & des arteres, & que le sang est visqueux & ténace. Tous les *pouls* inégaux sont de fâcheux augure. Ils marquent que l'influx des esprits est dérangé, & que le mélange du sang est dépravé. Mais si ce *pouls* est foible en même-tems; il annoncera une terminaison fâcheuse. Les *pouls* intermittans ne sont pas plus favorables; on les regarde communément comme des présages de mort; quoiqu'il n'en soit pas toujours ainsi. Le *pouls* est quelquefois intermittant, sans que le danger soit bien considérable; il faut pourtant convenir, qu'alors les symptomes sont effrayans, mais les forces du malade sont toujours entieres. Les hypocondriaques & les mélancoliques ont ordinairement cette espece de *pouls*, surtout lorsque l'épaississement du sang ne diminue point son mouvement intestin. Le *pouls* foible & prompt en même-tems, annonce ordinairement la mort. Le *pouls* dur indique de la douleur, des spasmes & des convulsions; car cette dureté provient de la constriction des fibres du cœur & des arteres. Les *pouls* irréguliers, sautillans & discontinus, dénotent une mauvaise habitude tant des parties solides, que des parties fluides du corps.

Il est bon de savoir que tous n'ont pas une même espece de *pouls*; car le *pouls* dépendant du ton des fibres musculeuses, de l'influx des esprits, & de la nature & de la constitution du sang, & y ayant dans ces choses une variété surprenante selon l'âge, le sexe, la saison de l'année, le climat, la maniere de vivre, le sommeil & les passions, il doit y avoir la même variété dans les *pouls*, d'une personne à une autre: les hommes ont ordinairement le *pouls* grand & véhément, & les femmes, plus lent & plus foible: car les hommes ont les fibres plus fortes & plus chaudes, que les femmes; par la même raison la circulation du sang se doit faire plus promptement dans les hommes que dans les femmes, & nous ne devons point engendrer une si grande quantité de sang & d'humeurs superflues qu'elles; parce qu'elles sont plus foibles que nous, & parconséquent plus sujettes aux maladies. Les personnes choleriques, & celles d'une constitution cholérique & sanguine, ont le *pouls* plus prompt & plus véhément, que les personnes phlegmatiques & mélancoliques, par conséquent les fluides se meuvent plus rapidement dans les premiers que dans les seconds, les excrétions s'y achevent plus vîte, & ils ont le sang plus fluide; parce qu'il est imprégné d'une grande quantité de parties oléagineuses & sulphureuses, qui sont pour ainsi dire, l'aliment de la chaleur, & les élémens qui constituent la qualité spiritueuse. Ceux qui sont d'une constitution seche, qui ont les fibres fortes, & dont les vaisseaux sont grands, ont le *pouls* plus grand & plus fort, que ceux qui sont gras, qui ont les fibres lâches & les vaisseaux étroits: d'où il s'ensuit que ceux-là sont plus sains, plus robustes & plus capables de supporter la fatigue; c'est par la même raison, que les personnes naturellement grasses & corpulentes, sont plus maladives, & résistent moins anx maladies, que celles qui sont d'un tempérament sec.

Le *pouls* est fréquent & mou, dans l'enfance & dans l'adolescence; il est lent & grand dans la vieillesse; large & véhément dans la jeunesse. Car les enfans engendrent communément une grande quantité d'humeurs, parce que ces humeurs sont nécessaires à leur accroissement; ils font en même-tems beaucoup d'impuretés, & c'est par cette raison qu'ils sont fort sujets aux maladies, & qu'il en meurt plus que de jeunes gens & d'adultes. Les personnes âgées ont le sang épais, & les fibres roides; c'est pourquoi leur *pouls* est dur, & se fait sentir fortement au toucher: au contraire, les enfans ayant les fibres tendres & lâches, ont le *pouls* mou. La saison de l'année, l'exercice du corps, les alimens, & la disposition de l'esprit influent beaucoup aussi sur le *pouls*. Au milieu du Printems le *pouls* est grand & véhément. C'est aussi le tems de l'année dans lequel la force est la plus grande. Aussi y a-t-il alors moins de malades, & ceux qui le sont recouvrent-ils plus aisément la santé. Au milieu de l'Eté, le *pouls* est plus prompt & plus foible, parce que les chaleurs diminuent les forces, & donnent lieu à l'accroissement du mouvement intestin des fluides. Dans l'Automne le *pouls* est plus lent, plus mou & plus foible qu'en aucune autre saison; & si l'Hiver est

est dur, il deviendra nn peu plus véhément & un peu plus lent. L'état du *pouls* dans les pays & sous les climats chauds, peut être comparé à l'état du *pouls* au milieu de l'Eté; le *pouls* dans les pays froids, tient du *pouls*, dans l'Hiver; & sous les climats tempérés, il est à peu près tel que dans le Printems.

L'exercice augmente le pouls, & hâte par conséquent la circulation du sang. La paresse & l'inaction le rendent lent, foible & languissant, & diminuent par conséquent la circulation des fluides. Les alimens spiritueux lui donnent de la grandeur, de la véhémence & de la fréquence. Les personnes assoupies l'ont foible, petit & languissant: mais il devient en elles, grand, long & fort, lorsque leur assoupissement est dissipé. Il est grand, véhément & prompt dans la colere; fréquent, petit & foible dans l'effroi; petit, languissant & lent dans le chagrin; ensorte qu'on peut dire avec Fernel, *Lib. III. de Pulsibus*, « que les affections communes & ordinaires du corps, alterent le *pouls*; ensorte qu'il n'est pas « possible d'en bien juger, ni de savoir quelle a été l'influence de la maladie, sans avoir bien examiné la « nature de ces affections. » Pour connoître quel est le *pouls* naturel d'une personne, ce n'est point immédiatement après l'exercice, les bains, un grand repas, une débauche de vin, ou autres circonstances pareilles dans lesquelles le cœur & les esprits sont agités, qu'il faut consulter l'artere; elle n'indiquera rien de certain, que l'action des causes extérieures n'ait cessé, & que toute l'agitation qu'elle produisoit dans le corps ne soit calmée: mais cela fait, le meilleur moyen de juger du mouvement du cœur & du sang, c'est de s'en rapporter au *pouls*. Mais si l'on s'en rapporte au *pouls* sans avoir égard aux circonstances que nous venons d'indiquer, on s'exposera à porter un jugement faux; car il faut convenir avec Celse, *Lib. III. cap. 6.* qu'il y a une infinité de choses qui influent sur le *pouls*.

Il y a eu une contestation importante entre les Medecins, dans laquelle il étoit question de savoir, si la connoissance du *pouls* est essentielle dans les fievres, & si son état est un de leurs signes pathognomiques. La plupart des Anciens, entre lesquels Celse est un des premiers, ont écrit, que le *pouls* prompt & fréquent indiquoit de la fievre. Plusieurs d'entre les Modernes s'accordent avec les Anciens, & regardent le *pouls* fréquent comme un de ses signes essentiels & caractéristiques.

Voici ce qu'en dit Sylvius, *Prax. Med. Lib. II.*

« Le *pouls* d'une fréquence contre nature, est un signe « qui accompagne en tout tems la fievre; & qu'on peut « par conséquent regarder comme son signe pathognomique; ensorte que toutes les fois que le *pouls* est « d'une fréquence contre nature, il y a fievre; & que « toutes les fois que cette fréquence cesse, la fievre cesse aussi. D'ailleurs les Praticiens n'ont découvert aucun signe, que la fréquence du *pouls*; qui fut commun à toutes les fievres. » Car tous les autres marquent moins la fievre, que l'espece, le degré, ou le tems de la fievre. Etmuller dit, « que c'est avec raison « que Sylvius a regardé la fréquence du *pouls* comme « le signe pathognomique des fievres; tant dans sa « Dissertation *de Natura Feb.* que dans sa *Praxis* « *Medic.* quoique dise au contraire Deusinglus, dans « son Traité *de Disquisit. Anti-Sylvana.* »

Nous lisons dans les Observations de Decker, Praticien Hollandois, sur Barbet, « qu'il y a fievre, toutes les « fois qu'il y a dans le *pouls* fréquence contre nature. »

Schelhammer avance dans son Traité *des Pouls*, « que dans « toutes les fievres il y a fréquence de *pouls*, & que cette fréquence, accompagnée de chaleur, en est le « signe pathognomique. »

Voici comment s'explique le savant Bohnius:

« Lorsque le *pouls* est fréquent, la force du cœur semble « contre-balancer la force morbifique; si cette fréquen- « ce subsiste uniformément, elle est donc le signe pa- « thognomique de la fievre; c'est en combinant la foi- « blesse du *pouls* avec sa vitesse, qu'on connoîtra l'état « des forces; elles seront plus ou moins grandes, selon « que les pulsations seront plus véhémentes, & plus « rares. »

Il est inutile d'entasser ici un plus grand nombre d'autorités. Nous nous contenterons de remarquer ici, que la plupart des Anciens & des Modernes, partant d'après une fausse hypothese, ont distingué le *pouls* prompt d'avec le *pouls* fréquent. Car, selon eux, le *pouls* est plus ou moins fréquent, selon qu'il se fait un plus ou moins grand nombre de pulsations dans un tems donné; au lieu qu'ils regardent le *pouls* prompt comme une espece de *pouls* véhément. C'est pourquoi Willis dit, dans son Traité *des Fievres*, « qu'un *pouls* fiévreux « est celui dont les arteres battent avec promptitude & « véhémence; & que si la véhémence augmente, la fie- « vre devient plus grande. »

Nous lisons dans Cœlius Aurelianus, *Lib. I. Morb. Acut.* « que la grande chaleur & la véhémence du *pouls*, in- « diquent la fievre, à moins qu'elle ne soit produite « par quelque cause extérieure. »

C'est par ces raisons que Brown assure en plusieurs endroits de ses Observations, que les *pouls* prompt & foible sont opposés l'un à l'autre; d'où l'on voit qu'il confond la promptitude avec la véhémence. Quoique quelques auteurs aient à peine des notions distinctes des *pouls*, ils paroissent toutefois être convenus en tout tems, que dans quelque espece de fievre que ce fût, continue ou intermittente, bénigne ou maligne, commençante ou dans sa violence, la fréquence du *pouls* en étoit un signe pathognomique. C'est pourquoi lorsqu'ils traitent du *pouls*, ils ajoutent toujours l'épithete de fréquent à celle de prompt ou de foible, & prétendent généralement, que le *pouls* fréquent est plutôt la caractéristique des fievres que le *pouls* prompt; qu'aucun d'eux n'assure être tel, soit dans le commencement ou le frisson des fievres, soit dans une fievre maligne, quelle qu'elle soit.

Au reste, il paroît par ce que nous avons avancé jusqu'à présent, combien il est facile de concilier toutes ces différences, puisqu'il s'ensuit des suppositions que nous avons faites, que le *pouls* prompt n'est autre chose que le *pouls* fréquent; & que le *pouls* fréquent est le signe pathognomique des fievres. Mais la fréquence du *pouls* est plus ou moins considérable, & se combine avec la véhémence & la petitesse, ou avec la force ou la foiblesse, selon la nature des fievres & le tems de la maladie. Lorsque le *pouls* fréquent est petit & foible en même-tems, il ne présage presque jamais rien de bon; il marque que la circulation du sang est lente & languissante. Mais si le *pouls* est fréquent, grand ou véhément, comme on le remarque communément dans la violence des fievres continues; on en conjecturera que la circulation du sang est prompte, & que la chaleur du corps est augmentée. Nous suivrons l'exact Bellini dans la recherche des causes du *pouls* fréquent qui est ordinairement contre nature, & qui accompagne un grand nombre de maladies. Cet Auteur déduit le mouvement du cœur de l'influx du sang dans les arteres coronaires, & de celui du fluide nerveux dans les fibres nerveuses du cœur; d'où il conclut que les muscles du cœur se meuvent d'autant plus fréquemment, que le fluide nerveux y est plus fréquemment porté: or le fluide nerveux est contraint de passer dans les muscles du cœur toutes les fois qu'une quantité suffisante de sang est portée dans le cerveau. Maintenant c'est la contraction fréquente du cœur qui produit la fréquence du *pouls*; la fréquence du *pouls* marque donc qu'une quantité convenable de sang a été portée au cerveau, & que ce viscere en est comprimé: cette

compression variera, selon qu'il y aura plns ou moins de stagnation ; que l'obstruction des veines sera plus considérable, ou que le sang contenu dans les veines se portera en plus ou moins grande abondance vers d'autres parties, tandis qu'il croupira dans les poumons ou ailleurs. L'effervescence de ce fluide en conséquence de laquelle il tendra à se mouvoir avec impétuosité en tout sens, contribuera puissamment encore à la compression du cerveau. De plus, les muscles du cœur se mouveront plus fréquemment encore, s'ils sont irrités par quelque cause. S'il arrive donc que le sang soit trop acre ou trop chaud, & que les cavités du cœur en soient stimulées, les contractions de ce viscere seront plus fréquentes, il y aura de la fréquence dans le *pouls*, & cette fréquence marquera dans le sang une qualité stimulante.

Après avoir démontré que c'est par le *pouls* que nous devons juger, non-seulement de la circulation & de la température du sang, mais encore du mouvement des esprits & de la force des malades, nous pouvons conclure que la connoissance & l'examen dn *pouls* sont de la derniere importance, tant pour connoître la nature des maladies, & annoncer leurs terminaisons, que pour prescrire les remedes qui leur conviennent. Nous ajouterons donc que c'est avec soin & non superficiellement, que le *pouls* doit être consulté. Les Medecins de la Chine paroissent en ceci beaucoup plus attentifs que ceux de l'Europe. Ils employent quelquefois une heure entiere à tâter le *pouls*, tandis que nos Européens ont à peine la patience d'attendre trois pulsations ; ce en quoi ils sont d'autant plus blâmables, que ce n'est quelquefois qu'après dix pulsations de l'artere qu'il s'y manifeste de l'inégalité ou de l'intermission. On consultera le *pouls* aux deux poignets, au cou & aux tempes ; car il est constant, par expérience, que le *pouls* varie fréquemment au poignet, & se tâte plus commodément à l'un qu'à l'autre : ils ne faudra pas négliger non plus le *pouls* des autres parties. Les hypocondriaques l'ont quelquefois très-fort au-dessous des côtes du côté gauche ; ce qui provient de ce qu'un sang épais & visqueux, agité par la chaleur ou par quelqu'autre cause, tend à circuler promptement dans le pancréas & dans la rate, où trouvant les vaisseaux trop étroits, eu égard à sa consistance, il donne lieu à la pulsation, & à une espece de douleur pongitive. Nous lisons, *in Select. Medic.* de Joan. Ant. Vander-Linden, qu'alors le sang produit au-dedans une espece de tumulte, & frappe & pique la rate. Plusieurs personnes expérimentent dans l'état de santé, lorsqu'elles ont pris trop de chaleur, quelle est la violence des douleurs pongitives de la rate.

Tulpius fait mention, *Cent. II. Obs.* 28. d'un homme qui avoit une pulsation contre nature à la rate. La pulsation intérieure & violente des vaisseaux de la tête dans les fievres malignes & continues, marque ordinairement l'approche du délire ; car c'est un signe que le sang accumulé circule lentement ; que bien-tôt il sera en stagnation dans les méninges, & qu'il y produira une inflammation violente.

Hippocrate dit, *Prænot. Coac.* « que si le *pouls* est grand, « & que sa force provienne d'une ébullition excessive « du sang, ensorte qu'il y ait fievre, que les veines « des tempes battent, que le visage soit gonflé, & que « les parties précordiales soient embarrassées, il y a tout « à craindre que la maladie ne soit longue ; & on peut « assurer qu'elle ne se terminera point sans une hémor- « rhagie considérable par le nez, sans hocquet, sans « convulsion ou sans douleur de sciatique. » Ce qui provient, à mon avis, de ce que le sang superflu cherche une issue, soit par le nez, soit par les veines hémorrhoïdales ; & plus promptement il s'en fait une issue, plutôt le malade est guéri.

Lorsqu'il se fait une pulsation en quelque partie du corps, où l'on n'en remarquoit point auparavant, il faut en conclurre, sans balancer, qu'il y a inflammation & disposition à la suppuration, surtout si la pulsation est accompagnée de tumeur & de douleur. Le *pouls* dur marque presque infailliblement de l'inflammation dans les parties membraneuses. Car cette dureté, ou tension & vibration excessive de l'artere, indique quelque chose de spasmodique qui naît de la conspiration des parties, & qui a pour cause l'inflammation & la douleur. Le *pouls* des personnes attaquées de maladies de poitrine, ou de palpitation de cœur, est ordinairement fréquent, inégal & languissant : mais il n'est jamais accompagné de chaleur contre nature, à moins qu'il ne soit véhément ; l'altération qu'on y remarque, vient de l'embarras de la circulation du sang dans les cavités du cœur, & dans les lobes du poumon. Le *pouls* est ordinairement petit, rare & languissant dans la foiblesse & dans la disposition aux syncopes ; s'il est entierement imperceptible, le corps se couvrira d'une sueur froide, les fonctions de l'esprit ne cesseront pas entierement ; cependant le malade périra infailliblement dans l'intervalle de six heures. C'est une observation que j'ai faite plusieurs fois, & j'ai vu deux fois un poison corrosif produire ces effets. On a remarqué que le *pouls*, quoique languissant, étoit plus régulier & moins fréquent dans les tems critiques des fievres, lorsque la nature faisoit ses efforts pour se débarrasser par les selles de la matiere superflue & peccante. Ce symptome est salutaire. Si le *pouls* s'amollit & devient ondoyant dans le cas dont il s'agit, on peut assurer qu'il se va faire une sueur critique & bienfaisante.

On a remarqué de plus, que les remedes changeoient le *pouls*. Les purgatifs drastiques qui procurent un trop grand nombre de selles, le rendent ordinairement trop prompt. Il prend aussi de la promptitude dans les personnes pléthoriques après la saignée, ce qui prouve que la circulation du sang se fait avec plus de facilité, ce fluide ayant alors plus d'espace pour se mouvoir. C'est par cette raison qu'il arrive souvent que la saignée fait cesser la suppression des regles & des hémorrhoïdes. Sydenham & l'expérience nous apprennent que le *pouls* est plus prompt, le visage plus rouge & la chaleur plus grande après l'usage des calybés. Les sudorifiques puissans composés de substances volatiles oléagineuses, augmentent considérablement la pulsation des arteres. Au contraire, les anodyns, les opiats, les préparations de nitre, les poudres précipitantes, les acides & tout ce qui tend à diminuer le mouvement intestin du sang & à fixer ses soufres, rendent le *pouls* plus tranquile & moins agité dans les douleurs, dans les inflammations & dans les fievres. Le mélange de nitre & de camphre produit aussi les mêmes effets. On tire de l'état du *pouls* quelques regles très-utiles & très-importantes sur la convenance des remedes, ainsi que l'a remarqué le Docteur Willis dans son Traité *des Fievres*. Le *pouls* trop prompt & trop véhément, & le *pouls* trop foible & trop bas, contre-indique la purgation & les vomitifs ; car les sécrétions sont ordinairement très-languissantes, lorsque le sang est dans une agitation & dans une ébullition violente. Si les forces manquent, ce que l'on connoîtra toujours par l'état languissant du *pouls*, les émétiques & les purgatifs ne feroient qu'augmenter le mal ; un Medecin prudent ne manquera donc pas de le consulter avant que de les ordonner. Ces évacuations artificielles réussissent mieux lorsque le *pouls* est fort, & le mouvement du sang régulier. On prendra les mêmes précautions, c'est-à-dire, que l'on aura égard au *pouls*, avant que d'ordonner des sudorifiques & des analeptiques ; ces remedes portent la chaleur & le mouvement dans le sang ; s'il arrivoit donc que le *pouls* fût fort fréquent, il est constant que ces substances spiritueuses feroient plus de mal que de bien, parce qu'elles augmenteroient la raréfaction des humeurs & leur mouvement intestin ; ce qui feroit suivi de délire & d'inflammation. Les narcotiques ou les opiats n'exigent pas moins de prudence de la part du Medecin, ces remedes étant capables d'affoiblir le mouvement du sang & des esprits, & de dimi-

nuer les forces, en conséquence de leurs propriétés particulieres, on se les interdira toutes les fois que le *pouls* sera foible, languissant & petit, & on les regardera alors comme des poisons. Si le *pouls* est inégal & intermittent & qu'on ait recours aux opiats, ils plongeront dans un sommeil éternel. FREDERIC HOFFMAN.

PULVERATIO ou PULVERISATIO, *pulvérisation*. En Pharmacie, c'est une opération par laquelle on réduit une substance en poudre. Voyez *Trituratio* & *Pulvis*.

PULVILLUS; en Chirurgie *plumasseau*, *compresse*.

PULVIS, *Poudre*.

L'opération par laquelle on réduit des remedes en *poudre* est si simple par elle-même, qu'elle n'exige autre chose, sinon que les instrumens dont on se servira pour cet effet soient suffisamment secs.

Quant à la connoissance des matieres qui peuvent être pulvérisées, il y a deux considérations importantes à faire.

La premiere, si ces matieres peuvent être réduites en *poudre* sans aucune préparation antécédente qui nuise à leurs propriétés médicinales.

La seconde, si elles peuvent conserver long-tems ces propriétés sous cette forme.

Il suit évidemment de la premiere de ces considérations, que les substances visqueuses & huileuses ne peuvent être pulvérisées, sans avoir acquis auparavant quelque friabilité, qui ne peut leur être communiquée que par la desiccation. S'il arrive donc qu'on ne puisse les faire sécher assez pour être pulvérisées, sans faire évaporer leurs parties les plus subtiles, & sans détruire cette qualité qui leur donne du prix en Medecine, ainsi qu'il arriveroit à la plupart des semences & des gommes, il vaut beaucoup mieux leur donner quelqu'autre forme que celle-ci, à moins qu'on ne puisse éviter cet inconvénient, en les mêlant en très-petite quantité avec d'autres ingrédiens très-secs & très-fragiles, avec lesquels confondues & broyées, elles passeront à travers le tamis. Quoi qu'il en soit, le Medecin doit toujours observer de ne point trop charger une composition, de gommes ou de semences, & l'Apothicaire observera de leur donner par la desiccation la fragilité convenable. Il jugera que ces gommes ont la consistance qui convient pour pouvoir être pulvérisées, au toucher; & qu'elles étoient d'une nature à pouvoir être réduites en *poudre*, par l'odeur qu'elles conserveront sous cette forme.

La seconde considération indique qu'il ne faut point pulvériser les ingrédiens volatils & capables de s'altérer exposés à l'air. Ainsi les aromatiques subtils, la racine d'arum & autres choses semblables, perdroient de leur qualité par la pulvérisation; c'est pourquoi on les mêle en même tems avec d'autres substances qui préviennent l'évaporation de leurs particules. On ne réduit point les sels sous cette forme, parce qu'ils se dissoudroient à l'air: c'est pourquoi le sel d'absinthe ne convient point dans le *pulvis radicum ari compositus*. Il est vrai qu'on évitera en grande partie ces inconvéniens en tenant ces compositions dans des vaisseaux bien fermés: mais la nécessité où l'on se trouvera de les ouvrir fréquemment, exposera à du déchet, & empêchera de les conserver bonnes pendant quelque tems.

C'est d'après ce petit nombre d'observations que nous pourrons porter un jugement sain, des prescriptions tant officinales qu'extemporanées; pour cet effet nous commencerons par ranger les premieres sous certaines classes, selon le but qu'il paroît que leurs inventeurs s'étoient proposé; d'ailleurs c'est la méthode que nous avons suivie par rapport à quelques autres formes.

Les *species diambræ*, *pulvis diacinnamomi*, *species dianthus*, & *pulvis lætificans Galeni*, sont, à en juger par la plupart de leur ingrédiens, qui sont presque tous des épices chaudes & des simples, dont la nature est la même, des céphaliques & des cordiaux. Quant au *pulvis diacinnamomi*, le cassia est fort inférieur en odeur à la canelle & rend gluante la composition lorsqu'elle est humide; d'ailleurs la racine d'enula campana étant extrement déterfive, ne va point au but de ce médicament. Le sucre donne un volume trop considérable pour une dose, lorsqu'il est en *poudre*: c'est pourquoi je le bannirois. La réglisse ne convient point dans le *species dianthus*, par la même raison que la racine d'enula campana devroit être bannie du *pulvis diacinnamomi*. Et dans le *pulvis lætificans Galeni*, on peut accuser la rapure d'ivoire, l'épithym, l'os de cœur de cerf & les perles, de ne contribuer en rien à l'efficacité générale du remede dont on a voulu faire un cordial. Le plomb, l'argent & l'or parent beaucoup une préparation: mais il ne faut que les broyer grossierement, si l'on veut que ces substances paroissent davantage dans le *pulvis lætificans Galeni*. Il faut se méfier du camphre; son odeur n'est pas toujours fort agréable; il est vrai qu'on a beau tenir bien fermés les vaisseaux, elle s'affoiblit par l'évaporation.

Il y a d'autres remedes d'une nature fort approchante des précédens, mais qui tiennent des simples qui y entrent, un peu d'astringence; tels sont l'*aromaticum rosatum*, le *pulvis granorum kermes compositus*, & le *pulvis cardiacus magistralis*; on ne peut reprocher à ces compositions de contenir des ingrédiens inutiles, à moins qu'on ne regarde comme tel le bésoard qui entre dans la derniere. Il faut avouer qu'il ne produit point des effets proportionnés à son prix; il n'en est pas de même des sandaux & du bois d'aloès; aussi y a-t'il long-tems que la coutume a prévalu de les faire entrer dans les compositions précédentes.

La composition intitulée *pulvis diacalaminthes simplex*, pour la distinguer d'une autre beaucoup plus chargée qu'on trouve dans les anciennes Pharmacopées, & les *species diatrion* & *piperaon*, sont proprement des carminatifs. Le premier de ces médicamens peut s'ordonner avec quelque succès dans les affections hystériques. Le *pulvis de guttetæ* est une composition faite d'ingrédiens qu'on regardoit comme très-efficaces dans quelques maladies des nerfs; ces ingrédiens sont le gui de chêne, la corne du pié d'élan, & le crane humain; ce à quoi l'on ajoute aujourd'hui un grand nombre d'autres ingrédiens dont les propriétés ne sont point équivoques, comme les racines de valériane, de contrayerva & de serpentaire. Quant à la corne de cerf calcinée, le corail, l'hyacinthe & les bésoards, par lesquels on a prétendu la réformer & en faire une composition uniforme; il est fort incertain qu'on ait réussi. En tous cas si ces derniers ingrédiens contribuent en quelque façon au but principal du médicament, & relevent la vertu de quelques-unes des substances qu'on y fait entrer, il faut convenir que cet avantage est bien petit, eu égard au désavantage qui en résulte, qui est d'empêcher qu'on n'y fasse entrer en quantité convenable des ingrédiens plus énergiques. Il est décidé par une longue expérience que le musc est nuisible dans plusieurs affections des nerfs. Quant à celles dans lesquelles on le jugera convenable, il sera facile de l'ordonner dans les prescriptions extemporanées. La feuille d'or est, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, un ornement qui ne nuit en aucune maniere. Le *pulvis cephalicus* n'est autre chose qu'une espece de tabac.

Les alexipharmaques composent la seconde classe des *poudres* altérantes, à la tête desquels nous pouvons pla-

cer à juste titre la *poudre* composée de pattes d'écrevisses. La pierre de contrayerva dont on fait actuellement beaucoup plus d'usage que de la poudre précédente, & dont la racine de contrayerva est la base, mérite d'être rangée après, sinon de précéder la *poudre* de pattes d'écrevisses. La racine de contrayerva manifeste par son odeur & par son gout, la propriété d'un alexipharmaque qui consiste principalement dans une acreté volatile.

Le *pulvis radicum ari compositus* est la seule composition sous cette forme qui soit proprement anti-scorbutique: mais ses principaux ingrédiens ainsi réduits, ne gardent pas long-tems leur efficacité, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, & mis en bols ou en électuaires ou mêlés avec des yeux d'écrevisses & du sel d'absinthe, ils la font fermenter promptement & aigrir.

Il y a sous cette forme quelques émolliens & quelques diurétiques; tels sont le *species diatragacanthæ frigidæ*, *pulvis Haly*, *pulvis saxifragiæ compositus*, & *pulvis dialthææ*; mais les principaux ingrédiens de ces compositions, surtout des trois premieres, étant les semences froides, celles de pavot & autres semblables, ils se mettent difficilement en *poudre*, & deviennent bientôt rances, lorsqu'ils sont pulvérisés. Il est vrai que l'empois & le sucre préviennent en quelque façon le premier de ces inconvéniens, en aidant les semences huileuses à passer à travers le tamis; il semble même qu'on ne les ait fait entrer dans ces médicamens que par cette raison: mais ils ne suffisent pas pour remédier au second. D'ailleurs il n'y en a aucun qu'on ne puisse donner beaucoup plus commodément en émulsions & avec beaucoup plus de succès. Le *pulvis dialthææ* est à la vérité moins chargé de semences oléagineuses, & est plus gluant, à cause de la grande quantité de gomme qui y entre: mais on l'ordonne rarement.

Tous les autres médicamens de cette classe sont cathartiques, excepté le *pulvis antilyssus*. Les compositions grandes & petites de séné, contiennent une si grande quantité de semences & d'épices, en qualité de correctifs, que tous ces ingrédiens réunis forment un volume trop considérable pour une dose sous quelque forme que ce soit, & c'est apparemment pour cette raison qu'on en fait si rarement usage.

Le *pulvis diasena* porte assez de diagred, pour n'avoir point cet inconvénient. On trouve dans quelques-unes des anciennes Pharmacopées un *pulvis arthriticus Turneri*, dont le *pulvis diaturpethi compositus* paroît être un excellent abrégé, dans lequel on a conservé les ingrédiens essentiels & d'où l'on a rejetté ceux dont ils étoient, pour ainsi dire, étouffés. Le *pulvis Cornachini* & le *pulvis Comitissæ Warvicensis*, sont exactement la même composition; elles ne different que par le rapport des ingrédiens, encore ce rapport est-il à peu près le même. Elles operent l'une & l'autre assez vivement; c'est pourquoi on les ordonne en petite quantité, mais fréquemment aux enfans.

Ce que nous avons dit des préparations officinales en *poudre*, a lieu pareillement par rapport aux prescriptions extemporanées, c'est-à-dire, qu'il ne faut dans aucun cas faire pulvériser des substances auxquelles cette préparation nuiroit, en les volatilisant, ou qui ne pourroient être pulvérisées, sans avoir subi quelque procédé, qui affoibliroit leurs propriétés médicinales. On se gardera bien surtout de faire entrer dans les prescriptions qui auront cette forme, les sels volatils, comme celui de corne de cerf, le sel ammoniac & autres. Quant au sel d'ambre il a quelque chose de si fixe qu'il peut demenrer un tems considérable en *poudre* sans aucune altération sensible. Il faut encore avoir quelque égard dans la pratique au véhicule avec lequel certaines choses peuvent être humectées convenablement, & qui ne conviendroit point à d'autres. Ainsi l'éthiops, & tout ce qui contient du soufre, doit être pris dans du sirop ou avec quelques pulpes, après avoir été pulvérisé; si l'on se servoit pour véhicule de quelque ingrédient plus clair, on auroit un médicament fort désagréable à prendre; il est même à propos de déguiser la couleur noire de certaines compositions, avec des électuaires, ou quelqu'autre substance semblable. Toute *poudre* qui contient de l'antimoine cru, tous les mercuriels, tout ce qui est pesant ne peut être donné dans des véhicules clairs, parce que la précipitation s'en fera promptement, & comme la quantité en est fort petite, elle se déchargera facilement au fond du véhicule. Nous avons suffisamment fait mention du peu de convenance qu'il y a entre cette forme & tous les sels préparés par incinération, ainsi que toutes les substances capables de se dissoudre ou de s'altérer dans l'air. Les *poudres* qui ont avec elles beaucoup de substance résineuse, comme la scammonée, la résine de jalap & autres choses semblables, doivent être ordonnées dans des véhicules qui aient quelque consistance, & dans lesquels on aura soin de les bien délayer, parce qu'elles sont sujettes à se mettre en grumeaux, qu'on a peine ensuite à dissoudre.

La dose de la plupart de ces *poudres* doit rarement excéder la demi-dragme, à cause de la peine qu'on a à les prendre. Plutôt que de réunir un grand nombre de choses sous une forme qui ne leur permettroit point de produire un effet suffisant, j'aimerois mieux recourir à une autre forme, sous laquelle les mêmes ingrédiens pourroient être réduits.

J'avoue toutefois que les poudres ont un avantage dans la pratique qui mérite qu'on y fasse attention: c'est qu'on détermine plus aisément des malades qui ont une grande aversion pour les remedes à en prendre sous cette forme, qu'en bols ou en boisson; parce qu'elle leur ôte ce qu'ils auroient de rebutant en apparence. Cependant je crois que dans les maladies aiguës, où l'estomac est desséché par la chaleur; il vaudroit mieux ordonner sous une forme liquide & en infusion, la plupart des ingrédiens qui entrent dans les médicamens en poudre, surtout dans les alexipharmaques chauds; tels sont le contrayerva & la serpentaire. QUINCY, *Prælect. Pharm.*

PULVIS ANTILYSSUS. Voyez *Antilyssus*.

PULVIS RADICUM ARI COMPOSITUS. Voyez *Arum*.

PULVIS CARDIACUS MAGISTRALIS, *Poudre cordiale magistrale.*

Prenez *de bésoard oriental*, & *de corne de cerf calcinés*,	*de chaq. une dragme & demie*;
de corail rouge & blanc préparés, *d'ambre blanc*, *de perles préparées*, *de bol d'Armenie*, *de terre du Japon*, *de racine de tormentille*,	*de chaq. 2 dragmes*;
de bois d'aloès, *d'écorce de citron*, *de racine d'angelique*, *de zédoaire*,	*de chaque*, 2 *dragmes*.

Faites du tout une poudre.

PULVIS E' CHELIS CANCRORUM COMPOSITUS. Voy. *Cancer*.

PULVIS CEPHALICUS, *Poudre céphalique.*

Prenez *de feuilles d'asarabacca*, *de marjolaine*, *de lis des vallées*,	*de chaque*, *une quantité égale.*

Faites en une poudre.

PULVIS CORNACHINI, *Poudre cornachine.*

Prenez *de diagred sulphureux*, *dix dragmes*;

d'antimoine diaphorétique, six dragmes;
de crême de tartre, deux onces & demie.

Réduisez-les en poudre.

Nous lisons dans Schroder que l'Auteur de cette *poudre* en faisoit un si grand cas, qu'il en a fait la matiere d'un Traité, dans lequel il la recommande, presque toutes les fois qu'il faut purger. Sa dose est depuis huit grains jusqu'à une dragme.

Poudre composée de graines de kermès.

Prenez *de la graine de kermès, une dragme;*
de muscade, deux scrupules;
de racine de tormentille, / *de sandaux jaunes,* } *de chaq. demi-dragme;*
de cloux de girofle, / *de perles préparées,* / *des coraux préparés,* } *de chaque, un scrupule.*

Faites du tout une poudre.

Poudre simple de calament.

Prenez *du calament des montagnes,* / *du pouliot,* / *de l'origan,* / *des semences de persil de Macédoine, &* / *de persil commun,* / *d'aristoloche,* } *de chaq. deux dragmes;*
d'ache, & / *de thym,* } *de chaq. une demi-once;*
de semence de troesne, / *de poivre blanc,* } *de chaque, une once.*

Faites du tout une poudre.

Poudre composée de turbith.

Prenez *du turbith,* / *du jalap,* / *des racines d'hermodacte,* / *du tartre vitriolé,* } *en quantité égale.*

Faites une poudre selon l'art.

Sa dose est depuis le demi-scrupule, jusqu'au scrupule.

Pulvis dialthææ. Voyez *Althæa.*

Poudre composée de canelle.

Prenez *de la meilleure canelle, quinze dragmes;*
de l'écorce de cassia, / *de la racine d'énula campana,* } *de chaq. une demi-once;*
de galanga, sept dragmes;
des clous de girofle, / *du poivre long,* / *des cardamomes,* / *du gingembre,* / *du macis,* / *de la muscade,* / *du bois d'aloès,* } *de chaq. trois dragmes;*
du safran, une dragme;
du sucre candi blanc, cinq dragmes;

Faites du tout une poudre.

Pulvis diasenæ. Voyez *Senna.*

Poudre pour les érésipeles, de Mynsicht.

Prenez *de la farine volatile d'orge, une demi-livre;*
du plomb calciné, / *du bol rouge,* } *de chaq. deux onces;*
du mastic, / *de l'oliban,* / *de la céruse,* } *de chaque, une once.*

Mêlez & réduisez en une poudre très-fine.

Pulvérisez ensemble le bol & la céruse.

Pulvérisez séparément l'oliban dans un mortier graissé de quelques gouttes d'huile, & le mastic humecté de quelques gouttes d'eau.

Mêlez ces ingrédiens lorsqu'ils auront été bien pilés avec le plomb calciné, & la farine. Vous aurez une poudre que vous garderez pour l'usage.

Cette *poudre* est bonne pour les dartres: on en met une petite quantité sur la partie affectée, qu'on couvre d'un papier bleu, après avoir saigné & purgé le malade. Elle produira de bons effets dans les dartres simples & bénignes; mais il vaudra mieux recourir à la composition suivante, si elles sont opiniâtres & rebelles.

Prenez *de farine volatile d'orge, une demi-livre;*
de racine seche d'énula campana, une once;
de sel de plomb, & / *de précipité blanc,* } *de chaq. trois dragmes.*

Mêlez le tout. Lemery, *Pharmacop.*

Pulvis ad guttetam. Voy. *Gutteta.*

Poudre de Haly.

Prenez *de la semence de pavot blanc, dix dragmes;*
de l'empois, / *de la gomme Arabique,* / *de la gomme adraganth,* } *de chaq. trois dragmes;*
des semences de pourpier, / *de guimauve, &* / *de mauve,* } *de chaq. cinq dragmes;*
de graine de concombre, / *de melon,* / *de courges,* / *de citrouilles, &* / *de coin,* } *de chaq. sept dragmes;*
de réglisse, trois dragmes;
d'ambre blanc, deux dragmes;
de sucre candi, le poids du tout.

Faites une poudre, dont la dose sera d'une dragme & demie jusqu'à deux dragmes.

Poudre cordiale de Galien.

Prenez *de graines ou de fleurs de giroflée musquée,* / *de safran,* / *de zédoaire,* / *de sandaux jaunes,* / *de clous de girofle,* / *d'écorce de citron,* / *de galanga,* / *de macis,* / *de muscade,* / *de styrax,* } *de chaque, deux dragmes & demie;*
de rapure d'ivoire, / *de graines d'anis,* / *de thym,* / *de cuscute,* } *de chaq. une dragme;*

d'os de cœur de cerf,
de perles,
de camphre,
d'ambre-gris, &
de musc, } *de chaque, une demi-dragme;*
de feuilles d'or, &
d'argent, } *de chaque, un demi-scrupule.*

Faites une poudre selon l'art.

Pulvis marchionis. Voyez *Marchionis pulvis.*

Poudre du Comte de Warvich.

Prenez *de la scammonée préparée avec de la vapeur du soufre, deux onces;*
d'antimoine diaphorétique, une once;
de crystaux de tartre, une demi-once.

Faites-en une poudre.

Elle purge violemment, on l'ordonne fréquemment aux enfans pour les vers, dans la dose de cinq grains, jusqu'à quinze, & aux adultes dans la dose de quinze grains jusqu'à la demi-dragme.

PUM

PUMEX, Offic. Schrod. 355. Matth. 1371. Kent. 37. Boet. 400. Germ. de Lap. 31. de Laet. 130. Worm. 47. Charlt. Foss. 21. *Scyrus lapis*, Aldrov. Mus. Metal. 696. *Lapis pumex dictus*, Cap. Hort. Cath. Supl. 2. 53. *Pierre ponce.*

La *pierre ponce* est une substance poreuse & spongieuse, pleine de petites cavités & de trous: on la trouve en Allemagne d'où on nous l'apporte. Elle est rafraîchissante, dessiccative & atténuante, elle déterge doucement les ulceres, & applanit les cicatrices. Schroder.
On trouve dans le Mont-Vesuve, le Mont-Ethna, & les autres montagnes qui jettent du feu une grande quantité de *pierres ponces*, avec du soufre. Wormius a fait l'énumération de ses usages dans son *Musæum.*

PUN

PUNCTA LACRYMALIA. Voyez *Fistula lacrymalis* & *Oculus.*
PUNCTICULARIS FEBRIS, fievre avec éruption ou fievre accompagnée de taches pourpreuses.
PUNCTUM SALIENS, *point saillant*, ou les premiers élémens du cœur dans le fœtus.
PUNCTURA, *piquure*; *Punctura aurea.* V. *Hernia.*

PUNICA, *le grenadier.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule s'insere dans un ovaire au sommet duquel est placé un calyce d'une seule piece, divisé en plusieurs endroits, d'un très-beau rouge, & fait en cloche. Sa fleur est en rose, polypétale, placée sur l'ovaire dans le calyce, & garnie d'un très-grand nombre d'étamines. Lorsque sa fleur est tombée, & les étamines fannées, l'ovaire resserre le calyce, lui donne la forme d'un nombril, & dégénere en un fruit qui ressemble à une pomme, dont l'écorce est raboteuse, la pulpe vineuse, & qui contient un grand nombre de semences, dans une multitude de capsules.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Punica quæ malum granatum fert*, Tourn. Inst. 636. Boerh. Ind. A. 2. 250. *Granata, mala Punica*, Offic. *Malus Punica*, J. B. 1. 76. Raii Hist. 2. 1462. *Malus granata sive Punica*, Ger. 1262. Emac. 1450. *Malus Punica sativa*, C. B. P. 438. Park. Theat. 1510. Parad. 428. *La Grenade.*

L'arbre qui porte la *grenade* ne s'éleve pas à une grande hauteur, même dans son pays natal: ses branches sont armées d'épines en quelques endroits; ses rejettons les plus jeunes sont d'un brun rougeâtre; leur partie supérieure est garnie de feuilles longues & étroites, de deux pouces de long, & d'un pouce & demi de large; entre ces feuilles naissent des fleurs d'une belle couleur d'écarlate, à cinq feuilles, placées dans un calyce brun & épais, qui s'élargissant à tems, forme l'écorce ou l'enveloppe du fruit, couronné à sa partie supérieure, de la forme & de la grosseur d'une orange, mais dont l'écorce est plus brune & plus dure, contenant dans son intérieur un grand nombre de pepins ou d'amandes anguleuses, serrées étroitement les unes contre les autres dans un ordre régulier; le suc du fruit est doux & vineux, ou acide & acre; il a dans son milieu un petit noyau. On trouve des grenadiers en Espagne, en Italie, & dans plusieurs autres contrées; ils fleurissent en Juin & leur fruit est mûr en Septembre. Les Balaustes sont les fleurs larges & doubles du grenadier sauvage, qui ne differe en aucune autre chose du grenadier des jardins. Voyez *Balaustia.*
Il en est des balaustes ainsi que des fleurs simples & de l'écorce, elles sont très-dessiccatives, resserrantes & bienfaisantes dans toute sorte de flux, d'hémorrhagies & de saignement, soit qu'on les emploie intérieurement, soit qu'on les applique extérieurement: elles fortifient les gencives, raffermissent les dents, soulagent dans le relâchement de la luette, & guérissent les ulceres cancéreux à la bouche & à la gorge. La *grenade* fortifie l'estomac & lui est agréable, arrête le dévoiement, & l'écoulement immodéré des regles, & soulage dans les fievres bilieuses & chaudes, & dans les gonorrhées.
Le sirop de son suc est la seule préparation officinale qu'on en tire. Miller, *Bot. Off.*

2. *Punica fructu dulci*, T. 636.
3. *Punica, flore pleno majore.* Voyez *Balaustia*, & *Punica quæ malum granatum fert.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

PUP

PUPILLA, *la prunelle de l'œil*; on regarde la dilatation de la prunelle de l'œil, comme un signe de relâchement général des fibres; & la contraction comme une marque de leur resserrement. Voyez *Oculus.*
PUPPIS OS ou os frontis, *os frontal*; la suture de cet os s'appelle aussi *Sutura puppis.*
PUPULÆ, les extrémités des doigts.

PUR

PURETTA, espece de sable ou de poudre magnétique fort pésante, qu'on trouve sur le rivage de la mer aux environs de Gene; on n'en fait aucun usage en Medecine.
PURGAMENTUM ou LOCHIA, les *vuidanges*, & les excrémens rendus par les selles.

Purgamentum stellarum. Voyez *Califolium.*

PURGANTIA, *Purgatifs.* Voy. *Cathartica.*
PURGATIO. Voy. *Catharsis.*
PURGATORIUM, nom que Paracelse donne en général à toutes les maladies.

PURPURA, Offic. *Purpura nostras violacea*, Col. de Purp. 1. *Purpura violacea Fab. Columnæ*, List. Hist. Conch. 4. Sect. 15. N°. 1. *ex Terentino sinu allata.* Bonon. 150. N°. 172. *Le Pourpre.*

Ce poisson est très-commun dans la méditerranée. Sa coquille est la seule partie dont on fasse usage en Medecine: elle est forte, sillonnée, cannelée, raboteuse, & parsemée de tubercules courts. On se servoit jadis de la bave du *pourpre* pour la teinture. Sa coquille est

alcaline, & a les propriétés des antres remedes testacés.

Les descriptions que les Anciens nons ont laissées du *pourpre*, sont si conrtes & si obscures, qu'elles ont donné lieu aux Modernes d'agiter entre eux quelle espece de poisson ils avoient ainsi nommé, d'autant plus qu'ils font mention de plusienrs coquillages, dont la bave s'employoit à la teinture. Mais Fabricius Columna les a mis d'accord, par la découverte qu'il a faite du vrai *pourpre*. On ne trouve presque jamais le vrai *pourpre* chez nos Droguistes: cependant Martin Lister observe, que son suc a été transmis jusqu'à nous; mais que ce snc étoit une espece d'arcane, dont on faisoit un grand mystere, & qui n'a point été divulgué, avant que le Docteur Guillaume Cole en eût fait part à la Société Royale de Londres. Voyez son Mémoire dans les *Transactions Philosophiques*, N°. 178. Le Docteur Robert Southwel, Président de cette Société, dit il y a plusieurs années au Docteur Lister, que tandis que sa mere vivoit en Irlande, elle s'y étoit acquis de la réputation, par le secret qu'elle avoit de teindre les mouchoirs avec le suc d'un certain poisson, d'une couleur que l'eau n'emportoit point. L'art de teindre en *pourpre* étoit non-seulement connu en Angleterre, mais même fort estimé, dès le tems de Bede; car, dit cet Auteur, *in Hist. Ecc. Gent. Angl. Lib. I. c.* 1. il y a un grand nombre de coquillages dont on se sert pour teindre, & dont on tire une couleur purpurine si forte & si belle, qu'au lieu de se ternir à l'air, ou à la pluie, elle prend de l'éclat à mesure qu'elle vieillit. DALE.

PURPURA, *le Pourpre*; maladie.

Le *pourpre* est une maladie presque générale actuellement: mais dont la nature est particuliere; il participe du scorbut, & est accompagné d'éruptions, ou de taches à la surface du corps; tantôt avec une fievre assez aiguë & maligne, tantôt sans ce symptome, bénigne, & peu dangereuse, quoiqu'elle trouble pendant longtems l'œconomie animale.

Le *pourpre* étant une espece de maladie exanthémateuse, il est à propos d'examiner comment on le distinguera des autres maladies de la même classe.

Voici les caracteres particuliers & essentiels du *pourpre*.

D'abord les pustules qui paroissent à la peau sont accompagnées de rides, d'aspérités, & de sécheresse; d'ailleurs, il n'y a point de matiere exanthémateuse plus mobile; il lui arrive souvent de se jetter avec rapidité sur les parties intérieures, & de reparoître ensuite à la surface du corps. Entre toutes les maladies de ce genre, il n'y en a point où les alternatives de froid & de chaud soient plus fréquentes; il y a demangeaison & douleur pongitive. Toutes les autres éruptions exanthémateuses se font indistinctement sur toutes les parties du corps, au lieu que le *pourpre* attaque particulierement le cou, la poitrine, les bras, & rarement les parties inférieures. C'est à ces marques qu'on le distinguera facilement de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre pétéchiale, des taches scorbutiques, de la petite vérole volante, de la fievre accompagnée de boutons ressemblans à des piqures d'orties, de l'herpe, de la gratelle, des phlyctenes, & des dartres.

Les taches pourpreuses different beaucoup entre elles, quant à l'étendue, à la figure & à la couleur, elles sont tantôt rouges & tantôt blanches; ainsi le *pourpre* se distingue en deux especes, en rouge & en blanc. La premiere a des vésicules plus ou moins larges, & contenant une liqueur: la seconde n'a point de vésicules, mais seulement de petits nœuds situés profondément dans la peau, ressemblans à des grains de millet, rudes au toucher, & remplis d'une humeur épaisse, & pour ainsi dire purulente. C'est pourquoi on appelle cette maladie, éruption pourpreuse, blanche & miliaire.

D'ailleurs on a remarqué que la malignité du *pourpre* étoit plus on moins grande. Les éruptions pourpreuses malignes, sont plns aiguës que les autres, & sont accompagnées d'une fievre continue, & de symptomes très-pernicieux. Le *pourpre* bénin, dure long-tems sans fievre, a des symptomes moins dangereux, & est accompagné & précédé principalement des signes suivans.

Il s'annonce par un léger frisson auquel succede une forte chaleur, avec langueur & perte de forces, d'où les personnes d'un tempérament foible passent au délire. Les parties précordiales sont serrées, & la poitrine est oppressée. Le malade pousse de profonds soupirs: il est tourmenté d'anxiété, d'inquiétude & d'insomnies; son sommeil est pénible & troublé; il sent de la chaleur & une douleur pongitive au dos; il est alternativement incommodé de chaud & de froid; ces vicissitudes affectent parriculierement la paume des mains. Si le *pourpre* attaque une femme en conche, ses vuidanges seront supprimées; son lait sera repompé, & cessera de s'écouler par ses mamelles. Ces symptomes seront suivis d'aspérités & de rides à la peau; toute la surface du corps sera couverte de petites éminences, telles que celles qu'on apperçoit aux oies; il y aura une multitude innombrable de taches rouges ou blanches, ou mêlées, de la figure & de la petitesse des grains de millet; elles paroîtront d'abord au cou, ensuite à la poitrine & au dos, & enfin aux bras & aux mains. Lorsque cette éruption se sera faite sur la surface du corps, les symptomes qui étoient auparavant violens, mais surtout l'anxiété des parties précordiales, la cardialgie accompagnée de syncope, l'inquiétude, l'oppression de poitrine & la difficulté de respirer, diminueront considérablement. Le *pouls* qui étoit auparavant dur & prompt, deviendra mou, libre & lent; l'esprit sortira de son abattement; la sécheresse de la peau cessera; la constipation qui étoit si grande qu'elle ne permettoit pas aux vents de sortir, diminuera; le ventre se dégagera, & le malade rendra librement, non-seulement des flatulences, mais encore les excrémens grossiers.

Les symptomes perdront beaucoup de leur force dans le *pourpre*, rouge, blanc, ou mêlé; s'ils persistent après l'éruption. Les vésicules qui sont pleines d'une sanie fétide s'augmenteront peu-à-peu; elles ne changeront point de lieu, ni ne disparoîtronr; les urines ne seront plus chargées, les sueurs qui sont ordinairement très-fétides dans cette maladie sortiront en abondance; les vuidanges reprendront leur cours, le lait se portera dans les mamelles; le ventre se lâchera; ou un clystere ou un suppositoire suffira pour le lâcher, & pour procurer au malade l'évacuation des flatulences & des feces; en sept jours & davantage, les pustules disparoîtront; elles causeront, en disparoissanr, une demangeaison violente aux extrémités, & le malade guérira peu-à-peu. Toutes ces .icissitudes indiqueront qu'il y a des forces; que les parties solides ont de la vigueur; & que la constitution du sang & de la lymphe n'est pas entierement dépravée; & que c'est en conséquence de cet état du corps que la matiere accidentelle & peccante, est séparée uniformément & continuellement des sucs vitaux, & portée du centre à la circonférence.

Mais il n'en est pas ainsi lorsque le *pourpre* est malin; le pouls est d'une promptitude contre nature; malgré l'éruption suffisante, le sommeil ne revient point, l'inquiétude persiste, la respiration ne se dégage pas; il se fait par les sueurs un écoulement trop abondant de sérosités. Si cet écoulement survient au commencement de la maladie, il est accompagné d'une grande perte de forces, & pour ainsi dire d'une résolution paralytique de la peau. La malignité du *pourpre* se manifestera encore par la pâleur, la limpidité & l'abondance des urines, ou par les envies fréquentes d'uriner; ou par le changement subit de couleur dans les urines, qui de chargées qu'elles étoient auparavant,

deviendront pâles, limpides & claires, en conséquence de la constriction spasmodique des reins & des conduits urinaires.

Un accident assez fréquent dans le *pourpre*, & qui est d'un fâcheux augure, c'est que les symptomes continuant avec la même violence, les pustules paroissent quelquefois & disparoissent; ce qui démontre que les forces de la nature sont diminuées, que le malade s'affoiblit, & que le ton de la peau, cet émonctoire poreux, tendineux & nerveux, par lequel toute la masse du sang & des humeurs se dépure, est détruit; ensorte que sa partie la plus extérieure, nerveuse & sensible, est tantôt en contraction spasmodique, & tantôt relâchée. Mais un symptome plus fâcheux encore, c'est la rentrée de la matiere peccante, qui se logeant profondément dans les parties intérieures, résiste aux remedes, & ne peut être rappellée à la surface du corps; d'où il s'ensuit les effets les plus terribles, l'oppression de poitrine, & les soupirs redoublent; la perte des forces, & l'anxiété des parties précordiales accompagnées d'inquiétude, augmente, & tout le reste empire. Aussi ceux qui meurent du *pourpre*, sont-ils emportés par la rentrée de la matiere peccante; & la violence des accidens dont elle est suivie. Car quoique cette matiere génératrice de la maladie, fût excessivement maligne avant son éruption; lorsqu'elle a été séparée de la masse du sang, & chassée au-delà des limites de la circulation; elle y devient beaucoup plus virulente encore par son séjour. S'il arrive qu'alors elle rentre, & se jette sur les parties destinées à la vie, ou sur celles qui servent à la sensation & au mouvement, elle produit tous les ravages du poison. Il en est de même dans toutes les maladies exanthémateuses, dans les fievres pétéchiales, dans la petite vérole, dans la rougeole, dans la goutte - rose, dans la gratelle, dans la teigne, dans la goute, & dans les affections gouteuses; il y a une certaine matiere ennemie de la nature, repoussée vers les parties extérieures, & qui ne manque jamais d'irriter les symptomes, si elle revient sur les parties intérieures, & se mêle avec les sucs vitaux. Nous en avons l'expérience dans le *pourpre*; les impuretés logées dans les parties intérieures du corps après avoir séjourné à l'extérieur, y produisent les funestes effets dont nous venons de parler.

On connoîtra par les symptomes suivans que la terminaison du *pourpre* sera fatale, & que la mort du malade n'est pas loin. Si la matiere peccante logée opiniatrement dans les parties intérieures, y produit une chaleur excessive, tandis que les parties extérieures sont en constriction, & couvertes d'une sueur abondante & froide; s'il y a alternativement chaleur violente aux parties extérieures, & réfroidissement considérable à l'abdomen; s'il y a dans les tendons un mouvement tremblottant; si le visage à tous les caracteres de la face Hippocratique; si les forces s'anéantissent; si le trouble & le désespoir s'emparent de l'esprit; si le pouls est dur, inégal & tremblottant: la défaillance qui succédera promptement à tous ces symptomes, sera ordinairement mortelle.

Quoique le *pourpre* accompagné de fievre ou sans fievre, soit ordinairement une maladie primordiale ou idiopathique; c'est aussi quelquefois un symptome d'autres maladies, surtout des fievres continues, lorsqu'elles sont sur le point de se terminer; il ne laisse pas alors que d'être dangereux. Il arrive aussi qu'il se fait des éruptions rouges, blanches, ou mêlées, sur le déclin de la petite vérole, de la rougeole, d'une synoque ou fievre putride, des fievres ardentes, des fiévres pétéchiales, de celles qui les imitent, & d'autres maladies épidémiques. Alors il s'engendre une fievre nouvelle accompagnée d'une suite de symptomes; & lorsqu'on croyoit un malade hors des dangers de la fievre aiguë dont il étoit tourmenté, il est brusquement attaqué de frisson, de-mal-aise, d'inquiétudes, d'insomnies, de chaleur contre nature, & d'affoiblissement; il perd ses forces; on apperçoit çà & là, à la surface de son corps, quelques éruptions pourpreuses; épuisé par la maladie précédente, il n'est point en état de résister aux nouveaux coups qui lui sont portés, & il succombe ordinairement. J'ai remarqué que le *pourpre* symptomatique étoit ordinairement fatal aux jeunes gens attaqués de fievres aiguës, après avoir vécu dans l'intempérance, s'être livrés habituellement à la débauche du vin, s'être épuisés avec les femmes, & avoir dépravé par ces excès, la constitution de leurs humeurs, de même qu'à ceux qui ont été constipés dans le cours d'une premiere maladie, & qui ont été quelques jours sans rendre d'excrémens, & aux malades à qui l'on a ordonné imprudemment des remedes rafraîchissans & acidulés, comme des juleps & des potions. J'ai dit que le *pourpre* survenoit fréquemment dans le déclin des maladies aiguës; j'ajoute, qu'il paroît aussi quelquefois, dans leurs premiers jours, & lorsqu'elles commencent, surtout dans la petite vérole & dans la rougeole; il est alors accompagné d'aspérité de la peau, & sa terminaison est très-rarement heureuse; car c'est une preuve évidente que la masse des humeurs vitales, est imprégnée de différentes impuretés excrémentitielles. Le *pourpre* accompagné de toux, de difficulté de respirer, de vomissement ou de flux, est une des suites assez fréquentes des fievres catharreuses des enfans. Si la fievre est sur son déclin, le *pourpre* est suivi d'une enflure aux piés, & quelquefois à l'abdomen, avec sécheresse, ou sans sécheresse des parties supérieures. S'il survient naturellement des sueurs, ou si on en procure artificiellement, elles emporteront entierement le *pourpre*; c'est une observation qu'on fait tous les jours dans les contrées montagneuses & hautes de la Forêt noire.

Le *pourpre* rouge est toujours accompagné, dès son commencement, d'une espece de mouvement de fievre qui s'irrite perpétuellement vers le soir. Cependant ce mouvement & la fréquence du pouls se calment à la longue, les symptomes diminuent; & la maladie devient bénigne: mais pour cela il ne faut point qu'elle soit traitée mal-adroitement, ou que le corps soit cacochyme, ou plein de sucs impurs; car alors elle durera pendant plusieurs mois; elle fera beaucoup souffrir le malade; & ses symptomes reparoîtront plusieurs fois, quoique sa terminaison soit communément heureuse.

Nous avons remarqué ci-dessus que le *pourpre* étoit un effet du scorbut; nous n'aurons aucun doute là-dessus, si nous considérons que la cause matérielle des deux especes de *pourpre* consiste, ainsi que celle du scorbut, dans la dépravation du sang: en regardant la dépravation du sang comme la cause matérielle du *pourpre*, je ne balancerai point à prononcer, que le *pourpre* rouge provient d'une sérosité impure, saline, acre, sulphureuse, & excrémentitielle; & le *pourpre* blanc ainsi que la fievre aiguë & miliaire qui l'accompagnent, d'une lymphe & d'un suc nourricier, qui tend à l'acidité, & à la putréfaction; deux causes qui sont fort différentes; car la nature de ces sucs du corps humain n'est pas la même. On entend par sérosité cette humeur qui est mêlée avec le sang, & chargée d'un grand nombre de particules salines & mucilagineuses, dont la sécrétion, & l'évacuation se fait par une multitude prodigieuse de couloirs & d'émonctoires, est d'une consistance tant soit peu épaisse, & varie, tant par rapport à la couleur, que par rapport au gout. La lymphe, au contraire, est une liqueur transparente, insipide & pure, dont la partie la plus subtile, compose le fluide qui circule dans le cerveau, dans la moelle spinale, & dans les nerfs, & qui constitue la semence. Les parties gélatineuses de ce fluide nourrissent tous les solides du corps, & ses élémens aqueux les plus déliés sont portés par le moyen des vaisseaux lymphatiques, de leurs valvules, & des glandes conglobées, derechef au cœur, ou s'unissant aux parties douces aériennes & élastiques du sang qui les ranime & les revivifie, ils retournent avec ce fluide dans tous les membres du corps, où ils sont employés

à

à différens usages. On peut dire du sang & de la lymphe, malgré leur différence ; qu'en s'altérant, & en s'éloignant de leur état naturel, ils tombent l'un & l'autre dans une espece de corruption, & que c'est cette corruption qui caractérise ensuite la maladie, rend ses symptomes plus ou moins violens, & fait plus ou moins de danger.

Un grand nombre de circonstances concourent à démontrer que dans le *pourpre* blanc, la lymphe a contracté une grande acidité, & qu'il y a surtout un acide superflu, tant dans sa masse que dans celle du sang. En effet n'est-ce pas ce que démontre la sécrétion excessive de sérosités qui est ordinaire, pour ne pas dire essentielle dans cette maladie ; car telle est la force & la nature de tout acide en général, que venant à se mêler avec le sang, il coagule ses parties les plus épaisses, & donne lieu à la séparation de la sérosité. Voilà donc la raison de ces sueurs abondantes, de cette évacuation copieuse d'urines claires, de cette salivation, & de ces selles aqueuses, auxquels les malades sont sujets dans le *pourpre*.

Après avoir examiné ces choses, nous allons maintenant chercher pourquoi les femmes en couche sont fort sujettes au *pourpre* blanc, qui leur est ordinairement fatal. Tous ceux en général dont les corps sont chargés d'une grande quantité d'humeurs aqueuses & lymphatiques, ainsi qu'il arrive à la plûpart des femmes en couche, sont plus sujets à l'acescence des humeurs qu'à leur corruption saline & sulphureuse, & par conséquent plus exposés au *pourpre* blanc. Telle est à mon avis la vraie cause de la fréquence de cette fievre miliaire, dans les couches ; car le mouvement tant progressif que rétrograde du sang, se fait d'une maniere languissante, foible & pénible dans la matrice des femmes en couche, en conséquence de son excessive congestion dans cette partie, & de la distension des vaisseaux. Il est donc sujet à y demeurer en stagnation, sa stagnation donnera lieu à l'humeur lymphatique de se séparer en abondance dans les vaisseaux destinés à la porter ; cette abondance excessive sera cause nécessairement qu'il en restera une partie sans circulation dans les cavités & les replis des vaisseaux ; le séjour de cette partie de l'humeur lymphatique sera suivi de la corruption, & de son acescense ; cependant ses élémens les plus subtils & les plus spiritueux, s'évaporeront ; & le mélange des fluides à la perfection duquel ils servoient, s'altérera : d'ailleurs lorsque le fœtus est sorti de la matrice, cette partie s'affaisse & se resserre ; l'humeur lymphatique & impure, & le sang corrompu n'étant point encore expulsés, il survient ordinairement aux environs du troisieme jour, après l'accouchement, un mouvement de fievre ; ce mouvement repousse la lymphe peccante & le sang dans les grands vaisseaux ; ils sont portés de là au cœur, d'où ce levain malin se distribue dans tout le corps, & va infecter toute la masse des humeurs, le sang, la lymphe, le suc nouricier & le fluide nerveux.

Si l'impureté du sang & de la sérosité est d'une nature saline, acre sulphureuse, les symptomes seront moins violens : mais les éruptions seront plus sujettes à être chroniques. Le visage sera gonflé & haut en couleur, les yeux étincelans, la demangeaison, la chaleur & la douleur pongitive à la peau seront plus grandes ; du reste, l'inquiétude, l'anxiété & la difficulté de respirer seront moins considérables ; il y aura donc d'autant plus d'espoir de guérison. La maladie prendra le cours le plus favorable, à moins que le *pourpre* blanc ne soit suivi du rouge, ou le rouge du blanc ; ce qui arrive assez fréquemment lorsque le régime a été mauvais, la cure mal-entendue, ou lorsque le malade s'est livré à quelque passion violente. Lorsque la lymphe superflue est corrompue pendant la fievre, & tandis que ses parties sont dans un mouvement intestin & chaud, ses principes spiritueux, déliés & sulphureux s'évaporent, & il ne reste que des particules grossieres, acres & corrompues.

Si nous examinons de plus près l'origine & la nature de la matiere qui produit le *pourpre* chronique & le moins dangereux, nous aurons tout lieu de penser que c'est une sérosité acre, saline & sulphureuse, qui ne pouvant s'échapper par les émonctoires, surtout par ceux de la peau, reste dans le corps, contracte un mouvement intestin & chaud, & se déprave. L'expérience s'accorde avec cette conjecture ; car le *pourpre* chronique attaque ordinairement ceux dont le sang est impur, les scorbotiques, les vieillards, les femmes dont les regles sont supprimées, les hommes en qui un écoulement hémorrhoïdal habituel ne se fait plus ; ceux qui sont accoutumés à un régime vineux & salin, qui font un grand usage de biere épaisse & chargée de houblon, qui fument beaucoup de tabac ; & ceux dont la constitution est lâche, & qui menent une vie trop sédentaire. On peut encore compter entre les causes de cette maladie, la suppression subite de la perspiration, & la répercussion des matieres impures, par un air froid qui comprime les pores de la peau, par des liqueurs froides, ou par quelque effroi subit.

J'ai vu des personnes qui s'étant échauffées considérablement, & ayant éprouvé une sueur abondante, ont été couvertes de *pourpre*, après avoir souffert les symptomes les plus violens. Le même accident est arrivé à d'autres pour s'être exposés à des vents du Nord, après avoir eu fort chaud dans leur lit, ou après avoir été exposés à l'ardeur du soleil, ou pris des bains froids. Une constitution froide & une longue intempérie de l'athmosphere, peuvent aussi obstruer la perspiration, & causer des *pourpres* ; c'est à cela qu'il faut attribuer particulierement ceux qui paroissent aux environs du solstice d'hiver, surtout dans les mois de Janvier & de Fevrier. L'effet surprenant des vents froids & septentrionaux est démontré par une infinité d'expériences ; & nous lisons dans Lazare Riviere, *Obs.* 53 « qu'un « enfant en qui le froid avoit supprimé les excrétions « contre nature qui se font par la peau dans la teigne, « accompagnée d'évacuations de sanie, devint asthma- « tique, & que la matiere fétide supprimée, & qui s'é- « toit portée sur les poumons, ne reparut au-dehors que « lorsque les vents du Nord cesserent. »

Mais rien ne démontre plus évidemment la présence d'un principe salino-sulphureux dans le *pourpre* chronique, que le soulagement que les malades reçoivent de l'usage des remedes qui enveloppent & émoussent les pointes salines, comme le petit lait, le lait de chevre & d'ânesse mêlés avec les eaux de Selter, & les décoctions tempérées prises en boissons ordinaires. Ces remedes guérissent même parfaitement. Quoique cette espece de *pourpre* ne soit pas dangereuse, cependant si l'on augmentoit excessivement la chaleur tant intérieure qu'extérieure ; si l'on ordonnoit des remedes très volatils, & également dans la gratelle, les pustules avec exulcération, & les autres maladies de la peau qui proviennent d'une disposition peccante & saline des humeurs, on irriteroit les symptomes, & cette irritation pourroit être suivie de la soif & de la fievre, parce que les sels étant volatilisés par ce moyen & rendus plus acres, s'insinueront profondément dans les petites fibres de la peau qu'ils picotteront, & où ils causeront des douleurs lancinantes.

Cette maladie exanthémateuse & chronique est plus incommode, & cause plus de chaleur & plus de demangeaison que le *pourpre* mêlé, qu'on ne peut attribuer qu'à des particules acres & salines qui attaquent la substance sensible de la peau. Ce qui démontre encore l'acrimonie saline des humeurs, c'est que les eaux douces, purgatives & dégagées d'un principe salin, telles que celles de Lauchstad, relâchent considérablement ceux qui sont attaqués de *pourpres* habituels, & leur procurent six ou huit selles par jour, dont la matiere est si acre, qu'ils en ont l'anus corrodé. D'ailleurs l'effet purgatif de ces eaux cesse peu à peu, & elles ne font plus rien sur eux s'ils y reviennent l'année suivante. Une observation que j'ai faite, c'est que dans les *pour-*

pres invétérés, chroniques & scorbutiques, les bains d'eau de pluie douce, après l'usage du lait, & des eaux minérales tempérées, étoient très-salutaires, & dissipoient le picottement, la chaleur, la demangeaison & les éruptions; ce qui démontre évidemment que pour guérir cette maladie, il n'est question que de corriger l'acrimonie des humeurs, & d'expulser les récrémens acres logés sous la peau; ce que l'on exécute parfaitement en ouvrant les pores par le bain.

Nous allons maintenant expliquer pourquoi de toutes les maladies exanthémateuses, il n'y en a point qui soient plus sujettes à reparoître après la guérison, que le *pourpre* scorbutique rouge. Je crois qu'il faut attribuer cette particularité à deux causes. La premiere, c'est que dans ce *pourpre* le ton de la peau a été considérablement offensé. La seconde, c'est que le siége du mal est dans les glandes conglobées. Comme la peau est un émonctoire universel pour toutes les humeurs, & par conséquent d'une utilité particuliere pour la conservation de la santé; toutes les maladies où elle sera considérablement attaquée, ne pourront manquer d'être opiniâtres. Or, cet émonctoire universel, cette enveloppe générale du corps peut être offensée de plusieurs manieres violentes; car elle n'est pas seulement composée des filamens sensibles des extrémités des nerfs, mais elle est encore tout-à-fait tubuleuse & poreuse, & les orifices des arteres les plus petites qui portent la matiere subtile & perspirable, s'y terminent; d'où il s'ensuit qu'elle est doüée d'un mouvement léger; qu'elle peut être dilatée & resserrée, & que la sensation y est exquise: la sensation y est exquise, parce que c'est un tissu de filamens nerveux; elle est capable de dilatation & de constriction, parce qu'elle est tubuleuse & poreuse. Mais plus la sensibilité de la peau sera grande, plus il sera facile de l'offenser, & d'altérer son mouvement. Quant à ses tubes & à ses pores, il est évident que les vents froids & septentrionaux agiront sur eux d'une maniere particuliere & les resserreront, & qu'ils pourront être relâchés par les vents chaux, humides & méridionaux. La peau peut donc être regardée comme une espece d'hydrometre. Toutes les causes extérieures, capables de stimuler, de diviser, qui auront quelque acrimonie, les remedes acres, ceux qui feront trop chauds, les substances rafraîchissantes, grasses & épaississantes, pourront aussi, je ne dis point affoiblir le ton de ce tégument, mais le détruire: mais cet effet ne peut être produit, sans que l'excrétion salutaire de la perspiration, qui se fait par les petits orifices de ce couloir, ne soit en même-tems considérablement offensée.

Mais lorsque le tissu vasculaire & fibreux de la peau est offensé, & que le ton de cet émonctoire, en vertu duquel la matiere récrémentitielle est expulsée, & les sucs loüables sont réparés, est détruit, la foiblesse & la mauvaise constitution s'en emparent opiniâtrément; ensorte que les humeurs impures qui y sont portées dans la suite, sont toujours prêtes à entrer en stagnation, & à agir sur ce tégument. Rien n'est plus capable de démontrer la facilité avec laquelle les humeurs entrent en stagnation lorsque la peau est affectée, & la difficulté qu'il y a de prévenir cet accident, que la peine que l'on a à guérir la goutte-rose, dans laquelle le tissu tendre & tubuleux de la peau du visage, est offensé, par un amas considérable de sanie. Il est donc évident que toutes les fois que la matiere du *pourpre* se portera à la peau, son ton, sa force & son tissu tubuleux donneront lieu à la stagnation, & que par conséquent la maladie qu'on croyoit avoir extirpée radicalement, reparoîtra comme auparavant.

Après avoir exposé ce que nous avons cru nécessaire pour la connoissance de la cause matérielle des deux especes de *pourpre*, nous allons maintenant examiner ce qui contribue d'une maniere plus particuliere à la production de ces maladies.

On remarque d'abord, que ceux qui abondent plus en sérosité qu'en sang, comme les enfans, les femmes d'un tempérament spongieux, & en général ceux qu'on appelle phlegmatiques, sont plus sujets que d'autres au *pourpre* chronique & de longue durée; & que plus les humeurs séreuses ont perdu de leur pureté naturelle & de leur tempérie douce, & sont sordides, plus la cure est difficile & le succès douteux.

On sait encore par expérience que les *pourpres* aigus & chroniques, & que les fievres miliaires & malignes attaquent plus fréquemment les femmes d'une constitution foible & délicate; celles dont le chagrin, des passions violentes, des hémorrhagies considérables, suivis d'un avortement, l'excès de l'écoulement menstruel, ou quelques longues maladies, ont détruit les forces; car dans tous ces sujets infirmes, les humeurs lymphatiques, douces & nourricieres contractent facilement une nature étrangere, & de la corruption; parce que la force des solides étant diminuée, la circulation des fluides se fait plus lentement, les sécrétions & les excrétions sont troublées, & les crudités & les impuretés s'engendrent & s'accumulent dans le corps.

Mais la fievre accompagnée du *pourpre* miliaire, est souvent fatale aux femmes en couche qui y sont particulierement sujettes. Elle commence ordinairement aux environs du troisieme jour après l'accouchement, lorsque la fievre du lait s'éleve. Il arrive quelquefois qu'elle ne prend que le septieme jour; d'autrefois elle differe jusqu'au quatorzieme. Pour connoître exactement les causes de cette maladie, nous ne passerons aucune des circonstances capables de nous éclairer sur son origine & sur sa formation. D'abord nous savons par expérience que les femmes de la campagne, pauvres, robustes & accoutumées au travail, sont rarement attaquées de cette fievre; au lieu que les femmes riches, délicates, accoutumées à une vie sédentaire, au sommeil, à la mollesse & à l'intempérance; celles dont la constitution est foible, & qui se livrent facilement à des passions tumultueuses & violentes, y sont exposées dans leurs couches.

S'il est vrai qu'une vie oisive & délicieuse, dans laquelle on ne se permet ni exercice, ni alimens durs & salins, mais seulement des mets légers, des substances farineuses, des gâteaux, des friandises, des alimens fermentés, les fruits de l'Eté, les substances solides & les fluides qui flattent le palais; s'il est vrai qu'un air impur, chargé de vapeurs & d'exhalaisons putrides qui s'élevent des marais, & des eaux croupissantes; s'il est vrai, dis-je, que l'usage d'eaux impures, contribue à la production d'un grand nombre de maladies, il ne l'est pas moins que toutes ces causes tendent d'une maniere particuliere à rendre les *pourpres* communs. C'est par cette raison que cette derniere maladie est si commune à Leipsic, qui est situé dans des lieux bas, qui a des marais adjacens, dont l'air est infecté d'exhalaisons malfaisantes, & où les habitans menent une vie délicate & luxurieuse. C'est pourquoi l'on ne doit point non plus s'étonner qu'elle ait paru pour la premiere fois à Londres, où la constitution de l'air & la maniere de vivre sont les mêmes qu'à Leipsic; & il ne faut pas douter qu'en quelque lieu que ce soit, où les mêmes circonstances réunies tendront à la génération de la même maladie, les femmes n'en soient plus fréquemment attaquées que les hommes.

Il est bon d'observer que les femmes grosses qui sont constipées, dont la vie est sédentaire, & qui ont négligé de diminuer la plénitude des vaisseaux par la saignée, dans le milieu, & dans les derniers mois de leur grossesse, sont extremement incommodées dans leurs couches, & assez communément attaquées de *pourpre*. Car comme il y a dans presque toutes les femmes grosses surabondance de sang, avec distention & relâchement dans les vaisseaux; la circulation du sang & des humeurs est lente, & l'évacuation des impuretés par la sécrétion & par l'excrétion, est défectueuse; d'où il arrive que les humeurs impures & peccan-

tes s'accumulent successivement. S'il arrive d'ailleurs qu'elles fassent usage d'alimens peu convenables à leur état, & que les élémens nécessaires pour la conservation de leur santé soient dépravés, la corruption deviendra plus grande, se répandra dans les parties intérieures, dérangera l'oeconomie animale, & produira des maladies quelquefois mortelles.

Les femmes en couche seront attaquées de *pourpre*, mais surtout de *pourpre* miliaire, si dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, les vuidanges ne se font pas convenablement; si elles sont entierement supprimées, si elles sont défectueuses, si elles coulent trop lentement; si quelque effroi subit, ou l'accès libre d'un air froid donne lieu à leur suspension. Car comme il y a surabondance de sang & d'humeurs dans les femmes grosses, le tissu vasculaire & celluleux de la matrice est considérablement distendu & obstrué par la congestion des fluides; d'où il arrive que le sang circule lentement & difficilement dans cette partie, & que n'étant pas entierement consumé à la nutrition du fœtus, il entre en stagnation dans les vaisseaux de l'utérus, & devient épais & féculent, jusqu'à ce que le fœtus étant sorti, il se fasse une effusion de sang par les veines qui attachent le placenta à la matrice. C'est pourquoi, si la mauvaise qualité du sang, ou le défaut de forces, ne permettent pas que cette effusion soit suffisante; & si le sang par un mouvement rétrograde, passe dans les grands vaisseaux, & est porté dans les visceres les plus nobles, comme le cœur, les poumons & le cerveau: il ne faut pas s'étonner qu'il survienne des fievres accompagnées d'impuretés, & d'une grande corruption de la sérosité, telles que les *pourpres*, avec lesquels d'autres symptomes violens se compliqueront.

D'ailleurs la Pratique nous démontre constamment que les femmes qui sont sujettes à la suppression des regles, sont plus fréquemment & plus violemment attaquées des *pourpres*, tant aigus que chroniques, que les hommes. La matrice, qui est selon la Lettre de Democrite, sur la Nature de l'Homme, à Hippocrate, la source d'une infinité de maladies, doit être considérée, comme celle de la maladie dont il s'agit ici, d'autant plus que les femmes ont rarement le pourpre, lorsque leur écoulement menstruel est régulier, se fait en quantité suffisante, & dure un tems convenable: mais s'il en est autrement, elles y seront fort sujettes. Aussi l'expérience nous démontre-t'elle, que les femmes avancées en âge, & celles en qui les regles sont supprimées par quelque autre cause, sont plus malades du *pourpre* que les autres. Les jeunes femmes en qui les regles ne seront pas régulieres, ni suffisantes, seront généralement attaquées de *pourpre* accompagné d'une multitude de symptomes différens; surtout si d'autres causes concourent avec les précédentes à la production de cette maladie.

L'expérience nous a fait voir encore que les femmes sujettes à avoir des fleurs blanches, étoient attaquées de *pourpre*, lorsque cette évacuation étoit trop petite, ou lorsqu'elle étoit diminuée ou totalement supprimée par des moyens peu convenables; que le *pourpre* disparoissoit, lorsque les fleurs blanches reprenoient; & que le *pourpre* reprenoit derechef, lorsque les fleurs blanches disparoissoient. Ce qui démontre suffisamment que cette maladie exanthémateuse, provient du mauvais état de la sérosité. Il ne faut donc pas s'étonner qu'aujourd'hui, les fleurs blanches étant plus communes que jadis, les *pourpres* soient aussi plus fréquens.

Quoique l'abondance excessive du sang en ceux en qui la quantité n'en est pas diminuée, soit par un écoulement hémorrhoïdal ou menstruel, ou par des saignées reglées, soit une des causes principales des *pourpres*, & surtout des *pourpres* chroniques; on ne peut nier que l'impureté d'une sérosité abondante, occasionnée par la disette d'un sang loüable, ne favorise considérablement cette premiere cause. On a remarqué plusieurs fois, que des saignées imprudemment faites, ou des hémorrhagies excessives à la suite d'un avortement, & causées par un effroi violent, un accès de colere, donnent lieu au refroidissement des extrémités, aux défaillances, au gonflement d'estomac, accompagné d'anxieté, à l'oppression de poitrine, & à une sensation alternative de chaleur & de froid à la surface du corps; symptomes qui sont tempérés par l'éruption du *pourpre*, qui se fait le troisieme ou le quatrieme jour. Rien n'est plus pernicieux au ton, à la force & à l'action des solides, & ne tend plus directement à dépraver les fluides, lorsqu'ils ont déja quelque germe d'impuretés; que des agitations tumultueuses d'esprit, les inquiétudes & les longs chagrins. Si donc il arrive, que des femmes grosses, hystériques, ou en qui l'écoulement menstruel ne se fait pas régulierement, soient attaquées de quelque chagrin violent; il y a tout lieu de conjecturer, qu'elles auront dans leurs couches, un *pourpre* d'une espece dangereuse. La foiblesse de la constitution, & la violence des passions, rend les *pourpres* doux & benins, dangereux & malins. L'expérience nous apprend que les gens d'étude, & ceux qui menent une vie sédentaire, sont attaqués de *pourpre*, lorsqu'ils sont long-tems tourmentés, lorsqu'ils ont essuyés de violens chagrins.

La mauvaise constitution de l'air, dont l'usage est continuellement nécessaire à la vie, & le dérangement des saisons, sont aussi des causes génératrices des *pourpres*; car rien n'étant plus capable de dépraver l'état & d'altérer le mélange des fluides subtils, nerveux & membraneux, & des autres sucs, que l'air; rien aussi n'agit plus efficacement sur le ton de la peau, & sur l'excrétion salutaire, qui se fait par la perspiration; il n'est donc pas surprenant que son impureté produise des maladies épidémiques. Il y a quelques années que dans la Basse Saxe, les enfans furent particulierement attaqués d'une fievre catarrheuse épidémique; & cette maladie n'avoit d'autre cause qu'un tems nébuleux & pluvieux, qui après avoir duré considérablement, fut suivi par des vents froids d'Orient & de Nord, ainsi que nous lisons dans la Dissertation de Boettigerus, *de Purpurâ, rubrâ, epidemicâ.* On trouve dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, Dec. I. An. 6.* qu'il survint dans un Printems, qui avoit été précédé d'un Hiver froid & nébuleux, une fievre pourpreuse maligne, qui dura pendant toute cette saison; & qui fut particulierement commune, & fatale aux enfans. Un air impur, & chargé d'exhalaisons étrangeres & malfaisantes, donne lieu non-seulement à la production de cette maladie, mais encore à son plus ou moins d'opiniâtreté dans certains lieux que dans d'autres. Ainsi dans les grandes Villes où l'air est impur, les Habitans sont attaqués de *pourpre*, dont on les guérit quelquefois, en les faisant passer dans des lieux plus salutaires, & dont ils sont attaqués derechef, à leur retour dans ces Villes, & lorsqu'ils y ont séjourné pendant quelque-tems. On peut déduire de-là la raison du phénomene suivant; c'est que les mois de Mars & d'Avril, sont plus favorables à la génération des fievres catharreuses, exanthémateuses & pourpreuses; car dans ces mois, le tems est ordinairement pésant, inconstant & mal-sain, & l'atmosphere chargé d'exhalaisons pernicieuses qui proviennent des pluies & des neiges fondues.

Entre les causes différentes des *pourpres*; surtout des *pourpres* chroniques, nous avons déja consideré celles qui ont le plus d'affinité avec les causes génératrices du scorbut, maladie dans laquelle, il y a dépravation âcre, saline, & sulphureuse du sang, principe du *pourpre*; où cette dépravation est seulement plus exaltée & plus subtile. La production des *pourpres* est particulierement favorisée, par une habitude lâche du corps, par de longues affections d'esprit, par le dérangement des sécrétions & excrétions naturelles, par l'intempérie d'un air mal-sain, par le séjour dans des lieux bas & humides, par de mauvais alimens, par une mauvaise digef-

tion, par le défaut & par la surabondance du sang, & par d'autres causes semblables, ce qui donne lieu à une question assez difficile à résoudre; on demande pourquoi toutes ces causes concourant depuis long-tems à la production du *pourpre*, cette maladie est toutefois récente. Pour répondre à cette difficulté embarrassante; il faut nécessairement supposer qu'une même maladie doit avoir une même cause commune. Or nous avons fait voir ci-dessus, qu'il y avoit dans les *pourpres*, mais surtout dans les *pourpres* chroniques, une sérosité impure, saline, excrémentitielle; dans les *pourpres* miliaires, une surabondance de sérosités putrides, acres & acides; & que cette matiere acide, acre ou saline, répandue dans le sang, acquéroit de la malignité par la chaleur du mouvement intestin, & devenoit capable d'affecter violemment & d'irriter les parties nerveuses, & de produire enfin cette fievre exanthémateuse que nous appellons *pourpre*, avec tous les symptomes qui l'accompagnent. Il ne nous reste donc plus qu'à chercher dans le régime & la maniere de vivre d'à-présent, quelques circonstances qui tendent à dépraver les humeurs vitales, qui ne subsistoient point auparavant, & qui n'ont lieu que depuis une quarantaine d'années. Or pourquoi ne les trouverions nous pas ces circonstances, dans l'usage, ou plutôt dans l'abus presqu'universel, que l'on fait dans quelques contrées, mais surtout en Allemagne & en Angleterre, des liqueurs chaudes, & particulierement du caffé & du thé? On sait que les femmes de tout état en usent-là le matin & le soir, & croiroient faire une impolitesse à ceux qui les visitent, si elles les laissoient sortir, sans leur avoir fait prendre en abondance de ces liqueurs. Ce qui acheve de confirmer cette conjecture, c'est que les *pourpres* n'ont jamais été plus fréquens, que lorsque l'habitude de ces boissons a été plus grande, & que dans les lieux où l'usage en est le plus établi.

Quoique l'expérience soit extremement conforme à l'observation précédente, on peut toutefois objecter que les *pourpres* ne sont presque point connus dans les contrées chaudes de l'Asie, quoiqu'il n'y ait peut-être aucun endroit au monde, où l'on fasse un plus grand usage de caffé: mais cette difficulté spécieuse au premier coup d'œil, s'anéantit, lorsqu'on vient à considérer que le régime dans ces climats est tout-à-fait différent de celui que nous suivons ici; que les habitans n'y font aucun usage d'alimens grossiers, ni salés; que l'air y étant plus pur & plus chaud, la perspiration y est plus facile & plus abondante; & que les habitans n'y ont dans le sang aucun levain scorbutique, circonstance la plus importante de toutes; car il est évident, qu'il faut mettre entre les causes qui contribuent le plus à la génération des *pourpres*, l'état impur & scorbutique des humeurs; puisque ces maladies ne sont nulle-part plus communes qu'en Angleterre, en Hollande, en Suisse, & en Allemagne, où les habitans sont particulierement infectés de scorbut: c'est pourquoi on regarde le *pourpre* comme l'effet d'un scorbut habituel. On remarque d'ailleurs, que partout où les *pourpres* sont communs, les douleurs lancinantes dans les membres, les ulceres malins, la corruption des gencives, les taches larges & livides, & les autres symptomes essentiels & particuliers du scorbut sont plus rares & moins violens: nous en rendrons bien-tôt raison.

Ce qui se passe dans d'autres contrées, le régime qu'on y suit, & la constitution des corps, n'ayant aucune analogie, à ce que ces choses sont en Europe; nous répandrons de grandes lumieres sur l'origine des *pourpres*, si nous partons de cette différence pour l'expliquer. On sait assez que les impuretés excrémentitielles de toutes especes, séparées du sang & des humeurs, surtout les impuretés bilieuses, & le suc fermentatif & salivaire, fourni par les glandes du pancréas, de même que les humeurs mucilagineuses séparées du sang, surtout dans les gros intestins, se précipitent par cette voie. Il n'est pas moins connu qu'il s'engendre dans ce canal tortueux des matieres féculentes, & composées d'une partie des différens alimens que nous prenons, des acides mal-sains, des substances fermentables, & à demi corrompues, & des poissons lourds & difficiles à digérer. Ces féculences seront pernicieuses à la santé, & à l'état des fluides vitaux, si elles ne sont évacuées par les selles, lorsqu'elles seront amassées en quelque quantité; d'où il s'ensuit que tout ce qui sera capable d'en empêcher l'évacuation, & d'en occasionner le reflux dans la masse du sang, tendra directement à la dépravation de ce fluide, avec lequel ces impuretés seront portées aux émonctoires de la peau, par lesquels on conçoit bien, quelles ne passeront pas aussi facilement que les sueurs, & où par conséquent venant à séjourner, leur acreté détruira les fibres & formera des taches & des pustules. Ce qui rend cette explication vraissemblable, c'est que nous voyons tous les jours des pustules, la goutte-rose, & des ulceres à la peau, survenir aux malades cachectiques & scorbutiques, lorsqu'ils sont constipés. Nous observons aussi dans les fievres ardentes & aiguës, que les *pourpres* succedent à la constipation; au lieu que cette terrible maladie exanthémateuse n'attaque point ceux en qui ces fievres se terminent par un flux critique.

Or nous trouvons après un examen exact des choses, & par des expériences réitérées; que toutes les liqueurs chaudes, que le thé, & le caffé augmentant la perspiration & provoquant les sueurs, rendent la plûpart des personnes constipées, & qu'on arrête les flux violens par des sudorifiques convenablement menagés, & par quelque infusion chaude prise en boisson. Ainsi s'il arrive que les premieres voies soient embarassées d'impuretés & de crudités dont l'évacuation se doive faire naturellement par les selles, & que l'on fasse en même tems un usage excessif de caffé & de thé; il ne faudra pas s'étonner, que les parties excrémentitielles, bilieuses, salines & sulphureuses, atténuées par la chaleur, & délayées par des liqueurs aqueuses, soient portées dans les vaisseaux lactés & lymphatiques dispersés dans les intestins, & repassent dans le sang, où venant à acquérir de la malignité par leur séjour & leur mélange, elles occasionnent la dépravation de tous les fluides; à moins qu'à la faveur d'un tems chaud & tempéré, ou des couvertures dont on tiendra le corps bien enveloppé, on ne parvienne à les dissiper promptement par la perspiration, d'où nous inférerons, que toutes les personnes soit hommes, soit femmes qui sont constipées, & qui boivent des liqueurs chaudes, surtout du caffé, ne peuvent qu'en ressentir de très-mauvais effets, surtout si la perspiration se fait mal en eux, & s'il y a disposition antérieure au scorbut; car alors tout tend à la génération du *pourpre*, maladie que des passions violentes, des accès violens de colere, & de longs chagrins, ne manqueroient pas d'accélérer, en favorisant la formation, & la congestion d'humeurs & d'impuretés bilieuses dans les premieres voies. Ces liqueurs au contraire, loin d'être malfaisantes, seront salutaires à ceux qu'elles relâcheront, & qu'elles disposeront à la perspiration; car alors elles contribueront à l'évacuation des impuretés.

D'ailleurs le caffé qui est une production étrangere, contient je ne sai quoi de contraire à notre tempérament & à la bonne constitution de notre sang. De plus en le brûlant, comme c'est la coutume, il contracte quelque chose d'analogue à un soufre salin, volatil & empyreumatique, qu'on sait être ennemi du ton & du mouvement des parties nerveuses. C'est par cette raison que l'usage du caffé produit dans quelques personnes le tremblement des mains & l'anxiété; & que cet effet sur elles est d'autant plus sensible, que le caffé est plus fort. Ajoutez à cela qu'on ne prend point de caffé sans sucre; d'où il s'ensuit que s'il vient à séjourner dans les intestins & à n'être pas rendu sur le champ par les selles, il fermentera & donnera lieu à l'accroissement des crudités acides & mucilagineuses. Après cela faut-il s'étonner que l'abus presque général que l'on fait de cette boisson, altere le mélange & la constitu-

tion naturelle du sang, & mette les fluides dans un état qui leur est étranger, & que ces vices passant avec le sang de la mere à l'enfant soient le premier fondement des *pourpres*.

Quoique ces conjectures sur l'origine des *pourpres* paroissent être détruites par une observation faite par Welschius, dans sa Dissertion *de Purp. Lypf.* savoir que cette maladie avoit paru à Leypsic pour la premiere fois, il y a plus de soixante ans, c'est-à-dire, longtems avant qu'on fît usage de thé & de caffé, cela ne nous empêchera point de persister dans ce que nous avons avancé, & nous continuerons de soutenir que les liqueurs chaudes & surtout le caffé, ne concourent pas seulement matériellement, mais formellement à la génération des *pourpres*, en donnant lieu aux impuretés logées dans les premieres voies, de repasser dans le sang, toutes les fois que les malades seront constipés. Mais il y a plus; si nous examinons avec soin la vie, la diete & le régime que suivoient à Leypsic les femmes grosses ou en couche, lorsque le *pourpre* y parut pour la premiere fois, nous trouverons que cette maladie n'avoit d'autre cause que celle que nous lui avons assignée. Il est certain que les femmes de cette Ville sont fort livrées au plaisir, qu'elles menent une vie oisive, qu'elles y aiment à dormir long-tems, & qu'elles font un usage presque journalier de mets friands, des fruits de l'été & de substances farineuses, cuites avec du beure & du sucre; d'où il s'ensuit qu'elles sont constipées & qu'elles engendrent beaucoup d'impuretés pendant leur grossesse. C'est par cette raison qu'elles ont presque toutes des fleurs blanches. Lorsque le *pourpre* parut pour la premiere fois à Leypsic, c'étoit encore la coutume de tenir bien chaudement les femmes en couche dans leurs lits, de les macérer, pour ainsi dire, dans des chambres chaudes, & de ne leur faire prendre pendant les premiers jours, que des bouillons & des boissons chaudes, sans penser à faire cesser la constipation par un clystere ou un laxatif, ni à restituer les vuidanges supprimées, par la saignée. Quiconque pesera bien ces choses, & les comparera avec ce que nous avons dit ci-dessus, ne manquera pas d'en conclurre que cette conduite fut cause que la maladie exanthémateuse parut à Leypsic avant l'usage du caffé. L'expérience acheve de confirmer ce que nous venons d'avancer; car si-tôt qu'on y eut cessé de faire observer aux femmes en couche un régime chaud, & qu'on y eut usé des laxatifs & de la saignée, les *pourpres* devinrent moins fréquens & moins dangereux. D'où il s'ensuit que quoiqu'on ne puisse pas dire que l'usage du caffé ait produit les premiers *pourpres* à Leypsic, on ne peut nier que cette boisson n'ait répandu partout ailleurs cette maladie qui étoit confinée dans cette ville. Ensorte que plus l'usage en fut fréquent, plus le *pourpre* devint violent & commun; de-là vint même qu'il fut presque toujours accompagné de fievres aiguës; circonstance qu'on n'avoit point observée jusqu'alors.

Ce que nous avons dit jusqu'ici suffit pour démontrer que les liqueurs chaudes contribuent à la production des *pourpres*, ou du moins à la transformation du scorbut en cette maladie. Mais l'observation suivante va donner un poids nouveau à cette doctrine.

Hall en Allemagne, est une ville située dans un fond & environnée d'eaux salines & stagnantes, d'où il s'éleve une grande quantité de vapeurs aqueuses; l'atmosphere en est tellement chargé qu'il paroît en tout tems environné de nuages, à ceux qui le voient de loin. Aussi est-il constant que de tems immémorial le scorbut y est très-fréquent, & que les habitans y sont attaqués de goutes errantes, qu'ils appellent scorbutiques, de tumeurs, de taches scorbutiques & d'autres symptomes particuliers au scorbut, mais surtout de ceux qui se manifestent aux gencives. Je tiens ce fait de mon pere, & d'un grand nombre d'autres Medecins de cette ville, qui ne prescrivoient gueres de remedes à ses habitans, sans y faire entrer quelques anti-scorbutiques. J'ai moi-même tiré parti dans la pratique de la Medecine que j'ai faite depuis cette observation, qui m'a été communiquée extremement jeune, des anti-scorbutiques, toutes les fois que les malades auprès desquels j'étois appellé m'ont paru avoir les humeurs dans un état scorbutique. J'ajouterai qu'aussi-tôt que les habitans de Hall commencerent à faire usage des liqueurs chaudes, mais surtout du caffé, le scorbut cessa & les *pourpres* malins, benins & chroniques, qu'on n'avoit point connus jusqu'alors commencerent leurs ravages. La même chose arriva par les mêmes causes dans la Frise Orientale; ensorte qu'il n'y a point moyen de douter que le scorbut ne soit une des principales causes du *pourpre*.

Le scorbut se transforme souvent en *pourpre*, à la suite d'un régime, ou d'un usage de certains alimens, ou tout-à-fait inconnus à nos ayeux, ou qui ne leur étoient pas ordinaires. Mais aujourd'hui presque tout le monde mene une vie oisive & luxurieuse, & jamais l'on n'a tant travaillé à flatter le gout par la variété des mets & des assaisonnemens. Nous ne nous contentons point de ce que notre climat fournit, nous traversons des mers orageuses, & nous allons chercher jusques dans les contrées les plus éloignées des Indes, des substances qui ne paroissent point avoir été faites pour nous. Je ne voudrois pas proscrire absolument les mets exotiques; je n'en veux qu'à cette fureur que nous avons pour tout ce qui est acide & piquant, & pour les sauces dans lesquelles il entre une grande quantité de sels, d'aromates, d'ails, d'oignons, de poivre & de différentes sortes de *fungus*. L'agréable acrimonie de toutes ces choses ne sert qu'à irriter l'appétit & faire manger au-delà du besoin & à occasionner un amas de crudités dans les premieres voies, ce qui est d'autant plus funeste, que ces crudités produisent alors le même effet que le scorbut contracté par des alimens grossiers, mettent le sang dans une effervescence excessive & contribuent à la production d'une grande quantité de particules salines & sulphureuses; d'où il s'ensuit des *pourpres* à l'aide de quelqu'autre cause qui ne manque gueres de concourir avec les précédentes. D'ailleurs l'usage des vins spiritueux est maintenant si fréquent, qu'on pourroit assurer que toute la masse du sang est convertie en esprit ardent.

C'est à cette intempérie dans les mets & dans les boissons qu'il faut attribuer la fréquence des différentes hémorrhagies, surtout d'un écoulement hémorrhoïdal. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques Medecins qui font dépendre toutes les maladies chroniques dans les femmes du dérangement des regles, & dans les hommes de la suppression des hémorrhoïdes, & qui par conséquent bornent toute leur indication curative à restituer l'évacuation dans l'état convenable, & ordonner tous les deux jours des pilules semblables à celles de Becher, avec une petite quantité d'aloès. Comme cette hypothese est peu conforme à la vérité, je ne balancerai point d'assurer que le fréquent usage de ces pilules, assez salutaires d'ailleurs, contribuera dans quelques personnes à la génération des *pourpres*; car s'il n'y a aucune disposition naturelle, à quelque excrétion de sang surtout par les veines hémorrhoïdales, ces pilules fouetteront nécessairement la masse du sang, augmenteront son mouvement intestin, & donneront lieu à la formation d'une grande quantité de particules salines & sulphureuses, qui seront les causes matérielles du *pourpre*; car bien-tôt tout concourra à les accumuler dans le sang, à les rendre plus acres, & à les fixer plus profondément dans les petites fibres de la peau. Il ne faut donc point s'étonner que le scorbut qui est une maladie saline, change de nature & dégénere en une autre maladie telle que le *pourpre*.

Quoique nous ayons joint à l'histoire du *pourpre* les prognostics de ces différentes especes, nous ajouterons ici

quelque chose sur le *pourpre* chronique.

Lorsque cette maladie est sans fievre, elle n'est pas dangereuse, à moins qu'on ne l'attaque avec des remedes peu convenables; elle est toutefois opiniâtre & ne laisse pas de donner beaucoup de peine, tant aux malades qu'aux Medecins. Si elle a son foyer dans les parties solides & internes, il n'est pas facile de l'en déraciner; elle persiste & donne lieu à des symptomes violens. Si on la détruit de vive force, les suites de cet effort ne seront pas moins terribles. Il arrive ordinairement à ceux en qui le systeme nerveux est foible, & qu'une circulation inégale du sang & des humeurs dispose à des constrictions spasmodiques, que le sang impur & surabondant, se porte avec impétuosité, soit à la tête, soit à la poitrine, soit aux articulations, s'y accumule & produit de fâcheux accidens. Si la matiere du *pourpre* retenue dans le corps se porte à la tête, il y aura céphalalgie, tintement d'oreilles, foiblesse de mémoire, aphonie, manie, attaque apoplectique, & léthargie. Si elle s'est jettée sur les membranes sensibles des poumons & du diaphragme, elle produira des asthmes spasmodiques, & des douleurs lancinantes & pongitives à la poitrine. Si elle s'est déposée sur les membranes de l'estomac, il y aura anxiété sur les parties précordiales, & cardialgie si elle attaque les intestins, elle produira des tranchées & le gonflement des hypocondres, accompagnés d'une sensation importune de chaleur. Si elle se loge dans les articulations, elle y causera des contractions & distorsions cruelles. Enfin si elle agit sur les ligamens tendineux & nerveux des hanches, elle produira des douleurs ischiatiques. Mais tous les symptomes se calmeront si l'on parvient à pousser à la surface du corps la matiere acre & caustique de la maladie.

CURATION.

Rien n'est plus capable de prévenir le retour des *pourpres*, soit chroniques, soit aigus & miliaires, que l'abstinence de toutes bieres; car ces liqueurs prennent en vieillissant de l'acidité, & deviennent trop spiritueuses; & lorsqu'elles sont nouvelles, elles sont non-seulement féculentes & disposées à la fermentation; mais elles contiennent encore des parties grossieres & mucilagineuses. Or toutes les substances de cette nature loin de hâter la dépuration du sang & des humeurs, d'où dépend la cure de la maladie, ne sont capables que de l'éloigner. Je conseillerois dans les tems chauds & en été, l'usage des eaux minérales tempérées, telles que celles de Selter & de Wildungen, avec une petite quantité de vin. Mais en hiver, j'ordonnerois en boisson commune, lorsqu'on ne pourroit se procurer ces eaux médicinales, de l'eau de fontaine pure, des décoctions de racines de viperine, de salsepareille & de chicorée, de rapure de corne de cerf, & d'orge mondée, avec un peu de graine de fenouil, mettant une once d'ingrédiens sur une pinte d'eau avec un peu de vin, si l'état du malade le permet. Il m'est arrivé quelquefois de céder à l'habitude, & de permettre de la petite biere bien dépurée.

J'ordonne dans les *pourpres* chroniques l'exercice, les voyages, le changement d'air, le séjour sur des lieux élevés, les amusemens, la tranquilité d'esprit & la cessation de tous soins & de toutes méditations profondes. Je proscris en même tems tout ce qui pourroit resserrer le ventre, obstruer la perspiration & engendrer beaucoup de sang. Je ne veux point que mon malade mange beaucoup de viande, surtout du porc, je lui défens spécialement les alimens poivrés & assaisonnés avec des aromates; j'acheve la cure en été avec du lait d'ânesse seul, ou du petit-lait de vache, ou du lait de chevre, ou les eaux de Selter, coupées avec une troisieme partie de lait de vache ou de chevre, & continuées pendant un mois ou six semaines, interposant de tems en tems des bains d'eau douce ou d'eau de Lauchstad. Si le mal est profondément enraciné, je persiste dans ce régime pendant trois ans. Il m'est arrivé d'ordonner à quelques hommes robustes les eaux de Sedlitz; j'ai déraciné la maladie & je l'ai emportée par les selles en leurs en faisant prendre modérément pendant sept ou huit jours au printems & en automne. J'ai mis plusieurs personnes attaquées de *pourpres* chroniques, scorbutiques & habituels, aux eaux de Lauchstad dont je leur ait fait continuer l'usage, jusqu'à ce qu'elles n'en ressentissent plus aucun effet purgatif.

Lorsque les *pourpres* chroniques provenoient de l'indisposition de la matrice, ou de l'écoulement du flux menstruel, mon but principal étoit de remettre les choses dans leur état naturel; outre les mesures que nous avons prescrites ci-dessus, j'ordonnois donc la poudre de rhubarbe, l'élixir viscéral & le bain des piés, plusieurs jours de suite, avant l'éruption des regles. Mais si, comme il arrive ordinairement, le mal étoit accompagné de constrictions spasmodiques, de gonflement d'estomac, d'anxiété dans les parties précordiales & de douleurs de dos, je recourois aux anti-spasmodiques, comme à la poudre du Marquis mêlée avec un peu de nitre & de cinnabre, un grain ou deux de castor, ou l'extrait de safran. Je remplissois la même indication avec la liqueur minérale anodyne, unie aux essences de castor & de safran, & à la liqueur bésoardique. J'ordonnois aussi les bains d'eau douce & de lait. J'ai quelquefois provoqué les regles avec succès, avec l'essence foible d'ambre, extraite par le moyen d'une liqueur alcaline. Les scarifications & les saignées, par lesquelles on obvie à la surabondance du sang, seront très-propres à prévenir les *pourpres* chroniques, dans les personnes pléthoriques qui ne sont point sujettes à des hémorrhoïdes. On joindra à ces remedes des purgations réitérées; pour cet effet, on donnera la préférence à la solution de manne qui convient particulierement dans les maladies qui naissent d'une acrimonie saline. On fera bien de donner à cette solution une pointe saline, avec la terre foliée de tartre ou autres. Il m'est fréquemment arrivé d'emporter les sueurs nocturnes qui incommodent ordinairement ceux qui ont quelque disposition au *pourpre*, par des purgations fréquentes & par des laxatifs doux, tels que les raisins secs, la rhubarbe, la terre foliée & la crême de tartre.

J'ordonne dans les *pourpres* chroniques aussi-tôt que la maladie s'est déclarée, de ne point tenir le malade dans un lit ou dans une chambre trop chaude; j'exige qu'on l'entretienne dans une chaleur modérée, & qu'on le laisse couché le moins qu'on pourra. C'est par ce moyen que je préviens les sueurs importunes dont j'ai parlé. Outre les décoctions dont j'ai parlé ci-dessus, comme de sa boisson ordinaire, j'ai éprouvé que rien ne produisoit de meilleurs effets qu'une poudre diaphorétique, amie des nerfs, préparée de corne de cerf, calcinée ou non calcinée, d'yeux d'écrevisses, de nacres de perles, d'ambre, de nitre purifié & de cinabre. Je me suis encore fort bien trouvé de la liqueur minérale anodyne, & c'est avec ces deux remedes seuls donnés en dose convenable, tantôt unis, tantôt séparés, que j'ai guéri des *pourpres*, tant aigus que chroniques.

Passons maintenant à la maniere de prévenir & de guérir les especes de *pourpres* auxquels sont assez sujettes les femmes, soit dans le commencement, soit dans le milieu de leurs couches. Nous les avons regardés comme des effets du mauvais régime qu'elles ont suivi pendant leur grossesse, & des erreurs qu'elles ont commises par rapport à leur nourriture.

Il ne faut donc point perdre de vue ces causes, & se proposer d'abord de les combattre, en obviant pendant la grossesse à la surabondance des humeurs, à leur corruption, à leur stagnation aux environs de la matrice, & à l'affoiblissement du systeme nerveux: on ordonnera pour cet effet, si le corps est plein de sang, trois ou quatre saignées peu copieuses, faites aux parties supé-

rieures du corps. On proscrira l'oisiveté, le long sommeil, les agitations d'esprit, les mets délicieux & les alimens farineux & fermentables. On ne permettra que ceux d'un suc loüable, & l'on indiquera quelque boisson salutaire, que la malade prendra en assez grande quantité; on lui prescrira de plus un exercice modéré, & on lui tiendra le ventre libre, moins par des remedes que par des alimens. On lui fera prendre des raisins secs imprégnés de rhubarbe & préparés avec de la manne ou sans manne. Ces raisins sont très-bienfaisans aux femmes grosses. Le refroidissement du bas-ventre leur étant très-pernicieux & pouvant être suivi des plus fâcheux accidens, je ne manque point de leur conseiller de se garantir les parties inférieures du froid, & d'user pour cet effet de calleçons. Je préviens les stagnations d'humeurs aux environs de la matrice, en faisant frotter quelquefois l'abdomen vers le milieu de la grossesse, devant un bon feu, d'huile de vers de terre ou de bon vin vieux de Hongrie ou du Rhin, chaud, avec une addition de quelques gouttes de baume de vie. Voilà la méthode que je suis pendant la grossesse.

Voici maintenant les mesures que je prens, tant immédiatement avant & après l'accouchement, que durant les premiers jours des couches, pour prévenir tout accident, & éloigner les *pourpres* tant aigus que chroniques.

Comme rien n'est plus aisé que de hâter cette maladie, & que l'ignorance des Sages-femmes qui sollicitent les douleurs avant le tems, & qui ordonnent pour cet effet des substances chaudes & spiritueuses, ne suffit que trop pour cela, je ne me lasse point de leur prêcher la circonspection, & de leur faire entrevoir qu'en diminuant les forces, en mettant en mouvement la masse des humeurs, par l'action des analeptiques ajoutée à celle des douleurs, & en agitant les humeurs impures & féculentes qui séjournent aux environs de la matrice, elles peuvent faire périr une femme. Si elles ne veulent rien avoir à se reprocher, & faire cesser les dangers le plus promptement qu'il sera possible, elles se contenteront de faciliter doucement les vuidanges & les autres excrétions.

Le second jour après l'accouchement, lorsque toutes les douleurs seront passées, il faudra travailler à évacuer le sang impur amassé dans la matrice pendant la grossesse; & à ôter aux sucs vitaux la cacochymie qu'ils ont contractée. C'est pourquoi l'on poussera peu à peu & modérément toutes les excrétions, surtout la perspiration & les selles.

Pour cet effet on se conduira de la maniere suivante.

On ne laissera souffrir à la malade aucune chaleur excessive, soit du lit, soit du feu; sa boisson ne sera ni froide, ni chaude, mais tiede. On la garantira de toute agitation d'esprit, surtout de la crainte & du chagrin. On lui fera prendre des pilules balsamiques & corroboratives, telles que celles de Becher ou de Stahl, tous les deux jours, & quatre fois. Ces pilules non-seulement évacueront les impuretés par les selles, mais provoqueront encore les vuidanges & une diaphorese. Si l'on s'apperçoit dans le commencement de la maladie que les symptomes ne se calment point, que le pouls soit prompt, & qu'il y ait de la chaleur à l'extérieur, on ajoutera aux pilules une poudre absorbante & précipitante, qui contiendra pour une dose, quatre ou cinq grains de nitre. Il ne sera pas hors de propos d'ordonner en même tems dans des bouillons foibles, les remedes capables d'appaiser les spasmes, de résoudre les caillots de sang coagulé, & de dissiper les parties excrémentitielles par la perspiration. On remplira merveilleusement ces indications avec le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, les infusions de fleurs de sureau, de fleurs de camomile & de sommités d'ivraie, l'essence tempérée d'écorce d'orange, mêlée avec l'essence de safran, la liqueur minérale anodyne, & les poudres bésoardiques, diaphorétiques, données dans quelque eau analeptique. Le mélange d'eaux analeptiques & pectorales fait avec le vinaigre distilé, les yeux d'écrevisses & le sirop d'oseille, résoudra très-promptement aussi le sang en stagnation & coagulé.

Si l'on prend exactement toutes ces précautions, les femmes en couche ne seront attaquées d'aucunes maladies mortelles, & l'on n'aura rien à craindre des *pourpres*: mais s'il arrive qu'on les néglige, que la sérosité & la lymphe viennent à se corrompre, qu'il y ait disposition au *pourpre*, soit rouge, soit blanc, ou si ces *pourpres* ont déja paru, voici ce qu'il reste à faire.

On ordonnera avec succès, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois, un régime égal & tempéré par rapport à la chaleur, de l'eau de gruau, avec une infusion de camomile commune ou sans cette infusion. Si le *pourpre* est blanc & malin, il ne sera pas à propos de rendre le ventre lâche par des remedes stimulans, ni même de recourir aux clysteres. On se gardera soigneusement de changer la malade de linge, d'habits & de draps; ou du moins si on la change on aura soin de ne lui en donner que de bien séché, qui ait déja servi, & qu'on ait bien chauffé. Je ne veux point qu'on la tienne dans une posture droite ou élevée, parce qu'elle dispose à la défaillance, & qu'en dirigeant le mouvement des humeurs vers les parties intérieures, elles pourroient faire disparoître les éruptions & entraîner les suites les plus fâcheuses, ainsi que l'a fait voir Frédéric Hoffman dans sa Dissertation *de Situ erecto in morbis periculosis valde noxio.*

J'ordonne après l'éruption du *pourpre*, à différentes reprises, environ un scrupule ou une demi-dragme de poudre bésoardique tempérée, à quoi j'ajoute quelquefois une petite quantité de safran ou de castor, interposant de tems en tems une dose de liqueur minérale anodyne, qui possede singulierement la vertu de calmer les spasmes, de diminuer la chaleur du mouvement intestin & de corriger l'acrimonie des humeurs. Mais si on prognostique sur quelques symptomes antécédens que le *pourpre* rentrera, ou s'il est déja rentré, on ajoutera à la liqueur minérale anodyne une quatrieme partie de liqueur bésoardique préparée à la maniere de Bussius. Voyez l'article *Bussius*. Ce mélange provoquera puissamment une diaphorese, & poussera la matiere peccante à la surface du corps. Pour rétablir les forces qui sont ordinairement fort diminuées dans le *pourpre* blanc, faites prendre une potion analeptique, préparée d'eaux de baume, d'écorce de citron, de fleurs de lis des vallées, de prime-vere, d'acacia & de canelle. Ajoutez du suc de coing, avec une quantité suffisante de nacre de perles & du sucre de perles, avec quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié. Ce mélange pourra servir de véhicule aux poudres qui conviennent en pareil cas, ou se prendre seul par cuillerées fréquentes.

Comme il arrive quelquefois que dans la fievre du lait on dans la fievre pourpreuse, les vuidanges soient supprimées, qu'il se fasse une congestion de sang à la tête, & qu'il s'ensuive des symptomes mortels, on demande si l'on peut recourir sans danger à la saignée, lorsque les vuidanges sont ou totalement supprimées, ou lorsqu'elles sont défectueuses, qu'il y a fievre, & que l'on appréhende le *pourpre*. Frederic Hoffman a fait voir dans sa Dissertation *de Venasectionis prudenti administ.* que la saignée est quelquefois très-salutaire dans les fievres exanthémateuses, même après l'éruption; & je puis assurer que la saignée seule proportionnée à l'état du malade, & faite au pié ou au bras, a rappellé des portes de la mort des femmes attaquées dans leurs couches de constrictions spasmodiques qui poussoient le sang avec impétuosité au cœur & au cerveau. S'il arrive donc qu'une femme en couche meure de la suppression des vuidanges, c'est qu'on aura malheureusement négligé la saignée. Ce sentiment est appuyé de l'autorité d'un grand nombre d'Auteurs célebres, tels que Wil-

lis, *de Feb. cap.* 16. Welschins, *de Purpuræ Leypſ.* Rolfinckius, *Lib. de Ord. & Meth. Conſult. Lib. IV. Sect. 2. cap. 6.*

Dans quelque eſpece de *pourpre* que ce ſoit, bénin ou malin, rien n'eſt ſi préjudiciable, & ne tend plus directement à augmenter le mal, à irriter les ſymptomes, & à accroître la malignité, que l'excès de la chaleur ou du froid. C'eſt ſurtout ici qu'il faut modérer la chaleur avec une extreme attention. Il n'y a peut-être aucune maladie, où il ſoit ſi important de tenir la chambre où la malade eſt couchée, & l'air qu'elle reſpire, dans une tempérie uniforme & convenable. Si on permet un libre accès à l'air froid vers la ſurface du corps; ou ſi la malade ſort imprudemment du lit ſes bras, après qu'ils y auront été échauffés, elle ſera ſaiſie ſur le champ d'horreur & de friſſon, elle tombera en langueur; elle ſera accablée d'anxiété, les puſtules diſparoîtront; & tous les accidens arriveront d'autant plus facilement, & feront d'autant plus dangereux que la chambre ſera plus chaude, & que la malade aura été tenue plus couverte dans ſon lit. Il y a pareillement beaucoup de danger dans toutes les maladies exantématheuſes, & particulierement dans les *pourpres*, ſurtout, lorſque le mal eſt dans ſa force, de laiſſer varier le degré de chaleur que produit le feu dans la chambre de la malade; car les paſſages ſubits du froid au chaud & du chaud au froid, affectent violemment la ſubſtance nerveuſe & ſenſible de la peau, & dérangent conſidérablement ſon ton, ſa force & ſon mouvement; enſorte que les puſtules ou ne peuvent ſortir, ou rentrent peu de tems après avoir paru.

On fait nn tort conſidérable aux perſonnes attaquées de *pourpre*, par la chaleur exceſſive de la chambre ou du feu; & par celle que l'on excite en elles à l'aide des liqueurs chaudes, ou des remedes chauds; car toutes les parties étant tenues par ce moyen dans une agitation continuelle, & la ſubſtance poreuſe de la peau étant trop ouverte, les forces ſe diminuent, il s'évapore une trop grande quantité d'humidité; & le mouvement inteſtin rend la matiere morbifique plus ſubtile, plus pénétrante & plus acrimonieuſe; enſorte que loin de diminuer la demangeaiſon, la chaleur & l'anxiété, on ne fait que les augmenter. C'eſt par la même raiſon qu'il arrive quelquefois que les ſymptomes deviennent plus dangereux, après qu'on a fait prendre au malade une grande quantité de thé chaud, ou de quelqu'autre infuſion, ou après qu'on lui a permis des alimens chauds, ou des liqueurs chaudes.

Si l'on nuit aux malades par les imprudences dont nous venons de parler; ce ſera pis encore, ſi l'on ſouffre qu'ils prennent des remedes échauffans, des vins & des liqueurs ſpiritneuſes, des ſubſtances ſudorifiques & répercuſſives, des teintures béſoardiques, des eſſences & des alexipharmaques. Toutes ces choſes ne peuvent qu'augmenter le mal. J'ai vu des *pourpres* chroniques, bénins, ſans fievres & ſans ſymptomes violens, devenir malins par l'excès du chaud extérieur, l'uſage des anti-ſcorbutiques, les décoctions purifiantes, & un régime trop ſudorifique. Le malade fut jetté par ce traitement dans une chaleur fiévreuſe, dans le dégout des alimens, la langueur & l'inſomnie. D'ailleurs, il eſt conſtant par l'expérience, que ſi les remedes & le régime chaud, font ſortir le *pourpre* avec beaucoup de promptitude, la cauſe la plus légere ſuffit enſuite pour le faire rentrer.

Il eſt à propos de ſavoir que les purgations exceſſives & fréquentes, ſont très-nuiſibles dans les *pourpres*; car telle eſt la nature de cette maladie, qu'elle ne ſouffre, ni la conſtipation, ni le relâchement, & moins encore les évacuations artificielles par les ſelles. Si le malade eſt trop long-tems conſtipé, les récrémens enfermés ſont portés à la ſurface du corps; & les impuretés bilieuſes, muqueuſes & fermentables, qui devroient être évacuées par les ſelles à l'aide du foie, du pancréas, & des tuniques glanduleuſes des inteſtins paſſent à la peau; où s'accumulant dans les replis du canal inteſtinal, s'y corrompent de plus en plus par le ſéjour qu'elles y font, & rentrant enſuite dans la maſſe du ſang, avec le chyle & les ſucs nourriciers, ſervent d'aliment à la maladie, & augmentent la quantité de la matiere morbifique. Alors ſi l'on ne reſtitue l'évacuation par les ſelles & les autres excrétions dans leur état naturel, il eſt rare que le malade guériſſe parfaitement: il ſera ſujet à des rechutes, ou il ſera long-tems à recouvrer la ſanté.

On aura ſoin de ne point provoquer les excrétions par des remedes acres & ſtimulans. C'eſt pourquoi l'on s'interdira abſolument les émétiques les plus doux, tous purgatifs, tous laxatifs, mêmes bénins, & toute ſubſtance ſaline. Il y a même du danger à recourir aux clyſteres & aux ſuppoſitoires, ſurtout immédiatement avant ou après l'éruption des puſtules. Car s'il arrive que les parties internes ſoient ſtimulées, les fluides ceſſeront incontinent de ſe porter vers la ſurface du corps, la perſpiration ſera obſtruée; les pores de la peau ſe reſſerreront & les puſtules diſparoîtront.

Une ſaignée faite mal-à-propos ne manqueroit pas non plus de faire rentrer le *pourpre*: car il eſt de la derniere importance dans toutes les maladies exanthémateuſes, que le ſang ſoit dans une certaine quantité, & qu'il ſoit chaſſé du centre à la circonférence. Il eſt donc évident que l'excès & le défaut de ce fluide ſont également dangereux. Si la quantité du ſang eſt trop grande, la conſtriction ſpaſmodique des parties en occaſionnera des congeſtions mortelles dans les parties nobles. Si elle eſt trop petite, le ſang ne pourra circuler dans les petits vaiſſeaux de la peau & paſſer dans les organes deſtinés à la ſécrétion de la ſueur; l'évacuation de la matiere peccante, ne ſe fera donc plus convenablement par les émonctoires capillaires; elle ſéjournera dans les parties intérieures, non ſans un extreme danger. Rien n'eſt donc plus périlleux qu'une ſaignée faite mal-à-propos dans le *pourpre*. J'ai vu moi-même pluſieurs fois, une ſaignée ordonnée à des hypocondriaques attaqués de *pourpre* chronique & ſujets à des conſtrictions ſpaſmodiques, ſuivie de la rentrée ſubite des éruptions exanthémateuſes, & d'une attaque d'apoplexie. La ſaignée inconſidérée produit encore en pareil cas les contractions les plus violentes aux articulations, & dans les autres parties, des mouvemens convulſifs preſque mortels.

Il y en a qui conſeillent les véſicatoires dans la fievre miliaire, qui provient d'une lymphe acide & corrompue; ſe propoſant par ce moyen d'attirer au dehors la matiere peccante, & de ſtimuler, & mettre en action les fibres nerveuſes opprimées.

Voici ce que dit Hamilton dans ſon Traité, *de Febre miliari*, de leur application réitérée aux épaules.

« Les véſicatoires diminuent merveilleuſement la ſéroſité des humeurs, & en même-tems la quantité de la matiere morbifique; ce qui met la nature en état de ſe débarraſſer facilement du reſte à ſa maniere accoutumée: tant il eſt faux que les véſicatoires empêchent l'éruption des puſtules. »

Quoique cette méthode de ſoulager dans le *pourpre* me paroiſſe aſſez raiſonnée, j'avoue toutefois n'y avoir jamais eu recours; je laiſſe donc à d'autres le ſoin d'en faire l'eſſai. Frederic Hoffman. Voyez *Miliaris Febris*.

PURULENTIA, *Purulence* ou *ſuppuration*.

PURULENTUS, *Purulent, plein de pus*.

PUS

PUS, *pus*. Voyez *Abſceſſus, Inflammatio & Suppuratio*.

PUSCA. Voyez *Poſca*. Blancard.

PUSILLATUM ou PUSULATUM, *poudre groſſiere*.

PUSTA;

PUSTA, digestion de la sanie. Ruland.

PUSTULA, *pustule*.

Les *pustules* paroissent surtout au printems. Il y en a de différentes sortes. Il arrive quelquefois que toute la surface du corps, se couvre d'une certaine aspérité, assez semblable à celle que produit la piqure d'une ortie, ou l'obstruction de la sueur. Les Grecs appellent ces *pustules* ἐξανθήματα. Tantôt elles sont rouges, & tantôt elles retiennent la couleur naturelle de la peau. Elles sont quelquefois pour la plupart de la grosseur d'un bouton, & quelquefois elles sont plus larges. Il y a encore des *pustules* d'une couleur livide, pâle, noire, ou de toute autre couleur contre-nature, & qui contiennent une humeur. Lorsqu'elles viennent à s'ouvrir, les chairs subjacentes paroissent ulcérées. Les Grecs les appellent φλύκταιναι ἑλκώδεις. Elles sont causées par le froid, le feu, ou des médicamens. Mais le φλυζάκιον, *phlyzacion*, est une espece de *pustule* tant soit peu dure, blanchâtre, & s'élevant en pointe. Les *pustules* se convertissent ou tournent quelquefois en petits ulceres, secs ou humides : d'autrefois, elles sont seulement accompagnées de demangeaison, ou d'inflammation & de douleur. Elles rendent ou du pus ou de la sanie, ou de l'un & de l'autre. Les enfans y sont fort sujets. Elles paroissent rarement au corps, mais fréquemment aux extrémités.

La pire espece de *pustule*, est celle qu'on appelle ἐπινυκτίς; elle est ordinairement livide, noirâtre, ou même blanche : il y a inflammation violente dans les parties qui l'environnent, & lorsqu'elle est ouverte, on trouve au-dedans une exulcération mucilagineuse de la même couleur. La douleur qui l'accompagne est beaucoup plus grande, qu'on a lieu de le croire d'un mal aussi peu considérable en apparence; car elle n'est pas plus étendue qu'une feve : elle se forme ordinairement aux extrémités du corps, & pendant la nuit. C'est cette derniere circonstance qui lui a fait donner le nom d'ἐπινυκτίς.

La premiere chose qu'on ait à faire pour guérir toutes *pustules*, c'est d'ordonner l'exercice & la promenade, auxquels on substituera la gestation, si le malade ne peut pas se promener ou s'exercer commodément. On diminuera ensuite la quantité des alimens, & l'on proscrira toute substance acre & exténuante. On fera suivre le même régime à la nourrice, si l'enfant qui la tete est affecté de *pustules*. Si le malade est robuste, & si les *pustules* sont petites, on le fera suer dans un bain, dans lequel il se mettra, après qu'on aura mis du nitre sur ses *pustules*, & qu'on les aura frottées avec un mélange d'huile & de vin. Si ces remedes ne produisent aucun effet, & si les *pustules* sont larges, on appliquera dessus des lentilles, & l'on recourra à des remedes plus doux, lorsque la peau sera enlevée. Après l'application des lentilles, il sera facile de venir à bout de l'épinyctique avec l'herniole ou la coriandre verte.

On guérira les ulceres qui surviennent de *pustules* avec de la litharge, la semence de fœnugrec, l'huile rosat, & le suc d'endive, donnant au mélange de ces différens ingrédiens la consistance du miel.

On frottera les *pustules* des enfans avec la préparation suivante.

Prenez *de la pierre que les Grecs appellent* πυρίτης, *huit dragmes*.

Ajoutez

des amandes ameres, cinquante;
de l'huile, trois verres.

Frottez les *pustules* avec de la céruse, avant que de vous servir de cet onguent. Celse, *Lib. V. cap.* 28.

PUT

PUTORIUS, *putois*, ou *putoire*; la chaire de cet animal appliquée extérieurement, passe pour résolutive.

PUTREDO ou PUTREFACTIO, *Putréfaction*.

On ne remarque nulle part plus distinctement les heureuses influences de la Philosophie naturelle & de la Chymie sur la Medecine, que dans la doctrine de la *putréfaction*. Nous démontrerons l'importance de cette doctrine dans l'art de guérir les maladies; & combien elle est nécessaire aux Medecins, après avoir examiné par des principes Chymiques & Physiques, la nature, les causes & les effets de la *putréfaction* même, c'est-à-dire, après avoir exposé tout ce qui doit précéder la connoissance des usages, & l'application de la doctrine de la *putréfaction*, dans la pratique de la Medecine. La *putréfaction* d'un corps, n'est autre chose qu'une dissolution intime de ses parties, en conséquence de laquelle l'union & la connexion qui étoient entre elles, sont détruites, qui est accompagnée d'une évaporation volatile & fétide, & dans laquelle le tissu, les qualités & les propriétés du corps qu'elles composoient, sont totalement altérées.

On distingue la dissolution des corps en deux especes différentes; l'une superficielle, & l'autre intime & radicale. Dans la dissolution superficielle, le corps est seulement divisé en petites parties, dont chacune retient la nature, les vertus & les qualités spécifiques du tout. Ainsi dans la solution de l'or par l'eau régale, quoique l'or soit réduit en atomes extremement petits, comme il paroît, parce que quelques gouttes de cette solution suffisent pour donner un autre gout à une pinte entiere d'esprit de vin; cependant si on le précipite par quelques sels, soit lixiviels, soit volatils, on trouvera que chacun des atomes dans lesquels il a été divisé, a parfaitement la nature de l'or. La dissolution intime & radicale, est celle dans laquelle les parties du corps sont tellement altérées, relativement à leur situation réciproque, & le mélange qui constituoit la différence spécifique du corps, tellement altéré, que le tissu du corps est tout autre, que la disposition de ses parties ne subsiste en aucune façon, & qu'il a d'autres vertus & propriétés. Ainsi dans la dissolution des alimens dans l'estomac & dans les intestins, par le moyen du menstrue subtil, universel & salivaire de ce viscere, & par l'influence de la chaleur animale, le mélange & le tissu des substances prises en nourriture, sont tellement altérés, qu'il ne leur reste rien sous la forme de chyle & de feces qu'elles out, du gout, de l'odeur, de la couleur, de la consistance & des autres qualités qu'elles avoient. Il en est de même dans la fermentation des végétaux; elle ôte aux sucs des raisins & des fruits de l'Eté, leur nature douce & tempérée, & les convertit en une liqueur acide, spiritueuse ou vineuse qui enivre. Nous compterons encore entre les dissolutions intimes & radicales, la *putréfaction* dont la nature & les effets consistent à détruire le mélange, la forme, les qualités & les vertus des corps.

La cause qui produit la dissolution intime, soit dans la fermentation, soit dans la *putréfaction*, n'est autre chose qu'une agitation intestine des parties humides, aidée d'une affluence considérable de matieres chaudes & mises en mouvement violent. Comme il ne peut y avoir solution d'un corps solide sans humidité, il ne peut y avoir ni fermentation, ni *putréfaction* sans eau, qui est un fluide élémentaire & original. Ce menstrue universel, non-seulement s'insinue profondément dans les pores du corps, mais comme ses parties sont continuellement dans une agitation intestine, il en écarte & sépare les parties, qui sont diversement unies & mêlées. Il produit cet effet d'autant plus facilement, qu'il est plus assisté de la chaleur, qui consiste dans un mouvement rapide de la matiere éthérée & céleste,

donée de la faculté de se dilater excessivement, & de pousser du centre à la circonférence. L'eau agissant sur une matiere capable de fermenter & de se corrompre, dissout ses parties salines, sulphureuses & terrestres; s'en impregne, & les emporte en s'évaporant.

Quoique la fermentation & la *putréfaction* soient produites l'une & l'autre par une agitation intestine de l'humidité & d'un principe chaud, cependant leurs effets sont fort différens. La fermentation donne un esprit sulphureux inflammable; & la *putréfaction*, un esprit volatil urineux. C'est pourquoi celle-ci est toujours accompagnée d'une odeur fétide. Il est à propos d'observer que les sucs des animaux ne fermentent point, & qu'on n'en peut tirer aucun esprit vineux inflammable.

La propriété de fermenter est particuliere aux végétaux: mais celle de se corrompre est commune aux végétaux & aux sucs des animaux. La raison pourquoi les animaux & leurs parties se corrompent seulement, mais ne fermentent jamais, ni ne donnent d'esprit inflammable, doit être déduite de leur mélange & de leur composition. Les végétaux admettent dans leur composition non-seulement une huile, mais encore un acide qu'on tire par la distilation, & qu'on ne trouve point dans les animaux qui sont imprégnés d'une huile, & qui contiennent une terre volatile subtile, à laquelle l'action du feu communique la nature du sel. Dans la fermentation des végétaux, la chaleur intestine commence par dissoudre l'acide tartareux: cet acide agit sur les parties oléagineuses & sulphureuses; son action, & la réaction des parties oléagineuses & sulphureuses, donnent lieu à une effervescence, & à une évaporation abondante de particules qui s'élevent & se dissipent dans l'air. Enfin il résulte de la combinaison des parties oléagineuses & de l'acide tartareux, une liqueur spiritueuse ou vineuse. Mais dans la *putréfaction* où l'acide manque, les principes huileux, sulphureux, salins & volatils s'élevent sur le champ; n'étant ni fixés, ni corrigés par l'acide, ils prennent une odeur désagréable & fétide, & se dispersent dans l'air. Il est démontré par des expériences chymiques de la derniere évidence, que l'odeur fétide provient d'un principe huileux & sulphureux, & d'un sel volatil. Nous en avons une preuve palpable dans le soufre minéral, qui est sans odeur dans son état naturel, & qui en prend une fort désagréable, lorsqu'il est mis en fusion sur le feu avec un sel lixiviel. C'est pourquoi, si l'on se propose de tirer des animaux un sel volatil huileux, il faut les faire putréfier ou brûler sur un feu violent. On dégagera par ce moyen leurs parties huileuses & volatiles des autres parties dans lesquelles elles sont enveloppées.

Nous avons déja remarqué que l'humidité & la chaleur étoient les principaux instrumens de la dissolution, tant dans la fermentation que dans la *putréfaction*, ensorte que rien ne fermente & ne se corrompt sans chaleur & sans humidité; d'où il s'ensuit, que pour conserver un corps qui tend à la *putréfaction*, on n'a autre chose à faire qu'à le garantir de l'humidité & de la chaleur. Aussi remarque-t'on que les corps qui sont suffisamment secs, ne se corrompent point. Le porc & le bœuf séchés à la fumée & à l'air, deviennent difficilement putrides: mais si on les fait macérer dans l'eau, & qu'on leur communique un degré convenable d'humidité, ils ne tarderont pas de se corrompre à l'air chaud. Telle est aussi la nature paticuliere du froid, qu'il garantit les corps de la *putréfaction*; & cela seulement parce qu'il consiste en un mouvement rectiligne, qui presse & joint les parties du corps, ensorte qu'elles se séparent plus difficilement, & conservent leur situation; au lieu que la chaleur qui consiste dans un mouvement vertical, autour d'un axe, aggrandit les pores, écarte les parties, & les pousse du centre à la circonférence.

Comme il y a différentes manieres d'ôter aux corps leur humidité, il y a aussi différentes manieres de les garantir de la *putréfaction*. On sait par expérience que l'esprit de vin rectifié ne permet point de se corrompre aux corps qui y sont plongés, parce qu'il imbibe promptement, & absorbe l'humidité des substances animales & végétales, qu'il évacue d'entre leurs pores & d'entre leurs parties. C'est ainsi que les corps qui étoient mous auparavant, s'endurcissent. Mais on les conservera plus sûrement, si on les arrose fréquemment d'esprit récent & bien déphlegmé. Quoiqu'on embaume les corps, & qu'on parvienne à les garantir de la *putréfaction* par le moyen des huiles distilées, l'esprit de vin bien déphlegmé leur est toutefois préférable; car il est d'une nature plus pénétrante, & il s'insere plus facilement entre les parties intérieures des corps, que les substances résineuses & balsamiques.

Les sels nous fournissent un autre moyen de garantir les corps de la *putréfaction*: les meilleurs pour cet effet, sont le sel commun & l'alun; ils se chargent parfaitement de l'humidité, & donnent lieu par ce moyen aux fibres charnues de se durcir; plus ces sels sont durs & secs, plus ils sont énergiques. L'alun étant astringent, en conséquence d'un grand nombre de particules terrestres qu'il contient; & cette astringence unissant intimement ses élémens les uns aux autres, il en faut faire une lessive; & cette lessive mêlée avec celle de sel commun, garantira les visceres humains de la *putréfaction* pendant plusieurs années.

Remarquez que les fluides sujets à corruption ne deviennent point aisément putrides, si on les tient dans une agitation continuelle; au lieu qu'ils ne tardent pas à se corrompre, s'ils demeurent en stagnation, comme ils sont dans les marais. Car la chaleur & l'humidité agissant alors continuellement sur leurs particules en repos, dissolvent & détruisent plus facilement leur mélange, que si elles changeoient perpétuellement de lieu & de situation. La chaleur auroit alors moins de prise sur elles, son action seroit passagere; au lieu qu'elle est durable & permanente sur les particules en repos. Il est bon de savoir que les végétaux abondans en humidités & mis en tas, s'échauffent aisément; au lieu qu'ils sont garantis de la *putréfaction* étant dispersés. La raison de ce phénomene, est, qu'en tas, l'évaporation produite par le mouvement de l'humidité & par la chaleur intestine, se fait avec peine; les particules agitées ne pouvant s'échapper, rentrent dans la masse, agissent les unes sur les autres, & hâtent la *putréfaction*, au lieu de la diminuer. Rien n'est plus propre à prévenir cet effet, ou à le faire cesser lorsqu'il commence, que le libre accès de l'air, surtout d'un air sec & froid. Il ne faut pas ignorer, qu'aussi-tôt que la *putréfaction* a commencé, ses progrès sont rapides, & qu'elle s'étend fort promptement. C'est comme un levain qui met brusquement les parties homogenes & adjacentes en un mouvement qui produit putridité, ainsi que nous voyons évidemment dans les substances capables de fermentation. Un peu de levain mis dans une masse farineuse, ou jetté dans les sucs des végétaux, y produit sur le champ un mouvement de fermentation.

Après avoir exposé de cette maniere la nature, la formation & les effets de la *putréfaction*, d'après les principes de la Philosophie naturelle & de la Medecine; il ne nous sera pas difficile d'appliquer ce que nous avons dit au corps humain, qui nous présente un phénomene bien extraordinaire à expliquer. C'est pourquoi les corps des animaux & les sucs qu'ils contiennent, qui ont de leur nature une si grande disposition à la *putréfaction*, lorsqu'il y a chaleur & humidité; ne se corrompent point, tant que l'animal est vivant, mais demeurent sains & entiers; au lieu qu'ils tombent dans une *putréfaction* très-rapide lorsque l'animal est mort. La conservation de la santé consistant principalement dans cette propriété du corps des animaux, il est du devoir du Medecin d'en bien connoître les causes. Ceux-là se trompent grossierement, qui prétendent expliquer la conservation de la santé par un esprit vital, par je ne sai quel baume, & par une chaleur innée; cet esprit,

ce banme & cette chaleur ne sont que des mots vuides de sens, qui n'expliquent rien, & qui n'indiquent nullement les causes spécifiques du phénomene dont il s'agit. Ceux qui s'imaginent qu'il est l'effet d'un sel & d'un souffre contenus daos les sucs vitaux, ne rencontrent pas mieux; car il est démontré par l'expérience, que les substances salines & spiritueuses, & les remedes balsamiques, loin de garantir de la *putréfaction*, ne font au contraire que la hâter, en quelque quantité qu'on les emploie. En effet, nous remarquons que les corps des scorbutiques qui abondent en particules salines & sulphureuses, tombent rapidement en sphacele. C'est donc à d'autres causes qu'il faut recourir pour la conservation de la santé & la durée de la vie. Mais une observation qu'on a faite, c'est que tant que la masse du sang & des humeurs, qui est d'elle-même très-sujette à se corrompre, continne dans un mouvement circulaire & progressif, & se meut daos le tissu vasculaire du corps, elle ne se corrompt point; & qu'aussi-tôt au contraire qu'elle cesse de se mouvoir & de circuler, & qu'elle entre en stagnation dans les parties solides, elle se corrompt, & que la corruption se répand immédiatement, gagoe les parties adjaceotes, & produit la mortification & le sphacele. Toutes les fois que la circulation du sang est totalement interrompue, comme il arrive à la mort, la *putréfaction* commence, à moins que le froid, ou quelqu'autre cause extérieure ne s'y oppose.

Il s'ensuit donc évidemment que la circulation est la cause qui garantit les corps des animaux de la corruption; car tant qu'elle se fait, le corps ne se corrompt point. Ce qui nous reste à examiner, c'est si cet effet n'a point d'autres causes que le mouvement progressif du sang, s'il n'y en a point d'autres qui concourent avec lui, ce qui me paroît fort vraissemblable; car la circulation continuelle du sang, tend par elle-même à augmenter considérablement l'agitation intestine & chaude de ses parties constituantes, à les consumer, & à les convertir peu-à-peu en excrémens salins & sulphureux. Il est donc évident que la circulation tend par elle-même, plutôt à détruire, qu'à conserver le vrai mélange de la masse du sang, ainsi qu'il est démontré par la chaleur violente des fiévreux, où la circulation du sang est augmentée, ainsi que l'agitation intestine des parties, & leur chaleur, & où le corps est en même-tems consumé, ses forces diminuées, ses sucs dissipés, & convertis en parties excrémentitielles, à l'évacuation desquelles il faut travailler, soit par la perspiration, soit par les urines & par les selles. D'ailleurs, les alimens, les boissons, & une infinité de parties étrangeres à la bonne constitution du sang, & fort sujettes à la corruption, s'y confondent avec l'air; s'il arrive qu'elles y soient détenues, il est naturel qu'elles en alterent la nature & le vrai mélange. Nous remarquons d'ailleurs qu'il s'engendre même pendant l'action vitale & le mouvement perpétuel des fluides, une matiere sujette à se corrompre, & à répandre ailleurs la corruption. Il est donc raisonnable de séparer, & de procurer la sécrétion & l'évacuation de cette matiere, capable de détruire la contexture & le mélange du sang, & de nuire à la santé.

C'est par cette raison que la Nature, dont la prudence n'obmet rien, a distribué dans la structure admirable des animaux, un nombre infini d'organes sécrétoires & excrétoires, par lesquels les impuretés tant fixes que mobiles, volatiles, salines, sulphureuses, aqueuses & éthérées, sont séparées sans interruption du sang & des humeurs vitales. C'est ce qui se fait d'une maniere surprenante par ce viscere large, que nous appellons le foie; sa fonction continuelle est de dépurer le sang d'excrémens sulphureux, chauds, salins & séreux. Il y a çà & là dans le corps une infinité de glandes conglomérées, composées de tuyaux très-petits, par lesquels se fait perpétuellement la sécrétion d'un fluide subtil, salivaire, & fermentable, qui est chassé du corps, lorsqu'il y a rempli sa destination. La peau même est pleine de caoaux & de pores; c'est un émonctoire universel & commun, par lequel s'évacuent sans fin les parties séreuses, sulphureuses, salines & excrémentitielles des humeurs. Les reins sont aussi des organes qoi philtrent noe sérosité saline, sulphureuse & épaisse; & les impuretés féculentes sont évacuées par les gros intestins.

Ce n'est pas assez pour conserver dans les fluides vitaux le mélange qui leur convient, qu'il se fasse une sécrétion contiouelle des parties superflues; il y a un autre préservatif nécessaire à la vie & à la santé, dont les Ecrivains modernes n'ont point fait mention: c'est la régéoération successive des sucs doux & tempérés, par lesquels la perte des fluides corrompus est réparée. C'est par cette raison que les hommes & les aoimaux ont constamment besoin d'alimens; ce sont ces alimens qui préviennent la *putréfaction* par les sucs louables, doux, tempérés & propres à la nutrition des parties & à l'accroissement des forces, qu'ils remettent dans le corps sous la forme du chyle & des humeurs lactées. Sans cette réparation perpétuelle, la force & la vie cesseroieot bientôt. C'est donc par le moyen des alimens & des excrétions, que la vie se conserve, & que les corps des animaux sont garantis de la *putréfaction*. Aussi remarque-t-on que dans les adultes, en qui les parties du corps ne prennent plus d'accroissement, la quantité des excrétions dans l'état de santé, est à-peu-près égale à celle des alimens.

Il résulte donc de tout ce que nous venons de dire, que la conservation de la santé & la durée de la vie, exigent qu'on s'interdise toute substance tendante à *putréfaction*; ce qui fournit un grand nombre de théoremes & de corollaires d'un usage singulier dans la pratique. On peut déduire premierement de ce que nous avons dit, la nature & les causes immédiates de la mort, & de la *putréfaction* qui lui succede, & qui par sa nature est si contraire à la vie. Ces effets sont des suites de la cessation de la circulation du sang. C'est l'interruption de ce mouvement qui donne lieu à la corruption, & la corruption à la mort. Les causes de la mort sont toujours évidentes dans la dissection de ceux qui ont été emportés par des maladies aiguës & chroniques. On y trouve toujours un ou plusieurs visceres, ou des parties nobles corrompues, putréfiées, ou sphacélées, en conséquence d'une extravasation ou stagnation des humeurs: mais ces causes sont moins évidentes dans ceux qui meurent subitement, ou de maladie aiguë violente; ce sont ordinairement des concrétions polypeuses, composées d'un grand nombre de fibres & de membranes, & engendrées dans les grands vaisseaux, surtout dans les ventricules du cœur, & les sinus de la duremere, elles arrêtent la circulation du sang, & le malade périt.

Tous les devoirs du Medecin se réunissant à procurer une longue vie, à conserver le corps sain, à prévenir une mort prématurée, & à écarter les maladies dont elle seroit la suite, il ne peut tendre plus directement à ces fins, qu'en éloignant la corruption, tant des parties intérieures, qu'extérieures: mais pour cet effet, il doit s'occuper particulierement à faciliter la circulation du sang dans toutes les parties du corps, & à lever tous les obstacles qui pourroient la gêner. Il y a un grand nombre de causes capables de gêner la circulation du sang; une des plus importantes est la surabondance du sang & des humeurs, dont la résistance & la dilatation tendent à diminuer l'élasticité des fibres du cœur, & de ses oreillettes, & conséquemment à rallentir le mouvement de la circulation. Si l'on ne se hâte de lever cet obstacle; il s'ensuivra bien-tôt des stagnations d'humeurs, des engorgemens de visceres, des obstructions, des extravasations de fluide, des abscès, & la *putréfaction* des parties. D'ailleurs lorsque la circulation du sang est languissante, les excrétions sont défectueuses, la perspiration est diminuée; & l'évacuation des humeurs bilieuses dont il se fait tous les jours une sécrétion considérable dans les vaisseaux du foie, ne sera

pas suffisante. De-là il s'accumulera nécessairement dans la masse du sang, une grande quantité d'impuretés de différentes especes.

Personne n'est plus sujet à cette pléthore si contraire à la santé & à la vie, que ceux dont l'habitude du corps est spongieuse, qui vivent voluptueusement, & qui sont livrés à la paresse & à l'oisiveté. Les femmes y sont encore plus exposées que les hommes, en ce qu'elles font plus de sang qu'il n'en faut pour la nutrition & l'entretien des parties. De peur que cette surabondance de sang & d'humeurs, ne préjudicie à la santé, & ne détruise la machine, elle a été faite avec tant d'art, que ses vaisseaux & ses parties nerveuses ont un mouvement particulier, par lequel ils préviennent les stagnations, & se débarassent du poids des humeurs superflues, dans les enfans communément par le nez, dans les femmes par la matrice, & dans les hommes par un écoulement hémorrhoïdal, qui a ses retours réglés. S'il arrive que ces excrétions habituelles, & destinées à diminuer la quantité du sang, soient défectueuses, affoiblies, ou supprimées par quelque cause ; il s'ensuit un nombre infini d'accidens, & le corps est accablé de maladies de toutes especes, tant chroniques qu'aiguës, à moins qu'on ne les prévienne par des remedes convenables, ainsi qu'on voit Tome II. de la Medecine Raisonnée de Frederic Hoffman. J'ai vû plusieurs fois des femmes pléthoriques, en qui les regles avoient été supprimées, tantôt par une frayeur, tantôt par un grand froid, ou par quelques purgatifs violens, mourir de corruption & de sphacele. Immédiatement après leur mort, leurs corps s'enfloient, tomboient dans une *putréfaction* très-fétide, & se couvroient de larges ampoules.

On peut concevoir par ce que nous avons dit, que la *putréfaction* & la mort peuvent être causées par une surabondance de sang même louable. Il n'y a point de meilleur remede pour prévenir cet accident, que la saignée, ou la restitution des excrétions de sang habituelles. S'il arrive qu'un malade ait de l'aversion pour ce remede; que les nourritures qu'il prend, & que la vie qu'il mene tendent à former une grande quantité de sang, tandis que la nature est lente dans les excrétions, ou tandis qu'elles ne se font point ; il faudra recourir à d'autres moyens, & prendre toutes les précautions possibles, pour que le malade ne soit point attaqué d'une indisposition violente, ou peut-être mortelle, & dont la *putréfaction* sera le principe. Alors on lui prescrira tout ce qui est capable de diminuer la surabondance du sang & des humeurs, eû égard toujours aux circonstances dans lesquelles il se trouvera, comme l'exercice, l'abstinence, les boissons & les alimens légers, les bains, les laxatifs, les infusions, & les eaux minérales chaudes & froides.

Il en est de même de la disette de sang ; je veux dire, qu'elle peut être aussi la cause d'une *putréfaction* mortelle. Il semble que des causes contraires, devroient produire des effets contraires : cependant il est démontré que la même maladie peut être engendrée par des causes tout-à-fait différentes. Sans entrer là-dessus dans un plus long détail, nous nous contenterons d'examiner ici, comment la surabondance & la disette de sang, peuvent jetter l'une & l'autre, les parties solides & fluides, dans une *putréfaction* mortelle. Nous avons déja remarqué ci-dessus que le sang surabondant entroit aisément en stagnation dans les vaisseaux, & s'y corrompoit promptement, en conséquence de la diminution que la pléthore cause dans les sécrétions & les excrétions, par lesquelles il feroit débarassé des impuretés qu'il contient, & de la matiere excrémentielle qui lui est mêlée, & qui est fort disposée à la corruption.

La disette d'un sang louable est suivie des mêmes accidens ; car si une quantité convenable & naturelle de sang, tient tous les vaisseaux ouverts ; il est nécessaire qu'ils s'affaissent, que leur diametre soit diminué, & même qu'ils soient entierement fermés, lorsque la quantité de sang ne sera pas suffisante. Les sucs salutaires & nourriciers, ne passeront donc plus aux parties solides ; il ne s'engendrera plus dans le cerveau, une quantité suffisante de fluide nerveux, & conséquemment les forces seront diminuées. D'ailleurs l'impulsion du sang qui se fait dans la systole du cœur & des arteres, & qui s'estime par le pouls, dépendant d'une certaine quantité de sang ; si cette quantité est trop petite, le pouls sera nécessairement foible & languissant, le sang même n'aura point cette impétuosité capable de le porter dans les petits vaisseaux capillaires des visceres ; & il ne manquera pas d'entrer en stagnation dans les poumons, dans la rate & dans le foie. Or ces stagnations seront suivies de fievres lentes & hectiques, de cachexie, & de corruption.

Rien ne hâte davantage la corruption & ses suites, que de s'abandonner à l'intempérance, après la perte des forces occasionées par des hémorrhagies violentes, des maladies cruelles, des agitations d'esprits opiniâtres, des chagrins, la faim ; & que de manger avec voracité des alimens difficiles à digérer, & dont les parties propres à la nutrition se séparent difficilement des autres, soit par la nature de ces alimens, soit par la foiblesse des visceres ; car alors il s'engendrera dans les premieres voies une grande quantité d'humeurs peccantes ; les excrétions ne se faisant point, les vaisseaux se rempliront de sucs impurs & corruptibles, & tout se disposera à des fievres malignes, putrides, lentes & hectiques ; car il est démontré par l'expérience, que les maladies qui ravagent les camps, comme les fievres malignes & petéchiales, la fievre de Hongrie, les diarrhées, les dyssenteries malignes, sont plus communes, sont plus contagieuses & se répandent plus rapidement en Automne, & lorsqu'on est sur le point d'entrer en quartier d'hiver, par la raison que le soldat a perdu ses forces & son sang louable en Été, par les longues chaleurs, les fraîcheurs de la nuit, les fatigues continuelles, les veilles, les mauvais alimens, & les liqueurs corrompues. Ses veines & ses premieres voies sont pleines alors d'une grande quantité de sucs corrompus, sujets à la *putréfaction*, & capables de causer un sphacele mortel aux parties intérieures dans les fievres aiguës.

Tout Medecin sensé conclurra de l'examen que nous venons de faire de la cause des fievres malignes, dont le principe est dans la disette de sucs & de sang louables, & dans une disposition immédiate à la *putréfaction*, que rien n'est plus dangereux que de permettre trop d'alimens surtout mauvais, aux personnes affoiblies par des indispositions, ou par d'autres causes. C'est les exposer, selon Celse, à des maladies putrides, dont elles ne sont déja que trop menacées. Il est plus sûr de travailler alors peu à peu à réparer le sang consommé, à évacuer les crudités dont les malades sont remplis en pareil cas, de faciliter la perspiration & les selles par des évacuans doux, & de fortifier la digestion, & la force coctrice de l'estomac, par des remedes tempérés, corroboratifs & stomacaux. C'est ainsi que l'on préviendra la *putréfaction* des humeurs, & ses suites terribles.

La *putréfaction* s'engendre encore d'une maniere aussi prompte que terrible, dans les personnes les plus saines, & à la fleur de leur âge ; c'est par le moyen des poisons, surtout des poisons caustiques, comme sont les trois especes d'arsenic factice, les purgatifs excessivement acres, & les émétiques drastiques préparés d'antimoine. Si l'on ne se presse d'arrêter par des remedes convenables, l'action violente de ces substances ; elles ne tarderont pas à mettre les parties nerveuses dans des spasmes terribles, à corrompre les organes principaux de la vie, & à emporter le malade. Lorsqu'on disseque des personnes mortes de poison, on leur trouve dans l'estomac & dans les intestins des taches de sphacele, accompagnées d'une puanteur insupportable. Cela provient de ce que ces poisons mettent les parties nerveuses & les vaisseaux de l'estomac

en constriction, & produisent des inflammations qui dégénerent en un sphacele d'autant plus dangereux, qu'il attaque des parties nerveuses ou membraneuses, telles que l'estomac & les intestins, dont l'affection se transmet promptement à d'autres parties doüées d'une sensation exquise, & d'un mouvement vif & prompt, & qui partagent sur le champ leur agitation irréguliere. On a remarqué que les liqueurs fraîches prises quand on a bien chaud, & qu'on est en sueur, sont extremement pernicieuses, agissent souvent comme le poison, & produisent le sphacele & la mort. Quoique leur effet ne soit pas mortel aussi fréquemment; cependant on ne manque pas d'exemple où elles ont tué, & dans lesquels on a trouvé les visceres sphacélés à l'ouverture des cadavres. Il y a quelques années qu'un jeune homme de distinction but une grande quantité de biere fraîche, d'un seul trait; il étoit alors en sueur, & sortoit d'un exercice violent. Il fut incontinent attaqué de langueur, d'embarras dans les parties précordiales, d'envie de vomir, & de défaillances fréquentes, & mourut en convulsion le quatrieme jour à la fleur de son âge. On l'ouvrit, & on lui trouva une partie de l'estomac sphacélée, la rate, & le lobe gauche des poumons, changés en une masse putride, fétide, & noire comme de l'encre. Les visceres étant composés d'une multitude presque infinie de petits vaisseaux, il est évident qu'ils doivent être très-sujets aux engorgemens & aux stagnations de sang. S'il arrive donc qu'une grande quantité de liqueur très-fraîche, soit portée brusquement dans le sang, que son mouvement & sa chaleur rendent suffisamment clair & fluide; il n'est pas surprenant qu'il en soit coagulé, qu'il demeure condensé dans les vaisseaux, & qu'il s'y corrompe. Ce que l'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de se mouvoir & de s'exercer, soit à cheval, soit dans une voiture, après voir bû une grande quantité d'infusion chaude de fleur de pasquette, de camomille commune, de chardon béni, de bétoine de Paul, & de scordium. On préviendra par ce moyen la coagulation des fluides, & l'on entretiendra la circulation libre dans les vaisseaux, d'où l'on voit combien sont simples les remedes capables de prévenir les maladies les plus terribles & la mort même.

Nous pouvons compter à juste titre entre les maladies mortelles qui naissent de la *putréfaction*, la maladie noire d'Hippocrate, dans laquelle on rend par le vomissement des matieres noires, & des excrémens extrement fétides par les selles. Nous remarquerons ici que le vomissement de matieres sanglantes ou noires, est rarement mortel: mais que s'il se rompt quelques veines à l'ileum, qu'il en sorte une grande quantité de sang, que ce sang soit porté dans les feces du colon; que l'évacuation ne s'en fasse pas sur le champ; qu'il y séjourne, qu'il s'y corrompe avec les feces, & qu'il y prenne une odeur extremement fétide; le malade ne tardera pas à mourir. Je pense que ceux qui périssent en pareil cas, sont moins emportés par l'effusion du sang, qui n'est pas suffisante pour ôter la vie, que par la *putréfaction* qui naît du mélange du sang avec les excrémens; car la vapeur fétide qui s'éleve de ce mélange est très-ennemie de la nature; elle pénetre par sa subtilité; elle souille & déprave entierement ce fluide qui anime les parties nerveuses & membraneuses, & préside à la sensation & au mouvement. Alors les forces qui dépendent d'un état pur & subtil des humeurs commencent à diminuer; bien-tôt elles sont entierement éteintes, ainsi que nous l'observons dans le sphacele & dans le cancer ulcéré des parties extérieures, d'où la *putréfaction* passant aux parties intérieures, détruit l'agilité des esprits animaux, & cause la mort.

Entre les maladies putrides & malignes, il n'y en a point de plus terribles que la peste & que les fievres pétéchiales, qui sont quelquefois plus violentes, quoique moins contagieuses que la peste. Ces maladies se répandent & passent d'un corps à un autre & par une espece de miasme, qui n'est autre chose qu'un levain putride. La plus petite quantité d'une masse déja corrompue, mêlée avec des substances saines, mais corruptibles, suffit pour les infecter & les dépraver entierement. Telles sont les vapeurs subtiles, qui sortent des malades attaqués de la peste, ou des fievres pétéchiales. Si l'air qui en est chargé les porte dans le corps, soit par la bouche, soit par les narines, elles se mêlent sur le champ au sang; ou s'il arrive qu'elles soient portées dans les premieres voies avec la salive; elles ne tarderont pas à s'y multiplier, à corrompre toute la masse des humeurs, & à produire les symptomes les plus terribles. Il est démontré que la nature & l'essence de ces maladies consistent dans la *putréfaction*, par la perte extraordinaire des forces, par la foiblesse & l'inégalité du pouls, par le changement des charbons & des bubons en abscès, par les exulcérations extremement fétides, par l'odeur désagréable des excrémens, par les taches noires & livides dont le corps est couvert, & qui ne sont autre chose que des especes de sphacele, & par l'odeur du corps après la mort. Quoique ces miasmes ne respectent point les corps sains, & qui contiennent le sang le plus pur & le plus tempéré; cependant on remarque ordinairement qu'ils agissent avec plus de force sur les personnes cacochymes & dont les premieres voies sont pleines d'impuretés, parce qu'ils trouvent là des humeurs déja disposées à la *putréfaction*, telles que sont les humeurs salivaires, qui entrent facilement en fermentation, d'où l'on voit la raison pourquoi la peste fait plus de ravage parmi les pauvres, & pourquoi ceux qui souffrent la faim, qui vivent d'une maniere irréguliere, sont plus sujets à ces maladies putrides. Lorsque la dyssenterie, la petite vérole, la rougeole & le pourpre sont accompagnés de symptomes malins & mortels; il y a tout lieu de croire qu'elles ont pour cause des humeurs peccantes, des sucs disposés à la *putréfaction*, & une habitude de corps cacochyme.

Après avoir prouvé que la nature de la peste, des maladies & des fievres malignes, consiste dans la *putréfaction*, ou dans une disposition prochaine à la *putréfaction*; il ne sera pas difficile avec un peu d'intelligence de déterminer les remedes qu'il faut employer, & la méthode qu'il faut suivre, tant pour prévenir que pour guérir ces maladies. Rien n'est plus capable de les prévenir que des alimens sains, un régime sensé & une attention scrupuleuse à ne point charger l'estomac d'une grande quantité de mets, surtout de mets qui se corrompent facilement. Il faut encore avoir soin que les excrétions salutaires par lesquelles le sang est dépuré se fassent promptement & convenablement: par ce moyen les miasmes ne trouvant point de substance qui leur soit analogue, ou n'agiront point, ou ne produiront qu'une maladie dont les progrès & les terminaisons seront plus heureux qu'ils n'eussent été sans cela. On s'interdira spécialement dans la cure tout ce qui feroit capable d'augmenter l'agitation intestine du sang & des humeurs, comme tout ingrédient chaud, alexipharmaque, béfoardique, spiritueux & capable d'accélérer la putréfaction, loin de la prévenir. On ne permettra point au malade d'alimens alcalins, volatils, fétides, oléagineux & résultans de la corruption. Les acides propres à fixer les parties volatiles & oléagineuses, résistant fortement à la putréfaction, sont les meilleurs remedes qu'on puisse ordonner dans la peste. On peut mettre de ce nombre les substances béfoardiques, terreuses, & celles qui sont capables de tenir le corps dans une douce diaphorese; car le moyen le plus court d'arrêter les progrès de la *putréfaction*, c'est d'évacuer les particules subtiles & fermentables, par les émonctoires de la peau. On remplira cette indication par ceux d'entre les analeptiques qui réparent les forces & hâtent la circulation du sang. Les béfoardiques terreux ont ceci de particulier, qu'ils entretiennent en quelque façon le mélange du sang, & qu'ils en empêchent la dissolution.

Il faut compter auſſi entre les maladies malignes les fievres hectiques, qui proviennent d'une *putréfaction* lente, moins active que celle de la peste & qui prend ſur les forces. On trouve à l'ouverture de ceux qui en ſont morts des abſcès corrompus dégénérant en ſphacele & attaquant quelques viſceres, ſurtout le foie & les poumons. C'eſt cette corruption des parties intérieures qui fait que ces fievres ſont très-difficiles à guérir pour ne pas dire incurables.

Il eſt à propos de ſavoir que c'eſt auſſi la *putréfaction* qui rend mortelles la plupart des fievres aiguës, comme il paroît à l'ouverture des cadavres de ceux qui en ſont morts. Il en ſort une puanteur inſupportable qu'on ne peut attribuer qu'à la *putréfaction*, & ils ont pour la plupart l'eſtomac, les inteſtins ou quelques-uns des principaux viſceres ſphacélés. Mais rien n'eſt plus capable de prévenir la *putréfaction* & le ſphacele des parties intérieures, que d'empêcher la ſtagnation du ſang, & que de le conſerver dans une circulation uniforme. Le Medecin ſe bornera donc à preſcrire les remedes capables de faciliter le mouvement du ſang, de réparer les forces & d'aider la perſpiration; tels ſont les mélanges béſoardiques tempérés compoſés d'eaux tirées des fleurs d'acacia, de ceriſes noires, de canelle ſans vin, de chardon-béni & de roſe, le vinaigre diſtilé, le ſirop de jus de citron, le mixtura ſimplex, les yeux d'écreviſſes, l'antimoine diaphorétique, la corne de cerf philoſophiquement préparée, & le cinabre naturel ou commun, dans l'uſage deſquels il faut perſiſter long-tems. On ne laiſſera point le malade conſtipé, de peur que les impuretés putrides, précipitées de tout le corps dans les inteſtins n'y fermentent, & n'en faſſent le ſiége de la *putréfaction*. Pour prévenir cet accident, on aura ſoin de nettoyer les premieres voies: mais on n'emploiera point à cela des draſtiques ſtimulans; les laxatifs & les clyſteres doux ſuffiront; encore n'eſt-il pas permis d'y avoir recours en tout tems de la maladie; il faut attendre une rémiſſion.

Nous allons maintenant examiner ſi le camphre qui réſiſte ſi puiſſamment à la putréfaction, que rien n'eſt plus efficace dans le ſphacele & la gangrene extérieurs, & qu'on appelle par cette raiſon le meilleur des alexipharmaques, peut être employé ſans danger pour réprimer la putréfaction.

Quoique le camphre ſoit malgré ſa coagulation, très-ſubtil & très-volatil, il differe cependant des autres huiles diſtilées, en ce que celles-ci échauffent davantage le ſang & tranſpirent plus difficilement en conſéquence de leur nature viſqueuſe & de leurs tiſſus ténaces, qui les arrêtent dans les pores & entre les parties. C'eſt un fait confirmé par l'expérience: car une demi-dragme de camphre diſſoute dans une dragme d'eau-de-vie, & priſe intérieurement par un homme ſain, produit plutôt en lui une ſenſation de froid que de chaleur; ſon pouls n'eſt point accéléré, ni ſon urine teinte en rouge: mais ſi l'on délaye vingt gouttes d'huile de canelle ou de giroſle dans de l'eau-de-vie, & qu'on les faſſe prendre pareillement à un homme ſain, ſon pouls ſera altéré & ſa chaleur augmentée. C'eſt pourquoi je recommande dans les maladies malignes, dans les inflammations & dans les fievres putrides, l'uſage intérieur des préparations de camphre. Je ne ſuis point fondé en cela ſur la ſpéculation ſeulement; je ne fais que céder à l'expérience qui doit nous diriger dans l'emploi de tous les remedes énergiques. Si l'on s'apperçoit lorſque le mal ſera à ſon dernier période, que la peau & toutes les parties qui ſervent à l'excrétion, ſoient en conſtriction ſpaſmodique, & qu'il y ait une chaleur exceſſive dans les parties intérieures; ſi de plus le malade eſt jeune & accoutumé aux liqueurs ſpiritueuſes, on s'abſtiendra prudemment des préparations de camphre auxquelles il eſt plus à propos d'avoir recours dans le commencement de la maladie, après qu'on a dégagé, s'il eſt néceſſaire, les premieres voies par un vomitif, & qu'il faut faire prendre avec les poudres béſoardiques & de cinabre, & quelques grains de nitre purifié, preſcrivant en même tems un régime ſudorifique. J'ai vu quelques perſonnes qui ayant conjecturé par de certains ſymptomes qu'ils étoient attaqués d'une maladie contagieuſe & maligne, ſe ſont procuré une ſueur abondante, en prenant une ou deux fois à tems des préparations de camphre, & ont été parfaitement guéris. Le camphre ſera un excellent préſervatif contre la malignité; ſi on le prend dans un intervalle de rémiſſion, lorſque la peau eſt humide, le pouls foible & les forces diminuées, y ajoutant quelques ſubſtances béſoardiques acidulées. Il n'y a rien de plus ſalutaire dans les délires violens, que le nitre mêlé avec une petite quantité de camphre. Lorſque la violence du mal a tellement épuiſé les forces, qu'elles commencent à ne plus ſuffire, pour ainſi dire, à la circulation du ſang, on les réparera merveilleuſement, en ordonnant quelques grains de camphre diſſous dans de l'huile d'amandes douces. Enfin l'on uſera avec beaucoup de ſuccès dans les fievres qui proviennent de l'inflammation des parties intérieures d'un demi-grain ou d'un grain de camphre, mêlés avec du nitre; mais il faut revenir fréquemment à ce remede. Je me ſuis bien trouvé de cette poudre dans les péripneumonies violentes.

Examinons maintenant pourquoi les ſcorbutiques & les perſonnes avancées en âge ſont ſi ſujettes à un ſphacele mortel, que quelques défauts dans le ſang ou la cauſe extérieure la plus légere, ſuffit pour le produire.

Cela vient de la diſpoſition du ſang à la corruption. Car dans le ſcorbut, il y a impureté exceſſive ou cacochymie du ſang, provenantes d'une ſurabondance de particules ſalines & ſulphureuſes qui ſéjournent dans le corps en conſéquence de la diminution des ſécrétions, dépravent les humeurs douces & tempérées, & en détruiſent le mélange naturel & convenable: il n'eſt pas étonnant que le ſang imprégné de ces impuretés, dégénere & ſe corrompe ſi facilement. C'eſt par cette raiſon que les ſcorbutiques ſont attaqués d'exulcérations fétides & ſanieuſes à la bouche, à la gorge & aux autres parties, que leurs gencives ſont gonflées & pourries, qu'il ſort de leur bouche une puanteur inſupportable, & qu'ils ont les parties inférieures du corps couvertes de taches livides & bleuâtres, ſymptomes d'un ſphacele léger. Il ne faut pas s'étonner non plus ſi la cauſe la plus légere ſuffit, pour cauſer une *putréfaction* mortelle dans le ſang qui croupit dans ces parties, ni que le ſphacele qui provient d'une cauſe interne, ſoit incurable; car le ſang étant déja diſpoſé de lui-même à la corruption, partagera tellement l'infection qui ſurviendra dans quelques parties, que les remedes les plus efficaces deviendront alors inſuffiſans.

Si les ſphaceles tant aux parties intérieures qu'extérieures ſont ſi ordinaires aux vieillards, c'eſt que leur conſtitution a beaucoup de choſes communes avec celle des ſcorbutiques, ſoit qu'on conſidere l'épaiſſeur & la roideur des fibres contractées par l'âge & l'état des canaux ſécrétoires & excrétoires, dont les diametres ſont diminués. Il s'enſuit de-là que les ſécrétions des humeurs noires, l'influx du ſuc nourricier dans les petits vaiſſeaux des parties, & celui du fluide nerveux dans les nerfs, ſont conſidérablement diminués, que la force de tout le corps & de chacune de ſes parties eſt altérée, que le tempérament eſt ſec & brûlé, & qu'il y a, pour ainſi dire, conſomption. Mais la vieilleſſe ne peut pas rétrécir les émonctoires & diminuer les excrétions, ſans qu'il s'accumule dans les premieres voies des impuretés acides & ſalines. Le ſang des vieillards ſera donc ſcorbutique. Ils ſeront donc ſujets aux demangeaiſons, à la gratelle ſeche, aux urines rouges, aux concrétions calculeuſes dans les reins & dans la veſſie, aux tophus, à la goute, aux catarrhes, aux toux, aux rhumatiſmes, aux ſtranguries & aux exulcérations.

D'où il paroît qu'ils feront, ainsi que les scorbutiques, fort sujets aux sphaceles, tant aux parties intérieures qu'extérieures. J'en ai vu qui ont été attaqués de sphacele, à l'occasion d'une piqure de guêpe, d'une contusion légere, d'un ongle au pié mal-adroitement coupé, ou d'une autre injure extérieure la plus légere; d'autres sont morts de cardialgies ou d'une colique occasionnée par le moindre dérangement dans le régime. Si ces causes minutieuses ont produit des effets si terribles, c'est que le sphacele a succédé dans les parties attaquées à la douleur & à la stagnation.

Puisque les vieillards & les personnes scorbutiques & cacochymes sont si sujets à des maladies putrides, violentes & dangereuses, ceux qui voudront s'en garantir s'interdiront sévérement tout ce qui seroit capable de porter de l'impureté dans le sang. On ne peut trop recommander aux vieillards surtout, qui sont déja à moitié scorbutiques, de s'abstenir de toutes substances propres à donner le scorbut, telles sont tous les poissons de mer, qui ne fournissent point de sucs loüables; les chairs & les autres alimens durcis à la fumée; les mets salés, toutes les nourritures rances, corrompues, & à demi putrides; celles dont le suc est trop fort, comme les légumes; ils se garderont bien de mener une vie oisive & sédentaire, d'habiter des lieux où l'air est froid, humide, vaporeux & pesant, de boire des eaux lourdes, dures & croupies, de vivre & de s'endormir dans des endroits humides, de prendre des soins & du chagrin, de négliger les évacuations habituelles, & de faire un trop grand usage de substances acides & spiritueuses. Toutes ces choses ne peuvent être que malfaisantes à des constitutions foibles; les personnes avancées en âge ne négligeront point de s'en abstenir sans courir de grands dangers. Frederic Hoffman.

PYC

PYCNOCOMOS, nom de la *Scabiosa integrifolia, glabra, radice præmorsâ.*
PYCNOSIS, πύκνωσις, *condensation.*
PYCNOTICA, *incrassans.*
PYCTE, πυκτή, caillé, mêlé avec du miel.

PYE

PYE, πύη, *phthisie.* Aretée, *de Causis & signis diuturn. Lib. I. cap.* 8.
PYELOS. Voyez *Choana.*

PYG

PYGÆ, πυγαί, fesses. Rufus d'Ephese, *de Appel. Part. Corp. Hum. Lib. I. cap.* 15.
PYGARGUS, nom d'une espece de bouc sauvage, d'une espece d'aigle, & du héron.

PYL

PYLORUS, le *pylore*; l'orifice du côté droit de l'estomac.

PYO

PYODES, πυώδες, *purulent.*
PYON, *Pus.*
PYOPŒUS, πυοποιός, *suppuratif.*
PYOSIS, πύωσις, suppuration, ou *hypopyon*, maladie de l'œil.

PYR

PYR, πῦρ, feu.
PYRACANTHA, nom du *Mespilus spinosa pyri folio.*
PYRACEUM, *poiré.* Voyez *Pomaceum.*
PYRAMIDALES MUSCULI, les muscles pyramidaux de l'abdomen. Voyez *Abdomen.*
PYRAMIDALIA CORPORA, *corps pyramidaux.* Ce sont deux protubérances de la moelle allongée. Voyez *Cerebrum.* Quelques Auteurs appellent ainsi les vaisseaux spermatiques.
PYRAMIS, *cone*; en Chymie on s'en sert pour faire le régule d'antimoine.
PYRAMISTA, insecte fort sujet à se précipiter dans le feu ou dans la flamme de la chandelle. C'est une espece de papillon auquel les Poëtes ont coutume de comparer les amans; mais dont les Medecins ne font aucun usage.
PYRENOIDES, πυρηνοειδής, de πυρήν, noyau; nom que l'on donne à l'apophyse odontoïde de la seconde vertebre du cou.
PYRETERION, le foyer ou la partie d'un fourneau chymique qui contient le feu.

PYRETHRUM, Offic. *Pyrethrum officinarum*; Ger. 618. Emac. 758. *Pyrethrum vulgare officinarum*, Park. Theat. 858. *Pyrethrum flore bellidis*, C. B. P. 148. *Bellis montana frutescens acris*, H. Monsp. 31. *An Buphthalmum Canariense leucanthemum?* Pluk. Almag. 73. Phytog. 272. 6. *Pyrethre.*

Les racines de la *pyrethre* sont à peu près de la grosseur du doigt, dures, brunes & jaunâtres à l'extérieur, blanchâtres en-dedans & d'un gout chaud & brûlant; il en part des tiges hautes d'environ un pié, fort branchues & couvertes de feuilles en ailes, larges, semblables à celles de la camomile, mais plus grandes & plus épaisses. Entre ces feuilles croissent plusieurs fleurs, assez semblables aux fleurs de la camomile & plus larges, & placées sur de longs pédicules. On la trouve en Espagne & dans les autres pays chauds; elle fleurit en Juin & en Juillet. Sa racine est d'usage.

Si l'on tient entre ses dents la racine de *pyrethre*, elle calmera la douleur à laquelle ces parties sont sujettes, en faisant évacuer des humeurs froides & aqueuses. Elle passe pour bienfaisante dans la paralysie de la langue, & dans la perte de la voix qui en est une des suites. C'est pour cette raison qu'on la compte entre les masticatoires, & qu'on la fait entrer dans les cataplasmes & les emplâtres attractives, mais surtout dans l'emplâtre céphalique. Miller, *Bot. Off.*

Pyrethrum vient de πῦρ, feu; & cette plante a été ainsi appellée, à cause de la chaleur de sa racine; elle ne differe de l'*anthemis* ou du *chamæmelum* que par la grandeur de sa fleur, & l'acreté & la chaleur de sa racine.

Elle nous vient des pays Orientaux. Matthiole dit qu'on la trouve sur quelques montagnes d'Italie, mais qu'elle y est moins acrimonieuse.

Elle est aphrodisiaque; on lui attribue des vertus contre la fievre quarte, & la douleur de tête qui n'en affecte que la moitié.

Morison & Bobart veulent que cette plante soit la véritable *pyrethre*; car celle que quelques Auteurs donnent pour le *Pyrethrum verum* porte des ombelles. Les Auteurs ont été trompés par une mauvaise leçon de Dioscoride, où, dans la description de la fleur, quelques copies mettent ἀνθὴς pour ἀνθέμα. *Hist. Oxon.* 3. 34.

Pyrethrum verum, Offic. *Pyrethrum sylvestre*, Ger. 618. Emac. 758. *Pyrethrum umbelliferum*, C. B. P. 148. Raii Hist. 1. 462. *Pyrethrum umbelliferum primum*, Park. Theat. 891. *Pyrethrum umbelliferum Matthioli*, J. B. 3. 20.

Les racines & les feuilles ressemblent à celles de la *Cotula fœtida.* L'ombelle est soutenue par plusieurs pédicules qui partent comme du même centre, de même que dans le *pecten veneris* ou *anethum.* Les fleurs sont blanches & d'un gout acre, mêlé de quelque amertume: il leur succede des semences rondes & noirâtres, beaucoup plus grosses que celles de l'anis. Les racines ont un pié de long sur un pouce ou deux d'épaisseur, & pénétrent fort avant dans la terre: elles sont de couleur

brune, tirant sur le jaune par dehors, noires en-dedans, & d'un gout chaud & acrimonieux.

Guilandinus, qui cultivoit cette plante dans le jardin qu'il avoit à Padoue, la fit voir à Lobel sous le nom de *Pyrethrum verum*. Le *Pyrethrum* de Césalpin, qui donne une semence ronde & applatie, faite comme une lentille, appartient à un autre genre.

La racine de cette *pyrethre* étant gardée dans la bouche, appaise souvent le mal de dents, en attirant une grande quantité d'humeurs avec la salive. On voit donc qu'elle excite une salivation, qui seroit peut-être plus abondante & de plus longue durée, si on en usoit intérieurement & en petites doses souvent réitérées. D. Soame, *Sylvii, Liv.*

Ray ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

Pyrethrum umbelliferum alterum, Park. *foliis anethi*, C.B. *Gesneri*, J.B.

Sa racine est longue, médiocrement fibreuse, rampante, grosse comme le doigt, & d'un gout chaud & brûlant: ses feuilles ressemblent à celles de l'*anethum*, sa tige à celles du fenouil, & ses fleurs forment des ombelles exactement rondes. Ray, *Hist. Plant.*

On cultive cette espece de *pyrethre* dans les jardins des tanistes, & elle fleurit en Eté.

On l'emploie dans les affections léthargiques, la paralysie & autres semblables maladies.

Le *pyrethrum* pousse une tige & des feuilles semblables à celles du *Daucus sylvestris*, ou fenouil, & porte une ombelle ronde comme celle de l'*anethum*. Sa racine est longue, grosse comme le pouce, & d'un gout extrement brûlant. Dale, d'après *Dioscoride*.

PYRETICA, suivant Blancard, sont des *fébrifuges*.

PYRETOLOGIA, en terme de Pathologie, est la doctrine qui a rapport aux fievres. Ce mot est grec πυρετολογία, composé de πυρετός, *febris*, fievre, & de λόγος, *sermo*, discours, traité.

PYRETOS, πυρετός, *Fievre*.

La *fievre* est une maladie très-fréquente, qui en produit plusieurs autres, qui est toujours suivie de l'inflammation, cause quelquefois la mort, & souvent une heureuse guérison.

La nature de ce mal est si cachée, qu'on ne sauroit trop prendre garde de tomber dans l'erreur en la recherchant.

Ce qui peut aisément arriver, à cause du grand nombre de symptomes dont il est ordinairement accompagné, & sans lesquels cependant il peut être.

Pour éviter l'erreur parmi tous ces accidens, il ne faut envisager que ceux qui sont inséparables de toute espece de *fievre*, & dont la présence ou l'absence font connoître qu'on a la *fievre* ou qu'on ne l'a pas.

Après les avoir bien examinés, on pourra parvenir à connoître la nature individuelle de la *fievre*.

Dans toutes les *fievres* qui sont produites par des causes internes, les malades ont en différens degrés, selon les différens tems de la *fievre*, le frisson, un pouls précipité & de la chaleur.

Quand ces accidens viennent promptement, & sont accompagnés de danger dans leur cours, c'est une *fievre* aiguë.

Quand ils sont tardifs, avec ou sans danger, c'est une *fievre* lente.

L'une & l'autre est commune, ou épidémique, ou particuliere à tel ou tel homme.

On appelle maladies fébriles aiguës, celles que la *fievre* aiguë accompagne; & chroniques fébriles, celles où se trouve la *fievre* lente.

Pour les expliquer toutes, il faut donc connoître auparavant la nature de la *fievre*.

On en vient à bout en considérant les trois symptomes communs dont nous avons parlé; savoir, le frisson, la vitesse du pouls & la chaleur.

Quoiqu'il n'y ait point de *fievres* sans ces trois symptomes, cependant la vitesse du pouls est la seule chose qu'on observe depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie; & c'est par elle seule qu'un Medecin peut sûrement juger qu'on en est attaqué.

Et par conséquent c'est dans la seule vélocité du pouls que le Medecin puise tout ce qu'il sait touchant la nature de la *fievre*.

La cause prochaine de cette vélocité, est donc aussi la cause prochaine de la *fievre* ainsi connue.

Cette cause peut donc être une trop grande contraction du cœur, ou une influence réciproque trop prompte du suc nerveux, qui passe du cervelet dans les muscles & les cavités du cœur.

Il n'est point d'especes de *fievre* connue jusqu'ici provenant de causes internes, qui ne commence d'abord par un sentiment de froid, de concussion, d'horripilation, lequel est plus grand ou plus petit, plus long ou plus court, interne ou externe, suivant les divers sujets, les différentes causes de la *fievre*, & la différente nature de la *fievre* même.

Alors le pouls devient fréquent, petit, souvent intermittent; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité saisissent souvent les extrémités.

D'où il est clair que les humeurs sanguines croupissent alors dans les plus petits vaisseaux, tandis qu'en même tems il y a une cause qui augmente la contraction du cœur.

Voilà donc la cause de tous les symptomes qui surviennent dans ces occasions dont nous avons déja parlé.

On voit succéder à ces symptomes une chaleur plus ou moins grande, qui dure plus ou moins, qui est interne ou externe selon la variété de la *fievre*.

Comme la *fievre* précede cette chaleur, il est évident qu'elle n'en est que l'effet & non la cause, & qu'elle n'en constitue point la nature.

Ainsi la contraction du cœur plus fréquente, & la résistance augmentée des vaisseaux capillaires, donnent une idée absolue de la nature de toute *fievre* aiguë. L'une & l'autre peuvent être produites dans un animal vivant par un nombre infini de différentes causes; & comme elles peuvent arriver ensemble ou séparément, de même l'une suit aisément l'autre.

C'est pourquoi, la cause prochaine de la *fievre* reconnoît elle-même une infinité d'autres causes immédiates, qui peuvent être propres & particulieres à quelques personnes, ou universelles & communes à plusieurs; & celles-ci dépendent de l'air, de la qualité des alimens, & du genre de vie.

Les causes de la *fievre* sont donc particulieres ou épidémiques.

Les causes particulieres les plus prochaines peuvent se rapporter à certains points capitaux.

1°. Aux matieres acres qu'on a prises, soit en aliment, en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titre de poison même, lorsqu'elles sont d'une nature à ne pouvoir être digérées, mises en mouvement ni évacuées, ou quand on les a prises en telle quantité, qu'elles irritent, suffoquent, obstruent & se corrompent.

2°. Aux excrétions ordinaires supprimées par le froid, par les onctions, par la tristesse, par des alimens, des boissons, des médicamens, des poisons; par un air nébuleux, épais; par le repos, le défaut d'exercice ordinaire; par des obstructions, des compressions externes ou internes.

3°. A la trop grande agitation d'esprit ou de corps, à la chaleur, l'ardeur à laquelle on s'est exposé.

4°. A l'application extérieure de matieres acres, piquantes, corrosives, & d'une nature propre à déchirer, brûler & enflammer.

5°. A ce qui cause beaucoup de changement dans les humeurs

meurs & dans les mouvemens. Telles sont plusieurs causes tant internes qu'externes, la faim, des évacuations excessives, le pus, l'eau, les matieres ichoreuses dans l'hydropisie ou dans l'empyeme; une sérosité acre, croupissante en quelque endroit; la trop grande chaleur de la bile, l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le cancer, les veilles excessives, l'étude outrée, l'usage immodéré des plaisirs de l'amour.

L'expulsion & la propulsion trop prompte des liqueurs, l'agitation des humeurs qui sont en stagnation, le mélange de toutes leurs particules, la résistance vaincue, la coction des humeurs, la sécrétion de l'humeur digérée, la crise de la matiere, qui en irritant & en coagulant, avoit produit la *fievre*, le changement de la santé en maladie, & en une disposition propre à supporter ce à quoi le malade étoit le moins accoutumé, l'expression de la partie la plus liquide des humeurs, & l'épaississement du reste, la soif, la chaleur, la douleur, l'anxiété, la foiblesse, la lassitude, un sentiment de pesanteur & le dégout, sont les effets de la *fievre*.

Mais il faut du tems pour résoudre la viscosité des liqueurs, & pour calmer l'irritation: moins la *fievre* est considérable, moins elle est durable, plus elle est salutaire, & réciproquement au contraire. Au reste, elle suit la variété des degrés & du concours de l'un & de l'autre.

Il arrive de-là que la fievre sert souvent elle-même de remede à d'autres maladies.

Il suit encore que les commencemens, les progrès, l'état, la diminution, la crise, le changement & la cure de ce mal varient dans les *fievres* aiguës, comme dans les *fievres* particulieres.

La *fievre* cause la mort, dégénere en une autre maladie, ou se guérit.

Elle cause la mort, lorsque les solides se détruisent par la violence qu'ils souffrent, ou lorsque le sang est tellement vicié & dépravé, qu'il bouche les vaisseaux vitaux, ou ceux qui doivent porter de quoi réparer la déperdition. C'est ainsi que la *fievre* produit dans les visceres nobles, tels que le cœur, les poumons & le cervelet, l'inflammation, la suppuration, la gangrene; ou dans les premieres voies des aphthes qui causent souvent la mort. Elle dégénere en une autre maladie, quand elle cause une si grande agitation, que les vaisseaux en sont endommagés, & qu'à force de dissiper les parties les plus fluides des humeurs, elle épaissit le reste; ou quand elle n'a pas la force de résoudre par elle-même la matiere coagulée; ou lorsqu'elle dépose la matiere critique dans certains vaisseaux obstrués, dilatés ou rompus. De-là des taches rouges, des pustules, l'éréspele, la rougeole, la petite vérole, des phlegmons, des bubons, l'inflammation des parotides, des abscès, des gangrenes, des sphaceles, & des skirrhes.

La *fievre* se guérit, 1°. toutes les fois qu'elle peut d'elle-même dompter sa cause matérielle, la rendre mobile & l'expulser par les voies de l'insensible transpiration; il faut en même-tems que son mouvement se calme & que la circulation se rétablisse dans toute sa liberté. Cette voie de résolution est presque semblable à celle dont nous avons déja parlé. 2°. Lorsque la matiere morbifique domptée & devenue mobile, n'est pas encore parfaitement saine, de sorte qu'elle empêche l'égale distribution des fluides & irrite les vaisseaux, ce qui occasionne quelque évacuation sensible avec laquelle cette matiere est expulsée hors du corps. Je parle des sueurs, de la salivation, des vomissemens, des diarrhées, des décharges d'urine qui surviennent après la coction de la matiere & l'état de la *fievre*, & cela à peu près dans l'espace de quatorze jours que la crise emploie à se faire.

Enfin, la *fievre* cesse lorsque la matiere de la maladie étant domptée, résolue & rendue mobile par l'action de la *fievre* même, & de nouveau assimilée aux humeurs saines, circule avec elles sans produire aucune crise ni d'autres maux.

Pour connoître la terminaison, le changement & la fin d'une *fievre* aiguë, il suffit d'observer sa nature, ses différences, sa durée, son commencement, ses progrès, son état.

Et par conséquent on peut aisément déduire en général de tout ce qui a été dit jusqu'à présent, le diagnostic & le prognostic des *fievres*.

Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toutes les *fievres*, & à leur cure générale. 1°. Il faut pourvoir à la vie & aux forces du malade. 2°. Corriger & expulser l'acrimonie irritante. 3°. Dissoudre les sucs visqueux & les évacuer. 4°. Calmer les symptomes.

On ménage la vie & les forces du malade par des alimens & des boissons fluides & aisés à digérer, qui résistent à la putréfaction, qui appaisent la soif, excitent l'appétit, & qui soient opposés à la cause connue de la maladie.

Il ne faut donner à manger au malade que lorsque la *fievre* a cessé ou qu'elle a diminué.

Il faut lui donner à manger souvent, mais peu, de peur de faire trop travailler les visceres ou d'en altérer les fonctions.

On regle la quantité & la qualité de la nourriture, 1°. sur le tems qu'on prévoit que la *fievre* durera; savoir, 1, 4, 7, 9, 11, 14, 21, 30, 40, 60 jours; car il faut songer à soutenir tellement les forces de la nature, que la coction & la crise puissent se faire. Moins on prévoit que le mal durera; moins il faut prendre d'alimens, & d'alimens peu nourrissans, & réciproquement au contraire, 2°. sur l'âge du malade. Car plus on est jeune ou vieux, plus on a de peine à supporter l'abstinence. 3°. Sur l'état & la violence du mal, qui exige des alimens différens en quantité & en qualité. Quand la *fievre* est à son dernier degré de violence, on n'en doit prendre que de très-légers & en petite quantité: au contraire la nourriture doit être plus abondante & plus forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal, selon qu'il s'éloigne plus de ce dernier degré. 4°. Sur le climat que le malade habite; car ceux qui sont voisins de l'équateur supportent plus aisément la diete, que ceux qui sont près des poles. 5°. Sur la saison de l'année; en été les alimens doivent être moins substantiels & moins nourrissans qu'en hiver. 6°. Sur l'habitude du malade, & son tempérament naturel; ceux qui font bonne chere lorsqu'ils sont en santé, & la digerent aisément, ont besoin de plus d'alimens lorsqu'ils sont malades, parce que leurs vaisseaux & leurs visceres y sont accoutumés. 7°. Sur le sentiment de légereté ou de pésanteur qui suit la nourriture qu'on a prise.

Quand on s'apperçoit qu'il y a des corps étrangers, acres, irritans extérieurement appliqués, comme des morceaux pointus de verre, de métal, de bois, de pierre, d'os, ou des substances stimulantes qui enflamment, des corrosifs, des vésicatoires, des caustiques, des septiques & des poisons, il faut les ôter sur le champ quels qu'ils soient; ensuite fomenter la partie lésée avec des matieres visqueuses, huileuses, douces, anodynes, un peu apéritives. Par exemple,

Prenez *semences de six pommes de coing*, avec *de l'eau distilée de fleurs de roses*, *de sureau*, } *de chaque, trois onces.*

Faites selon l'art une émulsion, passez & y mêlez,

d'esprit de vin rectifié, demi-once;
de teinture d'opium, une dragme.

On satisfait encore à la même intention avec l'onguent aureum, le basilic, le diapompholyx, le nutritum, le populeum & le rosat.

Toute acreté irritante qui a son siége dans les parties intérieures du corps, telle que celle de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrene, du sphacele, du cancer, de la carie des os, de l'ichorosité, du pus, d'une lymphe acre & croupissante; doit être ôtée ou corrigée, suivant les regles prescrites dans l'histoire de ces maladies.

Toute acreté irritante qui s'est introduite dans les fluides par l'abus des choses non-naturelles; peut ou doit être ôtée ou corrigée par différens remedes, selon sa différente nature connue.

1. Si c'est par un mouvement excessif; le repos du corps & de l'esprit, les humectans, les délayans, les adoucissans en sont le remede.

2. Si c'est par la trop grande chaleur de l'air; on la tempere par des exhalaisons froides, principalement de quelques plantes propres à cela; on boit largement beaucoup d'eau nitrée, un peu acide, mêlée avec un peu de vin qui soit aussi aigrelet; on use d'alimens acides, adoucissans, un peu salés & de médicamens semblables.

Prenez *de décoction d'orge, vingt-cinq onces;*
de nitre purifié, une dragme;
de vin du Rhin, six onces;
de gelée de groseilles,
de rob de sureau, } *de chaque, deux onces.*

Mêlez.

On en prendra une once ou deux par quart d'heure.

Prenez *d'eau distilée de chicorée,*
de fumeterre,
de melisse, } *de chaque, trois onces;*
d'esprit de sel commun, une dragme;
de sirop de mûres, deux onces;
de nitre purifié, demi-dragme.

Mêlez.

On en prendra une cuillerée chaque demi-heure.

Prenez *de crystaux de tartre, deux dragmes;*
de nitre purifié, demi-dragme.

Mêlez.

Faites une poudre, dont on prendra un scrupule de trois en trois heures dans quelque tisane convenable.

3. Si c'est la trop grande humidité de l'air; il faut faire de grands feux de bois aromatiques & résineux, & brûler beaucoup d'aromates. Par exemple,

Prenez *de feuilles fraîches de marjolaine,*
de mente,
d'origan,
de romarin, } *de chaq. deux poignées;*
de fleurs de camomile,
de roses rouges,
de tanaisie,
de lavande, } *de chaq. une poignée;*
de marum de Syrie, demi-poignée;
de racine d'iris de Florence,
d'angelique,
d'impératoire, } *de chaque, trois onces;*
de sciure de bois de sassafras, deux onces;
de semence broyée de céleri, trois onces.

Après avoir broyé & hâché tous ces ingrédiens, on en fera une poudre, que l'on répandra dans la chambre du malade.

4. Si on a lieu d'accuser l'acrimonie putréfiante de l'air, on la corrige, en brûlant du salpetre, de la pondre à canon, par les vapeurs du vinaigre, en jettant du sel sur les charbons ardens.

5. Si le mal vient des passions de l'ame; on les appaise par la raison, par leurs contraires, par la variété des objets, par des anodyns, par des opiats.

6. S'il est causé par des alimens acres, acides; il faut délayer l'acrimonie, l'adoucir, l'absorber, la convertir en sel composé. C'est ce qu'on fait par des matieres aqueuses, gélatineuses, tirées des animaux; par des matieres huileuses, grasses, terrestres; par des sels alcalis, fixes ou volatils, simples ou composés.

7. S'il vient d'une nourriture acrimonieuse salée; on met en œuvre des délayans aqueux, qui fassent sortir du corps cette acrimonie, des matieres lentes & huileuses pour l'adoucir, de l'eau de chaux vive pour la corriger.

8. S'il vient d'alimens acres, aromatiques, échauffans; on use de délayans aqueux, de correctifs acides, de dissolvans & de déterfifs savoneux acides, de matieres gélatineuses adoucissantes; & comme les alcalescens y ont rapport, ils sont ici sous-entendus.

9. Si c'est pour avoir mangé des parties alcalescentes d'animaux; il faut en chercher la guérison dans les remedes que nous avons indiqués au mot *Alkali*.

10. S'il a pour cause la constriction de l'estomac à l'occasion d'un excès dans le manger; les délayans, la diete, le vomissement, le flux de ventre le détruisent. On peut préparer des vomitifs doux de la maniere suivante.

Prenez *d'une légere décoction d'orge, trente-six onces;*
d'oxymel scillitique, trois onces;
de tartre vitriolé, qui ne soit point acide, deux dragmes;

Mêlez & prenez-en deux onces toutes les demi-heures.

Prenez *de rob de sureau, trois onces;*
de vinaigre scillitique, une once;
d'eau distilée de melisse, six onces.

Mêlez.

On en prendra demi-once chaque demi-heure.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains pour une dose.*

Ou,

Prenez *de vin émétique, une once & demie pour une dose.*

Ou,

Prenez *d'ipecacuanha, un scrupule.*

Faites une poudre pour une dose.

Ou,

Prenez *d'ipecacuanha pulvérisé, quatre scrupules;*
de vin blanc, trois onces.

Faites bouillir le tout pendant quatre heures dans une grande phiole. La colature sera la dose.

Ou,

Prenez *de feuilles récentes de cabaret, coupées par morceaux.*

Mettez-les en infusion pendant une demie-heure dans de l'eau bouillante. Le suc exprimé sera la dose.

11. S'il est produit par des boissons acres, acides, huileuses, aromatiques simples ou distilées; il faut y remédier par ce qui a été dit, N°. 5. 6. 8.

12. Si l'on a trop veillé, il faut pratiquer ce qui a été dit, N°. 1. 2. 5.

13. Si l'on est constipé & que ce mal ait donné lieu à une acrimonie alcaline, acide, huileuse, savoneuse, il faut avoir recours à des remedes tant externes qu'internes, qui lubrifient les voies, rendent les matieres fluides, qui ouvrent les émonctoires, excitent & augmentent leurs forces expultrices.

Les principales humeurs excrémentitielles capables de causer la *fievre* lorsqu'elles sont retenues dans le corps, sont les feces du bas-ventre, l'urine, les vuidanges, le sang hémorrhoïdal & la matiere qui sort par la transpiration.

L'on y réussit en dissolvant les humeurs qui sont comme entassées de force, en relâchant les vaisseaux obstrués, par des bains, des fomentations, des frictions, en rasant les cheveux, en rendant la peau propre & nette.

Lorsque le sang comprime tellement les vaisseaux par sa trop grande abondance, qu'il se trouve quelque humeur forcée de croupir vers leurs extrémités, on rend à cette humeur sa fluidité & sa circulation, en diminuant le volume du sang par la saignée. Ce vice se manifeste par les signes que nous avons indiqués au mot *Plethora*.

Mais si le spasme, la contraction, & conséquemment le rétrécissement des fibres des tuyaux capillaires, procurent le même croupissement dans l'extrémité de ces petits tuyaux, il faut relâcher les fibres & dissiper l'âcreté qui cause la contraction par les remedes que nous avons indiqués sous les mots *Fibra* & *Obstructio*.

Si le croupissement a pour cause la viscosité ou la lenteur de quelque humeur, ce mal se guérit par divers remedes, dont le principal est la *fievre* même, modérée de façon à pouvoir dissiper cette coagulation. Ainsi il faut régler sa vivacité, 1°. afin qu'elle ne puisse pas exciter l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le sphacele, toutes maladies dont on fait être menacé par la violence des symptomes, & surtout par l'excès de la chaleur comparée avec le peu de force des petits vaisseaux.

2°. Afin que le trop grand mouvement du sang n'en dissipe pas les parties les plus fluides; ce qu'on connoît par la sécheresse des narines, des yeux, du gosier, de la langue, par la voix rauque, par l'aridité de la peau, par la petite quantité des urines, par la petitesse, la vitesse & l'inégalité du pouls.

3°. De peur que la *fievre* ne devienne trop languissante & trop paresseuse avant la coction de la matiere qui la cause, ensorte qu'il ne soit plus dans son pouvoir de dompter, d'émouvoir la matiere morbifique, d'en procurer les sécrétions & les excrétions; ce que l'on connoît par la langueur totale des actions vitales, dans le tems qu'il ne paroît encore aucun signe de coction.

Si donc la fievre est trop violente, (voyez la Dissertation sur les désordres que cause l'excès de la circulation, sous le mot *Sanguis*,) on sait la modérer par l'abstinence, par une nourriture légere, en buvant de l'eau tiede, en respirant un air un peu froid, en calmant les passions, par la saignée, par des lavemens rafraîchissans, des médicamens doux, aqueux, glutineux, rafraîchissans, par des anodyns & des opiats.

On peut préparer des lavemens rafraîchissans de la maniere suivante.

Prenez *de nitre purifié, deux dragmes;*
de miel rosat, une once;
de petit-lait frais, douze onces.

Mêlez.

Ou,

Prenez *de vinaigre commun, une once;*
de nitre, trois dragmes;
de sirop de roses solutif avec séné, deux onces;
de décoction d'orge, neuf onces.

Ou,

Prenez *de lait de beure, dix onces;*
de sirop de roses pâles, deux onces.

Ou,

Prenez *de décoction commune émolliente, neuf onces;*
de nitre purifié, trois dragmes;
de miel mercurial, une once & demie.

Mêlez pour un lavement.

Si la *fievre* paroît trop lente, on anime son action par l'usage des alimens & des boissons fortes & cordiales, par un air un peu plus chaud, par des passions plus vives, par des médicamens acres, volatils, aromatiques; qui ont fermenté, par les frictions, la chaleur, le mouvement musculaire, les bains, les fomentations.

Formules de médicamens dans les langueurs des fievres.

Prenez *d'oxymel scillitique, trois onces;*
d'eau-de-vie de Matthiole, trois dragmes;
d'eau distilée de mente, quatre onces;
d'eau distilée de canelle, une once.

Mêlez.

On en prendra une once par heure.

Prenez *de diascordium de Sylvius, un scrupule & demi;*
de thériaque d'Andromaque, une dragme & demie;
de sirop des cinq racines apéritives, deux onces;
d'eau distilée de chardon-béni, six onces.

Mêlez pour le même usage.

Prenez *de confection alkermès, une dragme;*
de gingembre confit, six dragmes;
de racine de contrayerva, } *de chaque une dragme;*
de serpentaire de Virginie, }
de sirop des cinq racines apéritives, une suffisante quantité pour faire un électuaire, dont le malade prendra une demi-dragme de quatre en quatre heures.

Prenez *de la poudre de la Comtesse de Kent, un scrupule & demi, qu'on prendra de quatre en quatre heures.*

Prenez *de gingembre blanc,* }
de racine de zédoaire, }
de contrayerva, } *de chaque une dragme;*
de serpentaire de Virginie, }
de trochisques de vipere, deux dragmes.

Faites-en une poudre fine que vous diviserez par dose d'un demi-scrupule.

Le malade en prendra une toutes les quatre heures.

Prenez *de sel de chardon-béni, demi-dragme,*
de corne de cerf brûlée, une dragme;
de corail rouge, deux scrupules;
d'huile distilée de canelle, & } *de chaque trois gouttes.*
d'écorce de citron, }

Faites une poudre que vous diviserez en dix doses pour le même usage.

Un autre moyen après le premier de dissiper la viscosité, est de rétablir le ressort des vaisseaux, en diminuant le volume du sang par des saignées copieuses faites promptement par une large ouverture, & en augmentant ensuite ou en même tems son mouvement par des irritans.

Une troisieme méthode pour rendre à ces matieres visqueuses leur fluidité, c'est de les délayer par des boissons, des bains, des fomentations, des lavemens, en usant en même tems de frictions. Ces remedes sont beaucoup plus efficaces lorsqu'on les emploie chauds, qu'on y mêle des sels résolutifs, du nitre, par exemple, en quantité proportionnée à celle du fluide aqueux & qu'on y fait bouillir des végétaux légerement aromatiques, amers & lactescens.

Les plantes ameres lactescentes froides que notre Auteur a en vue sont,

Chondrilla, la Condrille.
Cichorea, la Chicorée.
Hieracia, l'Hyéracium.
Intubus, l'Endive.
Lactuca, la Laitue.
Scorzonera, la Scorsonnere.
Sonchus, le Laitron doux.
Taraxaca, la Dent de lion.
Tragopogon, la Barbe de bouc.

Pour que leurs effets soient plus sûrs, plus prompts & plus efficaces, il est à propos de commencer par la saignée; par-là ils entrent plus aisément dans les vaisseaux, se mêlent avec les humeurs & agissent mieux sur elles.

Aussi-tôt que la viscosité est atténuée par ces remedes, il suffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre cette matiere mobile & l'expulser: mais il arrive souvent en ce cas qu'il n'est pas nécessaire de l'évacuer.

Les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire la *fievre* aiguë sont le froid, le tremblement, l'anxiété, la soif, les nausées, les rots, le vomissement, la foiblesse, la chaleur, l'ardeur, la sécheresse, le délire, l'assoupissement, les veilles, les convulsions, les sueurs, la diarrhée, les pustules inflammatoires.

Quand on a détruit la cause fébrile, tous ces accidens cessent, parce que c'est la fievre qui les produit; & par conséquent s'ils peuvent subsister avec la *fievre*, sans que la vie du malade soit en danger, ils demandent à peine une cure particuliere.

D'ailleurs ils viennent souvent des efforts que fait la nature quand elle se dispose à une crise ou à évacuer la matiere critique; alors comme ils précedent, accompagnent ou suivent cette crise, il faut bien prendre garde de les interrompre.

Mais si ces symptomes arrivent à contre-tems, s'ils sont si violens qu'il y ait lieu de craindre pour la vie, ou que le malade ne puisse les supporter, ou s'ils menacent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer chacun en particulier par les remedes qui leur sont propres, ayant toujours égard à la cause & à l'état de la maladie.

Des symptomes fébriles, & premierement du froid fébrile.

Le froid qui survient au commencement des *fievres* aiguës suppose la diminution du frottement des liqueurs entre elles & contre les vaisseaux, le ralentissement de leur cours, la stagnation des fluides dans les extrémités, une moindre contraction du cœur, une moindre évacuation, une moindre influence des esprits qui partent du cervelet.

S'il est violent & de longue durée, il donne lieu à des concrétions polypeuses dans les grands vaisseaux de la région du cœur; à des stagnations dans les petits, par l'expression de leurs liquides, ce qui produit plusieurs grands maux.

On voit par ce qu'on vient de dire, ce que le froid désigne, ce qu'il fait craindre; pourquoi plus il est grand au commencement de la *fievre*, plus elle est dangereuse; pourquoi le froid est si violent au commencement de la peste, & pourquoi il est suivi d'une chaleur extreme.

Tous les remedes qui irritent fortement, à quelque titre que ce soit, loin de dissiper ce froid, produisent souvent une inflammation qui dans la suite devient incurable; il faut donc rejetter l'usage des matieres salines, acres, aromatiques, huileuses, des vésicatoires & d'autres choses semblables.

Au contraire on le guérit en buvant de l'eau chaude imprégnée d'un peu de nitre, de miel & de vin: les bains, les fomentations, les vapeurs, les lotions de liqueurs semblables & de légeres frictions, conviennent dans ce cas.

Lorsqu'on fait de bonne heure usage de ces remedes, on guérit & l'on prévient souvent de très-grands maux.

Prenez *de décoction d'orge, trente onces;*
de nitre purifié, deux dragmes;
d'oxymel simple, trois onces;
d'eau distilée, deux onces.

Mêlez.

On en prendra deux onces fort chaudes tous les quarts d'heures.

Prenez *des quatre semences froides, grandes & petites,* } *de chaq. deux dragmes;*

Faites une émulsion, sur deux livres de laquelle vous mêlerez,

d'eau distilée de fenouil, quatre onces;
de sel de prunelle, deux scrupules;
de sirop des cinq graines apéritives, deux onces;
de sirop violat, demi-once.

Pour le même usage.

Prenez *d'eau distilée de bourache, une livre;*
d'eau distilée de fleurs de roses, une once;
d'eau distilée de fleurs de sureau, huit onces;
d'eau distilée de canelle, une once & demie;
d'eau-de-vie de Matthiole, demi-once;
de sirop d'armoise de Fernel, deux onces.

Mêlez pour le même usage.

La décoction de caffé, de bois de sassafras, de sandal & autres semblables, sont ici salutaires, surtout si vers la fin on y ajoute quelque substance aromatique.

Prenez *du bois de sandal blanc, citrin & rouge,* } *de chaque une once.*

Faites-en une décoction pendant un quart d'heure dans de l'eau, après quoi ajoutez-y,

de racine de fenouil, quatre onces;
de sciure de sassafras, deux onces;
de réglisse, demi-once.

Faites bouillir le tout encore un moment, & fournissez quatre livres de décoction pour le même usage. Boerhaave.

Prognostics qui se tirent du froid dans les maladies aiguës.

La froideur du corps, qu'on peut appeller plus propre-

ment fraîcheur, ou chaleur modérée, après quelque bonne évacuation qui rend le pouls plus réglé & plus fort, est un très-bon signe, entant qu'elle indique une solution critique de la *fievre*. De même la froideur, qui est la suite du refroidissement, ou de la diminution de la chaleur fébrile, & qui est accompagnée de signes de coction dans l'urine, les crachats ou les selles, dans le cas où la maladie a affecté le système nerveux, les parties spiritueuses ou le bas-ventre, & d'un changement du pouls en mieux, est un très-bon symptome, & présage une guérison prochaine. Cette froideur est aussi quelquefois critique, ou l'avant-coureur d'une crise salutaire.

Quoique la froideur, qui a les qualités que je viens de dire, doive être estimée salutaire, il est cependant rare qu'on en puisse en tirer quelque prognostic favorable. La froideur extreme se fait sentir ou dans tout le corps, ou seulement dans les parties externes. Elle est ordinairement mortelle dans les fievres continues: mais elle ne prognostique que la continuité de la maladie dans les sujets d'un tempérament robuste. Elle est toujours mortelle quand elle se trouve jointe avec une grande foiblesse, c'est-à-dire, lorsque la maladie a été violente; elle annonce une mort prochaine, quand elle est causée par l'extinction de la faculté. Mais on connoît qu'elle provient d'une pareille cause, par les autres signes destructifs qui ont précédé.

Quelques-uns de ceux qui sont affligés d'une anasarque, mais surtout d'une ascite & d'une leuco-phlegmatie, sentent une froideur dans presque tout le corps. On observe la même chose dans les personnes qui ont des abscès internes à la veille de leur mort: ces derniers ont un froid ou un frisson dans presque toutes les parties du corps, soit à l'occasion d'une résolution extraordinaire de la chaleur naturelle, ou d'une rédondance d'humeurs froides.

Une pareille froideur dans les extrémités ne fournit pas toujours des principes certains pour le prognostic; car elle n'est pas beaucoup à craindre dans quelques maladies, pourvu qu'elles ne soient point aiguës. Il n'est pas étonnant, dit Galien, que le froid s'empare des extrémités, comme des oreilles, du nez, des piés & des mains dans les maladies qui surviennent en hiver, & qui affligent les personnes avancées en âge, puisque, à ce qu'il assure dans son deuxieme Commentaire sur les Prognostics, ces parties sont naturellement dépourvues de chair, & fort éloignées des visceres.

Une pareille froideur n'est point un petit mal dans les maladies aiguës, puisqu'elle empêche, à cause de la foiblesse dont elle est suivie, la chaleur naturelle de pénétrer jusqu'aux extrémités du corps; outre que dans les maladies aiguës, la violence de l'inflammation qui affecte les visceres, est cause que le sang ne se distribue qu'en très-petite quantité sur la surface du corps. C'est donc un très-mauvais signe dans ces sortes de maladies, lorsque le froid & le frisson s'emparent, non-seulement des extrémités du corps, mais encore de toutes les autres parties, à moins que cet accident ne soit occasionné par l'approche d'un accès; car c'est un signe que la chaleur naturelle est éteinte ou suffoquée par l'abondance des humeurs: mais cette froideur est accompagnée de plusieurs autres signes mortels. Un grand nombre de mourans paroissent froids, avec désudations ou sueurs froides, & une langueur considérable; & non-seulement ils paroissent excessivement froids, mais encore durs; aussi lisons-nous dans le premier Liv. des *Prorrhet*. 75. « Que tout refroidissement, accompagné de dureté, est un signe mortel. »

Nous allons examiner plus soigneusement les prognostics qu'on peut tirer du refroidissement des extrémités.

Des prognostics qu'on tire du refroidissement des extrémités du corps.

Les extrémités du corps, qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics*, appelle *tête*, *mains* & *piés*; & Galien, sur le *VII. Aph.* 1. plus distinctement, *nez*, *oreilles*, *mains* & *piés*, sont affectés du froid dans les maladies aiguës, lorsque la chaleur naturelle est ou concentrée, résoute, opprimée, ou suffoquée, ou enfin tout-à-fait éteinte. La chaleur naturelle se concentre dans les visceres; après avoir abandonné les extrémités du corps, & occupe les parties mitoyennes, la poitrine & le bas-ventre, soit en conséquence d'une inflammation violente ou d'une érésipele qui affecte les visceres, ou, comme dit Galien, qui attire par sa chaleur le sang dans la partie affectée en forme de ventouse; ou d'une douleur violente dans le ventricule ou son orifice, ou dans le colon, les intestins grêles, l'utérus ou les reins; ou enfin à l'occasion d'un accès lorsque la nature travaille dans les parties internes, & fait tous ses efforts pour chasser les humeurs superflues dont elle est accablée; d'où l'on prognostique quelquefois la mort, & quelquefois aussi la guérison du malade, suivant la force ou la foiblesse qu'on remarque actuellement en lui.

La chaleur naturelle se résout ou par la violence de l'agitation fébrile, ou par l'excès de la douleur, ou par quelque évacuation immodérée, ou par quelque suc venimeux qui offense le cœur & l'orifice de l'estomac; ou par un accès de joie subit & immodéré.

La chaleur naturelle est opprimée ou suffoquée dans les visceres, d'où il arrive que les parties éloignées étant privées de celle dont elles ont besoin, se refroidissent lorsque l'orifice du ventricule est ou surchargé d'une quantité immodérée d'alimens, ou, pour me servir de l'expression de Galien, *Com. in Lib. de R. V. I. A.* picoté par des humeurs mordicantes; ou lorsque les visceres sont infestés d'une multitude d'humeurs putrides ou crues; au moyen de quoi la chaleur naturelle est ou suffoquée, ou considérablement opprimée, tout de même que lorsqu'on met une grande quantité de bois verd au feu, on l'étouffe, ou du moins on l'affoiblit considérablement au lieu de l'augmenter. De même la chaleur est concentrée dans les visceres par la rédondance & l'entassement des humeurs; de sorte qu'elle ne peut pénétrer jusqu'aux parties extérieures, les veines & les arteres, à l'aide desquelles elle se distribuoit dans les visceres, étant obstruées par des humeurs crues & putrides. La *fievre* qui provient d'une pareille cause, est appellée par quelques-uns *lipyrie*, λειπυρία, λιπύριον, λιπυρίς; par d'autres, *asaphodes*, c'est-à-dire, obscure & cachée; (voyez *Asaphes*;) d'autres nous la représentent comme douce & légere au-dehors, mais violente & tumultueuse en-dedans. Cela vient de ce que la *fievre* doit son origine à une multitude d'humeurs putrides, ou à une rédondance d'humeurs froides, crues & grossieres qui étouffent la chaleur; ou à un phlegmon qui affecte les visceres, ou à une putréfaction maligne & venimeuse; & dans tous ces cas, il y a froideur, ou du moins fraîcheur & absence de chaleur dans les extrémités.

La chaleur naturelle est non-seulement détruite ou affoiblie par étranglement ou suffocation, elle est même éteinte par une froideur excessive, ou par une qualité venimeuse occulte, qui corrompt les parties vitales; ainsi qu'on peut l'observer dans les effets des poisons froids, & des choses qui causent la mort par une propriété inhérente à toute leur substance, pour me servir de l'expression de Galien.

Cette même chaleur, qui, suivant Galien, a son siége dans les parties solides, peut être détruite, résoute & dissipée par une chaleur ardente, qui consume l'humidité, qui sert à la nourrir & l'entretenir, comme il arrive dans les maladies hectiques & les douleurs violentes des visceres, qui corrompent & résolvent la chaleur naturelle de ces parties; ce qui a fait dire avec raison à Hippocrate, *VII. Aph.* 26. que la froideur des extrémités est toujours un très-mauvais signe, quand elle se trouve jointe avec une douleur violente dans les parties contenues dans la région qui est autour du bas-ventre.

Enfin, la froideur peut être produite, ou la chaleur détruite, par une évacuation immodérée, soit naturelle ou artificielle, dont la suite, quand elle est excessive, est une syncope mortelle, laquelle est suivie du refroidissement des extrémités & de la mort du malade. Ce symptome est occasionné par une résolution de la chaleur, en conséquence de l'ouverture d'une artere.

Nous avons examiné jusqu'ici les causes de cette froideur, ou extinction, ou diminution de chaleur dans les extrémités, & nous allons passer aux prognostics ou signes qu'elle nous fournit, & à l'aide desquels on peut prédire l'issue bonne ou mauvaise d'une maladie aiguë.

Je dis d'abord que la froideur des extrémités peut être regardée comme salutaire, lorsque la nature s'efforce de procurer une crise & qu'elle se trouve jointe avec d'autres signes favorables. Mais elle ne fournit aucun prognostic certain quand elle survient lors du retour périodique d'un accès, ou durant une maladie opiniâtre; on ne doit pas non plus la regarder comme mortelle dans les vieillards & dans l'hiver.

La froideur des extrémités (avec les exceptions dont nous venons de parler) dans les maladies aiguës, n'est point, comme dit Galien, *Comm. in VII. Aph.* 1. une maladie légere, mais un symptome extremement pernicieux, entant qu'elle provient d'une inflammation violente des visceres. On doit en excepter celle qui est occasionnée par une indigestion ou par un paroxysme, dans lequel, dit Galien sur les *Prognostics*, non-seulement les extrémités, mais encore la peau qui couvre les côtes & le bas ventre se refroidissent.

La froideur des extrémités commence quelquefois en même tems que la maladie, ainsi que je l'observai une année dans plusieurs *fievres* malignes erratiques, qui tiroient leur origine ou d'un degré éminent de putréfaction qui produisoit sur les visceres le même effet que le poison, en conséquence de quoi la chaleur naturelle étoit résoute, concentrée ou presque suffoquée par une redondance d'humeurs extremement putrides, ou qui provenoit d'humeurs crues & pituiteuses, comme on l'observe dans la fievre *amphemerine* ou quotidienne.

La froideur des extrémités dans les fievres continues est toujours un signe de mort ou de malignité, mais plus souvent de mort. Lorsque ce symptome survient au commencement avec la *fievre*, mais non point dans un degré extraordinaire, il présage seulement une malignité, & les Medecins le regardent comme un symptome pathognomique des *fievres* malignes, dans lesquelles le malade n'est souvent pas fort altéré, & n'a point la langue trop seche; & cette froideur est quelquefois uniforme & de même température durant tout le cours de la maladie, & quelquefois inégale, on plus ou moins forte.

La froideur des extrémités qui survient dans un jour critique & non point au commencement de la maladie & qui est accompagnée de signes critiques, indique une crise ou un changement de la *fievre* continue en intermittente. Mais tout froid excessif des extrémités qui est de longue durée & accompagné de mauvais signes, est toujours funeste, surtout dans un jour critique.

Toute froideur presque insurmontable des extrémités, est un symptome de mort, & cela est confirmé par Hippocrate dans ses Observations, *I. Epid. Sect.* 1. sur une fievre épidémique extremement mortelle dans laquelle les malades, à ce qu'il dit, « furent sujets à un refroidissement des extrémités si considérable, qu'on eut « toutes les peines du monde à rappeller la chaleur. » Il décrit encore, *III. Epid. Sect.* 3. les symptomes d'une *fievre* ardente, épidémique & maligne dont le principal étoit « une froideur remarquable des extrémités des « piés & des mains, surtout vers le tems du paroxysme, qui bannissoit la chaleur de ces parties à un tel « point, qu'elle avoit toutes les peines du monde à y « revenir. » Il dit à ce sujet, en parlant de quelques malades qui moururent de consomption « que le froid s'em- « para sur la fin de leur corps avec tant de violence, qu'on « eut toutes les peines du monde à les rechauffer. » Nous lisons dans les *Prorrhet.* 65. « que tout refroidis- « sement ensuite d'un frisson qui n'est point suivi du « retour de la chaleur, est très-mauvais. » C'est ce que l'Auteur prouve par l'exemple de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. « dont les extrémités (le jour qui pré- « céda sa mort,) se refroidirent entierement, & ne re- « couvrerent jamais plus leur premiere chaleur. » La même chose arriva à Silenus, *ibid. Ægr.* & à d'autres dont il est parlé dans les Epidémiques peu de tems avant leur mort.

Les moribonds ont les extrémités aussi froides qu'un marbre, & souvent dures & livides. Or toute dureté accompagnée d'un degré excessif de froideur passe dans le *I.* des *Prorrhet.* 77. pour un signe de mort; surquoi Galien dit, « si la froideur est de nature à causer un « refroidissement total & absolu, & qu'elle se trouve « jointe avec la dureté, elle est un signe d'extinction, « ou elle prouve que la chaleur naturelle est entiere- « ment éteinte. »

Toute froideur des extrémités accompagnée d'une couleur livide n'est pas moins mortelle; car ce dernier symptome est le plus pernicieux de tous ceux qu'on peut imaginer, & prouve que la mort est à la porte. Car la couleur livide de ces parties indique une extinction de la chaleur naturelle; & Galien nous apprend dans son Commentaire sur le troisieme des *Epidémiques*, que la froideur des extrémités qui se trouve jointe avec la couleur livide dont nous parlons est un signe évident de mort.

Hippocrate confirme la même chose dans ses *Prognostics.*

« Lors, dit-il, que cette pesanteur de corps (on en a par- « lé ci-devant) se trouve jointe avec la couleur livide « des ongles & des doigts, on doit s'attendre à une « mort prochaine. » Nous lisons dans ce qui suit « que « la noirceur des doigts & des piés est moins à crain- « dre que cette couleur livide, » puisque celle-ci provient toujours de l'extinction de la chaleur naturelle, au lieu que l'autre peut avoir une toute autre cause; par exemple, une humeur noire qui se sera jettée sur ces parties. Il suit donc de ce que nous venons de dire que lorsque ces deux symptomes se trouvent réunis, on doit s'attendre à une mort prochaine. C'est ce que nous avons suffisamment prouvé par les exemples qu'Hippocrate cite dans ses *Epidémiques* de Philiscus, de Silenus, de la femme qui étoit malade d'une esquinancie dans la maison d'Ariston, *III. Epid Sect.* 1. *Ægr.* 5. de la fille d'Euryanacte, *ibid. Ægr.* 6. d'Erasinus & du jeune homme qui demeuroit au *Forum Mendacium*, dans lesquels on observa ce symptome à la veille de leur mort.

La froideur ou le frisson des extrémités, qui est accompagné d'une altération excessive, d'une chaleur violente dans la poitrine ou dans le bas-ventre est estimé très-pernicieux, à cause qu'il indique une violente inflammation des visceres, dont il est, à ce que dit Galien, *Com. in VII. Aph.* 1. un symptome ordinaire.

Hippocrate assure la même chose dans ses *Prognostict*, où il dit:

« Que c'est un très-mauvais signe lorsque la tête, les piés « & les mains sont froids, tandis que le ventre & les « hypocondres sont chauds. »

Galien dans son Commentaire sur ce passage, assure que ce symptome est non-seulement mauvais, mais encore mortel.

Cornelius Celsus développe à fond le sens de ce passage en ces termes:

Cui febre æque non quiescente exterior pars friget, interior sic calet, ut etiam sitimfaciat, lethale, « La froideur des « parties extérieures est mortelle, lorsque la fievre ne « diminue point en proportion & que la chaleur du de- « dans est si forte qu'elle rend le malade altéré. »

La froideur des extrémités est accompagnée d'autres signes pernicieux, outre ceux dont nous avons parlé, comme d'une douleur violente & continue de tête ou de visceres, d'insomnies, du coma, du délire, de visions ridicules, de la perte de la mémoire, de surdité, d'aveuglement, de convulsions, de tremblemens, de la perte de la parole, du hoquet, d'anxiétés, d'inquiétudes, de la difficulté de respirer, d'une expiration froide par la bouche & le nez, d'une urine trouble qui ne s'éclaircit jamais, d'une urine noire avec un énéoreme de même couleur (voyez *Enæorema*,) blanche, aqueuse, transparente; d'une suppression d'urine, de la sortie de quelques gouttes de sang par le nez, de vomissemens virulens, de déjections noires & copieuses, qui ne procurent aucun soulagement au malade; & d'autres symptomes semblables. Chacun de ces symptomes présage toujours la mort quand il se trouve joint avec la froideur des extrémités, & cela d'autant plus infailliblement qu'ils sont en plus grand nombre.

Ce que je viens de dire est éclairci par Hippocrate dans le cas de Silenus, qu'on a si souvent cité, au sujet duquel il observe « que le sixieme jour il eut une petite « sueur tenue autour de la tête, que ses extrémités de- « vinrent froides & livides, qu'il eut de grandes in- « quiétudes, qu'il ne rendit rien par les selles ni les « urines, & qu'il eut une *fievre* très-forte. » Il observe au sujet de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui mourut à Thasos, le dixieme jour de sa maladie, « que dès « le second jour, vers le midi, ses extrémités, surtout sa « tête & ses mains, se refroidirent; qu'il perdit la voix « & la parole, qu'il respiroit difficilement & par longs « intervalles; (βραχύπνοος ἐπὶ χρόνον πουλύν. Nous avons « joint ici avec Galien & quelques copies les trois der- « niers mots avec le premier, & non point avec ἀνεθερ- « μάνθη qui les suit. Voyez *Brachypnoea*.) la chaleur « revint accompagnée d'altération, il eut une nuit pai- « sible & il sua quelque peu de la tête. »

Il paroît par ces exemples aussi-bien que par ce qui précede, que la froideur lorsqu'elle est continuelle ou excessive, ou accompagnée de dureté ou d'une couleur livide, est extremement pernicieuse, entant qu'elle indique une extinction de la chaleur naturelle.

On peut encore tirer des mauvais prognostics de cette froideur, relativement aux symptomes précédens, comme, par exemple, lorsqu'elle succede au frisson & qu'elle ne cesse point, suivant le premier des *Prorrhet.* 65. où nous lisons que « les refroidissemens qui succe- « dent au frisson & qui ne sont point suivis du retour « de la chaleur, sont très-mauvais. »

Tout le refroidissement des extrémités qui survient après des évacuations de mauvaise espece est extremement pernicieux, surtout lorsque ces évacuations sont elles-mêmes du nombre des signes mortels; comme un saignement de nez qui se fait goutte à goutte, des sueurs froides, des desudations de tête, une urine aqueuse, livide, ictérique, trouble, sans sédiment, noire avec un énéoreme de même couleur, une suppression d'urine, des déjections grasses, liquides, extremement fétides, trop fréquentes ou trop copieuses, des crachats noirs, livides, gluans, expectorés avec peine ou tout-à-fait interceptés. Toute froideur ou refroidissement des extrémités qui succede à l'un ou à l'autre des symptomes dont nous venons de parler, est extremement pernicieux.

On connoît que le refroidissement des extrémités est mortel, non-seulement aux signes de mauvaise espece qui précedent, mais encore à ceux qui accompagnent & qui suivent. Ce refroidissement est ordinairement suivi de plusieurs autres symptomes mortels. Il est extremement pernicieux lorsqu'il est d'abord modéré, & qu'il augmente ensuite à un degré excessif, à cause, comme dit Galien, qu'il indique une langueur extreme de la faculté. Il n'est pas moins funeste lorsqu'il ne diminue que peu on point; & cela est confirmé par le cas de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. au sujet duquel Hippocrate observe, « que ses extrémités se re- « froidirent entierement, & ne recouvrerent jamais « plus leur chaleur naturelle. »

Il dit de Silenus, « qu'il perdit la parole le septieme jour, « & que la chaleur ne revint plus depuis dans ses extré- « mités. »

Les parties deviennent livides après un refroidissement excessif, & se durcissent quelquefois; & pour lors la perte du malade est infaillible, ainsi qu'on a dit ci-dessus, lorsque ce symptome subsiste long-tems.

Il en est de même lorsque ce refroidissement est suivi d'un coma, de rêveries, de la perte de la mémoire, de l'ouie, de la vue & de la voix; de convulsions, de tremblemens, de sueurs froides, surtout dans les parties refroidies, (ces sortes de sueurs paroissent en effet ne convenir qu'à la syncope ou à la mort) d'évacuations de mauvaise espece, qui ne soulagent aucunement le malade, ou qui viennent à être supprimées; d'une difficulté de respirer & d'autres symptomes semblables, qu'Hippocrate observa pour la plupart dans Silenus, ensuite du refroidissement des extrémités, & qu'il décrit en ces termes:

« Le sixieme jour il sua quelque peu de la tête; ses extré- « mités se refroidirent & devinrent livides; il eut de « grandes inquiétudes, il ne rendit rien ni par haut, ni « par bas, & il eut une *fievre* très forte. Il perdit la pa- « role le septieme jour; ses extrémités resterent tou- « jours froides, & il n'urina plus. Le huitieme jour, « tout son corps se couvrit d'une sueur froide, & de « petits exanthemes ronds & rouges, pareils à des bou- « tons, (*vari*,) qui disparurent sans former d'abscès; « il rendit avec peu de provocation, beaucoup de ma- « tiere ténue & comme indigeste par les selles, & avec « quelque difficulté; son urine étoit acre, & couloit « avec douleur; ses extrémités recouvrerent quelque « peu de chaleur; son sommeil étoit léger & comateux, « & son urine ténue & transparente. Les symptomes « furent les mêmes le neuvieme jour. Il ne voulut plus « boire le dixieme, il fut affecté d'un coma, & il dor- « mit fort peu; ses selles furent les mêmes: mais il ren- « dit une grande quantité d'urine quelque peu épaisse, « qui déposa une espece de sédiment blanc & sembla- « ble à du son. Le froid s'empara de nouveau de ses « extrémités, & il mourut le onzieme jour. »

Il suit de ce qu'on vient de dire, que tout refroidissement des extrémités, qui est précédé, accompagné ou suivi de quelqu'un des symptomes dont on vient de parler, ou de tel autre semblable, donne lieu de craindre une issue funeste dans les maladies aiguës.

Des prognostics qu'on tire du changement du chaud en froid, & du froid en chaud dans les maladies aiguës.

Il arrive souvent dans les maladies aiguës, que tout le corps passe tantôt peu-à-peu, & tantôt subitement du chaud au froid, & du froid au chaud. Le premier changement est toujours dangereux, à moins qu'il ne soit occasionné par un paroxysme, puisqu'il prouve, ainsi qu'on l'a observé ci-dessus, que la chaleur naturelle est ou résoute, ou opprimée & suffoquée à un tel point par la multitude des humeurs crues, qu'elle est incapable, en conséquence de l'obstruction des vaisseaux, de se répandre à l'extérieur; ou qu'elle est entierement retirée dans les parties internes, à cause de quelque humeur maligne, ou d'une inflammation violente qui affecte quelqu'un des principaux visceres.

On conjecture que la chaleur naturelle est résoute, lorsque quelque cause de résolution a précédé, comme une *fievre* violente & continue, une insomnie continuelle, des douleurs violentes, des évacuations immodérées de sang ou d'humeurs.

La suffocation est indiquée par la pléthore, dans laquelle les veines & les arteres sont obstruées par la multitude d'humeurs crues.

On connoît que la chaleur naturelle ne peut point se répandre au-dehors par tous les signes qui indiquent la rédondance des humeurs, & qu'elle est repoussée en-dedans par quelque humeur acre ou maligne qui affecte l'orifice du ventricule, le cœur ou quelque autre partie noble; par les douleurs qui se font sentir autour de la région de la partie affectée; par le dégout, l'angoisse, (voyez *Angor*,) les nausées, les vomissemens violens ou bilieux, l'abattement d'esprit, les anxiétés, les insomnies, l'irrégularité, la foiblesse du pouls, &c. ainsi qu'on peut l'observer dans ceux qui ont l'orifice de leur ventricule picoté par des vers, ou par quelque humeur acre.

Lorsque quelque inflammation interne est cause que la chaleur se retire en-dedans, on s'en apperçoit par celle des parties internes, & par des signes convenables; ce que Celse a fort bien exprimé après Hippocrate, lorsqu'il dit: « Que le refroidissement des extrémités « est mortel, lorsque les parties internes sont brûlées « d'une chaleur capable de causer la soif; » car un pareil refroidissement est causé par une inflammation interne très-violente.

De quelque maniere, ainsi que nous avons dit ci-dessus, que le corps se refroidisse, ce n'est jamais un bon signe: mais ce refroidissement est souvent très-pernicieux, surtout lorsqu'il est violent & continu, ou qu'il est joint avec la dureté & la couleur livide des parties; car pour lors la mort n'est pas éloignée. Tout refroidissement soudain & immédiat des parties actuellement chaudes, est toujours mauvais, à l'exception de celui des extrémités qui est occasionné par les efforts que fait la nature pour procurer une excrétion critique des humeurs; car il arrive souvent dans les tems de crise, en conséquence du transport impétueux de l'humeur maligne sur quelque partie noble, que les extrémités se refroidissent, & ne recouvrent jamais, ou que fort rarement & lentement, quelque degré modéré de chaleur, après que l'humeur s'est jettée sur quelque partie moins noble du corps.

Au contraire, c'est toujours un bon signe lorsque les corps qui étoient refroidis, recouvrent peu-à-peu leur chaleur d'une maniere uniforme; car c'est une preuve qu'aucune humeur interne, cachée, acre ou maligne, n'affecte les parties nobles, qu'il n'y a point d'inflammation dans ces régions internes, ni rien qui puisse empêcher la chaleur de se répandre dans toutes les parties du corps.

Ce n'est jamais un bon signe, & quelquefois même c'en est un très-funeste lorsque les parties s'échauffent inégalement: mais Hippocrate regarde comme une chose tout-à-fait pernicieuse, que les parties extérieures du corps passent tout d'un coup & souvent du chaud au froid, & du froid au chaud dans les maladies malignes; & en effet, ces sortes de changemens sont plus dangereux que les autres symptomes.

Nous lisons à ce sujet dans le premier Liv. des *Prorrhet.* 43. « que tout changement soudain dans les extrémités « est mauvais, & qu'il en est de même de la soif qui « souffre les mêmes changemens. »

Galien, dans son Commentaire sur cet endroit, dit, « que « dans les maladies extremement malignes il se fait un « changement de ces qualités en leurs contraires dans « l'espace d'une heure, de maniere que le malade se « sent tantôt aussi froid que dans le cœur de l'Hiver, & « un moment après aussi chaud que dans le fort de « l'Eté; » ce qui vient, selon lui, de ce qu'il n'a aucune chaleur en lui-même, & qu'il n'est échauffé que par celle de la *fievre*, qui commençant dans le milieu du corps, & se répandant de tous côtés comme une flamme, excite une chaleur dans les extrémités, qui étant dissipée, ces parties se refroidissent de nouveau, à cause que la chaleur naturelle est éteinte.

Ces sortes de changemens subits de chaud & de froid, aussi-bien que de couleur & de tout autre symptome, indiquent souvent une complication d'affections dans le corps, qui ne pouvant être surmontées par la nature qu'au bout d'un tems considérable, prouvent que la maladie sera longue & ennuyeuse, ainsi qu'Hippocrate l'affirme expressément, *IV. Aph.* 40. où il dit, « que les changemens de chaud & de froid qui survien- « nent dans tout le corps, présagent la longueur de la « maladie. »

Dans les maladies aiguës & violentes, ces changemens soudains prouvent que la nature est gênée par la violence du mal, & dans un danger imminent d'être éteinte avant qu'elle ait pu se mettre en état de résister. Cette considération a fait dire à Galien, sur les *Prorrhétiques*, que ces sortes de changemens sont funestes dans les maladies malignes, & occasionnés par l'extinction de la chaleur naturelle.

Ces sortes de changemens soudains dans les autres symptomes, comme de l'altération à une entiere extinction de la soif, du calme à l'agitation, de la veille à un sommeil profond, du parfait usage de la raison au délire, sont ordinairement d'un très-mauvais présage.

Tout changement de symptomes qui se fait, par exemple, de maniere qu'il survienne une douleur de tête, ensuite de ventre, de jambes, & aussi tôt après une cessation de douleur, suivie d'un délire, qui fait sur le champ place à un autre symptome, a pour cause générale une *métaptose*, c'est-à-dire, un transport des humeurs; car les transports de l'humeur d'une partie du corps dans l'autre, ou les gonflemens de cette même humeur qui paroissent successivement dans différentes parties, sont appellés du nom de *métaptose*; & celle-ci ne prognostique rien de plus que ce gonflement. Tout gonflement ou orgasme des humeurs, est cependant à craindre, puisqu'il menace quelque partie noble; aussi Hippocrate, *I. Aph.* 22. Galien & tous les autres Medecins prescrivent-ils la purgation dans ce cas, même dès le commencement, lorsque tout est dans un état de crudité.

Les changemens de chaud, de froid, de couleur & d'autres symptomes & qualités qui surviennent avec des signes de coction, indiquent une agitation critique des humeurs; & peut-être est-ce dans ce sens qu'on doit entendre ce passage des *Prénotions de Cos*, 125. où il est dit, « que les changemens fréquens de couleur & « de chaleur sont nécessaires. »

Ces sortes de changemens sont utiles dans les maladies malignes, pourvu que ce soit pour le mieux, suivant cette maxime d'Hippocrate, *VI. Epid. Sect.6. Aph.* 16. ἐν τοῖσι παλιμβόλοισι αἱ μεταβολαὶ ὠφελέουσι, τούτοισι μεταβάλλειν πρὶν κακοῦσθαι ἐς τὰ πρέποντα. « Les change- « mens sont avantageux dans les maladies trompeuses « (malignes) lorsqu'on les dirige vers des endroits « convenables, avant qu'ils aient reçu quelqu'injure. » Fœsius lit παλιμβόλοισι, au lieu de παλιμβόλοισι, qu'il dit être un mot fort obscur, & le traduit dans ses notes par *Inconstantibus*, inconstantes; & dans ce sens, qui paroît le plus probable, on peut traduire cette maxime de la maniere suivante.

« Les changemens sont salutaires dans les maladies chan- « geantes & inconstantes, lorsqu'ils se font vers des « endroits convenables, & avant qu'ils aient contrac- « té quelque malignité. » PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Morte.*

Tremblement

Tremblement febrile.

Le tremblement suppose une alternative de tension & de relâchement dans les muscles ; des causes qui se succedant mutuellement les unes aux autres, tendent & relâchent les muscles en peu de tems & involontairement; la circulation du liquide artériel & du suc nerveux, tantôt continuée & tantôt interrompue, & par conséquent le cours de ces deux fluides suspendu au commencement de la maladie, & souvent vers la fin, leur trop grande absence à la suite d'une trop grande déperdition.

S'il dure long-tems, il forme des obstacles à la circulation des humeurs, & produit les vices qui en dépendent.

De-là on peut tirer son diagnostic & son prognostic, & concevoir pourquoi le tremblement est accompagné du froid ; pourquoi il est si pernicieux lorsqu'il est violent ; pourquoi l'on tremble dans les grandes passions, un peu avant que de mourir, après toute évacuation trop abondante, après avoir trop bu de quelque liqueur que ce soit.

On guérit ce mal en rétablissant l'égalité de la circulation & de la pression du sang artériel & des esprits, de l'un contre les parois des artères, & des autres sur les fibres motrices : c'est ce qu'on peut faire au commencement de la maladie par l'usage des remedes qui dissipent la viscosité, qui rétablissent les forces ; & à la fin par ceux qui peuvent réparer promptement les liquides qu'on a perdus, & fortifier les fibres & les visceres. Voyez *Fibra*. Boerhaave.

Prognostics qu'on tire du tremblement.

Je vais d'abord définir ce que c'est que le tremblement, & rechercher ensuite les causes qui l'occasionnent. Galien, *Com.* I. *in III. Epid.* définit le tremblement (*Tremor*) une diminution du mouvement volontaire ; dans laquelle la faculté s'efforce de mouvoir la partie affectée sans pouvoir y réussir, à cause de la foiblesse ou oppression de la même partie, qui fait un mouvement contraire, du moins à quelque égard à celui qu'elle se proposoit.

Cette espece d'affection differe du mouvement convulsif, que quelques-uns ont confondu avec le tremblement qui survient dans les *fievres* aiguës, dans la persuasion qu'Hippocrate regarde le tremblement comme un mouvement convulsif dans plusieurs de ses malades, surtout dans la fille de Nerius, *V. Epid. T.* 50. de laquelle il dit, ϗ σπασμὸς, ϗ τρομώδης ἦν, « elle fut affli« gée de convulsions & d'nn tremblement. » C'est peut-être cette même considération qui a fait dire à Sabinus & Metrodorus, deux anciens Medecins, que le tremblement est une légere convulsion, voulant désigner par-là, à ce qu'on croit, une affection compliquée d'un tremblement & d'une convulsion ; ce qui est une espece de tremblement que les Medecins appellent ordinairement mouvement convulsif, & *Convulsio ex Materia non proportionata.*

D'autres croyent qu'Hippocrate entend quelquefois par *Tremor* un frisson (*Rigor.*) furtout, *I V. Epid.T.*13. où il rapporte du jeune étranger qu'il traitoit, *qu'il eut une crise le sixieme jour ; que l'accès fébrile revint le septieme, & cessa avec un tremblement* (*Tremor* ;) c'est-à-dire, suivant eux, avec un frisson (*Rigor.*) Ils semblent pourtant se tromper sur cette matiere, car je suis persuadé qu'Hippocrate parle d'un tremblement réel & non point d'un frisson (*Rigor*) ; ne fût-ce pour d'autre raison que celle-ci ; savoir, que la crise n'étant point parfaite le sixieme jour, elle se fit partie par une excrétion, partie par un transport de la matiere morbifique & pituiteuse sur les nerfs & les muscles, ce qui occasionna un tremblement (*Tremor.*)

Voyons maintenant comment s'engendre le tremblement.

Galien, *Lib. de Trem. Rig. Palp. & Convulf.* dit que le tremblement (*Tremor*) est occasionné par la foiblesse ou l'imbécilité de la faculté motrice, qui est quelquefois infirme par elle-même, comme dans les vieillards, & quelquefois accidentellement par d'autres causes ; surtout, ajoute cet Auteur, par le défaut de nourriture, par un flux de ventre violent ou une hémorrhagie copieuse, comme aussi par une longue abstinence, qui consume l'aliment & affoiblit la faculté ; ou par une résolution de la force vitale, comme il arrive à ceux qui ont l'estomac dévoyé, dans la cardialgie, les défaillances, le froid violent, & dans la pléthore qui opprime les muscles & les nerfs. Il paroît être encore du même sentiment, *Com.* I. *in III. Epid.* où il attribue le tremblement à la foiblesse de la force musculaire, qui est occasionnée ou naturellement, ou par une rédondance oppressive d'humeur, ou par la colere, la lassitude, les veilles, les soucis, ou l'usage immodéré des femmes, toutes choses capables de résoudre la chaleur naturelle ou la force.

Ecoutons le même Auteur déclarer plus explicitement la cause & la génération du tremblement dans l'endroit que nous venons de citer en ces termes :

« Il survient, dit-il, un tremblement, non-seulement « lorsque les muscles & les nerfs sont dérangés, mais « encore lorsqu'ils sont dans leur intégrité, toutes les « fois qu'on s'efforce de lever ou de porter quelque « fardeau qui excede nos forces. On a vu, par exemple, « certains jeunes hommes, vigoureux, qui, pour avoir « voulu porter de pesans fardeaux, & surtout monter « chargés par des endroits escarpés, ont été saisis d'un « tremblement dans leurs jambes ; & il arrive la même « chose aux vieillards & à ceux qui sont foibles, lors« qu'ils s'efforcent de porter des fardeaux infiniment « plus légers, parce que ceux-ci sont encore trop pe« sans pour eux. » Et un peu plus bas, comprenant toutes les causes du tremblement sous une seule, il dit : « Nous avons donc eu raison dans notre Traité, *de « Tremor. Convulf. & Rig.* d'attribuer toujours le trem« blement à la foiblesse. »

Puis donc que la puissance ou faculté est quelquefois naturellement foible, & qu'elle est quelquefois rendue telle par un fardeau qui l'opprime, il s'ensuit qu'on peut admettre trois différentes causes du tremblement, savoir, un désordre dans les organes auxquels la faculté commande, les passions de l'ame, & un pesant fardeau.

Premierement, un défaut de tempérament convenable, ou une intempérie chaude, froide, seche ou humide, peut affoiblir les muscles au point d'occasionner un tremblement dans leurs parties : car la chaleur, lorsqu'elle est excessive, résout ou dissipe la force naturelle ; le froid violent, d'un autre côté, éteint entierement la chaleur naturelle ; l'humidité opprime les muscles, quand ils en sont imbibés à un degré excessif ; & la sécheresse immodérée consume l'humidité qui entretient la chaleur naturelle : aussi voit-on quelques phrénésies mortelles dégénérer en tremblemens à cause du desséchement excessif de l'origine des nerfs, aussi-bien que des nerfs eux-mêmes.

Secondement, les passions de l'ame, comme la frayeur, la tristesse, la joie immodérée, & plusieurs autres qui détruisent les forces : ou

Enfin, un fardeau pesant qui accablant les muscles, les empêche de se mouvoir suivant les directions de la volonté, peut aussi occasionner un tremblement.

Passons maintenant au prognostic.

Il est bon d'observer d'abord que quelques tremblemens

affectent le malade au commencement, d'autres à la fin de la maladie. Quant aux premiers, Galien, *Com. 2. in III. Epid.* nous apprend qu'ils ne surviennent jamais que dans les maladies violentes. Nous avons dit que les tremblemens sont occasionnés par la faim, la lassitude, le défaut de sommeil, l'usage immodéré des femmes, ou par une quantité oppressive d'humeurs; & dans ce dernier cas, ils ne fournissent rien de certain surquoi l'on puisse fonder un prognostic au commencement, ils indiquent seulement la violence de la maladie, à cause que toute rédondance d'humeurs rend une maladie dangereuse. Tel étoit le tremblement de Pythion, *III. Epid. Ægr.* 1. qui fut saisi le premier jour d'un tremblement des mains, d'une forte fievre & du délire. Tel étoit encore celui dont Chærion fut attaqué le troisieme jour, *III. Epid. Ægr.* 5. Mais quoique les tremblemens qui surviennent au commencement des maladies n'indiquent qu'une rédondance d'humeurs qui opprime les nerfs & les muscles, à moins qu'ils ne proviennent de faim, de lassitude, de défaut de sommeil, ou de l'usage immodéré du coït, ou de quelque passion de l'ame, le malade n'est cependant point exempt de danger lorsqu'il est attaqué d'une maladie aiguë, maligne ou chronique, parce que toute maladie de quelque espece qu'elle soit est à craindre pour un malade qui se trouve affoibli. Ces tremblemens, comme nous avons dit, ne fournissent aucun prognostic certain, relativement au sort du malade: mais s'ils sont accompagnés d'autres symptomes fâcheux, le cas sera douteux, comme il l'étoit, par exemple, dans la femme d'Eumyris, *IV. Epid. T.* 40. qui, à ce qu'on dit, « paroissoit être tout-à-fait exempte de maladie & n'avoit point de *fievre*; mais qui tomba ensuite dans « le délire, & fut saisie d'un tremblement par tout le « corps, accompagné d'une colliquation, du dégout, « de la soif & du froid. » Ce que nous venons de dire est encore éclairci par le cas du vieillard dont il est parlé dans le *IV. Epid. Tr.* 41. qui, au sortir d'une rechute, tomba d'abord dans un tremblement des levres & de la voix, durant lequel on observa que la peau de son corps étoit plus tendue & ses extrémités tout à-fait froides; il mourut, & on ne devoit pas s'attendre à moins, bien qu'il pût se faire que son tremblement provînt de vers, comme cela est arrivé dans plusieurs autres cas.

Tels sont les prognostics qu'on peut tirer des tremblemens qui surviennent au commencement des maladies: mais ils présagent ordinairement une apoplexie lorsqu'ils ne sont accompagnés ou suivis d'aucun autre accident.

Ce prognostic nous est suggéré par Hippocrate, *IV. Epid. T.* 36. où il dit:

« Que quelques-uns furent attaqués au commencement « d'un tremblement des doigts & des levres en parlant, « aussi-bien que des autres parties; mais qu'ils avoient « la langue plus libre & la parole plus prompte qu'à « l'ordinaire; leur visage étoit extremement rouge, ils « buvoient du vin jusqu'à s'enivrer, ou avoient de fréquentes envies de vomir. »

Après avoir montré ce qu'on peut raisonnablement présager des tremblemens au commencement des maladies, ce que nous avons à dire de ceux qui les suivent est, que quelques-uns indiquent un transport critique des humeurs, lorsque la nature pousse une partie des humeurs nuisibles des visceres sur les muscles; & ces sortes de tremblemes sont très-salutaires pourvu qu'ils soient accompagnés de signes de coction. Tel étoit le tremblement du jeune étranger, *IV. Epid.* dont on a parlé ci-dessus, en qui la *fievre* cessa le septieme jour avec un tremblement, les humeurs nuisibles s'étant jettées des parties nobles sur les muscles. Il survient encore souvent à l'approche d'une crise par le vomissemunt un tremblement de la levre inférienre, que Galien, *Lib. III. de Crif. cap. ult.* met au nombre des signes d'une évacuation critique par haut.

Tels sont les tremblemens qui surviennent au commencement des maladies, & qui n'ont rien de dangereux par eux-mêmes; ceux au contraire qui accompagnent les *fievres* ardentes & les inflammations du cerveau, lorsque les nerfs ou leurs origines, c'est-à-dire, le cerveau, est desséché, sont tous mortels.

Les tremblemens qui proviennent d'une sécheresse des nerfs dans les phrénésies sont également mortels, & paroissent être propres aux phrénésies dont la mort est la suite. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques*, *T.* 9. a donc raison de dire, « que les affections phré« nétiques dégénerent en tremblemens, » ou que ceux-ci accompagnent les phrénésies mortelles.

Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « que « les phrénésies mortelles sont suivies d'un tremble« ment, car les infirmités des nerfs sont de longue du« rée dans les phrénésies à cause de la sécheresse de l'af« fection, la faculté étant épuisée par les veilles & le « trop de mouvement, & les nerfs extremement dessé« chés, ce qui occasionne des tremblemens. »

Vous voyez donc que les tremblemens sont tous mortels dans la phrénésie, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de convulsions, qui sont aussi les compagnes inséparables des violentes phrénésies. Le tremblement n'est point mortel au commencement de la maladie; car celui de la langue & de la parole ne présage alors qu'un délire, comme nous l'apprend l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 19. Les phrénésies obscures & légeres sont ordinairement accompagnées de tremblemens, en conséquence de la résolution de la faculté animale; & ces tremblemens sont tous pernicieux. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet. T.* 34. dit à ce sujet, « que « les délires tremblans, obscurs, doux & traitables sont « extremement phrénétiques, comme étoit le cas de « Didymarchus de Cos. » Car ces délires sont occasionnés par la résolution de la faculté. Enfin tout tremblement occasionné par une lésion considérable du cerveau, qui affoiblit la faculté motrice pour la raison susdite, est mortel au plus haut degré; & c'est ce dont nous avons un exemple dans la fille de Nérius, *I. Ep. T.* 50. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Anxiété fébrile.

L'anxiété vient de ce que le sang ne peut sortir du cœur ni passer par conséquent par les vaisseaux capillaires du poumon ou de l'aorte: d'où il suit que ce mal est produit par la contraction spasmodique des petits vaisseaux, ou par une matiere enflammée incapable de circuler. Quand les mêmes causes empêchent le trajet du sang par la veine-porte, nous avons remarqué que le même effet s'ensuit; car comme tout le sang veineux qui est apporté par les arteres cœliaques & mésentériques ne peut revenir, il croupit, distend les vaisseaux, résiste à la circulation artérielle, & produit par-là tous les maux qui en naissent & en peuvent naître. Il est donc évident qu'il faut observer scrupuleusement dans toutes les maladies aiguës ces deux causes d'anxiété & les combattre.

Lors donc qu'une telle anxiété dure long-tems, elle donne lieu à des concrétions polypeuses, à des inflammations, à des gangrenes subites, avec un resserrement insupportable, qui est bien-tôt suivi de la mort. Mais si elle a son siége dans les hypocondres, on sent une douleur vive vers l'estomac, tandis que les autres visceres ont bien moins de sensibilité. Le sang se putréfiant ensuite tout-à-coup dans les vaisseaux qui sont autour du foie, occasionne la putréfaction de cette partie, la gangrene & une dyssenterie que cette putréfaction rend mortelle.

En voilà assez pour faire connoître à un Medecin la cause

& la nature de ce mal, & les suites qu'on en doit attendre, & en même tems lui faire distinguer l'anxiété que l'affection du seul genre nerveux produit, sans qu'aucune fievre ait précédé, de celle qui naît d'une inflammation violente, laquelle s'est auparavant manifestée par ses signes; & comparant ces deux causes avec la véhémence, la durée & le siége du mal, rien ne pourra se dérober à sa prudence. Il saura pourquoi on est tourmenté d'anxiété dans presque toutes les maladies à l'article de la mort; pourquoi l'anxiété spasmodique est peu à craindre & l'inflammatoire très-dangereuse; pourquoi dans les maladies que l'inflammation ou la suppuration produit, on est menacé d'une mort prochaine quand on se jette de côté & d'autre, qu'on ne peut tenir en place, qu'on veille toujours, enfin qu'on est toujours hors d'haleine.

De-là il paroît aussi combien on doit varier les remedes pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît & on en fait l'application, quand on s'est auparavant instruit de la nature du symptome qui le caractérise.

Si donc on s'apperçoit qu'une affection spasmodique en est la cause, on la détruit en adoucissant l'acrimonie irritante, en la chassant par les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les détersifs; en la délayant par des aqueux chauds, en calmant les passions, en relâchant les fibres, les vaisseaux, les visceres, & en réprimant l'impétuosité des esprits par des anodyns & des narcotiques.

Boerhaave recommande les remedes suivans comme des purgatifs ou des vomitifs convenables dans les *fievres*.

Prenez *d'oxymel scillitique, trois onces;*
d'eau distilée de chicorée, cinq onces;

Mêlez & avalez.

Prenez *des feuilles de cabaret récentes avec de l'eau distilée de chardon-béni.*

Faites une infusion durant quatre heures, & donnez à boire au malade cinq onces de la teinture exprimée.

Prenez *de vitriol blanc, vingt-cinq grains.*

Faites-en une poudre que vous prendrez dans un peu de biere.

Voici les purgatifs propres dans les *fievres*.

Prenez *de crystaux de tartre, cinq dragmes.*

Réduisez-les en poudre & donnez-les au malade dans du petit-lait tiede.

Prenez *de crystaux de tartre, deux dragmes;*
de sel de prunelle, douze grains;
de sel polychreste, seize grains.

Mêlez & faites une poudre.

Prenez *de scammonée, sept grains;*
eau distilée de chicorée, demi-once;

Faites selon l'art une émulsion à laquelle vous ajouterez

de sirop de roses solutif avec le séné, douze dragmes;

Faites une potion.

Prenez *de tamarins, trois onces;*
de trochisques d'agaric, trois dragmes
de feuilles de séné, une dragme;
de grande scrophulaire, demi-once.

Mettez le tout en décoction dans de l'eau; & sur huit onces exprimées ajoutez,

de sel de prunelle, demi-dragme;
de sirop de roses solutif avec le séné, une once & demie.

On en prendra deux onces chaque demi-heure, jusqu'à ce qu'on commence à être purgé.

Prenez *des prunes de Damas, quatre onces;*
de tamarins, une once;
de feuilles de séné, deux dragmes;
de scrophulaire aquatique, six dragmes.

Mettez le tout en décoction dans de l'eau l'espace d'une demi-heure; exprimez-en ensuite douze onces au travers d'un drap, & mettez-y,

de sirop de chicorée composé avec la rhubarbe, deux onces.

On en prendra trois onces toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'on commence à être purgé.

Prenez *de l'électuaire diaprunum de Sylvius, une dragme & demie;*
de feuilles de séné pulvérisées, un scrupule.

Faites un bol.

On satisfait à la même intention avec les remedes suivans donnés à la même dose.

Prenez *électuaire diaprun ou cholagogue de Sylvius, une once & demie;*
confection Hamech, quatre dragmes;
hiera picra de Galien, une dragme & demie;
électuaire lénitif, une once;
suc de roses, demi-once.

Les sudorifiques propres dans les *fievres* sont toujours les délayans & les apéritifs, que l'on peut préparer de la maniere suivante.

Prenez *de racine d'ache, demi-once;*
de bardane, de squine, } *de chaque, une once.*
racine de chicorée, de chien-dent, de navet; de persil, de raves, de petit houx; } *de chaque, demi-once;*
racine de sarsepareille, une once;
de celle de scorsonnaire, demi-once;
de feuilles d'ozeille, de chicorée, d'endive, } *de chaq. une poignée;*
de fleurs de pissenlit, de sureau, } *de chaque, deux onces;*
de graine broyée d'ache, de persil, } *de chaque, une once.*

Mettez le tout en décoction dans trois pintes d'eau.

Le malade en prendra trois onces chaudes tous les quarts d'heures, jusqu'à ce qu'il paroisse une petite sueur.

On peut faire une infinité de formules sur ce modele.

Les diurétiques convenables sont les suivans.

L'hydrogale fait d'une partie de lait récent & de trois parties d'eau.

Le petit-lait.
Le lait écremé.
La seve de bouleau.
Les sucs récens des fruits d'été mûrs, délayés dans de l'eau.
Le nitre.
Le nitre stibié.
Le sel polychreste.
Les décoctions sudorifiques précédentes avec un régime sudorifique.

Les détersifs qui conviennent dans les *fievres* sont les mêmes que ceux dont on a déja parlé.

Si l'anxiété est produite par une viscosité inflammatoire, il faut la dissoudre, la délayer, relâcher les vaisseaux où elle réside, enfin modérer le cours des liqueurs, ce qu'on fait principalement en buvant beaucoup d'eau chaude mêlée avec du miel, des matieres farineuses nitrées, un peu acides & légerement aromatiques; par des fomentations, des cataplasmes, des épithemes, des emplâtres composées de délayans, de relâchans, d'émolliens, d'anodyns, qu'on applique sur l'endroit affecté; par des lavemens composés des mêmes ingrédiens & souvent réitérés, mais pris en petite quantité pour qu'on puisse les garder long-tems; par la vapeur de l'eau chaude mêlée avec des matieres émollientes, laquelle peut être portée sans cesse aux poumons par la bouche & les narines.

Il n'est point de cas où cette cruelle maladie demande des secours plus prompts & plus efficaces que dans celui-ci. BOERHAAVE.

Des prognostics ou présages qu'on tire de l'anxiété.

On trouve dans les *Prognostics*, les *Prorrhétiques*, & dans tous les autres Livres d'Hippocrate qui regardent le progoostic, quatre mots synonymes, ἀλύκη, *alyce*, ἀλυσμός, *alysmus*, ἀπορίη, *aporie*, & ἄση, *ase*, ou ἄσση, *asse*. Tous ces mots signifient ce que nous exprimons par *anxietas*, anxiété, *inquietatio*, inquiétude, *implaciditas*, peine d'esprit, & *jactatio*: (on peut y joindre δυσφορία.) Quelqnes-uns veulent qu'*alyce* ait rapport à une respiration viciée, qui est trop fréquente & trop irréguliere : mais il paroît par Galien que ce mot est relatif à la mauvaise façon dont le malade se tient couché; car, *Lib. de Humoribus*, il dit, « il (Hippo-« crate) l'appelle *alyce*, anxiété, quoique plusieurs « l'appelleut *dysarestia*, dégout de soi-même; car di-« sent-ils, ceux-là sont dans l'anxiétê, ἀλύκει, qui ne « peuvent demeurer couchés dans la même posture, & « sont continuellement obligés d'en changer pour n'en « trouver aucune qui leur plaise. »

Il répete la même chose dans son Commentaire sur le septieme *Aph.* 56. On n'entend donc autre chose par ces termes, qu'une maniere de se coucher mauvaise, lorsqu'en conséquence de la violence ou de la malignité de la maladie, le malade change continuellement de posture & de place, se remue & s'agite de tous côtés, tantôt se levant, tantôt se couchant, quelquefois se couchant sur le côté, quelquefois sur le ventre & sur le dos, sans jamais rester dans la même place, ni dans la même posture.

L'anxiété provient ou de ce que l'estomac est affecté de quelque maladie, ou surchargé d'alimens, ou soulevé; ou d'une inflammation violente de quelque viscere interne, ou d'une foiblesse qui rend le corps incapable de supporter la maladie; ou d'une malignité occulte qui infecte le cœur, comme dans la *fievre* pestilentielle; ou d'une agitation de la matiere dans les veines situées aux environs du diaphragme; ou enfin d'une agitation critique & violente occasionnée par le gonflement des humeurs qui sont prêtes à s'évacuer.

Je dis donc premierement que l'anxiété peut venir de quelque indisposition de l'estomac, ou d'une oppression de cette partie par une quantité immodérée d'alimens, comme il paroît par Hippocrate, *de R.V.I.A.* & par le Commentaire de Galien sur ce Livre. Par exemple, lorsque le malade, après une longue abstinence, & sans attendre que la maladie soit arrivée au-delà de son plus haut période, mange trop copieusement; ou lorsque l'orifice de l'estomac, comme dit Galien, *Com. in Aph. & in Lib. de Humor.* contient quelque humeur nuisible, qui n'est ni aboodante, ni répandue dans sa cavité, mais enfermée dans ses tuniques; ou enfin, ce qui revient peut-être au même, lors, comme dit cet Auteur, *Com. in Prorrhet.* que l'orifice de l'estomac est irrité par des sucs dépravés. « On « connoît, dit-il, qu'une anxiété provient de l'esto-« mac par les nausées qui l'accompagnent. »

Secondement, l'anxiété est produite par la violence de la maladie, dans les *fievres* chaudes & ardentes, surtout dans leur plus grande force, lorsque le malade tombe dans l'agitation & l'impatience, à cause de la véhémence de la chaleur fébrile, & ce qui n'est pas un petit signe de malignité, lorsque cette anxiété est occasionnée par nne corruption des humeurs bilieuses qui se gonflent & fermentent dans les plus grosses veines. Cette anxiété est plus apparente lorsque quelqu'un des visceres est affecté d'un gros phlegmon ou d'une érésipele; car pour lors le malade brûle en-dedans, bien que la chaleur ne se manifeste point au-dehors.

L'anxiété peut encore venir de la foiblesse, comme Galien nous l'apprend, *Com. in I. Prorrhet.* lorsque la faculté est opprimée par le corps, comme lorsque des évacuations immodérées ont précédé, ou que la faculté est éteinte par la malignité de la maladie.

Enfin le malade tombe dans l'anxiété, en conséquence de l'agitation dans laquelle les humeurs qui irritent les parties, entrent à la veille d'une excrétion critique. De là vient qu'Hippocrate nous dit, *II. Aph.* 13. « que « ceux qui ont une crise souffrent beaucoup durant tou-« te la nuit qni précede l'accès. » Car lorsque la nature travaille à l'excrétion des humeurs, elle excite un trouble & une agitation dans tout le corps, qui ne peut que causer beaucoup d'inquiétude & d'anxiété au malade. Ajoutez à cela, que ceux qui sont affligés d'une suppuration, sont souvent affligés de ce symptome, soit à cause de la foiblesse & de l'abattement de la nature, ou du défaut de respiration, ou de la chaleur qui se fait sentir dans la poitrine, ou de l'acrimonie du pus qui corrode & picote les parties sensibles, ou d'une fluxion acre qui tombe de la tête sur l'orifice de l'estomac.

Après avoir rapporté les causes de l'anxiété, je vais passer aux prognostics qu'on peut tirer de ce symptome.

Je dis en général, avec l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 39. 76. & dans plusieurs autres endroits, que l'anxiété est toujours mauvaise, à moins qu'elle ne soit critique ou qu'elle ne précede une crise. Il y a néantmoins quelques anxiétés qui ne serveot de rien pour le prognostic, comme sont celles qui sont occasionnées par quelque désordre de l'estomac, lesquelles, bien que mauvaises, ne fournissent jamais par elles-mêmes aucun prognostic certain relativement à la mort ou à la guérison du malade. Et en effet, Galien, *Com. in I. Prorrhet.* distingue l'anxiété qui est excitée par quelque affection de l'estomac, de celles qui suivent la nausée, ναυτίη, & le vomissement, ἔμετος, à cause que ceux qui sont incommodés de cette espece d'anxiété, ont des nausées & des envies continuelles de vomir; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raison, à l'Auteur des *Prénotions de Cos*, que toute anxiété, accompagnée d'un soulevement de cœur & de nausées, indique une affection de l'estomac. Au reste, dans les *fievres* intermittentes & un grand nombre d'autres maladies, l'anxiété ou inquiétude, avec soulevement de cœur & nausée, n'a rien de malin,

puisqu'elle cesse souvent à l'aide d'un vomissement. C'est ce dont Hippocrate rapporte un exemple, *I. Epid. T.* 102.

« La femme de Theotimus, dit-il, ayant une *fievre* hémi« tritée, fut saisie tout à la fois d'une anxiété, d'un vo« missement & d'une horreur ; & comme l'accès étoit « survenu avec altération, la chaleur ayant augmen« té avec la *fievre* à un degré violent, elle but de l'hy« dromel ; & elle n'eut pas plutôt vomi, que l'horreur « & l'anxiété cesserent en même-tems. »

Il s'ensuit donc, que l'anxiété & l'inquiétude, qui sont accompagnées d'un soulement de cœur & de nausées, n'ont rien de dangereux, surtout lorsque par un bénéfice de nature, ou par le secours de l'art, il survient un vomissement qui en délivre le malade ; comme d'un autre côté l'anxiété qui augmente par le vomissement, n'est point exempte pour l'ordinaire de malignité.

L'anxiété n'est point à craindre non plus dans le fort des *fievres* ardentes, & durant la plus grande effervescence, à cause qu'elle est un symptome propre à cette espece de *fievre*. Les anxiétés de bonne espece précedent souvent une crise salutaire ; car à l'approche d'une crise le malade devient inquiet & turbulent, & cela pour de très-bonnes raisons, puisque tout le corps est agité par les efforts que fait la nature pour procurer l'excrétion de la matiere morbifique.

Mais on distingue ces sortes d'anxiétés & d'inquiétudes critiques des autres par des signes de même espece, & principalement par le frisson qui survient, & qui est suivi d'une sueur copieuse, d'une évacuation abondante par haut & par bas, ou d'une hémorrhagie copieuse & critique. Nous lisons à ce sujet, *Coac.* 19. que « ceux qui sont affligés d'une horreur, d'une an« xiété & d'une lassitude, accompagnée de douleurs « dans les lombes, ont un flux de ventre. » Et, *ibid. III.* « ceux qui sont saisis d'une anxiété ensuite d'une in« somnie, doivent s'attendre à un saignement de nez. » Il survient encore une anxiété, lorsque la nature s'efforce de pousser les humeurs putrides & malignes sur la surface du corps, comme dans l'expulsion des exanthemes, dont l'apparition fait cesser l'anxiété.

Telles sont les anxiétés qui n'ont rien de dangereux dans une maladie. Mais si l'anxiété qui accompagne une *fievre* ardente, surtout lorsqu'elle est dans toute sa force, car elle est commune dans ce tems-là à toutes les *fievres*, ne mérite point notre attention, on peut dire au contraire, que l'anxiété maligne qu'on observe dans les *fievres*, où les parties extérieures ne sont point extraordinairement chaudes, tandis que les parties internes & les visceres brûlent de chaud, est la plus à craindre. Cette espece d'anxiété paroît être un symptome ordinaire des *fievres* malignes, qui sont douces & bénignes à l'extérieur, mais accompagnées d'une agitation & d'une inquiétude intérieures, occasionnées, comme nous avons dit, par quelque violente inflammation de l'un ou l'autre des visceres, ou par une érésipele, ou par l'effervescence des humeurs putrides qui séjournent dans les veines situées aux environs du diaphragme, ou par une simple foiblesse, ou par une rédondance extraordinaire d'humeurs crues, dont la nature paroît être accablée. Dans ce cas, le malade qui a la *fievre* est affligé d'une anxiété remarquable, que je regarde comme un signe de malignité.

Mais les plus dangereuses de toutes les anxiétés, suivant l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 2. sont celles qui sont accompagnées de refroidissement, surtout des extrémités, des piés, des mains & des oreilles.

Voici ce qu'en dit Hippocrate dans son Livre des *Prognostics* :

« Si les malades, dit-il, découvrent leurs piés, bien « qu'ils n'aient pas trop chaud, & jettent leurs mains, « leurs têtes & leurs jambes de tous côtés d'une manie« re désordonnée, c'est un très-mauvais signe, & qui « indique une anxiété. »

Toute anxiété accompagnée du refroidissement des extrémités sans qu'on puisse y rappeller la chaleur, est mortelle au plus haut degré & un signe que la mort est à la porte. C'est ce qu'Hippocrate prouve par le cas de Silenus, *I. Epid. Sect. 3. Ægr.* 2. & de la malade qui demeuroit, *in Foro Mendacium*, *III. Epid. Sect. 2. Ægr.* 12.

L'anxiété n'est pas moins pernicieuse quand elle survient dans un jour critique avec des sueurs de mauvaise espece : telles que sont, suivant Hippocrate, toutes les sueurs froides, qui dans une *fievre* continue paroissent sur les parties supérieures du corps, comme la tête, le cou & les clavicules. C'est de cette anxiété dont il parle dans le premier Livre des *Prorrhétiques* 27. lorsqu'il dit : « Que toute anxiété & inquiétude (πυσφοgλαι) « avec refroidissement & sueur des parties supérieures, « lorsque le malade n'est point exempt de *fievre*, pré« sage une phrénésie & la mort, comme dans le cas « d'Aristagoras. » Hippocrate rapporte de Silenus dont on a parlé ci-dessus, « qu'il sua quelque peu de la « tête le sixieme jour, que ses extrémités devinrent « froides & livides, & qu'il tomba dans de grandes « anxiétés. » Et de la femme dont on vient de parler : « Elle eut le septieme jour un nouveau frisson, lequel « fut suivi d'une *fievre* violente, d'une soif excessive « & d'une grande anxiété. Tout son corps se couvrit « vers le soir d'une sueur froide, ses extrémités se re« froidirent & ne s'échaufferent jamais plus. » Il suit donc de ce qu'on vient de dire, que les anxiétés qui se trouvent jointes avec le refroidissement des extrémités, & des sueurs de mauvaise espece présagent la mort ; ce qui revient au même que s'il eût dit, que les anxiétés accompagnées de mauvais signes sont funestes, & pernicieuses & mortelles, lorsque ces signes sont pernicieux. Au reste, Hippocrate, *Coac.* 572. 573. *Prognost. & Lib. de Crisibus*, nous apprend que les sueurs froides de la tête & le refroidissement des extrémités sont des signes extremement pernicieux.

Les anxiétés qui surviennent dans des jours critiques, fournissent des prognostics plus certains, & sont toujours funestes, lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune excrétion salutaire ; comme d'un saignement de nez, d'un flux de ventre ou d'urine, d'un vomissement, & surtout d'aucune sueur. Nous lisons en consequence dans le premier des *Prorrhétiques* 61. « Que le refroi« dissement de tout le corps, qui est accompagné d'an« xiété, mais non point de sueur, est un très-mauvais « signe. » Hippocrate, *Lib. de R. V. I. A.* dit des anxiétés, qui sont suivies de mauvaises évacuations par bas : « que ces sortes de déjections écumeuses & char« gées de bile pure, sont pernicieuses à plusieurs égards, « à cause qu'elles augmentent l'ardeur des hypocon« dres, au lieu de l'éteindre, & causent des inquiétu« des, des anxiétés & des agitations des membres. » Ce que Galien, dans son Commentaire, dit être des symptomes d'une inflammation qui affecte les hypocondres. Il est dit, *I. Prorrhet.* 62. de ce même symptome, conjointement avec le vomissement. « Les vo« missemens purs & sans mélange sont très-mauvais, « lorsqu'ils sont accompagnés d'anxiétés. »

Toute anxiété qui est jointe avec une grande foiblesse occasionnée par des évacuations excessives, est pernicieuse au plus haut degré. Plusieurs moribonds y sont sujets, & nous en avons un exemple, *VII. Epid. T.* 12. dans la personne de Chartades, « qui, ensuite d'une hémor« rhagie par bas, fut affecté d'une anxiété autour de « l'orifice de l'estomac (περὶ τὴν καρδίαν) d'une sueur « légere dans presque toutes les parties du corps, & « d'une *fievre* lente. Il parut d'abord être maître de sa « raison : mais à mesure que le jour vint, l'anxiété & l'in« quiétude augmenterent & sa respiration devint plus « embarrassée. Il étoit plus gai & plus courtois envers

« ceux qui venoient le visiter que l'occasion ne demandoit, & il survint quelques symptomes de lipothymie qu'on ne put venir à bout d'appaiser par l'usage de la tisane ou eau d'orge (τὸ ἀπὸ κριθῶν ὕδωρ) sa respiration devint très-pleine vers le soir, & il tomba dans des inquiétudes & des agitations si grandes, qu'elles ne lui laissoient pas un moment de repos. »

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque la douleur qui affecte quelque partie ignoble venant à cesser, le malade tombe dans l'anxiété. Nous en avons un exemple dans le Chauve de Larisse, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qui, à ce que dit Hippocrate, fut délivré le troisieme jour d'une douleur qu'il sentoit dans la cuisse, mais qui étant tombé dans une grande perturbation & dans un délire accompagné d'une agitation de corps violente & d'anxiété, mourut le quatrieme jour vers le midi. »

C'est aussi un très-mauvais signe pour une personne qui a reçu un coup ou une blessure, d'être inquiete & de ne pouvoir jouir d'aucun repos, ainsi qu'Hippocrate l'observa dans deux sujets, dont l'un avoit reçu un coup de pierre à la tête, & l'autre avoit eu le foie percé d'un dard, *ibid. T.* 61.

Les anxiétés accompagnent souvent les phrénésies mortelles, ainsi que nous l'apprenons de l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 12. qui dit, « que c'est un fort mauvais signe lorsqu'un malade attaqué d'une phrénésie est coit & paisible au commencement, & change souvent de place. »

Il suit donc de ce que nous venons de dire, que toutes les anxiétés sont mauvaises; à moins qu'elles ne précedent une crise salutaire, & qu'elles ne proviennent simplement d'une affection de l'estomac, encore faut-il qu'elles ne soient précédées, accompagnées, ou suivies d'aucun autre signe pernicieux; car autrement elles seroient aussi funestes que celles qu'on observa dans les cas de Silenus, de la femme qui demeuroit dans le *Forum Mendacium*, du Chauve de Larisse & de Chartades dont on a parlé ci-devant. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Soif febrile.

Les causes de la soif sont la sécheresse des solides, l'immeabilité des liqueurs, toute acrimonie saline, alcaline, bilieuse, huileuse, les excrémens putrides des premieres voies.

La soif indique donc presque toujours la présence de quelqu'une de ces causes, & par conséquent elle annonce les maux qui peuvent naître des causes dont elle manifeste la présence.

C'est pourquoi il faut y remédier sur le champ, surtout dans les maladies aiguës.

Ce qui se fait, 1°. en usant souvent & en petite quantité de boissons aqueuses chaudes, un peu acides, nitrées, adoucissantes, du nombre desquelles sont celles qui suivent.

Prenez *d'eau d'orge commune simple, quarante onces;*
de gelée de groseille, quatre onces;
d'esprit de sel, autant de gouttes qu'il en faut pour donner une acidité agréable;
d'eau distilée de canelle, une once.

Mêlez pour boisson ordinaire.

On peut prendre quatre onces de rob, de gelée ou de sirop des fruits suivans:

Par exemple, de gelée, de rob, de sirop de groseilles, de coings, de cerises noires, d'épine-vinette, de mûres, de framboises, de grenades, de limons, de citrons, d'oranges.

Par exemple,

Prenez *de gelée de coings, une once,*
diamoron de Nicolas, deux onces;
sirop de suc de citron, une once;
eaux distilées de bourache, & } *de chaq. quatre onces;*
de melisse, }
d'eau commune, vingt-quatre onces;
vin du Rhin, trois onces.

Mêlez.

L'hydrogale, le petit-lait, le lait de beure, la petite biere, le caffé en boisson, une partie de vin, douze d'eau pure, & un peu de suc de citron, fournissent encore des boissons d'une utilité admirable dans les *fievres.*

2°. On dissipe la soif en fomentant, lavant, gargarisant avec la même boisson les narines, la bouche, le gosier.

3°. En appliquant des fomentations, des épithemes & des cataplasmes de même nature sur la région des hypocondres.

4°. En prenant & retenant quelque-tems des lavemens de même nature.

Mais si la soif est accompagnée d'une grande foiblesse, on mêle avec cette boisson, du vin & même souvent des liqueurs spiritueuses, qu'on peut prendre sans crainte dans ce cas.

Prenez deux citrons dont on a ôté les pepins, séparez-en la chair blanche & fongueuse.

Coupez par morceaux & broyez le citron avec l'écorce, & jettez-le ensuite dans trente-deux onces de décoction d'orge simple.

Ajoutez-y

de sirop de mûres, une once & demie;
de vin du Rhin, huit onces;
du pain roti, deux onces.

Gardez le tout ensemble dans un vase de terre couvert.

Ou,

Prenez *de sirop de limons, trois onces;*
d'esprit de vin pur, une once & demie;
de vin du Rhin, quatre onces;
d'eau commune, quatorze onces.

Mêlez.

Pour boisson ordinaire. Boerhaave.

Prognostics qu'on tire de la soif dans les maladies aiguës.

Il est naturel aux personnes qui ont une *fievre* aiguë & ardente, d'être tourmentées de la soif, puisqu'elles combattent contre une maladie chaude & seche; c'est même une très-mauvaise marque dans ce cas de n'être point altéré du tout, & de rendre une urine ténue, aqueuse & sans aucune couleur. Il vaut donc mieux à tous égards, puisque la chose le demande, que ceux qui ont des maladies chaudes soient altérés: mais une soif immodérée n'est bonne dans aucun cas, à cause qu'elle indique une chaleur brûlante dans les visceres internes: elle est même pour l'ordinaire un symptome dangereux, & qui signifie que la maladie est forte & urgente, difficile à surmonter, & que la nature est à la veille de succomber sous le fardeau qui l'accable. On peut donc regarder la soif immodérée, en tant qu'elle indique la violence extraordinaire de la maladie, com-

me un symptome dangereux & formidable daos les maladies aiguës, surtout lorsqu'elle précede, accompagne ou suit d'aotres manvais signes, car daos ce cas, elle présage une mort certaine.

La soif seule ne fournir ancuo progoostic certain dans les maladies, soit aiguës ou chroniques, & elle est seulement un signe de la force & de la violence du mal.

Hippocrate dit à ce sojet *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « qoe les « *fievres* ardentes (de cette coostitution) donnerent « dès le commencement des signes auxquels il étoit « aisé de connoître les sujets auxquels elles causeroient « la mort; car les malades furent d'abord saisis d'une « *fievre* violente accompagnée d'un léger frisson, ils « ne purent dormir, ils étoient dans des inquiétudes « continuelles & affligés de la soif & de nausées. »

Tel fut le cas de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. dont il est dit « que le troisieme jour au matin & jnsques « vers midi, il parut exempt de la *fievre*; mais qu'il « fut saisi sur le soir d'uoe *fievre* violente accompagnée « de sueur, de la soif, de la sécheresse de la langue & « de la noirceur de l'urine. » Dans ce cas la soif, la noirceur de l'urine & les autres mauvais symptomes signifioient que la maladie surmonteroit la nature & feroit mortelle.

Hippocrate observa une pareille soif dans Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui, à ce qu'il dit, « fut saisi « d'un frisson violent, auquel succéda une *fievre* très- « forte accompagnée de la sécheresse de la langue, de « la soif, d'une rédondance de bile, d'uoe urine noire « qui avoit un énoreme, (voyez *Enaorema*) mais « non point d'hypostase. »

Cette soif continua jusqu'au cioquieme jour accompagnée d'autres symptomes pernicieux, surtout du réfroidissement des extrémités & de la perte de la parole. Il s'ensuit dooc qu'une soif violente lorsqu'elle se trouve joiote avec d'autres mauvais signes ne présage rien que de funeste. Peut être que la soif que la femme d'Hermoptoleme endura, *VII. Epid. T.* 13. étoit de cette nature. Il est dit « qu'elle fut affectée d'un trem- « blement de mains & d'un branlement de tête, d'une « soif violente, qu'elle avoit le regard très-mauvais, « qu'elle demaodoit continuellement à boire, qu'elle « arrachoit le verre des mains de ceux qui la servoient, « qu'elle buvoit de grands coups & ne vouloit jamais « se désaisir du verre, qu'elle avoit la langue seche & « rouge; & que lorsque le tremblement la prenoit elle « portoit ses deux mains à la bouche pour les mor- « dre. »

Telle étoit aussi la soif d'Aristocrates, qui mourut au bout de quatre jours d'un charbon pestilentiel. Il suit donc de ce qui précede qu'une soif immodérée n'est jamais bonne dans les maladies aiguës, qu'elle est quelquefois très-mauvaise, & lorsqu'elle est accompagnée d'autres mauvais signes, tout-à-fait pernicieuse & funeste.

Ce que prognostique l'absence de la soif dans les maladies.

Uoe soif modérée est toujours bonne dans les maladies; & avoir plus ou moins soif, suivant que la nature de la chose & de la maladie, eu égard à la chaleur, le demande, ne peut point être un mauvais signe. Mais ce n'est jamais un bon prognostic lorsque le malade est tourmenté d'une soif excessive & continuelle; comme au contraire il est extremement pernicieux & funeste de n'être point altéré dans les maladies chaudes & seches, surtout lorsque la soif dont on étoit auparavant affligé cesse tout-à-coup sans aucune raison. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 57. nous dit « que c'est « uo très-mauvais signe lorsque la soif cesse sans raison « dans les maladies aiguës. »

Et Galien dans son Commentaire sur cet eodroit s'efforce d'en reodre raison, en ces termes:

« Lors donc que la soif ne peut être appaisée, ni par le « vomissement, ni par la sueur, ni par la purgation, ni « par un abscès critique, que la maladie ne s'appaise « point, & que le sentimeot qu'on eo a est seulement « foible & émoussé, ce n'est point un bon signe: mais « si la soif cesse tandis que la langue conserve sa séche- « resse & l'urine sa crudité, c'est une preuve des plus « certaines de la malignité de la maladie, surtout si l'on « n'a appliqué à l'extérieur aucun remede rafraîchis- « sant ou humectant, dont l'usage dans les maladies « aiguës est moins d'éteindre la soif que de la calmer. « Mais c'est un signe pernicieux au plus haut degré « dans les maladies aiguës lorsque la soif vient à cesser « entieremeot. »

Il suit de ce passage de Galien, que c'est un très-mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque la soif cesse sans aucune cause manifeste, comme, par exemple, une évacuatioo ou purgation salutaire, & que cette circonstance arrive dans le tems que la maladie est encore dans un état de crudité.

Mais ce défaut de soif dans ces sortes de cas est encore plus pernicieux & plus funeste, lorsqu'il se trouve joint avec d'autres symptomes destructifs.

Voici ce qu'en dit Galien dans son Commentaire sur le premier des *Epidémiques*.

« On peut joindre à tous les symptomes pernicieux dont « les malades étoient affligés, qu'encore qu'ils fussent « tourmentés d'une chaleur & d'une agitation violen- « tes, ils n'étoienr point altérés; & à l'égard de « ceux qui furent d'abord affligés d'une soif violente; « & qui en furent ensuite délivrés, un pareil accident « ne peut nécessairement venir que de ces deux causes, « savoir, ou de la solution de la maladie, ou de l'ex- « tinction de la faculté, qui rend le malade insensible « aux maux qu'il souffre: mais la premiere de ces cir- « constances n'eut point lieu dans ces maladies, puis- « que ces symptomes furent mortels. »

Ceux qui sont affligés de maladies aiguës ne sont point altérés; premierement, à cause de l'humeur froide & humide qui tombe de la tête sur l'estomac; ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph.* 5. que ceux qui ont la toux ne sont pas fort altérés, à cause que la pituite qui tombe du cerveau sur l'estomac appaise la soif. Oo observe cette circoostance dans quelques pleurétiques & péripneumoniques: mais on ne sauroit en tirer aucun prognostic certain, puisque les malades, dans ces sortes de cas, different de ceux qui soot altérés par leur langue, qui n'est ni seche ni brûlée, mais molle & humide, à cause du phlegme qui l'humecte.

Secondement, le défaut de soif dans les maladies chaudes qui jettent le malade dans une agitation violente, provient ou d'un délire qui le rend insensible à son mal, ou d'une extinction de la faculté appéritive de l'estomac, ou de ces deux causes ensemble.

Voici ce que l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 16. dit des phrénétiques.

« Les petits buveurs qui tressaillissent au moindre bruit « sont sujets aux tremblemens. »

Et Galien dans son Commentaire sur cet endroit nous dit que « les phrénétiques sont βραχυπόται, c'est-à-di- « re, ne boivent pas beaucoup quoique leur maladie « soit d'une oature chaude & seche, & leur langue ex- « tremement rude & seche. »

Hippocrate nous apprend que ces sortes de malades ont leurs sens troublés, *II. Aph.* 6.

« Ceux, dit-il, qui ont une douleur dans quelque partie « du corps & qui ne la sentent presque point, ont la « raison troublée. »

De-là vient qu'il dit des personnes phrénétiques dont il décrit les cas *III. Epid. Sect.* 3. qu'elles étoient toutes exemptes de soif. Il cite à ce sujet dans le même Livre le cas du jeune homme de Melibée, qui bien qu'attaqué d'une phrénésie n'étoit point altéré.

C'est donc un très-mauvais signe dans ces sortes de cas de n'être point altéré, & cette circonstance est mortelle quand elle se trouve jointe avec d'autres de même nature; mais à moins de cela on ne peut rien en prognostiquer de certain.

En effet on voit plusieurs personnes dans le délire qui ne demandent jamais à boire, & qui néanmoins échappent; il est vrai que ce délire n'est ni violent, ni accompagné d'autres symptomes destructifs, particulierement de la sécheresse de la langue. Lors au contraire que cette partie est seche, noire & sale & qu'on n'est point altéré, c'est un signe de mort, car cela prouve que la maladie accable le malade, & que la nature est sur le point de succomber sous sa violence.

Le défaut de soif est un signe infaillible de mort dans les maladies chaudes qui ne sont point accompagnées du délire, mais de la sécheresse & de l'aridité de la langue, entant qu'il prouve l'extinction de la faculté, surtout lorsque la soif dont le malade étoit auparavant tourmenté cesse tout-à-coup sans raison, car cette derniere circonstance est une preuve certaine de l'extinction de la faculté. On a même de bonnes raisons pour l'estimer mortelle, puisqu'il est impossible que la nature soit opprimée & totalement subjuguée par la maladie, sans qu'il paroisse plusieurs autres signes de mort. C'est ce qui arriva dans le cas d'Erasinus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. « qui avoit une *fievre* continue avec sueurs, « une élévation & une tension douloureuse des hypo- « condres, une urine noire avec un énéoreme rond, « mais sans hypostase, la langue extremement seche « sans être pour cela extraordinairement altéré. » Nous en avons un autre exemple dans Hermocrates, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 8. « dont la langue étoit brûlée, & « qui aussi-tôt après perdit l'ouie & le sommeil, sans « être altéré. » Nous lisons un peu après « qu'il eut le « douzieme jour du dégout pour toutes sortes d'ali- « mens, qu'il avoit l'usage de sa raison, mais sans pou- « voir parler; que sa langue étoit seche & brûlée sans « qu'il fût altéré, & que son sommeil tenoit quelque « peu du coma. »

On observa la même chose dans la fille d'Euryanax, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. qui pendant tout le cours de la *fievre* dont elle mourut ne fut point altérée, mais eut du dégout pour les alimens.

Il suit de ces exemples que c'est toujours un très-mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque le malade n'est point altéré sans qu'on puisse en découvrir la cause: mais lorsque la soif cesse pour des bonnes raisons, une pareille cessation bien loin d'être mauvaise, est au contraire un très-bon signe, comme cela paroît par l'exemple du malade qui demeuroit dans le Jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. qui après avoir été plusieurs fois tourmenté du délire & de la soif dans le cours de sa maladie, fut enfin délivré de cette derniere pour une très-bonne raison, savoir, par la solution de la maladie.

« Il dormit le douzieme jour, dit Hippocrate, il reprit « l'usage de sa raison, il sua, & fut délivré de sa *fievre* « & de sa soif. »

Ce malade essuya plusieurs crises qui furent précédées de la soif, de la sécheresse de la langue & du délire: mais ces symptomes s'appaiserent, & la soif en particulier diminua, après que la crise fut faite, ainsi que la raison & la nature de la chose le demandoient: mais tout défaut de soif dont on ne peut rendre raison, & qui est accompagné d'autres signes pernicieux, est destructif & funeste au plus haut degré. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægr.*

Nausée fébrile.

La nausée est une envie de vomir sans effet, avec une espece d'horreur. Sa cause prochaine est une légere convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, des intestins, des muscles du bas-ventre, laquelle est occasionnée,

1. Par des matieres acres, putrides, bilieuses, qui étant poussées dans l'estomac, lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, picotent & irritent ces deux parties, dont les mouvemens se communiquent à celles qui leur correspondent. On connoît cette cause par l'abstinence qu'on a faite, par la puanteur de l'haleine, par la malpropreté de la bouche, de la langue & du gosier.
2. Ou ce spasme vient d'une matiere lente, visqueuse, dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont on découvre la présence par la viscosité gluante qui a précédé. Voyez *Lentor*.
3. Ou ce mal est produit par une légere inflammation du ventricule, de l'œsophage, des intestins & des visceres voisins, laquelle se manifeste par les symptomes qui caractérisent proprement chaque espece d'inflammation.
4. La nausée se réveille par le souvenir des choses qui l'avoient causée autrefois.
5. Elle naît du cours déréglé des esprits, de quelque cause que vienne ce déréglement. En ce cas, le délire, les convulsions, le vertige, le tremblement, sont les signes qui peuvent la faire connoître.

Si les nausées durent long-tems, on ne peut prendre ni alimens, ni boissons, ni médicamens, & on vomit.

Voilà la source de plusieurs maladies, & principalement de la foiblesse, de la sécheresse & de l'acrimonie alcaline putride.

Les nausées qui viennent de la premiere cause, se guérissent par l'usage des boissons aqueuses, acides, salées, d'alimens & de médicamens semblables à ceux que nous avons indiqués pour la soif fébrile; en prenant un purgatif doux de même espece, ou des remedes acido-austeres qui raffermissent les fibres; ou enfin un vomitif, si elles ne cedent point aux premiers remedes.

Celles qui naissent de la seconde cause demandent des atténuans, des délayans, des purgatifs, des vomitifs. Les remedes qu'on a recommandés dans l'anxiété fébrile, conviennent encore dans ce cas.

Mais si elles sont produites par la troisieme cause, on ne peut les guérir qu'en remédiant aux inflammations qui les excitent,

Quant à la quatrieme espece, il n'y a point d'autres remedes que d'oublier ou d'éviter les choses qui les ont fait naître.

La cinquieme exige des médicamens austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide.

Par exemple,

Prenez *de rob de coings, quatre onces;*
de sirop de limons, deux onces;
d'eau-de-vie de Matthiole, une once;
d'eau distilée de canelle, six dragmes;
d'eau distilée d'écorce de citron, six onces;
de teinture d'opium, quarante gouttes.

Mêlez exactement.

On

On en prendra une once, & l'on réitérera jusqu'à ce que les nausées soient dissipées.

Prenez *d'eau distilée de mente, une quantité suffisante.*

On en boira une once froide tous les quarts-d'heure.

Prenez *de rob de coings, une quantité suffisante.*

On en prendra une dragme par demi-heure.

Prenez *de jus de citron récent, une demi-once; de vin du Rhin, une once.*

Mêlez bien.

Et ajoutez,

de sel d'absinthe, une dragme,

On boira cette mixtion dans l'effervescence même.

Prenez *des tranches minces de citron;*

Sucrez-les, mettez-les sur la langue, & gardez-les dans la bouche.

Dans tous ces cas, les épithemes, les fomentations, les cérats & les stomachiques sont assez utiles, surtout quand il n'y a point d'inflammation.

Prenez *de roses, de diagalanga, & de diarrhodon Abbatis,* } *de chaque, une once.*

Mêlez, & appliquez-les sur la région de l'épigastre dans un morceau de mousseline.

Prenez *du cérat stomachique de Galien, une quantité suffisante.*

Etendez-le sur un morceau de chamois pour faire l'emplâtre stomachique.

Il n'opere que lorsqu'il est adhérent.

Prenez *d'eau-de-vie de Matthiole, une once;*
d'esprit de racine d'Angélique, d'esprit carminatif de Sylvius, & d'esprit de mente, } *de chaque, 2 onces.*

Prenez un morceau de pain de seigle rôti, trempez-le dans cette liqueur, & l'appliquez chaud sur l'épigastre; vous mettrez par-dessus une vessie de cochon enduite d'huile, que vous assurerez avec un bandage.

On renouvellera cet appareil toutes les douze heures.

On sait par-là pourquoi un purgatif ou l'émétique sont si salutaires dans les maladies aiguës, pourvu qu'on prenne ces remedes au commencement, & dans quel genre de maladies aiguës.

Pourquoi dans les *fievres* aiguës on déteste si fort la viande, le poisson, les matieres grasses, & l'on recherche au contraire avec empressement l'eau froide, les acides, les fruits & les liqueurs rafraîchissantes.

Pourquoi les remedes ne font aucun bien au malade tant que les nausées subsistent.

Pourquoi ce symptome est souvent incurable.

Pourquoi enfin de telles maladies font place à un appétit surprenant, extraordinaire & presque subit.

Des Rots & des Vents.

La cause des rots est une matiere élastique, que la chaleur, l'effervescence ou la fermentation dilatent; qui est retenue un moment, & qui le moment suivant, les obstacles qui s'opposoient à sa sortie, venant à cesser, est poussée fortement & avec bruit.

L'air, les sels de différente nature, les fruits, les humeurs putrescentes, les végétaux fermentans fournissent aux rots & aux vents une matiere dont l'impétuosité & la puanteur varient suivant leurs qualités.

Cependant toutes ces choses sortent sans aucun effort, quand elles trouvent les passages libres & ouverts. D'où l'on comprend clairement que le sphincter de l'œsophage, l'œsophage, les deux orifices de l'estomac & les intestins, concourent toujours ensemble, en ce qu'ils se contractent spasmodiquement & se relâchent ensuite.

Voilà l'origine des rots, des vents, des pets & des borborygmes.

Si ces deux causes, savoir, la production des vents, & leur resserrement occasionné par les spasmes, concourent ensemble, agissent avec force & durent long-tems; alors la matiere élastique qui se raréfie par la chaleur, par le mouvement & par sa propre vertu, venant à être resserrée dans une cavité que la convulsion de ses fibres rétrécit; dilate, distend avec douleur les membranes qui la gênent, & comprime les lieux voisins. D'où naissent des anxiétés & des douleurs insupportables, qui disparoissent dès que les vents sont sortis. Si la *fievre* se joint à ces maux, elle cause des tourmens inexprimables.

Pour guérir ce mal, il faut,

1°. Dissiper la matiere par des délayans, par des boissons aqueuses, chaudes, un peu aromatiques; par des remedes, qui en dissipant l'équilibre des sels, font dominer celui qui convient, qui corrigent la putréfaction, & appaisent la fermentation.

2°. Modérer le cours tumultueux des esprits, & appaiser les convulsions par des remedes convenables. Tels sont ceux qui adoucissent l'acreté, l'opium & les anti-hystériques.

3°. User de lavemens, de fomentations, d'épithemes chauds, émolliens, anodyns, un peu aromatiques, & de ventouses appliquées à l'abdomen sans scarification.

Selon ce qui a été dit, il est aisé de répondre à ces questions, qui autrement sont fort embarrassantes; quels sont les alimens, les boissons, les venins, les médicamens flatueux? Pourquoi se forme-t'il des vents quand les premiers visceres sont vuides? Pourquoi s'en forme-t'il quand on a été blessé, quand on a le ventre fort serré, dans l'affection hypocondriaque, hystérique, dans les convulsions & dans la colique?

Du vomissement fébrile.

Le vomissement est une expulsion violente des matieres contenues dans l'estomac, ainsi que dans les intestins; & enfin dans les visceres qui s'y déchargent. Il a pour cause prochaine la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des muscles du bas-ventre; & pour cause éloignée, tout ce qui irrite ces mêmes fibres & les visceres qui entrent aisément en convulsion.

C'est pourquoi, s'il survient dans une *fievre* aiguë, il est quelquefois causé par le vice de l'estomac en convulsion, enflammé, en suppuration, devenu skirrheux, cartilagineux, &c. Il est opiniâtre, on le connoît par l'idée de la cause qui le produit, & on le guérit en dissipant cette même cause.

Si les visceres & les parties qui les environnent, sont pareillement affectés; si d'ailleurs l'estomac, à force d'être tendu par la quantité d'alimens qu'on a pris, les irrite, & qu'en même-tems la *fievre* paroisse, il survient un vomissement, sans qu'on en connoisse la cause.

Tout ce qui excite de fortes nausées, peut donner lieu à ce mal; d'où on apprend à le connoître, à le traiter & à le guérir.

Lorsqu'il dure long-tems, il produit l'atrophie, le *miserere*, les convulsions, & les effets des grandes & opiniâtres nausées.

S'il vient des vices de l'estomac, c'est dans l'histoire des maladies qui affligent cette partie qu'il faut en chercher la cure.

S'il est produit par les mêmes causes que les nausées, il faut mettre soigneusement en usage les mêmes remedes, surtout les opiats, les épithemes, les corroborans, les épispastiques & les dissipans.

On sait de-là pourquoi il est si difficile d'arrêter le vomissement dans plusieurs maladies aiguës; la fausseté & le danger de la regle, qui dit, que le vomissement se guérit par le vomissement. On sait pourquoi on y remédie avec succès par des sudorifiques, comme on l'observe dans la peste; pourquoi une crise se guérit souvent, comme dans la petite vérole; pourquoi il cede souvent à la saignée dans les maladies inflammatoires; pourquoi ceux qui vomissent continuellement au commencement d'une *fievre* aiguë qui n'est point accompagnée d'inflammation, doivent s'attendre à avoir pour crise une diarrhée, qu'on prévient en donnant l'émétique au commencement de la maladie; pourquoi on est menacé d'un très-grand danger dans les maladies aiguës, lorsqu'on vomit tout ce qu'on prend aussi-tôt après l'avoir avalé: enfin on peut déduire des mêmes notions l'origine du hoquet, & la maniere d'y remédier. BOERHAAVE.

Prognostics qu'on tire des vomissemens, & premierement de ceux d'une espece salutaire.

Puisqu'il est certain que les humeurs peuvent être évacuées en bien ou en mal par le vomissement, il s'ensuit qu'on peut prédire les dénouemens des maladies à l'aide de ces sortes d'excrétions; savoir, de celles qui sont mauvaises ou symptomatiques, la mort ou une maladie de longue durée; & de celles qui sont bonnes, la guérison du malade.

Le vomissement qui survient au commencement des maladies aiguës, est excité par une irritation de l'estomac, laquelle a pour cause la quantité excessive ou la mauvaise qualité des alimens, ou une humeur qui y est enfermée; ou par le suintement d'une humeur qui découle des parties voisines, le foie, par exemple, quand il est affecté d'une inflammation, ou de tout le corps; & par une cacochymie du sang & des humeurs: mais les vomissemens qui surviennent dans l'accroissement & le progrès de la maladie, sont produits par la rédondance ou malignité des humeurs qui irritent & sollicitent l'estomac à une excrétion. Les Medecins donnent à ces sortes de vomissemens le nom de *symptomatiques*: ils sont très-mauvais, parce qu'ils sont rarement suivis de la guérison du malade; ou que s'ils la procurent, ce n'est qu'au bout d'un très-long tems, & après des peines infinies & de fréquentes rechutes. Il est encore ordinaire au malade, dans le fort de la maladie, ou peu de tems auparavant, lorsque des signes de coction ont précédé, d'être tout d'un coup saisi d'un vomissement copieux, qu'ils appellent critique, à cause qu'il est l'ouvrage de la nature qui surmonte la maladie, & qui travaille à purger le corps; aussi est-il extremement salutaire, & un signe d'une crise prompte & sûre, & de la solution de la maladie.

Voici la maniere dont Hippocrate décrit dans ses Prognostics, les signes qui indiquent le vomissement.

« Lors, dit-il, qu'une personne qui n'est point attaquée « d'une *fievre* mortelle, se plaint d'un mal de tête, ou « d'une douleur mordicante à l'orifice de l'estomac & « croit voir du brouillard devant ses yeux, on doit s'at« tendre à un vomissement de bile. Que si elle a un « frisson accompagné du refroidissement des parties « qui sont aux environs des hypocondres, elle vomira « beaucoup plutôt, surtout si elle mange & boit dans « cette conjoncture. » Il dit, *I. Epid. Sect.* 2. que ceux qui furent affectés de *fievres* chaudes ou d'autres *fievres* épidémiques incidentes à la constitution des saisons qu'il décrit, & « qui eurent une pésanteur de tête ac« compagnée d'un cardiogmos & des nausées, vomi« rent une matiere bilieuse & pituiteuse. »

Galien, dans son Livre des *Crises*, dit que les signes qui annoncent un vomissement, sont une douleur mordicante à l'orifice de l'estomac, un mal de tête, une scotomie, un tremblement de la levre inférieure & un flux copieux de salive ténue, pourvu qu'ils ne soient point accompagnés de ceux d'une hémorrhagie, d'une sueur, d'un cours de ventre, ou d'un écoulement extraordinaire d'urine, d'un flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 142. ne donne que trois signes du vomissement; savoir, le soulevement de cœur, la cardialgie & le ptyalisme ou flux de salive. Galien assure que le ptyalisme tout seul présage un vomissement dans la phrénésie.

Tels sont les signes qui annoncent un vomissement; ainsi sans insister davantage sur cet article, nous allons poursuivre notre dessein, qui est de donner les marques & les caracteres propres auxquels on peut distinguer les vomissemens qui sont bons, utiles & salutaires, de ceux qui ne le sont point.

Les purgations par le vomissement sont propres & salutaires en Eté aux personnes maigres, qui ont de la facilité à vomir, comme Hippocrate nous l'apprend, *IV. Aph.* 4. 6. surtout dans les maladies des parties qui sont situées au-dessus du diaphragme, *ibid.* 18. où nous lisons « que les douleurs qui se font sentir au-dessus du « diaphragme indiquent une purgation par le vomisse« ment; & celles qui ont leur siége au-dessous, une pur« gation par les selles. »

A l'égard des matieres qu'on rend par le vomissement, nous lisons dans les *Prognostics*, que le vomissement est très-salutaire, lorsque la matiere évacuée est un mélange de bile & de phlegme, peu épaisse & peu abondante. Galien, *Com. in IV. Lib. Aph.* dit que c'est un bon signe lorsque le frisson est suivi d'un vomissement de bile, parce qu'il indique une solution dans la *fievre* chaude produite par l'évacuation de la cause; d'où il suit que tous les vomissemens ne sont pas salutaires, mais seulement ceux qui procurent une excrétion abondante d'humeurs bilieuses. Les vomissemens pituiteux sont aussi salutaires que les bilieux lorsqu'ils sont critiques: puisqu'Hippocrate, *IV. Epid. Sect.* 1. *Aph.* 5. recommande les vomissemens pituiteux, de même que les érugineux dans les douleurs des reins; & Galien, *Com. in* 5. *Aphoris.* 1. assure que les derniers ont été salutaires dans les convulsions, ce qu'il prouve par l'exemple d'un jeune homme, qui, durant un vomissement copieux, fut saisi de convulsions dans toutes les parties de son corps: mais qui n'eût pas plutôt rendu une matiere érugineuse, que la *fievre* & les convulsions cesserent.

Hippocrate, dans son Traité *de l'Ancienne Medecine*, parle fort élégamment des avantages qui résultent de cette excrétion d'humeurs bilieuses:

« Lors, dit-il, qu'une certaine humeur amere, qu'on ap« pelle bile jaune, se sépare & se répand dans le corps, « quelles inquiétudes, quelles chaleurs, quelles foi« blesses ne sent-on point? Quand ce torrent est passé, « & que nous en sommes débarrassés, ou par la force « de la nature, ou par la vertu des remedes, si la pur« gation s'est faite à propos, nous sommes délivrés sur « l'heure même de toutes ces ardeurs & des douleurs « qui les accompagnent. Lors, ajoute-t-il un peu plus « bas, qu'on a des humeurs acres, piquantes, & une « espece de bile verte: quelle rage, quels déchiremens

« d'entrailles & de poitrine, dans quel désespoir n'est-« on point? Tous ces accidens ne cessent qu'après que « cette bile est purgée ou calmée, & qu'elle est con-« traiote de se mêler avec les autres humeurs. »

Il suit de ce qu'oo vient de dire, que tous les vomissemens soot salutaires, lorsqu'ils évacuent les humeurs qui causent la maladie. On les appelle critiques, ainsi que nous avons déja observé, & il faut pour être tels, qu'ils surviennent lorsque la maladie est dans un état de coction, c'est-à-dire, après que des signes de coction oot précédé; qu'ils surviennent dans des jours critiques; qu'ils soient conformes à la nature de la maladie, ou du moins qu'ils l'appaisent & la diminuent. Et ceci est conforme à ce qu'Hippocrate a décidé, *I. Aph.* 2. où nous lisons « que les évacuations sponta-« nées par les selles ou le vomissement sont salutaires « & faciles à supporter, lorsque les matieres évacuées « sont telles qu'il faut, mais qu'elles produisent un effet « contraire lorsque cette condition manque. »

Voici ce que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, *T.* 77. dit des marques ou signes qui annoncent une excrétion critique.

« Dans toute *fievre* continue, si le malade se tient couché « sans rien dire, avec les yeux fermés, & clignote de « tems en tems, s'il survient un saignement de nez, ou « un vomissement, ensuite duquel il recouvre la paro-« le & les sens, sa guérison est sure. »

Les vomissemens sont encore salutaires, lorsqu'ils sont accompagnés d'autres évacuations de bonne espece: tel étoit le vomissement bilieux qui saisit la malade, *I. Epid. Sect.* 3 *Ægr.* 13. qui étoit enceinte depuis trois mois, le quatorzieme jour de sa maladie, conjointement avec une sueur qui fut suivie d'une crise parfaite & de la cessation de la *fievre*.

Les vomissemens qui ne sont accompagnés d'aucun signe de coction parfaite ne promettent la guérison du malade, que long-tems après, & ensuite de plusieurs rechutes, bien qu'ils puissent être bons, appaiser la maladie & calmer ses symptomes. Tel fut le vomissement de la femme d'Epicrates, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qui fut « saisie le quinzieme jour d'un vomissement fréquent de « matiere jaune & bilieuse, & d'une sueur qui fit cesser « la *fievre*; celle-ci revint vers le soir avec plus de for-« ce, & la malade rendit une urine épaisse, dont l'hy-« postase étoit blanche. » La crise & la guérison furent retardées jusqu'au dix-huitieme jour.

Les vomissemens d'une nature pernicieuse, comme sont ceux dont la matiere est noire, pure, & autres semblables, ne présagent point la mort, mais une maladie de longue durée & de fréquentes rechutes, lorsque la maladie n'a rien que de favorable. Il est dit de la malade dont nous venons de parler; « qu'elle eut le matin « du douzieme jour un petit accès de frisson, qu'elle « fut affectée d'un coma, qu'elle dormit paisiblement, « & vomit quelque peu de matiere noire & bilieuse. » Nous avons un autre exemple de ce que je viens de dire dans Cléonactides, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 6. qui ne recouvra la santé que le dix-huitieme jour & dont Hippocrate dit « qu'il fut affecté le vingt-quatrieme d'une « douleur dans les extrémités des mains, & vomit à « différentes reprises une matiere jaune & bilieuse, & « peu de tems après une matiere virulente dont l'ex-« crétion appaisa tous les symptomes. »

Comme ces vomissemens indiquoient quelque espece de coction dans l'urine, qui, à ce que l'Auteur dit, « fut « pendant tout ce tems-là ténue & colorée, » puisqu'elle étoit d'une couleur, qui, suivant Galien, dans son Commentaire sur le cas de la fille d'Abdere, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. est le plus grand signe de guérison qu'on puisse désirer dans ceux qui ont une plénitude d'humeurs; & appaiserent la maladie & ses symptomes, ils furent estimés avec raison salutaires, & procurerent une crise avantageuse bien qu'imparfaite, dont il étoit facile de tirer des indices d'une guérison future, quoiqu'encore éloignée.

Je conclus de ce qui précede, que tout vomissement qui appaise une maladie aiguë & la rend plus supportable au malade, est salutaire: ceux, au contraire, qui ne sont point bons de leur nature, comme sont ceux dont la matiere est pure, érugineuse, noire, fétide, virulente, peu abondante & bigarrée, si la maladie est bénigne & dans un état de coction, présagent, que cette maladie sera opiniâtre, pourvu qu'elle n'ait rien de mortel, & accompagnée de beaucoup d'incommodités & de fréquentes rechutes.

Hippocrate assure, *VI. Aph.* 15. que tout vomissement spontané qui succede à uoe diarrhée opiniâtre, fait cesser la maladie; & *I. Epid.* que les vomissemens bilieux qui surviennent aux femmes d'un tempérament bilieux dont les regles sont moins abondantes qu'il ne faudroit, sont extremement salutaires.

Des vomissemens qui présagent la mort.

Les vomissemens de mauvaise espece & qui présagent un événement funeste, surviennent au commencement de la maladie, ou peu de tems après, & ne sont accompagnés d'aucun signe de coction; car dans ce tems-là la nature, ainsi qu'on a déja observé, ne procure aucune excrétion convenable, suivant cet *Aphorisme* du second Livre des *Epidémiques*, *Sect.* 1. « Les sympto-« mes critiques qui décident pour le mieux, sont long-« tems à paroître. » Il suit donc que les vomissemens sont funestes, lorsqu'ils surviennent au commencement de la maladie, & qu'ils sont accompagnés de signes de crudités.

Secondement, les vomissemens excessifs qui épuisent les forces indiquent une excrétion dépravée; & si la maladie est violente & qu'ils n'apportent aucun soulagement, la mort du sujet, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'autres signes pernicieux, mais plus infailliblement lorsqu'ils sont mortels par eux-mêmes, comme lorsqu'ils sont poracés, livides, érugineux, noirs, bigarrés, fétides, purs ou sans mélange, & peu abondans: nous parlerons de chacun d'eux en particulier. Hippocrate observa ces especes de vomissemens dans le phrénétique du *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. dans la femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *ibid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. & dans le fils d'Hegetorides, *VII. Epid. Sub. T.* 61. un peu avant qu'ils mourussent.

Galien, *Comm. II. in I. Prorrhet. T.* 4. met les excrétions peu abondantes qui se font par haut dans les maladies aiguës au nombre des signes qui ne présagent rien de bon en général. Car une évacuation quoique critique ne doit pas être en petite quantité, puisque pour lors, de quelque nature qu'elle soit, elle indique ou une rédondance excessive de la matiere morbifique, laquelle est trop abondante pour être soufferte par les parties affectées, ou l'imbécilité de la nature qui se propose une excrétion de ce qu'il y a de superflu, mais qui est en même tems trop foible pour l'exécuter. Il suit de-là que les vomissemens peu copieux sont du nombre des signes critiques qui ne décident rien, & indiquent toujours une crise difficile, dangereuse & pour l'ordinaire mortelle, ou une rechute, surtout lorsqu'ils sont mauvais par eux-mêmes; & que loin de soulager le malade, ils le réduisent à un état pire que le précédent.

Les vomissemens purs, sinceres ou sans mélange, sont très-mauvais dans les maladies aiguës, à cause que l'humeur évacuée est non-seulement crue, mais *indigestible*, & qu'elle prouve l'extinction, non-seulement de l'acte, mais encore de la faculté digestive.

Hippocrate, *Lib. VI. Prog.* donne l'épithete de ἄκρητον (d'α négatif, & κεράννυμι, *mêler*,) à toute humeur exempte de mélange, ou à toute excrétion crue & chaude qui n'est point délayée avec sa propre sérosité, mais qui doit sa génération au désordre de quelque partie,

ou à l'ardeur de la chaleur fébrile qui consume la partie aqueuse & séreuse. De-là vient que cette espece d'excrétion par haut dans les maladies aiguës indique une chaleur interne violente, laquelle est ordinairement trop forte pour la nature. Elle ne présage rien que de funeste lorsqu'elle est accompagnée d'autres mauvais signes; ce qui a fait dire à l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* « que les vomissemens purs & sans « mélange qui sont accompagnés de nausées & d'an- « xiétés sont très-mauvais; » & à Hippocrate dans ses Prognostics, « que les vomissemens sont d'autant plus « mauvais qu'ils sont plus purs & moins mélangés. »

Le même Auteur dans le Traité que nous venons de citer, regarde les vomissemens dont la couleur est mauvaise comme tout-à-fait pernicieux.

« Si la matiere, dit-il, que l'on rend par le vomissement « est noire, livide ou de couleur de poireau, on doit la « regarder comme très-mauvaise; le prognostic est des « plus funeste lorsqu'elle est mêlée de toutes ces cou- « leurs, mais la mort n'est pas loin lorsqu'elle est livi- « de & qu'elle sent en même tems mauvais. »

Toutes ces couleurs dans les excrétions par haut ne valent absolument rien, bien qu'on puisse quelquefois rendre des substances vertes, livides, noires, fétides & de couleur de poireau d'une maniere critique: mais cela n'arrive jamais que lorsque ces matieres sont tout-à-fait cuites, c'est-à-dire, dans l'état de la maladie; & pour lors une pareille excrétion ne manque jamais de faire cesser la *fievre*, ou du moins de l'appaiser & de calmer ses symptomes. Cependant comme il est rare qu'on rende critiquement des substances de pareilles couleurs, on doit les regarder comme des signes assurés de mort dans les *fievres* continues violentes lorsqu'elles n'ont été précédées d'aucun signe de coction.

Les vomissemens de différentes couleurs ne valent rien par eux-mêmes, à cause, dit Galien, qu'ils indiquent un grand nombre de maladies internes; ce qui a fait dire à l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet. T. 60.* « que les vomissemens de différentes couleurs sont « mauvais, surtout lorsqu'ils sont fréquens, & qu'ils « se succedent, comme dit Galien, les uns aux au- « tres. »

Les vomissemens virulens ou érugineux sont également mortels dans les maladies aiguës, surtout dans la phrénésie, à cause qu'ils indiquent une inflammation de cerveau occasionnée par une bile aduste. Nous avons là-dessus une observation d'Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. où il est dit, que les phrénésies épidémiques dégénererent en des convulsions & des vomissemens érugineux, durant lesquels plusieurs malades moururent subitement. Le phrénétique dont il parle dans le *III.* des *Epidémiques*, rendit dès le premier jour qu'il se mit au lit une grande quantité de matiere ténue & virulente, & eut une *fievre* accompagnée d'horreur. En effet, les vomissemens érugineux, qu'on peut encore appeller virulens, présagent une mort inévitable lorsqu'ils sont précédés de mauvais signes; car rien ne prouve plus que le cas est désespéré que lorsque des signes mortels se succedent les uns aux autres. Ces sortes de vomissemens indiquent une manie prochaine, *I. Prorrhet.* 10. lorsqu'ils sont accompagnés de maux de tête, d'insomnie ou de surdité, parce que tous ces signes marquent une inflammation de cerveau. Il suit de ce que nous venons de dire que les vomissemens érugineux ou virulens indiquent l'approche d'une maladie mortelle, comme le délire, la phrénésie, la manie ou la mélancolie, accompagnée de fureur, & à la fin la mort avec convulsions, puisque, comme nous l'avons déja observé, la sécheresse extraordinaire que la chaleur occasionne est cause que ces sortes de délires dégénérent en tremblemens & convulsions.

Les vomissemens fétides ne sont pas moins dangereux & semblent au contraire annoncer une mort prochaine, étant naturellement mauvais & destructifs par eux-mêmes, suivant ce que dit Hippocrate dans les *Prognost.* « que les matieres livides & en même tems fétides « prouvent que la mort n'est pas loin, & que celles qui « sentent mauvais sont funestes. » La malade qui demeuroit *in Foro Mendacium, III. Epid.* vomit un peu avant sa mort des matieres noires & fétides.

Tous les vomissemens bilieux, c'est-à-dire, jaunes, de couleur de safran & de poireau, de même que ceux qui sont accompagnés ou précédés de mauvais signes, sont pernicieux & mortels s'ils font empirer la maladie. Les premiers sont du nombre de ces faux signes critiques qui ne décident rien, & qui indiquent une crise douteuse; mais les seconds ne présagent que la mort, surtout lorsqu'ils sont malins. Il est dit dans le premier Livre des *Prorrhet.* 62. « que les vomissemens « purs ou sans mélange qui sont accompagnés d'anxié- « tés, sont mauvais; » & *ibid.* 72. « Ceux qui rendent « des matieres noires & qui ont des nausées accompa- « gnées d'un délire & d'une douleur légere dans le pu- « bis, qui ont les yeux hagards & qui tiennent les yeux « fermés, n'ont pas besoin de purgatif, & ce seroit « leur causer la mort que de leur en donner. » Il est dit un peu après, *T.* 79. « les vomissemens bilieux & peu « abondans sont mauvais, surtout quand ils sont ac- « compagnés d'insomnies: c'est encore un mauvais si- « gne dans ces sortes de cas lorsque le sang sort goutte « à goutte par le nez. » Tels étoient les vomissemens qu'Hippocrate observa dans la malade *in Foro Mendacium, III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. « qui rendit le dou- « zieme jour une grande quantité de matiere noire, & « fut extremement affligée du hoquet & d'une soif in- « commode: elle vomit le treizieme jour beaucoup de « matiere virulente, elle eut un accès de frisson & per- « dit la parole vers le midi. »

Tous les vomissemens qui n'apportent aucun soulagement au malade, sont mauvais; mais ceux qui font empirer la maladie sont tout-à-fait pernicieux, quand même ils n'auroient rien de malin. Ils furent tels dans le cas de la femme dont nous venons de parler, qui, à ce que dit l'Auteur, « recouvra sa chaleur le huitieme « jour vers le midi, fut altérée, affligée d'un coma ac- « compagné de nausées, & rendit une petite quantité « de substance bilieuse & jaunâtre; elle fut fort mal « pendant la nuit, elle ne put joüir d'aucun repos & « vuida son urine sans la sentir. » Cette femme, si ses vomissemens bilieux eussent été de bonne espece, eut dû s'en trouver soulagée le neuvieme jour, au lieu que la *fievre* augmenta le dixieme: elle fut saisie le onzieme après avoir rendu quelque peu de matiere bilieuse & virulente, d'un frisson, ses extrémités se réfroidirent, & elle tomba dans une sueur froide; & quoiqu'elle eût vomi copieusement ce jour là, elle ne laissa pas que de passer une très-mauvaise nuit. Tous ces vomissemens ne présageoient rien que de funeste; car outre que la maladie étoit violente, ils furent accompagnés d'autres mauvais signes & produisirent un changement dans l'état du malade pour le pire, ce qui est le caractere propre de tous les signes qui présagent la mort.

Les vomissemens de bile ne valent rien dans les plaies de la tête.

« Les plaies du cerveau, dit Hippocrate, *VI. Aph.* 50. « sont toujours suivies de la *fievre* & d'un vomissement « de bile. »

Les vomissemens ne sont pas moins pernicieux dans la passion iliaque, comme il paroît par l'Aphorisme 10. de la septieme section, où il est dit que les vomissemens, le hoquet, le délire ou les convulsions qui succedent au *miserere* sont mauvais; surquoi Galien dit dans son Commentaire, « que dans la passion iliaque « rien ne descend vers les parties inférieures, & que « c'est-là une propriété inséparable de cette maladie.

« Que le vomissement n'est pas toujours un symptome : « mais que lorsque la maladie est mortelle & le mala- « de excessivement tourmenté, les excrémens montent « & il survient un hoquet. » Il dit *Lib. VI. de Loc. Aff.* « qu'il n'a jamais vu échapper aucun de ceux qui ren- « dent leurs excrémens par la bouche. »

Tels sont les vomissemens qu'on doit appréhender dans les maladies aiguës, savoir, ceux qui sont trop ou trop pen abondans, jaunes, rouges, porracés, verds, livides, noirs, fétides, purs, bigarrés & qui surviennent au commencement des maladies, sans avoir été précédés d'aucun signe de coction. Ils sont ordinairement mortels dans cette circonstance ; & si la maladie est violente & qu'ils soient accompagnés, précédés ou suivis d'autres mauvais signes, on doit les regarder comme des prognostics assurés de mort, surtout, comme nous l'avons observé, s'ils font empirer le mal au lieu de soulager le malade. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Débilité fébrile.

La grande foiblesse arrive, quand le cours & la pression du suc nerveux dans les muscles sont empêchés.

Les causes de cet empêchement sont le vuide des vaisseaux produit par la dissipation de leurs humeurs, l'immobilité des liquides, l'obstruction & la compression des canaux, surtout vers leur origine dans le cerveau & le cervelet ; & enfin la débilité du cœur, qui devient par-là incapable d'envoyer dans le cerveau une quantité de sang suffisante pour la sécrétion du suc nerveux.

La premiere se manifeste par les symptomes passés ou présens de grandes évacuations, tel qu'est la durée du mal ; par des hémorrhagies causées par la maladie, ou artificielles ; par les sueurs, le *diabetes*, la salivation ; par le défaut de nourriture, ou la mauvaise qualité des alimens que l'on a pris, retenus, digérés, & qui sont entrés dans la masse du sang ; par la pâleur, la maigreur, la petitesse du pouls, la collabescence des vaisseaux, & la flaccidité des muscles.

Les signes que nous avons décrits sous le mot *Lentor*, font connoître que les humeurs sont imméables, soit par leur qualité gluante, soit par leur inflammation.

Pour l'obstruction, on la connoît par les signes décrits dans l'article *Obstructio.*

On connoît que la compression du cerveau & du cervelet, est la cause de la foiblesse, par la lésion des fonctions qui dépendent de leur bonne disposition, comme dans le cas du délire, de l'assoupissement, du tremblement, du vertige & du tintement d'oreille.

C'est par les signes du défaut de circulation que l'on sait que la débilité vient de celle du cœur. Voyez *Plethora.*

On remplit commodément les vaisseaux par des alimens liquides, analogues au sang, artificiellement digérés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végétal, vineux & aromatiques, mêlés selon l'art, donnés souvent en petite quantité, principalement d'une nature opposée à celle du mal, & aidés par des légeres frictions faites aux parties extérieures.

On peut mettre au nombre de ces alimens les bouillons de viande de bœuf, de veau, de mouton, de poule, seuls ou mêlés, en les assaisonnant d'un peu de sel & de jus de citron ; le lait frais, & les décoctions dont on a parlé sous le mot *Fibra.*

Si le mal vient de l'imméabilité des liquides, il faut employer les remedes indiqués aux mots *Lentor* & *Obstructio.*

S'il vient de l'obstruction des vaisseaux, il faut y remédier par les méthodes qu'on a examinées au mot *Obstructio.*

La foiblesse qui naît de la compression du cerveau & du cervelet, se dissipe ordinairement par des remedes, qu'on applique à l'endroit affecté, & qui ont la vertu de désobstruer les vaisseaux & de diriger vers d'autres lieux l'impétuosité des liqueurs : ce qui se fait en humectant par des douces fomentations, les narines, la tête, le visage, la bouche, le cou, & en appliquant aux piés des épispastiques.

On remédie rarement à la débilité du cœur, si ce n'est lentement ; cependant ce que nous avons dit en général sur les moyens de faire cesser la débilité peut être ici de quelque usage.

Il paroît par ce qu'on vient de dire combien est rare la science d'administrer les remedes cardiaques dans les maladies aiguës, & combien est souvent indomptable la débilité fébrile.

Chaleur fébrile.

On connoît la chaleur externe par le thermometre, & l'interne par le sentiment du malade & la rougeur de l'urine.

Dans le lieu qu'elle échauffe le plus, elle requiert toujours une plus grande quantité de feu.

Laquelle ne vient que d'un frottement réciproque plus violent des parties fluides entre elles contre les vaisseaux, & des vaisseaux contre elles ; & il n'y en a point d'autre vraie cause.

Cette violence est occasionnée par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la grande résistance que les vaisseaux opposent à ce viscere.

Le grand mouvement du sang que le cœur pousse, est estimé à raison de la densité du liquide poussé, & de sa vélocité dans les vaisseaux.

On juge de la densité du sang par la vue de celui qui est sorti des vaisseaux, par la dissipation qui a été faite de ses parties les plus fluides, par la dureté du pouls.

On peut calculer sa vitesse par le nombre des contractions du cœur, comparé à la grandeur des battemens du pouls.

La grande résistance se connoît par la masse des parties qui doivent être mues & qui sont sans mouvement, & par le petit nombre ou la petitesse du diametre, ou l'immobilité des vaisseaux qui doivent transmettre ces parties.

On sait que cette masse est très-considérable par les signes de la pléthore, de la cacochymie, ou de la prompte dissolution des liquides qui croupissoient auparavant, (comme on le remarque dans les personnes qui ont beaucoup d'embompoint,) & principalement par le gonflement des veines, ensemble la vélocité & la grandeur des arteres.

On peut juger du petit nombre des vaisseaux par l'histoire de l'obstruction ou des plaies. Voyez *Obstructio*, & *Vulnus.*

La vue, le tact, la sécheresse du tempérament, la grande chaleur qui succede à une petite augmentation de mouvement, sont les signes de la petitesse des vaisseaux.

Tous les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux & des visceres, nous font connoître l'immobilité par laquelle les vaisseaux résistent beaucoup à leur dilatation. Voyez *Fibra.*

De tant de causes prochaines dépend l'origine de la chaleur fébrile, parmi lesquelles il peut encore s'en trouver d'éloignées infinies en nombre & en variété.

La chaleur peut s'accroître à mesure qu'augmente une seule de ces causes séparément prises, & alors l'augmentation de la chaleur est comme celle de sa cause.

Si de nouveau deux causes augmentent ensemble, l'augmentation de la chaleur sera comme le produit & l'augmentation des causes, multipliées par elles-mêmes.

On peut de même calculer tout le reste.

L'augmentation de la chaleur dissipe les molécules les plus liquides de notre sang ; c'est-à-dire, l'eau, les esprits, les sels & la partie la plus sensible des huiles, desseche le reste de la masse, la condense, la réduit en concrétions imméables & indissolubles ; dégage les sels

& les huiles, les atténue, les ment, les exalte, les rend plus acres; brise & rompt les petits vaisseaux; desseche les fibres, les roidit, les met en contraction, & produit par-là tout d'un coup plusieurs maladies aiguës, dangereuses & mortelles, qu'il est aisé de déduire de ce qu'on a dit ci-dessus au sujet de la chaleur.

On peut aisément découvrir par ce qu'on vient de dire, ce qui est requis pour modérer la chaleur, & combien de divers remedes peuvent ici trouver place.

Si la chaleur ne vient que de ce que les liqueurs circulent avec trop de vélocité, il faut mettre en œuvre tous les moyens de ralentir leur mouvement; ce qui se fait surtout par le repos des muscles & de l'esprit, en pressant légerement & fort peu de tems les veines des principaux membres, en refroidissant peu-à-peu le malade intérieurement & extérieurement, & par la prudente administration des opiats.

Si elle est produite par la densité, il faut non-seulement user de remedes qui calment leur vitesse, mais encore boire de l'eau, prendre de l'oxymel, & tout ce qui peut relâcher les vaisseaux.

Dans la pléthore on vient aisément à bout de mettre en mouvement les liqueurs qui n'en ont point; dans la cacochymie, la guérison s'obtient avec plus de lenteur: elle consiste à évacuer de tems en tems, & à corriger la nature du mal. Quant à la dissolution des humeurs grasses qui croupissoient auparavant, il est très-difficile d'y remédier, si ce n'est par des boissons aqueuses, acides, miellées, sucrées; par des jaunes d'œufs, & en même-tems par des purgatifs souvent réitérés; car ces remedes font que la graisse ou l'huile se mêle avec le sang.

On peut apprendre les moyens de remédier à la chaleur causée par l'obstruction, de ce qu'on a dit au mot *Obstructio*, & dans la partie de l'article *Vulnus*, où l'on traite des accidens qui sont la suite de la destruction des vaisseaux dans les plaies.

Si elle est produite par la petitesse des vaisseaux, il est nécessaire de les dilater par l'usage des laxatifs. Voyez *Fibra*.

Si elle vient de leur trop grande rigidité, il faut mettre en œuvre les mêmes remedes.

Si elle vient de diverses causes à la fois, on doit faire concourir les remedes que nous avons décrits ci-dessus, & les combiner ensemble.

Toute cette théorie de la chaleur fait concevoir pourquoi une *fievre* très-chaude est aiguë, rapide en ses progrès, putride & pestilentielle dans le plus haut degré de chaleur; pourquoi le lit, l'air enfermé, les alimens, les médicamens chauds sont si nuisibles dans ces maladies; pourquoi l'ardeur qui se fait sentir vers le cœur & les hypocondres, est d'un si mauvais augure.

La même doctrine nous apprend l'origine, la nature, les effets de la secheresse, & nous sert de guide dans la curation qui se fait par l'usage des boissons laxatives, aqueuses, miellées, un peu acides, des fomentations, des bains, des lavemens & des gargarismes de même nature. BOERHAAVE.

Des prognostics que fournit la chaleur dans les maladies aiguës.

Comme la chaleur, la froideur, la secheresse, l'humidité, la mollesse, la rudesse & les douleurs ont rapport au sentiment, & fournissent des signes & des symptomes pour le prognostic, aussi bons & aussi assurés qu'aucun de ceux qu'on peut tirer d'autres chefs, je me crois obligé à traiter de chacune d'elles séparément. Je commencerai d'abord par la chaleur, qui, pourvu qu'on ne néglige point les autres signes, peut fournir des présages assurés de vie & de mort.

Il faut d'abord observer, relativement aux prognostics, que la chaleur est douce ou tiede, ou forte & violente. Une chaleur douce & légere est toujours bonne, surtout si, suivant Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*, elle est accompagnée d'une mollesse uniforme par tout le corps, ou égale à celle dont la même personne joüissoit dans le tems qu'elle étoit en santé. Certaines personnes ont la chair naturellement froide, il y en a d'autres qui l'ont médiocrement chaude, & d'autres enfin en qui elle est brûlante; d'où il suit que c'est un bon signe lorsque la chaleur du malade est la même que celle dont il joüissoit, tandis qu'il se portoit bien. De-là vient qu'une chaleur forte & véhémente est quelquefois aussi loüable dans un malade, qu'une chaleur modérée ou une fraîcheur, entant qu'elle approche du degré de chaleur qui lui est naturel lorsqu'il est en bonne santé. On doit porter le même jugement de l'urine & des autres excrétions, qui sont toujours salutaires lorsqu'elles ressemblent à celles qui se font pendant que le corps est en bon état. C'est donc une très-bonne marque dans une maladie, lorsque le corps ne souffre que peu ou point d'altération par rapport à la chaleur.

A l'égard de la chaleur fébrile, la meilleure est celle qui est douce, tempérée, égale dans toutes les parties du corps, & jointe avec une espece d'humidité qui la fait ressembler à la chaleur naturelle, qui, comme dit Galien, *in 2. de Natur. hum* est non seulement modérément chaude, mais encore humide, & par-là opposée à celle qui est aiguë & ignée, &, comme telle, entierement contraire à la naturelle. Ce degré tempéré de chaleur est donc toujours bon, à moins que la malignité de la maladie ne nous en impose; car il y a plusieurs maladies malignes qui sont accompagnées d'une chaleur douce & légere tout-à-fait semblable à la naturelle, à cause que la chaleur est concentrée en-dedans, & ne peut se répandre en-dehors; c'est pourquoi cette espece de chaleur a besoin, pour être bonne, d'être accompagnée d'une mollesse uniforme partout le corps, ainsi qu'Hippocrate l'exige dans ses *Prognostics*: c'est un bon signe, dit il, lorsque tout le corps est également mou & chaud; car l'uniformité de la mollesse est ce qui distingue une chaleur salutaire de tout autre qui ne l'est point, puisque la chaleur du malade peut paroître tempérée & uniforme, & provenir néantmoins d'une maladie maligne. Dans une pareille circonstance, on connoît & on distingue l'état du malade par la mollesse inégale de son corps, particulierement par la dureté des hypocondres, & par l'inégalité avec laquelle la chaleur se distribue par-tout le corps; les extrémités, par exemple, étant moins chaudes que le ventre, dont la région & les visceres ont un degré de chaleur très-considérable. Il s'ensuit donc qu'une chaleur tempérée également répandue partout le corps, & qui se trouve jointe avec une mollesse uniforme, est toujours un bon signe, puisqu'il est impossible pour lors que la maladie soit mortelle; l'union de ces propriétés étant une marque certaine que les visceres sont exempts de phlegmon, d'obstruction & de corruption.

La mollesse uniforme de tout le corps distingue aussi la chaleur salutaire de celle qui est hectique; car cette derniere, qui est quelquefois douce & légere au toucher, a fait méconnoître la situation de ceux qui avoient une hectisie.

La chaleur hectique n'est point ordinairement accompagnée de la mollesse, mais plutôt de la maigreur du corps; & l'on connoît la *fievre* hectique non-seulement à cette marque, mais encore à l'inégalité de la chaleur: car la *fievre*, comme observe Galien, augmente après qu'on a mangé.

Il s'ensuit donc que la meilleure chaleur est celle qui est tempérée, également répandue par-tout le corps, & jointe avec la mollesse uniforme de la chair; & non-seulement une chaleur ainsi qualifiée, mais même une chaleur forte & véhémente, répandue dans toutes les parties du corps, dans les *fievres* chaudes, n'est point à condamner; puisque, comme Galien l'observe dans

son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, une des propriétés des *fievres* chaudes-malignes, est d'empêcher la chaleur de se communiquer aux parties extérieures ; comme au contraire, c'en est une de celles qui n'ont rien de malin, d'exciter dans tout le corps un degré uniforme de chaleur, sans en excepter les parties les plus extérieures ; ce qui prouve, comme dit Galien, sur les *Aphorismes*, que les visceres sont exempts d'inflammation.

C'est souvent un bon signe dans les maladies aiguës, lorsque quelques parties du corps, surtout celles qui sont voisines de la peau, s'échauffent à un point extraordinaire, parce que la Nature dépose & décharge souvent sur elles la véhémence de la chaleur & les humeurs peccantes ; car il vaut mieux dans ces sortes de cas, que les extrémités acquierent un degré de chaleur extraordinaire, que si elles venoient à se refroidir. De-là vient que le froid des extrémités est un très-mauvais symptome dans les maladies aiguës ; & qu'au contraire c'en est un très-bon, lorsqu'elles s'échauffent, parce que c'est une preuve que les visceres internes sont exempts de phlegmon, d'inflammation, ou d'une putréfaction considérable d'humeurs, & que la nature n'est point opprimée par une multitude de crudités. Cela signifie encore que la chaleur fébrile a quitté les visceres, & s'est jettée sur les parties éloignées, ou que les humeurs nuisibles se sont portées sur les mêmes parties ; car une chaleur extraordinaire qui se communique jusqu'aux piés, indique dans plusieurs cas le déclin de la maladie : de-là vient qu'Hippocrate *de R. V. I. A.* ordonne dans le déclin de la *fievre*, lorsque la chaleur descend vers les piés, de donner à manger au malade.

La chaleur des extrémités qui est accompagnée de rougeur & d'inflammation, est aussi un fort bon signe : en confirmation de quoi, Hippocrate nous dit dans ses *Prognostics*, que « ceux qui ont une esquinancie se trouvent extremement soulagés, lorsque le cou & la poitrine deviennent rouges, & que l'érésipele ne rentre plus en dedans. » Il ajoute un peu après, « le danger est beaucoup moindre, lorsque la tumeur & la rougeur se portent en dehors. »

Après avoir fait ces Observations sur les chaleurs qui sont bonnes & salutaires, nous allons parler de celles qui sont mauvaises & pernicieuses ; je mets au premier rang cette chaleur du corps, qui est accompagnée d'une colliquation & d'un *tabes*, telle qu'est celle des Hectiques, qui, à moins qu'on ne la corrige avant qu'elle ait fondu les parties solides, conduit infailliblement le malade au tombeau. Cette espece de chaleur est égale & uniforme, aiguë & peu sensible au toucher & aux sens, ce qui est cause que plusieurs Medecins ne connoissent la *fievre* hectique, qu'après qu'elle a déja fait des progrès. Galien, ainsi que nous l'avons observé dans un autre endroit, nous apprend à connoître cette chaleur par les signes suivans :

« La *fievre* hectique rend les parties solides du corps brûlantes, ce qui fait qu'elle subsiste toujours sans aucune altération, accompagnée d'une chaleur qui affecte le toucher aussi foiblement que la pierre à chaux. Toutes les fois donc que le malade mange ou boit, il arrive la même chose que si l'on versoit de l'eau sur de la chaux vive, & la chaleur devient beaucoup plus sensible au toucher. »

Cette chaleur uniforme du corps qui accompagne la *fievre* continue est toujours à craindre, quand même elle approcheroit de la tiédeur ou de la fraîcheur, parce qu'elle prouve que toute la force de la chaleur est renfermée dans les visceres.

Galien, dans son second Commentaire sur Hippocrate, *de R. V. I. A.* & sur le Livre des *Prognostics*, nous dit « que c'est un signe de malignité dans les maladies aiguës, lorsque la chaleur du corps n'est point proportionnée à la nature de la *fievre*, & que le malade dort avec les membres découverts, bien qu'ils soient froids ou tiedes, comme s'il les avoit brûlans. »

Quoique cette tiédeur ne soit jamais bonne, elle ne sauroit cependant fournir toute seule un prognostic assuré, non plus qu'une chaleur violente, qui, quoique toujours mauvaise par elle-même, n'est d'aucune utilité pour le présage, puisqu'au contraire nous jugeons de l'approche d'une crise par la chaleur excessive qui s'empare du corps après un frisson. Il faut donc juger du degré de certitude dont elle peut être accompagnée par d'autres signes.

La chaleur violente, soit de tout le corps, ou seulement de la poitrine & du bas-ventre, est pernicieuse lorsqu'elle dure long-tems, parce qu'elle épuise les forces, fond & desseche les parties, & met la vie du malade en danger, lorsqu'elle est suivie de spasmes ; car les convulsions qui viennent d'une cause capable de dessécher les nerfs sont toutes mortelles. De-là vient qu'Hippocrate, *VII. Aphor.* 13. regarde les convulsions ou le *Tetanos* qui succede à des chaleurs violentes, comme un très-mauvais signe.

Un violent degré de chaleur au visage, dans les hypocondres, ou dans la poitrine est très-mauvais ; car dans les deux derniers cas, il indique un phlegmon dans quelqu'un des visceres, & dans le premier une inflammation de cerveau ; quoiqu'il soit vrai de dire que la rougeur du visage n'est pas toujours un signe que le cerveau soit ainsi affecté, puisqu'elle annonce quelquefois une hémorrhagie : mais elle ne présage rien que de funeste, lorsqu'elle se trouve jointe avec quelques autres signes pernicieux. Aussi lisons-nous en conséquence dans le premier des *Prorrhétiques* 49. que la rougeur du visage qui est accompagnée d'une mine sévere & chagrine, est un très-mauvais signe. Car, comme dit Galien, lorsque le visage est rouge, & l'air extremement chagrin & sévere, c'est un signe que le cerveau est affecté de quelque maladie chaude qui rend le sang *aduste*. Ce même Auteur regarde la rougeur excessive du visage, qui est accompagnée de sueurs, comme un signe de malignité, & un présage assuré de la mort du malade, parce qu'elle indique une inflammation considérable du cerveau, qui passe pour une maladie mortelle, de même qu'on regarde la sueur qui ne procure aucun soulagement au malade, comme un signe pernicieux.

La même chose est confirmée & répétée dans le premier Livre des *Prorrhétiques* 67, où il est dit, « que les frissons ardens sont en quelque sorte pernicieux : mais que la rougeur du visage avec sueur, est mauvaise dans ces sortes de cas. »

Toute chaleur excessive dans le bas-ventre ou la poitrine, est toujours mauvaise, parce qu'elle indique souvent quelque maladie considérable & mortelle dans ces parties ; comme lorsqu'elle provient d'un phlegmon malin de quelqu'un des visceres. Dans ce cas, les parties extérieures sont tiedes ou froides, conformément à ce que nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhétiques* « que les chaleurs brûlantes qui subsistent dans les hypocondres, après un refroidissement général, sont mauvaises en tout tems : mais surtout quand elles sont accompagnées de sueurs. » L'Auteur s'exprime d'une maniere encore plus expressive, 4. *Aph.* 48. « Dans toute *fievre* non-intermittente, dit-il, si les parties extérieures sont froides, tandis que celles de dedans brûlent de chaud & sont altérées, la maladie est mortelle. »

Toute chaleur brûlante autour de l'estomac (Voyez *Cardiogmos*) est mauvaise dans quelque espece de *fievre* que ce soit, *IV. Aph.* 64. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques* 66. porte le même jugement de celle qui se fait sentir dans les côtés, & qui est accom-

pagnée de douleurs: « car une chaleur brûlante dans le « côté avec douleur, dit Galien sur cet endroit, indi- « que un phlegmon dans cette partie, lequel ne man- « que pas de venir à suppuration, lorsqu'il survient « un frisson. » Or il est rare qu'on puisse remédier à la suppuration d'un phlegmon des visceres: mais elle est tout-à-fait incurable, lorsque les forces sont déja épui- sées.

C'est un mauvais signe, suivant l'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques* 66. lorsqu'un malade sent augmenter la chaleur ensuite de quelque évacuation, au lieu de voir diminuer la *fievre*; « car, dit-il, le retour « de la chaleur fébrile après un refroidissement occasion- « né par des sueurs, ne présage rien de bon, non plus « que les ardeurs qu'on ressent dans les côtés avec dou- « leur, lorsqu'il survient un frisson. » Car, comme dit « Galien, dans son Commentaire, « lorsqu'un malade « après avoir sué, sent un froid contre nature, & est « de nouveau attaqué de la *fievre*, son cas n'est pas « exempt de danger. » L'Auteur du premier Livre des « *Prorrhétiques*, dit encore, « que le retour de la cha- « leur fébrile, après des insomnies & des sueurs, est « très-mauvais; » & il répete la même chose dans les *Prénotions de Cos*, 41.

On peut ajouter à ce qui précede, que rien n'est plus pernicieux dans les maladies aiguës, que de ne pouvoir plus se réchauffer, parce que cet accident est occasionné par l'extinction, la résolution ou la suffocation de la chaleur naturelle. Le cas est également dangereux, lorsque cela arrive aux parties les plus externes du corps, ou que celles-ci ont peine à recouvrer leur chaleur. Nous lisons à ce sujet dans le premier des *Epidémiques*, *Sect. I. Stat.* 1. que dans une *fievre* épidémique mortelle, les malades furent affectés d'un refroidissement considérable des extrémités, & qu'on eut toutes les peines du monde à y rappeller la chaleur.

Enfin, c'est un mauvais signe, lorsque le chaud & le froid se succedent tour-à-tour; car c'est une preuve, dit Galien, que la maladie est extremement maligne, & qu'elle sera de longue durée, si tant est qu'elle ne soit point mortelle. Ce même symptome présage la mort dans les maladies aiguës qui épuisent sur le champ les forces. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

Prognostics qu'on tire de l'humidité & de la sécheresse dans les maladies aiguës.

On tire quelquefois des présages dans les maladies aiguës, de l'humidité & de la secheresse de tout le corps, ou seulement de quelqu'une de ses parties. On observe souvent dans ceux qui meurent d'un empyéme ou d'une phthisie un peu avant leur décès, une humidité copieuse qui se répand quelquefois sur tout leur corps, & quelquefois sur le ventre & les jambes seulement. Hippocrate, *Lib. Prognost.* déclare l'hydropisie qui accompagne ou qui provient d'une maladie aiguë, mortelle, entant qu'elle est occasionnée par l'extinction de la chaleur naturelle. « Les hydropisies, dit- « il, qui sont causées par une maladie aiguë, sont mau- « vaises; car loin de faire cesser la *fievre*, elles aug- « mentent la douleur & le mal, & mettent le malade « au tombeau. »

La secheresse & la dureté de tout le corps ou de quelqu'une de ses parties, fournit encore des occasions fréquentes de présager la mort dans les maladies aiguës. La sécheresse & l'exténuation de tout le corps, après une *fievre* chaude opiniâtre, présagent une habitude hectique dont la mort est la suite, comme le savent tous ceux qui sont versés dans la Medecine. La sécheresse extraordinaire du front, de la langue & des autres parties du corps, présage souvent la mort, comme dans le cas du jeune homme de Melibée, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 16. qui ayant de mourir, eut, à ce que dit Hippocrate, la peau du front extremement seche & tendue. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

Délire fébrile.

Le délire est une production d'idées qui ne sont point conformes aux causes externes, mais à la disposition intérieure du cerveau, avec un jugement qui naît de ces idées, une affection de l'ame & le mouvement du corps qui s'ensuit. Ces choses séparément prises ou combinées entre elles produisent selon leurs différens dégrés, différens genres de délires.

Il suppose donc toujours une affection maladive de la moelle du cerveau, qui peut être produite par une obstruction quelle qu'elle soit, par tout ce qui peut empêcher le sang d'aller au cerveau, d'être transmis au-delà & d'en revenir; par une circulation trop rapide, par la stagnation des liqueurs & par plusieurs autres causes, qu'il faut soigneusement rechercher pour pouvoir guérir ce genre de mal.

Car selon leur diverse nature, il faut choisir divers remedes ou différentes méthodes. Le bain chaud des piés, les épispastiques appliqués aux piés & aux jarrets, le frottement fait à ses parties, les clysteres délayans composés d'eau seule, les alimens légers, une boisson délayante, calmante, desobstructive, les médicamens émolliens appliqués à la tête, quelquefois les émétiques, les purgatifs, des anodyns légers, la saignée du pié, le flux hémorrhoïdal ou menstruel, procuré par des épispastiques sont les principaux.

Pour les prognostics que l'on tire du délire. Voyez *Delirium*.

Coma fébrile.

Le coma est une envie continuelle de dormir dans la *fievre*, avec ou sans effet: il suppose dans tout le cerveau certaine disposition qui empêche l'exercice des sens & des mouvemens animaux: cet empêchement peut venir de ce qu'il ne vient pas du cerveau une assez grande quantité de sang artériel, ou de ce qu'il n'y circule pas librement, ou de ce que les esprits ne peuvent se séparer du sang dans les nerfs, ou de ce que leur flux & leur reflux par les nerfs ne peut se faire.

Plusieurs causes différentes & souvent contraires, telles que sont toutes les évacuations ou réplétions considérables; le trop grand épaississement du sang devenu gluant, gras ou inflammable; toutes les causes qui compriment la substance même du cerveau, telles qu'elles soient, peuvent donc occasionner cette affection dans les fievres; elle peut être aussi l'effet de la compression des nerfs.

D'où l'on comprend qu'un Medecin doit bien faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particuliere de ce mal, avant que de déterminer quels remedes conviennent, & comment il faut les employer: car on est souvent obligé d'avoir recours à des choses contraires les unes aux autres; & souvent un assoupissement long & opiniâtre, après avoir tout tenté inutilement, cesse enfin de lui-même quand le période de la *fievre* est achevé.

Les remedes que nous avons indiqués pour le délire conviennent ici, surtout les fomentations appliquées à la tête & au cou.

Mais si l'on voit des signes d'une grande inflammation, il faut traiter ce mal comme une maladie principale. Voyez *Phrenitis* & *Somnus*.

Insomnie fébrile.

L'insomnie est le contraire du coma, par là on comprend sa nature, & on sait qu'elle est le plus souvent produite par les premiers commencemens d'une légere inflammation de cerveau, qui venant à augmenter, la fait souvent dégénérer en coma.

L'insomnie se guérit par le repos des muscles, par la tranquilité

tranquilité de l'esprit, en éloignant les objets qui frappent les sens; par un froid modéré, en humectant l'air par des vapeurs aqueuses, par des alimens doux & émolliens, par des boissons farineuses, douces, émollientes, par un murmure doux, continuel, agréable & dont le son soit clair & flateur : par des médicamens farineux, un peu huileux, humectans, adoucissans, par l'odeur des plantes soporiferes : par l'usage des anodyns, des parégoriques, des somniferes, des narcotiques : mais avant tout cela il faut commencer par les remedes qui sont propres à dissiper l'inflammation, & à en arrêter les progrès. Boerhaave.

Des Prognostics qu'on tire de la veille dans les maladies.

Pour connoître l'usage dont la veille & le sommeil peuvent être dans le prognostic, il faut d'abord les considérer l'un & l'autre dans leur état naturel; car toutes les fois qu'on n'apperçoit aucun changement à cet égard, il est aisé de former un prognostic; puisque si le malade dort & veille comme il avoit coutume de faire pendant qu'il se portoit bien, on a lieu d'espérer qu'il recouvrera la santé. Car il paroît impossible qu'un malade meure tant qu'il dort & qu'il veille comme de coutume.

Voici comme Hippocrate s'explique là-dessus dans ses *prognostics*.

« Le sommeil est bon lorsqu'il est naturel, ou que le malade veille le jour & dort la nuit : mais il ne vaut rien lorsqu'il arrive quelque changement à cet égard. »

Il dit encore dans l'Aphorisme second de la deuxieme Section, que c'est un bon signe lorsque le sommeil appaise le délire.

Galien définit la veille : « une extase de l'ame, (par où il entend, à ce qu'il paroît, les esprits animaux) depuis son origine jusques dans toutes les parties du corps, laquelle est tantôt grande & copieuse, & tantôt petite & peu considérable; à cause que l'ame s'éloigne de son origine quelquefois pendant un tems considérable & d'une maniere abondante, & d'autre fois pendant moins de tems & en moindre quantité. »

Voilà donc (selon lui) quelle est l'origine de la veille, dont il est maintenant question : c'est, dit-il, une extension & une effusion grande & surnaturelle de l'ame depuis son origine jusques dans toutes les parties du corps, laquelle provient de la sécheresse du cerveau, occasionnée par des sucs ou des vapeurs chaudes & acres; ainsi qu'il nous l'apprend dans plusieurs endroits, surtout *Lib. III. de Loc. Affect. & Com.* 4. *in Lib. de* R. V. I. A. Il dit, *Com. in Prognost. & Lib. IV. de Præsag. ex Pulf. Cap.* 4. *Lib III. de Loc. Affect.* & dans plusieurs autres endroits, que la veille est l'effet de la secheresse, & le sommeil celui de l'humidité; & que comme c'est la propriété de la chaleur de causer le délire, c'est aussi celle de la sécheresse de causer la veille : de-là vient que ceux qui ont le cerveau extremement chaud & sec sont privés du sommeil & tombent dans le délire, ainsi que le même Auteur l'observe, *Lib. IV. de Præsag. ex Pulf. cap.* 8. il dit dans son Commentaire sur l'Aphorisme trente-unieme de la deuxieme Section que les insomnies auxquelles les vieillards sont sujets ne viennent que de sécheresse.

Voyons maintenant de quelle utilité la connoissance des causes des veilles peut nous être pour prédire l'issue des maladies. Je vais d'abord parler de celles dont on peut tirer des prognostics favorables : car quoique les veilles par elles-mêmes soient mauvaises, il s'en trouve cependant de salutaires, & telles sont celles qui précedent des crises avantageuses, & qui sont accompagnées d'inquiétudes, d'anxiété, du délire, de convulsions; de douleurs & d'autres symptomes, comme Galien l'observe dans *le troisieme Livre des Crises.* Ces veilles sont ordinaires dans l'accroissement ou le plus haut de la maladie; car les malades sont pour lors presque toujours éveillés, le mal augmente & la *fievre* s'aigrit à proportion que la crise approche, ainsi que Galien nous l'apprend dans son Commentaire sur l'Aphorisme 70 de la quatrieme Section. Ce même Auteur, *Lib. III. de Crisibus*, regarde la veille qui est accompagnée de signes de coction dans les maladies aiguës comme l'avant-coureur d'une crise. C'est de ces sortes de malades dont il est parlé dans le premier des *Prorrhétiques*, 132, 135, 136. « Ceux qui de calmes & tranquiles qu'ils étoient » (ἐυ̃λ) au lieu duquel plusieurs lisent ἐυ̃θέλα) « tombent tout d'un coup dans le trouble & l'agitation, ne peuvent dormir & saignent du nez, se trouvent quelque peu soulagés le sixieme jour. » *Et Text.* 135. « Ceux qui sont affectés d'une pesanteur de tête, & d'une douleur dans le front accompagnée d'une insomnie continuelle, sont sujets à une éruption de sang par le nez. » *Et Text.* 136. « Les veilles continuelles avec des agitations & des inquiétudes soudaines, indiquent une hémorrhagie, & surtout si quelque excrétion pareille a précédé. » *Et Text.* 139. « Toute horreur accompagnée de sueurs critiques, qui revient le lendemain avec une insomnie dont on ne peut découvrir la cause, présage, selon moi, une hémorrhagie. » *Et Coac.* 110. « Toute inquiétude subite avec insomnie & des déjections dures & noires, présage souvent une hémorrhagie. »

Telles sont les veilles dont on peut tirer des prognostics touchant la guérison du malade, de même que des douleurs, des convulsions, des délires & des anxiétés qui précedent une crise.

Toutes les veilles, excepté celles dont on vient de parler, de quelque cause qu'elles viennent, & de quelque circonstance qu'elles soient accompagnées, sont mauvaises; car la veille desseche le corps; & comme Galien l'observe, *VII. M.M. cap.* 6. est extremement préjudiciable à ceux qui sont d'un tempérament sec, & les jette, lorsqu'elle dure long-tems dans des mouvemens convulsifs & dans la consomption. Il n'est donc pas étonnant que dans les *fievres* chaudes, les veilles continuelles & obstinées occasionnent des convulsions mortelles, puisque dans d'autres cas elles causent des inflammations violentes, & dans quelques sujets, surtout dans les enfans, des *fievres* comme Galien l'observe, *Lib. I. de Sanitat. tuenda.* Les veilles refroidissent aussi les visceres internes en résolvant leur chaleur. C'est ce qu'Hippocrate confirme, *VI. Epid. Sect.* 4. *Aph.* 12. "Dans la veille, dit-il, les parties externes sont beaucoup plus chaudes que les internes." Il nous apprend encore dans le même endroit que la veille consume & résout les corps : de sorte qu'il faut nécessairement, suivant Galien, *Lib. XII. de M. M. cap.* 8. qu'elle affoiblisse & qu'elle épuise à la fin le malade. Ajoutez à cela que les veilles fomentent & augmentent les crudités des humeurs, ainsi que Galien nous l'apprend. *Com.* 1. *in Lib. de R. V. I. A.*

Toutes les veilles sont donc mauvaises dans les maladies aiguës : mais les plus pernicieuses sont celles qui sont continuelles, & qui occasionnant tous les fâcheux symptomes dont on vient de parler, ne peuvent que présager un évenement funeste. En effet c'est l'ordinaire des veilles de causer des convulsions & le délire, & cela de deux manieres; savoir, en desséchant & enflammant le cerveau, ou en le remplissant d'une humeur chaude; car toutes veilles, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, indiquent ou la vacuité & la sécheresse du cerveau, ou une plénitude d'humeurs

chaudes, ou l'inflammation de cette partie. Les convulsions & le délire dont la veille est accompagnée, & qui proviennent de cette derniere cause, ne sont point absolument funestes, & l'on peut y remédier quelquefois par la résolution & l'évacuation de l'humeur chaude, ou par une révulsion vers quelque autre partie. Nous lisons à ce sujet, *Coac.* 109. « que c'est « un signe de convulsion dans un enfant qui a une *fie-* « *vre* aiguë d'être constipé, de ne pouvoir dormir, de « crier sans cesse, de s'agiter, de changer de couleur « & d'être extrêmement rouge. » De-là vient qu'Hippocrate, *VII. Aph.* 18. regarde avec raison les veilles qui sont accompagnées de convulsions & du délire comme un mauvais signe.

Les convulsions & le délire qui accompagnent ou succedent à des veilles continuelles, & qui ne sont point causés par une plénitude d'humeurs chaudes dans le cerveau, sont absolument mortels, de même que les convulsions qui succedent aux *fievres* chaudes. Tel étoit le cas du phrénétique qui mourut le quatrieme jour, faute de pouvoir dormir, comme Hippocrate l'observe. *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4.

Les veilles qui se trouvent avec d'autres symptomes, par exemple, un vomissement érugineux & une douleur de tête, présagent un furieux délire & la mort du malade, conformément à ce que dit l'Auteur du premier Livres des *Prorrhétiques* 10. « Toute douleur de tête « accompagnée d'un vomissement de matiere verdâ- « tre, d'insomnie & de surdité, est bien-tôt suivie de « la manie, » comme il arriva dans le cas du phrénétique dont on a parlé ci-dessus.

Il suit de ce qu'on vient de dire que les veilles perpétuelles sont mortelles dans les maladies aiguës, comme elles le furent dans le cas du phrénétique dont on a parlé, & dans celui de la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. qui fut quatre jours sans dormir & qui mourut le sixieme. Hippocrate nous apprend, *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. que plusieurs personnes qui avoient des *fievres* chaudes moururent faute de sommeil. Il assure en conséquence dans les prognostics que c'est un très-mauvais signe lorsque le malade ne peut dormir ni nuit ni jour; car cela indique une douleur & une grande anxiété, ou un délire.

Les veilles qui se trouvent jointes avec quelque signe mortel, sont absolument funestes. Il faut ici avoir égard aux évacuations qui accompagnent ce défaut continuel de sommeil; car si elles sont mauvaises, elles présagent une mort certaine, en tant qu'elles indiquent une excrétion symptomatique, inutile ou dépravée.

Les veilles accompagnées de froid & d'une sueur de tête constante & copieuse, sont mauvaises. Nous lisons à ce sujet dans les *Prénotions de Cos*, 41. que « ceux qui « ont des sueurs froides, qui ne dorment point & en « qui le froid & le chaud se succedent alternativement « sont en très-mauvais état. »

Il en est de même de celles qui sont accompagnées d'autres excrétions qui ne procurent aucun soulagement au malade & qui indiquent une crudité, comme d'un degouttement de sang par le nez, & de vomissemens virulens.

Les veilles sont quelquefois suivies d'évacuations qui ne procurant aucun soulagement au malade, sont estimées mauvaises, nuisent au malade & augmentent la maladie. Une pareille circonstance dans toutes les évacuations & les symptomes qui devroient naturellement soulager le malade, est pernicieuse, ainsi que Galien nous l'apprend, *Com. in Prorrhet.* & dans plusieurs autres endroits, à cause que dans les maladies aiguës les excrétions & les autres circonstances qui ont coutume de soulager le malade, sont estimées mauvaises lorsqu'elles ne produisent aucun effet. Que si au lieu d'être salutaires elles font empirer la maladie, on peut les regarder comme absolument funestes.

Comme les convulsions, les phrénésies & les tremblemens sont souvent les suites des veilles continuelles, de même il arrive quelquefois qu'elles sont suivies d'un coma. Car comme un long sommeil après une veille opiniâtre qui fortifie le malade est un bon signe, de même celui qui le fatigue ne présage rien de bon, conformément aux deux premiers Aphorismes de la deuxieme Section, où il est dit « que le sommeil qui appaise le « délire est bon, & que toute maladie dans laquelle le « sommeil augmente la douleur & l'anxiété, est mor- « telle. » C'est au contraire un bon signe lorsque le sommeil fait du bien au malade.

Le *coma* qui succede à une insomnie continuelle est ordinairement mortel, parce qu'il provient du refroidissement de la résolution de la chaleur naturelle, qui, comme Galien l'observe, *Com. in IV. Aph.* 67. ne peut être que très-mauvaise; car le froid, dit-il, qui succede à des affections chaudes & seches, est incurable. Le *coma* succede quelquefois à l'insomnie, en conséquence d'une résolution de bile & d'une évaporation seche, qui occasionnoit la veille, l'humeur pituiteuse qui humecte le cerveau subsistant toujours; & un pareil *coma* lorsqu'il se trouve joint avec des signes de coction & qu'il n'abat point trop les forces, ne sauroit jamais être pernicieux. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Convulsion fébrile.

Voyez *Vulnus*.

La convulsion qui accompagne la *fievre* est toujours produite par un vice du cerveau, lequel provient ou d'une irritation qui se communique des parties inférieures au cerveau par le moyen des nerfs, ou de ce que les liqueurs du cerveau y sont poussées, transmises au-delà, & en reviennent d'une façon irréguliere ou déréglée. Et cette irrégularité peut avoir pour cause toutes celles du délire, du coma & de l'insomnie: c'est pourquoi il y a encore ici bien de la variété tant dans l'ostéologie que dans la curation.

Si ce mal dure long-tems, il affecte aisément tout le genre nerveux par la communication que les nerfs ont entre eux, d'où naissent des maux très-fâcheux.

La convulsion qui succede à l'inflammation du cerveau est presque toujours mortelle.

Lorsqu'immédiatement après des urines épaisses on en rend de claires & aqueuses, & qu'ensuite il survient des convulsions, elles sont des plus mauvaises; celles qui dans la *fievre* succedent à de grandes évacuations, sont ordinairement funestes, ainsi que celles qui sont accompagnées d'un délire perpétuel.

Avant que de tenter la guérison de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cause particuliere qui le produit, & la partie affectée en premier lieu d'où il tire son origine, ensuite y appliquer au plutôt des remedes qui puissent adoucir l'acreté, résoudre la matiere engagée & relâcher les parties qui sont en contraction; car pour guérir ces convulsions, il suffit presque ordinairement de délayer, de relâcher, de faire révulsion & d'adoucir; & on ne doit jamais ajouter foi au titre spécieux des prétendus anti-spasmodiques.

Mais si l'on remarque que la tête soit la premiere affectée, il faut suivre la méthode que nous avons indiquée ci-dessus au sujet du délire & du coma. BOERHAAVE, *Aphor.*

Prognostics qu'on tire des convulsions.

Quoique les convulsions soient toujours mauvaises par elles-mêmes, soit qu'elles soient seules ou qu'elles accompagnent d'autres maladies, elles ne laissent pas de fournir quelquefois des indications pour prognostiquer la guérison du malade: mais elles présagent plus souvent sa mort que sa guérison, surtout quand elles sont excitées dans les *fievres* par la sécheresse des nerfs. Les convulsions qui saisissent tout d'un coup le malade au commencement de la maladie ne fournissent aucun prognostic assuré. Elles accompagnent encore souvent les *fievres* &

n'indiquent autre chose qu'une multitude d'humeurs, sans aucun signe de guérison, à moins qu'elles ne soient critiques. Nous traiterons plus en détail des prognostics que fournissent les convulsions, après que nous aurons fait voir en quoi elles consistent & rapporté leurs causes & leurs différences.

La convulsion que les Grecs appellent σπασμὸς, *spasmus*, n'est autre chose, suivant Galien, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. qu'une tension involontaire des nerfs & des muscles, qui leur fait prendre une posture & une disposition pareille à celle que causeroit en eux un mouvement naturel & spontané. Il est dit dans le *Definitiones Medicæ*, qu'on attribue au même Auteur, que la convulsion est une affection des nerfs & des muscles, laquelle distend quelquefois tout le corps & quelquefois une de ses parties seulement. De là vient que plusieurs Auteurs donnent assez proprement le nom de tension & de distension à cette maladie, bien qu'il y en ait qui distinguent la convulsion ou le spasme de la distension, fondés sur ce passage d'Hippocrate, *IV. Aph.* 57. où il est dit, « que la *fievre* qui succede à une « convulsion ou distension (τεῖνος) fait cesser la maladie. » Mais Galien a résout cette difficulté & parfaitement établi la question dans son Commentaire, en nous disant que des trois différentes especes de convulsions, celle que les Grecs appellent *tetanos* mérite plus proprement le nom de distension que celui de convulsion, ne fut-ce qu'à cause que dans cette maladie les parties ne paroissoient point être dans des convulsions, mais également distendues de tous côtés, ce qui lui a fait donner le nom de distension.

On distingue encore la convulsion en trois especes, l'une permanente & sans mouvement apparent, dont il y a trois especes subordonnées, l'une appellée par les Latins *distensio*, par les Grecs *tetanos*, & par Celse *rigor*, dans laquelle tout le corps demeure immobile, droit & roide comme un pieu sans pouvoir pancher ni d'un côté ni d'autre. Celle-ci paroît être proprement ce qu'Hippocrate appelle *tetanos*, distension, & elle différe de la convulsion en ce que, comme nous venons de le dire après Galien, les parties ne paroissent être affectées d'aucune convulsion.

La seconde espece est appellée *emprosthotonos*. (Voyez *Tetanus*.) Elle consiste dans une contraction de la tête, du cou & du reste du corps en-devant, ce qui l'a fait appeller *tentio ad anteriora*, « tension vers les parties « antérieures. »

La troisieme espece est appellée *opisthotonos* (voyez *Tetanus*) par les Grecs, & *tensio ad posteriora*, « tension vers « les parties postérieures, » par les Latins.

Galien dans son Livre des *Définitions Médicinales*, a compris ces trois especes de convulsions permanentes dans le passage suivant.

« Les Voyageurs, dit-il, qui meurent de froid en chemin « sont attaqués de ces especes de convulsions (*rigor*) « que les Grecs appellent *emprosthotonos*, *opisthotonos* & « *tetanos*, à cause que dans ces sortes d'accidens le « corps se fléchit tantôt en-devant, tantôt en arriere, & « demeure quelquefois droit & immobile sans pancher « ni d'un côté ni d'autre. »

L'autre espece de convulsion consiste dans un mouvement fréquent & interrompu, ce qui lui a fait donner par les Medecins le nom de mouvement convulsif ou de convulsion, *ex materia non proportionata*, comme lorsqu'elle est excitée par l'irritation & le picotement des parties nerveuses, ou par la tension & l'allongement violent de ces mêmes parties, comme dans la maladie à laquelle les Grecs donnent le nom d'épilepsie; ou bien elle est causée par une sensation mordicante qui affecte l'orifice du ventricule, ou par quelque injure que le cerveau a reçue. Cette derniere espece ne mérite point, à proprement parler, le nom de convulsion, mais bien celui de mouvement convulsif : elle est ou générale, comme lorsque le cerveau est principalement affecté, ou particuliere, en conséquence de l'irritation de quelque muscle ou nerf particulier, de même qu'on donne le nom d'universelle à une convulsion permanente ou immobile, lorsqu'elle s'empare de tout le corps en conséquence de l'affection du cerveau, & de particuliere quand elle n'affecte qu'une seule partie du corps; comme, par exemple, dans la maladie que quelques-uns appellent spasme cynique, dans laquelle la bouche ou plutôt les parties de la bouche sont affectées de mouvemens convulsifs.

A l'égard des parties qui peuvent être affectées d'une convulsion ou distension, & de l'endroit affecté dans les convulsions, Galien, *de Loc. Affect. Lib. III. cap.* 6. nous apprend que toutes les parties du corps qui ont du mouvement peuvent tomber en convulsion; car toutes les parties mobiles du corps se meuvent à l'aide des nerfs & des muscles, & ceux-ci ne peuvent être affectés de convulsions que ce mouvement ne s'en ressente, comme il arrive dans le grincement des dents, que les Grecs appellent *trysmos*, & qui, suivant Galien, *de Loc. Affect. Lib. II. cap.* 2. n'est autre chose qu'une convulsion des muscles.

Il nous apprend dans le même Traité, *Lib. III. cap.* 6. à connoître par le moyen de la partie qui est dans les convulsions, qui de la moelle épiniere, du cerveau ou des nerfs est affecté.

« Lors, dit-il, que tout le corps est attaqué de convul« sions, imaginez-vous que cette partie là est affectée, « qui, comme le tronc par rapport aux branches d'un « arbre, est le tronc commun de tous les nerfs, & non « point seulement de quelques-uns dans une partie, en « maniere de branche, ainsi qu'il arrive lorsqu'une des « jambes ou des mains vient à être attaquée de convul« sions; car dans ce cas la convulsion de tout le mem« bre prouve que l'origine des nerfs qui s'y distribuent « est affectée, par l'exemple d'une branche d'arbre. « Lors au contraire que tout le corps est affecté, on « doit supposer que l'origine commune de tous les « nerfs situés au-dessous du visage, qui répond en pro« portion au tronc d'un arbre, est affecté, je veux dire, « les premieres parties de la moelle épiniere; ce qui « fait que les Medecins les plus expérimentés adaptent « leurs remedes à ces parties, sans faire aucune atten« tion au cœur. Que si le visage vient à être attaqué de « convulsions avec le reste du corps, nous avons soin, « non seulement de la moelle épiniere, mais encore du « cerveau. En effet, nous voyons souvent les levres, les « yeux, la peau du front, la mâchoire entiere & la ra« cine de la langue affectés de convulsions; & comme « l'Anatomie nous apprend que toutes ces parties sont « mues par des muscles & des nerfs qui tirent leur ori« gine du cerveau, nous jugeons que ce dernier est af« fecté toutes les fois que ces parties entrent dans des « convulsions; mais lorsque nous voyons les autres « parties du corps affligées de la même indisposition, « tandis que celles là restent dans leur état naturel, « nous concluons que l'origine de la moelle épiniere « est affectée. »

Après avoir ainsi appris à connoître la partie originellement affectée par celle qui est en convulsion, nous allons rechercher les causes de toutes les convulsions, & premierement de celles qui sont perpétuelles & permanentes sans mouvement. Toute convulsion, dit Hippocrate, *VI. Aph.* 39. est occasionnée par réplétion ou par inanition. La même chose est confirmée par Galien, *Lib. II. & III. de Loc. Affect. & in IV. & VI. Lib. Aph. & Lib. de Trem. Palpit. & Convuls.* & dans plusieurs autres endroits : mais surtout, *Lib. II. de Symptom. Caus.* où il dit « que la convulsion fait pren« dre aux nerfs & aux muscles la même posture & la « même disposition que celle où les jette la force ani-

« male lorsqu'ils sont dans leur état naturel. Soit donc « que le mouvement volontaire des muscles s'exécute « par la tension des muscles à leur origine, ou à l'ai- « de d'un esprit qui les remplit, les effets sont les mê- « mes dans la convulsion ; soit en conséquence d'un es- « prit flatueux qui peut s'engendrer dans les veines, ou « d'une multitude d'autres maladies, parmi lesquelles « le phlegmon est capable de causer une tension. » Tout cela est compris, selon Hippocrate, sous les deux chefs généraux de réplétion & d'inanition, dont la premiere a lieu dans le phlegmon, & la seconde dans les *fievres* chaudes & seches. Une preuve que la réplétion & l'inanition immodérées suffisent pour causer une tension dans les corps nerveux, c'est que les cordes des instrumens de musique se rompent toutes les fois qu'on les laisse dans un lieu moite & humide, ou chaud & sec : aussi a-t-on soin de les lâcher avant de les enfermer.

Galien, *Lib. III. cap.* 6. éclaircit cette génération des convulsions en ces termes.

« Si vous observez ce qui arrive aux corps nerveux, par- « ticulierement aux cordes d'une harpe qu'une intem- « périe immodérée de l'air a tendues au point de les « rompre, vous comprendrez aisément qu'il peut arri- « ver la même chose aux nerfs des animaux. »

Mais, comment les cordes se roidissent-elles par un tems trop sec ou trop humide au point de se rompre ? Je réponds à cela que l'humidité les humecte au point de les gonfler excessivement, ce qui ne peut manquer d'y causer une tension extraordinaire : d'un autre côté, comme le soleil fait retirer les peaux en les desséchant, de même la sécheresse fait raccourcir les cordes : aussi remarque-t-on que les courroies qu'on fait sécher au feu se retirent & se raccourcissent.

A ces deux causes des convulsions, Galien sur l'*Aphorisſ.* 25. en ajoute une troisieme, savoir, la foiblesse des parties nerveuses, qui, jointe à la quantité d'alimens crus dont les enfans abondent, les rend extremement sujets aux convulsions.

Les parties nerveuses sont souvent remplies d'une humeur crue, qui, comme Galien nous l'apprend, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. les jette souvent dans des convulsions. C'est ce dont on voit un exemple dans les enfans, qui abondant en crudités & n'ayant point leurs parties nerveuses assez fortes, sont aisément affectés de distensions, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend, *III. Aph.* 25. De-là vient qu'il conseille, *II. Epid. Sect.* 5. lorsque les enfans (*a*) ont des convulsions, d'exciter une *fievre*, avec laquelle on emporte quelquefois cette maladie sans que le sujet courre aucun risque.

On peut attribuer à la réplétion les convulsions qui sont occasionnées par l'humidité de l'air, comme lorsque Galien nous dit, *in Epid. Sect.* 2. après Hippocrate, qu'un grand nombre de personnes, surtout d'enfans, furent affligés de convulsions à la suite d'un tems froid & humide ; aussi bien que celles qui proviennent de l'usage immodéré du vin.

Quelquefois aussi les parties nerveuses se roidissent & entrent en convulsion pour être abreuvées de sang ou d'excrémens bilieux, quelquefois en conséquence d'un vent, & souvent d'un phlegmon, soit immédiatement, ou à cause de leur correspondance avec les parties voisines. C'est ainsi que sont occasionnées les tensions des hypocondres qui proviennent d'une inflammation violente du diaphragme, de la pleure ou du foie, aussi bien que les convulsions que causent les plaies qui sont accompagnées d'une inflammation.

Les parties se dessechent, ou, pour me servir de l'expression d'Hippocrate, se vuident, aussi-bien par une chaleur brûlante, que par un froid immodéré. Nous lisons de ce dernier, *V. Aph.* 17. qu'il cause des convulsions & des distensions, & *ibid. Aph.* 20. « que le froid irrite « les ulceres, durcit la peau, rend les douleurs insup- « portables, noircit la partie, & excite des frissons, « des convulsions & des distensions. » Galien dit là-dessus dans son Commentaire, « que le froid immodé- « ré excite ces convulsions & ces distensions avec un « refroidissement des nerfs ; & que comme il ne con- « vient point que cette substance soit dissoute par une « chaleur extraordinaire ; de même il faut empêcher « qu'ils se refroidissent & se contractent. » Car le froid excessif venant à affecter les nerfs, les muscles, les tendons & les ligamens, rend d'abord la peau inégale en repoussant la chaleur & l'humidité en dedans : il la desseche ensuite en exprimant les parties les plus subtiles, il comprime, il condense & il durcit, & obstruant les sinus & les pores internes, il empêche la dissipation & la perspiration, de même que la réception de l'aliment, de maniere que les parties restent roides, dures & distendues. Nous lisons à ce sujet, *Coac.* 23. « que « le grand froid qui produit un opisthotonos est mor- « tel ; » & Galien dit dans son Livre des *Définitions Médicinales* que nous avons déja cité : « Que les voya- « geurs que le froid saisit, meurent d'un *emprosthoto-* « *nos*, d'un *opisthotonos* ou d'un *tetanos*. »

La chaleur immodérée produit le même effet d'une maniere beaucoup plus efficace ; car dissipant toute l'humidité des muscles & des autres corps nerveux, elle rend ces parties extremement seches & arides, au moyen de quoi elles se distendent & tombent dans des convulsions. C'est ce qui fait que les *fievres* chaudes qui dessechent les nerfs, comme le feroit le feu, produisent une distension & une convulsion des mêmes nerfs ; & comme Galien nous l'apprend sur le *IV. Aph.* 66. occasionnent des convulsions très-pernicieuses. C'est ainsi que les phrénésies mortelles, qui dissolvent la substance des nerfs par leur chaleur immodérée, dégénerent ordinairement en convulsions. De-là vient encore, que toutes les chaleurs fébriles considérables produisent le même effet par la sécheresse qu'elles causent, comme Galien nous l'assure dans son Commentaire sur le troisieme Aphorisme de la septieme Section : & il en est de même des veilles opiniâtres, & des évacuations & des purgations immodérées, comme nous l'apprenons du même Auteur sur *V. Aph.* 3. 4. & 7. *Aph.* 9. Il appelle toutes ces sécheresses, s'il m'est permis de me servir de ce terme, les causes des convulsions, *de Loc. Affect. Lib. III. cap.* 5. & il les comprend toutes dans le passage suivant.

« Car puisque la convulsion est occasionnée par le travail, « la veille, la faim, le chagrin, ou par une *fievre* chau- « de & seche, ainsi que nous le voyons dans les phré- « nésies ; on peut à juste titre en attribuer la cause à la « sécheresse & l'inanition. »

Nous avons donc assigné les différentes causes des convulsions perpétuelles & permanentes, & nous les avons rangées sous les chefs généraux de réplétion, & de sécheresse, d'évacuation ou d'inanition des parties nerveuses. Mais les convulsions qui sont accompagnées d'un mouvement manifeste, telles que les épileptiques, & celles auxquelles on donne le nom de mouvemens convulsifs, ont des causes toutes différentes. Car quelquefois elles proviennent d'une humeur grossiere & visqueuse qui obstrue les ventricules du cerveau, ce qui cause cette convulsion universelle, que les Grecs

(*a*) L'Auteur qui a corrigé Prosper Alpin, & fait des notes sur ses Ouvrages, lit *puerperas*, avec Fœsius, comme s'il étoit traduit de λέχοις, & non point *pueros*, avec Alpin, à cause, dit-il, qu'il n'est fait mention dans aucun endroit des *Epidémiques* de pareilles directions pour les enfans.

appellent *Epilepsia*, & d'antres, *Morbus Comitialis*, suivant Galien, *de Loc. Affect. Lib. III. cap.* 7. où il dit « que l'épilepsie est une convulsion de toutes les parties « du corps, qui n'est point perpétuelle, comme celle « qu'on observe dans l'*Emprosthotonos* & le *Tetanos*, « mais incidente par intervalles; que cette convulsion « est occasionnée par une affection du cerveau; d'où il « arrive, en conséquence de la correspondance que les « parties ont entre elles, que nous voyons souvent des « sujets affectés de convulsions générales & particulie« res. » Le même Auteur, *de Loc. Affect. Lib. V. cap.* 6. a démontré qu'une affection du ventricule a non-seulement occasionné des convulsions, en se communiquant au cerveau & à l'origine des nerfs, mais encore plusieurs autres symptomes fâcheux: & il dit avoir connu un jeune Grammairien, qui, toutes les fois qu'il enseignoit ou qu'il étudioit avec trop d'application, qu'il demeuroit trop long-tems sans manger, ou qu'il se livroit à quelque passion, étoit saisi d'un accès d'épilepsie occasionné par une hnmeur bilieuse & acre, qui picotoit l'orifice du ventricule. Et dans son Commentaire sur le premier Aphorisme de la huitieme Section, il parle d'un jeune homme qui étoit souvent affecté d'une convulsion universelle, en conséquence d'une humeur érugineuse qui rongeoit l'orifice du ventricule; & qui ne revenoit de cet accès qu'après l'avoir rendue par haut. Il dit encore dans son Livre *de la Saignée*, contre Erasistrate, que Diodore le Grammairien tomboit dans des convulsions toutes les fois qu'il demeuroit long-tems sans manger.

La convulsion est aussi occasionnée par les efforts qu'on fait pour vomir, lorsque l'estomac cherche à se débarrasser de quelque matiere maligne & nuisible, de même que la vraie épilepsie est produite par les efforts que fait le cerveau pour chasser les humeurs grossieres & visqueuses qui obstruent ses ventricules, & interceptent le passage aux esprits animaux. Hippocrate a donc raison de dire que l'hellébore blanc cause des convulsions, 'en picotant & irritant l'orifice du ventricule avec son suc pernicieux. J'en ai vu un exemple dans le tems que j'exerçois la Medecine à Padoue, dans un jeune homme, qui par la négligence de son Apothicaire, prit de l'hellébore blanc au lieu du noir. On a vu un grand nombre de personnes qui ont été affectées de maladies convulsives à l'occasion de quelque humeur bilieuse ou érugineuse, ou de quelque suc venimeux qui infestoit & irritoit l'orifice du ventricule.

Il paroît donc qu'une injure faite à l'orifice du ventricule, se communique au cerveau, en conséquence de la correspondance des parties, & qu'il en résulte des convulsions. Et non-seulement l'orifice du ventricule, mais encore l'uterus, & ce dernier particulierement, communique ses maladies au cerveau par une suite de la correspondance qu'il a avec lui, ce qui fait que les femmes hystériques sont souvent affligées de convulsions. Galien, *de Locis Affect. Lib. VI. cap.* 5. nous en donne un exemple dans une veuve, à qui une rétention de semence causa des convulsions, & qui n'en fut délivrée que par l'excrétion de matieres seminales, épaisses & fétides. Ce qui a fait dire à l'Auteur des *Prorrhétiques* 1. T. 129. « Que les femmes qui ont des accès « hystériques sans *fievre*, sont sujettes aux convulsions, « témoin Dorias. »

L'uterus n'est pas la seule partie qui occasionne des maladies convulsives, les autres parties peuvent aussi les faire naître au moyen d'une vapeur venimeuse & pernicieuse qu'elles envoyent au cerveau. C'est ce que Galien, *de Locis Affect. Lib. III. cap.* 7. prouve par l'exemple de deux jeunes garçons affectés d'une épilepsie irréguliere.

On peut donc supposer que ce sont-là les causes non-seulement des convulsions permanentes, mais encore de celles qui sont mobiles. Galien, *Lib. XII. Meth. Med. cap. ult.* a compris en peu de mots la cause de toutes les convulsions & des mouvemens convulsifs, lorsqu'il dit qu'elles sont occasionnées ou par une sécheresse, une réplétion, une inflammation considérable, une humeur mordicante ou un froid violent.

Je crois avoir traité avec une exactitude suffisante des causes des convulsions, & je vais maintenant considérer les signes, à l'aide desquels on peut les prédire. Nous lisons dans les *Prénotions de Cos*, 85. 157. « que « les délires qui augmentent peu à peu jusqu'à la fu« reur, deviennent enfin dangereux & présagent des « convulsions; » & un peu après, *T.* 162. « ceux « qui sont affectés d'une douleur de tête, & d'un *cato« che* avec constipation, qui ont le regard féroce & le « visage rouge, sont à la fin saisis d'un *Opisthotonos*. »

Il est raisonnable que les convulsions succedent aux inflammations mortelles du cerveau, puisqu'elles sont des signes d'une phrénésie mortelle, durant laquelle il est ordinaire au malade, comme dit Galien, *in I. Prorrh.* de tomber dans des convulsions, qui ne finissent qu'avec sa vie. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques*, *T.* 28. nous dit « que les changemens fréquens « dans les phrénésies, indiquent des convulsions. » Et *Coac.* 71. « qu'une douleur aiguë de tête, accompagnée « d'engourdissement & de pesanteur, est ordinaire« ment suivie de convulsions. » Et *ibid. T.* 177. « Que « toute douleur de tête, accompagnée d'une légere « sueur, & d'une constipation de ventre, dégénere en « convulsions. »

Tels sont donc les signes prognostics des convulsions, parmi lesquels les maux de tête violens, & les délires furieux, sont les plus certains, les autres ne suffisant point pour prédire le sort du malade. A l'égard des enfans, Hippocrate nous apprend dans ses *Prognostics* vers la fin, « Qu'ils tombent dans des convulsions, « lorsqu'ils ont une *fievre* violente, qu'ils sont cons« tipés, qu'ils ne dorment point, qu'ils s'effrayent, « qu'ils crient & qu'ils deviennent pâles, livides ou « rouges; & ces symptomes sont incidens aux enfans, « depuis leur naissance jusqu'à leur septieme année. » Les jeunes gens & les adultes ne sont pas si sujets aux convulsions dans les *fievres*, si ce n'est à l'occasion de quelque crise violente & dangereuse, comme c'est l'ordinaire dans la phrénésie.

Examinons maintenant les *Prognostics* qu'on peut tirer des convulsions, touchant la mort ou la guérison du malade dans les maladies aiguës. Je vais d'abord dire un mot de celles qui ne sont point accompagnées de *fievre*. Ces sortes de convulsions, qui proviennent d'une réplétion des parties nerveuses avec une humeur crue, sont moins dangereuses que celles qui viennent de la sécheresse des nerfs. On distingue les convulsions qui doivent leur origine à une réplétion des autres, par la promptitude avec laquelle elles surviennent.

Des trois différentes especes de convulsions dont nous avons parlé, le *Tetanos* est la plus aiguë, & elle tue souvent le malade au bout de trois ou quatre jours; les muscles des machoires & l'œsophage étant affectés de convulsions si violentes, que la déglutition ne peut plus se faire, de sorte que le malade ne peut prendre ni nourriture, ni remedes: on a cependant tout lieu de croire qu'il échapera lorsque la maladie dure plus long-tems. Hippocrate m'est garant de ce que je viens de dire, *V. Aphor.* 6. « Quiconque est saisi d'un *Tetanos* « meurt au bout de quatre jours: mais il échappe, s'il « passe ce terme. » Dans un pareil cas, la fievre est ce « qui soulage le plus efficacement le malade; car la chaleur fébrile consume les humeurs qui obstruent les parties nerveuses.

Voici comment Galien s'explique là-dessus dans un Commentaire sur le vingt-sixieme Aphorisme de la seconde Section.

« Lorsqu'une personne qui se porte bien, tombe tout d'un coup dans des *convulsions*, il faut de toute nécessité qu'elles aient été occasionnées par une plénitude. Au reste les nerfs souffrent une réplétion de la part des humeurs froides & visqueuses qui leur servent de nourriture, & c'est ce qui les fait tomber dans des *convulsions*. Cette maladie cesse à l'aide d'une *fievre* qui échauffe les humeurs froides, & atténue & résout les visqueuses. » Ce passage sert de Commentaire sur le cinquante-septieme Aphorisme de la quatrieme Section que nous avons déja cité. Hippocrate a donc raison de dire *II. Aphor.* 26. « Qu'il vaut mieux que la *fievre* succede aux *convulsions*, que celle-ci à la *fievre*. » & j'approuve fort le conseil qu'il donne,(a)*II.Epid.Sect.* 5. d'exciter une *fievre* dans les enfans qui ont des convulsions, afin d'atténuer, d'échauffer & de résoudre les humeurs crues & grossieres. Il suit de-là que plus la *fievre* & le frisson qui l'accompagne sont violens, plus ils ont de force pour calmer les convulsions. La *fievre* quarte a les qualités nécessaires pour cet effet, parce qu'elle est accompagnée non-seulement d'un froid excessif, mais encore d'une chaleur extremement efficace, par la vertu de laquelle elle procure du soulagement dans une grande maladie, si l'on en croit Hippocrate & l'expérience; car cette espece de *fievre* est accompagnée d'une chaleur beaucoup plus forte que les autres, à cause qu'elle a son principe dans une matiere terrestre plus grossiere & plus dense; comme on peut l'inférer *du soixante-dixieme Aphorisme de la cinquieme Section*, dans lequel Hippocrate nous dit: « Que ceux qui ont la *fievre* quarte ne sont pas fort sujets aux convulsions; & que celles-ci cessent, dès que la *fievre* survient. Tel est le bon effet de la *fievre* quarte, que non seulement elle résout par sa chaleur la réplétion des parties nerveuses: mais qu'elle secoue encore par le froid excessif dont elle est accompagnée, le corps, jusqu'à ce que l'humeur soit digérée par ce mouvement, ou chassée des parties nerveuses. La *fievre* qui succede aux convulsions, est donc salutaire, entant qu'elle résout la réplétion. Ceci est encore mieux confirmé par ce que dit Hippocrate de ceux que l'ivresse jette dans des convulsions, *V. Aph.* 5. où il est dit: « Que si une personne ivre perd tout d'un coup la parole, elle meurt dans des convulsions, à moins que la *fievre* ne le prenne. »

Telles sont les convulsions qui promettent une heureuse issue, surtout dans les enfans qui courent d'autant moins de risque dans ces maladies, & qui en guérissent d'autant plus aisément à l'aide d'une *fievre* qui survient, qu'ils y sont plus sujets, tant à cause des crudités dont ils abondent, que de la foiblesse de leurs parties nerveuses, comme Galien l'observe sur l'*Aph. V. de la troisieme Section*. Il suit de-là que les convulsions qui saisissent les enfans qui ont la *fievre* ne sont pas fort à craindre: mais elles sont ordinairement pernicieuses dans les adultes, parce qu'elles doivent le plus souvent leur origine à une sécheresse & une raréfaction des parties nerveuses, occasionnées par la chaleur fébrile, qui est la chose du monde la plus pernicieuse dans l'opinion de Galien; qui dans sa *Meth. Med. Lib. XII. cap.* 8. parle des convulsions qui proviennent de sécheresse, en ces termes:

« Il faut savoir, dit-il, que cette espece d'affection, si jamais on entreprend de la traiter, a besoin d'humectation: mais elle est extrement difficile à guérir, ou pour mieux dire elle est incurable, lorsqu'elle est causée par une *fievre*, & qu'elle succede à une phrénésie mortelle. Quant à moi, je n'ai jamais vu, ni oüi dire qu'aucun de ceux qui ont été attaqués de cette espece de convulsion ait échappé. »

Il est vrai que les convulsions ne sont ni si mauvaises ni si à craindre dans les enfans qui ont la *fievre*, comme je le prouverai tout à l'heure par un passage du premier Livre des Epidémiques, Sect. 2. mais dans tout autre âge, les convulsions qui proviennent de sécheresse, sont extremement pernicieuses; on ne sauroit donc trop appréhender celles qui accompagnent les *fievres*. Hippocrate a eu donc raison de dire qu'il vaut mieux que les *fievres* succedent aux convulsions, que celles-ci aux fievres; car si elles sont la suite de la purgation ou de quelqu'autre évacuation considérable, elles sont de la plus mauvaise espece, à cause que les évacuations en général dessechent le corps. Cette doctrine est confirmée, par ce que nous dit l'Auteur des Prorrhétiques *I. T.* 145. « Qu'une hémorrhagie violente & copieuse par le nez, cause quelquefois des convulsions; & Hippocrate *V. Aphor.* 3. « Que les convulsions, les hoquets qui succedent à une excrétion copieuse de sang par le fondement sont mauvais. » & *Ib'd.* 56. « Que les convulsions & la lipothymie après un flux menstruel, sont extremement à craindre; » & *VII. Aphor.* 9. Que les convulsions ou le délire qui succedent à une hémorrhagie ne présagent rien de bon. » Galien soutient plus expressément cette opinion dans son Commentaire sur le *Lib.VI. Aph.* où il dit que les convulsions occasionnées par une évacuation, sont très-aiguës & très-pernicieuses. Nous lisons à ce sujet, *VII. Aphor.* 13. « Que les convulsions ou le Tetanos qui succedent à des chaleurs violentes sont à craindre. » & *ibid. Aphor.* 18. « Que les convulsions & le délire ensuite d'une insomnie ne valent rien. » C'est à cause que les chaleurs violentes, ou les *fievres* chaudes & les veilles immodérées résolvent & dissipent les parties humides. C'est aussi en desséchant le corps que les purgations excessives produisent des convulsions pernicieuses, suivant l'*Aphorisme IV. de la cinquieme Section*, où il est dit, « Que les convulsions ou les hoquets qui succedent à une hypercatharse (ou purgation copieuse) sont mauvais. » Nous lisons encore, *VII. Aphor.* 25. « Que les convulsions causées par un purgatif sont mortelles; » & *V. Aphor.* 1. « Que celles que cause l'hellébore (*blanc*) sont funestes. »

Après avoir parlé jusqu'ici des prognostics qu'on tire des convulsions qu'on appelle permanentes ou perpétuelles, nous allons traiter en peu de mots de celles qui sont occasionnées par une irritation, tandis que la nature travaille à expulser les humeurs grossieres & visqueuses qui obstruent les ventricules du cerveau, comme dans un accès épileptique.

Galien, *in Lib. V. Aph.* dit que l'épilepsie n'est point une maladie aiguë & dangereuse, à cause qu'elle appartient à la classe des maladies chroniques; & que les malades, surtout les enfans, en guérissent souvent parfaitement, suivant cet Aphorisme d'Hippocrate, *II. Aph.* 45. " les enfans sujets à l'épilepsie guérissent " par le changement d'âge, de pays & de régime. » Il nous indique, *V. Aph.* 7. qui sont ceux qui peuvent recevoir guérison aussi-bien que ceux qui en sont incapables: " l'épilepsie avant l'âge de puberté, est susceptible d'une métastase, (une solution, voyez *Metastasis*;) mais lorsqu'elle afflige le malade au-delà " de vingt-cinq ans, elle le mêne pour l'ordinaire au tombeau. „ Galien dans son Traité *de Puero Epileptico*, dit avoir guéri plusieurs enfans de cette ma-

(a) Voici le passage dont il est question: ἢν λέχοις σπασμὸς ἐπιγένηται, πῦρ ποίει. où notre Auteur lit παιδίοις pour λέχοις, & traduit πῦρ ποίει littéralement par *ignem exerceamus*, *seu inuramus*: mais j'ai mieux aimé suivre Foesius. Voyez la Note précédente.

ladie; & dans son Livre *de Purg. Med. Fac.* qu'il l'a prévenue dans quelques autres qui n'en avoient point été guéris, en les purgeant & les saignant au printems.

A l'égard des autres especes de convulsions qui sont excitées en conséquence de la correspondance des parties par quelque humeur acre ou poison, ou par quelque vapeur venimeuse & maligne, elles sont toutes susceptibles de guérison. Telles étoient les convulsions auxquelles le Grammairien dont on a parlé ci-dessus étoit sujet, à l'occasion d'une bile amere; & le jeune homme dont on a aussi fait mention, & qui étoit incommodé d'une matiere érugineuse qui rongeoit & irritoit l'orifice du ventricule, en fut guéri par le vomissement. Je pourrois citer plusieurs autres exemples de convulsions occasionnées par des vapeurs malignes, qu'on est venu à bout de guérir radicalement: mais comme je crois m'être suffisamment arrêté aux prognostics qu'on peut tirer des convulsions qui ne sont accompagnées d'aucune *fievre*, je vais parler de celles qui surviennent dans les *fievres* aiguës.

Des indices qu'on peut tirer des convulsions dans les fievres aiguës.

Toutes les convulsions qui surviennent au commencement des maladies indiquent une multitude d'humeurs près des parties nerveuses qui souffrent d'une réplétion, laquelle occasionne une tension ou convulsion. Cette espece de convulsion ne fournit rien d'assuré pour le prognostic, mais elle ne laisse pas d'indiquer que la maladie est violente & dangereuse, puisque toutes celles qui proviennent d'une multitude d'humeurs crues ne sont point exemptes de danger. Parmi un grand nombre d'exemples qu'on en trouve dans les Livres des *Epidémiques*, je ne choisirai que les suivans, savoir celui de la femme enceinte de trois mois qui étoit malade dans le Strand; celui de Pythion, qui demeuroit près du Tellus; celui de l'homme qui étoit malade dans le Jardin de Dealces; celui de Chærion de Dæmærete, & celui de la femme qui fut tout d'un coup saisie de convulsions dès le premier jour. Dans tous ces cas, à l'exception de celui qui logeoit dans le Jardin de Dealces, où la crise fut indiquée, les convulsions indiquerent une multitude d'humeurs,& ne fournirent rien de certain par rapport au prognostic. Il est vrai qu'elles furent moins à craindre dans Chærion & dans Pythion, à cause qu'il survint le neuvieme jour un écoulement d'urine dans laquelle il parut quelques signes de coction: mais elles furent critiques dans le cas excepté; car, comme dit Galien dans son Commentaire, « le délire le neuvieme jour, & le louchement de « l'œil droit sont des incidens ordinaires dans une « crise. »

De même les convulsions qui surviennent dans les *fievres* & qui procedent du cerveau, affecté en conséquence de la correspondance des parties, d'une maladie qui a son siége dans l'orifice du ventricule, n'ont rien de dangereux, puisqu'on peut les appaiser à l'aide d'un vomitif. Hippocrate, *V. Epid. T.* 40. cite à ce sujet l'exemple du fils d'Hermophile, qui fut malade pen« dant onze jours d'une *fievre* durant laquelle il ne prit « aucune nourriture. Il eut le délire le premier jour, « mais il reprit ses sens lorsque la nuit fut venue. Il « perdit la parole le lendemain, il ronfla en dormant, « ses yeux se tournerent & il eut la *fievre*: mais on lui « fit vomir de la bile noire à l'aide d'une plume qu'on « lui fourra dans le gosier; & par le moyen d'un lave« ment, on lui procura une évacuation copieuse de « matiere excrémentitielle par bas. »

Les convulsions qui proviennent de l'utérus sont fort aisées à guérir dans ces sortes de cas, suivant ce passage des *Prorrhet.* I. 119.

« On appaise aisément les convulsions dans lesquelles « les femmes hystériques tombent, comme dans le cas « de Dorias. »

Voyez ci-dessus une traduction plus exacte de ce passage.

Celles qui saisissent les enfans qui ont la *fievre* ne sont pas non plus beaucoup à craindre, entant qu'elles ne sont point des signes d'aucune grande altération dans la santé, à cause que les enfans abondent en crudités, & ont les nerfs extremement foibles. « Les enfans, « dit Galien, *Com. in I. Epid.* sont fort sujets aux con« vulsions, à cause de la foiblesse de leurs nerfs. » Et ils courent d'autant moins de risque, qu'ils sont plus sujets à tomber dans ces accidens pour le moindre sujet. Il n'est donc pas étonnant que ces sortes de maladies soient moins dangereuses dans les enfans, même dans ceux qui ont la *fievre*, que dans les adultes.

Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. observe à ce sujet, « qu'un « grand nombre de personnes, surtout d'enfans, fu« rent d'abord saisis de convulsions & de la *fievre*; & « que celle-ci fut suivie de convulsions. Ces sympto« mes furent pour l'ordinaire de longue durée & n'eu« rent rien de fâcheux, si ce n'est pour ceux en qui tous « les autres signes étoient pernicieux. »

La même chose est confirmée par l'Auteur des *Prénotions de Cos*, *T.* 356.

« Les convulsions, dit-il, qui succedent à la *fievre* sont « mortelles, mais moins dans les enfans que dans tous « autre. »

Que si la *fievre* succede aux convulsions, ou que la premiere subsiste déja, c'est un bon signe lorsqu'elle augmente, pourvu que les convulsions proviennent d'une réplétion des parties nerveuses. Nous lisons dans les *Prénotions de Cos*, 358. « que la *fievre* aiguë qui sur« vient durant des convulsions, les appaise, soit que « la *fievre* soit nouvelle ou que la premiere n'ait fait « qu'augmenter. » Ce même symptome diminue considérablement, à l'aide d'une excrétion copieuse d'urine limpide ou d'une liqueur semblable à de la semence.

Les convulsions qui surviennent au commencement des *fievres*, appaisent ordinairement le frisson, lorsque la *fievre* augmente. C'est de quoi nous avons un exemple dans le cas de Philistides femme d'Héraclides, *VII. Epid. T.* 130. « qui fut saisie d'une *fievre* violente & « d'une rougeur au visage, sans aucune cause mani« feste; elle fut affectée un peu après & le même jour « d'un frisson, sans pouvoir jamais se réchauffer; ses « doigts & ses orteils tomberent ensuite dans des con« vulsions, & sa chaleur se ranima aussi-tôt après. Elle « eut un nouvel accès de frisson le lendemain; mais « elle recouvra un peu plus de chaleur qu'auparavant; « la rougeur diminua, & les convulsions suivantes fu« rent moins fortes. »

Il survient certaines convulsions dans les *fievres*, qui appaisent & même font cesser entierement la maladie; elles méritent le nom de *critiques*, parce qu'elles sont occasionnées par un transport de la matiere morbifique des veines sur les nerfs & les muscles; & si elle procure une solution dès les premiers jours, elles sont critiques & salutaires, suivant *Coac.* 157. où il est dit, « que toute convulsion qui survient dans une *fievre* la « fait cesser le premier, le second ou le troisieme jour; « mais que si elle passe le tems où elle a commencé; & « qu'elle ne cesse point, c'est un fort mauvais signe. » Ces sortes de convulsions sont occasionnées, comme nous avons dit, par une métastase de la matiere morbifique des veines sur les parties nerveuses, laquelle suffit pour diminuer ou même dissiper entierement la *fievre*, les humeurs étant obligées de sortir des veines sans avoir le tems de s'y corrompre davantage.

Voilà ce que j'avois à dire sur ces especes de convulsions, qui, quoique peu salutaires, car toutes les convulsions sont mauvaises en elles-mêmes, ne laissent pas de fournir quelquefois des prognostics favorables.

Je vais maintenant parler de celles qui sont universellement mauvaises & pernicieuses, & qui ne présagent rien que de funeste.

Hippocrate observe, *Lib. Prognost.* que dans les maladies aiguës la convulsion des testicules & des parties naturelles est suivie d'une douleur violente ou de la mort; & les convulsions sont toujours d'un mauvais présage dans les adultes, surtout dans les *fievres* chaudes, ainsi que Galien l'assure dans son Commentaire sur le soixante-sixieme Aphorisme de la quatrieme Section, à cause que ces dernieres dessechent les nerfs aussi fortement que le feroit le feu, & excitent des convulsions pernicieuses. Nous avons observé que les convulsions qui proviennent d'une sécheresse des parties nerveuses sont non-seulement difficiles, mais même impossibles à guérir; aussi sont-elles toujours extremement pernicieuses dans les *fievres* aiguës, comme étant occasionées par une sécheresse des nerfs dont la chaleur ignée de la *fievre* a consumé toute l'humidité. Galien, *in IV. Aph.* 55. nous dit " que dans les *fievres* chaudes, si le " corps vient à se dessécher & que cette sécheresse oc" casionne une convulsion des nerfs, la maladie est sé" rieuse & presque incurable, parce qu'il faut beau" coup de tems à la nature ponr remédier à cette sé" cheresse, & que la violence de la maladie ne lui en " laisse point, mais épuise en peu de tems les forces du " malade & lui cause la mort. „ Hippocrate a donc raison de dire " que les convulsions & les douleurs des " visceres ne présagent rien de bon dans les *fievres* ai" guës; mais que la mort est à la porte quand elles se " tronvent jointes avec une extreme foiblesse. „ Il s'exprime d'une maniere encore plus expresse dans l'*Aph.* 49. de la quatrieme section. " Dans toute *fievre* non in" termittente, si les levres, ou les sourcils, ou les yeux " ou le nez viennent à être affectés de convulsions, si " le malade perd la vue ou l'oüie, & qu'il soit extre" mement foible, la mort n'est pas loin. „ Témoin la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. qui mourut subitement dans des convulsions qui avoient commencé par la tête.

Les convulsions qui surviennent durant un délire sont fort douteuses: mais elles sont extremement pernicieuses dans les phrénésies, & elles indiquent une mort prochaine. Galien, ainsi que nous l'avons déja observé, *M. M. Lib. XII. cap. ult.* dit qu'il n'a jamais vu ni oüi dire qu'aucun malade ait échapé dans ces circonstances. Hippocrate dans sa description de la constitution Epidémique, *I. Epid. Sect.* 2. dit " que ceux qui fu" rent affectés de phrénésies eurent des convulsions & " un vomissement de matiere virulente & que quel" ques-uns moururent subitement. „ C'est ce qu'il eut occasion d'observer plus exactement dans le cas du phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. qui " le second " jour de grand matin perdit la parole, eut une *fievre* " violente, sua, sans intermission de la *fievre*, fut af" fecté de palpitations dans toutes les parties de son " corps & lorsque la nuit fut venue, de convulsions. " Tous ces symptomes augmenterent le troisieme jour " & il mourut le quatrieme. „

Nous avons démontré par le témoignage d'Hippocrate & de Galien, qu'une des propriétés des phrénésies mortelles est de dégénérer en convulsions. Car c'est la nature de la vraie phrénésie d'exciter des convulsions un peu avant la mort, les nerfs étant desséchés par l'inflammation du cerveau : c'est dequoi nous avons un exemple dans la servante de Conon, *VII. Epid. T.* 98. qui mourut au bout de quarante jours, & qui perdit la parole dans des convulsions quelques jours auparavant.

Galien assure dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, que les tremblemens qui dégénerent en convulsions, ou les convulsions qui proviennent de tremblemens, sont mortelles.

Les convulsions occasionnées par des douleurs ou des veilles opiniâtres dans les *fievres* aiguës sont mortelles, *VII. Aph.* 18. & telles sont celles qui proviennent d'une purgation copieuse, ou de quelque évacuation immodérée, *V. Aph.* 3. 4. 56. dont on a parlé ci-devant. Cela vient de ce que toutes les évacuations excessives dessechent le corps & occasionnent une convulsion, qui est d'autant plus mauvaise qu'elle provient de la sécheresse des nerfs. C'est ce qui a fait dire à Galien, *Com. in VII. Aph.* « que toute convulsion « produite par évacuation est extremement aiguë & « pernicieuse. »

Toute convulsion occasionnée par une inflammation de l'ileum est pernicieuse. *VII. Aph.* 10.

Les convulsions que causent les plaies sont pour la plupart mortelles. La mort n'est pas la suite nécessaire de toutes les convulsions que les plaies occasionnent, comme Galien l'observe, *Com. in V. Aph.* quoique Hippocrate, *V. Aph.* 1. les déclare mortelles. Il est vrai qu'elles le sont pour la plupart; & nous en avons plusieurs exemples dans les épidémiques, particulierement dans Scamander, qui tomba dans des convulsions ensuite d'une incision; dans un autre qui avoit été blessé avec un dard; dans la fille de Nircus, ensuite d'un coup; dans un certain Pilote qui s'étoit fracturé le doigt; dans un autre qui se l'étoit luxé; qui moururent tous de convulsions.

Il est dit de Scamander, *V. Epid.* 15. « qu'il avoit la han« che sphacélée, & l'os disloqué depuis long-tems. On « pratiqua sur lui l'opération de la grande Section, on « incisa la partie jusqu'à l'os, & on cautérisa la plaie. « Le douzieme jour après l'incision il commença à « être saisi de convulsions violentes dans la jambe ma« lade, qui s'étendirent jusqu'aux côtes, & se commu« niquerent à l'autre côté; il fléchissoit & étendoit sa « jambe, il remuoit les autres membres, mais ses mâ« choires étoient roides & immobiles. Le malade mou« rut au bout de huit jours, à compter du moment que « les convulsions le prirent. » Il est dit dans le second exemple, *ibid.* 45. « qu'un certain homme fut atteint « d'un dard un peu au-dessous de la nuque du cou; la « plaie ne paroissoit mériter attention à cause de son « peu de profondeur. Mais on n'eut pas plutôt retiré « le dard que le malade tomba dans des convulsions, « & que son corps se plia en arriere, comme il arrive « dans l'*opisthotonos*; ses mâchoires étoient immobiles, « il rendoit par le nez les liquides qu'on essayoit de lui « faire avaler, & se trouvoit immédiatement plus « mal, de sorte qu'il mourut le second jour. »

Voici comme il rapporte l'histoire de la fille de Nirée.

« Cette fille, dit-il, qui avoit environ vingt ans, étant à « joüer avec une de ses amies, reçut un coup du plat « de la main sur la partie antérieure de la tête: elle « perdit sur le champ la vue & la respiration, & elle « ne fut pas plutôt de retour chez elle qu'il lui prit une " fievre violente accompagnée d'un mal de tête & d'u" ne rougeur au visage. Elle rendit le septieme jour " par l'oreille droite plus d'un grand verre de pus rou" geâtre & fétide, ensuite dequoi elle parût être sou" lagée; mais la fievre augmenta de nouveau avec " cataphore; elle perdit la parole; le côté droit de son " visage se contracta; sa respiration devint embarras" sée: elle fut saisie de tremblement & de convul" sions, sa langue perdit tout mouvement, une stu" peur s'empara de son œil & elle mourut le neuvie" me jour. „ Le cas qu'il rapporte, *ibid. T.* 74. n'est pas moins remarquable : " un Pilote d'un grand Na" vire s'écrasa le doigt indice en voulant remuer une " ancre : cet accident fut suivi d'une inflammation, « d'un

« d'un sphacele & d'une *fievre*. On lui donna un léger purgatif qui parut appaiser les chaleurs & les « douleurs qu'il ressentoit auparavant. Une partie de « son doigt se sépara, & sept jours après la plaie rendit un ichor louable. Il se plaignit quelque-tems « de n'avoir pas la langue libre, d'où l'on présagea « un opisthotonos, d'autant plus que ses mâchoires se « contracterent, & se collerent sur le cou. Il fut saisi « le troisieme jour d'une convulsion universelle & « d'un opisthotonos parfait, accompagné de sueurs; « & il mourut le sixieme à compter du jour du pronostic. »

Voici un autre cas de même nature tel qu'Hippocrate le rapporte, *ibid. T.* 75.

« Telephanes fils d'Harpalus s'étant luxé le gros orteil, cet accident fut suivi d'une inflammation & « de douleur. Il s'en fut aux champs dès que la luxation eut été réduite: mais à son retour, il sentit « une douleur dans les lombes qui l'obligea à se mettre au bain. La nuit ne fut pas plutôt venue que ses « mâchoires se contracterent, & qu'il fut saisi d'un « opisthotonos. Une salive écumeuse se fit jour avec « peine à travers ses dents, & il mourut le troisieme « jour. »

Tychon, *ibid. T.* 94. ayant été blessé au siége de Datos par un dard lancé par une catapulte, mourut subitement le troisieme jour dans des convulsions. Il paroît par les exemples que nous venons de rapporter que les convulsions occasionnées par des plaies sont pour l'ordinaire mortelles.

Les convulsions de l'espece permanente qui sont excitées par des cathartiques drastiques ou extremement forts, ou par des remedes venimeux, sont funestes. Celles que cause l'usage interne de l'hellébore sont mortelles, suivant Hippocrate, *V. Aph.* 1. qui estime en général toutes les convulsions qui proviennent de l'usage de quelque cathartique violent, absolument funestes, *VII. Aph.* 25. Il cite à ce sujet, 5. *Epid. T.* 53. l'exemple d'une jeune femme de vingt ans « qui ayant « pris un remede pour se faire avorter, fut saisie d'une douleur violente, & d'un vomissement copieux « de matiere bilieuse, pâle & poracée; elle tomboit « dans des convulsions & se mordoit la langue toutes les fois qu'elle buvoit. Je la visitai le quatrieme « jour, dit Hippocrate, & je lui trouvai la langue extrement noire & enflée (μεγαλὴ) & le blanc des yeux « rouge: elle mourut le même jour vers le soir. »

Il rapporte dans le même Livre, *T.* 85. l'exemple d'un jeune homme qui mourut en convulsion pour avoir avalé un serpent. (Voyez cette Histoire au mot *Arges*.) Il cite encore *VII. Epid. T.* 20. celui d'une femme affligée d'une esquinancie, qui tomba dans des convulsions le quatrieme jour, & mourut le cinquieme ou le sixieme.

Telles sont les convulsions mortelles qu'on observe dans les maladies aiguës: mais les plus pernicieuses de toutes, comme nous avons dit, sont celles qui surviennent dans les *fievres* chaudes & aiguës, surtout ensuite d'une phrénésie. Nous avons prouvé par un grand nombre d'exemples tirés d'Hippocrate que celles que causent les blessures sont extremement à craindre; de sorte qu'il ne nous reste plus qu'à donner quelques marques ou signes auxquels on puisse connoître si ces sortes de convulsions, qui au commencement des maladies aiguës viennent nécessairement d'une replétion des parties nerveuses, ou qui sont excitées dans tout autre tems des mêmes maladies par la même cause, sont salutaires ou pernicieuses. On juge de ces sortes de convulsions par les signes qui les précedent, les accompagnent ou les suivent. Il faut surtout avoir égard aux signes de coction & de crudité: car les convulsions ne présagent rien que de funeste lorsqu'elles surviennent dans le tems que la maladie est dans un état de crudité. En effet, ces sortes de convulsions, quand elles sont pernicieuses, ne paroissent jamais qu'avec d'autres signes de même espece; témoins la femme de Philiscus, celle de Dromeades, Philistes, le Phrénétique & la femme de Cyzique, dont il est parlé dans le premier & le troisieme Livre des *Epidémiques*; car les convulsions leur furent funestes. Dans la femme de Philinus, *I. Epidem. Sect.* 3. *Ægr.* 4. ces convulsions survinrent en foule le huitieme jour avec douleurs & délire. Elles continuerent le neuvieme & le onzieme jour, ensuite de quoi la malade rendit une grande quantité d'urine blanche, épaisse, trouble & sans sédiment; & il n'y a point de doute que ces signes concomitans & subséquens ne fussent mortels. Tel étoit encore le cas de la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. « qui le matin du sixieme jour « fut saisie d'un nouveau frisson, ensuite duquel elle « recouvra sa chaleur; elle sua dans toutes les parties de « son corps; ses extrémités se refroidirent, & elle tomba dans le délire; sa respiration étoit grande, pleine, « & par long intervalles, (ἀραῖον; voyez *Araon*;) & « aussi-tôt après elle mourut subitement dans des convulsions qui commencerent par la tête. »

Il est bon d'observer qu'on a mis au nombre des signes qui précéderent, une évacuation d'urine ténue & oléagineuse, & un saignement de nez peu copieux, qui, joints avec les autres dont on a parlé, ne présageoient rien que de funeste. On doit porter le même jugement de la tension des hypocondres dans Philistes, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 4. qui mourut le cinquieme jour; car ses convulsions furent précédées d'une inflammation du diaphragme, & de plusieurs autres mauvais signes.

Dans le Phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. outre ce que nous avons avancé ci-dessus, après Galien, que toutes les convulsions sont mortelles, celles dont celui-ci fut attaqué, furent accompagnées d'autres signes mortels; le premier jour, par exemple, de vomissemens violens, d'une *fievre* avec horreur, d'une sueur copieuse, constante & universelle, & d'un délire violent; le second jour, de la perte de la parole, d'une *fievre* très-forte, de sueurs, sans aucune rémission de la *fievre*, & de palpitations dans toutes les parties du corps: tels furent entre autres les signes pernicieux qui précéderent les convulsions funestes dont il fut saisi la même nuit, & qui prognostiquerent sa mort, qui arriva le quatrieme jour. De même, les convulsions dont la femme de Cyzique fut attaquée le quatorzieme jour, furent accompagnées d'un refroidissement des extrémités & d'un délire, qu'on ne put jamais appaiser, à cause que la maladie étoit dans un état de crudité.

Voilà ce que j'avois à dire des convulsions par rapport à leurs prognostics. On s'imaginera peut-être que j'aurois dû comprendre sous ce nom le hoquet, *singultus*, qui est une espece de convulsion: mais comme ce dernier est une espece de convulsion particuliere qui n'affecte que le ventricule, j'ai mieux aimé lui destiner un article, d'autant plus qu'Hippocrate l'a distingué des convulsions. PROSPER ALPIN, *de Præsag. vit. & mort.*

Sueur fébrile.

La sueur qui survient au commencement d'une *fievre* aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, est produite par le relâchement & la foiblesse des petits vaisseaux, par la violence de la circulation du sang, & par la facilité avec laquelle l'eau se dégage des autres principes du sang.

Si elle dure long-tems, elle prive le sang de son liquide délayant, épaissit le reste, produit des obstructions mortelles, parce que les délayans & les dissolvans peuvent à peine lui rendre ensuite sa fluidité; ce qui peut causer presque toutes sortes de maladies aiguës.

Il faut donc toujours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne soit sûr que la matiere morbifique

est si ténue, qu'elle peut se dissiper avec les premieres sueurs.

On l'arrête en se levant du lit, en s'asseyant, en se couvrant moins, en recevant un air un peu froid, en s'abstenant de tout ce qui est chaud & échauffant, en prenant souvent & abondamment des boissons douces un peu froides, pour réparer au plutôt les pertes qu'on a faites, en modérant la violence de la circulation. BOERHAAVE.

Prognostics qu'on tire des sueurs dans les maladies aiguës.

Comme la crise des maladies aiguës se fait souvent par les sueurs, les prognostics qu'on peut en tirer par rapport à la destinée du malade, méritent une attention toute particuliere. Je vais donc expliquer la nature de la sueur; ses différences & ses causes, afin qu'on puisse comprendre la maniere dont elle s'engendre.

On dit qu'une personne sue, lorsqu'elle rend par les pores de la peau une matiere actuellement humide, pour la distinguer des perspirations ou exhalaisons qui sortent par les mêmes pores, & que les Medecins appellent évacuations insensibles, parce qu'elles sont imperceptibles aux sens. D'où il suit que la sueur est une espece particuliere d'évacuation sensible qui se fait par les pores ou couloirs de la peau.

A l'égard des différences des sueurs, elles sont de plusieurs especes : les unes se tirent de leur substance; car elles sont quelquefois épaisses & visqueuses, quelquefois ténues & sans aucune viscosité : elles different aussi par leur figure; car les unes, comme Hippocrate nous l'assure dans son Livre des *Prognostics*, paroissent sous la forme de grains de millet, & les autres sous celle de gouttes. On observe une différence dans leur couleur; car les unes sont jaunes, les autres vertes, sans compter qu'elles doivent nécessairement prendre la couleur de l'humeur dont elles se séparent à travers la peau. Il y a aussi quelque différence à faire dans leur gout, bien qu'elles soient toutes, comme dit Galien, *Lib. X. Simpl. cap. de Sudore*, plus ou moins salées, & ameres, suivant la nature des humeurs qui les fournissent. Elles different par leur odeur, puisqu'il y en a de fétides, & d'autres qui ne le sont point; par leur quantité, quelques-unes sortant en abondance, d'autres en petite quantité, ou se dissipant aussi-tôt après avoir paru. Quant à leurs qualités actives, elles sont ou chaudes, ou froides, ou d'un tempérament mitoyen; elles different aussi par les tems auxquels elles paroissent; car quelques-unes surviennent au commencement de la maladie, d'autres dans sa force, & d'autres enfin dans son déclin. Et à l'égard du tems de leur durée, les unes sont continuelles, & les autres ne viennent que par intervalles; les unes paroissent avec des signes de coction, d'autres avec des signes de crudité; les unes sont critiques, & décident du sort du malade, les autres symptomatiques, & d'autres enfin périodiques, comme sont celles qu'on observe dans les *fievres* tierces & quartes. Voilà quelles sont toutes les différences des sueurs dont nous avons à parler.

En traitant de la génération des sueurs, nous avons à considérer la matiere dont elles consistent, & leur cause efficiente. La matiere de la sueur est la même que celle de l'urine, ainsi que Galien nous en assure, *Lib. X. Simp. cap. de Sudor.* & dans les personnes saines, elle n'est autre chose que le liquide qu'elles avalent, avec cette différence qu'il est plus travaillé, parce qu'il a passé par tous les conduits des parties internes avant d'arriver à la peau. Il suit de-là qu'elle consiste dans la partie la plus ténue des alimens, qu'on appelle sérosité ou ichor, laquelle s'est imprégnée de quelque peu de bile, & qui par sa ténuité est capable de sortir du corps par les pores de la peau; comme au contraire une humeur épaisse ne paroît point propre pour la génération de la sueur. Telle est donc la matiere de la sueur dans les personnes saines; d'où il suit, que ceux qui boivent & qui mangent beaucoup, doivent suer copieusement; qu'il doit arriver la même chose aux corps pléthoriques qui ont les pores fort grands, aussi-bien qu'à ceux qui ont le foie & la rate humide. De-là vient qu'Hippocrate nous assure, *IV. Aph.* 41. « que les sueurs abon« dantes durant la nuit, sans aucune cause manifeste, « indiquent que le corps a pris beaucoup de nourriture; « & si cela n'est pas, on doit être assuré que le corps a « besoin d'évacuation. »

La matiere de la sueur dans les personnes saines, est donc ou la partie la plus ténue des alimens, ainsi que nous avons déja dit, ou une humeur qui se trouve de trop dans le corps. Dans les personnes valétudinaires ou malades, elle consiste quelquefois en des sérosités qui se sont engendrées d'un aliment trop humide, comme on peut l'observer dans ceux qui ont transgressé les lois de la sobriété : mais le plus souvent d'une rédondance d'humeurs trop ténues, telles que le sang, la bile jaune, aussi-bien que d'une humeur froide & pituiteuse. C'est ce qui a fait dire à Galien, *L. III. de Crisibus, cap.* 3. que les sueurs sont propres à toutes les *fievres*, surtout aux *fievres* chaudes, & que les hémitritées, les quotidiennes & les quartes forment leurs crises par leur moyen; & qu'elles procurent un soulagement considérable dans les chaleurs excessives, les inflammations, les parotides, les léthargies & toutes les autres affections céphaliques; & que toutes les humeurs, soit froides ou chaudes qui ont un degré convenable de ténuité, peuvent exciter une sueur, ou s'évacuer en forme de sueur, mais moins facilement que les humeurs putrides, qui s'écoulent d'autant plus aisément par cette voie, qu'elles sont plus ténues & plus fluides. Il arrive quelquefois, mais seulement dans les maladies malignes & dangereuses, que les humeurs alimentaires des parties solides, que les Medecins appellent l'*humide naturel*, & qui entretiennent la chaleur naturelle, venant à se fondre & à se résoudre, sortent par les pores de la peau en forme de sueur.

La cause efficiente de la sueur, est la chaleur naturelle ou non-naturelle qui existe dans le corps; car c'est elle qui atténue l'humeur, & qui la pousse en-dehors. En effet, les corps qui sont échauffés suent copiensement: de-là vient que dans les *fievres* continues, sous ce degré extraordinaire de chaleur qui succede au frisson, il survient ordinairement une éruption de sueur; car tant que le corps est dans le frisson, la chaleur se retire vers les parties internes : mais ensuite si elle est assez forte, elle en sort de nouveau; & se répandant dans tout le corps, elle atténue les humeurs; & après s'être presque entierement convertie en vapeurs, elle se jette avec elles sur la surface de la peau, & y excite une sueur.

Hippocrate dit, dans son Livre des *Prognostics*, « qu'il y « a des sueurs occasionnées par la foiblesse du corps, « & d'autres par la violence de quelque inflammation. »

La premiere cause produit, non une simple sueur, mais une légere moiteur, ou plutôt une espece d'humidité en forme de rosée, que les Grecs appellent ἐφίδρωσις, (*ephidrosis*; voyez ce mot,) & les Latins *desudatio*, sur toute la surface du corps, comme Galien nous l'apprend dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*; ou seulement sur la tête & la poitrine, laquelle indique l'imbécilité de la faculté rétentive, ou une rédondance d'humeurs dans les parties qui suent. Les moiteurs dans le sens que nous venons de dire, sont occasionnées par la violence d'une inflammation qui opprime ou résout la nature; ou parce que la partie la plus ténue des humeurs qui ont été raréfiées par la violence de la chaleur, s'arrête sur la peau; d'où il suit que la sueur est produite par la chaleur, qui convertit en vapeurs l'humeur ténue, qui est le *serum* ou *ichor* du sang, laquelle provient de l'humidité des alimens solides &

liquides dont on use, ou qui raréfie le sang, la bile on le phlegmon, & les fait élever en forme de vapeurs. La sueur est le symptome propre des *fievres*, que les Grecs appellent *elodes*, & nous *fievres sudorifiques*; car dans ce cas, l'humeur supprimée s'enflamme par la violence de la chaleur dans les parties internes, & se résout en une exhalaison & une sueur continuelles. Mais les moiteurs, qui, suivant Galien, sont des sueurs légeres, ou tout-à-fait inutiles qui affectent tout le corps, on plutôt les parties supérieures, ont, comme nous avons dit, une toute autre cause, & proviennent, suivant Hippocrate, d'une foiblesse ou résolution de corps, ou de la violence de quelque inflammation; ou, selon Galien, d'une résolution de la faculté rétentive, laquelle occasionne une désudation, non-seulement des humeurs excrémentitielles superflues, mais encore de la portion alimentaire appropriée aux parties solides.

Après avoir parlé de ce qui concerne la nature & les causes de la sueur, nous allons passer aux prognostics qu'on peut en tirer.

Des sueurs salutaires qui présagent la guérison du malade.

Les personnes qui ont des maladies aiguës, ont souvent le bonheur d'en être délivrées à l'aide d'une sueur critique & abondante; & cela n'est pas étonnant, vu, comme dit Galien, *in Lib. Art. Med.* que tout le corps se purge par ce moyen.

On distingue ces sortes de sueurs salutaires de celles qui leur sont opposées, par les propriétés ou caracteres suivans.

Premierement, ces sueurs salutaires paroissent lorsque la maladie est dans un état de coction, & sont accompagnées de signes de coction, comme nous l'apprenons de Galien, *Lib. I. de Crisibus, cap.* 7. où il dit, « que les sueurs qui procurent une crise heureuse, arrivent, non au commencement, mais dans l'augmentation ou la force de la maladie, lorsque la nature a achevé, ou du moins avancé la coction d'une partie des humeurs, & travaille à cuire ce qui en reste avec vigueur & succès. » C'est-là un des principaux caracteres d'une bonne sueur; & sans lui, les sueurs, loin d'être salutaires, ne présagent qu'une prolongation de la maladie, beaucoup de douleurs & d'anxiétés, des rechutes, nulle crise, ou une crise funeste, suivant ce qu'Hippocrate a observé, *I. Epid. sect.* 2. Il suit de-là que les sueurs qui paroissent avec des signes de coction, présagent une crise prochaine & une guérison certaine; autrement elles signifient, ou que la maladie se convertira en un abscès de mauvaise espece, ou qu'il n'y aura point de crise; ou que la maladie sera douloureuse, opiniâtre ou mortelle, ou bien une rechute. Il faut donc pour qu'une sueur soit salutaire, qu'elle paroisse après des signes de coction.

Secondement, la bonne sueur doit venir dans un jour de crise.

Voici comment Hippocrate s'explique là-dessus, *IV. Aph.* 36.

« Les bonnes sueurs dans les personnes qui ont la *fievre*, « dit-il, sont celles qui viennent le troisieme, le cinquieme, le septieme, le neuvieme, le onzieme, le quatorzieme, le dix-septieme, le vingt-unieme, le vingt-septieme & le trente-quatrieme jours, parce que ces sortes de sueurs sont critiques: celles au contraire qui viennent dans d'autres tems, signifient, que la maladie sera pénible & longue, & le malade sujet à des rechutes. »

Galien, dans son Commentaire sur cet *Aphorisme*, dit, qu'Hippocrate a omis le quatrieme jour, ou à cause qu'il y a plusieurs maladies aiguës dont les accès ou les paroxysmes reviennent dans des jours impairs, & leurs crises en même-tems que leurs accès; ou bien qu'il a été omis par la négligence de quelque Copiste. Mais pour moi, j'admire d'autant plus le silence d'Hippocrate sur cet article, que j'ai vu rarement paroître des bonnes sueurs le quatrieme jour.

Le troisieme caractere d'une bonne sueur, est qu'elle succede à quelque frisson critique: car lorsque la nature a réussi à pousser les humeurs acres & ténues, enfermées dans les veines vers la superficie du corps, elle occasionne un frisson violent par la distribution des bonnes humeurs dans les parties sensibles, & y cause une irritation, comme Galien nous l'apprend, *Lib. de Rigor. Convulf. & Palpit.* accompagnée du refroidissement des extrémités. L'effet de ce frisson & de ce froid violent, lorsque la nature est forte & vigoureuse, est une *fievre* aiguë violente, occasionnée par la sortie de la chaleur, qui atténue & raréfie ces humeurs, & les résout en une sueur copieuse. C'est dequoi nous avons un exemple dans le cas de Cleonactides, *I. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. en qui la sueur succéda au frisson.

« Il fut, dit il, saisi d'un frisson & d'une *fievre* violente « accompagnée d'une sueur copieuse, » dont la suite fut une crise parfaite & salutaire. Ceci est encore confirmé par le cas de la malade qui demeuroit sur le rivage, *ibid. Ægr.* 13. « qui eut le onzieme jour un nouvel accès de frisson, lequel fut suivi d'une *fievre* violente: il lui prit le quatorzieme jour une sueur critique qui fit cesser la *fievre*. » Nous en avons un autre exemple dans Chærion, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 5. « qui le dix-septieme jour eut un nouveau frisson, une *fievre* violente & une sueur copieuse, laquelle fut suivie d'une crise & de la cessation de la *fievre*. » C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aphorif.* 58. « que le frisson qui succede à une *fievre* chaude, fait cesser la maladie; » à cause, dit Galien, que ces sortes de frissons sont suivis de sueurs ou de quelqu'autre évacuation critique. La sueur qui succede au frisson est donc un bon signe, & Galien, *Lib. III. de Crisibus, c.* 3. a eu raison de dire, que ceux qui sont saisis d'un frisson suent copieusement; & *Com.* 1. *in Prorrhet.* « que les sueurs qui succedent au frisson sont bonnes, quand elles paroissent avec des signes de coction. » Hippocrate observe, *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « que la plupart de ceux qui tomberent malades (dans cette saison) furent saisis d'un frisson vers le tems de la crise, mais particulierement ceux qui n'avoient point eu de saignement de nez; que ces derniers eurent de plus un nouveau frisson accompagné de sueurs. »

Une quatrieme qualité d'une bonne sueur, est, qu'elle soit copieuse, chaude & qu'elle vienne de toutes les parties du corps: car cela prouve que la faculté a assez de force pour distribuer également la chaleur dans toutes les parties du corps, & resoudre avec efficacité les humeurs superflues en une sueur générale, ce qu'elle ne sauroit faire, si elle étoit foible ou qu'elle combattît avec une maladie maligne; car dans ce cas ces sortes d'évacuations seroient inégales, abondantes dans quelques endroits, médiocres ou tout-à-fait défectueuses dans d'autres. Il suit donc que les bonnes sueurs doivent être chaudes, copieuses & universelles; & que celles qui ne viennent que de la tête ou de la poitrine, ou de toutes les parties du corps, mais en petite quantité, ou qui sont froides, sont extremement mauvaises & pernicieuses, comme nous le prouverons ci-dessous. La vérité de cette observation est confirmée par Hippocrate dans plusieurs endroits des *Epidémiques*, surtout, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 6. dans le cas de Pericles, dont il dit « que le quatrieme jour vers le midi, il lui vint une sueur chaude & copieuse de toutes les parties de son corps, laquelle fut critique & fit cesser la *fievre* pour toujours. » Et *ibid. Ægr.* 10.

il cite l'exemple de Nicodeme « qui tomba le vingt-« quatrieme jour dans une ſueur copieuſe, chaude, « univerſelle & critique qui fit ceſſer la *fievre*. » Nous liſons de la femme chagrine, *ibid. Ægr.* 11. « que le « troiſieme jour vers le ſoir, il lui prit une ſueur chaude, abondante, & univerſelle; qu'elle fut délivrée de « la *fievre* & qu'elle s'endormit. » Il rapporte de la fille de Lariſſe, *ibid. Ægr.* 12. « qu'enſuite d'un friſſon « elle tomba dans une ſueur chaude & copieuſe, la-« quelle venoit de toutes les parties de ſon corps, qui « lui procura une criſe & la délivra de ſa *fievre*. »

Cinquiemement, la bonne ſueur doit non-ſeulement être abondante, chaude & univerſelle, mais paroître ſous la forme de gouttes ou de vapeurs, *Lib. Prognoſt.*

Enfin, la bonne ſueur doit procurer une entiere ſolution de la *fievre*, ou en délivrer entierement le malade, & c'eſt-là le ſigne & le caractere qu'Hippocrate en donne dans le Livre que nous venons de citer. C'eſt ce qui fait que dans ſes *Epidémiques*, il donne pour caractere diſtinctif d'une ſueur critique & ſalutaire, que le malade eſt par ſon moyen délivré de la *fievre* ἄπυρ☉; ou ἄπυρ☉ ἐκρίϑη, « il a une criſe accompagnée de la « ceſſation de la *fievre*; » ou ἵδρωσεν ἄπυρ☉, « ſa *fievre* « ceſſe à l'aide d'une ſueur. » C'eſt encore une preuve que les ſueurs ſont bonnes & ſalutaires: lors, comme dit Hippocrate dans ſon Livre des *Prognoſtics*, que ſans faire entierement ceſſer la *fievre*, elles mettent le malade en état de la ſupporter plus aiſément; puiſqu'elles appaiſent la maladie & diminuent les ſymptomes. Mais elles different de celles de la bonne eſpece en ce qu'elles ne procurent qu'une criſe imparfaite, bien qu'elles préſagent la guériſon du malade dans un tems éloigné. Hippocrate a ſouvent obſervé de pareilles ſueurs, ſurtout dans le malade du Jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. dont il rapporte « que « le dix-ſeptieme jour ſes extrémités ſe refroidirent, de « ſorte qu'on fut obligé de les couvrir: il lui prit une « *fievre* violente accompagnée d'une ſueur univerſel-« le; il ſe trouva quelque peu ſoulagé, & il recouvra « l'uſage de ſa raiſon: mais la *fievre* ne le quitta point, « & il fut extrement altéré. Il dormit le vingtieme « jour; il recouvra entierement l'uſage de ſa raiſon, & « il lui prit une ſueur copieuſe qui fit ceſſer la *fievre* ou « l'altération. » Elle revint cependant, & ce ne fut que le quarantieme jour qu'après de fréquentes évacuations de matieres blanches & pituiteuſes par bas, il tomba dans une ſueur abondante & univerſelle qui lui valut une criſe parfaite.

Voilà les marques ou caracteres des meilleures eſpeces de ſueurs, auxquelles on donne le nom de *critiques*. Elles ſont toutes compriſes dans le paſſage ſuivant du Livre d'Hippocrate ſur les *Prognoſtics*.

« Dans toutes les maladies aigues les bonnes ſueurs ſont « celles qui viennent dans un jour de criſe, & qui font « entierement ceſſer la *fievre*. Elles ſont bonnes encore « quand elles viennent de toutes les parties du corps « en même-tems, & qu'elles rendent la maladie plus « ſupportable; celles qui ne produiſent point ces effets « ne ſervent à rien. »

On diſtingue les bonnes ſueurs, non-ſeulement à ces marques, mais encore par les autres ſignes favorables qui les accompagnent, comme une bonne hémorrhagie, ou telle autre évacuation ſalutaire, auſſi-bien que par le ſoulagement qu'elles procurent au malade. Hippocrate a obſervé de pareilles ſueurs dans pluſieurs cas, particulierement dans Cléonactides, dans Morton, dans la malade qui demeuroit ſur le rivage, & dans Melidia, dont il eſt parlé dans le premier des *Epidémiques*; dans le malade du Jardin de Dealces; Chærion, Pericles, la fille d'Abdere, Ananion, Nicodeme, la femme chagrine & la fille de Lariſſe; dont les cas ſont rapportés avec un grand nombre d'autres dans le troiſieme des *Epidémiques*. Un Lecteur qui à de la pénétration & de l'intelligence peut trouver dans ces hiſtoires, outre les ſignes dont nous venons de parler, une matiere propre à exercer ſon jugement dans la formation de ces ſortes de prognoſtics ſalutaires que l'évenement ne manque jamais de juſtifier.

Des ſueurs pernicieuſes qui préſagent un évènement funeſte.

Hippocrate parlant dans ſon Livre *des Prognoſtics*, des mauvaiſes ſueurs, en admet de différentes eſpeces; & nous dit que les ſueurs ſont mauvaiſes lorſqu'elles n'emportent point la *fievre* & ne la rendent pas plus ſupportable au malade; c'eſt-à-dire, ne le ſoulagent point, bien qu'elles viennent de toutes les parties du corps en même-tems. Celles-là ſont encore plus mauvaiſes qui ne viennent point de toutes les parties du corps & qui n'appaiſent point la maladie: elles ſont très-pernicieuſes quand elles aigriſſent le mal: mais les plus funeſtes de toutes ſont celles qui ſont froides, qui ne viennent que de la tête, du viſage, & du cou; car de pareilles ſueurs dans une *fievre* violente préſagent la mort, & dans celle qui eſt d'une nature plus douce, la prolongation de la maladie. Mais nous allons ranger toutes les mauvaiſes eſpeces de ſueurs ſous certains chefs généraux, pour être plus exacts & plus en état d'en tirer les prognoſtics dont nous pourrons avoir beſoin.

Je parlerai d'abord de ces mauvaiſes eſpeces de ſueurs, qui viennent dans le tems que la maladie eſt dans un état de crudité, & qui ne ſont accompagnées d'aucun ſigne de coction. 2°. Je les examinerai relativement à leur quantité, ou en tant qu'elles ſont plus ou moins abondantes. 3°. Relativement à leur chaleur & à leur froideur. 4°. Relativement aux parties du corps d'où elles viennent. 5°. En tant qu'elles nuiſent au malade, on ne le ſoulagent point: enfin, relativement aux autres mauvais ſignes avec leſquels elles ſe trouvent jointes.

Pour avoir une notion plus diſtincte de ce que contient le premier chef, je diviſerai les ſueurs en périodiques, critiques & ſymptomatiques.

On appelle ſueur périodique, celle qui accompagne les périodes ou retours des *fievres* intermittentes; par exemple, les tierces ou les quartes. Telle étoit la ſueur qu'Hippocrate, *VII. Epid. T.* 4. obſerva dans le cas de Pythodorus.

La ſueur critique, dont nous avons parlé ci-deſſus, eſt celle qui vient dans les *fievres* continues, dans quelque jour de criſe, qui emporte ou diminue la *fievre* & ſoulage le malade. L'effet de cette eſpece de ſueur eſt ce qu'on appelle une criſe, laquelle eſt parfaite ou imparfaite. Les caracteres d'une ſueur critique, ainſi que nous l'avons dit, ſont de paroître avec des ſignes manifeſtes de coction dans un jour de criſe, lorſque la nature eſt dans ſa force & ſa vigueur; d'être chaude, abondante & univerſelle, ſans diminuer les forces, d'emporter ou de diminuer la *fievre* & tous ſes ſymptomes.

La ſueur ſymptomatique eſt oppoſée à la précédente; elle paroît en forme de ſymptome, elle n'eſt jamais ſalutaire; mais ordinairement accompagnée de ſignes deſtructifs; elle préſage la mort, ou du moins la prolongation de la maladie, pluſieurs rechutes, beaucoup de douleur & de trouble. On donne le nom de ſymptomatiques à toutes ces eſpeces de ſueurs, auſſi-bien qu'à toutes les autres excrétions qui ſurviennent lorſque la maladie eſt crue, ou ſans aucun ſigne de coction. D'où il ſuit que toutes les ſueurs ſont mauvaiſes lorſqu'elles viennent dans le tems que la maladie eſt dans un état de crudité, & qu'il ne paroît aucun ſigne manifeſte de coction. De-là vient qu'Hippocrate, *II. Epid.* vers le commencement, regarde les ſueurs qui paru-

rent au commencement d'une *fievre* épidémique dont il donne la description, comme des signes d'une crise difficile & dangereuse. Ces sortes de sueurs sont bien plus mauvaises lorsqu'elles ne viennent que de la tête, du cou, de la gorge ou de la poitrine : mais les pires de toutes sont celles qui sont froides, médiocres, ou qui cessent immédiatement, ou qui sont copieuses, continuelles ou immodérées.

Parlons maintenant des sueurs qui pechent par leur quantité ; je veux dire, pour être trop ou trop peu abondantes.

On dit que la sueur est abondante ou copieuse quand elle sort profusément, qu'elle est assidue & continuelle, assidue & copieuse tout-à-la-fois. Les sueurs copieuses, suivant Galien, *Lib. III. de Sympt. Caus.* sont occasionnées ou par la rareté du corps, ou la ténuité de la matiere évacuée. La sueur qui est produite par l'une de ces deux causes, ne coule point tout-à-la-fois & avec profusion, mais d'une maniere constante & assidue. Il suit de-là que toute sueur copieuse, dans les *fievres*, qui n'est occasionnée ni par la ténuité de la matiere, ni par la dilatation des pores, (sueur, qui, suivant Galien, *in IV. Aph.* 41. n'est jamais copieuse) indique toujours une rédondance d'humeurs, ainsi que le même Auteur nous l'apprend dans son Commentaire sur le quarante-deuxieme *Aph.* de la quatrieme *Sect.* C'est ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'Aphorisme que nous avons cité le premier, " que les sueurs co-" pieuses durant le sommeil, sans aucune cause mani-" feste, indiquent une nourriture trop abondante ; mais " que si le malade ne prend point de nourriture, elles " montrent que le corps a besoin d'être évacué. „ Toute sueur copieuse, dit Galien, indique une plénitude d'excrémens. Il s'ensuit donc que ces sueurs sont constamment pernicieuses dans les *fievres*, quand elles n'avancent point la crise, parce qu'elles indiquent une rédondance d'humeurs, que la nature ne peut digérer & surmonter qu'après beaucoup de tems ; aussi présagent-elles souvent la mort dans les maladies aiguës, qui épuisent la nature en peu de tems. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph.* 42. " que tout flux co-" pieux & constant de sueur indique une maladie vio-" lente, si elle est froide ; & bénigne, si elle est chau-" de ; „ à cause, comme dit Galien dans son Commentaire, qu'elles indiquent toutes deux une multitude d'humeurs ; la froide d'humeurs froides, qui sont les pires de toutes ; & la chaude d'humeurs chaudes qui sont moins dangereuses que les premieres. Ces sueurs n'emportent ni n'appaisent jamais la *fievre*, & paroissent dans le tems que la maladie est encore la plus forte ; aussi présagent-elles une maladie opiniâtre, sujette à des rechutes, & accompagnée d'un grand nombre d'incommodités. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 58. appelle ces sueurs inutiles dans les *fievres* aiguës ; & Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. parlant d'une *fievre* épidémique continue, dit, que les malades suerent beaucoup, mais que loin d'être soulagés, ils se trouverent beaucoup plus mal.

Les sueurs non copieuses, mais constantes ou perpétuelles, sont aussi très-mauvaises, & pour la plupart mortelles, parce qu'elles sont causées, comme dit Galien, *Lib. III. de Sympt. Caus. cap.* 2. & *Comm. in IV. Aph.* 4. ou par la dilatation des pores, ou par une imbécilité qui provient de la résolution de l'habitude, comme il arrive dans la syncope. Toutes ces sueurs sont donc pernicieuses entant qu'elles indiquent une langueur, mais bien moins que les symptomatiques, qui sont copieuses & constantes, & qui marquent une extreme foiblesse aussi-bien qu'une rédondance extraordinaire d'humeurs ; & dans cette circonstance la mort est inévitable, comme il paroît par l'exemple d'Erasinus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. par celui du phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. Il est dit du premier, " qu'il " eut une *fievre* accompagnée de sueurs continuelles ; & du second, " qu'il vomit une grande quantité de " matiere ténue, virulente & érugineuse ; que la *fievre* " le prit avec frisson & un écoulement continuel, co-" pieux & universel de sueur. „ Quelques-uns lisent ce passage d'une autre maniere que Galien, sçavoir : " il " eut une sueur copieuse & continuelle qui lui affecta " la tête & le cou durant tout le jour ; „ accident ordinaire aux personnes qui tombent en foiblesse. Mais cette raison ne doit pas nous dispenser de lire avec Galien, δι' ὅλου τε σώματ☉, "par tout le corps, „ puisque tous les Medecins savent, que les personnes attaquées d'une phrénésie suent un peu avant de mourir, en conséquence d'une résolution universelle des parties. Il suit de là que les sueurs copieuses & non critiques sont non-seulement inutiles dans les maladies aiguës, mais pour la plupart funestes, qu'elles présagent une mort prochaine quand elles sont accompagnées de langueur & de l'abattement total des forces, & que les sueurs constantes, soit qu'elles soient copieuses ou non, sont également pernicieuses dans les maladies aiguës.

La sueur qui peche par défaut n'est pas moins pernicieuse que celle qui peche par excès. Galien, *Lib. III. de Symptom. Caus. cap.* 2. écrit que les sueurs légeres sont occasionnées par la petite quantité, ou la qualité grossiere & gluante des humeurs superflues, ou par la petitesse des pores, qui se rétrécissent, ou par contraction ou par obstruction. La premiere est causée par des sucs épais & gluans, & la seconde par l'atrophie, le refroidissement ou la trop grande mollesse de la peau.

Lorsque ces sueurs légeres viennent dans un jour de crise, c'est une preuve certaine que la nature s'efforce inutilement de chasser les humeurs, & qu'elle est frustrée dans son attente par leur épaisseur ou viscosité, ou par la petitesse des passages. Lorsque ceux-ci ne sont point resserrés (ce qu'on peut connoître à la peau qui n'est ni contractée par une atrophie, ni trop froide, ni trop molle) & qu'il paroît des signes d'une rédondance d'humeurs, les sueurs légeres indiquent une grande quantité d'humeurs grossieres & visqueuses ; & si les forces sont en même tems considérablement épuisées, elles sont mortelles, surtout si elles paroissent sans aucun signe de coction ; car dans ce cas toutes les excrétions sont symptomatiques, & indiquent une rédondance d'humeurs.

De pareilles sueurs prouvent que la nature a commencé à chasser les humeurs par la transpiration, mais qu'elle n'a pu évacuer que leur partie la plus ténue, ce qui ne suffit point pour procurer la solution de la maladie. On peut ranger sous cette classe les sueurs qui cessent immédiatement après avoir paru, & que Galien condamne dans son premier Commentaire sur le premier des *Prorrhétiques*. Il suit donc de ce qui précede, que les sueurs sont toujours mauvaises lorsqu'elles ne sont point assez abondantes.

La plus mauvaise de toutes les sueurs est celle que les Grecs appellent *ephidrosis*, & les Latins *desudatio* ou *mador*, « désudation ou moiteur. » Cette espece de sueur paroît quelquefois sur toutes les parties du corps, mais le plus souvent autour de la tête, du cou, de la gorge, de la poitrine & quelquefois des extrémités.

Voici comme Galien en parle dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*.

" On rencontre le mot *ephidrosis* dans plusieurs endroits " de ce Livre ; mais on ignore dans quel sens l'Auteur " l'a employé, s'il a voulu désigner ces sueurs qui vien-" nent autour de la tête & de la poitrine, ou celles qui " viennent de toutes les parties du corps en même tems, " mais foiblement & en petite quantité, & sans pro-" curer aucun soulagement au malade. „

Ces deux especes de sueurs ne valent rien ; mais la plus mauvaise de toutes est celle qui ne vient qu'aux parties supérieures ; car comme toute moiteur indique ou une plénitude dans la partie qui sue, ou une foiblesse de la

faculté rétentive, si l'une ou l'autre affecte les parties qui sont aux environs de la tête & du thorax, c'est un plus mauvais signe que si elle venoit dans quelque autre région. On a vu ci-devant quel jugement on doit porter des sueurs qui indiquent une rédondance d'humeurs; & je conclus ici que les autres especes ne sont pas moins pernicienses, puisqu'elles proviennent de la décadence extreme de la nature, laquelle n'a pas assez de force pour retenir l'humide alimentaire des parties solides, qui se dissipe par oppression ou résolution. Ces désudations different de celles qui sont occasionnées par une multitude d'humeurs en ce qu'elles viennent du front, du cou, de la poitrine ou des extrémités en forme de moiteur légere, qu'elles n'augmentent point, qu'elles sont rarement chaudes & le plus souvent froides, qu'elles sont accompagnées d'un pouls foible & de plusieurs autres signes qui indiquent l'état languissant de la nature. Telles sont les sueurs qui doivent leur origine à des évacuations immodérées; surquoi nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhétiques*, 126. « que toute sueur légere avec refroidisse- « ment ensuite d'une hémorrhagie de nez, est mau- « vaise. »

Mais n'est-ce pas un mauvais signe dans quelques maladies aiguës de ne point suer du tout? Oui c'en est certainement un dans toutes celles qui, comme Galien, *Lib. III. de Crisibus*, nous l'apprend, se terminent par des sueurs critiques: telles sont toutes les *fievres* continues, mais surtout les *fievres* chaudes, qui forment leurs crises par une sueur ou quelqu'autre évacuation loüable; au moyen de quoi la *fievre* cesse entierement, ou diminue beaucoup avec ses symptomes, & le cas du malade reçoit du changement pour le mieux. A moins d'une pareille évacuation il n'y a jamais à compter sur la rémission de la maladie de quelque nature qu'elle soit, ainsi que Galien, *in III. Epid.* nous en avertit conformément à cet Aphorisme d'Hippocrate, *II. Aph.* 27. « On ne doit point compter sur les choses « qui soulagent le malade sans qu'on puisse en rendre « raison. »

On voit la nécessité d'une pareille précaution dans le cas d'Hermocrates, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 2. & de la fille d'Euryanactes, *ibid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. Il est dit du premier, « que la *fievre* le quitta le quatorzieme jour, qu'il « ne sua point, qu'il dormit, qu'il fut toujours maître « de sa raison, & qu'on n'apperçut aucun changement « dans son urine. La maladie retourna vers le dix-sep- « tieme jour accompagnée d'une très-grande chaleur, « le malade fut saisi le lendemain d'une *fievre* très-for- « te, son urine devint ténue, & il tomba dans le délire. Il « eut une seconde crise le vingtieme jour, & la *fievre* « le quitta bien qu'il n'eut point sué. »

On distingue ces sortes de rémissions des maladies qui ne sont accompagnées d'aucune sueur ni d'aucune autre évacuation loüable, de celles sur lesquelles on peut compter, par les signes dont elles sont accompagnées, & qui sont bons dans celles-ci & mauvais dans celles-là, comme il paroît par les accidens qui survinrent à Hermocrates ensuite de la crise. « Il eut une nouvel- « le crise le vingtieme jour, & la *fievre* le quitta sans « qu'il eut sué: il eut pendant ce tems-là de l'aversion « pour les alimens, il conserva l'usage de sa raison, « bien qu'il eût perdu la parole; il avoit la langue se- « che, mais il n'étoit point altéré, & son sommeil te- « noit du coma. Enfin il mourut le vingt-septieme « jour. » On voit par cet exemple que c'est quelquefois un très-mauvais présage de ne point suer dans les *fievres* chaudes.

Nous allons maintenant examiner les sueurs froides, parce qu'on observe qu'elles sont souvent mortelles dans les maladies aiguës. Mais avant que d'entrer en matiere il est à propos de connoître à fond leur génération & leurs causes, afin qu'on sache surquoi sont fondés les prognostics qu'on en tire.

Je dis en premier lieu que les sueurs froides, entant que composées d'une matiere froide & crue, indiquent dans les *fievres* continues, surtout lorsqu'elles sont copieuses, une rédondance d'humeurs de même espece, ainsi que Galien le prouve dans son Commentaire sur le quarante-deuxieme Aphorisme de la quatrieme section. « Ces sortes de sueurs, si l'on en croit Galien, « *Comm. in IV. Aph.* 37. s'engendrent lorsque les hu- « meurs se corrompent dans les vaisseaux, & que la « nature, qui gouverne & regle les parties solides, & « qui, suivant Hippocrate, n'est autre chose que la « chaleur naturelle, est entierement éteinte ou à la « veille de l'être. De-là vient que les matieres éva- « cuées sont froides au toucher, quoique la chaleur qui « résulte de la putréfaction puisse malgré tout cela être « extremement violente. Aussi cette froideur est-elle « un très-mauvais signe, entant qu'elle prouve que les « humeurs qui existent dans le corps sont si excessive- « ment froides, qu'elles ne peuvent être échauffées par « la chaleur naturelle ou fébrile. »

Il s'ensuit donc que les sueurs froides indiquent une rédondance d'humeurs extremement froides, laquelle est sur le point d'éteindre la chaleur naturelle, si tant est qu'elle ne le soit pas encore. Lors au contraire qu'en consequence de la putréfaction des humeurs il vient à s'allumer une chaleur violente dans les vaisseaux, & que la chaleur naturelle se retire en-dedans, les extrémités se refroidissent, & il survient une sueur froide; je n'ai aucun égard ici à leur action mutuelle: mais lorsqu'il survient une action & une résistance mutuelles des humeurs, il faut nécessairement ou que la sueur froide s'échauffe, ou qu'elle éteigne la chaleur en peu de tems. Ceci est confirmé par l'observation de Galien, sur le quatrieme Livre des *Aphorismes*.

« Dans les maladies non-aiguës, mais d'une nature bé- « nigne, si la chaleur naturelle, après s'être long-tems « conservée, ne prévaut point à la fin, elles s'éteint en- « tierement: mais cela arrive beaucoup plutôt dans « une maladie violente, en conséquence de la prompte « résolution des forces. »

Hippocrate a donc raison de dire, *IV. Aph.* 37. « que les « sueurs froides présagent la mort dans une maladie « aiguë, & la prolongation de la maladie dans celle « qui ne l'est point; car, comme dit Galien dans son « Commentaire, si la fievre est bénigne, le malade « peut échapper, la rédondance des humeurs étant di- « gérée & surmontée par la longueur du tems. Mais « une sueur froide est cause & signe pernicieux tout « ensemble: entant que cause, elle résout nécessaire- « ment le corps; & comme signe, elle indique une mul- « titude d'humeurs trop froides pour pouvoir être al- « térées par la chaleur fébrile. »

On demandera peut-être comment il peut se faire que ces humeurs, qui sont froides, & par conséquent incapables d'être mises en mouvement, se jettent sur la peau, surtout durant une extreme foiblesse, & dans le tems que la chaleur naturelle est presque éteinte?

Je répons à cela, que l'humeur étant en quelque sorte échauffée par la chaleur fébrile, malgré l'incapacité où elle est de se mouvoir, se jette sur la peau, où la chaleur étrangere qu'elle a reçue, venant à se dissiper, elle commence de nouveau à se refroidir.

Il suit donc de ce qu'on vient de dire, que les sueurs froides ne présagent jamais rien de bon dans les maladies aiguës, quelle qu'en soit la quantité, & de quelque endroit qu'elles viennent; ou soit qu'elles procedent de toutes les parties du corps en même-tems, ou de la tête, du cou & de la poitrine ou des extrémités; témoins Philiscus, la femme de Droméades, la malade qui demeuroit *in Foro Mendacium*, & Philistion, dont il est parlé dans le premier & le troisieme Livre des *Epidémiques*, qui moururent dans des sueurs froi-

des. Les plus mauvaises de toutes ces sueurs, sont celles qui sont ténues & froides, & qui viennent de la tête ou des extrémités, comme des mains & des piés, à cause qu'elles indiquent une extinction totale de la faculté.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'Hippocrate avance dans ses *Prognostics*, « que les sueurs froides sont « très-mauvaises, qu'elles indiquent la mort dans les « maladies aiguës, & la prolongation de la maladie « dans celles qui ne le sont point. » Les sueurs froides ne valent donc rien dans toutes sortes de cas, conformément aux Observations d'Hippocrate, *III. Epid. Sect. 3. Stat. Pest.* où, entre autres symptomes propres aux *fievres* qui régnerent dans cette saison, « il vint des « sueurs froides & copieuses qui n'abandonnerent ja- « mais le malade. » La qualité pernicieuse de ces sueurs est confirmée par d'autres signes concomitans, qui, pris tous ensembles, surtout les subséquens, sont absolument funestes. Tels étoient ceux qu'Hippocrate observa dans Philiscus, & dans les autres malades dont on a parlé. Il dit du premier, *I. Epid. Sect. 3. Ægr. 1.* « qu'il perdit la parole sur la fin du cinquieme jour; « qu'il lui prit une sueur froide, & que ses extrémités « devinrent livides : il mourut le sixieme jour vers mi- « di. » Il faut de plus remarquer, « que le malade eut « une sueur froide continuelle. »

La femme de Dromeades, *ibid. Ægr. 11.* « eut un nou- « veau frisson le matin du sixieme jour, lequel fut sui- « vi peu de tems après du retour de la chaleur & d'une « sueur froide universelle; le froid s'empara de ses ex- « trémités, elle tomba dans le délire ; sa respiration « devint grande & rare, (ἀραιὸν, voyez *Aræon*,) & « elle mourut aussi-tôt après dans des convulsions qui « commencerent par la tête. »

Il est dit de la malade qui demeuroit *in Foro Mendacium, III. Epid. Sect. 2. Ægr. 12.* « qu'elle fut saisie le septie- « me jour d'un nouveau frisson, auquel succéda une « *fievre* violente, accompagnée d'une soif excessive & « d'une agitation de corps; (βληστρισμὸς; voyez *Blest- « trismus* :) Il lui prit vers le soir une sueur froide « universelle, & le froid s'empara de ses extrémités. »

Il paroît par ces exemples, aussi-bien que par ce qu'on a dit ci-dessus, que les sueurs froides dans les *fievres* aiguës sont pernicieuses, & présagent la mort, surtout lorsqu'elles viennent dans un jour de crise, & qu'elles sont suivies de quelque signe pernicieux & mortel. En voilà assez touchant les sueurs froides.

Examinons maintenant les sueurs relativement à la particularité & aux parties du corps d'où elles viennent.

Nous avons déja dit que les sueurs sont bonnes & salutaires lorsqu'elles viennent de toutes les parties du corps en même-tems, à cause qu'elles indiquent que la nature est robuste, & qu'elle ne rencontre aucun obstacle intérieur, soit de la part d'une maladie maligne, ou de telle autre cause morbifique capable de frustrer les efforts qu'elle fait pour procurer l'excrétion des humeurs par toutes les parties du corps. Lors au contraire que quelqu'un des visceres internes est attaqué d'une inflammation violente, ou accablé d'une multitude d'humeurs, il survient une sueur partiale & inégale. Il s'ensuit donc que les sueurs qui ne viennent point de toutes les parties du corps, mais seulement de la tête ou de la poitrine, sont, suivant Hippocrate, *Prognost.* de la plus mauvaise espece, qu'elles présagent la mort dans les maladies aiguës, & dans celles qui ne le sont pas, une prolongation de la maladie, beaucoup de rechutes & d'incommodités.

Hippocrate, *I. Epid. Sect. 1. Stat. 1.* parlant d'une espece de *fievres* épidémiques mortelles, dit, « que les ma- « lades sueront continuellement, mais non point de « toutes les parties du corps en même-tems. » Et un peu après faisant le dénombrement des symptomes auxquels on connoît que les *fievres* chaudes doivent être mortelles, même dès le commencement, il dit, « que les malades suerent un peu du front & des clavi- « cules, mais aucun de toutes les parties du corps. »

L'Auteur des *Prorrhétiques I. 39.* a donc raison de dire, « que les sueurs, & surtout celles qui viennent de la « tête, & qui sont accompagnées d'une espece d'anxié- « té, (ὑποδύσφοροι,) dans les maladies aiguës, ne pré- « sagent rien que de funeste. » D'où il suit que les sueurs qui ne viennent point de toutes les parties du corps en même-tems, sont mauvaises, entant qu'elles prognostiquent la mort ou une maladie opiniâtre.

Ce n'est donc point sans raison qu'Hippocrate, *Lib. Prognost.* a avancé, « que les plus mauvaises sueurs sont « celles qui sont froides, surtout lorsqu'elles ne vien- « nent que de la tête, du cou & du visage ; car ces sor- « tes de sueurs présagent la mort dans les *fievres* ai- « guës, & la prolongation de la maladie dans celles « qui ne le sont point. »

Le jugement que Galien en porte dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, est fort juste, lorsqu'il assure, « que toute désudation ou sueur qui vient du front, de « la nuque ou des clavicules, indique l'imbécilité de « la faculté rétentive, ou une rédondance d'humeurs. »

Il dit dans un autre passage du même Commentaire, que « ces sortes de sueurs ne valent rien, tant à cause « qu'elles viennent des parties supérieures, qu'à cause « qu'elles procedent d'une langueur de la faculté, ou « de l'oppression de la même dans son origine. »

Les sueurs qui viennent de la tête & des parties supérieures, sont très-mauvaises, particulierement dans une suppuration & dans une phthisie; car voici comme l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 40. en parle :

« Ceux qui sont affectés d'une suppuration, particuliere- « ment à la suite d'une pleurésie ou d'une péripneumo- « nie, ont leurs maladies accompagnées de chaleurs, qui « sont légeres pendant le jour, mais qui augmentent à « mesure que la nuit approche ; ils crachent aussi quel- « que peu de matiere qui ne mérite aucune attention; ils « suent du cou & des clavicules ; ils ont les yeux creux « les joues rouges. »

On a donc raison d'estimer ces sortes de sueurs mortelles dans les *fievres* aiguës, puisqu'elles indiquent une extinction de la faculté avant qu'elle ait pu effectuer la coction des humeurs ; & lorsqu'elles sont occasionnées par la foiblesse de la faculté rétentive, & par l'incapacité où elle est de retenir l'humeur, ou même le suc alimentaire propre aux solides, elles présagent dans les *fievres* non-seulement une mort inévitable, mais encore prochaine, surtout si elles sont froides, comme l'étoient celles de Pythion, de la femme qui demeuroit *in Foro Mendacium, III. Epid.* de Meton, d'Aristocrates, de Pherecydes, *VII. Epid. T. 47. 57. 91.* & d'un grand nombre d'autres, qui moururent tous. Si la maladie est plus favorable, & que les forces soient extraordinaires, ces sortes de sueurs ne présagent point la mort, mais la prolongation de la maladie ; témoin le malade du jardin de Dealces, *III. Epid. Sect. 2. Ægr. 3.* qui, à ce que dit Hippocrate, « rendit le quatrieme « jour quelques gouttes de sang pur par la narine gau- « che ; il sua de la tête & des clavicules ; sa tête se tu- « méfia, & il sentit une douleur dans la cuisse du même « côté. »

Les sueurs sont encore mauvaises, lorsqu'elles ne sont accompagnées d'aucune autre évacuation, surtout si elles fatiguent le malade au lieu de le soulager. Car lorsqu'une sueur, loin d'être salutaire, a des mauvaises suites pour le malade, on doit la regarder comme un de ces faux signes critiques qui ne décident rien, &

qui, comme tels, présagent une mort certaine, ainsi que Galien nous assure dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*.

Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*, regarde les sueurs qui n'emportent point la *fievre*, & ne rendent point la maladie plus supportable, comme inutiles & mauvaises, & comme des signes de mort, ou d'une prolongation de la maladie.

L'Auteur des *Prorrhet.* 58. dit, « que les sueurs copieu« ses ne sont d'aucune utilité au malade dans les *fie« vres* aiguës ou violentes, » à cause qu'elles ne font point cesser la *fievre*. Et, *ibid.* 7. « les chaleurs brûlan« tes qui subsistent dans les hypocondres après un fris« son, sont un mauvais signe, surtout quand elles sont « accompagnées de sueurs; » à cause, dit Galien, dans son Commentaire, qu'elles ne viennent point de toutes les parties du corps, mais qu'elles sont légeres, peu abondantes, & par-là incapables d'éteindre la chaleur ignée dans les hypocondres.

Il est dit dans les *Prorrhétiques I.* 68. « que ceux qui suent « étant éveillés, & qui sont de nouveau saisis de la *fie« vre*, (ἀναθερμαινόμενοι) sont en très mauvais état. » Et *ibid.* 67. « La rougeur du visage & les sueurs qui « viennent durant la chaleur qui suit le frisson, ne pré« sagent rien que de mauvais; » à cause que si la sueur étoit bonne, elle dissiperoit la rougeur du visage, au lieu que ne le faisant point elle indique une malignité. Hippocrate s'exprime plus expressément sur ce sujet dans le cinquante-sixieme Aphorisme de la quatrieme section. « C'est un mauvais signe, dit-il, lorsqu'u« ne personne qui a la *fievre* tombe dans une sueur qui « ne lui procure aucun soulagement; car cela indique « la prolongation de la maladie & une superfluité d'hu« meurs. » Ces sortes de sueurs présagent la mort dans une *fievre* aiguë, & la prolongation de la maladie dans celle qui ne l'est point.

On doit encore mettre au nombre des mauvaises sueurs, celles qui précédent, qui accompagnent & qui suivent d'autres signes pernicieux. Ces sortes de sueurs ne présagent rien que de funeste, puisqu'étant suivies de mauvais signes, elles deviennent du nombre de ces signes critiques qui ne décident rien, & qui nuisent au malade de loin de le soulager, ce qui fait qu'on doit les estimer mortels.

Voici comme Hippocrate parle de ces sortes de signes, *I. Epid. Sect.* 1. à l'occasion de quelques malades affligés d'une *fievre* épidémique.

« Ils eurent des sueurs continuelles, mais qui ne venoient « point de toutes les parties du corps en même tems, & « leurs extrémités se refroidirent au point de ne pou« voir plus se réchauffer. » L'Auteur des *Prorrhétiques I.* 126. dit « que tout saignement de nez accompagné « de sueurs froides & ténues, & d'un refroidissement « général, indique une malignité & ne vaut rien pour « le malade. » Et *ibid.* 102. « Ceux qui au commence« ment des maladies aiguës sont affectés de sueurs « froides, qui rendent une urine cuite, qui ressentent « une chaleur brûlante, & ensuite un froid dont on ne « peut rendre raison (ἀμέτως) jusqu'à ce que la cha« leur revienne, & qui de plus sont affligés d'un en« gourdissement, d'un coma & de convulsions, sont « dans un état extrémement dangereux. » Et *Coac.* 40. « Tout refroidissement accompagné de sueurs froides « & ténues, qui succede au frisson (pour ῥιγῶν je lis avec « Prosper Alpin ῥιγέων) est mauvais. » Telles étoient les sueurs qu'Hippocrate observa dans la femme de Dromeades, *I. Epid.* dans la fille d'Euryanactes, & dans la jeune femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *III. Epid.* dans la femme de Théodorus, dans Aristocrates & dans la femme d'Euxenus, *VII. Epid. T.* 27. 52. 58. qui moururent tous. Nous avons parlé ci-dessus de la femme de Dromeades, & l'Auteur rapporte de la fille d'Euryanactes, « que le septieme jour après « la crise, elle fut saisie d'un frisson & d'une *fievre* ac« compagnée de sueurs: que le frisson revint le huitie« me jour après la crise, mais avec moins de violence « que la premiere fois; que ses extrémités se refroidi« rent ensuite, & qu'on ne put venir à bout de les ré« chauffer. Que le dixieme jour, après avoir sué, elle « tomba dans le délire, mais qu'elle recouvra aussi-tôt « ses sens. » Nous lisons de la jeune femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, « que tous les sympto« mes augmenterent le second jour, qu'elle eut des « selles fréquentes & indues, qu'elle ne dormit point, « qu'elle perdit la raison, & qu'elle sua quelque peu. « Le troisieme jour elle fut inquiete & altérée, elle eut « des nausées, elle tomba dans l'agitation & dans le « délire, & ses extrémités devinrent froides & livi« des. » La femme de Théodorus « eut d'abord une lé« gere éruption de sueur autour du front, laquelle se « répandit long-tems après sur tout son corps, sans en « excepter les piés, après quoi la *fievre* parut diminuer. « Le cours des arteres paroissoit froid au toucher, mais « celles des tempes avoient un degré plus qu'ordinai« re de pulsation; sa respiration étoit courte; elle tom« boit à chaque instant dans le délire & se trouvoit « plus mal à tous égards. La femme d'Euxenus eut « une rémission de sa *fievre*, avec une sueur copieuse; « le froid s'empara de toutes les parties de son corps & « elle fut affligée de plusieurs especes d'asthmes dont « elle mourut. »

Il paroît par ces exemples & par un grand nombre d'autres que je pourrois citer, que toutes les sueurs qui sont suivies de signes pernicieux, ne présagent rien que de funeste.

Les sueurs sont encore pernicieuses quand elles sont accompagnées de mauvais signes & de mauvais symptomes; & cela est confirmé par *Coac.* 10. où il est dit que « ceux dans qui des sueurs ténues ou froides & des fris« sons se succedent tour à tour, sont en très-grand dan« ger. Et *ibid.* 13. « Ceux qui ont des sueurs & des « frissons fréquens, sont dans un état très-douteux. » Et *ibid.* 53. « Les sueurs accompagnées d'une espece « d'anxiété sont mauvaises dans les maladies aiguës. » Et *ibid.* 327. comparé avec *I. Prorrhet.* 27. « Toute « hémorrhagie de nez du côté opposé est mauvaise; « comme, par exemple, si elle procede de la narine « droite, dans une tumeur de la rate; elle est encore « pire lorsqu'elle est accompagnée d'une sueur. » Et *ibid.* 35. comparé avec *I. Prorrhet.* 74. « Les *fievres* ac« compagnées d'un coma, d'une lassitude, de l'affoi« blissement de la vue, d'une insomnie & de sueurs, « sont malignes. » Tels furent les symptomes qui accompagnerent les sueurs dont Aristocrates fut affligé, *VII. Epid. T.* 52.

On doit porter le même jugement des sueurs qui succedent à des mauvais signes ou symptomes. Par exemple, *I. Prorrhet.* 126. « Toute sueur légere accompagnée « d'un refroidissement universel qui succede à un sai« gnement de nez, est maligne & pernicieuse. » Il en est de même lorsqu'elle succede à quelque mauvaise évacuation, soit une hémorrhagie immodérée ou une distilation de sang par le nez, dans les *fievres* chaudes, un flux de ventre ou un vomissement de mauvaise espece. La sueur qui succede à des mauvais signes est extrement pernicieuse, surtout lorsqu'elle n'emporte ni n'appaise ces mauvais symptomes. Tel fut le cas de la femme d'Olympiades, *VII. Epid. T.* 49. dont il est dit « qu'on ne put jamais lui rendre la parole ni la sou« lager en aucune maniere; qu'elle avoit les yeux bais« sés, la respiration sublime (πνεῦμα μετέωρον. Voyez « *Pneuma.*) & qu'elle la prenoit par le nez; que sa « couleur étoit fort mauvaise, & qu'elle sua des piés & « des jambes un peu avant que de mourir. » PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Diarrhée fébrile.

La diarrhée a pour matiere la mucosité, la lymphe, la sérosité, le pus, la sanie, le sang des narines, de la bouche, du gosier, de l'œsophage, du ventricule, du foie, de la vésicule du fiel, du pancréas, des intestins, du mésentere; & pour cause ce qui les chasse avec force dans les intestins, pendant que ces derniers ne peuvent se contracter que foiblement, ou que les pores de leurs vaisseaux absorbans sont tellement obstrués que rien n'y peut entrer.

Il y a donc dans les *fievres* bien des especes de flux de ventre, tant par rapport à la matiere & à la cause, que par rapport aux effets & à l'événement; & par conséquent il est évident que ce genre de mal est souvent incurable; que les diarrhées sont souvent colliquatives auquel cas elles sont pour l'ordinaire sans remede.

Si ce flux dure long-tems, il dispose de plus en plus les visceres du bas-ventre à la même maladie, il les affoiblit, les excorie, les enflamme, vuide, épuise le reste des visceres & des vaisseaux, d'où naissent l'atrophie, la maigreur, la débilité, la dyssenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des parties fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomption, & la mort.

La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui cause l'irritation, à l'évacuer par des émétiques, des purgatifs, des lavemens, à raffermir les parties lâches, à calmer l'impétuosité des liqueurs par des narcotiques, à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par les sueurs ou par les urines, à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source.

Pour les prognostics que l'on tire des selles, voyez l'article *Dejectio*.

Exanthemes fébriles.

Les pustules inflammatoires ont le plus souvent pour matiere, celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisseaux de la peau, s'y arrête; & pour cause, la force de la circulation, des sécrétions & des excrétions; ainsi de ces différentes causes proviennent bien des sortes de pustules qui donnent aux *fievres* divers caracteres & divers noms, comme ceux d'érésipélateuses, de scarlatines, de péréchiales rouges, de pétéchiales pourprées, de rougeole & de petite vérole.

On a coutume de traiter séparément ces trois dernieres especes; car pour les trois premieres il est facile d'en tirer le diagnostic & le prognostic.

La cure n'en est pas difficile; il suffit ordinairement de prendre une assez grande quantité de boisson légere; pour donner toujours de la mobilité à la matiere & pour que la force de la vie persévere toujours dans une juste modération, car par ce moyen les pustules se dissipent en faisant tomber l'épiderme par écailles & disparoissent bien-tot. D'où je conclus que cette maladie a son siége dans les vaisseaux de la transpiration.

Les autres symptomes fébriles qui sont semblables à ceux-ci, & ceux de même espece, exigent la même guérison que les maladies dont ils sont une suite.

On sait par ce que nous venons de dire, ce que l'on doit penser de la variété des *fievres* aiguës; car on appelle *fievres* continues, celles qui sont sans intermission depuis leur commencement jusqu'à leur fin; & continues rémittentes, celles qui sans discontinuer ont de tems en tems quelque relâche & ensuire quelques redoublemens, & enfin *fievres* intermittentes, celles qui ont une intermission périodique qui procure toujours une entiere cessation de *fievre* entre deux paroxysmes.

Fievre continue.

La plus simple des *fievres* continues est l'éphémere ou la *fievre* d'un jour, dont le commencement, l'augment, l'état & le déclin se font dans l'espace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît point d'autre cause qu'un mouvement du sang devenu trop véhément pour avoir péché à l'égard des choses non-naturelles. On la connoît par sa cause qui est de peu de conséquence, par l'état du corps du malade qui d'ailleurs est très-pur, par la légereté des symptomes, par la crise qui s'en fait bientôt, par le pouls qui se rétablit parfaitement, aussi-tôt que la *fievre* a disparu. Il est aisé de la guérir par le repos, par l'abstinence & par l'usage des délayans.

Si cette *fievre* dure plusieurs jours, on l'appelle continue non putride. Sa cause, ses signes & son traitement sont les mêmes, elle demande surtout des saignées copieuses & des rafraîchissans.

Fievre continue putride.

On appelle *fievre synoque putride* celle qui vient de causes plus graves qu'une simple inflammation, de l'obstruction des visceres, de l'oppilation de la peau & de presque tous les vaisseaux capillaires & d'une forte acrimonie.

On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en touchant le malade, par un pouls fébrile, mais inégal & déréglé, par l'urine qui est épaisse, rouge, trouble, crue, sans sédiment, par l'âge, par l'habitude du corps, par la chaleur & la nature sanguine du tempérament.

Cette *fievre* est *homotone*, *épacmastique*, *anabatique* ou *paracmastique*.

La premiere à qui on a donné ce nom à cause qu'elle demeure la même depuis le commencement jusqu'à la fin sans augmenter ni diminuer, est salutaire; la seconde qui augmente continuellement, est la plus dangereuse; & la troisieme qui diminue toujours de plus en plus, est la meilleure.

Plus le pouls est foible, fréquent, inégal en force, déréglé pour le tems, intermittent dans ses battemens; plus la respiration est difficile, fréquente, embarrassée, accompagnée du mouvement des ailes du nez, douloureuse vers les parties vitales, & irréguliere; plus la lassitude & la débilité sont grandes, plus on se jette de côté & d'autre, plus on se plaît à être souvent sur le dos, les membres étendus, plus l'usage de la raison & de ses effets est troublé; moins on a d'appétit, plus la digestion se fait difficilement, plus l'urine est rouge, épaisse, trouble, avec peu de sédiment, ou même plus elle est ténue, claire, aqueuse, en petite quantité & difficile à garder, plus on a les mouvemens tremblans & légers, plus on fuit le toucher, plus on cherche à prendre quelque chose avec les mains, plus on a les yeux tristes, lugubres & mouillés de larmes involontaires: plus cette maladie est dangereuse & mortelle.

Mais lorsque le sommeil est laborieux & difficile, que le corps est couvert de taches pourprées ou livides, que les hypocondres sont tendus & enflés, la mort est presque certaine.

Ce mal ne demande point un traitement particulier. La curation prescrire ci devant & variée selon les différentes indications, la véhémence des symptomes, l'état du malade & de la maladie suffit.

Les Anciens ont donné à ces *fievres* le nom de synoques συνέχοι, & les Ecoles celui de continentes, *continentes*; parce que leur ardeur n'a aucune intermission. On nomme syneques συνεχεῖς ou continues, *continuæ*, celles qui sont continues remittantes.

Causus ou fievre ardente.

De toutes ces *fievres*, le *causus* ou *fievre* ardente mérite un examen très-particulier, parce qu'elle est fréquente, dangereuse & difficile à guérir.

Les symptomes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales (au lieu qu'aux extrémités elle est souvent modérée, & même quelquefois elles sont

froides) & qui se communique à l'air qui sort par l'expiration ; une sécheresse en toute la peau, aux narines, à la langue, à la bouche, & quelquefois même autour des yeux ; une respiration serrée, laborieuse, fréquente ; une langue seche, jaune, noire, brûlée, apre ou raboteuse ; une soif qu'on ne peut éteindre & qui cesse souvent tout-à-coup ; un dégoût pour les alimens, des nausées, le vomissement, l'anxiété, l'inquiétude ; un accablement extreme, une petite toux, une voix claire & aiguë, le délire, la phrénésie, l'insomnie, le coma, la convulsion & des redoublemens aux jours impairs.

Elle a pour cause un travail excessif, des longs voyages, l'ardeur du soleil, la soif long-tems soufferte, l'usage des matieres fermentées, aromatiques, acres, qui échauffent, le coït immodéré, l'excès du vin, principalement en Eté, &c.

Tel est son cours : on en meurt souvent le troisieme & le quatrieme jour : on passe rarement le septieme, lorsque le causus est parfait ; il se termine souvent par une hémorrhagie, qui devient mortelle, si elle survient le troisieme ou quatrieme jour avec trop de médiocrité ; elle est annoncée par une douleur à la nuque, par la pésanteur & la tension des tempes, par l'obscurcissement des yeux, par la tension des parties précordiales sans douleur, l'écoulement involontaire des larmes sans autre signe mortel, la rougeur du visage, la demangeaison des narines : il se termine aussi aux jours critiques par le vomissement, le flux de ventre, les urines, les sueurs, les crachats épais ; le redoublement qui arrive au jour pair avant le sixieme est très-mauvais, l'urine noire, tenue & qui sort en petite quantité est mortelle ; le crachement & le pissement de sang sont mortels ; la difficulté d'avaler est un très-mauvais signe, le froid aux extrémités est pernicieux, la rougeur du visage & la sueur qui en sort sont d'un sinistre présage ; la parotide qui ne vient point à suppuration est mortelle, la diarrhée trop abondante fait périr le malade, les mouvemens convulsifs annoncent le délire & ensuite la mort ; le causus dégénere en une péripneumonie, qui est souvent accompagnée du délire ; la *fievre* la plus dangereuse est celle qui succede à de violentes douleurs de ventre, elle se termine par une crise accompagnée de frissons.

Toutes ces choses bien examinées, il n'est pas difficile de connoître la présence & la cause immédiate de cette maladie, qui n'est en effet qu'un sang dépouillé de ses parties les plus douces & les plus liquides, une inflammation universelle produite par la trop grande force des solides & des fluides : on en peut de plus tirer de sûrs prognostics.

Pour guérir ce mal, l'air doit être pur, froid, & souvent renouvellé ; les couvertures légeres, le corps souvent élevé ; la boisson abondante, aqueuse, chaude, adoucissante, un peu acide ; les alimens légers & tirés de la farine, de l'orge, de l'avoine, & des fruits un peu aigres. L'on doit saigner, si le mal ne fait que commencer, s'il y a des marques de pléthore, une inflammation considérable, si la chaleur est insupportable, si la raréfaction est excessive, la révulsion nécessaire, si les accidens pressent & ne cedent point aux autres remedes. Il est à propos de donner des lavemens anodyns, délayans, laxatifs, antiphlogistiques, rafraîchissans ; & de les réitérer, selon que la grande ardeur, la sécheresse du ventre & la révulsion semblent l'exiger. Il faut humecter tout le corps, déterminer dans les narines la vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche & le gosier, laver les piés & les mains dans l'eau tiede, fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude les parties où il y a plusieurs vaisseaux qui présentent bien leurs surfaces ; se servir de médicamens aqueux, doux, nitrés, d'une agréable acidité, qui lâchent très-doucement le ventre, qui poussent par les urines & les réparent, qui servent de véhicule à la sueur par leur quantité, & non par aucune acrimonie, & qui enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissolvent les liqueurs épaissies, les délayent & corrigent leur acrimonie.

Si l'on joint à ces préceptes les regles générales que l'on a données sur la cure des maladies aiguës & de leurs symptomes, & si l'on a soin en même-tems de rapprocher ce que l'on dira des maladies aiguës de chaque viscere en particulier sous leurs articles respectifs : il n'y a point d'especes de *fievres* ardentes dont on ignore les remedes.

De-là aussi on peut se faire une juste idée de toutes les autres *fievres* aiguës particulieres, car elles sont ou des symptomes, ou des effets d'une autre maladie aiguë. Voyez *Causus*.

Fievre intermittente.

Nous avons donné ci-devant la définition de la *fievre* intermittente ; son diagnostic est évident par lui-même ; ses distinctions en différentes classes sont faciles à faire, n'étant fondées que sur la seule différence du tems que ce mal dure.

Cependant il faut savoir qu'on appelle en général *fievres* de printems, celles qui regnent depuis le mois de Fevrier, jusqu'à celui d'Août, & *fievres* d'automne, celles qui commencent au mois d'Août & finissent dans Fevrier. Cette distinction est nécessaire à cause de la différence qui se trouve, tant dans la nature & les symptomes de ces deux *fievres*, que dans leur fin, leur durée, leur traitement : d'ailleurs, l'une souvent chasse l'autre.

Souvent même au commencement de l'automne, elles imitent exactement les *fievres* continues, à cause de la longueur & du redoublement des accès ; cependant leur génie & leur cure sont entierement différens.

Elles commencent avec des bâillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, horreur, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxiété, nausée, vomissement, célérité, débilité & petitesse de pouls. Plus ces accidens sont considérables, & plus il s'en trouve ensemble ; plus la *fievre*, la chaleur & les autres symptomes qui la suivent, sont mauvais. Tel est le premier degré de cette *fievre*, qui répond à l'augment des *fievres* continues, & est le plus dangereux de tous : alors l'urine est ordinairement crue & ténue.

A cet état il en succede un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une respiration forte, grande, plus libre, moins d'anxiété, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, grande douleur aux articles & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges, & qui répond à l'état des *fievres* continues.

On voit ensuite finir la maladie par des sueurs souvent abondantes : tous les symptomes se calment, les urines deviennent épaisses & déposent un sédiment semblable à de la brique broyée, le sommeil, l'*apurexie*, la lassitude, la foiblesse surviennent.

Souvent elles dégénerent en *fievres* aiguës dangereuses, qui viennent pour la plupart de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grande.

Voici les effets de la *fievre* intermittente dans ses trois tems.

Elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des visceres par la stagnation, l'obstruction, la coagulation, le mouvement, la dissolution, l'atténuation qu'elle cause ; de-là non-seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégénerent principalement en ce que leurs parties sont moins homogenes, & ne sont point également mêlées ; de ces vices naît l'acrimonie des liqueurs : & de toutes ces choses ensemble suit une grande disposition aux sueurs qui affoiblissent beaucoup par la perte de la mucosité même du sang qui sort avec elles ; l'urine est alors extremement épaisse, trouble, grasse, semblable à celle de jument :

telle est aussi la salive; ainsi le sang étant foible, dissous, à peine lié & privé de sa meilleure partie, celle qui reste devient à la fois acre & épaisse; c'est conséquemment par le relâchement des vaisseaux, l'épaississement & l'acreté des liqueurs que ces *fievres*, lorsqu'elles durent long-tems, dégénerent quelquefois en maladies chroniques, telles que le scorbut, l'hydropisie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs skirrheuses du bas-ventre & les maux qui s'ensuivent.

Au reste quand ces *fievres* ne sont point malignes, elles servent à dissiper les maux invétérés & à prolonger la vie.

Après cette exacte discussion de toute l'histoire des *fievres* intermittentes, on établit pour leur cause prochaine la viscosité du liquide artériel, & peut-être l'inaction des esprits, tant du cerveau que du cervelet qui sont destinés pour le cœur, quand par quelque cause que ce soit la contraction de ce viscere devient ensuite plus prompte & plus forte, & quand la résolution des humeurs qui sont en stagnation, se fait.

Et par conséquent, comme il n'est point de *fievre* intermittente qui ne garde l'ordre décrit, il paroît que celui qui a pu surmonter le premier tems & la premiere cause, peut enlever tout le paroxysme.

Mais comme le premier état d'une *fievre* parfaitement intermittente & sa cause immédiate, peuvent venir d'une infinité de causes, même assez peu considérables, lesquelles peuvent plusieurs à la fois prendre naissance au-dedans du corps & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme on l'observe dans toutes les liqueurs qui se forment & se séparent dans le corps: il est bien plus difficile de distinguer la cause actuelle d'une infinité d'autres possibles, que d'en imaginer une de ces dernieres, suivant laquelle on puisse donner la raison du retour périodique des *fievres*, suivant les lois de l'œconomie animale; c'est ce qu'il est aisé de concevoir clairement pour peu qu'on y fasse attention.

Dans le tems de l'intermission, ou même dans le premier tems de la *fievre*, on doit donc avoir recours aux apéritifs salins, ou alcalis, ou aromatiques, ou minéraux, aux délayans, aux matieres douces, huileuses; la chaleur, le mouvement & le frottement conviennent aussi. Les médicamens de cette espece sont tous les sels des plantes tirés suivant la méthode de Tachenius. Les principaux sont ceux d'absinthe, de charbon-béni, de tiges de feves, le nitre, le nitre stibié, l'antimoine diaphorétique non lavé, le sel ammoniac, le sel de prunelle, le sel polychreste, le tartre régénéré, le tartre tartarisé, le sel de tartre avec l'huile de térébenthine réduit en une masse savoneuse. Toutes les parties des herbes aromatiques, surtout de celles qui sont résolutives.

De plus, s'il s'est fait dans les premieres voies un grand amas de mauvaises humeurs, on les évacue par un purgatif, & souvent par un vomitif, pourvu qu'on le prenne dans un tems assez éloigné du paroxysme, pour qu'il fasse son effet avant son retour. Ce remede est indiqué par le régime qu'on a observé, par les maladies & les symptomes qui ont précédé, par les nausées, le vomissement, les rots, le gonflement, par l'haleine, par les ordures ou les saletés qui paroissent sur la langue, au gosier, au palais, par l'intermission, par l'amertume de la bouche, par le vertige ténébreux; & quand l'émétique a fait toute son opération, il faut avant l'accès calmer le trouble qu'il a causé, en donnant un opiat au malade.

Par exemple,

Prenez *de tartre émétique, cinq grains.*

Faites une poudre que vous prendrez en une fois.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains;*
de mie de pain, suffisante quantité pour faire cinq pilules pour une dose.

Prenez *du vin émétique, deux onces;*
d'oxymel scillitique, six dragmes.

Mêlez.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains;*
de gelée de groseille, demi-once;
d'huile de canelle, une goutte.

Mêlez.

Faites un bol.

Purgatifs.

Prenez *de la poudre cornachine, deux scrupules; pour une dose.*

Ou,

Prenez *de pilules cochiées majeures, deux scrupules;*
de sirop de roses solutif, demi-once;
d'eau distilée de fleurs de sureau, deux onces.

Mêlez.

Ou,

Prenez *d'aloès lavé, douze grains;*
de myrrhe, dix grains;
d'opopanax, cinq grains;
de sel gemme, cinq grains.

Mêlez & faites neuf pilules.

Ces remedes sont d'un usage salutaire en ce qu'ils operent par haut & par bas.

Autrement ces remedes sont nuisibles, en ce qu'ils affoiblissent, dissipent les parties les plus liquides, troublent la digestion qui est surtout ici fort nécessaire, & rendent ainsi la maladie longue, ou même causent la mort. On dissipe aussi souvent & le froid de la *fievre* & la *fievre* même par un sudorifique & voici comment.

Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tisane apéritive, délayante, un peu narcotique; ensuite une heure avant le paroxysme on le fait suer, & on ne cesse que deux heures après le tems qu'il auroit commencé ou qu'il auroit dû reparoître.

Prenez *de sel polychreste, deux dragmes;*
de sirop des cinq racines apéritives, deux onces;
d'opium pur, deux grains;
d'eau distilée & fermentée de chardon-béni,
d'absinthe,
de rue,
de marjolaine,
de mente, } *de chaque une once;*
d'extrait d'absinthe, deux onces.

Mêlez.

On en prendra une cuillerée tous les quart-d'heures, & on boira par-dessus à chaque fois quatre onces de la décoction suivante.

Prenez *de racine d'impératoire, six dragmes;*
de bois de sassafras,
de sandal rouge, } *de chaque deux onces;*
de feuilles de verge dorée, deux poignées;

de fleurs de petite centaurée, demi-once;
de semence broyée de daucus Creticus, six dragmes.

Mettez le tout en infusion pendant deux heures dans un vaisseau exactement couvert, dans de l'eau qui ne soit pas tout-à-fait bouillante, ensuite faites un peu bouillir, & retirez deux pintes de cette décoction.

La saignée nuit toujours par elle-même; si quelquefois elle est utile, ainsi que la diete exacte & rigoureuse, ce n'est qu'en certains cas.

Le second tems de la *fievre* indique la nécessité d'une boisson aqueuse, chaude, nitrée, un peu acide, avec de la chicorée & de semblables apéritifs doux. Le malade doit d'ailleurs se tenir en repos & dans une chaleur modérée.

Quand la crise met fin à l'accès, on répare les sueurs & les urines par des tisanes vineuses, des bouillons de viande, des décoctions tiedes; ainsi loin d'exciter la sueur par la chaleur, par des médicamens ou à force de couvertures, il suffit de l'entretenir doucement & longtems, en augmentant seulement la quantité des fluides qui doivent lui servir de matiere.

Enfin on remédie aussi aux symptomes pressans selon les regles prescrites pour la cure des symptomes fébriles en général.

La *fievre* étant tout-à-fait dissipée, on restaure le malade par un régime analeptique, par des corroborans; on le purge ensuite à plusieurs reprises, quand on s'apperçoit que le malade est assez fort.

S'il s'agit d'une violente *fievre* d'automne, si le corps est affoibli par la maladie, si elle est déja invétérée, s'il n'y a aucun signe d'inflammation, de suppuration interne, ni d'aucune obstruction considérable dans quelque viscere, c'est alors que le quinquina est nécessaire, en poudre, en infusion, en extrait, en décoction, sirop, avec les spécifiques convenables dans l'*apurexie*, en observant la méthode, la dose & le régime convenables.

Prenez *de quinquina, une once.*

Faites une poudre que vous diviserez en douze doses; on en prendra une de deux heures en deux heures dans du vin.

Prenez *du quinquina, trois onces;*
d'eau commune, douze onces.

Faites infuser pendant deux heures; faites ensuite bouillir durant l'espace d'une heure, après quoi ajoutez,

quatre onces de vin François.

Faites bouillir encore un peu le tout dans un vaisseau fort haut: coulez ensuite la décoction & en donnez une once & demie de deux en deux heures.

Ou,

Prenez *de quinquina, trois onces.*

Mettez-le en décoction dans l'eau commune dans un vaisseau couvert, durant deux heures, fournissez seize onces de décoction qu'on prendra comme la précédente.

Ou,

Faites évaporer la décoction précédente jusqu'à consistance de miel; partagez le tout en quatre doses;

Ou,

Prenez l'extrait précédent, délayez-le dans une once de sirop des cinq racines apéritives; vous aurez le sirop de quinquina, dont l'usage est le même que de l'extrait;

Ou,

Prenez l'extrait qui précede; mêlez-y suffisante quantité de poudre de réglisse pour faire des pilules de quatre grains chacune, qu'on prendra toutes dans le tems de l'intermission.

Les épithemes, l'onction de l'épine du dos & les boissons astringentes, sont aussi de quelque utilité.

Prenez *huiles de scorpion,*
de castoreum,
de baies de genievre,
de camphre,
de racines de canelle,
de laurier,
de térébenthine,
de baume de soufre térébenthiné,
} *de chaque, demi-once;*

Mêlez pour un liniment.

Prenez *de plantain à larges feuilles, dix onces;*
de racine de tormentille récente, deux onces.

Mettez ces drogues en décoction dans l'eau, ensorte qu'il en reste deux pintes.

On en boira trois onces de deux heures en deux heures.

Prenez *d'alun de roche, une dragme;*
de noix muscade, deux dragmes;
de bol d'Arménie en poudre, douze grains.

Mêlez.

Faites une poudre, qu'on prendra une heure avant l'accès.

Epithemes pour appliquer au poignet.

Prenez *de raisin de Corinthe,*
de sommités de houblon,
de sel marin,
} *de chaque, 2 onces.*

Broyez le tout en forme de bouillie, que vous appliquerez aux poignets;

Ou,

Prenez *des sommités de rue verte, deux onces;*
de graine de moutarde, deux dragmes.

Broyez ces drogues, & les appliquez aux poignets.

Pour traiter chaque *fievre* d'une maniere qui lui soit particuliere, il faut remarquer, 1. que les *fievres* intermittentes vraies finissent d'autant plutôt, qu'elles ont moins de rémission; & réciproquement au contraire, 2. Qu'alors elles approchent plus de la nature des *fievres* aigues, & ont plus de disposition à se convertir en elles. 3. Qu'elles naissent d'un plus grand nombre de causes, & peut-être de causes plus mobiles. 4. Que conséquemment les *fievres* du printems se dissipent d'elles-mêmes par la chaleur qui survient. 5. Qu'au contraire en automne le froid succédant au chaud, les rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de-là il est facile de juger quelles sont les *fievres* qui demandent à être traitées, & comment elles le doivent être. Boerhaave, *Aph. & Mat. Med.* Voyez *Aranea*.

Sydenham, parlant des *fievres* intermittentes qui régnerent depuis l'année 1675. jusqu'en 1680. observe, que

quoique les *fievres* quartes eussent été très-fréquentes autrefois, néantmoins les tierces & les quotidiennes le furent davantage dans ce tems-là, à moins qu'on ne veuille donner aux dernieres le nom de doubles-tierces; & que quoique ces tierces commençassent quelquefois avec frisson & tremblement, & que ceux-ci fussent d'abord suivis de la chaleur, & aussi-tôt après de la sueur, & aboutissent à une intermission parfaite, pour revenir dans des tems marqués, néantmoins elles ne garderent point cet ordre après le troisieme ou quatrieme accès, surtout lorsque le malade se tenoit au lit & usoit de cardiaques chauds, qui ont la propriété d'augmenter la maladie. Mais cette *fievre* devint ensuite si violente, qu'il n'y eut plus qu'une simple rémission, au lieu de l'intermission dont on a parlé; & approchant tous les jours plus près de la nature des *fievres* continues, elle s'empara de la tête, & causa la mort à nn grand nombre de personnes.

Pour ce qui est de la cure, j'ai appris, dit-il, par une expérience de plusieurs années, qu'il est extremement dangereux de tenter la guérison des *fievres* tierces & quotidiennes avec des sudorifiques; car lorsqu'elles sont récentes, & qu'elles n'ont encore pris aucune forme déterminée, elle approchent de fort près des *fievres* continues. Et quoique tout le monde sache qu'aussitôt que la sueur paroît, l'inquiétude & les autres symptomes s'évanouissent, & qu'il succede une intermission parfaite, & par conséquent qu'il convient de l'accélérer quelque peu, ou du moins de ne point l'arrêter après que l'accès a cessé; néantmoins il est manifeste qu'en poussant cette sueur au-delà des bornes convenables, l'intermittente dégénere en une *fievre* continue extremement dangereuse pour le malade. Je conçois que cela vient de ce qu'une sueur aussi copieuse, (puisqu'elle excede le degré de la matiere fébrile, déja exaltée par la chaleur de l'accès, au point de pouvoir être chassée par dépuration,) après avoir chassé la portion de cette matiere qui est capable de produire un simple accès, travaille à enflammer le sang. Attendu donc l'inefficacité de cette méthode, & les inconvéniens qui accompagnent les autres évacuations, comme la saignée & la purgation, qui en affoiblissant la contexture du sang, prolongent la maladie; je crois qu'on ne peut rien employer de plus efficace que le quinquina, dont je puis assurer, malgré le préjugé du vulgaire & d'un petit nombre de Savans, que je n'ai jamais trouvé, ni même eu occasion de soupçonner, que son usage eût de mauvaises suites, excepté que ceux qui l'ont pris pendant un tems considérable, sont quelquefois attaqués d'un rhumatisme scorbutique.

Mais il est rare que cette maladie provienne de cette cause; & dans ce cas même on la guérit aisément avec des remedes convenables.

Si j'étois aussi sûr de la continuité des effets du quinquina que je le suis de son innocence, je le préférerois sans scrupule à tous les autres remedes qu'on connoît jusqu'ici, puisqu'il est excellent non-seulement dans cette maladie, mais encore dans celles de la matrice & de l'estomac, tant on a peu de raison de le croire mal-sain.

Mais je conçois que tous ceux qui ont mal parlé de cette écorce, se sont principalement fondés sur les raisons suivantes:

1. A cause qu'on attribue les symptomes violens & nombreux qui accompagnent les *fievres* intermittentes invétérées, avant qu'on ait usé du quinquina, à cette écorce, bien qu'on n'en ait usé qu'une seule fois.
2. Comme il guérit la maladie par une vertu cachée, & non par aucune évacuation sensible, plusieurs personnes soutiennent que la matiere morbifique, qui a besoin d'être évacuée, est retenue dans le corps par son astringence, où elle est toute prête à occasionner de nouveaux désordres, la maladie n'étant point encore emportée. Mais ces sortes de personnes ne font point attention que les sueurs qui sont survenues dans le déclin de l'accès, ont chassé toute la matiere morbifique qui s'étoit amassée durant l'intervalle qui a précédé, de sorte qu'il ne reste plus que les semences de la maladie, qui demandent du tems pour se mûrir; que le quinquina poursuivant sans relâche l'accès qui se retire, & détruisant les sources de la maladie, ne sauroit retenir aucune matiere morbifique dans le sang, où elle n'est qu'un embryon, & que par conséquent on ne peut le regarder comme la cause de ces obstructions qu'on lui attribue communément.

Mais comment fait-on que le quinquina quérit les *fievres* intermittentes par son astringence? C'est ce qu'on ne peut prouver qu'avec le secours d'autres astringens qui possedent la même vertu que lui. Mais j'ai inutilement employé les plus efficaces. D'ailleurs l'écorce effectue la cure, lors même qu'elle opere comme purgatif; ce qui lui arrive quelquefois. Après tout, il est de la prudence de proportionner nos recherches à notre habileté. Que si quelqu'un qui veut s'en faire accroire, s'imagine posséder d'autres facultés que celles qui sont nécessaires, soit à la Religion naturelle qui nous apprend à honorer Dieu avec tout le respect qui lui est dû; ou à la Philosophie morale, qui nous enseigne à pratiquer la vertu & à nous rendre utiles à la société; ou enfin aux arts qui sont du ressort de la Medecine, des Mathématiques & de la Mécanique, & qui procurent un grand nombre de commodités aux hommes, je voudrois bien le prier de déduire de la Philosophie naturelle une hypothese qui puisse lui servir à expliquer la cause d'une simple différence spécifique qu'on observe dans les êtres naturels. Qu'il m'explique, par exemple, d'où vient la verdure universelle du gason, aussi bien que la raison qui fait qu'il n'est jamais d'une autre couleur; & s'il le fait, j'embrasserai avec plaisir ses sentimens. Que si au contraire il ne peut y réussir, je ne me ferai point un scrupule d'avancer, qu'un Medecin doit borner tous ses soins & toute son attention à la recherche de l'histoire des maladies, & à l'application des remedes, dont l'expérience a démontré les bons effets, en n'employant néantmoins d'autre méthode que celle qui est fondée sur la droite raison, & méprisant toutes celles qui n'ont que de fausses spéculations pour principe.

Je vais donc rapporter en peu de mots ce que l'expérience m'a appris, relativement à la maniere d'employer le quinquina.

L'écorce du Pérou, qu'on appelle communément la *poudre des Jésuites*, autant que je puis men souvenir, n'a commencé à être estimée à Londres pour la guérison des *fievres* intermittentes, & surtout des *fievres* quartes, que depuis environ vingt-cinq ans. La réputation que ce remede acquit pour lors étoit d'autant mieux fondée, qu'on n'avoit jamais pu venir à bout jusqu'à ce tems-là de guérir ces sortes de maladies par aucune autre méthode; ce qui les faisoit regarder avec raison comme l'opprobre des Medecins. Il perdit cependant cette réputation peu de tems après, & on en abandonna l'usage pour deux raisons principales:

1. A cause que n'étant donné que quelques heures avant l'accès, comme c'étoit la coutume dans ce tems-là, il tuoit quelquefois le malade, ainsi que cela arriva à M. Underwood, Bourgeois & Alderman de Londres, aussi-bien qu'à un nommé Potter, Apothicaire chez les Dominicains. Ce funeste effet du quinquina, quoiqu'extremement rare, dût sans doute rendre les Medecins plus circonspects dans son usage.
2. A cause que, quoique le malade fût pour l'ordinaire exempt de l'accès, qui n'eût pas manqué de revenir sans ce remede, il ne laissoit pas d'essuyer une rechute dans la quinzaine, surtout lorsque la maladie étoit récente, & n'avoit point été affoiblie par sa longue durée. Ces raisons prévalurent si fort sur l'esprit de la mul-

titude, qu'on perdit toutes les espérances qu'on avoit conçues jusques alors de ce remede, & qu'on ne jugea pas qu'il fût à propos, pour prévenir un accès pendant quelques jours, d'exposer le malade à perdre la vie en lui donnant cette écorce.

Mais ayant examiné depuis quelques années les vertus extraordinaires du quinquina, je fus fortement persuadé qu'il étoit seul capable de guérir les *fievres* intermittentes, pourvu qu'on le donnât avec les précautions convenables; ce qui m'engagea de nouveau à chercher le moyen de prévenir le danger qui résulte de son usage, aussi-bien que la rechute qui survient au bout de quelques jours; deux inconvéniens auxquels il est nécessaire de remédier, & de procurer par-là la guérison du malade.

1. Je conçus d'abord que le danger venoit bien moins de l'écorce, que du mauvais usage qu'on en faisoit; car lorsqu'il s'est amassé une grande quantité de matiere fébrile dans le corps pendant les jours intermédiats, le quinquina, si on le prend immédiatement avant l'accès, empêche l'expulsion de la matiere morbifique par la voie naturelle, c'est-à-dire, par la violence de l'accès; & celle-ci étant retenue dans le corps, met ordinairement la vie du malade en danger. Mais je crus pouvoir remédier à ce mal, & prévenir la nouvelle génération de la matiere fébrile, en donnant la poudre immédiatement après le départ de l'accès, afin de prévenir par-là le suivant; & la réitérant dans les jours intermédiats par intervalles convenables, jusqu'à l'approche d'un nouvel accès, afin que le sang pût s'imprégner peu-à-peu, & par conséquent sans danger de la vertu de l'écorce,

2. Comme la rechute qui survenoit dans la quinzaine me parut provenir de ce que le sang n'étoit point suffisamment imprégné de la vertu du fébrifuge, qui, quoiqu'efficace, n'est pas assez énergique pour guérir la maladie du premier coup, je crus que le meilleur moyen de prévenir cette rechute, étoit de réitérer la poudre dans des intervalles convenables, avant que la vertu de la premiere dose fût entierement dissipée, quand même la *fievre* intermittente paroîtroit surmontée pour le présent.

Ces réflexions me conduisirent à la méthode suivante, qui est celle dont je fais usage.

Lorsque je suis appellé chez une personne qui a la *fievre* quarte, supposons que ce soit le Lundi, si l'on attend l'accès ce jour-là, je ne donne aucun remede au malade, & je me contente de lui faire espérer qu'il sera exempt de l'accès suivant. Pour effectuer ma promesse, je lui donne l'écorce dans les deux jours intermédiats, je veux dire, le Mardi & le Mercredi, de la maniere suivante.

Prenez *de quinquina réduit en poudre très-fine, une once;*
de conserve de girofliées, ou
de roses seches, autant qu'il en faut pour un électuaire, qu'on partagera en douze doses.

On en donnera une au malade toutes les quatre heures, à commencer du moment que l'accès finit; & par-dessus, un verre de vin.

Supposé qu'on aime mieux les pilules,

Prenez *de quinquina en poudre, une once;*
de sirop de groseille, autant qu'il en faut pour faire des pilules de moyenne grosseur, dont on en donnera six au malade toutes les quatre heures,

On peut avec moins de peine & un égal succès, mettre une once de cette poudre dans un grand verre de vin clairet, & en donner huit ou neuf cuillerées au malade dans les intervalles marqués ci-dessus. Je n'ordonne rien le jeudi, lorsqu'on attend l'accès, à cause qu'il ne revient pas le plus souvent, le résidu de la matiere fébrile ayant été épuré & chassé du sang par les sueurs qui terminent ordinairement l'accès précédent, outre que j'empêche qu'il ne s'amasse de nouvelle matiere au moyen de la poudre, dont je réitere la dose tous les jours intermédiats.

Mais pour prévenir la rechute, qui est un des inconvéniens dont j'ai parlé ci-dessus, je donne toujours la même quantité de poudre, savoir, une once partagée en douze doses, le huitieme jour précisément, après avoir pris la derniere. Mais quoiqu'une simple répétition de la dose de la maniere que je viens de dire, emporte souvent la *fievre*, le malade n'est pas pour cela exempt de danger, à moins qu'il ne satisfasse aux ordonnances de son Medecin, & qu'il ne la prenne une troisieme ou quatrieme fois, surtout lorsque le sang a été appauvri par quelque évacuation précédente ou qu'on s'est exposé imprudemment au froid.

Au reste, quoiqu'il n'y ait aucune vertu purgative inhérente dans ce remede, il ne laisse pas de purger souvent avec beaucoup de violence, à cause de quelque *idiosyncrase* particuliere à la constitution. Dans ce cas il est absolument nécessaire de le donner avec le laudanum pour prévenir cet effet, qui est aussi manifestement opposé à sa nature qu'à la maladie, & le retenir assez long-tems dans le corps pour qu'il puisse satisfaire à sa destination. Je donne donc pour cet effet dix gouttes de laudanum dans un peu de vin, après chaque deuxieme dose de cette poudre, supposé que la purgation ne cesse point.

J'observe la même méthode dans les autres *fievres* intermittentes, soit tierces ou quartes; car l'accès n'est pas plutôt passé que j'administre une dose de la poudre, la réitérant aussi fréquemment durant le tems de l'intermission, que la nature de la maladie le permet; avec cette différence pourtant qu'une *fievre* tierce peut être tellement surmontée avec six dragmes de quinquina, qu'elle donne enfin du répit au malade, au lieu qu'il n'en faut pas moins d'une once, partagée comme j'ai dit, pour emporter une *fievre* quarte.

Quoique les tierces & les quotidiennes puissent paroître cesser entierement après un ou deux accès, elles dégénerent néanmoins souvent, ainsi que je l'ai déja observé, en une espece de *fievre* continue, & ne laissent qu'une rémission, même dans les jours où l'on se flatoit d'une intermission, surtout lorsque le malade s'est tenu trop chaudement dans son lit, ou a usé de remedes sudorifiques. Dans ce cas je profite de la rémission, si courte qu'elle soit, & je donne la poudre immédiatement après que l'accès a cessé, autant que je puis le conjecturer, la réitérant toutes les quatre heures, comme j'ai dit ci-dessus, sans attendre une intermission réguliere, parce qu'autrement la vertu alexitaire de l'écorce n'a pas le tems de se communiquer au sang.

Quoique les *fievres* intermittentes qui regnent aujourd'hui approchent après le second ou le troisieme accès des *fievres* continues, on doit cependant les rapporter à l'espece intermittente; & de-là vient que je ne crains point de donner le quinquina, même dans les plus continues de cette espece; je ne doute pas même qu'étant repété comme j'ai dit ci-dessus, il n'emporte la maladie, pourvu que la chaleur continuelle du lit & le mauvais usage des cardiaques ne l'aient point fait dégénérer en *fievre* continue; car dans ce cas j'ai souvent observé que l'écorce ne produit aucun effet. Je ne me suis jamais apperçu que le vin dans lequel on donne l'écorce fît au malade le mal qu'on devroit naturellement en attendre; au contraire, on n'a pas plutôt pris une quantité suffisante de ce remede que la chaleur, l'altération & les autres symptomes fébriles disparoissent ordinairement. Mais il faut observer que plus l'intermittente approche de la *fievre* continue, ou naturellement, ou en conséquence d'un régime trop chaud, plus il est nécessaire d'augmenter la dose de

quinquina; car j'ai souvent éprouvé qu'il n'en faut pas moins d'une once & demie ou de deux onces pour emporter ces sortes d'intermittentes.

Comme quelques personnes ne peuvent prendre le quinquina ni en poudre, ni en forme d'électuaire, ni de pilules, je le leur donne en infusion. Pour cet effet je fais infuser à froid pendant quelque tems deux onces d'écorce grossierement pulvérisée dans une pinte de vin du Rhin. Cette infusion étant plusieurs fois coulée à travers un filtre, devient si claire, qu'elle ne cause pas le moindre dégout. Quatre onces de cette infusion, après qu'elle a reposé pendant quelques jours, produisent autant d'effet qu'un gros de la poudre en substance; & comme elle n'est ni désagréable, ni pesante sur l'estomac, on peut la donner deux fois plus souvent que l'autre formule, jusqu'à ce qu'elle ait emporté la maladie.

Lorsque cette maladie n'a pris aucune apparence réguliere, elle est quelquefois accompagnée d'un vomissement presque continuel qui est cause que le quinquina ne peut rester dans le corps sous quelque forme qu'on le prenne; dans ce cas il ne faut l'administrer qu'après avoir arrêté le vomissement. Je donne pour cet effet au malade dans l'espace de deux heures, six ou huit cuillerées de jus de limon récent dans lequel j'ai fait dissoudre un scrupule de sel d'absinthe, & ensuite quinze gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle très-forte; & supposé que le vomissement cesse, je passe aussi-tôt après à l'usage du quinquina.

Comme les enfans sont trop délicats pour pouvoir prendre ce remede sous une autre forme, du moins en une quantité convenable pour opérer leur guérison, je leur prescris pour l'ordinaire le julep suivant.

Prenez *d'eau de cerises noires, & de vin du Rhin, de chaque deux onces; de quinquina réduit en poudre très-fine, trois gros; de sirop de cloux de girofle, une once.*

Mêlez pour un julep, dont on donnera une cuillerée ou deux à l'enfant, suivant son âge, toutes les quatre heures, jusqu'à ce que l'accès ne revienne plus, mettant dans chaque autre dose, en cas de flux de ventre, une ou deux gouttes de laudanum liquide.

Il faut observer que les intervalles entre les accès des *fievres* tierces & quotidiennes sont si courts, qu'ils ne laissent point au sang assez de tems pour s'impregner de la vertu fébrifuge de l'écorce; de sorte qu'il ne faut pas croire que le malade évite l'accès suivant après avoir pris la premiere dose, aussi certainement que dans la *fievre* quarte; car dans ces cas le remede n'opere souvent la guérison qu'au bout de deux jours.

Il faut de plus remarquer qu'en cas que le malade, nonobstant les précautions dont on a parlé ci-dessus, essuie une rechute, ce qui arrive moins fréquemment dans la quarte que dans les tierces & les quotidiennes, il ne faut point s'attacher trop scrupuleusement à la méthode que nous avons prescrite ci-dessus, mais varier le traitement suivant qu'on le jugera à propos: on préfere dans ce cas la décoction amere comme plus efficace.

A l'égard de la diete & du régime, on permettra au malade l'usage de tous les alimens solides & liquides qui conviennent à son estomac, à l'exception du fruit & des liqueurs froides, qui appauvrissent la masse du sang & disposent le corps à une rechute. Il choisira donc les viandes les plus aisées à digérer pour sa nourriture, & pour boisson ordinaire une quantité modérée de vin, par le seul usage duquel j'ai quelquefois rendu la santé à des malades tellement affoiblis par le retour fréquent de la *fievre* intermittente, que le quinquina ne produisoit aucun effet sur eux. Il aura soin surtout de ne point s'exposer au froid jusqu'à ce que le sang ait repris sa premiere force.

Il faut remarquer ici que quoique j'aie recommandé la purgation après que la maladie a cessé, cette précaution n'a lieu qu'à l'égard des intermittentes qui cessent d'elles-mêmes ou qui se guérissent sans le secours de l'écorce; car lorsque la cure a été effectuée avec ce remede, les cathartiques deviennent inutiles & nuisibles, tant l'écorce a de pouvoir pour prévenir les accès & l'indisposition qu'ils occasionnent. Il faut donc s'abstenir de toute sorte d'évacuation, car le purgatif le plus léger, même un lavement de lait & de sucre, suffit pour occasionner une rechute & pour reproduire la maladie.

Je ne dois point laisser ignorer au Lecteur que ces intermittentes furent quelquefois suivies dans les premieres années de cette constitution d'un symptome tout-à-fait remarquable; car les accès ne commencerent point avec frisson & tremblement, mais le malade eut tous les symptomes d'une véritable apoplexie, quoiqu'à dire vrai, malgré sa ressemblance avec cette maladie, elle ne fût autre chose que l'effet de la *fievre* qui s'emparoit de la tête, comme cela parut par d'autres signes, aussi-bien que par la couleur de l'urine, qui dans les intermittentes est ordinairement d'un rouge foncé, quoique moins fort que dans la jaunisse, & dépose un sédiment de couleur de brique. Mais quoique toutes les différentes especes d'évacuations paroissent indiquées dans ce cas, afin de faire une révulsion des humeurs de la tête, ainsi qu'on le pratique ordinairement dans la véritable apoplexie, il faut cependant s'en abstenir, à cause quelles sont extremement préjudiciables dans les intermittentes, dont ce symptome procede ordinairement, & qu'elles mettent la vie du malade en danger, ainsi que je l'ai observé. Il faut au contraire attendre que l'accès cesse de lui-même, donner l'écorce immédiatement après, & la réitérer aussi souvent qu'il le faut dans les intervalles jusqu'à ce que le malade soit parfaitement guéri.

Telles sont les observations dont j'avois à faire part au Lecteur touchant l'usage du quinquina. Je me suis plus attaché à la briéveté qu'à la pompe sous laquelle j'eusse pu faire paroître ce remede; & ceux qui ajoutent quelque chose de plus à cette écorce que le véhicule nécessaire pour l'introduire dans l'estomac, le font ou par ignorance ou dans la vue de tromper leur malade; ce qui est une conduite que tout Medecin qui a quelque sentiment d'honneur doit détester. Au reste, si mes contemporains eussent voulu se donner la peine de consulter ce que je publiai dans mon Histoire des maladies aiguës, relativement à la méthode de donner le quinquina dans les intervalles des accès, & de le réitérer après que la maladie a cessé, peut-être qu'un grand nombre de personnes seroient encore vivantes, nonobstant le mépris que quelques-uns témoignerent pour mes recherches, qui ne tendoient toutes qu'au bien public, aussi-bien que pour les précautions que j'y indiquai en ces termes, qui contiennent un abrégé de ce que je viens de publier dans cet article.

« 1°. Il faut bien se garder de donner cette écorce de « trop bonne heure, c'est-à-dire, avant que la maladie « ait perdu une partie de ses forces, à moins que la « foiblesse du malade n'oblige à agir autrement; car " on peut en la donnant trop-tôt, la rendre inutile & " même funeste, si l'on venoit à arrêter subitement la " fermentation qui s'est élevée dans le sang, & qui ne " tend qu'à le purifier. »

« 2°. Il ne faut mettre en usage ni la purgation, ni enco- " re moins la saignée, pour évacuer une partie de la " matiere fébrile, & rendre l'écorce plus efficace; car " elles affoiblissent toutes deux le ton des parties, & " donnent par-là plus de facilité à la maladie de reve- " nir, après que la vertu de l'écorce est épuisée. Il

" vaut mieux, selon moi, imprégner peu à peu le sang de " ce remede, & dans des intervalles éloignés de l'accès, " que de l'arrêter tout d'un coup dès son commencement; car par ce moyen l'écorce a plus de tems pour " produire son effet, outre qu'on prévient le malheur " qui pourroit arriver, si l'on arrêtoit subitement & à " contre-tems un accès qui ne fait que d'approcher.,,

" 3°. Il faut réitérer l'écorce le plus souvent qu'il est " possible, afin que la vertu de la premiere dose ne " soit point tout-à-fait épuisée lorsqu'on en donne une " seconde, car par ce moyen on viendra enfin à bout " de guérir parfaitement la maladie. C'est ce qui fait " que je préfere la méthode suivante à toute autre. „

Prenez *de quinquina, une once;*
de conserve de roses, deux onces.

Faites un électuaire, dont vous prendrez la grosseur d'une bonne noix muscade matin & soir dans les jours intermédiats, jusqu'à ce que toute la dose soit consommée.

Répétez la même chose jusqu'à trois fois, en laissant une quinzaine de jours d'intervalle entre chacune.

Quoique le quinquina soit le meilleur remede qu'on connoisse pour guérir ces maladies, j'ai cependant connu des personnes d'une constitution sanguine & dans la fleur de leur âge qui ont été guéries de *fievres* tierces dont elles étoient affligées au printems par le moyen des remedes suivans:

Par exemple, en se faisant saigner du bras dans le jour intermédiat, & prenant au bout de quelques heures un émétique préparé avec une infusion de *crocus metallorum*, réglant le tems de façon qu'il ait achevé son opération avant l'arrivée de l'accès; & aussi-tôt après que ce dernier est passé, elles prennent l'électuaire suivant.

Prenez *d'extrait d'absinthe,*
de gentiane, &
de petite centaurée, } *de chaq. deux dragmes.*

Mêlez & partagez-en neuf doses, dont vous en donnerez une au malade toutes les quatre heures, lui faisant boire par-dessus,

de décoction amere sans
drogues purgatives,
de vin blanc, } *de chaque trois onces.*

Voici une autre méthode de guérir ces *fievres* tierces, laquelle convient à ceux que leur fortune met hors d'état de soutenir la dépense d'un long cours de remedes.

Prenez *de serpentaire de Virginie en poudre, un scrupule;*
de vin blanc, trois onces.

Mêlez & donnez au malade deux heures avant l'arrivée de l'accès.

Couvrez-le bien, & après l'avoir laissé suer pendant trois ou quatre heures; réitérez la dose.

Ces *fievres* intermittentes reparurent au mois de Juillet de l'année 1679. & augmantant de jour en jour, elles causerent de grands ravages dans le mois d'Août. Comme j'ai déja traité fort au long de ces sortes de *fievres*, je me contenterai d'observer qu'elles occasionnerent en Novembre une nouvelle maladie épidémique, qui provenoit visiblement des qualités de l'air. SYDENHAM.

De la salubrité des Fievres.

L'ordre que la divine Providence a voulu établir dans l'arrangement des êtres corporels est si admirable, & ses vues ont été si bienfaisantes, que ce que nos sens & le premier coup d'œil nous présentent comme nuisible ou même pernicieux, est institué pour notre conservation; de maniere que nous devons également louer & bénir le Souverain Maître, tant de ce que nous regardons comme un bien, que lorsqu'il nous arrive ce que les hommes sont dans l'usage de regarder comme des disgraces. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples concluans pour prouver cette vérité, nos Livres en sont pleins; mais ce seroit m'écarter de mon objet, qui n'est autre dans cette Dissertation que de faire voir que le mouvement fébrile du sang qui se joint à beaucoup de maladies aiguës & chroniques, est d'une telle nature & d'un tel caractere, qu'il contribue à surmonter & à détruire les causes des maladies, & par conséquent qu'il est plutôt avantageux & salutaire que préjudiciable au corps humain.

Avant que d'entrer dans le détail des preuves que je dois employer, je ne crois pas inutile de faire voir la conformité de cette proposition avec la doctrine des anciens.

Hippocrate, Auteur aussi judicieux que respectable, dit dans une infinité d'endroits de ses Ouvrages, que certaines maladies, dont nous parlerons plus bas, se guérissent par la *fievre*, lorsqu'elle survient. Celse, *Lib. II. cap.* 8. dit formellement, « que la *fievre* même, ce « qui paroîtra peut-être fort étonnant, est souvent sa« lutaire. » Car elle calme les douleurs des hypocondres lorsqu'elles ne sont point accompagnées d'inflammation, appaise les douleurs en général, & dissipe entierement les convulsions des nerfs & le frisson, quand elle commence après ces accidens; & si la chaleur excite l'urine, elle soulage la passion iliaque causée par la difficulté d'uriner. Aussi n'est-ce point sans raison que les plus célebres de nos anciens ont appellé la *fievre* un assaut, un combat de la nature contre la maladie & contre sa cause. Or rien n'est plus propre que ces expressions à faire voir que loin de la regarder comme nuisible, ils la jugeoient très-salutaire; car il est impossible que ce qui combat contre les ennemis de la vie, je veux dire les causes morbifiques, soit pernicieux en soi & de sa nature. C'est sur ces raisons qu'est fondé l'étonnement de Linden, *in Selectis Medicis*, lorsqu'il voit qu'après une infinité de textes formels d'Hippocrate, il se trouve encore aujourd'hui des Medecins qui regardent cette doctrine comme une rêverie de Campanelle, comme une nouveauté condamnable, & comme l'idée d'un homme qui n'est pas Medecin; car cet Auteur, *in Tr. de Sensu rerum, Lib. VII. c.* 2. assure que la *fievre* n'est point une maladie, mais un remede contre les autres infirmités. Jean de Meg a été de l'avis de Linden, & l'a expliqué en peu de mots au cinquieme Chapitre de son *Commentaire Philosophique*: mais entre les modernes personne ne s'est déclaré plus hautement pour ce sentiment que le célebre Sydenham, qui a pour premier objet dans ses Ouvrages de regarder la *fievre* comme un effort & un instrument de la nature, institué pour séparer le pur de ce qui ne l'est pas, & pour détruire la cause morbifique & la faire sortir du corps.

Il est donc aisé de voir qu'Hippocrate, *Epid. Lib. II.* a raison de dire qu'il est de la prudence du Medecin d'allumer quelquefois la *fievre*. Enfin, quoi de plus propre à confirmer notre doctrine que cet accord constant & unanime des anciens en ce point, que la nature est le meilleur Medecin, qu'elle possede dans un souverain degré l'art de guérir & d'emporter toutes les maladies, &, pour me servir du langage de Galien, qu'elle s'éleve avec force & courage contre la cause morbifique, qu'elle travaille puissamment aux crises & aux excrétions, & qu'elle délivre le corps des atteintes mortelles des maladies par la coction, & enfin par l'évacuation des humeurs qui les causent? Car cette force, ce

ce mouvement, ce combat, qui est l'instrument dont la nature se sert pour surmonter les causes des maladies, est-ce autre chose que la *fievre* ? J'ai donc raison de conclurre que la *fievre* est l'instrument que la nature met en œuvre pour garantir le corps de la mort, dont la cause morbifique la menace, & que c'est en la domptant & la forçant de sortir du corps qu'elle le remet en santé.

Il faut pourtant convenir que tous les Medecins anciens & modernes ont toujours regardé la *fievre* comme une maladie, dans un certain sens. Hippocrate même, *L. de Flatibus, Sect.* 3. la nomme une maladie générale qui accompagne les autres, & surtout les inflammations; & je ne puis dire qu'ils ont tort; car la *fievre* est un mouvement contre nature du sang & des humeurs, qui dérange & détruit même les fonctions du corps & de l'esprit; que dis-je ? qui devient funeste & mortel; car peu de personnes meurent sans *fievre*. Rien n'empêche pourtant que ce qui est maladie sous un point de vue, ne soit sous un autre le remede à sa propre cause & aux autres maladies; & voilà, comme je l'ai remarqué, en quoi nous devons loüer & bénir la divine Bonté, qui a construit & disposé notre machine avec tant d'art & d'ordre, que non-seulement elle est en état de se défendre par ses propres forces contre les attaques des maladies qui la menacent de sa destruction; mais que les mouvemens mêmes, ou les effets de la cause morbifique, sont d'une telle nature & d'un tel caractere, qu'ils suffisent à surmonter la cause des maladies, si rien d'ailleurs ne s'y oppose, & sont même ordonnés pour produire cet effet; & par conséquent que leur effet est de surmonter & de détruire la cause de la maladie.

Mais pour mettre cette importante vérité à la portée de tout le monde, il est nécessaire de commencer par expliquer en peu de mots, & cependant d'une maniere assez approfondie, la nature & l'essence de la *fievre*, & comment la nature la produit, & ensuite de déterminer quelles *fievres* peuvent produire un effet avantageux & salutaire, & dans quelle maladie, dans quel tems & dans quelles circonstances cet effet doit s'ensuivre.

Autant la *fievre* est une maladie commune, & réellement il n'y a presque point d'affections contre nature du corps humain auxquelles elle ne se joigne, autant sa connoissance est-elle embarrassée de difficultés & d'obscurités, comme le savent tous ceux qui ne sont pas étrangers en Medecine ; car il n'y a gueres moins d'opinions & d'hypotheses qu'il y a d'Auteurs célebres qui en ont parlé. Je ne m'amuserai point à les rassembler ici, & je me contenterai de rapporter ce principe, que comme le mouvement des esprits, & la circulation du sang constitue la raison formelle de la vie & de la santé, c'est aussi de-là qu'il faut partir principalement pour expliquer la naissance & les causes de toutes les affections internes & externes des *fievres*; aussi définissons-nous la *fievre* un mouvement trop animé des muscles vitaux & principalement du cœur, joint à l'inégalité de la circulation du sang & à l'altération de la chaleur, du pouls & des excrétions ; mouvement qui a des rémissions ou intermissions parfaites dans des tems déterminés.

Je dis donc que la *fievre* est un mouvement augmenté, & plus fort que le naturel dans le systeme des muscles. Du consentement des Medecins les plus éclairés, la cause du mouvement dans notre corps est une substance très-déliée & très-fluide, que les uns désignent par le nom d'esprits, & que d'autres nomment le principe de la vie ; substance qui existe originairement dans la semence, qui est cachée dans le sang, & qui est entretenue par le fluide qui nous environne à l'extérieur, & par les alimens spiritueux. Les Anciens ont donné à cette substance le nom de *nature*, d'*ame pourprée*, de *chaleur innée*. Elle est la cause de tout mouvement qui se fait dans le corps, soit du mouvement intestin ou du mouvement circulaire des liqueurs, ou de celui des membres ; & c'est le véritable instrument de l'ame pour sentir & pour raisonner. Cette substance se meut avec plus de véhémence ou de vélocité dans les nerfs & les fibres musculaires, qui sont les organes immédiats des mouvemens, comme on le voit sensiblement dans les spasmes de la peau & des autres parties internes, accompagnés d'augmentation & de fréquence du mouvement du pouls, & d'une plus grande chaleur. Car je suis fort du sentiment de Van-Helmont, *Lib. de Febribus, cap.* 1. qui prétend que la chaleur fébrile n'est point propre à la matiere morbifique, ou n'est point son effet, mais bien celui des esprits animaux, qui sont la cause immédiate, premiere & efficiente de la *fievre*, comme de toute chaleur naturelle dans l'état de santé. Mais il est bon d'observer que je ne m'accorde point avec lui, quand il dit que la cause matérielle de la *fievre* est seulement occasionnelle ; qu'elle n'a aucune influence matérielle & physique sur la *fievre*, & qu'elle est seulement une occasion offerte à son *archée* doüé d'intelligence, qui par ses propres forces & sa propre activité, s'irrite de la même maniere qu'un homme à l'aspect d'un objet propre à le mettre en colere, attaque cet ennemi qui lui est étranger, & fait ses efforts pour le chasser. En effet, je suis persuadé que la cause morbifique a une force & une énergie qui la met en état d'agir & de produire des mouvemens ; & qu'agissant sans ordre sur le principe de la vie ou sur les esprits animaux, elle excite par une nécessité mécanique le mouvement impétueux qui se remarque dans le cœur, les arteres & les muscles. Car ce mouvement fébrile ou maladif, est l'effet de l'action & de la réaction des deux principes qui existent alors dans le corps, du principe maladif actif, & de la nature, ou du principe vital & moteur qui s'y trouve naturellement; & c'est dans ce sens que je pourrois accorder à Van-Helmont, que son *archée*, ou la nature même, est l'artisan & l'auteur des *fievres*.

Mais l'objet que je me propose d'éclaicir, demande que j'approfondisse davantage de quelle maniere la matiere fébrile agit sur les esprits contenus dans les nerfs & les membranes ; quel effet ou quelle réaction s'ensuit de cette opération ; & comment sont produits les symptomes & les accidens ordinaires aux *fievres*.

Je commence donc à poser pour principe, que tout mouvement qui se fait dans les fibres musculaires, est actif, systaltique ou de contraction; d'où il suit, que l'état contre nature de ce mouvement est son relâchement ou son augmentation. Cette augmentation se nomme communément spasme, qui est une contraction des fibres musculaires plus forte & plus durable que de coutume. Le spasme est la cause principale & fondamentale de presque toutes les affections maladives & contre nature, & il produit un grand nombre de différens effets, de maniere qu'il n'y a gueres de maladie où les mouvemens spasmodiques n'entrent au moins pour quelque chose. Mais c'est surtout dans les *fievres* & la production d'une chaleur excessive, que les spasmes joüent un grand rôle ; car ils sont causes de l'inégalité du mouvement circulaire du sang, du désordre & de la fréquence des pulsations, & de tous les autres accidens. Car comme, lorsque le ton des muscles & le mouvement du cœur sont modérés, les liqueurs vitales roulent tranquilement & paisiblement, les sécrétions & les excrétions succedent à souhait, & les parties des liqueurs qui sont nécessaires à la santé & à la vie, sont retenues dans le corps ; de même lorsque le ton des muscles est dérangé, c'est à-dire, qu'ils sont attaqués de spasmes, & que le mouvement du cœur est désordonné, tout l'assemblage, l'ordre des mouvemens vitaux, & toute l'œconomie des sécrétions & des excrétions, sont dérangés & renversés.

Les signes sensibles & les effets de la contraction spasmo-

dique des fibres musculeuses, qui sont si remarquables dans le commencement des *fievres* intermittentes, & qu'on apperçoit moins visiblement & plus foiblement dans la rémission des *fievres* continues, ne sont pas les mêmes dans les différens individus & les différentes *fievres*; je crois pourtant devoir faire l'énumération des principaux. On remarque surtout dans le commencement de l'accès, que la peau, qui est d'un sentiment exquis, & regardée d'un commun accord comme l'organe du tact, est extrement contractée, lorsque ses pores les plus larges sont resserrés; qu'elle s'éleve en tubercules, comme celle des oies; que les vaisseaux qui étoient gros & pleins de sang, se dégonflent & disparoissent; que ce qui étoit rouge devient livide; que toute l'habitude du corps qui étoit gonflée, s'affaisse & se retire; qu'il y a un frissonnement, un frisson & un refroidissement incommodes, surtout dans les extrémités. On remarque encore que la peau, qui étoit auparavant moite, devient seche & aride, & que la sueur dont elle étoit couverte, cesse. Mais cette compression & ce resserrement des vaisseaux & des fibres, ne se bornent pas à la circonférence & à la surface du corps: ils s'étendent jusqu'à l'intérieur. Et c'est ce dont on ne peut douter, si l'on fait attention à la grande quantité d'urine limpide & aqueuse qu'on rend dans ce tems, surtout dans les *fievres* lentes & continues; au resserrement opiniâtre du bas-ventre, à la rétention des vents, à l'impossibilité de prendre des lavemens, à l'inquiétude des parties voisines du cœur, aux nausées, à la disposition au vomissement, aux douleurs considérables que l'on sent dans la moelle de l'épine & dans la région des lombes; tous accidens qui prouvent évidemment que le ventricule, les intestins, les reins même & les vaisseaux du foie sont attaqués d'un spasme & d'une contraction contre nature. La petitesse, la fréquence, la dureté & la foiblesse du pouls, qui ne viennent que de la petite quantité, & du peu de liberté de l'influx des esprits, font voir que la substance du cœur, des arteres & des muscles, n'est pas exempte d'un spasme semblable, qui enraciné dans les esprits, communique à tout le corps une disposition analogue. J'ai déja remarqué que ces accidens different quant à la violence; j'ajoute qu'ils different encore quant au tems de leur accès; car ils paroissent dans le commencement des *fievres* intermittentes, & dans l'état des *fievres* continues; le tout sans préjudice de leurs attaques vagues qui arrivent souvent dans le reste du tems, sans suivre aucune regle, soit pour le tems, la force & les proportions. En effet, il n'y a point de *fievre* où un Medecin éclairé & attentif ne s'apperçoive du mélange de ces accidens: mais Van-Helmont s'est surtout distingué par son habileté à remarquer ces phenomenes; & l'on trouve dans le chapitre neuvieme de son Traité *des Fievres*, les observations suivantes qui méritent d'être rapportées.

La partie à laquelle la matiere fébrile s'attache, commence par se rider, ce qu'on remarque aisément dans les hypocondres; & tout le genre veineux, de concert avec la partie attaquée, se resserre par la contraction de ses fibres obliques; & c'est ce qui rend le pouls rare, dur & petit, signe & cause du froid. Car si chaque fébricitant vouloit observer en lui-même cette contraction, ce raccourcissement des veines, il les remarqueroit aisément; & les personnes même qui sont en santé peuvent avec quelque attention découvrir l'état naturel des veines. Car bien que le scrotum soit lâche & pendant, il ne laisse pas de se contracter de lui-même, dès que les excremens humains tombent sur le sphincter de l'anus. Il est donc naturel aux veines & aux parties affectées en premier, de se raccourcir & de se rider; & comme presque toutes les veines sont des arteres qui leur correspondent, il est également nécessaire qu'elles se resserrent comme elles par une convulsion oblique. Les spasmes sont la cause principale du froid & du chaud de la *fievre*; car ils sont causes que le sang se meut & se distribue inégalement dans différentes parties du corps, de maniere que les unes en sont privées pendant que les autres en regorgent; qu'il passe très-vîte dans certaines, & que dans d'autres son cours est embarrassé; ce qui fait que les unes sont attaquées de frisson & de froid, tandis que les autres sont échauffées & ardentes: & c'est cette inégalité du mouvement du sang produite par le spasme, que je regarde comme l'essence de la *fievre*. Il n'y a personne parmi les Anciens & les Modernes qui ait mieux touché au but que notre Hippocrate, dans son *Traité des vents*. Les propres paroles dont il se sert feront sûrement plaisir au Lecteur.

Le bas-ventre étant fermé, les vents se répandent par tout le corps, (par le mot *vents*, l'Auteur entend ici les mouvemens irréguliers des esprits qui constituent les spasmes, comme il est évident par ce qui précede) & se coulant dans les parties pleines de sang, ils les refroidissent, (au moyen du resserrement qui empêche l'abord du sang.) Or les parties qui sont les sources du sang, (comme sont le foie & le cœur,) étant refroidies, le frisson attaque tout le corps; & tout le sang étant refroidi, il devient universel. C'est par cette raison que les *fievres* sont précédées du frisson; & plus les vents se trouvent froids & abondans, plus le frisson est violent & au contraire. Ces frissons sont accompagnés de tremblemens du corps qui arrivent de la maniere suivante.

Le sang craignant le frisson actuel, se glisse par-tout le corps, & se rassemble dans les parties les plus chaudes; & de-là viennent les tressaillemens. Or le sang passant des extrémités du corps vers les parties intérieures, les visceres & les chairs tremblent; car il y a dans le corps des parties qui regorgent de sang, & d'autres qui en sont dénuées. Ces dernieres ne sont point en repos, à cause du froid, mais elles sont secouées, parce que la chaleur les abandonne; & celles qui regorgent de sang tremblent à cause de son abondance, & excitent des inflammations; car il n'est pas possible qu'une grande quantité de sang demeure en repos.

Cette même doctrine se trouve confirmée par un autre passage du second Livre *des Maladies*, *Sect.* 5. dans laquelle il s'explique en ces termes:

« Lorsque le sang se refroidit, il est nécessaire que le
« corps se refroidisse; & lorsque cela arrive, cela s'ap-
« pelle froid; & si ce dernier est violent, le tremble-
« ment l'est de même. Car le sang se condensant, &
« les parties s'approchant, les veines se resserrent, & en
« se resserrant elles resserrent le corps, & excitent le
« tremblement. Si le sang ne s'épaissit que peu, il s'en-
« suit ce qu'on nomme le froid; un moindre degré
« d'épaississement produit le frisson. »

Voici maintenant pourquoi une *fievre* plus ou moins forte survient après le froid.

Lorsque le sang s'est échauffé par quelque cause violente, c'est-à-dire par rapport à l'augmentation du mouvement du cœur & des arteres, & qu'il a repris sa nature, c'est-à-dire, qu'il a passé du froid au chaud, ce qui est passé dans cette liqueur de pituite & de bile, s'échauffe en même-tems par l'augmentation du mouvement, & le sang devient beaucoup plus chaud qu'il ne l'est naturellement. Puis donc que toutes ces choses sont échauffées après le froid, il est nécessaire que la *fievre* suive la chaleur du sang. Hippocrate décrit exactement dans cet endroit tout le progrès de la *fievre* & sa production, en conséquence des principes méchaniques & des lois du mouvement; & je doute que les Modernes puissent en donner une meilleure explication.

Le sentiment d'Erasistrate sur la génération des *fievres* n'est pas fort éloigné de celui d'Hippocrate. Ce Me-

decin, l'un des plus anciens, dit, au rapport de Celse, *Lib. I.* que lorsque le sang entre dans les veines destinées à recevoir les esprits, c'est-à-dire, les arteres, il excite une inflammation, que les Grecs appellent *Phlegmon*, & celle-ci a un mouvement pareil à celui de la *fievre*. Plus bas, Celse fait encore mention d'Erasistrate, qui dit que la *fievre* est produite par le passage du sang dans les arteres, ce qui arrive lorsque le corps est trop plein : par où cet Auteur marque clairement l'inégalité de la circulation du sang dans toutes les commotions fébriles. Car le froid qui précede ordinairement le chaud de la *fievre*, est une espece de spasme, qui resserrant les vaisseaux capillaires, empêche le sang artériel d'y circuler librement & de retourner au cœur, qui en est comme la source; ce qui fait que regorgeant dans les arteres & le ventricule gauche du cœur, où par la pression que cause son abondance, il attire une plus grande quantité d'esprits, les pulsations augmentent. C'est aussi ce qu'Hippocrate explique très-bien dans l'endroit déja cité de son *Traité des Vents*, quand il dit, le sang poussé avec force étant chaud, ne peut passer vîte par un passage étroit (c'est-à-dire les arteres) parce que beaucoup de choses qui embarrassent & bouchent les passages, l'arrêtent ; c'est ce qui cause des pulsations, & voilà comme les *fievres* & les douleurs sont produites.

Il est évident par ce qu'on vient de dire, que le froid qu'on sent dans les *fievres*, surtout dans les extrémités, dépend de ce que le sang n'y aborde pas en suffisante quantité, & de ce que son mouvement intestin languit; & que la chaleur du corps qui succede au froid vient de l'augmentation du même mouvement intestin.

Mais comme l'essence de la *fievre* consiste principalement dans l'inégalité du mouvement du sang, & dans ses suites, qui sont le froid, le frisson, la chaleur, & autres symptomes, il est intéressant après avoir expliqué la génération du froid, de rechercher les causes de la chaleur. Mais pour ne point nous arrêter trop long-tems à rapporter & à discuter les sentimens des Auteurs sur cette matiere, nous renvoyons le Lecteur à la Dissertation de Fréderic Hoffman, qui a pour titre, *de Caloris & Naturalis & Præternaturalis causis*.

C'est une question qui se fait communément & qui mérite bien d'être approfondie, si c'est l'augmentation de vélocité de la circulation du sang qui produit celle de la chaleur. Borelli, *in Tr. de Motu Animal.* est le premier, que je sache, qui ait avancé l'affirmative. La vîtesse du pouls, dit-il, savamment, est une affection très-propre à la *fievre*, & son caractere ; & le mouvement violent du cœur & des arteres est suivi de la chaleur. Cette doctrine est conforme au sentiment de presque tous les Auteurs, & fondée sur la raison & l'expérience. En effet, on voit que posés les secousses & le mouvement violent du cœur, il arrive peu de tems après dans tout le corps animal une certaine chaleur qui n'y étoit pas, comme on le remarque dans la colere & les exercices violens. Au contraire, ce mouvement venant à s'interrompre, c'est-à-dire, à diminuer, à s'affoiblir, à se rallentir, il s'ensuit une tiédeur, un froid, une froideur, qui n'existoit pas auparavant dans le corps animal, comme il arrive dans le froid qui commence les accès de la *fievre* quarte. Borelli ajoute peu après ce que nous venons de rapporter, la raison que voici ; qu'en conséquence de la pulsation vive & violente du muscle du cœur, le sang dont il est rempli dans chaque moment de repos, ou à chaque diastole par la veine-cave qui l'y apporte, ne peut manquer d'être poussé jusqu'aux extrémités artérielles par le même mouvement accéléré qui contracte le cœur ; comme il est évident par les lois de la circulation du sang. Il est évident même par le sentiment, que la violence & l'accélération du mouvement circulaire du sang excite dans tout le corps de l'animal une chaleur & un bouillonnement qui n'existoit pas auparavant : mais je ne crois pas que le mouvement en tant que tel, c'est-à-dire, en tant qu'il est progressif, en soit cause ; je crois que c'est la disposition du sang même. Car cette liqueur renferme un esprit ou huile, ou plutôt des parties ignées concentrées, qui ne peuvent se dégager des liens qui les embrassent sans prendre un mouvement conforme à leur nature, & par conséquent sans produire une chaleur sensible.

L'Auteur dont nous venons de parler, deduit donc la chaleur de notre sang de l'augmentation du mouvement intestin de ses soufres très-déliés; car tous les Philosophes modernes s'accordent à dire que la chaleur n'est autre chose que le mouvement très-rapide des parties sulphureuses ; & il n'y a point de doute que le mouvement intestin & chaud des parties du sang n'augmente par l'accélération du mouvement circulaire, qui se manifeste non-seulement par la violence, mais encore par la plénitude & la fréquence du pouls : car le pouls étant fort, plein & fréquent, il est nécessaire que le sang circule avec plus de rapidité dans ses canaux, & par conséquent que la chaleur augmente conformément à ce que nous apprennent le sentiment & l'expérience. Il n'y a point aussi de doute que le pouls devenant plus grand & plus fort en conséquence d'exercices violens, ou des passions de l'ame, la circulation du sang & la chaleur n'augmentent dans l'état de santé, & il est également certain que dans l'état de maladie, comme dans les *fievres*, & surtout dans la tierce intermittente & continue, & dans les *fievres* ardentes & synoques, surtout dans leur plus haut période, la même disposition du pouls est un signe de l'accélération de la circulation & de l'augmentation de la chaleur du sang qui en est la suite. Cette proposition n'est pourtant pas universelle; car je n'ai jamais assuré, & je n'assure pas encore, qu'il y ait accélération du mouvement circulaire toutes les fois qu'il y a chaleur contre nature; car l'accélération du mouvement circulaire du sang ou de son mouvement progressif n'est pas la seule cause du mouvement intestin qui produit la chaleur ; & de bonnes raisons me persuadent que plusieurs causes peuvent donner aux plus petites parties du sang un mouvement de tourbillon violent, bien que la circulation soit embarrassée ; car on sait qu'il y a non-seulement dans les *fievres* malignes, mais dans bien d'autres, une chaleur plus forte que de coutume, ou contre nature, quoique le pouls ne soit point fort, ou qu'il ne touche pas avec force le doigt de celui qui l'examine ; quoiqu'il ne soit pas grand, mais seulement vîte ou fréquent, & même petit & foible, ce qui n'annonce point du tout un passage plus vîte du sang dans les ventricules du cœur. D'ailleurs les stases inflammatoires qui se font dans les poumons & les autres visceres, qui sont toujours accompagnées d'inquiétudes & de chaleur, de soif & d'ardeur ; dans le tems que les extrémités sont refroidies, prouvent très-clairement que tous les excès de chaleur ne sont pas causés par l'augmentation de vélocité du mouvement circulaire ; & réellement il n'y a rien de plus commun en pratique, que d'observer que jamais une ardeur insupportable & accompagnée d'inquiétudes extremes, ne se fait si bien sentir que dans le tems que les extrémités sont bouchées, resserrées, seches & arides ; au lieu qu'on supporte plus aisément l'ardeur qui regne dans l'habitude du corps, & qui se répand vers les extrémités ; parce que le dernier état prouve que la circulation est plus libre dans l'habitude du corps, & le premier qu'elle est plus embarrassée dans les parties internes ; &, ce qui mérite d'être remarqué, il y a cette différence entre ces deux dispositions, que le danger qui suit la chaleur interne est toujours considérable, & qu'il y a toujours espérance de guérison quand la chaleur n'est qu'externe.

L'expérience nous apprend encore que toutes les choses qui donnent de la fluidité au sang, & qui déterminent son mouvement circulaire vers les parties extérieures, de maniere qu'il s'ensuive une douce chaleur,

ce qui arrive lorsque le pouls devient plein & vîte, marque sûre de l'accélération du mouvement du sang, rabbattent & éteignent très-promptement l'ardeur qui fatigue si fort le corps; de maniere qu'on peut regarder comme un habile Medecin celui qui a l'art de disposer le corps à la sueur par un remede convenable quelques heures avant l'accès; car il est ordinaire qu'il devienne beaucoup plus doux. En conséquence nous regardons comme une vérité que la chaleur intestine des parties fluides du corps met en mouvement beaucoup de particules de nature ignée, c'est-à-dire, agitées très-violemment qui ôtent à la chaleur beaucoup de son aliment lorsqu'elles ont la liberté de s'échapper par les pores de la peau; & que si ces parties restent dans le corps, ce que produisent le rallentissement de la circulation & l'embarras de la transpiration, il est nécessaire que leur reflux dans le sang redouble le mouvement intestin de cette liqueur, & l'augmente considérablement. Car nous remarquons que la chaleur qui s'excite hors du corps humain doit plutôt son existence au mouvement intestin & réfléchi des parties actives qui se heurtent réciproquement, qu'au mouvement progressif. C'est donc une vérité constante & inébranlable, que l'essence de la chaleur consiste dans un mouvement très-rapide des parties sulphureuses, & qu'elle augmente dans tout mouvement progressif par la force du choc & le broyement violent qui se font contre les pores & les fibres des parties solides : mais il ne s'ensuit pas que toutes les fois que la chaleur augmente, ce soit par l'accélération du mouvement progressif; car il arrive souvent que cette augmentation vient de la rétention des exhalaisons chaudes & de leur choc réciproque & répété, comme on le voit clairement dans les inflammations considérables & dans la chaleur hectique.

Mais ceux qui attribuent la production de la chaleur fébrile à l'accélération du mouvement circulaire du sang, se fondent sur ce que la vitesse du pouls, qui est le signe pathognomique, & la compagne inséparable des *fievres*, est une preuve très-certaine de l'accélération du mouvement progressif du sang, & qu'il y a entre la vitesse & la fréquence du pouls, une très grande différence, que les Praticiens ne doivent pas négliger, puisque la fréquence du pouls appartient plutôt à l'état naturel, à la jeunesse, à l'exercice, aux passions violentes de l'ame, & l'usage du vin, & même à l'asthme & à la palpitation du cœur; d'où ils concluent que ce n'est pas le vrai signe des *fievres*, bien que la vitesse du pouls en soit inséparable.

Cette question qui n'est pas nouvelle, mérite bien d'être approfondie, non pas tant pour constater plus parfaitement la cause de la chaleur fébrile, que pour pouvoir déterminer en conséquence d'une connoissance plus exacte de la nature du pouls, ce qu'il faut penser sur la question qui partage de célebres Médecins, si la fréquence du pouls plutôt que sa vitesse est la marque essentielle du mouvement fébrile. Voyez *Pulsus*.

Nous avons ci-devant expliqué les causes du frisson & du froid qu'on remarque toujours dans les *fievres*, & qui les précedent ordinairement; nous avons aussi developpé le caractere & la production de la chaleur & des deux mouvemens progressifs qui se font dans les *fievres*, dont l'un est dirigé des parties extérieures au centre du corps, & l'autre des parties intérieures à sa circonférence. Il faut à present examiner en peu de mots, si ces mouvemens dépendent uniquement des causes physiques, ou si des causes morales y concourent en même tems; quel est leur objet & leur destination.

Pour résoudre la premiere question, il faut commencer par observer que l'ame, cette substance incorporelle, qui pense & qui raisonne, a beaucoup d'empire sur le principe vital de notre corps, ou sur le mouvement des esprits, qu'elle augmente, diminue, ou détermine de différentes manieres. C'est une vérité qu'aucune personne instruite, qui connoît bien la force de l'imagination & des passions de l'ame, & de quelle maniere ces causes changent le mouvement & la température des parties fluides & la configuration des solides, ne niera; de sorte qu'il n'y a point de doute que des causes morales, purement intentionelles, ne puissent produire dans le corps un mouvement fébrile : mais ce qu'il s'agit principalement de décider, c'est de savoir si la *fievre* n'est pas le plus souvent produite par des causes purement physiques, agissantes, sans aucune intention morale, & sans que des causes morales dirigent elles-mêmes l'augmentation du mouvement fébrile produit par des causes purement physiques. Van-Helmont, *in Lib. de Morborum ortu & Febribus*, est le premier qui ait fait paroître sur la scene son *Archée*, ou principe intérieur, cause morale intentionelle, qui a un objet déterminé, & n'agit qu'à l'occasion de certains points de vûe; de maniere que comme l'atteste son Traité, il a fait de son mieux, & assez mal-à-propos, pour ranger les causes physiques des maladies dans le nombre des causes morales. Pour moi, j'ai toujours pensé, que quand on trouvoit, ou pouvoit trouver des causes connues & des explications tirées d'objets sensibles & physiques, il ne falloit pas en chercher dans des objets inconnus & incorporels. C'étoit bien la façon de penser des Anciens, qui examinoient avec tant d'attention les opérations de la Nature; ils les ont distinguées partout des opérations de l'ame; & l'on voit bien dans leurs Ecrits, que c'est à la Nature qu'il appartient de guérir les maladies, au lieu qu'ils n'ont jamais attribué à l'ame le même privilége.

La Nature chez les Anciens mêmes, est la cause & le principe des mouvemens, & ils appellent l'ame, *le principe & la source des connoissances & des perceptions.* Hippocrate dit que la Nature est dénuée de connoissance & d'intelligence; & l'on peut voir sur ce sujet un passage curieux dans le premier Livre *des Maladies aiguës* de Cœlius Aurélianus. Il y rapporte le sentiment d'Asclépiade, qui nommoit l'ame, *le rendez-vous des sensations*, & qui disoit encore que tout se faisoit nécessairement dans le corps, qu'il ne s'y faisoit rien sans cause, que la Nature n'est autre chose que le corps ou son mouvement, & que non-seulement elle fait du bien, mais aussi du mal. En effet l'Ame, soit sensitive, soit raisonnable, qui chez les hommes est le principe des mouvemens refléchis; & chez les animaux celui des mouvemens volontaires; l'Ame, dis-je, ne peut rien concevoir sans idées, c'est-à-dire, sans mouvemens imprimés par les objets extérieurs; & ces mouvemens sont reçus par des organes destinés à transmettre les impressions de ces objets. Lors donc qu'il manque divers organes des sens, il manque des idées, & des directions de mouvemens; car le tact en soi est très incapable de connoître le caractere, la figure, le mouvement, le dommage & les forces des causes matérielles : d'où il suit fort naturellement, que l'Ame ne peut se charger de conduire spécialement dans les maladies, les mouvemens correspondans au caractere de la cause morbifique.

Il est bien vrai que la Nature suit très-scrupuleusement le nombre, l'ordre, le tems & les lieux, comme on le remarque dans la formation, la nutrition du corps, & sa conformation, dans la cure des maladies & dans les excrétions : mais cette exactitude ne vient pas d'une connoissance particuliere des choses, au moyen desquelles elle agit, & d'une volonté libre d'ordonner tels ou tels mouvemens, & de les diriger vers une certaine fin : mais ces effets si bien arrangés vers une fin déterminée, dépendent uniquement de la structure mécanique, & de l'arrangement relatif des corps qui agissent & réagissent les uns contre les autres, dans une mesure, un dégré & une proportion déterminée; ce qu'il est aisé de voir, puisque nous pouvons par des actions corporelles suspendre, augmenter, ou diminuer

à volonté ces mouvemens réglés. Nous avons d'ailleurs un exemple très-frappant des effets d'une structure organique, ou d'une organisation parfaite dans les végétaux, dont l'ordre & l'art merveilleux qui frappe les yeux les moins-clairvoyans, n'est pas l'effet d'une puissance intelligente : mais d'une puissance absolument nécessaire, qui produit un mouvement efficace, mais soumis à des lois. Mais je m'écarterois de mon sujet, si je voulois approfondir cette matiere, il me suffira de remarquer, ce que je crois extremement important, & qu'on doit regarder comme un principe fondamental de la Medecine Pratique, qu'il faut bien se garder de confondre les effets maladifs que produisent les causes purement nécessaires avec ceux qui partent en même tems d'un principe libre & immatériel, tel qu'il se trouve dans les passions de l'Ame. En effet, il y a une grande différence entre l'une & l'autre maladie. Car l'on donne proprement ce nom au dérangement de la Nature que produisent des causes purement corporelles ; & l'on nomme passions de l'ame, l'état où l'ame est réellement en désordre, bien que ce désordre influe souvent sur le corps.

Je conclus de ce qui précede, qu'on ne doit pas croire la *fievre* salutaire, parce que la Nature s'apperçoit qu'il y a dans le corps une matiere nuisible, & qu'elle fait ses efforts pour l'en faire sortir par certains endroits, & dans certain tems, au moyen d'une certaine proportion & d'un certain degré de mouvement assorti à la qualité de la matiere morbifique: c'est ce qu'on peut dire de l'ame qui se fâche à l'aspect de quelque objet extérieur, mais qu'on ne peut appliquer naturellement aux mouvemens purement mécaniques. Car comme une passion de l'ame differe d'une maladie, de même la *fievre* & la colere sont différentes ; & toutes les *fievres* ne supposent pas une action immatérielle & intellectuelle de l'ame, en un mot une perception. On ne peut donc pas dire que la *fievre* est salutaire & utile, & produite pour une bonne fin, puisque la Nature, ni même l'Ame sensitive, ne connoît en aucune maniere la disposition des causes morbifiques, des voies, des lieux, & les fins des choses qui existent dans l'intérieur du corps. La *fievre*, selon moi, ne peut être appellée salutaire en soi, ni relativement à sa fin ou à son effet, puisqu'elle est souvent ennemie, que dis-je? funeste à la nature humaine, mais seulement parce qu'elle produit quelquefois par accident un effet salutaire. Cette doctrine mérite d'être éclaircie par un exemple. Une trop forte contraction spasmodique des membranes du ventricule & des intestins, produite par un émétique ou par un purgatif, n'est pas en soi une chose avantageuse ni salutaire, c'est même une affection entierement contre nature, & par conséquent une maladie qui produit souvent des accidens très-graves. Cependant quand elle fait sortir de ces parties un amas de liqueurs impures, visqueuses & corrompues ; elle est & devient à raison de cet effet une chose salutaire. Il en est de même du spasme des parties internes qui produit les hémorrhagies spontanées ; loin que ce soit en soi un mouvement salutaire, il cause souvent des pertes de sang mortelles ; il ne laisse pourtant pas de produire par accident un effet salutaire, quand il y a trop de sang, & que la perte n'enleve que le superflu. On doit en dire autant de la *fievre*, qui considérée en elle-même ne mérite pas d'être appellée utile ou salutaire, parce qu'elle égorge & tue la moitié des hommes ; cependant elle produit souvent un effet salutaire, en rétablissant la parfaite intégrité & la santé d'un corps malade, à raison des impuretés qu'il contient.

Il s'agit présentement de déterminer dans quels sujets, & de quelle maniere la *fievre* devient un remede pour le corps. Pour y parvenir il faut commencer par savoir que la cause du mouvement fébrile qui s'excite dans le systeme des muscles est très-souvent, non pas tant une trop grande quantité de sang & d'humeurs, que l'amas qui se fait dans les premieres voies, & dans les vaisseaux de parties visqueuses, impures & excrémentitielles: or ces deux causes sont ordinairement produites tant par l'embarras de la circulation du sang, que par l'engorgement & l'obstruction des couloirs & des vaisseaux excrétoires, comme il arrive le plus souvent dans toutes les *fievres* ardentes, la synoque bilieuse, la tierce continue, la catarrheuse & autres de cette espece. Or pour faire sortir cette cause qui dresse des embûches au corps, la nature se sert de ses ressources, non par une volonté libre, mais par une nécessité physique, c'est-à dire, qu'elle y est excitée par l'irritation que lui cause la matiere ennemie & corrompue, qui produit un mouvement spasmodique des extrémités & des membranes, & une augmentation du mouvement des muscles, & notamment du cœur, occasionnée par l'abord plus grand des esprits. Car il est besoin tant d'un mouvement intestin de chaleur, que d'une accélération du mouvement progressif, pour faire sortir du corps les humeurs ennemies par leur abondance & leur qualité, que la langueur de ces deux mouvemens a fait amasser, pour les faire sortir, dis-je, les obstructions étant d'abord levées & les humeurs préparées & disposées à l'excrétion. Car les Anciens ont eu grande raison de dire que trois opérations étoient nécessaires à la nature pour guérir les maladies ; d'abord la maturation & la coction ; en second lieu la résolution & la raréfaction, & enfin le dégagement & l'excrétion. On peut consulter sur cette matiere Houllier dans son Commentaire sur l'*Asphorisme* 39. d'Hippocrate.

Par ces mots de coction & de maturation, les Anciens ont entendu la coction & la maturation pathologique, c'est-à-dire, l'action de rendre la matiere morbifique propre à l'excrétion, comme le terme de coction en fait de physiologie, est une action qui rend la matiere propre à la nutrition. Car comme les humeurs morbifiques sont cruës, indigestes, incapables en partie de mouvement, & qu'elles n'ont pas de proportion avec les pores, il est nécessaire qu'elle soient préparées avant que de pouvoir sortir. En effet, il faut diviser les matieres visqueuses, les délayer, donner de la fluidité à celles qui sont épaisses, tempérer & corriger les humeurs intempérées & acres ; aussi les Anciens conseilloient-ils d'imiter la nature qui ne fait sortir les humeurs que quand elles sont suffisamment mûries, & ne vouloient-ils pas qu'on usât d'évacuation quand elles sont encore cruës.

Et comme il est difficile qu'il se fasse une excrétion de la matiere morbifique lorsque les voies ne sont pas libres, & que les excrétoires sont fermés, il faut commencer par lever les obstructions, & fondre & resoudre les humeurs qui sont en stagnation & fixement arrêtées dans les vaisseaux capillaires & excrétoires. Mais lorsque cela est fait l'excrétion de la matiere qui péche par la quantité, réussit heureusement.

Voilà les principaux moyens, les principales opérations, la conduite ordinaire, & l'ordre de la nature, pour guérir les maladies, ou pour chasser du corps la matiere morbifique ; & l'unique instrument qu'elle met en œuvre pour parvenir à ce but, est le mouvement.

Or le sang a deux mouvemens, l'un intestin des parties sulphureuses accompagné de chaleur, & l'autre progressif ou circulaire. La nature a besoin des deux pour préparer à la sortie, & faire ensuite sortir ce qu'il y a dans le corps de nuisible & de pernicieux. Il est certain que le seul mouvement circulaire, bien qu'augmenté ou accéléré, ne suffit pas sans l'augmentation du mouvement intestin ou de chaleur. Et bien qu'on ne puisse nier qu'une chaleur trop excessive ne soit nuisible au corps dans les *fievres*, la nature n'a pas moins besoin de l'augmentation du mouvement intestin & chaud pour dompter la cause de la *fievre*, que de l'augmentation du mouvement progressif. Car qu'y a-t-il de plus

propre à résoudre des humeurs visqueuses & gluantes que la chaleur? Quel secours plus efficace pour fondre les obstructions formées par des impuretés épaisses, & pour débarrasser les excrétoires bouchés, qu'un sang chaud & fluide? Y a-t-il un moyen plus prompt pour diminuer la trop grande quantité de sang & des humeurs, pour donner de la fluidité à ce qui est épais & inepte au mouvement, que la chaleur? Ce n'est donc pas sans raison que les Anciens ont regardé la chaleur fébrile comme utile pour digérer, c'est-à-dire, diviser, atténuer, & rendre propre à l'excrétion la matiere morbifique. Qu'une chaleur modérée, considérée en elle-même, soit très-avantageuse au corps, il est aisé de s'en convaincre par cette réflexion que les hommes d'un tempérament chaud, les jeunes gens & ceux qui font de l'exercice & usent de boissons chaudes, sont rarement sujets aux passions chroniques & aux obstructions des visceres; & c'est la raison pour laquelle toutes les *fievres* intermittentes, & même les quartes, suivant l'observation d'Hippocrate, sont plus courtes pendant l'été, & moins opiniâtres que pendant l'automne; car elles cessent ordinairement d'elles-mêmes au mois de Juin, lorsque l'air est très-chaud; & d'ailleurs plus la chaleur est vive dans les accès de *fievre*, plutôt elle se guérit; au lieu qu'une chaleur lente & languissante est une preuve de la fixité du siége & de la cause de la maladie. Il est vrai qu'on peut dire pour combattre cette opinion, que ces effets viennent moins de la chaleur que de l'accélération du mouvement du sang, dont la chaleur est une suite infaillible. Mais bien que l'accélération de la circulation ne se fasse pas sans augmentation de la chaleur, il est pourtant vrai, comme je l'ai déja remarqué, que toute augmentation de chaleur ne suppose pas l'accélération de la circulation, puisqu'il arrive très-souvent que le pouls étant languissant & fréquent, & les extrémités froides, l'intérieur est brûlé, & qu'il y a sécheresse & noirceur de la langue, & une soif sans égale. D'ailleurs, comme le mouvement intestin est de sa nature entierement différent du progressif, il produit aussi un effet différent pour la vie, & si la seule circulation suffisoit avec l'excrétion des parties inutiles pour entretenir la vie des animaux; il seroit inutile à la conservation de la santé & de la vie qu'il se fît un mélange, une température, qu'il y eût une proportion des élémens du sang, & surtout du soufre, qui est le principe du mouvement intestin; ce qu'il seroit absurde de prétendre.

C'est pourquoi les Anciens ont eu raison de dire que la vie consiste dans la chaleur, que c'est par le moyen de la chaleur que la nature combat la cause morbifique, & qu'il n'y a point d'animal dans le sang & les liqueurs duquel il n'y ait quelque substance chaude; puisque sans mouvement intestin & chaud, il n'y a point de génération, point de vie, ni de mouvement vital. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y ait point de chaleur qui n'affecte le sentiment du toucher; car les sens des hommes ne sont pas les seuls juges, la seule regle de la chaleur. On peut appeller chaud un mouvement intestin, ou relativement au froid, ou à raison de ses effets, & surtout de la raréfaction qu'il produit; de maniere que c'est une objection frivole contre ce sentiment, que de dire que les poissons peuvent vivre sans chaleur. Mais il est nécessaire qu'il y ait de la chaleur dans les corps des animaux pour aider la volatilisation des liqueurs, entretenir leur fluidité, & tenir tous les pores méables & ouverts, tant pour l'exécution de la nutrition, que pour celle des excrétions. C'est pour cette raison que Galien, dans son Traité *de l'Usage des Parties, Lib. XIV. cap. 6.* appelle la chaleur le premier instrument de la nature: c'est encore par la même raison que la nature se sert d'une chaleur plus forte que la naturelle pour surmonter les maladies, comme il paroît dans les *fievres*: car non-seulement elle sert à diviser & à subtiliser la matiere vicieuse, mais elle la rend propre à sortir par les excrétions. Il faut pourtant convenir qu'une grande chaleur est un grand obstacle aux évacuations, & surtout à celles qui se font par la sueur, & que sous ce point de vue elle est plus nuisible qu'utile. Cependant en examinant les choses avec plus d'attention, l'évacuation n'est par la seule maniere dont la nature guérit les maladies: il lui arrive bien plus souvent de le faire par la dissolution & la raréfaction des humeurs, sans excrétion d'aucune matiere; & s'il y en a quelqu'une à mettre dehors, elle commence par la disposer à sortir en la digérant, & ouvrant les couloirs, ce qu'elle fait aisément au moyen de la chaleur. Puisque la guérison consiste moins dans l'évacuation que dans la correction de la matiere morbifique & nuisible, j'estime donc que c'est se tromper lourdement que de s'imaginer que les excrétions qui se font les jours critiques qui viennent après l'état de la maladie & dans le déclin, sont composées de la matiere morbifique. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les évacuations qui se font dans les *fievres* en tems convenable & en quantité suffisante, déposent de l'état de convalescence, & sont un signe certain de la victoire que la nature a remportée, parce qu'il s'ensuit que tout dans le corps est tranquilisé & rentré dans l'ordre; que la circulation du sang a repris sa liberté & son égalité, ou qu'elle est redevenue naturelle, & que les contractions spasmodiques des parties cessent, ce qui rend plus libres les évacuations, non-seulement de la matiere morbifique qui est disposée à l'excrétion, mais même des autres humeurs excrémentitielles qui se sont engendrées dans le corps pendant le mouvement fébrile irrégulier des humeurs: d'où il suit que ces évacuations critiques sont avantageuses, & qu'il ne faut les arrêter, ni totalement ni en partie. Car il ne faut pas perdre de vue que les causes morbifiques agissent principalement au moyen des spasmes, & que dans le spasme la circulation du sang, ainsi que l'ordre des excrétions est dérangé. C'est pourquoi si les évacuations se font bien, c'est un signe qui fait connoître que la cause de la maladie est surmontée, que les mouvemens maladifs sont calmés, & que tout est disposé à rentrer dans l'ordre naturel. Car dès que les évacuations convenables, comme sont les évacuations critiques, & non les symptomatiques, recommencent par le rétablissement de la circulation du sang, il paroît clairement que la force de la maladie est amortie.

Nous disons que la *fievre* est un remede pour le corps par rapport à l'augmentation du mouvement intestin de chaleur, & à l'accélération du mouvement progressif & circulaire dans les canaux de toute espece, qui divisent & atténuent les crudités visqueuses, levent les obstructions des glandes, font rentrer dans les voies de la circulation les liqueurs qui étoient en stagnation, évacuent celles qui sont corrompues & surabondantes, & dissipent l'humidité; d'où il suit, que la *fievre* est souvent un excellent remede pour purifier & purger le corps. Une vérité aussi importante mérite bien d'être établie sur des raisonnemens, & sur l'autorité irréformable de l'expérience. Je vais donc commencer par rechercher & expliquer ce qu'on lit sur ce sujet dans les écrits d'Hippocrate.

Voici ce qu'il dit dans l'*Aphorisme* 70. de la cinquieme section.

« Ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte, le sont rarement de convulsions; & ceux qui sont attaqués de convulsions, en sont délivrés par la *fievre* quarte. »

En effet, il n'y a gueres de *fievres* plus salutaires aux hommes que la tierce & la quarte; ce qui n'est pas même ignoré du commun. Car si ces *fievres* parcourent comme il faut leurs périodes, qu'elles ne se prolongent point trop, & qu'elles n'attaquent point des personnes d'un âge entierement décrépit, & dont les forces soient épuisées, elles purifient merveilleusement

le sang, résolvent puissamment les obstructions formées dans les veines du mésentere, dissolvent & font sortir les humeurs épaisses, congelées, grossieres & visqueuses, qui produisent divers spasmes, dessechent les nerfs trop humectés, & raffermissent & fortifient ceux qui sont trop relâchés & trop mous; & c'est de-là que vient l'idée populaire que la *fievre* quarte fortifie le corps; de maniere que quand on en a été attaqué, ou de la tierce, on est pendant quelques années exempt de toute autre maladie.

On peut encore rapporter ici l'*Aphorisme* 26. de la section 11.

« Il vaut mieux que la *fievre* vienne pendant la convulsion, que la convulsion pendant la *fievre*. »

Mais il faut bien remarquer qu'il s'agit ici d'une convulsion produite par la réplétion ou l'abondance des humeurs, & non par l'acreté ou la causticité de la matiere, parce que les mouvemens intestin & progressif divisent & dissipent la matiere épaisse, visqueuse & compacte qui s'attache aux nerfs & au cerveau, & qui est contenue dans les premieres voies. Houllier, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, remarque aussi très-bien, que toute espece de *fievre* n'est pas propre à emporter la convulsion; qu'il faut qu'elle soit modérée; qu'elle ne soit point trop forte, ni de la nature des malignes qui alterent les forces. Rien n'est encore plus admirable que ce qu'avoit remarqué long-tems auparavant Hippocrate, *in Epid. Lib. VI.* que la *fievre* quarte guérit de la mélancolie, de l'épilepsie, de la lepre & même de la gale. En effet, ces maladies cruelles ont presque la même cause que la *fievre* quarte, & sont produites par la stase d'un sang visqueux & impur dans les visceres du bas-ventre, & par l'engorgement & l'endurcissement du foie, de la rate & du pancréas. Or, comme le mouvement fébrile de la quarte, étant bien ordonné & conduit, résout les obstructions invétérées & opiniâtres, il arrive que ces graves maladies, comme des fruits, périssent quand les racines sont arrachées. Langius, *in Epist. 16. Lib.I.* dit qu'il a vu plus de cent fois la gale se guérir d'elle-même, & sans le secours d'aucun remede, lorsque la crise des *fievres*, & surtout des *fievres* quartes, se faisoit. Quant à l'épilepsie, Hippocrate remarque, *Epidem. Lib. V. T. 6.* que les personnes attaquées de la *fievre* quarte ne le sont pas de l'épilepsie; & que si elles y ont été sujettes, la *fievre* quarte qui survient les en délivre. Cette assertion est parfaitement conforme à l'*Aphorisme* 20. de la cinquieme section, où il est dit, « que ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte le sont « rarement de convulsions, & ceux qui sont attaqués de « convulsions le sont rarement de la *fievre* quarte. »

Il n'est pas difficile de rendre raison de cette observation; car il est clair, & c'est le sentiment de presque tous les Praticiens, que l'épilepsie chronique n'a d'autre cause que des obstructions & des impuretés, en partie visqueuses, qui en sont les suites; impuretés que la nature s'efforce de faire sortir au moyen d'un spasme universel, qui, originairement produit dans les membranes du cerveau, se communique à tous les muscles du corps, & se nomme épilepsie. Or le frisson & la chaleur de la *fievre* quarte, résolvent, dissipent, & font sortir du corps ces obstructions & ces humeurs visqueuses qui empêchent la libre circulation du sang dans les vaisseaux du cerveau. En effet, un mouvement violent de cette espece dont les fibres sont agitées, & une augmentation de l'impétuosité du sang, tels qu'on les remarque dans les accès des *fievres*, font plus pour donner du mouvement aux humeurs, & résoudre les obstructions, qu'aucun autre remede, quelque vanté qu'il soit, pris dans la classe des diaphorétiques, des apéritifs & des évacuans. C'est par les mêmes raisons, que ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte, ne le sont pas aisément de l'épilepsie. parce que la *fievre* quarte bien conduite, en levant les obstructions, débarrasse le corps des causes capables de produire la maladie épileptique.

La *fievre* dissipe aussi les apoplexies légeres, suivant Hippocrate, *Aph. V. Sect. 5.*

« Si quelque personne ivre, dit-il, perd tout-à-coup l'u« sage de la parole, il meurt en convulsion, à moins « qu'il ne soit attaqué d'une *fievre* accidentelle. »

Il peut arriver dans l'ivresse causée par une grande quantité de vin fort dans un corps qui ne transpire pas bien, que la tête se remplisse d'une trop grande quantité de sang, qui, par le gonflement qu'il cause aux arteres & aux veines du plexus choroïde, intercepte le passage des esprits: or le mouvement accéléré du sang qui arrive dans la *fievre*, débouche les vaisseaux obstrués dans le cerveau, & résout puissamment la matiere qui est en stagnation dans ses pores, soit qu'elle soit aqueuse ou visqueuse.

Enfin Hippocrate a regardé la *fievre* comme un remede particulier contre les vices des hypocondres. Car il dit, *Aph. 40. Sect. 6.* « que lorsqu'il y a douleur sans « inflammation dans les hypocondres, & qu'elle y est « causée ou par des vents, ou par des obstructions, ou « par une intempérie froide, la *fievre* qui survient cal« me la douleur. »

On voit par-tout dans Hippocrate, que les maladies causées par des obstructions, des impuretés visqueuses, & l'engorgement des visceres, se guérissent heureusement par la *fievre*, parce que l'augmentation du mouvement intestin & progressif, que cause la *fievre*, divise, subtilise & résout les liqueurs qui n'ont point de mouvement, & qui sont fixes & en stagnation, & les prépare & les dispose à l'excrétion. J'ai eu beaucoup d'occasions de voir dans ma pratique la nature seule aidée d'une *fievre*, accompagnée d'une chaleur efficace & du frisson, guérir les passions hystériques & les spasmes qui parcouroient les régions du bas-ventre des femmes-mêmes sur l'âge, après la suppression totale de leurs regles. Et si l'on y fait attention, on verra que les accès spasmodiques & fébriles qui attaquent souvent les hypocondriaques, surtout pendant l'Automne & l'Hiver, sont très-utiles pour faire sortir du corps par les vaisseaux excrétoires les impuretés excrémentitielles qui se sont amassées dans la masse du sang & des humeurs.

Une preuve incontestable que la *fievre* est un moyen salutaire & avantageux dont la nature se sert pour se délivrer du danger qui la menace, c'est que la force du mouvement fébrile qui s'excite dans le genre musculeux fait sortir ordinairement par les excrétoires convenables, & particulierement destinés à ces évacuations, la quantité surabondante de sérosité, pure ou altérée par le mélange des sels excrémentitiels bilieux, acres, qui s'est amassée dans le corps, & ne peut manquer d'être fort à charge à la nature, comme on le voit évidemment dans les *fievres* catarrheuses, rhumatisantes, gouteuses, érésipélateuses; dans la petite vérole, la rougeole & le pourpre, où il y a toujours un mouvement fébrile, & en conséquence une évacuation critique & salutaire. Enfin rien n'est plus commun que de voir la *fievre* à la suite des stagnations & des extravasations du sang; *fievre* pour lors nommée inflammatoire, qui n'est pas, suivant moi, excitée exprès & de sa libre volonté par l'ame, à dessein de mettre en mouvement l'humeur qui est en stagnation proche de la corruption, mais que je regarde absolument comme un effet nécessaire & mécanique causé par la pression & l'irritation que produit par sa quantité, ou par sa qualité ennemie, la matiere morbifique sur le principe moteur qui est dans les muscles, lequel en reçoit un mouvement extraordinaire, qui venant à augmenter, sert, bien qu'essentiellement contre natu-

re, à dissiper & résoudre le sang qui s'est écarté de sa route, pourvu que le Medecin sache le régler comme il faut. Si le tems le permettoit, & que ce fût mon objet, je pourrois traiter au long ce sujet intéressant: mais je crois en avoir assez dit pour qu'on connoisse clairement la vérité de cette assertion d'Hippocrate, & des plus éclairés d'entre les anciens Medecins, que la Nature est le meilleur Medecin des maladies, qu'elle guérit par l'accélération du mouvement, ou par le mouvement fébrile. On voit aussi combien Asclépiade avoit raison de dire, au rapport de Celse, *Lib. II. cap. 4. de Diversis curationum generibus*, qu'un des principaux remedes dont il se servoit dans les maladies, étoit la *fievre*; vérité tellement du gout de Sydenham, que dans ses Ouvrages il appelle la *fievre* l'instrument dont la nature se sert pour séparer les parties impures de celles qui ne le sont pas.

Voici des conséquences très-utiles pour la pratique, qui suivent de la doctrine que je viens d'établir.

1. La *fievre* faisant un si grand bien au corps, les Medecins doivent bien prendre garde de faire, dans le commencement de la maladie, leurs efforts pour arrêter ses attaques, ce qui seroit mortel dans les *fievres* continues & aiguës, comme celles qui accompagnent la petite vérole, rougeole, érésipele, ou goute. Le danger est moindre dans les *fievres* intermittentes: mais l'expérience nous apprend, que quand on les arrête trop-tôt, on jette les malades, à leur grand dommage, dans de graves obstructions des visceres, dans des *fievres* lentes & hectiques, & dans l'hydropisie qui en sont les suites, & même dans des affections convulsives spasmodiques. Il me paroît que tout l'art du Medecin dans la cure des *fievres* consiste à bien distinguer les mouvemens fébriles que la Nature produit, qui sont en état de faire un bon effet, & qu'on doit regarder comme salutaires & critiques, de ceux qui sont pernicieux, symptomatiques & nuisibles. Il ne faut pas arrêter tout d'un coup les premiers; il faut se contenter de les modérer, s'ils sont trop forts: mais il convient de les animer s'ils sont languissans.

Au reste, il faut se garder également, & de les arrêter tout-à-fait, & de leur donner trop de force; le but principal du Medecin, & le meilleur qu'il puisse se proposer, est d'attaquer la cause morbifique qui produit l'excès de chaleur, de la diminuer & de la détruire. C'est donc se conduire avec beaucoup d'imprudence que d'employer mal-à-propos le Quinquina, remede divin quand on en fait un bon usage, les opiats & les styptiques, dans la cure des *fievres* intermittentes. Les Medecins ont donc grand tort de faire d'abord tout ce qu'ils peuvent pour arrêter la *fievre*, la regardant comme une chose très-pernicieuse, bien qu'elle soit l'effet d'une cause avantageuse; & c'est se conduire aussi mal que d'avoir sur le champ recours, aux astringens, pour arrêter les pertes de l'uterus ou des hémorrhoïdes, ce qui ne manque gueres de produire de très-fâcheux accidens. On ne doit donc jamais arrêter tout-d'un coup la *fievre*, & l'unique but qu'on doive se proposer, est de détruire sa cause, & quand on ne peut le faire aisément, de la calmer, de sorte pourtant qu'il en reste assez pour préparer & faire sortir la cause morbifique, suivant sa destination.

2. Il suit de la doctrine ci-dessus établie, que tous les remedes & alimens trop rafraîchissans, ceux qui coagulent les humeurs, ou qui retardent le mouvement du sang par leur viscosité, leur acidité, & même leur vertu anodyne, non-seulement sont inutiles, mais même fort nuisibles dans la cure des *fievres*. Le Medecin au contraire doit avoir pour objet de donner au sang de la fluidité, & d'en aider l'abord à tous les excrétoires. Van-Helmont, *Tract. de Febrib. cap. 9.* a donc raison de dire que les diaphorétiques seuls, sont les remedes spécifiques & appropriés des *fievres*. Les saignées, les évacuans & les altérans de divers genres, n'ont donc d'utilité dans la cure des *fievres*, qu'autant qu'ils aident la transpiration, & qu'ils rendent la circulation plus vîte. Car s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que presque toutes les *fievres* viennent de la suppression de la transpiration, & du rallentissement de la circulation du sang; il s'ensuit nécessairement qu'elles ne doivent être attaquées qu'en augmentant l'une & l'autre. Il est encore évident en conséquence de cette doctrine, que le tems le plus convenable pour donner des remedes, est celui où la Nature est en mouvement. Dans ces circonstances, aidée de l'art, elle est en état de produire des effets désirés. Van-Helmont, *Lib. de Febribus cap. 9.* dit que si l'on donne le jour même de l'accès, & à l'heure convenable les remedes indiqués, ils enlevent souvent en une seule fois beaucoup de *fievres*. Ce tems convenable est environ une petite heure avant l'accès, autant que peut l'exiger le tems que le remede demande pour agir: il faut aussi que l'estomac soit vuide. Car si on le donne dans les jours intercalaires des *fievres* intermittentes, ou long-tems après que l'accès a commencé, c'est inutilement qu'on le fait, parce que le remede ne sent pas le concours de la Nature, soit pour le mettre en action ou l'exciter, soit pour faire sortir la matiere occasionnelle de la *fievre*. Il y a plus: le remede alors fatigue plus qu'il ne soulage, parce qu'il excite la Nature à faire des efforts dans le tems qu'elle voudroit se reposer.

3. Nous apprenons de la doctrine que nous venons d'établir, que c'est un mauvais signe, lorsque le malade étant attaqué d'une obstruction considérable, ou par une cause grave, il n'y a qu'une fievre lente, & légere, ou lorsque le mouvement fébrile n'est point proportionné à la cause. Hippocrate a donc eu raison de dire, *Aph. 40. Sect. 4.* que ce n'est jamais un bon signe que le corps ait tantôt chaud & tantôt froid; car il annonce la longueur de la maladie. On voit aussi pourquoi, lorsque les corps sont foibles, & que les mouvemens vers la surface du corps ne sont pas assez libres, il ne se fait aucune évacuation salutaire, & qu'il n'arrive que des métastases & des dépôts difficiles à guérir. On remarque aussi dans la pratique que les *fievres* qui ne sont point accompagnées de chaleur, d'un pouls vif & de la soif, sont d'un caractere beaucoup plus dangereux & plus malfaisant, que quand ces accidens sont dans un degré même excessif; & nous avons remarqué plus d'une fois en pratique, que s'il survient un accès avec chaleur & frisson dans ces *fievres* tranquiles, c'est un très-bon signe du futur rétablissement de la santé.

Nous tirons enfin de la même doctrine, la conclusion qu'en tire Hippocrate, *Epidem. Lib. II.* savoir que la prudence du Medecin demande quelquefois qu'il allume la *fievre*; car, comme il le dit ailleurs, (*Epid.*) l'art du Medecin doit imiter ce que la Nature fait d'elle même. Or il conseille évidemment, *Aph. 2. Sect. 5.* d'exciter la *fievre*, puisqu'il dit formellement, « que dans le tetanos (ou convulsion universelle) où il « n'y a pas d'ulcere, lorsqu'il s'agit d'un jeune hom« me vigoureux, & qu'on est dans le fort de l'Eté, on « ranime la chaleur naturelle en jettant beaucoup d'eau « froide sur le corps, & que cette opération excite une « chaleur qui guérit le tetanos. » Il confirme ailleurs, *Lib. III. de Morb.* ce traitement, quand il dit, « Ver« sez sur le corps du malade beaucoup d'eau froide, « & couvrez le de hardes nettes, légeres & chaudes: « mais n'employez pas le feu dans ces circonstances: « ce traitement convient au tetanos & à l'emprostho« tonos. » Lorsqu'on verse de l'eau froide, dans le milieu de l'Eté, sur un corps jeune & vigoureux, les pores & les fibres se resserrent, & il survient un froid & un frisson qui repousse le sang vers l'intérieur du corps, où irritant les muscles du cœur, il excite des mouvemens plus forts que de coutume, mouvemens qui sont très-avantageux pour détruire les causes des maladies chroniques; car il arrive constamment & né-

cessairement

cessairement, comme dit Hippocrate, *Lib. II. de Morbis*, *Sect.* 5. une *fievre* plus on moins forte après le froid. Mais sans nous arrêter à critiquer cette espece de traitement, nous remarquerons simplement, qu'il est beaucoup plus sûr d'attaquer les causes des maladies chroniques, au moyen de remedes énergiques capables de donner du mouvement au sang & aux humeurs, & l'on déduit naturellement de ce principe pourquoi un usage convenable de la décoction des bois, des eaux minérales chaudes & froides, des salivans, des diaphorétiques, a tant d'efficacité & de force pour détruire les maladies chroniques invétérées.

Au reste on apprend par des expériences incontestables, & beaucoup d'observations répandues çà & là, confirment cette vérité; qu'un violent accès de colere a quelquefois guéri des passions chroniques très-graves; phénomene dont on ne doit chercher la raison que dans le mouvement violent & pareil à celui de la *fievre*, que la colere donne au sang & aux humeurs, comme il paroît évidemment par la force & la vitesse du pouls, par l'échauffement subit du corps, & l'accélération de la respiration.

Valeriola, *Obs. Med. 4. Lib. II.* nous apprend qu'un homme fut guéri d'une *fievre* quarte, qui étoit rebelle à tous les remedes, par un violent accès de colere dans lequel ses amis le firent tomber. Il rapporte encore qu'un de ses cousins qui étoit tellement en convulsion depuis six années, que le raccourcissement de ses jambes l'empêchoit de marcher, ayant été agité d'un accès de colere violent & subit contre un domestique qu'il vouloit maltraiter, s'élança sur lui avec tant de violence que les nerfs de ses cuisses & de ses jarrets, s'amollissant tout d'un coup sans aucune douleur, il se trouva en état de marcher & de se tenir debout; & il fut si bien guéri que pendant le reste de sa vie, il ne se sentit aucunement de cette maladie. J'ai encore connu, ajoute-t'il, un homme qui fut guéri par la force de la terreur & de la colere, d'une paralysie de l'un des côtés qui avoit résisté à tous les remedes. Paulin, *Fascicul. Obs. ad Acad. Nat. Curios. Dec. 2. An. 6. annex.* rapporte l'histoire circonstanciée de la guérison radicale d'une paralysie opérée par la colere seule. Frederic Hoffman.

PYRGITÆ, πυργῖται, de πυργὸς, *une tour*; on appelle ainsi certains moineaux qui font ordinairement leurs nids & leur demeure dans les tours.

PYRIA, πυρία, ou πυρὶη, toute espece de chaleur qu'on applique au corps en forme de fomentation; ou fomentation en général.

PYRIASTES. Voyez *Protogala*.

PYRIATERION, πυριατήριον, *Bain sec*, bain *ou* étuve.

PYRIATOS, *Brique chaude.*

PYRICAUSTA, πυρίκαυστα, *Brûlures*.

PYRIEPHTHOS. Voyez *Protogala*.

PYRIFORMIS MUSCULUS, muscle *Pyriforme*, ou *Pyramidal.*

C'est un petit muscle longuet en maniere d'une poire applatie ou d'une pyramide plate, ce qui lui en a fait donner le nom. Il est situé presque transversalement entre l'os sacrum & l'ischion, sous les deux premiers muscles fessiers qui le couvrent & le cachent.

Il est attaché à la partie latérale inférieure de l'os sacrum par des fibres charnues, & à la partie voisine de sa face antérieure ou face cave, par trois digitations entre les grands trous antérieurs de cet os. Il est encore attaché par une petite insertion à la partie voisine du ligament sacro-sciatique, & à celle de la grande échancrure postérieure de l'os des iles.

De-là il descend transversalement vers l'articulation de la tête du fémur, en amassant ses fibres, & se termine par un tendon grêle qui s'attache au milieu de la levre interne du bord supérieur du grand trochanter par deux ou trois branches. Ce tendon reçoit en haut beaucoup de fibres charnues du moyen fessier, & au bas il est uni au muscle jumeau supérieur & au tendon de l'obturateur interne. Il y a quelquefois deux *Pyriformes* separés l'un de l'autre par le nerf sciatique.

Voyez les usages de ce muscle au mot *Quadratus*. Winslow, *Anat.*

PYRIMACHUS ou PYROMACHUS, πυρόμαχος. Quelques-uns appellent ainsi l'antimoine à qui l'on a donné la dureté de la pierre, aussi-bien que le cuivre qu'on a durci en le faisant fondre avec du soufre.

PYRINE, πυρίνη, est le nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Paul Eginete.

PYRIPHLEGES, πυριφλεγής; on donne cette épithete à ceux qui sont tourmentés d'une ardeur fébrile violente.

PYRISTIRION, le même que *Pyreterion.*

PYRITES, Offic. Boet. 516. Fabr. 29. Charlt. Foss. 17. 52. Aldrov. Mus. Metall. 570. Worm. 39. 129. Schw. 388. *Lapis Pyrites*, Math. 1381. *Marchasita varia, seu Pyrites*, Mer. Pin. 212. *Marchasita*, Moderni. *Mondique*, *Pierre à feu*, ou *Pierre d'arquebusade.*

Cette pierre, qu'on trouve dans presque toutes les mines, sert de matrice à la plupart des métaux, des sels & des soufres; car elle n'est point simplement une pierre, mais elle paroît être le plus fertile de tous les minéraux. Il y a une infinité de mondiques qui different par leur couleur, leur figure, leur mélange avec les métaux, les pierres & les autres fossiles; car elles entrent en différentes proportions dans la composition du fer, du plomb, de l'étain, de l'argent, du cuivre & de l'alun, de la mine de charbon, des pierres à chaux, de la craie, &c. Dale.

La *pyrite* est une espece de pierre dont on tire le cuivre. La meilleure ressemble à ce métal & fait du feu quand on la frappe contre du fer.

Voici la maniere dont on la calcine.

On la lave avec du miel & on la met dans un petit feu de charbon jusqu'à ce qu'elle devienne rouge. D'autres après avoir lavé la pierre avec du miel la mettent dans un grand feu de charbon, & la retirent quand elle commence à rougir. Ils soufflent la cendre dont elle est couverte, ils la lavent avec du miel & la font calciner de nouveau jusqu'à ce qu'elle devienne également friable dans toutes ses parties; car il arrive souvent que le feu n'agit que sur sa surface. Lorsqu'elle est ainsi calcinée & séchée on la met à part pour s'en servir dans l'occasion. On doit la laver, supposé qu'il en soit besoin, de la même maniere que la cadmie.

La *pyrite*, soit qu'elle soit crue ou calcinée, est chaude & détersive. Elle déterge tout ce qui obscurcit la vue; elle mûrit & resout les duretés. Etant réduite en forme d'emplâtre avec de la résine, elle répercute les excroissances de chair, à l'aide de la chaleur & de l'astringence qu'elle possede. Quelques-uns l'appellent après qu'elle est calcinée, comme nous venons de dire, *Diphriges.* Dioscoride.

PYRIUS PULVIS, *poudre à canon*; elle est faite avec du charbon, du soufre & du salpetre qu'on mêle intimement en différentes proportions, selon qu'on la veut plus ou moins forte.

Lorsqu'il tombe une étincelle de feu sur ce mélange, elle enflamme sur le champ l'huile du charbon qu'on peut regarder dans ce cas comme une espece d'amorce: celui-ci met feu au soufre & le soufre, à l'acide du nitre ou salpetre, lequel se raréfiant tout d'un coup avec

beaucoup de violence, éclate & emporte tout ce qui s'oppose à ses efforts.

On attribue la découverte de la *poudre à canon* à un Moine de Fribourg, appellé Constantin Anebzen, lequel ayant mêlé du charbon, du salpetre & du soufre dans un mortier le couvrit d'une pierre. Ce mélange ayant pris feu brisa le mortier dans lequel il étoit enfermé, accident qui lui donna occasion de faire un grand nombre d'autres reflexions & d'expériences auxquelles nous sommes redevables de cette invention surprenante. D'autres attribuent cette découverte à Barthold Schwartz, & prétendent qu'elle fut employée pour la premiere fois en 1380. par les Venitiens durant la guerre qu'ils eurent avec les Genois.

D'autres refutent cette Histoire & assurent que les Mores étant assiégés en 1343. par Alphonse XI. Roi de Castille, se défendirent avec des especes de mortiers de fer dont le bruit imitoit celui du tonnerre : ils ajoûtent encore que dans un combat naval que le Roi de Tunis livra à celui de Seville, il y a plus de quatre cens ans, ceux de Tunis se servirent de certains tonneaux ou barils, avec lesquels ils lancoient des foudres. Du Cange assure qu'il est fait mention de la *poudre à canon* dans les Regiftres de la Chambre des Comptes de l'année 1338.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Roger Bacon, Anglois & Religieux du Collége de Morton à Oxford, qui s'est rendu si célebre dans sa Communauté par l'histoire romanesque de sa tête de bronze, connoissoit la nature & la composition de cette poudre plus de cent cinquante ans avant que Schwartz vînt au monde, ainsi qu'il paroît par son Traité, *de Nullitate Magiæ*, publié à Oxford en 1216. où il en parle en ces termes :

« On peut, dit ce savant Religieux, imiter le tonnerre & « les éclairs en prennant simplement du soufre, du « salpêtre & du charbon, qui employés séparément, « n'ont aucun effet : mais qui lorsqu'on les mêle & « qu'on les enferme produisent un bruit & une explo« sion beaucoup plus grande que celle du tonnerre. »

On a cependant lieu de croire que les effets de la *poudre à canon* ont été connus long-tems auparavant, & qu'elle a été découverte dès les premiers âges du monde, bien qu'elle n'ait point été portée à la perfection où nous la voyons aujourd'hui. Il est même vraissemblable que ces peuples s'en reserverent le secret, soit à dessein de la faire servir à leur propre défense, ou peutêtre afin d'empêcher que les hommes ne l'employassent à se détruire les uns les autres. Il peut même se faire que cette invention ait été perdue & retrouvée en différens tems.

Les Chinois prétendent avoir connu la *poudre à canon*, long-tems avant les Européens, & leur croyance paroît assez bien fondée; car nous lisons dans l'histoire que Bacchus fut obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant une Ville des Indes, à cause de l'épouvante que les éclairs & les tonnerres qui en sortoient jetterent dans ses troupes. Il arriva quelque chose d'approchant à Alexandre dans son expédition des Indes. Maintenant si l'on considere que ces deux Conquérans pénétrerent pour le moins jusqu'aux frontieres de la Chine, on comprendra sans peine que ces tonnerres & les éclairs n'étoient que les effets de la *poudre à canon*, & que les Chinois en ont eu connoissance longtems avant l'expédition de Bacchus; & cela paroît d'autant plus probable que les Indes orientales fournissent une grande quantité de nitre ou de salpetre, sans aucune préparation artificielle.

La Fable dit que Salmonée ayant voulu imiter la foudre de Jupiter, ce Dieu le frappa d'une véritable foudre pour châtier son insolence.

Voici ce qu'en dit Virgile :

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olympi,
Quatuor hic invectus equis & lampada quassans
Per Graium populos mediaque per Elidis urbem
Ibat ovans, divûmque sibi poscebat honorem :
Demens! qui nimbos & non imitabile fulmen
Ære & cornipedum cursu simularat equorum!
At pater omnipotens deus inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.

« J'ai vu Salmonée livré à de cruels supplices pour avoir « osé contrefaire le bruit du tonnerre, & l'éclat de la « foudre. Ce Prince orgueilleux, monté sur un char « traîné par quatre chevaux, une torche ardente à la « main traversoit fierement la Ville d'Elide, exigeant « des peuples de la Grece les honneurs divins. Insensé, « qui prétendoit par le bruit que faisoient ses chevaux « en foulant l'airain, imiter le tonnerre & la foudre. « Jupiter irrité, lança du milieu d'un nuage enflammé « le véritable foudre, bien différent de ces brandons « allumés & fumans. »

On peut supposer sans crainte de se tromper, que Salmonée connoissant la qualité explosive du salpetre, s'en servoit pour effrayer ses Sujets & les tenir dans le respect; & cette conjecture paroît d'autant mieux fondée que la Fable ajoute qu'il fut frappé de la foudre; car il peut se faire que Salmonée, qui ne connoissoit point à fond le danger de ce tonnerre artificiel, en ait été tué, & que le peuple qui ignoroit la cause de sa mort, l'ait attribuée à Jupiter.

PYROLA, *Pyrôle*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes, sa fleur est en rose, composée de cinq pétales, faite en forme de chapeau, avec un pistil courbé, & disposée en épi; son fruit est rond, cannelé, divisé en cinq loges remplies de semences menues.

Boerhaave compte deux especes de *pyrole*, savoir,

1. *Pyrola, rotundifolia, major*, C. B. P. 191. Tourn. Inst. 256. Boerh. Ind. A. 278. *Pyrola*, Offic. J. B. 3. 94. Raii Hist. 2. 1223. Synop. 3. 363. Ger. 330. Emac. 408. *Pyrola nostras vulgaris*, Park. Theat. 508. *Pyrole* ou *verdure de mer*.

Les feuilles de la *pyrole* ressemblent à celles du poirier: mais elles sont moins larges. Elles sont attachées à de longues queues, elles ont deux ou trois pouces de long, elles sont lisses & fermes. Les tiges ont environ un pié de haut, & portent à leurs sommets plusieurs petites fleurs blanches, composées de cinq feuilles, ayant quelques étamines au milieu posées les unes au-dessus des autres en forme d'épis, auxquelles il succede des fruits anguleux remplis de semences menues. Sa racine est déliée & fibreuse. Elle croît dans les bois, dans les Provinces qui sont au nord & au couchant de l'Angleterre, & fleurit au mois de Juillet.

Ses feuilles sont seules d'usage en Medecine : elles sont rafraîchissantes, astringentes, vulnéraires, bonnes pour les hémorrhagies, pour les ulceres des reins & de la vessie, pour le pissement de sang, & l'écoulement immodéré des regles. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Pyrola, rotundifolia, minor*, C. B. P. 191. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Dale ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

Pyrola altera, Offic. *Pyrola folio mucronato serrato*, C. B. P. 181. Raii Synop. 3. 363. Tourn. Inst. 256. *Pyrola folio serrato*, J. B. 3. 536. Raii Hist. 2. 1233. *Pyrola tenerior*, Park. Theat. 509. *Pyrola secunda tenerior Clusii*, Ger. Emac. 408. *Petite Pyrole.*

Cette plante croît dans les bois, où elle n'est pas fort commune, & fleurit au mois de Juin. Elle est d'usage en Medecine, & possede les mêmes vertus que la *Pyrola, rotundifolia, minor.* DALE.

PYRONOMIA ; science qui enseigne à régler le feu dans les opérations de Chymie.

PYROPHAGUS ; celui qui a le secret d'avaler du feu.

PYROPUS, *Rubis* ou *Escarboucle ;* ce mot a quelqnes autres significations qui sont étrangeres à la Medecine.

PYROS, πυρὸς, *froment.*

PYROSIS, πύρωσις, de πῦρ, *feu ;* rongeur & chaleur qui viennent au visage de ceux qui voyagent par un tems chaud.

PYROTECHNIA, de πῦρ, feu, & τέχνη, art ; *Chymie.*

PYROTICOS, πυρωτικὸς, *caustique.*

PYRRHOCORAX, de πυῤῥὸς, rouge, & κόραξ, corneille ; *corneille rouge ;* oiseau qui n'est d'aucun usage en Medecine.

PYRRHOS, πυῤῥὸς, est rendu par tous les Traducteurs, par *rufus*, rougeâtre ; il signifie néanmoins quelquefois *fulvus*, fauve, ou un jaune qui tire sur le blanc ; ce que les Anglois appellent blond, *flaxen.* Telle est la couleur ordinaire des cheveux des enfans & des jeunes gens. Galien, *Lib. II. de Temp.* & Aristote, *Quæst. Nat.* écrivent, que les Allemands, les Illyriens, les Dalmatiens & les Scythes, de même que ceux qui habitent les contrées froides & humides, ont les cheveux jaunâtres ou blonds, πυῤῥὰς τρίχας.

Voici la différence que Galien, *Lib. I. de Cris.* met entre le τὸ πυῤῥὸν & le τὸ ξανθὸς, le *fulvum* & le *flavum*, ou le jaune pâle & le jaune vif, qui semblent approcher de leur signification en François.

« Le *pyrrhos*, (*fulvus*) approche beaucoup du *xanthos*, « (*flavus :*) mais ces deux couleurs different, en ce « que la premiere tire davantage sur le blanc, & l'autre sur le rouge ; car la bile amere paroît quelquefois « *fulva*, (πυῤῥὰ,) d'un jaune pâle ; quelquefois *flava*, « (ξανθὴ,) ou d'un jaune vif ; & souvent de couleur « pâle, (ὠχρὰ :) car lorsqu'elle est plus blanche & « plus trouble qu'à l'ordinaire, elle est d'un jaune « pâle : mais lorsqu'elle commence à s'éclaircir & « à se purifier, elle devient d'un jaune plus vif ; car « tout ce qui est d'une qualité ignée & pétille dans la « bile, la rend d'un jaune beaucoup plus vif, (ξανθό- « τερον ;) & autant que le πυῤῥὸν, (*fulvum*,) est plus « blanc que le ξανθὸν, (*flavum*,) autant le ὠχρὸν, « (*pallidum*,) est-il plus blanc que le πυῤῥὸν. Et autant « que le ξανθὸν est moins blanc que le πυῤῥὸς, autant le « ἐρυθρὸν, (*erythron*,) le rouge est-il moins blanc que le « ξανθὸς. D'où l'on peut inférer que les couleurs signi- « fiées par les mots *rufus* & *fulvus*, & qui sont toutes « deux comprises sous le mot Grec πυῤῥὸς, tiennent le « milieu entre le *flavus*, ξανθὸς, & le *pallidus* ou pâle, « ὠχρὸς ; de même que celle-ci est une couleur moyen- « ne entre le ξανθὸς, *flavus*, & le λευκὸς (*albus*) le « blanc. »

Les Latins appliquent diversement l'épithete de *fulvus*, comme aux étoiles, à l'or, (appellé *flavum* par Virgile, qui employe aussi *fulvum* pour *flavum*,) au lion, au sable ; & Hippocrate, entant que signifiée par πυῤῥὸς, la donne au sable qu'on rend dans les affections néphrétiqnes. (*a*)

Πυῤῥὸν οὖρον, *ex Progn.* est traduit par Celse, *Lib. II. cap. 6. urina rubra ;* & ὑποπυῤῥὸν, en parlant des selles, par *rufus*, *Lib. II. cap.* 3. Et sans nous arrêter davantage là-dessus, Hippocrate, *Lib. II.* περὶ γυναικ. appelle le jaune d'œuf, ὠοῦ τὸ πυῤῥὸν.

PYRRHULA. Voyez *Rubicilla.*

PYRUS, *Poirier.*

Voici ses caracteres :

C'est un arbre plus haut & plus droit que le pommier : l'extrémité du pédicule se termine en un ovaire oblong, dont le bord supérieur devient une couronne faite en forme de calyce, découpée en cinq segmens disposés en rose, avec un creux dans le milieu : la fleur est soutenue par l'ovaire, & composée de cinq feuilles disposées en roses, lesquelles sortent d'entre les interstices des segmens de la couronne ; elle est aussi munie de vingt étamines ou plus, qui sortent aussi du bord du calyce : il s'éleve aussi du milieu de la partie supérieure de l'ovaire, cinq tuyaux qui soutiennent des sommets sphériques, & l'ovaire lui-même devient un fruit oblong, garni d'un nombril, charnu, menu vers la queue, & partagé en cinq loges.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Pyrus.*

Pyrus, sativa, C.B.P. 439. Boerh. Ind. A. 2. 247. Tourn. Inst. 628. Park. Theat. 1500. Raii Synop. 3. 452. *Pyrus*, Offic. Raii Hist. 1450. Ger. 1267. Emac. 1455. J. B. 1. 35. *Poirier.*

C'est un arbre connu de tout le monde, dont on trouve différentes especes dans les jardins.

Son fruit est rafraîchissant & astringent : mais comme j'ignore ses usages dans la Medecine, je me dispenserai d'en parler davantage. MILLER, *Bot. Off.*

PYT

PYTAHAIA, est un arbre des Indes qui croît parmi les rochers, & porte un fruit rouge gros comme une orange, & qui a le même gout que la grenade.

PYTHON, est un serpent qui a les yeux fort gros, la vue extremement perçante, & dont la bouche est armée d'un triple rang de dents.

PYU

PYULCUM, πυουλκὸν, de πύον, pus, & ἕλκω, je tire dehors ; est un instrument dont on se sert pour tirer le pus qui séjourne dans les sinus ; peut-être une *canule.*

PIX

PYXACANTHA ; nom du *Lycium.*

PYXINUM COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont on trouve la description dans Celse, *Lib. VI. cap. 6. Sect.* 25.

PYXIS ; nom d'un *Acopon*, dont Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 19. nous a laissé la description.

PYXIS EMPLASTRUM, est une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

PIXIS. Les Anatomistes appellent ainsi l'*Acetabulum*, ou la cavité cotyloïde de l'os ischium. *Ospyxidis*, c'est l'os occipital. C'est aussi une boîte divisée en plusieurs compartimens, laquelle est propre à contenir différentes sortes d'onguens.

(*a*) Galien, dans son Commentaire sur ce passage, suppose qu'Hippocrate a voulu désigner par πυῤῥὸς, toutes les couleurs mitoyennes entre le pâle & le jaune, qui sont mélangées de blanc ou de rouge ; telles que l'ὠχρόλευκον, ἐρυθρόλευκον, ou ξανθόλευκον, parce que le sable & les autres substances que l'urine dépose, varient suivant la couleur ou la qualité du sang.

Q

Q. Pour la signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique ; voyez *Alphabetum Chymicum*.

Q. ou *q.* dans les ordonnances, signifie *quantité*.

QUADRAGESIMUS DIES, *le quarantieme jour*. Les Anciens fixoient à ce jour la durée des maladies aiguës, & donnoient le nom de chroniques à celles qui duroient plus long tems. J'ai vu néantmoins une maladie aiguë durer pendant soixante jours.

QUADRANS, le quart de la livre médicinale, ou trois onces.

QUADRANTAL ; le même qu'*Amphora*.

QUADRATUS, signifie replet, gros, dodu, gras. On appelle encore ainsi plusieurs muscles. Tel est le *quadratus Genæ*, voyez *Caput* ; le *pronator quadratus ulnæ* & celui du *radius*. Voyez *Pronator*.

QUADRATUS FEMORIS, *le quarré*.

C'est un petit muscle plat, charnu, & figuré comme un *quarré long*, d'où il a reçu le nom qu'il porte. Il est situé transversaiement entre la tubérosité de l'ischion & le grand trochanter.

Il est attaché par un bout le long de la ligne mousse qui descend extérieurement sous la cavité cotyloïde, vers la partie inférieure de la tubérosité de l'ischion. De-là ce plan se porte directement vers le grand trochanter, & s'attache presque à la moitié inférieure de l'éminence longuette du trochanter, principalement à la petite élevation ou tubérosité qui est au milieu de cette éminence.

Ce muscle, le pyriforme & les jumeaux, qu'on appelle aussi d'un nom commun *quadri-jumeaux*, sont congénéres dans leurs fonctions. On avoit borné leur usage à la rotation de la cuisse autour de sa longueur de devant en-dehors : mais ils ne peuvent avoir cet usage que quand on est debout, ou couché tout de son long ; car lorsqu'on est assis, ou qu'on a la cuisse fléchie dans quelque autre attitude, ils servent à en faire l'abduction, c'est-à-dire, à la porter en-dehors, ou à l'écarter pendant qu'elle est fléchie.

Ils cooperent tous quatre à ces deux usages, qui sont la rotation de la cuisse étendue, & l'abduction de la cuisse fléchie : mais ils y cooperent également ou inégalement, selon les différens degrés de ces deux attitudes. Par exemple, lorsqu'on est debout, ils conspirent également à la rotation : mais la cuisse étant alors un peu portée en-devant, le pyriforme est plus en action que le *quarré* ; & la cuisse étant en arriere, c'est le *quarré* qui agit le plus.

Ces muscles peuvent encore, par le moyen de leur adhérence au ligament orbiculaire de l'articulation de la cuisse avec la cavité cotyloïde, avoir un usage particulier ; savoir, d'empêcher que dans les mouvemens de la cuisse ce ligament ne soit pincé par le bord de la même cavité.

Le quarré des lombes, ou *le lombaire externe*.

C'est un petit muscle oblong & plat, irrégulierement *quarré*, plus étroit en-haut qu'en-bas ; placé à côté & le long des vertebres lombaires, entre la derniere des fausses côtes & l'os des iles.

Il est attaché en-bas à la levre interne de presque toute la moitié postérieure de la crête de l'os des iles, au ligament sacro-iliaque, & un peu à l'os sacrum, par un plan charnu, dont les fibres vont obliquement en arriere. De-là il monte entre le sacro-lombaire & le psoas, qui tous deux le cachent en partie ; & il s'attache au bout de toutes les apophyses transverses des vertebres lombaires, par autant de digitations tendineuses obliques. Ensuite il s'attache largement à la derniere fausse côte, sur la face interne du ligament qui est entre lui & le long dorsal, & qui attache cette côte à la premiere vertebre lombaire.

J'ai encore observé comme un petit lombaire externe particulier, fort adhérant à la face postérieure du grand. Il est attaché à l'extrémité de la seconde, troisieme & quatrieme des apophyses transverses des vertebres lombaires, par des digitations tendineuses. De-là ses fibres charnues montent, se croisent avec celles du grand lombaire, & enfin se confondent avec elles, en s'attachant aussi à la derniere des fausses côtes.

Le *Quarré* des lombes, & le petit psoas servent aux vertebres des lombes, à peu-près comme les scalenes servent aux vertebres du cou. Quand l'un & l'autre agissent en même-tems, ils tiennent la colonne lombaire droite par rapport aux côtés, & alors ils peuvent être auxiliaires des muscles droits du bas-ventre, dans la flexion en devant, & des portions supérieures des muscles obliques dans les inflexions latérales.

Ils peuvent aussi servir à soutenir alternativement les hanches quand on marche : mais quand on se tient debout sur un seul pié, le *quarré* du côté opposé, peut soutenir la hanche de ce même côté. Ils cooperent en cela avec le sacré des Anciens ; ou les transversaires épineux, & même avec le postérieur des muscles obliques du bas-ventre. WINSLOW.

QUADRIFOLIUM ; nom du *Trifolium ; Quadrifolium, hortense album*.

QUADRIGEMINI MUSCULI ; on donne ce nom aux quatre muscles qui aident au mouvement de la cuisse ; ces muscles sont, le pyriforme, le gemeau supérieur, le gemeau inférieur, & le quarré.

QUADRUPES, *Quadrupede* ; animal à quatre piés.

QUAUHYYAC OCUILENSIUM. Nieremberg ; est le nom d'un grand arbre des Indes, dont les feuilles ressemblent à celles du citronier. Son écorce est astringente, chaude, dessiccative, & d'une odeur forte. Elle arrête la diarrhée & provoque la sueur. Son suc tiré par le nez fait éternuer, purge le cerveau, & fait cesser les fievres & les maux de tête, ce qui fait qu'on le conserve dans les familles, comme un remede domestique. RAY, *Hist. Plant.*

QUAMOCLIT.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, sa tige flexible & sarmenteuse, sa fleur monopétale, faite en forme d'entonnoir & découpée en plusieurs parties ; & son fruit pareil à celui du *Convolvulus*.

Boerhaave compte deux especes de *Quamoclit*.

1. *Quamoclit ; foliis tenuiter incisis & pennatis*, T. 116. *Convolvulus, pennatus, exoticus, rarior. Quamoclit.* Col. I. Observ. 72. *Jasminum, millefolii folio*, C. B. P. 398.
2. *Quamoclit Americana ; folio Hederæ, flore coccineo*

Commel. Rar. 21. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

L'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, lui attribue une qualité purgative pareille à celle du *Convolvulus.*

QUANDROS; nom d'une pierre prétieuse, de couleur blanche, qui se trouve, à ce qu'on prétend, dans le cerveau du Vautour. Elle passe pour augmenter le lait: mais sa vertu paroît aussi fabuleuse que son existence.

QUANLI, *Plomb.* Ruland.

QUAQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUARTANA FEBRIS, *Fievre Quarte.*

De toutes les fievres intermittentes, il n'y en a point qui surpasse davantage par sa violence & son opiniâtreté la fievre tierce, que celle qui revient tous les quatre jours, après deux jours entiers d'intermission, & à laquelle on a donné à cause de cela le nom de *Quarte.*

Elle prend ordinairement après midi sur les quatre ou cinq heures, quelquefois plutôt, quelquefois plûtard. Elle est accompagnée d'une très-grande foiblesse, d'extensions involontaires des membres, de maux de tête, & de douleurs contondantes dans le dos, dans les reins & dans les jambes. Les piés & les mains se refroidissent, tout le corps pâlit, le visage & les ongles deviennent livides, le frisson & le froid qui sont ordinaires dans cette fievre surviennent ensuite, la langue & les levres tremblent, la respiration est embarrassée, il y a des angoisses dans les parties voisines du cœur, le corps est tourmenté d'inquiétudes, le pouls des arteres est dur & serré, & quelquefois tout-à-fait inégal. Ces symptomes durent pour l'ordinaire 2 ou 3 heures. Cependant le ventre se resserre dans plusieurs personnes, d'autres au contraire ont envie d'aller à la selle & de pisser, quelques uns, sur-tout les vieillards, font des efforts pour vomir, quelques-autres vomissent & vont à la selle; beaucoup de personnes, sur-tout celles qui sont dans un âge avancé, ont le cerveau extremement troublé, leur esprit n'est point dans son assiette naturelle, & s'égare. La chaleur qui succede peu-à-peu, n'est point brûlante: mais la secheresse qui l'accompagne, la rend très-incommode. Le froid cesse, le battement des arteres devient plus réglé, & il est plus grand & plus vîte; cependant le mal de tête continue, & est accompagné de vertiges; il survient enfin une legere moiteur sur la peau, qui dure jusqu'à ce que la chaleur & les accidens que nous venons de décrire aient cessé, ce qui arrive au bout de quatre ou six heures. Après que la violence de la fievre a cessé, comme nous venons de le dire, les deux jours d'intermission, le malade peut bien se tenir levé: mais il reste cependant dans les extrémités supérieures & inférieures, un certain sentiment douloureux, comme si les os étoient contus & accablés sous un grand poids, sentiment que les Grecs ont appellé *Osteocopos.* Plusieurs malades ressentent aussi une grande pesanteur de tête, & l'ennui s'empare de leur esprit. L'urine, qui pendant l'accès étoit tenue & aqueuse, devient épaisse & dépose un sédiment.

Les accidens qui surviennent avec l'accès, prouvent évidemment que les nerfs de tout le corps souffrent extremement, & qu'ils sont attaqués de contractions spasmodiques. C'est pourquoi on doit uniquement regarder comme cause prochaine & immédiate de cette fievre, une contraction spasmodique, générale & violente des parties nerveuses, qui commence principalement par la moelle épiniere, & affecte contre l'ordre de la nature, non-seulement les tuniques des vaisseaux, mais encore tous les nerfs & toutes les fibres, de sorte qu'elle dérange extremement le mouvement des solides & des fluides.

Les anciens Medecins ont regardé comme cause matérielle de cette fievre qui jette les parties nerveuses dans des mouvemens si extraordinaires, l'humeur mélancolique qui se corrompt hors les vaisseaux: mais il y a dans la *Fievre quarte*, de même que dans toutes les autres une matiere active & empreinte d'une acreté brûlante, qui jette dans des contractions spasmodiques les parties internes, qui sont d'un sentiment exquis. Cependant comme la matiere dont nous venons de parler, se mêle avec une autre qui vient du pancréas & qui est d'une nature acide, visqueuse; elle laisse de plus longs intervalles, elle ne se rassemble pas sitôt, & ne parvient pas si promptement des premieres voies aux membranes de la moelle épiniere. Mais après qu'elle s'est ramassée en assez grande quantité dans les premieres voies, qu'elle s'est répandue successivement dans la masse du sang, & qu'elle est parvenue après un certain tems aux membranes de l'épine du dos; elle cause les mêmes mouvemens fébriles dont nous avons parlé dans l'Article de la fievre tierce. Voyez *Tertiana Febris.*

Si nous recherchons maintenant avec soin l'origine de cette matiere fébrile, nous verrons qu'on doit l'attribuer principalement au mouvement tardif du sang dans les visceres du bas-ventre qui servent à sa purification & à ses excrétions, & surtout dans le foie, la rate & le pancréas, & aux obstructions & aux engorgemens qui en sont les suites. Il arrive en conséquence que les fermens lymphatiques & salivaires, deviennent intempérés, moins subtils & moins spiritueux, qu'ils prennent une qualité fixe & acide, ce qui fait qu'ils sont moins propres à la dissolution des alimens, & à la formation du chyle, & qu'ils engendrent une grande quantité de crudités acides & visqueuses, qui venant à contracter par le retardement une plus mauvaise qualité, & à acquerir de l'acreté au moyen des différentes causes étrangeres qui surviennent, produisent enfin la fievre.

Ce qui montre évidemment que la lenteur du mouvement du sang dans les vaisseaux de l'abdomen, est une des causes de cette fievre; c'est, que les personnes qui sont dans un âge déja avancé, d'un tempérament mélancolique, qui menent une vie trop sédentaire, qui ont discontinué de se faire saigner, qui usent d'alimens grossiers & mal-sains, qui font un trop-grand usage d'acides & de liqueurs spiritueuses, & qui ont amassé une grande quantité d'humeurs épaisses & impures par la suppression des évacuations critiques ordinaires du sang, & pour s'être abandonnées aux passions, y sont beaucoup plus sujettes que les autres. On ne peut point douter que certe matiere n'ait aussi une qualité caustique, surtout si l'on fait que la *fievre-quarte* vient ordinairement en Automne, après que les matieres acres ont été chassées par la chaleur de l'Eté; qu'elle finit pour l'ordinaire par la gale ou le pourpre, & qu'elle vient lorsqu'on fait rentrer ces éruptions: qu'elle cesse aussi lorsque la petite verole commence à paroître, qu'elle naît de la fievre tierce, dont elle prend aussi le caractere, qu'elle est aussi fréquente que cette derniere, & qu'elle est commune, & même épidémique dans les lieux marécageux, & dont l'air est rempli de particules acres.

La *fievre quarte* produite, comme nous venons de le dire n'est pas toujours de même nature. Quelquefois elle est simple, & quelquefois double. Dans le premier cas, elle est telle que nous l'avons décrite ci-dessus. On l'appelle double, lorsque dans l'espace de quatre jours il survient deux accès, ensorte cependant qu'ils conservent chacun leur caractere, & commencent dans un tems particulier, qui répond toujours alternativement à celui du précédent accès, le troisieme jour demeurant entierement libre, & c'est ce qui arrive très-souvent, lorsqu'on traite mal la *fievre-quarte* simple, ou qu'on commet quelque faute dans le régime.

On distingue encore la *fievre quarte*, en vraie ou bâtarde. La premiere observe plus exactement qu'aucune autre fievre, le tems de son retour, c'est-à-dire, qu'elle revient toujours après midi. Dans la seconde, au contraire, le tems du retour n'est point certain. Elle

vient cependant ordinairement avant midi, & elle est accompagnée d'une plus grande chaleur, & d'un frisson plus violent.

Quelquefois les accès reviennent tous les quatre jours, & sont précédés pour l'ordinaire d'extensions involontaires des membres & de frissonnemens : mais ils n'ont point de terme fixe. La fievre ne cesse pas tout-à-fait, quoique sa violence diminue ; elle est seulement moins forte dans les jours intermédiats, que dans ceux où l'accès revient. La chaleur est encore plus grande que la naturelle, le pouls est plus agité, le malade n'a ni force ni appétit, il a la bouche seche, la tête pesante, son sommeil est inquiet, son urine rougeâtre, épaisse & dépose un sédiment couleur de rose, & c'est pour cela que les Medecins appellent cette fievre, *Quarte continue*.

La *fievre quarte* est souvent épidémique, surtout lorsque l'Eté plus chaud & plus sec qu'à l'ordinaire, a engendré beaucoup de récrémens acres & bilieux dans le corps. C'est ce qui est arrivé l'année 1606. comme le rapporte Sennert, *Lib. II. cap.* 20. & dans l'année 1652. comme nous l'apprend Bartholin, *Cent. Hist. Anatom.* 95. La même chose est aussi arrivée dans les années 1684, 1719, 1726 & 1728, ainsi que j'en ai été témoin moi-même : comme les chaleurs excessives de l'Eté engagent à prendre des boissons froides, & souvent acides, & que les nuits sont froides, les acretés qui sont dans le corps ne peuvent sortir par la transpiration, & les humeurs aussi-bien que le sang s'épaississent.

Cette maladie est épidémique dans quelque Pays, par exemple, dans la Westphalie, la Pomeranie, & les autres situés aux Septentrion, où les Habitans usent d'alimens cruds & pesans ; il ne se passe presque point d'Automne, sans que plusieurs personnes en soient attaquées, & ne la gardent long-tems. Il arrive la même chose, dans les lieux marécageux, dont l'air est imprégné de mauvaises exhalaisons ; car on remarque que les fievres tierces y sont très-fréquentes durant le Printems, & les *fievres quartes* durant l'Automne, & y reviennent très-souvent.

Les *fievres quartes* varient aussi suivant la différence des corps qu'elles attaquent. Par exemple, si c'est un corps dont le sang est augmenté & épaissi par une vie sédentaire, & une nourriture pesante & grossiere, ou dont les hypocondres sont mal disposés, ou qui a été longtems en proie à la tristesse, elles sont fâcheuses, opiniâtres, & très-dangereuses. C'est pourquoi elles demandent dans le malade un régime de vie très-exact, & dans le Medecin beaucoup de précaution dans l'usage des remedes. S'il y a cacochymie dans le sujet, & en même-tems une matiere pourpreuse dans le sang, elles sont accompagnées de symptomes beaucoup plus fâcheux, l'épuisement des forces, l'insomnie, le désordre de l'esprit, les inquiétudes des parties voisines du cœur, sont beaucoup plus grandes, le pourpre se déclare enfin, & s'il vient à disparoître par le moindre accident, ceux de la fievre augmentent & deviennent plus fâcheux.

Elle dégenere aisément en continue dans un corps dont les forces sont épuisées par l'âge, la maladie, le mauvais régime & par les passions de l'ame. On connoît qu'elle est telle par l'abbatement qui suit l'accès, par la vitesse du pouls, la chaleur lente, & le défaut d'appétit, symptomes qui jettent le malade dans un grand danger. Lorsqu'après les chaleurs violentes de l'été, elle s'empare d'un corps jeune & vigoureux, l'accès dure plus long-tems, la chaleur qui est beaucoup plus brûlante se termine par une sueur plus abondante, l'altération est plus grande, aussi-bien que la foiblesse de l'estomac.

Les enfans, tant ceux qui sont en bas âge, qu'un peu plus avancés sont tourmentés plus long-tems de cette fievre, essuyent des rechutes plus fréquentes, ou sont ensuite attaqués de plusieurs autres maladies, parce qu'ils prennent plus difficilement des remedes, qu'ils ne peuvent s'assujettir au régime, & qu'ils se refroidissent la nuit en se découvrant. Leur corps est d'ailleurs d'un tissu lâche & peu propre à aider la transpiration, & leur estomac disposé à amasser une grande quantité de crudités.

La *fievre quarte* n'est ni violente ni dangereuse, & ne cause pas aisément la mort, à moins que le corps ne soit déja affoibli par l'âge, d'un tempérament trop délicat & sujet aux accès épileptiques, ou qu'elle n'ait été excitée & irritée par des passions violentes, ou que le Medecin & le malade n'aient commis quelque faute qui l'ait fait dégénérer en quotidienne, ou en quelqu'autre maladie chronique & funeste.

Elle compense cependant par sa violence & son opiniâtreté le peu de danger qu'elle cause, car elle dure très-long-tems & résiste très-souvent à tous les remedes les mieux employés. Cela arrive surtout dans celle qui vient en automne & qui continue pendant l'hiver ; car il est rare qu'elle cesse avant le solstice du printems. Alors les pores étant plus ouverts & les humeurs atténuées par la sérénité de l'air, elle cesse pour l'ordinaire d'elle-même. Elle devient très-opiniâtre, lorsque le mal a jetté de profondes racines dans les visceres, & principalement dans le foie, la rate & le pancréas, & que toute la masse des humeurs est remplie d'impuretés, que tout le systeme nerveux est affoibli & disposé à recevoir & à entretenir les mouvemens irréguliers dont nous venons de parler. Elle le devient encore davantage, lorsque le malade par sa voracité amasse & accumule la matiere qui cause la fievre.

Si la *fievre quarte* vient au contraire dans le printems ou dans l'été, on la guérit aisément & en peu de tems, parce que la température & la légereté de l'air hâtent l'effet des remedes. Celle aussi qui est causée par un mauvais régime & par les crudités qui se sont amassées dans les premieres voies, ou par le défaut de transpiration, se guérit pour l'ordinaire facilement au moyen d'un seul vomitif ou d'une dose de quelque sudorifique convenable donné avant l'accès, pourvu que les visceres soient en bon état. Celle qui s'empare d'un corps jeune & vigoureux, & qui peche plutôt par trop de bile que par la quantité d'humeurs épaisses & acides, comme c'est l'ordinaire dans les fievres épidémiques qui regnent en été, se guérit aussi très-aisément, à moins que le malade ou le Medecin n'aient commis quelque faute.

La *fievre quarte* irréguliere qui ne conserve point le caractere qui lui est propre, qui revient dans un tems indéterminé, & qui devient double de simple qu'elle étoit auparavant, n'est pas aussi dangereuse qu'on le croit communément. Cela prouve seulement que les humeurs peccantes ne sont point trop épaisses ni trop profondément enracinées dans les visceres, mais disposées à se mouvoir, & que le corps est encore assez fort pour chasser la matiere qui cause la maladie ; sans compter que les accès qui reviennent ainsi, ont beaucoup de pouvoir pour dissoudre & pour chasser les humeurs visqueuses qui séjournent dans le corps, de sorte que plus ils sont fréquens, plus aussi détruisent-ils plus promptement la cause de la fievre, que l'on guérit au moyen d'un petit nombre de remedes convenables, avec le secours de la nature.

Quoique la *fievre quarte* ne produise ordinairement aucune excrétion critique, il arrive quelquefois qu'elle se termine heureusement par une éruption de pustules, de taches, de petits ulceres & d'une gale sur tout le corps, & par un flux hémorrhoïdal. J'ai vu des enfans dans lesquels elle s'est terminée heureusement par la petite-vérole, & des femmes qui n'ont été guéries de la *fievre quarte* qu'après avoir accouché, l'enfant en ayant été attaqué en venant au monde.

La *fievre-quarte* est souvent un préservatif & un remede contre plusieurs autres maladies, surtout contre celles qui sont chroniques : car l'augmentation du mouvement des solides & des fluides pendant l'accès, atténue les humeurs épaisses, les chasse de leurs places,

les fait circuler & par-là contribue beaucoup à détruire les anciennes obstructions des petits vaisseaux, des petites glandes & des parties nerveuses. C'est pourquoi les Medecins anciens les plus célebres, tels qu'Hippocrate, Asclepiade, Galien & Celse, ont assuré qu'ils regardoient la *fievre-quarte* comme le remede de plusieurs autres maladies. En effet, on a remarqué qu'elle a la vertu de guérir les affections hypocondriaques; & Hippocrate, *Lib. VI. Epidem.* vante aussi beaucoup ses bons effets dans l'épilepsie & les mouvemens convulsifs. Les Auteurs nous apprennent aussi que la *fievre-quarte* guérit l'asthme convulsif, la néphrétique & la goute, lorsqu'elle vient à tems, & que le Medecin la traite avec prudence. Non-seulement elle délivre le corps des maladies des visceres, mais elle le fortifie encore après qu'elles ont cessé, de sorte qu'il n'est plus si exposé aux atteintes des maladies, ni aux rechutes, comme l'assure Aulugelle, *Noll. Attic. Lib. XVII. cap.* 12. après Platon. J'ai moi-même connu plusieurs personnes qui ont vécu très-long-tems après avoir eu la *fievre-quarte*. C'est pourquoi nous ne pouvons assez admirer la Providence divine qui a donné des vertus si admirables à des maladies, qui selon toutes les apparences devroient détruire la santé pour toujours.

Mais lorsque la maladie dure plus long-tems qu'il ne faut, les liqueurs aquierent une dyscrase, & si les humeurs sont ténues & bilieuses elles causent le pourpre, ou bien les parties spiritueuses & balsamiques qui servent à la nutrition, venant à s'exhaler, les autres liqueurs deviennent plus épaisses, se corrompent & engendrent des longues maladies. Lorsqu'on la traite mal, elle dégénere en des maladies violentes & funestes, telle que l'hydropisie, l'anasarque, l'ascite, le scorbut, les tumeurs œdémateuses, la fievre lente & hectique, l'asthme sec, l'ictere, la toux ferine, le coma, & l'hémiplégie dans les vieillards; des affections hypocondriaques dans les jeunes gens, & dans les enfans des mouvemens convulsifs très-cruels, qui tordent d'une maniere affreuse l'épine du dos & les autres parties du corps. On remarque dans toutes les personnes qui meurent de ces maladies lorsqu'on vient à les ouvrir, un vice dans les visceres, surtout dans le foie, la rate & le pancréas, une obstruction, une corruption & un engorgement dans les glandes mésaraïques.

Ceux qui meurent de la *fievre-quarte*, meurent dans le frisson & le délire, & j'ai remarqué dans deux occasions que les spasmes sont si violens dans les adultes qu'ils éteignent toute chaleur tant que les symptomes qui ressemblent à ceux que cause le poison subsistent, & causent enfin la mort. Dans les enfans les contractions spasmodiques dégénerent en des mouvemens convulsifs funestes.

Il est absolument nécessaire que ceux qui échappent de cette fievre tiennent une conduite réglée, & un régime très-exact pendant quelque tems, car elle revient aisément & reprend sa premiere forme, pour peu qu'on lui en donne occasion. En effet, ceux qui après en avoir été guéris se livrent à la débauche, & chargent leur corps déja exténué par la maladie, d'une nourriture mal-saine, essuient aussi-tôt une rechute, à cause de l'amas de crudités qui se fait de nouveau dans les premieres voies. Ceux dont la transpiration est interceptée, qui s'exposent sans précaution à la froideur & à l'humidité de l'air, & qui usent de liqueurs froides lorsqu'ils sont échauffés, éprouvent aussi le même malheur. Elle attaque de nouveau fort aisément ceux qui se livrent trop aux passions de l'ame, surtout à la tristesse; & ce qui est encore plus surprenant, est que si l'on repousse mal-à-propos la matiere qui avoit été poussée sur la superficie du corps, & qui s'évacuoit sous la forme de gale, de pustules, d'ulceres & de pourpre, la fievre, qui avoit cessé, revient sur le champ.

Méthode générale de curation.

Les indications pour la cure de la *fievre quarte* se réduisent,

1°. A corriger & à évacuer par les émonctoires convenables les crudités visqueuses, acides & bilieuses qui ont passé des premieres voies dans le sang avec le chyle & la lymphe, & qui causent des mouvemens fébriles dans le systeme nerveux.

2°. A procurer un cours libre au sang dans les visceres du bas-ventre, surtout dans ceux où aboutit la veine-porte, à en détruire l'amas, l'engorgement & l'obstruction, ou pour le moins à empêcher qu'elles n'augmentent.

3°. A calmer la contraction spasmodique du systeme nerveux qui cause tous les symptomes fâcheux qui surviennent durant la maladie.

4°. A rétablir la force des visceres, de l'estomac & des parties nerveuses qui étoit détruite, pour empêcher le retour de l'accès & une nouvelle rechute.

Les remedes qui satisfont à la premiere indication, sont ceux qui ont la vertu d'émousser les acides, de dissoudre les liqueurs épaisses, de modérer leur acreté, & de nettoyer les premieres voies. Tels sont les remedes alcalis, comme les sels que l'on tire des plantes en les réduisant en cendres, surtout ceux d'absinthe, de chardon-béni, les sels neutres, surtout le sel ammoniac épuré; la terre foliée de tartre, & le sel digestif de Sylvius, satisfont aussi très-parfaitement à cette intention. On peut y ajouter pour corriger l'acrimonie bilieuse, les absorbans les plus doux, les yeux d'écrevisses, les coques d'œufs, & la corne de cerf préparée sans feu. Si l'on a dessein d'évacuer ces crudités, les sels des fontaines médicinales, tels que ceux d'Egra, d'Epsom & de Sedlitz, donnés en grande dose, ou même les eaux de Sedlitz toutes seules, chassent avec beaucoup d'efficacité par les selles, les impuretés les plus grossieres, tandis que les médicamens tartareux chassent par les urines les matieres salino-sulphureuses les plus subtiles. La magnesie blanche a aussi une vertu purgative dans les *fievres-quartes*; car s'imprégnant des acides qu'elle trouve dans les premieres voies, elle se convertit en un sel amer semblable à celui d'Epsom.

On satisfait à la seconde indication par les amers, qui par leur soufre fixe & balsamique corrigent la bile, émoussent les pointes des humeurs acides & salines, & donnent aux liqueurs une qualité spiritueuse douce. Tels sont les extraits amers de fumeterre, de l'absinthe, du chardon-béni, de la gentiane rouge, du trefle fibreux & de la petite céntaurée, l'essence ou extrait de rhubarbe & les pilules balsamiques préparées suivant la méthode de Becher, avec de l'aloès épuré, des extraits amers & des gommes balsamiques résineuses tempérées, qui, outre leur vertu laxative, ont encore celle d'atténuer les liqueurs, surtout lorsqu'on les mêle avec les sels dont nous avons parlé ci-dessus. On peut encore user pour cet effet d'eaux médicinales chaudes & froides, pourvu qu'on suive un régime convenable. Supposé que l'obstruction des visceres & surtout du pancréas, qui dans la *fievre quarte* est extremement pernicieuse, soit trop invétérée pour qu'on puisse la lever par des remedes légers, on doit user de préparations minérales qui ont une qualité plus active & plus pénétrante. Telles sont le mercure doux, le diaphorétique solaire préparé suivant la méthode indiquée au mot *Mercurius*, & l'antiquartique de Riviere que l'on prépare avec le mercure, l'antimoine & l'or, en les lavant plusieurs fois avec de l'eau régale, & y allumant dessus de l'esprit de vin, & parmi les préparations antimoniales, le régule médicinal d'antimoine, la panacée de Glauber & de Conerdingius, aussi-bien que mon soufre d'antimoine corrigé & préparé sans précipitation avec un acide.

Les remedes qui appaisent les contractions spasmodiques du systeme nerveux, sont,

1°. Les linimens antispasmodiques & neuritiques, appliqués chaudement sur la moelle épiniere, en employant en même-tems les frictions; tels sont ceux que l'on prépare avec la graisse humaine, l'huile d'aspic, de lavande, de rue, de sauge, & le baume du Pérou. 2°. Les lavemens composés d'herbes neuritiques, carminatives & antispasmodiques, auxquels on ajoutera une quantité suffisante d'huiles adoucissantes. 3°. Les bains d'eau douce dont les Anciens faisoient usage, surtout avant l'accès. 4°. Les épithemes & les linimens préparés avec des drogues spiritueuses & aromatiques, qu'on applique pendant le frisson sur la région de l'épigastre.

On satisfait parfaitement à la derniere indication par les amers, qui ont une qualité balsamique & astringente. Le quinquina, l'écorce de cascarille, de caprier, de tamarisc & de cinnamome, ont cette vertu. La rapure de sandal rouge & les essences tirées des plantes ameres aiguillonnées de quelque liqueur calybée, sont extrement salutaires : mais mon électuaire antifébrile surpasse par son efficacité tous les remedes précédens. J'en ai donné la composition à l'article *Tertiana Febris.*

Rien ne soulage davantage dans la *fievre-quarte* que d'appliquer au poignet du malade quelque emplâtre, comme seroit celle à qui Strobelberg donne le nom d'*Emplastrum famigeratissimum.* On peut les composer de substances, qui par leurs qualités aromatiques, balsamiques & irritantes, aiguillonnent les fibres, & par-là chassent la matiere qui a fixé son siége dans les parties nerveuses, & rendent la circulation du sang plus rapide le jour d'intermission.

Voici encore quelques remedes outre ceux que je viens d'indiquer, qui m'ont été autrefois d'un grand secours lorsque j'étois dans la Westphalie. Le premier est une infusion faite dans du vin, laquelle satisfait à toutes les intentions de la cure. On en prend un grand verre tous les matins.

Prenez *racines fibreuses d'hellebore noir,*
polypode de chêne,
feuilles de sené, dont on aura ôté les côtes, } *de chaque, une once;*
absinthe,
petite centaurée,
chardon-béni, &
trefle fibreux, } *de chaq. demi-poignée;*
rapure de bois couleuvré,
de quinquina,
écorces d'oranges récentes, } *de chaq. trois dragmes;*
limaille d'acier,
tartre tartarisé, } *de chaque, demi-once.*

Coupez & pilez ces drogues ensemble & arrosez-les

d'esprit urineux de sel ammoniac, deux dragmes.

Mêlez & mettez infuser dans deux pintes de vin.

Le second remede est la poudre suivante.

Prenez *quinquina, trois dragmes;*
régule médicinal d'antimoine, deux dragmes;
mercure doux, une dragme;

(On ne doit point le broyer avec la poudre, à cause des sels, mais le mêler seulement avec la pointe d'un couteau;)

safran de mars très-pur, une dragme;
arcanum duplicatum, une dragme;
huile de mente, quatre gouttes.

Mêlez, & faites une poudre, dont on réduira une demi-dragme ou une dragme en forme d'électuaire, avec du rob de sureau & du julep de roses.

On en usera matin & soir.

Cette poudre est admirable dans la *fievre quarte*, qui a établi son siége dans les visceres : mais elle demande un corps vigoureux & un régime très-exact. Bien qu'elle excite souvent une salivation incommode, quoique peu abondante, elle produit cependant son effet, & chasse la fievre, quelque opiniâtre qu'elle soit.

Précautions & observations cliniques.

Peu s'en faut que la *fievre quarte* ne soit la plus opiniâtre de toutes les maladies. Elle demande beaucoup de patience dans le malade & une grande prudence dans le Medecin, surtout lorsqu'elle s'empare d'un corps d'un tempérament mélancolique, des vieillards & des personnes sujettes aux affections hypocondriaques; que le cours du sang dans les veines méfaraiques est languissant; que les visceres sont engorgés, & que l'Automne est avancée lorsqu'elle vient. C'est pourquoi on ne doit point se hâter de la guérir par des remedes violens; & si l'on agit autrement, on doit en attendre plus de dommage que de profit.

Dans le commencement de la maladie, si le corps est encore vigoureux, on pourra user des remedes qui ont une qualité résolutive, colliquative & évacuante : mais lorsque la maladie dure depuis long-tems, que le corps est foible & d'un sentiment délicat, & qu'il contient beaucoup de récrémens acres & bilieux, ils font augmenter la fievre, & la rendent double ou quotidienne, de simple qu'elle étoit auparavant. On doit dans ce cas user plutôt de remedes tempérés, & propres à appaiser les spasmes du systeme nerveux, & faire plus de fond sur le régime, que sur tous les médicamens qui sont en usage dans la Pharmacie.

Toutes les *fievres quartes* ne sont pas cependant si opiniâtres, qu'elles ne cedent aux remedes tempérans; & j'ai connu plusieurs personnes qui en ont été si heureusement délivrées par le seul usage d'un élixir balsamique tempéré, préparé avec une lessive aqueuse d'extraits amers & de rhubarbe, en y ajoutant une quantité suffisante de vin de Hongrie. D'autres en ont été guéris en prenant souvent de l'huile de tartre par défaillance dans quelque véhicule convenable, en buvant du vieux vin du Rhin, avec des amers ou sans amers, immédiatement avant l'accès, & en faisant ensuite beaucoup d'exercice. Plusieurs se sont délivrés de la *fievre quarte* en prenant tous les jours un bain d'eau douce, & en faisant avant l'accès assez d'exercice pour exciter la sueur.

On guérit cependant avec beaucoup plus de facilité & de succès la *fievre quarte*, lorsque la saison est favorable & que l'air est subtil, pur & raréfié, comme dans le Printems & dans l'Eté; car dans ces saisons les anciennes obstructions des visceres sont plus aisées à lever, les liqueurs plus aisées à atténuer, & les acretés plus promptement chassées du corps par la transpiration, qui est alors plus uniforme & plus constante. J'ai même connu des personnes qui n'ont recouvré la santé qu'en se transportant dans des climats plus sains, & en usant d'un régime différent de celui qu'ils avoient tenu jusqu'alors.

Il est bon dans la *fievre quarte*, de même que dans toutes les autres maladies chroniques, de changer de boisson, & d'user d'une décoction de racine de sarsepareille & de chicorée, de feuilles de chardon-béni, de raisins secs & de semence de fenouil. On la boira froide en forme de biere, ou chaude en forme de thé. Les eaux minérales tempérées, celles de Selts, par exemple,

ple, conviennent aussi dans la *fievre quarte.* Ces eaux étant mêlées avec une moitié ou un tiers de vin, sont admirables pour atténner les liqueurs épaissies, & chasser par les urines les humeurs impures qui croupissent dans le corps.

On doit aussi faire ensorte que les matieres acres & subtiles soient continnellement chassées par la transpiration que l'on doit exciter avant & après l'accès, non point par des sudorifiques violens, mais par des remedes qui en augmentant le ton des solides, accélerent la circulation, & par ce moyen excitent la sueur. L'exercice du cheval, la danse & la promenade que l'on fait qnelques heures avant l'accès, sont très-propres à produire cet effet; & j'ai souvent vu des *fievres quartes* guéries par cette méthode. La maxime de Celse, *Lib. III. cap.* 15. est, que l'on doit le jour que l'on s'attend à un accès, se lever matin, faire beaucoup d'exercice, & ne rien négliger pour que la *fievre* nous surprenne dans ce tems-là; car il arrive souvent qu'on la chasse par ce moyen.

Un nombre infini d'expériences m'ont convaincu, que la mixtion suivante est très-propre à produire cet effet.

Prenez *eau de chardon-béni, quatre onces;*
eau thériacale, demi-once;
sel de chardon-béni, une dragme;
antimoine diaphorétique, une demi-dragme;
esprit de vitriol, vingt à trente gouttes;
sirop de chardon-béni, deux dragmes.

Mêlez; & après avoir nettoyé les premieres voies, donnez-en la moitié au malade trois ou quatre heures avant l'accès, & l'autre moitié immédiatement après qu'il aura cessé.

Lorsque la fievre est sur son déclin, & que la chaleur commence à s'appaiser, le corps devient moite. On doit donc prendre garde d'interrompre la transpiration en s'exposant au froid, ou en buvant des liqueurs froides. Lorsqu'on néglige cette précaution, non-seulement la fievre dure plus long-tems, mais il survient encore des contractions & des tumeurs œdémateuses dans les piés. Il faut donc la provoquer sans effort par une chaleur externe tempérée, & par des boissons délayantes chaudes.

Quoique la saignée ne réponde point directement au dessein que l'on peut avoir de détruire les causes de la *fievre quarte*, si l'on soupçonne cependant que le mal ne dure qu'à cause que le cours du sang par les visceres du bas ventre est interrompu, comme cela arrive aux personnes sujettes aux affections hypocondriaques & hystériques, qui ont les hémorhoïdes, ou qui s'y sentent disposées; dans ce cas la saignée du pié est si avantageuse, que j'ai souvent vu des *fievres quartes* chassées par une senle saignée, quoiqu'elles fussent opiniâtres. Comme la plûpart des femmes enceintes sont extremement pléthoriques, si elles viennent à être attaquées de la *fievre quarte*, la saignée leur est utile & même nécessaire, pour empêcher que le mouvement du sang venant à augmenter par les spasmes fébriles, ne les fasse accoucher avant terme. On doit donc considérer les différens états de la maladie, l'habitude & les forces du malade, & la disposition des fluides, de peur qu'une saignée faite mal-à-propos ne retarde la guérison, & que les mouvemens spasmodiques fébriles n'augmentent durant l'accès. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est qu'on voit dans le sang des personnes qui sont attaquées de la *fievre quarte*, un vice apparent. Il est couvert d'une pituite jaune & épaisse, pareille à cette croûte blanche & pituiteuse que Schenckius assure avoir trouvée dans la veine des personnes mortes de la *fievre quarte*.

Les vomitifs ne doivent pas être employés indifféremment dans la *fievre quarte*; car lorsque l'abondance de nourriture a occasionné un trop grand amas de liqueurs crues & visqueuses dans les premieres voies, qui donnent au malade envie de vomir, il est absolument nécessaire de les chasser le plus promptement qu'il est possible avant qu'elles passent dans le sang, & qu'elles affectent le systeme nerveux. Il est cependant plus sûr de n'en point user lorsque les visceres ne sont point sains, que le ventricule est trop foible, le systeme nerveux trop sensible & trop délicat, & les poumons attaqués de quelque maladie. On doit aussi employer les émétiques les plus forts & les plus convenables. Le meilleur de tous est la racine d'ipécacuanha, qui possede, outre sa qualité émétique, une vertu aromatique & balsamique. Parmi les émétiques propres à cet effet, on doit préférer aux préparations d'antimoine ceux que l'on tire du cuivre, tels que le vitriol de Chypre ou le vitriol blanc, parce qu'en resserrant les conduits biliaires & glanduleux, non-seulement ils ferment le passage à la matiere fébrile, mais ils chassent encore celle qui a fixé son siége dans les parties nerveuses, en pressant & aiguillonnant les fibres; les préparations d'antimoine & celles du cuivre, étant mêlées ensemble comme il faut, & réduites pour ainsi dire à un tempérament convenable, fournissent un remede convenable pour purger l'estomac & chasser la fievre.

Le quinquina, pris avec précaution, est d'une utilité admirable dans la *fievre quarte.* On ne doit cependant s'en servir qu'après avoir parfaitement purgé les premieres voies, diminué la pléthore, levé les obstructions des visceres, & les avoir rétablis dans leur premier état. Il produit cependant un effet beaucoup plus certain dans la *fievre quarte* bilieuse qui vient en Été, que dans celle qui regne en Automne, & est entretenue par le vice des visceres, & par les liqueurs ténaces qui séjournent dans le corps. Dans ce dernier cas, il est bon de le donner dans du vin, en y ajoutant des drogues ameres, apéritives & diaphorétiques, comme des sommités de petite centaurée, les feuilles de chardon-béni, de la racine de gentiane rouge, de pimprenelle, & du sel de tartre. Il est bon quelquefois dans cette fievre d'augmenter la vertu du quinquina, en le mêlant avec du safran de mars très-subtil, & du sel volatil urineux. Ce remede ne peut causer aucun dommage lorsqu'on le donne à propos & en quantité convenable, & qu'on le mêle comme il faut avec des drogues diaphorétiques & dissolvantes. Voyez *Quinquina*.

Pour diminuer ou réprimer totalement les accès de la *fievre quarte*, surtout de celle qui est opiniâtre, qui vient en Automne, attaque les personnes d'un tempérament languissant, ou qui est accompagnée d'un assoupissement, je n'ai rien trouvé de plus efficace que les épithemes préparés avec des drogues acres, actives & légerement vésicatives, que l'on applique au poignet. Le menu peuple se sert pour cet effet d'autres substances qui répandent une trop mauvaise odeur; c'est pourquoi, il vaut mieux employer la térébenthine, la suie, le sel ammoniac, les araignées pilées & la thériaque de Venise.

Les eaux minérales chaudes & froides, ont, à ce que je crois, beaucoup de vertu pour prévenir & pour guérir les fievres intermittentes: mais on doit s'en abstenir entierement avant & pendant l'accès, & prendre garde avant que l'accès revienne, que cette eau s'évacue par les émonctoires convenables, de peur qu'elle n'augmente les spasmes fébriles. On doit toujours, comme je l'ai dit ci-dessus, user pour boisson de liqueurs tempérées.

Si le malade a le ventre trop serré, il est à propos de le lâcher par des lavemens plutôt que par d'autres remedes internes. Les meilleures drogues dont on puisse les composer, sont celles qui, outre leur qualité émolliente, ont encore celle de calmer les douleurs & d'appaiser les spasmes: telles sont les sommités de mille-feuille, les fleurs de camomile ordinaire, de sureau, de tilleul, la graine de cumin, le bouillon de veau, le jaune d'œuf, avec un peu de sel gemme. Il est bon aussi d'y mettre quelques substances ameres,

anti-fébriles, neuritiques & corroborantes. Les François ont accoutumé depuis quelques années de guérir les fievres intermittentes avec une décoction de quinquina, qu'ils font prendre aux malades par le fondement. On peut obtenir la même chose avec d'autres fébrifuges, tels que le chardon-béni, la petite centaurée, la racine de gentiane, les feuilles de gentiane, les feuilles de marjolaine, de romarin, d'aurone & de sauge, dont on donnera la décoction en lavemens. Cette méthode est d'une utilité admirable pour les enfans & les personnes qui ont l'estomac foible & sujet aux nausées. Mais on doit avoir la précaution de purger le malade avec un lavement émollient & salin, avant que de lui en donner un composé de remedes neuritiques & corroborans.

On guérit difficilement les maux de tête cruels que ressentent les personnes qui sont attaquées de ces fievres, surtout lorsqu'elles sont d'un âge avancé. On doit plutôt espérer de les adoucir par des remedes qui lâchent le ventre, & par des bains des piés qui détournent le sang de la tête vers les extrémités inférieures. Entre les remedes externes, le vinaigre rosat & celui de rue, mêlé avec le sel & le nitre, & versé sur du pain qu'on applique sur la tête, procurent beaucoup de soulagement.

Celse nous apprend, *Lib. III. cap. 16.* la maniere d'empêcher le retour des *fievres quartes*, en ces termes:

« Lorsqu'on a eu le bonheur d'être délivré de cette fievre, « on doit se souvenir long-tems du jour que l'accès revenoit, & se garantir ce jour-là du froid & du chaud, « s'abstenir d'alimens crus, & ne point se fatiguer par « trop d'exercice; car elle revient aisément, si celui « qui en a été guéri, n'a soin de se tenir sur ses gardes « encore quelque tems. »

Il suit donc de ce que nous venons de dire, que l'on doit, surtout le jour de l'accès, se garantir des vents du Nord, d'un air épais, froid & humide, comme est celui qu'on respire dans les lieux bas, marécageux & souterreins, & avoir soin sur toutes choses d'entretenir la transpiration libre. On doit aussi suivre un régime exact, manger peu, & éviter surtout les alimens difficiles à digérer, conserver son esprit tranquile, & exempt de colere & de frayeur; car ces passions, comme nous l'avons éprouvé plusieurs fois, ont causé la *fievre quarte* à plusieurs personnes qui joüissoient d'une santé parfaite.

On doit fortifier l'estomac & aider la digestion par des élixirs stomachiques composés de drogues ameres & aromatiques. On doit en user long-tems & fréquemment, observant de n'en point prendre une trop grande quantité, de peur qu'ils n'échauffent trop le corps qui est déja affoibli. Il faut surtout évacuer par les excrémens les liqueurs crues qui s'amassent de nouveau dans le corps; & pour cet effet, user fréquemment de pilules balsamiques, ou de cinnabre, ou de celles d'ammoniac de Quercétan, auxquelles on joindra le sel digestif de Sylvius, supposé que la fievre ait cessé par le moyen du quinquina.

On prévient par les secours que je viens d'indiquer, non-seulement des fâcheuses rechutes, mais encore des maladies très-cruelles, surtout des fievres lentes. Hoffman, *Med. Raisonn. Syst.*

QUARS, *Fiel pétrifié.* Ruland.

QUARTARIUS; la quatrieme partie d'un sextier qui vaut à-peu-près un quart de chopine.

QUARTATIO, séparation de l'or d'avec l'argent, par le moyen des esprits acides: *Le départ.*

QUARTURA, le même que *Quartatio.*

QUASSATIO, *Agitation.*

QUATERNARIUS, ou QUATERNIO, l'espace de quatre jours.

QUATRIO, l'*Astragale.*

QUE

QUEBRICUM, est, suivant quelques-uns, l'arsenic; & le soufre, selon d'autres.

QUELLEM, Terre originaire ou élémentaire. Ruland.

QUELLES, *Elixir.*

QUELMEISEL, nom que les Allemands donnent à une tente faite d'un morceau d'éponge, de gentiane, ou de telle autre racine propre à s'enfler & à dilater l'orifice des plaies ou des ulceres dans lesquels on l'introduit.

QUERA-IBA *Brasiliensibus*; Marcgrav. & Piso. Nom d'un arbre qui croît dans le Bresil. Son écorce étant pilée & appliquée, est efficace pour guérir les plaies ou les ulceres des jambes & des autres parties du corps.

QUERCERA. Voyez *Epialos.*

QUERCUS, *Chêne.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées en grandes dents ou à ondes profondes. Sa fleur est mâle & composée de petits pelotons attachés autour d'un nerf menu. Le fruit naît en des endroits séparés des fleurs, il est muni de trois tuyaux, & porté sur un calyce composé de petites feuilles anguleuses, qui devient à la fin écailleux. Ce fruit se change en un gland engagé dans une calotte, & couvert d'une écorce dure, sous laquelle est une amande composée de deux lobes.

Boerhaave compte cinq especes de *Chêne.*

1. *Quercus, latifolia, mas, quæ brevi pediculo est.* C. B. P. 419. *Platyphyllos, mas. Lugd.*

L'humeur douce & mielleuse dont ses feuilles sont souvent couvertes, & que les abeilles ramassent avec soin, ne tombe pas du Ciel, comme on se l'imagine; c'est un suc extravasé qui s'épanche sur ces parties, non-seulement dans le *chêne*, mais encore dans l'érable où il fait une espece de sucre; dans le frêne & dans la meleze, où il produit la manne: il y a des Saisons où les feuilles des tilleuls de la grande allée du jardin du Roi, en sont si couvertes, qu'il semble qu'on ait passé un vernis par-dessus; les laveures de ces feuilles sont douceâtres & lâchent le ventre. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

2. *Quercus, latifolia, fœmina*, C. B. P. 419. *Platyphyllos, fœmina*, Lugd. 2.
3. *Quercus cum longo pediculo*, C. B. P. 420. Tourn. Inst. 583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Quercus*, Offic. *Quercus vulgaris*, Ger. 1156. Emac. 1339. *Quercus latifolia*, Park. Theat. 1386. Raii. Synop. 3. 440. *Quercus vulgaris longis pediculis*, J. B. 1. 70. Raii Hist. 2. 1335. *Chêne.*

C'est un des arbres les plus hauts & les plus communs que nous ayons en Angleterre. Ses feuilles sont vertes, luisantes, lisses & découpées des deux côtés. Nous avons deux sortes de *Chênes*, l'un, qui est le plus commun, a ses feuilles portées sur un pédicule fort court, & son fruit ou gland sur un long pédicule; l'autre au contraire porte un fruit dont le pédicule est très-court, & des feuilles dont la queue est très-longue.

Toutes les parties du *Chêne* sont styptiques & astringentes, bonnes pour toutes sortes d'hémorrhagies & de cours de ventre. On emploie souvent son écorce dans les gargarismes, pour le relâchement de la luette, & pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Elle entre aussi dans les clysteres astringens & dans les injections pour la chute de la matrice ou du fondement. Le menu peuple se sert souvent de ses glands réduits en pou-

dre pour appaiser les douleurs de côtés.
Sa seule préparation officinale, est l'*Aqua Germinum Quercûs*. MILLER, *Bot. Off.*

4. *Quercus, pedem vix superans*, C. B. P. 420. *Robur VII. sive Quercus pumila*, Clus. H. 19. Descript. VI.
5. *Quercus, parva, sive Phagus Græcorum, & Esculus Plinii*, C. B. P. 420. Raii Hist. 2. 1386. Tourn. Inst. 583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Phagus Esculus*, Offic. *Phagus sive Esculus*, Park. Theat. 1386. *Phagus vel Esculus*, J. B. 1. 2.

Il croît en Grece & en Dalmatie. Son écorce, ses feuilles, ses glands & leurs calottes sont d'usage, & ont les mêmes vertus que celles du *Chêne* ordinaire.

Dale ajoute aux especes dont on vient de parler, les deux suivantes,

La première est le

Cerrus, ou *Yeuse*. Voyez *Ægilops*.

La seconde, est le

Robur, Offic. *Robur tertia Clusii*, J. B. 1. 2. 76. Raii Hist. 2. 1386. *Robur cum Galla majore rugosa*, Park. Theat. 1386. *Quercus Gallam exiguæ nucis magnitudine ferens*, C B. P. 420. Tourn. Inst. 583. *le Chêne qui porte la noix de Galle.*

Il croît dans la Pannonie & dans l'Istrie. Ses Galles sont d'usage en Medecine.

Il y a plusieurs especes de noix de Galle. La premiere & la plus estimée est celle d'Alep, ou Alepine; la seconde est blanche; la troisieme, lisse & ronde; la quatrieme, d'une figure irréguliere; & la cinquieme est surmontée d'une espece de couronne. Toutes ces Galles doivent leur origine à des insectes qui piquent les *Chênes*, & déposent leurs œufs dans l'ouverture qu'ils ont faite; ces œufs forment des tumeurs dans lesquelles on trouve des vermisseaux, ou plutôt des nymphes qui se dévelopent au bout de quelque tems, se changent en mouches, & s'échappent après avoir percé la noix de Galle. Comme tous les œufs ne sont pas également féconds, & qu'il y en a qui restent dans la noix, on a eu la commodité d'observer qu'ils donnent un sel volatil.
Les noix de Galle sont fort astringentes, & plusieurs les donnent intérieurement dans les dyssenteries. On les recommande aussi pour les fievres intermittentes : mais leur vertu fébrifuge n'est pas assez attestée pour qu'on doive s'y fier. GEOFFROY.

QUERCUS MARINA. Voyez *Fucus*.

QUERQUEDULA. *Sarcelle*; espece de Canard sauvage. On l'estime propre pour la colique venteuse, étant appliquée sur le ventre. LEMERY, *des Drogues*.

QUERQUERA. Le même que *Quercera*.

QUI

QUIES, *Repos*; on en a expliqué les effets fort au long au mot *Fibra*.
QUINGOMBO, nom que les Portugais donnent à une espece d'*Alcea* qui croît au Bresil. RAY, *Hist. Plant.*

QUINQUEFOLIUM, *Quinte-feuille*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & vivace. Ses feuilles naissent de cinq en cinq sur une queue autour du même centre. Son calyce est d'une seule piece, durable, & comme divisé en huit ou dix feuilles, disposées en forme d'étoile, & muni d'un grand nombre d'étamines qui naissent de la base de l'ovaire. Sa fleur est en rose, composée de cinq feuilles & rarement de quatre, disposées circulairement autour de la base de l'ovaire, qui est une tête enveloppée d'un calyce demi sphérique, & remplie de semences munies d'un tuyau long & droit.

Boerhaave en compte onze especes.

1. *Quinquefolium, rectum luteum*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum, sive potius Heptaphyllum, majus, luteum, montanum, flore majore.* M. H. 188.
2. *Quinquefolium, majus repens*, C.B.P. 325. Tourn. Inst. 297. Boerh. Ind. alt. 40. *Pentaphyllum & Quinquefolium*, Offic. *Pentaphyllum vulgatissimum*, Park. Theat. 398. Raii Hist. 1. 611. Synop. 3. 255. *Pentaphyllum, sive Quinquefolium vulgare repens*, J. B. 1. 397. *Quinquefolium vulgare*, Ger. 836. (*figura transposita*) Emac. 987. *Quintefeuille.*

La *Quintefeuille* ordinaire a une racine rampante, épaisse, ligneuse, couverte d'une écorce brune, & remplie de plusieurs petites fibres, de laquelle s'éleve un grand nombre de petites tiges couchées par terre, des nœuds desquelles sortent de petites racines fibreuses, par le moyen desquelles elle se multiplie. Ses feuilles sortent des mêmes nœuds, elles sont de cinq en cinq sur la même queue, étroites, veineuses, crenelées en leurs bords, les deux de dehors étant beaucoup plus courtes que les autres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles, elles sont composées de cinq feuilles jaunes arondies, avec plusieurs étamines au milieu, portées sur des pédicules fort longs. Il leur succede des petites semences brunes & nues. Cette plante croît partout dans les haies & le long des chemins, & fleurit en Eté. Ses feuilles & sa racine sont d'usage.
Elles sont astringentes & dessiccatives, bonnes pour les hémorrhagies & le cours de ventre. On assure que la poudre de sa racine donnée deux ou trois fois par jour à la dose d'une dragme, guérit les fievres intermittentes. Elle est estimée bonne pour les maladies malignes; on l'emploie dans la Thériaque de Venise, dans les gargarismes pour les ulceres de la bouche, & pour affermir les dents. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Quinquefolium, quod Pentaphyllum, seu potius Heptaphyllum, erectum caule rubro, hirsutum*, H. C.
4. *Quinquefolium, rectum, floribus subluteis*, C. B. P.
5. *Quinquefolium, minus, flore pallide luteo.*
6. *Quinquefolium, folio argenteo*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum rectum, foliis profundè sectis, subtus argenteis, flore luteo*, J. B. 2. 398.
7. *Quinquefolium minus, repens, luteum*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum, parvum, hirsutum*, J. B. 2. 598.
8. *Quinquefolium, minus, repens, luteum, flore tetrapetalo*, Boerh. Ind. alt. 40. *Tormentilla*, Offic. Ger. 840. Emac. 992. Raii Hist. 1. 617. Synop. 3. 257. J. B. 2. 598. *Tormentilla vulgaris*, Park. Theat. 394. *Tormentilla sylvestris*, C. B. P. Tourn. Inst. 298. *Tormentille.*

La racine de la Tormentille est fort grosse en comparaison de la plante, souvent inégale & pleine de nœuds, de couleur rougeâtre en-dedans, & remplie de plusieurs petites fibres. Ses tiges sont longues, grêles & si foibles qu'elles peuvent à peine se soutenir. Ses feuilles sont plus petites que celles de la *quintefeuille*, & dentelées seulement à leurs extrémités. Elles sont au nombre de sept & quelquefois de cinq sur la même queue. Ses fleurs sont petites, jaunâtres, composées de quatre feuilles, avec quelques étamines au milieu. Sa semence est petite & croît à découvert dans le calyce. Elle croît dans les bois & dans les champs, & fleurit au mois de Juillet. Sa racine est d'usage.

Elle est dessiccative & astringente, bonne pour les diarrhées & les dyssenteries, surtout, quand elles sont accompagnées de fievres malignes; elle est estimée alexipharmaque, & fort utile dans les hémorrhagies du nez, de la bouche & de la matrice. Elle affermit les dents & remedie au relâchement de la luette. MILLER, *Bot. Off.*

9. *Quinquefolium, album, majus, alterum,* C. B. P. 325. *Pentaphyllum album,* J. B. 2. 598.
10. *Quinquefolium, foliis ternis, præcedenti simile,* H. C.
11. *Quinquefolium, quod Tormentilla reptans alata, foliis profundius serratis,* D. Plot. Raii Syn. 142. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

QUINQUE FRAGMENTA PRETIOSA, Fragmens des cinq pierres précieuses.

Ces compositions rares ne se préparent gueres que par la Chymie, qui nous fournit quelquefois l'occasion de les employer en Medecine : nous avons parlé de chacune de ces pierres en leur rang, où l'on peut avoir recours. LEMERY, *des Drogues.*

QUINQUE-NERVIA. Voyez *Plantago.*

QUINQUINA.

Cortex Peruvianus, Peruanus, China China, Quinquina, Offic. *China China, Cortex Peruvianus, Quinquina, cortex Cardinalis de Lugo, cascarilla,* Mont. Exot. 8. *Kina Kina, vel Cortex Peruvianus Officinarum,* Ind. Med. 63. *Arbor febrifuga Peruviana, China Chinæ, & Quinquina, & Gannana peride dicta,* Raii Hist. 2. 1796. *Pulvis febrifugus Peruvianus,* Barthol. Hist. Med. Cent. 5. p. 107. *An Holquahuilt, seu arbor Chilli,* Hern. 50. cap. 10. *Quinquina.*

C'est une opinion généralement reçue, qu'il n'y a point de maladie qui n'ait un remede propre à opérer sa guérison; & il n'y a presque personne, soit ignorant ou savant, qui ne fasse le Charlatan, & qui voyant un malade, n'ait quelque remede à la main qu'il offre de lui-même, & dont il vante les effets merveilleux. Mais c'est une erreur dangereuse contre laquelle les Medecins ne peuvent trop s'élever, attendu qu'elle est le fondement d'un empirisme aveugle; car, comme dans tout l'Univers il n'y a ni corps, ni effets qui soient tels absolument, il n'y a point aussi de forces absolues, dans les alimens & dans les médicamens, elles sont toutes relatives, conditionnelles, limitées, c'est-à-dire, relatives à la disposition du corps humain vivant, sur lequel elles agissent, & qui concourt à leur opération. De-là vient, que, comme l'expérience nous l'apprend, les remedes sont également propres à secourir & à nuire, & que tous les secours qu'employe le Medecin, sont disposés de maniere qu'ils font du bien à quelques malades dans une maladie déterminée, pendant qu'ils nuisent à d'autres qui en sont attaqués.

Cette doctrine a été enseignée il y a long-tems par le premier Auteur de la Medecine. Hippocrate dit formellement, *Lib. de Art.* 56. « qu'il n'appartient pas à « tout le monde de connoître ce qui peut être avanta« geux ou nuisible; & cependant les choses nuisibles « ne sont pas moins à l'art un témoignage de son « existence que celles qui ont été avantageuses; car ce « qui a été avantageux, n'a été tel qu'à raison du bon « usage qu'on en a fait; & c'est la mauvaise application « qui a rendu nuisible ce qui l'a été. »

On voit par ce passage que ce Medecin judicieux n'a point reconnu dans les médicamens, de quelque espece qu'ils soient, une qualité absolue qui en rende l'usage infailliblement salutaire; mais qu'il ne la leur a reconnue que sous un certain point de vue, & qu'il ne la leur a point attribuée, parce qu'ils ont réussi dans une maladie déterminée; mais parce qu'on en a usé à propos, c'est-à-dire, avec jugement, après avoir bien connu la disposition du corps malade, la cause & le caractere de la maladie, & pour les avoir donnés dans le tems, l'ordre, la dose & la proportion convenables; & il ajoute qu'ils ont été nuisibles toutes les fois qu'on a négligé ces précautions. Or, comme il y a des médicamens qui nuisent & qui sont profitables, il a raison de conclurre qu'il y a un art de les employer, & que l'habileté & la capacité du Medecin consistent dans la connoissance des divers effets de ces remedes, & de leurs différentes opérations.

C'est pourquoi il seroit fort à souhaiter que tous ceux qui traitent les maladies fissent une attention exacte à ce principe d'Hippocrate, & qu'ils s'appliquassent à le pratiquer. On auroit l'avantage de déterminer promptement ces déshonorantes disputes qui s'élevent encore tous les jours entre les Medecins sur les vertus des remedes. Car il est aussi honteux que vrai de voir nonseulement le peuple & les ignorans, mais même des Medecins savans, & qui ont de la réputation, s'accorder rarement sur les vertus, l'effet & l'usage de quelque médicament dans une maladie déterminée, & les uns en faire des éloges outrés, dans le tems que les autres le rejettent absolument & le condamnent sans restriction, dans la même maladie. Il n'y a personne qui ne sache combien on est peu d'accord, combien même on juge mal, surtout des remedes actifs & efficaces, tels que les mercuriels, les émétiques antimoniaux, les martiaux, les opiats, les forts purgatifs, les narcotiques, les véficatoires, les cauteres, les sétons, les saignées, &c. &, ce qu'il y a de plus surprenant, qu'on ne s'accorde pas mieux sur l'usage des remedes diététiques, des remedes les plus simples, comme les eaux médicinales chaudes & froides, les bains, l'usage du lait & l'abstinence.

Telle a été la destinée de cette écorce, apportée d'Amérique en Europe, il y a environ soixante-dix ans sous le nom de *Quinquina.* Il est étonnant combien on en a fait d'éloges, combien on l'a préconisé comme un remede incomparable & infaillible pour opérer la guérison des fievres intermittentes opiniâtres; & l'on trouve encore des Medecins qui n'ont rien rabattu de ces idées avantageuses. Mais le nombre de ceux qui se sont élevés contre lui, qui l'ont regardé comme un remede infidele & même nuisible, & qui en portent encore le même jugement, n'est pas moins considérable. Il a paru beaucoup d'ouvrages pour soutenir l'un & l'autre parti; tous appellent l'expérience à leur secours : pour nous, nous ne croyons devoir nous ranger ni d'un côté ni de l'autre; nous regardons le *quinquina,* pour ne pas nous écarter de la doctrine d'Hippocrate, comme un remede utile, efficace & sûr, quand on sait bien l'appliquer; & comme très-nuisible & très-infidéle quand on l'emploie empiriquement, c'est-à-dire imprudemment, mal-à-propos, sans aucun égard à la disposition du malade, à la cause de la fievre, au tems & aux autres circonstances; & pour mettre cette doctrine en évidence, nous avons dessein de l'approfondir dans cette dissertation. Nous commencerons par rapporter les témoignages de ceux qui ont comblé le *quinquina* d'éloges; nous ferons suivre les observations & les objections de ceux qui assurent que c'est un remede nuisible, infidele & dangereux; enfin nous déduirons de la théorie raisonnée des fievres, de l'explication des causes qui les produisent, des principes & de la maniere d'agir du *quinquina,* sa qualité nuisible & salutaire, & nous répondrons en même-tems solidement aux objections des deux partis.

Le nombre des Auteurs favorables au *quinquina* est fort grand. A peine fut-il apporté en Europe, qu'il fut connu à Rome, & que les Jésuites, qui le vendoient très-cher, le donnerent comme un fébrifuge infaillible. Ils disoient dans un avis sur la maniere de s'en servir, qu'il guérissoit, sans le secours d'aucun autre remede, presque tous ceux qui étoient malades de fievres inter-

mittentes, même de la fievre quarte ; & qu'on n'avoit au plus besoin que d'y préparer par un purgatif, si l'état du malade le demandoit.

Bartholin, *Cent.V. Hist.* 50. rapporte que le Cardinal de Lugo en l'année 1653. qu'il régnoit beaucoup de fievres quartes, simples & doubles, rassembla plus de mille attestations de personnes qui en avoient été guéries ; & que Fonseca, l'un des plus célebres Medecins de son siecle, a reconnu par ses propres observations, non-seulement que le *quinquina* est innocent, mais même un excellent remede. Fr. Redi, *de Experim. Nat. a.* 143. traite ses effets de miraculeux ; & Tozzi, *in Comment. in Aph. XXV. Sect.* 2. assure, que de notre tems on guérit sûrement & promptement par le secours du seul *quinquina*, les fievres quartes, que les Medecins regardoient ci-devant comme très-longues & presque incurables.

Ce remede passa d'Italie en France ; & les expériences qu'on en fit furent très-heureuses. Tagault l'employa plusieurs fois avec beaucoup de succès pour le Roi & le Dauphin. Dans le même-tems sa réputation s'étendit en Angleterre, & ses succès y répondirent universellement. Car Willis, *de Febr. cap.* 6. dit expressément, que de cent personnes qui s'en sont servies, à peine en a-t'il manqué une. L'honneur de l'Angleterre, Robert Boyle, dit aussi formellement, *in Tr. de Philos. Experim.* qu'il a souvent guéri par une ou deux prises de l'écorce fébrifuge, donnée à la dose d'un gros, des fievres qui duroient depuis un an. Digby assure positivement, *Tr. de Medic. Secret.* que de trente personnes attaquées de la fievre quarte, qu'il a guéries par l'usage du *quinquina*, à peine une ou deux sont retombées. Il ajoute ensuite, que c'est plutôt au Medecin qu'au remede qu'il faut s'en prendre, s'il arrive une rechute après son usage. Sydenham, cet heureux & prudent Medecin, dans son Traité des *Fievres*, vante le *quinquina* comme un remede admirable, & donne au long la maniere de s'en servir. Il est également en recommandation aujourd'hui en Angleterre, comme il paroît par les ouvrages de Freind, de Lister & de Morton, qui en parle ainsi dans son Traité *des Fievres :*

« Le *quinquina* est aujourd'hui regardé par tous les Medecins comme un fébrifuge universel, qui guérit radicalement, promptement, sûrement & heureusement toutes les fievres intermittentes, en quelque tems de l'année, à quelque âge, & dans quelque tempérament que ce soit ; & il est maintenant inutile que les Medecins se donnent la torture pour chercher des fébrifuges. »

La réputation du *quinquina* est la même dans presque tous les pays de l'Europe. Entre les Medecins Suisses, Muralt en fait un cas particulier, & a fait insérer dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Dec.* 2. *An. IX. Obs.* 2. plusieurs histoires de fievres tierces & quartes qu'il a guéries par son moyen dans des vieillards & des enfans. Il en termine la collection par ces paroles remarquables : « Je ferois un volume immense, si j'entreprenois de décrire toutes les maladies que j'ai surmontées par ce remede, & celles que les autres ont guéries. » En Hollande, plusieurs Medecins célebres ont estimé & estiment beaucoup notre fébrifuge, comme on peut le voir dans les Ouvrages de Boerhaave & de Decker. L'Allemagne ne lui a pas donné moins d'éloges dans la cure des fievres intermittentes. Bohn, *in Diss. de minus suspecta Febrium fuga*, a célébré ses vertus salutaires, & l'a justifié des reproches qu'on lui fait ; & Bergerus, *Dissert. de Cortice China ab iniquis judiciis vindicato*, les a établies sur des preuves aussi solides que nombreuses. Waldschmid & Dolæus en ont aussi fait un grand usage ; & Zapfius, premier Medecin du Duc de Saxe-Zeits, a acquis de la réputation & des grands biens avec un électuaire fébrifuge, dont la base est l'écorce de *quinquina* ; & Stroidel, son gendre, ne se sert pas de cette composition avec moins de succès que son beau-pere.

Si le *quinquina* a tant de partisans, il a aussi des adversaires entre les Medecins savans & en réputation, qui ne font aucune difficulté de le regarder comme un remede infidele, & dont l'usage, loin d'être sûr, est entierement nuisible. On en voit beaucoup qui, instruits, disent-ils, par l'expérience & les observations, assurent que l'usage du *quinquina* est suivi, non-seulement de rechutes beaucoup plus fâcheuses que la maladie, mais de maladies entierement nouvelles & tout-à-fait incurables, comme la cachexie, des enflures œdémateuses des piés, l'hydropisie, une constipation opiniâtre, un resserrement des parties voisines du cœur, de passions hypocondriaques & hystériques, de fievres lentes & hectiques, avec abbatement des forces, perte d'appétit & consomption, quelquefois de mouvemens épileptiques & convulsifs chez les enfans. Baglivi surtout, *Opp. Lib. II.* s'éleve avec beaucoup de force contre notre fébrifuge ; car il dit dans un endroit que la fievre tierce ne souffre l'usage des fébrifuges qu'après le quatorze, tems où elle finit d'elle-même ; qu'il est inutile de donner aucun remede avant ce tems, & qu'il en arrive souvent beaucoup de dommage au malade lorsqu'on tient une autre conduite ; & que c'est très-mal-à-propos que les Medecins font des efforts pour étouffer la fievre dans son commencement par le moyen des fébrifuges, puisque peu de jours après elle revient avec plus de violence, ou qu'elle est remplacée par des maladies beaucoup plus fâcheuses, comme asthmes, hydropisies, fievres lentes, phthisies, & autres maladies également dangereuses.

Etmuller, notre compatriote, pense à peu près de même, *Opp. Tom. II.* puisque non-seulement il appelle le *quinquina* un remede infidele, mais qu'il ajoute que son usage est presque toujours suivi de constipation, de gonflement, de dureté & de douleurs tensives du bas-ventre, & que ces douleurs venant à diminuer successivement ou à être irritées par les purgatifs ou l'esprit de sel ammoniac, il revient une fievre semblable, quelquefois avec un froid beaucoup plus vif. Pallili, dans une lettre écrite à Baglivi, dit que les François se servent avec succès du *quinquina* dans les fievres ; mais qu'il faut bien se garder de suivre leur exemple en Italie ; & même il se moque de ceux qui se servent de cette écorce, à moins que ce ne soit à la fin de la maladie, à dessein de fortifier l'estomac. On peut voir un plus grand nombre d'exemples de la qualité nuisible du *quinquina* dans Blegny, *Zodiac. Gall. Med. Phys. An.* 4. *Mens. August. Anno.* 5. *Mens. Januar. & M. N. C. Dec.* 3. *An.* 9. *Obs.* 109. *& Cent.* 3. & Stahl. *in Theoria Med. & Opusc. Physico-Med: &* Junncker, *in Conspect. Medic. Theor. Pract.* condamnent & rejettent l'usage du *quinquina* dans les fievres. Je puis moi-même certifier que le mauvais usage de cette écorce a causé beaucoup de dommage, & produit des rechutes très-opiniâtres, & d'autres maladies plus fâcheuses, mais surtout l'hydropisie après la fievre-quarte, & des passions hypocondriaques après la tierce.

Je ne saurois pourtant me ranger du parti de ceux qui regardent ce remede comme absolument, ou presque toujours nuisible dans les fievres, ni adopter les raisons qui le leur font envisager sous ce point de vue, & comme contraire & opposé à la nature des fievres, & à l'objet même que la nature se propose. Car ils s'imaginent que la fievre n'est autre chose qu'un effort exactement méthodique de la nature pour faire sortir du corps par les secretoires & les excrétoires convenables les causes qui l'excitent, au moyen de l'augmentation du mouvement des solides & des fluides. Ils disent en conséquence que pour qu'elle y réussisse, il faut que les humeurs soient fluides, & les couloirs ouverts, & que les astringens, au nombre desquels est le *quinquina*, épaississent les fluides, & rétrécissent, ou même bouchent entierement les petits canaux des excrétoi-

res, ce qui retient dans le corps la matiere morbifique, & produit des rechûtes, ou d'autres maladies plus considérables que celle qu'on a guérie.

Ils supposent de plus que la principale intention de la nature dans la génération des fievres intermittentes, est de diminuer la quantité trop considérable du sang, qui est toujours contraire à la conservation de la vie, par l'augmentation du mouvement intestin accompagné de la chaleur, laquelle est produite par l'accélération du mouvement progressif, & suivie de sa résolution en sérosité excrémentitielle ; & de débarrasser les visceres des vices qui leur sont attachés, & des obstructions, en y faisant aborder le sang avec plus de force ; & par conséquent que ces mouvemens fébriles sont avantageux, & le moyen dont la nature se sert pour guérir les maladies, en prévenir de plus considérables, & faire sortir les matieres qui tendent des embuches à la vie ; d'où il suit qu'on ne peut les arrêter & les supprimer, sans causer un grand préjudice. Ils ajoutent que c'est une conduite très-équivoque, que d'empêcher l'évacuation & l'ouvrage que la nature a entrepris avec tant de sagesse pour faire sortir par les secrétoires & les excrétoires les choses nuisibles, & produire un effet tout contraire par l'usage des astringens ; effet que ne peuvent manquer de suivre, ou des rechutes plus dangereuses que la premiere maladie, des accidens beaucoup plus fâcheux, comme des passions hystériques & hypocondriaques, des fievres lentes, des obstructions des visceres, la jaunisse, la cachexie, l'hydropisie, la mélancolie, & des constipations opiniâtres.

Mais ce qui leur fait plus d'impression, c'est qu'ils veulent que le foyer de la fievre tierce, soit dans les premieres voies, c'est-à-dire, dans l'estomac, les intestins grêles, & surtout les premiers, & dans les organes du voisinage, comme les vaisseaux & les glandes du mésentere. Or comme ce foyer est le plus souvent une humeur visqueuse & ténace; c'est, disent-ils, avec beaucoup de raison que la nature resserre dans le commencement les pores & les parties externes, repousse le sang vers l'intérieur, & l'y retient pendant quelquetems, afin qu'il transsude dans les cavités des visceres par leurs membranes & leurs glandes une suffisante quantité d'humeurs séreuses & lymphatiques, dont une partie sert à donner de la fluidité à la matiere fébrile, & l'autre à lui donner plus de facilité pour sortir. Ils concluent de cette doctrine que tout ce qui arrête ces mouvemens si opposés à la cause de la maladie, tout ce qui épaissit cette humeur fébrile ténace qui se trouve dans les premieres voies, & en resserrant les excrétoires, supprime & arrête les sécrétions & les excrétions si utiles qui se font par les intestins, la vessie & les pores de la peau, que tout cela, dis-je, ne peut-être que pernicieux. Or comme c'est, selon eux, l'effet que doit produire la vertu manifestement astringente du *quinquina*, ils en interdisent l'usage, & veulent qu'on emploie au lieu de lui, ce qui donne de la fluidité à la matiere fébrile, & qui dissout le sang trop abondant, aide les sécrétions de toute espece & débarrasse le corps de la matiere vicieuse, & non ce qui retient cette matiere au-dedans avec tant de danger, en arrêtant simplement les mouvemens fébriles.

Tels sont les raisonnemens des adversaires du *quinquina*, & il faut convenir que du premier coup d'œil ils ne sont pas à mépriser : mais sont-ils d'un si grand poids qu'ils doivent empêcher de se servir absolument de ce remede ? C'est ce que nous allons examiner. Presque tous ces raisonnemens portent sur une pure supposition qu'il y a dans le corps un agent quelconque, qui connoissant parfaitement ce qui s'y passe, produit & dirige vers un but déterminé les mouvemens vitaux, au nombre desquels sont les fébriles, & même les effets des remedes. Mais loin que ce principe puisse avoir lieu dans une théorie médicinale raisonnée & même dans la pratique, ou qu'il soit à l'une & à l'autre de quelque utilité, il ne fait qu'établir l'ignorance, & jetter dans la confusion & dans l'erreur, soit qu'il s'agisse d'expliquer avec intelligence les choses qui regardent la Medecine, ou de trouver & d'appliquer les remedes.

Quand on est pénétré de cette vérité, il est aisé de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens fébriles produits par ce principe. Il est vrai que les partisans de Stahl disent qu'ils sont salutaires en eux-mêmes & de leur nature : mais ils sont au contraire tellement ordonnés, qu'ils menacent la vie, & que loin d'être l'ouvrage de la sagesse de la nature, ils en marquent l'aveuglement & même le dérangement. Car quelle est la personne versée dans l'exercice de la Medecine qui ignore qu'il se fait dans toutes les fievres un mouvement sensible de la circonférence vers le centre, avec un spasme violent, & une espece d'agitation convulsive des parties externes & nerveuses, qui s'étend sympathiquement à tout le systeme des nerfs, mouvement suivi d'un désordre extreme de toutes les fonctions, & même du danger de la mort, tellement que ceux qui meurent des fievres intermittentes meurent dans ce mouvement? Certes, si ce principe étoit le maître de conduire à volonté les mouvemens vitaux, il lui seroit beaucoup plus sûr & plus aisé de faire aborder peu à peu une plus grande quantité de sang & d'humeurs au siége de la maladie, que d'exciter un spasme universel & un resserrement total de l'habitude du corps, & ce seroit un expédient beaucoup plus ami de la nature. Et quoique nous convenions que les fievres, surtout les intermittentes, sont quelquefois un remede pour les corps remplis de liqueurs impures, épaisses & abondantes, & qu'en augmentant extraordinairement le mouvement progressif des liqueurs & la chaleur, elles détournent les affections longues & graves dont menace l'obstruction des visceres; il s'en faut de beaucoup que toutes les fievres intermittentes soient jointes avec l'abondance, l'impureté & le trop grand épaississement du sang & des humeurs, ou l'obstruction des visceres : il s'en faut encore beaucoup plus que ces dispositions soient la vraie cause & le foyer de la fievre; de sorte qu'il n'est en aucune maniere besoin par rapport à elles d'un mouvement si impétueux des solides & des fluides, & de la dissolution des liqueurs vitales.

Quant à ce principe que la nature est fort occupée dans les fievres à diminuer pour l'avantage du corps le sang surabondant au moyen d'une sorte de résolution colliquative que produit le mouvement intestin, nous nions nettement & absolument que l'abondance du sang & des humeurs soit la cause de la fievre. Car si cela étoit vrai les pléthoriques y seroient plus sujets que les autres, & on seroit sûr de prévenir & d'écarter promptement toutes les especes de fievres par une saignée faite à propos. Je crois au contraire que la consomption du sang & sa dissolution en parties excrémentitielles qui arrive pendant la fievre, est plutôt l'effet & la suite nécessaire de la chaleur fébrile, & qu'elle est plus ennemie qu'amie de la nature, puisqu'elle dissipe & détruit en même-tems les forces d'où dépendent celle des mouvemens vitaux.

Il faut porter le même jugement de cet autre principe, que des humeurs crues, visqueuses, ténaces, provenant principalement des mauvaises digestions, & qui séjournent dans les premieres voies & les organes du voisinage, fournissent le foyer des fievres intermittentes. Car il est très-rare qu'elles soient produites par le défaut de régime ou par la mauvaise digestion. C'est bien plutôt une quantité d'humeurs acres & bilieuses séjournant dans les premieres voies qui causent les accidens qui tourmentent les malades attaqués de fievres tierces, puisqu'on observe que les jeunes gens, les personnes d'une constitution bilieuse, celles qui sont sujettes à la colere, sont attaquées de fievres tierces dans les grandes chaleurs de l'été, & que rien n'est plus commun dans ces fievres que des vomissemens bilieux, des digestions de même nature, & des urines enflammées, par rapport à l'abondance

des parties bilieuses & sulphureuses qui y sont dissoutes; & bien que nous désapprouvions l'usage des astringens dans les fievres de toute espece, nous n'en disons pas autant du *quinquina*, parce que nous ne convenons pas que cette écorce employée avec jugement, ayant égard au tempérament & aux circonstances, donnée dans l'ordre & le tems convenables, produise cet effet; nous ferons même voir que c'est un remede très-propre à exciter les excrétions, & à rendre à la circulation sa liberté originaire.

Maintenant il n'est pas hors de propos, ni même inutile, d'exposer notre théorie des fievres intermittentes, & notre sentiment sur leur génération. Il mettra le Lecteur plus en état de juger de la méthode qui convient pour les combattre, & des remedes qui vont à ce but. Je commence par remarquer ce qui est conforme à l'expérience, qu'il est très-rare que les fievres intermittentes attaquent quelques personnes pour des fautes de régime, ou pour de mauvaises digestions; qu'ordinairement elles sont épidémiques & causées par une longue intempérie chaude & seche de l'air, & dans le tems qu'on s'expose sans précaution aux vents du nord, ou à un vent froid & humide, surtout au coucher du soleil, de maniere que le corps en ressente du froid & un frisson sensible. Nous connoissons aussi plusieurs endroits bas, marécageux, environnés d'égouts, d'étangs, de fossés, si fertiles en fievres que les habitans & les étrangers en sont tourmentés presque toute l'année, & qu'il est rare qu'ils parviennent à un âge avancé, par la seule raison certainement de la pesanteur, du froid & de l'humidité de l'air, chargé d'ailleurs de beaucoup d'insectes, qui fait languir & supprime la transpiration. Car il ne vient aucune fievre, surtout intermittente ou catarrheuse, gouteuse ou rhumatisante, si la transpiration insensible n'est diminuée ou supprimée: il n'y a gueres de rechute qui ne soit produite par la même cause; & la fievre n'est jamais plus grave & plus opiniâtre, que quand l'ordre de cette évacuation salutaire a été interrompu ou dérangé.

Lors donc qu'il s'est amassé une grande quantité des excrémens qui devroient sortir par les pores de la peau, soit par l'intempérie & la disposition contre nature de l'air, soit par des fautes dans le régime, ou trop de complaisance pour ses passions, & que la transpiration insensible, loin d'augmenter pour évacuer cette grande quantité d'impuretés d'un caractere actif, volatil & salin-sulphureux, comme il auroit été nécessaire, vient à être totalement supprimée par le resserrement des tuyaux nerveux & excrétoires de la peau, il arrive que le mouvement de la sérosité excrémentitielle se tourne d'un autre côté & vers l'intérieur. Alors, comme dans les fievres catarrheuses cette sérosité se porte vers les parties glanduleuses des narines, du gosier & des bronches; dans les fievres gouteuses & rhumatisantes vers les membranes des muscles & des ligamens nerveux & glanduleux des articulations; dans les diarrhées vers les membranes des intestins; dans les fievres intermittentes, elle se dépose sur les visceres sécrétoires du bas-ventre, qui servent à purifier les liqueurs, comme le foie, le pancréas, les glandes & les membranes glanduleuses de l'estomac & des intestins.

Cette humeur maligne s'y rassemblant, vicie, corrompt & rend intempérées les liqueurs fermentatives, lymphatiques, salivaires & bilieuses, qui servent à la digestion, & à la préparation du chyle, lesquelles s'amassent surtout dans la cavité du duodénum, fermentent ensemble, & se mêlant avec les crudités que produisent les mauvaises digestions, acquierent par ce séjour un caractere plus mauvais, & très-ennemi des parties nerveuses. Les liqueurs ainsi corrompues pénétrant successivement dans le sang, tant par les pores que par les vaisseaux lactés, étant portées au cerveau, & aux membranes qui enveloppent la moelle de l'épine, excitent par leur qualité ennemie un spasme universel des vaisseaux & des parties nerveuses, qui constitue l'essence de la fievre.

En effet, la fievre n'est autre chose que l'affection & l'effet du genre nerveux affecté contre nature; car tous les symptomes qui tourmentent le malade dans le commencement de l'accès, c'est-à-dire, la douleur de tête & du dos, surtout vers la premiere vertebre des lombes, la douleur contendante de tous les membres, l'extreme lassitude & l'abbatement, le froid & le frisson qui secoue quelquefois tout le corps, les inquiétudes cruelles des parties voisines du cœur, la difficulté de respirer accompagnée d'agitations involontaires, le resserrement, la vitesse, la petitesse & l'inégalité du pouls, le vomissement ou les efforts pour vomir, la soif qui dévore souvent le malade pendant le froid, le resserrement opiniâtre du bas-ventre, ou son relâchement, les envies continuelles d'uriner qu'on sent quelquefois, l'aliénation de l'esprit & des sens que j'ai souvent remarquée dans les vieillards, & surtout lorsqu'ils sont attaqués de la fievre-quarte, font assez connoître que le systeme des nerfs est grievement blessé & affecté. Or tandis que le resserrement de l'habitude du corps, qui arrive pendant la durée de ces symptomes, repousse le sang vers l'intérieur, & les grands vaisseaux, les poumons, la tête & le cœur, son abondance excite ce muscle à se contracter plus vite, & à faire des pulsations plus violentes; ce qui fait que le sang passe avec plus de vitesse & de force dans les vaisseaux, que le mouvement des arteres est plus vite & plus vif, & que la chaleur devenant plus forte, les spasmes des parties nerveuses se calment, que la matiere qui les cause est chassée, que le sang recommence à aborder à l'habitude du corps, & que la peau venant à s'ouvrir par son relâchement, la sueur se fait un passage.

Telle est la maniere dont se forme le premier accès de la fievre, & voici comme je conçois son retour après quelque-tems.

Cette matiere formée de liqueurs bilieuses & lymphatiques salivaires corrompues, & de la masse indigeste des alimens, cette matiere fébrile, dis-je, qui séjourne principalement dans le duodénum, ne passe pas toute entiere, & tout à la fois dans le sang & le systeme des nerfs; elle ne le fait que successivement. D'ailleurs ce qu'il reste de ce ferment fébrile, qu'on me passe cette expression, reçoit sans cesse une nouvelle nourriture des liqueurs impures qu'apportent le foie, le pancréas & les glandes du Duodénum. Il y a plus, le mouvement intestin, qui augmente prodigieusement pendant l'accès, réduit le sang & la sérosité en impuretés mucilagineuses, salines, sulphureuses, qui ne sortant pas entierement pendant l'intermission, demeurent dans le corps, & ne font que corrompre de plus en plus les liqueurs lymphatiques salivaires & la bile.

Ajoutons, ce qui n'a été, que je sache, remarqué par personne, que dans le tems de l'intermission le pouls est très-foible & languissant, & que les parties intérieures & la peau sont plutôt froides que chaudes, ce qui est une preuve évidente que la transpiration est languissante, & qu'elle n'est pas assez considérable pour faire sortir la quantité de liqueurs excrémentitielles qui se trouvent dans le corps. Enfin il est très-vraissemblable que le ton, la force & les fonctions de cet excrétoire universel nerveux, fibreux & vasculeux, la peau en un mot, sont dérangés & détruits par les violentes contractions spasmodiques si contraires, auxquelles elle est exposée, c'est-à-dire par le resserrement considérable, accompagné d'une chaleur brûlante, suivi d'un relâchement excessif, & que cette opération si salutaire de la transpiration insensible, se fait mal pendant tout le tems de la fievre, & que la dépuration du sang & des humeurs, devient fort languissante. Toutes ces causes concourant, il est aisé de concevoir qu'un

nouveau foyer s'amassant insensiblement, & acquérant au bout d'un certain tems une force suffisante, il survient un nouvel accès.

Si le retour de l'accès dans les fievres intermittentes, se fait en tems plus ou moins éloignés, c'est-à-dire, si l'accès vient tous les jours, tous les deux ou quatre jours, s'il change quelquefois de caractere & de période, s'il double même quelquefois, j'attribue uniquement cette différence à celle des impuretés, soit relativement à leur quantité, soit à leur caractere plus ou moins fixe ou volatil, & à leur abord plus ou moins considérable dans les premieres voies; enfin à l'état & à la disposition des visceres, & surtout du foie, de la rate & du pancréas. C'est ce qui paroît constant par ce qui est arrivé l'année derniere, où par rapport à la chaleur & à la sécheresse constante de l'Eté & de l'Automne, presque toute l'Allemagne a été affligée de fievres quotidiennes, tierces, quartes, simples & doubles, c'est-à-dire, irrégulieres, par la seule raison que les humeurs & les visceres étoient différemment constitués, à raison du tempérament & du genre de vie des personnes qui en furent attaquées.

Après avoir expliqué la génération & la nature des fievres, il faut parler des secours propres à les combattre, entre lesquels le *quinquina* mérite le premier rang. Examinons donc à fond ses principes, & les effets avantageux ou nuisibles qu'il produit dans le corps. Entre les principes de cette écorce, il faut d'abord placer au premier rang le principe astringent. On le connoît au sentiment d'astriction qu'il laisse sur la langue, soit qu'on goûte sa poudre, son infusion dans l'eau bouillante, ou sa teinture tirée avec l'esprit de vin le plus pur. L'existence de ce principe est encore prouvée par une expérience chymique. Car la solution de cette écorce noircit & prend la couleur de l'encre, par l'addition du vitriol, comme il arrive à tous les autres astringens.

Le second principe qu'il renferme, est l'amer qui est d'une nature entierement apéritive, ce qui le rend très-propre, suivant tous les Medecins, à surmonter les fievres. En effet, presque tous les amers, comme les feuilles d'absinthe, de chardon béni, de fumeterre, de petite centaurée, la racine de gentiane rouge, le bois couleuvrin, fournissent des fébrifuges puissans.

Le troisieme principe du *quinquina*, qui est très agréable à la nature, est le principe balsamique, qui se manifeste moins à l'odeur & au goût de la poudre, que par l'eau qu'on tire par sa distilation dans l'esprit de vin.

Le quatrieme principe, est le terrestre fixe, qui reste après la solution & l'extraction, principe qu'on a presque toujours négligé jusqu'à présent, & qui est cependant d'une grande efficacité pour corriger, émousser & envelopper l'acrimonie de la matiere fébrile, surtout bilieuse, de la même maniere qu'on sait que les absorbans terreux, comme les coquillages, la nacre de perles, la terre sigillée & les coraux, ont beaucoup d'efficacité pour arrêter les fievres. Ce simple agit donc par toute sa substance, pour parler comme Galien, & contient plusieurs principes propres à opérer la guérison des fievres, qui se trouvent rarement, ou même jamais dans aucun autre médicament. On se trompe donc lourdement, & c'est une erreur grossiere, de croire que la qualité fébrifuge du *quinquina* dépend uniquement de sa qualité astringente.

La théorie & la pathologie des fievres que nous avons rapportée ci-devant, & les vrais principes de notre fébrifuge, font connoître le chemin le plus naturel pour traiter convenablement les fievres intermittentes, & de quelle maniere on peut employer le *quinquina* à l'avantage des malades. Nous avons dit en effet ci devant que le foyer, ou la cause matérielle des fievres intermittentes, composé du mélange abondant d'une bile corrompue, de la liqueur salivaire, & des crudités occasionnées par les mauvaises digestions, est fortement attaché aux premieres voies, & surtout aux sinuosités du duodenum, & que passant peu-à-peu de-là dans le sang & le systême des parties nerveuses, il excite les mouvemens spasmodiques fébriles. Un Medecin dogmatique doit donc avoir pour objet dans la cure, de tempérer, d'émousser & de faire sortir cette matiere morbifique, & de l'empêcher de se rendre davantage & en plus grande quantité des glandes & des canaux biliaires dans le siége de la maladie. Or nous estimons qu'un usage éclairé de l'écorce du Perou, satisfait à toutes ces indications, sinon en tout, du moins pour la meilleure partie.

Je conviens que notre fébrifuge est peu avantageux, lorsque les premieres voies sont remplies d'une quantité d'impuretés visqueuses, acides & ténaces; qu'en les rendant encore plus épaisses & moins mobiles, & en même-tems en arrêtant par sa vertu astringente l'évacuation des excrémens grossiers, il devient fort nuisible; qu'étant donné dans ces circonstances, non-seulement la matiere fébrile est retenue dans le corps, mais que les douleurs tensives & les inquiétudes des parties voisines du cœur augmentent, comme je l'ai souvent observé dans les malades qui avoient été longtems attaqués de la fievre quarte, surtout les vieillards & les enfans, & quand on a donné trop souvent le *quinquina* & à trop fortes doses. C'est pourquoi il est alors beaucoup plus à propos & plus sûr, ou de n'en faire aucun usage, ou de ne le faire qu'après celui des remedes propres à diviser, inciser & évacuer par les selles les humeurs épaisses, visqueuses & ténaces. Ceux des sels qui remplissent parfaitement bien cette vue, sont le sel ammoniac dépuré, le sel digestif de Sylvius, le tartre vitriolé, l'arcanum duplicatum, le sel de Glauber & celui d'Epsom. Les plus sûrs sont pourtant ceux qui se tirent des eaux minérales, comme celui de Sedlitz ou d'Epsom, qui donnés à bonne dose, comme d'une demi-once dans une suffisante quantité d'eau, en en répétant plusieurs fois l'usage de suite, suivant les circonstances, évacuent parfaitement le canal des intestins des humeurs visqueuses qu'il contient. Les amers ont aussi beaucoup d'efficacité pour diviser, déterger & évacuer les sucs mucilagineux, ténaces & acides; & l'on se trouve bien dans cette vue des extraits de petite centaurée, de gentiane rouge, de chardon-béni, de l'usage de l'absinthe, de la rhubarbe, de l'aloès bien corrigé & adouci, qui donnés pendant l'intermission dans un menstrue lixiviel aqueux, dans le vin ou l'esprit de vin, font un très-bon effet. Après ces préliminaires, on peut employer sûrement notre écorce mariée aux remedes qui peuvent aider son opération, soit pour empêcher le trop grand abord des liqueurs corrompues dans les premieres voies, soit pour faciliter la transpiration.

Il en est de même lorsque le foyer de la fievre est fourni par des crudités provenues de mauvaises digestions mêlées avec une bile & une liqueur salivaire corrompues; car la raison nous enseigne, & l'expérience le confirme, qu'avant que d'en venir aux spécifiques fébrifuges & fortifians, il faut débarrasser les premieres voies de l'amas d'humeurs acides, bilieuses & corrompues qui s'y est fait. Or pour y réussir, il n'y a rien de mieux que les émétiques doux, ou les remedes qui évacuent en même-tems par haut & par bas, évitant tous les purgatifs acres & violens, & tous les forts émétiques, qui sont très-ennemis du ventricule & des parties nerveuses, qui abattent les forces, & augmentent plutôt les mouvemens déréglés qu'ils ne les diminuent. Nous nous servons pour cet effet avec succès de la manne à la dose d'une ou deux onces, aiguisée d'un ou deux grains de tartre émétique, qu'on fait dissoudre dans une suffisante quantité d'eau de fontaine. Ce remede évacue très-doucement, & cependant efficacement, par haut & par bas, & remplit parfaitement l'indication, comme beaucoup d'expériences nous l'ont appris. On peut ensuite employer notre fébrifuge avec plus d'avantage & de succès.

Mais

Mais toutes les fievres ne demandent pas ces précautions; car il y en a beaucoup, comme les bilieuses, quartes & tierces d'été, doubles, continues, & accompagnées de graves & cruels symptomes, qui sont ordinairement produites après de longues chaleurs & sécheresses par une bile trop acre, chaude & volatile; & pour fixer cette matiere, l'adoucir, l'émousser, & empêcher son trop grand abord vers les intestins, le *quinquina*, surtout employé en poudre, & mêlé aux absorbans & aux nitreux, fait des merveilles, & par cette raison doit être donné après peu d'accès; & nous avons vu plusieurs fois que son usage a été suivi de déjections bilieuses abondantes, surtout dans des corps d'une constitution bilieuse & colérique; évacuations qui ont si bien réussi, que la fievre n'a pas tardé à se dissiper.

Si la doctrine que nous venons d'établir est fondée sur l'expérience, ce n'est pas moins sur ce fondement que nous assurons que cette écorce entretient & aide la transpiration, & que sa vertu fébrifuge consiste en bonne partie, sinon principalement dans cette opération; car nous avons déja remarqué, que lorsque cette évacuation salutaire vient à s'arrêter, & que les impuretés qu'elle doit faire sortir refluent dans l'intérieur, elles fournissent d'autant mieux la cause premiere des fievres intermittentes, qu'il y a dans le sang & les humeurs une plus grande quantité d'excrémens bilieux. Le rallentissement de la transpiration pendant l'intermission, donnant occasion à un nouvel amas des mêmes impuretés, donne lieu à un second accès, & en fournit la matiere. Quant aux rechutes, elles n'ont d'autre cause que la suppression de la transpiration qui empêche la sortie de la matiere morbifique; & c'est ce qui arrive principalement lorsque la fievre étant à peine guérie, on s'expose inconsidérément à un air froid & humide, dans le voisinage des eaux, dans des lieux bas, dans des Eglises voûtées, ou aux vents du Nord. C'est aussi la plus grande liberté de la transpiration pendant l'été qui fait que les tierces & les quartes de cette saison se guérissent plus aisément que celles de l'automne; & que les plus chroniques & les plus opiniâtres, même des fievres quartes, qui ont duré pendant l'automne, l'hiver & le printems, se guérissent d'elles-mêmes & sans remedes aux approches du solstice d'été. C'est enfin par la même raison qu'on voit, comme l'attestent des Observations rapportées par des Auteurs dignes de foi, que souvent un violent exercice du corps poussé jusqu'à la sueur, soit en dansant, sautant ou montant à cheval, & que la sueur procurée par le bain & une grande quantité de vin, ont surmonté & guéri des fievres intermittentes très-opiniâtres.

L'utilité, & même la nécessité de cette évacuation, est telle dans la cure des fievres, qu'il faut maintenant faire connoître comment notre écorce mérite d'être en recommandation à ce titre. Il paroît que sa vertu astringente, qu'on croit communément plus propre à resserrer les pores de la peau, & à supprimer la transpiration, qu'à l'aider, est opposée à cette excrétion. Mais le *quinquina* n'a pas une vertu purement & simplement astringente; elle est plutôt fortifiante, à cause de son principe amer & balsamique. Car bien que les médicamens qui ont dans un degré éminent la vertu astringente, tels que les alumineux, les vitrioliques; & entre les végétaux, les racines de tormentille & de bistorte, ne soient point du tout à mépriser dans les fievres intermittentes, lorsqu'on les emploie dans les tems & avec les précautions convenables, surtout lorsqu'après leur usage on boit tout de suite une infusion ou une décoction chaude, & qu'on fait de l'exercice: la nature & les vertus des fortifians sont bien différentes; car leur effet dépend moins de leur principe terreux & astringent, que du balsamique amer, lequel agit sur les parties solides de nos corps qui ont perdu leur ton, en leur donnant la force, la vigueur, la tension & la puissance de se mouvoir, de maniere que le mouvement de toutes les liqueurs vitales, qui dépend principalement de celui des solides, se fait plus promptement, plus vîte & plus librement dans le tissu entierement vasculeux du corps; mouvement toujours suivi avec beaucoup d'avantage d'une abondante excrétion des impuretés par l'insensible transpiration; ce qui rend les fortifians d'un usage beaucoup plus sûr que les remedes purement astringens. En effet, les médicamens pris dans la classe des fortifians & légerement astringens, qui ont en même-tems une vertu peu balsamique, font très-bien dans la cure des maladies longues & difficiles, & l'emportent de beaucoup sur les autres; & c'est pour cette raison que les décoctions des plantes nommées vulnéraires, comme sont le fraisier, la sanicle, la melisse, l'aigremoine, la véronique, la scabieuse, le marrube, la pulmonaire, l'hépatique, la scolopendre, l'herbe aux écus, le plantain, la millefeuille, la verge d'or, les fleurs de pasquerette, de mille-pertuis, la pulmonaire de chêne, produisent un effet admirable, non-seulement quand il s'agit de consolider les blessures, mais dans les maladies longues & presque incurables, comme la cachexie, la phthisie, le scorbut, la jaunisse, le crachement de sang, en levant les obstructions des visceres, & aidant les excrétions languissantes. Cependant ces remedes n'agissent pas immédiatement sur les fluides, en corrigeant leurs vices, mais plutôt sur les solides, en leur rendant leur tension & leur force. On connoît aussi de nos jours la vertu particuliere de l'écorce de cascarille, qui est un peu plus chaude & plus balsamique que le *quinquina*, pour arrêter les flux trop considérables, même les dysentériques; écorce, qui employée convenablement dans les fievres intermittentes, & même les fievres lentes qui proviennent du vice de l'estomac & de la digestion, produit de très-bons effets.

La vertu du *quinquina* est donc salutaire & recommandable par la force qu'elle donne au ton des solides, d'où s'ensuit une accélération considérable de la circulation du sang, & une augmentation des excrétions de toute espece, & notamment de la transpiration insensible qui se fait par les pores de la peau. Aussi l'expérience confirme-t-elle que son usage fait d'abord augmenter les forces, rétablit la vigueur du corps & de l'esprit, réveille l'appétit endormi, & fait cesser tous les symptomes fébriles. Ces effets remarquables & désirables ont été observés par d'autres que par moi. J'en appelle à l'expérience de Lister, de Bohn, de Sydenham, de Decker, de Bergerus, de Jones, de Morton & d'Aquin, qui attestent unanimement que le *quinquina* fortifie beaucoup l'estomac, aiguise l'appétit, ranime la chaleur du corps qui languit, rétablit les forces, & non-seulement provoque la transpiration insensible, mais même l'excrétion de l'urine & celle des excrémens grossiers, surtout lorsqu'il est nouveau. Ils remarquent enfin que tous les malades chez qui il a produit ces effets ont été radicalement guéris, sans avoir été par la suite sujets à aucun accident ou incommodité. Il faut pourtant avertir que ces opérations si avantageuses ne sont pas l'effet de la seule transpiration augmentée; car non-seulement j'ai remarqué plusieurs fois que les sueurs abondantes continuelles les jours d'intermission n'ont point empêché les accès de revenir, & n'ont point procuré le rétablissement des forces, ni de l'appétit: mais l'expérience fait connoître que ce qui provoque efficacement la sueur, n'est pas fort propre, ni fort avantageux pour arrêter les accès de fievre. Car il y a bien de la différence entre la sueur, qui vient souvent de l'abbattement des forces & de l'affoiblissement du ton de la peau, & la transpiration plus abondante que produit l'accélération de la circulation dans tout le corps, & que l'on reconnoît à la force & à l'égalité du pouls. Or la transpiration est moins l'effet des sudorifiques qui causent dans le sang un mouvement intestin de chaleur, que de ce qui raffermit & resserre le ton des solides, du cœur & des vaisseaux; effet que le *quinquina* produit dans un degré éminent.

Je ne prétends pourtant pas que ce remede seul augmente toujours & en tout tems la transpiration, en fortifiant & accélérant la circulation du sang dans tous les fébricitans. Car il faut que le corps soit bien disposé, que les voies & les vaisseaux excrétoires soient dégagés & libres de spasmes, que les humeurs soient déliées & fluides, & non épaisses, visqueuses, ineptes au mouvement, & que la force du remede ne soit point altérée ou par le transport, ou par la mauvaise disposition des liqueurs des premieres voies; car il en est de notre écorce comme des martiaux bien préparés, qui, comme lui, fortifiant le ton des solides, & accélérant en conséquence la circulation de toute la masse du sang & des humeurs, produisent des effets admirables dans la cure des maladies invétérées & opiniâtres, & ne les produisent pas toujours & infailliblement, mais seulement lorsque les solides & les fluides sont convenablement disposés à procurer les différentes excrétions. Or comme les remedes tirés du mars agissent en fortifiant & provoquant la transpiration; on voit sans peine pourquoi les fleurs de sel ammoniac martiales & celles de pierre hématite, employées avec ménagement, soit en substance ou en teinture tirée avec l'esprit de vin, le safran de Mars très-délié, la rouille de fer réduite en poudre impalpable, donnés avec prudence & circonspection, produisent presque le même effet que le *quinquina* pour appaiser les mouvemens fébriles; & pourquoi ces préparations causent un grand préjudice quand on s'en sert empiriquement, & sans égard aux corps, aux tempéramens, au tems & aux circonstances.

Une question intéressante à traiter, ou, pour mieux dire, un avis important, est qu'il est peut-être plus sûr & plus avantageux pour la réputation & la conscience du Medecin, de s'abstenir entierement dans la cure de toutes les maladies, & surtout des fievres intermittentes, de tous les remedes dont l'application demande tant de circonspection pour qu'ils ne deviennent pas nuisibles; & d'abandonner plutôt la principale partie de la cure aux soins de la nature, se bornant aux seuls remedes qui corrigent l'intempérie des humeurs & les rendent mobiles & fluides. Il est pourtant bon qu'on sache que cette politique n'est point toujours sure & avantageuse aux malades; car l'expérience nous apprend qu'il y a quelquefois des fievres intermittentes si rebelles & si opiniâtres, que le régime le plus exact, les remedes les plus sûrs & les mieux choisis dans la classe des tempérans, des délayans, des évacuans doux, & de ceux qui excitent la transpiration à la fin de l'accès, n'empêchent point la fievre de durer plusieurs mois, quelquefois pendant une année entiere, & même au-delà, & en conséquence le corps de s'amaigrir, & les forces de se détruire. Il y a plus; bien que ce traitement diminue un peu la fievre, la grande foiblesse que sa longueur laisse dans les visceres, foiblesse, qui, suivant Celse, est en butte à toutes sortes d'infirmités, est cause que la plus légere faute de régime fait aisément revenir les mouvemens fébriles, bien qu'avec moins de violence; ou que d'autres maladies, comme la cachexie & la fievre lente, surtout si l'on a pris trop d'alimens, prennent leur place; ce qui fait que ceux-mêmes qui sont les moins partisans du *quinquina*, & Baglivi lui-même dans le passage cité plus haut, sont obligés d'avouer qu'on peut user de notre écorce sur la fin, quand la fievre a miné les forces pendant long-tems, & cela pour fortifier l'estomac & tout le corps. En effet, il y a plusieurs maladies considérables, surtout de celles qui sont causées par l'abondance & l'impureté des liqueurs, que la seule abstinence, ou le retranchement total des alimens, pourroit heureusement guérir & prévenir: mais comme il y a peu de personnes qui aient assez de courage pour se servir de ce moyen, il faut avoir recours à la saignée, qui est bien moins sûre que l'abstinence. Qu'on ait soin du moins de s'y prendre, de maniere à ne porter aucun préjudice au malade.

Une autre raison dont beaucoup de personnes, & même des Medecins savans, se servent pour rendre suspect l'usage de notre écorce, est que ces sortes d'astringens & de fortifians, arrêtent bien les mouvemens & les accès des fievres, mais n'emportent point leur cause & leur matiere, qui par la suite produit des rechutes, ou d'autres maladies plus dangereuses. Mais nous avons prouvé plus haut que les principes du *quinquina* sont tels, que, si on l'emploie à propos, dans l'ordre & le tems convenables, & marié avec d'autres remedes appropriés, non-seulement il calme les mouvemens fébriles, mais il emporte leur cause, en excitant la transpiration, & rétablissant le ton des parties. Je vais même plus loin: il y a souvent des cas où il convient de calmer les mouvemens maladifs, même fébriles, en laissant pendant quelque-tems la cause tranquile. Il y a, par exemple, des accès si violens dans la fievre tierce continue, & la double tierce, que les forces s'épuisent par les insomnies & la chaleur continuelle, le corps est incapable de résister long-tems à la force du mal. Dans ces circonstances, il est non-seulement utile, mais même nécessaire de suspendre pour un tems ces mouvemens pernicieux, pour pouvoir appliquer plus utilement les remedes propres à détruire la cause de la maladie, soit correctifs ou évacuans, qui ne font rien, ou qui operent un effet tout contraire à celui qu'on souhaite, pendant la violence de l'accès, & dans le désordre total de l'œconomie des mouvemens & des fonctions naturelles.

On fait contre l'usage du *quinquina* une autre objection qui paroît beaucoup plus importante que les précédentes. L'expérience, dit-on, apprend que beaucoup de malades qui ont usé du *quinquina*, sont tombés dans des maladies graves & même incurables, comme fievres lentes & hectiques, cachexie, hydropisie ascite & tympanite, contractions de nerfs, passions hypocondriaques chez les hommes, hystériques chez les femmes, & mouvemens convulsifs & épileptiques chez les enfans. Il faut convenir de bonne foi que ces maladies dangereuses sont souvent les suites des fievres intermittentes: mais il n'est pas également clair & certain d'où elles proviennent; & cette question mérite bien d'être éclaircie. Pour y parvenir il faut commencer par poser pour principe, qu'avant la fievre les humeurs & les visceres y avoient beaucoup de disposition. Ajoutons les fautes de régime & la mauvaise maniere de se conduire, les violentes passions de l'ame, & peut-être l'usage imprudent du *quinquina*, souvent donné mal-à-propos, quant à la quantité, au tems & à la dose. Mais s'ensuit-il de-là qu'un usage prudent & circonspect de ce remede soit la seule & unique cause de ces mauvais effets, & que le *quinquina*, soit un remede suspect, infidele & nuisible?

Outre cela il n'est que trop constant que les remedes qui ont beaucoup d'efficacité, la saignée, les émétiques, les purgatifs, les opiatiques, les mercuriels, les martiaux, les remedes tirés de l'or & de l'antimoine, les sels volatils des animaux, les étuves, les spiritueux, employés empiriquement, sans distinction, & sans attention aux circonstances, peuvent tuer le malade, ou lui porter un préjudice mortel: conclura-t-on de-là qu'il faut bannir ces remedes de la Medecine, & qu'ils ne doivent jamais être employés? Non: mais on en conclurra avec raison, que puisqu'ils sont également capables de nuire & de faire du bien, il faut les employer avec toute la prudence nécessaire. Mais ce raisonnement est encore plus vrai du *quinquina*, dont l'activité ne peut être comparée à celle des remedes dont nous venons de parler; car ils renferment dans leur masse quelques parties qui en petit volume sont capables de causer subitement de grands changemens dans le corps: mais il n'en est pas de même du *quinquina*, dont il faut prendre successivement une quantité assez considérable comme quelques onces, pour en sentir les effets; & d'ailleurs on a tout lieu de

regarder le *quinquina* comme un remede qui n'est en rien contraire à la nature de l'homme, puisqu'on l'emploie avec succès dans les maladies, où les forces sont affoiblies, & le systeme des nerfs attaqué, aussi ne le donne-t-on pas seulement dans les fievres: mais l'expérience nous apprend qu'on s'en sert avec beaucoup de succès dans le cours de ventre, le vomissement, la dyssenterie, les maladies hypocondriaques & hystériques, & les douleurs de la goute, pour fortifier le ton du ventricule, des intestins & des parties nerveuses.

Enfin, presque tout le monde convient que la fievre étant presque surmontée par les efforts de la nature, on peut employer avec succès notre fébrifuge, pour calmer les mouvemens fébriles qui sont devenus comme habituels: mais ceux qui regardent la fievre comme un remede, dont la nature se sert avec sagesse pour surmonter les causes qui mettent la vie en danger, disent qu'on ne peut donner avec sûreté le *quinquina* au commencement, c'est-à-dire, après un ou deux accès seulement, persuadés qu'ils sont que son usage dérange l'intention salutaire & avantageuse de la Nature. Mais l'expérience à qui il appartient de décider en Medecine, & qui l'emporte sur tous les raisonnemens, nous montre clairement que cette crainte est tout-à-fait chimérique; car une infinité d'observations m'ont appris que des malades attaqués de fievres tierces épidémiques, dont les accès commençoient avec des symptomes très graves, ont été guéris très-heureusement par la méthode suivante, qui consiste à évacuer par haut & par bas, après le troisieme ou le quatrieme accès, & à donner le lendemain en dose, ordre & tems convenables, un électuaire fébrifuge avec le *quinquina*, qui a guéri radicalement la fievre après le second ou le troisieme accès suivant, surtout quand après l'usage de ce remede, on a rendu, par un exercice convenable, la transpiration plus considérable, & en même tems fait usage de médicamens fortifians. Il y a plus: je puis assurer de bonne foi; & un grand nombre d'observations me l'a prouvé, que le *quinquina* a beaucoup plus de peine à guérir, & demande beaucoup plus de précautions, lorsque la fievre a duré pendant quelques semaines, ou quelques mois, que lorsqu'elle est plus nouvelle; parce que plus la fievre est longue, plus il s'amasse de parties excrémentitielles produites par la dissolution qui est l'effet du mouvement intestin & chaud du sang, & qu'il est plus difficile de les corriger & de les faire sortir.

Cette façon de penser est conforme au sentiment de plusieurs Medecins extremement habiles. Je me contenterai de citer Bohn qui l'a établie au long dans une Dissertation qui a pour titre *de Fuga Febrium minus suspecta*, & Bergerus, qui dans la sienne, qu'il a intitulé *de Chinchina ab iniquis Judiciis vindicata*, s'exprime de la maniere suivante.

Je ne puis approuver cette prétendue précaution de Sydenham, qui trompé par un préjugé vulgaire, dit qu'il ne faut point donner le *quinquina* avant que la fievre se soit d'elle-même un peu adoucie, de peur de mettre en danger la vie du malade, en empêchant tout-à-coup le mouvement du sang, qui fait tous ses efforts pour se purifier au moyen de la fermentation. Padus, Donzellius, Lister, Morton, Jones, & surtout Bohn, ont bien plus de raison quand ils disent « qu'après avoir « fait précéder au besoin les évacuans, & surtout les « émétiques, il faut, dès le commencement de la ma- « ladie, avant que la fievre ait jetté des racines, & af- « foibli les liqueurs, les visceres & les forces, em- « ployer le *quinquina*, qui la diminue & la surmonte. « Il n'y a rien dans cette conduite qui doive faire crain- « dre les rechutes, & les maux que Baglivi reproche « au *quinquina*; puisque la fievre feroit plutôt propre « à donner lieu à une guérison incertaine, & à l'impu- « reté des liqueurs, & que l'usage du *quinquina*, qui « vient heureusement au secours, emporte la cause de « ces maux & la fievre, comme la raison l'enseigne & « l'expérience le confirme; ce qui est si vrai, que Bohn « que j'ai déja cité, assure qu'aucun de ceux à qui il a « donné le *quinquina* dès le commencement, & empor- « té la fievre par son moyen, & le nombre en est très- « considérable, n'en ont ressenti aucun mal. »

Pour faire connoître la maniere d'employer sûrement, à-propos & efficacement le *quinquina* dans les fievres, nous terminerons cette dissertation par des préceptes & l'indication de quelques précautions salutaires, au moyen desquelles, si on s'y conforme exactement, il sera difficile que le quinquina nuise.

Il ne faut jamais donner le *quinquina* qu'après avoir bien nettoyé les premieres voies des impuretés dont elles sont remplies; ce qu'on fait au mieux au moyen des sels déterfifs, seuls, ou mariés en quantité convenable avec un laxatif, ou un émétique approprié. Il faut aussi se garder de l'employer, surtout en quantité, lorsque les visceres du bas-ventre sont engorgés ou obstrués de sang & d'humeurs: alors il convient de commencer par résoudre les obstructions, & lever les embarras, à quoi l'on réussit parfaitement par la boisson des eaux minérales, au moyen des sels neutres & amers, des eaux minérales chaudes & froides, avec la rhubarbe mêlée avec le sel de tartre, ou sa terre foliée, ou des bouillons altérans composés de racines & de plantes apéritives, enfin par un exercice convenable & suffisant.

Il ne faut pas se presser d'attaquer une fievre intermittente, dans un corps évidemment pléthorique, cacochyme, cachectique ou hypocondriaque, ou après des évacuations critiques, sanglantes, supprimées; il convient dans ces circonstances, d'écarter les obstacles par des saignées suffisantes, des élixirs balsamiques tempérés, des pilules balsamiques polychrestes, entremêlant l'usage de sels neutres amers, & de regarder les mouvemens fébriles, comme un remede propre à remédier à ces vices, & de ne jamais les étouffer.

Il faut encore de bien plus grandes précautions, lorsque les corps à qui on doit donner notre fébrifuge, sont épuisés de sang & de force, qu'ils sont vieux, sujets aux passions de l'ame, que les fievres mêmes tendent à l'hectique continue, ou à la fievre lente, que le bas-ventre est paresseux, les urines ténues & sans sédiment, qu'il y a gonflement des hypocondres, & qu'il s'agit d'une fievre d'Automne ou d'Hiver opiniâtre; dans ces circonstances, il est bien mieux de calmer les mouvemens fébriles, s'il y en a, par de doux évacuans & fortifians, jusqu'à ce que, ce qui arrive souvent, le changement de lieu, plus d'exactitude dans le régime, le regne d'un air pur, serein, léger & chaud fassent fuir d'eux-mêmes les accès.

Comme rien ne contribue plus à l'usage salutaire & avantageux de notre remede que de le donner dans la forme, la dose, le tems, & avec le régime convenables, je remarque,

1. Quant à la forme, qu'il faut d'abord choisir l'écorce pure, solide, d'un bon goût, & sans aucune odeur de moisi ou de passé. On réduit le *quinquina* ainsi choisi, en poudre impalpable, on le donne dans toutes sortes de véhicules, en substance, & sans aucune addition. Mais si cette maniere de le prendre épouvante quelque malade, on peut le réduire en électuaire avec l'eau & le sucre seul. Je puis assurer de bonne foi, après beaucoup d'expériences, que j'ai toujours trouvé cette méthode plus avantageuse & plus efficace, que toute autre préparation, même que ne l'a été le *quinquina* mélangé avec quelqu'autre ingrédient que ce soit.

Lorsque l'estomac est en même tems évidemment foible, & qu'il répugne au *quinquina*, on le donne infusé à la maniere du thé dans l'eau ou le vin, avec un peu de canelle, pour en rendre le goût plus gracieux; & on

l'adoucit à volonté avec le sucre. On prend cette infusion chaude ou froide, pourvû que ce soit en quantité suffisante. Lorsque le malade est pressé par une fievre bilieuse accompagnée de beaucoup de chaleur, il convient d'y mêler un quart de nitre purifié; & lorsqu'on a lieu de craindre son adstriction par rapport au soupçon d'obstructions & d'engorgemens dans les visceres, il faut le marier, soit qu'on le donne en forme liquide ou solide, avec des sels lixiviels, & surtout alcalis, qui corrigent & adoucissent parfaitement sa vertu astringente. On peut en conséquence préparer sur le champ une liqueur fortifiante & fébrifuge, d'un usage très-sûr, en faisant bouillir une once d'écorce de *quinquina* avec deux gros de sel de tartre dans une chopine d'eau mêlée avec du vin. Je me suis aussi servi très-utilement, depuis que j'exerce la pratique, pour dompter la fievre, de l'électuaire suivant.

Prenez *de rob de sureau, une once;*
de quinquina, six gros;
d'extrait de camomile commune, } *de chacun un gros & demi;*
de nitre dépuré, }
d'antimoine diaphorétique, }
de julep rosat, une quantité suffisante;

2. Voici les avis que je crois devoir donner quant à la dose de ce remede. Je ne conseille jamais de le donner à la fois en grande quantité, comme d'un gros, ou d'un gros & demi; il est beaucoup plus à-propos d'en donner après l'accès fini, c'est-à-dire pendant l'intermission, & à différentes reprises, un ou deux scrupules, dans l'espace de trois heures, buvant par-dessus une suffisante quantité d'eau, de décoction, de bouillon, ou de biere; on peut même le donner avec les alimens. L'opération de ce remede est merveilleusement aidée par le mouvement & l'exercice du corps, qui provoque parfaitement la transpiration insensible, si nécessaire à la guérison des fievres, & qui empêche toute astriction suspecte, ou toute coagulation des humeurs.

3. Quant au tems, voici ce qu'il convient de remarquer. Il faut employer le *quinquina*, comme nous venons de le dire, au moins pendant une semaine. Alors la fievre étant enlevée & l'appétit revenu, on ne le donne qu'une fois par jour, & enfin de deux jours l'un.

Il y a encore quelques précautions dont on ne peut se dispenser en traitant la fievre avec le *quinquina*.

1. Lorsque le ventre est resserré pendant qu'on en use, il ne faut l'exciter d'abord que par un lavement émollient & légerement irritant, & s'abstenir des purgatifs, de peur des rechutes; parce que leur usage rappelle vers l'intérieur la matiere de la transpiration, & les humeurs excrémentitielles vers les intestins. On peut ensuite employer la manne & la crême de tartre, ou les pilules balsamiques de Becher, celles de Stahl ou les miennes, avec quelque sel apéritif, qu'on fera prendre vers le milieu & sur la fin du tems, de maniere qu'après l'évacuation on donne toujours une dose de l'électuaire fébrifuge.

2. La fievre ayant entierement cessé, il faut entretenir encore pendant quelque tems la liberté de la transpiration, éviter avec soin l'air froid, le vent du Nord, tout froid extérieur, les lieux humides, & user d'élixirs amers, stomachiques, fortifians comme est le nôtre, qui pris le matin ou à dîner, sont extremement avantageux, non-seulement parce qu'ils fortifient l'estomac, mais parce qu'ils entretiennent la transpiration insensible.

Je ne puis, en finissant, m'empêcher de parler du sort qu'a eu cette Dissertation. Il en a paru une à Francfort sur l'Oder, directement opposée à la doctrine que j'établis dans celle-ci, puisque l'objet de l'Auteur est de prouver que l'usage du *quinquina* est toujours nuisible dans les fievres, bien qu'employé avec toutes sortes de précautions. Il n'y a point d'efforts que son Auteur, assez connu par le goût qu'il a de contredire à tort & à travers, ne fasse, pour prouver que le *quinquina*, avec quelque circonspection qu'on le donne, est un remede infidele, suspect & nuisible en lui même. Je n'ai pas cru qu'il fût à propos d'y répondre, dans la persuasion où je suis que les gens versés dans l'art, s'appercevront aisément de la foiblesse de ses argumens: mais j'ai cru devoir donner ici quelques avis à ce sujet en faveur des jeunes Medecins que la diversité des sentimens jette aisément dans l'embarras.

Le fondement de toutes les raisons qu'on allegue contre le *quinquina* dans cette dissertation, n'est autre chose que l'hypothese bien connue de Stahl, que l'ame raisonnable produit les mouvemens fébriles pour une fin salutaire, c'est-à-dire, pour faire sortir du corps la cause de la fievre, & que son opération ne doit point être empêchée, surtout au moyen des astringens, du nombre desquels est le *quinquina*. Comme j'ai solidement réfuté ce raisonnement dans ma Dissertation, je ne puis que m'étonner que l'Auteur de celle que je combats, fondé sur une hypothese, qui n'a pas même une entiere probabilité, ose nier & rejetter entierement une vérité de fait, ou une expérience établie & confirmée par une infinité d'observations & de cures faites par les plus habiles Medecins d'Allemagne & des Pays étrangers depuis un très-long-tems, & dans différentes circonstances, qui prouvent que le *quinquina* a été employé avec tout le succès possible dans des fievres chroniques, qu'aucun autre remede n'avoit pu surmonter. Y a-t'il rien de plus contraire aux regles du raisonnement que de vouloir juger de l'expérience ou des bons effets d'un remede, par des hypotheses qui n'ont d'autre fondement que l'imagination, ou même d'en juger par la seule raison? Pour procéder avec ordre, il faut commencer par s'assurer des faits, puis en chercher les raisons, & en composer en conséquence une hypothese. Il faut donc que ce grand Auteur, pour établir sa these, ait la bonté de nous montrer que le *quinquina*, employé avec toute la prudence & la circonspection possibles, a toujours & en tout tems été nuisible dans les fievres.

Quant à mon expérience, voici ce qu'elle m'a appris depuis plus de cinquante-cinq ans que j'exerce la Medecine, en différens lieux, & même en Westphalie, où les corps sont farcis de sucs épais & visqueux.

Je puis assurer que je n'ai remarqué ni maladies incurables, ni même aisément des rechutes, à la suite de l'usage du *quinquina* employé avec précaution, pourvu qu'on ait suivi un régime exact; & qu'au contraire il a toujours produit un effet sensible & certain. J'ajouterai que j'ai éprouvé trois fois ce remede sur moi-même dans des fievres intermittentes très-opiniâtres, contre lesquelles tous les autres remedes avoient été inutiles.

Je vais plus loin, & je certifie que le mauvais succès de la cure des fievres intermittentes, qu'autres Medecins ont entrepris, sans user du *quinquina* ou de la cascarille, m'a fait connoître que l'opiniâtreté à le rejetter rendoit quelquefois les fievres très-opiniâtres, & même faisoit tomber les malades dans des maladies chroniques très-violentes. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ceux mêmes qui méprisent si fort notre remede sont obligés d'y avoir recours, faute de savoir de quel côté se tourner.

Mais pour faire voir par le raisonnement même que ce n'est point, comme on l'avance faussement, à raison de son astringence que le *quinquina* appaise les mouvemens fébriles, & détruit la cause de la fievre; il

est nécessaire d'examiner plus particulierement la maniere d'agir de ce remede.

Il renferme des parties fixes, terrestres, astringentes & ameres, au moyen desquelles il est fébrifuge. Or, quelle est la personne instruite qui ne s'apperçoive pas qu'un remede ainsi composé est naturellement propre, lorsqu'on l'emploie à propos, à matter l'acrimonie caustique pénétrante de la bile qui est dans les premieres voies, laquelle produit surtout les fievres épidémiques, avant qu'elle pénetre dans la masse du sang, ou de-là dans tout le systeme des nerfs, & y excite des contractions spasmodiques qui constituent la fievre?

D'ailleurs, comme tout le monde convient de l'existence du principe fortifiant du *quinquina*, au moyen duquel il peut resserrer les parties relâchées, & raffermir celles qui ont perdu leur tension, est-il bien merveilleux qu'en augmentant la transpiration insensible, surtout pendant l'intermission, il fasse sortir du corps les restes de la matiere qui devoit produire un nouvel accès, & qu'il détruise de cette maniere toute la force de la fievre?

Maintenant nous convenons volontiers, que ce remede mal appliqué, sans aucun égard à toutes les circonstances de la maladie, à la nature du sujet, à la disposition des parties intérieures, à la cause de la fievre & aux autres dispositions maladives, au tems, à l'ordre, à la dose, peut faire beaucoup de tort au malade, & même lui causer des maux plus grands que la fievre dont il est attaqué : mais on ne peut conclure de-là, comme je l'ai déja remarqué, que l'usage de ce remede bien appliqué, soit nuisible : il s'ensuit seulement que le mauvais usage en est préjudiciable.

Et voici comment il peut nuire.

Lorsqu'on le donne pendant long-tems & à grandes doses, & qu'il trouve des obstructions dans les petits vaisseaux des visceres, & beaucoup d'humeurs visqueuses dans un sujet mal disposé, par rapport à l'engourdissement & à la pesanteur de ses fibres motrices; dans ce cas,à raison de sa vertu astringente & en mêmetems épaississante, il est très-capable d'augmenter le mal, & de produire des passions chroniques.

Voilà ce que j'avois à dire sur ce sujet, dans le dessein de faire connoître à tout le monde, que le *quinquina* n'est point aussi suspect & aussi redoutable dans les fievres & les autres maladies, que quelques gens se l'imaginent mal-à-propos; & qu'au contraire c'est un remede sûr, efficace & innocent, pourvu qu'il soit manié par un Medecin prudent & circonspect ; enfin que les accidens qui résultent quelquefois de son usage, sont moins causés par le remede même que par sa mauvaise application, par les fautes du malade, & par la négligence à détruire les restes de la matiere morbifique. Mais je le répete en faveur de ceux qui ne sont pas parfaitement au fait des principes de la Medecine dogmatique; je leur conseille très-sérieusement de s'abstenir entierement de tous les remedes énergiques, & même de celuici, de peur qu'ils ne fassent plus de mal que de bien. Hoffman.

M. Rushworth, Chirurgien à Northampton, a adressé une lettre imprimée au Maitre & aux Gouverneurs de la Sale des Chirurgiens à Londres, datée du 18 Octobre 1731. dans laquelle il leur apprend l'usage qu'il a fait du *quinquina* dans les mortifications.

« Je fus appellé, dit-il, en 1715. chez un homme qui « avoit le pié mortifié par une cause interne. La fie« vre étoit extremement forte & accompagnée d'un « pouls irrégulier, comme c'est l'ordinaire dans ces « sortes de cas. Je fis de profondes incisions à la partie « mortifiée jusqu'à l'os; je scarifiai tout autour ce qu'il « y avoit d'enflammé, & mis en usage les topiques or« dinaires; au moyen dequoi la fievre diminua, le « pouls devint non-seulement calme, mais encore ré« gulier, & il survint en peu de jours une suppuration « aux extrémités. Je fus obligé de confier le malade à « un Apothicaire : mais il me fit rappeller peu de tems « après, à cause que la fievre étoit revenue, & que la « mortification avoit fait du progrès. J'employai la « méthode précédente avec le même succès: mais tous « les premiers symptomes étant revenus pour la troisie« me fois, je les appaisai de nouveau par les mêmes « moyens. Je crus l'amputation de la jambe d'autant « plus inutile, que j'avois souvent éprouvé qu'elle « n'empêche point les rechutes, parce que le vice est « dans le sang & les humeurs. Mais la Providence « m'ayant suggéré d'employer le *quinquina* durant la « rémission de la fievre, son effet surpassa mes espéran« ces, la fievre ne revint plus, la jambe fut amputée, « & j'ai vu le malade joüir plusieurs années après d'une « santé parfaite. J'ai éprouvé depuis lors les bons effets « du *quinquina* dans de pareils cas ; ce qui ne m'a pas « peu satisfait. »

M. Rushworth fit réimprimer sa Lettre, & y en ajouta une autre pour le Chirurgien Amyand, datée du 5 Août 1732. dans laquelle il dit:

« Permettez-moi de vous faire observer, que pour avoir « abandonné trop-tôt le *quinquina*, la mortification « revint à un de mes malades au bout de cinq jours: « mais le lui ayant redonné, après avoir employé les « scarifications, il produisit les mêmes effets qu'au« paravant, & le malade joüit aujourd'hui d'une santé « parfaite. Il se porte même beaucoup mieux qu'il n'a « jamais fait, malgré la mauvaise habitude dont il « étoit, comme tous ceux qui le connoissent en con« viennent, quoiqu'il ait cinquante ans. »

Il dit à la page 35 du même imprimé:

« Je me crois obligé de notifier à tous les Chirurgiens ce « dont j'ai déja parlé à votre Compagnie ; savoir, « qu'on ne doit pas s'imaginer que le *quinquina* réussis« se dans toutes les mortifications, de quelque cause « interne qu'elles proviennent; car il ne vaut rien dans « quelques-unes, comme les Chirurgiens peuvent ai« sément se l'imaginer. »

On trouve dans le même imprimé une Lettre du Chirurgien Amyand, en date du 29 Juillet 1732. dans laquelle il fait part à M. Rushworth du succès que le *quinquina* a eu dans les mortifications.

« Je vous apprens, Monsieur, en réponse à celle qu'il « vous a plu m'écrire le 17 du courant, que j'ai donné « le *quinquina* dans toutes les mortifications, avec un « succès qui a engagé nos Messieurs à en faire usage. « J'ai actuellement entre mes mains un Gentilhomme « âgé de soixante-dix-huit ans, qui doit sa vie à ce « remede. Son cas fut d'abord une gangrene occa« sionnée par un phlegmon ; les remedes ordinaires « sembloient l'avoir mis à couvert de tout danger: « mais la fievre ayant continué sans rémission ni inter« mission, il survint un sphacele, dont le *quinquina* « seul arrêta les progrès ; de sorte qu'en moins de « vingt-quatre heures la séparation commença à se fai« re avec un pus loüable. Il est arrivé la même chose à « un Juif, dont le sphacele avoit gagné pendant trois « semaines, malgré tous les remedes que les Chirur« giens mirent en usage. »

« Je l'ai employé dans sept cas différens; & nonobstant « la variété des circonstances, il n'a pas laissé d'avoir « son effet. Je le donnai il y a quelques jours à M. De« lenor, Baigneur dans la rue Saint James, dont les « jambes étoient tombées en mortification ensuite de « plusieurs ponctions : il arrêta les progrès du mal en « moins de vingt-quatre heures, & les escarres com« mencerent à se séparer : mais comme le malade avoit

« la jaunisse, & qu'il étoit épuisé par des évacuations,
« elle s'empara de l'autre jambe & lui causa la mort.
« L'effet du *quinquina* a néanmoins paru si manifeste-
« ment dans ce cas & dans un grand nombre d'autres,
« que je ne doute point qu'il ne puisse guérir, ou du
« moins arrêter une mortification qui provient d'une
« cause interne, aussi sûrement qu'il emporte une fie-
« vre intermittente, Je suis, &c.

CLAUD. AMYAND.

M. Rushworth a donné le *quinquina* dans la rémission de la fievre, & M. Amyand dans l'état de cette maladie; ce qui ne l'a pas empêché de produire son effet, & ce qui prouve la différence qu'il y a entre ces especes de fievres & les intermittentes; car tout le monde sait qu'il ne vaut rien dans l'accès de ces dernieres.

M. Rushworth prétend que le *quinquina* ne réussit pas également dans toutes sortes de mortifications : mais M. Amyand a éprouvé le contraire. M. Rusbworth découvrit l'effet extraordinaire de cette écorce en 1715. & le communiqua, à ce qu'il dit, à plusieurs Medecins & Chirurgiens; cependant on n'en a jamais entendu parler, si ce n'est les années dernieres, que M. Amyand l'a mise en pratique. Ni celui-ci ni l'autre ne nous disent point en quelle dose ils l'ont donnée, combien de fois ils l'ont répétée, ni pendant quel tems ils l'ont continuée.

M. Jean Douglas rapporte le cas suivant comme un exemple des effets du *quinquina* dans les mortifications.

Je fus le 22 Avril 1732. à environ quinze milles de Londres, pour voir un Gentilhomme âgé d'un peu plus de cinquante ans, chez qui je trouvai le Docteur Newington de Greenwich & M. Wade, Chirurgien & Apothicaire de Dromley. Je lui trouvai le dos du pié droit mortifié vers les orteils du milieu, de la largeur environ d'un chelin, le bas de la même jambe extremement tuméfié & creusé dans quelques endroits, le pouls vif & la langue seche. Lui ayant demandé s'il n'avoit point reçu de meurtrissure, d'entorse ou de blessure, il me répondit que non : mais quelques-uns de ceux qui le soignoient se souvinrent de l'avoir oui plaindre peu de tems auparavant de ce qu'un soulier le blessoit; mais comme il n'y avoit aucun fond à faire sur ce rapport, nous conclûmes d'une commune voix que son mal procédoit d'une cause interne. Tout étant prêt, je commençai par scarifier la partie mortifiée, & à l'inciser jusqu'à l'os sans causer aucune douleur au malade. Je continuai ces incisions sur tout le dos du pié, qui étoit quelque peu enflé, sans qu'il les sentît, ce qui me surprit d'autant plus que la peau paroissoit parfaitement belle. J'incisai de même toute la partie antérieure du bas de la jambe, sans y trouver aucun sentiment; mais il en sortit une espece d'eau sanguinolente. Je poussai donc mes incisions jusqu'au dessous du genou, & pour lors le malade commença à se plaindre, & la partie rendit quelque peu de sang. J'appliquai dessus une fomentation très-forte, je pansai la plaie avec des plumasseaux armés d'un digestif & trempés dans de l'huile de térébenthine chaude, & appliquai par-dessus un cataplasme fait avec de la farine d'avoine, de la vieille biere & de la thériaque de Londres. On le mit ensuite au lit & le Medecin prescrivit l'ordonnance suivante.

Prenez *de confection de Raleigh*, *demi-dragme ;*
de poudre composée de pattes d'écrevisses, *de racine de serpentaire de Virginie*, } *de chaq. demi-scrupule ;*
de confection d'alkermès, autant qu'il en faut pour réduire le tout en un bol, qu'on prendra toutes les quatre heures, buvant par-dessus quatre cuillérées du julep suivant.

Prenez *d'eaux de lait*, *de cérises noires*, & *thériacale*, } *de chaque*, *trois onces ;*
de sirop de safran, *six dragmes.*

Faites un julep.

Il boira copieusement du petit-lait & de l'eau altérante de thériaque.

Dès que nous eumes passé dans une autre chambre, la compagnie me demanda ce que je pensois du cas de ce Gentilhomme. Je lui répondis que je le croyois en très-grand danger, non-seulement parce que son mal provenoit d'une cause interne, mais à cause qu'il avoit fait de grands progrès en peu de tems.

Le 23 Avril le Chirurgien Dickins, & M. Cheselden qu'on avoit fait appeller, se rendirent où nous étions dans la matinée. Ils dirent au malade, après l'avoir examiné, qu'on avoit fait pour lui tout ce qu'il convenoit de faire, que les progrès de sa maladie paroissoient arrêtés, & qu'il n'avoit qu'à persévérer dans la même méthode.

Le 24 son pouls étoit le même qu'auparavant, & la mortification parut ne faire aucun progrès.

Le Docteur Newington prescrivit ce qui suit.

Prenez *de confection de Raleigh*, *de pierre de contrayerva*, } *de chaq. un scrupule ;*
de sirop de safran, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on fera prendre au malade toutes les cinq heures avec quatre cuillerées du julep précédent par-dessus.

Le 25 Avril la fievre augmenta, le malade eut la langue seche & la mortification commença à gagner quelque peu. Je fis de profondes scarifications à la partie & la pansai à chaud.

Le 26 nous ne nous apperçumes point que la mortification eût fait plus de progrès.

Le Medecin mit par écrit ce qui suit.

Prenez *de décoction ordinaire pour les lavemens*, *huit onces ;*
d'huile de camomile, *de sirop violat*, } *de chaq. deux onces.*

Injectez ce lavement vers le soir.

Prenez *de poudre composée de pattes d'écrevisses*, *un scrupule ;*
de safran d'Angleterre, *de confection de Raleigh*, } *de chaq. demi-scrupule ;*
de sirop de clous de girofle, autant qu'il en faut pour un bol, à prendre toutes les six heures, avec quatre cuillerées du julep suivant par-dessus.

Prenez *d'eaux de lait alexitaire*, & *de mente*, } *de chaq. quatre onces ;*
d'eau thériacale, *trois onces ;*
de sirop de safran, *six dragmes.*

Faites un julep.

Le 27 la fievre augmenta, & la mortification gagna à travers les orteils vers la plante du pié, ce qui m'obligea à la scarifier & à la panser comme ci-devant.

Le 28 la mortification gagna toujours du terrein, aussi eûs-je recours au cautere actuel, avec lequel je brûlai tout ce qui étoit corrompu. Je ne m'apperçus point le

lendemain que le cautere eut produit son effet, car la mortification avoit gagné, ce qui me fit dire à ceux qui étoient présens, que je désespérois de la vie du malade. Ils me demanderent si je ne pourrois point le sauver en lui coupant la jambe. Je leur dis que non: mais en même-tems je leur conseillai d'envoyer chercher les deux personnes avec lesquelles j'avois consulté.

Le 30 au matin le Docteur Newington, le Chirurgien Dickins, M. Chefelden, M. Wade & moi, nous rendîmes dans l'appartement du malade, à qui nous trouvâmes une fievre très-forte, il avoit la langue & le visage extremement secs, la mine hagarde, il étoit dans de grandes inquiétudes, la mortification avoit gagné jusqu'au tendon d'Achille, & il se plaignoit outre cela d'une dureté & d'une douleur dans un des côtés du ventre. Après nous être retirés nous fumes tous d'avis qu'il étoit inutile de lui amputer la jambe, puisqu'il n'avoit tout au plus que vingt quatre heures à vivre.

Sur ces entrefaites le Chirurgien Dickins proposa de faire l'essai du *quinquina*, qu'il dit lui avoir été recommandé par M. Amyand dans ces sortes de cas. M. Chefelden fut d'avis qu'il ne pouvoit nuire au malade, mais il ajouta qu'il n'avoit jamais oui dire qu'il fût utile dans ces sortes de maladies, & qu'il ne croyoit point que ce remede, ni aucun autre que ce fût, réussît dans le cas présent. Comme c'étoit le dernier remede, je fus d'avis qu'on le donnât le plutôt qu'il étoit possible; & c'est ce qu'on fit sur le soir de la maniere suivante.

Prenez *de quinquina en poudre, demi-dragme*;
de confection d'alkermès, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on donnera au malade toutes les quatre heures.

Le premier Mai je retournai chez le malade environ vers le midi, & trouvai un changement surprenant en mieux: son pouls étoit calme, sa langue plus humide, son visage plus tranquile, & il dit avoir mieux dormi la nuit passée qu'il n'avoit fait depuis le commencement de sa maladie. Lui ayant découvert la jambe, je trouvai que la mortification n'avoit fait aucun progrès quoiqu'il n'eût encore pris que quatre ou cinq doses de *quinquina*.

Il se trouva beaucoup mieux le lendemain, & il survint une légere suppuration: il fut cinq à six fois à la selle: mais je vins à bout d'arrêter cette évacuation en ajoutant trois gouttes de laudanum liquide à chaque bol de *quinquina*.

Etant revenu le 3 je trouvai qu'il s'étoit formé deux gros abscès, un à chaque cheville. Comme l'interne étoit le plus gros, je l'ouvris le premier, & il en sortit quatre ou cinq onces de pus louable: j'ouvris ensuite le second qui rendit la même quantité de matiere: je pus alors passer aisément mon doigt d'une plaie à l'autre, entre le tendon d'Achille & les os du tarse, quoique la tumeur externe se fût un peu affaissée après l'ouverture de l'interne.

La violence de la fievre ayant diminué à l'aide de l'écorce, la nature se trouva en état de former ces abscès, ce qui étoit une preuve infaillible que les progrès de la mortification étoient arrêtés. J'ordonnai donc de ne lui donner le *quinquina* que toutes les six heures.

Je lui trouvai le lendemain le pouls plus élevé, la langue un peu seche & la suppuration moins abondante que le jour précédent; c'est pourquoi je lui fis donner l'écorce toutes les quatre heures avec un verre de vin de Madere par-dessus.

Le 5 je trouvai son pouls régulier, la digestion du pus copieuse & louable, son visage serein & plusieurs autres symptomes favorables: mais il fut le lendemain dans de grandes inquiétudes, son pouls devint plus fréquent, & étant venu à rechercher la cause de cette altération, j'appris qu'elle provenoit de ce que son Avocat avoit contredit ses volontés.

Je trouvai le 5 tous les symptomes favorables; ses quatre petits orteils s'étant trouvés entierement mortifiés le 8 j'en fis l'amputation, & le lendemain après en avoir fait autant du gros, je lui ordonnai de manger & de boire plus copieusement qu'à l'ordinaire.

Le 14 les symptomes continuerent à être favorables; la suppuration fut copieuse & louable, les parties mortifiées se séparerent entierement de celles qui étoient saines, & les escarres se détacherent en forme de lambeaux.

Le 18 au matin il fut deux fois à la selle, & la suppuration devint si abondante que je ne doutai point qu'elle ne l'eût affoibli; c'est pourquoi j'ordonnai de lui faire prendre une mixtion avec la confection de Fracastor, en cas qu'il fût encore à la selle, & d'ajouter du laudanum liquide à ses bols de *quinquina*.

Le 20 j'ouvris un grand sinus au-dessus de la malléole interne, & le 24 nous convinmes M. Wade & moi, de ne lui donner le *quinquina* que toutes les six heures.

Le 28 on me montra une tumeur œdémateuse sur le dos de l'autre pié, en conséquence de quoi je lui ordonnai de laisser le *quinquina*, & de boire un peu plus de vin. Il avoit déja pris le *quinquina* toutes les quatre heures pendant vingt-quatre jours, & toutes les six heures pendant cinq jours, ce qui montoit en tout à environ dix onces.

J'ordonnai le jour suivant de lui laver tous les matins le pié gauche avec de l'eau chaude, du son & du savon, pour emporter l'ordure qui l'empêchoit de transpirer: je lui prescrivis aussi quelques potions ameres à prendre trois fois par jour.

Le 30 je trouvai l'enflure œdémateuse du pié gauche considérablement diminuée, & je n'eusse pas manqué de le purger, si ce n'étoit qu'il avoit eu deux ou trois selles naturelles: je le trouvai content le lendemain de ce que sa plaie étoit en bon état, ce qui m'engagea à enlever un os du métatarse.

Le 2 Juin un vieux Gentilhomme qui vint le voir, ne négligea rien pour lui rendre notre procédé suspect. Je trouvai le 3 un aposteme vers la partie antérieure & moyenne de sa jambe qu'il consentit à laisser ouvrir après bien des sollicitations de la part de M. Dickins. J'y fis une incision d'environ deux pouces de long, & il en sortit trois ou quatre onces de matiere. Je lui portai le lendemain quelque peu d'eau de Spaw pour boire avec son vin.

Je séparai le 7 un autre os du métatarse, & fis le 9 une incision dans la jointure d'un de ces mêmes os pour en hâter la séparation. Le 15, j'incisai les escarres du pié, & procurai par ce moyen l'écoulement d'une grande quantité de matiere visqueuse; ayant ensuite enlevé toutes celles qui pendoient, je découvris un gros fungus qui s'étendoit depuis les os du tarse jusques sous les escarres.

Le 16, j'amputai ce qui restoit des os du métatarse, & saupoudrai le fungus avec du précipité rouge. Le 19, j'apperçus vers le milieu du tibia qui étoit à nu, un grand sinus & une suppuration considérable. J'ouvris ce sinus le 21, & le 22 un autre beaucoup plus petit sur le dos du pié. Ses plaies suppurerent copieusement; ce qui l'affoiblit & diminua son appétit. Le lendemain l'écoulement fut extremement fétide & abondant: il parut augmenter le 24; & quoique ses forces eussent considérablement diminué, je ne laissai pas d'ouvrir deux autres sinus. L'écoulement augmenta le 25, ce qui n'empêcha pas d'en ouvrir un autre.

L'ulcere s'étendoit alors depuis l'origine du soleaire jusqu'au-dessous du genou, & le long de la face interne du tibia jusqu'au talon, étant large dans quelques endroits & profond dans d'autres; tous les os des orteils & du métatarse s'étoient détachés, & ceux du tarse se trouvoient cariés. Je commençai à soupçonner que la carie avoit gagné plus avant dans le tibia qu'il ne paroissoit, & que c'étoit elle qui occasionnoit cet écoulement copieux & continuel; & comme il étoit impossible que le malade supportât plus long-tems une

pareille suppuration, je crus qu'il valoit mieux lui amputer la jambe tandis qu'il en étoit encore tems, que d'attendre plus tard. Mais quelle fut ma surprise le 27, lorsque je m'apperçus que la suppuration avoit diminué, & que les sinus avoient disparu ! Je trouvai donc à propos de persister dans la méthode précédente, & de ne plus panser la plaie que deux fois par jour pendant quelque tems.

Le 28, je trouvai l'ulcere en très-bon état, & la suppuration beaucoup moins abondante.

Le premier Juillet, j'ordonnai de donner deux ou trois fois par jour au malade une infusion de *quinquina*.

On le conduisit le 8 pour la premiere fois dans son jardin pour lui faire prendre l'air. Je séparai le 12 l'os cuboïde, & les trois petits os du tarse. Je séparai le 16 l'os naviculaire, & ne laissai que l'astragale & le calcaneum.

Le 5 Août, j'amputai avec le bistouri le fungus qui sortoit du calcaneum, & qui l'avoit infesté si long-tems, après quoi j'appliquai le cautere actuel pour étancher le sang & consumer les racines du fungus. J'avois auparavant essayé le précipité rouge, le vitriol Romain, le beure d'antimoine, & même le cautere potentiel plusieurs fois l'un après l'autre, mais sans pouvoir réussir à le détruire.

Une partie du calcaneum se détacha le 29.

Le 4 Septembre, j'enlevai l'astragale tout entier, &, à ce que je crus, ce qui restoit du calcaneum. Après que ces deux os furent tombés, il resta un creux assez grand pour recevoir un œuf de cane: la partie postérieure étoit fermée par une espece d'excroissance qui tenoit de la nature de la corne, & qui paroissoit sortir du tendon d'Achille, la partie antérieure, par le restant de la chair qui forme le dos du pié; & la supérieure, par l'extrémité creuse du tibia. La séparation de ces os fut suivie d'une hémorrhagie copieuse: mais je vins à bout de l'artêter en remplissant cette cavité avec de la charpie, & la bandant avec force.

Le 6, je séparai cette excroissance qui formoit un croissant autour de l'extrémité du tibia avec un bistouri; & quoiqu'il n'y parût aucun os, mon bistouri s'arrêta lorsqu'il eut pénétré jusqu'à la moitié; ce qui me surprit un peu, à cause que je croyois que le calcaneum avoit été entierement enlevé; cependant j'en trouvai un gros morceau dans le milieu du fungus. Je coupai donc un peu plus haut en tirant vers le tendon d'Achille, & séparai aisément tout-autour. Il survint une nouvelle hémorrhagie, que j'arrêtai à l'aide d'une ligature & d'un cautere actuel qui consuma en même-tems les racines de l'excroissance. Il y a cela de remarquable, que l'extrémité du tibia n'étoit point cariée, quoique les os dont je parle y eussent demeuré long-tems attachés.

Le 13, je trouvai les escarres entierement détachées, l'extrémité du tibia couverte d'une chair déliée & grainue, les levres minces, & la suppuration modérée & loüable.

Le 8 Novembre, l'ulcere qui s'étendoit depuis le genou jusqu'au talon, fut parfaitement cicatrisé; & quoique tous les os du pié eussent été enlevés, l'ulcere qui étoit à l'extrémité du tibia n'excédoit point la largeur d'un chelin, & étoit en très-bon état. Je lui fis faire une jambe de bois pour qu'il pût faire de l'exercice en attendant que ce petit ulcere fût cicatrisé.

Samuel Lewis, âgé de soixante-seize ans, qui avoit le teint pâle, le tempérament bilieux, toute l'apparence d'un homme sain & robuste, & qui n'avoit eu que fort peu de maladies depuis sa jeunesse, me montra une inflammation à sa jambe gauche, qui s'étendoit depuis un cautere qu'il avoit au-dessous du genou jusqu'à la cheville, & tout autour de la jambe, laquelle tenoit de l'érésipele & de l'œdeme. Je retirai le pois de son cautere, & tâchai, à l'aide de fomentations discussives, d'embrocations, de cataplasmes, de la saignée & de purgatifs adoucissans, d'appaiser l'inflammation, mais sans pouvoir y réussir; car je m'apperçus qu'elle tendoit à grand pas à la gangrene: sa jambe, de rouge qu'elle étoit auparavant, devint d'un noir livide, & se couvrit de pustules. Je voulus y faire des scarifications; mais il ne voulut jamais y consentir.

La tumeur diminua le trentieme jour; sa jambe devint noire & seche; son pouls étoit vîte avec de fréquentes intermissions: il avoit le visage hagard, la langue seche, dure & brûlée: mais malgré tout cela il ne voulut jamais se soumettre aux incisions que je croyois nécessaires; de sorte que je jugeai à propos, avec le consentement du Docteur Antoine Weaver, aussi recommandable par sa charité que par son savoir, de lui préparer les potions suivantes:

Prenez *du meilleur quinquina en poudre, demi-dragme; d'eau de cerises noires, une once & demie; de sirop de safran, demi-once.*

Mêlez pour une potion.

Je lui donnai une de ces potions vers midi, & lui recommandai d'en prendre une toutes les heures.

Le quarantieme jour vers les dix heures du matin, tems auquel il avoit déja pris trois dragmes de *quinquina*, je lui trouvai la langue humide & le visage moins hagard; & étant venu à examiner sa jambe, je la trouvai enflée, à commencer un peu au-dessus de la tubérosité du tibia jusqu'au bas de la jambe, au-dessous duquel j'apperçus une petite ouverture, d'où il sortoit quelque peu de matiere. Je lui dis que je lui garantissois la vie, pourvû qu'il voulût se soumettre aux moyens que je croyois convenables; & lorsqu'il se fût rendu à mes raisons, j'introduisis la pointe de mes ciseaux dans cette ouverture, & l'élargis par en-haut autant qu'elle avoit de profondeur, & par en-bas autant que la cavité avoit d'étendue, par où je procurai l'évacuation de trois ou quatre onces de pus parfaitement digéré. Après avoir fomenté la partie avec une décoction de plantes chaudes dans une forte lessive de cendre de bois, de sel ammoniac & d'esprit de vin camphré, (que j'employai dès l'instant que je crus qu'elle vouloit tomber en mortification,) je pansai la plaie avec parties égales de basilicon & de baume d'Arcæus, étendus sur un plumasseau trempé dans de l'huile de térébenthine; & après avoir appliqué par-dessus un cataplasme de farine d'avoine, de fleurs de centaurée & de camomile, par parties égales, je fomentai le tout avec la décoction précédente & de l'huile de camomile. L'appareil ne fut pas plutôt appliqué, qu'il sentit renaître une chaleur agréable dans sa jambe.

Je le trouvai fort gai le 15: mais ayant découvert un grand sinus entre le soléaire & le gastrocnémien interne, je l'ouvris, & lui fis rendre la même quantité de matiere que la premiere fois. J'enlevai l'escarre qui s'étoit formée sur la premiere incision, & la pansai comme auparavant.

Il passa le 16 une très-mauvaise nuit; aussi eut-il le pouls irrégulier, la langue rude & seche, & les joues remplies de rougeur. M'étant informé s'il avoit pris ses potions régulierement, on me répondit que non, & qu'on avoit jugé à propos de les interrompre, à cause de l'assoupissement où il étoit. Après les avoir grondés de leur négligence, & pris les précautions nécessaires pour l'avenir, je lui ouvris la jambe, & il en sortit une grande quantité de matiere. Il s'éleva dès la premiere incision une chair fongueuse, que je saupoudrai avec du précipité rouge, & pansai comme auparavant; & comme j'appris qu'il n'avoit point été à la selle depuis le quatorze, je lui fis donner un lavement qui amena avec lui quelques matieres recuites: la chaleur & la sécheresse diminuerent vers le soir, & la langue devint plus humide.

Comme les potions l'avoient déja ennuyé, je lui prescrivis le 16 ce qui suit:

Prenez

Prenez *de bon quinquina en poudre, demi-once ;*
de confection alkermès, une once.

Mêlez & divisez en huit bols, dont on en prendra un toutes les quatre heures, & par-dessus trois cuillerées du julep suivant :

Prenez *d'eau de lait*, & *d'eau de cerises noires*, } *de chaque, quatre onces ;*
d'eau de rue, demi-once ;
d'eau épidémique, deux onces ;
de teinture de safran préparée avec l'eau thériacale, une once ;
de confection alkermès, deux onces ;
de sirop de girofle, deux onces.

Mêlez.

J'appliquai le vingt-un des compresses & des bandages pour fermer cette cavité, & empêcher la matiere de s'y loger.

Le 22, un sinus qui s'étendoit vers le bas de la jambe, s'ouvrit.

Le 23, il passa une fort mauvaise nuit, & il se plaignit d'une douleur de coté : je pansai les ulceres avec de la charpie toute seule, & m'apperçus que la cavité dont j'ai parlé ci-dessus commençoit à se fermer.

Il fut extremement abattu le 24, sans que je pusse en découvrir la raison ; car tout paroissoit en fort bon état.

Il me montra le 25 une tumeur qui lui étoit venue dans l'aine, avec une dureté & une inflammation qui s'étendoient jusques au-dedans de la cuisse,& aboutissoient à une grosse tumeur indolente, que je trouvai avoir augmenté depuis le 15, mais dont il ne me dit rien pour lors dans la crainte que je ne voulusse l'ouvrir. J'appliquai dessus une emplâtre émolliente : mais j'appréhendai un abscès qui devoit infailliblement l'épuiser : sa jambe rendit très-peu de matiere.

La fievre augmenta le 30 avec altération du pouls, soif & séchéresse de la langue, quoiqu'il eût persisté dans l'usage des remedes que je lui avois prescrits : il sortit peu de matiere de sa jambe,& je trouvai l'ulcere livide. Je fomentai la partie avec soin, & appliquai dessus le digestif dont j'ai déja parlé. La tumeur de l'aine avoit beaucoup grossi, au lieu que l'inflammation avoit diminué; je sentis une fluctuation de la matiere, mais profonde, la tumeur n'étoit pas fort douloureuse. Comme il n'avoit point été à la selle depuis plusieurs jours, je lui donnai un purgatif qui lui fit rendre une grande quantité d'excrémens noirs & fétides.

Le 31 je trouvai la tumeur dure & indolente qu'il avoit au-dessus du genou de couleur livide, celle de l'aine s'élevoit en pointe & panchoit en dedans.

Le premier & le second de Fevrier sa jambe rendit du sang figé : je la pansai avec le digestif dont j'ai parlé.

Le 3 je trouvai le pus très-louable,& la tumeur de l'aine considérablement augmentée ; je donnai un purgatif au malade qui le fit aller à la selle pour la premiere fois depuis le 30 du mois précédent.

La fievre continua le onze, & son pouls fut très-irrégulier. Il s'éleva une pustule blanche sur la partie la plus éminente de la tumeur de l'aine que je trouvai à propos d'ouvrir, après quoi introduisant la pointe de mes ciseaux, j'y fis une incision de la longueur d'un pouce en tirant vers l'aine. Il en sortit de plein jet une matiere parfaitement bien digérée, quelquefois rayée de sang, qui montoit au moins à trois pintes. Sa jambe commençoit à se cicatriser.

Le douze dans le tems qu'il alloit se mettre au lit, il sortit par l'incision & par l'extrémité inférieure de l'orifice une grande quantité de matiere, laquelle s'épancha dans la cavité qui s'étoit formée en dedans de la cuisse. J'appliquai un caustique sur la partie la plus basse, & en tirai environ demi-livre de matiere : j'ouvris aussi la tumeur qu'il avoit près du genou, & il en sortit une once de pus louable.

J'ouvris le neuf un autre sinus qui s'étoit formé à la partie interne de la jambe, & en tirai plusieurs grumeaux de sang. Depuis ce tems-là il sortit moins de matiere de sa cuisse ; le sinus se cicatrisa à l'aide des compresses & d'un bandage, la fievre le quitta, & il n'usa plus de remede depuis le quatorze, auquel tems il avoit déja pris soit en potions ou en bols dix à douze onces de *quinquina*, qui étant continué aussi long-tems & aussi régulierement, aida, je crois, la nature à chasser son ennemi dans ce gros abscès qui se forma à la cuisse ; qui eût pu sans cela, quoique la mortification de la jambe eût été arrêtée, revenir de nouveau, & se jetter sur quelque partie noble, ce qui n'eût pas manqué de causer la mort au malade. Je lui composai ensuite une décoction avec les amers les plus agréables, qui lui rendit l'appétit, de sorte qu'il fut en peu de tems en état d'agir dans sa maison, de monter & de descendre l'escalier à l'aide d'un bâton seulement. Il vint chez moi le 25 Mars pour se faire panser, bien que mon logis fut situé à près d'un quart de mille, & environ une semaine après il vaqua comme auparavant à ses affaires, sans ressentir la moindre incommodité de la part de sa jambe : elle s'enfloit considérablement pendant le jour, mais à son réveil elle se trouvoit de sa grosseur naturelle ; c'est pourquoi je lui ordonnai de porter un bas qui put se lacer. Sa cuisse est forte & parfaitement cicatrisée, de même que sa jambe, & il jouit à tous égards de la santé la plus parfaite.

Un Chirurgien de Glasgow, âgé d'environ quarante ans & d'une habitude extremement scorbutique, avoit un petit bouton au milieu de la levre inférieure que son Barbier coupa en le rasant le samedi neuf Fevrier. S'étant promené le soir à l'air, le bouton s'enfla, devint dur, & il survint tout autour une inflammation qui augmenta le lundi suivant : il appliqua dessus une fomentation antiphlogistique, avec de l'esprit de vin camphré ; mais nonobstant l'usage fréquent qu'il fit de ce remede pendant quatre ou cinq jours consécutifs, & les deux saignées qu'il y ajouta, l'inflammation, la dureté & l'enflure augmenterent considérablement & s'étendirent jusqu'aux angles de la bouche, le long des joues & tout autour du menton avec douleur & grande incommodité dans tout le corps.

Le vendredi 15 du même mois vers les onze heures du soir, il s'éleva une petite tache noire environ de la largeur d'une écaille de hareng, non point où étoit la plaie, mais au milieu de la partie rouge de la levre, laquelle fit de si grands progrès, que le lendemain matin sur les onze heures elle couvroit près de la moitié de la levre, qui étoit pour lors considérablement enflée. Il consulta presque tous les Medecins & Chirurgiens de la Ville, qui furent d'avis qu'on continuât la fomentation & l'application des esprits, & qu'on y ajoutât une décoction des bois. La mortification gagna pendant deux ou trois heures presque toute la levre & se communiqua aux gencives ; la dureté & l'enflure des parties voisines augmenterent aussi considérablement. On lui conseilla sur ces entrefaites d'essayer la poudre de *quinquina*, à la dose de demi-dragme. Il prit la premiere entre les trois ou quatre heures après midi, & comme on fut venu à panser sa plaie à dix heures du soir, on trouva que la mortification n'avoit point augmenté, du moins considérablement, de sorte qu'il prit une seconde dose de *quinquina*. Le dix-sept au matin on fomenta de nouveau sa levre, & on lui donna une troisieme dose de *quinquina*. On la pansa sur les dix heures, & on trouva que la mortification n'avoit fait aucun progrès depuis la nuit derniere. Je la pansai de nouveau vers le soir, & j'apperçus pour la premiere fois une espece de suppuration à l'endroit de la plaie, ou plutôt un bouton, mais je ne trouvai aucun changement dans la partie mortifiée. Il prit cette nuit-

là même une autre dose de *quinquina*, & ensuite deux autres, l'une le matin & l'autre le soir pendant deux semaines.

Au moyen de la fomentation qu'on appliqua deux fois par jour sur la partie, & d'une petite émulsion qu'on fit boire au malade, sans autre remede que l'écorce, la suppuration se fit dans les parties mortifiées le troisieme jour après qu'il eut commencé à user de ce remede; on appliqua ensuite sur la plaie les digestifs & les autres appareils convenables. Les escarres se détacherent, la dureté & l'enflure diminuerent, & au bout de douze ou quinze jours la levre se consolida; quoiqu'avec une contraction considérable, à cause de la perte de substance.

Le malade sent une douleur dans cette levre toutes les fois qu'il s'expose au froid, ce qui vient moins, je crois, du calus, que de ce que sa levre appuie sur les dents de devant, qui sont fort inégales & fort éloignées; cela lui arrive surtout lorsqu'il veut parler, parce que la contraction augmente pour lors.

Le malade à qui j'ai lu cette histoire n'a rien trouvé à reprendre dans le rapport des faits que j'ai eu occasion d'observer pendant tout le tems qu'il a été entre mes mains.

M. Monro, Professeur d'Anatomie dans l'Université d'Edimbourg a fait les remarques suivantes sur le *quinquina*.

Depuis qu'on a reconnu la vertu du *quinquina* dans les gangrenes, j'ai eu occasion de l'employer plusieurs fois avec succès dans des cas de cette nature; & quelquefois, soit par nécessité, ou de propos délibéré, je l'ai fait prendre en lavement, plutôt que par la bouche, comme je l'avois déja pratiqué dans les fievres intermittentes. La quantité nécessaire, quand on le donne en lavement, est plus grande: mais les effets en sont les mêmes. La guérison d'une gangrene opérée, si je ne me trompe, par le *quinquina* en lavement me paroît si singuliere, que je crois devoir en rapporter l'histoire.

Un jeune homme d'une bonne santé en apparence, se donna une entorse à la main gauche, où il ne sentit cependant aucune douleur pendant dix ou douze jours: mais au bout de ce tems-là, il lui survint une douleur très-aiguë qui se faisoit sentir à cet endroit du poignet qui répond à l'os pisiforme ou lenticulaire, & peu après les tégumens de la partie antérieure de l'os du métacarpe qui soutient le petit doigt, parurent enflés. Il négligea pendant deux jours de demander du conseil; lorsqu'un Etudiant qui le vit, appercevant un commencement de gangrene, lui fit des scarifications sur la partie, y appliqua des fomentations & un digestif animé avec de l'huile de térébenthine; ce pansement fut aussi continué le troisieme jour.

Lorsque je le vis le quatrieme jour, je trouvai les tégumens qui couvroient les muscles courts du petit doigt, entierement gangrenés. Le malade avoit le pouls si foible, que j'eus bien de la peine à en sentir les pulsations, qui étoient en même-tems si précipitées, que je ne pus les compter. Il avoit un tremblement universel, & les soubresauts des tendons étoient fréquens. Il étoit dans une agitation continuelle, ne prenoit point de sommeil, & avoit du délire. Sa langue étoit seche, & il rejettoit toutes sortes d'alimens solides ou liquides, avant même qu'ils fussent entierement parvenus jusqu'à l'estomac. Je fis de nouvelles scarifications aux parties gangrénées, que je fomentai & pansai avec de l'onguent basilic chaud, animé de quelque peu d'huile de térébenthine, & j'appliquai par dessus un cataplasme de thériaque. Peu après je lui fis donner un lavement laxatif pour vuider les gros intestins; & lorsque ce premier remede eut fait son effet, je lui en fis donner un second fait de cinq onces de lait tiede, & d'un gros de *quinquina* en poudre, que le malade retint. Quatre heures après je fis réitérer ce lavement de lait & de *quinquina*, & il en prit encore deux semblables dans le courant de la nuit.

Le lendemain matin je le trouvai sans délire, sans tremblement, sans mouvemens convulsifs dans les tendons, il ne vomissoit plus, & son pouls étoit plus élevé & moins fréquent. La main fut pansée comme le jour précédent, & les lavemens de *quinquina* continués. L'après-midi du même jour, au lieu de lui donner le *quinquina* en lavement, je le lui fis prendre en bol, selon qu'il le désira, & je lui en donnai un demi-gros chaque fois, ce qui fut réitéré de quatre en quatre ou de cinq en cinq heures.

Le lendemain la fievre avoit cessé, & les parties gangrénées commençoient à se séparer. Enfin, le *quinquina* ayant été continué pendant plusieurs jours, la guérison s'acheva sans qu'il survînt aucun nouvel accident, excepté qu'il souffrit un jour de vives douleurs, par l'application d'une eau phagédénique mal préparée. Je rapporte cette circonstance pour en prendre occasion d'avertir les jeunes Chirurgiens de ne jamais se servir de ce remede, à moins que l'eau de chaux ne soit assez forte pour troubler la solution du sublimé corrosif, & pour le faire précipiter sous la forme d'une poudre rouge ou jaune très-subtile; car si l'eau de chaux est foible, & si elle reste claire après qu'on y a mêlé le sublimé, au lieu d'avoir un remede très-doux, ils doivent en attendre tous les effets d'un sublimé corrosif qui n'a reçu aucune altération.

Dans toutes les gangrenes où le *quinquina* a été donné avec succès, j'ai observé que l'usage de ce remede procuroit une douce suppuration; & que dès qu'on l'interrompoit, elle devenoit moins louable, & redevenoit meilleure, lorsqu'on redonnoit le *quinquina*. C'est ce qui m'a fait croire avec plusieurs autres, que ce remede pourroit aussi convenir dans divers ulceres, où le pus n'est pas bien conditionné. L'expérience a fait voir que cette conjecture étoit bien fondée; & le *quinquina* est devenu dans cette Ville un remede commun & utile pour de pareils ulceres.

Cet effet du *quinquina* qui consiste à procurer une douce suppuration, me fit penser qu'il pourroit bien convenir dans les petites véroles d'un mauvais caractere, soit lorsque la suppuration des pustules ne paroît pas s'établir comme il faut, soit lorsqu'elles paroissent ménacées de gangrene; & j'ai eu la satisfaction de voir à l'égard de plusieurs malades attaqués de la petite vérole à qui j'ai donné le *quinquina*, que le succès de ce remede a été tel que je l'avois espéré. Les pustules auparavant affaissées se sont remplies de matiere; la sanie séreuse s'est convertie en un pus épais & blanc, & les taches pourprées ont changé de couleur, sont devenues insensiblement plus pâles, & ont enfin disparu. Les pustules elles-mêmes ont commencé à mûrir plutôt qu'on ne s'y attendoit. Je me fus à peine assuré par l'expérience des bons effets du *quinquina* dans la petite-vérole, que j'en parlai à quelques autres Praticiens de cette Ville, quelques-uns desquels avoient déja fait les mêmes raisonnemens que moi, & l'avoient aussi donné à leurs malades avec succès. J'ai reçu depuis des remercimens de quelques-uns de mes amis de province, à qui j'avois recommandé cette pratique.

Je donnai d'abord le *quinquina en décoction*, & ensuite en extrait. Dans la suite j'abandonnai ces foibles préparations pour m'en tenir au *quinquina* en poudre très-fine, que je mêlai avec quelque sirop cordial & une eau distilée aromatique; ce qui peut être varié selon le gout du malade: j'en ordonnai sous cette forme depuis dix jusqu'à quarante grains, que je faisois réitérer toutes les quatre ou cinq heures.

Mais comme j'ai rencontré plusieurs enfans sur lesquels il n'étoit pas possible de gagner de leur faire prendre ce remede par la bouche, sous quelque forme que je

le leur présentasse, & qui dans la crainte qu'on ne les trompât, aimoient mieux se priver de boire & de manger, je me suis vu dans la nécessité de le leur donner en lavement. Dans ce cas, avant que d'administrer ce remede sous cette forme, je faisois toujours vuider les gros intestins par un lavement laxatif; alors j'employois depuis un demi-gros, jusqu'à deux gros de *quinquina* délayé dans un peu de lait chaud; & si le malade ne gardoit pas assez le remede, j'y ajoutois un peu de *Diascordium*, ou de sirop de Pavot. Je faisois réitérer ces injections le soir & le matin, ou plus souvent.

Jusqu'à présent je n'ai encore donné le *quinquina* dans la petite vérole, qu'après l'éruption des pustules, & j'en ai fait continuer l'usage jusqu'à ce qu'elles fussent entierement desséchées : mais je suis persuadé, par les effets que je lui ai vu produire pour mitiger les symptomes de la fievre secondaire, que si on le donnoit dans le tems de l'éruption, il pourroit contribuer à rendre la petite vérole d'une espece plus favorable.

Je me flatte qu'on ne conclurra pas de ce que je viens de dire, que je regarde le *quinquina* comme universel & infaillible dans ces maladies, & comme le seul remede auquel on doive avoir recours. Bien loin de penser ainsi sur son compte, j'assure que je l'ai vu manquer plus d'une fois, tant dans les gangrenes que dans la petite vérole; & en général, je ne connois aucun remede qui ne puisse faire du mal, eu égard à certaines circonstances dans lesquelles se trouvent ceux qui sont attaqués de la maladie même pour laquelle on l'emploie le plus utilement. Ainsi dans la petite vérole je ne consentirois pas à donner le *quinquina*, lorsque les poumons sont engorgés. J'ai vu des malades dans cet état qui ont pensé suffoquer après une petite dose de ce remede.

Il y auroit encore de l'inconvénient, selon moi, de s'en rapporter entierement au *quinquina*, & de négliger les autres remedes, qu'on a coutume d'employer utilement dans les diverses circonstances de cette maladie. Le *quinquina*, par exemple, ne modéreroit pas sûrement un pouls élevé, plein, dur, accompagné d'une respiration laborieuse & d'inflammation au cerveau, soit dans le tems de l'éruption, soit dans le tems de la fievre secondaire de la petite vérole, comme le fait la saignée. Le *quinquina* ne dégageroit pas, comme peut faire l'émétique, l'estomac & les bronches de ce phlegme épais qui les embarrasse.

Il ne pourroit calmer la tension spasmodique, où se trouvent tous les solides, & relâcher le tissu de la peau, pour donner lieu à l'élévation des pustules, comme il arrive par l'usage du bain chaud.

Il n'élevera pas non plus un pouls concentré, & ne procurera pas l'évacuation d'une grande quantité d'humeurs gluantes, comme le fait souvent l'irritation causée par une emplâtre vésicatoire, & la suppuration qui en est la suite.

En un mot, je n'ai d'autre intention que de le recommander comme un remede excellent pour aider la nature, ou ce que les Anciens appelloient *concoction* ou *maturation de la matiere morbifique*, dont les effets sont de modérer la fievre & d'exciter une douce suppuration; effets qui à la vérité sont d'un grand avantage dans la guérison des gangrenes, des ulceres & des petites véroles. *Essais de Medecine de la Société d'Edimbourg.*

Monsieur Ranby, dans un Traité qu'il vient de publier sur la méthode de traiter les plaies d'arme à feu, recommande le *quinquina* dans quelques cas où on ne s'en sert point faute d'en connoître l'utilité.

Voici ses termes :

« La méthode que je me suis prescrite en composant ce « Traité, m'engage à parler ici du *quinquina*, remede « si utile, qu'il est au-dessus de tout éloge. »

« Il y a long-tems que je me sers de cette drogue dans les « grands ulceres de toute espece; & j'ai souvent re« marqué qu'en le donnant à grandes doses, il calme « les douleurs, dans les cas même où l'opium ne pro« duit aucun effet. »

« Je n'ignore pas qu'un très-habile Chirurgien (voyez *les « Transact. Philosoph. N°. 426.*) recommande l'usage « du *quinquina* dans les hémorrhagies qui accompa« gnent les plaies en général. Je suis cependant persua« dé que la méthode selon laquelle je l'ai prescrit, pen« dant la derniere campagne dans les plaies d'armes à « feu, est tout-à-fait nouvelle. Je m'en suis servi avec « un succès extraordinaire, dont il est à propos de don« ner ici quelques exemples choisis. »

Toutes les grandes plaies, celles surtout qui sont faites par un boulet de canon, sont toujours accompagnées d'une grande dilacération des membranes, & d'une sensibilité extraordinaire dans les parties. Ces sortes de plaies sont même toujours accompagnées de violentes douleurs, & il en découle une matiere sanieuse qui occasionne souvent des accidens fâcheux, lorsqu'on n'en arrête pas l'écoulement. Dans cet état déplorable, le *quinquina*, donné à la dose d'un gros, & répété de trois heures en trois heures, ou même plus souvent, si l'estomac peut le supporter, remédie d'une maniere surprenante aux désordres causés par la violence d'un si terrible coup. J'ai remarqué aussi que l'Elixir de vitriol (*a*), pris trois fois par jour dans un verre d'eau, procuroit un soulagement considérable, & qu'il aidoit admirablement les effets du *quinquina*. Si le malade est constipé, j'ajoute quatre ou cinq grains de rhubarbe à chaque dose de *quinquina*, jusqu'à ce que le ventre devienne libre. Si le *quinquina* procure plus de quatre ou cinq selles tout de suite, j'ai soin de modérer cet effet en mettant à chaque prise deux ou trois gouttes de laudanum, ou quelque peu de diascordium.

Quand la plaie fournit une grande quantité de matiere sanieuse, que les chairs en sont pâles, molles & luisantes; accidens qui sont toujours la suite de la déperdition de substance, le *quinquina* calme insensiblement la douleur qui se fait sentir dans ce cas, donne de la consistance au pus, en diminue la quantité, & change entierement la nature de la plaie.

J'ai vu ce remede agir d'une maniere surprenante, dans le cas même où le malade avoit la langue acide, la peau brûlante, le pouls petit & fréquent, & la tête embarrassée.

Il y a plus, je n'ai, en le prescrivant, aucun égard à la fréquence du pouls, lorsqu'il y a des symptomes qui en demandent nécessairement l'usage; & j'ai souvent remarqué que le *quinquina* opéroit les effets les plus efficaces dans les plaies, où les arteres dardoient à chaque pansement, & exposoient par conséquent le malade à un danger évident.

Je ne prétens point cependant insinuer que le *quinquina* soit propre à arrêter l'hémorrhagie, qui est la suite de l'ouverture de quelque artere considérable. Mais quoiqu'on ne doive pas en attendre cet effet, il n'y a pourtant rien dans toute la matiere médicale qui soit plus

(*a*) L'élixir de vitriol, vanté comme un excellent stomachique, & fort accrédité en Angleterre, depuis que Fuller a déclaré que c'est par le moyen de ce remede qu'il fut guéri d'une langueur & d'un délabrement d'estomac, causé par l'abus des liqueurs spiritueuses, n'est autre chose qu'une teinture de plusieurs drogues aromatiques dans l'esprit de vin, auquel on ajoute l'acide du vitriol. On en trouvera la recette dans la Pharmacopée de Quincy & dans celle d'Edimbourg, dont la description, en tout préférable à la premiere, renferme des différences assez considérables. On pourroit lui substituer l'élixir de propriété avec acide.

propre à corriger la mauvaise disposition du sang, lorsque par sa trop grande fluidité il se fait jour à travers les extrémités des arteres.

On voit évidemment par-là quel est le fondement de ce que j'ai à dire dans la suite. Dans ces occasions, je conseille toujours le *quinquina* mêlé avec les narcotiques, dont je prescris une dose plus ou moins forte, selon la griéveté des symptomes.

M. Ranby rapporte le cas suivant pour prouver l'efficacité du *quinquina* dans l'amputation des membres :

Il est fort ordinaire de voir, qu'après avoir coupé un membre à une personne dont le sang est scorbutique, la plaie promet tout le succès imaginable pendant les huit ou dix premiers jours, après lesquels il arrive souvent qu'elle commence à fournir une sanie très-abondante; qu'elle devient pâle, luisante & mollasse; & que le malade périt bien-tôt, si on ne vient à bout d'arrêter l'écoulement de cette sanie.

Dans des cas de cette espece, il est rare que le *quinquina* manque de procurer du soulagement, & qu'il n'opere un changement sensible en fort peu de tems, quelquefois dans l'espace de douze heures : c'est un fait que je puis attester à l'égard d'un particulier qui demeuroit à cinquante mille de Londres, lequel se cassa la jambe en tombant de cheval. Je lui en fis l'amputation le second jour de l'accident; & après avoir appliqué le premier appareil, je le commis aux soins des Chirurgiens du lieu, ne soupçonnant rien qui pût s'opposer au succès de l'opération : mais la plaie changea entierement de face; car environ seize jours après, je reçus une lettre des Chirurgiens qui l'avoient pansée, par laquelle ils me marquoient, qu'il y avoit une petite artere située auprès des tégumens, qui fournissoit beaucoup de sang toutes les fois qu'ils ôtoient l'appareil.

Dans la réponse que je leur fis, je conseillai de saigner le malade du bras, & de lui faire prendre incessamment le *quinquina*. Mais l'hémorrhagie ayant cessé, & le malade n'ayant aucune apparence de fievre, on négligea de lui donner ce remede. Le vingt-septieme jour de l'opération, un Chirurgien distingué dans sa profession, & moi, fûmes mandés pour aller à son secours. A notre arrivée, nous le trouvâmes fort maigre, & nous remarquâmes que le moignon laissoit échapper sans interruption une sanie abondante; & lorsque nous eûmes ôté l'appareil, le sang en sortit de tous côtés de la même maniere que l'eau sort d'une éponge que l'on presse.

Nous lui donnâmes sur le champ le *quinquina*, qui fut réitéré de deux heures en deux heures. Le lendemain matin, l'écoulement se trouva considérablement diminué, & il ne sortoit plus de sang d'aucun endroit du moignon. Lorsqu'il est arrivé au malade d'oublier par hasard de prendre son *quinquina*, ou même d'en diminuer la dose, la plaie donnoit infailliblement des preuves de cette négligence par l'altération qui survenoit. Il persista dans l'usage de ce remede, réitéré de deux en deux, ou de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'il vînt à Londres, où nous convînmes de mettre un plus grand intervalle entre chaque dose. Il se porte présentement fort bien, & s'est toujours porté de même depuis la guérison de la plaie. Mais avant que le moignon ait été couvert d'une cicatrice parfaite, il avoit pris environ neuf livres de *quinquina*. RANBY.

On nous apporte trois especes de *quinquina* du Pérou. Le premier a un goût résineux & amer, & est moins rouge que le *quinquina* ordinaire; le second l'est encore moins, & est couvert de mousse; le troisieme qui est le meilleur, nous vient par petits morceaux.

L'écorce du Pérou est inégale & épaisse, & tient de la couleur de la canelle, du caffé ou de la rouille de fer. Elle est amere & n'a d'autre odeur que celle que le bois lui communique. Le nom de *Kina* lui a été donné à cause du Comte de Cinchon qui étoit Viceroi du Pérou, lors de la découverte de ce remede. On ne connoît point encore parfaitement l'arbre qui le produit : on assure que ses feuilles ressemblent à celles du prunier, & ses fleurs à celles de l'oranger. Herman nous le dépeint comme un grand arbre qui ressemble au tilleul & qui porte des baies. Il croît dans le cœur du Pérou, sur les montagnes qui sont aux environs de Loxa, *ou* Loja, dans la Province de Quito. Les Espagnols prétendent que l'usage de cette écorce fut découvert de la maniere suivante.

Il y avoit près de la ville de Loxa, un lac environné d'arbres de *quinquina*, avant que les Espagnols s'établissent dans cette contrée : ces arbres ayant été renversés dans ce lac par un tremblement de terre, ou par quelqu'autre accident, communiquerent à l'eau un goût d'amertume, de sorte que les Habitans qui avoient accoutumé d'en boire, furent obligés d'y renoncer. Il arriva cependant qu'un Indien qui avoit une fievre violente, & par conséquent une grande soif, ne trouvant point d'autre eau pour boire, fut obligé d'user de celle-ci : mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'apperçut que la fievre l'avoit quitté! Il fit part de son aventure à quelques-uns de ses amis, qui ayant fait la même expérience, furent parfaitement guéris. Surpris de cet effet, ils se mirent à rechercher ce qui pouvoit avoir communiqué cette vertu fébrifuge à l'eau de ce lac, & ils trouverent premierement qu'il étoit tombé dedans un grand nombre d'arbres; & en second lieu, que ces arbres étant venus à se pourrir au bout d'un certain tems, elle avoit perdu son amertume, & en même-tems sa vertu : ils conclurent de-là qu'elle étoit redevable de celle-ci à ces arbres. Ils firent ensuite infuser séparément toutes leurs parties dans l'eau, ce qui leur donna lieu de découvrir que cette vertu résidoit entierement dans l'écorce. Les Espagnols ayant conquis cette contrée, les Habitans leur cacherent ce remede, & s'obligerent par serment à ne le leur jamais découvrir, dans l'espérance que les fievres épidémiques qui regnent dans ce Pays les feroient tous périr infailliblement. Ce secret demeura enseveli jusqu'à l'année 1640. qu'un soldat Espagnol qui logeoit chez un Indien, & qui avoit gagné ses bonnes graces, fut attaqué d'une fievre intermittente violente. L'Indien touché de compassion, & craignant peut-être d'avoir un hôte moins commode, si le soldat venoit à mourir, lui donna du *quinquina* & le guérit parfaitement. Le soldat surpris de l'effet d'un remede qu'il ne connoissoit point, employa toute son adresse pour découvrir l'arbre qui produisoit cette écorce, & y réussit à la fin. Il se contenta pendant quelque tems, de guérir ceux de ses camarades qui avoient la fievre, sans jamais leur faire part de son secret. Peu de tems après, la femme du Comte de Cinchon, pour lors Viceroi du Pérou, fut attaquée d'une fievre tierce violente, pour laquelle les Medecins employerent inutilement toutes sortes de remedes. Comme le danger paroissoit grand, le bruit s'en répandit aussi-tôt dans toute la Ville, ainsi qu'il arrive d'ordinaire par rapport aux Grands, & alla même de proche en proche jusqu'à Loxa. Le soldat qui possédoit le secret, dit à son Commandant, que s'il vouloit lui permettre d'aller à Lima, il se faisoit fort de la guérir. L'Officier s'étant informé lui-même des cures qu'il avoit opérées dans le Pays, lui permit non-seulement de partir, mais le munit encore de Certificats & de Lettres de recommandation pour le Viceroi. Etant arrivé à Lima, on lui permit d'essayer son remede, à condition qu'il en prendroit la même quantité que la malade. Il consentit sans peine à cette proposition, & ayant eu le bonheur de la guérir en peu de tems, il reçut une récompense proportionnée au service qu'il avoit rendu, de sorte que sa fortune se trouvant assurée, il ne fit plus difficulté de communiquer un secret dont les Espagnols se ser-

virent depuis lors avec tant de succès, que les Medecins ne purent s'empêcher d'en être surpris. Vers l'année 1649. le Pere de Lugo Jesuite, pour lors Procureur Général de son Ordre, & qui fut ensuite Cardinal, étant venu à Rome pour l'Assemblée Générale, distribua cette écorce, dont il avoit apporté une grande quantité, à plusieurs de ses Religieux, & la Société l'ayant mise en réputation en Europe, gagna des sommes considérables en très-peu de tems. Elle ne la vendoit pas moins qu'au poids de l'or, & jamais qu'en poudre pour la mieux déguiser. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Poudre des Jesuites*, à cause que ces Peres étoient les seuls qui la possédoient, & qu'ils l'avoient mise les premiers en usage.

On croyoit dans ce tems-là que deux dragmes suffisoient pour guérir quelque espece de fievre intermittente que ce fût, & on ne la donnoit qu'après avoir essayé tous les autres remedes. Les sentimens des Medecins furent partagés sur son sujet, les uns la regardant comme un remede divin, & les autres comme une drogue dangereuse, & funeste dans plusieurs cas. On composa plusieurs Traités pour & contre: mais les Medecins Anglois ayant fait depuis un grand nombre d'expériences sur lesquelles on pouvoit compter, il devint extrement en vogue en Angleterre, & le fameux Morton en entreprit la défense dans sa *Pyretologia*. En 1679. un nommé Tabor, qui se faisoit appeller Talbot pour se rendre plus recommandable, jugea à-propos de se transporter en France, où ayant guéri le Dauphin d'une fievre quarte très-opiniâtre par le moyen de ce remede, il acquit une si grande réputation, que le Roi trouva à-propos d'acheter son secret, & de le rendre public. Ce remede qu'on nommoit alors le *Remede Anglois*, consistoit en une infusion de *quinquina* dans du vin. Il parut vers ce tems-là un petit Traité intitulé: *Remede Anglois pour les fievres.*

Le *quinquina* est un remede infaillible pour toutes les fievres intermittentes, lorsqu'on a soin d'observer les précautions suivantes.

1. Il faut commencer par saigner & purger le malade; & s'il est d'un tempérament sec, le tenir pendant quelque tems aux liquides, afin que les fluides soient suffisamment délayés avant que l'action dépuratoire commence.
2. L'écorce dont on use doit être compacte ou solide, de couleur de canelle, peu odorante, sentant quelque peu le relant, amere & astringente, & la plus récente qu'il est possible.
3. Il faut la donner en grandes doses: par exemple, une dragme à la fois dans un verre de vin blanc ou d'eau, & la réitérer toutes les trois heures, jusqu'à ce que le tems de l'accès ou du paroxysme soit passé. On peut aussi la donner en infusion ou en décoction; pour cet effet, on en fait bouillir une once dans une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une chopine, & l'on en donne de grands verres au malade dans les intervalles de l'accès.
4. Il faut la continuer long-tems après que la fievre a cessé, en diminuant peu-à-peu la dose, tant par rapport au tems qu'à la quantité: c'est le moyen le plus sûr de prévenir l'accès.

Ce remede n'empêche pas toujours la fievre de revenir, lors même qu'on en a pris une certaine quantité, ce qui vient moins du défaut de l'écorce, que de la mauvaise maniere de le donner. Par exemple, si le corps n'est pas suffisamment préparé, elle n'opere point comme elle devroit, à cause des obstructions qu'elle rencontre dans les premieres voies & dans les vaisseaux sanguins. Si l'écorce est mauvaise, on ne doit rien en attendre; & si la dose est petite, ou qu'on ne la continue pas assez long-tems, elle ne la détruit point radicalement. C'est donc à tort que quelques-uns ont avancé que le *quinquina* fixe les fievres intermittentes; & que son usage a toujours des suites funestes, sur-tout pour l'estomac. Il est rare que le malade guérisse sans quelque espece de crise, spécialement par les selles ou les urines: cette derniere est la meilleure, & le Medecin n'a plus rien à craindre pour la vie du malade, lorsqu'il urine plus copieusement qu'il n'avoit coutume de faire. On a quelquefois donné le *quinquina* dans les lavemens avec succès: mais pour lors on triple la quantité que le malade avoit coutume de prendre par la bouche.

Cet admirable spécifique possede encore une vertu altérante qui le rend propre dans une infinité de cas où il n'y a point de fievre; car il fortifie l'estomac, excite l'appétit, &c.

Ce remede ne nuit point à ceux qui ont les poumons affoiblis, comme quelques-uns se l'imaginent, & l'expérience a souvent prouvé le contraire; car il a produit des effets admirables dans les catarrhes & autres especes de fluxions, lors même qu'elles ont été accompagnées d'un crachement de sang, comme dans le cas de feu M. le Maréchal de Tallard. Dans ces sortes de cas, on le donne avec d'autres remedes pectoraux.

Quelques-uns prescrivent le *quinquina* dans les fievres avec de la racine de pié de veau desséchée, du sel ammoniac, de la canelle, &c. Le sel ammoniac est préférable à toute autre drogue, étant donné au poids de demi dragme, sur deux dragmes de *quinquina*. GEOFFROY.

QUINTA ESSENTIA, *Quinte-essence*. Voyez *Essentia*.

Quinte-essences Chymiques liquides.

Mettez telle huile distilée aromatique ou essentielle qu'il vous plaira, dans une bouteille de verre bien nette & bien seche; & versez dessus douze fois autant d'alcohol distilé par le moyen des alcalis, de façon qu'il ne contienne pas la moindre goutte d'eau: agitez la bouteille, l'huile disparoîtra, & se mêlera intimement avec l'alcohol, au point de former une liqueur simple & transparente; s'il s'y trouvoit la moindre goutte d'eau, l'expérience ne réussiroit point.

Il suit de-là que l'alcohol & l'huile essentielle sont d'une nature à se mêler intimement ensemble, pourvû qu'ils ne contiennent point d'eau; car la moindre humidité, l'haleine même toute seule, peut faire manquer l'opération. Lorsque la solution est parfaite, & que les deux liqueurs sont parfaitement mêlées ensemble, l'eau qu'on verse dessus les rend blanches & opaques, se mêle avec l'alcohol, & l'huile se sépare.

Si l'on distile l'alcohol ainsi soûlé avec l'huile dans une cucurbite de verre bien luttée par un feu modéré, & qu'on le cohobe plusieurs fois; l'huile deviendra assez volatile pour s'élever en partie avec l'alcohol: d'où il suit qu'on peut rendre les huiles plus mobiles, plus subtiles, & aussi pénétrantes que l'esprit, sans leur rien faire perdre de leur vertu. Si l'on ne fait la distilation qu'avec un feu de quatre-vingt-dix degrés, l'alcohol s'élevera tout seul, n'emportera avec lui que l'esprit universel, & laissera l'huile derriere. Si l'on sépare plusieurs fois avec soin la partie la plus ténue de la plus épaisse par des cohobations réïtérées, l'alcohol s'impregnera tellement à la fin avec ces esprits, qu'il en aura presque toute la pureté, & laissera dans la cucurbite une huile grossiere, dont l'esprit de vin a séparé ce qu'il y avoit de plus subtil.

REMARQUES.

Les anciens Chymistes concevoient que le feu, l'air, l'eau & la terre, contribuoient à la composition des corps, avec l'addition d'une cinquieme chose, qui composée des quatre élémens, enrichissoit le tout par sa vertu parti-

culiere & inséparable, de laquelle la couleur, l'odeur, le gout & la vertu de chaque substance dépend principalement. Ils supposoient en conséquence que chaque être particulier étant composé de cinq essences, en reçoit une cinquieme, qui, bien qu'en petite quantité, est d'une efficacité si extraordinaire, qu'étant séparée & ajoutée à une autre substance, elle en anime les esprits.

On peut consulter sur ce sujet Isaac le Hollandois & Paracelse. On ne connoît point jusqu'à présent de méthode plus propre que celle-ci pour la préparation des *quinte-essences*. En effet, si l'on met une seule goutte de *quinte-essence* faite comme je viens de dire, avec l'huile de canelle dans un verre de vin d'Espagne, elle ranime sur le champ les esprits, & devient par-là un remede admirable dans les syncopes, la suffocation & la lipothymie. Je ne crois pas que tout l'art des Chymistes puisse aller plus loin, quand il s'agit d'obtenir les vertus des végétaux. Si l'on verse une goutte de ce mélange d'alcohol & d'huile dans l'eau; celle-ci blanchit sur le champ, ce qui sert à distinguer les huiles qui ont été falsifiées avec de l'alcohol, de celles qui sont pures. Ce procédé nous fait encore connoître la vertu de l'alcohol qui agit principalement sur les esprits & les huiles des plantes en les mêlant & les fixant avec lui, de façon que le composé qui en résulte paroît ensuite agir avec une vertu uniforme. Quoique ces huiles existent dans les végétaux sous différentes formes, on peut cependant les unir avec l'alcohol, pourvu qu'il n'y ait point d'eau; & nous éprouvons que l'esprit naturel s'unit toujours à cette matiere huileuse sous telle forme qu'elle paroisse. Toutes ces préparations ont beaucoup d'affinité avec le feu; car ces sortes de *quinte-essences* échauffent le corps, & si la dose en est trop forte le brûlent & l'écorchent. Etant appliquées extérieurement elles produisent tous les effets de la plus violente inflammation, & vont même jusqu'à causer la gangrene.

Quinte-essences seches.

Prenez de l'alcohol dans lequel on a fait dissoudre quelque huile aromatique, versez-le sur dix parties de sucre fixe en poudre; mêlez le tout ensemble dans un mortier de verre, mettez ensuite ce mélange dans un vaisseau de porcelaine, & celui-ci dans une cucurbite de verre à laquelle vous adapterez un chapiteau & un récipient.

Faites un feu de sable très-foible, afin que l'esprit qui humecte la matiere s'évapore peu à peu, & s'amasse dans le récipient en forme de *quinte-essence* liquide. Le sucre demeurera à sec dans le vaisseau de porcelaine, & sera toutefois empreint de la *quinte-essence*. Enfermez-le sur le champ dans une bouteille sous le titre de *quinte-essence* seche. On peut la faire en mêlant une dragme de *quinte-essence* liquide sur cinq de sucre & une de fleur de farine.

Prenez *de quinte-essence liquide, une dragme;*
d'extrait essentiel de safran, demi-dragme;
de fleur de farine, } *de chaq. trois dragmes.*
de sucre fin,

Préparez-les de la même maniere que nous venons de dire, & vous aurez à peu près la même *quinte-essence* seche, mais plus composée.

Comme toutes ces huiles peuvent se dissoudre dans l'alcohol, être réduites en une liqueur uniforme, quoique composée de plusieurs autres, & par-là servir aux mêmes usages; il s'ensuit qu'il dépend de la volonté de l'Artiste de faire ces compositions par tels mélanges qu'il veut. On peut donc varier ces formes à l'infini, sans cependant que l'une l'emporte sur l'autre.

REMARQUE.

On voit par-là que la Chymie peut nous fournir une infinité de formes de remedes qui operent efficacement en petite dose. Car si l'on mêle un scrupule de *quinte-essence* seche avec une once de vin d'Espagne, cette potion possedera toute la vertu que l'art est capable d'obtenir des aromates. Supposé donc qu'un Medecin voye la nécessité d'un pareil remede, il pourra le tirer de la Chymie, & l'employer dans le cas où il est indiqué. Ces préparations ont cela de commode qu'elles se gardent long-tems, & qu'on peut les porter avec soi en voyage & à l'armée où l'on n'a pas toujours des boutiques fournies à la main. Nous avons ici les bornes au-delà desquelles l'art ne peut aller. BOERHAAVE, *Institut. de Chymie.*

QUINTANA, *Quinte*; épithete qu'on donne à une fiévre qui ne revient que tous les cinq jours. Elle est rare.

QUINTI ANTIDOTUM, antidote dont on trouve la description dans Oribase, *Collect. Medicinal.*

QUINVA. Voyez *Amaranthus.*

QUIPARANGA, est un petit oiseau blanc, qui naît au Bresil, & qui n'est remarquable que par le son perçant de sa voix qui imite celui de la sonnette, & qu'il fait entendre demi-lieue à la ronde. LEMERY, *des Drogues.*

QUISQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUISQUILIUM, *grain de kermès.*

QUITY. Voyez *Arbor saponaria.*

QUIYA. Voyez *Capsicum.*

QUO

QUOCOLOS, *Pierre à verre.*

C'est une pierre qui ressemble à du marbre, mais un peu transparente, dure comme un caillou, & rendant des étincelles de feu comme la pierre à fusil, de couleur blanche tirant sur le verd de mer, & avec des veines comme le talc de Venise. Cette pierre étant mise au feu y perd sa transparence, devient plus légere & plus blanche, & se convertit en verre lorsque le feu est plus fort.

Elle naît dans la Toscane & dans plusieurs autres lieux d'Italie, & on l'emploie dans quelques Verreries. Elle n'est d'aucun usage en Medecine. LEMERY, *des Drogues.*

QUOTIDIANA FEBRIS, *fievre quotidienne.*

La *fievre quotidienne* qu'on peut mettre au nombre des fievres intermittentes, est beaucoup moins fréquente que la tierce & la quarte. Elle vient & cesse tous les jours & est suivie de quelques heures d'intermission.

L'accès de cette fievre vient de grand matin sur les quatre ou cinq heures avec le froid & le frisson, sans aucun tremblement cependant. Elle est accompagnée du dégout; de la cardialgie, & de l'enflure du bas-ventre. Quelques-uns sont attaqués du mal de tête, d'autres tombent en défaillance, plusieurs ont un vomissement ou un flux de ventre, ou même ces deux maladies en même-tems. Il survient ensuite une chaleur lente, la soif est moins violente, le pouls qui auparavant étoit foible & déréglé, augmente, il est cependant plutôt mou que dur, l'urine n'est point enflammée, mais crue & d'un jaune pale, beaucoup de malades ont une envie de dormir presque insurmontable. La sueur paroît enfin: mais elle est peu abondante, & l'accès cesse au bout de dix heures, & laisse le corps languissant & pesant, & revient le jour suivant à la même heure.

Voilà de quelle maniere la fievre quotidienne vraie vient & continue. On appelle bâtarde, erratique ou anomale, celle qui ne conserve point ce caractere, & qui

vient sur le midi, vers le soir, ou dans quelqu'autre tems indéterminé.

Cette espece de *fievre quotidienne* irréguliere devient souvent épidémique, surtout lorsque les saisons ont été long-tems dérangées. J'ai vu naître dans l'Eté des années 1727. & 1728. après des chaleurs violentes & de longue durée, suivant la variété des tempéramens, des diarrhées, des dyssenteries & des fievres intermittentes de toute espece, mais surtout quotidiennes.

La *fievre quotidienne* dont nous parlons, est intermittente, c'est pourquoi on ne doit pas la confondre avec la quotidienne continue. Celle-ci vient également de très-grand matin avec le froid : mais la chaleur, la langueur, le dégout, la vitesse & la foiblesse du pouls, & quelquefois la sueur durent jusqu'à ce qu'elle cesse. Si elle dure plus long-tems elle est pour l'ordinaire funeste aux malades qui meurent dans le frisson, après que leurs forces sont entierement épuisées.

On ne doit point aussi la confondre avec la *fievre quotidienne* catarrheuse. Celle-ci est bénigne, vient sur le soir avec un léger frisson, cesse le matin & se fait assez connoître par les fluxions catarrheuses dont elle est accompagnée. La *fievre quotidienne* catarrheuse au contraire, quand elle est maligne, détruit sur le champ toutes les forces, elle ne cesse point entierement & ne fait que diminuer.

La *fievre quotidienne* intermittente vraie differe aussi des autres fievres intermittentes ; car lorsque la fievre tierce devient double de simple qu'elle étoit auparavant, l'accès revient aussi tous les jours : mais les tems de son attaque ne répondent point alternativement les uns aux autres, & comme ses causes sont différentes, les remedes doivent l'être aussi.

Si la fievre quarte revient tous les jours, on l'appelle triple, & son accès ne vient pas tous les jours à la même heure, mais tous les quatre jours le période de son accession est le même. Comme les causes qui l'occasionnent sont différentes, on doit aussi employer différentes méthodes.

On distingue aussi la *fievre quotidienne* intermittente vraie de la fievre lente, en ce que cette derniere vient vers le soir après qu'on a mangé sans aucun frisson, & qu'elle est accompagnée d'une chaleur dans les paumes de la main & dans les plantes des piés. Elle est aussi beaucoup plus violente dans la nuit que dans le jour, elle provoque la sueur & diminue le matin sans cesser tout-à-fait.

Comme la cause prochaine de toutes les fievres n'est autre que l'affection du systeme nerveux, on ne doit point douter que la cause formelle de la *fievre quotidienne* ne consiste dans l'agitation spasmodique des parties nerveuses & des vaisseaux. Ce mouvement fébrile extraordinaire est causé par une matiere entierement différente de la qualité naturelle & douce des humeurs vitales, qui circule avec le sang avec lequel elle ne sauroit se mêler.

Les premieres voies, le ventricule, le duodénum & surtout la portion la plus grande du jejunum qui est munie de valvules, sont le siége où reside cette matiere vitieuse, qui ressemble en quelques-unes de ses qualités au levain. Elle passe de-là par les vaisseaux lactiferes dans le sang & dans les humeurs, avec lesquelles elle est portée dans les parties internes qui ont un sentiment très-délicat, qu'elle agite & qu'elle jette dans un mouvement extraordinaire. Plusieurs circonstances prouvent évidemment que dans la *fievre quotidienne*, les premieres voies sont remplies d'une grande quantité de liqueurs vitieuses, putrides, visqueuses, acides & bilieuses. En effet, cette fievre est presque toujours accompagnée de rots, de nausées, de l'envie de vomir, du dégout, de la cardialgie, de l'enflure de l'estomac, d'inquiétudes autour de la région des intestins, de l'oppression de poitrine, & d'une douleur de tension aiguë, poignante & mordicante qui s'étend jusqu'au dos : on sent dans la bouche un gout puant & désagréable, quelquefois amer, d'une douceur dégoutante, souvent approchant de celui de la viande pourrie. Cette fievre cesse souvent d'elle-même, & par le secours de la nature au moyen de fréquentes déjections. On la guérit aussi par les émétiques & les purgatifs joints aux stomachiques.

Comme cette fievre dure souvent plusieurs mois, il y a tout lieu de croire que le vice qui l'occasionne est enraciné dans les récoins les plus profonds du bas-ventre. Car les organes sécrétoires, les glandes, & les tuniques glanduleuses des intestins étant trop relâchées, elles rendent au lieu d'une liqueur subtile, lymphatique & salivaire, une grande quantité d'humeurs impures & séreuses. Les autres visceres destinés à la dépuration du sang comme le foie, la rate & le pancréas n'envoyent à cause de leur foiblesse & de la lenteur avec laquelle le sang y circule, dans les organes de la digestion, qu'un suc lymphatique & bilieux mal épuré. Il arrive de-là que la solution des alimens & l'élaboration du chyle sont interrompus, & qu'il s'engendre & qu'il s'accumule dans les premieres voies beaucoup de crudités impures & séreuses, lesquelles venant à passer dans le sang après avoir acquis par la longueur de leur séjour une plus mauvaise qualité, causent, comme nous l'avons dit, un mouvement fébrile.

Ce qui fait, je crois, que les accès sont plus fréquens dans la *fievre quotidienne*, que dans les autres fievres intermittentes, c'est la grande foiblesse des premieres voies. C'est elle qui occasionne la génération des crudités, qui fait qu'elles y affluent & s'y amassent plus promptement, & qu'elles passent en moins de tems dans la masse du sang & dans les membranes de la moelle épiniere.

Il est donc évident que tout ce qui peut affoiblir les visceres ou engendrer dans le corps des humeurs crues & impures, est très-propre à causer des *fievres quotidiennes*. Elles attaquent surtout les personnes paresseuses & oisives, qui usent sans ménagement d'alimens cruds & boivent de la biere avec excès, qui se livrent trop au chagrin, & qui ont l'estomac affoibli par les maladies précédentes & par des fréquentes saignées.

La *fievre quotidienne*, légitime, aiguë, qui est causée par l'atonie des visceres, est pour l'ordinaire de très-longue durée & cause beaucoup d'embarras au Medecin. Celle au contraire qui est erratique & épidémique n'étant causée que par le vice des fluides, se guérit plus aisément.

Celles qui ont une intermission totale de l'accès, sont moins dangereuses ; celles au contraire qui approchent du caractere de la fievre continue, & qui lorsqu'elles ont cessé laissent les forces dans un abbattement accompagné d'un pouls foible & fréquent & d'une sueur abondante, durent plusieurs mois & affoiblissent le malade à un tel point, qu'il est rare qu'il en échappe.

La *fievre quotidienne* qui succede à d'autres fievres intermittentes, & surtout à la fievre quarte, est opiniâtre & dangereuse, suivant le témoignage de Celse, *Lib. III. cap.* 15. « La fievre quarte, dit cet Auteur, cause « rarement la mort, mais le malade est en danger lorsqu'elle dégénere en quotidienne. » Car cette circonstance prouve que les visceres sont en très-mauvais état, & dans ce cas la fievre a beaucoup d'affinité avec celles qui tiennent de la fievre continue.

Si lorsque l'accès vient le malade rend par haut & par bas beaucoup de bile & de pituite, c'est bonne marque, à moins que ses forces ne soient déja épuisées par la longue durée de la fievre. La sueur qui survient sur le déclin de l'accès, de même qu'une décharge copieuse d'urine avec sédiment après le paroxysme, diminuent la violence des accès suivans, & annoncent la fin de la fievre.

Au contraire, lorsqu'il n'y a aucune excrétion, la fievre dure long-tems, & les visceres aquierent enfin une mauvaise disposition d'où naissent des fievres lentes & hectiques, des consomptions qui jettent dans la phthisie les personnes qui y ont quelque disposition.

Ce que nous venons de dire arrive fort aisément lorsqu'on emploie mal-à-propos les astringens & les fébrifuges; & lorsqu'on oblige les récrémens acres qui sont dans les premieres voies à passer dans le sang par des sudorifiques chauds & des essences alexipharmaques spiritueuses, la *fievre quotidienne* se change en continue, accompagnée de sueurs abondantes qui épuisent considérablement les forces du malade.

Ceux qui meurent de cette fievre, sont saisis d'un froid violent & de longue durée, qui est suivi du frisson, de la foiblesse & du délire. Ils ont pour l'ordinaire deux accès de cette espece, après lesquels la chaleur revient: mais au troisieme, le pouls devient foible & inégal, & le froid dégénere en un frisson mortel.

Méthode générale de traiter cette maladie.

Puisque la *fievre quotidienne* intermittente est causée par un amas de crudités séreuses & visqueuses dans les premieres voies, par la foiblesse des visceres & des glandes,& par le défaut de circulation dans les vaisseaux du bas-ventre, on ne doit avoir d'autre but,

1. Que de chasser des premieres voies par les émonctoires convenables, les liqueurs impures & nuisibles qui s'y sont amassées, après les avoir auparavant préparées.
2. De fortifier les visceres qui sont dans l'atonie, & d'empêcher par ce moyen qu'il ne se forme davantage de crudités.
3. De rétablir la circulation du sang dans les visceres de l'abdomen & dans les intestins, qui sont les organes destinés à la digestion des alimens & à l'élaboration du chyle.

On satisfait à la premiere de ces intentions par le moyen des remedes incisifs & déterfifs, & les sels neutres, dont les plus efficaces sont le sel ammoniac épuré, le sel digestif de Sylvius préparé avec la tête-morte de l'esprit urineux de sel ammoniac, le tartre vitriolé, l'*arcanum duplicatum*, le sel d'Epsom & de Seltz, & le nitre antimonié. Les substances qui contiennent beaucoup de sel acre aromatique, telles que la racine de pié de veau, le jonc odorant, la pimprenelle blanche, le vrai costus, la zédoaire, la canelle blanche, le gingembre & le poivre, conviennent dans le cas dont il s'agit. Ces drogues étant réduites en poudre & mêlées avec les sels dont nous avons parlé ci-dessus, en y ajoutant une ou deux gouttes de quelque huile carminative, donnent un excellent fébrifuge.

Pour satisfaire à la premiere & à la seconde intention, c'est-à-dire, évacuer par les selles les impuretés contenues dans les premieres voies, fortifier le ton du ventricule & des intestins, & leur rendre le mouvement qu'ils avoient perdu, rien n'est meilleur que les pilules balsamiques de Becher & de Stahl, auxquelles on peut joindre les miennes.

On estime aussi beaucoup la masse de pilules aloéphangines, les pilules de succin de Craton, & celles de Solenandre, surtout lorsqu'on les donne avec les sels dont nous avons parlé ci-dessus.

Pour rendre aux visceres de l'abdomen la force qu'ils ont perdue, & empêcher l'affluence des humeurs impures dans les parties où se fait la digestion, rien n'est comparable aux élixirs amers mêlés avec des chalybés. Tel est mon élixir balsamique tempéré, préparé sans esprit de vin avec une liqueur alcaline, ou l'essence de cascarille mêlée avec celle de gingembre, ou les élixirs stomachiques, tel que le mien, ou celui de Michaeli, en y ajoutant quelques gouttes de teinture calybée, faite avec des fleurs calybées de sel ammoniac, & de l'esprit rectifié d'écorce d'oranges.

Ces remedes rétablissent parfaitement la circulation du sang dans les vaisseaux du bas-ventre, & les parties où se fait la digestion. Cependant si la fievre est opiniâtre & entretenue par un mauvais régime, rien n'est plus salutaire que les eaux médicinales chaudes & froides, comme celles de Carlsbad & d'Egra, bues chaudes; qui, lorsqu'on garde un régime convenable, & qu'on y joint des remedes amers, balsamiques & anticachectiques, délayent les matieres visqueuses, les évacuent par les selles & les urines avec les récrémens séreux, détruisent les engorgemens, & rétablissent la circulation du sang.

On doit varier l'usage des remedes que nous venons d'indiquer, suivant la nature des saisons, le tempérament, l'âge, la constitution & le sexe du malade, la disposition des premieres voies, & les causes de la maladie; & proportionner à ces différentes circonstances, tant la dose des remedes, que la façon de les employer. On doit cependant avoir pour maxime de donner au malade, dans les intervalles que laisse l'accès, des poudres salines dans des liqueurs incisives, le purger avec des pilules convenables le troisieme ou quatrieme jour, en faisant ensorte qu'elles ayent déja fait leur effet lorsque l'accès revient. On doit aussi provoquer la sueur lorsqu'elle est sur le point de paroître sur le déclin de l'accès, par le repos & des boissons chaudes, auxquelles on joindra des remedes corroborans, amers, calybés & fébrifuges.

Précautions & observations pratiques.

On doit traiter les *fievres quotidiennes* intermittentes avec beaucoup de circonspection, de peur qu'elles ne dégénerent en d'autres maladies chroniques & dangereuses. Il faut surtout s'abstenir de tout remede astringent & parégorique, de toute substance terrestre, absorbante, & de tout purgatif, sudorifique & émétique violent.

Il importe aussi beaucoup, pour la guérison de cette fievre, & pour empêcher son retour, de ne point se livrer aux passions, surtout à la tristesse & à l'inquiétude, de ne point user de mauvais alimens, ni de vin, & de garantir le corps, surtout le bas-ventre, des atteintes du froid.

Comme la nature guérit souvent toute seule cette fievre par un flux critique, on doit suivre ses indications & seconder ses efforts salutaires. On ne doit donc point assujettir le malade à un régime sudorifique, ni provoquer les sueurs par le moyen des médicamens. Il faut au contraire préparer & disposer la matiere peccante, aussi-bien que les premieres voies, à un flux salutaire, de quoi l'on vient aisément à bout en donnant au malade quelques heures avant l'accès un léger purgatif, tel que la poudre cornachine, ou les pilules balsamiques, avec les sels dont nous avons déja parlé.

Comme les *fievres quotidiennes* sont ordinairement accompagnées d'un vomissement salutaire au malade, il est à propos de le seconder lorsqu'il est nécessaire, par des remedes convenables. Il s'ensuit donc qu'il est quelquefois extremement avantageux de l'exciter par le moyen d'un émétique, avant le retour de l'accès. Je me souviens d'avoir souvent donné sur le soir dans une *fievre quotidienne* légitime, qui venoit ordinairement vers les cinq heures du matin, avant que les crudités passassent des organes de la digestion dans le sang, un léger vomitif composé de quinze grains de racine d'ipécacuanha, & de sept grains & demi de poudre de cornachine, qui a fait aller le malade par haut, & quelquefois par bas; & la fievre ayant diminué de plus en plus considérablement, je l'ai chassée ensuite facilement avec d'autres rumedes.

Si la *fievre quotidienne* dure un mois ou plus, & qu'elle paroisse dégénérer en fievre lente, on peut donner utilement au malade un grain de tartre émétique dissous dans quelque liqueur convenable. Ce remede a souvent évacué une grande quantité d'humeurs bilieuses qui croupissoient dans le corps, & apporté beaucoup de soulagement au malade.

Lorsque cette fievre est accompagnée de l'oppression ou de l'enflure de l'estomac, & du dégout, il est bon d'appliquer

pliquer sur la région de l'épigastre des petits sacs remplis de feuilles de mente, d'absinthe, de romarin, de fleurs d'aspic, de camomille, de girofle & de noix muscade, secs ou cuits dans du vin. Ces sacs étant appliqués après que l'accès a cessé, sont extremement salutaires, en ce qu'ils excitent la sueur & la transpiration.

On doit user des fébrifuges avec beaucoup de précaution dans les *fievres quotidiennes* légitimes. On peut cependant employer fort utilement dans celles qui sont épidémiques & erratiques, outre les remedes que nous avons indiqués ci-dessus, les spécifiques fébrifuges, l'électuaire dont le quinquina est la base, & celui de cascarille; puisque, comme on l'a remarqué, ces remedes lâchent le ventre, & procurent des selles abondantes sans incommoder le malade.

La cascarille est préférable au quinquina dans les *fievres quotidiennes*, à cause qu'elle est plus corroborative & plus astringente.

La saignée convient rarement dans les *fievres quotidiennes* qui sont déja accompagnées de la foiblesse de l'estomac, & ordinairement compliquées avec quelque chose de cachectique. Cependant, s'il y a une pléthore considérable occasionnée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal; que l'urine soit haute en couleur, & le malade accoutumé au vin, on doit ouvrir la veine dès le commencement de la maladie, de peur, comme les Medecins l'ont observé, que la fievre n'augmenre, & ne cause des fievres lentes, hectiques & apostémateuses. HOFFMAN, *Med. Raison. System.*

R

RAB

R. Voyez dans l'Alphabet Chymique la signification de cette lettre.

R, signifie dans les prescriptions, *Recipe*, prenez.

RAB

RABDOIDES SUTURA, *suture sagittale.*

RABEBOIA; racines du *Flammula major.* RULAND.

RABIEL ou ROHEL, *sang de dragon.* RULAND.

RABIES, Voyez *Hydrophobia.*

RABIRA, *Etain.* RULAND.

RAC

RACEMUS; grappe de raisins, ou de baies de liere, ou de quelque autre fruit croissant en grappes.

RACHAMMELCA; terme fait par Dolæus: il est composé des mots hébreux רחם, *Rechem*, matrice, & מלך *Melech* Roi. Il entend par ce terme le principe actif, ou l'ame plasticale de la matrice.

RACHI, ou RACHO, *Mercure.* RULAND.

RACHITÆ, ou RACHIÆI, *les muscles du dos.* BLANCARD.

RACHITIS, *Rachitis.*

La maladie communément appellée *rachitis*, est une espece de maladie chronique; elle consiste dans une nutrition inégale, en conséquence de laquelle certaines parties sont privées de la nourriture dont elles ont besoin, & dépérissent, tandis que d'autres en reçoivent plus qu'il ne leur en faut, s'accroissent d'une maniere prodigieuse; & cet accroissement contre nature, est accompagné de la courbure des os, & de l'épine du dos.

C'est une maladie nouvelle: elle parut d'abord en Angleterre vers le milieu du seizieme siecle; elle se dispersa de-là dans les parties septentrionales de l'Europe.

Voici les signes auxquels on pourra la reconnoître:

Elle prend aux enfans, aux environs de leur neuvieme mois, ou plus tard, selon que l'irrégularité s'introduit plus ou moins promptement entre les différentes parties du corps; la peau est lâche; il y a tumeur flasque à la tête, au visage & à l'abdomen; les autres parries sont maigres, mais surtout les muscles; il y a protubérance aux épiphyses; aux environs des jointures du radius, du cubitus, du genou, du tibia, du péroné, & les muscles sont aussi en atrophie. Les os ne pourront soutenir le corps; & souvent l'épine du dos sera recourbée, le malade ne marchera qu'avec peine, ou ne pourra se mouvoir aucunement. Les arteres carotides & jugulaires seront gonflées; la tête s'enflera; & comme le cou sera foible & flasque, la tête branlera & rombera. Les enfans qui en seront attaqués, auront pour l'ordinaire l'esprit plus ouvert qu'on n'a coutume de l'avoir à cet âge: ils auront la poitrine étroite & comprimée latéralement, le sternum en poinre, & les extrémirés des côtés nouées. A mesure que la maladie augmentera, il y aura fievre lente, difficulté de respirer, & autres symptomes qui dureront communémenr jusqu'à la morr du malade. Mais il est à propos de savoir qu'il y a dans la durée du *rachitis* des degrés & des périodes qui ne sont pas accompagnés des mêmes symptomes dans tous les malades; ils sont plus violens dans les uns que dans les autres.

On a trouvé en disséquant ceux qui sont morts de *rachitis*, tanrôt un viscere corrompu, tantôt un autre. Dans les autres, le foie étoit d'une grosseur contre nature, skirreux & adhérant au diaphragme; tandis que le mésentere & le pancréas étoient obstrués & pleins de glandes endurcies. Dans ceux-ci, les poumons étoient adhérens à la pleure ou au dos, ou livides, & parsemés de vomiques; dans ceux-là, le péricarde étoit rempli d'eau. La plûpart des Auteurs, entre lesquels on peut compter Glisson, Bonet & Heister, conviennent que le commencement de la moelle spinale est d'une dureté contre nature, & obstruée dans ceux qui meurent de *rachitis*; l'espace qui est entre la dure-mere & la pie-mere, plein d'eau; le cerveau excessivement large, & les veines carotides & jugulaires plus petites que leurs arteres correspondantes.

J'assignerai donc, sur l'expérience & l'autorité de ces Auteurs, pour cause du *rachitis*, l'interruption de l'influx du fluide nerveux dans la moelle spinale, soit en conséquence d'une compression ou d'une obstruction, pour cause premiere. Il s'ensuivra de-là que la nutrition des parties, dont les nerfs viennent de la moelle spinale, comme les bras & les jambes, sera nécessairement suspendue; tandis au contraire que les parties dont les vaisseaux seront perméables & libres, recevant une trop grande quantité de suc nourricier, prendront un accroissement contre nature: c'est aussi ce qu'on remarque dans ceux qui sont attaqués de *rachitis*; l'influx de la lymphe nourriciere ne se faisant point dans la moelle spinale, ce suc est porté à la tête, qui devient d'une grosseur excessive, gonfle & colore extremement le visage. Il ne faut pas attribuer à autre cho-

se l'esprit qu'on leur remarque de plus qu'aux autres; car le cerveau & le cervelet demeurent sains, & n'en font que plus vigoureusement leurs fonctions. C'est pourquoi les parties qui reçoivent les nerfs du cerveau, sont ordinairement fortes dans le *rachitis*.

Les os sont courbés & défigurés par des nœuds aux environs de leur épiphyse, parce que les muscles & les ligamens qui les attachent sont inégalement nourris, tandis que le suc nourricier passe en abondance des arteres dans les os; d'où il arrive que leurs extrémités dont le tissu est très-mou dans les enfans, font peu de résistance, se distendent, s'élevent, & sont défigurées par les tubercules. Mais tandis que la nutrition se fait, & que les os s'accroissent perpétuellement, les muscles devenant plus petits & plus courts, l'extension & l'allongement des os auxquels ils adherent, sont gênés; ils sont contraints de se courber; & ils cedent d'autant plus facilement, qu'à cet âge ils sont très mous & très-flexibles. Il ne faut point chercher une autre cause de la distortion de l'épine du dos, que l'habitude flasque & l'altération du ton naturel des apophyses osseuses, des cartilages, des ligamens & des muscles qui lient les vertebres du dos; car il arrive nécessairement alors qu'elles s'écartent trop les unes des autres lorsque le corps est incliné, & que la distension en est trop grande pour qu'elles puissent être restituées dans leur état naturel.

La cause immédiate du *rachitis*, consiste dans une ténacité visqueuse des sucs, qui, séparés du sang épaissi, sont déposés dans la moelle spinale, compriment ou obstruent ses pores, & gênent l'influx du fluide nerveux, & sa distribution dans d'autres parties du corps. Quant à ses causes éloignées, ce sont le mauvais régime, & tout ce qui est capable de produire l'atrophie; car il est démontré par l'expérience, que tout ce qui nuit à la digestion, & engendre un chyle épais & visqueux, & peu propre à la nutrition des parties, tend à engendrer le *rachitis*.

Mais rien ne contribue plus efficacement à la production de cette maladie, qu'un air froid nébuleux, & chargé de mauvaises exhalaisons: cet air affoiblissant en partie le ton de la peau, donne lieu à la génération des impuretés pituiteuses dans le corps, & relâchant en partie les poumons, empêche le sang de s'y mêler intimement, & de se distribuer également dans tout le corps. L'air de Londres, qui est continuellement chargé d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de fumée de charbon de terre, en est une bonne preuve: on a expérimenté qu'il étoit très-propre tant à produire qu'à entretenir le *rachitis*. On a fait la même observation par rapport à celui de presque tous les lieux maritimes & marécageux, au Printems & à l'Automne, & à tous les lieux sur les bords de quelque riviere considérable, où l'athmosphere est humide, ou chargé de particules salines, ou de la fumée sulphureuse du charbon de terre. Là, les enfans sont très-sujets au *rachitis*.

Je ne balancerai pas d'assurer, qu'une des causes principales de la stagnation des humeurs dans la moelle spinale, c'est la coutume extravagante qu'ont les nourrices, de promener sur leurs bras, pendant des jours entiers, leurs enfans emmaillotés, ce qui leur tient l'épine du dos recourbée, & même les jambes inégalement tendues. Voilà ce qui donne lieu si fréquemment aux bosses, à la courbure des jambes, & au *rachitis*. La même chose arrivera, s'il arrive que les enfans tombent, ou reçoivent quelques coups sur le dos. On a observé que les enfans bossus étoient plus sujets que d'autres au *rachitis*.

Il n'y a point de doute que les maladies antérieures ne disposent, non-seulement à la consomption, mais encore au *rachitis*: mais il n'y en a point qui soit plus favorable à cette derniere maladie, que celle qui occasionnant un dépôt sur la moelle spinale, suspend ou gêne l'influx du fluide nerveux dans cette partie. Telle est quelquefois la cause du *rachitis*, qui survient après une petite vérole maltraitée, ou après la répercussion d'une gale, d'un *Crusta lactea*, ou d'une teigne.

Quant aux prognostics de cette maladie; si elle est violente, & si elle ne cesse pas avant que le malade ait atteint l'âge de cinq ans; la cure en sera fort difficile; le corps en deviendra languissant & en sera défiguré; & le malade s'en sentira toute sa vie, à moins qu'il n'en soit délivré dans une de ces révolutions prodigieuses qui arrivent dans la jeunesse. Le *rachitis* n'est pas moins opiniâtre, lorsqu'il est héréditaire, & qu'il survient dans le premier mois qui suit la naissance. Lorsqu'il entraîne la phthisie avec la fievre hectique, l'hydropisie, l'asthme, ou la diarrhée, il y a peu d'espoir de guérison. On vient plus aisément à bout, de celui qui provient du défaut de régime, de la mauvaise constitution de l'air, de la petite vérole, de la gale, d'autres éruptions cutanées, ou qui n'est point accompagné d'une grande difformité ou courbure des os, & où il n'y a point inaptitude au mouvement.

CURATION.

Lorsque le *rachitis* a pour cause, des humeurs visqueuses, épaisses & pituiteuses, déposées sur la moelle spinale; la premiere indication curative, est de résoudre la viscosité des sucs, de lever les obstructions, & de rendre par ce moyen la circulation des humeurs libre & facile dans tout le corps. Pour attaquer le mal dans son siége, qui est les premieres voies; on ordonnera particulierement des laxatifs doux, sans négliger, s'il est nécessaire, & si la constitution de l'enfant le permet, les émétiques tempérés, comme quelques grains de racine d'ipécacuanha, donnés dans du sucre & de l'eau de canelle, préparée sans vin, ou réduits sous la forme d'un électuaire, avec quelques sirops appropriés. On parviendra de cette maniere, à évacuer les impuretés visqueuses accumulées dans l'estomac & dans les intestins, à résoudre les humeurs; & à lever les obstructions des vaisseaux. On observera seulement de ne point ordonner ces remedes stimulans aux malades dont les forces seront épuisées, dont le mésentere sera affecté, ou qui auront quelque violente obstruction aux visceres. Il est plus-à-propos de recourir alors aux désobstruans.

On joindra de tems en tems à l'usage des remedes que nous venons de recommander, celui des résolutifs & des diaphorétiques doux, comme la teinture de tartre, la teinture acre d'antimoine, & les préparations de cinnabre, qui sont préférables dans le *rachitis* aux mercuriels, & qui évacuent puissamment les impuretés séreuses, tant par la perspiration, que par les urines, surtout si on les donne dans des infusions propres à délayer, & à purifier le sang.

Mais lorsqu'il s'agit de lever l'obstruction de la moelle spinale, & d'y faciliter l'influx du fluide nerveux, un grand nombre d'Auteurs recommandent les frictions avec des linges chauds, au dos, aux jambes, & aux bras, avec les fumigations d'encens, d'ambre, de mastic & d'oliban. J'ai éprouvé les bons effets des bains d'eau douce préparés avec les plantes amies des nerfs, telles que la marjolaine, la lavande, le serpolet, le romarin, la camomille & le baume. On réitérera fréquemment les bains, & tandis que le malade les prendra, on lui frottera l'épine du dos & les jointures avec l'onguent suivant.

Prenez *de la graisse humaine*, & *de l'huile exprimée de muscade*, } *de chacune une demi once*;
de baume du Pérou, *une dragme*;
d'huiles de rue, *de lavande*, & *de girofle*, } *de chaque trente gouttes*;

J'ai vû plusieurs malades attaqués de *rachitis*, soulagés, & même radicalement guéris par ces remedes.

Ce n'est pas tout, il faut encore en favoriser les effets par un régime convenable; il faut interdire au malade tout aliment flatulent, visqueux & de difficile digestion, & ne lui permettre que des bouillons légers, faits de volailles & de veau, avec les racines apéritives d'asperges, de fenouil, de chicorée, d'ache, de celeri, de persil, & des écrevisses de riviere broyées; on lui fortifiera l'estomac, avec des élixirs tels que l'élixir viscéral, qu'on mêlera avec ses alimens. Il faut que sa boisson soit légere, & que le lait qu'il tettera soit bon, & assez clair. On fera prendre en même tems au malade les exercices qui conviendront à son âge, & qui seront capables de dissiper la langueur de ses membres, comme la gestation. S'il est constipé, on lui ordonnera un laxatif, ou un clystere. Si la maladie de l'enfant provient de la mauvaise constitution de la nourrice; on fera prendre à cette nourrice les mêmes remedes que nous venons d'indiquer pour l'enfant, mais en plus forte dose.

Nous recommanderons pour la courbure & la distortion considérable des membres, le maillot, & l'usage des cors, pourvû toutefois que les parties n'en soient point offensées; car il arrive souvent, qu'en voulant guérir par ce moyen un enfant d'une difformité de membres, on lui procure une maladie dangereuse, qui est pire que le premier mal. FRED. HOFFMAN.

Les enfans ne l'apportent jamais en naissant; elle ne se montre jamais avant qu'ils soient parvenus au neuvieme mois, & elle ne leur vient guere passé deux ans: mais bien plus souvent dans le tems intermédiaire.

Cette maladie vient volontiers & est singulierement fatale aux enfans dont les pere & mere sont d'un tempérament lâche & foible, qui vivent dans l'oisiveté, la molesse & les délices; qui usent d'alimens gras, de mets sucrés, qui mangent peu de pain, boivent des vins de liqueur & beaucoup d'eau chaude; qui sont épuisés par des maladies chroniques, par l'usage excessif des plaisirs de l'amour, par l'âge, par la consomption, & singulierement celle qui est vénérienne, & par des gonorrhées; car de tels peres ne peuvent procréer que des enfans foibles & languissans.

Si la nourrice est elle-même dans quelques-uns de ces cas, le *rachitis* viendra encore plutôt, ou en acquerra un nouveau dégré de malignité.

D'autres circonstances encore disposeront l'enfant au *rachitis*: si par exemple on lui a fait tenir un régime froid & humide; qu'on l'ait nourri de substances aqueuses & muqueuses, de fruits d'Eté crus, de poissons, de pain non levé; s'il a gardé pendant long-tems une fievre d'Automne intermittente, ou quelque autre maladie chronique ou aiguë; s'il a eu la gale, des herpes, des ulceres, qui aient été supprimés ou mal guéris; s'il a été énervé par des bains, des fomentations, des linimens, des oignemens, ou des vapeurs humides; si on l'a laissé perpétuellement assis, les parties inférieures à nu sur une chaise percée.

On connoît cette maladie dès son commencement dans les enfans qui ne peuvent pas marcher: Premierement par l'âge; secondement par les causes qui ont précédé; troisiemement, en remarquant si les freres ou sœurs de l'enfant ont eu la même indisposition; quatriemement, par une enflure molle de la tête & du visage; cinquiemement, par l'état de relâchement de la peau; sixiemement, par l'enflure de l'abdomen; septiemement, par le décharnement des autres parties, & singulierement des muscles; huitiemement, par la protubérance des épiphyses, aux jointures du radius, du cubitus, de l'humérus, du genou, du tibia & du péroné; neuviemement, par la grosseur des arteres carotides, & des veines jugulaires, tandis que les autres veines & arteres sont moins grosses.

Mais dans les enfans qui ont commencé à marcher, on connoît l'approche du *rachitis*: premierement, par les signes qui viennent d'être détaillés; secondement, lorsqu'on leur voit une démarche foible & lente, qu'ils tombent en devant & ne peuvent se soutenir; qu'ils veulent perpétuellement rester assis, ce qui vient bientôt au point de rester toujours couchés, & de ne pouvoir plus remuer les jointures, le cou devenant en même tems flexible & la tête branlante; troisiemement, par la maturité & le développement précoce de leur esprit; leurs sens faisant d'ailleurs toutes leurs fonctions, leur appétit subsistant, & ce qu'ils mangent se digérant très-bien.

Quand le *rachitis* dure depuis long-tems, la tête de l'enfant est d'une grosseur plus que naturelle, & ses sutures s'entr'ouvrent; le thorax sur les côtés est comprimé vers le sternum, lequel s'éleve en arcade pointue, les extrémités des côtes sont pleines de nœuds, le ventre gonflé, & les dents cariées & noires; & tous ces symptomes croissant par dégrés souvent pendant toute la vie de l'enfant, produisent des maux terribles, & singulierement le *spina ventosa*, & la carie des os.

Tant que dure le *rachitis*, l'enfant est continuellement miné par une fievre lente, qui ne finit qu'avec sa vie; & l'on trouve dans son cadavre toutes les fibres, les membranes, les vaisseaux & les visceres mous & flasques, tandis que les humeurs sont coulantes & muqueuses.

Ainsi la cause immédiate du *rachitis*, est une cacochymie languissante, muqueuse, froide & vapide, qui peut-être est compliquée avec un levain de vérole caché, & est accompagnée d'un état de relâchement, & de flaccidité dans tous les solides.

Ce qu'il y a de mieux à faire pour parvenir à la cure du *rachitis*, est de donner au malade des alimens légers, qui se digerent aisément, qui soient secs & sans graisse, & assaisonnés d'aromates doux, lesquels seront donnés fréquemment, mais en petite quantité à chaque fois. On joindra à ce régime un peu de liqueurs généreuses, & singulierement de l'aile qui ne soit point trop vieille: mais qui soit épaisse, & ait bouilli longtems. On tiendra le malade dans un air sec & modérément chaud; on l'habillera d'étoffes seches & chaudes, telles que sont singulierement celles qui sont faites de laine; on lui fera un lit de simples aromatiques, corroboratifs & dessiccatifs, étendus sur des planches dans la chambre la plus élevée de la maison; on le voiturera, on l'agitera, on le balancera, on le promenera en charette sur le pavé, on lui fera des frictions seches & chaudes, principalement sur l'abdomen & l'épine du dos, avec du drap imprégné de la fumée de substances aromatiques: on lui appliquera aussi des cantharides à plusieurs reprises. On lui administrera aussi fréquemment des émétiques doux, mais dosés avec prudence & circonspection: on lui donnera aussi successivement pendant quelques jours des purgatifs, & ensuite des médicamens corroboratifs; & à la suite, on lui continuera pendant long-tems, l'usage des remedes corroboratifs, dessiccatifs & anti-scorbutiques, & de ceux en particulier qui ont la vertu d'animer les esprits.

On peut inférer de là, quand & comment il faut faire usage de l'immersion dans de l'eau froide dans la cure du *rachitis*; je pense qu'il ne faut recourir à ce remede, que lorsque les visceres de l'abdomen ont été débarassés du poids des humeurs dont ils étoient opprimés. Quant aux linimens, il faut user de ceux qui soulagent dans les affections des nerfs, les appliquer à l'abdomen & à l'épine du dos: mais jamais sur les parties prominentes des os affectés.

Les meilleurs alimens pour les enfans attaqués du *rachitis*, sont,

1. Le pain bien fermenté, & le biscuit, dont la pâte aura été paitrie avec un peu de safran, de muscade, de cardamome, de canelle, de graine de celeri, & autres aromatiques gracieux & fortifians.

2. Des pigeons, de la volaille, du lapin, du mouton, du chevreau, & du veau, le tout maigre, rôti à petit feu, coupé par petits morceaux & mêlé avec du biscuit, du sel, un peu de persil, de thym & de muscade.

3. Du millet & de l'orge bouillis avec de l'eau & des raisins secs, & assaisonnés ensuite avec un peu de vin & d'aromates doux.

Les boissons les plus convenables pour les personnes affligées du *rachitis*, sont,

Les vins de France vieux, rouges & astringens, dont on pourra donner une once, trois ou quatre fois par jour.

La bierre de Brunswick, l'aîle d'Angleterre, & l'aîle de Hollande, qu'on vend douze florins.

A ces liqueurs maltacées, on peut mêler en Eté quantité égale d'eau calybée médicamentée, ou plutôt de Spa.

Prenez des feuilles suivantes récemment cueillies & séchées à l'ombre :

de fougere mâle, trois livres ;
de marjolaine,
de baume,
de mente, } *de chaq. 3 poignées.*

Des fleurs suivantes aussi récemment cueillies & séchées à l'ombre.

de melilot,
de trefle doux,
de sureau, &
de roses, } *de chaque deux onces ;*

Mettez en poudre fine :

Mélez avec le double de paille d'orge, emplissez-en une paillasse sur laquelle le malade couchera, & qu'on aura soin de garantir de moiteur, en la séchant souvent.

Prenez *de benjoin,*
de mastic,
d'oliban,
d'ambre, &
d'encens, } *de chaq. une once ;*

Mettez en poudre.

Vous en jetterez un peu sur des charbons allumés, & vous exposerez à la vapeur qui s'en élevera, des morceaux d'étoffe, dont vous vous servirez pour faire des frictions.

Prenez *de racine d'Ipecacuanha, un scrupule ;*
de vin blanc de France, une once ;
de sucre, deux dragmes ;

Mettez infuser pendant tout une nuit, & la dépuration faite, donnez-la le matin.

Vous réitererez la même opération tous les quatre jours, jusqu'à cinq fois.

Prenez *de la rhubarbe, demi-once ;*
des myrobolans citrins, sans amandes, trois dragmes ;
de trochisques d'agaric, deux scrupules ;

Mettez infuser pendant vingt-quatre heures dans deux pintes de biere forte, à froid, & que le malade en fasse sa boisson ordinaire pendant un mois : mais si cette boisson se trouvoit trop purgative, vous y ajouterez égale quantité ou même davantage, s'il en étoit besoin, d'aîle moins forte.

Les plantes corroboratives, desséchantes, excitatives & anti-scorbutiques, propres pour la guérison du *rachitis*, sont,

L'aigremoine, la bétoine, l'écorce de racine de caprier, la scolopendre, la chicorée, la cuscute, la sanicle, l'endive, la fougere mâle, l'hépatique, la langue de cerf, le baume, les myrobolans, l'osmonde royale, le polypode de chêne, les feuilles & le gland de chêne, la rhubarbe, les feuilles & les racines de ronce, le capillaire blanc, la scabieuse, l'écorce, les fleurs & les feuilles de tamarisc, le tricomane & la véronique mâle.

On peut avec ces plantes, préparer des bieres, des vins, & des infusions médicamentées qui seront très-salubres, aussi-bien que des conserves, & autres préparations semblables.

Prenez *d'aigremoine,*
de scolopendre,
de racine de sougere,
de langue de cerf,
de racine de polypode, &
de capillaire blanc. } *de chaque 2 onces ;*

Après les avoir hachés, mêlés & mis dans un linge ; faites-les infuser dans douze chopines d'aîle froide ; & que le malade fasse sa boisson ordinaire de cette infusion.

Ou,

Prenez *des feuilles & des fleurs de bétoine, trois onces ;*
des écorces de racines de caprier,
de tamarisc,
de vieille ronce, &
de trichomane, } *de chaq. deux onces ;*
de limaille d'acier, demi-once ;

Mettez infuser à froid dans quatre pintes de vin blanc, dont vous donnerez une once trois fois par jour.

Prenez *de l'*Ens Veneris *de Boyle, deux grains*, que vous donnerez tous les matins pendant trois semaines dans du vin de Canarie.

Prenez *limaille d'acier, une once ;*
du plus fort vinaigre distilé, dix onces ;
du sucre, trois onces ;

Faites bouillir le tout ensemble à petit feu pendant vingt-six heures, dans une grande fiole, & quand vous aurez passé la liqueur, gardez-là dans un vaisseau fermé. Vous en donnerez six gouttes le matin & autant le soir dans un peu de vin d'Espagne. BOERHAAVE, *Aphor. & Mat. Medic.*

RACRI, RAAN, ou RANAC. *Sel ammoniac.* RULAND.

RAD

RADIÆUS ou RADIALIS.

Radial externe premier & second.

M. Winslow donne le nom de *radial* à trois muscles ; le premier est le *radial* interne, appellé par quelques Auteurs *flexor carpi radialis*, fléchisseur *radial* du carpe, nous en avons parlé à l'article *Flexor*.

Le second porte dans quelques Auteurs le nom d'*ulnaris externus*, ou d'*extensor carpi radialis*, & c'est lui que M. Winslow divise en deux muscles dont il appelle l'un premier & l'autre second *radial* externe. Ce sont

deux muscles étroitement collés ensemble, qui paroissent d'abord comme un seul muscle, situé le long de l'angle externe de l'os du rayon, entre le bras & le poignet; charnu vers le bras, & tendineux vers le poignet.

On le trouve dans beaucoup de sujets réellement divisé en deux muscles entiers, depuis un bout jusqu'à l'autre. On peut appeller l'un premier *radial* externe, & l'autre second *radial* externe, par rapport aux attaches de leurs tendons. Quelquefois les deux portions charnues sont très-collées ensemble, & paroissent ne faire qu'un corps. Mais les tendons sont toujours distinctement séparés.

Le premier est attaché en haut à la crete du condyle externe de l'os du bras au-dessus de l'attache du long supinateur. Le second est attaché au même condyle au-dessous de l'attache du premier & au ligament articulaire voisin; de-là les deux corps charnus descendent unis ou plutôt collés ensemble, & étant parvenus vers le milieu de la face externe du rayon, ils se terminent chacun par un tendon long.

Les deux tendons s'accompagnent encore fort étroitement jusqu'à l'extrémité du rayon, & ayant passé ensemble par un ligament annulaire particulier, ils s'écartent comme deux cornes. C'est pourquoi les Anciens qui ont regardé ce muscle double comme un seul, lui ont donné le nom de *Bicornis*.

L'un de ces tendons s'attache antérieurement à la base du premier os du métacarpe, & l'autre à peu près au pareil endroit du second. C'est ce qui m'a donné occasion de nommer l'un de ces deux muscles le premier *radial* externe, & l'autre le second *radial* externe. Le tendon du premier muscle est quelquefois double, & paroît comme un autre *Bicornis*.

Conjointement avec le *radial* interne il porte le grand bord de la main directement vers l'apophyse styloïde du rayon.

Conjointement avec le cubital externe, il renverse la main, en portant la convexité du métacarpe vers les extrémités voisines des os de l'avant-bras. Il meut par la même coopération, le second rang du carpe sur le premier. Ce mouvement augmente sur la convexité du carpe le pli transversal dont j'ai fait mention & rend plus considérable l'angle que fait naturellement le dos de la main avec la face externe de l'avant-bras; de sorte qu'il seroit plus convenable d'appeller ce mouvement flexion en-dehors, qu'extension, selon le langage commun.

Tout seul, ce muscle tire obliquement & vers l'angle externe du rayon, la portion de la main qui répond au premier os du métacarpe & à l'index. Il n'exécute pas ce dernier mouvement avec plus de facilité que chacun en particulier des trois autres.

L'un & l'autre muscle *radial* externe peuvent agir séparément, & par conséquent peuvent avoir chacun leur usage particulier; d'autant plus que leurs tendons étant passés tous deux l'un près de l'autre par le ligament annulaire, ils sont ensuite écartés par leurs attaches. Il paroît par cet écartement que l'un sert en particulier à coopérer avec le *radial* interne, & l'autre en particulier à coopérer avec le cubital externe. Ils paroissent aussi tous deux servir conjointement à maintenir la main dans sa vraie attitude naturelle. Winslow, *Anatomie*.

RADIATI FLORES, *fleurs radiées*. Voyez l'article *Botanica*.

RADICALIS, *radical*; cette épithete jointe à humeurs, est synonyme à *Innée*.

RADICISECA, Domestique que les anciens Medecins occupoient à ramasser des racines & des herbes, à les couper, & à les préparer pour des usages médicinaux.

RADICULA ou RAPHANUS, Blancard prétend que le *Radicula* n'est autre chose que le *lychnis sylvestris* des Romains, ou que la plante que nous appellons *Saponaria*.

RADIUS, *rayon*; en Anatomie nom d'un os de l'avant-bras. Voyez *Brachium*.

RADIX ALBA, c'est, selon l'*Exegesis* de Galien sur Hippocrate, la racine du *Dracunculus*.

Radix bezoardica. Voy. *Contrayerva*.

Radix Carlo-santo.

Cette racine se trouve dans des climats tempérés & spécialement dans le Mechoacan, Province de l'Amérique. Son écorce s'en sépare aisément, & est d'une odeur aromatique, d'un gout amer & tant soit peu acre. La racine même est composée de fibrilles menues qui se séparent aisément les unes des autres. L'écorce passe pour sudorifique, & fortifie l'estomac & les gencives. Mâchée, elle rend l'haleine agréable. Elle est bonne pour le scorbut, les catarrhes, l'épilepsie, pour hâter l'accouchement, pour guérir les hernies, & dans la petite vérole, prise en poudre ou en forme de décoction. Les Espagnols lui ont donné le nom de Saint-Charles à cause de ses vertus extraordinaires. Lemery, *des Drogues*.

Radix cava, nom de la *Moschatellina foliis fumariæ bulbosa, de qua Cordus*.

Radix China. Voy. *China*.

Radix dulcis, nom de la *Glycyrrhiza, capite echinato*.

Radix Idæa, ou *Ruscus angustifolius, fructu folio innascente*.

Radix Rinzango, *sive Bengalensis*. Suppl. 396.

Il y a très-peu de tems qu'on fait usage de cette racine; il n'en est fait mention dans aucune Pharmacopée, au Catalogue des Plantes. Quant à ses vertus, Tancrede Robinson en parle comme d'un puissant céphalique.

Radix simarouba, Offic. *Sima ruba*, Geoff. Tract. 297. Ind. Med. 90.

C'est la racine d'une plante des Indes occidentales, qui produit le bois de *Cayan*, remarquable par son extreme légereté. La racine & l'écorce passent pour d'excellens astringens, propres dans toutes sortes de dévoyemens, & singulierement dans la dyssenterie. La dose de la racine est une once; & celle de l'écorce, deux; l'une & l'autre coupées en petites morceaux, & bouillies dans trois pintes d'eau qu'on reduit à une. Le malade fait de cette décoction sa boisson ordinaire, jusqu'à parfaite guérison. Geoffroy.

Radix ursina, nom du *Meum*.

Les cinq racines apéritives, sont, l'ache, l'asperge, le fenouil, le persil, le houx. Quelques Auteurs les appellent les cinq racines apéritives majeures, pour les distinguer des cinq racines apéritives mineures, qui sont, le caprier, le chardon-Roland, l'apocyn, la bugrande & la garance.

Radix Sanctæ Helenæ, *Cyperus Americanus*. Hernand.

C'est une racine longuette, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans & d'un gout aromatique à peu près semblable à celui du galanga. On nous l'apporte du Port de Sainte Helene, dans la Floride, Province d'Amérique, où elle croît. Cette racine est bonne pour les douleurs d'estomac, & est extremement apéritive. On la recommande dans la colique néphrétique & la difficulté d'uriner. Quelques-uns l'écrasent & l'appliquent sur les parties foibles pour les fortifier. Lemery, *des Drogues*.

RADULA, *Rasoir*.

RAI

RAIA, Offic. Salv. de Aquat. 149. Schonef. Ichth. 57. Mer. Pin. 185. Bellon. de Aquat. 80. *Raia clavata*, Aldrov. de Pisc. 450. Rondel. de Pisc. 1. 353. Gesn. de Aquat. 795. Chalt. Pisc. 11. Raii Ichth. 74. ejusd. Synop. Pisc. 22. *La Raie.*

C'est un poisson de mer dont la chair, le foie & le fiel sont d'usage en Medecine. Sa chair passe pour analeptique & pour aphrodisiaque. On recommande son foie pour l'affoiblissement de la vue & les exulcérations aux yeux, on en fait encore un remede pour la gale.

Pline, recommande son fiel dans les maux de l'oreille interne, *Lib. XXXII. cap. 7.* Voyez *Batis.*

La *raie* est un poisson de mer bien connu, dont il y a plusieurs especes. Les unes ont presque tout le dos tacheté de petits points semblables à des étoiles; les autres n'ont de ces marques qu'à la queue. Il y en a une autre sorte qu'on pêche à Marseille, qui est fort estimée.

Ce poisson est d'une couleur noirâtre, multiplie beaucoup en peu de tems, mange des petits poissons, & vit dans des endroits bourbeux près du rivage. Il est nourrissant, & fait un aliment solide & durable; parce que les sucs visqueux qu'il contient adherent aux vésicules des fibres, & sont cause qu'il est dur à digérer. Il est sujet à donner des vents, & à former des humeurs pesantes & grossieres; surtout si on le mange avant qu'il ait été gardé quelque-tems: il contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Il est fort bon en tout tems aux personnes jeunes & d'un tempérament bilieux & sanguin, qui ont l'estomac bon. Dans quelques pays on a la pratique de le faire sécher & de le garder long-tems: mais ce n'est pas le moyen d'en faire un aliment qui soit bon. LEMERY, *des Alimens.*

RAIZ-d'EMPOSE, nom de la *Methonica Malabarorum.*

RAL

RALLUS, espece de foulque ou poule de riviere fort commune en Italie & en quelques autres endroits. Sa graisse passe pour être résolutive, émolliente & anodyne. LEMERY, *des Drogues.*

RAM

RAMAG, *Cendres.* RULAND.

RAMALIS VENA ou VENA PORTÆ, *veine-porte.* THEOPHILUS, *de Exact. Retriment. Vesicæ Cognit. cap. 2.*

RAMED, *Rhubarbe.* RULAND.

RAMENA-POU-MARAM, nom d'un très-grand arbre qui croît au Malabar, auquel on n'a attribué aucune propriété médicinale que je connoisse.

RAMENTUM, *fragment*, ou particule détachée de quelques corps.

RAMEX. Voy. *Hernia.*

RAMIGRI, *Colophone.* RULAND.

RAMUS, branche d'arbre, ou ramification d'un vaisseau dans le corps.

RAN

RANA, Offic. Mer. Pin. 169. Bellon. de Aquat. 54. Schonef. Ichth. 59. Rondel. de Aquat. 2. 218. Charlt. Exer. 27. Aldrov. de Quad. Ovip. 89. *Rana aquatica*, Schrod. 5. 331. Jonf. de Quad. 130. Schw. Rept. 155. Raii Synop. A. 247. *Rana aquatica & innoxia*, Gesn. de Quad. Ovip. 46. *Grenouille commune.*

Les *grenouilles* sont de grosseur & de couleur différentes, selon les lieux où elles vivent. Les *grenouilles* de mer sont monstrueuses & ne se mangent point. Celles de terre qu'on appelle en latin *Ranæ sylvestres*, ressemblent à peu de chose près aux *grenouilles* d'eau: seulement elles sont plus petites & ne se mangent point: mais on fait un grand usage de celles d'eau.

La *grenouille* d'eau est un animal amphibie, mais qui est le plus souvent dans l'eau, soit dans les rivieres, les marais, les étangs ou les fontaines. Elle vit de mouches, de vers, de sangsues, de limaces, d'insectes & d'herbes aquatiques. Elle mange aussi les petits de son espece; car souvent on trouve de petites *grenouilles* dans le bec & dans le ventre des grosses. Elle nage fort vîte, & saute en-devant au lieu de marcher.

Il y a bien des endroits où l'on mange la *grenouille*: cependant Galien a fait si peu de cas de cet aliment qu'il n'en a pas dit un mot. Celles qui vivent dans les étangs & dans les marais ne sont pas si saines que celles qui vivent dans les rivieres, lesquelles ont beaucoup de phlegme, de sel volatil, & de principes huileux & balsamiques, qui sont propres pour adoucir les humeurs acres de la poitrine, elles ne laissent pas d'être nourrissantes & sont apéritives & dissolvantes: cependant leur viscosité fait qu'elles sont difficiles à digérer, & qu'elles engendrent des humeurs grossieres: & quelques Auteurs disent, que d'en manger trop fréquemment cause de l'indisposition & même la fievre.

Elles sont bonnes en tout tems aux personnes jeunes, & d'un tempérament bilieux, qui ont un bon estomac, & prennent habituellement de l'exercice: mais les personnes âgées & phlegmatiques doivent s'en abstenir ou en user bien modérément.

On fait grand usage en Medecine de leur frai, lequel est rafraîchissant, humectant & propre à rectifier les humeurs acres. L'eau distilée du frai a les mêmes vertus que le frai même. Cette sorte de frai est une matiere visqueuse, transparente, froide, gluante & pleine de petits œufs. LEMERY, *des Drogues.*

Emplastrum de spermate Ranarum.

Emplâtre de frai de grenouilles.

Prenez *de frai de grenouilles,*
d'huile de frai de grenouilles, &
de céruse pulvérisée bien fin, } *de chaq. deux livres;*
de vitriol blanc, &
d'alun cru, } *de chaque, une once & demie;*

Faites bouillir le tout jusqu'à consistance d'emplâtre.

Ajoutez ensuite

de cire blanche, trois onces;
de mastic,
d'encens, } *de chaq. demi-once;*
de camphre, trois dragmes.

Faites une emplâtre.

Il faut ramasser le frai de *grenouilles* lorsqu'il est encore récent, & le mêler dans un bassin avec de l'huile de frai de *grenouilles*, de la céruse, du vitriol & de l'alun pulvérisé. On fera bouillir ce mélange sur un feu modéré, jusqu'à consistance d'emplâtre: ensuite on y fondra la cire blanche, & quand le tout sera presque froid, on y fera entrer le mastic & l'encens pulvérisés bien fin; & l'on ajoutera le dernier de tous, le camphre, qu'on aura fait fondre dans une demi-once d'huile de frai de *grenouilles*. On mettra cette emplâtre en masses pour la mieux conserver.

Elle est propre pour les plaies accompagnées d'inflammation. Elle déterge, corrige l'acrimonie des humeurs & desseche. On l'emploie pour les plaies des yeux.

Pour l'ordinaire on ne met le vitriol & l'alun que quand la décoction commence à ne plus bouillir: mais comme ces sels minéraux ne peuvent être dépouillés en bouillant que de leur phlegme, il n'importe pas qu'on les mette plutôt ou plus tard. LEMERY, *Pharmacop.*

Rana viridis, Offic. Aldrov. de Quadr. Ovip. 622. *Rana nostra viridis*, Ind. Med. 96. *Rana aquatica viridis*, Schw. Rept. 158. *Ranunculus viridis*, Scrod. 5. 395. Jonf. Quad. 133. *Ranunculus viridis, sive dryopetes*, Gesn. de Quadr. Ovip. 60. *Agredula*, Isidor. *Raine verte.*

Cette *grenouille* entiere & son sang sont d'usage en Medecine. Elle a les mêmes propriétés que la *grenouille* commune; & ses cendres mises sur les blessures en arrêtent très-promptement l'effusion de sang. On recommande son sang, comme d'une efficacité particuliere dans les plaies récentes. Dale, d'après *Schroder*.

RANCIDITAS, *rancidité*, espece de corruption désagréable, que les graisses & les substances huileuses contractent à la longue, & que la chaleur leur communique.

RANCULA, douleur errante dans une plaie, accompagnée de douleur & de pulsation. Joannes Anglicus.

RANDIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur n'a qu'une feuille, dont la partie inférieure est tubuleuse, & la partie supérieure évasée, & pour l'ordinaire divisée en cinq segmens. Cette fleur fait place à un fruit ovale qui n'a qu'une cellule, que des semences plattes & cartilagineuses, environnées de pulpe remplissent.

Miller n'en compte que l'espece suivante.

Randia frutescens spinis bijugis, foliis subrotundis, floribus albis. Houst. *Randia en arbrisseau, armée de deux épines à chaque nœud, à fleurs rondes & à feuilles blanches.*

M. Hans-Sloan a donné la description & la figure de cette plante dans son Histoire de la Jamaïque, Vol. I. p. 40. sous le titre de *Lycium forte, foliis subrotundis integris spinis & foliis ex adverso sitis.*

Cet arbrisseau est fort commun aux environs de la Vera-Cruz, d'où le Docteur Guill. Houston qui lui a donné le nom qu'il a en mémoire de M. Isaac Rand, grand Botaniste, nous a apporté sa semence.

Il s'éleve à dix ou douze piés de haut dans son pays natal, & se divise en un grand nombre de branches qui croissent toujours opposées deux à deux, ainsi que ses feuilles, & ses épines. Ses fleurs sont petites, blanches, & font place à un fruit dur, ovale, à peu près de la grosseur d'une noix d'Espagne, plein de semences plattes, & renfermées sous une pulpe molle & noirâtre. Ses feuilles sont vertes pendant toute l'année. Miller, *Diction.*

RANGIFER, Offic. Jonf. de Quad. 64. Charlt. Exer. 12. *Cervus rangifer*, Raii Synop. A. 88. *Tarandus*, Aldrov. de Quad. Bisul. 859. *Tarandus sive Rangifer.* Gesn. de Quad. 840. *Tarandus Agricol.* Eliot. *La Rene.*

C'est un animal de la Laponie, on se sert de ses cornes & de son sabot, dans les affections spasmodiques.

RANINÆ VENÆ, *veines ranines*; ce sont de gros vaisseaux situés sous la langue.

RANULA, maladie de la langue, ou tumeur sous cette partie. Voy. *Lingua*.

RANUNCULO AFFINIS, nom de l'*Hydrocotile Zeilanica asari folio.*

RANUNCULOIDES, ou *Hepatica, trifolia cæruleo flore.*

RANUNCULUS, *Rénoncule.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est ordinairement de plusieurs pieces. Il est quelquefois à six feuilles, & communément passager; sa fleur est en rose, pour l'ordinaire à cinq ou six feuilles, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est rond ou oblong, & contenu dans des capsules dont chacune est munie d'un tube recourbé qui varie selon l'espece. Cette plante ressemble du reste au *Chelidonium minus.*

Boerhaave en compte 69 especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales que je connoisse, que la 1, la 2, la 3, la 5, la 11, la 13, la 16, la 61, la 62, la 63 & la 68.

1. *Ranunculus Pratensis, erectus acris*, C. B. P. 178. Raii Hist. 1. 583. Synop. 3. 248. Boerh. Ind. A. 30. Tourn. Inst. 289. *Ranunculus acris*; Offic. *Ranunculus rectus, non repens, flore simplici luteo*, J. B. 3. 416. *Ranunculus Pratensis erectus, acris, vulgaris*, Park. Theat. 329. *Ranunculus surrectis cauliculis*, Ger. 804. Emac. 951. *Renoncule des prés droite.*

Elle croît dans les prés & dans les pâturages: son herbe est d'usage; elle est caustique: si l'on broie son herbe, & qu'on l'applique sur la peau, elle y excite de la douleur & de l'inflammation. Les Paysans & les Soldats font grand cas de ses racines: ils s'en servent dans les fievres intermittentes.

2. *Ranunculus Pratensis, erectus, acris, in folii medio maculatus*, C. B. P.

3. *Ranunculus Pratensis, erectus dulcis*, C. B. P. M. H. 2. 439.

6. *Ranunculus Pratensis repens hirsutus*, C. B. P. 179. Tourn. Inst. 289. Boerh. Ind. A. 31. *Ranunculus*, Offic. *Ranunculus Pratensis repens*, Park. Theat. 329. Raii Hist. 1. 581. Synop. 3. 247. *Ranunculus Pratensis, etiamque hortensis*, Ger. 804. Emac. 951. *Ranunculus repens, flore luteo simplici*, J. B. 3. 419.

Elle a la racine petite, fibreuse & rempante: il en part plusieurs feuilles velues, divisées en trois segmens, dont chacun est sousdivisé en un plus grand nombre, & marquetée pour l'ordinaire de taches blanches en-dessus. Ses tiges ne sont pas si droites que celles du *Ranunculus pratensis radice verticelli modo rotunda.*

Ses feuilles sont plus longues, plus étroites & moins divisées. Au sommet de ces tiges sont des fleurs rondes, jaunes, brillantes, à cinq feuilles, avec plusieurs étamines jaunes dans le milieu. Lorsque les fleurs sont tombées, il reste une tête qui s'élargit, & forme une grappe ronde de semences plates & anguleuses. Cette espece se perpétue par le moyen des filets qui partent de sa racine. Elle est commune dans les prés humides & au bord des rivieres, & fleurit en Mai. Miller, *Bot. Offic.*

Cette espece est innocente, & on la fait cuire avec d'autres légumes au mois d'Avril. Dale.

11. *Ranunculus montanus Aconiti folio, albus, flore minore*, C. B. P. 182. *Aconitum ranunculoïdes, flore albo simplici*, M. H. 2. 450.

13. *Ranunculus Pratensis, radice verticilli modo rotunda*, C. B. P. 179. Tourn. Inst. 289. Boerh. Ind. A. 31. *Ranunculus bulbosus*, Offic. Ger. 806. Emac. 953. Park. Theat. 329. Raii Hist. 1. 581. Synop. 3. 247. *Ranunculus tuberosus, major*, J. B. 3. 417. *Renoncule bulbeuse.*

Cette espece est la plus commune, & nos champs en sont couverts au Printems. On la distingue des autres par sa racine tubéreuse, ronde & blanche, de l'extrémité

de laquelle partent plusieurs fibres. Ses feuilles sont placées sur de longs pédicules, ainsi que celles du *Ranunculus Pratensis, repens, hirsutus* : mais elles ne sont divisées qu'en trois segmens. Elle est droite, le calyce de sa fleur est rebroussé, & dure jusqu'à ce que les feuilles soient tombées; au lieu que dans l'espece de *renoncule* rampante, le calyce tombe aussi-tôt que la feuille est épanoüie. Elle fleurit en Mai; nos champs & nos prés en sont pleins, & le peuple l'appelle fleur au beure, s'imaginant que c'est elle qui donne au beure sa couleur jaune; quoique les vaches ne paissent aucune espece de *renoncules* tant qu'elles sont vertes, parce qu'elles sont chaudes & caustiques au gout. MILLER, *Bot. Off.*

La racine de cette plante est si acre, qu'on la peut employer en caustiques ou en vésicatoires, singulierement sur les jointures affectées de la goute. On broie cette *renoncule*, & on l'applique sur les cors des piés, après qu'on les a bien amollis dans l'eau chaude, & on les coupe jusqu'au vif. TOURNEFORT.

Sa racine verte, corrode, consume & seche admirablement les tumeurs dures: mais elle perd toutes ses vertus en la séchant.

16. *Ranunculus palustris, apii folio, lævis*, C. B. P. 180. Boerh. Ind. A. 31. Tourn. Inst. 291. *Ranunculus palustris*, Offic. Ger. 814. Raii Synop. 3. 249. *Ranunculus palustris, rotundifolius*, Ger. Emac. 962. Raii Hist. 1. 585. *Ranunculus palustris, sive minimus*, J. B. 3. 858. *Ranunculus palustris Sardonius, lævis*, Park. Theat. 1215. *Renoncule aquatique à feuilles rondes.*

Elle aime les lieux aqueux, & fleurit en Juin & en Juillet. Dale croit que cette *renoncule* est la quatrieme espece de Dioscoride, qui dit que ses feuilles & ses tiges tendres, appliquées en cataplasme, sont corrodantes, escarotiques, & causent de la douleur. C'est pourquoi on l'emploie dans la cure des ongles raboteux, du psora, & lorsqu'il s'agit de dissiper les cicatrices de ceux qui ont été cautérisés. Elle guérit aussi l'espece de verrue appellée *myrmesia*; les durillons qui se forment sous la peau, aux piés & aux mains, l'alopécie, & cela en fort peu de tems. On fomente avec sa décoction les engelures. Sa racine séchée & broyée, fait éternuer, si on l'applique sous le nez. Portée en amulete, elle calme le mal de dents, mais elle fait briser la dent. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 206.

61. *Ranunculus gramineo folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis.* Voyez *Myosuros.*

62. *Ranunculus longifolius, palustris major*, C. B. P. 180. Boerh. Ind. A. 34. Tourn. Inst. 292. *Ranunculus flammeus*, Offic. *Ranunculus flammeus major*, Ger. 814. Emac. 961. Raii Hist. 1. 587. Synop. 3. 250. *Ranunculus palustris, flammeus major*, Park. Theat. 1215. *Ranunculus folio longo maximus, lingua Plinii*, J. B. 3. 365.

Elle croît dans les lieux bas & marécageux, & fleurit en Juin: elle a les mêmes propriétés que le *ranunculus palustris.*

63. *Ranunculus longifolius, palustris minor*, C. B. P. 180. Tourn. Inst. 292. Boerh. Ind. A. 34. *Flammula*, Offic. *Ranunculus flammeus minor*, Ger. 814. Emac. 961. Raii Hist. 1. 587. Synop. 3. 250. *Ranunculus palustris, flammeus minor, sive angustifolius*, Park. Theat. 1214. *Ranunculus longifolius, aliis flammula*, J. B. 3. 864.

On la trouve dans les prés aqueux, & dans les lieux marécageux: elle fleurit en Juin. Son herbe, qui est d'usage en Medecine, est caustique, ainsi que celle des autres especes. Ses feuilles sont quelquefois pleines & entieres, & quelquefois dentelées; ce qui l'a fait appeller par Gerard & Parkinson, *Ranunculus flammeus serratus*; & par Caspard Bauhin, *Ranunculus palustris serratus.*

68. *Ranunculus folio cyclaminis, radice asphodeli major*, Tourn. Inst. 285. Boerh. Ind. A. 35. *Thora*, Offic. *Thora Valdensis*, Ger. Emac. 966. Raii Hist. 1. 591. *Thora, folio cyclaminis*, J. B. 3. 650. *Aconitum Pardalianches alterum, seu thora minor*, C. B. P. 184. *Aconitum Pardalianches*; *seu thora minor*, Park. Theat. 317. *Thora montis Baldi, sive Sabaudica*, Ger. *Aconitum Pardalianches primum, seu thora major*, C. B. *Pardalianches, seu thora major*, Park. *Doronic.*

Elle croît dans les montagnes de la Suisse, & son herbe est caustique.

Les propriétés de la *renoncule* sont ou bonnes & salutaires, ou vénéneuses & nuisibles. On trouve chez nos Herboristes la premiere, la 2, la 6, la 13, & la seizieme espece. Ses racines & ses petites bulbes broyées & appliquées sur la peau, causent de la douleur, de la rougeur, l'inflammation, la gangrene, & de l'acrimonie dans les humeurs, c'est pourquoi on les regarde comme caustiques & escarotiques, & on les employe dans les maladies où il s'agit de remuer le systeme nerveux, comme dans les maladies des os, les épilepsies, les convulsions, les spasmes, les affections hystériques, les douleurs fixes du périoste, les goutes, les ulceres invétérés, & les douleurs ischiatiques: elles exulcerent, brûlent, & forment une croûte à la peau, & au pannicule adipeux; si on les laisse dans des plaies ouvertes, elles y produiront des fistules. C'est assez la coutume des soldats & du petit peuple, de recueillir, de laver & de broyer les racines des premiere, seconde & troisieme especes, & d'en appliquer avec assez de succès sous la plante des piés, ou entre les doigts, dans les fievres intermittentes: mais si elles sont trop acres, elles brûlent la peau.

Quelques Auteurs l'ont appellée *herba scelerata*; parce que les gueux font à leurs enfans des ulceres difformes, pour émouvoir la compassion, avec ses racines & ses bulbes. Son herbe appliquée sous les narines, fait éternuer violemment; elle déracine les verrues; pour cet effet il ne faut que les en frotter; les anciens s'en servoient contre la lepre: prise intérieurement, elle est vénéneuse: mais appliquée à l'extérieur, elle guérit les enfans de la gale.

Quelques Auteurs l'appellent *Apium risus*, ce qui a fait penser au savant Botaniste Giulandinus, que c'étoit l'*Apiastrum* de Pline, & le *Sardonia* de Dioscoride; son acrimonie est telle qu'appliquée sur la langue, elle y cause sur le champ de l'inflammation & de la gangrene.

On lui donne encore les noms d'*herba strumea*; parce qu'elle résout & discute les tumeurs scrophuleuses & écrouelleuses; de *pes Corvinus*, parce que ses feuilles ont quelque ressemblance avec le pié du corbeau, & de *ranunculus*, de *rana*, grenouille, parce qu'elle aime les lieux humides. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *ranunculus*, Dale fait mention de la suivante.

Ranunculus montanus, Offic. *Ranunculus montanus maximus albus*, Park. Theat. 334. *Ranunculus montanus, aconiti folio, albus, flore majore*, C. B. P. 182. Tourn. Inst. 290. *Ranunculus aconiti folio*, Ger. Emac. 954. *Ranunculus, flore albo, Alpinus major*, J. B. 3. 861. Raii Hist. 1. 589. *Renoncule des montagnes à fleurs blanches.*

Elle croît sur les montagnes couvertes de bois, & fleurit en Mai & Juin. Elle a les propriétés des autres especes de *renoncules.*

RAPA,

RAP

RAPA, *Rave.*

Voici ses caracteres.

Sa silique se termine en une espece de corne fongueuse, & sa racine est charnue & tubéreuse.

Boerhaave en compte les neuf especes suivante:

1. *Rapa sativa, rotunda, radice candida*, C. B. P. 89. Raii Hist. 1. 800. Synop. 3. 294. Tourn. Inst. 228. Boerh. Ind. A. 2. 12. *Rapa*, Offic. *Rapum hortense*, Park. Parad. 508. *Rapum majus*, Ger. 177. 232. *Rapum sativum rotundum*, J. B. 2. 838. *Le Navet.*

C'est une racine si connue, que nous nous contenterons de dire, qu'elle est ronde, un peu applatie, blanche au-dedans, mais tirant sur le rouge à l'extérieur. Ses feuilles sont larges, rudes, fort divisées, rondes & larges à l'extrémité, & étendues sur la terre. Elle pousse des tiges au Printems, qui sont fort branchues, garnies de feuilles plus petites, plus douces, & moins divisées que les précédentes, & chargées de longs épics de fleurs jaunes, brillantes, à quatre feuilles, & suivies de siliques longues, foibles, & pleines de semences rondes & noires. On seme le navet dans les champs & dans les jardins, & il fleurit en Avril.

On mange des navets avec toutes sortes de viandes, surtout en Hiver: ils sont sains & nourrissans, quoiqu'un peu venteux: nos Cuisiniers en font plus d'usage que nos Apothicaires. Quelques Auteurs recommandent un sirop fait de navets coupés par tranches, couvertes de sucre candi brun, lit sur lit, & cuites au four, comme un pectoral excellent, & comme un remede salutaire dans les toux & les consomptions. MILLER, *Bot. Offic.*

On plante les navets dans les terreins humides, aussi-bien que les choux, & on les emploie fréquemment en alimens. Il y en a deux especes, l'une mâle & l'autre femelle, qui different peu l'une de l'autre: ceux de l'espece mâle sont ordinairement ronds, environ de la grosseur de la tête d'un enfant, & plus larges que longs. Ceux de l'espece femelle sont oblongs, & fort estimés. Les meilleurs sont ceux qui sont tendres, gros, d'un bon gout, & sont venus dans un terrein gras & humide. Ils parviennent quelquefois à une grosseur prodigieuse. Pline & Tragus disent en avoir vu des mâles qui pesoient jusqu'à quarante livres; & Amatus dit en avoir vu qui pesoient cinquante, soixante livres, & davantage. Il s'en est trouvé des femelles qui pesoient jusqu'à trente livres.

Ils contiennent beaucoup d'huile, & un peu de sel essentiel: ils sont nourrissans, amollissans, & provoquent l'urine, ayant un suc huileux balsamique, propre à corriger les sels aigus des humeurs, & à réparer les pertes des parties solides. La décoction faite de ces racines passée & édulcorée avec du sucre, s'emploie utilement pour adoucir les humeurs acres de la poitrine, & pour en soulager l'oppression, prise immédiatement avant de se mettre au lit.

Ils se digerent un peu difficilement, sont venteux, & causent quelquefois des obstructions, parce que leur substance étant compacte & serrée, ils séjournent longtems dans l'estomac avant d'y être dissous; qu'ils y fermentent, & s'arrêtent aisément dans les passages étroits ou les petits canaux. Ils conviennent dans tous les tems aux jeunes gersonnes d'une complexion bilieuse, & à celles dont les humeurs sont acres & ténues, pourvu toutefois qu'elles aient l'estomac bon. Leur graine passe pour un bon contre-poison, & elle fait mourir les vers. LEMERY, *des Alimens.*

2. *Rapa sativa rotunda, radice obsoletè nigricante*, C. B. P. 90.

3. *Rapa sativa rotunda, radice supra terram viridi.*

4. *Rapa sativa rotunda, radice foris & intùs flavescente*, C. B. P. 90.

5. *Rapa sativa rotunda, radice foris & intùs pallidè lutescente.*

6. *Rapa, radice compressâ, candidâ.*

7. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina*, C. B. P. 90.

8. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina, radice obsoletè nigra.*

9. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina major*, BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette plante a les mêmes propriétés que le *raphanus*: l'écorce de sa racine est acrimonieuse: mais le suc de sa substance intérieure & médullaire, est doux comme le miel. Sa racine bouillie & pelée, est un excellent anti-scorbutique, & passe pour un adoucissant. Le suc exprimé de sa racine, lorsqu'elle est bien mûre, & avant que de porter graine, bien bouilli & bien clarifié, avec une troisieme partie de miel, est un remede incomparable pour les ulceres à la bouche, & pour déterger les aphthes. Pris en boisson, rien n'est meilleur pour les coups invétérés. Sa semence échauffée & exprimée donne une huile dont on se sert en toutes sortes d'occasions. Sa bulbe cuite sous les cendres, est un anodyn dans les inflammations des yeux. Cuite dans du beure, & mise en cataplasme, elle a la vertu d'amollir les tumeurs. Nicander écrit que le *rapa* est un ingrédient très-convenable dans les compositions alexipharmaques & dans les thériaques. On s'en sert encore tant en alimens qu'en assaisonnemens. Galien dit que c'est un assez bon mets, mais venteux: la cuisson lui ôte ses flatulences: mais comme on le dépouille toujours de son écorce, on ne parvient point à le corriger entierement.

Les remarques suivantes sur le *rapa*, sont bonnes à faire.

Plus la bulbe du *rapa* est petite, plus le sol d'où il vient est pierreux; plus il est acre. La peau de la bulbe est toujours amere; d'où il s'ensuit que cette plante est anti-scorbutique. Les Praticiens modernes font grand cas de son suc. On met tout le corps de la bulbe en écume, & l'on en tire ainsi un suc qui est acrimonieux; on ajoute à ce suc un peu de miel, & on en fait un gargarisme, qui est un bon remede dans l'esquinancie & la péripneumonie. La huitieme espece est plus acrimonieuse que les autres, parce que le suc aqueux sort par les trous que les vers y font. M. Boyle a démontré que les navets crus étoient excessivement flatulens, en en mettant de pelés dans un récipient vuide, & en les y laissant pendant vingt-quatre heures de suite; car il arriva que dans cet espace de tems, l'air qu'ils rendirent remplit le récipient d'un air cinq fois plus dense que celui qui étoit à l'extérieur. Il en est de même des *radis*; d'où l'on peut conclurre que ces plantes sont anti-scorbutiques & très-déterfives. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes de *rapa* précédentes, Dale fait mention de la suivante.

Rapa sylvestris, Offic. C. B. P. 90. Raii Hist. 1. 800. *Rapum sylvestre*, Ger. 179. Emac. 233. *Rapum sylvestre, non bulbosum*, Park. Theat. 861. *Rapum sylvestre Matthioli*, J. B. 2. 841. *Navet sauvage.*

Il croît dans les champs, & fleurit en Eté. Dioscoride dit que sa racine entre dans les remedes déterfifs, faits de fleurs de lupins, de froment ou de vesse, pour nettoyer la peau du visage & du corps. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 135.

RAPAX, *Ambre.*

RAPHANINUM OLEUM; huile extraite de la se-

mence du radis. Dioscoride la recommande dans les affections cutanées, *Lib. I: cap.* 5.

RAPHANISTRUM.

Voici ses caracteres:

Sa silique est divisée en jointures comme une colonne ornée d'une fusée ou d'un filet; & chaque jointure est pleine de semence ronde.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes:

1. *Raphanistrum segetum, flore luteo vel pallido*, T. 230. *Rapistrum flore luteo, siliquâ glabrâ articulatâ*, Raii Hist. 805.
2. *Raphanistrum arvense flore albo*, T. 230. *Rapistrum flore albo, erucæ foliis*, Lob. Ic. *Lampsana*, Cæsalp. 355.
3. *Raphanistrum flore albo striato, siliquâ articulatâ striatâ minore.* Voyez *Armoracia.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *raphanistrum* de *raphanus*, parce que sa racine ressemble à celle du *raphanus minor*; il a les mêmes propriétés que le *raphanus. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Raphanistrum, nom commun à plusieurs especes de *rapistrum.* Voyez *Rapistrum.*

Raphanistrum dispermum, nom de l'*Erucago segetum.*

Raphanistrum mono spermum, nom du *Myagrum monospermum latifolium.*

RAPHANUS, *Radis.*

Voici ses caracteres.

Sa silique est en corne, épaisse, spongieuse & divisée par une membrane mince en deux capsules ou cellules qui contiennent des semences rondes.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Raphanus major, orbicularis vel rotundus*, C. B. P. 96.
2. *Raphanus major, orbicularis floribus candidis*, C. B. P. 96.
3. *Raphanus niger magis rotundus*, M. H. 3. 265.
4. *Raphanus minor oblongus*, C. B. P. 96. Tourn. Inst. 229. Boerh. Ind. A: 2. 11. *Raphanus hortensis, radicula*, Offic. *Raphanus*, J. B. 2. 846. *Raphanus sativus*, Ger. 183. Emac. 287. Raii Hist. 804. Synop. 3. 296. *Raphanus vulgaris*, Park. Tbeat. 861. Parad. 507. *Radis.*

Tout le monde sait que cette racine est longue, d'une seule piece, blanche, couverte d'une peau mince & rougeâtre à la partie supérieure; que ses feuilles sont larges, rudes, velues & assez découpées par les bords; que ses tiges s'élevent à trois ou quatre piés de haut, sont fort branchues, & portent plusieurs fleurs blanches à quatre feuilles marquetées de taches rougeâtres, & que ses fleurs sont suivies de vaisseaux séminaux assez larges, spongieux, légers & contenans une semence ovale, rougeâtre, brune & grosse deux fois comme celle du navet. On la cultive dans les jardins; elle fleurit en Mai.

Les *radis* sont apéritifs, atténuans & anti-scorbutiques; on en mange particulierement au printems: mais ils nourrissent peu & sont fort venteux. Ils provoquent les urines & sont bienfaisans dans la pierre & dans la gravelle, en chassant le gravier des conduits urinaires. Miller, *Bot. Off.*

Les parties du *radis* dont on fait usage dans la Medecine sont la racine & la semence qu'on emploie principalement pour broyer & chasser la pierre, pour provoquer les urines & les regles, & pour lever les obstructions au foie & à la rate. Dale.

Le *raphanus* a les propriétés du *cochlearia.* On mange sa racine, elle chasse le phlegme des intestins & est carminative. Ses fleurs, ses feuilles, sa semence & sa racine sont anti-scorbutiques. C'est par cette raison qu'on les recommande aux personnes phlegmatiques. Le suc exprimé de sa racine & de ses semences, pris le matin avec du miel est très-bienfaisant, surtout si l'on le boit après un verre de petit-lait; il nettoyera l'estomac, les reins & les poumons, & soulagera dans les toux invétérées & dans l'enrouement qui provient de phlegme; quant aux toux accompagnées d'inflammation ou de crachement de sang, il ne convient point dans ces cas. On met ses feuilles entre les autres légumes. Sa racine contient beaucoup d'une substance aqueuse & acrimonieuse; plus elle est seche plus elle est acre: mais la cuisson lui ôte son acrimonie. Son suc aqueux le rend venteux; c'est par cette raison qu'il passe pour malfaisant dans les affections hypocondriaques. L'usage journalier du *radis*, suffira pour guérir une hydropisie commençante, quelque considérable qu'elle soit, & produira d'excellens effets dans le scorbut. La racine est apéritive, incisive & bonne dans la pierre, dans la colique néphrétique, dans les rétentions d'urine, dans la suppression des regles & dans la jaunisse. Ses semences sont apéritives: mais prises intérieurement & seules, elles causent des nausées. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

5. *Raphanus major oblongus.* Boerhaave, *Index alter Plantarum.*

Raphanus aquaticus, nom du *Sisymbrium aquaticum raphani foliis, siliqua breviore*, ou du *Sisymbrium aquaticum, foliis in profundas lacinias divisis, siliqua breviori.*

Raphanus rusticanus, nom du *Cochlearia folio cubitali.*

RAPHE, *Suture.*

RAPISTRUM, espece de rave.

Voici ses caracteres.

Son enveloppe est presque sphérique & ne forme qu'une capsule, qui ne contient ordinairement qu'une semence.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Rapistrum Orientale, Acanthi folio*, T. Cor. 14.
2. *Rapistrum monospermum*, T. 210. C. B. P. 45. Prodr. 37. J. B. 845. *Raphanistrum monospermum, capsulis striatis, tenuibus, oblongiusculis*, M. H. 2. 267.
3. *Rapistrum maximum, rotundifolium, monospermum*, Corn. 147. *Raphanistrum monospermum, maximum, rotundifolium, capsulâ rotundâ glabrâ*, M. H. 2. 265.
4. *Rapistrum arvense, folio auriculato, acuto*, T. 211. *Myagro similis, siliquâ rotundâ*, C. B. P. 109. Prodr. 52. *Raphanistrum siliquâ minore, rotundâ, rugosâ, asperâ*, M. H. 2. 267.
5. *Rapistrum Orientale, folio raphani, capsulis rugosis.*
6. *Rapistrum Orientale, dentis leonis folio, flore albo*, T. Cor. 14. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

On appelle cette plante *rapistrum*, de *rapa*, parce que ses feuilles ressemblent à celles du *rapa.* Toutes ses especes sont anti-scorbutiques & ont un gout acrimonieux, mêlé d'un gout d'ail; d'où l'on conclut qu'elles sont tant soit peu échauffantes. On en fait peu de cas, & on ne les emploie gueres en Medecine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Rapistrum est aussi le nom du *Sinapi arvense, præcox, semine nigro*; & du *Sinapi arvense, præcox, semine nigro, foliis integris.*

Rapistrum flore albo, nom du *Raphanistrum, arvense, flore albo.*

Rapistrum flore luteo, nom du *Raphanistrum segetum, flore luteo vel pallido.*

Rapistrum Italicum, nom de l'*Erysimum, angustifolium majus.*

RAPUM. Voyez *Rapa.*

RAPUNCULUS, *raiponce.*

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble au campanula, avec cette seule différence, que sa fleur est monopétale, divisée en cinq segmens, en étoile & garnie d'un pistil recourbé.

Boerhaave n'en compte que les deux especes suivantes, dont la premiere a ses fleurs ramassées en une tête, & est connue sous le nom de

Rapunculus, scabiosæ capitulo, C. B. P. 92. *Scabiosa, globularis quam ovinam vocant*, J. B. 3. 25. 12. *Rapuntium montanum, capitatum leptophyllum*, Col. 1. 227.

La seconde espece dont les fleurs sont disposées en ombelles, s'appelle

Rapunculus valerianoides, cæruleus, umbellatus, Flor. 2. 113. *Cervicaria, valerianoides, cærulea*, C. B. P. 95. *Trachelium umbelliferum, cæruleum*, Pon. *Valerianthemum*, Hoffman. Delic. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum.*

On l'appelle *rapunculus*, parce que sa racine ressemble à celle du *rapum.* On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

Rapunculus, nom commun à plusieurs especes de *campanula.*

RAPUNTIUM, *Cardinale.*

Voici ses caracteres.

Il a la feuille, le fruit & les dehors semblables au *campanula.* Sa fleur est monopétale, divisée en plusieurs parties qui ressemblent à des langues, & renfermée dans une gaine.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Rapuntium maximum, coccineo, spicato flore*, Col. in Rech.
2. *Rapuntium Americanum, flore dilutè cæruleo*, A. R. P. 105. *Rapunculus galeatus, Virginianus, flore violaceo, majore*, M. H. 2. 466.
3. *Rapuntium Americanum, virgæ aureæ foliis, parvo flore cæruleo*, T. 163.
4. *Rapuntium Africanum, minus, angustifolium, flore violaceo*, T. 163. *Campanula minor, Africana, erini facie, flore violaceo, foliis procumbentibus*, H. L. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette plante n'est d'aucun usage en Medecine. La premiere espece sert de nourriture aux bestiaux. Sa fleur est fort belle; elle surpasse celle des autres especes, tant en couleur qu'en éclat; c'est pour cette raison qu'on l'appelle *flos cardinalis. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RAR

RAREFACIENTIA, *remedes raréfians.*

RAS

RASA, le même que *resina.*

RASA ou RASTIS, *Etain.*

RASAKETI, RUSATAGI ou RUSANGI, *Cuivre brûlé.* RULAND.

RASCACIO, *expectoration.*

RASCETA ou RASTETA, le poignet ou la cheville du pié. Ce mot est Arabe.

RASEDO, *enrouement.*

RASILIS ÆRUGO. Voyez *Ærugo.*

RASORIUM, *rasoir* ou *lenticulaire.* Voyez *Pl. XII. du second Vol. Fig.* 3. 4. & 5.

RASPATORIUM, le même que *rasorium.*

RASTETA, le même que *rasceta.* PARACELSE.

RASTOL ou RASOES, *Cuivre.* RULAND.

RASTUL, *sel.* RULAND.

RASURA, *érosion.* On se sert de ce mot pour marquer une espece de corrosion faite par des humeurs acres.

RASURÆ, *rapures.*

RAT

RATIONIS OS ou OS SYNCIPITIS, l'*os frontal.* BLANCARD.

RATIS. Marcellus Empyricus dit que c'est le nom du *filicula* ou du polypode qui croît fréquemment sur le hêtre.

RAV

RAVED, *rhubarbe.*

RAX

RAXACH, *gomme ammoniaque.*

REA

REALGAR. Le *realgar*, ou le *risagallum*, Offic. Σανδαράκη, *Græcor. Realgar, Lesegal* & *Zarnich ahmer, Arabum*; en François *orpiment rouge* ou *réalgar*, est un suc arsenical de même nature que l'orpiment, dont il ne differe que par la couleur. Il y en a de deux sortes; l'un est naturel, l'autre factice. Celui qui est naturel se tire des mines métalliques avec l'orpiment: il a la couleur du cinabre, l'odeur de soufre & d'ail quand on le brûle, & est formé en mottes ferrées, quoiqu'il soit friable.

Celui qui est factice se fait de l'orpiment cuit & fondu pendant quelque tems dans des vaisseaux sublimatoires; car il s'éleve au haut de ces vaisseaux des fleurs jaunes, & il reste au fond une masse qui s'étant figée par le froid, est rouge comme du cinabre, & que l'on appelle *réalgar.*

Si on l'expose trop long-tems à l'air libre, il se couvre d'une efflorescence saline. Il ne faut pas confondre le *réalgar* avec l'arsenic rouge factice.

On nous apporte le *réalgar* de la Chine sous différentes figures, tantôt en coupes, tantôt en petits bons-hommes, que l'on appelle *pagodes.* Ces figures ne me paroissent point sculptées, mais fondues.

Le *réalgar* n'est pas un moindre poison que l'orpiment. Selon Dioscoride la sandaraque a une vertu pourrissante & rongeante. Cependant il est surprenant qu'il la recommande non-seulement en fumigation pour les vieilles toux, mais même en substance, prise intérieurement dans les asthmes; avec de la résine en bol, pour l'enrouement; mêlée avec le miel, & avec le moût de vin, pour ceux qui rendent des crachats purulens. Hippocrate lui-même, dans le Livre second *des Maladies*, la propose dans la suffocation de la matrice qui est accompagnée de toux. « Mêlez, dit-il, de la sandaraque & du soufre qui n'ait pas passé par le feu, de chacun le poids d'une obole, & trois ou quatre amandes pelées; donnez ce mélange dans du vin odo-

« rant. » Cette dose de sandaraque est certainement grande, puisqu'elle est égale au poids de douze grains. Mais ce qui est encore plus, c'est que les Indiens ont coutume de donner de l'eau ou du vin infusé dans des coupes arsenicales, comme un excellent remede ; ce que cependant l'expérience a prouvé nous être très-nuisible. Il faut donc avoüer que les corps des peuples qui vivent dans des pays chauds, sont différens des nôtres. Car la transpiration étant très-abondante dans ces pays, les fibres du corps sont plus desséchées & moins propres pour le monvement. C'est pourquoi il faut une très-violente irritation pour les mettre en mouvement. De plus, les humeurs qui s'amassent dans le corps sont plus épaisses & plus ténaces, la partie la plus ténue s'étant exhalée par les pores de la peau; de sorte qu'elles ne peuvent être incisées & atténuées que par des remedes très-puissans & fort acres. Voilà pourquoi ce qui est un puissant poison pour nous, est un remede salutaire pour eux; & les purgatifs que nous avons coutume d'employer, leur sont inutiles & inefficaces à moins que l'on n'en double ou triple la dose; ce que beaucoup de Medecins ont observé jusqu'à ce jour.

Il faut donc redouter dans nos pays l'usage intérieur de ces remedes. J'avoue qu'on les peut préparer, corriger & tempérer de différentes manieres : mais de quelque façon qu'on les corrige, on ne les prive pas tellement de leur qualité destructive, qu'ils ne nuisent quelquefois considérablement dans les constitutions délicates des visceres. Il est donc plus sage de s'en abstenir.

L'usage extérieur de ces remedes ne paroît pas beaucoup plus sûr à quelques Medecins. Car Fernel observe dans le sixieme Livre *de la Méthode de guérir*, *ch.* 18. *des Remedes pourrissans*, que des arsenicaux appliqués en trop grande quantité à un cancer qui étoit à la mamelle d'une femme, l'ont fait périr en six jours. « Trois heu« res, dit-il, après qu'on lui eut appliqué cette poudre, « elle fut saisie d'un grand frisson; ensuite elle vomit & « tomba souvent en pamoison, ayant le pouls languis« sant. Ces symptomes s'étant ensuite augmentés peu « à peu, les extrémités devinrent froides; le visage & « tout le reste du corps s'étant enflé prodigieusement, « elle périt misérablement. »

C'est pourquoi Fernel croit qu'il ne faut appliquer ces remedes qu'en petite dose, après les avoir affoiblis par des préparations, & ne les mettre que sur des parties fort éloignées des parties nobles. Cependant comme plusieurs Medecins très-savans croyent qu'ils sont très-efficaces pour guérir les ulceres d'un mauvais caractere, les cancers & les carcinomes, nous mettrons ici une préparation & une correction de *réalgar* proposée par Van-Helmont, publiée par M. Alliot, premier Medecin du Duc de Lorraine, qui l'a employée plusieurs fois heureusement.

On met du *réalgar* réduit en poussiere très-fine dans un matras de verre. On verse par-dessus une lessive forte, faite avec le nitre & le tartre, autant qu'il en faut pour qu'elle surpasse la poudre de quatre travers de doigts. On les fait digérer au bain de sable pendant vingt-quatre heures, en agitant de tems en tems le matras. Ensuite on verse peu à peu la teinture, & on la garde pour l'usage. On verse une nouvelle lessive sur la poudre qui reste dans le matras, que l'on met encore en digestion, & que l'on sépare de la masse. Ce que l'on répete jusqu'à ce que le *réalgar* soit presque entierement dissous; car il en reste toujours une portion métallique qui ne se dissout pas. On mêle ensemble toutes les teintures que l'on a retirées, & on les passe au travers d'un papier brouillard. On verse peu à peu & de tems en tems sur la colature, du vinaigre de Saturne, jusqu'à ce qu'il ne se sépare & ne se précipite plus rien de la liqueur. Lorsque la liqueur est devenue limpide, & que l'on en a séparé la poudre en versant par inclination, il faut laver plusieurs fois avec de l'eau chaude la poudre qui est restée, jusqu'à ce qu'elle soit presque insipide. On fait sécher cette poudre, & on brûle dessus de l'esprit de vin bien rectifié; enfin on fait encore une calcination avec une teinture d'opium dans l'esprit de vin. On garde cette poudre pour l'usage. C'est un escarotique très doux & très-efficace contre les carcinomes. Geoffroy.

R E B

REBIS, terme dont Paracelse se sert, & qui signifie chez lui les excrémens du ventre. C'est aussi le nom dn fameux remede qu'il appelle autrement *azoth*.

REBISOLA, remedes particuliers qu'on fait avec de l'urine, pour la jaunisse. Ruland.

REBOLEA, *momie*. Ruland.

REBONA, fiente brûlée, ou momie. Ruland.

REBUS, matiere derniere de tous les êtres.

R E C

RECEPTACULUM, *réceptacle*; en Chymie *récipient*; en Anatomie *réservoir*; *receptaculum chyli*, réservoir du chyle. C'est le lieu où les veines lactées portent le chyle, & d'où il se rend dans le sang.

RECEPTARII MEDICI, Medecins qui s'amusent à recueillir des recettes, ou qui ont le défaut de charger beaucoup les leurs, au détriment des malades. Ils ont été ainsi appellés par dérision.

RECEPTUM, *Recette*; ce mot latinisé est un terme barbare.

RECESSUS; on se sert quelquefois de ce mot, au lieu d'*Abscessus* ou d'*apostema*, abscès ou apostume.

RECHA, *marbre*. Ruland.

RECIDIVA, *rechute*; un malade retombe quelquefois dans l'indisposition dont on l'a guéri. On pourra prévoir cet accident aux symptomes suivans.

Si le malade ne recouvre point ses forces après la guérison : si l'appétit ne lui vient point, s'il digere mal, s'il a des nausées accompagnées de rapports acides & nidoreux, il y a tout lieu de craindre une rechute. Elle n'est pas moins certaine, si les signes dont nous venons de parler, sont accompagnés de la puanteur de l'haleine, d'une soif violente & d'insomnie; s'il y a gonflement aux parties précordiales, & à celles qui leur sont adjacentes, si le visage est enflé, surtout vers la région des paupieres. Ces symptomes indiquent la rechute d'autant plus clairement, lorsqu'ils paroissent plus évidemment dans les tems où le mal avoit coutume de s'irriter.

On peut encore tirer de l'espece ou de la nature de la maladie, des conjectures sur son retour. Les fievres accompagnées d'inflammations, sont très-sujettes à reprendre, parce qu'elles laissent, en disparoissant, de la chaleur & de l'agitation dans les visceres. Il en est de même de l'épilepsie, de l'affoiblissement de la vûe, de la migraine, des catharres, de l'asthme, des maux de reins, de la colique, de la goute, & d'autres maladies de même nature. L'Automne est la saison des rechutes; si la rechute est occasionnée par un mauvais régime, elle sera moins dangereuse, que si elle provenoit d'un reste de mauvais levain. Elle sera d'autant plus à craindre, qu'elle sera plus prompte, & que le malade sera plus affoibli. Toute maladie qui disparoît subitement, & sans aucune cause manifeste, ne manque gueres de reprendre. Lommius, *Obs. Med.*

RECIPE, terme qu'on place au commencement des Prescriptions, qui signifie Prenez, & qu'on abrege ordinairement de cette maniere, ℞ ou ♃.

RECIPIENS, en Chymie, *Récipient*, en pathologie, le *sujet malade*.

RECIPROCATIO, ou *Antopodosis*.

RECLUSIO, ou *Anastomosis*.

RECOCTA. Espece de fromage fait avec du petit lait, ou du babeure. Castelli.

RECOLATIO, filtration réitérée.
RECORDATIO, ou *Anamnesis*.
RECORPORATIO, ou *metasyncrisis*.
RECREATIO, ou *Analepsis*.
RECREMENTUM, *recrément*; ce terme est presque synonyme à excrément; avec cette différence, qu'on ne dit point des scories des métaux, qu'elles en sont les excrémens, mais les récrémens.
RECRUDESCENTIA, rechute selon quelques Auteurs.
RECTIFICATIO, *rectification*, ou *dépuration*, ou *sublimation* d'une substance, obtenue par la distilation & poussée par la même opération réitérée, un nombre de fois suffisant.
RECTUM INTESTINUM. Voyez *Cœlia*.

RECTUS, *Droit*.

C'est un nom commun à plusieurs muscles; il y a les muscles Droits de l'abdomen. Voyez l'Article *Abdomen*. On en compte plusieurs de ce nom, entre ceux qui servent aux différens mouvemens de la tête.

Le grand droit.

Le grand droit est un petit muscle plat, court, large en-haut, étroit en-bas. Et quoiqu'on l'appelle droit il est posé obliquement entre l'occiput & la seconde vertebre du cou.

Il est attaché par en-bas à la partie supérieure d'une des fourches ou branches de l'épine de la seconde vertebre du cou, à une tubérosité qui s'y trouve quelquefois. De-là il monte un peu obliquement en-dehors & s'attache à la partie postérieure de la ligne transversale inférieure de l'os occipital, à quelque distance de la crête ou épine de cet os. Il est un peu couvert par l'oblique supérieur.

Le petit droit.

Le petit droit est semblable au grand, & est aussi un peu attaché par en-bas à l'éminence ou tubérosité postérieure de la premiere vertebre. De-là il monte latéralement & s'attache immédiatement au-dessous de la partie postérieure de la ligne transversale inférieure de l'os occipital, dans une fossette superficielle qui est à côté de la crête ou épine occipitale.

Les grands droits postérieurs, les petits droits postérieurs & les obliques postérieurs, servent tous à faire un petit renversement de la tête par un mouvement ginglymoïde sur la premiere vertebre. Ils ne peuvent pas agir autrement ni séparement. Les grands contribuent plus au mouvement que les petits. Ceux-ci paroissent avoir encore l'usage de garantir les membranes articulaires d'être pincées dans les grands mouvemens.

Le droit antérieur long.

Le droit antérieur long est un muscle en quelque maniere pyramidal, placé antérieurement & latéralement le long des vertebres du cou, d'où il monte jusqu'à la base du crane. Il est attaché à la partie antérieure des apophyses transverses de la troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme des vertebres du cou, comme par digitations. De-là il monte obliquement en-dedans vers les parties latérales du corps des vertebres, passe devant les deux premieres sans s'y attacher & s'approche de plus en plus de son pareil. Il s'attache ensuite à côté de celui-ci à la partie antérieure de l'apophyse basilaire, ou la grande apophyse de l'os occipital.

Le droit antérieur court.

Le droit antérieur court est un petit muscle fort plat, large d'environ un travers de doigt, situé latéralement sur la partie antérieure du corps de la premiere vertebre. Il est attaché par en-bas à la racine ou base de l'apophyse transverse de la premiere vertebre du cou, du côté de l'éminence antérieure de cette vertebre.

De-là il monte obliquement en-dedans & s'attache à une empreinte transversale de la face inférieure de l'apophyse basilaire de l'os occipital, précisément devant le condyle du même côté. Il est couvert par le droit antérieur long.

Les grands droits antérieurs, les petits droits antérieurs, les transversaires antérieurs, premier & second, long & court, font mouvoir la tête en-devant sur la premiere vertebre. Ces petits antérieurs & les transversaires antérieurs courts servent aussi, comme les petits postérieurs, à garantir les ligamens capsulaires dans les différens mouvemens. WINSLOW, *Anatomie*.

RECURSIO ou PALINDROMIA, retour d'un paroxysme ou accès.
RECUTITI, le même que *Apellæ*.

RED

REDIVIVUS, *révivifié*. On se sert fréquemment de ce terme en Chymie. *Révivifier* un métal, c'est le dépouiller de la forme étrangere sous laquelle il étoit caché, & le rappeller à sa forme naturelle & premiere.

REDUC ou REDUX, *flux* ou poudre à l'aide de laquelle on donne la forme d'un régule à des métaux ou des minéraux calcinés. RULAND.

Maniere de préparer ces poudres.

Prenez *quatre onces de plomb rouge;*
une once de sable blanc en poudre;
deux onces de sel sec décrépité.

Mêlez bien le tout dans un mortier.

Mettez le mélange dans un creuset net de terre de Hesse bien couvert.

Tenez-le dans un fourneau de fusion, en fusion pendant un quart d'heure.

Retirez-le ensuite & le laissez refroidir.

Brisez le creuset; vous trouverez d'abord un sel, & sous ce sel un verre de plomb pur.

Ce verre soigneusement séparé, sera une des poudres cherchées.

Le sel n'est d'autre usage dans cette opération que pour unir plus promptement le sable avec le plomb rouge, ensorte qu'il s'en fasse un verre, sans employer un feu violent, ou sans le continuer long-tems. On obtient donc facilement par ce moyen un verre de plomb qu'on peut employer dans la composition des pierres artificielles & dans d'autres occasions.

Le verre de plomb est d'une extreme utilité dans l'essai des métaux; lorsqu'il a été long-tems en fusion, il passe par les pores d'un creuset commun, presque aussi facilement que l'eau par un crible; ensorte qu'il vitrifie promptement sur la coupelle, & emporte avec lui toutes particules minérales & métalliques, excepté celles de l'or & de l'argent. Or c'est en cela que consiste l'art d'essayer les métaux.

Les poudres dont il s'agit semblent se réduire à deux especes générales, des vitrées & des salines. Par les vitrées nous entendons celles qui prennent sur le feu promptement & d'elles-mêmes la forme de verre, & dont un des élémens est le verre de plomb, le verre d'antimoine ou le borax.

Nous entendons par les salines toutes celles qui sont composées de sel, comme de tartre, de nitre, d'un alcali fixe & autres. Les principales d'entre elles sont le

flux noir, le *flux* blanc & autres. Les poudres vitrées semblent agir plus immédiatement sur la matiere pierreuse & vitrescible, qui se trouve dans les mines; les salines au contraire semblent avoir plus d'action sur la mine même dont elles séparent les parties métalliques.

Les mines douces n'exigent point de poudres pour être mises en fusion & pour donner tout le métal qu'elles contiennent. Il y en a même telles, qui contiennent la poudre propre à la séparation des parties métalliques. J'ai travaillé de la mine de cuivre, qui réduite en poudre simplement & fondue sans aucune addition, m'a donné dans un fourneau commun à la premiere opération, autant & plus de métal pur que je n'en aurois peut-être obtenu par le moyen des poudres ordinaires. Elles ne sont donc pas toujours nécessaires; il ne faut les employer que sur les mines les plus intraitables. On en trouve quelquefois de si difficiles à mettre en fusion & à réduire sous une forme métallique, qu'il faut employer pour les travailler avec avantage & en grande quantité, les dernieres ressources de l'art; au lieu qu'on en vient à bout à peu de frais avec les poudres, mais en les travaillant en petite quantité. C'est cet inconvénient qui a fait abandonner plusieurs mines, dont on ne peut dégager les métaux qu'avec beaucoup de peine & de frais. Ce seroit donc contribuer considérablement au progrès de la métallurgie que de perfectionner ces poudres, & que d'en trouver qui fussent à si bon marché, qu'on pût les employer sur des quantités de mine considérables.

Nous conseillons donc aux Chymistes de redoubler leurs recherches sur la matiere qui rend les mines les plus douces & les plus traitables, si faciles à mettre en fusion & à dépouiller de leur métal. Quelques expériences que nous avons faites là-dessus, semblent nous avoir indiqué qu'il y a dans les mines de cuivre une espece de substance bitumineuse, capable d'entrer en fusion, à l'aide d'un feu violent, & de se convertir en une espece de verre noir & doux.

Les poudres les plus énergiques, les plus simples & les moins coûteuses que nous connoissions jusqu'à présent, sont la lie de vin séchée, la fiente de vache séchée, le crotin de cheval, la bourbe des rivieres séchée, la terre de foulon, la limaille de fer, le sel de verre commun, la potasse & autres dont on peut user dans les grands ouvrages, ainsi qu'on se sert du nitre, du tartre, du borax, du sel ammoniac, du sublimé & autres dans les petits essais.

Quant aux poudres composées, elles sont en très-grand nombre, il n'y a presque point d'ouvriers qui n'ait la sienne. Il est bon de savoir qu'il y en a qui conviennent mieux à certaines mines que d'autres.

Comme il est bon d'en connoître quelques-unes qui satisfassent en toutes sortes d'occasions, & dont on puisse toujours se servir avec avantage, nous recommandons les trois suivantes, comme fort énergiques, presque générales & peu coûteuses.

1. Prenez *de nitre préparé, c'est-à-dire, après avoir bouilli long-tems dans de l'eau de chaux, du sel marin fondu dans le feu, de la potasse, & de la lie de vin seche,* } *de chaque une partie*;
du verre de plomb, trois parties;
du verre en poudre, huit parties.

Mêlez le tout ensemble.

Cette poudre employée en poids égal sur la mine la plus intraitable, la mettra en fusion.

2. Poudre plus forte.

Prenez *du tartre blanc, du sel commun, & du nitre préparé comme ci-dessus,* } *en parties égales.*

Réduisez-les par la calcination en une poudre blanche; ajoutez un poids égal de verre de plomb, & vous aurez une poudre capable de dissoudre la mine la plus intraitable, en mettant deux parties de poudre sur une de mine.

3. Poudre saline & énergique.

Prenez *de lie la plus forte des manufactures de savon, quatre livres;*
de tartre blanc, & de sel commun fondus dans le feu, } *de chaque une livre.*

Faites bouillir le tout dans vingt pintes d'urine humaine, jusqu'à ce que vous ayez un sel sec. Vous aurez une poudre excellente dans les cas où une grande quantité de soufre & de cobalt rend la mine intraitable.

Quant au secret d'adapter ces poudres, il consiste non-seulement à séparer le métal déja mûr dans la mine, mais encore à mûrir sur le feu la partie crue de ce métal. C'est cette double opération qui nous donne lieu de croire que certaines poudres conviennent quelquefois beaucoup mieux que d'autres, & qu'il y en a telles qui passent pour les meilleures, par la seule raison peut-être qu'elles sont les plus cheres, à l'aide desquelles on obtient moins de métal que d'autres n'en auroient tiré de la même mine. Ainsi il y a des cas où la limaille de fer nette opere mieux que le borax. Mais comme on n'a employé jusqu'à présent à cet usage que la crasse, le safran ou la rouille de fer, il y a peu d'ouvriers à qui l'excellence en pareil cas, du fer pur & parfait, soit bien connue. Il est aussi quelquefois très-avantageux de mêler une mine avec une autre de la même dénomination & avec des récrémens de métaux. Ce procédé qui exige de la circonspection, réussit quelquefois & supplée aux poudres. SHAW, *Lect. Chym.*

REDUCTIO, en Chymie *réduction* ou *révivification.* C'est une opération par laquelle on ramene à sa forme originale & premiere, un métal mis en chaux ou en poudre ou dissous dans un fluide.

REDUPLICATIO ou ANADIPLOSIS.

REDUVIA, panaris ou affection douloureuse à la racine de l'ongle.

REF

REFE, fil doublé & retors. Voyez *Acia.*

REFECTIO, pour ANALEPSIS. FABRICIUS AB AQUAPENDENTE.

REFICIENTIA, le même qu'ANALEPTICA.

REFINATIO, *affinage* ou *dépuration.* Il se dit des métaux & du sucre.

REFRIGERATIO ou CATAPSYXIS.

REFRIGERATORIUM, *réfrigérent*, vaisseau plein d'eau à travers lequel passe le bec de l'alembic dans les distillations. Son usage est de condenser les vapeurs à mesure qu'elles s'élevent. Vigani fait mention d'une espece particuliere de *refrigérent*, *Medul. Chym. Pl. II. Fig. 5. f.* Ce n'est autre chose qu'un vaisseau plein de sel commun.

REG

REGENERATIO, le même que PALINGENESIA.

REGIMEN, régime ou maniere de vivre convenable à la conservation ou au rétablissement de la santé. Voyez *Dieta.*

Ce mot signifie dans les Chymistes la maniere de conduire le feu.

REGINA, le même que BASILIS.

REGINA PRATI ou ULMARIA, *Reine des prés.*

REGIO, *région.* On se sert de ce mot en Anatomie & on l'applique à différentes parties du corps : ainsi on dit la région ombilicale, la région des hypocondres, c'est-à-dire, le nombril & les parties adjacentes, les hypocondres & les parties adjacentes.

REGIONALIS MORBUS, *maladie endémique.*

REGISTERES, *registres*; ce sont des ouvertures pratiquées dans les fourneaux des Chymistes, à l'aide desquelles ils augmentent leur feu, lorsque les *registres* sont ouverts; il diminue au contraire lorsqu'ils sont fermés.

REGIUS MORBUS. Les Auteurs ont donné ce nom à différentes maladies : mais Celse qu'on doit consulter principalement sur la signification des termes Latins dont on fait usage en Medecine, entend par *morbus regius*, la jaunisse. D'autres appellent ainsi les écrouelles & l'épilepsie.

En Chymie on entend par *aqua regia*, ou par eau régale, un fluide corrosif qui dissout l'or. Voyez *Aqua.*

Regius en Pharmacie est une épithete pompeuse qu'on a donné à un grand nombre de médicamens.

REGNUM, *regne.* La matiere médicale est divisée en trois regnes. L'animal, le végétal & le minéral.

REGULUS, *régule.* C'est la partie métallique des minéraux qui demeurent au fond du creuset après la séparation des scories. On l'appelle aussi *rex.*

REGULUS, *roitelet.*

R E J

REJECTIO, l'action de rendre quelque chose par la bouche, soit par l'expectoration, soit par le vomissement, mais d'une maniere qui n'est pas naturelle.

R E L

REL ou REBUS, *lait aigre.* RULAND.

RELAXANTIA, *relâchans.*

RELAXATIO, *relâchement.* Voyez *Fibra.*

RELOLLÆUM, terme dont Paracelse & ses disciples se sont servis, & qu'il n'est pas aisé de définir. Van-Helmont dit dans son Traité *de Nat. Contr. Nescia*, que c'est une qualité efficiente qui ne provient ni des levains, ni des semences des choses. Il y a deux especes de *relollæum*, continue-t'il, l'un *in corpore proprio*, & l'autre *in corpore alieno.* Entre les *Relollæum in proprio corpore*, quelques-uns sont séparables, comme la fraîcheur, de l'eau & de l'air; d'autres sont inséparables, comme la chaleur, de la lumiere du soleil, d'une chandelle ou du feu. Le *relollæum alienum* s'éteint s'il n'est nourri : c'est pourquoi l'on dit qu'il est transitoire; telle est la chaleur de l'eau.

R E M

REMINISCENTIA, le même qu'ANAMNESIS.

REMISSIO, *rémission* ou *relâche.* On dit qu'il y a *rémission* lorsque la maladie diminue considérablement, mais subsiste toujours; on dit qu'il y a intermission lorsqu'elle cesse entierement.

REMORA, Offic. Aldrov. de Pisc. 335. Bellon. de Aquat. 405. Charlt. de Pisc. 6. Jonf. de Pisc. 7. Raii Synop. Pisc. 71. *Iperuquiba & piraquiba Brasiliensibus*, Margr. 180. Raii Hist. 119. *Echenei seu remora*, Imperat. 684. *Remore.*

On trouve ce poisson en pleine mer. On lui attribue la vertu de modérer la passion vénérienne, de prévenir l'avortement, & de retenir le fœtus dans la matrice jusqu'à terme.

R E N

RENALE EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre décrite par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 3. *cap.* 3.

RENCHUS, nom d'un poisson qu'on trouve dans la Baviere, & qu'on dit être un mets délicieux.

RENES, *les reins.* Oribase, Aétius & Paul Eginete, prétendent que les *reins* sont de dure digestion.

Les *reins* sont deux corps glanduleux un peu fermes, placés dans la partie postérieure de la cavité du bas-ventre, de côté & d'autre des vertebres lombaires, entre la derniere des fausses côtes & les os des iles.

Leur figure est à peu près comme celle d'une grosse feve; ainsi leur circonférence est convexe d'un côté, & concave ou enfoncée de l'autre. La concavité regarde les vertebres; la convexité est à l'opposite. Leur longueur répond à la distance qui est entre les dernieres fausses côtes & les os des iles; ils sont environ la moitié moins larges, & leur épaisseur contient la moitié de leur largeur.

On voit à chaque *rein* une face antérieure & une face postérieure; une extrémité supérieure & une extrémité inférieure; une grande courbure & une petite courbure ou convexité & concavité.

La face postérieure est plus large que la face antérieure. L'extrémité supérieure est aussi plus large, & un peu plus courbée que l'inférieure. L'enfoncement qui est dans la petite courbure est oblong, inégal & comme une espece de sinuosité environnée de plusieurs bossettes. Cet enfoncement anticipe un peu sur la face antérieure, qui par-là est plus étroite que la postérieure.

L'aorte descendante & la veine-cave inférieure sont placées entre les deux *reins*, & appliquées contre le corps des vertebres l'une auprès de l'autre; l'artere un peu vers le côté gauche, & la veine à droite. Chacun de ces deux gros vaisseaux jette transversalement à droite & à gauche pour l'ordinaire une branche capitale, qui va aux *reins*, & s'insinue dans sa sinuosité par plusieurs rameaux, dont je parlerai ci-après.

Les Anciens ont appellés ces vaisseaux arteres & veines émulgentes. Il est plus naturel de les appeller arteres & veines rénales. Quelquefois il y en a plusieurs, surtout des arteres; qu'on trouve tantôt des deux côtés, tantôt d'un côté seul.

L'artere & la veine ne sont pas d'une même longueur; ce qui dépend de la situation de l'aorte & de la veine-cave; car l'artere rénale gauche est plus courte que la droite, à cause de la proximité de l'aorte vers le *rein* gauche; & la veine rénale du côté gauche est plus longue que celle du côté droit, à cause d'une plus grande distance entre la veine-cave & le *rein* gauche.

Ces vaisseaux sont encore disposés de maniere que les veines sont plus antérieures que les arteres, parce que l'aorte est toute proche de l'épine du dos; au lieu que la veine-cave qui traverse le diaphragme plus antérieurement, est d'abord éloignée des vertebres, & ne s'en approche qu'après avoir donné les veines rénales.

Les arteres rénales sont environnées chacune d'un réseau nerveux appellé plexus rénal, qui fournit aux *reins* quantité de filamens, qui viennent en partie des ganglions semi-lunaires de l'un & de l'autre grand nerf sympathique, en partie du plexus sympathique, en partie du plexus hépatique & du plexus splénique. Il jette aussi quelques filets autour des veines rénales.

Les *reins* sont enveloppés d'un tissu membraneux & cellulaire fort lâche, que l'on appelle membrane adipeuse, parce que dans les gens gras les cellules de ce tissu sont remplies de graisse. Il a été long-tems & mal-à-propos regardé comme une duplicature du péritoine, dont la vraie lame membraneuse ne couvre que la face antérieure des *reins*, de sorte qu'ils sont hors du sac du péritoine, & qu'on ne peut en prendre la portion

qui les couvre pour une tunique entiere ; ainsi ils n'ont d'autres tuniques communes que le tissu cellulaire. Ce tissu s'étend aussi sur les arteres & sur les veines rénales, & les enveloppe comme une gaine cellulaire.

La tunique ou membrane propre des *reins* est composée de deux lames, entre lesquelles il y a aussi un tissu cellulaire extremement fin, lequel on peut rendre sensible, en soufflant par un tuyau entre ces deux lames.

La lame externe est fort fine, & elle est très-adhérente à la lame interne par le moyen du tissu cellulaire. La lame interne se plonge de tous côtés par beaucoup d'allongemens dans la substance du *rein*, de sorte qu'on ne peut l'en séparer sans déchirement.

La surface de la lame externe est lisse, polie & luisante, & rend toute la convexité ou surface du *rein* très-unie & égale dans les adultes. Dans les enfans cette convexité est comme divisée en plusieurs bosses ou lobes, à peu près comme dans le bœuf & le veau. Cette inégalité se trouve aussi quelquefois dans l'homme.

Les vaisseaux sanguins étant entrés dans le *rein*, s'y ramifient de tous côtés, & ces ramifications jettent encore de petits rameaux capillaires qui vont se disperser jusqu'à la surface, où ils paroissent en maniere de petites étoiles irrégulieres, & arrosent la tunique ou membrane propre du *rein*. Quelquefois ces deux ramifications percent jusqu'à la membrane adipeuse, & communiquent avec celles des vaisseaux qu'on nomme arteres & veines adipeuses.

La tunique ou membrane propre du *rein* va tout autour se rendre à la sinuosité, jusqu'à l'entrée des vaisseaux, où elle va accompagner en maniere de gaine ou capsule toutes leurs ramifications dans le corps du *rein*, & contribue aussi en partie à former le bassin & les calyces ou entonnoirs, dont il sera parlé dans la suite.

On voit quelquefois sortir ou entrer un vaisseau considérable dans le milieu ou environ de la convexité du *rein*: mais cela n'est pas ordinaire, & alors on trouve à cet endroit un enfoncement dans lequel la tunique ou membrane propre se plonge & va communiquer avec la portion de la membrane qui entre par la sinuosité.

La tunique adipeuse ou commune qui entoure aussi les gros vaisseaux jusqu'à leur entrée dans le *rein*, ne paroît pas les accompagner plus avant. Elle se foure dans les interstices des ramifications jusques dans la sinuosité où elle paroît se terminer.

On peut distinguer trois sortes de substances dans le *rein*; une extérieure, épaisse, grenue & comme corticale, une moyenne ou plus interne, & comme médullaire, qui est rayonnée & qu'on appelle cannelée, sillonée ou tubuleuse, parce qu'elle paroît composée de petits tubes ou tuyaux en maniere de rayons. La troisieme, qui n'est que la continuation de la seconde, se termine en dedans par des mamelons, d'où je lui ai donné le nom de mamelonnée.

On voit distinctement ces trois sortes de substances dans un *rein* qu'on aura coupé en deux moitiés égales par sa grande courbure. On y remarque d'abord la substance corticale qui en occupe toute la circonférence. Cette substance est comme composée de meches spongieuses, grenues, un peu ondoyantes, & très-étroitement collées ensemble en maniere de rayons, qui ne paroissent gueres qu'au moyen du microscope. Leur couleur est d'un gris blanc fort clair.

On découvre par des injections anatomiques très-fines, de même que dans des inflammations, une infinité de petits vaisseaux capillaires, qui se glissent & rampent différemment entre ces meches en les embrassant par plusieurs contours. On y remarque aussi par le microscope quantité de petits grains rouges plus ou moins ronds, arrangés à peu près comme des grappes de groseilles. On pourroit soupçonner que ces petits grains ne sont que les bouts des vaisseaux coupés plus ou moins directement, & remplis ou de sang, ou d'injection colorée.

Les deux autres substances, savoir la médullaire ou cannelée, & la mamelonée ne sont dans le fond qu'une même masse d'une couleur plus rougeâtre, & dont la convexité s'éleve d'espace en espace, en maniere de monticules ou bosses un peu larges, qui sont comme nichées dans autant d'enfoncemens ou creux. Les cannelures rayonnées se continuent de suite dans la portion mamelonée, & les mamelons forment comme autant de centres particuliers de ces rayons à l'opposite des monticules.

La substance médullaire ou rayonnée est encore distinguée de la corticale par des arcades artérielles & veineuses qui jettent des rameaux & des ramifications capillaires de tous côtés. Sa couleur est plus ou moins rougeâtre.

Les mamelons qui ne sont qu'une continuation de la substance médullaire, comme je viens de dire, sont souvent un peu plus pâles que cette substance. Ils sont au nombre de dix ou douze, très-distingués les uns des autres comme autant de cônes dont la base est large & la pointe fort obtuse.

Au bout de chaque mamelon on distingue même sans microscope dans un petit enfoncement plusieurs trous ou ouvertures fines, par où on voit sortir des gouttelettes quand on presse les mamelons. Ce sont des gouttelettes d'urine, qui étant filtrées en partie dans la substance corticale, & en partie dans la substance médullaire ou tubuleuse, passent ensuite par les filieres des mamelons, & sortent par ces petites ouvertures.

Chaque mamelon est niché dans une espece de calyce ou entonnoir membraneux. Le bord ou pavillon de cet entonnoir s'ouvre dans une cavité commune qu'on appelle bassinet, dans lequel tous les calyces ou entonnoirs des mamelons s'ouvrent séparément. Le bassinet est membraneux, comme les calyces dont il est la continuation. Il n'est pas une cavité uniforme dans l'homme, mais distingué en trois fonds ou goulots communs, dont chacun embrasse plusieurs entonnoirs ou calyces avec les mamelons qui y sont contenus. Quelquefois on trouve deux & même trois mamelons dans un même entonnoir.

Ces entonnoirs à l'endroit où ils embrassent la base des mamelons, jettent dans la substance médullaire ou rayonnée du *rein*, des productions qui accompagnent les vaisseaux sanguins, & servent de capsules ou gaines à toutes les arcades vasculaires, tant artérielles que veineuses, & à leurs différentes ramifications, à travers la substance corticale jusqu'à la surface externe du *rein*.

Ureteres. Les entonnoirs après leur rétrécissement conique autour de la pointe des mamellons, forment chacun un petit tuyau court comme une espece de goulot. Ces petits tuyaux s'unissent d'espace en espace le long du fond de la sinuosité du *rein*, & forment par cette union trois gros tuyaux qui sortent de la sinuosité obliquement du haut en bas, & en sortant s'unissent aussitôt en un seul tronc.

Ce tronc devient ensuite un canal très-long appellé uretere. Les trois tuyaux dans l'homme tiennent lieu de ce qu'on appelle dans les animaux bassinet, & seroient plus naturellement nommés les racines ou branches de l'uretere, que le bassinet. On pourroit donner ce nom dans l'homme au tronc, comme étant plus ample que le reste de l'uretere. Il n'y a pour l'ordinaire que deux ureteres, un du *rein* droit & un du *rein* gauche. Quelquefois il s'en trouve davantage.

La situation du tronc & des racines ou branches de chaque uretere par rapport à l'artere & à la veine rénale, se trouve de la maniere suivante: L'artere est en haut de la sinuosité, & en partie devant la veine. La veine est environ au milieu & entre deux. L'urétere est en bas & en partie derriere la veine, où il est aussi un peu embrassé par une des branches de l'artere.

Cet arrangement paroît plus du côté de la face antérieure du *rein* que du côté de la face postérieure, à cause de la largeur qui dans celle-ci est plus grande que dans l'autre. On y voit même les trois branches ou racines de l'uretere, dont la supérieure est la plus longue, & l'inférieure

l'inférienre la plus courte, à cause de leur direction oblique de haut en bas.

On voit par cette exposition que dans le *rein* de l'homme il n'y a point d'autre bassinet commun & uniforme que le tronc ou la tête de l'urétere & les trois grosses branches. Pour mieux faire comprendre leur arrangement, il faut se représenter que l'urétere entre dans le *rein* par la partie inférieure de la sinuosité oblongue; qu'en s'y avançant il s'élargit, & même avant que d'y entrer, il se partage en plusieurs branches.

De ces branches il y en a une qui est comme la continuation directe de l'urétere, & qui en est la plus longue. Elle s'étend depuis l'extrémité inférieure de la sinuosité jusqu'à la partie supérieure, & on la découvre d'abord sans beaucoup de séparation artificielle. Les autres branches sont plus courtes, & on ne les voit guere distinctement sans cette séparation. Les angles que font ces branches entre elles par leurs bases auprès de la tête de l'urétere, ne sont point en pointe comme dans d'autres ramifications, mais en courbure un peu arrondie, & le plus souvent entourée de graisse.

Ces premieres branches de l'urétere produisent encore dans le fond de la sinuosité du *rein* d'autres branches plus petites & arrangées par paires. Ces petites branches collatérales s'élargissent & forment les entonnoirs ou calyces dans lesquels les mamelons sont nichés & dont la grande circonférence, comme il est dit ci-dessus, produit dans le corps du *rein* les différentes gaines des arcades vasculaires & de leurs ramifications. La lame interne de la tunique du *rein* se continue autour de ces gaines. La lame externe s'épanouit autour des premieres branches, autour du tronc & autour de tout le reste de l'urétere.

Si on fend le tronc de l'urétere du côté qui regarde les vertebres, & que l'on continue cette section jusqu'à l'extrémité de la branche supérieure, on verra immédiatement au-dessus du tronc deux trous à côté l'un de l'autre; ce sont les orifices des petites branches collatérales & les goulots des entonnoirs. Un peu au-dessus de ces deux trous on en verra deux pareils, & ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la même branche supérieure, qui se termine aussi par des goulots d'entonnoirs. On verra en même tems paroître dans chaque goulot un bout de mamelon pour le moins.

La section commencée par la gibbosité du *rein*, & terminée par le tronc de l'urétere, découvre bien l'étendue des mamelons, celle des entonnoirs & de leurs goulots, &c. Mais avant l'autre section, ou sans elle, on aura de la peine à donner des idées justes de cette structure à ceux qui commencent.

Les uréteres descendent ensuite obliquement & avec très-peu d'inflexion depuis les *reins* jusques devant les parties latérales de la face interne ou antérieure de l'os sacrum, & se glissent entre l'intestin rectum & la vessie urinaire, dans laquelle ils se terminent & s'ouvrent de la maniere que j'exposerai ci-après. Ce sont des canaux très-élastiques, qui prêtent en tout sens, & reprennent bien-tôt après leur étendue naturelle, pourvu qu'ils n'aient pas trop long-tems souffert une distension forcée.

Ils sont composés de trois tuniques propres, dont la premiere qui environne les autres, est blanchâtre, d'un tissu filamenteux très-serré, & cependant fort facile à étendre, & paroît comme d'un tissu celluleux ordinaire dégénéré. La tunique suivante est un peu rougeâtre, plus forte & formée de différentes couches de fibres qui se croisent, & sont très-difficiles à discerner, si elles sont musculeuses ou simplement membraneuses.

La tunique la plus interne des uréteres est comme ligamenteuse & tapissée d'une membrane particuliere extremement fine, qui couvre un réseau vasculaire de la même finesse. Elle est légerement grenue comme un velouté très-ras, & mouillée par-tout d'une liqueur mucilagineuse. Elle est plissée par des rides longitudinales, lesquelles sont traversées & comme interrompues tout de suite par quantité de petites rides transversales.

Outre ces tuniques propres les uréteres sont environnés du tissu cellulaire du péritoine, dont la lame membraneuse couvre aussi environ les deux tiers de leur diametre, quelquefois plus, quelquefois moins, mais ne les environne pas. Ce qui fait qu'étant examinés dans leur place naturelle, ils paroissent comme des cordons situés derriere le péritoine, & plus ou moins saillans dans la cavité du bas-ventre, conjointement avec la portion du péritoine qui les couvre, de la maniere que je viens de dire.

Nota. Toutes ces particularités de la structure interne des uréteres, du bassinet, des arcades, des cannelures, même des fossettes & des trous qui sont à la pointe des mamelons, paroissent bien plus distinctement quand on les examine dans de l'eau claire, que quand on les regarde sans ce moyen, comme j'ai déja dit ailleurs.

Les glandes sur-rénales, communément dites capsules atrabilaires.

Immédiatement au-dessus de l'un & de l'autre *rein* se trouve un corps glanduleux. Les anciens ont donné à ces deux corps le nom de capsules atrabilaires; d'autres dans la suite celui de capsules rénales; plusieurs modernes celui de *reins* succenturiaux, & celui de glandes rénales. Il m'a paru qu'il seroit très-convenable de les appeller glandes sur-rénales. Elles sont placées sur l'extrémité supérieure de chaque *rein*, un peu obliquement, c'est-à-dire, plus vers le bord interne & la sinuosité du *rein*, que vers le bord externe & la gibbosité.

Chacune de ces glandes est un corps oblong à trois faces, à trois bords & à deux pointes, semblable à un croissant inégal, dont la convexité ou grande courbure seroit comme tranchante, & la concavité ou petite courbure, large. Sa longueur est environ des deux tiers de la plus grande largeur du *rein*, & la largeur de sa portion moyenne est environ le tiers de son étendue entre les deux extrémités, quelquefois plus, quelquefois moins, sa couleur est obscurément jaunâtre.

Une des trois faces est antérieure, l'autre est postérieure, & la troisieme est inférieure, à laquelle j'ai donné le nom de base. Il suit naturellement de-là, que des trois bords il y en a un supérieur & deux inférieurs, dont l'un est antérieur & l'autre postérieur. On peut donner au supérieur le nom de crête, & aux inférieurs celui de levre. Enfin de ses deux extrémités l'une est interne, ou tournée en-dedans vers la sinuosité du *rein*, & l'autre externe, ou tournée en-dehors vers la gibbosité. On peut encore comparer la figure de ce corps glanduleux à celle d'une crête de coq toute simple, ou à celle de la sommité d'un casque.

La surface en général est inégale. La face antérieure est la plus large, la postérieure est moins large, & l'inférieure, ou celle de la base, est la plus étroite. Le long du milieu de la face large ou antérieure il paroît un sillon, qui depuis le bord de l'extrémité interne, un peu au-dessus de la base, va jusqu'à la pointe de l'autre extrémité, & divise cette face en deux demi-faces, à peu-près comme la nervure d'une feuille d'arbre en divise la largeur. On trouve le long de la face inférieure sous la base, une espece de raphé ou couture.

Les vaisseaux sanguins des capsules ou glandes viennent des arteres & veines émulgentes ou rénales, des arteres & des veines diaphragmatiques, de l'aorte même & de la veine-cave, de l'artere cœliaque, &c. On appelle en général ces vaisseaux arteres & veines capsulaires. Ils paroissent enveloppés d'une gaine en s'insinuant dans ces glandes. Ils ne viennent pas toujours des mêmes sources ni dans le même nombre en chaque sujet. Il y a pour l'ordinaire une veine assez ample nichée le long du sillon. Les nerfs sont fournis de côté & d'autre par le ganglion semi-lunaire voisin, & par le plexus rénal qui en dépend.

L'intérieur des capsules est une espece de creux triangulaire fort étroit, dont la surface est comme un velouté

conrt & ferme, d'une couleur jaunâtre qui dans les jeunes sujets tire sur le rouge, & dans un âge avancé paroît très-obscure, comme un jaune brun ou un jaune noir. Les parois de cette cavité tiennent ensemble par un grand nombre de filets; elles paroissent toutes glanduleuses, & toutes parsemées de petits grains folliculeux très-fins. Elles se touchent immédiatement enhant le long du sommet.

En ouvrant cette cavité on y trouve une substance grenue & comme folliculeuse, qui remplit presque toute la cavité triangulaire. Les vaisseaux sanguins s'y distribuent, de même que sur les parois de la cavité. En faisant l'ouverture par la grosse extrémité de la capsule, & en continuant la coupe par le sommet ou bord supérieur, si ensuite on écarte les parois ou portions latérales, le corps glanduleux s'y présente à peu près comme une espece de crête qui s'éleve du milieu de la longueur du fond de la cavité.

Ce corps ou noyau glanduleux de la capsule rénale est plus adhérent au fond, c'est-à-dire, à la base de la cavité, qu'aux parois, surtout vers la grosse extrémité. Il est néantmoins distingué de la base, dont on le peut détacher, de même que des parois, auxquelles il est étroitement attaché par quantité de petits filets. Il est moins adhérent à la base vers la petite extrémité.

La veine capsulaire qui vient ordinairement de la veine rénale, est fort grosse à proportion des arteres, qui ici sont très-menues. Elle communique avec l'intérieur de la capsule, à peu près comme la veine splénique le fait avec les cellules de la rate; car en soufflant à quelque endroit que ce soit de la cavité capsulaire, on fait aussi gonfler la veine capsulaire, & par conséquent la veine rénale, &c.

La cavité renferme un suc onctueux & plus ou moins gluant, d'une couleur jaune-rouge, jaune pourprée, jaune-obscure, jaune-noire, selon les différens degrés de l'âge. Quelquefois on trouve ce suc tout à-fait noirâtre & même noir; cependant quand on l'étend sur une grande surface, il paroîtra simplement jaune. Je l'ai trouvé non-seulement très-rougeâtre, mais aussi mêlé de vrai sang.

Les usages de ces capsules ne sont pas encore démontrés, ni ceux du suc qu'elles enferment, & qui dans le fond porte toujours un caractere de bile. Elles sont dans le fœtus extremement grosses, & diminuent en volume avec l'âge. Ce sont deux phénomenes qui méritent attention.

Nota. Les capsules ou glandes rénales se trouvent quelquefois opposées directement sur la sommité du *rein*. Je ne les ai jamais trouvé sur la gibbosité. Celle du côté droit est en partie attachée au diaphragme, au-dessous & fort près de l'adhérence du grand lobe du foie au diaphragme. Celle du côté gauche est adhérente au diaphragme, immédiatement au-dessous de la rate. Cette connexion des capsules avec le diaphragme est bornée aux portions voisines de son muscle inférieur, elles sont renfermées dans les *reins* avec le tissu cellulaire de la membrane adipeuse, dont une portion très-mince se glisse entre elles & les *reins*, comme aussi entre elles & le diaphragme; de sorte que leur adhérence à ces endroits n'est que par le moyen du même tissu. C'est pourquoi dans plusieurs sujets on trouve ces adhérences faites par une couche de graisse.

Le sillon veineux dont j'ai parlé ci-dessus est dans quelques sujets si enfoncé dans la face antérieure, que la portion supérieure de cette face est comme séparée d'avec l'inférieure. Cela paroît plus distinctement quand on examine la capsule dans de l'eau claire.

Quand on ouvre la veine capsulaire selon sa longueur avec la pointe d'une lancette, on y découvre beaucoup de petits trous, dont plusieurs ne sont que des orifices des rameaux de la veine, & quelques-uns paroissent comme de simples trous. C'est peut-être par-là que passe le vent soufflé dans la veine, comme j'ai dit ci-devant.

On distingue dans la surface externe de ces capsules une tunique particuliere très-mince, indépendante du tissu cellulaire qui les environne. On trouve quelquefois cette tunique soulevée par une couche graisseuse fort inégale & qui la rend grenue, & quelquefois fait paroître ces capsules très-pâles & comme une espece de corps graisseux.

La liqueur de leurs cavités paroît quelquefois dans le fœtus, de même que dans les enfans, d'une couleur bleuâtre tirant sur le rouge.

Pour parvenir à connoître l'usage de ces capsules, il faut outre les deux circonstances ou particularités mentionnées ci-dessus faire attention sur leur confirmation externe, ordinairement plus réguliere dans le fœtus & dans les enfans, que dans les adultes & les gens âgés. Il en faut encore avoir par rapport à la consistance de leur masse, qui avant la naissance & dans le cours du bas âge paroît avoir plus de fermeté à proportion que dans un âge avancé & dans la vieillesse. Elle s'y trouve même quelquefois très-mollasse & comme flétrie. C'est peut-être ce qui a été l'occasion d'en donner tant de figures irrégulieres & très-différentes de celles que j'ai démontré depuis près de vingt ans. Winslow.

Valsalva s'est efforcé de démontrer que les capsules atrabilaires ou les glandes rénales sont des organes de la génération, ou du moins servent beaucoup à cette opération de la nature.

Voici les raisons sur lesquelles il appuie son sentiment.

Il a remarqué que les vaisseaux séminaires de différens oiseaux viennent des capsules atrabilaires avant que d'entrer dans les testicules. Il a apperçu dans la vipere & dans la tortue d'eau des membranes de liaison entre les glandes rénales & les testicules; d'où il conclut qu'il s'en sépare quelque matiere qui est portée aux testicules. Il assure avoir vu des vaisseaux qu'on ne pouvoit dire être nerveux, lymphatiques ou sanguins qui passoient des capsules aux testicules. Ses observations sur les femelles sont les mêmes que sur les mâles. Ajoutez à cela, dit il, la sympathie, la conspiration que les Medecins ont observé de tout tems exister entre les testicules & les *reins*.

Enfin pour donner à son opinion plus de vraissemblance, il rapporte l'expérience suivante.

J'ai pris un jeune chien, je lui ai coupé un testicule & extirpé le *rein* du côté opposé à celui du testicule extirpé. La blessure cicatrisa : mais l'animal demeura d'un tempérament si foible, que loin d'être porté à s'accoupler, il fuyoit les femelles de son espece, même lorsqu'elles étoient en chaleur.

Valsalva n'a rien épargné pour s'approprier l'honneur de cette découverte. Il proteste n'en avoir vu aucun vestige dans aucun Auteur. Mais M. Ranby avoit déja soupçonné que le vaisseau que les Journalistes Italiens regardent comme la partie principale de la découverte de Valsalva, n'étoit autre chose qu'une artere qui passoit de la capsule atrabilaire de chaque côté, aux testicules dans les hommes & aux ovaires dans les femmes. *Essais de Medecine d'Edimbourg, Vol. II. p.* 372.

La Vessie.

La vessie est une espece de poche ou bouteille membraneuse & charnue capable de dilatation & de resserrement, située au bas de l'abdomen, immédiatement derriere la symphyse des os pubis, vis-à-vis l'intestin rectum. Sa figure est à peu près un ovale racourci, plus large en devant & en arriere que de côté & d'autre; plus arrondie en-haut qu'en-bas quand elle est vuide, & plus

large en-bas qu'en-haut quand elle est remplie.

On la divise encore en cou, en fond, en parties antérieures, en parties postérieures & en parties latérales. On donne le nom de fond à la partie supérieure, & celui de cou à un rétrécissement d'une portion de sa partie inférieure en maniere de goulot.

Elle est composée de plusieurs tuniques, à peu près comme l'estomac. La tunique externe ou commune n'est qu'en partie de la vraie lame ou membrane du péritoine, savoir, en-haut, en arriere & sur les côtés de la vessie; le reste est entierement enveloppé d'un tissu cellulaire, moyennant lequel la portion membraneuse du péritoine est attachée à la tunique charnue.

Les tuniques propres sont au nombre de trois, une charnue ou musculeuse, une appellée nerveuse, & une interne qu'on nomme veloutée. La tunique musculeuse est composée de plusieurs couches de fibres charnues dont les externes sont pour la plupart longitudinales, les suivantes plus inclinées de côté & d'autre; les internes de plus en plus obliques, & enfin presque transversales. Toutes ces fibres se croisent différemment & tiennent ensemble par un tissu cellulaire très-fin, par le moyen duquel on peut artificiellement les écarter les unes des autres en y soufflant.

La tunique nerveuse, ainsi appellée, est à peu près d'une structure semblable à celle de la tunique nerveuse de l'estomac.

La tunique interne est légérement grenue & comme glanduleuse, dont il suinte continuellement une lymphe mucilagineuse, qui enduit toute la surface interne, & sert à la défendre contre l'acrimonie de l'urine. Elle paroît quelquefois toute inégale en-dedans par de petites éminences & rides irrégulieres quand elle est vuide & naturellement dans un état de contraction. Ces inégalités ne se trouvent pas tant dans une vessie remplie, ni dans celles qu'on ouvre après les avoir distendues par le soufle ou par quelque injection: au sommet de la vessie, au-dessus de la symphyse des os pubis, on voit un cordon ligamenteux, qui de-là monte entre le péritoine & la ligne blanche jusqu'au nombril, en diminuant d'épaisseur à mesure qu'il monte. Ce cordon a eu son usage particulier dans le fœtus, comme je dirai ailleurs. Il suffit de dire ici, qu'il est en partie originairement une production des tuniques internes de la vessie, laquelle production est nommée ouraque.

Ce cordon est encore composé de deux autres allongemens ligamenteux, qui sont les extrémités des arteres ombilicales. Ces arteres qui viennent des arteres hypogastriques, & montent à côté de la vessie, sont dans l'adulte caves & remplies de sang jusques à la moitié de la hauteur de la vessie, & même continuent à jetter des ramifications jusques-là. Ensuite elles perdent leur cavité, deviennent ligamenteuses à mesure qu'elles montent, s'approchent ensuite l'une de l'autre au haut de la vessie, & conjointement avec l'ouraque, forment le cordon, que l'on peut appeller le ligament supérieur de la vessie.

Les fibres externes de la tunique charnue sont en plus grand nombre que les internes. Les plus longitudinales des externes antérieures, forment autour de l'ouraque, vers le sommet de la vessie, un demi-contour, à peu près comme celui de l'une des deux bandes charnues qui environnent l'orifice supérieur de l'estomac, & l'extrémité inférieure de l'œsophage. Ce demi-contour passe derriere l'ouraque.

La portion du péritoine qui couvre la convexité postérieure de la vessie, y fait un pli transversal fort saillant dans l'état du rétrécissement de la vessie, & qui à mesure qu'elle se remplit, s'efface. Ce pli entoure la moitié postérieure de la vessie, & forme ensuite de côté & d'autre un allongement par ses deux extrémités, qui sont comme des ligamens latéraux du corps de la vessie, & paroissent plus dans les enfans que dans les adultes.

La partie inférieure de la vessie, qui mérite plus le nom de fond que la partie supérieure, est percée par trois ouvertures, une antérieure & deux postérieures. L'antérieure se forme par un allongement de toutes les tuniques propres en maniere de goulot, tournées à peu près comme l'orifice interne du bec d'un chapiteau d'alembic. On appelle cet allongement le cou de la vessie, dont je remets la description après celle des organes particuliers à l'homme.

Les uréteres forment par leurs extrémités les deux autres ouvertures du vrai fond de la vessie. Ces deux canaux en descendant de la maniere ci-dessus exposée, se glissent derriere les vaisseaux spermatiques, & ensuite derriere la partie inférieure de la vessie, l'un près de l'autre. Chaque urétere se trouve entre l'artere ombilicale du même côté & le canal déférent voisin. L'artere est du côté externe de l'urétere, & le canal déférent est du côté interne.

Les uréteres après tout ce trajet, se glissent entre les canaux déférens & la vessie, en se croisant avec les canaux. Ils pénetrent enfin environ à un travers de doigt l'un de l'autre les tuniques de la vessie. Ils sont d'abord quelque chemin entre la tunique musculeuse & la tunique nerveuse, & s'ouvrent dans la vessie obliquement, & un peu plus approchés l'un de l'autre.

Les ouvertures des uréteres dans la vessie sont un peu ovales, & elles sont plus étroites que les extrémités des uréteres le sont immédiatement avant les ouvertures. Le bord de ces ouvertures est très-mince, & paroît n'être qu'une duplicature membraneuse formée par la rencontre de la tunique interne de la vessie avec la tunique interne des arteres.

Les artéres sont en général fournies par les arteres hypogastriques ou iliaques internes, en particulier elles sont de côté & d'autre des rameaux de l'artere sciatique, de l'artere épigastrique, & même de l'artere ombilicale, les veines viennent de celles qui portent les mêmes noms que ces arteres.

Les nerfs de la vessie lui viennent des nerfs cruraux, & même des grands nerfs sympatiques par le moyen de la communication de ces nerfs avec les nerfs cruraux. Il lui en vient aussi du plexus mésentérique inférieur.

Nota. Outre les ligamens dont il est parlé ci-dessus, il y en a encore deux petits qui attachent aux os pubis la partie antérieure du vrai fond de la vessie. WINSLOW.

La situation & la connexion des *reins*, & surtout du *rein* droit, sont telles, que le mouvement des parties voisines peut faciliter leurs excrétions. A couvert sous la membrane du péritoine qui les environne, ils sont enveloppés d'une graisse assez seche, on trouve des glandes couchées sur leur sommet, de façon qu'elles inclinent vers leur surface concave, par une loi de la nature assez constante. Quelquefois cependant de cette surface des *reins*, elles adherent étroitement au diaphragme: leur forme & leur grandeur ne sont presque jamais les mêmes en divers sujets: elles sont pourtant plates & larges en général comme de petits placenta. L'origine & la distribution de leurs arteres & de leurs veines, varient encore assez; l'aorte descendante donne aux *reins* un ou plusieurs rameaux considérables, qui se partagent en quatre ou cinq grands rameaux, qui se divisent en plusieurs autres plus petits, lesquels prennent la forme d'un réseau, deviennent si fins & si déliés, qu'ils se perdent à la vue dans toute la substance des *reins*. Or, les petites ramifications de ces artérioles, se repliant en forme de vers, venant à se rencontrer les unes & les autres, unies par-là, & ensuite se séparant, forment comme de petits corps glomérés; d'où semblent naître les petites veines référentes, qui par leur union deviennent insensiblement plus grandes, se terminent en quatre ou cinq branches très-considérables, lesquelles enfin vont se rendre à la veine, ou aux veines appellées émulgentes. Il y a de plus des tuyaux latéraux fins, presque transparens, qui reçoivent par tout l'urine qui a été séparée par les arteres, qui lui servent de véhicules, qui forment par

leur union plusieurs corps pyramidaux, polygones, & se terminent enfin aux corps membraneux appellés papilles, & qui sont le plus souvent au nombre de douze. Les tuyaux des *reins* s'ouvrent par plusieurs communications obliques, tant intérieurement qu'extérieurement dans ces corps.

On trouve encore dans la substance des *reins* de petits corps ronds, caves, couronnés de tous côtés de petits vaisseaux, garnis de petites veines & de nerfs, & qui communiquent avec les tuyaux urinifères. Les hérissons, les tortues, les maladies des *reins*, les concrétions qui s'y font, la vue même des *reins* dans le fœtus, tout paroît confirmer ce sentiment. C'est pourquoi il sembleroit que l'urine se sépare ici par deux voies, l'une glanduleuse plus composée, & l'autre plus simple, que Ruysch a découverte. Ce qui ne répugne certainement point aux lois que la nature a coutume de suivre ailleurs, comme au foie, par exemple. Quoi qu'il en soit, Ruysch, après avoir examiné ces petits corps, n'a pu se persuader qu'ils fussent des glandes, mais des arteres singulierement entortillées.

L'autre partie de l'artere rénale sert nécessairement à réparer les pertes de la substance même du *rein*, à y entretenir la chaleur & la vie; & c'est du sang de cette branche artérielle que paroît sortir cette lymphe loüable & récrémentitielle, qui revient des *reins* en si grande quantité, qui va se décharger dans le réservoir chyleux, revient en cercle, & n'a point le gout d'urine. Cette même branche a aussi sans doute de petites veines qui lui sont propres.

En effet, il part des dernieres petites racines des artérioles rénales de très-petites veines, qui devenues plus grandes en se rassemblant, s'unissant en rameaux qui ressemblent à des arteres par leur division, & enfin formant ensemble divers troncs dont le nombre est incertain, portent de différentes manieres dans la veine-cave, le sang qui reste après cet emploi.

Enfin, les papilles rénales distilent l'urine qui a été apportée par les tuyaux uriniferes, dans une ample cavité par l'expansion de la membrane du bassinet, & enduite de sa graisse mollasse. Elle s'y amasse, y séjourne, y est mêlée; & le bassinet venant à se resserrer, forme un canal qu'on nomme urétere, dans lequel l'urine est poussée, pour être enfin portée par ce canal dans la vessie.

Il part de la circonférence des papilles, onze à douze canaux membraneux qui les reçoivent avec l'humeur qui en découle, & qui forment trois grands rameaux, dont l'union ne produit qu'un seul & large bassinet, lequel se termine à un seul tuyau membraneux, épais, fort, garni d'arteres, de veines, de nerfs, de petits vaisseaux lymphatiques, de fibres motrices, de lacunes mucilagineuses, propres à adoucir ses parois: ce canal, qu'on appelle urétere, va d'abord droit en bas, se courbe aussitôt, toujours couvert par la lame du péritoine, d'une largeur toujours inégale en différens endroits: il va s'insérer à la partie postérieure de la vessie, presque à deux doigts de distance de la partie inférieure de son cou & de l'autre urétere: alors après avoir percé la tunique extérieure, & parcouru obliquement l'espace du petit doigt entre elles & la tunique interne, il s'insinue dans la cavité de la vessie, il y forme par la production de ses fibres un corps rond, long, déterminé en bas, qui empêche l'urine de remonter dans l'urétere, lorsque la vessie est pleine. Car alors l'expansion de la vessie fait que ce corps tire nécessairement l'urétere en bas, & le bouche: ce canal est donc tellement situé & construit, qu'il peut sûrement porter l'urine des *reins* dans la vessie, sans qu'elle puisse jamais remonter dans ce canal, quelque comprimée qu'elle soit.

Le microscope, l'injection, les ligatures, l'anatomie comparée des hérissons, des rats, des tortues, des ours, des bœufs, des oiseaux, des fœtus humains; l'ouverture des cadavres de gens sujets aux maux de *reins*, les *reins* monstrueux, tout confirme ce qu'on vient d'avancer.

On conçoit de-là le mécanisme de la sécrétion de l'urine. Le cœur étant assez proche du *rein*, qui d'ailleurs est muni de fortes arteres, il suit qu'un sang aqueux est fortement poussé dans les petits vaisseaux des *reins*, & comme ces vaisseaux se fléchissent, se contournent de mille façons, & opposent une extreme résistance, ce sang aqueux reçoit une infinité d'impressions, de mouvemens, de secousses différentes, & enfin trouvant des tuyaux un peu plus étroits que les vaisseaux sanguins qui l'ont apporté, sa partie la plus liquide s'y sépare, s'y amasse, y prend son cours & en est expulsée.

Il ne faut donc point imaginer ici aucune sorte d'attraction, d'émulsion, ni d'autres semblables facultés.

Il n'est pas besoin d'avoir recours à aucun ferment uropoiétique; car il ne trouveroit point ici de lieu, il n'auroit ni cause, ni tems, ni matiere pour se former; il n'auroit point avec quoi se mêler, & on n'en voit point les effets.

Les mêmes raisons ne permettent pas aussi de feindre une faculté propre à fondre ou à précipiter.

De-là aussi tombe de soi-même tout ce que Van-Helmont a inventé, & dont il a fait tant d'effort pour prouver l'excellence. Je parle de cette *scorie*, mêlée à l'urine, qu'il regardoit comme un remede sûr, pour prévenir le calcul.

Et l'on conçoit sans peine que toutes les humeurs qui sont moins épaisses que l'urine doivent sortir par cette voie, pour peu qu'elles aillent heurter contre ces vaisseaux. Ce qui fait aussi comprendre qu'il y a une cause qui les empêche de couler vers ces lieux.

Ou si elles s'échappent par-là, il s'ensuit aussi tôt de promptes & extremes foiblesses. Les *reins* succenturiaux toujours couchés sur le sommet des *reins*, dont ils sont cependant séparés par la graisse qui se trouve entre eux, contigus au diaphragme, & même unis à cette cloison par les vaisseaux sanguins artériels qu'ils en reçoivent, pressés entre elle & les *reins*, munis d'arteres, privés d'un émissaire particulier, d'une structure semblable à celle de la rate, souffrant les mêmes choses, portant toujours presque tout leur sang par leurs veines dans les veines émulgentes; ces glandes, dis-je, servent peut-être ici au sang veineux des *reins*, qui après la sécrétion de l'urine, est dépouillé de sa partie la plus liquide, & de sa partie saline dissolvante, comme le sang de la rate sert à celui de la veine-porte dans le foie: peut-être ont-elles un autre usage. Celui que je viens de proposer n'est certainement pas tout-à-fait hors de vraissemblance. Mais si l'on pouvoit vérifier la nouvelle Observation de Valsalva, il faudroit changer d'opinion, & croire que ces glandes sur-rénales servent aux testicules en ce qu'elles préparent d'avance la matiere spermatique qui doit s'y perfectionner.

Enfin, l'urine se séparant sans cesse, sans que cette sécrétion soit jamais interrompue, est la premiere cause de la bonne constitution des *reins* & des uréteres. Alors il ne s'y fait ni obstruction, ni coalescence, car ce dernier mal est l'effet de leur propre pression. BOERHAAVE, *Institut.*

PROCEDE'S SUR L'URINE.

L'urine n'est ni acide, ni alcaline, mais fétide.

Prenez de l'urine d'un homme en santé, évacuée douze heures après avoir bu & mangé, & qui par conséquent a séjourné tout ce tems dans le corps, y a circulé à peu près le même tems, & a été mêlé avec presque tous les sucs dans tous les vaisseaux, par le moyen des facultés vitales. C'est donc une lessive aqueuse, qui a détergé & emporté tout ce qui pouvoit se dissoudre dans de l'eau, & passer par les canaux urinaires déliés des *reins*. Elle doit contenir particulierement les matieres spiritueuses, salines & savoneuses du sang; après un séjour & une digestion aussi longs, elle acquiert la nature même du corps, dont les puissances l'ont tra-

vaillée pendant douze heures ſucceſſivement, tems qui ſuffit au lait pour perdre ſa nature, & pour commencer à ſe transformer dans la ſéroſité du ſang. C'eſt par cette raiſon qu'il faut choiſir une urine bien cuite & évacuée douze heures après avoir mangé; celle qu'on évacue avant ce tems étant légere & crue. Cette urine hors du corps, retient & repréſente parfaitement l'eſſence des ſucs animaux & leurs élémens. Elle n'eſt point acide; car on ne lui trouve aucune acreté ni à l'odorat ni au gout, ni ne teint en rouge les ſucs auxquels les acides donnent cette couleur: d'ailleurs, ſi on la fait chauffer, & qu'on la mêle avec l'huile de tartre par défaillance, elle ne produit pas la moindre efferveſcence; il en eſt de même de ſon mélange avec l'eſprit alcalin de ſel ammoniac: mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que l'urine d'un homme qui a bu beaucoup de vin du Rhin, qui eſt extremement aigre, de biere aigre, qui a mêlé beaucoup de vinaigre avec ſes alimens, & qui a mangé beaucoup de fruit, n'a pas la moindre acidité, douze heures après avoir pris ces ſubſtances, ainſi qu'on en eſt convaincu par l'expérience. Pareillement l'urine rendue par de jeunes filles, d'une conſtitution foible, & qui ne prennent en aliment preſque que des végétaux acides & du lait, n'a aucune acidité douze heures après le repas. Les facultés vitales ont donc ſurmonté pendant ce tems la diſpoſition que les végétaux ont à l'aceſcence, ou l'acide qui eſt en eux. C'eſt donc avec raiſon que Van-Helmont a dit que les acides étoient ennemis des veines: mais c'eſt ſans raiſon que ſes diſciples ont proſcrit les acides, tant des alimens que des remedes, comme s'ils étoient vénéneux & malfaiſans aux premieres voies. Tous les Chymiſtes conviendront de ces expériences: mais ils ſeront peut-être moins diſposés à avouer qu'il n'y a point d'alcali dans cette urine: cependant le fait eſt certain; car ſi pour ſéparer les particules de cette urine échauffée, on verſe ſucceſſivement deſſus du vinaigre, du ſuc de limon, de l'eſprit de nitre, de l'eſprit de ſel, & de l'huile de vitriol, il ne ſe fera point d'efferveſcence: mais ces acides mêlés avec l'urine chaude, évacuée douze heures après le repas, s'uniront avec elles, comme l'eau avec elle-même, ſans qu'il ſe faſſe ni bulle ni bruit. D'ailleurs, elle ne teint point en verd les ſucs des plantes, comme font les ſels alcalins.

REMARQUE.

Nous pouvons conclurre de-là que les facultés vitales altérent tellement les acides, qu'ils ceſſent d'être les mêmes, & détruiſent toute diſpoſition à l'acidité: enſorte que dans l'état de ſanté, il ne s'engendre jamais dans le corps de ſels alcalins ni acides, mais ſeulement des ſels neutres. C'eſt une obſervation que j'ai faite en procédant ſur l'urine de perſonnes qui avoient une grande fievre, & qui étoient attaquées d'inflammation. La violence des facultés vitales avoit communiqué à leur urine une couleur ardente; elle étoit fétide, acre & en petite quantité: mais ne donnoit, à l'examen que j'en ai fait de la maniere dont j'ai parlé ci-deſſus, aucun ſigne d'alcali. Ce qui me conduiſit à chercher ſi dans une retention parfaite d'urine, cette liqueur ne deviendroit point alcaline, après avoir ſéjourné long-tems, & après avoir été échauffée & agitée dans le corps. Il arriva dans ces entrefaites qu'une perſonne extremement avancée en âge, ayant été attaquée d'une rétention d'urine dont elle mourut, fut cinq jours ſans uriner: le ſixieme elle rendit ſubitement quelques onces d'urine, rouge, trouble & fétide, qui ne la ſoulagerent point; depuis elle n'en évacua pas une goutte, & mourut. J'emportai cette urine à la maiſon, & je la traitai par toutes les méthodes Chymiques qui nous ſont connues; aucune ne m'indiqua qu'elle fût alcaline: d'où je conclus que l'urine ne prenoit point cette qualité par un ſéjour dans le corps de cent vingt heures quoiqu'agitée par la chaleur & par la circulation. La veſſie du malade étoit entierement vuide d'urine, lorſqu'il mourut; & je n'ai jamais trouvé d'humeur qui devînt alcaline dans l'état de ſanté, quoique cela arrive quelquefois par des cauſes particulieres. Il y a plus, je ne les ai jamais trouvées alcalines, même dans les maladies putrides; ſoit aiguës, ſoit chroniques Je me ſouviens qu'un marchand de blé fort âgé qui avoit une pierre fort conſidérable dans ſa veſſie, & qui n'étoit point en état d'être taillé, rendoit quelquefois dans ſes grandes douleurs une urine qui avoit une odeur alcaline. Comme il étoit ſujet à de fréquentes rétentions, le Chirurgien étoit ſouvent obligé d'écarter la pierre avec une ſonde du cou de la veſſie, & de la repouſſer vers le fond. Celui en qui il avoit confiance étant abſent, ce malade demeura pluſieurs heures dans les douleurs, & ſans uriner; ſon Chirurgien étant de retour & lui ayant fait l'opération ordinaire, il rendit une urine ſi acre, ſi alcaline, ſi corrompue, & d'une puanteur d'urine digérée ſi conſidérable, que ce Chirurgien en ayant imprudemment reſpiré la vapeur, en fut malade pendant quelques jours. N'ayant point eu occaſion d'examiner cette urine, parce qu'elle avoit été répandue, je conjecturai qu'ayant été attirée dans les pores de la pierre qui étoit ſpongieuſe, & y ayant ſéjourné, elle y avoit été ainſi digérée par la chaleur, & qu'elle y avoit peut-être acquis cette acrimonie alcaline qu'on y remarquoit. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que l'urine ne contient point de ſel naturel alcalin, & que par conſéquent il en eſt de même de toute autre humeur du corps; car l'urine contient plus de ſel que tout autre fluide animal; & ces ſels ſont plus acrimonieux, & deviennent plus aiſément alcalins que ceux d'aucune autre liqueur dont notre corps ſoit arroſé. Les Praticiens qui ſe récrient ſi haut contre les ſels naturels, volatils, huileux, alcalins du corps, ſe trompent donc bien groſſierement. Cette erreur s'eſt introduite dans la Medecine par un mauvais uſage de la Chymie, & c'eſt à un meilleur uſage à l'en chaſſer. Il ne faut donc attribuer l'odeur fétide de l'urine dans l'état de ſanté, qu'à l'huile atténuée, putride & volatiſée qui en eſt inſéparable, & non à un ſel volatil alcalin. Son gout amer, déſagréable & ſalin, provient du ſel composé de l'urine & de l'huile, ainſi que du ſel marin dont l'urine eſt ordinairement chargée.

L'urine récente diſtilée dans un vaiſſeau bien fermé donne une eau fétide & déſagréable qui n'eſt ni alcaline, ni acide, ni ſaline, ni vineuſe.

Prenez de l'urine humaine bien cuite, évacuée en ſanté, & diſtilez-la dans un vaiſſeau de verre, ſur un feu modéré de cent cinquante degrés, entretenu dans la même force, juſqu'à ce qu'il ne reſte de cette urine que la vingtieme partie. Vous aurez une eau limpide. Tandis que cette eau viendra, l'urine changera ſucceſſivement de couleur; & de paillette elle deviendra rouge. Ce rouge ſera d'autant plus foncé, qu'il vous ſera venu une plus grande quantité d'eau tranſparente. Enfin, ce qui reſtera ſera d'un rouge preſque noir, fort épais, trouble, opaque, écumeux & ténace. La premiere partie limpide aura une odeur particuliere fort déſagréable, mais qui ne ſera point celle d'un alcali volatil. Ce qui doit paroître étrange, c'eſt qu'on aura beau la diſtiler pluſieurs fois, & la laiſſer long-tems expoſée à l'air libre, elle conſervera toujours cette odeur déſagréable. On peut donc dire que cette odeur corrompue en eſt tellement inſéparable, & lui eſt ſi intimement unie, qu'elle ne peut être détruite, même par l'addition d'un acide. Elle tient beaucoup de cette exhalaiſon fétide qui s'éleve des plaies à l'abdo-

men, ou d'un cadavre, récemment ouvert, après une mort violente. Le gout désagréable de cette eau est tant soit peu putride : mais n'est ni alcalin ni salin, après autant de distilations qu'on voudra. Il ne paroît non plus aucune veine sur la surface intérieure du vaisseau qui sert à la distilation, telle que celles que produisent les esprits vineux. Si l'on distile derechef la premiere eau qui vient; elle ne fournira pas la moindre quantité d'esprit vineux; & j'ai observé qu'avec quelque soin qu'on la rectifiât, elle ne s'enflammoit point, mais éteignoit toujours le feu. L'urine même des hommes qui boivent le plus de liqueurs fortes, comme du vin & des esprits distilés, ne donne rien d'inflammable. Mêlez cette liqueur distilée avec des acides, elle ne produira ni effervescence, ni altération dans la couleur des sucs des végétaux, ainsi que font toujours les alcalis; elle ne précipitera pas non plus considérablement les solutions faites avec des acides, ni ne donnera, après quelque rectification que ce soit, de sels sensibles; elle ne changera point non plus les acides en un sel neutre composé. Elle n'est donc point alcaline; elle ne donne aucun signe d'acidité, par quelqu'expérience que ce soit, comme l'addition d'alcalis fixes & volatils, des différens sucs que les acides rougissent & autres. J'ai donc démontré ce que je m'étois proposé de faire voir.

REMARQUE.

Cette expérience légere nous conduit à la connoissance de plusieurs particularités importantes pour la Medecine. 1°. Nous voyons que la partie la plus légere, la plus claire, la plus volatile des sucs animaux dans l'état de santé, est à peu près une eau élémentaire, à cela près qu'elle est inséparablement unie avec une matiere pareillement légere, claire, volatile, fétide, corrompue en apparence, & qui ne provient point d'un principe salin, mais plutôt d'un principe huileux, qui n'est ni vineux, ni inflammable. 2°. Qu'il n'y a ni fermentation, ni production d'esprit inflammable où cet esprit ne puisse être aisément séparé de l'eau; au lieu que la partie fétide ne peut jamais être ici séparée de son eau. 3°. Conséquemment qu'il n'y a point d'esprit inflammable dans les sucs vitaux du corps. 4°. Que les facultés vitales rendent l'huile beaucoup plus volatile qu'aucun sel, ce qui est le contraire de ce qu'on pense communément. Cette matiere particuliere, fétide, huileuse, ne se trouve presque que dans celle de la perspiration, dans la sueur, & dans la vapeur qui réside naturellement dans les cavités du corps. Les esprits vineux que l'on boit, ne se rendent point dans les passages de l'urine : mais ils portent à la tête, & affectent le cerveau, le *sensorium* commun & l'origine des nerfs : il n'est donc pas étonnant qu'ils troublent si prodigieusement les fonctions de ces parties. Ils se répandent aussi peut-être vers la surface du corps; ce qui en rendroit l'évaporation fort prompte. Notre procédé fait voir encore qu'il n'y a point d'esprits volatils dans le corps, capable de s'élever, à l'aide de son degré de chaleur; ce qui est fort opposé au sentiment de la plupart des Chymistes & des Medecins, & qu'il n'y a non plus aucun alcali volatil, simple ou huileux, ni d'acide volatil. Ainsi les Praticiens modernes feront bien de renoncer à toutes ces idées. L'odeur fétide de l'urine augmente ou diminue toujours, selon que les facultés vitales acquierent ou perdent de la force; &, selon que le corps est plus fatigué par le mouvement & par le travail. S'il y a quelque chose dans les sucs animaux, que l'acrimonie, la volatilité, la légereté, & la vertu pénétrante, puisse faire prendre comme un esprit, cet esprit n'est ni vineux, ni salin; mais provient réellement d'une huile corrompue, ou dégradée par une putréfaction telle que celle des végétaux.

Ce qui reste d'urine récente après le procédé que nous venons de donner, n'est ni acide, ni alcalin, ni vraiment savoneux; mais salin & fétide.

Si l'on mêle ce qui reste de grossier après la distilation précédente, avec un acide ou un alcali, il ne se fera aucune effervescence, qui marque que ce reste soit alcalin ou acide. Il en sera de même de quelque autre expérience que l'on fasse. Il est à la vérité très-acre, très-salin, & tant soit peu amer au gout : mais il n'est point alcalin, & n'a point d'odeur alcaline : son odeur a presque la même puanteur qu'auparavant. Si on l'emploie à l'usage des foulons & des dégraisseurs de laine, il ne détergera point; ce qui démontre qu'il n'est point savoneux; qualité qu'il ne prend que par la putréfaction. Quelque expérience qu'on y applique, on n'y appercevra aucun vestige, soit de chyle, soit de lait. Avec quelque attention que je l'aye examiné, je n'y ai jamais rien découvert de cette coagulation, que la chaleur communique toujours à la lymphe & à la sérosité du sang. De quelque maniere qu'on le traite, il ne prend rien de la nature du fromage. Plus on l'épaissit sur le feu, plus son acreté devient grande, & sa couleur foncée. Enfin il varie successivement par rapport à la couleur, à la consistance & à l'acrimonie, selon qu'on le tient plus long-tems sur le feu; ensorte qu'il éprouve toutes les vicissitudes que Bellini a remarqué arriver aux *urines* dans les maladies aiguës & chroniques. Dans les maladies aiguës, plus la fievre est chaude, & plus il se dissipe de parties humides; plus l'urine devient rouge, accre & épaisse.

REMARQUE.

Il n'y a donc naturellement dans le corps sain, ni alcalis volatils ou fixes, ni acides volatils ou fixes; le sel des sucs animaux est d'une nature particuliere, que nous examinerons dans la suite. Il est moins volatil que l'eau, puisqu'il ne s'éleve point à la chaleur qui la fait bouillir. Il est étonnant que l'urine ne contienne rien de ce qui sert à la nutrition, & qu'il n'y ait ni chyle, ni lait, ni caillé, ni sérosité, ni lymphe, ni rien de ce que les Medecins regardent avec raison comme les premiers principes de la nutrition. Les urines n'emportent donc rien hors du corps de ce qui sert à le nourrir. Toutes les parties de chyle, de lait, de sang ou d'humeurs qui sont devenues acres, subtiles, putréfiées, impropres à la nutrition, & nuisibles au corps, sont, après avoir rempli leur destination, séparées par les facultés vitales, filtrées dans les *reins*, & mises hors du corps. Les *urines* représentent donc les humeurs tellement altérées, qu'elles n'étoient plus bonnes à rien. Le Medecin peut donc voir dans leur quantité, leur acreté, leur couleur & leur épaisseur, ce qu'il a à faire, le besoin qu'il y a d'humecter, l'état & la condition des humeurs restantes, les remedes nécessaires dans certaines maladies, & qu'elles sont les choses qui nuisent particulierement au corps en altérant la constitution du sang, & quelles sont les désavantages du trop de fluidité.

L'urine récente, épaissie, réduite à un quarantieme, & distilée avec du sable, donne un esprit alcalin, un sel volatil alcalin, une huile très-fétide, & des feces salines.

Si l'on pousse la distilation de l'*urine* jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une livre de quarante; ou si on la fait évaporer par l'ébullition, dans un vaisseau profond, large, cylindrique, & découvert, jusqu'à ce qu'il n'en demeure qu'un quarantieme, on trouvera au fond de ce vaisseau une matiere gros-

fiere, qui mêlée avec trois fois son poids de sable net, & distilée dans une rétorte au bain de sable, à un feu modéré d'abord, observant de séparer fréquemment les liqueurs qui viendront, donnera premierement, une eau limpide, comme dans le procédé précédent ; secondement ; une autre liqueur limpide, d'une nature acre, ardente & alcaline, lorsque le mélange sera presque sec. Si l'on continue l'opération, tant qu'il s'élevera quelque chose, qu'on lute ensuite le récipient avec la rétorte, & qu'on traite la matiere restante en poussant le feu successivement, on appercevra des nuages blancs qui dureront long-tems; il se formera des veines huileuses, & il s'élevera une liqueur jaune & tant soit peu huileuse; on aura de plus un sel blanc, solide & alcalin. Enfin, lorsqu'on aura poussé le feu à son dernier degré, on obtiendra une huile jaune, & de couleur d'or; & ce qui restera au fond de la rétorte, sera une matiere saline & féculente. La premiere eau est brûlante, acre, saline, nullement huileuse, mais tout-à-fait semblable à celle du procédé précédent. La seconde liqueur est acre, manifestement saline, est chaude & piquante sur la langue, a un gout parfaitement alcalin, produit une effervescence violente avec tous les acides, & donne, imprégnée d'un acide, un sel composé, neutre, à demi-volatil, semblable au sel ammoniac, & d'une nature déterminée par celle de l'acide. Ce sel est donc vraiment alcalin & volatil, ainsi que celui qui provient de la putréfaction des végétaux. Ce qui paroît beaucoup plus évidemment dans la troisieme liqueur onctueuse, qui est très-alcaline, quoique huileuse, & qu'on appelle ordinairement esprit alcalin, quoique ce soit un composé d'eau, de sel & d'huile. Le sel est toujours alcalin : mais l'huile fétide qui lui est adhérente, le rend très-désagréable. L'huile qui vient en même-tems, qui est ensuite très-fétide, & qui infecte tout de son odeur, est insupportable, retient la puanteur de l'urine, & est même un peu stercoreuse. Si l'on calcine les feces restantes sur un feu ouvert, & qu'on les lave ensuite avec de l'eau, on en tirera un vrai sel marin, pourvu que la personne dont on a pris l'urine, en ait fait usage avec ses alimens.

REMARQUE.

Il paroît par-là, que quoique le sel de l'*urine* ne soit point alcalin par lui-même, il peut le devenir par un certain degré de chaleur, & qu'il n'est point ammoniac ; parce que le sel ammoniac, quoique volatil à un certain degré de chaleur, ne devient jamais alcalin, même après avoir été sublimé, & reste composé, quelque soit le nombre de fois qu'on réitere la sublimation ; au lieu que le sel de l'*urine*, quoique d'une nature à demi-fixe, ainsi que le sel ammoniac, & capable d'être volatilisé par un certain degré de chaleur, devient en même-tems alcalin, & perd la nature de sel composé, il approche donc du sel alcalin & du sel ammoniac : mais il n'est ni l'un ni l'autre. Nous apprenons encore par-là que le sel, l'esprit salin, & la premiere huile, sont presque également volatils dans l'état de santé, & que cet esprit huileux est un composé d'eau, d'huile & de sel, dans lesquels on peut aisément le résoudre. Ce qui nous fait concevoir en même-tems comment les facultés vitales convertissent les matieres douces, blanches, indolentes, sans odeur, & onctueuses des alimens, le chyle, le lait, la graisse & la moelle, en une autre matiere acre, jaune, inflammatoire, claire & fétide; d'où provient ordinairement l'odeur fétide de l'urine. Enfin, nous sommes assurés par les mêmes expériences, qu'il n'y a point d'alcali fixe dans les sucs animaux. Il ne m'est jamais arrivé d'en trouver un grain, dans la quantité la plus grande d'*urine* que j'ai traité de cette maniere. Enfin le sel marin entre dans le sang, s'y mêle, parvient dans les conduits urinaires, n'est point altéré, & agit dans presque tous les vaisseaux du corps, sans rien souffrir de leur réaction. Toutes ces choses bien considérées, il s'ensuit que cette expérience que nous devons à Van-Helmont, est d'un usage infini dans la Medecine.

Urine récente épaissie, distilée avec un alcali fixe.

Après avoir fait épaissir de l'*urine* récente comme ci-dessus, versez dessus une égale quantité d'huile de tartre par défaillance, ou de solution de potasse; il s'élevera sur le champ une vapeur acre, alcaline, volatile, ainsi qu'il arrive ordinairement dans l'ébullition de l'*urine* bien putréfiée. Si l'on distile sur le champ ce mélange dans un alembic de verre, il viendra une liqueur limpide qui coulera par veines, & qui sera acre, très-alcaline, plus volatile que l'eau, & semblable à tous égards à un alcali véritable & fort. Si l'on substitue le sel de tartre à l'huile de tartre par défaillance, il s'élevera d'abord dans la distilation un sel alcalin sec : mais si l'on distile derechef la premiere liqueur alcaline & limpide, dans un grand vaisseau, & sur un feu modéré, il viendra d'abord une partie saline, blanche & alcaline; & il restera au fond, de l'huile avec l'alcali fixe qu'on a ajouté, comme s'il étoit devenu plus fixe qu'auparavant. Enfin si l'on pousse le feu à son dernier degré, lorsque tout sera sec, il viendra après le sel une huile jaune & fétide.

REMARQUE.

Cette expérience fait voir que la nature des sels animaux urineux est telle, qu'un sel fixe alcalin peut la changer en un moment, ainsi que fait l'action violente du feu dans le procédé précédent. Nous voyons encore par-là que les sels fixes alcalins, mêlés avec les sucs animaux, les rendent promptement acres, alcalins, extremement mobiles, & plus volatils que l'eau & les esprits du corps, communiquent aux esprits une nature ardente & corrosive, & les disposent à la putréfaction. Si l'on distile plusieurs fois de suite sur un feu modéré le sel & l'esprit salin qu'on a obtenu, on finira par avoir un alcalin aussi pur que ceux qu'on prépare avec la corne de cerf, & d'autres substances coûteuses. Si on les mêle avec des acides, ils produiront une effervescence violente, surtout si on les agite ensemble: mais ils seront ensuite, à la vérité, tellement affoiblis & privés de leur acreté, & de ce qu'ils avoient d'ardent & d'alcalin, qu'ils en deviendront fixes, & que la chaleur du corps en santé, ne suffira pas pour les volatiliser. Ils perdent la vertu des alcalis volatils, surtout celle de dissoudre & d'atténuer les sucs au point de donner la mort. Mais ce qui importe plus aux Medecins, & ce que leur procédé leur démontre, c'est combien la nature des sels du corps peut être altérée; combien ils peuvent s'écarter de leur qualité naturelle; quels sont les effets particuliers de chacun de ces changemens, & quels sont les remedes dont ils doivent se servir pour les corriger. L'expérience avoit appris toutes ces choses aux Anciens. Nous voyons qu'Hippocrate ne se permettoit dans les fievres, accompagnées de chaleur & d'agitation, que des substances acides, ou analogues aux acides, soit en boisson, soit en alimens, soit en remedes: nous voyons donc que les alcalis fixes sont pernicieux toutes les fois qu'il y a chaleur, agitation, odeur fétide, douleur ardente, ou diminution dans les urines, ou trop de dissolution dans les sucs; d'où il s'ensuit qu'il faut alors regarder ces sels comme des poisons, surtout dans la peste.

L'urine récente, surtout épaissie, donne avec la chaux vive un esprit brûlant qui n'est point alcalin.

Si l'on jette de la chaux-vive dans de l'urine récente, il

s'en éleve sur le champ une vapeur qui frappe les narines d'une odeur extremement ardente & pongitive. Si on distile sur le champ & doucement ce mélange dans un vaisseau bien fermé, on obtiendra une eau limpide d'une odeur chaude, insupportable, semblable à celle de la vapeur dont nous avons parlé, mais piquante & plus volatile. Si l'on ajoute à de l'urine épaissie, & réduite au quart, une égale quantité de chaux vive, l'odeur sera beaucoup plus forte, & l'esprit obtenu par la distilation, n'aura pas son pareil pour l'acreté, la chaleur, la subtilité & la volatilité. Après qu'on aura séparé cet esprit par la distilation, la masse restante, traitée de la même maniere, ne donnera jamais un sel solide comme dans le procédé précédent; mais toujours une liqueur saline, très-fluide; & quelque soit l'acide qu'on y mêle, il ne se fera point d'effervescence, quoique la chaleur & la volatilité soit beaucoup diminuée. Il y a de la précaution à prendre dans ce procédé; car aussitôt que la chaux vive touche l'urine, épaissie ou fluide, il se fait une grande ébullition, avec une chaleur violente, & il s'éleve à l'instant l'esprit le plus vif & le plus volatil que nous connoissions. Or cet esprit animé par la chaleur, & mis dans une agitation furieuse, produiroit de grands ravages dans les poumons, s'il y étoit reçu, & causeroit dans les vaisseaux tendres de ce viscere, une inflammation qui ne tarderoit pas à se communiquer au sang. Si l'on applique cet esprit à la surface du corps, il y mettra sur le champ la gangrene & la mortification; peut-être que la matiere contenue entre le sang, circulant dans les poumons, & l'air contenu dans les vésicules, ne forme pas la millieme partie d'un pouce : quel ne seroit donc pas l'effet de cet esprit! Mais heureusement sa partie acre se dissipe rapidement dans l'air, & laisse après elle une eau.

REMARQUES.

Nous voyons par-là quelle est l'action de la chaux vive sur les sels urineux du corps; si elle est aidée par la chaleur & le mouvement vital, elle produit sur le champ des esprits ardens qui sont fatals à la masse tendre & molle du cerveau, & aux nerfs. Plus le corps est chaud, agité, ou plus l'inflammation dont il est attaqué est grande, plus l'action de la chaux vive est dangereuse : mais prudemment employée, elle pourroit être salutaire, si le corps abondoit en acides, en eaux ou en phlegmes. Une réflexion qu'il importe de faire, c'est que la lessive de chaux vive est très-propre pour corriger & dissiper les sels fixes & muriatiques du sang; & que c'est par conséquent un excellent remede dans l'espece de scorbut qui provient de ces sels : mais qu'elle ne peut être que très-pernicieuse dans celle qui naît de la putréfaction, & qui est causée par une huile acre & un sel. Nous avons peut-être rencontré en mêmetems le moyen d'accorder des expériences de quelques Medecins habiles de France, où la lessive de chaux vive est dangereuse, avec celle des Medecins d'Allemagne, où la même lessive est salutaire. Nous remarquerons d'abord qu'il faut entendre tout ceci plutôt de la chaux vive préparée avec la pierre, qu'avec des coquillages. Il semble que ce remede doive naturellement être accompagné des phénomenes suivans, & ces phénomenes avoir les causes que nous allons en indiquer.

1°. La corrosion violente que l'application de la chaux vive produit sur un corps vivant, provient plutôt de ces esprits salins & ardens, qu'elle engendre du sel qui n'étoit point acre auparavant, que de sa nature caustique.

2°. On peut s'en servir avec succès dans les maladies dont les causes sont acides, aqueuses, austeres, visqueuses, mucilagineuses & phlegmatiques, & lorsqu'il n'y a ni mouvement, ni irritation.

3°. Elle est nuisible au contraire dans les maladies aiguës qui naissent d'un principe alcalin, bilieux, salin, putride, acrimonieux & chaud, & lorsqu'il y a mouvement, sécheresse & agitation violente.

4°. Les sels tempérés du corps peuvent devenir sur le champ extremement acres & vénéneux, par la seule addition d'une substance qui soit acre elle-même.

5°. Une matiere excessivement acre peut provenir de sucs sains, & n'être ni sel, ni esprit, ni huile; car cette liqueur ne sera réductible par aucun moyen que je connoisse sous la forme solide d'un sel; & l'eau sera le seul moyen de l'obtenir, mais seulement invisible.

6°. Les esprits qui ne paroissent alcalins, par aucune expérience faite avec les acides, sont plus vifs qu'aucun alcali; ensorte qu'il n'y a rien qui rende une odeur plus acre & plus forte. D'où l'on voit avec quelle facilité le sel du corps, qui est presque sans odeur, peut en prendre, ainsi que du gout.

Sel naturel d'urine.

Prenez de l'urine très-récente, évacuée douze heures après le repas par un homme en santé; faites-la évaporer sur le champ dans un vaisseau net, sur un feu modéré de deux cens degrés, jusqu'à la consistance d'une crême. Passez ensuite cette crême chaude à travers une chausse de flanelle, pour en séparer les huiles visqueuses; plus cette séparation sera parfaite, mieux ce sera. Mettez une grande quantité de cette liqueur épaissie dans un grand vaisseau de verre, cylindrique, & couvert d'un papier. Laissez reposer ce vaisseau pendant un an dans un lieu frais: il se formera pendant ce tems au fond du vaisseau, une masse saline, solide, dure, brune, & tant soit peu transparente; il flottera au-dessus une liqueur onctueuse, épaisse, noire, & séparée du sel. Versez cette liqueur; mettez la masse saline dans un autre vaisseau; arrosez-la d'eau très-froide; lavez la masse saline avec cette eau, & la séparez de ses impuretés oléagineuses; ce que vous ferez facilement, parce qu'elle ne se dissout pas aisément dans l'eau froide. Conservez cette masse saline sous le titre de sel naturel d'urine. Si vous faites dissoudre ce sel dans de l'eau, & que vous passiez la solution jusqu'à ce qu'elle soit limpide, il s'y formera une pellicule dans un vaisseau net; & le laissant reposer dans un lieu frais, il en naîtra des mottes salines d'une espece particuliere, fort différentes des crystaux de tous autres sels; & ne ressemblant, tant en figure qu'en dureté, que foiblement à ceux du sucre. Elles ne sont ni fétides, ni alcalines, mais extremement volatiles; & c'est ce qu'on appelle le sel d'urine purifié.

REMARQUE.

Cette expérience fait connoître parfaitement au Medecin la nature de ces sels, qui dans le corps sain sont très-acres, tendent à l'alcalisation, ne sont point réellement alcalins, & veulent être promptement expulsés par les facultés vitales, auxquelles ils doivent leur formation : nous devons en conclurre, que les autres sels contenus dans le reste des sucs, sont beaucoup moins acres ou alcalins. Ces sels ne s'engendrent que dans le corps humain; & c'est un composé de sel marin, & d'une partie de la substance des alimens & des boissons. Il y a, comme on voit, du sel marin : mais ce n'est pas la seule chose qu'il y ait; ils sont savoneux, mais peu onctueux : ils sont diurétiques délayés dans de l'eau, & sudorifiques lorsqu'ils sont accompagnés d'un régime convenable. Le sel naturel d'urine produit sur les métaux des effets si singuliers, que quelques Chymistes s'en étoient promis des merveilles. Quant à la matiere

tiere grasse qui reste après qu'on a passé & nettoyé l'urine épaissie, on la fait sécher sur un feu modéré, & on en prépare de très bons phosphores; c'est pourquoi on ne la perd point. Ce procédé montre encore, que le sel restant dans l'urine ainsi épaissie, ne se putréfie, ni ne devient alcalin au point de se volatiliser, & de s'évaporer, quoique d'ailleurs il éprouve de grands changemens. Il seroit à propos de considérer quelle part il a dans la formation de la pierre de la vessie ou des reins.

L'urine en digestion devient alcaline & s'altere dans sa couleur, son goût, son odeur & ses vertus.

Prenez de l'urine telle que celle dont on s'est servi dans le premier procédé; tenez-la dans un vaisseau découvert, de verre, de terre, de bois ou de métal, à un air de trente-trois degrés de chaleur; elle commencera à devenir fétide, à se putréfier, & sa couleur de paille se brunira & s'obscurcira; elle déposera un sédiment grossier; elle aura au bout de quelques jours une nature alcaline & lixivielle & engendrera une croûte pierreuse qui s'attachera aux côtés du vaisseau. Plus l'air sera chaud, plus l'altération de l'urine sera grande & prompte. Tout ce procédé se passe en grande partie en été dans les tems chauds. Pour savoir jusqu'où cette altération pouvoit être portée, je remplis une bouteille d'urine récente; je la bouchai avec du liége, & je la mis dans un lieu modérément chaud. Au bout de trois mois j'y apperçus un changement tel que celui que j'ai décrit ci-dessus. Ce changement consistoit principalement en ceci. L'urine récente d'un homme en santé est d'une couleur de paille; cette couleur s'altere de jour en jour, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait brune: plus la putréfaction est grande, plus la couleur est obscure. La même chose se passe dans les personnes qui ont la fievre; les urines qu'elles rendent sont ainsi altérées, & l'on déduit de leur couleur l'état actuel des sucs. L'urine récente a une odeur désagréable, mais non alcaline; l'urine digérée l'a sensiblement fétide, volatile, alcaline & très-différente de celle de l'urine récente. L'urine récente est amere & saline au gout; l'urine digérée est putride, acre, alcaline & parfaitement lixivielle. La premiere ne paroît point contenir d'alcali; la seconde fait ébullition & effervescence avec les acides, & manifeste en toute autre occasion une nature vraiment alcaline. L'urine récente n'est ni savoneuse ni détersive; l'urine digérée & putréfiée sert aux Teinturiers & aux Dégraisseurs, ainsi que la lie acre, pour nettoyer la laine, la soie & autres choses semblables; elle produit alors le même effet que les alcalis fixes. Tous les changemens que nous venons d'indiquer se passant dans un vaisseau bien fermé, à l'aide d'un petit degré de chaleur & sans autre appareil, il n'est personne qui ne puisse les vérifier; ce seroit donc envain que les Chymistes refuseroient à l'urine les propriétés que nous lui accordons.

REMARQUES.

Nous observerons ici qu'il se sépare des humeurs par les conduits urinaires, une eau qui contient des sels & des huiles qui sont presque corrompus; ensorte que nous ne trouvons dans tout le corps aucun autre fluide, qui mis en digestion dans un vaisseau fermé, s'altere plus promptement que cette eau. L'urine qui est une liqueur destinée à l'excrétion, dépure donc le sang de ces substances nuisibles & putrides. Il n'est donc pas surprenant qu'elle produise des effets mortels s'il lui arrive d'être retenue dans le corps par quelque cause morbifique; car la chaleur du corps l'alcalise promptement; alors elle offense les vaisseaux les plus déliés, & met les humeurs en dissolution, par la désunion pernicieuse qu'elle introduit. Comme elle acquiert promptement & facilement ces qualités accidentelles dans un vaisseau fermé, à l'aide d'une chaleur modérée, il s'ensuit que le corps ne produit ni vinaigre, ni esprit inflammable, & que rien ne s'y fait par voie de fermentation; mais que tout y annonce une altération putride, & des effets fort analogues à ceux de la corruption des végétaux. Mais si la stagnation seule suffit pour changer les urines au point que nous avons dit, que ne doit point produire la putréfaction même? D'où nous voyons quel est le besoin d'eau, d'acide & de matieres salines pour ceux qui vivent dans des climats chauds, qui travaillent tous les jours & qui font des exercices violens. Il n'y a que ce seul moyen de prévenir en eux la corruption des mets, des boissons & des ragouts. On sent encore combien il est nécessaire qu'il se fasse tous les jours un chyle nouveau, doux, tant soit peu acide & capable d'émousser l'acrimonie qui s'engendre dans le sang. Il est évident encore que les avantages de ce nouveau chyle disparoissent en vingt-quatre heures & qu'ils ne renaissent, que par sa régénération, après le même intervalle de tems. Rien n'est donc plus salutaire dans les fievres ardentes que les alimens piquans, acides, doux & analogues au chyle; & rien n'est plus mal-faisant que l'abstinence sévere. On ne peut donc se promettre que d'excellens effets des tisannes d'orge avec le vinaigre & le miel dans les maladies aiguës, ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué dans le Traité incomparable qu'il a intitulé *de Rat. Vict. in Acut.* Un Medecin qui partira d'après les expériences que nous venons d'indiquer, déduira de l'altération de l'urine & des sels de ce fluide, un grand nombre de particularités utiles. Il verra que le repos seul suffit pour donner lieu à la formation d'une pierre, même dans un homme en santé, s'il arrive que l'urine se corrompe ou devienne alcaline. Il conclura de-là, que l'atténuation, les alcalis & la putréfaction ne préviennent point la formation de la pierre, puisqu'elle ne s'engendre & ne se dissout point dans l'urine corrompue: de même, dira-t'il, que le tartre s'engendre dans le meilleur vin, la pierre peut s'engendrer & ne point se dissoudre dans l'urine la mieux travaillée par les facultés vitales. C'est donc en vain qu'on se propose de prévenir la formation de la pierre par des sels volatils alcalins. J'ai frissonné en faisant l'expérience suivante. J'avois rempli un vaisseau net, de l'urine récente d'une personne en santé; je la laissai reposer quelque tems: mais lorsque je la supposai putréfiée & propre à la distilation, je la transvasai & j'apperçus autour du vaisseau dans lequel elle avoit reposé une croûte pierreuse qui l'enduisoit. Je remis sur cette croûte de nouvelle urine; je réitérai plusieurs fois la même opération, jusqu'à ce qu'enfin toute la surface du verre se trouva enduite d'une matiere pierreuse. Quelque dangereuse que soit la formation de cette matiere; elle paroît toutefois nécessaire. On s'est demandé quelquefois, sans doute, avec étonnement, pourquoi le corps ne se putréfioit pas de lui-même par sa propre chaleur vitale & par son propre mouvement, puisqu'il corrompt si promptement les sucs les plus sains, & puisque les cadavres exposés à un air d'une chaleur de quatre-vingts degrés, se putrefient en peu d'heures, se résolvent, s'évaporent dans l'air & ne laissent que les os. Le Chymiste répond à cela, que les mets, les boissons, les sauces, l'air & quelquefois certains remedes contraires à la putréfaction, préviennent cet accident; autrement toute la structure du corps se dissoudroit promptement, surtout dans les fievres ardentes.

L'urine digérée donne dans la distilation un esprit alcalin, une huile fétide, un sel volatil alcalin, un phosphore & du sel marin.

Prenez de l'urine digérée comme dans le procédé précédent; distilez-la sur un feu modéré, dans un vaisseau de verre; il se formera d'abord des ruis-

seaux de liqueurs, comme d'esprits onctueux. Changez de récipient, augmentez un peu le feu, & ces ruisseaux seront suivis de gouttes semblables à de l'eau & en forme de rosée; séparez cette eau; lorsque la matiere sera presque seche augmentez le feu & le rendez violent; il vous viendra une huile jaune & très-fétide avec quelque chose de salin. Les feces noires qui resteront, brûlées sur un feu ouvert, donneront une chaux blanche qui se résoudra par le moyen de l'eau en un sel marin & en une terre fixe, insipide & déliée. La premiere eau est fétide, acre, chaude, parfaitement alcaline, & produit une effervescence violente avec les acides. Si on la distile dans un grand vaisseau sur un feu modéré, elle donne un sel blanc solide, vraiment alcalin & laisse une eau d'un gout & d'une odeur désagréable. Si l'on distile dans un grand vaisseau sur un feu modéré, l'eau qui est venue la seconde; on aura un peu d'esprit semblable au premier, qu'on séparera soigneusement; & l'on obtiendra du reste de l'eau, distilée dans un vaisseau net, une liqueur qu'Helmont vante dans son Traité de la pierre, comme un lithontriptique admirable. Il ne paroît point ici de sel fixe alcalin; mais seulement un vrai sel marin, pourvu que la personne dont on travaille l'urine en ait fait usage.

Lorsque je désire d'avoir une grande quantité de ce sel, je m'y prends de la maniere suivante.

Je mets cent livres d'urine dans un grand vaisseau plat & qui s'élargit par le haut. Je la fais épaissir par l'ébullition, observant soigneusement d'empêcher la matiere onctueuse de s'évaporer. Lorsque le tout a la consistance du miel, j'en prens une grande quantité que je mets dans un vaisseau cylindrique ouvert, & que j'expose pendant quelques mois dans une chambre chaude, jusqu'à ce qu'elle soit bien putréfiée. Je mets ensuite ce vaisseau de verre dans un pot de fer, auquel j'adapte un grand chapiteau d'alembic de terre, que j'ai soin de bien luter. Ce chapiteau a un long bec, auquel j'applique un vaste récipient. Je pousse mon feu par degrés; & il me vient une quantité incroyable de sel blanc alcalin, ensuite une huile jaune, qui salit ce sel, puis un autre sel un peu plus fixe. Je pousse le feu, jusqu'à ce que le pot de fer soit rouge; alors il me vient de l'huile avec un dernier sel. Si j'ajoute à ce qui me reste deux ou trois fois son poids de charbon de bois, & que je distribue le tout dans de petites rétortes revêtues, & que je fasse pendant seize heures un feu de la derniere violence, me servant en même tems de récipiens pleins d'eau, & placés de maniere que les cous des rétortes soient placés sous l'eau, il me viendra de petites masses de matiere bleue qui tomberont au fond des récipiens; d'où je les tirerai pour les mettre dans un petit vaisseau; je placerai ce vaisseau sur un feu assez léger; la matiere du phosphore se fondra, sans se dissoudre dans l'eau chaude (car j'en ai rempli mon petit vaisseau) & se mettra en une masse comme de la cire fondue. Cette matiere peut demeurer vingt ans & plus dans l'eau sans perdre sa vertu. Si l'on prend une partie de ce qui reste dans le pot, avant cette derniere opération, & qu'on la fasse calciner sur un feu ouvert, on aura une chaux blanche, qui mise dans de l'eau, donnera une matiere saline. Si l'on analyse cette matiere, on trouvera que c'est un vrai sel marin qui a résisté à toutes les digestions du corps, & qui est demeuré sans altération, malgré la longue putréfaction & toutes les distilations. On reconnoîtra que c'est un vrai sel marin, tant au gout qu'à la propriété qu'aura son mélange avec l'eau-forte de dissoudre l'or. On ne trouve donc point encore dans cette urine de sel fixe alcalin. Elle ne contient rien de salin qui ne soit de la nature d'un sel volatil ou d'un sel marin.

REMARQUES.

Voilà la vraie analyse de l'urine après la putréfaction; elle donne, comme l'on voit, les mêmes choses que l'urine récente distilée, mais avec moins de chaleur & dans un ordre renversé. La putréfaction rend les sels plus volatils que l'eau, & fait alcaliser ceux qui n'étoient point alcalins. L'huile en devient plus acre, plus fétide & plus volatile: mais il n'en naît point d'esprit inflammable, ni d'acide volatil ou fixe, ni d'alcali fixe. Cependant ses deux sels sont diversement volatils; le premier s'éleve facilement, & se sépare presque pur. Le second vient plus difficilement, plus lentement, mêlé avec beaucoup d'huile, dont on ne le sépare point sans peine, & ne s'éleve qu'à l'aide du feu le plus violent. J'ai une fois traité les feces préparées de l'urine, avec le feu le plus violent, pour en faire du phosphore; & je fus surpris du long-tems que cette matiere saline fut à venir, après avoir été exposée à la violence d'un premier feu. Il est vrai qu'elle étoit extremement dense, jaune, fétide & fixée aux corés de la rétorte. Tous les acides sont donc ici changés par les facultés vitales en une substance neutre, saline. Mais cette substance devient vraiment alcaline par la putréfaction, & plus volatile qu'aucune que je connoisse, sans en excepter l'alcohol. Cette putréfaction volatilise toutes les matieres salines des animaux & des végétaux: mais elle ne peut convertir le sel marin en un alcali, ou le rendre volatil. Quelques célebres Chymistes ont avancé qu'on pouvoit obtenir des feces de l'urine qui restent après la distilation, un acide, à l'aide d'un feu violent. J'ai trouvé qu'ils avoient raison, lorsque l'urine dont on se sert est d'une personne qui faisoit beaucoup d'usage de sel commun, & que ce sel n'étoit point altéré, mais étoit resté entier dans les feces, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus. Car lorsqu'il est ainsi mêlé avec une grande quantité de terre, la violence extreme du feu en chasse l'acide, qu'on s'est un peu trop hâté de prendre pour l'acide des sucs naturels. Il faut avoüer toutefois que le phosphore se résout de lui-même à l'air en un acide peu différent de l'huile, ou des esprits acides de vitriol ou de soufre; ce qui le rend propre à former une espece de corps avec le vif-argent. Si l'on me demande d'où provient cet acide & qu'elle en est la nature, j'avouerai franchement mon insuffisance. Il ne vient certainement, ni des substances animales, ni des substances végétales. On pourroit faire entrer l'alun dans sa préparation, car par ce moyen on l'obtiendroit plus facilement; & l'esprit acide d'alun ressemble beaucoup à celui du vitriol. D'ailleurs il est démontré par un grand nombre d'expériences que les oiseaux qui se repaissent de végétaux qui tendent à l'acidité & qui ne boivent que de l'eau, calcinés à feu ouvert, avec tous leurs excrémens, après avoir été long-tems enfermés & nourris de cette maniere, donnent des feces qui ne contiennent rien d'acide ni d'alcalin. Si l'on soûle parfaitement un esprit alcalin de sel volatil alcalin bien rectifié, il devient limpide: mais si on le garde long-tems dans cet état, il change de couleur, il s'obscurcit & dépose communément quelque chose de terreux sur le fond & sur les côtés du vaisseau. Qu'on examine maintenant si ce n'est point la terre volatile qui s'éleve avec le premier esprit de l'urine putréfiée, qui ternit le verre, de maniere qu'elle n'en peut être séparée que par un autre esprit qui suit, qui quoiqu'à peine salin, ne laisse pas de la dissoudre, & dont Van-Helmont parle si au long dans son excellent ouvrage de la pierre. Ceci mérite d'être examiné, d'autant plus que cet examen est facile & n'est pas sans utilité. Les alcalis sont certainement plus propres à la formation de la pierre: mais si la seconde liqueur qui n'est point alcaline, dissout la pierre, alors il faudra dire que l'u-

rine contient & la matiere de la pierre & son dissolvant; le sel marin ne contribue point à cette concrétion, il tend au contraire en qualité de sel à la résoudre & à prévenir l'alcalisation & la putréfaction à laquelle les humeurs sont disposées. C'est ce qui a fait imaginer à Van-Helmont que les grands remedes contre la peste étoient en effet ceux auxquels Hippocrate avoit eu recours, le vinaigre, le sel marin, le soufre, avec les vins brûlés, & c'est ce qui a fait dire aux Adeptes, que la nature avoit mis la perfection absolue dans le sel marin. Cependant il ne dissout pas facilement la pierre formée dans l'urine, ni les concrétions de la goute.

Le Docteur Langrish dit dans sa Théorie & Pratique modernes de la Medecine, que les *reins* sont des organes destinés par la nature pour évacuer du corps une liqueur récrémentitielle qui est dans l'état de santé de couleur de paille ou d'un jaune pâle, & qui ne contient que fort peu ou point de sédiment, ou de matiere féculente, étant en effet une lessive dans laquelle une portion des sels & des huiles animaux a été dissoute & lavée. Si donc les canaux sécrétoires des *reins* sont resserrés plus que de coutume, ainsi qu'il y a tout lieu de le croire, dans une fievre aiguë, soit par les huiles & les sels acres & irritans qui y coulent, ou par la tension qui est alors générale dans tous les vaisseaux; ou si l'union ou l'attraction qui est entre les parties séreuses, & les parties globuleuses du sang est si forte qu'elles ne puissent être sépatées dans les canaux des *reins*, il s'ensuivra évidemment que la quantité d'urine sera très-petite.

On peut encore apporter une autre raison de ce phénomene; c'est la vitesse des fluides; car une circulation forte & prompte empêche toute sécrétion, en ce que les sécrétions se faisant par des branches latérales, qui font avec celles d'où elles partent à peu près des angles droits; si la circulation est prompte, les fluides seront emportés parallelement à l'axe, avec les parties qui auroient été séparées latéralement.

Quant à la couleur de l'urine, qui dépend de la quantité de parties huileuses & sulphureuses dont elle est chargée; on sait que l'huile ou le soufre est la cause de toutes les couleurs des liquides, car ils n'en reçoivent aucune, ni du sel pur, ni de l'eau pure, ni de la terre pure. Ajoutez à cela, que la couleur que l'huile donne est d'autant plus foncée, qu'elle est plus atténuée & exaltée par la chaleur & par le mouvement. D'ailleurs lorsque la chaleur excessive du corps a exalté les particules aqueuses les plus fluides du sang, l'urine peut devenir haute en couleur, ou extremement rouge par la proximité des particules sulphureuses. C'est par cette raison que l'urine est quelquefois si soûlée de particules huileuses, salines & terrestres, que c'est une lessive parfaite. D'autres fois les sels & l'huile ne sont pas déterminés vers la vessie, & ne s'y rendent point avec les urines. Cela arrive lorsque les fibres des *reins* sont trop resserrées, ou lorsque les sels & l'huile ne sont pas assez atténués & divisés pour passer par les orifices des canaux sécrétoires. Alors l'urine est claire & limpide comme l'eau commune. Dans le premier cas il y a disposition inflammatoire dans quelques-uns des visceres intérieurs; & dans le second cas le malade est menacé de délire & de convulsions.

L'odeur rance & fétide de l'urine dans les fievres ardentes provient de ce que les sels sont volatilisés & rendus alcalins, & de ce que l'huile tend à la putréfaction; deux états contraires à la constitution naturelle des fluides de notre corps.

Aux environs des crises, dans les fievres, lorsque les particules salines, sulphureuses & terrestres, sont suffisamment broyées & atténuées pour passer dans les canaux des *reins*, l'urine en est chargée, & précipite un sédiment épais & trouble, après avoir reposé quelque tems; d'où il s'ensuit qu'on peut tirer de la couleur & du sédiment de l'urine des signes diagnostics & prognostics. Il faut donc l'examiner tous les jours, y chercher des indications curatives, & la consulter pour prononcer avec certitude sur la terminaison de la maladie; il faut avoir égard au nuage qui paroît flotter à sa surface, à celui qui paroît suspendu dans le milieu, & au sédiment qu'elle précipite au fond. Ce sédiment est le meilleur signe que l'on ait, d'une coction bienfaisante & réguliere. L'examen journalier qu'on fera de l'urine instruira de l'état & des progrès du mal, & par conséquent dirigera non-seulement dans le prognostic, mais encore dans le traitement. Hippocrate fait grand cas des observations sur l'urine, & Willis ne balance pas à dire que les eaux acidulées ou de Spaw, n'indiquent pas plus certainement la nature d'une mine cachée, à travers laquelle elles passent, que les urines ne marquent les différentes altérations qui arrivent dans nos corps.

Si l'inspection pure & simple de l'urine est d'un si grand avantage, pour connoître la nature, l'état & les progrès d'une maladie, avec la maniere de la traiter, il faut convenir qu'une histoire naturelle de ce fluide ou des recherches profondes sur les élémens qu'il contient, dans les différens périodes d'une maladie, indiqueront beaucoup plus clairement l'état du sang & les remedes, que ce que l'on apperçoit seulement à l'œil dans l'urinal. C'est ce qui m'a déterminé à faire les expériences suivantes sur l'urine, & à déterminer par une analyse exacte ce que contient l'urine & les différens rapports de ses principes.

Analyse chymique de l'urine, tant dans la santé que dans les fievres aiguës.

EXPERIENCE I.

J'ai pris toute l'urine évacuée dans l'espace de vingt-quatre heures, par un homme âgé de trente-cinq ans, en parfaite santé, & d'une vie reglée. J'en ai pesé deux livres, je les ai distilées, & il m'est venu,

	Onc.	*dr.*	*gr.*
1. Lymphe,	30	7	2
2. Sel volatil,		2	18
3. Huile,			32
4. Tête morte avant la calcination		3	17
5. Tête morte après la calcination,		1	43
6. Sel fixe,			32

La plus grande partie de la lymphe étoit transparente, insipide, sans odeur, & sans aucun signe d'acidité, ou d'alcalisation : mais le reste étoit très-fort d'une odeur désagréable, fermentoit violemment avec l'huile de vitriol, précipitoit en blanc avec la solution de sublimé, & donnoit une couleur verte au sirop violat.

Lorsque le sel volatil commença à s'élever, il se mit dans toute la retorte & le técipient, en très-beaux crystaux, dont les uns ressembloient à des plumes fort fines, d'autres poussant d'un point, d'un centre un grand nombre de rayons, faisoient des étoiles ou des roses de différentes grandeurs.

Lorsque je mêlai ce sel volatil avec un acide, il s'éleva une vapeur, telle que celle qui part des angles d'un mur, où beaucoup de gens ont uriné pendant longtems.

J'ai réitéré trois fois la même expérience, & je n'ai trouvé aucune altération sensible, soit dans la quantité, soit dans la qualité sensible. Ce seroit donc fatiguer à plaisir le Lecteur, que de lui donner le détail des deux autres procédés.

EXPERIENCE II.

Une jeune fille âgée de dix ans, fut attaquée d'une fievre aiguë, accompagnée de phrénésie, de convulsions & d'autres symptomes dangereux qui durerent pendant huit jours, au bout desquels elle eut des sueurs modérées, & évacua des urines fort chargées.

Je fis conserver toute l'urine du huitieme & du neuvie-

me jour, elle se montoit exactement à deux livres. Je les mis dans un alembic, & j'en tirai,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	30	2'	
2. Sel volatil,		5	46
3. Huile,		1	23
4. Tête morte avant la calcination,		5	4
5. Tête morte après la calcination,		1	56
6. Sel fixe,			44

Nous voyons par cette seconde expérience qu'il y a une très-grande différence entre l'urine d'une personne en santé, & l'urine rendue dans la crise d'une fievre; il paroît aussi évidemment combien ordinairement sont salutaires les urines chargées, & qui déposent un sédiment épais & trouble; car il y a tout lieu de croire, que le sédiment étoit ici composé de particules salines & sulphureuses qui irritoient les vaisseaux & augmentoient la fievre, pendant leur séjour dans le sang.

D'ailleurs il m'a semblé que la lymphe étoit beaucoup plus forte dans cette expérience que dans la précédente, & comme elle contenoit plus de sel volatil & plus d'huile, elle fermentoit plus violemment, & répandoit une odeur plus forte, mêlée avec l'huile de vitriol.

EXPERIENCE III.

Une jeune femme de dix-sept ans, fut attaquée d'une fievre ardente, & eut un écoulement involontaire d'urine, depuis le dixieme jour jusqu'au quinzieme; on ne put conserver de son urine le douzieme, qu'environ une cuillerée d'eau claire & limpide; elle étoit alors en délire, elle arrachoit des floccons de laine de ses couvertures, elle voyoit des mouches après lesquelles elle couroit; avec d'autres symptomes. Elle fut attaquée le treizieme & le quatorzieme d'un coma; le délire la reprit le quinzieme, avec des tressaillemens violens; elle avoit la langue noire & brûlée. On conserva ce jour & le jour suivant, huit onces de son urine; elle étoit d'une couleur un peu plus foncée que le citron, sentoit fort & avoit dans le milieu un nuage mince & clair. Je la distilai, & j'en tirai,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	5	
2. Sel volatil,			40
3. Huile,			32
4. Tête morte avant la calcination,		1	6
5. Tête morte après la calcination,			21
6. Sel fixe,			4

EXPERIENCE IV.

Les terribles symptomes dont cette jeune femme étoit affligée le quinzieme & le seizieme jours, se calmerent un peu le dix-septieme, qu'elle eut une sueur douce: mais cette rémission fut courte; il survint un frisson, & la fievre reprit avec plus de violence que jamais. Toute la nuit elle fut en délire. Le délire continua le jour suivant, ou le dix-huitieme. Ses tendons tressailloient alors fréquemment, & son pouls étoit si prompt, qu'on en comptoit à peine les pulsations.

On conserva neuf onces de l'urine qu'elle rendit le dix-septieme & le dix-huitieme; j'en distilai huit, & j'eus,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	4	45
2. Sel volatil,			48
3. Huile,			34
4. Tête morte avant la calcination,		1	10
5. Tête morte après la calcination,			23
6. Sel fixe,			3

Il est bon de savoir que de ces huit onces, il y en avoit environ quatre dont l'évacuation avoit été faite pendant la courte rémission de la fievre; que cette portion étoit d'abord très-rouge, qu'elle devint ensuite épaisse & chargée, & qu'elle précipita le lendemain matin un sédiment louable. Quant aux quatre autres onces, elles étoient à-peu-près de la même nature, que celles du Procédé précédent.

On a vû qu'il me restoit une once d'urine; cette urine avoit une odeur excessivement rance & forte, quoique le vaisseau qui la contenoit fût extremement propre; j'eus la curiosité d'essayer, si je n'y découvrirois point quelques propriétés alcalines, avant que de la travailler sur le feu: pour cet effet, je la divisai en quatre parties. Je versai sur la premiere un peu de solution de sublimé, qui n'y causa aucune altération. Je mis sur la seconde de la solution d'alun, qui n'opéra rien non plus. J'ajoutai à la troisieme de l'huile de vitriol, qui rassembla sensiblement les parties grossieres, quoiqu'auparavant j'eusse eu la précaution de remuer le vaisseau, de les disperser également partout & de communiquer à cette urine une couleur également trouble. Ces amas de parties grossieres formoient de petits floccons, rares & parsemés d'interstices. Je mêlai avec la quatrieme de l'huile de tartre, qui dissipa sur le champ les parties grossieres, & rendit le tout clair, & presque de couleur de paille.

Il est évident que quoique cette urine ne fût point assez alcaline pour fermenter sensiblement avec les acides, cependant la chaleur du corps avoit tellement exalté les sels & l'huile, qu'ils étoient dans un état d'alcalescence, puisque les principes salins & oléagineux étoient amassés par l'huile de vitriol, & repoussés & dispersés par l'huile de tartre. Il faut avouer aussi que je n'ai jamais vû de fievre plus violente que celle de la personne dont je travaillois l'urine. Comme la chaleur avoit duré pendant plusieurs jours, il y a tout lieu de croire qu'elle étoit la cause de ces phénomenes.

EXPERIENCE V.

La même malade eut le dix-neuf une rémission de quatre heures; pendant ce tems, elle jouit de sa raison, & but abondamment; ses tendons ne tressaillirent point; son pouls fut régulier en comparaison de ce qu'il étoit auparavant. Elle prit un clystere qui lui procura deux selles; le frisson revint sur le soir, mais avec moins de violence que le dix-septieme jour. La fievre, le délire & le tressaillement des tendons, &c. reparurent bientôt, & cette nuit fut très-fâcheuse. Le matin du vingt, elle eut un sommeil de deux heures qui la rafraîchit beaucoup, & diminua la dureté & la vitesse de son pouls: elle commença dès-lors à cracher une grande quantité de matiere écumeuse. Sa peau s'amollit, ses urines parurent chargées, & déposerent un sédiment épais. Huit onces me donnerent,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	3	32
2. Sel volatil,		1	38
3. Huile,			53
4. Tête morte avant la calcination,		1	12
5. Tête morte après la calcination,			26
6. Sel fixe,			5½

J'ai dit dans l'expérience précédente, que l'huile de vitriol rassembloit les parties troubles de l'urine, & que l'huile de tartre les dispersoit visiblement. Il me prit envie de réitérer, avant la distilation, la même expérience, sur une portion de cette urine récente, parce qu'elle me parut beaucoup plus chargée de sels volatils & d'huile, & devoir par conséquent donner les mêmes phénomenes, d'une maniere beaucoup plus claire. Je pris une once de cette urine, & je versai dessus quelques gouttes d'huile de vitriol; il se forma aussi-

tôt à la surface, une écume légere & blanche, les parties grossieres se réunirent, & furent au bout de quelque-tems précipitées, la fermentation fut foible à la vérité: mais elle suffisoit pour démontrer à toutes personnes non prévenues, la présence d'une matiere alcaline dans l'urine. J'avoue avoir réitéré plusieurs fois la même expérience sur de l'urine de personnes attaquées de fievres ardentes, & n'avoir jamais apperçu depuis les mêmes phénomenes: mais tous les vaisseaux dans lesquels j'avois reçu celle dont il s'agit ici étant fort propres, & la chaleur ayant été d'ailleurs excessive & longue, je ne doute point que les phénomenes dont j'ai parlé, ne provinssent d'une disposition alcaline.

EXPERIENCE VI.

La nuit du vingt au vingt-un, la malade dormit bien. Je la trouvai le matin du vingt-un fort rafraîchie, ayant toutefois encore de la fievre. Son état s'améliora ce jour & le suivant, elle cracha beaucoup, eut des sueurs légeres, & ses urines se changerent. Je pris toutes celles du vingt-un & du vingt-deux, je les mêlai ensemble, les agitai bien, pour disperser également leurs principes; j'en distilai huit onces, & j'eus,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	3	5
2. Sel volatil,		1	15
3. Huile,		1	56
4. Tête morte avant la calcination,			58
5. Tête morte après la calcination,			26
6. Sel fixe,			4

EXPERIENCE VII.

Les évacuations critiques par la sueur, les urines & les crachats continuerent le vingt-trois & le vingt quatre, & la malade fut hors de danger. Elle dormit bien, & ne se plaignit que de beaucoup de lassitude & de foiblesse. L'urine de ces deux jours étant encore fort trouble & fort épaisse, j'en continuai l'analyse, & j'en tirai,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	4	5
2. Sel volatil,		1	15
3. Huile,			56
4. Tête morte avant la calcination,			58
5. Tête morte après la calcination,			26
6. Sel fixe,			3

L'huile & la derniere partie du phlegme ou de l'esprit qui me vinrent dans ce procédé, ayant reposé dans le récipient toute la nuit, me donnerent le lendemain matin, plusieurs beaux crystaux dont quelques-uns étoient assez grands & ressembloient aux pierres des boucles de deuil.

Il paroît par les cinq dernieres expériences, que l'urine étoit d'autant plus chargée de particules salines & sulphureuses, que la violence des symptomes diminuoient, & qu'aux environs de la crise, la quantité qu'elle en contenoit étoit presque double de celle qui y étoit auparavant. Ainsi les différens organes du corps se trouverent bien soulagés, la tension fut diminuée, le sang devint doux, & la cohésion des différens ordres de globules du sang, s'affoiblit à mesure que la quantité des particules attractives, acres, irritantes, salines & sulphureuses, diminua.

EXPERIENCE VIII.

Un jeune homme rendit le sixieme jour d'une fievre aiguë, une urine limpide, pâle & claire; cette évacuation fut immédiatement suivie de la phrénésie, du tressaillement des tendons, & d'autres symptomes dangereux; huit onces de cette urine me donnerent,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	5	48
2. Sel volatil,			12
3. Huile,			19
4. Tête morte avant la calcination,			44
5. Tête morte après la calcination,			23
6. Sel fixe,			2½

On a observé il y a long-tems, que si les urines passoient subitement d'une couleur foncée à une pâleur crue, & au défaut de sédiment, aux environs du huitieme jour d'une fievre, ce phénomene étoit suivi de quelque symptome fatal, comme délire, convulsion, & autres. L'expérience que nous venons de faire, nous en indique évidemment la cause. Les sels animaux & les huiles n'étant point déterminés vers la vessie avec les urines, ils s'accumulent dans le sang & dans la lymphe & engendrent des obstructions.

EXPERIENCE IX.

Le dixieme jour, l'urine de ce jeune homme, devint excessivement trouble, déposa un sédiment égal & blanc, & tous les symptomes disparurent: huit onces de son urine me donnerent,

	Onc.	dr.	gr.
1. Lymphe,	7	3	33
2. Sel volatil,		1	49
3. Huile,		1	6
4. Tête morte avant la calcination,			48
5. Tête morte après la calcination,			22
6. Sel fixe,			6

Cette expérience démontre d'une maniere bien claire, les avantages pour l'économie animale, d'avoir les sels & les huiles, atténués, délayés, & séparés du sang par les canaux sécrétoires des *reins*.

Nous avons analysé l'urine de la maniere la plus naturelle, sans fermentation, sans putréfaction, sans addition de substance suspecte; nous avons séparé ses différens élémens, & nous avons découvert que dans les fievres elle est plus chargée de particules sulphureuses & salines que dans la santé; & qu'aux environs des crises, lorsque les sels sont suffisamment atténués & broyés, elle contient un grand nombre d'élémens dont l'évacuation soulage considérablement le malade. Nous savons maintenant pourquoi les urines transparentes, pâles & claires sont de très-mauvais augure; & de quelle importance il est de faire cesser ce symptome. Je finirai en ajoutant que dans toutes mes expériences, il m'a paru, par les différens essais que j'ai faits du sel fixe avec l'huile de vitriol & la solution d'argent, que c'étoit du sel marin.

RENOVATIO, *renouvellement* ou *réparation*; c'est en Chymie la restitution d'un corps minéral, d'un état imparfait où il est, dans un état parfait. On applique ce terme au corps dans le même sens.

RENUANS MUSCULUS, nom du *rectus anticus brevis*.

RENUNCIATIO, *rapport*; c'est en Medecine le rapport d'un Medecin ou d'un Chirurgien, de l'état d'une plaie, de l'effet d'un poison, ou de quelque maladie contagieuse. Il y a des cas où ce rapport se fait au Magistrat.

REP

REPANDATIO. Voy. *Lordosis*, qui est la même chose.

REPELLENTIA, *répercussifs*. Voyez *Inflammatio*.

REPERCUTIENTIA, signifie la même chose que le précédent.

REPLETIO, *réplétion*, *satiété*, ou *pléthore*.
REPOSITIO, réduction d'nn membre luxé ou fracturé.
REPRIMENTIA, remedes qui répercutent en resserrant.
REPULSORIA, le même qne *Repellentia*.
REPURGATIO, le même que *Anacatharsis*.

R E S

RES NATURALES, *les choses naturelles*.

Dans toute personne, dit Boerhaave, quelque soit l'état de son corps, il lui reste la vie, la canse de la vie, & cette cause produit quelques effets. Ce sont les choses qu'on appelle naturelles, ou quelquefois la nature même.

RES NON NATURALES, *les choses non-naturelles*. Voy. *Causa*.

RES PRÆTER NATURAM, *choses contre nature*. Ceux qui ont écrit des Instituts de Medecine, ont dit que les maladies, leurs causes, leurs symptomes & leurs effets, étoient des choses contre nature.

RESEDA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en ailes; sa fleur est polypetale, irréguliere, ou composée de plusieurs pétales différens : il part de son calyce un pistil qui dégénere en un fruit membraneux, pour l'ordinaire à trois ou quatre angles, oblong, presque cylindrique, & rempli de semences rondelettes.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Reseda maxima*, C. B. P. 100.
2. *Reseda alba*, J. B. 3. 467.
3. *Reseda vulgaris*, C. B. P. 100. Raii Hist. 2. 1053. Synop. 3. 366. Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251. *Reseda*, Offic. *Reseda Plinii*, Ger. 226. Emac. 277. *Reseda lutea*, J. B. 3. 467. *Reseda minor seu vulgaris*, Park. Theat. 823.

Cette plante croît dans les lieux où il y a de la craie, elle fleurit en Juin & en Juillet. On attribue à son herbe la vertu de calmer les douleurs & de discuter les inflammations.

4. *Reseda minor vulgaris*, Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251. *Phyteuma*, Offic. J. B. 3. 386. Raii Hist. 2. 1054. *Reseda affinis Phyteuma dicta*, C. B. P. 100. *Reseda affinis Phyteuma Monspeliensium dicta*, Park. Theat. 822. *Valeriana septima*, Ger. 918. Emac 1076.

Elle croît aux environs de Montpelier & fleurit en été. Son herbe passe pour aphrodisiaque.

5. *Reseda minor alba*, *foliis dentatis*, Bar. Ic. 588.
6. *Reseda minor*, *folio inferiori parum*, *superiori magis inciso*, *perennis*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

RESINA, *résine*. Voy. *Cathartica*.

Les *résines* sont composées d'une huile & d'un acide; c'est pourquoi on en peut produire artificiellement, en mêlant de l'esprit de vitriol avec de l'esprit de vin ou de térébenthine. Il y en a de solides & de liquides : mais les unes ne different des autres, que par le plus ou moins de terre qui entrent dans leur composition. GEOFFROY.

Maniere de préparer les résines.

Commencez par clarifier les teintures de végétaux gras & résineux, préparées avec l'alcohol, en les laissant reposer; distilez dans un vaisseau de verre sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un quart. On pourra employer au même usage le superflu de l'alcohol qu'on aura obtenu par la distilation. Mettez la teinture épaissie dans un vaisseau profond, dont l'orifice soit assez large, pour qu'on puisse y introduire la main. Que ce vaisseau contienne douze fois autant d'eau claire, qu'il y a de teinture épaissie. Ce mélange s'épaissira promptement, deviendra blanc, & ne tardera pas à donner des caillots jaunes, qui se précipiteront au fond, & y formeront une matiere, grossiere, visqueuse, onctueuse, & tant soit peu transparente. Exposez le vaisseau de verre au feu de sable, & tirez le reste de l'alcohol par le moyen d'un alembic. Continuez l'opération tant que vous vous appercevrez aux veines ou ruisseaux qui se formeront au chapiteau, qu'il reste de l'esprit. Mêlez cet esprit au premier; il restera au fond de l'eau avec la matiere dont nous avons parlé. Cette matiere se fond dans l'eau chaude, mais s'endurcit dans l'eau froide. Quoique l'eau ait encore quelque gout & quelqu'odeur, vous la jetterez, parce qu'elle a peu de vertus. Vous formerez une masse de la matiere résineuse; elle sera molle, flexible, & s'attachera aux doigts : mais en la lavant plusieurs fois dans différentes eaux, elle commencera à se durcir & à se sécher, & elle prendra de la fragilité & de la transparence : cependant elle s'amollira toujours à la chaleur, se dissoudra dans l'huile & dans l'alcohol, mais non dans l'ean & s'enflammera sur le feu comme l'huile. Voilà ce que les Chymistes entendent par résine, & ce qu'ils ordonnent de conserver dans un lieu frais & sec, & dans un vaisseau sec & bien fermé.

On peut préparer une *résine* presque avec toutes parties huileuses, pésantes, seches, & résineuses de végétaux. La nature en extrait elle-même quelquefois : mais elle n'exécute cette opération nulle part d'une maniere plus parfaite que dans l'arbre qui donne le camphre : le camphre est un *résine* pure, blanche, transparente, fort odoriférante, volatile, difficile à broyer. La *résine* naturelle la plus parfaite après le camphre, c'est le benjoin; elle est pure & volatile. Lorsque des plantes résineuses, vertes & pleines de sucs, sont exposées à l'action d'un alcohol pur; l'eau dont elles abondent se mêle à l'alcohol & le délaie; ainsi il n'agit plus que comme l'esprit de vin commun, ou que comme l'esprit de vin non rectifié, selon que la plante contient plus ou moins d'eau; ce qui fait varier l'action de l'alcohol.

R E M A R Q U E.

Cette expérience qui est assez générale, nous éclaire sur la nature de la *résine* qui ne paroît être dans les plantes autre chose, qu'une huile pure & claire. Les Chymistes sont instruits par-là des différentes formes médicinales que les huiles peuvent prendre, selon le degré de chalenr & de froid; car une *résine* qui est dure & fragile à un certain degré de froid, se résout promptement à la chaleur, & se transforme en une huile pure & fluide. Il y en a qui ont supposé que les *résines* s'engendroient toutes les fois que quelque acide fort s'unissoit à une huile claire; sur l'observation qu'ils avoient faite que les esprits forts & ardens de nitre & de vitriol, font avec les huiles une masse visqueuse, qui perfectionnée par le feu, devient une véritable *résine*, & sur ce que le soufre ainsi produit est une vraie *résine* de la terre. Mais il y a tout lieu de douter que la coagulation de l'huile provienne d'un acide; parce que dans la transformation naturelle des baumes en *résine*, plus l'acide est séparé du baume; plus le banme qui étoit

auparavant liquide devient épais & dur. D'ailleurs, il y a moins d'acide dans la *résine*, que dans une masse plus fluide: & les *résines* qu'on dit être produites par le mélange d'un acide avec de l'huile, different toujours de celles que la nature prépare, ou qui se font à l'aide d'un alcohol. Ces *résines* se dissolvent promptement dans l'alcohol: mais le soufre ne s'y dissout jamais.

Les *résines* ainsi préparées, manifestent leur nature oléagineuse, en ce qu'elles sont parfaitement inflammables. Elles semblent contenir le premier esprit qui y dominoit. On y trouve toujours l'odeur, le goût & la vertu particuliere du sujet; ce qu'il ne faut entendre toutefois que de la partie huileuse de la plante. On a trouvé le moyen de conserver pendant plusieurs années dans la substance visqueuse des *résines* des propriétés que la plante auroit perdues promptement. Il arrive quelquefois que les *résines* traversent le corps, sans se dissoudre, & sans déployer leurs esprits, & sans avoir opéré; lorsqu'elles ne rencontrent point de bile, ni d'autres fluides savoneux qui les dissolvent, & qui surmontent leur ténacité. Les Medecins éprouvent fréquemment cet inconvénient, lorsqu'ils en ordonnent en pilules. Elles ne se fondent point, & passent sans produire aucun effet. Elles ont presque toutes quelque chose d'acre, de caustique, de violent & d'inflammatoire. Si elles s'attachent à la langue, ou à d'autres parties de la bouche, telle est leur acrimonie, qu'on en est fort incommodé. Elles en font quelquefois autant sur l'estomac & sur les intestins, qu'elles offensent en les stimulant. C'est pourquoi les *résines* de coloquinte, d'euphorbe, d'héllebore, de jalap, de scammonée & autres, doivent être considérées comme des purgatifs dangereux, & dont il est assez difficile de réprimer l'action. Pour prévenir tous les accidens qui pourroient résulter de leur usage; on a jugé à propos de les broyer dans un mortier de verre, pendant un tems considérable, avec une égale quantité de sucre sec, on parvient ainsi à les mettre en une poudre fine qu'on fait prendre dans quelque sirop, qui ne passe jamais l'estomac sans se dissoudre, ne s'attache point dans les replis des intestins, agit vivement & purge bien. On résoudra leur ténacité, & l'on augmentera leur énergie, en les mêlant avec un jaune d'œuf. Ces *résines* ainsi préparées, purgeront, quand bien même les simples d'où elles ont été tirées, ne seroient point eux-mêmes purgatifs: il en est ainsi, comme on sait, de la *résine* de gayac.

Quelques-uns des premiers Artistes ont remarqué, que les huiles propres, aromatiques distilées, abondantes en esprit, deviennent résineuses toutes les fois qu'elles en sont dépouillées. Il faut convenir de cette expérience, par rapport à quelques huiles. Par exemple, si l'on dissout de l'huile pure de canelle dans l'alcohol, & qu'on distile ce mélange sur un feu modéré, l'alcohol emportera l'esprit; & l'huile restante dépouillée, sera résineuse. Mais comme la vertu cathartique de certaines plantes réside en partie dans cette matiere résineuse que l'alcohol extrait, & en partie dans un autre principe de la plante, qui se dissout dans l'eau, ainsi qu'on le remarque dans le jalap; ce qui reste de la plante, après que l'alcohol pur a extrait tout l'esprit, donnera un autre élément, par l'ébullition dans l'eau. Si l'on passe cette décoction; si on lui donne la consistance d'un extrait en l'épaississant sur un feu modéré, & qu'on la mêle ensuite avec la *résine* dissoute dans un jaune d'œuf; on aura une composition excellente, qui contiendra sous un fort petit volume, presque toutes les propriétés médicinales de la plante.

Resina Jalapii. Voyez *Jalapa*.
Resina scammonii. Voy. *Scammonium*.

RESINATUM VINUM, vin imprégné de la résine de pin. Celse dit, *Lib. II. cap.* 24. qu'il est bienfaisant à l'estomac. Nous lisons dans Dioscoride, *Lib. II. cap.* 43. que c'étoit la coutume dans la Galatie, où les vins étoient sujets à s'aigrir, parce que le climat étoit trop froid pour mûrir les raisins, de prévenir cet inconvénient avec la résine de pin.

RESINOCERUM, mélange de résine & de cire.

RESOLVENTIA, *résolutifs*. Voyez *Fibra* & *Inflammatio*.

RESOLUTIO, *résolution*. Voyez *Fibra* & *Inflammatio*.

RESOLUTIVUS, *résolutif*; épithete que les Auteurs modernes donnent à une espece de fermentation, qui tend à la résolution des corps où elle se fait. Castelli, d'après *Sthal*.

RESONITUS, *contre-coup*. Voyez *Caput*.

RESORBENTIA ou ABSORBENTIA.

RESPIRATIO, *Respiration*. Voyez *Pulmo*.

On verra par ce qui suit ce que c'est que la *respiration*; & pourquoi elle se fait continuellement sans l'aide de la volonté. Quoiqu'il n'y ait point d'action naturelle plus fréquente; il est cependant difficile de la concevoir, non-seulement parce qu'elle est en partie vitale, & en partie volontaire, mais à cause de la grande multitude d'organes dont son exercice dépend. Il faut donc ici mettre tout en œuvre pour découvrir les ressorts qui la font agir; & c'est ce qu'on ne peut mieux faire qu'en considérant ses phénomenes & ses organes.

Les poumons suspendus dans un air qui les environne de toutes parts, & les presse partout également, s'affaissent toujours, se resserrent en un plus petit espace, deviennent beaucoup plus petits qu'ils n'étoient dans le thorax entier. C'est ce que nous apprend l'Anatomie. Ce resserrement se fait principalement par la contraction des fibres musculeuses qui lient les segmens écailleux des bronches.

Si l'on souffle de l'air avec force par la glotte dans les poumons ainsi contractés, ils se gonflent & se dilatent si considérablement qu'ils égalent & même surpassent de beaucoup le volume qu'ils avoient dans le thorax entier, l'expérience en fait foi.

Laissez entrer l'air librement par la glotte dans les poumons, ôtez en même-tems, ou diminuez la pression de celui qui agit sur la surface externe, vous verrez arriver la même chose. La machine de Boyle sert à le démontrer.

D'où il est évident que les poumons font toujours naturellement effort à devenir plus petits dans toutes leurs parties, qu'ils ne sont étant enfermés dans le thorax; qu'ainsi ils sont toujours dans un état de violente distraction pendant la vie; & que par conséquent ils doivent s'affaisser & diminuer de volume, lorsque tout l'animal est dans le vuide de Boyle.

En effet, il n'y a point d'air semblable à celui qui nous environne, entre la membrane externe du poumon, & toute l'étendue de la pleure dans l'état sain. Rien ne comprime donc extérieurement le poumon, si ce n'est le diaphragme. Mais comme l'air entre toujours librement par la glotte dans le poumon, il suit que ce viscere est toujours plus dilaté par l'air interne, qu'il n'est comprimé par l'air externe. La raison de cela, c'est que le diaphragme est tellement attaché aux côtes & aux vertebres, qu'il l'empêche d'entrer dans le thorax, comme il feroit requis pour l'équilibre.

Cette importante vérité est très-clairement démontrée par l'Anatomie, par la formation & l'accroissement du fœtus dans la matrice & de l'homme hors de l'utérus; par le gonflement des poumons remplis d'air, par les plaies qui pénetrent dans la cavité du thorax, qui occasionnent l'affaissement du poumon, & empêchent son expansion, soit qu'il n'y ait qu'un côté percé, ou qu'ils le soient tous les deux: mais surtout par la fameuse expérience de Hoock, sur des chiens vivans. Dans un

cadavre dont le thorax n'est point endommagé, on voit clairement le diaphragme cavé du côté du bas-ventre, & remonté si haut dans la poitrine, qu'il paroît y avoir été fortement poussé : mais aussi-tôt qu'à l'occasion d'une plaie faite exprès, l'air entre dans la cavité du thorax, le diaphragme se relâche, s'abaisse visiblement, s'éloigne du thorax en rétrogradant, augmente par-là la capacité de la poitrine. Autre preuve qui met la même vérité dans tout son jour, c'est que la pleure paroît transparente dans le vivant, lorsqu'on a eu soin d'enlever tous les tégumens, sans endommager le thorax.

Puisque dans l'inspiration, il entre plus d'air qu'auparavant par la glotte dans les poumons, il les dilatera donc d'avantage, il vaincra leur action naturelle, & conséquemment les mettra dans un état de souffrance.

Voici les phénomenes qu'on observe dans l'inspiration vitale, principalement d'un homme qui dort.

1°. Les côtes, surtout les neuf supérieures, qui sont articulées d'une part avec les vertebres, & de l'autre unies avec les cartilages du sternum, s'élevent par leur arcade vers les clavicules : mais ce mouvement est le plus sensible au milieu de l'arc. Les trois, ou peut-être les quatre côtes inférieures se tournent dans le même tems un peu obliquement en bas, en arriere, en dehors; ensorte cependant que la septieme, la huitieme, la neuvieme & la dixieme, paroissent toutes ensemble tirées en dedans par leurs segmens cartilagineux.

2°. En même-tems tout l'abdomen s'enfle insensiblement & de plus en plus, il s'avance beaucoup en dehors jusqu'à la fin de l'expiration.

3°. De plus dans le même moment la capacité du thorax s'aggrandit, comme on le voit en le mesurant circulairement avec une corde, à l'œil même, & en considérant surtout la mécanique admirable de la figure, de la situation, de l'union, de l'articulation des côtes placées en cet endroit, sur quoi il faut voir les démonstrations de Borelli.

Dans cette même action le diaphragme change la figure convexe & sinueuse qu'il avoit auparavant, en une autre plus plane vers les parties inférieures, comme la dissection des animaux vivans, & les grandes plaies du bas-ventre dans l'homme, nous l'ont appris; & il suffit d'être au fait de sa structure anatomique, pour concevoir que ce changement de figure dépend de la contraction des fibres musculeuses de cette cloison.

Voilà tous les phénomenes de l'inspiration ; ainsi on pourra déterminer sa cause par ses deux effets, savoir, par le mouvement des côtes, & par celui du diaphragme que nous avons décrit. On doit donc rechercher les causes qui donnent lieu à ces mouvemens.

Les dix côtes supérieures osseuses, faites en arc courbé, bien plus applaties dans le milieu qu'à leurs extrémités qui vont en montant, sont articulées par deux apophyses garnies d'un cartilage, 1°. dans la cavité cartilagineuse qui se trouve latéralement en arriere à l'union des corps des vertebres, ou dans le seul corps de la premiere. 2°. Dans le sinus cartilagineux pratiqué à l'apophyse transverse des vertebres, les sept côtes supérieures se joignent au sternum par l'interposition d'un segment cartilagineux fait en arc fort élastique. Ce segment dans la premiere côte, forme un angle aigu; dans la seconde, un angle presque droit; dans les cinq autres, un angle obtus, avec le sternum; ensorte que l'angle que le cartilage fait ici avec le sternum en-haut, est d'autant plus obtus que la côte est plus basse, & d'autant plus petit que la côte est plus élevée, & s'insere plus haut dans les cavités latérales du sternum. 3°. La sixieme, la septieme & la huitieme côte joignent ensemble leurs arcs cartilagineux, je ne dis pas seulement à leurs extrémités qui vont se joindre aux parties inférieures du sternum, mais dans toute leur dimension; ensorte que ces cartilages mutuellement unis & confondus, ne font qu'un large corps cartilagineux. Les deux, quelquefois les trois côtes inférienres, n'ont postérienrement qu'une seule apophyse, ne s'articulent qu'à un seul sinus, fait dans le corps même de chaque vertebre qui leur appartient : leurs cartilages qui ne deviennent gueres que tendineux, ne vont point s'unir au sternum : mais ils s'inserent & se perdent dans le diaphragme, & dans les cartilages des côtes prochaines, d'où il paroît qu'elles servent à corriger, à soutenir également, à déterminer en arriere, en embas les mouvemens du diaphragme.

Les muscles intercostaux externes prennent leur origine du bord inférieur de la côte supérieure, descendent obliquement en-devant, & s'insérent au bord supérieur de la côte suivante inférieure, seulement dans toute la circonférence osseuse, entre toutes les vraies & fausses côtes. Les internes viennent du bord inférieur de la côte supérieure, éloignés des côtes de l'épine du thorax, descendent obliquement en arriere, coupent ou croisent les précédens, s'insinuent au bord supérieur de la côte qui est au-dessous, non seulement dans toute sa partie osseuse, mais dans toute sa portion cartilagineuse jusqu'au sternum.

Le muscle soûclavier naît charnu de la partie inférieure de la clavicule, depuis son milieu jusqu'à l'endroit où elle est jointe à l'épine de l'omoplate, s'avance obliquement en-devant, & s'insere au bord supérieur de la premiere côte près du sternum.

Si donc ces muscles se contractent ensemble, alors la premiere côte, que sa propre articulation tient toujours assez ferme, se raffermit encore plus par l'action du muscle soûclavier; les neufs côtes suivantes sont élevées en-haut, & se tournent en-dehors, surtout au milieu de leurs arcades; de sorte que cependant elles demeurent également paralleles, & baissent les segmens cartilagineux, dont la rénitence est fort grande. Ainsi, la capacité du thorax s'augmente assez considérablement.

Quand le diaphragme, dont on a fait la description, se contracte, il devient plane, il augmente beaucoup la capacité du thorax, diminue celle de l'abdomen, tirant dedans vers les vertebres les cartilages antérieurs des fausses côtes tirant un peu en-bas les deux dernieres fausses côtes, distendant les muscles du bas-ventre, & l'emportant sur leur rénitence. Mais lorsque ses fibres musculeuses viennent à se relâcher, alors le péricarde & le médiastin attirent par leur élasticité cette cloison convexe vers le gosier : mais ils sont beaucoup aidés par la contraction que le poumon emprunte des muscles mésocondriaques de la trachée & des bronches, & en même-tems par le défaut d'air dans la cavité du thorax.

Voilà les seuls muscles par lesquels il paroît que se fait l'inspiration vitale, les intercostaux recevant des nerfs des dorsaux, & le diaphragme des vertébraux, des diaphragmatiques & des intercostaux.

La capacité du thorax étant augmentée, il n'y a donc rien entre la pleure & la surface du poumon qui comprime ce viscere, & par conséquent l'air qui entre par la glotte, doit enfler le poumon, jusqu'à ce qu'il soit, ou plutôt demeure exactement contigu à la pleure & au diaphragme, & occasionner par ce moyen tous les effets dont on a parlé.

Les choses demeurant en cet état, l'air agit sur les poumons avec une force égale à la résistance du thorax : c'est pourquoi le poumon sera dans l'inaction, conséquemment le sang passera moins, il sera poussé en plus petite quantité dans le ventricule gauche ; par conséquent encore il en ira moins dans le cervelet & dans ses nerfs. De plus, le sang artériel agira moins sur les muscles intercostaux ; les causes qui dilatent le thorax, s'affoibliront donc : ainsi les côtes seront derechef baissées par la force élastique des segmens cartilagineux, jointe à celles des fibres musculaires qui prennent leur origine des parties latérales du sternum audedans

dedans du thorax, & s'inserent à l'extrémité osseuse, & aux cartilages des vraies côtes. En même-tems les fibres du péritoine & des muscles du bas-ventre qui étoient tiraillés, se rétablissent; de-là le diaphragme déja relâché, est poussé dans le thorax par les visceres qui sont comprimés; la capacité de la poitrine diminue, l'air est chassé du poumon, l'expiration se fait; toutes les actions dont on a fait mention succedent à cet état; & c'est principalement par ces deux actions alternatives que le passage du sang par le poumon est entretenu & accéléré.

Il suit que dans ce même moment le sang dont le cours est de nouveau accéléré, commence à se porter avec plus de force & d'abondance au cervelet & aux muscles; ce qui ressuscite les causes qui contractent les muscles intercostaux & le diaphragme, & en conséquence renouvelle l'inspiration. Voilà la vraie raison de ce mouvement vital alternatif.

Mais à ces causes de la *respiration* vitale, il s'en joint d'autres qui sont soumises à l'empire de la volonté, qui agissent pareillement sur les côtes, & sont faites pour dilater & rétrécir ensuite fortement la poitrine. Quoiqu'elles servent à d'autres fonctions, cependant elles servent aussi à celles-ci; & voici comment elles operent:

1°. Le premier scalene, né par un principe charnu de la partie antérieure de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme & quatrieme vertebre du cou, descendant obliquement en-devant, s'insere par son tendon à la premiere côte. 2°. Le second scalene prenant une origine charnue de la partie latérale de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme & quatrieme vertebre du cou, descend, devient tendineux, passe pardessus la premiere côte, pour s'insérer à la seconde ou à la troisieme. 3°. Le troisieme scalene naît charnu de la partie latérale antérieure de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme vertebres du cou, & s'insere le plus souvent à la premiere côte. Or ces muscles peuvent élever, soutenir, assujettir les trois côtes supérieures, & contrebalancer ainsi la force des muscles intercostaux & des autres, qui, dans une forte inspiration, pourroient les déterminer en-bas. Que le cou se fléchisse ou se tourne par leur action, ce n'est point ici un obstacle, parce que s'ils agissent ensemble, & que le cou soit tenu ferme & droit par l'épineux du cou, le transverse du cou, les entre-épineux du cou, le très-long du dos, & le demi-épineux, agissant tout ensemble, il est nécessaire que les côtes soient élevées par l'action du scalene; il est certain qu'il ne se fait point de violentes inspirations sans le concours de plusieurs causes pareilles. 4°. Le petit dentelé antérieur, né charnu de l'apophyse coracoïde de l'omoplate, descend obliquement en-devant, & va s'attacher par des fibres grêles & charnues, à la portion osseuse antérieure de la seconde, troisieme, quatrieme & cinquieme côtes. 5°. Le grand dentelé antérieur, né par un principe charnu, large, épais, de la base de l'omoplate, descendant obliquement en-devant, va s'attacher par des parties charnues, dentelées aux huit côtes supérieures. L'oblique externe du bas-ventre donne de semblables digitations qui sont prises ou reçues entre deux, trois, quatre, ou même cinq de celles de ce grand dentelé. Maintenant si les muscles de l'omoplate, le trapeze, le rhomboïde, le releveur, tiennent cet os immobile en-haut & en-arriere; alors les côtes, depuis la seconde jusqu'à la huitieme, sont fortement élevées par l'action de l'un & de l'autre dentelé; ce qui arrive sensiblement dans une forte inspiration. 6°. Postérieurement le dentelé postérieur - supérieur, né par un principe tendineux des épines des deux vertebres inférieures du cou, & des trois supérieures du thorax, s'insere par des digitations charnues à la courbure de la deuxieme, troisieme & quatrieme des côtes qu'il éleve obliquement en-haut. 7°. Un autre muscle qui concourt à la même action, c'est le dentelé, postérieur inférieur, qui prend naissance des épines des vertebres des lombes, & quelquefois de quelques vertebres du thorax, & va s'insérer par des digitations fibreuses presque au milieu de l'arc de la neuvieme, dixieme & onzieme côtes, & à l'extrémité de la douzieme. Ce muscle en effet par la direction de ses fibres, qui, de presque horisontales, vont en montant, tire ces dernieres côtes en-dehors, en-bas & en arriere, amplifie le thorax, & empêche que les fibres du diaphragme, qui par leur contraction rapprochent les côtes, ne rétrécissent le thorax.

Quant au muscle oblique extérieur, inférieur, & au muscle droit, ils concourent ensemble par leur action à baisser les côtes, à rétrécir le thorax, à résister au dentelé antérieur, inférieur, comme l'attache même le fait voir; pourvu qu'ils soient aidés de la force du sacro-lombaire, qui est si composé, qu'on peut à peine en donner une description claire. Il est tissu de fibres musculaires charnues qui naissent des apophyses transverses, & des épines des vertebres des lombes, qui s'élevent en-haut sur les côtes, & s'y joignent aux muscles charnus accessoires qui viennent des côtes. L'abdomen étant en même-tems rétréci par le moyen du muscle transverse, il paroît que tous ces muscles contribuent par leur action à produire une très-forte expiration.

Le sternum est plus comprimé dans les femmes; les clavicules sont plus droites, le thorax est plus étroit, plus plane antérieurement; les segmens cartilagineux supérieurs s'ossifient plus promptement que les inférieurs. C'est pourquoi, dans l'inspiration leur sternum s'éleve en-haut, & se tourne obliquement en-dehors; tout leur thorax paroît monter. C'est pour cette même raison qu'elles respirent plus librement lorsque l'abdomen est enflé.

Il est constant que les muscles de la *respiration*, soumis à la volonté, sont bien plus grands & bien plus forts que ceux qui servent à la *respiration* vitale; d'où il arrive que les premiers ont la force d'augmenter, de diminuer, de suspendre totalement l'une ou l'autre des actions qui font la *respiration*.

On conçoit par-là qu'il n'est pas deux momens physiques successifs dans la vie de l'homme, durant lesquels les vaisseaux du poumon aient la même figure, la même capacité, la même action.

Qu'il y a ici un antagonisme pour certains muscles, sans muscle antagoniste.

Par conséquent aussi un antagonisme entre l'action du fluide qui meut les muscles, & entre la résistance qui se trouve dans les solides, & qui naît de leur simple élasticité.

D'où il suit qu'il n'est pas besoin de supposer une action alternative dans les humeurs, pour expliquer les mouvemens alternatifs & réciproques du fluide qui meut, & du solide qui est mu; mais qu'il suffit qu'une telle action se fasse dans l'un ou l'autre.

L'homme peut, au gré de sa volonté, arrêter la *respiration*, en suspendre la cause: mais il ne peut empêcher le cœur de se contracter; la cause du mouvement du cœur est donc plus puissante, plus constante & elle agit plus souvent. Il y a cependant un certain accord entre les battemens du cœur & le nombre des *respirations*, mais quelle en est la loi?

Pourquoi dans une attaque d'asthme, de péripneumonie, quand on est hors d'haleine, à l'agonie, la *respiration* se fait-elle par le puissant concours des muscles vitaux, & de ceux qui obéissent à la volonté, si puissant en effet qu'ils mettent sensiblement en jeu le cou, l'omoplate, la poitrine, les côtes inférieures, & le dos?

Pourquoi dans l'état parfaitement sain, une personne éveillée qui se tient en repos, paroît-elle à peine respirer, tant la respiration se fait alors lentement, tranquilement & sans bruit, les humeurs circulant librement?

Pourquoi la *respiration* étant accélérée par la toux & les soupirs, le sang circule-t'il plus vîte dans tous les vaisseaux?

D'où vient que l'inspiration est la premiere action de la *respiration*, & l'expiration la derniere?

Pour quelle raison les sinus veineux, les oreillettes, le cœur, palpitent-ils encore dans les mourans, longtems après que la *respiration* a cessé?

Et pourquoi enfin l'air pesant, léger, humide, sec, chaud, froid au supreme degré, est-il si contraire à la *respiration* & à la prolongation de la vie, ainsi que l'air qui est trop comprimé ou raréfié, & enfin celui qui est emprisonné dans un petit espace sans y être assez souvent renouvellé. Boerhaave, *Instit.*

Prognostics d'une respiration bonne ou mauvaise.

Personne ne nie, à ce que je crois, qu'une *respiration* libre, naturelle & réguliere, ne soit un des signes les plus certains de guérison. Hippocrate dit dans son Livre *des Prognostics*, « que la liberté de la *respiration* annon- « ce sensiblement la guérison dans toutes les maladies « aiguës, dont la crise arrive dans l'espace de quaran- « te jours. » Ce n'étoit pas sans raison qu'Hippocrate s'exprimoit ainsi sur la *respiration*. Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'une *respiration* na- « turelle marque que la poitrine, le cœur, les pou- « mons, le diaphragme, la pleure, en un mot toutes « les parties qui contribuent à cette action sont en bon « état; car il est impossible que quelques-uns des orga- « nes qui servent à la *respiration* soient offensés, & que « la *respiration* soit en même tems libre & naturelle. » C'est donc avec raison que le même Auteur regarde, *Lib. I. de Crisibus*, la bonne *respiration* comme un des signes les plus favorables. Deux autres symptomes qu'il ne faut pas négliger par le rapport qu'ils ont avec la *respiration*, c'est le pouls & la disposition du malade par rapport aux alimens. Ces trois signes concourant en même tems, c'est-à-dire, la *respiration* étant réguliere & naturelle, le malade bien disposé, par rapport aux alimens & aux boissons, & le pouls suffisamment fort, il y a tout lieu d'espérer que la terminaison de la maladie sera heureuse. Cette observation est de Galien, *in III. Epidem.* Il est arrivé fréquemment que des malades qu'on regardoit comme moribonds, ont recouvré la santé, qui ne leur étoit promise que par le concours des trois symptomes dont nous venons de parler. La *respiration* réguliere dans toutes les maladies aiguës est d'un heureux augure. Si elle n'est point réguliere, elle annonce quelque indisposition dans un des organes qui servent à la *respiration*, & elle est de mauvais augure. Ce dernier signe n'est cependant pas suffisant par lui-même pour faire prognostiquer une terminaison fâcheuse, il faut qu'il soit accompagné d'autres.

Alors il est de très-mauvais augure, surtout lorsqu'il y a en même tems aversion pour les alimens, sécheresse de la langue sans soif, excrémens mauvais, & pouls foible & bas. Lorsque tous ces symptomes concourent, le Medecin peut annoncer la mort. Quoique la *respiration* irréguliere ne soit pas toujours un signe mortel dans les maladies aiguës, c'est toujours un très-mauvais signe; & le danger qu'elle annonce augmente, selon qu'il y en a un plus grand nombre d'autres mauvais qui concourent avec elle.

Hippocrate parle, *II. Aphor.* 50. de la mauvaise *respiration* dans les termes suivans.

« La difficulté de respirer, accompagnée de délire, est « mortelle dans une fievre ardente. »

Si l'on demande quelles sont les *respirations* mauvaises, je répons que ce sont la *respiration* grande & rare, la petite & fréquente, qu'Hippocrate appelle ordinairement dans les moribonds βραχύπνους, *brachypnus*. Voy. *Brachypnœa*; la *respiration* petite, légere, foible & diminuée. Toutes les *respirations* accompagnées de bruit dans la poitrine, comme si le malade étoit suffoqué & se noyoit, la *respiration* obscure, la *respiration* accompagnée de ronflemens & la *respiration* interrompue, sont toutes mauvaises. Hippocrate parle de ces *respirations*, *XI. Aphor.* 69. « Dans les fievres, dit-il, « la *respiration* bruyante & embarrassée, (τὸ πνεῦμα « προσκόπτον, voyez *Pneuma*,) est un mauvais signe, « car elle annonce une convulsion. » Galien commentant cet endroit entend par une *respiration* bruyante & embarrassée dans son passage, celle qui est interrompue dans le milieu & comme coupée. La *respiration* sanglotante (κλαυθμώδεες ἀναπνοαὶ,) est très-mauvaise, ainsi que nous l'apprend Hippocrate, *VI. Aphor.* 554. Mais la pire de toutes, & celle qu'on observe dans les moribonds, est froide; cette *respiration* sort sans chaleur par la bouche & par les narines. Après celle-là, ce sont celles dont il est fait mention *Coac.* 260. sous les noms de *respirations* étendue, pressée & obscure, ἐκτεῖνον, καὶ κατεπεῖγον, καὶ ἀμορὸν; elles sont très-mauvaises & marquent que la mort est prochaine. Il faut entendre par la premiere une *respiration* haute ou apparente, voyez *Pneuma*, dans laquelle la poitrine & quelquefois les épaules sont distendues, & les ailes des narines mises en mouvement, quoique la quantité d'air expiré soit si petite qu'à peine est-elle sensible. Il arrive même alors que la *respiration* est très-prompte & très-fréquente; ce qu'il faut attribuer à l'action de la chaleur, qui modifie la *respiration* de façon que les épithetes d'obscur & de pressé lui conviennent. Telles sont les différentes especes de *respirations* mauvaises.

Nous allons passer aux différens prognostics qu'on peut tirer de chacune d'elles.

Quoique la *respiration* grande & prompte indique une surabondance dans le corps, d'excrémens fuligineux, selon Galien, *de Difficult. resp. Lib. I. cap.* 20. cependant elle marque que la faculté de respirer est saine & entiere, & qu'aucun des organes qui servent à la *respiration* n'est offensé; car la grandeur ou la plénitude, & la promptitude de la *respiration*, sont quelquefois des effets nécessaires, lorsque l'action des organes est prompte, & que la faculté qui les meut est entiere & saine. La *respiration* grande ou pleine, & en même-tems lente ou longue, ou qui se fait à de longs intervalles, annonce le délire. La *respiration* petite & prompte indique un amas d'excrémens fuligineux ou de la douleur dans quelques-unes des parties qui se meuvent dans la *respiration*, ou comme Hippocrate le remarque dans ses *Prognostics*, une inflammation des parties situées au-dessus du diaphragme. La *respiration* petite, lente & où il n'y a point d'amas d'excrémens fuligineux, indique, ainsi que Galien l'observe dans son Commentaire sur le cas de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. de la douleur dans quelques-unes des parties qui servent à la *respiration*, ou une inflammation dans une partie circonvoisine. Ces deux dernieres especes de *respiration* seront plus à craindre que les deux premieres, lorsqu'elles seront accompagnées de symptomes fâcheux; car alors il y aura affoiblissement dans la faculté, ou du moins douleur dans quelqu'une des parties motrices de la poitrine. Ajoutons qu'une *respiration* grande & prompte est un signe de grande chaleur, & de surabondance d'excrémens fuligineux, accompagné de force & de disposition saine dans la faculté. La *respiration* grande & lente vaut mieux que la précédente; car elle approche plus de l'etat sain, & marque qu'il n'y a ni trop de chaleur, ni d'excrémens fuligineux, & que d'ailleurs la faculté est saine. Telles sont les qualités de la *respiration* auxquelles le Medecin doit avoir égard, & qu'il doit combiner avec les autres signes, pour former un bon prognostic.

Nous allons maintenant parler des *reſpirations* grande & preſſée, & des *reſpirations* grande & rare ; car leur connoiſſance aidera beaucoup à prognoſtiquer ſûrement la terminaiſon d'une maladie.

La *reſpiration* eſt grande & denſe en même tems, lorſqu'elle eſt grande & pleine, & lorſque l'expiration qui ſe fait par la bouche & par les narines, eſt ardente. Elle eſt cauſée, ainſi qu'Hippocrate nous l'apprend dans les Prognoſtics, par une douleur ou une inflammation qui affecte quelques-uns des organes deſtinés à la *reſpiration*, ou une partie de la poitrine, comme le cœur, le diaphragme, les poumons, la pleure ou les muſcles de la poitrine. Si la douleur ou l'inflammation dans ces parties provient du défaut de dilatation, la *reſpiration* ſera néceſſairement denſe. Cependant ce ſymptome marquant la vigueur de la faculté, doit faire eſpérer la guériſon. La *reſpiration* grande & rare (ἀραιὸν, c'eſt-à-dire, dans laquelle l'inſpiration eſt longue, en oppoſition à πυκνὸν, c'eſt-à-dire, dans laquelle l'inſpiration eſt courte,) annonce le délire dans les fievres aiguës, ſelon les prognoſtics d'Hippocrate. Mais que ſignifie une grande *reſpiration* ? Eſt-ce celle dans laquelle la dilatation de la poitrine eſt grande ? Point du tout ; car la dilatation de la poitrine eſt fort grande, & l'inſpiration très-petite dans ceux qui ſont attaqués de tumeurs aux organes de la *reſpiration*, ou qui ont ces organes fort étroits, ſans qu'il y ait de chaleur inflammatoire. La *reſpiration* n'eſt grande que relativement à la quantité d'air inſpiré, & de particules fuligineuſes expirées. Du moins il paroît que c'eſt là le ſens d'Hippocrate, & qu'il faut entendre ſon μέγα δ' ἀναπνεόμενον πνεῦμα, relativement à la quantité d'air tant inſpiré qu'expiré, & non à la dilatation de la poitrine. Nous ajouterons pour confirmer cette opinion, que ce qu'il appelle entre les différentes *reſpirations*, une *reſpiration* hante & apparente, eſt une *reſpiration* petite & foible, quoiqu'accompagnée d'une très-grande dilatation de la poitrine, ainſi qu'il paroît par ce qu'en dit Galien.

Mais pourquoi la *reſpiration* grande & rare annonce-t'elle le délire ? Conſultez Galien, *Lib. II. de Difficult. reſp.* vous y verrez la vérité de cette obſervation démontrée fort au long. Il ne s'enſuit pas cependant que la *reſpiration* ſoit telle dans tous les délires ; car le délire peut être accompagné d'étroiteſſe dans la poitrine, de douleur, & de manque de force dans les organes : or dans tous ces cas la *reſpiration* ſera petite & rare. Mais tous ceux qui ont la *reſpiration* grande & rare ſont certainement menacés de délire, ainſi qu'Hippocrate l'a remarqué particulierement de Philiſcus, de Silene, de la femme de Dromeade & d'autres. Quant aux prognoſtics que l'on peut tirer de cette eſpece de *reſpiration*, ils ſont toujours fort importans, parce que le délire eſt toujours dangereux, quoiqu'il ne ſoit mortel, que quand il eſt accompagné de ſymptomes dangereux, comme dans les cas de Philiſcus, de Silene, de la femme de Dromeade & du jeune phrénétique de Melibée. Hippocrate dit de Philiſcus, *I. Epid. Ægr.* 1. que ſa *reſpiration* étoit toujours ὥσπερ ἀνακαλεύμενῳ ἀραιὸν, μέγα, c'eſt-à-dire, « comme retirée en-dedans, « rare & grande ; » voyez *Pneuma* ; que ſa rate formoit comme une tumeur ronde ; qu'il étoit dans des ſueurs froides continuelles, & qu'il avoit des redoublemens tous les jours pairs. D'où l'on voit que les ſueurs froides ſeront un ſymptome mortel, lorſqu'elles accompagneront la mauvaiſe *reſpiration*. Silene, *Ægr.* 2. eut depuis le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin, la *reſpiration* grande & rare, accompagnée d'une palpitation continuelle de l'hypocondre, dont il mourut enfin. Dans le commencement ſes urines étoient noires, elles dépoſoient un ſédiment de la même couleur, il étoit en délire & ſes ſelles étoient onctueuſes. Le ſixieme jour il ſua un peu aux parties qui ſont au-deſſus du cœur : mais les extrémités de ſon corps étoient froides & livides ; il ſe joignoit à cela d'autres ſymptomes plus que ſuffiſans, avec la *reſpiration* grande & rare, pour faire prognoſtiquer, non le délire ſeulement, mais la terminaiſon fatale de la maladie. Nous liſons *Ægr.* 11. de la femme de Dromeade, que le matin du ſixieme jour elle fut attaquée d'un friſſon, qui fut promptement ſuivi d'une chaleur générale, d'une ſueur qui couvrit tout ſon corps, de la froideur des extrémités & d'une *reſpiration* grande & rare, à laquelle ſuccéderent des convulſions qui commencerent à la tête & qui l'emporterent. Le jeune homme de Melibée, *III. Epid. Ægr. ult.* avoit la *reſpiration* grande & rare ; l'inſpiration & l'expiration laiſſoient entre elles de longs intervalles ; il avoit quelque tenſion à l'hypocondre ; cette partie étoit d'une figure oblongue ; il étoit tourmenté continuellement d'une palpitation de cœur, & ſes urines reſſembloient à de l'huile.

Galien entend, *Comm. III. in III. Epid.* avec Hippocrate, par une *reſpiration* petite, une *reſpiration* foible ; diminuée, (λεπτὸν καὶ μινυθῶδες) & même obſcure ; parce qu'on s'apperçoit à peine que le malade reſpire. Cette *reſpiration* eſt toujours mauvaiſe, parce qu'elle provient de la foibleſſe ou du défaut de la chaleur naturelle. Si elle eſt en même tems fréquente, elle indique, ſelon Galien, de l'inflammation dans quelques-unes des parties qui ſont au-deſſus du diaphragme. L'Auteur des *Prénotions de Cos* dit que la *reſpiration* fréquente & petite, marque de la douleur & de l'inflammation dans les parties principales. Cette *reſpiration* eſt de très-mauvais augure dans les maladies aiguës, & de plus mauvais encore ſi elle ſuccede à une *reſpiration* grande ; car elle indique ou que la nature défaillit, ainſi que nous l'avons remarqué ci-deſſus, ou que quelque partie principale eſt affectée de douleur ou d'inflammation, ou de l'une ou de l'autre : cependant on ne peut tirer aucun prognoſtic certain de cette *reſpiration*, ſi l'on n'eſt dirigé par d'autres ſignes concomitans ; car on a vu un grand nombre de malades dont la *reſpiration* étoit petite & fréquente, revenir de maladies aiguës. Mais ſi d'autres ſignes fâcheux l'accompagnent, il y a tout lieu d'appréhender que l'événement ne ſoit fatal, ſurtout ſi de fréquente elle devient petite, comme on le remarque dans le dernier degré de la conſomption. La *reſpiration* fréquente ou prompte, & petite en même tems, eſt mortelle, s'il y a d'autres ſymptomes fâcheux, comme dans le cas de la ſueur de Temeneus, *IV. Epid. T.* 28. en qui l'on remarqua cette *reſpiration* le ſixieme jour, & qui mourut peu de tems après.

La *reſpiration* petite & rare en même-tems, ou non-fréquente ; eſt peut-être la pire de toutes ; car elle indique que la nature eſt opprimée & épuiſée à un point, qu'elle ne peut plus réſiſter à la maladie : c'eſt par cette raiſon que les Medecins l'ont aſſez bien nommée *reſpiration* froide, parce qu'elle indique l'extinction de la chaleur naturelle, ou le dernier degré du froid. Voyez Galien, *Com.* 3. *in III. Epid.* « Il y a, dit-il « dans cet endroit, une eſpece de *reſpiration* petite & « rare, ou non fréquente, qui, quand elle eſt froide, « marque la deſtruction de la faculté vitale. » Hippocrate en dit autant dans ſes *Prognoſtics*. L'expiration froide par les narines y eſt donnée comme un ſymptome mortel. Voyez les cas de Pythion moribond, *III. Epid.* 3. *Ægr. Sect.* 3. & d'autres qu'on trouve dans le même Auteur.

Après avoir parlé des différentes *reſpirations*, & avoir marqué les prognoſtics qu'on pouvoit en tirer, nous allons examiner en particulier celles des moribonds ; telles ſont la *reſpiration* froide, la *reſpiration* haute ou apparente, celle qui eſt accompagnée de ronflement & de bruit, la ſanglotante & l'interrompue.

Hippocrate dit de la *reſpiration* froide, qui eſt la plus funeſte de toutes, & qu'on ne remarque jamais qu'à ceux qui ſont ſur le point de mourir, *VI. Epid. Sect.* 4. *cap.* 27. « qu'il faut mettre entre les ſignes d'une mort

« prochaine, une vapeur chaude qui s'exhale par la « peau & par les narines, lorsqu'elle a été précédée « d'une expiration froide par les narines. »

Galien s'est exprimé là-dessus d'une maniere plus circonstanciée :

« Un des symptomes de mort des plus certains, dit-il, « est une vapeur chaude qui s'exhale par la peau, après « une expiration froide : mais cette expiration chaude « par la peau & par les narines, n'indique pas la mort « dans toutes sortes de maladies ; car, ajoute-t'il un « peu plus bas, elle ne se fait que dans ceux qui sont « sur le point de mourir d'une fievre très-ardente, qui « ayant brûlé la substance même du cœur, se termine « par le refroidissement de ce viscere : alors la faculté « vitale cessant d'agir avec le cœur, on meurt. Il se fait « quelquefois une sueur, comme quand le corps est « plein d'humeurs : mais si la chaleur d'une fievre vio« lente a épuisé les humeurs & desséché le corps, au « lieu de cette sueur, c'est une vapeur chaude qui « s'exhale & qui se manifeste sensiblement au toucher. » C'est pourquoi, l'Auteur des *Coac.* 160. prononce, « que la *respiration* fiévreuse & fuligineuse indique la « mort, quoique moins certainement que la *respira« tion* froide. Les Medecins regardent donc comme « des avant-coureurs de la mort, les trois symptomes « suivans, surtout dans les fievres, la chaleur de la fie« vre même, la rareté & la froideur de la *respiration*, « & la chaleur d'une vapeur qui s'exhale par la peau, « & qu'on appelle quelquefois sueur ou humidité. »

La *respiration* obscure, celle qu'on apperçoit à peine, est moins funeste que la *respiration* froide. On dit que la *respiration* est obscure, lorsque l'expiration se fait à peine, soit par la bouche, soit par les narines. Ainsi la *respiration* pourra être très-obscure, sans toutefois qu'on s'y trompe, lorsque la poitrine, les ailes & les lobes des narines seront mues. Les Medecins lui donnent même alors le nom de haute ou apparente ; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit fort obscure, parce que la quantité d'air expiré est fort petite. Il est dit de cette *respiration*, *Coac.* 260. une *respiration* très-mauvaise, & qui marque que la mort n'est pas loin, c'est la *respiration* étendue, urgente & obscure.

Nous allons passer maintenant à la *respiration* accompagnée de ronflement ou de bruit.

La *respiration* accompagnée de ronflement, cause dans le gosier une espece d'ébullition ou de bruit, semblable à celui que font certaines personnes en dormant. Les Latins nomment ce bruit, *strepitus*, *sonus* & *ebullitio* ; & Hippocrate l'appelle ῥέγχος, *rhencos*, ῥέγξις, *rhenxis*, & quelquefois κέρχνος, *cerchnos*. On entend ordinairement dans ceux qui sont attaqués de maladies aiguës, ce bruit ou ronflement, un jour auparavant leur mort, ou un peu plutôt ; & il marque une extinction de la faculté, qui n'est plus en état de chasser les parties excrémentitielles, de la gorge. Ce ronflement est causé dans ceux qui sont attaqués de quelques maladies de poitrine, comme de pleurésie ou de péripneumonie, par le resserrement des parties, ou par la rétention des crachats, accompagnés d'une *respiration* petite, & quelquefois d'orthopnée, ou d'une *respiration* excessivement embarrassée. Ce bruit s'entend dans presque tous les moribonds, peu auparavant leur mort, mais surtout dans ceux qui meurent de pleurésie, de péripneumonie, & de suppuration du poumon. La *respiration* est accompagnée de ronflement dans toutes ces maladies ; c'est pourquoi nous la regardons comme un signe mortel. Cependant il faut bien remarquer quel est le période de la maladie dans lequel ce ronflement commence ; si c'est avec la maladie même, ou si elle est sur son déclin. Car il ne sera funeste que quand il aura été précédé de quelques autres symptomes mortels, comme dans la pleurésie du fils d'Antiphanes, *VII. Epid.* 28. & dans celle de Menon, 47. dont Hippocrate dit, « que le seizieme jour, sa *respiration* fut accompagnée « de ronflement ; qu'il eut une sueur aux environs du « cou & du front, mais qui ne s'étendit presque jamais « jusqu'à la poitrine ; que son front & ses extrémités « étoient continuellement dans un degré modéré de « froid ; que les veines des environs de ses tempes « étoient dans une palpitation continuelle, & qu'il fut « attaqué quelque tems avant la mort d'un coma, qui « dura un jour & une nuit. »

La *respiration*, accompagnée de ronflement, est donc ordinairement dans les maladies aiguës un signe fatal ; & le danger qu'elle annonce augmente encore, si elle est précédée ou accompagnée de quelques autres signes fâcheux, comme dans le cas de Menon, dont nous avons fait mention ci-dessus, qui avoit de plus des sueurs aux environs du cou & du front ; sueurs qu'Hippocrate regarde en ses *Prognostics* comme mortelles dans les maladies aiguës, & dont les extrémités étoient froides ; autres symptomes très-dangereux. Mais dans la pleurésie, la péripneumonie, & la fievre appellée catarrheuse, parce qu'elle est accompagnée ou précédée d'un catarrhe, le ronflement provient quelquefois de la grande quantité des particules excrémentitielles, ou de la surabondance de la matiere du catarrhe qui tombe dans la gorge & sur la poitrine. Alors ce symptome n'est pas plus dangereux que dans l'asthme ou l'opthopnée, dont les malades guérissent par l'excrétion ou la résolution de l'humeur. Le ronflement mortel se distingue de tout autre, en ce que non-seulement il commence avec la maladie, mais en ce qu'il s'accroît avec elle, & va toujours en augmentant. Alors c'est un signe de mort très-certain, & qui est toujours accompagné d'autres. Le ronflement qui commence avec la maladie, ou peu tems après que la maladie a commencé, & qui cesse, lorsqu'il s'est fait une évacuation abondante d'humeurs par la toux, ou lorsqu'elles ont été desséchées par la chaleur de la fievre, est beaucoup moins dangereux, en ce que ces humeurs en étoient la cause, & qu'il cesse par une raison connue. Un ronflement qui commence avec une maladie, & qui s'accroît tous les jours, est nécessairement fatal, quand bien même la maladie n'auroit pas d'autre cause qu'un catarrhe abondant, parce qu'il y a lieu de conjecturer que la nature est tellement opprimée par le poids des humeurs, que les excrétions nécessaires ne se font plus, & qu'il y a danger de suffocation. Tel étoit l'état des choses dans la femme de Polémarque, *V. Epid.* 62. Hippocrate dit, « qu'il lui « survint aux environs du cinquieme jour une tumeur « douloureuse au genou gauche ; qu'il parut se faire « quelque amas aux environs de la région du cœur ; « que sa *respiration* étoit semblable à celle de ceux qui « se noyent, & qui sont suffoqués par l'eau ; qu'on en« tendoit du bruit dans sa poitrine, & qu'elle mourut « le septieme jour. »

Le fils d'Antiphanes, *VII. Epid. T.* 28. qui étoit attaqué d'un empyeme, avoit aussi, lorsqu'il mourut, la *respiration* accompagnée de ronflement. Ajoutons à cela ce que nous lisons dans Hippocrate, *I. Prorrhet.* 25. « que la *respiration* apparente, (πρόχειρον, voyez *Pneu« ma*,) & semblable à celle d'une personne suffoquée, « est fatale dans l'aphonie, ou la perte de la voix. »

Ce que nous venons de dire sur la *respiration* accompagnée de ronflement ; que quelques-uns appellent *regmos* & *cerchnos*, suffit.

Considérons maintenant ce que c'est que la *respiration* haute & apparente, qu'on ne remarque jamais que dans les moribonds. Les uns appellent cette espece de *respiration* haute, les autres élevée, quelques-uns apparente ou évidente, (πρόχειρον, *promptum*, qu'on apperçoit

bien-tôt,) & d'antres grande, parce qu'elle cause au thorax un grand mouvemenr & une grande dilatarion. Galien dit, *Com. in I. Prorr.* « que ceux qui sont en cet « état, manquent d'air, & peuvent être regardés pro- « prement comme étranglés. » Le même Autenr ajoute, « qne c'est la coutume de désigner cette espece de » *respiration* par l'épithete φαινόμενον, *phenomenon*, ap- « parente. » Les malades dans cet étar semblenr mouvoir toutes leurs épaules en tirant leur haleine : or, ce mouvement s'apperçoit sensiblement, malgré les couvertures qu'ils ont sur eux; & la partie supérieure de lenr poirrine paroît élevée considérablement. Galien l'appelle aussi, μετέωρον, *meteoron*, élevée ; parce qu'alors le malade semble mouvoir les parties les plus hautes de sa poitrine.

Voici les raisons qu'il donne de ce mouvement :

« Il faut attribuer, dit-il, cette *respiration* à l'étroitesse « des organes, ou à quelque maladie logée à l'origine « des nerfs, qu'Hippocrate a regardé sensément com- « me rendant quelquefois la *respiration* grande ; il eut « parlé plus exactement, si au lieu de dire une *respira-* « *tion* grande, il eur dit une grande dilatation de la poi- « trine ; & il n'eut point jetté dans l'erreur plusieurs « Medecins qui ont donné à la *respiration* des malades « dans cet état l'épithete de grande, quoique certaine- « ment l'expiration soit fort petite. »

Nous ajouterons qu'Hippocrate & Galien n'entendent pas seulement par une *respiration* haute, celle que nous venons de décrire, mais celle encore dans laquelle les ailes des narines & les muscles circonvoisins des épaules, ont un mouvement sensible ; ce qui arrive dans les maladies aiguës où la foiblesse est extreme.

Voici comment Galien s'en exprime, *Comm. in III. Epid.* 24.

« Quand on parle des malades qui respirent par l'extré- « mité des narines, (ἄκρα τῇ ῥινὶ,) on entend, je crois, « ceux qui remuent dans la respiration les ailes des na- « rines ; car on voit assez fréquemment des malades en « qui ces parties se resserrent dans l'expiration, & se di- « latent dans l'inspiration. »

Ce symptome est ordinaire à ceux qui sont suffoqués dans l'esquinancie, dans la péripneumonie, dans la suppuration des poumons, de même qu'à ceux qui sont épuisés & extremement foibles ; & il est causé par une obstruction du passage de l'haleine ; & cette obstruction provient d'une inflammation de la trachée-artere ; ce qui contraint le malade d'avoir l'inspiration courte, d'employer à cette inspiration toutes les parties de la poitrine, & de se lever quelquefois lorsqu'il se sent suffoqué, pour attirer plus commodément l'air extérieur avec le reste de ses forces, & à l'aide de toute sa poitrine. Hippocrate a appellé cette *respiration* haute ou élevée, μετέωρον, parce qu'alors les malades tâchent de se dresser pour respirer. Ceux qui sont attaqués d'esqninancie, de péripneumonie & d'empyeme, ont ordinairement la *respiration* élevée, par la raison que nous en avons apportée ci-dessus.

Dans toutes les maladies aiguës où la suffocarion n'est point causée par l'étroitesse des organes, la *respiration* par l'extrémité des narines provient d'une autre cause, dont Galien parle de la maniere suivante, *de Diff. Resp. Lib. I. cap.* 23.

« Si quelqu'un cherche les vrais signes d'une indispo- « tion dans la faculté de respirer, ou dans quelque fa- « culté animale, en général, mais surtout dans les cas « où il y a refroidissement, il trouvera que ce sont le « mouvement des ailes des narines, l'action des mus- « cles circonvoisins des épaules, & l'affaissement pré- « cipité de la poitrine; car lorsque la faculté de respi- « rer a moins d'énergie qu'elle n'en doit avoir, elle est « secourue dans l'inspiration par les ailes des narines « qui se prêtent à l'attraction de l'air extérieur, à peu « près de la même maniere que nos levres qui se resser- « rent lorsque nous nous proposons d'attirer par l'inspi- « ration quelque chose dans norre bouche : mais dans « l'exspiration l'affaissement de la poitrine est subit, & « ne se fait point par degrés. »

Nous conclurrons de tout ce que nous avons dit, que ce qu'on appelle une *respiration* haute, quelle qu'en puisse être la cause, est toujours un signe mortel, en ce qu'il annonce l'étroitesse extreme des organes de la *respiration*, qui met la nature dans un danger éminent de suffocarion, ou la perte entiere des forces, & l'extinction des facultés naturelles ; ce qu'on n'observe jamais que dans les moribonds. Cette *respiration* est donc toujours précédée, accompagnée ou suivie de quelques symptomes mortels ; ce qui a fait dire à l'Auteur des *Coac.* 260. « que la *respiration* étendue, urgente & « obscure, est la pire de toutes, & marque que la mort « est prochaine. » Nous venons de dire, que quoique ce signe seul fût un préfage de mort certain, il étoit roujours accompagné d'autres signes mortels. Nous le démontrerons par ce qui arriva à la femme d'Olympiade, *VI. Epid.* 49.

« Ses yeux, dit Hippocrate, étoient tournés en-bas ; sa « *respiration* étoit haute, & se faisoit par les narines; « sa couleur étoit mauvaise ; elle eut un peu auparavant « que de mourir une sueur aux piés & aux jambes. »

Le même Auteur dit aussi, 52. d'Aristocrate moribond, « que sa *respiration* étoit haute vers le soir, qu'il eut « une petite sueur aux environs du front, que ses par- « ties extérieures étoient froides, & qu'il ne pouvoit « reposer. »

Nous ajouterons aux especes précédentes de *respiration* fatale, la *respiration* sanglorante (κλαυθμώδης) rare en même-tems & petite. « Dans les maladies aiguës ac- « compagnées de fievre, la *respiration* sanglotante est « mauvaise, dir Hippocrate, *6. Aph.* 54. » La *respiration* interrompue est moins dangereuse que la sanglotante, à moins que ce ne soit la même, ce que Galien paroît insinuer dans son Commentaire sur l'Aphorisme que nous venons de citer. « Lorsque les enfans crient, « dit-il, ils paroissent rirer leur haleine tout d'un trait, « s'arrêter ensuite, tenir cependant leur poitrine im- « mobile, & achever ensuite l'inspiration. Ce qui « pourroit être occasionné ou par la foiblesse de la fa- « culté, ou par l'indocilité des organes, ou par ces « deux causes en même-tems. La convulsion des mus- « cles de la poitrine peut produire le même effet. » Mais quelle que soit la cause de la *respiration* sanglotante, interrompue, elle est certainement dangereuse dans les maladies aiguës, & le danger dont elle menace est d'autant plus grand, que les forces du malade sont plus épuisées. Cette *respiration* est d'ailleurs foible & petite, & marque dans les fievres ardentes aiguës, de la dureté & de la convulsion, elle est mauvaise : il faut porter le même jugement des convulsions, qui ont la même cause, je veux dire, la sécheresse des parties nerveuses. Hippocrate dit, *Aph.* 67. de la *respiration* sanglotante, qu'elle est mauvaise, en ce qu'elle annonce des convulsions ; car les convulsions qui proviennent de sécheresse dans les maladies chaudes sont incurables, & par conséquent mortelles, dans les maladies aiguës. Mais si l'on veut former un prognostic juste sur la terminaison d'une maladie, en partant de ces convulsions : il faut avoir égard aux signes qui les ont précédées, accompagnées & suivies ; s'il n'y a point de signes mortels, il sera prudent de suspendre son jugement sur le sort du malade. Nous avons supposé avec Galien qu'Hippocrate parloit de la *respiration* sanglotante ou interrompue, dans l'*Aphorisme* 67. que nous

avons cité, & nous avons rendu le mot grec προσκόπτον, par interrompu, & supposé qu'interrompu & sanglotant, étoient la même chose. PROSPER ALPIN, *de Prœsag. Vit. & Mort. pag.* 252.

RESSELLA, terme obscur de Paracelse, qu'il n'explique qu'en nous disant, que le *ressella*, est ce qui éteint la chaleur, & l'*assa*, ce qui la produit.

RESTABOVIS, *arête-bœuf*. Voy. *Anonis*.

RESTINCTIO. Ruland dit que l'extinction des Chymistes est une opération par laquelle on éteint successivement des substances chaudes, dans quelques liqueurs qui les exaltent, & les conduisent à leur plus grande perfection.

RESTITUTIO, en Chirurgie, remplacement, ou reduction d'un os rompu & fracturé.

RESTAURATIO, ou *Analepsis*.

RESUMPTIVA, *restaurans*.

RESUSCITATIO, *révivification* en Chymie, c'est une opération, par laquelle on remet un corps déguisé, sous sa forme originelle & premiere.

RET

RETE-MIRABILE, *le réseau merveilleux*, c'est un amas de vaisseaux sanguins dans le cerveau. Voyez *Cerebrum*.

RETENTA, ce qui est ou doit être retenu dans le corps, en état de santé.

RETEPORA, nom de l'*eschara rondeletii*.

RETICULARIS ou RETIEORMIS, *réticulaire* ou *rétiforme*.

RETICULUM, le second venticule des animaux ruminans.

RETINA, *la rétine*, c'est une expansion des nerfs optiques, qui tapisse la surface intérieure de l'œil. Voyez *Oculus*.

La *rétine* est sujette à deux maladies. La premiere est une séparation de quelques parties de cette membrane d'avec la choroïde. Il se fait dans l'endroit de cette séparation une élévation ou un pli qui arrête les rayons de lumiere, & qui les empêche de parvenir à la partie de la choroïde qui est couverte par ce pli : cela forme une espece d'ombre que le malade rapporte dans l'air. La seconde maladie, est une attophie ou consomption de la *rétine*.

On peut regarder avec beaucoup de vraissemblance l'altération des vaisseaux sanguins de la *rétine* qui deviennent variqueux, comme la cause de la premiere de ces maladies; car on conçoit aisément que la dilatation de ces vaisseaux séparera la *rétine* de la choroïde, dans l'endroit qui correspond à ces vaisseaux dilatés. J'ai toujours vû cette maladie précédée de froid pris à la tête, après quelqu'exercice violent, ou quelqu'occupation qui avoit mis le sang dans une agitation violente: d'où j'ai conclu que les pores de la peau ayant été obstrués, la perspiration avoit été troublée; qu'il étoit resté une partie des humeurs raréfiées dans les vaisseaux sanguins distribués sur la surface de la *rétine*, & que leur tissu délicat avoit été offensé par cet engorgement, de la maniere que nous avons dit ci-dessus. Les symptomes de cette maladie, sont de certaines apparences dans l'air plus ou moins éloignées de l'œil du malade, comme des ombres de figures différentes, & de la grandeur & de la forme de la partie de la *rétine* qui est séparée.

Quant au prognostic, il n'y a pas d'apparence que le malade en perde la vûe; il en sera seulement incommodé: comme ces signes sont les mêmes que ceux de la cataracte, il est aisé de prendre l'une pour l'autre. Il y a cependant entre elles cette différence; c'est que dans la cataracte la vûe se raccourcit & s'affoiblit tous les jours; au lieu que dans la maladie dont il s'agit, elle a toujours la même vivacité & la même étendue.

Quoiqu'on n'en guérisse point radicalement, & que les personnes qui en sont attaquées voyent toute leur vie des ombres dans l'air; cependant on peut parvenir à en diminuer le nombre, l'épaisseur & l'étendue. Pour cet effet, on ordonnera des bouillons d'écrevisses, des purgations réitérées, de l'euphraise prise le matin en guise de thé, de la poudre de viperes, des cloportes avec de l'euphraise.

Dans l'atrophie de la *rétine*, comme les rayons de lumiere ne sont plus alors suffisamment modifiés par cette membrane, ils font sur la choroïde une impression trop vive & qui lui nuit. Alors la vision se fait confusément; les malades voyent assez bien du premier coup d'œil: mais s'ils continuent de lire; par exemple, ou de fixer leurs yeux sur quelqu'objet brillant; leur tête se fatigue, leur vûe se trouble, & ils sont contraints de fermer les yeux; ils ne tardent pas à les r'ouvrir, & à voir fort distinctement; mais peu de tems.

Les Brodeurs, les Tapissiers, les Faiseurs de bas & les Cordonniers sont sujets à cette maladie; les premiers, parce que l'éclat de l'or, de l'argent & des autres couleurs, fait une impression trop vive sur leurs yeux; & les derniers, parce qu'ils se la fatiguent beaucoup, par l'attention continuelle où ils sont pour passer la soie dans les trous de leur haleine. Ces métiers fatiguent considérablement la vue; ceux qui les ont 'ptis sont obligés de les quitter de bonne heure, & c'est peut-être par cette raison, qu'ils ne travaillent que quelques jours de la semaine.

Il y en a d'autres qui ne sont point occupés aux ouvrages pénibles dont nous venons de parler, & qui toutesfois ne peuvent faire usage de leurs yeux pendant une heure, sans que leut tête s'en ressente.

J'avertis ceux-ci, qu'il n'y a point de remede à leur indisposition. Ils n'ont rien de mieux à faire que de se reposer, & de fatiguer peu leurs yeux. Je conseille à tous ceux qui s'occupent d'ouvrages délicats & brillans, d'user de lunettes vertes, s'ils veulent continuer long-tems.

RETINACULUM, instrument de Chirurgie dont on se sert dans la castration, & dans l'hernie, pour empêcher les intestins de tomber dans le scrotum.

RETORTA, *rétorte*, vaisseau Chymique à ventre large, & à cou recourbé, assez semblable à une corne, c'est pourquoi les François l'appellent *Cornue*.

RETRACTIO ou *Antipasis*.

RETRAHENS AURICULAM, nom d'un muscle qu'on appelle aussi *Triceps auris*, parce qu'il a quelque fois trois chefs. M. Duverney dit qu'il est composé de cinq ou six fibres charnues, qui tirent leur origine de la partie supérieure & antérieure de l'apophyse mastoïde, descendent obliquement, & s'inserent dans le milieu de la conque. COWPER.

RETRANSMUTATIO, *seconde transformation*. Paracelse entend par *retransmutation*, la maniere de rendre fluide derechef, une substance qui l'étoit originairement, mais qui est solide, lorsqu'on propose de la retransformer.

RETRIMENTUM, excrément ou récrément de métaux ou de quelqu'autre substance.

RETROCESSIO ou *Epanacesis*.

REV

REVERBERATIO, *réverbération* ou calcination d'un corps au feu de reverbere.

REVERBERATORIUM ou REVERBERIUM, *reverbere*. Voy. *Ignis*.

REVERSIO, *rechute*.

REVIVIFICATIO ou RESSUSCITATIO, en Chymie *révivification*.

REVIVISCENTIA, ou *Revivificatio*.

REVOCATIO ou *Epanaclesis*.

REVULSIO, *Révulsion*. Voy. *Inflammatio* & *Phlebotomia*.

REX

REX, *Roi*. On attribue à des Rois & à des Héros l'invention de plusieurs parties de la Medecine, dans laquelle on dit qu'anciennement ils excelloient. Je ne sai point à quel titre ce mot entre dans un Dictionnaire de Medecine; à moins qu'on regarde le toucher des Rois comme un remede; comme a fait le célebre Wiseman.

RHA

RHA. Voyez *Centaurium*.

RHABARBARUM, Offic. J. B. 11. 989. 1095. Ger. 316. Ogilb. Chin. 1. 212. *Rhabarbarum officinarum*, C. B. P. 116. *Rhabarbarum genuinum officinarum*, Park. Theat. 156. *Rhabarbarum siccatum*, Ger. Emac. 393. *Rhabarbarum lanuginosum, sive lapathum Chinense longifolium*, Munt. Herb. Brit. 196. Raii Hist. 1077. *Rhabarbarum sive Rheum officinarum*, Geoff. Tract. 296. *Rhubarbe vraie.*

Nous ne connoissons pas bien de quelle plante la *rhubarbe* est la racine; c'est vraissemblablement celle qu'Herman appelle *Lapathum Sinense*, on nous l'apporte de la Chine; mais Muntingius prétend dans son Livre, *de Vera herba Britannica*, qu'il y en a en Hollande.

C'est un des meilleurs & des plus doux cathartiques qu'il y ait dans toute la matiere médicale: elle opere très-bien sur la bile & sur tous les visceres de l'abdomen, & en même-tems fortifie les fibres nerveuses; ce qui la rend très-propre pour les estomacs & les intestins foibles. On la donne en substance depuis douze grains jusqu'à une demi-dragme; & en infusion depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme & demie: prise en petite dose, c'est un excellent altérant. Elle purge la bile très-parfaitement & a plus de force qu'aucun autre purgatif, pour dégager les obstructions du foie. Il est avéré par des expériences certaines qu'elle évacue la bile préférablement à tout autre fluide. Aussi est-ce la panacée des enfans; attendu qu'elle fortifie l'estomac & en emporte toutes les matieres étrangeres qui y séjournent. C'est un fort bon remede pour les vers; & on la donne en tisane, qu'on appelle eau de *rhubarbe*, aux enfans qui sont sujets à des maladies chroniques. L'usage de la *rhubarbe* est néantmoins dangereux quand il y a suspicion d'inflammation aux reins ou à la vessie, parce qu'elle échauffe considérablement; c'est pourquoi elle ne convient pas non plus dans les hémorrhagies. Elle est bonne pour le dévoyement, parce qu'elle purge & fortifie tout à la fois. Dans les cachexies on en doit donner pendant long-tems, mais en petite quantité. Geoffroy.

Il y a de deux sortes de *rhubarbe*, l'orientale qui nous vient de la Chine, qui est pesante, qui a des veines rouges, & de couleur d'or, qui est d'une couleur jaune, amere, astringente, d'une odeur agréable; qui quand elle est humectée, teint la main d'une couleur de safran, & dont on vante beaucoup les vertus. L'autre espece vient de Russie, elle est pesante, d'un jaune plus foncé, & moins estimée que la premiere.

La *rhubarbe* purge doucement la bile jaune & le phlegme visqueux & tartareux qui embarrasse l'estomac & les premieres voies; c'est un spécique dans les maladies du foie; elle guérit la jaunisse, & comme elle est astringente, on la préfere à tout autre remede, dans les maladies qui proviennent de relâchement, comme la diarrhée, la dyssenterie & autres.

Dioscoride & Galien n'ont point connu cette racine; ceux donc qui confondent le *rha*, ou *rheum* des Anciens avec notre *rhubarbe*, se trompent grossierement. Le rheum de Dioscoride est moins purgatif, & n'a point les caracteres de la vraie *rhubarbe*, qui est une substance compacte, pesante, seche, amere au gout, piquante à l'odorat, rougeâtre au dehors, d'un rouge léger tirant sur le jaune au dedans, traversée de veines d'une couleur foncée, & teignant d'une couleur de safran, lorsqu'on la fait macérer, ou qu'on l'a mâchée. Le rapontic au contraire, est une substance mince, légere, & qui n'a point l'odeur agréable de la *rhubarbe*. Dale, d'après *le Brun*.

La décoction de ses feuilles purge doucement, résiste au scorbut, & fortifie les parties solides. Quelques anciens Praticiens prétendent que c'est le seul cathartique dont on doive faire usage, & j'en connois un de quatre-vingt ans, qui assure que c'est de tous les remedes le seul qui ne l'ait point trompé. Il y en a qui la croyent propre à corriger la bile dépravée, & à faire cesser les maladies chroniques qui en proviennent. Les élémens de sa racine sont subtils, pénétrent entre les particules les plus fluides du sang, & lui donnent la couleur du safran. Si l'on en prend dix grains le matin, les urines que l'on rendra, auront l'odeur & la couleur du safran; ce qui prouve que la couleur qu'elle communique est fort ténace. Elle est par la même raison très-bonne pour débarrasser le sang de ses impuretés les plus déliées, pour emporter le sable & la gravelle des reins, & pour résoudre les matieres visqueuses, grumeuses, & pituiteuses. C'est un remede excellent dans toutes les extravasations & stagnations de sang: on dit qu'elle produit des effets prodigieux dans la pierre, la jaunisse, l'hydropisie, & les autres affections du foie, dont une bile dépravée est le principe. On la recommande dans les inflammations, la foiblesse d'estomac, & toutes les indispositions de cette partie, dans les convulsions, dans les maladies de la rate, du foie & des reins, dans celles de la vessie, & de la poitrine, dans les gonflemens des hypocondres, dans les affections de la matrice, & dans la sciatique, dans le crachement de sang accompagné de douleur, dans les hoquets, la dyssenterie, & la passion cœliaque; dans les cas où il s'agit de prévenir le retour des fievres, & contre la morsure des animaux vénéneux. Appliquée extérieurement avec du vinaigre, elles dissipe les marques livides des coups, & guérit la teigne. Sa racine est un fort bon remede pour les contusions; elle nettoye les premieres voies, fortifie les intestins après la purgation, & est un cathartique admirable pour les enfans dont les fibres sont trop lâches; donnée à la dose de deux scrupules, elle produit tous les bons effets qu'on lui a attribués dans la dyssenterie, la diarrhée, & toutes les maladies qui proviennent d'une matiere skirrheuse & cancéreuse. C'est le meilleur désobstruant que je connoisse dans les maladies hypocondriaques & scorbutiques invétérées; elle fortifie les visceres, & les fibres obstruées; alors sa dose est de dix grains tous les matins: ce qui suffit pour purger. La vertu de sa racine naît d'un mélange de sels subtils & acrimonieux, avec des particules mucilagineuses & terrestres, plus les particules salines & acrimonieuses sont dégagées des particules terreuses & mucilagineuses qui les enveloppent, plus elles sont actives & énergiques. Leur action pénetre quelquefois jusqu'à la vésicule du fiel & au foie, d'où il s'ensuit une double excrétion de bile. C'est par cette raison qu'on fait tant de cas de sa racine dans la jaunisse, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus. C'est son sel, & non sa racine, & ses particules oléagineuses, qui la rend carathique, ainsi qu'il paroît par la teinture qu'on en tire avec l'eau. Il est démontré par la Chymie, que l'eau ne résout jamais les substances résineuses & oléagineuses; & d'ailleurs la teinture qu'on en tire par l'esprit de vin, purge moins que celle qu'on obtient par l'eau; ajoutez à cela, qu'après le mélange, l'eau ne devient point laiteuse, ainsi qu'il arrive à toutes les teintures extraites de substances huileuses & résineuses. Nous observerons encore, qu'on peut noyer ses particules salines dans une si grande quantité de liquide, qu'il ne

leur restera plus de force. Le tems ôte à sa racine tonte son acrimonie, & toute sa vertu cathartique; il en est de même de son ébullition. Il y a des personnes que son odeur seule fait aller à la selle; elle est bienfaisante dans la gonorrhée, par la vertu qu'elle a de calmer l'ardeur des urines, de chasser le virus, & d'arrêter l'écoulement. On l'ordonne ordinairement en substance, depuis demi-dragme jusqu'à deux. La dose de son extrait, & celle de sa teinture, est d'une dragme. Sa racine grillée ou séchée est astringente & produit dans la dyssenterie les mêmes effets que la terre sigillée. Mêlée avec la muscade & le laudanum, c'est un excellent remede dans les flux de ventre immodérés, & dont l'astringence pénétrera partout. Pecblins en faisoit usage dans les hémorrhagies par le nez & dans d'autres cas semblables. Sa racine est quelquefois malfaisante dans le vertige, elle tue les vers & on la fait entrer dans un grand nombre de compositions officinales. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Alexandre de Tralles, selon le Docteur Freind, a été le premier Medecin qui ait parlé de *rhubarbe*, & il l'ordonnoit dans la foiblesse du foie & la dyssenterie: mais M. le Clerc prétend que les Arabes dans leurs traductions de Dioscoride & des autres Medecins Grecs, confondent cette racine avec le rhapontic, & attribuent les vertus que les anciens avoient observé dans ce dernier à ce que nous appellons proprement *rhubarbe*, comme on peut s'en convaincre en lisant la description qu'en donne Rhazes. Et je crois qu'Alexandre lui-même, quoiqu'il vécût dans un tems où l'on connoissoit bien la *rhubarbe*, est tombé dans la même méprise; car il n'en parle que comme d'un astringent, qui est la qualification que les Grecs donnoient au rhapontic, sans faire la plus légere mention de sa vertu purgative. Paul paroît être le premier qui ait fait mention de la faculté purgative du *rheum*, (car c'est ainsi qu'il l'appelle simplement) & nous enseigne comment on peut donner plus de force à certains médicamens laxatifs par l'addition de celui-ci. Et Prosper Alpin dit que quelques-uns ont observé que le rhapontic même purge quelquefois quoiqu'en moindre degré que la *rhubarbe*. Les Grecs modernes ont donné à cette racine le nom de *Barbaricum*, non pas du lieu où elle croît, mais de celui d'où on l'apporte; car on a appellé Barbarie la haute Ethiopie, comme Saumaise l'observe fort bien, parce qu'elle est située sur le golfe Barbarique, à présent golfe de Melinde, où il y avoit beaucoup de marchés très-fréquentés, & singulierement celui de Rhapta la Capitale de tout le pays. Ce Golfe à l'Orient communique avec l'Océan Indien: c'est pourquoi Actuarius, & après lui Myrepse, appellent cette plante Ῥῆον Ἰνδικόν. C'étoit sans doute par-là qu'on l'apportoit à Alexandrie; & ainsi elle a pu être connue de ces Medecins Grecs modernes. Je dois pourtant observer que Saumaise ne fait point mention que Myrepse ait parlé de *rhubarbe*: il cite seulement Paul, qui n'a point parlé expressément de la *rhubarbe*, mais seulement du *rha* qu'il décrit. Garcias ab Horto, Medecin du Vice-Roi d'Espagne, dit avoir appris aux Indes que toute la *rhubarbe* qu'on y porte aussi-bien qu'en Perse, croît à la Chine; qu'on en transporte par terre & par mer; mais que celle qu'on en apporte par terre à Ormuz en traversant la Tartarie, est la meilleure, parce qu'elle est sujette à se gâter sur mer. Freind, *Histoire de la Medecine.*

RHABDOIDES, ῥαβδοειδής, nom que l'on donne à la suture sagitale.

RHACHIA ou RECHIA, ῥαχία ou ῥηχία, fluxion ou surabondance d'humeurs. Galien, *Exegesis.*

RHACHIS, ῥάχις, l'épine du dos.

RHACHISAGRA, de ῥάχις, l'épine du dos, & de ἄγρα, proie; espece de goute fixée sur l'épine du dos.

RHACHITÆ ou RHACHIÆI, ῥαχῖται ou ῥαχιαῖοι, les muscles de l'épine du dos.

RHACOS, ῥάκος, de ῥήσσω, broyer ou déchirer; morceau de linge dont les Chirurgiens se servent pour panser des plaies.

RHACOSIS, ῥάκωσις, relâchement de la peau du scrotum sans qu'il y ait des corps contenus; indisposition qui le défigure.

Voici la maniere dont Leonidas traitoit cette maladie.

Il faisoit coucher le malade sur le dos; il coupoit la partie superflue de la peau, en la fixant sur une planche ou sur un morceau de cuir; ensuite il faisoit une suture. Antillus commençoit par faire trois ou quatre points de suture. Ensuite il enlevoit avec un scalpel ou avec des ciseaux toute la peau superflue qui étoit au-delà des points; il achevoit la suture & le traitement comme dans les autres blessures. Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 67.

RHÆBOS, RHÆBOIDES, ῥαιβός, ῥαιβοειδής, tortu ou courbé. Hippocrate.

RHAGADES, fentes ou crevasses.

RHAGADIÆ, abscès aux parties naturelles. Ruland; ou abscès au genou. Paracelse.

RHAGADIOLUS.

Voici ses caracteres.

Son calyce est composé de feuilles étroitement cannelées; lorsque la fleur est tombée il dégénere en gaines membraneuses, qui contiennent chacune une semence.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Rhagadiolus alter*, Cæsalp. 511. *Hieracium stellatum*, J. B. 2. 1014. Raii Meth. 31. *Intybus, sive endivia lutea, humilis, stellato semine*, M. H. 3. 53.
2. *Rhagadiolus lampsanæ foliis*, T. C. 36. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 92.

Cette plante a peut-être été ainsi nommée de *rhagades*, crevasses à l'anus, à la matrice & aux mains, qu'on dit qu'elle a la vertu de guérir. Gaspard Bauhin l'appelle *hieracium foliaturâ siliquosâ. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RHAGE, ῥαγή, fente ou crevasse.

RHAGES, ῥάγες, pépin de raisin. On entend encore par ce mot l'extrémité des doigts. Castelli.

RHAGIUM, nom d'un insecte venimeux dont Aëtius fait mention, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 18.

RHAGOIDES, épithete que l'on donne à la tunique uvée de l'œil.

RHAMMA, ῥάμμα, le même que *Acia*.

RHAMNOIDES.

Voici ses caracteres.

Il est ou paroît épineux comme le *rhamnus*. Sa fleur ne croît que sur la plante mâle. Elle est mâle, apétale, & ne porte qu'un petit nombre d'étamines qui partent d'un calyce à deux feuilles. Le fruit qui est sur la plante femelle est une baie qui ne contient qu'une seule semence rondelette.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Rhamnoides florifera, salicis foliis*, T. Cor. 53. *mas.*
2. *Rhamnoides fructifera, salicis foliis, baccis aureis*, T. Cor. 53. *Fœmina.*
3. *Rhamnoides fructifera, salicis foliis, baccis leviter flavescentibus*, Tourn. Corol. 53. Boerh. Ind. A. 2. 174. Raii Synop. 3. 445. *Oleaster Germanicus*, Offic. *Rhamnus secundus Clusii*, Ger. Emac. 1334. *Rhamnus primus Dioscoridis*

Dioscoridis Lobelio, sive littoralis, Park. Theat. 1006. *Rhamnus salicis folio angusto, fructu flavescente*, C. B. P. 477. Raii Hist. 2. 1592. *Rhamnus sive oleaster Germanicus*, J. B. 1. 33.

Cette plante croît dans les lieux sabloneux & maritimes; elle fleurit en Juin, & son fruit est mûr en Septembre. On fait avec ses baies un rob acide, qu'on recommande dans la dyssenterie. Dale.

RHAMNUS, *Nerprun.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est monopétale, en entonnoir, & tétrapétaloïdale ou pentapétaloïdale. Son pistil dégénere en une baie molle pleine de suc, & contenant quatre semences calleuses, convexes d'un côté & plattes de l'autre.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Rhamnus catharticus*, J. B. 1. 55. C. B. P. 478. Raii Hist. 2. 1625. Synop. 466. Tourn. Inst. 593. Boerh. Ind. A. 2. 212. *Rhamnus catharticus, spina cervina*, Offic. *Rhamnus solutivus, sive spina infectoria vulgaris*, Park. Theat. 243. *Spina cervina Gesneri & officinarum*, Volck. Flor. Nor. 368. *Cervi spina*, Rupp. Flor. Jen. 74. *Nerprun.*

C'est une espece de buisson dont les branches sont armées de longues épines roides, & couvertes de feuilles vertes & jaunâtres, à peu près de la grandeur de celles du prunier sauvage, mais plus finement découpées par les bords. Ses fleurs croissent plusieurs à côté les unes des autres; elles sont petites & jaunes; elles ont quatre feuilles; elles font place à de petites baies rondes & noires, qui rendent quand elles sont mûres un suc amer & purpurin, & qui contiennent trois ou quatre semences anguleuses. Il croît dans les bois & dans les haies. Il fleurit en Juin, & ses baies sont mûres sur la fin de Septembre.

Son suc purge assez vivement les humeurs aqueuses & séreuses; il est bienfaisant dans l'hydropisie, la goutte, la jaunisse, le scorbut, la gale & toutes les éruptions cutanées.

Le *nerprun* ne fournit d'autres préparations officinales que le *Sirupus è spinâ cervinâ*, ou le sirop de *nerprun*. Miller, *Bot. Off.*

Par l'analyse Chymique on tire des baies une grande quantité de phlegme & d'huile acide, un peu de sel fixe & de terre. Elles sont purgatives & fort bonnes pour emporter l'humeur séreuse dans les maladies chroniques. Cette plante procure aussi du soulagement dans la goute, la paralysie, la cachexie, la sciatique & le rhumatisme. Prenez une dragme ou une dragme & demie de ses baies saupoudrées & imprégnées de conserve de fleurs d'orange. On en fait bouillir quinze ou vingt baies dans du bouillon ordinaire, y ajoutant une demi-dragme de crême de tartre. Passez dans un linge & donnez-en au malade à boire. Quelques-uns y ajoutent deux dragmes de teinture d'acier, ou font bouillir une once de rouille de fer dans un noüet, pour les pâles-couleurs. L'usage le plus ordinaire des baies est d'en faire un sirop. La dose est depuis une once jusqu'à deux, & même jusqu'à trois, s'il est nécessaire. Mais il est à propos de manger un potage après l'avoir prise. Tournefort.

Les baies du *nerprun* ont trois couleurs qui se succedent les unes aux autres. Lorsqu'on les a cueillies, dans le tems de la moisson, & qu'on les a fait sécher & macérer dans de l'eau & de l'alun, après avoir été broyées, elles paroissent jaunes ou plutôt de couleur de safran. En Automne, lorsqu'elles sont mûres & noires, si on les cueille, qu'on les broye & qu'on les garde dans un vaisseau de verre, elles seront d'un beau verd ou d'un verd de printems. Si on les cueille aux environs de la S. Martin, tems auquel elles sont encore attachées à l'arbre, elles seront, à ce que dit Tragus, de couleur d'écarlate. Ray, *Hist. Plant.*

Syrupus de spinâ cervi:

Sirop de Nerprun.

Voici la maniere dont la Pharmacopée du College de Londres ordonne de faire ce sirop.

Prenez *du suc de baies de nerprun mûres, fraîches & cueillies au mois de Septembre, deux pintes.*

Laissez précipiter les feces, & mettez sur la liqueur limpide,

de canelle, &
de muscade, } *de chaque trois dragmes.*

Laissez-les digérer pendant un jour entier.

Pressez-les fortement ensuite, & ajoutez

une livre & demie de sucre blanc.

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un sirop.

Cette composition ne paroît que depuis peu dans les Pharmacopées. La coutume est d'enfermer les épices dans un petit sachet, & de suspendre ce sachet dans la liqueur tandis qu'elle se tourne en sirop.

La Pharmacopée d'Edimbonrg veut qu'on le prépare de la maniere suivante.

Prenez *du suc clarifié de baies de nerprun mûres, trois pintes;*
du sucre brun, quatre livres.

Mêlez le tout, & faites un sirop sur un feu modéré. Tandis qu'il se fait, ajoutez

une dragme d'huile distilée de cloux de girofle, imprégnée dans un peu de sucre.

Le correctif qu'on ajoute ici sous la forme d'une huile chymique, épargne la peine de broyer les épices ordonnées par la Pharmacopée de Londres, & tend au but principal de la prescription plus directement.

Sydenham remarque que le *sirop de nerprun* seul, évacue abondamment les eaux & n'évacue que cela, sans agiter le sang, ni rendre les urines fortement colorées, ainsi que font presque tous les autres purgatifs. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de causer une grande soif, pendant son opération. Si on l'ordonne à très-grande dose, à ceux que les purgatifs émeuvent difficilement, l'agitation qu'il causera ne sera pas fort grande, ni la quantité d'eau qu'il fera évacuer fort considérable.

Je me souviens, dit le même Auteur, d'avoir vu une femme âgée de vingt-six ans, affligée d'une hydropisie considérable, qui lui avoit excessivement fait enfler le ventre. Je lui fis prendre une once de sirop de *nerprun* avant le dîner, selon la coutume de ce tems-là, qui lui fit rendre une quantité incroyable d'eaux sans l'agiter ni la fatiguer. Encouragé par ce succès, j'en continuai l'usage tous les jours, à la même dose, en l'interrompant cependant un jour ou deux, quand la malade me paroissoit plus affoiblie que d'ordinaire. Par ce moyen l'écoulement des eaux cessa peu à peu, l'enflure du ventre diminua de jour à autre, & la malade recouvra la santé.

Comme j'étois jeune & sans expérience, je crus posséder un remede efficace pour la cure de quelque espece d'hydropisie que ce fût, mais je reconnus mon erreur au bout de quelques semaines; car ayant été appellé chez une autre femme à qui une fievre quarte invétérée avoit causé une hydropisie, je lui donnai ce sirop plusieurs fois de suite en augmentant peu à peu la dose; mais n'ayant pu venir à bout d'évacuer les eaux, l'enflure du ventre augmenta, & la malade me renvoya : mais s'étant adressé à un autre Medecin elle guérit à l'aide de remedes plus efficaces.

La dose ordinaire est d'une once ou d'une once & demie.

2. *Rhamnus, spinis oblongis, cortice albo Monspeliensium*, J. B. 2. 6. 31.
3. *Rhamni primi, altera species*, Clus. H. 109.
4. *Rhamnus, spinis oblongis, flore candicante*, C. B. P. 477. Boerh. Ind. A. 2. 212. Raii Hist. 2. 1592. *Rhamnus albus*, Offic. *Rhamnus primus Clusii*, Ger. Emac. 1334. *Rhamnus secundus Monspeliensium sive primus Clusii*, Park. Theat. 1005. *Rhamnus cortice albo Monspeliensis*, J. B. 1. 31.

C'est un arbrisseau épineux qui porte un petit fruit dont la chair est humide & renferme une seule semence.

Il croît en Portugal, en Espagne & dans les autres contrées méridionales, & fleurit au mois de Mai; son fruit est mûr en automne. Dioscoride assure que ses feuilles sont bonnes pour les éréspeles & les ulceres phagédéniques.

5. *Rhamnus, Hispanicus, folio buxi, minor*, T. 593. *Lycium Hispanicum, folio buxi*, C. B. P. 478.
6. *Rhamnus, Afer, folio pruni sylvestris leviter serrato, spinis brevioribus.*
7. *Rhamnus, Americanus, folio buxi rotundo, spinis alternis.*
8. *Rhamnus, Afer, spinis longis, cortice albo, fructu caruleo*, Ind. 246.
9. *Rhamnus, Afer, folio pruni longiori, subrotundo, flore candicante, spinis longissimis. Lycium pruni folio subrotundo, flore candicante*, Ind. 246.
10. *Rhamnus, Hispanicus, folio buxi ampliori*, T. 593.
11. *Rhamno similis, Africana, fructu triloculari, folio pyracanthæ. Lycium Æthiopicum, pyracanthæ folio*, H. A. 1. 163. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

On cueille les baies de cette espece à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre; on en exprime le suc tandis qu'elles sont encore récentes & on en compose le sirop de *nerprun*, qui est un excellent cathartique & un spécifique contre l'hydropisie, mais qui altere extrement. Hippocrate l'estime beaucoup à cause de sa qualité purgative, mais il ne lui attribue aucune autre vertu. Ces baies purgent la bile & le phlegme, mais surtout les sérosités; aussi sont-elles excellentes dans la cachexie, le rhumatisme, la goute & la paralysie; leur décoction avec la teinture apéritive d'acier est un remede excellent pour la chlorose. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Rhamnus est aussi le nom du *Paliurus*, aussi-bien que du *rhamnoides, fructifera salicis foliis, baccis leviter flavescentibus.*

Rhamnus tertius, Dioscoridis, nom du *Mespilus, spinosa, pyri folio.*

Dale ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

Rhamnus niger, Offic. *Rhamnus niger Theophrasti*, Park. Theat. 1007. Raii Hist. 2. 1593. *Rhamnus tertius Clusii*, Ger. 1152. Emac. 1334. J. B. 1. 34. *Rhamnus tertius, flore herbaceo, baccis nigris*, C. B. P. 477. Tourn. Inst. 593.

On cultive quelquefois cette plante dans nos jardins, & elle fleurit au mois de Mai. La décoction du fruit est bonne dans les relâchemens & les foiblesses des membres, aussi-bien que pour la goute. Dale.

RHANTERES, ῥαντῆρες, les angles internes des yeux.

RHAPHANEDON, ῥαφανηδὸν, le même que *Cauledon.*

RHAPHANELÆON, huile de semence de rave.

RHAPHANUS. Voyez *Raphanus.*

RHAPHE, ῥαφὴ, *Suture.*

PHAPHIS, ῥαφὶς, aiguille pour les usages de la Chirurgie.

RHAPONTICUM.

Rhaponticum, Offic. Alpin. Exot. 187. *Rhaponticum Thracicum*, Bocc. Mus. 127. *Rhaponticum folio lapathi majoris glabro, rha & rheum Dioscoridis*, C. B. P. 116. *Rha verum antiquorum*, Ger. Emac. 393. Raii Hist. 1. 170. *Rhabarbarum officinarum*, Elem. Bot. 75. *Rhabarbarum forte Dioscoridis & antiquorum*, Tourn. Inst. 89. *Rhabarbarum rotundifolium verum sive lapathum sativum rotundifolium amplissimum flore albo, vel rheum antiquorum*, Munt. Herb. Bret. 192. *Rhabarbarum Muscoviticum*, Mont. Plant. Gen. p. 6. *Rhabarbarum Witsonianum*; Ogilb. Chin. 2. 680. Quoad. Fig. *Lapathum præstantissimum, rhabarbarum officinarum dictum*, Boerh. Ind. A. 2. 84. *Lapathum exoticum, folio amplissimo instar foliorum brassicæ*, Rup. Flor. Jen. 44. *Hippolapathum maximum rotundi folium exoticum, sive rhaponticum Thracicum, sed verius rhabarbarum verum*, Park. Theat. 154. *Vrai rhapontic.*

La racine de cette plante est fort grosse à son sommet & divisée en plusieurs branches; elle est brune par dehors, d'un jaune foncé en-dedans & d'un gout amer. Elle pousse plusieurs feuilles larges, vertes, bouchonnées, arrondies & terminées en pointe, d'un gout aigrelet & attachées à des queues rougeâtres. Il s'éleve d'entre ces feuilles une grosse tige haute de trois ou quatre piés, de laquelle sortent de petites feuilles & un grand nombre de fleurs blanches, à étamines, composées de cinq pétales, auxquelles il succede des semences grosses, luisantes, brunes & triangulaires. On la plante dans les jardins. La racine de cette plante, quand on l'a fait sécher avec soin, ressemble beaucoup à la vraie rhubarbe de Turquie, surtout par ses têtes, car elle est parsemée comme elle de veines rougeâtres; de sorte que ceux qui n'en connoissent pas la différence, peuvent aisément s'y méprendre & les confondre. C'est là le vrai *rhapontic* dont on doit faire usage dans les boutiques, celui que les Droguistes vendoient autrefois n'étant que la racine du *rhaponticum folio Helenii incano*, C. B. qui est une espece de grande centaurée, qui a beaucoup moins de vertus.

Le *rhapontic* est moins purgatif que la rhubarbe: mais il passe pour être plus astringent. Il est bon pour les flux & les foiblesses de l'estomac, pour le crachement & le pissement de sang, aussi-bien que pour les morsures des bêtes venimeuses. Il entre dans la thériaque d'Andromaque. Miller, *Bot. Offic.*

Cette racine ressemble beaucoup à la rhubarbe, mais elle differe de celle-ci en ce qu'elle laisse un gout mucilagineux dans la bouche, son mucilage étant délayé par la salive; & en ce qu'étant coupée, elle paroît couverte de taches régulieres rouges, blanches ou jaunes, outre que ces couleurs sont disposées en maniere de rayons. Elle est moins purgative que la rhubarbe, & il en faut le double pour qu'elle produise le même effet. Elle est aussi quelque peu astringente. Geoffroy.

Cette plante est assez commune dans les Jardins des Botanistes, & fleurit au mois de Mai. Elle ne differe de la rhubarbe qu'en ce qu'elle est moins acrimonieuse, moins solide & d'une couleur plus approchante de cel-

le du safran. Le *rhapontic* est moins purgatif & plus astringent que la rhubarbe; il est vulnéraire, anodyn & bon pour les diarrhées, les dyssenteries, les contusions, les descentes, l'orthopnée, les fievres périodiques & les morsures venimeuses.

La dose est de deux dragmes en poudre, & de six en infusion.

C'est une grande question parmi les Botanistes, comme l'observe M. Ray, si le *rhapontic* des Anciens & la rhubarbe des Modernes sont une seule & même plante, les uns tenant le pour & les autres le contre. Il se trouve même des personnes qui sont inconsistantes avec elles-mêmes, qui tantôt les distinguent & tantôt les confondent. On peut voir leurs sentimens & leurs raisons dans l'*Appendix* de J. Bauhin, à son *Histoire des Plantes*. Je me contenterai d'observer avec Prosper Alpin, que notre *rhapontic* est le *vrai rhapontic* de Dioscoride; mais qu'il differe entierement de la rhubarbe des Boutiques. Dale.

RHASPE, ῥάσπη; espece de vin dont il est parlé dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 500. On ignore sa nature.

RHASTONE, ῥαστώνη, de ῥᾴδιος, ῥᾴων, *aisé*, *facile*, signifie dans Hippocrate, *III. Epid.* une rémission ou relâchement d'une douleur ou d'une maladie. Ce mot signifie dans Plutarque, *de Præcept. Sal.* une espece d'indolence, ou un état mitoyen entre le plaisir & la douleur. On le trouve encore dans Hippocrate, *de Artic.* où il signifie une maniere de traiter douce & aisée, qu'il recommande préférablement à celle qui lui est opposée.

RHASUT & RUMYGI *Maurorum*, Rauwolff. Lugd. Append. *Aristolochia Orientalis, foliis lanceolatis*, Pit. Tournef.

C'est une espece d'aristoloche étrangere qui croît principalement chez les Maures, & aux environs d'Alep. Sa racine peut être employée dans la Medecine à la place des autres aristoloches. Elle contient beaucoup d'huile & de sel; elle est vulnéraire, déterfive, dessiccative & résolutive, étant appliquée extérieurement. Lemery, *des Drogues*.

RHE

RHECHIA, ῥηχία, Ion. pour ῥαχία, Voyez *Rachia*.

RHEGMA, ῥῆγμα, de ῥήγνυμι, déchirer; *rupture*; c'est une espece de solution de continuité dans les parties très molles, qui arrive à la suite d'un violent effort, & qui est l'effet d'une violente distension. Galien, *de M. M. Lib. III. & Lib. de Consist. Art. Med.*

Le même Auteur, *Com. ad VI. Aph.* 22. dit que le *rhegma* n'est que le déchirement des parties charnues ou musculeuses à la suite d'un violent effort.

ῥηγματα est le nom qu'Hippocrate, *Lib. I. de Morbis*, donne dans un sens particulier aux spasmes qui affligent les parties charnues sans qu'elles soient affectées de suppuration.

Dans le commencement des *Epidémiques*, on donne le nom de ῥήγματα τῶν χειλέων aux crevasses ulcéreuses qui surviennent aux levres & aux gencives. Le mot de *rhegmata* dans cet Ouvrage, est synonyme à celui de *rhagades* ou de crevasses.

Il donne, *Lib. III. de Morbis*, le nom de *rhegmata* aux abscès qui crevent ou s'ouvrent intérieurement.

RHEGMATIAS, ῥηγματίας ou ῥηγματίης, mot dérivé du précédent, *Lib. I. & II. de Morb.* est celui dans le corps duquel il a crevé un abscès. *Regmatiæ*, ῥηγματίαι, *Lib. de Aere Aquâ & Loc.* sont ceux qui sont affectés d'une rupture de quelques vaisseaux internes,

RHEGMOCHASMOS, ῥηγμοχασμός, de ῥῆγμα, rupture, & χάσμα, grande ouverture. Celse, *Lib. IV. cap.* 4. assigne la rupture, accompagnée d'une ouverture considérable, pour une des trois causes de l'hémoptysie. Les deux autres sont l'*Anastimosis* & le *Diabrosin* Voyez ces mots.

RHEMBE, ῥέμβη, de ῥέμβω, errer, est le même que *plane*, πλάνη, *erreur* ou *égarement*. Galien, dans son *Exegesis*, où il paroît avoir en vue ce passage du septieme Livre des *Epidémiques*, ἐν καλῷ φωνὴν ἦν ἐν τῷ ῥεμβῶν; « il broncha dans son discours: » (il dit une chose pour l'autre,) lit ῥέμβη pour ῥεμβῶν. De-là ῥεμβώδεες πυρετοὶ dans Aretée, *de Caus. & Sign. acut. Morb. Lib. II. cap.* 2. sont des fievres critiques, ou plutôt variables, qu'il oppose aux continues, συνεχέες.

RHENANUM VINUM, *Vin du Rhin*. Voyez *Vinum*.

RHENCHOS, ῥέγχος, de ῥέγχω, ronfler; *râlement*, *ronflement*.

Cette affection, qu'on appelle autrement *stertor*, consiste en un son pareil à celui du *cerchnon*, mais plus grand & plus manifeste. Plusieurs confondent ces affections, & ne les distinguent que par leur grandeur & le lieu qu'elles occupent, donnant le nom de *stertor* à ce son ou bruit que l'on entend, ou suppose entendre dans le passage qui est entre le palais & les narines, dans ceux qui dorment; & celui de *cerchnon*, à celui qui dans la respiration procede du larynx, ou de la tête, ou de l'orifice de l'âpre-artere, & qui imite le bruit de l'eau bouillante; lors au contraire que le son vient de la trachée-artere même, ils l'appellent *cerchnos*, c'est-à-dire, selon quelques-uns, *râlement*, ou, selon d'autres, bruit aigu ou rauque de la trachée-artere. Les Grecs appellent ῥέγχος, *rhenchos*, ce ronflement ou cette espece de *râlement* qu'on entend dans la gorge des moribonds, & qui est causé par la collision de l'air à travers la pituite ou les phlegmes qui se rencontrent dans la trachée-artere.

Cette affection & les autres qui lui ressemblent, viennent de la foiblesse de la nature; par exemple, de ce que les poumons sont pleins de pus ou d'humeurs, à propos dequoi nous lisons dans les *Prognostics* d'Hippocrate:

« C'est un mauvais signe lorsque l'expectoration ne se fait « point, & qu'on entend dans la trachée-artere un bruit « pareil à celui de l'eau bouillante, occasionné par une « plénitude d'humeurs. »

L'expectoration est supprimée ou par la viscosité de l'humeur qui a besoin d'être évacuée, & qui s'attachant à la trachée-artere, & y étant agitée par l'air qui sort, excite le bruit dont nous parlons; ou par une obstruction des bronches, ou enfin par la compression de l'âpre-artere & de la gorge, laquelle rétrécissant le passage, fait que l'humeur qui y est agitée excite le bruit que nous avons décrit ci-devant. De-là vient que Galien appelle ceux qui sont asthmatiques, *stertorosi*. Cet Auteur n'assigne que deux causes *au râlement*, savoir, la petitesse du passage de la respiration, ou la rédondance d'humeurs, ou les deux ensemble: mais il est nécessaire d'en ajouter une troisieme, savoir, la foiblesse de la faculté qui est la cause du *rhenchos* dans les moribonds, dans lesquels la nature est trop foible pour procurer les évacuations convenables.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que ce symptome ou cette espece de bouillonnement qui se fait entendre dans la gorge n'est pas toujours mortel, si ce n'est dans le cas où la nature est tellement opprimée par la rédondance des humeurs que l'expectoration ne peut se faire, ou que le passage destiné pour la respiration, je veux dire la trachée-artere, est considérablement obstrué; ce qui est cause qu'un grand nombre de moribonds ont un *râlement* qui les oblige à tenir la bouche ouverte. Nous en avons deux exemples, l'un dans Menon, *VI. Epid.* 47. duquel il est dit: « qu'il avoit « le son de voix rauque & un *râlement*; » & dans la femme de Theodore, 27. dont il est dit, « qu'elle fut

« affectée d'une espece de raucité aiguë dans la poitri-
« ne & la trachée-artere, d'un bouillonnement & d'u-
« ne fluctuation de pus. » Il est dit, *Text.* 9. de la femme de Polycrates, qu'elle fut affectée d'un enronement dans les parties internes de la gorge & de la trachée-artere, & d'un *cerchnon*, c'est-à-dire, selon que Valesius rend ce mot, d'une espece d'enrouement ou *râlement* très-rude, *asperitas raucida.*

Hermoptoleme, dont il est parlé, *Text.* 16. étant attaqué d'une péripneumonie, rendit le septieme jour une espece de matiere pâle, & tomba dans un *râlement.* La femme, *Text.* 20. qui avoit une esquinancie, mourut dans des convulsions accompagnées d'un *râlement.* Et, pour n'en pas nommer davantage, le fils d'Amphiphrades qui avoit une pleurésie, fut fort incommodé du *cerchnon.*

Dans tous ces exemples on doit attribuer ce symptome, partie à la foiblesse naturelle, & partie à la rédondance & à la viscosité du pus ou de l'humeur. Le *râlement* est toujours un mauvais signe : mais il est surtout pernicieux dans le progrès d'une maladie, lorsque les forces sont épuisées, entant qu'il indique que la nature n'est plus en état de procurer les excrétions nécessaires, & est à la veille d'être suffoquée ; & pour lors ce symptome est nécessairement accompagné de quelque autre signe mortel. Il survient souvent au commencement d'une maladie, une espece de bouillonnement ou d'agitation dans la gorge, laquelle est occasionnée par la rédondance de l'humeur, ou par sa viscoté, qui la dispose à s'attacher à l'âpre-artere : mais cette humeur n'est pas plutôt cuite & expectorée, que le *cerchnos* ou bouillonnement cesse. Cet évenement favorable est annoncé par d'autres signes avantageux, par l'absence de ceux qui sont mauvais, comme dans le cas de Pisistrate, *VII. Epid. Text.* 86. « qui eut un
« *râlement* ; mais qui se maintint toujours en bon état
« durant sa maladie, & ne perdit jamais l'usage de sa
« raison. Il y eut rémission de la fievre, les excrétions
« furent convenables, le *râlement* cessa, & il recouvra
« la santé. » Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

RHEON ; nom que quelques Auteurs donnent à la rhubarbe & au rhapontic.

RHETINE, ῥητίνη, *résine.*

RHEUM, le même que *rheon.*

RHEUMA, ῥεῦμα ; catharre ou fluxion sur la gorge & la trachée-artere, qui fait tousser, moucher & cracher, de ῥέω, *je coule.*

RHEUMATISMUS, *rhumatisme.*

Les Anciens appellent toutes douleurs qui affectent les parties externes ou les jointures, du nom commun d'*arthritis*, parce qu'ils connoissoient moins que nous celui de *rheumatismus.*

Voici comme s'exprime Aretée, *Lib. II. Chron. cap.* 12. *de Arthritide.*

« Cette maladie, après avoir parcouru tout le corps
« de quelques sujets, se jette enfin sur les muscles
« du dos & de la poitrine. Les progrès qu'elle fait sont
« incroyables ; car les vertebres du dos & du cou, de
« même que le sommet de l'os sacrum, sont affectés
« d'une douleur qui se communique en peu de tems
« aux reins & à la vessie. »

Quelques fameux Medecins François du dernier siecle, tels que Charles Pison, Riviere, Ballon & Chesneau, ont donné aux douleurs qui affectent les interstices des jointures, les muscles du cou ou des bras, ou du dos & de la poitrine, les épaules, les omoplates, les cuisses & les mains, le nom de *rhumatisme* ; & celui de goute arthritique à celles qui n'affligent que les jointures & les articulations, distinguant ces douleurs par les parties dans lesquelles elles se fixent. Par exemple, elles sont appellées *podagre* dans les piés, *chiragre* dans les mains, *onagre* dans les coudes, *dentagre* dans les dents, *lumbago* dans les vertebres du dos ; & dans les articulations de l'os ischium, *dolor ischiadicus*, ou sciatique ; & aujourd'hui même on a coutume d'appeller la goute, à la *chiragre* ou *podagre*, qui ne fait que commencer, & qui cede aisément aux remedes, du nom de *rhumatisme.*

Mais comme le *rhumatisme* & la goute different considérablement par rapport aux parties qu'elles affectent, aux causes, aux symptomes & à la maniere de les traiter, les Medecins ont jugé à propos de les examiner séparément. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'il importe peu dans la Medecine de distinguer une goute invétérée de celle qui ne fait que commencer.

Dans le *rhumatisme*, les muscles avec leurs membranes communes & leurs tendons à l'endroit où ils s'attachent aux os, sont affectés dans divers membres & autres parties du corps de douleurs & de spasmes violens ; au lieu que la goute n'affecte que les ligamens nerveux & tendineux qui attachent les os ensemble, en conséquence de leur union avec le périoste. Mais comme dans la goute & la podagre qui commencent, la douleur se fixe dans la surface des ligamens ; de même lorsque ces maladies sont invétérées, l'humeur peccante qui cause la douleur, est située plus profondément, & occupe l'espace compris entre les cavités des articulations. La goute & le *rhumatisme* different encore en ce que la premiere revient souvent, tourmente cruellement le malade, dure long-tems, & ne cede que difficilement aux remedes ; au lieu que le *rhumatisme* attaque le malade moins souvent, dure peu de tems, & cede plus aisément aux remedes. La douleur n'est pas non plus la même dans ces deux maladies ; car dans le *rhumatisme* elle est accompagnée de tension, d'oppression, d'un sentiment de pesanteur & de froid, sans tumeur ni rougeur considérable ; au lieu que dans la goute, la douleur est plus lancinante & plus poignante, paroît menacer d'une rupture, & est accompagnée de tension, d'une tumeur & d'une rougeur considérable.

Comme toute douleur est causée par la rédondance ou qualité peccante des humeurs qui s'amassent & croupissent dans les vaisseaux capillaires des tuniques & des membranes, qu'elles distendent, picotent & corrodent ; on ne doit point douter que ces causes ne contribuent à la production du *rhumatisme* & de la goutte.

On est convaincu par expérience, que non-seulement les jeunes gens d'un tempérament sanguin & sereux, & d'une habitude spongieuse qui s'exposent au froid ou aux vents du nord ; mais encore les malades pléthoriques, les femmes & les hommes d'une habitude d'ailleurs robuste, qui négligent la saignée ou les scarifications, surtout après que la transpiration a été obstruée, sentent des douleurs rhumatiques dans le cou, les omoplates, les épaules, le dos, le sternum & le thorax, ou sont même affligés d'une goutte légere ; au lieu que ceux qui sont naturellement d'une habitude lâche & moins fibreuse, qui sont nés de parens sujets à la goutte & aux *rhumatismes*, ou dont la force & le ton des parties sont excessivement affoiblis par l'usage immodéré des femmes, par le vin, la bonne chere, par des études assidues ou des passions violentes, sont affligés d'une goute véritable, plus profonde & plus obstinée, surtout aux piés.

Ceux qui sont affectés d'une goute violente, surtout invétérée, sont sujets après qu'elle a cessé à une inflammation de reins occasionnée par le calcul, laquelle est suivie à son tour de la goute. D'ailleurs, l'expérience journaliere nous apprend, que les gouteux, surtout ceux qui sont affligés de la podagre, digerent ordinairement avec peine, sont sujets aux rapports, aux vents & aux spasmes, ont les premieres voies remplies d'une grande quantité d'humeurs peccantes, & sont outre cela constipés. On observe de plus, que plusieurs de

ceux qui ont la goute sont sujets aux hémorrhoïdes, sans en recevoir aucun soulagement, à des douleurs violentes dans l'os sacrum, & ont quelquefois les veines du fondement enflées.

Comme la nature & la condition des humeurs qui engendrent & entretiennent les douleurs rhumatiques & arthritiques ne sont pas toujours les mêmes, ces maladies different souvent par rapport à leur degré, leur genie & leurs symptomes; car lorsqu'il n'y a qu'une simple rédondance de sang, & que ce fluide ne contient encore qu'un petit nombre de particules impures, les douleurs sont ordinairement légeres, ainsi qu'on le remarque dans le *rhumatisme* simple & dans la goute des pléthoriques qui ne fait que commencer. Elles sont beaucoup plus violentes lorsqu'elles sont entretenues par un amas de sérosité impure & excrémentitielle; car il est rare, ainsi que je l'ai souvent observé, que les douleurs, sans en excepter celles qui affligent les parties externes & nerveuses, soient causées par une simple rédondance de sang pur & tempéré, puisqu'il est ordinairement mêlé avec une sérosité excrémentitielle; car il est ou trop ténu, ou trop séreux, ou imprégné d'une très-petite quantité de globules rouges, ou souillé par une sérosité visqueuse, gluante & ténace. Les sels excrémentitiels & impurs qui existent dans la masse du sang different aussi beaucoup par rapport à leur acrimonie volatile, fixe, saline & tartareuse, aussi produisent-ils différens symptomes. On peut donc, selon que la nature & le genie de ces causes different, distinguer le *rhumatisme* en sanguin, cacochymique, scorbutique, fixe & vague.

De-là vient que le sang de ceux qui sont affligés de ces différentes douleurs n'est pas toujours de même couleur ni de même consistance; car étant reçu dans l'eau chaude, il contient quelquefois une grande quantité de mucosité ténace, composée de fibres diversement entrelacées. Quelquefois la sérosité qui flotte sur sa surface forme sur le champ une concrétion semblable à de la colle ou de la peau, comme il arrive à ceux qui ont une péripneumonie. D'autres fois la sérosité est extrement ténue, & le sang d'un rouge vermeil, & cela arrive souvent dans le *rhumatisme* & la goute vague, ce qui est un signe certain qu'il contient un sel d'une nature quelque peu alcaline & volatile. Charles Pison, *Lib. de Morb. ex Colluv. Seros. Oriund. Sect.* 5. *cap.* 3. dit avoir trouvé le sang de ceux qui sont affligés de douleurs dans les parties externes tellement rempli d'impuretés séreuses, qu'à peine la vingtieme partie a-t-elle la couleur & la consistance du sang, ce qui flote au-dessus étant entierement aqueux & couvert d'une pellicule blanche & gluante. Ballonius, *Lib. de Rheumatismo*, dit avoir souvent trouvé le sang qu'il avoit tiré du bras rempli d'impuretés, & resout en une sérosité putride. J'ai souvent observé moi-même que quoiqu'au commencement de ces douleurs le sang ait été d'une consistance louable, il s'est trouvé dans la suite, & après que la maladie a jetté de profondes racines, extremement séreux, putride & couvert d'une pellicule ténace. Car la redondance de sang est d'abord la cause & l'origine de ces douleurs: mais dans le cours de la maladie il se convertit à l'aide du mouvement intestin & de l'agitation continuelle où il est, en une sérosité peccante; & de-là vient que Charles Pison met toutes les especes de goute & de *rhumatisme* au nombre des maladies qui sont occasionnées par des impuretés séreuses; ce qui paroît être confirmé par l'urine ténue, copieuse, trouble & glaireuse, aussi-bien que par les sueurs abondantes & fétides qui accompagnent ordinairement ces maladies.

Ce n'est pas une question peu importante dans la théorie de la Medecine que de savoir d'où vient, & comment la sérosité se sépare du sang, croupit & s'amasse dans les parties nerveuses externes, puisque ce fluide circule continuellement dans les vaisseaux. Quoique les Anciens aient été privés, dans la recherche des causes & de la génération des maladies, du secours de la Physique & de l'Anatomie, Hippocrate n'a pas laissé, dans son Traité *des Vents*, d'expliquer les causes de ces fluxions douloureuses, & la maniere dont elles s'engendrent, par les principes de la Physique & de la Mécanique. « Lors, dit-il, que le sang, qui est naturellement chaud, est poussé avec force dans des conduits trop étroits; il s'y arrête à cause des obstacles & des obstructions qu'il y rencontre, ce qui est cause que sa partie la plus ténue ne pouvant être reçue par les veines, augmente, s'échappe au travers des autres vaisseaux, & produit des fluxions & des douleurs dans les parties où elle s'amasse. »

Pour avoir une idée plus adéquate de la génération de ces maladies, il faut d'abord considérer leurs causes occasionnelles & accidentelles, & ensuite la maniere dont ces douleurs attaquent ordinairement le malade.

Premierement, c'est une chose démontrée par l'expérience, que les douleurs rhumatiques affligent principalement ceux, qui au sortir d'un travail excessif, ou d'un bain chaud, ou qui après avoir fait beaucoup de mouvement & d'exercice, s'exposent imprudemment au froid ou au vent du nord; car ils sont saisis sur le champ d'une espece de frissonnement & de lassitude, & ensuite d'une douleur accompagnée de pésanteur, d'oppression & de contraction dans différentes parties, comme le cou, les omoplates, les épaules, le dos, les reins, ou dans celle où le froid & le vent du nord ont pénétré, & quelquefois même dans tout le corps: & la maladie est d'autant plus violente, que le corps est plus pléthorique. J'ai encore souvent vû des personnes, après une saignée copieuse, des femmes après des purgations menstruelles abondantes, ou une perte de sang causée par une fausse-couche, des malades après des flux violens, soit spontanés ou produits par des purgatifs forts & drastiques, affligés de *rhumatismes*, pour s'être exposés trop long-tems au vent du nord, ou à la froideur & l'humidité de la nuit, & cela parce que la violence du froid qui s'insinue dans les pores, comprime, resserre & obstrue les petites veines & arteres lymphatiques, qui contiennent & portent le sang destiné à nourrir les parties. D'où il arrive que la sérosité ne pouvant plus être contenue dans ses vaisseaux, déborde comme une riviere, & se jette tantôt sur une partie tantôt sur l'autre, ou ne suit plus les lois de la circulation. Mais comme toutes les humeurs extravasées perdent dans la suite du tems leur crase naturelle, acquierent une nature étrangere, & deviennent partie gluantes & ténaces, partie acres & salines: il arrive que la tension, la compression, la lancination & la stricture violente des parties fibreuses & nerveuses occasionnent des douleurs souvent accompagnées de frissonnement. Il arrive encore quelquefois que la sérosité extravasée, semblable au blanc d'œuf, dégénere en une matiere ténue & putride, qui ne pouvant être de nouveau coagulée par la chaleur, passe d'une partie dans l'autre, surtout des supérieures aux inférieures, à travers la substance charnue & poreuse des parties. Car rien n'est plus fréquent dans la pratique, que de voir un *rhumatisme* changer de place, & se jetter de la tête, sur le cou, les omoplates, les épaules & la poitrine, surtout dans les jeunes gens; au lieu que dans les adultes il tombe sur le dos, sur les cuisses & sur les parties qui sont aux environs du coccyx.

C'est encore une chose démontrée par l'expérience, que vers le printems & dans le mois d'Octobre, lorsque les changemens de tems du chaud au froid, ou du froid au chaud, sont considérables, ou que des vents contraires se succedent tour à tour, les goutes & les *rhumatismes* attaquent fréquemment les personnes qui ont beaucoup de sang & de sérosités impures, s'emparent du corps & y excitent une espece d'agitation fébrile. Ces maladies sont précédées par une lassitude spontanée, & une pésanteur dans les membres, accompa-

grée du refroidissement des extrémités, du frisson & d'un certain sentiment de froid. Cet état est suivi d'une chaleur interne incommode, surtout dans la région qui est aux environs du cœur, d'un pouls fréquent & serré, d'inquiétudes, de la soif, du dégout, de la constipation, & quelquefois de la difficulté de respirer. Une douleur violente, aiguë & oppressive accompagnée de tension, saisit ensuite tantôt une partie tantôt l'autre, & augmente durant la nuit, de même que dans les fievres catarrheuses. Et quoique cette agitation fébrile soit moins violente dans les uns que dans les autres & s'appaise aisément: il reste cependant une douleur dans la partie affectée, qui l'afflige souvent pendant longtems. Mais comme tout mouvement fébrile affecte spasmodiquement les parties externes & nerveuses, & que comprimant les racines & les extrémités déliées des vaisseaux, il oblige le sang & les humeurs à s'amasser dans les gros vaisseaux internes, & augmente la systole du cœur & des arteres: il faut de toute nécessité que le sang qui est poussé avec force dans les ramifications latérales des petites arteres, qui ne contiennent point de sang rouge, dépose à la fin sa partie séreuse hors des vaisseaux, ce qui cause des douleurs. Il faut cependant observer que ces spasmes douloureux des parties sensibles ne sont point occasionnés par une sérosité ténue qui s'y insinue, puisque cette espece de sérosité est presque toute dissipée; mais bien par ses parties les plus visqueuses & ses pointes salines, qui pénetrent dans leurs pores. De-là vient que comme la matiere peccante est profondément engagée dans les parties, ces maladies ont toutes les peines du monde à céder aux remedes.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que l'obstruction de la circulation du sang, & de son retour dans les veines, est la cause immédiate & évidente du *rhumatisme*, & il ne faut pour s'en convaincre, que faire attention à ce qui arrive lorsqu'après avoir saigné quelqu'un du pié pour prévénir les suites d'une blessure dangereuse, on laisse le bandage pendant vingt-quatre heures, car on sent durant plusieurs jours dans les articulations du pié, surtout du gros orteil, une douleur approchante de celle de la goute.

Il arriva dernierement un pareil accident à un Medecin que de certaines raisons porterent à se faire saigner au gras de la jambe. Comme la veine étoit profondément située, il fut obligé de serrer fortement la ligature: mais le lendemain matin, il survint une douleur & une tumeur violente, non-seulement au gras de la jambe, mais encore dans les articulations du pié dont les suites eussent peut-être été funestes, si l'on n'eut résout la tumeur par des remedes convenables.

On voit encore par ce qui précede qu'il y a beaucoup d'affinité entre le *rhumatisme* & la goute, puisque le premier ressemble quelquefois si fort à celle-ci, que quelques-uns l'appellent goute vague & universelle. Il saisit quelquefois tout d'un coup plusieurs articulations & afflige violemment les vertebres de l'épine & les jointures des os.

Il n'est pas rare dans la pratique de voir des *rhumatismes* fixes & vagues dans ceux qui y sont sujets, surtout s'ils sont foibles, dégénérer en une véritable goute. Et comme la migraine, la pleurésie, la fausse hépatite & le mal de dents sont des especes de *rhumatismes*, on ne doit point douter qu'ils ne soient produits par les mêmes causes & de la même maniere.

Le *rhumatisme* n'épargne ni âge, ni sexe, quoiqu'Hippocrate, *Sect. 6. Aph. 29. & 30.* assure que les femmes en sont exemptes dans certaines circonstances. Mais il faut observer que ceux qui ont été sujets dans leur jeunesse à de fréquens saignemens de nez, qui ont ensuite cessé, en sont plus souvent affligés que les autres.

Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate, qui nous apprend, *Prorrhet. Lib. II.* que ceux qui ont des douleurs & des tumeurs aux jointures, ont les visceres fort gros, pourvu que le saignement de nez les ait quittés dans leur enfance & dans leur jeunesse. De-là vient qu'il ordonne de s'informer avec soin si les malades n'ont point été sujets dans leur jeunesse aux saignemens de nez, & s'ils ne sentent point dans la poitrine ou le dos de picotemens prurigineux pareils à ceux que cause l'ortie, car ces symptomes sont des preuves suffisantes de l'impureté de la sérosité. Mais je crois que ce qu'Hippocrate dit des hémorrhagies de nez regarde également toutes les autres excrétions de sang, car rien n'est plus commun dans la pratique que de voir les femmes, surtout celles qui sont d'un tempérament sanguin, saisies après leur cinquantieme année, qui est le tems où leurs regles cessent totalement, de douleurs vagues dans différentes parties du corps, à moins qu'on ne les prévienne à tems par la saignée. Les Medecins savent aussi que le flux hémorrhoïdal qui survient à propos & dans des tems convenables, suffit pour exempter une personne de la goute & du *rhumatisme*, & qu'elle y devient sujette lorsque cet écoulement vient à être supprimé, quoique j'aie connu des malades d'une habitude foible & cachectique en qui les douleurs arthritiques & néphrétiques ne cessoient jamais, lors même que le flux hémorrhoïdal étoit le mieux réglé.

A l'égard de la génération de ces maladies, il faut observer que les personnes qui font beaucoup d'exercice, qui vivent sobrement & ne boivent que de l'eau, n'y sont jamais sujettes, au lieu que celles qui menent une vie oisive, qui sont adonnées au vin & aux liqueurs spiritueuses, qui vivent dans la bonne chere & qui font un usage immodéré des plaisirs de l'amour, sont souvent attaqués, même dès la jeunesse, de douleurs arthritiques & rhumatiques violentes.

Il faut encore observer que rien ne dispose plus à la goute & au *rhumatisme* que d'autres maladies de longue durée, surtout les fievres intermittentes qu'on n'a pas traitées comme il faut. Ballon, *Lib. de Rheumatismo*, dit avoir vu plusieurs personnes affligées sur la fin de fievres quartes chroniques, de douleurs violentes dans toutes les jointures; & j'ai vu moi-même des coliques & des douleurs de bas-ventre opiniâtres suivies de douleurs vagues & aiguës dans les jointures qui revenoient dans des tems marqués.

Il y a encore un *rhumatisme* scorbutique dans lequel toute la masse du sang & de la lymphe est remplie de particules impures, excrémentitielles, salino-sulphureuses & acres, qui se manifestent de tems à autre par des efflorescences, des taches & des fievres pourprées. Cette espece de *rhumatisme* tire son origine d'une nourriture pesante & saline, d'une vie oisive & sédentaire, de la grossiereté & de l'humidité de l'air & d'une longue tristesse: il est très-commun dans les contrées maritimes.

Le *rhumatisme* vénérien est beaucoup plus terrible, & afflige, surtout pendant la nuit, certaines parties nerveuses dans ceux qui ont la masse de la lymphe & du sang infectée d'un levain putride & virulent. Toutes les causes dont on a parlé jusqu'ici paroissent propres à augmenter la sérosité, à la rendre impure & intempérée, à affoiblir les parties solides en diminuant les excrétions salutaires, & par conséquent à produire des stagnations & des fluxions de sérosité, aussi-bien que des douleurs violentes.

Il est aisé de voir par-là d'où vient que les douleurs rhumatiques & arthritiques se guérissent aisément par des écoulemens copieux d'urine, des sueurs spontanées & des hémorrhagies naturelles, & pourquoi les malades reçoivent du soulagement des différentes efflorescences qui s'élevent sur la peau.

Hippocrate nous dit à ce sujet, *Aph. 74. Sect. 4.* « Que « dans le cas où l'on soupçonne un abscès dans les « jointures, le malade se trouve bien de rendre une « grande quantité d'urine blanche & épaisse pareille à « celle que quelques-uns rendent le quatrieme jour « dans les fievres accompagnées de lassitudes. »

On a tout lieu de croire que l'Anteur veut parler des fievres de rhume qui commencent par un sentiment de douleur & de lassitude dans tout le corps. J'ai encore souvent observé que les douleurs arthritiques ont cessé dès qu'il est survenu des ulceres aux jambes, & qu'elles ont de nouveau affligé le malade dès qu'on les a eu consolidés. J'ai aussi vu des douleurs arthritiques violentes totalement appaisées à l'arrivée d'un psora ou d'une gale semblable à la lepre blanche; car comme tout transport de la matiere peccante du dedans au-dehors est extremement salutaire, de même il n'y a rien de plus préjudiciable que lorsque ce transport se fait de dehors en-dedans.

Tant que les douleurs rhumatiques & les goutes qui ne font que commencer ne quittent point les parties externes, & que l'humeur peccante n'est point repoussée à contre-tems vers celles qui sont plus nobles, elles sont exemptes de danger, & ne tuent pas aisément le malade; car comme dans les premieres années de la vie les fluxions catarrheuses du cerveau & celles de l'espece rhumatique qui se fixent dans les parties musculeuses, quand elles sont accompagnées de fréquens saignemens de nez, indiquent une foiblesse considérable, ou la diminution du ton & de la force des solides; de même dans la jeunesse & dans l'âge viril, elles prognostiquent différentes maladies chroniques, qui dans leurs causes & leur génie ont beaucoup d'affinité avec celles dont nous parlons, surtout lorsque les malades sont nés de parens maladifs & hypocondriaques.

CURE.

Il suit manifestement de ce qu'on vient de dire que toute l'indication & la méthode curative consistent à examiner avec soin l'habitude particuliere du malade & les différentes causes de sa maladie, si elle est récente & si elle provient d'une rédondance de sang ou d'une collection de sérosité impure, si elle est de longue durée & profondément enracinée; à tirer ensuite des indications curatives de ces circonstances, & enfin à prescrire les remedes qui peuvent y satisfaire.

Lors donc que le malade est évidemment pléthorique, & qu'un *rhumatisme* universel accompagné d'une agitation fébrile s'est emparé de tous ses membres, & qu'il est, comme disent les anciens, d'une espece sanguine, le moyen le plus prompt & le plus efficace de le soulager est, ainsi que les plus habiles Medecins l'ont observé, de le saigner d'abord.

Voici comme Trallien s'explique là-dessus dans son onzieme Livre.

« Lorsqu'on soupçonne que l'humeur qui s'est amassée « dans les jointures est d'une espece sanguine, il faut, « supposé que rien ne s'y oppose, employer la saignée; « car j'ai connu plusieurs personnes qui ont été guéries « totalement, ou du moins qui sont devenues beau- « coup moins sujettes aux fluxions, à cause que dès le « commencement de la maladie on avoit mis ce reme- « de en usage, tant en qualité d'évacuant que de préser- « vatif. »

Cette doctrine est confirmée par ma propre expérience, car j'ai connu un grand nombre de personnes pléthoriques qui faute de pouvoir transpirer, ayant été saisies de douleurs dans tout le corps, accompagnées d'une stupeur & d'une immobilité de parties, en ont été totalement délivrées par une saignée faite à propos dès le commencement, & qu'on peut hardiment répéter, si la nécessité l'exige, vers le quatrieme jour. J'ai aussi connu des personnes de moyen âge & d'un tempérament sanguin, bilieux ou mélancolique, saisies d'une goute legere aux mains ou aux piés, qui ont prévenu ou totalement guéri ces maladies en se faisant saigner vers le tems des équinoxes, ou quelquefois vers le solstice d'été.

Comme il n'y a point de pays où le *rhumatisme* sanguin soit plus fréquent qu'en France à cause de la complexion sanguine des habitans, & de la grande quantité de sang qu'engendrent les alimens dont ils usent, on ne doit pas être surpris que les Medecins de cette Nation qui ont les premiers écrit sur le *rhumatisme*, prescrivent la saignée comme le seul remede qui puisse le guérir.

Ecoutons là-dessus Ballon, *Lib. de Rheumatismo.*

« Je recommande, dit-il, la saignée dans le *rhumatisme* « comme un remede extremement salutaire. »

Charles Pison assure aussi que la saignée réitérée est d'une grande utilité pour prévenir & guérir le *rhumatisme*, & il appuie son sentiment d'un grand nombre d'exemples. Riviere, *Cent. III. Observ.* 42. & *Cent. IV. Obs.* 42. dit avoir vu guérir deux jeunes hommes d'un *rhumatisme* opiniâtre par le moyen de sept saignées. Leon Botal, *Lib. de Curat. per sang. Mission. cap.* 12. prouve par un grand nombre de raisons & d'exemples, que la saignée réitérée est utile dans les *rhumatismes*, & procure un prompt soulagement. Sydenham assure aussi qu'on ne doit attendre la guérison de cette maladie que de la saignée réitérée en peu de jours. On trouve dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Dec.* 4. *An.* 7. *Obs.* 120. un exemple remarquable d'un *rhumatisme* universel guéri avec autant de promptitude que de succès par la saignée seule. Ce remede est encore plus nécessaire, tant pour prévenir que pour guérir le *rhumatisme* dans les femmes dont les regles sont ou dérangées ou totalement supprimées, aussi-bien que dans les hommes dont les hémorrhoïdes ont cessé de fluer.

Appuyé de la raison & de l'expérience, j'ose assurer qu'après la saignée, rien ne fournit un plus prompt soulagement dans la goute & le *rhumatisme* chauds, qui commencent & sont accompagnés de la fievre, que les diaphorétiques légers médiocrement mélés avec des substances nitreuses & donnés en petites doses, mais long-tems réitérés; car outre qu'ils appaisent la chaleur excessive, l'ardeur & l'orgasme du sang, ils chassent encore peu à peu & d'une maniere uniforme l'humeur morbifique. Les meilleurs sudorifiques pour cet effet, sont la poudre de pierres d'écrevisses, l'unicorne fossile, la corne de cerf calcinée ou non-calcinée, l'antimoine diaphorétique, ou sa céruse, le succin, les coquilles préparées & le cinabre avec une quantité suffisante de nitre épuré, ou plutôt artificiel, que l'on donnera dans des eaux pectorales & médiocrement anodynes, telles que celles de fleurs de sureau, d'acacia, de reine des prez, & de tilleul, ou de cerises noires, de chardon-béni, de chardon-marie, & de scabieuse. Il convient encore pour calmer les chaleurs fébriles & erratiques, d'y ajouter une suffisante quantité de suc de citron. La boisson ordinaire du malade, doit être du petit lait acidulé avec la crême de tartre, ou imprégné de tamarins, ou une tisane de rapure de corne de cerf, de racine de scorsonnere, de chicorée, de reglisse, du chien-dent, & de la semence de fenouil.

Lorsque le *rhumatisme* est moins causé par une rédondance de sang pur & bien conditionné, que par une plénitude de sang impur & séreux, sur-tout dans les personnes affoiblies & d'un tempérament séreux & phlegmatique, il ne faut employer la saignée qu'avec beaucoup de précaution. Galien, *in Lib. VI. Aphor.* 47. a donc raison de dire « que les malades pléthoriques deman- « dent la saignée, & ceux dont le corps est rempli d'hu- « meurs corrompues, la purgation ». J'ai non seulement guéri à l'aide de ces évacuations, un grand nombre de personnes qui étoient depuis long-tems sujettes à ces maladies; mais je les en ai encore garanties pen-

dant plusieurs années. Ceux au contraire qui ont été souvent fatigués de ces sortes de fluxions, reçoivent plus de mal que de bien de la saignée, sur-tout lorsqu'ils sont vieux ou d'un tempérament affoibli.

On voit par-là d'où vient que les Anciens ont voulu qu'on distinguâ avec soin les différences des douleurs, surtout de l'espece arthritique, relativement à leurs causes, dans la cure des maladies dont nous parlons; car autre est la méthode de guérir un *rhumatisme*, ou une goute qui commence, quoique universelle, dans les sujets d'une habitude pléthorique, lorsqu'elle est produite par une rédondance de sang occasionnée par le défaut de transpiration; & autre, celle d'appaiser une douleur violente opiniâtrement fixée dans une partie, accompagnée d'un froid violent, & excitée dans les corps séreux par un froid auquel on a imprudemment exposé cette partie.

Il faut prendre bien d'autres mesures, lorsqu'un sujet pléthorique tombe durant le cours d'une maladie, ou en conséquence d'une cure mal conduite dans la cachexie ou la cacochymie, & que ses vaisseaux contiennent avec quelque peu de sang louable & de bonne consistence, une grande quantité d'impuretés séreuses & excrémentitielles; car dans ces sortes de cas, il convient d'employer les remedes qui chassent par des émonctoires convenables, je veux dire, par les selles, les urines & la transpiration insensible, la sérosité peccante.

A l'égard des évacuans, il ne faut point user de violence dans ce cas; mais chasser peu à peu & successivement par des laxatifs tempérés, les impuretés bilieuses, visqueuses & séreuses. Rien ne satisfait mieux à cette indication que les infusions de racines de chicorée, de pimprenelle blanche, de polypode, de rhubarbe, de feuilles de séné mondé, de chardon-béni, de sommités de petite centaurée, d'agaric, d'écorce d'orange & de citron, d'écorce de sassafras, de raisins secs & de tartre tartarisé, qu'on fait bouillir dans de l'eau avec la moitié de vin. Il convient aussi de mâcher environ deux scrupules ou un gros de rhubarbe avec des raisins de Corinthe; car j'ai éprouvé que la rhubarbe prise en substance, purge deux fois plus que celle qu'on prend en décoction ou en infusion, outre qu'elle fortifie le ton des intestins & des visceres: mais il faut la donner au moins deux ou trois fois par semaine, pour qu'elle puisse chasser les impuretés que le défaut de digestion engendre dans les premieres voies, & dont la présence entretient la maladie & augmente ses forces. J'ai appris par une expérience réitérée que ces sortes d'altérans & d'évacuans, sont d'une efficacité admirable dans les douleurs qui reviennent à des heures marquées.

Après avoir débarrassé les premieres voies, comme je viens de dire, il est à propos, & même nécessaire d'évacuer la sérosité peccante à l'aide des décoctions qui facilitent la transpiration & la sueur, comme sont celles de squine, de racine de salsepareille, de chicorée, de réglisse, & de scorsonnere, de bois & d'écorce de sassafras, de sandal citrin & de gayac, avec des figues & des raisins de Corinthe. Lorsque la maladie est invétérée & profondément enracinée, rien ne procure un plus prompt soulagement que l'antimoine crud, mêlé avec le double de poudre bésoardique & diaphorétique, & donné à propos & en doses convenables. On ne reçoit pas un moindre soulagement de la fameuse liqueur diurétique & diaphorétique, qui rétablit le ton des parties, & que l'on prépare avec la teinture de tartre, la teinture acre d'antimoine, & la liqueur anodyne minérale mêlées en proportion convenable.

Lorsqu'un *rhumatisme* fixe ou vague attaque un sujet scorbutique, & se manifeste par des signes & des symptomes évidens, on est long-tems à le guérir; car il n'est pas aisé de rendre à toute la masse de la lymphe & de la sérosité sa douceur & sa consistance naturelle, lorsqu'elle a une fois perdu sa température, qu'elle s'est corrompue & imprégnée de parties salines & excrémentitielles. Les meilleurs remedes qu'on puisse employer dans ce cas, sont ceux qui ont la vertu de délayer & d'adoucir: mais il faut persister dans leur usage, & ne point en épargner la dose. Les plus considérables de cette espece, sont le petit lait imprégné avec la manne, acidulé avec les tamarins, ou mêlé avec le suc des plantes antiscorbutiques, comme aussi les eaux minérales tempérées, telles que celles de Seltz, de Vildungen, & de Tounsteinen; ou lorsque les sujets sont robustes, celles de Pyrmont & d'Egra, mêlées avec la moitié de lait d'ânesse ou de vache, qui secondées d'un régime convenable, satisfont à toutes les indications curatives.

Si, comme il arrive souvent, le *rhumatisme* tire son origine d'un virus vénérien qui a resté dans le sang, il faut employer des remedes plus efficaces & plus drastiques; car à moins que les décoctions sudorifiques des bois, aiguisées avec l'antimoine cru, ou même le mercure dulcifié, ne soient mis à tems & à propos en usage, il est rare que la cure soit parfaite.

A l'égard des topiques dont on se sert pour atténuer l'humeur qui s'est logée dans quelque partie, il faut user de discernement dans leur choix, de peur qu'ils ne fassent plus de mal que de bien. Si le *rhumatisme* est de l'espece sanguine, il vaut mieux s'en abstenir, & se contenter de tenir chaudement les parties affectées; car la matiere peccante s'exhale beaucoup mieux par ce moyen que par tous les topiques qu'on sauroit employer. Que si une humeur épaisse, immobile & froide est profondément & opiniâtrement logée dans quelque partie, & accompagnée d'un sentiment de froid, & de la contraction des pores; les frictions faites avec des morceaux de drap bien chauds chassent l'humeur ténace de la place qu'elle occupoit, après quoi l'on applique des ventouses sur la partie que l'on scarifie si l'on veut; mais il faut observer que les ventouses scarifiées qu'on applique sur la partie douloureuse, ne procurent qu'une légere évacuation de sang, lors même que les incisions sont les plus profondes; ce qui prouve que les ramifications des vaisseaux sanguins sont tellement contractées & comprimées par les spasmes, que la circulation ne peut plus se faire: de sorte qu'il y a toute apparence que ces douleurs sont moins causées par une rédondance de sang accumulé dans ces parties, que par une humeur acre & visqueuse qui y croupit.

Lors donc que l'humeur est profondément logée & produit des douleurs violentes; on ne peut absolument se passer de topiques externes: mais entre un grand nombre de remedes de cette espece que les Auteurs proposent, je n'en ai point trouvé de plus efficace que mon liniment nervin, que je prépare de la maniere suivante.

Prenez d'*eau d'Anhalt*, *deux onces*;
de baume du Pérou, *deux gros*; &
de vieille thériaque, *un gros*;

Infusez & extrayez par digestion.

Ajoutez à la colature,

d'essence de safran, & *de castoreum*,	}	*de chaque deux gros*;
de camphre, *un gros*;		

Faites un liniment avec lequel vous oindrez souvent la partie malade.

Que si après une douleur de longue durée, il reste une roideur & une immobilité accompagnée de stupeur, ce qu'on appelle *Parésie*: on usera de la même maniere du liniment suivant, qui a souvent produit entre mes mains des effets admirables.

Prenez

Prenez *de graisse humaine, deux onces;*
de baume du Pérou, } *de chaque deux*
d'huile de cloux de girofle, } *gros;*

Mêlez

Et faites un liniment selon l'art.

Les bains, soit naturels ou artificiels, employés à propos, sont aussi d'une utilité singuliere dans les maladies dont nous parlons : mais on ne doit point en user au commencement, ni dans l'état de la maladie; mais plutôt vers son déclin, tant pour chasser les restes de la matiere, par des sueurs modérées, que pour amollir les membres roides, & fortifier ceux qui ont été affoiblis par les strictures & les agitations douloureuses & spasmodiques. Mais j'ose assurer sur ma propre expérience, qu'entre tous les bains que j'ai employés, je n'en ai point trouvé de plus efficace que celui qui est préparé avec l'eau de Lauschstad dans la Misnie, laquelle contient un saffran de Mars délié, & est d'une nature extremement subtile & légere.

Quoique la saignée, sur-tout quand on l'employe au commencement, soit un remede divin pour calmer les douleurs des parties externes qui sont causées par une redondance de sang épais, & par la suppression des excrétions salutaires; néantmoins, lorsqu'une douleur opiniâtre a tellement détruit la digestion, la chylification & les forces, que le corps abonde plus en sérosité qu'en sang, ou que le sujet est déja affoibli par l'âge, on ne doit l'employer qu'avec beaucoup de précaution. Elle ne vaut rien lorsque durant un paroxysme accompagné d'une agitation fébrile, la nature travaille à attirer la matiere peccante sur les parties externes; car dans ce tems là, non plus que dans l'érésipele, il ne convient point d'interrompre l'ouvrage de la Nature, pour procurer du soulagement au malade.

J'ai souvent observé que la saignée employée avant les Equinoxes, garantit efficacement les personnes d'une habitude serrée, aussi-bien que celles d'un tempérament sanguin mélancolique, & sanguin bilieux, non-seulement des fluxions catarrheuses, mais encore de la goute & du *rhumatisme* auxquels elles étoient auparavant sujettes; de sorte qu'il n'y a point de meilleur remede pour prévenir ces maladies, que la saignée, surtout lorsque le malade use d'un exercice convenable, & s'abstient des liqueurs spiritueuses & des viandes trop délicates.

Quoique l'usage du lait soit admirable dans la goute vague, aussi-bien que dans le cas où la maladie est produite par une acrimonie subtile & bilieuse, il convient néantmoins de s'en abstenir lorsque les vaisseaux sont remplis d'un sang croupissant ou trop séreux, & que le ton de l'estomac & des intestins est détruit, de peur qu'il n'obstrue les visceres, & qu'il ne dispose à la cachexie.

Lorsque la suppression du flux hémorrhoïdal est la cause des douleurs rhumatiques ou arthritiques, il faut y remédier le plus promptement qu'on peut, commençant par la saignée; user ensuite des remedes qui facilitent cet écoulement, tels que les pilules d'Avicenne, celles de Becher & autres semblables; en interposant dans des intervalles convenables les poudres nitreuses & tempérées qui appaisent la chaleur interne qui contribue à la suppression des hémorrhoïdes. Supposé que ces moyens soient inutiles, & que ces douleurs soient accompagnées de tranchées & de vomissemens, il faut sans hésiter appliquer les sangsues aux veines de l'anus, parce qu'elles produisent quelquefois des effets surprenans.

Ceux qui sont sujets aux maladies catarrheuses, rhumatiques ou arthritiques, de même que ceux qui sont disposés aux spasmes, ou aux congestions de sang & d'humeurs, doivent s'abstenir avec soin des remedes énergiques, chauds, diurétiques & diaphorétiques, des purgatifs acrimonieux, de toutes les substances balsamiques spiritueuses, qui jettent le sang dans un orgasme extraordinaire; des liqueurs trop spiritueuses, dont l'usage rend l'urine rouge & haute en couleur; de toutes les liqueurs qui sont faites avec le malt, à l'exception de celles qui sont médicinales, qui n'appesantissent point la tête, qui passent aisément, & facilitent la digestion. Leur boisson ordinaire doit être l'eau de fontaine, les eaux minérales tempérées, ou quelque décoction qui ne rebute point. Ces mesures regardent particulierement ceux dont les humeurs sont souillées par des particules scorbutiques; ce qui n'est que trop fréquent dans notre siecle.

Lorsqu'une douleur violente & opiniâtre afflige depuis long-tems les parties inférieures du corps, l'os ischium, par exemple, ou le coccyx, & que le malade est d'un tempérament robuste, les remedes chymiques, tels que le mercure doux, le précipité solaire préparé selon les regles de l'Art, & le régule médicinal d'antimoine, qu'on peut ajouter aux décoctions sudorifiques, sont d'une efficacité singuliere pour chasser l'humeur épaisse, grossiere, tartareuse & irritante des endroits où elle est le plus profondément logée.

Lors, comme il arrive dans les sujets délicats, que ces douleurs sont d'une violence à faire perdre l'appétit & le sommeil au malade, & qu'on ne peut les appaiser ni par la saignée, ni par des poudres nitreuses & tempérées, ni par aucune liqueur anodyne, il convient de passer des anodyns les plus doux, tels que l'émulsion & le sirop de semences de pavot blanc; à ceux qui sont plus énergiques, aux pilules de Wildegansius, par exemple, aux pilules de Starkei, à celles de Storax, ou même à un grain ou deux de *laudanum opiatum*, auquel on ajoutera quelque peu d'extrait de safran. Mais dans tout autre cas, il ne faut employer les opiats qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'on a souvent observé qu'ils rendent les maladies d'une opiniâtreté à ne point céder aux remedes les plus efficaces, & à causer beaucoup d'embarras au malade & au Medecin.

Rien n'est plus efficace pour appaiser un *rhumatisme* dans les omoplates, qui ne fait que commencer, que d'appliquer un vésicatoire entre-deux : mais si ce malheur arrive à des sujets pléthoriques, ainsi que je l'ai souvent observé dans les femmes dont les regles ont cessé, on leur appliquera tous les mois des ventouses scarifiées sur les parties inférieures.

Comme les personnes naturellement disposées aux mouvemens irréguliers des solides & des fluides, & aux transports ou congestions de ces derniers, sont d'une habitude délicate, ont l'esprit sensible & susceptible des impressions des passions qui disposent le corps à ces maladies, il est à propos qu'elles conservent leur esprit dans une assiette tranquille, qu'elles fassent un exercice suffisant, & qu'elles s'abstiennent de tout ce qui peut les troubler. FREDERIC HOFFMAN.

Le *rhumatisme* est une maladie très-fréquente, qui a beaucoup d'affinité avec la goute & le scorbut.

Ses causes antécédentes, sont un tempérament sanguin, infecté d'un vice acre, l'âge mâle & la bonne chere, le froid succédant tout-à-coup au chaud, l'automne, la transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire, lente, qui se manifeste par un sang pleurétique. Il commence avec une fievre continue, & cause une douleur violente qui augmente jusqu'au plus haut degré pour peu de mouvement qu'on fasse; il reste long-tems fixe dans un même endroit; il s'empare des jointures de tous les membres, mais plus communément des genoux, des lombes, du coccyx, quelquefois du cerveau, des poumons & des visceres, avec tumeur & rougeur à l'endroit qu'il occupe, s'en allant & revenant périodiquement.

Si ce mal dure & augmente, souvent après les plus vives douleurs, il prive la partie de son mouvement, & produit une ankylose qui a peine à céder aux remedes.

Sa cause prochaine paroît être une inflammation dans les arteres lymphatiques des membranes qui enveloppent les ligamens des articulations, laquelle n'est pas assez forte pour dégénérer en suppuration. On la guérit par la saignée, par des purgatifs anti-phlogistiques réitérés, dont on calme l'effet tous les soirs par des narcotiques; par des bains doux, tiedes; par des fomentations anti-phlogistiques appliquées sur la partie affectée; par des forts vésicatoires & des cauteres; par des médicamens très-délayans, & en même-tems très-émolliens; par des alimens atténuans; par le repos & la chaleur du lit, & vers la fin de la cure, par des frictions faites avec des linges secs très-chauds, auxquelles on joint l'usage des anti-scorbutiques.

S'il a son siége dans les lombes, on l'appelle *lumbago* ou *rhumatisme* des lombes: à la cuisse, il prend le nom de douleur sciatique: on le guérit par la même méthode, quoiqu'avec plus de difficulté.

On voit par-là combien ce mal est fréquent, sous combien de formes différentes il se montre, de quel danger on est menacé, s'il se jette sur le cerveau ou sur les poumons; combien il est difficile de l'y découvrir, & dans quels périls entraînent les remedes chauds & la trop prompte administration des narcotiques. Boerhaave, *Aphor.*

Cette maladie regne en tout tems, mais particuliérement en Automne, & affecte principalement ceux qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle est ordinairement occasionnée par le froid, auquel on expose le corps immédiatement après l'avoir échauffé par un exercice violent, ou de quelque autre maniere que ce soit. Elle commence avec un frisson, qui est aussi-tôt suivi de chaleur, d'inquiétude, d'altération & des autres symptomes de la fievre. Au bout d'un jour ou deux, & quelquefois même plutôt, il survient une douleur aiguë dans l'un ou l'autre des membres, surtout au poignet, dans les épaules & dans les genoux, qui changeant de tems-en-tems de place, affecte ces parties alternativement, laissant une rougeur & une tumeur dans la partie affectée. La fievre & les symptomes dont on a parlé ci-dessus, surviennent quelquefois tous ensemble au commencement de la maladie: mais la fievre disparoît peu-à-peu; au lieu que la douleur continue & augmente quelquefois, étant causée par la dérivation de la matiere fébrile sur les membranes; ce qui paroît par le fréquent retour de la fievre que la répulsion de la matiere morbifique par les remedes externes, occasionne.

On confond souvent cette maladie avec la goute, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la fievre, bien qu'elle en differe essentiellement, comme ceux qui connoissent à fond leur nature, peuvent aisément s'en convaincre; & c'est ce qui fait peut-être que plusieurs Auteurs n'en font aucune mention, & qu'on la regarde comme une maladie nouvelle. Quoiqu'il en soit, elle est aujourd'hui très-fréquente; & bien qu'elle cause rarement la mort après que la fievre a cessé, la violence & la continuité de la douleur font qu'elle n'est pas à négliger. Car lorsqu'on la traite mal, elle dure non-seulement plusieurs mois, mais encore plusieurs années, & quelquefois même toute la vie: mais pour lors elle est moins douloureuse, & a ses retours périodiques comme la goute; il arrive même quelquefois que la douleur cesse d'elle-même après avoir duré long-tems. Mais pour lors le malade est privé du mouvement de ses membres pour le reste de ses jours, les jointures des doigts se courbant en-dedans, & se remplissant, comme dans la goute, d'une matiere gypseuse, qui paroît beaucoup mieux dans les parties internes des doigts que dans les externes, sans que l'appétit ni la santé diminuent.

Il y a une autre espece de cette maladie, bien qu'on l'estime d'un genre tout-à-fait différent, qu'on peut proprement appeller un *rhumatisme* des lombes. Elle consiste dans une douleur violente qui se fixe dans les reins, qui se communique à l'os sacrum, & ressemble à un paroxysme néphrétique; avec cette différence pourtant que le malade ne vomit point. Car outre la douleur insupportable qui se fait sentir dans la région des reins, tous les conduits des uréteres, même jusqu'à la vessie, en sont quelquefois affectés, quoique plus légerement. J'ai autrefois cru que cette douleur étoit causée par quelque gravier logé dans ces parties, au lieu qu'elle procede de la matiere peccante & inflammatoire du *rhumatisme* qui n'affecte que ces parties, & ne touche point au reste du corps. A moins qu'on n'appaise cette douleur aiguë de la même maniere que la premiere espece, elle dure aussi long-tems & avec la même violence, de façon que le malade ne pouvant demeurer couché, est obligé de quitter le lit, ou de se tenir sur son séant, sans pouvoir demeurer un moment en place.

Comme ces deux especes de maladies semblent provenir d'une inflammation, à en juger par les symptomes dont on a parlé, surtout par la couleur du sang qui ressemble parfaitement à celui des personnes qui ont une pleurésie, que tout le monde convient être une maladie inflammatoire, je crois qu'on ne doit en tenter la cure que par la saignée, en appaisant en même-tems la chaleur du sang par des remedes rafraîchissans & incrassans, secondés d'un régime convenable.

En conséquence, je ne suis pas plutôt appellé chez un malade, que je lui fais tirer dix onces de sang du bras du côté affecté, & lui prescris un julep rafraîchissant & incrassant, préparé à peu près de la maniere suivante:

Prenez *d'eaux distilées de laitue,*
de pourpier, &
de nénuphar, } *de chaque*, 4 *onces;*
de sirop de limon, une once & demie;
de sirop violat, une once.

Mêlez pour un julep, dont le malade boira autant qu'il lui plaira;

Ou de l'émulsion suivante:

Prenez *sept amandes douces pilées;*
de semences de melon, &
de courge, } *de chaque, demi-once;*
de semences de pavot blanc, deux dragmes.

Pilez dans un mortier de marbre, & versez dessus peu-à-peu une chopine & demie de décoction d'orge.

Mêlez & ajoutez à la colature,

d'eau-rose, deux dragmes;
de sucre blanc, demi-once.

Pour appaiser la douleur je fais appliquer sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain & de lait imprégné avec du saffran, ou une feuille de chou que j'ai soin de renouveller souvent. A l'égard de la diete, je défens absolument à mes malades la viande & même les bouillons les plus légers, & je leur substitue l'orge mondé, le gruau, les panades & autres choses semblables. Leur boisson ordinaire consiste en de la petite biere, ou ce qui vaut mieux, en une tisane faite avec l'orge perlé, la réglisse, la racine d'oseille, &c. que je fais bouillir dans une quantité d'eau suffisante. J'ordonne aussi à mes malades de se lever quelques heures par jour, à cause que la chaleur continuelle du lit entretient & augmente la maladie.

Je leur tire le lendemain la même quantité de sang que la premiere fois, ce que je réitere un ou deux jours après, suivant que les forces le permettent; après quoi laissant trois ou quatre jours d'intervalle, selon que les forces, l'âge, la constitution du malade & les autres circons-

tances l'exigent, je le saigne une quatrieme fois, ce qui suffit pour l'ordinaire, à moins qu'un régime trop chaud n'ait précédé, ou qu'on n'ait employé sans nécessité des remedes de même nature. L'usage des opiats demande des saignées plus fréquentes; & de-là vient que lorsque j'ai dessein d'effectuer la cure par la saignée seule, je m'en abstiens pendant tout le cours de la maladie, lors même que la douleur est violente, parce qu'ils fixent le mal & font qu'il cede moins aisément à ce remede. On voit donc qu'on ne sauroit donner souvent les opiats, qu'on ne soit obligé de réitérer la saignée plus souvent qu'il n'est nécessaire, outre que dans l'état de la maladie ils ne produisent point l'effet qu'on en attendoit.

Pendant que je persiste dans les remedes & le régime dont je viens de parler, je fais donner de tems à autre au malade entre les saignées, un lavement de lait & de sucre; je lui enjoins étroitement l'observation de ces regles pendant huit jours au moins, à compter de la derniere saignée; après quoi je lui prescris une potion légerement purgative à prendre le matin, & le soir une forte dose de sirop de pavot blanc dans de l'eau de fleur de primevere, par où j'appaise le mouvement tumultueux du sang, qui exposeroit le malade à une rechute. Cela fait, je lui permets de reprendre peu à peu son premier genre de vie, par rapport à la diete, à l'exercice & à l'air, en lui conseillant de s'abstenir pendant un tems considérable du vin & des liqueurs spiritueuses, des viandes salées ou de haut gout, & en général de tout aliment difficile à digérer.

Après avoir répété la saignée, comme je viens de dire, la douleur s'appaise considérablement, quoiqu'elle ne cesse pas tout-à-fait: mais les forces que les saignées avoient épuisées ne sont pas plutôt revenues, que tous les symptomes s'évanoüissent & le malade recouvre la santé, surtout à l'approche d'une nouvelle saison, qui est plus propre à rétablir les forces que celle dans laquelle la maladie a commencé.

Mais quoique cette méthode ou telle autre semblable, quand on l'emploie à tems au commencement de la maladie, produise ordinairement son effet, il arrive néantmoins souvent, lorsqu'on tente la cure par un procédé contraire, que le malade est affligé pour le reste de ses jours de douleurs vagues, qui sont quelquefois violentes & quelquefois légeres, ce qui les fait regarder par les ignorans comme des symptomes de scorbut.

Il est bon d'observer que lorsque le *rhumatisme* a pris de profondes racines, il est inutile de répéter la saignée aussi souvent qu'au commencement de la maladie, & qu'il vaut mieux laisser écouler quelques semaines entre ces opérations. Car par ces moyens on épuise entierement la matiere morbifique, ou du moins on la diminue si fort qu'on peut évacuer ce qui en reste par un cautere à l'une des jambes, en donnant en même tems au malade matin & soir une dose convenable de quelque esprit volatil dans du vin de Canarie.

Quoiqu'il y ait une différence remarquable entre le *rhumatisme* & le scorbut, il faut cependant avoüer qu'il y a une autre espece de *rhumatisme* qui tient beaucoup du dernier; car il lui ressemble dans ses principaux symptomes, & demande à peu près le même traitement, ce qui fait que je l'appelle *rhumatisme* scorbutique. La douleur affecte tantôt une partie tantôt l'autre: mais outre qu'elle ne cause jamais d'enflure, elle n'est jamais accompagnée de la fievre. Elle est aussi moins fixe & accompagnée de symptomes irréguliers; elle affecte tantôt un membre, tantôt l'autre; elle n'attaque quelquefois que les parties internes,& cause une maladie qui cesse dès que la douleur des parties externes revient. Au moyen de quoi le malade est alternativement affligé, & la maladie dure aussi long-tems que celles qu'on estime les plus chroniques. Elle attaque surtout les femmes & les hommes d'un tempérament foible; ce qui me l'eut faite ranger sous la classe des maladies hystériques, si l'expérience ne m'avoit appris qu'elle ne cede à aucun des remedes qui sont propres à celles-ci.

Ceux qui ont fait un long usage du quinquina sont aussi fort sujets à cette maladie, ce qui, soit dit en passant, est le seul mauvais effet que je lui ai vu produire.

Au reste, soit que cette maladie provienne de cette cause ou d'une autre, on la surmonte aisément par les remedes suivans, que j'eusse tenu secrets, si je n'avois préféré le bien du public à mon intérêt particulier.

Prenez *de conserve de cueillerée de jardin, deux onces;*
de celle d'oseille sauvage, une once;
de poudre d'arum composée, six gros;
de sirop d'orange, autant qu'il en faut pour un électuaire, dont on prendra un gros trois fois par jour pendant un mois consécutif, en buvant par-dessus trois onces de l'eau distilée suivante.

Prenez *de cueillerée de jardin, huit poignées;*
de cresson,
de petite oseille,
de sauge, &
de mente, } *de chaque, quatre poignées;*
l'écorce de six oranges;
de noix muscade concassée, demi-once.

Faites infuser ces drogues dans six pintes de mum, & tirez-en seulement trois pour l'usage par l'alembic ordinaire.

Consomption ensuite d'un rhumatisme.

La goute & le *rhumatisme*, surtout ceux de l'espece légitime & humorale, qui tirent leur origine d'un levain acre qui vient des nerfs, sont accompagnés d'une colliquation si manifeste de toute la masse du sang, qu'il n'est pas étonnant que ces maladies occasionnent une phthisie, surtout lorsqu'elles sont obstinées, chroniques, ou sujettes à revenir souvent. Aussi observe-t'on que les douleurs rhumatiques qui naissent d'un froid serré n'attaquent presque jamais les jointures sans être accompagnées d'une toux pulmonaire. Comme j'ai observé que M. Roland, Bridgman, Philips & Tibs, & un grand nombre d'autres sont morts d'une phthisie ou d'un asthme ensuite de paroxysmes arthritiques & rhumatiques opiniâtres, de même j'ai quelquefois remarqué que le premier paroxysme du *rhumatisme* a été suivi d'une phthisie aiguë & funeste.

La phthisie qui succede au premier accès d'un *rhumatisme* est quelquefois de l'espece aiguë, parce qu'elle tire son origine de la colliquation des humeurs dans le paroxysme aigu du *rhumatisme* humoral. Puis donc qu'elle tient de la nature de la phthisie ordinaire, on doit en tenter la cure de la même maniere, savoir, par des substances lubrifiantes & incrassantes, par des opiats & d'autres remedes pulmonaires. Dans les cas même où il n'y a ni toux ni difficulté de respirer, j'ai coutume de prescrire avec succès dans tous les paroxysmes du *rhumatisme* une grande quantité d'éclegmés & d'aposemes d'une nature pectorale, lubrifiante & incrassante, non-seulement à dessein de communiquer au sang une crase & une douceur convenables, mais encore pour prévenir la phthisie qui est souvent la suite du *rhumatisme*.

Lorsque la phthisie provient ou d'une goute ou d'un *rhumatisme* invétéré & fréquent, elle est évidemment de l'espece chronique, & elle peut insensiblement offenser par la suite les poumons & les autres organes de la respiration. En effet, une pareille phthisie tient de la nature de l'asthme, puisqu'en conséquence de la viscosité du phlegme, elle est plus souvent accompagnée de la difficulté de respirer que d'une toux opiniâtre, & qu'elle paroît plutôt venir d'une stupeur du systême nerveux, que de la colliquation des humeurs.

Mais cette phthisie asthmatique a, suivant moi, quelque chose de singulier dans sa nature, puisque le choix de l'air n'a pas la moindre influence sur elle; car j'ai observé que ceux qui en sont attaqués, lors même qu'ils sont asthmatiques, respirent aussi librement dans un air humide & imprégné de la fumée du charbon, que dans celui qui est pur & serein. D'où il arrive que les remedes humectans & expectorans ne sont d'aucune utilité dans ce cas, & que les opiats & les incrassans produisent les effets les plus funestes. On doit donc se prómettre un soulagement plus prompt de l'esprit de corne de cerf, du sel ammoniac, de l'huile chymique de genievre & des autres remedes qui réveillent les esprits & confortent les nerfs, que de tous les opiats ou de tous les pectoraux qu'on a mis jusqu'ici en usage.

Les douleurs & l'enflure que le *rhumatisme* cause, diminuent ordinairement à proportion que cette phthisie asthmatique fait du progrès. Et en effet, un *rhumatisme* humoral véritable & légitime, dégénere en un *rhumatisme* nerveux, accompagné de douleurs vagues, sans aucune tumeur apparente, long-tems avant qu'il cause la mort.

Toute phthisie rhumatique qui provient d'un *rhumatisme* chronique est absolument incurable dans les vieillards, parce qu'elle indique que la nature est hors d'état, à cause de sa foiblesse, de lutter plus long-tems avec un ennemi aussi formidable que le *rhumatisme*.

Les vomitifs légers répétés dans des intervalles convenables, surtout lorsqu'ils operent aisément, & qu'on ne les emploie point trop tard, contribuent beaucoup à la guérison de cette espece de phthisie, parce qu'ils désobstruent le cerveau & les nerfs, appaisent les douleurs rhumatiques, diminuent la stupeur & la rigidité du systeme nerveux en général, & détruisent ou diminuent au moins considérablement par-là le levain ou la cause de cette espece de phthisie.

La saignée est aussi fort utile au commencement de la maladie, lorsque les forces du malade ne sont point encore trop épuisées, en ce qu'elle diminue non-seulement la chaleur hectique & les douleurs rhumatiques, mais encore la difficulté de respirer.

Lors, au contraire, que la maladie est considérablement avancée, & que le malade est dans une langueur extraordinaire, j'ai souvent observé que la saignée non-seulement ébranle la nature, qui n'est déja que trop affoiblie, mais augmente encore la difficulté de respirer. En effet, j'ai tout lieu de croire que cette phthisie asthmatique provient souvent des saignées fréquentes & copieuses qu'on a faites au malade durant les paroxysmes d'un *rhumatisme*; puisque semblable aux autres hémorrhagies immodérées, elle détruit la crase convenable du sang & appauvrit toute sa masse.

J'ai aussi plusieurs preuves de l'efficacité singuliere du quinquina pour éteindre la chaleur hectique & colliquative que la force & la violence du *rhumatisme* ont excitée dans la masse du sang, & qui, lorsqu'elle n'est point appaisée par les efforts de la nature & les secours de l'art, dispose infailliblement le corps à une phthisie des poumons.

C'est ce qui fait, ainsi que je l'ai souvent observé, que les remedes calybés, & surtout les eaux minérales calybées, pourvu qu'on les boive à tems & qu'elles passent aisément & copieusement par les urines, sont d'une utilité admirable dans les premiers degrés de cette maladie, pour procurer un repit, supposé qu'elles n'effectuent point la cure.

Les bains chauds & les bains artificiels ont ordinairement une influence salutaire sur cette espece de phthisie, entant qu'ils levent les obstructions des fibres: mais ils veulent être employés dès le commencement & avant que les forces du malade soient trop épuisées.

Le lait produit aussi des effets admirables au commencement de la maladie dont nous parlons, parce qu'il appaise la chaleur & diminue la trop grande acrimonie du sang. Il vaut beaucoup moins lorsque la maladie est avancée, & que le sujet a peine à respirer, parce qu'il rend le phlegme qui obstrue les bronches beaucoup plus gluant qu'il n'étoit auparavant. On a même lieu de croire que le trop grand usage du lait dans les *rhumatismes* dispose le malade à une phthisie asthmatique.

CAS I.

Une nommée Madame Laurent, ayant été attaquée vers l'âge de trente-cinq ans & dans le tems qu'elle étoit grosse, d'un *rhumatisme* universel; fut assez malheureuse que de confier pendant quelques mois le soin de sa santé à un Apothicaire, qui voyant à la fin une complication de symptomes, la toux, la difficulté de respirer, la fievre hectique, la langueur & les autres symptomes dont elle étoit affligée, commença à appréhender qu'elle ne devînt la victime du *rhumatisme*, ou d'une phthisie, puisque son *rhumatisme*, qui étoit d'abord de l'espece légitime, avoit dégénéré en un *rhumatisme* nerveux, accompagné d'une certaine rigidité & d'une douleur vague dans les articulations, mais sans tumeur ni enflure. Voyant donc la malade dans cet état, il me fit appeller le 25 Octobre 1686. je ne fus pas plutôt arrivé chez elle, que pour appaiser la chaleur rhumatique & hectique du sang & des esprits, aussi bien que l'indisposition hystérique qui en résultoit; je lui prescrivis l'électuaire & le julep suivans.

Prenez *de vieille conserve de rose rouge*, &
de mûres de ronce passée à travers un tamis, } *de chaq. une once*;
de fleurs de lavande pulvérisées,
de magistere de corail, } *de chaque, un gros*;
de sirop de corail, une quantité suffisante.

Mêlez & faites un électuaire dont vous donnerez la grosseur d'une noix muscade toutes les six heures.

Prenez *des eaux de rue*, &
de cerises noires, } *de chaq. quatre onces*;
d'eau de canelle orgée, trois onces;
d'eau composée de pivoine, &
de brioine, } *de chaque, une once & demie*;
de perles préparées, une dragme & demie;
de sucre fin, une quantité suffisante pour édulcorer le tout.

Mêlez & faites un julep, dont vous ferez prendre quatre ou cinq cuillerées après chaque dose d'électuaire, &c. toutes les fois que la malade en voudra prendre.

Pour soulager les douleurs & la roideur de ses articulations, je lui fis appliquer le même soir des vésicatoires en dedans des bras près des aisselles; & je tentai une douce évacuation par les selles, avec deux onces de teinture sacrée qu'elle supporta fort bien. J'ordonnai la boisson parégorique suivante, pour prendre quand elle iroit se coucher.

Prenez *d'eau de pavots rouges, trois onces*;
d'eau de canelle orgée, une once;
d'eau de pivoine composée, deux dragmes;
de sel d'absinthe, six grains;
de sirop de méconium, six dragmes.

Mêlez & faites une boisson.

Le 28 Octobre, je lui donnai le vomitif suivant.

Prenez *d'infusion de* crocus metallorum, *une once*;

de sirop de violettes, deux dragmes.

Mêlez pour en faire un vomitif, que vous donnerez sur les cinq heures après midi, avec le soin & les précautions convenables. Et s'il est nécessaire, qu'elle prenne entre son vomitif un scrupule de sel de vitriol, deux ou trois fois, dans de l'eau chaude ou dans de la petite biere.

Je lui ordonnai aussi la boisson parégorique suivante, pour prendre quand son vomitif auroit fait son effet.

Prenez *de l'eau de mente, une demi-once;*
de l'eau du Docteur Etienne, trois dragmes;
de l'eau de canelle orgée,
de l'eau de lait alexitaire, } *de chaque, une once;*
de diacod, six dragmes.

Mêlez & faites une boisson.

Elle trouva dans le vomitif un remede général non-seulement contre sa consomption, mais aussi contre son *rhumatisme*. C'est pourquoi quelques jours après je lui ordonnai d'en reprendre; & ensuite je travaillai à éteindre cette flamme hectique que le *rhumatisme* avoit allumée dans son sang, & de pourvoir ainsi à la sureté de ses poumons, qui en avoient été considérablement offensés; & cela de la maniere suivante.

Prenez *une quantité suffisante d'ingrédiens pour faire une décoction pectorale;*
de l'écorce du Pérou, une once;
du baume de Tolu, une dragme.

Faites bouillir dans une quantité suffisante d'eau de fontaine réduite à trois demi-septiers.

Ajoutez à la colature

de l'eau de Thériaque distilée, &
du sirop balsamique, } *de chaque, une once & demie.*

Mêlez & faites un aposeme, dont vous ferez prendre quatre onces trois fois le jour pendant six jours de suite, mettant dans la prise du soir quinze gouttes de laudanum liquide de Van-Helmont, si la malade est incommodée de tranchées, de dévoiement ou d'insomnies.

Lorsqu'elle eut fait usage de l'aposeme, je lui ordonnai une potion émétique, à prendre à plusieurs fois; & ensuite, le 13 Novembre, je lui prescrivis les pilules suivantes.

Prenez *d'écorce du Pérou, pulvérisée bien fin, une once;*
de mucilage de gomme adraganth, une quantité suffisante.

Mêlez & faites des pilules d'une moyenne grosseur, que vous dorerez, & en ferez prendre tous les jours six le matin & autant le soir.

Elle se trouva parfaitement bien de ces remedes, ayant été guérie non-seulement des douleurs & de la roideur des membres, mais aussi, de la toux, de la difficulté de respirer, de l'oppression, de la fievre & de tous les autres symptomes de la consomption pulmonaire. L'appétit lui revint aussi; & à la longue elle recouvra ses forces & son embonpoint, & jouit encore à present d'une parfaite santé, sans avoir éprouvé depuis aucune attaque nouvelle de *rhumatisme* ni de consomption.

RHEXIS, ῥῆξις, de ῥήγνυμι, rompre, rupture. Dans Hippocrate, *V. Aph.* 15. & *VI. Epid. Sect.* 1. *VI. Aph.* 24. il s'entend de la rupture d'un abscès. Ailleurs il se prend pour la rupture de quelques vaisseaux sanguins, d'où s'ensuit une hémorrhagie.

RHI

RHICNOSIS, ῥίκνωσις, de ῥικνὸς, ridé ou plissé, signifie des rides à la peau, accompagnées de l'exténuation du corps, & est opposé à *ectasis*, ἔκτασις, distension de la peau prevenant de réplétion.

RHIGOS, ῥῖγος, en Latin *rigor*, est défini dans Galien, *Lib. de Trem. & Palp.* &c. un sentiment de froid, accompagné de mal-aise, & d'une agitation ou concussion irréguliere dans tout le corps. Voilà la définition du *rigor* morbifique, ῥῖγος νοσερὸν, ou αὐτόματον, comme il l'appelle, *Comment. III. in I. Epid.* ou ῥῖγος νοσῶδες, comme l'appelle Hippocrate, *Lib. IV. de Morbis*, quand le désordre naît ou prend son origine dans les parties internes, & ne provient point d'une cause violente externe, mais attaque le corps d'une maniere spontanée & sans cause apparente: car le *rigor* dans un sens plus général pris pour un sentiment de froid incommode, peut arriver à des personnes en santé. Galien prouve suffisamment que le *rigor* n'est point un sentiment de froid accompagné de tremblement dans le Livre ci-dessus cité, où il donne les caracteres distinctifs du *rigor* & du tremblement: & finit par conclure que le *rigor* est un sentiment fort & urgent de refroidissement qui consiste dans l'altération de la chaleur naturelle. Hippocrate dit aussi, *Lib. I. de Morbis*, que le *rigor* vient du refroidissement de tout le corps occasionné par le refroidissement du sang; &, *Lib. IV.* il donne pour origine au *rigor*, l'irruption violente d'humeurs acrimonieuses dans quelque partie, & un conflit impétueux d'humeurs discordantes, accompagné d'ébranlement dans tout le corps; & ce *rigor*, selon les Anciens étoit toujours accompagné de fievre, comme on le voit dans Hippocrate, *Lib. I.* & *IV. de Morbis*; car un ῥῖγος ἀνεπίθερμαντος, ou un *rigor*, qui n'est point suivi d'une chaleur excessive ou fébrile, étoit, selon Galien, *Lib. V. de Sympt. Caus.* inconnu aux anciens Medecins, à cause de l'extreme frugalité de ces tems-là: ce n'étoit qu'une espece de frisson qui ne tenoit gueres du véritable *rigor*. Il doit sa naissance à un phlegme vitré & à des sucs froids & crus, à l'intempérance de la diete, à une vie oisive, au défaut d'exercice & au fréquent usage du bain; & attaque plus ordinairement les femmes, comme Galien l'assure en plusieurs endroits. Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* place le frisson dans une des classes du *rigor*; & Celse, *Lib. VIII. cap.* 2. emploie le mot *horror*, pour celui de *rigor*; *IV. Aphor.* 58. où il dit que « la fievre brûlante que « les Grecs appellent καυσώδης, causodes, se résout par « un *horror* ou frisson subit. » Les Latins appellent aussi indifféremment *horrores* ou *rigores*, les frissons ou les tremblemens qui affectent le malade immédiatement avant un accès de fievre.

On emploie aussi le terme *rigor* dans un sens tout différent pour la dureté inflexible & la tension & des nerfs & des muscles, mais qui seroit mieux exprimée par celui de *rigiditas*, « roideur. »

RHINARION, ῥινάριον, nom d'un collyre savoneux ou détersif, décrit par Paul, *Lib. VII. cap.* 16.

RHINE. Voyez *Squatina*, qui est la même chose.

RHINEMA, RHINISMA, ῥίνημα ou ῥίνισμα, râpures, râclures, limaille ou autres choses semblables. HIPPOCRATE, *Lib. I.* περὶ γυναικ. & GALIEN, *Lib. III.* κατὰ τόπ.

RHINENCHYSIS, ῥινεγχύσις, de ῥὶν, le nez, & ἐγχύω, infuser; infusion dans les narines, qui se fait par le moyen de l'instrument appellé

RHINENCHYTES, ῥινεγχύτης, seringue pour le nez, dont parle Cœlius Aurelianus, *de Morb. Chron. Lib. II. cap.* 4. & *Lib. III. cap.* 2. où l'on lit ordinairement *Rhinenchytos*. Mais Rhodius, *ad Scribonium Largum* lit *Rhinenchytes*.

RHINION, ῥινίον, nom d'un collyre décrit par Galien, *de Comp. M. S. L. Lib. IV. cap.* 7. & d'un autre décrit par Celse, *Lib. VI. cap.* 6. pour l'ophthalmie seche, & les aspérités des yeux. CASTELLI.

RHINOCEROS, Offic. Schrod. 5. 305. Raii Synop. A. 122. Mont. Exot. 5. Aldrov. de Quad. Bisulc. 878. Charlt. Exer. 12. Gesn. de Quad. 842. Jonf. de Quad. 66. *Abada, sive Rhinoceros*, Bont. *Rhinoceros*.

La partie en usage est la corne, qui est noire, fissile, pyramidale, d'une figure semblable à celle du buffle, & parfaitement solide ou sans cavité.

Cette corne passe pour bonne contre les poisons contagienx, & les autres maladies qui demandent des sudorifiques: aussi dans ces cas on l'emploie comme le substitut de la corne de licorne. SCHRODER.

Monti dit que cette corne est alexipharmaque, cordiale, stomachique, diaphorétique & adoucissante.

Quoiqu'il y ait plusieurs sortes de quadrupedes auxquels les Auteurs ne donnent qu'une corne, je crois, dit Dale, tous ces animaux imaginaires, à l'exception du *rhinoceros*, qui est la seule licorne ou le seul animal à une corne unique, & peut-être le même que celui des Anciens, dont Elien dit que la corne est noire; & Schroder & plusieurs autres attribuent à la corne du *rhinoceros*, les vertus qu'on dit être dans celle de la licorne.

RHINOPTES, ῥινόπτης, de ῥὶν ou ῥῖνες, le nez ou les narines, & de ὄπτομαι, voir; est une personne qui en conséquence d'une maladie au grand angle de l'œil, qui a ouvert un passage dans le nez, peut voir par les narines; singularité dont il se trouve un exemple dans Rungius, *de visus Sympt.*

RHINOS, ῥινὸς, dans Erotien, est rendu par δέρμα, *la peau.*

RHIPIDION, ῥιπίδιον, *éventail.* MOSCHION.

RHIPTASMOS, de ῥίπτω, secoüer ou balancer; est l'inquiétude & l'agitation ordinaires dans les fievres. Voyez *Alysmos.*

RHIZA, ῥίζα, *racine.*

RHIZAGRA; nom d'un instrument de Chirurgie pour tirer les racines ou chicots des dents.

RHIZIAS, ῥιζίας; liqueur qu'on tire des racines d'une plante par les incisions qu'on y fait. On donne particulierement ce nom au *silphium.*

RHIZOPHORA; nom d'un végétal dont Boerhaave compte deux especes, dont la premiere est le

Rhizophora, Indica, bryoniæ nigræ similis, ad foliorum ortum verrucosa, Plukn. Phys. T. 220. F. 50.

La seconde est le

Rhizophora Americana.

RHIZOTOMUS, ῥιζοτόμος, signifie la même chose que *radicisecа.*

R H O

RHOA, ῥοά, *grenade.*

RHODAPSINTHATON, ῥοδαψίνθατον, *préparation de roses.* Aétius en décrit plusieurs, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 117.

RHODELÆUM, *huile de roses.*

RHODIA RADIX, Offic. Ger. 426. Emac. 532. Raii Hist. 1. 690. Park. Theat. 729. C. B. P. 286. J. B. 3. 683. *Telephium luteum minus, radice rosam redolente*, Hist. Oxon. 3. 468. *Anacampseros, radice rosam spirante major*, Tourn. Inst. 264. Boerh. Ind. A. 269. Raii Synop. 3. 269. *Rhodia.*

Elle croît sur les hauteurs, & fleurit dans le Printems. Sa partie d'usage est sa racine, laquelle est tubéreuse & cassante, d'un brun foncé en-dehors & blanchâtre en-dedans, & est à peu près de même odeur & de même goût que la rose. Cette racine est échauffante, dessiccative & céphalique. Son principal usage est pour les maux de tête. DALE.

RHODIACON, ῥοδιακὸν, est le nom d'une emplâtre que décrit Galien d'après Asclepiade, *Lib. II. de Comp. Med. P. G. cap.* 17.

RHODIDES, ῥοδίδες, trochisque de roses, décrit par Dioscoride, *Lib. I. cap.* 131.

RHODINON. ῥόδινον, *huile* ou *vinaigre de roses.*

RHODITES VINUM, *Vin imprégné de roses.* La maniere de le préparer est décrite par Dioscoride, *Lib. V. cap.* 35.

RHODIUM LIGNUM. Voyez *Asphalthus.*

RHODODAPHNE, le même que *rhododendron.*

RHODODENDRON, *oleandre, rosage*, ou autrement *laurier-rose.* Voyez *Nerium.*

RHODOMELI, *miel rosat.*

RHODOMELON, ῥοδόμελον, confection de roses, de coings & de miel.

RHODON, ῥόδον, *rose*; il se prend quelquefois pour huile de roses.

RHODOSACCHARUM, *sucre de roses.*

RHODOSTACTON, ῥοδόστακτον, *miel de roses.* PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 17.

RHODOSTAGMA, ῥοδόσταγμα, de ῥόδον, rose, & στάζω, distiler. Le Docteur Freind remarque, qu'Actuarius est le premier Auteur Grec qui fasse mention de liqueurs distilées, telles que le *rhodostagma* & l'*intybostagma*, que le Traducteur appelle *stillatitius liquor rosarum, & aqua quam intybus stillavit*, & que l'Auteur emploie comme ingrédiens à faire entrer dans un julep. Gesner prétend que ces liqueurs ne sont point préparées par aucun procédé chymique, & ne sont autres choses que les sirops de ces plantes, parfaitement semblables au *rhodostacton* que décrit P. Eginete. M. le Clerc, attaché à l'opinion de M. Langius, pense autrement, & a montré fort évidemment que l'eau de roses distilée d'Actuarius est fort différente du *rhodostacton* de P. Eginete, qui n'est fait que de suc de roses & de miel bouillis ensemble. Je suis en cela du sentiment de M. le Clerc; & pour justifier en cela mon opinion & la sienne, qu'il me soit permis d'observer ici un passage de Nicolas Myrepse, l'un des Grecs les plus modernes, & qui souvent copie notre Auteur. Il décrit le *rhodostacton* de Paul Eginette seulement avec cette différence, qu'il dit qu'on le peut faire aussi-bien avec du sucre qu'avec du miel. Ensuite il décrit l'*hydrorosatum* suivant le procédé qu'indiquent Aétius & Paul Eginete, comme un remede qui ne differe guere du précédent, qu'en ce que dans le second on ajoute de l'eau aux roses. Après cela, il en vient au procédé nécessaire pour la préparation du julep d'Actuarius, & fait bien voir au moins qu'il regardoit ce julep comme une préparation fort distincte des deux autres. Et tout le monde conviendra, s'il'on prend la peine d'examiner la composition qu'il enseigne, qu'elle est absurde, s'il n'y est pas question de l'eau de roses distilée: autrement, à quoi bon répéter deux fois une même recette composée des mêmes ingrédiens?

RHOE; le même que *rhus.*

RHŒAS, ῥοιὰς ou ῥυὰς, de ῥέω, couler, ou ῥύω, tirer; est un écoulement des yeux, occasionné par la diminution de la chair dans le grand *canthus* ou le grand angle de l'œil. Galien, *Com. II. in VI. Epid.* en distingue quatre sortes par rapport à ses différentes causes. Car il est causé, dit-il, par la fermeture ou l'obstruction du passage à l'endroit du grand *canthus*, ou par un amas d'excrémens dans l'œil, que ce passage à raison de son étroitesse ne sauroit recevoir, & qui conséquemment se déchargent en-dehors; ou, troisiemement, il peut provenir de l'obstruction du passage par une cicatrice qui s'y sera formée, comme il arrive souvent après l'opé-

ration de l'*encanthis*; (voyez *Encanthis*;) enfin, de l'exulcération de la partie. L'Auteur des *Définitions médicales* définit le *rhœas*, une consomption de la chair aux angles de l'œil, qui occasionne un flux de larmes. Et dans l'*Isagoge*, qu'on attribue à Galien, nous lisons, que l'œil est affecté d'un *rhœas* quand le *canthus* est dépravé par quelque cause inconnue, ou a été tellement déprimé par quelque opération chirurgique, qu'il ne peut plus contenir les larmes, ou empêcher leur écoulement.

Selon Aétius, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 88. le désordre que les Grecs appellent *rhœas*, & qui est une diminution ou un décroissement de la chair dans le grand angle de l'œil, arrive lorsqu'en conséquence d'une exulcération, ou de l'enlevement d'un ptérygion, ou de la chair naturelle, l'angle de la paupiere est écarté, tombe sur la joue, & devient incapable de retenir les larmes. Ce désordre arrive aussi quelquefois à la suite d'un *ægylops* mal guéri. On appelle *rhœades* ceux qui en conséquence de la fluxion de leurs yeux, sont continuellement larmoyans. Pour ceux dont l'angle de l'œil est tout-à-fait écarté, il leur faut administrer des remedes d'une nature corroborative & consolidante. S'il y a un calus, il faudra stimuler les parties par des médicamens plus acres. Mais l'opération manuelle est aussi nécessaire pour la cure de ce désordre; car il faudra appliquer une ligature autour du cou, marquer quelque vaisseau du nez, & en faire l'ouverture avec une lancette. Ensuite on appliquera une éponge sur l'œil, & un cautere triangulaire sur la partie, qu'on n'enfoncera pas jusqu'à l'os, mais de maniere qu'il affecte simplement la peau & la plaie. Après cela on appliquera une lentille avec du miel. Quand les ulceres seront suffisamment nettoyés, il faudra tenir l'œil ouvert jusqu'à ce que l'angle soit rempli d'une chair loüable, dans la crainte qu'il ne s'y fasse de concrétion. L'alun & la térébenthine sont d'une utilité singuliere dans la cure de ce désordre.

RHOGME, ῥόγμη, *rupture*, *fracture* ou *blessure*.

RHOGMOS, ῥογμός, le *ronflement*.

RHOICOS, ῥοικός, *fluide*; épithete des corps qui abondent en humidité.

RHOIDARIUM, ῥοιδάριον; nom d'un remede que décrit Aétius, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 68.

RHOITES, ῥοΐτης; sorte de rob fait de suc de grenades, que décrit Dioscoride, *Lib. V. cap.* 34. Mais Paul Eginete appelle aussi de ce nom, une confection faite de trois septiers de suc de grenade, & d'un de miel, bouillis jusqu'à consomption d'un tiers.

RHOMBOIDES MUSCULUS, *le Muscle Rhomboïde*.

Ce muscle est un plan charnu, mince, large, & obliquement quarré, situé entre la base de l'omoplate & l'épine du dos. C'est par rapport à sa figure qu'on lui a donné le nom de *rhomboïde*.

On le peut diviser en deux portions, une supérieure & une inférieure, qui souvent paroissent entierement séparées. La portion supérieure qui paroît encore quelquefois composée de deux autres, est attachée toute charnue aux deux ou trois dernieres épines du cou, & en partie au ligament cervical postérieur. La portion inférieure est attachée aux trois ou quatre supérieures du dos par un plan tendineux.

Ces deux portions, dont l'inférieure est beaucoup plus large que la supérieure, s'unissent & s'attachent au bord de la base de l'omoplate, depuis sa petite facette triangulaire, jusqu'à l'angle inférieur. La portion supérieure recouvre un peu l'attache du muscle angulaire.

Tout le muscle est couvert du trapeze, & il couvre immédiatement le dentelé postérieur-supérieur, étant entre ces deux muscles, & comme collé à l'un & à l'autre par un tissu filamenteux ou cellulaire.

Usages du Rhomboïde.

Selon ses attaches & sa direction en général, il tire obliquement en arriere, & en-haut la portion sous-épineuse de la base de l'omoplate.

Il est le modérateur du grand dentelé & du trapeze, dans leur action de tourner l'acromion en-haut, & de lever l'épaule; il ramene l'omoplate dans son attitude ordinaire, quand ces muscles cessent d'agir.

Il peut tirer l'omoplate directement, si la portion inférieure du trapeze agit en même-tems; car cette portion tirant obliquement embas vers l'épine du dos, & le *rhomboïde* tirant obliquement en-haut vers la même épine, il en résulte un mouvement tout-à-fait direct en-arriere, comme celui qu'on fait pour dégager les épaules, & les porter également en-arriere.

Il peut avec le concours de la portion rayonnée du grand dentelé, tirer la base de l'omoplate directement en-haut. Ce mouvement n'est pas si aisé que les autres, & il est très-petit; car le grand dentelé n'y contribue que proportionément à l'action du *rhomboïde*, c'est-à-dire très-foiblement, d'autant plus que dans ce cas, l'acromion ne monte que très-peu. Winslow, *Anatomie*.

RHOMBOS, ῥόμβος; espece de bandage dont parle Galien, ainsi appellé à cause de sa figure.

RHOMBUS, *Turbot*.

Il y a plusieurs especes de turbot différentes, non-seulement par leur grandeur, mais encore en ce que quelques-unes d'entr'elles portent des aiguillons à la tête & vers la queuë, & les autres n'en portent point. Ce poisson doit être choisi frais, épais, bien nourri, & d'une chair ferme.

Il nourrit beaucoup; il se digere facilement, il produit un bon suc, sa chair est estimée propre pour les maladies de la rate, étant appliquée dessus.

Elle ne produit de mauvais effets, qu'autant que l'on en use immodérément.

Elle contient beaucoup d'huile & de sel volatil, & médiocrement de phlegme.

Ce poisson convient en tout tems, à toute sorte d'âge, & de tempérament.

Il y en a de fort grands dans l'Océan, & dans la mer Méditerranée. Rondelet dit en avoir vû qui avoient cinq coudées de long, quatre de large, & un pié d'épaisseur. Ce poisson habite quelquefois autour des terres grasses, & au bord des rivages: mais le plus souvent à l'embouchure des rivieres, où il attend les autres poissons au passage. Il est vorace; il mange les petits poissons qu'il rencontre, & sur-tout les écrevisses qu'il aime beaucoup. Il se remue lentement à cause de la largeur & de l'étendue de son corps.

Le Turbot se nomme en latin *rhombus*, parce qu'il est large, plat & de figure rhomboïde, ou en losange. Lemery, *des Alimens*.

RHOMMA, ῥόμμα, le même que *rophema*.

RHONCHOS, ῥόγχος, de ῥέγχω, ronfler, *ronflement*.

RHOPALOSIS, ῥοπάλωσις, maladie des cheveux qui ressemble à la plique Polonoise, consistant en ce que les cheveux se mêlent & se collent les uns aux autres.

RHOX, ῥώξ, la tunique uvée de l'œil. Moschion, *de Morbis Mulierum*, entend par ce même terme, la prunelle.

RHU

RHUS, le *rhus*, ou *rhoé*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont crenelées ou à trois dents ; son calyce est fendu en cinq, petit & dentelé. Les fleurs sont approchantes de celles de la rose, pentapétales & disposées en bouquets. L'ovaire, qui est au fond du calyce, devient une capsule ronde, remplie d'une graine unique & à-peu-près sphérique.

Boerhaave compte douze sortes de *rhus*, qui sont :

1. *Rhus, folio ulmi*, C. B. P. 414. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. A. 2. 229. *rhus obsoniorum, Sumach*, Offic. *Rhus Coriaria*, Ger. 1291. Emac. 1474. *Rhus, sive Sumach*. J. B. 1. 555. Raii Hist. 2. 1590. *Sumach, sive rhus obsoniorum & Coriariorum*, Park. Theat. 1450. *Sumac commun.*

Ce *rhus* ne parvient pas à une grande hauteur. Il a les branches garnies de longues feuilles crenelées, dont les crenelures ressemblent aux feuilles de l'orme, mais sont un peu plus longues. Les fleurs croissent en gros bouquets blancs, & sont suivies d'une petite graine plate, ronde & velue, d'un gout terreux astringent. Il croît en Italie, en Espagne & en Turquie. Ses feuilles & sa graine sont d'usage.

Elles sont les unes & les autres fort astringentes & styptiques, bonnes pour toutes sortes de flux & d'hémorrhagie, soit qu'on les applique extérieurement, ou qu'on les prenne intérieurement. Elles résistent à la putréfaction, à la gangrene & à la mortification. C'est un des ingrédiens du sirop de myrte.

L'onguent de Sumac prend son nom de la graine. Miller, *Bot. Off.*

Il est rafraîchissant, dessiccatif & astringent ; on l'emploie principalement dans les flux de ventre, les pertes & les flux excessifs des regles. Il arrête le sang hémorrhoïdal & corrige la bile.

Il est à propos d'observer que le *Rhus obsoniorum*, *Rhus Coriariorum*, & le *Rubeum*(le *Rhus* des Cuisiniers, celui des Tanneurs, & le *Rhus* rouge) de Galien, ne sont point trois différentes especes d'arbres ; le *Rhus obsoniorum* n'étant autre chose que le fruit ; le *Rhus Coriariorum*, les feuilles & les petites branches ; & le *rubeum*, la graine du même arbre. C'est l'opinion du savant Botaniste M. J. Ray, avec lequel je suis fort d'accord sur cet article. Dale.

2. *Rhus Virginianum*, C. B. P. App. 417. Raii Hist. 2. 1591. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. a. 2. 229. Park. Theat. 1450. *Sumach, sive rhus*, Ind. Med. 114. *Sumac de Virginie.*

Il croît communément en Virginie : mais nos Curieux en ont aussi dans leurs jardins. Il passe pour posséder les mêmes vertus que le Sumac commun.

3. *Rhus Americanum, Rachi, cui adnascuntur folia rubra, folio lato, utrimque glabro, non serrato, pistachiæ simili.*
4. *Rhus Americanum, Rachi, cui folia adnascuntur rubra, foliis præcedenti angustioribus.*
5. *Rhus Americanum, Rachi, cui folia adnascuntur rubra, alata, foliis molle Clusii brevioribus.*
6. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus, folio subrotundo, integro, molle & incano*, Plukn. Phyt. 219. 8.
7. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus foliis obtusis & incisis, hirsutè pubescentibus*, Plukn. Phyt. 219. 7.
8. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus, foliis acutioribus, incisis, suprà viridibus, glabris, infrà argenteis, glabris*, H. R. D.
9. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus, foliis acutioribus, arguticis, denticulatis, glabris subtùs argenteis*, H. R. D.
10. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus, foliis subtùs argenteis, acutis & margine incisis*, Plukn. Phyt. 219. 6.
11. *Rhus Africanum, trifoliatum, minus, glabrum, splendente folio, subrotundo, integro*, Plukn. Phyt. 219. 9.
12. *Rhus Africanum, trifoliatum, majus, glabrum, splendente utrimque folio, subrotundo, medio quandoque crenato.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

On l'appelle *rhus*, de ῥέω, *couler*, parce qu'il arrête les flux. Son fruit, qui est disposé en grappe, de couleur rouge, & d'un gout acide, agréable, est d'un excellent usage dans la diarrhée & la dyssenterie ; singulierement quand il est bouilli dans l'eau avec des écorces de grenade. Il n'est pas moins salutaire dans le flux immodéré des regles, dans le diabetès, les hémorrhoïdes & la gonorrhée. Les semences de *sumac* ne sont que des graines desséchées tirées des bouquets, & ont beaucoup moins de vertu à cause de cette sécheresse. C'est pourquoi il faut choisir la baie récente ; car alors elle est excellente, singulierement pour résister à la putréfaction & à la gangrene dans la paronychie. Sa gomme mise dans une dent cariée, en appaise la douleur. Ses boutons tendres & ses fruits encore nus, avant d'avoir acquis du suc par la maturité, sont salutaires dans une sorte de fievre hectique. accompagnée de sueurs copieuses, à cause de la tendreté, de la flacciditè & de l'humidité de leurs fibres. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Dioscoride dit, que l'herbe appellée *phœnix*, φοῖνιξ, qui est une sorte de *lolium*, que les Latins distinguent par l'épithete de *murinum*, est appellée par quelques-uns ῥοῦς, & par d'autres *anchinops*, ἄγχινωψ : mais le ῥοῦς ἐρυθρὸς, *rhus rouge*, des Grecs, est la graine du *frutex coriarius* ou *sumac*. Par rapport à cette derniere plante, les Savans sont forts partagés sur l'article de savoir s'il y en a plusieurs especes ou une seule, parce que les anciens Medecins parlent dans leurs écrits de plusieurs qu'ils distinguent même par différens noms. Il y en a une qu'ils appellent ῥοῦς μαγειρικὸς, (*rhus obsoniorum* ;) ils en appellent une autre ῥοῦς βυρσοδεψικὸς ; *rhus coriariorum* ;) & une troisieme, ῥοῦς Συριακὸς ; (le *rhus* de Syrie.) Quelques-uns peut-être diront que ce ne sont-là que différens noms d'une même chose. Mais lorsqu'on voit ces noms rangés par ordre l'un après l'autre, on ne peut gueres supposer qu'ils s'entendent tous de la même chose. Or ces trois sortes de *rhus* sont nommés l'un après l'autre ; comme autant d'ingrédiens différens dans les centuries des compositions de Myrepse. Par exemple, dans la troisieme emplâtre nous lisons : κινναμώμου, σιδίων, ῥοῦ μαγειρικοῦ ῥοῦ Συριακοῦ, ῥοῦ βυρσοδεψικοῦ. ; « de la canelle, du malicorium, du « *rhus* des Cuisiniers, du *rhus* de Syrie, & du *rhus* des « Tanneurs. » Sur ce fondement, qu'on ne sauroit s'empêcher de trouver raisonnable, Fuschius conclut qu'il y a autant d'espece de *rhus* distinctes qu'il y en a de différens noms. Mais cette opinion est combattue d'autre part par un fort argument de Dioscoride ; qui assure que le *rhus obsoniorum*, que quelques-uns appellent *erythrus*, rouge, est la graine du *rhus* des Tanneurs ; sur quoi il faut observer une différence dans le genre des deux ; car l'arbrisseau s'appelle ἡ ῥοῦς, *hæc rhus* : mais la graine se nomme ὁ ῥοῦς, *hic rhus*. Lors donc que nous lisons dans les autres ῥοῦς μαγειρικὸς, ce terme se doit entendre de la graine dont on usoit dans les cuisines : mais quand on rencontre ῥοῦς βυρσικὸς, ou βυρσοδεψικὸς, il s'entend de l'arbrisseau dont les feuilles servent à préparer les cuirs. Le *rhus obsoniorum*, ou la graine, s'appelloit purement & simplement ῥοῦς, *rhus*, comme on le trouve dans l'*Exegesis* de Galien : on lui donne aussi l'épithete d'ἐρυθρὸς, *rouge*, parce qu'il rougit à mesure qu'il mûrit.

Mais la principale difficulté consiste à déterminer au juste ce que c'étoit que le *rhus Syriacum*, que Myrepse distingue du *rhus obsoniorum*, & du *rhus coriariorum*. Théophraste dit qu'il croît du *rhus* en tous Pays, & se contente

contente par cette raison de décrire celui qui croît en Grece. Mais Pline rapporte la description de Théophraste an *rhus* de Syrie, & mer le *rhus* an nombre des plantes exotiqnes, particulieres à la Syrie, quoique Théophraste en fasse une plante de tous pays. A l'endroir où l'on lir dans Pline, *quod vocatur rhus*, un certain mannscrit lit, *quod vocatur ros*; & suivant cette leçon, nous lisons dans Celse, *ros Syriacus*, que Brodeau & Crinitus rendent par manne, supposanr qu'il parloit de la rosée de Syrie, & non pas du *rhus* ou *rhoe*. Pline, *Lib. XXIV. c.* 11. reconnoît deux sortes de *rhus* distincts de celui de Syrie à l'endroit où il dit : *Nec latinum habet*, &c. « Nous n'avons pas de nom Latin pour *rhus*, quoi« qu'on l'emploie cependant chez nous à plusieurs usa« ges. » Puis il décrit trois sortes de *rhus* ou *rhoe*: l'un qui est un simple dont les feuilles sont semblables à celles du myrte, un autre qui est le *frutex coriarius*: & un troisieme sous le nom de *rhus erythros*, qui est la graine du second. Quant au simple appellé *rhus*, quelques-uns le prennent pour le *Rhus Montispessulanorum*, arbrisseau qui a les feuilles de l'oxmyrsine. Mais le *frutex coriarius* mentionné en cet endroit est le même que celui du Livre XIII. qui est appellé *Rhos Syriacum*. Plusieurs appellent la graine ῥοῦς ἐρυθρὸς, pour la distinguer de l'arbrisseau. Les Dictionnaires de Medecine des Grecs modernes prennent le ῥοῦς μαγειρικὸς, ἐρυθρὸς & Συριακὸς, pour le même *rhus*, & les rendent tous trois par σουμάκιν ou σουμάκιον; & il est certain que ce que les Grecs appellent ῥοῦς, *rhus*, est la même chose que ce que les Arabes appellent *sumac*. Mais pour le ῥοῦς Συριακὸς, *Rhus Syriacum*, j'imagine qu'il ne differe point du *rhus* commun en genre ou en espece, mais seulement en bonté. Et peut-être qu'on en tiroit la graine de Syrie, comme étant le meilleur & le plus propre pour assaisonner les mets, usage auquel on l'employoit au rapport de Pline en guise de sel, avec une addition de silphium; assaisonnement qui rendoit, dit-il, les viandes plus savoureuses & plus agréables au gout. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 58.

RHY

RHYAS, ῥυὰς, le même que *Rhœas*. Voy. plus haut.

RHYEMA, ῥύημα, sorte de gâteau fait de miel & de fine fleur de farine.

RHYMA, ῥύμα, remede. CASTELLI. GORRÆUS.

RHYME, ῥύμη, le même que *Rhope*. Voy. plus haut.

RHYMMA, ῥύμμα, de ῥύπτω, déterger; remede détersif.

RHYNDACE, ῥυνδάκη, sorte d'oiseau de la grosseur d'un pigeon. HESYCHIUS.

RHYPODES, ῥυπώδης, épithete qu'on donne à des remedes qui ont la forme de râclure; il vient de ῥύπος, *sordes*, « ordures. » GALIEN, *de Comp. M. P. G. Lib. II. cap.* 1.

RHYPOS, ῥύπος, crasse, ordures, dans le style de Galien, est un excrément de la troisieme coction ramassé sur la surface de nos corps. Car comme les deux premieres coctions; à savoir celle qui se fait dans l'estomac, & celle qui se fait ensuite dans le foie, laissent deux sortes d'excrémens, l'un humide & l'autre sec: il s'en forme aussi deux semblables par la troisieme cocrion dans toutes les parties de l'animal, qui sont produits par les sucs dont il est nourri. L'un de ces excrémens est la sueur qui a servi de véhicule pour transmettre l'aliment, & est une humeur ténue & séreuse, semblable à l'urine; l'autre consiste en résidus à demicuits, lesquels n'ont pas pu être assimilés à la partie à l'effet de servir à sa nutrition. Ces residus sont aussi d'une substance ténue, étant du genre des matieres qui s'évacuent par les pores de la peau, par la transpiration insensible: mais ils sont mêlés aussi avec quelques parties excrémentitielles plus grossieres; ce qui fait que souvent ils bouchent & obstruent les excrétoires de la peau. Cette crasse n'étoit pas inconnue aux Anciens, qui prenoient grand soin d'en nettoyer le corps pour différens usages, & l'appelloient *sordes* ou *strimenta*. Pour les Grecs, ils l'appelloienr ῥύπος, & γλοιὸς. Elle a la vertu d'échauffer & de discuter modérément; vertu qu'elle tient nonseulemenr de la nature de nos corps, mais de son mélange d'huile & de poussiere. Car cette crasse qu'on emportoit du corps dans les bains avec un frotoir, étoit un mélange d'huile & de sueur: au lieu que celle que procuroienr la palestre & les antres exercices publics, contenoit de plus de la poussiere, provenant tant de la poudre qu'on avoit répandue sur les combattans, après qu'ils avoient été oints d'huile, que de celle qui s'élevoit de rerre par les mouvemens qu'ils se donnoient dans la chaleur du combat. La sueur ainsi excitée s'appelloit d'un nom distinctif, πάτος, *patus*. La crasse qui avoit le plus d'huile étoit sans doute d'une qualité plus émolliente; & celle qui avoit plus de poussiere, d'une qualité plus desficcative, plus discussive & plus digestive, & cela dans un degré d'autant plus éminent que la poussiere avoit plus d'aspérité & d'acrimonie. Car la poussiere d'une substance plus fine & plus grasse que l'ordinaire & telle que celle que Galien, *Lib. V. de Sanit. Tuend.* appelle κόνις λιπαρὰ, « poussiere grasse ou « graisseuse, » est d'une nature plus emplastique, & empêche la dissipation & la résolution des parties du corps sur lesquelles on la répand. Mais la crasse ou les strimens les plus discussifs, & en même-tems les plus propres à dessécher & amollir modérément, étoient ceux qu'on râcloit des statues & des vaisseaux d'airain ou de cuivre où l'on réservoit l'huile pour les usages de la palestre, parce qu'ils contenoient un peu de la rouille du métal, comme l'observe Paul, *Lib. VII.*

RHYPTICOS, ῥυπτικὸς, de ῥύπτω, *déterger*; *détersif.*

RHYSIS, ῥύσις, *flux*; terme fort usité par les Medecins de la Secte Méthodique. Voyez la Préface, ou Discours Historique. D'autres Auteurs l'ont employé comme synonyme à hémorrhagie, diarrhée, gonorrhée, ou chûte de cheveux.

RHYSSEMATA, ῥυσσήματα, ordures & crasse dont est couverte la peau des gens du peuple. CASTELLI, GORRÆUS.

RHYTHMOS, ῥυθμὸς, la cadence, ou l'harmonie du pouls, ou la proportion convenable entre une pulsation & celles qui suivent. Voyez *Arythmos*.

RHYTIDOSIS, ῥυτίδωσις, destruction ou plissure de l'œil. GALIEN.

RIA

RIAL ARMENIGOS, ῥίαλ ἀρμένιγος; nom barbare d'un antidote que décrit Nicolas Myrepse. *Sect.* 1. *cap.* 510.

RIB

RIBES, *Groselier*.

Voici quels sont ses caracteres:

C'est un arbrisseau sans piquans, à larges feuilles. Son pédicule se termine par un ovaire couronné d'un large calyce divisé en cinq grands segmens. Sa fleur est pentapétale ayant cinq petits pétales qui s'élevent des interstices des segmens, & est garnie de cinq étamines. L'ovaire donne un long tuyau qui part du centre de l'apex, & forme un fruit rond en ombilic, figuré en grappes & plein de petits pepins.

Boerhaave compte six especes de *Groseliers*, qui sont:

1. *Ribes vulgaris, acidus, ruber*, J. B. 2. 97. Boerh. Ind. A. 2. 54. *Ribes, Ribesia*, Offic. *Ribes, Grossularia*, Ind. Med. 56. *Ribes vulgaris fructu rubro*, Ger. Emac. 1593. Ind. Raii Hist. 2. 1485. Synop. 3. 456. *Ribes fructu rubro*, Park. Theat. 1561. *Ribes rubra*, Parad. 558.

Grossularia multiplici acino, sive non spinosa hortensis, rubra, sive Ribes Officinarum, C. B. P. 455. Tourn. Inst. 639. *Groseilles rouges*, ou *raisins de Corinthe*.

L'arbrisseau qui porte le fruit appellé raisin de Corinthe, sorte de groseille, est un peu plus gros que celui qu'on appelle simplement *Groselier*; il a de grandes feuilles & des piquans en-dehors. Son fruit vient en petites grappes de couleur rouge & d'un goût acide & doux. On en plante dans les jardins : mais il en vient de sauvages dans le Nord de l'Angleterre. Il fleurit en Avril, & son fruit est mûr en Juin. Son fruit est rafraîchissant & agréable à l'estomac ; il appaise la soif, & est tant soit peu astringent. La gelée faite avec le suc de ce fruit & du sucre plaît beaucoup aux fébricitans. On trouve rarement des raisins de Corinthe dans les Boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

La gelée de raisins de Corinthe est savoneuse & résolutive, fort bonne à prendre dans les fievres & dans les obstructions chroniques, délayée avec de l'eau, surtout si l'on en continue long-tems l'usage.

Les raisins de Corinthe sont de deux sortes, rouges & blancs, & sont l'un & l'autre sûrs, qualité qui leur vient du sel acide dont ils abondent, lequel est dissous dans une suffisante quantité de phlegme. Ce sel acide les rend rafraîchissans, & propres à appaiser la chaleur de la bile & des autres humeurs. Ils resserrent tant soit-peu l'estomac, & résistent au poison. On fait de ce fruit de bonnes confitures, & une boisson, avec de l'eau & du sucre, qu'on appelle vin de Corinthe, fort bonne dans les chaleurs de l'Eté, pour rafraîchir & humecter le corps. On en fait aussi une gelée rafraîchissante & humectante, fort agréable au gout, qu'on emploie tant en remedes qu'en alimens : mêlée avec de l'eau, on en fait une boisson dans la fievre : les feuilles sont astringentes. LEMERY, *des Alimens.*

2. *Ribes flore rubente*, J. B. 3. 98. *Grossularia hortensis majore fructu rubro*, C. B. P. 455.
3. *Ribes, quæ Grossularia, hortensis, majore fructu albo*, H. R. Park.
4. *Ribes vulgaris acidus, albas baccas ferens*, J. B. 2. 98. *Grossularia hortensis fructu margaritis simili*, C. B. P. 455.
5. *Ribes Alpinus dulcis*, J. B. 2. 98. *Grossularia vulgaris fructu dulci.* C. B. P. 455.
6. *Ribes nigrum, vulgò dictum, folio olente*, J. B. 2. 98. Raii Hist. 2. 1486. Synop. 3. 456. Boerh. Ind. a. 2. 254. *Ribes nigra*, Offic. Park. Parad. 558. *Ribes fructu nigro*, Theat. 1562. Ger. Emac. 1593. *Grossularia non spinosa, fructu nigro*, C. B. P. 455. *Groselier noir.*

Il fleurit en Juin, son fruit est bon dans l'esquinancie : c'est pourquoi on l'appelle baies pour l'esquinancie. RAY, *Hist. Plant.*

RIBESIA, signifie la même chose qne *Ribes.*

RIC

RICINOIDES.

Voici ses caracteres :

Les fleurs mâles consistent en plusieurs feuilles, qui sont placées circulairement & arrangées en forme de roses : celles-là sont stériles. A quelque distance des fleurs sur la même plante, naissent des embryons enveloppés dans un godet, qui dans la suite deviennent un fruit tricapsulaire, qui contient une graine oblongue dans chaque cellule.

Boerhaave compte deux especes de *Ricinoïdes*, qui sont :

1. *Ricinoides Americana, folio Gossypii*, Tourn. Inst. 656. Boerh. Ind. alt. 653. *Nuces è Barbadoes*, Offi. *Ricinus Americanus*, Ger. 339. Emac. 496. Park. 183. Raii Hist. 1. 166. *Ricinus Americanus major, semine nigro*, C. B. P. 432. *Ricinus major Americanus Curcas dictus, & Faba purgatrix Indiæ Occiduæ*, J. B. 3. 643. *Ricinoïdes, seu Pineus purgans, vel Pinhones Indici*, Cod. Med. 97. *Munduy-Guacu, sive Nux Cathartica Americana*, Pis. 169. *Munduy-Guacu Brasiliensibus Pinhones Lusitanis, mihi Nux Cathartica*, Marcg. 96. *Quauhay-Ohuatli* 1. *Avellana Cathartica*, Hern. 85. *Noix des Barbades.*

Ce fruit croît dans les Barbades & dans plusieurs autres contrées de l'Amérique. Il est de figure ovale ou oblongue, gros comme une petite feve, concave d'un côté & convexe de l'autre, & rempli d'une moelle blanche. Il a les mêmes vertus que le *ricin.*

2. *Ricinoides, arbor Americana, folio multifido*, Tourn. Inst. 566. Boerh. Ind. A. 253. *Palma Christi*, Tourn. Mat. Med. 75. *Ricinus Americanus, tenuiter diviso folio*, Raii Hist. 1. 167. *Avellana purgatrix*, C. B. P. 418. Raii Hist. 2. 1386. *Avellana purgatrix novi Orbis*, J. B. 1. 322. *Avellanæ purgatrices*, Park. Theat. 1621. *Nuces purgantes*, Ger. 1362. Emac. 1546. *Noix purgatives.*

C'est une plante de l'Amérique, dont les noix sont de couleur blanchâtre, & tellement cathartiques, qu'on assure qu'une seule suffit pour faire aller par haut & par bas durant plusieurs jours. Ce fruit purge avec moins de violence quand on ôte l'écorce, & qu'on le donne par petites doses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RICINOKARPOS.

Voici ses caracteres :

Les fleurs mâles sont disposées en épis, & produites de la maniere suivante.

De l'extrémité d'un petit pédicule tendre & velu, sort un fleuron nu, à trois feuilles & herbu, dont les pétales sont pointus, & disposés en forme d'étoile. Du centre de ce fleuron, qui s'éleve en forme de cone, sortent neuf étamines qui soutiennent chacune un sommet.

Presque dans le même endroit de la plante s'élevent des ovaires munis de pédicules plus courts, ronds, velus, triangulaires, tricapsulaires & à trois côtes, de même que le *ricin.* L'endroit d'où la fleur & l'ovaire tirent leur origine, est entouré d'une espece de calyce commun, d'où s'élevent les pédicules des fleurs.

Boerhaave compte deux especes de *Ricinokarpos*, savoir,

1. *Ricinokarpos, Afra. Mercurialis procumbens, dioecos, Africana, folio violæ tricoloris*, Park. Bat. App. P. 10.
2. *Ricinokarpos Americana, flore albo spicato, foliis circææ acutiori.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

RICINUS, *Ricin.*

Voici ses caracteres :

La racine est fibreuse, les feuilles sont alternes, larges & anguleuses ; quelques-unes des fleurs sont mâles, d'autres femelles, & portées sur un même épi. Les premieres sont composées d'un calyce formé d'une seule piece découpée en cinq segmens disposés en étoile. Il s'éleve de son centre une infinité d'étamines mâles & fécondes, qui, lorsqu'elles sont unies, ressemblent à un thyrse branchu.

La fleur femelle ou l'ovaire est composé de trois capsules, dont l'assemblage forme un fruit triangulaire, dont le sommet est orné de plusieurs petites aigrettes, & du centre duquel il s'éleve trois pistils, dont chacun porte un sommet rude & fendu en deux. Chaque cellule renferme une seule semence de la figure & de la grosseur d'un pignon.

Boerhaave compte cinq especes de *Ricinus*, savoir,

1. *Ricinus vulgaris*, C. B. P. 432. J. B. 3. 642. Raii Hist. 1. 166. Tourn. Inst. 532. Boerh. Ind. A. 2. 253. *Cataputia major, ricinus*, Offic. *Granadilla Peruviana*, Pharmacop. *Ricinus*, Ger. 399. Emac. 496. *Palma Christi*, Cod. Med. 88. *Ricinus, sive cataputia major vulgatior*, Park. Theat. 182. *Nhambu-Guacu, sive Ricinus Americanus*, Pis. 180. *Ricin.*

Le *ricin* est une plante qui a la figure d'un petit arbre. Sa tige est lisse, noüeuse, creuse, grosse comme le doigt au plus, & couverte de quelque poudre verdâtre semblable à de la farine. Ses feuilles sont larges, arondies, mais découpées en cinq, sept ou neuf segmens pointus & dentelés. Les pédicules sont longs, & aboutissent au centre de la partie postérieure des feuilles.

Les fleurs sont petites & à étamines, & naissent aux sommités des tiges, mais un peu plus bas; & du corps de la plante sortent des grappes de gousses rudes & triangulaires, dont chacune renferme trois semences blanches, plus petites que les féves de cheval, qui sous une coque friable, contiennent des amandes tachetées, d'un goût douceâtre & huileux.

Ces amandes, qui sont la seule partie de cette plante dont on fasse usage en Medecine, purgent les humeurs aqueuses par haut & par bas avec beaucoup de violence: mais comme on a des purgatifs plus sûrs & plus propres à satisfaire à toutes les indications, on les emploie très-rarement. L'huile exprimée des semences est bonne pour tuer les pous des enfans. Miller, *Bot. Offic.*

2. *Ricinus Americanus, major, caule virescente*, H. R. P. 156.
3. *Ricinus Africanus, maximus, caule geniculato, rutilante*, H. R. P.
4. *Ricinus Americanus, perennis.*
5. *Ricinus vulgaris, minor*, C. B. P. 432. *Erawai, ricini pusillum genus*, Clus. Exot. 48. *Ricinus minor*, H. Eyst. Æst. o. 8. F. 11. F. 1. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On dit qu'on a appellé le *ricin*, *ricinus*, à cause qu'on a trouvé quelque ressemblance entre sa semence & un petit insecte de même nom qui infeste les chiens & les bœufs. On l'a nommé *palma christi*, à cause que ses feuilles ont, à ce qu'on prétend, la figure d'une main ouverte. On croît que c'est sous cet arbre que Jonas se reposa après être sorti du ventre de la baleine.

La cinquieme espece est appellée *feve purgative*. On prépare avec elle l'huile de *Kerva*, l'*oleum cicinum*, appellé *oleum ficus infernalis*, que les Indiens estiment un excellent lénitif, quoiqu'elle soit la plus acrimonieuse de toutes les especes. Ce fruit, après qu'on l'a dépouillé de sa peau, purge par haut & par bas à un tel point, qu'Hippocrate le prescrit à la place des *grana cnidia* ou *cervus cnidius*. Lorsqu'on le prend avec sa pellicule, il purge avec tant de violence, qu'il enflamme le ventricule & les intestins; ce qui peut le faire passer pour un poison. Quoique les semences soient extrememement acrimonieuses, l'huile qu'on en tire est adoucissante, & bonne pour la roideur & l'immobilité des membres, aussi-bien que pour la gale, les ulceres & les vers.

La quatrieme & cinquieme especes, étant prises intérieurement, operent par haut & par bas avec beaucoup de violence; ce qui fait qu'on les prescrit dans les apoplexies, les léthargies, & en qualité d'hydragogues, dans les hydropisies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Ricinus, est aussi le nom d'un insecte qu'on distingue de la maniere suivante:

Ricinus, Offic. Schrod. 5. 345. Aldrov. de Insect. 559. Jonf. de Insect. 91. Charlt. Exer. 52. *Ricinus octapes*, Raii Hist. Insect. 10. *Tique.*

C'est un petit animal fort sale, de couleur livide, avec une queue émoussée & arondie, & plein de sang, qui s'attache aux bœufs, aux pourceaux, au chevres, aux brebis & aux chiens.

Pline prétend que le sang des *tiques* qui s'attachent aux chiens, est un *psilothre* ou remede propre à faire tomber le poil, & qu'il appaise l'érésipele.

Amatus assure qu'il est un remede admirable pout la gale seche. Dale.

* La *tique* est une espece de morpion, ou un petit insecte plat, de figure rhomboïde, mollasse, de couleur noirâtre: il a six piés, avec lesquels il se cramponne à la chair: il naît sur les plantes, & s'attache aux bœufs, aux chiens, & même aux hommes sous la barbe, aux aines, & aux autres endroits garnis de poil: son bec est court & pointu: il suce le sang pour sa nourriture: mais il n'a point de passage pour rendre ses excrémens; ce qui fait qu'il se dégorge comme la sangsue, ou qu'il meurt de réplétion. On dit qu'il souffre la faim jusqu'à sept jours sans mourir: il multiplie fort en peu de tems: on tue cet insecte par les mêmes drogues qu'on emploie à chasser les poux & la gratelle; savoir, par l'onguent Napolitain, le soufre & le tabac.

On prétend que ce petit animal, étant tiré de l'oreille gauche d'un chien, & porté en amulete dans un noüet, a la vertu d'appaiser les douleurs du corps: mais on ne doit avoir aucune foi pour ce prétendu remede. Lemery, *des Drogues.*

RIG

RIGOR, *Frisson.*

Avant que de traiter des prognostics qu'on peut tirer des *frissons*, relativement à la mort ou à la guérison du malade, il est nécessaire de donner d'abord une notion exacte du *frisson*, puisqu'il est impossible sans cela de former aucun jugement certain des maladies par le moyen de ce symptome. On définit le frisson (*rigor*) « un froid subit & violent; ou, comme dit Galien, *Lib. de Trem. Palp. Convuls. & Rigore*, un refroidissement douloureux de la chaleur naturelle, accompagné d'une secousse & d'une agitation inégale de tout le corps, lequel provient de la faculté expulsive de la partie sensitive, qui s'efforce de chasser les humeurs nuisibles. » Il differe du tremblement, (*tremor*) en ce que celui-ci ne consiste que dans la vibration d'un seul membre, au lieu que l'autre affecte généralement tout le corps: mais c'est de quoi nous parlerons un peu plus bas.

Le *frisson* (*rigor*) survient quelquefois sans fievre: mais elle l'accompagne pour l'ordinaire.

Galien nous apprend dans le Livre que nous venons de citer, *cap.* 7. & *de Caus. Symptom. sect.* 2. *cap.* 5. aussi-bien que dans son Livre *de Inæqual. Temp. cap.* 8. que le frisson (*rigor*) peut subsister sans fievre, & il entreprend d'établir cette vérité, malgré l'opinion où les Anciens étoient du contraire. Il dit même avoir vu un jeune homme à Alexandrie qui fut saisi d'un frisson, (*rigor*) pour avoir mangé des dattes vertes, en conséquence de l'obstruction que l'humeur grossiere causa dans les veines. Hippocrate est le seul parmi les Anciens qui ait su que le frisson (*rigor*) peut subsister sans fievre; car il nous apprend, *I. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 5. « que la femme d'Epicrates étant près de son terme, fut saisie d'un *frisson*, mais sans augmentation de la chaleur; que le même symptome continua le lendemain, & qu'elle accoucha le troisieme jour d'une fille. »

Il s'ensuit donc que le *frisson* peut subsister sans fievre; ce que Galien & les Grecs appellent ῥῖγος ἀνεκθέρμαντον, « frisson (*rigor*) sans chaleur; » au lieu que celui (*rigor*) qui est accompagné de chaleur, étant suivi de

la fievre, est une affection violente, concussive & morbifique.

Mais comment distinguer le frisson (*rigor*) du froid & du frissonnement (*horror*,) puisque Galien, *de Trem. &c.* nous dit, *c. 6.* « que c'est un chose bien différente pour « un malade d'être dans le frisson, (*rigor*,) ou d'être af- « fecté d'un *horror*, ou d'un refroidissement. »

On dit ordinairement que l'approche de l'accès est accompagné dans un malade d'un *frisson* (*rigor*), dans un autre d'un *horror*, & dans un autre, peut-être seulement d'un froid léger ; & tel est le langage ordinaire des Medecins dans leurs Ecrits, & l'usage qu'ils font de ces mots. Lors, par exemple, qu'une personne est saisie d'un froid violent, sans aucune secousse ou agitation du corps, elle n'est pas pour cela affectée d'un *frisson* (*rigor*) ; car pour être tel, il doit être accompagné d'un mouvement inégal & involontaire. Si cette froideur est simplement accompagnée d'une agitation légere & inégale de la peau, on l'appelle *Perfrictio* ; au lieu qu'on lui donne le nom d'*horror*, lorsque cette agitation est considérable, & qu'elle vient par accès dans quelques parties du corps seulement ; d'où il suit que l'*horror* n'affecte que la peau, au lieu que le *frisson* (*Rigor*), s'empare généralement de tout le corps.

Les causes du *frisson* (*rigor*) sont premierement, la chaleur ou le froid immodérés. Ceux qui entrent dans un bain qui peche par l'un ou l'autre de ces excès, savent parfaitement que ces deux qualités produisent des altérations aussi subites que considérables dans le corps, & causent des frissonnemens (*horrores*) & des *frissons* (*rigores*) ; & Galien, *de Caus. Symptom. Lib. II. cap. 5.* en apporte des preuves démonstratives. Hippocrate a donc raison de dire « que le froid irrite les ulceres, durcit la « peau, & cause des douleurs insupportables & des « *frissons* (*rigores*) fébriles ». Les uns sont saisis d'un frissonnement (*horror*) par un excès de crainte, les autres d'un tremblement (*tremor*) à l'occasion d'un ulcere ou d'un abscès qui suppure ; Galien, *in VI. Epid. Com. 3.* nous apprend que les incisions & les cauteres actuels causent des *frissons* (*rigores*) ; ces sortes d'opérations, dit-il, causent un *frisson* (*rigor*) tout de même que si quelque chose d'acrimonieux affectoit la chair.

Le même Auteur assure conformément à cette notion, que le *frisson* (*rigor*) est sur-tout causé par des humeurs bilieuses & acrimonieuses ; car celles-ci picotant les parties sensibles, provoquent la chaleur naturelle, laquelle employant tous ses efforts pour les chasser, excite, ainsi qu'il s'exprime, *de Caus. Sympt. Lib. II. cap. 5.* dans le corps, les mouvemens & les secousses irrégulieres dont on a parlé. Ces *frissons* (*rigores*) sont très-sensibles dans les fievres bilieuses, surtout de l'espece intermittente ; dans lesquelles les humeurs ténues, bilieuses, & extremement acrimonieuses, étant chassées hors des veines, sont continuellement poussées par tous les corpuscules sensibles, d'un endroit dans un autre, jusqu'à ce qu'elles prennent leur route, ou vers la peau, par les pores de laquelle elles s'évacuent en forme de sueur, ou qu'elles se jettent sur l'estomac, d'où elles sortent par le vomissement, ou qu'elles descendent dans les intestins pour sortir par les selles. De-là vient que les *frissons* (*rigores*), sont ordinairement suivis d'évacuations bilieuses, ainsi que Galien l'observe, *Com. 2. in VI. Epid.* où il dit, j'ai montré dans mon Traité du *Frisson* (*rigor*) que les excrétions de bile amere, qui pénetre à travers les corps sensibles pour s'évacuer, sont les suites de cette maladie.

Voici donc qu'elle est l'origine du *frisson* (*rigor*).

Les humeurs nuisibles & acrimonieuses étant chassées hors des veines par la faculté expulsive de ces vaisseaux se jettent sur d'autres parties. Mais comme elles irritent celles-ci par leur acrimonie, & qu'elles excitent également leur faculté expulsive, elles sont de nouveau obligées de les abandonner, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la peau, dans l'estomac, ou dans le bas-ventre, où, comme on a déja dit, elles trouvent une issue. Au reste les parties qu'elles offensent & qu'elles irritent, cherchant à s'en débarrasser, appellent à leur secours la chaleur naturelle, d'où il arrive que les extrémités se refroidissent. Lorsque l'expulsion des humeurs est faite, ce qui arrive lorsqu'elles ont pris leur route vers la peau, ou quelqu'autre partie par où elles peuvent sortir, la chaleur renaît dans les extrémités, & cela d'autant plus promptement que la chaleur naturelle est plus forte ; au lieu que si celle-ci est extremement foible, ces parties ont peine à reprendre la chaleur qu'elles ont perdue. C'est durant cette expulsion des humeurs, qu'arrive cette secousse & cette vibration irrégulieres de tout le corps, que nous appellons *frisson* (*rigor*) pendant lequel les extrémités se refroidissent, la chaleur naturelle rentre en-dedans, ce qui fait que le corps est toujours froid dans le *frisson* (*rigor*).

Cette affection que nous appellons *frisson* (*rigor*) est non-seulement causée par des humeurs acrimonieuses, mais quelquefois encore par une humeur grossiere qui obstrue les veines. Tel étoit le *frisson* (*rigor*) du jeune homme d'Alexandrie dont on a parlé ci-dessus, & dont Galien explique la cause en ces termes :

« Dans ce cas, dit-il, le *frisson* (*rigor*) est occasionné « par l'inaction forcée de la chaleur naturelle. Car cet- « te chaleur subsistant dans son entier, tant en substan- « ce, qu'en force, fait effort pour s'étendre & se dis- « tribuer dans toutes les parties du corps : mais comme « elle est retenue malgré elle, & repoussée en-dedans, « elle retourne à son origine, où ne pouvant séjourner « long-tems, (car le repos est une véritable mort pour « une substance d'une nature mobile) elle se recueille « & se concentre pour ainsi-dire, & revenant, non « point avec un mouvement libre & uniforme, mais « avec une impétuosité pareille à celle d'un cheval qui « a rompu son frein, elle employe toute sa force con- « tre ce qui s'oppose à son passage, pour le chasser & « se faire jour : mais étant repoussée & arrêtée à mi- « chemin, tout le corps est violemment agité dans cet- « te rencontre. Car, entre autres effets, elle se raré- « fie en heurtant contre ces obstacles, elle recule en ar- « riere, & retourne de nouveau à son principe, ouà « son origine, d'où sortant de nouveau avec plus de « violence qu'auparavant ; & étant de nouveau repous- « sée, elle renouvelle ses attaques, jusqu'à ce qu'elle « ait écarté ce qui lui fait obstacle ». Le *frisson* (*rigor*) commence par le dos & les reins ; à quoi se rapporte ce que dit Hippocrate *V. Aphor. 69.* « Que « le *frisson* (*rigor*) dans les femmes, commence prin- « cipalement dans les reins, d'où il gagne le long du « dos jusqu'à la tête ; il commence dans les hommes « dans les parties antérieures du corps, plutôt que « dans les postérieures, comme dans les coudes & les « cuisses. La peau est encore d'une contexture fort rare « dans les hommes, comme il paroît par le poil dont « elle est couverte. » Mais en voilà assez pour éclaircir la notion que nous avons donnée du *frisson* (*rigor*.)

Examinons maintenant les prognostics qu'on peut en tirer, en commençant par ceux qui sont favorables. Parmi les *frissons* (*rigores*) qui accompagnent les fievres ; ceux-là sont de bonne espece qui sont périodiques & symptomes propres de ces maladies. Les *frissons* (*rigores*) périodiques qui surviennent tous les jours, ou tous les deuxieme ou troisieme jours, & qui précedent les fievres intermittentes, sont tous salutaires, & suivant Hippocrate *IV. Aphor. 43.* exempts de danger, & cela à proportion de la durée de l'intermission & de la brieveté de l'accès. Hippocrate *IV. Aphor. 63.* nous dit que les *frissons* (*rigores*) quotidiens cessent par le moyen des fievres quotidiennes ; car, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, puisque les

frissons (*rigores*) surviennent avec une agitation dans toute l'habitude du corps, laquelle est suivie de l'évacuation des humeurs, on a tout lieu d'espérer que l'intermission de ces sortes de fievres, fera tout-à-fait cesser la maladie dont nous parlons. Ce qu'Hippocrate dit des *frissons* journaliers, qu'ils cessent par le moyen des fievres quotidiennes, a également lieu dans ceux des fievres tierces & quartes, comme il paroît par les observations qu'on a faites sur ces fievres, dont le retour est toujours précedé d'un *frisson* (*rigor.*)

Les plus salutaires de tous les *frissons*, sont les critiques, tels que ceux qui accompagnent une fievre dans un jour critique avec des signes de coction, & qui sont suivis de sueurs abondantes & salutaires, ou de vomissemens, ou de déjections, ou d'un saignement de nez, qui détruit entierement, ou du moins appaise considérablement la fievre. C'est de ces sortes de *frissons* qu'Hippocrate parle *IV. Aphor.* 58. lorsqu'il dit « que toutes les fois qu'une personne qui a une fievre « chaude est saisie d'un *frisson*, sa maladie cesse. »

Il paroît qu'un *frisson* (*rigor*) doit avoir deux qualités pour être bon.

Premierement, il doit être suivi d'une chaleur remarquable, dont Galien, *Lib. de Trem. &c. cap.* 6. assigne trois causes; la premiere, que la chaleur naturelle étant repoussée de la surface du corps, se ramasse dans les parties internes pour les aider à se débarrasser des humeurs nuisibles; après quoi étant entretenue & augmentée par l'humeur qui réside dedans, elle en sort tout à la fois, & se répand avec plus de violence. Secondement, que retournant avec une vitesse accélérée, elle s'enflamme en donnant contre les parties externes, & augmente de la même maniere que le fer & le caillou acquierent une chaleur considérable par leur mouvement & leur frottement mutuels. Enfin, que la chaleur en retournant vers la superficie, entraîne avec elle quelque humeur chaude, qui ne peut manquer d'échauffer les parties externes; & plus la chaleur naturelle est forte, plus le corps est chaud après le *frisson*, & plus elle est foible, moins le corps reçoit de chaleur.

C'est donc un bon signe lorsque la chaleur augmente après le *frisson* (*rigor*) puisqu'elle indique la force & la vigueur de la nature, comme au contraire c'en est un très-mauvais, ainsi qu'on le verra ci-après, lorsqu'un malade n'a que peu ou point de chaleur après le *frisson*, entant que cela prouve qu'il est dans un très-mauvais état, & que la nature en lui est extremement foible & languissante. C'est donc un très-bon signe lorsque le corps ensuite d'un *frisson* acquiert un degré de chaleur extraordinaire, de quelque cause qu'elle provienne. La seconde qualité d'un *frisson* (*rigor*) de bonne espece, est qu'il soit suivi d'évacuations ou de purgations salutaires; à quoi l'on peut ajouter, qu'il emporte tout-à-fait, ou du moins qu'il appaise considérablement la fievre. Tels étoient les *frissons* (*rigores*) qu'Hippocrate observa dans plusieurs de ses malades, surtout dans la femme d'Epicrates, dans Charion, dans la fille de Larisse, dans la malade qui logeoit chez Timeneus, & dans Philistis. Il dit de la premiere, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qu'elle fut saisie le quatorzie« me jour d'un nouveau frisson (*rigor*) auquel succé« da une fievre violente; qu'elle vomit le quinzieme « à plusieurs fois une matiere bilieuse jaune, qu'elle « sua & que la fievre la quitta; qu'elle eut une fievre « légere vers le soir, & qu'elle rendit une urine épaisse « avec un sédiment blanc. » Il dit de Charion, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 5. « qu'il eut le septieme jour un nouveau « *frisson* (*rigor*) une fievre violente, une sueur uni« verselle & une crise. » Etant retombé malade le dixseptieme jour, « il fut saisi d'un nouveau *frisson* au« quel succéderent une fievre violente, des sueurs & « une crise qui emporta la fievre. » Il rapporte de la fille de Larisse, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 12. « qu'elle eut « le sixieme jour une hémorrhagie de nez copieuse, & « qu'elle fut saisie d'un *frisson* (*rigor*) ensuite du« quel tout son corps se couvrit d'une sueur chaude & « abondante, qu'elle eut une crise, & que la fievre la « quitta. » La malade qui logeoit chez Timeneus, *IV. Epid. T.* 25. eut aussi un *frisson* (*rigor*) auquel succéda une crise favorable. La même chose arriva à Philistis, femme d'Héraclides, *VII. Epid.* 136. Le *frisson* (*rigor*) est quelquefois un bon signe dans une hémorrhagie, comme nous en assure l'Auteur des *Prorrhet.* 1. 150. « Ceux, dit il, qui ont une hémorrhagie copieuse au « commencement en sont délivrés par un *frisson* (*ri« gor*;) » en quoi certes il a raison, puisque dans une évacuation immodérée, la chaleur & le sang se retirent souvent vers les parties internes. Le *frisson* (*rigor*) présage néanmoins la longue durée de ces sortes de maladies; car, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce présage, « lorsqu'une éruption de sang, au« lieu d'appaiser la maladie est suivie d'un *frisson* (*rigor*) « celui-ci & la maladie sont de longue durée, à cause « de la difficulté que le corps trouve à s'échauffer. » Les *frissons* (*rigores*) présagent quelquefois une crise, lorsqu'ils sont suivis d'un tremblement (*tremor*) suivant l'Auteur des *Prenot. de Cos*, 27.

Après avoir parlé des *frissons* (*rigores*) qui sont d'un bon présage dans les maladies, il est tems de dire quelque chose de ceux qui leur sont opposés, je veux dire, de ceux qui ne présagent que la destruction du malade. On doit mettre au premier rang le *frisson* (*rigor*) qui n'est suivi que de peu ou point de chaleur, conformément à ce que nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhetiques*, 65. « que les refroidissemens occasion« nés par un *frisson* (*rigor*) qui n'est point suivi de cha« leur sont très-mauvais; » à cause, suivant l'observation de Galien, qu'ils indiquent l'extinction de la chaleur, comme dans le cas de la malade qui logeoit, *in Foro Mendacium, III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12.

Les *frissons* (*rigores*) sont encore très-mauvais lorsqu'ils ne sont suivis d'aucune évacuation, ou que celle-ci est de mauvaise espece, & on les met avec raison au rang de ces signes imparfaits qui ne décident rien. Galien, *in I. Prorrhet.* discutant ce sujet, dit: « Ceux qui « entendent ceci des *frissons* en général, doivent tou« jours se souvenir, que s'ils surviennent le troisieme « ou le quatrieme jours, ils sont un symptome propre « à ces sortes de fievres; mais que passé ce tems-là ils « ne présagent rien de bon, surtout lorsqu'ils ne sont « suivis d'aucune crise. »

Les *frissons* (*rigores*) ne présagent rien de bon lorsqu'ils sont suivis de quelque mauvaise excrétion, parce qu'ils sont du nombre des signes critiques indécisifs, que Galien dit indiquer la mort ou une crise difficile (ce qui prouve que la maladie sera funeste, ou du moins très-dangereuse & très-difficile à guérir.) Nous lisons à ce sujet, 1. *Prorrhet.* 66. « Que c'est un fort mauvais si« gne, lorsque la chaleur ne revient point ensuite d'un « grand froid (*perfrictio*) ou d'un refroidissement ex« cessif accompagné de sueurs; & que si avec cela le ma« lade sent une chaleur brûlante & des douleurs dans « les côtés & est souvent attaqué du *frisson* (*rigor*) « son état est des plus dangereux. » Au reste, toutes les sueurs froides sont dangereuses, surtout quand elles affectent les parties supérieures, & il en est de même de celles qui bien que copieuses & abondantes n'emportent point la fievre. C'est de quoi nous avons un exemple, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. dans la femme de Dromeades, dont il est dit que « le troisieme jour « vers midi, elle eut un nouveau *frisson* (*rigor*) ac« compagné d'une fievre très-forte, qu'on n'apperçut « aucun changement dans son urine, qu'elle sentit des « douleurs dans les hypocondres auxquelles se joigni« rent des nausées & une aversion pour les alimens, « qu'elle passa la nuit sans dormir, & que tout son corps « se couvrit d'une sueur froide. » Aussi mourut-elle le sixieme jour. La malade qui logeoit, *in foro Mendacium*, eut aussi plusieurs *frissons* (*rigor*) accompagnés d'une sueur froide avant que de mourir. De même, toute

sueur copieuse dans l'état de crudité de la maladie, qui n'emporte ni la fievre ni ses symptomes, est mortelle, bien qu'elle ne soit point froide, surtout lorsqu'elle paroît le sixieme ou le huitieme jour. Telle étoit celle qu'Hippocrate observa, *I. Epid. Sect. 3. Ægr.* 12. dans la personne qui fut saisie de la fievre au sortir de souper, & dont il dit, « qu'elle eut le huitieme jour « un *frisson (rigor)* & une fievre très-violente, qu'elle « sua beaucoup, qu'elle paroissoit sans fievre, qu'elle « dormit fort peu, & qu'elle se trouva saisie de froid « à son réveil. » Elle mourut le onzieme jour. Nous lisons, *Coac.* « que les accès réitérés d'un *frisson (rigor)* « accompagné de sueurs, sont mortels. » D'où il suit que les *frissons (rigores)* ne présagent rien de bon lorsqu'ils ne sont suivis d'aucune évacuation, ou que celle-ci est de mauvaise espece.

A l'égard de la fievre, les *frissons (rigores)* qui n'emportent ni n'appaisent la maladie, ne valent rien, ainsi qu'Hippocrate nous l'assure, *IV. Aphoris.* 56. « tout « *frisson (rigor)* dit-il, qui survient dans la fievre « sans l'appaiser, est un fort mauvais signe. » (Il s'agit dans cet Aphorisme de sueur & non de *frisson*: mais celui qui fait à notre sujet, est le *IV. Aph.* 46. où il est dit « que tout *frisson (rigor)* qui saisit un fébricitant « déja affoibli sans procurer aucune intermission de la « maladie, est mortel. ») Le cas est encore pire lorsqu'un *frisson (rigor)* de cette espece est suivi d'une évacuation copieuse, ainsi que Galien l'observe fort bien dans son Commentaire sur le *IV. Aph.* 46. « Lors, « dit cet Auteur, qu'un *frisson (rigor)* est suivi d'une « évacuation qui ne diminue point la fievre, il faut « absolument que le malade périsse; tant à cause que « son corps est trop foible pour supporter l'agitation « du *frisson (rigor)* qu'à cause que l'évacuation suffit « pour causer cette dissolution. » Que si les forces du malade sont considérablement épuisées par la violence du mal, le *frisson (rigor)* ne peut que lui causer la mort, conformément à l'*Aph.* 46. de la quatrieme Section que nous avons déja cité; car tout *frisson (rigor)* de quelque espece qu'il soit, qui saisit un malade considérablement affoibli, est pernicieux, en tant qu'il indique une extinction de la chaleur naturelle. Ecoutons là dessus l'Auteur des *Prorrhetiques* I. 65. « C'est « un mauvais signe, dit-il, lorsque le corps ne reprend « plus sa chaleur après que le *frisson (rigor)* a cessé. » Tout *frisson (rigor)* dit l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 221. « qui survient dans une fievre violente avec distorsion des yeux, est mortel. » On pourroit peut-être appliquer à ces sortes de *frisson (rigor)* ce qu'Hippocrate dit, *VII. Aph.* 7. « que tout *frisson (rigor)* « avec délire après une débauche est mauvais; » car, comme Galien l'observe, un pareil *frisson* est causé par l'extinction de la chaleur, à l'égard de laquelle il arrive la même chose qu'à un feu ou une lampe qu'on surcharge de bois ou d'huile, car l'une & l'autre s'éteignent.

On juge encore de la mauvaise qualité des *frissons (rigor)* par les signes qui les précedent, qui les accompagnent ou qui les suivent. Un *frisson (rigor)* est toujours à craindre dans une fievre continue lorsqu'il se trouve joint avec d'autres mauvais signes. Ecoutons là-dessus Hippocrate, *I. Epid.* « Lorsque les fievres ardentes « commencerent à devenir épidémiques, elles fourni- « rent des signes à l'aide desquels on pouvoit connoître « qu'elles seroient mortelles; car les malades furent « d'abord saisis d'une fievre violente accompagnée « d'un *frisson (rigor)*, ils ne pouvoient dormir, ils « étoient dans des inquiétudes continuelles, ils étoient « altérés & avoient un dégout universel. » Le *frisson (rigor)* ne présage rien de bon non plus dans les phrénésies accompagnées de déjections blanches, ou d'une urine de même couleur; & on n'a qu'à consulter, *I. Prorrhet.* 13. pour s'en convaincre. Il est dit, *T.* 64. que « c'est un fort mauvais signe pour une personne « qui est dans le *frisson (rigor)* de méconnoître ceux « qui lui sont proches, & d'oublier ce qu'elle a fait. »

Et un peu après, *I. Prorrhet.* 67. « Les *frissons* brûlans « (καυματώδεα ῥίγεα) ne sont point exempts de dan- « ger; & ils ne présagent rien que de funeste lors- « qu'ils sont accompagnés d'une rougeur ignée (τὸ « φλογῶδες) au visage, & de sueurs. » Et *Coac.* 14. « Les *frissons (rigor)* violens qui causent un engour- « dissement, sont malins, » en tant qu'ils indiquent l'extinction de la chaleur naturelle. Et *T.* 22. « Les « *frissons (rigor)* accompagnés de maux de tête & de « syncopes sont mortels; » parce qu'ils indiquent une inflammation considérable de cerveau. On juge donc de la mauvaise issue du *frisson (rigor)* par les autres mauvais signes dont il est accompagné. On peut consulter pour plus ample éclaircissement, *Coac.* 20. ou *I. Prorrhet.* 101. où il est dit que « ceux qui ont des « *frissons (rigor)* réitérés, qui augmentent à l'approche « de la nuit, avec des insomnies ou agitations de vei- « nes (φλεβοδονώδεα, voyez l'article *Phlebodonodes*) « durant leur sommeil, & qui rendent involontaire- « ment leurs urines, tombent à la fin dans un coma, & « dans des convulsions. » Il suit de ce qu'on vient de dire, que les *frissons (rigor)* qui surviennent dans une fievre aiguë, avec d'autres mauvais signes, rendent la mort du malade beaucoup plus aisée à pronostiquer.

Les *frissons* continus & fréquens sont aussi fort mauvais, suivant *Coac.* 9. 10. parce qu'ils indiquent la suppuration de quelque viscere, ou de vains efforts vers la crise, ou même une extinction de la chaleur naturelle. C'est de quoi nous avons un exemple dans la malade qui logeoit *in Foro Mendacium*, dont l'histoire servira beaucoup à éclaircir ce que nous avons dit des *frissons (rigor)* qui présagent la mort des malades; car elle fut saisie durant le cours de sa maladie de plusieurs *frissons*, qui furent toujours accompagnés d'autres signes pernicieux.

Voici le cas tel qu'il est rapporté, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12.

« Une femme qui logeoit *in Foro Mendacium*, après « avoir accouché d'un garçon avec beaucoup de pei- « ne, fut saisie d'une fievre violente accompagnée d'a- « bord d'altération, de dégout & de cardialgie; sa lan- « gue étoit seche, ses selles extremement liquides, peu « abondantes, pénibles & toujours accompagnées de « tranchées, & elle ne dormit point. Elle sentit le len- « demain une espece de *frisson (rigor)* qui fut suivi « d'une fievre très-forte & d'une légere sueur froide « autour de la tête. Le troisieme jour elle rendit par « bas avec beaucoup de peine une grande quantité de « matieres crues & ténues. Le *frisson (rigor)* revint le « quatrieme jour, tous les symptomes empirerent & « elle ne put dormir. Elle se trouva fort mal le cin- « quieme, & elle rendit le sixieme une grande quanti- « té de matiere liquide par bas qui n'apporta aucun « changement à son état. Le *frisson (rigor)* la reprit le « septieme jour, & il fut suivi d'une fievre violente « accompagnée d'altération, d'inquiétudes continuel- « les, & vers le soir d'une sueur froide par tout le corps, « les extrémités se refroidirent & il fut impossible de « les réchauffer. Elle eut un nouveau *frisson* dans la « nuit, ses extrémités demeurerent froides, & elle ne « put dormir; & après avoir eu un léger délire elle re- « couvra l'usage de sa raison. Le huitieme jour envi- « ron midi elle recouvra la chaleur, elle se trouva al- « térée, elle fut affectée d'un coma & de nausées, & « elle vomit quelque peu de matiere bilieuse jaunâtre; « elle passa une très-mauvaise nuit, & elle perdit beau- « coup d'urine sans le sentir. Le neuvieme jour il y eut « rémission de tous les symptomes, elle fut quelque « peu assoupie; elle eut un léger *frisson (rigor)* vers le « soir, & elle vomit quelque peu de bile. Le *frisson* la « saisit de nouveau le dixieme jour, la fievre augmen- « ta, & elle passa la nuit sans dormir. Elle rendit le « matin une grande quantité d'urine sans sédiment, &

« ses extrémités recouvrerent la chaleur qu'elles « avoient perdue. Elle vomit le onzieme jour une « matiere bilieuse virulente : le *frisson* (*rigor*) la saisit « peu de tems après, & ses extrémités se refroidirent « de nouveau. Elle tomba vers le soir dans une sueur « accompagnée de *frisson*, (*rigor*) elle vomit beaucoup « & elle passa une très-mauvaise nuit. Le douzieme « jour elle vomit beaucoup de matiere noire & fétide, « elle fut extremement altérée & incommodée du ho- « quet. Elle fut saisie d'un *frisson* (*rigor*) le treizieme « jour, elle vomit une grande quantité de matiere noi- « re & fétide, & elle perdit la parole environ midi. Il « lui prit le quatorzieme jour un saignement de nez & « elle mourut. Sa maladie ne fut qu'un frissonnement « (*horror*) & qu'un cours de ventre continnel. La ma- « lade avoit environ dix-sept ans. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

Rigor, *roideur* ou *inflexibilité*.
Rigor nervorum. Voyez *Tetanos*.

RIL

RILLUS; c'est, suivant Ruland, un vaisseau chymique dans lequel on verse les métaux fondus, pour leur donner une forme oblongue.

RIM

RIMA, *fente* ou *crevasse*. On appelle ainsi en termes d'Anatatomie la grande fente ou l'ouverture des parties naturelles des femmes.
RIMULA, l'ouverture de la glotte.

RIN

RINÆUS MUSCULUS, est le nom d'un muscle du nez dont Douglas fait mention. Il l'appelle encore nasal, *nasalis*, & dit qu'il sort charnu de l'extrémité de l'os du nez & de la partie contiguë de l'os maxillaire.
Il s'insere dans tous les cartilages de l'aile du nez.
RINAR. Ruland rend ce mot par *limatura*.

RIP

RIPARIUS, est une épithete qu'on donne aux animaux qui fréquentent les bords des rivieres ou le rivage de la mer.

RIS

RISIGALLUM, le même qu'*Auripigmentum*.
RISTORUM, espece d'aliment nourrissant préparé avec des jaunes d'œufs.
RISUS, *ris*. Voyez *Respiratio* & *Sardonius*.

RIT

RITRO, Offic. *Echinopus minor*, J. B. 3. 72. Tourn. Inst. 463. *Carduus globosus minor*, Ger. 990. Emac. 1151. Park. Parad. 332. *Carduus sphærocephalus cæruleus minor*, C. B. 381. Raii Hist. 1. 383. *Scabiosa cardui folio sphærocephala humilior*, Herm. Cat. 539.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin. Sa racine est d'usage & possede les mêmes vertus que celle de l'*echinopus major*.

RIW

RIWAND & RIWANDTZINI, sont les noms que les Arabes donnent à la *rhubarbe*.

ROA

ROADES, signifie dans Paracelse un Medecin ignorant.

ROB

ROB. Voyez *Decoctio*.
ROBERTIANUM. Voyez *Geranium*.
ROBES, *Vinaigre*. Ruland.
ROBIGO, le même que *Rubigo*.
ROBORANTIA, remedes corroboratifs. Voyez *Analeptica*.
ROBUR, *chêne*. Voyez *Quercus*.
ROBYS, épithete qu'on donne au meilleur pain de froment. Castelli d'après *Langius*.

ROC

ROCELLA. Voyez *Fucus*.
ROCHETTA. Antonio Neri nous apprend que la *polvérine* ou *roquette* qu'on nous apporte du Levant & de Syrie est la cendre d'une certaine plante qui est fort commune dans ce pays-là. On ne doit point douter qu'elle ne donne un sel beaucoup plus blanc que la soude d'Espagne; aussi quand on veut avoir du crystal parfait il faut y employer celui qu'on tire de la polvérine ou *roquette* du Levant. Car quoique la soude donne beaucoup plus de sel, le crystal qui en est fait est plus bleuâtre, & n'a ni la blancheur, ni l'éclat de celui dans la composition duquel on a employé la cendre de *roquette*.
Merret remarque à ce sujet que la polvérine & la *roquette* sont la même chose, savoir, les cendres de la même plante, bien qu'elles different par leur bonté. Le nom de la derniere est entierement inconnu dans nos Verreries, & on ne la distingue pas même aujourd'hui à Moran. Celui de polvérine y est toujours en usage, & on le donne à toutes les cendres du Levant avec lesquelles on fait le verre. Cette différence des noms vient, je crois, de ce que la polvérine est en poudre, & l'autre en morceaux ou pierres, ce qui l'a fait appeller *rochetta*. En effet, les Verriers observent que les morceaux les plus gros & les plus durs donnent un sel plus fort & plus blanc que ceux qui sont plus petits, ou en poudre, soit que cela vienne de la saison où l'on a cultivé cette plante, de la maniere dont on l'a cueillie & brûlée, des sels fixes qu'on y a mêlés, du sel marin ou des liqueurs avec lesquelles on les a falsifiés. Il est certain que pour donner plus de force au sel & le former en morceaux durs & pierreux, on fait une lessive des premieres cendres avec laquelle on arrose la plante avant de la brûler, ce qui donne une potasse plus forte pour les Savonniers & les Teinturiers. Je n'ose cependant assurer qu'on ait employé cette méthode dans la fabrique de la cendre du Levant, ni qu'on la néglige aujourd'hui.
ROCHUM ALUMEN, *Alun de roche*.

ROD

RODODENDRON. Voyez *Nerium* & *Ægolethron*.

ROG

ROGGA, nom du *Secale*, *Hybernum*, *vel majus*.

ROH

ROHOB, le même que *Rob*.

ROM

ROMANA ADRIANA ANTIDOTUS, est le nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nicolas Myrepse, *Sect*. 1. c. 5.

RON

RONAS, est une racine dont les Persans se servent pour

teindre en rouge. Je ne sache pas qu'on en fasse usage en Medecine.

RONDELETIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur a la figure d'une soucoupe, & consiste en un tuyau d'une seule piece soutenue par un godet, qui devient ensuite un fruit presque rond, couronné & partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de semences menues.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante, savoir,

Rondeletia arborescens, tini facie, Plum. Nov. Gen.

Cette plante fut découverte dans l'Amérique par le P. Plumier, qui lui donna ce nom en l'honneur de Guillaume Rondelet fameux Medecin de Montpellier.

Ses semences furent envoyées en Angleterre par M. Robert Millar, Chirurgien, qui les cueillit dans la partie Septentrionale de la Jamaïque, où ces arbres sont fort communs, de même dans plusieurs endroits de l'Amérique Espagnole. MILLER, *Dict. Vol. II.*

RONDESSA, est une espece de chate de l'Amérique qui, à ce qu'on prétend, fait entrer ses petits dans son ventre & les fait sortir toutes les fois qu'elle veut. CASTELLI d'après les *Ephémérides des Curieux de la Nature.*

R O R

RORELLA, nom du *ros solis*.

RORIFERUS, *rorifere*, est une épithete que quelques Anatomistes donnent aux vaisseaux lactés & lymphatiques.

R O S

ROS, *rosée*.

Lorsqu'il regne une grande sécheresse pendant l'été, & que la surface de la terre vient à être brûlée par l'ardeur du soleil, non-seulement l'eau, mais encore les autres substances moins volatiles d'une nature grasse & saline s'élevent à une certaine hauteur de l'athmosphere, quoique d'une maniere invisible, aussi long-tems que ces exhalaisons sont agitées par la chaleur du soleil: mais celle-ci venant à diminuer vers le soir, l'air se refroidit aussi-tôt, tandis que la terre qui conserve la chaleur plus long-tems que l'air, continue à envoyer des exhalaisons chaudes, d'où nait une vapeur blanche, épaisse & visible, plus chaude près de la terre qu'ailleurs, laquelle commence d'abord à paroître dans les lieux bas & aquatiques, d'où elle se répand insensiblement au point de couvrir durant la nuit la surface de la terre d'un brouillard que le soleil dissipe à son lever. Cette humidité, qu'on appelle du nom de *rosée*, est une substance extremement composée, & on ne peut rien dire touchant sa nature particuliere qui soit généralement vrai. Elle ne peut être qu'un chaos, entant qu'elle est un amas de toutes sortes de particules volatiles confondues ensemble par la chaleur du soleil qui agit sur la terre; elle doit aussi varier dans les différens endroits de la terre, selon les diverses especes de particules qu'elle renferme. Par exemple, dans les bruyeres d'une grande étendue qui sont seches & élevées, elle doit être en très-petite quantité & presque entierement aqueuse; au contraire dans les lieux bitumineux & voisins des marécages & des eaux croupissantes, sa quantité & sa qualité doivent être différentes & elle ne peut que nuire considérablement à la santé; il n'est donc pas étonnant que les Chymistes soient si peu d'accord entre eux dans les différentes analyses qu'ils en ont fait. Ceux qui cherchent l'esprit de vie, le dissolvant universel, le mercure de vie, le nitre & l'acier de Sendivogius dans la *rosée*, paroissent entendre fort peu leur métier; & ils feroient beaucoup mieux de nous dire que la *rosée* est d'une nature subtile & savoneuse, capable de nourrir les végétaux. On a cueilli dans certains endroits de la terre une *rosée* qui a donné par la distilation une liqueur qui imprimoit les couleurs de l'arc-en-ciel sur le verre avec une telle force, qu'il étoit impossible de les effacer par le frottement, les lessives alcalines ou l'eau régale; elle s'enflammoit aussi comme l'esprit de vin. Il s'est trouvé de la *rosée* qui après avoir été distilée & mise en digestion à une chaleur modérée pendant huit jours, & ensuite rectifiée six fois consécutives, a brisé trois vaisseaux l'un après l'autre, quoiqu'elle fût restée parfaitement insipide. Il y a de la *rosée* qui semblable au beure jaune se fond quand on l'étend sur la main, se durcit & se seche à une chaleur modérée & dont l'odeur est extremement fétide. On la trouve en grosses masses durant la nuit, surtout dans le printems & dans l'hiver. La nature de la *rosée* varie aussi suivant les différentes saisons de l'année & les différentes successions des météores; & comme il s'y mêle une infinité de petites semences de végétaux, d'œufs, d'insectes & un grand nombre d'autres choses semblables qui s'y digerent, y fermentent ou s'y corrompent, elle doit donner différentes productions par la distilation; aussi les Chymistes ont-ils avancé une infinité d'opinions extravagantes sur son sujet. Tout ce qu'on peut dire est, que l'eau compose la plus grande portion de la *rosée*, & qu'on ne peut rien établir de certain touchant ses autres parties, à cause de leur variété infinie. BOERHAAVE, *dans ses Institutions de Chymie.*

ROSA, *Rose.*

Voici ses caracteres,

C'est un arbrisseau généralement couvert d'une écorce armée de piquans, dont les feuilles sont ailées & terminées par un lobe impair. L'extrémité du pédicule forme un ovaire presque sphérique, terminé par une couronne profondément découpée en cinq parties, striée, & composée de cinq segmens longs & découpés, dont l'assemblage forme une espece de calyce. Ses fleurs sont à cinq pétales; ces derniers sortent du bord interne du calyce avec un grand nombre d'étamines. Il s'éleve du centre du sommet de l'ovaire, une petite tête ornée de plusieurs petits tuyaux dentelés, qui se change en un fruit à une seule loge, rempli d'un grand nombre de semences anguleuses, velues, & terminées par de petites feuilles.

Boerhaave compte trente-neuf & Miller quarante-neuf especes de *roses*.

Voici celles qui sont d'usage en Médecine:

1. *Rosa canina*; Eglantier ordinaire. Voyez *Cynosbatos*.
2. *Rosa Damascena, pallida*, Offic. *Rosa Provincialis, sive Damascena*, Ger. 1079. Emac. 1261. *Rosa Damascena*, Park. Theat. 1017. Parad. 413. Raii Hist. 2. 1468. *Rosa purpurea*, C. B. P. 481. Tourn. Inst. 637. *Rosa Damascena, flore pleno*, Boerh. Ind. A. 2. 152. *Rosa rubello, flore majore, multiplicato, sive pleno, incarnata vulgo*, J. B. 2. 36. *An rosa incarnata vulgaris*, Mont. Ind. 51. *Rose muscate.*

Cette espece de rosier n'est ni si gros, ni si haut que le rosier blanc: mais il est plus épais & garni d'un plus grand nombre d'épines vers sa racine que le rouge. Ses fleurs sont moins douces que la *rose* de Provence, & les branches garnies de piquans. Elles sont d'un rouge pâle & d'une odeur fort agréable.

Ses fleurs sont légerement purgatives, & propres, lorsqu'on

qu'on les donne aux enfans & aux personnes foibles, pour évacuer les humeurs séreuses & bilieuses. On en met souvent dans les purgatifs violens.

Les préparations de la *rose* muscate, sont,

Le *Sirupus è succo rosarum*,
Sirupus rosaceus solutivus,
L'*Aqua rosarum Damascenarum*,
Et l'*Electuarium è succo rosarum*. MILLER, *Bot. Off.*

AQUA *rosarum Damascenarum*; eau de *roses* muscates. Voyez *Aqua*.

ELECTUARIUM *è succo rosarum*; électuaire de suc de *roses* Voyez *Electuarium*.

Sirupus è succo rosarum; Sirop de suc de roses.

On prépare ce sirop sans aucune infusion avec le suc exprimé des fleurs, & la même quantité de sucre indiquée dans le *syrupus rosaceus solutivus*.

Sirupus rosaceus solutivus; Sirop de roses solutif.

Prenez *eau bouillante*, *quatre livres*.

Mettez-y autant de feuilles de *rose* muscate récentes qu'il pourra en y entrer. Faites-les infuser pendant 12 heures dans un lieu chaud, & exprimez la liqueur. Faites bouillir l'eau de nouveau; mettez-y de nouvelles feuilles, & procédez comme auparavant. Réitérez cette opération une troisieme fois, en augmentant toujours la quantité de *roses* à proportion que la liqueur augmente, c'est-à-dire, d'un tiers chaque fois.

Cela fait, mettez sur six parties de la liqueur quatre parties de sucre blanc, & faites-les cuire au bain-marie jusqu'à consistance de sirop selon l'art.

Cette recette est la même que dans le premier Dispensaire du Collége de Londres, avec cette différence que celui-ci réitere l'infusion neuf fois de suite. On prépare aujourd'hui ce sirop avec le suc de *roses* clarifié, ou avec le résidu qu'elles donnent après la distilation.

3. *Rosa pallida*, Offic. Ind. Med. 98. Chomel. 12. *Rosa rubra pallidior*, C. B. P. 481. *Rosa holoserica*, Lob. Icon. 2. 207. *Rosa sativa*, IV. Dod. Pempt. 187.

Dale croit que cette espece ne differe point de la *rose* muscate.

4. *Rosa pallida*, Offic. *Rosa maxima multiplex*, C. B. P. 481. Tourn. Inst. 637. *Rosa Hollandica*, *sive Batava*, Ger. 1081. Emac. 1262. *Rosa Provincialis*, *sive Hollandica Damascena*, Park. Parad. 413. Raii Hist. 2. 1469. *Rosa Hollandica rubella plena quibusdam*, *centifolia*, *spinoso frutice*, J. B. 2. 37. *Rose de Provins*.

Cette *rose* est commune dans les jardins, & fleurit au mois de Juillet. Elle a les mêmes vertus que la *rose* muscate ordinaire.

5. *Rosa rubra*, Offic. Ger. 1079. Emac. 1261. Raii Hist. 2. 1468. *Rosa rubra multiplex*, C. B. P. 481. Tourn. Inst. 636. *Rosa rubra Anglica*, Park. Parad. 412. *Rosa rubra*, *valde plena*, J. B. 2. 34. *Rose rouge*.

Ce rosier est pour l'ordinaire plus bas que celui qui porte la *rose* muscate blanche. Ses fleurs ont peu de piquans, & leur calyce est plus court & plus uni. Elles sont aussi moins doubles que la *rose* muscate ou blanche, & ont un grand nombre de petits corps jaunes dans le milieu, auxquels on donne le nom d'*anthera*.

La *rose* rouge est plus astringente que la muscate & la blanche, & bonne pour le cours de ventre. Elle fortifie l'estomac, empêche le vomissement, appaise la toux en prévenant la fluxion du rhume, & elle est d'une grande utilité dans la consomption. Les petits corps appellés *anthera* sont cordiaux : mais on en fait rarement usage.

Ses préparations sont,

L'*Eau simple de roses*,
La *Conserve de roses*,
Le *Sucre rosat*,
Le *Sirop de roses seches*,
Le *Miel rosat*,
L'*Huile de roses*,
L'*Onguent rosat*,
La *teinture de roses*, &
La *Species aromaticum rosatum*. MILLER, *Bot. Off.*

On fait usage des fleurs & des *anthera*, ou petites sommités jaunes adhérentes aux capillamens qui sont dans le milieu de la *rose*.

On emploie les *roses* dans ces cours de ventre & les fievres, pour appaiser la soif & faire renaître l'appétit. Appliquées extérieurement, elles sont utiles pour le vomissement, le mal de tête, l'insomnie, les douleurs des oreilles, des gencives & du fondement; pour les ulceres de la bouche, de la gorge & des yeux. On met les *anthera* desséchés dans les dentifrices pour resserrer les gencives. DALE.

Les *roses* sont d'une utilité singuliere dans la Médecine; car l'eau qu'on en tire par la distilation contient une huile odorante qui la rend extremement amie de la nature, & d'une efficacité admirable pour appaiser les douleurs & les inflammations dans toutes les maladies chaudes. La conserve de *roses* posséde une vertu cordiale & astringente, fort salutaire aux phthisiques & aux hectiques. Le vinaigre rosat mêlé avec l'esprit & l'eau de *roses*, quelque peu de nitre & de camphre, compose un épitheme, qui étant appliqué sur la tête, en fait cesser les douleurs, prévient le délire, & arrête les saignemens de nez immodérés. HOFFMAN, *de Prast. remed. domest.*

CONSERVA *rosarum*, conserve de roses. Voyez *Conserva*.
MEL *rosarum*, miel rosat. Voyez *Mel*.
OLEUM *rosarum*, huile de roses. Voyez *Oleum*.

Saccharum rosatum tabulatum :

Tablettes de sucre rosat.

Prenez *feuilles de roses rouges dépouillées de leurs onglets & séchées à la hâte au soleil*, *une once*;
sucre blanc, *une livre*.

Faites fondre le sucre sur le feu dans de l'eau, & du suc de roses, de chaque six onces.

Après l'évaporation, ajoutez-y les *roses* pulvérisées subtilement, & broyez-les sur un marbre pour en faire des pastilles.

Species aromaticum rosatum. Voyez *Aromatica*.

Sirupus è rosis siccis : Sirop de roses seches.

Prenez *d'eau de pluie*, *deux pintes*; & faites-y infuser *demi-livre de feuilles de roses*, séchées légerement au soleil.

Exprimez-en la liqueur le jour suivant, & faites-les cuire jusqu'à consistance de sirop, avec

deux livres de sucre.

Tinctura rosarum rubrarum : Teinture de roses rouges.

Prenez *de feuilles de roses rouges dépouillées de leurs on-*

glets, demi-once, &
d'huile de vitriol, trente gouttes.

Mettez-les dans un pot de terre verniſſé, avec deux chopines & demie d'eau de pluie bouillante. Couvrez-les, & faites-les infuſer pendant trois heures. Coulez la liqueur, & ajoutez-y

de bon ſucre candi, trois onces.

Onguentum roſatum: Onguent roſat.

Prenez *de l'axonge de porc nouvelle bien nette & bien lavée, une livre;*
roſes rouges nouvelles, une livre.

Laiſſez-les infuſer enſemble pendant ſept jours; après cela, cuiſez-les à petit feu, puis coulez la décoction. Réitérez la même infuſion d'une pareille quantité de *roſes* pendant ſept autres jours; puis coulez & exprimez la décoction.

Enfin ajoutez-y,

de ſuc de roſes, ſix onces;
d'huile d'amandes douces, deux onces;

Et faites cuire ces drogues à petit feu juſqu'à conſomption de tout le ſuc. Exprimez la décoction de nouveau, & gardez l'onguent bien purifié pour l'uſage.

6. *Roſa alba*, Offic. Ger. 1079. Emac. 1260. Raii Hiſt. 2. 1473. *Roſa Anglica alba*, Park. Parad. 412. *Roſa alba, vulgaris major*, C. B. P. 482. Tourn. Inſt. 637. *Roſa alba, flore pleno*, Boerh. Ind. A. 2. 251. *Roſa candida plena*, J. B. 2. 44. *Roſe blanche.*

L'arbriſſeau qui porte la *roſe* blanche eſt beaucoup plus haut que tous les autres; il eſt armé d'un moindre nombre de pointes, & ſes tiges ſont fort épaiſſes. Ses feuilles ſont d'un verd foncé; ſes fleurs blanches & composées d'un plus grand nombre de pétales que la *roſe* rouge ou muſcate, mais moins odorantes.

Ses fleurs ſont ſeules d'uſage: elles ſont deſſiccatives, aſtringentes & rafraîchiſſantes. L'eau qu'on en tire par la diſtilation entre dans les collyres pour les inflammations des yeux; & c'eſt la ſeule préparation qu'on en trouve dans les boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

7. *Roſa moſchata, ſimplici flore*, C. B. P. 482. Tourn. Inſt. 637. *Roſa moſchata minor, flore ſimplici*, J. B. 2. 45. Raii Hiſt. 2. 1474. *Roſa moſchata ſimplex*, Park. Parad. 417. *Roſe muſquée.*

Cette eſpece de *roſe* croît dans les pays chauds: mais on n'en fait nul uſage, parce qu'elle purge avec trop de violence.

ROSA HIERICHUNTICA, eſt le nom du *Myagrum, ex Sumatrâ & Syriâ, ſemine ſpinoſo, ſimile capiti aviculæ.*

ROSALIA, eſt le nom que l'on donne à la rougeole, ou à une maladie qui lui reſſemble, laquelle conſiſte dans des éruptions pétéchiales, ou dans une certaine rudeſſe de la peau. CASTELLI d'après *Marianus.*

ROSBOTH; excroiſſance molle d'une partie dure. CASTELLI d'après *Avicenne.*

ROSCA, *Eréſipele.* RULAND.

ROSCOLÆ, *rougeole.*

ROSIO, *corroſion.*

ROSMADIAN, *Mercure des Philoſophes.*

ROSMARINUS, *romarin.*

Voici ſes caracteres:

C'eſt une plante verticillée avec une fleur en gueule d'une ſeule piece, dont la levre en crête ſupérieure eſt découpée en deux parties, & ſe replie en-arriere, munie d'étamines crochues: mais la levre inférieure, ou barbe, eſt diviſée en trois ſegmens, dont celui du milieu eſt évaſé en forme de cuillere. Il s'éleve du calyce, qui eſt découpé en deux ou trois ſegmens un piſtil, accompagné de quatre embryons, leſquels ſe changent enſuite en un égal nombre de ſemences preſque rondes, & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calyce à la fleur.

Boerhaave compte ſix eſpeces de *roſmarinus*; ſavoir,

1. *Roſmarinus, hortenſis, anguſtiore folio*, C. B. P. 217. Tourn. Inſt. 195. Boerh. Ind. A. 179. *Roſmarinus*, Offic. *Roſmarinum coronarium*, Ger. 1109. Emac. 1292. *Libanotis coronaria, ſive roſmarinum vulgare*, Park. Theat. 71. *Romarin.*

C'eſt une plante très-connue qui croît dans preſque tous les jardins. Elle eſt beaucoup plus grande & plus ligneuſe en Angleterre que dans pluſieurs autres contrées, & pouſſe des tiges dures & ligneuſes, chargées de feuilles longues, étroites, blanches & quelque peu creuſes en-deſſous, & vertes en-deſſus, d'entre leſquelles s'élevent des pelotons de fleurs d'un rouge pâle, dont chacune a un grand caſque, & eſt ſoutenue par un calyce épais, blanc & diviſé en cinq parties, dans le fond duquel on trouve quatre ſemences rondes. Elle croît ſans culture en Eſpagne, & dans les Provinces méridionales de France: mais on la cultive chez nous dans les jardins, où elle fleurit en Avril. Ses feuilles & ſes fleurs ſont d'uſage.

Le *romarin* eſt une plante d'une grande utilité dans les affections de la tête & des nerfs, comme l'apoplexie, la paralyſie, toutes les différentes eſpeces de convulſions, douleurs & tournoyement de tête. Il fortifie la vue & la mémoire, & leve les obſtructions du foie & de la rate.

La fumée de cette plante deſſéchée, eſt bonne pour adoucir l'air & corriger les mauvaiſes odeurs.

Les préparations Officinales du *romarin*, ſont,

La *Conſerva anthos*,
Aqua Reginæ Hungariæ,
L'huile chymique & le ſel fixe. MILLER, *Bot. Off.*

Le *romarin*, par rapport à ſes vertus, a beaucoup d'affinité avec l'aſpic & la lavande; & comme il contient beaucoup d'huile balſamique pénétrante, ſon eſprit eſt auſſi efficace que celui de lavande dans les maladies du cerveau. Etant infusé dans de l'eau ou du vin, il eſt extremement ſalutaire dans les fleurs blanches, auſſi-bien que dans la ſtérilité qu'elles occaſionnent, il guérit l'enrouement, l'aſthme & la puanteur d'haleine. Arnaud de Villeneuve dit avoir ſouvent vu guérir des cancers, des gangrenes & des fiſtules, qui n'avoient pu céder aux remedes, en les lavant ſouvent avec une infuſion de *romarin* dans de l'eſprit de vin. HOFFMAN, *de Præſt. Remed. Domeſt.*

Aqua Hungarica:
Eau de la Reine de Hongrie.

Prenez *de fleurs de romarin, vingt onces;*
d'eſprit de vin rectifié, trente onces.

Mettez-les infuſer pendant quelques jours, & tirez-en tout l'eſprit que vous y avez mis par la diſtilation.

Cette diſtilation ſe fait commodément par l'alembic de cuivre, pourvu qu'on ait ſoin de luter le récipient à ſon extrémité avec une veſſie. Par cette méthode l'eſprit de vin commun peut auſſi-bien ſervir que le rectifié, mais il faut diſcontinuer la diſtilation dès qu'il

commence à devenir trouble; car après un certain degré de feu la partie huileuse des fleurs, qui est considérable, ne manqueroit pas de lui donner la couleur du lait. On peut garder ce qui monte après pendant un tems considérable, & qui a l'odeur & le gout des fleurs, pour le remettre de nouveau dans l'alembic, ou l'employer dans les boutiques pour du petit esprit de *romarin*; ce qui s'éleve le dernier peut passer pour une bonne eau simple sous le même titre. Le Collége de Londres a rejetté cette composition de son nouveau Dispensaire; & en effet l'eau de la Reine de Hongrie qu'on nous apporte de France & des autres contrées où le *romarin* est commun, est à si bon marché, qu'il n'y a que ceux qui la vendent en gros qui puissent se donner la peine de la faire; car ces derniers peuvent dans un instant & à peu de frais en faire une grande quantité, en imprégnant de l'esprit de vin rectifié avec de l'huile chymique de *romarin* & de lavande; après quoi mettant une étiquette Françoise sur les phioles, ils la vendent aux nationaux pour de la véritable eau de la Reine de Hongrie.

Conserva *anthos*, conserve de fleurs de *romarin*. Voy. *Conserva*.

Pour l'huile chymique de *romarin*, voyez *Oleum*.
Pour le sel fixe, voyez *Sal*.

2. *Rosmarinus*, *striatus*, *sive aureus*, Park. Theat. 74.
3. *Rosmarinus*, *hortensis*, *angustiore folio*, *argenteus*, H. R. Par. 158.
4. *Rosmarinus*, *spontaneus*, *folio eleganter variegato*, H. R. D.
5. *Rosmarinus*, *spontaneus*, *sive latifolius*, C. B. P. 217.
6. *Rosmarinus*, *spontaneus*, *sive latifolius*, *folio apice in hamum curvato*. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, *Vol. II.*

Les feuilles de *romarin* sont anti-hystériques, utérines, emménagogues & céphaliques; étant employées dans les fomentations & les cataplasmes elles sont adoucissantes & détersives. Le *romarin*, en conséquence de sa qualité chaude & discussive, est un remede excellent dans les fleurs blanches qui proviennent de langueur. Les feuilles pilées, réduites en forme de pâte & avalées, fortifient puissamment l'estomac & raniment les esprits. Cette plante est un remede admirable dans les maladies de la tête & des nerfs, telles que le vertige, le carus, l'épilepsie, la paralysie, la colique, les affections hystériques & la foiblesse de mémoire. Ses feuilles, quand on en met dans un bain, sont excellentes contre la stérilité, elles aiguisent la vue, elles guérissent la puanteur d'haleine & la difficulté de respirer, & levent les obstructions du foie & de la rate, aussi sont-elles extremement salutaires dans la jaunisse; appliquées extérieurement elles fortifient les nerfs, elles préviennent la gangrene & résolvent les humeurs froides. L'odeur de cette plante est salutaire dans les catarrhes aussi-bien que dans les maladies qui en résultent. Le *romarin* croît en Espagne, en Angleterre & dans quelques Provinces de France. Ses feuilles ont l'odeur du camphre, & l'on tire de ses fleurs un esprit, une huile & une quinte-essence. L'eau distilée de ses fleurs est celle de la Reine de Hongrie, ainsi appellée à cause qu'un Hermite en enseigna la composition à cette Reine. Cette eau est excellente dans les syncopes & les défaillances, elle réjouit & soulage par son odeur les mélancoliques & les hystériques; elle est encore excellente pour ceux qui tombent en défaillance quand on les saigne, car elle réveille les esprits quand on l'applique au nez, qui est de tous les organes celui qui est le plus aisément affecté.

On en prend intérieurement dans le même cas dans de l'eau de pluie ou de fontaine, & l'on s'en frotte les tempes, le nez & les parties nerveuses & musculeuses. On emploie cette eau avec succès dans les contusions, les plaies, les maux de dents, les gangrenes & les congestions d'humeurs froides. On prépare avec les fleurs de *romarin* cueillies dans le milieu du jour, pilées avec du sucre & ensuite garanties de l'air dans un pot de fayance, la fameuse conserve Angloise connue dans les boutiques sous le nom de *conserva florum anthos*. Cette conserve est un remede excellent dans les vertiges qui proviennent d'une cause froide, aussi bien que dans les maladies froides. Elle est stomachique & propre dans la maladie des yeux appellée *lema lippea*, pourvu qu'elle ne provienne point d'une inflammation. Les feuilles de *romarin* cuites dans du vin fortifient les nerfs. On fait aussi une conserve de ses feuilles pour l'usage des pauvres. L'huile qu'on tire des fleurs & des feuilles de cette plante, est céphalique, anti-scorbutique, emménagogue, & possede à peu près les mêmes vertus que celle de sabine. Elle est aussi un remede excellent dans l'épilepsie, elle guérit les différens symptomes de la passion hystérique, elle hâte l'écoulement des vuidanges & des regles; & lorsque le fœtus ou les regles ont peine à sortir, les femmes ont coutume d'en prendre quelques gouttes dans du vin. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

ROSMARUS, *Vache marine*. Voyez *Manati*.
ROSANIA ou ROSALIA, le même que *roscole*.

ROS SOLIS.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont épaisses, velues & répandent quelques gouttes de liqueur. Le pédicule se change en un calyce fait en forme de cornet & divisé en cinq segmens pointus, qui soutient une fleur en rose composée de cinq pétales & munie de cinq étamines. Il s'éleve du centre du calyce un ovaire de figure conique terminé en pointe, qui s'ouvre quand il est mûr & répand une grande quantité de semences.

Boerhaave compte deux especes de *ros solis*, qui sont:

1. *Ros solis*, *folio subrotundo*, C. B. P. 357. Raii Hist. 2. 1100. Synop. 3. 356. Tourn. Inst. 245. Boerh. Ind. A. 216. Ger. Emac. 1556. *Ros solis*, Offic. J. B. 3. 761. *Ros solis major*, Ger. 1366. *Ros solis sive rorella vel rosa solis*, Park. Theat. 1052. *Ros solis*, *rosa solis*, *sponsa solis*, *rorida & rorella etiam dicta*, Chab. 559.

C'est une plante fort basse dont la racine est petite, fibreuse & pousse des petites feuilles rondes concaves attachées à des queues d'environ un pouce de long, velues ou garnies de poils rouges. Il s'éleve d'entre ces feuilles des tiges hautes de trois ou quatre pouces sans feuilles, qui portent à leurs sommets de petites fleurs à cinq pétales, auxquelles succedent de petits fruits oblongs qui renferment plusieurs semences menues. Cette plante croît dans les lieux marécageux & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Le *ros solis* est cordial, bon pour les maladies de consomption, pour les convulsions & pour la peste. On préparoit autrefois avec cette plante & avec quelques aromates une eau fort estimée à qui on donnoit le nom de *rosa solis*, mais dont on ne se sert plus aujourd'hui. Miller, *Bot. Off.*

Quelques Auteurs assurent que cette plante est caustique & qu'elle ne vaut rien pour les usages internes.

2. *Ros solis*, *folio oblongo*, C. B. P. 357. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Ros Syriacus, le même qu'*Elæomeli*.

ROSTRIFORMIS. Voyez *Coracoides*.
ROSTRUM, le bec d'un oiseau. On donne le nom de bec à plusieurs instrumens de Chirurgie qui en ont la

figure. Tel est le bec de corbin, le bec de grue, le bec de perroquet, le bec de vautour.

Rostrum leporinum, c'est le bec de lievre.

ROT

ROTANG, est le nom d'une espece de roseau dont parle Pison.

ROTATORES, les *Trochanters*. Voyez *Trochanteres*. On appelle les Alchymistes *Rotatores* par dérision.

ROTILA, dans Paracelse est le même que *rubrica*.

ROTULA, *rotule*. En termes de Pharmacie *rotula* est un trochisque.

ROTUMHA, est un vaisseau semblable à une cucurbite. Ruland.

ROTUNDUS MAJOR, est le nom d'un muscle de l'épaule. Voyez *Teres major*.

Rotunnus minor. Voyez *Teres minor*.

ROU

ROUCOU. Voyez *Achiotl*.

RUB

RUB, dans Ruland est le même que *rob*.

RUBEA ICTERITIA, dans Paracelse, c'est l'*érésipele*.

RUBECULA, Offic. Jonf. de Avib. 87. Mer. 178. Bellon. des Oif. 349. Gefn. de Avib. 681. Charlt. Exer. 97. *Erithacus five rubecula*, Aldrov. Ornith. 2. 742. *Rubecula five erithacus*, Raii Ornith. 219. Ejufd. Synop. A. 78. *Rouge-gorge*.

Cet oiseau passe pour exciter à l'amour lorsqu'on le mange.

RUBEFACIENTIA, topiques qui excitent une rougeur sur la peau. Voyez *Phœnigmi*.

RUBELLA. C'est, suivant Dornæus, une essence spiritueuse propre à extraire la teinture des corps par sa qualité résolutive.

RUBELLIANÆ, sont les baies de la bryone blanche. Rhodius, sur *Scribonius Largus*, N°. 249.

RUBELLIO, *Rouget*.

Le *rouget* est un poisson de mer assez connu. Il est armé sur le dos de plusieurs pointes piquantes. Il se nourrit de chair, il mange les petites écrevisses & d'autres petits poissons. Il est plus estimé en hiver qu'en Eté, soit parce qu'en hiver il nage en pleine mer, au lieu qu'en Eté il approche du rivage; ce qui fait qu'il se nourrit dans ces deux saisons d'alimens différens; soit parce qu'en Eté, à ce que quelques Auteurs rapportent, il fait ses petits.

La chair du *rouget* se digere facilement, parce qu'elle est peu chargée de sucs grossiers. Elle nourrit beaucoup, & elle restaure par le secours de ses parties huileuses & balsamiques & de ses volatils. Enfin, elle est estimée propre pour arrêter le cours de ventre, & elle agit peut-être en cette occasion en calmant par ses principes huileux & embarrassans, la fougue des humeurs acres & picotantes qui causoient cette incommodité. Il convient principalement en hiver, à toute sorte d'âge & de tempérament. Lemery, *des Alimens*.

RUBEOLA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sortent des nœuds des tiges quatre à quatre, ou même en plus grand nombre. Sa fleur est d'une seule piece, en entonnoir découpé en quatre parties & portée sur un calyce double ou simple, dont le pistil se change en un fruit qui contient deux semences.

Boerhaave compte deux especes de *rubeola*.

1. *Rubeola, latiore folio*, T. 130. *Rubia, latifolia, spicata*, C. B. P. 334. *Pseudo-Rubia, latifolia, spicata*, M. H. 3. 333.
2. *Rubeola, angustiore folio*, T. 130. *Pseudo-Rubia, spicata, angustifolia*, M. H. 3. 333. Boerh. *Index alter Plant.* Vol. I.

On recommande cette plante dans l'esquinancie. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RUBETA, *Crapaud*. Voy. *Bufo*.

RUBIA, *Garance*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont rudes, son fruit est composé de deux baies noires, qui contiennent chacune une semence envelopée d'une pellicule.

Boerhaave compte quatre especes de *garance*, qui sont,

1. *Rubia, tinctorum, sativa*, C. B. P. 333. Boerh. Ind. A. 147. Tourn. Inst. 114. *Rubia Tinctorum*, Offic. Ger. 957. Emac. 1118. Raii Hist. 1. 480. Synop. 3. 223. *Rubia sativa*, J. B. 3. 714. *Rubia major, sive hortensis*, Park. Theat. 274.

Ses racines sont grosses à peu près comme des plumes à écrire, rondes, branchues, rougeâtres, claires, quelque peu transparentes, ayant dans le milieu une fibre menue, dure & inégale, d'un gout douceâtre, mêlé de quelque amertume. Elles poussent un grand nombre de tiges quarrées, rudes, pliantes, noüeuses, qui jettent cinq à six feuilles oblongues, pointues, plus larges dans leur milieu qu'aux extrémités & hérissées de poils. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, en épis, elles sont petites, jaunes & d'une seule piece, découpées en quatre segmens. Il leur succede deux petites baies noirâtres, succulentes, dans chacune desquelles sont renfermées deux semences rondes, enveloppées d'une pellicule. On la seme dans les champs & dans les jardins, & elle fleurit au mois de Mai.

Les racines de la *garance* sont apéritives & atténuantes, bonnes pour les obstructions du foie, pour la jaunisse & l'hydropisie, pour évacuer les humeurs visqueuses & grossieres des reins, pour la pierre & la strangurie. Elles passent pour dissoudre le sang coagulé, & pour être vulnéraires. Les Teinturiers en employent une grande quantité pour teindre en rouge. Miller, *Bot. Off.*

2. *Rubia, sylvestris, aspera, quæ sylvestris Dioscoridi*. C. B. P. 333. Raii Hist. 1. 480. Synop. 3. 223. Boerh. Ind. A. 147. *Rubia sylvestris & Rubeola*, Offic. *Rubia sylvestris*, Park. Theat. 274.

Elle croît dans les haies. Sa racine a les mêmes vertus que celle de la premiere espece.

3. *Rubia, sylvestris, Monspessulana, major*, J. B. 3. 715.
4. *Rubia, quadrifolia, asperrima, lucida, peregrina*. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Rubia Synanchica, Offic. *Rubia Cynanchica*, C. B. P. 333. J. B. 3. 723. Raii Hist. 1. 485. *Rubeola vulgaris quadrifolia, levis, floribus purpurascentibus*, Tourn. Inst. 130. Raii Synop. 3. 225. *Synanchica Lugdunensis*, Ger. Emac. 1120. *Asperula repens Gesneri, seu saxifraga altera Cæsalpini*, Park. Theat. 453.

Sa racine est noire, épaisse, ligneuse, remplie d'un grand nombre de fibres extremement déliées & pénetre fort avant dans la terre. Elle est divisée en plusieurs têtes & pousse des tiges lisses, menues, longues d'un palme, ou plus, anguleuses, poussant de chaque nœnd quatre feuilles trois fois plus larges que longues. Les nœnds sont plus fréquens vers le milieu des tiges, & les feuilles plus longues, plus étroites, plus pointues & disposées de quatre en quatre. Ses fleurs naissent à leurs sommets en forme de parasols, comme dans la valériane, en tuyan découpé en quatre segmens, d'un très-beau rouge & d'une odeur agréable. Elles sont quelquefois blanches comme celles du jasmin, dont elles ont la couleur & l'odeur, mais leur grosseur égale celle du *rha* de Dioscoride. Il leur succede un amas de semences disposées de deux en deux, rudes, oblongues, une fois aussi grosses que celles du gallium ordinaire, & jaunâtres quand elles sont seches.

Cette plante est très-commune dans les lieux incultes, & sur les montagnes où il y a beaucoup de craie & qui sont exposées, au soleil, comme sur les hauteurs de Gogmagog, les Dunes de Sussex & autres lieux semblables.

Elle passe pour être extremement efficace dans l'esquinancie, ce qui lui en a fait donner le nom, soit qu'on en use extérieurement ou intérieurement. Dale.

RUBICILLA, Offic. Mer. Pin. 176. Schw. A. 346. *Rubicilla, Pyrrhula*, Charlt. Exer. 17. *Rubicilla seu Pyrrhula*, Gesn. de Avib. 664. Will. Ornith. 180. Raii Ornith. 247. Ejusd. Synop. A. 86. *Pyrrhula seu Rubicilla*, Aldrov. Ornith. 2. 744. Jonf. de Avib. 87. *Rubecula*, Bellon. des Oise. 349. *Byrriola*, Scaliger. *Rouge-queue.*

La chair de cet oiseau est bonne pour la colique.

RUBIFICANTIA, le même que *Rubefacientia.*

RUBIGO, la rouille des métaux ou la nielle, ou l'ordure du froment.

RUBINUS. Voyez *Carbunculus.*

RUBRICA FABRILIS, Offic. Mer. Pin. 218. Matth. 1359. Calc. Musf. 134. Dougl. Ind. 80. *Rubrica*, Chalt. Foss. 2. Worm. 4. Aldrov. Musf. Metahl. 257. *Rubrica fabrilis mollis*, Kentm. 8. *Craie rouge.*

C'est une substance terrestre, pesante & extremement rouge, que l'on trouve dans plusieurs endroits de l'Angleterre, & qui entre dans les emplâtres vulnéraires & dessiccatifs.

Rubrica sinopica, Offic. Matth. 1354. *Rubrica Sinopis*, Agricol. 583. *Terra Sinopiana*, Tourn. Voy. Ed. Lond. 2. 159. *Terre de Sinope.*

Cette terre pour être bonne doit être pesante, compacte, de couleur de foie & se répandre dans l'eau lorsqu'on l'y délaye.

On la trouve dans la Cappadoce. Elle est estimée dessiccative & bonne pour arrêter la diarrbée.

RUBUS, *ronce.*

Voici ses caracteres:

Son calyce est découpé en cinq parties; sa fleur est disposée en rose, à cinq pétales & munie d'un grand nombre d'étamines; le placenta est au centre du calyce; son fruit est rond & composé de plusieurs baies pleines de suc & attachées au placenta, dans chacune desquelles est une semence oblongue.

Boerhaave en compte sept especes, qui sont,

1. *Rubus vulgaris, sive Rubus fructu nigro*, C. B. P. 479. Tourn. Inst. 614. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Rubus vulgaris*, Offic. *Rubus*, Ger. 1089. Emac. 1272. *Rubus vulgaris major*, Park. Theat. 1013. *Rubus major fructu nigro*, J. B. 2. 57. Raii Hist. 2. 1639. Synop. 3. 467.

La *ronce* est un arbrisseau qui pousse un grand nombre de branches anguleuses, longues, rudes & rampantes, garnies de pointes crochues. Ses feuilles naissent ordinairement sur les jets au nombre de cinq sur une seule queue vers la racine, & au nombre de trois vers le sommet des tiges. Ses fleurs naissent en grappes à l'extrémité des branches, elles sont composées de cinq pétales, quelquefois blanches, & quelquefois d'un rouge pâle, avec plusieurs étamines dans le milieu. Le fruit est un amas de petites baies vertes d'abord, ensuite rouges, mais qui deviennent noires en mûrissant, d'un gout doux fort agréable. Cet arbrisseau croît dans les haies, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet. Son fruit est mûr vers la fin du mois d'Août & dans celui de Septembre. Ses feuilles & son fruit sont d'usage.

Ses feuilles passent pour astringentes & on les emploie souvent dans les gargarismes pour les inflammations de la gorge. Son fruit, quand il n'est pas mûr, est extremement astringent & arrête le cours de ventre & les hémorrhagies. Il est bon pour les ulceres de la bouche & des gencives. Son suc réduit en forme de sirop est efficace contre les ardeurs d'urine. Miller, *Botan. Offic.*

Les feuilles de la *ronce* sont styptiques, & d'un gout de terre: elles rougissent le papier bleu en rouge foncé: le fruit le rougit beaucoup plus, & presque aussi fort que l'alun. Ce fruit est vineux, & de fort bonne odeur sur quelques piés de *ronces*; il est fade & désagréable sur quelques autres. Il y a beaucoup d'apparence que l'acide du sel naturel de la terre, qui dans les feuilles n'est que fort légerement dégagé des autres principes, s'en débarrasse presque entierement dans les fruits, & y produit avec les part s terrestres un sel qui approche de la nature de l'alun. Les Anciens ont donc eu raison d'employer le fruit de cette plante dans les occasions où il faut resserrer. La *ronce* est astringente, détersive & absorbante; la décoction de ses branches, comme l'assure Dioscoride, arrête le cours de ventre & les fleurs blanches. Les feuilles mâchées nettoyent les ulceres des gencives & de la bouche; pilées & appliquées sur les dartres, elles les mondifient & guérissent les hémorrhoïdes. Le suc des tendrons épaissi au soleil agit plus efficacement. Galien a été du même sentiment: il se servoit des feuilles de *ronces* pour les blessures, & de la fleur & du fruit pour le crachement de sang, & de la racine pour la pierre. Pline a pillé Dioscoride sur le Chapitre de la *ronce*: mais il ajoute aux vertus de cette plante celle de pousser par les urines. On se sert aujourd'hui de cette plante quand il faut déterger & resserrer, tant intérieurement qu'extérieurement. On emploie sa décoction pour les blessures des jambes. Tabernæmontanus dit que pour arrêter le flux des hémorrhoïdes, il faut mettre dans le fondement une compresse trempée dans le suc de la *ronce*. M. Ray rapporte que Needham faisoit grand cas dans l'ardeur d'urine du sirop du fruit de cette plante. Pour les maux de gorge on en peut préparer un *diamoron* simple. Le suc de *ronce* entre dans le *Diamoron Nicolai usitatum*. La poudre à canon faite avec le charbon de cette plante est plus prompte & a plus de force que la poudre ordinaire. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

2. *Rubus, repens fructu cæsio*, C. B. P. 479. Tourn. Inst. 614. Boerh. Ind. A. 2. 60. Emac. 1271. *Chamæbatos*, Offic. *Rubus minor Chamærubus sive humirubus*, Park. Theat. 1013. *Chamærubus spinosus fructu cæruleo*, Jonf. Dendr. 272. *Rubus minor fructu cæruleo*, J. B. 2. 59. Raii Hist. 2. 1640. Synop. 3. 467.

Cette plante croît parmi le blé & fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr en automne, & d'usage en Medecine. Elle a les mêmes vertus que le *Rubus vulgaris*. Dale.

3. *Rubus, Idæus, spinosus, fructu albo*, C. B. P. 479. J. B. 2. 59.
4. *Rubus, Idæus, spinosus, fructu rubro*, J. B. 2. 59. Raii Hist. 2. 1640. Synop. 3. 467. Boerh. Ind. A. 2. 69. *Rubus Idæus*, Offic. Ger. 1089. Emac. 1272. Park. Theat. 557. *Rubus, Idæus spinosus*, C. B. P. 479. Tourn. Inst. 614. *Framboisier*.

C'est un arbrisseau qui pousse des tiges menues, cassantes, couvertes d'une écorce de couleur de cendre, & garnies de petites épines. Ses feuilles naissent au nombre de cinq sur une même queue, elles sont oblongues, pointues, veinées, blanches en dessous & vertes, brunes dessus, dentelées tout autour. Ses fleurs sont à cinq pétales, d'un blanc tirant sur le rouge, & il leur succede un fruit rond, composé de plusieurs baies, rouges le plus souvent, quoiqu'il s'en trouve de blanches sur quelques *framboisiers*. Cette plante croît sans culture dans les Provinces septentrionales de l'Angleterre, & fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr au mois de Juin.

Le fruit de cette plante, qui est seul d'usage, a un gout & une odeur extremement agréables, il est cordial & fortifie l'estomac, il arrête le vomissement & le cours de ventre & prévient l'avortement.

La seule préparation de ce fruit que l'on trouve dans les boutiques, est le *Sirupus de Rubo Idæo*. Miller, *Bot-Offic*.

Du fruit de cette plante, on fait du vin, du sirop, du ratafia, de la conserve, du vinaigre. On en tire une eau spiritueuse : ces préparations fortifient, elles sont propres pour les fievres malignes & pour la petite verole. Le nitre dissous & crystallisé avec le suc des framboises, est fort agréable. Tournefort, *Histoire des Plantes*.

Il y a deux sortes de framboises dont on se sert communément ; savoir de blanches & de rouges. On doit les choisir grosses, mûres & pleines d'un suc doux & vineux.

Elles sont humectantes, elles rafraîchissent, sont cordiales, elles fortifient l'estomac, elles donnent bonne bouche, elles purifient le sang. On les estime anti-scorbutiques & anti-néphrétiques.
L'odeur & le gout rejouissant de la framboise, provienent de son sel essentiel joint & uni avec quelques parties huileuses un peu exaltées ; lequel picotant légerement les nerfs du gout & de l'odorat, excite une sensation agréable. Les framboises contiennent à peu-près les mêmes principes que les fraises, & produisent les mêmes effets. Elles sont cependant plus humides & plus phlegmatiques & moins resserrées en leurs parties, ce qui fait qu'elles se corrompent aisément dans l'estomac, quand elles y demeurent trop long-tems. On se sert de la fleur du *Framboisier* pour les érésipeles & les inflammations des yeux.

Les framboises conviennent dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux, & à ceux dont les humeurs sont trop acres & trop agitées. Lemery, *Traité des Alimens*.

5. *Rubus odoratus*, Cornuti, 158.
6. *Rubus, flore albo, pleno*, H. R. Monsp.
7. *Rubus, Alpinus, humilis*, J. B. 2. 61. Tourn. Inst. 615. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Chamærubus*, Offic. *Chamærubus saxatilis*, C. B. P. 479. Raii Hist. 1. 654. Synop. 3. 261. *Rubus saxatilis*, Ger. 1090. Emac. 1273. *Rubus Alpinus saxatilis*, 1. Park. Theat. 1014.

Cette plante croît sur les montagnes, & fleurit au mois de Juin. Ses baies ont les mêmes vertus que les framboises.

Toutes ces especes de *ronces* sont d'usage en Medecine. Les racines de la premiere, seconde, troisieme & quatrieme especes cueillies dans le mois de Fevrier ou de Mars, vers la pleine Lune, & cuittes avec du miel, sont apéritives & propres pour l'hydropisie. Leurs fruits cuits dans du vin rouge étoient estimés par les Anciens un remede souverain dans les cas où il est besoin de fortifier, pour les hémorrhagies & le cours de ventre. Leurs baies quand elles sont mûres, sont remplies d'un suc aromatique & nitreux extremement apéritif propre pour résoudre les coagulations seches & endurcies, & les chasser par les urines, ce qui les rend très-salutaires dans les maladies qui demandent des remédes laxatifs, adoucissans & savonneux. Leurs feuilles, de quelque maniere qu'on les prépare sont corroborantes & astringentes ; leur fruit est laxatif & apéritif, & le suc exprimé des feuilles est d'usage dans toutes les maladies aiguës. De-là vient que le sirop *de Rubis*, ou *de Rubo Idæo*, est très-bon dans toutes les maladies qui proviennent de la bile aussi-bien que dans les inflammations.
Quelques baies de la quatrieme & cinquieme especes, mises dans du vin, lui communiquent une couleur & une odeur qui réjouit le cœur : ce vin est appellé *Ruboides*. On en prépare aussi une gelée dont on fait grand cas dans les maladies chaudes. On recommande les feuilles & le fruit dans la diarrhée, les fleurs blanches, le vomissement, le rhume & les évacuations menstruelles immodérées, pour les ulceres des gencives, pour les aphthes & les ulceres de la bouche. Ses feuilles pilées extirpent les verrues, guérissent les plaies, les ulceres & la gratelle. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave*.

RUC

RUCMA, ou LUCMA, de Laet. est un fruit de l'Amérique qui approche de l'orange par sa figure & sa grosseur. Il n'est d'usage ni dans les alimens, ni en Medecine.
RUCTUS, ou RUCTATIO, *éructation* ; excrétion de rots, ou éruption des ventosités de l'estomac par la bouche, avec un bruit désagréable.

RUE

RUELLIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est d'une seule piece, faite en forme d'entonnoir, & découpée en plusieurs parties. Il s'éleve du calyce un pistil qui est enfoncé comme un clou dans la partie postérieure de la fleur, & qui se change en une cosse mémbraneuse à plusieurs panneaux, & remplie de petites semences.

Miller en compte trois especes qui sont,

1. *Ruellia Americana humilis, Asphodeli radice*, Plum. Nov. Gen.
2. *Ruellia Carolinana, foliis oblongis angustis, flore purpureo*, Houst.
3. *Ruellia Americana humilis, parvo flore cæruleo, capsulis teretibus*, Houst.

La premiere espece a été découverte dans l'Amérique par le P. Plumier, qui lui donna le nom de Ruel, qui vivoit dans le seizieme siecle, & qui étoit extremement versé dans l'Histoire Naturelle. La seconde est fort commune dans les Parties Méridionales de la Caroline, d'où on l'a apportée en Angleterre : elle est

plus haute que les deux autres. La troisieme espece a été découverte dans la Jamaïque par feu William Houston, qui en envoya la semence en Angleterre. Ses fleurs sont beaucoup plus petites que celles des deux autres, & ne durent pas plus d'un jour. MILLER, *Dictionnaire.*

RUF

RUFUS EPHESIUS, ou RUFFUS EPHESIUS, *Rufus d'Ephese.* Ce Medecin qui vivoit sous l'Empereur Trajan est compté par Galien entre les plus habiles Medecins. Le même Auteur nous apprend que *Rufus* avoit écrit en vers sur la *Matiere Médicinale.* Il avoit aussi composé un Traité de l'*Atra-Bile* & quelques autres qui sont cités par Suidas, mais que nous n'avons point. Il ne nous reste des Ecrits de ce Medecin, qu'un petit Traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Medecin se proposoit dans le premier de ces Ouvrages, c'étoit de donner une idée générale de l'Anatomie, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son tems la Medecine, ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Pour le reste, on recueille de ce que dit *Rufus* dans ce Livre, que toutes les Démonstrations Anatomiques se faisoient en ce tems-là sur des bêtes.

« Choisissez, *dit-il*, un animal le plus semblable à l'hom« me qu'il se puisse. Vous n'y trouverez pas toutes les « parties semblables en tout à celles de l'homme : « mais elles auront du moins quelque rapport les unes « avec les autres. Anciennement, *Ajoute-t'il*, on mon« troit l'Anatomie sur des corps humains. » On recueille encore de ce même Livre, que les nerfs que l'on a appellés dans la suite *récurrens*, étoient alors nouvellement découverts.

« Les Anciens, *dit Rufus*, appelloient les arteres du « cou, carotides, ou carotiques, comme qui diroit so« porales ou assoupissantes ; parce qu'ils voyoient que « lorsqu'on les pressoit fortement, l'animal s'assou« pissoit & perdoit la voix : mais on a découvert dans « notre siecle, que cet accident ne vient pas de la com« pression de ces arteres ; mais de celle des nerfs qui « sont contigus aux mêmes arteres. » Il semble aussi que ce Medecin ait vû certains vaisseaux de la matrice, dont les Anatomistes précédens n'avoient point fait mention.

« Herophile, *dit-il*, croyoit que les femmes n'ont point « de parastrates variqueux : mais nous avons trouvé, « en examinant la matrice d'une bête, certains vais« seaux qui naissent des testicules, & qui étant repliés « de côté & d'autre en forme de varices, vont abou« tir par une de leurs extrémités dans la cavité de la « matrice. Il en sort même une humeur gluante en les « exprimant, & l'on croit que ce sont certainement « des vaisseaux séminaires de la sorte de ceux qu'on « appelle variqueux. » *Rufus* avoit remarqué auparavant, que dans les hommes on trouve quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux & deux glanduleux ; & que l'extrémité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de *parastates.* Le petit Livre qui traite des maladies des reins & de la vessie, ne contient rien de particulier. Cet Auteur avoit aussi fait quelques Commentaires sur Hippocrate.

Les trois Livres de *Rufus Ephesius*, sur les noms Grecs des parties du corps humain, furent publiés en Grec par Goupylus, à Paris 1554. in-octavo, *Typis Regiis, ex Officina A. Turnebi.* Ils avoient déja été traduits en Latin avec Aretée, par Junius Paulus Crassus, & imprimés à Venise en 1552. *in-quarto.* Goupylus les revit & les fit imprimer à Paris 1554. en plus petite forme. Ils ont été réimprimés ensuite parmi les *Medici Principes* d'Henr. Etienne, 1567. *in-folio.* Crassus les revit une seconde fois, & les fit imprimer à Venise 1555 & à Bâle 1581. *in-quarto.*

Son Livre des *Maladies des reins & de la vessie*, avec son fragment des *Médicamens purgatifs*, furent publiés en Grec avec les trois autres Livres de *Rufus* dont on vient de faire mention avec ceux de Soranus, *de Utero & Muliebri pudendo*, par le même *Goupylus* à Paris *ex Officina Turnebi*, 1554. *in octavo*, & imprimés la même année en latin en plus petite forme. Ils furent ensuite réimprimés avec les *Medicæ Artis Principes* d'Henri Etienne en 1567. *Folio.*

Bartholin nous apprend, *Cent. IV. Medic. Epist.* que Martin Bogdanus avoit eu dessein de donner une nouvelle édition de *Rufus Ephesius*, en Grec & en Latin, comparée avec le Manuscrit de Berne.

Labbe, *Bibl. nov. Manuscript.* fait mention de deux Ouvrages de *Rufus, de Venereis, & de Ossibus*; & Rasis attribue à *Rufus* les Livres, περὶ ὑγιείας, *de sanitate*, que l'on trouve parmi les Ecrits de Galien.

Les Ouvrages de *Rufus* qui sont perdus, sont cinq Livres, περὶ διαίτης » de la diete dont il est parlé dans Suidas. Oribase fait mention du second. Quatre Livres περὶ βοτανῶν « sur les Plantes, en vers hexametres, Galien en parle *Præf. Lib. VI. de Simpl. Med.* où il paroît aussi en désigner quelqu'autre. Galien, dans l'endroit que nous venons de citer, parle aussi d'un Livre de *Rufus*, qui avoit pour titre θεραπευτικὰ βιβλία, Livres de Thérapeutique, d'où la plûpart des fragmens que l'on trouve dans Aétius, paroissent avoir été pris. Galien cite aussi un Traité de *Rufus* sur la *Mélancolie, ou l'Atra-bile.*

Suidas cite encore un Traité de *Rufus*, sur la *Diete des Personnes Corpulentes*; un autre sur les *remedes vulneraires*; un troisieme sur les *Tumeurs ou Excroissances, à qui l'on donne le nom de fics*; un quatrieme *sur la Medecine ancienne*, & un cinquieme enfin sur le *lait*, le *vin*, & le *miel* : il y a eu un autre *Rufus* appellé *Menius Rufus.* Galien en parle *Lib. VII. de C. M. P. G. Fabricii Biblioth. T. G. p.* 102.

RUG

RUGA, *ride.*

Voici un remede pour dissiper les *rides* du visage, dont on a éprouvé l'efficacité.

Faites bouillir de la corne de cerf qui ne soit pas trop vieille, dans l'eau jusqu'à ce qu'il se forme une espece de gelée. Coulez la liqueur & faites-en avec de la farine de féves des trochisques que vous ferez sécher à l'ombre. Lorsque vous voudrez en faire usage faites dissoudre une quantité suffisante de ces trochisques dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un cérat liquide, oignez-en le visage, & lorsqu'il s'y sera attaché, lavez-le avec de l'eau chaude. AETIUS, *Tetrabib. II. Serm.* 4. *cap.* 4.

RUGITUS, murmure des intestins, le même que *Borborygmos.*

RUM

RUMA, l'*œsophage* ou la partie intérieure de la gorge.

RUMEX, le même qu'*Acetosa.*

RUMINANTIA ANIMALIA, animaux qui ruminent ou remâchent ce qu'ils ont avalé.

RUMPHAL, est une espece d'*arum* des Indes qu'on appelle aussi *ignome.* Son suc est un poison, mais sa racine est efficace contre la morsure des serpens, pourvu qu'elle soit récente ; étant appliquée sur la partie. Lorsqu'elle ne l'est point il faut y faire des scarifica-

tions, & y appliquer ensuite la racine. Elle passe aussi pour un topique admirable pour les parties affectées de maladies vénériennes.

RUP

RUPICAPRA. Voyez *Capra Alpina.*

RUPTORIUM, *ruptoire*, est un caustique dont on se sert en Chirurgie pour ouvrir les abscès, pour brûler & faire escarrhe.

RUS

RUSCUS.

Voici ses caracteres :

Le calyce est d'une seule piece, & découpé en plusieurs segmens. Il s'éleve de son centre des fleurs monopétales, faites en forme de campane & arondies. L'ovaire devient un fruit sphérique, rempli d'une ou deux semences ordinairement dures.

Boerhaave compte quatre especes de *ruscus*, savoir,

1. *Ruscus, angustifolius, fructu folio innascente*, Voyez *Bislingua.*
2. *Ruscus, latifolius, fructu folio insidente*, Tourn. Inst. 79. Boerh. Ind. A. 2. 63. C. B. P. 305. *Laurus Alexandrina*, Offic. J. B. 1. 574. Raii Hist. 1. 663. *Alexandrina genuina*, Park. Theat. 700. *Hippoglossum Matthioli*, Ger. 761. Emac. 909. *Laurier Alexandrin.*

La racine de cette plante est dure & noüeuse à la tête, & envoie un grand nombre de longs filets & de petites fibres ; les tiges sont dures, pliantes, médiocrement hautes, & couvertes de feuilles alternes, dures, fermes, nerveuses, ovales, mais terminées en pointes & longues d'environ deux pouces. Il sort du milieu du dos de chacune d'elles, une petite fleur, à laquelle il succede une baie rouge, grosse à peu près comme celle du genevrier. Cette plante croît dans les montagnes d'Italie & de la Hongrie.

Dioscoride & Galien l'estiment propre pour lever les obstructions des reins & de la matrice, pour exciter l'urine & les regles, & faciliter les accouchemens laborieux. Elle passe pour être vulnéraire & pour dessécher les vieux ulceres : mais on l'emploie rarement aujourd'hui. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Ruscus angustifolius, fructu summis ramulis innascente*, T. 79. *Laurus Alexandrina, fructu longis pediculis caulibus alligato*, M. H. Bloes.
4. *Ruscus, myrtifolius, aculeatus.* Voyez *Bruscus.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

RUSMA ; préparation de miel dont les Turcs & les Tartares usent en forme de *dropax* ou de *psilothrum.* On fait bouillir pour cet effet le miel en consistance de rob ou sapa.

RUSTICULA ; le même que *Gallinago*, bécasse.

RUT

RUTA, *rue.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont divisées en plusieurs pieces : le calyce est d'une seule feuille découpée en quatre ou cinq segmens disposés en forme d'étoiles : ses fleurs sont en rose, à quatre ou cinq pétales, & munies de huit ou dix étamines, dont quatre ou cinq naissent des onglets des pétales, & les quatre ou cinq autres d'entre les interstices des mêmes pétales. L'ovaire est placé au fond du calyce, & devient un fruit presque sphérique, à quatre ou cinq angles, & composé d'un même nombre de capsules qui renferment des semences anguleuses, ou faites en forme de reins.

Boerhaave compte dix especes de *ruta*, savoir,

1. *Ruta major, hortensis, latifolia*, Boerh. Ind. A. 260. *Ruta*, Offic. *Ruta hortensis*, Ger. 1070. Emac. 1255. *Ruta hortensis major*, Park. Theat. 132. *Ruta hortensis latifolia*, C. B. P. 336. Tourn. Inst. 257. *Ruta sativa, vel hortensis*, J. B. 3. 197. Raii Hist. 1. 874. *Rue des jardins.*

La *rue* est une espece d'arbrisseau dont les tiges les plus vieilles sont dures, ligneuses, & couvertes de feuilles d'un verd bleuâtre, divisées en un nombre incertain de petits segmens ovales, quelquefois charnues, un peu grosses, arondies à leur pointe, qui subsistent pendant tout l'hiver. Les fleurs naissent aux sommités des branches les plus jeunes ; elles sont ordinairement composées de quatre feuilles jaunes, creusées en forme d'écope, dentelées à leurs bords, & munies de huit étamines jaunes, disposées autour d'un tuyau verd presque sphérique, lequel est comme partagé en quatre parties, percé de plusieurs trous, & rempli de petites semences noires & dures. La racine est ligneuse, & garnie de plusieurs fibres.

La *rue* croît dans les jardins ; ses fleurs & ses semences sont d'usage : toute la plante a une odeur très-forte.

La *rue* possede un grand nombre de vertus, elle est alexipharmaque, & bonne pour les maladies pestilentielles, pour la peste même, & pour toutes sortes de fievres. Elle est bonne aussi pour les maladies de la tête, des nerfs & de la matrice, pour les convulsions & les accès hystériques, pour la colique, les foiblesses de l'estomac & des intestins ; elle résiste au poison & guérit les morsures des bêtes venimeuses & des chiens enragés. Elle entre dans l'eau composée de bryoine & dans l'eau thériacale.

Ses préparations officinales sont l'eau simple, la conserve des feuilles, & l'huile qu'on en tire par décoction. MILLER, *Bot. Off.*

Une preuve que les Anciens faisoient grand cas de la *rue*, c'est qu'elle est la principale base du mithridate. La *rue* contient une grande quantité d'huile extrêmement acre & pénétrante, capable d'augmenter le mouvement des fibres, & par conséquent de les rendre plus fortes. Les feuilles de *rue* étant mangées le matin à jeun avec du beure frais & du pain de riz, sont bonnes pour ceux qui ont beaucoup de phlegme, & un préservatif excellent contre les influences nuisibles d'une atmosphere humide, & le venin contagieux des maladies épidémiques. Ces mêmes feuilles étant pilées avec du poivre, du sel commun & du vinaigre très-fort, & appliquées sur les arteres du carpe, pourvu qu'on ait eu soin de préparer la matiere morbifique, répriment efficacement l'agitation fébrile ; & on les emploie souvent avec plus de succès & moins de danger que les astringens internes, & même que le quinquina, dans les fievres quartes obstinées.

Le vinaigre qu'on a imprégné avec du suc de *rue*, étant tiré par la bouche & le nez, est non-seulement un préservatif excellent contre la contagion des maladies épidémiques, mais encore un meilleur remede contre les syncopes que tous les esprits céphaliques, balsamiques & apoplectiques, dont on fait ordinairement usage. HOFFMAN, *de Præstant. Remed. Domest.*

La *rue* est une plante fort estimée pour sa vertu alexipharmaque, & un des meilleurs simples qu'on puisse employer pour les maladies hystériques, pour l'épilepsie, l'apoplexie, les convulsions, la peste, les inflammations & les gangrenes. Dans ce dernier cas, étant pilée & appliquée avec du vin & du sel, elle ranime la partie morte, prévient la suppuration & effectue la cure. Nicandre la recommande contre les morsures de toutes les bêtes venimeuses. Il n'y a point de

de meilleure plante pour la contagion : elle possede une qualité aromatique, aigrelette, odorante & oléagineuse; elle est chaude au plus haut degré, & contient une espece d'acidité. Son odeur fait revenir les femmes des syncopes, aussi-bien que des accès hystériques ou épileptiques où elles peuvent être tombées. Elle est extremement efficace contre le phlegme; elle est bonne étant appliquée extérieurement pour les tumeurs froides & pituiteuses; elle passe pour aignifer & éclaircir la vue; elle a un gout extremement acre sans être brûlant; elle contient beaucoup de sel, d'huile & d'esprit pénétrant; ce qui la rend propre pour aiguillonner les nerfs, pour inciser les humeurs grossieres, & les chasser par la transpiration insensible & les sueurs.

Pline assure, qu'elle est excellente contre toutes sortes de poisons, pour la mélancolie hystérique, les maladies hypocondriaques & les syncopes. Elle excite les regles, elle procure l'écoulement des vuidanges, aussi-bien que la sortie du fœtus & de l'arriere-faix; & si on la prend en maniere de thé, & qu'on reçoive sa vapeur dans l'œil, elle aiguise la vue. Sa semence est fort estimée pour les vers & la gonorrhée; elle consume la semence par sa chaleur & sa sécheresse. La *rue* est bonne pour la petite vérole & la rougeole, pour l'épilepsie, pour les maladies léthargiques & la colique venteuse. Etant appliquée extérieurement, elle résout les tumeurs froides, humides & aqueuses. On compose avec de la *rue* pilée & cuite dans du vin, un cataplasme qui résiste à l'inflammation. On peut la donner intérieurement dans quelques maladies aiguës. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

2. *Ruta hortensis, latifolia, arbuscula similis*, C. B. P.
3. *Ruta Africana, maxima*, Catal. Schwerin.
4. *Ruta Chalepensis, tenuifolia, florum petalis villis scatentibus*, M. H. 2. 508.
5. *Ruta Chalepensis, latifolia.*
6. *Ruta, hortensis, minor, tenuifolia*, M. H. 2. 507.
7. *Ruta, hortensis, minor, tenuifolia, foliis variegatis argenteis.*
8. *Ruta, sylvestris, minor*, C. B. P. 336. J. B. 3. 200. *Peganium Narbonensium*, Lob.
9. *Ruta, sylvestris, major*, J. B. 3. 200. C. B. P. 336. Park. Theat. 133. Raii Hist. 1. 874. Tourn. Inst. 257. Boerb. Ind. A. 260. *Ruta montana*, Offic. Ger. 1071. Emac. 1255. *Rue sauvage.*

Elle croît sur les montagnes, elle fleurit au mois de Juillet, & passe pour avoir les mêmes vertus que la *rue* cultivée, avec cette différence qu'elle est plus acrimonieuse.

10. *Ruta sylvestris, linifolia, Hispanica*, Boc. Mus. Part. 2. 82. Tab. 73. Boerhaave; *Index alter Plantarum*, Vol. I.

Ruta est aussi le nom de l'*Harmala*. Voyez ce mot.
Ruta canina, est le nom qu'on donne à la *Scrophularia, ruta canina, dicta vulgaris.*
Ruta capraria, *Galega*. Voyez *Galega*.
Ruta hyperycoides; nom de l'*Hypericum, fœtidum, frutescens.*
Ruta muraria. Voyez *Adianthum album.*
Ruta pratensis, nom du *Thalictrum, pratense, angustifolium.*

RUTACEUM, *vinaigre de rue*. Voyez *Acetum*.
RUTETA. Voyez *Tarantula*.
RUTICILLA, *rouge queue*. Voy. *Phœnicurus*.

RUTILUS, Offic. Schonf. Ichth. 63. *Rutilus, sive Rubellus fluviatilis*, Gesn. de Aquat. 821. *Rutilus fluviatilis*, Jonf. de Pisc. 99. *Rutilus, sive Rubellus fluviatilis Gesneri*, Aldrov. de Pisc. 732. 621. Raii Ichth. 262. Ejusd. Synop. Pisc. 122. *Rutilus, sive Rubellus*, Mer. Pin. 190. *Rouget de riviere.*

La chair de ce poisson, qui est très-commun dans les rivieres, passe pour augmenter la semence.

RUY

RUYSCH, célebre Anatomiste Hollandois, dont il est parlé plus amplement au mot *Anatome*.

RUYSCHIANA.

Voici ses caracteres.

La racine est vivace, & la feuille moins épaisse que celle du romarin; le casque est creux & découpé en deux ou trois levres; la barbe l'est en trois, & le segment du milieu, qui avance en dehors, en deux & roulé en forme de spirale. Les fleurs sont fort belles, d'abord disposées de six en six par anneaux, & ensuite rassemblées en forme d'épi.

Boerhaave n'en compte qu'une seule espece, savoir,

Ruyschiana, flore cæruleo, magno. Hyssopus Austriaca; magno flore, folio Chamæpitidis, H. L. *Chamæpitys, cærulea, Austriaca*, C. B. P. 250. *Prunella, hyssopi folio viridi, amplo flore cæruleo*, M. H. 3. 364. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

S

SAB

S. Pour la signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique, voyez *Alphabetum Chymicum*.
S, *f* ou *ss*, après un caractere qui marque la quantité, signifie *semis*, moitié.

SAA

SAAMOUNA, nom de la *Pavia*.

SAB

SABDARIFFA, est le nom que Boerhaave donne à la *Ketmia, Indica, vitis folio, ampliore.*

SABINA, *Sabine.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès, mais elles sont plus compactes; ses baies sont raboteuses; elle a une odeur forte & particuliere.

Boerhaave compte deux especes de *sabine*, savoir,

1. *Sabina, folio Tamarisci, Dioscoridis*, C. B. P. 487. Boerh. Ind. A. 2. 207. *Sabina*, Offic. Park. Parad. 607. *Sabina vulgaris*, Theat. 1027. Raii Hist. 2. 1415. *Sabina sterilis*, Ger. 1193. Emac. 1376. J. B. 288. *Sabine* ou *Savinier*.

La *sabine* est un arbrisseau toujours verd, & qui ne croît

pas ordinairement fort haut ; ses branches sont nombreuses & couvertes de feuilles étroites, courtes, armées de quelques piquans, semblables à celles du cyprès & d'une odeur très-forte. Lorsque l'arbre est vieux & planté depuis long-tems dans le même endroit, il s'éleve d'entre ces feuilles des petites fleurs verdâtres auxquelles il succede de petites baies applaties, moins grosses que celles du genievre, & qui acquierent comme elles en mûrissant une couleur bleue noirâtre. On cultive cet arbrisseau dans les jardins, mais il donne rarement du fruit, ce qui l'a fait regarder comme stérile.

La *sabine* est chaude, seche, apéritive, atténuante, propre pour exciter les regles & pour hâter la sortie du fœtus. Elle tue aussi les vers des enfans. M. Ray recommande son suc mêlé avec du lait & édulcoré avec du sucre, comme un remede excellent pour cet effet ; étant réduite en forme de cataplasme avec du saindoux elle guérit la teigne à laquelle les enfans sont sujets.

Ses préparations sont l'*oleum sabinæ per infusionem*, *decoctionem*, & l'*oleum sabinæ Chymicum*. MILLER, *Bot. Offic.*

Boerhaave assure dans sa Chymie, que l'eau de *sabine* préparée par des cohobations réitérées est excellente pour exciter le flux menstruel & hémorrhoïdal ; qu'elle échauffe & produit des effets admirables entre les mains de ceux qui savent en faire usage. Il nous apprend encore que l'huile de sabine est excellente pour provoquer les regles, lorsque leur rétention ne provient que de langueur & de foiblesse.

Un cataplasme fait avec les semences de *sabine* pilées, du sel gemme & de l'huile, est estimé excellent pour l'ankylose. On applique souvent les feuilles de *sabine* pilées avec du miel sur la région ombilicale, à dessein de tuer les vers des intestins.

2. *Sabina, folio Cypressi*, C. B. P. 487. Boerh. Ind. A. 2. 207. *Sabina*, Offic. *Sabina baccifera*, J. B. 1. 288. Ger. 1193. Emac. 1376. *Sabina baccifera major*, Park. Theat. 1026. *Cedrus baccifera fructu minore cæruleo*, Raii Hist. 2. 1415. *Juniperus Alpina Sabinam referens*, Pluk. Almag. 201. *Sabine portant des baies.*

On cultive cette plante dans les jardins, elle passe pour être atténuante & incisive, pour exciter les regles, pour hâter l'expulsion des vuidanges & pour tuer les vers des intestins.

SABON ou SABENA, *savon* ou lessive avec laquelle on fait le *savon*.

SAC

SACCELLUM, le même que *Sacculus*.

SACCHAR ou SACCHARUM, σάκχαρ ou σάκχαρον, *sucre*.

Saumaise dit du *sucre*, ou σάκχαρον, *saccharum* des Anciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον, *miel de roseaux* de Théophraste, & que d'autres ont appellé ἅλας Ἰνδικόν, *sel des Indes*, qu'il se tiroit de certains roseaux ou cannes, qui étoient aussi hautes & aussi grosses que des arbres, & que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui *sacar mambu*. Les Arabes lui donnoient le nom de *tabaxir*, qui est encore en usage en Turquie & en Perse pour désigner cette espece de *sucre*. Mais comme les Arabes, non plus que les Grecs, n'avoient pas vu dans leur pays la canne qui le portoit, & qu'ils n'en parloient que par ouï dire, ils débitoient sur ce sujet des fables toutes pures. Avicenne dit que l'on croit que les cannes du *Tabaxir* étant agitées par le vent se heurtent ou s'entrechoquent de maniere qu'elles prennent feu & s'enflamment, & que la cendre qu'on recueille après cet embrasement au pié de ces cannes est le *Tabaxir*. Il avoue, il est vrai, que c'est un conte populaire auquel il n'ajoute point foi : mais il ne laisse pas de croire que le *tabaxir* est la cendre des roseaux des Indes, ou de leurs racines que l'on brûle exprès : & Averroes dit que c'est le charbon fait des nœuds des mêmes roseaux.

Saumaise remarque que cette erreur des Arabes, ou la pensée où ils étoient que leur *tabaxir* étoit une espece de cendre, parce qu'il étoit en poudre : il remarque, dis-je, que cette erreur a fait que les Grecs modernes, qui ont traduit ces Arabes, ont rendu le mot *tabaxir* par celui de *spodium*, qui est formé de σποδὸς, *cendre*. Cela a causé beaucoup de confusion dans la matiere Médicinale, en ce que les anciens Grecs avoient appellé *spodium* une drogue tout-à-fait différente, qui est ce que nous appellons de la *tuthie* ; (Dale veut que le *Spodium Græcorum* soit la potée) & en ce que les mêmes Grecs modernes & tous les Medecins & Apothicaires après eux, ont aussi appellé l'ivoire brûlé *spodium*. Voilà trois matieres fort différentes, une espece de *sucre*, la cendre ou la suie d'un minéral, & la cendre de l'ivoire, qui ont cependant le même nom.

Pour revenir au *spodium*, qui est le *tabaxir*, il faut encore remarquer que les Arabes l'ont distingué du *sucre* des Anciens ; quoique ce fut, comme on l'a dit, la même chose, parce qu'ils croyoient que leur *tabaxir* étoit une espece de cendre : au lieu que le *sucre* des Anciens étoit décrit, ou comme une rosée qui tomboit sur les cannes, ou comme un suc doux & gras qui sortoit de la canne même sans qu'on la brûlât. Ils ont au contraire cru que notre *sucre* étoit le même qu'ils trouvoient dans les Livres des Grecs sous le nom de σάκχαρον, *saccharon*, & pour ce sujet ils l'ont appellé *suchar* ou *zuchar*, quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre ces deux *sucres*. Le premier, ou celui des Anciens, outre qu'il venoit d'un fort grand roseau, comme on l'a déja remarqué, il en sortoit naturellement ou de lui-même comme une espece de manne ; au lieu que notre *sucre* est le suc d'une canne beaucoup plus petite que l'on fait moudre, & que l'on presse pour en tirer ce succre, auquel on donne ensuite la consistance qu'il a, en le faisant cuire & en le purifiant.

Saumaise fait voir que le *sucre* que nous avons aujourd'hui, étoit absolument inconnu aux Anciens, & il appuie son sentiment d'un passage de Seneque que je trouve à propos de rapporter. « On assure, dit cet Auteur, que le miel des Indes se trouve dans des cannes à *sucre*, & qu'il est engendré ou par la rosée de ce climat, ou du suc doux & gras du roseau même. » Par où l'on voit que le *tabaxir* étoit fort peu connu des Anciens, puisque Seneque n'en parle que par ouï dire. Les Auteurs Arabes qui font mention de plusieurs especes de *sucre*, ne disent pas un mot de ce dernier qui étoit le seul que les Anciens connussent sous ce nom, ce qui vient, comme on l'a déja dit, de ce qu'ils ne le prenoient point pour du *sucre*, mais pour du *spodium*. Saumaise croit cependant qu'encore que les Anciens n'aient point connu notre *sucre* factice, ils pouvoient avoir entendu parler de la canne qui le produit & de son suc : mais que les Indiens de ce tems-là ne sachant pas encore faire le *sucre*, ne se servoient que du suc tiré de la canne qui le porte, comme d'une boisson. Il rapporte comme une preuve que les Anciens ont connu la canne à *sucre*, ces Vers de Varro Aracinus :

Indica non magnâ nimis arbore crescit arundo,
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeant succo contendere mella.

« Il croît dans les Indes une canne de grosseur médiocre, « dont la racine, qui est visqueuse donne par expression une liqueur beaucoup plus douce que le miel. » Ce n'est pas que Saumaise prétende que l'invention du *sucre*, ou la maniere de le préparer tel que nous l'avons, soit fort nouvelle. Il convient qu'il y a plus de

huit cens ans qu'on l'a trouvée, & que c'étoit déja une chose commune du tems d'Avicenne.

On distingue la canne qui produit le *sucre* de la maniere suivante.

Arundo saccharina, J. B. 2. 531. Ger. 35. Emac. 38. Raii Hist. 2. 1278. *Arundo saccharifera*, C. B. Pin. 18. Theat. 193. Boerh. Ind. A. 2. 162. *Harundo saccharifera*, Park. Theat. 1210. *Canna saccharifera*, Ogilb. Chin. 1. 228. *Arundo viba Brasiliensibus dicta*, Pis. (1648.) *Tacomaree sive arundo saccharifera*, Ejusd. (1658.) *Vuba & Tacomaree Brasiliensibus*, Marcg. 82. *Canne à sucre* ou *Cannamelle*.

Cette espece de *canne* croît abondamment dans les Indes Orientales & Occidentales, aussi-bien que dans les Isles voisines. Sa tige & ses feuilles ressemblent à celles du roseau ordinaire, à l'exception que la premiere n'est pas si haute, puisqu'elle ne croît qu'à la hauteur de six ou sept piés. La tige de cette espece est d'une couleur pareille à celle qui est formée par un mélange de jaune & de verd. Elle a plus d'un pouce de circonférence, elle est garnie de nœuds, & remplie d'une moelle spongieuse, douce & blanche. Sa racine ressemble à celle du roseau ordinaire, mais moins ligneuse & remplie d'un suc fort doux. Lobel, *in Adversar.* nous apprend que sa racine étant séchée & pulvérisée fournit aux Indiens une farine avec laquelle ils font un pain d'un très bon gout. Les meilleures *cannes* à sucre croissent dans les Canaries & dans les Isles Maderes. Celles qu'on tire de Java & de Madagascar ne sont pas moins bonnes. Cette espece de roseau fournit le sucre appellé par les Auteurs Latins *saccharum*, *zuccharum*, *zuccorum* & *sucharum*. Les Arabes l'appellent *zuchar*, *zuccara*, *succhar*, *zozar* & *sutter*, & les Grecs σάκχαρον, σάκχαρ, σάκχαρι & σακχάριον. Plusieurs l'appellent *mel arundinaceum*, après qu'on l'a fait cuire, évaporer & enfermé dans des bariques pour le transporter plus aisément.

On trouve dans les boutiques différentes especes de sucre qui tirent leurs noms ou des lieux qui les produisent, ou de leur bonté & de leur finesse. Tels sont le *sucre des Canaries*, le *sucre de Valence*, le *sucre de Malte*, le *sucre en poudre*, le *sucre rafiné*, le *sucre royal*, le *sucre de Saint Thomas*, (Isle des Indes qui porte ce nom) le *sucre candi*, le *sucre pennide* & le *sucre rouge brut*, appellé *Chypre* chez les Marchands, qu'on emploie communément dans les lavemens à cause de sa qualité détersive & résolutive. Le *sucre d'orge*, appellé en Latin *saccharum hordeatum*, est aussi un sucre factice qu'on estime bon pour les maladies de la gorge & de la poitrine. On doit le choisir blanc, spongieux, en gros bâtons, cassant, d'un gout doux & agréable, nouveau fait, sec, transparent & demeurant quelque tems à se fondre dans la bouche. On le donne aux enfans qui ont la toux avec de l'huile d'amandes douces ou du sirop violat. Le *diapenidion* ou *alphenic* des boutiques guérit les maladies de la poitrine, appaise la toux & les douleurs pleurétiques, il est bon pour la difficulté de respirer, pour la consomption, les maladies des poumons & le crachement de sang. Le *sucre* liquide conserve toujours la consistance du miel ou du sirop, & n'est autre chose que l'écume qu'on ramasse en rafinant les autres especes de *sucre*. A l'égard de la nature & des qualités du *sucre* en général, il est tempéré, chaud, émollient, résolutif, purgatif & propre pour résister à la corruption. Il est nourrissant quand on en use à propos; car suivant Claude Diodat. *Panth. Hygiast. Lib. I. cap.* 21. rien de tout ce qui est entierement exempt de douceur ne sauroit nourrir. Il est bon pour l'estomac, pour la poitrine & pour les poumons, il guérit la toux & toutes les maladies du thorax, il facilite l'expectoration, il ramollit les tumeurs internes, il déterge les ulceres des reins, de la vessie & des intestins, il empêche toutes les substances corrosives d'agir sur les parties internes, il sert à faire toutes sortes de confitures & à rendre agréables les remedes qui ne le sont point. Le *sucre* est d'autant moins doux qu'il est plus rafiné, comme nous l'apprennent Pis. *Lib. IV. de Facultat. Simpl. cap.* 1. & Erasm. *Francis*; car si l'on fait dissoudre du *sucre* brut dans une lessive d'eau de chaux, pour en séparer les parties les plus grossieres & les plus impures, il prend un gout acide différent de celui qu'il avoit auparavant, & il échauffe extremement le sang; c'est pourquoi les personnes d'un tempérament chaud & bilieux ne doivent en user que dans les remedes, à cause qu'il se convertit sur le champ en bile; car suivant Etmuller, il trouble la bile par son acidité volatile, & la jette dans un orgasme extraordinaire. Henri de Heer, *Obs. Med.* 5. prétend qu'il est surtout nuisible aux scorbutiques, aux hypocondriaques, aux cachectiques & aux fébricitans qui en prennent une quantité considérable, à cause que se convertissant aisément en bile, il augmente la fievre & tous ses symptomes. Il nuit encore aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de matrice, il relâche l'orifice du ventricule, & suivant Etmuller, il s'aigrit en peu de tems dans l'estomac & les premieres voies, à cause de la facilité qu'il a de fermenter. Il affoiblit la digestion, & engendre des vents & des chaleurs subtiles, il détruit l'appétit, il engendre un sang corrosif, il cause des coliques & des dyssenteries Suivant Jo. Chr. Fromman. *Tr. de Hæmorrhoid. Part. I. Probl.* 33. il dispose le corps aux hémorrhoïdes; & cette opinion est confirmée par Melchi. Sebiz. *Lib. II. de Facult. Aliment.* & Val. Henr. Vulger. *Diætet. Comment. cap.* 9. Simon Pauli, *in Quadripart. Botan.* nous apprend que les Anglois ne sont si sujets aux maladies de consomption qu'à cause du grand usage qu'ils font du *sucre*; & Ehrenfr. Hagendorn, *in Hist. Med. Phys.* 23. *Cent. III.* assure que le *sucre* produit la goute irréguliere. Non-seulement les femmes, mais encore plusieurs Medecins, prétendent que le *sucre* & le miel engendrent des vers dans le corps des enfans; mais si l'on réfléchit sur la génération de ces animaux, on s'appercevra sans peine que rien n'est si capable de l'empêcher que le miel & le sucre. On recommande *in Act. Med. Leips. An.* 1700. l'usage du *sucre* comme un excellent vermifuge; & cette pratique est autorisée par Levinus Lemnius, *Lib. I. de Occult. Nat. Mir. cap.* 21. J. Heurn. *de Peste*, *cap.* 21. J. Varand. *de Morb. Intestinor. cap.* 2. Laur. Strauss. *Palæstr. Med. Lib. III.* & A. Vincent. de Pétrone dans son *Consilium de Vermiculis quibusdam in cervorum & aprorum hepate inventis*; car il est certain que les vers sont engendrés par une matiere grossiere, crue & vermineuse sujette à la corruption, ou par des œufs d'insectes qu'on a avalés avec les alimens. Mais le *sucre* & le miel ne se corrompent jamais, ainsi que Galien nous l'apprend, *Lib. III. de Simpl. Med. Facultat. cap.* 15. Au contraire ces deux substances, au moyen de leur qualité balsamique, qui résiste à la putréfaction, sont très-propres à conserver les substances pendant un très-long tems; & c'est ce qui fait qu'on ne sauroit se passer de *sucre* dans les boutiques pour les conserves, les sirops, les électuaires, les loochs & les confections: on ne sauroit non plus conserver sans lui les racines & différentes autres choses; car non-seulement il prend l'odeur, le gout & la couleur de tous les ingrédiens, mais il conserve encore leurs vertus & leurs qualités pendant plusieurs années. C'est encore la raison pour laquelle les anciens embaumoient leurs morts avec du miel; comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture de plusieurs Auteurs. Ant. Mizald. *in Cent. V. Aph.* 27. nous apprend que non-seulement le beure, mais encore toutes les substances douces, sans en excepter les raisins secs, tuent les vers. Sanctor. *in Lib. V. Meth. Vitand. Error. cap.* 11. nous dit que le miel & le *sucre* possedent une certaine acrimonie qui les garantit efficacement de la corruption. Le *sucre* appliqué extérieurement guérit les plaies récentes, déterge les ulceres, dissipe les taies & les taches des yeux; su

vant Marc. Gatinar. *in Prax. Med. cap.* 21. Les Turcs guérissent leurs blessures en les lavant deux fois par jour avec du vin, & mettant ensuite du *sucre* dedans. Job. Haricus dans son *Thesaurus aureus, Part. II.* nous apprend qu'il ne faut que repandre du *sucre* sur la couronne de la tête pour en appaiser les douleurss Nous lisons dans Riedlin. *Lin. Med. An.* 2. que le *sucre* mêlé avec de l'huile de marjolaine ou de cloux de girofle, & tiré par le nez, dissipe le coryza. Suivant Joh. Beguinus, *in Tyrocin. Chym. Lib. II. cap.* 6. l'huile de *sucre* appaise les maladies de la poitrine, la toux, l'asthme & l'enrouement, il arrête en quelque sorte les catarrhes & facilite la digestion. Le même Auteur nous apprend que la teinture de *sucre* prise dans l'eau de canelle ou dans l'eau rose, est excellente dans les syncopes & les défaillances.

Le *sucre* est le sel essentiel de l'*arundo saccharifera* ou canne à sucre, & voici ses différentes especes.

La *moscouade* est le premier *sucre* qu'on tire du suc des roseaux.

La *cassonnade* est de la moscouade purifiée par le moyen du blanc d'œuf & de l'eau de chaux, &c. Comme elle est plus huileuse que le *sucre* rafiné, on la préfere pour les usages internes. Elle est aussi plus propre pour les confitures & les sirops, à cause qu'elle n'est pas si sujette à se candir.

Le *sucre en pain* est une cassonnade encore plus rafinée & clarifiée. Il possede les mêmes qualités que la moscouade, mais dans un moindre degré pour les usages internes. Tous deux incisent les phlegmes, facilitent l'expectoration & animent le sang : mais ils causent des vapeurs & des maux de dents. Ceux qui mangent beaucoup de *sucre* sont sujets aux fievres & à avoir les dents gâtées. On donne dans le Bréfil l'écume du *sucre* aux cochons, ce qui les engraisse en peu de tems & rend leur chair extremement délicate.

Sucre candi. Ce sont des crystaux de *sucre* dont il y en a de trois especes, des blancs, des jaunes & des rouges : ce n'est autre chose que les trois premieres sortes auxquelles on a donné une consistance convenable par l'ébullition. Le *sucre* candi blanc se fait avec le *sucre* fin ; le jaune avec la cassonnade ; & le rouge, avec la moscouade. On use de ces *sucres* dans les froids, parce qu'ils se fondent lentement, que la salive a le tems de s'en imprégner, & qu'il émousse ainsi l'acrimonie du phlegme.

Sucre rouge. On s'en servoit jadis fréquemment dans les dévoiemens ; on lui a substitué aujourd'hui l'huile d'amandes douces, & d'autres substances de cette nature.

Le sirop de sucre. C'est la partie glutineuse qui distile du *sucre*, & dont on se servoit jadis pour faire les conserves rouges, & d'autres sucreries ; cela leur donnoit un gout de brûlé désagréable. Aux Indes occidentales, on fait fermenter le *sucre* rouge, & on le distile ; mais l'eau-de-vie, ou l'esprit qu'on en tire est mauvais, & porte à la tête. La liqueur que l'on tire du *sucre* fin, est beaucoup meilleure.

Nous ajouterons à ces *sucres*, le *sucre d'Erable.* On nous l'apporte du Canada & de la Nouvelle Angleterre. Les Habitans de ces contrées font une incision à l'*acer montanum candidum*, sur la fin de l'hiver ; ils en reçoivent le suc, qu'ils font cuire, & dont ils tirent un *sucre* qui n'est pas différent de celui des cannes. Ils obtiennent ce *sucre* en donnant au suc de la consistance par évaporation. Il n'y a aucune espece de *sucre* qui soit préférable à celui-ci pour l'intérieur, tant qu'il est encore tueux. Le fameux sirop de capillaire du Canada en est composé. Lorsqu'on nous l'apporte, il est grisâtre, & a le goût de l'autre *sucre*. Les naturels du pays en préparent une eau-de-vie, un vinaigre, & une espece de liqueur, dont ils font leur boisson ordinaire. Geoffroy.

Le *sucre* étant un sel tempéré, ami de la nature, & capable de s'unir intimement avec l'eau, & d'introduire la même union entre les parties aqueuses, & les parties grasses & oléagineuses, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi la plûpart des Anciens & des Modernes font mêler le miel, le *sucre*, les figues & les raisins secs, dans les nourritures que l'on donne aux animaux âgés pour les engraisser. Les parties grasses des alimens qui constituent le lait & le chyle, en s'unissant intimement avec les parties aqueuses, sont par ce moyen plus promptement dissoutes, unies aux parties aqueuses, & transformées en une grande quantité de chyle qui se distribue avec le sang dans tous les membres.

On voit encore de-là pourquoi le miel ou le *sucre* mêlés avec le lait, l'empêchent de donner du beure. Le *sucre* unit plus étroitement aux phlegmes, les particules oléagineuses de la crême ; au lieu que pour la formation du beure, il faut que ces parties se séparent les unes des autres.

D'où il s'ensuit de plus, que le *sucre* n'est pas aussi contraire au mélange salutaire des fluides vitaux qu'on le pense communément, puisqu'il ne produit aucune altération dans le sang, dans le lait ou dans la sérosité, quand on le mêle avec ces substances, & que tout son effet se réduit à stimuler les fibres des intestins, & à faciliter l'excrétion des feces par les selles. Comme il facilite l'union intime des parties oléagineuses des alimens avec leurs parties aqueuses, il est bien vraissemblable qu'il contribue beaucoup à la formation d'une grande quantité de chyle. C'est par-là qu'on peut rendre raison de la maniere ordinaire d'engraisser les chapons & les oies, en mêlant un peu de *sucre*, de miel ou de sel avec la farine d'orge ou de froment dont on les nourrit. Hoffman, *Obs. Chym. Lib. I. Obs.* 7.

Ce n'est pas sans raison que je fais un très-grand cas du *sucre* ; mon grand pere en a fait usage pendant quarante ans, & il produisoit sur lui quelques effets fort extraordinaires. Il avoit coutume de déjeûner avec du beure, qu'il étendoit sur du pain, & auquel il mêloit autant de *sucre* qu'il en pouvoit recevoir, à moins qu'il ne lui substituât le miel. Il adoucissoit ordinairement sa biere avec du *sucre* : il faisoit entrer le *sucre* dans toutes les sauces qu'on faisoit à ses alimens. Cependant il avoit à quatre-vingts ans toutes ses dents fermes, solides & saines. Il n'avoit jamais eu de mal aux gencives, & il mangeoit la croûte la plus dure. Il perdit à quatre-vingts-deux ans une de ses dents, ensuite une seconde : cette derniere étoit une des incisives. Il me pria de sonder l'alvéole ; je le fis avec mon ongle, sous lequel je sentis un os qui s'élevoit. En un mot, il perdit toutes ses dents en deux ou trois ans, & il lui en vint de nouvelles. Il eut un ratelier tout nouveau. Ses cheveux qui étoient fort blancs, perdirent un peu de cette couleur, & se noircirent. Il continua vigoureux & sain, sans avoir éprouvé aucune maladie, jusqu'à l'âge de quatre-vingts-dix-neuf, & mourut à cent ans de pléthore, faute, à ce que je crois, d'avoir été saigné. Il étoit de la Province de Bedfort, d'une très-ancienne famille, & ce fait est bien connu. Voilà ce qui m'a déterminé à présenter à la Société Royale, l'apologie du *sucre*, & sa défense contre le fameux Willis, qui le traite de liqueur corrosive, & d'eau stygienne aussi dangereuse que l'eau forte. J'en ai fait l'examen ; & il m'a paru que ces reproches étoient injustes, & que les élémens du *sucre* étoient aussi innocens que ceux du miel, du lait, & même du pain. Mes expériences ont été vérifiées, & elles ont été insérées dans vos Journaux. M. Slare, *Transact. Phil. Vol. V. de l'Abrég. p.* 311.

M. Sarrazin, Medecin de Quebec, & Correspondant de l'Académie Royale, trouva dans l'Amérique septentrionale quatre especes d'érable, qu'il envoya par présent au Jardin du Roi, après leur avoir donné un

nom à chacune. La quatrieme, qu'il appelle *Acer Canadense Sacchariferum, fructu minori, D. Sarrazin*, est un arbre d'environ six ou huit piés de haut, dont la seve, qui monte depuis le premier Avril jusqu'à la mi-Mai, est souvent abondamment imprégnée de *sucre*, ainsi que le voyent fréquemment les naturels du pays, & les François qui y résident. Pour avoir cette seve, on fait une incision à l'arbre, d'où elle coule dans un vaisseau. Lorsque ce suc est évaporé, il reste environ la vingtieme partie de son poids, qui se trouve être un vrai *sucre* propre à être employé à des confections, à des sirops & autres choses où il entre du *sucre*. Un seul de ces arbres qui aura trois ou quatre piés de circonférence, rendra en un seul printems des soixante ou quatre-vingts pintes de suc sans rien perdre de sa vigueur. Mais si l'on en tiroit davantage, il est visible que l'arbre s'affoibliroit & décheoiroit à proportion. Pour que ce suc se trouve imprégné de *sucre*, il faut le concours de plusieurs circonstances singulieres, qu'on ne devineroit pas aisément, mais que M. Sarrazin a soigneusement observées; car, premierement, quand on veut tirer ce suc, il faut que la racine de l'arbre soit couverte de neige, qu'on y met tout exprès, s'il n'y en a pas déja. Secondement, il faut que cette neige soit fondue par le soleil, & non pas par la chaleur de l'air. Troisiemement, qu'il ait gelé la nuit précédente. Cette méthode que la nature emploie à former le *sucre* de l'érable, ressemble à certaines opérations industrieuses de Chymie, où le Chymiste fait des choses opposées en apparence, & où des choses qui paroissent fort semblables, ne produisent pas les mêmes effets.

Une autre remarque curieuse de M. Sarrazin, est que le suc de l'espece d'érable qui n'est pas propre à faire du sucre, le deviendra une demi-heure ou une heure tout au plus après que la neige dont on a couvert sa racine, aura commencé à se fondre. Il faut donc que cette neige entre dans les petits filamens de l'érable, & y opere avec bien de la promptitude.

M. Sarrazin nous apprend aussi, que l'*Apocynum majus, Syriacum rectum*, fournit un suc dont on fait du *sucre* dans le Canada. On y fait servir aussi la rosée qui se trouve au fond des fleurs. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1730.

SACCHARUM HORDEATUM, *Sucre d'orge*.

Le sucre d'orge se fait avec du *sucre* cuit sur un feu modéré dans une décoction d'orge, mêlée avec des blancs d'œufs bien battus, & qu'on écume avec soin. On passe le tout ensuite par la chausse. On le remet sur le feu, où on le fait bouillir lentement, jusqu'à ce qu'il se fasse de larges bulles, & qu'il ne s'attache point à la dent lorsqu'on le mange. On le verse ensuite sur une table de marbre frottée d'huile d'amandes douces, sur laquelle on le laisse, jusqu'à ce que les bulles commencent de cesser, & que les extrémités de la masse fassent effort pour s'y réunir, lorsqu'on veut la faire couler. Alors ce mélange a la consistance d'une térébenthine épaisse. On frotte ses mains avec de l'empois; ensuite on met cette masse en bâtons plus ou moins longs & plus ou moins épais: on étend ces bâtons sur quelque chose de plat, & on les laisse se refroidir & se durcir.

SACCHARUM NITRATUM, *Sucre avec le nitre.*

Prenez *du crystal minéral, une dragme;*
de sucre fin, trois dragmes.

Mêlez le tout ensemble.

Ce *sucre* est diurétique & rafraîchissant: on l'ordonne dans la gonorrhée, contre les ardeurs de l'urine. On s'en sert principalement dans les inflammations de la luette; & les ulceres à la gorge. On le laisse fondre lentement dans la bouche.

SACCHARUM ROSATUM. Voyez *Rosa*.

SACCHARUM SATURNI. Voyez *Plumbum*.

SACCHARUM SCORBUTICUM, *Sucre anti-scorbutique.*

Prenez *une certaine quantité de suc de cuillerée.*

Renfermez ce suc dans un vaisseau de verre bien fermé, jusqu'à ce que les feces soient précipitées.

Décantez la partie claire, & la mettez dans un mortier de marbre, avec

une quantité suffisante de sucre.

Travaillez le tout ensemble, & faites sécher doucement.

Versez derechef du suc sur le même *sucre*; travaillez le tout derechef, & le faites sécher.

Réitérez sept fois la même opération, & gardez le dernier mélange pour l'usage.

SACCHARUM TABULATUM SIMPLEX ET PERLATUM, *tablettes Sucre simples & perlées.*

Les tablettes de *sucre* simples se font en versant sur un marbre du *sucre* qu'on a fait bouillir suffisamment dans la moitié de sa quantité d'eau de roses de Damas; & les perlées se font en ajoutant au mélange dont on fait les simples, sur la fin de la cuisson, une demi-once de perles préparées & broyées, avec huit ou dix feuilles d'or.

SACCHARUM TABULATUM COMPOSITUM, *tablettes de Sucre composées*

Prenez *de rhubarbe fine, quatre scrupules;*
de trochisques d'agaric,
de corail, &
de corne de cerf calcinée,
de feuilles de dictame de Crete,
d'absinthe,
de semences de pourpier, & d'oseille, } *de chaque, un scrupule;*
de canelle,
de zédoaire,
de clous de girofle, &
de safran, } *de chaque, un demi-scrupule;*
de sucre le plus fin réduit en poudre, une livre;

Dissolvez le *sucre* dans dix onces d'eau simple d'absinthe, avec une cuillerée d'eau forte de canelle.

Ajoutez les autres ingrédiens, & faites des tablettes.

SACCITONIUM; vin passé par la chausse. CASTELLI, d'après *Codronchius*.

SACCULI ADIPOSI; cellules pleines de graisse de la membrane cellulaire.

SACCULI MEDICINALES, *Sachets médicamentés*; ou *sachets* remplis d'ingrédiens médicinaux.

SACCULUS CHYLIFERUS, le *réservoir du chyle.*

SACCULUS CORDIS, le *péricarde.*

SACCUS, le *cœcum.*

SACCUS LACTEUS, le *réservoir du chyle.*

SACER, *Saint* ou *Sacré*. Cet adjectif se prend aussi dans un sens tout-à-fait opposé, & signifie quelquefois terrible, détestable, exécrable. C'est en ce sens que Virgile a dit de la soif des richesses: *Auri sacra fames.* Il a ces deux significations dans les Auteurs de Medecine.

SACER IGNIS; espece maligne d'érésipele.

SACER MORBUS, l'*épilepsie*.

SACER MUSCULUS, le *muscle sacré*; c'est le nom d'un muscle que M. Winslow appelle le transversaire épineux des lombes.

C'est un muscle composé de plusieurs vertébraux obliques convergens ou transversaires épineux, à peu près comme celui du dos & celui du cou. Il est placé entre les apophyses épineuses & les apophyses obliques des vertebres lombaires, jusqu'à l'os sacrum.

Les plus inférieurs de ces vertébraux sont attachés aux parties latérales supérieures de l'os sacrum, & au ligament sacro-iliaque, & à l'épine postérieure supérieure de l'os des iles. Les autres sont attachés aux trois inférieures des apophyses transverses des vertebres lombaires, aux quatre inférieures des apophyses obliques de ces vertebres, & à leurs tubérosités collatérales. De-là ils montent à toutes les épines lombaires. Les externes qui se présentent d'abord, paroissent plus longs que les internes qui sont immédiatement sur les vertebres, principalement vers le bas. WINSLOW, *Anatomie*.

SACRA FISTULA; la *moelle spinale*, selon Blancard.

SACRA TINCTURA. Voyez *Hiera*.

On lit dans Paul Eginete, *Lib. V. cap.* 8. la description de différentes sortes d'*hiera*, qui est toujours synonyme à *sacra*. Ainsi il y a l'*hiera* d'Archigenes, l'*hiera* d'Antiochus, l'*hiera* de Justus, l'*hiera* de Galien, & l'*hiera* de Ruffus.

SACRA VASA; vaisseaux appartenans à l'os sacrum & aux parties adjacentes.

SACRANUS COLOR; *couleur purpurine*. JOHNSON.

SACRES, petits cochons qui ont environ dix jours. CASTELLI d'après *Langius*.

SACRO-LUMBARIS MUSCULUS, le *sacro-lombaire*.

C'est un muscle long & composé, étroit & mince en-haut, large & épais en-bas, à peu près comme une pyramide applatie. Il est placé entre l'épine du dos & la partie postérieure de toutes les côtes, le long de la partie postérieure de la région lombaire jusqu'à l'os sacrum.

Dans ce trajet il est étroitement accompagné du long dorsal, qui est entre lui & les apophyses épineuses des vertebres, & dont il est distingué par une espece de ligne graisseuse & cellulaire fort étroite. Le nom de lumbo-costal exprimeroit mieux que le nom ordinaire l'étendue de cette situation. On pourroit encore l'appeller dorsal moyen, pour le distinguer du grand dorsal & du long dorsal, entre lesquels il est placé.

Il est attaché en-bas par une aponévrose tendineuse, large & mince aux épines supérieures de l'os sacrum, à ses parties latérales voisines, & à la levre externe de la partie postérieure de la crête de l'os des îles jusqu'à sa grosse tubérosité. L'aponévrose couvre le bas du long dorsal, auquel elle est fort adhérente, & son attache à l'os sacrum est un peu couverte par quelques-unes des attaches du grand fessier.

De-là le muscle va un peu latéralement gagner toute la région lombaire, en produisant de la face interne de son aponévrose une masse de fibres charnues, qui se divisent obliquement de bas en-haut en plusieurs gros paquets ou trousseaux, lesquels s'attachent à toutes les apophyses transverses des lombes.

Ensuite il monte obliquement le long de toutes les côtes jusqu'aux apophyses transverses des deux ou trois dernieres vertebres du cou, quelquefois plus haut, & quelquefois il se termine à la premiere vertebre du dos.

Dans toute son étendue le côté qui regarde le long dorsal ou les vertebres, est très-égal, mais celui qui regarde les côtes est divisé en plusieurs bandelettes disposées obliquement de bas en-haut. Il ressemble par-là en quelque maniere à une branche de palmier. Ces bandelettes sont attachées aux apophyses transverses du cou, à la tubérosité de la premiere côte, au bas des marques angulaires des dix côtes suivantes, & vers l'extrémité de la derniere côte.

La bandelette de la derniere côte est large, & plus charnue que tendineuse. Celles des autres côtes sont tendineuses, plattes & étroites, & celles du cou sont un peu charnues, quoique fort grêles. De toutes ces bandelettes, les plus supérieures sont les plus longues & les plus étroites, & à mesure qu'elles deviennent inférieures elles deviennent à proportion plus courtes & plus larges.

En développant ce muscle par la dissection, on trouve entre les bandelettes & les côtes plusieurs petits trousseaux musculeux longuets & menus, qui se croisent avec les bandelettes par des adhérances particulieres, & s'attachent ensuite aux côtes au-dessus & derriere les attaches des bandelettes.

Ces trousseaux musculeux ou charnus commencent aux apophyses transverses des mêmes vertebres du cou, d'où ils descendent & s'attachent aux huit ou neuf côtes suivantes. Quelquefois ils passent par-dessus quelques côtes sans s'y attacher, ce qui varie dans différens sujets, & se trouve quelquefois sur un côté, quelquefois sur les deux côtés du même sujet.

Ces trousseaux font ainsi comme un plan particulier, que les uns prennent pour une portion du *sacro-lombaire*, qu'ils appellent le plan interne; d'autres après Stenon, en font un muscle accessoire du *sacro-lombaire*. Quelques-uns le regardent comme un muscle séparé, & le nomment le cervical descendant de Diemerbroek. Je l'ai compté parmi les muscles qui meuvent les vertebres du cou, & je lui ai donné le nom de transversaire grêle.

Usages du sacro-lombaire.

Les deux *sacro-lombaires* servent ensemble à maintenir le dos & la région lombaire dans leur situation naturelle quand on est debout ou assis. Ils servent aussi, non pas en accourcissant, mais en relâchant plus ou moins leurs fibres motrices, à courber tout le tronc en-devant, qui dans ce cas ne fait que baisser sous le poids de la tête & de la poitrine, à proportion du relâchement déterminé. Enfin ils servent tous les deux ensemble à redresser également le dos & les lombes soit qu'on soit debout, assis ou couché, à les tenir fermes sous toutes sortes de fardeaux & contre toutes sortes de résistance, & à les renverser.

L'un d'eux agissant sans l'autre, peut avoir les mêmes usages de baisser, de redresser, de résister & de renverser, mais avec moins de force & par des mouvemens obliques, comme quand on panche le corps en-devant & de côté en même tems, ou qu'on le redresse de devant & de côté. Chacun d'eux peut encore avoir l'usage de contrebalancer les muscles obliques du bas-ventre quand ils font la rotation du thorax sur le bassin.

On peut en quelque façon comparer ces muscles avec les splenius; leurs attaches supérieures ou costales, avec les attaches supérieures ou mastoïdiennes des splenius; & leurs attaches inférieures ou vertébrales avec les attaches inférieures ou vertébrales des mêmes splenius. La portion mastoïdienne du splenius est plus longue, plus éloignée des articulations, & plus disposée à faire de grands mouvemens & à soutenir de grands efforts, que la portion vertébrale. De même la portion costale du *sacro-lombaire* par la longueur de ses bandelettes tendineuses, par leurs attaches graduées sur les côtes, par leur obliquité, est à proportion plus en état d'avoir les usages dont je viens de parler, que la portion vertébrale.

Les petits trousseaux musculaires qui s'entrecroisent avec

les bandelettes tendineuses de ces muscles, & qu'on appelle après Stenon les accessoires du *sacro-lombaire*, paroissent avoir l'usage de contrebalancer ou modérer l'abaissement des côtes dans les grands efforts du *sacro-lombaire*.

L'usage de ces muscles dans la progression ne paroît pas assez démontré. On veut que pendant qu'on leve une jambe pour faire un pas, le *sacro-lombaire* du côté opposé soutienne les vertebres des lombes & du dos, afin qu'elles ne soient pas entraînées dans ce moment par le psoas, qui leve la jambe & la met en marche. La direction de la plupart des fibres dont le *sacro-lombaire* est composé ne répond pas à cet usage.

L'usage du *sacro-lombaire* dans la respiration, a aussi des difficultés; car quand on tient le corps très-panché sur le devant, même chargé de grands fardeaux, les côtes ont toujours le mouvement d'élévation aussi libre que celui d'abaissement, quoique le *sacro-lombaire* soit principalement employé dans ce cas. Il faut observer que je parle ici seulement du dos baissé & chargé, & non pas de l'épaule cbargée. La premiere de ces attitudes n'empêche pas le mouvement des côtes, & la seconde le rend assez difficile. WINSLOW, *Anatomie*.

SACRUM OS, *Os sacrum*.

Il est situé à la partie postérieure & inférieure du tronc, comme la base & le soutien de toute l'épine du dos; c'est pourquoi il est aussi nommé par quelques-uns os basilaire.

Sa figure imite celle d'un triangle oblong dont la base est en-haut & la pointe en-bas. On le peut diviser en partie supérieure ou base, & en pointe; en deux faces, une antérieure concave, une postérieure convexe, & en deux bords ou parties latérales. On le considere ici comme une seule piece, selon l'état ordinaire d'un corps adulte.

Dans la jeunesse il paroît distinctement composé de plusieurs pieces primitives qu'on nomme fausses vertebres. Ces pieces tiennent alors ensemble par des cartilages, qui avec l'âge diminuent, s'endurcissent & s'effacent entierement à la fin, de sorte qu'il n'en reste que des traces, comme des lignes plus ou moins saillantes. Ces pieces sont au nombre de cinq; quelquefois on en trouve six. Elles portent chacune quelque marque de vertebres. La supérieure a beaucoup plus de volume que la plus grosse de toutes les vraies vertebres: les autres diminuent très-fort à mesure qu'elles deviennent inférieures; ensorte que la derniere qui fait la pointe de l'os sacrum n'a aucune apparence de vertebre.

On voit ordinairement à la face antérieure ou concave quatre paires de grands trous, quelquefois plus, selon le nombre des pieces primitives ou fausses-vertebres. Ces trous font deux rangées longitudinales, & ils paroissent être faits par la rencontre des échancrures originaires des pieces. Le long du milieu de la face entre les deux rangs de trous on voit comme cinq ou six corps de fausses vertebres soudées ensemble. La premiere ou supérieure approche plus de la conformation des vraies vertebres que les suivantes. La derniere est très-petite & à chaque côté au-dessous des grands trous elle a une échancrure, & quelquefois une petite avance en maniere de corne.

La face postérieure ou convexe est fort inégale. On y voit aussi autant de paires de trous placés vis-à-vis ceux de la face antérieure, & rangés de la même maniere; mais ils sont moins grands qu'eux. Entre les deux rangs de ces trous on voit une espece d'apophyse épineuse plus ou moins tronquée ou imparfaite, principalement en-haut, qui diminue en descendant. Souvent elles sont entre-ouvertes, tantôt les supérienres, tantôt les inférieures, & font par les rangées de ces interruptions une espece de fente perpendiculaire plus ou moins large. Quelquefois ces épines laissent une ouverture transversale entre elles. Tont ceci varie beaucoup. Au côté externe de chaque rang des trous, il y a des tubérosités qui paroissent comme des apophyses transverses & articulaires confondues ensemble.

A la base ou partie supérieure de l'*os sacrum* il y a deux vraies apophyses articulaires qui répondent aux inférieures de la derniere vertebre des lombes. Au dessous & à côté de chacune de ces apophyses il y a une échancrure très-large. Entre les mêmes apophyses on voit assez distinctement la face supérieure de la premiere fausse vertebre. Cette face est semblable à celle des vertebres lombaires. Elle est très-obliquement inclinée en-arriere, de sorte que le corps de cette fausse vertebre a plus de hauteur en devant qu'en arriere, comme la derniere des vraies. L'obliquité de ces deux faces fait que l'*os sacrum* & la derniere vertebre des lombes forment par leur connexion un angle assez saillant.

Derriere le corps de cette premiere vertebre de l'*os sacrum*, entre ses apophyses articulaires, il y a une ouverture d'un grand canal triangulairement large & fort applati, qui descend entre les deux grandes faces de cet os, & entre les quatre rangs des grands trous, derriere les corps de toutes les fausses vertebres. Il diminue à mesure qu'il descend, & communique avec tous les grands trous de l'une & de l'autre face de l'*os sacrum*. Il est la continuation du grand canal de l'épine du dos. Il est souvent interrompu en arriere par les fentes dont j'ai parlé ci-dessus.

Les parties latérales de cet os sont un peu évasées par enhaut, où l'on voit à chaque côté une grande facette cartilagineuse, inégale, longue & irréguliere, de la figure d'une S fort large, & quelquefois d'une tête d'oiseau. Ces deux facettes unissent l'*os sacrum* avec les deux os des hanches par symphyse cartilagineuse. Entre chacune de ces faces latérales & les deux trous postérieurs les plus proches, il y a un grand enfoncement raboteux, au-dessous duquel il y en a un autre moins grand. Ces enfoncemens sont quelquefois percés de plusieurs trous, qui se perdent en-dedans. WINSLOW, *Anatomie*.

SACTIM, *Vitriol*. RULAND.

SAD

SADIR, *scorie*. RULAND.

SÆ

SÆPÆ, larges pustules corrodantes. CASTELLI d'après *Fœsius*.

SAF

SAFFATUM, espece de sel, selon Johnson, qui ne le désigne point.

SAG

SAGADENON, σαγαδηνὸν; la meilleure espece d'*Opobalsamum* qui croît dans la Palestine à ce que dit Galien, *de Antidot. Lib. I. cap.* 4.

SAGAPENUM, Offic. C. B. P. 494. Raii Hist. 1. 1844. Schrod. 214. Park. Theat. 1544. Ger. 898. Emac. 1056. Mill. Bot. Off. 384. *Sagapenum veterum*, J. B. 3. 153.

C'est une gomme qui coule, à ce qu'on dit, d'une espece de *Ferula*, qui croît, selon Dioscoride, dans la Médie, quoiqu'elle vienne d'Alexandrie. Elle est d'un brun rougeâtre, en gouttes, ordinairement collées les unes aux autres, de la couleur de la corne, & tant soit peu claire au-dedans, ressemblant assez à l'*Asa fœtida*, mais plus dure, & ayant un peu de l'odeur de l'ail. Ses gouttes sont quelquefois petites, détachées les unes des autres, & d'un brun tant soit peu jaunâtre: mais cela n'est pas ordinaire.

Le *Sagapenum* est apéritif & atténuant; il débarrasse la poitrine des phlegmes visqueux; il soulage dans l'asthme & la difficulté de respiter; il produit aussi de bons

effets dans l'hydropysie, il hâte les regles, & prévient les affections hystériques; appliqué extérieurement, il amollit les tumeurs dures & les enflures. MILLER, *Bot. Off.* Voyez *Ferula major, seu fœmina Plinii.*

Cette gomme nous vient d'Alexandrie; la plus estimée est pure, transparente, rouffâtre ou brune à l'extérieur, blanchâtre au-dedans, d'un gout âcre, & d'une odeur forte d'ail. Elle est atténuante & apéritive; elle purge les humeurs visqueuses & séreuses logées dans l'estomac, les intestins, la matrice, les reins, le cerveau, les nerfs, les jointures & la poitrine. C'est par cette raison qu'elle est bienfaisante dans l'hydropisie, les toux invétérées, l'asthme, le mal de tête, les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, le tremblement des membres, les obstructions, les tumeurs à la rate, & la colique. Elle provoque les regles & les urines; mais elle est nuisible aux femmes grosses. SCHRODER.

SAGDA, nom d'une pierre précieuse, dont Pline fait mention, *Lib. XXXVII. cap.* 10. elle est d'une couleur verte; & il dit que les Chaldéens la trouvent attachée aux vaisseaux. Il ajoute qu'il y a dans la Samothrace une espece de pierre noire légere, semblable à du bois, & qui porte le même nom.

SAGIMEN VITRI, *sel alcali.* RULAND.

SAGITTA, *Queue d'Arondelle*, espece de Renoncule.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, épaisse fongueuse & rampante. Ses feuilles ressemblent d'abord à celles du plantain; mais elles deviennent dans la suite de la figure de l'extrémité empennée d'une fleche. Sa tige est comme elle a coutume d'être dans les fleurs ombelliferes. Sa fleur est tripétale, comme celle du plantain aquatique. Son fruit est un amas de semences comme la fraise.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Sagitta aquatica major*, C. B. 194. *Ranunculus palustris, folio sagittato maximo.* T. 292.
2. *Sagitta aquatica minor, latifolia*, C. B. P. 194. Boerh. Ind. A. 96. *Sagitta*, Offic. J. B. 3. 789. Raii Synop. 3. 258. *Sagitta minor*, Ejusd. Hist. 1. 619. *Sagittaria minor, latifolia*, Park. Theat. 1247. *Ranunculus palustris folio sagittato minori*, Tourn. Inst. 292.

Cette Plante croît dans les ruisseaux & dans les eaux; elle fleurit en Mai & en Juin; son herbe & sa semence sont d'usage en Medecine. Elle est selon Mathiole froide & humide, & possede les mêmes vertus que le plantain aquatique.

3. *Sagitta minor aquatica, angustifolia.* C. B. P. 194. *ranunculus palustris, folio sagittato angustiori*, T. 292.
4. *Sagitta aquatica major, folio angustiore.*

Cette plante a les propriétés du plantain aquatique: mais on s'apperçoit à son odeur & à son gout, qu'elle est échauffante. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SAGITTALIS SUTURA, *Suture sagittale* du crane. Voyez *Caput.*

SAGITTARIA. Voyez *Sagitta.*

SAGITTARIA ALEXIPHARMICA, Offic. *Canna Indica, radice albâ, alexipharmica*, Raii Hist. 3. 773. *Arundo Indica, angustifolia, flore rutilo, pediculis donata*, Hist. Oxon. 3. 250. *Agutiquepoobi Brasiliensibus*, Raii Hist. 2. 1203. *Radix quadam in Malaca, quæ adversus vulnera saggittis toxico illitis facta præsentaneum remedium est*, Garzias, C. B. P. 301. *Radix Malaca quædam Toxicis sagittis resistens*, J. B. 2. 173.

Cette plante a la racine de deux ou trois pouces de long, genouillée, de la grosseur du pouce, blanche, & de figure conique; les intervalles que les jointures ou nœuds laissent entre eux, sont d'un demi-pouce, & il part de chaque jointure plusieurs fibres de deux ou trois pouces de long, par le moyen desquelles la plante se nourrit. La racine pousse plusieurs feuilles, de trois pouces de long, assez larges, les unes dans les autres, celles qui sont extérieures embrassant celles qui sont au-dedans, & environnées d'un anneau blanc, dans l'endroit où elles se joignent. Elles ont quatre pouces de long sur deux de large vers la base, le lieu de leur plus grande largeur; elles sont minces, fibreuses, herbacées, & d'un jaune verdâtre. Cette plante ressemble du reste au *Canna Indica.*

M. Hans-Sloane a remarqué qu'on cultivoit cette plante dans les jardins à la Jamaïque & aux Isles Caraïbes. Elle a passé de la Jamaïque dans l'isle de Saint Domingue, on en fait beaucoup de cas à cause de sa propriété alexipharmaque; elle est forte, elle est salutaire dans les blessures faites avec des fleches ou des dards empoisonnés; c'est à quoi les Indiens l'employent fréquemment; ils broyent son herbe & l'appliquent sur la blessure. RAY, *Hist. Plant.*

SAGMINALIS HERBA, *Verveine.* Voyez *Verbena.*

SAGOU. Voyez *Palma Japonica, spinosis pediculis, polypodii folio.*

SAGZENEA; Avicene a décrit sous ce nom, deux médicamens, l'un grand & l'autre petit; qu'il recommande dans les maladies froides des intestins & de la matrice.

S A H

SAHAFATUM, ou SAHAFATI. Voyez *Achor.*

SAHARA, le même que *Pervigilium.*

S A I

SAIC, *Vif-argent.*

SAIRE, le même que *Essere.*

S A K

SAKMUNIA, mot Arabe, qui signifie la *scammonée.*

S A L

SAL, *Sel.* Voyez aux Articles *Principia*, & *Acidulæ*, ce que j'ai dit du sel considéré, comme un Principe Chymique.

Par le nom de *Sels*, Geoffroy entend des corps minéraux, solides, friables, transparens, qui ont de la saveur, qui se dissolvent aisément dans l'eau, qui se fondent au feu, & qui se crystallisent facilement. Tels sont le *Sel que l'on mange*, le *Nitre*, le *Vitriol*, l'*Alun*, le *Sel Ammoniac*, & le *Borax*, de chacun desquels nous parlons en particulier.

Du Sel commun, ou de celui que l'on mange.

Le *sel* dont on a coutume d'assaisonner les alimens, est un *sel* qui en se crystallisant prend toujours la figure cubique, qu'il garde même dans ses plus petites parties. Il y en a de deux sortes: ou on le tire des mines, & on l'appelle *fossile*; ou il est *artificiel*: tel est celui que l'on fait par l'évaporation de l'eau de la Mer, ou de l'eau salée des fontaines & des puits; & on l'appelle *sel marin*, ou *sel commun.*

Du Sel fossile & du Sel gemme.

Il y a plusieurs especes de *sel fossile*, qui ne different que par la couleur. Le *sel gemme* est transparent, comme le crystal blanc, gris, rouge ou jaune.

On préfere dans l'usage de la Medecine le *sel gemme*, comme le plus pur de tous. C'est une substance octogone, cubique, d'un gout acre & salé, transparente comme une pierre précieuse, & qui imite souvent le crystal par sa couleur & son brillant. Il se fend aisément en forme de dés; & lorsqu'il a été dissous dans l'eau & évaporé; ses crystaux sont parfaitement cubiques.

On coupe avec le fer de grandes masses de ce *sel fossile* comme si c'étoient des rochers, dans les montagnes de Catalogne auprès de la ville de Cardonne, & dans les mines les plus profondes de la Pologne, auprès du village de Vilizca, à six mille de Cracovie.

Le *sel gemme* a les mêmes propriétés que le *sel marin*. On l'employe dans les lavemens & les suppositoires, pour exciter les déjections des matieres endurcies.

Prenez *miel écumé, deux onces;*
sel gemme, une dragme & demie;

Faites cuire jusqu'à une consistance convenable pour des suppositoires.

Ou bien,

Prenez *miel cuit jusqu'à suffisante durée, une once;*
sel gemme, } *de chaque, demi-*
poudre d'hiera picra, } *dragme;*
diagrede, quatre grains;

Mêlez.

Faites des suppositoires, pour solliciter le ventre qui est trop serré.

Prenez *racine de pyrethre, demi-once;*
feuilles de marjolaine, & } *de chaque une poi-*
de rue, } *gnée;*
feuilles de séné,
agaric, & } *de chaq. 2. dragmes;*
pulpe de coloquinte,

Faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau commune, réduite à douze onces.

Faites dissoudre dans la colature,

sel gemme, deux dragmes;

Ajoutez,

du vin émétique, trois onces;

Ce lavement est bon dans l'apoplexie phlegmatique & les affections soporeuses.

Souvent dans ces maladies on employe inutilement les lavemens les plus forts, puisque les intestins sont souvent paralytiques. Cependant il faut bien se donner de garde de se servir de ces remedes stimulans, s'il y a une inflammation dans les intestins.

La Chymie fait les mêmes préparations du *sel gemme*, que du *sel marin*.

On l'employe dans la bénédicte laxative, & dans les pilules aggrégatives ou polychrestes. GEOFFROY.

On tire le *sel fossile* de mines très-profondes en Transilvanie, en Hongrie, dans la Russie, en Sibérie, en Tartarie, & dans plusieurs endroits de l'Allemagne: mais les plus riches d'entre ces mines sont celles de Bochna, & de Viliske en Pologne, aux environs de Cracovie.

Les mines de sel qui sont aux environs de la petite ville de Viliske qui est presque entierement minée, à l'exception de l'Eglise, ont quatre ouvertures. Les deux principales sont dans la ville même, & c'est par celles-ci qu'on sort le *sel*. Les deux autres ne servent que pour y descendre les bois & les autres choses nécessaires. Ces ouvertures on trous, ont quatre à cinq piés en quarré, & sont partout garnis de bois; il y a à chacun d'eux une grande roue, avec une corde de la grosseur du bras; un cheval fait tourner cette machine, en marchant comme dans nos moulins.

Lorsqu'on veut descendre dans la mine, on commence par se couvrir d'un fourreau, ou d'une espece de souquenille; on attache ensuite à la grosse corde une autre corde sur laquelle un homme peut s'asseoir. Cet homme en prend un autre sur ses genoux & le tient fortement embrassé. On attache une seconde corde à la même corde principale; cette corde sert de soutien à une seconde personne qui en prend une autre sur ses genoux, ainsi de suite; on descend de cette maniere, jusqu'à trente, quarante, & un plus grand nombre de personnes à la fois. Celui de toutes ces personnes que l'on descend ensemble, qui atteint le premier la terre, quitte sa corde, & fait place aux autres qui le suivent, & tous se trouvent dedans une profondeur de plus de cent brasses. C'est de-là qu'on les conduit avec de la lumiere, par des passages & des détours qui vont toujours en descendant, jusqu'à ce qu'on arrive à des échelles qui conduisent dans des profondeurs de plus de cent brasses. On trouve là un grand nombre de trous les uns sur les antres; c'est-là que les Mineurs travaillent sans relâche, en tous sens & de tous côtés, tant que la veine de sel dure. Pour empêcher ces profondeurs de se remplir, de s'affaiser & d'engloutir la ville sous laquelle elles sont pratiquées, elles sont bien voutées de bois forts.

Ces mines furent découvertes en 1251. on y trouve une espece de République souterraine, qui a sa police, ses lois, ses familles, ses chemins publics, ses voitures & ses chevaux, occupés à conduire le *sel*, du fond de la mine à son ouverture, d'où on l'enleve avec des machines. Lorsque les chevaux sont une fois descendus dans les mines, ils n'en sortent plus; quant aux Ouvriers; ils ont des occasions assez fréquentes de respirer l'air extérieur. Lorsqu'un Voyageur arrive dans ces abimes prodigieux, où un peuple nombreux est enterré tout vivant, & où plusieurs d'entre ce peuple sont nés, & d'où ils ne sont jamais sortis, il est fort étonné de trouver une longue suite de voûtes fort élevées, soutenues par des piliers taillés au ciseau, & qui n'étant eux mêmes que des rochers de *sel*, paroissent à la lueur des flambeaux, dont ces lieux sont continuellement éclairés, autant de crystaux & de pierres précieuses de différentes couleurs, & qui jettent un éclat presque insupportable à la vue.

Les morceaux de *sel* qu'on enleve ressemblent à de gros cylindres; les Mineurs se servent de marteaux, de bêches, & de ciseaux pour séparer les différens lits de pierre qu'ils rencontrent, & cela se fait ainsi que dans nos carrieres; aussi-tôt que ces masses sont sorties de la carriere, on les brise par petits morceaux, propres à être jettés dans un moulin, où ils sont broyés, & réduits en une fleur ou farine grossiere, qu'on employe à tous les usages du *sel* marin.

On tire de ces mines trois especes de *sel gemme*. Un *sel gemme* commun, noir & grossier; un second *sel gemme* tant soit peu plus fin & plus blanc; un troisieme tout à fait blanc, dur & transparent; c'est celui qu'on vend chez les Droguistes, & dont les Teinturiers se servent. Il coupe comme le crystal; & on en fait différentes choses, comme des chapelets, de petits vaisseaux, & autres bagatelles semblables; les autres especes sont moins compactes, & ne sont d'usage que dans les cuisines. Quant au *sel* grossier & noir, on le laisse en gros

morceaux longs, ronds, de trois aulnes de Pologne en longueur, & d'une aulne d'épaisseur, qu'on vend depuis 50 jusqu'à 70 florins Polonois.

On laisse les plus gros morceaux devant les portes, où les bestiaux les lêchent en passant, ils sont de couleur grisâtre, & tant soit peu jaune.

Mais ce qu'il y a de singulier dans ces mines, c'est qu'il coule au milieu de ces montagnes de sel, un ruisseau d'eau fraîche qui suffit pour tous ceux qui les habitent.

Les mines Impériales de *sel* de Soowar proche Eper dans la Haute Hongrie, ont aussi un grand nombre de particularités remarquables; voici ce qu'en dit le D. Bruckman. Elles ont au moins cent quarante brasses de profondeur. On trouve dans leurs cavités de longues allées, pratiquées dans des rochers de *sel*, qui brillent de tous côtés, d'un jaune & d'un bleu fort beau. Il a remarqué que ce beau bleu exposé au Soleil pendant quelques jours, perdoit entierement sa couleur d'outremer, & devenoit blanc comme le reste du *sel*; & que la même altération ne se fait point dans le jaune. Il ajoute que si l'on broye ensemble des matieres de l'une & de l'autre couleur, le *sel* qui en vient n'est ni bleu ni jaune, mais extremement blanc.

Melissantes dit dans sa Géographie, à propos des mines de *sel* que les Espagnols ont en Catalogne, qu'il y a du *sel* de roche, dont les couleurs sont si variées, que leur mélange ressemble à celles de l'Arc-en-Ciel; qu'on y apperçoit du verd, du rouge, du jaune & du bleu; mais que si l'on prend un morceau de ce *sel*, qu'on le broye & qu'on le prépare, il perdra sa couleur & deviendra blanc. Il en est de même de celui de Salzbourg; il devient blanc lorsqu'il est broyé.

Une particularité des mines de Soowar; c'est qu'on y a pratiqué une Chapelle, qui peut contenir aisément cent personnes; elle a un Autel, un pupitre; une Sacristie, des bancs & des formes taillés dans le roc. On y fait le Service Divin une fois l'an, la semaine d'après l'Epiphanie, & il y a toujours un sermon prêché par un Jesuite d'Eper. C'est une fondation faite en mémoire des Officiers de l'Excise & des Mineurs.

Entr'autres curiosités remarquables dans ces lieux soûterrains, ce sont les fleurs de sel, qui croissent comme la barbe de bouc, avec cette seule différence qu'elles sont plus blanches & plus fines; on ne peut assez admirer ces productions; il sembleque ce soit une végétation; cependant on n'en trouve ni en tout tems, ni partout où l'on a miné; elles paroissent & croissent selon la température des Saisons, qui sont fort irrégulieres dans ces lieux. Ces especes de plumes de *sel* sont fort fragiles; elles se fondent à l'humidité, & se dissolvent dans l'huile; c'est toutefois le sel le plus pur, le plus fin, le plus actif, le plus blanc & le plus beau; enforte qne ce n'est pas sans raison qu'on a donné à ces excroissances le nom de fleurs de *sel*.

Il y a à Neusol, une statue de *sel* de la grandeur naturelle, qui est comme le Barometre de la Ville; lorsqu'elle sue, ou se couvre d'humidité, elle annonce le mauvais tems & la pluie; & l'on peut compter sur du beau tems lorsqu'elle est séche.

Il y a plusieurs mines de sel en Angleterre, aux environs de Wyches en Cheshire.

* Il y en a aussi en Franche-Comté & en Lorraine.

Du sel commun artificiel ou du sel marin.

Le *sel* commun artificiel se fait avec l'eau de la mer, des fontaines & des puits salés, que l'on fait évaporer à l'ardeur du soleil ou par la chaleur du feu.

Dans la Guyenne l'on creuse sur le bord de la mer, des fosses que l'on enduit d'argile: le flux de la mer les remplit; & l'eau s'étant évaporée à l'ardeur du soleil, on trouve du *sel* en abondance au fond de ces fosses.

Dans la Normandie on fait des monceaux de sable menu sur le bord de la mer; on les arrose souvent d'eau de la mer: l'humidité étant dissipée par les rayons du soleil, le *sel* reste parmi le sable. Lorsque ce sable est chargé d'une grande quantité de *sel*, on le fait bouillir dans de l'eau douce; on passe cette eau chargée de *sel*, on la fait bouillir à un feu modéré, dans des chaudieres de plomb, jusqu'à un certain degré d'épaississement; enfin on retire le feu, & on laisse crystalliser ce *sel*, qui forme des crystaux blanchâtres.

Le *sel* que l'on retire de l'eau des fontaines salées, se fait par l'évaporation de l'humidité. Mais lorsque l'on fait bouillir cette eau salée, on y mêle un peu de fiel ou de sang de bœuf; afin que le *sel* forme plus facilement des grains plus gros. Car les parties bitumineuses & terrestres mêlées avec le *sel* dont elles empêchent la concrétion, venant à s'embarrasser dans les parties branchues du fiel & du sang, se changent en écume, ou elles restent dans les couloirs.

Le *sel* qui a le plus de saveur, est celui qui se forme de l'eau de la mer par les rayons du soleil dans les marais salés. Celui que l'on fait par la chaleur du feu, est plus amer: mais celui que l'on fait de l'eau des fontaines ou des puits salés, pique la langue plus fortement; parce qu'il est mêlé avec une plus grande quantité de *sel* alcali minéral. C'est aussi ce qui fait qu'il se fond plus promptement.

On préfere non-seulement dans les cuisines, mais encore en Medecine, le *sel* marin qui est formé par les rayons du soleil. Il est d'un gout salé assez connu, de couleur grise, à cause de la terre qui y est mêlée. Si on le dissout & qu'on le crystallise à une légere chaleur, il forme de petits grains blancs & cubiques.

Le *sel* que l'on fait par le moyen du feu avec l'eau de la mer ou des fontaines salées, est blanc: mais ses grains n'ont pas une figure exactement cubique à cause du mélange de différens *sels*.

Le *sel* marin, avant que d'avoir éprouvé le feu, ne change pas la couleur du sirop violat, ni la teinture de tourne-sol: il ne fait point effervescence avec l'huile de tartre, & il ne trouble point l'eau de chaux. Cependant il donne des marques légeres d'acidité, si on le verse sur l'esprit urineux de *sel* ammoniac; car il trouble sa transparence. Il obscurcit un peu l'infusion de noix de galle. Il paroît tenir aussi de la nature des alcalis, puisqu'il trouble la solution de mercure qui étoit blanche; & lorsqu'il est mêlé avec l'huile de vitriol, il excite une effervescence avec chaleur.

La plus grande partie du *sel* marin dissous dans l'eau, après qu'on l'a fait évaporer jusqu'à pellicule, & exposé dans un lieu frais, se change en crystaux cubiques: mais l'autre partie, qui est alcaline, ne peut se sécher que par une grande chaleur; elle ne prend aucune figure réguliere, & elle se fond aisément à l'humidité de l'air: d'où il est clair que le *sel* marin est un *sel* salé composé d'un acide particulier & d'un alcali minéral, dont la partie acide est tellement enveloppée par la partie alcaline, qu'elle peut à peine produire son effet.

Lorsqu'on distile le *sel* marin dans une cornue par le moyen du feu, on en retire un esprit acide qui donne la couleur rouge à la teinture de tourne-sol, & qui fait une violente effervescence avec l'huile de tartre par défaillance; mais sans chaleur, & qui n'en fait point avec l'eau de chaux.

Il n'y a que l'esprit de *sel*, qui puisse dissoudre l'or & l'étain: il ne peut dissoudre l'argent ni le plomb; il donne la même vertu à l'esprit de nitre & de vitriol, qui deviennent une eau régale en y mêlant du *sel* commun. Si l'on mêle du *sel* alcali de tartre jusqu'à la saturation avec l'esprit de *sel* marin qui pique si violemment la langue, il se changera en *sel* salé, parfaitement semblable au *sel* marin par son gout & par sa figure cubique. Par où l'on voit clairement que le *sel* marin est un *sel* acide très-chargé de *sel* alcali, ce qui est déja certain par l'analyse que l'on en fait.

Les crystaux cubiques de *sel* marin décrépitent sur le feu, & sautent de côté & d'autre avec bruit.

Le *sel* marin empêche la trop grande fermentation & la putréfaction; c'est pourquoi les Chymistes l'employent dans la macération des plantes, de peur qu'elles ne se

pourrissent; il produit le même effet dans l'estomac à l'égard des alimens, & il empêche le bouillonnement violent des autres liqueurs. D'ailleurs s'unissant facilement aux *sels* volatils urineux, & faisant par-là un *sel* ammoniac; il tempere l'acreté des humeurs & les fait couler par les urines. Ajoutez à cela, qu'en irritant légerement par ses petites pointes les parties solides, & leur servant d'aiguillon, il rend les oscillations des fibres plus vives: par-là les fonctions du corps se font mieux. C'est de-là que viennent toutes ces belles qualités que l'on attribue au *sel* commun, comme la vertu d'échauffer, de dessécher, de déterger, de digérer, d'ouvrir, d'incīser, d'exciter l'appétit & l'amour, & de résister à la pourriture & au poison.

On l'emploie intérieurement, lorsque la digestion se fait difficilement, dans le dégoût, dans les obstructions du ventre & des reins. Il est un des ingrédiens qui entrent dans l'*unguentum enulatum*. Il est fort estimé par les Chymistes, comme étant le seul menstrue propre pour l'or. GEOFFROY.

Analyse du sel marin.

Prenez une certaine quantité de *sel*, produit soit dans la terre, soit par le moyen de l'eau de mer, soit par l'eau des fontaines salées; & aussi pur qu'il sera possible. Dissolvez-la dans une quantité suffisante d'eau; faites-la digérer long-tems dans un vaisseau si exactement fermé, que rien ne puisse s'évaporer. Il se précipitera une terre insipide qui ne se dissoudra plus dans l'eau. Décantez la partie claire: mettez-la en évaporation dans un lieu où il n'y ait point de poussiere, jusqu'à ce qu'il se soit formé à sa surface une crasse ou pellicule mince. Portez-la ensuite dans un lieu frais; elle vous donnera des crystaux transparens, d'une forme cubique. Décantez derechef le reste de la liqueur, remettez-la en évaporation, jusqu'à ce qu'il se réforme une pellicule; transportez-la comme ci-devant dans un lieu frais; & elle vous donnera un plus grand nombre de crystaux, mais moins purs & moins transparens que les premiers. Réitérez la même évaporation, & poussez la crystalisation jusqu'à ce qu'elle cesse absolument; il vous restera alors une liqueur huileuse & saline, qui ne se séchera qu'avec beaucoup de peine, & sur un feu violent & continué. Ce qui vous viendra par la dessiccation, attirera l'humidité de l'air, se mettra en huile par défaillance plus promptement qu'aucune autre substance, & précipitera alors une petite quantité de terre insipide, que l'eau ne dissoudra point. Faites sécher l'huile restante & la calcinez; ensuite exposez-la à l'air jusqu'à ce qu'elle se remette en huile, & elle vous donnera un peu plus de terre insipide. Si vous repétez ces calcinations & ces solutions un assez grand nombre de fois, il ne vous restera enfin qu'une terre pure, insipide, en assez grande quantité. Si vous ramassez ce que vous en aurez obtenu dans chaque solution, les autres parties volatilisées se seront dispersées dans l'air.

Il paroît par cette analyse que le *sel* commun est composé d'une terre purement insipide, d'un esprit acide extremement volatil, & d'eau. Il est vraissemblable que cette terre étoit d'une nature alcaline avant que d'être unie à l'esprit acide volatil; c'étoit peut-être même la même chose exactement que le *natrum* des anciens. Ce qui me fait naître cette conjecture, & ce qui lui donne du fondement, c'est que si l'on impregne un sel fixe, alcalin, quelconque, de l'esprit acide du sel commun, il en résultera un *sel* à peu près le même que le *sel* commun, que les Chymistes appellent *sel* régénéré.

Le *sel* commun a un très-grand nombre de propriétés singulieres.

1. Les plus petits crystaux de *sel* commun sont toujours d'une figure cubique, c'est-à-dire, comme des dez à joüer.
2. Ils pétillent sur le feu. Cette décrépitation paroît être causée par l'air contenu dans ses pores, qui venant à être raréfié par le feu, brise sa prison & s'échappe.
3. L'esprit de *sel* est la seule chose dans la nature qui dissolve l'or, mais non sans être uni à l'esprit de nitre.
4. Le *sel* est incorruptible & garantit de la corruption l'eau & toutes les substances animales & végétales. Cette propriété dépend absolument de l'acide qu'il contient.
5. Il se dissout dans une quantité d'eau donnée, une plus grande quantité de *sel* commun que de tout autre *sel*. Six onces de *sel* commun peuvent être dissoutes dans seize onces d'eau: mais il faut remarquer que l'eau chaude dissout plus de *sel* que l'eau froide, & l'eau plus chaude, que celle qui l'est moins. Ainsi l'eau chaude au degré qui la fait bouillir, dissout plus de *sel* qu'à tout autre degré de chaleur; ensorte qu'à mesure qu'elle se refroidit elle précipite à tout moment une partie du *sel* dont elle étoit chargée, & lorsqu'elle est froide à glacer, elle se débarrasse presque de tout le *sel*, qu'on trouve au fond de la glace en forme solide.
6. Le *sel* dissous dans une eau d'un degré de chaleur égal à celui de l'atmosphere, la rend beaucoup plus froide. Cependant,
7. Malgré cet accroissement de froid, le *sel* l'empêche de se glacer, ensorte que l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du *sel*, se glace plus lentement que l'eau pure; d'où il s'ensuit que les particules de *sel* interposées entre les particules d'eau, les empêchent de s'unir; autrement en augmentant le froid, elles hâteroient nécessairement la congélation.
8. Si l'on répand de l'esprit de *sel* sur la glace pulvérisée, il en augmentera la froideur à un degré surprenant; ce degré de froid sera plus grand que celui qui se fait naturellement & qui tueroit tout animal.
9. Le *sel* mis sur les charbons ardens en augmente considérablement la chaleur, ce qui provient de l'air, de l'eau & de l'acide qu'il contient; cet air chassé du *sel* avec violence, agit sur les charbons comme des soufflets; & il n'y a point d'ouvriers en fer qui ne connoissent cet effet; car ils ont coutume de répandre de l'eau sur les charbons ardens lorsqu'ils veulent augmenter l'ardeur du feu.
10. Le *sel* extremement sec attire considérablement l'humidité de l'air, même dans les saisons les plus seches; ensorte que c'est un fait bien connu, que ceux qui font commerce de *sel*, l'achetent à Wiches fort sec, & le vendent fort loin de-là moins par cent qu'il ne leur coute; cependant ils y gagnent, parce que la même quantité de *sel* qui pese un cent à Wiches pese beaucoup plus au loin, lorsqu'elle a attiré l'humidité de l'air.

Quant aux propriétés des *sels* en général, on peut remarquer que la putréfaction étant toujours proportionnée à la chaleur, cette masse immense d'eau que nous appellons mer, ne manqueroit pas de se corrompre sans eux, ainsi que se corrompent en effet les eaux douces qui sont en stagnation, surtout dans les climats chauds & dans la saison chaude: mais cette putréfaction seroit funeste non-seulement aux animaux contenus dans la mer, mais encore à tous les animaux terrestres qui seroient exposés à l'influence des vapeurs de cette prodigieuse quantité d'eau corrompue, c'est-à-dire, vraissemblablement à tous les animaux répandus sur la surface de la terre.

Mais il est constant par la quatrieme propriété du *sel*, qu'il garantit toutes les substances animales & végétales, ainsi que l'eau, de la putréfaction; & il n'est pas nécessaire de prouver qu'il y en a une grande quantité dans la mer.

Nous avons dit de la cinquieme propriété, qu'elle consis-

toit en ce que l'eau chaude dissolvoit une plus grande quantité de *sel* que l'eau froide; d'où il s'ensuit qu'il doit y avoir plus de *sel* dissous dans la saison chaude, où toutes les substances sont plus exposées à la corruption, que dans les climats & les tems froids, où le *sel* paroît moins nécessaire. Aussi trouve-t-on par des expériences réitérées, qu'une pinte d'eau de la Méditerranée, située sous un climat chaud, contient une once de *sel*, au lieu que la même quantité d'eau de la mer Baltique où le climat est froid, n'en contient qu'une demi-once. Il n'est pas moins certain que l'eau de mer est d'autant plus salée, qu'on approche plus de l'équateur, & d'autant moins, qu'on s'éloigne plus de la mer Baltique du côté du Nord.

Ceci paroît être démontré par une expérience qu'un des amis de M. Boyle fit à sa sollicitation avec un instrument de verre préparé pour cet effet; c'est que l'eau de mer augmente en pesanteur, & conséquemment en salure, à mesure qu'on approche de la ligne.

Nous lisons dans le même Auteur qu'à Manar, proche le grand Cap de Comorin où l'on fait la pêche des perles, & où le climat est très-chaud, l'Océan est si salé, qu'il dépose une grande quantité de *sel* en monceaux durs.

La sixieme propriété du *sel* consiste à rendre l'eau dans laquelle il est dissous, plus froide qu'elle ne le seroit sans cela. Or la putréfaction étant proportionnée à la chaleur, il s'ensuit que cette solution doit garantir de la putréfaction dans les climats & dans les tems chauds.

Le Docteur Halley a inséré dans les *Transactions Philosophiques* une Dissertation par laquelle il prétend démontrer que le *sel* étant continuellement porté à la mer par les rivieres, elle doit acquérir successivement un plus grand degré de salure; ensorte que si nous avions des observations authentiques, sur différens degrés de cet accroissement faits en différens tems, nous pourrions en inférer l'âge du monde.

S'il y a quelque chose de vrai dans les observations que j'ai fait ci-dessus sur la salure de la mer, elles doivent renverser de fond en comble le systeme du Docteur Halley, quelqu'ingenieux qu'il soit, ainsi que le Lecteur s'en appercevra, s'il considere que la mer étoit aussi vraissemblablement salée, quinze jours après la chute d'Adam qu'à présent, puisqu'il n'étoit pas moins nécessaire qu'elle le fût. D'ailleurs je ne voudrois point dire que le Tout-Puissant ait créé ses ouvrages dans un état d'imperfection, d'où ils ne sont sortis qu'à la suite des tems.

J'ajouterai que quoique le *sel* soit incorruptible, cependant il peut être tellement altéré qu'il ne lui reste presque plus la forme de *sel*, ainsi qu'il paroît par son analyse. Ainsi quand je conviendrois avec le Docteur Halley que le *sel* est perpétuellement porté dans l'Océan par les rivieres, & que les exhalaisons qui s'élevent de la mer sont parfaitement douces, je n'en inférerois pas pour cela avec lui que les eaux de la mer deviennent de plus en plus salées; car il est fort vraissemblable que l'action réciproque des autres corps sur lui, lui fait subir une espece de transformation, telle que celle que nous avons décrite dans son analyse; & que les parties volatiles qui constituent sa nature spécifique, & qui rendent sa partie fixe ou terreuse, soluble dans l'eau, étant séparées de cette terre qui les fixoit, s'évaporent & se dispersent dans l'air; après quoi la terre dépouillée & qui n'est plus soluble dans l'eau, se précipite au fond par sa propre pesanteur. D'un autre côté si nous considérons avec le célebre Newton que la nature aime les transmutations, nous en seront d'autant plus portés à croire qu'il se fait dans l'Univers une formation & une dissolution perpétuelles de *sel*.

Il y a quelques préparations, comme la calcination & la décrépitation, qui doivent précéder la distilation du *sel* marin; car le feu faisant pétiller & sauter les grains de *sel*, il ne manqueroit pas de briser tous les vaisseaux dont on se sert dans la distilation, si l'on n'avoit eu soin d'en séparer le fluide aqueux qu'il contient en abondance. La décrépitation est causée par les particules d'air contenues entre les particules du *sel* qui venant à se dissoudre par la chaleur, donnent lieu à l'élasticité de ces particules qui brisent la prison dans laquelle elles étoient retenues, & séparent celles du *sel* avec une espece d'explosion.

La décrépitation ou la calcination du *sel* se fait de la maniere suivante.

Décrépitation du sel.

On met le *sel* dans un vaisseau de terre découvert, sur des charbons ardens, & on le remue sans cesse avec une spatule de fer; lorsqu'il commence à être bien échauffé, il pétille, & ce bruit cesse après avoir augmenté pendant quelque tems. Lorsque ce bruit a cessé, le *sel* est décrépité, calciné, séché, brûlé & reste au fond du vaisseau en poudre. Ce *sel* décrépité sert à cimenter les minéraux ou les métaux, à la distilation d'esprit de *sel*, & à un grand nombre d'opérations chymiques.

Dépuration & cryſtallisation du sel marin.

Dissolvez du *sel* marin commun dans six fois autant d'eau de pluie; filtrez la solution chaude à travers un linge fort serré, jusqu'à ce que vous l'ayez rendue parfaitement limpide; faites évaporer dans un vaisseau de verre la sixieme partie de l'eau. Laissez reposer le reste pendant trois jours dans un lieu frais & dans un vaisseau bien couvert, afin que la poussiere n'y tombe point. S'il se dépose au fond du vaisseau quelques feces, décantez la partie limpide; s'il ne se précipite rien, la liqueur est parfaite, & on peut la faire évaporer jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule. Remettez-la donc dans un lieu frais pendant vingt-quatre heures, c'est dans l'intervalle de ce repos qu'elle donnera des crystaux cubiques. Transvasez soigneusement la liqueur restante après la crystallisation; faites sécher les crystaux sur un feu modéré, & gardez-les pour l'usage. C'est de ce *sel* que je me sers ordinairement dans les opérations chymiques. Faites évaporer derechef le reste de la liqueur jusqu'à pellicule, & vous en obtiendrez d'autres crystaux comme ci-devant. Continuez ce procédé, jusqu'à ce qu'il vous vienne enfin un reste épais, onctueux, anstere, difficile à sécher, & ne donnant presque aucuns crystaux. Si l'on fait décrépiter sur le feu ce *sel* ainsi purifié, qu'on le mette en fusion à l'aide d'un feu violent, & qu'on le verse sur un marbre sec, il se résoudra à l'air, & déposera des feces terreuses qu'on séparera soigneusement de la liqueur, qu'on épaissira, calcinera, versera sur le marbre, & fera dissoudre à l'air pour la seconde fois. On réitérera cette opération jusqu'à ce que tout le *sel* soit entierement détruit, ainsi qu'un Auteur de Chymie fort ancien a remarqué qu'il arrivoit.

REMARQUES.

La crystallisation est le seul moyen d'avoir des *sels* purs & simples. La propriété naturelle des *sels* dissous dans une certaine quantité d'eau, est d'unir leurs parties semblables, & d'exclurre leurs parties hétérogenes; ce qui se fait en vertu d'une attraction plus forte dans un *sel* que dans un autre, en conséquence de laquelle les *sels* se trouvent séparés. Si l'on n'a commencé par dépurer les *sels*, c'est en vain qu'on s'attendra à obtenir des esprits purs, qui sont nécessaires dans de certaines opérations. S'il y avoit du *sel* marin dans le nitre, le nitre distilé ne donneroit point une eau forte, mais une eau régale: il en est de même du *sel* marin, s'il contenoit du nitre. Le *sel* qu'on obtient de cette maniere est un

dissolvant de l'or tel que sans lui on n'a d'autres moyens de dissoudre ce métal, qu'en le mettant en fusion avec d'autres métaux. Il possede à un degré souverain la propriété de garantir de la putréfaction les parties des substances animales & végétales.

Esprit de sel marin de Glauber.

1. *Mettez* sur trois parties de *sel* marin préparé comme ci-dessus, & renfermées dans une retorte de verre, une partie de l'huile de vitriol la plus forte, il s'élevera dans l'instant du mélange une vapeur volatile blanche, dont il faut se garantir soigneusement, car elle est capable de suffoquer & d'arrêter absolument l'action des poumons, si elle étoit portée dans ce viscere avec la respiration. Appliquez sur la retorte un grand récipient de verre, large & froid; lutez la jointure; appliquez une très-petite quantité de feu d'abord, car il s'élevera pendant long-tems un esprit furieux qui s'échapperoit malgré l'union des vaisseaux, ou qui les briseroit; ensorte qu'il faut que le feu soit fort doux pendant trois ou quatre heures. Augmentez-le un peu, & vous aurez une liqueur moins volatile. Vous employerez huit heures à cette opération, au bout desquelles, poussez le feu jusqu'à ce que le pot de fer soit rouge & qu'il ne vienne plus de liqueur; laissez refroidir le tout; & lorsque le cou de la retorte ne sera plus chaud, ôtez le récipient; la liqueur fumera; prenez garde de respirer cette fumée. Transvasez cette liqueur. Mettez-la dans un vaisseau de verre dont le bouchon soit de verre aussi; tenez-la dans un lieu frais, sinon l'agitation de la vapeur fera briser le vaisseau. Lorsqu'elle aura demeuré dans cet état pendant quelques années, il s'en élevera sur le champ à l'ouverture du vaisseau une vapeur blanche suffoquante. Mais si l'on distile avec soin l'esprit ainsi produit dans un vaisseau de verre, sous une cheminée, avec un récipient, il viendra un esprit volatil, & il restera une liqueur plus fixe, d'une couleur jaunâtre & verte. Cette liqueur sera tranquile, & il ne s'en élevera aucune vapeur: mais celle qui sera contenue dans le récipient, sera extremement volatile & suffoquante, & l'on pourra la tenir dans un vaisseau bien fermé, comme un esprit pur & volatil de *sel*.

2. *Mettez* dans une retorte trois parties de *sel* marin sec & purifié, deux parties d'eau de pluie pure, & une partie d'huile de vitriol la plus forte. Laissez tomber goutte à goutte l'huile de vitriol, afin que la chaleur subite qui se fera dans le mélange, ne soit pas assez grande pour faire briser le vaisseau. Placez la retorte sur un feu de sable, & appliquez-lui un grand récipient. Distilez doucement pendant les quatre premieres heures tant qu'il viendra de l'eau; si vous poussez la distilation trop promptement, le récipient ne manquera pas de briser. Augmentez ensuite le feu peu à peu, il vous viendra un esprit de *sel* marin, dont vous reconnoîtrez la présence par celle des ruisseaux en spirales que la liqueur formera. Augmentez le feu & poussez-le jusqu'à ce que le pot de fer soit rouge & qu'il ne vienne plus de liqueur; alors l'esprit ne fumera pas. Laissez tout refroidir, transvasez l'esprit qui ne sera ni suffoquant ni fumant. Si vous le distilez derechef sur un feu modéré dans un vaisseau de verre, il vous viendra une eau limpide, d'une acidité désagréable, excellente pour l'intérieur dans certaines maladies, en la mêlant avec des juleps. Il restera au fond un esprit gras, merveilleux, d'une couleur verte & jaunâtre.

3. On aura dans l'un & l'autre procédé un *sel* très-blanc & très fixe, qui ne pourra être mis en fusion que par un feu violent.

REMARQUES.

Il paroît surprenant que l'huile de vitriol produise un esprit si volatil, en la versant purement & simplement sur un *sel* aussi fixe que le *sel* marin. On fixe derechef cet esprit en versant dessus de l'eau claire, & on ne l'obtient point volatil lorsque l'huile de vitriol est mêlée avec une forte solution de *sel* marin, ni quand l'huile de vitriol est délayée avec l'eau & ajoutée à ce *sel*. La volatilité surprenante & suffoquante de cet esprit est fixée dans ces trois cas, & sa qualité pernicieuse détruite. Si cet esprit ainsi fixé & rendu innocent est travaillé à un feu de cent degrés, il se sépare de l'eau & vient riche, très-gras, épais, d'une acidité agréable, odoriférant, d'une couleur verdâtre, & aussi parfait qu'il soit possible de l'obtenir. Il y a cependant des limites dans cette opération, car il n'y a qu'une seule partie du *sel* qui se convertisse en un acide, le reste demeure fixe avec l'huile de vitriol. Je n'ai jamais obtenu & séparé de l'eau plus d'une troisieme partie d'esprit pur, relativement à la quantité de *sel*. Cet esprit a quelques propriétés communes avec les acides & quelques autres qui lui sont particulieres. Il est surtout bienfaisant à l'estomac, il excite l'appétit, atténue les humeurs muqueuses, résiste à la putréfaction & corrige la bile lorsqu'elle peche par son acrimonie, par sa quantité ou par sa qualité. On s'en sert avec beaucoup de succès dans la gangrene des gencives, de la bouche & de la langue; il prévient la formation de la pierre, il la dissout même, selon Van-Helmont. Il soulage dans la strangurie à laquelle les vieillards sont sujets. Si l'on mêle l'esprit de *sel* le plus fort, avec trois fois autant d'alcohol, & qu'on les unisse bien intimement par deux ou trois distilations, on aura un esprit volatil huileux, acide, odoriférant, balsamique & très-énergique. Cet esprit acide lorsqu'il est fort, ou lorsqu'on l'a travaillé plusieurs fois avec le *sel*-marin, dissout l'or. En un mot cette liqueur est au-dessus de tous les éloges qu'on en peut faire; c'est à l'industrie de Glauber que nous en avons l'obligation.

Esprit de sel marin avec les terres bolaires.

1. *Prenez* six livres de *sel* marin pur & sec, mettez-les dans deux alembics longs de terre, trois livres dans chaque. Mettez ces vaisseaux sur le feu, & couvrez-les de tuiles, pour empêcher qu'il n'y tombe des particules étrangeres. Environnez-les de feu, que vous tiendrez d'abord à quelque distance; approchez-le ensuite peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il soit enfin appliqué à leur surface. Le *sel* pétillera fortement & pendant long-tems: mais cette décrépitation cessera lorsque la chaleur aura rougi les vaisseaux. Lorsque le feu sera éteint, vous trouverez le *sel* blanc, pulvérisé, & il ne pétillera plus lorsque vous le jetterez sur le feu. Il diminue toujours d'un quart dans la décrépitation, du reste il ne paroît point altéré, quoiqu'il s'humecte facilement à l'air. On peut alors l'employer à la distilation. Si l'on ne l'eût point ainsi préparé, l'action du feu l'auroit pu faire sauter dans le récipient, l'opération en auroit été troublée, & même quelquefois les vaisseaux cassés: mais lorsqu'on en a chassé par la calcination son esprit pétillant, il supporte plus tranquilement le feu.

2. *Prenez* trois livres de ce *sel* aussi-tôt qu'il est décrépité; broyez-le dans un grand mortier chaud. Ajoutez sur le champ dix livres de bols communs; divisez le mélange en deux parties; remplissez-en les vaisseaux de maniere que la matiere ne sorte point par l'orifice, lorsqu'ils seront couchés ho-

risontalement dans le fourneau : ajustez-les ensuite dans le réverbératoire. Fermez le côté ouvert du fourneau avec de la brique & du mortier, ensorte qu'il ne paroisse à l'extérieur que les cous des vaisseaux. Appliquez à leurs extrémités de grands récipiens ; faites d'abord un feu modéré, augmentez-le peu-à-peu pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que tout soit parfaitement sec & chaud. Faites ensuite dès le matin un feu violent, il s'élevera d'abord dans les récipiens beaucoup de vapeurs blanches en forme de nuages, & leurs surfaces intérieures se couvriront de gouttes semblables à celles de la rosée. Entretenez le feu dans cet état pendant deux ou trois heures, après quoi vous l'augmenterez, jusqu'à ce que les récipiens s'éclaircissent, & que l'esprit coule en ruisseaux onctueux. Poussez alors le feu au dernier degré, & le continuez ainsi pendant six ou huit heures ; ensorte que les vaisseaux soient bien rouges. Lorsqu'il ne viendra plus d'esprit, laissez tomber le feu ; ôtez les récipiens lorsque tout sera refroidi, & transvasez la liqueur pure ; elle sera acide, d'une odeur agréable, d'une couleur verte, & l'on en aura environ six onces par livre. Le bol demeurera salin. J'ai fait bouillir ce bol dans l'eau, je l'ai filtré, j'ai fait épaissir la lessive, & j'en ai obtenu une grande quantité de sel jaune, salin, styptique, qui n'étoit point alcalin, & qui paroissoit constituer une nouvelle espece de sel. Voilà ce que ce procédé m'a toujours donné : ainsi je suis étonné que Beguin & d'autres aient écrit qu'ils avoient converti toute la quantité de sel, en un excellent esprit de sel. Quant à moi, quelques précautions que j'aie prises, & quelques soins que je me sois donnés, je n'en ai jamais tiré plus de la moitié, à l'aide du feu le plus violent & le plus continu, à moins qu'il n'y eût quelque humidité dans le bol ou dans le *sel*. Cette distilation du *sel* marin exige un feu plus violent que celle du nitre.

REMARQUES.

Cet esprit démontre qu'il n'y a qu'une certaine partie seulement du sel qui se convertisse en acide, par le moyen du bol & du feu. Sur la fin de cette distilation, il se fixe toujours à la partie supérieure du récipient une matiere jaunâtre tirant sur le blanc, & d'un goût douceâtre, styptique & salin. J'ai trouvé qu'elle se formoit en grande quantité, lorsqu'on substituoit dans l'opération, de la brique en poudre, aux bols ; elle me paroît être composée de *sel* & de terre grasse mêlés ensemble. Van-Helmont recommande le *caput mortuum* pour la préparation de la pierre de Butler. On vante l'esprit pour les mêmes usages que ceux que nous avons indiqué dans le procédé précédent : ainsi nous n'en dirons pas davantage ici sur ce qui le concerne particulierement.

Sel admirable de Glauber.

Prenez du *sel* blanc salé, fixé, restant au fond de la rétorte, que vous briserez pour l'en tirer, après la préparation de l'esprit de *sel* marin de Glauber. Broyez-le ; faites-le fondre dans un creuset sur le feu ; prenez garde qu'il ne tombe de charbons dans le creuset ; délayez-le ensuite avec de l'eau commune ; ou, si vous voulez, dissolvez-le dans la rétorte même, en versant dessus de l'eau chaude. Filtrez la lessive chaude ; faites évaporer cette lessive jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule. Laissez-la évaporer dans un lieu frais & tranquile ; elle se coagulera ordinairement, & se mettra en une masse semblable à de la glace. S'il reste quelque chose de fluide après la formation de cette masse, il prendra une forme solide en le transvasant. Ce *sel* dissous dans six fois sa quantité d'eau chaude, épaissi derechef, & mis dans un grand vaisseau, donnera de beaux crystaux d'une figure particuliere, large, solide, & qui ne se dissoudront point à l'air.

REMARQUES.

C'est avec raison que le célebre Inventeur de ce *sel* lui a donné le nom d'admirable, non-seulement parce qu'il est d'une nature particuliere & nouvelle, mais encore à cause de ses effets surprenans. J'ai connu quelques Chymistes systématiques qui prétendoient que ce n'étoit qu'un vrai tartre vitriolé, qu'on connoissoit avant Glauber : mais le tartre vitriolé n'a ni les propriétés de ce *sel*, ni sa figure, ni son goût, ni rien de ce qui lui appartient. S'il est bien préparé, réduit en poudre, & mêlé avec trois fois son poids, de vinaigre, de biere, de vin ou d'eau, & qu'on laisse reposer à part ce mélange, il se glacera. Si on fait fondre ce *sel* dans un creuset, & qu'on y ajoute peu-à-peu une quatrieme partie d'antimoine, il la dissoudra. Il produit un grand nombre d'autres effets, sur lesquels on peut consulter Glauber, Boyle, Becher & Stahl, tous gens d'une extreme pénétration, & qui ont connu & éclairé les endroits les plus profonds de la Chymie ; nous pouvons mettre aussi de ce nombre le Savant M. Homberg. Ce *sel* est d'un usage excellent en Chirurgie, dans les putréfactions & dans les gangrenes. Pris intérieurement, il stimule doucement, résout, purge, & pousse par les urines.

Sel marin régénéré.

Délayez quatre onces d'huile de tartre par défaillance, avec trois fois autant d'eau pure ; mettez ce mélange dans un vaisseau de verre, large, grand & à orifice étroit ; appliquez lui un feu violent. Faites distiler goutte-à-goutte sur ce mélange avec un entonnoir, de l'esprit de *sel* de Glauber, ou de cet esprit préparé avec le bol. Il se fera une grande effervescence. Lorsque cette effervescence sera passée, secouez le vaisseau, & mêlez bien le tout. Ajoutez derechef de l'esprit ; procédez comme ci devant jusqu'à ce que l'alcali soit parfaitement soûlé d'acide. Laissez reposer la liqueur ; décantez-la doucement, & séparez-en les feces par la filtration ; faites évaporer jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule ; mettez la liqueur couverte de cette pellicule dans un lieu tranquile & frais, & il vous viendra des crystaux de *sel* marin parfaits. Traitez de même le reste de la liqueur après cette premiere crystallisation, & vous aurez d'autres crystaux. Ce *sel* se fixera sur le feu, & aura toutes les propriétés du *sel* marin naturel.

REMARQUES.

L'alcali végétal qui reçoit indistinctement tout acide, est ici déterminé par l'acide du *sel* marin dont il est soûlé, & dont il prend la nature.

De la subtilité & des vertus spécifiques de l'esprit de sel.

Le *sel* commun est une espece de *sel* neutre ; il est composé d'un acide & d'un alcali, ainsi qu'il paroît évidemment par sa production artificielle avec l'esprit de *sel* & le *sel* de tartre, mêlés en proportion convenable, jusqu'à la saturation. Mais il n'y a aucun moyen plus commode pour séparer l'acide du *sel* commun, que d'y ajouter de l'huile de vitriol. Cette huile mêlée en parties égales avec le *sel* commun, excite une ébullition violente, parce que l'acide du vitriol agit puissamment sur le principe alcalin du *sel*, & il s'éleve une fumée épaisse, blanche & très-pénétrante, qui concentrée, donne un esprit fumant & très-acide, qu'il faut renfer-

mer dans des vaisseaux de verre, dont les bouchons soient de même matiere. Si cet esprit est bien fort, il s'échauffe par l'affusion de l'eau presque de la même maniere qu'avec l'huile de vitriol.

La distilation de cet esprit avec l'huile de vitriol, se fait aisément avec une cucurbite de verre & à l'alembic : il faut procéder ainsi, & préférer ces vaisseaux à la rétorte, parce que l'effervescence étant violente, il pourroit arriver que l'écume se répandît. Il faut ajouter une quantité convenable d'eau commune pour faciliter l'entrée de l'acide du vitriol dans les parties intérieures du *sel* commun; c'est le moyen d'obtenir une plus grande quantité d'esprit.

La rectification peut se faire à la rétorte; on obtiendra de cette maniere un esprit d'un verd jaunâtre; c'est-là sa vraie couleur. Quant aux parties grossieres jointes à l'acide du vitriol, elles demeureront au fond; cet esprit teint la peau d'un rouge assez semblable à celui de la rose.

Ce qui démontre que la nature de cet acide est très-subtile & très-pénétrante, c'est qu'il s'échappe de l'alembic, à l'aide du feu le plus modéré, & même au bain-marie; & que si on le laisse dans des vaisseaux découverts, il s'exhale, & remplit incontinent toute une chambre. Je suis porté à le croire supérieur en cela à celui de nitre, parce que l'acide du *sel* entre plus librement dans les pores de l'or que celui du nitre, qui dissout tous les autres métaux; mais auquel il faut ajouter du *sel* commun, afin qu'il puisse résoudre le tissu de l'or.

Telle est la subtilité de l'acide du *sel* commun, que si on le prend intérieurement, il porte son action jusques dans les parties les plus éloignées, surtout dans les parties membraneuses : mais son énergie se remarque surtout sur les membranes nerveuses & sensibles des poulmons, il les stimule, les agite & cause un peu de toux; c'est pourquoi, j'estime qu'il faut en user avec circonspection, pour ne pas détruire leur tissu. Il pénetre aussi dans les passages de l'urine; il les ouvre de maniere que je ne connois pas de remede plus efficace pour provoquer cette excrétion.

Ceux qui ont des cauteres & qui font usage de l'esprit de *sel* dans les bouillons gras qu'ils prennent, y sentent des douleurs pongitives. Comme il agit aussi sur la tunique nerveuse de l'estomac, il excite l'appétit beaucoup mieux que ne feroit tout autre esprit acide & minéral.

L'esprit de *sel* commun fortement concentré, a ceci de particulier, qu'il ne perd point son goût acide, & qu'il ne prend point un goût & une odeur douce, par l'addition d'une quantité suffisante d'esprit de vin rectifié, ainsi que font les autres acides corrosifs & bien concentrés, comme l'huile de vitriol, & mon esprit fumant. L'acide fort de *sel* commun, reste entier au fond de la cucurbite; car tous les Chymistes savent assez que l'huile de vitriol, à laquelle on a ajouté une quantité suffisante d'esprit de vin bien rectifié, peut devenir par des distilations réitérées, un esprit très-pénétrant, d'une odeur & d'un goût très-agréable.

Si l'on ajoute à mon esprit fumant de nitre douze parties d'esprit de vin bien rectifié, il deviendra doux, & prendra un goût & une odeur agréables, parce que les parties huileuses & sulphureuses de l'esprit de vin corrigeront & émousseront tellement ses parties, que sa nature, son tissu & son action seront tout autres. Mais il n'en est pas ainsi de l'esprit de *sel*; car il refuse de s'unir à tout esprit huileux & phlogistique : c'est par cette raison qu'il conserve toute son acidité; à moins que sa partie sulphureuse la plus déliée venant à s'unir avec un esprit inflammable, son odeur n'en soit un peu changée, & n'en devienne plus agréable.

Il est encore particulier à l'esprit de *sel* d'agir autrement sur la limaille d'acier, que l'esprit de vitriol & de nitre : il la dissout moins promptement, & ne touche point à la pierre hématite, & au safran de mars le plus subtil; au lieu que le *sel* commun, ou le *sel* ammoniac qui vaut mieux, agit promptement & puissamment sur les minéraux calybés, la pierre hématite & la limaille d'acier, les dissout & les convertit en un vitriol très-astringent, pourvu qu'ils soient intimement mêlés dans un creuset, & tenus sur le feu pendant un tems considérable; ce qui n'arrive ni au vitriol, ni au nitre.

Il n'y a point d'acide qui tire plus promptement le souffre, dont le fer est richement imprégné, que l'acide de *sel* commun; car soit qu'on fasse épaissir une solution de fer avec l'esprit de *sel*, soit qu'on traite le *sel* ammoniac avec de la limaille de fer sur un feu concentré, on obtient un vitriol d'une couleur jaunâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, qui ne crystallise point, qui se fond & s'évapore à l'air libre; & si l'on verse dessus de l'esprit de vin bien déphlegmé, la partie sulphureuse du fer & la partie déliée du *sel* y passent sur le champ; & l'on a par ce moyen une teinture de mars, d'une couleur jaune, d'une odeur agréable, d'un goût subastringent, & propre à restituer les parties du corps dans leur ton naturel. C'est ainsi qu'on peut séparer commodément la substance sulphureuse du fer, qui est d'un grand usage en Medecine.

On peut encore remarquer que l'esprit de *sel* bien concentré, produit avec l'huile de vitriol une effervescence plus grande que celle de cette huile avec tout autre esprit acide. Hoffman, *Observ. Phys. Chym. Lib. II. Obs.* 17.

De la solution des Sels.

Les Chymistes ont admis jusqu'à présent comme un fait incontestable, que les esprits phlogistiques ou inflammables, sont les menstrues les plus commodes pour les corps huileux, résineux & sulphureux; mais non pour les *sels*, qu'il faut dissoudre avec des menstrues aqueux. Cela paroît confirmé par l'expérience; car nous trouvons que l'esprit de vin dépouillé de tout son phlegme, ne dissout ni les *sels* neutres, ni les *sels* fixes alcalins, mais les laisse entiers & sans aucune altération. Cependant nous allons démontrer que ceci n'est pas aussi général qu'on le pense communément, & que cette maxime des Chymistes souffre beaucoup d'exceptions. Nous ferons voir à l'œil que l'esprit de vin bien rectifié ne repousse pas tous les *sels*, & qu'il y en a qu'il dissout promptement, & auxquels il s'incorpore. Quant au *sel* fixe alcalin, il est constant par l'extraction de l'esprit de vin bien rectifié du *sel* de tartre, surtout lorsqu'on réitere fréquemment cette opération, qu'il s'est dissous dans cet esprit une grande quantité de *sel*, & que c'est-là ce qui le rend acre, alcalin & propre à la dissolution des huiles.

J'ai pris dix onces de *sel* de tartre bien calciné; j'ai distilé sur un feu modéré trois pintes d'esprit de vin bien rectifié, versé sur cette quantité de *sel*, & il m'est venu un esprit richement imprégné de *sel* de tartre. Mais comme ce *sel* sépare toujours une grande quantité d'humidité de l'esprit de vin rectifié, il paroît au fond de la cucurbite sous une forme liquide. J'ai tiré cette humidité par évaporation; j'ai calciné le sel dans un creuset, je l'ai pesé, & j'ai trouvé qu'il avoit perdu trois onces, ensorte qu'il ne m'en restoit que sept. J'ai réitéré le même procédé, & versé le même esprit sur le *sel* de tartre, pour l'en tirer ensuite sur un feu modéré : mais il ne m'est venu que la moitié de la quantité que j'avois employé. Il restoit dans la cucurbite deux liqueurs, dont l'une couvroit le *sel* de tartre liquide, étoit jaunâtre, d'un goût fort acre, & chargée d'un *sel* alcalin; c'est-là ce que les Chymistes appellent la teinture de tartre. L'autre étoit au-dessous, & ce n'étoit autre chose qu'une solution du *sel* de tartre, par le moyen du phlegme restant. Je la fis sécher, elle perdit encore beaucoup de son poids après la calcination.

Il suit de ce procédé, que quoique le *sel* de tartre soutienne l'action du feu & de l'air, ensorte qu'il ne s'en exhale aucune partie; il peut toutefois, par des extractions fréquentes, à l'aide d'esprit inflammable, non seulement être volatisé, mais encore dissous.

Il faut observer de plus, que le *sel* de tartre, quoique fortement calciné, sépare toujours dans la digestion & l'extraction de l'esprit de vin le mieux rectifié, une portion de phlegme dans laquelle il se dissout; ce qui démontre que l'esprit phlogistique ou vineux, n'est autre chose que l'huile des substances qui ont fermenté, convertie en une espece de phlegme par le mouvement intestin de la fermentation: c'est ce que je démontrerai dans la suite par d'autres expériences.

Il ne faut attribuer la couleur jaune de la teinture de tartre, qu'à l'huile de l'esprit de vin, intimement mêlé avec le sel de tartre; ce que l'on peut démontrer par un grand nombre d'expériences, surtout par ce qui se passe dans la préparation de la teinture acre de l'antimoine.

Ce n'est pas seulement les *sels* fixes alcalins qui peuvent se dissoudre dans l'esprit de vin bien rectifié: mais je ferai voir par différentes expériences, qu'il y a des *sels* neutres qui se dissolvent plus promptement dans l'esprit de vin bien rectifié, qu'aucun sel fixe alcalin; ensorte que six parties de cet esprit peuvent recevoir & conserver une partie de *sel*.

Ce sont deux *sels* artificiels, dont l'un se prépare ainsi:

Prenez une quantité quelconque de *sel* ammoniac, pur, volatil & sec; mettez-la dans un vaisseau de verre; versez dessus goutte à goutte de l'eau-forte ou de l'esprit de nitre, jusqu'à parfaite saturation: en suivant exactement ce Procédé, vous parviendrez à connoître la nature neutre de ce *sel*. La liqueur qui aura un gout acre & nitreux, étant mise en évaporation sur un fourneau, il vous viendra un *sel* blanc & fort sec, d'un gout acre & nitreux, & qui jetté sur des charbons, ne s'enflamme point & ne laisse que très-peu de parties terrestres.

Voici comment on prépare l'autre *sel* artificiel.

Prenez du *sel* ammoniac, volatil & sec; soûlez-le d'esprit de *sel*, au lieu d'eau-forte: vous aurez par ce moyen un troisieme *sel*, tout-à-fait semblable au *sel* ammoniac, & qui s'unira promptement avec l'esprit de vin rectifié. Mais si l'on traite ce même *sel* volatil semblable au *sel* ammoniac, avec l'esprit ou l'huile de vitriol, il deviendra immiscible avec l'esprit de vin, & n'en sera plus dissous. C'est pourquoi si l'on verse de l'esprit de vin rectifié, sur une solution de ce *sel*, faite avec de l'eau commune, le *sel* sera précipité sur le champ; ce qui n'arrive point, si l'on verse cet esprit sur les *sels* dont nous venons de faire mention, lorsqu'ils sont dissous; car ces solutions peuvent s'unir intimement avec l'alcohol du vin.

Il me paroît que la raison de cette différence est que l'esprit de vitriol est un acide très-fixe; au lieu que l'esprit distilé de nitre & de *sel* commun, est d'une nature plus volatile; c'est pourquoi il se fait une union étroite entre ces esprits & l'alcohol du vin: mais cette union est moindre avec un acide plus fixe. C'est par la même raison que si l'on travaille dans une cucurbite de verre, sur un feu violent, le *sel* fait d'huile de vitriol, & de *sel* ammoniac, volatil, le *sel* volatil s'évapora, & l'acide du vitriol restera; ce qui n'arrive pas toutefois aux deux acides dont nous avons fait mention; si on les traite sur un feu vif, ils s'évaporeront entierement, & il n'en restera aucun vestige.

Les *sels* neutres qui peuvent être dissous dans l'alcohol du vin, sont d'un usage singulier, tant en Medecine qu'en Chymie; le nitre dissous de cette maniere dans mon esprit bésoardique, ou dans ma liqueur anodyne ou camphrée, est un excellent remede, soit pour prévenir & discuter les inflammations internes, soit pour guérir les maladies exanthémateuses.

On n'ignore point que le nitre est encore excellent pour discuter les inflammations érésipélateuses de la peau, lorsqu'il est mêlé avec l'esprit de vin camphré, qui est par lui-même trop brûlant & trop chaud: mais comme le nitre commun est incapable de s'unir ainsi, il faut se servir alors de mon nitre volatil artificiel.

Quant à l'autre *sel* ammoniac dissous dans l'esprit de vin; on en peut faire un excellent stomachique, en le renforçant avec une quantité convenable d'esprit de *sel*. Si l'on en fait prendre vingt ou trente gouttes dans un véhicule convenable, & après l'avoir ainsi préparé, il excitera l'appétit, résoudra les crudités qui sont la cause d'un grand nombre de maladies, & pourra être substitué avec succès, & avec avantage, à la teinture apéritive de Moëbius qu'il surpasse en qualité. Ce Medecin s'est fait des sommes considérables, comme tout le monde fait, par le débit de cette teinture apéritive, qui n'est autre chose, qu'un esprit de *sel* rectifié, & tant soit peu corrigé, par l'addition d'une quantité convenable de *sel* de tartre. Toutes ses propriétés sont donc fondées en partie sur l'esprit subtil acide du *sel*, & en partie sur le *sel* neutre produit, avec l'esprit de *sel*, & le *sel* de tartre. Il est donc évident, qu'en substituant, comme nous faisons au *sel* de tartre, le *sel* volatil ammoniac qui est infiniment plus efficace dans les maladies de l'estomac que le *sel* commun, on a un remede beaucoup meilleur que celui de Moëbius qui donna, je crois, le nom de teinture à sa liqueur, parce qu'il la teignoit avec des fleurs de roses ou de pasquettes, pour en cacher la composition.

On fait assez qu'il y a dans la Nature un grand nombre de *sels* différens, les uns naturels, les autres artificiels, ceux-ci acides, ceux-là alcalins, & d'autres neutres. On n'ignore point qu'ils ont chacun leur effet, & que tous peuvent être dissous dans l'eau, qui est pour ainsi dire leur menstrue spécifique: mais ce qui ne paroît pas avoir été connu de tout le monde, c'est la différence qu'il y a dans la maniere dont se fait leur dissolution. Les uns se dissolvent promptement, & se répandent en grande quantité entre les particules de l'eau; d'autres se dissolvent lentement & difficilement, & n'impregnent l'eau que fort peu. J'ai fait là-dessus les Expériences suivantes.

Une pinte médicinale d'eau, dissout promptement quatre onces & demie de *sel* commun, & une pinte commune en dissout six onces.

Une pinte médicinale d'eau, dissout à l'aide d'une agitation suffisante six dragmes de nitre, & la même quantité d'eau de riviere, dissout la même quantité de vitriol.

Une pinte médicinale d'eau ne dissout que deux onces d'alun; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la même quantité d'eau, dissout la même quantité d'*arcanum duplicatum*.

Entre les *sels* que l'eau dissout facilement, & dont elle se charge le plus volontiers, il n'y en a point qu'on puisse comparer au *sel* purgatif artificiel d'Epsom. Il se dissout dans l'eau, en parties égales, c'est-à-dire qu'une pinte médicinale d'eau de riviere, dissout aisément douze onces de *sel* d'Epsom.

Le *sel* de tartre qui est alcalin, se dissout aisément dans l'eau; une pinte d'eau peut porter presque neuf onces de *sel*. Quoique ces Expériences paroissent futiles du premier coup-d'œil; elles sont pourtant de quelque importance dans la Chymie, puisque c'est par elles que nous savons,

1°. Combien

1°. Combien il faut d'eau pour dissoudre & dépurer ces *sels* impurs.

2°. Qu'il n'y a point d'eau saline, dont seize onces puissent donner plus de six onces de *sel* marin.

3°. Comment il faut s'y prendre pour séparer les différents *sels* mêlés avec les mêmes eaux. S'il se trouve, par exemple, de l'alun daus de la dissolution de *sel*, on commencera par faire bouillir ce mélange, & à l'épaissir; alors l'alun se séparera dans le menstrue aqueux en forme de crystaux: mais le *sel* commun restera, & on l'obtiendra pareillement en crystaux, en épaississant davantage. La raison de ce Procédé, c'est qu'il faut beaucoup plus d'espace à l'alun pour demeurer dans l'eau, qu'au sel commun. Or cet espace diminuant à mesure que la liqueur s'épaissit; sa séparation est forcée, & il est chassé des pores de l'eau. D'ailleurs on sait que le *sel* commun adhere presque toujours au nitre, dont il faut le séparer avec soin; parce qu'il en détruit l'inflammabilité, & qu'il nuit à la production d'une eau forte, bonne & louable; car si l'on permet à une grande quantité de *sel* de demeurer adhérente au nitre, on aura une eau régale qui dissoudra l'or, & non l'argent, & non pas une eau forte.

Voici comment on séparera le *sel* marin du nitre.

On dissoudra celui-ci dans une quantité d'eau convenable; après une ébullition modérée, on exposera le vaisseau à un air modérément froid, ce qui fera précipiter le nitre seul en crystaux pyramidaux. Après qu'on a séparé le nitre par l'épaississement & la crystallisation, le *sel* commun reste seul dans la liqueur. Il ne faut point chercher d'autres raisons de ce Procédé, que le plus de facilité qu'a le *sel* commun sur le nitre, de se dissoudre, & de demeurer suspendu dans l'eau.

On sait assez que l'*arcanum duplicatum* se fait avec le nitre & le vitriol bien calcinés: mais il n'arrive pas toujours que ces *sels* s'unissent assez étroitement pour le former. Les parties vitrioliques & nitreuses demeurent quelquefois séparées. Si l'on veut en tirer le nitre & le vitriol, on commencera par faire bouillir la lessive de ce *sel* neutre; on le fera crystalliser; l'*arcanum duplicatum* sera précipité par ce moyen, & le vitriol & le nitre resteront dans la lessive; car il paroît par ce que nous avons dit qu'une pinte médicinale d'eau peut contenir tout au plus deux onces de ce *sel*.

4°. Si l'on veut séparer des *sels* de différentes especes les uns des autres, c'est en les dissolvant dans l'eau qu'on en viendra à bout; car leur solution se fera plus ou moins promptement; ceux dont l'eau se charge avec plus de facilité, se dissoudront les premiers; ceux au contraire qui s'insinuent moins facilement entre les pores de l'eau, seront plus de tems à se dissoudre. S'il est question, par exemple, de séparer l'*arcanum duplicatum* d'un autre *sel* neutre, comme le nitre ou le vitriol, ou le *sel* ammoniac, du *sel* commun ou du nitre; on versera dessus de l'eau commune qui s'imprégnera du *sel* commun, ou du nitre, & qui laissera au fond l'*arcanum duplicatum*. Pareillement, s'il faut séparer l'*arcanum duplicatum*, ou le tartre vitriolé, d'un *sel* alcalin ou de la potasse; on versera dessus de l'eau qui dissoudra promptement le *sel* alcalin, & laissera le *sel* neutre. Il en sera de même de l'alun & du vitriol; ce dernier se dissolvant plus promptement que le premier.

5°. Comme il n'y a dans la Nature aucun phénomene qui n'ait sa cause adequate, c'est je crois dans l'eau qu'il faut chercher la raison pour laquelle certains *sels* se dissolvent plus aisément que d'autres. Les *sels* qui se dissolvent facilement, paroissent composés de particules subtiles, petites, & fort divisées; au lieu que les parties des autres, semblent grossieres, épaisses, fortement attachées, & conséquemment fixes & terrestres. C'est en conséquence de ce méchanisme différent, que les uns s'insérent avec plus de facilité dans les petits pores de l'eau, que les autres. Il suit delà que le *sel* d'Epsom doit être d'une nature fort subtile; puisqu'une once d'eau suffit pour dissoudre une once de ce *sel*; ce qui doit étonner, & ce que personne n'avoit remarqué jusqu'à présent. C'est la raison pourquoi, si l'on verse de l'esprit de vin bien rectifié sur une solution forte de ce *sel*, elle sera coagulée sur le champ, & mise en une masse ferme, solide & semblable à de la glace; ce qui doit nécessairement arriver, les parties de l'esprit de vin rectifié, étant parfaitement miscibles avec l'eau, & par conséquent les parties solides du *sel*, qui lorsqu'elles sont jointes ensemble, forment une masse solide, devant être chassées par celles de l'esprit de vin, d'entre celles de l'eau. Cette extreme subtilité du *sel* d'Epsom vient de la petite quantité de terre fixe dont il est chargé; car si on le mêle avec de la poudre de charbon & qu'on l'expose sur le feu dans un creuset, il s'évapore entierement, & remplit la chambre d'une fumée sulphureuse. C'est donc une raison pour le préférer à tout autre, lorsqu'il est question de purger; il doit s'insinuer plus profondément dans les tuniques intestinales, que l'*arcanum duplicatum*, le nitre ou le *sel* commun. Le *sel* commun étant plus subtil que le nitre, est aussi plus purgatif. Il faut rarement ordonner la solution d'alun; parce que la grande quantité de terre dont elle est mêlée, la rend plus astringente, & plus capable de resserrer les pores que le vitriol, qui ne laisse pas après la calcination une si grande quantité de *Caput mortuum*, & qui par conséquent contient moins de terre. Outre que le *sel* commun est fort sain, rien n'est plus propre pour conserver les viandes & les empêcher de se corrompre; ce qu'il produit en s'insinuant dans les pores, & en se chargeant de l'humidité qu'il y trouve plus promptement qu'aucun autre *sel*. La subtilité du *sel* d'Epsom, & la facilité avec laquelle il se dissout, m'a fait conjecturer qu'il garantiroit les corps de la putréfaction, beaucoup mieux encore que le sel commun. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Obs. 5. & 6.*

De la vertu caustique des sels.

Si je dis que la vertu caustique & virulente des *sels* consiste dans la grande subtilité de leurs parties, on croira peut-être que j'avance un paradoxe, quoique ce soit un fait suffisamment démontré par les observations suivantes.

Il est très-important, tant dans la Philosophie naturelle que dans la Chymie, de connoître les élémens, la nature & le tissu des corps, puisque c'est de ces choses que dépendent la plupart de leurs actions & des phénomenes. Ainsi, par exemple, quoique les eaux minérales de Pyrmont l'emportent sur toutes les autres par leur gout pénétrant & salin, si toutefois on les expose à l'air libre dans un grand vaisseau, toutes leurs parties salines, spiritueuses & médicinales se dissiperont dans l'air, elles perdront en vingt-quatre heures toute leur efficacité & deviendront semblables à de l'eau commune. On remarque encore que si les mêmes eaux sont distilées dans un vaisseau fermé, la vapeur & l'eau distilées ne conservent plus de gout, & qu'il n'y a rien de salin ou de vitriolique, soit dans le *caput mortuum*, soit dans l'eau même.

N'est-il pas surprenant qu'un *sel* aussi efficace s'évapore ainsi & disparoisse? Mais notre surprise cessera, si nous apprenons de la Chymie & de la Philosophie naturelles, que les *sels* les plus acres, plusieurs *sels* alcalins & les *sels* fixes acides, traités de cette maniere, se mettent en une vapeur subtile, volatile & insipide. Ainsi si l'on verse de l'eau sur de la chaux vive, on lui donnera un gout très-acre: mais elle perdra totalement en bouillant, ce gout & son efficacité. Cette même substance donne avec la potasse, après avoir été dissoute, bouillie dans de l'eau & épaissie, un caustique si puis-

sant, que son approche seule suffit pour corroder le cuir, le papier, les habits & les autres corps, & les mettre en une espece de mucilage. Cependant si l'on fait bouillir & épaissir quelques onces de ce *sel* dissous dans l'eau, avec une addition nouvelle d'eau, si l'on réitere l'ébullition & l'épaississement, il ne restera du tout qu'une quatrieme partie, qui sera une terre fort insipide. La même chose arrive à tous les *sels* fixes, alcalins & au *sel* commun. Si on les dissout & si on les fait bouillir, coaguler & calciner, & si l'on recommence de les dissondre & de les coaguler à plusieurs reprises, ils ne donneront tous qu'une terre insipide.

Voilà ce que tout le monde sait : mais on n'est pas également informé d'une autre chose qui se passe dans l'ébullition des *sels*; c'est que si l'eau qui est le véhicule des élémens & des principes du *sel*, ne boût pas sur un feu modéré, & qui décroisse peu à peu, mais sur un feu violent, il se perdra la quatrieme partie du *sel*, qui sera dissipée dans l'air. Il n'y a pas de doute qu'il n'en soit de même par rapport au tartre vitriolé & à l'arcanum duplicatum, si le feu sur lequel on les fera bouillir est trop fort.

On remarque de plus qu'un corrosif acide, traité convenablement, dégénere en une matiere presque insipide qui lui est analogue. Ainsi l'huile de vitriol qui est un caustique très-puissant & très-fixe, dégénere en une terre insipide & noire, & en un phlegme tant soit peu acide, d'une odeur sulphureuse. Or que l'huile de vitriol soit un acide très-fixe & très-concentré, c'est une chose trop connue pour la démontrer. Si toutefois l'on retire cette huile de substances sulphureuses, soit végétales, soit minérales, comme l'opium, l'orpiment & l'antimoine, cet acide fort & fixe se convertira en une fumée très-volatile, qui n'aura presque aucune acidité, & qui ne laissera dans le *caput mortuum* qu'un reste d'acidité peu sensible. Il paroît par ces expériences que cet acide fixe est composé de parties très-actives & très-subtiles, & que l'activité & la subtilité de ces parties naissent du mélange d'une petite quantité de quelques corps gras & sulphureux. Si l'on verse mon esprit de nitre sur des huiles distilées, il produit de la flamme: mais il est si corrosif, qu'il attaque, corrode & dissout en très-peu de tems les métaux les plus solides ; cependant à peine est-il enflammé qu'il s'évapore & se résout en une fumée qu'on ne peut contenir dans les vaisseaux les mieux fermés ; ce qui prouve l'extreme subtilité de ses parties.

Il est maintenant facile de rendre raison de l'expérience de Glauber ; c'est que si l'on verse une certaine quantité de vitriol sur le *sel* commun, il se résoudra en une vapeur subtile qui remplit toute la chambre. Si l'on concentre & si l'on ramasse cette fumée, on trouvera que c'est un esprit très-acide & très corrosif.

Si nous examinons les végétaux, nous en trouverons un grand nombre composés de parties fort subtiles, adhérentes les unes aux autres, & cependant très-actives. Ce fait est démontré suffisamment par les purgatifs drastiques & par les émétiques, qui operent en vertu d'un *sel* acre, caustique & très subtil ; tels sont l'hellébore blanc & l'asarabacca. Ces substances sont drastiques, purgatives & émétiques à un haut degré : cependant si on les fait infuser & bouillir dans l'eau pendant un tems considérable, elles perdront toutes ces qualités. Il en est de même du tabac, il est purgatif, émétique, & agit sur le corps d'une maniere violente : cependant si on le fait bouillir dans une quantité d'eau suffisante, il cessera d'être drastique, & l'on en tirera un extrait fort vanté par quelques Medecins, pour la propriété qu'ils lui attribuent de résoudre les humeurs visqueuses qui gênent l'expectoration & menacent de suffocation. Quoiqu'on ne compte point l'aloès entre les drastiques, toutefois il purge si violemment & met la masse du sang dans une agitation si violente, que sa dose n'est que de quelques grains : mais si on le dissout dans de l'eau de riviere, si on le fait bouillir pendant un tems considérable, sa vertu cathartique sera tellement affoiblie, qu'il ne purgera plus, à moins qu'on ne l'ordonne à très-grandes doses. On dépouillera pareillement la scammonée & la coloquinte de leurs vertus purgatives en les faisant bouillir.

On trouvera peut-être quelque difficulté à se persuader qu'on puisse ôter aux substances minérales leurs vertus drastiques, émétiques & purgatives, en les faisant bouillir.

C'est cependant un fait démontré par l'expérience suivante.

Lorsqu'on fait le tartre émétique avec le safran des métaux & la crême de tartre, on observe que si l'infusion a bouilli trop long-tems, le remede perd beaucoup de son efficacité ; ensorte qu'il en faut ordonner dix grains pour une dose, au lieu que sans cela deux ou trois grains auroient suffi.

Toutes ces expériences démontrent suffisamment qu'il faut attribuer non-seulement l'acrimonie des *sels*, mais encore la qualité virulente & drastique des autres corps, à leurs particules subtiles & mobiles, qui jointes ensemble ont une action dont elles sont dépouillées par l'air, l'eau & la chaleur qui les séparent. Du reste on ne doit point être surpris que les particules des *sels* soient très-subtiles ; car plus les particules d'un corps sont subtiles, plus il a de facilité pour recevoir & communiquer du mouvement, ainsi qu'il paroît par l'éther, l'air & l'eau.

Les effets font voir que la corrosion & la dissolution des corps sont produites par la violence du mouvement causée par l'action des *sels*. Plus la force motrice sera concentrée, plus la corrosion & la dissolution seront promptes. C'est pourquoi l'esprit fumant de nitre concentré corrodera plus vivement que l'esprit de *sel* qui l'emportera à son tour sur l'huile de vitriol ; parce que l'esprit de nitre a les parties plus subtiles que l'esprit de *sel*, & l'esprit de *sel* les parties plus subtiles que l'huile de vitriol.

Il s'ensuit de ces observations que tous les *sels* sont composés d'une matiere subtile, pénétrante, &, pour ainsi dire, éthérée, que leurs parties sont extremement acres & corrosives, tant que la terre qui fait entre elles les fonctions d'une espece de ciment, les tient unies ; & qu'elles perdent totalement leur efficacité lorsqu'elles sont séparées. L'exemple du miroir ardent peut jetter quelque lumiere sur ce phénomene : les rayons qu'il ramasse & concentre, produisent une chaleur violente ; mais cette chaleur devient d'autant plus foible & plus languissante, que les rayons sont plus épars & moins concentrés. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Observat.* 15.

SAL ACIDUM, *Sel acide.* Voyez *Acida.*

SAL ALEMBROT. Voyez *Alembrot.*

Schroder décrit de la maniere suivante la préparation de ce *sel.*

Prenez *du sel commun,*
du sel gemme,
du sel alcalin, } *de chaque une once.*

Faites une lessive avec les sucs de mente & de girofiée musquée, & avec de l'eau de fontaine.

Prenez *deux onces de chacun des sucs, & deux pintes d'eau.*

Filtrez ensuite & coagulez.

SAL ALCALI ou ALKALI. Voyez *Alcali.*
SAL AMMONIACUM. Voyez *Ammoniacum.*
SAL ANATRON. Voyez *Nitrum.*
SAL ANIMALIUM, *Sel animal.* Voyez *Alcali.*

Sal catharticum amarum, *Sel purgatif amer*, communément appellé *Sel d'Epsom*. Le premier qui en fit fut le Docteur Grew, à qui il vint en pensée de faire évaporer les eaux d'Epsom. Quelques années après on trouva en différentes contrées des autres eaux purgatives ameres, dont on tira des *sels* en plus grande ou moindre quantité, mais aucunes n'en donnerent autant que les fontaines du côté de la montagne de Shooter dans la Province de Kent. Elles étoient en 1700. en la possession de deux fameux Chymistes, Messieurs George, & François Moult. Ils dresserent un tel appareil pour l'évaporation de ces eaux, qu'ils en consumoient quelquefois jusqu'à deux cens bariques en une semaine, ce qui leur produisoit dans les tems secs, & lorsque les pluies ne se mêloient point à leurs eaux, jusqu'à deux cens vingt-quatre livres de *sel*. Cette espece de manufacture subsistoit depuis quelque tems, lorsque le Docteur Hoy trouva une maniere plus expéditive de faire un *sel* purgatif si semblable à celui qu'on tiroit des fontaines, & qui en possédoit tellement les propriétés, qu'on le prit, & qu'il continua de passer pour tel. La grande consommation qui se faisoit de ces *sels*, auxquels on donnoit le nom de *sel* d'Epsom, fit soupçonner à quelques Medecins, long-tems auparavant que M. Boulduc en eût l'idée, que celui même qui se faisoit à la montagne de Shooter étoit adultéré, & qu'on en augmentoit la quantité par quelque addition. Mais j'ose assurer positivement que ses soupçons étoient sans fondement, par rapport aux *sels* qui se faisoient à Shooter; ce qui me détermina à penser la même chose de celui qu'on faisoit partout ailleurs. Cependant en considérant que la quantité de ce *sel* consommée étoit trop grande pour pouvoir être produite par les eaux; car la chose étoit alors ainsi; il y avoit quelque fondement à croire que tout ce *sel* n'étoit pas naturel, ainsi qu'il parut quelque tems après. Car le secret possédé par quelques personnes de faire ces *sels* à bon marché, fut en même tems une occasion pour elles de vendre fort cher, celui qui étoit tiré purement & simplement des eaux, ce qui mit celui-ci hors d'usage; ensorte que la manufacture de la montagne de Shooter tombât; & je ne crois pas que depuis ce tems on ait tiré de ses eaux cent livres de *sel* dans tout le Royaume.

Quelques tems avant que la manufacture de la montagne de Shooter tombât, on fit quelques tentatives pour découvrir le secret de ceux qui vendoient le *sel* à si bon marché; on examina leurs compositions, & on les compara avec le *sel* que Messieurs George, & François Moult préparoient, qui étoit certainement naturel, & par lequel on pouvoit juger des *sels* d'Epsom artificiels. Mais après plusieurs expériences réitérées, on ne trouva aucune différence sensible entre le *sel* tiré des eaux, & le *sel* artificiel dont on cherchoit le secret. Il y avoit à la vérité dans le tems de ces épreuves quelques personnes qui distribuoient du *sel* admirable, fait avec l'huile de vitriol & le *sel* commun, qu'elles avoient inventé & qui donnoit des crystaux si petits, qu'il étoit assez difficile de le distinguer du premier coup d'œil du sel artificiel d'Epsom. La nécessité est mere de l'invention; on ne tarda pas à découvrir la maniere de faire le *sel* d'Epsom; le premier essai s'en fit dans les salines de Madame Carrington proche Portsmouth; on s'apperçut aussi qu'on en pouvoit tirer d'un autre endroit qui n'étoit pas éloigné de-là, & où le Docteur Hoy possédoit quelque chose. Ce fut quelques années après l'essai fait à Portsmouth que ceux qui travailloient le *sel* à Lemington, chercherent & trouverent réellement la méthode de faire le *sel* d'Epsom. Ce sont eux qui depuis en ont vendu le plus; ils en ont envoyé à Londres dans une année jusqu'à plusieurs tonneaux, sans compter ce que des particuliers, qui se pourvoyoient sur les lieux, pouvoient en avoir fait entrer.

Je me souviens d'avoir entendu soutenir au Propriétaire des Salines voisines de Portsmouth, qu'on ne pouvoit préparer ailleurs le *sel* purgatif, parce que le gout amer qu'il a lui vient de la terre qu'il tient des eaux de la mer, tandis qu'elle est exposée au soleil. Mais le tems a prouvé que cette opinion étoit fausse; car outre qu'on en fait à Lemington, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, il y a quatre ou cinq ans qu'on commença d'en préparer aux environs de Neucastle où l'on continue, & il y a toute apparence que la même chose est possible dans toute autre saline, où le *sel* commun se fait par l'évaporation de l'eau de mer. Je ne sai point si l'on a tenté la même chose à quelques-unes des fontaines salées qui sont au-dedans du pays, comme à Cheshire ou à Worcestershire.

Il y a quelque différence dans la maniere dont on fait le *sel* commun à Hampshire, & celle dont on le fait aux environs de Neucastle. Dans le premier de ces endroits, au commencement de l'été, dans les nouvelles & pleines lunes, on fait couler de l'eau de la mer dans de grandes fondrieres creusées, & qui servent de réservoirs; on la transporte de-là dans de petits vaisseaux quarrés, d'où on la fait passer dans d'autres vaisseaux plus grands ou dans des lits faits de terre & du limon de la mer. C'est dans ces lits qu'elle demeure exposée à l'action du soleil & des vents qui en enlevent les parties les plus légeres. Si le tems est favorable, on a par ce moyen un aussi bon *sel* gris que celui qu'on fait en France. Ce *sel* n'est point affiné lorsque la saison a été belle: mais s'il arrive qu'il n'y ait point assez de chaleurs, on laisse l'eau de mer reposer dans les lits jusqu'à ce qu'elle ait assez de consistance pour soutenir sur sa surface un œuf de verre ou de cire; alors on la transporte dans de grandes citernes de pierre, d'où on la tire pour en remplir des poelles de fer & en tirer le *sel* marin, en exposant ces poelles sur le feu, & en écumant fréquemment la matiere qu'elle contient. Il faut savoir que tandis que la matiere tirée des citernes où la saumure bout, elle dépose une matiere en croûte & dure, qu'on tire en partie des vaisseaux pendant la préparation, on qu'on détache de leurs fonds lorsque le *sel* est fait. Les Ouvriers appellent cette matiere le gratin, & c'est ce que le Docteur Collins entend par sa poudre pierreuse, en traitant de l'eau de mer qu'on fait bouillir à Shields. Lorsque le *sel* marin est préparé on le tire des vaisseaux, on le jette dans de grandes auges de bois, percées de trous au fond, par lesquels s'écoule la liqueur superflue. Sous ces auges sont d'autres vaisseaux soutenus qui reçoivent la liqueur qui sort des auges; il y a dans ces vaisseaux des bâtons plantés perpendiculairement; on y laisse reposer la liqueur pendant quelque tems, & elle crystallise attachée aux bâtons, tantot comme du sucre candi, tantôt en masses plus considérables, selon la quantité plus ou moins grande de *sel* marin qu'elle contient. On appelle ces crystaux crystaux de *sel*. Ils tiennent un peu du *sel* amer. On les pulvérise; alors ils sont si blancs, que quelques personnes n'en servent point d'autre sur leur table. Mais la grande consommation s'en fait dans les manufactures de savon. Quant à la partie qui ne crystallise point, c'est ce qu'on appelle *amere* & dont on fait le *sel* cathartique.

Mais à Newcastle, on reçoit l'eau de mer dans les réservoirs en tout tems, pourvu qu'ils ne soient point remplis d'eau de riviere ou d'eau de pluie, qui coulant des contrées plus élevées, s'y rend quelquefois. Ils ne l'exposent point au soleil & au vent dans des lits comme à Lemington; ils la pompent & la font passer tout de suite dans des petits vaisseaux quarrés, où ils la font évaporer, jusqu'à ce qu'elle forme une pellicule; ils remplissent jusqu'à huit à neuf fois ces vaisseaux; ils poussent l'évaporation sur un feu modéré, & ils obtiennent le *sel* commun ou marin. Ils appellent *amere* la liqueur que ce *sel* laisse au sortir des vaisseaux. Si on laisse reposer pendant quelque tems cette liqueur, elle donnera des crystaux qui s'attacheront aux côtés des vaisseaux qui la contiendront; ces crystaux auront à peu près le même gout que le *sel* marin: mais ce gout sera mêlé d'un peu d'amertume, & l'on peut dire que le *sel* qui en proviendra sera à peu près le même que le *sel* de Le-

mington; & que la cryſtalliſation eût été vraiſſemblablement la même, ſi l'on avoit ſuivi le même procédé.

Je n'ai pu me diſpenſer de faire cet abrégé de la maniere dont on prépare le *ſel* commun; car ſans cela comment eût-on entendu ce que je dirai dans la ſuite de la liqueur appellée *amere*, & qu'on jettoit avant que le Docteur Hoy en eût trouvé l'uſage; elle eſt ſi différente de la ſaumure dont on tire le *ſel* marin, qu'il faut que l'Opérateur ait continuellement les yeux deſſus ſa chaudiere pour empêcher que par l'ébullition l'*amere* ne vienne à s'unir avec le *ſel* marin; ce qui ne manqueroit pas de nuire à ſa cryſtalliſation.

La liqueur appellée *amere* à Lemington, dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui reſte après la cryſtalliſation, paſſe dans des foſſes enduites de terre glaiſe, où on la laiſſe repoſer pendant quelques mois, & où elle cryſtalliſe derechef. On fait bouillir la partie fluide qui demeure après cette ſeconde cryſtalliſation, juſqu'à ce qu'on la voye diſpoſer à cryſtalliſer une troiſieme fois: alors on la met dans de grands réfrigérans de bois doublés de plomb. Elle y cryſtalliſe, & l'on traite comme ci-deſſus la liqueur reſtante, pour la diſpoſer à cryſtalliſer encore. Cette liqueur paroît alors fort altérée de ce qu'elle étoit auparavant, elle a pris une amertume fort poignante: on a beau la faire bouillir, elle ne cryſtalliſe plus comme ci-devant; mais elle précipite pendant l'ébullition un *ſel* menu en grains. Si l'on continue de faire bouillir cette liqueur ſéparée de ce *ſel*, elle en donnera derechef une ſeconde quantité plus piquante que la premiere. Si l'on continue, on aura un *ſel*, qui, exposé à l'air, ſe diſſoudra. On jette la liqueur lorſqu'on en a tiré le *ſel* cathartique.

Je ne puis donc donner à ce *ſel* d'autre nom, que celui d'un troiſieme *ſel* tiré de l'eau de mer, qui ne differe des deux premiers que par où ces deux premiers different entre eux.

Mais pour en revenir aux différentes cryſtalliſations de la liqueur appellée *amere*, j'ai remarqué que ſes cryſtaux étoient de différentes grandeurs & figures, & qu'ils tenoient un peu du troiſieme *ſel* dont je viens de parler, dans lequel ils dégénéroient enfin. Pour cet effet, il faut les mettre ſéparément ou enſemble dans une chaudiere, avec autant d'eau commune qu'il en faut pour les diſſoudre, faire évaporer doucement, & mettre cryſtalliſer la diſſolution dans les réfrigérans. On obtient communément par ce moyen le *ſel* cathartique pur, & parfaitement débarraſſé, ſoit de *ſel* marin, ſoit du troiſieme *ſel*, ainſi que les expériences que j'ai faites m'en ont convaincu. Il faut décanter la liqueur après cette cryſtalliſation, pour la faire cryſtalliſer une ſeconde & une troiſieme fois. Selon que les liqueurs qui vous viendront après ces cryſtalliſations, feront plus ou moins promptement évaporées par l'ébullition, vous aurez plus ou moins promptement la liqueur piquante qui contient le troiſieme *ſel*; que vous en ſeparerez auſſi ſoigneuſement que vous avez fait le *ſel* commun, & que vous travaillerez par des cryſtalliſations, comme vous avez travaillé la liqueur appellée *amere*, pour obtenir le *ſel* cathartique pur. Il n'y a point d'expérience qui puiſſe vous mieux aſſurer que cette ſéparation a été bien faite, que celle dont nous ferons mention ci-après; ſavoir, que l'huile de vitriol fermentera certainement avec lui, ſi le *ſel* marin n'en a pas été bien ſéparé, ou s'il contient un peu du troiſieme *ſel*. C'eſt ſur cette épreuve que l'on ſe déterminera à diſſoudre derechef les cryſtaux qu'on aura obtenus, pour en tirer le *ſel* cathartique pur. Ce n'eſt peut-être point ainſi que les ouvriers s'aſſurent dans les fauneries de la bonté de leurs *ſels* cathartiques; je n'indique que la maniere particuliere dont je m'y prens. En la ſuivant, on diſtinguera pareillement le *ſal mirabile* qu'on y fait, du *ſel* préparé avec l'huile de vitriol & le *ſel* commun.

Voici la maniere dont ils font ce *ſal mirabile*:

On prend une certaine quantité de cryſtaux en grains les plus forts qu'on ait obtenus, par l'ébullition de la liqueur appellée *amere*; on les diſſout, & l'on pouſſe l'évaporation beaucoup plus loin qu'on n'eût fait pour obtenir le *ſel* cathartique; on met le reſte dans un vaiſſeau de bois avec un peu d'huile de vitriol; on l'y laiſſe repoſer pendant dix jours, au bout deſquels on a de grands cryſtaux tranſparens, & ſemblables au *ſal mirabile*. Mais comme ce *ſel* obtenu de cette maniere n'eſt pas ſuffiſamment ſoûlé d'huile de vitriol, dont ils ne font peut-être aucun uſage, on le diſtinguera aiſément de l'autre *ſal mirabile* dont nous avons parlé ci-deſſus; car ſi l'on verſe de l'huile de vitriol ſur celui-ci, il n'y aura point de fermentation, au lieu qu'elle fermentera avec le premier.

M. Robert Cay, Ecuyer, m'a envoyé de Newcaſtle les différens cryſtaux de *ſel*, obtenus de la liqueur appellée *amere*, avec un peu de la liqueur même, & j'en ai tiré un *ſel* cathartique pur avec le troiſieme *ſel*, dont j'ai fait mention à l'occaſion de l'*amere* de Lemington. Je n'ai ſuivi pour cela d'autre méthode que celle que je viens d'expoſer, & qu'on avoit ſuivie il y a quelques années dans les Sauneries voiſines de Porſtmout. J'apprens par M. Cay, qu'on fait bouillir quelquefois l'amere, ſans lui laiſſer le tems de repoſer & de cryſtalliſer. Mais cette différence eſt de peu d'importance.

Si ce que j'ai dit juſqu'à préſent a été bien entendu, le *ſel* cathartique n'eſt plus un ſecret; il ne reſte plus qu'à examiner ſi ce ſel mérite tous les éloges & tout l'uſage qu'on en a faits. Et pourquoi ne ſeroit-il pas auſſi bon dans ſon genre, & n'auroit-il pas les mêmes propriétés que le *ſel* d'Epſom, ou celui qu'on tire de toutes autres fontaines purgatives ameres. Le Docteur Grew dit, dans ſon Traité *de Naturâ Salis cathartici amari*, « que ſi l'on fait évaporer quatre pintes « d'eau purgative amere, il ſe formera une écume à « la ſurface, & qu'il ſe précipitera un ſédiment, peſant l'un & l'autre ſix, huit ou dix dragmes. » Il ajoute, « que la partie la plus déliée de ce ſédiment, « eſt en ſubſtance la même choſe que l'écume, & que « le reſte eſt tout *ſel*. » Il diſtingue ce *ſel* en deux autres; dont l'un eſt muriatique, & l'autre propre & particulier aux eaux. Dans les eaux d'Epſom, le *ſel* muriatique eſt environ la vingtieme partie du tout; ſon rapport eſt un peu plus grand dans les eaux de Dulwich; & le même dans pluſieurs autres eaux. Son goût eſt acrimonieux, & la figure de ſes cryſtaux peu différente de celle du *ſel* commun. L'autre *ſel*, qu'il dit être particulier aux eaux purgatives, ſe fait par évaporation & par cryſtalliſation. D'abord on ſépare la partie terreuſe ou le plâtre, enſuite le *ſel* muriatique; & l'on a enfin une liqueur obſcure & brune qui contient le *ſel* propre des eaux.

M. Grew ayant fait voir dans le quatrieme chapitre de l'ouvrage que nous venons de citer, la différence qu'il y a entre les cryſtaux de ce *ſel* & ceux de l'alun, continue ainſi:

« Il n'y a pas plus de fondement à regarder ce *ſel* purgatif « comme une eſpece de *ſel* commun, dont il eſt parfai- « tement ſéparé, qu'à lui ſuppoſer quelque analogie « avec l'alun dont il n'a aucun gout. On verra, ajou- « te-t-il dans le même chapitre, que quoiqu'il ait quel- « ques qualités communes avec les autres *ſels*, il y a « cependant entre eux & lui une différence réelle & « ſpécifique. »

Voilà ce qu'on lit dans le Docteur Grew.

Quoiqu'il en diſe, je ne vois rien dans tout ſon détail qui ne convienne, tout bien conſidéré, au ſel purgatif obtenu de l'eau de mer. Car d'abord il y a dans ces eaux une partie terreuſe ou de plâtre qu'il en faut ſé-

parer. Il en est de même dans l'eau de mer ; c'est cette matiere qui se précipite lorsqu'on l'a fait bouillir, ainsi que nous l'avons observé, & que les Ouvriers appellent gratin. Elles contiennent ensuite un *sel* muriatique en plus grande ou moindre quantité, & qu'il faut toujours séparer. C'est la même chose par rapport à l'eau de mer, où ce *sel* est à la vérité en plus grande abondance. Enfin il faut séparer une liqueur noire & obscure. Le Docteur Grew s'est exprimé ici peu clairement : mais je ne vois dans son discours que ce qui se passe dans l'ébullition des eaux de la montagne de Shooter ; c'est-à-dire, qu'après plusieurs crystallisations & ébullitions réitérées des eaux, il vient une liqueur d'un brun foncé, qui ne contient plus de *sel* crystallisé ; mais qui donne, si on la fait bouillir, jusqu'à desficcation un *sel* de la même nature, que le troisieme *sel* dont nous avons parlé ci dessus. En entendant de cette maniere, ce que M. Grew dit de la liqueur noire & obscure ; il s'ensuit que l'eau de mer a encore cela de commun avec les eaux des fontaines.

J'ai voulu vérifier la plûpart des expériences indiquées par ce Docteur, & qui distinguent, selon lui, ce *sel* des autres *sels*, comme de ne point altérer la couleur du sirop violat; de faire cailler le lait bouilli ; d'avoir des crystaux d'une certaine figure ; de se dissoudre facilement dans la même quantité d'eau ; de se coaguler avec l'huile de tartre par défaillance ; de se calciner d'une maniere particuliere ; de conserver son amertume après la calcination, &c. & j'ai trouvé qu'en effet toutes ces choses convenoient aux *sels* obtenus des eaux de fontaines ; mais qu'elles convenoient pareillement au sel cathartique tiré de l'eau de mer. J'ajouterai ici quelques expériences dont M. Grew n'a pas fait mention, & je laisserai juger à de plus habiles, s'il y a entre ces *sels* la différence spécifique qu'il imagine y être.

Pour ces expériences, je fis préparer par M. Hyet, Apothicaire d'Epsom, sur l'exactitude duquel on peut compter, une certaine quantité d'eau : il se servit de l'eau du puits de la Ville, & m'envoya autant de *sel* que j'en avois besoin. Je me procurai en même-tems un peu des premiers *sels* de l'*amere* de Lemington. Ceux-ci ne contiennent pas autant de ce *sel* que j'ai nommé ci-dessus troisieme *sel*, qu'il y en a dans ceux de Newcastle. Pour distinguer ces premiers *sels* de Lemington des autres, je les appellerai pr miers *sels* de Lemington. Je fis dissoudre une partie du premier *sel* de Lemington, & j'en tirai un *sel* cathartique pur, dégagé de *sel* marin, & du troisieme *sel* ; j'appellerai ce *sel* cathartique pur, *sel* second de Lemington. Je fis venir pareillement de Newcastle des premiers *sels* de l'amere ; j'appellerai ces premiers *sels*, *sel* premier de Newcastle. Je fis dissoudre & crystalliser une partie du *sel* premier de Newcastle, & il me vint un *sel* cathartique pur, que j'appellerai *sel* second de Newcastle. Je ferai usage du *sal mirabile*, composé d'huile de vitriol & de *sel* commun, parce qu'on a pris l'un pour le *sel* cathartique, & que l'on a regardé l'autre comme la partie principale du *sel* cathartique.

J'ai pris une demi-once de chacun de ces sels, & environ deux onces d'eau pour chaque demi-once de *sel* ; j'ai fait dissoudre le *sel* dans l'eau. J'ai mis une petite quantité de chaque dissolution dans autant de verres, & j'ai versé dessus un peu de beûre d'antimoine. La précipitation qui suivit me parut être la même dans tous les verres. Je mis ensuite un peu d'huile de vitriol pareillement sur toutes les solutions ; & ce qui avoit commencé à se précipiter, ayant été plus puissamment attiré par l'huile, toutes les liqueurs devinrent limpides. Voilà deux expériences dans lesquelles je n'ai remarqué aucune différence.

Il n'en sera pas de même dans celle que je vais faire sur le *Sal mirabile*.

Je jettai dans toutes mes solutions des morceaux de noix de galle, qui ne produisirent d'effet que sur le *sel* admirable, qui fut aussi-tôt teint de couleur brune foncée. L'esprit de *sel* ammoniac avec le tartre rendit toutes les solutions laiteuses, excepté celle du *sal admirabile*, qui demeura transparente. L'esprit de *sel* ammoniac avec la chaux, l'huile de tartre par défaillance, la teinture de cochenille préparée avec les esprits de vin, ne produisirent point sur le *sal mirabile* les mêmes effets que sur les autres solutions.

On verra dans les expériences suivantes le *sel* d'Epsom, le *sel* second de Lemington, & le *sel* second de Newcastle, donner les mêmes phénomenes entre eux ; mais des phénomenes différens de ceux du *sel* commun, du *sel* premier de Lemington, & du *sel* premier de Newcastle.

Je mis sur toutes ces solutions, de la solution d'argent dans de l'eau-forte ; & voici ce qui s'ensuivit. Les solutions de *sel* d'Epsom, de *sel* second de Lemington, & de *sel* second de Newcastle, devinrent toutes laiteuses avant la précipitation. La solution de *sel* marin & celle de *sel* premier de Newcastle, précipita sans prendre aucune teinture laiteuse. Le *sel* premier de Lemington contenant un peu moins de troisieme *sel* que le *sel* premier de Newcastle, devint un peu laiteux. La précipitation se fit rapidement dans le *sal mirabile*, & la solution demeura laiteuse.

Je versai sur ces solutions dans l'état où elles étoient, après les expériences précédentes, un peu d'huile de tartre par défaillance ; & je vis au bout de quelque tems former une écume bleuâtre à la surface du *sel* d'Epsom, du *sel* second de Lemington, & du *sel* second de Newcastle. Il parut un peu de cette écume sur le *sel* premier de Lemington : mais il ne se forma rien de semblable sur les autres solutions.

Je me servis ensuite d'une solution de sublimé dans de l'eau ; j'en versai dix gouttes sur mes différentes solutions, & cela n'y produisit qu'une légere altération.

Mais voici ce qui arriva par l'addition de l'huile de tartre par défaillance.

Les solutions de *sel* d'Epsom, de *sel* second de Lemington, & de *sel* second de Newcastle, précipiterent en rouge ; les solutions de *sel* commun & de *sel* premier de Newcastle précipiterent en blanc, & la solution de *sel* premier de Lemington précipita d'une couleur à peu près semblable à celle des particules précipitées dans les trois premieres solutions.

Je pris de ces différens *sels* en substance, & je versai dessus un peu d'huile de vitriol ; c'est une des expériences que le Docteur Grew a faites sur ce *sel* : il dit, qu'il y a une ébullition modérée, & il en conclut la présence d'un principe alcalin. Mais sans m'arrêter à ce principe alcalin indiqué par la fermentation avec un acide, terme que le savant Freind a chassé avec raison de la Chymie, je crois que le *sel* dont il s'est servi, n'avoit pas été bien séparé de son *sel* muriatique ; car en suivant exactement son procédé, j'ai trouvé que l'huile versée sur le *sel* d'Epsom, sur le *sel* second de Lemington, & sur le *sel* second de Newcastle, ne produit aucune fermentation sensible ; au lieu qu'elle agit avec violence sur le *sel* marin, & qu'elle en chasse un esprit acide avec un *gas sylvestre* insupportable. Elle produisit à peu près le même effet sur le *sel* premier de Lemington : mais elle ne fit rien sur le *sal mirabile*, parce que ce n'est autre chose qu'un *sel* marin qui en est suffisamment soûlé.

Toutes mes expériences concourent à établir de l'analogie entre le sel marin & ce que j'ai appellé le troisieme *sel* : ils ont cependant des propriétés qui indiquent entre eux une grande différence. Je puis ajouter à ce que j'en ai déja dit, que le troisieme *sel* décrépite comme le *sel* marin ; qu'il se fond promptement, mis sur le feu dans un creuset ; que si on le fait calciner, il don-

ne une chaux égale à la chaux ordinaire, sinon plus forte, & qu'il fermente violemment, tant avec l'eau qu'avec l'huile de vitriol. Si l'on expose cette chaux à l'air humide, il s'en dissoudra une partie : mais cette dissolution sera moins prompte qu'avant la calcination. Toutes ces choses tendent à différencier le troisieme *sel* du *sel* commun ; & ce sont ces expériences mêmes qui font mon doute sur le nom qui lui convient. JEAN BROWN, Chymiste. *Abrégé des Transactions Philosophiques, Vol. VIII. p.* 730.

Maniere d'ordonner le sel amer purgatif.

On peut le faire prendre dans quelque liqueur, qui soit du goût, ou qui convienne à la santé du malade.

Je l'ordonne quelquefois de la maniere suivante :

Prenez *de l'eau de fontaine, deux pintes ;*
de macis, une dragme.

Faites bouillir un peu l'eau & le macis.

Dissolvez dans la liqueur une quantité de *sel* amer purgatif, qui convienne au tempérament & à l'état du malade.

Vous aurez un aposeme, que vous ferez prendre chaud, tiede ou froid, le matin à jeun, dans l'intervalle de deux heures, avec un peu d'exercice.

Vous ordonnerez cet aposeme seul, ou avec quelque autre remede.

On pourra augmenter l'action de ce *sel*, en y ajoutant de la maniere suivante, de la manne & du séné.

Prenez *d'eau de fontaine, deux pintes ;*
de macis, une dragme ;
de séné d'Alexandrie, deux ou trois dragmes.

Faites bouillir le tout légerement.

Ajoutez *une once de sel ;*
de la meilleure manne de Calabre, une once & demie ou deux onces.

Passez le tout par un tamis.

On peut encore ordonner le *sel* de la maniere suivante :

Prenez *d'eau de fontaine, trois chopines & demie ;*
de sel amer purgatif, une once, ou dix dragmes.

Mêlez le tout ; & lorsqu'il bouillira, versez dessus

de lait récent, un demi-septier.

Passez la liqueur, & la séparez du caillé.

Les eaux de Tumbridge, ou quelque autre eau calybée, est le meilleur véhicule qu'on puisse donner à ce *sel* en été. Vous ferez prendre, par exemple, une dragme ou une dragme & demie de ce *sel* dans les trois ou quatre premiers verres d'eau de Tumbridge : ce remede réitéré quelques jours de suite, préparera les humeurs, & facilitera les effets qu'on se propose. Les eaux calybées resserrent quelquefois : mais c'est un inconvénient auquel on remédie, en mettant un peu de ce *sel* dans le premier ou dans le dernier verre qu'on en prend.

On peut aussi le distribuer dans chaque verre d'eau purgative : une dragme suffit pour les en imprégner convenablement. Il en faut trois dragmes, ou une demi-once, pour donner de l'action à un clystere.

Pour ranimer l'appétit.

Prenez *une bouteille d'eau de Spaw*, ou
une pinte ou trois chopines de quelqu'autre eau calybée ; ou

Si l'on ne peut avoir d'eau calybée,

Prenez *de l'eau ferrée,*
de sel purgatif amer, une demi-once, six dragmes ; ou *une once.*

Mêlez, & faites prendre à jeun.

Pour arrêter le vomissement.

Prenez *de quelque eau calybée, trois chopines* ou *deux pintes*, ou
la même quantité d'eau ferrée,
de sel purgatif amer, six dragmes, une once ou *dix dragmes.*

Mêlez & faites prendre ce mélange à jeun, chaud ou froid.

Revenez à ce remede trois fois ; & prenez-le tous les jours, ou tous les deux jours.

Pour le mal d'estomac.

Prenez *du meilleur séné, deux dragmes ;*
de macis, une dragme.

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, comme trois chopines, ou deux pintes.

Passez la liqueur, & ajoutez,

de sel amer purgatif, six dragmes, une once, ou *dix dragmes ;*
de sirop d'acier, une once & demie.

Vous aurez un aposeme purgatif, que vous ferez prendre le matin à la maniere accoutumée.

Cet aposeme peut être préparé sans séné.

Pour l'affection hypocondriaque avec chaleur.

Prenez *de quelque eau calybée, une pinte, trois chopines*, ou *deux pintes.*

Dissolvez dans chaque verre,

une demie dragme, ou *une dragme de sel amer purgatif.*

Prenez cette potion en sept ou huit verres.

On peut substituer aux eaux calybées le petit lait simple, ou l'eau distilée des feuilles de bourrache ou de pimprenelle.

On peut aussi prendre la même préparation de sel purgatif pour les ardeurs d'estomac.

Pour la colique.

Prenez *d'eau de fontaine ou de riviere, dans laquelle vous aurez fait infuser du macis, trois chop. & demie,*
d'eau de fleurs de camomille, ou *de menthe,* } *de chaque, six onces ;*
de sel amer purgatif, une once, ou *dix dragmes ;*
de manne, une once & demie, ou *deux onces ;*

Faites un aposeme,

Que le malade prenne environ un demi-septier de vin chaud, en une fois, & toute la potion en une heure, ou une heure & demie, quand bien même il en rendroit une partie par le vomissement.

On peut faire précéder chaque potion, d'une ou de deux cuillerées de *Tinctura sacra*.

Pour les vers.

Mêlez dans quelqu'un des alimens qu'on fait prendre ordinairement aux enfans, une dragme ou une dragme de sel, sans lait.

Pour les douleurs néphrétiques.

Prenez *de fleurs de camomile, une poignée ;*
de graines de cumin,
de fenouil doux, & } *de chaq. une once ;*
de persil broyées ;
de racines de guimauve coupées par morceaux, & broyées, deux onces.

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau pure.

Versez sur la liqueur philtrée,

une demi-once de térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf.

Ajoutez,

de sel purgatif, une demi once ;
de sirop de guimauve, trois onces ;

Faites un clystere.

Si les douleurs sont grandes, ajoutez quarante ou cinquante gouttes de laudanum liquide, préparé avec le suc de coings.

Si la douleur continue, recourez à l'aposeme suivant.

Prenez *de décoction d'orge mondé, imprégnée de macis, trois chopines, ou deux pintes.*
de sel amer purgatif, six dragmes, ou une once ;
de sirop de guimauve, trois ou quatre onces.

Faites un aposeme que vous ferez prendre chaud, en une heure, une heure & demie, ou deux heures, quand bien même le malade en vomiroit une partie.

Cet aposeme est aussi salutaire dans l'ischurie, ou les ardeurs d'urine.

Dans le diabetes.

Prenez de ce *sel*, avec des eaux calybées, & des hypnotiques.

J'ai guéri avec cela seul de jeunes personnes attaquées de cette maladie.

Pour la jaunisse.

L'eau purgative, ou le *sel* purgatif, ordonné de la maniere suivante, sera fort salutaire dans quelqu'espece de jaunisse que ce soit, soit qu'il y ait des pierres dans la vésicule du fiel, ou qu'il n'y en ait point.

Prenez *des pilules de Ruffus, une demi-dragme ;*
de Rhubarbe, & } *de chaque, un demi-scrupule ;*
de sel volatil d'urine ;
de sirop d'absinthe, autant qu'il en faut pour faire du tout six pilules que le malade prendra le soir, lorsqu'il sera sur le point de se coucher.

On lui ordonnera le matin l'aposeme suivant.

Prenez *de rapure de corne de cerf, deux onces ;*

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau de fontaine ; que vous réduirez à deux.

Ajoutez,

de macis, & } *de chacun, une once ;*
de curcume, ou *turmeric ;*

Faites bouillir un peu le tout ; filtrez la liqueur, & dissolvez-y,

de sel purgatif amer, & } *de chaque, une once ;*
de sirop d'acier,

Vous aurez un aposeme que vous ferez prendre à la maniere ordinaire.

Pour la manie.

Servez-vous de l'aposeme suivant pour aider l'action des purgatifs.

Prenez *de feuilles de baume,* & } *de chaque, une poignée ;*
de bourrache ;

Faites-les infuser dans deux pintes ou cinq chopines d'eau de fontaine, lorsqu'elle sera chaude.

Laissez-les dans cette eau pendant une demi-heure, dans un vaisseau bien fermé.

Passez l'infusion, & ajoutez,

de sel amer purgatif, une once, ou dix dragmes ;
de sirop violat, trois onces ;

Faites un aposeme, que vous ferez prendre seul, ou avec quelques purgatifs convenables, au lieu de petite biere.

Ou,

Prenez *une once de sel purgatif amer.*

Dissolvez-en une dragme dans une potion de quelqu'eau calybée.

Faites-la prendre au malade en huit prises égales.

On peut prendre de cette eau, ou de ce *sel* dans les intervalles des autres purgatifs.

Pour le mal de tête.

Ordonnez, s'il est nécessaire, les remedes suivans, après la saignée & le vomissement.

Prenez *de scammonée préparée ;* & } *de chaque, dix, douze ; ou quatorze grains ;*
de rhubarbe en poudre ;
de mercure doux,
de sirop de corne de cerf, autant qu'il en faut pour faire cinq pilules, que le malade prendra à quatre ou cinq heures du matin, & sur lesquelles il dormira.

Trois heures après on lui fera prendre l'aposeme suivant.

Prenez *d'eau de fontaine imprégnée de macis, 3 chopines,*

ou deux pintes.
de sel amer purgatif, six dragmes, ou une once;
de sirop violat, deux onces.

Mêlez & faites prendre le tout au malade en potion convenable : cependant tenez-le chaudement.

Revenez aux pilules & à l'aposême tous les trois ou quatre jours.

Ordonnez l'aposême seul dans les jours intermédiaires, & persistez dans l'usage de ces remedes, pendant quinze jours ou trois semaines.

Pour la migraine.

Joignez les remedes suivans à ceux qui conviennent en pareil cas.

Prenez *de pilules de mastic, deux scrupules;*
d'huile distilée de marjolaine, cinq gouttes;

Mêlez, & faites prendre le soir, lorsque le malade sera sur le point de se coucher.

Ordonnez l'aposême suivant pour le lendemain matin.

Prenez *d'eau de fontaine imprégnée de macis, une pinte ou trois chopines;*
d'eau de sauge, quatre onces;
d'eau de marjolaine douce, deux onces;
de sel purgatif amer, six dragmes;

Mêlez, & faites prendre en la maniere accoutumée.

Pour l'affection hystérique.

Si l'on a besoin d'un purgatif tempéré, on fera dissoudre le *sel* purgatif amer dans de l'eau de Spaw, ou dans de l'eau de baume.

Pour la goute vague.

On peut prendre les eaux purgatives, ou leurs *sels* de la maniere suivante, avec les autres remedes convenables.

Prenez *de la poudre de jalap résineux, une demie dragme;*
de la scammonée préparée, six grains;
de mercure doux, un demi scrupule,
de sirop de corne de cerf, assez pour faire un bol qu'on fera prendre à cinq heures du matin, & sur lequel le malade dormira.

Trois heures après on lui fera prendre l'aposême suivant.

Prenez *d'orge mondé, une once & demie;*
de raisins de Corinthe, trois onces.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau de fontaine.

Ajoutez sur la fin de l'ébullition,

une demi dragme de macis.

Dissolvez dans la liqueur passée,

une once de sel amer purgatif;
une demi-once, une once, ou une once & demie de la meilleure manne.

Faites du tout un aposême.

Si le malade est difficile à émouvoir,

Faites lui prendre,

six dragmes, ou une once de sirop de corne de Cerf dans la premiere potion.

Revenez au bol avec cet aposême ou un autre semblable, tous les deux, trois ou quatre jours.

Cet aposême est excellent dans certaines especes de gale qui proviennent du scorbut, mais non dans celles qui sont contagieuses. Il est pareillement salutaire après que la petite verole a percé. On le fait prendre avec la plûpart des purgatifs, au lieu d'autre délayant.

Ceux qui ont un long voyage à faire, surtout en Eté, & à qui il arrive d'être constipés, n'ont qu'à prendre deux ou trois dragmes de ce *sel* dans un ou deux verres d'eau; ils en seront rafraichis, & il leur tiendra le ventre libre.

Maladies dans lesquelles les eaux ameres & leurs sels sont pernicieux.

Dans les hydropisies, dans la fievre continue, dans la fievre ardente, dans la jaunisse, dans le crachement de sang, dans le *cholera morbus*, & dans la paralysie.

Il ne faut les ordonner aux femmes grosses, qu'avec beaucoup de circonspection.

Ils pourroient être nuisibles dans la suppression d'urine, causée par un ulcere à la vessie, ou par une pierre trop grosse pour passer. Dans ces cas, il faut bien se garder d'ordonner des diurétiques. Mais si l'état du malade est autre; c'est-à-dire, si la suppression ne provient point d'un ulcere, & si la pierre n'est pas trop grosse, on pourra y avoir recours. GREW, *sur le sel amer purgatif.*

SAL CATHARTICUS HISPANICUS. C'est un *sel* qui se forme près de Madrid, par des eaux d'une certaine fontaine, où on le trouve en crystaux: c'est un *sel* neutre & dont les propriétés sont exactement les mêmes que celles du *sel* de Glauber. On observe même qu'il purge plus doucement, plus sûrement & plus copieusement que le *sel* d'Epsom. M. BARLET, *Mem. de l'Ac. R. des Sc. An.* 1727.

SAL SEDATIVUM, *Sel sédatif*; ce sel inventé par M. Homberg est un *sel* salé, parfait, qui s'éleve en forme de fleurs, ou d'une espece de farine, blanche, légere & seche, dans la distilation de la solution de borax & d'huile de vitriol, qui contient un acide très-fort. Il ne change point la couleur du suc de violettes, & n'agit pas sensiblement sur la solution du sublimé corrosif, ni sur celle de mercure par l'esprit de nitre. C'est un *sel* fort utile en Medecine, quoique simplement sédatif; car il ne fait que soulager les violens paroxysmes des fievres: mais au moyen de ce soulagement, le Medecin peut ordonner d'autres remedes beaucoup plus efficaces, que sans cela il auroit ordonné sans succès. *Hist. de l'Acad. R. des Sc. Ann.* 1732.

SAL POLYCHRESTUM, *Sel connu sous le nom de Polychreste de Seignette.*

On se sert depuis nombre d'années en Medecine, d'un *sel*, sous le nom de *Polychreste de M. Seignette*, de la Rochelle, qui en étoit l'Auteur, & dont pendant sa vie il a fait un secret, lequel a passé à ses enfans, sans que jusqu'ici personne d'entre les Artistes en ait véritablement dévoilé le mystere, les uns ayant pensé d'une façon, les autres d'une autre, sur la maniere de le faire.

Les remedes, comme les autres choses de la vie, ont leur mode, laquelle après avoir subsisté un certain tems, plus ou moins long, passe enfin, & tombe dans l'oubli; c'est un sort que de très-excellens remedes même ont éprouvé, & qui resteroient encore dans cet oubli, si quelqu'un par hasard, souvent peu versé dans l'Art & dans la Medecine, ne s'avisoit de les faire revivre, pour ainsi dire, & de leur donner un nouveau crédit: le

le kermès minéral, entre plusieurs autres en est un exemple. Ce sort n'est pourtant point tombé sur le *sel* polychreste; dès que son Auteur l'a annoncé, & en a publié les vertus, il a pris faveur, & sa réputation s'est augmentée de plus en plus, & jusques à present dans plusieurs parties de l'Europe; preuve évidente de la bonté de ce remede.

Cette réputation ma donné la curiosité de l'examiner, & de tâcher de découvrir quelle étoit sa composition.

La premiere épreuve que j'en ai faite, a été d'en mettre sur le charbon allumé; je l'y ai vû se fondre, bouillonner, donner de la fumée, & ensuite laisser une matiere noire & charbonneuse. De tous ces effets, celui qui m'a arrêté le plus, a été l'odeur qu'avoit la fumée qui s'en exhaloit, à laquelle les gens du métier ne pouvoient se méprendre; c'étoit celle du tartre ou de la crême de tartre, qui est une même chose: je ne m'arrêtai point ni à la fonte, ni au bouillonnement de ce *sel* sur le charbon, parce que ce sont des propriétés communes à plusieurs *sels*: mais je goutai le charbon resté après toute la fumée exhalée, & sur la langue j'ai trouvé qu'il faisoit à quelque chose près, l'impression que font nos *sels* fixes & lixiviels.

Ces deux propriétés, savoir l'odeur du tartre brûlé & le gout lixiviel, jointes à la facilité que ce *sel* a de se fondre dans l'eau froide, me firent d'abord penser, que ce pouvoit être quelque chose d'approchant du tartre soluble: mais je ne m'en tins pas à cette épreuve, qui me parut trop superficielle, & je passai à la distilation. Deux onces de ce *sel* poussé au feu par la cornue, rendirent une liqueur assez claire, & une huile noire, qui nageoit dessus. L'une & l'autre examinées, la liqueur étoit l'esprit de tartre, & l'huile noire étoit encore celle, qu'on appelle l'empyreumatique ou fétide du même tartre. Je fis ensuite une pareille distilation de deux onces de tartre soluble, & le produit fut le même que de la distilation précédente.

Jusqu'ici je me trouvai avoir tout lieu de penser, què le *sel* de Seignette & le tartre soluble n'étoient qu'une même chose: mais quelques circonstances me jetterent de nouveau dans le doute de leur différence.

Les deux distilations, dont je viens de parler, étant faites, je tournai mes vues du côté des résidus, & à l'œil ils me parurent du prime-abord être les mêmes; c'étoit une matiere noire, charbonneuse, poreuse, raréfiée, que je regardois comme un tartre calciné, & dont on ne pourroit retirer qu'un *sel* fixe alcali; & en effet, en versant & sur l'un & sur l'autre de l'esprit de nitre, l'un & l'autre fermentoit; cependant le résidu du tartre soluble fermentoit en apparence beaucoup plus vivement, que celui du *sel* de Seignette; & voulant aller plus avant, je calcinai séparément l'un & l'autre résidus à feu ouvert, & après les avoir fait dissoudre dans de l'eau, & filtré, je trouvai au résidu du tartre soluble un gout simplement lixiviel, & sur le filtre une cendre: mais à l'égard de celui du *sel* de Seignette, la lessive avoit quelqu'odeur, sentoit en quelque façon l'œuf couvi, & étant filtrée, elle n'avoit point la couleur de l'eau, qu'avoit celle du tartre soluble, mais une couleur bleuâtre; & ayant versé sur cette solution du vinaigre distilé, la liqueur se troubloit, & précipitoit au bout de quelque-tems une matiere blanche & en apparence sulphureuse.

Mais après tous ces essais, il n'y avoit encore rien de certain pour distinguer le *sel* de Seignette d'avec le tartre soluble ordinaire; & quoique j'eusse eu souvent de fois occasion de m'entretenir sur ce sujet avec Messieurs Geoffroy, avec lesquels j'ai toujours eu des liaisons étroites, & qui m'ont bien voulu communiquer là-dessus leurs idées, j'avoue que je suis toujours demeuré dans l'incertitude sur la matiere avec laquelle ce *sel* pouvoit se faire: & en mon particulier je serois resté dans cette incertitude, peut-être toute ma vie, si, M. Grosse, mon ami, ne m'avoit un jour ouvert les yeux, en me faisant part de ce qu'il avoit observé en travaillant sur la soude; il me fit voir un *sel*, qui se séparoit, ou se déposoit peu à peu de la solution de cette matiere, & qui, quoiqu'il fût figuré, comm: un *sel* de Glauber, ne laissa pas de fermenter avec tous les acides, avec les minéraux en particulier très-vivement, & avec les acides végétaux plus lentement, comme avec le suc de citron, le vinaigre & d'autres, mais le plus foiblement avec la crême de tartre: cependant quelque lente que fût cette dissolution avec la crême, à froid s'entend, elle ne laissoit pas d'être parfaite au bout de quelque-tems; & M. Grosse ajouta, que ce mélange méritoit d'être examiné par l'évaporation & la crystallisation.

Je saisis cette idée dans le moment, & je conçus que ce mélange donneroit une nouvelle espece de *sel* moyen ou tartre soluble: je me représentai même dès-lors que M. Seignette, ayant voulu faire une crême de tartre soluble, qui, comme l'on sait, n'est que le tartre rendu soluble par le *sel* alcali fixe du même tartre, a pu croire, comme bien d'autres Artistes le croyent encore, que tous les *sels* alcalis tirés des plantes par la calcination, sont les mêmes, & que le feu ne leur laisse rien d'essentiel de la plante, dont ils sont tirés; & qu'ainsi on pouvoit indifféremment substituer l'un à l'autre, & enfin que suivant ce principe, ayant fort à la main la soude, qui est le *sel* du kali calciné, il pouvoit en faire son tartre soluble: ce qu'ayant executé, il en avoit retiré un *sel*, qui ne s'étoit point trouvé être précisément le tartre soluble ordinaire, & connu depuis long-tems; mais un nouveau *sel* ou plutôt une nouvelle espece de crême de tartre soluble, à laquelle il avoit donné par la suite le nom de *Polychreste*, parce qu'on en a vu plusieurs bons effets en Medecine.

Je suis demeuré dans cette idée encore long-tems sans l'éprouver, quoique je l'eusse communiquée à plusieurs du métier, lorsque l'occasion s'est présentée d'en parler.

Enfin, pourtant je me suis mis en devoir de l'exécuter, ce que M. Geoffroy de son côté a aussi fait dans le même-tems, sans que l'un eût averti l'autre sur son travail, & nous avons trouvé tous les deux précisément la même chose.

Pour faire le *sel* dont il est question, on prend la soude d'alicante la plus calcinée, la plus dure & la plus blanche, que l'on met en poudre: on en fait une forte lessive en la faisant bouillir dans l'eau, on filtre cette lessive, qui est très limpide.

On a séparément de la crême de tartre en poudre, sur laquelle on verse de cette lessive, après l'avoir chauffée; ce mélange excite une fermentation qui dure fort long-tems, & qui, même après avoir cessé quelquefois, se renouvelle à plusieurs reprises; c'est dans le tems de cette fermentation, que la crême de tartre se dissout; après quoi il se fait une précipitation assez abondante d'une terre grise, spongieuse & légere, que l'on sépare de la liqueur par le filtre: on fait ensuite évaporer ce mélange à lente chaleur jusqu'à un tiers ou environ de sa diminution, puis on le laisse en repos dans des terrines; & au bout de quelques jours on trouve des crystaux transparens comme le crystal, & qui sont figurés, lorsqu'ils sont libres & non appuyés sur les vaisseaux, comme des cylindres ou colonnes, qui dans leurs longueurs ont plusieurs faces plattes, dont j'ai compté au-delà de neuf: mais communément elle ne se trouvent pas en si grand nombre.

En mon particulier, je pense, qu'on ne peut pas déterminer exactement la proportion de la soude & de la crême de tartre, y ayant des soudes, qui contiennent une plus grande quantité de *sel* les unes que les autres: mais cette proportion se trouve bien naturellement, quand on fait dissoudre à la lessive autant de crême de tartre qu'elle en peut prendre, ce qui est le point de saturation.

La lessive de six livres de soude a pourtant absorbé communément deux livres & trois à quatre onces de crême de tartre: & quand la soude a été bien blanche & bien

chargée de *sel*, la lessive de six livres a quelquefois absorbé presque poids égal de crême de tartre : cette différence, comme il est aisé de penser, ne peut dépendre que de la qualité de la soude plus ou moins calcinée & chargée de *sel* alcali.

Mais quand j'ai pris le *sel*, qui se dépose de la solution ou lessive de la soude, & dont la configuration imite assez celle du *sel* de Glauber, une demi-livre de ce *sel* dissous, a pris aisément treize à quatorze onces de crême de tartre, & le mélange n'a presque point jetté de terre : c'est-là la proportion la plus juste, que je puisse proposer pour les deux matieres, qui doivent entrer dans la composition du *sel* Polychreste : il n'en coute qu'un peu d'attente pour avoir les crystaux de la soude, & ensuite le mélange se fait plus également, & n'est point sujet à la précipitation des différentes matieres hétérogenes, que la soude communique à sa lessive.

Enfin, notre *sel* étant en crystaux, & comparé avec celui de Seignette aussi crystallisé, se trouve être absolument le même dans toutes ses circonstances ; ils sont figurés l'un comme l'autre, ils se fondent très aisément dans l'eau froide, lorsqu'ils sont en poudre ; ils ont le même goût, & impriment sur la fin quelque fraîcheur à la langue, mis sur un charbon allumé ils s'y fondent & bouillonnent, ils exhalent l'odeur du tartre brûlé, & se réduisent à la fin en ce charbon noir & spongieux que donne le tartre.

Si après cet examen, on doute encore de l'exacte conformité que notre *sel* a avec celui de Seignette, on peut s'en convaincre par une expérience qui en fait une prompte décomposition : qu'on dissolve de l'un & de l'autre *sel*, chacun pris séparément, égale quantité dans l'eau chaude, & qu'on verse sur chacun peu à peu de l'huile de vitriol blanche jusqu'à ce qu'elle n'agisse plus : à mesure que ces dissolutions se tiédissent, il se forme une concrétion saline, laquelle examinée est une véritable crême de tartre en crystaux, régénérée ou séparée de l'alcali, tandis que l'huile de vitriol s'y est unie, & forme ensuite par la crystallisation avec lui un *sel* de Glauber, de la même façon, que si on avoit versé cette huile immédiatement sur la lessive de la soude.

Le *sel* Polychreste, de Seignette, est donc enfin une crême de tartre rendue soluble par l'alcali de la soude. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, An.* 1731.

SAL CORALLII, *sel de corail.* Voy. *Corallium.*
SAL CORNU CERVI, *sel de corne de cerf.*
SAL EX DUOBUS ou ARCANUM DUPLICATUM. Voy. *Arcanum duplicatum.*
SAL EBSHAMENSE. Voy. *Sal Catharticum Amarum.*
SAL ENIXUM PARACELSI. Voy. *Enixa.*
SAL ESSENTIALE, *sel essentiel.* Voyez *Acetosa.*
SAL FIXUM, *sel fixe.* Voy. *Alcali.*
SAL FLUOR, *sel* acide sous une forme liquide, avant que d'être uni & fixé avec une substance terreuse. LEMERY, *Pharm. Uni.*
SAL FOSSILE, *sel gemme.*
SAL GEMMÆ. Voy. *Sal Alimentaris.*
SAL INDICUM, *sucre.* Voyez *Saccharum.*
SAL JOVIS, *sel d'étain.* V. *Jupiter.*
SAL LIXIVIOSUM, *sel lixiviel.* V. *Alcali.*
SAL MARINUM, *sel marin.* V. *Sal Alimentaris.*
SAL MARTIS, *sel de fer.* V. *Mars.*
SAL MEDIUM, *sel neutre.*
SAL MERCURIALE, *sel mercuriel*, ou *sel ammoniac*, selon Hartman, ou *mercure sublimé*, selon quelques autres.
SAL MIRABILE GLAUBERI, *sel de Glauber.* V. *Sal Alimentaris.*
SAL NEUTRUM, *sel neutre.* V. *Neuter.*
SAL NITRI, *nitre.* V. *Nitrum.*
SAL POLYCHRESTON. V. *Nitrum.*
SAL PRUNELLÆ. V. *Nitrum.*
SAL SUCCINI. V. *Ambra.*
SAL SULPHURIS, *sel de soufre.*

Prenez *de sel Polychreste, quatre onces.*

Mettez-les en poudre dans un mortier avec un pilon de verre ; mettez ensuite cette poudre dans un vaisseau de verre, plat, & à large ouverture.

Ajoutez *d'esprit de soufre, deux onces.*

Remuez bien le tout, faites évaporer au bain de sable ; il vous restera un *sel* acide agréable, que vous enfermerez dans un vaisseau pour l'usage.

Ce n'est pas-là à proprement parler le *sel* du soufre ; mais le nitre fixé par le soufre, & imprégné ensuite de son esprit. Il est diurétique & cathartique, ainsi que la plûpart des autres *sels*, lorsqu'on les prend à grande dose. On en ordonne depuis dix grains jusqu'à une dragme, en qualité de diurétique, & jusqu'à quatre dragmes, en qualité de cathartique. On le fait dissoudre dans du bouillon, ou dans quelqu'autre véhicule chaud, qui convienne.

SAL TARTARI, *sel de tartre.*
SAL THERIACALE, *sel thériacal.*

Les Anciens faisoient usage d'une composition, qu'ils appelloient *sel* de vipere, ou *sel* thériacal.

Voici la maniere dont elle se préparoit, selon Dioscoride.

On faisoit calciner une vipere dans un pot de terre, neuf ; avec quelques figues, du *sel* commun & du miel ; on ajoutoit aux cendres un peu de spicnard ou de *malabathrum.* Pline ne joint à la vipere que du suc de fenouil & un grain d'encens : mais la composition du *sel* thériacal, est beaucoup plus chargée, dans Galien, dans Paul Eginete, & dans Aëtius. LE CLERC.

SAL VITRI, *sel de verre.* V. *Axungia vitri.*
SAL VOLATILE, *sel volatil.* V. *Ammoniacum* & *Alcali.*
SAL VOLATILE-OLEOSUM. V. *Ammoniacum.*
SAL URINOSUM, *sel urineux*, ou *sel volatil*, qui se produit dans la distilation des substances animales & végétales, qui a l'odeur de l'urine.

Outre les *sels* dont nous venons de faire mention, il y en a quelques autres, qu'on pourroit être curieux de connoître, & dont il est parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, comme le *sel* de Dauphiné, le *sel* d'Espagne & le *sel* sédatif.

Sel du Dauphiné.

M. de Ressons, Membre de l'Académie Royale des Sciences, y présenta, il y a quelque-tems, un *sel* à examiner, pour savoir à quel genre il pourroit être rapporté, ou quel usage on en pourroit faire ; & nous dit, que c'est auprès de Grenoble, que l'on le tire de la terre.

Cette Ville a des environs, où il y a différentes mines métalliques, & d'autres matieres minérales, pour la recherche desquelles on a coupé la terre en différens tems, & l'on a fait des creux, dont quelques-uns restent encore ouverts, & sont d'un facile accès. Quelques Ouvriers ou Mineurs s'aviserent de travailler de nouveau dans un de ces creux ; & loin de trouver ce qu'ils y cherchoient, ils découvrirent une terre chargée de quelques petits brillans, que quelques-uns d'entre eux reconnurent pour être salins. Ils se persuaderent d'abord d'avoir trouvé une terre fertile en salpetre, & ils se crurent confirmés dans leur idée d'avoir rencontré un magasin plein de ce *sel*, quand, après avoir fait une forte lessive de leur terre, ils apperçurent dans l'évaporation de cette lessive des crystaux,

qui avoient quelque ressemblance, quoique très-imparfaite, avec ceux du salpêtre.

Mais quand les crystaux du *sel* du Dauphiné auroient ressemblé d'avantage à ceux du salpêtre, il ne pouvoit pas encore pour cela passer ni être reçu pour ce *sel*, vu que les autres qualités, qui sont propres & comme spécifiques au salpêtre, lui manquent. La seule configuration d'un *sel* n'assure pas son essence ou son caractere.

Afin de faire connoître le *sel* du Dauphiné pour ce qu'il est en effet, je comparerai d'abord ses propriétés, qui ne sont en quelque façon qu'extérieures, ensuite j'examinerai ce qui regarde son intérieur, je veux dire, les principes dont il est composé.

Ce *sel*, tel qu'on nous l'envoye du Dauphiné, est ordinairement en gros morceaux, dont la partie inférieure, qui est épaisse d'environ un pouce, est une masse indistincte, blanche, opaque, & assez ferme; & le dessus, ou la partie supérieure, épaisse d'environ deux à trois pouces, représente un tas de petits crystaux transparens & brillans, dont quelques-uns sont en lamelles plattes; d'autres, & c'est la plus grande partie, sont formés en petits quarrés allongés, mais tellement serrés les uns contre & sur les autres, que la configuration, qu'ils affectoient, n'a pu s'achever; & parmi ceux-ci il est rare d'en trouver qui soient en petites colonnes parfaitement de quatre côtés surmontées de facettes.

Cette irrégularité & confusion sont l'effet d'une évaporation & crystallisation trop précipitées, que les Ouvriers mieux instruits éviteroient facilement; car ayant dissous de nouveau une quantité de ce *sel*, tant du dessus, que du dessous des monceaux, & l'ayant laissé crystalliser lentement, j'ai vu les derniers crystaux aussi-bien que les premiers en colonnes exactement quarrées, dont les extrémités sont taillées à facettes lesquelles répondent en nombre aux côtés de leurs colonnes, quoique les derniers de ces crystaux soient plus grêles, & d'un bien moindre volume que les premiers; ce qui est ordinaire aux *sels* moyens.

Dans quelque état que l'on prenne notre *sel*, il se dissout facilement dans environ un poids égal d'eau commune, il est friable, il ternit par la chaleur, & même avec le tems à l'air, & se couvre comme d'une folle farine; sur un charbon ardent il fond aisément, sans fuser comme le salpêtre & sans s'enflammer, il se boursouffle seulement par l'eau qu'il contient & que la chaleur en dissipe, & alors il se change en chaux saline; enfin, ce *sel* étant gouté, imprime d'abord à la langue une amertume sensible, qui est bien-tôt après suivie de fraîcheur.

A ces marques & propriétés, quoique seulement extérieures, on a coutume de reconnoître le *sel*, qu'on appelle *admirable* suivant Glauber son Auteur. Le *sel* du Dauphiné ayant ces mêmes qualités est donc déja par-là son semblable.

Mais comme dans les recherches que nous faisons par la Chymie, on ne peut pas se contenter d'un petit nombre de circonstances, qui n'achevent pas le caractere d'un mixte: il faut entrer dans l'examen des principes, dont ce mixte est combiné. C'est ce que je vais faire pour le *sel* du Dauphiné, qui fait mon sujet.

A l'égard de celui que nous faisons par art, selon la méthode de Glauber, nous savons avec certitude, qu'il est composé de deux principes, dont l'un est salin & l'autre terreux; le premier est l'acide vitriolique fixe, & le deuxieme, la terre du *sel* marin, dans laquelle cet acide s'engaine & se corporifie: il faut que notre *sel* ait les deux mêmes principes pour être entierement semblable à celui de Glauber.

Il pourroit à la vérité suffire de bien prouver le principe salin de notre *sel*, & supposer le deuxieme par une juste conséquence; puisque nous sommes présentement bien convaincus, que l'acide vitriolique ne peut avec aucune autre substance connue, si ce n'est celle qui fait la base du *sel* commun, former un *sel* de la configuration & des propriétés que doit avoir celui de Glauber: néanmoins je ne perdrai point ce deuxieme principe entierement de vue.

Il est superflu pour ma recherche de rapporter, que le *sel* du Dauphiné se convertit aisément en foie de soufre avec des matieres inflammables par rapport à son principe salin, & qui dans ce changement ne peut être que l'acide vitriolique. Je ne toucherai pas non plus les précipitations qu'il fait de l'argent dissous dans l'eau forte, & du sucre de Saturne ou plomb dissous par le vinaigre, par rapport au même principe; je m'arrêterai seulement à ce qu'il opere avec le vif-argent; & à cette petite opération j'en ferai succéder une autre, qui regarde son principe terreux: ces deux opérations sont également faciles à imiter par les moins connoisseurs.

Je dissous une once de vif-argent dans un poids égal ou un peu plus de bon esprit de nitre, & je verse cette solution dans deux onces de *sel* du Dauphiné dissous dans l'eau commune: sur le champ l'acide vitriolique, contenu dans le *sel* du Dauphiné, abandonne sa base terreuse à l'esprit de nitre, & dérobe, comme par le droit du plus fort, à celui-ci le vif-argent, & après s'être lié étroitement avec lui, ils tombent tous les deux au fond du vaisseau en une poudre jaune semblable au turbith minéral, que nous faisons dans nos opérations ordinaires par le vif-argent & l'huile de vitriol.

Après avoir retiré cette poudre jaune, qui est réellement un turbith minéral, comme la suite le fera voir, & après l'avoir lavée & séchée, j'en mêle une once avec deux onces de *sel* marin pareillement bien sec, & je pousse ce mélange au feu de sable dans un vaisseau, dont la partie supérieure est bien convexe; alors il s'ouvre une nouvelle scene: l'acide du *sel* marin jouit ici de la supériorité, il enleve à son tour à l'acide vitriolique, concentré dans le turbith, le vif-argent; & s'élevant ensemble au haut du vaisseau, ils forment eux deux un sublimé mercuriel, pendant que l'acide vitriolique, retrouvant une terre semblable à celle qu'il avoit abandonnée à l'esprit de nitre, laquelle est ici ce que l'acide du *sel* marin a laissé en arriere, s'y rejoint & reste uni avec elle au fond du vaisseau comme une poudre saline; laquelle dissoute dans l'eau régénere ou reproduit un *sel* parfaitement semblable à celui que j'avois d'abord employé à précipiter le mercure, ayant la même configuration de crystaux, les mêmes autres propriétés & les mêmes principes; en un mot le caractere du *sel* de Glauber.

Ceux qui ne sont pas initiés dans les principes de Chymie; ni accoutumés à entendre parler des rapports, qui regnent entre les substances naturelles, & que les expériences nous font encore connoître tous les jours, peuvent être surpris des différens changemens qui arrivent dans les deux opérations que je viens d'exposer.

Voici ce que je puis en dire succinctement.

Dans la premiere, qui est le mélange du *sel* du Dauphiné avec la solution du mercure, l'acide vitriolique, contenu dans ce *sel*, jouit en plein de sa force, qui est: « que presque dans toutes les occasions, il est supérieur aux autres acides, il leur enleve, selon l'occurrence, les *sels* & les terres; & il leur emporte même les substances métalliques, & cela va jusqu'à l'esprit de nitre, comme il le fait ici à l'égard du mercure, que l'esprit de nitre avoit dissous; il force cet acide à lui céder & il tombe ensuite avec lui en turbith minéral. » Mais une petite circonstance change la these dans la deuxieme opération, qui est le mélange de ce turbith avec le *sel* marin: la Chymie a des exceptions sous ses regles générales comme d'autres arts. Cette exception est par rapport à notre sujet: que toutes les fois que certaines substances métalliques se trouvent dissoutes par un acide quel qu'il soit, & que le *sel* marin ou son principe salin est de la partie, ou qu'il y survient, il leur enlevera à tous les substances métalli-

ques, ayant plus de relations ou de rapport avec elles que les autres ; peut-être ce rapport roule-t-il ſur ce que ces ſubſtances métalliques ſont mercurielles. C'eſt toutefois ce que ce *ſel* fait ici par ſon principe ſalin à l'égard du mercure même, il l'enleve à l'acide vitriolique qui le tenoit enchaîné dans le turbith, & l'éleve avec lui en ſublimé, laiſſant en arriere ſa terre, que l'acide vitriolique ſaiſit à ſon tour.

Par ces deux opérations les principes conſtitutifs de notre *ſel* deviennent évidens; il précipite d'abord le mercure en turbith minéral, & le mercure ne peut devenir turbith que par l'acide vitriolique : notre *ſel* a donc cet acide pour ſon principe ſalin.

Ce *ſel* auſſi ne peut avoir pour deuxieme principe que la terre du *ſel* marin, parce que, comme je l'ai déja dit, l'acide vitriolique ne peut qu'avec cette ſubſtance là former un *ſel* qui ait les propriétés & la configuration des cryſtaux, comme le *ſel* du Dauphiné les a lui-même, & communes avec celui de Glauber : c'eſt ce que confirme la deuxieme opération où l'acide vitriolique de notre *ſel*, qui étoit tranſporté ſur le mercure, retrouvant dans le *ſel* marin une terre ſemblable à celle qu'il avoit abandonnée à l'eſprit de nitre, forme de nouveau avec elle un *ſel* cryſtalliſé comme le premier que j'avois employé, & doüé des mêmes propriétés.

Ainſi le *ſel* du Dauphiné a les mêmes principes que celui de Glauber ; ainſi il eſt encore par-là lui-même un vrai *ſel* de Glauber, que j'appelle à juſte titre naturel, parce que l'art ne contribue en rien à ſa compoſition, la nature l'ayant elle-même travaillé dans la terre, dont on ne fait que le ſéparer par le moyen de l'eau.

On diroit que ce ſiecle nous ſera favorable pour la découverte du *ſel* de Glauber naturel.

Au reſte, il y a lieu de croire, que quand la Medecine aura pris connoiſſance de notre *ſel* du Dauphiné, elle lui accordera la place qu'il mérite dans la matiere médicinale, non-ſeulement parce que nous l'avons dans le Royaume, mais principalement parce qu'il produit les mêmes effets ſur le corps humain qu'un bon *ſel* de Glauber, & que d'ailleurs il a le caractere de perfection en ce genre de *ſels*, qui eſt, qu'il ne s'humecte point à l'air, qu'il n'altere point la teinture du tourneſol & des fleurs de violettes ; & que lui-même n'eſt point altéré par l'huile de vitriol, comme ceux de ſes ſemblables, qui ont encore retenu du *ſel* marin. Ces trois articles ſont autant de preuves de la juſte proportion qu'il y a entre ſes principes. *Mém. de l'Académie Roy. des Sc. An.* 1727.

SALAMANDRA, Offic. Schrod. 5. 345. Aldrov. de Quad. Ovip. 639. Schw. Rept. 163. Geſn. de Quad. Ovip. 80. *Salamandra terreſtris*, Raii Synop. 3. 273. Jonſ. de Quad. 137. *Salamandra terreſtris maculis luteis diſtincta*, Charlt. Exer. 28. *La Salamandre.*

La *ſalamandre* eſt une eſpece de léſard de couleur noire, marqueté de taches jaunes. Il a la tête & le ventre plus gros que les léſards verds communs : mais il a la queue plus courte. Il a le muſeau court & les yeux gros. Chacun de ſes piés eſt armé de quatre fortes griffes : mais il marche plus lentement que le léſard commun. Il a ſur le dos une figure à peu près ſemblable à une croix, & denx raies, qui regnent depuis le cou juſqu'à la queue. Il y a deux ſortes de *ſalamandre* ; la terreſtre & l'aquatique. La premiere ſe trouve dans les lieux froids & humides ; l'autre ſe plaît dans les fontaines & dans les eaux courantes.

On trouve des *ſalamandres* en Italie, en Allemagne & en Normandie. On croyoit anciennement qu'elles pouvoient vivre dans le feu ; & cela parce qu'on a remarqué qu'elles y reſtent plus long-tems que d'autres animaux ſans s'y conſumer, par la raiſon qu'elles ſont pleines d'une humeur laiteuſe & gluante, qui amortit pendant quelque tems l'ardeur des charbons allumés : mais le feu ne laiſſe pas de les pénétrer à la fin & de les brûler. La morſure de ce reptile eſt eſtimée auſſi dangereuſe que celle d'un ſerpent ; il inſinue par ſa morſure un ſuc laiteux, virulent & fort acrimonieux. Il contient une bonne quantité de ſel cauſtique volatil, d'huile & de phlegme.

La *ſalamandre* appliquée extérieurement eſt corroſive, brûlante & dépilatoire. Il eſt difficile de la toucher ſans ſe bleſſer les doigts. Lemery, *des Drogues.*

Les cendres de la *ſalamandre* ſont excellentes dans la cure des ulceres ſcrophuleux ; pour cet effet on en ſaupoudre les parties affectées. Schroder.

Salamandra aquatica.

Voici ſes caracteres.

Lacertus aquatilis, Offic. Schrod. 5. 343. *Lacertus aquaticus niger*, Mer. Pin. 169. *Salamandra aquatica*, Raii Synop. A. 213. Charlt. Exer. 28. Rondel. de Aquat. 2. 230. *Salamandra aquatica aliis lacertus aquaticus*, Jonſ. de Quad. 137. *Scincus aquaticus quibuſdam.*

On la trouve dans les étangs & dans les eaux croupiſſantes. On en recommande la poudre pour faciliter l'évulſion des dents.

SALAPPA, *Jalap.*

SALCÆ OLEUM, *Huile de Salca.*

La meilleure *huile de Salca* ſe préparoit à Alexandrie de la maniere ſuivante, à ce que dit Aëtius.

Prenez *d'aſpalath, une demi-livre ;*
de xylo-balſamum, neuf onces ;
de ſouchet, quatre onces ;
d'enula campana, } *de chaque, demi-livre ;*
des deux eſpeces d'iris, }
de jonc aromatique, dix-huit onces ;
de fleurs de jonc odoriférant, deux onces & demie ;
de ſtyrax gras, deux onces ;
de noix d'Inde, deux ;
de malabathrum, huit onces ;
de ſpicnard, une once ;
de cloux de girofle, } *de chaque, une once & demie ;*
de zédoaire, }
d'amomum, trois onces ;
de caſſia, deux onces ;
de coſtus, } *de chaque, une once ;*
de myrrhe, }
d'hypnum, eſpece de mouſſe, } *de chaque, trois onces ;*
de xylocaſia, }
d'huile, dix ſextiers.

Faites bouillir dans l'*huile* le xylobalſamum, l'iris, le ſouchet, l'enula campana & le xylocaſia, dépouillé de ſon écorce, pilé groſſierement & macéré deux ou trois jours dans de l'eau.

Remuez le tout continuellement, y diſtilant de l'eau peu à peu, juſqu'à ce que le tout commence à l'humecter.

Après trois heures ou plus d'ébullition, retirez le tout & le laiſſez repoſer pendant une nuit dans un vaiſſeau couvert.

Le lendemain ôtez les ingrédiens, ſéparez l'eau de l'*huile*, & faites-les bouillir derechef dans de l'eau pure mêlée d'un peu de vin.

Lorſqu'ils commenceront à bouillir, ajoutez le jonc aromatique, & les fleurs de jonc odoriférant, le tout pilé auparavant dans du vin vieux & odoriférant.

Le troisieme jour retirez ces ingrédiens comme ci-dessus, ajoutez de l'eau, faites-les bouillir pour la troisieme fois, & mettez lorsque l'eau commencera à entrer en ébullition, le reste des ingrédiens.

On prépare une espece subalterne d'*huile de Salca* en ajoutant six septiers d'huile à ce qui reste après la troisieme opération; lorsque cette huile a bouilli pendant un tems suffisant, on y met trois onces de la meilleure myrrhe stacte blanche.

de stroma ou d'eau d'opobalsamum, } *de chaque demi-livre;*
de mastic;
de bon styrax, une once.

Les femmes se frottent la tête & s'oignent les cheveux d'*huile de Salca.*

La maniere de la préparer que je viens d'indiquer est la meilleure de toutes. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* I.

Autre préparation d'huile de Salca.

Prenez *d'huile de verjus, vingt septiers;*
d'iris d'Illyrie, une livre;
d'amome, une once & demie;
d'aspalath, & } *de chaque, une livre;*
d'hypnum,
de jonc aromatique, deux livres;
de cloux de girofle, } *de chaque, une livre;*
de malabathrum,
de carpobalsamum,
de xylocasia, cinq onces;
de cassia, quatre onces;
de costus, } *de chaque, une once;*
de styrax gras, &
de safran,
de myrrhe, & } *de chaque, trois onces;*
de zédoaire,
de spicnard, quatre onces.

Faites bouillir le tout dans de l'eau & procédez comme dans la préparation précédente. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 114.

SALEFUR, *Safran des jardins.* RULAND.

SALEP. Voyez *Orchis.*

SALICARIA, *Souci d'eau.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est tubuleux, cannelé & divisé en plusieurs endroits. Ses fleurs sont en rose, hexapétales & croissent au-dedans du calyce tubuleux, s'élevant au-dessus des divisions supérieures; elles forment des guirlandes & sont garnies d'un grand nombre d'étamines; il n'y en a pas moins de dix-huit. Son ovaire est garni d'un long tube dont l'apex est fait en bassin. Il dégénere en mûrissant en une enveloppe ovale, à deux capsules, renfermée dans le calyce & pleine de petites semences.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Salicaria vulgaris purpurea, foliis oblongis,* Tourn. Inst. 253. Boerh. Ind. A. 221. Raii Synop. 3. 367. *Lysimachia purpurea spicata,* Ger. 386. Emac. 376. Park. Theat. 546. Raii Hist. 2. 1036. *Lysimachia spicata purpurea forte Plinii,* C. B. P. 246. *Lysimachia purpurea quibusdam spicata,* J. B. 2. 902. *Blattaria rubra spicata major, glabra, communis folio acuto,* Hist. Oxon. 2. 490. *Lysimachie en épics.*

Elle croît dans les lieux marécageux & sur les bords des rivieres, & fleurit en Juillet. Son herbe dont on fait usage en Medecine est un ophthalmique. *Mont.* Son eau distilée est un remede présent contre les plaies, les piqnures & les meurtrissures aux yeux, l'obscurcissement & l'affoiblissement de la vue, & toutes les autres infirmités particulieres à cet organe. PARKINSON.

C'est un spécifique contre les inflammations. RAY, *H. Plant.*

La décoction de son herbe est un excellent remede pour la diarrhée épidémique d'Irlande. THREK. *Synop. Hib.*

2. *Salicaria purpurea foliis subrotundis,* T. 253. *Lysimachia spicata, lanuginosa, folio subrotundo, flore purpureo,* H. R. Par. *Blattaria rubra, spicata, major, lanuginosa, folio subrotundo,* M. H. 2. 490.
3. *Salicaria hyssopifolio latiore,* T. 253. *Lysimachia spicata, purpurea affinis hyssopifolia,* H. L. 397. *Hyssopifolia major, latioribus foliis,* C. B. P. 218. *Hyssopifolia aquatica,* J. B. 2. 792.
4. *Salicaria hyssopifolia, angustiore folio,* T. 253. *Hyssopifolia minor, angustioribus foliis,* C. B. P. 218. M. H. 3. 613. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I.*

On ne connoît aucune propriété médicinale à cette plante, quoique ce soit la *lysimachia* de Dioscoride. Mais comme sa fleur est fort belle, on en orne les jardins. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave,* p. 299.

SALICORNIA.

Voici ses caracteres.

Elle n'a qu'une feuille, unie, pleine de suc; elle ressemble à un poireau; elle est composée d'écailles articulées, comme le bouis. Sa fleur est apétale, nue, & croît dans les endroits où les écailles s'unissent. Son fruit est une vessie qui contient une semence.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Salicornia, Dod. p. 82. *Salicornia geniculata annua,* T. Cor. 51. *Kali, geniculatum, majus,* C. B. P. 289. M. H. 2. 611. *Kali, geniculatum, sive salicornia,* J. B. 3. 704. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

La décoction de ses feuilles est très-apéritive; elle provoque les urines & les regles, hâte l'accouchement, chasse le fœtus & l'arriere-faix, & purge les humeurs aqueuses; c'est pourquoi l'on s'en sert dans l'hydropisie. Ses cendres sont employées dans les Manufactures de Savon & dans les Verreries. Infusées dans de l'eau elles guérissent la galle & les autres maladies cutanées; pour cet effet il faut laver les parties affectées avec l'infusion. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SALIVA, la *Salive.*

On appelle en général *salive* l'humeur dont toute la cavité de la bouche & la langue sont continuellement arrosées dans leur état naturel. Cette humeur est principalement fournie par des glandes nommées pour cette raison glandes salivaires, & dont on compte communément trois paires, savoir, deux parotides, deux maxillaires & deux sublinguales. Elles en sont effectivement les plus grosses, & à proportion des autres les plus fournissantes; mais il y en a un grand nombre d'autres moins considérables en volume, qui sont comme auxiliaires ou subsidiaires de celles-là.

Ainsi on peut donner le nom général de glandes salivaires à toutes ces sources, dont voici le dénombrement.

Les parotides.
Les maxillaires.
Les sublinguales.
Les molaires.

Les buccales.
Les labiales.
Les linguales.
Les amygdales.
Les palatines.
Les uvulaires.
Les aryténoïdiennes.
La thyroïdienne.

Les parotides, sont deux grosses glandes blanchâtres, inégalement oblongues & inégalement bosselées, situées chacune entre l'oreille externe & la branche postérieure ou ascendante de la mâchoire inférieure, & un peu avancées sur la portion voisine du masseter. La portion supérieure de la glande est devant le conduit cartilagineux de l'oreille, & touche l'apophyse zygomatique de l'os des tempes. La glande s'étend en-devant & en arriere sous le lobe de l'oreille jusqu'à l'apophyse mastoïde.

Antérieurement à la portion supérieure de la parotide naît par la réunion de plusieurs petits tuyaux, comme d'autant de racines, un canal membraneux & blanc, qui va obliquement de derriere en-devant sur la face externe du masseter, & ensuite perce de dehors le buccinateur, vis-à-vis l'interstice de la deuxieme & de la troisieme dent molaire, par un trou ou orifice en forme de bec d'aiguiere.

On appelle ce canal le conduit salivaire de Stenon ou conduit salivaire supérieur. Il a environ une ligne ou plus de diametre; & dans quelques sujets il est en partie couvert & environné de grains glanduleux plus ou moins entassés, qui sont unis avec lui. L'artere & la veine qu'on appelle angulaires, montent par-dessus le conduit. La glande même est traversée par la portion dure du nerf auditif, & reçoit encore des filets de nerfs de la seconde paire vertébrale.

Les maxillaires. Ces deux glandes sont moins grosses & plus arrondies que les parotides : elles sont situées chacune à côté de la face interne de l'angle de la mâchoire inférieure, près du muscle ptérygoïdien inférieur : elles produisent chacune de leur face interne, ou côté qui regarde la portion latérale du muscle hyo-glosse, un conduit de la même maniere que les parotides, mais plus menu & plus long, qu'on appelle conduit salivaire de Warthon, ou conduit salivaire inférieur.

Chacun de ces conduits s'avance à côté du muscle génio-hyoïdien, tout le long de la face interne, & vers le bord supérieur de la glande sublinguale, jusques vers le bord du frein ou filet de la langue, où il se termine par un petit orifice en forme de mamelon ou petit bourrelet. Les deux conduits s'ouvrent pour l'ordinaire par deux orifices séparés, & quelquefois par un seul orifice commun.

Les sublinguales. Elles sont aussi au nombre de deux, & de la même espece, mais plus petites, peu oblongues & applaties, comme des amandes pelées. Elles sont situées sous la portion antérieure de la langue, de chaque côté, attenant la mâchoire inférieure, & posées sur les portions latérales du muscle mylo-hyoïdien, qui leur sert de sangle. Leurs extrémités sont tournées l'une en-devant, & l'autre en-arriere. Leurs bords sont obliquement en-dedans & en-dehors.

Ces glandes sont couvertes en-dessus par une membrane très-mince, qui est la continuation de celle qui revêt la face inférieure de la langue. Elles produisent latéralement plusieurs petits conduits très-courts, qui s'ouvrent du côté des gencives par autant d'orifices rangés sur une même ligne, à peu de distance du frein ou filet de la langue, & un peu plus en-arriere. On ne trouve pas dans l'homme si distinctement que dans plusieurs animaux, des conduits particuliers de ces glandes pareils à ceux des glandes maxillaires. Les muscles genio-glosses sont dans l'intervalle des deux glandes sublinguales, de même qu'entre les deux conduits maxillaires.

Les molaires. Ce sont deux glandes à peu près de la même espece que les précédentes, situées chacune de son côté entre le muscle masseter & le muscle buccinateur. On les prendroit facilement dans quelques sujets pour deux pelotons particuliers de graisse: elles produisent de petits tuyaux qui percent le buccinateur, & s'ouvrent dans la cavité de la bouche, environ vis-à-vis les dernieres dents molaires. C'est ce qui a donné lieu à M. Heister, qui les a mises au jour, de les nommer glandes molaires.

Les buccales, labiales, linguales. Toute la face interne des joues du côté de la bouche, est parsemée de beaucoup de grains glanduleux, appellés glandes buccales, lesquelles s'ouvrent par de petits trous ou orifices à travers la membrane interne de la bouche. La membrane qui revêt la face interne des levres, & qui n'est qu'une continuation de celle des joues, est aussi percée de quantité de petits trous qui répondent à autant de grains glanduleux nommés glandes labiales. Les glandes linguales sont celles du trou lingual ou trou *cœcum* de la base de la langue, dont il a déja été parlé dans l'article de la langue.

Les palatines, aryténoïdiennes, uvulaires. J'ai fait ci-dessus l'exposition des glandes palatines, c'est-à-dire, celles de la voûte & la cloison du palais. J'ai aussi parlé des glandes aryténoïdiennes à l'article *Larynx*. Les glandes jugulaires ne sont que la continuation de la membrane du palais, en forme d'une petite grappe. On peut aussi mettre au nombre des glandes salivaires; celles de la voûte du pharynx, dont j'ai aussi fait mention par rapport à cette partie, comme aussi les grains glanduleux de la membrane pituitaire du nez & des sinus qui y répondent.

Les amygdales. Ce sont deux corps glanduleux, rougeâtres, qui occupent chacun l'interstice des demi-arcades latérales de la cloison du palais, l'un à droite, & l'autre à gauche de la base de la langue. Elles ressemblent en quelque façon par leur surface inégale & comme trouée, à la convexité d'une coque d'amande, l'ayant tout à-fait percée de petits trous qui admettent facilement la tête d'une grosse épingle.

Ces trous qui représentent une espece de crible ou réseau, répondent dans chaque amygdale à une sinuosité ou cavité irréguliere, remplie le plus souvent d'une humeur plus ou moins visqueuse que le fond de la cavité ou sinuosité fournit, & qui à mesure qu'elle s'amasse, va se dégorger par les trous dans le gosier. Pour bien voir la vraie conformation des amygdales, il faut les examiner dans de l'eau claire, selon la méthode déja proposée plusieurs fois. Mais il faut auparavant les bien laver dans de l'eau tiede, sans les manier rudement.

La glande thyroïdienne. C'est une grosse masse glanduleuse, blanchâtre, qui couvre antérieurement la convexité du larynx. Elle paroît d'abord comme formée de glandes ou portions oblongues, unies ensemble par leurs extrémités inférieures au-dessous du cartilage cricoïde; de sorte qu'elles représentent assez grossierement une figure sémi-lunaire, ou une espece de croissant, dont les cornes sont en-haut & le milieu en-bas. Elle est médiocrement épaisse, & elle est latéralement courbée comme le cartilage thyroïde, dont elle a reçu le nom. Les deux portions latérales sont appliquées sur les muscles thyro-hyoïdiens ou hyo-thyroïdiens, & la partie moyenne ou inférieure embrasse les muscles crico-hyoïdiens. Les muscles thyro-pharyngiens inférieurs jettent des fibres charnues sur cette glande. Ces mêmes muscles communiquent de part & d'autre par quelques fibres charnues, avec les muscles sterno-thyroïdiens, & avec les hyo-thyroïdiens.

Elle paroît de la même espece que les premieres glandes salivaires : mais elle est plus ferme. On a cru en avoir

trouvé le conduit de décharge : mais c'étoit un vaisseau sanguin qui en avoit imposé. Il s'y rencontre quelquefois une traînée comme une espece de corde glanduleuse, qui va devant le cartilage thyroïde, & disparoît devant la base de l'os hyoïde.

Cette corde glanduleuse part du milieu de la base commune des portions latérales, & va se perdre entre les muscles sterno-hyoïdiens, derriere la base de l'os hyoïde, comme entre la base de cet os & la base de l'épiglotte. J'ai fait aussi remarquer dans mes cours particuliers de petites ouvertures à côté du ligament antérieur de l'épiglotte, par lequel elle est attachée à la base de la langue. Une de ces ouvertures a paru comme un petit mamelon percé : je n'ai pu suivre la corde glanduleuse jusques là. Winslow, *Anatomie*.

La *salive* est une humeur claire, transparente, qui ne s'épaissit point au feu, qui n'a presque ni gout, ni odeur, qui devient fort écumeuse quand elle est battue ou fouettée, séparée par des glandes d'un sang pur artériel : elle est abondante, fluide, acre quand on a faim; fort acre, pénétrante, déterfive, résolutive, quand on a long-tems jeûné : elle produit, augmente la fermentation dans les farines, dans les sucs des végétaux & dans les sirops. Après une très-longue abstinence, elle purge le gosier, l'œsophage, l'estomac, & les intestins. Les hommes & les animaux l'avalent dans l'état sain, pendant le sommeil de même qu'en veillant; quand on en crache une trop grande quantité, l'*anorexie*, la *dyspepsie* & l'*atrophie* s'ensuivent. Elle est composée d'eau, d'une assez grande quantité d'esprit, d'un peu d'huile & de sel, qui, mêlés ensemble, forment une matiere savoneuse.

Les alimens étant donc atténués par ce mouvement de la mastication, la *salive* qui s'exprime par cette même action, & se mêle exactement avec eux, 1°. Contribue à les assimiler à la nature du corps, dont ils doivent être la nourriture; 2°. Marie les huiles avec les matieres aqueuses; 3°. Produit la dissolution des matieres salines; 4°. La fermentation; 5°. Un changement de gout & d'odeur; 6°. Un mouvement intestin; 7°. Une réfection momentanée; 8°. Quoique insipide, c'est par elle que s'appliquent à l'organe du gout les corps qui en ont.

Puisque la *salive* ne se sépare d'un sang artériel très-pur, qu'après y avoir été élabourée par un artifice merveilleux, elle se décharge dans la bouche & se mêle aux alimens; on a tort de la rejetter : mais étant avalée, & après qu'elle s'est acquittée de ses fonctions, elle passe encore dans la masse du sang, s'y perfectionne toujours davantage, & devient meilleure. Les maladies, les remedes, ou les crises, n'indiquent ici rien autre chose.

La trop grande excrétion de *salive* trouble la premiere digestion, & conséquemment celles qui suivent, produit la soif, la sécheresse, l'atrabile, la consomption, l'atrophie. Mais si elle n'est point filtrée dans la bouche, ou du moins si elle l'est en bien plus petite quantité que de coutume, la manducation des alimens, le gout, la déglutition, la digestion sont empêchés, & la soif est en même-tems augmentée. Boerhaave, *Instit.*

SALIVALES DUCTUS, *Conduits salivaires*.

On trouve dans les *Essais de Medecine*, *vol. II.* l'Observation suivante de M. Monro, sur les *conduits salivaires*.

M. Ker de Frogton, jeune homme d'un tempérament délicat, menacé de phthisie par un ulcere au poumon, fut attaqué après une course à cheval pendant une nuit froide, d'une tumeur fort dure située vers le milieu de la joue gauche. Le Chirurgien qui fut appellé, eut d'abord recours aux résolutifs : mais voyant que la tumeur tournoit à la suppuration, il l'ouvrit, avec la lancette par le dedans de la bouche; ensuite il fit une ouverture extérieurement, & appliqua des caustiques pour consommer les duretés qui restoient encore de la tumeur. Lorsqu'il n'y eut plus de dureté, le Chirurgien travailla à faire revenir les chairs, & à conduire la plaie à cicatrice : mais il n'en put jamais venir à bout, par rapport à une décharge constante d'une lymphe fluide & séreuse. Il dilata de nouveau l'ouverture, & y appliqua pendant long-tems des astringens & des dessiccatifs sous différentes formes, le tout sans aucun succès.

Dans le mois de Septembre de l'année 1727. je me trouvai par occasion aux environs de Kelso, où demeuroit M. Ker, & je fus appellé pour consulter sur cette maladie avec les Docteurs Abernethy & Scot, Medecins du lieu, & avec M. Jamieson, Chirurgien. L'ulcere qu'il avoit à la joue étoit assez large pour recevoir l'extrémité de mon pouce; & au fond de cet ulcere nous pouvions voir distinctement quelque portion du *conduit salivaire* supérieur, qui étoit à nu & ouvert vers sa partie externe. Cette ouverture étoit assez grande pour pouvoir y introduire l'extrémité d'une sonde moyenne.

Lorsque le malade remuoit la mâchoire selon nos souhaits, la salive couloit abondamment par cette ouverture; & quand il ne lui faisoit faire aucun mouvement, il n'en sortoit qu'une petite quantité : mais pendant le tems qu'il dînoit, il mouilloit entierement une serviette en huit doubles, qu'on lui mettoit par-dessus l'emplâtre qui couvroit l'ulcere.

Nous convînmes de faire une ouverture artificielle pour faire couler la salive dans la bouche, ce que j'exécutai de la maniere suivante.

Ayant avec deux doigts d'une main, que j'introduisis dans la bouche, poussé en dehors les tégumens, je dirigeai la pointe d'une grosse alene de Cordonnier que je tenois de l'autre main, dans l'ouverture du conduit; & je perçai la joue obliquement, en poussant l'alene entre mes deux doigts, & en devant. Je retirai cet instrument, & j'introduisis dans l'ouverture, une sonde fléxible, armée d'un œil dans lequel j'avois passé un cordon de soie, & je tirai cette sonde par la bouche, en laissant en-dedans la moitié du cordon. Ayant ensuite retiré de l'œil de la sonde l'autre moitié de ce séton; j'en liai les deux bouts vers l'angle de la bouche, sans serrer la ligature. L'ulcere fut pansé extérieurement avec des plumasseaux secs, soutenus par une emplâtre.

Nous lui ordonnâmes de se rincer souvent la bouche de ce côté-là avec de l'eau de vie; & on eut soin d'empêcher par le secours de la pierre infernale, que les chairs ne revinssent extérieurement trop-tôt, ou que l'ulcere ne devînt calleux.

En moins de trois semaines de tems, cette méthode eut tout l'effet qu'on s'en promettoit. Le passage dans lequel étoit engagé le cordon de soie, devint calleux, (ce qu'on reconnut évidemment par la liberté qu'on avoit de mouvoir le séton dans cette ouverture, sans causer de la douleur au malade); alors M. Jamieson retira le cordon, & guérit en peu de tems l'ulcere extérieur. Peu de tems après, je vis notre malade dans Edimbourg, & je trouvai une forte cicatrice à l'endroit où avoit été l'ulcere.

Mon ami M. Cheselden a parlé de cette opération en ces termes :

« Lorsque ce conduit est divisé par une plaie externe, la « salive coule sur la joue, à moins qu'on ne pratique « une ouverture convenable dans la bouche; alors la « plaie extérieure peut se guérir. »

Aucun Auteur, cependant, que je sache avoir écrit sur les Matieres Chirurgicales, n'a encore donné un exemple d'une pareille opération faite avant celle-ci.

Extirpation des glandes salivaires.

Quoiqu'on ait proposé plusieurs méthodes pour extirper les glandes skirrheuses & endurcies de la plûpart des parties du corps : cependant l'on n'a point encore fait mention de l'extirpation des glandes parotides & maxillaires qui sont quelquefois excessivement tuméfiées, & qui tiennent aux branches les plus considérables de l'artere carotide. Ce que l'on a dit jusqu'ici dans les Theses & les Traités particuliers publiés sur les glandes, n'a presque aucun rapport à l'opération dont il s'agit. Quelques Auteurs l'ont regardée comme extrement dangereuse; & je ne puis disconvenir qu'ils n'aient quelque raison; car les branches de l'artere carotide qui traversent ces glandes, sont si considérables, que s'il arrive qu'elles soient offensées, le malade risque de perdre la vie, à moins qu'il soit entre les mains d'un très-habile Chirurgien.

Mais s'il est certain, que l'hémorrhagie peut être très-considérable dans cette opération; il ne s'ensuit pas qu'un habile Chirurgien ne puisse l'arrêter; car il ne suffit point à un pareil Artiste d'être en état de soulager les malades dans les cas de peu d'importance; il doit être en état de tenter la guérison dans les cas douteux, & même dans ceux que quelques-uns regardent comme désespérés. Il m'est arrivé quelquefois de recourir à l'extirpation, lorsque ces glandes étoient violemment gonflées, endurcies, & même tenant de la nature du carcinome, & après avoir été traitées par les digestifs, les corrosifs, & les autres remedes.

Il se faut pourvoir dans cette opération d'une bonne liqueur styptique, de morceaux de linge, de charpie très-fine, de vesse de loup, de compresses épaisses, & de différentes grandeurs, & d'une bande de la longueur environ de six aulnes. Il faut que le malade soit assis, le visage tourné au jour, & sa tête & ses mains tenues par des Assistans. On fera à la peau au-dessus de la tumeur, une incision longitudinale; on séparera adroitement la glande skirrheuse & endurcie des parties contigues, & enfin des arteres auxquelles elle tient. Il se fera alors une effusion de sang si considérable, qu'il s'en perdra environ une livre, avant que le Chirurgien ait quitté son scalpel & commencé le bandage. Il trempera sur le champ un tampon de linge dans la liqueur styptique, & il en étuvera les arteres offensées, les plus considérables. Il remplira la cavité de la blessure avec de la charpie, & des morceaux de linge sec, qu'il comprimera avec le doigt; il appliquera un grand morceau de vesse de loup avec trois ou quatre compresses épaisses; il fixera le tout par un bandage convenable : l'hémorrhagie cessera peu-à-peu; surtout si l'on tient le malade couché, & si quelque Assistant comprime avec la main la partie offensée, pendant trois ou quatre heures. Il est à propos d'observer que si la tumeur est extremement considérable, l'extirpation s'en fera plus aisément par une incision cruciale; le malade demeurera couché pendant trois ou quatre jours, sans relâcher le bandage; de peur que l'hémorrhagie ne reprenne : la nature de la blessure, & l'expérience m'ont appris l'une & l'autre, qu'il falloit au moins ce tems. J'avois fait cette opération à une jeune fille; la compression du bandage l'impatienta; elle tenta de le relâcher le jour suivant; & il s'ensuivit aussitôt une effusion de sang si violente, que je crus qu'elle en périroit, & que je fus obligé de serrer le bandage plus fort qu'auparavant.

On ôtera doucement, & en étuvant d'abord avec du vin chaud ou de l'esprit de vin, le bandage & la compresse, qui seront pleins d'un sang fétide, après le troisieme ou le quatrieme jour; on enlevera de la vesse de loup autant qu'il sera possible, laissant tout ce qu'on trouvera fortement attaché. On appliquera de nouvelles compresses trempées dans de l'esprit de vin chaud, ou dans une fomentation digestive, comme l'eau de chaux ou l'esprit de vin camphré, & l'on fixera les compresses, par le même bandage que ci-devant, qu'on tiendra cependant un peu plus lâche, afin que le malade puisse prendre quelque aliment, ce qui étoit auparavant impossible, ou extremement difficile. Le second & le troisieme pansemens ne se feront que tous les deux jours; les autres se feront tous les jours; parce que la plaie rendra beaucoup de matiere. On observera toujours à chaque pansement, de n'enlever de compresse, de vesse de loup, ou de charpie, que ce qui sera tout-à-fait détaché. Lorsqu'il se détachera un peu de la charpie qu'on aura appliquée la premiere; on remplira l'endroit avec de la nouvelle, sur laquelle on aura mis quelqu'onguent digestif, jusqu'à ce que le tout se sépare de soi-même; ce qui arrive ordinairement aux environs du huitieme & du dixieme jour. Alors on nettoyera la plaie avec quelqu'onguent digestif, & on incarnera avec un baume vulnéraire. On finira la cure avec de la charpie sêche, ainsi que dans les autres cas. On aura l'attention dans cette opération de faire l'incision à côté de la joue ou à l'angle maxillaire, afin que la cicatrice ne défigure point le visage.

Il est étonnant que Garangeot qui est si prolixe en d'autres occasions, & qui a même fait un Chapitre de cette opération, n'ait rien dit de la maniere d'arrêter l'hémorrhagie. Il fait pis. Il assure que les remedes nécessaires pour la suppression de l'effusion du sang, n'ont point lieu dans l'extirpation des glandes salivaires, ni même dans l'amputation des mamelles endurcies; par la raison, ajoute-t'il, qu'il ne viendra que quelques gouttes de sang dans l'opération, & que la blessure se guérira facilement, en en approchant les levres avec une suture, même dans les cas où les tumeurs sont les plus grandes. D'où il s'ensuit évidemment, que ses connoissances ne se sont jamais étendues jusqu'aux glandes parotides ou maxillaires; & que ce Chirurgien qui a vû tant de choses, n'a peut-être jamais vû faire cette opération. Ce qui nous apprend, qu'avec les plus grandes connoissances, il est presque toujours dangereux de parler en termes généraux, & sans exception. Car, il est constant, qu'en suivant les préceptes de cet Auteur, le malade périroit infailliblement par l'hémorrhagie qui survient: & c'est ce qui arriva à un malade à Gene. On peut voir ce cas dans le *Commerc. Litt.* Norimb. 1733. où l'Auteur ajoute, qu'il est beaucoup plus sûr de laisser subsister ces tumeurs que d'en tenter l'extirpation: mais je ne crois point que cette remarque effraye les habiles Chirurgiens. J'ai fait plusieurs fois cette opération, & elle m'a toujours réussi: rendant toutefois justice à Garengeot, ce qu'il dit en général de l'extirpation des glandes skirrheuses, a lieu dans la plûpart des parties du corps. On trouve des extirpations de glandes salivaires dans Roonhuysen, *Obs.* 1. & dans les Additions de Tilingius à Scultet, publiées à Leyde en 1693.

Cependant comme cette opération est extremement dangereuse, qu'elle laisse ordinairement après elle une large cicatrice; & comme ces tumeurs peuvent être fondues quelquefois par les remedes convenables; il est très-à-propos d'essayer ces remedes avant que d'en venir à l'extirpation. C'est pourquoi frottez tous les jours les tumeurs skirrheuses avec de l'huile de brique, ou de savon, & un peu de camphre, & avec de l'huile d'ambre chaude, ou de Genievre: appliquez sur la partie endurcie une emplâtre de diachylon, avec le mercure diaphrétique de Mynsicht, ou l'emplâtre de savon de Barbette, avec l'huile d'ambre ou de Genievre, ou quelques autres digestifs convenables; on peut aussi recourir aux sachets Médicinaux chauds.

Cependant il ne faudra pas négliger l'usage intérieur des remedes, comme les décoctions résolutives d'asclépias ou de scrophulaire, dont on fera prendre deux ou trois fois par jour, ou le matin dans le lit, pour procurer une sueur. Ces décoctions seront précédées de poudres d'éponges brulées, de sel gemme, d'antimoine diaphorétique, ou d'autres ingrédiens digestifs. Il

y en a qui prescrivent du lésard broyé, autant qu'il en peut tenir sur la pointe d'un couteau. J'ai éprouvé quelquefois de fort bons effets de l'æthiops minéral & du mercure doux: mais il faut couper l'usage de ces remedes par des purgatifs. Si tout cela ne réussit point, on tachera de déterminer le malade à la salivation, qui est selon Agricola, & d'autres célebres Medecins, un excellent moyen de discuter les tumeurs skirrheuses au cou, & dont j'ai fait moi-même d'heureux essais dans quelques cas.

Si cette espèce de skirrhe est accompagnée d'inflammation, & que les remedes résolutifs soient inutiles, il faudra amener la tumeur à suppuration, & la traiter comme un abscès. J'ai vû quelquefois les discussifs, faire dégénérer en un abscès les glandes endurcies, & d'autres tumeurs du cou. Si le mal est invétéré, les suppuratifs émolliens convertiront la tumeur croissante en un ulcere malin, ou même en cancer. Les mêmes effets suivront l'application des corrosifs, & ils occasionneront une grande effusion de sang; & conséquemment un danger de mort éminent; ainsi qu'il est arrivé il n'y a pas long-tems à une personne de qualité, qui étoit dans le cas dont il s'agit. *Chirurgie de Heister.*

SALIVALIS, *Impératoire.* Voyez *Pyrethrum.*
SALIVANTIA, remedes qui font saliver.

SALIVATIO, *Salivation.*

L'évacuation artificielle de la salive est indiquée,

1°. Par la crise qui se fait d'elle-même par cette voie.
2°. Par la nature singuliere de la maladie inhérente aux glandes & aux membranes adipeuses; mais surtout dans la curation de la vérole.
3°. Par la nature de la maladie épidémique.

On y prépare très bien le corps, par un grand usage de décoctions atténuantes, délayantes & adoucissantes, de scabieuse, de pariétaire, de bardane, de squine, de sarsepareille, continuées pendant quelque tems.

On l'excite,

1°. En nettoyant la bouche.
2°. Par une mastication lente & continuée de quelque matiere ténace, comme le mastic, la cire, la myrrhe, surtout si on y mêle quelque chose d'acre, comme la pyrethre ou pié d'Alexandre, le gingembre, le poivre, &c.
3°. En recevant des vapeurs acres, irritantes comme celles du tabac, de la sange, du romarin, de la marjolaine, du thym, du serpolet, &c.
4°. Surtout par l'action des médicamens qui excitent une nausée légere, mais continuelle, tel est l'antimoine qui n'est pas entierement fixé; ni cependant entierement émétique; un peu de vitriol commun pris avec lui, &c.
5°. Par tout ce qui peut dissoudre entierement toutes les parties du sang, le changer en lymphe, & causer le ptyalisme: comme sont, le vif-argent cru, le cinabre, la dissolution du vif-argent dans l'eau forte; le précipité blanc, le précipité rouge, le turbith minéral, le mercure sublimé dissous, &c. Le vif-argent avance cette action, aidé par une fomentation chaude, de la tête, de la nuque du cou, de la face.

On diminue la trop grande *salivation*, ou on l'arrête; ou du moins on l'adoucit.

1°. Par un usage copieux & assidu de boisson tiede très-douce, comme de la décoction de mauve & de réglisse, faite dans le lait & l'eau.
2°. En appaisant son impétuosité, par des émulsions douces, huileuses, anodynes, où l'on ajoute avec prudence du diacode ou de l'opium.
3°. En faisant révulsion sur les autres parties par quelque grande évacuation, surtout par le bas-ventre. Il faut cependant apporter une très-grande prudence dans cette opération, de peur que la matiere agitée, & toujours acre en ces sortes de rencontres, ne fonde avec impétuosité sur les autres parties, ce qui mettroit le malade en grand danger; c'est pourquoi, celui qui saura faire ici une juste division, agira en sureté. BOERHAAVE, *Institut.*

Il est certain que c'est par hasard qu'on a connu que le mercure guérissoit la vérole en donnant un flux de bouche: mais je ne saurois convenir avec ceux qui s'imaginent que ce ne soit que dans le même tems qu'on ait découvert qu'il avoit la vertu de procurer ce flux: car Guy recommande un onguent qu'il appelle *Onguent sarazin*, pour la gale, & qui, selon Torella, fait sortir les humeurs impures par la bouche; & qui par conséquent étoit connu long-tems avant qu'il y eût de vérole en Europe, puisque Guy écrivoit en 1363. Il est clair d'ailleurs que cette propriété du mercure, même en maniere de friction, étoit connue de Théodoric qui décrit différentes formes de pareils onguens, & prescrit combien de fois & combien de tems cette friction doit être continuée jusqu'à ce que le flux commence. L'humeur fluera de la bouche comme une riviere, dit-il, & cette méthode aura un succès assuré, *in malo mortuo & scabie.* Or Théodoric écrivoit à peu près en 1252.

Ces applications mercurielles ont été évidemment prises des Arabes. Rhazès, Avicenne & les autres, prescrivoient les mêmes remedes extérieurs pour les affections cutanées, quoique sans dessein de provoquer le flux. Cependant Halsaharavius qui a vécu plus tard, semble avoir connu cet effet; car il traite de la cure au cas où la bouche, la langue, & surtout le gosier sont enflés, & où il y a corrosion & odeur forte par les onguens mercuriels, ce qu'il avoit vû très-souvent.

Jean de Vigo qui écrivoit en 1518. est le premier qui ait recommandé la *salivation*. Il remarque que tous les anciens remedes ont manqué dans la vérole, & que si la maladie est confirmée, il n'y a de salut que dans les onguens mercuriels qui la guérissent par la *salivation*, en une semaine, à ce qu'il dit. Le fameux Anatomiste & Chirurgien Jacques Carpus, ou Berenger de Carpi qui fut en grande réputation au commencement de ce siecle, est à ce qu'on suppose le premier qui eut ce secret, peut-être fut-ce de ce grand homme, que Jean de Vigo apprit la méthode des frictions. G. Torella, Medecin de Cesar Borgia, & du Pape Alexandre VI. qui le fit dans la suite Evêque de S. Justa; fait mention des frictions mercurielles: mais il les condamne, & parle d'un grand nombre de personnes, que des Charlatans ignorans ont tuées avec ce remede. G. Torella pratiquoit environ en 1498.

Fracastor parle de la friction mercurielle & du gayac, il fait encore mention des suffumigations de cinabre, mais il semble les craindre. Quelque tems après Louis Lobera, Espagnol, publia un Traité sur la vérole, dans lequel il donne la méthode de la friction d'une maniere très-exacte. Il veut que la chambre où est le malade soit chaude, qu'on ne le change point de linge, & qu'on continue les frictions jusqu'à ce que la *salivation* vienne bien, & que les symptomes diminuent: mais il ne fixe pas le tems que les frictions doivent durer. Nicolas Massa, un des meilleurs Anatomistes de son tems, succéda à ces Auteurs. Il reconnoît que le remede le plus sûr de la vérole, est la *salivation*, qu'on peut procurer sans danger aux enfans mêmes & aux femmes enceintes. Il donne plusieurs formes d'onguens, dont la base est le lard & le mercure. Il prescrit différentes regles pour préparer le corps, & le préserver de tous les accidens qui pourroient arriver pendant & après le cours de l'opération. Il observe que

l'humeur flue, non-seulement par les glandes salivaires, mais encore par les selles, les urines ou la sueur, & souvent avec succès. Il pratique cette méthode de friction, quelquefois pendant trente-sept jours, la répétant par intervalles, selon que les circonstances le demandent. Brassavole a écrit en 1551. mais il ne rapporte rien qu'on ne trouve dans Massa. Fallope, son Ecolier, grand maître dans sa profession, donna des leçons sur ce sujet, vers l'an 1555. il est le premier qui ait circonstancié la méthode de la *salivation*, & qui ait fixé la quantité ou le cours de l'évacuation. La mesure qu'il rapporte est depuis deux pintes jusqu'à trois pintes par jour; & quoique quelquefois dix jours ou environ de flux suffisent, & que les Empiriques terminent toujours le flux au quinzieme : cependant il y a des cas où ils croit convenable de le prolonger jusqu'au vingtieme. Mais il croit qu'il ne faut recourir à cette méthode, que lorsque la sarsepareille, & le gayac ne font pas leur effet. FREIND, *Histoire de la Medecine.*

Maniere de procurer la salivation par les fumigations.

Pour exciter la *salivation*, les uns se servent de fumigations mercurielles; les autres d'emplâtres ou d'onguens mercuriels; les autres donnent le mercure intérieurement, préparé de différentes manieres.

Pour exciter la *salivation* par la fumigation, après que le malade est bien préparé, on le place tout nu dans une étuve ou une cellule préparée pour cela. Alors on jette peu à peu sur des charbons allumés des morceaux de cinabre jusqu'à deux ou trois dragmes, dont l'exhalaison pénetre les pores de la peau. Par cette fumigation le malade s'échauffe d'une maniere surprenante, & il sue plus ou moins, selon les forces qu'il a. On recommence tous les jours, ou tous les deux jours la fumigation, jusqu'à ce que les gencives commencent à s'enfler, & la bouche à s'ulcérer, & que la salive coule en quantité requise.

On fait les frictions de cette maniere.

Après avoir fait précéder les préparations nécessaires, d'abord on place devant le feu le malade, revêtu des habillemens convenables à cette cure. On fait des frictions seches sur les parties où l'on veut appliquer l'onguent mercuriel, afin qu'elles s'échauffent & deviennent rouges : alors on les frotte avec l'onguent mercuriel. Le premier jour on l'applique sur les piés, les genoux & les aines; le second jour, sur les fesses, les poignets, les coudes & les épaules. On renouvelle ces onctions tous les jours ou tous les deux jours, selon la constitution du malade, jusqu'à ce que le flux de bouche soit abondant, qui doit être tous les jours de trois ou quatre livres. Il faut faire ces onctions dans un lieu chaud, un peu cependant éloigné du feu, de peur que par la force du feu l'onguent ne coule trop-tôt. Deux gros d'onguent mercuriel suffisent pour chaque fois. Il y en a qui ont dès la premiere friction une abondante *salivation*; d'autres ne salivent qu'après la troisieme : il est très-rare qu'il en faille d'avantage; c'est pourquoi il faut examiner tous les jours la bouche & le gosier du malade, avant que de faire une nouvelle friction. Car lorsque la *salivation* survient, la bouche s'échauffe & se seche, les gencives & les glandes salivaires se gonflent, le crachement est fréquent, les orifices des vaisseaux salivaires s'enflent, il paroît des ulceres qui s'agrandissent, & enfin il succede une louable *salivation*. Mais il faut beaucoup appréhender une trop grande *salivation*. C'est pourquoi si elle est trop violente, il faut avoir recours aussi-tôt à la purgation, & il faut la réitérer, s'il est nécessaire, & quitter les habits qui sont enduits d'onguent mercuriel.

Quelques-uns préferent les emplâtres aux oignemens, & véritablement leur effet est plus lent & plus doux. On les applique dans les mêmes endroits, & on observe les mêmes précautions.

D'autres enfin croyent que l'on excite plus surement & plus heureusement la *salivation* selon les forces du malade, & que le Medecin la dirige & l'entretient plus facilement à son gré, par le moyen de la panacée mercurielle. Et en effet, les fumigations & les frictions sont incertaines & peu fideles. Car les fumigations frappent quelquefois la tête, & font naître de fâcheux symptomes; & les frictions excitent quelquefois une trop grande *salivation*, quelquefois elles n'en excitent point du tout. Car, selon que les pores de la peau du malade sont plus ou moins ouverts, il entre une plus ou moins grande quantité de mercure; ce que l'on ne peut connoître que par l'évenement. Mais la panacée mercurielle est bonne & utile, en ce qu'on la donne d'abord en petite dose, & qu'on l'augmente peu à peu, jusqu'à ce qu'il survienne une *salivation* convenable & suffisante, que le Medecin peut augmenter ou diminuer, ou retenir dans le même état, selon son gré & sans danger. Cependant il ne faut pas rejetter les autres manieres de faire saliver : il faut même quelquefois les entre-mêler, selon que les circonstances le demandent. Car souvent la panacée agit trop lentement; de sorte qu'on a besoin d'une ou deux légeres onctions, pour exciter une *salivation* plus prompte & plus convenable. Ainsi dans les tempéramens robustes, les frictions excitent une *salivation* plus prompte & plus abondante, que l'on entretient ensuite par le moyen de la panacée. On ne donne que la panacée aux personnes délicates, ou tout au plus on l'aiguillonne par quelques emplâtres mercuriels. Dans la cure de la vérole où il y a des douleurs cruelles & permanentes, des nodosités & des exostoses, on emploie heureusement les emplâtres. Les onctions mercurielles conviennent à ceux qui ont la gale, des dartres, des ulceres avec des croutes, des pustules véroliques par tout le corps. Enfin, on entremêle utilement les fumigations aux frictions & à l'usage de la panacée, lorsqu'il y a des ulceres, des verrues, des condylomes, & d'autres maladies de cette sorte, à l'anus & aux parties genitales.

Voici la maniere d'exciter la *salivation* par le moyen de la panacée mercurielle.

On fait une ou deux saignées, selon les forces & la pléthore du malade. Le sur-lendemain de la derniere saignée on donne une medecine, & deux heures après un bouillon, dans lequel on met trois grains de tartre stibié, ou quinze gouttes de panacée d'antimoine. Le lendemain on fait prendre le bain d'eau tiede une ou deux fois le jour, selon les forces. Enfin, après six ou sept bains on donne la panacée mercurielle.

Par cette méthode on prépare le corps du malade, on évacue les humeurs épaisses qui sont contenues dans les premieres voies, on relâche les vaisseaux; le sang coule plus librement, les sucs deviennent plus fluides, & les fibres sont moins roides.

Cependant il faut prendre garde de trop affoiblir le corps par la saignée ou l'usage des bains, & de le mettre hors d'état de supporter la *salivation*. Il ne faut pas non plus réitérer plusieurs fois la purgation; car elle diminue la *salivation*, & procure le flux de ventre. Car quoique la vérole se guérisse aussi par le flux de ventre, il est cependant plus sûr de la guérir par la *salivation.*

Lorsque le malade est ainsi préparé, le lendemain du dernier bain on lui donne dix grains de panacée le matin, & cinq grains le soir; le jour suivant, quinze grains le matin & huit grains le soir; le troisieme jour, vingt grains le matin & dix grains le soir; le quatrieme jour, vingt-cinq grains le matin & quinze grains le soir. On augmente ainsi de jour en jour la dose de la panacée, depuis cinq grains jusqu'à dix, selon la volonté du Medecin, jusqu'à ce que la *salivation* ou le flux de ventre aille à trois ou quatre livres par jour. Alors on s'abstient de donner la panacée, jusqu'à ce que les évacuations soient diminuées. Si elles dimi-

nuent avant que les symptomes de la vérole disparoissent, on réitere l'usage de la panacée, en recommençant par la derniere dose que l'on a donnée au malade, & en la continuant jusqu'à ce que l'on soit assuré d'une parfaite guérison.

Mais si après avoir interrompu l'usage de la panacée, la *salivation* s'augmente, & est trop grande, on ordonne un purgatif selon que les circonstances le demandent, & on le réitere souvent. S'il survient pendant l'usage de la panacée un flux de ventre trop violent avec des coliques, & que l'on soit menacé de la dyssenterie, on donne des lavemens déterfifs, adoucissans & confortatifs.

Pendant tout le tems de la curation, il vaut mieux que le malade se nourrisse de bouillon, d'œufs frais & de panade, que d'alimens solides.

On donnera la panacée en poudre, mêlée avec quelque confection; & après chaque dose, le malade boira pardessus un petit verre de bouillon, & il s'abstiendra pendant trois ou quatre heures de tout aliment.

Enfin lorsqu'on a cessé l'usage de la panacée, le malade sera purgé deux ou trois fois: il se nourrira d'alimens qui font un bon chyle, & il se mettra à l'usage du lait.

Nous ne pouvons rien établir de certain sur la quantité d'humeurs qu'il faut évacuer par la *salivation*. Car il y en a qui ont été à peine guéris par la plus abondante *salivation*; d'autres l'ont été entierement par la plus petite. Un Medecin prudent & habile jugera donc de la durée de la *salivation*.

C'est aussi à lui à décider si le malade pourra supporter la *salivation*, lorsque la vérole est compliquée avec d'autres maladies. Car, par exemple, dans une constitution qui tourne du côté de la fievre hectique, dans laquelle le sang est trop dissous, & se répand en grande quantité par les pores de la peau sous la forme de sueur, le mercure causera une très-grande dissolution des humeurs; & le malade perdra la vie avec le reste de ses sucs, qui s'échapperont par les pores du corps.

Dans les maladies scorbutiques, dans lesquelles on accuse les humeurs d'être trop épaisses & trop visqueuses, le mercure est souvent contraire, & même mortel. Car dans ces maladies l'abondance des sels caustiques est plus grande que dans la vérole même: mais leur force est très-affoiblie lorsqu'ils se trouvent dans des sucs épais & presque coagulés. Or, si l'on rend ces sucs plus fluides par le moyen du vif-argent, alors les pointes des sels ne marcheront plus d'un pas lent: mais elles seront emportées par une grande impétuosité, elles se jetteront sur les membranes, elles les piqueront & les déchireront cruellement. C'est de-là que naîtront les cruels tourmens des scorbutiques, ces hémorrhagies, ces inflammations & ces exulcérations qui ont coutume de naître de l'usage des mercuriels.

On dit que le mercure est ennemi des nerfs, & on croit qu'il cause ordinairement la foiblesse des membres, le tremblement & la paralysie: mais on ne doit pas tant attribuer ces incommodités au mercure, qu'au mauvais usage que l'on en fait; car une petite dose que l'on en donne mal-à-propos, dissout inégalement les humeurs; de sorte que les grumeaux qui restent, & qui sont entraînés par la partie des humeurs qui est dissoute dans les plus petits couloirs du corps, s'y attachent, y forment de grandes obstructions qui s'affermissent de plus en plus par le tems, & qui deviennent insurmontables, ou qui affoiblissent & détruisent entierement le ressort des parties.

On demande d'où dépend cette vertu du mercure, d'exciter la *salivation* & de guérir la vérole. C'est en vain que quelques-uns ont récours à l'acide & à l'alcali pour expliquer cette vertu; puisque dans la guérison de cette maladie ce remede n'agit ni comme les acides, ni comme les alcalis: car il produit les mêmes effets, soit qu'on le donne mêlé avec des sels acides, ou avec des alcalis, ou sans aucun mélange, ou le faisant entrer dans les pores de la peau par les frictions ou la fumigation.

Le sentiment de ceux qui croient que le virus vérolique est acide, n'est pas vraissemblable, puisque la salive abondante des vérolés ne donne aucune marque d'acidité, & qu'au contraire c'est un alcali très puissant; car elle rend verd le sirop violat, elle fermente avec les acides, elle ronge le cuivre comme font les lixiviels. Il ne faut donc pas croire que le mercure fasse la fonction d'absorbant ou d'alcali, ou qu'il enveloppe l'acide vérénien; car les autres absorbans pourroient le faire également bien, & même mieux. Mais il est plus vraissemblable de penser que la vertu & l'énergie du mercure dépend de deux qualités principales; savoir, sa grande divisibilité & sa figure sphérique, que l'on ne peut refuser à ses petites molécules.

De la grande divisibilité & de la figure sphérique du mercure, il s'ensuit qu'il peut être porté jusqu'aux extrémités les plus reculées du corps; qu'il peut pénétrer la masse du sang & de la lymphe, s'insinuer entre les molécules les plus étroitement condensées de ces liqueurs, & par conséquent les diviser. Car lorsque les plus petits globules de mercure sont entrés dans les parties les plus épaisses de la lymphe, non-seulement elles en empêchent le contact immédiat, mais encore elles en rendent le cours plus libre. De plus, les molécules les plus grossieres de la lymphe s'arrêtant un peu aux orifices des vaisseaux; & étant mêlées avec des globules de mercure, elles sont brisées par la force de la contraction des vaisseaux, & par le mouvement continuel de protrusion des liqueurs: elles sont divisées, & acquierent enfin assez de fluidité pour pouvoir passer au travers des plus petits tuyaux du corps. Cela étant posé, faisons attention aux émonctoires du corps par où peut passer la lymphe trop épaisse & trop visqueuse. Il ne s'en trouve que de deux sortes; savoir, les glandes intestinales & salivaires. Les couloirs des reins & de la peau ne laisseront échapper que la lymphe la plus ténue, à cause de la petitesse des vaisseaux. C'est pourquoi les sudorifiques sont de peu d'utilité dans cette maladie, puisqu'ils chassent seulement par les pores de la peau la lymphe la plus ténue & la plus fluide, & qu'ils ne peuvent dissoudre celle qui est trop épaisse & trop condensée.

Mais les glandes salivaires & intestinales peuvent séparer le suc épais. Ainsi lorsque l'on emploie le mercure, cette lymphe épaisse sort par ces deux émonctoires, ou par l'un seulement, selon que la lymphe, qui est dissoute, se répand dans le corps en plus ou moins grande quantité. Le plus souvent les glandes salivaires versent cette lymphe; parce qu'ayant un sentiment plus vif & plus exquis que celles des intestins, elles sont ébranlées & contractées plus fortement par les picotemens que cause cette lymphe acre; de sorte qu'elles expriment les sucs qu'elles contiennent, & en attirent d'autres.

On comprend facilement que l'évacuation de cette lymphe se fait par les glandes salivaires ou intestinales, selon le différent degré d'irritation; parce qu'en excitant une plus violente irritation par le moyen d'un purgatif dans les glandes intestinales, on arrête la *salivation*, & l'humeur est portée hors du corps par les intestins. GEOFFROY.

Il y a un grand nombre de manieres de procurer la *salivation*, & toutes par le mercure. Les préparations qui m'ont toujours paru les plus sûres & les plus commodes, dit Turner, sont le mercure doux six fois sublimé, pris intérieurement dans la vérole bénigne; & le mercure cru, appliqué extérieurement en forme de friction, lorsque le mal est profondément enraciné, & qu'il attaque les os.

Le mercure de vie, l'arcane corallin avec les précipités jaunes & verds, dont quelques-uns se servent, m'ont toujours paru trop violens & trop dangereux pour les personnes d'un tempérament foible; & je ne vois aucune raison de recourir à ces remedes, tandis que nous en avons de meilleurs & de moins dangereux.

Pour faire saliver par la méthode interne un adulte d'un

tempérament assez bon, qui a de la force, & qui n'est point usé par des remedes, j'ordonne communément quinze grains de mercure doux, avec un peu de conserve de roses, le matin; & la même dose dans autant de diascordium avec du miel, le soir. J'aime mieux en agir ainsi, que d'ordonner une dose double, soit une fois, soit deux fois par jour, comme c'est assez la coutume, parce que ce remede est sujet à se répandre rapidement dans le corps, à se sublimer avec violence, & à emporter le malade par une inflammation.

D'ailleurs en procédant de cette maniere, il est plus aisé pour le Medecin de prévoir & de remédier aux accidens qui surviennent; les effets de chaque dose fournissant des occasions de deviner ce qui reste à faire, s'il est à propos de continuer le remede ou de le suspendre. Je connois un Medecin qui prétend qu'il faut doubler la dose de mercure doux à chaque fois; ainsi donner d'abord quinze grains, ensuite une demi-dragme, & la troisieme fois une dragme, jusqu'à ce que la *salivation* se fasse: mais je ne conseille à personne de s'en rapporter à cet Auteur, on s'exposeroit à tuer les malades, & à perdre sa réputation.

Nous remarquons ordinairement, après trois, quatre ou cinq jours de ce traitement, que la gorge s'enflamme, que le dedans des joues se gonfle, s'éleve, s'épaissit, & boursouffle entre les dents, lorsqu'on vient à fermer la bouche; que la langue est blanche & sordide, que les gencives sont tendues, que l'haleine est puante, d'où l'on peut conjecturer que la *salivation* est proche; en un mot, que tout le dedans de la bouche paroît luisant, cnit & sillonné, comme si on y avoit conservé pendant long-tems des esprits forts. C'est alors que commence le dégout des alimens; la langue, les gencives & les joues sont tellement enflées, & sont si sensibles, que les malades ne peuvent manger, surtout des alimens solides. On se contentera donc alors de leur en donner de fluides & de mous. Ils ont des douleurs de gorge, & crachent fréquemment un phlegme clair qui précede ordinairement une bonne *salivation*, surtout lorsqu'il est modéré, & qu'il vient facilement & par intervalle. Mais s'il est accompagné de cardialgie, de douleurs d'estomac violentes, de rapports continuels, de sueurs froides & de défaillances, tous ces symptomes seront dangereux.

Lorsque vous appercevrez le dedans de la bouche ainsi gonflé, attendez-vous à le voir incessamment ulcéré, surtout aux environs des glandes salivaires. Alors il est à propos d'interrompre le remede pendant un ou deux jours, sinon de l'abandonner tout-à-fait, afin d'observer mieux l'accroissement des ulceres, la profondeur des sillons, leur largeur & leurs autres dimensions; vous inférerez de-là quelle sera la durée & la quantité de la *salivation*, surtout si vous considérez en mêmetems la consistance de l'humeur rendue.

Lorsque la *salivation* aura commencé, vous encouragerez votre malade, & vous lui ferez prendre de temps-en-tems un peu de vin trempé, il n'importe de quel vin: mais vous préférerez le rouge, sur lequel vous mettrez le tiers ou la moitié d'eau, lorsqu'il y a disposition à la diarrhée. Vous ne lui laisserez pour toute nourriture qu'un peu de bouillon de volaille, & pour boisson, qu'un peu de petit lait sucré, ou du posset, avec un coup de petite biere & une rôtie par intervalle. Mais s'il y a des tranchées ou du relâchement, vous préparerez une boisson blanche, avec de la corne de cerf calcinée ou de l'eau de riz; ou vous ordonnerez la décoction de rapure de corne cerf & d'ivoire, bouillie avec de la croûte de pain, & sucrée, pour la rendre agréable au goût du malade.

Après avoir laissé de cette maniere quelques jours de repos au malade, si lorsque la *salivation* commence, vous lui trouvez du courage; si sa bouche n'est que modérément gonflée au-dehors, & peu ulcérée au-dedans; si les ulceres n'augmentent point, si les sillons sont rares, & si le flux n'est pas considérable, vous ponrrez ordonner derechef un scrupule de mercure doux dans du diascordium, lorsque le malade sera sur le point de s'endormir, & vous réitérerez cette dose pendant trois jours de suite, s'il n'y a point de contre-indication.

Lorsque vous aurez fait prendre au malade de cette maniere, environ une demi-once de mercure doux, (rarement en fait-on prendre une si grande quantité,) s'il y a peu d'altération, soit dans le gonflement, soit dans les ulceres de la bouche, soit dans la force de la *salivation*; si le pouls est en bon état, & s'il n'y a ancun mauvais symptome; vous pourrez procurer le vomissement avec neuf ou dix grains de turbith minéral seul en bol, avec de la conserve de roses, ou mêlé avec un demi-scrupule, ou quinze grains de mercure doux, observant de faciliter l'action de ce remede, par de petits coups de posset ordinaire, que vous ferez prendre par intervalle, à chaque envie de vomir. Il ne faudra point charger l'estomac dans cette occasion, comme on fait après les autres émétiques, de peur de précipiter par bas celui-ci, & d'en empêcher l'effet. Vous reviendrez, s'il est nécessaire deux ou trois jours après aux mêmes vomitifs: vous en obtiendrez alors le service que vous en attendez, qui est de déterminer les humeurs vers la mâchoire, & de hâter la *salivation*, plus que n'auroient fait des doses de mercure doux réitérées. Si malgré tous ces efforts, il arrive par quelque idiosyncrase particuliere, par la ténacité de la lymphe, ou par quelque défaut dans les sécrétions glandulaires, que la *salivation* n'augmente point, malgré le gonflement, l'inflammation, la puanteur, la putréfaction & même l'exulcération de la bouche; il faut en demeurer-là, & se contenter de purger. Vous tenterez la guérison du malade par une autre voie, vous lui ferez prendre du mercure doux une ou deux fois par semaine; vous le purgerez le jour suivant, ou deux jours après, vous lui ordonnerez dans les jours intermédiaires, quelqu'autre spécifique antivénérien, comme les pilules altérantes de gomme de gayac, l'antimoine diaphorétique, une décoction forte des bois, bien préparée, la plus énergique qu'on pourra, & proportionnée au tempérament du malade. S'il est froid & phlegmatique, on se servira de copeaux de gayac; s'il est d'une constitution chaude & seche, on aura recours à la sarsepareille, & à la squine. Il y a des Praticiens qui font peu de cas de ces deux derniers ingrédiens, & qui les regardent comme inutiles; cependant j'ai remarqué que leur usage joint à un régime exact, par rapport aux autres choses non naturelles, a produit d'excellens effets, comme la perspiration de la matiere peccante, la dessication de la sérosité superflue, & la destruction de l'acrimonie des sucs. En suivant cette méthode, qui sera peut-être un peu longue, on ne laissera pas d'atteindre le but qu'on s'étoit proposé, & qu'on eût certainement manqué par la méthode précédente. Quelques Auteurs ont remarqué que les personnes difficiles à purger salivoient aussi difficilement; ce qui peut provenir dans l'un & l'autre cas, de la consistence des humeurs, & de la lenteur des sécrétions. Nous trouvons toutefois dans la pratique, que dans les évacuations par bas, il est plus aisé d'émouvoir les personnes cholériques & d'un tempérament sec, par des lenitifs, comme l'huile commune, la manne, l'électuaire lénitif, le cassia, le diaprunum, un morceau de beurre frais, ou du bouillon gras, que par la scammonée, la coloquinte, & autres semblables.

Lorsque la *salivation* va bien, il faut lui laisser suivre son cours; jusqu'à ce qu'elle diminue d'elle-même; ce qui arrivera, selon l'étendue des ulceres, & la profondeur des sillons, dans les parties de la bouche, aux environs du vingt-unieme jour, ou quelquefois un mois après qu'elle aura commencé; ce qui suffit ordinairement pour emporter la maladie, lors même qu'elle est confirmée. J'ai dit un mois après le commencement, c'est-à-dire depuis qne le malade a commencé

à cracher une chopine & demie par jour, jusqu'à trois, quatre ou cinq chopines; lorsque la quantité de la *salivation* est parvenue à ce point elle diminue peu-à-peu : mais il se passe quelquefois quatre, cinq jours, & même une semaine entiere, avant que le malade salive une chopine & demie en vingt-quatre heures.

Outre cette maniere de faire saliver par le mercure doux dans la vérole rebelle, opiniâtre & accompagnée non-seulement de douleurs cruelles pendant la nuit, de *gumma*, de *tophus* & de nœuds, mais encore de corruption dans les os; on peut encore tenter la cure par une autre voie, sur-tout, si le malade a pris pendant long-tems du mercure doux, ou quelques autres préparations mercurielles qui l'aient fait saliver inutilement. Il faut alors provoquer la *salivation* par les frictions. Dans ce cas, il importe peu quelle soit la nature de l'onguent avec lequel on a incorporé le vif-argent; car tout l'effet dépend du vif-argent seul: mais il est bon de savoir, que de quelque maniere qu'on traite un malade, soit par le mercure doux pris intérieurement, soit par le mercure appliqué extérieurement, il faut procéder avec circonspection.

Si vous avez mis une once de vif-argent sur trois onces de graisse, rapport que l'on suit ordinairement: vous pouvez employer un huitieme du tout le soir & le matin. Le malade se placera devant un feu, il se frottera lui-même avec ses mains. Il commencera par la cheville du pié, il montera jusqu'au genou, de la jointure du genou, jusqu'au haut des cuisses; il aura soin de bien couvrir ces parties, avec des bas de fil, & un calleçon de flanelle; il appliquera le reste à ses bras & à ses épaules; & il nettoira ses doigts & ses mains à ses hanches, & aux environs des glandes des aisselles. Pendant cette opération, on lui garantira le corps de l'accès libre de l'air froid par un paravent, ou par une couverture suspendue autour de lui; & l'on aura soin de le tenir bien chaudement ensuite, ainsi que dans l'autre maniere de faire saliver. Quand je dis qu'il faut le tenir bien chaudement; cela signifie que sa chemise sera bien fermée; qu'il ne quittera ni ses bas, ni son gillet, ni ses calleçons, qu'il aura toujours la tête couverte de son bonnet, que son cou sera garanti du froid par un mouchoir, ainsi que sa poitrine son menton & ses joues: ces précautions sont de la derniere importance.

Il y en a qui font des frictions au tronc, sur-tout à l'épine du dos: mais j'ai trouvé que les pores des autres parties suffisoient pour porter dans le sang des globules de mercure; & d'ailleurs il importe peu par quelle voie ces globules y parviennent.

Il suffira de frotter une fois par jour les personnes foibles; & deux fois par jour les personnes fortes & robustes. J'approuve fort la prudence de ceux qui divisent l'onguent en quatre parties, & qui en consument une toutes les nuits; ils se frottent le soir avant que de se coucher, ils se mettent dans un lit bien chaud; ils ont leurs calleçons, & ils se disposent à une sueur modérée, par une potion de petite biere chaude, ou de biere imprégnée de macis, ou s'ils sont foibles, avec un coup de vin brûlé. Les pores étant ainsi ouverts, les particules du mercure s'insinuent plus facilement.

On pousse ordinairement la quantité du mercure & de l'onguent, quatre fois au-delà de ce que nous en avons prescrit.

Ainsi Harvey veut que l'on mêle une livre de graisse & trois onces, & quelquefois six onces de mercure, ajoutant un peu d'hellébore blanc & d'antimoine cru en poudre fine, se proposant par-là de faciliter la *salivation*, & d'aider le remede à subjuguer toute malignité. Wiseman met 6 onces de mercure sur une livre d'autres ingrédiens; & ordonne une once ou deux de cette composition à chaque fois, une ou deux fois par jour, & quatre, six ou huit fois en tout, selon les forces du malade, & le plus ou moins de facilité qu'il a à saliver. Hildan compose son onguent mercuriel de six onces de mercure sur vingt onces de graisse & d'autres ingrédiens. Quant à moi, je ne vois pas la raison d'augmenter si fort la quantité de la graisse, si un quart ou la moitié de cette quantité suffit pour porter le vif-argent dans le sang. Je bannirai aussi de cette composition, tout autre ingrédient que la térébenthine; parce que je conçois qu'ils peuvent obstruer les pores, & retarder l'action du mercure; c'est ce qu'il faut craindre, sur-tout des poudres: mais laissant à chacun la liberté de préparer à sa maniere un onguent mercuriel, je dirai par rapport à la mienne; que s'il arrive après la troisieme friction, supposé qu'on ait partagé le tout en quatre parties, que le malade commence à se plaindre des mâchoires, & du dedans de la bouche, que ces parties paroissent ulcérées; il faut s'arrêter pendant un jour ou deux, & voir quelles seront les suites de ce qu'on a déja fait, avant que d'aller plus loin. Il faut se conduire avec la même prudence s'il y a des tranchées, & si les selles sont sanglantes; si la *salivation* ne vient point, & qu'il n'y ait aucune indication, vous employerez la quatrieme partie restante de votre onguent. Il y a même des corps qui en supporteront la moitié, ou même une fois davantage. Toutefois le plus sûr est de procéder à loisir, lorsqu'on en est-là, & de se reposer un, deux ou trois jours, avant que de continuer les frictions; car on trouvera que la quantité du mercure, qui n'avoit produit quelquefois encore aucun effet, étoit cependant suffisante. Quoique le flux soit plus lent à venir qu'à l'ordinaire, un jour ou deux après la quatrieme friction, & que les exulcérations aux parties de la bouche soient peu considérables; il n'est point extraordinaire, qu'au bout d'un ou deux jours, tous ces symptomes soient considérablement augmentés, & que la *salivation* soit plus abondante qu'on ne s'y attendoit: mais si la *salivation* ne vient point, après qu'on aura employé une once, ou une once & demie de mercure, il faudra nécessairement recourir à une dose ou deux de turbith minéral, entre lesquelles on laissera un ou deux jours d'intervalle. S'il y a des *gumma*, des *tophus* & des nœuds, vous frotterez particulierement les endroits du corps qui en seront affectés, & vous y laisserez appliquée une emplâtre de grenouilles avec une quantité double de mercure. Cela facilitera la résolution de ces duretés, & hâtera la *salivation*, qui se fera suffisamment, si le malade rend quatre, cinq ou six livres en un jour & une nuit. Cependant il n'y a point de regle absolue, sur laquelle nous puissions prononcer que le malade est guéri, ni de limites prescrites à la quantité de mercure qu'il faut employer pour cet effet. On voit des cures manquées, après une abondante *salivation*, & des guérisons parfaites, quoique les malades n'aient presque point salivé.

Après qu'on a provoqué la *salivation*; s'il arrive qu'elle diminue trop subitement; ce qui arrive rarement dans la méthode des frictions, où les sillons & les ulceres à la bouche étant plus profonds, le flux est ordinairement plus long, que dans la cure par le mercure doux pris intérieurement; on aura recours à un gros d'onguent mercuriel, qu'on appliquera tous les jours ou tous les deux jours, à deux ou trois fois, selon le besoin. Lorsqu'on croira la guérison parfaite, on purgera le malade avec deux ou trois onces d'une infusion commune de séné, & une once de sirop de nerprun; ou s'il y a beaucoup de foiblesse, avec une infusion de rhubarbe coupée par morceaux, de feuilles de séné & de tamarin, avec du sel de tartre, ajoutant à la liqueur philtrée, une once de la meilleure manne, ou du sirop solutif de roses. On reviendra à ce purgatif une ou deux fois par semaines, & deux ou trois fois en tout. Alors le malade commencera à recouvrer la santé; les ulceres disparoîtront; on lui permettra un peu de nourriture, comme du poulet, du lapin, du veau, du mouton rôtis, sans sauce ou jus.

Il est assez ordinaire de faire suer les malades, avant que de leur permettre de sortir; pour cet effet, on les tient dans leur lit, dans une étuve, ou sous un berceau qu'on échauffe à l'aide de l'esprit de vin; on pousse les sueurs, autant que

leurs forces le permettent, pendant une heure ou deux, & on recommence, s'il est nécessaire, au bout de deux ou trois jours, ayant la derniere attention, que l'accès libre de l'air ne l'incommode point, & que le refroidissement se fasse peu-à-peu; pour cet effet on diminuera les couvertures, ou la chaleur de l'esprit de vin peu-à-peu, de peur que le froid subit n'occasionnât quelques douleurs, que les malades ne manqueroient pas d'attribuer à leur premiere indisposition, ce qui les tiendroit dans de grandes perpléxités.

On leur recommande de se bien frotter le corps pendant la sueur, avec des serviettes chaudes qu'on leur portera dans le lit; s'ils se trouvent foibles, on leur fera prendre trois ou quatre cuillerées de quelque julep cordial & convenable, ou un coup de vin brûlé.

Pour faciliter la diaphorese, on ordonnera un peu de thériaque de Venise, avec un scrupule de cinabre d'antimoine, ou un demi-scrupule de béfoard minéral, sur quoi l'on fera prendre un coup de boisson ordinaire, aussi chaude qu'on pourra la supporter.

Il faut qu'un malade s'en tienne strictement à cette boisson, pendant trois semaines ou un mois après la *salivation*; de peur que cette évacuation par laquelle le corps a été débarrassé des humeurs peccantes qui l'incommodoient, ne donne lieu au peu de sérosité restante de se dessécher, avant que le sang ait été réparé par de nouveaux sucs nourriciers. Il y a des malades qui pour avoir négligé ces précautions, & s'être trop hâtés de reprendre leur premiere façon de vivre, ont surchargé le sang d'un poids de mauvais sucs, & sont retombés, pour avoir méprisé, comme de vaines formalités, la purgation, la sueur & le régime, dans le commencement de leur convalescence.

Sydenham prétend que dans le cours de la *salivation*, le mercure sort & est suffisamment emporté avec la matiere vénéneuse, & que par conséquent il est inutile de recourir à d'autres évacuations: mais cette opinion me paroît dangereuse à suivre; le mercure tient les canaux si ouverts, qu'il se fait dans la *salivation* une colliquation si grande, tant des sucs nourriciers qu'excrémentitiels; que si l'on n'avoit égard à cet état, si l'on ne réparoit les défauts du sang; les malades seroient en danger de périr, soit par la *salivation* même, soit par la consomption dont elle seroit suivie. Il y en a en qui la cure de la vérole laisse le sang dans un état de langueur & d'appauvrissement si grand, qu'il leur survient des hydropisies incurables. Cet accident arrive même, malgré toutes les précautions qu'on peut avoir prises pour le prévenir. Je pense toutefois que l'Auteur que je viens de citer a porté un jugement sensé des préparations que quelques-uns croyent nécessaires à la *salivation*. C'est avec raison qu'il a proscrit la purgation forte, parce qu'elle fatigue le corps sans nécessité, diminue les forces, & affoiblit les esprits; toutes choses dont le malade aura grand besoin, lorsque les particules du mercure mettront le sang dans une agitation intestine. Cependant, j'estime qu'il est à propos d'ordonner un purgatif doux, & de tirer un peu de sang, deux ou trois jours avant les remedes, surtout si le malade est pléthorique; je ne doute point non plus qu'un régime un peu plus sévere qu'à l'ordinaire, ne servît beaucoup à prévenir la fievre, la dyssenterie & les inflammations, & à calmer quelques autres symptômes qui pourroient devenir fâcheux, pour avoir négligé ces précautions. On a éprouvé que les bains dans de l'eau chaude étoient salutaires à quelques malades chauds & maigres. Dans les cas qui souffriront du délai, le tems le plus favorable pour la *salivation*, sera la saison la plus tempérée, comme la fin du Printems, ou le commencement de l'Automne.

En tout autre tems, voici ce qu'on observera.

On choisira une petite chambre chaude & bien fermée, & dans laquelle on entretiendra un bon feu, en hiver, & lorsqu'il fera froid; on en prendra une plus grande & plus aérée dans les grandes chaleurs de l'été. Les femmes entreront dans les remedes, immédiatement après l'évacuation menstruelle.

Le choix d'une garde n'est pas une chose d'aussi peu d'importance qu'on pourroit se l'imaginer: il est nécessaire, que celle qu'on prendra soit instruite, qu'elle sache secourir une femme dans les différens accidens qui peuvent lui survenir, qui sasse les injections nécessaires avec adresse, soit dans les tranchées, soit dans le ténesme, soit dans d'autres occasions.

Un des premiers accidens qui surviennent dans la *salivation*, c'est la diarrhée; si on la néglige, elle sera bien-tôt suivie de dyssenterie, accompagnée de selles sanglantes & de douleurs cruelles dans les entrailles; on ordonnera dans ce cas le remede suivant.

Prenez *de diascordium*,
de conserve de roses rouges, } *de chaq. une demi-once*;
de corail rouge bien broyé,
de terre du Japon,
de vrais bols pulvérisés, } *de chaque, une dragme*;
de diacod, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Vous ferez prendre de cette composition, la grosseur d'une noisette, de quatre en quatre heures, ou même plus souvent, tant que durera le flux; & immédiatement après, trois ou quatre cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eau d'orge imprégnée de canelle, six onces*;
d'eau de mente, &
d'eau admirable, } *de chaque, deux onces*;
de sirop de coings, une once.

Faites-en un julep.

Que la boisson ordinaire du malade soit une décoction de corne de cerf calcinée, colorée avec un peu de cochenille: si les douleurs sont vives, s'il y a ténesme, ou envie continuelle d'aller à la selle; & si le malade rend des mucosités sanglantes; vous ferez prendre dans les momens de repos le clystere suivant.

Prenez *de décoction de corne de cerf brûlée, une demi-livre*;
de diascordium ou de thériaque de Venise, une demi-once.

Dissolvez le tout dans du blanc d'œuf, avec deux onces de vin de Canarie.

Faites un clystere auquel vous reviendrez tant qu'il sera besoin.

Ce clystere semblable par ses effets à une fomentation, fortifiera les intestins, calmera les tranchées, corrigera par sa vertu absorbante l'acrimonie des humeurs, & dissipera son action. Si toutefois le dévoiement continue, vous recourrez au remede suivant.

Prenez *de diascordium sans miel*,
de conserve de roses rouges, } *de chaque, une demi-once*;
d'écorce de mirobolan jaune, &
de cinnamomum acutum, tant soit peu broyé, } *de chaq. une dragme*;
d'eau d'orge imprégnée de canelle, une demi-livre;

Faites infuser le tout chaud, pendant une heure.

Passez & ajoutez

d'eau de mente, une once;
& d'eau du D. Stephens, une once.

Mêlez & faites prendre de ce mélange deux ou trois cuillerées après chaque selle.

Ordonnez en même-tems quatre ou cinq cuillerées de vin rouge, clairet, qu'on aura fait bouillir avec un tiers d'eau & un peu d'épices, & adouci avec du sucre fin.

Cette boisson fera l'effet d'un cordial; lorsque les douleurs seront excessives, on y ajoutera douze, quinze ou vingt gouttes de laudanum liquide préparé avec le suc de coings, surtout aux heures de repos. Quoiqu'il soit certain qu'il faille s'attendre à peu de succès en pareil cas, sans le secours des opiats: il faut cependant s'en servir le moins qu'on pourra; parce que ces remedes retardant le monvement de tous les fluides en général, & les sécrétions glandulaires, tendent à épaissir la lymphe qui doit passer par les glandes de la gorge. Si-tôt donc que la diarrhée aura cessé, il faudra renoncer aux opiats & laisser-là la petite biere, l'eau de gruau, le petit-lait aigrelet, mais surtout les liqueurs faites avec la dreche. On substituera à tout cela la décoction de corne de cerf brûlée & de l'eau de riz. On fera bouillir avec la volaille, de la croute de pain, un peu de riz, & de rapure de corne de cerf. On quittera cette boisson peu à peu pour passer à de plus délayantes. Enfin, lorsque la diarrhée aura cessé; la *salivation* reprendra; ce à quoi il ne faut s'attendre, que quand les humeurs ne seront plus portées en bas, mais suivront une route contraire.

Dans l'usage qu'on fera des opiats, on aura soin d'observer sérieusement l'effet d'une dose avant d'en ordonner une autre; les doses se suivront de deux heures en deux henres, s'il est à propos de les réitérer, & la quantité variera selon l'âge, le sexe, le tempérament & les forces du malade.

Le second accident qu'il y a à craindre, lorsqu'on provoque la *salivation* par le mercure, c'est le mal de cœur & le vomissement: il n'y a rien à en craindre s'il est modéré; on se contentera d'ordonner de l'eau de poulet, la petite biere, de l'eau foible de gruau, afin de le faciliter. On fortifiera l'estomac en faisant succéder à cette boisson un coup de vin brûlé avec une branche de mente, un peu d'écorce de limon, de macis, ou un clou de girofle broyé. Cela suffira pour faire cesser le vomissement, & donner lieu à la *salivation* de reprendre & de continuer, sans aucun autre inconvénient. mais s'il y a cardialgie, tiraillement & douleur à l'orifice de l'estomac, vomissement continuel, spasme dans les membres, mal de cœur, défaillance, sueur froide au front, & au-dessus des sourcils; le malade est dans un danger éminent. Il faut alors renoncer au mercure, & déterminer les humeurs par bas. Si le malade est constipé, on lui ordonnera un clystere émollient, avec deux ou trois onces de gros sucre & autant d'huile d'olive, ajoutant pour stimuler, s'il est nécessaire, une dragme ou denx d'hiera, & autant de sel gemme. On travaillera en même-tems de toute sa force à faire cesser l'orgasme des esprits, & à calmer le mal d'estomac, soit avec quelque julep cordial, soit avec du vin brûlé, auquel vous ajouterez une quantité d'opiats, telle que l'importance du mal & les forces du malade l'exigeront, si toutefois l'état du pouls le permet. Un peu de vin d'Espagne brûlé avec des épices, & quelques gouttes de laudanum liquide, rempliront quelquefois les indications qu'on se propose, lorsqu'on aura dégagé les intestins par un clystere.

On peut aussi recourir au remede suivant.

Prenez *d'eau de cerises noires*, & *d'eau imprégnée de canelle*, *de chaq. deux onces;*
d'esprit de mente, une once;
d'yeux d'écrevisses préparés, & *de corail rouge, mis en une poudre très-fine*, *de chaque, une demi-dragme;*
de sel d'absinthe, une dragme;
de sirop de limon ou de coings, une once;
de laudanum de Londres, bien dissout & mêlé avec le reste, deux grains.

Mêlez le tout & après avoir secoué la bouteille, donnez-en deux cuillerées de deux en deux heures, plutôt ou plutard, tant que le vomissement & le mal d'estomac dureront.

Trois ou quatre cuillerées d'eau de mente simple, bien débarrassée de l'huile empyreumatique qui vient avec elle dans la distilation & qui nage à sa surface, prises chaudes, comme le thé, remédieront aussi à cet inconvénient. On peut aussi user d'épithemes de décoction de sommités d'absinthe Romaine, avec quelques aromatiques, comme les racines de galanga & de zédoaire, le jonc aromatique, les clous de girofle, la muscade, & le macis, dans du vin rouge. On imprégnera de la même décoction chaude, de la flanelle qu'on appliquera sur le creux de l'estomac. On oindra toute la région de ce viscere, avec des huiles exprimées de macis & de muscade, ajoutant quelques gouttes d'huile distilée d'absinthe, & appliquant ensuite le grand emplâtre stomachique.

Je me suis servi plusieurs fois avec succès du remede suivant.

Prenez *de l'eau de la Reine de Hongrie*, *du laudanum liquide*, *de chaque, une once;*
du camphre dissous, une demi-dragme.

Faites un épitheme.

Trempez dans cet épitheme chaud un morceau de drap bien doux, plié jusqu'à l'épaisseur de quatre doigts.

Appliquez ce drap sur le creux de l'estomac, & renouvellez-en l'application toutes les fois qu'il sera sec.

Mais il arrive quelquefois, que l'accident dont il s'agit, est supérieur à tous les remedes, & qu'il emporte le malade en peu d'heures. Il provient alors de l'ignorance de celui qui conduit la *salivation*; & de la trop grande force des doses, de leurs répétitions trop fréquentes ou de leur trop longue continuation.

Un troisieme accident qui ne manque jamais d'arriver, & auquel par conséquent il faut toujours s'attendre dans la *salivation*, c'est l'exulcération des parties de la bouche. Pour cet effet vous ordonnerez au malade de tenir dans sa bouche un peu d'eau d'orge, ou d'eau de poulet tiede, & de tems en tems un peu de lait chaud. Ces gargarismes adouciront les douleurs. Proscrivez tout astringent & toutes eaux dans lesquelles il entre de l'alun, de la sauge, du plantain, de la ronce & autres substances semblables; ainsi que les digestifs, de figues grasses, de racines de guimauve, de réglisse, de raisins secs, &c. Les uns durciroient & sécheroient les ulceres, & dérangeroient le cours du flux; les autres réprimant le gonflement avant qu'il soit tems, & guérissant trop-tôt les ulceres, abrégeroient la durée de la *salivation*. S'il arrive toutefois que les sels mercuriels

& l'acreté de la limphe agissent trop violemment sur les parties, qu'il s'y fasse une putréfaction dangereuse, qu'il y ait perte de substance, & que les os de la mâchoire soient menacés; alors le Chirurgien travaillera à réprimer l'érosion, & à faciliter la digestion de l'ulcere, en consumant les chairs corrompues, & en lavant les parties avec quinze ou vingt gouttes d'esprit de vitriol mêlées avec une once de miel rosat. Il ordonnera pareillement un gargarisme de décoction d'orge, avec les feuilles de plantain, de prêle & d'arbousier, dans laquelle il mettra une petite quantité de teinture de myrrhe & d'aloès avec du miel rosat. Si la putréfaction augmente, il touchera les parties deux ou trois fois le jour, avec une sonde trempée dans la préparation suivante.

Prenez *de miel rosat, une dragme;*
de teinture de myrrhe extraite avec le vin blanc, deux dragmes;
d'esprit de vin rectifié, une dragme;
de fleurs d'onguent egyptiac, une dragme.

Mêlez le tout pour l'usage.

Il arrive aussi fréquemment que les mâchoires soient tellement serrées, que le malade ne peut recevoir de la nourriture, ni le Chirurgien examiner les ulceres sans une extreme difficulté. Pour prévenir cet inconvénient, je me suis trouvé dans la nécessité d'insérer dans le coin de la bouche, entre les dernieres dents, un morceau de bois, couvert de linge. Mais s'il y a quelque adhérence entre l'intérieur de la joue, & la gencive, qui occasionne de la constriction, & qui empêche le malade d'ouvrir la bouche, & de manger; il ne faudra pas manquer de remédier à cet inconvénient.

Il n'est pas extraordinaire lorsque la *salivation* commence, ou dans son cours, surtout lorsqu'il y a quelque dents gâtées, qu'il s'ouvre un vaisseau sanguin, ou quelque petite artere, parce qu'alors la pulsation est plus forte qu'à l'ordinaire, & que la circulation étant embarrassée par le gonflement des parties & l'affluence des humeurs, la vibration des tuniques de l'artere est plus violente, qu'en tout autre tems. Cet accident peut aussi provenir de l'érosion des tuniques des vaisseaux, par des sels caustiques; d'où il s'ensuit de grandes hémorrhagies. Alors on prend un peu de charpie, qu'on couvre de poudre menue d'alun cru ou de vitriol, ou qu'on imbibe d'eau styptique régale; on l'applique sur la partie d'où se fait l'effusion, & on l'y tient pendant quelque-tems avec le doigt. Si elle est située de façon qu'on puisse y faire tenir une compresse trempée dans l'oxycrat avec le jaune d'œuf, tandis que la bouche sera fermée, on usera de ce moyen. Wiseman recommande un œuf dur, pris entre les dents, pourvu que le vaisseau entrouvert en puisse être comprimé. Il survint à un de mes malades, une hémorrhagie de cette nature si considérable, que je ne vis rien de mieux à faire que d'insérer une sonde d'acier rouge dans l'alvéole de la dent corrompue qu'on avoit tirée auparavant; ce qui fit coaguler le sang, crisper le vaisseau & arrêter le flux. La même chose arrive quelquefois, lorsque les parties corrompues viennent à se séparer de la surface intérieure des joues; mais alors il suffit de tenir dans sa bouche un peu d'oxycrat; ou lorsque l'effusion de sang est peu considérable, de le laisser couler avec la lymphe, qui en sera seulement teinte; on laissera les choses dans cet état pendant deux ou trois jours sans aucun danger. Si l'effusion dure plus long-tems, qu'elle devienne plus considérable, & qu'on craigne que le malade n'en soit affoibli, on aura recours à quelque liqueurs styptiques, comme la décoction d'écorce de chêne, l'infusion forte des feuilles de roses rouges, de noix de galle non mûre, d'écorce de grenade, & de fleurs de balaustes dans l'eau de forge acidulée avec l'esprit de vitriol ou autres semblables. On tiendra ces infusions dans sa bouche & on s'en gargarisera aussi souvent qu'on le jugera à propos.

Nous avons déja parlé de la diarrhée qui survient après l'usage du mercure, & de la maniere de l'arrêter: mais s'il arrive qu'en prenant le remede, soit intérieurement, soit extérieurement, il soit déterminé malgré toutes les précautions contraires, en conséquence de quelque idiosyncrase à se porter sur les glandes intestinales; on permettra à l'évacuation de se faire par cette voie, si la force du malade le comporte, & si les symptomes ne sont point trop violens; j'ai vu guérir radicalement des malades, en qui le mercure avoit agi de cette maniere. Alors il faut avoir soin d'humecter les intestins, de suppléer au défaut de mucosité, & d'injecter en clystere, du bouillon de têtes de mouton, d'entrailles de chapon, avec des blancs d'œufs frais qu'on y fera dissoudre. Si cela ne suffit pas, on recourra aux anodyns & même aux opiats. L'accident contraire à celui-ci, est une constipation qui est rarement assez grande pour déranger la *salivation*, ainsi que le dévoiement & le flux de sang. Si le corps est chaud & sec; si le malade crache peu, quoique les parties de sa bouche soient fort enflammées & fort ulcérées, & s'il n'a point été à la selle pendant quelques jours: il faudra lui ordonner un clystere laxatif & émollient, comme du lait chaud avec du sucre & de l'huile. Si les fibres intestinales sont paresseuses, on ajoutera un peu de sel commun. Un suppositoire fait des *species hieræ picræ*, de sel gemme, & de miel, bouillis & réduits dans la forme convenable, évacuera les intestins, rafraîchira le corps & disposera à la *salivation*. On permettra en même-tems un usage un peu plus grand des fluides capables de délayer le sang, comme de petite biere, de l'eau d'orge, ou un peu de petit-lait acidulé. On fera prendre en aliment de l'eau de gruau de Caudle, (boisson stomacale à l'Angloise faite avec de la farine de seigle, du bouillon de poulet ou de veau, avec des pommes de reinette cuites, ou des pruneaux cuits) s'il est en état d'en manger; avec toutes les liqueurs apéritives, rafraîchissantes & délayantes, qu'on défend à ceux qui sont sujets à la diarrhée.

Il survient encore deux autres accidens qui troublent quelquefois la *salivation* mercurielle, & qui mettent en danger la vie du malade; c'est l'affluence trop prompte des humeurs qui menace de suffocation; & la trop longue durée du flux dans lequel les sucs nourriciers étant perpétuellement entraînés, il s'ensuit nécessairement l'atrophie ou la consomption.

Le meilleur moyen de prévenir le premier de ces accidens, c'est de commencer par de petites doses, & de procéder avec circonspection, lorsqu'on s'apperçoit que les humeurs tendent en haut, suspendant l'application du remede pendant un, deux ou trois jours, selon le besoin: mais s'il survient subitement à la gorge un gonflement & une inflammation qu'on n'ait pu prévoir: pour écarter le danger imminent, il faut tenter sur le champ une dérivation & révulsion, par le moyen de clysteres acres faits de décoctions ordinaires, dans lesquelles on dissoudra de la confection Hamech, des *species hieræ picræ*, du sel gemme, une petite quantité de pulpes de coloquinte liées dans un morceau de linge, & bouillies avec le reste. On fera prendre aussi par la bouche, s'il est possible, quelque cathartique: on saignera sous la langue & au bras; on appliquera au haut des épaules des ventouses avec scarification: on usera de véficatoires acres & larges entre les épaules & derriere les oreilles, en suivant la direction des jugulaires de l'un & de l'autre côté du cou: on fera en même-tems quelque injection modérément atténuante avec une seringue dans la gorge, pour la débarrasser du phlegme visqueux qui peut s'y rencontrer. On se servira pour cet effet de la décoction de racines de guimauve, avec le sirop de cinq racines, & le jus de limon, ou d'une décoction pectorale tant soit peu acidulée, avec l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit de soufre ou de vitriol, ajoutant en même-tems le sirop de mûres, le miel rosat & le sirop de ronces, ou autres semblables,

semblables. On s'interdira absolument tout gargarisme astringent, répercussif, & capable d'incrasser & de détenir les humeurs dans les glandes ; ce qui seroit suivi de la suffocation. Si les humeurs sont visqueuses, outre l'injection dont nous venons de faire mention, on fera prendre en boisson les mêmes décoctions. Si les poumons sont plus engorgés qu'à l'ordinaire de phlegmes épais & visqueux, comme il arrive à quelques personnes froides, corpulentes & asthmatiques, on pourra ordonner une cuillerée d'huile de graine de lin nouvelle, & tirée sans feu, avec une quantité proportionnée d'oxymel simple, pourvu que l'estomac puisse supporter ce remede. On pourra aussi faire prendre en même tems dans les intervalles, de l'oxymel de squilles dans quelque décoction pectorale. Ce remede est excellent pour faciliter l'expectoration.

On usera de clysteres purgatifs & de cathartiques par intervalles, lorsque la *salivation* durera plus qu'on ne veut, que les forces du malade diminueront, & qu'il sera menacé de phthisie. Les purgatifs acres ne conviennent point ; il vaut mieux déterminer doucement & à plusieurs reprises les humeurs à se porter par bas. Les diurétiques seront très-propres à empêcher les humeurs séreuses de passer des glandes des reins à celles de la bouche. Le sel de tartre est excellent pour cela : mais on ne peut employer rien de meilleur que le soufre pour fixer les particules du mercure, & arrêter la colliquation. C'est pourquoi vous ferez prendre deux ou trois fois par jour, une demi-dragme ou une dragme de soufre, ou depuis un scrupule jusqu'à la demi-dragme de son magistere, qu'on appelle lait de soufre, avec un peu de conserve de roses ; ou vous userez de la préparation suivante :

Prenez *de la conserve de roses rouges*, & *de coings*, } *de chaque, une demi-once ;*
de lait de soufre, deux dragmes ;
de l'écorce de cannelier,
de la terre du Japon, & *de corail rouge bien préparé*, } *de chaque, une dragme ;*
douze feuilles d'or ;
du sirop de myrte, autant qu'il en faut pour un électuaire.

Quant à la boisson du malade, qu'il prenne de la teinture calybée de roses, à laquelle on aura donné une acidité agréable avec l'esprit de vitriol, ou de la petite eau de chaux. Il aura soin aussi de quitter les bas, les caleçons, la chemise, le bonnet, le mouchoir de cou, & tous les vêtemens qui lui auront servi pendant les frictions & pendant la *salivation*.

Si la consomption est commencée, on ordonnera le lait d'ânesse & les poudres testacées, de la maniere suivante :

Prenez *de conserves de roses rouges, une once ;*
d'yeux d'écrevisses préparés, *de perles préparées*, & *de corail rouge préparé*, } *de chaque, une dragme ;*
de species diatragacanthi frigidi, *une dragme & demie ;*
de sirop de guimauve, assez pour faire un électuaire.

Faites prendre de cet électuaire de grand matin, environ la grosseur d'une muscade, &, immédiatement après, la moitié d'une chopine de lait d'ânesse tout frais tiré ; après quoi le malade dormira une heure.

Il en fera autant le soir ; il prendra la même dose d'électuaire, & la même quantité de lait.

S'il y a quelque paroxysme de fievre, on ne balancera point à ordonner le quinquina, qui produira ici deux effets salutaires : l'un d'arrêter le mouvement de fievre, & l'autre de diminuer par sa stypticité la circulation languissante du sang, & de terminer la salivation.

Si le tissu du sang est détruit, & qu'il survienne une hydropisie accompagnée d'anasarque aux piés, aux mains, aux cuisses, ou d'un ascite à l'abdomen, les indications & les remedes seront les mêmes que dans toutes autres tumeurs aqueuses.

S'il survient une paralysie, on ordonnera des remedes chauds, incisifs, volatils, corroboratifs, capables de lever les obstructions, & de faciliter l'influx du fluide nerveux dans les canaux qui lui sont destinés. On ajoutera à ces remedes des applications extérieures & locales, propres à ranimer les esprits, & à restituer les nerfs dans le ton qui leur est naturel. TURNER, *Syphilis.*

Salivation suivie de consomption.

La *salivation* est naturelle, ou procurée par art. C'est dans l'un & l'autre cas une séparation abondante de sucs nourriciers par les glandes qui fournissent la salive. Cette sécrétion & cette perte de suc nourricier, à la suite d'une longue *salivation*, rend le sang acre & chaud, prive les parties musculeuses de la nourriture dont elles ont besoin, & conduit à l'atrophie ou la consomption.

La *salivation* naturelle survient pour l'ordinaire à ceux qui ont le scorbut ; car le sang étant en eux fort acrimonieux, il n'assimile point le chyle nouveau, ni ne lui communique sa nature ; au contraire il le chasse dans la circulation continuelle, par les glandes qui fournissent la salive. C'est ce qui a donné lieu à cet Aphorisme qui est connu de tout le monde, que la *salivation* conduit à la consomption ; c'est par cette raison qu'on conseille à ceux en qui elle est excessive, de prévenir cet accident en avalant leur salive. En effet, ils arrêteront le progrès de la *salivation* ; (car en crachant, on suce pour ainsi dire les glandes qui fournissent la salive, & on les contraint d'en séparer continuellement de nouvelle,) & ils rendront à la nature le chyle dont elle a besoin pour réparer les pertes que fait la masse du sang, & qui se sépare inutilement en eux par les canaux salivaires.

Il est constant que toute *salivation*, procurée par art, c'est-à-dire, par les frictions mercurielles, conduit à la phthisie & à la consomption, si elle est poussée trop loin.

C'est pourquoi, lorsque la *salivation* finira, on tiendra long-tems le malade au lait, pour corriger par ce moyen l'acreté du sang, & prévenir la consomption ; on lui fera prendre ensuite un air doux & sain ; on ne lui permettra en alimens que des substances qui donnent un bon suc ; on lui ordonnera même, s'il le faut, les eaux calybées.

J'ai un exemple remarquable de cette espece de consomption dans la fille de M. Daulton, que la *salivation* qu'on excita en elle avec le mercure, pour la guérir des écrouelles, jetta en finissant dans une consomption mortelle. Comme la perte des humeurs qu'elle avoit faite par cette évacuation, étoit excessive, elle ne put jamais être réparée, soit par l'air, soit par le lait, soit par aucun autre moyen. Elle persista pendant un mois ou deux, depuis la fin de la *salivation*, ou bout desquels la malade mourut, consumée par son mal, sans qu'il y eût aucun signe que les poumons fussent attaqués. MORTON, *Phthisiolog.*

SALIUNCA NEAPOLITANA, *sive Nardus ex Apuliâ. Spicnard d'Italie.*

SALIX, *Saule.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont entieres : sa fleur qui est mâle, & qui croît sur une plante séparée, est en épi, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son ovaire, qu'on ne trouve que sur la plante femelle, a un long tube à quatre cornes, d'une figure conoïde, & conformé de façon qu'il dégénere en un fruit en épi, partagé en un grand nombre de capsules qui ressemblent à des cornes, & qui s'ouvrent en deux au tems de la maturité. Ces capsules sont pleines de semences cotoneuses.

Boerhaave en compte les dix-huit especes suivantes :

1. *Salix vulgaris, alba arborescens*, C.B.P. 473. Tourn. Inst. 559. Boerh. Ind. A. 2. 210. *Salix*, Offic. Ger. 1203. Emac. 1389. Raii Synop. 3. 447. *Salix, arborea, angustifolia, alba, vulgaris*, Park. Theat. 1430. *Salix maxima fragilis, alba, hirsuta*, J.B. 2. 212. Raii Hist. 2. 1419. *Le Saule commun.*

C'est le plus grand de tous nos *saules* : il a un grand nombre de branches, fortes, longues & vertes : ses feuilles sont longues, étroites, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, dentelées par les bords, & placées alternativement. Il porte au commencement du printems des chatons longs, foibles, lâches, qui contiennent une semence fort petite dans un duvet blanc. Il croît par tout dans les lieux humides & au bord des rivieres.

Son écorce, ses feuilles & ses chattons sont rafraîchissans, resserrans, & bienfaisans dans tous les flux & dans toutes les hémorrhagies. La seve qui sort des incisions que l'on fait à son écorce, passe pour bonne dans les inflammations & la sanguinolence des yeux. Les Anciens avoient coutume de répandre des branches de *saule* verd autour du lit de ceux qui avoient la fievre, pour rafraîchir & tempérer l'air. Miller, *Bot. Off.*

Il croît dans les lieux aqueux & au bord des ruisseaux : ses feuilles, dont on fait usage en Medecine, sont rafraîchissantes, dessiccatives, & tant soit peu astringentes. On en fait principalement usage dans les maladies vénériennes. Appliquées extérieurement, elles sont bienfaisantes dans les effusions de sang, soit par une plaie, soit par les narines, & dans d'autres maladies semblables.

Les feuilles de *saule* trempées dans de l'eau, & répandues dans la chambre d'un malade, en rafraîchissent l'air d'une façon singuliere. C'est une pâture qui n'est pas désagréable aux bestiaux. Leur décoction est bienfaisante dans le crachement de sang. On en prepare un clystere dans la dyssenterie. On les fait entrer dans les bains des piés, qu'on ordonne pour procurer le sommeil, & pour calmer l'ardeur des fievres. L'écorce de l'arbre a les mêmes vertus ; & nous lisons dans Dioscoride, que ses cendres ont la vertu de déraciner les cors & les verrues. *Hist. des Plant. attribuée à Boerh.*

2. *Salix vulgaris, nigricans, folio non serrato*, C. B. P. 473.
3. *Salix vulgaris, rubens*, C. B. P. 473. Tourn. Inst. 590. Boerh. Ind. A. 2. 210. *Salix rubens*, Offic. *Salix angustifolia, purpurea, seu nigra*, Park. Theat. 1430. *Salix rubra minimè fragilis, folio longo angusto*, J. B. 1. 215. Raii Hist. 2. 1421. *Saule rouge commun.*

Il croît dans les lieux aqueux. Ses feuilles & ses écorces dont on fait usage en Medecine, ont les mêmes propriétés que celles du *saule* commun.

4. *Salix lutea sativa, folio crenato*, C. B. P. 473.
5. *Salix folio amygdalino, utrimque virente, aurito*, C. B. P. 473. Boerh. Ind. A. 2. 210. Tourn. Inst. 591. *Salix nigra*, Offic. *Salix spontaneo amygdalino folio, fragilis auriculata*, J. B. 1. 214. *Salix viminalis nigra*, Park. Theat. 1430. *Salix folio splendente, auriculato flexilis*, Raii Hist. 2. 1420. Synop. 3. 448. *Saule luisant* ou *François.*

Il croît dans les plants parmi les autres *saules*. On ne lui attribue aucune propriété particuliere que je connoisse.

6. *Salix oblongo, acuto, incano folio*, C. B. P. 474.
7. *Salix, folio longo, angusto, acuto, leviter serrato, suprà viridi, infrà albescente, viminibus luteis.*
8. *Salix platyphyllos, leucophloeos, Dalechampii*, Lugd. 276.
9. *Salix, foliis longissimis, angustissimis, suprà atro-viridibus, infrà incanis, margine crispo.*
10. *Salix, folio longo, utrimque viridi, acuto, serrato.*
11. *Salix, montana, major, foliis laurinis*, H. R. Par.
12. *Salix latifolia, rotunda*, C. B. P. 474.
13. *Salix, folio ex rotunditate acuminato*, C. B. P. 474.
14. *Salix humilis, capitulo squamoso*, C. B. P. 474. *Salix; Helice Theophrasti*, Lugd. 277.
15. *Salix, folio longo, non auriculato, viminea rubra*, Cat. Cantabrig.
16. *Salix; pumila, foliis utrimque candicantibus & lanuginosis*, C. B. P. 474.
17. *Salix; pumila, brevi angustoque folio, incano*, C.B.P. 474.
18. *Salix, minima, flore eleganti luteo. An Salix, pumila, montana, folio rotundo*, Raii Hist. 1423. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 210.

Outre les especes précédentes de *saule*, Dale fait mention de la suivante.

Salix, Helice, Offic. *Salix, Helice Theophrasti*, Park. Theat. 1435. *Salix rosea Anglica*, Ger. 1204. Emac. 1390. *Saule-Rose.*

Il croît sur les bords des ruisseaux, & on le regarde comme un jeu de la nature.

SALLENA, espece de salpetre. Ruland.

SALMERINUS ou SALMERO, poisson tout semblable au saumon, mais plus petit. On le trouve dans les rivieres & dans les lacs. Il a quelque chose de la truite, & est du moins d'aussi bon gout que ce poisson & que le saumon ordinaire. Il a la chair tendre, délicieuse & courte, & n'est point du tout visqueux. Il est même si facile à digérer, qu'il y a des Medecins qui le permettent aux malades. Il se corrompt promptement lorsqu'il n'est point salé, & produit à peu près les mêmes effets que le saumon.

Quelques-uns prétendent que ce poisson ne differe point du tout du saumon ordinaire, & qu'avec le tems il devient aussi gros. Cependant Johnston en fait une espece différente ; & la description que cet Auteur nous en a donnée, fait voir qu'il y a en effet quelque différence. De plus, Gesner nous dit avoir consulté à ce sujet un Pêcheur fort honnête homme & fort croyable, qui l'avoit assuré que ce poisson ne vient jamais si gros que le saumon ordinaire. Lemery, *des Alimens.*

SALMO, *Saumon*. Le *saumon* est un poisson d'un excellent goût, couvert d'une infinité de petites écailles, marbrées de taches rouges ou jaunes. Il est ordinairement long de deux ou trois piés, & fort épais ; il y en a même qui vont jusqu'à six piés : quelques-uns pesent jusqu'à vingt-quatre & même trente-six livres. Quelques Auteurs ont dit, que ce poisson ne vit que dans l'eau bourbeuse & limoneuse : cependant on lui trouve quelquefois de petits poissons dans le ventre ; & d'ailleurs il n'est pas probable qu'un poisson si gros & si fort ne vive que dans l'eau trouble ; le grand nombre de dents qu'on lui trouve prouve même assez qu'il mange des choses solides.

Quoique le *saumon* soit un poisson de mer, il remonte

cependant les rivieres au commencement du printems, & l'on remarque que c'est la saison où il est le plus gras. Mais quand il a séjourné plus d'un an dans une riviere, il devient pâle, sec, maigre, & a mauvais goût. Ce poisson vit plusieurs années, & peut rester long-tems hors de l'eau sans mourir.

Le meilleur *saumon* est celui qui est bien nourri, gros, entre deux âges, court, rougeâtre & pêché dans de l'eau claire & courante. On le mange frais ou salé. Frais, il est agréable au goût, mais se corrompt plus vîte. Il a la chair tendre, courte & savoneuse. Il abonde en sels volatils, & en principes huileux & balsamiques, qui le rendent nourrissant, corroboratif & restaurant; il provoque l'urine, & est bon pour la poitrine: mais lorsqu'il est fort gras, si l'on en mange trop, il cause des envies de vomir & des indigestions; & s'il est vieux, sa chair est seche, dure & lourde sur l'estomac. LEMERY, *des Drogues*.

SALOME, σαλώμη; nom d'une emplâtre décrite par Galien, *de Comp. Med. p. G. Lib. II. cap. 7*.

SALOMONIS SIGILLUM, *Sceau de Salomon*, ou *Polygonatum*.

SALPA, *Stockfiche*.

C'est un poisson de mer, gros & long, qui ressemble à la merluche. Il vit d'algue & de mousse marine: mais il passe pour un mauvais aliment, parce que sa chair est dure, & qu'il n'a pas grand gout. On le fait sécher jusqu'à le rendre aussi dur que du bois; ensorte qu'avant d'en faire usage, il le faut battre pour l'attendrir. Il passe pour être apéritif & résolutif. LEMERY, *des Drogues*.

SALPETRA, *Nitre*.

SALPINGO-PHARYNGÆUS, *Salpingo-pharingien*; c'est selon Valsalva & Douglas, une des origines du muscle du pharynx, située à l'extrémité de la partie osseuse de la trompe d'Eustachi.

SALPINGO-STAPHYLINUS MUSCULUS, *Salpingo-staphylin*; muscle de la luette que Douglas décrit de la maniere suivante.

Il part charnu de la partie osseuse du canal de l'oreille; il s'insere à la base de la luette, où ses fibres s'unissent à celles de son semblable, qui est placé de l'autre côté.

Ses usages sont de tirer la luette en haut & en arriere.

SALSAMENTUM. Voyez *Tarichos*.

SALSAPARILLA. Voyez *Sarsaparilla*.

SALSATURA, *Dealbation*; partie du Procédé par lequel on fait la Pierre-Philosophale.

SALSEDO, *Salure*.

SALSEDO MUCRUM, *Salpetre*, ou *nitre*.

SALSUGO, *Marinade*, ou *Saumure*.

SALTABRI, le même que *Sal alembrot*. Voyez *Alembrot* & *Sal*.

SALVATELLA, *Salvatelle*; veine du dessus de la main, que quelques Medecins ont crû qu'il étoit très salutaire d'ouvrir dans la mélancolie. C'est celle qui part du petit doigt, & du doigt voisin; & selon quelques autres, celle qui est placée entre le pouce & le premier doigt.

SALVIA, *la sauge*.

Voici ses caracteres:

Elle est presque entierement semblable à la sclarée. Son casque est sillonné; sa barbe est divisée en trois segmens; celui du milieu est presqu'entierement cavé. Les étamines de sa fleur représentent par leur inflexion la figure de l'os hyoïde.

Boerhaave en compte les vingt especes suivantes.

1. *Salvia major, an Sphacelus Theophrasti?* C. B. P. 237. Tourn. Inst. 180. Boerh. Ind. A. 166. *Salvia hortensis major*, Offic. *Salvia major*, Ger. 623. Emac. 764. *Salvia major vulgaris*, Park. Theat. 49. *Salvia latifolia*, J. B. 3. 304. Raii Hist. 1. 509. *La Sauge commune*.

La *sauge* est une plante en buisson, qui croît dans tous les jardins, & dont on fait que les feuilles sont longues, rudes, ridées, tantôt d'un verd blanchâtre, tantôt purpurines & rougeâtres, & d'une odeur assez forte. Ses fleurs croissent sur des longues tiges, au sommet desquelles elles forment des épis; elles sont larges & en casque; leur casque est creux & recourbé; Ses levres sont larges, d'une couleur bleuâtre, & placées dans de grands calyces, au fond desquels on trouve quatre semences rondes & unies. On la cultive dans les jardins, elle fleurit en Mai; ses fleurs & ses feuilles sont d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

Elle croît dans les jardins; elle fleurit en Juin, & l'on se sert de ses feuilles & de sa fleur. Elle est diurétique, elle provoque les regles, lorsqu'elles sont trop épaisses pour couler facilement, & elle en modere l'excès; elle est bienfaisante dans les paralysies, les vertiges, les tremblemens & les catarrhes. En gargarisme, elle nettoye les aphthes de la bouche. DALE, *d'après Schroder*.

La *sauge* qui croît presque dans tous les jardins, est un excellent céphalique, & a toujours été fort estimée des Orientaux, qui à présent préferent ses feuilles séchées à celles du thé. En conséquence de l'huile subtile, vaporeuse & sédative qu'elle contient, sa décoction ou plutôt son infusion en forme de thé, est d'une efficacité merveilleuse dans les désordres spasmodiques, dans les contractions des membres & les épilepsies chroniques. Les bains préparés de cette plante en y ajoutant des substances nervines, telles que la crapaudine, l'origan & la marjolaine sont fort utiles pour la cure des membres paralytiques, & pour rétablir le ton de l'utérus. Les Chirurgiens en ordonnent la décoction en gargarisme pour soulager les inflammations du gosier, & les autres maux des dents, & de la bouche. HOFFMAN, *de præstant. Remed. domest.* Voyez *Bufo*.

2. *Salvia major, an sphacelus Theophrasti, floribus candidis?* C. B. P. 237.
3. *Salvia perelegans, tricolor, argentea, Belgarum*, H. R. Par.
4. *Salvia major, foliis ex viridi & luteo variegatis*, H. R. Par.
5. *Salvia major, foliis ex viridi & albo variegatis*.
6. *Salvia latifolia, serrata*, C. B. P. 237. Prodr. 113.
7. *Salvia major arborescens, foliis vietis, laceris, fimbriâ aureâ donatis*.
8. *Salvia Cretica, non pomifera*, Clus. H. 343.
9. *Salvia folio lato, amplo subrotundo*.
10. *Salvia minor aurita & non aurita*, C. B. P. 237. Tourn. Inst. 181. Boerh. Ind. alt. 166. *Salvia hortensis minor*, Offic. *Salvia minor*, Ger. 623. Emac. 764. Raii Hist. 1. 510. *Salvia minor auriculata*, J. B. 3. 305. *Salvia minor, sive pinnata*, Park. Theat. 50.

Cette *sauge* est plus petite que la commune, ses feuilles sont plus petites, plus étroites, plus unies, velues, d'un verd blanchâtre, avec deux especes d'oreillettes à chaque côté proche de la tige; ces oreillettes manquent dans quelques plantes; il y en a d'autres qui n'en ont qu'une. Son odeur est moins forte que celle de la *sauge* commune. Ses fleurs sont aussi plus petites, mais à peu-près de la même couleur. Elles fleurissent en même tems, & on les cultive dans les jardins.

Elles ont aussi les mêmes propriétés: mais la commune est plus d'usage dans les cuisines. Elles sont céphaliques

& bienfaiſantes dans toutes les maladies de la tête & des nerfs, comme la paralyſie, les convulſions, &c. Elles ſont auſſi diurétiques & ſalutaires dans les obſtructions de la matrice : on s'en ſert dans toutes les fievres, & on les prend, comme du thé ou du poſſet. Miller, *Bot. Off.*

11. *Salvia anguſtifolia, ſerrata*, C. B. P. 237.
12. *Salvia Orientalis latifolia, hirſutiſſima, viſcoſa, pinnata, flore & calyce purpureis, inodora.*
14. *Salvia Africana, fruteſcens, folio ſubrotundo, glauco, flore aureo, magno*, H. A. 2. 183.
16. *Salvia baccifera*, C. B. P. 237.
17. *Salvia baccifera ſimilis, ſed foliis magis undulatis.*
18. *Salvia Cretica fruteſcens, pomifera, foliis longioribus, incanis, criſpis*, T. C. 10. T. Voy. 1. 77.
19. *Salvia Hiſpanica, folio lavandulæ*, T. 181.
20. *Salvia abſinthium redolens*, J. B. 3. 307. Boerh. *Ind. A. Plant.*

On appelle la premiere eſpece de *ſauge*, *ſphacelus Theophraſti*, parce que ſes feuilles broyées & appliquées ſur des parties qui tendent à la corruption, guériſſent la gangrene & préviennent le ſphacele. Il y en a qu'on appelle pomiferes; parce que dans les Pays chauds, un certain inſecte en perce les feuilles à moitié, ſur-tout celles qui les ont ridées, & y dépoſe ſa ſemence qui y produit l'année ſuivante, ce que nous appellons une galle. Si l'on tranſporte dans ce Pays-ci ces eſpeces; leurs galles diſparoîtront l'année ſuivante, parce que nous n'avons point d'inſectes, tels que ceux qui y donnent lieu.

Salvia vient de *ſalvus*, ſalutaire; la plante qui porte ce nom, paſſe pour fort ſaine & pour fort ſalutaire, ainſi qu'il paroît par cet ancien vers fait à ſon honneur.

Cur moriatur homo, cui ſalvia creſcit in horto?

L'Homme qui a de la *ſauge* dans ſon jardin, ne devroit jamais mourir.

Toutes les eſpeces de *ſauge* ſont plus odoriférantes qu'aucune autre plante. Si l'on en reçoit l'odeur pendant long-tems, elle enivre, & cauſe le vertige. C'eſt ce qui m'arriva pour en avoir cueilli, & fait l'examen à jeun. Je ſentis qu'elle produiſoit en moi de la chaleur & de la force. Ses feuilles infuſées dans de l'eau, la noirciſſent comme le thé, & l'on en peut faire de l'encre, ainſi qu'avec la noix de galle. Si l'on en prend comme du thé, elle eſt aſtringente, elle agite les fluides, elle fortifie, & deſſeche les fibres & les os; d'où je conclus qu'elle eſt corroborative, échauffante, & ſtimulante. C'eſt avec raiſon, que Dioſcoride la regarde comme un ſudorifique, un pectoral, & un céphalique excellent. Ce qui a donné lieu au vers précédent qu'on trouve dans l'Ecole de Salerne. Ses feuilles infuſées dans du vin raffermiſſent les gencives & les dents, ſont bonnes pour le ſcorbut, & fortifient les parties par leur vertu balſamique. Cette plante eſt excellente dans toutes les maladies de la tête qui proviennent de la foibleſſe de l'eſtomac; elle eſt bienfaiſante dans la paralyſie, la léthargie, l'apoplexie, l'épilepſie, la goute aux piés, aux mains, le vertige, la leucophlegmatie, la chloroſe, ou la cachexie des filles. Un de ſes grands inconvéniens eſt de cacher des crapauds ſous ſes feuilles. Le ſeul moyen d'en écarter ces animaux, c'eſt de planter à côté de la rue, qu'ils ne peuvent ſouffrir : d'où l'on a fait le vers ſuivant rimé,

Salvia cum rutâ faciunt tibi pocula tuta.

C'eſt avec raiſon que les Anciens ont regardé la *ſauge*, comme alexipharmaque, ſudorifique, & ſur-tout céphalique : mais ce n'eſt que dans les maladies froides, où il y a ſurabondance de phlegme. On ſe ſervoit ordinairement de ſon eau diſtilée, & de la conſerve de ſes fleurs, en préſervatif contre toutes ſortes de poiſons, à cauſe de leurs vertus ſudorifiques & corroboratives. La *ſauge* paſſe pour antiſeptique; c'eſt pourquoi, l'on s'en ſert pour embaumer les cadavres; elle eſt par la même raiſon fort eſtimée & fort en uſage dans le Serrail du Grand-Seigneur. Car, 1°. elle garantit les corps des vers & des inſectes; 2°. Comme elle eſt aſtringente, elle les reſſerre. 3°. Elle réſiſte à la corruption par ſon odeur agréable. Les Chinois en ſont ſi grand cas, que quand on leur en offre, ils ne manquent point de demander aux Européens, par quel caprice, ayant chez eux de la *ſauge*, ils viennent chercher ſi loin leur thé. Elle reſſerre, & fortifie les parties ſolides; les Chirurgiens s'en ſervent pour réprimer les hémorrhagies occaſionnées par des plaies. Son herbe bouillie dans le vin eſt bienfaiſante dans la paralyſie, parce qu'elle eſt aromatique, aſtringente, & tant ſoit peu auſtère. Toutes ſes eſpeces tiennent de la nature du chêne, en ce qu'elles reſſerrent, raniment les eſprits & agitent les nerfs. C'eſt pourquoi l'on s'en ſert comme d'un fort bon remede dans le relâchement, & l'inertie des nerfs. La conſerve de *ſauge* ſoulage les femmes qui ont des foibleſſes d'eſtomac; une demie dragme de cette conſerve, ſuffit pour guérir des perſonnes de ce ſexe, qui ont conſervé cette indiſpoſition pendant pluſieurs années. *Hiſtoire des Plantes attribuées à Boerhaave.*

Salvia Agreſtis, nom du *Scordium alterum, ſive ſalvia agreſtis.*

Salvia Montana, nom de la *Sclarea glutinoſa, floris lutei, variegati, Barbâ amplâ, cavâ.*

Salvia Sylveſtris, nom du *Stachys Canarienſis, fruteſcens, verbaſci folio.*

Salvia Vitæ, ou *Ruta muraria.* Voyez *Adianthum album.*

Outre les eſpeces précédentes de *ſauge*, Dale fait mention de la ſuivante.

Salvia, *folio tenuiore*, C. B. P. 237. Tourn. Inſt. 281. Raii Hiſt. 1. 510. *Salvia Indica*, Ger. 623. Emac. 765. *Salvia minor aurita, odoratiſſima, Hiſpanica*, Park. Theat. 50. *Salvia tenuifolia*, J. B. 3. 306. *Sauge d'Eſpagne.*

On la cultive dans les jardins, & ſes feuilles dont on fait uſage en Medecine, ont les mêmes propriétés que celles de la *ſauge commune.*

SALZ, SULZ, ou SELENIPPUM, *Saumure.*

S A M

SAMBACH, nom du *Jaſminum, ſive Sambach Arabum Alpini.*

SAMBUCUS, *Sureau.*

Voici ſes caracteres.

Ses branches ſont pleines de moelle fongueuſe; ſa fleur eſt monopétale, en roue, diviſée en pluſieurs endroits, & pour ainſi dire en roſe, & forme des ombelles ou bouquets. Son ovaire qui pénetre juſqu'au fond de la fleur, dégenere en une baie pleine de ſuc, & qui contient ordinairement trois ſemences oblongues.

Boerhaave en compte les huit eſpeces ſuivantes.

1. *Sambucus fructu, in umbella nigro*, C. B. P. 456. Tourn. Inſt. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Sambucus*, Offic. Ger. 1234. Emac. 1422. Raii Synop. 3. 461. *Sambucus vulgaris*, Park. Theat. 407. J. B. 1. 544. Raii Hiſt. 2. 1609. *Sureau commun.*

Le *sureau* se trouve dans les haies ; ses branches qui s'étendent beaucoup, ont une moelle spongieuse dans le milieu. Sa premiere écorce est cendrée ; la seconde est verte ; ses feuilles sont en ailes ; elles sont terminées par une feuille singuliere, plus large que le reste ; elles sont ovales, pointues par le bout & découpées par les bords ; ses fleurs croissent en grands ombelles plats ; elles sont petites, n'ont qu'une feuille divisée en cinq segmens, avec autant de petites étamines, & sont suivies de petites baies rondes, purpurines, & pleines d'un suc purpurin. Il croît dans les haies, dans les lieux humides ; il fleurit en Mai, & ses baies sont mûres en Septembre. Son écorce, ses feuilles, ses fleurs, & ses baies sont d'usage.

Sa seconde écorce verte purge les humeurs claires & séreuses, & l'on s'en sert dans l'hydropisie ; on n'emploie ses feuilles qu'à l'extérieur, dans les inflammations, le feu Saint-Antoine & les hémorrhoïdes. Ses fleurs sont bienfaisantes dans le même cas, & on s'en sert souvent en fomentation & en cataplasme, dans les douleurs des membres, & dans toutes sortes d'enflures & de tumeurs ; prises intérieurement, elles chassent les vents & soulagent dans la colique. Ses baies sont cordiales & bonnes dans les affections hystériques. Elles sont diurétiques & salutaires dans l'hydropisie ; on les fait entrer dans les gargarismes, pour les ulceres à la bouche & à la gorge.

Il se forme au tronc du *sureau*, une excroissance fongueuse, ridée, semblable à une oreille, blanchâtre à l'extérieur, noire en-dedans, & parsemée de plusieurs petites veines : on l'appelle oreilles de Juifs. L'oreille de Juif passe pour bonne, dans le gonflement & dans l'inflammation des amygdales, dans les ulceres à la gorge, & dans les esquinancies. Les préparations officinales du *sureau*, sont l'eau de fleur de *sureau*, l'huile de *sureau*, l'onguent de *sureau*, & le sirop de *sureau*. Miller, *Bot. Off.*

Ses feuilles ont d'abord un gout herbacé & salin : mais il devient ensuite amer ; son fruit est douceâtre, & teint le papier bleu d'un rouge plus foncé que le papier blanc.

Ses feuilles donnent dans l'analyse Chymique qu'on en fait, quelques liqueurs acides & alcalines, un peu de sel volatil concret, & une grande quantité d'huile & de terre. Il est donc vraissemblable qu'elles operent par le moyen d'un sel ammoniac, plus chargé d'acide qu'à l'ordinaire, & joint à une grande quantité d'huile & de terre. Le sel des baies de *sureau* ressemble plus à l'alun qu'au sel ammoniac. Ces parties de la plante ne donnent qu'une petite quantité d'esprit urineux, mais beaucoup d'acide, d'huile & de terre. Jean Bauhin & M. Ray ont cru que sa fleur étoit pentapétale : mais elle est monopétale.

Hippocrate dit qu'elle purge par l'urine & par les selles. Dioscoride dit aussi qu'une infusion des racines & des feuilles dans le vin, évacue les sérosités, & procure du soulagement dans l'hydropisie. Il recommande aussi le vin de *sureau*, sur-tout celui qui est fait des baies, pour la morsure des viperes & dans les maladies hystériques ; & il ajoute que ce vin appaise les inflammations & la goute, guérit les brûlures, les ulceres & les morsures des chiens enragés. Tragus & Dodonæus prescrivent le suc de l'écorce verte de *sureau*, & de l'aubier, ou l'infusion de l'une & de l'autre dans du vin ou du lait, pour évacuer la bile ou les sérosités. Jean Bauhin ordonne une once & demie d'eau d'écorce de *sureau*, trois fois par jour, à savoir le matin, à midi & le soir, dans l'hydropisie. Les fleurs de *sureau* récemment cueillies, & non encore séchées ; frites avec des œufs passent pour un assez bon purgatif.

Les fleurs de *sureau* seches, infusées dans du petit lait, & prises à la quantité d'un verre, matin & soir sont bonnes dans la petite vérole & le feu saint Antoine. On bassinera aussi le visage en même tems, avec deux parties de *sureau* infusé dans une partie d'esprit de vin.

On fait avec ces fleurs une conserve & un sirop. On en prépare des clysteres, en leur faisant jetter quelques bouillons dans du vinaigre & du miel. Camerarius ordonne la décoction des jeunes gousses de *sureau*, avec un peu de safran pour provoquer les regles. On s'en sert aussi en conserve, en sirop ou en poudre pour tenir le ventre libre & pour purifier le sang. On fait avec les baies de sirop, un rob, un extrait, un esprit, du vin, du vinaigre, du sirop & une huile. Pour le rob,

Prenez *du suc, une livre ;*
du sucre, une demi-livre.

Faites épaissir ce suc sur le feu.

Voici la recette que donne Quercetan pour en faire l'extrait.

Faites une teinture de baies de *sureau* séchées.

Ajoutez *d'esprit de vin, une quantité suffisante ;*
un peu d'esprit de soufre.

Mettez en digestion pendant cinq ou six jours dans une bouteille bien bouchée ; filtrez la teinture & donnez-en à boire une demi-cuillerée ou une cuillerée entiere. Cet extrait sera salutaire dans la passion hystérique ; ou tirez l'esprit de vin par la distilation, & l'extrait restera au fond de l'alembic. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans cette maladie & dans le dévoiement.

L'esprit ardent de baies de *sureau* est très-sudorifique, aussi-bien que le suc des baies que l'on conserve aisément, ou avec de l'huile, ou en y mêlant un tiers d'esprit de vin.

Ce qu'on appelle vin de *sureau* est son suc gardé pendant un an. Quelques-uns le font bouillir avec du sucre jusqu'à consistance de sirop.

Les pepins des baies donnent par expression une huile qui calme les douleurs de la goute. On fait aussi pour cette maladie une huile par la dissolution de ses feuilles. On écrase les côtes des feuilles, & on les met dans un pot de grais, qu'on enterre bien avant, après l'avoir luté avec du plâtre. A la fin de l'année on trouve au fond du pot une sorte d'huile qui est fort lénitive. Les pepins donnés en poudre depuis trois dragmes jusqu'à une demi-once, sont purgatifs ; on en peut aussi faire une émulsion qu'on donne à la dose d'une once ; macérés dans du vin blanc, ils sont rarement purgatifs. Les feuilles bouillies dans du gros vin sont fort résolutives : elles font tomber l'enflure des jambes des hydropiques, en les plaçant de maniere que les parties enflées en reçoivent la vapeur, ou faisant avec, des douches à ces parties, ou en les fomentant, ou en y appliquant en forme de cataplasme les feuilles qui ont servi à la décoction. On y peut joindre les fleurs & les feuilles de la tanesie.

Matthiole prescrit pour la brûlure l'onguent suivant, qui est excellent :

Prenez *d'huile d'olives ; deux livres ;*
de l'aubier de sureau écrasé, une livre.

Faites bouillir, y ajoutant de tems en tems de l'eau de *sureau*, jusqu'à ce que l'écorce soit dure & noire.

Passez & faites bouillir jusqu'à consistance d'onguent, y ajoutant quatre onces de cire vierge, & du suc de jeunes tiges de *sureau* autant qu'il en faut pour empêcher l'onguent de brûler. Avant de retirer du feu,

Ajoutez *de térébenthine,* } *de chaq. quatre onces ;*
d'encens mâle,

deux jaunes d'œufs durcis.

Gardez dans un pôt de grais pour l'usage.

Ou,

Faites bouillir l'aubier des branches de *sureau*, écrasé, dans de l'huile d'olives ou de noix. Donnez-y la consistance d'onguent, en y ajoutant de la cire & des jaunes d'œufs. Gardez-le dans un vaisseau avec de l'eau fraîche.

Cet onguent est fort bon pour la goute, l'inflammation des hémorrhoïdes & les brûlures. On y peut aussi appliquer un peu de miel & ensuite de l'huile de noix bouillie avec du *sureau*. C'est un bon remede surtout pour les brûlures faites par la poudre à canon. Lavez les ulceres qui viennent de brûlures, avec une décoction de bois & d'écorce de *sureau* réduits en cendre. Zwelfer ordonne pour la brûlure l'onguent suivant.

Prenez *de beure frais, deux livres ;*
d'huile de sureau,
de baies vertes de genievrier broyées, } *de chaque, une livre ;*
de fleurs de sureau fraîchement cueillies, six onces ;
de roses blanches, quatre onces.

Faites macérer le tout pendant quelques jours, faites bouillir un peu, ajoutez-y cinq jaunes d'œufs durcis.

Appliquez cet onguent sur la brûlure avec une plume ; & couvrez-la de papier brouillard. TOURNEFORT, *de Martin.*

Martin Blockwitz a écrit un Livre entier des vertus & des usages du *sureau*, sous le titre d'*Anatomia Sambuci*, Anatomie du *sureau*.

Le milieu de sa tige ou son écorce intérieure évacue les humeurs séreuses, & s'emploie dans l'hydropisie. Ses rejettons & ses feuilles tendres bouillies dans du vin, ou mangées en salade, sont moins efficaces, mais meilleures pour les tempéramens foibles. Les mêmes parties broyées, & prises dans du bouillon aux pois, sont bonnes pour la constipation. Sa seconde écorce appliquée sur les brûlures passe pour en éteindre l'ardeur. Dioscoride recommande le cataplasme fait de ses feuilles tendres & récentes, avec le polenta pour les brûlures. Actuarius ordonne la même chose dans le même cas. Ses fleurs sont discussives, émollientes, résolutives, sudorifiques & anodynes. On les ordonne intérieurement, soit pour prévenir soit pour guérir les érésipeles, & extérieurement dans les mêmes maladies, dans les brûlures & dans la colique. Nos Domestiques, dit Jean Bauhin, prennent ses ombelles & en font des aumelettes qu'ils regardent comme un très-bon manger. On peut les mêler avec d'autres mets ; & prises avec des œufs frits, elles relâchent le ventre. Séchées, elles perdent leur vertu purgative avec leur humidité : mais elles demeurent toujours attênuantes & digestives. Le vinaigre dans lequel on les a fait macérer, est bienfaisant à l'estomac, excite l'appétit, divise & attênue les humeurs grossieres & crues. Ses baies sont alexipharmaques & sudorifiques. L'esprit qu'on en tire est un des grands sudorifiques, & des meilleurs fébrifuges que nous ayons. Le vin blanc, ou le vin du Rhin imprégné de leurs sucs, est d'une efficacité singuliere dans l'hydropisie. Camerarius dit que ce suc, mêlé avec du bouillon de coq, dans lequel on a fait bouillir une grande quantité de racines de persil, est excellent pour les hydropiques. Ses semences sont détersives & purgent violemment par les selles & par le vomissement. La décoction de sa seconde écorce, avec le sirop de pavot, est un bon sudorifique ; car les narcotiques, ajoutez aux sudorifiques, ou aux diaphorétiques, n'en

agissent que plus puissamment, comme il paroît par le mélange de l'opium dans la thériaque d'Andromaque, & dans le Mithridate.

Pour l'enflure des piés.

Prenez une quantité suffisante de fleurs de *sureau* ; faites-les bouillir dans de l'huile avec du sel ; & fomentez-en les parties.

Pour la goute.

Prenez des feuilles de *sureau* ; remplissez-en un pot verni, de sorte qu'elles n'y soient point écrasées ; comprimez-les bien à plusieurs reprises, couvrez le pot, & tenez-le enfoui dans terre pendant un an ; il se formera dessus une croute, & vous trouverez au fond une huile, d'une efficacité supérieure, à tout ce que nous connoissons, ainsi qu'on l'a éprouvé plusieurs fois. La conserve des fleurs aura la même propriété.

Le *sureau* est moins malfaisant à l'estomac que l'hieble, & ses feuilles ont une odeur moins forte, & sont moins cathartiques. Les Allemands se servent fréquemment du suc épaissi de ses baies, en sudorifique, & en font prendre à leurs enfans avec du pain ; il leur réussit quelquefois dans les cas où il y a des dispositions à l'hydropisie. On fait bouillir les baies, on les passe, & l'on donne par l'ébullition, à la liqueur, la consistance d'un rob.

Camerarius dit que le prunier greffé sur le *sureau*, porte des fruits purgatifs, ce qu'il ne comprend pas, dit-il, quoiqu'il l'ait éprouvé : mais ce qui est incompréhensible pour moi, & ce que je ne crois pas, dit Ray, c'est qu'on puisse greffer un prunier sur un *sureau*, ni qu'il en vînt un fruit purgatif, quand il seroit possible de le greffer.

Pour les érésipeles.

Il y a une fomentation fort usitée qu'on fait avec une partie d'eau de *sureau*, & une partie d'esprit de vin. Cette préparation est fondée sur la raison & sur l'expérience ; l'esprit de vin tend par la subtilité & l'activité de ses parties à restituer les canaux & les fibres de la peau crispées & ridées, dans leur état naturel ; d'ailleurs on a éprouvé que celles du *sureau*, soulageoient dans les érésipeles. Ce remede est fort connu à Londres, & je me suis servi plusieurs fois avec succès, dit le D. Hulse, d'eau de fleurs de *sureau*, mêlée & battue avec l'huile, avec de l'esprit de ses baies. Quant à moi, il m'est arrivé plusieurs fois de guérir des érésipeles, avec l'huile de *sureau* & le vin de Canarie mêlés ensemble.

Pour la fievre quotidienne.

Prenez *de l'écorce de sureau, une once ;*
d'asarabacca, trois onces ;
de canelle, une dragme & demie.

Faites bouillir le tout dans du petit-lait ; & donnez ce lait au commencement du paroxysme ; il provoque les selles & le vomissement en même-tems.

Pour les brûlures.

Prenez à discrétion une certaine quantité de l'écorce verte du *sureau* ; faites-la bouillir dans de l'huile jusqu'à ce qu'elle soit blanche ; ajoutez un peu de cire, & faites-en un onguent luisant. Chesneau dit s'être servi de cet onguent plusieurs fois avec succès. RAY, *H.P.*

La racine de *sureau* râpée & infusée dans du vin à la quantité d'une once, purge violemment les eaux. Le suc de sa seconde écorce, exprimé dans un mortier ver-

ni, & donné depuis une dragme jusqu'à une demi-once, est un des meilleurs hydragogues dans l'hydropisie qui menace de suffocation, pourvu que les viscéres soient sains; car il guérit toujours en peu de jours. Il disent les humeurs à un tel point, que le corps distile l'eau de tous côtés, & que l'évacuation est si grande & si subite, que le malade en tombe de foiblesse. On préfere en cette occasion l'écorce de la racine à celle de la tige. Dioscoride recommande ses feuilles & ses sommités, dans les affections hystériques, les inflammations, les brûlures & la goute; le même Auteur donnoit le suc de sa seconde écorce, infusée dans du lait ou du vin, aux pestiférés, pour provoquer la sueur. Ses feuilles broyées discutent très-puissament, toutes les tumeurs skirrheuses & inflammatoires, calment les douleurs de la goute, & dissipent les tumeurs aqueuses: c'est pourquoi elles sont salutaires dans l'hernie de cette nature. L'infusion de ses fleurs, prise en guise de thé, est bonne dans toutes les maladies chaudes, fiévreuses, accompagnées de rougeole & de petite-vérole, leur décoction fait venir le lait aux nourrices. On les applique extérieuremnt dans les éréfipeles, le phlegmon, le mal de tête & l'insomnie, sous une forme humide ou seche. Leur vertu adoucissante est très-capable de procurer un sommeil doux & tranquile. On en fait une conserve & un sirop, dont on use en clysteres. Ses sommités provoquent les regles; ses fleurs soulagent dans toutes les maladies cancéreuses & skirrheuses, dans la colique & dans la fievre quarte. Ses baies donnent un rob, qui est d'un usage général dans toutes les maladies tant aiguës que chroniques, où il s'agit de dissoudre ou d'évacuer par les selles, les urines ou les sueurs, selon le cours ou la tendance des humeurs. Je ne connois point de remedes qui produisent de si bons effets dans le cancer que ces fleurs. J'ai vu un vieillard qui a vécu environ cent vingt ans, dont le rob de *sureau* étoit tout le secret; & qui avoit échappé à plusieurs saisons pestilentielles, avec ce rob, dont il prenoit tous les jours, & auquel il attribuoit la conservation de sa santé & de sa vie. L'extrait de *sureau* est bienfaisant aux hystériques. Ses baies sont bonnes dans toutes les especes de dyssenterie & de diarrhée. Son huile soulage dans la goute. L'onguent fait de ses feuilles & de sa seconde écorce, est utile pour les hémorrhoïdes, la goute & les brûlures. Une demi-once de sa semence broyée, calme les douleurs de ventre & tue les vers. Son écorce extérieure est astringente, & sa moelle séchée & torréfiée est bonne pour les ulceres humides. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Bartholin, dans sa *Dissert. de Medic. Dan. Lib. I.* nous apprend que le *sureau* est d'un usage plus sûr & plus efficace que les fameux antidotes de thériaque & de mithridate. Le peuple estime beaucoup & avec raison les fleurs & le rob de *sureau*; car celles-là s'appliquent avec beaucoup de succès extérieurement pour le soulagement des enflures érésipélateuses, des maux de dents & de la goute; & pour amollir les abscès & les tumeurs dures, causées par le lait coagulé. L'eau de ses fleurs en conséquence de sa qualité anodyne, est d'une efficacité singuliere dans toutes les maladies soit aiguës, soit chroniques; mais singulierement dans celles où il est quelque matiere vicieuse à expulser, où la douleur est aiguë & où il y a inflammation aux parties externes. Le rob préparé de *sureau*, est, pour ainsi dire, la panacée des gens de la campagne, qui s'en servent comme du meilleur préservatif & de la Medecine la plus sûre dans le commencement des maladies, y ajoutant de l'aîle ou de l'eau de fleurs de *sureau* chaudes. Car non-seulement elle provoque les excrétions par les selles & la transpiration; mais elle possede aussi une qualité anodyne. Quelques-uns pour rendre le rob plus diaphorétique, y ajoutent une dragme de corne de cerf calcinée. Si on a mêlé avec ce rob une quantité égale de sucre candi, & une quantité suffisante d'eau-de-vie versée sur le mélange, & enflammée après l'avoir agitée suffisamment, on a un remede dont une cuillerée est d'une utilité merveilleuse dans les coqueluches & avant le paroxysme des fievres intermitentes. Le fréquent usage de ce rob appaise pour l'ordinaire, & arrête même quelquefois l'impétuosité de ces fievres, pourvu que les crudités des premieres voies aient été traitées auparavant avec des laxatifs & des correctifs. L'aubier du *sureau* bouilli dans l'aîle, l'eau ou le vin, provoque puissamment la sueur, l'urine & les regles; raison pourquoi il est excellent dans la cachexie. Cette écorce appliquée extérieurement, dissipe les tumeurs œdémateuses érésipélateuses, aussi-bien que les douleurs & les enflures de toute espece. HOFFMAN, *de Præst. Remed. Domest.*

AQUA FLORUM SAMBUCI, *eau de fleurs de sureau.* Voyez *Aqua.*

OLEUM SAMBUCINUM, *huile de sureau.* Voyez *Oleum.*

Rob de baies de sureau.

Prenez *de suc de baies de sureau, une quantité quelconque.*

Faites épaissir ce suc sur un feu modéré, & à loisir, seul; ou avec une quatrieme partie de sucre.

On prépare de la même maniere les robs d'hieble, de genievre, & de véronique, excepté que dans ce dernier, le suc & le sucre sont en égale quantité. La préparation est la même pour quelques autres robs.

Onguent de sureau.

Prenez *de feuilles de sureau cueillies en Mai, dix poignées;*
de jeunes rejettons croissans aux environs du pié de cette plante, deux livres;
de la seconde écorce, une livre.

Coupez le tout par petits morceaux, que vous ferez bouillir dans douze livres de beure frais, sur un feu modéré, observant de remuer continuellement.

Passez & exprimez le beure.

Remettez sur ce beure la même quantité de feuilles, de rejettons & d'écorce.

Exprimez derechef, avec moins de force, ensorte que vous ayez un onguent.

Cette préparation est toute nouvelle, & elle conserve merveilleusement toutes les vertus du *sureau*, autant qu'il est possible sous cette forme. On pousse l'ébullition jusqu'à ce que les feuilles, &c. commencent à se crisper.

2. *Sambucus fructu in umbella viridi*, C. B. P. 456.
3. *Sambucus racemosa rubra*, C. B. P. 456. Park. Theat. 407. Raii Hist. 2. 1610. Tourn. Inst. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Sambucus montana*, Offic. *Sambucus racemosa acinis rubris*, J. B. 1. 551. *Sambucus racemosa vel cervina*, Ger. 1234. Emac. 1422. *Sureau des montagnes.*

Ce *sureau* est peu différent du commun, par les branches & par les feuilles; elles sont en ailes, & plus étroites, que celles du *sureau* commun; il y a cinq ailes découpées sur chaque tige. La différence principale est dans les fleurs que celui-ci a plus jaunes, & en ombelles plus chargés, & dans les baies qui ne sont pas si grosses, mais qui sont rougeâtres. Il est rare en Angleterre; il est commun en Allemagne; il fleurit en Mai.

On en fait peu d'usage intérieurement, parce qu'il passe pour tant soit peu narcotique; il entre dans l'on-

guent populeum : mais comme il est rare, on lui substitue ordinairement le *sureau* commun. Miller, *Bot. Offic.*

4. *Sambucus laciniato foliô*, C. B. P. 456.
5. *Sambucus humilis sive edulus*, C. B. P. 456. Raii Hist. 2. 1611. Synop. 3. 461. Tourn. Inst. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Ebulus chamæacte*, Offic. *Ebulus sive sambucus humilis*, Ger. 1238. Emac. 1426. Park. Theat. 208. *Ebulus sive sambucus herbacea*, J. B. 1. 546. *Hieble.*

C'est une plante beaucoup plus petite que le sureau commun, qui s'éleve rarement à plus de trois ou quatre piés de haut, & dont les feuilles sont plus longues & plus étroites que celles du sureau commun, pointues, en ailes, & croissant deux à deux à chaque jointure. Ses tiges sont quarrées & cannelées; elles meurent tous les ans; l'*hieble* renaît au printems; il porte à ses sommités des ombelles de fleurs blanches, qui ont ordinairement une teinte de pourpre, & dont chacune est composée d'une petite feuille divisée en cinq segmens; elles sont suivies de baies rondes, noires ou d'une couleur de pourpre foncée, lorsqu'elles sont mûres & pleines d'un suc de la même couleur. Sa racine est forte & rampe sur la surface de la terre.

L'*hieble* tient beaucoup du sureau commun. Il purge les humeurs aqueuses & séreuses par les selles; il est bon dans l'hydropisie & dans les autres maladies qui proviennent d'une trop grande abondance de sérosités. On le prend intérieurement & on l'applique extérieurement bouilli & en lessive, & il est bienfaisant aux personnes gouteuses & scorbutiques. Miller, *Bot. Off.*

Ses feuilles sont un peu ameres : son fruit l'est encore davantage. Il est styptique, & ne rougit pas le papier bleu. Par l'analyse chymique on tire des feuilles & des sommités un peu d'esprit acide & urineux, point de sel volatil concret, mais une grande quantité d'huile & de terre. Les feuilles sont émollientes & résolutives; on les chauffe & on les emploie en cataplasme pour la goute & pour toutes sortes de tumeurs. Les jeunes pousses & l'écorce sont purgatives. On infuse quelquefois une demi-once de sa graine dans du vin blanc, on le passe, & on donne la liqueur qu'on a exprimée, à des hydropiques, qu'elle purge doucement. Il vaut mieux encore en faire une émulsion avec six dragmes ou une once de cette graine. Pour dissiper l'enflure hydropique des jambes, ou pour guérir le rhûmatisme, faites un bain de vapeur avec les feuilles de l'*hieble*, la tanésie, la sange; & autres plantes semblables; ou faites bouillir ces feuilles dans du gros vin, dont on bassinera les parties sur lesquelles on appliquera aussi le marc de la décoction.

L'huile exprimée de la semence d'*hieble* est adoucissante & résolutive. On substitue cette plante au sureau. Tournefort, *Hist. des Plant.*

L'*hieble* passe pour avoir les mêmes vertus que le sureau, mais à un plus haut degré. Son écorce & ses semences sont hydragogues, & bonnes par conséquent dans l'hydropisie & les autres maladies occasionnées par une trop grande abondance de sérosité. Presque tous les Botanistes vantent beaucoup la décoction de sa racine & de ses semences pour évacuer les eaux des hydropiques; mais elle a besoin de correctif.

L'infusion de l'écorce de la racine d'*hieble* est un remede très-violent : mais sa décoction est plus douce, ce qui vient, suivant Fernel, de ce que sa vertu cathartique s'affoiblit en bouillant. C. Hoffman prétend que les baies & les semences de cette plante ont moins de vertu que sa racine; & je crois, dit Ray, que ses jets & ses feuilles sont d'une nature beaucoup plus douce. Les feuilles de l'*hieble* étant pilées & appliquées sur la partie, ne sont pas moins efficaces pour les brûlures que celles du sureau. Leur lessive appliquée extérieurement en forme de fomentation appaise les douleurs de la goute, ainsi que je l'ai éprouvé moi même; l'huile exprimée de ses semences agit beaucoup plus efficacement; ses baies, de même que celles du sureau, teignent les cheveux en noir.

Pour les affections de la rate, on prend tous les matins à jeun, pendant dix à douze jours environ, quatre onces d'eau distilée d'*hieble*. Le Medecin Duval prescrit ce remede pour les douleurs, les enflures & les obstructions de la rate.

6. *Sambucus, humilior, frutescens, foliis eleganter variegatis*, Suth.
7. *Sambucus, humilis, sive ebulus, folio laciniato*, C. B. P. 456.
8. *Sambucus, major, folio nigriori*. Boerhaave, *Index alter Plantarum, Vol. II.*

Sambucus palustris, nom de l'*Opulus*.
Sambucus rosea, nom de l'*Opulus, flore globoso*.

SAMECH, dans Paracelse, est, suivant Ruland, le tartre ou le sel de tartre.

On prépare le *Balsamum Samech* de Paracelse de la maniere suivante.

Prenez *du sel de tartre du meilleur & du plus pur que vous pourrez trouver, une livre.*

Réduisez-le en une lessive très-forte avec une quantité suffisante d'eau de pluie; faites ensuite dissoudre & bouillir dans de l'eau de pluie,

une livre de crême de tartre.

Mêlez ces deux solutions goutte à goutte, jusqu'à ce que l'effervescence ait entierement cessé; filtrez promptement ce qui peut l'être, & faites-lui acquérir par l'évaporation la forme du sel. Vous aurez le *baume Samech* de Paracelse que vous pourrez rendre plus parfait de la maniere suivante.

Prenez *de ce sel de tartre ainsi altéré, telle quantité qu'il vous plaira.*

Versez dessus de l'alcohol de vin, ensorte qu'il surmonte de trois travers de doigts.

Laissez-les en digestion jusqu'à ce que l'esprit de vin ait acquis une couleur extremement rouge; versez-le & ajoutez-y en de nouveau.

Réitérez la même opération jusqu'à ce que vous ayez autant de teinture qu'il vous en faut.

Mêlez toutes ces différentes portions de teinture ensemble, & faites-les évaporer à demi.

Vous aurez un remede propre pour évacuer le tartre du sang par les urines, & pour chasser le sable & le gravier des reins.

La dose de ce sel est depuis demi-scrupule jusqu'à un scrupule, dans quelque liqueur diurétique convenable; & la dose de la teinture depuis un scrupule jusqu'à demi-dragme. *Collectan. Chym. Leyd.*

SAMEN, *Orge*. Ruland.

SAMIA TERRA, Offic. Charlt. Foss. 3. Aldrov. Mus. Metall. 239. Matth. 1391. Worm. 5. *Terre de Samos.*

C'est une substance argilleuse, sébacée, grasse & pésante, de couleur blanche ou pâle, & d'un gout astringent. On l'apporte de l'Isle de Samos; & Dioscoride la recommande pour arrêter les cours de ventre. Elle a les mêmes vertus que la terre de Lemnos.

SAMIES,

SAMIES, terme obſcur que l'on trouve dans Paracelſe. Il ſignifie, à ce qu'on prétend, l'effet ou l'influence ſecrete de l'air.

SAMIUS LAPIS, *Pierre Samienne.*

On la trouve dans l'Iſle de Samos, & elle ſert aux Orfevres pour polir l'or & lui donner plus d'éclat. On choiſit la plus dure & la plus blanche.

La *pierre Samienne* eſt aſtringente & rafraîchiſſante, ce qui la rend utile pour les maladies de l'eſtomac quand on la prend intérieurement. Elle fortifie & conſerve les organes des ſens; (pour ἀμϐλυντικὴν je lis ἀμυντικὴν) & employée avec du lait elle eſt efficace pour les fluxions des yeux & les ulcéres. On prétend qu'étant portée en forme d'amulete elle facilite l'accouchement & prévient les fauſſes-couches. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 173. Voyez *Alana terra.*

SAMOLOIDES.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur eſt d'une ſeule piece, diviſée en quatre parties preſque juſqu'au fond & en forme d'étoile. De ſon centre s'éleve un piſtil dont la baſe eſt entourée de filets fort minces accompagnés de quatre étamines. Ce piſtil ſe change en un fruit de figure oblongue à deux panneaux qui contient des ſemences applaties.

Boerhaave n'en compte qu'une eſpece, qui eſt,

Samoloides, quæ capraria, Curaſſavica, cabritta vulgò dicta, H. A. 1. 79. BOERHAAVE, *Ind. alt. Pl. Vol. II.*

Cette plante eſt très-commune dans la Jamaïque & dans pluſieurs autres endroits des Indes Occidentales, où les habitans en ont uſé en forme de thé, ce qui lui a fait donner ſon nom. A Curaſao les chevres broutent cette plante, & de-là vient que les Naturels du pays l'appellent *cabritta*. Elle n'eſt plus d'uſage aujourd'hui dans l'Amérique. MILLER, *Dictionn. Vol. II.*

SAMOLUS.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur eſt en roſette, d'une ſeule piece & diviſée en pluſieurs ſegmens. Le piſtil s'éleve du fond du calyce, & eſt enfoncé comme un clou dans le centre de la fleur; enſuite s'uniſſant avec le calyce il ſe change en un fruit ou gouſſe ouverte à ſon ſommet & remplie d'un grand nombre de ſemences menues.

Boerhaave ne compte qu'une eſpece de *Samolus.*

Samolus Valerandi; J. B. 3. 791. *Veronica, aquatica, folio ſubrotundo, non crenato*, M. H. 3. 323. H. L. 622. *Anagallis, aquatica, folio rotundo, non crenato*; C. B. P. 252. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante croît aux lieux que l'eau inonde pendant l'hiver, & on la trouve rarement dans les jardins. Elle eſt annuelle, elle fleurit au mois de Juin, & ſes ſemences ſont mûres au mois d'Août. Elle approche de la véronique: mais celle-ci a une fleur composée de quatre pétales, au lieu que celle du *Samolus* en a cinq. Elle poſſede une qualité légerement nitreuſe & anti-ſcorbutique.

SAMPARANTAM, nom que les Indiens donnent au *Lobus echinatus Molucenſis*, Ponæ. *Lobus orbicularis fuſcus, ſpinoſis tuberculis obſitus, binos phaſeolos nigros continens*, C. B.

Cluſius croit que ces fruits ſont de quelque uſage dans les Indes, parce que tous ceux qu'il a vus étoient percés dans le milieu pour pouvoir y paſſer un cordon: mais il n'a jamais pu découvrir à quoi on l'employoit.

SAMPSUCHINUM, onguent composé dont Dioſcoride donne la deſcription, *Lib. I. cap.* 57.

SAMPSUCHUM. Voyez *Amaracus.*

SAMSTRAVADI. Voyez *Jambos.*

SAN

SANALIA, nom que l'on donne dans la Syrie à ces eſpeces de tumeurs appellées par les Grecs *melicerides.* AETIUS, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 15.

SANAMUNDA, nom de la *Caryophyllata vulgaris.*

SANCTUM LIGNUM. Voyez *Guaiacum.*

SANDARACHA. Voyez *Ambra.*

SANDARACHA GRÆCORUM, le même que *Realgar.*

SANDARACHA, Offic. *Vernix Arabum. Sandaraque.*

C'eſt une gomme réſineuſe qui découle du *Cedrus Lycia major Dodon.* Elle eſt atténuante & réſolutive, mais on l'emploie rarement en Medecine. Les Verniſſeurs s'en ſervent après l'avoir fait diſſoudre dans l'eſprit de vin. On en fait une poudre dont on frotte le papier pour rendre l'écriture plus belle. On la confond quelquefois avec la gomme du genievre. Elle eſt fort différente de cette eſpece d'orpin auquel les anciens Grecs donnoient le nom de *ſandaraque.* GEOFFROY.

SANDASTROS, pierre précieuſe tachetée de jaune que l'on appelle encore *garamatites.* Elle eſt eſtimée cordiale & bonne pour réſiſter au poiſon; étant pulvériſée & priſe à la doſe d'un demi-ſcrupule ou d'un ſcrupule. Lemery lui attribue une vertu alcaline & abſorbante.

SANDILZ ANGLORUM; *ſive Anguilla de arena*; *Anguille de ſable.* C'eſt un petit poiſſon de mer que l'on trouve dans le ſable dans pluſieurs endroits de l'Angleterre. Il eſt un peu plus long que le doigt, & de ſa groſſeur environ, bleu ſur le dos & blanc ſur le ventre. Il eſt bon à manger, & on aſſure qu'il eſt apéritif.

SANDIVER. Voyez *Axungia vitri.*

SANDIX. Voyez *Ceruſſa.*

SANDYX, dans Dioſcoride, *Lib. V. cap.* 103. eſt de la céruſe que l'on fait calciner dans un pot, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la couleur de la ſandaraque, c'eſt-à-dire, le *realgar.*

SANGUICULUM, le même qu'*Hæmatia.*

SANGUIFICATIO, *ſanguification*; c'eſt-à-dire, l'élaboration du ſang, au moyen du mouvement inteſtin, que le chyle éprouve dans le poumon, dans le cœur & dans les arteres.

SANGUIFLUUS, nom d'un ſerpent venimeux; le même qu'*Hæmorrhous.*

SANGUIFUCA, *filtre.* RULAND.

SANGUINALIS HERBA, nom du *Polygonum. Sanguinaire.*

SANGUINARIUS; le même qu'*Enæmos.*

SANGUINEA, *Nitre.* RULAND.

SANGUINEUS, *ſanguin*; c'eſt-à-dire, plein de ſang rouge.

SANGUINIOLUM, dans Paracelſe, eſt dans l'affection hyſtérique un ſigne d'une exulcération ou apoſtémation future.

SANGUIPURGIUM, eſt une fievre légere à laquelle quelques Auteurs ont donné ce nom, dans la croyance qu'elle purifie le ſang.

SANGUIS, *Sang.*

Comme la conſervation de l'œconomie animale dépend entierement du *ſang* & de la maniere dont il circule dans les vaiſſeaux deſtinés à le diſtribuer dans toutes les parties du corps, il ne ſera pas inutile d'examiner

la nature de ce fluide, & de rechercher par quelles facultés vitales il est élaboré, & rendu capable d'entretenir le corps en santé.

Tous les alimens dont nous faisons usage, à l'exception seulement de l'eau & du sel, sont tirés du regne animal ou végétal; & la plûpart ont besoin de la main du Cuisinier pour pouvoir être plus aisément dissous par les actions employées à leur résolution. Le devoir du Cuisinier consiste donc à diminuer la cohésion des parties des substances alimentaires, & à les digérer en partie avant qu'on les mange ; & l'on ne sauroit commettre une faute plus capitale contre la santé que de les durcir, comme il arrive quelquefois, encore que le palais en soit flaté.

Les alimens, soit crus ou cuits, sont reçus dans la bouche, où ils sont broyés par la mastication, mêlés avec la salive, & préparés pour une digestion future parfaite, vers laquelle c'est-là le premier pas. La manducation ou mastication se fait par le moïen du muscle digastrique, qui sert à abaisser la mâchoire inférieure & à ouvrir la bouche, laquelle se ferme de nouveau par la contraction des muscles temporaux, masseter, ptérygoïdiens externe & interne, qui étant extremement forts, pressent les mâchoires l'une contre l'autre avec une force prodigieuse.

La premiere partie de la manducation consiste dans l'incision de l'aliment avec les dents de devant, qu'on appelle incisives; l'aliment passe ensuite par les molaires au moyen des actions variées du buccinateur, de l'orbiculaire, du zygomatique, du releveur commun des levres, du releveur propre de la levre supérieure, du releveur propre de la levre inférieure, de l'abbaisseur propre de la levre inférieure, de l'abbaisseur commun des levres, de l'oblique de la levre inférieure, & du *platisma myoides*, ou peaucier.

Lorsque ces muscles agissent tous ensemble, les joues & les levres sont si étroitement appliquées contre les dents, qu'aucune partie de l'aliment, soit solide ou fluide, ne sauroit sortir de la bouche ; au lieu que quand ils agissent séparément, les dents agissent sur l'aliment de la maniere que les circonstances l'exigent. La mastication est si importante pour la conservation de la santé, qu'Hippocrate a observé il y a long tems, que ceux dont les dents sont bonnes, vivent très-long-tems.

Durant la mastication, l'aliment qui a été broyé se mêle intimement avec la salive qui vient des glandes parotides, des glandes maxillaires internes, des sublinguales, d'un nombre infini de couloirs situés dans la langue, dans le palais, dans les gencives & dans les levres, des glandes situées dans les parties antérieure & inférieure du palais, de la luette & des amygdales. Cette salive est un fluide ténu & transparent, sans gout & sans odeur, qui ne s'épaissit point sur le feu, & qui se change en écume quand on la fouette. Elle est séparée par les glandes du *sang* artériel le plus pur : quand on a faim, elle devient plus abondante, plus fluide & plus acre : après un long jeûne, elle est extremement acre, pénétrante, détersive & résolutive ; elle excite & augmente la fermentation dans les végétaux farineux & succulens, & dans les sirops : les hommes & les brutes qui se portent bien l'avalent en dormant ; & lorsqu'on la prodigue mal-à-propos, il en résulte des dégouts, des indigestions & des atrophies. Elle contient une grande quantité d'eau & d'esprits, & peu d'huile & de sel, qui composent un savon naturel très-propre à atténuer le *sang*, & le disposer à une solution parfaite.

Si l'on fait attention à ce qu'on vient de dire, on ne pourra que blâmer la conduite de ceux qui prodiguent ce fluide salutaire, & qui en excitent l'écoulement en fumant ou mâchant du tabac, ou de quelque autre maniere que ce soit.

La masse alimentaire ainsi mêlée & humectée, est poussée vers l'œsophage, tandis que les dents venant à se fermer, l'aliment contenu dans la bouche est tellement dirigé par la contraction des muscles des levres, des joues & de la langue, qu'il occupe tout l'espace compris entre les dents de la mâchoire supérieure & le palais. En même-tems les génioglosses, les styloglosses & les ceratoglosses agissant successivement, forment une cavité à l'endroit de la racine de la langue, au-dessous du voile du palais, de la luette & des amygdales, au-dessus du larynx & du pharynx, & devant les membranes qui couvrent les corps des vertebres du cou & les muscles postérieurs du pharynx, & y amenent l'aliment qui doit être avalé. La racine de la langue est alors tirée en-haut & en-avant par l'action des génioglosses, des géniohyoïdiens, des stylocératohyoïdiens, en même-tems que l'os hyoïde s'applique au voile du palais, & ferme les passages qui aboutissent au nez. L'os hyoïde & le larynx s'élevent par la contraction du thyrohyoïdien, au moyen duquoi l'aliment qui doit descendre dans l'œsophage comprime l'épiglotte, tandis que la luette est abbaissée par ses propres muscles & l'ouverture de la glotte fermée. En même-tems, les génioglosses, les myloglosses, les géniohyoïdiens & les mylohyoïdiens, poussent la racine de la langue, l'os hyoïde & le larynx en-avant, & ouvrent le pharynx qui est annexé à la racine de la langue, à l'os hyoïde & au larynx. L'œsophage s'ouvre par ce moyen, & fait place à l'aliment qui doit descendre dans l'estomac ; surtout lorsqu'en même-tems les muscles ptérygoïdiens externes, & quelques fibres du masseter, tirent la mâchoire inférieure toute entiere en-avant ; ce qui augmente l'ouverture, aussi-bien que les glosso pharyngiens, les hyopharyngiens, les thyropharyngiens & les cricopharyngiens.

La partie supérieure du pharynx est par-là dilatée & appliquée à l'aliment, tandis que l'orifice supérieur du larynx se ferme, au moyen de la contraction des stylopharyngiens ; & l'œsophage se dilate pour donner plus aisément passage à l'aliment. En même-tems les muscles internes & externes de la luette agissent de maniere à élever & dilater le voile du palais, & à empêcher qu'il ne tombe aucune partie de l'aliment ou dans la fente de la glotte, ou dans le passage qui aboutit au nez. Le moment d'après tous les muscles dont nous venons de parler, se débandent, & l'action ne subsiste seulement que dans les sternohyoïdiens, les sternothyroïdiens & les coracocératohyoïdiens ; par-là la surface large postérieure du cartilage cricoïde, est tirée en-bas & en-arriere contre le pharynx. Dans le même instant, les glossostaphylins, les pharyngostaphylins & le muscle azygos de Morgagni, agissent avec beaucoup de force & une espece de mouvement convulsif ; de sorte que le voile du palais qui est distendu & tiré en-haut, s'abaisse tout d'un coup au point de pousser l'aliment dans l'orifice de l'œsophage, qui est élevé & dilaté par la contraction des glossostaphylins & des pharyngostaphylins.

L'action de ces muscles est secondée par une espece de mouvement convulsif dans les glossopharyngiens, les hyopharyngiens & les thyropharyngiens, qui rapprochent la langue, l'os hyoïde, le larynx & la partie postérieure du pharynx, de maniere qu'ils facilitent avec une force considérable l'intrusion de l'aliment dans l'orifice de l'œsophage. Par-là le pharynx se ferme, tandis que l'œsophagien se contracte, & l'aliment est retenu dans la cavité de l'œsophage au-dessous du pharynx, & immédiatement poussé dans l'estomac par la contraction des fibres longitudinales & orbiculaires de la tunique musculeuse de l'œsophage.

C'est par ce mécanisme admirable que l'aliment est précipité dans l'estomac : mais il est aisé de voir en même-tems qu'il peut survenir dans ces parties un grand nombre de désordres capables de retarder la déglutition, de la rendre laborieuse, ou de l'interrompre totalement ; du nombre desquels sont les tumeurs dans les parties qui servent à cette action, & la paralysie des muscles. La déglutition peut aussi être interrompue par le trop grand usage des substances seches, qui em-

portant & détruisant la mucosité qui humecte l'intérieur du gosier, du pharynx & de l'œsophage, est cause que les organes qui servent à la déglutition deviennent trop secs pour s'acquiter de leurs fonctions respectives. Quand la luette manque, ou que le voile du palais est fendu, la déglutition se fait avec beaucoup de peine: dans le premier cas, la personne ainsi affectée est sujette à tousser toutes les fois qu'elle vent avaler, à cause qu'une portion de l'aliment tombe dans le larynx; & dans le second, l'aliment prend son cours par l'ouverture des narines.

L'aliment n'est pas plutôt descendu dans l'estomac, que la partie supérieure du muscle inférieur du diaphragme se contracte sur la partie inférieure de l'œsophage qui la traverse, & par-là l'estomac se trouve fermé.

L'aliment ainsi humecté & en même-tems rempli d'air, étant déposé dans un estomac fermé, chaud & humide, ne manque pas d'y fermenter & de s'y corrompre, suivant les différentes substances dont il est composé; au moyen dequoi il se convertit en une masse acescente, alcalescente, rance ou gluante.

Mais la tunique veloutée de l'estomac qui enveloppe immédiatement la masse alimentaire y verse continuellement par une infinité de couloirs une liqueur ténue, transparente & écumeuse, qui contient beaucoup d'esprit & peu de sel, & qui dans les animaux les plus voraces, n'est ni alcaline, ni acide, mais quelque peu acre, après un long jeûne; & une humeur plus gluante & plus muqueuse qui suinte dans la cavité de l'estomac par les couloirs de certaines glandes destinées à la séparer. Voyez *Cœlia*.

Si l'on fait attention que la masse alimentaire est humectée par la salive qui afflue continuellement & en grande quantité dans l'estomac, de la bouche, du gosier & de l'œsophage; que l'estomac la délaie au moyen des humeurs dont on a parlé ci-dessus; que les restes du premier aliment sont mêlés & agités avec elle; que l'air contenu dans la masse alimentaire la divise en se raréfiant, & que la chaleur de la partie excite & augmente l'action de toutes ces choses; on comprendra sans peine que l'aliment doit se macérer, se délayer, se raréfier, s'atténuer, se dissoudre & fermenter dans l'estomac, & par-là devenir capable de se mêler avec les sucs animaux, & de circuler dans tous les vaisseaux du corps.

On ne doit pas oublier ici l'action de la tunique musculeuse ou charnue de l'estomac, qui embrasse étroitement les alimens enfermés dans cet organe, les mêle & les broie ensemble par une espece de mouvement vermiculaire, les expose à l'action des parties voisines, retient les parties les plus grossieres & chasse les plus fluides vers le pylore & de-là dans le duodénum.

Plusieurs autres circonstances concourent à faciliter la digestion de l'aliment dans l'estomac. 1°. La chaleur communiquée à cet organe par toutes les parties des environs. 2°. Les battemens continuels & répétés d'une infinité d'arteres dans le diaphragme, l'épiploon, la rate, le foie, le pancréas, le mésentere & le péritoine, sur l'estomac. 3°. Les vibrations violentes de l'aorte qui est située immédiatement au-dessous de ce viscere. 4°. L'action du fluide nerveux, qui est beaucoup plus abondant dans l'estomac que dans aucune autre partie; ce qu'on n'a pas encore bien compris jusqu'ici. 5°. La compression perpétuelle de l'estomac & de tous les visceres de l'abdomen, par l'action réciproque du diaphragme & des muscles épigastriques durant l'inspiration & l'expiration.

Toutes ces causes agissant conjointement avec une égale force, doivent,

1°. Léviger, dissoudre & mêler intimement les parties les plus muables de l'aliment, & les pousser dans le pylore & de-là dans le duodénum.

2°. Retenir les parties les plus ténaces, & par la continuité des mêmes causes, produire les mêmes effets sur elles.

3°. Dessécher les membranes, les tendons, les cartilages & les os des animaux, les peaux, les filamens & les parties les plus dures des végétaux, les chasser ensuite hors de l'estomac pour qu'elles s'évacuent par les selles.

Il est bon de remarquer que toutes les liqueurs employées à faciliter la digestion des alimens, sont neutres & savoneuses, & jamais alcalines ni acides. Rien n'est donc plus absurde que d'admettre, comme quelques Auteurs ont fait, des fermens & des menstrues alcalins ou acides dans l'estomac.

Nous venons de conduire l'aliment jusques dans l'estomac, d'où il passe dans le duodénum où il souffre des changemens considérables au moyen de l'action de cet intestin, de la bile & du suc pancréatique qu'il renferme. Voyez à ce sujet les mots *Duodenum*, *Bilis*, *Chylus* & *Pancreas*.

Les alimens étant parvenus dans les intestins, ce qu'il y a de plus subtil & que nous nommons le *chyle*, se sépare des excrémens. Ceux-ci sont chassés par le mouvement péristaltique des intestins hors du corps par l'anus, tandis que le chyle étant sassé & ressassé par le même mouvement vermiculaire des intestins, entre dans les orifices des veines lactées, d'où il passe dans le réservoir qui lui est destiné, & de-là par le canal thorachique dans la veine souclaviere gauche, où il se mêle avec la masse du *sang*, & par la veine-cave descendante dans le ventricule droit du cœur.

Les deux troncs supérieur & inférieur de la veine-cave se réunissent en un seul qui va se rendre dans le ventricule droit du cœur. On trouve dans l'intérieur du canal, à l'endroit où ces deux troncs se joignent, une petite éminence en forme d'isthme faite par leurs tuniques, laquelle dirige le *sang* de l'un & de l'autre dans le ventricule & l'empêche de passer tout entier par le même endroit. L'oreillette droite dans sa diastole reçoit le sang qui lui vient de la veine-cave, & le verse durant sa systole dans le ventricule droit; (car le cercle tendineux qui est à l'entrée de la cave se resserre & empêche le *sang* de rentrer dans la même veine durant sa diastole.) Dans la systole du ventricule droit, le *sang* est poussé dans l'artere pulmonaire; (car il ne peut retourner dans l'oreillette, à cause des valvules tricupidales) qui communique avec la veine pulmonaire, laquelle reporte le *sang* dans l'oreillette gauche, qui dans sa systole pousse le *sang* dans le ventricule gauche, qui pour lors est dans sa diastole. Dans la systole de ce ventricule le *sang* est poussé dans l'aorte (car il ne peut retourner dans l'oreillette à cause des valvules mitrales) qui le distribue dans tout le corps. Au reste, l'aorte après avoir monté quelque peu en sortant du cœur, redescend de nouveau pour former le tronc descendant, & produit de la partie supérieure de son arcade les carotides & les axillaires. Au moyen de cet artifice le *sang* venant à heurter contre les parois de l'aorte perd une partie de sa force; une partie de ce fluide pénetre dans les orifices des branches ascendantes, & le reste se porte en-bas.

Le *sang* qui circule dans les arteres est repris par les veines qui leur correspondent, d'où il se rend de nouveau dans l'oreillette droite du cœur.

Voyons maintenant la maniere dont le *sang* circule dans le fœtus.

Pour cela faire, on observera d'abord qu'à la surface inférieure de l'éminence de la veine-cave dans l'oreillette droite, vis-à-vis l'orifice de la cave ascendante, il y a un trou appellé *trou ovale*, qui s'abouche avec la veine pulmonaire opposée. Ce trou est muni d'une valvule qui permet bien au *sang* de pénétrer dans cette veine, mais qui l'empêche de retourner en-arriere. On trouve pareillement un passage ou conduit de communication entre le tronc de l'artere pulmonaire & celui de l'aorte.

Le *sang* qui vient du placenta par la veine ombilicale

dans la veine porte, passe dans la veine-cave par un canal qui aboutit en droite ligne du tronc de la porte à celui de la cave dans le foie. Ce *sang* monte dans la veine-cave, & se jette directement par le trou ovale dans la veine pulmonaire, qui le conduit dans le ventricule gauche, d'où il passe dans l'aorte pour être distribué dans tout le corps. Mais le *sang* qui circule dans la veine-cave descendante, est détourné par l'isthme de la cave, du trou ovale, & tombe dans le ventricule droit, qui le verse dans l'artere pulmonaire, d'où une partie se rend par le canal de communication dans l'aorte. La raison pour laquelle la nature a formé ces passages dans le fœtus, est, que le *sang* ne sauroit circuler dans les vaisseaux sanguins des poumons, à cause de la compression qu'ils souffrent de la part de leur substance: mais dès que l'enfant est venu au monde, & que cette pression vient à cesser, en conséquence de la distension que l'air cause dans le poumon, le *sang* trouvant un passage libre dans celui-ci, cesse de couler dans le canal de communication, qui est moins propre à le recevoir qu'auparavant, à cause que l'artere pulmonaire étant dilatée par les poumons, le fait écarter de l'angle droit; ce qui est cause qu'il se desseche. De plus, la veine pulmonaire recevant une plus grande quantité de *sang* des poumons, la valvule du trou ovale est poussée contre ses parois, & empêche le *sang* qui vient de la veine-cave de se mêler avec le reste de ce fluide. On voit par-là que le *sang* qui vient de la veine-cave descendante dans le fœtus ne passe que par le ventricule gauche, tandis que celui qui vient de l'ascendante passe par le droit.

Comme la vie ne subsiste qu'autant que le *sang* est louable, & qu'il se distribue en quantité convenable dans tous les vaisseaux du corps, il est du devoir d'un Medecin d'examiner sa nature & ses divers mélanges dans différens tempéramens & différentes maladies. Rien n'est plus propre à nous faire découvrir la véritable nature de ce fluide que l'Analyse chymique.

Pour y réussir, il faut d'abord découvrir par des expériences fondées sur les principes de la statique, la proportion qu'il y a entre les parties solides & fluides du *sang*, tant dans l'état fluide, que dans l'état morbifique.

Voici la maniere de faire cette estimation:

On pesera d'abord le *sang* au sortir de la veine; & après l'avoir laissé sécher dans un vaisseau d'étain, on pesera de nouveau la poudre qui reste, au moyen de quoi on pourra déterminer exactement la quantité de parties solides & fluides du sang. Plus la quantité de matiere solide est grande, plus le sang est épais & ténace; circonstance qui favorise extraordinairement la génération des obstructions.

Nous apprenons des lois des Mécaniques, qu'il faut pour conserver la santé trois parties fluides d'alimens sur une de solide. D'où il suit, qu'il doit y avoir une proportion convenable entre les alimens & la boisson, puisque les premiers ne contiennent pas une quantité suffisante d'humidité.

Il est bon d'observer que la partie aqueuse du *sang* s'évapore plus promptement dans l'expérience précédente, qu'une pareille quantité d'autre eau placée dans un vaisseau de même figure & de même grosseur, & exposée au même degré de chaleur; preuve certaine que l'eau qui se trouve mêlée avec le *sang* & les humeurs vitales n'est ni crue, ni grossiere, mais extremement ténue & volatile. Cependant malgré cette circonstance, le sang humain est spécifiquement plus pesant que l'eau, à cause du principe solide qu'il contient; car si un vaisseau plein d'eau pese neuf onces & six gros, il en pesera dix & deux gros après qu'on l'aura rempli de *sang*. De sorte que dans ce cas, la même quantité de *sang* humain excede une pareille quantité d'eau de plus de demi-once.

Si l'on expose la sérosité qui flotte sur la surface du *sang* sur du charbon ardent dans une cuillere d'argent, elle se durcira de même que le blanc d'œuf; preuve certaine qu'elle contient une grande quantité de suc nourricier. Elle ne fermente ni avec les acides, ni avec les alcalis; ce qui prouve que semblable au blanc d'œuf, elle n'est ni acide, ni alcaline. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se coagule avec la solution d'alun, l'huile de vitriol & l'alcohol. D'où l'on peut voir combien ces liqueurs doivent être préjudiciables à la contexture & au mouvement du *sang*.

Le *sang* nouvellement tiré de la veine se résout totalement en sérosité quand on l'expose à une légere chaleur; & celle-ci, loin de le rendre plus solide, résout peu-à-peu & successivement celles de ses parties qui étoient caillées. Le sang devient plus fluide à proportion que cette chaleur continue davantage; & semblable au blanc d'œuf, il commence à se corrompre; & pour lors non-seulement il a une odeur fétide, mais il fermente avec les acides; d'où il suit que la putréfaction produit un sel alcali. On voit par cette expérience que le *sang* & la sérosité, à l'aide de la chaleur naturelle du corps, dégénerent par la suite du tems en excrémens, par exemple, en sueur & en urine, & qu'il a toujours besoin d'être rafraîchi par un nouveau chyle; autrement une longue abstinence seroit capable de causer la mort à celui qui la souffriroit.

Quand on distile le *sang* humain à une chaleur légere dans un vaisseau de verre, il donne une grande quantité d'eau qui paroît ne contenir ni acide, ni alcali, ni aucun principe spiritueux: d'où il suit que le principe spiritueux du sang, est extremement volatil mais nullement sulphureux, phlogistique, alcali & volatil.

Si après avoir fait évaporer le phlegme du *sang* qu'on a exposé dans la cucurbite à l'aide d'une chaleur légere, on met la masse coagulée qui a restée au fond dans une rétorte de verre, & qu'on l'expose à un feu violent, elle donnera d'abord un esprit jaunâtre & une huile jaune, & l'on trouvera un sel volatil blanc attaché aux parois du vaisseau sous différentes figures. Si l'on pousse le feu, il se précipitera une huile grossiere au fond du vaisseau, en même-tems qu'il s'élevera une grande quantité de sel volatil.

Le *caput mortuum* ne donne aucun sel fixe, à l'exception peut-être du sel commun; & cela arrive pour l'ordinaire lorsque le sujet a fait un grand usage de ce sel. Quand on expose le *caput mortuum* à un feu ouvert, il laisse une petite quantité de terre blanchâtre.

Lorsqu'on ajoute quelque peu de chaux vive au *sang* humain avant d'en faire la distilation, il donne un sel volatil beaucoup plus pur: mais il vaut mieux rectifier toutes les substances que donne le *sang* avec la chaux vive.

Voici une expérience dans laquelle, sans le secours du feu, qui détruit la contexture primitive du *sang* pour lui en donner une nouvelle, on peut, à l'aide de l'eau chaude toute seule, résoudre le sang en ses principes; car si l'on pulvérise le *sang* après l'avoir fait sécher, & qu'on le mette dans l'eau chaude, celle-ci deviendra rougeâtre, & il restera une matiere de couleur brune que l'eau ne peut dissoudre; & cette matiere indissoluble, à cause de sa viscosité, est deux fois aussi abondante que celle qui est capable de résolution.

Lorsqu'on la fait sécher, il reste une poudre obscure qui s'enflamme aisément; preuve certaine qu'elle est composée de parties sulphureuses extremement subtiles; au lieu que celles du résidu sont plus fixes & plus terrestres, quoique de même nature que les précédentes.

On peut découvrir ces deux substances à la vue, en recevant le *sang* au sortir de la veine dans de l'eau tiede; car elle se teint aussi-tôt d'une couleur rougeâtre, tandis qu'il reste au fond du vaisseau des flocons blancs qui paroissent composés comme de toile d'araignée,

& que l'eau est incapable de résoudre. On ne doit point douter qu'un *sang* templi d'une substance aussi grossiere ne soit extremement sujet à engendrer des concrétions polypeuses, & à obstruer les vaisseaux. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Obs.* 21.

Pour mieux découvrir la contexture & la consistance du *sang*, le Docteur Langrish a pris la peine de l'examiner par les voies de la statique dans chaque degré d'une fievre aiguë & continue, dans laquelle on pouvoit saigner sans rien craindre, afin de découvrir les différentes proportions de la sérosité & de la partie rouge coagulée, & les différens degrés de cohésion entre les globules rouges qui constituent cette partie rouge.

Avant que de passer aux expériences, dit ce Docteur, il est à propos d'avertit le Lecteur de la maniere dont je les ai faites.

Premierement, j'ai toujours eu soin de recevoir le *sang* dans une écuelle de même figure & de même grandeur, afin qu'il ne fût pas plus exposé aux influences de l'air dans une expérience que dans l'autre.

Secondement, j'ai reçu tout le *sang* dans la même écuelle, l'expérience m'ayant appris qu'une livre de ce fluide donne beaucoup moins de sérosité lorsqu'on le divise en plusieurs portions, que lorsqu'on le laisse tout entier dans le même vaisseau.

Troisiemement, j'ai toujours mis le *sang* dans un lieu frais; & après l'y avoir laissé pendant vingt-quatre heures, j'ai exactement pesé la sérosité & la partie rouge séparément, à dessein de découvrir leurs différentes proportions.

Quatriemement, j'ai pris un tuyau de verre fort mince de 12 pouces de long sur quatre lignes de diametre; & après l'avoir hermétiquement scellé par un bout, je l'ai épointé de l'autre environ de la grosseur d'un pois moyen. Ayant posé cette extrémité sur la partie rouge, & le tuyau n'ayant pas été assez pesant pour s'y enfoncer, lors même que je le remplissois d'eau, le moyen que j'imaginai pour reconnoître la cohésion du *sang* coagulé, fut de verser du mercure dans le tuyau jusqu'à ce qu'il pût s'enfoncer; & comme j'avois pris la précaution de le graduer exactement, il me fut aisé de déterminer les degrés de cohésion entre les globules qui constituent la partie rouge.

Nota. Chaque degré contenoit un huitieme de pouce; de sorte que lorsqu'il est dit dans la table suivante; *degrés de consistance*, N. 48. cela veut dire, que la partie rouge étoit d'une consistance équivalente à six pouces de mercure, non comptis le poids du tuyau, qui étoit de trois gros, cinquante-six grains.

Age du sujet.	*Jours de la Maladie.*	*Symptomes.*	*Quantité de sang tirée.*	*Quantité de serosité.*	*Gout & couleur de la sérosité.*	*Couleur & consistance de la partie rouge.*	*Jours dans lesquels les crises sont arrivées, & couloirs par où elles se sont faites.*
Homme âgé de 45 ans.	II. jour	Chaleur excessive, altération, vomissemens, cours de ventre, douleurs cruelles dans la tête, dans le dos, dans les reins, avec une urine claire, pâle, limpide.	13 Onces, 2 scrupules.	3 Onces, 3 dragmes & 1 scrupule.	Un peu plus âpre que dans l'état de santé, & d'un jaune ardent.	Très-vermeille, à l'exception de quelques taches bleues. Degrés de consistance 34.	Le septieme jour par les sueurs & une urine trouble.
Femme âgée de 32 ans.	I.	Pouls vite & plein, grande douleur dans la tête & dans les reins, avec délire.	14 Onces, 1 dragme.	3 Onces, 5 dragmes & 2 scrupules.	Presque insipide & de couleur de petit lait.	Extremement vermeille. Degrés de consistance 26.	Le neuvieme jour par des sueurs copieuses & des urines épaisses.
Homme âgé de 23 ans.	IV.	Langue sale & humide, urine crue, pouls fort & plein, délire, chaleur excessive & vomissement fréquent.	15 Onces, 2 dragmes & 26 grains.	3 Onces, 1 dragme & 1 scrupule.	Saline pénétrante & de couleur de paille.	Excessivement vermeille. Degrés de consistance 38.	Le septieme & huitieme jour par un saignement de nez, une expectoration copieuse, une urine trouble & des sueurs modérées.
Homme âgé de 42 ans.	III.	Grande chaleur, pouls fort & plein, douleur dans la tête & dans le dos, vertiges & nausées.	14 Onces, 1 dragme & 1 scrupule.	5 Onces, 2 dragmes & 16 grains.	Somache & de couleur de citron.	D'un rouge vif avec quelques taches gluantes. Degrés de consistance 43.	Mort le septieme jour ayant des urines troubles & des sueurs copieuses.
Garçon âgé de 12 ans.	II.	Phrénésie avec loquacité, regard effaré, langue seche & noirâtre, pellicule épaisse & noire, adhérente aux dents & aux levres, tressaillement de tendons, pouls vîte & pénible.	6 Onces, 1 dragme.	1 Once, 16 grains.	Très-salée, & d'un jaune vif & ardent.	Pellicule blanche & mince au-dessus, rouge au-dessous. Degrés de consistance 48.	Mort le septieme jour.
Garçon âgé de 10 ans.	IV.	Visage rouge, pouls très-vif & très-plein, langue seche & noirâtre bordée de blanc, délire, urine haute en couleur & constipation.	6 Onces, 2 dragmes & 12 grains.	1 Once, 3 dragmes & 1 scrupule.	Austere, claire & de couleur ardente.	De couleur vive. Degrés de consistance 23.	Le huitieme & neuvieme jours par des sueurs modérées, & cinq à six selles liquides.
Fille âgée de 11 ans.	III.	Délire furieux, pouls vite & plein, urine pâle & limpide, peau seche & aride, & constipation.	7 Onces, 2 scrupules.	2 Onces, 14 grains.	Très-piquante & extremement jaune.	D'un rouge vif. Degrés de consistance 26.	Le dixieme jour par l'expectoration, urine trouble & enflure des jambes.
Homme âgé de 34 ans.	V.	Chaleur brûlante, soif inextinguible, inquiétudes universelles, veilles, pouls plein, & urine baute en couleur.	12 Onces, 1 dragme & 16 grains.	2 Onces, 15 grains.	Gout salin piquant & de couleur de bile.	Très-vermeille. Degrés de consistance 56.	Le onzieme & le douzieme jours par des sueurs copieuses, urine trouble & expectoration.

Suite de la TABLE *précedente.*

Age du sujet.	*Jours de la Maladie.*	*Symptomes.*	*Quantité de sang tirée.*	*Quantité de sérosité.*	*Gout & couleur de la sérosité.*	*Couleur & consistance de la partie rouge.*	*Jours dans lesquels les crises sont arrivées, & couloirs par où elles se sont faites.*
Homme âgé de 26 ans.	I. jour	Vertiges, redoublemens, grande chaleur, pouls fort & plein, douleurs dans la tête & le dos, nrine claire & limpide.	14 Onces, 2 dragmes.	4 Onces, 36 grains.	Ne differenr en rien de celle d'un homme sain.	De bonne couleur. Degrés de consistance 22.	Le sixieme jour par huit ou neuf selles liquides.
Femme âgée de 22 ans.	III.	Douleurs cruelles dans la tête & dans les reins, altération excessive, chaleurs internes, peau seche & aride, pouls fort & plein.	12 Onces, 1 dragme & 1 scrupule.	3 Onces, 8 grains.	Piquante, saline & de couleur de paille.	Très-vive. Degrés de consistance 36.	Le huitieme jour par un flux menstruel & des sueurs modérées.
Homme âgé de 24 ans.	V.	Pouls fort, vite & plein, vertiges, vomissemens bilieux, chaleur excessive & soif inextinguible.	14 Onces, 26 grains.	3 Onces, 5 gros & 1 scrupule.	Beaucoup plus austere que celle d'un homme sain & de couleur foncée.	Extremement vive. Degrés de consistance 28.	Le onzieme jour par des sueurs copieuses, & un sédiment épais dans l'urine.
Homme âgé de 46 ans.	II.	Langue noirâtre, seche & brûlée, douleurs dans la tête & dans le dos, inquiétudes universelles & pouls plein.	12 Onces, 6 gros.	3 Onces, 1 gros & 12 grains.	Bise, piquante & jaune.	Pellicule mince & bleuâtre par dessus, vermeille au-dessous. Degrés de consistance 33.	Le neuvieme jour par l'expectoration, les sueurs & un sédiment épais & de couleur de brique dans l'urine.
Homme âgé de 21 ans.	IV.	Pouls fort & plein, grande altération, douleur de tête, vertiges, urine claire & limpide.	10 Onces, 2 scrupnles & 8 grains.	2 Onces, 3 gros & 15 grains.	Saline & bilieuse.	Très-vive. Degrés de consistance 28.	Le cinquieme jour par une hemorrhagie de nez, & des sueurs modérées le sixieme.
Homme âgé de 38 ans.	II.	Grande chaleur, soif extreme, vomissemens bilieux, peau seche, pouls fort & plein.	15 Onces, 2 gros.	3 Onces, 4 gros & 6 grains.	Piquante & fort jaune.	Rouge délicat. Degrés de consistance 34.	Le septieme jour par des sueurs copieuses.
Fille agée de 15 ans.	XII.	Phrénésie, tressaillemens des tendons, pouls plein & laborieux, chaleur excessive, croûte brune & seche sur la langue.	6 Onces.	1 Once, 3 gros.	Très-salée & de couleur ardente fort vive.	Vermeille & sans tache. Degrés de consistance 28.	Le vingt-deuxieme & le vingt-troisieme jours par des sueurs modérées, expectoration & urine fort trouble.
Homme âgé de 36 ans.	XIII.	Pouls plein & pesant, urine lixivielle, douleur légere dans le côté, respiration fréquente & laborieuse, langue noire & seche, chaleur violente, tressaillement des tendons & délire.	8 Onces, 1 gros & 16 grains.	2 Onces, 22 grains.	Extremement piquante & de couleur de bile foncée.	Pellicule mince au-dessus & plus foncée dessous qu'à l'ordinaire. Degrés de consistance 64.	Mort le dix-neuvieme jour.

Le Lecteur me permettra de lui apprendre les raisons qui m'ont engagé à saigner l'un de mes malades le douzieme jour, & un autre le treizieme, vu surtout la grande utilité de la saignée au commencement de cette maladie, & le danger dont elle est accompagnée vers le tems de la crise.

1°. Je ne fus appellé que le jour même que j'ordonnai la saignée.

2°. Aucune évacuation n'avoit précédé.

3°. La fille étoit dans un âge où l'on pouvoit attendre qu'elle eût ses regles; des douleurs dans le dos, des vertiges, des efforts pour vomir, & autres symptomes semblables avoient précédé sa maladie; son pouls étoit plein & foible, & paroissoit avoir besoin d'être dégagé.

4°. A l'égard de l'homme, le jour qui précéda ma visite, il avoit pris une once de quinquina, son Apothicaire ayant pris une légere rémission pour intermission véritable de la fievre; des soubresauts, une chaleur excessive, une difficulté de respirer, & une légere douleur dans le côté suivirenr aussi-tôt l'usage de ce remede, & je le rrouvai qui prenoit pour y remédier des bols de *lapis contrayerva*, de safran, de castoreum, de sel volatil succiné & autres choses semblables. Ce traitement, autant que je puis le présumer, le jetta dans le délire, son visage devint rouge, sa langue noire & seche, son urine extremement haute en coulenr, son pouls plein, pesant & quelque peu inégal. Tels étoient les symptomes dont il fut attaqué, & qui, suivant moi, indiquoient suffisamment la saignée, quoique la maladie fut déja avancée. Ajoutez à cela que je ne vis jamais sortir le *sang* avec tant de violence ni décrire un si grand arc que dans cette occasion; & si ma timidité ne m'eût empêché de faire la saignée plus copieuse, je suis persuadé que mon malade s'en fût mieux trouvé.

Il suit évidemment de ces expériences que dans les fievres ardentes les globules rouges excedent la proportion qu'ils devroient avoir avec la partie séreuse du *sang*; car il paroît par les expériences de M. Boyle, aussi-bien que par les observations qui ont été faites sur le poids de la partie rouge & de la sérosité, après qu'elles ont été séparées l'une de l'autre; il paroît, dis-je, que la quantité de sérosité que donne la partie rouge en se caillant, équivaut à peu près à la moitié de toute la masse. J'ai trouvé en effet dans toutes les expériences que j'ai faites à dessein sur le *sang* de trois jeunes hommes fort sains, qu'elle garde à peu près cette proportion; la sérosité dans ces trois essais ayant excédé de beaucoup le tiers de toute la masse, sans qu'el-

le soit jamais arrivée à la moitié.

On peut encore observer ici la différente consistance de la partie rouge, tant dans la fievre que dans l'état de santé. Les degrés de consistance dans le *sang* des trois jeunes hommes dont je viens de parler furent huit, neuf, douze, ou pour mieux dire, la partie la plus gluante de leur *sang* céda an poids d'un pouce & demi de mercure; au lieu que nous trouvons dans la Table précédente que la consistance des globules qui constituent la partie séparée de la sérosité, équivaut quelquefois à une colonne de mercure de sept ou huit pouces de haut.

Puis donc que le *sang* est plus visqueux & plus tenace dans les fievres aigues qu'à l'ordinaire, & contient une trop grande quantité de globules rouges, quoique les excrétions les plus fluides aient considérablement diminué, même dès le commencement de la maladie, il est à propos de rechercher la cause d'une pareille altération.

Leeuwenhoeck, cet exact observateur de la nature, a démontré que les globules rouges les plus gros sont formés de six autres globules plus petits unis ensemble d'une façon très-réguliere; & cela avec une délicatesse dont il est aisé de s'appercevoir dans un globule parfait. Il assure aussi avoir vu dans le *sang* des globules beaucoup plus petits que ceux qui forment les globules rouges; d'où l'on peut raisonnablement conclurre qu'il y a plusieurs ordres de globules dans la masse du *sang*, dont les plus petits étant unis à d'autres & ceux-ci à ceux du premier ordre, forment des globules rouges. Les globules les plus gros peuvent au contraire être réduits à leurs premiers principes, je veux dire en des globules infiniment petits, & pour lors on leur donne le nom de lymphe ou de sérosité.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que tout ce qui dispose les globules séreux du dernier ordre à s'unir pour en former de plus gros, ainsi successivement en augmentant, doit à la fin produire des globules rouges. Or rien n'est plus capable d'occasionner ce changement que des particules salines, sulphureuses & extremement attractives secondées de la chaleur, qui augmente leur pouvoir attractif, & contribue par là à fixer & unir les plus petits globules les uns aux autres.

Il est certain que la plupart des principes antécédens des maladies sont disposés à charger ou imprégner le *sang* d'une matiere saline & sulphureuse; & à dire vrai, je ne vois pas pourquoi un homme prend du froid & gagne la fievre, tandis qu'un autre a les conduits de la perspiration plus pleinement obstrués, & en est quitte cependant pour un écoulement séreux par le nez, les yeux ou les poumons, si ce n'est que le *sang* de l'un, en conséquence de l'usage immodéré des choses non-naturelles, est plus imprégné de particules salines & sulphureuses que celui de l'autre, ce qui rend les humeurs chaudes, acres, grumeleuses & propres à produire la fievre.

Eclaircissons ce que je viens de dire par un examen des différens états du *sang* dans diverses maladies.

Dans la leucophlégmatie, l'anasarque, l'ascite, en un mot dans toutes les maladies où les facultés vitales sont opprimées, le pouls foible, bas & lent, & la chaleur du corps beaucoup au-dessous de la naturelle, dans ces maladies, dis-je, on peut remarquer combien les globules du premier ordre sont sujets à perdre leur contexture, & à se diviser en une infinité de globules plus petits, au point d'augmenter la sérosité. Dans les fievres ardentes au contraire, où les particules sulphureuses, acides & salines sont trop abondantes, la chaleur vitale beaucoup plus forte que dans l'état de santé, & toutes les facultés vitales augmentées au plus haut degré, les plus petits globules s'unissent pour en former de plus gros, au moyen de quoi les globules rouges augmentent, & toute la masse sanguine devient plus dense, plus pesante, plus visqueuse & plus tenace.

On peut donc conclurre de ce qui précede, que rien n'est plus propre à former des globules rouges dans le *sang* & à les unir ensemble, qu'une certaine quantité de particules salines & sulphureuses, & un certain degré de mouvement & de chaleur, qui fait que les parties constituantes du *sang* se joignent ensemble avec beaucoup de force.

La chaleur qui durcit le blanc d'œuf n'agit pas simplement en faisant évaporer la partie la plus fluide, & rapprochant celles qui restent: mais elle opere ce changement subit & étonnant en augmentant la force attractive des particules salines & sulphureuses, au moyen dequoi les globules les plus petits se rapprochent & en forment de plus gros, qui se joignent à leur tour jusqu'à ce que toute la masse soit consolidée.

Il arrive la même chose au *sang*: une quantité convenable de matiere saline & sulphureuse, & un degré modéré de chaleur sont absolument nécessaires pour le maintien d'une crase naturelle & salutaire: mais toutes les fois que l'une & l'autre augmentent ou diminuent au-dessus ou au-dessous de ce que la nature exige, tant par rapport à leur quantité qu'à leur mouvement, le *sang* devient trop épais & trop vermeil, ou trop clair, trop limpide & trop pâle.

A l'égard de l'action des vaisseaux, supposé qu'ils contribuent de quelque chose à comprimer & unir les globules séreux & transparens du *sang*, pour en former des globules rouges, on peut raisonnablement conclurre, que dans les fievres ardentes continues, où l'action de tout le systeme vasculaire est extremement augmentée, cette union doit être beaucoup plus fréquente & plus forte.

On a donc tout lieu de croire, vu ce qui précede, qu'une simple pléthore de matiere inactive, languissante & sans force, n'est point la cause des fievres ardentes: mais qu'elles sont occasionnées par un *sang* trop chargé de particules acres, corrosives, irritantes, attractives, salines & sulphureuses. Mais pour qu'on n'ait rien à desirer dans la recherche des véritables causes de cette maladie, j'ai trouvé à propos de séparer les parties constituantes ou principes du *sang*; & d'apprécier au juste leurs différentes proportions.

On peut à l'aide d'une distilation & d'un feu convenables forcer la nature à nous découvrir les secrets qu'elle tient cachés; & quoique le volume & la configuration des parties sulphureuses & salines reçoivent une altération considérable de la part du feu; cet élément ne sauroit augmenter, ni diminuer les proportions des différens principes du *sang*; & l'on peut par conséquent en les séparant & les pesant avec soin, & observant les différentes proportions qu'ils gardent entre eux, acquérir une connoissance aussi utile pour expliquer quelques-uns des phénomenes qu'on observe dans les maladies, que propre à nous diriger dans la cure. Il n'est pas moins utile que satisfaisant de pouvoir assujettir les parties constituantes du *sang* à la mesure & au poids, & j'ose me flatter qu'aucun curieux ne trouvera ma recherche vaine.

Analyse chymique du sang, tant dans l'état de santé que dans les fievres ardentes.

EXPERIENCE PREMIERE.

Huit onces de *sang* tirées d'un jeune homme très-sain ont donné par la distilation,

1. Lymphe,	*6 onces*	*4 gros*	*45 gr.*
2. Sel volatil;			38
3. Huile;			52
4. *Cap. mort.* avant la calcination,		7	25
5. *Cap. mort.* après la calcination,		2	10
6. Sel fixe;			5

Les trois ou quatre premieres onces de lymphe ont paru contenir très-peu de sel volatil ou d'huile, n'ayant rien de fétide ou de désagréable dans leur gout ni dans leur odeur ; elles n'ont pas beaucoup fermenté non plus avec les acides ; au lieu que la derniere partie en étoit extremement imprégnée, a fermenté violemment avec l'huile de vitriol, a fourni un précipité blanc avec la solution de sublimé, & donné une couleur verte au sirop violat.

EXPERIENCE II.

Huit onces de *sang* tirées d'un homme de cinquante ans en parfaite santé, quelque peu corpulent, qui mangeoit & buvoit copieusement sans prendre beaucoup d'exercice, m'ont donné,

1. Lymphe,	*6 onces*	*4 gros*	*25 gr.*
2. Sel volatil,			46
3. Huile,		1	12
4. *Cap. mort.* avant la calcination,		7	37
5. *Cap. mort.* après la calcination,		3	15
6. Sel fixe,			8

Ayant mis deux grains de sel fixe sur un morceau de verre bien net, & versé dessus une goutte d'huile de vitriol, il en résulta une fermentation violente & une fumée blanche très-piquante.

Après avoir fait dissoudre quatre grains du même sel dans deux onces d'eau de pluie, j'y ajoutai quatre gouttes d'une solution d'argent dans de l'eau-forte, ce qui rendit la liqueur d'un blanc de lait; preuve manifeste que la matiere fixe est du sel marin, puisqu'aucun autre sel ne produit une fumée blanche avec l'huile de vitriol, ou un nuage blanc avec la solution d'argent.

EXPERIENCE III.

Huit onces de sang tirées d'un homme le second jour d'une fievre chaude, violente, ont donné,

1. Lymphe,	*6 onces*	*4 gros*	*6 gr.*
2. Sel volatil,		1	5
3. Huile,		1	32
4. *Cap. Mort.* avant la calcination,		7	27
5. *Cap. Mort.* après la calcination,		2	45
6. Sel fixe,			4 ½

EXPERIENCE IV.

Huit onces de *sang* tirées d'un homme d'un tempérament robuste, le quatrieme jour d'une fievre extremement aiguë, m'ont donné,

1. Lymphe,	*6 onces*	*3 gros*	*28 gr.*
2. Sel volatil,		1	34
3. Huile,		1	27
4. *Cap. Mort.* avant la calcination,		7	56
5. *Cap. Mort.* après la calcination,		2	54
6. Sel fixe.			6

Le sel fixe a produit dans ces Expériences les mêmes phénomenes que dans les précédentes.

La lymphe des deux derniers procédés a paru plus chargée de sel volatil & d'huile que celle des autres, elle a aussi fermenté plus violemment avec les acides.

Telles sont les proportions des différens principes que j'ai tirés du *sang* par des distilations faites avec tout le soin imaginable. Il paroît par-là que les parties salines & sulphureuses, sont plus abondantes dans ceux qui ont des fievres aiguës, que dans les personnes qui se portent bien.

Maladies causées par la trop grande vélocité du sang.

Tous les fluides que contiennent les vaisseaux qui naissent de l'aorte, n'ont été séparés que du *sang*, qui un peu anparavant étoit si bien mêlé dans les deux ventricules du cœur, qu'il ne paroissoit être qu'un fluide parfaitement homogene.

Il est absolument nécessaire dans les maladies produites par l'excès de la circulation, d'examiner conjointement les solides & les fluides du corps humain, & c'est par la recherche de la nature & des propriétés des derniers que nous allons commencer.

On donne le nom de *sang* à ce fluide universel qui entre dans le ventricule droit du cœur, pour sortir par le gauche. Cet organe reçoit tout le sang qui vient de chaque partie du corps, par le moyen des veines, & le renvoie par les arteres, dans toutes les parties de la machine humaine. C'est de ce *sang* que toutes les parties du corps, aussi-bien que les visceres, tirent leurs humeurs respectives, qui varient selon leur différente structure. Le *sang* contient donc toutes les humeurs qui circulent dans le corps humain, non point relativement à leur nature & leurs qualités particulieres; mais par rapport à leur matiere, qui est telle dans toutes les parties, suivant leur structure particuliere, que l'Architecte du corps humain a trouvé à propos de la produire dès le commencement. Durant la circulation, cette matiere qui a souffert du changement dans toutes les parties & dans tous les visceres, retourne au cœur, à l'exception de quelques-unes de ses parties qui s'échappent hors du corps. Ce fluide reçoit le nom de *sang* soit qu'il sorte du cœur, ou qu'il y entre, & la vie ne subsiste qu'autant que ces deux mouvemens continuent.

On peut donc assurer que toutes les humeurs s'engendrent du *sang*, & sont contenues dans ce fluide.

Le *sang*, quoique composé de tant de différentes substances, mais cependant intimement unies, paroît être un fluide homogene de couleur rouge, qui, lorsqu'on le laisse reposer, se sépare en deux parties tout-à-fait distinctes.

Ce *sang*, tandis qu'il circule dans les vaisseaux, contient de gros globules d'un volume déterminé, d'une figure variable & d'une couleur rougeâtre; des globules séreux jaunes, six fois plus petits que les rouges ; un fluide transparent qui se fige au feu; une eau transparente, légere & ténue, composée de molécules plus petites, mais qu'on ne peut appercevoir à cause de leur transparence. Les trois premieres especes de globules forment ce qu'on nomme le sang (*cruor*) : & on les découvre aisément à l'aide du microscope.

Ces circonstances sont appuyées des Observations de Leeuwenhoeck; car le *sang* humain, quand on l'observe avec le microscope, paroît composé d'un grand nombre de parties sphériques, unies ensemble, qui nagent dans une liqueur transparente, dont les parties sont trop petites pour être apperçues avec le microscope. Quand on observe la circulation du *sang* dans les vaisseaux des parties transparentes des animaux; il paroît évidemment que les molécules de ce fluide, étant poussées dans les parties les plus étroites des vaisseaux, & rencontrant d'autres molécules, changent à tout moment de figure, & sont par conséquent d'une nature flexible. Suivant le même Leeuwenhoeck, les molécules les plus grosses du *sang* sont les globules rouges, qui sont composés de six particules plus petites, mutuellement jointes & unies; & si ces petits globules, dont l'union forme le globule rouge, n'étoient point unis de la maniere que je viens de dire; ils deviendroient jaunes & se convertiroient en globules séreux.

Si la même analogie avoit lieu dans toutes les autres parties du *sang*, les globules séreux seroient pareillement composés de six autres globules plus petits; & la division s'étendroit jusqu'aux fluides les plus subtils qui se séparent du *sang*. Mais on n'a aucune expérience qui établisse la vérité de cette hypothese; car dès parties du *sang* qui sont plus subtiles que les globules rouges & séreux, sont entierement transparentes. Mais puisqu'il y a une suite infinie de vaisseaux toujours plus petits entre l'aorte, qui est le plus gros des vaisseaux, & le nerf le plus délié, il semble qu'ils doivent contenir des humeurs proportionnées à leur grosseur. On donne le nom de *sang* rouge à l'amas des plus grosses molécules de ce fluide, & celui de sérosité à ses parties les plus subtiles prises conjointement; car le *sang* humain, au sortir des veines, se sépare de lui-même en deux parties.

La partie rouge du *sang*, après qu'elle est figée & séparée de la sérosité, se convertit promptement par le repos seul, & en conséquence de la foible union des parties, en sérosité, de sorte que presque tout le *sang* se résout en cette matiere.

Lorsqu'on ouvre la veine d'une personne saine, le *sang* qui sort de plein jet se convertit au bout de quelques minutes, en une masse rouge & concrete, qui diminue insensiblement, à cause que sa partie la plus ténue est exprimée, augmente à tout moment, & sert communément de véhicule à la masse rouge. Quelques heures après qu'on a versé cette sérosité, la masse rouge paroît avoir encore diminué, il s'amasse une nouvelle quantité de sérosité, si bien qu'à la fin la partie rouge se convertit presque toute en cette liqueur; par où il paroît que la portion rouge du *sang*, se fond peu à peu & se convertit en sérosité. Cela vient, suivant Leeuwenhoeck, de ce que les globules rouges, qui sont composés de six molécules plus petites, n'étant plus comprimés par les vaisseaux, se séparent peu à peu les uns des autres en ces globules séreux par l'union desquels ils étoient formés. On voit par-là, combien il est difficile de déterminer la proportion qu'il y a entre les parties rouges du *sang* & les séreuses, puisque les premieres se convertissent peu à peu en celles-ci.

Le *sérum*, quand on le garde long-tems dans un air médiocrement chaud & humide, se résout aussi par le repos & la foible union de ses parties en un fluide plus ténu, plus transparent & plus léger, qui se putréfie insensiblement & devient volatil au point de s'évaporer presque tout; & ces circonstances augmentent proportionnellement au tems.

Tout ainsi que la partie rouge du *sang* se résout peu à peu en sérosité; de même celle-ci, quand on la laisse reposer, s'atténue successivement, commence à se corrompre, & s'évapore en forme de vapeur, laissant après elle une petite quantité de matiere féculente. Mais la sérosité ainsi gardée dans un lieu modérément chaud & humide, acquiert une acrimonie proportionnée à sa ténuité, de maniere qu'elle ne peut plus être coagulée par la chaleur de l'eau bouillante, ni par l'alcohol. Toutes ces circonstances arrivent de la même maniere dans le blanc d'œuf; & l'on auroit peine à trouver deux fluides plus similaires l'un à l'autre dans tous leurs phénomenes, que le blanc d'œuf & la sérosité du sang.

Une légere chaleur un peu au-dessus de celle qui nous est naturelle, sans dissipper beaucoup des parties subtiles du *sang*, le réunit presque tout, lorsqu'il est nouvellement tiré des vaisseaux, en une masse solide qu'on pourroit couper, & que l'eau, le sel, l'huile & les esprits ne peuvent dissoudre. La chaleur des fluides produit le même effet par une concrétion toute particuliere & semblable à celle dont nous venons de parler.

Le *sang*, sans même en excepter celui de la personne la plus saine, a beaucoup de disposition à se cailler. Celui qui sort par les petites arteres du nez, quand elles sont ouvertes, se coagule d'abord en une espece de gâteau solide. Mais ce penchant que le *sang* a à se cailler, augmente à proportion de la chaleur; car dès qu'une chaleur qui excede (peut-être) de dix ou douze degrés, la plus forte chaleur du thermometre de Fahrenheit, vient à être excitée dans le *sang* d'une personne saine, il se caille entierement. De-là vient que l'augmentation de la chaleur est si dangereuse dans les maladies aiguës. Dès que le *sang* est une fois caillé de la maniere que je viens de dire: on a toutes les peines du monde à le résoudre de nouveau. On peut aisément prévenir la concrétion du sang, en le mêlant avec plusieurs substances: mais on ne le résout pas aisément lorsqu'il est une fois coagulé, & dans ce cas les sels, ni les esprits, ni les huiles, ni les savons n'ont pas beaucoup d'efficacité. Le *sang* ainsi épaissi par la chaleur, se fond de nouveau à l'air: mais il se corrompt en même tems; il semble même qu'il ne devroit point se fondre, à cause que la chaleur a fait évaporer ses parties les plus subtiles; le *sang* qu'on reçoit dans l'eau bouillante, au sortir des vaisseaux, se réunit sur le champ en une masse solide qu'on peut couper. On observe la même propriété dans le blanc d'œuf; car on ne l'a pas plutôt jetté dans l'eau bouillante, qu'il se durcit aussitôt, quand même il seroit enfermé dans sa coque.

La partie rouge du *sang*, la sérosité & la lymphe, qui sont également capables de concrétion, doivent leur origine à l'action des vaisseaux & à l'efficacité de la circulation, comme nous l'apprennent les divers changemens de la nature du chyle, du lait & du *sang*, soit qu'ils circulent dans les vaisseaux, ou qu'ils n'y circulent point: c'est ce qui est encore confirmé par le microscope.

On demande d'où naissent les propriétés surprenantes du *sang*, dont nous venons de faire le dénombrement, comme sa rougeur, la couleur jaune & la concrétion du *sérum*. Des Philosophes & des Chymistes ont avancé là-dessus les absurdités les plus palpables. Personne n'a jamais pu tirer une goutte de sang des alimens les plus délicats, & il n'y a que le corps humain qui soit capable de tirer son propre *sang* d'une matiere qui étoit auparavant très-différente de ce fluide. Peu importe aussi que le corps soit petit & au commencement de son existence, ou robuste & dans l'adolescence: car la présence du sang est tellement inséparable de la nature du corps humain, qu'il n'existe pas moins dans l'enfant le plus foible, que dans l'homme le plus robuste. L'embryon humain contient du *sang* rouge dès qu'on peut le discerner à la vûe, dans le tems même qu'il n'y a pas la moindre apparence de *sang* rouge, ni dans le placenta, ni dans les membranes qui enveloppent l'embryon, ni dans le fluide contenu dans ces membranes. Par où l'on voit que le *sang* est engendré par le corps humain, même dans ce principe tendre & muqueux.

Il n'est pas aisé de déterminer par les expériences en quel tems le *sang* rouge commence à se former dans les premiers rudimens du corps humain. Mais l'incomparable Malphigi a démontré la chose dans un œuf couvé. Un œuf de poule fécond, mais qui n'a point été couvé, lors même qu'on l'examine avec le meilleur microscope, paroît ne contenir aucun *sang* rouge dans sa coquille, ses membranes, son blanc, son *chalaza*, ou le plexus fibreux qui unit le blanc & le jaune ensemble, son jaune, ou le sac du *colliquamentum*.

On apperçoit au contraire d'heure en heure un changement dans celui qui a été couvé; & l'on découvre, à l'aide du microscope, quelques vaisseaux à la circonférence de la cicatricule où vésicule qui se forme à l'enveloppe du jaune. Au bout de quelques heures, on

commence à distinguer les vaisseaux à l'aide d'une liqueur qu'ils contiennent. Vers la trentieme heure de l'incubation, ces vaisseanx sont quelque peu verdâtres. A la quarantieme, d'une couleur ferrugineuse, semblable à celle des feuilles de vigne qui se flétrissent en Automne, à cause que l'amas de tous ces vaisseaux n'en forme plus qu'un seul, qui aboutissant à la cicatricule, se termine par un certain sinus qu'on apperçoit alors pour la premiere fois. Ce sinus est l'oreillette droite du cœur, comme il paroît par la suite. On apperçnit dans ce sinus, qui est attaché à la *carina*, ou les rudimens de l'épine, une pulsation manifeste, &, peu de tems après, une petite tache rouge dans ce corps animé, qui se distribue ensuite dans les deux ventricules du cœur, & un peu après dans le canal qui s'étend le long de la *carina*, & qui n'est autre chose que l'aorte. On voit par-là que le *sang* rouge peut s'engendrer d'une matiere qui ne l'est point, sans le mélange d'aucun *sang* rouge précxistent. Cette rougeur tire son origine du point ou tache où est le battement; car elle commence à paroître à l'endroit de la pulsation, & le *sang* rouge existe avant qu'on apperçoive aucune couleur de *sang* dans les rudimens du foie du jeune poulet. On voit par-là combien les Anciens ont eu tort d'attribuer la sanguification au foie.

Peut-être aussi que l'air (sans lequel aucune plante ne peut végéter, ni aucun animal vivre) contribue à la premiere formation du *sang* rouge; car après la dix-huitieme heure d'incubation, Malpighi, (ainsi qu'il nous l'apprend dans son Traité *de Ovo incubato*,) observa que la cicatricule montoit vers l'extrémité obtuse de l'œuf où l'air est logé.

Le chyle qui doit se convertir en *sang* dans les adultes, passe immédiatement dans les poumons, où, dans la plus grande partie de leur surface, il est presque exposé en plein air dans des vaisseaux extremement déliés. Les anciens Alchymistes nnt prétendu que l'air contient la nourriture cachée qui sert à conserver la vie.

Dans les personnes adultes, le *sang* s'engendre des alimens de la même maniere: car les veines lactées reçoivent le chyle qui a été préparé dans les intestins, de même que les vaisseaux du jaune reçoivent le blanc d'œuf qui a été atténué par la chaleur de l'incubation.

Tout ainsi que le chyle va se rendre dans le canal thorachique, de même tous les vaisseaux du poulet vont aboutir dans l'amnios. La chaleur de l'incubation, le mouvement des humeurs dans les vaisseaux, la force du cœur & l'action de l'air concourent dans l'espace de quarante-huit heures à la production du *sang* rouge dans un poulet qui n'en avoit point auparavant; au lieu que dans une personne adulte & saine, le chyle se convertit en *sang* au bout de ving-quatre heures, ainsi que les Observations de Lower & de Walæus en font foi. La chaleur du corps, l'action des vaisseaux & dn cœur, jointe à la force de l'air qui est enfermé dans les pnumons, agissant sur le chyle à mesure qu'il circule dans ce viscere, concourent à le transformer en *sang* dans les adultes. Si cette transmutation est plutôt achevée dans les adultes que dans un jeune poulet, cela ne vient que de ce que l'action des vaisseaux sur les fluides est plus forte, la respiration plus grande, & la quantité de sang préexistant, beaucoup plus considérable.

Lorsque les causes qui produisent le *sang* rouge dans les adultes sont en quelque sorte défectueuses ou languissantes, il s'engendre au lieu de *sang* rouge, une liqueur peccante & corrompue, comme il paroît par ce qu'on appelle communément pâles-couleurs dans les filles, durant lesquelles le corps devient d'une couleur verdâtre, pareille à celle des vaisseaux du jaune d'œuf, avant la formation du *sang* rnuge.

Le *sang* n'est dnnc point produit, comme quelques-uns se l'imaginent, par la force séminale, mais par une matiere non-sanguine dans un corps qui n'a point encore de sang. Et cette circonstance qui arrive dans la premiere formation de l'homme, subsiste jusqu'à la fin de sa vie.

Le chyle essuie différens changemens dans le corps humain avant que d'être tout-à-fait converti en *sang*: car le chyle passe dans la masse du *sang* qnelques heures après les repas sans être assimilé. De-là vient qoe le *sang* qu'on tire à un homme au sortir d'un bnn repas, contient, outre la sérosité & la partie rouge, une matiere blanche, douce & chyleuse qui flotte dans ce fluide.

Au bout de quelques heures, le chyle qui circule avec le *sang* dans les vaisseanx, se sépare de ce dernier dans les mamelles, & dnnne du lait dont la nature est tout-à-fait différente de celle de l'un & de l'autre; car il commence à se disposer à la concrétion qui existe déja dans la sérosité du *sang*, puisqu'il donne du fromage. Le chyle n'est jamais disposé à une pareille cnncrétion, & de-là vient qu'on peut bien imiter artificiellement la préparation du chyle dans les émulsions, mais jamais la nature du lait.

Lorsqu'une femme robuste s'abstient de boire & de manger pendant douze heures, son lait commence à devenir salin & jaunâtre; & si elle pousse plus loin cette abstinence, on ne trouve dans le *sang* qu'on lui tire que la partie qui se durcit au feu comme le blanc d'œuf; ce qui n'artive jamais au chyle.

On peut conclurre de ce qu'on vient dire, que les corps des personnes saines produisent leur propre *sang*, de même qu'une plante par sa structure particuliere, prépare sa seve des sucs de la terre, & des influeoces salutaires de l'air dont elle est environnée.

La formation du *sang* dans le corps humain dépend principalement de la force de la circulation, à l'aide de laquelle les vaisseaux agissent sur les fluides qu'ils contiennent. De-là vient que le *sang* des personnes robustes est extremement rouge, ou, pour mieux dire, presque noir, à cause que sa couleur rouge est très-foncée, & qu'il se fige presque sur le champ, quand on le laisse reposer. Lorsque la circulation vieot à augmenter dans les maladies aiguës, toutes les parties sont extremement rouges, & la sérosité du *sang* se convertit en une masse qu'on peut couper. Au contraire, dans les personnes foibles, cn qui la force de la circulation est beaucoup moindre, toutes les parties sont pâles & languissantes, & le *sang* tenu & presque incapable de concrétion. Mais lorsque la circulation vient à augmenter dans ces sortes de personnes à l'aide d'un exercice & de remedes convenables, le *sang* reprend la couleur & la consistance dont il a besoin.

L'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux vient de ce que les contractions du cœur sont plus fréquentes & plus fortes.

Après avoir considéré la nature du *sang* humain, nous allons rechercher la cause de son mouvement & de sa circulation.

Quelques grands Hommes ont cru que cette cause réside dans le *sang* même; car ayant observé que le mélange mutuel de certaines liqueurs est suivi sur le champ d'une fermentation violente, ils ont conclu qu'il arrivoit quelque chose de semblable dans le *sang*. Mais ce sentiment est démenti par l'observation suivante.

Si l'on reçoit le *sang* qui sort avec impétuosité par le nez dans la fievre ardente la plus violente, dans un vaisseau bien net, sans lui donner le tems de se refroidir, il rentre sur le champ dans un état de repos, sans donner aucun signe de mouvement intestin; ce qui prnuve que le *sang* n'a point en lui la cause de son mouvement.

L'action musculaire du cœur pousse avec force le *sang* contenu dans ses cavités, dans les arteres, & celles-ci immédiatement après que l'action du cœur a cessé, le chassent à leur tour dans les veines, par leur élasticité &

leur force musculaire. Ce sont-là les vraies causes de la circulation du *sang*. Mais l'origine ou principe de ce mouvement réside dans le cœur; car après que les arteres se sont contractées au point que leurs diametres sont les plus petits qu'ils puissent être, elles demeureroient dans un état de repos & d'inaction, si elles n'étoient de nouveau dilatées par le *sang* que le cœur y envoie. L'action musculaire du cœur est donc l'unique cause de la circulation du *sang*, & elle ne peut cesser, que tous les fluides ne perdent leur mouvement.

Si donc l'action, ou plutôt la contraction du cœur, (car dans la diastole le cœur n'est point agent, mais patient) devient plus forte & plus fréquente, la cause de la circulation augmentera; car il ne suffit pas que le cœur se meuve & se contracte plus souvent, puisqu'à l'approche de la mort ses contractions sont si fréquentes, qu'on ne peut les compter, tandis que la circulation commence à languir, à cause que le cœur n'envoie presque plus de *sang*.

Il faut donc aussi que ses contractions deviennent plus fortes, afin de pouvoir chasser tout le sang contenu dans ses cavités; car elles ne produiroient aucun effet, si elles étoient plus foibles. Ces dernieres sont comprises dans les degrés intermédiats.

Les contractions du cœur deviennent plus fortes & plus fréquentes, 1. Quand le cerveau & le cervelet y envoyent une trop grande quantité d'esprits, comme il arrive dans les passions de l'ame & dans la douleur. 2. Lorsque le cœur est irrité par le retour du *sang* veineux, que les frictions ou l'action des muscles accélerent, ou par des matieres acres, aromatiques, salines, alcalines, purulentes, ichoreuses & putrides, qui sont logées dans la masse du *sang*; & quelquefois par une espece de contagion, de levain pestilentiel ou de poison; & lorsque cela arrive, on ne peut expliquer distinctement la maladie par les découvertes qui ont été faites jusqu'ici.

Examinons maintenant les choses que nous savons par expérience être capables d'exciter & d'augmenter le mouvement du cœur.

1. Le cœur a toutes les propriétés d'un véritable muscle, & il est muni des parties qui servent au mouvement des autres muscles. Lorsqu'un nerf distribué dans quelque muscle du corps, vient à être détruit, l'action de ce muscle cesse tout-d'un-coup, lorsque le cerveau est comprimé par l'épanchement de quelque humeur, l'action de tous les muscles qui servent au mouvement volontaire, cesse. Lorsqu'à l'occasion de quelque cause que ce soit les esprits affluent avec trop d'impétuosité dans un muscle, l'action de ce dernier augmente même jusqu'au spasme le plus violent. Mais le cœur reçoit plusieurs gros nerfs; ce qui est cause qu'il a un sentiment plus vif & plus aigu.

Lorsque les autres muscles du corps sont fatigués par un mouvement excessif, on y sent de la douleur; au lieu que dans les fievres aiguës on ne sent aucune douleur dans le cœur, bien qu'il ait été agité pendant plusieurs jours par un mouvement extremement violent. Au reste, toutes les causes qui peuvent accélérer le cours des esprits dans les nerfs du cœur, augmentent aussi le mouvement de ce viscere.

Tout le monde sait que les passions de l'ame produisent cet effet au plus haut degré, bien que personne n'ait encore expliqué jusqu'ici la maniere dont cela se fait. L'homme du meilleur naturel ne peut recevoir un affront qu'il n'éprouve dans son esprit un changement qui influe sur toutes les parties de son corps; car les contractions de son cœur deviennent immédiatement plus fréquentes & plus fortes, son pouls devient grand & véhément, sa chaleur augmente, son visage s'enfle, ses yeux étincelent, & il est quelquefois saisi d'une fievre ardente, assez forte pour lui causer la mort.

La douleur peut aussi altérer le cerveau au point d'occasionner un délire qui la fait cesser, ou une syncope parfaite qui met fin aux tourmens les plus insupportables. Puis donc que la douleur est capable de causer une pareille altération dans le siége du sentiment, elle peut aussi affecter les nerfs qui en sortent. Il est rare qu'une douleur violente dure long-tems sans causer la fievre, c'est-à-dire, une contraction du cœur plus fréquente, même dans des maladies fort différentes de la fievre, comme la goute, par exemple. C'est ce qui a fait dire à Galien, dans son Traité, *de Pulsibus ad Tyrones, cap.* 12. « qu'une légere douleur rend le pouls plus grand, « plus véhément, plus vîte & plus fréquent: mais que « lorsqu'elle augmente au point d'affoiblir les forces « vitales, elle le rend plus petit, plus languissant, plus « vîte & plus fréquent. »

2. *Quant à l'irritation du cœur*; outre les causes motrices qui lui sont communes avec les autres muscles du corps, il a une propriété singuliere, qu'on peut appeller irritabilité, ou capacité d'irritation; car lorsque le cours des esprits qui affluent par les nerfs dans les fibres du cœur, & le mouvement du *sang* artériel viennent à cesser par la mort, on peut rétablir le mouvement du cœur en soufflant dans les veines, ou en y injectant de l'eau tiede. De même après que le cœur a été séparé de tous les vaisseaux qui lui sont adhérens, il continue à se mouvoir pendant quelque-tems, & après qu'on l'a laissé reposer pendant plusieurs heures, il ne faut que l'échauffer & le piquer avec une épingle pour lui faire reprendre son mouvement. Les Physiologistes ont expliqué d'une maniere fort ingénieuse d'où vient que le cœur devient alternativement paralytique & se contracte de nouveau comme par un spasme instantané & soudain, & comment la cause qui produit sa systole périt à chaque instant & se renouvelle immédiatement après; & ils ont déduit les explications de ces phénomenes, de la structure & de la situation des parties. Mais le cœur, après qu'on l'a tiré du corps, & qu'il n'adhere plus à aucun vaisseau, conserve le même mouvement, & souvent pendant un tems considérable.

Pour ce qui est de l'accélération du sang veineux; lorsqu'à l'occasion de quelque passion violente, ou à la vue de quelque objet effrayant, le mouvement du cœur vient tout d'un coup à cesser dans une jeune fille, il ne faut pour le rétablir que lui jetter de l'eau froide sur le corps, car les parties étant contractées par le froid, poussent de nouveau le *sang* veineux vers le cœur. C'est ainsi qu'Homere rapporte dans le cinquieme Livre de l'*Iliade*, que Sarpedon ayant été blessé au point de s'évanouir, ses amis le porterent sous un grand chêne consacré à Jupiter, & que là, Borée volant à son secours avec ses souffles rafraîchissans, il lui rendit ses esprits, & ralluma son ame presque éteinte, & cela en contractant ses veines par le froid. Il suit de-là que tout ce qui accélere le mouvement du *sang* veineux vers le cœur, augmente aussi son mouvement; & il ne faut qu'un mouvement musculaire excessif, ou une friction trop forte pour exciter une fievre ardente des plus violentes. Voyez *Fibra*.

A l'égard des substances acres, &c. qui sont logées dans la masse du sang; toutes les humeurs du corps humain sont douces lorsqu'elles sont saines, puisque le *sang* d'une personne qui se porte bien ne cause aucune douleur dans l'œil; & lorsqu'il est dans cet état son cours est extremement uniforme. Mais aussi-tôt que des substances acres se mêlent avec lui, son mouvement augmente en conséquence de l'irritation du cœur, & il survient une fievre qui chasse ces substances acres & ennemies hors du corps, ou les affoiblit de telle sorte qu'elles ne peuvent plus nuire. L'espece de l'acrimonie ne

fait rien ici puisqu'elles produisent toutes les mêmes effets, & qu'elles ne different que par rapport aux degrés & à la durée de leur action. L'acrimonie des substances aromatiques résidé dans une huile ténace, ce qui est cause qu'on ne peut aisément la déloger. Lors, par exemple, qu'on prend imprudemment une grande quantité de poivre pour la cure des fievres intermittentes, il arrive souvent qu'une tierce bénigne se change en une fievre ardente. Ceux qui mangent trop de sel à leur dîner sont attaqués l'après-midi d'une fievre & d'une soif qui ne cessent qu'après qu'ils ont emporté ce sel en buvant copieusement. Le vinaigre même qui est si efficace dans les fievres putrides, cause la fievre quand on en boit trop. Lorsqu'un abscès caché dans les parties internes vient à suppuration, le pus qui se mêle avec le *sang* excite tous les jours une fievre qui consume peu à peu le corps, & à laquelle on donne le nom de fievre hectique. Lorsque ce pus, en conséquence du long séjour qu'il fait dans le corps, vient à se convertir en une matiere ichoreuse tenue, il acquiert plus d'acrimonie, & produit, lorsqu'il est resorbé, des accidens beaucoup plus terribles.

La bile corrompue qui se loge dans le voisinage des visceres, ou la sanie putride du foie corrompu, excite des fievres violentes qu'on ne peut jamais guérir, à moins qu'on ne vienne à bout de la détruire entierement.

On peut dans tous ces cas découvrir l'acrimonie par les sens: mais il ne laisse pas d'y avoir d'autres substances irritantes d'une nature extraordinaire, qu'on ne peut réduire à une espece connue d'acrimonie, & qui ne laissent pas de troubler toutes les fonctions du corps.

La contagion de la petite vérole infecte par son virus subtil & qui échappe aux sens, la personne la plus saine, & excite une fievre violente qui remplit en peu de jours toutes les parties externes & internes du corps d'un pus vérolique. Ce pus infectant à son tour les humeurs les plus saines perpétue la contagion à l'infini & avec une égale force, comme il paroît par l'inoculation, qui consiste à introduire une petite goute de pus vérolique dans le corps par une plaie faite avec la lancette au bras, ou à toute autre partie. Personne n'a pu découvrir jusqu'ici la nature de ce venin, ni démontrer la maniere dont les humeurs les plus saines, après avoir été altérées par la contagion vérolique, acquièrent une nature venimeuse, & deviennent capables de multiplier la contagion presqu'à l'infini.

Le genre de peste particulier à chaque espece d'animal, attaque rarement plus d'une espece à la fois. Dans le tems que la peste faisoit de si grands ravages en Europe parmi les bœufs, plusieurs personnes mangerent de la chair de ceux qui en avoient été infectés sans en recevoir aucun dommage. Les plus fameux Medecins, après avoir recherché avec soin la nature de cette terrible maladie, avouerent ingénument qu'ils ignoroient une cause dont les effets ne se manifestoient qu'aux sens. Le virus pestilentiel, demeure sans action dans le linge, le cuir & les étoffes de laine, aussi-bien que dans les bois les plus poreux: mais il n'a pas plutôt touché le corps humain qu'il reprend son activité & se multiplie à l'infini. On peut voir dans Diemerbroek, & dans les autres Auteurs qui ont écrit sur la peste, les dérangemens qu'il cause dans les parties du corps & les fievres violentes qu'il excite.

L'histoire des poisons ne permet pas de douter qu'il n'y ait dans les liqueurs des animaux venimeux des pointes que les sens ne sauroient découvrir; mais qui dérangent par leur activité presque toutes les fonctions, & excitent des fievres violentes. Ne prenons que le venin de la vipere pour exemple. Le fameux Redi se fiant aux observations & à la bonne foi de M. Charas, gouta la liqueur jaune qui est contigue aux gencives de la vipere, & trouva qu'elle avoit le gout de l'huile d'amande douce. Cependant quelques gouttes de cette même liqueur étant entrées dans la morsure qu'une personne de distinction reçut en touchant imprudemment une vipere, elles exciterent au bout de quelques minutes les symptomes les plus violens, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout de sauver la vie au malade.

L'augmentation du mouvement du *sang* par les vaisseaux, fait qu'il est poussé avec plus de force dans ceux qui le reçoivent; que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le *sang*, qu'il est fort comprimé, que le frottement réciproque des solides & des fluides, ainsi que celui des parties du *sang* entre elles est plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans toute la masse du sang; qu'il se desseche par la dissipation de ses parties aqueuses, acquiert une viscosité inflammatoire propre à former des concrétions, & se resout en sels & en huile volatile & acre; que le diametre des vaisseaux s'élargit à leurs commencemens: que des fluides trop épais sont poussés dans les petits vaisseaux, les obstruent, les détruisent, les enflamment, y causent des suppuration, gangrene, sphacele, skirrhes & une infinité d'autres maux qui peuvent s'ensuivre.

On examine dans ce paragraphe les effets que l'augmentation du mouvement du sang produit sur les solides & les fluides du corps humain.

A l'égard de la force augmentée avec laquelle le sang est poussé dans les vaisseaux qui le reçoivent; les arteres sont toujours pleines; lors donc que le cœur en se contractant chasse le sang contenu dans ses ventricules, dans les arteres, il faut de toute nécessité que ces dernieres se dilatent; ou qu'il sorte par leurs extrémités une quantité de *sang* pareille à celle que le cœur leur envoie. Mais toutes les arteres, à l'exception de celles qu'on appelle *coronaires*, se dilatent dans l'instant même que le cœur se contracte: d'où il suit que la force de ce viscere est presque toute employée à dilater les arteres; & les parois de celles-ci sont tellement poussées par cette force, qu'elles s'éloignent de leurs axes, au moyen de quoi toutes les fibres qui les composent souffrent une distension considérable. Mais nous avons montré ci-devant que l'augmentation du mouvement du *sang* est produite par une contraction plus forte & plus fréquente du cœur; d'où il suit que la force qui oblige les parois des arteres à s'éloigner de leurs axes, augmente proportionnellement à la force & à la multitude des contractions du cœur.

A l'égard de ce que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le sang; les arteres sont dans un état de violence toutes les fois qu'elles sont distendues, il n'est donc pas étonnant qu'au moyen de l'élasticité & de la force musculaire de leurs fibres, leurs parois cherchent à se rapprocher de leurs axes, & qu'elles réagissent sur le *sang* qui les distend: car si les arteres en se contractant par leur propre force ne chassoient le *sang* qui les distend, le cœur ne pourroit plus dans la systole suivante, pousser le *sang* contenu dans ses cavités, dans les arteres, qui se trouvent déja distendues; le *sang* s'accumuleroit insensiblement dans ses cavités, & la circulation cesseroit pour toujours. Il s'ensuit donc que plus l'action par laquelle le cœur distend les arteres est grande, plus les efforts que les dernieres font pour se contracter doivent augmenter; & que les arteres contractées doivent réagir sur le *sang* qui les distend aussi souvent que le cœur se contracte.

Pour ce qui est de la compression que le sang souffre; le *sang* contenu dans les arteres est toujours comme entre deux presses; car lorsque les arteres viennent à se dilater, la contraction du cœur chasse le *sang* de la base vers l'extrémité de l'artere, en même-tems que les extrémités étroites de celle-ci réagissent sur lui. Lorsque les

arteres se contractent, les valvules situées vers la base du cœur, font une resistance qui subsiste également dans les extrémités des arteres, de sorte que dans ces deux cas le sang contenu dans les arteres souffre une compression. Mais comme les parties constituantes du *sang* sont flexibles & susceptibles de compression, ainsi que nous l'avons observé ci-devant; si les causes comprimantes, c'est-à-dire, l'action du cœur & des arteres, viennent à augmenter, il faut nécessairement que le *sang* soit comprimé avec plus de force.

Quant au frottement mutuel & fort des vaisseaux & du sang, & des parties du sang entre elles; lorsque le *sang* est chassé du cœur, il agit contre les parois de la courbure de l'aorte, tandis que celles-ci jointes au *sang* contenu dans sa cavité, resistent à cette direction. C'est ce qui fait qu'aucune particule de *sang* chassée du cœur dans l'aorte ne sauroit conserver deux momens la direction de mouvement qu'elle avoit au sortir du cœur. De plus, l'aorte est de figure conique, ou plus large à sa base qu'à son extrémité; & comme la direction du *sang* qui passe du cœur dans l'aorte est perpendiculaire à la base de celle-ci; il faut de toute nécessité que les particules du *sang* frappent contre les parois de ce vaisseau conique, & qu'elles rencontrent en réjaillissant, d'autres parties qui se meuvent dans un sens contraire; ce qui occasionne un frottement continuel des parties du *sang* entre elles & avec les parois des vaisseaux. A quoi l'on peut ajouter, que comme les molécules du *sang* sont flexibles, leurs angles les plus considérables doivent être détruits par ce frottement continuel, ce qui fait qu'elles acquierent à la fin une figure sphérique. Au reste, ce frottement augmente à proportion du mouvement du *sang* dans les vaisseaux.

Quant à la chaleur violente qui s'allume dans le corps; elle est causée par ce frottement mutuel des parties du *sang* entre elles & avec les parois des vaisseaux. En effet, le *sang* n'est pas plutôt reposé qu'il perd toute sa chaleur, & le corps acquiert peu à peu le même degré de froideur que l'atmosphere. Lorsque le mouvement du *sang* augmente à l'occasion d'un exercice violent ou d'une fievre, la chaleur augmente aussi; au lieu que les personnes foibles, en qui la circulation du *sang* est languissante, ont toujours froid.

On voit par-là la vérité de ce qu'avance Hippocrate à la fin de son Traité *du Cœur*, savoir, « que le *sang* n'est « point chaud naturellement, mais qu'il le devient. »

Quant au dessechement du sang, en conséquence de la dissipation de ses parties les plus aqueuses; une forte chaleur dissipe toujours les parties les plus mobiles d'un fluide; & nous avons montré ci-devant qu'une pareille chaleur est toujours produite par l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux. Toute la surface interne & externe du corps est remplie de couloirs qui séparent du *sang* une liqueur extremement subtile qu'ils laissent ensuite échapper. D'où il suit que les sécrétions doivent être d'autant plus abondantes que le *sang* afflue en plus grande quantité dans ces organes. C'est ce qui fait que toutes les maladies qui sont accompagnées d'une chaleur violente dessechent le corps; & Hippocrate, *Lib. I. de Morbis*, nous apprend que « ceux qui meurent des fievres ardentes meurent de « sécheresse. »

A l'égard de la viscosité inflammatoire du sang; on trouve dans le *sang* de la personne la plus saine une disposition naturelle à se cailler qui se manifeste toutes les fois qu'on le laisse reposer au sortir des vaisseaux. Cette cohésion augmente à proportion que la chaleur est plus forte, puisque celle-ci dissipe la partie aqueuse délayante, & augmente la force qui comprime le *sang*. Nous avons montré ci-dessus que l'augmentation du mouvement dissipe la partie aqueuse & augmente la chaleur. Mais l'action des vaisseaux sur le *sang* comprime effectivement ce fluide. Puis donc que l'augmentation du mouvement du *sang* augmente l'action des vaisseaux sur ce fluide, il est évident que toutes ces causes concourent à produire cette action augmentée des vaisseaux sur le *sang*, qui contribue à sa concrétion. De-là naît le *phlegma phlegmonodes* ou la viscosité inflammatoire, qui differe entierement d'une concrétion languissante, froide & muqueuse. On appelle dans ce cas viscosité inflammatoire, laquelle naît de la compression trop forte des principes du *sang* entre eux. Les élémens ou parties constituantes du *sang* sont sphériques ou approchantes de cette figure, ce qui fait qu'elles ne se touchent que dans un petit nombre de points. Mais lorsque leur figure est altérée par une trop forte pression, & la partie aqueuse & ténue dans laquelle elles flortent exprimée, elles se touchent par un plus grand nombre de points & forment une substance concrete. De-là naît cette croûte blanche & dure qu'on observe dans le *sang* des pleurétiques.

Quant à la résolution du sang en sels & en huile volatile & acre; on connoît l'état & la condition des sels & des huiles du *sang* humain par l'urine, qui, entant que véritable lessive de ce fluide, emporte les sels & les huiles qui sont déja formés & qui ne peuvent que nuire à la nature en conséquence de leur acreté. Il est évident que la circulation du *sang* doit être d'autant plus forte que l'urine est plus acre & plus fétide. L'urine des personnes foibles est pâle, presque sans odeur & peu salée; au lieu qu'elle est plus rouge, plus fétide & plus salée dans celles qui sont robustes. Il s'ensuit donc que l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux, rend les sels du *sang* plus acres & plus volatils, & son huile plus atténuée, mais en même tems moins douce. De-là naissent des nouveaux aiguillons qui augmentent la circulation, par la force de laquelle ils ont d'abord été produits, au moyen de quoi la maladie augmente par son propre effet.

Quant à l'augmentation du diametre des vaisseaux dans leurs commencemens; la force du cœur qui chasse le *sang* dans les arteres qui sont déja pleines, est l'unique cause de leur dilatation. Lors donc que l'action du cœur augmente, il faut de toute nécessité que la dilatation des arteres augmente aussi; & cette dilatation est d'autant plus grande que l'artere est plus proche du cœur: d'où il suit que toutes les arteres doivent être plus considérablement dilatées à leurs origines que vers leurs extrémités.

Quant à l'impulsion des fluides épais dans les petits vaisseaux; le *sang* ne contient point de molécule plus grosse qu'un globule rouge; & ce dernier ne sauroit naturellement circuler que dans les plus gros vaisseaux. Les molécules qui viennent après peuvent entrer dans de plus petits vaisseaux, qui excluent les globules rouges & admettent toutes celles qui sont plus petites. La même chose a lieu à l'égard des autres vaisseaux d'une petitesse inférieure à celle des précédens; & la santé paroît principalement dépendre de ce que chaque fluide circule dans le vaisseau qui lui est destiné. Si donc en conséquence de l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux, les commencemens des arteres du second ordre sont trop dilatés, elles pourront admettre les parties les plus grosses pour lesquelles elles n'étoient point naturellement destinées. Par exemple, lorsque le commencement d'une artere lymphatique qui naît d'une artere qui contient du *sang* rouge est trop dilaté, le *sang* rouge ne manque pas d'entrer dans cette artere lymphatique, & l'expérience ne permet pas de douter que cela n'arrive. Lorsqu'un homme robuste s'échauffe en courant, tout son visage devient extremement tendu, il survient une rougeur excessive dans les parties qui ne sont point naturellement rouges, & tous les vaisseaux de la tunique conjonctive commencent à se remplir de *sang* rouge, bien qu'ils n'en contiennent point dans leur état naturel. Après un exercice violent ou un voyage fait en voiture dans un chemin rude & inégal, le *sang* passe dans les uréteres qui se trouvent dilatés, & il survient un

-pissement de *sang* qu'on guérit néantmoins aisément par le repos.

A l'égard de l'obstruction & de la destruction des petits vaisseaux; toutes les arteres se rétrécissent de plus en plus à mesure qu'elles approchent de leurs extrémités, si bien qu'à la fin elles deviennent à peine capables de transmettre plus d'une molécule rouge. C'est ce dont il est aisé de se convaincre en examinant la circulation du *sang* dans les parties transparentes des animaux avec le secours d'un microscope; mais particulierement dans les poumons d'un lésard vivant, au moyen d'une plaie faite à dessein. Car on voit manifestement qu'à mesure que les molécules du fluide approchent des extrémités ou des parties les plus étroites des arteres, elles prennent une figure cylindrique oblongue qui facilite leur passage. Lors donc, par exemple, qu'une artere lymphatique, dilatée à son commencement, reçoit quelque portion de *sang* rouge, celui-ci ne pouvant circuler dans ses parties les plus étroites, obstrue le vaisseau, & les fluides poussés par le mouvement vital venant à agir sur la partie obstruée, il faut de toute nécessité que le vaisseau soit détruit.

Pour ce qui est des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des sphaceles, des skirrhes & des autres maux qui peuvent en résulter; lorsque le *sang* rouge artériel qui croupit dans les plus petits vaisseaux est agité & pressé par le reste du *sang* qui est en mouvement, & agité plus fortement par la fievre, on donne à la maladie le nom d'inflammation, & elle doit pour cette raison être souvent produite par les fluides épais qui ont été poussés dans des vaisseaux naturellement trop petits pour les recevoir. Dès que l'inflammation est une fois formée, tous ses autres effets ne manquent pas d'arriver; car lorsque les vaisseaux engorgés & l'humeur qui est devenue incapable de circuler sont agités par la force vitale, & dégénerent après avoir été dissous en une liqueur onctueuse, blanche & homogene appellée pus, il survient une suppuration. Si en conséquence d'une rupture soudaine des vaisseaux, la circulation des humeurs vitales dans la partie affectée est totalement détruite, la partie se gangrene ou tombe en mortification; & si la maladie affecte toute la substance de l'os subjacent, on lui donne le nom de sphacele. Lorsqu'il survient une inflammation dans les parties glanduleuses, elle est acccompagnée d'une tumeur dure indolente qu'on a toutes les peines du monde à résoudre, & qu'on distingue par le nom de skirrhe.

Il paroît évidemment par l'examen de tontes ces circonstances que l'augmentation du mouvement du *sang* peut occasionner une infinité de maladies. Toutes les humeurs du corps, à l'aide de ce mouvement & de la chaleur qui en résulte, peuvent devenir totalement morbifiques, par la violence de la pression, le *coagulum* produit par l'augmentation de la chaleur, & l'excès de l'acrimonie. Le frottement des parties solides augmente; & cet accident est souvent suivi d'une rupture.

Les humeurs grossieres qui ne peuvent circuler dans les parties les plus étroites des vaisseaux, entrent dans ceux qui se trouvent dilatés: & si l'on fait attention que tous ces accidens peuvent arriver dans toutes les parties du corps, on comprendra sans peine qu'il peut résulter une infinité de maladies de cette seule cause.

On peut donc connoître l'augmentation de la circulation à l'aide de ses causes & de ses effets, mais principalement par la vitesse & la dureté du pouls, la vélocité & la difficulté de la respiration, & la violence de la chaleur.

Il importe extremement dans la pratique de la Medecine de savoir connoître si la vitesse de la circulation est trop grande ou trop petite. Lorsqu'on peut découvrir les causes qui augmentent la circulation, aussi-bien que les effets qui résultent du mouvement trop violent des humeurs, l'état du malade n'est plus douteux.

Voici cependant quelques signes infaillibles par lesquels on peut s'assurer que la circulation est trop forte.

La vitesse & la dureté du pouls. La vitesse du pouls est un signe que les contractions du cœur sont trop fréquentes; sa dureté dénote la plénitude des arteres, & est une preuve que le *sang* est extremement épais, dense, & en conséquence de sa viscosité inflammatoire, presque incapable de circuler dans les extrémités des vaisseaux. La vitesse du pouls toute seule sans aucune dureté, dénote que le cœur se contracte plus souvent qu'il ne faut, quoiqu'avec la même force qu'à l'ordinaire; car à l'approche de la mort le pouls est très-vite, mais en même-tems très-petit. Au contraire, la dureté du pouls toute seule sans vitesse, indique plutôt une suffocation de la circulation, ainsi qu'on l'observe dans les sujets pléthoriques.

La respiration courte & laborieuse. Tout le *sang* qui est chassé du ventricule droit du cœur passe dans les poumons avant que de se rendre dans le gauche. Mais le ventricule droit est hors d'état, par sa force musculaire toute seule, de chasser le *sang* dans les extrémités les plus étroites de l'artere pulmonaire, & il faut que les poumons se dilatent dans l'inspiration pour faciliter le passage du *sang* qui leur vient de ce ventricule; d'où il suit que la respiration sera d'autant plus pénible & plus fréquente, que le ventricule droit du cœur se contractera plus souvent & plus fréquemment dans le même espace de tems. De-là vient qu'aussi-tôt que le mouvement du cœur dans les vaisseaux vient à augmenter en conséquence d'une course où de quelque autre exercice violent, la respiration devient à proportion plus forte & plus laborieuse. Il suffit donc pour que la respiration augmente, que le *sang* circule avec plus de vitesse dans les poumons. Mais lorsqu'en conséquence de l'augmentation de ce mouvement il commence à se former une viscosité inflammatoire, la respiration devient beaucoup plus courte & beaucoup plus laborieuse; car les poumons sont les premiers à se sentir de la peine que le *sang* trouve à circuler. De-là vient que la respiration courte & laborieuse est un si mauvais signe dans les maladies aiguës inflammatoires.

La chaleur excessive du corps. Tant que les vaisseaux du corps sont libres, l'augmentation de mouvement dans les fluides augmente aussi la chaleur du corps, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus. Mais lorsque le *sang*, devenu incapable de circuler, ne peut plus se rendre dans les extrémités des vaisseaux, le froid s'empare des extrémités, en même-tems qu'on sent une chaleur brûlante dans la région des visceres, ainsi qu'on l'éprouve dans les fievres ardentes de mauvaise espece; ce qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics* & ailleurs, regarde comme un signe de mort.

Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du *sang*, sont donc ceux qui empêchent le cœur de se contracter si souvent & avec tant de force.

On doit d'abord considérer ces maladies simples en elles-mêmes, & indépendamment des autres accidens dont elles peuvent être accompagnées; c'est pourquoi je suppose ici qu'il n'est arrivé aucun changement dans le corps, à l'exception que le mouvement du *sang* est augmenté.

Tout ce qui est capable de détruire la cause prochaine de cette augmentation de mouvement, est donc un remede pour cette maladie. Mais cette cause n'étant autre chose que la contraction trop forte & trop fréquente du cœur, on aura le remede qu'on cherche dans tout ce qui peut rendre le mouvement de cet organe plus foible ou plus lent. Mais un pareil remede doit agir ou sur les esprits qui mettent le cœur en mouvement, sur

le *sang* veineux & artériel qu'il reçoit, on sur les substances stimulantes dont l'irritation rend les contractions du cœur plus fortes & plus fréquentes.

Quelques-uns de ces remedes influent sur le corps, & d'autres sur l'esprit.

Nous avons observé ci-dessus, qu'un simple changement dans la disposition de l'esprit suffit pour augmenter le mouvement du cœur au point d'exciter une fievre, même dans la personne la plus robuste; & à moins que le Medecin ne remédie à ce changement de disposition, il peut compter que tous les autres secours deviendront inutiles. Mais tout ce qui produit cet effet, agit sur l'esprit sans causer aucun changement visible dans le corps. Lors, par exemple, qu'un homme est saisi d'effroi à l'occasion de quelque passion violente, on peut bien changer l'état & la disposition de son esprit, & appaiser par-là sa passion, sans que les moyens dont on s'est servi soient appliqués d'une maniere sensible sur son corps. Les autres remedes qui détruisent les causes matérielles de l'excès de circulation, n'agissent que sur le corps.

Les premiers consistent à calmer la violence des passions par le raisonnement, à exciter dans les malades des passions contraires à celles dont ils sont dominés, ou à les divertir.

On calme quelquefois les passions les plus violentes par le raisonnement. Nous sommes intérieurement persuadés, non-seulement que nous pensons, mais encore que nous sommes maîtres de diriger nos pensées vers des objets différens de l'acte de la pensée même. Ces objets nous affectent très-peu lorsque nous ne les appercevons que par la pénétration ordinaire de l'esprit, & ils retiennent seulement l'ame dans une espece de contemplation simple; témoins les Mathématiciens profonds, qui, à force de se livrer aux spéculations des Mathématiques, deviennent presque insensibles à tous les autres objets. Nous avons aussi une espece particuliere de perception, qui, bien que nous ne puissions la communiquer aux autres, fait sur nous une impression aussi forte & aussi ardente que la vérité même. Lors, par exemple, que nous goûtons de quelque vin délicieux, il se forme une idée dans notre esprit que nous ne pouvons autrement expliquer, qu'en disant qu'elle est agréable. Mais nous sommes tellement convaincus que cette idée est agréable, & notre esprit en est tellement affecté, qu'aucune vérité ne sauroit faire une plus forte impression sur lui. Qu'une personne au contraire vienne à gouter d'un œuf couvi, il en conçoit un si grand dégoût, qu'il n'y a rien à quoi il ne se soumît plutôt que d'en goûter une seconde fois. C'est ainsi que les affections de l'ame, jointes à la perception qu'il en a, l'entraînent presque par une nécessité absolue, de façon qu'il cherche à rendre l'idée qui le flate permanente, & à éloigner celle qui lui déplaît.

Mais ce plaisir ou ce dégoût dont une idée est accompagnée, non-seulement differe de l'idée prise en elle-même & du principe de la pensée, mais écarte encore toute autre idée, influe sur la volonté, & détruit pour ainsi dire le libre arbitre, puisqu'il nous détermine fortement à aimer ou à haïr. Ce phénomene singulier a induit les Philosophes à appeller les affections de l'ame du nom de passions; en quoi certainement ils n'ont pas eu tort, vû l'empire absolu qu'elles exercent sur nous; car il arrive souvent qu'après avoir approuvé une chose comme bonne & louable, nous nous portons avec ardeur à celle qui lui est opposée, quoique mauvaise par elle-même.

Les Philosophes ont eu tort de vouloir révoquer en doute ce plaisir ou ce dégoût qui accompagne la perception des idées; car on ne demande autre chose aux hommes, sinon qu'ils soumettent leurs passions à la raison. Mais cette derniere est souvent si foible, qu'elle ne sauroit surmonter les premieres. C'est ce qui fait qu'on a besoin de résolution & de persévérance pour que la raison, fortifiée par une habitude contraire, puisse à la fin triompher des passions; & en effet, il n'y a point d'homme, si sage & prudent qu'il soit, qui puisse venir à bout de surmonter la violence de ses passions par les suggestions les plus épurées de la raison & de la Religion, s'il ne s'en est fait une habitude.

On calme aussi les passions en excitant dans l'ame des passions contraires. Les Législateurs, persuadés que la raison toute seule n'est point assez puissante pour maintenir les hommes en société, ont jugé à propos d'établir des recompenses & des châtimens capables de les contenir dans leur devoir. La crainte du châtiment suffit toute seule pour prévenir les funestes effets des passions dans les cas où elles sont trop violentes, pour céder aux préceptes de la morale. Il importe donc extremement de connoître les affections opposées de l'ame, afin de pouvoir les faire naître à propos. Par exemple, il n'y a point de colere qu'une crainte violente ne vienne à bout de surmonter, & point d'homme, quelque timide qu'il soit, à qui la colere n'inspire du courage.

Cette derniere passion excite dans ceux dont elle s'empare; des contractions de cœur plus fortes & plus fréquentes. Le pouls devient plus plein, plus fort & plus fréquent, & toutes les parties, même dans les personnes les plus exténuées, s'enflent & se distendent: il s'éleve une chaleur plus forte dans tout le corps, puisque tous les muscles deviennent tendus, le visage est sévere, les yeux sont étincelans, sortent de la tête, & paroissent couverts de *sang*; les menaces & les reproches se succedent alternativement. Homere, qui peint toujours la nature dans son véritable jour, compare dans le premier Livre de l'*Iliade*, les yeux d'Agamemnon irrité, à un feu étincelant. Lorsqu'il nous représente dans le même Livre Achille irrité de la perte de la belle Briséis, il nous le dépeint avec un regard capable d'inspirer la terreur à tous ceux qui l'envisageoient. Achille répond à Ajax, qui lui persuade de prendre les armes, que son cœur est enflammé de colere. Le même Achille, voyant les armes que sa mere Thetis lui avoit apportées, entre dans une telle passion, que ses yeux inspirent la terreur, & jettent plus de feu que les éclairs.

Un homme frappé d'une terreur imprévue, devient pâle & froid; tout son corps se contracte, son pouls est fréquent, mais petit & inégal; il est saisi d'une palpitation de cœur, d'une violente oppression de poitrine, & il pousse de profonds soupirs. Ses forces l'abandonnent entierement; un tremblement s'empare de tout son corps; il devient quelquefois immobile comme une statue, sa langue vacille, & la parole expire dans sa bouche. De-là vient qu'Homere donne les épithetes de *froide* & de *pâle* à la peur. Il nous dépeint Paris fuyant Menelas, qu'il avoit défié au combat: il le dépeint tout tremblant, & le visage tout couvert d'une pâleur mortelle.

On voit par ce qui précede, que des passions contraires produisent des effets opposés dans le corps, & par conséquent qu'on peut guérir une passion par une autre. On pourroit démontrer la même chose par la comparaison des autres affections opposées.

On peut aussi calmer la violence des passions en divertissant les malades. L'esprit humain a la faculté surprenante d'attacher les idées qu'il se forme à certains signes purement arbitraires; & bien qu'il n'y ait aucune ressemblance entre ces idées & les signes qui les expriment, on ne laisse pas, lorsqu'on vient à les appercevoir dans la suite, de se rappeller l'idée qu'on leur a attachée. C'est ainsi qu'à l'aide d'un petit nombre de lettres différemment combinées, nous nous rappellons les idées que nous avons eues quelques années auparavant, qui se fussent sans doute effacées de notre esprit, si ces

signes arbitraires ne les eussent conservées. La même chose a lieu à l'égard des passions de l'ame. Enée, par exemple, qui commençoit à s'attendrir au discours de Turnus, & en qui la pitié alloit triompher du ressentiment, n'eut pas plutôt reconnu sur le corps de son ennemi le baudrier de Pallas, que Turnus avoit enlevé après le combat sanglant où il tua ce jeune Prince, & qu'il portoit comme une marque éclatante de sa victoire, qu'il sentit renaître toute sa douleur, il devint terrible à cet aspect, le feu sortit de ses yeux, & la rage s'empara de son cœur. Virgile décrit admirablement bien cet accident dans le douzieme Livre de son Enéïde:

Furiis accensus, & irâ
Terribilis: tunc hinc spoliis indute meorum
Eripiere mihi! Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, & pœnam scelerato ex sanguine sumit.

« Ha! dit-il, penses-tu échaper à ma vengeance, ainsi « revêtu de la dépouille d'un Prince qui me fut si cher. « Reçoi le coup que Pallas te porte, c'est lui, c'est « Pallas qui t'immole à son ressentiment; & qui se « vange de ton barbare assassinat. »

Lors donc que les Idées que ces signes renouvellent sont agréables ou désagréables, elles excitent dans l'ame les passions les plus violentes, & ces dernieres peuvent à la fin s'y conserver pour toujours. Pour lors la variété presqu'infinie des pensées est détruite; & l'esprit n'employe toutes ses facultés que sur le même objet. La volonté qui pouvoit choisir auparavant une infinité d'objets, n'est maintenant occupée que d'un seul. Cette espece de maladie est appellée *délire*, & *fureur* si elle est violente. On l'appelle *phrénésie* lorsqu'elle est accompagnée de la fievre & de l'agitation des humeurs; *manie* lorsque ces symptomes sont absens, & *Folie* lorsque le malade ne songe à aucun objet déterminé.

Un Medecin intelligent, éloigne à l'insu du malade toutes les marques corporelles qui réveillent ces sortes d'idées, soit par l'entremise des sens ou de la mémoire. Il le divertit par des objets capables d'exciter en lui d'autres idées propres à affoiblir peu à peu la forte impression qu'un objet particulier a faite sur son esprit; car il suffit de détourner ses pensées, de façon que la même idée ne puisse occuper entierement son esprit, & devenir par-là ineffaçable.

Mais lorsque des passions violentes dérangent tout le corps, & irritent tout le systeme nerveux, ce qui est assez fréquent dans les maladies hystériques; on doit recourir aux remedes qui ont la vertu de calmer les esprits, & d'abolir totalement pour un tems l'action du cerveau. Il n'en est point de comparable à l'opium, qui, lorsqu'on le donne en petite quantité, excite les idées les plus agréables; & semblable au Nepenthe d'Helene fait oublier tous les maux les plus cuisans. Il procure le sommeil quand la dose en en est forte: mais il cause l'apoplexie, lorsqu'on en prend avec excès. L'usage du vin produit les mêmes effets sur ceux qui n'y sont point accoutumés, il excite la joie, il calme les passions, & procure un sommeil qui suspend pour un tems toutes les souffrances.

Les autres remedes propres à modérer la circulation excessive du sang, influent sur le corps, & agissent en procurant du repos aux muscles, en relâchant les veines, en délayant, émoussant & adoucissant l'acrimonie de quelque espece qu'elle soit, & en dissipant les causes de la douleur.

Le repos des muscles. Nous avons observé ci-devant, qu'une des causes du mouvement du cœur est l'abord du fluide veineux dans les ventricules de ce viscere. Le mouvement du *sang* veineux vers le cœur est accéleré par celui des muscles; car la plûpart des veines distribuées sur la surface du corps, sont posées sur des muscles. De-là vient qu'elles sont comprimées par ces derniers, toutes les fois qu'ils se gonflent pour agir, au moyen de quoi, le *sang* qu'elles contiennent est chassé vers le cœur, à cause que le mouvement de ce fluide se fait de l'extrémité vers la base. De plus, les muscles deviennent pâles toutes les fois qu'ils agissent, à cause que tout leur *sang* est exprimé & poussé avec rapidité vers le cœur par les veines. Aussi le mouvement musculaire contribue-t-il beaucoup à augmenter le mouvement du *sang*. Les Chirurgiens sont suffisamment instruits de cette circonstance; car s'ils s'apperçoivent, après avoir ouvert la veine à leur malade, que le *sang* sort trop lentement, ils lui ordonnent de remuer les doigts, au moyen de quoi le *sang* s'écoule avec plus d'impétuosité & en plus grande abondance. De-là vient que les anciens Medecins, quoique peu instruits des lois de la circulation, ordonnoient le repos dans toutes les maladies accompagnées du mouvement excessif des fluides, écartoient tous les objets capables d'affecter les sens avec trop de force, & logeoient leurs malades dans un lieu obscur & éloigné de tout bruit.

Le relâchement des veines. On observe toujours dans les maladies extremement aiguës où la circulation du *sang* est la plus forte, que la plus grande portion de ce fluide est logée dans les vaisseaux artériels, & que les veines sont vuides. Au contraire dans les maladies de langueur, où la circulation est languissante, les veines & toutes les cavités du corps sont pleines, au lieu que les arteres sont vuides; d'où il suit que le relâchement & la plénitude des veines accompagnent la lenteur de la circulation. De plus, les veines relâchées étant plus aisément distendues par le *sang* qui leur vient des arteres: elles doivent nécessairement contenir une plus grande quantité de *sang*. Il doit donc en rentrer beaucoup moins dans le cœur, & par ce moyen une des principales causes de son mouvement doit diminuer. Le mouvement du *sang* qui est chassé des arteres dans les veines, doit être aussi plus languissant, à cause que le fluide qui doit se mouvoir dans les veines, est en plus grande quantité, & ces deux causes suffisent pour diminuer la vitesse de la circulation.

Puis donc, comme nous l'avons observé au mot *Fibra*; que les parties du corps peuvent être relâchées, on ne peut mieux y réussir que par un bain de vapeur appliqué à sa surface: mais il faut en même tems le seconder par des lavemens convenables, par des décoctions émollientes, & par les alimens propres à tenir le ventre libre. Hippocrate emploie généralement cette méthode dans les maladies aiguës.

La correction de l'acrimonie. Dès qu'on connoît une fois le genre de l'acrimonie, & qu'on a pû le ranger sous la classe qui lui convient, il est aisé d'y apporter remede, pourvû que les visceres soient dans leur intégrité. Par exemple, on détruit aisément une acrimonie alcaline, acide ou aromatique. Mais lorsque des particules irritantes & venimeuses, ou un virus contagieux imperceptible aux sens, & qui ne se manifeste que par ses effets, est la cause de l'augmentation du mouvement du sang, tous les secours de l'Art deviennent inutiles. Louis Feuillée rapporte dans *son Journal des Observ. Physiques, Mathemat. & Botaniq.* qu'une jeune fille ayant été mordue par un serpent à sonnette, elle en mourut sur le champ malgré tous les remedes qu'on employa pour lui sauver la vie; & que comme on voulut quelques heures après transporter son corps pour l'ensevelir, la chair se détacha des os & tomba en pourriture. Lorsqu'un homme qui se porte bien, est infecté du virus vérolique, qui échappe aux sens par sa subtilité, il survient un dérangement extraordinaire dans toutes les parties de son corps, accompagné d'une fievre violente qui altere toutes ses humeurs à un tel point, que toutes les parties du corps

tant internes qu'externes, se convertissent presqu'entierement au bout de quarorze joors, en une saoie gangreneuse. Que si l'on peut venir à bout, dès le commencemeot de la maladie, de rendre ce virus inactif, à l'aide d'un antidote convenable, il n'occasionne aucun symptome fâcheux. C'est-là ce quelque chose de divin, τὸ θεῖον, cette oature extraordinaire & iocomprébensible des maladies qui se joue si souvent de tous les efforts de l'Art, & qui fait que les Medecins oe sauroient calmer le moovement trop impétueux des fluides. Tont ce qoe l'Art peut faire daos ce cas, est d'affoiblir le principe vital, qui seul rend les poisons actifs, car ces derniers ne produiseot aucun effet sur les cadavres; d'émousser ensuite le poisoo à l'aide des substances les plus émollientes, & de le chasser du corps au moyen d'une grande quantité de liqueurs délayantes.

Détruire la cause de la douleur. La luxatioo des jointures est accompagnée de la douleur la plus violente, & celle-ci d'une fievre qui ne cesse qu'après qu'on l'a calmée, en réduisant l'os dans sa place naturelle.

On indique au mot *vulnus* les aoodyns, les narcotiques & les hypnotiques propres à calmer la douleur dans les maladies qoe le seul excès de circulation produit. *Van-Swieten, Comment. in Aph. Boerhaave.*

SANGUIS DRACONIS. Voyez *Calamus* & *Draconis sanguis.*

SANGUISORBA; nom de la *Pimpinella.* Voyez ce mot.

SANGUISUGA, *sangsue.* Voyez *Hirudo.*

SANGUISUGUM. Quelques Auteurs barbares appellent ainsi une maladie du cœur, produite par une accumulation de *sang.*

SANICULA, *Sanicle.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule devient un calyce d'une seule piece découpé en cinq segmens, lequel soutieot une fleur composée de cioq feuilles qui se replieot le plus souvent sur le centre de la fleur, & couvrent exactemeot jusqu'à cinq étamines; cette description est pour la fleur mâle. Les autres fleurs sont hermaphrodites, souteoues par un calyce découpé en cinq parties, également composées de cioq feuilles disposées comme dans la précédente, lesquelles couvrent deux, trois ou cinq étamioes placées autour d'un ovaire composé de deux plus petits, pareils à ceux de la bardane, dont chacun est muni d'un tube droit. Les semences sont voutées & bérissées de piquans.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Sanicula*; savoir,

Sanicula Officinarum, C.B.P. 319. Boerh. Ind. A. 73. Tourn. Inst. 326. *Sanicula, sive Diapensia*, Ger. 801. Emac. 948. Raii Hist. 1. 475. Synop. 3. 221. *Sanicula vulgaris, sive Diapensia*, Park. Theat. 532. *Sanicula mas Fuchsii, sive Diapensia*, J. B. 3. 639. *Sanicle.*

Cette plante a une petite racine fibreuse qui pousse des feuilles attachées à de longues queues. Elles soot divisées en cinq parties, approchantes de celles du petit érable, dentelées à leurs bords, d'un verd foncé, polies & luisantes. Ses tiges s'élevent à la hauteur d'environ un pié, & portent à leurs sommets, qui sont dépouillés de feuilles, des fleurs blanches composées de cinq feuilles qui forment de petits parasols. Chacune de ces fleurs est suivie de deux semences raboteuses pareilles à celles de la bardane. Cette plante croît dans les bois & les haliers, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles sont d'usage.

Elle est une des principales plantes vulnéraires, & on l'emploie fréqnemment dans les potions vulnéraires & les aposemes traumariques. Elle est bonne pour les hernies, pour les meurtrissures inrernes, pour le crachemenr de sang, on pour telle espece d'hémorrhagie que ce soit, aussi bien que pour les plaies interoes, & externes. MILLER, *Bot. Off.*

La *Sanicle* dooné par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, uo esprit urineux & du sel volatil concret, beaucoup d'huile & beaucoup de terre. Cette plaote contieot du sel ammoniac, du soufre & des parties terrestres. Elle est détersive, vulnéraire, apéritive; on l'emploie avec les autres vulnéraires dans les bouillons, dans les potions, & dans les tisanes pour les pertes de sang, pour désobstruer & fortifier les visceres. On s'en sert à la maniere du thé. Elle eotre dans les lotions vulnéraires & déretsives, dans les emplâtres & les baumes pour les blessures. TOURNEFORT, *Hist. des Pl.*

Elle est appellée *Sanicula, à sanando*, à cause de sa vertu consolidante, qui est si extraordinaire, qu'elle a donné lieu à un ancien Proverbe François;

> *Qui a du* Beugle *& du* Sanicle,
> *Fait aux Chirurgiens la nicle.*

Elle a de l'astriogence & de l'amertume, ainsi qu'il paroît par son goût. Elle est bonne, dit Lobel, dans le sommaire qu'il donne de ses vertus & de ses usages, pour les blessures interoes & exteroes, pour les hémorrhagies, les dyssenteries, les hernies & les lacérations, soit qu'oo la prenne eo forme de décoction, ou qu'on l'applique extérieuremeot.

Pour la grosseur ou saillie du nombril daos les enfans, appliquez un cataplasme de *sanicle* cuite dans du vin sur la partie, & assurez-le avec un bandage coovenable; & sur le dos, à l'opposite du nombril, de la racioe de consoude pilée. Ce remede a réussi dans des cas presque désespérés. RAY, *Hist. Pl.*

Cette plante est bonne pour consolider les ulceres, les fistules, les ruptures & les érosions. SCHRODER.

Les François & les Wallons mangent la *sanicle* dans les inflammations. Elle est bonne aussi pour le crachement de sang. Bauhin la croit propre daos les maladies chaudes des reios: mais je ne vois pas pourquoi; en revaoche elle est extremement salutaire dans les langueurs & les foiblesses occasionnées par la viscosité des humeurs. Elle est pénétrante & balsamique; car elle a une odeur acre & forte, dans laquelle sa vertu consiste, & elle laisse un gout astringent dans la bouche. Ses feuilles pilées & appliquées sur les blessures, les guérissent sans aucune suppuration. Elles dissipent les tumeurs exteroes & détergent les ulceres. La *sanicle* est urile pour les hernies & les hémorrhagies, & pour résoudre les rumeurs par résolution ou dissipation: pour cet effet on pile ses feuilles & on les applique sur la partie avec du vin ou du vinaigre. Sa décoction prise intérieurement, résout les grumeaux de sang, elle est bonoe aussi pour les fractures, quand il s'agit de nettoyer & de déterger. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave.*

SANICULA, est aussi le nom de plusieurs especes de *saxifraga.*

SANICULA ALPINA, nom du *verbascum, humile, Alpinum, Villosum, Borraginis folio & flore.*

SANICULA AMERICANA, nom de la *mitella, Americana, florum petalis fimbriatis.*

SANICULA FŒMINA. Voyez *Astrantia nigra.*

SANICULA MONTANA, nom de la *cortusa.*

SANICULA MONTANA AMERICANA, nom de la *mitella,*

Americana, florum petalis integris.

SANIES, le même qu'*Ichor*.

SANIODES, Σανιώδης, de σανὶς, un ais, une planche; qui a la poitrine plate.

SANITAS, *santé*.

SAN-LUCIANUM LIGNUM, *Bois de Sainte Lucie*.

C'est le bois d'un arbre appellé *cerasus racemosa sylvestris, fructu non eduli*, C. B. P. On l'apporte de Lorraine. Il est extrement tendre, & quelque peu odorant, mais de peu d'usage dans la Medecine. Geoffroy.

SAN-MARTHANUM LIGNUM, est une espece de bois de Bresil dont les Teinturiers se servent pour teindre en rouge. On nous l'apporte de Sainte Marthe, près de Carthagene, dans l'Amérique. Geoffroy.

SANTALUM, *Santal*, ou *Sandal*.

Il y a trois sortes de sandaux, savoir, le blanc, le rouge & le jaune ou citrin. On nous les apporte de Siam & des Isles de Timor & de Salor : mais les Botanistes ne conviennent point de l'arbre qui les produit. Il s'appelle *Siranda*, selon Herman, & il donne des baies. On tire le blanc des jeunes arbres, & le rouge & le citrin de ceux qui sont vieux : le premier est l'aubier ou l'écorce de l'arbre, & le troisieme sa moelle ou sa substance intérieure. Ceux qui coupent ces arbres sont souvent saisis de fievres malignes, accompagnées de délires d'une espece tout-à-fait surprenante. Car pendant le redoublement qui dure ordinairement quatre heures, les malades font des actions fort ridicules, imitant ce qu'ils ont coutume de faire lorsqu'ils sont en bonne santé. Ils ont de plus une faim extraordinaire, de sorte que tandis qu'ils sont dans le délire, ils mangent avee avidité les plus sales alimens qu'on leur présente. Voyez *Bontius, de Medicina Indorum*.

Le *sandal* citrin est plus propre pour les différens usages de la Medecine. Il est résineux, d'une odeur agréable & sudorifique. Le blanc a l'odeur moins forte, & le rouge n'en a point du tout : mais il est aisé de le distinguer du bois du Bresil par le gout austere & astringent qui lui est propre. Tous les *sandaux*, surtout le citrin entrent dans un grand nombre de compositions; on en fait aussi des décoctions sudorifiques. Geoffroy.

Les *sandaux* blanc & citrin viennent du même arbre, savoir, le premier de l'écorce ou aubier, & le second de la moelle. Mais Garcias nous apprend qu'il y a une si grande affinité entre les arbres du *sandal* citrin, & du *sandal* blanc, qu'il n'y a que les habitans qui les vendent aux Marchands qui puissent les distinguer. Dale.

Santalum album, Offic. Ger. 1389. Emac. 1586. Park. Theat. 1605. J. B. 1. 486. C. B. P. 392. Raii Hist. 2. 1804. *Sandal blanc*.

C'est un bois dur, solide, pesant, de couleur pâle, qui a le gout & l'odeur du *sandal* citrin. Ils nous viennent tous deux des Indes orientales.

Les *sandaux* blancs & citrins sont rafraîchissans, dessiccatifs, apéritifs, hépatiques & cardiaques. On les emploie dans la lipothymie, la palpitation de cœur, les obstructions du foie, & autres maladies semblables. Etant appliqués extérieurement ils sont utiles dans les catarrhes, la céphalalgie, le vomissement & autres maladies de même espece. Schroder.

Santalum citrinum, Offic. Park. Theat. 1604. J. B. 1. 486. Raii Hist. 2. 1804. *Santalum pallidum*, C. B. P. 392. Ger. 1389. Emac. 1586. *Sandal citrin*.

Le cœur ou la moelle solide est de couleur janne, d'un gout aromatique mêlé de quelque amertume, & d'une odeur forte assez agréable.

Le *sandal* citrin est la moelle d'un certain arbre appellé *sarcante*, qui croît dans l'Isle de Timor & porte des baies, laquelle étant dépouillée de son écorce est solide, compacte, janne, d'un gout aromatique un peu amer & d'une odeur agréable. On nous apporte cette drogue de la Chine & du Royaume de Siam, où l'arbre dont on la tire est aussi haut qu'un noyer, & porte une espece de baie. Le *sandal* blanc est la moelle la plus pâle du même arbre, il a l'odeur moins forte & le gout moins aromatique. On tire la moelle de ces arbres après qu'ils sont secs, & supposé qu'elle ne soit point assez odorante, on lui donne le nom de *sandal* blanc. Le *sandal* citrin reçoit son odeur forte & son gout aromatique de la résine qu'il contient, & qu'on extrait aisément en faisant infuser des copeaux de ce bois dans une suffisante quantité d'esprit de vin rectifié. Il donne par digestion une teinture jaune, qui étant épaissie à petit feu, constitue, après que son esprit s'est évaporé, un baume liquide noirâtre, agréable au gout, qui approche par sa couleur & sa consistance de celui du Pérou. Ce baume étant de nouveau dissous dans de l'esprit de vin rectifié, donne une essence balsamique qui possede des propriétés admirables.

Cette expérience éclaircit admirablement la nature & la génération des baumes du Pérou, de Copaü & de la Mecque, qui ne sont autre chose que des résines liquides; car si l'on fait dissoudre le principe résineux des *sandaux* dans de l'esprit de vin rectifié, & qu'on fasse épaissir la solution, elle prend la consistance d'un baume, & ne se convertit plus en résine solide, à cause de quelques particules extremement humides qui se sont insinuées dans sa composition.

L'essence du *sandal* citrin possede les vertus analeptique & sédative de l'ambre; & est extremement salutaire dans les maladies qui naissent de la foiblesse & de l'atonie des parties nerveuses & membraneuses; pour cet effet, on peut la donner seule ou mêlée avec celle d'aloès ou de succin. Hoffman.

Santalum rubrum, Offic. Ger. 1389. Emac. 1586. Park. Theat. 1605. C. B. P. 392. J. B. 1. 489. Raii Hist. 2. 1805. *Sandal rouge*.

C'est le cœur ou la partie mitoyenne d'nn arbre qui croît dans les Indes orientales sur la côte de Coromandel. Il est solide, dur & pesant, mais presque sans gout & sans odeur. On croit que l'arbre qui le donne porte des fleurs en papillon.

Le *sandal* rouge est pareillement estimé dessiccatif & rafraîchissant, & malgré son peu de vertu, on en fait un plus grand usage que des deux autres, surtout pour donner une couleur rouge aux infusions, aux teintures ou aux décoctions. Il passe encore pour avoir plus d'astringence. Miller, *Bot. Off.*

Il croît dans les Indes orientales au-delà du Gange. On fait usage du bois, ou plutôt du cœur ou de la matrice, séparée des tégumens extérieurs, c'est-à-dire, du bois & de l'écorce, laquelle est d'une substance solide, dense, rouge & pesante.

Le *sandal* rouge est rafraîchissant & astringent; d'où il suit que toutes les vertus que les Arabes attribuent aux différentes especes de *sandaux* contre les chaleurs contre nature & les autres maladies de cette espece, résident plus particulierement dans celui-ci. Dale.

On tire du *sandal* rouge qui est la moelle solide, rouge & pesante d'un arbre siliqueux & épineux, qui croît dans le Malabar & sur la côte de Coromandel, au moyen de l'esprit de vin, une teinture rouge qne tout le monde connoît. Mais une circoustance qu'on a ignorée jusqu'aujourd'hui, c'est qu'on peut tirer de ce bois une résine de couleur rouge noirâtre, dont il ne faut qu'une petite quantité pour donner à quelques onces d'esprit de vin une couleur aussi rouge que celle dn sang. On la prépare de la même maniere que les autres résines, je veux dire, en versant de l'esprit de vin rectifié sur des copeaux de ce bois. On extrait l'essence à l'aide d'une légere digestion, & lorsqu'elle est

abondante, on en tire l'esprit, & l'on fait épaissir le reste à l'aide d'une chaleur douce. On obtient par ce moyen une poudre d'un rouge foncé dont il ne faut que quelques grains pour teindre une grande quantité d'esprit de vin de la même couleur.

Cette résine n'a ni gout ni odeur, & ne répand aucune odeur lorsqu'on la brûle. Elle jette beaucoup d'écume quand on l'allume & laisse après elle une grande quantité de terre. Elle donne une très-belle couleur à l'esprit de vin, mais elle ne produit point cet effet sur les huiles, soit qu'elles soient exprimées ou distilées. Elle ne se dissout point non plus dans celles-ci, ce qui prouve manifestement qu'elle est plutôt composée d'une substance terrestre & subtile, que d'une matiere grasse & oléagineuse. On peut l'employer pour teindre les médicamens, & comme elle teint l'esprit de vin d'un rouge extremement foncé, les Anatomistes peuvent s'en servir commodément pour injecter les vaisseaux artériels de la tête.

SANTERNA. Voyez *Borax*.

SANTOLINA, *Garderobe*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses feuilles sont alternativement disposées, dentelées, crénelées & grenues. Le calyce est écailleux & comme demi-sphérique. Les fleurons sont ramassés en boule, séparés les uns des autres par des feuilles pliées en gouttiere. Les fleurs naissent à l'extrémité des rameaux, & sont plus larges que celles de l'absinthe & de l'aurone.

Boerhaave compte douze especes de *garderobe*, qui sont,

1. *Santolina, foliis teretibus.* Voyez *Abrotanum Fœmina.*
2. *Santolina, flore majore, foliis villosis & incanis*, T. 460. *Abrotanum fœmina, flore majore, foliis villosis & incanis*, C. B. P. 137.
3. *Santolina, foliis obscurè virentibus, flore aureo*, T. 461.
4. *Santolina, foliis minus incanis*, T. 461. *Abrotanum, fœmina, foliis minus incanis*, C. B. P. 137.
5. *Santolina, incana, Chamæmeli odore suaviore. Abrotanum, fœmina, folio collecto, incano.*
6. *Santolina, Hispanica, foliis Chamæmeli*, T. 461.
7. *Santolina, Africana, Ericæ foliolis congestis, flosculis singularibus albis. Camphorata, Africana, umbellata, frutescens Hermanni*, H. A. 2. 79.
8. *Santolina, spinosa, foliis agerati. Bellis spinosa.* Alpin. Exot. 327.
9. *Santolina, Africana, coronopi folio, cauliculis procumbentibus. Bellis Africana, capitulo aphyllo, luteo, coronopifolio, cauliculis procumbentibus*, H. L. For. 54.
10. *Santolina, foliis Rorismarini, major*, T. 461. *Abrotanum, fœmina, foliis Rorismarini, majus*, C. B. P. 137.
11. *Santolina, Hispanica, foliis vermiculatis.*
12. *Santolina, foliis Ericæ, vel Sabinæ*, T. 460. *Abrotanum, fœmina, foliis Ericæ, vel Sabinæ*, C. B. P. 137. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Fabius Columno croit que la premiere espece est le *Polium* des Anciens, qui est une plante fort célebre, & il paroît avoir raison. Elle est diaphorétique & bonne pour la colique, & de-là vient qu'on l'emploie dans les compositions alexipharmaques. Toutes ces especes sont alexipharmaques & aromatiques, comme l'eupatoire & la pétasite. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SANTONICUM SEMEN, *Poudre à vers; Barbotine.*

C'est une semence dont on se sert pour tuer les vers qui s'engendrent dans le corps humain, surtout dans celui des enfans. On l'appelle encore *Hagiospermos, semen sanctum, semen contra vermes, semen contra, semenzina, santolina*, ou *Xantolina*, & *poudre à vers.*

La plante qui la produit a les feuilles si petites, qu'on peut à peine les distinguer de la graine. On prétend qu'elle croît dans la Xaintonge, & que c'est de-là qu'elle a pris un des noms qu'elle porte: mais celle que les Droguistes vendent nous est envoyée de Perse, & les François, les Anglois & les Hollandois la tirent d'Alep, d'Alexandrette & de Smyrne. On doit la choisir bien nourrie, verdâtre, d'une odeur forte, & d'un goût amer & aromatique; prendre garde que sa verdure ne soit point artificielle, & qu'on ne lui ait point substitué la semence d'*Abrotanum*.

Elle contient beaucoup d'huile & de sel essentiel volatil. Elle est propre pour faire mourir les vers, étant prise intérieurement, & pour abattre les vapeurs. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Lémery, *des Drogues.*

SAP

SAPA. Voyez *Carenum* & *Decoctio.*

SAPERDÆ, σαπέρδη, est un poisson dont il est parlé deux fois dans le Traité d'Hippocrate, *de Internis affectionibus.* Il paroît qu'on le conservoit dans le sel ou la saumure comme les anchois; & Perse nous apprend qu'on le tiroit de la mer noire.

SAPHADA; petites écailles rougeâtres qui s'attachent aux cheveux.

SAPHÆNA, *Saphene.*

Cette veine est la plus grosse & la plus longue des six qui forment la crurale. Elle commence par quelques rameaux qui viennent du gros orteil & de dessus le pié; & montant par la malléole interne le long de la jambe, & par la partie intérieure de la cuisse, entre la peau & la membrane charnue, elle va se perdre vers les glandes de l'aine dans la crurale, à l'opposite de la sciatique mineure qui s'y insere à la partie externe: elle reçoit plusieurs branches dans son chemin, & c'est elle qu'on a coutume d'ouvrir dans la saignée du pié.

Galien, *de Curat. per Venæ sectionem*, prétend que l'ouverture de cette veine est très-efficace pour exciter les regles, parce qu'après l'ouverture le sang se porte abondamment, non-seulement à la veine sur laquelle on a opéré, mais encore à tous les vaisseaux qui en dépendent, comme Bellini l'a prouvé fort au long, à cause que le sang trouve moins de résistance à l'endroit où la veine est ouverte que par tout ailleurs. Lors donc qu'on fait la saignée au pié, il se porte plus de sang aux vaisseaux de la matrice, qui viennent de la veine-cave, aussi-bien que de la *saphene*. Et comme le fluide qui s'y porte en plus grande abondance distend considérablement les vaisseaux, le flux menstruel doit trouver une issue beaucoup plus facile. C'est ainsi que Mayerne, dans son Traité *de Morb. intern.* assure avoir vu des effets aussi merveilleux que prompts, produits par l'application des sangsues aux veines hémorrhoïdales. De même aussi, lorsque le sang superflu, sans être visqueux, se trouve retenu par le vice des vaisseaux, on n'a pas plutôt ouvert la *saphene*, que les humeurs se raréfient beaucoup, & se portent en plus grande quantité vers la matrice; au moyen de quoi le cours du sang vers les vaisseaux de la matrice, augmente & procure l'écoulement des regles. On voit par-là quel jugement on doit porter de la doctrine de Lindanus, si exaltée par Etmuller; car le premier distingue les tems auxquels on doit faire la saignée, ainsi que le second nous l'apprend en ces termes:

« Lorsque les menstrues sont près de leur période, mais « ne fluent pas encore, il faut saigner la malade du « bras; mais lorsqu'elles fluent, ou qu'elles viennent à

« s'arrêter subitement, il faut ouvrir la *saphene* ; ce « qu'on ne doit jamais faire, à moins que cette évacuation n'existe actuellement, ou qu'elle n'ait été « inopinément arrêtée. »

Voici comment Etmuller s'explique sur cette doctrine:

« Lorsque les regles approchent de leur période, & que « le sang se gonfle & se raréfie, la nature tend à le « chasser au-dehors; ensorte que si les voies sont étroi- « tes, elles ne peuvent s'ouvrir d'abord, parce qu'é- « tant alors distendues, elles retardent en quelque fa- « çon la sortie du sang. Lors donc que l'impulsion du « sang se fait vers les parties inférieures au moyen de « l'ouverture de la *saphene*, il s'en porte une plus gran- « de quantité à la matrice, & par conséquent on aug- « mente le mal; au lieu qu'en ouvrant la veine du bras, « le sang est un peu rappellé vers les parties supérieu- « res, les inférieures se trouvent moins engorgées, & « le sang y circule plus aisément. La saignée du pié « ne provoquera jamais le flux menstruel, à moins « qu'ayant déja commencé de couler, il n'ait été sup- « primé tout-d'un-coup par le froid, ou par quelque « frayeur imprévue. »

L'Auteur suppose dans ce raisonnement que le sang est si gonflé & si raréfié, qu'il s'échapperoit aisément de ses vaisseaux, si par son mouvement impétueux vers les parties inférieures il ne formoit lui même un obstacle à sa sortie. Mais ce raisonnement est si peu conforme à la vraye Physique, qu'il n'y a personne qui puisse s'imaginer, que plus les vaisseaux sont pleins de sang, & moins ils sont disposés à le laisser sortir. Que si la saignée du pié est censée exciter les regles qui coulent déja, & les rappeller lorsqu'elles sont arrêtées, pourquoi ne les excitera-t'elle pas aussi lorsqu'elles seront interceptées hors du tems de leur écoulement? Pourquoi cette saignée augmente-t'elle le mouvement du sang dans un tems & le diminue-t'elle dans un autre, lors même que ce fluide se porte avec la même impétuosité vers la matrice? La saignée du bras fait à la vérité une légere révulsion du sang vers les parties supérieures, qui dégage en quelque façon les voies de la matrice: mais son impulsion venant à languir en conséquence de la diminution de la pléthore, ces vaisseaux ne s'ouvrent pas si aisément, à cause qu'ils sont moins tendus.

Etmuller prétend qu'une observation de Riviere favorise beaucoup cette doctrine.

« Toutes les fois, dit-il, qu'on saignoit du pié une cer- « taine femme, ses regles s'arrêtoient; au lieu qu'el- « les couloient abondamment lorsqu'on la saignoit du « bras. »

Comme ce phénomene paroissoit contraire à la doctrine commune, les Professeurs de Montpellier l'ont expliqué de la maniere suivante:

« Comme cette femme, disoient-ils, étoit fort pléthori- « que, & souffroit une suppression de ses regles, à cau- « se d'une rédondance de sang, qui distendoit à un tel « point les vaisseaux de la matrice, qu'ils ne pouvoient « être suffisamment contractés, le sang qui étoit atti- « ré dans ces vaisseaux par l'ouverture des veines in- « férieures, augmentoit l'obstruction. Lors au contrai- « re qu'on la saignoit du bras, le sang qu'on lui tiroit « des veines supérieures faisoit une rétraction de celui « qui se portoit aux veines de la matrice, qui diminuoit « leur plénitude & leur tension, & leur donnoit lieu de « se contracter plus aisément, & de chasser ce qui de- « voit naturellement sortir de la matrice dans des tems « réglés. »

On doit distinguer la pléthore simple de celle qui est jointe avec la viscosité du sang; car la premiere ne peut point supprimer les regles, ni par conséquent l'ouverture de la *saphene*, qui augmente la pléthore des vaisseaux de la matrice, s'opposer à leur éruption. Dans celle au contraire qui est jointe avec la viscosité du sang, comme il y a obstruction dans la matrice, c'est-à-dire, comme la viscosité du sang est cause qu'il s'arrête dans les vaisseaux capillaires, l'ouverture de la *saphene* déterminant les humeurs en plus grande quantité vers la matrice, & le sang s'y portant avec plus d'impétuosité, ses parties visqueuses adherent davantage aux orifices des vaisseaux. On ne doit donc point imputer le danger qui accompagne l'ouverture de la *saphene* à la pléthore, mais plutôt à la lenteur & à la viscosité du sang; d'où il suit que la précaution de Lindanus n'a lieu que dans la pléthore qui est jointe avec la viscosité du sang. C'étoit de cette sorte de pléthore dont la femme que nous venons de citer étoit attaquée; & les Medecins eurent raison de la faire saigner du bras pour la diminuer, ou, pour parler plus juste, afin d'augmenter la vitesse & le mouvement de son sang, en lui en tirant une quantité considérable; & de lui ouvrir ensuite la *saphene* pour attirer le sang vers les parties inférieures, surtout vers les tems où l'éruption avoit coutume de se faire. La raison pour laquelle il vaut mieux saigner du bras avant que de saigner du pié, paroît être celle-ci; savoir, que la quantité du sang étant diminuée par la premiere saignée, sa vitesse augmente, & la veine du pié étant ensuite ouverte, il se porte avec plus d'impétuosité aux parties inférieures, & augmente continuellement la pléthore dans les vaisseaux de la matrice. Au moyen dequoi la pléthore & la vitesse du sang venant à augmenter, ce fluide distend avec plus de force les vaisseaux de la matrice, d'où il résulte une évacuation convenable. FREIND, *Emmenologie*.

SAPHERA ou ZAPHERA, *safre*, *zaphere*; en Allemand, *Zafloes*.

C'est une substance minérale de couleur bleuâtre, faite, suivant Lemery, avec le *caput mortuum* du Cobalt, après sa sublimation en arsenic, & deux fois autant de cailloux pulvérisés. On calcine le mélange, & il s'en forme une pierre pesante, mais tendre, de couleur bleuâtre, tirant sur le gris, & remplie de petits brillans. Les Peintres & les Emailleurs s'en servent: mais on n'en fait aucun usage dans la Medecine. On en colore aussi les Saphirs; & c'est d'où lui vient le nom de *Saphera*

SAPINDUS. Voyez *Arbor saponaria*.

SAPINUS, suivant Blancard, est le *sapin*, ou la partie inférieure du sapin qui n'a point de nœuds.

SAPO, *Savon*. Voyez *Offa Helmontiana*.

Savon fait avec les huiles exprimées & un alcali fixe.

Mettez telle quantité d'huile d'olive qu'il vous plaira dans un vaisseau, & autant d'huile de tartre par défaillance dans un autre; versez peu-à-peu l'huile sur la lessive, elle flottera sur sa surface, & les deux liqueurs resteront séparées sans se confondre. Remuez bien le vaisseau, & le mélange paroîtra immédiatement blanc, opaque, épais, & quelque peu visqueux; les liqueurs demeureront également mêlées, si on le laisse quelque tems dans cet état, mais à la fin elles se sépareront l'une de l'autre; d'où il paroît que les huiles exprimées, au moyen de l'acide qu'elles contiennent toujours, sont disposées à se mêler avec les alcalis, lors même qu'ils sont délayés avec de l'eau; mais que leur union est si foible, qu'elles n'ont pas beaucoup de peine à se séparer de nouveau. Au reste, il semble que l'acide est capable de procurer cette combinaison, puisque les huiles

dépouillées de leur acide, ont plus de peine à se mêler avec les alcalis. Si l'on met ce mélange sur un feu très-doux pour en faire évaporer l'humidité, il se convertira en une masse blanche, d'une odeur huileuse désagréable, & d'un gout acre, alcalin & onctueux, fort dégoutant, qui se fond aisément à l'air: mais si pendant qu'il boût on y ajoute une quantité convenable d'alcali dissous, ou d'huile, de maniere que le composé puisse se dissondre parfaitement dans l'eau sans se séparer de son huile, sans avoir rien d'alcalin au gout, & sans se fondre à l'air, pour lors le *savon* est parfait. On a découvert dans la suite, au moyen de plusieurs expériences réitérées, que le *savon* est d'autant meilleur, que l'alcali est plus forr; & comme la chaux-vive augmente considérablement la force & la nature ignée de l'alcali, on s'est servi pour faire le *savon* d'un alcali préparé, comme on vient de dire, préférablement à l'autre. Comme on s'est encore apperçu que le mélange est d'autant plus parfait qu'il boût plus long-tems, mais que la cuisson consume une plus grande quantité d'eau, on n'a point hésité à l'employer; on a cherché les proportions nécessaires entre l'huile & l'alcali, & découvert à la fin par dégrés une maniere sûre & déterminée de faire le *savon*.

On prend pour cet effet un sel alcali fixe igné, préparé avec la chaux vive; on le fait dissoudre dans autant d'eau chaude qu'il est nécessaire pour que la lessive puisse soutenir un œuf frais; & c'est ce que les Artistes appellent *lessive maire*. On ajoute ensuite à une portion de cette derniere assez d'eau pour que l'œuf tombe au fond de la liqueur; & c'est ce qu'on appelle petite lessive. On mêle parties égales de la seconde liqueur & d'huile d'olive, on remue le mélange jusqu'à ce qu'il devienne blanc, & on fait évaporer l'humidité à petit feu, en remuant convenablement jusqu'à ce qu'il commence à se former un mélange de ces deux choses. On verse alors de la liqueur nommée maire, trois fois autant qu'il y a d'huile, on mêle & on fait cuire le tout jusqu'à ce que la masse devienne assez épaisse pour paroître d'une consistance solide convenable, quand on en met quelque peu sur une pierre froide. Si une partie de cette masse étant dissoute dans l'eau ne donne aucun signe d'huile, c'est une preuve que celle-ci est intimement unie avec l'alcali: autrement on y ajoutera encore quelque peu de lessive maire, & l'on continuera à faire bouillir uniformément le tout, jusqu'à ce que le *savon* se dissolve parfaitement dans l'eau. On goûte alors le *savon*, & si on le trouve acre & alcalin; c'est un signe qu'il contient trop d'alcali. On y ajoute donc encore un peu d'huile, & l'on continue à le faire cuire jusqu'à ce qu'on obtienne une masse assez dure pour pouvoir la couper après qu'elle est refroidie, qui se dissolve parfaitement dans l'eau, qui n'ait aucun gout alcalin & qui ne se fonde point à l'air: c'est le savon ordinaire.

On peut se servir au lieu d'huile d'olive, de telle autre substance grasse qu'on voudra, comme des différentes graisses d'animaux & d'huiles de poissons. Par exemple, on fait le *savon* noir avec les feces de l'huile à brûler, ou avec l'huile de baleine: mais le *savon* est d'autant meilleur, surtout pour les usages de la Medecine, que l'alcali est plus pur, l'huile plus insipide, moins odorante & moins désagréable.

REMARQUE.

On voit ici une combinaison intime d'une huile naturelle & d'un alcali fixe, à l'aide de l'eau & du feu, en une masse homogene, qui se dissout parfaitement dans l'eau; par où il paroît que l'huile se dépouille de la graisse qui lui est naturelle, & acquiert une nature plus convenable à l'eau; & que ce changement s'opere par le moyen d'un alcali fixe très-fort. Toutes les fois donc que les humeurs du corps abondent en huile, on ne peut mieux faire que d'employer les sels, & dans le cas dont il s'agit; on ne sauroit en trouver de meilleur que le sel fixe alcali. Ce procédé nous fournit encore le moyen d'émousser l'acrimonie d'un alcali à l'aide des huiles, au point de lui faire perdre sa nature corrosive. D'où il suit que dans les cas où une semblable matiere saline & acre prédomine, on peut aisément l'émousser en buvant une grande quantité d'huile exprimée; & c'est ce qu'on a souvent pratiqué avec succès dans les maladies les plus aiguës, aussi-bien que dans le scorbut le plus pernicieux. Le même remede a encore lieu dans les cas où cette acrimonie s'engendre d'elle-même dans certains endroits, comme dans les reins ou la vessie, où la pierre imbibant l'urine lui communique l'acrimonie dont nous parlons. Quoique la ténacité de l'huile soit détruite dans le *savon* préparé de la maniere qu'on vient de dire, il ne laisse pas de conserver la premiere vertu du sel lixiviel, par où il déterge sans corroder; car étant dissous dans l'eau, il compose une lessive savoneuse très-forte, qui à l'aide de la chaleur, du mouvement & de la trituration, dissout les gommes, les huiles, les résines & les graisses grossieres, les rend savoneuses ou solubles dans l'eau; & qui possede une propriété détersive, apéritive & mondificative. Elle rend aussi les humeurs fluides, elle leve les obstructions invétérées, & rend aux parties le mouvement qu'elles avoient perdu. Elle produit aussi des effets surprenans sur les concrétions formées par une huile & une terre grossiere: elle empêche les acides de coaguler le chyle & le lait, & supposé qu'ils le soient, elle les resout. D'où il suit qu'elle est excellente pour ouvrir, délayer, résoudre & atténuer dans tous les cas dont on vient de parler, lorsqu'on la boit à jeun en différens tems après l'avoir bien délayée & en quantité suffisante, & qu'on la seconde d'un exercice convenable. Elle est bonne étant appliquée extérieurement pour les ulceres sinueux & fistuleux. On peut la teindre & la déguiser en la colorant avec le safran, la *terra merita*, la cochenille ou autres choses semblables; & supposé qu'elle soit toujours désagréable à cause de l'odeur que l'huile lui a communiquée durant la cuisson; on pourra la corriger avec quelque peu de baume du Pérou. Mais son usage est extremement pernicieux dans les maladies où la vie est en danger, en conséquence d'une putréfaction qui dissout & corrompt les humeurs, ainsi qu'il est souvent arrivé dans la peste & les autres maladies putrides, suivant les observations de Diemerbroeck. On peut déduire de ce que nous venons de dire, plusieurs autres particularités d'usage dans la Chymie & la Medecine, relativement à la production qui fait le sujet de cet article. Le *savon* effectue ce que l'eau ni l'huile ne sauroient faire, il opere avec moins de danger que les alcalis, & surpasse les autres sels par son efficacité.

Savon préparé avec les huiles distilées & un alcali fixe.

Les Chymistes considérant les vertus que l'expérience leur a fait découvrir dans les huiles distilées, se sont apperçus que ces huiles étant incapables de se mêler avec l'eau, ne pouvoient non plus entrer dans le corps, ni agir sur ses humeurs; & ayant observé que les huiles exprimées se mêlent intimement avec les alcalis fixes, ils ont fait le même essai avec les huiles distilées: mais ils ont trouvé qu'elles perdoient leurs vertus en bouillant, sans pouvoir se joindre avec les alcalis; ce qui les a engagés dans différentes expériences pour unir ces différens corps. Il s'est même trouvé des personnes, qui excitées par les conseils & les promesses de Van-Helmont, ont cru avoir découvert le moyen d'y réussir. J'ai moi-même fait autrefois plusieurs expériences ennuyeuses sur ce sujet, & à la fin elles m'ont réussi, comme je le vais dire. Tout le secret consiste à mêler intimement un alcali très-fort, très-pur & très-sec avec

une huile bien déphlegmée; car la moindre goutte d'humidité rendroit l'opération nulle.

Prenez du sel alcali du plus fort & du plus pur que vous pourrez trouver, pilez-le tandis qu'il est encore bien chaud dans un mortier de fer bien net avec un pilon de même métal, la poudre vaudra d'autant mieux qu'elle sera plus fine. Après avoir mis cette poudre dans une bouteille de verre bien chaude, vous la porterez par un jour sec & serein dans un lieu chaud & sec; & dès que le sel sera précipité au fond du vaisseau, vous verserez dessus de l'huile éthérée de térébenthine, de façon que les gouttes se suivent l'une l'autre & tombent dans le milieu du sel. On doit avoir bien fait chauffer l'huile auparavant; l'huile sera aussi-tôt attirée avec fumée & sifflement par le sel desséché, & se répandra dans toute la masse. Continuez à verser de l'huile jusqu'à ce que ce sel en soit suffisamment imprégné & qu'elle flotte dessus pour le garantir de l'air qui est toujours humide. Portez votre vaisseau à la cave, couvrez-le d'un papier, l'huile disparoîtra aussi-tôt & s'unira avec le sel alcali. Remettez-en de nouveau, & incorporez-le avec la premiere masse à l'aide d'un bâton. Laissez reposer le mélange & continuez à remettre de l'huile, jusqu'à ce que le sel ait absorbé à peu près le triple de cette liqueur. Le tout se convertira en une masse savoneuse & pénétrante, qui sera d'autant plutôt & d'autant mieux formée qu'on l'aura remuée plus long-tems. On l'aura beaucoup plutôt en mettant le mélange dans une bouteille de verre bien forte & la faisant porter journellement dans un carosse de voyage, ainsi que les Docteurs Grew & Bohn l'ont observé. L'expérience m'a toujours réussi lorsque j'ai eu soin d'observer les circonstances précédentes; mais elle a toujours manqué lorsque je les ai négligées. On connoît que l'opération est achevée lorsqu'après avoir dissous quelque peu de *savon* dans l'eau, on ne voit point l'huile se séparer. On remarque que quand on laisse ce *savon* dans une bouteille de verre pendant quelque-tems, il s'éleve pour l'ordinaire un peu de sel blanc, d'une odeur agréable & d'un gout pénétrant, doux, salin & non alcali, qui se crystallise contre les parois du vaisseau; & qui est extremement pénétrant, facile à dissoudre & donne un *savon* médicinal d'un usage très-étendu.

Ce sel, quoique peu abondant, a fait naître, je crois, la croyance mal fondée que le sel de tartre fixe se volatilisoit dans cette opération au moyen de l'huile qu'on y ajoute, au point de pouvoir être substitué à l'alcahest: mais ayant poussé ce *savon* avec le feu, après l'avoir bien préparé, je n'ai point obtenu le sel volatil que je m'étois promis.

REMARQUE.

On voit par cette expérience que le sel alcali fixe pur est altéré au point d'absorber les huiles & de s'unir avec elles, & qu'on peut convertir un sel alcali fort & igné en un autre plus doux & oléagineux. Nous avons suffisamment parlé dans le premier procédé, de sa vertu contre les coagulations acides, austeres & visqueuses; & nous observerons de plus que toutes les vertus dont il y est fait mention, sont plus nobles & plus actives dans ce dernier *savon*, & qu'il échauffe toujours quelque peu. On voit aussi quelle est la nature des huiles distilées par rapport aux alcalis fixes, ou de ceux-ci par rapport aux premieres, aussi-bien que celle de la nouvelle production qui résulte des deux. George Starkey & ses Sectateurs, donnent à ce *savon* l'épithete de volatil: mais je ne l'ai jamais trouvé tel, ainsi que j'ai déja dit. C'est ce *savon* que Matthieu, empirique de Londres, compose sous le nom de *correctif* de Matthieu, en y mêlant de l'opium & des racines d'hellébore & de réglisse. Après avoir mis le tout en digestion, il en forme des pilules diaphorétiques, à peine émétiques ou purgatives, mais anodynes, bien qu'elles excitent souvent le vomissement le lendemain. Starkey a publié une préparation plus correcte de ces pilules à la fin de sa *Pyrotechnie*, où il vante leurs vertus à la façon des Chymistes, prétendant injustement que la vertu de l'hellébore subsiste en entier quoique dépouillée de sa qualité émétique. M. Homberg observe qu'une lessive forte de ce *savon*, étant mêlée avec un acide fort, devient extremement trouble, tandis que l'alcali étant attiré par l'acide, laisse échapper l'huile. Ces *savons* étant bien séchés & mis en digestion avec de l'alcohol pur, composent le petit élixir des Philosophes, dans lequel le soufre & l'esprit sont unis.

Savon de baume de soufre.

1. *Prenez* de baume de soufre préparé avec une huile végétale, exprimée, selon la méthode indiquée au mot *Balsamum*.

Délayez-le avec le double ou le triple de l'huile avec laquelle on l'a fait, & faites-en un *savon*.

Ce sera celui que Starkey recommande si fort après Van-Helmont dans sa *Pyrotechnie*.

Ou,

2. *Prenez* du baume de soufre fait avec de la térébenthine, selon la méthode indiquée au même article, & au lieu d'huile simple de térébenthine, faites un *savon* avec ce baume. Vous aurez ainsi le *savon* sulphureux des Philosophes.

REMARQUES.

On voit par ces deux Procédés comment on peut joindre les soufres naturels simples, de même que ceux qui adherent étroitement aux semi-métaux, comme le soufre d'antimoine, &c. avec les sels alcalis fixes, & faire par ce moyen qu'ils se mêlent avec presque tous les sucs animaux, & deployent leurs vertus dans tous les vaisseaux du corps. Les Sectateurs de Van-Helmont s'en sont promis des effets surprenans, qu'ils ont trouvé impossible d'obtenir par d'autres moyens, à cause qu'ils ont découvert dans ces soufres ainsi ouverts, un pouvoir extremement solutif qui se manifeste par leur odeur désagréable & leur gout chaud & très-pénétrant: mais on peut trouver les mêmes effets dans les *savons* que nous venons de décrire, sans y rencontrer l'odeur & la saveur rance dont on a parlé. Ces procédés peuvent néanmoins avoir leur usage dans la Chymie.

Baume ou *savon de soufre uni à l'alcohol.*

1. *Prenez* de baume de soufre térébenthiné; mettez-le dans un matras à long cou, avec six fois autant d'alcohol pur.

Laissez la solution en repos pendant quelque tems, le soufre se précipitera en partie, & formera des crystaux; l'autre partie se dissoudra & formera le baume de soufre alcoholisé.

Ou bien,

2. *Prenez* le *savon* de soufre térébenthiné dont on a donné la description dans le Procédé précédent, N°. 2.

Mettez-le en digestion avec du sel alcali, vous aurez une semblable solution, d'un gout & d'une odeur très-penétrante. BOERHAAVE, *Institutions de Chymie.*

SAPONARIA, *saponaire*, nom du *Lychnis sylvestris, quæ saponaria vulgò.*

SAPON; est un bois dont les Teinturiers se servent: mais qui n'est d'aucun usage dans la Medecine.

SAPONEA; nom d'un remede artériacal ou pectoral, fait avec de l'huile d'amandes douces & du sucre dissous dans de l'eau de violette. CASTELLI, d'après *Claudinus.*

SAPOR, *gout*; *saveur.* Voyez *Gustus.*

SAPOTA.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est en rose & composée de plusieurs feuilles disposées circulairement, il s'éleve du godet un pistil qui se change par la suite en un gros fruit ovale, court & charnu, qui renferme une amande ou fruit extrêmement poli, de couleur cendrée & ouvert par l'un de ses bords.

Miller compte deux especes de *Sapota*, sçavoir;

1. *Sapota fructu turbinato minori*, Plum. Nov. Gen.
2. *Sapota fructu ovato majori*, Plum Nov. Gen.

Les Naturels de l'Amérique donnent à ces fruits le nom de *Sapota*. Quelques-uns y ajoutent celui de *Mammæ*: mais depuis que les Anglois se sont établis dans l'Amérique, je ne sache pas qu'ils leur en aient donné d'autre.

Le premier de ces arbres est fort commun aux environs de Panama; & de quelques autres Cantons de l'Amérique Espagnole: mais on ne le trouve dans aucune Habitation Angloise. Le second est commun dans la Jamaïque, dans les Barbades; & dans la plupart des Isles de l'Amérique, où plusieurs Habitans le cultivent dans leurs jardins à cause de son fruit.

Ces arbres croissent dans l'Amérique à la hauteur de trente-cinq ou quarante piés, leur tronc est droit & couvert d'une écorce de couleur de cendre. Ses branches forment une tête fort réguliere, elles poussent des feuilles d'un pié de long, sur trois pouces environ de large. Les fleurs qui naissent des branches sont de couleur de crême, & lorsqu'elles sont tombées il leur succede des gros fruits ovales faits en forme de toupie, & converts d'une écorce brune sous laquelle on trouve une chair épaisse de même couleur & extremement douce, qu'on appelle marmelade naturelle, parce qu'elle ressemble à la marmelade de coing. MILLER; *Diction. Vol. II.*

SAPPHIRUS, Offic. Aldrov. Mus. Metall. 971. Geoff. Prælect. 80. Rentm. 48. Mont. Exot. 14. Calc. Mus. 223. Boet. 183. Worm. 104. Schrod. 320. Charlt. Foss. 38. De Laet. 30. *Sapphirus mas cæruleus*, Schw. 391. *Lapis Sapphirus*, Matth. 1387. *Saphir.*

Le *Saphir*, que quelques uns appellent *la pierre des pierres*, est une pierre précieuse, de couleur bleue ou de bluet, qui ressemble à la couleur du Ciel, lorsqu'il est serein, & approche du diamant par son éclat, sa dureté & sa transparence. Il y en a de deux sortes; l'une est pâle, c'est le *saphir* femelle; l'autre est d'un bleu foncé, & c'est le mâle. La troisieme espece n'a point du tout de couleur, & on la substitue quelquefois à la place du diamant: mais elle n'en a ni la dureté ni l'éclat.

On nous apporte des *saphirs* de différens endroits des Indes, ce qui leur a fait donner l'épithete d'*Orientaux.* On en tire aussi de Silesie, de Boheme & d'autres Pays de l'Europe, qu'on appelle *Occidentaux.* On peut ôter la teinture & la couleur du *saphir*, par le moyen du feu; de sorte qu'on le prendroit pour un diamant; ce qui me fait croire qu'elle lui vient d'un soufre de cuivre, extremement subtil. Outre les excellentes & innombrables vertus que plusieurs personnes attribuent superstitieusement au *saphir*, on prétend qu'il recrée les esprits, qu'il résiste au poison, & qu'il guérit les ulceres des intestins. GEOFFROY.

Le *saphir* possede une qualité froide, seche, astringente, consolidante, alexipharmaque, cordiale & ophthalmique. SCHRODER.

SAPRIAS, σαπρίας. Voyez *Anthesmias.*
SAPURUS, le même que *Sapphirus.*

SAR

SARAFFI; Ruland rend ce mot par *Gypsa.*
SARAPOUS, σαράπους. On appelle ainsi ceux dont les orteils sont fort écartés les uns des autres. GALIEN, *Exegesis.*

SARCA, SAYRSA, ou SARRA, *Fer.* RULAND.
SARCION, σαρκίον, *Caroncule.*
SARCOCELE, σαρκοκήλη, de σὰρξ, *chair*, & κήλη, *tumeur. Sarcocele*, espece de hernie. Voyez *Hernia*, & *Castratio.*

SARCOCOLLA, Offic. C. B. P. 498. Park. Theat. 1544. Raii Hist. 2. 1847. Geoff. Tract. 364. *Sarcocolla Officinarum*, J. B. 1. 308. *Sarcocolle.*

La *sarcocolle* est une gomme qui vient en petits grains, de couleur jaune tirant sur le blanc, parmi lesquels il s'en trouve quelques uns de couleur rougeâtre, d'un gout visqueux, mêlé de quelque amertume, avec une certaine douceur fade. Il y a une autre espece de *sarcocolle*, qu'on nous apporte en masses, d'un jaune foncé, d'un gout & d'une odeur résineuse, friables, & qui étant pulvérisées sont d'un jaune blanchâtre. On assure qu'elle vient de Perse: mais on n'a aucune connoissance de l'arbre qui la produit.

Elle est astringente, consolidante, agglutinante & propre pour cicatriser les plaies. Elle est bonne pour la dyssenterie, le crachement de sang & le saignement de nez, & on l'employe dans les *Trochisci albi Rhasis*, & dans l'emplâtre *Opodeldoc.* MILLER, *Bot. Off.*

Il ne faut pour la réduire en collyre, que la dissoudre dans l'eau de plantain. GEOFFROY.

On la choisira récente, tirant sur le pâle, car elle rougit en vieillissant, d'un goût amer, & d'une substance poreuse & gluante.

La *sarcocolle* est chaude, desficcative, astringente, consolidante, glutinative, digestive & maturative. On l'emploie sur-tout pour déterger & consolider les plaies, & pour les cicatriser, ce qui lui a fait donner son nom. Elle est d'un usage admirable pour les rhumes; l'albugo, ou taches qui affectent les yeux; on la fait macérer pour cet effet pendant cinq jours dans du lait de femme ou d'ânesse, & après l'avoir mêlée avec de l'eau rose, & (si on le juge à propos) avec un peu de sucre, on l'applique sur les paupieres. Elle entre dans les anacollemes pour les hémorrhagies du nez. DALE.

SARCOEPIPLOCELE; espece de hernie compliquée

faite par la chute de l'épiploon & d'un sarcocele. C'est aussi une hernie ombilicale ou scrotale, produite par la sorrie de l'épiploon devenu skirrheux.

SARCOMA, *Sarcome.*

On définit le *sarcome* une tumeur charnue produite dans quelque partie du corps que ce soit, par l'épanchement des sucs nourriciers hors de leurs vaisseaux, comme dans les contusions, aussi-bien que par quelques autres accidens. Cette tumeur est certainement faite des mêmes matériaux, & prend son accroissement de la même maniere que les autres parties, avec cette seule différence que les dernieres sont restraintes par le cours des vaisseaux à quelque figure déterminée, dont les dimensions sont égales ou irrégulieres, au lieu que l'autre n'a point de forme fixe ou limitée.

Car lorsque cette liqueur est détournée à l'occasion de quelque obstacle de l'usage auquel elle est destinée & qui consiste à nourrir certaines parties, la nature, plutôt que de rester oisive, en forme toujours quelque autre, quand même il devroit être difforme & irrégulier, ainsi qu'il me seroit facile de le prouver.

On observe tous les jours le même jeu dans les plantes à l'égard de leur seve, qui est analogue au sang des animaux, lorsqu'étant arrêtée dans sa course par quelque accident, elle est forcée de sortir de ses vaisseaux & de suivre une route contraire à celle que la nature lui avoit marquée.

Le *sarcome* differe des tumeurs enkystées en ce qu'il n'est point enfermé comme elles dans un kyste ou membrane propre, & qu'il n'est point mobile. Il ne cede point non plus à la pression des doigts, il n'a aucune cavité, étant dur, compacte & plus solide.

A l'égard du traitement qu'il demande, quiconque réfléchira sur la nature & la matiere de cette tumeur, comprendra sans peine qu'il est impossible de la discuter, de la résoudre, ni encore moins de l'amener à suppuration, puisqu'elle est formée de la chair même, ou du suc nourricier extravasé, qui s'est converti en chair & a pris une consistance solide; & supposé que sa base ou sa racine ne soit point assez petite pour permettre la ligature, on ne peut l'emporter autrement qu'avec le bistouri ou le cautere, soit actuel ou potentiel : j'entends par le premier les boutons de feu, & par le second les caustiques ou escarotiques.

Il peut cependant se faire qu'on ait besoin des trois, non-seulement pour arrêter l'hémorrhagie ou la perte de sang, mais encore pour déraciner & consumer la base; ce qui étant fait, & la plaie bien détergée, on travaille à l'incarner, s'il le faut, ou à en procurer la cicatrice.

Mais avant que de recourir à aucune de ces opérations, il faut examiner avec soin la nature du corps charnu qu'on veut déraciner par l'un ou l'autre de ces moyens. On a tout lieu de se promettre un heureux succès lorsqu'il est mou & traitable, de couleur naturelle ou d'un aspect favorable, peu douloureux, éloigné des arteres ou nourri seulement par quelques petits vaisseaux capillaires, exempt de nerfs & de tendons, que l'habitude est bonne & le malade facile à gouverner. Lors, au contraire, qu'il est dur, livide, inégal, douloureux, situé dans les jointures ou dans d'autres parties tendineuses, nourri par quelque grosse artere, que le sujet est d'une habitude cacochymique & d'une humeur revêche, il vaut mieux n'y point toucher.

Il faut de plus observer que dans toutes les opérations de cette espece, de même que dans plusieurs autres qui paroissent moins importantes, il est nécessaire de préparer le malade trois ou quatre jours d'avance par la saignée, les lavemens ou la purgation, aussi-bien que par l'abstinence, à laquelle il est bon de l'assujettir pendant tout le cours de la cure, pour prévenir la fievre & les symptomes qui l'accompagnent. TURNER, *Traité de Chirurgie.*

SARCOMPHALON, de σάρξ, chair, & ὀμφαλός, le nombril. *Sarcomphale*, excroissance charnue qui se forme au nombril.

SARCOPHAGOS, σαρκοφάγος, de σάρξ, chair, & φάγω, je mange, je dévore; *sarcophage*, c'est-à-dire, qui consume les chairs. On donne ce nom au *lapis Assius*, aussi-bien qu'aux cathérétiques.

SARCOPHYIA, σαρκοφυΐα, excroissance charnue, ou *sarcoma.*

SARCOPYODES, σαρκοπυώδες, épithete qu'on donne aux crachats qui ressemblent à de la chair purulente, & qu'on rend quelquefois dans les maladies de consomption.

SARCOSIS, σάρκωσις, le même que *Sarcoma.*

SARCOTHLASIS, σαρκόθλασις, ou SARCOTHLASMA, σαρκόθλασμα, de σάρξ, chair, & de θλάω, battre; *chair battue*, ou contusion des chairs. NONUS.

SARCOTICA, *sarcotiques*; remedes qui régénerent la chair dans les plaies.

SARDA ou SARDINA, *Pelamide.*

C'est un petit poisson qu'on trouve dans la méditerranée, qui ressemble fort à l'anchois, mais qui est plus gros & plus épais. Quelquefois il se tient au milieu de la mer; d'autres fois il s'approche du rivage.

Ce poisson est très-bon quand il est jeune, tendre, bien nourri, frais, & pêché en Mars & en Avril. Quand il est frais, c'est un manger délicieux, nourrissant, apéritif; il produit d'excellens sucs, & est d'une nature dissolvante : on l'applique avec succès, broyé, sur les enflures des gencives & des jambes.

Confit dans la saumure, il est d'un gout moins exquis, il échauffe beaucoup, altere, forme des humeurs acres & picotantes, & produit à peu près les mêmes inconvéniens que le hareng salé : mais il est d'un gout plus délicat & plus agréable, & peut passer pour un de ces mets qui sont plus gracieux que sains. Quand il est frais, il est bon par un tems froid à tout âge, & à tous les tempéramens : mais quand il est salé, il en faut manger plus modérément, surtout quand on est jeune ou d'une constitution chaude & bilieuse.

SARDA ou SARDIUS LAPIS, *Cornaline.* Voy. aussi *Sardus* & *Carneolus.*

SARDONIUS RISUS, *Ris sardonien*, ou ris involontaire & convulsif. Cette épithete à *ris*, vient de l'*herba sardonia*, ou du *sardoa*, qui n'est autre chose que le *Ranunculus palustris, apii folio, lævis*, qu'on dit exciter une espece de manie, dans laquelle les joues sont retirées de maniere que l'on diroit que le malade rit. C'est de-là que vient l'expression proverbiale, *ris sardonien* pour ris forcé. C'est avec raison qu'on le regarde comme un symptome très-dangereux; car il est suivi d'une mort subite & inattendue, déguisée sous la forme d'un *ris* faux & contre nature.

On tentera la guérison de ceux qui auront pris de cette herbe, d'abord par le vomissement, ensuite par l'hydromel, le lait, les fomentations, les embrocations, & l'application d'onguent chaud sur tout le corps. On ordonnera aussi des bains dans de l'eau & de l'huile chaude. On fera oindre & frotter après le bain. En général, on se conduira en pareil cas comme dans les convulsions. On fera prendre aussi du castoreum seul, ou dans du passum, avec d'autres remedes analogues. AETIUS, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 66. que Paul Eginete & Actuarius ont copié mot à mot.

SARDONIX, Offic. Boet. 233. Kentm. 49. Charlt. Foss. 34. de Laet. 70. Worm. 97. Calc. Mus. 241. *Sardonix Indica*, Geoff. Prælect. 78. *Sardoine.*

La *sardoine*, comme l'exprime son nom, est une pierre précieuse qui tient de la cornaline, en latin *sarda*, & de l'onyx. M. Geoffroy dit, que l'onyx ou la *sardoine*, selon quelques-uns, est différente de la véritable cornaline ou pierre de Sardaigne. Voyez *Onyx.*

La

La pierre de Sardaigne eſt fort rare, & n'eſt pas tout-à-fait tranſparente. On en trouve de deux ſortes, l'une qu'on appelle Orientale, l'autre qu'on appelle Occidentale ou Européenne : la premiere eſt la plus dure. Les Anciens appelloient l'une & l'autre *ſardoine*. La ſeconde ſorte eſt celle des Indes & celle d'Arabie, dont la premiere eſt tranſparente, & l'autre opaque.

La *ſardoine* des Indes reſſembloit à la cornaline & à l'onyx, ſa ſurface étant ſemblable à l'onyx ou à un ongle humain : mais ſa racine étoit blanche comme celle de la cornaline, ou couleur de chair : elles étoient pour la plûpart tranſparentes ; il y en avoit ſeulement quelques-unes d'opaques, qu'on appelloit par cette raiſon *cæca*, ou aveugles.

La *ſardoine* d'Arabie, que quelques-uns appelloient *memphitis*, ſe diſtinguoit par une couche de deſſous noire, ou d'un bleu obſcur, environnée d'un cercle blanc, & par ſa ſurface plus ou moins blanche. Les Jouailliers appellent celle-ci ſimplement onyx.

Les Anciens s'imaginoient que la pierre de Sardaigne par un certain rayonnement, égayoit l'eſprit, chaſſoit la peur, inſpiroit le courage, & garantiſſoit des ſortiléges & du poiſon. On l'a donnée en poudre pour arrêter toutes ſortes de flux ſanguinolens : mais à préſent, elle n'eſt plus guere en uſage. GEOFFROY.

SARDUS. Voyez *Carneolus*.

SARE, ou *Eſſere*.

SARFAR, *Fer*. RULAND.

SARGAZO, ou VITIS MARINA. Voyez *Fucus*.

Cette plante couvre une grande partie de la mer des Indes, s'élevant de la largeur de la main au-deſſus de la ſurface de l'eau. Elle pouſſe pluſieurs tiges fines & menues, entortillées les unes dans les autres. Ses feuilles ſont longues, minces, étroites, dentelées à leurs bords, de couleur rougeâtre, & d'un gout approchant de celui de la perce-pierre. Son fruit eſt une baie ronde, groſſe comme un grain de poivre, légere & vuide. Cette plante eſt fort tendre quand on la retire de l'eau : mais elle devient dure & caſſante quand elle eſt ſéchée. Elle n'a point de racine du moins qui ſoit viſible, mais ſeulement une marque qui fait diſtinguer l'endroit par où on l'a rompue en la tirant de la mer : mais il eſt vraiſſemblable qu'elle a ſa racine au fond de l'eau. Cette herbe eſt ſi abondante dans cette mer, qu'elle y rend la navigation fort dangereuſe. On la mange en ſalade. LEMERY, *des Drogues*.

Cette plante eſt très-apéritive ; elle provoque les urines ; elle attaque la pierre dans les reins & dans la veſſie ; elle ſoulage dans la colique néphrétique & dans le ſcorbut, priſe en décoction.

Elle eſt ainſi appellée de *Sargaſſo*, nom que les Portugais donnent à l'étendue de mer compriſe entre les Iſles du Cap-Verd, les Canaries & les Terres d'Afrique.

SARGUS, eſt un gros poiſſon charnu & épais, qu'on trouve dans la mer d'Egypte, vers le rivage & ſur le ſable. Il eſt d'un volume conſidérable, couvert d'écailles minces, & d'une couleur approchante du violet. Il a un large ventre, un muſeau pointu, & de grandes dents qui reſſemblent à celles de l'homme. Il a une tache noire vers la queue, & ſon corps eſt orné de raies de couleur d'or & d'argent. Il naît dans la mer Adriatique ; & l'on dit qu'il eſt tellement friand de chevres, que lorſqu'il les ſent ou qu'il en voit ſimplement l'ombre, il ſaute & ſe jette deſſus. Il vit ordinairement de la fange & du limon qui ſe trouve vers le rivage : il eſt bon à manger : mais ſa chair eſt dure.

Le bouillon fait de *ſargus*, eſt eſtimé bon pour l'hydropiſie. On prétend que les dents de ce poiſſon, portées au cou, ſont un préſervatif contre le mal de dents. LEMERY, *des Drogues*.

SARMATICA LUES, *Plique Polonoiſe*. Voyez *Plica Polonica*.

SAROPUS, le même que *Sarapus*.

SARRACENA, *Sarraſine*.

Voici ſes caracteres :

Sa fleur eſt composée de pluſieurs feuilles placées circulairement, & étendue en roſe dans un calyce à pluſieurs pieces. Il s'éleve du milieu un piſtil membraneux, fait en capuchon, & qui dégénere en un fruit rondelet, diviſé en cinq cellules qui contiennent des ſemences oblongues.

Miller n'en compte qu'une eſpece.

Sarracena Canadenſis, foliis cavis & auritis, Inſt. R. H.

Cette plante étrangere eſt originaire de la nouvelle Angleterre, de la Virginie & de pluſieurs Contrées de l'Amérique ſeptentrionale, où elle croît dans des fondrieres, ou d'autres lieux où les eaux ont coutume de croupir en hiver.

Ses feuilles partent de ſa racine au printems ; elles ſont au nombre de huit ou neuf, petites à leur extrémité inférieure, mais s'élargiſſant vers leur extrémité ſupérieure, creuſes comme une cruche, garnies à leur extrémité d'une eſpece d'appendice, ſemblable à une oreille ; elles ſont toujours chargées d'une grande quantité d'eau. Sa tige part d'entre ces feuilles ; elle porte à ſon ſommet pluſieurs fleurs en roſes, qui ſont ſuivies d'un fruit rondelet.

M. Tournefort lui a donné le nom de *Sarracena*, en mémoire de M. Sarrazin, ſavant Botaniſte, qui la lui envoya du Canada à Paris. MILLER, *Dict.*

SARRAMPIO, le même que *Picota*.

SARSAPARILLA, Offic. *Smilax, aſpera Peruviana*, Park. Theat. 173. *Smilax, aſpera Peruviana, ſive Salſaparilla*, C. B. P. 296. Raii Hiſt. 1. 656. *Smilax, Peruviana Salſaparilla*, Ger. 709. Emac. 859. *Smilaci affinis Salſaparilla*, J. B. 2. 117. *Ivapecanga Braſilienſibus, Salſaparilla Hiſpanis*, Margrav. 11. *Macapatli, ſeu Zarçaparilla*, Hern. 288. *An Carivillandi* ? H. M. Part. 7. p. 59. T. 31. *Sarſepareille*.

C'eſt une racine foible, longue, ſans nœuds, à peu près de la groſſeur d'un tuyau de plume, couverte d'une écorce brune, & ridée à l'entour, blanche & tant ſoit peu farineuſe en-dedans ; dont le milieu eſt occupé par un peu de moelle épaiſſe & fibreuſe, preſque ſans odeur & ſans goût. Toutes les fibres de cette longue racine partent d'une groſſe tête ou nœud : elle croît au Pérou & au Breſil. Piſon l'a décrite ſous le nom de *Ivapecanga* ; c'eſt une eſpece de *Smilax aſpera* ; dont les tiges ſont foibles & épineuſes, les feuilles longues, ovales, pointues, d'un verd foncé en-deſſus, blanchâtres en-deſſous, avec trois côtes larges & deux vrilles ; & les fleurs en bouquet à l'extrémité des tiges ; & ſuivies de petites baies noires.

La *ſarſepareille* eſt échauffante, deſſiccative, atténuante & ſudorifique : on s'en ſert particulierement dans la vérole : on l'a regardée comme un ſpécifique dans cette maladie, pour laquelle on en compoſoit une boiſſon. Elle eſt bienfaiſante dans la goute, le rhumatiſme, le ſcorbut & les écrouelles, en ce qu'elle adoucit le ſang. MILLER, *Bot. Off.*

Ses particules ſont déliées : on la regarde comme un ſpécifique contre la vérole, la goute, le rhumatiſme & autres maladies ſemblables. Je ne déciderai point, dit Dale, ſi cette racine eſt eſſentiellement différente de la ſquine dans ſon action.

La *ſarſepareille* eſt une racine fort connue, qui commença à être en vogue en même-tems que la racine de ſquine, comme on le voit par l'Epître de Veſale citée à l'article *China*. Elle eſt à la vérité inférieure au gayac ;

mais on la prétend supérieure à la racine de squine; on la met même au-dessus du gayac, lorsqu'après que le malade a essuyé les frictions mercurielles, & a usé en boisson de décoction de gayac, il est encore incommodé d'ulceres, de rhagades à l'anus, de tophus, de nœuds, de ganglions, & surtout de douleurs rhumatiques ou fixes, ou errantes, & qui doivent leur origine à un levain vérolique; auquel cas elle fournit un vrai spécifique.

On l'apporte de différentes contrées de l'Amérique, & singulierement du Pérou, du Mexique & du Bresil, où on dit qu'elle croît d'elle-même dans les haies & en grande abondance. On croit communément que c'est la racine d'une plante, qui est la même que le *Smilax aspera*, ou qui tient beaucoup du *Smilax*. C'est pourquoi les Espagnols l'appellent *Sarsaparilla* ou *Zarçaparilla*, (comme qui diroit, petite vigne qui ressemble à la ronce,) qui est le nom qu'ils donnent au *Smilax aspera*, comme nous l'apprend André Lacuna, parce que le *Smilax*, par ses feuilles, ses branches & ses tendrons, ressemble à la vigne; & par ses épines & ses piquans, à la ronce; car la *Zarça*, en Espagnol, est la ronce; & *Parilla*, une petite vigne. L'expérience est aussi favorable à cette opinion; car il est certain que les racines de notre *Smilax aspera* ressemblent beaucoup par la figure à celle de la *sarsepareille*, & ont aussi à peu près les mêmes vertus; puisque Fallope, *de Morbo Gallico*, nous assure, qu'il a fait usage avec un heureux succès des racines du *Smilax aspera*, cueillies en Italie, & a guéri avec cette plante un grand nombre de véroles.

On prépare la décoction de *sarsepareille* à peu près de même que celle de la squine; c'est-à-dire, en coupant deux onces de la racine en petites tranches, & les macérant un jour entier dans trois pintes d'eau commune, qu'on fait bouillir sur un feu doux dans un vaisseau double, bien fermé de son couvercle, jusqu'à évaporation du tiers ou de la moitié. Le malade prendra de grand matin dans son lit, un verre de cette décoction de la capacité de dix onces; ce qui restera, servira pendant le reste du jour pour sa boisson ordinaire, il continuera de même pendant vingt ou vingt-quatre jours. Quant au reste, on peut accorder au malade un peu plus de liberté dans son régime, que s'il prenoit du gayac: on lui fera seulement observer le même qu'on prescrit à ceux qui boivent la décoction de squine. Voy. *China*. Astruc, *de Morbis venereis*.

SARTORIUS MUSCULUS, *le Muscle couturier*.

C'est le plus long de tous les muscles du corps humain. Il est plat, large d'environ deux pouces, situé obliquement le long du côté interne de la cuisse. On l'appelle *couturier*, pour la raison que je dirai en parlant de son usage.

Il est attaché en-haut par un tendon très-court, au bas de l'épine antérieure supérieure de l'os des iles, devant le muscle du *fascia lata*. Le commencement de son corps charnu occupe l'échancrure qui est entre les deux épines antérieures de cet os.

De-là il descend obliquement en passant par-dessus le vaste interne & les autres muscles voisins, jusqu'au côté interne du genou, où il se termine par un tendon grêle, qui s'élargit à la fin, & s'attache obliquement & un peu transversalement à la partie antérieure interne de la tête du tibia, près de son épine ou tubérosité, immédiatement au-dessus de l'attache du grêle interne.

Le corps charnu de ce muscle est renfermé dans une gaine formée par l'expansion du *fascia lata*. Ses fibres en général sont longitudinales. Son tendon inférieur paroît aussi être bridé par une espece d'aponévrose ou gaine aponévrotique qui le tient assujetti dans son contour oblique. Un peu avant son attache à l'os du tibia, il jette une bandelette tendineuse séparée, ou branche aponévrotique, obliquement en-bas sur le même côté du tibia.

Ce muscle sert à faire la rotation de la cuisse de devant en-dehors, soit qu'elle soit étendue, ou qu'elle soit fléchie; par-là il est antagoniste du muscle de la bande large, ou du *fascia lata*, & congénere des quadrijumeaux.

Si pendant cette rotation, la jambe vient à s'étendre, il fait tourner la pointe du pié en-dehors; & si quand il l'opere, la jambe est déja étendue, il fait tourner cette jambe vers l'autre jambe, comme pour la mettre sur le genou, ou la croiser avec l'autre jambe, à peu près de la même maniere que les Tailleurs sont assis pendant leur travail; c'est ce qui a donné occasion à le nommer *sartorius* en Latin, & *couturier* en François.

Il sert aussi à lever la cuisse, la porter en-devant, ou la fléchir par son articulation cotyloïde, à mouvoir le bassin en-devant sur l'os de la cuisse, & à retenir le bassin pendant qu'il est posé sur les deux tubérosités de l'ischion, quand on est assis. Il est en cela congénere du droit ou grêle antérieur: mais il agit avec beaucoup plus de force, comme ayant la ligne de direction plus éloignée du centre du mouvement.

Enfin, son usage est encore de fléchir la jambe, non-seulement faisant en même-tems la rotation de la cuisse, mais aussi sans faire cette rotation. Dans ce dernier cas, il est dirigé par la coopération de quelque congénere, ou contre-balancé par l'action du muscle de la bande large.

La longueur & le contour de sa portion charnue, le passage de son tendon inférieur par la gaine aponévrotique, l'attache singuliere de ce tendon, & l'étendue de la bandelette tendineuse sur le tibia, contribuent beaucoup à ces différens usages.

Outre toutes ces fonctions, il peut, dans certaines attitudes, être auxiliaire du poplité. Winslow, *Anatomie*.

SARX, σάρξ, *Chair*.

SAS

SASSAF SYRORUM, espece de *saule* qui croît en Syrie & en Egypte.

SASSAFRAS, Offic. Ger. 1341. Emac. 1525. Park. Theat. 1606. Raii Hist. 2. 1568. *Arbor, sive lignum Pavanum*, J. B. 1. 483. *Arbor, ex florida ficulneo folio*, C. B. P. 431. *Cornusmas odorata, folio trifido, margine plano, Sassafras dicta*, Pluk. Almag. 120. *Anhuiba, sive Sassafras Brasiliensibus*, Pison. 145. *Sassafras*.

C'est un grand arbre qui croît dans la Virginie & dans d'autres contrées des Indes Occidentales, & qui s'éleve à une assez grande hauteur avant que de pousser des branches. Il porte de deux sortes de feuilles. Celles qui croissent aux parties inférieures des branches, sont ovales & pointues, & celles qui sont à leur extrémité, sont divisées en trois endroits, & ressemblent assez à celles de l'érable. Ses fleurs sont petites, jaunes, en grappes, & suivies de petites baies. Sa racine est compacte, large, & couverte d'une premiere écorce de couleur de fer, sous laquelle on en trouve une autre un peu brune. Son bois n'est pas fort dur. Son odeur est très-agréable, mais surtout celle de son écorce.

La racine & l'écorce, les seules parties dont on fasse usage, sont échauffantes, dessiccatives & diaphorétiques, soulagent dans le scorbut, la goute & l'hydropisie, & sont des ingrédiens des boissons qu'on ordonne aux vérolés. On recommande l'infusion de ses rapures pour quelques maladies catharreuses, & pour la difficulté de respirer.

Quant à ses préparations officinales, on a l'électuaire & l'huile de *sassafras*. Miller, *Bot. Off.*

Sa propriété principale est de lever les obstructions, de fortifier les parties internes, de procurer la fécondité, & de guérir la vérole. On le regarde comme une pana-

cée ou remede souverain pour les catarrhes. Dale.

On apporta en même-tems avec les autres bois & racines anti-vénériennes le bois appellé *sassafras*, de differens endroits de l'Amerique, mais singulierement de la Floride, où les naturels du pays l'appellent *Pabamwe*, comme nous l'apprend le P. Coreal, dans son *Voyage aux Indes Occidentales*. Le *sassafras* est d'une couleur rongeâtre tirant sur le blanc, d'une substance ligneuse, légere & rare, revêtu d'une écorce mince, de couleur cendrée en dehors, & de couleur de sang en dedans, d'un gont acrimonieux, douceâtre & aromatique, & d'une odeur forte, ce qui fait qu'on lui donne communément le nom de *lignum fœniculi*, ou *lignum fœniculatum*, « bois de fenouil. »

On préparoit & on administroit la décoction de *sassafras* à peu près de la même maniere que les décoctions de squine & de sarsepareille : mais en même-tems que le *sassafras* approche beaucoup de la squine par sa vertu pour la cure des symptomes vénériens ; il est bien inférieur à cet égard au gayac & à la sarsepareille.

Ç'a été long-tems la coutume par le passé de prendre les deux bois, de gayac & de *sassafras* avec les deux racines de squine & de sarsepareille, qui sont de même nature & de même vertu, de faire bouillir le tout ensemble, ordinairement sans aucuns cathartiques, mais quelquefois seulement avec des feuilles de séné, comme on a fait depuis l'an 1550. ainsi que nous l'apprend Brassavole, *de Radicis Chinæ usu* : de ces drogues jointes ensemble on préparoit des décoctions (voyez *Bochetum*) qui, tantôt étoient seulement diaphorétiques & diurétiques, & tantôt cathartiques & diurétiques, & connues communément par les noms de tisanes sudorifiques ou tisanes de bois sudorifiques.

Les proportions des ingrédiens étoient différentes, selon les différentes intentions auxquelles on les destinoit. Ordinairement on prend deux onces de bois de gayac en poudre, ou en petits copeaux, & deux onces de bois de *sassafras* pareillement coupé menu, le même poids de racine de squine & autant de sarsepareille ; on coupe les racines en petites tranches, & on les met infuser à chaud pendant vingt-quatre heures, dans dix ou 12 chopines d'eau commune. Après quoi on y ajoute, si on le juge à propos, deux onces d'antimoine cru concassé grossierement & renfermé dans un nouet lâche ; on fait bouillir le tout sur un feu doux dans un vaisseau fermé de son couvercle, jusqu'à consomption d'un tiers ; on ajoute alors une once de rapure de réglisse, & en outre, si l'on veut rendre la décoction purgative, une demi-once de feuilles de séné oriental, à quoi on laisse jetter seulement quelques bouillons. Cela fait, on passe la décoction toute chaude, & on la met à part dans des bouteilles de verres bien bouchées pour l'usage.

La regle ordinaire est de prendre trois verres de cette décoction par jour, pendant douze ou quinze jours de suite : le premier, le matin à jeun ; le second, quatre ou cinq heures après le dîner, & le dernier en se mettant au lit ; ou tout au moins deux verres, l'un le matin, & l'autre le soir, sans en prendre si l'on ne veut l'après-midi. Le malade tant qu'il prendra de cette décoction observera une diete exacte, & se tiendra chez lui, si la saison l'exige. Astruc, *de Morb. Venereis*.

SASSIFICA, nom du *Tragopogon purpuro-cæruleum, porrifolio, quod artifi vulgò*.

SAT

SATHE, σάθη, *le penis*.

SATURANTIA, absorbans, qu'on appelle ainsi, parce qu'ils se soûlent de l'acide résident dans les premieres voies.

SATURATIO, *saturation* ; c'est en Chymie l'imprégnation parfaite d'un alcali avec un acide, ou d'un acide avec un alcali, ensorte que le mélange soit tout-à-fait neutre.

SATUREIA, *la sarriete*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues & étroites ; ses calyces petits pointus, plusieurs sur un pédicule, avec un pédicule de chaque côté. Son casque est droit & divisé en deux segmens. Sa barbe en trois, & celui du milieu est crenelé. Ses fleurs sont placées aux ailes des feuilles, sans former d'ombelles, ni de guirlandes, & sans avoir de pédicules branchus.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Satureia sativa*, J. B. 3. 272. Boerh. Ind. A. 161. Tourn. Inst. 197. *Satureia*, Offic. *Satureia hortensis*, Park. Theat. 4. Raii Hist. 1. 518. *Satureia æstiva hortensis*, Ger. 461. Emac. 575. *Satureia hortensis sive cunila sativa Plinii*, C. B. P. 218. *Sarriete d'été*.

Cette *sarriete* a les racines petites & fibreuses ; il en part plusieurs grandes branches ligneuses, de huit ou neuf pouces de haut, tant soit peu velues, & portant deux longues feuilles étroites à chaque jointure, & qui vont en s'étrécissant vers la tige, les fleurs croissent vers le sommet en petites guirlandes ; elles sont blanchâtres, avec une teinte de rouge, en casque, labiées, sur cinq calyces pointus, contenant quatre petites semences d'un brun foncé. On la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Juin ; ses feuilles & ses sommités sont d'usage. Miller, *Bot. Off.*

C'est une des plantes chaudes & acrimonieuses qui provoquent les urines & les regles ; on lui attribue à peu près les mêmes propriétés qu'au thym & à l'hysope. Dale, d'après *Ray*.

2. *Satureia montana durior flore in pediculis ramosis ex alis foliorum*, Boerh. Ind. A. 161. *Thymbra* ; Offic. *Satureia hortensis*, Ger. 461. Emac. 575. *Satureia vulgaris*, Park. Theat. 4. *Satureia montana*, C. B. P. 218. *Satureia durior*, J. B. 3. 272. Raii Hist. 1. 518. *Calamentha frutescens Satureiæ folio facie & odore*, Tourn. Inst. 194. *Sarriete d'hiver*.

Elle est plus ligneuse & plus en buisson que la précédente, ses feuilles sont plus semblables à celles de l'hysope, plus roides, plus dures, percées en apparence de petits trous, & terminées en une petite épine. Ses fleurs sont de la même couleur que celles de la précédente, & leurs semences se ressemblent beaucoup. On la cultive pareillement dans les jardins, elle fleurit en même-tems que la *sarriete* d'été.

Ces deux *sarrietes* sont de la même nature, échauffantes, dessiccatives, carminatives, & chassent les vents de l'estomac & des intestins ; sont bienfaisantes dans l'asthme & les autres maladies de la poitrine, levent les obstructions de la matrice, & hâtent l'évacuation menstruelle. On emploie beaucoup la *sarriete* d'hiver dans les cuisines. Miller, *Bot. Off.*

3. *Satureia Cretica, folio rigido, brevi crasso*, Boerh. Ind. A. 161. *Thymbra vera*, Offic. *Thymbra legitima*, Tourn. Cor. 13. *Thymbra Græca*, J. B. 3. 373. *Thymbra sive Satureia Cretica legitima*, Park. Theat. 4. *Satureia Cretica*, C. B. P. 218. Ger. Emac. 576. Raii Hist. 1. 519. *Tragoriganum*, Alpin. Exot. 78. *An hyssopum montanum Cilicium quibusdam*, J. B. 3. 277? *Vraie Sarriete*.

Il croît en Crete ou Candie deux especes de *Tragoriganum*, l'une à feuilles & branches larges épaisses & rudes ; l'autre plus petite & plus foible ; elles produisent

l'une & l'autre d'une seule racine, plusieurs tiges, dures, ligneuses, tant soit peu rudes & foibles; elles poussent çà & là plusieurs petites branches droites, rondes, menues, & disposées par intervalles sur la tige. Elles sont couvertes de petites feuilles noirâtres, plus larges que celles du thym, & rangées ordinairement de chaque côté par paires; dont une feuille est plus grande que l'autre. Les branches qui portent les fleurs sont garnies de feuilles rassemblées trois à trois, ou même en plus grand nombre & opposées. Les feuilles de la plus grande espece sont plus larges, plus raboteuses & couvertes de tous côtés de poils fort rudes, & tant soit peu roides. Ses fleurs sont rangées autour des extrémités de la tige, & ramassées en touffes, comme celles du marrube. Elles sont petites, d'un bleu céleste, d'une odeur agréable, & portent une très-petite semence. Sa racine est petite, foible, ligneuse & divisée en d'autres racines plus petites. Toute la plante a une odeur agréable & un gout fort chaud, & fort acrimonieux. Honorius Bellus a cru que cette plante étoit le *Thymbra*.

Elle est chaude & seche au-dessus du second degré. Ses feuilles & ses fleurs raniment la chaleur languissante de l'estomac, & comme elles sont en quelque sorte astringentes, elles fortifient en même-tems. Une dragme de ses fleurs ou de ses feuilles prises dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur, est un remede excellent contre les maladies froides. Son infusion, ou sa décoction dans du vin, hâte les regles, rechauffe la matrice, & digere les flatulences. Ses feuilles bouillies dans du vinaigre, & prises plusieurs jours de suite, produisent de bons effets dans l'obstruction & l'endurcissement de la rate. La décoction de ses boutons tendres est bienfaisante dans les maladies précédentes, mais a encore, selon Dioscoride, la vertu de purger la bile jaune par les selles. PROSPER ALPIN, *de Plant. Exot.*

4. *Satureia Cretica, folio rigido crassiore, majore. Tragoriganum Creticum, folio & ramo majori crassiorique, foliis asperioribus*, Alpin. Exot. 79.
5. *Satureia spicata*, Offic. C. B. P. 218. Boerh. Ind. A. 161. *Satureia sancti Juliani*, Ger. 461. Emac. 576. Raii Hist. 1. 518. *Satureia spicata sancti Juliani*, Park. Theat. 4. *Satureia foliis tenuibus, sive tenuifolia sancti Juliani quorumdam*, J. B. 3. 273. *Satureia tenuifolia sancti Juliani quorumdam, thymbra vera, sive genuina aliis*, Chab. 423. *Thymbra sancti Juliani, sive Satureia vera Lobelio*, Tourn. Inst. 198. *Sarriete de saint Julien.*

Elle croît sur les montagnes & dans les vallées, elle fleurit en été, elle a les mêmes vertus que les autres *sarrietes*. C. Bauhin croit que c'est la *saxifraga prima Matthioli*: mais Parkinson en fait deux plantes différentes.

6. *Satureia Cretica angusto, oblongo folio, in pediculis ramosis, ex alis foliorum. Calamentha Cretica, angusto, oblongo folio*, T. 195. *Clinopodium Creticum*, Alpin Exot. 265.

Cette plante pousse six, (tantôt plus tantôt moins) tiges rondes, droites & foibles; elles s'élevent à la hauteur d'un empan, & sont couvertes de feuilles semblables en grandeur, figure & odeur à celles du serpolet, & rangées par paires opposées, à de petits intervalles. La fleur est placée entre les feuilles & les tiges. Il y en a toujours deux ou trois ensemble; elles sont de la couleur du vin, & portent de petites semences. Toute la plante a l'odeur du serpolet, mais seulement plus douce & le gout chaud. Sa racine est longue, foible, ligneuse, sans odeur & sans gout. Ceux qui nous envoyerent cette plante de la Crete, l'appellerent *saxifrage*, à cause de la propriété singuliere qu'ils lui attribuoient de briser la pierre dans la vessie & dans les reins. Il nous a paru qu'elle avoit à peu près les mêmes caracteres que le *clinopodium* des Anciens que Pline décrit, comme une plante en buisson, à feuilles semblables à celles du serpolet, rameuse, haute de deux empans, & produite dans les lieux montagneux. Ses fleurs qui croissent à différens intervalles, comme celles du marrube, imitent en quelque façon par leur arrangement les piés d'un lit. A en juger par cette description, nous sommes portés à croire que cette plante ressemble beaucoup au *clinopodium*; d'autant plus qu'on nous dit que les feuilles de celui-ci sont les mêmes que celles du serpolet. Si elle en avoit les fleurs, & si elle rampoit sur la terre, nous en ferions une espece de serpolet.

Il paroît à son odeur & à son gout, qu'elle est échauffante & dessiccative, du moins au-dessus du premier degré; ce que la subtilité de ses parties, & quelque astringence qu'on lui remarque, achevent de confirmer. Nous supposerons donc avec raison, qu'elle est bienfaisante dans la pierre, dans la gravelle, & dans d'autres maladies néphrétiques, quoique l'expérience ne nous ait pas encore constaté ses propriétés médicinales. PROSPER ALPIN, *de Plant. Exot.*

7. *Satureia Virginiana*, Par. Bat. *Thymus, cephalotes, autumnalis, longiore folio*, T. 196. *Serpentaria Virginiana*, Boc. Mus. p. 2. 161. Tab. 108. 115.
8. *Satureia major frutescens, verticillis densissimis, tragorigani secundi altera species*, Clus. Hist. 355.
9. *Satureia, an Cretica, spicata*, Sherard. Hort. Maur? BOERH. *Index alt. Plant.* Vol. I.

La *sarriete* a le gout pénétrant, aromatique & fort chaud; elle sera donc bienfaisante dans toutes les maladies où l'eau & le phlegme prédominent; ainsi que dans les cas où il s'agira d'expulser les humeurs & de fortifier les parties. Elle meut puissamment les nerfs, incline à l'acte vénérien, excite la soif, prévient le sommeil, & cause de longues insomnies. On peut s'en servir dans les obstructions des regles, & dans l'ischurie ou rétention d'urine. Cependant on a remarqué que ceux qui en usoient avec excès, étoient attaqués d'un pissement de sang, suivi d'un crachement sanguinolent, elle est donc pernicieuse dans toutes les hémorrhagies. On en assaisonne fort bien tous les alimens farineux, comme les feves & autres. Elle passe pour un des meilleurs antiscorbutiques, & on la recommande dans les maladies pituiteuses & dans l'hydropisie. Elle est très-bienfaisante dans les affections de l'estomac, les crudités & la perte de l'appétit; & elle éclaircit la vue. Appliquée extérieurement, elle calme le mal d'oreille, discute les tumeurs froides, & tue, dit-on, les puces, si on en répand dans les lits. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SATURNUS, *plomb.* Voyez *Plumbum.*

Voici la maniere de traiter la mine de *plomb*, qui avoit été obmise à l'article *Plumbum.*

Formes de ses Mines.

On trouve rarement du plomb pur dans les mines, & on ne l'en tire qu'en les fondant. Celles-ci sont de plusieurs especes, savoir, noires, jaunes ou cendrées. On le trouve aussi quelquefois attaché à un rocher blanc ou roux en forme de dez, dont les surfaces sont parsemées de petites étincelles brillantes; quelquefois même de lignes blanches, jaunes ou vertes. Il y a plusieurs mines de plomb en Espagne, en Italie & en Allemagne: mais il est difficile d'en retirer le métal. Elles sont plus riches & en plus grand nombre en Angleterre.

La mine de *plomb* est un poison, surtout pour les animaux. M. Beaumont assure que ceux qui habitent aux environs des lieux où on le lave ne peuvent garder ni chien, ni chat, ni aucune espece de volaille, & que ces animaux meurent en très-peu de tems. Il ajoute qu'on a vu mourir non-seulement des veaux, mais même des enfans, pour avoir habité dans des lieux où l'on

travailloit la mine de *plomb*, & que l'herbe sur laquelle la fumée du *plomb* que l'on brule est tombée, tue sur le champ les troupeaux qui en mangent. *Phil. Collect.*

Différences de ses Mines.

Il y a une différence considérable entre les pyrites de ses différentes mines. Les unes approchent si fort de l'acier, que les Ouvriers les appellent mines d'acier; & comme elles se fondent plus difficilement que les autres, ils sont obligés de les mêler avec d'autre mine. Il y en a une autre qu'on appelle mine de Potiers, à cause de la promptitude avec laquelle elle se vitrifie, & de l'usage qu'on en fait pour vernisser les différentes poteries.

On peut réduire les mines de *plomb* d'Angleterre à trois classes; la premiere comprend celles qui étant fondues à l'ordinaire donnent trente ou quarante livres de métal pour chaque quintal de mine. La seconde, celles qui en donnent quarante-cinq à cinquante; & la troisieme, celles qui en donnent soixante à quatre-vingts.

La mine de plomb contient de l'argent.

Le *plomb* qu'on trouve dans quelques endroits d'Angleterre donne jusqu'à dix livres d'argent par tonneau, que l'on retire par la coupelle sans perdre beaucoup de *plomb*.

Le *plomb* de plusieurs mines donne de l'argent quand on le menage comme il faut: mais la quantité que la mine en contient n'est point proportionnée à celle du *plomb*. M. Boyle fit faire l'essai d'une mine dont il croyoit tirer une quantité considérable d'argent: mais quoiqu'elle fût riche en *plomb* jusqu'à donner soixante-dix livres de métal par cent, il fut cependant impossible à un des Artistes les plus experts de l'Europe d'en tirer un seul grain d'argent. On lui apporta un morceau de mine de *plomb* d'Irlande si légere qu'on croyoit inutile de la faire travailler pour en tirer du *plomb*: mais on la trouva si chargée de particules d'argent, que l'Entrepreneur de la mine jugea à propos de ne la point abandonner.

Maniere dont on fond la mine.

Il y a quelques mines qui ne demandent d'autre préparation pour la fonte, sinon d'être brisées. On les met simplement sur un lit de charbon ou dans des fourneaux, d'où le métal coule dans des chaudieres placées au centre; on l'en retire avec des cuilleres pour le verser dans des moules de fer où il prend la forme de ce que nous appellons un saumon.

Voici la maniere dont on retire ce métal aux mines de Mendip dans le Somersetshire, telle que M. Glanvil l'a donnée dans les *Transf. Philos. N°.* 39.

« Après avoir tiré la mine, on la brise par petits morceaux, on la lave dans de l'eau courante, & on la passe à travers un crible de fer. On construit ensuite un fourneau ou âtre avec de la terre glaise ou des cailloux sur lequel on bâtit un feu de charbon qu'on entretient avec des petits bâtons de chêne & qu'on attise avec des soufflets. Après que le feu est allumé & l'âtre bien échauffé, on jette la mine dans le feu & le *plomb* coule dans la chaudiere; on l'en retire avec une cuillere de fer, & on le coule dans du sable sous la forme qu'on veut. »

Le *plomb* est le plus pésant de tous les métaux après le mercure. De-là vient qu'étant fondu, il constitue un fluide du troisieme ordre de gravité, dans lequel tous les corps, soit métalliques ou non, à l'exception de l'or & du mercure peuvent floter, lorsque rien ne s'y oppose.

Si l'on pouvoit purger le *plomb* de toutes les impuretés qu'il contient, sa pesanteur approcheroit de celle du mercure. Aussi ce métal donne-t'il par l'analyse une quantité considérable de mercure: mais on ignore la nature de la substance avec laquelle il est uni. Le *plomb* tout commun qu'il est, & malgré la modicité de son prix, a beaucoup d'affinité avec l'or, du moins quant à la pesanteur, qui paroît être le caractere le plus distinctif & le plus immuable de l'or; & ce qui rend encore leur ressemblance plus exacte, est que le *plomb* ne se fond, ou ne se mêle point avec d'autres métaux, que ceux qui sont estimés mercuriels.

Le *plomb* paroît extremement simple dans tous les différens essais qu'on en fait.

Il ne se fixe point au feu: mais il jette une légere fumée; & après avoir demeuré long-tems en fusion, il pénetre la plûpart des vaisseaux dont on a connoissance.

Il est le plus mou, le moins élastique, & le moins sonore de tous les métaux, & il s'étend aisément à coups de marteau. Il n'y a point de métal qui perde si facilement sa figure, aussi est-il très-ductile & très-flexible, bien qu'on ne puisse point le tirer en parties aussi simples, aussi fines & aussi liées que l'or.

Il diminue le son des métaux avec lesquels on le mêle; & cette propriété est une suite de sa mollesse; car si deux balles de *plomb* viennent à se rencontrer avec des vitesses égales, elles demeureront toutes deux en repos au point de contact, sans aucune vibration ou rejaillissement; ce qui fait qu'il ne sauroit en résulter aucun son. C'est ce défaut d'élasticité qui a engagé le Docteur Wallis, M. Huygens & d'autres à s'en servir pour déterminer les lois de la percussion. Il paroît encore par-là avoir beaucoup d'affinité avec l'or, qui est après le *plomb* le moins sonore ou le moins élastique de tous les métaux.

SATIRIACE, σατυριακὴ, nom d'un antidote décrit par Paul Eginette, *Lib. VII. cap.* 11.

SATYRIASIS, σατυρίασις, *Priapisme.*

C'est un desir violent de l'acte vénérien, accompagné d'une tension, & roideur des parties naturelles, causé par une mauvaise disposition du corps. Cette maladie a été appellée *satyriasis*, des Satyres, qui selon la Fable, & la maniere de penser populaire, étoient extrémement livrés à la débauche du vin & des femmes. D'autres dérivent *satyriasis*, de *satyrion*, plante, dont la propriété principale, est de mettre les parties génitales en tension, & d'incliner à l'acte vénérien.

Les causes antécédentes du *satyriasis*, sont des remedes aphrodisiaques, appellés *satyriques*, selon la premiere éthimologie, ou entatiques (Voyez *Entasis*) c'est-à-dire, acrimonieux, échauffans, & préjudiciables aux nerfs. Il peut aussi être occasionné par une débauche excessive, & inconsidérée des femmes.

Le *satyriasis* est une affection commune aux deux sexes: mais à laquelle les jeunes personnes sont plus sujettes: car elles sont continuellement portées à l'acte vénérien, par la vigueur excessive de leur tempérament.

Dans cette maladie, les parties naturelles sont dans une tension & roideur véhémentes, accompagnées de douleurs, d'ardeurs, de prurits immodérés, & de desirs violents de l'acte vénérien. La raison en est troublée; le pouls est prompt, la respiration courte; on est inquiet, on ne dort point, on tombe en délire, on a soif, on prend les alimens en dégout, on urine difficilement; ensorte que les feces sont ordinairement retenues, & qu'il survient quelquefois de la fievre. Il y a contraction générale, ou pour parler comme les Auteurs Grecs, spasme, ou convulsion générale dans les nerfs, & éjection involontaire de la semence. On se croit d'abord un peu soulagé par l'acte vénérien, & par la perte de la semence: mais bientôt la roideur reprend aux parties naturelles avec plus de violence; on paye bien cher, le moment de rémission qu'on a éprouvé

il en est dans cette maladie, ainsi que dans la demangeaison des yeux, qui recommence avec plus de force, après qu'on y a satisfait. Lorsque cette maladie est sur son déclin, tous les symptomes dont nous venons de faire mention, & que nous appellons *accidentia passionis*, se ralentissent.

Tous les symptomes dont nous avons fait l'énumération, sont communs aux deux sexes : mais la nature des femmes est telle, que le prurit est plus grand en elles, & que sa violence leur ôte toute pudeur, leur fait appliquer les mains aux parties naturelles, & les précipite entre les bras du premier homme qui se présente qu'elles sollicitent à satisfaire leurs desirs.

Le *satyriasis* est différent de la gonorrhée que nous appellons *seminis lapsus*, écoulement de la semence ; car cette derniere maladie, est une perte involontaire & continuelle de la semence, sans tension des parties naturelles. Le *satyriasis* n'est ni du nombre de ces maladies lentes, que les Grecs appellent *Chroniques*, ni celle que les Grecs appellent *Priapisme*, & dont Demetrius Attaleus fait mention dans son Livre *des Signes*, où il rapporte, qu'un vieillard qui en étoit attaqué, se touchoit inutilement, étoit tourmenté d'une tension aux parties naturelles, si considérable, que le membre génital acqueroit en lui la dureté d'une corne, demenroit des mois entiers dans cet état, malgré tous les remedes, & ne retournoit dans sa situation primitive & naturelle, qu'à la longue & peu à peu. Le *satyriasis* est une maladie aiguë, & qui ne dure pas long-tems ; elle consiste ainsi que nous l'avons déja dit dans une convulsion des nerfs, & dans un desir violent de l'acte vénérien. C'est donc une maladie de constriction, d'une nature aiguë & véhémente ; car tout le systeme nerveux en est affecté, ainsi qu'on peut juger par le trouble de l'esprit & par les convulsions des membres : mais les parties où le mal a particulierement son siége, sont les passages de la semence, ou comme disent les Grecs, les vaisseaux spermatiques, *Pori spermatici* ; & les parties qui servent le plus immédiatement dans l'acte vénérien.

Voici la maniere dont nous traitons cette maladie.

Nous renfermons le malade dans un lieu chaud, paisible, loin du bruit ; les fesses, les parties naturelles, jusqu'au pubis appellé par les Grecs ἦτρον, enveloppées de laine fine ; nous lui deffendons toute visite, surtout de jeunes femmes, dont la vue ne pourroit qu'irriter le mal, & empêcher l'efficacité des remedes que nous conseillons, & que nous allons exposer. A l'approche de l'accès, nous le faisons saisir par les articulations, & nous l'empêchons de porter ses mains aux parties affectées. Nous lui appliquons dans la violence du paroxysme, de la laine imprégnée d'huile chaude & douce, ou d'une décoction de fénugrec, de graine de lin, ou de guimauve. Lorsque l'accès est passé, nous recourons à la saignée, si sa violence nous y détermine, & cela dans le *dyatritos* [Voyez ce mot] s'il le faut, ou à la fin du dyatritos, si le cas est moins pressant. Par le declin de l'accès, nous entendons la rémission, ou la diminution de la fievre, s'il y en a ; car il est impossible que dans cette maladie la fievre augmente, sans qu'il y ait d'accroissement dans le mal ; & que la fievre diminue, sans qu'il y ait de diminution dans la maladie : mais lorsqu'il n'y a point de fievre, nous jugeons de la rémission par l'affoiblissement des accidens appellés par les Grecs symptomes, comme la rougeur, la chaleur, le prurit, les desirs de l'acte vénérien, la roideur des parties naturelles & autres semblables. Après la saignée, nous frottons tout le corps, & nous lavons la bouche & la gorge ; après quoi nous faisons avaler au malade de l'alica dans du miel, ou nous lui donnons du pain trempé dans de l'eau & des œufs pochés. Nous appliquons dans les autres jours, sur les parties que nous avions couvertes de laine, un cataplasme fait de graines de lin, ou de fénugrec, ou de fleurs imbibées d'eau, ce que les Grecs appellent ὠμὴν λύσιν (*omen lusin*) solution crue dans de l'eau, ou dans du miel. Nous avons aussi recours aux ventouses sans scarifications, dans le tems du paroxysme ; & lorsqu'il est passé nous scarifions les fesses, & les parties naturelles jusqu'au pubis, après en avoir rasé les poils. Nous usons pareillement des sangsues, & nous étuvons avec des éponges trempées dans de l'eau impregnée de quelques émolliens, nous ordonnons un clystere d'huile, ou d'eau & d'huile chaude : & nous renouvellons le cataplasme avant le repas. Outre ces remedes, nous faisons prendre des demi-bains préparés d'huile, ou d'eau & d'huile chaude, ou de quelques décoctions lénitives & laxatives. Nous faisons appliquer aux femmes un pessaire trempé dans de l'huile chaude, & nous chargeons quelques personnes du même sexe expérimentées, de l'introduire peu à peu dans le vagin, & de couvrir de laine, ou d'un cataplasme toute la région des parties naturelles, aux ailes desquelles nous appliquons quelquefois des ventouses. Lorsque le *satyriasis* est sur son déclin, nous conseillons la gestation, & le bain d'huile, ou d'eau chaude, dans un vaisseau fait exprès ; nous revenons fréquemment à ce remede, & nous ne permettons que des alimens convenables, c'est-à-dire, qui fournissent de bons sucs. Nous prescrivons toutes les substances acrimonieuses, les bouillons forts & le vin ; & cela pendant un tems considérable : nous faisons appliquer des cérats sur les parties affectées. Nous usons avec les femmes de compositions plus fluides, qu'on leur injecte en forme de clysteres, & nous leur continuons l'usage de pessaires, faits de graisse, de moelle, de mélilot, & autres substances semblables, dont nous parlerons plus au long dans le Livre que nous avons dessein d'écrire sur les maladies des femmes.

Thémison est le seul Medecin qui ait parlé de cette maladie, quoiqu'il soit certain qu'elle est très-commune. Nous lisons dans cet Auteur, que plusieurs personnes moururent en Crete d'un *satyriasis*, occasionné sans doute par un mauvais régime, & par un usage trop fréquent du *satyrion*. Il ajoute avoir vû à Milan, une jeune personne, modeste d'ailleurs, & l'épouse d'un homme de qualité, périr du *satyriasis*. Il propose à Asilius, dans le second Livre de ses Lettres, la maniere de traiter cette maladie ; il veut qu'on ait recours à la saignée, aux fomentations, & aux cataplasmes rafraîchissans, pour éteindre la violence des desirs, qu'on fasse boire des liqueurs froides ; remedes qui sont opposés les uns aux autres. Car si le relâchement & la rémission peuvent être produits par la saignée, les cataplasmes & les fomentations, tendent d'un autre côté à condenser & à resserrer les parties. Or le desir & le plaisir de l'acte vénérien, supposant l'inflammation, ou pour m'exprimer comme Cælius, & les Méthodiques, la tumeur des parties naturelles ; & y ayant d'ailleurs dans le *satyriasis* trouble de la raison, & affection des membranes du cerveau, c'est augmenter le mal, & attiser le feu, que de se servir d'astringens & de rafraîchissans. CŒLIUS AURELIUS, *Lib. III. cap.* 18. *acut.*

Le même Auteur donne *Lib. V. cap.* 11. l'histoire suivante d'un *Priapisme*.

On entend par *Priapisme* l'érection du penis, sans aucune douleur concomitante, ni conspiration des autres parties. Cette maladie est ainsi appellée de *Priape*, au penis duquel ressemble celui du malade, dans l'accès. Demetrius Apamée, fait mention du *Priapisme* dans son Livre *des Signes*, où nous lisons qu'un vieillard qui avoit l'habitude de la mastupration, qu'il exerçoit sur lui, sans éjection de semence, fut attaqué d'une érection accompagnée d'un peu de douleur, qui

lui dura pendant plusieurs mois, pendant lesquels la roideur de son penis étoit si grande, qu'il ressembloit à une corne. Les remedes ne purent le retirer de cet état, qui ne cessa que peu à peu & à la longue : d'où l'on voit que le *satyriasis* & le *Priapisme* sont deux maladies fort différentes. Le *satyriasis* passe promptement, parce qu'il a pour cause la distension des nerfs, & un violent desir de l'acte vénérien, au lieu qu'on peut regarder le *Priapisme* comme une paralysie des vaisseaux & des nerfs, distribués dans la région du pénis, & dont la distension donne lieu aux symptomes dont nous avons parlé. CÆL. AURELIANUS, *Morb. Chron. Lib. V. cap.* 9.

Le Docteur Cheyne décrit dans son Traité *de la Nature des Fibres*, l'espece suivante de *Satyriasis*.

Entre les maladies convulsives, il y en a, dit-il, une si rare, que je ne me souviens point d'en avoir rien lu dans les Auteurs, & que je n'en ai vu dans la pratique que trois personnes attaquées. Ceux qui réduisent toutes les maladies à certaines classes, la rapporteront au *satyriasis*, dont il est parlé dans tous les systemes de Medecine. Mais il paroît par les descriptions qu'on donne du *satyriasis*, qu'il faut la mettre au nombre des maladies inflammatoires, quoique ce ne soit point une maladie vénérienne; & que les personnes jeunes, vigoureuses, portées par tempérament, & livrées par habitude à la luxure, y sont particulierement sujettes; au lieu que la maladie dont je vais parler, ne survient qu'aux personnes infirmes, dont les fibres sont lâches & foibles, qui digerent lentement & imparfaitement, qui sont hypocondriaques, dont les parties sont distendues par des flatulences acres, & qui sont dans la tristesse & l'abattement. Les accès en sont rares pendant le jour; ils ne prennent que pendant la nuit, & dans un lit chaud : alors le pénis se met dans un gonflement & une tension violente; le malade sent les mêmes douleurs que si on le lui arrachoit; il n'a point de prurit voluptueux; & cet état, loin de procurer du plaisir & des idées lascives, est extremement désagréable. Le seul soulagement qu'on puisse se procurer alors, c'est de sortir du lit, & de s'exposer à l'air. Alors la tension diminue, ce qui me l'a fait regarder comme une espece de convulsion ou de spasme tout-à-fait semblable à ceux qui attaquent assez fréquemment les autres membres. Mais ce spasme du pénis provient peut-être de ce que ses fibres s'irritent plus aisément; ou de quelque défaut ou vice des malades mêmes. Un des grands inconvéniens de cette espece de *priapisme*, c'est que son paroxysme arrivant pendant la nuit, lorsque le lit est modérément chaud, & que le malade commence à dormir, on est obligé de se lever & d'interrompre son sommeil; d'où il arrive qu'on ne repose point assez, que l'appétit & la digestion languissent, qu'on tombe en peu de tems dans une maigreur affreuse, & que l'on donneroit tout ce qu'on a de plus précieux pour obtenir un repos difficile à procurer par les remedes; car les opiats & tous les cardiaques chauds, ne peuvent qu'augmenter le mal. Toutes les fois que ce cas s'est présenté, j'ai suivi la méthode ordinaire dans les autres maladies de cette espece; j'ai ordonné des émétiques doux, auxquels je suis revenu aussi souvent que l'état du malade me l'a permis. Lorsqu'il y a eu rechute, j'ai fait persister pendant six mois dans l'usage du lait de soufre, de l'æthiops minéral, & du cinabre d'antimoine, recourant rarement aux substances volatiles, comme les fleurs de benjoin & le sel de corne de cerf. J'ai fait observer un régime foible; j'ai réduit mes malades à trois ou quatre onces de viande par jour, & à une petite quantité de vin rouge mêlée avec l'eau de Bristol. Enfin, je me suis servi du quinquina, de l'écorce d'orange, & de quelques grains de vitriol de Mars. C'est avec ces remedes, aidés d'un exercice modéré & de bains fréquens dans de l'eau froide, que j'ai guéri radicalement dans l'intervalle de deux ans, deux personnes attaquées de la maladie que je viens de décrire. Il s'en est présenté une troisieme, à qui son grand âge n'a pas permis de se soumettre aux fatigues & à la longueur de cette cure, & qui est sujette à des rechutes, dont les symptomes ne sont pas à la vérité fort incommodes, mais qui ne manquent point de paroître, si elle se livre un peu à l'intempérance de la table. Voyez *Penis*.

SATYRION; nom commun à différentes especes d'*Orchis*. Voyez *Orchis*.

SAV

SAVICH; mot Arabe qui signifie une poudre ou une farine subtile. CASTELLI, d'après *Valescus de Tarenta*.

SAUNIA; nom d'une composition en masse, en forme de feuilles, faite d'amandes douces & de sucre, une livre de chaque; d'amydon, une demi-livre; & d'huile d'amandes douces, une once & demie. On fait du tout de petites feuilles oblongues, chacune du poids d'une once. CASTELLI d'après *Clementinus Clementius*.

SAVONEA; nom d'une confection artériacale ou béchique, dont il est parlé dans Forestus.

SAURE, nom du *Nasturtium*. BLANCARD.

SAURURUS, *Queue de Lézard*.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs ressemblent à celles de l'arioïde. Sa fleur est apétale, garnie de deux étamines, & hermaphrodite. Son ovaire est ovale, mou, ne contient qu'une semence, & a un tube divisé en trois. Ses fleurs & son fruit forment des épis longs & foibles.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes:

1. *Saururus arborescens, fructu adunco*, Plum. Pl. Am. 58. fig. 77.
2. *Saururus, frutescens, foliis plantaginis, fructu breviori*, Plum. Pl. Am. fig. 76.
3. *An Saururus hederaceus, cauliculis maculosis, major*, Plum. Pl. Am. 50. fig. 66.
4. *An Saururus, hederaceus, cauliculis maculosis, minor*, Plum. Pl. Am. 5. fig. 7. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. II.

Saururus vient de σαῦρα, *saura*, lésard, & de ὀρὰ, *ura*, queue. Ses propriétés sont les mêmes que celles de l'*arum* & de l'*arioides*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SAX

SAXIFRAGA, *Saxifrage*.

Voici ses caracteres:

L'extrémité de son pédicule dégénere en un calyce tubuleux, dont les incisions sont plus profondes dans la *saxifrage* que dans le geum, & qui a cinq segmens. Sa fleur est en rose, pentapétale, part de la circonférence de l'ovaire, & a huit ou dix étamines. Son fruit est rondelet, cornu, à deux capsules, & plein de petites semences. Il croît dans la *saxifrage* avec son calyce: mais il en est soutenu dans le geum.

Boerhaave en compte les treize especes suivantes, entre lesquelles sont d'abord les *saxifrages* à feuilles rondelettes, tendres & crenelées.

1. *Saxifraga, rotundifolia, alba*, C. B. P. 309. Raii Synop 3. 354. Tourn. Inst. 252. Boerh. Ind. A. 222. *Saxifraga alba*, Offic. Ger. 693. Emac. 841. Raii Hist. 1048. *Saxifraga alba, vulgaris*, Park. Theat. 424.

Saxifraga alba, radice granulosâ, J. B. 3. 706. *Sedum Bicorne, album, rotundifolium, erectum, radice granulosâ*, Hist. Oxon. 3. 473. *Sanicula radice granulosâ, flore albo*, Herm. 4. Hort. Lugd. Bat. 3. 535. *Saxifrage blanche.*

Les racines de la *saxifrage* blanche font composées de plusieurs petits grains ronds, rougeâtres, entremêlés de quelques petites fibres; il en part des feuilles épaisses, velues, sémi-circulaires, vertes, blanchâtres, placées sur de longs pédicules, & crenelées par les bords. Ses tiges s'élevent d'un pié de hauteur ou davantage. Elles sont tant soit peu velues ou branchues au sommet, où des fleurs blanches, & à cinq feuilles, avec plusieurs *apex* blancs, forment des épis. Sa semence est fort petite, & elle est renfermée dans des vaisseaux séminaux cornus & rondelets. Elle croît dans les prés, & fleurit en Avril & en Mai. Son herbe & les grains de sa racine sont d'usage.

Elle tire son nom des propriétés qu'on lui suppose; savoir, d'être diurétique & lithontriptique, bienfaisante dans la pierre, dans la gravelle, & dans la rétention d'urine.

L'eau simple de *saxifrage*, est la seule préparation officinale qu'on en tire. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante passe pour un grand diurétique. On en peut prendre les racines infusées dans du vin blanc, ou en décoction dans de l'eau commune. Fuchsius assure, qu'elle provoque les regles, & atténue la lymphe épaisse & grossiere qui gêne le mouvement des poumons. Tournefort.

Elle passe pour bonne dans les obstructions des regles.

2. *Saxifraga, rotundifolia, alba, flore pleno.*
3. *Geum rotundifolium, majus*, T. 251. *Sanicula montana, rotundifolia, major*, C. B. P. 243. *Sedum bicorne, montanum serratum, hederaceo folio, majus, guttato flore*, M. H. 3. 476.
4. *Geum, folio circinato, pistillo floris pallido*, T. 251. *Sanicula Alpina, cotyledonis folio rotundo, umbilico pallido*, Flor. 2. 97.
5. *Geum, folio subrotundo, minori, pistillo floris rubro*, T. 251.
6. *Geum, folio oblongo, crenato, fructu & cauliculis ruberrimis, flore pallidulo, rubris guttulis asperso.*

Les trois suivantes ont les feuilles dentelées, & semblables à celles de l'arioïdes.

7. *Saxifraga, sedifolia, flore albo, multiflora*, T. 252. *Sedum serratum, flore albo, multiflorum*, Ac. Reg. 113. *Sanicula Pyrenaica, longifolia, multiflora, elegantissima.*
8. *Saxifraga, sedi folio, angustiore, serrato*, Tourn. Inst. 252. Boerh. Ind. A. 222. *Umbilicus Veneris alter*, Offic. *Umbilicus Veneris minor*, Ger. Emac. 529. *Cotyledon altera minor*, Park. Parad. 232. *Cotyledon media, foliis oblongis, serratis*, C. B. P. 285. *Sedum serratum*, J. B. 3. 689. Raii Hist. 2. 1045. *Petit nombril de Venus.*

On trouve cette plante dans les montagnes de l'Allemagne: elle fleurit en été. Elle a les propriétés du *Sedum majus vulgare.*

9. *Saxifraga, foliis subrotundis, serratis*, T. 252. *Cotyledon, minor, foliis subrotundis, serratis*, C. B. P. 285. Prodr. 132. J. B. 3. 690.
10. *Saxifraga, muscosa, trifido folio*, T. 252. *Sedum Alpinum, trifido folio*, C. B. P. 284.
11. *Saxifraga, alba, petræa, Pona*, in-fol. 337. T. 252. *Tridactylites Alpina*, J. B. 3. 762. *Sedum tridactylites, majus album*, C. B. P. 284. M. H. 3. 479.
12. *Saxifraga tridactylites, Alpina, pallidè lutea*, T. 252. *Sedum tridactylites, Alpinum, pallidè luteum*, C. B. P. 284.
13. *Saxifraga, verna, annua, humilior*, Tourn. Inst. 252. Raii Synop. 3. 354. Boerh. Ind. A. 223. *Paronychia, rutaceo folio*, Offic. Ger. 499. Emac. 624. *Paronychia, foliis incisis*, Park. Theat. 556. *Tridactylites tectorum, flore albo*, J. B. 3. 762. *Sedum tridactylites tectorum*, C. B. P. 285. *Alsine tridactylites tectorum*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 20. *Sanicula aizoides, tridactylites murorum*, Pluk. Almag. 331. *Rue pour le mal d'avanture.*

Cette plante est petite, basse, s'élevant rarement à plus de trois ou quatre pouces de haut, & ordinairement d'une couleur rougeâtre. Ses feuilles sont épaisses, grasses, tant soit peu gluantes, divisées en trois segmens à leur extrémité, & plus larges au milieu que partout ailleurs: elles sont velues, ainsi que les tiges, qui sont tant soit peu branchues, & qui portent à leur sommet des petites fleurs blanches à cinq feuilles. Ses vaisseaux séminaux sont ronds, enflés, & contiennent de très-petites semences. Sa racine est petite & fibreuse: elle croît sur les murs & sur les maisons basses: elle fleurit en Avril; la chaleur de l'été la seche: elle renaît au commencement du printems de ses semences éparses.

M. Boyle la recommande dans les écrouelles; maladie contre laquelle on la regarde comme un spécifique. M. J. Colebatch fait mention, dans son Traité sur les *Acides & les Alcalis*, d'une fille de Worcester attaquée d'ulceres scrophuleux, qui en fut considérablement soulagée. Miller, *Bot. Off.*

J'ai moi-même cueilli plusieurs fois, dit Boyle, une plante de peu d'apparence, appellée *saxifraga verna, annua humilior*, dont l'infusion légere dans de la biere, guérit sans douleur & en peu de jours un parent de M. Kenelm Digby, des écrouelles. Je suis témoin de ce fait. Cependant aucun Botaniste, n'a, je crois, recommandé cette plante dans cette maladie.

Un malade qui avoit les écrouelles, appella un Medecin, continue M. Boyle; il avoit à la gorge une tumeur si considérable, & si dangereusement placée, que par la grande compression qu'elle faisoit sur l'œsophage, elle rendoit la déglutition très-difficile: elle étoit dure, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût l'amener à suppuration; ainsi le malade étoit dans un danger éminent de mourir de faim. Dans ce cas embarrassant, le Medecin se ressouvint de ce que je lui avois dit, de l'espece de *saxifrage* dont il s'agit: il en fit chercher sur le champ, & en donna un peu à son malade, en forme d'infusion, dans les alimens liquides qu'il pourroit prendre; bien-tôt la déglutition commença à être moins pénible; il doubla la dose de son infusion; & lorsque toute la masse du sang & des humeurs fut chargée des particules de cette plante, la tumeur se fondit, & le malade fut guéri.

La premiere, la septieme & la huitieme espece sont encore nitreuses, balsamiques & savoneuses. *Histoire des Plant. attr. à Boerh.*

Saxifraga, est un nom commun à plusieurs especes de *Tragoselinum*. Voyez *Tragoselinum*.

Saxifraga montana; nom du *Fœniculum tortuosum*. C'est encore un nom commun à différentes especes de seseli.

Saxifraga, rotundifolia aurea; nom du *Chrysosplenium, foliis amplioribus, auriculatis*, & du *Chrysosplenium, foliis minoribus subrotundis.*

Outre les especes précédentes de *saxifrage*, Dale fait mention des deux suivantes.

1. Saxifraga antiquorum, Offic. *Saxifraga antiquorum quibusdam*, J. B. 3. 338. Raii Hist. 2. 1033. *Saxifraga antiquorum quibusdam Gypsophyton, & symphytum*

tum Petræum, Chab. 443. *Saxifraga montana Matthioli*, Ger. Emac. 605. *Saxifraga major, Italorum, Matthioli*, Park. Theat. 426. *Caryophyllus saxifragus*, C. B. P. 211. *Lychnis minor, saxifraga*, Tourn. Inst. 338. *La grande Saxifrage de Matthiole.*

Elle croît sur le sommet dn Mont Lupo, & fleurit en Juin. Elle possede à un souverain degré, dit Matthiole, la propriété de briser & de chasser la pierre.

Dioscoride dit, que la *saxifrage* est une plante rameuse, en buisson, croissant dans les lieux escarpés & monragnenx, & semblable à l'épithym. Cette courte description a élevé beaucoup de contestations entre les Auteurs; & ils ont pris un grand nombre de plantes différentes pour la *saxifrage* de Dioscoride. On trouve chez nos Herboristes deux plantes usuelles sous le nom de *saxifrage*. Ce sont la *pimpinella saxifraga*, ou la pimprenelle saxifrage, & la *saxifraga vulgaris*, ou la saxifrage des prés: mais la description de Dioscoride ne convient ni à l'une ni à l'autre, quoique les Auteurs leur attribuent les propriétés de la *saxifrage*. Quelle est donc la vraie *saxifrage* des Anciens? Matthiole & Lugdunensis prétendent, que c'est une espece de sarriette, que Caspar Bauhin appelle *Tymbra sancti Juliani Lobelliana.*

Parkinson démontre, que la vraie *saxifrage* de Matthiole, & le *Tymbra sancti Juliani* de Lobel, sont deux plantes différentes; & il reprend Bauhin de n'en avoir fait qu'une avec sa *satureia spicata*, qu'il nous assure, sur le gout & l'odeur qu'il lui a trouvés, n'avoir rien de commun avec la vraie *saxifrage* de Matthiole, qui paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le *Thymum inodorum* de cet Auteur. Dodonée & Gerard regardent le serpolet commun comme la *saxifrage* de Dioscoride: mais Parkinson rejette encore cette opinion; & jusques-là je crois qu'il a raison: mais je ne conviens point avec lui, que la vraie *saxifrage* de Matthiole soit fort semblable à celle de Dioscoride. On trouve dans cet Auteur une autre plante qui lui est beaucoup plus analogue. Le Lecteur n'a qu'à consulter Matthiole même sur la propriété merveilleuse qu'elle a de briser & de chasser la pierre; propriété non-seulement démontrée par l'expérience qu'il en avoit faite lui-même, mais encore appuyée sur le témoignage de Calceolarius, Apothicaire de Verone, qui la lui communiqua le premier. Dale.

2. Saxifraga Dioscoridis, Matth. fol. 976. *Saxifraga vera Dioscoridis*, C. B. Meth. 693. Lugd. 4. *Saxifraga*, Matth. Comp. 642. Cam. Epit. 716. *Saxifraga vera Dioscoridis Matthioli*, Park. Theat. 426. *Vraie Saxifrage de Dioscoride, selon Matthiole.*

Elle croît sur les rochers & dans les lieux pierreux. Son herbe bouillie dans du vin, est bonne dans les fievres. Elle soulage dans la strangurie, guérit le hoquet, consume la pierre dans la vessie, & provoque les urines.

Telles sont les propriétés que Dioscoride attribue à sa *saxifrage*: mais je ne crois point du tout qu'elles conviennent à la plante que nous venons de décrire. Ce que nous en disons ici n'est fondé que sur le témoignage de Matthiole: c'est d'après lui que nous avons supposé, qu'elle avoit les vertus que nous avons indiquées à l'article *Saxifraga antiquorum*, où nous avons parlé de la vraie *saxifrage* des Anciens. Plusieurs Botanistes pensent comme moi, & ne savent à quelle plante attribuer le nom de *saxifraga antiquorum*; d'autres n'ont là-dessus que des soupçons. Dale.

Saxifraga, (*supple*) *remedia*; *lithontriptiques*, on remedes qui dissolvent ou consument la pierre. Voyez *Lithontriptica.*

SAXONICUS PULVIS, *Poudre de Saxe.*

Pour faire la *Poudre de Saxe*, il faut employer ce qui suit.

Prenez *de racine d'Angélique cultivée, nouvellement cueillie, quatre onces*;
de celles d'Angélique sauvage,
de guimauve,
de polypode de chêne, } *de chaque, 2 onces*;
de celles d'ortie, &
de vincetoxicum, } *de chaque, une once*;
de valériane, une demi-once;
de l'écorce de racine de lauréole d'Allemagne, une once & demie.

Toutes ces racines étant coupées, seront mises dans un vaisseau vernissé, & l'on jettera par-dessus du fort vinaigre, en telle sorte, qu'il surnage de deux doigts sur les racines; puis le vaisseau étant couvert & bien luté, l'on fera bouillir le tout à petit feu; après quoi l'on couvrira le vaisseau, l'on jettera le vinaigre qui restera, & l'on fera sécher les racines, de telle sorte qu'on puisse les mettre en poudre, à laquelle on ajoutera,

des fruits de l'herbe-Paris, autrement dits, *raisin de renard, au nombre de vingt-six.*

REMARQUES.

On coupera toutes les racines & l'écorce par petits morceaux; on les mettra dans un pot de terre vernissé, on versera dessus du vinaigre, jusqu'à ce qu'il surpasse la matiere de deux doigts; on couvrira le pot, & on lutera exactement les jointures avec un lut composé de blanc d'œuf & de farine; on placera le pot sur un petit feu pour faire bouillir l'infusion doucement pendant un quart-d'heure; on retirera le pot, on le laissera refroidir; puis l'ayant ouvert, & rejetté le vinaigre qui s'y trouvera, on fera sécher les racines; on les pulvérisera ensuite avec les fruits de l'herbe-Paris, pour faire une poudre qu'on gardera.

Elle est fort estimée contre les poisons, contre la peste & les autres maladies malignes; elle purge violemment, à cause de l'écorce de la lauréole qui y entre: la dose en est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules, ou même jusqu'à une dragme.

On devroit se contenter dans cette préparation pour corriger l'écorce de la racine de lauréole, de la faire bouillir dans du vinaigre pour en ôter une partie de l'acreté corrosive qu'elle contient.

Les autres racines n'ont rien de malin en elles qui doive être corrigé; & on leur fait un grand tort, en ce qu'on ôte par cette décoction la substance la plus volatile & la plus essentielle qu'elles aient, & l'on fixe en les imprégnant des acides du vinaigre, ce qui peut leur être resté de principes volatils. Il faudroit donc réformer cet abus, en se contentant de faire sécher ces racines en la maniere ordinaire Cette poudre est diversement décrite dans les Dispensaires pour les doses des ingrédiens qui y entrent, & pour les manieres de les préparer. Son origine vient de Saxe, d'où elle a pris son nom: elle n'est en usage que dans l'Allemagne; elle seroit trop violente ponr nos tempéramens François. Lemery, *Pharmacopée universelle.*

SBE

SBESTEN, *Chaux-vive.* Ruland.

SCA

SCABIES, la *Galle.* Voyez *Lepra.*

SCABIOSA, la *Scabieuse.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est en étoile, profondément découpé, & composé d'une rangée double ou triple d'écailles posées les unes sur les autres. La rangée extérieure de ses fleurons, est de fleurons plus grands que les autres, & ordinairement bilabiés : ceux qui sont dans le milieu sont plus petits, & divisés en quatre ou cinq segmens. L'ovaire porte à son sommet une couronne velue, feuillue & garnie de pointes ; elle environne la fleur en forme d'un calyce : cette fleur est placée au-dessus. La partie inférienre de l'ovaire forme un placenta sphérique.

Boerhaave en compte les quarante-huit especes suivantes.

1. *Scabiosa Africana, frutescens*, Par. Bat. Ic. 219.
2. *Scabiosa Africana, frutescens, maxima, foliis rugosis & crenatis, minor*, Par. Bat. Descr. 220.
3. *Scabiosa Africana, frutescens, maxima, foliis tenuissimè incisis.*
4. *Scabiosa, folio centaurii majoris*, C. B. P. 270. *Scabiosa centauroides*, Alpin. Exot. 205.

On m'a envoyé de Naples en présent, une plante que je pris pour une espece de *centaurium majus*, tant par la ressemblance des feuilles, que par sa racine, qui, la premiere année, les donna larges & noirâtres, comme on les voit au *centaurium majus* : mais il en partit la seconde année plusieurs tiges nues, foibles, rondes, droites, semblables à des joncs, hautes de deux coudées & davantage, & portant à leur sommet des têtes rondes, & des fleurs jaunes semblables à celles de la *scabieuse*. Ses semences longues & noires, ne revenoient pas moins à celles de cette plante. Sa racine étoit composée d'une multitude de fibres, longues, foibles, & qui toutes avoient la même origine. Je conclus de la nature des têtes, des fleurs & des graines, que je pouvois faire de cette plante une espece de *scabieuse*, & conséquemment lui donner le nom de *scabiosa centauroides* ; car ses feuilles, étant, comme nous l'avons dit, semblables à celles du *centaurium majus*, ses semences étoient très-ameres : or, les Modernes ayant tous prononcé sur leur amertume, que la plûpart des *scabieuses* étoient échauffantes, j'ai cru pouvoir assurer que ma *scabiosa centauroides* l'étoit aussi ; & je l'ai regardée comme dessiccative, & propre à diviser & déterger les humeurs grossieres, & conséquemment à lever les obstructions des visceres. C'est donc avec raison que quelques personnes ordonnent la décoction de ses semences ou de ses racines dans de l'eau, pour la gale & pour la vérole. D'autres ont donné de grands éloges au suc exprimé de ses feuilles & de ses racines, à la décoction de ses racines, & à la poudre de ses semences, prise avec un peu de vieille thériaque en qualité de sudorifique, dans les fievres pestilentielles. Pourquoi notre *centauroides*, ayant la même amertume que les autres *scabieuses*, n'en auroit-elle point eu les propriétés ? Cette plante supporte le froid en Italie, & y est vivace. Prosper Alpin, *de Plant. exot.*

5. *Scabiosa Pratensis, hirsuta quæ Officinarum*, C. B. P. 269. Tourn. Inst. 464. Boerh. Ind. A. 129. *Scabiosa*, Offic. *Scabiosa major, vulgaris*, Ger. 582. Emac. 719. *Scabiosa vulgaris Pratensis*, Park. 484. *Scabiosa major, communior hirsuta, folio laciniato*, J. B. 3. 2. Rai Hist. 1. 374. Synop. 3. 191. *La Scabieuse.*

Les feuilles inférieures de la *scabieuse* sont rudes, velues, longues de quatre à cinq pouces, larges d'un pouce & davantage, tantôt profondément divisées, tantôt presque entieres & sans aucune division, séparées, & filamenteuses. Ses tiges s'élevent à deux ou trois piés de haut : elles sont rondes & velues, & portent à chaque jointure deux petites feuilles très-finement découpées ; à leur sommet sont des fleurs roides, plates, bleues, dont le milieu est composé d'un grand nombre de petits fleurons creux, qui chacun ont leur calyce particulier : quant aux fleurons qui sont rangés sur les bords & qui forment l'extérieur de la fleur, ils sont plus grands & plus apparens. Chaque fleur est composée d'une feuille divisée en cinq segmens inégaux. Lorsqu'elles sont tombées, les têtes s'arrondissent, élargissent les calyces, & donnent des semences velues & applaties. Sa racine s'enfonce profondément en terre. Elle croît dans les champs & dans les prés, & fleurit en Juin. Ses feuilles sont d'usage.

Elles passent pour cordiales, alexipharmaques, sudorifiques & pectorales, & sont bienfaisantes dans toutes les maladies des poumons, comme la toux & la difficulté de respirer ; ainsi que dans les ulceres à la gorge & les esquinancies. Appliquées extérieurement, elles sont bonnes pour la gale, propriété qui a fait nommer la plante *scabieuse* ; dans les ulceres scabieux, les dartres & d'autres maladies cutanées : elle enleve les taches noires & violettes de la peau.

Les préparations officinales de la *scabieuse* sont le *sirupus scabiosæ compositus*, & le *valentia scabiosæ*. Miller, *Bot. Offic.*

La *scabieuse* est amere & donne une foible teinture de rouge au papier bleu ; ce qui fait croire qu'elle contient un sel qui ressemble au sel ammoniac, joint à une grande quantité d'huile fétide & de terre.

Car par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, on en tire aussi une grande quantité de soufre & de terre, un peu d'esprit urineux & de sel volatil concret. La *scabieuse* est alexipharmaque, sudorifique, apéritive, détersive, vulnéraire & bonne pour provoquer l'expectoration, quand les bronches & les vésicules du poumon sont embarrassées d'un phlegme gluant & condensé. On peut donner le suc de cette plante, comme sudorifique, depuis trois jusqu'à six onces, y ajoutant une dragme de thériaque, & dix grains de camphre qu'on y fait dissoudre : c'est un bon remede dans les fievres malignes, la petite-vérole, la rougeole & la pleurésie, après qu'on a fait usage des remedes antimoniaux. On mêle l'eau de *scabieuse* & de chardon-béni dans les juleps expectoratifs & diaphorétiques. Un sirop fait du suc de cette plante est très-bon pour les maladies cutanées : mais il faut en même-tems bassiner les parties extérieures avec une décoction de *scabieuse*.

Prenez *de cette décoction, une pinte ;*
de bonne eau-de-vie camphrée, trois cuillerées.

Séparez ce qui reste de camphre sur la surface de la décoction, en la passant dans un linge, & donnez-la par cuillerées pour les vapeurs. Bassinez-en les dartres pendant un mois, & continuez l'usage du sirop durant tout ce tems.

On peut donner la même décoction à ceux qui rendent une urine purulente, & à ceux qui ont des ulceres dans les parties internes. On s'en sert aussi pour laver les plaies. Tabernæmontanus dit que le suc de *scabieuse*, mêlé avec un peu de borax & de camphre emporte les taches blanches qui se voyent souvent sur la cornée. Tournefort.

C'est un simple alexipharmaque & pulmonaire, bon particulierement pour les aposthemes, la pleurésie, l'esquinancie, la toux, l'asthme, la peste & les ulceres fistuleux. On l'emploie extérieurement pour la gale, le prurit, l'*impétigo*, & autres maladies cutanées semblables. Dale, d'après *Schroder.*

6. *Scabiosa Alpina, vulgari similis, folio viridiori, magis laciniato, flore purpureo.*
7. *Scabiosa major, communior, hirsuta, folio non laciniato*, J. B. 3. 2.

8. *Scabiosa integrifolia, glabra, radice præmorsâ*, Boerh. Ind. alt. 129. *Morsus diaboli, & succisa*, Offic. *Morsus diaboli*, Ger. 587. Emac. 726. *Morsus diaboli vulgaris, flore purpureo*, Park. 491. *Succisa glabra*, C. B. P. 269. *Succisa, sive morsus diaboli*, J. B. 3. 11. Raii Hist. 1. 380. *Scabiosa radice succisa, flore globoso*, Raii Synop. 3. 191. *Scabiosa, folio integro, glabro, flore cæruleo*, Tourn. Inst. 466. *Mors du diable.*

La racine du *mors du diable* est épaisse & forte; il part de sa tête plusieurs filamens larges, en tous sens; mais qui paroissent comme coupés dans le milieu; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *succisa*. Ses feuilles sont longues, tant soit peu larges, pointues par les deux bouts, rudes, velues, placées sur de longs pédicules, & peu ou point découpées par les bords. Ses tiges s'élevent à la hauteur d'un pié ou davantage, sont rondes & velues, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & portent à leur sommet des fleurs semblables à celles de la *scabieuse*, mais sur des têtes plus rondes, toutes de la même grosseur, faites chacune d'un tube court, divisées en cinq segmens, placées chacune dans son calyce & suivie d'une semence ronde & cannelée. Elle croît dans les prés & dans les pâturages, & ne fleurit que sur la fin de l'été. Ses feuilles sont d'usage.

Elles passent pour alexipharmaques & pour bienfaisantes dans les fievres malignes & pestilentielles, & la morsure des animaux venimeux. Elles dissolvent le sang coagulé, & préviennent les suites fâcheuses des chutes & des contusions. Appliquées en cataplasme, elles dissipent les taches noires & violettes de la peau. Les Herboristes les substituent communément à celles de la *scabieuse* commune. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de la *succisa*, qu'on appelle en François *mors du diable*, sont ameres & teignent le papier bleu d'un rouge foncé. La racine, qui est amere & styptique, le teint d'un rouge encore plus fort. On attribue les mêmes vertus à cette plante qu'à la *scabieuse*. TOURNEFORT.

9. *Scabiosa, folio integro, flore incarnato*, T. 466. *Succisa, glabra, floribus albis*, C. B. P. 269.
10. *Scabiosa, folio integro, flore incarnato*, T. 466. *Succisa, glabra, floribus incarnatis*, C. B. P. 269.
11. *Scabiosa Africana frutescens, folio rigido, splendente, serrato, flore albicante*, H. A. 2. 185.
12. *Scabiosa Syriaca, annua, flore cæruleo, sylvan ex syria dicta*, H. Maurocen. 157.
13. *Scabiosa, altissima, annua, foliis agrimoniæ non nihil similibus*, H. L. 539.
14. *Scabiosa orientalis, argentea, foliis inferioribus incisis*, T. Cor. 34.
15. *Scabiosa stellata folio laciniato, major*, C. B. P. 271.
16. *Scabiosa stellata, folio non dissecto*, C. B. P. 271. *Scabiosa arborea*, Alpin. Exot. 34.

Cette plante que j'appelle *scabiosa arborescens*, a le tronc blanchâtre, fort, haut d'un empan, & sortant d'une petite racine qui se divise en plusieurs fibres, foibles, longues & qui se répandent obliquement dans la terre. Ses tiges sont longues, foibles, s'élevent obliquement, & sont ornées à de certains intervalles, de cinq, six, sept, huit, & quelquefois neuf feuilles blanchâtres & velues, semblables pour la figure & la grandeur à celles de l'*aizoon* ou du *semper vivum*. Ses fleurs sont larges, de couleur de chair, tirant sur le blanc, de la forme & de la grandeur de celles de la *scabieuse* commune, & croissent deux à deux ou trois à trois, sur une tige, attachées à de longs pédicules, formés des divisions de la tige. Ces fleurs sont composées de fleurons étroitement unis, formant une tête ronde de la grosseur d'une cerise, où se forment plusieurs petites semences rondes. Toute la plante paroît blanche, velue, & très-belle; elle s'éleve à la hauteur de deux coudées & davantage, elle est sans odeur aussi-bien que ses fleurs : mais elle est tant soit peu amere & astringente au goût; d'où il paroît qu'elle est détersive, apéritive, un peu chaude & dessiccative, & par conséquent propre pour agglutiner & incarner les ulceres. PROSPER ALPIN, *de Plant. Exot.*

17. *Scabiosa stellata, pretescens, leucoii folio minor, unâ alterâve crenâ inciso*, Flor. 2. 56.
18. *Scabiosa Indica, prolifera*, Hort. Edimb.
19. *Scabiosa peregrina, rubra, capitulo oblongo*, C. B. P. 270.
20. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo, flore carneo.*
21. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo, flore atro-purpureo.*
22. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo variegato.*
23. *Scabiosa capitulo globoso, minor*, C. B. P. 270.
24. *Scabiosa capitulo globoso, major*, C. B. P. 270.
25. *Scabiosa folio molli, incano, flore incarnato.*
26. *Scabiosa tenuifolia, flore cæruleo, biennis.*
27. *Scabiosa catalanixestensis, minor folio palmato seu cardiacæ, incarnato flore.*
28. *Scabiosa, capitulo globoso, foliis in tenuissimas lacinias divisis*, C. B. P. 271.
29. *Scabiosa Alpina, altissima, foliis tenuissimè dissectis, flore cæruleo*, H. Mauroc. 156. *Coronâ seminis purpureâ.*
30. *Scabiosa Alpina, altissima, foliis tenuissimè dissectis, flore cæruleo*, H. Mauroc. 156. *Coronâ seminis albâ.*
31. *Scabiosa, ὠχρολεύκῳ flore, sive*, VII. Clus. H. iii.
32. *Scabiosa, ὠχρολεύκῳ flore, sive*, VII. Clus. H. ii. *Flore albo.*
33. *Scabiosa Cretica, capitulo pappos mentiente*, T. Cor. 34.
34. *Scabiosa, Virgæ pastoris folio*, C. B. P. 270.
35. *Scabiosa Orientalis, hirsuta, tenuissimè laciniata, flore parvo purpureo*, T. C. 34.
36. *Scabiosa fruticans angustifolia*, C. B. P. 270.
37. *Scabiosa foliis argenteis*, Wheeler.
38. *Scabiosa Indica*, Bontii.
39. *Scabiosa argentea, angustifolia*, C. B. P. 270.
40. *Scabiosa fruticans, angustifolia alba*, C. B. P. 270.
41. *Scabiosa, flore globoso, niveo*, C. B. P. 270.
42. *Scabiosa maritima parva*, J. B. 3. 7.
43. *Scabiosa fruticans, latifolia, alba*, C. B. P. 296.
44. *Scabiosa altissima, flore cæruleo.*
45. *Scabiosa altissima, flore carneo.*
46. *Scabiosa frutescens, foliis infrà integris, flore cæruleo.*
47. *Scabiosa perennis, sicula, flore sulphureo.*
48. *Scabiosa annua, parva, ramosa, flore parvo, pallidè cæruleo.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Le terme de *scabiosa* vient de *scabies*, maladie dans laquelle l'on croit que cette plante est bienfaisante.

Les *scabieuses* sont bonnes dans les maladies de la poitrine, lorsqu'il est question d'humecter & d'atténuer une matiere grossiere & ténace; elles agissent puissamment dans les pays chauds, prises en décoction avec du miel. On se sert de leur semence dans toutes les fievres violentes, parce qu'elles calment & qu'elles atténuent. Elles passent pour plus énergiques que la sarsepareille, ou le gayac, dans les contusions, les blessures, & surtout dans la peste & la vérole. La cinquieme & la septieme espece sont particulierement d'usage dans les maladies cutanées, & tirent leur nom de *scabies*. On peut ordonner sans danger leur infusion, décoction, & suc exprimé dans la pleurésie ou la péripneumonie; car leurs sucs tant soit peu visqueux & leur herbe maturative, facilitent l'expectoration dans les maladies aiguës. Mais, direz-vous, il en est de même de la sarriete, J'en conviens, avec cette différence toutefois que la sarriete irrite trop, & provoque les selles, au lieu que la *scabieuse* est plus douce, & n'échauffe point. On donne à la huitieme & neuvieme espece le nom de *mors du diable*, parce que leurs racines fibreuses sont coupées dans le milieu, & ont dans cet endroit la forme d'une couronne. Les Anciens disent que le diable

en emporta un morceau avec ses dents, dans le Paradis terrestre, prévoyant combien elle feroit un jour utile aux hommes, qu'il avoit résolu de perdre. Elle périt tous les ans, & renaît en automne. On recommande l'eau distilée de la cinquieme espece: mais je ne lui crois pas plus de vertu qu'à l'eau de pluie. On vante la neuvieme pour la peste. Elles sont toutes apéritives, sudorifiques, & par conséquent bonnes dans la petite vérole, l'esquinancie, la toux, l'asthme & les ulceres suppurans de la poitrine & des jambes. Appliquées extérieurement, elles produisent de bons effets dans le prurit, la teigne, la gale & les hémorrhoïdes: elles éteignent aussi les boutons qui s'élevent sur le visage. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCABRUS, maladie de l'oreille, qui consiste dans une douleur ou dans la dureté de cet organe. PARACELSE.

SCACURCULA, esprit de l'os de cœur de cerf. RULAND.

SCADIDA CALLI, nom de l'*euphorbium verum antiquorum.*

SCALA, échelle dont on se sert quelquefois, comme d'un instrument de Chirurgie, pour la réduction de l'humérus luxé.

SCALENI MUSCULI, *muscles scalenes.*

Ce sont des muscles composés, inégalement triangulaires, ce qui a donné occasion aux anciens Grecs de les appeller *scalenes*. Ils n'en reconnoissoient que deux, placés chacun latéralement le long des vertebres du cou jusqu'à la premiere & à la seconde des vraies côtes. On les a ensuite divisés en six, savoir en trois de chaque côté. J'ai trouvé pour l'ordinaire à chaque côté deux *scalenes*, collés l'un sur l'autre, dont j'ai nommé l'un *scalene* de la premiere côte, ou premier *scalene*, & l'autre *scalene* de la seconde côte, ou second *scalene.*

Le premier *scalene* est attaché au haut de la face externe de la premiere côte, par deux portions séparées qu'on appelle communément branches, une antérieure, & une postérieure. La branche ou portion antérieure est attachée à la partie moyenne de la côte, environ à un pouce de distance de son cartilage. De-là elle monte obliquement & s'attache aux apophyses transverses de la sixieme, cinquieme & quelquefois aussi de la troisieme vertebre du cou.

La portion ou branche postérieure du premier *scalene*, s'attache plus en arriere à la même côte, & laisse entre elle & la portion antérieure un intervalle d'environ un pouce, qui sert de passage à l'artere axillaire & & aux nerfs brachiaux. De-là elle monte obliquement derriere la portion antérieure, & s'attache à toutes les apophyses transverses du cou.

Le second *scalene* est attaché un peu plus en arriere à la levre externe du bord supérieur de la seconde côte, quelquefois par deux portions séparées, quelquefois sans division. La portion antérieure est attachée précisément au-dessous, & vis-à-vis de la portion postérieure du premier *scalene*, par un tendon court & plat, qui s'unit un peu ici au premier muscle intercostal. De-là il monte en s'unissant & en communiquant avec la portion ou branche postérieure du premier *scalene* qu'il couvre, & s'attache aux apophyses transverses des quatres premieres vertebres du cou par des extrémités charnues & tendineuses mêlées ensemble.

La portion postérieure du second *scalene* est attachée en arriere à la seconde côte. De-là il monte & se fend en chemin en deux bandes, dont l'une s'attache aux apophyses transverses des trois premieres vertebres du cou, attenant & derriere les attaches du premier *scalene.* L'autre bande monte derriere la premiere, & s'attache aux apophyses transverses des deux premieres vertebres.

Les attaches vertébrales de l'un & de l'autre *scalene* varient quelquefois. Celles de l'un se confondent avec celles de l'autre, & elles se confondent aussi avec celles des muscles voisins. Il se rencontre derriere le second *scalene* un petit plan charnu particulier, attaché à l'apophyse transverse de la derniere vertebre du cou, & à la seconde côte. Il n'appartient pas au *scalene.* C'est le premier des costaux, autrement nommés releveurs des côtes.

J'ai trouvé en disséquant la portion antérienre du second *scalene*, un petit muscle attaché au bout de l'apophyse transverse de la derniere vertebre du cou, qui descendoit de-là & gagnoit la face interne ou plutôt inférieure de la premiere vraie côte, à laquelle il tenoit très-peu, & paroissoit ensuite s'aller attacher à la voute de la pleure. J'ai encore trouvé les *scalenes* attachés à la seule premiere côte.

Ces muscles paroissent plus servir au mouvement du cou qu'à la respiration. Et j'avoue ingenuement qu'en faisant réflexion là-dessus, pendant qu'on étoit prêt à imprimer cette page, j'ai commencé à douter du dernier usage, d'autant plus que je rappelle en ma mémoire ce que j'ai dit ci-devant à l'occasion des usages du soûclavier. Voyez *Subclavius*. J'y ai avancé que je ne croyois pas ce muscle propre à la respiration, à cause de son attache à la portion cartilagineuse de la premiere côte, vu que cette portion est tout-à fait soudée avec le sternum, & outre cela beaucoup plus courte, beaucoup plus large, & par conséquent beaucoup moins souple que les portions cartilagineuses de toutes les autres côtes.

D'ailleurs le cou ne pourroit dans plusieurs de ses attitudes, servir de point fixe aux *scalenes* pour mouvoir les côtes; par exemple, quand il est fléchi ou avancé sur le sternum, ou qu'il est tout-à-fait incliné sur une épaule. Cependant on voit que ces attitudes n'empêchent aucunement les mouvemens de la respiration.

Ainsi, je prends dès-à-présent le parti de renvoyer les usages des *scalenes* aux muscles qui servent aux mouvemens des vertebres du cou. Car l'articulation de la premiere côte de l'un & de l'autre côté avec la premiere vertebre du dos, paroît ne servir qu'au mouvement de cette vertebre sur les premieres côtes, & non pas au mouvement de ces côtes sur la vertebre. Il faut céder à la vérité quand on la découvre. WINSLOW, *Anatomie.*

SCALPRUM, *lenticulaire* ou *Rasoir.* Blancard entend par ce mot un *ciseau* dont on se servoit autrefois dans les amputations, ou une *lancette.*

SCAMMA, σκάμμα; c'est dans Cœlius Aurelianus, *Morb. Chron. Lib. II. cap.* 1. la limite, ou le terrein marqué d'une ligne, ou d'un fossé pour ceux qui s'exerçoient à sauter. Le même Auteur se sert de ce mot, pour signifier l'espace ménagé, pour former une allée, ou les bornes qui terminent cette allée.

Scamma se dit aussi de l'endroit du théatre où les Lutteurs se disputoient le prix.

SCAMMONIA, σκαμμωνία, *Scammonée.*

Cette plante pousse d'une seule racine, un grand nombre de tiges grasses & tant soit peu velues, qui s'élevent à la hauteur de trois coudées, dont les feuilles sont velues & semblables à celles du liere ou de l'helxine: mais plus molles & triangulaires. Ses fleurs sont blanches, rondes, concaves, forment le panier, & ont une odeur forte. Sa racine est fort longue, est grosse comme le bras, blanche, d'une odeur forte, & pleine d'un suc qu'on obtient de la maniere suivante.

On sépare la racine de la tige, & on la creuse avec un couteau, comme si l'on vouloit en faire une coupelle. Le suc sort de tous côtés, & remplit cette cavité, d'où

on le verse dans d'autres vaisseaux. D'autres font une cavité de la même forme dans la terre; & la jonchant de feuilles de noyer, ils y laissent couler le suc, & ne l'en tirent que lorsqu'il est sec.

La meilleure *scammonée* est transparente, legere, rare, de la couleur de la colle de bœuf, percée d'un grand nombre de petits trous tubuleux & fongueux. Telle est celle qu'on apporte de Mysie en Asie. Pour être sûr qu'elle est bonne, ce n'est pas assez qu'elle blanchisse, lorsqu'on la touche avec la langue; il faut encore qu'elle le fasse de même quand on la mêle avec le suc de thitymale, sans négliger les caracteres précédens; & que le mélange ne soit point brûlant on trop chaud. La plus mauvaise est celle qui vient de la Syrie & de la Judée; elle est pésante, épaisse, adultérée avec le tithymale, & la fleur de vesses.

Une dragme ou quatre oboles de ce suc pris dans de l'hydromel ou de l'eau, purgent par bas la bile & le phlegme. Deux oboles avec le sézame ou quelques autres semences, suffisent pour relâcher le ventre: mais si l'on veut purger fortement, on ordonnera trois oboles de suc avec deux oboles d'hellébore noir, & une dragme d'aloès. On prépare encore un sel purgatif, avec vingt dragmes de *scammonée*, & six *Cyathus* de sel. On proportionne la dose de ce remede aux forces du malade; la plus grande est de trois cochlearia; la moyenne de deux, & la plus petite d'un seul. Une dragme ou deux de la racine mêlées avec les ingrédiens précédens, donnent un purgatif; d'autres en tirent une décoction: bouillie avec le vinaigre, & broyée avec la fleur d'orge, on en fait un bon cataplasme pour la sciatique. Le suc employé en pessaire avec de la laine, provoque les regles & en liniment avec de l'huile ou du miel, il discute les tumeurs. Bouilli dans du vinaigre, il guérit de la lépre en en frottant les parties affectées, mêlé avec de l'huile de rose, on en lave la tête de ceux qui ont des céphalalgies invétérées. Diosc. *Lib. IV.* 171.

SCAMMONITES, σκαμμωνίτης, *Scammonite*, ou *vin de scammonée*; on le prépare avec quinze dragmes de racines de scammonée, cueillies dans le tems de la moisson, broyées, enfermées dans un linge, & mises dans un conge de moust. Ce vin purge & évacue la bile & le phlegme. Diosc. *Lib. V. cap.* 83.

SCAMMONIUM, *Scammonée.*

Nous avons deux sortes de *scammonée* dans les Boutiques; celle d'Alep & celle de Smyrne. La premiere est la meilleure & la plus purgative; elle vient d'une plante appellée *scammonea Syriaca*, C. B. P. qui est une espece de convolvulus: c'est un fort cathartique, aussi cause-t'il une grande irritation, & même des inflammations dans les constitutions foibles. On le donne en substance depuis deux grains jusqu'à douze: mais on ne doit jamais l'employer, quand il y a la moindre suspicion d'inflammation dans l'abdomen. C'est un purgatif délicat, & d'un effet incertain: quelquefois il ne fait rien du tout; d'autresfois il purge à l'excès; & ce qui est fort remarquable, quelquefois il lui arrive de ne rien opérer du tout du premier jour, & de causer le lendemain un tenesme insupportable & une superpurgation. Il est plus sur, joint à quelque substance huileuse & visqueuse, telle qu'un jaune d'œuf, ou une émulsion faite d'amandes douces & de semences froides.

La *scammonée* préparée ou le diagrede, est un ingrédient convenable dans la poudre cornachine, qui purge bien, sans produire aucun des mauvais effets de la *scammonée*. La poudre de Madame Grimaldi paroît n'être autre chose que la pondre cornachine déguisée.

La *scammonée* est la base d'un grand nombre de compositions purgatives, telles que le diaphœnicum, le diaprunum, la confection Hamech & plusieurs autres. Geoffroy.

Préparations de scammonée.

Les Auteurs ont inventé différentes préparations de la *scammonée*, dans lesquelles ils se sont tous proposé d'en faire un cathartique plus doux & plus sûr. Les uns se servent d'acides, la pétrissent, & la font cuire enfermée dans un coing, & c'est ce qu'on appelle le diagrede. D'autres la font infuser dans du suc de limon, de citron, ou dans du vinaigre distilé.

Voici les Préparations dont on fait le plus d'usage.

Scammonée préparée avec le soufre.

Mettez la poudre de *scammonée* sur un papier fort & épais. Tenez ce papier sur des charbons, sur lesquels vous ferez brûler du soufre, jusqu'à ce qu'il blanchisse & se fonde: broyez ensuite dans un mortier un peu graissé, & réduisez en une poudre fine pour l'usage.

Sa dose est depuis trois grains, jusqu'à huit ou dix.

Cette préparation a toutes les propriétés de la *scammonée*, qui n'y souffre que peu d'altération.

Résine de scammonée.

Prenez une quantité quelconque de *scammonée*; dissolvez la dans une quantité suffisante d'esprit de vin, décantez, & ajontez de l'eau commune; le mélange deviendra laiteux, & la résine sera précipitée; mettez-la dans une retorte, & tirez doucement l'esprit.

Cette résine agit un peu plus fortement que celle de jalap.

Sa dose est depuis deux grains, jusqu'à six ou sept. Quincy.

Teinture de scammonée.

Les sucs laiteux, épais, onctueux, qui coulent d'euxmêmes en abondance par les incisions que l'on fait aux plantes, deviennent ordinairement résineux, en s'épaississant à la chaleur de l'air ou du soleil; tels sont ceux que rendent particulierement la chicorée jaune, le laitron, le tragopogon, la chicorée, l'épurge, l'euphorbe, le pavot, & autres semblables. Si l'on réduit les sucs de ces plantes, sous une forme seche, qu'on les broye, & qu'on les fasse bouillir une fois ou deux avec de l'esprit de vin, ils se dissoudront en partie, & laisseront un peu de feces terreuses: c'est en particulier le cas de la *scammonée*.

REMARQUES.

La teinture de *scammonée* ainsi préparée, ne se donne qu'à petite dose. Deux dragmes mêlées avec 3 ou 4 fois autant de sirop de roses de Damas, suffisent pour purger. On voit par-là quelle est l'action de l'esprit pur de vin sur les composés des végétaux, & que l'ancien axiome des Chymistes, qu'un esprit dissout ses semblables est vrai. Car l'alcohol bien pur n'extrait des composés bien secs des végétaux, que des parties inflammables, de l'esprit, du baume, de l'huile de la colophone, de la résine, de la gomme résineuse, & ce qui est purement savoneux, laissant une terre pure, avec le sel. C'est pourquoi, si l'Artiste fait que la vertu principale d'une plante, réside dans les parties dont nous venons de faire l'énnmération; alors il n'aura besoin pour l'obtenir que de l'alcohol pur. Mais s'il faut traiter un mélange de parties huileuses, résineuses, salis & savoneuses, il vaut mieux recourir à l'esprit de

vin non rectifié, qu'à l'alcohol, parce que cet esprit agira par ses parties aqueuses, sur ce qui est balsamique, huileux & résineux; ensorte que tous les élémens du mélange passeront dans la teinture. Cela est démontré par la teinture des racines d'hellébore, d'hermodacte, de jalap, de mécboacan & de turbith. Lorsqu'on l'extrait avec l'esprit de vin non rectifié, elle purge beaucoup mieux, que quand on s'est servi de l'alcohol pur. La teinture résineuse tirée du jalap par l'alcohol, purge peu; aussi en faisant bouillir ce qui reste dans de l'eau; cette eau deviendra purgative: mais si l'on s'étoit servi d'esprit de vin, la teinture seroit extremement purgative, & le reste ne contiendroit presque rien qui méritât d'être extrait. D'où nous voyons qu'un sel fixe alcalin est inutile dans l'extraction de la plûpart des teintures, qu'il détruiroit même, ou altéreroit la vertu particuliere de ces teintures; & qu'il ne faut pas toujours employer l'alcohol: en un mot, qu'il y a du choix entre les esprits. Toutes les teintures préparées avec l'alcohol pur, s'enflammeront & s'évaporeront presque aussi facilement que l'alcohol même: ce qui démontre que ce menstrue, n'extrait que la partie inflammable, & laisse le reste. Lors donc que la vertu d'une plante réside entierement dans sa partie saline & savoneuse, il vaut mieux la faire bouillir dans de l'eau que dans l'alcohol; l'opium dissous dans de l'eau est le meilleur. Après celui-là, c'est celui qui est dissous dans du vin; vient ensuite celui qui est dissous dans de l'esprit de vin: mais la teinture est d'autant plus mauvaise, que l'esprit est meilleur.

Potion purgative.

Si l'on mêle deux dragmes de teinture de *scammonée*, faite comme nous avons dit ci-dessus, avec l'esprit de vin non rectifié, avec trois fois autant d'un sirop purgatif approprié, tel que celui de rhubarbe, & que l'on ordonne cette dose à jeun, lorsque la maladie, la constitution & l'âge le permettront; la bile en sera ordinairement bien purgée.

REMARQUES.

Les grandes propriétés des végétaux résident ordinairement dans leurs résines: mais comme ces résines sont ordinairement épaisses, & sujettes à s'attacher à quelque partie du corps; leur action en est retardée ou détruite. Si l'on veut donc qu'elles operent promptement, quoiqu'en plus petite dose, il faut les dissoudre dans un menstrue spiritueux & végétal. Les résines dissoutes dans les esprits, sont si acres, qu'on ne peut les prendre seules; délayées dans de l'eau, on peut les prendre: mais elles se précipitent promptement, & forment une masse visqueuse. On n'a donc rien de mieux à faire, que de les mêler avec quelque sirop épais, qui prévienne la précipitation, dont les parties de sucre les adoucissent, & qui soit d'une si grande simplicité, que la résine n'en soit ni changée, ni altérée. BOERHAAVE, *Chymie*.

SCAMNUM *Hippocratis*. Voyez *Bathron*.

SCAMPIUZA, σκαμπιῦζα, nom du *Tussilago*. Voyez *Tussilago*, Tussilage. FUCHSIUS, *in Notis ad Nic. Myrepsum, Sect. I. cap.* 505.

SCANDELLA, le même que *Gymnocriton*.

SCANDIX, ou ANTHRISCUS, *Peigne de Venus*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle & fibreuse; & ses semences ressemblent à une longue aiguille.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Scandix semine rostrato vulgaris*, C. B. P. 152. Tourn. Inst. 326. Boerh. Ind. A. 70. Raii Synop. 3. 207. *Scandix*, Offic. *Scandix vulgaris, seu pecten Veneris*, Park. Theat. 207. *Pecten Veneris*, J. B. 3. 72. Raii Hist. 1. 428. *Pecten Veneris, seu Scandix*, Ger. 884. Emac. 1041. *Peigne de Venus*.

Cette plante croit dans les grains, & fleurit en Mai & en Juin.

On la met au nombre des légumes sauvages, & elle est bienfaisante au ventre & à l'estomac, cuite, ou crue. Sa décoction est bonne pour la vessie, les reins & le foie. DIOSC. *Lib. II. cap.* 168.

Il y en a qui prétendent que sa racine broyée avec des mauves, attire hors du corps les éclats de bois, & les autres corps étrangers. BUXB.

2. *Scandix Cretica minor*, C. B. P. 152. Prodr. 79. *Pecten Veneris, foliis tenuissimè dissectis, Anthriscus Casabonæ*, J. B. 3. 273. *Anisomarathrum*, Col. 1. 180.
3. *Scandix Orientalis, flore maximo*, T. C. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

SCANTON; odeur fétide de l'urine. RULAND.

SCAPELLATUM, *découvert*; on se sert de ce mot, à l'occasion de la rétraction du prépuce dans le paraphimosis.

SCAPHA, *scaphe*; Baignoire ou citerne: ce terme signifie en Anatomie la circonférence extérieure de l'oreille opposée à l'helix, ou au bord. CASTELLI.

C'est encore le nom d'une espece de bandage pour la tête. GALIEN, *de Fasciis*.

SCAPHION, σκαφίον, petite baignoire, ou la partie de la tête qui est couverte de cheveux, ou la cavité cotyloïde. *Scaphia*, ce sont les fesses.

SCAPHIS, σκαφίς, petite baignoire ou vaisseau creux & oblong; dans lequel on bat le beure, où l'on broye de l'orge. Ce terme signifie quelquefois dans Hippocrate, l'écaille oblongue & creuse du moule. Il est aussi synonyme à *Concha*.

SCAPHOIDES OS, ou OS NAVICULARE, *Os naviculaire*. Voyez *Crus*.

SCAPULA, l'*Omoplate*.

C'est un os triangulaire, situé à l'extérieur des côtes, & qui s'étend communément depuis la seconde, jusqu'à la septieme des vraies côtes. Son angle supérieur postérieur, est distant, dans une position qui n'est point forcée, de trois pouces des apophyses épineuses des vertebres. Le côté long qui est entre cet angle, & l'angle inférieur, descend obliquement, & n'a rien qui le sépare des côtes, si ce n'est les extrémités minces de quelques muscles. A mesure que cet os s'approche de l'articulation avec l'os du bras, sa distance des côtes augmente.

Les côtés & les angles de cet os sont tous inégaux.

Le côté postérieur ou sa base est le plus grand; ensuite son second côté ou l'inférieur; quant à son côté supérieur, il est au second côté, à peu près comme le second côté est à la base. L'angle inférieur est très-aigu; le supérieur est presque droit; quant à ce qu'on appelle l'angle antérieur, il ne mérite presque pas ce nom; car les deux côtés ne se rencontrant point, on ne peut pas dire qu'ils forment un angle. Le corps de cet os est concave vers les côtes, & convexe de l'autre part; c'est pourquoi on lui a donné le nom de *dorsum*. On lui remarque ordinairement trois apophyses. La premiere est une large épine, qui s'éleve sur sa surface extérieure & convexe, & qui la divise inégalement. La seconde est à l'extrémité antérieure du côté supérieur, & sa ressemblance à un bec de corbeau, l'a fait nommer coracoïde. La troisieme est formée par toute la partie antérieure & épaisse de l'os.

Après avoir ainsi détaillé les différentes parties qui composent l'*omoplate*, on n'aura pas de peine à entendre ce que nous allons dire de sa position & de ses usages.

Sa base qui est tapissée d'un cartilage dans les jeunes sujets, n'est pas tout-à-fait droite, car ce côté descend obliquement au-dessus de l'épine de l'*omoplate*, vers l'angle supérieur, & c'est dans cet espace que s'insere le releveur, *musculus patientiæ*. Il y a à la racine de l'épine dans la partie postérieure de la base, une surface plane, triangulaire, fort distincte & formée par les fibres inférieures du trapeze. Au-dessous de cette surface on apperçoit le bord postérienr de l'*omoplate* inégal & raboteux, & c'est là que s'insere le grand dentelé antérieur & le muscle rhomboïde. L'angle inférieur est couvert à sa surface postérieure, par le grand dorsal. L'action de ce muscle tient cet os dans une direction un peu plus droite, depuis l'angle inférieur jusqu'au côté inférieur. La facette triangulaire inférieure est applanie par le grand rond qui y prend son origine. Cette facette est la plus considérable. Sa surface inférieure est tant soit peu creusée: mais le petit rond en remplit la concavité. Il y a cependant un enfoncement au-dessous du grand rond. Il s'éleve là un rebord tant soit peu déprimé où l'extenseur long du cubitus a son origine. La facette supérieure est moins considérable, & forme à son extrémité antérieure, une cavité semi-lunaire; un ligament fort passe sur les extrémités de cette cavité. Cet os continué forme quelquefois un trou qui sert de passage aux vaisseaux sanguins & aux nerfs. C'est immédiatement derriere ce trou que le muscle coraco-hyoïdien a son origine. L'*omoplate* est plus étroit à l'endroit où se termine l'enfoncement que le petit rond remplit, qu'en aucun autre endroit; c'est là qu'est sa troisieme apophyse. On a donné à cette partie le nom de *cervix*.

Nous avons dit que toute la partie de cet os à laquelle on a donné le nom de *dorsum*, est convexe; cependant l'éminence de ses bords & de l'épine qui s'étend au dehors, plus du côté supérieur que du côté inférieur, la divise en deux cavités. La cavité supérieure dans laquelle est placé le sur-épineux est réellement concave, au lieu que la surface qui est sous l'épine est convexe; à cela près qu'il y a un enfoncement qui s'étend du côté inférieur. Le muscle sous-épineux est placé sur cette surface. La surface intérieure de l'*omoplate* est creuse, excepté à la partie qui est au-dessus de l'épine, & convexe. Le muscle sous-scapulaire remplit la partie creuse. Lorsque ce mnscle est écarté, on apperçoit plusieurs éminences & enfoncemens intermédiaires, qui paroissent d'abord être faits par les côtes; mais l'*omoplate* est placé trop obliquement pour que les côtes puissent faire des impressions dans cette direction. Ce sont les interstices que laissent les amas de fibres dont le sous-scapulaire est composé, ainsi que M. Winslow l'a bien observé.

L'épine promine peu à la base de l'*omoplate*: mais elle devient plus haute & plus large à mesure qu'elle s'avance. Ses côtés sont inégalement creusés & recourbés, par l'action des muscles adjacens. Ses bords sont divisés en deux surfaces plattes & raboteuses. Le muscle trapeze s'insere dans la supérieure, & une partie du deltoïde a son origine à l'inférieure; l'extrémité de l'épine devient large & plate, & on la connoît sous le nom d'acromion ou du sommet de l'épaule. C'est une épiphyse dans les enfans. Je l'ai vu jointe à l'épine seulement par un cartilage dans quelques vieillards. Le bord intérieur de l'acromion est plat, uni, couvert d'un cartilage, & s'articule avec l'extrémité extérieure de la clavicule. Sa surface inférieure est creuse, donne passage aux muscles sur-épineux & sous-épineux, & facilite le mouvement de l'humérus.

L'apophyse coracoïde n'est pas droite, mais un peu recourbée, & la pointe tournée en-bas; ensorte qu'il y a un enfoncement à sa racine inférieure, où passe le sous-scapulaire. Son extrémité a trois surfaces planes. Le petit dentelé antérienr s'insere dans la surface interne. Une des têtes du biceps part de l'extérieure, & le coraco-brachial a son origine à l'inférieure. L'autre tête du biceps forme à la racine supérieure de cette apophyse, immédiatement devant la cavité semi-lunaire, une surface plane, tant soit peu déprimée. Des ligamens forts partent de la partie supérienre de l'apophyse coracoïde à l'endroit où sa surface est inégale & raboteuse, & s'attachent à la clavicule & à l'acromion.

La troisieme apophyse est à la partie appellée *cervix*. Sa surface est déprimée à la partie antérieure, où est située la cavité tant soit peu elliptique nommée glénoïde. Son extrémité est obtuse en-bas & aiguë en-dessus. Ce qni lui donne à pen près la forme de la section d'un œuf longitudinalement divisé. Entre le bord supérieur de la cavité glénoïde, & la racine antérieure de l'épine, il y a un sinus considérable, où passent les muscles sur & sous-épineux. La racine des rebords est environnée d'une éminence circulaire inégale, qui favorise l'adhésion du ligament circulaire de cette articulation, & du cartilage qui couvre ses bords. Ce cartilage est dans cet endroit fort épais, mais il s'amincit à mesure qu'il s'avance vers le milieu de la cavité qui en est tapissée partout. C'est aux environs de la base de l'épine qne les vaisseaux médullaires entrent dans l'*omoplate*.

Sa substance est ainsi que celle de tous les autres os, larges & plats, cellulaire, mais d'une consistance fort inégale. Son cou & sa troisieme apophyse sont épais & forts. Son côté inférienr, l'épine & l'apophyse coracoïde sont d'une force moyenne, & le corps de cet os est tellement comprimé par les muscles, qu'il en est presque diaphane.

L'*omoplate* & la clavicule sont unis par des surfaces planes, couvertes d'un cartilage. Je donne le nom d'arthrodie à cette espece d'articulation, où l'os n'a pas la liberté de se mouvoir considérablement, étant fortement attaché par le ligament circulaire commun, & par un ligament propre qui part de l'apophyse coracoïde, sans lesquels l'*omoplate* & la clavicule se separeroient fréquemment, la surface de leur contact étant fort étroite; cependant comme il est nécessaire qu'ils fléchissent un peu, ils ne sont pas unis de maniere à ne former qu'un seul os. On trouve un cartilage ligamenteux mobile à cette jointure; ce cartilage n'est quelquefois interposé qu'à la moitié antérieure de cette jointure. J'y ai trouvé dans quelques sujets âgés un os sésamoïde. L'*omoplate* est uni par syssarcose à la tête, à l'os hyoïde, aux vertebres, aux côtes & à l'os du bras; & c'est par le moyen des muscles qui ont l'une de leurs extrémités à ces os, & l'autre à l'*omoplate*, que celui-ci se meut en-haut, en-bas, en devant, en arriere, & tourne sur sa surface, tirant toujours avec lui l'extrémité extérieure de la clavicule & le bras. M. Winslow a expliqué fort au long ces mouvemens. L'humérus s'insere dans la cavité glénoïde par énarthrose.

L'usage de l'*omoplate* est de servir de point d'appui au bras, de changer sa position, de fournir à l'os humérus une cavité dans laquelle sa tête puisse se mouvoir & de faciliter les mouvemens de l'extrémité supérieure, en favorisant les directions de l'os que ces muscles ont à mouvoir. Cet os garantit encore la partie postérieure de la poitrine, & soutient des poids auxquels les bras ne suffiroient point.

La base, l'acromion, l'apophyse coracoïde, & la tête de l'*omoplate* sont tous cartilagineux dans les fœtus, & les trois premiers sont unis comme des épiphyses. La tête & la cavité glénoïde ne forment point un os distinct & séparé; cela se fait peu à peu par l'ossification du corps de l'os. MONRO, *Ostéologie*.

L'*omoplate* dans plusieurs sujets a un petit bord cartilagineux le long de toute sa base, qui est visible dans les enfans, mais qui disparoît dans les personnes faites.

La cavité glénoïde de cet os est couverte d'un cartilage plus épais vers sa circonférence qu'au milieu, & qui surmonte un peu le bord de l'os. Cette épaisseur de la

circonférence cartilagineuse rend sa cavité plus grande qu'elle ne paroît dans le squelete. Quelquefois au lieu de ce cartilage il y a un bord surajouté, qui est épais à la circonférence de la cavité, mince vers le fond & fort étroit; il est d'une substance flexible & glissante, un peu différente de celle d'un cartilage, & approchant en grande partie de la nature du bord de la cavité cotyloïde de l'os innominé.

La petite surface cartilaginense de l'acromion est aussi plus grosse dans l'état naturel & un peu plus convexe.

La petite surface triangulaire, à l'extrémité de l'épine de l'*omoplate* près de la base, est couverte d'une petite lame cartilagineuse, mince & lisse, mais qni étant transparente ne paroît pas bien blanche. On ne trouve pas d'ordinaire d'autres cartilages à l'*omoplate*, quoique qnelquefois on remarque dans les os secs différens endroits qui semblent avoir été cartilagineux: mais ce sont des restes de ligamens & de tendons qui se sont séchés.

Le cou de l'*omoplate*, à une petite distance du bord de la cavité glénoïde, donne une insertion au ligament capsulaire du sac cartilagineux & aux ligamens articulaires de la jointure de l'*omoplate* & de l'os humérus.

Outre les ligamens articulaires de l'*omoplate*, il y a trois cordes ligamentaires attachées à la tubérosité de l'apophyse coracoïde, dont deux par leurs autres extrémités sont insérées dans l'éminence oblique du côté gauché de l'extrémité humérale de la clavicule, & la troisieme sous l'acromion. Il y a aussi un ligament mince, large & plat, qui s'étend entre la crête de l'épine de l'*omoplate*, & le bord de la côte inférieure. Winslow, *Anatomie.*

Voyez *Fascia* pour les bandages qui conviennent dans les maladies de l'*omoplate.*

SCARABÆUS CORNUTUS, Schrod. 5. 345. *Scarabæus maximus platyceros, taurus nonnullis, aliis cervus volans*, Raii Insect. 74. *Scarabæus cervus volans dictus*, Mer. Pin. 201. *Scarabæus major cornutus*, Mouff. Insect. 148. Jonf. de Insect. 67. *Cervus volans*, Aldrov. de Insect. 451. Charlt. Exer. 46. *Cerf volant.*

Le *scarabæus cornutus* est, je crois, l'insecte qu'on appelle communément *cerf volant.* On le recommande comme un amulete pour la fievre, & pour la douleur & la contraction des tendons. Il faut l'appliquer sur la partie affectée. Schroder dit, qu'attaché au cou des enfans, il les aide à retenir leurs urines. L'huile extraite de ces insectes par infusion, distilée dans les oreilles, est bienfaisante dans les maux auxquels cet organe est sujet, si l'on en croit le même Auteur.

Scarabæus pilularis, Schrod. 5. 345. Jonf. de Insect. 70. Raii Insect. 105. Charlt. Exer. 47. Aldrov. de Insect. 449. Mouff. Insect. 153. *Scarabæus pilularis melanocyanus*, Mer. Pin. 201. *L'Escarbot commun.*

On dit que la poudre de cet insecte soulage dans la chute de l'anus, & la protubérance des yeux. Pour le mettre en poudre, il faut le faire sécher, en l'exposant au soleil dans un verre bien fermé.

On en prépare une huile en les faisant bouillir dans cette liqueur, jusqu'à ce qu'ils soient consumés. On recommande cette huile pour les hémorrhoïdes aveugles & douloureuses; on s'en applique avec du coton. Schroder.

Schroder fait mention d'une autre espece d'*escarbot* qu'il appelle,

Scarabæus onctuosus. On trouve cet insecte en Mai & en Juin, sur les bords des sentiers, dans les bois; lorsqu'on le touche, il répand une liqueur jaunâtre & épaisse qui teint les mains. Il tient de la nature de la cantharide, & Wierus en recommande la poudre dans la goute irréguliere & ambulante. On dit que la liqueur jaune dont je viens de parler est un bon topique pour les plaies. Cet insecte est un des ingrédiens de quelques emplâtres pour les bubons & les charbons, & de quelques antidôtes. On en prépare une huile en le faisant bouillir dans de l'huile d'olive; & cette huile passe pour bonne contre la morsure des scorpions.

SCARABELAPHUS, c'est la même chose que *Scarabæus cornutus.*

SCARDULA, *breme* ou *brémine*; petit poisson d'eau douce, qu'on appelle autrement *brama* & *cyprinus latus.* C'est un poisson qui ressemble en beaucoup de choses à la carpe. Il se trouve dans les mêmes endroits, vit des mêmes choses, & est de la même longueur; sa chair produit les mêmes effets. Il a à peu près la même figure: mais il est tendre & délicat, & d'un meilleur gout que la carpe. La plupart des Auteurs qui en ont parlé, disent que ce poisson contient des sucs grossiers & excrémentiels, & qu'il est plus agréable au gout que sain. Cependant nous n'avons point trouvé qu'il ait jamais produit aucuns mauvais effets. Lemery, *des Alimens.*

SCARIFICATIO, *scarification.* Voyez *Cucurbitula.*

Oribase, soit de son chef, ou d'après Apollonius, s'étend beaucoup sur les bons effets de la saignée faite par voie de *scarification*, dont les anciens Ecrivains ont peu parlé; & il nous assure, en attestant sa propre expérience, qu'il l'a trouvée très-utile pour la suppression des regles, pour les fluxions des yeux, le mal de tête & le resserrement de la poitrine, même à des personnes extremement âgées.

Lui-même ayant été attaqué de la peste, il se scarifia la cuisse le second jour, & se tira deux livres de sang; & par ce moyen guérit entierement & en guérit bien d'autres par la même voie. La maniere de scarifier dont il se servit étoit différente de celle qui se pratique avec les ventouses. Les Arabes semblent n'avoir connu que cette derniere. Mais par ce passage & par plusieurs autres de Galien, on voit que les anciens faisoient des incisions profondes dans la peau avec le bistouri. Les Egyptiens s'y prennent encore de cette maniere, & Prosper Alpin nous décrit fort au long l'appareil de cette opération. D'abord, ils font une forte ligature au-dessous du jarret; ensuite ils frottent la jambe, la mettent dans l'eau chaude, & la battent avec des roseaux, pour la faire enfler & la scarifier. Oribase luimême pour la cure des étourdissemens, parle de ces deux sortes de *scarifications*, comme de deux opérations très-distinctes. Freind, *Histoire de la Medecine.*

SCARIFICATORIUM ou SCARIFICATOR, *Scarificateur*, instrument de Chirurgie avec lequel on fait les scarifications. Voyez *Cucurbitula.*

SCARIOLA, nom du *Cichoreum, latifolium, sive endivia vulgaris.*

SCARLATINA FEBRIS, *Fievre pourprée* ou *rouge.*

1. Quoique la *fievre pourprée* paroisse en tout tems, cependant elle est plus commune sur la fin de l'été; c'est alors que des familles entieres en sont attaquées. Cependant il faut convenir que les enfans y sont plus sujets que les personnes âgées. Elle se manifeste, ainsi que les autres *fievres*, en commençant par un frisson, mais sans grand mal de cœur. 2°. Toute la surface du corps se couvre de petites taches rouges, qui sont en plus grand nombre, plus larges, plus rouges, mais moins uniformes que celles qui constituent la rougeole. 3°. Ces taches durent pendant deux ou trois jours, disparoissent ensuite; la peau en demeure écaillée; les écailles sont farineuses, tombent & reviennent deux ou trois fois successivement.

2. Cette maladie ne me paroît avoir d'autre cause qu'une effervescence excessive du sang causée soit par la chaleur de l'été précédent, soit autrement, pourvu que la dépuration du sang ne se soit point faite, & que l'expulsion de la matiere peccante par les pores ait été empêchée. C'est pourquoi je ne saigne point, ni n'ordonne de clysteres: il en résulteroit une révulsion, un mélange plus intime des parties malfaisantes avec le sang; d'ailleurs, j'affoiblirois un mouvement, qui favorise les efforts de la nature. D'un autre côté je m'interdis les cordiaux qui ne feroient qu'augmenter l'agitation du sang, & empêcher la séparation douce & modérée qui doit précéder la cure. Ajontez à cela, qu'il ne seroit point surprenant que ces remedes produisissent une grande *fievre*. Je me contente de proscrire les viandes, les liqueurs spiritueuses, & de défendre au malade de demeurer toujours dans son lit. Lorsque les écailles de la peau sont entierement tombées & les symptomes évanoüis, j'ordonne un purgatif approprié à l'âge & aux forces du malade. C'est en suivant cette méthode simple & naturelle que je guéris sans danger & presque sans peine cette maladie, qui n'en mérite presque pas le nom. Si je tenois continuellement le malade dans son lit, si je lui ordonnois des cordiaux, & d'autres remedes superflus, je ne manquerois pas d'augmenter son mal, & peut-être le ferois-je périr.

3. Il est à propos d'observer que lorsqu'il y a convulsion épileptique ou coma, dans le commencement de l'éruption; ce qui arrive quelquefois aux enfans & aux jeunes personnes, il faut leur appliquer un large & fort épispastique sur le cou, & leur ordonner incontinent un parégorique de sirop de pavot blanc, auquel on reviendra tous les soirs, tant que cet état durera. On fera prendre encore au malade du lait bouilli dans trois fois autant d'eau; ce sera là sa boisson ordinaire; & on lui défendra la viande. SYDENHAM.

SCARLEA. Voyez *Sclarea*.

SCAROLACHANUM, plante dont Nicolas Myrepse fait mention, *Sect.* 8. *cap.* 71. Fuschius croit que c'est la *scariola*.

SCARUS, *scare*; c'est un gros poisson qu'on dit être de l'espece de ceux qui ruminent, qui vit d'herbes & d'algue, & ne mange point d'autres poissons. On le trouve parmi les rochers, en Sicile, en Asie & en Grece. Il passe pour un bon manger, parce que sa chair est tendre, friable & de facile digestion. Son foie, mangé ou desséché, réduit en poudre, & pris ainsi dans du vin blanc, est, dit-on, bon contre la jaunisse, & propre à dissiper les obstructions. LEMERY, *des Drogues*.

SCATEA, seconde espece d'urine tartareuse. PARACELSE.

SCAURUS. Voyez *Sarapus*.

SCE

SCEILEN. Voyez *Salvatella*.

SCELERATA HERBA, ou *Ranunculus palustris apii folio, lævis*.

SCELETON, *Squelete*.

On entend par un *squelete* tous les os d'un animal dépouillés des tégumens, des muscles, des vaisseaux, des glandes & des visceres, & rangés dans leur situation naturelle. On peut étendre l'acception de ce terme à toute préparation seche: mais le gros des Anatomistes l'a restraint à la préparation des os.

Il y a deux sortes de *squeletes*.

Le *squelete* naturel dans lequel les os tiennent ensemble par leurs ligamens.

Le *squelete* artificiel, où ils sont attachés avec du fil d'archal ou quelqu'autre substance, qui ne faisoit point partie de l'animal à qui les os appartiennent.

On prépare de la premiere maniere les petits sujets, & ceux dont les os ne sont pas entierement ossifiés, parce que si toutes leurs parties étoient séparées, leur petitesse & leur peu de solidité ne permettroient pas au plus habile Artiste de les réunir, au lieu que les os des adultes sont promptement & commodément nettoyés lorsqu'ils sont séparés, & il n'est pas difficile de les replacer ensuite, & de les fixer dans leur état naturel.

On suit quelquefois les deux méthodes dans la préparation d'un même *squelete*. On laisse les petits os unis par leur ligamens naturels, & l'on sépare les gros, on les nettoie, & on les attache ensuite avec du fil d'archal, ou quelqu'autre matiere semblable. Une remarque singuliere, c'est que quand les os du *squelete* sont réduits dans leur situation naturelle, il n'y en a presque pas un seul qui soit placé perpendiculairement sur un autre, quoique la machine entiere qu'ils composent soit construite de maniere que quand elle est droite, la ligne perpendiculaire tirée de leur centre de gravité commun, passe par le milieu de leur base commune. C'est par ce moyen que nous nous tenons fermes sur nos jambes, comme si l'axe de tous les os étoit une ligne droite perpendiculaire à l'horison. Cette propriété facilite en même tems les différens mouvemens que nous avons à faire. Il est vrai que toutes les fois que les os destinés à supporter quelque partie de notre corps, s'écartent de leur direction naturelle, la force réquise dans les muscles pour balancer la pésanteur de cette partie, devient plus grande qu'elle ne feroit sans cela: Et il n'y a aucun endroit de notre corps où le nombre & la force des muscles ne puissent suffire à cet effet. Tant que nous demeurons dans la même posture, il y a un nombre considérable de muscles qui sont dans un état de contraction, ce qui doit à la longue produire une sensation désagréable; la raison & l'expérience sont d'accord en ceci. Voilà ce que nous appellons être las de la même posture; inconvénient que nous n'éprouverions point droits, si tous les os étoient perpendiculaires les uns aux autres. Mais ce défaut, si c'en est un, est bien compensé, par la facilité, la promptitude & la force avec laquelle nous exécutons une infinité de mouvemens, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

Les os des femmes sont plus petits, relativement à leur grandeur, que ceux des hommes, parce que la force de leurs muscles n'est pas assez grande, ni le poids qui leur est appliqué perpendiculairement assez grave pour les empêcher de s'étendre.

Les enfoncemens, les rebords, les aspérités & les autres inégalités causées par les muscles, sont encore moins sensibles en elles qu'en nous, parce que leurs muscles étant moins forts, moins épais & moins exercés, font des impressions moins considérables sur leurs os.

Elles ont plus fréquemment l'os du front divisé par la continuation de la suture sagittale; ce qui provient de la premiere & de la seconde cause générales que nous avons apportée de la différence de leurs os d'avec les nôtres, ainsi qu'on s'en appercevra en appuyant sur ce que nous avons dit ailleurs, de l'épine interne & moyenne de cet os.

Leurs clavicules sont moins recourbées, parce que leurs bras ont été moins violemment tendus en-devant; car l'ajustement de nos Européennes, surtout de celles qui ont de la naissance, est contraire à ce mouvement.

Leur sternum est plus élevé par de longs cartilages inférieurs, afin que la poitrine s'étende en proportion de ce qu'elle est rétrécie, par la compression du diaphragme qui se fait dans la grossesse.

Elles manquent assez souvent d'un os, ou ont un trou dans le milieu du sternum, qui sert de passage aux vaisseaux des mamelles; ce qu'il faut attribuer, selon moi, à leur constitution lâche, dans laquelle l'ossification ne se fait pas aussi promptement, que dans les sujets en qui l'action des solides a de la vigueur, & la circulation des fluides de la vitesse. Car un trou beaucoup plus petit

suffisoit à cet effet ; les branches des vaisseaux internes des mamelles destinées aux parties extérieures de la poitrine, passent entre les cartilages des côtes avant qu'elles passent au sternum.

Le cartilage xiphoïde est plus souvent fourchu dans les femmes que dans les hommes ; ce qui provient de la même cause que nous venons d'apporter dans l'article précédent, savoir, la lenteur de l'ossification.

Les cartilages supérieurs des côtes qui ont à supporter les mamelles, s'ossifient plus promptement.

Le poids des mamelles leur rend les cartilages moyens plus plats & plus larges.

Les cartilages inférieurs sont plus longs, & leur rendent la poitrine plus large.

Elles ont l'os sacrum plus tourné en-arriere ; ce qui contribue à la grandeur du bassin.

Les femmes foibles qui ont mis au monde plusieurs enfans dans leur jeunesse, ont quelquefois les vertebres du dos courbées en-dedans, & leur sternum enfoncé; ou deviennent, comme Cheselden l'observe, voutées, & ont la poitrine enfoncée, à cause du poids & de la pression de l'utérus, & de l'action violente des muscles épigastriques.

Le coccyx est plus mobile & plus reculé en-arriere, pour faciliter la sortie de l'enfant.

Les os des iles sont plus creux, se portent plus en-dehors, & sont par conséquent fort écartés l'un de l'autre, pour donner plus de capacité à la partie inférieure du bas-ventre, & procurer plus de place à la matrice durant la grossesse.

L'arcade, ou partie supérieure de l'os pubis, est beaucoup plus ample dans les femmes qui ont eu des enfans, que dans les autres, étant dilatée par l'action du muscle droit du bas-ventre.

Le cartilage qui joint les deux os du pubis, est extrement épais ; ce qui donne beaucoup plus de capacité au bassin.

Les surfaces conjointes des os pubis, des os innominés & de l'os sacrum, ont peu d'étendue, afin de procurer avec l'os sacrum, qui est fort étroit, un passage plus libre à l'enfant dans l'accouchement.

La grosse tubérosité de l'os ischion est plus plate dans les femmes que dans les hommes, à cause de la pression continuelle qu'il souffre par la vie sédentaire que les premieres menent.

La grande capacité du bassin dans les femmes, est cause que les articulations des os des cuisses sont plus éloignées que dans les hommes ; ce qui laisse, comme Albinus l'observe très-bien, un plus grand espace à la matrice pendant la grossesse. Cet éloignement des cuisses est peut-être une des causes qui fait que les femmes panchent plus d'un côté que de l'autre en marchant que les hommes, pour empêcher le centre de gravité de leur corps de trop se jetter sur l'articulation de la cuisse qui pose à terre, tandis que l'autre est levée ; ce qui les exposeroit à tomber. MONRO, *Ostéologie*.

SCELETYRBE. Voyez *Scelotyrbe*.

SCELOS, σκέλος, la *jambe*. Voyez *Crus*.

SCELOTYRBE, de σκέλος, la jambe, & τύρβη, *tumulte* ; douleurs violentes dans les jambes occasionnées par le scorbut.

SCEMPSIS, σκῆμψις ; le même qu'*Aposcepsis*. Voyez ce mot.

SCENOS, σκῆνος, dans Hippocrate, signifie le corps entier.

SCEPARNOS, σκεπαρνος. Voyez *Ascia*.

SCEPASTRA, σκεπαστρα ; espece de bandage pour la tête. GALIEN, *de Fasciis*.

SCEPE, σκέπη, *couverture*. Il paroît signifier dans Hippocrate, *Epid. Lib. VI.* l'air qui environne les corps.

S C H

SCHAGRI-COTTAM, espece de *cornouillier* qui croît dans le Malabar. Le suc exprimé de son fruit mêlé avec du sucre, est estimé rafraîchissant. On recommande sa décoction comme un gargarisme excellent pour resserrer la luette. Le suc de ses feuilles pris avec du sucre, est bon dans le flux hépatique & la diarrhée, & pour les pûstules de la bouche, en forme de lotion.

On compose avec ce suc & du vinaigre un gargarisme, que l'on estime excellent pour l'esquinancie.

SCHASIS, σχάσις, *scarification*.

SCHEHENDINIGI, *Chanvre*, ou semence de chanvre. RULANN.

SCHEMA, σχῆμα ; la figure d'une partie du corps, ou la forme & le type d'une maladie.

SCHEM-PARITI ; nom d'une espece d'*Alcea* des Indes, à laquelle on n'attribue aucune vertu médicinale.

SCHERBET ou SERBET ; liqueur Turque préparée avec le suc des fruits acides & du sucre.

SCHERUNAM-COTTAM, H. M. Nom d'un arbrisseau baccifere qui croît dans les Indes Orientales. La fumée de la décoction de ses feuilles appaise le mal de dents, & tue les vers qui s'y forment. RAY, *Hist. Plant.*

SCHERUS-CHUNDA ; nom du *Solanum, fruticosum, Indicum, fructu rubro*.

SCHESIS, σχέσις, de σχέω, avoir, tenir, retenir, est une disposition du corps qu'il est aussi facile d'acquérir que de perdre, & qu'on appelle *diathese*, διάθεσις. *Hexis*, ἕξις, signifie au contraire une disposition ou habitude fixe & stable. Σχέσις, signifie encore la même chose que ἐπίσχεσις ; savoir, une rétention, une suppression. Par exemple, σχέσιες τῶν οὔρων, *VI. Epid. sect.* 1. *Aph.* 2. sont des suppressions d'urine.

SCHETÆA, σχεταῖα. On trouve ce mot dans Hippocrate, *de Morbis mulierum, Lib. V.* La phrase est σχεταῖα δρῶσι, que les Traducteurs rendent par, *ils font des choses dont ils devroient s'abstenir* ; c'est-à-dire, ils rejettent d'une maniere indécente les alimens qu'ils ont pris.

SCHETICOS, σχέτικος, est une épithete qu'on donne aux maladies, pour signifier qu'elles ne sont point fixées ni enracinées dans la constitution, & qu'on peut aisément les guérir. GALIEN.

SCHETTI, H. M. est un arbrisseau du Malabar qui porte des baies, & dont la racine étant pilée, & prise dans de l'eau froide, est estimée bonne pour appaiser l'ardeur des fievres chaudes & les chaleurs internes, & pour arrêter le crachement de sang. On s'en lave la tête pour en appaiser les douleurs; on la prend dans du lait pour rafraîchir les reins & arrêter la gonorrhée.

On trouve une autre plante fort approchante de celle-ci, appellée *Bem-schetti*, dont le fruit a un gout farineux & douceâtre, & est bon à manger.

SCHIAS, le même que *Ischias*.

SCHIDACEDON. On dit qu'un os est rompu, σχιδακηδὸν, *schidacedon*, quand la fracture est longitudinale. Ce mot est dérivé de σχίζω, *fendre*.

SCHINDALMOS, σχινδαλμὸς, *fente*.

SCHINELÆON, σχινέλαιον, *Huile de mastic*. DIOSCORIDE, *Lib. I. c.* 50.

SCHISMA, σχίσμα, *fente*.

SCHISTUS LAPIS, Offic. Charlt. Foss. 24. Matth. 1382. *Schistus*, Calc. Mus. 274. Worm. 64. Aldrov. Mus. Metall. 655. de Laet. 123. *Schistus, seu scissilis lapis*, Boet. 392.

C'est une pierre qu'on nous apporte d'Allemagne. La meilleure est d'une substance métallique, & de couleur de safran ; les autres, qui sont moins estimées, sont noires, & composées de lames minces, luisantes & transparentes, collées les unes sur les autres. Elle possede les mêmes vertus que la pierre hématite, mais à un moindre degré.

Boetius la regarde comme une espece de talc, & Agricola

ne trouve de différence entre elle & l'hématite que dans la figure.

Dioscoride assure, qu'étant délayée dans du lait de femme, elle incarne le *cœloma* des yeux. (Voyez *Cœloma.*) Elle est aussi fort bonne pour la rupture ou inflammation de la même partie, pour l'enflure des paupieres & le staphylome. Dioscoride, *Lib. V. c.* 145.

SCHŒNANTHUS, *Juncus odoratus*, Offic. *Schœnanthum*, Ger. 39. Emac. 43. *Schœnanthus; sive Juncus odoratus*, J. B. 2. 515. Raii Hist. 2. 1310. *Juncus odoratus sive aromaticus*, C. B. P. 11. *Juncus, rotundus aromaticus*, C. B. Theat. 163. *Juncus odoratus tenuior*, Park. Theat. 144. *Gramen dactylon aromaticum, multiplici paniculâ, spicis brevibus, tomento candicantibus ex eodem pediculo binis*, Pluk. Phytog. Tab. 190. Fig. 1. *Gramen ad juncum accedens aromaticum majus Syriacum*, Hist. Oxon. 3. 229. *Schœnante*, & *Jonc odorant.*

Cette plante, à qui l'on donne communément le nom de *jonc*, n'est qu'une espece de *gramen*, dont la racine est petite & fibreuse, & les feuilles posées près-à-près, & enfermées les unes dans les autres. Elles sont longues, étroites & d'une odeur fort agréable. Les tiges croissent à la hauteur d'un pié au plus, & portent à leurs sommités des fleurs rangées à double rang, petites & veloutées. Elle croît dans l'Arabie & dans les autres contrées de l'Orient. Ses feuilles sont seules d'usage.

Le *jonc odorant* est chaud & dessiccatif; il leve les obstructions du foie & de la rate, & provoque les regles. Il appaise les douleurs de matrice qui suivent l'accouchement; il excite l'urine, il nettoie les reins & appaise la toux occasionnée par des vents enfermés dans l'estomac. Il entre dans deux fameuses compositions, savoir, la thériaque d'Andromaque & le mythridate. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles & les tiges sont d'usage, elles ont un gout acre mêlé de quelque amertume fort agréable, & une odeur extremement pénétrante. Elles sont chaudes, quelque peu astringentes, atténuantes & composées de parties volatiles. On les emploie principalement dans les obstructions des regles, du foie & de la rate, pour les enflures de l'estomac, le vomissement, le hoquet, la rétention d'urine & les douleurs des reins & de la vessie. Dale, d'après *Schroder.*

SCHOENOBATA, σχοινοβατία, de σχοῖνος, corde, & βαίνω, marcher. L'action de marcher ou de danser sur la corde. On trouve ce mot dans Hippocrate, *de Victus Ratione, Lib. III.* Quelques-uns veulent qu'on lise κονιβατία, qui est une promenade sur le sable, & d'autres κοινιβατία, qui est une course qu'on fait en commun.

SCHOENOPRASSUM. Voyez *Cepa.*

SCHORIGERIAM. On appelle *batti schorigeriam* une espece d'ortie qui croît dans le Malabar.

SCHULLI. On trouve dans le Malabar deux arbrisseaux épineux de ce nom. L'un est le *paina schulli*, qui ne possede aucune vertu médicinale; l'autre le *nir schulli*, dont les feuilles étant réduites en poudre & mêlées avec l'huile du *ficus infernalis* (voyez *Glaucium*) passent pour dissiper toutes sortes de tumeurs, mais particulierement celles qui viennent aux parties génitales.

SCHUNDA-PANA, est le nom d'un palmier qui croît dans le Malabar. Voyez *Palma.*

SCI

SCIÆNA. Voyez *Umbra.*

SCIAMACHIA, ou SCHIOMACHIA, de σκιά, ombre, μάχομαι, se battre, combattre; espece d'exercice en usage chez les Anciens, qui consistoit dans des agitations des bras, pareilles à celles d'une personne qui se battroit avec son ombre.

SCIATICA, *sciatique.*

La *sciatique* consiste dans une douleur pesante, sourde, mordicante & continuelle dans l'articulation du fémur avec l'os ischion & les parties adjacentes. Elle peut venir de la même cause que la goute, mais elle est causée le plus souvent par le froid qu'on a pris, ou par l'air auquel on s'est exposé sans précaution. Elle peut encore être occasionnée par les contusions & les maladies vénériennes.

Elle attaque souvent ceux qui ont eu la cuisse disloquée, surtout dans les changemens de tems, & continue quelquefois pendant tout l'hiver. Les hommes & les femmes, les jeunes gens & les vieillards sont également sujets à cette maladie, qui est rarement accompagnée de tumeur externe ou d'inflammation. La douleur qu'elle cause est beaucoup moins aiguë que dans les autres especes de goutes, & bien qu'elle ait des rémissions, néantmoins elle est ordinairement continuelle, & elle augmente lorsqu'on marche ou qu'on demeure longtems dans la même posture. Lorsque la *sciatique* est invétérée, elle cause quelquefois, surtout aux personnes d'une habitude délicate, lâche, ou corpulente, un relâchement des ligamens, lequel est suivi d'un boitement & d'une difficulté à se mouvoir, & lorsqu'elle augmente, une luxation partiale. La *sciatique* est quelquefois produite dans les vieillards par tout ce qui relâche, raccourcit ou obstrue les nerfs des cuisses, des jambes & des piés; & si ce relâchement, cette contraction, ou cette obstruction est violente ou de longue durée, elle cause la paralysie & ensuite l'atrophie des parties.

La *sciatique* est rarement mortelle & dangereuse, mais elle dure souvent long-tems; & lorsqu'elle provient d'un coup, d'une chute, d'une vérole, ou de vieillesse, elle revient souvent dans les tems froids, & ne quitte le malade qu'au retour de la belle saison. La paralysie & l'atrophie des parties sont de très-mauvais symptômes.

Les *sciatiques* qui proviennent d'une cause interne, demandent beaucoup d'exactitude dans le régime, & celles qui sont causées par la vieillesse, une diete nourrissante & balsamique. La diete doit être modérée dans les autres cas: mais il faut en même-tems que le malade se tienne chaudement & qu'il fasse un exercice convenable.

La saignée est extremement salutaire dans la cure de la *sciatique*, pourvu que le sujet ne soit ni trop foible ni trop âgé. Elle doit être suivie le lendemain d'un émétique d'ipécacuanha, & s'il est besoin, d'une potion parégorique, qu'on peut préparer comme il suit:

Prenez *de pilules de Mathieu, demi-scrupule;*
d'eau de raves composée, deux dragmes;
d'eau épidémique, demi-once;
d'eau de lait alexitaire, & } *de chaque, une once;*
d'eau de cerises noires, }
de sirop de méconium, demi-dragme.

Faites une potion à prendre en se mettant au lit.

On la réitérera supposé que la douleur soit violente & que le malade ne puisse point prendre de repos; autrement il vaut mieux s'en passer.

On estime beaucoup les émétiques de turbith minéral dans la *sciatique*, & on peut les donner commodément de la maniere suivante.

Prenez *de turbith minéral, six grains;*
d'ipécacuanha en poudre, quinze grains;
de conserve de romarin, autant qu'il en faut pour un bol.

Après l'opération duquel on prendra le remede suivant.

Prenez *de sels volatils d'ambre*, & *de castoreum*, } *de chaque, six grains ;*
de laudanum d'Angleterre, un grain ;
de conserve d'oseille sauvage, demi-once ;
d'huile de romarin, une goutte ;
de sirop de giroflée musquée, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on prendra avec la potion suivante.

Prenez *d'eau de lait alexitaire, deux onces ;*
d'eau thériacale, une once ;
de sirop de safran, *d'esprit composé de lavande*, } *de chaque, demi-once.*

Mêlez pour une potion.

On augmente l'opération des purgatifs qu'on donne ordinairement après l'émétique au moyen du mercure doux qu'on y ajoute de la maniere suivante.

Prenez *de jalap en poudre, deux scrupules ;*
de mercure doux, demi-scrupule ;
d'huile de sassafras, demi-goutte ;
de sirop de rhubarbe, autant qu'il en faut pour un bol qu'on prendra le matin avec un régime convenable, & qu'on réitérera deux fois par semaine pendant un mois & demi.

A l'égard de ceux qui sont vieux ou affoiblis, il convient de leur donner des purgatifs doux auxquels on joindra alternativement pendant quelque-tems une dose de mercure doux. Supposé que les cathartiques operent avec violence, & que la douleur augmente, il faut avoir recours aux parégoriques. Comme les pilules de Mathieu sont un opiat de nature diaphorétique & diurétique, elles paroissent propres dans le cas dont il s'agit. Les préparations des bois conviennent dans les jours intermédiats, mais surtout après que le cours des purgatifs est achevé.

Par exemple,

Prenez *d'écorces de gayac*, & *de sassafras*, *de raisins séchés au soleil*, } *de chaque, quatre onces.*

Faites-les bouillir pendant dix heures dans de l'eau de fontaine, dans un vaisseau bien fermé, de maniere qu'il reste huit chopines de liqueur, dont on usera pour boisson ordinaire après l'avoir coulée.

Il faut persister dans l'usage de ces remedes pendant cinq ou six semaines au moins & donner durant tout ce tems-là au malade le bol suivant, lorsqu'il va se coucher.

Prenez *de cinabre d'antimoine, un scrupule ;*
de gomme de gayac, *de camphre*, } *de chaque, cinq grains ;*
de sel volatil d'ambre, quatre grains ;
d'huile de sassafras, une goutte ;
de conserve d'oseille sauvage, demi-once ;
de sirop balsamique, autant qu'il en faut pour un bol.

Lorsque les malades sont d'une habitude maigre, hectique & foible, on peut mêler les balsamiques, tels que le blanc de baleine, les baumes du Pérou & de Tolu, avec les remedes dont on a parlé. Les bains de lait tout chauds sont aussi salutaires pour ces sortes de sujets, que ceux qui sont froids pour les personnes dont les solides sont trop relâchés.

Les remedes externes ne sont point à négliger lorsque la partie est relâchée.

Par exemple,

Prenez *d'oxycroceum*, & *d'emplâtre de Paracelse pour les ruptures*, } *de chaque, une once ;*
de camphre, deux dragmes ;
d'huile de succin, une dragme & demie ;

Mêlez pour un onguent, que vous étendrez sur un morceau de peau pour l'appliquer sur la partie affectée.

Le topique suivant est d'usage lorsque la partie est tirée.

Prenez *de diachylon avec les gommes, deux parties ;*
d'onguens faits avec le sel ammoniac, & *le cumin*, } *de chaque, une partie.*

Mêlez & appliquez en forme d'emplâtre sur la partie malade.

Lorsque le sang est appauvri & la circulation languissante, rien n'est plus salutaire qu'un cours d'eaux calybées : mais dans l'extrémité opposée, il faut employer le lait & les poudres testacées.

La goute s'empare quelquefois de l'ischion & du coccyx, & produit les mêmes symptomes que ceux qu'on observe dans la *sciatique*, sauf la différence des parties. Cette maladie est ordinairement très-cruelle & très-difficile à guérir : & lors, comme il arrive quelquefois, que la partie vient à suppuration, elle est fort dangereuse, l'ulcere rendant toujours un ichor sanieux qui montre qu'il est d'une nature phagédénique. Quelquefois encore une humeur acre & corrosive occasionne la luxation de l'os, ce qui est un cas beaucoup dangereux & qui demande le secours du Chirurgien. Mais à tout autre égard la cure ne differe pas beaucoup de celle de la *sciatique*.

On assure que l'huile éthérée de térébenthine prise à la dose de quatre-vingt ou cent gouttes dans du miel, ou tel autre véhicule convenable, lorsqu'on se met au lit, & répétée dans des intervalles convenables, est un remede souverain pour la maladie dont nous parlons.

SCIDEN, *céruse*. Ruland.

SCILLA, *Squille*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est une grosse bulbe ou un oignon d'un gout acrimonieux. Ses feuilles sont larges, ses fleurs semblables à celles de l'*ornithogalus*, ou *hyacinthus stellaris*, & disposées en épis avant que les feuilles paroissent.

Boerhaave compte trois especes de *scilla*, savoir,

1. *Scilla vulgaris, radice rubra*, C. B. P. 73. Raii Hist. 2. 1164. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Scilla*, Offic. *Scilla rubra magna vulgaris*, J. B. 2. bis, *Scilla rubra, sive Pancratium verum*, Park. Parad. 133. *Pancratium Clusii*, Ger. 136. Emac. 172. *Ornithogalum maritimum, seu scilla radice rubra*, Tourn. Inst. 381. *Cepa maris*, & *squilla*, Offic. Germ. *Squille rouge*.

Elle ne differe de la blanche que par la couleur de la racine qui est rouge, & pousse des feuilles plus droites. Elles sont toutes deux de même nature : mais on préfere la blanche.

Elles ont un gout chaud mêlé de quelque amertume ; el-

les sont apéritives & atténuantes, bonnes pour chasser le phlegme visqueux des poumons, pour l'asthme & la difficulté de respirer. On les emploie souvent en qualité de vomitif pour nettoyer l'estomac & guérir la jaunisse & l'hydropisie. Elles provoquent aussi l'urine & les regles.

Leurs préparations officinales sont le vinaigre, le vin, l'oxymel scillitique, & les trochisques de *squille*. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante fleurit au mois de Septembre, & sa racine, qui est seule d'usage, nous vient d'Espagne. Elle est d'un gout acre & amer, atténuante, apéritive, résolutive & diurétique. On l'emploie principalement dans les obstructions du foie, de la rate, des conduits biliaires, des regles & de l'urine, dans les maladies muqueuses des poumons, dans la toux & autres maladies semblables. Dale, *d'après Schroder*.

Oxymel Scilliticum. Voyez *Acetum*.

Trochisci de Scilla ad Theriacam.

Trochisques de *Squille* pour la Thériaque.

Prenez de *Squilles* cueillies vers le commencement du mois de Juin, qui est le tems où la tige & les feuilles sont seches, de moyenne grosseur, pulpeuses blanches, ôtez-en la partie extérieure; séparez la partie la plus dure à laquelle les racines tiennent, & après les avoir enveloppées de pâte ordinaire; mettez-les cuire au four, jusqu'à ce que celle-ci soit seche; après quoi percez-les avec une spatule de bois, pour voir si la *squille* est tout-à-fait molle. Supposé qu'elle le soit, pilez-la dans un mortier avec de la farine d'orobe blanc, ou de pois chiches rouges; en mettant à chaque fois dans le mortier; huit onces de *squille*; ensuite formez-en des trochisques d'environ deux gros chacun, après vous être frotté les doigts avec de l'huile rosat, & faites-les sécher à l'ombre.

Ce Procédé est approchant le même que dans le Dispensaire d'Augsbourg, & dans le premier du College de Londres. On l'attribue à Galien, qui le décrit dans son Traité *de Antidotis*, & dans celui *de Theriaca ad Pisonem*, pour laquelle il étoit originellement destiné. Zwelfer y trouve plusieurs défauts relativement aux vertus des *squilles*; il assure qu'il en entre si peu dans les trochisques, qu'ils ne sauroient être bons à rien, ayant supputé qu'on ne peut tout au plus faire que neuf onces de trochisques de cette quantité; dont huit sont de farine de pois chiches.

Vinum Scilliticum; Vin scillitique.

Prenez *de* squilles *seches*, *une livre*.

Mettez-les infuser pendant quatorze jours, dans huit chopines de vin blanc.

Coulez & gardez le vin pour l'usage.

Ce vin est un émétique aussi doux que le vinaigre scillitique: mais il convient davantage aux estomacs froids & foibles. Il ne fait plus vomir après qu'on en a usé quelque tems, & il n'irrite qu'autant qu'il faut pour exprimer l'eau glaireuse que contiennent les glandes qu'il met par-là en état de s'acquiter de leurs fonctions; de sorte qu'on auroit peine à trouver un meilleur préservatif contre les rhumes que cause la vieillesse, ou qui sont les suites d'une foiblesse occasionnée par la débauche; bien qu'il y en ait de plus agréables au gout: on peut en prendre depuis une jusqu'à quatre cueillerées tous les matins.

2. *Scilla*, *radice alba*, C. B. P. 73. Raii Hist. 2. 1166. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Scilla alba*, Park. Parad. 133. *Scilla Hispanica vulgaris*, Ger. Emac. 171. *Scilla magna alba*, J. B. 2. 618. *Ornithogalum maritimum*, *seu scilla radice alba*, Tourn. Inst. 381. *Squille blanche.*

La racine de cette espece de *squille* est grosse, ronde, faite à peu-près comme une poire, & composée d'un grand nombre de tuniques posées les unes sur les autres avec plusieurs fibres à sa base, il s'éleve du milieu de celle-ci quelques feuilles larges, vertes, luisantes, plus épaisses que celles du lis, traversées par une côte; qui subsistent pendant tout l'Hiver, & auxquelles il succede au Printems une tige épaisse, ronde, haute d'un pié & demi, qui soutient des fleurs à six feuilles blanches disposées en épis longs & épais, auxquelles il succede de gros fruits.

Cette plante croît sur le rivage de la mer, dans tous les pays chauds. Ses racines sont d'usage. Miller, *Bot. Off.*

3. *Scilla Africana*, *flore parvo viridi*, *bulbo amplissimo lanuginoso*, H. A. 2. 187. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

La *squille*, outre l'acrimonie qui lui est commune avec l'*arum*, a un gout désagréable, & quelque peu dégoutant, ce qui fait qu'avec les vertus qu'elle possede en commun avec cette plante, elle excite le vomissement & les selles, sans compter qu'elle n'est pas moins efficace dans les affections pituiteuses. Elle brûle la gorge par son acrimonie, tandis qu'elle est crue, & de-là vient qu'on la fait cuire au four ou au soleil, & qu'on la prépare comme l'*arum*. On ne la donne jamais en substance: mais elle entre dans la fameuse préparation de l'oxymel scillitique, qu'on estime si fort à cause de la vertu qu'il a d'incifer les phlegmes. *Hist. des Plant. attrib. à Boerh.*

SCILLITICUM ACETUM, *Vinaigre scillitique*. V. *Acetum*.

SCINCUS. Offic. Schrod. 5. 346. Jonf. de Quad. 138. Aldrov. de Quad. Ovip. 658. Bellon. de Aquat. 47. Rondel. de Pisc. 2. 231. *Scincus*, *seu Crocodilus terrestris*, Raii Synop. A. 271. *Scincus*, *quem & Crocodilum terrestrem vocant*. Gesn. de Quad. Ovip. 24. *Scincus marinus*; Mont. Exot. 6. *Scincus Lacerti species*; Ind. Med. 107. *Scinc marin.*

C'est un animal aquatique, couvert d'écailles, de couleur argentine, principalement sous le ventre, avec une bande bleue qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue. Il est bon pour résister au venin & pour exciter la semence. Schroder.

La premiere de ces qualités, dit Amman, la fait recevoir dans la composition du mithridat, & la seconde dans l'*electuarium diasatyrion*, mais en différentes parties; car on n'emploie dans celui-ci que son ventre & ses reins, à cause peut-être d'une hypothese relative à la situation des reins & des vaisseaux spermatiques. Le mithridate au contraire ne reçoit que le ventre de cet animal, d'où l'on peut conclurre, dit Hoffman, que ses différentes parties operent différens effets. Mais comme Dioscoride recommande la chair qui est aux environs des reins; Galien; *Lib. I. Simpl.* les reins eux-mêmes, & Pline; *Lib. XXVIII. cap.* 28. la dépouille & les piés, comme propres pour exciter à l'amour; Hoffman a eu raison de rejetter ces hypotheses, aussi-bien que toutes les autres qui ont rapport au *Scincus*. Dale.

SCINTILLA VENERIS, dans Paracelse, est une résolution des membres, ou un défaut de mouvement produit par une cause vénérienne.

SCIRONA. *Rosée d'Automne*. Ruland.

SCIRPUS, nom du *juncus aquaticus maximus*.

SCIRRHONES; on appelle ainsi certains petits pous qui se forment sous la peau. *Cirons*.

SCIRRHOSIS; maladie des yeux dans laquelle la chair augmente de volume, & prend une couleur quelque peu livide. Elle est causée par une inflammation violente & opiniâtre.

SCIRRHUS, *Scirrhe*, *Skirrhe*, ou *Squirrhe*.

Le *Skirrhe* a pour cause tout ce qui peut coaguler, épaissir ou dessécher le suc dans les glandes; il peut donc se former dans toutes sortes de glandes: mais principalement dans celles dont les liqueurs s'épaississent plus aisément, ou y font un plus long séjour à cause de leur situation. C'est pourquoi ce genre de mal se forme ordinairement dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, aux mamelles, aux aisselles, aux aines, au pancréas, au mésentere & dans la matrice.

Le *skirrhe* est une des maladies générales dans lesquelles l'inflammation se termine, lors, par exemple, que l'inflammation n'est ni résoute, ni la partie dans laquelle les humeurs ne circulent plus, séparée de celles qui sont encore saines. Mais tout ainsi que dans l'article intitulé *Gangrena*, nous avons non-seulement considéré cette espece de gangrene qui succede aux inflammations violentes, mais encore toutes celles qui procedent de quelque cause que ce soit, nous allons donner de même dans celui-ci, l'histoire & le traitement général du *skirrhe*.

Galien, traitant de la différence des tumeurs, nous apprend dans son *Comment. sur l'Aphorisme* 34. *Sect.* 4. qu'on donne le nom de *skirrhe* à celles qui sont dures & indolentes. Il emploie la même définition dans plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, par où il paroît que c'étoit là la notion générale que les Anciens avoient de cette espece de tumeur. On trouve cependant quelques passages dans lesquels il décrit le *skirrhe* un peu différemment; car voici comme il en parle dans sa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. III. cap. 6.*

« Le vrai *skirrhe* est une tumeur contre nature, dure & « indolente; au lieu que le faux n'est pas absolument « privé de sentiment, bien qu'il apperçoive avec quel- « que peine l'action des objets sur lui; l'espece qui est « dénuée de sentiment est incurable, au lieu que celle « qui conserve un sentiment languissant, ne l'est point « absolument, encore qu'on ait beaucoup de peine à « y apporter remede. »

Mais une preuve que Galien n'a point employé le mot *ἀναίσθητος* dans ce passage, dans le sens qu'on donne généralement à celui d'*ἀνώδυνος*, c'est que dans un passage de sa *Method. Medend. Lib. XIV. cap. 6.* il s'explique de la maniere suivante:

« Nous donnons le nom de *skirrhe* à toute tumeur dure « & indolente, qui conserve encore quelque sentiment, « car celle qui n'en a point du tout, est absolument « incurable. » Par où il paroît que la dureté & l'indolence sont les caracteres des *skirrhes* ordinaires, comme l'insensibilité l'est de ceux qui sont absolument incurables.

Galien admet cependant des *skirrhes* non seulement dans les glandes, mais encore dans toutes les autres parties du corps; car traitant de la cure d'un *skirrhe* dans le cinquieme Chapitre du Livre que nous venons de citer, il recommande le vinaigre comme un remede aussi sûr qu'efficace dans les cas où les parties charnues des muscles sont devenues skirrheuses; mais il ordonne d'en user avec toute la précaution possible, lorsque les ligamens ou les tendons sont affectés de la même maladie. Il nous apprend dans sa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap. 6.* qu'un jeune garçon qui avoit un érésipele, s'étant exposé au froid, il lui resta une tumeur skirrheuse dans la cuisse, qui occupoit entierement cette partie. En effet on ne doit point douter qu'il ne se forme des tumeurs contre nature, dures & indolentes dans les autres parties du corps, auxquelles, suivant la définition de Galien, on doit donner le nom de *skirrhes*. Mais comme ces sortes de tumeurs se terminent souvent d'une autre maniere que le *skirrhe*, & ne dégenerent pas si promptement en cancer, je crois qu'il est à propos de les distinguer par le nom de *Tumeurs skirrheuses*.

Le siége du *skirrhe*, proprement dit, paroît être une glande ou un follicule creux, dont les parois sont composées de petits vaisseaux de toute espece, & dans la cavité de laquelle les orifices des petites arteres versent une liqueur particuliere, que ces dernieres ont séparés du sang que la glande reçoit, & dont elle se décharge ensuite par des conduits excrétoires pour qu'elle se distribue dans les différentes parties du corps. Il y a une infinité de pareilles glandes simples qui versent la liqueur qui s'est amassée dans leurs cavités, soit sur les surfaces des membranes, ou sur la peau, ou dans les cavités des narines, de la bouche, du gosier, de la trachée-artere & de l'œsophage. Si l'on conçoit plusieurs de ces follicules simples réunis, & que leurs émonctoires aboutissent à un canal excrétoire commun qui verse la liqueur qui s'y est amassée pour divers usages particuliers; pour lors l'amas de ces glandes renfermées dans une membrane commune, & dont les tuyaux forment un émonctoire commun, compose ce que les Anatomistes appellent une glande composée ou conglomérée. Les parotides, par exemple, & les autres glandes qui séparent la salive du sang, & la versent dans la cavité de la bouche, sont des glandes conglomérées.

Il s'ensuit donc, que tout ce qui peut coaguler, épaissir ou dessécher la liqueur que les glandes ont séparée, & la mettre hors d'état de sortir par leurs émonctoires, suffit pour causer un *skirrhe*. Il en est de même de tout ce qui rétrécit les émonctoires des glandes, en les comprimant au point d'empêcher l'écoulement de la liqueur qui s'est amassée dans leurs cavités; car dans ce cas la follicule ou glande ne manquera pas d'être distendue par la liqueur retenue; il n'y aura que sa partie la plus ténue qui soit réabsorbée par les orifices des veines qui s'ouvrent dans les glandes, ou qui s'écoule par les émonctoires rétrécis, tandis que la partie la plus grossiere, étant retenue & accumulée, distendra le follicule de la glande, & comprimera les vaisseaux qui traversent sa membrane; d'où s'ensuivra une tumeur & une dureté en conséquence de l'engorgement que les fluides coagulés, épaissis ou desséchés, causent dans les vaisseaux. Comme les nerfs distribués dans la substance des glandes souffrent la même compression, la tumeur sera tout-à-fait indolente, & la même cause produira une insensibilité parfaite dans le *skirrhe* que Galien appelle incurable. Le même malheur peut arriver dans les autres parties du corps, où les humeurs, filtrées sans l'interposition de pareils follicules, s'amassent dans un réservoir commun. Dans les testicules, par exemple, l'artere qui fournit du sang à la veine correspondante se divise en une infinité de ramifications qui composent presque toute la substance des testicules, & verse par plusieurs petits orifices la liqueur qui s'est séparée du sang dans un réservoir commun. Si donc il arrive, par quelque cause que ce soit, que cette liqueur ne puisse plus s'écouler, il arrivera tous les mêmes accidens auxquels nous avons dit que les glandes étoient sujettes, & il se formera dans le testicule une tumeur dure & indolente, c'est-à-dire, un *skirrhe*.

Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans la prati-

que, & il paroît par le peu d'effet que les remedes produisent dans ces sortes de cas, que les *skirrhes* qui se forment dans ce dernier endroit, aussi-bien que dans les autres parties du corps, sont extremement difficiles à guérir, & que ces sortes de duretés des testicules dégénerent aisément en cancers. La même chose peut arriver dans quelques-uns des visceres, dans le foie, par exemple; car la bile hépatique se sépare dans ce dernier du sang de la veine-porte; & après avoir passé dans les petites ramifications qui se distribuent dans toute sa substance, elle se rend à la fin dans un gros conduit commun auquel on donne le nom de *cholidoque*, qui la verse dans les intestins. Si donc le conduit cholidoque, ou les petites ramifications qui conduisent la bile que le foie a séparée, viennent à être obstrués par quelque cause que ce soit, comme par la stagnation, la coagulation, l'épaississement ou le dessechement des humeurs, il peut fort bien se former un *skirrhe* dans toute la substance du foie, ou dans quelqu'une de ses parties.

Rien ne contribue plus à la production de cette maladie, que la lenteur avec laquelle le sang circule dans la veine-porte, & qui l'empêche de pouvoir passer dans les lits étroits des canaux convergens; elle est encore extremement favorisée par la facilité avec laquelle cette humeur s'épaissit; ce qui la rend incapable de circuler. Il s'ensuit donc, que quand même on supposeroit avec quelques Anatomistes, qu'il n'y a point dans les glandes conglomérées, telles que les parotides & autres de semblable nature, des follicules destinés à recevoir la liqueur que les arteres ont séparées, & à la verser par leurs petits émonctoires dans le conduit excrétoire commun; & que les ramifications sécrétoires qui viennent des arteres, versent directement la liqueur qui a été filtrée dans le conduit excrétoire commun sans l'entremise de ces follicules, cela n'empêcheroit point qu'il ne s'y formât des *skirrhes*. Par exemple, si la liqueur qui a été séparée du sang artériel se coaguloit, s'épaississoit, ou se desséchoit au point d'obstruer le conduit excrétoire commun, ou les petites ramifications sécrétoires qui versent cette liqueur dans le réservoir commun, il en résulteroit infailliblement un *skirrhe*: car la difficulté qu'on trouve à guérir un *skirrhe* situé dans les glandes, proprement dites, vient principalement de ce que la matiere qui s'est amassée dans ces follicules, & qui est, pour ainsi dire, placée hors des bornes de l'influence de la circulation, empêche le sang artériel, qui est chassé par la force du cœur & des vaisseaux, d'agir directement sur ces parties. Que si la glande parotide est composée de petites arteres disposées en forme de peloton, lesquelles versent par leurs petits émonctoires la liqueur filtrée dans le conduit excrétoire commun, le fluide artériel n'aura point assez de force en arrivant dans les petits orifices des arteres qui se trouvent obstruées par un fluide épaissi, pour lever cette obstruction, ou pour séparer par une suppuration bénigne ces petits vaisseaux, & l'humeur qui les obstrue, des autres vaisseaux auxquels ils sont adhérens. Ceux qui peseront attentivement toutes ces circonstances, comprendront sans peine que les tumeurs skirrheuses doivent être extremement difficiles à guérir, puisque celles des testicules, dans lesquelles la sécrétion se fait sans l'entremise des follicules, résistent si opiniâtrément aux remedes.

Il est donc probable que la cure d'un *skirrhe* est d'autant plus difficile, que les glandes qu'il affecte sont plus composées. Car lorsque les follicules simples, qui amassent sur la surface du corps une espece de liqueur grasse & la rendent par leurs émonctoires, sont obstrués, l'humeur s'accumule, distend le follicule, & produit une tumeur, qui, selon la différente consistance de la matiere qu'elle contient, reçoit différentes dénominations, comme de *meliceris*, d'*atheroma* & de *steatoma*, qu'on peut voir aux articles intitulés de ces noms; car ces sortes de tumeurs paroissent appartenir à cette classe, surtout lorsqu'elles contiennent une matiere dure, comme il arrive dans les stéatomes, & on les comprend sous la définition générale de *skirrhe*. Les Chirurgiens ouvrent bardiment ces sortes de tumeurs, expriment la matiere qu'elles contiennent, & consument souvent avec succès la cavité du follicule avec des suppuratifs très-forts, & quelquefois même avec des corrosifs; car ces especes de tumeurs acquierent rarement la malignité d'un cancer, quoiqu'elles aient toute l'apparence d'un *skirrhe* malin. C'est ce dont j'ai eu occasion de voir un exemple remarquable.

Un homme de soixante ans fut affligé pendant plusieurs années d'une tumeur dure, qui devint insensiblement aussi grosse que le poing. Elle étoit située à la partie inférieure gauche du visage, près de l'angle de la mâchoire inférieure. Sa base étoit fort large, mobile, & n'adhéroit point aux muscles de dessous; ce qui donnoit la liberté de pouvoir s'élever avec la peau. Cette tumeur s'éleva insensiblement en pointe, & la peau qui la couvroit devint rouge, ou plutôt presque livide à son sommet. Le malade sentit d'abord de la demangeaison, & ensuite de la douleur dans la peau qui se trouvoit distendue; & dans le tems que ses amis appréhendoient tout pour lui, à cause qu'il ne vouloit y appliquer aucun remede, cette pointe au sommet s'ouvrit d'elle-même, & rendit une matiere dure & grenue. La tumeur diminua ensuite au point qu'il n'en resta aucune marque, & le malade joüit pendant plusieurs années d'une santé aussi parfaite que son âge pouvoit le permettre. Mais il n'en est pas de même des glandes conglomérées; car lorsqu'elles deviennent skirrheuses, cette liqueur épaissie n'est point logée dans une seule cavité, mais dispersée dans plusieurs poches ou vaisseaux; d'où il suit que la guérison en doit être infiniment plus difficile.

Au reste, lorsqu'une glande conglomérée devient skirrheuse, la différence des vaisseaux dans lesquels l'obstruction se forme, n'est pas une circonstance de petite importance; car chaque glande conglomérée renferme des vaisseaux qui lui apportent le sang artériel dont elle sépare une liqueur particuliere. Ces glandes ont aussi des vaisseaux qui filtrent cette liqueur du sang, d'autres qui la reçoivent après qu'elle a été filtrée, & d'autres enfin qui la laissent sortir. Lorsque les vaisseaux, qui versent le sang dans une pareille glande, viennent à être obstrués, les humeurs vitales qui circulent paroissent capables d'agir sur ces parties avec une force, qui, secondée d'une suppuration, est suffisante pour séparer les parties obstruées de celles qui leur sont contiguës; ce qui arrive peut-être lorsque dans quelques maladies les glandes parotides qui sont fort sujettes à s'enfler, tombent dans une suppuration bénigne. Lors au contraire que l'obstruction se forme dans les vaisseaux sécrétoires, il est évident que les humeurs vitales doivent agir sur ces parties avec moins d'impétuosité: mais lorsque ce fluide vient à s'épaissir & à s'arrêter dans les vaisseaux dans lesquels la liqueur qui a été filtrée s'amasse; cette liqueur, dis-je, étant logée hors des limites & de l'influence de la circulation, ne sauroit céder à l'efficacité des meilleurs remedes.

L'obstruction des conduits excrétoires occasionne le même accident, à moins que leur situation ne soit telle qu'on puisse y appliquer les remedes qui résolvent & atténuent l'humeur épaissie, ou qu'il n'y ait quelque cause logée vers le dernier orifice, qui en l'obstruant ou le comprimant, l'empêche de laisser sortir la liqueur qu'ils contiennent. Lors, par exemple, que le conduit excrétoire de la glande parotide est engorgé par quelque humeur; toute la substance de cette glande peut fort bien dégénérer en *skirrhe*: mais la situation de ce conduit donne lieu d'espérer qu'on pourra surmonter par des fomentations & des frictions, une maladie qui ne fait encore que commencer, surtout si

l'obstruction est logée vers l'orifice par où l'humeur filtrée s'écoule dans la bouche, ou que cette ouverture soit comprimée par quelque tumeur. Cette doctrine est confirmée par ce qui arrive dans les maladies des parties génitales; car lorsqu'une gonorrhée, ou telle autre cause, produit une tumeur vers les parties de l'uretre, où les émonctoires communs des vésicules séminaires & des vaisseaux déférens aboutissent, l'excrétion de la liqueur qui a été filtrée, cesse dans les deux testicules, mais plus souvent dans un seul; & pour lors le vaisseau déférent & l'épididyme, & à la fin toute la substance du testicule, proprement dit, commencent à s'enfler. J'ai toujours remarqué dans ce cas, que l'épididyme s'enfle le premier, & devient souvent très dur, & que le testicule augmente à un point extraordinaire, sans être cependant aussi dur que l'épididyme distendu. Lorsque cela arrive, on guérit communément la maladie avec succès, parce que la cause n'est point logée dans la substance du testicule, mais vers l'extrémité du conduit excrétoire: car la tumeur de l'urethre n'a pas plutôt diminué, que l'épididyme diminue aussi peu-à-peu, & reprend sa grosseur & sa mollesse ordinaires à l'aide de légeres frictions, en même-tems que la tumeur du testicule disparoît tout-à-fait. Lors au contraire que la substance du testicule dégénere en une tumeur dure, sans qu'aucune maladie ait précédé dans l'épididyme, le mal est beaucoup plus opiniâtre, & il est rare qu'on vienne à bout de résoudre un pareil *skirrhe*; car dans ce cas la maladie a son siége dans les petits vaisseaux sécrétoires, ou dans ceux qui contiennent la liqueur filtrée, & qui forment un si grand nombre de circonvolutions, que le fluide vital qui circule dans une artere spermatique aussi petite ne sauroit agir avec une force suffisante sur les parties obstruées.

On n'a presque rien à attendre des remedes externes dans nn pareil cas, puisque la substance du testicule est défendue par un si grand nombre d'enveloppes.

Puis donc que le *skirrhe* est produit par la coagulation, l'épaississement ou le desséchement du suc glandulaire, il est évident qu'il doit être très-fréquent dans les parties où se trouvent des glandes qui séparent une humeur gluante, ou qui le devient immédiatement après avoir été filtrée. Tout le dedans de la bouche, surtout le gosier, l'œsophage, la trachée-artere & les bronches des poumons contiennent plusieurs petits réservoirs pareils destinés à contenir la liqueur qui sert à lubrifier & défendre ces parties. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient si sujettes aux *skirrhes*.

A l'égard des yeux; c'est une chose suffisamment démontrée par l'expérience que les glandes sébacées qui sont situées aux bords des paupieres, & qui filtrent la liqueur huileuse qui sert à les humecter & à les garantir du frotement, peuvent, lorsque leurs émonctoires viennent à s'obstruer, s'enfler & devenir sujettes aux tumeurs skirrheuses. La glande innominée qui est logée dans cet endroit est pareillement sujette au même accident. La caroncule qui est située dans le grand angle de l'œil devient quelquefois skirreuse, & augmente à un point extraordinaire. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent. I. Observ.* 2. rapporte qu'il vint heureusement à bout de guérir une tumeur skirrheuse aussi grosse qu'une chataigne qui s'étoit formée dans le grand angle de l'œil gauche, & que la cure fut si complete au bout de trois semaines, que la vue du malade n'en fut point offensée. Le même Auteur, *Observat.* 1. rapporte l'histoire d'un cas plus terrible, dans lequel un *skirrhe* dur & livide aussi gros qu'un œuf d'oie & qui commençoit à devenir chancreux, sortoit hors des paupieres & fut suivi d'une hémorrhagie excessive qui faisoit craindre pour la vie du malade. Mais Hildan vint à bout de la lui conserver en extirpant cette tumeur avec l'œil, avec autant d'adresse que de courage.

Pour ce qui est des narines; Ruysch, *in Epist.* 9. *Tab.* 9. *Fig.* 7. a démontré que la membrane muqueuse qui revêt les cavités des narines contient une infinité de petits corps glanduleux. Et comme la liqueur que ces glandes filtrent s'épaissit aisément, il n'est pas étonnant qu'il se forme souvent des *skirrhes* dans ces parties. Hippocrate dans son Traité, *de Morbis*, *Lib. II. cap.* 11. paroît avoir décrit les *skirrhes* qui se forment dans les narines en traitant des polypes, dont il compte cinq especes.

Voici comment il parle de la seconde:

« Le nez se remplit d'une chair qui paroît dure au toucher. »

Il veut qu'on la brûle avec le cautere actuel. Il décrit la quatrieme espece de polype de la maniere suivante:

« Il se forme au-dedans du nez près du cartilage quelque chose de dur qui ressemble à de la chair, mais qui est aussi dure qu'une pierre au toucher. »

Il veut qu'après avoir ouvert le nez avec le bistouri, on cautérise cette espece de tumeur de la même maniere que la précédente.

Il assure en décrivant la cinquieme espece de polype.

« Qu'il se forme dans la partie supérieure du cartilage du nez des petits cancers obliques, » qu'il ordonne pareillement de cautériser.

A l'égard de la bouche; on sait aujourd'hui à n'en pouvoir douter, que presque toutes les parties internes de la bouche contiennent une infinité de glandes. La membrane calleuse qui revêt le palais en contient aussi. La luette, le voile du palais & les amygdales qui sont composées d'une membrane muqueuse dont les plis forment plusieurs sinuosités, ont un nombre inconcevable de pareilles follicules muqueuses, qui déchargent une grande quantité de fluide épais & écumeux. La partie la plus éloignée de la gorge est munie d'un grand nombre de pareilles follicules qui ressemblent si fort à de petits ulceres, qu'elles passent souvent pour telles chez les ignorans. Il n'est donc point étonnant qu'il se forme si souvent des tumeurs skirrheuses dans ces parties. Je les ai souvent vues devenir skirrheuses après une esquinancie mal traitée. Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Observ.* 19. a vu une personne dont la luette étoit skirrheuse, dure, livide, inégale & si grosse qu'elle remplissoit presque toute la cavité de la bouche. Le même Auteur, *Cent.* 1. *Obs.* 20. dit avoir vu vers la racine de la luette une tumeur dure & inégale aussi grosse qu'un œuf de poule, qui empêchoit le malade de respirer & d'avaler, surtout les alimens liquides.

Pour ce qui est des mamelles; quoique Ruysch, *in Epist. Problem.* 15. & dans quelques antres endroits, nie que les mamelles soient glanduleuses; néanmoins leur structure & la nature du lait sont de telle sorte qu'il s'y forme souvent des tumeurs skirrheuses, ainsi que l'expérience journaliere en fait foi: car sans l'entremise d'aucun follicule, les canaux laiteux qui viennent des arteres composent avec leurs vaisseaux adjacens des grosses ramifications, & forment à la fin les plus gros vaisseaux laiteux qui se contractent de nouveau & aboutissent au mamelon par plusieurs petits conduits. Mais comme le lait qui s'amasse dans les mamelles & distend les vaisseaux lactiferes a la liberté de retourner dans les vaisseaux d'où il est sorti, & que les mamelles les plus gonflées se vuident & s'affaissent quelquefois tout d'un coup sans qu'il en sorte aucune goutte par le mamelon; il s'ensuit que les conduits laiteux viennent directement des arteres sans l'entremise d'aucun follicule. Mais le lait naturellement disposé à se coaguler venant à séjourner dans les vaisseaux lactiferes distendus, se sépare en deux parties; savoir,

savoir, en partie caseuse & en sérosité. La derniere étant tenue peut aisément sortir par les ouvertures du mamelon, ou retourner dans la masse du sang; au lieu que l'autre étant une fois dépouillée de sa sérosité, reste immobile dans les vaisseaux lactiferes, où venant à se dessécher de plus en plus, elle dégénere souvent en un *skirrhe* qu'on ne peut resoudre. Et comme les *skirrhes* qui viennent à se former dans les glandes proprement dites, résistent souvent aux remedes les plus efficaces, à cause que les humeurs vitales qui circulent ne produisent presque aucun effet sur la liqueur qui s'est coagulée dans la cavité de la glande, il n'est pas étonnant qu'il arrive la même chose dans les mamelles, puisque les plus gros conduits laiteux correspondent aux cavités des glandes qui contiennent la liqueur qui a été filtrée. Leurs extrémités étroites qui aboutissent au mamelon, ont le même usage que les émonctoires des glandes qui laissent sortir l'humeur qui s'est amassée dans leurs cavités. Il est donc aisé de voir pourquoi il se forme si souvent des *skirrhes* dans les mamelles, quoiqu'à proprement parler, elles ne soient point glanduleuses.

A l'égard des aisselles & des aines; les glandes situées dans ces parties sont très-propres à recevoir ce qui a été séparé de la masse des humeurs. De-là vient qu'il s'y amasse quelque fois, tant dans les maladies que dans l'état de santé, des humeurs qui eussent été plus nuisibles ailleurs. De-là naissent les tumeurs qui se forment souvent tout d'un coup dans ces glandes, & qui sont souvent très-opiniâtres, tant à cause de la virulence de la matiere qui forme l'engorgement, qu'à cause des circonvolutions infinies des vaisseaux dont ces glandes sont composées, & qui sont cause que le sang artériel ne sauroit agir avec une force suffisante sur les parties obstruées. Lorsqu'un *skirrhe* invétéré vient à affecter les mamelles, les glandes sous-axillaires s'enflent & s'endurcissent pour l'ordinaire; & tout le monde sait que le virus vénérien cause souvent des *skirrhes* dans les glandes des aines, qu'on a toutes les peines du monde à resoudre.

Les parties externes du corps ne sont pas les seules qui soient sujettes aux *skirrhes*, il s'en forme aussi dans les internes, qui occasionnent des maladies chroniques extremement opiniâtres.

A l'égard du pancréas & du mésentere; un grand nombre d'observations font foi qu'il se forme souvent des *skirrhes* dans ces parties; & nous lisons dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, Dec. 2. An. 6.* qu'une paysanne agée de cinquante & un an qui avoit eu plusieurs enfans, & dont la santé avoit toujours été des plus parfaites, fut affligée pendant cinq ans d'une suppression des regles, de vomissemens fréquens & d'une tumeur dans le bas-ventre, qui augmenta au point d'occuper tout l'hypocondre droit; on la sentoit au toucher, & l'on pouvoit la mouvoir vers le côté gauche. Elle mourut après avoir souffert des tourmens infinis, & lorsqu'on vint à l'ouvrir, on lui trouva, entre autres maladies, tout le mésentere skirrheux, & l'on s'apperçut que la tumeur qu'on sentoit extérieurement au toucher étoit formée par le pancréas qui étoit devenu enflé & skirrheux. L'orifice du pylore étoit aussi skirrheux, & la partie interne du ventricule remplie de glandes skirrheuses blanchâtres. Paré, *Lib. VII. cap.* 21. dit avoir trouvé le pancréas & le mésentere d'une femme de soixante ans tout-à-fait skirrheux & d'une grosseur extraordinaire. Il assure dans le même endroit avoir trouvé dans des malades qui avoient été sujets aux écrouelles, les glandes du mésentere grossies à différens points, & quelques-unes mêmes aussi grosses que le poing. La Motte, dans son *Traité complet de Chirurgie*, dit avoir trouvé dans le cadavre d'une femme hydropique un grand nombre de glandes skirrheuses, dont dix ou douze étoient de la grosseur du poing & aussi dures que du bois.

Quant à l'utérus; Hippocrate nous apprend dans son Traité des *Maladies des Femmes*, *Lib. II. cap.* 38. que la matrice est sujette aux *skirrhes*. Ce n'est que dans ce seul endroit, autant que je puis m'en souvenir, qu'il emploie le mot σκιῤῥωθῆναι. « Car, dit-il, si l'utérus est affecté d'un *skirrhe* (ἢν ἀμήτραι σκιῤῥωθῶσι) « les regles cessent, l'orifice de l'utérus s'affaisse & « empêche la conception, cette partie est toute autre « que dans son état naturel, & paroît aussi dure qu'un « caillou au toucher. » Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 68. donne la description d'un *skirrhe* de l'utérus; & Hippocrate nous apprend dans son Traité, *de Natura Mul. cap.* 28. que les *skirrhes* de cette partie dégénerent souvent en cancer. « Car, dit cet Auteur, lorsque la matrice devient skirrheuse, cet accident est « toujours accompagné d'une descente. Que s'il survient une dureté dans les aines, & que la malade sente « une chaleur extraordinaire dans les parties naturelles, « c'est un signe que le cancer commence à se former. » Les observations des modernes font foi, qu'il se forme souvent des *skirrhes* dans la matrice. Paré, *L. XXIV. cap.* 41. trouva l'utérus d'une femme dont le bas-ventre avoit été long-tems dur & distendu, aussi gros que la tête d'un homme fait. Et lorsqu'il voulut l'extirper en présence de plusieurs Medecins & Chirurgiens, il trouva sa substance si dure & si skirrheuse que le bistouri pouvoit à peine y mordre. Sa cavité étoit occupée par un corps skirrheux une fois plus gros que le poing, qui ne tenoit que par quelques endroits aux parois de la matrice, & dans lequel on trouva des athéromes, des cartilages & même des os. Le milieu du cou de l'utérus étoit pareillement occupé par un *skirrhe* dont la grosseur excédoit celle d'un œuf de poule. Cette matrice, y compris les corps qu'elle contenoit, pesoit plus de neuf livres. Hildan, *in Observ. Chirurg. Cent.* 1. *cap.* 65. 66. & 67. rapporte plusieurs exemples semblables.

Quoique les *skirrhes* se forment communément dans les parties dont nous venons de parler, il ne laisse pas de s'en trouver dans les autres visceres; & nous lisons dans les Auteurs que le foie est souvent devenu skirrheux en tout ou en partie. Arétée *de Causis & Signis Morb. diuturn.* nous apprend que la rate est non-seulement sujette aux skirrhes: mais qu'on a toutes les peines à résoudre ceux qui s'y forment. Il s'engendre aussi des humeurs skirrheuses dans le ventricule & dans les intestins; & nous trouvons dans l'abrégé des *Transactions Philosophiques*, la description d'une vessie urinaire skirrheuse, dont les membranes avoient trois lignes d'épaisseur.

Ainsi l'inflammation, le lait qui s'épaissit, se durcit & se coagule, une contusion, un frotement violent, l'anthrax, le bubon, un ulcere trop-tôt desséché, la matiere atrabilaire du sang ou de la bile, principalement lorsque le flux menstruel ou hémorrhoïdal ordinaire vient à cesser, toute matiere épaisse, austere, terrestre, calculeuse, une vie mélancolique, de mauvais alimens, une disposition héréditaire, peuvent être les causes du skirrhe.

A l'égard de l'inflammation; on a observé au mot *Inflammatio*, qu'elle se termine souvent par un skirrhe; & dans ce cas les extrémités des vaisseaux obstrués avec le fluide qui forme l'engorgement, ne se séparent point des parties saines, & acquierent à la fin une nature si virulente, qu'on ne peut venir à bout de les résoudre, & qu'on est obligé de les séparer avec le bistouri ou le cautere actuel. Aretée nous apprend dans son Traité, *de Causis & Sign. Morbor. diuturn. Lib. I. cap.* 13. « Que lorsque l'inflammation du foie ne se termine « point par une suppuration, la tumeur dégénere par « la suite du tems en un *skirrhe*. »

Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 68. parlant du *skirrhe* de

l'uterus, s'exprime de la maniere suivante :

« La matrice devient quelquefois skirrheuse sans aucune « cause évidente : mais le plus souvent en conséquen- « ce d'un phlegmon qui a précedé, & qu'on n'a pu ni « résoudre ni convertir en abscès. » Ces sortes de *skirrhes* qui succedent à une inflammation qu'on a mal traitée, se forment non-seulement dans les glandes, mais encore dans les autres parties du corps. C'est ce que Galien observe dans l'endroit de sa *Meth. Med. Lib. XIV. cap.* 3. où il traite de la cure de l'érésipele; car après avoir dit que celui-ci demande des remedes plus rafraîchissans que le phlegmon; il ajoute : « Que « le mauvais usage de ces sortes de remedes rend la « peau livide, ou même noire dans les personnes âgées; « de maniere que quelques-unes des parties qui ont été « ainsi refroidies, ne peuvent être parfaitement gué- « ries par les discussifs, & deviennent skirrheuses. »

Il peut fort bien arriver dans les maladies inflammatoires, qu'il se forme des *skirrhes* dans les parties qui ne sont point glanduleuses, lorsqu'on affoiblit tellement les forces par la saignée, que le fluide vital n'a plus assez de force pour résoudre les molécules obstruantes qui se sont engagées dans les parties les plus étroites des vaisseaux, ni pour les séparer à l'aide d'une douce suppuration. C'est-là ce qui fait peut-être qu'après une pleurésie, non seulement la pleure, mais encore la partie des poumons qui lui est adhérente, deviennent skirrheuses; car on a souvent observé ensuite d'inflammations mal traitées, des altérations surprenantes dans les parties membraneuses. Par exemple, il arrive quelquefois, & même plus souvent qu'on ne pense, que le péricarde s'enflamme, & l'on a trouvé dans des sujets qui étoient morts de maladies de poitrine opiniâtres, le sac membraneux du cœur extremement épais & endurci. Il est parlé dans les *Acta Physico-Medica. Vol. II. Obs.* 20. d'un Matelot en qui l'on trouva, entr'autres maladies, le péricarde épais d'un pouce, fortement attaché au cœur, & d'une dureté cartilagineuse qui le faisoit résister au bistouri. Ce malade avoit été affligé avant sa mort d'un asthme & d'une toux violente, d'une hydrocele, & d'une hydropisie de bas-ventre & de jambes. Car quoique Malpighi, *in Epist. ad Societat. Londin. de Structura Glandul. Conglobat.* & *Santorini, in Observat. Anatom.* assurent avoir trouvé la substance du péricarde glanduleux ensuite d'une maladie, on peut dire que dans ce cas sa substance membraneuse avoit dégénéré, puisqu'on n'y trouva aucune follicule dilatée & endurcie, & que le péricarde étoit devenu cartilagineux.

Le skirrhe *peut être produit par un lait croupi.* Cet accident arrive souvent aux nourrices, qui, crainte d'une suppuration, exposent leurs mamelles enflammées à la chaleur du feu, ou les fomentent avec de l'esprit de vin: il est vrai que la tumeur diminue, puisque la partie la plus ténue du lait qui croupit dans les conduits laiteux, se dissippe ou s'écoule par le mamelon: mais ce qui reste devient beaucoup plus épais, & forme souvent un *skirrhe* qu'il est impossible de résoudre.

Par une contusion. Puisqu'il paroît par l'Anatomie, que les glandes sont composées d'une infinité d'arteres qui filtrent une liqueur tenue du sang artériel dont elles se déchargent par leurs conduits excrétoires, il est évident que lorsque ces parties viennent à recevoir une contusion, ces vaisseaux peuvent être détruits; ou leurs émonctoires tellement comprimés ou obstrués, que la liqueur qu'elles ont filtrée ne puisse plus s'écouler. Ses parties les plus liquides venant donc à croupir, à s'exhaler ou à être absorbées par les petites veines, la liqueur s'épaissit, & il se forme une tumeur dure, indolente, presque incapable de résolution, à laquelle on donne le nom de *skirrhe*. On l'appelle *cancer* lorsqu'elle est invétérée, dure, inégale, & accompagnée de douleur.

Par un frotement violent. Cette cause suffit pour produire une inflammation, & tous les accidens qui en sont inséparables. Les Prostituées sont souvent sujettes à des condylomes skirrheux dans le vagin, qui n'ont d'autre cause qu'un frotement trop violent & trop réitéré. Ceux qui sont adonnés à des amours contre nature, sont aussi affectés de tumeurs skirrheuses, lorsque suivant l'expression de Juvenal,

Podice lævi
Caeduntur tumidæ, médico ridente, Marisca.

Par un Anthrax. Cela arrive, lorsqu'à l'occasion d'une inflammation subite & violente, la peau & les parties sub-jacentes du pannicule adipeux, se convertissent en une escharre dure & seche, dont on obtient la guérison en séparant tellement sa circonférence des parties vivantes, à l'aide d'une suppuration, qu'elle tombe d'elle-même. Que si l'on ne peut en venir à bout, le *skirrhe* subsistera après que l'inflammation des parties adjacentes aura été appaisée, surtout s'il est logé dans les parties glanduleuses.

Par un bubon. Quoiqu'on donne ce nom aux tumeurs qui se forment dans les glandes des différentes parties du corps, l'usage a cependant prévalu de n'appeller ainsi que celles qui affectent les glandes conglobées des aines. Ces sortes de tumeurs sont ordinairement produites par un virus vénérien, elles subsistent longtems & résistent aux remedes les plus efficaces.

Par un ulcere trop-tôt desséché. On observe souvent que lorsqu'un phlegmon dégenere en abscès, la partie du milieu est entierement molle & morte, quoique toute sa circonférence soit encore très-dure, ainsi qu'on le fait voir au mot *suppuratio*, ce qui fait qu'on ne doit point se hâter d'ouvrir un pareil abscès: mais il arrive quelquefois que les tégumens qui couvrent sa pointe, après avoir été gonflés & macérés par les cataplasmes, s'ouvrent d'eux-mêmes & laissent sortir le pus, tandis que le restant de la matiere demeure dur & cru; de sorte qu'à moins que l'ulcere ne demeure ouvert & qu'on ne le traite avec des digestifs, il reste souvent une dureté skirrheuse pendant un tems considérable, mais qu'on vient néanmoins à bout de dissiper peu à peu dans les parties qui ne sont point glanduleuses: mais lorsqu'il reste une pareille dureté dans les mamelles, ensuite d'une suppuration qui a été mal traitée, elle occasionne souvent un *skirrhe* qu'il est impossible de résoudre.

Le *skirrhe* n'est jamais plus fréquemment produit par cette cause que dans les bubons vénériens, lors par exemple, qu'on les ouvre avant que la matiere soit tout-à-fait mûre, ou lorsqu'après les avoir ouverts, le Chirurgien se hâte de les consolider avec des dessiccatifs; car pour lors il reste toujours quelque chose de skirrheux.

Par la matiere atrabilaire du sang ou de la bile. Lorsque le sang est dépouillé de sa partie la plus fluide, soit par un exercice trop violent, ou une application d'esprit trop assidue, la partie restante est plus noire qu'à l'ordinaire, devient incapable de circuler en conséquence de sa ténacité, qui naît de l'union de l'huile épaisse du sang avec ses parties térrestres, & passe avec difficulté par les parties les plus étroites des vaisseaux; au moyen de quoi cette matiere, à laquelle on donne le nom de bile noire, est très-propre à produire des obstructions. Mais, lorsque la bile, proprement dite, séjourne dans la véficule du fiel, elle peut acquérir une ténacité surprenante, & dégénérer souvent en des concrétions calculeuses. On donne aussi le nom de bile noire à cette matiere sordide & ténace, produite par la stagnation & l'épaississement de la bile: mais elle est

beaucoup plus acre & plus sujette à se corrompre que la premiere qui est formée de la partie la plus crasse du sang. Cette derniere peut déranger tout le laboratoire de la bile, obstruer les parties dans lesquelles elle réside, se corrompre ensuite & occasionner les maladies les plus terribles. La premiere espece au contraire paroît extremement propre à produire des tumeurs skirrheuses, puisque le sang infecté par une pareille viscosité, s'arrête aisément dans les circonvolutions des glandes. Les Observations pratiques font foi que les tumeurs skirreuses affectent communément les personnes, qui en conséquence d'une idiosyncrase particuliere inclinent vers un tempérament atrabilaire, dont nous spécifions les signes au mot *temperamentum*.

Les anciens Medecins ont presque toujours regardé la bile noire comme la cause des *skirrhes* & des cancers ; & Galien, *in Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap.* 12. assure que la seule cause du cancer est une bile noire, qui loin de s'évacuer par les hémorrhoïdes, les varices ou la transpiration, se jette sur les autres parties du corps. Il s'est confirmé dans cette opinion par l'observation qu'il a faite, que les veines des parties ainsi affectées, sont remplies d'un sang noir & épais. On peut en voir la cause au mot *Carcinoma*. La conformité qu'il y a entre le *skirrhe* & la bile noire, prouve suffisamment que le premier est souvent produit par celle-ci ; car l'humeur ténace à laquelle on donne le nom de bile noire, remplit & obstrue ordinairement les vaisseaux des visceres du bas-ventre, & produit des maladies d'une nature chronique. Les anciens Medecins l'appellent bile noire raréfiée ou exaltée, lorsqu'elle commence à se fondre & à se corrompre ; & pour lors elle fait des ravages horribles, & excite dans les personnes d'un tempérament froid, des fievres aiguës, dont la mort est bientôt la suite. Elle cause aussi des dyssenteries de très-mauvaise espece, des érosions de visceres, des syncopes & souvent des morts subites. Un *skirrhe* peut subsister long-tems dans certaines parties du corps, sans incommoder le malade, à moins qu'il ne vienne à comprimer trop fortement les vaisseaux adjacens. Mais si la matiere d'un *skirrhe* invétéré vient à se mouvoir, ou d'elle-même, ou à l'occasion d'un mauvais traitement, elle dégenere bientôt en un cancer terrible.

Par la suppression du flux menstruel. Il arrive les changemens les plus considérables dans les corps des femmes lorsque leurs ordinaires commencent à paroître pour la premiere fois, aussi-bien que lorsqu'ils viennent à cesser dans le tems où elles ne sont plus en âge de concevoir. Il paroît par les observations, que presque tous les Medecins ont faites, qu'il se forme vers ce tems-là des *skirrhes* dans la matrice & les ovaires, en conséquence de l'engorgement des vaisseaux : mais il y a une si grande correspondance entre les mamelles & l'utérus, qu'aussi-tôt que le flux menstruel vient à cesser, les premieres se gonflent, comme il arrive aux femmes grosses, aussi-bien qu'à celles qui ont accouché, lorsque les vuidanges sont tout-à-fait supprimées ou viennent à diminuer considérablement ; car le lait se porte aussi-tôt aux mamelles & les gonfle. Il n'est donc pas étonnant qu'après que les regles ont cessé les mamelles soient affectées, leurs vaisseaux distendus, & qu'il s'y forme des *skirrhes*. On observe encore souvent, que les tumeurs skirrheuses qui ont été produites par d'autres causes, augmentent vers ce tems-là & dégénerent souvent en cancers.

Hippocrate nous apprend, dans son Traité *des Maladies des femmes*, *Lib. II. c.* 20. « que le sang menstruel qui « est retenu dans l'utérus, regorge dans les mamelles. »

Et après avoir rapporté plusieurs symptomes qui persuadent faussement aux femmes qu'elles sont grosses, il ajoute :

« Il leur vient aux mamelles des tubercules de différen- « te grosseur, qui loin de suppurer, deviennent insen- « siblement plus durs, & dégénerent à la fin en cancers « occultes. »

Dionis, dans son *Cours d'Opérations de Chirurgie*, conclut d'après ses propres observations, que de vingt femmes qui ont des cancers, il y en a quinze qui sont âgées de quarante-cinq à cinquante ans ; & il rapporte, que dans le voyage qu'il fit en 1700. dans diverses Provinces de France, il en vit dans presque tous les Hôpitaux, qui toutes approchoient de cinquante ans ; que si elles étoient plus jeunes, elles n'étoient pas bien réglées.

Houllier nous apprend, *Comment. II. in Lib. III. Coac. Hippocrat.* N°. 40. que la suppression totale ou la diminution du flux menstruel, occasionne des tumeurs glanduleuses dans les autres parties du corps, & qu'il a vu dans l'espace d'un an plus de deux cens filles, qui, quoiqu'à la fleur de leur âge, avoient des tumeurs dans les aines, en conséquence de ce qu'elles n'étoient pas assez réglées. On a vu dans le cas que nous avons rapporté ci-dessus, qu'une femme âgée d'environ quarante-six ans, étant tombée malade ensuite de la suppression de ses regles, on lui trouva, lorsqu'elle fut morte, le mésentere, le pancréas, le ventricule & le pylore tout-à-fait skirheux ; par où l'on voit combien la cessation des regles contribue à la production du *skirrhe*, ou à son augmentation lorsqu'il est une fois formé.

Par celle du flux hémorrhoïdal. Comme la bile noire se jette souvent sur les visceres du bas-ventre, & y cause des maladies surprenantes, il feroit à souhaiter que le sang ténace & aduste s'évacuât par les veines hémorrhoïdales ; & c'est ce qui arrive souvent aux sujets d'une habitude mélancolique. De-là vient qu'Hippocrate, *in Aphor. XXII. sect. 6.* regarde les hémorrhoïdes comme extremement salutaires aux mélancoliques. Lors donc que la matiere atrabilaire vient à être retenue dans le corps en conséquence de la suppression du flux hémorrhoïdal, elle peut, ainsi que nous l'avons déja observé, causer les obstructions les plus obstinées dans les parties glanduleuses.

Le skirrhe peut encore être produit par une matiere épaisse, austere, terrestre ou gypseuse. On auroit peine à croire, si une infinité d'expériences ne nous en assuroient, qu'il se trouve dans les humeurs les plus subtiles & les plus limpides du corps humain une certaine matiere dont il peut se former une pierre extremement dure. C'est ainsi que l'urine limpide, après s'être séparée du sang dans les petits vaisseaux des reins, forme souvent des concrétions calculeuses, non-seulement lorsqu'elle vient à croupir dans le bassinet, les ureteres & la vessie, mais encore dans les reins, qu'on a quelquefois trouvé, entierement calculeux.

J'ai souvent vu rendre, dit Van-Swieten, plusieurs pierres qui s'étoient formées dans les reins, qui avoient des branches par lesquelles elles paroissoient s'être insérées dans les vaisseaux émulgens, quoique le reste de leur surface fût sphérique. J'ai encore vu, dit le même Auteur, extraire une petite pierre de la glande sublinguale. On a souvent trouvé des petites pierres dans la cavité du bas-ventre, quoiqu'elle ne soit humectée que par une espece de rosée extremement subtile. On a aussi trouvé de pareilles concrétions calculeuses dans la substance du cerveau, aussi-bien que dans presque toutes les autres parties du corps. Si donc il vient à se former de semblables concrétions dans les parties glanduleuses, elles pourront occasionner des tumeurs skirrheuses très-obstinées. Les pierres qui s'engendrent dans le corps humain ont différens degrés de dureté ; car il s'en trouve d'extremement dures, & telles sont celles de la vessie ; d'autres au contraire sont très-tendres & très-friables, comme sont celles qui se forment dans la vesicule du fiel.

J'ai vu rendre en toussant, dit Van-Swieten, des pierres blanches & friables qui ressembloient à du plâtre. Paré dit avoir trouvé les glandes du mésentere skirrheuses, & pleines d'une matiere gypseuse.

Par une vie mélancolique. On observe dans les maladies mélancoliques, que la bile qui prédomine dans le sang, & qui se loge surtout autour des visceres du bas-ventre, produit des inquiétudes si extraordinaires & une tristesse si insupportable, que les malades attentent souvent sur eux-mêmes pour s'en délivrer. On observe encore que les passions violentes engendrent une semblable matiere dans le sang, & la fixent dans les vaisseaux des visceres du bas-ventre. Puis donc que la tristesse peut engendrer une matiere atrabilaire, il s'ensuit qu'elle peut aussi occasionner un *skirrhe.*

Par de mauvais alimens. La mélancolie peut avoir, entre autres causes, l'usage des alimens austeres, durs, terrestres & secs, surtout si le malade vit dans le repos & dans l'application. De-là vient que les personnes d'étude sont sujettes aux obstructions des visceres du bas-ventre, à cause du fréquent usage qu'elles font des viandes & des poissons salés, fumés ou séchés à l'air, des pois & des feves, & des méditations profondes auxquelles elles se livrent sans prendre aucune espece d'exercice. Ces sortes de personnes éprouvent communément à leurs dépens qu'elles eussent beaucoup mieux fait de substituer à ces alimens grossiers & pesans des herbes potageres, telles que la laitue, l'endive & la chicorée, aussi-bien que la chair délicate des jeunes animaux. Lorsque les enfans des pauvres gens se nourrissent de substances farineuses, crues & sans levain, ils sont sujets à des enflures du bas-ventre, à cause des engorgemens qu'elles causent dans les visceres. L'usage des fruits verds & austeres, rend les enfans de la campagne sujets aux mêmes accidens.

Par une disposition héréditaire. On est convaincu par l'expérience journaliere, que la phthisie, l'épilepsie & la goute passent des peres aux enfans; & il en est peut-être de même des autres maladies. Ces sortes de maladies héréditaires sont extremement difficiles à guérir, si tant est qu'elles ne soient pas incurables.

Le célebre Boerhaave dit un jour à cette occasion à ses écoliers, qu'il avoit connu une certaine famille dont tous les enfans devenoient ictériques à un certain âge, & mouroient ensuite hydropiques. Que les Medecins ayant fait ouvrir leurs cadavres pour découvrir la cause d'un pareil malheur & le prévenir par la suite, ils leur avoient trouvé le foie skirrheux.

Les effets du *skirrhe* formé, sont d'occuper par son volume les lieux voisins, de les presser, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie skirrheuse & des voisines; d'occasionner ensuite des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des paralysies, des atrophies, des sphaceles, la stérilité, des accouchemens laborieux, la passion iliaque, & plusieurs autres maux semblables qu'il est aisé de déduire de la nature & de la fonction de la partie lésée, & qui cause la compression.

La partie skirrheuse augmentant de volume, il faut nécessairement qu'elle rétrécisse, & quelquefois qu'elle comprime totalement les vaisseaux des parties voisines. De-là vient qu'on a mis dans l'art. intitulé *Obstructio*, les tumeurs skirrheuses au nombre des causes qui diminuent le diametre des vaisseaux, en les comprimant. Les effets du *skirrhe* peuvent donc être infinis & tout-à-fait différens, suivant la variété des parties affectées, & les différentes fonctions de celles qui se trouvent comprimées par le *skirrhe.* C'est ainsi qu'un *skirrhe* formé dans la mamelle d'une femme saine par une cause externe, subsiste jusques à un âge avancé sans lui causer aucune incommodité. Lors au contraire qu'un *skirrhe* s'empare de l'œsophage ou des parties voisines, & qu'il augmente au point de rétrécir & de comprimer sa cavité, il empêche totalement la déglutition; & après avoir fait souffrir au malade, souvent pendant plusieurs mois le sort de Tantale, il le met au tombeau. Il suffit donc de spécifier ici les sources générales dont on peut déduire les effets du *skirrhe.* La connoissance des maladies particulieres que le *skirrhe* occasionne dépend des fonctions des parties affectées:

Voici cependant les plus considérables.

Les inflammations, les suppurations, les gangrenes & les sphaceles. On a observé au mot *Inflammatio*, en spécifiant les causes de l'inflammation, qu'elle peut être produite par toutes celles des obstructions. Or, nous venons d'observer que le *skirrhe* est une des causes qui diminuent la cavité des vaisseaux en les comprimant. L'inflammation étant une fois formée, elle peut être suivie de tous ses autres effets, & par conséquent d'une suppuration, d'une gangrene & d'un sphacele. Il faut cependant observer que la suppuration n'a jamais lieu dans un *skirrhe* légitime & confirmé, mais seulement dans les parties voisines qu'il comprime. De plus, nous avons rapporté au mot *Gangræna*, d'après les observations d'Hildan, que la gangrene s'empara des deux jambes d'un malade en conséquence d'une tumeur skirrheuse qui comprimoit la veine-cave, dans l'endroit où elle donne les deux iliaques, & qu'elle fut suivie d'un sphacele qui gagna jusqu'aux genoux, & qui lui causa la mort.

Le skirrhe peut aussi produire la paralysie. Il est absolument nécessaire, pour que les muscles puissent se mouvoir, que la communication qu'ils ont avec le cerveau par les nerfs soit entierement libre. Si donc un *skirrhe* vient à comprimer le nerf que le cerveau envoie à un muscle, celui-ci ne manquera pas de devenir paralytique. De même, si quelque cause que ce soit vient à comprimer un gros tronc nerveux qui se distribue à un membre, celui-ci tombera dans une paralysie parfaite.

Lorsque les glandes situées sous les aisselles deviennent skirrheuses & compriment les troncs nerveux voisins, il est évident qu'elles peuvent occasionner une paralysie.

J'ai vu une femme âgée de soixante ans, dit Van-Swieten, dont toute la mamelle droite étant devenue skirrheuse, les glandes axillaires droites s'enflerent & se durcirent; circonstance qui fut d'abord suivie d'une douleur violente, & ensuite d'une stupeur & d'une paralysie légere dans tout le bras. Les glandes situées au côté droit du cou étant devenues extremement dures & enflées, la malade tomba dans des syncopes fréquentes, à cause peut-être de la compression que souffrirent la paire vague & la paire intercostale des nerfs.

L'Atrophie. On a observé au mot *Vulnus*, que lorsqu'une grosse artere est coupée de façon que le sang ne peut plus se rendre dans les parties, que jusqu'à l'endroit de la division, pour lors toutes celles qui sont au-dessous, & qui recevoient le sang de ce gros tronc tombent en mortification, parce qu'elles se trouvent entierement dépouillées de l'influence du fluide vital. On a encore observé dans le même article, que cet accident peut arriver de deux manieres; car où les fluides qui ne sont plus poussés par le mouvement du sang artériel croupissent & se corrompent, d'où il résulte une gangrene lente & putride: ou bien les humeurs qui se trouvent plus éloignées du cœur que cette division, passent par la propre contraction des vaisseaux dans les veines, qui à l'aide des muscles qui leur sont contigus, les ramenent au cœur: par ce moyen les vaisseaux qui ne contiennent plus de liqueur s'affaissent, leurs parois se joignent, & le volume de la partie diminue journellement, & se desseche comme une momie, ainsi

que j'en ai rapporté un exemple dans le même article. Il est évident qu'il peut arriver un pareil malheur lorsque le *skirrhe* comprime tellement l'artere qui se distribue dans une partie, que le sang ne peut plus s'y rendre.

La stérilité. On ne doit point douter que les deux sexes ne puissent devenir stériles, lorsque les organes de la génération deviennent skirrheux au point de ne pouvoir plus s'acquiter de leurs fonctions. Il paroît par un grand nombre d'observations que les testicules de l'homme peuvent être affectés d'un *skirrhe*, & puisque les femmes sont destinées non-seulement à recevoir les rudimens du fœtus, mais encore à le garder & à le nourrir dans la matrice jusqu'à ce qu'il soit à terme, il est évident, vu le grand nombre de conditions que tout cela exige, que les causes de la stérilité doivent être beaucoup plus fréquentes en elles que dans les hommes. On est convaincu par expérience que les tumeurs skirrheuses qui se forment dans les parties génitales ou dans celles du voisinage, & qui compriment par leur volume tous les vaisseaux contigus, occasionnent souvent la stérilité. Hippocrate observe dans son Traité, *de Natura Muliebri*, *cap.* 19. que l'épiploon comprime tellement la matrice dans les femmes chargées de graisse, qu'il les rend incapables de concevoir. Il nous apprend dans le même endroit que les *skirrhes* qui se forment dans le cou ou dans l'orifice de l'utérus, & qu'il est aisé de découvrir en introduisant les doigts dans la partie, rendent les femmes stériles à moins qu'on n'y remédie. Il a souvent paru par l'ouverture des cadavres que les *skirrhes* de l'utérus avoient occasionné la stérilité. Hildan, *Observ. Chirurg. Cent.* 1. *Observat.* 65. rapporte qu'ayant ouvert le corps d'une femme de soixante ans qui avoit été mariée deux fois sans avoir jamais eu d'enfans, à dessein de découvrir la cause de sa stérilité, il découvrit un *skirrhe* qui entouroit en forme d'anneau le cou de la matrice & fermoit tellement son orifice qu'on pouvoit à peine y introduire là pointe d'une sonde. Il nous apprend dans la même Centurie, *Observ.* 66. qu'il trouva dans une autre femme qui étoit demeurée stérile ensuite d'une inflammation de matrice qu'elle avoit eu dès son premier accouchement, un *skirrhe* aussi gros qu'un œuf d'oie tellement situé & si fort adhérent à l'entrée de l'orifice de la matrice que rien ne pouvoit y passer, & qu'il fut impossible de le détacher. J'ai vu moi-même, dit Van-Swieten, tout le vagin skirrheux & tellement enflé, qu'on pouvoit à peine y introduire une sonde. Il faut encore observer que les femmes qui sont demeurées stériles sont ordinairement affectées d'un *skirrhe* à la matrice vers le tems que leurs regles cessent; & cette maladie manifeste assez sa malignité par les douleurs excessives qu'elle cause, les écoulemens d'humeurs acres dont elle est accompagnée, & les hémorrhagies excessives qui succedent à l'état variqueux des vaisseaux qui se corrodent à la fin, par où il paroît que c'est avec raison qu'on met le *skirrhe* au nombre des causes de la stérilité.

L'Accouchement laborieux. Pour que le fœtus qui a atteint sa maturité puisse sortir de la matrice, il faut que son orifice & le vagin aient la liberté de se dilater : si donc ces parties sont endurcies par une tumeur skirrheuse, ou que celles qui se sont formées dans les parties voisines compriment celles-ci, il est évident que l'accouchement sera très-laborieux, & quelquefois absolument impossible. Il est vrai que le *skirrhe* grossit rarement au point de retarder la sortie de l'enfant, à moins qu'il n'ait été formé long-tems avant la conception. Mais celui qui se forme dans l'utérus ou dans le vagin, doit, selon toute apparence, disposer à la stérilité, ce qui l'a fait mettre au nombre des causes de cet accident. Il est cependant certain que quelques femmes sont devenues enceintes, quoique l'orifice de la matrice fût extrêmement petit. On trouve dans les Auteurs un grand nombre d'observations qui confirment cette doctrine. J'ai vu, dit Van-Swieten, une femme de trente-huit ans, qui mourut dès sa premiere couche, faute de pouvoir mettre son enfant au monde. M. Littre rapporte dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *pour l'Année* 1705. qu'il trouva le cou de l'utérus d'une femme dont il fit la dissection, obstrué par une substance glandulense qui adhéroit à la matrice, & qui étoit percée de plusieurs petits trous. Il est parlé dans les *Essais de Medecine d'Edimbourg*, *Tom. III.* d'une femme de quarante ans à qui l'on ne put tirer son premier enfant que mort à cause du peu de capacité du bassin. Etant devenue enceinte trois mois après avoir été mariée, lorsque le tems d'accoucher fut venu, elle fut tourmentée pendant deux jours de douleurs cruelles, sans que l'orifice de l'utérus se dilatât. Comme le Chirurgien n'avoit aucun *speculum matricis* en main, il se servit pour séparer les parois du vagin d'un instrument grossier, après quoi il découvrit les vestiges de l'orifice de l'utérus qui étoit fermé. Ayant ensuite ouvert cet orifice avec un bistouri, il trouva tout autour une dureté cartilagineuse à laquelle il fut obligé de faire plusieurs petites incisions avant de pouvoir procurer une dilatation suffisante. Il tira l'enfant mort avec les mains, mais la malade fut immédiatement saisie d'une fievre aiguë, d'une douleur pleurétique & d'un asthme qui la mit en vingt-quatre heures au tombeau. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Obs.* 67. nous apprend, qu'ayant disséqué une femme qui avoit été six jours en travail, il lui trouva la matrice déchirée & la tête de l'enfant arrêtée dans la cavité du bas-ventre. La cause de cet accident étoit un *skirrhe* presqu'aussi gros que la tête du fœtus, dont le volume s'opposoit à la sortie de l'enfant.

La passion iliaque. Elle peut être causée par tout ce qui est capable de rétrécir une portion du conduit intestinal, de maniere que les excrémens qui doivent être chassés vers l'anus par son mouvement péristaltique ne puissent passer. Il arrive de-là que le mouvement péristaltique étant renversé, les matieres contenues dans les intestins retournent dans l'estomac, & sortent par la bouche, après avoir long-tems tourmenté le malade. Cette maladie est souvent mortelle lorsqu'elle est accompagnée d'une inflammation; au lieu que quand il n'y en a point, elle peut affliger long-tems le malade sans lui causer la mort. On a souvent observé que la passion iliaque a été causée par des tumeurs skirrheuses qui comprimoient ou obstruoient totalement les intestins. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Observ.* 69. nous apprend, qu'ayant ouvert un homme qui avoit été long-tems affligé d'une douleur fixe & continue audessus de la région du foie, & qui mourut à la fin d'une passion iliaque, il trouva un *skirrhe* ulcéré au fond de l'intestin cæcum.

Boerhaave rapporte un cas remarquable qui confirme cette doctrine.

Un jeune enfant de distinction s'étant échauffé à patiner sur la glace, vint s'asseoir dans un traîneau avec son pere, & y demeura exposé pendant une heure à un froid très-violent. Il sentit aussi tôt après une douleur dans le bas-ventre, & dès-lors sa santé commença à péricliter. Au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une constipation qui devint par la suite totale, de maniere qu'il ne rendoit plus aucun excrément. On n'apperçut aucune diminution dans son appétit : mais il rendoit tous les trois jours après bien des souffrances tous les alimens qu'il avoit pris pendant ce tems-là. Il mourut enfin après qu'on eut employé inutilement bien des remedes, & on le fit ouvrir en présence des Medecins qui l'avoient traité, & qui tous furent d'une opinion différente touchant la cause de sa mort. Boerhaave qu'on avoit consulté, attribuant sa maladie à un *skirrhe* caché, étoit d'avis qu'on lui prescrivît des résolutifs

légers & des alimens capables d'engendrer peu d'excrémens. Les autres Medecins furent d'un avis contraire & prétendirent qu'il falloit évacuer par le vomissement les matieres pituiteuses qui obstruoient les intestins, & leur avis prévalut sur celui de Boerhaave. Mais ce régime ne fit qu'aigrir les symptomes. Enfin, l'ouverture du cadavre fit voir la certitude du prognostic de Boerhaave, car l'on trouva un *skirrhe* qui comprimoit l'iléon à l'endroit de son insertion dans le colon. Les intestins grêles étoient extraordinairement dilatés au-devant de la partie obstruée, & si rétrécis par derriere, qu'ils excédoient à peine la grosseur de l'appendice vermiforme.

Outre ces maladies dont on vient de parler, il peut en résulter un grand nombre d'autres des *skirrhes* qui se forment dans les autres parties du corps. Nous lisons, par exemple, dans les Auteurs que des douleurs chroniques ont été produites par des tumeurs skirrheuses de l'estomac & du pancréas qui tendoient à la malignité du cancer. Le *skirrhe* du foie produit souvent une jaunisse incurable, laquelle est suivie d'une hydropisie mortelle. Il paroît évidemment par ce qu'on vient de dire, qu'un grand nombre de maladies chroniques ont pour causes des tumeurs skirrheuses formées dans les parties internes du corps.

Passons maintenant aux signes diagnostics & prognostics du *skirrhe*.

On connoît la présence du *skirrhe* par ses causes, par ses effets, par ses symptomes, par la connoissance de la partie affectée & du tempérament du malade.

On découvre aisément un *skirrhe* formé dans les parties externes du corps : mais on a beaucoup plus de peine à l'appercevoir lorsqu'il est logé dans les parties internes. La connoissance des circonstances suivantes donnera beaucoup de lumieres dans ces sortes de cas.

Quant aux causes du skirrhe. Si la cause qui dispose par avance à la génération d'un *skirrhe* est une viscosité atrabilaire des humeurs produites par un long usage d'alimens austeres, terrestres & grossiers, & par le défaut d'exercice, ou par la trop longue influence de quelque passion, principalement de la tristesse; & qu'en même-tems la cause efficiente soit une contusion; si une inflammation n'est ni résoute, ni changée en suppuration; si le flux menstruel ou hémorrhoïdal est supprimé, ou que le mal soit héréditaire, il y a tout lieu d'appréhender un *skirrhe*.

A l'égard de ses effets. Le *skirrhe* dérange toujours non-seulement les fonctions de la partie affectée, mais encore celles des parties voisines, qu'il comprime par son volume. Si donc, les causes propres à produire un *skirrhe* ont précédé, si les symptomes des fonctions lésées prouvent que les usages que certaines parties avoient lorsqu'elles étoient saines, sont dérangés ou totalement abolis, & si la maladie continue long-tems dans le même état sans augmenter considérablement, on aura des preuves très-fortes de la présence du *skirrhe*. Par exemple, si ensuite d'une maladie aiguë de la poitrine, qui n'a été guérie ni par une douce résolution, ni par une suppuration bénigne, il reste une difficulté de respirer & une toux seche; & que ces symptomes augmentent après le moindre exercice, ou après qu'on a trop mangé, on a tout lieu de soupçonner un *skirrhe* dans les poumons, qui en rétrécissant par son volume les bronches de ce viscere, rend la respiration difficile, & en comprimant les vaisseaux sanguins, empêche le sang qui est chassé du ventricule droit du cœur de pouvoir librement circuler dans toutes les parties étroites de l'artere pulmonaire. Le mouvement du sang augmentant donc par l'exercice, ou le sang veineux venant à se mêler dans le ventricule droit du cœur avec une grande quantité de chyle, les poumons commencent à être comprimés, la résistance faite à l'action du ventricule droit du cœur devient plus forte, & on peut être surmonrée par les efforts que le malade fait pour augmenter sa respiration. Une vomique cachée dans les poumons comprimant les parties voisines, produit les mêmes symptomes : mais l'anxiété augmente à proportion que le pus devient plus abondant, de maniere que le malade est ou suffoqué, ou délivré de sa maladie par la rupture de l'abscès. Le *skirrhe* des poumons se manifeste aussi par la fievre hectique qui est presque toujours inséparable; à quoi l'on peut ajouter que toutes les circonstances demeurent les mêmes pendant un tems considérable, & que les symptomes subsistent souvent pendant plusieurs années sans augmenter.

Pour ce qui est de ses symptomes. Lorsque cette maladie affecte les parties externes, elle se manifeste par une tumeur, une dureté aussi-bien que par l'absence de la douleur : mais quand elle s'empare des parties internes on ne sauroit découvrir ces phénomenes par les sens; & ce n'est que par ses effets que le Medecin peut juger de sa nature & diriger sa pratique.

A l'égard de la partie affectée. Nous avons déja observé que les tumeurs skirrheuses se forment principalement dans les parties glanduleuses, surtout lorsque le fluide que les glandes séparent est d'une nature à s'épaissir aisément, comme le lait dans les mamelles, par exemple. C'est ce qui fait que la plus légere cause produit des *skirrhes* dans ces parties.

Quant à la constitution du malade. On a vu ci-dessus que rien ne contribue plus à la production du *skirrhe* qu'une habitude atrabilaire; & l'on trouvera au mot *Temperamentum* les signes auxquels on peut la connoître.

C'est de ces circonstances qu'on déduit le prognostic de ce mal, en considérant sa durée, ses effets. Les *skirrhes* ne sont point nuisibles par eux mêmes, il n'y a que l'excès du mouvement des humeurs qui les rende malins.

La science du prognostic consiste non-seulement à connoître au moyen des signes diagnostics d'un *skirrhe*, si la cure en sera aisée ou mal aisée, mais encore à prévoir les accidens qui peuvent résulter de la lésion faite aux fonctions des parties skirrheuses, ou à celles du voisinage que le *skirrhe* comprime. On doit donc déduire le prognostic des circonstances sur lesquelles on fonde les signes diagnostics de cette maladie. Par exemple, on guérit avec beaucoup plus de difficulté un *skirrhe* qui provient de la viscosité atrabilaire des humeurs, qu'un autre qui s'est formé à la suite d'une inflammation. On a plus à craindre d'un *skirrhe* qui comprime des vaisseaux, que de celui qui se forme dans la poitrine, puisque celui-ci n'apporte aucune incommodité au malade, à moins qu'il ne dégénere en cancer. Le Medecin doit surtout avoir égard en formant ce prognostic à la durée, aussi-bien qu'aux différens effets de la maladie; car on peut commodément espérer de pouvoir guérir un *skirrhe* qui est formé depuis peu, au lieu qu'il devient tout-à-fait incurable lorsqu'il subsiste depuis plusieurs années, à moins qu'on ne puisse l'extirper. Les effets du *skirrhe* varient suivant la différence des parties qu'il affecte immédiatement ou qu'il comprime par son volume.

Comme le *skirrhe* n'est point douloureux, il ne cause point non plus d'accidens fâcheux, à moins qu'il n'ait son siége dans des parties où en comprimant les parties voisines il trouble quelques fonctions considérables du corps. J'ai vu, dit Van-Swieten, une personne porter un *skirrhe* dans la poitrine pendant vingt ans & plus, sans en recevoir la moindre incommodité; & il paroît en effet par un grand nombre d'observations que de pareilles tumeurs ont demeuré logées dans les parties internes sans altérer beaucoup la santé. M. Littre rapporte dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour l'année 1700. qu'ayant ouvert un homme de soixante

ans qui s'étoit tué en tombant d'un lieu élevé, il lui trouva la rate entierement skirrheuse, bien qu'il eût toujours paru se bien porter. Mais il falloit que le volume de sa ratte fut bien petit, puisqu'elle ne pesoit qu'une once & demie, aussi ne comprimoit-elle pas beaucoup les parties voisines.

Hippocrate, dans son Traité *des Affections*, *cap.* 5. parlant des personnes attaquées de la rate, s'exprime en ces termes:

« Les maladies spléniques dégénerent dans quelques-uns « en une hydropisie qui les met au tombeau. Il s'en trouve d'autres dont la rate vient à suppuration, & qui « guérissent à l'aide des cauteres; mais il y en a en qui « ce viscere se durcit & augmente considérablement, « & pour lors la maladie subsiste jusques dans un âge « très-avancé. Ces sortes d'accidens arrivent lorsqu'en « conséquence d'une fievre ou de quelqu'autre maladie qu'on a mal traitée, la bile ou le phlegme se jettent sur la rate: mais ces sortes de maladies ne sont « pas mortelles, bien qu'elles soient de longue durée. »

Néantmoins si l'on considere attentivement la nature du *skirrhe*, on comprendra sans peine qu'il peut donner lieu à une infinité de maladies, pourvu que la circulation augmente; car le *skirrhe* est causé par un fluide coagulé ou épaissi, qui s'amasse dans les glandes, ou qui se distribue dans les parties vasculeuses, & qu'on peut regarder comme un corps mort & sans action. Mais les vaisseaux dans lesquels ce fluide croupit, ou les follicules qu'il distend ont leurs membranes parsemées de vaisseaux, qui étant rétrécis par la compression qu'ils souffrent de la part de la concrétion skirrheuse, ne laissent plus circuler les humeurs avec la même liberté qu'auparavant, bien qu'elles conservent encore leur cours dans les endroits où le mouvement du sang est modéré. Que si la circulation vient à augmenter, à l'occasion d'une fievre, par exemple; ces vaisseaux qui se trouvent comprimés de tous côtés par la concrétion skirrheuse, ne pouvant se dilater assez pour donner entrée dans le même espace de tems, à une plus grande quantité de fluide, il se formera une obstruction, laquelle sera bien-tôt suivie d'une inflammation, en conséquence du mouvement augmenté des humeurs. Et comme le frottement mutuel des solides & des fluides excite une chaleur violente, ainsi qu'on l'a observé au mot *Inflammatio*, cette concrétion skirrheuse ne tardera pas à se putréfier, & à être suivie de tous les accidens que nous avons spécifiés au mot *Cancer*. On voit donc par ce qui précede comment le *skirrhe*, qui n'est point nuisible de lui-même, peut devenir malin en conséquence de l'augmentation du mouvement des humeurs.

Comme cet excès de mouvement ne peut souvent être évité, le *skirrhe* jette dans une crainte perpétuelle.

Il n'est point de Medecin assez savant pour prévenir en tout tems l'excès de circulation auquel son corps est sujet; car les passions de l'ame, que l'homme le plus prudent ne peut ni éviter, ni réprimer à sa volonté, augmentent souvent à un point extraordinaire l'impétuosité & la vitesse du sang, ainsi qu'on l'a observé au mot *Sanguis*; la moindre erreur dans le régime, peut aussi quelquefois produire le même effet; & l'on peut en dire autant de l'augmentation du mouvement musculaire. Mais on ne sauroit jamais obtenir d'un malade qu'il se garantisse de ces choses, puisqu'on néglige presque toujours un *skirrhe* à cause qu'il est exempt de douleur. Et quand même il feroit assez docile pour suivre de pareils conseils, il lui seroit toujours impossible de se garantir des maladies épidémiques, des injures de dehors, d'une contusion, par exemple, ou d'autres semblables accidens, qui tous suffisent pour irriter un *skirrhe*. D'ailleurs, les changemens auxquels le corps humain est naturellement sujet, suffisent pour faire dégénérer un *skirrhe* en cancer; telle est la suppression des regles dans les femmes qui ne sont plus en âge de concevoir, ainsi que nous l'avons observé au mot *Carcinoma*. Il est donc évident qu'on a toujours à craindre les suites funestes d'un *skirrhe*, dans quelque endroit du corps qu'il soit situé, puisqu'on ne sauroit prévenir toutes les causes qui sont capables de convertir le *skirrhe* le plus bénin en un cancer extrement malin.

C'est pourquoi, celui qui a un *skirrhe* à traiter, doit considérer,

1°. S'il est récent, bénin, bien situé, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament; dans ce cas mettre en usage les émolliens & les résolutifs, dont les plus considérables sont le mercure & les vapeurs acides.

Rien ne demande plus de prudence que le traitement du *skirrhe*, puisque les erreurs qu'on peut commettre à cet égard sont irremédiables, & entraînent après elles un grand nombre d'accidens fâcheux. C'est pourquoi, les Medecins & les Chirurgiens ne doivent jamais perdre de vue le conseil d'Hippocrate, qui ordonne, *Aphor.* 38. *sect.* 6. « de ne jamais entreprendre la guérison « de ceux qui ont des cancers occultes, parce que cela « ne sert qu'à précipiter leur mort; au lieu qu'ils peu« vent vivre long-tems lorsqu'on ne leur donne aucun « remede. »

Il paroît qu'Hippocrate entend par cancers occultes, les *skirrhes* malins & invétérés, que l'application des remedes irrite si aisément, & fait dégénérer en cancers ulcérés.

Avant que d'appliquer aucun remede à un *skirrhe*, le Medecin doit examiner s'il peut le résoudre; ce qu'il connoîtra aux marques suivantes.

S'il est récent: car dans ce cas l'humeur coagulée n'aura point dégénéré, en conséquence de la dissipation de ses parties les plus fluides en une masse irrésoluble; outre qu'il est rare qu'un *skirrhe* récent affecte toute la substance de la glande. Il est donc beaucoup plus aisé dans ce cas de faire passer les résolutifs dans la partie affectée par le moyen des vaisseaux qui se trouvent encore ouverts; & ils agiront d'autant plus efficacement sur la concrétion skirrheuse, qu'elle n'a point encore acquis la dureté du calcul. Lors au contraire qu'un *skirrhe* affecte depuis plusieurs mois quelque partie du corps, il est rare qu'on puisse venir à bout de le résoudre. Aussi Aretée conseille-t'il, dans son Traité *de Curat. Morb. diuturn. Lib. I. cap.* 14. lorsqu'il traite du *skirrhe* de la rate, « de prévenir les *skirrhes* qui ap« prochent, & de résoudre ceux qui ne font que com« mencer. » Il nous apprend en même-tems que la résolution d'un *skirrhe* n'est pas une chose aisée.

Bénin. Tant que le *skirrhe* ne cause point de douleur; qu'il n'est ni trop gros, ni trop dur; que la couleur des tégumens n'est point altérée; qu'on ne sent ni demangeaison, ni chaleur extraordinaire dans la partie affectée, ni dans celles du voisinage, on dit qu'il est bénin. Il passe au contraire pour être malin, lorsqu'il est suivi de symptomes opposés aux précédens; & nous indiquerons ci-après les signes auxquels on peut le connoître.

Situé dans un lieu commode. Il est tel, par exemple, lorsqu'on peut y appliquer commodément les remedes convenables, & en approcher librement, afin que si, contre toute attente, les remedes viennent à l'irriter, on puisse l'extirper avec le bistouri.

S'il n'est point encore parfaitement dur ; car une dureté calculeuse, & une surface rude & inégale, indiquent un *skirrhe* confirmé, que les remedes résolutifs les plus doux ne manqueront point de rendre extremement malin. Le *skirrhe* doit donc céder à l'impression des doigts, autrement il est à craindre que les vaisseaux & les liqueurs coagulées qu'ils contiennent ne se convertissent en une masse irrésoluble.

Si les liqueurs de la partie qu'il affecte sont saines ; car puisque la Cacochymie atrabilaire favorise extremement, ainsi qu'on l'a déja observé, la production du *skirrhe*, il seroit inutile de résoudre la matiere engagée dans les vaisseaux, si la même cause devoit produire aussi-tôt après une pareille obstruction. Lors, par exemple, que la masse du sang est affectée d'un scorbut acre & putride, il est à craindre qu'en tentant la résolution du *skirrhe* avec des émolliens & des résolutifs, on n'occasionne une putréfaction dont les suites sont des plus à craindre.

Telles sont les précautions qu'il faut observer dans le traitement du *skirrhe*: mais les Charlatans, les femmelettes & les ignorans, dont l'imprudence est le partage, méprisent le danger qu'ils ignorent, & précipitent par leurs promesses trompeuses & séduisantes ceux qui se confient à eux dans les derniers malheurs.

Après qu'on s'est assuré par un mûr examen de toutes les circonstances, que le *skirrhe* est capable de résolution, on doit mettre en usage les émolliens qui relâchent les vaisseaux, aussi-bien que les résolutifs, qui, sans causer beaucoup d'agitations, fondent les humeurs coagulées.

Aretée assure, dans son Traité *de Curat. Morb. diuturn. Lib. I. cap.* 14. qu'il est besoin, pour résoudre les duretés de la rate, de remedes aussi chauds que le feu : mais il ordonne immédiatement après, d'arroser les parties avec de l'huile, du vinaigre & du miel, & de les saupoudrer avec la poudre du *glans unguentaria*. Il prescrit encore pour le même effet des cataplasmes anodyns & émolliens.

Galien, dans son Traité *de Method. Medend. Lib. XIV. cap.* 4. parlant de la cure du *skirrhe*, établit pour regle, « de ne point tenter une évacuation avec des remedes résolutifs & attractifs, sans avoir auparavant « ramolli la tumeur & fondu les liqueurs coagulées au « moyen de substances chaudes & émollientes; parce « qu'encore que la cure paroisse aller le mieux du monde pendant quelques jours, on rend la maladie tout-à-fait incurable, puisqu'après avoir résout par ces « moyens les parties les plus subtiles, celles qui restent deviennent aussi dures qu'un caillou. »

Rien ne prouve mieux la verité de cette doctrine que ce qui arrive aux nourrices, qui, pour éviter que les tumeurs qu'elles ont aux mamelles ne viennent à suppuration, les frottent devant le feu ; elle diminuent bien à la vérité la tumeur, & préviennent la suppuration : mais il leur en reste un *skirrhe* dont elles ne guérissent jamais.

Rien n'est plus utile dans ces sortes de cas, que d'exposer deux fois par jour la partie affectée à la vapeur de l'eau chaude, de la frotter ensuite légerement, & d'y appliquer quelque emplâtre aromatique, où il entre surtout des gommes férulacées, telles que la gomme ammoniac, le sagapenum, le galbanum & autres semblables. Les fomentations & les cataplasmes préparés avec de semblables substances, peuvent satisfaire aux mêmes indications.

Par exemple,

Prenez *de fleurs de guimauve,*
de camomile,
de mélilot, &
de sureau, } *de chaque, une poignée ;*
de petite centaurée, demi-poignée ;
de feuilles d'absinthe,
de marrube blanc,
de rue, &
de sabine, } *de chaque, une poignée ;*
de racine de bryone blanche, quatre onces ;
d'angélique de jardin, une once.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau bien bouché.

Coulez la liqueur à travers la chausse, & mettez sur chaque chopine,

quatre onces d'esprit de vin thériacal.

Trempez des morceaux de flanelle dans cette liqueur, appliquez-les sur la peau, & couvrez-les avec une vessie de porc frottée d'huile.

Faites bouillir une quantité convenable des ingrédiens ci-dessus, dans autant d'eau qu'il en faut pour faire un cataplasme ;

Et ajoutez sur la fin,

du galbanum dissous dans un jaune d'œuf, trois onces ;
de graine de lin, deux onces ;
& d'huile de semence de lin, trois onces.

Voici une emplâtre pour le *skirrhe*.

Prenez *de gomme ammoniaque,*
galbanum,
sagapenum, &
opopanax, } *de chaque, deux onces.*

Faites-les fondre à petit feu dans un vaisseau de terre ; dépurez-les, & mêlez-les intimement avec

quatre œufs bien battus ;
de cire jaune, deux onces ;
de farine de racine de bryone blanche, trois onces ;
& d'huile de rue tirée par infusion, une quantité suffisante.

J'ai souvent guéri, dit Van-Swieten, par cette méthode continuée pendant quelques mois des tumeurs skirrheuses récentes qui étoient venues aux mamelles. J'ai aussi vu produire le même effet à une solution de savon de Venise dans du lait, de consistance de bouillie, appliquée sur la partie malade avec une éponge, & couverte avec une vessie de cochon frottée d'huile.

Les vapeurs acides, principalement celles des sucs végétaux qui ont fermenté, du vinaigre, par exemple, sont excellentes pour résoudre les tumeurs skirrheuses.

Galien, dans sa *Method. Medend. Lib. XIV. c.* 5. recommande extremement cette méthode ; car il veut qu'on joigne aux émolliens les remedes qui peuvent atténuer & incifer la matiere du *skirrhe*, & il met le vinaigre au-dessus de toutes les liqueurs incisives. Pour la cure des duretés skirrheuses des tendons & des ligamens, il éteint une pierre à fusil, ou un morceau de meule de moulin, dans du vinaigre très-fort, & il expose à la vapeur qui s'éleve, les tendons & les ligamens skirrheux, sur lesquels il applique ensuite des remedes émolliens. Il paroît cependant appréhender que la vapeur du vinaigre trop long-tems ou trop souvent appliquée, n'offense la substance des tendons & des ligamens : mais il assure que l'usage en est beaucoup plus sûr pour le *skirrhe* de la rate ou des parties charnues. Il dit aussi avoir inventé quelques médicamens composés où il entre du vinaigre, & guéri parfaitement une rate skirrheuse, en appliquant seulement dessus de la gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre, en consistance de terre glaise. Mais il observe très-bien dans sa *Method.*

Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap. 6. que l'usage des laxatifs ramollit le *skirrhe* sans le diminuer, au lieu qu'il diminue considérablement par l'application des médicamens préparés avec le vinaigre ; ce qui fait qu'il recommande l'usage alternatif de ces remedes. Il prescrit encore dans le même Livre, *cap. 7.* l'usage interne du vinaigre pour le *skirrhe* des visceres ; & il nous apprend que les topiques seules ne suffisent point pour le *skirrhe* de la rate ; & que pour guérir le malade, il faut lui faire boire des potions tres-fortes préparées avec l'écorce des racines de caprier & de scolopendre, les racines & les jets de tamarins cuits dans du vinaigre ou de l'oxymel. Il paroît manifestement par les observations des Modernes, que le vinaigre est salutaire pour résoudre les tumeurs skirrheuses, soit que la vapeur agisse sur la partie affectée, soit qu'on l'emploie en forme de fomentation ; ou qu'après l'avoir mêlé avec des gommes férulacées, on l'applique sur la partie malade. On a coutume dans presque toutes les boutiques de dissondre la gomme ammoniaque, le galbanum, l'opopanax & le sagapenum dans du vinaigre, de les dépurer ensuite en les passant à travers la chausse, & de les faire sécher de nouveau à l'aide d'un petit feu. Mais il paroît que le but de cette méthode est moins de dépurer les gommes, que de faire ensorte que les parties les plus acres du vinaigre, dont les parties ténues & aqueuses se dissipent, se mêlent avec les gommes, & augmentent la vertu qu'elles ont d'inciser & d'atténuer les concrétions.

Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent. I.* nous apprend, qu'une jeune femme extremement robuste, donnant à téter à son enfant, fut attaquée d'une inflammation à la mamelle gauche, qui laissa après elle une tumeur dure qu'il fut impossible de résoudre. Hildan, qu'elle fit appeller, lui ordonna sur le champ de sevrer son enfant, de s'oindre tous les jours la mamelle avec un liniment dans lequel il entroit entre autres ingrédiens, une grande quantité de gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique, & d'appliquer dessus deux fois par jour un cataplasme émollient. A l'aide de cette méthode, & d'un purgatif léger qu'il lui donna par intervalles, il vint à bout de résoudre entierement cette tumeur. Le même Auteur dit avoir éprouvé l'utilité de ce traitement dans un cas tout-à-fait semblable.

Il n'est peut-être aucun remede interne plus efficace en ce cas que le vinaigre, soûlé avec un sel alcali extremement épuré, ou qu'une chopine de vin du Rhin, à laquelle on ajoute demi-once de sel de chardon-béni, de tiges de feves, ou de telle autre plante semblable, & dont on fait boire demi-once au malade trois ou quatre fois par jour. Les anciens faisoient grand cas de ces sortes de remedes ; & Pline nous apprend dans le vingt-troisieme Livre de son *Histoire Naturelle*, « que la cendre « de jets de vigne & d'autres arbres qui donnent des « grappes, étant mêlée avec du vinaigre, guérit les con- « dylomes & les autres maladies de l'anus ; les tu- « meurs de la rate quand on la mêle avec de l'huile « rosat, de la rue & du vinaigre ; & les maladies de la « rate quand on l'arrose avec cette derniere liqueur. » La fumée du soufre dirigée à la partie skirrheuse, passe aussi pour un excellent remede : mais on ne sauroit en user intérieurement à cause qu'elle offense les poumons. La vertu qu'a le vinaigre de dissoudre le sang, paroît le rendre propre pour ces sortes de cas, au lieu que l'acide du soufre, sur-tout lorsqu'il est fort, le coagule.

Personne n'ignore l'efficacité qu'a le vif-argent, de lever les obstructions, & il a souvent contribué à la guérison des *skirrhes* benins qui ne faisoient que commencer ; car lorsque ces derniers ont acquis une dureté pierreuse, & qu'ils commencent à devenir malins, les préparations mercurielles les plus fortes, ni la salivation qu'elles excitent, ne sont d'aucun secours, & ne font qu'augmenter tous les symptomes ; & comme le mouvement des humeurs augmente aussi, le *skirrhe* dégénere bien-tôt en cancer. Lorsque le *skirrhe* est capable de résolution, on se sert avec succès de l'emplâtre *de ranis* avec le mercure : mais il faut prendre garde, en l'appliquant mal à-propos, d'exciter une salivation dangereuse, qui n'est que trop ordinaire. C'est pourquoi, dès que le malade commence à sentir de la douleur ou de la tension dans les gencives, il faut l'ôter, & laver avec soin la partie avec une lessive de savon. Cette emplâtre résout ordinairement avec succès les poulains skirrheux. La fumée du cinabre produit aussi de très-bons effets, à cause de l'union des vertus du soufre & du mercure : mais elle excite souvent une salivation soudaine.

2. Si le *skirrhe* ne cede point à ces remedes, supposé que le lieu, la situation, les parties voisines, la mobilité, la nature du mal, les forces & la santé du malade le permettent, il faut l'extirper tout entier avec le bistouri.

Si après avoir usé des remedes que je viens d'indiquer pendant plusieurs semaines ou mois, la tumeur ne diminue point, il ne reste qu'à l'extirper, de peur qu'elle ne dégénere tôt ou tard en cancer. Il convient encore de recourir à cette opération le plus promptement qu'il est possible, parce que lorsqu'on la differe trop-long-tems, le *skirrhe* augmente de volume, & adhere aux parties voisines, ce qui rend son extirpation plus difficile & souvent tout-à-fait impossible. D'ailleurs il arrive souvent que la maladie gagne les glandes voisines, ce qui oblige à extirper plusieurs *skirrhes* avant que la cure soit complette : car il est rare que des *skirrhes* gros & irrésolubles se forment dans les mamelles avant que d'avoir affecté les glandes axillaires.

Une femme, dit Van-Swieten, ayant reçu une contusion à la mamelle gauche, il s'y forma un *skirrhe* qu'elle rendit presqu'aussi dur qu'une pierre, en le fomentant avec de l'esprit de vin, presque bouillant : mais les glandes axillaires, toute la mamelle, le cou & l'épaule gauche acquirent la même dureté. On ne sauroit trop recommander aux Chirurgiens de ne jamais extirper des tumeurs skirrheuses, à moins qu'ils ne soient absolument sûrs de réussir ; car on a plusieurs fois éprouvé qu'il suffit d'en laisser une petite partie pour les faire dégénérer en cancers. Il faut donc avant que de se résoudre à l'extirpation d'un *skirrhe*, observer soigneusement les circonstances suivantes.

Du lieu. Il doit être à portée des mains & des instrumens dont le Chirurgien se sert ; car personne n'a jamais été assez déraisonnable pour vouloir extirper un *skirrhe* interne ; quoique Tulpius, *Observat. Medend. Lib. III. cap. 34.* assure en avoir vû extirper un aussi gros que le poing, du vagin d'une veuve de cinquante ans, lequel étoit couvert d'une membrane épaisse, blanc en dedans, & semblable à la substance des testicules d'un homme, sans offenser aucunement les parties voisines. Cette opération épargna une longue suite de malheurs à la malade ; car on s'apperçut après avoir enlevé la tumeur que le *skirrhe* étoit à la veille de dégénérer en cancer.

A la situation du skirrhe *& aux parties voisines.* On considere principalement ces dernieres, par rapport aux gros vaisseaux dont la lésion est extremement dangereuse, lors par exemple, qu'on est obligé d'extirper les glandes axillaires ou parotides. Cependant le Chirurgien ne doit jamais désespérer du succès dans ces sortes de cas, puisqu'on en a vû qui ont extirpé des *skirrhes* dans ces parties. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent. 2. Obs. 79.* rapporte qu'il extirpa de la mamelle d'une femme un *skirrhe* qui étoit déja devenu chancreux ; & qu'il en extirpa trois autres sous l'aisselle du même côté ; dont l'un étoit aussi gros qu'un œuf, & dont il lia les vaisseaux pour prévenir l'hémorrhagie qui est à craindre dans cette occasion. Abraham Kaau, dans sa *Dissertation sur le skirrhe*, dit avoir vû extirper par un

Chirurgien de la Haye les glandes parotides & axillaires, qui étoient devenues skirrheuses : il ajoute, qu'on fut dispensé de lier les arteres après l'extirpation de la glande parotide, parce qu'on arrêta facilement l'hémorrhagie, au moyen d'un morceau d'éponge trempé dans une liqueur styptique, qui tomba de lui-même au bout de huit jours, lorsque la suppuration eut commencé à se faire. On voit par ces circonstances, que rien n'est impossible à un habile homme, même dans les cas les plus dangereux.

A sa mobilité. On doit avant que de travailler à l'extirpation d'un *skirrhe*, s'assurer qu'il est mobile en tous sens, & qu'il n'adhere à aucune partie ; car la moindre portion qui en resteroit, dégénéreroit infailliblement en cancer, ainsi que tous les Praticiens nous l'assurent. Chaque glande est logée dans une membrane cellulaire, avec laquelle elle se meut en tous sens ; il faut donc saisir le *skirrhe* avec les doigts, & le remuer de tous côtés ; & supposé qu'on le fasse avec facilité, on peut être sûr qu'il est mobile, & qu'il ne tient à aucune partie. Il est vrai que la membrane cellulaire adhere de tous côtés à la glande : mais on peut les séparer sans aucune perte de substance, & même sans beaucoup de douleur, ainsi que nous le ferons voir ci-dessous. Il arrive quelquefois qu'on peut aisément mouvoir un *skirrhe* embas, & à côté, bien que la peau soit adhérente à sa partie supérieure : mais on s'apperçoit facilement de cette circonstance, par la peine qu'on trouve à lever la peau dans cet endroit. On peut cependant extirper un pareil *skirrhe*, en coupant en même tems la portion de la peau qui lui est adhérente : mais pour lors la plaie est fort grande, & la cicatrice difforme à cause de la peau qu'on a enlevée.

A l'égard de l'état & de la nature du Skirrhe : il s'agit de voir, par exemple, si le *skirrhe* est seul, ou s'il y en a d'autres qu'on puisse résoudre ou extirper avec le bistouri, s'il est nécessaire. Par exemple, il est inutile d'extirper un *skirrhe* qui s'est formé à la mamelle, lorsqu'on est assuré qu'il y en a un dans la matrice, ou à l'autre mamelle qu'on ne sauroit extirper, pour les raisons que nous alléguerons ci-dessous.

Quant aux forces & à la condition du malade ; Il est certain que tous les efforts du Medecin ne doivent tendre qu'à sa guérison. Lors donc que ses forces sont tellement abbatues, qu'on a lieu de craindre qu'il ne meure de la douleur, de l'hémorrhagie ou de la suppuration, qui accompagnent souvent l'extirpation des grosses tumeurs, il est inutile d'entreprendre de le guérir. La même précaution a lieu dans les cas où la masse du sang est infectée d'une cacochymie excessive ; car il est extrement difficile pour lors de cicatriser la plaie, à moins qu'on n'ait soin de corriger le sang. Lorsqu'on appréhende que le *skirre* ne dégenere en cancer, il faut préferer ce remede, tout incertain qu'il est, à un si grand malheur, & il est de la prudence du Medecin d'en conseiller l'extirpation, sans s'arrêter au danger, dont l'opération est accompagnée.

L'extirpation une fois résolue, il ne s'agit plus que de se déterminer sur la méthode ; car on ne doit emploier les cauteres actuels & les corrosifs que dans les cas où le *skirrhe* est d'un volume assez petit pour être emporté tout à la fois ; & dans ce cas même, il est plus sûr de se servir du bistouri, puisque la moindre portion qui en resteroit, feroit capable de causer un cancer. Lorsque la tumeur skirrheuse est totalement élevée au-dessus de la surface des parties voisines, & qu'elle ne tient à elles que par une espece de queue ; on fait une forte ligature à celle-ci, afin que le *skirrhe* meure & tombe de lui-même faute de nourriture : mais on ne doit emploier cette méthode que lorsqu'on est sûr de ne point diviser le *skirrhe* ; car la portion qui en resteroit, quand même elle feroit la plus petite, dégeneroit infailliblement en cancer. C'est de quoi Boerhaave rapporte un exemple aussi remarquable que funeste. Quelques Praticiens entreprirent d'extirper une grosse tumeur skirrheuse, qui étoit au dos par une petite queue, bien qu'ils n'ignorassent point les suites funestes dont cette opération pouvoit être suivie. Ils comprimerent pour cet effet la racine de cette tumeur avec deux lames de cuivre qui se rapprochoient par le moyen d'une vis ; mais le malade en fut la victime ; car la putréfaction s'empara du *skirrhe* & des parties voisines à un tel point, qu'on fut obligé de l'abandonner à son malheureux sort, dans l'impossibilité où l'on étoit de résister à la puanteur qu'elles répandoient.

Il vaut donc mieux, lorsqu'on ne voit aucune espérance de résolution, recourir immédiatement au bistouri, que de donner le tems au *skirrhe* de grossir, de s'attacher aux parties voisines, ou de gagner les glandes qui sont auprès. Il y a deux manieres de faire cette extirpation ; l'une consiste à inciser les tégumens, & à enlever le *skirrhe* tout entier ; l'autre, à les extirper tous deux en même-tems. La premiere est la plus sûre, bien qu'elle soit la plus lente, & elle a lieu lorsque le *skirrhe* est petit, qu'il ne tient point à la peau, & qu'il est entierement libre dans la membrane celluleuse. Lors au contraire qu'il est gros, & qu'il tient à la peau, & qu'il s'agit d'enlever une mamelle toute entiere, il vaut mieux emploier la seconde. Pour extirper un *skirrhe* selon la premiere maniere, le Chirurgien pince les tégumens & fait une incision à la peau & au pannicule adipeux jusqu'au *skirrhe*, en observant de ne point l'offenser. Cette incision doit varier suivant le volume du *skirrhe* : par exemple, lorsque la tumeur est petite, une incision longitudinale suffit : mais il en faut une cruciale quand elle est grosse. Après avoir levé les tégumens par les coins avec des petits crochets, on les séparera du *skirrhe* avec le bistouri, jusqu'à ce qu'on découvre tout-à-fait sa partie antérieure ; on enfoncera ensuite les pincettes d'Helvetius dans la substance du *skirrhe*, pour pouvoir le séparer plus commodément avec le bistouri, & l'enlever. Lorsqu'une glande skirrheuse est logée dans le pannicule adipeux, cette séparation peut se faire sans beaucoup de peine, à l'exception de l'endroit où les vaisseaux pénetrent dans le *skirrhe*.

Après avoir achevé l'extirpation & arrêté l'hémorrhagie, il faut examiner s'il ne reste rien de skirrheux, & se comporter pour tout le reste, de la même maniere que dans le pansement des plaies qui sont accompagnées d'une perte de substance : Voyez *Vulnus*. Abraham Kaau ne laisse rien à désirer sur ce sujet dans la Dissertation que nous avons déja citée ; & il y conseille entre autres choses, de ne point arracher imprudemment le *skirrhe*, de peur de tirailler les nerfs qui se distribuent dans sa substance, & d'y causer une tension, qui est quelquefois suivie long-tems après l'opération, d'une douleur violente & de convulsions mortelles. On ne doit point irriter la surface de la plaie par des styptiques acres, ni emploier des choses capables de coaguler le sang ; car les caillots qui sont logés dans les veines divisées pourroient passer dans le cœur par les ramifications qui vont toujours en augmentant, & y occasionner des polypes. Il suffit ordinairement d'appliquer de la charpie sur la plaie, & de l'y contenir par le moyen d'un bandage, & d'arrêter l'hémorrhagie avec une vesse de loup.

Lors, au contraire, qu'on enleve le *skirrhe* avec les tégumens qui le couvrent, comme il arrive dans l'extirpation de la mamelle, il faut faire une incision au-dessous à travers la tunique adipeuse sans offenser les parties contigues. Pour cet effet, on leve la tumeur avec les mains, ou à l'aide d'un cordon qu'on passe au travers, ou en la saisissant avec les tenettes d'Helvetius, ou en passant une espece de fourchette à travers la membrane cellulaire entre le *skirrhe* & les parties subjacentes, après quoi on glisse le bistouri le long de la fourchette, & l'on sépare toutes les parties sans en excepter le pannicule adipeux. Il faut avoir soin durant

l'opération d'élever le *skirrhe* avec la fourchette; de peur d'offenser les parties qui sont dessous. Au reste, on choisir la méthode qui convient le mieux au volume du *skirrhe* & à la nature de la partie où il est logé : mais cette sorte d'extirpation ne peut se faire sans laisser une grande plaie, ce qui met le malade en danger d'être épuisé par la violence de la suppuration, ou d'être affecté d'une cacochymie purulente si le pus qui s'est amassé dans la plaie, vient à se mêler avec la masse du sang. C'est ce qui fait qu'on doit préférer la premiere méthode comme plus sure; car outre qu'elle n'est jamais suivie d'une suppuration si violente, on a l'avantage que la plaie se cicatrise plutôt. Le Chirurgien aura soin de faire comprimer les arteres par des Aides intrepides & expérimentés, de peur que l'hémorrhagie ne vienne interrompre son opération.

Si le *skirrhe* est vieux ou qu'on juge qu'il est malin, par sa couleur, sa dureté, son inégalité, & la demangeaison qui commence à devenir douloureuse; s'il est respectable par la partie où il a son siége & par le voisinage; s'il est adhérent & dans un sujet cacochyme, il est impossible de l'extirper. Dans ce cas, de peur qu'il ne dégénere en cancer, il faut éviter tout ce qui augmente le mouvement des fluides; & par conséquent les émolliens, les suppuratifs, les corrosifs, les caustiques & les résolutifs.

Après avoir indiqué les mesures qu'il faut prendre pour résoudre & extirper un *skirrhe*, nous allons examiner ce qu'on doit faire lorsque ces deux moyens deviennent inutiles.

On juge de l'impossibilité de la résolution par la vieillesse du *skirrhe*, la couleur rouge, pourprée ou livide des tégumens, la dureté pierreuse, la rudesse & l'inégalité de la tumeur. Que si la demangeaison s'y joint, il est à craindre que le *skirrhe* ne dégénere bien-tôt en cancer; car il commence pour lors à entrer dans une espece d'agitation, sans compter que les nerfs distribués dans sa substance sont légerement distendus. Le chatouillement & la demangeaison deviennent si insupportables, que le malade aime mieux s'exposer au cancer dont on le menace, que de ne point se grater. La maladie est beaucoup plus terrible lorsque la douleur succede en peu de tems à la demangeaison. L'extirpation d'un *skirrhe* est tout-à-fait impossible, quand il adhére tellement aux parties voisines qu'on ne peut l'enlever tout entier; lorsqu'il est logé dans un endroit où les mains du Chirurgien ne peuvent atteindre, ou que la grosseur des vaisseaux contigus rend l'opération trop dangereuse. Dans ce dernier cas, le succès dépend en partie du savoir & de l'adresse du Chirurgien. Lors, au contraire, qu'une cacochymie maligne a tellement infecté la masse du sang qu'on ne peut espérer de pouvoir consolider la plaie; ou qu'il s'est formé des *skirrhes* dans plusieurs autres parties du corps, l'opération devient tout-à-fait inutile. Puis donc qu'on ne peut dans ce cas corriger ni dissiper la maladie, il ne reste qu'à la maintenir dans le même état, & à empêcher qu'elle ne dégénere en cancer. C'est relativement à ce cas qu'Hippocrate a dit qu'il convient de ne point tenter la guérison de ceux qui ont des cancers occultes; parce qu'ils meurent en peu de tems; au lieu que ceux à qui on ne fait aucun remede parviennent quelquefois à un âge avancé; car un *skirrhe* accompagné des symptômes dont on vient de parler; peut-être regardé à juste titre comme un cancer occulte. Il faut observer qu'un *skirrhe* qu'on n'a pu résoudre dégénere promptement en cancer, lors, comme nous l'avons déja remarqué, que le mouvement des humeurs vient à augmenter dans tout le corps, ou seulement dans la partie affectée. On doit donc rejetter tous les remedes qui produisent cet effet, sous quelque titre spécieux qu'on les recommande; car la suppuration qui sépareroit la concrétion skirrhense des parties saines ne pouvant se faire dans ce cas, une putréfaction aussi maligne qu'insurmontable s'empare de toutes les parties voisines, ainsi que nous l'avons observé au mot *Carcinoma*. Tant que le *skirrhe* qui dégénere en cancer reste enfermé dans ses tégumens, il est en quelque maniere supportable : mais il ne les a pas plutôt rompus qu'il fait un ravage extraordinaire; d'où il suit que les émolliens & les suppuratifs qui diminuent la cohésion des ligamens, doivent hâter ce malheur : mais moins encore que les corrosifs & les caustiques. Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent. I. Obs.* 89. a démontré l'effet pernicieux des substances émollientes qu'on applique sur les tumeurs skirreuses invétérées. J'ai vu moi-même, dir Van-Swieten, plusieurs femmes, qui, pour avoir voulu amener des tumeurs skirrheuses qu'elles avoient au sein à suppuration, les ont aussi-tôt converties en cancers ulcérés. Etmuller, *in Oper. Med. Tom. II. Part.* 2. ne veut pas qu'on touche à un *skirrhe* qu'on n'a aucune espérance de guérir; il conseille seulement de le durcir en y appliquant du nitre dissous dans du vinaigre. Mais cette méthode me paroît d'autant plus dangereuse que l'augmentation de dureté du *skirrhe* dénote une plus grande malignité; ces substances acres ne peuvent manquer de l'irriter, surtout s'il est déja incommode par les élancemens dont il est accompagné, douloureux lorsqu'on y touche ou livide; & c'est pourtant sur cette espece de *skirrhe* qu'il ordonne d'appliquer le remede dont on vient de parler. Il vaut donc mieux empêcher le *skirrhe* d'empirer à l'aide des remedes qui previennent l'inflammation, ou qui l'appaisent quand elle est formée; puisque l'opiniâtreté de ce mal est supérieure jusqu'ici à tous les efforts de l'art.

Les anodyns, les calmans, les préparations douces de saturne & de mercure, sont donc les seuls remedes qui conviennent dans ce cas.

Les alimens doivent être du lait frais, du lait de beure & du petit-lait; des bouillons de viandes fraîches de quadrupedes & de volatils; des matieres frumentacées; comme l'avoine, l'orge, le millet, le phalaris, le seigle, le froment, les herbes potageres spécifiées au mot *Fibra*; les fruits d'été mûrs, doux, aigre-doux, surtout cuits. La boisson doit être une décoction de racine de squine, de sarsepareille & des trois especes de sandaux. On doit se tenir en garde contre toutes sortes de passions, ou les calmer par tous les moyens possibles. On s'abstiendra de toutes les substances chaudes, acres & capables de mettre les humeurs en mouvement; & supposé qu'on sente des demangeaisons & des douleurs lancinantes dans la partie affectée, on les appaisera par l'usage interne & externe des anodyns.

Par exemple;

Prenez *de semences pilées de pavot blanc, deux onces;*
de racine de fenouil, quatre onces;
de fleurs de coquelicot, six dragmes;
de fleurs de mauve, une poignée.

Mettez le tout en décoction dans une assez grande quantité d'eau pour qu'il en reste deux pintes après un quart d'heure de décoction.

Et mêlez-y

de sirop de pavot blanc, deux onces & demie.

On en prendra de tems en tems trois ou quatre onces.

Prenez *de blanc de baleine,*
de corail rouge,
d'antimoine diaphorétique non lavé, } *de chaque, une dragme;*
de laudanum pur, deux grains.

Faites une poudre que vous diviserez en six doses égales, dont le malade en prendra une matin & soir.

On doit aussi mettre en usage les remedes externes, surtout la fomentation suivante.

Prenez *de fleurs de jusquiame*,
de melilot,
de pavot blanc,
de sureau, } *de chaque, une pincée.*

Mettez le tout en décoction avec de l'eau dans un vaisseau couvert, & sur une chopine & demie,

Melez *de vinaigre de sureau*, & *rosat*, } *de chaq. deux onces;*
d'esprit de vin rectifié, quatre dragmes.

Prenez *de vinaigre de litharge, une once;*
d'huile de graine de jusquiame tirée par expression;
d'huile de pavot blanc, aussi tirée par expression, &
d'huile de roses, } *de chaque, deux dragmes.*

Faites un onguent auquel vous ajouterez sur la fin six grains d'opium pur.

On peut employer pour emplâtres, celles de minium & l'onguent de diapompholyx.

Ou,

Prenez *de suc récemment exprimé & purifié de feuilles de jusquiame*,
de phellandrium, } *de chaque, quatre onces.*

Faites cuire & évaporer le tout à petit feu, & ajoutez vers la fin.

de cire blanche, huit onces;
d'huile de roses par infusion, une once.

Faites une emplâtre selon l'art.

Ou,

Prenez *de sucre de saturne*,
de céruse,
de mercure,
de plomb amalgamés ensemble, } *de chaq. deux dragmes;*
de cire blanche, quatre onces;
d'huile de roses par infusion, trois dragmes.

Faites une emplâtre.

Si les tégumens du *skirrhe* commencent à s'enflammer, on tâchera d'y remédier au moyen des préparations de saturne, dont les plus considérables sont le vinaigre de litharge délayé dans une grande quantité d'eau, l'*unguentum nutritum* fait avec ce vinaigre & l'huile de morelle & l'emplâtre de diapompholyx. Ces remedes appaisent aussi la demangeaison. On couvrira soigneusement la partie skirrheuse avec un morceau de peau, pour empêcher que les tégumens ne s'écorchent en frotant contre les hardes. Les femmes qui ont un *skirrhe* aux mamelles, ne doivent jamais porter des corps de baleine, ni faire trop d'exercice, parce que le *skirrhe* ne manqueroit pas d'être agité par le muscle pectoral sur lequel il pose. Les préparations mercurielles douces sont d'un grand usage dans le cas dont il s'agit. Un amalgame de mercure & de plomb, mêlé avec l'emplâtre de diapompholyx, a quelquefois opéré de très-bons effets dans les cas où les tégumens du *skirrhe* avoient déja commencé à s'enflammer. D'autres recommandent une plaque de plomb mince enduite de mercure, & appropriée à la figure du *skirrhe*. Il faut cependant prendre garde, lorsqu'on emploie les mercuriels, de ne point exciter une salivation, qui ne manqueroit pas d'être dangereuse dans ce cas, puisqu'au lieu de resondre le *skirrhe*, elle augmenteroit le mouvement des humeurs, & seroit par conséquent dégénérer en peu de tems le *skirrhe* en cancer.

Si le malade est en même-tems d'un mauvais tempérament, il faut y remédier préférablement à tout le reste.

Puisque l'unique but qu'on se propose dans cette cure palliative, est d'empêcher que le *skirrhe* n'augmente, & ne dégénere en cancer, il est évident qu'on doit corriger le tempérament du malade, supposé qu'il en ait besoin. Nous avons observé ci-dessus que rien ne dispose plus aux tumeurs skirrheuses qu'un tempérament atrabilaire; d'où il suit, qu'il ne peut qu'augmenter le *skirrhe*, lorsqu'il est tel, & c'est ce qui doit engager le malade à user de substances capables de fondre le suc atrabilaire par leur qualité douce & savonneuse, & à s'abstenir de toutes celles qui ont une acrimonie considérable. Le miel, le savon de Venise, les sucs doux & fortement résolutifs des plantes, lui conviennent extremement, de même que les décoctions qu'on prépare avec la chicorée, le galega, l'endive, la fumeterre & quelques-autres plantes semblables. S'il arrivoit que le malade fut affligé d'un violent scorbut, on le guériroit ou du moins on l'adouciroit par des remedes convenables; à cause que les sucs acres qui se mêlent avec le *skirrhe*, augmentent sa malignité & le font dégénérer en cancer. VAN-SWIETEN.

Lorsque le *skirrhe* paroît invétéré, & le malade d'un tempérament infirme, on ne doit tenter aucune résolution, parce qu'un pareil traitement, surtout lorsque la maladie a son siége dans les mamelles, pourroit aisément faire dégénérer le *skirrhe* en cancer. Lors au contraire que le *skirrhe* est récent, mou & peu douloureux, & que le malade est d'un tempérament sain, on peut entreprendre de le résoudre par l'usage interne & externe des digestifs. Les remedes internes les plus efficaces, sont les décoctions des bois, les essences & les teintures digestives, & les mercuriels les plus doux, auxquels on joindra les laxatifs pour résoudre les humeurs épaisses. Comme l'usage des remedes externes seuls est ordinairement plus nuisible qu'utile, on doit toujours se conduire par les avis d'un Medecin, tant par rapport aux remedes internes, que relativement au régime.

Les principaux résolutifs externes, sont les emplâtres des gommes ammoniaque, galbanum, opopanax, sagapenum, bdellium & autres semblables, employées séparément ou mêlées; auxquelles on ajoutera, si l'on veut, la poudre des racines de bryone & d'aristoloche. Les emplâtres de cigue, de *ranis de Vigo*, & de diachylon, avec le mercure, satisfont aux mêmes indications.

Ou bien,

Prenez *de gommes galbanum*, & *opopanax*, } *de chaque, une once;*
ammoniaque, & *bdellium*, } *de chaque, deux onces;*
d'huile d'olive, deux livres;
de cire jaune, demi-livre;
de racine d'aristoloche longue & ronde, en poudre,
de pierre calaminaire,
de myrrhe, &
d'encens, } *de chaque, une once;*

de térébenthine de Venise, quatre onces.

Mêlez pour une emplâtre.

Les cataplasmes sont, après les emplâtres, les remedes les plus efficaces qu'on puisse employer.

Prenez *de racine de bryone blanche, quatre onces;*
de racines d'aristoloche ronde, & *d'angélique,* } *une once;*
de feuilles de sabine, de rue, de scordium, & } *de chaque, une poignée;*
de fleurs de camomile, de fleurs de mélilot, de sureau, de mauve, & de petite centaurée, } *de chaque, une pincée;*

Faites-les cuire dans un vaisseau bien net & bien couvert en consistarce de cataplasme;

Et ajoutez-y vers la fin,

de galbanum dissous dans un jaune d'œuf, trois onces;
de farine de graine de lin, deux onces;
d'huile de semence de lin, autant qu'il en faut pour réduire le tout en forme de cataplasme.

On peut appliquer ce cataplasme, ou fomentation faite avec les mêmes herbes cuites dans du vinaigre, sur la partie: mais il faut y joindre les remedes internes.

Quelques-uns recommandent les vapeurs des acides, comme tenant lieu de digestifs dans le cas dont nous parlons, & employent pour cet effet pendant plusieurs jours, le vinaigre ordinaire, ou celui qui est fait avec la lavande, le sureau, la rue, ou la thériaque. Les uns versent du vinaigre sur un caillou rougi au feu, & en reçoivent la fumée par le moyen d'un entonnoir. D'autres exposent la partie malade à la vapeur du soufre: mais le plus fort de ces remedes, est la fumée qui s'éleve de dix ou vingt grains de cinabre jettés sur un charbon allumé, ou sur un caillou rougi au feu. Il faut prendre garde que ces fumigations ne soient ni trop fortes, ni trop fréquentes; car elles pourroient produire des effets dangereux sur les poumons, & même exciter la salivation, à cause du mercure que le cinabre contient.

Les mercuriels sont excellens dans le cas dont il s'agit, soit qu'on les applique immédiatement ou après avoir inutilement tenté les autres remedes. Outre l'usage interne du mercure, on peut en composer un excellent onguent, en le mêlant avec du sain-doux & une quantité suffisante de térébenthine dans un mortier de marbre ou de verre. On en oint le *skirrhe* deux ou trois fois par jour, & l'on applique dessus l'emplâtre de Vigo avec le mercure, ou telle autre semblable. Mais afin de prévenir la salivation que cette méthode pourroit exciter, il est nécessaire de donner au malade tous les quatre ou cinq jours un léger purgatif, comme pourroit être la poudre de jalap ou les pilules laxatives, pour entraîner le mercure. Il faut en même-tems examiner avec soin les gencives, dont la douleur ou l'enflure menace d'une salivation. Il faut la prévenir en purgeant plus souvent le malade, & en omettant les mercuriels jusqu'à ce que les symptomes de la salivation soient évanoüis.

On peut espérer, en observant ces précautions, de rendre la santé au malade, à moins que son cas ne soit tout-à-fait désespéré.

Supposé que ces remedes ne puissent résoudre le *skirrhe*, il faudra, si le lieu où il est situé, sa mobilité & les forces du malade le permettent, l'extirper sans délai, de peur qu'il ne dégénere en cancer, comme il n'arrive que trop souvent. On pansera la plaie avec le baume d'Arcæus, ou tel autre vulnéraire, de même que les plaies ordinaires.

Lors au contraire que le *skirrhe* est immobile, inégal & profondément situé, qu'il provient d'un vice héréditaire, qu'il est accompagné de plusieurs autres, & situé dans quelque partie noble ou dans le voisinage de plusieurs gros vaisseaux qui donnent lieu de craindre une hémorrhagie funeste, & que le malade est d'un tempérament infirme; pour lors, dis-je, les digestifs, les corrosifs & le bistouri sont tout-à-fait inutiles, parce que cette espece de *skirrhe* dégénere presque toujours en cancer, ou est pour le moins accompagné de douleurs extremement aiguës. Il ne s'agit donc dans ce cas que de calmer les douleurs & de prévenir le cancer.

Pour cet effet, il faut corriger le sang, non-seulement au moyen de remedes internes & externes convenables, mais encore par le secours du régime. On nourrira donc le malade avec des bouillons de viande d'animaux jeunes & délicats, dans lesquels on mettra quelques herbes potageres, comme de l'orge, de l'avoine, du riz, du millet, de la manne, quelques légumes légers, des épinars, des asperges, de la scorsonere, du galega, de la chicorée, des panais & du houblon récent. Il n'aura d'autre boisson que l'eau, ou une tisane faite avec la squine, la sarsepareille, le chien-dent, le polypode, la véronique, la scolopendre, l'aigremoine, la consoude Sarazine, la pariétaire, le capillaire & autres plantes semblables. Si le *skirrhe* est douloureux, on mettra dans sa boisson quelques semences de pavot blanc, & on l'édulcorera selon son gout. On corrigera l'acrimonie du sang avec les yeux d'écrevisses, les coquilles préparées, le sel d'absinthe, le cinabre naturel, l'antimoine cru & l'antimoine diaphorétique, à chaque dose desquels on ajoutera deux ou trois fois par jour, selon que les circonstances l'exigeront, demi-grain de *laudanum opiatum.* On satisfait à la même indication avec la poudre ou le suc récent de cloportes, une dragme de blanc de baleine mêlé avec les autres poudres, les purgatifs mercuriels ou en poudre; enfin, en purgeant & saignant fréquemment le malade dans le printems & dans l'automne.

On tiendra continuellement sur le *skirrhe* une lame de plomb enduite de mercure, non-seulement pour appaiser la chaleur & la douleur, mais encore pour empêcher qu'il ne dégénere en cancer. Si l'on s'apperçoit que cette lame soit inutile, on lui substituera des emplâtres & des onguens composés d'ingrédiens propres à calmer la douleur; tels que les suivans.

Prenez *d'onguent de diapompholyx, deux onces;*
d'opium, dix grains.

Mêlez ces drogues ensemble; oignez-en la partie affectée, & appliquez-en dessus avec un linge;

Ou,

Prenez *d'un amalgame de mercure, & de plomb,* } *une once;*
d'onguent rosat, une quantité suffisante.

Faites un onguent, que vous appliquerez sur la partie avec un morceau de linge;

Ou,

Prenez *de vinaigre de litharge, une once;*
d'huile exprimée de jusquiame, & de pavot blanc, } *de chaque, 2 onces;*

d'huile de roses par infusion, deux onces.

Mêlez, & faites un onguent, auquel vous ajouterez sur la fin,

d'opium, depuis six grains jusqu'à dix.

Étendez-le sur un linge, & appliquez-le plusieurs fois par jour sur le *skirrhe.*

Supposé que ces onguens déplaisent au malade, on leur substituera des emplâtres rafraîchissans, tels que ceux de minium & de diapompholyx; ou la composition suivante, qui est admirable pour calmer les douleurs.

Prenez *de suc récemment exprimé & purifié, de feuilles de jusquiame, de pavot rouge, & de ciguë aquatique,* } *de chaque, 4 onces.*

Faites-les évaporer à petit feu;

Et ajoutez vers la fin,

de cire blanche, huit onces; d'huile de roses par infusion, quatre onces.

Mêlez & faites une emplâtre.

Prenez *de sucre de Saturne, de céruse, de mercure amalgamé avec du plomb, d'huile exprimée de jusquiame, & d'huile de roses par infusion,* } *de chaque, 2 onces;*

de cire blanche, 4 onces.

Mêlez pour une emplâtre.

On ajoutera quelques grains d'opium à ces compositions, en cas que les douleurs soient excessives.

Quelques fameux Medecins amenent le *skirrhe* à suppuration, en le consumant avec des corrosifs, ou par le cautere actuel. Mais outre que ces moyens exposent à un cancer, & que les malades ont naturellement de l'aversion pour le cautere actuel, on doit y renoncer absolument, à cause du risque & de la cruauté qu'il y a à les mettre en usage. La méthode la plus sûre & la plus aisée de guérir un *skirrhe* gros & douloureux, qui a son siége dans les levres, dans les glandes salivaires, dans les mamelles ou dans les testicules, est de l'extirper entierement avec le bistouri, à moins qu'on n'ait à craindre une hémorrhagie. Mais il faut prendre garde de n'en rien laisser, de peur qu'il ne survienne un cancer malin, & qu'il ne s'engendre un nouveau *skirrhe*, sans qu'il y ait de la faute du Chirurgien. Quelques Medecins employent le cautere actuel pour arrêter l'hémorrhagie, extirper entierement le *skirrhe* & empêcher qu'il ne revienne. Mais outre que cette méthode est inutile, on peut trouver des moyens beaucoup moins cruels pour arrêter l'hémorrhagie. HEISTER.

SCIRRUS, *écureuil.*

La chair de cet animal passe pour être émolliente & pour appaiser les douleurs d'oreilles lorsqu'on en met dedans.

S C L

SCLAREA, *Toute-bonne, Orvale.*

Voici ses caracteres.

Les petites feuilles qui sortent de dessous les anneaux des fleurs sont différentes des autres, celles qui naissent vers la racine sont ridées & d'un tissu moins serré. Le calyce est en tuyau divisé en cinq pointes, & comme composé de deux levres. Le casque est fait en forme de faulx, long, crochu; la levre inférieure de la fleur est divisée en trois parties, dont celle du milieu est fendue en deux & creuse. Ses fleurs sont divisées circulairement autour des nœuds des tiges, au nombre de six pour l'ordinaire, & forment comme des épis longs. Ses semences sont arondies.

Boerhaave en compte vingt-neuf especes.

1. *Sclarea*, Tourn. Inst. 179. Boerh. Ind. A. 163. *Horminum, Sclarea*, Offic. *Horminum sativum vulgare, sive Sclarea*, Park. Theat. 55. *Horminum Sclarea dictum*, C. B. P. 234. Raii Hist. 1. 543. *Gallitrichum*, Ger. 668. *Gallitrichum sativum*, J. B. 3. 309. *Gallitrichum, sive Horminum*, Ger. Emac. 768.

Les feuilles inférieures de l'orvale sont grandes, rondes, inégales & ridées, larges vers leurs bases, & terminées en une pointe mousse. Ses tiges ont environ deux piés de haut, elles sont velues, gluantes, d'une odeur aussi forte que celle des feuilles, nombreuses & couvertes de petites feuilles. Ses fleurs sont disposées en épis longs, d'un bleu pâle, fort grosses & en gueule, verticillées, formées chacune de deux feuilles rondes, creuses, minces & blanchâtres, avec une bordûre verte sous chaque anneau. Le calyce, qui est extremement gluant, est divisé en deux parties, dont celle de dessus se termine en trois petites pointes, & celle de dessous en deux, & renferme des semences noirâtres presque rondes. Sa racine est ligneuse & peu branchue, & meurt après que la semence est formée. Cette plante croît dans les jardins, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

L'orvale est d'une nature chaude & dessiccative. Mise en infusion dans du vin, elle conforte l'estomac. On la recommande particulierement pour fortifier les reins, pour arrêter les fleurs blanches, & pour donner de la vigueur à la matrice lorsqu'elle est froide & relâchée. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Sclarea, flore albo.*
3. *Sclarea, Syriaca, flore albo*, T. 179. *Horminum Syriacum*, C. B. P. 238. Prodr. 114.
4. *Sclarea, Orientalis, folio rotundo, flore magno, partim albo, partim purpurascente*, T. Cor. 10.
5. *Sclarea, lusitanica, glutinosa, amplissimo folio*, T. 179.
6. *Sclarea, vulgaris, Lanuginosa, amplissimo folio.* Voy. *Æthiopis.*
7. *Sclarea, laciniatis foliis*, T. 179. *Æthiopis, laciniatis foliis*, Barrel. Ic. 188.
8. *Sclarea, Sicula, folio argenteo, subrotundo. Æthiopis, tota argentea, perennis lanuginosa.* Cupani.
9. *Sclarea, Æthiopia, folio subrotundo, perennis*, Ind. 63. *Marum Ægyptiorum*, Alpin. Exot. 252.

Il croît dans les lieux incultes & arides de l'Egypte une plante aromatique, qui pousse une tige blanchâtre & pleine de nœuds, haute d'une coudée & plus: de chaque côté des nœuds sortent des feuilles longues & épaisses, semblables à celles de l'*horminum sylvestre*, tant par leur figure que par leur grosseur, sans odeur & presque insipides, mais seches & quelque peu astringentes. Ces feuilles sont couvertes d'un duvet blanc, & naissent opposées vers le bas de la tige. Dans la partie supérieure, ou au dessus du milieu de cette derniere, il sort des nœuds, ensemble avec les feuilles, des tiges, courtes, menues & quarrées, sur les nœuds des-

quelles naissent de chaque côté des fleurs blanches fort approchantes de celles de l'orvale ou du mille-pertuis, elles ont de même que leurs petites feuilles une odeur forte qui n'est pas désagréable. Il leur succede des petites capsules qui contiennent des semences rondes, menues, semblables à celles du chou & d'une odeur très-pénétrante. Les jeunes jets de la tige, les feuilles, les fleurs & les rameaux sont extremement odorans; & étant séchés au soleil, on les met parmi les hardes pour les garantir des tignes & leur communiquer une bonne odeur. Les jeunes branches perdent leur odeur forte en séchant, & en acquiérent une plus agréable.

Les fleurs & les semences de cette plante sont chaudes, résolutives & digestives. La décoction des feuilles, surtout des jeunes pousses dans du vin, est bonne pour les douleurs froides & flatueuses, & produit des effets surprenans, lorsqu'on en fomente la partie affectée. Le suc des feuilles avec du vinaigre & du miel, est bon pour dissiper les rousseurs du visage. PROSPER ALPIN, *de Plantis exoticis.*

10. *Sclarea, Indica, floribus variegatis*, T. 179. *Horminum hirsutum, flore violaceo, punctis aureis notato*, M. H. 3. Sect. 11. Tab. 13. fig. 16.
11. *Sclarea, folio triangulari, dentato*, T. 180. *Horminum, lapathi unctuosi folio, seu majus, hastato folio*, M. H. Blæs.
12. *Sclarea, folio triangulari, caule tomentoso*, T. 180. *Horminum Canariense, tomentosum, hamato folio*, M. H. 3. 394.
13. *Sclarea, rugoso, verrucoso, laciniato, folio*, T. 180. *Horminum, ceratophyllum, rugosum, flore sulphureo*, M. H. 3. 393.
14. *Sclarea, Pyrenaïca, glutinosa, foliis sinuatis*, T. 176. *Horminum anguriæ folio*, Par. Bat.
15. *Sclarea, glutinosa, floris lutei, variegati, barbâ amplâ cavâ. Horminum luteum, glutinosum*, C. B. P. 238. *Orvala tertia*, Dod. p. 292. *Colus Jovis*, H. Eyst. Æst. o. 8. F. 4. fig. 1. *Galeopsis species, lutea, viscida odorata, nemorensis*, J. B. 3. 314. *Salvia, montana, maxima, foliis Hormini, flore flavescente*, T. 180.
16. *Sclarea, Asphodeli radice*, T. 179. *Horminum, sanguineum, Asphodeli radice*, Triumf. 69. M. H. 3. 394.
17. *Sclarea, folio amplissimo, sanguineo, Bardanæ. Horminum, folio Bardanæ, sanguineo, amplissimo*, Triumf.
18. *Sclarea, major, foliis in profundas lacinias incisis*, T. 179. *Horminum, sylvestre, majus, foliis profundè incisis*, C. B. P. 239. *Gallitrichum, sylvestre, flore majore, albo*. J. B. 3. 312.
19. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore albo*, T. 179. *Gallitrichum, sylvestre, flore majore, albo*, J. B. 3. 312. *Salvia, agrestis, flore albo*, H. Eyst. Vern. o. 9. F. 2. fig. 3. *Horminum, pratense, niveum, foliis incanis*, C. B. P. 238. M. H. 3. 393.
20. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore cæruleo*, T. 179. *Horminum, pratense, foliis serratis*, C. B. P. 238. M. H. 3. 393. *Gallitrichum sylvestre vulgò, sive sylvestris Sclarea, flore cæruleo, magno*, J. B. 2. 311. *Orvalæ sylvestris species quarta*, Dod. p. 293.

Cesalpin n'avoit pas bien observé l'odeur de cette plante, puisqu'il assure qu'elle n'en a pas; cependant elle sent assez mauvais. Il semble qu'elle contienne du sel volatil huileux, où l'esprit urineux domine, aussi ne rougit-elle pas le papier bleu. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

21. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore suaverubente.* Tourn. Inst. 179. Boerh. Ind. A. 165. *Sclarea pratensis*, Offic. *Horminum pratense foliis serratis, flore suaverubente*, Hort. Reg. Par. *Gallitrichum sylvestre vulgò, sive sylvestris Sclarea flore purpureo magno*, J. B. 3. 311.

Elle croît dans les prés, & elle n'est qu'une variété de l'*horminum pratense foliis serratis*, suivant C. B. P. 11. 244. Buxb. 161.

22. *Sclarea, Africana, amplissimo, folio, annua*, Ind. 64.
23. *Sclarea, folio Salviæ, major, vel maculata*, T. 180. *Horminum sylvestre sive salvifolium, majus, vel maculatum*, C. B. P. 239.
24. *Sclarea, folio Salviæ, minor, sive glabra*, T. 180. *Horminum sylvestre sive latifolium minus*, C. B. P. 239. *Gallitrichum glabrum, folio Salviæ, flore purpureo*, J. B. 3. 312.
25. *Sclarea, folio salvia, flore purpureo*, T. 180. *Horminum, salviæ folio.*
26. *Sclarea, Orientalis, folio Betonicæ acutissimo, comâ purpurascente*, T. Cor. 10.
27. *Sclarea, Cretica, latifolia, flore vario.*
28. *Sclarea, quod Horminum sylvestre, flore rubicundissimo, interdum flammeo.* Bocc.
29. *Sclarea, Orientalis, foliis rotundioribus, candidissimis*, T. 6. 10. BOERH. *Index alt. Plant.* Vol. I.

Le suc de la premiere, seconde, troisieme, quatrieme, & vingt-deuxieme, appellée *Africana*, enivre & empêche les liqueurs de s'aigrir, ce qui fait qu'on en met dans la biere. Elle communique une qualité vineuse, qui la fait rechercher des paysans de Hollande, qui n'aiment que la biere qui les enivre sur le champ. On l'emploie aussi en Chirurgie, parce qu'elle résout les tumeurs, rétablit la chaleur naturelle, & résiste à la putréfaction. Mais on doit en user avec précaution, lorsqu'il fermente, car il est pour lors sudorifique. L'odeur des feuilles de cette plante, surtout des deux premieres especes, & en quelque sorte de la troisieme & de la quatrieme, cause l'ivresse. Il en est de même de la biere dans laquelle on fait bouillir leurs feuilles: mais lorsqu'on en use avec modération, elle conforte les esprits & les nerfs. Cette plante est apéritive & hystérique, propre pour faciliter l'accouchement & exciter les regles, pour les fleurs blanches & pour augmenter la semence. Les feuilles de l'orvale, répandent, lorsqu'on les pile, une odeur de vin si pénétrante, qu'on les substitue pour l'ordinaire à ce dernier dans les liqueurs dont on fait des fomentations; car elles échauffent & augmentent les esprits. Cette plante est fort connue des Cuisiniers. Ses feuilles pilées ont la vertu de résoudre les tumeurs froides & de provoquer la sueur. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCLERIA, σκληρία, de σκληρὸς, dur, *dureté*, comprend en général toutes sortes de duretés, de même que *sclerosis*. Mais Galien, ou celui qui a composé le Traité, qui a pour titre *Medicus*, s'en sert pour signifier une dureté qui se forme sur la partie intérieure des paupieres. CASTELLI.

SCLERIASIS, σκληρίασις, signifie la même chose que le mot précédent.

SCLEROCOITIA, σκληροκοιτία, de σκληρὸς, dur, & κοίτη, un lit; l'action de coucher sur un lit dur. Hippocrate, *Lib. de Salubr. Diæta*, conseille à ceux qui sont d'une grosse corpulence & qui veulent devenir maigres, de coucher sur la dure σκληροκοιτέειν, & il appelle ceux qui pratiquent cette coutume, *Lib. III. de Diæta*, σκληροκοιτίαι, *Sclerocoitiæ.*

SCLEROMA, σκλήρωμα, dérivé de σκληρόω, de σκληρὸς, dur; dans les *Definit. Medic.* est une tumeur renitente qui se forme dans quelque partie de l'utérus. C'est dans un sens plus étendu la même chose que σκληρυσμὸς, *sclerysma*, tumeur renitente. FOESIUS. CASTELLI.

Le *sclerome* de l'utérus est une espece de skirrhe, qui se forme principalement dans le cou de l'utérus, & qui ne differe d'une tumeur inflammatoire, qu'en ce qu'il est moins rénitent & moins douloureux. PAUL EGINETTE, *Lib. III. cap.* 68.

Sa cure est la même que celle du skirrhe de cette partie. Voyez *Uterus* & *Scirrhus.*

SCLEROPHTHALMIA, σκληροφθαλμία, de σκληρὸς, dur, & ὀφθαλμὸς, œil, *sclerophthalmie*, ou *lippitude dure*, est une maladie des yeux accompagnée non-seulement de dureté & d'une difficulté de mouvement, mais encore de douleurs & de rougeurs. Les paupieres dans cette maladie sont dures & seches & ne répandent jamais aucune larme, il se forme dans leurs angles des concrétions seches & visqueuses, & elles ne s'ouvrent qu'avec peine après le sommeil, à cause de leur dureté & de leur sécheresse. Cette maladie paroît être une espece d'inflammation dont les caracteres généraux sont la douleur & la rougeur, mais elle differe de l'inflammation par une qualité qui lui est propre, savoir, la sécheresse. Elle differe encore de la *xérophthalmie*, ou ophthalmie seche, en ce que cette derniere quoiqu'accompagnée de dureté à cause de sa secheresse, est moins dure & moins douloureuse que la *sclerophthalmie*.

SCLEROSARCOMA, σκληροσάρκωμα, de σκληρὸς, dur & σάρκωμα, *sarcome*, tumeur dure & charnue qui affecte les gencives & qui ressemble quelquefois à une crête de coq, & quelquefois à la chair d'un animal à coquille. CASTELLI.

SCLEROSIS, σκλήρωσις. Voyez *Scleria*.

SCLEROTICA TUNICA, *sclérotide*, une des tuniques de l'œil, dont on peut voir la description au mot *Oculus*.

SCLIROSIS, SCLIROMA, SCLIRUS, ou SCLERUS, tous ces mots signifie la même chose que *Scirrhus*.

SCLOPETUM, *fusil*. Pour la préparation de l'eau d'arquebusade, *aqua sclopetaria*, voyez *Aqua*. Pour les plaies d'armes à feu. Voyez *Vulnus*.

SCO

SCOBS, rapure de corne de cerf, ou d'ivoire. Il signifie aussi la même chose que *Cineres clavellati*, cendres gravellées, & scories des métaux. CASTELLI.

SCODEGHINO, est le nom d'une espece de bistouri, dont Scultet & Rousset se servent dans l'opération césarienne.

SCODINEMA, σκοδίνημα, Erotien traduit ce mot par pésanteur de tête.

SCOLECIA ÆRUGO. Voyez *Ærugo*.

SCOLESIUM; espece d'araignée venimeuse. Voyez *Phalangium*.

SCOLECOIDES, σκωληκοειδὴς, le même que *Vermiformis*; épithete du Procès vermiforme du cervelet.

SCOLEX, σκώληξ, *Vers*.

SCOLIOSIS, σκολίωσις, de σκολιὸς, oblique, *obliquité*, situation oblique. Hippocrate se sert de ce mot pour désigner la situation oblique de l'épine du dos.

SCOLIOTES, σκολιότης, de σκολιὸς, oblique, *obliquité*. Hippocrate de R. V. I. A. se sert de ce mot, en parlant des hypochondres. Galien dans son Commentaire sur ce passage, le traduit par ἀνωμαλία, inégalité.

SCOLOPAX. Voyez *Gallinago*.

SCOLOPENDRA, Offic. Charlt. Exer. 57. Mouff. Insect. 199. Mer. Pin. 205. *Scolopendra terrestris*, Aldrov. de Insect. 635. Jonf. de Insect. 127. *Scolopendre*.

La *scolopendre*, est un vers plat & grêle, de trois doigts de long, de couleur jaune ou rougeâtre, qui a un nombre infini de piés, la queue fourchue & deux longues antennes. Etant cuit dans du vin, il est éstimé dépilatoire.

La piqueure de cet animal passe pour être venimeuse. Oribase, *de Morb. Curat. Lib. III. cap.* 69. conseille de laver la partie avec de la saumure, ou d'y appliquer de la cendre avec du vinaigre.

La *scolopendre* est un insecte venimeux qui a huit piés & la queue fourchue; sa morsure fait enfler & rend livides les parties qui sont autour de la plaie. Elles se couvrent quelquefois d'une croûte sale, & deviennent rouges, quoique rarement. Il survient un ulcere douloureux & difficile à guérir, l'on sent par tout le corps une demangeaison, extremement incommode.

Pour guérir cette piqueure, il faut appliquer sur la partie du sel ou de la rue pilée, ou de la cendre paitrie avec du vinaigre, & laver la plaie avec de la saumure très-forte, ou comme l'ordonne Archigenes, avec de l'huile chaude, avant d'y appliquer les drogues dont nous venons de parler. On fera boire outre cela au malade de l'aristoloche dans du vin, ou du serpolet, ou du calament, ou de la rue sauvage, ou du trefle, ou demi-hemine de suc de racine d'asphodele mêlé avec du vin. P. EGINETE, *Lib.* 5. *cap.* 9.

Cet Auteur distingue deux sortes de *scolopendre*; celle de terre & celle de mer, & dit que la piqueure de cette derniere, cause quelquefois une tumeur aqueuse & transparente, & l'autre une enflure accompagnée de rougeur. Oribase Aétius, & Actuarius n'admettent point cette distinction.

Aétius conseille les mêmes remedes pour la piqueure de cet animal, que pour celle du (*Mus-araneus*) Musaraigne, & d'appliquer sur la partie du sel mêlé avec du goudron, ou de la gomme de cedre avec du miel, ou de l'ail avec des feuilles de figuier, & du cumin & de l'ers dans du vin. Quant aux potions elles sont les mêmes que celles dont on se sert contre la piqueure de la Musaraigne, & l'on donne outre cela au malade de l'absinthe & de la mente dans du vin.

SCOLOPENDRA MARINA, Offic. Charlt. Exer. 62. Raii Insect. 44. Mouff. Insect. 322. *Scolopendra marina prima*, Rondel. de Aquat. 2. 108. Aldrov. de Insect. 635. Jonf. de Insect. 143. *Scolopendra marina rubicundior*, Mouff. Insect. 322. Mer. Pin. 205.

On trouve cet animal dans le fond de la mer, suivant Gesner, ou parmi les huitres, suivant Mouffet.

L'huile dans laquelle on l'a fait cuire, fait tomber le poil des parties: il cause des demangeaisons lorsqu'on le touche. DIOSCORID. *Lib. II. cap.* 16.

SCOLOPENDRIA. Voyez *Asplenium*.

SCOLOPOMACHÆRION, de σκολόπαξ, *becasse*, & μαχαίριον, *couteau*; est un bistouri fait comme le bec d'une becasse.

SCOLYMOCEPHALUS; est le nom que donne Boerhaave à plusieurs sortes de *Conocarpodendron*, *hypophyllocarpodendron*, & *lepidocarpodendron*.

SCOLYMUS, *Epine jaune*. Voyez *Cinara*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est écailleux, ses fleurons sont séparés les uns des autres par une petite feuille mince qui les couvre. Sa semence quand elle est mûre, reste attachée à la feuille. Cette plante a toute l'apparence d'un chardon.

Boerhaave compte deux especes de *Scolymus*, qui sont,

1 *Scolymus Chrysanthemus*, C. B. 388. Tourn. Inst. 480. Boerh. Ind. A. 91. *Scolymus*, Offic. *Scolymus Theophrasti*, *sive Eryngium luteum Monspeliensium*, Park. 972. *Carduus Chrysanthemus Narbonensis*, Ger. Emac. 1155. Raii Hist. 1. 258. *Spina lutea*, J. B. 3. 84. *Cichorium luteum scolymoides spinis horridum Narbonense*, Hist. Oxon. 3. 55.

Cette plante croît en Italie. Sa racine, qui est d'usage en

en Medecine, passe pour avoir les mêmes vertus que celle du chardon-roland. Voyez *Ala*.

2. *Scolymus Chrysantemus annuus*, A. R. Par. 3. Bot. Monsp. *Cichorium luteum, scolymoïdes, spinis horridum, Hispanicum annuum*, M. H. 3. 55. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La racine de l'*Epine jaune* cuite dans du bouillon au Printems, passe pour un aliment fort salutaire. Cette même racine dépouillée de son écorce & mangée en salade est purgative. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Scolymus Sylvestris. Voyez *Cinara*.

SCOMBER, *Maquereau.*

Scomber, Offic. Aldrov. de Pisc. 270. Schonef. Ichth. 66. Raii Ichth. 181. ejusd. Synop. Pisc. 58. *Scomber sive Scombrus*, Gem. de Aquat. 841. Jonf. de Pisc. 63. *Scombrus*, Bellon. de Aquat. 200. Rondel. de Pisc. 1. 234. Salv. de Aquat. 241.

Le *maquereau* vit dans la mer: on le recommande pour la jaunisse & les obstructions du foie.

Ce poisson est très-connu, on le trouve dans la mer: mais jamais dans l'eau douce. On le pêche pendant qu'il est de la grosseur où nous le voyons; car après ce tems, il devient beaucoup plus gros, & on l'estime moins. Il est fort en usage en France à cause de son bon goût, mais seulement en certaine saison; car ensuite on n'en voit plus. On en mange pendant toute l'année dans certains pays. On le sale afin de le garder: mais il n'est plus d'une saveur aussi agréable qu'il l'étoit auparavant. Le *maquereau* doit être choisi frais, gros & d'un bon gout.

Le *maquereau* nourrit beaucoup, & sa chair passe pour être résolutive & apéritive: mais elle échauffe, produit des sucs visqueux & grossiers, & se digere un peu difficilement. Elle contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme. Bellonius blame la maniere de ceux qui font bouillir le *maquereau* pour le manger. Il dit qu'on doit le rôtir & y mêler des assaisonnemens qui aident à le digérer. Il est certain qu'en le rôtissant on le dépouille davantage des sucs visqueux & grossiers qu'il contient naturellement.

Il convient dans le Printems & dans l'Eté aux jeunes gens d'un bon tempérament, & dont l'estomac digere facilement. Lemery, *Traité des Alimens*.

SCOMBRUS, le même que *scomber*.

SCOPARIA. Voyez *Chenopodium*.

SCOPS, σκὼψ; est le nom d'une espece de Chouette, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

SCOPTULA, le même que *scapula*.

SCOPULA, *Frotoir*.

Rien n'est si propre à faciliter la transpiration & la circulation que l'usage de cet instrument. Personne n'ignore combien le soin qu'on prend d'étriller les chevaux les rends gais, vifs, actifs & bien portans, encore qu'ils prennent la moitié moins de nourriture, & cela ne vient que de ce qu'on aide la Nature à chasser par la transpiration les récrémens des liqueurs qui retardent la circulation; en même tems qu'on attire par des frictions & des irritations continuelles le sang & les esprits dans les parties les plus éloignées du siége de la chaleur & du mouvement, ce qui nourrit extremement les muscles distribués sur la superficie du corps. On produiroit le même effet sur les autres animaux, & même sur l'homme, si on les traitoit de la même maniere & avec autant de soin & de régularité, & je serois d'avis que les personnes qui ont les nerfs foibles, & qui menent une vie sédentaire, surtout lorsqu'elles se sentent menacées d'une paralysie, suppléassent aux autres especes d'exercices dont elles se privent, en employant demi-heure matin & soir à se froter le corps & particulierement les membres avec l'instrument dont nous parlons. Je m'étonne même que le luxe n'ait point encore introduit l'usage des bains froids & de cet exercice pour les animaux dont on se nourrit journellement, tels que les bœufs, les cochons, les veaux, les agneaux, & toutes les autres especes de gibier qui aiment naturellement l'eau froide. Car on ne doit point douter que la propreté, jointe à un exercice convenable (dont celui dont nous parlons fait partie) ne rendît tous les animaux, sans en excepter aucun, plus robustes, plus pleins de sucs & d'esprits, & par conséquent plus propres à nous servir de nourriture. Cheyne, *de la Santé & de la longue vie*.

SCORAX, gomme de l'Olivier. Ruland.

SCORBUTICA, *antiscorbutiques*; remedes contre le scorbut.

SCORBUTUS, *Scorbut*.

Le *scorbut* est un mal auquel les Habitans des côtes de la Mer septentrionale sont fort sujets, qui est la source de plusieurs autres maladies, qui n'est pas nouveau, & n'a point été inconnu aux Anciens, quoiqu'ils ne l'aient pas décrit fort exactement, faute de navigations & de long voyages dans les pays froids, où il est le plus violent.

Comme ce mal trompe souvent par la grande variété de ses symptomes, il n'est pas possible de le mieux connoître qu'en commençant par en faire toute l'histoire, pour découvrir ensuite quelle est sa nature.

Les Anglois, les Hollandois, les Suédois, les Danois, ceux qui habitent la Norvege, la partie septentrionale ou inférieure de l'Allemagne, les peuples du Nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, surtout ceux qui sont voisins de la Mer, des lieux qu'elle arrose, des lacs, des marais, ceux qui habitent des lieux bas, spongieux, gras, situés entre des lieux élevés & sur les bords des rivieres & des fleuves; les gens oisifs, qui habitent des lieux pierreux pendant l'hiver, les navigateurs qui se nourrissent de chairs salées, enfumées, de biscuits, d'eau puante & venimeuse; ceux qui mangent trop d'oiseaux aquatiques, de poissons salés, endurcis au vent & à la fumée, de bœuf ou de cochon salé & enfumé, de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, de pois, de feves, de fromage salé, acre, vieux; ceux qui sont sujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypocondriaque & hystérique, à des maladies chroniques, & principalement qui ont fait un trop grand usage de quinquina; tous ceux là, dis-je, sont sujets au *scorbut*.

Voici quels sont les phénomenes de ce mal, dans son commencement, dans ses progrès & sur sa fin.

1°. On est extraordinairement paresseux, engourdi; on aime à être assis & couché; on sent une lassitude spontanée & une pesanteur par-tout le corps, une douleur dans tous les muscles, comme si on étoit trop fatigué, & surtout aux cuisses & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, surtout en montant & en descendant; le matin en s'éveillant on sent ses muscles & tous ses membres comme fatigués & contus.

2°. On respire avec peine, on est hors d'haleine, presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se désenflent, leur pesanteur les rend immobiles; il paroît des taches rouges, brunes, jaunes, livides, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle; la bouche commence à sentir mauvais, les gencives sont gonflées avec douleur, chaleur, demangeaison, & saignent pour peu qu'on les presse, & parce que les gencives se retirent, les dents se déchaussent, s'ébranlent; on sent différentes douleurs vagues par toutes les parties externes & internes du corps, d'où naissent des tourmens

cruels à la plenre, à l'estomac, à l'iléum, au colon, aux reins, à la vésicule du fiel, au foie, à la rate, &c. on est sujet à diverses hémorrhagies, mais qui sont de peu de conséquence.

3°. Les gencives sont d'une puanteur cadavéreuse, elles s'enflamment, il en sort du sang goutte-à-goutte, elles se gangrenent; les dents vacillent, deviennent noires, jaunes, cariées; il se forme des anneaux variqueux aux veines ranines; il se fait des hémorrhagies souvent mortelles par la peau extérieure, sans qu'il paroisse aucune blessure; par les levres, les gencives, la bouche, les narines, les poumons, l'estomac, le foie, la rate, le pancréas, les intestins, la matrice & les reins. Il se forme sur tout le corps, & principalement sur les cuisses, des ulceres puans opiniâtres qui ne cedent à l'application d'aucun remede, & qui dégénerent aisément en gangrene; surviennent la gale, des écailles sur la peau, une petite lepre seche; le sang tiré des veines, à sa partie fibreuse noire, grumelée, épaisse, & cependant il est dissous, quant à sa partie séreuse qui est salée, acre & couverte d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de douleurs rongeantes, lancinantes, qui passent promptement d'un endroit à un autre, qui augmentent durant la nuit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les visceres. Il paroît sur la peau des taches livides.

4°. On est sujet à différentes fievres chaudes, malignes, intermittentes de toute espece, vagues, périodiques, continues, qui produisent l'atrophie; à des vomissemens, des diarrhées, des dyssenteries; à de cruelles stranguries; viennent la lipothymie, des anxiétés souvent tout-à-coup mortelles, l'hydropisie, la phthisie, des convulsions, des tremblemens, la paralysie, des crampes, des taches noires, des vomissemens & des selles de sang. Le foie, la rate, le pancréas & le mésentere se pourrissent & se consument; & dans cet état ce mal devient extremement contagieux.

D'où il est évident qu'il n'est pas difficile de dédnire la nature & les effets de ce mal de ce que nous venons de dire, pourvu qu'on y fasse attention.

Et que sa cause prochaine est un sang de telle nature, qu'il peche en ce qu'une de ses parties est trop épaisse, quoiqu'il soit en même-tems dissous dans son autre partie, qui est d'une acreté & d'une salure alcaline ou acide; circonstances qu'il faut surtout soigneusement rechercher & distinguer.

Il suit encore, que quand on est parvenu à les bien distinguer par l'histoire de la maladie, il est aisé d'en expliquer tous les phénomenes, quelque merveilleux qu'ils paroissent.

Principalement si l'on fait attention aux regles thérapeutiques qui sont fondées sur le bon ou le mauvais succès de ce mal, dont les principales sont celles-ci.

Il faut avoir pour but dans cette maladie, de dissoudre ce qui est épais, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

Il faut aussi épaissir ce qui est trop ténu, adoucir l'acreté dans le genre & dans l'espece.

Et en corrigeant l'un, il faut toujours avoir égard à la nature de l'autre: ainsi c'est le chef-d'œuvre de l'Art de guérir cette maladie.

Les forts évacuans ne servent jamais qu'à la rendre plus rébelle & souvent incurable.

Il faut donc dans le premier cas,

1°. Commencer par un purgatif doux, atténuant, désobstructif, donné en petites doses, mais souvent réitérées.

Par exemple,

Prenez *de tartre vitriolé qui ne soit point acide, demi-dragme;*
de crystaux de tartre, / *de sel polychreste,* } *de chaque, demi-dragme.*

Mêlez pour en faire une pondre, qu'on prendra le matin dans du petit-lait, dont on prendra ensnite douze onces;

Ou,

Prenez *de sel polychreste, deux dragmes;*
de pilules cochiées majeures, un scrupule;
de sirop de roses solutif avec le séné, six gros;
d'eau distilée de chicorée, deux onces.

Mêlez ponr prendre en une fois;

Ou,

Prenez *d'élixir de propriété préparé avec le sel de tartre; deux dragmes;*
de sirop de roses solutif avec le séné, sept dragmes;
d'eau distilée de fumeterre, deux onces.

Mêlez pour prendre en une fois;

Ou,

Prenez *de pilules cochiées majeures, une dragme.*

Faites-en vingt-une pilules, dont on en donnera deux au malade le soir avant qu'il se couche, & cinq le matin avant son déjeûner.

2°. Continuer les atténuans & les digestifs; tels que la teinture de sel de tartre de Van-Helmont, dont on peut prendre une dragme dans deux onces de vin; la teinture de sel de tartre d'Harvey, dont on prendra quatre dragmes dans trois onces de vin; celle de mars de Ludovic, dont on peut prendre une dragme dans une once de vin; le tartre vitriolé, le crystal & la crême de tartre, le vitriol de mars, le sel polychreste, chacun de ces médicamens peut être pris à la dose de demi-dragme dans trois onces de vin; le sel polychreste, & les sels des végétaux de Tachenius, dont on peut prendre une dragme dans trois onces de vin; l'élixir de propriété avec l'esprit de vinaigre, dont la dose est de deux dragmes; l'élixir de propriété préparé avec le sel de tartre, dont deux dragmes suffisent pour une dose; l'élixir de propriété préparé avec les eaux aromatiques, dont la dose est de trois dragmes; les sels volatils huileux aromatiques, dont la dose est d'une dragme; le savon de Venise, dont la dose est de quatre dragmes; celui de Starkey, dont on peut prendre un demi-scrupule; l'oxymel simple, dont la dose est de quatre onces; l'oxymel scillitique simple, dont la dose est de trois onces; l'oxymel scillitique composé, dont la dose est de deux onces. A cette classe appartiennent encore les conserves d'oseille & d'alleluia, les oranges, les citrons, les limons & les grenades.

3°. Finir par de légers spécifiques, dont on use longtems sous quelque forme que ce soit; tels sont l'aurone mâle & femelle, l'absinthe à large feuille & à feuille étroite, toutes les especes d'oseille, toutes les especes d'alleluia; l'ageratum, l'aigremoine, le mouron mâle, le mouron femelle, l'armoise, le grenadier à fruits, la bardane, le becabunga, le botrys, le chou pommé rouge, le navet, le bouis, le cerfeuil, la germandée, l'ivette, les chicorées, la crambe, la cuminoïde, l'endive, l'eupatoire à feuilles de chanvre, le fenouil, la fumeterre, les deux especes de galéga, le liere terrestre, les patiences, la livêche, la marjolaine, la melisse, la mente, le cresson d'eau, celui de jardins, la nummulaire, la rhubarbe, la sauge, la scabieuse, le scordium, la sophia, la véronique & l'ortie; les oranges, les citrons, les grenades, les limons, l'épine-vi-

nette, les cerises mûres de toute espece, les groseilles, les fraises, les mures, les pommes aigre-douces, les abricots, les pêches, les prunes mûres de toute espece, les fruits des ronces ordinaires d'un bleu céleste & de couleur rouge, de framboisier, de sureau, de myrte, de tamarins.

4°. En même-tems, avoir tant d'égard aux six choses non naturelles, qu'elles soient opposées aux causes de la maladie.

Le second degré de la maladie demande les mêmes remedes que le premier : on doit de plus user de scorbutiques un peu acres sous la forme de sucs exprimés, de conserves, d'esprits, de sels volatils, de vins, de bieres médicinales. Les substances propres pour cet effet, sont l'acriviolia, l'ail, l'alliaire, le pié-de-veau, le grand raifort, l'absinthe, les oignons, la grande chelidoine, le cochléaria, l'aunée, la gentiane, la gratiole, le pastel, la passerage, le poireau, l'herbe à éternuer, le raifort sauvage, celui des jardins, la rue, la sabine, la saponaire, la barbotine, la petite espece de joubarbe, la moutarde & le trefle d'eau.

On peut préparer des sucs exprimés de la maniere suivante.

Prenez *de raifort sauvage ratissé, quatre onces ;*
de feuilles récentes de cochléaria, }
de nummulaire, & }
d'ortie, } *de chaque, une poignée.*

Exprimez-en le suc selon l'art, & le mêlez avec du sucre.

Le malade en prendra quatre ou six fois le jour, deux gros à chaque prise.

Voici la maniere de préparer un esprit.

Prenez *de semence de moutarde,* }
de raifort de jardin, }
de roquette, }
de vélar, & }
de cresson de jardin, } *de chaque, une once ;*
de feuilles de cochléaria, }
de passerage, & }
de raifort sauvage, } *de chaq. 2 poignées.*

Après les avoir hachées menu & broyées, vous y ajouterez,

de sel marin, deux onces ;
d'écume de biere, une once ;
d'esprit de vin, autant qu'il en faudra pour surmonter de deux doigts ce qui sera contenu dans le vaisseau.

Distilez trois fois, versant toujours la liqueur sur la même matiere.

Sel volatil.

Aux drogues ci-dessus, vous ajouterez, au lieu de sel marin & d'écume de biere,

de sel ammoniac pilé, trois onces, &
de cendres gravelées, sept onces.

distilez, comme ci-dessus.

Biere médicinale.

Prenez *de feuilles récentes de cochléaria,* }
de roquette, }
de vélar, & }
de trefle d'eau, } *de chaq. une poignée ;*
de semences récentes & contuses, }
de cresson de jardin, & }
de raifort de jardin, } *de chaque, deux onces ;*
de fleurs de petite centaurée, une once ;
de racine de raifort sauvage, cinq onces.

Après les avoir hâchées menu, mettez-les dans un demi-tonneau de biere récente, & qui entre en fomentation.

Le malade en fera sa boisson ordinaire.

Vin médicinal.

Prenez *de bulbes de pié-de-veau récemment cueilli, demi-once ;*
de raifort sauvage, une once ;
de feuilles de cochléaria, & }
de trefle d'eau, } *de chaque, une poignée ;*
de semence de moutarde, deux onces ;
de vin du Rhin, six livres.

On en fera un vin médicinal.

Les bains externes & ceux des piés, doivent être préparés avec des drogues anti-scorbutiques. On doit aussi user de frictions chaudes, seches, & avec des liqueurs spécifiques. La saignée est souvent utile pour emporter une partie des liqueurs acres, relâcher les vaisseaux trop tendus, en diminuer l'érosion, faire révulsion & place aux médicamens.

Suivant que l'acrimonie ténue, que la chaleur & la crainte de l'hémorrhagie sont plus grandes ; ou selon que l'épaississement, l'inaction, le froid & enfin la pâleur des vaisseaux sont plus considérables, on usera de spécifiques médiocrement astringens, un peu froids, ou chauds, ou acres. Les anti scorbutiques médiocrement astringens, sont le caprier, la fleur de genet, le frêne, la patience & toutes ses especes, le houblon, le polypode de chêne, la rhubarbe, le tamaris. Les anti-scorbutiques un peu froids, sont les oranges, les citrons, les limons, les grenades. Les fruits d'été aigre doux, l'oseille, la petite oseille, la chicorée, l'endive, l'alleluia, la laitue, le pissenlit, le lait coupé, le petit-lait, le lait de beure, le tartre & tous les acides tartareux.

Les anti scorbutiques chauds & acres, sont les remedes que nous avons indiqués ci-dessus.

Pour corriger les vices de la bouche dans cette espece de *scorbut*, il faut user d'anti-phlogistiques & d'anti-scorbutiques, d'une nature appropriée aux différentes especes de *scorbut*.

Dans le *scorbut* chaud des gencives, on peut user des gargarismes suivans.

Prenez *du jus de citron,* & }
du miel rosat, } *de chaque, deux onces ;*
d'esprit de sel dulcifié, demi-dragme ;
d'eau distilée de rue, deux onces.

Mêlez.

Ou,

Prenez *d'esprit de sel marin, deux dragmes ;*
d'eau distilée de sauge, huit onces.

Mêlez.

Ou,

Prenez *de suc de citron, une once ;*
de sel ammoniac, une dragme ;
d'eau distilée de rue, six onces.

Mêlez.

Gargarismes pour le scorbut où le froid domine.

Prenez *d'esprit thériacal,* } *de chaque, une once;*
d'esprit de cochlearia,
de miel de romarin, deux onces.

Mêlez.

Prenez *esprit de vin camphré, demi-once;*
teinture de myrrhe, une once;
rob de genievre, demi-once;
eau distilée d'absinthe, quatre onces;
sel gemme, une dragme.

Mêlez. Pour un gargarisme.

Quant à la cure de la troisieme espece de *scorbut* que nous avons décrit N°. 3. on peut employer tout ce qui a été dit, si ce n'est qu'il faut user copieusement de liquides doux, diurétiques, antiseptiques, antiscorbutiques; provoquer légerement & long-tems les sueurs, les urines, & les selles.

Par exemple,

Prenez *de fumeterre,* } *de chaque, une poignée;*
d'oseille,
de becabunga,
de trefle d'eau,
de petit lait, } *de chaque, deux pintes;*
de lait de beure,

Mettez ces drogues en décoction,

Ou,

Prenez *de petite oseille, une poignée & demie;*
de betoine, } *de chaque, demi-poignée;*
de cerfeuil,
de tamarins, une once & demie.

Après avoir haché ces drogues toutes ensemble, mettez-les dans trois chopines de petit lait:

Vous exposerez le tout à une forte chaleur pendant une heure sans ébullition;

Vous passerez la liqueur à travers un linge, & vous y mêlerez,

de sirops de suc de citron, } *de chaque, une once;*
de framboises, &
de violettes,

Le malade prendra indifféremment de l'une ou l'autre de ces préparations, une once toutes les demi-heures pendant le jour.

Pour la quatrieme espece de *scorbut*, elle se guérit rarement. Le traitement doit suivre la variété des symptomes. Les remedes mercuriels, de même que ceux que nous venons de prescrire, sont quelquefois utiles.

Si l'on réfléchit mûrement sur tout ce qui a été dit, & qu'on le compare avec les phénomenes de ce mal, & avec ceux qui se présentent à l'ouverture des cadavres, on sera convaincu que pour le traiter avec succès, il faut principalement s'attacher à rechercher avec soin la nature de l'humeur vitiée & de l'acrimonie particuliere qui y domine; & comme cette acrimonie peut être saline, muriatique, acide-austere, fétide, rance, huileuse, la cure de la maladie sera plus ou moins aisée, selon qu'on sera plus ou moins instruit de ces circonstances. Il est aisé de concevoir, parce que nous venons de dire, pourquoi le petit lait, le lait de beure, les eaux médicinales ont tant de fois guéri les accidens désespérés de cette maladie; pourquoi les sucs d'orange, de citron, de limon, de grenade, d'oseille, de petite oseille, le vinaigre, le vin du Rhin, de la Moselle, sont si souvent salutaires dans cette maladie; pourquoi les astringens austeres, comme la rhubarbe, la patience, le tamarisc, le caprier, le vin austere, noir ou rouge, ainsi que l'acier, sont si souvent utiles, & en quel cas; pourquoi les plus forts aromates, le cochléaria, la passerage, le cresson, le pié de veau, le raifort, le poivre, le gingembre, la petite espece de joubarbe, les sels alcalis, volatils, fixes, huileux, aromatiques, savoneux, sont souvent seuls d'un grand secours. Pourquoi le même remede qui est salutaire dans une espece de scorbut, est mortel dans une autre; enfin pourquoi au lieu de s'occuper des différens noms de cette maladie, il est plus à-propos de rechercher la nature particuliere de chaque différente espece de *scorbut*, & l'étudier avec autant de soin que si c'étoit une autre maladie. Boerhaave, *Aphor. & Mat. Med.*

Le nom de *scorbut* a aujourd'hui une signification si étendue, qu'on le donne à presque toutes les maladies chroniques, dans lesquelles on remarque le moindre degré d'impureté. Rien n'est plus ordinaire, par exemple, que de mettre la cachexie, la goute, la dyspnée, la paralysie, l'éréfipele, la colique, l'atrophie, le rhumatisme, le pourpre & autres affections semblables, au rang des maladies scorbutiques. C'est aussi la coutume de quelques Medecins ignorans qui ne peuvent connoître ni une maladie, ni sa cause à l'aide de certains signes, de l'attribuer à une acrimonie scorbutique. On trouve encore fréquemment dans la pratique une maladie singuliere, accompagnée de symptomes spasmodiques & convulsifs surprenans, que le peuple ignorant attribue à des sortiléges, ou que des Medecins peu éclairés qualifient faussement du nom de *scorbut*. Ce dernier sentiment est combattu par quelques Medecins modernes qui nient absolument que le *scorbut* ait jamais existé, ou prétendent qu'il n'est qu'une exacerbation des maladies hypocondriaques & hystériques: mais on verra ci-dessous que cette opinion est insoutenable.

Le *scorbut* proprement dit, est un dérangement violent de toutes les fonctions du corps, occasionné par une dyscrase & une corruption extraordinaire du sang & des sucs vitaux, produite par la mauvaise qualité de l'air & des alimens. Il est familier non-seulement à ceux qui vivent dans les Ports de Mer & dans les Pays Septentrionaux, mais encore aux soldats qui campent, & on ne le guérit qu'avec des difficultés infinies.

Cette maladie, qui est accompagnée de divers symptomes terribles, découvre principalement sa nature dans les parties externes; elle est précédée d'une lassitude spontanée dans tout le corps, laquelle est suivie d'une pesanteur dans les jambes & les piés, qui les prive entierement de leur mouvement. Le visage perd ensuite sa couleur naturelle, une matiere ichoreuse sanguinolente qui découle des gencives, relâche leur chair & la consume jusqu'aux racines des dents, & procure l'ébranlement & la chute de ces dernieres. Il s'éleve sur les jambes des taches de différentes figure, largeur & couleur, qui dégénerent ordinairement en ulceres malins. A mesure que la maladie augmente, les jambes sont saisies de douleurs lancinantes, vagues ou fixes, accompagnées d'un certain engourdissement, ou de contractions spasmodiques.

On ne sauroit douter que les Anciens n'aient connu la maladie dont nous parlons; n'eût-on pour garant qu'Hippocrate, qui dans son Traité, *de internis Affectibus*, décrit le *scorbut* sous le nom de *maladie de la rate*, en ces termes:

« Ceux, dit-il, qui sont attaqués de cette maladie, ont

« le bas-ventre enflé, la rate dure, gonflée & affligée « de douleurs aiguës. Leur visage est noir ou pâle, & « d'une couleur pareille à celle de l'écorce de grenade. « Il leur vient aux jambes des ulceres semblables aux « épinyctides, leurs membres dépérissent, & ils sont « sujets à la constipation.

Pline, *in Histo. natural. Lib. XXV. cap.* 3. confirme la même chose en ces termes:

« L'Armée de César ayant campé au-delà du Rhin en « Allemagne, les soldats furent obligés de boire de « l'eau mal saine & qu'on croyoit infectée par quelque « charme, & cela avec d'autant plus de fondement, « qu'il s'éleva parmi eux deux nouvelles maladies, « dont l'une, qu'ils appelloient στομακάκη, consistoit « dans une affection fétide & putride de la bouche, « qui leur fit tomber toutes les dents en moins de « deux ans. L'autre offensoit les nerfs des jambes au « point de relâcher les articulations des genoux, & de « causer des picotemens insupportables dans ces par- « ties, ce qui lui fit donner le nom de σκελοτύρβη. »

Dans le dessein où nous sommes de ne rien laisser à désirer sur la nature & le genie du *scorbut*, nous allons rapporter l'histoire de cette maladie, & de tous les symptomes qu'elle occasionne dans les différentes parties du corps qu'elle affecte, en commençant par le bas-ventre.

Les personnes qui en sont attaquées, sentent rarement de la douleur & de la pesanteur dans l'estomac, quoiqu'elles soient quelquefois affectées de nausées, de cardialgies & de vomissemens. L'appétit diminue dans les unes, tandis qu'il augmente considérablement dans d'autres: mais il n'en est pas de même de la soif; car il est rare que les malades aient envie de boire. Ils sont sujets à des éructations acides, ameres, nidoreuses, fétides & fréquentes, à des borborygmes fréquens dans l'estomac & les intestins. Les uns ont le ventre extrement libre, & d'autres tellement serré, qu'ils ont toutes les peines du monde à rendre leurs excrémens. L'anus se retire quelquefois en-dedans, de maniere qu'on ne peut rien insinuer qu'avec des difficultés infinies. Des coliques violentes bien différentes de celles de l'espece ordinaire se font sentir dans le bas-ventre; elles sont lancinantes, aiguës & si insupportables que le malade est prêt à tout moment à attenter à sa vie. Elles ne sont point causées par des vents comme les coliques ordinaires, puisque le nombril rentre tellement en dedans, qu'on peut fourrer le poing dans la cavité qu'il laisse. Cette maladie est opiniâtre, & ne cede pas aisément aux remedes & aux fomentations, & elle a cela de particulier qu'elle dégénere souvent en paralysie.

Examinons maintenant les symptomes que le *scorbut* cause dans la poitrine. Les malades sont affligés d'une difficulté de respirer, que l'excès de mouvement occasionne ou augmente souvent, & qui est pour l'ordinaire accompagnée d'une anxiété qui se fait sentir au-dessous du diaphragme, entre les deux hypocondres, à l'endroit où le cartilage xiphoïde est situé, & ne permet pas au malade de respirer librement, si ce n'est lorsqu'il est debout. Cette maladie dégénere aisément en une hydropisie qui commence à se manifester par l'enflure des jambes & du bas-ventre, sur-tout si l'on a emploié des remedes drastiques. Outre la difficulté de respirer dont on vient de parler, on sent une douleur tantôt dans le côté gauche, tantôt dans le droit, quelquefois vers le dos, quelquefois vers le sternum ou dans le sternum même; qu'on ne doit point confondre avec la vraie pleurésie, dans laquelle la douleur est continue, poignante & accompagnée de la fievre, de la toux, & d'une expectoration de matiere colorée. Il n'en est pas de même de la pleurésie scorbutique dans laquelle la douleur est aiguë, mais non continue, puisqu'elle revient par intervalles, & n'est point accompagnée de la soif, ni de la fievre, ni de la difficulté de respirer, si ce n'est pendant que la douleur dure. Ajoutez à cela que dans la pleurésie scorbutique, le pouls est petit & inégal, mais tout à fait différent de celui des personnes qui ont une vraie pleurésie. Quelquefois il n'y a point de toux, ou s'il y en a, elle n'est point incommode, & ce symptome vient moins de l'indisposition de la poitrine, que d'une matiere qui se jette sur les glandes du gosier. On peut donc appeller avec raison cette maladie, pleurésie scorbutique fausse, & la distinguer aisément de la vraie pleurésie, puisqu'elle continue plus long-tems que celle-ci. Les scorbutiques sont encore très-souvent sujets à des palpitations de cœur, & des resserremens de poitrine & des syncopes dans lesquelles ils tombent sans aucune cause apparente, lorsqu'ils veulent se lever, & qui ont cela de particulier que le pouls est plus fort & plus plein que dans les syncopes ordinaires. L'œsophage qui est situé dans le thorax, rend cette partie sujette à un autre symptome; car les scorbutiques sentent souvent dans l'œsophage comme un pieu qui empêche tellement la déglutition des alimens & de la boisson, qu'ils ne sauroient prendre de la nourriture, sans courir risque d'être étouffés.

Après avoir considéré le thorax, nous allons passer au cou, à la gorge & à la tête où l'on observe différens symptomes, tels qu'un flux extraordinaire de salive auquel les scorbutiques sont extremement sujets. Cette maladie affecte encore considérablement les gencives, car elles s'enflent dès le commencement, & rendent pour peu qu'on les touche un sang séreux. Il s'y forme encore souvent des excroissances charnues qui rendent à la fin une odeur insupportable; & pour lors les dents commencent à branler dans leurs alvéoles au point qu'on peut quelquefois les arracher avec les mains. Il survient encore souvent un mal de dents qui n'a point de cause manifeste, & qui differe des maux de dents ordinaires, en ce qu'il revient avec la même facilité qu'il s'en va. Le malade est souvent affligé de maux de tête violens & ordinairement vagues, qui reviennent surtout vers le soir, & cessent la nuit dès que la sueur vient à paroître. On trouve des personnes qui sont sujettes à des vertiges, à des éblouissemens fréquens, ensuite desquels elles tombent quelquefois dans l'assoupissement; on en voit d'autres au contraire qui passent plusieurs semaines sans dormir, & sans que leurs forces s'affoiblissent, ce qui leur est commun avec celles qui ont la fievre. Elles tombent aussi quelquefois dans un abbattement excessif ou dans un délire absolu, qui differe des autres especes de délire en ce qu'il saisit le malade d'une maniere irréguliere & sans aucune cause apparente.

Si nous considérons les parties externes, nous trouverons que le *scorbut* les rend sujettes aux convulsions, aux douleurs & aux spasmes. Par exemple, il survient souvent des convulsions dans les jarrets & des contractions dans les malléoles, aussi-bien que dans différentes articulations du corps auxquelles il est impossible de remédier. Cette maladie est admirablement bien décrite par George Horstius. Les spasmes des intestins laissent encore souvent après eux des paralysies, surtout dans les jambes, qui sont précédées d'un engourdissement, & qui different des paralysies ordinaires en ce qu'elles saisissent le malade tout d'un coup, & qu'après avoir disparu de même, elles laissent subsister en quelque sorte le mouvement de la partie, surtout lorsque le malade garde le lit, au lieu que les autres se forment peu à peu, durent long-tems & rendent la partie absolument immobile. Ajoutez à cela qu'on sent une lassitude excessive dans tous les membres sans aucune cause manifeste. Quelques malades sentent une douleur lancinante, & quelquefois une douleur sourde & accom-

pagnée de tension dans la moelle des os. D'autres sont tourmentés de douleurs aussi aiguës, aussi piquantes & aussi lancinantes que si on leur arrachoit les membres. Ces douleurs sont ordinairement vagues, & passent continuellement d'une partie à l'autre, ce qui leur a fait donner le nom de *goute vague*. Quelquefois aussi elles se fixent dans la poitrine, & pour lors le malade court risque d'avoir une pleurésie.

Les douleurs se font principalement sentir dans les jambes, dans les malléoles & dans la plante des piés; quelquefois dans les extrémités des doigts, dans les cuisses, dans les genoux, dans le dos, dans les reins & dans la nuque du cou, & elles different de la véritable goute, en ce qu'elles rodent çà & là non-seulement aux environs des articulations, mais encore dans la chair & les membranes. Le malade est encore sujet, surtout durant la nuit à des sueurs copieuses & colliquatives extremement incommodes, aussi-bien qu'à des saignemens de nez qu'on a toutes les peines du monde à arrêter. Il s'éleve aussi des taches sur la peau dont la grosseur varie, qui ressemblent à des piqures de cousins, & qui sont d'abord rouges, ensuite pourprées, quelques peu livides & à la fin tout-à-fait noires. Il s'en forme de plus grandes sur les jambes, qui après avoir passé successivement sur les cuisses, sur le cou & sur la poitrine, disparoissent & reviennent par intervalles. Il paroît encore quelquefois des tumeurs & des tubercules dans différentes parties du corps, & il se forme des tumeurs œdémateuses & des exulcérations aux piés, dont voici les progrès :

D'abord, la partie devient extremement douloureuse, après quoi l'épiderme se détache, comme si l'on avoit versé dessus de l'eau bouillante, la sérosité s'écoule & la douleur augmente considérablement : mais il est rare qu'il se forme de véritable pus dans ces sortes de parties. Quelques malades sont sujets à des ulceres secs & profonds, qui ne rendent ni pus ni sanie, & dégénerent aisément en gangrene. Les scorbutiques sont encore sujets à avoir les orteils gangrénés : mais cette espece de gangrene a cela de propre, qu'elle survient sans aucune cause manifeste & sans avoir été précédée d'aucune inflammation, que ses progrès sont très-lents, & qu'elle tourmente long-tems le malade avant que de lui causer la mort. Tels sont les principaux signes & symptomes du *scorbut*, ils ne sont pas les mêmes dans tous les malades, & ils varient par rapport à leur nombre, leur violence & leur durée.

Après avoir donné une histoire complete du *scorbut* & des différens symptomes avec lesquels il est ordinairement compliqué, il nous reste à considérer les causes prochaines & éloignées dont il procede, parce que ce n'est qu'à l'aide de cette connoissance qu'on peut le prévenir & le guérir. Dans la définition que nous avons donnée du *scorbut*, nous avons placé sa cause prochaine dans une impureté & une corruption excessive des sucs vitaux, laquelle est extremement ennemie de la santé. Mais comme on ne sait ni en quoi cette infection consiste ni d'où elle provient, ni comment elle agit, & que les sentimens sont partagés sur ce sujet, il ne sera pas inutile d'examiner plus soigneusement ces circonstances.

Il paroît par les principes de la physiologie que la santé, ou l'intégrité des fonctions naturelles, vitales & animales dépend du tempérament, du mélange & de la crase louables des humeurs vitales, du sang, des sucs lymphatiques & nourriciers, & du fluide nerveux, de leur circulation & de leur distribution uniformes dans toutes les parties du corps. Puis donc que le tempérament & la pureté des liqueurs consistent principalement dans le mélange convenable des parties subtiles, mobiles, aqueuses, éthérées, élastiques & légerement sulphureuses avec les gélatineuses & les muqueuses, & dans l'évacuation des parties grossieres, gluantes, terrestres, salines, tartareuses, alcalines, sulphureuses, bilieuses, superflues aqueuses & onctueuses par des couloirs & des émonctoires convenables, tels que la peau, à travers de laquelle la transpiration se fait, le foie, les reins, les intestins & les tuniques glanduleuses du gosier, du nez & des bronches; il s'ensuit que l'impureté des liqueurs, qu'on appelle autrement cacochymie, peut être produite par des parties terrestres, ténaces, sulphureuses & salines dont la quantité excede celle des douces & des tempérées. Mais il faut observer que la dyscrase impure du sang dont cette maladie est accompagnée n'est pas toujours la même, qu'elle differe suivant la nature des particules excrémentitielles & occasionne divers symptomes; car dans quelques malades la matiere peccante est extremement visqueuse, fixe, terrestre, saline & acide; au lieu que dans d'autres elle est bilieuse, saline, alcaline & sulphureuse. C'est la raison pour laquelle les Auteurs attribuent indifféremment le *scorbut* à une cause froide ou chaude. J'y joins une troisieme espece de *scorbut*, qui naît de la disposition qu'ont les sucs à une corruption putride, & qui sans contredit est la plus mauvaise & la plus maligne.

Rien ne prouve mieux la corruption putride des humeurs que la facilité avec laquelle le *scorbut* se communique, quand même on ignoreroit que toutes les maladies contagieuses ont pour fondement & pour cause des exhalaisons putrides, qui venant à s'insinuer dans le corps, souillent, comme une espece de levain, & convertissent en leur propre nature les humeurs qui s'y trouvent disposées, surtout celles qui sont grasses. Sennert observe dans son Traité, *de Scorbuto*, *cap.* 1. & 4. que le *scorbut* a été produit par la puanteur qui sortoit des cadavres de ceux qui en avoient été attaqués, & Caspard Hoffman, dans son Traité *des Fievres*, *cap.* 57. a bien décrit la nature des exhalaisons scorbutiques, en ces termes :

« L'on n'a rien à craindre, dit-il, immédiatement après « que le malade est mort : mais on doit s'en tenir éloi- « gné dès qu'il commence à pourrir, si l'on ne veut « être infecté de la même maladie. »

Au reste, la corruption excessive du sang & des sucs nourriciers paroît assez par la lassitude spontanée, la langueur & la foiblesse des membres; l'abbatement des forces & les syncopes qui en sont la suite, la foiblesse & la langueur du pouls, la puanteur excessive de la sueur & de l'urine, aussi bien que par la promptitude avec laquelle les parties externes tombent en mortification sans qu'aucune cause externe ait précédé.

La dépravation & la corruption des humeurs toutes seules ne suffisent point pour occasionner les symptomes qui affligent les scorbutiques, il faut encore que l'union des parties fluides & solides du sang soit détruite, ce qu'il est aisé de connoître par les divers phénomenes qui accompagnent le *scorbut*. Mais rien ne prouve mieux cette séparation des parties fluides du sang de celles qui sont plus solides & plus pesantes, que l'écoulement de sang aqueux qui se fait ordinairement par le nez, les gencives & le fondement, à quoi l'on peut ajouter que les orifices des vaisseaux qui se distribuent dans les parties externes, telles que le visage, les levres & les jambes, s'ouvrent quelquefois d'eux-mêmes & rendent du sang. Les scorbutiques sont encore souvent sujets à des écoulemens copieux de salive, d'urine & de sueur, qui indiquent une séparation excessive de la sérosité des parties rouges du sang; comme au contraire, rien ne prouve mieux la ténuité & l'acrimonie subtile de la sérosité impure que les douleurs vagues qui se font sentir dans les différentes parties du corps; car une humeur ténue & acre épanchée passe avec autant de facilité que de promptitude d'une partie dans l'autre, ce qui arrive principalement dans la goute scorbutique. On peut encore rapporter à la même cause les inquiétudes d'entrailles, la contraction

spasmodique des orifices de l'estomac & du diaphragme, les douleurs lancinantes qui se font sentir dans les intestins & dans la poitrine, & qu'on appelle communément fausse pleurésie, aussi-bien que les demangeaisons & l'exulcération des parties externes. La lenteur & la viscosité de l'humeur scorbutique se manifestent par les tumeurs, les douleurs fixes, les lassitudes, le frisson & l'engourdissement des membres. C'est encore de la même cause que proviennent les palpitations de cœur, les syncopes, le carus, la léthargie, la foiblesse & la petitesse du pouls, la tristesse, la mélancolie, les concrétions polypeuses qui se forment dans les gros vaisseaux du cœur, les paralysies, l'enflure soudaine du corps, le gonflement du foie & de la rate, aussi-bien que les tubercules qui se forment dans différentes parties du corps.

On connoît encore que l'union des parties solides & fluides du sang, qui est si nécessaire pour entretenir la circulation dans les vaisseaux déliés des viscères est détruite par l'inspection du sang qu'on a tiré à un scorbutique, & qui est ordinairement grumeleux, noir, pesant, épais & rempli d'une grande quantité d'eau fétide & de mauvais gout. J'ai souvent vu le sang tiré du pié des scorbutiques, former en tombant dans l'eau, des concrétions fibreuses : je l'ai aussi vu se couvrir, après avoir été reçu dans la palette, d'une pellicule extremement épaisse & gluante. D'autres ont rendu, à mon grand étonnement, au lieu d'un sang bien consistant, une sérosité ténue, acre & vermeille, qui ne déposoit aucune substance noire & épaisse au fond du vaisseau.

Après avoir ainsi recherché les causes du *scorbut*, nous allons examiner quels sont les viscères qu'il affecte principalement, & quel est l'endroit qu'on doit proprement regarder comme son siége. Comme les Auteurs varient sur ce sujet, nous tâcherons de découvrir celle de leurs opinions qui approche le plus de la vérité.

Les Anciens, & entre autres Hippocrate, ont cru que la rate, qu'ils regardent comme le siége des humeurs mélancoliques & atrabilaires, est celui de tous les viscères que le *scorbut* affecte le plus. Mais il paroît par les découvertes que les Modernes ont faites dans l'Anatomie, que cette maladie a son siége dans le foie. Sennert, *Med. Pract. Lib. III. Sect.* 2. *cap.* 2. rapporte, qu'ayant ouvert le corps d'une personne qui étoit morte du *scorbut*, il lui trouva presque tout l'épiploon corrompu, sans que la rate parût affectée. Forestus, *Lib. XX. Observ. Schol.* 2. rapporte aussi, qu'ayant ouvert le corps d'un homme de distinction, qui mourut de la même maladie, il trouva le foie beaucoup plus affecté que la rate. Reusnerus, *in Exercit.* 4. *de Scorbuto*, dit avoir trouvé le foie d'un scorbutique corrompu, plein de callosités & tout-à-fait impropre pour la dépuration du sang, au lieu que la rate avoit le volume & la couleur qu'a ordinairement le foie d'un homme sain. Horstius, dans son Traité, *de Scorbuto, Sect.* 2. *pag.* 8. dit aussi avoir trouvé le foie d'un scorbutique totalement skirrheux, tant en dehors qu'en dedans, & sans vaisseaux ni sang, au lieu que la rate, qui étoit trois fois plus grosse que dans son état naturel paroissoit très-saine, & ressembloit par sa rougeur & sa substance charnue au parenchyme des poumons. Willis a remarqué dans un grand nombre de scorbutiques qu'il a disséqués, que le foie ou la véscule du fiel sont les parties que le *scorbut* affecte le plus communément; car il a trouvé dans quelques-uns le foie tout-à-fait dénué de sang & pareil à une tetine de vache qu'on vient de traire. Les uns avoient la véscule du fiel entierement vuide, d'autres obstruée avec des cailloux; & d'autres enfin, remplie de matieres extremement austeres, quoique la rate parût parfaitement saine.

J'ose prendre la liberté d'assurer que tous les viscères & les émonctoires qui servent à la dépuration des fluides sont principalement affectés dans cette maladie, puisqu'en conséquence de la lenteur avec laquelle le sang circule, leurs vaisseaux capillaires sont aisément engorgés & obstrués par des matieres visqueuses, & deviennent à la fin totalement skirrheux. Il me paroît surtout, que la peau, cet émonctoire universel de tout le corps, par lequel les humeurs excrémentitielles s'écoulent, est la partie que le *scorbut* affecte le plus. Les viscères sanguins du bas-ventre dans lesquels la veine-porte se distribue, tels que le foie, la rate, le mésentere & l'épiploon, ne sont pas entierement à couvert des atteintes de cette maladie; car le foie est destiné pour la sécrétion des particules impures, salines, sulphureuses & alcalines, & la rate contribue principalement au mélange intime des parties fluides & solides du sang, ce qui fait qu'on ne sauroit faire trop d'attention aux injures que ces parties reçoivent du *scorbut*. Au reste, on doit d'autant moins se fier aux observations Anatomico-pratiques, qu'on a rarement la commodité de disséquer des scorbutiques, qui soient morts avant d'être tombés dans l'hydropisie, dans l'atrophie, dans l'hectisie, dans la maladie noire ou dans un sphacele interne.

Ce qui fait, selon moi, que le *scorbut* est si opiniâtre & si difficile à guérir, c'est que le laboratoire de la digestion & de la chylification, je veux dire l'estomac & les intestins, est dérangé & considérablement injurié: car, comme la dissolution intime des alimens, & la préparation & l'extraction d'un suc louable, doux & chyleux dépendent entierement de la température, de la qualité spiritueuse & de l'affluence suffisante des menstrues salivaires, gastriques & pancréatiques; toutes les fois que l'impureté du sang fait perdre à ces liqueurs menstruelles, leur nature tempérée, elles ne produisent plus qu'un chyle cru, visqueux & acide, qui venant à se mêler avec la masse du sang, non-seulement entretient par son levain, mais augmente encore l'intempérie & l'impureté des liqueurs.

Après avoir indiqué les causes éloignées & prochaines du *scorbut*, son véritable siége, ses différens symptomes, & examiné la maniere dont il se communique dans toutes les parties du corps, nous allons tâcher de découvrir l'origine des causes internes de cette maladie, à l'aide de celles que les Medecins appellent communément causes externes non-naturelles, & qui sont journellement nécessaires à la conservation de la santé.

On sait par expérience que le *scorbut* est endémique & commun dans quelques Contrées, particulierement dans les climats maritimes & septentrionaux, tels que le Danemark, la Norwege, la Zelande, la Suede, la Frise, la Hollande & la Suisse, ce qu'on doit attribuer à l'atmosphere, qui étant imprégné de vapeurs impures, putrides, salines & trop aqueuses, se trouve par-là dépouillé de sa force élastique & expansive, d'où dépendent le ton & la force des solides, aussi-bien que la force mouvante & systaltique. C'est ce qui rend les Pays septentrionaux, les lieux marécageux, humides, bas, & sujets aux inondations & aux brouillards, si propres à engendrer le *scorbut*; car la quantité d'exhalaisons & de vapeurs humides dont l'air est imprégné, relâche considérablement les fibres motrices, retarde & diminue la circulation des humeurs, & par conséquent les sécrétions & les excrétions naturelles.

Hippocrate assure dans son Traité *des Vents*, que les maladies proviennent non seulement de l'air, mais encore des alimens; & son sentiment est confirmé par l'expérience: car nous voyons que le bœuf & le porc salés, la chair compacte de vieux animaux qu'on a salée ou fait sécher à la fumée, de même que le poisson, surtout celui de mer, quand il est salé & endurci, contribuent extremement à rendre le *scorbut* commun dans quelques Contrées maritimes & septentrionales. Les légumes grossiers, surtout ceux qui croissent dans des

lieux humides & marécageux ; le pain fait avec du seigle qui a été cueilli par un tems de pluie ; de même que celui qui est dur ou moisi ; les eaux crues, dures, salines & croupissantes dont on use journellement ; les bieres qui en ont été faites & qui ne contiennent pas assez de houblon, ou qui sont devenues acides & féculentes, sont encore très-propres à engendrer le *scorbut*. Toutes ces causes sont beaucoup plus nuisibles lorsque le malade mene une vie sédentaire, parce que le défaut d'exercice retarde la circulation vitale des fluides, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions qui en dépendent, & épaissit le sang & les humeurs.

On remarque encore que les personnes d'une habitude lâche & spongieuse, d'un tempérament sanguin & phlegmatique, de même que celles qui sont corpulentes, & qui ont les vaisseaux petits & nombreux, sont beaucoup plus sujettes au *scorbut* que celles d'une habitude seche, grêle & ferme, dont les vaisseaux sont plus gros ; à cause que la circulation étant plus languissante dans les premieres, les fluides dégénerent aisément à l'approche de quelque venin que ce soit en une corruption putrédineuse. On observe encore que les femmes sont plus sujettes au *scorbut* que les hommes ; ceux qui habitent les villes, plus que ceux qui vivent à la campagne, & les gens d'étude plus que le peuple, qui chasse par l'exercice & le travail les humeurs peccantes qui s'engendrent dans le corps.

Mais rien n'est plus propre à corrompre la masse du sang, à troubler les lois de l'œconomie animale, & à supprimer les différentes évacuations qui se font par les selles, les sueurs & les urines, que la suppression du flux menstruel & hémorrhoïdal, & rien par conséquent n'est plus capable de produire le *scorbut*. Les femmes stériles, celles dont les regles sont supprimées à cause de leur grand âge, & en général toutes les personnes, qui, contre leur ordinaire, négligent de se faire tirer du sang, soit par les scarifications ou par la saignée, sont extremement sujettes à cette maladie, à cause que les humeurs venant à s'accumuler dans le corps, & ne pouvant circuler librement dans les vaisseaux, s'arrêtent çà & là, & contractent une impureté qui est l'origine du *scorbut*.

Salomon Albert, Eugalenus & Willis, prétendent que les hémorrhagies excessives par le nez, le vagin, les veines hémorrhoïdales, de même que l'écoulement immodéré des vuidanges, ne contribuent pas moins à la génération du *scorbut*, que la suppression des évacuations sanguines auxquelles on étoit accoutumé ; car les humeurs croupissent & se corrompent également, soit que le sang peche par défaut ou par excès.

Les vieillards sont aussi fort sujets à cette maladie ; car celles dont ils sont ordinairement affligés, ont beaucoup d'affinité avec le *scorbut*, puisqu'elles tirent, comme lui, leur origine de la qualité impure, saline & visqueuse du sang & des humeurs. Cela ne paroît pas fort difficile à comprendre, si l'on fait attention que dans le déclin de l'âge les vaisseaux qui laissent sortir les impuretés, qui nourrissent les parties, & qui contribuent au mélange de la lymphe & du sang, se dessechent, se contractent & se rétrécissent, de sorte que ne pouvant s'acquiter de leurs fonctions, il faut de toute nécessité que la masse du sang se corrompe par la suite du tems.

On peut encore mettre au nombre des causes éloignées du *scorbut*, tout ce qui affoiblit les forces & diminue les mouvemens vitaux, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions. Rien n'est plus propre à produire cet effet que les émotions violentes de l'ame que causent les soucis, le chagrin & la tristesse.

Eugalenus, dans son Traité *de Scorbuto*, *Obs.* 15. assure positivement, que tous ceux qui usent d'alimens grossiers & qui se livrent à la tristesse, sont extremement sujets au *scorbut*. Cette doctrine est confirmée par Willis, qui observe, que quelques personnes sont devenues scorbutiques ensuite d'une frayeur soudaine ; car les passions de l'ame sont très-propres à détruire la force des solides, & à interrompre la circulation du sang qui en dépend ; au moyen de quoi les humeurs ne circulant plus avec la même vitesse, s'épaississent, ne peuvent plus passer dans les vaisseaux capillaires, & acquierent une impureté qui dégénere aisément en *scorbut*.

Le repos & le défaut d'exercice disposent au *scorbut*, & on peut en dire autant du mouvement & du travail excessifs ; car l'un & l'autre dissipent & consument les parties les plus pures & les plus subtiles du sang, le suc nourricier & le fluide nerveux ; de sorte que les humeurs qui restent, acquierent ensuite aisément une qualité corrompue & étrangere, surtout à l'approche de la contagion. Rien n'est plus préjudiciable surtout qu'un exercice trop violent, parce qu'il est cause que le chyle passe dans la masse du sang avant que d'être suffisamment digéré ; ce qui occasionne toutes les maladies que nous avons dit provenir du défaut de digestion & de la crudité du chyle.

Galien, *Lib. II. de Sanitate tuenda*, *cap.* 2. nous apprend, « que l'exercice ne vaut rien quand on a l'estomac ou « les vaisseaux remplis d'une grande quantité d'alimens « crus & mal digérés, parce qu'ils se distribuent dans « toutes les parties du corps avant que d'être suffisam- « ment préparés. »

Rien ne dispose plus aisément ni plus promptement au *scorbut* que le levain qui reste dans le sang, dans le sucalimentaire, ou dans quelqu'un des principaux visceres, ensuite d'une maladie ; aussi rien n'est-il plus fréquent dans la Pratique que de voir succéder le *scorbut* à des fievres continues & intermittentes qu'on a guéries à contretems, surtout lorsque les malades, quoique foibles, prennent une grande quantité de nourriture. Cela vient de ce que les sucs vitaux qui ont été dépouillés de leur qualité spiritueuse & de leurs parties les plus subtiles & les plus sulphureuses par la chaleur fébrile, circulent avec difficulté ; au moyen de quoi le levain, que la maladie précédente a laissé, contracte aisément une qualité étrangere. Je pourrois prouver par un grand nombre d'observations, le pouvoir qu'ont toutes les maladies de produire le *scorbut* : mais je me contenterai pour le présent de faire voir l'affinité qu'il a avec la maladie hypocondriaque qu'il accompagne, où à laquelle il succede si souvent, que quelques Medecins ont osé assurer qu'il n'y avoit aucune différence entre ces deux maladies.

Le genre de maladie que le malade mene, devient encore quelquefois la cause antécédente du *scorbut*. Par exemple, on remarque que les Mariniers qui entreprennent des voyages de long cours, qui sont sans cesse environnés d'un air humide, & qui se nourrissent d'alimens grossiers & extremement salés, sont particulierement sujets à cette maladie. Le *scorbut* est encore très-fréquent dans les camps, à cause que les Soldats n'observent aucun régime, boivent de l'eau croupie, & souvent même des liqueurs corrompues, se nourrissent d'alimens crus & quelquefois à demi pourris, de pain moisi & de lard rance ; demeurent exposés, surtout durant la nuit, à un air impur, froid & humide, & épuisent leurs forces par les veilles & l'abstinence.

Olaus Magnus, *Lib. XVI. de Regionibus septentrionalibus*, *cap.* 51. nous apprend, « que l'usage du poisson « & de la viande salée & fumée, des alimens froids & « crus, & du pain mal cuit, engendre un *scorbut* qui « fait tomber la bouche & les gencives en pourriture, « engourdit & ébranle les dents, & cause des maux d'es- « tomacs cruels. »

Hoechstterus, *Obs. Med. Decad.* 7. *Cas* 10. rapporte une longue observation sur le *scorbut*, comme maladie de camp, qui fit autrefois de grands ravages dans le cœur de l'Allemagne, dont voici les circonstances les plus considérables.

Après que le Roi de Suede eut pris Ausbourg en 1634. les

les Soldats qui étoient logés chez les habitans apporterent dans la Ville une fievre ardente maligne, accompagnée de délire & d'éruptions pétéchiales, dont les Soldats de l'Empereur étoient aussi attaqués, & dont il mourut un très-grand nombre de personnes. Cette maladie ayant discontinué ses ravages au commencement de l'hiver, plusieurs habitans se plaignirent d'une lassitude & d'un sentiment de pesanteur, qui, joint à la roideur, à la douleur & à la dureté de leurs jambes, que les uns avoient enflées & d'autres exténuées, les mettoit hors d'état de pouvoir marcher & de se tenir debout. Ceux qui étoient d'un tempérament sec, avoient les tendons, les nerfs & les muscles de leurs jambes tellement retirés, qu'il leur étoit impossible de les étendre, sans compter que cette maladie étoit quelquefois accompagnée d'une douleur extremement aiguë. Quelques-uns avoient la liberté de se rouler dans leur lit, mais point celle d'étendre leurs jambes, & plusieurs moururent à la fin de l'hiver de l'année 1634. Les uns avoient les jambes si foibles, qu'ils ne pouvoient se tenir debout, quoiqu'ils fussent en état de se mouvoir dans leur lit. Tous eurent la peau également couverte de taches aussi larges que des lentilles, qui furent d'abord rouges, ensuite bleuâtres, puis livides, & qui quelquefois leur couvroient toutes les jambes. Il vint aux gencives des malades les plus jeunes, une tumeur molle & flasque, qui tendoit, lorsqu'on la touchoit rudement, un sang noir & fétide: ils avoient l'haleine puante & ne pouvoient mâcher: tous ceux qui furent attaqués d'une leucophlegmatie, d'une ascite, d'une tympanite, d'une atrophie, d'une diarrhée ou d'une jaunisse, moururent. Ceux qui étoient affligés de cette maladie se trouvoient extremement incommodés, à cause de l'effervescence de leur sang, de la sécheresse de l'air; l'excès de mouvement leur étoit aussi fort contraire.

Après avoir donné l'histoire, indiqué les signes & spécifié les causes du *scorbut*, il ne sera pas difficile de le distinguer des autres maladies auxquelles il paroît ressembler par ses symptomes & la dyscrase impure du sang. Je sai que plusieurs Auteurs tant anciens que modernes, assurent que le *scorbut* est la même maladie qu'Hippocrate *Lib. de Intern. Affect.* décrit sous le nom de *ileum cruentum;* car dans celle-ci de même que dans le *scorbut*, l'haleine est extremement puante, les gencives se détachent des dents, il survient des saignemens de nez, & quelquefois des ulceres aux jambes dont les uns cedent aux remedes, & les autres sont tout-à-fait incurables. Mais comme Hippocrate ne fait aucune mention des taches de la peau auxquelles on reconnoît aujourd'hui le scorbut, & qu'il assure que ceux qui sont affligés de l'*ileum cruentum*, ont la liberté de marcher & de vaquer à leurs occupations ordinaires, au lieu que les personnes scorbutiques ont une langueur, une pesanteur & un froid dans les jambes qui les mettent hors d'état d'en faire usage, je ne saurois me résoudre à embrasser leur sentiment. Quelques-uns rapportent le *scorbut* à l'ictere noir, dans lequel l'haleine est puante, les gencives cortodées, sanguinolentes, & remplies d'ulceres qu'on a toutes les peines du monde à cicatriser. Les malades tombent aussi dans une langueur & dans un abattement qu'on ne surmonte qu'avec des difficultés infinies. Mais quoique ces deux maladies se ressemblent beaucoup par la corruption violente des humeurs, il y a cependant cette différence entre elles, que l'ictere noir rend la couleur du visage & de tout le corps noir, les excrémens poracés, la bouche extremement amere & n'est accompagné ni de fievre ni de contagion. De plus l'ictere noir affecte principalement le foie, au lieu que le *scorbut* dérange tous les visceres, & affecte le systeme nerveux de douleurs lancinantes & de spasmes, ce qu'on ne remarque point dans la premiere de ces maladies.

Le *scorbut* est encore aisé à distinguer des maladies hypocondriaques & mélancoliques, dont il est néanmoins souvent accompagné; car quoiqu'on remarque dans celles-ci, en conséquence de l'atonie des visceres & de la lenteur avec laquelle le sang circule, une certaine impureté & corruption dans les humeurs, & à cause de la stagnation des fluides, des spasmes & des douleurs violentes, il s'en faut néanmoins beaucoup que la masse du *sang* soit aussi putride & corrompue, ni imprégnée d'une aussi grande quantité de sels acres que dans le *scorbut*. Aussi ne sont-elles point contagieuses ni accompagnées de taches, d'ulceres putrides, du relâchement & du saignement des gencives, de la lassitude du corps & des membres, de l'abattement des forces dont les syncopes sont quelquefois la suite; au lieu que tous ces symptomes sont inséparables du *scorbut*. Ajoutez à cela que le dernier, eu égard à la corruption qui s'empare des parties solides & fluides, des taches, des douleurs & des ulceres, & de la corruption qui lui est propre, a beaucoup d'affinité avec la vérole. Il est néanmoins de la derniere importance de savoir distinguer ces deux maladies, pour ne point commettre des erreurs dans la pratique: pour cet effet, il faut se souvenir que la vérole se communique par contagion, au lieu que le *scorbut* est occasionné par le vice de l'air, des alimens, de l'eau, ou par l'abus des choses non-naturelles, ce qui le rend propre à certaines régions & à certains climats. De plus, le *scorbut* affecte principalement les gencives & carie les dents, au lieu que la vérole ulcere & corrode les amygdales, la luette, le nez & les os du palais. L'urine des scorbutiques est épaisse, haute en couleur & abondamment imprégnée de sels lixiviels, au lieu que celle des vérolés est pâle, trouble & dépose un sédiment glaireux. Enfin, les spasmes & les douleurs dont le scorbut est accompagné, sont vagues; au lieu que dans la vérole tous deux se fixent dans les os & augmentent à l'approche de la nuit.

Il n'est point de maladie qui ait plus d'affinité avec le *scorbut* que le pourpre rouge chronique, qui est pour l'ordinaire exempt de fievre, & si commun, qu'on a jugé à propos de le distinguer par le nom de pourpre scorbutique, à cause qu'il est occasionné de même que le *scorbut* par la grande impureté des humeurs, avec cette différence pourtant qu'il s'éleve çà & là sur la peau un grand nombre de pustules aussi grosses que des grains de millet avec corrugation, rudesse & sécheresse de la peau, sueurs copieuses, puanteur d'haleine, surtout au commencement de la maladie que le malade est affligé de frissonnement, de demangeaisons, de chaleur & d'une certaine oppression de poitrine, au lieu qu'on ne remarque aucun de ces symptomes dans le *scorbut*. Ajoutez à cela qu'il n'est point de maladie exanthémateuse aussi instable; surtout dans les sujets d'un tempérament délicat, que le pourpre, car il paroît & disparoît soudainement sans laisser souvent d'autres mauvaises suites après lui qu'un enrouement & une certaine oppression de poitrine à laquelle on remédie aisément par un régime convenable.

On peut aussi mettre au nombre des maladies qui ont beaucoup d'affinité avec le *scorbut* cette espece de cachexie à laquelle les Medecins modernes donnent communément le nom de scorbutique. Mais afin de connoître jusqu'à quel point ces maladies different, il est bon d'observer que la cachexie n'est ni contagieuse, ni épidémique, ni extremement nuisible aux gencives, ni accompagnée de taches, au lieu que tous ces symptomes sont ordinairement inséparables du véritable *scorbut*. De plus, la cause matérielle de ce dernier differe de celle de la cachexie, qui provient plutôt d'une rédondance de sérosité ténue que d'un excès de lymphe visqueuse & acre.

Après avoir montré en quoi le *scorbut* differe des autres maladies qui lui ressemblent, nous allons donner les moyens de juger avec certitude de son événement & sa cure.

On observera d'abord que le *scorbut* est une de ces maladies qui viennent lentement & s'en vont de même,

dont les progrès sont extremement lents & qui demandent beaucoup de tems & d'exactitude dans le régime pour pouvoir être adoucies & totalement guéries. C'est ce qui fait que le *scorbut* revient aisément pour peu qu'on commette d'erreur dans le régime, surtout lorsque le malade apporte en naissant de la disposition à cette maladie, & pour lors il est rare qu'on le guérisse radicalement. Il arrive la même chose lorsque le mal est invétéré, que le sujet est vieux ou affoibli par des maladies précédentes; car dans ces cas il dispose peu à peu le corps à l'hydropisie, à l'atrophie, aux convulsions, au carus, à la léthargie, à l'apoplexie, au sphacele des extrémités, & à plusieurs autres maladies mortelles. Il en est autrement lorsque le *scorbut* est récent, le malade jeune & d'un tempérament robuste, & qu'il s'est communiqué par contagion; car pour lors on le guérit aisément, surtout si son levain peut être emporté par un flux menstruel ou hémorrhoïdal. Un moyen encore de le guérir aisément, est de faire passer le malade dans des contrées plus salutaires que celles où il fait ordinairement son séjour. Lorsque des sujets hypocondriaques, cachectiques ou affligés d'une gonorrhée violente viennent à être attaqués du *scorbut*, on a toutes les peines du monde à les guérir. Il est bon de remarquer qu'encore que les habitans des pays septentrionaux soient extremement robustes, ils guérissent plus difficilement du *scorbut* que ceux qui vivent dans les contrées méridionales, ce qui ne vient que du défaut de transpiration; car Hippocrate nous apprend dans le trentieme *Aphorisme*, « que ceux qui transpirent peu sont robustes & rarement sujets aux maladies, mais qu'on a toutes les peines du monde à leur rendre la santé lorsqu'ils viennent à tomber malades. » En effet les Peuples du Nord ont la peau épaisse, dense, & resserrée par la violence du froid, ce qui fait que la partie la plus subtile & la plus spiritueuse du sang s'accumule dans le corps & ne s'exhale pas aisément; aussi sont-ils très-forts & très-robustes. Mais lorsqu'ils viennent à être affligés de maladies dont la guérison dépend de la transpiration, ils recouvrent difficilement la santé, parce qu'ils ont la peau extremement épaisse & serrée.

L'éruption & la disparition soudaines des tumeurs scorbutiques indiquent souvent une paralysie; les tranchées & les corrosions continuelles dans la région du nombril causent aux vieillards une sphacélation d'intestins & une mort subite, ou une tympanite; les taches plus noires sont aussi les plus malignes; & lorsqu'elles viennent à dégénérer en ulceres, on ne les guérit qu'avec beaucoup de difficulté, & une corruption sphacéleuse en est souvent la suite. C'est encore un mauvais signe lorsque les gencives & les parties voisines s'ulcerent, & qu'il se forme un abscès à la mâchoire.

Les maladies qui naissent de la dyscrase scorbutique des humeurs, comme la paralysie, le pourpre chronique & la cachexie reviennent aisément, quelquefois tous les ans & quelquefois aussi plus rarement suivant la maniere de vivre du malade, le régime qu'il observe, & plusieurs autres circonstances: mais on remédie difficilement à la contagion qui a gagné les visceres & les parties nerveuses, parce qu'il n'est pas aisé de chasser l'humeur scorbutique qui tient de la nature du levain, quand elle est une fois mêlée avec la masse du sang & le suc nourricier.

Il faut encore observer que les sujets hypocondriaques & scorbutiques ont d'autant plus de peine à recouvrer la santé qu'ils ont perdue, qu'ils se soumettent plus difficilement aux ordonnances du Medecin & aux regles de la diététique, par l'envie qu'ils ont d'être bien-tôt quittes de leur maladie. Il arrive de-là, que changeant continuellement de Medecin & de remedes, ils rendent leur maladie beaucoup pire qu'elle n'étoit, surtout lorsqu'à force de s'être habitués aux remedes, ils se sont mis en état de n'en plus ressentir l'effet. D'ailleurs il est peu de Medecins qui sachent traiter comme il faut ces sortes de maladies opiniâtres; car la plupart ont coutume dans de pareils cas de recourir à des remedes drastiques & violens, au lieu qu'ils devroient se souvenir que le *scorbut* étant la plus violente de toutes les maladies chroniques, ne demande que les remedes les plus simples & les plus doux.

Après avoir considéré l'origine, la nature & la terminaison du *scorbut*, il nous reste à indiquer les mesures les plus propres à le prévenir & à le guérir. Comme on ne peut satisfaire à ces deux indications dans quelque maladie que ce soit, qu'en détruisant ses causes éloignées & prochaines, il s'ensuit qu'on doit suivre la même méthode à l'égard de celle dont nous parlons. Et comme le *scorbut* n'est causé que par l'abus des choses non-naturelles, surtout par le vice de l'air, puisque jamais personne n'a été attaqué de cette maladie, qu'il ne l'ait prise d'un autre, pourvu qu'il n'ait commis aucune erreur dans le régime, il s'ensuit que si l'on veut détruire la cause du *scorbut*, il faut avoir égard sur toutes choses au régime du malade.

Voici à ce sujet quelques regles dont l'observation ne peut qu'être extremement utile.

Ceux qui ont de la disposition au *scorbut*, ou qui en ont déja été attaqués, doivent abandonner le climat qui l'a causé, & préférer les lieux dont l'air est pur & salutaire à ceux où il est impur, humide, privé de son élasticité, rempli de brouillards ou imprégné d'exhalaisons nuisibles. Le conseil que je donne ici est fondé sur l'autorité d'Hippocrate, qui assure dans le quatrieme Livre *des Epidémiques*, que le changement de climat est extremement avantageux à ceux qui sont affligés de maladies chroniques. On éprouve d'ailleurs tous les jours que les personnes qui ont été élevées dans des pays sujets au *scorbut* jouissent d'une santé beaucoup plus parfaite quand elles passent dans des lieux où l'air est plus pur, plus léger & plus tempéré. Jamais Peuple n'a été plus scrupuleux à cet égard que les Italiens, qui dans la vue de conserver leur santé changent de demeure à chaque saison, bien différens en cela des Allemands, qui sans se mettre en peine de la pureté de l'air, quittent un lieu sain pour un autre qui l'est beaucoup moins, & y font un séjour qui altere considérablement leur santé. Ceux qui sont affligés du *scorbut* doivent donc, autant qu'il leur est possible, changer d'air & de demeure, & passer des climats septentrionaux dans ceux qui sont plus au midi, surtout en France & en Italie; & supposé qu'ils ne puissent le faire, corriger l'air qu'ils respirent en brûlant dans leurs cheminées du bois de genevrier, ou en se parfumant avec de l'ambre.

Ils doivent s'abstenir des alimens qui sont difficiles à digérer, de la chair des vieux animaux, de celle qui est salée, fumée ou rance, du poisson salé, aussi-bien que des substances austeres & astringentes. Les viandes grasses & sujettes à se corrompre, les substances douces, qui suivant la diversité des liqueurs qu'elles trouvent dans les premieres voies, deviennent acescentes ou visqueuses, & propres par-là à engorger les visceres, ne valent rien non plus pour les scorbutiques. Il en est tout autrement des groseilles, que leur qualité aigre-douce rend laxatives, émollientes & propres à corriger l'acrimonie des humeurs. On ne sauroit trop conseiller l'abstinence ou la modération dans le boire & le manger, surtout aux malades qui ont un appétit vorace, qui sont corpulens ou d'un tempérament phlegmatique sanguin, puisque tout excès à cet égard produit ordinairement une redondance d'humeurs impures & peccantes.

Rien ne contribue plus efficacement à la génération du *scorbut*, qu'une eau pesante, croupissante, trouble & disposée à se corrompre; c'est pourquoi il est de l'intérêt du malade de choisir celle qui est légere, pure, qui ne contient ni sel, ni craie, ni aucun principe terres-

tre, & qui cuit aisément les viandes. Il doit aussi choisir la biere qui en est faite, préférablement à toute autre; car on ne sauroit croire le préjudice que causent aux peuples du Nord les bieres qui sont faites avec des eaux mal saines, & qui ne contiennent pas assez de houblon; car la facilité qu'elles ont à s'aigrir & à se corrompre, les empêche non-seulement de circuler dans les vaisseaux déliés des visceres, & de sortir par les excrétoires : mais les rend encore très-propres à engendrer des vents. Les scorbutiques préféreront encore aux vins austeres & acides, ceux qui sont doux & spiritueux, & entre autres les véritables vins de Hongrie & du Rhin, qu'ils pourront rendre plus salutaires en les impregnant avec les essences ou les extraits d'absinthe, de cueillerée, ou d'*enula campana*.

C'est une chose démontrée par l'expérience, qu'une vie oisive & un sommeil excessif contribuent considérablement à la génération du *scorbut*; il faut donc s'efforcer de le prévenir & de le guérir par le moyen d'un exercice convenable. Car puisque la systole continuelle du cœur, & l'action réciproque du diaphragme & de la poitrine, à l'aide desquelles le sang circule dans les visceres du bas-ventre, entretiennent seules le mouvement vital des solides & des fluides; & que ce mouvement est entretenu par l'exercice qui augmente le mouvement musculaire & le cours des fluides, on peut avec raison regarder l'exercice, comme un remede universel qui entretient le mêlange naturel des fluides, aussi-bien que la structure des solides, accélere la circulation du sang & des humeurs, sépare les liqueurs pures de celles qui ne le sont point, & prévient par-là toutes les différentes especes de maladies, sans en excepter le *scorbut*.

Hippocrate nous apprend *Lib. II. de Diæta*, « Que la « paresse & l'oisiveté humectent & affoiblissent, au lieu « que le travail desseche & fortifie. » La raison de cette doctrine est évidente & confirme ce que j'ai dit de l'exercice relativement au *scorbut*; car la vie sédentaire rend la circulation du sang extremement languissante; d'où il arrive que l'humidité superflue n'étant point suffisamment évacuée, relâche les parties fibreuses & nerveuses; au lieu que le travail en dissipant l'humidité surabondante, augmente la tension des solides & fortifie le corps. Tout ce qui diminue la circulation du sang, comme les veilles excessives, les méditations profondes, les études trop assidues, l'usage immodéré des femmes, l'ivresse fréquente, & surtout les passions outrées, comme peuvent être la tristesse & la crainte, sont encore extremement préjudiciables aux scorbutiques.

Telles sont les directions qu'il faut observer, par rapport à la diete & au régime. Je vais maintenant indiquer les remedes que j'ai trouvés jusqu'ici les plus propres à détruire les causes éloignées & prochaines du *scorbut*. J'ai montré ci-devant que tous les symptomes, dont cette maladie est accompagnée, sont produits par la dyscrase excessive du sang, aussi-bien que par l'amas de matieres récrémentitielles qui se forme dans le sang & les sucs vitaux; & que l'un & l'autre proviennent de la circulation languissante du sang, & de l'engorgement, ou de l'obstruction des vaisseaux capillaires des visceres & des glandes. D'où il suit qu'on doit choisir pour guérir cette maladie des remedes propres à délayer & corriger les humeurs impures, acres, salines & sulphureuses, à dissoudre celles qui sont ténaces & visqueuses, à lever les obstructions des visceres & des émonctoires, à fortifier les systêmes nerveux & musculaire; en effet, c'est-là le meilleur moyen de faciliter la circulation des fluides dans les vaisseaux les plus déliés, aussi-bien que le mêlange des fluides avec les solides, & de procurer aux sucs vitaux la température convenable.

Les Medecins qui ont écrit expressément sur le *scorbut*, assurent que la dyscrase des humeurs est de deux especes: mais tous conviennent que la variété du principe salin morbifique, demande différens altérans & différens correctifs, qui en changeant l'acide, corrigeant le sel volatil sulphureux, & adoucissant l'acrimonie caustique, puissent emporter totalement la maladie. Je conviens avec eux de la différence des sels dont on vient de parler: mais la maniere dont ils prétendent les corriger, me paroît tout-à-fait ridicule, puisque ce n'est que par des liqueurs convenables qu'on peut, ainsi que je le prouverai ci-dessous, corriger & surmonter tous les sels morbifiques.

On satisfait parfaitement à cette indication avec de l'eau pure & légere, qui est le vrai menstrue & le vrai dissolvant de tous les sels; car étant prise en quantité convenable, & secondée d'un bon régime, elle s'impregne aisément des différentes particules salines qui sont logées dans le sang & dans les humeurs, les délaye, les adoucit & les corrige. Cette qualité n'est pas la seule que l'eau possede, elle dissout encore les humeurs ténaces, visqueuses & coagulées, & leve les obstructions des vaisseaux capillaires & des différens émonctoires. L'eau possede cette vertu à un bien plus haut degré lorsquelle est pure, legere, subtile, qu'elle contient un principe minéral, & qu'elle se trouve imprégnée d'une portion suffisante de sel neutre, volatil ou fixe; ce qui est une qualité propre aux différentes eaux minérales froides & chaudes, surtout à celles de Carlesbade, de Seltz, d'Egra, de Wildungen & d'Empsen; qui étant beaucoup plus actives que l'eau commune, s'insinuent plus promptement dans les vaisseaux capillaires & les émonctoires, & ont par conséquent plus d'efficacité pour lever les obstructions & évacuer les impuretés excrémentitielles. On ne doit donc point douter que le remede universel du *scorbut* ne consiste dans les eaux minérales, puisque depuis plus de trente ans que j'exerce la Medecine, je les ai prescrites avec succès, non-seulement dans les maladies chroniques les plus opiniatres, dans celles principalement de l'espece hypocondriaque & hystérique, qui sont accompagnées d'une certaine impureté scorbutique, mais encore dans le *scorbut* confirmé. Ces eaux produisent beaucoup plus d'effet quand on observe un régime exact, & qu'on seconde leur efficacité par l'usage réitéré des remedes anti-scorbutiques & balsamiques convenables.

On peut au défaut de ces sortes d'eaux minérales, satisfaire à la même indication avec de l'eau de fontaine, pourvû qu'elle soit pure & légere; car les eaux qui ont cette qualité & qui sont en même tems impregnées d'un principe calybé, produisent des effets admirables dans les maladies chroniques opiniatres; témoin les cures qu'operent tous les ans celles de Lauchstadt à deux mille environ de Hall en Allemagne; car ces eaux contiennent un safran de Mars subtil, extremement propre à corroborer le ton des fibres motrices, & à faciliter la circulation du sang, aussi-bien que les différentes excrétions, surtout quand on en use intérieurement & extérieurement. Aussi lisons nous que les anciens Medecins, entre autres Celse, *Lib. II. cap. 9.* & Scribonius Largus, *cap. 32.* prescrivoient pour ce qu'ils appelloient *Lien magnus*, de même que pour les maladies qui en résultent, de l'eau dans laquelle on avoit éteint du fer ardent.

Après les eaux minérales, rien n'est plus efficace pour corriger l'acrimonie scorbutique, que le lait des animaux, sur-tout celui d'Anesse, qu'Hippocrate, Galien, Aretée & Celse recommandent pour différentes maladies chroniques, principalement pour celles qui naissent de l'acrimonie des humeurs. Quelques-uns des Modernes adoptent la même doctrine, & prescrivent le lait, surtout celui d'Anesse, ou le petit lait de vache, ou le lait de chevre, comme un spécifique pour le *scorbut*. Sur quoi l'on peut consulter Drawitz, Balthas, Brunner, Eugalenus, Wier, Solom. Alberti & Matt. Martini, qui ont écrit fort judicieusement sur le *scor-*

but, & qui conviennent unanimement avoir guéri plus de scorbutiques par le long usage du lait ou du petit-lait imprégné avec le suc des plantes antiscorbutiques, que par aucun autre remede. Ils assurent même que ceux dont les forces avoient été les plus épuisées par cette maladie, se sont beaucoup mieux trouvés de ce remede, que de l'usage des meilleurs corroboratifs. On comprendra sans peine la raison de cet effet, si l'on fait attention que les symptomes qui affligent les scorbutiques, tels que les douleurs lancinantes & spasmodiques des membres, les corrosions, & les exulcérations des parties externes, tirent leur origine de la dyscrase excessive des humeurs, de la diminution des excrétions par les selles, la transpiration & les urines, aussi-bien que de l'obstruction des vaisseaux; & que par conséquent rien n'est plus propre pour lever les obstructions, dissoudre les humeurs ténaces, & corriger celles qui sont acres & salines, que les remedes délayans & adoucissans, & qui mettent les humeurs en état de pouvoir sortir par la transpiration, dont les plus efficaces sont le lait d'ânesse, qui est infiniment plus doux que celui d'aucun autre animal, ou le petit lait de vache ou le lait de chevre, surtout quand on y a fait infuser ou cuire des plantes anti-scorbutiques, telles que la cueillerée & le cresson d'eau, qui contiennent, outre un sel volatil, un principe amer.

Lors au contraire que le *scorbut* est accompagné de l'engorgement des visceres & d'une cachexie, ou ce qui est fréquent, de l'affection hypocondriaque & du pourpre, on doit mêler le lait, non-seulement avec les eaux acidulées les plus douces, comme sont celles de Seltz, de Wildungen & de Toenstein, mais encore avec les eaux minérales froides les plus fortes, telles que celles de Pyrmont & d'Egra, en secondant d'un régime convenable. Voyez *Frederic Hoffman. Dissert. de Connubio aquarum mineralium cum lacte.*

On doit joindre à ces remedes quelques uns de ceux de l'espece pharmaceutique, surtout ceux qu'on appelle spécifiques anti-scorbutiques, dont les principaux sont la cueillerée, toutes les différentes especes de cresson, la petite oseille, le raifort, la racine de raifort sauvage & la moutarde; qui par leurs principes subtils & salino-sulphureux, pénétrent dans les recoins les plus cachés du corps, & operent un changement surprenant sur les solides & les fluides; car ils incisent les humeurs visqueuses & ténaces, ils exaltent & subtilisent celles qui sont fixes & acides, rétablissent le ton, la vigueur & le mouvement des solides; & préviennent par ce moyen la corruption du corps. On emploie différentes préparations de ces simples; les uns en tirent une eau par la distilation, les autres un esprit par fermentation ou abstraction; d'autres expriment le suc de ces substances, tandis qu'elles sont récentes, & le prennent par cuillerées, seul ou avec quelque véhicule convenable, tel que le lait; d'autres en mettent dans leurs alimens, dans leurs bouillons ou dans la biere, dans le tems qu'elle fermente, ou en préparent des conserves avec du sucre, suivant que les différentes circonstances l'exigent, ou que le Medecin le juge à propos.

Les autres remedes anti-scorbutiques, sont, entre les amers, les racines de gentiane & de chicorée, le scordium, le chardon-bénit, l'absinthe, la petite centaurée & le trefle d'eau: entre les balsamiques & les corroborans, les baies de genevrier, les sommités du sapin & du pin, l'écorce de Winter, la cascarille, le quinquina, la scolopendre, la véronique, le marrube blanc, l'épithyme, & les racines d'énula campana, de zédoaire & de pié de veau: entre les gommes, la gomme ammoniaque, galbanum & sagapenum; & parmi les bois, le sassafras, le gayac & l'aloès, qui étant pris en substance, en décoction, en infusion, en forme d'extrait ou d'élixir, en tems, en ordre & en doses convenables, ont beaucoup d'efficacité pour appaiser les symptomes & emporter la maladie; parce qu'à l'aide de leur principe actif, médiocrement sulphureux & balsamique, ils raniment la circulation du sang, & corrigent l'intempérie acide & visqueuse des humeurs.

On trouve d'autres remedes aussi efficaces pour la guérison du *scorbut*, qui au moyen de leur principe médiocrement sulphureux & vaporeux, & de leur qualité émolliente & corrective, sont extremement propres à appaiser les douleurs & les spasmes. Les plus considérables sont les graisses récentes des animaux, surtout celle d'homme & de chien, la crême de lait, l'huile d'amande douce tirée sans feu, le blanc de baleine, le castoreum, l'asa-fœtida, les extraits de millefeuille & de camomille ordinaire, la thériaque céleste, le diascordium, le safran, les vers de terre, la rapure de dent de cheval marin & d'ongle d'élan, avec lesquels on peut préparer différens remedes liquides qui produisent des effets admirables quand on sait les donner à propos.

Après avoir enseigné la maniere de guérir le *scorbut* à l'aide des remedes qui atténuent & incisent les humeurs grossieres, qui corrigent celles qui sont acres & salines, qui levent les obstructions des vaisseaux, & fortifient les parties relâchées; nous allons traiter des évacuans, dans la croyance où nous sommes que le *scorbut* doit son origine à une diminution ou suppression totale des excrétions naturelles par les selles, la transpiration & les urines, aussi-bien que par les flux menstruel & hémorrhoïdal. A l'égard de la saignée du bras ou du pié, soit avec la lancette, les scarifications ou les sangsues, on ne doit l'employer dans le *scorbut* qu'avec de grandes précautions & qu'après avoir mûrement pesé toutes les circonstances. Elle peut être utile, par exemple, lorsque le sujet est jeune & pléthorique, la maladie récente & occasionnée par la cessation ou la suppression totale du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais elle est extremement nuisible, surtout quand elle est copieuse, dans les cas où le corps est rempli d'une grande quantité de sérosité impure & corrompue, parce qu'elle abbat considérablement les forces. Lors, au contraire, qu'elle est indiquée, surtout par les douleurs, les tumeurs & les différentes altérations des parties, il est plus sûr de la faire moins copieuse & de la réitérer souvent, en employant pour cet effet les scarifications, dont je me suis toujours servi avec succès dans la cure des maladies violentes.

A l'égard des autres especes d'évacuations & de l'usage des purgatifs, je suis d'avis avec les Medecins les plus célebres de rejetter toutes les substances drastiques, & de ne choisir que les plus douces, comme les racines de polypode, les feuilles de séné, l'agaric, la rhubarbe & la manne, qui, lorsqu'on les mêle comme il faut avec les antiscorbutiques dont on vient de parler, & qu'on les donne en infusion ou en décoction, évacuent sans violence les humeurs peccantes qui sont logées dans les premieres voies. On satisfait à cette indication avec les pilules Polychrestes balsamiques préparées, selon la méthode de Becher avec de l'aloès dépuré, de l'extrait de rhubarbe, des herbes ameres & des ingrédiens balsamiques tempérés, qu'on donnera à tems, en interposant, si l'on veut, les poudres absorbantes & les sels digestifs. On doit observer la même précaution à l'égard des diurétiques, dont on rejettera les plus drastiques à cause qu'ils évacuent trop copieusement la sérosité, pour leur substituer ceux qui évacuent doucement les humeurs visqueuses & tartareuses, comme les décoctions des cinq racines apéritives, surtout de persil, de celeri, de fenouil & d'asperge, dont Hippocrate & Arétée se sont servis avec succès. La même chose a lieu à l'égard des diaphorétiques, dont les meilleurs sont ceux qui ouvrent & relâchent les pores & poussent le sang & les humeurs vers la surface du corps. On rejettera au contraire ceux qui en agitant violemment les humeurs, diminuent les forces & la sérosité par des sueurs trop copieuses. Les meilleurs diaphorétiques sont donc ceux qui excitent une légere transpiration, comme la liqueur bésoardique de Bussins, l'esprit de

nitre dulcifié, l'esprit de tartre, la mixtura simplex, l'esprit succiné de corne de cerf mêlé avec trois parties de liqueur anodyne minérale & d'esprit de cueillerée, les fleurs de soufre, l'éthiops minéral, les infusions de thé, de véronique, de chardon-béni, de scordium & de fleurs de sureau, l'antimoine diaphorétique, la céruse d'antimoine, la corne de cerf calcinée & non calcinée, l'ambre, le béfoard minéral, le régule médicinal d'antimoine, le cinabre naturel, le cinabre d'antimoine, les poudres composées de pattes d'écrevisses, de Ludovic, & mon sel béfoardique, auxquelles on ajoutera suivant les circonstances un quart de grain de camphre.

Après avoir examiné ce qui concerne la cure en général, nous allons indiquer quelques précautions relatives aux cas & aux circonstances particulieres qui peuvent s'offrir.

Le *scorbut* chaud qui attaque les jeunes gens d'un tempérament bilieux & accoutumés au vin, & qui naît d'une rédondance de particules sulphureuses & bilieuses dans la masse du sang, ne veut point d'antiscorbutiques spécifiques, qui contiennent beaucoup de sel volatil sulphureux, tels que la cueillerée & son esprit; parce qu'affilant les pointes des sels qui resident dans le sang impur, & augmentant leur mouvement, ils augmentent les symptomes, causent des douleurs de tête & de membres, des anxiétés & des gonflemens de rate, qui les rendent beaucoup plus nuisibles qu'utiles. On peut les employer surement après les avoir corrigés avec des acides, tels que l'oseille sauvage, le suc de citron, d'orange, d'épine-vinette & de grenade. Par exemple, la conserve de cueillerée, quand on la mêle avec une égale quantité de conserve d'oseille, & qu'on en prend deux ou trois fois par jour, en buvant pardessus de quelque eau antiscorbutique, produit des effets admirables, surtout dans les personnes chaudes & bilieuses; quand elles usent d'alimens humectans tels que le lait, la viande tendre, les émulsions d'amandes douces, les tisanes d'orge & d'avoine, les bouillons de volaille avec la laitue, l'endive, l'oseille & le cresson, & par intervalles de laxatifs & de diurétiques légers. Mais on se souviendra qu'il est absolument nécessaire de persister long-tems dans l'usage des plantes antiscorbutiques & de leur suc, soit qu'on le prenne seul on dans quelque véhicule, si l'on veut en ressentir les effets.

Lorsque le *scorbut* est causé par des sels muriatiques, ce qui arrive à ceux qui usent avec excès d'alimens salés & fumés, qui ont des ulceres phagédéniques, l'haleine puante, les gencives pourries, l'urine épaisse & saumâtre, comme l'est ordinairement celle des vieux Mariniers, on se trouve très-bien de l'usage du petit-lait, des citrons, des oranges de la Chine & des fruits mûrs; au lieu que les antiscorbutiques spiritueux & volatils sont communément nuisibles.

Les scorbutiques sont souvent affligés de douleurs lancinantes du bas-ventre, & de douleurs oppressives de poitrine auxquelles les remedes carminatifs chauds sont absolnment contraires. Il convient plutôt de leur donner une dose convenable de ma liqueur anodyne ou de quelque élixir antispasmodique préparé avec cette même liqueur & les essences de safran & de castoreum. Les bouillons de poulet préparés avec une quantité convenable d'huile d'amande douce & de blanc de baleine; le petit-lait cuit avec de la racine de guimauve, le coquelicot & les vers de terre; le gruau, les clysteres émolliens préparés avec le lait & quelque peu de castoreum & de safran, produisent aussi de très bons effets. Il ne faut pas moins de précaution, lors, comme il arrive souvent, qu'il survient des évacuations spontanées, des diarrhées, par exemple : car celles-ci, quand on sait les ménager, soulagent considérablement les malades, au lieu que lorsqu'on les arrête trop-tôt, elles laissent après elles des cardialgies, des enflures d'hypocondres & des engorgemens de visceres.

Pour calmer les douleurs dont le malade est affligé & lui procurer le sommeil, on lui donnera deux ou trois fois par jour quelques petites doses d'opiat corrigées avec des purgatifs ou des alexipharmaques, ne fut-ce que pour lui conserver ses forces & le mettre en état après que la douleur a cessé de surmonter la maladie. Les topiques sont souvent plus nuisibles qu'utiles dans les douleurs scorbutiques, les exulcérations & les taches, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir dans la goute vague, dans laquelle les topiques qu'on applique indistinctement, en repoussant la matiere peccante dans le corps, excitent souvent des symptomes violens, comme des vertiges, des surdités, des difficultés de respirer, des cardialgies, des tranchées violentes, & quelquefois des convulsions terribles d'intestins. Il vaut donc mieux dans ce cas s'abstenir totalement des topiques, & entretenir les parties affectées dans une transpiration uniforme en les enveloppant dans des linges bien chauds. Supposé que les ulceres couverts d'une croute noire, obligent de recourir aux remedes externes, il faut, suivant le conseil d'Eugalenus, absolument rejetter toutes les substances acres, & n'employer que les plus douces, comme peuvent être le jaune d'œuf, la myrrhe, l'oliban, le safran; l'huile rosat & le baume du Pérou. Lorsque les humeurs sont tellement impures qu'elles tendent à la corruption, il ne faut employer les scarifications qu'avec beaucoup de précaution, de peur d'une gangrene, qu'on pourra prévenir avec de l'eau de chaux vive, exaltée avec l'esprit de vin camphré & le sel ammoniac

Lorsque la corruption des humeurs est considérable, les tumeurs & les inflammations dégénerent aisément en des ulceres obstinés, qui donnent autant de peine au Medecin qu'au malade. Lorsque celui-ci est d'un tempérament sec & délicat, les douleurs & les spasmes occasionnent aisément une fievre qui consume le corps & épuise les forces. Lorsque le corps est spongieux, phlegmatique & replet, les humeurs dégénerent en une corruption putride, qui gagne aussi vîte que le sphacele, & qui par la suite détruit les forces du malade & lui cause la mort. Il est donc de la prudence du Medecin d'attaquer la maladie, non-seulement avec des topiques, mais encore avec des remedes internes propres à purifier le sang & à résister à la putréfaction. Le Medecin & le Chirurgien doivent surtout prendre garde de ne point ouvrir des tumeurs inflammatoires avant qu'elles soient venues à une suppuration suffisante; car une pareille erreur causeroit bien-tôt une corruption putride dans les habitudes corpulentes & humides.

Je n'ai rien trouvé de plus efficace pour déterger & consolider les gencives putrides & sanguinolentes & raffermir les dents, que de les frotter avec un onguent composé d'une partie de mon baume de vie sur trois de sirop d'orange. Supposé qu'on ne soit point à même d'avoir ce remede, on pourra lui substituer l'essence d'ambre ou de myrrhe, l'esprit de vin camphré, & l'esprit de sel dulcifié qu'on mêlera avec une quantité suffisante de miel. Il convient aussi dans un pareil cas de scarifier légerement les gencives pour procurer l'écoulement de la matiere ichoreuse. On appliquera sur les tumeurs sanguinolentes des gencives, de l'onguent Egyptiac mêlé avec du miel rosat & de l'esprit de cueillerée, ou de la gomme laque, & de l'esprit de cueillerée. On fera boire au malade une décoction de raifort dans du lait, ou de la biere cuite avec des sommités de pin.

Lorsque les symptomes sont appaisés & que la maladie commence à diminuer, Matthæus Martini, *in Tractat. de Morb. Mesenterii*, veut qu'on prenne les bains d'eau de pluie pendant plus de dix ans, & cela sur l'avis de Fernel, *in Observat.* 44. Ce conseil a mérité d'autant plus d'attention, que Volcammer nous apprend dans les *M. N. C. Decur.* 2. *an.* 6. qu'un malade hypocon-

driaque & scorbutique fut parfaitement guéri dans trois jours de tems, en prenant soir & matin un bain d'eau douce, dans laquelle on avoit fait bouillir des herbes émollientes. La surface de l'eau, qui étoit extrêmement fétide, étoit couverte d'une crasse noire & épaisse, qui augmentoit tous les jours. Je n'ai rien trouvé de meilleur pour amollir & resoudre les tumeurs dures & douloureuses des jambes & des piés, que de les tremper dans un bain préparé avec des plantes antiscorbutiques, telles que la petite oseille, le cresson d'eau & la cueillerée, dont on a exprimé le suc, ou avec des sommités de pin & de sapin.

Je n'ai qu'un seul avis à donner sur l'usage des bains, soit naturels ou artificiels, & c'est de ne jamais en user après que la corruption putride s'est manifestée sur les parties externes. Il ne faut pas non plus qu'ils aient une chaleur capable de causer des sueurs trop copieuses, parce qu'ils ne manqueroient pas d'occasionner une lassitude excessive, une soif insatiable, des palpitations de cœur & des cardialgies, qui en obligeant le malade à les appaiser par l'usage des liqueurs froides & des autres substances rafraîchissantes, détruiroient infailliblement le ton de l'estomac & des intestins.

Martini assure dans l'endroit que nous avons déja cité, qu'un grand nombre de scorbutiques ne commencent à sentir du soulagement qu'après qu'ils ont renoncé aux remedes; ce qui vient de ce que la nature que ces derniers affoiblissoient, recouvre des forces suffisantes pour le surmonter. Cette circonstance n'a pas échapé aux anciens Medecins, & ils l'ont recommandée dans différentes maladies. Par exemple, Aétius, *Lib. II. Serm.* 2. *cap.* 3. & Rhases, veulent qu'on s'abstienne quelquefois de remedes pendant trois semaines; & Arétée assure, qu'on se délivre de plusieurs maladies par le secours seul de la nature. J'ai éprouvé plusieurs fois la certitude de cette observation dans la cure d'un grand nombre de maladies chroniques, surtout de l'espece hypocondriaque & scorbutique; & vérifié la maxime de Celse, « que le meilleur remede est quelque« fois de n'en point user. » FREDERIC HOFFMAN.

SCORDIUM.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs ressemblent à celles du *Chamædrys*, & sortent une à une, ou deux à deux des aisselles des feuilles. Son calyce a la forme d'un tuyau. Elle a une odeur d'ail.

1. *Scordium*, Offic. Ger. 534. Emac. 661. Raii Hist. 1. 576. Synop. 3. 246. Boerh. Ind. A. 183. C. B. P. 247. J. B. 3. 242. *Scordium legitimum*, Park. Theat. 111. *Camædrys palustris, allium redolens*, Hist. Oxon. 3. 423. *Chamædrys palustris canuscens, seu Scordium Officinarum*, Tourn. Inst. 205. 172. *Chamaraz, Germandrée d'eau.*

Le *scordium* a une petite racine fibreuse & serpentante, de laquelle s'élevent plusieurs tiges quarrées & velues, hautes d'environ un pié, des nœuds desquelles sortent deux feuilles oblongues, arrondies à leur pointe, quelque peu ridées & velues, sans queues, & dentelées à leurs bords. Les fleurs naissent d'entre les aisselles des feuilles; elles sont de couleur rougeâtre, sans casque & avec une seule levre. Elles sont soutenues par des calyces velus & à cinq pointes, au fond desquels on trouve quatre semences menues. Toute la plante a une odeur aromatique forte, qui tient quelque peu de celle de l'ail. Elle croît aux lieux humides & marécageux, comme dans l'Isle d'Ely, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

Le *scordium* est sudorifique & alexipharmaque; on l'emploie tant en qualité de préservatif, que de remede contre toutes les maladies malignes & pestilentielles, aussi-bien que contre les fievres putrides. Il résiste à la corruption, il tue les vers, il guérit les morsures des bêtes venimeuses, il entre dans la thériaque de Venise & dans le mithridate, & il donne son nom au diascordium. MILLER, *Bot. Off.*

Le *scordium* est amer, aromatique, & rougit un peu le papier bleu: il contient un sel volatil huileux, dont le sel ammoniac n'est pas entierement décomposé, mais enveloppé de beaucoup de soufre. Le *scordium* est un bon fondant, il est apéritif, diurétique & sudorifique; il en faut boire l'infusion dans les fievres malignes, dans la petite vérole, dans la rougeole & dans les maladies de la peau.

On l'emploie en forme de thé, ou bien l'on en fait bouillir une pincée dans un bouillon dégraissé pour rétablir l'appétit, pour se garantir de la goute, pour faire mourir les vers & purifier le sang par l'insensible transpiration. Demi-once d'extrait de cette plante en bols, ou une once de la conserve de ses feuilles & de ses fleurs, font ordinairement suer. Cette conserve est en usage pour les personnes qui crachent des matieres purulentes, aussi-bien que pour celles qui ne sont pas réglées. Cette plante est encore détersive & vulnéraire: on l'emploie dans les lotions avec la petite absinthe & la petite centaurée. On fait des fomentations avec ces herbes, & on les applique en cataplasme sur les parties menacées de gangrene. Pour celles qui sont déja gangrénées, il faut auparavant les dépouiller de la chair sphacélée, avec la solution de sublimé corrosif & l'arsenic, ou avec le beurre d'antimoine: car sans ce secours les plantes vulnéraires ne sauroient les ranimer. On se sert du *scordium* dans le vinaigre thériacal, dans la thériaque, dans le mithridate, & dans l'orviétan de la composition d'Hoffman, dans l'antidote de Matthiole, & dans la plûpart des confections alexitaires. Cette plante a donné son nom au diascordium de Fracastor & à celui de Sylvius. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

2. *Scordium, alterum, sive salvia agrestis*, C. B. P. 247. Boerh. Ind. A. 183. *Scorodonia salvia sylvestris*, Offic. *Scorodonia, sive salvia agrestis*, Ger. 536. Emac. 662. Raii Hist. 1. 576. Synop. 3. 247. *Scorodonia, sive scordium alterum quibusdam, & salvia agrestis*, Park. 111. *Scorodotis, sive scordium foliis salviæ*, J. B. 3. 293. *Chamædrys, fruticosa sylvestris, melissæ folio*, Tourn. Inst. 205. *Sauge sauvage.*

La *sauge sauvage* pousse plusieurs tiges quarrées, ligneuses & velues, d'où naissent des feuilles ridées, rudes, semblables à celles de la sauge, rangées deux à deux, mais plus vertes & plus larges que celles de la sauge des jardins, d'une odeur agréable, mais qui tient quelque peu de l'ail. Les fleurs naissent en forme de longs épis aux sommités des branches; elles sont jaunes verticillées, & munies de quelques étamines purpurines au lieu de casque. Leurs calyces sont velus, & renferment quatre semences de couleur brune. La racine est grêle & serpentante: elle croît dans les haies & parmi les buissons, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

La *sauge sauvage* est estimée excellente pour la goute, le rhumatisme, le scorbut & l'hydropisie. Elle excite l'urine & les regles; elle est vulnéraire, & prévient les mortifications & les gangrenes. MILLER, *Bot. Offic.*

Ses feuilles sont très-ameres, aromatiques, avec un petit gout d'ail, & rougissent à peine le papier bleu; ce qui me fait croire qu'elles contiennent un sel semblable à celui de la germandrée, mais plus chargé d'huile essentielle, & dans lequel le sel ammoniac se découvre légerement. Cette plante est fort apéritive, diaphorétique, vulnéraire & résolutive, Dodonée en ordonne la décoction dans les maladies vénériennes. Tragus

en lone le suc & l'infusion dans du vin comme un remede très-apéritif & sudorifique, propre à fortifier l'estomac, à tuer les vers, à faire passer les urines, & à emporter la jannisse & la fievre tierce. On s'en sert fort utilement à Paris dans l'hydropisie, faisant boire au malade de quatre en quatre heures un verre de vin blanc, dans lequel cette plante a infusé. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

3. *Scordium, frutescens, folio angusto salviæ, flore luteo*, Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La premiere espece est un remede aussi sûr qu'efficace contre la contagion. Rudbech a éprouvé, qu'étant introduite dans la bouche, les intestins & les narines d'un cadavre, elle le garantit de la corruption. Les Anciens employoient le *scordium* dans tous les remedes destinés pour les morsures des animaux enragés. Il chasse toute matiere étrangere, surtout lorsqu'elle tend à la putréfaction par les sueurs : elle a une amertume insupportable & dégoutante, mais qui ne cause point des nausées, par où elle paroît propre à faire mourir toutes sortes d'insectes & de vers. Je ne déciderai point si la contagion est causée ou non par des œufs d'insectes qu'on attire avec l'air dans l'inspiration, ainsi que Kircher & d'autres le prétendent; mais si cela étoit, rien ne seroit plus propre que cette herbe à tuer ces vers dès qu'ils sont éclos.

Le *scordium* guérit la gangrene, il résout les tumeurs, & il est propre dans les fievres intermittentes. Appliqué extérieurement, il déterge les plaies & les ulceres, & appaise les douleurs de la goute. On donne son suc exprimé avec du sucre dans les maladies des poumons. Fracassatus a écrit fort au long sur les vertus de cette plante; & Sylvius, dans sa Pratique, (*Praxis*,) en extrait avec beaucoup de peine une teinture très-pénétrante, qui vaut beaucoup moins chez les Droguistes ou les Apothicaires, à cause qu'ils ne se donnent point les peines nécessaires pour l'obtenir. Il faut donc la préparer soi-même si l'on veut compter sur ses effets. Cet extrait est appellé *Diascordium Sylvii*, & supplée au défaut du mithridate. La conserve de cette plante est sudorifique, bonne pour l'asthme & la courte haleine, aussi-bien que pour la chlorose & la suppression des regles. Ses feuilles infusées dans du vin, sont excellentes dans l'hydropisie. La seconde espece est propre aux usages de la Chirurgie; car ses feuilles étant pilées avec du vinaigre, de la litharge & du sel, guérissent la gangrene & les cancers. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Heister prescrit le *scordium* avec d'autres ingrédiens convenables dans les fomentations & les cataplasmes pour la gangrene & le sphacele, & dans une potion sudorifique pour la gale.

SCORDOLASER, *asa fœtida.* Voyez *Silphium.*

SCORPOENA ou SCORPIS.

C'est un poisson de mer, que quelques-uns ont cru être la femelle du scorpion marin, parce qu'il est fait à peu près comme lui : mais c'est une autre espece de scorpion beaucoup plus petit; sa couleur est cendrée ou brune : il est si vif, que quand on en sépare le cœur & les entrailles, il remue encore quelque tems. Il se nourrit d'algue. Sa piquure n'est point venimeuse : il est bon à manger. Son fiel a la même vertu que celui du scorpion marin. Lemery, *des Drogues.*

SCORIA, *scories*; l'ordure ou récrément de quelque métal que ce soit.

SCORITH, *Soufre.* Ruland.

SCORODON, *Ail.* Ruland.

SCORODONIA, nom du *Scordium alterum, sive Salvia agrestis.*

SCORODOPRASSUM. Voyez *Allium.*

SCORODOTHLASPI, *Ulyssis Aldrovandi*, J. B.

C'est une espece de *thalspi*, ou une petite plante qui pousse de sa racine beaucoup de feuilles ressemblantes en quelques manieres à celles du bellis : quelques-unes d'elles sont légerement laciniées, d'autres sont entourées de petites dents; d'autres sont sans dents & sans découpures, nerveuses, vertes : il s'éleve d'entre elles de petites tiges revêtues de feuilles, & portant en leurs sommités des fleurs composées de quatre petites feuilles blanches & d'un pistil, qui devient ensuite un fruit aplati en bourse ovale, renfermant des graines presque rondes & aplaties. Sa racine est simple, blanche, garnie de quelques fibres. Toute la plante a une odeur d'ail & un gout agréable, laissant un peu d'acreté dans la bouche : on la cultive dans les jardins. Elle est fort apéritive & propre pour résister à la pourriture. Lemery, *des Drogues.*

SCORODOTIS, est le nom du *Scordium, alterum, sive Salvia agrestris.*

SCORPIACA; nom d'un antidote dont on trouve la description dans Galien, *de Antidot. Lib. II. cap.* 12. & qu'on estime bon pour la piqure du scorpion.

SCORPIO, Offic. Schrod. 5. 346. Ind. Med. 107. Imf. de Insect. 95. Charlt. Exerc. 54. *Scorpius*, Raii Hist. Insect. 9. Aldrov. de Inxit. 577. Mouff. Insect. 204. *Scorpion.*

Le *scorpion* est un animal à huit piés fait comme une écrevisse, avec cette différence qu'il est plus petit, noirâtre ou de couleur de suie. Ses cendres provoquent l'urine, quand elle est supprimée par le calcul des reins ou de la vessie : mais il faut le calciner vivant. Etant écrasé & appliqué sur la partie, il guérit la piqure qu'il a faite : mais il faut employer ce remede avant que le venin ait eu le tems de pénétrer la chair & de s'insinuer dans les vaisseaux.

Le *scorpion* est un antidote excellent contre son propre venin. Quelques-uns l'écrasent & l'appliquent sur la plaie; d'autres l'avalent dans du vin, & d'autres versent de son huile dans la plaie. Heister, *Inst. de Chirurgie.*

L'huile de *scorpion* est estimée très-efficace dans la suppression d'urine : on s'en frotte la vessie devant le feu, ou après l'avoir fait chauffer. *Idem.*

La piqure du *scorpion* est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures, sont affectés d'enflure aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles : mais si la piqure est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures : il paroît des meurtrissures accompagnées de demangeaison autour des levres de la plaie, aussi-bien que sur tout le corps; si bien qu'il semble que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait; il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux; les larmes sont visqueuses; les jointures perdent leur mouvement, & cet accident est accompagné de la chute du fondement & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & tombe dans des convulsions qui tiennent de l'opisthotonos.

On remédie à ces accidens en prenant intérieurement de la racine d'*althæa* & d'*elaphoboscus*. Cette derniere est un remede excellent, soit qu'on la mange verte ou qu'on la prenne en poudre. Les semences de panais sauvages & les noisettes, produisent aussi de très-bons effets; & les dernieres, quand on les porte avec soi, sont un préservatif contre la piqure de cet insecte.

Ou bien,

Prenez un colimaçon, & appliquez-le tout entier avec sa coquille sur la partie, & la douleur cessera aussitôt.

Les vers de terre passent pour produire le même effet.

Ou bien,

Prenez *une écrevisse d'eau douce*,

Pilez-la avec du vin & du laserpitium, & faites-la boire au malade.

Voici un autre antidote excellent contre la piquure du *scorpion*, dont j'ai moi-même éprouvé l'effet.

Prenez *de castoreum*, *de suc cyrenaïque*, & *du poivre*, } *de chaque quatre gros.*
de costus, *de spicnard*, *de safran*, & *du suc de centaurée*, } *de chaque deux gros.*
de miel clarifié, autant qu'il en faut.

On en prend la grosseur d'une noisette dans du vin trempé, pour la piqure du *scorpion*: mais on le donne dans du vinaigre pour celle de l'aspic. Cet antidote attire le venin, bien qu'il ait été digéré & qu'il se soit fixé dans les articulations. L'ail pilé seul ou avec du sel, la rue sauvage, ou la plante appellée *scorpiurus*, produisent aussi de bons effets quand on les applique sur la plaie. Je me sers communément à la place des remedes que je viens d'indiquer d'un cataplasme fait avec un gros de rue sauvage pilée avec du vinaigre, une once de cire, un quart d'once de résine de pin, & quelque peu d'huile. La crotte de brebis cuite avec du vin & appliquée immédiatement sur la partie, calme la douleur. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 10.

* On trouve dans l'Amérique des *scorpions* dix fois plus gros que les nôtres, mais moins venimeux: on en voit qui sont ailés, & ceux-là tuent les araignées, les lésards & les serpens.

On prépare l'huile de *scorpion* en noyant trente-cinq *scorpions* vivans dans deux livres d'huile d'amandes douces, en les exposant au soleil pendant quarante jours & coulant ensuite l'huile.

SCORPIODECTOS, σκορπιόδηκτος, est une personne qui a été piquée par un scorpion.

SCORPIOIDES, *Chenille*.

Voici ses caracteres.

Une de ses parties est pleine de nœuds & roulée comme une chenille. Il sort de chaque nœud une semence de figure ovale.

Boerhaave en compte quatre especes.

1. *Scorpioides, bupleuri folio*, C. B. P. 287. *Clymenos, Dioscoridis*, Col. 1. 155. 156.
2. *Scorpioides, bupleuri folio, siliquis lenibus*, Park. Th. Bot. 1117.
3. *Scorpioides, siliquâ crassâ Boelii*, Ger. Emac. App. 1627.
4. *Scorpioides, bupleuri folio, corniculis asperis, magis in se contortis & convolutis*, M. H. 2. 127. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Cette plante paroît posséder quelques vertus contre la piquure des scorpions, mais il n'est pas trop sûr de s'y fier.

SCORPIOIDES LEGUMINOSA, nom de l'*Ornithopodium, scorpioides, siliquâ compressâ.*

SCORPIOIDES MAJOR, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, palustre, seu glabrum.*

SCORPIOIDES MATTHIOLI, nom de l'*Ornithopodium, portulacæ folio.*

SCORPIOPLECTOS, le même que *Scorpiodectos.*

SCORPIURUS ANNUUS, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, arvense, seu hirsutum.*

SCORPIURUS PALUSTRIS, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, palustre, seu glabrum.*

SCORPIUS, nom de la *Genista-spartium, majus, longioribus aculeis.*

SCORPIUS MARINUS, Offic. Bellon. de Aquat. 248. Schonef. Ichth. 67. Salv. de Aquat. 199. *Scorpius*, Aldrov. de Pisc. 195. Jonf. de Pisc. 41. Gesn. de Aquat. 845. Rondel. de Pisc. 1. 201. *Scorpius major Rondeletii*, Raii Ichth. 331. Ejusd. Synop. 142. *Scorpio*, Charlt. Pisc. 23. *Scorpion de mer.*

On pêche ce poisson dans la Méditerranée. Son fiel est bon pour les taies, les cataractes & les autres maladies des yeux. DIOSCORIDE.

SCORTUM, le *scrotum.*

SCORZONERA, *Scorsonere.*

Voici ses caracteres.

La racine est charnue & pleine d'un suc laiteux; les feuilles sont alternes; le calyce est oblong, écailleux & plus court que les pétales de la fleur. La semence est oblongue & communément enfermée dans une cosse.

Boerhaave compte six especes de *scorzonera*, savoir;

1. *Scorzonera, latifolia, sinuata*, C. B. P. 275. Tourn. Inst. 476. Boerh. Ind. A. 89. *Scorzonera nostra & Hispanica viperaria*; Offic. *Scorzonera Hispanica major*, Park. Parad. 301. Raii Hist. 1. 248. *Viperaria Hispanica*, Ger. 598. *Viperaria sive scorzonera Hispanica*, Ger. Emac. 736. *Tragopogon Hispanicus sive escorzonera, aut scorzonera*, J. B. 2. 1060. *Scorsonere* ou *Cercifi d'Espagne.*

La racine de cette plante est grosse environ comme le doigt, mais peu branchue, d'un brun rougeâtre endehors, blanche en-dedans & remplie d'un suc laiteux; les feuilles inférieures sont larges, longues, terminées en pointe, ondées vers leurs bords & d'un tissu très-ferme. La tige s'éleve à la hauteur de deux ou trois piés, elle est lisse, ronde, couverte de feuilles sans queues, larges vers leurs bases, & étroites vers leurs extrémités. Les fleurs naissent aux sommets des branches dans des calyces écailleux composés de plusieurs rangs de feuilles étroites approchantes de celles de la dent de lion, qui se convertissent ensuite en un duvet lequel est suivi de semences longues, déliées & blanchâtres. Cette plante croît dans quelques Provinces d'Allemagne, mais on la cultive dans nos jardins où elle fleurit au mois de Juillet. Sa racine est d'usage.

Elle est estimée cordiale, sudorifique & alexipharmaque, bonne pour toutes sortes de fievres & de maladies malignes, aussi-bien que pour les piquures & les morsures des bêtes venimeuses. MILLER, *Bot. Off.*

La racine de la *scorsonere* a un gout douceâtre assez agréable, elle est aussi bonne à manger que le panais, soit ctue,

crue, cuite ou confite; on la sert sur les meilleures tables préférablement au panais ou chervis.

Elle est bonne non seulement contre la morsure de la vipere, mais encore pour celle de tout autre serpent. Ses vertus s'étendent aux fievres pestilentielles, à toutes les maladies du cœur, à la mélancolie, aux palpitations, aux syncopes, à l'épilepsie, aux vertiges, aux obstructions des visceres & aux affections de l'utérus. Monard a écrit un Livre sur cette plante dans lequel il rapporte des choses aussi surprenantes qu'incroyables de ses vertus contre la vipere, que les Catalans appellent *escurzo*. La *scorsonere* de l'Isle Amagria est plus amere que celle qui croît en Espagne & dans nos jardins, & on l'estime beaucoup pour l'hydropisie & la jaunisse opiniâtre. On la préfere aussi à toute autre pour les remedes hépatiques destinés à corriger la bile grossiere & aduste. Celle qui croît sur les montagnes est estimée alexipharmaque dans les *Ephem. German. An.* 11. *Obs.* 81. Ray, *Hist. P.* 248.

2. *Scorzonera, latifolia, altera*, C. B. P. 275.
3. *Scorzonera, laciniatis foliis*, T. 477. *Tragopogon, laciniatum, luteum*, C. B. P. 274.
4. *Scorzonera, Sicula, altissima, folio plantaginis hirsuto.*
5. *Scorzonera, foliis gramineis*, Sher.
6. *Scorzonera, foliis laciniatis, supina*, Bocc. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La *scorsonere* tire son nom du mot Catalan *escorso*, qui signifie vipere, parce qu'elle est estimée efficace contre la morsure de cet animal. La *scorsonere* d'Espagne est supérieure à la nôtre, tant par ses vertus que par sa qualité aromatique. Peut-être a-t'elle reçu son nom de ses effets sur la vipere, qu'il ne faut que toucher avec son suc pour la rendre malade. On assure même qu'on peut manier une vipere sans en recevoir aucun mal, si l'on a eu soin de se frotter auparavant les mains avec cette plante. J'ai connu un Apothicaire qui commanda à son garçon de prendre une vipere vivante pour la mettre dans la thériaque de Venise: celui-ci obéit à ses ordres: mais ayant été mordu il tomba à la renverse sans que la vipere lâchât prise; le maître n'eut pas plutôt appliqué de la *scorsonere* pilée sur la plaie & sur la vipere, que celle-ci tomba & que le garçon fut guéri. Son suc est très-utile dans les maladies inflammatoires; on en prend trois onces à jeun contre tous les poisons volatils, & on applique ses feuilles sur les plaies envenimées pour les guérir. Sa racine, qui est vivace, doit être cueillie avant qu'elle ait poussé des feuilles; on la fait sécher ou bien on la conserve dans du sable. La *scorsonere* convient dans toutes les maladies qui proviennent de la trop grande mobilité des humeurs, & qui demandent des glutinarifs & des adoucissans; de même que dans celles qui naissent d'un sang putride, telles que la petite vérole, la rougeole, les fievres ardentes, la peste, la péripneumonie & la pleurésie. La racine est détersive & corrective, ce qui fait qu'on l'emploie dans les maladies hypocondriaques après l'avoir fait cuire dans de la décoction d'orge. Etant pilée dans un mortier de marbre & exprimée à travers un linge, elle donne un suc d'une efficacité admirable; mais elle perd en bouillant sa vertu résolutive & digestive. Elle est bonne pour la mélancolie & pour la goute; quelques-uns l'emploient avec succès contre l'écoulement immodéré des regles. Les trois premieres especes sont préférables à toute autre plante pour la phthisie, la consomption & la jaunisse. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Dale joint aux especes précédentes celle qui suit.

Scorzonera subcærulea, Offic. *Scorzonera angustifolia subcærulea*, C. B. P. 275. Raii Hist. 1. 249. Tourn. Inst. 476. *Scorzonera elatior angustifolia Pannonica*, Park. Theat. 410. *Viperina sexta*, Ger. 598. *Viperina angustifolia elatior*, Ger. Emac. 737. *Tragopogonis species sive scorzonera major angustifolia subcæruleo flore*, J. B. 2. 1062. *Scorsonere de Hongrie.*

Elle croît aux lieux montagneux, & sa racine, qui est la seule de ses parties dont on fasse usage dans la Medecine, a les mêmes vertus que celle de la *scorsonere* ordinaire, & on peut la substituer à sa place.

SCOTODINOS, σκοτόδινος, ou SCOTODINE, σκοτοδίνη ou σκοτοδίνη; vertige accompagné de l'obscurcissement de la vue, de σκότος, ténebres, & δίνη, tourbillon.

SCOTOMIA ou SCOTOMA, de σκότος, ténebres, obscurité; *scotomie*. Le même que *Scotodinos*.

SCOTOS, obscurcissement de la vue.

S C R

SCREATIO, *excréation*; action de cracher pour faire sortir la matiere qui est logée dans la gorge, ou la matiere des crachats même.

SCRIBLITA, *oublie*, *gauffre*. Castelli.

SCRIBONIUS LARGUS, nom d'un Medecin Romain qui vivoit sous les Empereurs Claude & Tibere, & dont il nous reste un *Recueil de composition de Médicamens* qui est souvent cité dans Galien. Il l'avoit dédié à Julius Callistus, celui de tous les affranchis de Clande qui étoit le plus en faveur; & ce n'est que par cette dédicace seule qu'on peut juger du tems auquel *Scribonius* a vécu; car cet Auteur parle en un endroit de Messaline & de Claude d'une maniere qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit sous leur regne: *Messaline*, dit-il, *l'épouse de notre Dieu César*.

Quelques Savans ont cru que l'Ouvrage de *Scribonius* avoit été écrit en Grec, & que ce que nous avons en Latin, n'est qu'une traduction, qui a même été faite long-tems après. Ce qui leur a donné lieu de croire cela, c'est qu'il leur a semblé que le Latin de *Scribonius* ne répond pas à la pureté que cette langue conservoit encore du tems de Claude. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans se trompoient, & que notre *Scribonius* a tout l'air d'un original, quoique le langage n'en soit pas tout-à-fait si pur que celui de Celse, qui ne l'avoit pas précédé de beaucoup; ce qui prouve seulement, selon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même tems ne parlent pas toujours également bien. En effet, le Livre entier montre qu'il l'a écrit en Latin; & il remercie Callistus dans la Préface de ce qu'il a bien voulu prendre la peine de présenter son Traité Latin à l'Empereur. Quant à sa personne, son nom marque qu'il étoit Romain, & de la Famille *Scribonia*; à moins qu'on ne crut qu'il avoit emprunté ce nom de cette même Famille, à l'imitation des autres étrangers: mais si cela étoit, il auroit joint son nom propre à ce dernier. Le Clerc, *Hist. de la Medecine.* Fabricius, *Biblioth. Græca.*

SCRIPTULUS, *scrupule*; le même que *Scrupulus*.

SCROBICULUS CORDIS, *le creux de l'estomac*.

SCROFFA, le même que *Scrophula*.

SCROLLUS, est un poisson de riviere plus petit que la perche, rougeâtre sur le dos, verdâtre aux côtés avec plusieurs points rouges; & blanc sous le ventre: on le trouve dans le Danube; il est fort bon à manger, mais on ne s'en sert point dans la Medecine. Lemery, *des Drogues*.

SCROPHULA, de *scropha*, truie, parce que cet animal passe pour être sujet à la même maladie. *Ecrouelles* ou *scrophules*.

Quincy remarque que la goute & les *écrouelles* ont cela de commun qu'elles attaquent fréquemment les personnes qui ont beaucoup de force d'esprit & de corps,

qui mangent avec avidité, & qui joüissent à tous égards d'une santé parfaite; mais qu'elles different en ce que celles-ci viennent communément à l'âge de quatre ou cinq ans, & disparoissent dès qu'on a atteint l'âge viril; au lieu que c'est vers ce tems-là qu'on commence à ressentir les premieres atteintes de la goute, ce qui souffre pourtant quelque exception. La goute est causée par des humeurs acres & salines qui doivent leur origine au genre de vie que l'on mene, aussi-bien qu'aux alimens dont on se nourrit, & dont l'amas est favorisé par la structure particuliere des parties où elles s'arrêtent lorsque les forces commencent à décliner; & les *écrouelles* semblent être causées par une humeur chaude & acre qui passe avec la semence des peres aux enfans, qui se manifeste dans un âge où elle trouve certaines glandes qui sont propres à la recevoir, & disparoît de nouveau lorsque les facultés digestives ont atteint toutes leurs forces.

C'est une chose connue de tous ceux qui sont accoutumés à faire des observations, que les personnes sujettes aux *écrouelles* montrent de bonne heure beaucoup de vivacité d'esprit & un jugement prématuré; & que lorsque cette maladie les fuit sans beaucoup d'interruption son cours naturel, & disparoît vers l'âge de virilité, elles sont ordinairement robustes & exemptes par la suite de toute autre maladie.

Les exemples qu'on allegue pour prouver que cette humeur passe des peres aux enfans, ne sont peut-être pas plus véritables pour être fort nombreux, & la plupart de ceux qui les garantissent, agissent plutôt par préjugé qu'avec connoissance de cause. Il est donc à propos d'établir quelques principes à l'aide desquels on puisse distinguer les maladies qui doivent leur origine à cette humeur, de celles qui viennent d'une autre cause; car autrement on court risque, sur quelque ressemblance qu'on remarque entre leurs symptomes, de confondre des cas qui proviennent de causes tout-à-fait différentes.

Peu nous importe de savoir si la semence est animée ou non avant la génération, d'autant que cela n'a rien de commun avec le sujet en question: mais à en juger par les propriétés sensibles & manifestes de cette petite portion de matiere à laquelle nous attribuons la production du plus parfait ouvrage de la création, elle paroît composée d'un sel actif & subtil qui flote dans un véhicule doux & balsamique. Comme donc il est aisé de concevoir les suites que peut avoir pour l'œconomie déja formée l'excès ou le défaut du principe le plus actif de cette substance, on peut de même par une parité de raison, conjecturer quel doit être le résultat de l'altération du même principe avant qu'il soit animé dans la matrice. Lors donc que ce principe est chaud & piquant dans la semence du mâle, non-seulement il excite plus fréquemment, & avec plus de force à l'acte vénérien, mais il emporte avec lui les mêmes qualités dans l'ovaire; à moins qu'il ne soit tempéré par des qualités opposées, il augmente avec le fœtus & communique à une partie de la constitution à laquelle il a donné l'être, les mêmes affections & les mêmes propriétés qu'il possédoit dans la semence.

Il n'est donc pas difficile d'imaginer quelle doit être la condition de ceux qui sortent d'une pareille tige, & comment il se peut faire que cette matiere primitive se manifeste tôt ou tard dans une partie ou dans l'autre d'une maniere incommode & même extremement nuisible, selon que les différentes circonstances de la vie & la force du tempérament avancent ou retardent son opération, & que la configuration particuliere des glandes favorisent ou s'opposent à son accumulation: & quoique dans le cas dont il s'agit maintenant elle se manifeste peu après l'accouchement jusqu'à l'âge de virilité, c'en est assez pour prouver qu'elle n'est point avant ce tems-là en assez grande quantité pour pouvoir être discernée, ou que son opération est retardée par la foiblesse des parties, aussi-bien que par la viscosité des humeurs qui est toujours plus ou moins abondante dans les petits enfans; au lieu que lorsque les parties ont acquis quelque degré de fermeté & ont consumé ces humeurs épaisses, cette matiere chaude & acre se fait sentir en circulant avec le sang dans les couloirs & les membranes, & s'y fixe à la fin au point d'y causer des douleurs, des inflammations, des enflures & des ulceres. Mais après que la constitution a changé, & qu'elle a acquis toute sa vigueur, les pouvoirs digestifs deviennent capables ou de détruire sa pointe au moyen du frottement, ou d'en procurer la sortie par quelque couloir naturel, mais plus communément par les glandes de la peau, ou d'en diminuer tellement la quantité qu'elle circule à l'ordinaire sans produire aucun effet sensible, & sans qu'elle se manifeste autrement par la suite, qu'en communiquant au principe génératif le même levain dont elle tire son existence. Il est même aisé de démontrer que le fréquent usage du coït procure une perte considérable de cette matiere au grand avantage du pere & au détriment de sa postérité, puisqu'on en est d'autant plus exempt qu'on se livre davantage à cet acte, & que les femmes qui étoient auparavant sujettes à ces sortes d'humeurs ou à telle autre semblable, en sont tout-à-fait exemptes durant leur grossesse, ce qui n'empêche pas que l'enfant ne soit par la suite attaqué de la même incommodité; supposé qu'il échappe aux convulsions auxquelles on est ordinairement en proie à cet âge.

L'expérience journaliere prouve non-seulement que la maladie en question peut se perpétuer de la maniere qu'on vient de dire; mais on peut encore à l'aide de ces principes & de la connoissance qu'on a de la nature de la semence, expliquer en quelque sorte la maniere dont cette propagation se fait. Ces mêmes principes nous mettent encore à même de connoître les circonstances dans lesquelles une personne peut être attaquée de cette maladie, sans que ses parens ni sa nourrice y contribuent le moins du monde. Il ne faut pour cet effet qu'observer un régime ou se nourrir d'alimens capables de communiquer à la masse des humeurs une chaleur & une acreté considérables; car ces humeurs venant à se fixer par la suite dans les mêmes parties ne manqueront pas de les enflammer & de les ulcérer de la même maniere que celle qui a son origine dans la semence. Cela n'aura rien d'étrange pour ceux qui savent que la plupart des maladies cutanées qui se communiquent ordinairement par contagion, tirent quelquefois leur origine d'une constitution disposée à engendrer la même humeur, sans qu'aucune infection y ait part. Par exemple, la gale qui se communique ordinairement par contagion, acquiert dans quelques sujets scorbutiques une telle malignité, qu'elle infecte d'autres personnes, bien qu'elle n'ait dû d'abord son origine qu'à elle-même.

Je laisse à ceux qui ont écrit expressément sur les *écrouelles* à décrire les différentes formes sous lesquelles cette maladie paroît, & qui varient proportionnellement à la quantité, l'acrimonie & les autres qualités de l'humeur peccante, & à nous marquer les parties dans lesquelles elle se fixe. Il suffit à mon dessein d'avoir appris au Lecteur qu'elle est causée par une humeur chaude & acre qui se jette sur certaines glandes & les affecte de la maniere que tout le monde sait.

Il paroît néantmoins par les principales circonstances dont elle est accompagnée & dont on tire plusieurs indications curatives, que toute la difficulté qu'on trouve à surmonter l'humeur morbifique qui cause la goute, de même que celle qui produit les *écrouelles*, ne vient que de ce que la premiere est trop avant dans l'habitude & hors de la sphere d'activité des remedes, & que celle-ci, quoique moins éloignée, circule directement avec le sang, & se jette sur les parties affectées & les plus propres à la recevoir. Il faut donc employer avec les remedes qui facilitent la digestion, l'atténuation & la transpiration, & qui adoucissent l'acrimonie des humeurs brûlantes & corrosives, ceux qui possedent une qualité diurétique. On fait un grand nombre

de personnes qui après avoir inutilement employé les mercuriels & les altérans, ont été guéries avec des remedes en apparence moins efficaces, tels que les cloportes & les potions anti-scorbutiques ordinaires, composées principalement avec des herbes & des racines rafraîchissantes & diurétiques. Mais comme on ne sauroit trouver une formule générale qui convienne à tous les cas, il faut laisser à la prudence du Medecin le soin de la fixer suivant les exigences particulieres des différens tempéramens. QUINCY, *Medicina Statica.*

Les *écrouelles* appellées en Latin *scrophulæ* ou *strumæ*, sont des tumeurs dures & glanduleuses, ordinairement de même couleur que la peau, qui se forment peu à peu aux côtés du cou, auprès des muscles mastoïdiens, derriere les oreilles & sous le menton. Elles sont plus ou moins mobiles, simples ou conglobées, ou composées de glandes entassées les unes auprès des autres, & l'on a vu des malades en qui elles s'étendoient depuis l'oreille jusqu'à la clavicule.

Quoique le principal siége de cette maladie soit dans les glandes conglobées du cou, on auroit peine à trouver une partie du corps qui en soit exempte ; car elle affecte indifféremment les glandes, les muscles, les membranes, les tendons & les visceres.

Les *écrouelles* ont principalement leur siége dans les glandes ; & toutes les fois que les glandes extérieures paroissent enflées, on peut conjecturer que celles du mésentere le sont aussi ; car cette partie est ordinairement la premiere affectée de cette maladie.

Les *écrouelles* se manifestent dans les yeux par une ophthalmie, qui est suivie d'un anchylops & d'un ægylops ; dans les paupieres, par l'*epiphora* & la chassie ; quelquefois aussi tout le globe de l'œil est chassé hors de son orbite par ces sortes de tumeurs glanduleuses ; dans le nez, par un ozene ; dans les levres, par le *labrisulcium*, ou par une grosse tumeur, surtout à la levre supérieure, qui est ouverte dans le milieu ; dans la gorge, par le gonflement des amygdales ; sous la langue, par la grenouillette ; dans la trachée-artere, par le broncocele ; sous le menton & dans les glandes conglobées du cou, par les scrophules proprement dites. Il vient aussi de pareilles tumeurs aux aines, sous les aisselles & aux mamelles. Les testicules & les prostates peuvent y être également sujets : mais pour lors on soupçonne une autre maladie. La matiere scrophuleuse s'amasse quelquefois en forme de gomme autour des muscles & des tendons, surtout des doigts, des mains, des piés & des orteils ; elle affecte aussi quelquefois les coudes, les jarrets & les malléoles. Les tumeurs fixes, blanches & immobiles des jointures, sont sans contredit un effet de cette maladie.

Elle afflige quelquefois les os, sans en excepter ceux du crane ; & quoique l'os soit enflé, il paroît dur & sain par dehors, encore que l'intérieur & la moelle puissent être entierement corrompus ; & c'est ce qu'on appelle *spina ventosa*. Lorsqu'une tumeur scrophuleuse vient à toucher un os, elle le carie. Les visceres sont aussi sujets à ces sortes de tumeurs ; ce qui n'est point surprenant, vu que la plûpart passent pour être composés d'un amas de glandes.

Les tumeurs scrophuleuses rondes sont estimées les plus bénignes ; elles viennent comme les autres, sans inflammation, ni douleur ; elles ont une dureté médiocre : mais l'excès de chaleur les enflamme, & les fait venir à suppuration. Quelques-unes des plus bénignes & les plus grosses suppurent sans altérer la couleur de la peau ; mais elles deviennent au bout de quelques jours aussi dures qu'auparavant. Lorsque cette suppuration est accompagnée d'inflammation, la matiere se mêle avec le sang, & on leur donne le nom de *phlegmoneuses* ; d'autres deviennent dures & skirrheuses, & s'écorchent quelquefois ; elles sont douloureuses & molles dans leur partie supérieure ; ce que quelques-uns ont pris pour une suppuration : mais elles ne rendent qu'un sang épais, & dégénerent souvent en cancer.

Ces tumeurs sont quelquefois primitives, comme dans les cas où la maladie est originelle ; & secondaires, quand elles succedent à quelqu'autre maladie, particulierement à une fievre, qui dégénere souvent en une congestion de matiere. Elles succedent quelquefois aux cataractes & à d'autres maladies ; les unes proviennent d'une fluxion soudaine, & d'autres enfin d'une congestion opiniâtre. Le stéatome, l'athérome & le mélicéris accompagnent souvent les tumeurs dont nous parlons, & l'on a souvent toutes les peines du monde à les distinguer.

Lorsque la tumeur affecte une glande conglobée, elle est ordinairement ronde, médiocrement dure, mobile & indolente. Celles qui ont une figure ovale, qui sont dures, douloureuses & sans inflammation, sont malignes ; elles dégénerent en cancer lorsqu'elles sont inégales. Lorsque la tumeur saisit une glande conglomérée, celle-ci conserve ordinairement sa figure, surtout quand elle est totalement affectée ; quelquefois aussi elle est ovale, ronde ou plate. La figure de la tumeur qui affecte un muscle, est incertaine, & toujours distincte de ce dernier.

Les particularités qu'on doit observer dans le prognostic, sont, si les tumeurs sont nombreuses ou non, simples ou conglomérées, grosses ou petites, profondes ou superficielles, fixes ou immobiles, bénignes ou malignes, molles ou dures, voisines des gros vaisseaux, des jointures, des nerfs, des tendons ou des os ; il faut aussi avoir égard à l'âge & à l'habitude du malade.

Lorsque l'habitude du corps est assez forte, le malade jeune, la tumeur récente, & médiocrement dure, on peut la résoudre & la faire venir à suppuration : mais quand elle est invétérée, dure & située parmi des vaisseaux, la cure en est extremement difficile, bien qu'on puisse quelquefois l'effectuer par des remedes appropriés qui résolvent ces deux especes de tumeurs, ou les font venir à suppuration. L'extirpation des *écrouelles* n'a rien de difficile, quand elles sont mobiles & éloignées des gros vaisseaux : mais on ne doit point y toucher, lorsque l'habitude est mauvaise, & qu'elles sont fixes. L'extirpation est dangereuse, lorsqu'étant mobiles elles sont situées parmi des gros vaisseaux, outre qu'il se forme souvent dans les meilleures habitudes des nouvelles tumeurs à mesure qu'on extirpe les vieilles.

Lorsque les *écrouelles* sont depuis long-tems ulcérées ; qu'elles sont devenues sinueuses & virulentes, & qu'elles sont situées les unes auprès des autres, elles communiquent souvent entre elles, quoiqu'elles paroissent distinctes. Dans ce cas les levres deviennent calleuses, les ulceres corrodans, souvent sordides ; & on ne doit point espérer de les guérir tant qu'il reste quelqu'une des poches ou des vaisseaux qui les nourrissent : mais la cure n'est pas mal aisée, lorsque l'ulcération est simple.

Ceux à qui il vient des *écrouelles* au cou après l'âge de quarante ans, en guérissent rarement, parce qu'ils sont ordinairement affligés d'obstructions considérables, d'où naissent des affections scorbutiques, la jaunisse, des défaillances, des vomissemens, le dégout, quelquefois l'hydropisie & quelquefois la toux, & pour lors ils meurent hectiques.

Lorsque les tumeurs scrophuleuses proviennent de la carie des os, des doigts ou des mains, leur traitement demande beaucoup de circonspection : mais leur cure est très-difficile, quand elles sont occasionnées par celle des piés, des mains ou des orteils. Lorsqu'elles sont causées par celle du calcaneum, de l'articulation de la malléole ou de l'astragal, des os des genoux, des hanches ou autres semblables, que l'on ne sauroit découvrir pour juger de la carie, le cas est déplorable ; le traitement fort long, & l'épanchement de matiere épuise les esprits des malades au point, que la plûpart meurent d'un marasme. Lors au contraire que les ulceres viennent à suppuration à l'aide des forces naturelles & des remedes, les os cariés s'exfolient quel-

queſois, & il ſe forme un calus en-dedans qui rétablit la partie dans ſon premier état.

Lorſque les tumeurs dont nous parlons affectent intérieurement les os, que l'habitude eſt paſſable, & qu'on panſe comme il faut les ulceres, on peut eſpérer de les guérir : mais lorſque l'habitude eſt mauvaiſe, il ſe forme de nouveaux ulceres qui rendent la cure extrêmement longue & difficile.

Méthode curative.

Trois choſes ſont requiſes pour la guériſon des *écrouelles*.

1. Le régime, par rapport aux alimens & aux autres choſes non-naturelles.
2. La Pharmacie, ou les preſcriptions internes.
3. L'application des remedes externes, ſoit réſolutifs ou ſuppuratifs, ou l'extirpation des glandes.

Le régime demande qu'on ait égard au tempérament du malade pour connoître s'il eſt chaud ou froid, ſec ou humide, vieux ou jeune, robuſte ou délicat. Si le corps eſt froid ou humide, on ſuppoſe communément une indigeſtion précédente & une abondance de crudités; & pour lors, il faut que le malade s'abſtienne de boire & de manger, du moins qu'il obſerve les regles les plus exactes de la ſobriété. Il doit uſer d'alimens médiocrement chauds & ſecs, tels que le mouton, le chevreau, le lapin, le poulet, la perdrix, le faiſan, & autre eſpece de volaille qu'il ne mangera que rôtie; & s'abſtenir de tous ceux qui donnent une nourriture groſſiere & phlegmatique, tels que les oiſeaux aquatiques, le poiſſon, ſurtout celui d'étang, les herbages, le fromage, toutes les viandes fumées, ſalées ou ſéchées. Son pain doit être de froment bien levé & bien cuit, & ſa boiſſon de l'aile ou biere bien mixtionnée. On lui permettra l'uſage du vin, & non pas celui de l'eau.

Les perſonnes d'un tempérament chaud & ſec, & qui ont de la diſpoſition à l'hectiſie, ont beſoin d'alimens d'une natnre plus humide, qu'on fera cuire avec de la laitue, des épinars, du pourpier, de l'oſeille ſauvage & autres herbes ſemblables. On défendra la viande à quelques-uns, & on les réduira au blanc manger, au lait d'âneſſe; & ſuppoſé que le lait leur déplaiſe, on lui ſubſtituera des bouillons faits avec des ſubſtances médicinales. Quelques Medecins défendent la chair de porc à ceux qui ont les *écrouelles*.

L'air ne contribue pas peu à la guériſon de la maladie dont nous parlons : il doit être doux & léger, chaud & atténuant en hiver, & rafraîchiſſant en été. L'exercice eſt encore néceſſaire pour diſſiper ce qu'il y a de ſuperflu dans le corps. Le ſommeil ne vaut rien durant le jour, à moins qu'on n'en uſe pour calmer les douleurs. Il faut fur toutes choſes modérer les paſſions.

Les remedes internes doivent convenir à l'habitude du malade. Par exemple, ſi elle eſt froide & phlegmatique, & qu'elle abonde en humeurs groſſieres & viſqueuſes, on employera ceux qui ſont chauds & atténuans. On donnera aux ſujets pléthoriques les cathartiques les plus forts; ou ſuppoſé qu'on préfere les plus doux, on les réitera plus ſouvent. Les purgatifs ſont les *ſpecies hieræ*, avec l'agaric, le diaturbith, la poudre cornachine, les pilules cochées, *è duobus*, d'Hermodactes, Aloéphangines, Impériales, de ſuccin, les trochiſques Alhandal, le diagrede, la réſine de jalap, le mercure doux, & tous les remedes qu'on ordonne pour la vérole.

On preſcrit pour l'ordinaire les altérans au malade les jours qu'il ne ſe purge point. La décoction des bois tient le premier rang entre ceux-ci, & l'on y joint l'un ou l'autre des ſpécifiques, tels que les racines de ſcrofulaire, de filipendule, de ſcabieuſe, de ſavonniere, de glouteron, l'écorce de noyer, la jacobée, le bec de grue, l'herbe à Robert, la grande éclaire, la langue de chien, le marrube blanc, la gantelée & autres ſemblables.

On a coutume de mettre dans ces ſortes de décoctions un morceau d'antimoine cru du poids de quatre onces ou de demi-livre, qu'on pile groſſierement & qu'on enferme dans un nouet, ainſi qu'on en voit un exemple dans la *decoctio liberans* & le *decoctum edulcorans* de Fuller, dont nous avons encore la *cerevisia ad ſcrophulas* & le *decoctum ad ſcrophulas*.

Ceux qui ſont hors d'état de ſupporter la dépenſe de ces ſortes de remedes, ou qui ne veulent pas ſe donner la peine de les préparer pendant un auſſi long tems, peuvent leur ſubſtituer la ſolution d'une livre de chaux-vive dans deux pintes d'eau de fontaine, dans laquelle ils feront infuſer, après l'avoir décantée, deux ou trois onces de rapure de bois de ſaſſafras, avec demi-once ou une once de racine de régliſſe, qui en lui ôtant ſon âpreté, lui donneront encore une odeur & une couleur très-agréable.

A l'égard de l'infuſion froide de pluſieurs drogues que quelques Medecins preſcrivent, j'en trouve la dépenſe tout-à-fait inutile, l'eau étant déja ſoûlée avec les ſels de la chaux & des bois, trop compactes pour lui communiquer quelque vertu, à moins d'une décoction de pluſieurs heures, qui doit avoir été précédée d'une infuſion chaude de même durée. De-là vient que lorſque je veux avoir l'eau plus parfaitement imprégnée de la vertu de ces ſubſtances, je les fais bouillir dans une eau de chaux un peu plus foible; ou bien après avoir fait la décoction dans de l'eau de fontaine, j'ajoute à chaque pinte de celle-ci, demi-chopine d'eau de chaux ordinaire; au moyen dequoi les ſels de la chaux deviennent peut-être beaucoup plus ſalutaires que les remedes les plus pompeux.

On peut joindre à ces liqueurs quelques autres remedes, tels que l'antimoine diaphorétique, le beſoard minéral, l'æthiops-minéral & la gomme de gayac.

La pierre d'éponge, ou l'éponge même calcinée, a ſouvent produit de très-bons effets entre les mains du Docteur Turner, comme on peut en juger par l'hiſtoire ſuivante.

Un payſan âgé d'environ trente ans, vint me conſulter ſur des *écrouelles* qu'il avoit aux deux côtés du con. Elles formoient comme une grape de raiſin, ou pour mieux dire, comme une bote de raves, qui avançant en dehors, comprimoit tellement le larynx, qu'il étoit tous les jours à la veille d'être ſuffoqué. Il avoit de ſemblables glandes ſur les muſcles pectoraux, & ſous les aiſſelles, outre pluſieurs autres ganglions aux bras & aux poignets. Son cas me parut tout à fait déſeſpéré; mais cela ne m'empêcha pas de lui preſcrire l'uſage des bois avec quelques anti-ſtrumatiques, de le purger de tems à autre avec l'extrait de Rudius & le mercure doux, & de lui ordonner un électuaire altérant compoſé avec la gomme de gayac, l'æthiops minéral, la poudre de cloportes & la conſerve de mûres de ronces; à quoi je joignis un rouleau d'emplâtre de frai de grenouille avec le double de mercure pour l'appliquer ſur les glandes & le renouveller toutes les fois qu'il en ſeroit tems. Je le renvoyai chez lui avec ordre d'exécuter ponctuellement ce que je lui avois preſcrit : mais quoiqu'il eût eſſuyé auparavant une ſalivation de trente jours, la maladie ne laiſſa pas d'augmenter.

Il ne tarda pas long-tems à ſe laſſer de cette méthode, & des remedes que lui avois preſcrits; mais le haſard voulut qu'il fit connoiſſance avec une perſonne qui avoit été affligée de la même maladie, & qui en avoit été guérie au moyen d'un régime qui ne demandoit aucun régime. Elle pria le correſpondant qu'elle avoit en Ville, de vouloir lui en envoyer pour notre malade, & elle reçut peu de tems après un grand pot de fayence rempli d'une poudre obſcure ou noirâtre, dont il lui ordonna de prendre une cuillerée matin & ſoir dans un

verre de biere. S'étant apperçu que ses glandes diminuoient, il se résolut, avec d'autant moins de peine à le continuer, que son ami lui en avoit confié le secret. Cependant, pour ne point l'importuner davantage, il pria un ami qu'il avoit dans le même endroit, de lui acheter une grande quantité d'éponges des plus sales & des plus sablonneuses qu'il pourroit trouver. Il les réduisit en poudre après les avoir fait sécher au four, & ayant continué d'en prendre pendant trois mois, toutes ses glandes disparurent, & il fut si parfaitement guéri, qu'étant venu en Ville au bout de l'an pour quelques affaires, je fus surpris de lui trouver le cou presqu'aussi uni que s'il n'eût jamais rien en.

Un remede qui a beaucoup de rapport avec le précédent, continue Turner, est la poudre appellée *Pulvis ad strumas* du Docteur Bates, laquelle est composée de trois parties de pierre d'éponge, de 2 parties de sel gemme, & d'une partie de tartre vitriolé. J'en ai éprouvé l'effet dans quelques cas: mais on auroit tort de la regarder comme un remede infaillible. Grulingius la prescrit de la maniere suivante.

Prenez *d'éponge,*
de pierre d'éponge, &
de pierre ponce, } *de chaque, parties égales;*

Faites les calciner, & prenez-en un gros pour dose, deux fois par jour dans quelque liqueur médicinale.

Voici une autre Recette du même Auteur.

Prenez *sal pumicis*, sel de pierre ponce, *demi-scrupule;*
sel gemme, deux scrupules;
sel de tartre, un scrupule;

Mêlez & faites une poudre que vous donnerez dans du vin, ou de l'eau de scrophulaire, à commencer au déclin de la Lune, jusqu'au premier changement de quartier.

Ou bien,

Prenez *de racine de glayeul en poudre, demi dragme;*

Prenez-en tous les matins durant un mois dans une cuillerée de sirop violat.

Le cas est beaucoup plus difficile, lorsque le malade est d'un tempérament chaud & sec, parce que les remedes qui produisent les meilleurs effets dans cette maladie, nuisent ordinairement au corps par l'une ou l'autre de ces qualités, la plûpart étant chauds & secs, & plusieurs, comme la sarsepareille, les bois, les cendres d'éponge, le sel gemme & toutes ses especes, possedant ces deux qualités à la fois. Les eaux peuvent avoir leur place dans le cas dont nous parlons, quoique Wiseman paroisse n'en pas faire autant de cas que bien d'autres. Le lait d'ânesse a aussi beaucoup d'efficacité: mais l'on peut à son défaut se servir du lait distilé. Les décoctions de sarsepareille, de squine, de bois de lentisque, de sandal blanc, & de rapure de corne de cerf & d'ivoire, de même que les pectoraux les plus tempérés & les racines apéritives produisent encore de très-bons effets. On purgera avec des lénitifs si le cas l'exige: mais on se contentera de donner aux enfans une infusion de rhubarbe. Les émulsions, les juleps perlés & les opiats ne sont point à rejetter dans le cas present. Wiseman prescrit aussi les poudres testacées: mais Turner paroît craindre qu'elles n'obstruent les vaisseaux lactiferes, si elles ne sont pas bien lévigées, ou qu'elles ne s'amassent dans les glandes du mésentere, comme il dit que cela est arrivé à un malade qui mourut d'une consomption occasionnée par des *écrouelles*, & qui en avoit fait un grand usage.

J'aimerois donc mieux employer les cloportes, qui outre leur vertu désopilative, ont encore celle d'atténuer, & d'emporter toutes les concrétions mucilagineuses & tartareuses qui se forment dans les visceres, & de les précipiter par les urines.

On commence avant que de s'en servir, par les laver & les faire sécher, on les fait ensuite calciner au four, & on les réduit en une poudre, dont on donne depuis un scrupule jusqu'à demi dragme au malade dans quelque véhicule convenable, tel que le vin blanc. Je crois cependant qu'elles produisent beaucoup plus d'effet, quand on les fait infuser toutes vivantes dans du vin blanc, & qu'on en prend l'expression. Par exemple, on met infuser deux onces ou deux onces & demie de cloportes vivantes dans une chopine de bon vin blanc, & l'on donne deux ou trois cuillerées de l'expression au malade deux fois par jour; ou bien on en avale une vingtaine à la fois, pour conserver leurs parties volatiles, que la chaleur du four est capable de dissiper en tout ou en partie.

On satisfait à la troisieme indication par l'application des remedes externes; 1°. Sur les tumeurs qu'on veut résoudre, amener à suppuration ou extirper. 2°. Sur les ulceres qui sont l'effet de la suppuration ou de l'extirpation.

On commencera par appliquer sur les tumeurs des émolliens & des discussifs; car quoiqu'il ne soit pas aisé de résoudre ces glandes, à cause de l'opiniâtreté de la matiere & de la poche dans laquelle elle est enfermée, on ne laisse pas d'en venir souvent à bout lorsque le sujet est délicat, & qu'elles ne sont ni malignes, ni trop endurcies. On se servira pour cet effet de l'emplâtre *de Ranis cum Mercurio*, aussi-bien que des gommes ammoniaque, galbanum, & bdellium, auxquelles on ajoutera, si l'on veut, le mercure cru à l'exemple du nouveau Dispensaire du College de Londres. L'*Emplastrum antimoniale* du Docteur Fuller, le *linimentum de Bryonia*, l'*emplastrum ad strumas*, le *diagalbanum*, & l'*unguentum digitalis* de Bates, satisfont également à cette indication.

Zacutus *de Prax. admirabili, Vol. II. Lib. I. Obs.* 101. assure n'avoir jamais employé le liniment suivant sans succès.

Prenez *de racine de grande bryone, ronde & charnue, demi-livre;*

Coupez-la par petits morceaux, & faites-la frire avec trois livres d'huile d'olive récente, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séche;

Exprimez-en le suc & ajoutez-y,

de térébenthine de sapin, demi-livre;
de cire jaune, cinq onces;

Tirez-la du feu, & faites-en un onguent épais.

Le mélilot pilé avec du lard & employé en forme de liniment, résout aussi les *écrouelles*, surtout quand on y joint l'eau distilée de toute la plante. M. Ray recommande la racine d'ache pour le même usage. Crollius vante aussi beaucoup la petite éclaire, dont il prétend que les racines sont une espece de spécifique dans cette maladie.

Voici la maniere d'en préparer un onguent.

Prenez *de racine de petite éclaire mondée & pilée, & de sain-doux; de chaque, telle quantité qu'il vous plaira;*

Pilez-les, & faites les cuire ensemble jusqu'à ce que la racine n'ait plus de suc ;

Réïterez cette opération deux fois de suite, jusqu'à ce que le sain-doux soit parfaitement impregné des vertus de la racine, vous aurez un onguent excellent.

Etmuller & M. Ray recommandent la poudre de bluet (*Pulvis cyani*) ou la teinture de ses fleurs ; d'autres la racine de langue de chien, dont ils veulent qu'on boive la décoction en même tems qu'on l'applique extérieurement en forme de cataplasme. Les Botanistes estiment beaucoup les feuilles de digitale ou de gantelée pilées & appliquées sur les écrouelles, aussi-bien que l'onguent fait avec leur suc.

Voici la maniere dont le Docteur Bates prépare cet onguent.

Prenez *de beure de Mai*, *trois livres* ;
de feuilles recentes de gantelée, autant que vous pourrez en mêler avec le beure ;

Exposez-les au Soleil pendant trente jours ;

Faites-les bouillir jusqu'à ce que les feuilles se frisent, & exprimez-en fortement le suc.

Cette plante paroît être la même que celle que M. Wiseman appelle *Valentia digitalis* ; on réitere l'infusion de ses feuilles, afin qu'elle s'impregne mieux de leurs vertus. Van-Helmont fait grand cas de l'excroissance spongieuse ou velue du rosier, dont il donne la poudre au poids de demi-dragme avec du sucre.

La racine de brusc pulvérisée & prise tous les matins à jeun au poids d'une dragme dans du vin blanc, avec une égale quantité de celle de filipendule, ou de scrophulaire, est estimée un remede efficace par Etmuller, de même que la *paronychia* à feuilles de rue, par M. Boyle. Arnaud de Villeneuve assure que la racine récente de scrophulaire, mangée tous les matins pendant dix jours consécutifs, guérit infailliblement les *écrouelles*.

Lorsque les glandes, au lieu de se résoudre, commencent à s'enflammer, il en résulte une suppuration qu'on doit faciliter avec les suppuratifs émolliens, les plus forts, tels que les racines de lis blanc, de bryone, & de guimauve, la trufe & le concombre sauvage, auxquels on pourra joindre les figues grasses & la fiente de pigeon ; & si les progrès sont trop lents, pour agiter l'humeur gluante & la faire fermenter, la racine de pariétaire d'Espagne, & les semences de staphisaigre & de moutarde. On a coutume aussi de les pincer fortement pour en hâter la suppuration, & l'on trouve des paysans qui y enfoncent une épine, pour y exciter une inflammation, & les disposer à suppurer. Il ne faut point ouvrir ces sortes de tumeurs que la matiere ne soit parfaitement mûre, autrement elles augmentent & obligent à une extirpation sans laquelle la cure ne sauroit être complete.

On doit préférer l'incision à toute autre maniere de les ouvrir parce qu'elle laisse une moindre escarre : mais lorsque la tumeur est grosse, il faut se servir des caustiques, parce que l'incision qu'on seroit obligé de faire, seroit trop grande, & par conséquent trop douloureuse. La matiere étant évacuée, on détergera la plaie avec le mondificatif de Paracelse, le précipité & le vitriol, & l'on se servira des moyens ordinaires pour l'incarner & la cicatriser.

On amene rarement les *écrouelles* invétérées & skirrheuses à suppuration complete ; & il arrive quelquefois qu'en appliquant les résolutifs les plus subtils, on excite une chaleur dans la peau, qui affectant le kyste & la partie de la glande qui est immédiatement dessous, occasionne une suppuration imparfaite ; laquelle, si l'on continue l'usage des discussifs, se fait jour par plusieurs petites ouvertures qui deviennent insensiblement plus grandes, & se convertissent en autant d'ulceres douloureux, qui communiquent les uns avec les autres, tandis que la substance de la glande reste dure & presque incapable de résolution. On peut au contraire, en les pansant durant deux ou trois jours avec un plumasseau trempé dans de l'onguent basilicon, appaiser la chaleur & arrêter les progrès de l'ulcération, & en employant réciproquement les discussifs ou les lénitifs, dissiper avec succès toute la glande, si l'on prescrit en même-tems au malade des remedes internes convenables. Les *écrouelles* forment quelquefois un fungus qu'il est aisé d'extirper en passant une spatule par dessous, après quoi l'on consolide l'ulcere au bout de quelques jours. Dans les cas où l'on ne peut mettre cette méthode en usage, on ampute l'excroissance, & l'on consume sa base avec des escarotiques.

Lorsque la glande est mobile & éloignée des gros vaisseaux, le plus court est de faire une incision à la peau & de l'enlever toute entiere avec son kyste. A l'égard de celles qui ont une queue & qui sont pendantes, ou qui diminuent en approchant de leurs bases, on peut les extirper à l'aide d'une ligature. Lorsque leur base est trop grosse pour pouvoir pratiquer cette méthode, on passe une aiguille d'une grosseur proportionnée au dessous de leur racine, & on les ampute avec le bistouri.

La méthode ordinaire d'extirper toutes les différentes especes d'*écrouelles*, les athéromes & les méliceris est de faire une incision longitudinale à la peau qui couvre la tumeur avec toute la précaution possible de peur d'ouvrir le kyste & de donner issue à la matiere. On est quelquefois obligé, après les avoir déracinées, de faire une ligature aux vaisseaux avant de les extirper. On extirpe quelquefois celles qui sont grosses avec une base proportionnée, les stéatomes, par exemple, en faisant une incision cruciale ou ovale, & retranchant toute la peau superflue ; on les détache ensuite avec beaucoup de précaution, à cause que la peau est ordinairement si fort adhérente au kyste, qu'on est forcé d'employer le bistouri. La séparation achevée, on renverse la tumeur, on fait une ligature aux vaisseaux & on l'ampute ; on rapproche les levres de la plaie au moyen de deux ou trois points d'aiguille, & on la panse à l'ordinaire. Quelques Empiriques font cette amputation sans daigner presque lier les vaisseaux : mais comme cette méthode est toujours suivie d'une hémorrhagie, on aime mieux les traverser d'un cordon & les lier le plus près de leur base qu'il est possible. On pratique quelquefois la même ligature sans incision, & l'on se contente d'extirper la tumeur en la serrant peu à peu ; car elle se détache par ce moyen sans aucune effusion de sang : mais on court risque par cette méthode de mortifier les parties saines qui sont dessous, ou de causer quelque accident capable de prolonger la cure. Il vaut donc mieux, dans les gros stéatomes, & les tumeurs compliquées qui sont enfermées dans un kyste, faire une incision à celui-ci & extirper le corps contre nature avec les mains ; car le kyste ne tarde pas à se détacher par la suppuration, & la plaie se consolide par agglutination, lorsqu'on a la précaution de retrancher la peau superflue & de rapprocher les levres restantes. On peut traiter de même tous les tubercules qui viennent aux sourcils & au visage, lorsqu'on a peine à séparer le kyste des parties voisines, ou qu'on appréhende de laisser une cicatrice difforme.

Lorsque les *écrouelles* sont grosses ou voisines, de quelques gros vaisseaux, il vaut mieux ; si l'extirpation n'a rien de dangereux, l'effectuer avec des caustiques & des escarotiques. On préparera le malade à cette opération par des purgations fréquentes, & s'il est d'un tempérament pléthorique, par des saignées copieuses. Il est même avantageux qu'il use durant l'extirpation

d'antistrumatiques & d'altérans, pour empêcher qu'il ne se forme de nouvelles glandes dans le tems qu'on extirpe les vieilles. Pour prévenir un pareil accident, il faut employer des escarotiques capables de pénétrer bien avant & qui operent sans causer la moindre douleur.

Il arrive quelquefois en extirpant des *écrouelles*, qu'on déchire une artere, ce qui oblige à employer des escarotiques très-forts : mais dans un pareil cas on les proportionne à l'habitude, à l'âge & aux forces du malade, aussi-bien qu'à la condition des glandes, selon qu'elles sont molles ou dures, plus ou moins sensibles, ou situées dans un émonctoire ou au voisinage. Les compositions dans lesquelles il entre du sublimé sont si douloureuses, que les personnes les plus robustes peuvent à peine les endurer ; & quoiqu'on les retire au bout de cinq ou six heures, les sels qui ont pénétré dans les glandes font que la douleur continue encore fort long-tems, & excite dans les parties voisines une inflammation & une tumeur qui se produit souvent dans de nouvelles glandes. Lorsqu'on applique ces sortes de compositions sur les femmes ou sur des sujets d'un tempérament délicat, elles causent des maux de tête violens qui engourdissent le côté sur lequel on les a appliquées, aussi-bien que les parties voisines, & les privent de tout sentiment. Les syncopes & les palpitations de cœur sont souvent les effets de ces sortes d'escarotiques.

Voici la méthode dont je me sers ordinairement dans ces sortes de cas.

Je commence par appliquer un caustique extremement doux, en proportionnant sa longueur de façon qu'il atteigne depuis le bas de la glande jusqu'au haut, au moyen de quoi il la fait tomber peu à peu en la consumant. Il faut garantir les côtés avec des emplâtres, pour empêcher qu'il ne gagne ; car les levres étant une fois divisées, elles cedent aisément, & à mesure que les escarotiques pénetrent dans la substance de la glande, ses parois se détachent & l'ouverture devient plus grande ; au lieu qu'en prenant la précaution que je viens de dire, elle demeure telle qu'on l'a faite, ce qui rend la cicatrice moins difforme & la cure plus prompte. L'escarre étant faite, on peut y faire une incision longitudinale ; & la frotter avec la pierre infernale jusqu'à ce qu'elle ait pénétré dans la substance de la glande, ce qu'elle ne tardera pas de faire, si l'on a soin de comprimer l'endroit avec un bâton trempé dans de l'huile de vitriol. On pansera ensuite la plaie avec l'onguent basilicon, & l'huile de semence de lin toute chaude ; on fera des embrocations sur les parties avec de l'huile rosat & du vinaigre, & on appliquera par-dessus une emplâtre de bol d'Arménie. Ce pansement ne se fait pas sans douleur, mais il est rare qu'elle dure plus de demi-heure. On pourra renouveller l'appareil au bout de trois jours, & si l'on trouve l'escarre dure, seche dans le milieu, on la pansera avec des lénitifs : mais si elle est molle, on appliquera alternativement la pierre infernale & l'huile de vitriol, les faisant entrer à chaque fois dans la substance de la glande, en prenant garde cependant de ne point trop élargir les levres de l'ulcere. En agissant de la maniere que je viens de dire, on déracinera une grande partie de la glande, avant que la premiere escarre ait eu le tems de tomber. L'extirpation faite, on consumera ce qui reste, avec le mercure précipité, on tiendra la plaie ouverte avec des tampons de charpie, en faisant ensorte que l'ulcere se cicatrise peu à peu. Telle est, je crois, la maniere la plus aisée & la plus prompte d'extirper les *écrouelles* qui ont une grosseur considérable. A l'égard de celles qui sont compliquées & qui n'admettent point cette méthode, j'applique dessus un escarotique, ou des poudres cathérétiques extremement fortes, selon que les circonstances l'exigent. Les stéatomes bénins ne cedent point aux escarotiques.

Je n'ai traité jusqu'ici que des *écrouelles* qui sont enfermées dans un kyste, & auxquelles les Anciens donnoient le nom de *struma* ; mais comme j'ai étendu les bornes de cette maladie beaucoup plus loin dans l'histoire que j'en ai donnée, je vais passer aux autres especes dont j'ai fait mention, & qui ne peuvent être assujetties à la méthode que je viens de proposer.

A l'égard des *écrouelles* & des autres tumeurs contre nature qui sont enfermées dans un kyste, & qui affectent les muscles, les tendons, les ligamens & les autres parties du corps ; elles demandent le même traitement que les précédentes, à l'exception qu'il faut plus de précaution pour les extirper, à cause qu'elles affectent les articulations ou des parties extremement sensibles.

Les nodus qui viennent aux muscles & aux tendons demandent des émolliens & des discussifs.

Les tumeurs qui affectent les articulations dans cette maladie, sont de deux especes, mais toutes deux produites par une congestion, & augmentent peu à peu. Il y a néantmoins cette différence entre elles que l'une naît extérieurement sur les tendons & entre eux & la peau, ou entre eux & l'os, au lieu que l'autre se forme intérieurement au dedans de l'os même.

Les premieres affectent d'abord les ligamens & les tendons, & les relâchent quelquefois à un tel point, que les têtes des os se séparent les unes des autres, ce qui est cause que le membre s'amaigrit & tombe en consomption. Mais il arrive plus communément que ces humeurs humectant les ligamens & les tendons plus qu'il ne faut, affoiblissent les articulations, y causent des douleurs & une tumeur externe, & corrodent à la fin les membranes & les os.

Il faut bien se garder de prendre la maladie dont nous parlons pour une luxation ou un abscès ordinaire, crainte de tourmenter inutilement le malade sous prétexte de réduire un os qui n'a jamais été luxé ; ou d'occasionner par des digestifs un ulcere fistuleux & une carie, qu'il ne seroit plus en notre pouvoir de guérir. On connoît encore que la tumeur est de l'espece scrophuleuse, & qu'elle est produite par une cause interne, lorsqu'elle est accompagnée de la chassie, de l'enflure des levres, de glandes autour du cou, ou sous le menton, & qu'on est né de parens qui étoient sujets à la même maladie. Le prognostic demande beaucoup plus de précaution lorsqu'elle doit son origine à quelque compression ou à quelque meurtrissure.

Pour la guérir, on appliquera dessus dès qu'on s'appercevra que la fluxion commence, des emplâtres astringens & dessiccatifs, tels que ceux de minium & de bol d'Arménie, on les assurera avec un bandage, & l'on tiendra la partie dans une situation capable de prévenir la descente des humeurs. On saignera le malade s'il est pléthorique, on le purgera avec le mercure doux, & l'on opérera dans son corps les altérations convenables avec des décoctions spécifiques, l'antimoine diaphorétique, le bésoard minéral & autres remedes semblables. Dès que la fluxion commencera à diminuer, on fortifiera les articulations avec des emplâtres & des fomentations d'une nature astringente & résolutive ; faites avec les sommités de millepertuis, la centaurée, l'absinthe, la marjolaine, la bétoine, les fleurs de sauge ; de romarin, les roses rouges, les balaustes ; la noix de galle, les baies de myrte & de genevrier, &c. dans du vin, auxquelles on joindra l'eau-de-vie & l'emplâtre de minium. Que si pour avoir négligé ce traitement ; la tumeur grossit & ne peut se résoudre, on doit s'attendre à trouver l'os carié ; car cette tumeur est surtout causée par une excroissance interne, & on ne doit point l'ouvrir sans prévenir le malade là-dessus ; car encore qu'une fluctuation apparente donne lieu de croire qu'elle contient de la matiere ; elle ne rend qu'un sang corrompu après qu'on l'a ouverte, & l'excroissance ne manque pas de s'élever en forme de fungus. S'il survient une suppuration visible dans quelque partie du corps, & qu'après l'incision faite il en sorte une matiere albugineuse, c'est une preuve certaine que l'os est carié ; surtout s'il appartient aux mains ou aux piés ;

& la carie augmente à proportion qu'on differe l'ouverture.

Il faut dans ce cas, après avoir averti le malade ou ses amis du danger qu'il court, procurer une issue à la matiere, par une incision faite suivant la longueur des fibres jusqu'à l'os, employer ensuite le même pansement que pour les ulceres qui sont accompagnés de la carie des os, & tenir le membre dans une position droite, pour que l'articulation qui est au-dessus ne se contracte point, comme il arrive souvent à celles du coude, des jarrets & des hanches. Les malades tombent quelquefois entre les mains de certains apprentifs en Chirurgie, qui excitent des tumeurs considérables par les mauvais topiques dont ils se servent, & qui faute de savoir les panser, laissent remplir la plaie d'une excroissance fongueuse qui occasionne la carie de l'os. D'autres que l'on consulte dans ces sortes de cas, sachant que les os situés au-dessous de cette excroissance sont cariés, en abandonnent la guérison aux soins de la nature, & conseillent à leurs malades de laisser agir le tems, leur faisant accroire que les secours de la Chirurgie sont plutôt capables d'augmenter le mal que de l'appaiser. Mais comme un os carié ne peut se renouveller, il tombe bien-tôt en pieces, & jusqu'à ce qu'on ait consumé l'excroissance & dénudé l'os, il se forme plusieurs abscès les uns au-dessus des autres, qui jettent le malade dans une fievre hectique qui lui cause la mort. Il faut donc consumer l'excroissance avec des topiques proportionnés aux forces du malade, dénuder l'os, enlever ceux qui sont détachés, disposer les autres à s'exfolier, faire sortir la matiere à l'aide des compresses & des bandages, rétablir la partie dans son état naturel, & pour cet effet déterger avec soin l'ulcere, & entretenir la chaleur naturelle par des fomentations résolutives & dessiccatives. Les compresses sur lesquelles le bandage porte doivent aussi être imprégnées d'une solution de nitre dans du vinaigre. On peut espérer, par cette méthode, de guérir avec succès la maladie dont nous parlons, pourvu qu'on y joigne les remedes internes, & qu'on observe les regles du régime.

Nous parlons des autres abscès qui doivent leur origine aux ulceres des os au mot *Spina ventosa*. Cette maladie naît de la mauvaise disposition du suc médullaire, qui rongeant les fibres y cause une solution de continuité, corrode la face interne & externe de l'os, & procure un épanchement de l'humeur subtile à travers les ouvertures qu'il s'est faites.

Cette maladie passe peu à peu de la partie interne de l'os à l'externe, & y cause une tumeur contre nature qui distend le périoste, & occasionne une douleur qui est toujours suivie d'un abscès, lorsqu'elle est assez aiguë pour exciter une inflammation.

Lorsque l'os est tendre & spongieux, ses fibres se ramollissent en peu de tems & se distendent tout d'un coup, comme si la partie étoit plutôt musculaire qu'osseuse. J'ai vu des enfans dont les os des doigts se sont enflés dans une nuit; & des adultes dont les os spongieux ont été affectés d'une pareille tumeur au bout de quelques jours, mais on l'a dissipée aisément avec des remedes dessiccatifs.

La partie interne de l'os se corrompt quelquefois entierement, sans qu'il paroisse aucune tumeur au dehors, & sans que le malade ressente aucune douleur: mais après que l'humeur a pénétré jusqu'à la surface externe, & rongé le périoste, il survient une douleur aiguë qui excite une enflure & une inflammation dans les parties externes, laquelle est suivie en peu de jours d'une suppuration. Les gros os sont aussi sujets à de semblables tumeurs, à l'occasion de certains ulceres qui affectent les parties externes, & qui sont tout-à fait différens de celui dont nous venons de parler.

Dans quelques especes de cette maladie il se forme une tumeur soudaine dans l'espace d'une nuit; dans d'autres cette tumeur se forme peu à peu & ne vient jamais à suppuration. Il arrive encore que l'humeur perce la face externe de l'os & forme un abscès. Ces différences peuvent venir en partie de l'endroit ou de l'os qu'elles affectent; car selon que la partie interne de l'os est plus ou moins dure, ou la lame externe compacte ou poreuse, elle souffre solution plutôt ou plus tard. Les tumeurs du crane se font jour pour l'ordinaire à travers la lame intérieure, affectent la dure-mere, & causent des douleurs violentes, des convulsions, des spasmes & des épilepsies, dont les malades meurent avant que la maladie se soit manifestée. La matiere a plus de peine à se frayer un passage à travers les gros os des genoux, des coudes & des malléoles, & il s'y forme plus communément des apostemes qui proviennent de leur gonflement extérieur. Elle perce plus promptement le calcaneum qui est spongieux en-dedans & poreux en-dehors, de même que les os des mâchoires, des doigts & des orteils.

Les signes les plus visibles du *spina ventosa* sont le gonflement des os, sans changement de couleur à la peau, & souvent sans tumeur ni douleur.

Les abscès causés par le *spina ventosa* se forment toujours entre les membranes & les tendons, on y sent même quelquefois une espece de fluctuation avant que la peau externe soit considérablement enflammée, & lorsqu'on vient à les sonder après les avoir ouverts, l'instrument pénetre fort avant dans l'os, bien que la lame externe ait conservé sa blancheur naturelle. Au contraire, les autres abscès commencent toujours extérieurement; & supposé que l'os soit découvert, la carie n'est que superficielle.

La cure du *spina ventosa* n'a rien d'impossible lorsque les os sont petits; mais la perte du malade est presque toujours certaine lorsqu'il affecte des os d'une grosseur considérable.

Cette maladie demande le même traitement que les abscès & les ulceres avec carie, aussi-bien que l'observation des regles que nous avons prescrites par rapport au régime & aux autres choses non-naturelles.

On doit employer au commencement des topiques astringens & dessiccatifs, tels que les emplâtres de bol d'Arménie, de Césat, de minium simple, de savon & de frai de grenouilles avec le double de mercure, & les contenir avec un bon bandage.

Supposé que la tumeur vienne à suppuration, on y fera une incision longitudinale. Celles du crane ne sont pas fort grosses, pour les raisons que nous avons alléguées; on doit cependant les examiner avec soin, & employer la rugine ou le trépan, suivant que les symptomes l'exigeront. Celles des mâchoires sont fort apparentes, il faut leur donner issue en arrachant la dent; & consumer ensuite la carie avec des remedes dessiccatifs, dont le meilleur & le plus efficace est le cautere actuel. On fera une incision longitudinale à celles des doigts & des orteils, on découvrira l'os & on en ôtera la carie. Il faut aussi ouvrir les ulceres qui viennent au gros os, pour procurer l'écoulement de la matiere, aussi-bien que l'exfoliation de l'os, si tant est qu'elle soit possible. Supposé que leur partie interne soit considérablement corrompue, le mieux qu'on puisse faire est de dilater la partie de l'ulcere qui répond à l'ouverture de l'os, à l'aide d'un tampon de charpie trempé dans de l'esprit de vin, ou telle autre liqueur semblable, & de consolider le reste en prescrivant les remedes internes qu'on croit propres à corriger l'habitude. Ce sont là les seuls os dont on peut abandonner la guérison au tems, car ce seroit envain qu'on tenteroit l'exfoliation des gros os, dans lesquels, de même que dans la poite, la carie commence par le cœur & consume peu à peu toute leur substance. Voyez *Os*.

Ophthalmie scrophuleuse.

Cette espece de maladie est causée par une humeur vicieuse qui enflamme la conjonctive, & qui venant à augmenter excite quelquefois dans les autres tuniques une

une douleur, une tension & un pulsation violente, d'où naissent des pustules qui dégénerent pour la plupart en des ulceres qui laissent après eux des cicatrices très-dures, & en conséquence de l'humeur acre qui tombe sur les bords des paupieres, une chassie opiniâtre qui a fait donner le nom de *lippitudo* à ces sortes d'inflammations.

Elle a les mêmes causes que les *écrouelles*, mais on peut l'imputer à plus juste titre à une humidité abondante qui surcharge la tête & descend sur les yeux.

L'ophthalmie est estimée scrophuleuse lorsqu'elle est opiniâtre, qu'elle vient sans aucune cause manifeste, & qu'elle ne cede ni à la saignée, ni aux ventouses, ni aux purgatifs, ni aux collyres dont on se sert pour l'ordinaire. On est assuré qu'elle est telle lorsqu'elle est périodique & accompagnée de tumeurs scrophuleuses au cou, du bec de lievre, de l'ozene, de la gale du nez, & d'autres maladies semblables.

Lorsque l'ophthalmie vient d'une plénitude, le visage est haut en couleur, les paupieres sont quelque peu enflées & enflammées, les veines capillaires grosses & gonflées: mais les humeurs ne sont ni si acres, ni les douleurs si violentes que dans les autres cas. Lorsqu'elle est causée par la bile, le visage n'est point rouge, mais la douleur est plus violente & accompagnée de l'excoriation des paupieres. Lorsqu'elle provient d'une humeur pituiteuse, tous les symptomes d'inflammation, de douleur, &c. sont moins violens, & les larmes ne causent aucune érosion, à moins qu'elles ne se mêlent avec une humeur saline. On peut douter que l'ophthalmie puisse provenir de la mélancolie: mais dans ce cas, la fluxion & la douleur sont médiocres. Celle qui est causée par les *écrouelles* a une qualité acide, & est accompagnée d'une fluxion acre & d'une douleur; les paupieres sont aussi plus sujettes à se coller que dans les cas dont nous venons de parler. Il est aisé de discerner par les plaintes des malades si les humeurs qui affectent l'œil viennent des vaisseaux externes ou internes; car lorsqu'elles viennent du péricrane, &c. on s'en apperçoit par la douleur, la pulsation & la chaleur qu'ils sentent dans le front & les tempes; au lieu que lorsqu'elles ont leur source dans un autre endroit, la douleur est plus forte & située plus avant dans les membranes: on sent aussi des demangeaisons dans le nez & le palais, & l'on éternue fréquemment.

La cure demande encore qu'on ait égard aux différens degrés d'inflammation, & voici la maniere de les discerner.

D'abord les yeux sont rouges, & les humeurs qui tombent dessus extremement ténues; la chaleur & la douleur sont plus fortes dans l'accroissement; en cet état l'inflammation & la douleur augmentent; les humeurs s'épaississent & collent les paupieres, surtout durant la nuit; la fluxion, la douleur, &c. diminuent visiblement dans le déclin.

L'ophthalmie scrophuleuse est extremement difficile à guérir, surtout dans les enfans, à cause de l'humidité de leur tempérament, & de l'opiniâtreté avec laquelle ils rejettent les remedes qu'on leur prescrit, sans compter que la foiblesse de leurs yeux les rend sujets aux rechutes à chaque petite maladie qu'ils ont. Celles qui naissent des parties internes, de la dure-mere, &c. par correspondance, sont sujettes à des symptomes plus fâcheux que celles qui ont leur siége dans le péricrane & les autres parties externes.

Lorsque la douleur qui accompagne une ophthalmie est opiniâtre, les tuniques de l'œil courent grand risque d'être corrodées; & si la cornée reste long-tems ulcérée, le malade devient aveugle, ou du moins sa vue s'affoiblit considérablement, à cause de la matiere glaireuse qui se condense autour de la prunelle.

Le malade usera d'alimens faciles à digérer, mais cependant avec modération, évitant ceux qui sont acres, salés, chauds ou chargés d'épiceries. Il s'abstiendra du vin au commencement de la maladie & ne boira que de l'hydromel, bien entendu qu'il ne soit point incommodé d'une fluxion chaude & bilieuse, car dans ce cas on le réduiroit à la tisane d'orge, y ajoutant quelque peu d'eau de canelle. L'air doit être pur & tempéré, car les yeux se trouvent incommodés du vent, de la poussiere & de la fumée, aussi-bien que de l'éclat du soleil; c'est pourquoi il est bon que le malade porte devant les yeux un morceau de linge ou de taffetas verd. Il doit s'abstenir de toute sorte d'exercice, & dormir toutes les fois qu'il pourra, parce que les yeux jouissent pendant ce tems-là d'un repos qui contribue extremement à leur guérison.

On employera les mêmes anti-strumatiques que nous avons indiqués ci-dessus pour la maladie en général; observant de préférer les purgatifs doux & anodyns aux cathartiques les plus chauds. Par exemple, on donnera le mercure doux au malade à l'approche de la nuit, & on le purgera le lendemain ou le sur-lendemain, réitérant la même chose une ou deux fois par semaine: mais on observera de lui donner ces jours là, vers le soir, surtout si l'on s'est servi des cathartiques les plus forts, quelque potion anodyne, comme demi-once ou six gros de sirop de meconium dans une once ou deux d'eau de fleurs de primevere, ou de pavot blanc; & dans les jours intermédiaires, l'expression de cloportes dont on a parlé ci-dessus.

La révulsion & la dérivation sont nécessaires dans le cas dont nous parlons, & on les procurera par des ventouses appliquées sur la nuque du cou & sur les épaules, par la saignée du bras & des jugulaires, ou par l'application des sangsues sur les tempes ou derriere les oreilles. Plusieurs Medecins ont coutume de faire raser la tête du malade, & de lui prescrire les vésicatoires, les cauteres & les sétons: mais comme les cauteres qu'on ouvre au cou y excitent souvent des *écrouelles*, il vaut mieux les pratiquer derriere les oreilles. Il est avantageux dans le déclin de l'ophthalmie, & après qu'on a procuré une évacuation & une diversion générale des humeurs, de prescrire au malade les bains d'eau tiede, supposé que son âge & la saison le permettent, ne fut-ce que que pour tempérer la chaleur & l'acrimonie des humeurs.

On ne doit point se hâter d'appliquer des topiques sur les yeux, car les remedes les plus doux sont toujours nuisibles au commencement de l'inflammation. Les Auteurs ne fixent aucun tems pour leur usage: mais tous sont d'avis qu'on commence par évacuer & détourner l'humeur; & qu'ensuite, supposez vers le troisieme jour, on emploie les collyres. Les ingrédiens dont on se sert doivent être bien lavés, pour qu'ils n'aient point d'acrimonie, & pulvérisés le plus finement qu'il est possible. Les décoctions doivent aussi être faites avec beaucoup de propreté, & il faut avoir soin toutes les fois qu'on panse l'œil, d'enlever avec une petite curette la matiere visqueuse qui peut s'y être attachée.

On ne doit employer les remedes externes qu'après avoir considéré si la maladie est dans son commencement, dans son état ou dans son déclin. Les Empiriques peuvent bien se vanter de posséder tel ou tel collyre universel: mais je les défie de guérir ces sortes d'ophthalmies avec aucun remede particulier; car elles demandent des répercussifs au commencement de l'inflammation; des répercussifs mêlés avec des résolutifs dans l'accroissement; des résolutifs d'une qualité digestive dans l'état; enfin des résolutifs & des déterfifs propres à dessécher, dans le déclin.

Par exemple, on se servira au commencement d'épithemes ou de collyres médiocrement répercussifs, tels que l'eau de rose, de plantain & de frai de grenouille, battue avec un blanc d'œuf. On y joindra la tuthie, la calamine ou le *sief album Rhasis*.

On mêlera dans l'accroissement les résolutifs avec les remedes qui précedent. Je mets de ce nombre les eaux d'eufraise, d'éclaire, de fenouil; les mucilages de semences de lin, de fœnugrec & de guimauve, auxquels on joindra dans l'état la sarcocolle humectée avec du lait de femme, qui est beaucoup plus résolutif que quelques autres. On mêlera les résolutifs avec les astringens dans le déclin.

Lorsque la fluxion est accompagnée d'une douleur violente, il convient d'employer quelques collyres adoucissans, tels que les mucilages de semences de mauve, d'herbe aux puces, & de coings faits avec de l'eau de pavot, le lait de femme reçu dans l'œil au sortir des mamelles, aussi bien que le sang de pigeon, dont on mettra quelques gouttes dans cette partie. On peut encore employer les mucilages de semences de pavot & de jusquiame extraits avec l'eau de rose, auxquels on ajoutera pour calmer la douleur, quelques grains d'opium. Dans les cas où la chaleur, la demangeaison & la rougeur sont considérables, on mettra sur deux ou trois onces de collyre, un demi-scrupule de sucre de Saturne, avec un, deux ou trois grains de vitriol blanc.

Pendant qu'on met ces remedes en usage, on peut appliquer des dessiccatifs sur les tempes, comme du mastic ou de la gomme tacamaque, avec quelques grains d'opium & de camphre, fondus ensemble & étendus sur un morceau de peau de figure circulaire.

On peut aussi appliquer sur le front des épithemes ou des défensifs faits avec le véritable bol d'Armenie, le sang de dragon, l'encens, le blanc d'œuf, le vinaigre rosat & la *farina volatilis*, ou la fleur de farine qui s'éleve du froment tandis qu'on le moud, ou de l'alun de roche battu avec un blanc d'œuf. On renouvellera ce dernier dès qu'on s'appercevra qu'il est sec.

On peut appliquer au lieu de ces remedes, surtout sur les paupieres, des cataplasmes faits avec la pulpe de quatre pommes cuites sous la cendre, qu'on mêlera avec quelqu'un des mucilages dont on vient de parler; ou une décoction de feuilles de roses rouges & de fleurs de sureau, avec de la mie de pain blanc, un jaune d'œuf & quelque peu de safran.

La fomentation de la même décoction, lorsqu'on fait la prescrire à propos, peut encore servir à résoudre la tumeur & à faire transpirer l'humeur épaissie; supposé que les cils soient sujets à se coller ensemble, comme cela arrive communément après le sommeil, on les oindra légerement en se mettant au lit avec une plume trempée dans de l'onguent de tuthie.

On doit joindre à ces topiques quelques autres remedes internes, qu'on estime propres à fortifier la vue, & auxquels on donne pour cet effet le nom d'*oxydorcique* (*oxydorcica*;) tels sont la *cerevisia oxydorcica*, le *pulvis cibarius*, le *pulvis ophthalmicus*, & l'*electuarium oxydorcicum* du Docteur Bate. On ignore quelle est la vertu spécifique de l'eufraise, qui est la base de ces compositions: mais on doit y faire entrer les cloportes, ou les ajouter aux autres ingrédiens. Au reste, les altérans dont j'ai parlé ci-dessus, me paroissent préférables dans les cas où l'ophthalmie est scrophuleuse.

S'il arrivoit qu'une taie ou une suffusion mît le malade en danger de perdre la vûe, on tâcheroit de prévenir ce malheur par quelque déterſif, comme peut être un collyre fait avec le sucre candi, quelques grains de sel ammoniac ou de vitriol blanc dissous dans de l'eau de fenouil, d'avoine, d'eufraise ou d'éclaire. On compose quelquefois un liniment avec le suc de ces plantes & du miel; ou bien on mêle les poudres de myrrhe & d'aloès avec de l'eau distilée de miel.

La poudre subtile de *crocus metallorum* infusée pendant quelques jours dans des eaux dont nous venons de parler, à la dose d'une demi-dragme ou d'une dragme sur deux onces d'eau, qui doit être extremement claire lorsqu'on s'en sert, produit des effets admirables dans les cas dont nous parlons.

On trouve un grand nombre d'autres compositions pour cet effet, dont les principales sont le *collyrium ammoniacum*, le *collyrium de succis*, le *collyrium vitriolicum* de Fuller, & l'*aqua ophthalmica sapphirina* de Bate. Pour l'*Epiphora*, voyez *Catarrhus*.

Ægilops scrophuleux.

L'ægilops est un tubercule qui se forme dans l'angle interne de l'œil. Il est ou scrophuleux, ou athéromateux, ou de la nature du meliceris, & quelquefois même accompagné d'une inflammation. Les Grecs l'appellent *ankylops* tant qu'il n'est point ulcéré, & *ægilops* lorsqu'il l'est. Dans ce dernier cas, il est sujet à devenir sinueux, & pour lors on l'appelle fistule lachrymale; il perce même quelquefois l'os du nez.

Les causes sont les mêmes que celles des tumeurs qui lui ressemblent, & qui viennent dans d'autres parties du corps. Il est quelquefois produit par une fluxion, & on le prendroit d'abord pour un petit phlegmon. Il est souvent un symptome de la vérole: mais ceux dont il est question dans cet article tiennent de la nature des *écrouelles*.

Dans les cas où il est occasionné par les *écrouelles*, il se forme par congestion; le tubercule est rond, & ne décolore point la peau. Lorsqu'il est causé par une fluxion, la douleur, la rougeur & l'inflammation s'emparent de tout l'œil. Il commence quelquefois par un simple écoulement de matiere par cet angle, & on ne le reconnoît qu'à la rougeur dont il affecte l'œil. Alors si l'on presse cet angle avec le doigt, il en sort une matiere mélangée, dont une partie ressemble assez à du blanc d'œuf. Cette matiere ronge quelquefois l'os, & se décharge par le nez avec une puanteur insupportable.

Les fistules lachrymales sont très-difficiles à guérir, de quelque cause qu'elles proviennent, parce que la partie est molle & spongieuse, l'œil extremement sensible, & les humeurs sujettes à s'imbiber dans la partie, & à pénétrer jusqu'à l'os. L'œil a une sensibilité qui le rend sujet aux douleurs & aux fluxions, & qui le met hors d'état de supporter les remedes acres que la maladie exige. La fistule n'est pas difficile à guérir lorsqu'elle est récente & suffisamment ouverte. Celles qui subsistent depuis long-tems, sont la plûpart accompagnées de l'ulcération de la glande & de la carie de l'os; ce qui les rend sujettes à larmoyer, après même qu'elles ont été guéries. Lorsque l'ulcere est accompagné d'érosion, il dégénere aisément en cancer.

L'indication curative se tire de la nature même de l'ægilops. Il faut examiner s'il commence avec inflammation, ou s'il y a amas de matiere qui passe par-dessus les paupieres dans l'œil.

Il faut en commencer la cure par la saignée & la purgation; se conduire, quant au reste, comme dans le traitement général des *écrouelles*, & prescrire le même régime que dans cette derniere maladie.

On tentera la résolution de la tumeur avec quelque cataplasme anodyn & discussif: mais si elle s'enflamme & qu'elle vienne à suppuration, on la conduira à maturité, & l'on en procurera l'écoulement le plutôt qu'il sera possible, pour garantir la partie qui est dessous, du danger auquel le délai d'une pareille évacuation pourroit l'exposer. Après avoir dilaté la sinuosité & conduit le petit abscès à maturité, on pourra se servir d'un sarcotique composé avec la myrrhe, l'aloès, la sarcocolle & le miel rosat, ou d'une teinture des mêmes gommes tirée avec du vin, qu'on mêlera avec parties égales de miel. Que si malgré les efforts qu'on fait pour incarner & conglutiner la plaie, la matiere continue toujours à s'écouler, non-seulement par l'orifice extérieur, mais encore par-dessous les paupieres dans l'angle de l'œil; on aura recours à quelque dessiccatif plus énergique, tel que la solution du *lapis medicamentosus Crollii* dans de l'eau de plantain ou de chaux-vive; & l'on comprimera la cavité autant qu'il faut avec l'instru-

ment à vis qu'on a inventé depuis peu, & qui est admirablement propre à cet usage.

Si ces remedes ne produisent aucun effet, on prendra le parti de sonder l'ulcere ; & si l'on sent quelque rudesse dans l'os de dessous, ou qu'il ait été dénudé par l'acrimonie de l'humeur, on employera le cautere actuel pour le dessécher & en procurer l'exfoliation; ou bien on le percera pour donner un passage à la matiere dans le nez & enlever la carie. Alors l'ulcere externe qui a résisté à tous les remedes, se fermera sans peine à l'aide des épulotiques les plus doux, & peut-être même sans autre secours qu'un peu de charpie seche.

Il faut, lorsqu'on applique des remedes sur cette partie, non-seulement avoir égard à l'œil, mais encore à la glande & à sa caroncule; car il est à craindre, lorsqu'ils sont trop détersifs, trop corrosifs ou trop acres, qu'ils n'occasionnent un rhyas, ou la consomption de la partie ; ou que le trop long usage des digestifs & des sarcotiques ne produise un *encanthis* ou une excroissance, qui obligeroit à employer des cathérétiques, au lieu des incarnatifs que la cure demande.

Amygdales scrophuleuses.

Les amygdales s'enflent quelquefois dans les *écrouelles* : mais comme cette espece d'enflure se forme par congestion, peu-à-peu & sans douleur, on la néglige pour l'ordinaire jusqu'à ce qu'elle ait augmentée au point de causer un catarrhe, une toux ou une difficulté d'avaler, qui oblige souvent la boisson à revenir par le nez.

Ces tumeurs different autant de celles auxquelles les amygdales sont ordinairement sujettes, que les tumeurs produites par des humeurs arrêtées different de celles qui sont occasionnées par une fluxion ; car ces dernieres disparoissent aussi promptement qu'elles sont venues; au lieu que les autres sont plusieurs années à se former, croissent & décroissent avec la Lune, comme c'est l'ordinaire des tumeurs qui doivent leur origine aux humeurs qui s'arrêtent dans les glandes. Les causes de la tuméfaction de ces glandes sont les mêmes que celles des *écrouelles*.

Ces sortes de tumeurs son molles, charnues, rondes ou ovales, de la même couleur que la peau, & presque indolentes; ce qui fait qu'on peut les percer avec le bistouri ou la sonde sans causer aucune douleur au malade, & sans qu'il en sorte aucune goutte de sang. Elles sont cependant sujettes aux inflammations & aux mêmes accidens que les autres tumeurs glanduleuses.

La tumeur n'a rien d'incommode lorsqu'elle est petite, & l'on a vu des personnes qui en ont gardé depuis leur enfance sans en recevoir le moindre mal. Lors au contraire qu'elle est grosse, elle met le malade en danger d'être suffoqué : mais alors on peut l'extirper sans beaucoup de risque.

Les Medecins prescrivent ordinairement la saignée & l'évacuation par les clysteres & les purgatifs adoucissans : ils tâchent aussi de détourner l'humeur par des vésicatoires, des ventouses, des cauteres & autres remedes semblables, auxquels on peut joindre les lotions astringentes. Lorsque ces sortes de tumeurs sont formées par congestion, le plus court est de les extirper, ou avec le bistouri, ou avec le cautere actuel ou potentiel. Les Auteurs modernes ne disent presque rien de ces sortes d'opérations : mais Fabricius ab Aquapendente regarde leur amputation comme très-difficile & très-dangereuse.

On peut entreprendre de les extirper avec le cautere actuel, en le passant à travers une cannule, & perçant deux ou trois fois la substance de l'amygdale : mais on ne sauroit empêcher qu'il ne reste quelque portion de l'excroissance.

L'extirpation par le cautere potentiel, consiste à consumer ces sortes de tumeurs avec la pierre à cautere & autres escarrotiques semblables, en les conduisant avec un instrument, de façon qu'ils consument leur substance sans offenser les parties voisines. On pénétrera pour cet effet le corps de la glande ; & on ne l'aura pas plutôt consumée intérieurement, que la partie extérieure tombera par morceaux. Lorsqu'on veut amputer une pareille tumeur, on fait une ligature autour de sa base, & on la coupe adroitement avec une paire de ciseaux courbes. Il faut prendre garde ici à la maniere dont on les déracine ; car elles pénetrent quelquefois bien avant dans la gorge par une espece d'arête ; d'où il arrive qu'en coupant seulement la partie qu'on a liée, aussi-bien que la ligature, elles glissent dans la gorge, & mettent le malade en danger d'être suffoqué. Il faut donc, tandis qu'on tient la ligature d'une main, couler les ciseaux le plus près de la base qu'il est possible, afin de pouvoir la couper d'un seul coup. Il faut pour mieux réussir dans cette opération, adapter une seconde ligature à l'instrument dont on se sert, & s'assurer de la tête du malade, afin que si l'on ne réussit point du premier coup, & que la tumeur rentre dans la gorge, on puisse l'en tirer sur le champ & y faire une ligature; ce qui n'est pas difficile. L'amputation faite, il suffira pour arrêter l'hémorrhagie que le malade se gargarise avec de l'oxycrat; après quoi on pourra cicatriser la plaie au hout de quelques jours, en la touchant avec du vitriol & de l'alun.

Ranule scrophuleuse.

La ranule ou grenouillette est une tumeur molle qui affecte les glandes salivaires qui sont situées sous la langue, quelquefois aux deux côtés du filet, quelquefois d'un côté seulement. Elle est formée par une congestion, & venant par la suite à remplir l'espace compris entre les mâchoires, elle cause une tumeur externe sous le menton. Elle est molle, indolente, sans changement de couleur à la peau & élastique. Elle contient une matiere semblable à du blanc d'œuf ou à celle de l'athérome. Elle gêne le mouvement de la langue, & ôte la liberté de la parole au point qu'on ne peut parler qu'en croaçant comme les grenouilles, d'où vient son nom. D'autres assurent qu'elle n'a été ainsi appellée qu'à cause de sa ressemblance avec la grenouille. Elle n'a rien de dangereux, mais la cure en est extremement difficile.

Les topiques ne produisent pas beaucoup d'effet sur cette tumeur, surtout quand elle est invétérée : mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse tenir sous la langue quelques sels volatils ou fixes avec certaines poudres aromatiques & styptiques, tels que le sel ammoniac, le sel gemme, la poudre de racine de gingembre, de clou de girofle, d'écorce de grenade, d'hysope & de noix de galle, pour atténuer & incisér les humeurs visqueuses. Si ces remedes ne produisent aucun effet, on ouvrira la tumeur & l'on procurera l'écoulement de la matiere qu'elle contient, soit avec le cautere actuel, ou avec le bistouri.

On sait par un grand nombre d'exemples qu'il se forme des pierres dans cette partie, dans les amygdales, aussi-bien que dans celles du voisinage, dont les unes sont gypseuses ou friables, comme celles qui sont occasionnées par la goute, d'autres plus solides, comme celles qu'on trouve dans la vessie ; & l'on ne sera point surpris que les *écrouelles* soient sujettes à ces sortes de concrétions, si l'on fait attention à la facilité qu'ont leurs humeurs à se coaguler.

Ozene scrophuleux.

L'ozene est un ulcere putride du nez qui exhale une odeur très-puante, d'où lui vient son nom. Lorsqu'il est scrophuleux il est accompagné des mêmes signes diagnostics que l'ophthalmie. Le prognostic en est extremement douteux, à cause de son opiniâtreté & de la difficulté qu'on trouve à le déterger : mais lorsqu'il est invétéré, la guérison en est presque impossible.

Les évacuations ordinaires par la saignée & la purgation peuvent être nécessaires pour évacuer les humeurs: mais il faut y joindre les altérans anti-strumatiques que nous avons prescrits pour les autres especes d'*écrouelles*. Après avoir ramolli la croûte qui obstrue ordinairement le passage, avec de l'huile, ou avec un peu de beure frais, ou à l'aide de quelque injection émolliente, telle que la décoction de guimanve dans de la tisane d'orge, il faut le mondifier ou déterger avec une autre décoction de feuille d'aigremoine, de plantain, de petite centaurée & de millepertuis, ajoutant à la colature quelque peu de miel rosat, depuis une once jusqu'à demi-livre, ou si l'ulcere est putride, demi-once de teinture de myrrhe & d'aloès, plus ou moins, suivant le degré de la putréfaction & la sensibilité de la partie; comme aussi une once ou plus d'onguent Egyptiac, surtout le miel qui flotte sur sa surface, qu'on peut encore augmenter si l'on veut, ce qui est un remede efficace non-seulement pour les ulceres sordides de cette partie, mais aussi pour ceux de la gorge.

Après avoir détergé l'ulcere on essayera de le consolider en mettant dedans une tente trempée dans de l'onguent de tuthie, ou tel autre épulotique; & supposé qu'on n'y réussisse point, on employera une dessiccatif plus énergique, comme une solution du *lapis medicamentosus*, ou de l'eau de chaux avec quelque peu de miel rosat; comme aussi une forte teinture de feuilles de roses, d'écorce de grenade & de fleurs de balaustes tirée avec l'eau de forge: ou quelque vin styptique. On injectera cette teinture avec une seringue faite exprès.

Si ces errhines dessiccatives ne produisent aucun effet, on aura recours à la fumée du cinabre. Quelques-uns ordonnent de tirer la fumée d'une bougie éteinte.

Il faut avoir soin lorsqu'on entreprend la cure de cette maladie, de même que de l'ophthalmie & des autres de même espece, de distinguer les vénériennes des scrophuleuses; car si dans les premieres on ne peut se passer des mercuriels, on est obligé, en les employant dans les dernieres, d'y joindre de tems en tems quelques anti-strumatiques.

Pour le labrisulcium ou crevasse à la levre, voyez *Labrisulcium*. WISEMAN & TURNER.

Les *écrouelles* ou scrophules sont des tumeurs qui viennent extérieurement aux parties antérieure & latérale du cou. Il y en a de plusieurs especes, de petites, de moyennes, de grosses, de molles, de dures, de mobiles, de fixes, de bénignes & de malignes. Les tumeurs scrophuleuses se forment dans les glandes skirrheuses du cou; quelquefois dans les petites glandes mobiles; quelquefois dans les glandes salivaires supérieures & inférieures, & quelquefois dans la glande thyroïde; & c'est particulierement à ces dernieres qu'on donne le nom de scrophules (*scrophulæ*) ou d'*écrouelles*. Quelques-unes sont de même nature que les tumeurs enkystées, & renferment une substance plus ou moins dure qui ressemble à du fromage, du suif ou du sain-doux. Lorsque cette tumeur croît à la gorge entre la peau & la trachée-artere, qu'elle est remplie d'air, d'humeurs ou d'une matiere épaisse, & qu'elle a été occasionnée par un effort qu'on a fait en levant un poids, ou telle autre chose semblable, on l'appelle *bronchocele*.

Il est bon de savoir que cette maladie est inconnue à certaines Nations; mais qu'il y en a d'autres qui y sont extremement sujettes. On peut mettre de ce nombre les Espagnols, & parmi les Allemands, les Peuples de la Styrie, de Souabe, de Baviere & de Suisse, surtout ceux du Tirol, chez qui ces sortes de tumeurs croissent au point de leur descendre jusqu'au nombril & quelquefois jusqu'aux genoux. Cette derniere espece est toujours flasque. On attribue la cause de cette maladie à la nature de l'air & de l'eau: mais on ignore jusqu'ici la maniere dont ces deux élemens operent, bien qu'on ait avancé un grand nombre d'opinions spécieuses sur ce sujet. Ces tumeurs viennent à quelques femmes dans différentes parties du corps ensuite d'un accouchement laborieux.

On peut ajouter aux différences dont on a déja parlé, que les unes sont bénignes & presque indolentes, les autres accompagnées d'inflammation & de douleur; il y en a qui deviennent skirrheuses, & empêchent la respiration & la déglutition, ou qui étant tout-à-fait malignes dégénerent peu à peu en cancer. Au reste, de quelque espece qu'elles soient, il est rare qu'on les guérisse lorsqu'elles sont une fois invétérées: mais on peut aisément les résoudre quand elles sont récentes, surtout si elles proviennent de l'endurcissement des glandes.

On guérit les *écrouelles* récentes par un bon régime de vivre, & en détruisant leur cause interne par des remedes digestifs, sudorifiques & purgatifs proportionnés à l'âge & au tempérament du malade, dont on fondera l'effet par l'application externe de l'onguent suivant.

Prenez *de mercure cru, une once;*
de térébenthine de Venise, deux dragmes;
de sain-doux, autant qu'il en faut pour leur donner la forme d'onguent, dans un mortier de verre.

On oindra la tumeur plusieurs fois par jour avec cet onguent, & l'on appliquera dessus l'emplâtre de *Ranis cum mercurio* mêlée avec quelque peu de vitriol Romain, ou celle de galbanum, de blanc de baleine, de jusquiame ou de savon. Il convient aussi de purger le malade une ou deux fois par semaine, pour prévenir la salivation que le mercure est capable d'exciter.

Scultet & Fabricius ab Aquapendente préferent l'onguent suivant à tout autre.

Prenez *d'huile de laurier, une once;*
d'alun de roche, demi once;
de sel commun, deux gros.

Faites un onguent.

D'autres se servent de l'huile des Philosophes ou de pétrole blanche seule ou mêlée avec l'huile de savon. Quelques-uns veulent qu'on applique sur la tumeur une plaque de plomb enduite avec de l'onguent mercuriel, & qu'on l'assure avec un bandage, afin d'empêcher qu'elle n'augmente, supposé qu'on ne puisse la résoudre. On se sert aussi dans pareil cas de quelques remedes superstitieux qu'on prétend agir par sympathie; par exemple, on touche la tumeur avec la main ou l'os d'un cadavre à dessein de la résoudre: mais ces méthodes sont trop ridicules pour mériter l'attention du Lecteur.

Lorsque la tumeur scrophuleuse est invétérée & mobile, le bistouri est préférable à tout autre remede, parce qu'on peut dans ce cas l'extirper entierement. Lors au contraire qu'elle est fixe, dure & profondément enracinée dans le cou, il est presque impossible de la guérir, parce qu'on risque en se servant du bistouri, de couper, ou du moins d'offenser les arteres & les nerfs, ce qui expose le malade à plusieurs accidens fâcheux & à la mort même. Messieurs Garengeot & Petit assurent que l'extirpation des tumeurs scrophuleuses fixes n'a rien de dangereux, vu que les glandes endurcies ou skirrheuses, sans en excepter même celles qui sont fixes, n'adherent jamais aux parties saines: mais comme leur opinion n'est appuyée d'aucun exemple, il doit être permis de la révoquer en doute. Lorsque la tumeur ne tient à la partie que par une petite queue ou racine, ce qui est rare, on peut l'extirper par le moyen d'une ligature: mais lorsqu'elle est grosse & sa racine large, il faut faire une incision longitudinale ou cruciale aux tégumens jusqu'à la poche de la tumeur, en détacher les levres de la plaie avec le bistouri, & l'extirper ensuite de même que les autres

tumeurs enkyſtées avec la main, le crochet, une aiguille enfilée ou des pincettes convenables. (voyez *Pl. VII. Vol. II. F. 11.*) Les Aides ſe tiendront prêts à eſſuyer avec un linge ou une éponge le ſang qui ſort par la plaie & qui pourroit incommoder l'Opérateur. S'il arrivoit qu'on eût ouvert quelque gros vaiſſeau en coupant la racine de la tumeur, on arrêteroit l'hémorrhagie en appliquant deſſus de l'eſprit de vin rectifié, ou quelqu'autre liqueur ſtyptique; on, ſupposé que ces moyens ne réuſſiſſent point, à l'aide de la ligature ou du cautere actuel. Comme la peau eſt plus que ſuffiſante pour recouvrir la plaie, il faut en retrancher la partie ſuperflue & n'en laiſſer qu'autant qu'il en faut pour procurer la cicatrice; on rapprochera enſuite les levres de la plaie, & on la conſolidera avec un emplâtre glutinative. J'ai ouvert des tumeurs ſcrophuleuſes & ſtéatomateuſes molles avec le biſtouri ou le cautere, & évacué la matiere qu'elles contenoient, détergé & conſolidé la plaie de même que ci-devant. Comme ces ſortes de tumeurs ſont ſouvent indolentes, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient ſouvent négligées, ſurtout par les pauvres gens, qui aiment mieux ſupporter la difformité qu'elles cauſent, que de s'expoſer aux douleurs de l'opération; d'autant plus qu'il ſe trouve des pays, tels que le Tirol, par exemple, où elles paſſent pour un ornement conſidérable. Suppoſé que le malade craigne le biſtouri & que la tumeur ſoit bénigne, molle, détachée des gros vaiſſeaux & peu enracinée, on pourra l'emporter avec des cauſtiques. HEISTER, *Inſtitut. de Chirurgie.*

SCROPHULARIA, *ſcrophulaire.*

Voici ſes caracteres.

Le calyce eſt d'une ſeule piece & composé de cinq ſegmens longs, étroits, obtus ou aigus. La fleur eſt monopétale, irréguliere, ouverte des deux côtés, ordinairement ronde, découpée en deux levres, & faite en forme de petits godets; la levre ſupérieure eſt ornée de deux petites feuilles en forme d'oreilles, & l'inférieure eſt pendante & fort évaſée; il s'éleve du fond de la fleur quatre étamines. Le fruit eſt rond, terminé en pointe & partagé en deux loges ſéparées par une cloiſon, dont chacune a ſon paneau.

Boerhaave compte quinze eſpeces de *ſcrophularia*, ſavoir,

1. *Scrophularia, annua, folio urticæ*, M. H. 2. 481.
2. *Scrophularia, annua, folio lamii, flore luteo*, M. H. 2. 482.
3. *Scrophularia, nodoſa, fœtida*, C. B. P. 235. Boerh. Ind. A. 234. Tourn. Inſt. 166. *Scrophularia*, Offic. *Scrophularia major*, Ger. 579. Emac. 716. Raii Hiſt. 1. 764. Synop. 3. 283. *Scrophularia major vulgaris*, Park. Theat. 610. *Scrophularia vulgaris & major*, J. B. 3. 421. *Scrophulaire.*

C'eſt une plante qui pouſſe des tiges quarrées à la hauteur de trois piés ou plus, des nœuds deſquelles ſortent deux feuilles oppoſées l'une à l'autre & quelque peu diſtantes; chaque paire eſt portée en ſens contraire par des queues fort courtes, elles ſont larges vers leur baſe, & terminées en pointe, dentelées à leurs bords, ſouvent de couleur brune & d'une odeur de ſureau. Les fleurs naiſſent aux ſommités des branches par petits bouquets de couleur purpurine foncée, elles ſont d'une ſeule piece, & comme évaſées par le haut. La partie inférieure eſt ronde & creuſe, & la ſupérieure plate & découpée en deux ſegmens. Les fruits ſont arrondis à leur pointe, & partagés en deux loges remplies de ſemences brunes & menues. La racine eſt longue, ſerpentante & pleine de nœuds. Elle croît dans les haies & aux lieux ombrageux, & fleurit au mois de Juin.

Cette plante, en conſéquence des inégalités dont ſa racine eſt pleine, & qui repréſentent des ſcrophules, eſt eſtimée bonne pour les écrouelles dans quelque partie du corps qu'elles viennent, pour les douleurs & l'enflure des hémorrhoïdes, ſoit qu'on l'emploie extérieurement ou intérieurement, auſſi-bien que pour les ulceres chancreux opiniâtres. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de la grande *ſcrophulaire* ſont très-ameres, très-puantes, plus même que celles du ſureau, & rougiſſent très-peu le papier bleu: la racine le rougit davantage, ce qui fait conjecturer que le ſel ammoniac qui eſt dans le ſel naturel de la terre domine dans cette plante, où il eſt uni avec une grande quantité d'huile fétide.

On tire de cette plante par l'analyſe Chymique beaucoup de ſel volatil concret & beaucoup d'huile: ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit ſi réſolutive, ſi émolliente & ſi adouciſſante; ce ſont là les qualités eſſentielles des remedes propres à fondre les tumeurs les plus rebelles, accompagnées d'inflammation, & celles auſſi qu'on appelle froides. L'huile fétide amollit les fibres, diminue leur tenſion & adoucit, pendant que le ſel ammoniac atténue, diviſe & fait évaporer la matiere qui occupe les poroſités des chairs. La plupart des plantes qui ſentent comme le ſureau, ou comme le *ſtramonium*, ont preſque les mêmes vertus par rapport aux inflammations & aux tumeurs; & il n'y en a point de plus propres pour les bleſſures des parties tendineuſes. On ſe ſert du ſuc de la grande *ſcrophulaire* pour mondifier les ulceres les plus ſales, & ceux-mêmes qui ſont carcinomateux. L'onguent des racines de cette plante, s'emploie pour réſoudre des tumeurs *ſcrophuleuſes*, & pour appaiſer l'inflammation des hémorrhoïdes. Il faut auſſi ſaupoudrer les parties affligées de ces mêmes racines pulvériſées.

On fait de cette maniere l'onguent de *ſcrophulaire*, ſelon la méthode de Tragus.

Exprimez le ſuc de toute la plante, en Mai; gardez-le toute l'année dans une bouteille bien bouchée.

Mêlez-y enſuite

de l'huile,
de la cire vierge, } *parties égales.*

Ce même Auteur aſſure avoir vu guérir avec cet onguent toutes ſortes de gales & de dartres, même de celles qui ne différoient guéres de la lepre. Il recommande l'eau diſtilée de cette plante pour les boutons & les rougeurs du viſage.

L'Auteur de l'*Hiſt. Lugd.* conſeille de faire de cette maniere l'onguent de *ſcrophulaire.*

Prenez-en les racines en automne; broyez-les avec du beure frais; mettez-les pendant quinzaine à la cave dans un pot de grais bien bouché; faites fondre enſuite ſur le feu; & gardez cet onguent après l'avoir paſſé dans un linge.

Si vous voulez ſuivre la méthode de Tragus.

Mettez un peu d'huile ſur du ſuc de *ſcrophulaire*, pour l'empêcher de ſe moiſir; ou bien mêlez-y un ſixieme d'eſprit de vin.

Ou bien ſi vous vous en tenez à l'onguent de l'*Hiſt. Lugd.* au lieu de broyer les racines avec du beurre frais & de les mettre à la cave,

Mettez-les en digeſtion au bain-marie pendant trois jours, dans un alembic de verre avec ſon chapiteau.

Ces onguens ſont excellens pour la goute, les hémorrhoï-

des & les dartres : mais pendant qu'on en use extérieurement, il faut prendre tous les matins, une dragme de poudre de racine de *scrophulaire*, mêlée avec une conserve convenable ; ou bien un verre de vin, dans lequel on aura fait infuser la racine toute la nuit. Tournefort.

Cette plante a été nommée *scrophulaire* de sa racine noueuse, dont les tubercules blancs ressemblent à des tumeurs d'écrouelles qu'on dit qu'elle guérit. Elle est aussi bienfaisante dans les hémorrhoïdes ; on s'en sert pour les ulceres chancreux, invétérés, & sinueux, & pour la gratelle maligne. Si quelqu'un est tourmenté par des hémorrhoïdes aveugles ; qu'il prenne une très-petite quantité de racines ou de feuilles de *scrophulaire*, dans ses mets ou sa boisson, il sera soulagé sur le champ ; il peut aussi user de la plante en substance, verte ou seche, ou de sa décoction. Cette observation est de Henri de Heer, qui dit l'avoir vérifiée plusieurs fois. La poudre de sa racine séchée, dissipe les hémorrhoïdes. Si l'on en ordonne intérieurement une dragme, elle chassera les vers. Son eau distilée enleve les rousseurs du visage.

On trouve dans le *Prodr. Hist. Nat. Scotiæ*, du D. Sibbald la préparation suivante d'une emplâtre pour les écrouelles.

Prenez *de lard, une livre.*

Et le faites dissoudre sur un feu modéré.

de feuilles de scropulaire,
de langue de chien,
de fleurs d'orties mortes blanches,
} *de chaque, égales quantités.*

Hâchez-les bien menues & faites-les bouillir dans le lard sur un feu modéré, réitérant l'ébullition trois ou quatre fois, jusqu'à ce que vous ayez un onguent d'un verd foncé.

Pesez cet onguent.

Prenez *la moitié de son poids de cire, autant de résine ;*
de térébenthine, deux onces ;
de verd-de-gris, une once.

Dissolvez le tout ensemble, passez à travers un linge, & faites une masse, dont vous étendrez une quantité suffisante sur de la peau, & que vous appliquerez sur le lieu affecté. Ray, *Hist. Plant.*

4. *Scrophularia radice fibrosa*, Boerh. Ind. A. 2. 34. *Betonica aquatica*, Offic. Ger. 579. Emac. 715. *Betonica aquatica major*, Park. Theat. 613. *Scrophularia aquatica major*, C. B. P. 235. Raii Hist. 1. 764. Synop. 3. 283. Tourn. Inst. 166. *Scrophularia maxima, radice fibrosa*, J. B. 3. 421. *Yquetaya Brasiliensis*, N. Mss. D. Tanc. Robinson M. D. *Bétoine aquatique.*

Cette plante a la tige plus grande & plus haute que la précédente, moins branchue ; ses feuilles sont plus larges, émoussées par la pointe, semblables à celles de la bétoine & placées sur de longs pédicules. Ses fleurs ressemblent à celles de la *scrophulaire* précédente ; mais sont un peu plus larges & plus rouges. Quant à leur semence & à leurs vaisseaux séminaux, il n'y a point de différence : mais la racine de celle-ci n'a point de tubercules. Elle croît dans les lieux aqueux, & au bord des fossés, & fleurit en Juin. Sa racine est d'usage.

Sa nature est à peu près la même que celle de la plante précédente, qu'on lui substitue dans le besoin ; elle est pareillement détersive, vulnéraire & recommandée par quelques Auteurs dans la gratelle. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante put, est amere, détersive, & ne donne que difficilement une teinture de rouge au papier bleu ; ce qui donne lieu de croire qu'elle contient quelque sel ammoniac, mêlé avec de l'huile fétide & de la terre. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle soit déterlive & vulnéraire. Elle a les mêmes vertus que la *scropularia major*. Tournefort.

5. *Scrophularia nemorensis, folio urticæ rugoso, flore atropunicante.*
6. *Scrophularia Melissæ folio*, T. 166.
7. *Scrophularia Hispanica, sambuci folio glabro*, T. 166.
8. *Scrophularia maxima, Lusitanica, sambuci folio lanuginoso*, T. 167.
9. *Scrophularia, ruta canina dicta, vulgaris*, C.B.P. 236. *Ruta canina*, Clus. H. 109.
10. *Scrophularia Lusitanica frutescens, verbenacæ foliis*, T. 167.
11. *Scrophularia Orientalis, foliis cannabinis*, T. Cor. 9.
12. *Scrophularia Nebrodensis, foliis urticæ, altissima, flore Phœniceo*, H. Cat. H. Maurocen. 158.
13. *Scrophularia peregrina frutescens, foliis Teucrii crassiusculis*, Breyn. Prodr. T. 166.
14. *Scrophularia, subrotundo, crasso & nigricante folio, flore luteo pallido, capsulâ turgidâ*, Bocc. Mus. 1. 65. T. 60.
15. *Scrophularia Hispanica, foliis tenuissimis*, Salvad. Boerhaave, *Index, alt. Plant.* Vol. I.

Cette plante est appellée *scrophularia*, de *scrophulæ* ; à cause de ses inégalités, qui ressemblent assez à des tumeurs scrophuleuses, & non parce qu'elle guérit ces tumeurs, comme on le pense ordinairement.

La troisieme espece est la *scrophularia major*, des Herboristes. Quant à la *scrophularia minor*, c'est la même chose que le *Chelidonium minus.*

La *scrophulaire* est apéritive ; elle est pleine de mucosités ; c'est pourquoi on la regarde comme un lénitif excellent dans toutes les douleurs qui proviennent d'une acrimonie peccante, & comme capable de calmer les douleurs, & de dissiper toute matiere grossiere. On en fait un cataplasme, généralement estimé, comme discussif, résolutif & maturatif ; même dans les cas où la tumeur auroit une dureté considérable. Ses feuilles séchées à l'ombre ne perdent point leur vertu corroborative. Si l'on en répand la poudre sur des ulceres aqueux, elle les agglutinera & les fermera ; elle est bonne aussi dans la dilatation des hémorrhoïdes. On recommande la troisieme espece dans les écrouelles, & pour les tumeurs hémorrhoïdales. La quatrieme espece ôte au séné son gout désagréable ; & comme le séné est un des meilleurs cathartiques que nous ayons ; un Chirurgien qui possédoit ce secret, en tira bon parti, jusqu'à ce qu'un Botaniste, ayant mis les feuilles de cette *scrophulaire* dans de l'eau, découvrit le secret du Chirurgien, & en même-tems la raison de ses effets sur le séné. Si l'on veut donc ôter au séné son gout désagréable, & anéantir parfaitement cette acrimonie par laquelle il offense le cerveau & les nerfs ; mettez sur deux dragmes de cet ingrédient, une dragme de la plante dont il s'agit.

Ses feuilles récentes, broyées & appliquées guérissent les hémorrhoïdes & les cors des piés. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCROTOCELE, *hernie au scrotum.*

SCROTUM, *le scrotum.*

On donne ce nom à l'enveloppe cutanée, qui renferme les testicules. Au dehors c'est une bourse commune à

tous les deux, fermée par la continuation de la peau qui couvre les parties voisines, & pour l'ordinaire très-inégale par la quantité de rides ou rugosités qui paroissent dans toute sa surface. Au dedans elle est charnue, & forme à chaque testicule une bourse musculeuse appellée *dartos*.

La portion externe ou cutanée du scrotum, est à peu près de la même structure que la peau en général, dont elle est la continuation. Elle est plus fine, & elle est parsemée d'espace en espace de plusieurs petits grains appellés glandes sébacées & de quantité d'oignons de poils.

Quoiqu'elle ne soit qu'une enveloppe commune aux testicules, elle est néanmoins distinguée en deux parties latérales par une espece de ligne superficiellement saillante & inégale, qui paroît comme une espece de suture ou couture, & pour cela est appellée en terme Grec *raphé*.

Cette ligne est la continuation de celle qui partage pareillement l'envelope cutanée du pénis, & elle continue tout de suite jusqu'à l'anus, en divisant de la même façon le périnée, c'est-à-dire, l'espace qui est entre l'anus & le scrotum, en deux parties latérales. Elle n'est que superficielle, & ne paroît pas au-dedans de la peau.

La surface interne de la bourse cutanée est tapissée d'une membrane celluleuse fort mince, au travers de laquelle les grains glanduleux & les oignons des poils paroissent assez distinctement quand on l'examine au-dedans; la rugosité du scrotum est pour l'ordinaire une marque de l'état naturel en santé, & pour lors il ne forme qu'un volume médiocre. Ce volume augmente principalement en longueur, & les rides s'effacent plus ou moins, selon les degrés d'état contre nature & d'indisposition. Winslow, *Anatomie*. Voy. *Dartos*.

Quant à l'hydropisie & à la paracentèse du scrotum. V. *Hernia*.

Quant aux bandages propres à cette partie, Voyez *Fascia*.

SCRUPULUS, *un scrupule*.

Un *scrupule* vaut vingt grains en Medecine; c'est la troisieme partie d'une dragme, & la vingt-quatrieme d'une once.

SCU

SCUMA ou SQUAMA, *écaille*. Rulann.

SCUTA TABESI, *tortue*. Rulann.

SCUTALIS CARTILAGO, *cartilage scutiforme*, ou thyroïde placé à la partie antérieure du larynx; il est ainsi appellé de *scutum*, bouclier.

SCUTELLARIA. Voyez *Cassida*.

SCUTIFORME OS. Voyez *Patella*.

SCUTIFORMIS CARTILAGO. Voy. *Scutalis Cartilago*.

SCUTUM, *un bouclier*; ce mot est quelquefois synonyme à *Patella*.

On entend en Pharmacie par *Scutum*, un stomachique assez solide, mis sous la forme d'un bouclier, ou fait en sachet ou en emplâtre. Il est composé en bouclier, de poudres chaudes stomacales & corroboratives; & en emplâtre, d'un mélange convenable de Mastic, de quelques poudres stomacales, de gommes odoriférantes, & d'une quantité convenable de térébenthine. On se sert de cette espece de topique, après une purgation, pour fortifier l'estomac, corriger une intempérie froide, rétablir la digestion & prévenir le vomissement. Morelli, *de Form. Remed.*

SCY

SCYBALA, σκύβαλα; excrémens endurcis, en masse.

SCYBELITES, σκυβελίτης, moût, qui distile de lui-même des grappes, sans qu'elles soient comprimées.

SCYLACION, chair de petit chien. Hippocrate.

SCYROS, σκῦρος, *skirre*. Hippocrate.

SCYTALA, espece de serpent semblable à l'*Amphisbœna*. Voyez *Amphisbœna*.

SCYTALIDES, σκυταλίδες, les phalanges des doigts.

SCYTALION, nom du *Cotyledon*, ou *umbilicus Veneris*. Oribase, *Medecin. Collect. Lib. II.*

SCYTHICA RADIX, *Reglisse*. Blancard.

SEB

SEB, *Or*, ou *alun*. Rulann.

SEBEL, nom Arabe de la maladie de l'œil appellée *Pannus*. Voyez *Pannus*.

SEBESTEN. Voyez *Myxa*.

SEBUM, *Suif*; les *suifs* passent pour émolliens, discussifs, & tant soit peu astringens. Ceux de cerf, de bêtes fauves, de bouc, de chevreau, de brebis, & de bœuf, sont d'usage en Medecine.

SEC

SECACUL, nom du *Tordylium Orientale*, *Secacul Arabum dictum Rauwolfio*.

SECALE, *Seigle*.

Voici ses caracteres:

Ce sont les mêmes que ceux du froment; il a seulement l'épi plus plat, toujours barbu, & le grain plus foible, & plus nu.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Secale hybernum, vel majus*, C. B. P. 23. Theat. 425. Tourn. Inst. 513. Boerh. Ind. A. 2. 156. *Secale*, Offic. Ger. 61. Emac. 68. J. B. 2. 416. Raii Hist. 2. 1241. Synop. 3. 388. *Secale vulgatius*, Park. Theat. 1128. *Seigle*.

Le *seigle* croît plus haut qu'aucun autre grain; il a l'épi barbu, & plus foible que celui du froment; quant à son grain, il est plus petit & plus obscur. Il se seme en hiver, & monte en épi un mois plutôt que le froment; on dit communément qu'Avril ne se passe jamais sans épi de *seigle*, & Mai sans épi de froment.

Le *seigle* est plus souvent employé en pain qu'en médicament; il est moins nourrissant que le froment, & cause des tranchées à ceux qui n'y sont pas faits.

On ordonne quelquefois sa farine extérieurement en cataplasme, contre les tumeurs & les inflammations. Miller, *Bot. Off.*

Secale vient de *seco* couper; car il y a sur la terre deux sortes de fruits, des fromentacés & des légumineux; on fait la recolte de ceux-ci, *leguntur*, ou on les arrache avec la main; quant aux fromentacés, comme le *seigle* & autres, on les coupe, *secantur*, ou on les moissonne.

Caspar Bauhin & Miller ont distingué deux especes de *seigles*; un *seigle* commun ou d'Hiver; un petit *seigle*, ou *seigle* de Printems. On seme le premier en Automne, ainsi que le froment, & l'autre au Printems avec l'orge: mais ces deux *seigles* ne semblent différer que par le tems de la semaille, & ses suites. Le *seigle* tient la premiere place après le froment, entre les grains fromentacés. Le pain qu'on en fait est noir, pesant, tant soit peu obstruant, difficile à digérer, & lourd

fur l'estomac, furtout si l'on n'en a pas séparé le son; il provoque ordinairement les selles & donne des tranchées à ceux qui n'y sont pas faits. Les habitans de la campagne, sont persuadés, que le pain de *seigle* fortifie le corps. Bruyer assure que dans le Comté de Lyon & les contrées circonvoisines, les femmes qui se nourrissent de pain de *seigle*, sont vigoureuses, bienfaites, jolies, quoiqu'il suppose en même-tems, que ce grain est peu nourrissant. Il y en a qui préferent le pain de *seigle* à celui de froment ou d'épeautre, à cause de son humidité, & du long-tems qu'il peut être exposé à l'air sans en être séché.

Les habitans de nos campagnes, dit Bauhin, ont coutume de mêler la farine de *seigle*, avec une égale quantité de froment ou d'épeautre, afin que le pain soit plus long-tems frais, plus léger, & plus agréable au gout. Les Medecins conseillent quelquefois aux Personnes de qualité de faire usage de ce pain, surtout en Eté. Ruellius dit qu'en Angleterre & en France, on seme le *seigle* seul, & avec le froment, presque en quantité égale. Les François appellent ce mélange, *méteil.*

La farine de *seigle*, dont on n'a point séparé le son, appliquée dans un linge sur la tête, est un remede presque sûr, contre les maux de têtes invetérés, elle produit aussi de bons effets dans le délire, surtout si on y ajoute des sommités d'absinthe. S. PAULI.

C'est assez la coutume des petites gens de prendre de la farine seche de *seigle*, de l'envelopper dans un linge, de l'appliquer sur la partie affectée d'éréfipeles, & de discuter ainsi l'humeur qui cause cette maladie.

Des pluies immodérées, donnent aux grains contenus dans la partie inférieure de l'épi du *seigle*, lorsqu'il est mûr, une couleur purpurine foncée. Ce grain sort considérablement de son enveloppe, ainsi que l'a remarqué Caspard Bauhin, grossit, se recourbe, prend la figure d'une corne, se noircit à l'extérieur, mais contient au-dedans une substance farineuse, blanche, d'un tissu assez ferme, qui a le gout de la dreche; qu'on appelle en quelques contrées de l'Allemagne *Muterkorn*, c'est-à-dire, mere du *seigle*, & qui passe pour un souverain remede dans le flux immodéré des vuidanges. Le mauvais *seigle* est appellé par Caspard Bauhin, *secale luxurians*, & par Lodicerus, *clavi filiginis.* On demande si l'excroissance du *seigle* ne vient point de la piqure d'un insecte. RAY, *Hist. Pl.* 1741.

2. *Secale vernum vel minus*, C. B. P. 23. M. H. 3. 179.
3. *Gramen spicatum, secalinum latifolium maritimum, spicâ breviore*, T. 512. *Spartium maritimum, sive Oceanum latifolium*, J. B. 2. 512.
4. *Gramen spicatum, secalinum maritimum, maximum, spicâ longiore*, T. 518. *Spartium spicatum pungens, Oceanum*, J. B. 2. 511.
5. *Gramen spicatum secalinum, maritimum, maximum, spicâ laxiore*, T. 518. *Spartium Hollandicum maximum, maritimum spicâ secalinâ*, Raii Hist. 1260. Meth. 172.
6. *Gramen spartium cunjifolium*, C. B. P. Theat. 69. *Spartium parvum Lobelii*, J. B. 2. 513.
7. *Gramen spartium Hollandicum, folio capillaceo minus*, C. B. P. 5. Prodr. 11. N°. 30.
8. *Gramen spartium Hollandicum variegatum*, C. B. P. 5. Theat. 72.
9. *Gramen spicatum, aristis longissimis setas equinas referentibus.*
10. *Gramen spartium pennatum*, C. B. P. 5. *Spartium Austriacum pennatum*, Clus. 5. 221. BOERHAAVE, *Ind. alt. Pl. Vol. II.*

Le grain du *seigle*, donne une farine, dont le son est particulier. On en fait du pain, & l'on s'en sert dans les cataplasmes émolliens & résolutifs. On nettoye les dents avec la croûte de ce pain brulé. Il est moins nourrissant, & plus difficile à digérer que celui de froment: mais il relâche, & fait du bien à ceux qui sont sujets à être constipés. Le son du *seigle* est déterfif, émollient, & bienfaisant dans la diarrhée, & dans les toux invétérées. *Hist. Pl. attribuée à Boerhaave.*

SECAMONE, nom d'une espece d'apocin Egyptien, appellé par Caspard Bauhin, *Apocinum angusto salicis folio.* Il croît en Egypte, il en sort un suc jaune, chaud, & qui séché, passe pour bien purger les humeurs claires. RAY, *Hist. Plant.*

SECANIABEN, mot Arabe; *Oxymel.*
SECESSUS, abscès, ou séparation de parties hétérogenes; départ, ou selles.
SECHA, *Barbotine.* CASTELLI, d'après *Ardoinus.*
SECLA, ou SECALE. *Seigle.*
SECRETIO, *secretion.* Voyez *Glandula.*
SECTA, *Secte.* Voyez dans la Préface, ce que j'ai dit des différentes Sectes qui se sont élevées dans la Medecine.
SECTACROA, *fleurs de muscade.* DORNÆUS.
SECUNDINÆ, *arriere-faix.* Voyez *Chorion, amnios, allantois*, & *generatio.*

L'arriere-faix ou délivre humain passe pour être de quelque utilité en Medecine. Quelques uns ordonnent, par exemple, de l'appliquer tout chaud, comme il sort de l'uterus, sur le visage, pour en emporter les rousseurs. On en tire aussi une huile par la distilation au bain-marie, pour effacer les taches & les tares du visage; sec & réduit en poudre, on l'emploie intérieurement, contre l'épilepsie, pour accélérer la sortie du fœtus, & pour soulager la douleur des plaies. La dose de cette poudre est depuis un demi-scrupule, jusqu'à deux. LEMERY, *des Drogues.*

SECUNDIFORMIS, le même que *Chorocides.*
SECUR, *Or.* RULAND.

SECURIDACA.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont en étoiles; sa cosse est étroite, platte, à anneaux, pleine de jointures, & contient à chaque jointure une semence rhomboïde, bordée intérieurement.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante:

Securidaca lutea major, C. B. P. 348. Raii Hist. 1.921. Tourn. Inst. 399. Boerh. Ind. A. 2. 52. *Securidaca*, Offic. *Securidaca, flore luteo, siliquâ latâ, oblongâ*, J. B. 2. 345. *Securidaca, Hedysarum, Pelecinum*, Chab. 155. *Hedysarum majus, sive Securidaca major vera*, Park. Theat. 1087. *Hedysarum majus*, Ger. 1056. Emac. 1233.

Cette plante croît parmi les grains dans les Pays chauds: mais nous la cultivons dans nos jardins, elle fleurit en Juin.

Dioscoride décrit la *Secudiraca* ou l'*hedysarum*, comme une plante en buisson, dont les feuilles ressemblent à celles du pois chiche, dont la silique est en corne, & qui contient une semence jaunâtre, qui ressemble à une hache à deux tranchans; d'où lui vient le nom de *Pelecinum*; car πέλεκυς, signifie une hache. Elle est d'un gout amer: elle croît dans les blés & dans les orges. Clusius dit, qu'il n'y a point de plantes dont la semence ressemble mieux au *pelecinum* des Anciens, que celle de l'*hedysarum*. Dale est du même avis.

La *Securidaca* prise intérieurement, est bonne pour l'estomac; on la fait entrer dans les antidotes; si l'on s'en sert

fert en pessaire avec du miel avant le coït, on dit qu'elle empêche la conception. Dioscorid. *Lib. III.* 141.

L'*Histoire des Plantes attribuée à* Boerhaave ne lui reconnoit aucune propriété.

Securidaca Egyptia; nom du *Senna Orientalis fruticosa sophera dicta.*

Securidaca Dumetorum; nom de la *Coronilla herbacea flore vario.*

Securidaca Peregrina; nom du *Pelecinus vulgaris.*

SED

SEDAFF, ou *Concha marina*, selon Ruland.

SEDALIA VASA; *Vaisseaux hémorrhoïdaux*, Willis.

SEDANTIA, *sedatifs.*

Jusqu'à present nous avons parcouru en abregé les genres de remedes qui agissent en fortifiant, lorsque le mouvement tonique est affoibli, & que les parties nerveuses & fibreuses, & les vaisseaux sont trop relâchés: il faut à présent songer aux remedes que la nature a institués pour calmer les mouvemens excessifs, & déréglés des solides & des fluides, les appaiser, les arrêter & pour relâcher les contractions spasmodiques dolorifiques des parties. Comme ces facultés sont fort étendues, on peut à merveille ranger sous ce genre les *paregoriques* qui relâchent doucement, & ramollissent les fibres trop roides, & en même tems émoussent l'acrimonie; les anodyns, qui adoucissent la violence des douleurs; les anti-spasmodiques qui diminuent & relâchent les contractions spasmodiques; les anti-épileptiques qui arrêtent les mouvemens convulsifs; les hypnotiques qui procurent le sommeil; & les narcotiques qui causent une stupeur & un engourdissement sensibles des sensations & des mouvemens.

Cette vertu calmante générale & spéciale, se trouve dans les racines de pivoine, de valériane, d'armoise; les feuilles d'hormin, de basilic, de morelle, & de raisin de renard; les fleurs de sauge, de fraxinelle, d'acacia, de la reine des prez, de sureau, de tilleul, de pivoine, de cocquelicot, de camomille ordinaire, de millefeuille, de roses, de mauves, de muguet, de primevere, de lis blancs, & tout ce qui vient du pavot, graines, écorces, fleurs, suc, opium; la semence de jusquiame blanche, d'anet, de pivoine; l'écorce de sureau, de tilleul, de cascarille; entre les aromates, le safran, la noix muscade, le macis; entre les fruits, les noyaux de cerises, de pêche, les amandes ameres, la noix vomique. Il faut ajouter l'asa fœtida, le camphre, le nitre dépuré, & factice, le cinabre; entre les animaux, le castoreum, le musc, la civette, l'axonge de chien, celle d'homme, de blaireau, de renard, le lait, la crême, le blanc d'œuf, les vers de terre, les râclures des os, comme de corne de cerf, de dents d'hippopotame, de pié d'élan, de corne de licorne, d'ivoire, de la pierre du lamentin, de la peau humaine; entre les remedes & les préparations chymiques, notre liqueur anodyne minérale, l'esprit de nitre dulcifié, la teinture volatile de soufre, le laudanum liquide de Sydenham, le laudanum préparé avec le suc de coings, le laudanum hystérique, la thériaque, le diascordium de Fracastor, la thériaque céleste, les pilules de cynoglosse, de styrax, de Wildeganfius, de Starkey, le sirop de pavots blancs, & celui de coquelicot, l'extrait de safran, celui de fleurs de coquelicot, de camomille, de millefeuille, l'huile de jusquiame, de vers de terre, la poudre anti-épileptique de Dresde, dont la base est le charbon de tilleul, la poudre d'armoise, le spécifique céphalique de Michaël, la poudre du Marquis, l'eau anti-épileptique de Langius, les eaux distilées des fleurs ci-dessus détaillées, l'onguent populeum.

Ces sédatifs agissent de différentes manieres sur les solides, & les fluides. Les parégoriques, à raison de leurs parties mucilagineuses, sulphureuses, déliées, relâchent par le seul contact les fibres endurcies, & resserrées par le spasme; embarrassent, & émoussent les pointes qui causent les irritations, & sont principalement d'usage dans les douleurs, les tumeurs douloureuses, les fluxions acres, employées en cataplasme, emplâtre, ou onguent. Tel est l'effet du safran, des fleurs de camomile ordinaire, de mélilot, de lis blancs, de sureau, de mauve, de pavot; de feuilles de jusquiame, du lait, de la crême, du blanc d'œuf, de l'onguent populeum, de celui pour la brûlure, qu'on fait très-efficace, en le composant avec la mauve, l'écorce de tilleul, & celle de sureau, l'huile de lin, & la cire.

Les anti-spasmodiques sont d'un usage très-étendu dans la pratique, parce que beaucoup de maladies & d'accidens dépendent des contractions & resserremens spasmodiques des vaisseaux & des fibres, comme nous l'avons fait voir au long dans la premiere section de ce Volume. Mais ils n'agissent pas tous de la même maniere; car les uns relâchent & ramollissent par le seul contact les fibres tendues, dures & resserrées, comme le lait, & surtout celui d'ânesse, l'huile d'amandes douces, les émulsions des quatre semences froides, celles des amandes, les graisses des animaux, la crême du lait; ou par un soufre vaporeux par lequel ils appaisent le mouvement trop violent du fluide des nerfs, comme sont les eaux de fleurs de tilleul, de fraxinelle, d'acacia, de sauge, de sureau, de reine des prés, de pêcher, de lis blancs, de camomile ordinaire, de primévere, de mille-feuille, de noyaux de pêches, de cerises, d'abricots, distilées avec l'eau de pluie ou la rosée de Mai, qu'on emploie avec succès dans les mouvemens convulsifs & épileptiques, à cause de leur vertu anti-spasmodique. Il y a aussi des anti-spasmodiques tirés du regne animal, qui agissent à raison d'un soufre délié vaporeux, qui est plus ami de la nature à cause de son affinité; tels sont les vers de terre, le castoreum, la poudre d'arriere-faix humain, celle de boyau de loup; de viperes; la rapure de peau & de crane humains, de pié d'élan, de dents d'hippopotame, de la pierre de lamentin; le musc & la civette, qu'on emploie avec beaucoup de succès dans les mouvemens convulsifs & épileptiques, & même dans l'épilepsie chronique.

Les anodyns qui ont la faculté de calmer les douleurs & de procurer le sommeil, sont tous les remedes tirés du pavot, & ceux qui se tirent de l'opium, du safran & du cynoglosse, dont les soufres vaporeux très-déliés pénetrent les canaux des nerfs & des membranes, arrêtent le mouvement impétueux du fluide nerveux; & par cette raison calment les mouvemens non-seulement dans la partie attaquée, mais dans tout le corps, & même celui du cœur & des arteres. Car comme le trop grand mouvement & la trop grande agitation du cerveau & des parties nerveuses produit la veille, leur calme & leur tranquilité procure le sommeil.

Quant aux narcotiques qui causent une stupeur aux organes des sens & un sommeil très-profond, leur opération dépend d'une vapeur sulphureuse désagréable, & contraire à l'œconomie animale, qui éteint presque entierement le mouvement du fluide nerveux. Leur opération est donc ennemie; & de fait ils causent aux personnes foibles un sommeil mortel, & la folie à d'autres. Tels sont les funestes effets de tous les remedes tirés de la jusquiame, tant blanche que noire, du stramonium, & de la pomme d'amour, qui en est une espece, du solanum ou morelle, appellée *Bella-dona*, & de ses fruits.

Enfin, il y a des calmans qui assoupissent les douleurs & les spasmes, & procurent le sommeil, en détruisant les causes qui produisent les accidens; telle est surtout la vertu du nitre purifié ou artificiel, du cinabre & du camphre. Et effet, les préparations nitreuses moderent la chaleur & le mouvement intestin chaud des parties sulphureuses du sang, humectent les parties solides, rendent plus

tranquiles leurs mouvemens désordonnés ; ce qui leur donne une excellente vertu rafraîchissante, humectante, anodyne & anti-spasmodique. Les remedes tirés du cinabre font des merveilles quand ils sont bien appliqués, lorsqu'il s'agit de calmer les mouvemens épileptiques & convulsifs, produits par une lymphe visqueuse qui s'arrête dans le cerveau & les membranes de la moelle de l'épine, parce qu'ils la fondent puissamment par le long usage. Le camphre, surtout marié avec le nitre, dissipe merveilleusement les inflammatinns qui sont toujours accompagnées de veilles, de douleurs & quelquefois de délire, & par ce moyen fait l'effet de calmer & de remédier aux spasmes. Enfin, l'*asa fœtida* & le sagapenum, deux gommes de mauvaise odeur, font effet de deux manieres dans les accidens spasmodiques des intestins qui tourmentent si cruellement les femmes attaquées de la maladie hystérique ; car d'un côté ils appaisent les spasmes & les douleurs, & d'un autre leur sel savoneux, gommeux & acre dissout les humeurs ténaces, & ouvre les obstructions des glandes & des petits vaisseaux.

Les sédatifs sont donc des remedes très-énergiques, qui agissent tout d'un coup & même en petite dose, à cause de leur principe sulphureux vaporeux, qui pénétrant intimement les pores & les vaisseaux des parties solides, apporte un changement considérable à la lymphe très-mobile qui donne le mouvement & le sentiment aux parties, en appaisant ses mouvemens désordonnés. Mais il faut observer scrupuleusement dans l'usage de ces anti-spasmodiques, ce que nous avons déja dit de toutes les autres especes de remedes ; c'est qu'il faut préférer les plus sûrs & les plus amis de la nature, aux plus forts & aux plus actifs ; & il ne faut guere se déterminer à faire usage des plus violens, tels que sont ceux tirés du pavot, lorsque les plus doux, comme les eaux hypnotiques tirées des fleurs de bonne odeur, ou les émulsions avec la semence de pavot, ou même les préparations nitreuses, & les remedes tirés du castoreum ou du cinabre, peuvent suffire.

Bien que les remedes tirés de l'opium, corrigés par l'addition des purgatifs & des balsamiques, comme dans les pilules de Starkey & celles de Wildegansius ; ou par celle des alexipharmaques, comme dans la thériaque céleste & le diascordium de Fracastor ; ou par les analeptiques, comme dans le laudanum liquide de Sydenham, étant employés avec prudence, puissent être administrés avec beaucoup de succès : cependant, si l'on peut produire les mêmes effets avec des secours plus doux & plus sûrs, il est plus prudent de s'en abstenir entierement, surtout quand les sujets sont foibles, les forces abbatues par différentes causes, & dans la vieillesse & l'enfance. Mais il faut encore être bien plus circonspect dans l'usage des remedes où il entre des narcotiques, comme sont les pilules de cynoglosse, qui, outre l'opium, contiennent la graine de jusquiame ; pilules, dont des personnes qui haïssent souverainement l'opium, ne laissent pas de faire grand usage dans ce tems-ci. Pour moi, j'en ai remarqué plus d'une fois de très-mauvais effets.

Je me suis autrefois servi très-fréquemment des remedes tirés de l'opium avec un correctif : mais depuis que, par la grace de Dieu, j'ai découvert une liqueur d'un gout & d'une odeur pénétrantes, aromatiques & agréables, que je prépare de l'huile de vitriol, que les anciens Chymistes ont regardée comme anodyne, par un procédé chymique particulier, je me suis abstenu sans balancer de tous les autres calmans. Cet esprit, que j'appelle ordinairement liqueur anodyne minérale, est entierement sulphureux, & s'enflamme promptement & vivement, & est entierement consumé par le feu : il s'allume très-promptement au feu d'une lumiere qui est encore éloignée de trois doigts, & s'évapore dans une chambre échauffée. Cependant, au toucher il est froid comme glace. Quand il est bien distilé & rectifié, il nage sur toutes les eaux comme l'huile. L'usage de ce remede est très étendu, & ses vertus sont en grand nombre ; car il soulage merveilleusement les douleurs, & procure le sommeil ; ce qui le fait employer avec tout le succès possible dans les grandes douleurs de colique, de calcul, de goute & de cardialgie, de tête & de dents. Il pousse aussi par les sueurs ; & quoiqu'il soit très-chaud, il ne met cependant pas le sang en mouvement. Il ne laisse dans la tête aucun engourdissement, ni aucune foiblesse, & par cette raison on peut le faire prendre avec utilité, &, ce qu'il y a de plus surprenant, avec augmentation de forces à toutes les personnes foibles, lors même que les forces sont entierement abbatues, comme dans la fievre hectique ; & comme c'est sur l'estomac qu'il agit en premier lieu & principalement, il fait des effets merveilleux dans toutes les maladies de cette partie, & dans la nausée, le gonflement hypocondriaque & asthmatique, & dans la cardialgie, en facilitant la sortie des vents. FREDERIC HOFFMAN. Voyez *Liquor mineralis*.

SEDENTARIUM OS ; dans Deventer, protubérance de os du bassin sur laquelle nous sommes assis.

SEDES, *le siége* ou *l'anus*. On désigne encore par ce mot une espece de fracture. Voyez *Fractura*, & *Hedra*.

SEDHE, *Cinabre*. RULAND.

SEDIGITUS ; qui a six doigts.

SEDIMENTUM, *sédiment*.

SEDINA ou SEDEN, *Sang de dragon*. RULAND.

SEDMA, *Pierre hématite*. RULAND.

SEDUM, *Joubarbe*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes, mais sans ordre : son calyce est d'une piece, mais profondément divisé en plusieurs segmens ; il y a autant de segmens au calyce, que de pétales à la fleur, c'est-à-dire, cinq au moins. Sa fleur est pentapétale, ou polypétale, en rose, & garnie pour l'ordinaire d'autant d'étamines que de pétales. Son ovaire est situé au fond du calyce ; il est composé d'une multitude de petites siliques, égales en nombre aux pétales de la fleur ; chacune a son tube, qui ressemble à un étui ; leur *apex* est en corne ; elles forment une tête ronde ; elles sont à quelque distance, & contiennent un grand nombre de petites semences.

Boerhaave en compte les vingt-huit especes suivantes.

1. *Sedum majus arborescens*, J. B. 3. 686. M. H. 3. 470. *Sempervivum, sive sedum arborescens, majus*, Dod. P. 127.
2. *Sedum majus arborescens*, J. B. *Foliis elegantissimè variegatis, tricoloribus*.
3. *Sedum Canarinum, foliis omnium maximis*, H. A. 2. 189.
4. *Sedum Africanum, frutescens, folio longo, serrato, confertim nato*, Ind. 121.
5. *Sedum Africanum, frutescens, caule pellucido, folio subrotundo*, Ind. 121.
6. *Sedum Afrum, montanum, foliis subrotundis, dentibus albis serratis, confertim natis*.
7. *Sedum vulgare, maximum*, M. H. 3. 374.
8. *Sedum majus, vulgare*, C. B. P. 289. Raii Hist. 1. 687. J. B. 3. 687. Tourn. Inst. 262. Boerh. Ind. A. 286. *Sempervivum majus, sedum majus*, Offic. *Sempervivum majus*, Ger. 411. Emac. 510. Raii Synop. 3. 269.

La *joubarbe* a un grand nombre de feuilles épaisses, pleines de suc, rangées circulairement, convexes à l'extérieur, plates en-dedans, pointues & tant soit peu velues par les bords. Sa tige s'éleve environ à la hauteur d'un pié ; elle est rougeâtre ; son écorce est pleine de suc, & sous cette écorce on trouve une moelle épaisse & blanche. Les feuilles qui croissent sur la tige, sont

plus foibles & plus longues que celles qui croissent au pié. La tige porte à son sommet des épis inclinés de fleurs en étoiles, composées de plusieurs pétales étroits, pointus, rougeâtres, & rangés autour d'un calyce verdâtre, creux, & qui se divise dans la suite en plusieurs petites siliques ou vaisseaux séminaux, creux en cornes, & contenant de très-petites semences. Sa racine est longue, ligneuse & pleine de fibres : on la trouve ordinairement sur les toits des maisons dans toute l'Angleterre. Cependant M. Ray doute que ce soit une plante naturelle à ce pays.

Elle est rafraîchissante & astringente. On l'ordonne rarement intérieurement; cependant quelques Auteurs la recommandent dans les fievres, mêlées avec le posset, pour étancher la soif, ainsi que dans d'autres maladies, pour calmer l'ardeur & l'acreté des urines.

Prévôt dit, dans sa *Medecine des Pauvres*, que si l'on prend trois onces de son suc & de *persicaria maculata*, & qu'on fasse bouillir le tout jusqu'à réduction aux deux tiers, on aura une boisson qu'on peut regarder pour un remede certain contre la diarrhée & le flux de sang. Appliquée extérieurement, cette plante est bonne pour les brûlures, les échauboullures, le feu saint Antoine, & le feu volage. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante analysée, donne une bonne quantité d'acide & de terre, & un peu de sel volatil concret. Elle contient vraissemblablement un sel pareil à l'alun, mêlé avec un peu de sel ammoniac; car le suc de cette plante évaporé jusqu'à consomption de moitié, rend une odeur urineuse. La *joubarbe* est détersive & astringente. On l'emploie quelquefois pour résoudre : mais elle est répulsive. Pour l'esquinancie, faites un gargarisme avec l'eau distilée, & appliquez sur le gosier les feuilles broyées avec quelques écrevisses. Le jus de l'écrevisse & de la *joubarbe* s'employent aussi avec succès en gargarisme. Ces sucs s'employent aussi en injections dans la chûte de matrice & les ulceres sinueux. On en applique les feuilles sur les cors, & sur les nodosités de la goute. Rien n'est meilleur, quand les chevaux sont forbus, que de leur faire boire une demi-pinte du jus de cette plante. TOURNEFORT.

C'est assez notre coutume, dit Schroder, d'ordonner au petit peuple dans les fievres & les maladies chaudes, le suc exprimé de *joubarbe* avec du sucre. Les Botanistes de notre pays font usage en pareil cas de son suc avec le posset; & le Docteur Tancrede Robinson dit en avoir éprouvé d'heureux succès dans les fievres, surtout dans les fievres érésipélateuses & hectiques; car cette plante abonde en un sel médicinal alcalin.

On lit dans Tragus, que les linges humectés de suc ou d'eau distilée de *joubarbe*, & appliqués sur quelque partie du corps que ce soit où il y ait inflammation, produiront de bons effets; surtout dans les phrénésies, dans l'inflammation & rougeur des yeux, ainsi que dans l'inflammation du foie & des reins. Il ajoute que le même remede soulage dans la goute & guérit les brûlures. Le suc de cette plante mêlé avec celui du *solanum*, & bouilli dans de la graisse de cochon avec des boutons de peuplier, passé & mis en onguent, est d'une efficacité admirable, & mérite, selon Tragus, d'être préféré à tous les onguens *populeum*, quels qu'ils soient.

Galien & Dioscoride veulent qu'on applique son suc avec du vinaigre, au lieu d'épitheme, sur les érésipeles; remedes, dit C. Hoffman, qu'aucun Medecin moderne n'auroit la hardiesse de tenter. Si l'on humecte de ce suc les verrues & les cors, & qu'on applique dessus la surpeau ou la membrane légere qui couvre ses feuilles; ils en feront extirpés & radicalement guéris.

Prenez, dit Chesneau, pour les cors & les excroissances dures aux piés, une quantité suffisante de grande *joubarbe*; broyez-la, & en appliquez pendant six jours de suite;

Pour les ulceres de la matrice & de l'uretre,

Prenez *de grande joubarbe, quatre onces;*
de litharge, une once;
deux jaunes d'œuf.

Battez le tout dans un mortier de plomb, & servez-vous-en.

Cette composition est d'un Chirurgien de Paris.

Les feuilles de la grande *joubarbe* dépouillées de leur membrane ténue, mises dans de l'eau pur ou de l'eau-rose, & appliquées de tems-en-tems sur la langue lorsqu'elle est seche & gersée dans les fievres, adouciront & produiront de bons effets; si on y revient souvent. RAY, *Hist. Plant.*

9. *Sedum vulgari, magno simile*, J. B. 3. 688.
10. *Sedum montanum, tomentosum*, C. B. P. 284. M. H. 3. 474. *Sempervivum montanum rubrum, gnaphalodes*, Col. 1. 291.
11. *Sedum Alpinum roseum, minus, viride & subhirsutum.*
12. *Sedum echinatum, vel stellatum, flore albo*; J. B. 3. 680. M. H. 3. 473. *Cotyledon stellata*, C. B. P. 285.
13. *Sedum minus, teretifolium album*, C. B. P. 283. Rai Hist. 2. 1040. Synop. 3. 271. Tourn. Inst. 262. Boerh. Ind. A. 286. *Sedum minus*, Offic. *Sedum minus Officinarum*, Ger. 413. Emac. 512. *Sedum minus, folio longiusculo, tereti, flore albo*, J. B. 3. 690. *Vermicularis, flore albo*, Park Theat. 733. *Petite Joubarbe.*

Les tiges de cette *Joubarbe*, sont, avant qu'il y ait des fleurs, d'un verd bleuâtre, & couvertes surtout vers le sommet, de feuilles grasses, épaisses, pleines de suc, émoussées par la pointe & rondes. Lorsque les fleurs commencent à paroître, il leur reste quelques-unes de ces feuilles disposées alternativement. Elles portent à leur sommet de petites ombelles de fleurs blanches à cinq feuilles, qui font place à de petites siliques en cornes, pleines de semences très-ténues. Sa racine est fibreuse. Elle croît sur les vieux murs & dans les vieux bâtimens. Elle fleurit en Eté.

Ses fleurs & ses tiges sont d'usage; elles ont les mêmes propriétés que celles de la grande *joubarbe*, c'est-à-dire, qu'elles sont rafraîchissantes, bonnes & bienfaisantes dans toutes sortes d'inflammation. C'est là le *Sedum minus* qu'il faut employer dans l'onguent populeum, ou lui substituer la tripe-madame, lorsqu'on ne peut avoir ce *Sedum*. MILLER, *Bot. Off.*

14. *Sedum minus, lato & crasso caule Portlandicum Belgarum*, M. H. 3. 471.
15. *Sedum minus luteum, folio acuto*, C. B. P. 283. M. H. 3. 471. *Sedum minus, flore luteo*, J. B. 3. 692. *Tripe-madame*, ou *Trique-madame.*

Ce *sedum* croît à peu près de la même maniere que la grande *joubarbe*. La principale différence qu'il y ait entre ces plantes, est dans les feuilles, que ce premier a plus foibles, plus pointues, plus plates en-dedans, & qu'on diroit être collées aux tiges; leur partie inférieure est un peu renversée. Ses fleurs croissent en ombelles, sont jaunes; ont six feuilles pointues, & autant d'étamines & d'*apex* dans le milieu. Sa semence croît dans des siliques en cornes, comme celle de la grande *joubarbe*, & leurs racines se ressemblent. Elle croît sur les vieilles murailles & au haut des maisons. Elle est plus commune que la grande *joubarbe* : elle fleurit en même-tems. On peut la lui substituer, parce qu'elle est rafraîchissante, & aussi bienfaisante à tous autres égards. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante a un gout herbeux, styptique & tant soit peu salé, & donne une forte teinture de rouge au papier

bleu ; ce qui donne lieu de croire que son sel ressemble à l'alun ; mais il est mêlé d'un peu de sel ammoniac, de beaucoup de soufre & d'une grande quantité de phlegme. Cette plante est par conséquent astringente. TOURNEFORT.

16. *Sedum minus, à rupe sancti Vincentii*, Raii Synop. 152.
17. *Sedum minus, teretifolium, alterum*, C. B. P. 283. J. B. 3.691.
18. *Sedum parvum, acre, apicibus albis.*
19. *Sedum parvum, acre, flore luteo*, J. B. 3.695. Raii Hist. 2. 1041. Synop. 3.270. Tourn. Inst. 263. Boerh. Ind. A. 286. *Illecebra*, Offic. *Illecebra minor, seu sedum tertium Dioscoridis*, Park. Theat. 733. *Vermicularis, seu illecebra, minor, acris*, Ger. Emac. 517. *Sempervivum minus, vermiculatum, acre*, C.B.P. 283. *Pain d'oiseau.*

Le *pain d'oiseau* a ses tiges longues de quatre à cinq pouces, toutes couvertes de feuilles épaisses, grasses, triangulaires, émoussées, & portant à leur sommet des fleurs jaunes en étoiles à cinq feuilles, avec plusieurs étamines dans le milieu. Sa racine est petite & fibreuse. Il croît sur les murs & les toits des maisons basses, & fleurit en Mai & en Juin. Son gout est piquant & très-chaud ; c'est par cette raison que nous l'appellons poivre des murailles.

Nos Herboristes ne le substituent que trop fréquemment au *sedum minus* ; car ayant des qualités tout-à-fait opposées à celles des autres *sedum* ; & n'étant nullement propre à guérir les inflammations, il ne doit point entrer dans l'onguent *populeum*, ni dans aucun autre médicament semblable. L'expérience nous a appris qu'il étoit bon pour le scorbut, soit qu'on le prenne intérieurement en décoction, ou extérieurement en fomentations ou en bains. On le recommande aussi dans les écrouelles. MILLER, *Bot. Off.*

La partie acide du sel naturel de la terre, donne lieu de croire qu'il y a dans le tissu de la plante un sel corrosif qui ressemble à l'esprit de nitre, enveloppé & adouci par quelque soufre. TOURNEFORT.

Il y a une troisieme espece de *sempervivum*, que quelques-uns appellent *pourpier sauvage*, ou *telephium*, ou *Romana illecebra*. Ses feuilles sont petites, assez compactes & épaisses, comme celles du pourpier. Elle croît sur les rochers ; elle est échauffante, acrimonieuse & exulcérante. Le cataplasme qu'on en fait avec la graisse de cochon, discute les tumeurs scrophuleuses. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 41.

Le suc qu'on en extrait par le moyen de quelques liqueurs, pris intérieurement, excite le vomissement, & évacue puissamment les humeurs grossieres, pituiteuses & bilieuses ; c'est pourquoi il est très-bienfaisant dans les fievres quartes.

20. *Sedum minimum, luteum, non acre*, J. B. 3. 695. M. H. 3. 471. *Sempervivum minus, vermiculatum, insipidum*, C. B. P. 1184.
21. *Sedum minus, circinato folio*, C. B. P. 283. *Aizoon da Syphyllon*, Lugd. 1153.
22. *Sedum Cepæa dictum*, Tourn. Inst. 263. Boerh. Ind. A. 287. *Cepæa*, Offic. Ger. Emac. 621. C. B. P. 288. J. B. 3. 679. Raii Hist. 1. 690. *Cepæa Matthioli*, Park. Theat. 727. *Bas-Orpin.*

On le cultive dans les jardins : il fleurit en été, & son herbe est d'usage.

Le *cepæa* ressemble au pourpier, mais il a la fleur plus noire & la racine plus foible. Ses fleurs prises dans du vin, guérissent la strangurie & le *scabies* de la vessie ; leur action sera beaucoup plus grande, si on ajoute de la décoction des racines de l'asperge appellée *myacanthus*. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 168.

23. *Sedum vulgari magno simile, minimum, foliolis acutissimis, confertissime natis.*
24. *Sedum Afrum Saxatile, foliolis sedi vulgaris, in rosam vere compositis.*
25. *Sedum Alpinum, album, foliis compactis*, C. B. P. 284.
26. *Sedum pyramidale, elegantissimum.*
27. *Sedum Alpinum, Coridis folio*, T. 263.
28. *Sedum Hispanicum, folio glauco, acuto, flore albido.* BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Le mot *sedum* vient de *sedeo*, être assis, parce qu'elle est comme assise sur les murs où elle croît ; ou de *sedo*, calmer, parce qu'elle calme les douleurs des inflammations. On l'appelle aussi *sempervivum*, parce qu'elle est verte en hiver & en été ; *vermicularis*, parce ses feuilles ressemblent à des vers ; & *Jovis barba*, joubarbe, je ne sais par quelle raison.

Cette plante abonde en un suc d'une efficacité extraordinaire dans toutes les maladies froides. Il n'y a que la premiere espece qui differe par ses propriétés des autres, qui sont aqueuses, nitreuses, laxatives & tant soit peu acides, austeres & astringentes. C'est par cette raison qu'on en recommande les feuilles dépouillées de leur membrane extérieure, & macérées dans de l'eau, dans les fievres ardentes, les inflammations, les gangrenes, les abscès d'estomac & d'intestins, les aphthes & l'esquinancie. Les Africains ordonnent dix onces de son suc nouvellement exprimé dans la dyssenterie : ils guérissent ainsi cette maladie, & toutes les fievres pestilentielles avec éruption. On se sert avec beaucoup de succès de cette plante pour corriger la malignité des ulceres les plus dangereux. Ses feuilles broyées guérissent les érésipeles, les cors des piés & les nœuds de la goute. On en fait un onguent excellent pour les hémorrhoïdes. La dix-neuvieme espece est aussi chaude & acrimonieuse, que les autres sont douces & tempérées. Il y avoit dans ce Pays un certain Empirique qui faisoit prendre deux onces de cette plante infusée dans du lait ou de la biere, à ceux qui étoient attaqués de fievre quarte, d'hydropisie & d'autres maladies chroniques ; ce remede leur procuroit un vomissement violent. Si le mal provenoit de quelque cause froide, dont l'effet étoit d'obstruer les passages, ils guérissoient : mais s'il arrivoit au contraire que la cause du mal fût une chaleur immodérée, ils périssoient. Cette plante agit sur toutes les humeurs, & fait bien dans l'hydropisie lente. On la vante beaucoup dans les douleurs de la goute & de la sciatique : cependant son acrimonie m'empêchera toujours de l'ordonner intérieurement. Les premieres especes sont bienfaisantes dans les brûlures & dans les cancers. *Hist. des Pl. attr. à Boerh.*

SEDUM, nom commun à différentes sortes de saxifrages & de cotyledon. Voy. *Saxifraga* & *Cotyledon.*

SEDUM AQUATILE, nom de l'*aloïdes*. BOERHAAVE.

SEDUM MINUS FRUTICOSUM, nom du *Chenopodium sedi folio maximo, frutescens perenne.*

SEDUM PETREUM, nom de l'*Alysson, Alpinum, hirsutum luteum.*

SEG

SEGAX, *sang de dragon*. RULAND.

SEGITH, *Vitriol*. RULAND.

SEL

SEL, SERAPIONIS & AVICENNÆ ; nom d'un fruit d'un gout amer & acrimonieux, qu'on dit être produit aux environs de Jérusalem.

SELAA, *nœuds* ou *abscès enkystés*. CASTELLI, d'après *Forestus.*

SELACHOS, σέλαχος ; poisson cartilagineux, ou dont

la peau est cartilagineuse; tels sont le scate, la raie & plusieurs autres.

SELAGINOIDES; espece de mousse. Voyez *Botanica*.

SELAGO; espece de mousse. Voyez *Botanica*.

SELATUS, *Vif-argent*. RULAND.

SELDONIUM ALCALI. Paracelse entend par-là je ne sai quelle substance qui se dissout promptement; & dont on peut tirer une teinture.

SELENIACUM, nom d'une espece de *Cyphi* consacrée à la Lune, & composée de 28 ingrédiens. On en trouve la description dans P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 22. C'est encore une espece d'amulete contre l'épilepsie, qu'on faisoit porter aux enfans. *Seleniacon* vient de σελήνη, *la Lune*.

SELENITES, Offic. Charlt. Foss. 23. Kent. 32. Worm. 56. Aldrov. Mus. Metall. 678. Boet. 396. Gesn. de Lap. 45. *Lapis specularis argenteus*, Lap. Hort. Cat. Suppl. 252. *Crystallus calcaria*, Mont. Exot. 14. *Selenite*.

C'est un fossile rhomboïde, transparent & divisible en plusieurs lames fort minces. On le trouve en plusieurs endroits, surtout aux environs des puits d'Epsom en Surrey. Il a, dit-on, les vertus des substances testacées; savoir, d'adoucir le sang & d'arrêter les hémorrhagies. On s'en sert à l'extérieur en cosmétique. La Pharmacopée du Collège de Londres le confond dans le catalogue des Simples avec le *Lapis specularis*.

SELERI. Voyez *Celeri* & *Apium*.

SELIBRA, *demi-livre*.

SELINITES, vin imprégné de semences d'apium. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 74.

SELINUM MONTANUM. Voyez *Apium*.

SELINUM SEGITALE; nom du *Sium arvense*, *sive segetum*.

SELINUSIA TERRA, *Terre de Selinusie*.

Espece de terre médicinale dont Dioscoride fait mention, *Lib. V. cap.* 174. Elle a, dit-il, les mêmes propriétés que celle de Chio. La meilleure est luisante, blanche, friable; & se dissout facilement dans un fluide.

SELLA TURCICA, *selle du Turc*; espece de cavité à la base du crane, formée par les quatre apophyses de l'os sphénoïde. Voyez *Caput*.

SEM

SEMASIA, σημασία, accès d'une maladie.

SEMBELLA, *une demi-livre*.

SEMEIOTICE; la *séméiotique*, ou la partie de la Medecine, qui traite des signes de la santé & de la maladie.

SEMEN, *semence*. Les quatre grandes *semences* chaudes majeures, sont celles d'anis, de carvi, de cumin & de fenouil. Fréderic Hoffman substitue celle d'aneth à celle de carvi.

Les quatre petites *semences* chaudes, sont la poivrette, l'amomum, le persil & le daucus.

Les quatre *semences* froides, sont celle de la citrouille, du concombre, de la gourde & du melon.

Les quatre petites *semences* froides, sont celles de la chicorée, de l'endive, de la laitue & du pourpier.

L'utilité singuliere des grandes *semences* chaudes est suffisamment constatée par l'expérience. Nous ne les considérerons pas ici séparément; nous nous contenterons seulement d'observer, que réduites en poudre, bouillies avec de l'aile, ou infusées dans de l'eau chaude, par la vertu du soufre & de l'huile qu'elle contiennent, lesquels ont une qualité lénifiante, amie de la nature & volatile, elles sont très-efficaces pour corriger l'acrimonie & résoudre la viscosité des humeurs, & pour tranquiliser les parties du corps qui sont agitées & souffrantes. C'est pourquoi elles sont d'une grande utilité dans les spasmes & les convulsions; car elle calment merveilleusement les spasmes, discutent les flatulences & corrigent en même-tems les humeurs. C'est aussi la raison pourquoi nous les recommandons dans les coliques, les toux, la diarrhée & les tranchées, surtout celles auxquelles les enfans à la mamelle sont sujets, à cause de l'acrimonie caustique du lait, qui se découvre par la couleur verdâtre des excrémens.

Hippocrate faisoit un usage fréquent des graines d'anis; & c'est assurément un bon remede, à cause de leur qualité amie de l'estomac & des intestins. Aussi Van-Helmont les appelloit-il avec raison, le grand spécifique des intestins.

Une décoction de ces *semences* avec des fleurs de camomile, de l'huile d'amandes douces, & un peu de savon de Venise, injectée en forme de clystere, est d'un usage excellent dans la plûpart des maladies violentes des enfans, pour en chasser les flatulences & soulager leurs trachées.

Ces *semences* employées ou en forme seche, ou en liquide, sont bonnes aussi pour provoquer les regles & la sueur, pour guérir le hoquet, prévenir l'avortement, fortifier l'estomac dans les vomissemens & les hoquets, discuter les flatuosités, chasser l'urine & la pierre, dissiper la pesanteur, & faciliter le travail, surtout si la femme en reçoit la vapeur par bas.

La vapeur d'une décoction de fenouil rend la vue prodigieusement nette, & la fortifie. Elle est bonne aussi dans la surdité, comme nous l'apprend Gabelchoverus, *Cent. I. Curat. 6. in Annot.*

La décoction de fenouil est bonne encore pour augmenter le lait, suivant Amatus Lusitanus, *Cent. VI. Curat.* 86.

Rien n'est plus efficace que les graines de cumin pour fortifier le ton relâché des intestins, & discuter les flatulences. Regnier Solenander nous enseigne d'après Serapion, que c'est un excellent spécifique pour fortifier l'utérus, pour en chasser les flatulences, & pour arrêter les regles & les fleurs blanches. HOFFMAN, *de Præstant. Remed. Domest.*

SEMI-CONGIUS, *un demi-conge*; il revenoit environ à trois chopines de notre mesure.

SEMI-CUPIUM, *demi-bain*; ou bain des parties seulement, qui sont au-dessous du nombril.

SEMIDALIS, σεμίδαλις, fine fleur de froment.

SEMIFIBULEUS MUSCULUS, nom d'un muscle du tarse, qu'on appelle encore *Peronæus medius*. Voyez *Peronæus*.

SEMI-MEMBRANOSUS MUSCULUS, *le demi-membraneux*.

C'est un muscle long, grêle, & en partie aponévrotique; d'où il a reçu le nom de *demi-membraneux*; situé obliquement le long de la partie postérieure & un peu interne de la cuisse.

Il est attaché en haut par un tendon large, un peu long & en partie aponévrotique, à la ligne saillante, inégale & mousse, qui descend depuis la cavité cotyloïde jusqu'au bas de la tubérosité de l'ischion, un peu audessus de l'attache du demi-nerveux, entre l'attache du jumeau inférieur & celle du quarré, en se confondant un peu avec le troisieme muscle du triceps.

De-là il descend charnu un peu obliquement jusques derriere le condyle interne du fémur, au-dessous duquel il se termine par un gros tendon. Il s'attache postérieurement & un peu intérieurement au condyle interne de la tête du tibia par trois branches très-courtes, dont la premiere ou supérieure va un peu sur le côté interne, la seconde plus en arriere, & la troisieme plus en bas. Avant cette attache il jette quelquefois une branche aponévrotique comme celle du biceps.

Il a les mêmes usages que le demi-tendineux, savoir ce-

lui de fléchir la jambe sur la cuisse, de fléchir réciproquement la cuisse sur la jambe, d'étendre la cuisse sur le bassin, de redresser ou de soutenir le bassin quand il est panché sur le devant. Il a cela de particulier par rapport aux trois autres muscles, que son attache à la jambe n'est pas à côté de l'articulation, mais en arriere, & qu'il est par conséquent mieux disposé que ceux-là, à commencer & à continuer la flexion de la jambe par cette articulation. Winslow, *Anatomie*.

SEMIMETALLA, *semimetaux* ou *marcassites*.
SEMINALIS, nom du *Polygonum*, ou du *Centinodium*.

SEMI-NERVOSUS MUSCULUS, *le demi-nerveux*.

C'est un muscle long, moitié charnu & moitié tendineux, ou semblable à un nerf, ce qui lui en a fait donner le nom; situé le long de la partie postérieure interne de la cuisse, un peu obliquement.

Il est attaché en haut à la partie postérieure de la tubérosité de l'ischion, immédiatement devant le biceps, & tant soit peu plus en dedans. Il s'attache ensuite obliquement par des fibres charnues au tendon du biceps, environ l'espace de trois travers de doigt, à peu près comme le coraco-brachial au biceps du bras.

De-là il descend charnu vers le bas de la partie interne de la cuisse. Il a une espece d'intersection tendineuse à la partie interne de sa portion charnue. Etant arrivé au-dessous de la moitié de la cuisse, le corps charnu se termine par un tendon menu, rond & long, qui va descendre au côté interne du genou, derriere le tendon du grêle, où il s'élargit. Le tendon ainsi élargi va s'attacher à la face interne de la partie supérieure du tibia, environ deux ou trois travers de doigt au-dessus de la tubérosité ou épine de cet os, & immédiatement audessous du tendon du grêle interne, avec lequel il communique, & lequel il couvre un peu, comme j'ai déja dit. Le tendon avant son attache jette aussi en bas une branche aponévrotique comme les tendons du grêle interne & du couturier. Il est encore contourné & bridé de même.

Ce muscle fléchit la jambe de même que les deux précédens, & il peut réciproquement fléchir la cuisse sur la jambe. Il sert aussi par son attache à la tubérosité de l'ischion, à étendre la cuisse & à la porter en arriere. Par la même attache il sert encore à redresser le bassin sur les cuisses, après qu'on l'aura fait pancher en devant avec le reste du tronc, & à le retenir comme en bride pour que le tronc ne l'entraîne pas quand on se courbe ou s'incline sur le devant, soit debout, soit assis. Winslow, *Anat.*

SEMIRHOMBUS. Voyez *Hemitonon*.
SEMIS, *la moitié d'un tout*.
SEMISEXTUM, le même que *Hemiecton*.
SEMISICILICUS, *une dragme*.
SEMISIDERATUS, *hémiplectique*; ou qui est frappé d'hémiplégie.
SEMISPECULUM, instrument de Chirurgie qui sert à dilater l'incision faite à la vessie dans l'opération de la lithotomie. Hildan en a donné la description dans son Traité, *de Lithothomia, cap.* 15.

SEMI-SPINALIS COLLI, ou *Transverso-spinalis colli*; *le demi-épineux*, ou *Transversaire épineux du cou*.

On donne ce nom à toute la masse charnue que l'on trouve entre les apophyses épineuses & transverses, depuis la seconde du cou jusqu'au milieu du dos, après en avoir détaché le splénius & le grand complexus qui la couvrent.

Il est composé de plusieurs vertébraux obliques convergens, que l'on peut diviser en externes & en internes. Les externes sont plus longs que les internes.

Les externes sont attachés en bas aux apophyses transverses des six, sept, huit ou neuf vertebres supérieures du dos, par des extrémités tendinenses, qui en montant deviennent charnues & se confondent ensemble. Ils forment six attaches en haut au cou, dont la premiere est charnue, & à la derniete épine du con; les autres sont tendineuses, & aux cinq épines suivantes.

Les plus inférieurs de ces externes se confondent plus ou moins, par la communication de quelques fibres charnues avec l'épineux du dos, le long dorsal, & le demi-épineux du dos.

Les internes sont plus courts, plus obliques & en partie couverts par les externes. Ils sont attachés par leurs extrémités inférieures aux apophyses transverses des trois ou quatre premieres vertebres du dos, & aux apophyses obliques des quatre ou cinq vertebres inférieures du cou. Ils sont attachés par leurs extrémités supérieures aux six apophyses épineuses du cou.

De ces internes, il y en a de très-courts, qui ne sont, pour ainsi dire, qu'entre les racines des apophyses épineuses & les racines des obliques ou transverses voisines.

Les *demi-épineux* ou transversaires-épineux des deux côtés, quand ils agissent ensemble, servent à redresser le cou sur le tronc, à l'empêcher de tomber en devant quand on est debout ou assis, & à la renverse. Le *demi-épineux* d'un côté peut agir sans celui de l'autre côté, & avoir les mêmes usages, mais dans une direction oblique; & alors il est secouru par la portion inférieure ou vertébrale du splénius voisin, avec lequel il croise.

L'un ou l'autre *demi-épineux* en particulier peut aussi servir à mouvoir le cou un peu d'un côté & d'autre en maniere de pivot: mais alors le splénius inférieur ou vertébral de l'autre côté y coopere. Ce mouvement se fait dans l'attitude ordinaire du cou; principalement sur la quatrieme & la cinquieme vertebre. Il peut encore aider à faire l'inflexion latérale du cou, en agissant en même-tems avec le long du cou ou vertébral antérieur du même côté. Winslow, *Anatomie*.

SEMI-SPINALIS DORSI, *demi-épineux du dos*.

C'est la masse charnue, qui le long de toutes les apophyses épineuses & transverses du dos & des lombes, s'étend par plusieurs paquets sur les vertebres mêmes.

Il est composé comme celui du cou, de plusieurs vertébraux obliques convergens, dont le plus supérieur est attaché par en bas à la troisieme apophyse transverse du dos, & par en haut à la premiere épineuse. Le plus inférieur est attaché par en-bas à la troisieme apophyse transverse des lombes, & par en haut à la derniere épineuse du dos.

On les peut distinguer en externes, qui paroissent les premiers, & en internes, qui sont immédiatement appliqués aux vertebres. Les externes depuis la premiere vertebre jusqu'à la septieme inclusivement, paroissent plus longs que les internes qui en sont couverts. Ces muscles peuvent encore être distingués en ceux qui d'une seule apophyse transverse vont s'attacher à plusieurs apophyses épineuses, & en ceux qui de plusieurs transverses vont s'attacher à une seule épineuse.

Ces muscles, qui sont des vertébraux obliques convergens, sont des coadjuteurs du sacro-lombaire & du long dorsal avec lesquels ils se croisent de côté & d'autre. Par ce croisement joint à la multiplicité & à la distribution graduée de leurs attaches, ils augmentent considérablement la force de ces muscles, soit qu'ils agissent également & uniformément avec eux, soit qu'ils agissent alternativement. Les *demi-épineux* lombaires, auxquels les anciens ont donné le nom de muscles sacrés, par rapport à leurs attaches à l'os sacrum; sont plus exposés aux mouvemens & aux efforts que ceux du dos, & ils les surpassent aussi en volume & en épaisseur. Ils sont plus propres que les sacro-lombaires

à l'usage qu'on attribue à ceux-ci de soutenir de côté & d'autre le bassin quand on marche, & de le soutenir d'un seul côté quand on leve le pié du même côté, & qu'on se soutient debout sur l'autre. WINSLOW, *Anatomie*.

SEMISSIS, le même que *Semis*.

SEMITERTIANA, *demi-tierce* ou *hémitritée*; espece de fievre compliquée que nous appellons *demi-tierce*, & que les Grecs appellent *hémitritée*, ἡμιτριταῖος, elle mérite toute notre attention. Elle commence avec frisson & finit par une sueur; il faut toutefois convenir qu'alors le malade n'en est pas entierement débarrassé. Comme elle est compliquée d'une fievre tierce intermittente, & d'une fievre quotidienne continue; elle est plus violente un jour qu'un autre, le frissonnement est plus grand; il y a même quelquefois un frisson avec tremblement accompagné de vomissemens ou de selles bilieuses, de chaleurs brûlantes & d'exhalaisons de vapeurs humides. Il arrive aussi que le malade sent plus de froid que de frisson & a moins de chaleur & de soif, que dans l'état précédent; que son pouls est plus modéré, sa fievre moindre à tous égards. D'ailleurs il ne se manifeste un jour qu'une fievre; & un autre jour on en distingue deux. La fievre *demi-tierce* est fort rare; mais lorsqu'elle est une fois fixée, elle est fort dangereuse. La *demi-tierce* est vraie, lorsque les accroissemens de la matiere peccante sont à peu près égaux, tant pour la fievre-tierce intermittente, que pour la fievre quotidienne continue. S'il y a de l'inégalité dans ces accroissemens, la *demi-tierce* ne sera pas pure & simple; & l'opinion commune est, qu'alors on la guérira d'autant plus facilement. LOMMIUS, *Med. Obs.*

Celle d'entre les fievres épidémiques, intermittentes & malignes, qui se présente le plus fréquemment dans la pratique, c'est cette espece qui est composée d'une tierce intermittente, & d'une quotidienne continue, que les Grecs ont appellée par cette raison ἡμιτριταῖος, & les Latins *Semi-tertiana*.

Cette fievre prend communément le matin, avant midi, avec frisson, grand froid, & un pouls contracté. Cet état est suivi d'une chaleur qui dure quelques heures, est accompagné d'un pouls fréquent, & qui se relâche sans cesser entierement d'être fiévreux, à l'éruption de la sueur. Sur le soir, il y a un refroidissement léger, après lequel la chaleur semble avoir augmenté. Le jour suivant les symptomes sont moins violens; il y a soif; & sur le soir, le frisson reprend légerement: & le mal reparoît dans toute sa force. Le troisieme jour, le malade est aussi attaqué de frisson; la chaleur est plus violente, du reste l'état du malade est comme au premier jour. En sorte qu'il y a toujours une espece de fiévre avec redoublement; les redoublemens prennent sur le soir; & ils sont plus remarquables, & accompagnés d'un grand frisson le matin du troisieme jour; ajoutez à cela que les forces sont diminuées, que l'apétit est languissant; qu'on ne dort pas; & que les urines sont claires & crues, au lieu qu'elles sont épaisses & hautes en couleur, après le paroxysme de la fievre tierce. Les malades rendent en toussant, une petite quantité de matieres crues. Il leur arrive aussi fréquemment d'avoir de la douleur au dos & à l'abdomen, qu'ils ont enflé. Il y en a qui sont attaqués à l'approche du paroxysme de la fievre tierce, de nausées & de cardialgies; d'autres vomissent, ceux-ci tombent en défaillance, & le délire s'empare de ceux-là.

Il y a des contrées en Europe où cette fievre est presque entierement inconnue: les habitans la prennent communément pour une fievre maligne intermittente; il y a cependant entre elles une grande différence; car cette premiere, n'est ni contagieuse, ni accompagnée d'éruptions exanthémateuses, ni suivie d'une grande perte des forces. D'ailleurs elle a tous les trois jours un redoublement sensible, accompagné de frisson.

Il y en a d'autres qui confondent avec aussi peu de raison, la *semi-tierce* avec la tierce continue; la tierce continue n'a ses redoublemens qu'au troisieme jour, ainsi que la *semi-tierce*, mais non sur le soir, & n'est point permanente; elle commence avec une chaleur continue: mais au troisieme jour, elle perd communément de sa violence, & dégénere en une fievre tierce intermittente.

Il ne faut pas prendre non plus la *semi-tierce* pour une double tierce. Cette derniere prend tous les jours; ses paroxysmes sont réglés, & elle se montre parfaitement intermittente; au lieu que la *semi-tierce* ne souffre point d'intermission, mais seulement de la rémission. D'ailleurs le paroxysme de la double-tierce, commence ordinairement sur le soir, & est toujours double le troisieme jour.

La *demi-tierce* est donc composée de deux fievres, & doit par conséquent avoir un double foyer, & une double cause; le siége de la fievre-continue sera dans le mésentere, & naîtra de l'embarras de la circulation dans cette partie; d'où il résultera une fievre qu'il faudra attribuer à la stagnation inflammatoire, qui se fera dans les tuniques nerveuses contigues: mais les paroxysmes violens qui se succedent tous les trois jours, auront une cause égale à celle de la fievre tierce; le foyer sera dans l'un & l'autre cas, placé en partie dans les intestins, & surtout dans le duodenum; car c'est-là que les humeurs lymphatiques, bilieuses & corrompues, seront portées des glandes du foie & du pancreas, en conséquence de l'affection du mésentere; ainsi que les sucs crûs de l'estomac; c'est dans les replis de cette cavité que ces impuretés séjourneront; c'est de-là qu'elles passeront dans le sang, & dans les membranes nerveuses de la moelle épiniere, c'est ainsi qu'elles produiront un mouvement de fievre contre nature.

C'est donc avec raison, que nous compterons entre les choses qui tendent à engendrer une *semi-tierce*, tout ce qui est capable de rendre les sucs épais & impurs, & de remplir les premieres voies & les vaisseaux du mésentere, d'humeurs excrémentielles. Aussi remarquons-nous que ceux là sont plus sujets à cette maladie, qui vivent sans régime, qui se nourrissent avec intempérance, d'alimens doux, acides, fermentables, de substances farineuses cuites avec le beurre, le sucre & les œufs; qui menent une vie oisive & sédentaire, qui boivent trop peu; qui aiment beaucoup les vins doux, & qui s'abandonnent à leurs passions, surtout à la colere & au chagrin. Ceux à qui il arrive, après des maladies aiguës, d'être constipés, qui font un usage trop fréquent de drastiques, & en qui des écoulemens menstruels & hémorrhoïdaux sont supprimés, sont assez fréquemment attaqués de cette fievre; elle est moins commune dans les autres Saisons qu'en Automne, où l'inégalité du tems, nuisant à l'uniformité de la perspiration, produit une infinité de maladies semblables. Ceux qui se plairont à boire des liqueurs fraîches, ou qui auront l'imprudence de demeurer dans des lieux frais, lorsqu'ils seront en sueur, seront exposés à être attaqués de la fievre *hémitrée*.

On a remarqué que les fievres *hémitrées* étoient plus fréquentes dans certaines contrées que dans d'autres. Nous lisons dans Galien, dans Spigel & dans Baglivi, qu'il y en a plus en Italie qu'ailleurs. En effet la chaleur violente du jour, doit engendrer sous ce climat beaucoup d'impuretés acres & recrémentitielles; dont la fraîcheur de la nuit ne permet pas l'évacuation. D'ailleurs on y aime beaucoup les liqueurs fraîches; on y boit presque toujours à la glace; d'où il arrive que les sucs du mesentere, qui se meuvent languissamment & avec peu de force, s'arrêteront, & contracteront de l'inflammation. C'est ainsi qu'il s'engendrera une fievre continue, qui dégénérera en une fievre tierce, les sucs corrompus venant à passer du mésentere dans les intestins. Il en est de la Hongrie ainsi que de l'Italie: l'atmosphere y est à-peu-près de même; on y fait un grand usage de vins spiritueux & doux; aussi

les *semi-tierces* y sont-elles fort communes.

La *semi-tierce* ayant ainsi que les autres fievres intermittentes, une cause commune dans les premieres voies, & un fondement particulier dans l'inflammation, ne doit pas souffrir une rémission considérable; les symptomes continueront à peu-près dans la même violence; le malade n'aura pas un tems suffisant pour recouvrer ses forces; son état sera donc fort douteux, & son danger plus grand que si la fievre étoit purement intermittente.

C'est pourquoi ses accroissemens sont rapides; elle se termine le neuf ou le treisieme jour, soit par la santé, soit par quelque autre maladie, soit par la mort.

Lorsqu'elle tire en longueur, l'inflammation vient à suppuration; & la *semi-tierce*, se change ordinairement en une fievre lente ou hectique; ou si l'obstruction au mésentere est considérable; il survient une hydropisie; on enfin la *semi-tierce* dégénere en une fievre simple, ou en une intermittente double, si les premieres voies sont pleines d'impuretés. Cette derniere terminaison est la plus rare.

Si la sueur paroît non-seulement sur la fin du paroxysme; mais encore le septieme jour qui est critique; & si après ce jour, les intestins s'agitent, & qu'il survienne un flux, bilieux, pituiteux, ou même sanglant; on peut s'attendre à une terminaison heureuse & prompte. S'il y a des douleurs violentes à l'abdomen, & si ces douleurs augmentent à certaines heures marquées; c'est par le ventre que se fera la solution de la maladie, & il surviendra ou une diarrhée sanieuse & purulente, ou une évacuation considérable de sang noir par les selles.

Mais s'il ne survient rien de ce que nous venons d'annoncer; au contraire, si la chaleur des parties précordiales, la tension & la douleur dans toute la région de l'estomac, le vomissement, le hoquet, l'inquiétude, l'agitation, le tremblement des mains continuent; il y aura tout lieu de conjecturer, que l'inflammation gagne jusqu'à l'estomac, & que la terminaison sera fâcheuse.

Ceux qui meurent d'une *semi-tierce*, sont emportés dans l'accès d'un violent paroxysme, qui caractérise la fievre tierce, l'inflammation ayant en même-tems dégénéré en une corruption répandue dans presque toutes les parties du corps. Ecoutons ce que Spigel dit là-dessus, dans son Livre *de semi-tertianâ, cap.* 14.

« Lorsque je réfléchis, dit-il, sur ce que j'ai remarqué en disséquant ceux qui sont morts de fievre *demi-tierce*, « je ne puis attribuer cette terminaison fatale, qu'à « des stagnations putrides dans les vaisseaux; car j'ai « toujours remarqué dans ces cadavres des inflammations de sang bilieux & pituiteux, formées aux environs de la partie concave du foie, dans l'estomac, « dans les grands & les petits intestins, dans le mesentere, dans l'épiploon & dans la rate. Tantôt il n'y « avoit qu'une ou plusieurs de ces parties affectées, quelquefois elles l'étoient toutes; & il n'y avoit aucun « doute que la gangrene qui étoit survenue, ou qu'un « sphacele, petit à la vérité, ne fût la cause de leur « mort. »

CURATION.

Les deux indications principales, que l'on doit se proposer de remplir dans la *demi-tierce*, sont,

1°. De discuter, & d'empêcher avec toute la promptitude possible, la stagnation inflammatoire logée dans les tuniques du mésentere, & dans les intestins de s'étendre, & d'augmenter le danger du malade.

2°. De corriger & d'évacuer doucement pendant l'intermission la matiere fébrile, ayant égard en même-tems aux efforts critiques de la Nature.

On remplira fort bien la premiere de ces indications, avec des poudres diaphorétiques, & tant soit peu nitreuses, prises fréquemment & à petite dose. Ainsi,

Prenez *de ceruse d'antimoine*,
de nacres de perles préparées, & } *de chaque une dragme*;
d'yeux d'écrevisse,
de solution d'yeux d'écrevisses, & } *de chaq. une dragme*;
de nitre dépuré,

Mettez le tout en poudre, & faites-en prendre toutes les trois heures, quinze grains, dans une décoction faite

de racines de vipérine, deux onces;
de râpure de corne de cerf, } *de chaque, une once;*
de raisins de Corinthe,
de racine de chicoré, une demi-once.

Le tout bouilli pendant une demi-heure, dans quatre pintes d'eau.

On tendra au même but, en ordonnant toutes les trois heures, une ou deux cueillerées de mélange resolutif, & diaphorétique, fait d'eaux pectorales & analeptiques, de lis de vallées, de galanga, de chardonbeni, de vipérine, & de cerises noires, avec du vinaigre distilé d'yeux d'écrevisses, l'antimoine diaphorétique, le *mixtura simplex*, & le sirop de chardonbeni.

On parviendra par ce moyen, à corriger, & à délayer les impuretés dont les premieres voies étoient embarassées, & qui étoient une des causes de la maladie. On les évacuera d'autant plus facilement ensuite, avec des solutions de manne, une quantité convenable de crême de tartre, de la rhubarbe, des raisins de Corinthe & du sel polychreste. Ces ingrédiens évacueront les intestins, & tendront à lever les engorgemens du mesentere, sans agiter le sang, irriter les parties nerveuses, & diminuer les forces.

On suivra le même but, en usant de pilules balsamiques, faites d'extraits amers, de gommes résineuses & balsamiques, & d'aloès dépuré, avec des poudres nitreuses & précipitantes: mais il faut revenir à ce remede fréquemment, & le prendre à petite dose. Si les parties subtiles des impuretés, suivent la voie de la perspiration, & se déterminent à sortir par les pores de la peau; on n'a rien de mieux à faire, qu'à ordonner de l'essence de scordium, avec une égale quantité de liqueur minérale anodyne.

Toute cure doit être conduite d'une maniere à ne jamais troubler ou croiser les efforts critiques de la Nature: mais au contraire à les aider, lorsqu'ils sont trop foibles, & à les modérer lorsqu'ils sont trop grands.

Il y auroit donc du danger à ordonner des purgatifs, surtout dans le commencement de la *demi-tierce*; ce seroit mettre en agitation la matiere encore crue, augmenter l'inflammation, & pousser à une terminaison fatale.

On n'employera point dans la *demi-tierce*, les déterfifs salins, seuls, surtout à grande dose; excepté le nitre antimonié, & le sel polychreste, recommandés par Baglivi; & avec juste raison; car ils sont apéritifs, diurétiques, doucement laxatifs, & peuvent être commodément donnés à la dose de quinze grains, avec une quantité suffisante de quelque décoction appropriée.

Si la *demi-tierce* attaque une personne sujette à la constipation, ou même constipée pendant le cours de sa maladie; on travaillera à la relâcher avec des clysteres préparés de substances parégoriques & émollientes, de semences carminatives, & de savon de Venise; on dégagera par ce moyen les premieres voies. On nettoyera les impuretés excrémentitielles, au lieu que si l'on néglige cette précaution; la nature cherchera à

se

se soulager par haut, & excitera le vomissement; surtout s'il arrive que les conduits biliaires du foie, soient remplis d'une bile acre.

Lorsque la fievre sera sur son déclin, le Medecin observera & suivra la pente de la nature, qui terminera quelquefois la maladie par un flux de ventre, alors il aura recours aux pilulles laxatives & balsamiques dont nous avons parlé ci-dessus.

Dans la *demi-tierce*, on ne doit ordonner des émétiques qu'avec beaucoup de circonspection, de peur d'exciter le vomissement & le hoquet, & d'exposer l'estomac à l'inflammation. Si l'on tente d'évacuer la matiere peccante par le vomissement, lors par exemple, que la nature semble s'y prêter; on se contentera de faire boire de l'eau tiede avec du sel, ou de stimuler légerement avec quelque antimonial doux.

La saignée ne convient point dans le cas dont il s'agit, à moins qu'il n'y ait pléthore violente, grande chaleur, vigueur dans le malade, & suppression de quelque hémorragie critique. Alors elle devient nécessaire pour prévenir l'inflammation mortelle des intestins. Il est à propos de commencer par-là; car la cure sera d'autant plus prompte, que la quantité de sang aura été plus promptement diminuée.

Le malade s'interdira soigneusement toutes substances chaudes, essences alexipharmaques, teintures bézoardiques, régimes chauds, & liqueurs chaudes; à moins qu'il ne veuille s'exposer à augmenter sa chaleur, à troubler l'évacuation critique de la matiere peccante par les selles, & à s'affoiblir considérablement par des sueurs abondantes.

Il ne faudra point user non plus de poudres terreuses, testacées, trop fixes, astringentes, ni de quinquina. Baglivi remarque que ces remedes, loin de guérir, produisent des inflammations mortelles, ou des fievres lentes & hectiques.

Quant il arriveroit que le malade ressentît des douleurs violentes à l'abdomen, & eût des selles fréquentes; il faudroit bien se garder de lui ordonner des narcotiques; on tentera seulement de le soulager, en lui frottant l'abdomen avec des liqueurs spiritueuses & corroborarives, & de calmer l'agitation intérieure avec des diaphorétiques.

On ordonnera en boisson ordinaire, la décoction dont nous avons parlé ci-dessus, ou la décoction d'avoine, préparée de la maniere suivante.

Prenez *d'avoine bien lavée, une livre;*
de racines de chicorée,
de sarsepareille, & } *de c* *une once;*
de vipérine,
de fleurs de pavot rouge, six pincées;
de nitre antimonié, une demi-once;
de feuilles de scabieuse, une demie poignée;
de nitre pur, deux dragmes;

Faites bouillir le tout dans cinq pintes d'eau commune, jusqu'à réduction aux deux tiers.

Adoucissez avec le sirop de chardon-béni, de pavot sauvage, ou le jus de citron.

J'ai trouvé par expérience, que les décoctions de fleurs de camomile, les sommités d'ivraie, & les extraits qu'on en prépare, produisoient de bons effets dans les *demi-tierces*; qu'ils calmoient les douleurs, surtout hystériques & compliquées, que par leur amertume, ils agissoient en qualité d'anti-scorbutiques, & qu'ils remettoient les parties au ton qui leur convient.

Comme il n'y a point de fievre dont le retour soit plus facile, que celui de la *demi-tierce*; le malade s'interdira soigneusement toutes les substances que nous lui avons indiquées ci-dessus, comme autant de causes proeathartiques de la maladie: il usera de tout avec modération; il se tiendra le ventre libre, par des laxatifs doux; il préviendra l'accroissement des crudités, par des stomachiques: mais il aura soin surtout d'entretenir la perspiration, dans un état libre & facile; sans quoi il retombera: mais les rechutes sont plus fâcheuses, & plus opiniâtres, que la premiere maladie, dans toutes les fievres, & particulierement dans les *demi-tierces*.

Voilà les préceptes généraux qu'on doit suivre, si l'on veut réussir dans la cure des *demi-tierces*; ils sont fondés en raison, & indiqués par la nature. Quant à l'ordre, à la dose, au tems, & à l'usage des remedes; ce sont des choses que la pénétration seule du Medecin peut déterminer. Nous nous contenterons d'ajouter ici, qu'il en est à cet égard dans les fievres dont il s'agit, ainsi que dans la quotidienne continue, & dans les tierces & quartes intermittentes. Voyez ces *articles*. FREN. HOFFMAN.

SEMI-VERBERATORIUS IGNIS, espece de feu de reverbere, appliqué seulement au fond du vaisseau.

SEMOTIM, *teigne* ou *galle de tête*. CASTELLI, d'après *Valescus de Taranta.*

SEMPERVIVUM. Voyez *Sedum*.

SEMUNCIA ou SEMIUNCIA, *demi-once*.

SEN

SENA. Voyez *Senna*.

SENDANEGUM ou *Lapis hæmatitis; pierre sanguine,* ou *Hematite*. RULAND.

SENECIO, *Seneçon*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une piece, cylindrique, divisé en plusieurs parties, un peu écailleux dans la partie inférieure, d'une figure conique, lorsque la fleur est tombée; & communément incliné, lorsqu'il est mûr.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Senecio minor, vulgaris*, C. B. P. 131. Tourn. Inst. 456. Boerh. Ind. A. 117. *Erigerum, Senecio*, Offic. *Senecio vulgaris*, Park. 671. Raii Hist. 1. 291. Synop. 83. *Senecio vulgaris, sive Erigeron*, J. B. 2. 1041. *Erigeron*, Ger. 217. Emac. 278. *Seneçon.*

Le *seneçon* a la racine petite & fibreuse; il en part des tiges rondes, pleines de suc, cannellées, plus ou moins grandes, selon le sol, & ordinairement d'une couleur rougeâtre. Ses feuilles les plus basses ont ordinairement deux pouces de long, sur un demi-pouce de large; elles sont divisées en cinq segmens, dont le dernier est partagé en trois. Les feuilles attachées aux tiges, ont une base large, qui les environne presqu'entierement. Ses fleurs croissent au sommet des branches, sans pétales ou bordures; elles sont jaunes, tubuleuses, placées dans un calyce verd, cannelé, qui dégénere dans la suite en duvet. Le *seneçon* croît sur les levées, sur les murs, & dans les lieux pierreux; il est fleuri pendant la plus grande partie de l'année.

Son suc pris dans de la biere, passe pour un vomitif doux; on dit qu'il calme les maux d'estomac; qu'il évacue la bile, qu'il soulage dans la jaunisse, & qu'il tue les vers. Appliqué extérieurement, il est bienfaisant dans les tumeurs scrophuleuses, les inflammations de poitrine & la teigne. MILLER, *Bot. Off.*

Il a un gout herbeux, approchant de l'acide; il colore en rouge foncé le papier bleu.

Par l'analyse Chymique, il donne outre différentes liqueurs acides, une grande quantité d'huile & de terre, point de sel volatil concret, mais un peu d'esprit urineux; ce qui donne à juger, que son sel peut ressem-

bler à celui du corail, étant enveloppé d'une grande quantité de soufre & mêlé avec un peu de sel ammoniac.

Le *seneçon* est émollient, lénitif & résolutif; deux onces de son suc tuent les vers & appaisent la colique. On emploie la plante entiere dans des décoctions ordinaires pour des clysteres, & dans des cataplasmes faits pour faciliter la suppuration. Un cataplasme de cette plante bouillie dans du lait, ou frite avec du beure frais, est bon pour la goute & les hémorrboïdes, & resout le lait engrumelé dans les mamelles. TOURNEFORT.

Le suc de *seneçon* pris dans de la biere, ou sa décoction avec des raisins ou du miel, est un vomitif doux, ainsi que l'expérience journaliere nous l'apprend. Tragus dit qu'on en use rarement pour l'intérieur. D'autres prétendent au contraire qu'il est bienfaisant, dans un grand nombre de maladies, comme le cholera morbus, la jaunisse, l'intempérie chaude du foie, les vers, le vomissement, le crachement de sang, les douleurs de la sciatique, & l'écoulement immodéré des regles. On s'en sert extérieurement dans les inflammations de poitrine, la teigne, les écrouelles, le mal d'estomac, la rétention d'urine, la goute & les plaies.

Il est bon pour les vers; car nos Maréchaux en font prendre le suc exprimé aux chevaux, pour les vers d'estomac & d'intestin, dont l'effet est si prompt & si funeste. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Senecio Ægyptius, folio matricariæ*, Ind. 40. *Jacobæa Ægyptia folio Senecionis, multiflora*, Vail.
3. *Senecio Jacobææ folio*, M. H. B. 309. *Jacobæa vulgaris, laciniata*, C. B. P. M. H. 3. 108. *Erigerum majus*, Dod. p. 641.
4. *Senecio Africanus altissimus, blattariæ vel hieracii folio*, Sclol. Bot. Par. Bat. 226.
5. *Senecio Africanus, folio retuso*, H. C. *Coniza Africana, Senecionis flore, retusis foliis*, H. L. App. 661. *Pseudo-Helichrysum frutescens, Africanum, retusis foliis viridibus, flore luteo, nudo*, M. H. 3. 90.
6. *Senecio Africanus, arborescens, folio serrato. Conyza Africana, humilis, foliis angustioribus, nervosis, floribus umbellatis*, T. 455. *Eupatorium Indicum, flore albo*, Barth. Ac. Hafn. T. 11. 57.
7. *Senecio Virginianus arborescens, atriplicis folio*, Par. Bat. 225. *Elichryso affinis, Virginiana, frutescens, foliis Chenopodii glaucis*, Plukn. 27. *Conyza Virginiana, halimi folio*, T. 455. *Pseudo-helichrysum Virginianum frutescens, halimi latioris foliis glaucis*, M. H. 3. 90.
8. *Senecio Africanus, arborescens, folio ficoidis*, Commel. rar. 40.
9. *Senecio Asiaticus, Jacobææ folio, radice lignosâ, China Officinar. dicta nobis*, Commel. Plant. usu. (Ed. 1724.) 94. Ind. Med. 35. Boerh. Ind. A. 117. *Pseudo-China, China supposita*, Offic. *Senecio Madraspatanus rapi folio, floribus maximis, cujus radix à nonnullis China dicitur*, Pet. Mus. 680. Hort. Elth. 345. *Hieracio similis Indiæ orientalis umbellatis floribus, radice crassâ & carnosâ*, Pluk. Mant. 102. Raii Hist. 3. 140. *Parin Chakka*, Act. Philos. Lond. N°. 274. p. 943. *Squine bâtarde.*

La squine bâtarde croît au Malabar.

Cette plante fut envoyée à Londres il y a quelques années par Samuel Brown, à la Compagnie des Indes Orientales, sous le nom de *Parin-Chakka Malabarica.*

Voici la description qu'en donne le D. Dillenius dans son *Hortus Elthamensis.*

« Cette plante est appellée ici, (à Madraspatam) *squine*; « mais elle est fort différente de la *China spinosa*. M. « Ingram de Newcastle fut guéri avec cette plante « d'une fievre hectique, dont il étoit attaqué depuis « plusieurs années. Elle est haute de deux piés, & sa « racine ressemble à celle de la squine. Si l'expérien-« ce lui confirme cette propriété, j'aurai soin de vous « en avertir. »

On a présenté à la Société Royale, plusieurs écrits sur cette squine; on les trouvera dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1702. N°. 274. Il y a quelques années que M. Commelin, Docteur en Medecine, reçut la même plante, & en donna la description, *in Hort. Medic. Amst.* sous le nom de *Senecio Asiaticus, Jacobeæ folio, radice lignoso China Offic. dicta.*

« *Seneçon* d'Asie à feuilles de Jacobée, à racine ligneuse, « appellée par nos Herboristes *squine.* »

Il ajoute la note suivante.

« Je tiens cette plante d'un célebre Chirurgien appellé « André Hammel, qui l'a apportée des Indes orienta-« les dans notre pays. »

Cette description de Commelin a induit en erreur les Auteurs du Catalogue des Simples de la Pharmacopée de Londres, & de celle de Paris. Ils ont pris la squine officinale, pour la racine de cette plante.

Le célebre Botaniste Switsen, m'a envoyé la figure & la description de la squine du Japon, qui m'a paru être une toute autre plante, que celle dont il s'agit. Elles ont à la vérité l'une & l'autre la racine fort compacte: mais celle de la squine est tubéreuse, & celle du *seneçonne* l'est point: d'ailleurs c'est une plante rampante comme la clématite du Canada, le liere, la bryone, à laquelle la squine ressemble beaucoup. Je ne crois pas que notre *seneçon* soit assez pénétrant pour guérir la lepre; car on éprouve qu'il agit beaucoup mieux en émollient, qu'en discussif. Celui du Japon est beaucoup plus acre: il suffiroit peut-être pour guérir la vérole; ainsi qu'on dit que fait la squine: mais c'est une chose à éprouver. La racine de ce *seneçon* est assez chere, aussi est-elle souvent adultérée. Lorsqu'elle est corrompue & consumée par le tems, on en remplit les trous de quelques ingrédiens, & on la vend pour bonne. C'est pourquoi, je ne m'en sers jamais sans l'avoir examinée, & je ne m'y fie qu'après l'avoir vue. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

10. *Senecio montanus altissimus limonii folio*, Vaill. *Conyza montana, foliis longioribus serratis, flore è sulphureo albicante*, Comment. Ac. Reg. Soc. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On recommande cette plante, pour son efficacité singuliere dans les inflammations de la gorge, en prenant son suc avec de l'oxycrat, en gargarisme: elle passe encore pour bienfaisante dans les tumeurs skirrheuses. Je tiens d'un Botaniste appellé P. Van-Hoy, que toute la squine qui nous vient des Indes, n'est que la racine de cette plante, & que les Chinois s'en servent en décoction, pour dépurer le sang, & prétendent qu'elle guérit la lepre. Il faut convenir que ces propriétés lui conviennent en partie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SENECTA ANGUIUM, *dépouille* ou *vieille peau de serpent*; on en recommande la décoction & l'infusion, pour les maux d'oreilles, de dents & d'yeux. Quelques femmes superstitieuses se ceignent de ces peaux pour prévenir l'avortement, & les passent autour de leurs cuisses pour hâter l'accouchement.

SENELLA, *Senelle*; fruit de l'aube-épine.

SENEMBI, lésard d'Amérique, long d'environ quatre piés, & d'un demi-pié de diametre environ. On trouve

dans la tête de cet animal certaines pierres, que les habitans regardent comme un remede contre celle des reins & de la vessie, prises dans la quantité d'une dragme.

SENICA, espece de gomme. Voy. *Acacia siliquis compressis.*

SENNA, *Séné.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose & pentapétale; sa silique platte, recourbée & à deux valvules, & sa semence semblable à des pepins de raisins, & séparée par de petites cloisons.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Senna Italica, foliis obtusis*, C. B. P. 397. Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 57. *Sena Italica*, Park. Theat. 255. Raii Hist. 2. 1792. Ger. 1114. *Sena foliis obtusis*, Ger. Emac. 1297. *Sena Florentina*, J. B. 1. 377. *Séné d'Italie.*

On le distingue du vrai *séné* par la largeur & la figure ronde de ses fenilles, qui sont d'ailleurs plus minces & plus fragiles que celles de l'autre *séné*. C'est un cathartique fort foible, qui donne des tranchées violentes, & dont on fait peu d'usage. GEOFFROY.

2. *Senna Alexandrina, sive foliis acutis*, C.B. P. 397. Raii Hist. 2. 1742. Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 57. *Senna Alexandrina*, Offic. *Sena Orientalis*, Ger. 1114. Emac. 1247. J. B. 1. 377. *Sena Alexandrina*, Park. Theat. 225. *Séné d'Alexandrie.*

Le *séné* est une plante en arbrisseau qui pousse plusieurs tiges ligneuses, qui s'élevent à deux ou trois piés de haut, & couvertes de feuilles en ailes, composées de deux ou trois paires d'ailes, & terminées par une feuille particuliere, ovale & pointue par les extrémités. Ses fleurs sont jaunes à cinq feuilles, traversées de nervures purpurines, & portent plusieurs étamines recourbées. Sa semence est jaunâtre, verte, platte, semblable à un pépin de raisin, enfermée dans une vésicule membraneuse, large & platte; & si fortement unie qu'à peine peut-on l'en séparer. Il y a du *séné* en Egypte, en Arabie, & dans d'autres contrées de la Turquie. Le meilleur vient d'Alexandrie; il doit être pâle, jaunâtre, verd, entier, sans tige, & d'une odeur agréable & fraîche.

Le *séné* est purgatif; on en fait un fréquent usage; c'est un des cathartiques doux; cependant il agit assez fortement, & nettoye l'estomac & les intestins d'humeurs bilieuses, & phlegmatiques. Il cause quelques tranchées; il est désagréable au gout: mais on le corrige avec des aromates ou d'autres carminatifs.

Les préparations officinales de *séné* sont sa décoction, le sirop de roses, avec le *séné*, & la poudre composée de *séné* grande & petite. MILLER, *Bot. Off.*

M. Geoffroy remarque que le véritable *séné* oriental est plus doux au toucher, & n'est pas si verd que celui de Tripoli; & que son infusion est pâle; sa feuille est forte & découpée par les bords en forme de lance. C'est la meilleure sorte de *séné*. Il est singulierement propre à purger le phlegme: mais comme il est sujet à causer des tranchées, il le faut administrer avec circonspection à ceux qui ont les visceres foibles, ou qui sont d'une habitude de corps inflammatoire. On y joint ordinairement des carminatifs, tels que la graine de coriandre, la canelle, & mieux encore les sels alcalins. Il le faut nettoyer de ses tiges, & le donner ainsi en substance, depuis un scrupule jusqu'à une dragme, & en infusion depuis deux dragmes jusqu'à une demi-once. Quelques-uns tâchoient de corriger le *séné* avec la *scrophularia magna aquatica*: mais à présent on se sert du thé dans la même vue. Quelques Medecins l'ordonnent sous le nom de *folia orientalia.*

Les follicules du fruit purgent moins que les feuilles. La dose ordinaire est depuis trois dragmes jusqu'à six, soit en infusion ou en décoction. GEOFFROY.

Le *séné* est très-purgatif; il évacue les humeurs chaudes & séreuses, & conséqnemment débarrasse la tête, le foie & la rate, de bile jaune & de phlegmes. Comme il est chaud & dessiccatif, on le corrige avec des fleurs de violette & de bourrache, & avec des pruneaux. D'ailleurs, comme il est venteux, & malfaisant à l'estomac, on lui joint la canelle, le galanga, & le gingembre. DALE, d'après *Schroder.*

Décoction de séné.

Prenez *de feuilles de séné d'Alexandrie, une once & demie;*
de semences de petites cardamomes, deux dragmes;
de sel de tartre, trois dragmes.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau de fontaine bouillante.

Passez pour l'usage.

Poudre composée de séné.

Prenez *des feuilles de séné, de la crême de tartre,* } *de chaq. deux onces;*
de clous de girofle, de la canelle, du galanga, de semences de poivrette, } *de chaq. 3 dragmes;*
de diagrede, une demi-once.

Mettez le tout en poudre.

Voilà ce qu'on entend par le *Pulvis sanctus* de Brassavole. Cette composition me paroît préférable aux *Pulvis senæ compositus major & minor*, en ce qu'il en faut moins pour une dose, & que par conséquent, elle est plus facile à prendre en bol ou en mélange. Sa dose est depuis un scrupule, jusqu'à une dragme.

Pulvis senæ compositus major. Voyez *Pulvis.*
Pulvis senæ minor compositus. Voyez *Pulvis.*

Sirop solutif de roses avec le séné.

Prenez *de feuilles de séné bien nettes; six onces;*
de semences de carvi; & de fenouil doux; } *de chaq. trois dragmes.*

Humectez d'abord le tout avec du vin blanc.

Laissez macérer ensuite pendant deux jours dans trois pintes d'une infusion de roses de Damas.

Passez la liqueur; & lui donnez par ébullition, avec deux livres de sucre blanc, la consistance d'un sirop.

Voilà la maniere de préparer le sirop solutif de roses avec le *séné*, selon la nouvelle Pharmacopée du Collége de Londres; elle ne differe en rien de celle qui a pour titre, *Syropus è succo rosarum.* Il y a d'autres sirops solutifs de roses, qu'avec le *séné*; on en faisoit avec l'agaric, l'hellébore, &c. mais c'est avec raison qu'on a banni ces remedes de la Medecine.

3. *Senna Orientalis, fruticosa, sophera dicta. Sophera India orientalis*, Breyn. Prodr. 1. 51. *Galegæ affinis, se-*

phera dicta, C. B. P. 352. *Securidaca Ægyptia*, Park. M. H. 2. 78. *Ponnam Tangera*, H. Mal. 2. 101. *Escapatli altera*, Hermand. 376.

4. *Senna Occidentalis, odore opii viroso, orobi Pannonici foliis mucronatis glabra*, H. L. *Cassia Americana, fœtida, foliis oblongis, glabris*, T. 619. *Pajornirioba*, Pisonis, 185.
5. *Senna Occidentalis, odore opii virosissimi, foliis ebuli hirsutis.*
6. *Senna Occidentalis, foliis ebuli acutis, glabris, odore minus viroso.*
7. *Senna Occidentalis, odore opii minus viroso, foliis glabris, obtusis, majoribus.* Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. II.

Trois dragmes ou une demi-once de la premiere & de la seconde espece de *séné* purgent merveilleusement en infusion. Si l'on s'en sert peu, c'est que cette infusion est désagréable au goût, & cause des tranchées. Cependant, il y a moyen de prévenir l'un de ces inconvéniens par une addition de graines de fenouil, & l'autre par une addition de scrophulaire. Les Indiens broyent les feuilles de la quatrieme & de la cinquieme espece, les jettent dans l'eau, & prennent par ce moyen les poissons, qui s'élevent endormis à la surface de l'eau. On dit que ses feuilles ont encore la vertu de calmer les douleurs. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *séné*, Geoffroy fait mention des deux suivantes.

1. Senna Tripolitana, *Séné de Tripoli*; il est plus verd, plus large, plus rude, & plus désagréable à l'odorat, que le *séné* commun. Il rend moins d'infusion; c'est-à-dire, que pour avoir une infusion égale en force à celle du *séné* commun, il faut employer une plus grande quantité de *séné* de Tripoli; mais elle est plus verte.
2. Senna de Mocha, *Séné de Mocha*; les feuilles de ce *séné* sont plus longues & plus étroites que celles du *séné* commun, leur odeur est plus forte, elle donne des tranchées plus violentes; on n'en fait aucun usage dans ce pays-ci.

SENSIBILIS, αἰσθητὸς, *sensible*; ce terme se dit de tout ce qui est capable de faire impression sur les sens. Galien, *de Dign. puls. L. III. cap.* 1.

SENSIFICUS, αἰσθητικὸς, *sensitif*; dans la bonne Philosophie, est l'épithete des nerfs des sens externes, qui portent les esprits animaux, comme cause instrumentale efficiente, aux organes des sens. Galien, *de Hipp. & Plat. Decretis, Lib. VII. cap.* 5.

SENSIO, SENSATIO, αἴσθησις, est proprement la sensation actuelle, qui consiste dans la perception d'une chose sensible qui affecte l'organe du sens, & y produit quelque changement.

SENSITORIUM. Voyez ci-dessous *Sensorium*, dont il est synonyme.

SENSORIUM, αἰσθητήριον; selon l'ancien systeme Philosophique, étoit l'instrument d'un sens. Galien, *de Odor. Instr. cap.* 5.

Selon cette même doctrine, le *sensorium commune*, ou siége du sentiment, est ce qui reçoit les impressions des objets sensibles, qui lui sont apportées par les nerfs de chaque organe des sens, & qui est par conséquent la cause immédiate de la perception. Willis attribue cette fonction aux corps cannelés du cerveau; & Descartes, à la glande pinéale.

SENSUS EXTERNI, *sens externes*; ce sont les moyens ou instrumens des sensations externes : on en compte ordinairement cinq, qu'on trouvera dans ce Dictionnaire à leur rang. L'exercice des *sens externes*, qui est la sensation externe, ne consiste que dans le changement opéré sur la superficie d'un nerf, par le contact de quelque objet externe & sensible; impression qui est propagée par la libre communication de ce nerf, à un certain endroit de la substance médullaire du cerveau, qu'on appelle dans les Ecoles *sensorium commune*; moyennant quoi l'idée de l'objet sensible est excitée dans l'ame.

Sensus interni, *sens internes*; ce sont les actions de l'ame ou de l'intellect, auxquelles il est excité par la perception des idées. On les réduit pour l'ordinaire à quatre : la mémoire, l'imagination, les passions & l'attention; quelques-uns y ajoutent la faim & la soif. Ce que nous avons dit concernant cette matiere à l'article *Imaginatio*, & par occasion dans plusieurs autres articles, nous dispense d'en dire ici davantage.

SENTIS, terme synonyme à *Rubus*. Blancard.

S E P

SEPARATIO, διάκρισις, διαχώρησις; terme synonyme à *Secretio* & *Segregatio*. Voyez *Secretio*.

SEPARATORIUM, *séparatoire*; vaisseau chymique inventé pour séparer des liqueurs. Il est de figure oblongue, & à peu près uniforme; il a un orifice de la grosseur du petit doigt, par où on y fait entrer la liqueur, & un petit trou au fond pour la vuider, qui est de la grosseur d'une aiguille. On le fait ventru au milieu pour lui donner plus de capacité. On l'appelle autrement *hypoclepticum*. Le *séparatoire* est encore un instrument de Chirurgie servant à séparer le péricrane. Rulandi, Castelli.

SEPEDON, σηπεδὼν. Voyez *Putredo*.

SEPHIROS; sorte d'aposthume dur & sec, faux skirrhe. Paracelse, *de Ulc. & Apost.*

SEPIA, Offic. Schrod. 5. 332. Ind. Med. 109. Salv. de Aquat. 165. Mont. Exot. 6. Aldrov. Exang. 44. Charlt. Exer. 51. Jonf. Exang. 7. Bellon. de Aquat. 336. Rond. l. 1. 498. Gesn. de Aquat. 851. *Loligo, sepia*, Mer. Pin. 191. *La Seche.*

Ce poisson est une espece de polype. Il a dans le cou un sac qui contient une liqueur noire comme de l'encre, qu'il lâche dans l'eau pour la troubler, & se dérober ainsi à la poursuite des autres poissons. Ses os dont on fait usage en Medecine, sont un bon diurétique, surtout celui qui la traverse dans toute sa longueur. Il y en a qui en font une poudre pour se nettoyer les dents.

Les parties de la *seche* dont on se sert, sont son arête, son écaille, son humeur ou sa liqueur noire, & ses œufs. Son écaille est une substance testacée, blanche, unie, & gonflée d'un & d'autre côté; tant soit peu dure à sa partie supérieure, unie sans aspérité : mais elle est à sa partie inférieure, fongueuse, mollasse, tant soit peu rude & friable. Elle est placée sur le dos du poisson, & son goût est un peu acrimonieux.

Cette substance desseche & déterge, guérit les taches, la gale humide & les rousseurs; est bonne pour les yeux, dissipe les enflures des gencives, soulage dans l'asthme, arrête la gonorrhée, chasse la pierre, provoque les urines. La liqueur noire qui remplit la vessie qu'on trouve dans son corps, passe pour avoir la vertu de relâcher le ventre; & ses œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. Dale d'après *Schroder*.

SEPIUM, l'os de seche dont nous avons parlé ci-dessus.

SEPLASIARIUS; c'est proprement un vendeur de parfums, de sachets odoriférans & d'onguens. Ce mot vient de *seplasia*, place publique de Capoue, où l'on vendoit beaucoup de ces choses. On s'en sert actuellement pour désigner ceux qui s'appliquent à la matiere médicale; & *seplasiarius* est devenu synonyme à *materialista*, Droguiste ou Apothicaire.

SEPS, Offic. Jonf. de Serp. 14. Charlt. Exer. 32. Gesn.

de Serp. 118. Aldrov. Hist. Serp. 186. *Seps, sive lacerta Chalcidica Columna*, Raii Synop. A. 272. Aldrov. de Quad. Ovip. 638. *Le Seps.*

C'est un serpent très-venimeux d'environ trois piés de long, gros à proportion, qu'on trouve, dit-on, dans la Stirie, dans la Croatie & dans plusieurs autres contrées. Nous lisons dans Dioscoride, que pris dans du vin, il guérit sa propre morsure. Son poison agit comme celui de la vipere, & se combat de la même maniere.

SEPTA, *remedes septiques*, selon Blancard.
SEPTANA, *fievre septenaire*, on dont le période est de sept jours.
SEPTENTRIO, *le Nord*; ce mot est aussi synonyme à *Aqua fortis*, eau-forte, dans les Auteurs d'Alchymie. Ruland.
SEPTICA, remedes septiques ou corrosifs.
SEPTINERVIA, nom du *Plantago, latifolia, sinuata.*
SEPTUM CORDIS; la cloison qui sépare les deux ventricules du cœur.

Septum lucidum; la cloison mince qui sépare les deux ventricules latéraux du cerveau. Voy. *Cerebrum.*
Septum narium; la cloison qui sépare les narines.
Septum transversum, *le diaphragme.*

SEQ

SEQUESTRATIO, en Chymie, *séparation.*

SER

SERANGODES, σηραγγώδης, *caverneux, percé de trous, spongieux.*
SERAPIAS. Voyez *Orchis. Satyrion.*
SERAPINUS, *Gomme Arabique.* Ruland.
SERAPIUM, un *sirop.*
SERBET, le même que *Scherbet.*
SEREX ou *Lac acetosum*, selon Ruland.
SERGETICUM, σεργητικὸν; épithete que Galien donne à l'onguent d'Iris.

SERJANIA.

Nom que le Pere Plumier a donné à ce genre de plante qu'il découvrit en Amérique, en mémoire du R. P. Philippe Sergent, de l'Ordre des Minimes, qui étoit fort versé dans la connoissance de la Botanique & de la Medecine.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose; elle est composée de quatre ou cinq feuilles placées circulairement. Du milieu du calyce il part un pistil, qui dégénere ensuite en un fruit qui a trois cellules, trois ailes, & dont chaque cellule contient une semence ronde.

Ses especes sont,

Serjania scandens, Polyphylla & racemosa, Plum. Nov. Gen.
Serjania scandens, Enneaphylla & racemosa, Plum. Nov. Gen.
Serjania scandens, Triphylla & racemosa.

Le Docteur Guillaume Houstoun a trouvé ces plantes à la Vera-Cruz & à Campêche, où elles s'élevent à une grande hauteur. Elles croissent dans le voisinage des grands arbres, qui servent à les soutenir; car elles ont des vrilles avec lesquelles elles s'attachent à tout ce qui les environne. Miller, *Dict.*

SERICIACUM, *Arsenic.* Ruland.
SERICUM, *soie.* Voyez *Bombyx.* La jujube rouge s'appelle aussi *sericum.* Voyez *Ziziphus.*
SERIDES, σερίδες, *légumes.*
SERINUS, *Serin*; oiseau plus remarquable par son chant que par ses propriétés médicinales, quoiqu'on le dise bon pour l'épilepsie, pris en aliment.

SERIOLA; nom du *Chicoreum latifolium, sive Endivia vulgaris.*

SERIPHIUM; nom du *Sisymbrium annuum, folio absinthii minoris.*
Il y a une espece d'absinthe distinguée des autres par cette épithete.

SERIS; nom du *Chicoreum sativum.*
SEROSUS, *séreux, aqueux*; abondant en sérosités.
SERPENS. Voy. *Anguis.*

Serpens Indicus. Voy. *Cobra de Capello.*

Serpens marinus, Offic. Aldrov. de Pisc. 346. Gesn. de Aquat. 864. Rondel. de Pisc. 409. Bellon. de Aquat. 157. Sal. de Aquat. 78. Jonst. de Pisc. 9. Charlt. de Pisc. 6. Raii Ichth. 107. ejusd. Synop. Pisc. 36. *Serpens marinus, quindecim pedes longus*, Johns. Iter Cant. 4°. 1632. p. 17. *Serpent de mer.*

On le trouve dans la Méditerranée. On dit que sa chair, prise avec la racine de lis, est bonne contre l'incontinence d'urine. Dale.

SERPENTARIA NIGRA. Voyez *Asarum Virginianum.*

Serpentaria Virginiana, Offic. *Serpentaria Virginiana, contrayerva Virginiana, Viperina*, Mont. Exot. Med. 7. *Tres radices sub hoc nomine in Officinis nostris veneunt, ut nos monuit eruditissimus ille Botanicus*, Leonard. Plukenetius, M. D. *in litteris ad me datis, Viz.* (I.) *Aristolochia Polyrrhizos, auriculatis foliis Virginiana*, Pluk. Phytog. Tab. 78. Almag. 50. Tourn. Inst. 162. Raii Hist. 3. 393. (II.) *Aristolochia violæ, fruticosæ foliis Virginiana, cujus radix serpentaria dicitur*, Pluk. Phytog. T. 15. Almag. 50. Raii Hist. 3. 394. (III.) *Aristolochia, pistolochia; seu serpentaria Virginiana, caule nodoso*, D. Banister, Cat. M. S. Raii Hist. 3. 394. Tourn. Inst. 162. *Aristolochia Polyrrhizos Virginiana, fructu parvo pentangulari*, Hist. Oxon. 3. 310. *Pistolochia Virginiana*, Ger. Emac. 848. (*ubi confundit cum pistolochia Cretica Clusii.*) *Aristolochia Polyrrhizos Virginiana*, Park. Theat. 420. *Radix snagrolnothæ Creticus*, (*Snake-root Novæ Angliæ*,) Corn. 214. *Serpentaire de Virginie.*

Nos Droguistes ont deux ou trois sortes de racines différentes qui portent ce même nom.

La premiere est la *Pistolochia Virginiana*, Ger. Emac. & la *Pistolochia Polyrrhizos Virginiana*, Park.
La seconde est représentée dans la Phytographie de Pluknet, Pl. XV.
M. Ray a reçu de M. Banister la description de la troisieme; & on la trouve dans les *Trans. Philos. n°. 247. Decemb.* 1698.

La *pistolochia*, ou *serpentaire de Virginie*, a la racine fibreuse; ses fibres sont petites, jaunâtres & en grand nombre: elles ont une odeur & un gout aromatique: il en part une ou deux petites tiges, unies, velues, rondes, droites & non rampantes. Ses feuilles sont placées alternativement de chaque côté, & il y en a une à chaque jointure. Elles sont minces, longues, pointues, faites en cœur vers le pédicule, un peu velues en-dessus, rudes & parsemées de nervures proéminentes en-dessous, & s'attachent un peu aux doigts lorsqu'on les touche. Elle porte une ou deux fleurs proche de terre, chacune a son pédicule, est terminée en un

éperon qui soutient une levre large, longue, en casque, dont le centre est placé & s'ouvre dans la concavité de la fleur. Cette levre est un peu rousse. Son ovaire est hexagonal, ressemble à une poire, & a un demi-pouce de diametre quand il est mûr. Elle croît en Mai, & sa semence est mûre en Août. Ses feuilles & ses tiges meurent en hiver.

La *serpentaire* est cordiale, alexipharmaque, sudorifique & bienfaisante dans toutes les fievres, surtout dans les fievres malignes & contagieuses, & dans la peste même. Elle est carminative, chasse les vents, fortifie l'estomac & guérit la colique. On dit qu'elle est bonne contre la morsure du chien enragé, des autres animaux venimeux, & surtout du serpent à sonnette. Miller, *Bot. Off.*

On l'ordonne comme un diaphorétique dans la petite vérole, la rougeole & contre les vers. Elle passe pour emmenagogue & diurétique. Sa dose est depuis dix grains jusqu'à une dragme. Geoffroy.

Il y a une autre espece de racine de *serpentaire* appellée *senekka*, ou racine qui guérit la morsure du serpent à sonnette. En effet cette racine a cette propriété, si on la prend immédiatement après avoir été mordu. Le serpent à sonette est très-venimeux; sa morsure tue ordinairement subitement: on lui survit quelquefois de quinze minutes, quelquefois moins; on a vu des malades aller jusqu'à quelques jours. La différence qu'on remarque dans les effets de son poison, doit être attribuée à la saison de l'année, à la constitution du malade & à la partie mordue. Les chasseurs & ceux qui habitent les bois, ont de cette poudre dans des sachets: ils en mâchent & en avalent aussi-tôt qu'ils ont été mordus, & son activité particuliere empêche la stagnation du sang.

C'est à des peuples septentrionaux de l'Inde, qu'on appelle les Senekks, qu'on doit la découverte de l'efficacité de cette racine. Ayant remarqué que cette racine & les fleurs de la plante ressembloient beaucoup à la sonnette du serpent, ils en conclurent que la Providence leur en indiquoit les propriétés par ces caracteres. C'est pourquoi on appelle cette serpentaire *senekka*, ou racine contre la morsure du serpent à sonnette, pour la distinguer des autres plantes qui ont la même propriété, à peu près le même nom, mais beaucoup moins d'efficacité. Ces Indiens revenant d'une guerre qu'ils eurent en 1712. contre les Peuples méridionaux appellés Catawbaes, communiquerent cette racine à Guillaume Caniko, dont l'habitation étoit sur les frontieres de la Virginie. Ce Caniko fit part de son secret à tous les habitans qui l'environnoient, & bien-tôt la racine dont il s'agit fut connue dans toute l'Amérique.

J'apprens que depuis on s'est servi de cette racine avec beaucoup de succès dans les fievres épidémiques de la Virginie, dans les pleurésies, les péripneumonies, la goute, en décoction, en infusion & en substance. En un mot, c'est un très-bon remede, si l'on peut ajouter quelque foi à ce qu'on nous en raconte.

SERPENTARIUM LIGNUM, *bois couleuvré*. Voy. *Colubrinum lignum*.

SERPENTINA. Voyez *Stellaria*, dont la *Serpentina* est une espece, selon Blancard.

SERPHETA; nom d'un remede qui dissout la pierre, & dont Paracelse fait mention, *Lib. II. de Tart.*

SERPIGO, *herpes* ou *dartre*. Ce mot est synonyme à *Herpes* & à *Impetigo*.

SERPILLUM, *Serpolet*.

Voici ses caracteres:

Sa feuille est plus large que celle du thym. Sa tige est inclinée, dure, cependant moins ligneuse que celle du thym, dont il a les autres caracteres.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Serpillum vulgare majus*, C.B.P.220. Raii Synop 3.231. Boerh. Ind. A. 133. Tourn. Inst. 197. *Serpyllum verum*, Offic. *Serpyllum majus*, Park. Theat. 8. Raii Hist. 1. 522. *Serpyllum majus, flore purpureo & albo*, Ger. 456. Emac. 570. *Le grand serpolet*.

On le cultive dans les jardins; il fleurit en été. Son herbe dont on fait usage, provoque les urines & les regles, est bonne dans les tranchées, les ruptures, les meurtrissures & les inflammations au foie; calme les maux de tête, soulage surtout dans les phrénésies & les léthargies; arrête le vomissement de sang, & guérit la morsure des serpens. Dale, d'après *Dioscoride*.

2. *Serpillum vulgare, minus*, C. B. P. 220. Park. Theat. 8. Tourn. Inst. 197. Boerh. Ind. A. 155. *Serpyllum*, Offic. *Serpyllum vulgare*, Ger. 455. Emac. 570. Raii Hist. 1. 521. Synop. 3. 230. J. B. 3. 269. *Serpolet*.

Le *serpolet* a la racine petite, fibreuse & rampante; il en part un grand nombre de tiges foibles, inclinées, ligneuses & portant deux petites feuilles vertes, rondelettes & placées à la jointure sur un pédicule court. Ses fleurs croissent au sommet des tiges parmi les feuilles, en petits épis lâches & en forme de guirlande; elles sont labiées, en petit casque, de couleur purpurine & rougeâtre; & placées dans de petits calyces velus. Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte, assez agréable. On la trouve assez fréquemment dans les bruyeres & dans les communes: elle fleurit en Juin & en Juillet. Toute la plante est d'usage.

Le *serpolet* est céphalique, stomachique, bienfaisant à la matrice, bon dans la paralysie, l'épilepsie, la jaunisse, & lorsqu'il s'agit de hâter les regles. On l'emploie avec succès dans les fluxions catarrheuses, les toux invétérées & le crachement de sang. Son huile distilée calme le mal de dents. Miller, *Bot. Off.*

Le *serpolet* est un peu amer, acre, styptique, odoriférant, & teint le papier bleu d'un rouge foncé. Il est vraissemblable qu'il abonde en sels aromatiques & huileux, mais qui retiennent encore une partie de l'acide du sel ammoniac de terre; au lieu que dans le sel volatil, aromatique, huileux, artificiel, la partie acide du sel ammoniac est émoussée par le sel de tartre ou par les cendres. Ainsi le *serpolet* est céphalique, stomachique, & bon pour les vapeurs. Il détruit la matiere élastique qui cause des mouvemens convulsifs; il répare les parties spiritueuses du sang, & rétablit les fonctions des premieres voies.

Mettez infuser toute la nuit dans du vinaigre,

de serpolet, une poignée;

Passez l'infusion dans un linge, & donnez-en un verre à jeun aux personnes qui ont les pâles-couleurs; ajoutant sur chaque dose,

d'huile essentielle de sassafras, quatre ou cinq gouttes.

L'esprit de *serpolet*, & son eau distilée sont bons pour les maladies soporeuses & les vapeurs.

On recommande l'huile essentielle pour l'épilepsie; & l'eau tirée de la fleur, macérée dans de l'eau-de-vie, pour un rhume ou une toux invétérée.

Jettez dans une pinte d'eau,

de serpolet, deux grandes poignées;

Faites réduire à moitié; retirez ensuite le coquemar du feu, couvrez-le, & y ajoutez,

de miel blanc, deux cuillerées;

On bien,

Faites bouillir un poisson de cette même infusion avec deux de lait de vache, & le faites boire au malade à neuf heures du soir.

De la poudre de *serpolet*, donnée à la dose d'une dragme, est diurétique.

La conserve des fleurs & des feuilles de cette plante soulage les personnes attaquées du mal caduc. TOURNEFORT.

3. *Serpillum vulgare minus, folio ex albo & viridi vario.*
4. *Serpillum angustifolium, hirsutum*, C. B. P. 220.
5. *Serpillum Africanum, hirsutissimum*, Vaill.
6. *Serpillum foliis citri odore*, C. B. P. 220. Tourn. Inst. 197. Boerh. Ind. A. 155. *Serpyllum citratum*, Offic. Ger. 458. Emac. 573. Park. Theat. 6. Raii Hist. 1. 522. Synop. 3. 231. *Serpyllum citri odore*, J. B. 3. 270.

Il croît dans les lieux montagneux, fleurit en Août & a les propriétés des autres *serpolets*.

SERRA, *scie;* instrument de Chirurgie dont on se sert dans les amputations. Il y a deux sortes de *scie*. Une grande dont on se sert pour couper un membre, comme un bras ou une jambe. Une petite, dont on se sert pour couper un doigt ou un orteil.

SERRATA, nom dn *Chamædrys*, dans Blancard.

SERRATULA.

Voici ses caracteres.

Les bords de ses feuilles sont beaucoup & très-finement découpés. Ses têtes sont plus petites que celles de la grande centaurée.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Serratula*, Offic. C. B. P. 235. J. B. 3. 23. Raii Hist. 1. 331. Synop. 88. Boerh. Ind. A. 144. *Serratula purpurea*, Gesn. 576. Emac. 713. *Serratula vulgaris flore purpureo*; Park. 474. *Jacea nemorensis qua serratula vulgò*, Tourn. Inst. 444.

Elle croît dans les bois & dans les prés, & fleurit en Juillet. Elle passe pour vulnéraire. On dit qu'elle nettoie les ulceres, & qu'elle hâte la réproduction des chairs, qu'elle calme les douleurs des hémorrhoïdes, & qu'elle guérit les ruptures intestinales. On recommande son herbe & sa racine pour les contusions & les meurtrissures occasionnées par des chutes de quelques lieux élevés.

2. *Serratula flore candido*, C. B. P. 235. *Jacea nemorensis quæ serratula vulgò, flore albo*, T. 444.
3. *Serratula Virginiana, foliis rigidis*, Par. Bat. 227. Ic. & Descript. M. H. 3. 133.
4. *Serratula Noveboracensis, altissima, foliis doriæ mollibus, subincanis*, Par. Bat. Prodr. M. H. 3. 133.

L'espece suivante porte une couronne velue, fort élégante.

5. *Serratula annua semine ciliari elegantissimo. Jacea annua, foliis laciniatis, serratis, purpurascente flore*, T. 444. *Cyanus, pulchro semine centaurii majoris*, J. B. 3. 24. *Centaurium capitatum, ciliare, annuum, foliis laciniatis, serratis*, M. H. Blæs. 362. *Chondrylla, foliis laciniatis, serratis, purpurascente flore*, C. B. P. 130. *Senecio carduus, apulus*, Col. 1. 34. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

SERRATUS MAJOR, *le grand dentelé.*

C'est un muscle large, charnu, un peu épais, placé sur la partie latérale de la poitrine, entre les côtes & l'omoplate qui le couvre. Sa figure approche d'un quarré inégal. Il est moins large en arriere qu'en-devant, où il se termine par des dentelures plus ou moins larges, qui paroissent disposées en rayons, de maniere que leurs extrémités décrivent une arcade ou ligne courbe. Son nom est tiré de ses dentelures.

Il est attaché en arriere à la levre interne de toute la base de l'omoplate, depuis l'angle supérieur jusqu'à l'inférieur. De-là il va tout charnu vers le devant en s'élargissant de plus en plus, & s'attache à toutes les vraies côtes, & souvent à une ou deux des premieres fausses, par autant de digitations ou dentelures.

L'attache à la premiere des vraies côtes est environ à cinq travers de doigt de la portion cartilagineuse; à la seconde un peu moins; à la troisieme environ à quatre travers de doigt; à la quatrieme à trois; à la cinquieme à deux; à la sixieme à un; à la septieme à un demi, & à la premiere fausse-côte environ à deux travers de doigt; le tout plus ou moins. L'étendue de chacune de ces attaches sur la portion osseuse des côtes, est d'un pouce au moins.

Quoique les digitations de ce muscle le fassent paroître en maniere de rayons, depuis l'omoplate jusqu'aux côtes, néanmoins ces rayons n'en partent pas tous dans l'arrangement qu'on pourroit s'imaginer par une trop légere inspection. Il est composé de deux plans, un grand & un petit.

Le petit plan est comme un muscle particulier fort étroit, collé à la face interne & le long du bord supérieur du grand plan. Il est attaché par un bout sous l'angle supérieur de l'omoplate, & par l'autre bout à la premiere & à la seconde des vraies côtes; peu à la premiere côte, mais largement à la seconde. Il est assez visible, quand après en avoir détaché le rhomboïde, on renverse l'omoplate sur le devant: mais quand on la renverse en arriere, après en avoir détaché le petit pectoral, ce petit plan ne paroît point, étant caché par le grand qui le couvre.

Le grand plan se peut diviser en deux portions différentes, une supérieure & une inférieure, qui néanmoins tiennent ensemble par leurs bords voisins.

La portion supérieure du grand plan est mince, & occuppe environ les trois quarts supérieurs de la base de l'omoplate. De-là elle se retrécit peu à peu, & forme deux digitations à peu près semblables à celles du petit plan, qu'elles couvrent en s'attachant aux deux premieres des vraies côtes, ou à la seconde & à la troisieme, ou à toutes les trois.

La portion inférieure est attachée au quart inférieur de la base de l'omoplate. De-là elle s'élargit & s'écarte de plus en plus par six ou sept bandes charnues ou digitations très longues, qui diminuent en largeur à mesure qu'elles deviennent inférieures, & s'attachent de la maniere que j'ai dit ci-dessus, aux six ou sept côtes qui suivent les deux premieres. Il faut remarquer que les trois premieres de ces bandes occuppent la plus grande partie du dernier quart de la base de l'omoplate, & que les trois dernieres s'attachent précisément à l'angle inférieur de cet os. Les extrémités des trois ou quatre bandes inférieures se rencontrent & s'entrelacent avec les digitations du muscle oblique externe du bas-ventre.

La direction des fibres & des bandes du *grand dentelé* se comprend aisément, pour peu que l'on se souvienne que les côtes sont naturellement inclinées en bas de

derriere en-devant par différens degrés. Ainsi les fibres de la portion supérieure du grand plan se croisent de plus en plus avec les côtes; de sorte que dans l'attitude naturelle de l'omoplate, les plus inférieures de ces fibres qui montent fort obliquement, se croisent à proportion avec la troisieme, quatrieme & cinquieme des vraies côtes.

A l'égard des bandes de la portion inférieure du grand plan, les plus supérieures montent à proportion le plus obliquement de derriere en-devant, & par-là se croisent plus avec les côtes, & avec plus de côtes que les bandes suivantes, qui sont moins obliques. Et quoique celles d'après deviennent transversales, l'obliquité des côtes voisines fait qu'elles se croisent encore avec elles, mais moins. Les dernieres, ou les plus inférieures de ces bandes, commencent à descendre, & par-là s'approchent un peu de la direction des côtes, mais non pas tant que l'on s'imagine. Ces dernieres bandes sont très-grêles & foibles.

Il leve l'épaule, c'est-à-dire, la sommité de l'omoplate, & la porte en-devant, & l'affermit contre l'abaissement. C'est lui qui est le principal acteur de ces usages, & sans lequel il est impossible d'expliquer comment on peut soulever & soutenir par l'épaule ces fardeaux extremement pesans, dont on voit très-souvent les Ouvriers être chargés.

L'épaisseur, la longueur, la disposition particuliere de ses fibres, & principalement l'attache de la plus grande portion de ce muscle vers l'angle inférieur de la base de l'omoplate, prouvent assez ce que je viens de dire. Ses bandes rayonnées par leur contraction en général éloignent l'angle inférieur du côté de l'épine du dos, & l'avancent vers la partie latérale du thorax.

Les plus supérieures de ces bandes, & qui en sont les plus fortes, tirent en même tems cet angle en haut, & par conséquent font monter l'acromion, d'autant plus que l'acromion étant borné par l'extrémité de la clavicule, ne peut être poussé en-devant.

Les bandes supérieures croisent avec la plupart des vraies côtes. On est obligé en soulevant un grand fardeau de retenir ou de rallentir la respiration, & surtout l'expiration, afin que les côtes étant ainsi comme arrêtées dans leur mouvement ordinaire, & empêchées de descendre, deviennent par-là un point fixe de ce muscle à proportion du degré de ses efforts.

Les bandes qui suivent cotoyent la longueur des côtes auxquelles elles sont attachées, & par-là gênent moins le mouvement reciproque des côtes, n'étant pas en situation de les faire monter ni de les faire descendre. Les plus inférieures de ces bandes, & qui sont les plus foibles de toutes, ne sont que des auxiliaires, uniquement pour concourir avec les autres à l'avancement de l'angle inférieur de l'omoplate, vers la partie latérale de la poitrine.

Le petit plan particulier de ce muscle n'est pas un muscle auxiliaire des bandes rayonnées, ou de la portion inférieure du grand plan. Il paroît avoir la fonction de modérer le reculement & la descente de l'angle supérieur de l'omoplate, pendant que l'angle inférieur avance & monte par l'action de la portion inférieure, c'est-à-dire, des bandes rayonnées, & de ramener ensuite l'omoplate dans son attitude naturelle.

La portion supérieure du grand plan concourt comme auxiliaire en partie à l'action de la portion inférieure ou rayonnée, & en partie à celle du petit plan, selon la différente proximité de ses attaches à la base de l'omoplate.

On voit par tout ceci que le *grand dentelé* ne peut pas servir à la respiration, & que sa principale fonction est de lever l'épaule. Il peut encore par l'action simultanée du grand plan & du petit plan avancer l'épaule plus ou moins directement en-devant, ou plutôt dans certains cas empêcher le reculement de l'omoplate; par exemple, quand on veut pousser avec effort quelque chose directement devant soi avec la main, surtout quand le bras est en même tems étendu. WINSLOW, *Anatomie*.

SERRATUS MINOR ANTICUS, *le petit dentelé antérieur*.

Douglas décrit ce muscle de la maniere suivante.

Il part, dit-il, tendineux de l'apophyse coracoïde de l'omoplate: mais il devient bien-tôt large & charnu, & s'insere tendineux à l'extrémité large de la partie osseuse de la troisieme, quatrieme & cinquieme côte.

Son usage est d'aider le grand *dentelé*, ou de tirer l'épaule en avant.

SERRATUS POSTICUS SUPERIOR, *le dentelé postérieur supérieur*.

C'est un muscle plat & mince, situé à la partie supérieure du dos. Il est attaché d'un côté par une aponévrose large au bas du ligament cervical postérieur, ou ligament épineux du cou, ensuite aux apophyses des deux dernieres vertebres du cou, & à celles des deux supérieures du dos.

De-là il descend un peu obliquement en-devant, & s'attache par des digitations ou dentelures charnues & larges à la partie postérieure de la seconde, troisieme, quatrieme, & quelquefois cinquieme des vraies côtes, près de leurs angles. Quelquefois il n'a point d'attaches à la seconde côte. Il est recouvert du rhomboïde, auquel il est comme collé.

Il est disposé pour faire monter ou mouvoir en-haut les trois ou quatre côtes supérieures qui suivent immédiatement la premiere. S'il s'en trouve dans quelque sujet une portion attachée à la premiere côte, elle ne peut servir que pour le mouvement des vertebres auxquelles elle est attachée, & non pas à mouvoir la premiere côte, à cause de l'immobilité & de la roideur de sa portion cartilagineuse.

SERRATUS POSTICUS INFERIOR, *le dentelé postérieur inférieur*.

C'est aussi un muscle plat & mince, placé au bas du dos. Il est attaché à la derniere apophyse épineuse du dos; & aux apophyses épineuses des trois vertebres des lombes, par une aponévrose large. De-là il monte un peu obliquement, devient charnu, & s'attache par des dentelures charnues ou digitations larges, aux quatre dernieres des fausses-côtes.

Son attache à la derniere de ces côtes est près du cartilage, & les attaches aux trois autres côtes sont près des angles de ces côtes. Il est couvert du grand dorsal, auquel son aponévrose est très-adhérente. Il couvre le sacro-lombaire & le grand dorsal.

Il est encore mieux disposé pour abaisser ou tenir abaissées les trois ou quatre dernieres fausses-côtes.

L'usage que l'on a voulu attribuer à ces deux muscles, comme à des gaines ou des sangles mobiles du long dorsal & du sacro-lombaire, n'a aucun fondement; car leurs portions, qui sont couvertes de ces muscles, ne paroissent pas en avoir plus besoin que les autres qui n'en sont pas couvertes. WINSLOW, *Anat.*

SERRIOLA, nom du *Cichoreum*, dans Blancard.

SERTOLARA, nom de l'*Opuntioides marina, quæ corallina latifolia, & opuntia marina*, dans Boerhaave.

SERTULA, *campana*, le même que *Melilotus*.

SERVITUS, δουλεία, service, ou usage & fonction des parties qui en aident d'autres. Les parties subserviantes se distinguent en préparatoires & en déférentes. Ainsi les préparatoires, relativement aux testicules, sont les vaisseaux spermatiques préparans; & les déférentes sont le pénis & les vaisseaux déférens.

SERUM, le *petit-lait*. La partie claire du sang en est appellée la sérosité. Voyez *Albumen*, *Lac* & *Alimenta*.

SESAMION,

SES

SESAMION, σησάμιον ou σησαμοῦς, espece de gâteau fait de sesame, de miel & d'huile. Foesius.

SESAMOIDEA OSSA, *Os sésamoïdes*.

Ces os en général sont fort petits, & ont pris leur nom de la graine à laquelle on suppose qu'ils ressemblent. On en trouve plusieurs aux jointures des orteils & des doigts.

Il y en a pourtant deux qui sont assez gros pour qu'on puisse les conserver dans les squeletes. Ils ressemblent à une perle ovale, large & plate, qui seroit creusée d'un côté.

Ils ont environ un tiers de pouce de long, & de large, la moitié de cette mesure, & sont attachés près les uns des autres, par un petit ligament court, à la base de la premiere phalange du grand orteil, de maniere qu'ils jouent de chaque côté sur l'éminence placée au milieu de la double poulie du premier os du métatarse, comme deux petites rotules.

Quoiqu'ils soient ordinairement attachés dans les squeletes au premier os du métatarse, ils n'appartiennent néantmoins qu'à la premiere phalange du grand orteil, de même que la rotule n'appartient pas à l'os fémur, mais au tibia. Winslow, *Anatomie*.

SESAMOIDES, *Sésamoïde*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues & entieres, & sa fleur semblable à celle du *reseda*. Son fruit est un amas de siliques, de cornes ou de rayons; il est rempli de semences faites en reins.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Sesamoides salmanticum parvum, I. Clus. H. 296. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.* Voyez *Catanance*.

Les Botanistes n'ont point encore déterminé ce que c'est que la *sésamoïde*, qu'Hippocrate ordonne si fréquemment avec l'hellébore noir.

Voici la description que nous en a laissée Dioscoride.

La grande *sesamoïde* s'appelle hellébore noir à Anticyre, parce qu'on la mêle dans les purgatifs, avec l'hellébore blanc. C'est une herbe semblable au senneçon ou à la rue, qui a les fleurs longues, blanches, la racine foible & sans vertu, la semence semblable à celle du sesame, & le gout amer.

Une pincée de cette semence réduite en poudre, avec un scrupule & demi de l'hellébore blanc, prise dans de l'hydromel, purge la bile & le phlegme par haut. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 452.

SESAMUM, *Sesame*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle. Son calyce part des ailes des fleurs, presque sans pellicule, est petit, & divisé en cinq segmens longs & foibles. Sa fleur est monopétale, & ressemble beaucoup à celle de la digitale. Son ovaire est en silique, tétragonal, oblong, divisé en quatre cellules, pleines de semences dont on peut manger.

Boerhaave compte les trois especes suivantes de *sesame*.

1. *Sesamum*, Offic. J. B. 2. 896. C. B. P. 27. Raii Hist. 2. 1327. Park. Theat. 254. *Sesamum, vel sisamum*; Ger. 1054. Emac. 1232. *Sesamum, seu semp. sen.* Alp. Æg. Vol. II. p. 47. *Digitalis orientalis*, *sesamum dicta*, Tourn. Inst. 164. *Sesamum Congentibus Gangya*, *lusitanis Girgilium*, Marcg. 21. *Gangila sive sesamum Africanum*, Pison. 111. *Schit-Elu*, Hort. M. 9. 105. Tab. 54. *Tala*, Herm. Mus. Zeyl. 58. *Graine purgative huileuse*.

Il est échauffant, modérément humectant, émollient, parégorique, visqueux, gras, & par conséquent emplastique. Il discute la dureté des nerfs; pour cet effet il faut les en frotter, & il calme les douleurs de la colique. Dale, d'après *Schroder*.

Les Egyptiens se servent beaucoup du *sesame*, tant en alimens qu'en remedes, parce qu'il croît promptement & qu'il précede les autres fruits après les inondations du Nil; il recompense bien ceux qui le cultivent, de leurs travaux, par la quantité de siliques qu'il donne. Parkinson dit, je ne sai sur quelle autorité, que le *sesame* croît de lui-même aux Indes Orientales: mais qu'on le cultive en Egypte, en Syrie, en Grece, en Crete & en Sicile. Les Arabes appellent l'huile exprimée de la graine de *sesame*, par distinction, *Zeid Taib*, c'est-à-dire, bonne huile. Ils en usent fréquemment dans leurs mets; elle est plus chere en Egypte que l'huile d'olive.

Margrave dit dans la description de cette plante, que sa racine est tendre, droite, garnie d'un grand nombre de filamens, rougeâtre au-dehors, & blanche en-dedans, si toutefois, c'est bien le *sesame* qu'il ait décrit.

Je pense, dit Ray, avec Jean Bauhin & Stapel, que cette plante n'est pas le vrai *sesame* des Anciens; il y a donc lieu de douter, que les vertus que Dioscoride attribue au *sesame* lui conviennent en effet. C'est pourquoi nous les omettrons, nous contentant de rapporter celles, dont Prosper Alpin fait mention dans son Livre *des Plantes Egyptiennes*.

On se sert, dit ce dernier, de la décoction de cette plante en fomentation, pour les ophthalmies, les toux, la difficulté de respirer, la pleurésie, la péripneumonie, & les tumeurs skirrheuses & dures; on l'emploie surtout dans les demi-bains qu'on ordonne aux femmes pour la dureté de la matrice. Elle est bonne pour la teigne & les meurtrissures; cette plante, & ses semences bouillies avec du miel, sont bienfaisantes dans la dessiccation des nerfs, les brûlures, & les inflammations chaudes. On prend sa décoction en clysteres dans la colique, & lorsqu'il s'agit de relâcher le ventre, & de hâter l'écoulement menstruel. Les femmes usent de son huile & de sa lie, en bain, pour se procurer de l'embompoint. Les Egyptiens en étendent l'usage à beaucoup d'autres choses. Ils guérissent avec son huile, les pustules, les aspérités de la peau, & plusieurs autres difformités cutanées, qui proviennent de l'humeur mélancolique; pour cet effet, ils en font prendre en boisson, avec les aliments, ou en appliquent extérieurement sur les parties affectées. Quatre onces d'huile de *sesame*, prises le matin plusieurs jours de suite, guérissent les demangeaisons à la peau, & sont un spécifique contre la difficulté de respirer, les pleurésies désespérées, la péripneumonie, & la suppression des régles. Cette huile agit tant intérieurement, qu'extérieurement, en adoucissant, & calme les douleurs violentes d'estomac, d'intestin, & de matrice. Ray, *Hist. Plant.* 1327.

2. *Sesamum alterum foliis trifidis*; *Orientale*, *semine obscuro*, Pluck. Phit. 189. 4. *Digitalis Orientalis altera*, *semine obscuro*, T. 165.

3. *Sesamum Orientale trifidum*, *flore niveo*, Hort. Compt. T. 165. *Digitalis Orientalis trifida*, *flore niveo*, T. 165. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est très-utile en fomentation, dans la pleurésie, l'ophthalmie, & les tumeurs skirrheuses. On la prend en clystere dans la colique. Les Indiens en font un cas extraordinaire, parce qu'elle procure de la beau-

té & de l'embompoint. Les femmes se frottent d'huile de *sesame*, & elles effacent de leur visage, toutes les taches causées par l'ardeur du Soleil, ou autrement. Son fruit est très-nourrissant, on le mange; & l'on en fait des gâteaux avec la semence de pavot; son huile est la plus douce de toutes les huiles; c'est pourquoi on s'en sert dans toutes les maladies chaudes. *Hist. des Plantes attribuées à Boerhaave.*

SESBAN.

Le *sesban* est un arbrisseau de la grosseur du myrte, qui a la feuille du *securidaca*, mais seulement plus longue & plus étroite. Ses branches sont tendres, herbacées, & à-peu-près également distribuées de part & d'autre, lorsqu'il est d'une certaine force. Elles sont d'un verd d'eau, tant soit peu tirant sur le rouge, elles ont quelque aspérité au toucher. Ses fleurs sont de couleur de safran, assez semblables à celles de l'*anagyris* & pendent en touffes d'une petite branche, ou d'un rejetton. Il naît de ces fleurs de longues siliques assez semblables à celles du fœnugrec, & qui contiennent des semences, qui ne different pas beaucoup de celles de la même plante. Veslingius a remarqué que le nombre des celulles de chaque silique, varie, selon le nombre des graines; & que le tronc de l'arbrisseau est armé d'épines rares & courtes; c'est pourquoi les Egyptiens en font les hayes qui servent de séparation à leurs champs. Ses graines passent pour corroboratives, & pour avoir la vertu de sécher les estomacs trop humides, d'arrêter tous les flux de ventre, & de réprimer l'écoulement immodéré des regles, prises en décoction & en poudre. PROSPER ALPIN, & VESLINGIUS.

Morison blâme dans son *Hist. Oxon.* Caspard Bauhin & Parkinson, pour avoir donné à cette plante des siliques articulées; & il accuse ces Auteurs de n'avoir point eu une idée claire, de ce que c'est qu'une silique articulée. Une silique articulée, dit-il, est divisée transversalement en plusieurs jointures distinguées par des interstices; & dont chaque interstice contient une seule semence, lorsque la silique est seche & ouverte.

Quant à nous, dit Ray, nous n'avons jamais vû cette plante, Morison confesse lui-même, ne l'avoir point vûe. Il est donc incertain, si ses siliques sont vraiment articulées, ou si elles ne sont que protubérantes, ou noüeuses, & si les interstices où sont placées les semences, ne sont que déprimés ou retrécis. RAY, *Histoire des Plantes.*

SESCUNCIA, ou SESQUIUNCIA, *demi-once.*

SESELI. *Seseli.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace; elle dure au moins deux ans. Ses feuilles sont plus larges & plus courtes, & ses semences plus longues que celles du fenouil.

Boerhaave fait mention de quatre especes de *Seseli.*

1. *Seseli perennè, folio glauco breviori*, Boerh. Ind. A. 50. *Fœniculum sylvestre*, Offic. *Fœniculum sylvestre perenne, ferulæ folio breviori*, Tourn. Inst. 311. *Meum latifolium adulterinum*, C. B. P. 148. *Meum alterum Italicum quibusdam*, J. B. 3. 15. Raii Hist. 1. 433. *Meum spurium*, Ger. 895. *Meum alterum Italicum*, Ger. Emac. 1152. *Meum spurium Italicum*, Park. Theat. 889. *Saxifraga montana minor Italica, foliis in breviores partes divisis*, Hist. Oxon. 3. 272. *Seseli bâtard.*

Il croît dans les lieux montagneux & secs, & fleurit en Juin. Sa racine qui est d'usage, est très-dessiccative, brûlante & pernicieuse à l'estomac. Appliquée extérieurement, c'est un escarotique.

2. *Seseli perenne, folio glauco, longiori*, Vaill. *Fœniculum sylvestre elatius, ferulæ folio longiori*, T. 311. *Saxifraga Matthioli tenuifolia & umbellifera*, J. B. 3. 2. 18.

3. *Seseli, quæ ferulæ facie, Thapsia, sive turbith Gallorum*, J. B. 3. 2. 45. Boerh. Ind. A. 50. *Turbith cineritium, pseudo-turbith*, Offic. *Thapsia ferulæ facie, sive turbith Gallorum*, Raii Hist. 1. 420. *Thapsia fœniculi facie* C. B. P. 148. Park. Theat. 877. *Seseli de France.*

On le trouve dans les montagnes de la Guyenne, & sa racine dont on fait usage, a les vertus du *Thapsia.*

4. *Seseli quæ Saxifraga Pannonica*, H. 196. *Saxifraga montana minor, multifido folio, Pannonica*, M. H. 3. 273. *Daucus montanus, multifido, brevique folio*. C. B. P. 150. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Le nom de *Seseli* est ancien; on le donne à un si grand nombre de plantes, que nous ne finirions point, si nous voulions les rapporter toutes. Lobel l'appella d'abord *Meum adulterinum*; & il a conservé ce nom depuis: Morison l'a mis au nombre des saxifrages. Sa racine est la seule partie dont on fasse usage en Medecine; elle purge violemment par haut & par bas. Quant à ses usages extérieurs. Il entre dans tous les onguents préparés pour les maladies de la peau. Il est moins odoriférant que le fenouil. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SESELI, nom commun à différentes sortes de *Silaum.*

SESELI ÆTHIOPICUM, Offic. *Seseli Æthiopicum frutex*, Ger. 1233. Emac. 1241. Raii Hist. 1. 476. Park. Theat. 907. *Seseli Æthiopicum salicis folio*, C. B. P. 161. *Seseli Æthiopicum fruticosum, periclymeni folio*, J. B. 3. 197. *Bupleurum arborescens, salicis folio*, Tour. Inst. 310. Boerh. Ind. A. 71. *Seseli d'Ethiopie.*

On le cultive quelquefois dans les Jardins des Curieux; il fleurit en Août.

Sa graine a plus d'acrimonie & d'odeur que celle du *Seseli* de Marseille; c'est pourquoi on lui attribue une efficacité extraordinaire.

SESELI ÆTHIOPICUM, nom du *Laserpitium, foliis latioribus lobatis.*

SESELI CRETICUM, nom du *Tordylium Narbonense minus*, ou du *Tordylium Apulum minimum.*

SESELI MARITIMUM, nom du *Ligusticum Scoticum, apii folio.*

SESELI MASSILIENSE, Offic. Raii Hist. 1. 414. *Seseli Massiliense alterum*, Ger. 894. Emac. 1051. Park. Theat. *Seseli Massiliense, ferulæ facie*, C. B. P. 161. *Seseli Massiliense nuperorum, folio aliquatenùs simili Visnagæ*, J. B. 3. 33. *Libanotis Massiliensis, ferulæ folio*, Hist. Oxon. 3. 310. *Seseli de Marseille.*

Sa semence est la partie de cette plante dont on fait usage. On s'en sert principalement dans les maladies de la tête, dans l'épilepsie, dans l'affoiblissement de la vûe, dans les convulsions, & autres semblables, dans les maladies de la poitrine, & des poumons, les toux, les catharres; dans les obstructions au foie, les hydropisies, les crudités d'estomac, la pierre des reins & de la vessie, & dans la suppression des regles. C'est un remede spécifique contre la ciguë. DALE, d'après *Schroder.*

SESELI MASSILIENSE, est encore le nom du *Fœniculum tortuosum.*

SESELI MONTANUM, nom de l'*Oreoselinum, apii folio, majus.*

SESELI PALUSTRE, nom du *Thysselinum palustre.*

SESELI PELOPONENSE, nom de la *Cicutaria, latifolia, fœtida.*

Seseli Pyrenaicum, nom de l'*Apium Pyrenaicum, Thapsiæ facie*.
Seseli vulgaris, nom du *Siler montanum majus*.

SESQUI; ce mot joint à un nombre, un poids, ou une mesure, signifie le tout avec sa moitié.
SESQUI-ALTERUM, le même que *hemiolium*. La fievre, *sesqui altera*, dont fait mention Van-Helmont, en est une espece irréguliere & composée.
SESQUI-HEMINA, *un hemine & demie*.
SESQUI-LIBRA, *une livre & demie*.
SESQUI-OBOLUS, *une obole & demie*.
SESQUIPLUM, le même que *hemiolium*.
SESQUI-SEXTARIUM, *un septier & demi*.
SESQUI-UNCIA, *une once & demie*.

SESSILIS; épithete que l'on donne à une espece de verrue, appellée *Myrmecia*.

SET

SETACEUM, *Seton*. M. Bernard remarque que Lanfranc a donné il y a quatre cens ans, une description du *séton*. Le Docteur Freind, ajoute que Roland, plus ancien encore, puisqu'il vivoit dans le XIII. Siecle, non-seulement en a parlé aussi; mais s'est même servi du terme usité à présent, & a décrit la maniere de passer le fil avec une aiguille.

Camanusali, Medecin de Baldach, ou Bagdat, qui vivoit avant la prise de cette Ville par les Tartares en 1258. parle à deux reprises du *séton*, dans la cure de la cataracte, & désigne par le terme de *lunella*, une apostume entre la cornée & l'uvée.

Le Docteur Freind, croit que c'est cette opération qu'Albucasis décrit à l'endroit où il traite de la cautérisation de l'aisselle, lors de la dislocation de l'épaule, provenante d'un trop grand flux d'humeurs; il prescrit dans ce cas un cautere, qui ait deux ou trois filets ou branches, fort menues & fort pointues, & les passe dans la peau, de maniere qu'elles reviennent par l'autre côté. Il pratique la même méthode dans les tumeurs de la rate, & conseille d'entretenir les ulceres fluants pendant long-tems.

François de Piémont, qui étoit Medecin de Robert, Roi de Sicile, vers l'an 1310. a transcrit, en parlant de la dislocation, les termes d'Albucasis à ce sujet. Rhazes s'exprime sur les sétons, de maniere qu'il est visible, que c'étoit une pratique commune de son tems. Il décrit les différens endroits où on en peut appliquer, comme le cou, le dos entre les deux épaules, le ventre, &c. les maladies pour lesquelles il est à propos de le faire, &c. Le Traducteur rend le terme de Rhazes, par *sectorium*, & dit d'après son Auteur, qu'il faut tenir l'ulcere ouvert, *cum tentis & petiis*, par où il exprime le *séton* de la maniere la plus claire qu'il étoit possible. Le même Auteur conseille d'en faire un pour les maux d'oreilles, d'yeux ou de dents, au milieu ou au lobe de l'oreille, & de le laisser fluer le plus long-tems qu'il se pourra.

M. Freind pense que l'usage du *séton* nous est venu des Medecins de bestiaux: il en rapporte une description tirée de Columelle, écrite sous le regne de Claude, & dit que cette méthode est encore en vogue parmi les pâtres. Columelle le propose pour le cas de la peste ou d'autres maladies épidémiques sur les vaches; & on trouve des exemples de cauteres appliqués aux mêmes endroits, sur des corps humains pour de semblables maladies; premierement par J. Arculanus qui florissoit dans le XV. siecle, & ensuite à son exemple, par plusieurs Medecins plus modernes, qui recommandent cette pratique comme le meilleur préservatif dans cette terrible maladie.

Du tems d'Albucasis, & quelques cens ans après, c'étoit toujours par le moyen d'un cautere qu'on passoit un *séton*. Houllier est le premier qui l'ait fait avec une aiguille froide; & il est étonnant qu'Hildan, longtems après se soit donné pour l'Inventeur de cette méthode. Cependant il paroît que la critique de Severinus n'est pas sans fondement, lorsqu'il prétend que le terme de *sectorium*, employé par le Traducteur de Rhazes, donne à entendre, que ce n'étoit pas seulement en brûlant qu'on formoit un *séton*: & en effet, il est certain que Rhazes distingue deux manieres de faire cette opération: l'une en brûlant, l'autre en coupant, & quelquefois en faisant l'un & l'autre; & dans l'article où il ordonne de passer le *séton* entre le nombril & la clavicule, pour l'asthme, la phthisie, la pleurésie & autres maladies semblables: il ajoute qu'on peut aussi appliquer le cautere sur les mêmes endroits pour raison des mêmes maladies. Freind, *Histoire de la Medecine*.

On fait un *séton*, lorsqu'on a passé quelque crin de cheval, un fil, ou un cordon de fil à travers la peau, surtout au cou, avec une espece d'aiguille fort large: Cette opération se fait de trois manieres.

Dans la premiere, le Chirurgien prend la peau, à la partie la plus basse du cou. Un Assistant la tient élevée, & fortement distendue, à peu-près à un pouce de hauteur; cependant le Chirurgien la perce avec une large aiguille courbe, telle que celles qu'on voit *Pl. VII. Vol. IV. fig.* 12. ou *Pl. X. Vol. I. fig.* 9. garnies d'un fil, ou de soie, ou de coton, ou d'un morceau de linge étroit, ou de vingt ou trente fils, ou brins de coton, retors ensemble, commeon voit *Pl. I. Vol. II. fig.* 17. Il retire ensuite son aiguille, & laisse le fil sous la peau.

Il traite après cela la plaie avec quelqu'onguent digestif; & il applique une emplâtre sur chaque ouverture, par laquelle passe le fil. Voilà la premiere espece de *séton*, appellée *seta equina*; parce que les Anciens se servoient du crin, auquel les Modernes ont substitué le fil ou le coton, parce que le malade en est moins incommodé. Il faut avoir soin de tirer le fil à droite & à gauche, deux fois par jour, le soir & le matin; ce qui fera sortir la matiere, ainsi que d'un cautere; on essuyera cette matiere. On aura par ce moyen un ulcere à double orifice, qui rendra tous les jours une grande quantité de pus. On entretiendra cet ulcere, tant que l'état du malade l'exigera. Lorsque le fil commencera à devenir mal-propre; on en attachera un autre à son extrémité; & l'on substituera celui-ci, en tirant doucement celui-là.

a seconde maniere de faire le *séton*, ne differe de la premiere, qu'en ce qu'on se sert, pour faire l'incision à la peau, d'un bistouri à deux tranchans, comme on le voit *Pl. II. Vol. II. fig. B* ou *I*. au lieu d'une aiguille, & qu'on introduit le cordon avec une sonde. Le bistouri faisant une ouverture beaucoup plus grande que ne fait l'aiguille, donne lieu à l'évacuation d'une plus grande quantité de matiere; mais pour opérer commodément, servez-vous d'un instrument emmanché, comme vous le voyez *Pl. XI. Vol. I. fig.* 5. & lorsque vous aurez percé la peau en *B*, faites passer le cordon par l'ouverture *A*, en tirant l'instrument, par l'ouverture qu'il aura faite, & laissant le cordon sous la peau.

La troisieme maniere, c'est de se servir d'un instrument particulier, représenté dans Bartisch, André de la Croix, Hildan, Fabricius ab Aquapendente, & Glandorp. On saisit fortement la peau avec cet instrument; on la perce avec un fer rouge & pointu; & l'on passe le cordon. Comme cette opération est plus douloureuse, & produit une plus grande suppuration, les plus célebres Medecins l'ont préférée aux précédentes; en effet il est naturel qu'elle cause une révulsion plus abondante, de matiere peccante & superflue, des yeux, & des

autres parties principales de la tête.

Il y a qui pensent que le *séton* longitudinal au cou, est préférable au *séton* transversal. J'en ai fait l'essai; & tout ce que j'ai trouvé, c'est que l'opération en devenoit d'autant plus difficile, qu'on avoit plus de peine à élever la peau, pour la percer transversalement, que longitudinalement, & pour introduire convenablement l'aiguille, ou le scalpel. Dans cette opération, on inclinera la tête du malade en arriere. On prendra la peau du cou, & on la percera avec l'aiguille fort courbe qu'on voit *Pl. X. Vol. I. fig.* 9. on travaillera plus facilement, si l'on prend la peau, non avec les doigts, mais avec la tenette dont on se sert pour le polype au nez, & qui a deux ouvertures oblongues à ses extrémités, à travers lesquelles on ouvre facilement la peau. Voyez cette Tenette, *Pl. VII. Vol. I. fig.* 10.

Dionis, Garengeot & d'autres, ont regardé le *séton*, comme une opération, sinon tout-à-fait inutile, au moins peu avantageuse dans la cure des maladies. D'habiles Medecins ont pensé au contraire, que c'étoit un remede excellent, surtout dans les maladies opiniâtres de la tête, comme l'assoupissement, le mal de tête, l'épilepsie, & les maux d'yeux. Comme il se fait par ce moyen une révulsion abondante de matieres corrompues & superflues, de la tête vers le cou; il n'est pas extraordinaire que des Praticiens, ayant pensé qu'un *séton* valoit mieux que deux cauteres. D'ailleurs il est démontré par l'expérience, qu'il est bienfaisant dans les affections de la tête, comme dans l'hydrocéphale, les catarrhes, les maux violens, la perte de la mémoire; l'épilepsie, l'assoupissement, & même l'apoplexie; & dans les maladies des yeux, comme les inflammations violentes, la goute sereine, & la cataracte commençante: mais comme ce remede est douloureux & incommode; cela détourne beaucoup de gens, d'en éprouver les bons effets. HEISTER, *Chirurgie*.

SETANIOS, σητάνιος; épithete que l'on donne à une espece de froment qu'on seme au printems, qu'on recueille en été, & qui par conséquent n'a été qu'environ trois mois en terre. On l'appelle aussi *trimestre*, *hornus* ou *hornotinus*. *Setanos* signifie aussi, selon Hesychius, pur ou fin.

S E V

SEVATIO, le même que *Steatoma*. CASTELLI, d'après *Ingrassias*.

SEVERI COLLYRIUM. Voyez *Album Severi collyrium*.

SEULO, *Plomb*. RULAND.

SEUTLOMALACHE, *bette*, selon quelques-uns, ou *épinars*, selon d'autres. BLANCARD.

SEVUM, le même que *Sebum*.

S E X

SEXTANS, la sixeme partie d'une livre, ou deux onces, ou seize dragmes. GALIEN, *de C. M. P. G.* & *de C. M. S. L.*

C'est en général la sixieme partie d'un poids ou d'une mesure quelconque.

SEXTARIUS, ξέςης; mesure de substances liquides & solides. Voyez *Mensura*.

Nous ajouterons seulement ici, que les parties du *sextarius* étoient ainsi que celle de l'*as*, de l'*uncia*, du *sextans*, du *quadrans*, du *triens*, du *quincunx*, du *semis*, du *septunx*, du *bes*, du *dodrans*, du *dextanx*, du *deunx*. Toutes ces mesures sont composées d'un certain nombre de *cyathus*; & le *cyathus* est la douzieme partie du *sextarius*.

SEXTULA; la sixeme partie d'une once, ou quatre scrupules.

SEXUNX, *six onces*, ou demi-livre.

S F E

SFERRO CAVALLO; terme Italien pour *ferrum equinum*, fer à cheval.

S H E

SHERARDIA; nom que M. Vaillant, Professeur en Botanique à Paris, a donné à un genre de Plantes, en mémoire du Docteur Guillaume Sherard, le plus fameux Botaniste de son siecle.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est labiée, & n'a qu'une feuille divisée en cinq parties par les bords. La levre supérieure en contient deux, & l'inférieure trois. Son ovaire qui est placé au fond du calyce, dégénere en une capsule seche, qui contient deux semences oblongues, à quoi l'on peut ajouter, que ses feuilles croissent deux à deux & opposées.

Miller en compte les treize especes suivantes.

1. *Sherardia repens nodiflora*, Vaill. Nov. Gen.
2. *Sherardia repens*, *folio subrotundo*, *crasso*, *nodiflora*; Vaill. Nov. Gen.
3. *Sherardia incana*, *nodiflora*, Vaill. Nov. Gen.
4. *Sherardia nodiflora*, *Stœchadis serratifolii*, *folio*, Vaill. Nov. Gen.
5. *Sherardia*, *ocymi folio lanuginoso*, *flore purpureo*, Vaill. Nov. Gen.
6. *Sherardi*, *teucrii folio*, *flore purpureo*, Vaill. Nov. Gen.
7. *Sherardia frutescens*, *teucrii folio*, *flore cæruleo*, *purpurascente amplissimo*, Vaill. Nov. Gen.
8. *Sherardia teucrii folio*, *flore coccineo*, Vaill. Nov. Gen.
9. *Sherardia spicata*, *folio angusto serrato*, *flore cæruleo*, Houst.
10. *Sherardia spicata*, *flore purpureo*, *seminibus majoribus*, *longioribus & laxiùs digestis*, Houst.
11. *Sherardia Verbenæ folio*, *subrotundo*, *crasso*, *floribus cæruleis*, *spicâ longissimâ & crassissimâ*, Houst.
12. *Sherardia*, *foliis oblongis*, *serratis*, *flore cæruleo*, *spicâ longissimâ*, Houst.
13. *Sherardia arborescens*, *nodiflora*, *foliis rugosis & serratis*, *flore purpureo*, Houst.

La premiere de ces plantes est originaire d'Europe; ainsi elle y viendra en plein air.

Toutes les autres especes viennent des contrées chaudes de l'Amérique; ainsi elles ne prosperent point ici en plein air.

Le Docteur Guillaume Houstoun trouva la seconde espece à la Jamaïque, où elle est fort commune. Ses branches serpentent sur la terre; il part des racines de ses jointures, & elle produit peu de fleurs. Elle a ces deux caracteres communs avec la premiere espece.

Le même Botaniste trouva la quatrieme espece à la Vera-Cruz, où elle est fort commune, & dans d'autres contrées des Indes occidentales, d'où il m'en est venu des semences.

La septieme espece est une très-belle plante, & qui mérite d'avoir place dans tous les Jardins bien fournis. Elle produit de longs épis de fleurs larges & bleues, qui durent long-tems, & font un très-bel effet. M. Robert Millard, Chirurgien, en envoya le premier de la graine en Angleterre. Il l'avoit découverte aux environs de Panama.

La treizieme espece s'éleve à neuf ou dix piés de haut, & a la tige ligneuse. MILLER, *Diction.*

S I A

SIAGONAGRA, de σιαγὼν, mâchoire, & de

ἄγρα, proie; goute aux mâchoires.

SIALAGOGA, *sialagogues*. Les *sialogogues*, ou remedes salivans, sont ceux qui donnent un mouvement violent aux liqueurs lymphatiques & salivaires, & les font sortir par la bouche. Mais bien qu'il y ait beaucoup de remedes tirés des végétaux, qui, pris par la bouche comme les émétiques, ou mâchés comme les apophlegmatisans, font sortir du gosier & des glandes la liqueur salivaire, à peine la nature entiere fournit-elle rien qui donne plus de mouvement à toute la masse de la lymphe, & la pousse si fortement vers les glandes & canaux salivaires, que les remedes tirés du regne minéral, & surtout ceux qui sont tirés du mercure & du régule d'antimoine, par des opérations chymiques; de sorte que leur usage fait couler la salive, non-seulement pendant des semaines, mais pendant des mois entiers, continuellement & avec abondance. Cela est surtout particulier au mercure, qui, appliqué extérieurement, ou pris intérieurement à petite dose, cause une salivation abondante, au moyen de laquelle, quand elle est bien gouvernée, on peut guérir & emporter radicalement des affections très-opiniâtres, & même incurables par toute autre voie, causées par l'impureté de la sérosité & de la lymphe, comme la vérole, l'herpes, la gale maligne, les ulceres malins & rongeans. Cette vertu est propre non-seulement au vif-argent bien éteint avec le sucre, & avalé avec quelque conserve, mais à toutes les préparations de ce minéral, comme le mercure doux, le précipité rouge, le précipité blanc, fait par le mélange de l'esprit de sel ammoniac, avec la solution du mercure faite par l'eau-forte, le turbith minéral, l'arcane corallin, le mercure diaphorétique jovial & solaire; l'éthiops minéral, & le cinabre, tant naturel que celui d'antimoine, ou le commun, préparé avec le soufre, & la poudre de Riviere; contre la fievre quarte. Entre ceux qui doivent leur naissance à la substance réguline de l'antimoine, il faut compter le safran des métaux, la poudre de Monkius, le soufre doré préparé à la maniere ordinaire, c'est-à-dire, précipité avec le vinaigre, ou la solution de mars, ou celle de l'or, ou précipité d'une maniere particuliere, comme la panacée de Glauber, appellée panacée de Conardingius dans les Pharmacopées de Brunswic.

On peut faire deux classes des salivans dont nous venons de parler, celle des forts & des doux. Entre les doux qui se tirent du mercure, il faut mettre l'éthiops minéral & le cinabre, lesquels donnés en dose un peu forte & continuée, procurent la salivation, mettent en mouvement les humeurs lymphatiques, & s'emploient avec succès pour dissoudre & fondre les liqueurs épaissies dans les maladies qui naissent des obstructions des glandes, ou de la coagulation de la sérosité, ou de son extravasation dans la tête. Comme dans les préparations d'antimoine le soufre se trouve en quelque maniere marié avec la substance réguline, elles agissent plus doucement, & causent moins de désordres & d'accidens qu'on n'a lieu d'en craindre de la part des remedes mercuriels préparés chymiquement. Nous mettons aussi au nombre des salivans doux, le mercure bien lavé & bien préparé, & le vif-argent en nature bien purifié, & réduit en forme solide & en poudre, suivant les regles de l'art. Nous en exceptons cependant le mercure vif appliqué extérieurement, c'est-à-dire, réduit en onguent avec des matieres grasses, dont on frotte les parties nerveuses inférieures des piés, les jarrets, les genoux & l'épine du dos; car appliqué de cette maniere, il cause sur le champ un flux de bouche très-violent, & dont on peut à peine quelquefois se rendre maître.

La maniere d'agir du mercure & son opération, comme je le conçois, dépend de quelques principes qu'il faut commencer par établir.

1°. Le mercure est le plus pesant de tous les fluides, & ses plus petites parties, quelque divisées ou dissoutes qu'on les suppose, conservent toujours leur pesanteur spécifique supérieure à celle de tous les corps fluides.

2°. Tous les menstrues salins dissolvent le mercure, & le réduisent en molécules extremement petites, qui pénetrent dans les parties les plus intimes des vaisseaux & des pores du corps-humain, tant à raison de leur qualité corrosive, que de leur pesanteur spécifique. On peut juger de l'étonnante petitesse que peuvent acquérir les parties du vif-argent, sans rien perdre de leurs forces, par la solution du mercure sublimé dans l'eau. Car un seul grain de cette préparation, non-seulement donne à deux onces d'eau un goût métallique irritant, mais une vertu capable, quand on prend intérieurement cette liqueur, de causer des excrétions de salive, de la sueur, de gros excrémens, & même le vomissement; suivant la disposition des sujets & des humeurs; & son application extérieure seche, & repousse sur le champ la gale & toutes les éruptions qui défigurent la peau. Lors donc qu'on applique à l'extérieur les remedes mercuriels au moyen de la fumigation, des emplâtres, des onguens, ou qu'on les fait prendre intérieurement, les humeurs alcalines bilieuses les dissolvent, ou les réduisent en parties extremement déliées, lesquelles s'insinuant promptement & avec vivacité dans les nerfs, & surtout les fibres nerveuses des glandes conglobées & conglomérées, & même dans les membranes des vaisseaux lactés & lymphatiques, agissent sur elles, & accélerent la circulation de la lymphe par l'augmentation de leur systole ou de leur contraction; & cette augmentation du mouvement de la lymphe, résout & débarrasse à la fin les obstructions, les stagnations & les stases, que la lymphe coagulée forme dans les glandes & les petits vaisseaux.

C'est de cette maniere qu'on déracine heureusement la vérole, & les maladies qui par leur nature ont de l'affinité avec elle. Il ne s'ensuit cependant pas que pour guérir ces maladies & la vérole, il soit nécessaire d'exciter la salivation; car celui qui a le secret de bien employer les mercuriels & les antimoniaux préparés, est en état de guérir radicalement ces maladies sans flux de bouche, comme l'a prouvé autrefois M. Hoffman dans une dissertation; & en effet tous les Medecins habiles & éclairés conviendront sans peine, que le flux de bouche n'est pas la cause de la guérison de la vérole, mais bien la fonte des humeurs visqueuses, qui engageoient les glandes & les petits vaisseaux; fonte, qui par accident est suivie d'un abondant écoulement de l'humeur salivaire.

Dans la salivation que cause le mercure, à ce que j'ai souvent remarqué, les parties extérieures, & surtout les inférieures, comme les piés, sont ordinairement froides & resserrées, le ventre se constipe & l'urine se supprime. Or, cette contraction des parties inférieures empêchant la liberté de la circulation de la lymphe & de la sérosité, & même du sang dans les petits vaisseaux, il est nécessaire que les liqueurs séreuses & lymphatiques se portent avec impétuosité vers les parties supérieures, & surtout vers les réservoirs glanduleux par lesquels ces liqueurs sortent ordinairement du gosier. Or, quand une fois le chemin est frayé, les liqueurs s'y portent d'elles-mêmes; détermination qui empêche & l'appétit, & le sommeil. J'ai aussi remarqué dans ceux qu'une salivation énorme continuée pendant plusieurs mois, a fait à la fin mourir de défaillance & de catarrhe suffoquant, les parties si froides, qu'aucun secours, ni bain, ni friction, n'a pu les réchauffer. Or que le dérangement de la liberté, & de l'égalité de la circulation de la lymphe & du sang dans toutes les parties du corps, puisse produire la salivation; c'est ce que prouve évidemment l'exemple des hypocondriaques & des mélancoliques qui sont continuellement sujets à cet accident, parce que la contraction de leurs parties inférieures repousse avec force la lymphe & la

salive vers le tissu glanduleux du gosier & de la bouche.

Il me paroît que la raison pour laquelle l'humeur qui sort par la salivation, surtout dans les sujets attaqués de maladies vénériennes, répand une odeur si fétide & si putride, est que les parties très-déliées du mercure, qui surpassent en pésanteur toutes celles des autres liqueurs, s'alliant avec elles, commencent à en dissoudre le mélange, la température, & le tissu, par leur mouvement de rotation, comme il arrive dans la putréfaction; ce qui cause la puanteur sulphureuse volatile de ces matieres, & donne aux dents mêmes une teinte de noir.

Toutes les panacées si vantées par les Chymistes, & surtout les Solaires, qui tirent la plus grande partie de leurs facultés d'un principe métallique & mercuriel, peuvent avoir leur usage dans les maladies où il est, pour ainsi dire, besoin de coins & de leviers, pourvu qu'on les prépare bien, & qu'on les administre de même. Car ces remedes sont d'une grande activité, & agissent puissamment sur le genre nerveux, donnés en très-petite dose, & font de grands effets. Je connois même de ces remedes, surtout de ceux tirés de l'antimoine, qui, suivant la dose, le régime, la disposition des sujets, sont en état, en petit volume, d'exciter le vomissement, les déjections, & même le flux de bouche. Mais il y a très-peu de Medecins qui connoissent la vraie maniere de s'en servir, & de les appliquer. FR. HOFFMAN.

SIALISMUS, le même que *Ptyalismus*.

SIALOCHOOS, σιαλόχοος, de σίαλον, salive, & de χέω, verser; c'est dans Hippocrate, celui qui rend dans une esquinancie une grande quantité de salive. Erotien rend *sialochoi*, σιαλόχοι, par ceux dont la bouche abonde en salive amere; & Hesychius, par ceux dont la salive s'échappe de la bouche en parlant; inconvénient auquel sont assez sujets ceux qui ont la langue trop large.

SIB

SIBAR, *vif-argent*.

SIBARE, espece de phrénésie violente, selon Avicenne, ou inflammation érésipélateuse & gangréneuse au cerveau & dans ses membranes, selon d'autres.

SIBEDATA, *Asclepias*, dans Paracelse. RULAND. C'est aussi une pierre sur laquelle on broye des couleurs.

SIBETINA, épithete que Paracelse donne à la colique.

SIBILUS, *sifflement*, ou bruit tel que celui que font les asthmatiques en respirant, ou qu'on entend quelquefois dans le mal d'oreille. Vesale donne le nom de *sibilus* à la luette.

SIC

SICCANTIA, remedes dessiccatifs.

SICCHASIA, σικχασία, ce mot signifie dans le Traité de Moschion, *de Morb. Mul. cap.* 18. le dégout d'alimens, & le mal d'estomac auquel sont sujettes les femmes pendant la grossesse.

SICCUS, *sec*; on dit d'une personne constipée, qu'elle a le ventre *sec*, & de celle qui manque d'humidité, qu'elle est d'un tempérament *sec*. La tympanite s'appelle hydropisie seche; & l'inflammation aux yeux, qui n'est accompagnée d'aucun écoulement d'humeurs, ophthalmie seche.

SICELICA ou SICULA, épithete que Galien donne à un remede, qu'il recommande contre la colique, *D. C. M. S. Loc. Lib. IX. cap.* 5.

SICILIANE. Voy. *Androsæmum*.

SICILICUM ou SICLIUM, poids de quatre dragmes, selon Galien. Rhodius ne fait le *siclium* que de deux dragmes, dans ses notes sur Scribonius Largus.

SICUA, *ventouse*.

SICYEDON, σικυηδὸν, espece de fracture, qui revient à celle qu'on appelle *cauledon*. Voy. *Fractura*.

SICYOIDES, *concombre à une seule graine*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en cloche; elle n'a qu'une feuille, divisée en plusieurs segmens par les bords. Elle en porte plusieurs, dont les unes sont mâles, & n'ont point d'embryon; les autres femelles, qui sont placées sur le fruit, lorsqu'il ne fait que de paroître; ce fruit grossit dans la suite, & prend la forme d'une amande; il est plat, épineux, & ne contient qu'une semence de la même forme.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Sicyoïdes Americana fructu Echinato foliis angulatis, T. 103. *Cucumis Canadensis, monospermos, fructu Echinato*, Par. Bat. 133. *Colocynthus monococcos. Vulgò Bryonia Canadensis, semine anguriæ*, Wolk. BOERH. *Index alt. Plant.*

Boerhaave conjecture que cette plante est vénéneuse.

Miller fait mention d'une autre espece de *sicyoïdes*, sous le nom de

Sicyoïdes Americana, fructu Echinato, foliis laciniatis.

SICYONE, σικυωνὴ, c'est dans Hippocrate la coloquinte; ou une espece de gourde en forme de poire; ou une ventouse ordinaire; ou une ventouse conique, ouverte par son extrémité la plus petite. GALIEN, *Exegesis*. Erotien entend par ce mot, une figue sauvage.

SICYONIUM OLEUM. Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 20. donne la préparation de trois sortes d'huiles, sous ce titre.

La premiere est l'huile

SICYONIUM SIMPLEX, qui se prépare de la maniere suivante.

Prenez *de racines de concombres sauvages, deux onces*.

Mettez-les dans une pinte, ou dans un demi-septier Italique d'huile.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau double.

La seconde est l'huile

SICYONIUM COMPOSITUM, qui se fait de la maniere qui suit.

Prenez *d'huile dix septiers.*
de racines de concombres sauvages ratissées, une livre;
de serpolet, &
de melilot, } *de chaque, six onces;*
de trochisques gras de pin (voyez *Dais*)
de guimauves, } *de chaque, cinq onces;*
de scolopendre, six onces;
de fœnugrec, deux septiers.

Faites macérer le fœnugrec dans de l'eau pendant un jour.

Passez cette eau, ajoutez les autres ingrédiens avec l'huile & deux septiers de vin.

Faites bouillir le tout.

Ajoutez de moelle de cerf, délayée avec une quantité suffisante d'huile, quatre onces;

de graisse de poule, la même quantité.

Cela fait, séparez l'huile, & la renfermez dans des vaisseaux convenables.

Il y en a qui après l'avoir fait bouillir, l'exposent au soleil pendant quarante jours.

La troisieme espece d'huile s'appelle pareillement,

SICYONIUM COMPOSITUM: mais elle est plus énergique que les précédentes.

Voici la maniere dont elle se prépare.

Prenez *de suc d'élaterium, trois demi-septiers.*
d'aristoloche longue & ronde,
de styrax,
d'énula campana,
d'hysope,
d'iris,
de coloquinte,
de pouillot,
d'origan,
de souchet,
de bois du Liban,
de centaurée,
de feuilles de laurier, } *de chaque, deux onces;*
d'huile, cinq demi-septiers.

Mêlez le tout ensemble, & faites bouillir jusqu'à ce qu'il reste peu de liqueur. PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap. 20.*

SICYS, *concombre.*

S I D

SIDA, σίδη, *grenade*; le *sidia*, est la pelure ou l'écorce de la grenade. HIPPOCRATE.

Blancard dit que *Sida* est synonyme à *Althaea*, guimauve: mais je ne sai sur quelle autorité il se fonde.

SIDA-POU, nom d'un arbre qui croît au Malabar: il n'est remarquable, que parce qu'il ne porte des fruits que quand il est extremement vieux. RAY, *Hist. Plant.*

SIDERATIO, *apoplexie* ou *sphacele*, ou espece d'érésipele.

SIDERITIS, *Crapaudine.*

Voici ses caracteres.

Son casque est droit; sa barbe divisée en trois parties; longue & pendante; ses fleurs croissent en guirlandes aux ailes des feuilles qui sont divisées comme une crête; & qui different dans cet endroit de ce qu'elles sont dans les autres endroits de la plante.

Boerhaave en compte les treize especes suivantes.

1. *Sideritis Alpina, hyssopifolia*, C. B. P. 233.
2. *Sideritis, vulgaris, hirsuta, erecta*, C. B. 233. Boerh. Ind. A. 171. *Sideritis*, Offic. *Sideritis vulgaris*, Ger. Emac. 697. Raii Hist. 1. 563. *Sideritis vulgaris hirsuta*, J. B. 3. 425. *Sideritis vulgaris Clusii*, Park. Theat. 585. *Crapaudine commune.*

Cette plante croît en Allemagne, en Italie & en France, & fleurit en Juin. Son herbe est d'usage; elle passe pour bienfaisante dans les ruptures & les plaies; & l'on dit qu'elle est tellement dessiccative, qu'elle guérit les fleurs blanches.

Dale fait mention d'une espece de *crapaudine*; dont celle-ci differe fort peu: cependant il les distingue, & en donne deux descriptions différentes.

La seconde, selon lui, est la

Sideritis, Offic. *Sideritis hirsuta procumbens*, C. B. P. 233. Raii Hist. 1. 564. Tourn. Inst. 191. *Sideritis Clusio Hispanica, hirsuta*, J. B. 3. 426. *Sideritis prima herba Judaica*, Park. Theat. 584. *Sideritis herba Judaica*, Ger. 559. *Sideritis Judaica Lobelii*, Ger. Emac. 690. *Crapaudine.*

On applique ses feuilles sur les plaies, avec succès & sans danger d'inflammation.

Les Botanistes n'ont point encore déterminé ce que c'est que les trois especes de *sideritis* dont Dioscoride fait mention. Dale prétend que la plante, que nous venons de caractériser, est la premiere espece; la *pimpinella sanguisorba*, la seconde; & le *geranium Robertianum*, la troisieme.

3. *Sideritis hirsuta, vulgaris, humilior*, C. B. P. 233.
4. *Sideritis arvensis, latifolia, glabra*, C. B. P. 233. Raii Hist. 1. 566. Park. Theat. 587. Ger. Emac. 699. Boerh. Ind. A. 171. *Sideritis glabra arvensis*, J. B. 3. 427. *Betonica arvensis annua, flore ex albo flavescente*, Tourn. Inst. 203. *Crapaudine à feuilles unies.*

Elle croît dans les blés, & a les propriétés des autres plantes de la même espece. Dillenius pense que c'est-là la vraie *crapaudine* des Herboristes.

5. *Sideritis Persica, odorata, latissimo folio, hirsuto, flore ex luteo albicante.*
6. *Sideritis Hispanica frutescens, foliis rigidis, profundè dentatis*, Jussieu.
7. *Sideritis frutescens, folio incano olea.*
8. *An Sideritis stoechados folio?*
9. *Sideritis minima, Ægyptia, ramosa*, Lippii.
10. *Sideritis Lusitanica, minor, flosculis luteis.*
11. *Sideritis Hispanica procumbens, flore albo major*, T. 192.
12. *Sideritis Hispanica frutescens, sive lignosior*, T. 192.
13. *Sideritis Orientalis, folio phlomidis*, T. C. 12. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

Sideritis vient de σίδηρος, *fer*; parce qu'on s'en sert dans les plaies faites par quelqu'instrument de fer; ce qui a déterminé Dioscoride à leur donner ce nom. C'est par la même raison qu'on les appelle aussi *ferruminatrix*. Comme les Juifs en faisoient jadis usage dans la Medecine; elles sont connues sous le nom de *herba Judaica*. Elles sont assez rares; parce que leurs semences demeurent jusqu'à trois ou quatre ans dans la terre, avant que de pousser; ainsi le tems qui s'écoule depuis qu'on les a semé, jusqu'à ce qu'elles soient venues, est fort incertain. Elles sont aujourd'hui fort négligées; & on ne les emploie gueres qu'en cataplasmes dans les hernies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Dale fait mention d'une autre espece de *sideritis*, qu'il appelle;

Sideritis foliis hirsutis, profundè Crenatis, C. B. P. 233. Tourn. Inst. 191. *Sideritis Monspeliana*, J. B. 3. 426. *Sideritis Monspeliensis Lobelii*, Park. Theat. 595. *Crapaudine d'Allemagne.*

Elle croît dans les prés, & fleurit en Juin & en Juillet. Les Herboristes d'Allemagne en font grand débit; &

elle passe pour avoir les propriétés des autres especes de *sideritis*.

Sideritis, le même que *Sanicula officinarum*; & que le *Stachys major Germanica*. C'est aussi un nom commun à différentes sortes de *marrubiastrum*.
Sideritis arvensis, ou *Galeopsis, patula segetum, flore purpurascente*.
Sideritis spinosa, ou *Stachys spinosa Cretica*.
Sideritis viscosa, ou *Galeopsis angustifolia, Cretica viscosa*.

SIDEROS, σίδηρος, *fer*. Voy. *Mars*.
SIDIA. Voyez *Sida*. Ruland entend par *Sidia*, une lime.
SIDIOIDES, σιδιοειδὴς, de σίδη, grenade, couleur jaunâtre semblable à celle de la grenade.

SIE

SIEF, *collyre sec*; ce terme est Arabe.

Sief ou collyre sec de plomb.

Prenez *du plomb brûlé & lavé,*
du cuivre brûlé,
de l'antimoine,
de la tuthie lavée,
de la gomme Arabique,
de la gomme adraganth, } *de chaque, une once;*
de l'opium, une demi-dragme;
de l'eau rose, une quantité suffisante.

Faites des trochisques selon l'art.

Sief ou collyre sec d'encens.

Prenez *d'encens,*
de pierre calaminaire,
de pompholyx, } *de chaq. dix dragmes;*
de céruse, cinq onces;
de gomme Arabique,
d'opium, } *de chaque, six dragmes;*
d'eau pure, une quantité suffisante.

Faites des trochisques. *Pharmac. Lond.*

SIELISMUS, σιελισμὸς, *salivation*.
SIELOCINETICA, de σίαλον, salive, & de κινέω, mouvoir, terme synonyme à *Sialagoga*.

SIG

SIGIA, *storax liquide*.
SIGILLATA TERRA, *terre sigillée*. Voy. *Terra*.
SIGILLUM SALOMONIS, le *Sceau de Salomon*, ou le *Polygonatum, latifolium vulgare*.

Sigillum hermeticum, *bouchon hermétique*; on dit qu'un vaisseau est fermé hermétiquement, lorsqu'on a fait fondre le verre, & qu'en rapprochant par ce moyen les parois de son ouverture, on les a réunies.

SIGMOIDES, *sigmoïdal*, ou qui a la forme du *sigma*. Il y a trois valvules au cœur, qui portent cette épithete. Voyez *Cor*. L'apophyse coracoïde de l'omoplate, s'appelle apophyse sigmoïdale. La cavité semi-circulaire du coude, située à l'articulation de l'avant-bras avec l'humérus, est aussi appellée quelquefois cavité sigmoïdale. Il y a des Auteurs qui donnent l'épithete de sigmoïdal aux cartilages de la trachée-artere.

SIL

SILACH ou SILAC, maladie de la paupiere, qui consiste dans une épaisseur contre nature de cette partie.

SILAUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont assez minces, courtes, & ressemblent beaucoup à celles du fenouil; elles sont seulement un peu plus larges. Ses semences sont longues, sillonnées, & garnies d'une espece de marge ou bord feuillu.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Silaum quibusdam flore luteolo*, J. B. 3. 271. Boerh. Ind. A. 51. *Saxifraga vulgaris*, Offic. Mill. Bot. 399. *Saxifraga Anglica, facie seseli pratensis*, Ger. 890. Emac. 1047. Raii Hist. 1. 453. *Seseli pratense nostras*, Park. Theat. 905. Raii Synop. 3. 216. *Seseli pratense silaus forte Plinio*, C. B. P. 162. *Angelica Pratensis, apii folio*, Tourn. Inst. 313. *Saxifrage des prés.*

Cette saxifrage a la racine à peu près de la grosseur du doigt; s'enfonçant profondément en terre; brunâtre à l'extérieur, blanchâtre au dedans; d'une odeur & d'un gout aromatique & chaud, & poussant un grand nombre de feuilles en ailes, peu larges, mais divisées en longs segmens étroits. Ses tiges sont cannelées; s'élevent à deux piés de haut & davantage, sont convertes de petites feuilles, & ont à leur sommet des ombelles de petites fleurs pâles, jaunes & à cinq feuilles; des graines courtes, cannelées, brunes & rougeâtres, succedent à ces fleurs. Cette plante est commune dans les prés & les pâturages, & fleurit en Août.
On fait usage de sa racine, de son herbe & de sa graine; à qui l'on attribue la propriété de provoquer puissamment les urines, de soulager dans la gravelle, la pierre, & les autres maladies des reins, & de chasser les vents. Miller, *Bot. Off.*

On substitue l'herbe & la semence de cette saxifrage à celle de la saxifrage blanche.
L'expérience journaliere démontre que le suc, la décoction, l'eau distilée, & la graine pulvérisée de cette plante, pousse fortement par les urines, diminue la pierre, la chasse, discute les flatulences, & soulage dans la colique. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Silaum, quod ligusticum, ferulæ folio*, T. 324.
3. *Silaum, quod ligusticum, Creticum, folio fœniculi, caule nodoso*, T. C. 23.
4. *Silaum, qua Angelica pratensis, altera, apii folio*, T. 313.
5. *Silaum quod ligusticum, cicutæ folio glabrum*, T. 323. *Seseli montanum, cicutæ folio glabrum*, C. B. P. 161. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SILER, *Livêche*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en lobes, assez larges, avec des segmens longs, entiers & émoussés; elles sont aussi divisées en partie à leur extrémité. Ses semences sont oblongues, larges & cannelées.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Siler, foliis, aquilegiæ*, M. U. 7. 8. *Ligusticum Rauwolfii, foliis aquilegiæ*, J. B. 3. 2. 148. *Libanotis latifolia, aquilegiæ foliis*, C. B. P. 157. *Angelica, montana, perennis, aquilegiæ folio*, T. 313.
2. *Siler montanum majus*, Boerh. Ind. A. 52. *Seseli vulgaris & siler montanum*, Offic. *Seseli sive siler montanum vulgare*, J. B. 3 168. *Siler montanum officinarum*, Ger. 892. Emac. 1048. Raii Hist. 1. 439. *Siler montanum, vulgò seselios*, Park. Theat. 909. *Ligusticum quod seseli officinarum*, C. B. P. 162. Tourn. Inst. 323. *Livêche commune.*

La

La *livêche* a la racine large, épaisse, s'enfonçant profondément en terre, & poussant par son extrémité un grand nombre de fibres. Sa tige s'éleve à la hauteur de l'homme; elle pousse un grand nombre de branches; ses feuilles sont larges, en ailes, environnent la tige, forment autour d'elle comme une gaine mince, sont divisées en différens segmens; ces segmens sont ordinairement au nombre de cinq; il y a à l'extrémité de la tige, trois feuilles ovales plus petites, unies & pointues par le bout. Ses fleurs sont petites, blanches, à cinq feuilles, & forment de larges ombelles; elles sont suivies chacune de deux semences larges, longues, cannellées sur un côté, & bordées d'une marge feuillue; elles sont brunes, ont une odeur assez forte, & sont chaudes & assez ameres au gout.

Cette plante croît dans les Alpes & sur les montagnes de l'Italie, & fleurit en Juin. Son herbe & sa semence sont d'usage. Ces deux especes de *livêche* sont échauffantes & dessiccatives, provoquent les urines & les regles, chassent le fœtus & l'arriere-faix, & sont bienfaisantes dans les affections de la tête & de la matrice. On fait entrer leur semence dans la thériaque & dans le mithridate. Miller, *Bot. Off.*

3. *Siler montanum minus*, M. U. 7. *Ligusticum, sive siler montanum angustifolium*, C. B. P. 162. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SILESIACA TERRA. Voyez *Terra Silesiaca.*

SILEX, Offic. Boet. 515. Mer. Pin. 213. Worm. 39. Charlt. Foss. 16. Aldrov. Mus. Metall. 724. Kentm. 44. *Lapis silex dictus niger*, Cup. Hort. Cath. Suppl. 2. 53. *Silex niger*, Imp. *Le caillou.*

Les *cailloux*, comme toutes les autres pierres, se font par des sels ou par des liqueurs acides qui pénetrent & s'embarrassent avec la terre qui est un alcali, ensorte que de ce mélange il résulte un *coagulum*, lequel s'endurcit peu à peu par la chaleur souterraine, ou se pétrifie par le froid. Or il faut remarquer que selon la quantité de la terre qui se rencontre avec une liqueur acide, il se fait différentes sortes de pierres; ainsi les pierres précieuses & les crystaux tiennent leur densité & leur transparence d'une proportion telle qu'il a fallu pour faire une exacte pénétration & une union étroite de l'acide avec la terre.

Il y a bien de l'apparence que les pierres sont plus dures, lorsque dans la dissolution il ne s'est mêlé que peu de terre; car alors l'eau acide agissant sur toutes les parties de cette terre, la dissout exactement, puis la coagulation étant long-tems à se faire, les parties se lient & s'unissent incomparablement mieux, que quand il y a beaucoup de terre. Il est bien aisé de comprendre qu'un corps dur ait été composé de corpuscules fort petits, car s'ils eussent été gros, ils auroient laissé des vuides ou des pores grands, en se liant entr'eux; or les grands pores sont contraires au dur & au compacte.

Quand il se rencontre beaucoup de terre avec la liqueur acide, elle n'est dissoute qu'à demi, & la coagulation se faisant trop promptement, il ne se forme qu'une pierre opaque & peu dure.

Les *cailloux* se font avec beaucoup d'eau acide ou salée & peu de terre: mais ils sont opaques, parce que la terre dont ils sont composés, est sulphureuse & quelquefois métallique.

Les crystaux se font d'une dissolution exacte de terre ou de pierre dans des eaux acides ou salées: cette dissolution doit être claire & limpide comme de l'eau, soit parce qu'elle s'est filtrée en passant au travers de quelque terre, ou parce qu'elle s'est trouvée en un lieu net: lorsqu'elle est en repos, elle se fige comme quand le salpetre se crystallise dans l'eau, les crystaux retiennent la pureté de la dissolution, & ils sont transparens.

Les pierres précieuses sont faites par une dissolution pour le moins aussi exacte & aussi claire que celle qui a formé le crystal: mais il se mêle dans la dissolution des particules métalliques qui leur donnent des couleurs différentes & beaucoup plus de dureté qu'au crystal.

Les grains de sable sont de petits crystaux qui ne nous paroissent que comme du crystal en poudre, mais on découvre leur figure par le microscope.

On rencontre des eaux en plusieurs pays, lesquelles tombant sur des pierres, se lapidifient en même tems, comme il arrive dans la Grotte d'Arsi en Bourgogne. La raison qu'on peut donner de cette pétrification est que ces eaux contiennent un acide, qui en passant sur des terres, en dissout quelque portion, laquelle feroit capable de les lapidifier: mais la grande agitation où elles sont en descendant avec rapidité des montagnes, empêche leur coagulation; car elle ne se peut faire que ces eaux ne soient tombées dans un lieu propre pour leur repos.

En d'autres endroits on voit des eaux en repos qui pétrifient le bois, les plantes, les fruits & les parties d'animaux qu'on jette dedans; ces eaux sont de la même nature que celles dont je viens de parler: mais elles sont plus phlegmatiques, ensorte qu'elles ne se peuvent point coaguler d'elles-mêmes: mais quand on y met quelque corps solide, elles le pénetrent, elles s'y attachent, & elles s'y fixent tellement, que tous les pores de ce corps en étant remplis, il semble avoir changé sa nature, & être devenu pierre.

Calcination des Cailloux.

Cette opération enseigne le moyen d'ouvrir les *cailloux* & le crystal, ensorte qu'on les puisse mettre facilement en fusion.

Faites rougir des *cailloux* dans le feu & les éteignez dans de l'eau commune froide; réitérez à les faire rougir & à les éteindre trois ou quatre fois, ou jusqu'à ce qu'ils soient friables, & qu'ils se puissent mettre en poudre impalpable quand ils auront été séchés.

Le crystal se calcine de la même façon, mais il est plutôt rendu friable que les *cailloux*. On en peut aussi tirer la liqueur & la teinture, comme nous allons décrire celle des *cailloux*, elles ont aussi des vertus semblables.

REMARQUES.

Les *cailloux* de riviere, qui sont marqués de veines de différentes couleurs, sont estimés les meilleurs, parce qu'on croit qu'ils donnent plus de teinture.

La meilleure méthode pour les bien calciner, est de les mettre dans une marmite de fer, de couvrir bien ce vaisseau, de le placer dans un fourneau au milieu d'un grand feu: les *cailloux* étant échauffés pétilleront & rougiront, on y continuera le feu violent jusqu'à ce qu'ils ne pétillent plus, on découvrira alors le pot, & on les jettera tout rouges dans de l'eau commune froide, on les y laissera éteindre & infuser environ une heure, puis on en séparera la liqueur, en la versant par inclination dans une terrine. Si les *cailloux* n'étoient pas encore assez friables, il faut réitérer à les faire rougir & à les jetter dans la même eau.

Cette eau a reçu des *cailloux* un sel ou espece de salpetre qui joint à une impression de fer que lui a communiquée la marmite, l'a rendue apéritive, propre pour la gravelle & pour les pâles-couleurs; on en boit un verre à chaque fois.

Les *cailloux* & le crystal sont trop durs pour être mis en poudre en la maniere ordinaire, il a fallu chercher les moyens d'attendrir ces pierres pour les pouvoir broyer facilement. L'eau froide les rend friables quand on les jette tout rouges dedans, parce que la calcination

ayant ouvert leurs pores, la fraîcheur de l'eau les referme tout d'un coup, & les petits corps de feu qui se trouvent comme prisonniers dedans, poussant avec impétuosité pour sortir & brisant leurs petites prisons, rendent la matiere raréfiée & fragile : on réitere à faire rougir le crystal ou les *cailloux*, & à les éteindre dans de l'eau trois ou quatre fois, afin qu'ils soient pénétrés & attendris dans toutes leurs parties; quelques-uns se servent de vinaigre au lieu d'eau pour éteindre les *cailloux* ou le crystal.

Teinture de Cailloux.

Cette opération n'est qu'une exaltation de quelques parties des *cailloux* & du sel de tartre dans l'esprit de vin.

Mêlez exactement quatre onces de *cailloux* calcinés & réduits en poudre impalpable, avec vingt-quatre onces de cendre gravelée; mettez ce mélange dans un grand creuset, que vous couvrirez & placerez dans un fourneau à vent : entourez-le de feu peu à peu afin de l'échauffer doucement, puis lui en donnez à la derniere violence : continuez-le en cet état pendant cinq heures, ensorte que la matiere soit toujours en fusion : introduisez dedans une spatule, laquelle ayant retirée, vous verrez si votre matiere commence à devenir diaphane comme du verre. Si cela est, versez-la dans un mortier de fer chauffé, elle se congelera aussitôt en une masse dure qu'il faut réduire en poudre pendant qu'elle est chaude, & en mettre la moitié dans un matras fort sec & bien chauffé; versez dessus de l'esprit de vin très-alcoholisé, ensorte qu'il surpasse la matiere de quatre doigts; bouchez bien votre matras avec un autre, duquel le cou entre dans celui qui contient la matiere; lutez exactement les jointures avec de la vessie mouillée, & la placez sur le sable; donnez dessous un feu qui soit assez fort pour faire frémir l'esprit de vin pendant deux jours, il prendra une couleur rouge; délutez vos matras, & les ayant séparés, versez par inclination la teinture dans une bouteille; remettez d'autre esprit de vin sur ce qui reste, & le faites digérer comme devant; séparez la liqueur qui en sera encore un peu rougie, & l'ayant mêlée avec l'autre, renversez le tout dans une cucurbite de verre que vous couvrirez de son chapiteau, & y ayant adapté un récipient & luté exactement les jointures, distilez au bain de vapeur les deux tiers de l'esprit de vin, qui pourra servir comme devant; retirez votre vaisseau du feu, & gardez ce qui sera demeuré au fond de la cucurbite, dans une phiole bien bouchée.

Cette teinture est, dit-on, un bon remede pour lever les obstructions; on s'en sert pour le scorbut & pour les maladies hypocondriaques : la dose en est depuis dix jusqu'à trente gouttes, dans quelque liqueur appropriée.

REMARQUES.

La chaux de *cailloux* se lie par la calcination si étroitement avec le sel de tartre, qu'on peut dire que ce mélange s'est converti en sel, & c'est ce que nous montrerons dans l'opération suivante.

Il faut se servir d'esprit de vin exactement alcoholisé, autrement on n'auroit point de teinture; on doit aussi observer de mettre la matiere pulvérisée le plus chaudement qu'on pourra en infusion. On fait distiler les deux tiers de l'esprit de vin, afin que ce qui reste soit plus rouge & plus fort.

Presque tous les Chymistes veulent que cette teinture rouge vienne du soufre des *cailloux* délayé dans l'esprit de vin : mais il y a plus d'apparence que cette couleur procede de l'exaltation du sel alcali dans l'esprit de vin, puisqu'il se fait une teinture semblable sur le sel de tartre.

Liqueur des Cailloux.

Cette opération est une résolution des *cailloux* en liqueur par le moyen du sel de tartre.

Prenez l'autre partie de vos *cailloux* calcinés avec la cendre gravelée, & l'exposez à la cave dans un vaisseau de verre plat, il en résultera une liqueur claire comme de l'eau commune, laquelle vous filtrerez & garderez.

Cette liqueur est, dit-on, diurétique; on en donne depuis six jusqu'à vingt-cinq gouttes dans une liqueur appropriée.

Si l'on mêle ensemble égales parties de cette liqueur & de quelque esprit acide corrosif, il se fera en même tems une espece de pierre.

REMARQUES.

Le sel de tartre ou la cendre gravelée a tellement atténué les *cailloux*, qu'ils se sont rendus dissolubles comme lui, c'est ce que nous voyons en cette opération; car l'humidité de la cave entrant par les pores de notre matiere calcinée, la dissout imperceptiblement, & si l'on fait évaporer cette dissolution, on trouvera au fond un sel alcali.

Lorsqu'on mêle cette liqueur avec un esprit acide, il se fait en même tems un bouillonnement, parce que les esprits acides pénetrent l'alcali, & ensuite il se fait une coagulation plus forte que quand on jette l'esprit acide sur la liqueur de sel de tartre, parce que cet alcali contient plus de terre que le sel de tartre.

Cette liqueur peut dissoudre quelques obstructions sulphureuses qui se rencontrent quelquefois dans les conduits, & alors elle provoque les urines : mais si elle trouve quelque humeur acide, elle fait une coagulation qui se pourroit changer en pierre; c'est pourquoi je ne conseillerois pas de se servir de ce remede.

Par la coagulation de ces deux liqueurs on peut sensiblement expliquer comment se forment les pierres dans plusieurs parties de nos corps, puisque les liqueurs acides & les alcalis s'y rencontrent assez fréquemment.

On se sert de la liqueur de *cailloux* pour extraire le soufre de plusieurs minéraux; les Alchymistes lui ont donné le nom d'*alkahest*, c'est-à-dire, dissolvant universel. Ce nom, dont Paracelse s'est servi le premier, est composé de deux mots Allemands *al geest*, qui signifient *tout esprit*; Van-Helmont, qui l'a emprunté de Paracelse, l'a appliqué au prétendu dissolvant universel dont il se dit être l'inventeur. Au reste, ce nom me paroît bien mal adapté à la liqueur de *cailloux*, & à plusieurs autres à qui on l'a donné, car on n'y trouve que des parties fixes & rien de spiritueux. LEMERY, *Cours de Chymie*.

SILICETUS, qui est de la nature du caillou. PARACELSE.

Cet Auteur donne cette épithete au tartre qui est fort endurci, & au gravier dont les passages de l'urine sont embarrassés.

SILIGNIS, σιλιγνίς, la fleur de froment la plus fine.

SILIGO, ou *Triticum Hibernum*, *aristis Carens*.

SILIPIT, *Cuivre*. RULAND.

SILIQUA, poids dont se servoient les Anciens, de trois grains, plus un vingt-huitieme de grain.

SILIQUA en Botanique, le *Caroubier*. Voyez *Caroba*.

SILIQUA HIRSUTA. Voyez *Couhage*.

SILIQUASTRUM, *Gainier*.

Voici ses caracteres.

Les ailes de sa fleur surpassent l'étendart. Son godet est composé de deux pétales ; son pistil qui part du calyce, est enveloppé par les étamines, & dégénere en une silique platte, membraneuse & pleine de semences en forme de reins. Ses feuilles sont rangées alternativement.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Siliquastrum*, Tourn. Inst. 647. Boerh. Ind. A. 2. 23. *Arbor Judæ*, Ger. 1240. Emac. 1428. Park. Theat. 1554. Raii Hist. 2. 1717. *Judaica arbor*, J. B. 1. 423. *Siliqua sylvestris rotundifolia*, C. B. P. 402. *Cercis Prior Theophrasti quibusdam, aliis colytea Theophrasti*, Raii Hist. 1717. *Arbre de Judas.*

La silique de cette plante passe pour astringente.

2. *Siliquastrum Canadense*, T. 647. *Siliqua sylvestris, rotundifolia, Canadense*, H.R.P. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SILPHIUM, σίλφιον. On fait un grand cas de cette racine en Libye, aux environs de Cyrene, tant à cause de ses grandes propriétés médicinales, que de l'usage qu'on en faisoit dans les ragouts. Les naturels du pays l'appelloient d'abord σίρφι, d'où l'on fit dans la suite σίλπι, d'où vint enfin le σίλφιον des Grecs. Saumaise dit, *Exercit. Plin. in Solin.* que σίρπι est un mot Barbare : mais il y a toute apparence que ce terme vient de *sereph*, ancien mot Chaldéen qui signifie *gomme*. Voyez le *Lexicon Heptaglott.* de Schindler & de Castelli au mot *Silphium*. C'est de-là que les Latins ont tiré leur *serpe* & leur *lac-serpitium*, qui a dégénéré dans la suite en *laserpitium*, qu'ils ont regardé mal-à-propos comme un dérivé de *laser*. *Lac-serpitium* ou *laserpitium* est le nom qu'ils donnoient au suc de la racine de *silphium*. Le suc ou la gomme de Cyrene étoit tellement estimé, que les Romains déposoient dans le Thrésor public, comme quelque chose de fort rare, tout ce qu'ils en pouvoient acquérir. Nous lisons dans Pline, que Jules-César s'empara dans le tems de la guerre civile, de tout ce qu'on en avoit amassé. C'est par cette raison que les Grecs appelloient proverbialement tout ce qui étoit rare & de prix, Βάττου σίλφιον, *silphium de Battus*, c'est-à-dire, *silphium de Cyrene*, Colonie dont Battus étoit Fondateur. La connoissance du *silphium* de Cyrene étoit perdue long-tems avant que Pline écrivît ; c'est pourquoi nous n'avons sur cette substance que des conjectures, mais à la vérité en grand nombre.

Les Philosophes & les Botanistes modernes croyent reconnoître le *silphium* de Cyrene dans notre *asa fœtida*. Telle est l'opinion de M. Evelin, du Docteur Benthley, & de M. Laurence, dans son *Nouveau systeme de l'Agriculture*. Quoique ces autorités soient grandes, jose assurer qu'elles ne suffisent pas pour déterminer un Juge impartial. Car, premierement, Théophraste appelle le *silphium* de Cyrene, εὔοσμον, « doux, odoriférant. » Dioscoride dit qu'il rend une odeur très-agéable, ὀσμὴν προσηνεστάτην. L'ancien Scholiaste sur Aristophane, dit du *silphium*, qu'il rend une odeur douce. Or, qu'y a-t'il de commun entre cette description de l'ancien *silphium* de Libye & de son odeur, & l'*asa fœtida*, & sa puanteur détestable. Je m'en rapporte à tous ceux qui ont un nez.

Nous lisons à la vérité dans l'histoire que Kempfer nous a donnée de la maniere dont on fait la récolte de l'*asa fœtida* ;

« Qu'au-dessus du territoire de Disguun, on dit que « l'*asa fœtida* n'a presque plus d'odeur désagréable, & « qu'il est si doux, que les chevres aiment ses feuil- « les, s'en repaissent & s'en engraissent : mais cela « n'approche pas encore de l'εὐοσμον σίλφιον de Cy- « rene. »

On trouve dans Kempfer la description de l'*asa fœtida* ; c'est de là que je l'ai tirée ; & on la trouvera dans la *premiere Planche du sixieme Volume*.

Mais ce n'est pas là le plus fort argument qu'on puisse produire contre le Docteur Bentley, qui se vante d'avoir convaincu le Docteur Mead, que l'*asa fœtida* des Modernes est le vrai *silphium* des Anciens. Je produirai de plus contre lui une ou deux Médailles, au revers desquelles on voit la figure de l'ancien *silphium* de Cyrene. Voyez la *premiere Planche du sixieme Volume*.

La premiere Médaille est d'Alexandre, fils d'Ammon ; qu'on reconnoît à ses cornes. On voit au revers le *silphium* de Cyrene, qui fut la marque dont se servit l'Oracle de cette contrée pour le déclarer fils d'Ammon.

La légende est composée de Κυρά, *Cyrene* ; donc le *silphium* est le symbole, Cyrene étant le seul endroit où l'on trouve cette plante ; & d'un ☰, qui signifie, je crois, σίρφι ou *sereph*, nom que la plante qui fut appellée *silphium* dans la suite, portoit originairement. Si l'on a désigné le mot Chaldéen *sereph* par les caracteres Grecs ☰, c'est que cette Médaille a été frappée par les Grecs à l'honneur d'Alexandre. Comme Agostino Angeloni, Spanheim & d'autres qui ont eu connoissance de cette Médaille, n'ont point fait cette remarque ; nous avons jugé à propos de la rapporter, parce qu'elle répand beaucoup de jour sur l'étymologie du mot *silphium*. On voit par-là que ce que nous appellons aujourd'hui *silphium* à l'imitation des Grecs, étoit connu originairement sous le nom de *sirpi*, d'où vient indubitablement notre *sirop*. On apperçoit sur la Medaille de l'autre côté de cette plante, un astre, qui désigne apparemment le Soleil, parce que c'est à sa chaleur violente sous le climat de Cyrene, qu'on attribuoit les propriétés principales du *silphium*.

L'autre Médaille est, je crois, ou d'Ammon, ou du vieux Battus, pour me servir de l'épithete que lui donne Catulle ;

Et Batti veteris sacrum sepulchrum.

On voit au revers de cette Médaille, ainsi que de la premiere, le *silphium* avec la legende ΚΥ, pour Cyrene, mais sans les caracteres ☰.

Or, si l'on compare l'*asa fœtida* de Kempfer avec la description du *silphium* de Cyrene, on ne trouvera pas la moindre ressemblance entre ces deux plantes ; quoique le Docteur Bentley se flate d'avoir démontré au Docteur Mead, que le suc ou la gomme de l'une, ne differe en rien du suc ou de la gomme de l'autre.

Mais examinons qu'elles sont les raisons sur lesquelles le Docteur Bentley a pu s'imaginer que l'*asa fœtida* étoit la même chose que le *silphium*.

Voici ce que nous en lisons dans Pline.

Probatio sinceri prima, in colore modicè ruso, (Dioscor. Ὑπέρυθρον) *& cum frangitur candido* ; c'est-à-dire, « le « bon *silphium* est rougeâtre au-dehors, & blanc au-de- « dans lorsqu'on le rompt. »

Or, le Docteur Bentley prétend, que l'*asa fœtida* répond exactement à tout ce qui est contenu dans cette description de Pline ; d'où il conclut, que l'*asa fœtida* & le vrai *silphium*, sont la même chose. Je conviens que tout ce que Pline dit, peut être attribué au *silphium Persicum*, ou à ce que nous appellons *asa* ; mais non pas au *silphium Cyrenaicum*.

Pline ajoute, que, *Multis jam annis in ea terra* (*Cyrene*)

non invenitur ; « qu'il y a un grand nombre d'années « qu'on n'a plus de *silphium* de Cyrene. »

Et un peu plus bas, que,

Diu non aliud invehitur Laser, quam quod in Perside aut Media, & Armenia nascitur, sed multò infrà Cyrenaicum.

D'où nous conclurrons que c'est le *silphium Persicum* qu'il décrit, ou celui que nous appellons *asa fœtida*, & qui étoit fort commun de son tems ; & non pas le *silphium* de Cyrene qu'il n'avoit jamais vu.

Que devient donc la preuve avec laquelle le Docteur Bentley dit avoir convaincu le Docteur Mead & d'autres ? Tout ce qui s'ensuit de son raisonnement, c'est que l'*asa fœtida* d'aujourd'hui, quand il est bon, a les mêmes caracteres que celui que Pline décrit : mais il est évident que Pline ne parle que du *silphium* de Perse ; car il convient lui-même qu'il y a fort long-tems qu'on n'a point d'autre *silphium* que celui qui vient dans la Perse, dans la Médie & dans l'Armenie. Ceci doit nous apprendre à ne pas nous laisser entraîner trop facilement par le poids des autorités, & à craindre à l'avenir de sacrifier la raison à des noms.

Il en est de même de Dioscoride ; son ὑπέρυθρον, *colore rufo*, n'est autre chose que le *silphium Persicum*, ou l'*asa fœtida*, tel que nous l'avons aujourd'hui ; ce qui me paroît démontré par une figure de cette plante que Sanmaise a tiré d'un ancien manuscrit de Dioscoride qui a plus de onze cens ans ; car cette figure ressemble beaucoup à celle de Kempfer, & differe extremement de celle qu'on voit sur les Médailles dont nous avons parlé : on peut en faire la comparaison ; car j'ai fait graver l'une & les autres.

Mais l'on me demandera peut-être par quelle raison j'avance, que le *silphium* des Médailles est le *silphium Cyrenaicum*.

Je répondrai à cela, que ces Médailles ont tous les caracteres qu'Aristote, le Scholiaste d'Aristophane & Tzetzes attribuent aux Médailles de Cyrene. On voit, disent-ils, sur un des côtés, le Roi, Βασιλέα ; car c'est ainsi que je lis dans le Scholiaste d'Aristophane, & non pas Βασιλείαν ; & sur le revers le *silphium*. Mais Hesychius s'exprime plus expressément sur cette matiere. Il dit, à l'occasion du Βάττε σίλφιον, que les Cyréniens faisoient si grand cas du *silphium*, ὥστε καὶ ἐν τῷ νομίσματι ὅπου μὲν Ἄμμωνα, ὅπου δὲ σίλφιον ἐγκεχαράχθαι, comme on peut voir sur d'autres Médailles, qui portent d'un côté Ammon, & sur le revers le *silphium*.

Je crois qu'il est inutile d'insister davantage sur la convenance qu'il y a entre les Médailles que nous produisons, & ce que les Anciens en ont dit. Il est donc évident, que la plante représentée au revers de ces Médailles, est le vrai *silphium* de Cyrene, qui differe beaucoup de celui de Dioscoride & de Kempfer. Nous pouvons donc conclure avec certitude contre le Docteur Bentley & les autres, que le *silphium* de Cyrene, si vanté, n'est rien moins que l'*asa fœtida* des Modernes. A quoi nous ajouterons que la connoissance de cette plante est entierement perdue ; qu'il ne nous reste que sa figure ; & quant à ses propriétés, qu'on en faisoit un grand usage dans les remedes & dans les ragouts.

Voici les caracteres de l'*asa fœtida* des Modernes.

Asa fœtida, Offic. C. B. P. 499. Worm. Mus. 222. Mont. Exot. J. B. 3. 133. *Asa fœtida*, Ind. Med. 16. Altith. *seu Asa fœtida Javanis & Malaiis Hin dicta*, Bont. 41. *Asa fœtida Disgunensis Hinaisch, umbellifera, levistico affinis, foliis instar Pæoniæ ramosis, caule pleno maximo, semine foliaceo, nudo, solitario, Branca ursina, vel pastinacæ simili, radice Asam fœtidam fundente*, Kemp. Amœn. Exot. 535. fig. 536. *Stercus diaboli.*

Le *silphium* croît dans la Syrie, l'Armenie, la Médie & la Libye. Sa tige est semblable à celle de la férule, & on l'appelloit *maspetum*. Ses feuilles ressemblent à celles de l'ache : sa graine est large : sa racine est échauffante, difficile à digérer, cause des gonflemens, & nuit à la vessie. Si l'on en fait un cérat, elle guérit les tumeurs scrophuleuses & les tubercules ; & si on l'applique en cataplasme avec de l'huile, elle dissipe la lividité qui provient des coups reçus au visage. Elle soulage dans la sciatique, mêlée avec le cérat d'Iris ou de souchet. Bouillie dans le vinaigre avec de l'écorce de grenade, & employée en cataplasme, elle enleve les excroissances à l'ânus. Prise en boisson, elle résiste au poison. C'est un ingrédient agréable au palais dans les sauces & dans les marinades. On recueille le suc qui distile par les incisions que l'on fait à la racine & à la tige. Celui qui est rougeâtre, transparent, tant soit peu semblable à la myrrhe, d'une odeur forte, non porracée, qui n'est point âpre au gout, qui devient blanc quand il est délayé, est le meilleur.

Le suc de Cyrene pris en très-petite quantité, couvre tout le corps de moiteur, & répand une odeur très-agréable ; ensorte qu'on ne sent point du tout l'haleine de celui à qui on l'a ordonné. Ceux de Médie & de Syrie ont moins de vertu, & ont une odeur moins agréable.

On adultere ce suc lorsqu'il n'est point encore épaissi, avec la farine de sagapenum ou de feve. On découvrira cette supercherie au gout, à l'odorat, à la vue, & en le délayant.

Il y en a qui donnent le nom de *silphium* à la tige, celui de *magudaris* à la racine, & le nom de *maspeta* aux feuilles. La partie la plus énergique est l'*asa fœtida*, ou le suc qu'on en tire ; ensuite ses feuilles, & enfin sa tige. Ce suc produit des gonflemens, est acrimonieux, & produit l'alopécie. Pour cet effet, on le mêle avec du vin, du poivre & du vinaigre, & on en frotte la partie affectée. Si l'on en fait un liniment avec du miel, il éclaircira la vue, & discutera la cataracte naissante. Il calme le mal de dent, si on en met dans la cavité de la dent, ou si on le mêle avec de l'encens, & qu'on l'applique sur les dents avec un morceau de linge. On en fait aussi un gargarisme avec la décoction d'hysope & de figues, & l'oxycrat. On dit qu'il est bienfaisant en application sur la morsure du chien enragé, & contre le poison de tous les animaux & de toutes les armes vénéneuses. Pour cet effet, on le prend en boisson, ou l'on en frotte la partie. Détrempé dans de l'huile, on en fait un onguent pour la piqure des scorpions, & l'on en arrose les parties gangrénées après la scarification. On l'applique pareillement sur les charbons, soit seul, soit mêlé avec le nitre, le miel & la rue. Il déracine les cors & emporte les callosités, après qu'on en a enlevé avec un instrument la surface la plus dure. Dans ce cas, on s'en sert en malagme avec du cérat, ou l'on en remplit des figues seches. Avec le vinaigre, il guérit les dartres récentes ; & mêlé avec le vitriol ou le verd-de-gris, il emporte le sarcoma & le polype. Il faut alors en frotter les parties affectées pendant plusieurs jours de suite, & emporter les excroissances avec des pinces. Il dissipe l'âpreté invétérée de la trachée-artere. Délayé dans de l'eau & pris en boisson, il soulage sur le champ, ceux qui ont été attaqués d'un enrouement subit. En liniment avec le miel, il guérit le gonflement de la luette ; & avec l'oxymel, c'est un bon gargarisme dans l'esquinancie. Il donne une couleur saine à ceux qui en font usage dans leur aliment. Pris dans un œuf poché, il est bon pour la toux ; & mêlé dans les potions qu'on ordonne dans la pleurésie, il les rend plus efficace. Ordonné avec des figues seches, il produit de bons effets dans la jaunisse & dans l'hydropisie. Pris dans du vin, avec du poivre & de l'encens, il

dissipe le frisson ; sa dose est du poids d'une obole, dans le Tetanus & l'Opisthotonos. En gargarisme avec du vinaigre, il fait lâcher les sangsues attachées à la gorge. Dans l'oxymel, il résout les coagulations du lait, & est salutaire dans l'épilepsie. Avec le poivre & la myrrhe, il provoque les regles. Avec les pépins de raisins, il soulage dans l'affection cœliaque. Pris en boisson avec une lessive, on l'employera avec succès dans les convulsions subites & dans les ruptures. En potion, on le dissout avec des amandes ameres, de la rue ou du pain chaud. Le suc de ses feuilles a les mêmes vertus que celui de sa racine, mais en moindre degré. Pris dans de l'oxymel, il est bienfaisant à la trachée-artere, πρὸς ἀρτηρίαν, & surtout dans l'extinction de voix, ἀποκοπεῖσιν ἤχοις. On le prend en aliment avec les laitues, & on le substitue à la roquette. Il y a une autre espece de *magudaris*, qui croît, à ce qu'on dit en Afrique, dont les racines ressemblent à celles du *silphium*, quoique moins compactes, acres, fongueuses & destituées de sucs. Elle produit les mêmes effets que le *silphium*. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 94.

L'*asa fœtida* est une gomme résineuse qu'on nous apporte en morceaux de différentes couleurs, blancs, jaunâtres, bleus ou bruns. Celui qui est bleu ou brun, est le plus mauvais. Il a une odeur fétide & très-forte.

Kempfer nous a donné une histoire fort exacte de l'arbre qui l'a produit, & de la maniere dont on en fait la récolte.

L'*asa fœtida* est un excellent remede dans toutes les affections hystériques, soit en errhines, soit mêlé avec les remedes ordonnés intérieurement. On le regarde aussi comme un bon sudorifique, & l'on dit qu'il fortifie l'estomac ; sa dose est depuis douze grains jusqu'à la demi-dragme. Elle est un peu plus petite lorsqu'on l'ordonne seulement pour l'estomac. Appliqué extérieurement, c'est un fort bon résolutif. Pour cet effet, on le mêle avec le cérat de galbanum, & on l'attache quelquefois aux mors des brides des chevaux. GEOFFROY.

Histoire de l'Asa fœtida de Disguun.

L'*Ingiseh* est une plante ombellifere, qui tient beaucoup de la livêche : elle a les feuilles branchues comme la pivoine, une tige grosse & pleine, la graine ailée au moyen de feuilles dont elle est garnie sur les côtés, nue & unique, semblable à celle de la branque ursine ou du panais, & une racine qui donne l'*asa fœtida*. Cette racine dure plusieurs années ; elle est grosse, pesante, nue, noire en-dehors ; celle qui croît dans des terres argilleuses est unie ; celle au contraire qui vient dans des sables, est raboteuse & ridée. Pour l'ordinaire elle est toute d'une piece comme le panais : mais elle est aussi quelquefois partagée en deux ou trois branches tout près de sa tête, desquelles branches quelques-unes portent en terre perpendiculairement, d'autres s'y glissent de biais & sans direction réguliere, selon qu'elles se trouvent pressées & embarrassées par ce qui se rencontre dans leur chemin. La tête de la racine perce d'elle-même hors de terre, & est à peu près ronde & grosse comme le *peucedon*, & surmontée de fibres raboteuses semblables à des soies d'un rouge-brun. Elle a une écorce grasse & succulente, qu'on amene aisément à soi en arrachant la plante, & qui est lisse & humide en-dedans. La substance de la racine est pesante, solide & blanche comme du navet, pleine d'un suc gras, blanc & fétide, extrêmement désagréable à l'odorat, à peu près semblable à celui de l'ail, que les Persans & les Indiens appellent *hing*, & les Européens *asa fœtida*. De la tête de la racine sortent sur la fin de l'automne six ou sept feuilles, ou plus ou moins, à proportion de la grosseur de la racine. Ces feuilles durent tout l'hiver & se fanent au milieu du printems. La feuille est découpée en plusieurs parties, de la longueur d'une palme, à peu près semblables à la pivoine pour la forme, & à la livêche pour sa substance, sa couleur & l'égalité de sa surface. Elle a une odeur moins forte que la racine, & un gout rance, accompagné d'une amertume & d'une acrimonie aromatique. Elle a une tige & des branches, qui est longue d'un empan ou plus ; elle n'est pas si grosse que le doigt, avec des filets qui tournent à l'entour en forme d'écrou, cordé & de couleur de gason, cannelé vers le bas, à cause des feuilles qui se couvrent les unes les autres tout à l'entour vers la partie supérieure. Chaque branche a au-dessus de soi, cinq, & quelquefois, mais plus rarement, sept feuilles ailées placées à l'opposite les unes des autres, mais non pas précisément vis-à-vis, un peu plus longues qu'un travers de main, & s'élevant obliquement par le haut. La plus basse est plus longue que les autres. Chaque côté d'aile est divisé en plusieurs lobes, dont le nombre n'est pas toujours le même, & d'une grosseur inégale, de figure oblongue & un peu ovale, fort étroits & fort longs dans quelques plantes, séparés les uns des autres par un assez grand intervalle précisément jusques aux côtes, & si distincts, qu'ils semblent faire autant de feuilles : dans d'autres plantes elles sont plus larges, plus courtes & moins distinctes, découpées par des dentelures ovales ou circulaires, selon qu'il a plu à la Nature de se jouer en les formant ; ce qu'elle a fait avec tant de variété, que la différence des feuilles en fait des plantes qui paroissent être de différentes especes. Les lobes s'élevent obliquement vers le haut, sont étroits vers le pié, & sont couchés le long sur les côtés de la côte ; de couleur verd de mer, polis, sans suc, épais & cassans, & un peu creux par en-bas. Ils ont une petite corde qui part de la côte, & s'étend inégalement le long d'eux, accompagnée, quoique fort rarement, de quelques autres sur chaque côté. La grosseur des lobes n'est pas déterminée : mais ils ont, grandeur moyenne, environ trois pouces de long & un de large. Avant que la racine meure, ce qui arrive ordinairement à la fin de l'été, il s'y éleve, outre un grand nombre de feuilles qui viennent sur les bords, une tige ou jet unique, droite, ronde, lisse & herbacée, qui croît jusqu'à six & même neuf piés de hauteur. Vers le bas, elle est plus grosse que le poing ; elle va en s'appetissant par degrés, & se divise en un petit nombre de branches, qui à leur tour se partagent aussi en ombelles, comme les autres plantes férulacées. Elle est environnée de petites feuilles qui croissent alternativement à la distance d'un travers de main l'une de l'autre, qui par leurs bases larges, membraneuses & enflées, s'atteignent & se croisent inégalement les unes & les autres autour de la tige ; & lorsqu'elles tombent, elles laissent des marques qui feroient croire qu'elle étoit divisée en jointures. Elle est prodigieusement gonflée d'une moelle blanche & fongueuse ; elle ne se rompt pas par des jointures, mais par de petites fibres courtes qui serpentent inégalement dans sa longueur. Les ombelles sont sur une tige d'un pié, d'autres sur une d'un empan ou même plus courte, & sont formées de plusieurs rayons disposés circulairement, dont chacun faisant aussi en son particulier une espece d'ombelle, se termine par un petit nombre de plus petits rayons d'environ deux pouces de long ; & c'est au bout de ceux-ci que croissent les graines nues & toutes droites, sur de petites tiges courtes & menues. La graine est platte & bordée de feuilles ou ailes, d'un rouge-brun, de figure ovale, à peu près semblable à la graine de *sphondylium*, ou panais de jardin, mais un peu plus grosse & plus noire que celle de ce dernier, garnie de quelques poils & inégale dans sa surface, empreinte de deux ou trois raies, dont l'une au milieu & les deux autres sur les bords, & qui toutes trois regnent d'un bout à l'autre : elle a une petite odeur d'ail & d'un gout fort, piquant & amer. Au milieu de la cosse ou peau extérieure, est contenue la véritable graine, qui est noire, plate & ovale, & terminée

en pointe aiguë. Je n'en ai point vu les fleurs: mais on dit qu'elles sont fort petites, & d'une couleur pâle & blanchâtre; & je ne doute pas qu'elles ne consistent en cinq pétales ou feuilles.

L'*asa fœtida* est appellé par Avicenne, *andsjudaan* & *haltut*; par Dioscoride, σίλφιον; & par Matthiole, *laserpitium*. Dans le pays on donne à la racine & au suc le nom d'*hingiseh*, & dans l'Inde celui de *hung*. Mais on entend communément par *hingiseh*, la plante; & par *hung*, le suc. C'est dans ces acceptions différentes que j'ai employé ces deux mots dans la description suivante que je donne de l'*asa fœtida*. Que le mot *asa* soit un dérivé ou un mot corrompu, c'est ce qui m'importe peu. Comme son odeur est très-forte & très-désagréable, les Allemans lui ont donné le nom de *stercus diaboli*. Les Botanistes peu instruits des caracteres de l'*asa fœtida*, l'ont rapporté par conjecture à différentes classes. Scaliger & Saumaise, ces deux fameux critiques, nous ont éclairés sur ses noms, & sur la maniere de le connoître. Quant à moi, j'en vais donner la vraie histoire d'après mes propres observations. Je fis dans mon voyage de Perse & des Indes 40 à 50 milles de chemin avec beaucoup de fatigue, depuis la ville de Gamroon, jusqu'au pays où croît l'*asa fœtida*, pour m'instruire des particularités de cette plante.

L'*asa fœtida* naît dans la Perse seulement; il n'y en a point dans la Médie, dans la Libye, dans la Syrie, ni à Cyrene. Ainsi toutes les distinctions que la plûpart des Auteurs font par rapport au lieu d'où vient le suc de cette plante, sont sans nul fondement.

Deux Marchands d'épices de la Chine m'apprirent que cette plante croissoit dans leur contrée, aux environs du grand mur qui sépare la Chine de la Tartarie, & qu'elle fournissoit le suc que nous connoissons sous le même nom. Je fis à la vérité peu de cas du récit de mes deux Chinois, parce que je ne trouvai point qu'il fût fait mention de l'*asa fœtida* dans l'Herbier de la Chine. Je conjecturai, que ce qui avoit donné lieu à l'erreur, n'étoit autre chose que la route que tenoient ceux qui apportoient cette gomme, & qui suivoient le mur de séparation de la Chine & de la Tartarie. Il n'y a à présent que deux endroits dans la Perse où l'on trouve l'*asa fœtida*, savoir, dans les champs & les montagnes qui sont autour de la Ville de Heraat dans la Province de Corazaan & dans celle de Laar, sur le sommet des montagnes qui s'étendent depuis le fleuve Cuur jusqu'à la Ville de Congo, le long du golfe Persique, loin du rivage de deux ou trois parasanges, & même davantage. Mais cette plante ne porte pas du suc dans tous les endroits de ces deux Pays. Il n'y a que celle qui se trouve auprès de Heraat dans les déserts champêtres & dans la Province de Laar, sur les montagnes voisines du territoire & de la Ville de Disguun qui en fournisse. L'*asa fœtida* qui naît dans les pays en-deçà & en-delà des lieux dont nous venons de parler, n'a point de suc, ou en a si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'être recueilli; & quand même il en rendroit beaucoup, on ne le recueilleroit peut-être pas. D'un côté de Disguun, les peuples de la campagne qui sont Arabes, sont presque tous des Bergers qui ne font aucune attention à ce qui croît autour d'eux que lorsqu'ils en peuvent tirer quelque secours pour la vie misérable qu'ils menent sous des tentes, & qui se bornent à ce qui concerne seulement leur subsistance, & les soins de leurs troupeaux, sans penser au-delà. De l'autre côté de Disguun, l'*asa fœtida* est doux, & a presque perdu toute sa puanteur, de sorte que les troupeaux de chevres le broutent & s'en engraissent d'une maniere surprenante. Pour que cette plante soit bienfaisante aux bestiaux, on commence par leur donner du sel de montagne, le seul qu'il y ait dans ces contrées. On leur fait broûter ensuite pendant quatorze jours l'*asa fœtida* sans les laisser boire. Il croît indistinctement dans les broussailles & dans les lieux montagneux; en un mot, par-tout où les vents portent sa semence, mais plus communément dans les lieux plats, ou dans les pleines qui sont aux piés des monticules; ces endroits étant plus propres pour retenir la semence qui ne s'éloigne pour l'ordinaire guere au-delà d'un pié de la plante. La bonté du terrein sert aussi beaucoup à la fertilité de l'*asa fœtida*.

Le meilleur terrein pour l'*asa-fœtida*, n'est pas celui qui est humide & gras; mais au contraire celui qui est pierreux, sec, & chargé d'un peu d'argile. Lorsque la partie supérieure du sol n'est pas assez humide; comme il pousse profondément ses racines en terre, cela ne l'empêche pas de profiter, ni de s'humecter. Les habitans d'Heraat regardent celui qu'ils appellent *hinsigeh*, & qui croît, disent-ils, sur les montagnes & dans les bois de Disguun, comme une espece différente de celui qui s'appelle *husjeh*, & qui se trouve dans leur campagne. Le premier, ajoutent-ils, ne donne qu'une petite quantité de suc clair & foible; au lieu que celui d'Heraat en rend beaucoup, & que celui qu'il rend est gras, onctueux, humide, fétide, & par conséquent beaucoup plus fort. J'ai travaillé à vérifier ces observations, & à connoître la différence qu'il peut y avoir entre ces sucs. Pour cet effet, j'ai fait venir de la Chorasmie à Gamroon où je demeurois, une plante d'*asa fœtida*, du cru d'Heraat. Elle avoit déja perdu beaucoup de force lorsque je la reçus. Je la comparai avec une plante du cru de Disguun; & je ne remarquai entre elles aucune différence, quant à la figure. Je fis voir ensuite la plante de Disguun à ceux qui font commerce de l'*asa* d'Heraat, & qui en apportent tous les ans à Gamroon, sans leur dire de quel cru elle étoit; ils la reconnurent sur le champ pour une plante de leur pays, & m'assurerent que c'étoit l'*husjeh*, on la plante qui donne le vrai *asa fœtida*. D'où je conclus que la différence qu'il y a entre les plantes de Disguun & celles d'Heraat, provient principalement de la différence du terrein dans ces deux endroits. Peut-être que le sol de la Chorasmie est plus gras, & fournit par conséquent à la racine une plus grande quantité de sucs, que les bords secs des montagnes de Laar. Ce qui acheve de confirmer cette conjecture, c'est que si l'on vient à comparer ensemble les sucs des plantes de chaque Province, on n'y remarquera rien qui puisse faire soupçonner que les plantes soient de différentes especes. Ces sucs sont parfaitement les mêmes, à moins qu'ils n'aient été altérés, ou que la saison & la maniere de les recueillir, ne les ait un peu différenciés, ce qui peut arriver, ainsi qu'on le verra ci-après. Les habitans de Disguun distinguent la plante qui donne l'*asa* en mâle & femelle. La plante mâle, disent-ils, ne donne point de suc; mais pousse une tige qui produit une semence, & dont la racine meurt. La femelle au contraire, donne du suc, & ne pousse point de tige. Cette distinction me paroît mal fondée, & n'a lieu que faute d'examen. Car il n'y a point de racine qui ne donne un suc, si on la coupe avant que la graine soit mûre; & toutes poussent une tige, les unes plutôt, les autres plus tard; ensuite elles cessent de pomper l'humidité qui les nourrit, elles se sechent & meurent. Toutes ces choses sont communes aux plantes mâles & femelles de l'espece ombellifere. On dit que la racine qui donne la gomme dont nous parlons, vit fort long-tems, & qu'elle dure quelquefois autant que l'homme: il n'est donc pas surprenant que nous en voyions de si grosses. Si la nature du terrein est telle qu'il ne se forme point une tête à la plante, lorsqu'elle commence à croître, ainsi qu'il arrive quelquefois; on assure que la tige s'élevera à six piés de haut, & sera de la grosseur du corps d'un homme. Elle est dans son moyen âge assez forte, & elle a au moins de diametre la grosseur du bras ou de la jambe. Ce diametre est d'un pouce dans la premiere année; & les accroissemens qui se font dans les années suivantes sont proportionnés à cette premiere grosseur. Les fibres qui environnent la tête, marquent quelquefois l'âge de la plante, & je suis fort porté à les regar-

der, comme les restes des pédicules des feuilles qui sont tombés, & que le tems n'a pu détruire parce qu'ils étoient trop nerveux & trop durs.

Tout l'*asa fœtida* coule de la racine, lorsqu'elle est coupée; & il n'en sort point, ni l'on n'en peut exprimer par art de la tige. La distinction de Wormius entre l'*asa* de la racine, & celui de la tige, est donc sans fondement. Une racine de quatre ans rend peu de suc, aussi n'en coupe-t-on point à cet âge : mais la quantité de liqueur augmente proportionnellement à la grosseur & à l'âge de la racine.

Si on tire la racine de terre, & qu'on ne la coupe que le jour suivant, elle rendra un suc laiteux. Le suc qui la remplit est en si grande quantité, qu'elle est d'une pésanteur singuliere. Si on ouvre sa surface par des incisions horisontales & perpendiculaires, elle se couvrira d'un suc laiteux, & ce suc suivra la direction des incisions quelques irrégulieres qu'elles puissent être : si on observe avec soin la racine, on s'appercevra bien-tôt que toute sa substance n'est pas de la même nature. On remarquera dans quelques endroits qu'elle est dure & fibreuse, & que ses fibres longitudinales s'étendent fort irrégulierement; tandis que dans d'autres endroits, on la trouvera plus molle, plus spongieuse & plus homogene. Cette derniere partie semble être destinée à contenir la liqueur, & à la digérer dans les vaisseaux. La seconde au contraire sert à la faire circuler, & à la porter dans la tige pour lui servir de nourriture; j'ajouterai qu'elle contribue à rendre plus ferme & plus durable, la racine, qui de sa nature est fragile. Lorsque cette racine est privée d'humidité, elle perd toutes ses parties molles, il ne lui reste que les fibreuses qui sont retirées, & qui forment une espece de moelle filamenteuse. Quant à son écorce, elle est inégale, & perd peu de ses dimensions. Lorsque la liqueur sort des vaisseaux de la racine, elle est grasse, liquide, fort blanche, fort ressemblante à la crême du lait, & n'est point du tout glutineuse : mais si on l'expose à l'air ou au soleil, elle change de couleur, elle devient d'un brun léger, & prend de la consistance & de la viscosité. C'est à son odeur qu'on reconnoît sa bonté. Plus cette odeur est forte, plus l'*asa* a de qualité. Il est au sortir de la racine excessivement puant. Le tems lui ôte un peu d'odeur; & il en a déja beaucoup perdu lorsqu'on nous l'apporte. Une dragme d'*asa* récent, & prise au sortir de la racine, sent plus fort que cent livres d'*asa* sec gardé pendant long-tems, & distribué par nos Droguistes. J'apportai à mon retour des montagnes quelques petites racines. La maison que j'occupois étoit fort grande; les bâtimens étoient séparés par une grande cour; cependant le suc que j'en tirai remplit tous les appartemens d'une odeur si insupportable, que je fus obligé de le jetter sur le champ. Lorsqu'il arrive de la Chorasmie un *caphila d'asa*; (ils entendent par un *caphila*, une voiture chargée de cette drogue) on le fait toujours décharger dans un champ, fort éloigné de la ville; malgré cette précaution, s'il arrive que le vent souffle de ce côté, tout l'air est infecté d'une puanteur insupportable. Lorsqu'on le porte dans l'Inde, on l'enferme dans un vaisseau séparé; on a grand soin d'en éloigner tout ce qui pourroit être corrompu; car on sait par expérience que son infection n'épargne rien, & qu'elle passe même dans les liqueurs. Il n'y avoit dans le vaisseau qui me passa en Arabie, qu'un seul paquet d'*asa* d'Heraat, suspendu à sa poupe; cependant la mauvaise odeur qui s'en échappoit, fut assez considérable pour nous incommoder pendant tout le voyage, & quoique le trajet fût fort court, celui qui avoit chargé le vaisseau eut bien peur que l'eau rose, le vin de Schiras; & ses provisions ne fussent infectées.

Nous trouvons dans Dioscoride, *Lib. III. cap.* 78. une longue liste des propriétés médecinales de l'*asa*. Garcias ne s'est pas épargné non plus sur son excellence; dans son *Histoire des Aromates*, *Lib. I. cap.* 3. Les Medecins Persans n'en font jamais usage; ménageant en cela la délicatesse du peuple auquel ils ont affaire. Les paysans de la Province de Laar, connoissent son efficacité dans les douleurs de la colique, dans l'hydropisie & surtout dans la tympanite. Ils doivent cette connoissance aux Banjans. Je tiens d'un habitant de Disguun, qu'ayant été attaqué de tympanite, il avoit recouvré parfaitement la santé, en observant de prendre tous les matins pendant six semaines de suite un bol ou une grosse pilule d'*asa*. Ce remede lui fit rendre, pendant tout le tems qu'il le prit, par haut & par bas, des vents dont l'odeur étoit si désagréable, qu'il fut contraint de se bannir de la société, & de s'interdire toute compagnie. La semence de la plante qui donne l'*asa* produit le même effet, mais un peu moins efficacement. C'est pourquoi les Indiens la font venir, & s'en servent en remede : on prétend que l'*asa* récent appliqué sur les plaies, les guérit d'une maniere presque miraculeuse. Si l'on jette de cette plante dans de l'eau retenue dans une mare, & qu'on laisse couler ensuite cette eau dans les jardins plantés de palmiers; elle détruira tous les vers qui attaqueront la racine de ces arbres, & des autres plantes. Les Indiens, mais surtout les Banjans, font entrer assez communément l'*asa* dans leurs ragouts. Renodæus n'a jamais pu croire ce fait, sur le témoignage de Garcias; si cela est, disoit-il, ou l'*asa* ne put point aux Indes, ou les Indiens ont un Palais de fer. J'ai gouté moi-même à des gâteaux, dans lesquels on avoit mis de cette liqueur, & j'avouerai les avoir trouvés bien meilleurs que je ne m'y attendois. C'est la coutume chez les Banjans d'en frotter les bords de leurs verres, pour exciter l'appétit.

Il y a une grande contestation entre les habitans d'Heraat & de Disguun, sur la préférence de leur *asa*. Ils croyent les uns & les autres relever le prix de leurs gommes, en déprimant celle de leurs rivaux. A Heraat, l'*asa* des montagnes de Disguun est décrié, comme foible, pauvre, sec & bâtard : au lieu que le leur, disent-ils, est gras, mou, & beaucoup plus odoriférant. Les habitans de Disguun répliquent en faveur de leur *asa*, que la partie grasse de celui d'Heraat n'est pas naturelle; qu'elle vient de la crême du lait de chevre ou de chevreau, qu'ils y mêlent, lorsqu'ils en font la récolte; qu'il n'est pas étonnant, qu'après avoir été ainsi sophistiqué, il se durcisse moins promptement; qu'il se garde moins long-tems; & que ceux qui l'achetent se trompent, s'ils s'imaginent que les parties grasses de cet *asa*, sont une qualité qui lui soit particuliere. L'envie & l'amour du gain, suggerent ces discours; & il n'en faut point conclurre que l'*asa* de ces deux contrées soit de différente espece, quoiqu'en disent les habitans, & quelque distinction qu'en fassent nos Droguistes. Je distribuerai seulement l'*asa* & les plantes qui le fournissent, en *asa* des champs & des montagnes d'Heraat ou de Disguun, ou pour me servir des noms usités dans les Provinces d'où cette drogue nous vient, en *asa* de Chorasma ou de Laar. L'un est gras, mou, & vient enveloppé dans des peaux de boucs & de moutons : l'autre est sec, & on l'apporte dans des sacs, faits de feuilles de palmier sauvage.

Comme je n'ai fait d'observation que sur ce dernier, je vais vous exposer la maniere dont on en fait la récolte; elle ne differe que très-peu de celle dont on recueille celui d'Heraat.

La récolte de l'*hingiseh*, & de l'*asa*, se fait par les habitans des villages voisins; mais surtout par la plus grande partie du peuple de Disguun. Il y a en tout à Disguun environ trois cens habitans. Cette récolte est distribuée en quatre saisons; c'est-à-dire, que l'on va quatre fois de la ville aux montagnes où croît l'*hingiseh*. Ces montagnes sont éloignées d'environ deux, trois ou quatre parasanges. Je vais suivre l'ordre de chaque saison, & je ferai l'histoire de ce qui s'y passa en 1687. je me trouvai alors dans les montagnes de Disguun;

& je fus témoin oculaire de la maniere dont ces peuples s'y prennent. Ils suivent constamment le même ordre; quoique le premier jour de la recolte varie quelquefois, & qu'ils laissent tantôt plus tantôt moins de tems entre les différentes saisons.

Premiere saison.

Avant que d'entrer en ouvrage, ils commencent par s'informer quelle est la quantité d'*asa* demandée par les étrangers; aussi-tôt qu'ils sont sûrs de ne pas perdre leur tems & leurs peines, & de vendre ce qu'ils recueilleront, ils vont en troupes dans les montagnes, aux environs du mois d'Avril, parce que c'est la saison convenable pour préparer la racine à rendre sa liqueur. Ils s'assurent que la racine est en état d'être préparée par la pâleur, la chute, & la couleur fannée des feuilles. Si les Paysans des villages voisins, veulent aussi en recueillir; ils s'assemblent dans les montagnes au même mois. Lorsqu'ils y sont, ils se dispersent & se tiennent à une grande distance les uns des autres: il y en a qui joignent leur récolte; une famille entiere travaille ordinairement en commun; il se réunit même quelquefois un certain nombre de familles alliées; ou tous les habitans d'une rue, conviennent de travailler ensemble, de n'avoir qu'un tas, & de s'emparer d'une certaine étendue de terrein qui se divise ensuite en autant de parties qu'il y a d'ouvriers. Chaque ouvrier se hâte de cueillir les plantes contenues dans son terrein. Il commence par écarter avec une bêche, la terre qui environne la racine; il applique sa bêche à quelque distance de la plante, & l'enfonce d'environ un empan; lorsque la terre, ou le gravier dont la racine est ordinairement environnée, est écarté, la racine paroît nue, & fort de terre, d'une assez grande quantité, alors l'ouvrier prend dans sa main les tiges, les tord & les sépare de la racine. Cette opération est assez facile dans cette saison de l'année. Il sépare aussi de sa tête, la couronne de fibres rudes, inégales, unies par leur extrémités & tortillées, dont elle est chargée. Troisiemement, il brise soit avec sa bêche, soit avec sa main, les mottes de terre qu'il a tirées, & il en couvre derechef la racine jusqu'à son sommet. Il répand sur la terre les feuilles qu'il en a arrachées, & d'autres encore s'il en trouve autour de lui; & il met une pierre sur ces feuilles, de peur que le vent qui est violent dans ces endroits, ne les disperse, & qu'il ne sache plus à son retour, reconnoître l'endroit où il a enfoui la racine.

On enfouit ainsi la racine pour la garantir de la chaleur du soleil; car si elle y demeuroit exposée seulement pendant vingt-quatre heures, elle se corromproit, & ne feroit plus aucun profit à l'ouvrier. Lorsqu'on a préparé de cette maniere plusieurs milliers de racines; la tâche de quatre ou de cinq hommes, est ordinairement de deux milles; on abandonne les montagnes & on revient à la maison. Le travail de la premiere saison, qu'ils appellent *kustian*, c'est-à-dire, de tuer, comme si c'étoit la saison du massacre, ne dure que trois jours; c'est dans cet intervalle de tems, qu'on arrache de terre, & qu'on fait mourir toutes les plantes destinées à fournir l'*asa*.

Seconde saison.

Ils passent quarante jours à la maison; la seconde saison fut un peu plus tardive qu'elle n'a coutume d'être, l'année de mon séjour à Disguun. Au bout de ce tems, tous les ouvriers abandonnent la ville, le soir & le matin & se rendent dans les montagnes au vingt-cinq Mai. Ils se dispersent, & chaque compagnie s'empare du terrein qui lui est échu, pour tirer la liqueur des racines préparées, comme nous avons dit ci-dessus. Cette liqueur qui étoit destinée à nourrir les tiges & les feuilles, est alors en stagnation au sommet de la racine. Chaque ouvrier est armé d'un instrument tranchant, semblable à une espece de spatule de fer, large par un bout; d'un vaisseau attaché à son côté, & de deux hottes attachées sur ses épaules: il coupe la racine avec l'instrument; il fait sortir le suc, avec son extrémité large; il reçoit ce suc dans le vaisseau qu'il porte à son côté; & il se sert de ses hottes pour transporter toute la quantité de suc qu'il a recueilli. Il est bon d'avertir que chaque troupe divise sa portion de terre, & par conséquent de racines en deux parties, & qu'on passe alternativement d'une portion dans une autre; parce qu'il faut laisser reposer la racine pendant un certain tems, après qu'on en a tiré le premier suc, tant pour en obtenir de nouveau, que pour épaissir celui qu'on en a déja tiré.

Chaque ouvrier tire une racine, écarte les feuilles & la terre dont elle est couverte; il fait une incision cruciale à son sommet, & y pratique une concavité; c'est dans cette concavité que coule la liqueur, sans qu'il y ait danger qu'elle se répande; on accorde deux jours à cette liqueur pour se coaguler; on l'enleve au bout de deux jours. On opere ensuite comme dans la premiere saison, c'est-à-dire, qu'on recouvre la racine pour la garantir des injures de la chaleur; observant seulement de disposer les feuilles en voute, de peur qu'en l'appliquant sur le suc elles ne s'en imbibent. Voilà la tâche du jour. Le jour suivant ou le 26 de Mai est employé tout entier au même travail, mais dans l'autre portion de terre. Le 27 on revient dans la premiere portion, par laquelle on avoit commencé. On écarte les couvercles de feuilles; on enleve la liqueur que l'on trouve au sommet de la racine, & on la met dans un vaisseau pendu à son côté. On découvre après cela un peu la partie supérieure de la racine en écartant la terre; & l'on enleve avec l'instrument tranchant, la partie seche de la surface; cette partie est environ de l'épaisseur d'une paille d'avoine. On fait cette opération pour déboucher les pores, & donner lieu à l'effusion de ce qui reste de liqueur; aussi observe-t-on de séparer la partie seche de la racine, le plus mince que l'on peut, & l'on a expérimenté que plus cette partie étoit mince, plus le suc avoit de facilité pour couler. Ils ont plusieurs manieres de faire cette séparation, entre lesquelles il y en a une à laquelle ils donnent la préférence; c'est d'enfoncer l'instrument tranchant, & non pas de couper à la façon ordinaire, c'est-à-dire, en poussant l'instrument d'un côté à l'autre, ou de derriere en devant; ce qui, selon eux, empêcheroit la racine de rendre une aussi grande quantité de suc, que celle qu'on en peut tirer.

Les ouvriers déchargent fréquemment le vaisseau qu'ils portent à leur côté dans d'autres vaisseaux plus grands, ou le répandent sur des feuilles placées sur la terre pour le faire mieux durcir au soleil: de cette maniere il acquiert une couleur différente de celle qui lui est naturelle, selon que les parties sont molles, & qu'elles reçoivent inégalement les rayons brûlans du soleil. La blancheur du suc peut aussi avoir été altérée, par les feuilles dont on s'est servi pour couvrir la racine.

La racine étant couverte, le travail est fini. Le 28 ils retournent aux racines du second endroit; ils écartent la terre; ils coupent la racine & la recouvrent; & c'est en quoi se passe la seconde opération, coupant alternativement les racines trois fois, & en recueillant deux fois le suc: alors voilà le travail de la seconde saison fini. Chaque ouvrier met ce qu'il a recueilli de gomme dans les hottes qui sont attachées sur ses épaules, & l'emporte. La récolte de quatre ou cinq ouvriers est ordinairement environ de dix ou douze *maan* de Disguun, c'est-à-dire, d'environ cinquante livres d'Allemagne. Le suc de cette premiere récolte n'est pas le meilleur; au contraire on en fait assez peu de cas.

Troisieme saison.

Après que l'on a laissé à ces racines huit ou dix jours pour réparer la perte de leurs sucs, on fait une nouvelle

velle récolte. Le dix de Juin, dès la pointe du jour, on retourne aux racines de la premiere portion. On les découvre; on écarte la terre, on recueille le suc, on coupe la surface, & on la recouvre. Le lendemain on fait les mêmes opérations aux racines de la seconde classe, ainsi alternativement trois fois de suite, & enfin on les couvre de nouveau, & on les laisse. La liqueur qui coule des racines dans cet intervalle de dix jours, est en très-grande quantité, & d'une bonne consistance. On l'appelle *pispaas*; au lien que la premiere se nomme *Sjur*, c'est-à-dire, lait, on lui a donné ce nom parce qu'elle est blanche, & qu'elle manque de consistance. Le *pispaas* est plus estimé & se vend beaucoup plus cher que le *Sjur*; je ne sai à quoi il faut attribuer cette différence; si c'est à sa rareté, ou à sa plus grande consistance. Quant à moi, je me suis assuré que le *sjur* quoique plus fluide, ne le cédoit en rien au *pispaas*; & qu'il n'y a qu'à le laisser exposé à l'air un peu plus de tems, pour lui donner de la consistance, & le rendre si semblable au *pispaas*, qu'on ne peut l'en distinguer. Ce qui m'a fait penser que les habitans de Disguun ne vendoient jamais le *sjus* pur & naturel; mais qu'ils profitoient toujours de la facilité que sa fluidité leur donnoit pour l'altérer; au lieu que le *pispaas* étant dur & consistant ne se mêle pas aisément avec d'autres substances, & se vend pur & naturel. L'*asa*, de quelque sorte qu'il soit est par lui-même simple, & sans mélange; on n'y trouvera de matiere hétérogene, que celle qu'on y aura fait entrer en l'adultérant. Les ouvriers m'ont avoué eux-mêmes qu'ils avoient coutume de mêler au *sjur*, non de la farine, ou quelque espece de sagapenum, comme quelques Ecrivains l'ont imaginé: mais de l'argile pur, qu'ils ont sous la main dans les montagnes où ils travaillent. La quantité de cette addition varie selon l'avarice & la fluidité de l'*asa*. Il y en a qui mettent autant d'argile que de *Sjur*; d'autres doublent la dose de l'argile. C'est par cette raison que le *sjur* est assez à bas prix. On a découvert cette fourberie; cette espece d'*asa* a été décriée, & ce décri a bien puni ceux qui l'avoient adultéré; il y eut un tems où personne ne vouloit de l'*asa* de Disguun. La perte qu'ils souffrirent les rendit plus prudens; ils cesserent d'adultérer leur *asa*; ils prirent le parti de mêler le *Sjur* & le *Pispaas*, à mesure qu'ils faisoient la récolte, & de porter le tout en masse à Congo & Ormus d'où il nous vient. Si on y trouve encore quelque matiere hétérogene, elle vient de la négligence avec laquelle les ouvriers ont couvert les racines après les avoir ouvertes. Cependant il faut avouer, que quelques précautions qu'ils prissent, ils ne parviendroient point à empêcher la poussiere qui tombe des feuilles qui couvrent les racines, dans le suc, ou qui est mise en agitation par le vent, de se mêler en certaine quantité à la liqueur.

Le douzieme jour, dans la premiere division, & le treizieme dans la seconde, on fait la récolte du *sjur*; on coupe la racine derechef, & on la couvre. On travaille le quatorzieme dans la premiere division, & le quinzieme dans la seconde, où l'on obtient le *pispaas*. Après que les racines ont rendu une fois le *pispaas*, & deux fois le *sjur*, on les laisse couvertes, & l'on a rempli le travail de la troisieme saison.

Quatrieme saison.

Trois jours après, ou le troisieme de Juillet, on retourne aux racines; l'expérience leur a appris qu'un plus long délai les privoit entierement de leur humidité & les faisoit mourir; qu'elles se corrompoient, & que tout ce qui y restoit de liqueur étoit perdu. Ainsi malgré leur avarice, ils sont contraints d'user de diligence. On fait le premier jour la récolte du *pispaas* dans la premiere division. On passe le quatrieme jour dans la seconde division. On fait le cinquieme jour la récolte du *sjur* dans la premiere division, & le sixieme jour dans la seconde. La récolte finit le septieme jour dans la premiere division; on ramasse tout le suc qu'on trouve; on ne coupe ni ne couvre plus les racines; on les laisse exposées à l'air & au soleil, qui les font mourir. On passe le huitieme jour dans la seconde division, & on laisse périr les racines de la même maniere. C'est ainsi que s'acheve toute la récolte de l'*asa*.

En trois fois qu'ils vont aux montagnes, ils recueillent de chaque racine, huit fois le *sjur*, & trois fois le *pispaas*. Il est à propos de remarquer que les racines les plus grosses, celles, par exemple, qui ont plus de vingt ans, & qu'on ne trouve que dans les lieux les plus écartés des montagnes, où l'on ne grimpe qu'avec beaucoup de difficulté, ne sont pas plutôt ouvertes qu'elles rendent quatre ou cinq fois le *pispaas*, & le *sjur* un nombre de fois proportionné; ensorte que ces racines ne sont pas entierement épuisées en Septembre. On trouve peu de racines qui aient plus de dix ans, & l'on n'en trouve point qui en aient plus de vingt.

Le prix considérable qu'on avoit mis à l'*asa*, détermina pendant plusieurs années, les Ouvriers à n'épargner aucune racine; ce n'est que depuis peu de tems, qu'ils ont reconnu qu'il étoit de leur intérêt, de les laisser vieillir & grossir. Toute racine privée de son humidité & laissée à découvert, ne manque point de se corrompre. Un Ouvrier m'assura avoir éprouvé lui-même, que les racines reprenoient, quand on avoit le soin de les recouvrir: mais personne ne fut d'accord avec lui sur ce fait. KEMPFER.

SILURUS, Offic. Schw. Theriot. Sil. 444. Schonef. Ich. 69. Rondel. de Pisc. 2. 180. *Silurus Rondeletii*, Raii Ichth. 128. Ejusd. Synop. Pisc. 70. Gesn. de Aquat. 867. *Glanis*, Aldrov. de Pisc. 567. Salv. 210. Charlt. de Pisc. 40. Jons. de Pisc. 101.

On trouve ce poisson dans le Danube; sa chair est nourrissante lorsqu'il est frais; il relâche le ventre; lorsqu'il est salé, il nourrit peu; mais il débarrasse la trachée-artere, & éclaircit la voix. On dit qu'en application, il attire les éclats de bois enfoncés dans les chairs, que sa saumure, prise en demi-bain, guérit la dyssenterie, en attirant les humeurs à la surface du corps, & que prise en clystere elle est bienfaisante dans la sciatique. DIOSCORIDE.

SILYBUM, nom commun à différentes especes de chardons.

Tels sont le *Carduus lacteus, peregrinus, major, semine fusco*, que Parkinson appelle *Silybum minus annuum*. Le *Carduus, lacteus peregrinus Camerarii*, J. B. *Albis maculis notatus exoticus*, C. B. que le même Auteur appelle *Sylibum minus Bæticum*. Voyez *Aga Cretensium*.

S I M

SIMAROUBA.

Les plantes les plus célebres, qui sont indiquées communément par les Botanistes anciens, ou particulierement par les Voyageurs modernes, comme des remedes spécifiques, ne sont véritablement spécifiques qu'en certains cas. Autant les maladies paroissent être semblables par certains accidens qui leur sont communs, autant elles different quelquefois par les causes d'où ces accidens dépendent; d'où il doit arriver nécessairement que les mêmes remedes, appliqués dans des maladies qui ne sont semblables qu'en apparence, ne produisent presque jamais les mêmes effets. C'est de-là que vient l'abus que l'on fait tous les jours des plantes les plus salutaires, le discrédit dans lequel tombent ensuite celles qui ont eu d'abord le plus de vogue.

L'ipécacuanha, que Pison a marqué comme un des remedes qui réussissoit le mieux dans les dyssenteries chez les Peuples du Bresil; cette racine, que feu M. Helvétius a le premier si heureusement employée dans

ce pays, & qui par la suite y a passé avec justice pour un spécifique contre cette maladie, est sur le point d'éprouver ce sort si ordinaire à toutes les plantes qui nous sont apportées comme merveilleuses des pays étrangers.

Faudra-t'il donc proscrire ce remede, parce qu'il n'a pas toujours constamment réussi dans les dyssenteries dans lesquelles on l'a donné? On n'accusera-t'on pas plutôt le peu d'expérience de ceux qui n'étant pas Medecins, le conseillent dans des occasions où il ne convient pas? Mais quel remede, si efficace qu'il puisse être, ne seroit pas sujet à perdre son crédit dans de pareilles mains?

Celui de l'ipécacuanha n'a certainement diminué chez nous que parce qu'au lieu de s'en servir prudemment dans les circonstances où il y a amas de crudités dans les premieres voies, ou obstruction dans les visceres du bas-ventre, on l'a employé tantôt dans des flux hépatiques, tantôt dans des dévoiemens dyssenteriques occasionnés par l'usage immodéré des purgatifs, souvent dans les cas d'une inflammation prochaine du bas-ventre, & quelquefois lorsque par le caractere d'une douleur aiguë & fixe qui accompagne certaines dyssenteries, on auroit eu lieu de soupçonner un ulcere chancreux dans les intestins.

C'étoit dans toutes ces occasions vouloir, pour ainsi dire, forcer la nature à produire par ce remede des effets auxquels elle ne l'a pas destiné. Si le peu de fruit qu'on en tiroit dans tous ces cas, marquoit qu'ils étoient tous hors de sa sphere, n'étoit-il pas prudent au Medecin Praticien de s'en abstenir, puisque dans ces circonstances il n'avoit pas répondu à son attente? Et comme il avoit éprouvé par ses observations, que cette racine ne guérissoit que des dyssenteries d'un certain caractere, cette expérience ne devoit-elle pas l'animer à chercher, pour celles qui seroient d'une autre espece, de nouveaux spécifiques?

On ne pouvoit guere douter qu'il n'en existât, pour peu que l'on eût consulté les Botanistes anciens; & s'ils en connoissoient quelques-uns, pourquoi désespérerons-nous de les tirer de l'oubli dans lequel ils sont tombés chez nous depuis peu?

Dioscoride parle d'une écorce tirant sur le jaune, assez épaisse & fort astringente, qu'il dit qu'on apportoit de Barbarie; c'est le nom que l'on donnoit alors aux pays Orientaux les plus reculés; écorce avec laquelle on faisoit de son tems une boisson qui remédioit aux hémorrhagies du nez, de la bouche, aux dyssenteries & aux dévoiemens: il lui donne les noms de Μακὲρ & de Μακεὶρ.

Pline appelle de ces mêmes noms de *macer* & de *macir*, l'écorce d'un arbre qui étoit apportée des Indes, & qu'il dit être rougeâtre.

Galien, qui dans les descriptions qu'il en fait, & sur l'usage qu'il en donne, s'accorde avec ces deux Auteurs, ajoute seulement qu'elle est aromatique.

Et il n'est pas surprenant qu'Averroès & d'autres Medecins Arabes connussent le *macer*, puisque l'arbre dont il est l'écorce croissoit dans les pays Orientaux.

Tout ce qu'on lit des anciens Auteurs sur le *macer*, se retrouve dans les Relations de quelques Voyageurs aux Indes Orientales, c'est-à-dire, à la côte de Malabar & en l'Isle de Sainte-Croix. Ils nous parlent d'une écorce grisâtre qui, étant desséchée, devient, à ce qu'ils disent, jaunâtre, fort astringente, & a les mêmes vertus que le *macer* des anciens.

Christophe Acosta, l'un des premiers Historiens des drogues simples qu'on apporte des Indes, & qui y étoit Medecin du Vice-Roi, dit que l'arbre qui porte cette écorce, étoit appellé *Arbore de las camaras*, *arbore sancto*, par les Portugais, c'est-à-dire, arbre pour les dyssenteries, & par excellence, arbre saint; *Arbore de sancto Thome*, arbre de S. Thomas, par les Chrétiens; *Macruyre*, par les gens du pays, & *Macre* par les Medecins Brachmans, ce qui est conforme avec l'ancien mot *macer*.

Ce même Historien, qui est le seul qui nous ait donné la figure de cet arbre, le compare à un de nos ormes; du reste il rapporte sur l'usage de son écorce des faits si particuliers, dont il dit avoir été temoin, qu'il n'y a guere de remede qui puisse à plus juste titre mériter le nom de *spécifique*.

Pour montrer le cas que l'on fait de cette écorce dans les Indes, je ne citerai qu'un des traits du Livre de ce Medecin, c'est l'éloge qu'il rapporte qu'un Indien, qui lui en montroit l'arbre, qu'il appelloit *macre*, lui donnoit, c'est-à-dire en sa langue, que c'étoit un arbre montré par les Anges pour le salut des hommes, & qui étoit préférable dans sa petite dose à la grande quantité que l'on a coutume de faire prendre des écorces de myrobolans, d'areca & de coris, qui ont toujours été reputés chez les Indiens pour les plus excellens remedes contre la dyssenterie.

Clusius, Botaniste du seizieme siecle, & célebre surtout par ses recherches savantes sur les plantes étrangeres, soupçonnoit déja de son tems, qu'une petite quantité d'écorce semblable à celle que je viens de décrire, qu'il vit chez un Medecin d'Amsterdam, auquel on l'avoit apportée des Indes comme un spécifique contre la dyssenterie, étoit la même écorce dont Monard, Medecin de Séville, dit, dans son Histoire des Drogues, s'être si heureusement servi, sans la connoître, pour cette maladie.

Toutes ces descriptions qui paroissent convenir à un même arbre, & cette tradition des vertus de son écorce, prouvée par ces Auteurs, ont excité ma curiosité pour la connoissance d'un remede si souverain, & sur la recherche des causes pour lesquelles nous l'avons tout-à-fait perdu depuis Galien dans ces pays Occidentaux.

On commença vers l'année 1713. à rapporter de la Cayenne à M. le Comte de Pontchartrain, Sécrétaire d'Etat, l'écorce d'un arbre que l'on appelle dans le pays *simarouba*, & qu'on lui assura y être employée avec succès dans les dévoiemens & les dyssenteries. Cette utilité porta ce Ministre à communiquer cette drogue à l'Académie des Sciences, & à M. Fagon, alors premier Medecin du Roi, qui en fit part aux Professeurs du Jardin Royal: mais la petite quantité qui leur en fut distribuée ne leur ayant pas permis d'en faire plusieurs expériences, elle ne leur servit dans leur Droguier que d'échantillon d'une drogue rare dont les effets n'étoient pas encore bien avérés dans ces pays.

Tout ce qu'on en découvrit alors par les expériences que nous en fit faire M. Fagon, fut qu'au moins ce remede n'étoit pas dangereux, puisqu'il ne causoit aucun effet sensible, ni par quelque évacuation que ce fut, ni par la moindre douleur dans les entrailles.

Mais en 1718. où les chaleurs de l'été furent excessives, & causerent une infinité de dévoiemens dyssenteriques, qui bien loin de céder aux purgatifs & aux astringens ordinaires, même à l'ipécacuanha, dont on avoit coutume de se servir utilement pour arrêter ces sortes d'évacuations outrées, ne faisoient au contraire, par la repétition de ces remedes, que s'irriter davantage, nous recourûmes, comme au dernier remede & au plus souverain, à la petite quantité de *simarouba* qui nous étoit restée de la distribution que M. Fagon nous en avoit faite, & nous nous apperçûmes enfin que de tous les remedes que nous avions mis auparavant en usage, aucun n'avoit réussi aussi promptement que celui-ci.

Ces heureux succès m'ayant fait de plus en plus estimer cette écorce, je priai M. Randot, Intendant général des Classes de la Marine, de m'en procurer une nouvelle provision, dans la vue de m'en servir, non pas seulement dans les dyssenteries, parce qu'au commencement de 1719. elles étoient cessées, mais dans les pertes de sang, si communes aux femmes dans ces pays-ci, & si dangereuses par l'usage de l'alun que

l'on y employoit depuis quelque tems pour remede.

Ma conjecture sur l'affinité des causes qui produisent ces pertes, & certaines dyssenteries assez ordinaires, me porta à employer la même drogue pour ces deux maladies; & la continnation du succès dans l'un & dans l'autre cas, bienloin de me donner occasion de faire un secret de cette découverte, m'engagea au contraire à comparer toutes ces observations avec celles que j'avois vûes dans nos anciens Auteurs de Botanique, touchant la description & les effets du *Macer*, dans la vûe de rendre public ce prétieux spécifique si vanté chez eux.

Effectivement l'on peut dire que si le *simarouba* des Américains, n'est pas le *macer* des Anciens, au moins lui est-il très-semblable par sa forme & par ses effets.

La couleur du *simarouba* est d'un gris tirant sur le jaunâtre; Dioscoride dit que celle du *macer* est jaunâtre.

Notre écorce est plus ou moins épaisse, selon l'âge de l'arbre; le même Auteur fait celle du *macer* assez épaisse.

Celle-ci est généralement reconnue, par tous ceux qui en ont parlé, pour être très-astringente; c'est aussi la vertu spécifique du *simarouba*, dont la décoction étant bue, réussit comme faisoit ce spécifique ancien donné de la même maniere.

Du reste, on auroit de la peine à établir une parfaite uniformité entre le *simarouba* & le *macer*, puisque les Auteurs qui parlent de ce dernier, ne s'accordent ni sur la partie de l'arbre, d'où se tire cette écorce, ni sur la qualité de son odeur & de sa saveur; & c'est à la variété de leurs relations sur ce point, & à l'ignorance des Commentateurs qui confondoient le *macer* avec le *macis*, qu'il me paroît qu'on peut attribuer la cause de l'oubli dans lequel a été chez nous cette drogue depuis Galien; car pour ce qui est du Pays des Indes Orientales, d'où Pline, Sérapion & Averroès conviennent qu'on la faisoit venir, Garcias ab Horto, Acosta & Jean Mocquet, qui dans le pénultieme siécle y avoient voyagé, assurent qu'alors ce remede y étoit usité dans les Hôpitaux; & qu'à Bengale, il s'en faisoit un commerce assez considérable.

Quant à ce qui regarde le *simarouba*, voici ce que j'ai eu lieu d'observer, après en avoir reçu une cinquantaine de livres en 1723. de M. Barrere, Medecin Botaniste, à son retour de la Cayenne. Cette écorce ressemble assez, pour l'extérieur & pour l'intérieur, à celle du tilleul, elle a même sa qualité filandreuse, qui la rend souple & difficile à casser, & étant mâchée, elle a un petit gout d'amertume très-supportable, qu'elle communique à l'eau dans laquelle on la fait bouillir.

On remarque, tandis que cette ébullition se fait, que l'eau dans laquelle on a jetté cette écorce, devient blanche, mousseuse comme du lait, qu'elle s'éleve plus considérablement dans le vaisseau qui la contient, que ne le font les décoctions des drogues ordinaires, & qu'après cette ébullition, étant reposée, elle prend une couleur rougeâtre approchant de celle de la petite biere.

Depuis près de quinze ans que j'emploie le *simarouba*; j'ai remarqué que deux gros de cette écorce, bouillis dans trois demi-septiers d'eau, que l'on réduit par l'ébullition à chopine, suffisent pour trois verrées, qui est la dose ordinaire de ce remede.

Cette simple décoction m'ayant toujours mieux réussi que la poudre de l'écorce & de son bois, je la conseille d'autant plus volontiers qu'elle n'est point désagréable à boire; néanmoins lorsque quelques malades aiment mieux prendre le *simarouba* en poudre, il faut faire râper cette écorce & ce bois à peu-près comme le tabac, & en donner le poids de douze ou de vingt grains de trois en trois heures, ou en pilules, ou entre deux tranches de potage. Cette maniere est vraissemblablement préférable à celle qu'Acosta dit que les Medecins Indiens ont de donner cette poudre dans du petit lait aigri.

Avant de faire part au Public de ce que j'écris aujourd'hui, je me suis assuré par mon expérience que l'effet du *simarouba* a presque toujours été constamment le même dans les dyssenteries opiniâtres & glaireuses, dans les dévoiemens bilieux & sanguinolens, qui presque tous à la troisieme ou sixieme verrée se sont arrêtés sans aucune douleur, ni aucune évacuation par haut & par bas, si ce n'est que les urines couloient en plus grande quantité, & devenoient mieux colorées, & qu'il survenoit quelquefois & dans certains sujets des sueurs abondantes.

Presque tous ceux qui en ont été guéris, m'ont rapporté, qu'ils avoient senti intérieurement dès la seconde verrée de la décoction du *simarouba*, une espece de mouvement sourd par tout le corps, ce qu'ils appelloient un combat avec le mal, à peu-près semblable à l'effet que produit le quinquina, lorsqu'étant donné à propos, il arrête subitement un accès de fievre.

Enfin quoique j'aie vû que ceux de ces malades qui étoient les plus exténués & les plus dégoutés, ont repris dès la seconde nuit qui a suivi l'usage de ce remede, une sérénité qui étoit un prognostic de leur guérison prochaine, & ont recouvré un sommeil doux, & l'appétit qu'ils avoient perdu; néanmoins il s'est trouvé quelques sujets qui, ou par le défaut de régime, ou par quelque reste de maladie, sont retombés quelques jours après leur rétablissement: mais par l'usage de la même boisson réitérée deux à trois jours de suite, le mal a enfin cessé.

Malgré les bons effets du *simarouba*, desquels je rends témoignage, il faut pourtant avoüer qu'il seroit dangereux, ou du moins inutile de s'en servir dans des dévoiemens, des pertes & des dyssenteries, où l'évacuation des premieres voyes seroit nécessaire, avant de songer à raffermir les entrailles, parce que la constipation qui survient après ce remede, & qui dure deux & trois jours, pourroit occasionner quelque dépôt, surtout dans des sujets où les reins sont embarrassés, & dans les personnes qui ne suent pas volontiers. Ainsi il me paroît être de la prudence, non-seulement d'avoir recours, avant l'usage du *simarouba*, aux remedes généraux, mais encore de proportionner sa dose à l'état dn malade. A juger par le gout d'une légere amertume que l'on sent en mâchant le *simarouba*, aussi-bien que par la couleur blanchâtre & laiteuse qu'on remarque qu'il produit dans l'eau, lors de son ébullition, & par la promptitude avec laquelle il arrête les dévoiemens dyssentériques les plus opiniâtres & les plus invétérés, non-seulement en supprimant tout-à-coup le sang qui étoit mêlé avec les déjections, mais encore en rendant aux excrémens leur consistance naturelle; on peut assûrer qu'il entre dans sa substance une matiere saline acre, enveloppée de parties huileuses & balsamiques; car son amertume & le recouvrement de l'appétit qu'il procure, dépendent de cette matiere acre qui devient stomachique; la couleur laiteuse que l'eau dans laquelle on fait bouillir cette écorce, prend pendant son ébullition, y indique une qualité balsamique onctueuse, dont les preuves certaines sont le calme & la cessation subite des épreintes & des autres douleurs: enfin par la prompte suppression de l'hémorrhagie & la constipation considérable du ventre, on y reconnoit une vertu vulnéraire & astringente, qui étoit la plus estimable du *macer* des anciens.

La découverte d'un spécifique pour la guérison de certaines dyssenteries qui ne cédoient dans ce Pays-ci, ni à l'usage de l'*ipecacuanha*, ni aux autres remedes estimés pour ce mal, n'est pas le seul fruit que le Public peut tirer des Observations que je viens de donner; elles nous font voir de plus que toutes les plantes peuvent être usuelles; qu'il ne faut pas légerement retrancher de ce nombre, celles dont on ne connoit pas actuellement toutes les propriétés; que c'est au Medecin Pra-

ticien de faire valoir à propos ces secours qui seroient insensiblement négligés, si l'on regardoit la botanique comme une science de pure curiosité; qu'on ne sauroit, sans les lumieres qu'elle donne, reconnoître pour l'avantage de la Medecine, plusieurs remedes spécifiques indiqués par les Anciens, & perdus depuis long-tems, & combien il faut apporter de précautions dans l'usage de ceux qui nous sont vantés par les Voyageurs, pour ne les employer que dans les cas & dans les circonstances où ils sont convenables. M. Jussieu, *dans les Memoires de l'Acad. Royale des Sciences, Ann.* 1729.

SIMBOR MANGIANAM, *sive cornu alcis*, Bontii; nom d'une plante des Indes, qui croît dans l'isle de Java près de la mer, & dans le Royaume de Bantam: elle est de la figure d'une corne d'Elan. On la dit émolliente & résolutive; propre à lâcher le ventre & à tuer les vers, si on la broye & qu'on l'applique sur le nombril. On l'employe aussi comme un résolvant pour les tumeurs froides. Lemery, *des Drogues*.

SIMIA. Raii Synop. A. 148. Aldrov. de Quad. Digit. 225. Jonf. de Quad. 96. Schwart de Quad. 121. Charlt. Exer. 16. Gesn. de Quad. Digit. 147. *Guenon*.

Les parties de la *guenon* dont on se sert en Medecine, sont le béfoard, ou la pierre que l'on trouve quelquefois dans l'estomac de cet animal, son cœur & sa chair. Le cœur rôti, ou bouilli dans de l'hydromel, éclaircit la vue. Sa chair est froide, seche, austere, d'un très-mauvais suc, & mal-saine en alimens. Dale, d'après *Shwenckfeld*.

SIMIA; nom d'un poisson qu'on trouve dans le Nil.

SIMILA, ou SIMILAGO. Voyez *Semidalis*. Fine fleur ou farine.

SIMITAS, applatissement du nez.

SIMIVULPA; nom d'un animal dont Aldrovandus fait mention. Il est appellé *simi-vulpa*, parce qu'il tient du Singe & du Renard. Il n'est d'aucun usage en Medecine.

SEMITIUM, *Ceruse*. Rulann.

SIMOS, ou SIMOTHES. *Ceruse*. Ruland.

SIN

SINAPELŒON, huile de graine de moutarde. Ruland.

SINAPI. *Moutarde*.

Voici ses caracteres.

Sa silique est pleine de graines fort acres, rondelettes, d'un gout fort chaud, & se termine en cornes fongueuses, pleines de ces semences.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Sinapi, rapi folio*, C. B. P. 99. Tourn. Inst. 227. Boerh. Ind. A. 2. 13. *Sinapi*, Offic. *Sinapi sativum*, Ger. 189. *Sinapi sativum alterum*, Ger. Emac. 244. *Sinapi sativum secundum*, Raii Hist. 1. 803. Synop. 3. 295. *Sinapi sativum rapi folio*, Park. Theat. 83. *Sinapi siliquâ latiusculâ glabrâ, semine rufo, sive vulgare*, J. B. 2. 855. *Eruca rapifolia*, Rup. Flor. Jen. 64. *Moutarde commune*.

La *moutarde commune* a ses feuilles les plus basses, larges, rudes, & assez semblables à celles du panais. Sa tige s'éleve à trois ou quatre piés de haut, est unie, fort branchue, garnie de plusieurs feuilles plus petites que ses feuilles basses, épaisses, unies, & moins découpées; cependant un peu creusées par les bords, inclinées & attachées à de longs pédicules: Ses fleurs sont petites & jaunes, chacune de quatre feuilles, rassemblées les unes à côté des autres, & fleurissant successivement. Avant qu'elles soient toutes épanouies, l'épi du vaisseau séminal est parvenu à une grande longueur; il est quarré, fortement uni aux tiges, pointu par le bout, plein de semences rondes obscures, brunes, chaudes & piquantes au gout. Sa racine est blanchâtre, branchue & pleine de fibres: mais elle périt lorsque la plante a pris toute sa force. On trouve fréquemment sa semence dans les lieux incultes, & parmi la pierraille: on la seme dans les jardins, elle fleurit en Juin.

Sa graine est d'usage; on en fait une sauce, appellée sauce à la *moutarde*, qui est fort saine, qui provoque l'appétit, qui fortifie l'estomac, & aide la digestion. Cette graine est bienfaisante dans les maux de tête, dans les apoplexies, la léthargie, & la paralysie, surtout à la langue. Broyée & infusée dans du vin ou de la biere; elle est un excellent remede dans le scorbut, dans l'hydropisie, & lorsqu'il s'agit de provoquer les urines & les regles. Appliquée extérieurement, elle est attractive, & maturative; elle rappelle aussi la chaleur naturelle dans les membres paralytiques. Miller, *Bot. Off*.

La graine de *moutarde* dans l'analyse chymique paroît contenir beaucoup plus de sel acre que d'acide: mais elle donne une quantité considérable d'huile, fort peu de sel fixe simplement salin, beaucoup de terre, un peu d'esprit urineux, & de sel volatil concret.

Cette graine est stomachique, diaphorétique & anti-scorbutique; elle est bonne pour les maladies des hypocondres, les pâles couleurs, la cachexie, & les maladies soporeuses. Ceux qui sont menacés d'apoplexie, feront bien de mâcher de la graine de *moutarde* le matin à jeun. Le cataplasme qui suit soulage beaucoup dans les rhumatismes de la poitrine.

Faites frire quelques poireaux, coupés menus, avec un peu de vinaigre, quand ils le seront assez, répandez-y un peu de graine de *moutarde* broyée.

Appliquez ce cataplasme sur les parties affectées: il est résolutif, & fera lever des ampoulles, si on y mis beaucoup de *moutarde*.

Quelques-uns font un cataplasme avec de la térébenthine, de la fiente de pigeon, de la *moutarde*, & en mettent sur les parties gouteuses, & même sur la machoire dans les violens maux de dents. Tournefort.

Elle échauffe, desséche, incise, atténue & attire. Sa vertu principale est de réveiller l'appétit, de hâter la formation du chyle & de purger la tête. On s'en sert extérieurement en sinapisme. Pour cet effet, on l'applique aux narines, ou à d'autres parties. Elle fait percer les tumeurs mûres, & excite l'éternuement. Dale, d'après *Schroder*.

Lorsque la *moutarde* est calcinée, elle laisse très-peu de sel dans les cendres; parce qu'il est volatil, & qu'il se perd dans la calcination.

Nous avons donné la distilation de la graine de *moutarde*, à l'Art. *Alcali*; & nous remarquerons ici d'après Boerhaave, que la *moutarde* & les autres végétaux acres, sont des remedes excellens, lorsqu'ils sont ordonnés prudemment dans des maladies indolentes, aqueuses, froides, phlegmatiques, qui n'ont rien de salin, & qui sont logées dans les premieres voies; lorsque la bile est inactive, sans toutefois qu'il y ait de matieres alcalines, fétides, huileuses, putrides; lorsque le corps est froid, engourdi, & gonflé. Mais ils produiront de très-mauvais effets, si le corps est chaud & fiévreux, la bile acre, les sucs corrompus, les parties enflammées, ou affoiblies, & lorsqu'il y a abondance de matiere scorbutique.

On ordonne avec succès l'huile de *moutarde* par expression dans les attaques les plus violentes de la pierre: mais cette huile par expression est plus douce que l'hui-

le distilée de semence de *moutarde*; elle n'a rien de l'âcreté, ni de la chaleur de celle qu'on obtient par la distilation.

2. *Sinapi apii folio, siliquâ hirsuta, semine albo aut rufo*, Boerh. Ind. A. 2. 13. Tourn. Inst. 227. *Sinapi album*, Offic. *Sinapi apii folio*, C. B. P. 99. *Sinapi album siliquâ hirsutâ, semine albo vel rufo*, J. B. 2. 856. Raii Hist. 1. 802. Synop. 3. 295. *Moutarde blanche.*

Cette *moutarde* s'éleve rarement aussi haut que la premiere, mais elle est plus branchue; ses branches sont convertes de feuilles rudes, velues, & plus divisées que dans la premiere. Ses fleurs sont plus larges & d'un jaune plus foncé. Ses vaisseaux séminaux sont plus écartés des tiges, sont fort velus, se terminent en une longue pointe vuide, contiennent quatre ou cinq graines blanches, plus grosses que la *moutarde* ordinaire, & paroissent articulés. Les graines ne sont pas si chaudes que celles de la précédente. Elle croît en plusieurs endroits, sans être cultivée; cependant elle est moins commune que la premiere espéce. Elle fleurit aux environs de Juillet.

Elle est à peu près de la même nature que la *moutarde* commune. Il y en a qui lui donnent la préférence, lorsqu'il est question de sauce, parce qu'elle est moins acre & plus agréable au gout. Miller, *Bot. Off.*

3. *Sinapi arvense præcox, semine nigro*, Tourn. Inst. 227. Boerh. Ind. A. 2. 13. *Rapistrum*, Offic. *Rapistrum arvorum*, Ger. 179. Emac. 233. Park. Theat. 862. Raii Hist. 1. 802. Synop. 3. 293. *Rapistrum flore luteo*, J. B. 2. 844. C. B. P. 95. *Eruca arvensis vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 64.

On la trouve ordinairement dans les grains; elle fleurit en été & sa graine est d'usage. Elle est dessiccative, déterſive, tant soit peu digestive, & provoque les urines. Dale, d'après *J. Bauhin.*

4. *Sinapi Indicum lactucæ folio*, Par. Bat. 230.
5. *Sinapi Indicum, lactucæ folio, minus; seu angusto, profundiùs crenato*, Par. Bat. 230.
6. *Sinapi arvense album, hiemale; folio rapi, semine luteo.*
7. *Sinapi Hispanicum, pumilum album*, T. 227.
8. *Sinapi, quod sinapistrum, luteum, minus, foliis quernis.*
9. *Sinapi, quod sinapistrum, Siculum, siliquis Irionis.*
10. *Sinapi arvens. præcox, semine nigro foliis integris*, T. 227. *Rapistrum flore luteo, foliis non incisis*; C. B. P. 95
11. *Sinapi Siculum, luteum, minus, folio rhapontici.*
12. *Sinapi quod sinapistrum Syriacum, folio Irionis altissimum.*
13. *Sinapi Chinense, folio acanthi.*
14. *Sinapi Hispanicum, folio glaucii violacei. Nasturtium sylvestre, erucæ affine*, C. B. P. 105. Boerhaave, *Ind. alter Plantarum.*

Si l'on prend de la graine de *moutarde* crue, la vapeur qui s'en élevera dans la bouche, provoquera les larmes & causera de la tumeur, de la demangeaison & l'éternuement. Les anciens en faisoient un sinapisme, en la broyant crue, en faisant une bouillie, & l'appliquant sur la partie qu'il falloit exulcérer. Mais cette application trop fréquemment réitérée, produit la gangrene. Quant à ses usages intérieurs, on peut l'employer dans les cas où des humeurs indolentes, aqueuses ou phlegmatiques prédominent.

Voici un exemple bien surprenant de ses effets.

Une jeune fille d'Amsterdam avoit des convulsions; il n'y a point de remede qu'elle n'eût essayé, lorsque Ruysch lui conseilla de prendre de la *moutarde* crue, broyée dans du vin, & elle guérit.

La sauce à la *moutarde* se fait avec la graine de cette plante broyée. Le mot *moutarde* vient d'Italie, où cette sauce se fait avec du vin; & l'on a fait *moutarde* par contraction, de *mustum ardens*. Cette sauce préparée avec le vinaigre, aide la digestion; elle est très-bonne pour nos Matelots Hollandois, en ce que c'est un excellent préservatif contre le scorbut. La graine de *moutarde* est atténuante & incisive; c'est par cette raison qu'on la fait toujours entrer dans les sauces, aux mets séchés & durcis à la fumée. On s'en sert avec succès, soit intérieurement, soit extérieurement, dans les affections hypocondriaques, les gonflemens d'estomac; & les autres maladies causées par un acide, telles que sont le scorbut, la cachexie, la chlorose & les affections soporeuses. Elle est aphrodisiaque & provoque les urines. L'huile qu'on en exprime s'applique extérieurement dans la paralysie & les maladies froides. On s'en sert aussi dans la fievre quarte, & quelquefois dans la fievre quotidienne.

Il y a une autre plante nouvelle qu'on peut regarder comme une quinzieme espece de *moutarde*, & la nommer,

Sinapi luteum chelidonii querni folio. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.

Sinapi album, nom du *Turritis, foliis inferioribus cichoraceis, cæteris perfoliatæ.*

Sinapi echinatum, nom de l'*Erucago segetum.*

Sinapi Monspessulanum, nom du *Sisymbrium palustre minus, siliquâ asperâ.*

SINAPISIS, *Bol d'Armenie.* Ruland.

SINAPISMUS, σιναπισμός, *sinapisme*; cataplasme de graines de moutarde, appliqué pour exciter de la chaleur & de la rougeur à la peau.

SINAPISTRUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles croissent au nombre de trois ou de cinq, sur un même pédicule, & sont en mains. L'extrémité du pédicule dégénere en un petit placenta d'où part le calyce, composé de quatre petites feuilles, de la même couleur que la fleur. Sa fleur est tétrapétale; ses quatre pétales sont élevés, & six étamines occupent la partie vuide inférieure de la fleur. Son ovaire naît de la partie la plus basse du placenta; il y a trois globes balsamiques à sa partie supérieure, il s'étend & promine; il est cylindrique, à deux valvules, & constitue une silique qui n'a qu'une seule capsule pleine d'un grand nombre de semences rondelettes, placées toutes dans le même rang circulaire.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Sinapistrum, Orientale, triphyllum, ornithopodii siliquis*, T. Cor. 17.
2. *Sinapistrum, Indicum, pentaphyllum, flore carneo, minus, non spinosum*, H. L. *Pentaphyllum, peregrinum, siliquosum, bivalve minus*, M. H. 2. 288. *Quinquefolium siliquosum*, Alpin. Exot. 322
3. *Sinapistrum, Lusitanicum, triphyllum, flore rubro, siliquis corniculatis*, H. L. *Trifolium, Lusitanicum, bivalve, flore rubro*, M. H. 2. 289.
4. *Sinapistrum, Indicum, triphyllum, siliquâ maximâ, flore albo.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Herman a ainsi nommé cette plante, comme si c'étoit une petite espece de *sinapi*, à cause qu'elle en approche si fort par sa figure & son acrimonie, qu'on peut s'en servir à sa place. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SINAPIUM, *moutarde*; c'est-à-dire, une préparation de moutarde pour les usages de la cuisine.

SINCIPUT, la partie antérieure de la tête. Voyez *Caput*.

SINE PARI, *sans paire*, épithete qu'on donne à une veine qui est la même que l'*azygos*. On trouve dans le vieux Dispensaire du Collége de Londres la description d'une emplastre sous le titre pompeux de *Emplastrum sine pari*, emplâtre sans pareille, qu'on a jugé à propos de retrancher du dernier.

SINGULTUS, *Hoquet*.

La respiration consistant en deux mouvemens alternatifs & opposés, dont l'un se nomme *inspiration* & l'autre *expiration*; elle peut pécher par rapport à l'un ou l'autre. On a parlé des défauts de l'expiration au mot *Tussis*; mais l'on met au nombre des maladies auxquelles l'inspiration est sujette, celle que les Grecs appellent λυγμὸς ou λυγγὸς, & nous *hoquet*. On le définit un mouvement spasmodique, convulsif & incommode du diaphragme & de quelques-unes des parties qui lui sont adhérentes durant l'inspiration, avec une explosion sonore de l'air par la bouche.

Pour mieux expliquer la nature de cette maladie, nous dirons auparavant quelque chose de la structure des parties qui concourent à sa production. La premiere qui s'offre à nous est le diaphragme. C'est une partie musculeuse dans toute sa circonférence, munie de fibres qui aboutissent du centre à la périphérie, & tendineuse dans le milieu, qui sépare transversalement ou selon la largeur du corps, mais obliquement la capacité de la poitrine d'avec celle du bas-ventre. Le diaphragme est convexe du côté du thorax, & concave du côté du bas-ventre. Il est muni de très-gros nerfs qui lui viennent, partie des nerfs vertébraux du cou, & partie de la branche intercostale & de la paire vague. Il a deux ouvertures considérables, l'une à droite dans sa partie tendineuse, par où la veine-cave monte pour aller au cœur; l'autre à gauche dans sa partie musculeuse, par où descend l'œsophage. Il est aussi attaché à différentes parties, savoir, par devant aux côtes, au sternum & aux muscles intercostaux; par le milieu, au moyen de la pleure qui tapisse sa partie convexe, au médiastin; à l'estomac, non-seulement par les nerfs & la membrane extérieure, qui est une continuité du péritoine, qui est commune à tous deux, & revet la partie concave du diaphragme, mais encore par le moyen de l'orifice gauche supérieur du ventricule, appellé par les Grecs καρδία; au foie & à sa surface convexe, par le ligament large; & par derriere aux vertebres des lombes par deux appendices musculeuses & tendineuses.

La connexion de ces parties est cause que l'une ne peut se mouvoir que l'autre ne se meuve aussi, comme on le voit par ce qui arrive dans la respiration naturelle; car dans le premier acte de celle-ci, savoir, l'inspiration, les muscles intercostaux tirent les côtes en-haut & en avant; & les fibres du diaphragme, qui est musculeux, se contractant & se racourcissant du centre vers la circonférence, cet organe perd sa figure convexe & s'applanit. Les parties contiguës imitent le même mouvement, tout le bas-ventre se dilate, tandis que le ventricule est comprimé par le racourcissement des fibres du diaphragme. Toutes ces parties rentrent dans leur premiere situation lorsque le diaphragme reprend sa figure convexe dans l'expiration. Il suit de ce qui précede que l'inspiration consiste dans la dilatation de la poitrine & du bas-ventre, & l'expiration dans le mouvement opposé.

Appliquons maintenant cette doctrine au *hoquet*.

Quoique le diagnostic de cette maladie n'ait rien de difficile, je trouve à propos d'en donner l'histoire telle qu'on la découvre, avec un peu d'attention.

La poitrine est agitée d'un mouvement violent accompagné d'un son aigu. La poitrine & le bas-ventre se dilatent, la capacité de la poitrine augmente, la parole est interceptée, & la douleur est souvent si grande que, suivant Dolæus, *in Encyclop. Med. Lib. III. cap.* 2. tout le corps paroît entrer en convulsion, & les côtes se rompre. Le bruit dont cette maladie est accompagnée est quelquefois si grand, qu'il imite l'aboyement du chien, & qu'il se fait entendre aux personnes qui passent dans la rue ou qui demeurent dans le voisinage, comme nous l'apprennent Lazare Riviere, *Observ.* 1., Thomas Bartholin, *Histor. Anatom. Rarior. Cent. II. Histor.* 4. & Vitus Riedlinus, *in Observ.* 31.

Ces circonstances comparées avec les phénomenes de l'inspiration, nous apprennent assez que le *hoquet* est une maladie de cette partie de la respiration, ou du moins qu'elle arrive durant qu'elle se fait. Car comme dans l'inspiration naturelle le mouvement des muscles intercostaux précede la contraction du diaphragme & l'élévation du bas-ventre, & que tous ces mouvemens se font sans violence, dans le *hoquet* au contraire, qui est une inspiration contre nature, le diaphragme se contracte d'abord, & les parties qui y sont attachées entrent dans un mouvement prompt & violent. Le diaphragme ne sauroit être ainsi agité qu'il n'arrive la même chose à la poitrine & à l'estomac, d'où il arrive qu'une partie de l'air qu'on a respiré, & qui est logée dans la gorge (*gula*), est poussée avec impétuosité dans l'œsophage & dans le palais qui est fait en voute, & forme ce bruit auquel on donne le nom de *hoquet*. Voyez Langius, *in Pathol. Anim. c.* 36. Ce bruit n'a pas plutôt cessé que le diaphragme reprend plus ou moins vîte sa convexité, je veux dire, que ses fibres musculeuses s'allongent de nouveau, ce qui procure du soulagement au malade jusqu'à ce que le *hoquet* revienne.

Puis donc que le *hoquet* ne consiste que dans une convulsion subite du diaphragme, qu'il cesse & revient par intervalles, on doit le distinguer de cette distension spasmodique qui tient le diaphragme long-tems tendu, & produit une difficulté perpétuelle de respirer. Voyez Caspar Hoffman, *Inst. Med. Lib. II. cap.* 86. *Sect.* 6. & Galien, *de Sympt. Lib. II. cap.* 2. La derniere de ces maladies approche de la colique convulsive, ou des paroxysmes hystériques les plus violens: mais elle n'est point accompagnée du même bruit que le *hoquet*.

Il faut encore observer qu'il y a beaucoup de différence entre le *hoquet* chronique & l'aigu; car le dernier accompagne les maladies aiguës comme les fievres continues, malignes, exanthémateuses & pestilentielles; aussi-bien que les inflammations des visceres les plus nobles. Cette espece de maladie se termine non-seulement en peu de tems, mais encore d'une maniere fort douteuse.

Au contraire le *hoquet* chronique accompagne généralement les maladies de longue durée, telles que celles de l'espece hystérique & cachectique, le mauvais état des premieres voies, ou la mauvaise conformation des parties qui servent à la respiration. Cette maladie peut durer plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois & même plusieurs années. Bartholin, *in Cent. II. Epist.* 61. rapporte qu'une femme fut affligée pendant deux années d'un *hoquet* si violent, qu'elle paroissoit être possédée du diable. Il fait mention, *Cent. II. Hist.* 4. d'un *hoquet* qui dura trente ans. On trouve dans d'autres Auteurs, particulierement dans Marcellus Donatus, *Lib. IV. Histor. Medic. cap.* 5. & dans Schenckius, *in Observ. Lib. III.* plusieurs autres exemples semblables.

Les Medecins ne s'accordent point sur le siége du *hoquet*. Les Anciens, entre autres Hippocrate, *in Aph.* 36. *sect.* 6. le placent dans l'estomac; & prétendent

qu'il ne consiste que dans une violente agitation par laquelle cet organe cherche à se débarrasser de ce qui l'offense. Mais de peur de le confondre avec le vomissement ou l'éructation, ils assurent que le *hoquet* ne contribue qu'à l'expulsion des substances qui sont logées dans l'orifice supérieur du ventricule, au lieu que le vomissement met en mouvement celles qui résident au fond. Voyez Forestus, *Obs.* 12. *Lib XVIII.* D'autres, dont le plus considérable est Felix Platerus, *in Lib. II. de Funct. Lesion. cap.* 5. s'appercevant que la premiere opinion ne peut point servir à expliquer tous les phénomenes du *hoquet*, ont jugé à propos de le placer dans le diaphragme. D'antres prenant un milieu entre ces deux sentimens, tiennent que l'orifice supérieur du ventricule est le premier affecté dans cette maladie, & que le diaphragme ne l'est que par correspondance.

Dolæus, *in Encyclop. Med. Lib. III. cap.* 2. est le principal Fondateur de cette opinion.

Je suis persuadé que le diaphragme est le principal siége & le principal organe de cette maladie ; car sans l'aide de ce muscle transverse, il ne sauroit y avoir d'inspiration, dont l'effet non-naturel est le *hoquet*. En effet, puisque l'orifice supérieur du ventricule adhere fortement au diaphragme, il faut de toute nécessité que lui & l'œsophage soient affectés dans cette maladie. Ce n'est donc point sans raison qu'on divise le *hoquet* en idiopathique & symptomatique. Le premier est propre & particulier au diaphragme, & le second a sa cause dans le ventricule, dont l'irritation se communique au diaphragme.

La cause immédiate du *hoquet* est une irritation ou du diaphragme, ou de l'estomac, accompagnée d'un mouvement convulsif des parties. De-là vient que plus le systeme nerveux est foible, plus on est exposé aux attaques de cette maladie ; & que les enfans, les jeunes gens & les vieillards sont plus sujets au *hoquet* que d'autres, en tombant aisément dans cette espece de maladie passagere dont il n'est point question ici, & qui est produite par le refroidissement de l'estomac, par l'avidité avec laquelle on boit, par le trop grand usage des liqueurs froides, ou par un rire excessif. Les causes secondes & éloignées qui concourent à la production du *hoquet* morbifique qui demande le secours du Medecin, agissent aisément sur ces sortes de sujets, & sont telles qu'il suit.

Cette maladie est aisément produite par la froideur & l'humidité de l'air, surtout lorsqu'on s'y expose après s'être échauffé. Ceux qui, contre leur coutume, restent avec la poitrine découverte, ou se promenent nus piés sur un plancher froid, ne tardent pas à être saisis du *hoquet*, surtout s'ils sont d'un tempérament foible. Les enfans dont les os de la fontaine ont un battement & ne sont pas encore formés, sont extremement sujets à cette maladie.

Carolus Raygerus, *in M. N. C. Dec.* 1. *Anno* 6. *Obs.* 211. rapporte qu'une personne fût affligée pendant trois jours du *hoquet*, pour avoir resté trop long-tems dans l'eau.

Riviere, *Cent. III. Obs.* 42. parle d'une certaine fille qui avoit un *hoquet* violent pendant tout l'hiver, dont elle étoit délivrée à l'approche de l'été.

Les alimens de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité, causent le *hoquet*. Lorsqu'on mange avec avidité de façon que les morceaux se suivent l'un l'autre, & restent dans l'orifice supérieur de l'estomac, ils y causent une irritation, qui est suivie d'un léger *hoquet*.

Forestus, *Lib. XVIII. Obs.* 12. nous apprend qu'un morceau de poumon de bœuf s'étant arrêté dans l'œsophage, produisit le *hoquet*. Les alimens qui surchargent l'estomac par leur trop grande quantité, produisent le même effet, témoins les enfans gourmans & voraces.

Epiphanius Ferdinandus, *Hist. Med.* 43. assure que le pain seul mangé avidement & en trop grande quantité, produit le *hoquet*. Le trop grand usage des liqueurs, surtout si elles sont froides ou qu'on s'expose au froid, causent la toux, témoins ceux qui boivent avec la poitrine découverte, & les enfans à qui l'on donne des liqueurs froides faites avec le malt.

Timée de Guldenklee, *Lib. II. Cas* 5. rapporte qu'un homme fut saisi du *hoquet*, pour avoir bu étant échauffé, une grande quantité d'eau refroidie avec du nitre; & Riviere, dans son Traité *de Morb. infrequent. Obs.* 1. nous apprend qu'un verre d'eau froide produisit un *hoquet* qui dura six mois.

Les alimens trop acres, ou qui dégenerent dans l'estomac en des impuretés acres & visqueuses, capables de picoter ses tuniques, causent un *hoquet* plus ou moins violent. Tout le monde sait que le lait qui vient à se corrompre dans l'estomac des enfans, leur cause le *hoquet* ; témoin l'exemple que Bartholin en rapporte dans les *Act. Med. Hafn. Vol. II. Obs.* 28.

Il en est de même des substances acres, caustiques & vénimeuses.

Guldenklee, *Lib. VII. Cas* 4. parle d'un *hoquet* produit par la ciguë ; & *Cas* 7. d'un autre causé par l'usage de l'euphorbe. Gatinarias, *de Cognit. & Curat. Ægrit.* cite plusieurs personnes qui ont été saisies du *hoquet* pour avoir mangé de l'oignon, de l'ail & du gingembre. Barbette, *Prax. Med. Lib. IV. cap.* 2. rapporte qu'il arriva la même chose à une personne qui avoit pris de l'huile de vitriol pour du baume de soufre.

Sckenckius, *Lib. III.* nous apprend que le *hoquet* est produit par le trop grand usage des juleps rafraîchissans & acides dans les maladies aiguës.

On peut mettre au nombre des choses capables d'exciter cette maladie, les émétiques & les purgatifs drastiques, surtout ceux qui sont préparés avec l'hellébore, qui corrodant, irritant & inflammant l'estomac & les intestins, disposent au *hoquet*.

Les humeurs acres & corrompues, imprégnées d'une grande quantité de parties salines, agissant sur le diaphragme, le jettent dans des convulsions violentes & ordinairement funestes. J'ai connu un homme qui mourut au bout de treize jours d'un *hoquet* violent, & dans la poitrine duquel on trouva, lorsqu'on vint à l'ouvrir, quelques onces de sérosité acre extravasée. On peut rapporter à cette espece de *hoquet* celui qui est produit par le transport d'une matiere arthritique ou gouteuse sur le diaphragme. Georg. Hieron. Velschius, *in Hecat.* 2. *Obs.* 54. parle d'un *hoquet* occasionné par la répercussion de la goute. Hoffman, *in Notis ad Poter. Cent.* 2. *cap.* 47. remarque, qu'il suffit pour causer un *hoquet*, d'arrêter avec des opiats ou tels autres astringens, des diarrhées ou des dyssenteries qui ne font que commencer. La matiere érésipélateuse; quand on la fait rentrer en-dedans, ou qu'on ne l'attire pas suffisamment au-dehors, cause souvent le *hoquet* aux personnes âgées & d'une habitude foible. Tous ces effets dépendent d'une matiere acre & caustique qui s'insinue dans les parties nerveuses du diaphragme, ou dans l'orifice supérieur de l'estomac.

Le *hoquet* aigu est inséparable des maladies qui se terminent promptement, dont les plus considérables sont les inflammations des visceres les plus nobles. Par exemple, le *hoquet* succede aux plaies ou aux inflammations du diaphragme, comme il paroît dans la paraphrénésie, aussi-bien qu'aux plaies ou inflammations du ventricule ou des intestins, suivant Forestus, *in Lib. XVIII. Obs.* 12.

Les phlegmons du foie sont encore suivis du *hoquet*, suivant Celse, *Lib. II. cap.* 7. & Barbette, *Prax. Med. Lib. IV. cap.* 2. Le signe pathognomique de cette maladie est une douleur de gorge. Les inflammations & les plaies violentes du cerveau & des méninges

produisent le *hoquet* au plus haut degré, en conséquence de la correspondance que ces parties ont avec l'estomac & le diaphragme par le moyen de la paire vague. Voyez Hippocrate, *sect.* 7. *Aph.* 3. & Heurnius, dans son Commentaire sur le même Aphorisme.

Le *hoquet* accompagne généralement les fievres continues, malignes & exanthémateuses, lorsque différentes causes éloignées concourent à sa production; car ou il est produit par une inflammation concomitante, qui, suivant Diemerbroeck, *cap.* 13. *sect.* 5. & *cap.* 15. *Annotat.* 15. arrive principalement dans la fievre pestilentielle à l'occasion d'un charbon au diaphragme ou dans le ventricule, ou par l'usage inconsidéré des anodyns & des opiats dans ces sortes de fievres, comme on peut en voir un exemple dans Riviere, *Cent.* 3. *Obs.* 15.

Le *hoquet* est aussi occasionné par la suppression de la sueur, & par la répulsion des maladies exanthémateuses; ou bien par les impuretés acres de l'estomac, ainsi que Forestus, *Lib. V. Obs.* 15. en donne un exemple dans la fievre hémitritée. Dans ces sortes de cas, il survient des symptomes extrêmement dangereux, tels qu'une soif insatiable, une foiblesse extrême, des insomnies, des délires, une chaleur inextinguible, un tremblement de la mâchoire inférieure, des convulsions des nerfs, l'interception de la voix & la ténuité de l'urine. Lors au contraire que le *hoquet* survient dans des jours critiques, & que les autres signes, surtout celui de la coction de l'urine, sont bons, il ne présage rien de mauvais; mais bien un vomissement ou un flux critique, après lequel il cesse. Ces fievres aiguës sont encore quelquefois accompagnées d'un *hoquet* qui augmente pendant tout le tems qu'elles durent. C'est de quoi nous avons deux exemples remarquables; l'un dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Ann.* 4. *Observ.* 48. & l'autre dans Potérius, *in Cent.* 2. *cap.* 47.

On doit encore rapporter à ces sortes de *hoquets* aigus dont l'issue est douteuse, ceux qui, suivant les Anciens, succedent à une inanition ou à une trop grande excrétion des humeurs.

C'est une chose démontrée non-seulement par l'expérience, mais encore par le témoignage d'Hippocrate, *in sect.* 7. *Aph.* 3. & 41. & *sect.* 5. *Aph.* 41. & de Sydenham, que le *hoquet* accompagne toujours un vomissement ou une purgation excessive. Les hémorrhagies violentes, de quelque espece qu'elles soient, sont aussi suivies du *hoquet*, ainsi que nous l'apprenons d'Hippocrate, *in sect.* 5. *Aph.* 3. Dans ces sortes de cas, le *hoquet* est comme un dernier effort de la nature, & il est bien-tôt suivi de convulsions universelles & de la mort.

Le *hoquet* chronique est quelquefois causé par la qualité peccante du sang & des humeurs; lors, par exemple, qu'elles ont de l'acrimonie, ou qu'en conséquence de la suppression des excrétions ordinaires, elles viennent à s'amasser en trop grande quantité dans les vaisseaux du diaphragme & de l'estomac. C'est ce qui fait que le *hoquet* est si ordinaire aux femmes enceintes durant les derniers mois de leur grossesse, aussi-bien qu'à celles qui sont hystériques, & qui ne sont pas bien réglées. Schurigius, *in Parthenol.* parle d'une femme qui étoit toujours affligée du *hoquet* avant l'éruption de ses regles, mais qui en étoit délivrée dès qu'elles commençoient à prendre leur cours. Les personnes cachectiques, de même que celles qui ont le foie attaqué, sont ordinairement sujettes aux *hoquets* chroniques & périodiques, ce qui vient de l'acrimonie de la bile qui picote les tuniques nerveuses de l'estomac & du duodenum. Lentilius, *in Iatrom.* parle d'un cachectique qui ne fut délivré d'un *hoquet* dont il étoit affligé que par le moyen d'un vomissement.

Le *hoquet* chronique est quelquefois occasionné par le défaut & la mauvaise conformation des parties osseuses qui entourent la poitrine. On remarque, par exemple, que lorsque le cartilage xyphoïde est relâché, ou courbé en-dedans au point de comprimer l'estomac, il produit sur le champ le *hoquet*. Fernel, *Lib. VI. de Part. Morb. & Symp. cap.* 3. fait mention d'un *hoquet* produit par l'affaissement de ce cartilage, qui dura trois mois. On est encore convaincu par expérience que le *hoquet* accompagne toujours les luxations, les fractures & les contorsions des côtes; & l'Auteur que nous venons de citer, parle d'un *hoquet* produit par la luxation d'une côte, qui cessa dès qu'on en eut fait la réduction. Rhodius, *Centur.* 2. *Obs.* 61. fait mention d'un *hoquet* continuel occasionné par la compression de la troisieme vertebre du cou. Passons au prognostic de cette maladie.

Le *hoquet* qui est produit par les viscosités, les crudités ou l'acrimonie des premieres voies n'a rien de dangereux, non plus que celui auquel les femmes hystériques sont sujettes. Il est encore moins à craindre lorsqu'il provient d'un refroidissement ou de l'usage des liqueurs froides, pourvu qu'on n'en boive point une trop grande quantité tandis que le corps est en sueur. Les enfans à la mamelle sont fort sujets au *hoquet*: mais il n'a rien de dangereux pour eux; au lieu qu'il ne présage rien que de funeste dans les vieillards. Je connois une Dame de quarante ans, qui est journellement affligée depuis vingt ans d'un *hoquet*, sans que sa santé s'en trouve altérée. Le *hoquet* est beaucoup plus dangereux dans les fievres aiguës, surtout dans celles de l'espece ardente & pestilentielle, & la mort en est toujours la suite, lorsqu'il survient un délire ou des convulsions. Le *hoquet* qui est causé par l'inflammation du foie, est ordinairement mortel, & l'on n'a pas moins à craindre de celui qui est produit par des purgatifs acres, des émétiques & des poisons. Tout *hoquet* qui succede à une inanition, à une purgation ou à un vomissement copieux, est mauvais, surtout lorsqu'il est précédé d'hémorrhagie & de plaie à la tête. Les *hoquets* qui sont produits par des diarrhées ou des dyssenteries qu'on a arrêtées, ou par des maladies érésipelateuses, gouteuses ou arthritiques qu'on a repoussées en dedans, ne sont point exempts de danger; comme ceux qui accompagnent les fievres qui affligent les vieillards qui ont des descentes cedent rarement aux remedes, ils sont ordinairement mortels, suivant Forestus, *Lib. XVIII. cap.* 12. l'éternuement fait cesser le *hoquet* qui provient de réplétion.

Tout *hoquet* ne demande point un cours suivi de remedes; par exemple, on guérit aisément celui qui est produit par une trop longue inspiration, ou par une cause analogue, en pinçant le malade dans quelque endroit du corps, en fixant son attention sur quelque objet, ou en lui causant une frayeur soudaine. Celui qui ne cede point à ces moyens, a besoin du secours du Medecin, qui doit principalement satisfaire aux trois indications suivantes.

1°. Appaiser les mouvemens spasmodiques convulsifs. 2°. Détruire les causes matérielles. 3°. Rétablir les parties affectées & affoiblies, dans leur état naturel.

Les Anciens employoient pour satisfaire à la premiere de ces indications l'opium & ses différentes préparations, comme le laudanum opiatum, le mithridate, le philonium, le diascordium & la thériaque. Pour moi j'aime mieux me servir de substances anodynes & antispasmodiques plus douces, telles que l'ambre, le cinabre, le safran & le castoreum; cette derniere est tellement estimée par quelques Auteurs, qu'Alexandre de Tralles, *Lib. VIII.* semble croire qu'on peut guérir le *hoquet* en la portant en forme d'amulete. J'ai appris par un grand nombre d'expériences que la liqueur anodyne est préférable dans cette maladie à tout autre remede, & c'est ce qui fait que je la donne seule ou mêlée avec la teinture de castoreum. L'esprit de nitre dulcifié n'est pas moins efficace, pourvu qu'on le mêle avec une petite dose de baume de vie. L'huile d'amandes douces

de donce mêlée à la dose d'une once ou de demi-once avec quelques gouttes d'huile distilée d'aneth, est estimée par quelques-uns un spécifique contre le *hoquet*.

Le Medecin doit surtout s'efforcer de satisfaire à la seconde indication, qui consiste à détruire les causes matérielles. Lors donc que des impuretés logées dans le ventricule irritent son orifice supérieur au point de produire le *hoquet*, il faut les corriger & les évacuer sans violence; & si elles sont d'une qualité acre & bilieuse, donner au malade des absorbans imprégnés avec du suc de citron, ou des poudres précipitantes dans de l'eau froide. Les matieres visqueuses qui sont opiniâtrément engagées dans les replis de l'estomac demandent des sels digestifs, surtout la liqueur de la terre foliée de tartre, & des racines qui soient tout à la fois résolutives & corroborantes, telles que celles de dompte-venin, qui a quelque chose d'anodyn, & de *calamus aromaticus*. Après que la matiere peccante sera suffisamment cuite, on l'évacuera par haut ou par bas, avec la racine d'ipécacuanha, ou ce qui vaut mieux, avec quatre ou six grains de poudre de squille mêlée avec trois grains de nitre purifié. On purgera le malade avec la manne & la rhubarbe, les pilules aloéphangines, marocostines ou celles de succin de Craton dans lesquelles il entre une grande quantité d'ambre. En mêlant ces pilules avec quelques grains de celles de storax ou de cynoglosse, elles satisferont à ces deux indications à la fois. Les clysteres médiocrement carminatifs conviennent dans ce cas, surtout aux enfans, dont le *hoquet* est produit par un lait corrompu. On peut aussi leur donner avec succès le soufre d'antimoine corrigé, ou l'or fulminant préparé, pourvu que ce soit à petites doses.

Supposé que le *hoquet* soit occasionné par le défaut de transpiration, on tâchera de la rétablir par une chaleur tempérée, par des fomentations sur les parties affectées, & par l'usage copieux des liqueurs chaudes & des infusions de racines & de plantes résolutives & corroborantes, dans lesquelles il convient de mettre une quantité convenable de poudres besoardiques préparées avec l'ambre, la corne de cerf calcinée, l'antimoine diaphorétique, le cinabre & quelques gouttes d'extrait de safran & de castoreum. L'esprit besoardique de Bussius, mêlé avec la liqueur anodyne minérale & l'essence de castoreum, est un remede admirable dans le cas dont il s'agit. L'hypocras produit de très-bons effets dans le *hoquet* chronique qui vient d'un refroidissement: mais on doit y joindre les bains chauds, qui ont non seulement la vertu d'exciter la diaphorese, mais encore de relâcher les parties que les spasmes ont contractées, comme on peut en voir un exemple dans Riviere, *Obs. Infrequent.*

On observera la même méthode dans le *hoquet* qui provient de la répercussion ou de l'expulsion non-suffisante de la matiere éréspélateuse, arthritique ou gouteuse; car il convient dans ce cas, outre la diaphorese dont on a parlé, de rappeller la matiere acre & peccante, qui s'est jettée sur les nerfs phréniques, dans son premier siége. On satisfait parfaitement à cette indication par des laxatifs & des clysteres anodyns, par des sinapismes & des vésicatoires appliqués sur les épaules ou sur les mollets. Lorsque la goute rentre en dedans, il convient que le malade se baigne souvent les piés dans de l'eau chaude. Trallien, *Lib. VII.* & Riviere, *in Prax.* veulent aussi qu'il plonge souvent ses mains dans la même liqueur.

Lorsque le *hoquet* est occasionné par un émétique, un purgatif, un remede caustique ou un poison, il faut employer des choses propres à détruire & énerver la force du poison, entre autres des substances grasses, de l'huile d'amande douce, de l'huile d'olive, des substances mucilagineuses, du lait, de la crême: mais il faut les donner à tems, & avant que l'inflammation se soit emparée de la partie, & arrêter ensuite le mouvement irrégulier du poison avec les anodyns. dont on a parlé ci-dessus. Si le *hoquet* est produit par un venin reçu par contagion, comme il arrive dans la peste, par la morsure d'un chien enragé, ou par la piqure de quelque insecte irrité, on employera les remedes thériacaux, l'eau thériacale & la thériaque céleste mêlées avec des substances nitreuses, antispasmodiques & diaphorétiques, le camphre & le cinabre. Cette même méthode a lieu dans le cas où le *hoquet* provient d'une matiere maligne, caustique ou exanthémateuse, qui a été repoussée en dedans; & pour lors on doit employer une poudre composée de quelques grains de camphre & de nitre, aussi-bien que les émulsions d'amandes douces & des quatre semences froides majeures, préparées avec les eaux diaphorétiques.

Les *hoquets* qui proviennent d'hémorrhagies violentes, ne cessent ordinairement qu'après qu'on a arrêté ces dernieres avec des remedes internes, tempérans, toniques & astringens, & par des topiques convenables. On emploie ensuite les anodyns & les analeptiques qu'on juge les plus sûrs & les plus efficaces, & l'on nourrit le malade avec des cordiaux & des alimens restaurans.

Les corroboratifs ne sont point à mépriser dans la cure du *hoquet*, surtout dans le déclin de la maladie. Les plus considérables sont les huiles corroboratives, telles que celles de macis, de mente & d'absinthe, mêlées avec quelques gouttes de mon baume de vie, & données dans quelque eau spiritueuse, telle que celle de canelle, de mente & de melisse, ou dans de l'eau-de-vie aromatique, auxquelles on peut joindre l'essence carminative de Wedelius, l'eau carminative de Dornerellius, & un verre de bon vin. Les remedes qu'on emploie pour le *hoquet*, qui provient d'une rétention des flatuosités, & de l'irritation de l'estomac qui en résulte, satisfont aux deux indications curatives, quand on y joint des clysteres carminatifs. Les meilleurs topiques qu'on puisse appliquer sur la région des visceres sont les linimens parégoriques & anodyns préparés avec l'huile exprimée de noix muscade, la graisse humaine, les huiles de macis, de mente & d'absinthe, le safran, le castoreum & le camphre. Les cérats & les emplâtres nervins appliqués sur le creux de l'estomac, de même que les bandages avec lesquels on serre les parties affectées ne paroissent point tout-à-fait inutiles dans le cas dont il s'agit.

On guérit souvent le *hoquet* qui est causé par l'acrimonie ou la viscosité de l'estomac, en buvant de grands verres d'eau chaude; parce qu'elle émousse l'acrimonie, délaye la viscosité, & détruit la cause irritante. Toutes les liqueurs froides font empirer la maladie.

Le *hoquet* qui succede à une diarrhée ou à une dyssenterie qu'on a arrêtée mal-à-propos est extremement dangereux: c'est pourquoi il faut se hâter d'y remédier. Les remedes les plus sûrs & les plus efficaces dans un pareils cas, sont les lavemens préparés avec des substances émollientes & médiocrement laxatives, telles que la pulpe de casse, avec quelque peu d'extrait de rhubarbe. Les laxatifs pris par la bouche ne valent rien, & il vaut mieux corriger l'acrimonie & la qualité bilieuse des humeurs avec la magnesie blanche & autres semblables absorbans; mais surtout avec le petit-lait doux; auquel on joindra les anodyns internes & les parégoriques externes.

On guérit le *hoquet* qui accompagne les fievres aiguës en remédiant à la maladie principale; au moyen d'une diaphorese uniforme. Il faut s'abstenir dans ce cas des remedes salins & laxatifs, des pilules aloétiques, d'un régime ou d'une boisson trop chaude; car la chaleur n'est pas moins nuisible que le froid aux parties nerveuses; surtout lorsqu'elles sont affectées de quelque maladie.

Il faut pour la même raison s'abstenir de cette méthode dans les cas où le *hoquet* provient de l'inflammation des visceres, & saigner le malade du pié le plutôt qu'il sera possible. Si l'inflammation est récente & le malade pléthorique, on lui donnera des discussifs & d'autres

remedes propres à exciter la sueur & à résoudre les liqueurs qui croupissent, en y ajoutant, si la douleur est violente, quelques substances anodynes. Il faut surtout entretenir le ventre libre par le moyen de lavemens, appliquer extérieurement des préparations de camphre & de safran & des sachets résolutifs, & prendre garde surtout que le prognostic ne démente en rien la réputation que le Medecin a acquise.

On fait cesser le *hoquet* auquel les personnes cachectiques ou attaquées du foie sont sujettes, avec les remedes qui corrigent l'acrimonie de la bile, je veux dire, avec des infusions résolutives, atténuantes, ameres & purgatives; & supposé qu'elles ne produisent aucun effet, avec les bains chauds & les eaux minérales. C'est de quoi l'on peut voir un exemple remarquable dans Bonet. *Med. Sept. Lib. V. Sect.* 5. *Observ.* 6.

Le *hoquet* qui accompagne les maladies hypocondriaques & qui provient de la suppression des excrétions sanguines naturelles, ne cesse qu'après qu'on a guéri la principale maladie. On se sert dans un pareil cas, au défaut des autres remedes, pour corroborer les parties, des bains chauds, surtout de ceux de Carlesbade, auxquels on joint ceux de Toeplitz. La meilleure maniere de guérir le *hoquet* auquel les scorbutiques sont sujets, est de leur faire boire le lait d'ânesse coupé avec les eaux de Seltz chaudes. Paulini recommande cette méthode, *in Onograph. Cur. Sect.* 4. *cap.* 3. *Par.* 1.

Lorsque le *hoquet* est causé par la fracture, l'entorse ou la luxation des côtes, on ne peut le faire cesser qu'en réduisant la luxation & consolidant la fracture, par les moyens que la Chirurgie fournit. Dans le cas où le cartilage xyphoïde est luxé ou courbé en-dedans, le meilleur moyen d'y remédier, est d'appliquer des ventouses sur le creux de l'estomac. Cette pratique est fort estimée par Vitus Riedlinus, *Lin. Med. Anno* 1695. *Mens. Aug. Obs.* 4.

On ne doit user d'anodyns qu'avec beaucoup de précaution dans la maladie dont nous parlons : si la matiere peccante est copieuse, il faut avant toutes choses, la corriger & l'évacuer, surtout si elle est d'une qualité acre, caustique ou virulente; car autrement ce seroit donner de la pâture au feu. Il est rare qu'on puisse employer les opiats tous seuls dans les maladies qui demandent des remedes anodyns & adoucissans, surtout dans les affections spasmodico-convulsives : mais ils n'ont rien que d'efficace, quand on les mêle avec des évacuans convenables. Ce secret de diminuer la force de l'opium est de vieille date, comme il paroît par ce fameux remede d'Asclépiade, dont Galien fait mention, *Lib. VIII. de Compos. Medicam. cap.* 3. & Avicenne, *Lib. IV. Fen.* 13. *Tr. V. cap.* 19. & dans lequel il entre du costus, du safran, du spica-nard, de l'asarum, du mastic, de l'aloès & de l'opium. C'est à l'imitation de ce remede, qu'ont été faites les pilules de Rondelet, celles de Poterius, celles de Platerus, celles de Riviere, celles de Wildegansius, celles de Starkey, & celles d'Angleterre. Dans les asthmes, la coqueluche, le *hoquet* & autres maladies douloureuses & spasmodiques; j'ai coutume de mêler avec succès les pilules aloéphangines, ou mes pilules polychrestes, avec deux ou trois parties de celles de storax ou de Cynoglosse.

Lorsque le *hoquet* provient d'une cause légere, on le guérit souvent sans aucun remede, par exemple, en mouvant volontairement le thorax, de façon que le diaphragme souffre une pression capable de bander ou de relâcher ses fibres motrices. On obtient le premier effet au moyen d'une forte inspiration, en courant, en sautant ou courant au grand galop; & le dernier en chassant avec force l'air qu'on a respiré, en criant à pleine gorge, ou bien en se serrant la poitrine avec un bandage, ce qui est un remede simple & souvent instantané. Hippocrate assure que l'éternuement fait cesser le *hoquet* spontané: c'est pourquoi le Medecin doit tâcher de l'exciter par tous les moyens possibles, surtout lorsqu'une matiere visqueuse ou flatueuse se trouve logée dans les tuniques ou les replis de l'estomac; car l'agitation que les visceres du bas-ventre, & surtout le ventricule souffrent durant cette expiration violente, ne manque pas de la chasser. Mais cette méthode ne vaut rien lorsqu'une inflammation, ou une matiere subtile, caustique & virulente, a profondément pénétré dans les parties nerveuses.

Ceux qui veulent se garantir du *hoquet*, doivent user comme il faut des choses non-naturelles, & surtout se mettre à couvert du froid. Ceux dont les solides ont été affoiblis par des longues maladies, préviendront aisément celle dont nous parlons, par l'usage des bains & des remedes calybés, dont ils seconderont l'effet par des liqueurs & un exercice convenable. FREDERIC HOFFMAN.

Les vieillards sont ordinairement attaqués du *hoquet* après un cours de ventre immodéré, mais surtout après un vomissement excessif; ce qui ne manque presque jamais de leur être funeste. Je n'ai jamais pû découvrir au juste la cause de ce symptome : mais j'ai souvent observé qu'il est occasionné par le dérangement que les remedes violens causent dans l'estomac & dans les parties voisines, ce qui est d'autant plus dangereux pour le malade, que la Nature est incapable de faire cesser cette agitation, à moins qu'on ne la seconde, ainsi que j'ai accoutumé de le faire avec deux gros de diascordium, qui ont presque toujours produit l'effet que je désirois dans les cas où les semences d'aneth & les autres spécifiques, avoient été inutiles. SYDENHAM.

Voici la préparation du fameux *Julapium Moschatum* de Fuller, qui passe pour un remede efficace contre le *hoquet*.

Prenez *d'eau de rose incarnate, six onces;*
d'eaux de fleur d'orange, une once;
d'orge, & / *de canelle,* } *de chaque deux onces;*
d'eau composée de pivoine, une once & demie;
de musc, & / *d'ambre gris triturés avec un grain de sel de corne de cerf,* } *de chaque, deux grains;*
de safran enfermé dans un noüet, un scrupule;
d'huile de clou de girofle, une goutte;
de confection alchermes, deux gros;
de sirop de clou de girofle, une once & demie.

Ce remede est un cordial tempéré, mais extremement efficace dans les fievres malignes qui envoyent des vapeurs nuisibles à l'estomac, qui irritent les esprits languissans, & produisent des spasmes & le *hoquet*. Cependant malgré son énergie qui est presque divine, je ne l'ai pas toujours trouvé suffisant pour surmonter ce dernier symptome. La dose est de cinq cuillerées toutes les trois heures. FULLER, *Pharmacop.*

Prognostics qu'on tire du hoquet.

On peut prédire l'issue d'une maladie par le moyen du *hoquet*, encore qu'on le mette au rang des convulsions; car Galien nous apprend dans son Commentaire sur le troisieme Aphorisme de la cinquieme section, qu'il est une espece de convulsion du ventricule. Le même Auteur, dans son Commentaire sur le Traité d'Hippocrate *de Rat. Vict. in Morb. acut.* appelle le *hoquet*, un mouvement convulsif: mais il dit plus expressément dans son Commentaire sur le sixieme Livre des Aphorismes, « que quoiqu'on puisse appeller le *hoquet* un « mouvement convulsif de l'estomac, lorsqu'il s'agit « de décrire la nature de cette maladie, il vaudroit peut-« être mieux lui refuser ce nom, & le définir un mou-« vement de même espece que le vomissement, mais « plus fort & plus violent; car le ventricule emploie « deux sortes de mouvemens pour se débarrasser des « matieres qui l'incommodent, savoir le *hoquet* & le

« vomissement. Il se sert de celui-ci pour chasser ce « qui est contenu dans sa capacité, & de l'autre qui est « le plus violent, pour faire sortir ce qui irrite son « orifice. » Il suit de-là que le *hoquet* est un mouvement expulsif du ventricule, qui travaille à se défaire de la matiere qui l'incommode. On peut donc proprement l'appeller une convulsion de l'estomac, pareille à celle des Epileptiques dont le cerveau est offensé, ou plutôt avec Galien, *Com. in Lib.* de *R. V. I. A.* une espece de mouvement convulsif. Ces deux sortes de mouvemens sont excités, suivant Hippocrate, *VI. Aphor.* 39. ou par une réplétion, ou par une inanition des parties nerveuses, surtout de l'orifice de l'estomac. La premiere est causée par un excès dans le boire & le manger, par une redondance d'humeurs, un phlegmon ou des vents; & la seconde par une chaleur excessive, par toutes sortes d'évacuations & de purgations immodérées, par les veilles, par l'abstinence & autres choses semblables.

On peut inférer de ce qu'Hippocrate dit des convulsions de l'estomac qui procedent de l'une ou l'autre de ces causes, que le *hoquet* a la même cause que la véritable convulsion. Le *hoquet* est souvent causé par une sensation mordicante dans l'orifice de l'estomac, laquelle y excite des mouvemens que plusieurs appellent à juste titre, convulsifs, & qui est causée par tout ce qui opprime le ventricule par sa redondance, ou l'offense par sa mauvaise qualité. Car lorsque l'estomac est surchargé d'humeurs ou d'alimens de mauvais sucs; qu'il est irrité par quelque matiere acrimonieuse; distendu par des vents, ou irrité par le chaud ou le froid, ou par telle autre qualité, qu'il est trop sec, ou agité d'une maniere convulsive, il tache à se débarrasser de ce qui l'offense.

Voici comme Galien, *Lib. VIII. de Comp. Med. cap.* 8. s'exprime sur ce sujet.

« Le *hoquet*, dit-il, est souvent causé par un refroidis« sement ou une plénitude d'estomac, ou par l'irrita« tion que des humeurs acrimonieuses, ou qui posse« dent quelque qualité médicinale y causent. » Le *ho« quet*, ajoute-t'il un peu après, peut être occasionné « par quelque humeur acrimonieuse ou séreuse, ou « par quelque médicament qui picote l'estomac, & « qui n'est pas plutôt chassé par le vomissement, que le « *hoquet* cesse. »

Plusieurs personnes, du nombre desquelles je suis, ne sauroient prendre le remede composé des trois especes de poivre, & boire du vin par dessus, sans être incomodées du *hoquet*; & tout le monde sait qu'il y a des gens qui n'ont pas plutôt mangé des alimens irritans, qu'ils sont saisis du *hoquet*; mais qu'ils s'en délivrent en se faisant vomir. Le *hoquet* est quelquefois occasionné par un frisson *rigor*, de l'orifice de l'estomac. Les enfans sont extremement sujets au *hoquet* à cause de la froideur de leur estomac, & de la facilité avec laquelle les alimens s'y corrompent. Les *hoquets* qui accompagnent les fievres, sont quelquefois occasionnés par une inflammation dangereuse du ventricule, du cerveau, des intestins grêles, ou du foie, par la compression de l'orifice de l'estomac, par le gonflement de la partie concave du foie, par la communication de la chaleur brûlante de cette partie, par une humeur acrimonieuse qui se jette sur l'orifice de l'estomac & le picote, ou par quelque vapeur acre qui l'irrite: mais en voilà assez sur les causes du *hoquet*, voyons quels sont les prognostics qu'on peut en tirer.

Le *hoquet* n'a rien de dangereux lorsqu'il survient sans fievre ou telle autre maladie, & qu'il est occasionné par le vin ou les alimens, ou même par quelque humeur acrimonieuse, chaude, froide, ou corrompue. Il est toujours à craindre dans les fievres & les convulsions, surtout quand il survient une fievre. On donne à quelques fievres le nom de *singulteuses*, à cause que le malade est presque continuellement affligé d'un *hoquet*, qui augmente & diminue avec la fievre, ce qui l'a fait appeller par les Grecs λυγγώδεις, *lyngodes*, de *lynx hoquet*. Hippocrate en parle de R. V. I. A. Galien, dans son Commentaire sur ce Livre, nous apprend qu'il y a une fievre qu'on appelle *singulteuse*, à cause du *hoquet* dont elle est accompagnée, & qui augmente avec elle pendant tout le tems qu'elle dure. Le *hoquet* n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il provient d'une inflammation du ventricule, des intestins grêles ou du foie. Celse nous apprend qu'un *hoquet* fréquent indique une inflammation du foie; cependant une inflammation simple ne suffit pas pour le produire, & il faut qu'elle soit extraordinaire, comme Galien l'observe dans son Commentaire sur l'*Aphor. III. de la cinquieme Section*, quoiqu'Hipocrate dise absolument dans cet Aphorisme, « que le *hoquet* succede à l'inflamma« tion du foie. » Il suit de ce qu'on vient de dire, que le *hoquet* est ordinairement mortel, quand il est produit par l'inflammation du foie, du cerveau ou du ventricule, surtout quand il est précédé du vomissement, ce qui a fait dire à Hippocrate, 7. *Aphor.* 3. « que le *hoquet* & la rougeur des yeux après un vomissement, « ne présagent rien de bon. » Galien dit que le *hoquet* est à l'égard de l'estomac, ce que sont les convulsions par rapport aux muscles, qu'il affecte quelquefois tout l'estomac, quelquefois son orifice & l'œsophage, quand il s'y trouve des humeurs qui les incommodent; & qu'on ne s'en est pas plutôt débarrassé par le vomissement qu'il cesse; mais que lorsqu'il continue, c'est une preuve que le cerveau, où les nerfs prennent leur origine, ou l'estomac est affecté d'une inflammation considérable. Le *hoquet* qui succede au vomissement est donc pernicieux, surtout dans la passion iliaque, suivant ce que dit Hippocrate, *septieme Aphor.* 10. « Que l'*i« leos* ne présage rien de bon, lorsqu'il est suivi du vo« missement, du *hoquet* ou de convulsions. » Galien, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, dit que les malades ne vomissent pas toujours dans cette maladie, mais seulement lorsqu'elle doit leur causer la mort; & que pour lors ils rendent leurs excrémens par la bouche, & sont saisis du *hoquet*. Le *hoquet* est un signe de mort dans les fievres aigues, lorsqu'il succede à un vomissement, surtout de mauvaise espece, témoin la femme dont parle Hippocrate, 3. *Epid.* qui le douzieme jour de sa maladie, rendit par haut une grande quantité de matiere noire & fétide, & fut attaquée d'un *hoquet* violent accompagné d'une soif extreme: aussi mourut-elle le lendemain. On peut donc regarder les *hoquets* qui surviennent dans les fievres aigues, surtout s'ils sont fréquens & incommodes, comme absolument mortels, principalement s'ils sont précédés d'un vomissement de mauvaise espèce, c'est ainsi que j'appelle celui dans lequel on rend des humeurs fétides, noires, virulentes ou pures; c'est donc avec raison que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, condamne le *hoquet* qui succede à un vomissement de matiere toute pure. Le *hoquet* qui survient après des évacuations ou des purgations immodérées, est ordinairement mortel, etant qu'il est occasionné par une irritation des parties nerveuses de l'estomac, laquelle provient de sécheresse. Delà vient qu'Hippocrate, *cinquieme Aphor.* 3. regarde le *hoquet* ou convulsion qui succede à une hémorrhagie copieuse, comme un mauvais signe, & qu'il dit dans l'Aphorisme suivant que les mêmes symptomes ne présagent rien de bon, quand ils surviennent après une purgation immodérée. Le plus funeste de tous les *hoquets* est celui qui succede à une purgation immodérée qui affoiblit le corps, conformément à ce que dit Hippocrate, *septieme Aphor.* 41. que le *hoquet* qui survient après une purgation immodérée, n'est pas un bon signe; & l'on peut en dire autant de celui qui est causé par une tumeur ou inflammation du foie dans la jaunisse, suivant ce qui est dit dans les *Prénotions de Cos* 470. « Que ceux qui ont « la jaunisse & les sens émoussés, & qui viennent à être

« affligés du *hoquet*, tombent dans une diarrhée, ou « peut-être dans une constipation, & deviennent d'un « jaune verdâtre. » Toute affection du foie, ne cause pas le *hoquet*; mais lorsque cette partie est extremement enflammée, ou que l'estomac est opprimé ou irrité par une redondance de bile, ou affecté d'une inflammation violente, pour lors le *hoquet* augmente au plus haut degré. Pour juger avec certitude si le *hoquet* doit être mortel, il faut avoir égard aux autres signes qui le précedent & l'accompagnent; car il ne l'est jamais que lorsqu'il se trouve joint avec d'autres symptomes pernicieux. L'Auteur des *Prorrhétiques*, dit à ce sujet, « que toute aphonie, accompagnée du « *hoquet*, ne présage rien que de funeste; » & *Coac. Præsag.* « que toute lassitude qui se trouve jointe avec « un *hoquet* & une stupeur, présage la mort. » Les autres signes de mauvaise espece, sont la sueur froide, la froideur invincible des extrémités dans la fievre ardente, le dégout pour la boisson & les alimens, les sueurs copieuses sans intermission de la fievre, le sang qui sort goutte à goutte par le nez, & autres semblables, dont il est fait mention dans l'histoire de la femme qui tomba malade étant en couche, *troisieme Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

Euriximaque, au rapport de *Platon*, dit qu'on fait cesser le *hoquet* de trois manieres; savoir, en retenant sa respiration pendant quelque tems, en se gargarisant avec de l'eau, & en éternuant.

Alexandre de Tralles, dit que toute surprise ou application d'esprit, ne fût-ce que celle qu'on est obligé d'avoir en comptant de l'argent, fait cesser le *hoquet*.

SINOPICA RUBRICA. Voyez *Rubrica Sinopica*.
SINOPIS; le même que *Rubrica Sinopica*.
SINUS. Le vagin est appellé par les Anatomistes, *sinus muliebris* ou *sinus pudoris*. On donne aussi le nom de *sinus* à certaines cavités de la dure-mere. Voyez *Caput*.
Le *sinus* d'un os est une cavité qui reçoit la tête d'un autre os. *Sinus* se prend en Chirurgie pour un sac, un clapier, une cavité détournée qui a un petit orifice pour donner issue à la matiere qui s'y est amassée.

S I O

SION. Voyez *Sium*.

SIOUANNA, *Amelpodi*, H. M. *Frutex Indicus, pentapetalos Gemina Bacca, calyce, excepta*.

C'est un arbrisseau des Indes qui porte des baies & des ombelles. Le fruit croît dans les branches inférieures, & les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toute la plante est fort agréable à la vue.

Toutes ses vertus résident dans la racine, qui est efficace contre le venin des serpens & des scorpions. RAY, *Histoire des Plantes*.

S I P

SIPHAC, le *péritoine*.
SIPHILIS, la *vérole*.
SIPHITA PARVA, dans Paracelse, est le *Chorea sancti Viti*.
Siphita stricta, dans le même Auteur, c'est se promener en dormant.

S I R

SIRA, *orpiment*. RULANN.
SIRACOSTUM ou ALSIRACOSTUM, est le nom d'un médicament recommandé par Mésué dans les fievres aiguës.
SIRÆUM, σίραιον, le même que *sapa*, ou telle autre décoction douce.
SIRENES. Voyez *Dracunculi*.
SIRIASIS, est le nom d'une maladie à laquelle les enfans sont sujets. Elle consiste dans l'inflammation du cerveau & de ses membranes, accompagnée de l'affaissement de la fontanelle; le malade a les yeux caves, une fievre ardente, le corps pâle & desséché, & n'a nul appétit. CASTELLI.
SIRICON DE PLUMBO. Ruland traduit ce mot par *Cinis plumbi*.
SIRINGA, *chaux*. RULANN.
SIRONES, le même que *Sirenes*.
SIRYPUS. Voyez *Syrupus*.
SIRSEN, *phrénésie*.
SIRZA, *escarre*. RULANN.

S I S

SISARUM, *Chervi*.

Voici ses caracteres:

Ses racines sont à navets, attachés à un collet ou maniere de tête. Ses feuilles sont découpées, attachées à une côte & terminées par un lobe impair. Ses semences sont oblongues & striées.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *sisarum*.

Sisarum Germanorum, C. B. P. 153. Tourn. Inst. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Siser*, Offic. *Siser vulgare*, Park. Theat. 945. *Sisarum*, Raii Hist. 1. 442. Ger. 871. Emac. 1026. Park. Parad. 506. *Sisarum multis*, J. B. 3. 153.

La racine de *chervi* est semblable au navet, longue comme la main, grosse comme le doigt, de couleur blanche, d'un gout doux, & bonne à manger. Ses tiges ont 3 ou 4 piés de haut; elles sont épaisses, cannelées & couvertes de feuilles longues, ailées, composées de quatre ou cinq lobes pointus, légerement crenelés à leurs bords, opposés deux à deux, dont celui de l'extrémité est impair, plus long & plus large que les autres. Ses fleurs sont en parasols, petites & à cinq pétales. Sa semence approche de celle du persil: mais elle est plus grosse. On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin.

Ses racines sont seules d'usage: mais on les trouve rarement dans les boutiques. On les sert à table de même que les panais; elles sont plus douces qu'eux, mais plus venteuses. Elles passent pour nourrissantes, pour diurétiques & bonnes pour le calcul. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette racine est d'un plus grand usage dans les cuisines que dans les boutiques. Elle a un gout astringent mêlé de quelque amertume. Elle est bonne pour l'estomac, pour exciter l'appétit, diurétique & lithontriptique. Elle fournit une bonne nourriture, elle se digere aisément, & elle passe pour un antidote spécifique contre le vif-argent. DALE d'après *Schroder*.

Cordus estime la racine de *chervi* un aliment aussi agréable que salutaire. Dodonée dit qu'elle est modérément chaude & humide, de facile digestion, qu'elle passe aisément, nourrit médiocrement & fournit un assez bon suc. Elle est cependant flatueuse; ce qui fait qu'elle excite à l'amour. RAY, *Hist. Plant.*

Il n'y a point de racine plus douce que celle du *chervi*, & nous apprenons de Pline que l'Empereur Tibere l'exigeoit des Allemands en forme de tribut. Elle est bonne pour ceux qui crachent le sang, ou dont l'urine est sanglante, pourvu qu'ils n'en mangent point d'autre, dans du lait, du petit-lait ou du bouillon de viande; car par ce moyen ils se procureront une liberté de ventre qui les guérira de leur maladie. On la recommande pour la strangurie & le ténesme, la dyssenterie

& le cours de ventre. Cette racine cuite comme nous venons de le dire, pilée & prise le matin à jeun avant de sortir du lit, est bonne pour la phthisie, la consomption & pour toutes les maladies de la poitrine. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SISARUM SYRIACUM, est le nom du *Tordylium Orientale, Secacul Arabe dictum Rauwolfio.*

SISER, le même que *Sisarum.*
SISON; nom du *Sium aromaticum; Sison Officinarum.* Voyez *Amomum.*

SISYMBRIUM, *Mente Romaine.*

Voici ses caracteres:

Elle produit une petite silique dont les panneaux ne s'ouvrent point, ne se tortillent point en forme de spirale, & ne déchargent point les semences avec violence. Ses feuilles sont divisées en plusieurs lobes, & la plante a une figure toute particuliere.

Boerhaave compte treize especes de *sisymbrium*, qui sont,

1. *Sisymbrium Pyrenaicum, latifolium, purpurascente flore*, T. 226. *Nasturtium Pyrenaicum, aquaticum*, Pon. Bat.
2. *Sisymbrium aquaticum*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 15. *Nasturtium aquaticum*, Offic. *Nasturtium aquaticum vulgare*, Park. Theat. 1239. Raii Hist. 1. 816. *Nasturtium aquaticum, supinum*, C. B. P. 104. *Nasturtium aquaticum, sive Cratevæ sium*, Ger. Emac. 257. *Sisymbrium Cardamine, sive Nasturtium aquaticum*, J. B. 2. 884. Raii Synop. 3. 300. *Cresson d'eau.*

La racine du *cresson d'eau* est composée d'un grand nombre de fibres qui pénetrent dans la terre au-dessous de l'eau, & pousse plusieurs feuilles ailées, composées de six paires de lobes longs & mousses, dont un, beaucoup plus large que les autres, termine la feuille, dentelées tout autour & le plus souvent d'un verd sale. Ses tiges ont environ un pié de haut; elles sont creuses, cannelées, & jettent de leurs nœuds plusieurs petites feuilles. Ses fleurs forment des bouquets de cinq petites fleurs blanches chacun, & fleurissent successivement; de sorte que la tige & le fruit qui renferme la semence, ne forment à la fin qu'un long épi. Le fruit est rond & grêle, & renferme des semences rouges fort petites. Cette plante croît dans les fossés & dans les ruisseaux, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont seules d'usage.

Le *cresson d'eau* est composé de particules déliées & volatiles, il est apéritif & chaud, & d'une grande utilité contre le scorbut & les symptomes dont il est accompagné. C'est une des plantes dont on donne le suc avec celui de la cueillerée, & plusieurs autres de même nature, dans toutes les maladies scorbutiques. Il est encore bon pour le calcul, la gravelle, l'hydropisie & la jaunisse, & on le mange en salade au printems. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante est acre, & ne rougit presque pas le papier bleu. Elle contient un sel assez semblable à l'*oxysal diaphoreticum Angeli salæ*, qui est un sel alcali plus que rassasié d'acide. Outre ce sel, il y a dans le *cresson d'eau* un peu de sel ammoniac, un peu de soufre & beaucoup de terre. Car par l'Analyse Chymique on tire de cette plante beaucoup d'acide & beaucoup d'alcali, peu d'esprit urineux, peu de soufre & assez de terre: cette plante est apéritive, diurétique, scorbutique; l'on en fait bouillir une poignée dans un bouillon dégraissé ou dans un bouillon d'écrevisses. Ces bouillons purifient le sang & soulagent fort les hydropiques, les scorbutiques & les hypocondriaques. Le suc, l'extrait & l'esprit urineux de cette plante ont les mêmes vertus. On assure que le suc flétrit les polypes du nez & les fait tomber, pourvu qu'on les en lave souvent. TOURNEFORT, *Hist. Plant.*

3. *Sisymbrium Orientale, facie Barbareæ, folio plantaginis*, T. Cor. 16.
4. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, flore luteo.* Voy. *Barbarea.*
5. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, minus, & præcocius*, T. 226. *Eruca, latifolia, lutea, seu Barbarea minor*; M. H. 2. 230.
6. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, minus, folio eleganter variegato.*
7. *Sisymbrium aquaticum, Raphani folio, siliqua breviore*, T. 226. *Raphanus aquaticus, alter*, C. B. P. Edit. 1. 97. Prodr. 38. *Rapistrum aquaticum*, Tab. Ic. 408.
8. *Sisymbrium aquaticum, foliis in profundas lacinias divisis, siliqua breviori*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 16. *Raphanus aquaticus*, Offic. Raii Hist. 1. 818. Ger. 187. Emac. 240. Park. Theat. 1228. *Raphanus aquaticus, foliis in profundas lacinias divisis*, C. B. P. 97. Prodr. 3. 8. Raii Synop. 3. 301. *Raphanus aquaticus Tabernæmontani*, J. B. 857. *Armoracia foliis laciniatis*, Volk. *Rave d'eau.*

Elle croît dans les lieux marécageux, & fleurit au mois de Juin & de Juillet. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a les mêmes vertus que le raifort.

9. *Sisymbrium, palustre, repens, folio nasturtii*, T. 226. *Eruca palustris, & nasturtii folio, siliquâ oblongâ*, C. B. P. 98.
10. *Sisymbrium, annuum, folio absinthii minoris*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 16. *Sophia Chirurgorum*, Offic. Ger. 910. Emac. 1068. Park. Theat. 830. *Erysimum sophia dictum*, Raii Hist. 1. 812. Synop. 3. 298. *Nasturtium sylvestre tenuissimè divisum*, C. B. P. 105. *Seriphium Germanicum, sive sophia quibusdam*, J. B. 2. 886. *Accipitrina Rivini & Leoniceri*, Rupp. Flor. Jen. 64. *Thaliotrum Dodonæi*, Lugd. 1146. *Cardamine sylvestris, tenuissime divisis foliis*, H. Monsp.

Sa racine est blanche, dure, ligneuse, pleine de petites fibres à sa base, & meurt après que la semence est mûre. Ses tiges ont environ deux piés de haut plus ou moins, & poussent un grand nombre de feuilles longues, ailées, vertes, crenelées près-à-près, fort ressemblantes à celles de la véritable absinthe de Rome, & garnies de petits poils courts. Les fleurs naissent aux sommets des tiges; elles sont petites, jaunes & à quatre feuilles, & sont suivies de petits vaisseaux séminaux d'un pouce ou environ de longueur, pleins d'une graine rougeâtre très menue. Il vient le plus souvent dans des terres sablonneuses & parmi les buissons. Il fleurit en Juin.

Sa semence est la seule partie dont on fasse usage. On dit que si on la fait bouillir sans la broyer, sa décoction sera un remede certain contre le flux de sang: mais qu'elle ne produit aucun effet si on l'a broyée. On la recommande aussi dans la pierre & dans la gravelle. MILLER, *Bot. Off.*

Il a un goût astringent, mais acre & qui tient un peu de celui de la moutarde: il teint d'un foible rouge le papier bleu. Il y a dans cette plante un sel ammoniac prédominant, mêlé avec beaucoup de soufre & de parties terrestres, qui la rendent vulnéraire, détersive & fébrifuge.

Cesalpin dit que sa racine tue les vers. Tragus la dit bonne pour arrêter la dyssenterie & les autres sortes de dévoiemens. On en donne une dragme dans la soupe ou dans du vin pour le flux de ventre. L'eau dans laquelle on a fait macérer cette plante à froid, a les mêmes vertus. Le suc, la conserve, ou l'extrait des feuilles & des fleurs, sont bons pour le crachement de sang,

les fleurs blanches & le flux immodéré des hémorrhoïdes & des regles. Appliquée extérieurement, elle guérit les plaies & nettoie les ulceres. On vend sa graine à Paris sous le nom de *Talitron*, mot qui vient du Latin *Thalictrum*, ainsi que Dodonée l'a nommée. TOURNEFORT.

11. *Sisymbrium annuum folio absinthii minoris latiore. Nasturtium sylvestre, tenuissimè divisum, folio latiore*, C. B. P. Var. 105.
12. *Sisymbrium minus, erucæ folio glabro, nigro, crasso lucido. Barbarea minor, nigro, crasso, lucido folio.*
13. *Sisymbrium palustre minus siliquâ asperâ*, T. 226. *Sinapi parvum siliquâ asperâ*, C. B. P. 99. Prodr. 41. *Erysimum annuum, minus, siliquâ asperâ*, Vaill. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

La seconde espece de *sisymbrium* est médicinale; elle a le gout & l'odeur de la rue, avec une amertume, qui plaît généralement. C'est pourquoi elle produit de bons effets dans les affections scorbutiques, où l'on emploie le cochléaria & le cresson. C'est par la même raison qu'on en fait des salades. Elle est bienfaisante dans toutes les maladies qui naissent de la viscosité & de l'épaississement du sang. Son suc pris le matin pendant trois ou quatre mois de suite, est un remede excellent pour les ulceres scorbutiques, elle a les propriétés du cochléaria, quoique sa racine soit moins considérable, & son gout moins acrimonieux. La septieme espece a particulierement les propriétés salutaires qu'on a attribuées plus haut à la roquette & au ravenou. La dixieme est la plus efficace pour déterger les ulceres malins; dépurer les sanieux, & consolider les uns & les autres. Pour cet effet, il faut en user tant intérieurement qu'extérieurement. On lui a donné le titre de *Chirurgorum sapientia*; parce qu'elle est savoneuse & astringente, & qu'appliquée sur les plaies, elle les fait agglutiner sans causer de suppuration. Elle provoque encore les urines, & l'on en fait usage dans la pierre & dans l'hydropisie. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SISYRRHINCHIUM, Offic. *Sisyrrhinchium Theophrasti*, Raii Hist. 2. 1167. *Sisyrrhinchium angustifolium*, C. B. P. 41. *Crocus Italicus, parvo flore, radice rostratâ*, Elem. Bot. 290. *Bulbocodium crocifolium, flore parvo violaceo*, Tourn. Corol. 50. *Noyer d'Espagne.*

Cet arbre croît dans les Royaumes de Valence & de Murcie, en Espagne. Il fleurit en Mars. Les Habitans des lieux où il croît, disent que sa racine est bienfaisante dans les tranchées : mais ils ajoutent qu'il faut s'exercer à la danse après en avoir pris.

SIT

SITANIUS. Voy. *Setanios.*

SITIOLOGICE, la partie de la Medecine, qui traite des alimens, de σῖτος, aliment, & de λέγω, parler.

SITION, σιτίον, aliment en général, ou pain fait de froment, en particulier.

SITIS, *soif.*

La *soif* peut être excitée par différentes causes, telles que le défaut d'une suffisante quantité d'humidité dans le corps; la viscosité & l'imméabilité des humeurs; une chaleur surabondante; une acrimonie muriatique, ammoniacale, alcaline, aromatique, huileuse ou rance; & par les poisons.

C'est une chose digne de remarque que ce sentiment que l'on appelle *soif*, porte les personnes dont les humeurs ont besoin d'être délayées, comme par instinct, a rechercher l'usage des liqueurs. Ce même instinct engage à boire les personnes qui viennent de manger pour accélérer la dissolution des alimens. Lorsque les humeurs du corps humain sont dans un état d'épaississement & de viscosité qui les rend inhabiles à la circulation, la *soif* avertit de cet état, & indique en même-tems les moyens d'y remédier.

Dans plusieurs maladies la *soif* est une affection de l'ame qui indique au malade la nécessité de modérer la chaleur excessive par l'usage des liqueurs aqueuses & acescentes. Il en est de même dans celles qui proviennent d'une acrimonie prédominante; la *soif* alors avertit du danger, & indique le remede.

La *soif* est un symptome ordinaire de la plupart des hydropisies; on la regarde généralement comme un guide peu sûr à suivre en ce cas, & l'usage des liqueurs comme pernicieux alors : mais si l'on fait attention que les eaux qui croupissent dans cette maladie se putréfient & contractent de l'acrimonie, on conviendra que l'on peut corriger cette derniere en buvant dans une juste quantité des liqueurs appropriées à la maladie.

Lorsque la *soif* est produite par la sécheresse de l'habitude entiere du corps, on l'appaisera par un long usage de boissons aqueuses, farineuses & chaudes, que l'on rendra plus agréables & plus utiles par l'addition de quelques acides convenables, telles que les décoctions d'avoine, d'orge, de pain, le petit-lait, le lait coupé, les bouillons de veau maigre non-salés, & la petite biere. Les bains, les fomentations & les clysteres conviennent aussi dans le même cas.

Si la *soif* est l'effet de la sécheresse de quelque organe particulier, comme la bouche, la langue, le gosier ou l'œsophage : on y remédiera, 1°. par l'usage des moyens que nous venons de recommander. 2°. En s'en servant en gargarisme. 3°. En désobstruant les glandes & les conduits salivaires par des épithemes & des fomentations relâchans, humectans & apéritifs. La mie de pain imbibée d'oxycrat, est alors d'une utilité singuliere.

Mais si la *soif* est occasionnée par un sel acre lixiviel, ou par une acrimonie aromatique, on la dissipera par l'usage des mêmes remedes que nous venons d'indiquer; parce qu'ils sont délayans. Ils acquerront une nouvelle efficacité, si on y joint quelque acide, ou des nitreux. Celle qui doit son origine à une acrimonie saline, muriatique, se guérit par l'usage seul des aqueux.

Quand elle est produite par une viscosité des humeurs, qui les empêche de circuler dans leurs vaisseaux & qui les y retient en stagnation, on aura recours à des boissons délayantes & résolutives. BOERHAAVE, *Institutions.*

SITOS, σῖτος, *froment*, ou grain fromentacé, dont on fait du pain, ou pain. Hippocrate se sert fréquemment de ce mot, en opposition à tout liquide; c'est-à-dire, pour désigner un aliment solide. Il se prend aussi pour aliment en général; & quelquefois pour les parties récrémentitielles des alimens contenus dans le canal intestinal.

SITOSPELTUM, σιτόσπελτον, ou *Ægylops*, espece de plante. GORRÆUS.

SITTA, σίττα, *oiseau*; espece de pie.

SIU

SIUM.

Voici ses caracteres:

Sa racine est semblable à celle du chou, fibreuse & ligneuse. Ses feuilles sont en ailes; croissent par paires sur la même côte, & se terminent d'une façon particuliere. Les pétales des fleurs sont divisés en deux. Ses semences sont rondelettes, sphériques & cannelées.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Sium, latifolium*, C. B. P. 154. Tourn. Inst. 308.

Boerh. Ind. A. 55. *Sium*, Offic. *Sium majus*, Ger. 200. *Sium majus latifolium*, Ger. Emac. 256. Raii Hist. 1. 443. *Sium maximum latifolium*, J. B. 3. 175. *Sium Dioscoridis sive Pastinaca aquatica major*, Park. Theat. 1240. *Sium latifolium foliis variis*, Raii Synop. 3. 211. *Panais aquatique*.

Cette plante croît dans les rivieres & les lieux marécageux, & fleurit en Juillet. On dit que ses feuilles prises en aliment, cuites ou crues, brisent & chassent la pierre, provoquent les urines & les regles, hâtent la sortie du fœtus, & sont bienfaisantes dans la dyssenterie. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 154.

2. *Sium Erucæ folio*, C. B. P. 154. *Sion aquaticum, rugosis foliis, multifidis, trifidis & dentatis*, M. U. 12. Ic. T. 5. *Sium aquaticum, foliis multifidis, longis & serratis*, M. H. 3. 283. *Sium alterum*, Dod. p. 589. *Cicuta aquatica Gesneri*, J. B. 3. 175. *Cicuta maxima*, H. Eyst. Vern. o. 7. F. 2. fig. 2. *Herba venenosa*, Lob.

Notre *Œnanthe cicutæ facie, succo viroso*, que Wepfer a décrit sous le nom de *Cicuta aquatica*, & dont il a détaillé au long, dans un Traité exprès, les mauvais effets sur les enfans, à qui il est arrivé d'en manger, par méprise, étoit vraissemblablement la ciguë si fort en usage autrefois, surtout à Athenes, pour les personnes condamnées à mort. Du moins est-elle d'une violence qui la rend plus propre à être employée en qualité de poison, que la ciguë ordinaire, qui n'est pas à beaucoup près d'une qualité si maligne.

D'ailleurs, il faut convenir que les différences du climat sont très-capables d'altérer ou d'augmenter les qualités des plantes. Et il y a lieu de croire que le poison que les Athéniens faisoient prendre à ceux qu'ils avoient condamné à mort étoit un suc épais où entroit outre celui de la ciguë, ceux de plusieurs autres plantes corrosives.

Mais quoi qu'il en soit, les changemens que Wepfer observe être produits dans le corps, par les racines de l'œnanthe, sont la douleur & la chaleur dans l'estomac, des convulsions terribles, la perte de tous les sens, la distortion des yeux, l'effusion du sang par les oreilles, des mâchoires si serrées qu'il est impossible de les ouvrir, des efforts pour vomir, sans rien rendre, de fréquens hoquets avec distention & enflure, surtout au creux de l'estomac ; & lors de la mort, par où se termine toujours la maladie, un écoulement continuel d'écume verte par la bouche.

Stalpart Vander Wiel, rapporte un exemple de deux personnes mortes à la Haie, pour avoir pris de ces racines.

Un chien à qui on fit prendre de ce poison pour en faire l'épreuve, ayant été ouvert, on trouva l'estomac tout rétréci ; ses deux orifices étoient resserrés, sa surface interne, rouge avec de petites taches de place en place ; ses intestins étoient vuides, à l'exception du rectum, qui contenoit une mucosité verdâtre.

Il paroît par-là que cette liqueur est un composé de parties chaudes, acres & corrosives, qui par la raréfaction des sucs de l'estomac, & par la lésion de ses membranes nerveuses, sont cause de tous les désordres qui s'ensuivent, lorsqu'on en a pris intérieurement.

Car à l'instant où une irritation & une douleur violente se font sentir, le fluide des nerfs afflue aussi-tôt abondamment sur la partie affectée ; & à moins que la cause stimulante ne soit excessivement forte ; il pourra en contractant les fibres de l'estomac & les muscles de l'abdomen, suffire à chasser la cause de la sensation désagréable : mais si le pincement est trop vif pour être supportable, l'ame comme surprise, y envoie, pour ainsi dire, à la hâte & avec furie les esprits ; elle fait plus qu'il en faudroit, & l'action des fibres devient si forte, que les orifices de l'estomac, se trouvent entierement fermés ; ensorte qu'au lieu de décharger la matiere nuisible, son tourment ne fait qu'augmenter ; & toute l'œconomie du corps en est troublée.

Cette contraction forcée des muscles est la raison pour laquelle un des enfans que vit Wepfer, urina au milieu de son agonie à la hauteur de cinq ou six piés avec une force & une violence qui étonna fort les personnes présentes.

On ne doit donc pas être surpris de ce que dans ces circonstances le malade n'a l'usage d'aucun de ses sens, de ce que le sang lui dégoute par le nez, par les oreilles, &c. ses parties étant rompues & déchirées par la violence des convulsions, qui, malgré qu'elles commencent dans les muscles du ventre, parviennent à la fin jusqu'aux membres, au point que toute la machine en est troublée & bouleversée ; outre que quelques-uns des sels corrosifs étant peut-être introduits dans le sang, & distendant par la raréfaction qu'ils y causent, les vaisseaux, dont la tunique membraneuse étoit déja excessivement tendue, leurs parois crevées laisseront échapper les fluides qu'ils contiennent.

Le cas de l'*aconit* est à peu près le même ; c'est ce que nous appellons autrement *napellus*, dont les effets sont si conformes à ceux de l'*œnanthe* que nous venons de rapporter, qu'il seroit inutile d'en faire ici le détail. On trouve des preuves convaincantes de cette conformité dans les expériences de Wepfer. Et en effet, comme toutes les histoires que cet Auteur a ramassées soigneusement d'expériences faites avec différens végétaux vénéneux, tels que le *solanum*, la noix vomique, le *Coculus Indicus*, & autres semblables sur différentes especes d'animaux, ne laissent point à douter que le mal que font dans le corps ces différentes substances ne consiste dans un pincement & une inflammation de l'estomac ; on a tout lieu d'en conclurre aussi que les plantes virulentes, quoique distinctes les unes des autres par leurs différentes vertus, donnent la mort à ceux qui les prennent intérieurement par la même opération & la même qualité, qu'elles ne possedent pas au même degré que les minéraux qui sont aussi vénéneux.

Ainsi, pour connoître quelle est la qualité spécifique de chacune de ces plantes, il les faut donner chacune en petites doses. Peut-être trouveroit-on par-là qu'elles ne sont pas naturellement faites comme on s'imagine pour perdre & détruire ; mais pour quelques usages bons & utiles, comme on l'a déja éprouvé par rapport à l'opium.

Il n'est point du tout étrange, non plus que les symptomes produits par la virulence d'un végétal, & ceux que produit celle d'un minéral, soient différens, quoique provenans de deux mêmes causes, dont les forces seulement sont différentes ; car les parties plus solides des minéraux, en râclant les tuniques de l'estomac, y produisent une morrification & une gangrene parfaite, & operent ainsi leur effet tout d'un coup ; au lieu que les sels plus foibles des plantes ne peuvent faire qu'une excoriation plus légere, dont le sentiment douloureux cause ces agonies & ces convulsions qui épuisent les forces par degrés, raison pour laquelle l'animal ne meurt pas si promptement, ni avec les mêmes symptomes.

Cela posé, quoique les minéraux vénéneux ne passent point les premieres voies, les végétaux de même qualité peuvent en certains cas aller plus loin : de même que certains remedes extremement irritans font vomir à l'instant ; au lieu que si leur pointe est un peu affoiblie, ils passent dans les intestins, & faisant leur effet par bas, procurent des selles.

On peut aussi par cette même doctrine acquérir des lumieres sur la nature de certains poisons dont on dit que les Afriquains & les Indiens savent se servir avec tant de justesse, qu'il en rendent l'effet aussi court & aussi lent qu'il leur plaît. Ce sont sans doute les fruits ou les sucs épaissis des plantes corrosives, qui enflam-

mant les entrailles, y causent de petits ulceres, dont les suites fatales comme on sait, peuvent être lentes & tirer en longueur.

Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'un Chirurgien, homme d'esprit, qui vivoit en Guinée, me dit que l'antidote dont les Negres se servent pour guérir les personnes empoisonnées, est la feuille d'une plante qui purge par haut & par bas. Car c'est en effet le moyen de nettoyer l'estomac des parties corrosives du poisson qui s'y sont appliquées. Cependant j'ai de la peine à croire qu'ils puissent, en variant la composition ou la quantité de la dose, prédire au juste le tems que le poison mettra à produire son effet; si ce sera une semaine, un mois ou plus ou moins, & je n'ai encore trouvé personne qui m'ait attesté ce fait. Tout au plus des expériences & des observations réitérées pourroient mettre en état celui qui les auroit faites, de hasarder à ce sujet quelques conjectures fondées sur sa pratique.

Les Anciens en effet disoient la même chose de leur Aconit, dont ils faisoient un secret & une espece de mystere, comme nous l'apprend Théophraste, qui dit, « que la préparation de ce poison étoit différente, selon qu'on vouloit qu'il produisît son effet, ou en deux mois, ou en trois, ou en un an. » Mais il ne rapporte cette particularité que comme une opinion courante, & non pas comme un fait dont il voulût se rendre lui-même garant.

Il est palpable que la cure ordinaire de tous les poisons de cette espece, consiste à nettoyer l'estomac le plus promptement qu'il est possible, des parties corrosives qui le déchirent, & de garantir les membranes de leur acrimonie avec des substances d'une qualité molle, huileuse & lubréfiante. MEAD, *sur les Poisons*.

3. *Sium, sive Apium palustre, foliis oblongis*. Voyez *Berula*.
4. *Sium medium, ad alas floridum*, M. U. 63. *Apium palustre, minus, cauliculis procumbentibus, ad alas floridum*, H. L.
5. *Sium Arvense, sive segetum*, Tourn. Inst. 308. Raii Synop. 3. 211. Boerh. Ind. A. 55. *Selinum segetale*, Offic. Park. Theat. 932. *Selinum sii foliis*, Ger. Emac. 1018. Raii Hist. 1. 443.

Cette plante croît parmi les grains, dans les terreins humides. On dit que le suc qu'on en exprime, mêlé avec la biere, & pris tous les matins à jeun, guérit les tumeurs aux joues: il faut mettre le suc d'une poignée de son herbe sur une chopine de biere. RAY, *Histoire des Plant.*

6. *Sium aromaticum, Sison Officinarum*. Voyez *Amomum*.

Boerhaave dit, que quelles que soient les propriétés qu'on attribue à la premiere espece, elle est si semblable à la seconde, qui est la fameuse *Cicuta aquatica*, dont Wepfer a fait la matiere d'un Traité entier, qu'il n'a jamais osé s'en servir. Cette seconde espece a la racine épaisse, bulbeuse & douce au gout: c'est un des poisons les plus violens que nous connoissions. A peine en a-t'on pris, qu'elle cause d'horribles convulsions, qui sont suivies d'une mort prompte, à moins qu'on ne soit secouru par le vomissement. Ce que l'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de tenter l'expulsion du poison par haut, en ordonnant une grande quantité d'huile chaude, avec de l'eau & un peu de miel. Voyez l'art. *Cicuta*, où j'ai rapporté par méprise le *Cicuta aquatica* au *Phellendrium*.

S M A

SMALTUM, *Email*.

C'est une préparation Chymique d'une couleur bleue, dont les Peintres & les Emailleurs se servent, mais qui n'est d'aucun usage en Medecine. On l'appelle communément pierre ou poudre bleue. Il se fait avec le cobalt, la potasse & la poudre de pierre à feu. Le Docteur Krieg, & Jean Henri Linck de Leypsic, ont donné dans les *Transact. Phil.* la maniere de faire l'*émail*.

SMARAGDINUM EMPLASTRUM; nom d'une emplâtre que Celse décrit, *Lib. V. cap.* 19.

SMARAGDUS, Offic. Boet. 195. Calc. Mus. 212. Geoffr. Prælect. 80. Schrod. 331. Kentm. 47. de Laet. 33. Aldrov. Mus. Metal. 973. Charlt. Foss. 38. *Smaragdus à nonnullis Prasinus*, Worm. 105. Mont. Exot. 14. *L'Emeraude*.

L'*émeraude* est une pierre verte, diaphane & resplendissante, fort belle à la vue, mais cassante, qui a donné lieu à bien des fables. On la distingue en Orientale & Occidentale. L'Orientale est la plus estimée à tous égards. L'autre qui vient du Pérou, n'est pas à beaucoup près si brillante, & est presque toujours défigurée par quelques taches. Il y a encore une troisieme sorte d'*émeraude*, ou fausse *émeraude*, (*pseudo-smaragdus*,) qu'on trouve dans les montagnes de Suisse & d'Auvergne, & qui est extremement tendre & d'un verd très-pâle.

Si l'on jette dans un feu clair des fragmens d'*émeraude*, ils donnent une flamme légere, & perdent entierement leur couleur; ce qui prouve suffisamment que cette pierre contient quelque soufre de cuivre. Outre tous les usages superstitieux qu'on lui attribue, on dit qu'elle arrête les flux de toute espece. Elle entre dans l'*Electuarium de gemmis*, & dans la confection d'hyacinthe, avec d'autres fragmens précieux. GEOFFROY.

SMARIS, Offic. Rondel. de Pisc. 1. 140. Bellon. de Aquat. 226. Gesn. de Aquat. 522. Aldrov. de Pisc. 227. Raii Hist. 319. Ejusd. Synop. Pisc. 136. Jonst. de Pisc. 55. Charlt. Pisc. 36. *Cacrel blanc*.

C'est un poisson qu'on trouve dans la Méditerranée. On dit que sa tête réprime les bords gonflés des ulceres, lorsqu'elle est salée & calcinée. On lui attribue aussi la propriété d'arrêter les ulceres phagédéniques, & de consumer les cors & les excroissances appellées thymes. Sa chair salée passe pour bienfaisante dans la piqure du scorpion ou la morsure du chien enragé. Pour cet effet on l'applique sur la partie affectée.

S M E

SMECTIS, σμηκτίς. Voyez *Cimolia terra*.

SMEGMA, σμῆγμα, *savon*.

SMELE, σμήλη. Gorræus entend par ce mot toute poudre en général répandue sur la peau, pour la nettoyer & l'éclaircir.

SMERILLUS, le même que *Smyris*.

SMILAX, *Liseron*.

Voici ses caracteres.

Le *Liseron* ressemble à une plante rampante; il a des vrilles. Ses tiges sont épineuses; ses fleurs polypétales & en roses, & ses baies molles rondelettes, & pleines d'une semence ovale

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Smilax aspera, fructu rubente*, C. B. P. 296. Tourn. Inst. 564. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Smilax aspera*, Offic. Ger. 709. Emac. 859. J. B. 2. 115. *Smilax aspera, fructu rubro*, Park. Theat. 173. Raii Hist. 1. 655. *Liseron rude*.

On cultive cette plante dans les Jardins; elle fleurit en Eté. Ses feuilles, ses vrilles, sa racine & ses baies sont d'usage en Medecine. On dit qu'elles chassent les humeurs peccantes, par les sueurs & la transpiration, qu'elles guérissent les maladies de la peau, qu'elles résistent au poison, & qu'elles calment les douleurs aux jointures. On substitue cette plante à la sarsepareille; & elle est fameuse pour la cure des maladies vénériennes. On l'ordonne en décoction ou en poudre.

2. *Smilax aspera, minus spinosa, fructu nigro*, C. B. P. 296.
3. *Smilax aspera, Indiæ Occidentalis*, C. B. P. 296.
4. *Smilax Orientalis, sarmentis aculeatis, excelsas arbores scandentibus, foliis non spinosis*, T. C. 45. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Boerhaave fait mention de quelques autres plantes, sous le nom de *smilax*, dont il donne la description suivante.

La racine est vivace & rampante; les fleurs sont nues, hexapétales, garnies de six étamines, larges & épaisses, & rangées en épi. L'ovaire est au fond de la fleur, sa forme est sphérique; il est garni d'un tube court, & dégénere en une baie qui ne contient qu'un noyau.

1. *Smilax aspera racemosa, polygonati folio*, T. 645. *polygonatum racemosum*, Corn. 36. *Lilium convallium, Virginianum, polygonati foliis racemosum.*
2. *Smilax unifolia humillima*, Tourn. Inst. 654. Boerh. Ind. A. 2. 64. *Monophyllon*, Offic. Ger. 330. Emac. 409. Raii Hist. 1. 668. *Monophyllon, sive unifolium*, Park. Theat. 505. *Unifolium, sive Ophrys unifolia*, J. B. 3. 354. *Lilium convallium minus*, C. B. P. 304.

Cette plante croît dans les bois & les broussailles, & fleurit en Juin. Sa fleur qui est d'usage passe pour alexipharmaque & vulnéraire.

Smilax Dalechampii; nom de l'*ilex, folio rotundiori, molli, modiceque sinuato, sive smilax Theophrasti.*
Smilax Hortensis, nom du *Phaseolus vulgaris.*
Smilax Hortensis minor, nom du *Phaseolus hortensis minor.*
Smilax lævis major, nom du *convolvulus vulgaris, major albus.*
Smilax lævis minor, nom du *convolvulus minor, arvensis, flore roseo.*

SMILE, σμίλη, bistouri courbe à deux tranchans. Gorræus.
SMILIUM EMPLASTRUM. Voyez *Abscessus.*
SMIRIS. Voyez *Smyris.*

SMO

SMODICON, σμωδικὸν, remede pour les meurtrissures, de σμῶδιξ, *meurtrissures.*

SMY

SMYRIS, & SMERILLUS, Offic. *Smiris*, Mer. Pin. Boet. 591. Worm. 65. Aldrov. Mus. Metal. 653. Charlt. Foss. 27. *Emery.*

Le *Smyris, Smyrillus*, ou l'*Emery* des boutiques, qui est la même chose que le σμύρις des Grecs, le *smergium* de Serapion, & le *sumbagedi* des Arabes, est une substance ferrugineuse, pésante, métallique, de couleur tirant sur le noir, & si dure que les Lapidaires s'en servent à tailler & à polir le diamant; & les ouvriers en fer, à polir leur fer & leur acier.

L'*Emery* est de trois sortes: le commun, qui est noirâtre & d'un grand usage, se trouve dans plusieurs parties de l'Europe, & singulierement dans une isle qui est sur la côte de Toscane, & dans celle de Guernesey, dans la Mauche. La seconde sorte est un *Emery* dur & inégal, de couleur rougeâtre, comme la sanguine ou l'ocre, mais qui ne teint point les doigts. Quelques-uns le mettent au nombre des sanguines. Le troisieme est d'un rouge noirâtre, rayé de veines de couleur d'or. On le trouve dans les mines d'or du Pérou, & il contient lui-même de l'or. Les Chymistes croyent que c'est de la mine d'or, ou plutôt une sorte d'or imparfait & à demi formé: c'est pourquoi ils en font grand cas, & en tirent une teinture avec l'esprit de sel marin, dont ils se servent pour fixer le mercure en un instant, & donnent à cette substance le nom de précipité miraculeux. parce qu'ils le regardent comme un moyen qui doit les conduire un jour à trouver le merveilleux secret de faire de l'or.

Dioscoride & Galien recommandent l'*émery* en qualité de dentifrice: mais il les corrode, & les fait tomber à la longue. Il n'est d'aucun usage en Medecine. Geoffroy.

SMYRNA, σμύρνα, *Myrrhe.*

SMYRNIUM, *Maceron.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont larges, de différentes couleurs; quelquefois exfoliées, ou percées par la tige. Ses semences sont épaisses, hémisphériques, en croissant, courbées, cannelées, & noires.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Smirnium*, Raii Synop. 3. 208. Tourn. Inst. 316. Boerh. Ind. A. 54. *Hipposelinum & smyrnium*, Offic. *Hipposelinum*, Ger. 866. *Quoad. descript.* Emac. 1019. Raii Hist. 1. 437. *Hipposelinum, sive smyrnium vulgare*, Park. Theat. 930. *Hipposelinum Theophrasti, vel smyrnium Dioscoridis*, C. B. P. 154. *Macerone quibusdam smyrnium, semine magno nigro*, J. B. 3. 126. *Olusatrum quibusdam. Le Maceron.*

Le *maceron* a un grand nombre de feuilles larges, jaunâtres, en ailes; plus grandes que celles de l'ache, du reste leur ressemblant assez. Ses tiges s'élevent à trois ou quatre piés de haut, sont cannelées, chargées de feuilles semblables aux précédentes, mais plus petites, & portent à leur sommet des ombelles assez larges, de petites fleurs blanches à cinq feuilles. Ces fleurs sont suivies de semences noires, larges, oblongues & anguleuses. La racine est large, branchue, noirâtre au dehors, & blanche au-dedans. Toute la plante a un gout fort & chaud. Elle croît sur les rochers qui sont au bord de la Mer, & fleurit en Juin. On a coutume de la cultiver dans les jardins pour l'usage.

On employe cette plante plus souvent en ragout, qu'en Medecine; elle entre dans les salades avec les autres herbes; & on la mange cuite ou crue, avec du sel. On estime quelle est de la nature du persil ou de l'ache; mais qu'elle est plus énergique, soit pour lever les obstructions du foie & de la rate, soit pour provoquer les urines & les regles; ou pour dissiper la jaunisse & l'hydropisie. Miller. *Bot. Off.*

Elle est apéritive, diurétique & sudorifique; elle provoque l'écoulement menstruel, & facilite l'accouchement, & est bienfaisante dans la colique, dans l'asthme, & dans les douleurs ischiatiques. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Smyrnium peregrinum rotundo folio*, C. B. P. 154.
3. *Smyrnium peregrinum folio oblongo*, C. B. P. 154. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SOD

SODA, *mal de tête*; ce terme signifie aussi quelquefois, selon Blancard, ardeur d'estomac. On entend par *soda subethica* une douleur de tête assoupissante. Castelli, d'après *Bonet*.

SODA, *Sel lixiviel du Kali*.

SOI

SOIA, Voyez *Phaseolus*.

SOL

SOL, le *soleil*; le *soleil* est un caractere chymique, il désigne l'or. Voyez *Aurum*.

On trouve dans les *Collectan. Leyd.* La description de plusieurs préparations d'or qui ne sont plus maintenant d'usage en Pharmacie.

SOLANIFOLIA, nom de la *Circæa Lutetiana*, ou de la *Circæa minima*.

SOLANO-CONGENER. Voyez *Bella-Donna*.

SOLANOIDES, *Dulcamere bâtarde*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose; elle a cinq feuilles; son pistil dégénere dans la suite en un fruit rondelet, qui contient une semence dure, couverte d'une pulpe mince, qui donne au fruit la ressemblance d'une baie.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Solanoïdes Americana, Circea foliis canescentibus*, Tourn.
2. *Solanoïdes Americana circeæ, foliis glabris*. Tourn.

Ces plantes sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leur semences: elles sont aujourd'hui assez communes dans les jardins des Curieux. Leurs fruits broyés donnent une couleur rouge fort belle, mais qui se fanne promptement; en sorte qu'on en fait assez peu de cas. Si l'on met une certaine quantité de ces fruits broyés dans un verre d'eau claire; cette eau en sera colorée d'un rouge foncé, & les tiges des fleurs de la tubéreuse, mises dans cette eau, pendant une nuit, s'en imbiberont suffisamment pour communiquer aux fleurs la couleur de la rose. Miller, *Dict.*

SOLANUM. *La morelle.*

Voici ses caracteres.

Elle a la fleur de l'alkekange; son calyce est d'une piece; il est divisé en cinq segmens, étoilé, & non en vessie. Son fruit est mou, plein de suc, d'une figure ovale, ou sphérique; & plein de semences qui sont ordinairement plattes.

Boerhaave en compte les vingt-quatre especes suivantes.

1. *Solanum scandens, vel Dulcamara*. Voyez *Amara dulcis*.
2. *Solanum scandens, vel Dulcamara, flore albo*, C. B. P. 167.
3. *Solanum scandens, vel Dulcamara, foliis ex albo variegatis*, M. H. B. 194.
4. *Solanum Officinarum, acinis nigricantibus*, C. B. P. 166. Tourn. Inst. 148. Boerh. Ind. A. 2. 67. *Solanum vulgare*, Park. Theat. 346. Raii, Hist. 1. 672. Synop. 3. 265. *Solanum hortense*, Ger. 268. Emac. 339. *Solanum hortense, sive vulgare*, J. B. 3. 608. *Nilentsiunda*, Hort. Mal. Part. 10. p. 145. T. 73. *Aguaraquiya*, Pison. *Morelle*.

Cordus & Jean Bauhin ont pris la fleur de cette plante, pour une fleur à cinq feuilles: il est certain qu'elle est d'une seule piece. On croit ordinairement que la graine de la *morelle* à fruit noir, produit celles qui ont le fruit rouge & jaune; mais outre que l'expérience fait voir le contraire, ces especes sont marquées par d'autres circonstances plus particulieres, ainsi qu'il paroîtra par leur description.

La *morelle* à fruit noir, a la racine longue de demi-pié, épaisse au collet de trois ou quatre lignes, ondoyante, blanc-sale, fibreuse & chevelue: la tige qui est pleine de moelle, s'éleve à la hauteur environ d'un pié & demi, épaisse de trois lignes, verdâtre, âpre, & anguleuse, divisée ordinairement au-delà de neuf ou dix pouces en plusieurs branches, étendues sur les côtés, & souvent courbées en bas; garnies de feuilles alternes, lesquelles commençant par une queue longue environ de demi-pouce, s'élargissent jusques à un pouce & demi sur deux pouces de long; elles sont pointues, ondées plutôt que crenelées, vert-brun, lisses & luisantes: le pédicule s'allonge en côte, dont les nerfs se courbent & vont se perdre sur les bords des feuilles; celles qui sont sur les divisions des branches, sont plus petites, plus rondes, & plus pointues jusqu'à la cime, dont les brins ont les angles aiguisés de deux ou de trois petits filets. Les fleurs ne sortent pas ordinairement des aisselles des feuilles, comme dans la plûpart des autres plantes, mais des branches mêmes, un peu au-dessous des feuilles: ces fleurs naissent depuis cinq jusqu'à huit, sur un bouquet long d'un pouce & demi, dont les pédicules sont déliés, & longs de quatre ou cinq lignes. Chaque fleur est blanche, d'une seule feuille, coupée en bassin, du diametre de trois lignes ou trois lignes & demie, percée dans le fond, où elle est jaunâtre, & comme terminée en anneau, divisée en cinq parties, jusques vers sa moitié, longues, pointues, & rangées en étoile: des côtés du fond de la fleur s'élevent des étamines très-courtes, chargées chacune d'un sommet jaune, poudreux, étroit, long d'une ligne & demie. Tous ces sommets sont joints ensemble, & cachent le fond du pistil, dont le bas est presque rond, verd pâle, emboité dans le trou de la fleur, & planté dans le fond du calyce: ce calyce est un petit entonnoir verdâtre, & découpé en cinq pointes obtuses. Lorsque la fleur est passée, le pistil devient un fruit sphérique, assez dur, verd d'olive d'abord, puis noir; du diametre d'environ quatre lignes, plein d'un suc assez limpide, & de plusieurs semences blanchâtres, longues de deux lignes, plates, arrondies, bordées d'une petite chair verdâtre que l'on sépare facilement, disposées en maniere d'anneau, autour du placenta, qui est au milieu du fruit, & qui distribue la nourriture à toutes ces graines.

La racine est comme insipide; les feuilles ont un gout d'herbe un peu salé; le fruit a quelque chose d'aigrelet & de vineux: toute la plante est d'une odeur assoupissante, mais plus forte dans les autres especes.

Elle fleurit en Juillet, Août & Septembre: les fruits sont mûrs en Septembre & Octobre.

Les feuilles ne rougissent gueres le papier bleu, mais le fruit mûr le rougit très-fort, ce qui fait conjecturer que le sel ammoniac qui est dans cette plante, est modéré dans les feuilles par une portion très-considérable d'huile fétide & de terre; mais que la partie acide de ce sel est fort developpée dans le fruit mûr: de sorte qu'il y a un choix à faire des parties de cette plante, suivant les indications que l'on veut remplir. Les fruits, par exemple, sont plus rafraîchissans, mais plus repercussifs que les feuilles, qui adoucissent en résolvant, détergeant, & absorbant; elles donnent beaucoup de sel

volatil concret, par l'analyse chymique : l'on se sert de la *morelle* dans les occasions, où il faut modérer l'inflammation, ramollir, & relâcher les fibres qui sont dans une tension violente. On applique l'herbe pilée sur les hémorroïdes, ou l'on bassine ces parties avec le suc tiédi; on malaxe le suc pendant quelque tems dans un mortier de plomb, pour en graisser le cancer: le même suc animé avec une sixieme partie d'esprit de vin, bien déflegmé, est fort bon pour l'érésipele, les dartres, le feu volage, les boutons, & pour toutes les demangeaisons de la peau: on emploie la *morelle* dans l'onguent populeon, & dans tous les cataplasmes anodyns. Cesalpin assure que l'on en fait boire l'eau, ou le suc dans l'inflammation du ventricule, & dans l'ardeur d'urine; il dit que la même eau prise à trois onces avec pareille quantité d'eau d'absinthe, pousse par les sueurs: cependant on regarde l'usage intérieur de cette plante, comme fort suspect. Tragus dit qu'elle tue les cochons, & conseille de ne se servir intérieurement de son eau, que deux ou trois ans après l'avoir distilée. TOURNEFORT.

5. *Solanum Officinarum, acinis Puniceis*, C. B. P. 166.
6. *Solanum Officinarum, acinis ex luteo virescentibus.*
7. *Solanum Officinarum, folio laciniato stramonii, flore parvo, albo, acinis nigris.*
8. *Solanum lanuginosum, hortensi simile*, Raii Hist. 672.
9. *Solanum tuberosum esculentum.* Voyez *Battata Virginiana.*
10. *Solanum pomiferum frutescens, Africanum, spinosum, flore Borraginis, foliis profundè laciniatis.*
11. *Solanum pomiferum frutescens, Africanum spinosum, flore Borraginis, folio pallidiùs virescente, subtus tomentoso.*
12. *Solanum pomiferum frutescens, flore Borraginis, folio tomentoso, incano, solo caule spinoso.*
13. *Solanum incanum, Chinense, minus, spinosum, floribus parvis umbellatis*, Pluk. Almag. 351.
14. *Solanum fruticosum bacciferum.* Voyez *Amomum Plinii.*
15. *Solanum lignosum, Africanum, sempervirens, laurinis foliis*, H. A. 2. 191.
16. *Solanum Africanum, lignosum, folio atroviridi, angusto, oblongo, obtuso.*
17. *Solanum Guineense, fructu magno instar cerasi, nigerrimo umbellato.*
18. *Solanum Americanum, caule & pedunculo nigro, & folio acanthi spinosis.*
19. *Solanum Americanum, caule & pedunculo, folio malvæ, tomentosis, & spinis albis donatis, fructu luteo.*
20. *Solanum spinosum, fructu rotundo*, C. B. P. 167. *Pomum Hierichuntanum.* Imperat. 665. *Mala insana, nigra*, Rauwolf. Lugd. Append.
21. *Solanum fruticosum Indicum, fructu rubro*, T. 149. *Cheruhunda.* H. Mal. 2. 67. *Scheruschunda*, Ic. Tab. 36.
22. *Solanum Africanum, spinosum, fructu canescente, undulato*, Triumfett. Prælus. 49.
23. *Solanum pomiferum, non spinosum, fructu duro*; Vaill.
24. *Solanum spinosum, incanum, foliis sinuatis, flore Borraginis, fructu luteo, ovuli Gallinacei magnitudine & formâ*, Triumf. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

La premiere & la seconde espece de *solanum* sont appellées *dulcisamara* ou *dulcamara*, *dulcamere*, parce que si on en mâche lorsqu'elles ont été récemment cueillies, elles produisent dans la bouche une amertume qui est immédiatement suivie d'une sensation douce, telle que celle du miel. Le suc de cette plante est pénétrant, savoneux & déterſif; c'est par cette raison qu'on l'emploie dans les plaies où il y a du sang extravasé & engrumelé. Le *solanum* est diurétique, chasse le gravier des reins & fait suer; c'est pourquoi l'on ordonne une décoction forte de ses branches tendres dans les phthisies, où les atténuans & les déterſifs seroient bienfaisans : mais si la fluidité du sang est excessive, ce qui se manifeste par les sueurs naturelles, cette décoction sera nuisible. Il produit de fort bons effets dans les inflammations, & dans les cas où la tension des fibres est trop grande. Ses feuilles broyées sont bonnes dans les hémorrhoïdes. On fait laver le cancer avec son suc. Ce suc mêlé avec l'esprit de vin rectifié, convient dans les érésipeles & dans toutes les affections cutanées. Cette plante a les propriétés de la réglisse, & sa décoction soulage considérablement dans toutes les maladies qui naissent d'obstruction; car elle est déterſive & apéritive. On la recommande dans toutes les maladies de la poitrine, dans les ulceres tant internes qu'externes, dans le scorbut & la vérole. Le *solanum* est très-diurétique. Les Chirurgiens d'Armées ne doivent point en manquer, parce qu'il est bon pour les coups, soit que leur effet soit intérieur, soit qu'il soit extérieur. Appliqué extérieurement, il calme les douleurs de la goute. Les Medecins en font grand cas pour l'extérieur, & ce n'est pas sans raison; on en broie les feuilles, & l'on en exprime le suc. On mêle ce suc avec de l'onguent rosat, & on l'applique sur la tête dans la phrénésie. C'est un rafraîchissant; un anodyn, & même, disent quelques-uns, un antiphlogistique. Ses feuilles broyées avec du sel ou du nitre, s'employent dans les inflammations, les gangrenes & suppurations. Si l'on use de cette plante intérieurement, elle calmera, à ce qu'on croit, la chaleur excessive, rafraîchira & fortifiera les parties. Cependant comme il est arrivé à plusieurs enfans de Paysans d'avoir été attaqués de convulsions, & d'être morts pour en avoir fait usage; d'ailleurs comme elle tue la volaille, ainsi que nous assurent les Habitans de la campagne, Il n'en faut user qu'avec circonspection, & se méfier de ses baies. On applique extérieurement ses feuilles broyées dans les inflammations d'hémorrhoïdes. La septieme & la huitieme espece sont dangereuses. La neuvieme a des tubercules à sa racine; elle nous vient de l'Amérique, où elle passe pour un excellent aliment : mais si l'on en mange trop, elle suffoque. Ses tubercules cuits sous la cendre sont assez sains, & l'on dit qu'ils ont la vertu de provoquer les selles. La quatorzieme espece passe pour le *solanum* des Anciens, & ses baies pour rafraîchissantes. Je n'assurerai rien positivement sur les vertus de ces baies, car je n'en ai jamais fait d'essai. La dix-septieme est très-vénéneuse, & ses baies tuent sans presque laisser de symptomes de poison. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Solani species, Fockii Fockii dicta Javanensibus Bontii.

Il paroît évidemment aux feuilles, aux fleurs & aux fruits de cette plante, que c'est une espece de *solanum.* Son fruit ne differe de celui du *solanum* qu'en ce qu'il est plus gros : il excede quelquefois la longueur d'une coudée : il est de la grosseur du bras; & son écorce est si unie, qu'on s'y voit comme dans un miroir. On le mange à Java, dans les Isles voisines & dans toutes ces contrées. Il est délicieux au gout : on le fait cuire avec du poivre & du vin; alors il ne cede en rien au cul de l'artichaut, dont il a presque le gout. Il est nourrissant & diurétique, c'est pourquoi il produit de fort bons effets dans la pierre de la vessie & dans les affections des reins.

Il y a une espece sauvage de ce *solanum* qui porte un fruit parfaitement sphérique, & d'une couleur jaune quand il est mûr, au lieu que le fruit de la plante dont nous venons de parler, est simple & blanc comme la neige. Ce *solanum* est si amer, qu'il n'y a que les sangliers & les rhinoceros qui en mangent. RAY, *Histoire des Plantes.*

Solanum vesicarium Indicum, C. B. *Solanum, sive Halicacabum Indicum*, J. B. *Halicacabum Indicum rectum*, Park. *Camara Brasiliensibus*, Marcgrave.

Cette plante a la tige assez forte, &, selon Parkinson, ferme, droite, anguleuse, noüeuse, haute d'une ou deux coudées, poussant un grand nombre de branches couvertes de feuilles un peu plus larges que celles de l'*halicacabum* commun, découpées & d'un verd sale. Ses fleurs croissent séparées les unes des autres aux endroits où les branches s'écartent, au milieu des feuilles, & sont d'un jaune pâle comme celles du *solanum* commun. Ses vésicules, ou son fruit est égal à celui de l'*halicacabum*. Il contient un noyau si gros, que la vésicule en creve quelquefois en quatre endroits. Toute cette plante est insipide, & rend aux jointures un suc mucilagineux, qui a l'odeur forte du *lycopersicum*. Ray, *Hist. Plant.* d'après *Parkinson*.

On ne lui attribue aucune propriété que je connoisse.

Solanum ; nom commun à différentes especes d'alkekange, de jalap, de *lycopersicum* & de *stramonium*.

Solanum Barbadense ; nom de la *Phytolacca Americana, fructu minori.*

Solanum melanocerasos. Voyez *Bella-donna.*

Solanum pomiferum, ou *Melangena, fructu oblongo violaceo*, ou *Melongena, fructu oblongo albo.*

Solanum quadrifolium ; nom de l'*Herba Paris.*

Solanum racemosum et Virginianum ; le même que *Phytolacca Americana, fructu majori.*

SOLARIS HERBA, l'*Heliotropium.*

SOLATER ou SOLATUR, *vif-argent.* Ruland.

SOLDANELLA, *soldanelle.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace ; ses feuilles sont roides & plus petites que celles de l'*asarabacca* ; sa fleur est en crosse & frangée ; son fruit est cylindrique & ouvert au sommet.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Soldanella Alpina, rotundifolia, C. B. P. 295. Tourn. Inst. 82. Boerh. Ind. A. 202. *Soldanella Alpina*, Ger. 690. *Soldanella Alpina, rotundifolia*, C. B. P. 295. Tourn. Inst. 82. *Soldanella montana, quibusdam*, J. B. 3. 87. *Soldanelle des montagnes.*

On trouve cette plante dans les Alpes : elle fleurit en Juillet, & Monti place son herbe entre les vulnéraires.

SOLDURA, féces des sels alcalins, Libavius.

SOLEA, *sole.* Il est peu de poissons qui aient un aussi excellent gout, & qui soient en même-tems d'une qualité si saine que la *sole*. Il y en a de différentes grosseurs & de différentes sortes.

Elle a une chair tendre, courte & ferme, n'a que peu de sucs visqueux & grossiers, & contient un mélange bien proportionné de particules huileuses & de salines volatiles, qui la rendent fort agréable au gout, nourrissante, propre à produire de bons sucs & facile à digérer. La tête de ce poisson séchée, & réduite en poudre, est, dit-on, bonne pour la pierre, la gravelle & le scorbut. Elle ne produit point de méchans effets, à moins qu'on n'en mange excessivement.

On l'appelle en Latin *buglossus*, du Grec βούγλωσσος, fait de βοῦς, *bœuf*, & γλῶσσα, *langue*, parce qu'elle est à peu près de la forme d'une langue de bœuf. Lemery, *des Alimens.*

SOLELASAR, *sel alcalin.*

SOLEN, σωλὴν ; instrument de Chirurgie, dans la concavité duquel on place les membres fracturés. C'est encore le nom d'un coquillage de mer, oblong, dont les Naturalistes distinguent deux especes.

SOLENARIUM, σωλενάριον ; instrument de Chirurgie, dans la cavité duquel on place le pénis de la même maniere qu'un membre fracturé dans le *solen.*

SOLEUS, *le soléaire.*

C'est un gros muscle fort charnu, d'une figure presque ovale, applati, plus épais dans le milieu que vers les bords. On l'a trouvé semblable à une sole, & pour cette raison on lui a donné le nom de *soléaire*. Il est placé sur le derriere de la jambe, à peu près comme les jumeaux ou gastrocnémiens, mais plus bas. Il en est couvert, & acheve avec eux de former ce qu'on appelle le gras de la jambe.

Il est attaché en-haut, en partie au tibia, & en partie au péroné. Il s'attache d'abord à plus du tiers supérieur de la face postérieure du péroné, & un peu au ligament articulaire de la tête de cet os. Il s'attache ensuite à la face postérieure du tibia, depuis toute l'impression ou ligne oblique, qui sert aussi d'attaches au poplité, jusques environ à la moitié de l'angle interne de l'os.

De-là il quitte ces deux os, & se termine par un tendon très-fort & large, qui s'unit très-étroitement avec celui des jumeaux, & forme avec eux un puissant tendon nommé tendon d'Achille, ou corde d'Hippocrate. Ce tendon s'amasse en descendant vers l'os calcaneum, où il s'élargit un peu de nouveau, & s'attache obliquement ou en biseau à la face postérieure de cet os jusqu'à sa tubérosité. Ainsi les plus externes ou postérieures des fibres dont ce gros tendon est composé, sont les plus longues ; les plus internes ou antérieurs sont les plus courtes, & les autres à proportion.

Le corps charnu du muscle paroît composé de deux plans de fibres pour le moins, dont l'un est le plus simple & en fait la face postérieure ; l'autre est penniforme, qui en compose la face antérieure, c'est-à-dire, la face qui regarde les os.

Ce muscle avec les deux jumeaux fait un vrai muscle triceps, selon le langage des Anatomistes.

Ces trois muscles font une espece de triceps, & servent ensemble par leur tendon commun à étendre le pié & à le soutenir étendu contre les résistances les plus violentes. C'est par leur moyen qu'on souleve tout le corps, même chargé de fardeaux, quand on se tient sur le bout des piés. C'est par leur moyen qu'on marche, qu'on court & qu'on saute. La longueur de la portion postérieure du calcaneum favorise l'action de ces muscles, en éloignant du centre du mouvement leur ligne de direction.

Les mouvemens du pié que ces muscles exécutent, peuvent être rapportés aux leviers de la premiere & de la seconde espece. Quand on se tient debout sur la pointe d'un pié, ce pié représente le lévier de la seconde espece, en ce qu'alors le point d'appui est à l'une des extrémités du pié, la puissance à l'autre extrémité, & le fardeau entre deux. On exprime assez le lévier de la premiere espece, quand on tient la jambe arrêtée pendant qu'on surmonte avec le bout du pié quelque résistance mobile, & même toutes les fois qu'on remue le pié pendant qu'on le tient en l'air.

Non-seulement ces muscles étendent le pié sur la jambe, mais ils meuvent aussi réciproquement de la même maniere la jambe sur le pié. C'est ce qui paroît évidemment, quand après avoir fait une génuflexion médiocre, on se releve ; car alors le pié demeure fixe contre terre, pendant que les jumeaux & le *soléaire* redressent la jambe. Il faut observer ici que cette génuflexion ne se fait pas par l'action des muscles qui servent à fléchir, mais par le seul relâchement déterminé de ceux qui servent à étendre, selon la remarque que nous en avons déja faite.

Les jumeaux par leurs attaches à l'os de la cuisse, peuvent dans de grands efforts mouvoir la jambe sur la cuisse, & la cuisse sur la jambe, comme des auxiliaires du biceps, du demi-membraneux, du demi-tendineux, du grêle interne & du couturier. Dans ces mouvemens

les extrémités supérieures des jumeaux se croisent avec les extrémités inférieures des autres muscles que je viens de nommer. Les fibres charnues des jumeaux sont en partie fort longues, & par conséquent leurs attaches supérieures fort éloignées de leurs attaches inférieures. C'est par cette longueur de fibres charnues que ces muscles sont plus capables d'un grand mouvement que d'un mouvement fort.

Le *soléaire*, par la multiplicité de ses fibres charnues & par sa structure penniforme, est plus propre à faire des mouvemens forts que des mouvemens amples. Il paroît le principal soutien du mouvement que les jumeaux auront commencé. La portion tendineuse de ce muscle,& celle des jumeaux, quoiqu'elles forment ensemble le gros tendon qui est attaché au calcaneum, paroissent glisser un peu l'une sur l'autre dans les différens mouvemens de flexion & d'extension du pié. WINSLOW, *Anatomie.*

SOLIDAGO, nom de la *Doria, quæ Jacobæa, Alpina, foliis longioribus, serratis.*

SOLIUM; vaisseau dont on se servoit dans les bains des Anciens, & dans lequel on les prenoit.

SOLIUM, espece de vers plat, ou *tenia*. Il y a deux sortes de *tenia*; l'un qu'on appelle proprement *tenia* qui ne se meut point, & qui n'a point de tête formée; l'autre qu'on nomme *solium* ou *solitaire*, parce qu'il est toujours seul de son espece dans le corps, se meut & a une tête ronde, fort réguliere & semblable à une verrue.

SOLOMA, *Argent*; c'est celui des Chymistes. RULAND.

SOLSEQUIUM, *soufre.*

SOLVAS; terme obscur de Paracelse, par lequel il paroît entendre quelque substance qui dissout le bol: mais il ne dit rien de cette substance.

SOLUTIO, *solution*, ou terminaison d'une maladie, par exemple, d'une inflammation par *résolution*.

Solution chymique. Voyez ce que nous en avons dit à l'art. *Menstruum.*

Solution signifie encore relâchement de ventre.

C'est une opinion constante & reçue de tous les Maîtres de l'Art de la Chymie, que la *solution* des corps, qui est d'un usage fort étendu dans la Chymie, se fait particuliérement par le moyen de leurs pores. Les corps solides, disent-ils, en conséquence de cette opinion qui prévaut toujours parmi eux, ont, selon la structure & la connexion différente de leurs parties composantes, des pores & des passages diversement configurés, dans lesquels s'insinuent les petites particules des menstrues qui remplissent ces interstices, agissent contre leurs parois, & dissolvent la cohésion. Ils conjecturent que ces pores sont de grandeur & de figure différentes, sont adaptés tant aux corps solides qu'aux fluides dissolvans, & ne peuvent admettre que certaines particules qui leur sont analogues; d'où ils concluent que des corps différens exigent différens menstrues.

Quelque ingénieuse & subtile que cette opinion puisse paroitre du premier coup d'œil, je ne doute point qu'on ne s'en détrompe à l'examen; & je me fais fort de démontrer dans la dissertation suivante, que les fondemens en sont vains & caducs. Je conviens toutefois qu'il y a du mérite à avoir inventé cette hypothese, & qu'elle est spécieuse: mais je soutiens qu'elle est sans solidité.

Premierement, on m'accordera sans difficulté qu'il y a dans tous les corps durs & compactes des pores ou cavités de même figure & de figure différente, dont les uns admettent le fluide aérien & éthéré, & les autres les particules de quelque fluide aqueux & spiritueux qui chassent la matiere aérée ou éthérée. C'est à cette différence des pores qu'il faut attribuer la gravité spécifique des corps; c'est par là qu'il faut expliquer pourquoi les uns sont plus pésans ou plus légers que les autres. Il faut concevoir en même-tems, que si les pores ou les interstices que laissent entre elles les parties des corps solides, sont occupés par des fluides, c'est moins à la figure de ces pores qu'il faut avoir égard, qu'à leur diametre, qu'à leur ouverture plus ou moins grande. Car il est constant par les principes de la méchanique, qu'un fluide s'insinue dans un corps par les pores, de quelque figure qu'ils soient, s'il ne rencontre aucun obstacle de la part de leur diametre. Si nous ne nions point qu'il y ait des pores dans les corps solides, ce n'est pas une raison pour convenir qu'il y en ait de pareils dans les corps fluides. Les parties des corps solides sont fortement attachées les unes aux autres, & demeurent dans un repos relatif entre elles: mais il n'en est pas ainsi des fluides. L'influx de l'éther tient leurs parties dans une agitation continuelle; elles changent sans cesse de situation les unes par rapport aux autres. Mais s'il est impossible de concevoir quelque arrangement constant dans les pores des fluides, il s'ensuit évidemment qu'on ne peut point déduire le phénomene de la *solution* des corps, de la disposition différente des parties d'un fluide. Lorsqu'un fluide entre dans les pores d'un solide, son effet est de le mettre dans un état plus léger & moins cohérent que quand il y est entré. Les fluides au contraire sont privés de tout mouvement, se coagulent nécessairement, & prennent de la solidité, s'il arrive que quelque matiere, s'insinuant entre leurs parties, en chasse l'éther qui les tenoit dans une agitation continuelle. C'est ainsi que cela se passe dans l'eau; elle se gele & forme une substance compacte, lorsque l'air froid venant à la presser, en fait sortir la matiere éthérée & subtile. Il y a encore cette différence entre les solides & les fluides, que la quantité d'éther reçue dans les fluides augmente leur volume, comme on voit lorsqu'ils sont échauffés; au lieu que les solides ne sont pas affectés de la même maniere.

D'ailleurs le feu fondant les métaux & les pierres, le mercure adoucissant & amalgamant les métaux; une once d'acide dissolvant la même quantité de sel alcalin, & une once d'esprit de vin bien rectifié recevant une once d'huile pure distilée, de girofle, de lavande ou de camphre, je ne conçois pas comment se fait cette admission des particules d'un solide dans les pores d'un fluide; car les pores du menstrue ne peuvent pas être égaux au corps entier admis, ni plus grands que lui.

On ne conçoit pas mieux comment le cuivre mis dans une *solution* d'argent, ou le fer dans une *solution* de cuivre, y produit une précipitation: car il faudroit imaginer pour cela, que ces corps solides se répandent dans les pores du menstrue. On ne peut non plus expliquer dans cette hypothese, pourquoi l'esprit de vin bien rectifié, versé sur l'esprit soûlé de sel ammoniac, précipite son sel volatil, ni pourquoi l'eau précipite le camphre dissous dans l'esprit de vin. Il y a des Auteurs, qui pressés par ces difficultés, se sont tournés d'un autre côté, & ont eu recours à l'analogie des parties du dissolvant & du corps à dissoudre. Mais cette idée n'est pas plus satisfaisante que la précédente; car nous observons que des corps éthérogenes & tout-à-fait dissemblables, s'unissent parfaitement les uns aux autres, & se dissolvent plus parfaitement même que ne font les corps homogenes. Tout le monde sait que les acides dissolvent sans difficulté les sels & les corps alcalins; que l'eau se charge de terre, ainsi qu'il est évident dans la décoction de chaux-vive; que l'eau insipide reçoit toutes sortes de sels, & que les menstrues alcalins dissolvent très-commodément les soufres.

Il faut donc abandonner encore l'analogie des parties, & placer ailleurs la cause réelle des *solutions* & de l'action des menstrues. Il me semble que ce que l'on pourroit avancer de plus vraissemblable & de plus facile à concevoir sur cette matiere, ce seroit de supposer que

le fluide met en mouvement les parties du corps à dissoudre, les emporte avec lui, leur communique son mouvement de fluidité, & se les tient unies par ce moyen. Il semble que ce soit ainsi que l'eau dissolve & s'unisse toutes les especes de sels.

Toutes les huiles distilées, ainsi que les balsamiques résineux sont dissous & sont incorporés avec & par le moyen d'un esprit de vin sulphureux bien rectifié. Il y a ordinairement *solution*, lorsque le principe actif, surtout salin, s'unit intimement avec le corps à dissoudre, ensorte qu'il en résulte un troisieme sel ou un sel neutre. Ce sel neutre cédant ensuite facilement au principe aqueux en est assez promptement dissous. C'est ainsi que les menstrues acides qui ne sont autre chose qu'une *solution* d'un sel acide dans du phlegme, deviennent un sel neutre en dissolvant des substances alcalines, soit salines, soit terreuses; & c'est ainsi que ce sel neutre se résout en phlegme de la même maniere que tous les autres sels. Il en est de même des métaux, dissous par des menstrues acides, comme l'eau forte ou l'eau régale. Ces sels acides, s'unissant aux particules métalliques, forment une troisieme espece de sel, qu'on trouve après l'évaporation du menstrue, & qui se dissout promptement dans l'eau que le menstrue contient.

Il s'ensuit de ces expériences, qu'il n'y a point de dissolution, lorsque le menstrue ne peut s'unir avec le corps à dissoudre. L'esprit de vin bien rectifié ne dissout point le sel commun, parce que le soufre inflammable refuse de s'unir avec cette espece de sel. C'est par la même raison que les autres sels n'en peuvent être dissous. C'est de-là qu'il faut déduire aussi pourquoi les menstrues oléagineux & alcalins ne dissolvent point les métaux. Ce n'est point parce qu'ils ont les uns & les autres des pores différens, & des parties dont la figure n'a point d'analogie: mais bien parce qu'il ne se fait aucune union intime entre le sel alcali & l'huile & les parties constituantes des métaux. L'esprit de vin bien rectifié s'unissant fort promptement au contraire avec les huiles distilées & les résines qui ne sont autre chose, qu'une espece d'huile plus subtile, coagulée par un acide, il y a *solution*. C'est ainsi que l'eau se mêle avec l'eau, & que l'eau se charge promptement de glace.

S'il y a *solution* lorsque les parties du dissolvant & du corps à dissoudre s'unissent; la fluidité cessera & la substance dissoute sera séparée du menstrue; s'il arrive que cette union soit détruite, & que les parties du dissolvant viennent à se séparer du corps dissous; c'est-à-dire, pour m'exprimer comme les Chymistes, qu'il y aura précipitation. C'est un préjugé de s'imaginer qu'il se fait précipitation, parce que les pores du menstrue qui contenoient les particules du corps dissous sont occupés par une autre matiere qui les en chasse. Il vaudroit beaucoup mieux dire que la précipitation n'est autre chose qu'une autre *solution*, ou une seconde union du menstrue avec un autre corps: j'entends par-là que la matiere précipitante s'unit plus fermement avec le menstrue, que le corps précipité.

Il me semble que la raison pourquoi le menstrue qui s'étoit uni au premier corps qu'on lui avoit exposé, s'applique à un nouveau corps, s'unit avec lui & abandonne le premier; c'est qu'il s'incorpore plus aisément & plus librement avec le précipitant qu'avec le dissous, & cela en conséquence d'une plus grande analogie avec ses parties, ce qui mérite d'être démontré par des expériences. Le cuivre mis dans la *solution* d'argent faite par l'eau forte, précipite l'argent; & le fer mis dans la *solution* de cuivre, faite par l'eau forte précipite le cuivre: mais le zinc mis dans la *solution* de fer par l'eau forte, précipitera le fer sur le champ; & si vous voulez précipiter le zinc, vous n'avez qu'à vous servir de sel de tartre.

Voici comment j'explique ces différentes précipitations.

Le sel acide de nitre, qui est dans l'eau forte, étant beaucoup plus propre à s'unir avec le sel de tartre que le zinc, celui-ci est précipité. Le sel acide de nitre s'incorporant plus facilement avec le zinc qu'avec le fer, c'est le fer qui est précipité. Le même sel acide s'unissant plus promptement avec le fer, qu'avec le cuivre; si l'on met du fer sur la dissolution de cuivre, il faut que le cuivre soit précipité. Cette explication a lieu dans tous les autres cas. Une remarque qui mérite d'être faite, c'est qu'un acide précipite d'autant plus violemment les corps, que l'acide dans lequel ils ont été dissous, est plus subtil. Ainsi l'esprit de vitriol versé sur des *solutions* de substances alcalines & terreuses, comme la nacre de perle, le corail, les yeux d'écrevisses, & les coques d'œufs dissous dans du vinaigre, les précipite subitement. La raison en est évidente; c'est parce qu'un acide plus fort s'unit plus intimement avec des particules alcalines & terreuses, qu'un acide doux; c'est ce qui donne lieu à la précipitation subite qui se fait. Aussi lorsqu'on verse de l'esprit de vitriol sur du sucre de plomb, qui est un sel préparé avec le plomb, & avec le vinaigre distilé, le plomb est pareillement précipité: mais lorsqu'on vient à distiler, c'est l'esprit de vinaigre, & non celui de vitriol qui monte: l'esprit de vitriol reste au fond uni avec le plomb. La même chose arrive dans les autres *solutions* de substances alcalines avec le vinaigre dont nous avons déja fait mention.

Si l'eau précipite les *solutions* de corps résineux faites avec l'esprit de vin bien rectifié; ce n'est pas que cet esprit s'insinue dans les pores de l'eau: mais c'est qu'il s'unit plus facilement avec l'eau qu'avec les résines. Le même esprit de vin bien rectifié, précipite le sel volatil de l'esprit de sel ammoniac, qui est préparé avec l'eau. Enfin, la *solution* de sel de tartre précipite la *solution* de perles, ou d'yeux d'écrevisses faite avec le vinaigre; parce que le sel de tartre s'unit plus promptement avec les acides que les corps terreux. Une addition d'yeux d'écrevisses à la *solution* de sel de tartre ne détruiroit pas l'union. Un phénomene bien connu, c'est que le sel commun jetté dans la *solution* de l'argent par l'eau forte, cause une précipitation, & donne un magistere blanc. Il n'en faut point chercher d'autre raison, sinon que l'acide fort pénétrant du nitre s'incorporant avec la terre du sel commun, qui est d'une nature alcaline, abandonne l'argent auquel il étoit uni.

Il est donc démontré par ces expériences que la *syncrisis* & la *diachrisis*, ou l'union & la séparation, sont les opérations les plus simples, & les grands moyens dont se sert la nature pour exécuter une multitude prodigieuse d'effets; car c'est à l'union & à la séparation qu'il faut avoir recours, pour bien entendre & bien expliquer la nutrition, la génération, les propriétés, les accroissemens, la transformation, l'altération dans le tissu, la *solution* & la coagulation des corps. Il reste donc pour constant, que la doctrine des pores & des particules de différentes figures, dont les Chymistes & les Naturalistes font si fort entêtés, ne répond nullement aux difficultés des *solutions*, n'a aucun fondement dans la nature des choses; & que les principes fondamentaux & simples d'union & de séparation, satisfont d'une maniere facile & claire, à la plupart des phénomenes importans de la nature. Frederic Hoffman, *Observ. Phys. Chym.*

SOLUTIVA, *laxatifs.*

SOM

SOMNAMBULO, *Somnambule.*

SOMNIFERA, *Somniferes.*

SOMNIUM, *songe* ou *rêve.* Voy. *Insomnium.*

Pythagore pensoit que l'air étoit habité par les ames des démons ou des héros, & que ces intelligences envoyoient aux hommes, & même aux animaux, des songes, des présages & des maladies.

Les Anciens étoient fortement persuadés, que leurs Dieux inspiroient en *rêve* aux malades, les remedes qui leur convenoient.

Galien dit qu'ayant été attaqué d'une douleur fixe, à la partie où le diaphragme tient au foie, il rêva qu'Esculape lui conseilloit d'ouvrir l'artere située entre le pouce & le second doigt de la main droite, qu'il le fit, & guérit sur le champ.

Plutarque cherche, *Synop.* 9. 10. les raisons pourquoi les *rêves* d'automne sont plus incertains que les autres.

Dans le tems que les Phocéens étoient en guerre avec les Thébains, Phayllus, Général des premiers, *rêva* qu'il ressembloit à la statue d'un Phthisique qu'Hippocrate avoit consacré à Apollon, & qui étoit dans son Temple à Delphes; & il mourut peu de tems après de consomption.

SOMNOLENTIA, *assoupissement.* Voy. *Lethargus.*

SOMNUS, *sommeil.* Voy. *Opium* & *Lethargus.*

Tous les corps sont capables par leur action les uns sur les autres, & par l'action des corps environnans, d'être affoiblis & consumés; & tous les corps animaux expulsent sans cesse en vertu d'un principe actif, & agissant de lui-même au dedans d'eux, ou par le frottement qu'ils éprouvent au-dehors, leurs parties superflues & inutiles; ensorte que l'on peut dire que tous les corps animaux sont dans un flux perpétuel. Pour réparer cette perte & cette consommation continue des corps animaux; la nature a fait prudemment succéder le repos au travail, & le *sommeil* à la veille; ces alternatives sont absolument nécessaires à notre conservation. Nous travaillons pendant la veille, & nous nous fournissons des choses qu'exige le soutien de nos corps; ces réparations sont appliquées aux parties consumées; & c'est ainsi que les pertes qu'elles ont faites, cessent de leur être préjudiciables. Il me paroît donc que ce seroit fort mal-à-propos, qu'on troubleroit l'ordre de la nature, en substituant aux fonctions animales qui se font pendant le *sommeil*, d'autres occupations que celles des coctions secondaires, telles que sont l'application de la nourriture aux parties affoiblies, la réparation du sang, le renouvellement des sécrétions, la reproduction d'une quantité copieuse d'esprits, ou pour parler plus philosophiquement, le rétablissement du ton affoibli des fibres nerveuses; en un mot, la réparation de ce qu'a dissipé la veille & le travail du jour. Ce seroit à peu près comme si, en le supposant possible, on mangeoit, ou buvoit ou pourvoyoit à quelque autre besoin de la vie pendant le *sommeil*. On voit par-là combien c'est une pratique préjudiciable, que de faire des soupers somptueux, qui chargent l'estomac, ou de s'aller coucher peu de tems après avoir ainsi mangé avec excès; car c'est troubler tout l'ordre de la nature, & confondre les tems qu'elle avoit marqués pour le *sommeil* & la veille. C'est pourquoi je conseille aux valétudinaires, aux gens de cabinet, & à ceux qui mènent une vie méditative, ou de ne point souper, ou de ne manger à souper que des végétaux, & de laisser un intervalle suffisant entre le souper & le coucher.

C'est une maxime assurée, (si l'on excepte certaines maladies aiguës) que le *sommeil* est sain, tranquile & bienfaisant, à proportion que les organes alimentaires sont en repos, bien constitués & bien nets. Si, sans avoir aucune maladie, on est troublé dans son *sommeil*, c'est une marque certaine qu'on a l'estomac plein d'alimens ou de crudités, ou les intestins remplis de vents, de bile, ou d'un chyle superflu. Et ces insomnies nocturnes & cette répugnance qu'on a pour le lit, que pour l'ordinaire on attribue à des vapeurs, n'ont souvent pas d'autres causes; mais ne laissent pas de fatiguer, parce que la fatigue de la veille suffit toute seule pour incommoder. Et lorsque quelqu'un s'est plaint à moi de ces insomnies, je n'ai jamais manqué, en le questionnant sur sa maniere de vivre, d'en trouver la cause dans le régime de la veille ou des jours précédens; & toujours elles avoient pour causes quelques fautes commises dans le boire ou dans le manger, soit pour la quantité ou pour la qualité.

J'ai été surpris de voir des hypocondriaques & des hystériques, sans dormir de la nuit, ne faire que se tourner & s'agiter dans le lit jusqu'au matin, y rester fort tard; accablés, & toujours sans pouvoir dormir, pesans, oppressés & plus las que la veille; se plaindre d'être harassés, moulus, brisés, comme s'ils eussent été fouetés, flagellés, piqués ou battus toute la nuit; se lever ensuite avec la bouche sale & la langue blanche, roter, bâiller, tousser, cracher, s'alonger, être pesans, sans appétit, sans esprits vitaux pendant tout le jour, & commencer à vivre & à respirer, devenir gais & avoir faim sur les dix ou onze heures du soir ou minuit, faire un souper succulent & copieux, bien boire, être de belle humeur, se coucher fort tard, & une fois entrés dans le lit, y passer la nuit comme la précédente. La raison de toutes ces incommodités est la réplétion de leur estomac, qui ne leur laisse point de repos, jusqu'à ce qu'il ne soit déchargé du poids qui l'opprime. Les humeurs acres & crues qui pincent & picotent les fibres nerveuses & les tuniques des intestins, font comme autant d'aiguilles & d'épingles qui courroient dedans, sans pourtant causer toujours des douleurs bien aiguës. Le chyle, faute d'une coction suffisante, étant arrêté ou ne circulant qu'avec lenteur d'abord dans les intestins, ensuite dans les plus petits vaisseaux, cause ces convulsions, ces flatulences, ces cauchemares & ces oppressions qu'ils éprouvent. Ensorte que les digestions secondaires ne commencent à se faire que sur le matin; raison pourquoi ils n'ont point alors d'appétit; & lorsqu'elles sont une fois faites, leur estomac se remet, leurs esprits commencent à couler librement; & ils éprouvent ainsi un cercle perpétuel de bonne & de mauvaise disposition. Qu'ils suivent l'intention de la nature, qu'ils ne mangent à souper pendant quelques jours, que des végétaux légers, ou ne soupent point du tout, sans s'embarrasser des inconvéniens qui s'en ensuivront, l'appétit leur reviendra, & ils éprouveront la vérité de cet Aphorisme de l'Ecole de Salerne:

Somnus ut esto levis, sit tibi cœna brevis.

Les tems que la nature elle-même semble nous avoir marqué pour le *sommeil* & la veille, surtout dans nos climats voisins des tropiques, sont le jour & la nuit; ces humidités, ces vapeurs & ces exhalaisons qui s'élevent dans les plus hautes régions, & qui sont tellement raréfiées par la chaleur & par l'action du soleil, qu'elles en deviennent innocentes, ou sont du moins très-foibles pendant le jour; se condensent, redescendent près de la surface de la terre, & dégoutent perpétuellement pendant la nuit, & par conséquent doivent être très-nuisibles à des personnes délicates, lorsqu'elles sont éveillées dans ce tems-là, & ne peuvent manquer de supprimer la transpiration, que l'activité de la veille & le travail provoquent. Nos corps pompent & attirent à eux les bonnes & les mauvaises qualités de l'air qui les environne par les orifices des conduits perspiratoires de la peau. Et si nous pouvions examiner un corps animal avec un verre convenable, nous le verrions entouré de toutes parts d'un atmosphere, semblable à la vapeur d'un pot bouillant. Or il est aisé de concevoir quel tort fait au corps non-seulement la suppression de cette décharge continuelle de superfluités; mais aussi l'admission de ces fumées & de ces vapeurs nuisibles, qui tombent pendant la nuit près de la surface de la terre, dans le corps, où elles sont introduites par le poids & la pression de l'air.

Au contraire, la chaleur du soleil pendant le jour, troublant le repos de l'air par son action sur les corps humains, par la lumiere & par l'agitation de l'air, doit

néceſſairement déranger le cours égal de la tranſpiration, la continuité des coctions ſecondaires, & la tranquilité des eſprits ſi néceſſaire pour le *ſommeil* & le repos. Enſorte qu'il paroît que la nature a deſtiné le jour pour travailler, & la nuit pour dormir ; indépendamment même du beſoin qu'on a de la lumiere du ſoleil pour les travaux & pour pourvoir aux néceſſités de la vie. Il y a des animaux d'une eſpece délicate, que la nature a aſſujettis à une alternative de veille & de *ſommeil*, qui partagent non pas le jour, mais l'année entiere, la veille en occupant la moitié qu'on appelle été, & le *ſommeil* l'autre moitié qu'on appelle hiver; tels que l'hirondelle, la chauve-ſouris & pluſieurs inſectes, qui dorment l'hiver & ſont éveillés l'été. Ainſi la nature eſt conſéquente en aſſignant, pour nos actions, les inſtans de notre vie qui ſont les plus animés & les mieux éclairés ; & les plus ſombres & les moins ſains pour le *ſommeil*. Ce n'eſt pas que les gens robuſtes, auſſi-bien que les animaux que la nature a créés propres à différens genres de vie, ne puiſſent par l'habitude accoutumer leurs corps à une maniere de vivre différente de celle que la nature indique : mais j'écris ici pour les valétudinaires, les gens de cabinet, & ceux qui menent une vie méditative.

Je conſeille à ces ſortes de perſonnes, ſi elles veulent conſerver leur ſanté & prolonger leurs jours, d'éviter autant qu'elles le pourront, la roſée du ſoir, l'étude de la nuit & les veilles; de ſe coucher en été avec le ſoleil, & de ſe lever en hiver au moins à la pointe du jour. Ceux qui vivront ſobrement ne ſeront pas grands dormeurs: mais en revanche ils auront un bon *ſommeil*, ſain, tranquile & bienfaiſant, qui leur rendra l'eſprit plus libre & l'humeur plus gaie, que ceux qui menent une vie plus ſenſuelle. Car, comme je viens de le dire, on dormira plus ou moins, ſelon qu'on aura mangé peu ou beaucoup.

Les valétudinaires, les gens de cabinet & ceux qui ménent une vie méditative, doivent s'aller coucher à huit ou neuf heures ou dix au plus tard, & ſe lever à quatre, cinq ou ſix du matin, au moyen de quoi ils ſeront reſtés huit heures au lit, ce qui ſuffit à toutes ſortes de perſonnes, qui ne ſont point affligées de maladies aiguës ou chroniques.

Rien n'eſt plus préjudiciable aux tempéramens délicats, aux gens de cabinet & aux perſonnes qui menent une vie méditative, que de reſter trop long-tems au lit, ou de ſe tenir coy & étendu entre deux draps, lorſqu'on eſt une fois bien éveillé ou qu'on a raiſonnablement dormi. Cela épaiſſit les ſucs, énerve les ſolides & affoiblit le tempérament. Un air libre & dégagé ſurtout au ſortir d'un lit chaud, eſt une eſpece de bain froid, qui conſéquemment rend la circulation plus vive & plus parfaite, & agglutine les ſolides que la moiteur du lit amollit & fond. Debout & éveillé, on tranſpire plus abondamment & les évacuations des récrémens groſſiers ſe ſont plus aiſément. La preuve en eſt l'appétit & la faim qu'éprouvent ceux qui ſe levent matin, & que n'ont point ceux qui reſtent long-tems au lit. Ajoutez à tout cela l'influence de l'air frais & bénin du matin, la diſſipation des humidités & des vapeurs de la nuit, les nuages & la peſanteur que le *ſommeil* répand ſur le cerveau, & enfin cette gaieté & cette bonne humeur cauſée par l'approche du ſoleil, qui eſt comme l'ame de toute la nature, qui ajoute une nouvelle force au cœur & une nouvelle activité aux eſprits.

On eſt toujours tombé d'accord par-tout & dans tous les tems, que la ſaiſon du matin, eſt le tems le plus propre pour l'étude & pour les emplois auxquels l'application d'eſprit eſt néceſſaire; car alors l'amas des eſprits eſt copieux & n'a encore ſouffert aucune altération; la tête eſt nette & ſans embarras, les paſſions ſont calmes & tranquiles; il ne reſte plus rien de cette anxiété & de cette inquiétude que cauſent les digeſtions dans le ſyſteme nerveux aux perſonnes d'un tempérament délicat; ni cette agitation rapide où ſont les eſprits après le repas. C'eſt pourquoi, je conſeille à ceux qui ont l'habitude des nerfs foible & relâchée, qui ſont ſujets à des maladies hypocondriaques ou hyſtériques, qui par état ſont obligés de s'appliquer beaucoup, ou qui s'occupent d'études de ſpéculation, de s'aller coucher de bonne heure & de ſe lever matin, d'employer à ces ſortes de travaux la matinée juſqu'à onze heures, de faire un déjeuner léger, de végétaux; de reprendre enſuite leurs occupations, de les continuer juſqu'à trois, quatre ou cinq heures, ſelon que leurs eſprits y pourront ſuffire; de faire alors leur principal repas, auquel ils pourront manger de la viande; de laiſſer de côté pour le reſte de la journée, l'étude & les reflexions, de ſe divertir à quelque amuſement innocent, de ſe donner même quelque exercice, & quand la digeſtion ſera faite de ſonger à s'aller coucher, ſans rien prendre de plus, ſi ce n'eſt un ſimple verre d'eau ou de petit-lait bien clair & chaud. Mais les perſonnes âgées ou incommodées ſe coucheront de meilleure heure, & reſteront plus long-tems au lit, parce que l'âge & les incommodités interrompent le *ſommeil*; & que les membres durs & roides des vieillards, aquierent de la ſoupleſſe & du relâchement par le *ſommeil*, par l'allongement du corps dans le lit & par la chaleur même du lit.

Regles à obſerver par rapport au ſommeil & aux veilles pour la ſanté & la longue vie.

1. Les perſonnes valétudinaires, les gens d'étude & ceux qui menent une vie ſédentaire, ne feront qu'un ſouper léger ou ne ſouperont point du tout; s'ils ſoupent, ils ne mangeront du moins que des végétaux, & ne s'iront point coucher immédiatement après le repas, quelque mets qu'ils aient mangé.
2. S'aller coucher avec l'eſtomac plein; avoir des vents & des crudités dans les paſſages alimentaires, voilà ordinairement ce qui empêche d'avoir un *ſommeil* tranquile & bienfaiſant; car on ne l'a tel qu'à proportion que ces paſſages ſont nets & bien débarraſſés, & qu'ils ſont quittes de la digeſtion qui eſt leur emploi ſpécial: c'eſt-là auſſi la cauſe pour laquelle les hypocondriaques & les hyſtériques ont de mauvaiſes nuits.
3. Veiller la nuit & dormir le jour, eſt une pratique très-contraire à la ſanté & à la longue vie, & tout-à-fait oppoſée à l'indication de la nature & à notre conſtitution.
4. Les perſonnes valétudinaires, ſédentaires & ſtudieuſes doivent éviter ſoigneuſement la roſée du ſoir, l'étude de la nuit, les veilles pénibles, s'aller coucher à huit, neuf ou dix heures, & ſe lever le lendemain matin à quatre, cinq ou ſix; à moins qu'elles ne ſoient actuellement malades ou indiſpoſées.

Rien n'eſt plus préjudiciable aux tempéramens délicats que d'être trop long-tems au lit, d'y dormir d'un *ſommeil* profond & léthargique, & de s'y dorloter le matin ſans dormir, comme il paroît bien par la peſanteur & le manque d'appétit de ceux qui le font; & par la vigueur de l'eſtomac, la gaieté & la liberté des eſprits de ceux qui ſe levent matin. CHEYNE, *de la Santé*.

Le même Auteur parle ainſi du ſommeil dans un autre Traité.

Je conçois que le *ſommeil* eſt produit par la foibleſſe des organes du corps, & par l'impoſſibilité où ils ſe trouvent de continuer leurs fonctions actives, raiſonnables & volontaires. Ils deviennent languiſſans & perdent leur élaſticité, ſi on ne les répare, les nourrit & les tend derechef. Lorſque le travail & la conſommation qu'ils ſouffrent néceſſairement pendant la vie, les a relâchés & affoiblis, ils ne peuvent être rétablis & ranimés que par le repos, ou cette alternative que nous appellons

appellons *sommeil*. Aussi trouvons-nous les corps animaux racourcis & comprimés sur le soir par leur propre poids, par l'action & par la dissipation des principes vitaux; au lieu qu'ils sont étendus & rallongés le matin. C'est l'action continuelle d'un fluide qui circule intérieurement, d'un éther ou d'une flatulence, qui agit sur les membranes internes, & particulierement sur celles des entrailles, qui les picote, les irrite, les stimule & les met en mouvement, qui trouble le *sommeil*. C'est la réaction & l'élasticité de cette flatulence interne qui donne des pensées bisarres, & rend les opérations intellectuelles si irrégulieres. C'est ce principe qui tient le corps dans une agitation continuelle. On fait quelquefois des efforts pour l'expulser, le chasser par haut ou le précipiter par bas. Pour cet effet on emploie les remedes qui hâtent la perspiration, comme les opiats, les gommes orientales, les sels & les esprits animaux, les aromatiques, les cordiaux & les diaphorétiques. Une dose de pilules faites de gommes & d'aloès, procureront une bonne nuit, en poussant la matiere perspirable en tout sens; le cidre, les alimens venteux, comme les pois verds, suffiront pour en donner une mauvaise. L'état du rêve tient le milieu entre le *sommeil* parfait & la veille; car il n'y a point de doute qu'il n'y ait entre la veille & le *sommeil* profond autant de degrés & de termes qu'il y en a entre une quantité donnée & zéro. Le travail, la fatigue, les alimens légers, les évacuations douces de toute espece, procureront en quelque façon un *sommeil* profond: mais les nourritures rances, fortes & acres, donneront des rêves pénibles & effrayans. Plus la nourriture sera douce & légere, plus les rêves seront agréables, en supposant que le corps soit en santé. Les personnes âgées, celles d'une constitution foible & mal saine, ou qui sont attaquées de maladies aiguës & chroniques, surtout de l'espece céphalique, & dans lesquelles les nerfs son attaqués, auront les rêves les plus extravagans & les plus cruels, & le *sommeil* le plus imparfait. Il leur arrive même quelquefois de ne point dormir du tout, ce qui est un des principaux inconvéniens de leur état. On pourroit philosophiquement définir le *sommeil*, une incapacité causée par l'inanition, la fatigue & les pertes dans les organes du corps, de continuer plus long-tems & sans peine les fonctions intellectuelles & les mouvemens volontaires sans réparation & tension nouvelle. Il en est donc du *sommeil* comme de la faim. On pourroit ajouter que l'état du rêve n'est qu'un *sommeil* partiel & imparfait, en conséquence de l'irritation perpétuelle des nerfs & des membranes intérieures, soit par la douleur, soit par la flatulence dont nous avons parlé ci-dessus, soit par l'embarras de la perspiration. La veille sera donc un état dans lequel les organes intellectuels & animaux seront parfaitement disposés à obéir aux impulsions de l'esprit actif & qui se meut de lui-même, que nous avons au dedans de nous. Il n'y a point de doute qu'il n'y ait dans cet agent plus ou moins d'énergie, & qu'il ne produise des effets plus ou moins forts. Tantôt sa contraction & son expansion perpétuent les fonctions animales avec vigueur & sans interruption, & les fonctions tant animales qu'intellectuelles, sont parfaitement remplies; alors la veille est parfaite: tantôt il agit avec langueur; les fonctions intellectuelles ne se font point avec la même alacrité, & alors il y a rêve, *sommeil*, défaillance; tantôt il n'agit plus, & l'animal est mort.

Des prognostics que l'on peut tirer du sommeil dans les maladies.

Tout *sommeil* dont le malade ne sort point, ou ne sort qu'avec difficulté, dans lequel il retombe, & qui le tient dans un assoupissement extraordinaire, peut être regardé comme léthargique. Tels sont le *coma* ou le *cataphora*, le *carus*, le *catoche* ou la catalepsie, le *veternus* ou la léthargie.

Avant de parler des différens prognostics que l'on peut tirer de ces especes de *sommeils* mal-sains, ainsi que du *sommeil* naturel, il est à propos de faire précéder quelques observations capables de nous donner des idées justes de ces affections somniferes. Nous commencerons par diviser le *sommeil* en *sommeil* naturel & *sommeil* contre nature.

Le *sommeil* naturel, est, selon les *Définitions de Medecine* attribuées à Galien, le retour de l'ame des limites de son domaine vers le lieu de son siége; retour dont l'ordre & le tems sont prescrits par la nature; ou c'est un repos & une cessation des fonctions animales selon le cours naturel. Dans le repos, le reste de la chaleur naturelle qui a été affoibli & presque épuisé par la veille & le travail, se retire vers les visceres, & se répare par l'humidité abondante qui y réside: lorsque les forces se sont ainsi renouvellées, elles tirent l'animal du *sommeil*.

L'opinion d'Hippocrate sur le *sommeil* paroît conforme à celle de Galien; car nous lisons, *Epidem. 6. sect. Aphor.* 12. que dans la veille les parties extérieures sont évidemment plus chaudes, & les internes plus froides: mais que c'est tout le contraire dans le *sommeil*. Le même Auteur remarque, *sect.* 5. *Aphor.* 28. que dans le *sommeil* le sang se porte plus vers les parties internes.

Galien fait la même observation dans son Commentaire.

« Lorsqu'on veille, on a, dit-il, les parties extérieures « plus chaudes, & les internes plus froides; c'est le « contraire quand on dort. »

Il ajoute un peu plus bas, pour confirmer ce jugement d'Hippocrate,

« Que dans le *sommeil*, le sang & la chaleur naturelle se « retirent vers la partie intérieure; & que dans la veil- « le, ils se portent des parties intérieures du corps à sa « surface. »

Ce retour de la chaleur naturelle vers le centre, & le refroidissement de la superficie qui s'ensuit, donne lieu à la suspension de l'action & des opérations des sens; les organes sont assoupis; les passages des nerfs par lesquels la chaleur naturelle se porte à l'extérieur, & qui servent à l'exercice des facultés animales, sont obstrués par le froid, & par conséquent, dit Galien, l'ame est réduite dans un état d'inaction. Tel est l'état de l'animal dans le *sommeil* naturel. Il est occasionné par le retour de la chaleur naturelle de la circonférence au centre, où elle se refait de l'épuisement qu'elle a souffert pendant la veille. Il n'est pas difficile d'expliquer après cela pourquoi l'on se sent assoupi après les repas; il est évident que la cause particuliere de ce *sommeil*, c'est qu'alors il s'éleve des vapeurs humides & grossieres qui se portent à la tête, s'emparent des passages du cerveau, & donnent lieu à la répercussion de la chaleur naturelle du centre à la circonférence; qui ne pouvant plus se porter partout, l'animal cesse de veiller, jusqu'à ce que ces vapeurs soient atténuées & discutées. Il s'ensuit donc que le *sommeil* naturel est occasionné, soit par le retour de la chaleur naturelle des parties extérieures du corps vers les parties internes, lorsqu'elle a été épuisée par la veille, & qu'elle a besoin pour se ranimer de l'humidité des visceres, ou des vapeurs qui s'élévent après les repas vers le cerveau, & qui en obstruent les passages. J'avoue qu'il y a des Auteurs qui regardent ce dernier *sommeil* comme contre nature; & en effet il arrive quelquefois qu'ils ont raison. Ce *sommeil* est d'autant plus éloigné du *sommeil* naturel, que les vapeurs sont plus abondantes; c'est ainsi que nous l'observons dans les personnes ivres qui dorment long-tems & profondément, leur cerveau étant pour ainsi dire opprimé des vapeurs, en-

gendrées par la quantité de vin excessive qu'ils ont pris.

A ce propos, voici ce que nous voyons dans Hippocrate, *Aphor.* 5.

« Si une personne ivre perd la voix subitement, elle « mourra en convulsion, à moins que la fievre ne la « prenne ; ou qu'elle ne recouvre la voix lorsque son « ivresse commencera à se dissiper. Ce qui cause ces « convulsions, c'est la suffocation qui suit nécessaire- « ment de la contrainte où le vin & ses vapeurs, qui ne « sont ni digérées, ni discutées, tiennent la chaleur « naturelle. Si la fievre qui survient est favorable aux « personnes dans cet état, c'est que la chaleur qui l'ac- « compagne, dont la force est plus grande que la cha- « leur naturelle, digere le vin & ses vapeurs. «

Voilà donc une des especes de *sommeil* contre nature : les Medecins donnent à chacune des noms qui varient selon la diversité de leurs causes : mais elles sont toutes comprises sous la dénomination générale de léthargique. Cette affection ne produit aucun effet extérieur; elle demeure confinée au-dedans de l'animal, soit que la multitude des humeurs qui oppriment le cerveau, le froid, l'un & l'autre, ou la foiblesse seule l'y retiennent.

L'espece de *sommeil* contre nature qui s'empare du malade dans la léthargie, prend le nom de cette maladie. Il y en a une autre espece que les Grecs appellent κάρος, *carus*, & les Arabes *subeth*. Il y en a encore auxquels on a donné les noms de *catoche* ou *catalepsis*, catalepsie, de *congelatio*, congélation, de *cataphora* ou *coma*.

Tous ces *sommeils* sont contre-nature. Nous allons les examiner en particulier, afin d'en pouvoir tirer des prognostics sûrs.

Nous remarquerons premierement, que tous ceux qui sont attaqués d'un *sommeil* contre-nature, passent pour comateux ou pour léthargiques. Galien dit, *Epid. III. Com.* 1. *T.* 7. que dans le *coma* on a des envies violentes de dormir. Il entend par ces grandes envies de dormir, ou cette pente au *sommeil*, l'impossibilité de veiller ou de demeurer les yeux ouverts, & la nécessité de les fermer ou de clignotter. Il dit dans son *Com.* 2. *Aph.* 3. que le *coma* est un long *sommeil* qu'on a de la peine à dissiper, & que cette difficulté est ce qui distingue cette affection d'un *sommeil* long & naturel. C'est l'observation que fait cet Auteur, *Com. in* 2. *Aph.* 1. « Il y en a, dit-il, qui s'imaginent que les affections « comateuses commencent par un long *sommeil* : » mais nous en avons dit assez pour les convaincre qu'on ne peut leur donner cette épithete avant qu'elles soient accompagnées de la difficulté de s'éveiller, & qu'un *sommeil* qui excede la durée naturelle, mais qui se dissipe sans peine, n'est, à proprement parler, qu'un long *sommeil*. Nous ne donnerons donc le nom de comateux ou léthargique, qu'à un *sommeil* difficile à dissiper, ou qu'à une envie de dormir, dans laquelle le malade n'a pas à la vérité les yeux fermés, mais clignottant, & portés à se fermer. Voyez l'article *Coma*.

Les especes des *sommeils* léthargiques sont distinguées, les unes en ce qu'elles ne contiennent qu'une forte pente au *sommeil*; telles sont celles que nous appellons *coma*, *cataphora* & *marcor*, ou assoupissement contre-nature; les autres en ce qu'elles consistent non-seulement en une forte pente au *sommeil*, mais encore en un grand assoupissement, & dans une nécessité presque invincible de dormir, comme on l'observe dans la léthargie. Il y en a même qui affectent toutes les parties du corps; telle est la *congelatio* ou *deprehensio*, congélation, maladie que les Grecs désignent par les noms de *catoche* ou de *catalepsis*, catalepsie. Il y en a enfin qui sont accompagnées de la difficulté de s'éveiller, & d'une nécessité presque invincible de dormir, dans lesquelles le malade ne joüit d'aucune sensation & n'a point de mouvement ; & où il ne fait aucun usage de sa raison ; telle est l'affection léthargique que les Grecs appellent *caros*, & les Arabes *subeth*.

Il y a encore une autre division des *sommeils* léthargiques. Les uns sont simples & très-simples, les autres sont mêlés de veille. Ainsi on distingue le *coma* en *coma* simple, & en *coma-vigil*, que les Grecs appellent κῶμα ἀγρυπνον, ainsi qu'ils appellent le premier κῶμα ὑπνῶδης, ou *coma somnolentum*. Il y a encore une affection composée de léthargie & de phrénésie, qu'on appelle *typhomanie*. Dans la typhomanie les malades dorment, s'éveillent & sont en délire. C'est de cette maladie qu'il faut entendre ce que nous lisons dans Hippocrate, *III. Epid. sect.* 3. que ceux qui étoient attaqués de phrénésie, n'étoient point furieux comme on a coutume de l'être dans cette maladie, mais succomboient sous le poids & l'oppression d'une espece maligne d'assoupissement & de *cataphora*.

Après avoir fait précéder ces observations sur la différence des *sommeils* léthargiques, nous allons maintenant en examiner les causes.

Galien assigne quatre causes au *coma* ou au *cataphora*, *in III. Epid. Com.* 1. *T.* 7.

La premiere est une humidité extraordinaire de la partie qui est le principe des sensations, & qu'Aristote a fort bien démontré être en même-tems le siége du *sommeil*; humidité que l'ivresse produit quelquefois.

La seconde est le froid seul, occasionné, par exemple, par l'usage des narcotiques : mais ce froid affecte le principe des sensations, ou naît de l'extinction de la chaleur naturelle détruite par quelque déflagration immodérée, & dont les suites sont mortelles.

La troisieme consiste dans une complication de chaleur & d'humidité, dont le concours produit ce que nous appellons un *sommeil* comateux.

La quatrieme & derniere, est la perte des forces; & c'est de-là que provient cette espece de *coma* dans lequel tombent les moribons, à qui la foiblesse ne permet pas de tenir les paupieres ouvertes. Il est assez ordinaire à ceux qui sont dans ce fâcheux état, d'avoir les yeux fermés sans dormir, ou de dormir fort peu, de n'avoir que les apparences du *sommeil*, de veiller & de ne tenir leurs paupieres fermées que parce qu'ils n'ont pas la force de les ouvrir.

Galien prétend, *in II. Aphor.* 3. & *de Loc. affect. Lib. III. cap.* 3. & *de Præsag. ex pulsibus*, *Lib. IV. cap.* 8. & dans beaucoup d'autres endroits, que l'insomnie est le vrai signe de la secheresse; le profond *sommeil*, celui de l'humidité; & le rêve ou le délire accompagné d'un profond *sommeil*, tel que celui que produit l'usage des narcotiques, celui du froid. Le *sommeil* léthargique provient de l'humidité du cerveau, accompagnée de refroidissement. La catalepsie ou la congélation, ou la maladie appellée *deprehensio*, dans laquelle les malades ne sont point comateux, mais tiennent leurs yeux fixes, hagars & toujours ouverts, est une suite du froid & de la desficcation de la même partie.

Telles sont les causes que Galien assigne aux affections comateuses simples & très-simples : mais lorsque ces maladies sont compliquées, comme lorsque le *coma* est accompagné de veille, lorsqu'il y a en même-tems du délire, il faut nécessairement que la cause en soit compliquée.

Nous avons remarqué que le *coma* se divisoit en *coma vigil* & en *coma somnolentum* ; nous avons indiqué la cause du second.

Le premier survient, selon Galien, *Com. in II. Aphor.* 1. & *Lib. IV. de Præsag. ex pulf. cap.* 8. lorsque le cerveau est accablé par la chaleur & par l'humidité. C'est de

la même maniere qu'un mélange d'humeurs chaudes & pituiteuses qui affectent la même partie, produisent l'affection composée de phrénésie & de léthargie, que les Grecs appellent *typhomanie*. Nous avons déja parlé de la *typhomanie*, & nous avons supposé que c'étoit l'état de ceux dont Hippocrate parle, *III. Epid. sect.* 3. & dont il dit qu'ils mouroient dans un *cataphora* violent, après avoir été long-tems tourmentés d'un *coma vigil* continu. Nous lisons dans le Commentaire de Galien, que le *coma vigil* peut aussi naître d'une putréfaction d'humeurs froides dans le cerveau. Le *coma* proviendra de l'humidité, & la veille ou le délire, de l'acrimonie qui suit la putréfaction.

Passons maintenant des causes des différentes especes de *sommeil*, aux prognostics qu'on en peut tirer, en commençant par le *sommeil* naturel.

Si tout *sommeil* contre-nature est mauvais; tout *sommeil* naturel est bienfaisant & bon; car, dit Galien, *Com. in VI. Epid. sect.* 4. *T.* 12. il cuit les humeurs, la chaleur naturelle se portant vers les parties intérieures; & cette chaleur, ajoute-t'il, *de Caus. puls. Lib. III. cap* 9. venant à s'augmenter, les coctions, soit dans les veines, dans les arteres & dans tout l'animal, se font d'autant plus promptement & plus parfaitement. Il est donc à propos d'éviter tout ce qui peut produire le *sommeil* dans le commencement des inflammations internes, parce qu'alors la matiere est portée vers les parties intérieures & les visceres, à moins que d'un autre côté ce désavantage ne soit plus que suffisamment compensé par la coction des humeurs.

Galien fait cette observation judicieuse, *Com. in IV. Aph.* 67. « le *sommeil* est bon sur le déclin des maladies. »

On peut inférer de ce que dit Galien, *Com. in II. Aph.* 2. qu'il est mortel en tout autre période. Lorsqu'il calme les inflammations, la douleur ou le délire, ce qui arrive toutes les fois qu'il cuit la matiere morbifique, il est bon & salutaire.

Hippocrate dit à ce propos, *II. Aph.* « que le *sommeil* qui « augmente la douleur & la mésaisance, est mortel; « mais que celui qui procure quelque soulagement ne « l'est pas. » On peut ajouter à cela qu'il est certainement bon & désirable sur le déclin des inflammations, des douleurs & des fievres; en un mot, qu'il est toujours salutaire lorsqu'il indique la coction des humeurs par la chaleur. C'est le sentiment d'Hippocrate. Lorsque le *sommeil* appaise le délire, dit-il, dans le deuxieme Aphorisme du même Livre, c'est un bon signe.

Galien approuve dans son Commentaire le *sommeil* qui calme l'inflammation, la fievre, la douleur & le délire. On a observé que le *sommeil* étoit bon lorsqu'il étoit profond & non-troublé; car il indique, ainsi qu'Hippocrate nous en avertit, *Coac.* 152. une crise heureuse. Mais l'espece de *sommeil* la plus favorable, est celle qui succede aux longues insomnies, & qui paroît agréable au malade, malgré sa longue durée. Galien parle, *in I. Prorrhet.* de quelques malades, qui ayant veillé trois ou quatre jours, ont dormi un jour & une nuit sans cesser, & qui ont été considérablement soulagés. Ce *sommeil* est surtout bienfaisant aux enfans, & il faut en bien augurer en eux.

Nous en avons assez dit relativement aux indications & aux prognostics qu'on peut tirer du *sommeil* naturel; venons-en maintenant à ce qu'il faut espérer des especes de *sommeils* contre-nature.

Nous lisons d'abord, *Coac.* 178. Τὸ καρῶδες πανταχῆ κακὸν, « toute affection qui tient du *carus*, est mauvaise en « tout sens. » Quoiqu'il ne faille ni loüer, ni condamner absolument le *sommeil* qui suit l'ivresse, il est cependant arrivé plusieurs fois que des personnes ivres sont mortes après avoir dormi profondément pendant un jour & une nuit. C'est donc avec raison qu'Hippocrate a dit des personnes dans cet état, *V. Aphor.* 5. que si elles étoient attaquées subitement d'aphonie, elles mourroient en convulsion, à moins qu'elles ne fussent soulagées par la fievre, & qu'elles ne recouvrassent la voix au tems accoutumé, c'est-à-dire, lorsque l'ivresse a cessé.

Mais les *sommeils* comateux peuvent-ils fournir quelque bonne indication? Oui, sans doute; car ils sont fréquemment suivis de crises; comme d'hémorrhagies par le nez, ou de parotides, lorsque le sang se porte à la tête. Mais pour en bien augurer, il faut qu'il y ait en même-tems tout lieu de croire que la coction des excrémens s'est bien faite, & que l'on apperçoive les autres symptomes critiques.

Voici ce que nous lisons là-dessus, *I. Prorrhet.* 168.

« Le *Coma* & la surdité accompagnés de céphalalgie, se « terminent par l'éruption d'un abscès derriere les « oreilles; » & *T.* 169. « la tension de l'hypocondre, « accompagnée de *coma*, d'agitation & de céphalalgie, « se termine par les parotides. »

On peut prononcer en général avec Hippocrate; contre tous les *sommeils* qui excedent la durée naturelle, qu'ils sont mauvais. Hippocrate dit, *II. Aphor.* 3. « que la « veille & le *sommeil* dont la durée est contre-nature, « sont mauvais. » Il faut toutefois avoir égard en ceci à l'habitude du malade, qui est une seconde nature. Tout *sommeil* qui ne profite point au malade, est mauvais; celui pendant lequel son état empire, est plus mauvais encore. Hippocrate dit même de celui-ci, *II. Aphor.* 1. qu'il est mortel. Et nous lisons dans le *Commentaire* de Galien, que s'il est vrai que le *sommeil* soit salutaire lorsqu'il soulage le malade sur le déclin de la maladie, il ne l'est pas moins qu'il est mortel, s'il rend son état plus fâcheux. Il observe dans le même endroit, que le *sommeil* est pernicieux dans les fievres, lorsque la fievre & ses symptomes, loin d'en être diminués, en sont augmentés & irrités; lorsqu'il survient de nouveaux symptomes; comme la douleur & le délire; lorsque le délire a commencé avant le *sommeil*, & qu'il continue après; lorsque le *sommeil* dégénere en *coma* difficile; sinon impossible, à dissiper. Car cette aggravation du mal provient du mauvais état des humeurs, que la chaleur naturelle n'a point cuites; qui reviennent sur les visceres & qui les oppriment, ainsi que cet Auteur le fait voir dans cet endroit.

Le *coma* dans le commencement des maladies, étant ordinairement occasionné par une surabondance d'humeurs qui humectent & oppriment le cerveau, ne peut indiquer autre chose qu'une maladie forte & dangereuse; car il n'y a point lieu de douter que le cerveau ne commence à être offensé par une si grande quantité d'humeurs. & que l'injure ne soit mortelle, s'il survient quelqu'autre symptome fâcheux; c'est ce qui arriva dans le cas de la femme d'Olimpiade, dont il est parlé, *VII. Epid. T.* 49. Le cinquieme jour, elle fut attaquée d'un *coma*, dont on ne put la tirer malgré tous les efforts que l'on fit; la parole qu'elle avoit perdue ne lui revint point; elle ne fut point soulagée; elle respiroit par les narines qu'elle tenoit élevées. Voyez *Pneuma*. Tous symptomes qui annonçoient que la terminaison du *coma* seroit fatale. Le *coma* qui prend, non dans le commencement d'une maladie chaude & forte, mais dans son plus haut période d'accroissement, n'est pas moins funeste que s'il provenoit de la perte des forces. Nous en avons un exemple dans Hermocrate, *III. Epid. sect.* 1. *Ægr.* 2. dont Galien dit dans son Commentaire, que le *coma* qui le prit le onzieme jour, avoit été causé soit par un refroidissement extraordinaire du cerveau, soit par l'imbécilité de la faculté: mais que quelle qu'en fût la cause, ses suites pouvoient être extremement fâcheuses. Car, ajoute cet Auteur, nous avons démontré que le froid qui succede aux maladies chaudes est mortel, & que celui

qui est occasionné par la foiblesse, indique une mort très-prochaine. On ne peut méconnoître, ainsi que nous l'avons déja observé ci-dessus, l'espece de *coma* dont il s'agit, à la description qu'en donne Galien, *Com. 1. in III. Epid. T. 7.*

« Les malades, dit-il, ferment les yeux, mais dorment peu, « ou ne dorment point; quoiqu'ils ne puissent lever « les paupieres, ils sont toujours dans un état de « veille. »

Galien dit encore, *Com. 1. in Prognost.* « que le *coma* « dans lequel les malades ont les yeux ouverts & égarés, « symptomes communs à ceux qui sont attaqués de « congélation, *congelatio* ou *deprehensio*, n'est pas moins « fatal. »

Voici la maniere dont il parle de ce *coma* dans l'endroit que nous avons cité ci-dessus.

« Il faut avoir égard, dit-il, à la situation des yeux dans « le *sommeil*, si l'on apperçoit une partie du blanc lorsque « que les paupieres sont baissées; s'il n'y a point de flux « de ventre; si le malade n'a point pris medecine, ou « si ce n'est pas sa coutume de dormir ainsi, c'est un « signe très-pernicieux; il en faut augurer d'autant « plus mal, qu'il indique l'extinction de la faculté qui « meut les paupieres. »

Nous en avons une bonne preuve dans la femme de Theodore, dont Hippocrate remarque, *VII. Epid. T. 27.* que ses yeux étoient abattus, & tournés pour l'ordinaire sous la paupiere inférieure; que son regard étoit fixe & stupide, & qu'elle avoit le blanc des yeux pâle, décoloré, & tel que l'ont les personnes mortes. Tel est aussi l'état de ceux qui sont attaqués de congélation; maladie que les Grecs appellent *catoche* ou *catochus*, & catalepsie, & que Galien désigne dans son *Comment. in Prorrhet.* sous le nom de *catochi*. C'est de ces malades que parle l'Auteur des *Prorrhet. 96.* lorsqu'il dit, « que le *catochus* & l'aphonie accompagnés « d'*eclysis*, ou de foiblesse & de défaillance universelle, « sont de mauvais augure. »

Mais beaucoup de choses concourent à nous diriger dans le jugement que nous avons à porter du *coma*; la variété de ses causes, & les symptomes qui le précédent l'accompagnent & le suivent. Premierement, les signes qui le précedent: si, par exemple, le *coma* survient après une longue insomnie, dont la cause soit chaude & seche; alors il est mortel, ainsi que nous l'avons observé dans un autre endroit, où nous avons avancé que le froid qui survient dans les maladies chaudes & seches, tue les malades. C'est par cette raison que tous les Medecins s'accordent à regarder la léthargie, qui succede à la phrénésie, comme une maladie des plus terribles. Nous conclurrons donc qu'à moins que le *coma* qui a été précédé d'une longue insomnie, ne soit critique, il est aussi de mauvais augure. Secondement, les signes qui l'accompagnent; il sera bon ou mauvais, selon que ces signes seront bons ou mauvais. Ce mal suit nécessairement la condition de ses symptomes. Mais lorsqu'un malade est attaqué du *coma*, & qu'il veille en même-tems; il y a tout lieu de croire que la malignité du mal n'est pas légere, & que la crise sera difficile ou douteuse. Il en est de même lorsqu'il est accompagné du délire. A en juger par les observations d'Hippocrate, *III. Epid. Sect. 3. Stat. Pest.* & par différens exemples qu'on trouve dans le même Livre, le *coma* est une dangereuse maladie, lorsque les symptomes qui l'accompagnent sont violens & dangereux. L'Auteur des *Prorreth. I. 89.* prononce que le *coma* avec distorsion des yeux, est mauvais; & *Coac.* 180. que ceux qui sont attaqués du *coma* dans le commencement d'une maladie, qui rendent par les sueurs une matiere claire, dont les urines sont crues, qui sont dans une chaleur brûlante, à laquelle succedent des refroidissemens sans crises; que la chaleur reprend après de courts intervalles, & qui tombent dans l'engourdissement, le *coma* & les convulsions, sont dans un état très-fâcheux; & cela n'est pas surprenant, vu la multitude & la violence des symptomes qui sont compliqués dans ce cas. Nous lisons ensuite dans le même Auteur, que le *sommeil* comateux, & le refroidissement extraordinaire du corps sont mortels. Mais ceci n'a lieu que dans la fievre accompagnée d'une chaleur qui dévore intérieurement les malades, & d'un frisson qui se fait sentir à l'extérieur: il est vrai qu'alors le *coma* est toujours mortel. Enfin, on peut toujours augurer avec quelque certitude des suites du *coma* par les signes qu'il précede: il sera, par exemple, critique, lorsqu'il entraînera quelqu'excrétion ou évacuation salutaire. Il est assez ordinaire à cette affection d'annoncer la crise par les parotides. C'est pourquoi nous lisons, *Coac.* 185. que ceux qui sont attaqués de *coma*, qui ont des nausées, qui sentent de la douleur aux hypocondres, & qui crachent peu & souvent, peuvent s'attendre à des abscès derriere les oreilles; peut-être même à des convulsions. Le *coma* est quelquefois avant-coureur du flux de ventre; car nous lisons dans le même Traité, *T.* 182. que ceux qui sont attaqués d'un *coma* accompagné de lassitude & de surdité, sont soulagés par un flux de ventre critique, & par des selles rouges ou sanguinolentes. L'Auteur des *Pror. I.* qu'on a copié, *Coac.* 179. prétend que l'effusion de gouttes de sang par le nez dans le *coma*, est un symptome mortel. Il faut porter le même jugement de toutes les évacuations légeres, & de tous les autres symptomes fâcheux qui surviennent après le *coma*: ils annoncent une crise difficile & dangereuse. Si donc le *coma* est suivi de convulsions, de délire, d'aphonie, d'anxiétés, de douleurs violentes dans les visceres, & d'autres symptomes dangereux, loin d'être d'un bon augure, il annonce une terminaison fatale. PROSPER ALPIN, *de Præsagiendâ vitâ & mort. ægrotorum.*

SON

SONATH, nom d'un remede dont Paracelse vante l'excellence dans les abscès.

SONCHITES, le même que *Hieracium*; *Chicorée jaune.*

SONCHUS, *Laitron.*

Voici ses caracteres.

Ses tiges sont tendres & fistuleuses; ses têtes larges, son calyce se terminant en cone, lorsque ses fleurs sont tombées; ses graines petites, longues & étroites, ou larges & sillonnées, ou rondes & comme en grains.

Boerhaave en compte les quinze especes suivantes.

1. *Sonchus asper arborescens*, C. B. P. 124. Edit. 2. *Hieracium arborescens, palustre*, C. B. P. 127. Edit. 1.
2. *Sonchus repens multis Hieracium majus*, J. B. 2. 1017. Raii Hist. 1. 226. Synop. 71. Tourn. Inst. 474. Boerh. Ind. alt. 84. *Hieracium*, Offic. *Hieracium majus folio Sonchi, vel Hieracium Sonchites*, C. B. P. 126. *Sonchus arborescens*, Ger. 231. Emac. 294. *Hieracium majus Dioscoridis*, Ger. Emac. 296. *Hieracium majus Sonchites*, Park. 788. *Le grand Laitron.*

On le trouve dans les champs, & il fleurit en Juillet. Ses feuilles passent pour rafraîchissantes, modérément astringentes, & bonnes dans les inflammations. Son herbe & sa racine sont un excellent topique contre la piqure du scorpion. DALE, DIOSCORIDE.

3. *Sonchus Niliacus, gigas*, Lippii.

4. *Sonchus asper non laciniatus*, C. B. P. 123. M. H. 3. 360.
5. *Sonchus asper, laciniatus & non laciniatus*, Park. 804. C. B. P. 124. Boerh. Ind. A. 85. Raii Hist. 1. 223. Synop. 70. *Sonchus asper*, Offic. Ger. 229. *Sonchus asperior*, Ger. Emac. 291. *Sonchus asper laciniatus, folio dentis leonis*, Tourn. Inst. 474. *Sonchus laciniatus spinosus*, J. B. 2. 1026. *Laitron épineux*.

Ce *laitron* a sa tige creuse, angulaire, cannelée, haute d'environ deux piés, & garnie de feuilles, dont les plus basses sont longues, roides, assez divisées ou dentelées par les bords, & dont chaque dent se termine en pointe. Quant aux feuilles qui croissent sur la tige, & qui l'environnent pour ainsi dire, elles ont deux oreilles rondelettes, & sont moins découpées que les feuilles inférieures. Ses fleurs croissent en grand nombre au sommet de la tige; elles ressemblent à celle de la dent-de-lion; mais elles sont plus petites & d'un jaune plus pâle. La partie inférieure des pétales est panachée de pourpre; elles sont placées dans des calyces écaillés & longuets; elles dégénerent en un duvet qui contient des semences longues, minces & un peu plattes. Sa racine est compacte, longue & blanchâtre, & toute la plante rend quand on la broye, un suc laiteux & amer. Elle croît partout sur les fevées, & au bord des chemins, & fleurit en Mai & en Juin; ses feuilles sont d'usage. Miller, *Bot. Off.*

6. *Sonchus levis laciniatus latifolius*, C. B. P. 124. Tourn. Inst. 474. Boerh. Ind. A. 85. *Sonchus levis*, Offic. Ger. 229. Emac. 292. Park. 805. Raii Hist. 1. 222. Synop. 70. *Sonchus laciniatus, non spinosus*, J. B. 1015. *Laitron uni*.

Le *laitron* uni a ses tiges creuses, cannelées, & semblables à celles du *laitron* épineux; il s'éleve à une grande hauteur. Ses feuilles sont unies, & n'ont aucune pointe. Celles qui sont au bas de la tige, sont divisées en plusieurs segmens, comme les feuilles de la dent-de-lion; celles qui sont placées à son extrémité sont les plus larges; & celles qui croissent sur la tige même semblent l'environner, avoir moins de segmens, être tant soit peu triangulaires & se terminent en pointe. Ses fleurs, ses semences & sa racine ne different point de celles du *laitron* épineux; ils croissent l'un & l'autre dans les mêmes lieux & ne sont pas moins communs.

Les deux dernieres especes de *laitron* ont les mêmes propriétés que la dent-de-lion; elles sont apéritives, diurétiques & bienfaisantes dans la gravelle & la rétention d'urine. Il y en a qui font bouillir leurs feuilles dans du posset, & qui donnent cette décoction dans les fievres. Il y en a d'autres qui mangent leurs rejettons en salade, comme la laitue. Nos Herboristes s'en pourvoyent rarement. Miller, *Bot. Off.*

Il a un goût herbeux salin, un peu amer & donne une forte teinture de rouge au papier bleu. Il contient un sel à peu près semblable à l'*oxysal diaphoreticum* d'Angelus Sala. Mais dans le *laitron* ce sel est dissous par une grande quantité de phlegme & uni avec beaucoup de soufre. On y trouve le sel ammoniac en grande quantité.

Par l'analyse Chymique, on n'en retire que peu de sel urineux; & point du tout de sel volatil concret. Ainsi le *laitron* est un dissolvant un peu modéré. On en donne la décoction à boire pour soulager dans la chaleur du bas-ventre; il facilite la circulation des humeurs dans cette partie, & dissipe les obstructions qui les y font séjourner. Tournefort.

7. *Sonchus levis, laciniatus, latifolius, flore niveo*, C. B. P. 124.
8. *Sonchus muralis, cymis hirsutis*, H. C. Suppl.
9. *Sonchus angustifolius, maritimus*, C. B. Prodr. 61.
10. *Sonchus asper, laciniatus, Creticus*, C. B. P. 124. Prodr. 60. *Hieracium majus folio Sonchi, semine incurvo*, C. B. P. 127. *Chondrillæ Creticæ, nomine missa, semine crispo*, J. B. 1022.
11. *Sonchus Tingitanus, papaveris hortensis folio*, Flor. 2. 27. *Chondrilla Tingitana, floribus luteis papaveris hortensis folio*, H. L. 657.
12. *Sonchus levis, angustifolius*, C. B. P. 124. *Sonchis affinis terræcrepola*, J. B. 2. 1018. *Chondrillis quædam affinis, laciniata an Trinciatella*, J. B. 2. 1021. *Hieracium annuum, foliis imis angustioribus, laciniatis; caulescentibus, glaucis & integris*, M. H. 3. 67.
13. *Sonchus chondrilloides, altissimus, folio oblongo, nitido, flore luteo magno, radice repente.*
14. *Sonchus levis in plurimas, tenuissimas lacinias divisus*, C. B. P. 124. Prodr. 61. *Chondrilla lutea*, J. B. 1029.
15. *Sonchus levis in plurimas, tenuissimas, angustissimasque lacinias divisus*, Cimel. Reg. Vaill. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

SONDARI H. M. nom d'un arbrisseau qui croît aux Indes orientales, & que les Botanistes appellent *Frutex Indicus baccifer, floribus umbellatis, fructu tetracocco.* Il n'est d'aucun usage en Medecine. Ray, *Hist. Plant.*

S O P

SOPHERA, nom du *Senna Orientalis, fruticosa, sophera dicta.*

SOPHIA CHIRURGORUM, nom du *Sisymbricum annuum absynthii minoris folio.*

SOPHISTÆ, σοφιζόμενοι ἰητροὶ, *Medecins Sophistes.* Hippocrate les peint pleins de hauteur & de mépris pour les autres, en conséquence de la supériorité qu'ils s'imaginoient avoir sur eux, tandis que dans le vrai, ils donnoient à tous momens dans les erreurs les plus grossieres, & qu'ils étoient excessivement ignorans.

SOPHISTICATIO, *adultération.*

SOPHRONESTERES, *les dents de sagesse.* Voyez *Dens.*

SOPIENTIA, remedes qui procurent le sommeil, ou qui calment les douleurs. Voyez *Anodyna, Narcotica,* & *Opium.*

SOPIO, terme ancien synonyme à *Opium. Rhodii lexicon Scribonianum.*

SOPOR, le même que *Caros* ou *Coma.*

SOPORARIÆ ARTERIÆ, *arteres carotides.*

SOPORIFERA, *remedes soporatifs.*

S O R

SORA, le même qu'*Essere.*

SORBET, le même que *Serbet.*

SORBTIO, *aliment liquide.*

SORBUS, *sorbier* ou *cormier.*

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards au poirier, & au *crategus*; avec cette seule différence que ses feuilles sont en ailes, comme celles du frêne.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Sorbus sativa*, C. B. P. 415. Boerh. Ind. 2. 248. Tourn. Inst. 633. *Sorbus*, Offic. Ger. 1287. Emac. 1471. Raii Hist. 1. 1456. Synop. 3. 1452. J. B. 57. *Sorbus legitima*, Park. Theat. 1420. *Sorbier.*

C'est un arbre assez grand, dont les branches sont couvertes de feuilles en ailes, assez semblables à celles du sapin; elles ont chacune sept ou neuf ailes découpées, & se terminent d'une façon singuliere. Ses fleurs sont

en grappes, elles ont cinq feuilles blanches, & sont suivies d'un fruit, de la forme & de la grosseur d'une petite poire; ce fruit est placé sur des pédicules d'un pouce de long: il est ramassé en touffes; sa couleur est verdâtre, & mêlée de rouge, selon qu'il a été plus ou moins exposé au soleil. Son gout est austere, acre & poignant à la gorge: mais lorsqu'il est bien mûr, il est doux & agréable. Le *sorbier* est sauvage, dans quelques contrées de l'Angleterre, comme dans les Provinces de Stafford & de Cornouailles: il fleurit en Mai & son fruit n'est mûr qu'en Novembre. On fait usage de ce fruit.

Il passe pour très-astringent, & par conséquent pour bienfaisant dans toutes les especes de flux: il perd ses propriétés à mesure qu'il murit. On ne le trouve jamais, ou que fort rarement dans nos marchés. C'est pourquoi on lui substitue celui du *sorbus terminalis*. Miller, *Bot. Off.*

2. *Sorbus aucuparia*, J. B. 1. 62. Tourn. Inst. 634. Boerh. Ind. A. 2. 248. *Ornus*, Offic. *Ornus sive fraxinus sylvestris*, Park. Theat. 1419. *Sorbus sylvestris, sive fraxinus bubula*, Ger. 1290. Emac. 1473. *Sorbus sylvestris, foliis domesticæ similis*, C. B. P. 1415. Raii Hist. 2. 1457. Synop. 3. 452.

Cet arbre croît dans les lieux humides & montagneux. Il fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Septembre. Ce fruit passe pour un excellent hydragogue, & pour très-bienfaisant dans le scorbut. On recommande la liqueur de cet arbre qui coule lorsqu'on lui a fait une incision, comme un anti-scorbutique, & comme très-efficace dans les maladies de la rate.

SORDES AURIUM, *cire des oreilles.*

SORDES ULCERUM, matiere sordide que rendent les ulceres fordides & mal digérés.

SOREX. Voy. *Mus major.*

SORGHUM, nom du *Milium arundinaceum, subrotundo semine sorgho nominatum.*

SORNI, *Mars* ou *Fer*; *Turba Philosophorum.*

SORY, σῶρυ ou σῶρι. Voy. *Chalcitis.*

SOT

SOSTRATI VINCULUM, espece de bandage, dont Galien a donné la description dans son Traité des bandages.

SOTEIRA, σώτειρα, nom d'un antidote décrit par Paul Eginete.

SOTIRELLA, nom d'un médicament, sous la forme d'une masse dure, composé d'opium, & de quelques autres narcotiques, avec de la muscade, du safran, du camphre & de la suie. On en trouve la description dans la Pharmacopée d'Ausbourg, & l'on ordonne d'en mettre dans les dents creuses.

Sotirella parva, autre médicament en masse, fait presque des mêmes ingrédiens, & dont l'usage est le même. On en trouve aussi la description dans la Pharmacopée que nous venons de citer.

SOTSITSOU, nom de la *Palma saponica, spinosis pediculis, polypodii folio.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

SPA

SPADAM, nom de l'espece de poisson appellé *empereur*, dont on ne fait usage ni en alimens ni en Medecine. Lemery, *des Drogues.*

SPADON, σπάδων, *spasme.*

SPAGIRIA ou SPAGIRICA ARS, *Chymie* ou *Alchymie.*

SPALAX, σπάλαξ, *taupe.*

SPALT, c'est, selon Lemery, une pierre à feu pesante, & dont les Fondeurs se servent pour mettre en fusion leurs métaux. Elle passe pour déterfive & dessiccative, appliquée extérieurement.

SPANA, pour HISPANA, d'*Espagne*. Scribonius Largus ordonne N°. 256. dans un malagme, la poix d'Espagne, *Pix Spana*. Différens Auteurs donnent la même épithete au vin, à l'huile, à la poix & à l'opium.

SPANACHIA ou SPINACHIA, selon Blancard, *épinars.*

SPANDARAPUM, le même que *Sparadrapum*. Castelli, d'après *Schenckius.*

SPANOPOGONES, σπανοπώγωνες, de σπανὸς, rare, & de πώγων, barbe; c'est ainsi qu'on appelle ceux dont la barbe est rare, & dont les poils se détachent du menton.

SPARA, terme singulier de Paracelse, dont il est difficile de fixer la signification.

Voici la définition qu'il en donne.

Spara vis mineralis ex Ilech. primè substantiæ ex primo ente, est pars prima ex quatuor elementatis. Elementata ista sunt mineralia majora. Paracelse.

SPARADRAPUM, *Sparadrape* ou *Toile-Gauthier.*

Prenez *d'emplâtre diapalme*, &
de diachylon, avec les gommes, } *de chaq. une livre*;
de céruse, une demi-livre;
de racine d'iris pulvérisée bien fin, une once & demie.

Mêlez ensemble; & avant que la préparation soit épaisse, trempez-y du vieux linge déchiré, bien mollet, qu'on puisse couvrir avec une emplâtre de chaque côté: retirez-le, étendez-le, & le laissez sécher; & unissez la surface avec une lame de couteau ou une spatule.

On en use singulierement pour les cauteres. Lemery, *Pharmacopée universelle.*

Il y a deux autres formes différentes de *sparadrape*; dans l'ancienne Pharmacopée du Collége de Londres.

Voici le *sparadrape* pour les fistules.

Prenez *de la cire, une demi-livre*;
du plomb rouge,
de la térébenthine; } *de chaque 4 onces*;
du cinabre,
de la racine d'iris de Florence en poudre, } *de chaque, une once*;
du musc, quatre grains.

Mêlez & faites le même usage que du premier *sparadrape.*

Prenez *de l'huile rosat, une demi-livre*;
du suif de mouton, quatre onces;
de la cire, dix onces;
de la litharge,
de la résine de pin,
de l'encens,
du mastic, } *de chaque, deux onces*;
du bol d'Arménie,
de la farine volatile, } *de chaque, une once.*

Faites une emplâtre dont vous vous servirez ainsi que du précédent *sparadrape.*

Ce dernier *sparadrape* est appellé dans l'ancienne Pharmacopée du Collége de Londres, *Toile-Gauthier.*

SPARAGMOS, σπαραγμὸς, *convulsion.*

SPARAGUS, le même que *Asparagus*.
SPARALLIUM, clystere pour la matrice. Ruland.
SPAREDIA, ligature enduite de blanc d'œuf. Paracelse.

SPARGANIUM.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont mâles, polypétales, herbacées, garnies d'un grand nombre d'étamines, & fortement attachées à la tige en forme de globes. Ses ovaires sont situés sur la même tige, au-dessous des fleurs mâles, dont nous venons de parler. Ce sont de petits tubes recourbés, semblables à des siliques, & qui deviennent en mûrissant osseux, monocapsulaires, ou bicapsulaires; ils contiennent un noyau farineux. Ses ovaires sont aussi en globes, semblables à des nœuds.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Sparganium, ramosum*, Ger. Emac. 45. C. B. P. 15. Theat. 28. Park. Theat. 1205. Raii Hist. 2. 1311. Synop. 3. 437. Tourn. Inst. 531. Boerh. Ind. A. 2. 168. *Sparganium*, Offic. *Sparganium quibusdam*, J. B. 2. 541.

Il croît au bord des rivieres & dans les lieux marécageux; il fleurit en Juillet. Dioscoride recommande sa racine, comme un remede excellent, contre le poison des serpens; pour cet effet, il faut la prendre dans du vin.

2. *Sparganium, non ramosum*, C. B. P. 15. Theat. 231. *Platanaria altera*, Dod. p. 601. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

SPARGANOSIS, σπαργάνωσις, tumeur laiteuse au sein.
SPARSI MORBI, maladies sporadiques.

SPARTIUM, *genestrole*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est léigumineuse, son pistil part du calyce & dégénere en une silique courte, rondelette, enflée, & contenant pour l'ordinaire une semence en forme de reins, par chaque silique.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Spartium alterum monospermum, semine rani simili*, C. B. P. 396. *Genista Hispanica, floribus luteis parvis, monospermos semine rani simili.*
2. *Spartium tertium, flore albo*, C. B. P. 396. *Genista Hispanica, floribus candidis.*
3. *Spartium Orientale, siliquâ compressâ glabrâ & annulatâ*, T. Cor. 44. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Spartium, est un nom commun à plusieurs especes de *Genista* & de *Secale*.

SPARUS, σπάρος; nom d'un poisson qu'on trouve dans la Mer, proche du rivage, & qui ressemble beaucoup à la Dorade.

SPASMA, σπάσμα, de σπάω, *tirer*; divulsion, ou distension des fibres nerveuses d'un muscle, sans déchirement ni blessure. Voyez *Contusa*.
SPASMODES, σπασμώδης, *spasmodique* ou *convulsif*, de σπασμὸς, *convulsion*.
SPASMODICUS, le même que *spasmodes*.
SPASMOLOGIA; Dissertation ou Traité des spasmes ou convulsions.
SPASMOTICUS, le même que *spasmodicus*, ou *spasmodes*.

SPASMUS, *convulsion* ou *spasme*.

De toutes les maladies auxquelles la Nature humaine est sujette, il n'y en a point de plus terrible, ni qui soit compliquée de symptomes plus funestes que les convulsions; ce sont des contractions violentes & contre nature des parties nerveuses, membraneuses & musculeuses, surtout de celles du tronc & des membres; elles proviennent d'une constriction spasmodique des membranes qui environnent la moelle spinale, & les nerfs qui en partent, & d'un influx impétueux du fluide nerveux dans les organes du mouvement.

D'où l'on voit quelle est la différence qu'il y a entre les *convulsions* & l'épilepsie. La cause premiere de l'épilepsie, est située dans la pie-mere, & dans la dure-mere, ou dans les membranes nerveuses qui couvrent le cerveau & les parties de la tête, au lieu que celle des *convulsions* a principalement son siege dans les membranes qui enveloppent la moelle spinale, & dans les nerfs qui en partent. D'ailleurs les symptomes de ces deux maladies ne sont pas les mêmes quoiqu'il y ait beaucoup d'affinité entre la plûpart d'entre eux à cause de la sympathie intime de ces membranes nerveuses. Dans l'épilepsie le malade est attaqué d'aliénation d'esprit, est privé de l'usage de ses sensations, tant internes qu'externes, écume par la bouche, serre ses doigts contre son pouce, & ne se souvient point de ce qui lui est arrivé pendant l'accès. Dans les *convulsions* au contraire, le malade ne perd point l'esprit, n'écume point par la bouche, ne serre point ses doigts contre son pouce; & toutes les fois qu'on appercevra ces symptomes pendant les *convulsions*, on en pourra conclurre qu'elles sont épileptiques.

Il en est des *convulsions*, ainsi que des autres affections spasmodiques, elles s'exercent particulierement sur les parties nerveuses, fibreuses & membraneuses; mais comme ces parties sont entrelacées avec un grand nombre d'autres qui sont musculeuses, glanduleuses, cartilagineuses & osseuses; & que par conséquent, il y a sympathie entr'elles toutes, l'agitation violente des premieres ne manque pas de passer aux secondes. Cette agitation affecte surtout les parties extérieures & les membres; il lui arrive même quelquefois de se faire sentir aux visceres intérieurs, & de produire des maladies terribles.

Les *convulsions* prennent de différentes manieres à ceux qui ont le malheur d'en être attaqués. Dans les uns elles sont subites, & ne s'annoncent par aucun signe antécédent. Elles sont précédées de quelques signes dans d'autres. Les plus importans de ces signes sont le refroidissement des extrémités, surtout des piés, une sensation de fourmillement à l'os coccyx, & celle d'une vapeur chaude qui semble monter le long de l'épine du dos. L'hypocondre gauche est aussi affecté de tension & de flatulence; la constipation est si opiniâtre, que le malade ne rend ni vents ni excrément; on ne peut lui introduire dans l'anus la cannule la plus petite; ou si l'on parvient à lui appliquer des suppositoires, ou à lui injecter un clystere, la force des *spasmes* le fera revenir par haut avec les excrémens. Il y a à la vessie une si grande constriction, qu'il ne se fait aucune évacuation d'urine, ou que le malade n'en rend qu'une très-petite quantité, de très-limpide, ou de très-blanche. Il y a des malades dans lesquels les *convulsions* se manifestent par des baillemens, des pandiculations, le tremblement de tout le corps, l'anxiété des parties précordiales, l'inégalité, la dureté, & la contraction du pouls, les cardialgies, les nausées, les vomissemens, les palpitations de cœur, l'embarras de la déglutition, le mal de tête & de dents, le tintement d'oreilles, & le vertige.

Pendant le paroxysme convulsif, les membres sont dans une agitation surprenante; ils sont tirés dans des directions différentes, distendus, jettés, recourbés, & en contorsion. Les bras sont quelquefois tellement tournés sur le dos, que le malade paroît être assis dessus; d'autrefois, ils sont élevés, & le malade en bat l'air,

Dans les uns les jambes sont tirées dans des directions différentes; d'autres les roidissent & en frappent la terre. Il y en a en qui l'épine du dos est recourbée & semble former un arc, quoique la poitrine soit élevée; il arrive aussi que tout le corps se roidit & demeure immobile comme une pierre. Ces agitations saisissent la plûpart, quelle que soit la posture dans laquelle ils se trouvent, sans qu'ils en soient jettés par terre; il y en a cependant qui tombent subitement, comme s'ils étoient épileptiques, pleurent, rient, grincent les dents, ouvrent la bouche, laissent pendre leur langue, & sont attaqués de vertiges. En un mot, les mouvemens & les gestes des convulsionnés, sont susceptibles d'une grande variété, ainsi qu'on peut voir *M. N. C. An. 26. Obs. 23. Dec. An. 9. Obs. 64. Dec. 2. An. 3. Obs. 77. An. 7. Obs. 135.* & dans les Lettres d'Horstius. Mais ce qui doit étonner singulierement (si la fourberie n'y a aucune part) c'est qu'il arrive à ces malades de parler des langues qu'ils n'ont jamais apprises, & de prédire les choses futures. C'est par cette raison que les Anciens les regardoient comme démoniaques, ainsi que nous l'apprend Forestus, *in Obs. Med. Lib. X. Obs. 56. schol.*

Il reste après le paroxysme, à la plûpart des malades, une langueur incroyable, qui se fait sentir dans tout le corps & dans les piés; ils tombent en délire ou dans un sommeil profond; il y en a en qui il se termine par des rapports, des évacuations de flatulence, le vomissement, & une excrétion abondante de lymphe. Les *convulsions* sont fréquemment suivies d'une effusion de mucosité ou de sang par les narines, la matrice ou les veines hémorrhoïdales. Il y en a quelques-uns en qui le paroxysme finit par des cris. Je ne finirois point, si je voulois rapporter toutes les formes que prennent les Convulsionnés, lorsqu'ils sont sur le point de sortir de l'état fâcheux où ils sont. Leur sommeil est ordinairement troublé, & plein de terreur & de crainte; leur appétit est changeant; ils sont constipés; ils ont de la peine à suer, & leur esprit est sujet à être agité de différentes passions. Le paroxysme est plus ou moins long; & il reprend à des intervalles plus ou moins éloignés; ils suivent pour l'ordinaire assez exactement le cours de la Lune. J'ai vû un malade qui étoit régulierement attaqué de *convulsions* dans un certain tems de l'année; il en étoit tourmenté pendant quelques mois. Le tems l'en a guéri parfaitement. Il y a des femmes en qui elles précedent ou accompagnent l'éruption des regles; elles sont aussi plus violentes après qu'on a fait un grand repas. Les causes les plus légeres suffisent pour les exciter; & il n'y en a gueres de plus capables de les rappeller que les passions violentes de l'ame.

Les personnes dont le tempérament est naturellement foible, ou a été affoibli par quelques causes, sont plus sujettes que d'autres aux *convulsions*, surtout si leurs humeurs sont impures. C'est pourquoi les *convulsions* sont héréditaires, & passent quelquefois d'une génération, à une autre génération fort éloignée, sur-tout lorsque les peres sont hypocondriaques, hystériques, gouteux & tourmentés d'hémorrhoïdes, ou lorsque les meres se sont livrées à des passions violentes pendant leur grossesse. C'est par la même cause, que les enfans & les jeunes personnes sont plus fréquemment attaquées de *convulsions* que les adultes; & les femmes que les hommes. Les personnes d'un esprit délicat, d'un génie subtil & d'un tempérament porté à la colere, ont plus souvent que d'autres des *convulsions*.

Après avoir fait l'histoire des *convulsions*, nous allons maintenant passer à leur pathologie.

Leurs causes prochaines consistent dans une constriction forte & violente des membranes qui environnent la moelle spinale, & des parties nerveuses qui en partent. D'où il s'ensuit qu'elles n'agiteront que les parties dont les nerfs ont leur origine à la moelle spinale. Cependant comme ces membranes ont une liaison intime avec les menynges du cerveau, dont elles sont les prolongemens; on conçoit aisément, que les mouvemens convulsifs se compliqueront souvent avec les épileptiques, dans lesquels ils dégénereront même quelquefois.

Pour répandre sur cette matiere toute la lumiere qu'elle est capable de recevoir; nous remarquerons que la moelle spinale est composée, ainsi que le cerveau, d'une substance blanche, médullaire, cendrée, & continue avec le cerveau. Voyez Hippocrate, *Lib. de Carnibus, Sect.* 3. Galien, *Lib. XII. de usu Partium, cap.* 15. & Veslingius, *in Anat. cap.* 14. La moelle spinale est couverte d'une tunique membraneuse commune, qui adhere à l'intérieur des vertebres, & de trois membranes propres, dont la premiere & la seconde sont des prolongemens de la pie-mere, & la troisieme est un prolongement de la dure-mere. Elle est logée dans les cavités des vertebres; & nous lisons dans la *Neurographie* de Vieussens, *Lib. II. cap.* 1. qu'il y a des vaisseaux sanguins, tant artériels que veineux, distribués dans toute sa substance. Elle reçoit des ramifications artérielles, des arteres vertébrales, & du tronc de l'aorte descendante; le sang en est rapporté par de petites veines, & déchargé d'abord dans les sinus veineux des vertebres, dans les veines des vertebres, dans la veine azygos, dans les autres petites veines, & enfin dans la veine cave ascendante. Voyez l'Ouvrage de Vieussens que nous avons cité ci-dessus, *Planche XVIII. figures* 1. 2. 3. La fonction principale de la moelle spinale paroît être de distribuer les nerfs, dont il y a trente paires, avec deux nerfs spinaux que Willis appelle nerfs accessoires, & qui vont à la paire vague. Voyez le même Auteur, *Planche XIX. figure* 11. Ces nerfs vont d'abord aux muscles des parties antérieures & postérieures du cou, du dos, à la poitrine, aux membres supérieurs & inférieurs, au mouvement desquels ils servent; ou ils passent delà aux visceres intérieurs de la poitrine & de l'abdomen, y forment des membranes & finissent par envoyer une multitude de ramifications considérables, aux muscles extérieurs de la face & de la tête, parties au mouvement desquelles ils contribuent beaucoup.

Quiconque saura comparer ce que nous avons dit ci-dessus des symptomes des *convulsions*, avec la Description Anatomique que nous venons de donner de la moelle spinale, appercevra facilement le rapport raisonné, qu'il y a entre ces choses, & ne sera pas embarrassé d'assigner la cause mécanique des *spasmes*. Nous observerons ici que l'irritation convulsive des parties dont il s'agit, peut être produite de deux manieres. Ou les membranes de la moelle spinale sont d'abord irritées, convulsées, & communiquent leur agitation aux parties qui ont quelque simpathie avec elles; ou quelques-unes de ces parties sont d'abord affectées de *spasmes*, & communiquent leur affection à la moelle spinale, d'où elles se répandent ailleurs. Nous appellerons les premieres de ces convulsions, *convulsions idiopathiques*; & les secondes, *convulsions sympathiques*.

Entre les causes médiates qui disposent à la constriction de la moelle spinale, je n'en connois point de plus considérables que les passions violentes; & les passions ne tendent jamais plus directement à produire, & à entretenir les *convulsions*, que quand le malade souffre du froid extérieur, & suit un régime défectueux. Nous trouvons dans Henry de Heer, *Obs.* 24. un exemple singulier de *convulsions* violentes; elles succederent à un abbattement subit d'esprit, occasionné par des réflexions affligeantes, sur une fornication que le malade avoit commise. Rien n'est plus commun que de voir des personnes, jeunes surtout, attaquées de *convulsions* qui n'ont pour cause que des effrois, ou l'excès de quelque passion. L'usage des femmes excessif ou prématuré, tend fort directement à produire le même effet; aussi les

les Medecins regardent-ils le coït comme une épilepsie légere.

Nous mettrons avec raison entre les causes matérielles des *convulsions*, la dépravation des sucs, mais surtout une certaine disposition, acre, saline & scorbutique. C'est pourquoi les goutes remontées, les affections gouteuses, la gale & les pourpres repercutés, sont fréquemment suivis de *convulsions* qui se calment, lorsque la matiere peccante se porte derechef à la surface du corps. Mais rien ne contribuant davantage à rendre les humeurs impures, que leur surabondance & leur épaississement, & que la diminution, ou la suppression des excrétions naturelles par les sueurs, les selles, les hémorrhoïdes & les regles; on conçoit aisément, que les personnes hystériques & hypocondriaques, & celles en qui l'écoulement des regles ou des hémorrhoïdes sera supprimé, seront fort sujettes aux *convulsions*; aussi remarque-t'on fréquemment que les filles sont attaquées de *convulsions*, avant l'éruption de leurs regles, & que ces *convulsions* cessent, lorsque leurs regles ont paru.

Si nous cherchons maintenant quelles sont les parties nerveuses, dont les constrictions convulsives, peuvent passer aux membranes de la moelle spinale, nous trouverons que les plus considérables d'entre elles, sont l'estomac & les intestins. L'irritation de ces visceres est capable de jetter en *convulsion* tout le systeme nerveux; & d'un autre côté, comme ils sont composés de membranes nerveuses, ils sont très susceptibles de mouvemens irréguliers; & la cause la plus légere suffit pour les affecter. Mais l'estomac recevant ses nerfs, premierement des ramifications extérieures, & situées tant à droite qu'à gauche de la huitieme paire; secondement des nerfs qui partent de la premiere & de la seconde vertebre du dos, & qui communique avec l'intercostal; & les intestins tenant leurs branches nerveuses de la ramification interne de la huitieme paire qui concourt avec l'intercostal, & forme le plexus mésenterique; on apperçoit aisément pourquoi la constriction de l'estomac & des intestins passe promptement aux membranes de la moelle spinale, & à tout le systeme nerveux.

Aussi n'y a-t'il point d'espece de *convulsion* plus fréquente, que celle dont le siége principal est dans le duodenum; car c'est-là particulierement que des crudités acides & visqueuses, se mêlent avec la bile & le suc pancréatique, & prennent une nature acre & presque caustique. On trouve, *in M. N. C. Dec.* 3. *An.* 3. *Obs.* 138. un exemple frappant de catalepsie, accompagné des symptomes les plus violens, & dont la cause étoit dans les premieres voies. C'est ainsi que des substances acres, caustiques, & vénéneuses, produisent des *convulsions* générales par leur action sur les membranes. Il est fait mention, *in M. N. C. Dec.* 3. *An.* 4. *Obs.* 30. de *convulsions* générales produites par du vin adouci avec de la litharge; tout le monde sait que les purgatifs acres produisent quelquefois le même effet; & cela d'autant plus facilement, & d'autant plus infailliblement, que le malade aura plus de disposition au scorbut. On peut lire, *in M. N. C. Obs.* 77. *Dec.* 2. *An.* 3. l'histoire de *convulsions* épileptiques violentes, occasionnées par l'injection d'un clystere acre, dans des douleurs de ventre scorbutiques.

Nous avons de plus un grand nombre d'Observations faites par des Auteurs sans partialité, que les vers logés dans les intestins, donnent aux enfans surtout, des *convulsions* vagues & errantes: on en trouve des exemples singuliers dans Georg. Horstius, *Epist. Medicin. Sect.* 3. *M. N. C. Dec.* 1. *An.* 6. *Obs.* 187. & *Dec.* 3. *An.* 3. *Obs.* 99. & dans Forestus *Obs. Med. Lib. X. Obs.* 117. Si nous cherchons les causes de ces *convulsions*, nous trouverons qu'elles proviennent de la corrosion & du picotement des intestins dans les enfans, & des vers morts qui répandent une vapeur corrompue qui affecte le systeme nerveux dans les adultes. Dans ce dernier cas, l'haleine est ordinairement fétide & cadavéreuse.

Comme la vessie & la matrice reçoivent leurs ramifications nerveuses, des branches les plus basses de la huitieme paire, & de quelques ramifications qui partent de l'os sacrum; il est aisé de concevoir, pourquoi les picotemens, les *spasmes*, & l'affection de ces parties se terminent en *convulsions*. C'est des mêmes causes que naissent les *convulsions* qui succedent à la rétention d'urine, & dont on trouve un grand nombre d'exemples, *in Collect. Pract. pag.* 2. *Tom. I.* d'Etmuller. On observe encore fréquemment, que les femmes en travail ont des *convulsions* particulieres dans les membres, lorsque les *spasmes* de la matrice remontent & affectent les nerfs de la moelle spinale; alors leur cou & leurs mains sont portés de l'un à l'autre côté; leur poitrine s'éleve, le tremblement s'empare de tout leur corps; & ces *spasmes* sont pernicieux, & même quelquefois mortels & à la mere & à l'enfant, à moins qu'ils ne se temperent, & que se portant en-bas, ils ne chassent le fœtus. Car quoiqu'il soit certain, qu'il ne peut y avoir d'accouchement, sans mouvemens spasmodiques & convulsifs; cependant il est bon de savoir, que le siége de ces mouvemens, doit être principalement dans la matrice, l'os sacrum, & les muscles adjacens. Lorsque par des causes particulieres il arrive qu'ils s'étendent aux parties supérieures, & qu'ils gagnent le lieu le plus élevé de la moelle spinale; alors ils produisent un grand nombre de symptomes terribles.

Les blessures extérieures de la moelle spinale & des autres parties nerveuses éloignées, sont aussi suivies de convulsions violentes. Il n'y a point de Chirurgien qui ne sache, que les esquilles d'os pointus qui pénetrent quelquefois dans la moelle spinale, dans les fractures & les luxations des vertebres, produisent des *convulsions*. On sait aussi que les blessures aux parties nerveuses, ou même l'affection d'un seul nerf particulier, par exemple, dans la saignée, une piqure, & l'irritation, ou quelque autre cause de la même nature, occasionnent des *spasmes* violens. On trouve dans Rhodius, *Obs. Cent. I. Obs.* 32. & 50. des exemples de *convulsions* causées par la piqure d'un nerf à la main. Nous lisons dans Forestus, *Obs. Lib. X. Obs.* 118. & 119. que la piqure d'un nerf dans la saignée, donne des *convulsions*; & il nous apprend, *Obs.* 120. qu'une blessure a les mêmes effets. Rhodius ajoute dans l'endroit que nous venons de citer, que quelques personnes ont été attaquées de *convulsions* violentes, pour s'être fait mal-adroitement les ongles. J'ai vû les piqures, les blessures, & les injures faites à quelques parties extérieures de la tête & aux muscles, se terminer par des *convulsions*; & j'ai plusieurs exemples de *convulsions* excitées par la blessure du muscle temporal; ce qui ne doit pas être surprenant pour ceux qui sauront que le second nerf vertébral distribue des ramifications vers la région supérieure, à travers l'oreille extérieure, à différens muscles du visage, ainsi qu'on peut voir dans la Neurographie de Vieussens, *Planche XXIV.*

C'est de la même maniere qu'il faut expliquer les *convulsions* qui suivent la piqure de différens animaux. Nous avons, *in M. N. C. Dec.* 1. *An.* 9. *Obs.* 65. l'histoire d'une espece surprenante de *convulsions* produites par la piqure d'une grosse mouche. Plusieurs Medecins célebres, parlent de douleurs violentes dans les membres, d'agitations, d'inflexions de l'épine du dos, de mouvemens convulsifs, accompagnés d'aliénation d'esprit, causés par la piqure ou la morsure d'animaux enragés, d'où l'on voit que la matiere qui cause ce tumulte & cette agitation irréguliere dans tout le systeme nerveux, n'est pas bien considérable.

Quelque terribles que soient les *convulsions*, elles ne tuent pas subitement. Lorsqu'elles ne sont pas invétérées, que le malade est jeune, & que le tempérament est bon, on peut s'en promettre une guérison prompte & facile. Si elles sont causées par la suppression des re-

gles & des hémorrhoïdes, on les dissipera en rappellant ces excrétions : mais si les humeurs sont épaisses & impures, les évacuations supprimées, le tempérament délicat, le malade avancé en âge, & la maladie héréditaire & invétérée, alors la cure en sera très-difficile; car les fluides sont peccans, ainsi que les parties solides nerveuses, que la matiere acre qui s'exhale, attaque & irrite. D'ailleurs il y a dans les nerfs de la distension, & des concussions violentes; une vapeur grossiere y circule, au lieu du fluide nerveux, subtil, éthéré, dont ils devroient être remplis. C'est de-là que vient la difficulté de restituer les choses dans leur état naturel. C'est aussi de-là qu'il faut partir, pour expliquer la force surprenante des malades dans les paroxysmes convulsifs.

Les convulsions dégénerent fréquemment en une épilepsie réelle, ou en une mélancolie hypocondriaque, surtout lorsque le régime est mauvais, ou la cure mal conduite. Ceux qui meurent de *convulsions*, sont ordinairement emportés dans un état apoplectique. C'est pourquoi on trouve dans la dissection de leurs cadavres, les vaisseaux du cerveau engorgés, & distendus par le sang qui y est en stagnation. On en trouve d'extravasé çà & là dans les ventricules & dans la moelle spinale.

Il y a trois indications à remplir dans la cure des mouvemens convulsifs.

La premiere, c'est de corriger les causes matérielles qui entretiennent le mal, de les préparer à l'évacuation, & de les évacuer convenablement. La seconde, c'est de tempérer l'agitation violente & irréguliere des parties nerveuses. La troisieme, c'est de prévenir les rechutes auxquelles les malades sont fort sujets, en fortifiant le sisteme nerveux. Si la maladie est invétérée, il faut commencer par résoudre le malade à n'attendre sa guérison que de l'usage des remedes continués pendant long-tems. Il faut bien se garder de recourir alors aux drastiques violens; c'est aux remedes doux & amis de la nature, aidés de la patience du malade & du tems, à accomplir la cure.

Quant à la cure générale des mouvemens convulsifs, il faut observer que s'ils sont causés par une surabondance d'humeurs, par une trop grande quantité de sang, ou que si le pouls est large & fort, & surtout le tempérament sanguin, il faudra commencer la cure, selon Hippocrate, par la saignée du pié & du bras, réitérée deux ou trois fois, ou même plus souvent, relativement au degré de pléthore, interposer les scarifications, & saigner plutôt après que durant le paroxysme. En effet j'ai vu des saignées hasardées pendant le paroxysme suivies de symptomes opiniâtres & violens.

J'ai observé que les mouvemens convulsifs cessoient rarement, sans le secours d'un régime convenable. C'est pourquoi je pense qu'il est à propos dans les convulsions invétérées de changer d'air & de demeure, d'éviter les endroits humides & mal-sains, de chercher un atmosphere doux & serain, de voyager, de prendre fréquemment de l'exercice, d'user d'alimens légers, doux & faciles à digérer, & de s'interdire absolument toutes les liqueurs chaudes & spiritueuses, les vins & toutes les boissons où il entre de la drêche. Le malade fera sa boisson ordinaire de décoction de racine de viperine & de rapure de corne de cerf, ou de petit-lait, ou d'eau froide de Selter. Les bains des piés, préparés avec l'eau de riviere, le son & les fleurs de camomille produiront aussi de bons effets. On les fera prendre tiedes, lorsque le malade sera sur le point de se mettre au lit; il y tiendra ses jambes plongées profondément, & ils lui procureront une sueur douce. C'est par ces moyens qu'on parviendra à remettre les humeurs en circulation, & à tempérer les constrictions spasmodiques.

Ce seroit en vain qu'on commenceroit la cure, si le ventre n'étoit libre. C'est pourquoi si le malade est constipé, on lui ordonnera d'abord une dose convenable de pilules balsamiques, des infusions & des potions préparées avec la manne, ou de la manne en guise de sucre dans quelque infusion chaude. Si la constipation est totale, on aura recours aux clysteres émolliens & huileux dont on continuera l'usage jusqu'à ce qu'elle soit dissipée. S'il est certain que le foyer de la maladie soit dans les premieres voies, on fera prendre un émétique joint à un laxatif, surtout dans les changemens de lune; pour cet effet on mêlera deux ou trois grains de tartre émétique, avec une décoction faite d'une once de manne. Ce remede produira une évacuation suffisante des humeurs peccantes, tant par haut que par bas.

Nous pouvons compter entre les remedes diététiques les plus simples, & qui produisent communément de plus grands effets dans les maladies convulsives, l'eau froide prise en grande quantité; elle suffit seule pour faire cesser les *convulsions* les plus violentes; car comme elle est très-légere & très-fluide, elle s'insinue dans les vaisseaux capillaires, rend le sang plus fluide, fortifie les parties, enveloppe les humeurs acres & sulphureuses, excite une sueur douce, & les emporte par ce moyen hors du corps. Je conseillerois donc comme un remede très-efficace dans les *convulsions*, un usage convenable & tempéré des eaux médicinales froides & chaudes.

Si les *convulsions* ont pour cause une débauche vénérienne excessive, quelque accès de colere ou d'autres agitations d'esprit, & si le malade est jeune, & à peu près dans l'âge de puberté, on lui interdira soigneusement tout ce qui seroit capable de produire du mouvement & de l'orgasme dans les fluides, & de mettre les solides dans une agitation contre nature, & dans des constrictions violentes; comme les substances aromatiques, les purgatifs acres, les émétiques, tous les remedes chauds & spiritueux, & les exercices violens de corps & d'esprit. Au contraire, on placera toute sa confiance dans les diurétiques, les émolliens, les adoucissans, & les substances nourrissantes. Ainsi, le lait de vache, celui d'ânesse, le petit-lait, les bains d'eau douce avec le lait, produiront de fort bons effets. On se trouvera bien des gelées & des bouillons nourrissans. On ordonnera avec succès en boisson ordinaire, le chocolat foible, les décoctions de racines de scorzonere, d'orge, de rapure de corne de cerf & d'ivoire, & de chair de viperes. Mais pour calmer les mouvemens spasmodiques, on ajoutera à ces remedes les anodyns & les spécifiques dont nous ferons mention plus bas.

Si les *convulsions* sont causées par des vers, on travaillera à les tuer & à les chasser du corps. Mais il est à propos d'observer qu'alors il ne faut pas user indifféremment de tout anthelmintique & de tous spécifiques. Les préparations d'ail, de vitriol, de cuivre, d'aloès, les purgatifs drastiques & les mercuriels, tuent les vers, à la vérité : mais ils ne manquent point d'offenser le sisteme des parties nerveuses, lorsqu'on les ordonne mal-à-propos. Il vaut mieux tenter la cure par des remedes extérieurs, comme les clysteres de lait, les clysteres préparés avec des substances douces & huileuses, les linimens purgatifs, comme l'onguent de pain de pourceau appliqué sur le nombril & sur l'abdomen. Il faut que les anti-helmétiques qu'on fera prendre intérieurement soient corroboratifs, comme la mort-aux-vers, réduite en poudre, ou en essence aqueuse, ou le mercure doux, avec deux parties de cinabre médicinal, & mis en pilules, avec l'extrait de tanésie, de rhubarbe ou de petite centaurée. Il y a dans les premieres voies d'autres impuretés peccantes, acres, visqueuses & bilieuses qu'il faut traiter avec les incisifs, les résolutifs, les absorbans, les digestifs, les remedes propres à corriger l'acrimonie & les évacuans doux, soit émétiques, soit laxatifs. Si les purgatifs acres, ou des substances caustiques & vénéneuses, sont les causes des *convulsions*, on émoussera leur pointe, en employant contre elles des substances grasses, oléagineuses, mucilagineuses, & des préparations de lait.

Si l'opiniâtreté des *convulsions* vient de la suppression des regles, on rappellera cette évacuation par les emménagogues & d'autres remedes chauds, dnnt on a coutume d'user en pareil cas, il sera surtont à propos de rendre aux humeurs la circulatinn libre par le moyen des bains d'eaux naturelles & médicinales, par des saignées faites à propos, par le bain des piés dans des liqueurs tiedes, par des pilules balsamiques, par des infusions chaudes de feuilles de baume & de tilleul, ou par les pondres altérantes. On calmera les monvemens irréguliers des parties solides, avec des anti spasmodiques & des anodyns cnmme la liqueur anodyne mêlée avec l'essence de castor, ce qni constitue un remede excellent; & l'on travaillera à fortifier les parties si les cnnvulsions proviennent de la suppression ou de la diminution des regles. Ontre l'usage de la saignée & des remedes que nous venons d'indiquer, on se trouvera fort bien de l'application des sangsues à l'anus.

Il arrive quelquefois que la rentrée des sueurs, ou la répercussion des excrétions ulcéreuses, de la galle, des pourpres ou de la goute, cause des *convulsions*. Alors on corrigera les humeurs impures contenues dans les premieres voies, & l'on tempérera les constrictions spasmodiques, avec les poudres absorbantes faites d'yeux d'écrevisse, la poudre du Marquis, l'ambre préparé, le cinabre, le nitre, l'antimoine diaphorétique, & les extraits de safran & de castor.

On fera prendre sur le soir au malade de la liqueur anodyne, avec une petite dose d'esprit bésoardique de Bussius, l'esprit de castor, ou des pilules anti-spasmodiques préparées de la maniere suivante.

Prenez *d'extrait d'ivraie*,
de fleurs de camomile,
de feuilles de chardon-béni, } *de chaque, une dragme*;
de thériaque de Venise,
d'ambre, &
de cinabre, } *de chaq. demi-dragme.*
de safran, douze grains;
d'huile de camomile, huit gouttes.

Faites-en des pilules dont vous couperez l'usage avec des laxatifs.

Vous pourrez faire prendre en boisson du lait d'ânesse, avec les eaux froides de Selter, nu du petit-lait, dont on continuera l'usage pendant quelques semaines, interposant à des intervalles convenables la manne avec la crême de tartre.

Lorsqu'on aura détruit par ce moyen les causes matérielles & grossieres des *convulsions*, il ne faut pas s'attendre qu'elles cessent pour cela. Il faudra passer à l'usage des remedes qui temperent les mouvemens excessifs, & aux spécifiques capables de détruire la vapeur subtile & sulphureuse dont les nerfs sont affectés, & qui est l'aliment principal de la maladie. Il faut compter entre ces remedes surtout les spécifiques anti-spasmodiques & anti-épileptiques, tirés du regne animal. Leur odeur agréable indique sur le champ qu'ils snnt contraires aux vapeurs fétides qui entretiennent les *convulsions*, & qu'ils tendent à les faire cesser. Les plus importans d'entre ces spécifiques sont les rapures de dent de cheval marin, de l'ivoire, de l'os qu'on trouve dans la tête du veau marin, de la corne du pié d'élan, & du crane humain, le sang humain, l'arriere-faix séché, les visceres de perdrix & de viperes, le cœur, le fiel & le foie de ces animaux, l'os de la cheville du lievre, séché & pulvérisé, ou d'hirondelle avec le castor, mais surtout la poudre de vers de terre. On tire des regnes des végétaux & des minéraux, des remedes qui ne le cedent point aux précédens en efficacité; tels sont les charbons de tilleul pilés, l'extrait de safran, les fleurs & les racines de pivoine & de pavnt sauvage, & le cinabre médicinal. On parviendra au même but avec les sédatifs & les anodyns, comme la liqueur anodyne, mêlée avec l'essence de castor, les pilules de cynnglnsse, avec l'or fulminant & le cinabre, & les pilules de Wildegansius. Lorsque les matieres grossieres sont évacuées; ces remedes sont très-propres à faire cesser les mnuvemens convulsifs habituels. Enfin on remplira la troisieme indication curative avec les cornnboratifs.

On ne négligera pas non plus les remedes extérieurs, entre lesquels on peut compter les onguens & les linimens appliqués sur la fossette du cou & sur l'épine du dos. Ces médicamens seront composés de graisse humaine, de graisses de blaireau, d'ours, de souris des mnntagnes, de castor & de viperes; à quoi l'on ajoutera les hniles distilées de rue, de lavande, de marjolaine, de romarin & de muscade. On les rendra plus pénétrans, si l'on y fait encore entrer quelques gouttes de sel volatil ammoniac. Il est à propos d'observer que si les malades ne peuvent supporter les huiles distilées, il faudra s'en passer, & s'en tenir aux graisses & aux substances mucilagineuses: du reste je ne connois point de remedes préférables aux bains d'eau fraîche, aux environs du paroxysme. Ils faciliteront les sueurs douces auxquelles la nature est portée d'elle-même; ou s'ils ne produisent point cet effet, on le procurera avec l'infusion de fleurs de tilleul qui sont très-efficaces en pareil cas, de primevere, de toute saine & de racines de valériane. Ces remedes ont suffi plusieurs fois pour prévenir les paroxysmes les plus violens. Si l'nn ordonne dans les *convulsions* produites par des vers, le mercure doux avec un purgatif, on observera de faire précéder ce remede, ou tout autre anthelmintique, de quelque adoucissant mucilagineux, comme de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces & de lait, qu'on fera prendre aussi immédiatement après pour calmer la constriction des intestins.

Quoique la saignée soit quelquefois bienfaisante dans les maladies convulsives, surtout lorsqu'il y a pléthore, épaississement ou dépravation d'humeurs, suppression des regles ou des hémorrhagies, ou affections vinlentes à la tête, cependant il ne faut pas tirer une grande quantité de sang à la fois, ni user de ce remede inconsidérément; car les rechutes provenant plus ordinairement d'un défaut que d'une surabondance de sang loüable, il pourroit aisément arriver qu'une forte saignée détruisît les forces, affoiblît l'estomac, retardât la perspiration, & ne fît beaucoup plus de mal que de bien, surtout au malade, qui ne seroit pas évidemment pléthorique. D'ailleurs il faut observer de ne point saigner du côté affecté, ni dans le tems des équinoxes, mais quatorze jours devant ou après, parce que les paroxysmes sont alors plus violens qu'en toute autre saison, & ne permettent point de tentatives. Lorsque la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal entretient les *convulsions*, qu'il y a tumeur & nbstruction déja formée dans les vaisseaux, après les remedes que j'ai indiqués, je n'en connois point de meilleur que les calybés.

L'infusion vineuse qui suit, produira de fort bons effets.

Prenez *des racines de zédoaire*,
de chicorée, } *de chaque demi-once*;
de sommités de petite centaurée, &
de fleurs d'orvale, } *de chaque 4 pincées*;
d'écorce de citron récente, demi-once;
de raisins, deux onces;
de vin du Rhin, une pinte.

Mêlez le tout ensemble; faites digérer sur un feu modéré, & gardez ce remede pour l'usage.

Il n'y a point de remedes plus pernicieux dans les maladies convulsives, que ceux qui jettent les humeurs dans une agitation violente, à laquelle elles ne sont déja que

trop sujettes. On s'interdira donc absolument toutes les substances chaudes, volatiles & spiritueuses, les essences & les teintures chaudes, les astringens crus & les narcotiques; ces substances non-seulement rappelleroient les paroxysmes, mais rendroient encore la maladie plus opiniâtre.

Il ne faut pas recourir imprudemment & avec précipitation aux bains; on n'en usera point, tant qu'il y aura de la pléthore & des impuretés dans le duodénum; car alors il y auroit tout lieu de craindre que la matiete peccante mise en agitation par les bains, ne se répandît dans tout le corps. Il faut prendre les mêmes précautions par rapport au lait, & ordonner le petit-lait aux personnes bilieuses, & n'en venir au lait que lorsque les premieres voies & les visceres seront sains & débarrassés de toute impureté. Le tems le plus convenable pour se mettre au lait, c'est le milieu ou la fin du printems. Il faut tenir le ventre libre dans les affections convulsives, car on a observé qu'elles étoient plus violentes, lorsque le malade étoit constipé. Pour cet effet on ordonnera des préparations laxatives de rhubarbe, les raisins & la manne, un clystere & un régime émollient. Quoique les linimens soient très-propres pour détruire & calmer les spasmes, cependant il est à propos de n'en user que quand le paroxysme commencera à cesser, surtout si l'on a fait prendre préalablement au malade les bains.

Il sera toujours mal d'ordonner les spécifiques anti-épileptiques & les corroboratifs spiritueux, dans le commencement de la maladie, & avant que la cause matérielle & grossiere soit détruite; lorsqu'on a pris cette précaution, il arrive assez fréquemment aux mouvemens convulsifs de cesser sans le secours des spécifiques, dont l'efficacité n'est jamais plus grande, que dans les cas où le mal provient de quelque agitation d'esprit, & où les visceres sont sains. J'ai guéri un jeune homme de seize ans, d'attaques épileptiques violentes, avec ma poudre anti-épileptique, que je fis précéder d'un vomitif.

C'est à l'usage convenable des non-naturels de prévenir les retours des *convulsions*: ainsi que le malade aille vivre sous un ciel pur, serain & tempéré. Hippocrate assure, *Sect.* 2. *Aph.* 45. que les jeunes personnes seront délivrées de *convulsions* par le changement d'air. Ainsi on ne manquera pas de faire entendre au malade qu'il doit s'éloigner des lieux humides, froids & marécageux, de ceux où l'air est épais & grossier, & préférer les lieux élevés, secs & sains; de ne point coucher sur la terre humide; de ne point s'exposer sur le soir aux vapeurs de l'atmosphere; & de ne point se promener au soleil dans les grandes chaleurs; de n'user que d'alimens faciles à digérer; & de faire sa boisson ordinaire d'eau pure ou médicamentée, ou d'infusions chaudes; de tenir son esprit dans un état serein; de ne point se livrer à la débauche des femmes, de prendre de l'exercice, de dormir suffisamment, d'avoir le ventre libre, & de recourir de tems en tems aux saignées & aux scarifications pour prévenir la surabondance du sang. FR. HOFFMAN.

SPASNIA; différentes douleurs lancinantes dans les muscles de la poitrine pendant la toux. CASTELLI, d'après *Mercurialis*.

SPATHA, σπάθη; ce terme signifie quelquefois une côte ou une épaule: mais il signifie ordinairement une spatule, instrument bien commode aux Apothicaires. *Spatha*, dans Celse, *Lib. VII. cap.* 10. est une espece de bistouri, dont Heister prétend que la figure nous est inconnue. Le premier de ces Auteurs dit à propos d'un polype au nez, qu'il faut le séparer de l'os avec un instrument tranchant de fer, *in modum spathæ facto*, fait comme une épée; car *spatha*, σπάθη, signifie proprement une espece d'épée; ce qui a donné lieu d'appliquer ce nom à tous les instrumens dont la figure approchoit de celle de l'épée. *Spatha*, σπάθη, se dit aussi de l'enveloppe extérieure du fruit du palmier.

SPATHESTER, σπαθιστὴρ, de σπάω, *tirer*; instrument de Chirurgie dont on se servoit pour ramener le prépuce sur le gland lorsqu'il étoit trop court.

SPATHOMELE, σπαθομήλη, *spatule*.

SPATILE, σπατίλη, *selle liquide*.

SPATULA, *spatule*; instrument dont on se sert pour mêler les ingrédiens des emplâtres, pour les étendre, & qu'on emploie encore à d'autres usages.

SPATULA FOETIDA. Voyez *Xyris*.

SPAUL, *sang*. RULAND.

SPE

SPECARIUM; le même que *Lapis specularis*.

SPECIES, en Pharmacie, *poudre*.

Voici les *poudres* qu'on prépare le plus communément chez les Apothicaires.

SPECIES DIAMBRÆ, *cum & sine odoratis*. Voyez *Diambræ species*.

SPECIES DIANTHUS. Voyez *Dianthon*.

SPECIES DIATRAGACANTHI FRIGIDÆ. Voy. *Diatragacanthi frigidæ species*.

SPECIES DIATRION PIPERÆON. Voy. *Diatrion Piperæon species*.

SPECIES HIERÆ PICRÆ. Voy. *Hiera*.

Outre les especes précédentes de *poudres*, Schroder fait mention des suivantes.

SPECIES *Dianisu*,
contra apoplexiam.
aromaticæ Cariophyllatæ, cum & sine ambrâ & moscho.
aromaticæ rosatæ, cum & sine ambrâ & moscho.
diacalaminthes.
cephalicæ.
diacinnamomi.
diacorallii.
confectionis cordialis.
cordiales, cum & sine ambrâ & moscho.
diacubebarum.
diacurcuma, sive diacrocu.
diagalanga.
de gemmis calidæ, cum & sine ambra & moscho.
de gemmis frigidæ.
ducis, sive electuari Ducis.
de hyacintho.
diahyssopu.
Imperatoris.
diaireos Salom.
simplex.
usitatæ.
Justini, sive electuarii Justini.
dialacca.
latificantes Galen. cum & sine ambra & moscho.
latificantes Rhasis.
liberantes, confectionis liberant.
lithontribon.
diamargariton calidæ Avicen.
diamargariton frigidæ Nicolai.
diamoschu amaræ.
dulcis, cum & sine ambra & moscho.
diapenidion.
contra pestem Ferdinandi Imper.
diapleres archonticon cum & sine moscho.
diapæonias, cum & sine ambra & moscho, Cord.
Benedictæ laxativæ.
diacarthamu.
caryocostini.
Episcopi, sive Elescophi.
de succo rosarum.
diaturbith cum rhubarbaro.
diaprassiu Nicolai.
electuarii resumptivi.
diarrhodon Abbatis, cum & sine moscho.

rosata novellæ.
diaspoliticon
diatrion santalon.
diathamaron, cum & sine moscho.
diatragacanthæ calidæ.
ad vermes, confectio ad vermes.
dia-Xyloaloes, cum & sine ambra & moscho.
dia-Zingiberis.

SPECIFICA, *specifiques.*

Nous avons parcouru jusqu'à présent les meilleurs remedes, les remedes choisis de toute espece qui peuvent servir à guérir les maladies, ou à en garantir, & nous les avons rapportés à certaines classes à raison des effets qu'ils produisent, & des principes dont leurs opérations dépendent. Mais comme une exacte attention à observer les faits de pratique nous a fait connoître que certains remedes ont plus que tous les autres une faculté particuliere, spéciale, ou même spécifique, dans certaines maladies, & que par cette raison ils méritent la préférence sur tous ceux qui sont connus jusqu'à présent, j'ai cru faire un travail aussi agréable qu'utile au Lecteur, en lui communiquant & lui développant plus particulierement ce qu'une longue expérience m'a appris sur les effets certains de ces remedes dans les maladies où ils conviennent. Mais avant que d'entrer en matiere, il est bon de remarquer que nous n'appellerons point *spécifiques* avec le commun des Medecins, des remedes qui produisent sûremement & infailliblement un effet salutaire dans certaines maladies, & dans tous les sujets; remedes, en un mot, qui ne trompent jamais les espérances des Medecins. En effet, il n'y a point dans la nature de *spécifique* de cette espece, & l'on a grand tort de se persuader le contraire. Car ces médicamens ne contiennent point formellement les opérations & les effets, qui ne font que paroître dans le tems qu'on les met en œuvre, & ces effets résultent de l'activité du médicament & de la réaction du corps; ce que l'on peut même dire en général de tous les remedes qui operent si peu en vertu de leur énergie absolue, & si bien relativement aux dispositions des sujets, que si l'on donne le même remede à dix personnes attaquées de la même maladie, ses effets seront différens dans chacun de ces sujets.

Les éloges qu'on donne communément aux panacées, aux secrets & aux secours *spécifiques* contre différentes maladies, sont donc vains, infideles & trompeurs. Pour nous, nous n'entendons par *spécifiques*, que les médicamens dont la vertu est telle, qu'ils sont plus avantageux & plus efficaces contre certaines maladies déterminées. En effet, il y en a quelques-uns qui sont composés de différens principes, dont chacun contribue en quelque chose à surmonter la cause de la maladie, de maniere que ces différentes qualités réunies remplissent plusieurs indications curatives de la même maladie. La rhubarbe, par exemple, mérite la préférence sur tous les autres médicamens laxatifs dans la diarrhée, en ce que non-seulement elle évacue, mais adoucit & tempere par son amertume balsamique les sucs acides & caustiques, & qu'en cessant d'opérer comme purgatif, elle fortifie & ranime le ton des intestins trop relâché & trop affoibli, à cause des particules terreuses légérement astringentes qu'elle contient. La manne mérite la préférence sur tous les autres purgatifs dans les maladies de poitrine & la toux provenant de maux d'estomac, qui ont pour cause des crudités acides, parce qu'outre la vertu purgative qui débarrasse les premieres voies, elle adoucit & émousse à raison de sa grande douceur, les humeurs corrosives, acides & acres qui s'y sont amassées. On donne à d'autres médicamens le nom de *spécifiques*, parce qu'une longue expérience a fait connoître & confirmé la vertu qu'ils ont de produire certains effets dans certaines maladies. C'est ce qui fait donner au quinquina le nom de *spécifique*, pour arrêter les accès des fievres intermittentes, à l'opium pour calmer les douleurs, aux mercuriels pour guérir les maladies vénériennes. Il y en a qui portent le même nom, parce qu'ils sont plus amis que d'autres des parties que la maladie attaque, & qu'ils leur font principalement ressentir leur opération. C'est ainsi que les parties nerveuses & membraneuses, & les nerfs, se trouvent très-bien des remedes empreints d'une huile subtile aromatique de bonne odeur, & mal des narcotiques, des remedes tirés du pavot & des astringens. L'estomac est réjoui par les acides, dont l'action réveille l'appétit & aide la digestion; les acides au contraire sont contraires aux bronches des poumons, & leur causent des irritations. Les cantharides & les insectes qui renferment un sel volatil caustique, ne font point d'impression sur l'estomac, ni sur les intestins; mais ils picotent les canaux urinaires des reins, les uréteres, la vessie & même l'urethre, & leur causent des contractions spasmodiques.

Voilà comme il faut concevoir la vertu des *spécifiques*, dont les Medecins doivent faire souvent usage, & qu'ils doivent beaucoup estimer. Voyons maintenant en particulier ceux qui conviennent le plus pour remédier aux différentes maladies.

Le quinquina n'a encore rien perdu de la réputation qu'il s'est acquise dès le commencement, d'être le vainqueur des fievres intermittentes, & surtout d'en réprimer les accès. Cette réputation est fondée sur ce qu'il réunit à une vertu astringente, & qui arrête les mouvemens fébriles, laquelle lui est commune avec plusieurs autres remedes, comme ceux tirés du vitriol, de l'alun, les racines de tormentille & de bistorte, un principe amer balsamique qui corrige la matiere morbifique, & raffermit efficacement les solides tombés dans la langueur. On emploie cette écorce en substance, & on la réduit en extrait ou en teinture, ou, ce qui vaut mieux, on la fait infuser, puis légérement bouillir dans le vin du Rhin. On met encore au nombre des *spécifiques*, des fievres intermittentes, les fleurs de camomile ordinaire, dont Baglivi fait une estime toute particuliere; parce que leur amertume & leur huile leur donnent une vertu anti-spasmodique très-avantageuse dans les fievres, & une autre tonique légérement astringente. Mais si ces fievres sont opiniâtres & fort rétives, la cause de cette opiniâtreté est ordinairement l'obstruction de la grosse glande appellée pancréas; & comme, pour le débarrasser, il n'y a rien de plus efficace que le mercure doux, le régule d'antimoine médicinal, & le soufre d'antimoine corrigé, il n'y a aussi rien de plus *spécifique* pour venir à bout des fievres opiniâtres.

La teinture de rhubarbe & de gentiane préparée avec une lessive de sel de tartre, & l'esprit urineux du sel ammoniac, a aussi dans la fievre quarte une espece de vertu *spécifique*. Car dans cette fievre le foie & ses vaisseaux sont engorgés d'un sang épais, les canaux biliaires d'une bile épaisse & coagulée, & les premieres voies de crudités acides; ainsi ce remede mattant & adoucissant les liqueurs acides, dissolvant & atténuant le sang qui s'est arrêté, & rendant à la bile affoiblie le naturel balsamique qui lui est propre; & de plus évacuant doucement les intestins, mérite sans contredit la préférence sur tous les autres. Mais lorsque cette fievre s'opiniâtre & est rétive à tous les remedes, le mercure doux ou diaphorétique bien préparé, & le remede contre la fievre quarte de Riviere, dont la vertu dépend aussi du mercure qu'il contient, sont les plus efficaces. Il est bon d'avertir, que quand ces mercuriels exciteroient une salivation, elle ne seroit point à craindre; & loin d'être dangereuse, elle emporteroit plutôt la fievre.

Le nitre dépuré avec un peu de camphre, les adoucissans, les doux anodyns, les émulsions & les diaphorétiques fixes, ont une espece de vertu particuliere dans toutes les inflammations qui sont toujours accompagnées de

fievres, toujours dangereuses, & communément attaquent les parties nerveuses & membraneuses, comme sont les membranes du cerveau & de l'estomac, la pleure, les bronches des poumons. Le nitre surtout l'emporte sur tous les autres remedes, quand il s'agit d'éteindre la chaleur fébrile, parce qu'outre la propriété qu'il a d'appaiser & de fixer le mouvement intestin des parties sulphureuses du sang, il dissout & rend fluides le sang & la lymphe épaissis qui s'arrêtent dans les extrémités capillaires des vaisseaux, & qu'il relâche en les humectant les fibres roides & tendues; ce qui fait qu'il agit en même-tems comme antispasmodique.

Lorsqu'il y a dans les humeurs une disposition maligne, c'est-à-dire, une disposition à la putréfaction, ou que la contagion a fait entrer dans le sang des fermens subtils très-propres à y engendrer une corruption putride, je n'ai rien trouvé de supérieur au camphre, surtout marié avec le nitre, soit que les maladies fussent aiguës ou chroniques. Car la vertu balsamique du camphre conserve & entretient la température & le mélange des liqueurs, émousse la force du ferment & aide merveilleusement l'expulsion des impuretés insensibles par les pores de la peau, en augmentant la transpiration, sans causer d'effervescence dans le sang. S'il y a fievre ou inflammation compliquée à la malignité, il ne faut jamais donner le camphre seul; mais il lui faut toujours joindre le nitre; &, pour ranimer les forces entierement abbatues, dans presque toutes les maladies, & surtout celles qui ont un caractere de malignité, il n'y a gueres dans la nature de remede supérieur à l'écorce de citron, à cause de l'huile qu'elle contient. On en peut dire autant de la canelle, & de son eau; pourvu cependant que ce ne soit pas une eau spiritueuse; mais qu'elle soit distilée avec des sucs de bonne odeur, comme le suc de cerises, de framboises ou de fraises. Quand il n'y a pas de fievre, l'huile de canelle & l'éléosaccharum qu'on en compose, servent merveilleusement à réparer les forces. On doit regarder le vinaigre, ou simple, ou chargé de la teinture des racines alexipharmaques & cordiales, comme le meilleur des alexiteres dans la peste même, c'est-à-dire, dans la maladie où la malignité est portée au plus haut degré. Le suc de limons, de citrons, le sirop composée avec ce dernier suc, aromatisé avec l'huile de cedre, en qualité d'acides, resistent puissamment au ferment putréfiant, qui n'est autre chose qu'un principe alcalin sulphureux exalté, dont l'effet est de produire une dissolution corruptive des humeurs, & du mélange proportionné qui en fait la bonne qualité.

Si les douleurs sont causées par un resserrement spasmodique, comme celle de cardialgie, de colique & de calcul, notre liqueur anodyne minérale l'emporte sur tous les autres calmans, non-seulement à cause de sa vertu anodyne & discussive, mais à cause de l'éminente faculté fortifiante qu'elle a, privativement à tous les calmans. Lorsque les vents sont arrêtés, & que leur raréfaction cause une extension des membranes de l'estomac, & des intestins, accompagnée de tranchées très-douloureuses, il n'y a pour les dissiper rien de préférable aux écorces d'oranges, aux fleurs de camomile, au carvi, & au cumin; parce que l'huile subtile vaporeuse qu'ils renferment, les rend anodyns, & adoucissans, & que leur principe amer, aromatique, acre, & de bonne odeur, les rend fortifians & toniques, ce qui fait qu'ensuite la cause & le foyer des vents, qui sont les crudités, peuvent être aisément chassés du corps.

Il ne manque pas de remedes d'une vertu très-éprouvée dans les autres especes de douleurs. C'est ainsi qu'on se trouve très soulagé dans les douleurs scorbutiques des membres, dans le rhumatisme, & la goute vague, par l'usage des vers de terre, soit qu'on en tire le suc par expression, ou qu'on emploie leur poudre, surtout mêlée avec les absorbans, le cinabre & le nitre, prenant en même-tems beaucoup de lait d'ânesse, ou de petit-lait, & continuant long-tems l'usage de ces remedes. J'ai vu aussi la poudre d'antimoine crud, prise tous les jours d'abord au poids d'environ dix grains, & augmenté successivement jusqu'à un demi-gros, faisant en même-tems usage d'une décoction légere des bois tempérés, guérir des affections rhumatisantes chroniques, & des tiraillemens très-incommodes dans les membres. On ne peut encore trop louer dans la goute qui attaque les piés l'usage du lait d'ânesse, que les Anciens employoient beaucoup dans ce cas, comme Pline & Dioscoride nous l'attestent. Les gouteux se trouvent aussi très-soulagés de l'usage abondant & continué, d'une décoction de racines d'armoise, de scorsonere, de sarsepareille, de squine, de réglisse, de polypode, & d'hermodactes. Le rob de sureau pris intérieurement à la dose d'une once, avec un bouillon, pour exciter la transpiration, & sa solution dans la biere, employée extérieurement en gargarisme, causent un grand & prompt soulagement dans le mal de dents.

Les accidens hypocondriaques & hystériques ont beaucoup de rapport, & leur violence vient principalement du gonflement & de la contraction spasmodique, qu'ils causent aux intestins, & qui se communiquent à tout le systeme des nerfs à raison de la correspondance qui se trouve entre ces parties; cependant il y a des secours sûrs & éprouvés contre ces accidens. Car outre les eaux minérales chaudes & froides, les bains & l'exercice du corps, qui sont les principaux, il faut compter les gommes & les médicamens de mauvaise odeur, comme l'asa fœtida, le sagapenum, l'opopanax, le castoreum, qui, donnés seuls en forme de pilules, & mieux encore avec les purgatifs, comme l'aloès corrigée, l'extrait de rhubarbe, d'hellébore noir, la myrrhe & le safran, & pris souvent, à dose modérée, appaisent merveilleusement les spasmes, fortifient le ton des parties nerveuses, & en même-tems dissolvent, & font sortir doucement, les liqueurs visqueuses & ténaces.

Je ne connois point de remede plus efficace que le baume liquide, que j'appelle baume de vie, & que je compose d'huiles essentielles, céphaliques, & aromatiques, employé extérieurement ou intérieurement dans les affections de la tête, & surtout des nerfs, qui sont produites par la foiblesse du cerveau, & de tout le systeme nerveux, & par la diminution des forces, telles que sont l'hémiplégie, la paralysie, la stupeur des organes des sens, l'engourdissement des fonctions animales, la dureté de l'ouïe, le tintement d'oreilles, la syncope, le vertige, la foiblesse du ventricule & des intestins, la diarrhée & le vomissement.

Dans la folie tant furieuse, que mélancolique, outre les saignées, l'usage des eaux minérales chaudes & froides, & celui des émétiques; il y a quelques remedes qui ont une espece d'efficacité spécifique. Hippocrate & les Anciens, dans ces maladies, faisoient grand usage de l'hellébore blanc, comme évacuant; & ils mattoient sa virulence, comme le dit Prosper Alpin dans sa Méthode, en le faisant bouillir dans l'huile, ou même dans l'oxymel, & faisant beaucoup boire de lait, avant que de l'avaler. Mais il y a long-tems que ce remede est passé de mode, peut-être par la raison que les Modernes ignorent la maniere de cueillir cette racine & de l'employer, qui étoit en usage dans l'antiquité. On peut consulter sur ce sujet la Dissertation de M. Schulze, *sur l'usage de l'hellébore chez les Anciens*. Il faut cependant convenir qu'il y a dans l'hellébore une vertu particuliere contre les délires & la folie même, surtout lorsqu'on aide ses effets avec la saignée, & le bain d'eau douce, qui sont avantageux dans tous les dérangemens de l'esprit. Mais dans le délire qui est plutôt produit par la violence des passions de l'ame, que par l'obstruction des hypocondres, le lait d'ânesse, le nitre, & le sang d'âne réduit en poudre, employés dans le commencement, font un effet très-salutaire, en adoucissant puissamment & calmant les contractions spasmodiques excessives des fibres;

effet d'autant plus sûr qu'on changera d'air en même-tems, & qu'on aura soin d'éviter les occasions de se livrer à la violence des passions.

Plus l'épilepsie est un mal violent, & terrible à voir, plus les Medecins ont fait d'efforts pour y trouver des remedes. Et de fait on en trouve une infinité de toutes parts qui sont vantés comme spécifiques : mais j'ai bien de la peine à croire qu'il y en ait de meilleurs & de plus certains, que la poudre de vers de terre, celle d'arriere-faix humain, la rapure de crane humain, le pié d'élan, la peau humaine. Mais ces remedes ne conviennent que dans l'épilepsie idiopathique, & chronique. Quant à la symptomatique il n'y a rien de meilleur que notre liqueur anodyne minérale, qui calme parfaitement les accès épileptiques.

Lorsque le tissu véficulaire & vasculeux des poumons est engorgé & bouché dans l'asthme par une pituite épaisse & tenace, qui s'y est fortement attachée, la gomme ammoniaque, le baume du Pérou, le safran, l'opopanax, ou réduits en pilules, ou en essence avec la teinture de tartre, sont d'un usage merveilleux & incomparable. Et quand les poumons sont attaqués de phthisie, s'il y a quelque espérance de salut, c'est surtout dans le lait d'ânesse, ou seul, ou coupé avec les eaux de Selter, qui conviennent extremement par elles-mêmes aux maladies du poumon. Le soufre en stalactite bien pur ne mérite gueres moins de louanges à ce titre, surtout si l'on y ajoute de la graisse animale, comme l'axonge humaine, la graisse nouvelle de chien, ou le blanc de baleine, & pour fortifier l'estomac, quelques gouttes de baume de Copaü, d'huile de bois de sassafras, ou d'huile de fenouil. Car telle est la vertu du soufre, que non-seulement il donne de la force aux parties languissantes ; mais qu'il dissout & résout les liqueurs épaisses ; ce qui le rend très-utile dans les affections des poulmons, ses exulcérations, ses tubercules, ses vomiques, accidens qui naissent de la stase, & de la condensation d'un suc visqueux, caseux, & mucilagineux précipité du chyle.

Les hydropisies sont mises avec raison au nombre des maladies des plus difficiles à guérir, ou presque incurables. S'il y a cependant encore lieu à la guérison, il n'y a gueres de remede d'où on puisse l'attendre avec plus de fondement que l'élaterium, remede que les Anciens ont très-préconisé, qui fait sortir les eaux par le haut, & par le bas, lorsqu'on l'emploie comme il convient, c'est-à-dire, après avoir bien préparé le corps, donné de la fluidité aux liqueurs, & avoir fait précéder son usage de celui des émolliens & des huileux, qu'il faut continuer dans le tems qu'on s'en sert. Et comme la sortie des urines est encore un des moyens destinés à évacuer les eaux des hydropiques, la poudre de cantharides mêlée avec le sel de tartre, avec quelques grains de nitre dépuré, & un de camphre, pour prévenir l'inflammation, servent très utilement à procurer une abondante évacuation des urines, pourvu que les humeurs aient quelque disposition à prendre ce cours. L'ictere est encore une maladie souvent très-opiniâtre ; mais outre les émétiques qui agissent puissamment sur les canaux biliaires, quand on les donne à dose & en tems convenables. La décoction de rhubarbe, de racines de souchet des Indes, & de garence, dans l'eau & le vin, surtout y ajoutant le nitre, & le sel de tartre, fait un effet tout particulier dans la jaunisse. L'infusion de l'écorce moyenne du sureau fait aussi le même effet, en divisant la bile visqueuse, & faisant sortir les calculs des canaux biliaires ; mais ce remede ne convient pas à un sujet affoibli.

Le fréquent & long usage de l'infusion des sommités de mille-feuilles, est un secours excellent & éprouvé, dans la disposition calculeuse des reins. On ne peut aussi refuser les louanges qui leur sont dues aux fraises desséchées, aux fruits d'Alkekenge, d'églantier, à la semence de carotte, & surtout à l'écorce des racines d'acacia, si on les prend infusées dans l'eau ou avec l'esprit de genievre tempéré. Car tous ces simples ont une espece de vertu vulnéraire, balsamique & légérement astringente, qui fait qu'ils raffermissent parfaitement le ton trop relâché des canaux des reins, & qu'ils consolident & guérissent les exulcérations de cette partie, dont la substance a souffert quelque dissolution. Les amandes ameres, à raison de leur huile anodyne, & l'huile d'amandes douces, ont une vertu excessivement adoucissante & émolliente dans l'accès des douleurs.

Les affections ordinaires & propres aux personnes du sexe, viennent des vices de l'utérus, & surtout de celui du flux menstruel, ou des vuidanges. On y remédie à merveilles avec l'aloès corrigé, la myrrhe, le safran, le succin, le castoréum, & l'aristoloche ronde ; réduites, comme il convient, en forme de pilules ; & c'est par cette raison que les pilules de Bécher, & toutes celles qui se préparent dans le même gout, se sont fait de notre tems une si grande réputation dans ces maladies. Et pour remédier aux vices du flux hémorrhoïdal dans les hommes, après leur avoir lâché le ventre avec la manne, on ressent un effet très-salutaire de l'infusion ou décoction, de sommités de mille-feuilles ; parce que cette plante renferme une huile adoucissante, & anti-spasmodique subtile, qui a beaucoup de rapport avec celle de camomille, à raison du gout, de l'odeur, & surtout de la couleur bleue.

La dyssenterie, maladie contagieuse, qui fait quelquefois de grands ravages, fatigue extremement le canal intestinal, & épuise le corps par des évacuations sans nombre, ne se guérit pas par l'usage des remedes qui sont avantageux dans tous les autres cours de ventre, & demande pour être radicalement guérie des secours tout-à-fait particuliers. C'est ce qu'on trouve dans cette racine de l'Amérique, connue sous le nom d'ipécacuanha, comme l'expérience en fait foi, si on l'emploie dans le commencement de la maladie, une, deux, ou même trois fois. On donne ensuite entre les remedes qui peuvent émousser l'acrimonie, intérieurement & extérieurement, les diaphorétiques doux, & les tempérans & la rhubarbe, qui est le meilleur purgatif dans cette maladie ; enfin on emploie avec un succès infaillible l'écorce de cascarille, pour raffermir les fibres des intestins trop flasques, & calmer les mouvemens désordonnés.

Les vers rendent quelquefois les intestins la scene de différentes tragédies, & d'accidens qui font trembler. Il y a, pour y remédier, des remedes appropriés auxquels par cette raison les Grecs ont donné le nom d'*anthelmintiques*, & les Latins celui de *vermifuges*. Mais bien qu'on en ait extremement multiplié le nombre, ils ne répondent pas tous aux espérances qu'on en conçoit, & je n'en connois point de plus surement efficaces que l'*asa fœtida*, & le sagapenum, surtout lorsqu'on les fait prendre en pilules avec des purgatifs, comme le mercure doux & l'extrait de rhubarbe : mais il faut avoir la précaution de faire précéder & suivre l'usage des pilules de ce genre, de quelques cueillerées d'huile d'olive, ou d'amandes douces, lesquelles comme tous les huileux, sont très ennemis des vers, & qui relâchent parfaitement bien les fibres des intestins, à qui les piquures des vers causent un resserrement spasmodique, font que cette vermine incommode, est chassée par l'anus. En effet, l'odeur désagréable de l'*asa fœtida*, & du sagapenum, fait fuir les vers, de la même maniere que l'ail, dont la vertu est connue par des expériences faites dans les maisons & dans les campagnes. Quant à la sementine ou poudre à vers, & à la semence de tanaisie, elles s'employent utilement contre les vers : mais elles n'agissent qu'en s'opposant à la corruption qu'ils causent, laquelle abbat les forces, & produit une chaleur lente & une langueur, & qu'en ce qu'elles facilitent l'expulsion de ces insectes, en fortifiant & raffermissant le ton des intestins.

Lorsque les vaisseaux, de quelque partie que ce soit, laissent échapper par leur rupture une trop grande quanti-

té de sang, il faut des secours prompts & actifs, pour prévenir ces graves affections ; & pour lors je ne connois rien de préférable au nitre ordinaire dissout dans l'eau commune & donné successivement. Pour prévenir une nouvelle hémorrhagie ; il n'y a rien de meilleur que la dent d'hippopotame donnée à doses réitérées. On peut cependant encore employer avec succès les pilules de cynoglosse, à la dose de six ou huit grains. L'huile & la graine de jusquiame sont narcotiques, & émoussant le sentiment délicat des solides, empêchent le sang de se porter avec tant d'impétuosité vers la partie d'où il sort, & de s'y faire une issue. Il n'y a gueres de secours plus efficace & plus prompt, contre la gonorrhée, sur-tout virulente, que la térébenthine de Venise & son huile éthérée, ou en sa place le baume de copaü, ou celui de la Mecque, donnés avec le camphre, ou sans lui, dans une émulsion avec les quatre semences froides ; le lait, ou le petit lait, après l'usage des purgatifs convenables, & surtout mercuriels.

Nous passons aux maladies produites par l'impureté des liqueurs, qui est très-grande dans le scorbut.

Cette maladie est souvent endémique, causée par la mauvaise nourriture dans un air froid & humide, & s'aigrit extremement par la vie sédentaire & la tristesse. Une longue expérience a cependant fait connoître contre cette maladie de bons remedes qui ont pris le nom d'anti-scorbutiques, comme le trefle d'eau, le cochléaria, le beccabunga, le cresson de fontaine, la racine de raifort sauvage, dont les effets sont plus certains, & répondent mieux à l'espérance conçue, si l'on emploie les sucs tirés par expression de ces plantes dans le petit-lait doux préparé suivant notre méthode, ou dans le lait de chevre, quand le corps est bien préparé. Si le scorbut est déja invétéré, & qu'il soit accompagné de douleurs, je sai que la décoction des pignons dans le petit-lait a fait des merveilles, surtout en y ajoutant la moelle ou la graisse des os de bœuf & de veau, & en continuant quelque tems l'usage de ce remede.

Il est assez difficile de guérir radicalement l'affreuse maladie connue sous le nom de grosse vérole, & d'en faire sortir le virus des replis les plus intimes des parties où elle s'est nichée, si l'on n'emploie les *spécifiques*, entre lesquels le vif-argent, le bois de gayac & son écorce, & l'antimoine bien préparé, tiennent les premiers rangs. Il n'y a point de remede dans toute la nature qui mette si puissamment toute la masse du sang & de la lymphe en mouvement, & qui cause comme lui un écoulement très-abondant de salive qui dure quelquefois pendant plusieurs semaines, que le mercure, qui étant entré dans le corps à cause de sa pesanteur spécifique supérieure dans ses petites molécules à celle de toutes les liqueurs, pénetre dans les fibres élémentaires des parties, & se glissant dans les plus petits vaisseaux, change entierement le tissu des humeurs du corps, en même-tems qu'il y introduit une espece de colliquation putréfactive, & par ce moyen surmonte cette cruelle maladie, & toutes celles qui sont produites par l'impureté de la sérosité, bien que ce ne soit jamais sans causer de grandes incommodités, & quelquefois sans mettre le malade dans un grand danger. Le plus sûr de tous les mercuriels qu'on emploie à dessein de procurer la salivation, est le mercure doux marié aux absorbans, & continué pendant quelques jours en augmentant la dose de cinq grains jusqu'à douze, & continuant jusqu'à ce que la salive coule en quantité suffisante, ayant soin de garder en même-tems un régime exact. Le gayac empreint l'eau dans laquelle on le fait bouillir, d'un sel subtil, acre, résineux, qui picotant les fibres & les membranes des vaisseaux, accélere la circulation de toute la masse du sang & des humeurs ; ce qui dissout les sucs ténaces, & leve les obstructions.

Les viperes & leur décoction, l'antimoine, & surtout son soufre diaphorétique, préparé d'une maniere particuliere, font beaucoup de bien dans la lepre, l'herpes, la gale, & toutes les autres maladies on exulcération de la peau. Dans la maladie Polonoise, connue sous le nom de *plica*, s'il reste quelque venin, ou qu'on ait l'imprudence de couper les cheveux, il survient les plus fâcheux accidens : mais on les surmonte en lavant souvent la tête du malade avec la décoction tiede des feuilles, & de la semence de pié de loup, parce qu'elle fait sortir par les cheveux & par les vaisseaux de la peau, au grand avantage du malade, cette sérosité visqueuse & excrémentitielle qui fait tant mal à la tête. Si les yeux sont attaqués de fluxions salées & chaudes avec rougeur, maladie nommée communément larmoyement, & que les paupieres, surtout pendant la nuit, se trouvent collées par une humeur visqueuse ; un peu de vitriol blanc, environ un grain, exactement mêlé, & broyé avec du beure frais, mis dans le grand angle de l'œil, fait un effet surprenant, & très-prompt. La graisse nouvelle de vipere introduite dans l'œil, résout promptement les taies qui empêchent la vision ; & l'usage interne du soufre de l'antimoine, dissipe merveilleusement les commencemens de la goute séreine.

Lorsque les parties sont attaquées de roideur & de racourcissement, il n'y a rien de plus efficace que de les faire entrer souvent dans des animaux qu'on vient d'égorger, dont la vapeur douce, huileuse & naturellement chaude, pénetre les fibres tendues & les ramollit. Lorsqu'après une chute, ou grande contusion des parties extérieures, la stagnation & la coagulation des humeurs & du sang causent différentes incommodités, il ne faut presque, pour opérer la guérison, que l'usage de l'infusion ou de la décoction du damasonium, à cause de la vertu incisive, résolutive & discussive, que cette plante possede dans un degré éminent.

En parlant des *spécifiques*, il ne faut point oublier ce secours diététique si varié & si admirable pour entretenir la santé & pour prolonger le tems de la vie ; *spécifique* si célebre par les Anciens, je veux dire le lait d'ânesse. Je me suis étendu à l'article *Lac* sur ses vertus admirables, & j'ai fait voir par des raisonnemens & par des exemples les maladies qu'il peut guérir. Quant à la vertu particuliere qu'il a de prolonger la vie, elle est clairement prouvée par un passage de Guy Patin, dans le *second Tome de ses Lettres*, *p.* 402. édition de la Haye en 1717. qui mérite bien d'être rapporté ici en entier.

« Je prie Dieu de bon cœur qu'il renvoye la santé à vo-
« tre chere moitié. Le lait d'ânesse sera dans sa gran-
« de force dans dix jours. Je souhaite qu'elle s'en trou-
« ve bien. Si je pouvois la guérir, je partirois dès de-
« main pour Lyon: mais il y a trop loin d'ici. Galien en-
« voyoit ses malades à la montagne de Stabium, qui en
« revenoient en bonne santé. Mon fils Carolus m'en a
« confirmé la remarque par la Médaille de l'Empereur
« Geta, qu'il estime fort, où il m'a montré une vache,
« que les habitans de cette montagne avoient fait repré-
« senter pour l'excellence de ce lait. Nous en avons
« aussi de celui d'ânesse très-bon à l'entour de Paris.
« Ma belle-mere, morte âgée de 84 ans d'une apo-
« plexie, avoit pris durant 60 ans le lait d'ânesse. La
« mere de M. Dulaurens, le Conseiller, mourut l'an
« passé âgée de 87 ans. Elle en usoit tous les ans depuis
« 22 ans. Sa belle-sœur, veuve d'André Dulaurens,
« l'Anatomiste, avoit fait la même chose, & a vécu
« 85 ans. Il fait ici des merveilles, particulierement
« au printems & en automne, notamment quand on le
« prend avec précaution. Je n'en donne jamais que les
« entrailles ne soient bien nettes, & préparées par de
« bonnes & douces purgations. »

Voilà les remedes les plus choisis de ceux que l'expérience

rience a fait connoître pour bons entre tous ceux que la nature a institués. Mais il est à propos de réitérer ici ce que nous avons déja dit plus haut, que les vertus de ces médicamens ne sont point absolues, mais qu'elles sont relatives, bornées & limitées à certaines dispositions & circonstances; de sorte qu'il en faut faire un discernement exact, si l'on veut que les effets répondent aux espérances. Vainement employeroit-on les *spécifiques* dans les tems où ils sont indiqués, si l'on n'a eu la précaution de bien préparer les corps, & d'éloigner les obstacles qui peuvent diminuer ou empêcher leur effet. Lors donc que le sang est en trop grande quantité dans les vaisseaux, il faut avoir recours à la saignée; & quand les premieres voies sont remplies d'impuretés, il faut faire sortir les humeurs crues, bilieuses & récrémentitielles qui s'y sont amassées.

Il ne faut pas croire aussi, que quand on fait usage des *spécifiques* on n'ait plus besoin d'employer les autres secours internes ou externes, destinés à corriger ou à évacuer les humeurs mal disposées; car la vertu spécifique de ces remedes consiste plutôt en ce qu'ils affectent les mouvemens des solides, & les font rentrer dans l'état naturel, qu'en ce qu'ils corrigent les mauvaises dispositions des liqueurs; ce qui ne peut réussir à souhait que lorsque les causes matérielles sont enlevées, & qu'on a commencé par faire usage dans le tems favorable & dans la proportion, & de la maniere convenable, des secours propres à tempérer, résoudre, fondre & lever les obstructions qui entretiennent les vices des humeurs. Il faut surtout avoir grand soin de débarrasser les premieres voies des impuretés visqueuses qui émoussent extremement, ou empêchent entierement l'effet du médicament *spécifique*, dont le tissu ne souffre aucune altération, & qui déploie toute son énergie dans la substance nerveuse de l'estomac & des intestins, lorsque les mauvaises humeurs ne la brident point; de la même maniere qu'il arrive aux émétiques, aux purgatifs, aux remedes tirés du pavot, aux analeptiques, & à tous ceux qui agissent en petit volume.

Enfin il faut que l'usage des *spécifiques* soit réglé par une méthode convenable, de sorte que le Medecin, non-seulement connoisse le tems, la dose & le régime qu'ils demandent, mais qu'il sache au juste combien de tems il faut les continuer, quel régime & quel genre de vie conviennent pendant qu'on s'en sert: car ces connoissances de détail qui supposent la prudence, le jugement, une attention exacte, des réflexions & des observations sur le tempérament du malade, sont si importantes pour parvenir au but qu'on se propose, qu'elles sont de beaucoup préférables aux *spécifiques* mêmes & aux remedes appropriés, employés indifféremment, & que ces remedes sont ou infructueux, ou même contraires, ou pour le moins inutiles sans elles, quelque vertu qu'ils aient par eux-mêmes. Ceux qui observeront exactement tout ce que je viens de dire, arriveront certainement au but qu'ils se proposent, à moins que la maladie ne soit de nature à résister à l'effet des meilleurs remedes. FREDERIC HOFFMAN.

SPECILLUM signifie un *sonde*. On emploie aussi *specilla* pour plumasseaux ou tentes.

SPECULARIS LAPIS, Offic. Boet. 397. Kent. 26. Mont. Exot. 14. Schrod. 356. Worm. Mus. 56. *Lapis specularis Neotericis*, Charlt. Foss. 23. *Glacies Mariæ, seu lapis specularis*, Koning. *Verre de Moscovie.*

C'est une pierre fossile qui ressemble à du crystal, qui est transparente & divisible en lames très-minces. On suppose sans fondement, dit le savant P. Amman, que c'est le *Glacies Mariæ*, le Miroir de la Vierge Marie; de même qu'on supposoit avec aussi peu de vraissemblance que c'étoit la même chose que l'*Aphroselené* ou la *Selenites*; car ces deux opinions sont également fabuleuses; la premiere, parce qu'il n'est point du tout constant que la Vierge se soit servie de miroir, & encore moins de cette espece de miroir en particulier; & la seconde, parce qu'elle ne porte point l'image de la Lune; & ne croît ni ne décroît comme fait cette planete. Elle nous vient de Moscovie, d'Espagne & autres régions. Elle est d'usage en Chirurgie, & pour la cure des ulceres sordides. Elle est salutaire aussi dans un accouchement laborieux. On la regarde comme un spécifique très-efficace contre l'épilepsie. On la met aussi au nombre des cosmétiques.

SPECULUM, *sonde*, ou instrument pour dilater les passages ou les cavités naturelles: telles sont, par exemple, le *speculum ani*, représenté *Plan. IV. Vol. II. figure* 15. le *speculum oculi*, *Plan. I. Vol. III. figure* 15. & 16. le *speculum oris*, *Pl. XI. Vol. III. figure* 11. & 12. & le *speculum uteri*, dont il y a plusieurs sortes décrites par les Auteurs.

On appelle aussi *speculum* la tunique arachnoïde; l'arsenic jaune, *speculum citrinum*; l'arsenic blanc, *speculum album*.

SPECULUM INDICUM; sont des limailles de fer. RULAND.

SPELTA. Voyez *Zea*.

SPELTRUM, *speltre*, est un des noms qu'on donne à l'antimoine femelle, autrement appellé encore *Zain*, *Zin* ou *Zinck*. Voyez *Zinck*.

SPERAGUS, selon Blancard, est la même chose qu'*asparagus*.

SPERGULA, nom que l'on donne à différentes especes d'*Alsine*. Voyez *Alsine*.

SPERMA CETI, *blanc de Baleine*. Voyez *Balæna*.

Voici comme on prépare l'emplâtre de *sperma ceti*.

Prenez *cire blanche*, *quatre onces*;
sperma ceti, *deux onces*;
galbanum dissous dans du vinaigre; *passé ensuite & bouilli*, *une once*.

Mêlez & faites une emplâtre. S. A.

Cette emplâtre passe pour très-émolliente: on la recommande comme très-salutaire, appliquée sur la poitrine, pour empêcher le sein de se durcir, & le lait de s'y coaguler. On dit qu'elle est bonne aussi pour les enflures scrophuleuses.

SPERMATICOS, σπερματικὸς, *spermatique*; épithete qui s'applique aux organes de la génération, & à toutes les parties qui y répondent.

SPERMATOCELE; espece de hernie causée par l'enflure des vaisseaux spermatiques, & qui est souvent la suite d'une hernie humorale, ou d'une enflure des testicules provenant de causes vénériennes.

SPERMATOPŒA, médicamens qui augmentent la quantité des sucs séminaux.

SPERNIOLA, ou SPERNIOLUM, frai de grenouilles. RULAND.

S P H

SPHACELUS, en Botanique est le nom du *scordium alterum*; *sive salvia agrestis*.

SPHACELUS; σφάκελος, ou σφακελισμὸς; *sphacele*. Voyez *Gangrene*.

Les termes, σφάκελος, σφακελισμὸς, σφακελίζειν, σφακελίζεσθαι, ont différentes significations dans Hippocrate: quelquefois ils signifient la destruction & la corruption, singulierement d'un os, comme *VII. Aph.* 79. & en plusieurs autres endroits, & *Lib. de Tract.* où nous lisons, par exemple: καὶ ἔστω κίνδυνος σφακελίσαι τὸ ὀστέον τὸ τῆς πτέρνης: « & ainsi l'os du talon est en danger d'être détruit. » ces mots sont pris encore dans le

même sens dans plusieurs endroits du Traité *de Artic.* comme le confirme le témoignage de Galien même, qui dit, in *VII. Aphor.* 50. que τὸ σφακελίζειν μὲν ὡς πολλάκις εἴρηκεν ἐν τῷ περὶ ἀγμῶν καὶ ἄρθρων ἐπὶ τοῦ διαφθείρεσθαι τοὔνομα φέρων : « le mot σφακελίζειν, *être affecté d'un sphacele*, est souvent pris dans les Traités *de Fract. & de Artic.* pour διαφθείρεσθαι, *être corrompu.* » Celse le rend aussi dans le même sens par *viciari*, être vicié; comme il fait par exemple, *Lib. VIII. cap.* 9. où l'on lit : *omnis mora vitanda erit ne os infrà vicietur :* « il ne faut point différer du tout, de peur que « l'os ne se gâte en-dessous. » Mais ces mêmes termes s'employent aussi en général pour signifier la corruption & la destruction de toute autre partie, soit chair, nerf, ou os, comme s'explique Galien en plusieurs endroits, & singulierement, *Comm. II. in Lib. de Tract.* où il dit que τὴν ὅλην τῆς οὐσίας ἑκάστου μορίου φθορὰν, &c. « Les Anciens appelloient *sphacele* la corruption de toute la « substance d'une partie : mais pour signifier la corruption d'une partie charnue en particulier, ils se servoient d'autres expressions: c'est pourquoi Hippocrate « appelle ordinairement la chair en ce cas σαπρὰν, μυδῶσαν, σηπομένην, *sapran, mydosan, sepomenen*, termes qui présentent tous l'idée de putréfaction; mais « quand il parle de la corruption de toute la substance « de l'os, il se sert du mot σφάκελος, par où il entend « la corruption de l'os, par la conversion de la chair « qui l'environne, en un ichor ou sanie qui le carie. »

Le même Auteur, *Lib. de Tumor.* s'exprime dans les termes qui suivent :

« J'appelle, dit-il, σφάκελος, toute corruption des par- « ties solides, tant celle qui arrive aux os, que celle qui « arrive seulement à la chair & aux vaisseaux; » & fait de la gangrene une espece de *sphacele.* C'est aussi dans le même sens que se prend σφάκελον dans l'*Exegesis*, où il est défini φθορὰ πᾶσα καθ' ὃν ἂν γίγνηται τρόπον; « toute sorte de corruption de quelque maniere qu'elle ar- « rive. » Le même Auteur, *Comment. in VII. Aphor.* 50. dit expressément que le *sphacele*, σφάκελος, se prend quelquefois pour la corruption commencée d'une partie qui tend à sa destruction, mais qui n'est pas encore tout-à-fait gangrenée. Il dit encore, *Comment. IV. in Lib. de Artic.* que quoique les mots *sphacele* & gangrene, ne soient pas absolument synonymes, les Medecins ne laissent pas souvent de les employer l'un pour l'autre. C'est, je crois dans ce sens général & indéterminé qu'il faut entendre le σφάκελος ἐγκεφάλου, « le *sphacele* « du cerveau; » *Lib. II. de morbis*, σφακελισμὸς ἐγκεφάλου, au II. & III. Livres; ἢν σφακεφαλίσῃ ὁ ἐγκέφαλος, à deux endroits du *Lib. II.* & σφακελίζεται ἐγκέφαλος, dans le même Livre; σφάκελος τοῦ ἐγκεφάλου, *Lib. de Aere, Loc. & Aq.* ὁκόσοισι σφακελισθῇ ὁ ἐγκέφαλος, *VII. Aph.* 50. & ἐγκεφάλου σφακελίσαντος, *Coac.* 187. ainsi ce qu'on appelle *sphacele* du cerveau, σφάκελος τοῦ ἐγκεφάλου, c'est quand le cerveau par quelque cause que ce soit, est tellement corrompu, qu'il est menacé d'un prochain *sphacele.* Et par κεφαλῆς σφάκελος, *VII. Epid.* il faut entendre une inflammation à la tête, ou quelque désordre qui menace du *sphacele*, ou une violente douleur de tête qui tend à la destruction du malade, au moyen de la fievre aiguë qu'elle cause. Ainsi Galien, *Lib. II. de Locis affect.* rend le σφακελώδεις ἑτεροκρανίας d'Archigene par « ceux qui ont une douleur aiguë, ou une vio- « lente inflammation à un côté de la tête, qui fait crain- « dre le *sphacele.* » Hesychius employe ce terme dans le même sens, lorsqu'il traduit σφάκελος par ἄμετρος ὀδύνη, « douleur immodérée. » Varinus rend σφακελίζειν par ἀλγεῖν μετὰ σπασμοῦ, être affecté de douleurs convulsives. » Pline, *Lib. XVII. cap.* 24. rend le σφακελισμὸς des arbres dans Théophraste, *Hist. des Plantes, Lib. IV. cap.* 16. par douleur des membres ou des branches; & σφακελίζει dans Hesychius par ὀδυνᾶται καὶ ἀλγύνεται, verbes qui expriment tous deux un sentiment de douleur. Il paroît que Galien connoissoit les différens sens du mot σφάκελος par le *Lib. II. de Locis affectis*, où il dit : tous n'entendent pas de même le mot σφάκελος; car quelques-uns l'employent pour une douleur violente; d'autres pour une inflammation si considérable, qu'il est à craindre qu'elle ne corrompe la partie & ne produise ce qu'on appelle *gangrene.* Il y en a qui appellent σφάκελος, la corruption même de la partie; d'autres entendent par σφάκελος, spasme ou convulsion : d'autres sans donner le nom de sphacele à la corruption en général, le donnent seulement à celle qui procede de l'inflammation des corps nerveux. D'autres ne le rendent pas par spasme actuellement présent; mais lui font signifier une inflammation si considérable, qu'elle donne lieu de craindre le *sphacele.* D'autres le traduisent par une tension violente, d'autres par une putréfaction. Il paroît que Celse a traduit, *Lib. V. cap.* 26. par résolution du nerf & de l'os, le σφακελισμὸς νεύρου καὶ ὀστέου, « le *sphacele* du nerf & de l'os, » dans les *Prorrhet. II.* C'est dans le même sens qu'il faut entendre, ὀδόντος σφακελισμὸς, « le *sphacele* des dents, » *Coac.* 236. σφακελισμὸς τῆς γνάθου, « le *sphacele* de la joue, » *Lib. V. Epid.* σφακελισμὸς σιαγόνος, « le *sphacele* de la machoire, » provenant d'un tubercule & d'un abscès, *VII. Epid.* & ἰσχίον ἐσφακέλισε, « l'os *Ischium* étoit affecté de *sphacele*, » en conséquence d'une luxation, c'est-à-dire, mort & desséché, *V. Epid.* ὁ ποῦς ἐσφακέλισε, « le pié fut affecté d'un *sphacele*, » & πήχεος σφακελισμὸς, « un *sphacele* au coude, » occasionné par une chute, *Lib. eod.* Le même Auteur parle aussi *Lib. de Ulcerib.* d'un *sphacele* qui procede de l'inflammation de la partie. Galien dit aussi, *Comm. IV. in Lib. de Art. & Comm. in VII. Aph.* 50. qu'on appelle souvent *sphacele*, une gangrene commençante : & c'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage premier, *Epid.* ὅσα σφακελίζει ἀπολαβόντα τὴν φλέβα ἑλκῶσαι καὶ ὑγιῶσαι; « lorsqu'il y a disposition au *sphacele*, il faut couper les vaisseaux, former une plaie, & la traiter comme telle. A cette occasion, l'Auteur indique la conduite qu'il faut tenir, lorsqu'il y a commencement de corruption, ou de gangrene qui n'est pas encore bien déclarée.

SPHACERUS, σφάκερος, mot que Galien dans son *Exegesis* attribue à Hippocrate, qu'il dit s'en être servi dans le Supplément au Traité *de Cap. Vulnerib.* mais il observe aussi que la plûpart des copies portent σφάλερος. Fœsius en cet endroit, lit σφάκελος, au lieu de σφάλερος, & croit qu'on doit ainsi restituer le passage: κεφαλαλγία δὲ καὶ σφάκελος ἢν ᾖ; « s'il y a douleur de tête & *sphacele*, » & il croit conséquemment que le mot σφάκερος dans l'*Exegesis* a été mis aussi pour σφάκελος. On ne sait pas quel est ce Supplement qui a été fait au Livre, *de Cap. Vulnerib.* du tems de Galien : il ne nous en reste d'autres à présent, que celui qui a rapport au Livre *de Aere, Locis & Aquis.*

SPHÆNOIDES OS, l'os *sphénoide*, ou cunéïforme, de σφὴν, coin. Voyez *Caput.*

SPHÆNOPALATINUS, sphénopalatin; nom d'un muscle de la luette. Voyez *Uvula.*

SPHÆRION, σφαιρίον, une *pilule.*

SPHÆRISTICA, ou *pila ludus*, espece de gymnastique qui consistoit en des jeux de balle; cette espece avoit quatre parties chez les Grecs; l'une étoit la petite balle, l'autre la grande; la troisieme étoit la balle vuide, & la derniere, le *corice* que Mercurialis met au nombre des jeux de balle, quoique Galien, Oribase & Paul, veuillent que ce ne fût point une balle; parce que dit-il, elle en avoit la forme & y ressembloit beaucoup, comme on le verra plus bas par sa description.

L'exercice de la balle, dit Oribase d'après Antyllus, procure un mouvement plus prompt, & fortifie les actions vitales. Il y avoit trois sortes de jeux avec la petite balle. Le premier se joüoit avec des balles fort

petites ; les Joueurs se tenoient droits, & envoyoient la balle avec la main à une très-grande distance : cet exercice étoit salutaire pour les jambes, qui étoient pendant tout ce tems dans une direction perpendiculaire ; il étoit bon aussi pour le dos, pour les côtes & les bras, & rendoit les chairs fermes.

La seconde sorte de jeu avec la petite balle se jouoit avec une balle un peu plus grosse ; mais les Joueurs avoient les bras croisés ; & l'adresse de ce jeu consistoit à savoir se garantir le corps d'être atteint par la balle ; & pour cela ils se donnoient différens mouvemens en différens sens, suivant la direction de la balle, ayant toujours la tête droite. C'est selon Oribase, des différens jeux de balle, le plus salutaire ; en ce qu'il procuroit au corps non seulement de l'agilité & de la santé, mais aussi de la force & de la vigueur ; qu'il rendoit la vûe assûrée & faisoit bien porter la tête.

La troisieme sorte de jeu avec la petite balle ; se jouoit avec une balle encore plus grosse que celle de la premiere, & de la seconde sorte de jeu. A ce jeu un des Jouenrs étoit en place, tandis que l'autre se donnoit du mouvement. Celui qui étoit en place lançoit la balle à une très-grande distance ; ce qui lui étoit fort salutaire pour les bras & pour les yeux ; mais l'autre Joueur qui étoit en mouvement, en tiroit encore bien plus d'avantage, parce qu'outre que ses bras & ses yeux étoient occupés de même, il exerçoit aussi ses jambes en courant, & l'épine du dos par les différentes inflexions qu'il lui falloit faire en suivant le mouvement de la balle. Voilà qu'elles étoient les trois sortes de jeux avec la petite balle.

La *sphéristique* avec les grosses balles différoit de celle avec les petites, non-seulement par la grosseur de la balle, mais aussi par la position des mains ; car celle avec les petites balles se jouoit toujours les mains plus basses que les épaules ; au lieu que dans celle-ci on avoit les mains élevées au-dessus de la tête ; que quelquefois aussi on s'exhaussoit sur la pointe du pié, ou même qu'on s'élançoit à quelque hauteur au-dessus de la terre, pour atteindre la balle, lorsqu'elle passoit par-dessus la tête du Joueur. Cet exercice affermissoit tout le corps, & étoit singulierement bon en ce qu'il faisoit couler les humeurs en embas. Mais si la balle étoit d'une grosseur au-dessus de la médiocre, comme il y en avoit, que par cette raison on ne pouvoit lancer qu'avec les deux mains, c'étoit un exercice qui à la vérité pouvoit fortifier les bras ; mais comme de pareilles balles pouvoient heurter violemment les Joueurs, il ne convenoit pas à des personnes foibles ou convalescentes, & étoit même dangereux pour des gens en santé.

Cette Description de la *sphéristique* avec les petites & les grandes balles se trouve dans Oribase, *Med. Coll. Lib. VI. cap.* 32. qui l'a tiré lui-même d'Antyllus. On dit que les Philosophes Epigene & Ctesibius de Chalcis ont excellé dans l'exercice de la petite balle. Et Pollux outre les trois sortes que nous avons décrites, parle encore de deux autres qu'il appelle *aporaxis* & *Urania*, dans lesquelles on se courboit le corps, & l'on jettoit la balle droit en en-haut, d'où on la retenoit avant qu'elle fût descendue jusqu'à terre.

Parmi les différentes sortes de paume avec des petites balles, Mercurialis compte encore celle qui dans Athenée est appellée ἁρπαςὸν, *harpastum*, & celle qui est appellée φενίνδα, *pheninda*. Mais comme Galien décrit l'*harpastum* dans son Livre, *de Ludo parvæ pilæ* ; parmi les autres jeux de cette sorte, & que de la maniere que Clement d'Aléxandrie décrit le *Pheninda* ; il paroît que c'est le jeu même que Pollux appelle ἁρπαςὸν ; il n'est pas nécessaire de s'y arrêter ici. On verra plus bas en quoi consistoit cet exercice.

Quant à la balle creuse, nous n'en savons rien de précis, dit Mercurialis : mais si l'on veut hasarder quelque conjecture sur les termes d'Antyllus, rapportés par Oribase, *loco citato*, il paroit que c'étoit une balle faite de plusieurs morceaux de cuirs cousus ensemble, qui n'étoit remplie que d'air ou de vent ; au lieu que les autres étoient remplies de plumes, ou autres matieres semblables. Voilà ce que pense Mercurialis, à quoi on peut ajouter d'après Antyllus, qu'on appelloit aussi la balle creuse, *follicule*, & qu'elle faisoit courir & mouvoir le Joueur autant que la troisieme sorte de *sphéristique* avec les petites balles ; du moins à celui des deux Joueurs, dont la fonction étoit de recevoir la balle ; mais étoit d'une grosseur & d'un volume qui faisoient qu'on ne la menoit pas toujours comme on vouloit.

Oribase d'après Antyllus a décrit ce que c'étoit que le *Coryce*, & comment on y jouoit : & Mercurialis l'a tiré sur une copie qu'il a trouvée dans la Bibliotheque du Vatican. En voici les termes :

« Le *Coryce* pour les personnes foibles qui vouloient s'y « exercer, étoit bourré par dedans de sciure de bois, « ou autres matieres semblables ; & pour des personnes « fortes, de sable. La grosseur étoit proportionnée à « l'âge & à la force des Joueurs. Il étoit pendu au plan- « cher ou faîte de la salle, à la même distance de terre « que la demi-hauteur de la personne qui s'y exerçoit. « Le Joueur prenoit le *Coryce* des deux mains, & le « poussoit d'abord doucement, ensuite avec plus de « force, le suivant à mesure qu'il s'éloignoit, & se re- « tirant pour le laisser revenir, comme il le falloit bien « de peur d'en être heurté ; après quoi il le poussoit « fortement avec les mains ; afin d'augmenter la vio- « lence de ses vibrations. Enfin après l'avoir fait aller & « venir quelque tems, il le rétablissoit par degrés en son « premier état de repos, l'empêchant de revenir, & « rompant ses balancemens, quelquefois avec les mains « étendues, quelquefois aussi avec les mains sur la poi- « trine, ou bien même avec la poitrine seule, ayant « les mains rangées derriere le dos. »

Par ce passage d'Antyllus, il y a tout lieu de conjecturer que le *Coryce* étoit un corps sphérique ; ou du moins à peu-près rond. Car s'il eût été angulaire, on ne l'auroit pas pû recevoir avec les mains ou avec la poitrine, sans se blesser. *Ce qui suit est de Mercurialis.*

Il y avoit quatre sortes de balles en usage parmi les Latins : le *Follis*, la *Trigonalis*, la *Paganica*, & l'*Harpastus* ; que quelques-uns veulent avoir été comprises toutes quatre par Cœlius Aurélianus sous le nom d'*Italica Sphæra*.

Le *Follis* étoit une grosse balle de peau qui n'étoit pleine que de vent : si elles étoient fort grosses, on les poussoit avec le bras, & on les appelloit simplement *Pila* ; & de la maniere qu'on les voit représentées sur quelques Médailles de l'Empereur Gordien III. il y a lieu de croire que chacun des Joueurs avoit la sienne. Si la balle étoit moins grosse, on la jouoit avec la main ; & elle s'appelloit à cause de cela *Follis pugillaris* ; comme on le voit dans ce passage du *Rudens* de Plaute : *ex templo herclè ego te follem pugillatorium faciam.* On l'appelloit aussi, je crois quelquefois *Folliculus* ; comme a fait Suetone dans la vie d'Auguste, qui dit que cet Empereur prenoit grand plaisir à cet exercice.

La *Pila trigonalis* étoit une petite balle, ainsi nommée ; à ce que pensent quelques-uns, à cause du lieu où on s'exerçoit avec, lequel étoit, dit-on, triangulaire ; mais plus probablement à cause du nombre, de la figure & de la situation des Joueurs. On l'appelloit quelquefois simplement *Follis*, comme dans ce passage de Martial.

Non pila non follis ; non te Paganica Thermis
Præparat . . . .
. . . .
Non harpastâ vagus pulverulenta rapis.

Car s'il n'y a que quatre sortes de *pila*, les trois autres

étant nommées chacune dans ce passage, il faut bien nécessairement par la simple dénomination de *pila*, entendre la *pila trigonalis*. Aussi, je crois qu'il faut entendre de même le mot *pila* dans ce passage de Celse, où il dit, *ab alvo citata vexatis, pilam & reliqua superiores partes exercentia convenire*; « qu'il convient à « ceux qui ont le ventre lâche de jouer à la balle, ou « de faire d'autres semblables exercices qui mettent en « mouvement les parties supérieures. » Car dans ce jeu les parties inférieures étoient en repos, tandis que les supérieures étoient dans une continuelle agitation. Les joueurs, comme nous l'apprend Martial, étant placés en situation triangulaire les uns par rapport aux autres, ensorte que pour recevoir la balle, qu'il falloit ne pas laisser tomber à terre, on ne pouvoit pas se dispenser d'avancer le bras tantôt à droite & tantôt à gauche.

La *Pila Paganica* étoit ainsi appellée ou parce que c'étoit l'amusement des villages, qu'on appelloit *Pagi*; ou parce qu'elle étoit usitée à Rome, qui, au rapport de Denis d'Halicarnasse, fut divisée d'abord en quatre Tribus, qui s'appelloient *Pagi*. Cette balle étoit de cuir bourré de plumes, plus grosse que la *trigonalis* & plus dure que le *follis*. Les vers de Martial font bien voir que cet exercice étoit réellement pratiqué dans la Salle Gymnastique; & la coutume des Romains étoit de prendre le bain immédiatement après l'exercice de la balle.

La quatrieme & derniere sorte de balle des Latins étoit l'*harpastum*, que quelques-uns croyent, à cause de la conformité du nom, être la même chose que l'*ἁρπαστὸν* des Grecs, dont nous avons parlé plus haut. Le jeu de cette balle consistoit à se l'arracher les uns aux autres: mais on ne sait point quelle étoit sa grosseur ni de quoi elle étoit composée. Il paroît seulement par ce qu'en dit Athenée, qu'elle étoit ronde, & il y a lieu de croire qu'elle étoit de peau comme les autres: mais les Auteurs ne sont entrés dans aucuns détails à ce sujet, parce que c'étoient alors des choses connues de tout le monde. Cependant Galien, qui est l'Auteur qui y est le plus entré, dans le Livre que nous avons déja cité, nous fait entendre que c'étoit une petite balle qui n'étoit pas même d'une grosseur médiocre, comme le veulent quelques-uns: c'est pourquoi notre ballon quoique ressemblant en plusieurs points à l'*harpastum*, en est d'ailleurs fort différent pour le volume. Il paroît par les vers que nous venons de citer de Martial, & par d'autres passages, que l'exercice de l'*harpastum* étoit très-fatiguant & trop rude pour des femmes. C'est pourquoi je ne saurois lire sans étonnement le conseil de Cœlius Aurelianus, qui recommande aux nourrices qui allaitent des enfans épileptiques, de s'exercer avec une balle (*sphæra*) ou du moins à quelque sorte de danse, à moins qu'on ne suppose qu'il entend par *sphæra*, le *follis* avec quoi s'amusoient les enfans aussi-bien que les personnes infirmes & âgées, comme nous l'apprend ce vers de Martial:

Folle decet pueros ludere, folle senes.

Outre ce que nous avons déja dit des bons effets que produit l'exercice de la balle: on peut encore observer que Galien & Paul mettent le jeu de la petite balle (*parva pila*) au nombre des mouvemens vifs, qui sans être trop violens, ont la vertu d'atténuer les particules grossieres. Et je ne doute point que Trallien n'eût le jeu de la grosse balle en vue, lorsque pour la cure du Priapisme, il recommande l'exercice de la balle, qu'il appelle *sphæra*, par lequel la matiere peccante est dispersée en différentes parties, & l'esprit flatueux digéré. Arétée ne jugeoit pas que l'exercice soit de la petite ou de la grosse *balle* fût propre aux personnes sujettes au vertige, parce que les secousses & les tournoyemens de la tête sont tout-à-fait propres à le produire. Paul met le jeu du *coryce* au nombre des exercices vifs, & lui attribue, comme nous avons dit, la vertu d'atténuer les particules grossieres: ainsi Cœlius Aurelianus a eu raison de prescrire l'exercice que les Grecs appellent à ce qu'il dit *corycomachie*, dans la *polysarchie*, c'est-à-dire, l'excès d'embompoint. Aussi Hippocrate, *Lib. II. de Diæt.* dit que la *corycomachie*, & la *chironomie* ont les mêmes effets que l'*acrochirie* (*ἀκροχειρία*, sorte de lutte, où les lutteurs étoient éloignés l'un de l'autre de la longueur du bras.) Antyllus prétend que le *coryce* rend le corps musculeux & robuste, qu'il est salutaire à toutes les parties du corps, & singulierement aux visceres, à cause des coups auxquels le *corycomaque* ou joueur de *coryce* est exposé. Arétée recommande aussi la *corycobolie*, jet du *coryce* dans l'éléphantiasis. Mais si l'on fait attention que le *coryce* peut heurter violemment la poitrine, on se convaincra qu'il est fort dangereux pour les personnes qui ont la poitrine foible, & qu'il peut rompre quelques-uns des vaisseaux du thorax.

Après avoir parlé des bons & des mauvais effets des différentes sortes de jeux de balle des Grecs relativement à la santé; il nous reste à faire la même chose de ceux des Romains, lesquels sont distingués comme nous l'avons dit, en autant de sortes que ceux des Grecs. En premier lieu, l'usage du *follis* exerce tout le corps; & singulierement les bras & le dos, lorsqu'on le frappe pour le chasser devant soi; & fortifie toutes ces parties; raison pour laquelle je pense que Cœlius Aurelianus veut parler de cette sorte de jeu de balle, lorsqu'il recommande aux personnes épileptiques d'exercer leurs épaules à jouer à la balle qu'il appelle *sphæra*. Quand on lance cette sorte de balle avec la main, la partie qui agit immédiatement en tire de grands avantages: mais de plus cette sorte d'exercice est bonne pour les visceres, & d'un usage admirable pour expulser les pierres & le gravier de la vessie & des reins. Et c'est sans doute pour cela qu'Auguste qui étoit fort sujet à ces deux incommodités, avoit coutume, comme nous l'apprend Suetonne, de s'exercer au jeu du follicule; qui par la raison qu'il met surtout en mouvement les parties supérieures, est recommandé avec grande raison par Celse à ceux qui ont le flux de ventre, ou un tremblement par tout le corps. Je crois que c'est aussi de cet exercice qu'il faut entendre ce qu'a dit Pline le jeune dans une de ses Epîtres, où racontant la maniere de vivre & le régime qu'observoit Spurina, homme d'un grand sens & fort attentif à sa santé; il remarque qu'il s'exerçoit le corps avec la balle, & qu'au moyen de cet exercice, il savoit lutter contre la vieillesse, *cum Senectute pugnare*. Ensorte que rien n'est plus vrai que le trait de Martial que nous avons cité plus haut.

La *pila trigonalis* qui étoit petite, & répondoit à la troisieme espece de *parva pila* décrite par Antyllus, de la maniere qu'on vient de voir plus haut, produisoit les mêmes effets que la précédente: mais son effet particulier étoit d'agiter & d'exercer les yeux: en effet cet exercice les tenoit dans un travail continuel, les faisoit porter leurs regards tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en haut & tantôt en-bas, sans leur donner de relâche. C'est pourquoi Horace dit que cet exercice est mauvais pour ceux qui ont mal aux yeux:

Namque pilâ lippis damnosum & ludere crudis.

Il est certain en effet que des yeux chassieux ou sujets au larmoyement, souffrent par la moindre agitation; au lieu que le repos les restaure & les fortifie. On peut dire la même chose des personnes incommodées de crudités; car c'est une regle générale qu'il ne faut point entreprendre d'exercice qu'après la digestion. Mais pour ceux qui sont incommodés de flatuosités dans le ventre & dans l'estomac, ou de douleurs qui proviennent de froid, l'exercice de la balle loin de leur être préjudiciable, leur est au contraire très-avantageux, en ce qu'il les échauffe & par-là dissipe ces flatuosités. C'est pour-

quoi l'on doit savoir gré à Cœlius Aurelianus de recommander entre autres exercices le jeu de la balle comme singulierement bon pour la colique ; & à Celse de le recommander aux personnes qui ont l'estomac foible.

La *Pila Paganica*, à cause de sa grosseur & de sa dureté, étoit difficile à mouvoir, & plus propre à des paysans ou autres personnes fortes & robustes, qu'à des bourgeois ou autres personnes non accoutumées à des travaux pénibles ; & ne seroit point du tout propre à des vieillards, ni à des enfans, ni à des personnes d'une constitution valétudinaire.

L'*harpaste* est mis au nombre des exercices les plus vifs & les plus violens : & c'est pour cela qu'on le dit propre à atténuer, à expulser les excrémens, à augmenter la chaleur, à fortifier le corps, & singulierement les bras & les épaules. « Car les joueurs se heurtent les uns les « autres, comme le décrit Galien, *de Ludo parva pilæ*, « & font effort pour s'écarter l'un l'autre, afin que la « personnne placée au milieu ne puisse pas recevoir la « balle. Il se fait un combat animé, on se prend au « collet, on lutte ; en se prenant au collet, on s'ébranle « la tête & le cou : & en luttant on se fatigue extreme- « ment les côtés, le thorax & le ventre par les efforts « qu'on fait pour se baisser, pour se relever, pour ren- « verser son adversaire, pour le tirer & l'écarter. Les « reins & les jambes sont les parties qui souffrent prin- « cipalement dans cette sorte d'exercice. » On peut conclurre de-là que comme l'*harpaste* enforcit de plus en plus ceux qui ont déja de la vigueur, il est aussi très-préjudiciable à ceux qui ont la tête ou le cou foible, qui ont quelque vice au thorax, ou dont les reins ou la région lombaire sont déja naturellement échauffés. MERCURIALIS, *de Arte Gymnastica*.

SPHÆROCEPHALUS, nom d'une espece de chardon à têtes rondes qu'on appelle autrement *Carduus Eriocephalus*.

SPHÆROMATA, σφαιρώματα, les protubérances rondes & charnues qui forment la convexité des fesses.

SPHAGE, σφαγή, la partie antérieure du cou ou le gosier ; d'où l'on a fait

SPHAGITIDES, les veines jugulaires.

SPHAGNUM, espece de masse qui s'attache aux tiges des plantes.

SPHATULA FŒTIDA. Voyez *Spatula fœtida*.

SPHENDAMNOS, selon Blancard, est un nom qu'on donne à l'érable.

SPHENDONE, σφενδόνη, *fronde* ou bandage qui ressemble à une fronde ; ou ceinture de femme. GALIEN, *Exeges*.

SPHINCTER, est un nom que l'on donne à plusieurs muscles qui ferment les passages naturels : tels sont le

SPHINCTER ANI, muscle large, épais, charnu, qui borde l'anus tout autour : sa figure, & la tissure de ses fibres en-dehors, immédiatement sous la peau, forme une espece d'ovale. Il tient par devant à l'accélérateur de l'urine & par derriere à l'os coccyx. A mesure qu'il avance plus loin sur le corps de l'intestin droit, ses fibres deviennent circulaires, & ont à peu près deux doigts de large. Il est beaucoup plus large dans les hommes que dans les autres animaux ; & cela, parce que l'homme ayant le corps dressé perpendiculairement, il faut beaucoup plus de force à ce muscle pour retenir les excrémens ; fonction pour laquelle il est fait. Voy. *Pl. IV. Vol. IV. fig. 1. s.* Voyez *Cœlia*.

Le SPHINCTER GULÆ, est la même chose que l'*Œsophagæus*.

Le SPHINCTER LABIORUM, est la même chose que le *Constrictor labiorum*. Voy. *Caput*.

Le SPHINCTER VAGINÆ, est immédiatement au-dessous du clitoris & borde le vagin tout autour, de fibres circulaires de trois doigts de large. Il y a des sujets où à peine paroît-il charnu.

Il sert non-seulement à fortifier le vagin, mais aussi à arrêter le sang qui revient du plexus retiforme du *pudendum*, en comprimant quelques-unes des veines qui passent dessous ; moyennant quoi les veines se distendent & le vagin se resserre.

Le SPHINCTER VESICÆ, le *sphincter* de la vessie. Fallope observe que les Anatomistes de ce siecle n'ont pas bien décrit la situation de ce muscle en le plaçant au-dessous des prostates ; car si cela étoit, dit-il, la semence dans le coït ne pourroit pas être éjaculée sans urine ; observation que les Auteurs modernes n'ont point faite, ou par inadvertance, ou parce qu'ils ont été trompés par une partie des *levatores ani*, qui restoit sur les prostates, & que Riolan appelle *Sphincter externus*. Il est situé à la partie supérieure du cou de la vessie, immédiatement au-dessus des glandes prostates, où, dit Fallope, nous ne devons pas nous attendre à trouver un muscle entier & une substance distincte de celle du canal, semblable à celle de l'anus ; mais seulement la partie la plus charnue du cou de la vessie, composée de plusieurs fibres transversales, dont la contraction empêche la sortie involontaire de l'urine.

Pour découvrir ces fibres transversales, l'Auteur nous conseille de plonger la vessie dans de l'eau bouillante après l'inflammation, commençant par ôter les fibres droites qui sont en-dehors ; au moyen de quoi les transversales paroîtront.

SPHINGONTA, σφίγγοντα, se dit de remedes astringens ou obstruans.

SPHONDYLIS, *sphondyle*, est le nom d'un insecte, environ de la grosseur du petit doigt, qui a la tête rouge, le corps blanc, & huit piés. Pour l'employer en Medecine, on le fait bouillir dans de l'huile ou du vin ; & il passe pour un résolvent propre à fortifier les nerfs, à dissiper les humeurs de rhumatisme ; on l'applique aussi avec succès dans les fractures. LEMERY, *des Drogues*.

SPHONDYLIUM, *Berce*.

Voici ses caracteres.

Elle a une racine longue & vivace, ses feuilles sont fort larges, diversement dentelées, découpées en plusieurs parties ; les pétales des fleurs sont fendus par le milieu, à cornes, & le pétale le plus extérieur est le plus grand. La graine est grosse, plate, ovale, échancrée par le haut, ou évuidée en-dedans. Elle est aussi striée : elle quitte pour l'ordinaire facilement son enveloppe ou sa cosse, & est rayée sur le dos.

Boerhaave compte six sortes de *sphondylium* ou *berce*.

1. *Sphondylium, vulgare, hirsutum*, C. B. P. 157. Tourn. Inst. 320. Boerh. Ind. A. 66. *Sphondylium*, Offic. Ger. Quoad descript. 856. Emac. 1009. Raii Hist. 1. 408. Synop. 3. 205. *Sphondylium vulgare*, Park. Theat. 953. *Sphondylium quibusdam, sive branca ursina Germanica*, J. B. 3. 160.

Elle croît dans les prés & au bord des champs, & fleurit en Juillet. La graine est recommandée par le Docteur Willis, *de Morb. Convuls.* d'après Joannes Anglicus, comme très-salutaire dans les paroxysmes hystériques. Buxbaume & Schroder en font une des cinq plantes émollientes. DALE.

Les vertus que Dioscoride & Pline attribuent à cette plante, paroissent lui être étrangeres : c'est pourquoi on doute que notre *sphondylium* soit celui des Anciens ; quoique la description que Dioscoride donne du *sphondylium* s'accorde assez avec celle du nôtre.

La racine, selon Tragus, a la vertu d'amollir & d'affaisser les tumeurs, surtout celles de la matrice, du foie & de la rate. Les Chirurgiens employent le suc de la plante dans les onguens émolliens. Fuchsius attribue les

mêmes vertus à la racine du *sphondylium*, qu'à celle de l'*acanthus verus*, qui est de dessécher & d'inciser un peu. Mais Gesner, & avec lui C. Hoffman, disent qu'il s'en faut bien qu'elle ait les vertus de l'*acanthus verus*. Schroder dit qu'on l'emploie principalement en clysteres, & avec d'autres parégoriques sous quelque forme que ce soit, mais le plus ordinairement en cataplasmes. Les Polonois & les Lithuaniens, à ce que rapporte Dodonée, font bouillir les feuilles & les graines du *sphondylium* dans l'eau, dont ils font en y ajoutant du ferment une sorte de boisson qu'ils appellent *parst*, laquelle tient lieu de biere aux pauvres. Les lapins aiment fort les feuilles du *sphondylium*. RAY, *H. Plant.*

Les feuilles du *sphondylium* ressemblent en quelque chose à celles du plane; mais beaucoup plus à celles du panais. Les tiges s'élevent à la hauteur d'une coudée ou même plus, & sont semblables à celle du fenouil. La graine par le haut ressemble à celle du seseli. Il y en a deux grains ensemble, & ils sont plus gros, plus blancs, plus en paille & d'une plus mauvaise odeur. Les fleurs sont blanches, les racines le sont aussi & semblables à des radix. Il croît dans les lieux marécageux & aquatiques.

La racine purge l'humeur pituiteuse par les selles, & guérit des personnes qui sont affligées de maladies au foie, de jaunisse, d'orthopnée, d'épilepsie & de passion hystérique. Employée en fumigation, elle tire de leur assoupissement ceux qui sont attaqués de cataphore. L'huile est, dit-on, bonne en embrocation pour les maux de tête, la pesanteur de tête, la phrénésie & la léthargie. Appliquée avec de la rue, elle arrête le progrès des herpes. On en donne la racine dans la jaunisse & les maladies du foie. Ratissée & introduite dans les fistules, elle en consume les callosités. Le suc des fleurs cueillies récemment est bon pour les ulceres purulens des oreilles. On le prépare par l'insolation, comme les autres sucs; & on le laisse reposer ensuite. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 90.

Pline définit le *sphondylium* de même que Dioscoride, & lui attribue les mêmes vertus; & ce n'est pas-là la seule fois que ces deux Auteurs s'accordent: ils se trouvent conformes en bien d'autres points de la matiere médicale.

2. *Sphondylium, maximum, transylvanicum, ricini folio. Panaces heracleum*, Matth. 544.
3. *Sphondylium, hirsutum, folio angustiore, minutius laciniato, caule atropurpureo, flore rubello.*
4. *Sphondylium majus, sive panax heracleum quibusdam*, J. B. 3. 2. 161. *Panax, Sphondylii folio, sive heracleum*, C. B. P. 157.
5. *Sphondylium, hirsutum, foliis angustioribus*, C. B. P. 157. Prodr. 83.
6. *Sphondylium, Alpinum, glabrum*, C. B. P. 157. Prodr. 83. J. B. 3. 163. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *sphondylium*, parce qu'il a une odeur désagréable qui ressemble à celle du petit animal ou insecte qu'on appelle *sphondyle*. Il est d'une qualité acre comme la férule & la thapsie; on ne s'en sert point en Medecine, quoique les paysans le regardent comme un émollient. On le dit cependant bon en clysteres & en cataplasmes, & salutaire dans l'épilepsie. La décoction des feuilles ou des racines est bonne pour les hystériques. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SPHONDYLUS, nom d'une pierre qui se trouve dans la tête du muge. Voy. *Mugil.*

SPHYGMICA, la partie de la Medecine qui traite des différentes sortes de pouls; ce mot est dérivé de σφυγμὸς, pouls.

SPHYRA, σφυρά, la cheville du pié.

SPHYRÆNA, σφύραινα, est le nom d'une espece de petit poisson dont le nez est pointu comme un bec.

SPI

SPICA, *épi.* Voyez l'explication des termes Botaniques à l'article *Botanica.*

SPICA NARDI. Voyez *Nardus Indica.*

SPICA TRIFOLIA, est un des noms du *Melilotus, Cretica, humillima, humifusa, flore albo, magno.*

SPICA VULGARIS, nom de la *lavandula, angustifolia*; & aussi de la *lavandula angustifolia, flore albo.*

SPICA, en Chirurgie est le nom d'une espece de bandage. Voyez *Fascia.*

SPICATUM, est une épithete d'un onguent précieux dont parle souvent Galien, & dont se servoient de son tems les gens riches & sensuels.

SPINA, l'*Épine*; c'est cette longue colonne d'os qui prend depuis l'apophyse condyloïde de l'occipital jusqu'à l'extrémité du coccyx. Elle ressemble un peu à deux pyramides inégales, dont les bases sont communes ou jointes ensemble. L'*épine* n'est cependant pas droite: mais elle a quatre ou cinq courbures remarquables; car en descendant de sa partie supérieure, elle est forcée de pousser en-devant par l'action des muscles qui tirent la tête & les vertebres supérieures, laquelle est plus forte que la puissance contractile des fléchisseurs; au moyen dequoi elle supporte l'œsophage & les vaisseaux de la tête. Son milieu s'éloigne un peu en-arriere pour laisser de l'aisance au cœur & aux poumons. Plus bas elle rentre en-dedans pour soutenir les visceres & l'abdomen; ensuite elle recule encore en-arriere pour donner de la largeur au bassin, & raproche enfin en-dedans pour soutenir les gros intestins. Nous observerons cependant que nonobstant ces courbures multipliées de l'*épine*, il se trouve toujours que le centre de gravité de ses parties qui soutient un poids considérable, tombe sur le milieu de la base commune.

L'*épine* se divise communément en vraies & fausses vertebres, dont les premieres constituent la longue pyramide supérieure avec sa base inférieure; & les autres forment la courte pyramide inférieure avec sa base supérieure.

Les vertebres vraies sont les vingt-quatre os supérieurs de l'*épine*, sur lesquels roulent la plûpart des mouvemens du tronc de nos corps, raison pour laquelle on les a appellés vertebres.

Chacune de ces vertebres est composée de son corps & de ses apophyses.

Leur corps est épais, spongieux; sa partie antérieure est convexe en-devant, concave par-derriere, horisontale & plane pour l'ordinaire en-dessus & en-dessous; leurs surfaces antérieure & postérieure ayant plusieurs trous remarquables, à leur partie externe plate & mince, tant pour affermir la connexion des ligamens, que pour donner passage aux vaisseaux dans leur substance cellulaire.

Entre les corps de deux vertebres contiguës, est interposée une certaine substance qui tient une sorte de milieu entre la nature du ligament & celle du cartilage, laquelle est composée de fibres courbes concentriques, dont les extérieures sont les plus solides & les plus fermes; au lieu que celles du centre sont molles & pleines d'une liqueur glaireuse; raison pour laquelle les Anciens appelloient cette substance ligament muqueux, *ligamentum mucosum*. Elle est fortement attachée aux surfaces horisontales des corps des vertebres, & sert par conséquent non-seulement à éloigner les os les uns des autres, & à les tenir plus serrés sans qu'ils se rompent, mais aussi à les attacher les uns aux autres, en quoi elle est secondée par un ligament membraneux qui tapisse toute leur surface concave, & en outre par un autre ligament encore plus fort qui revêt leur surface antérieure convexe. C'est ce dernier qui consiste,

suivant la découverte que Blancard dit en avoir faite, en deux rangs de fibres tendineuses qui se croisent en forme d'X, ensorte qu'elles sont disposées alternativement sur toutes les vertebres, la premiere, la troisieme, la cinquieme & la septieme étant semblables, & la seconde, la quatrieme, la sixieme & la huitieme, distinctes de la premiere classe, mais semblables entre elles.

Nous pouvons établir comme une regle générale à laquelle il n'y a que peu d'exceptions, que les corps des vertebres sont plus petits & plus solides en-haut, mais en descendant plus gros & plus spongieux, & que les cartilages logés dans leurs intervalles sont plus épais, & les ligamens qui les environnent plus forts, à proportion de la grosseur des vertebres & de la quantité de mouvement qu'elles ont à faire; disposition qui fait que les plus grands fardeaux sont supportés sur une base plus large & mieux assurée, & que le milieu du corps est en état de suffire à des mouvemens considérables, ce qui est un fort grand avantage pour nous.

De chaque côté du corps de chaque vertebre, sort un pont osseux en-arriere & de côté, de l'extrémité postérieure duquel naissent deux apophyses, dont l'une s'éleve de biais & l'autre descend. Le côté lisse & plat de chacune de ces quatre apophyses qu'on appelle oblique, est revêtu d'un cartilage uni; & les deux apophyses inférieures de chaque vertebre s'y ajustent, & s'articulent avec les deux apophyses supérieures ou ascendantes obliques de la vertebre qui est au-dessous.

D'entre les apophyses supérieures & inférieures obliques de chaque côté, la vertebre s'allonge latéralement en forme d'apophyse appellée communément transverse.

Des racines postérieures des deux apophyses obliques & des deux transverses de chaque face, s'étend en-arriere une large lame osseuse oblique, où elles se rencontrent: c'est de-là que prend son origine la septieme & derniere apophyse des vertebres, laquelle pousse en-dehors, & est taillée à son extrémité en pointe aiguë & étroite, qu'on a appellée pour cette raison apophyse épineuse, d'où toute cette chaîne d'os a tiré son nom.

Outre le ligament commun qui revêt toute la surface extérieure de ces apophyses des vertebres, aussi-bien que celle de leurs corps, il y a des ligamens particuliers qui unissent l'une à l'autre toutes les vertebres contiguës.

La substance des apophyses est bien plus forte & plus solide que celle des corps des vertebres, ayant une lame externe plus épaisse, & n'étant pas aussi percée de trous.

Les sept processus ou apophyses, considérés conjointement comme formant la figure postérieure des vertebres, ont un creux au milieu de leur partie antérieure; & cette concavité, jointe à la partie postérieure des corps, fait un grand trou qui répond à un autre semblable de la vertebre supérieure & de l'inférieure. Ainsi les trous de toutes les vertebres pris ensemble, forment un long conduit, lequel est large ou étroit à proportion du volume de moelle spinale qu'il contient.

A ces ponts ou lames latérales qui joignent les corps des vertebres à leurs apophyses, on remarque en-haut & en-bas une entaillure demi-circulaire, qui répondant exactement à de semblables dans les os contigus lorsque les vertebres sont jointes, forment un trou rond de chaque côté d'une vertebre à l'autre, par lesquels passent les nerfs qui tirent leur origine de la moelle spinale, & les vaisseaux sanguins.

Quant aux articulations des véritables vertebres, elles sont doubles; car leurs corps sont joints par syncondrose, & leurs apophyses obliques sont articulées par la troisieme sorte de ginglyme, par où il paroît que leur centre de mouvement change selon les différentes positions du tronc: car quand nous nous courbons endevant, la partie supérieure qui est mue, porte entierement sur les corps des vertebres; si au contraire nous nous plions en-arriere, ce sont les processus obliques qui la supportent; si nous nous penchons sur un côté, alors nous portons sur les processus obliques de ce côté & sur une partie des corps des vertebres; quand nous nous tenons droits, nous portons à la fois & sur les corps & sur les processus obliques.

De-là il suit, 1. Que comme les jointures dont l'*épine* est composée, sont en si grand nombre, la moelle spinale, les nerfs & les vaisseaux sanguins ne sont pas sujets à des compressions & à des tiraillemens, comme ils le seroient sans cela lors des mouvemens du tronc; attendu qu'il faut que plusieurs vertebres soient employées à chaque mouvement de l'*épine*, & que par conséquent il se fait toujours alors une petite courbure à l'endroit où se joignent deux vertebres. 2. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée, parce que la surface de contact des points d'appui est plus large, & que le poids porte dessus plus perpendiculairement. 3. Que les muscles qui meuvent l'*épine* ont plus de force pour amener le tronc à une attitude droite, que pour se prêter à aucune autre; car pour le courber en-devant, en-arriere ou sur les côtés, il faut que les muscles qui concourent à ces actions s'approchent des centres de mouvement; & par conséquent leur lévier est plus court que quand le centre du mouvement est sur la partie des vertebres opposée à celle où ces muscles sont insérés, comme il arrive quand le tronc est droit. C'est une chose indispensable, parce qu'à mesure que l'*épine* s'écarte de la position perpendiculaire, le poids du corps l'incline bientôt du côté que nous voulons; au lieu que quand nous nous tenons droits, ce grand poids est plus que contrebalancé. 4. Qu'en calculant la force qu'employent les muscles qui meuvent l'*épine*, il en faut distribuer une partie pour l'action des cartilages d'entre les vertebres, qui dans tout mouvement qui s'écarte de l'attitude droite, sont tirés d'un côté & comprimés de l'autre; mouvemens qui tous deux sont opposés à cette force: au lieu que le tronc étant dans une attitude droite, ces mêmes cartilages aident par leur force naturelle. 5. Il est aisé de découvrir par les principes établis, la raison du phénomene observé par M. Wasse, que notre taille est allongée le matin & diminuée le soir: cette raison est que les cartilages intermédiaires des vertebres, pressés tout le jour par le poids de notre corps, sont le soir plus compactes & plus minces: mais après que pendant la nuit ils ont été remis de cette pression, ils reprennent leur épaisseur; & à voir varier le volume de chaque partie suivant le plus ou moins de distension ou de réplétion des vaisseaux qui la composent, nous concevrons aussi comment il se fait qu'après un bon repas nous nous trouvons plus grands, & plus petits au contraire après les longs jeûnes ou les évacuations; différence, qui, selon l'observation qu'en a fait l'Abbé Fontenu, vient principalement, sinon uniquement, du plus ou moins d'épaisseur des cartilages. 6. Les différentes articulations des corps & des processus obliques des vertebres, & le plus ou moins de force des différens ligamens, font bien voir que leur destination est plus de faciliter le mouvement en-devant que celui d'en-arriere; ce dernier étant beaucoup moins d'usage, & même sujet à l'inconvénient de rompre, par un tiraillement excessif, les vaisseaux sanguins qui sont contigus aux corps des vertebres.

Les vertebres au tems de la naissance n'ont pour l'ordinaire que trois parties osseuses unies par des cartilages; savoir, les corps qui ne sont pas encore tout-à-fait ossifiés; un os long & courbé de chaque côté, sur lequel on voit un petit commencement du pont osseux, les processus obliques complets, les processus transverses & les lames obliques commencés, & point encore du tout de processus spinal; ce qui fait que les tégumens ne sont point exposés à être blessés par les extrémités aiguës de ces apophyses épineuses, comme ils le seroient s'il y avoit des pointes osseuses, tandis que l'enfant est dans la matrice dans une attitude cour-

bée, ou lors de la pression qu'il éprouve pendant l'accouchement.

Du mécanisme général de l'*épine*, on peut déduire aisément toutes les différentes courbures contre-nature dont l'*épine* est capable : car si une ou plusieurs vertebres sont d'une épaisseur inégale à des côtés opposés, il faudra que l'*épine* penche sur le côté le plus mince, qui ne soutenant que la moindre partie du poids du corps sera de plus en plus comprimé, & qui par conséquent ne pourra pas s'étendre autant que l'autre côté, qui étant bien moins chargé, aura toute l'aisance propre à le laisser grossir excessivement. Les causes d'où provient cette inégalité d'épaisseur dans différens côtés des vertebres, peuvent varier; car elle peut provenir d'une distension trop forte des vaisseaux d'un côté, ou d'un accroissement contre-nature de l'épaisseur de cette partie, ou, ce qui est encore plus commun, de l'obstruction des vaisseaux, qui empêche l'application de la substance alimentaire nécessaire à l'os, soit que cette obstruction dépende de la disposition vicieuse des vaisseaux ou des fluides, ou qu'elle soit produite par une pression mécanique inégale, occasionnée par la foiblesse paralytique des muscles & des ligamens, ou par l'action extraordinairement spasmodique des muscles sur un côté de l'*épine* ou par la longue continuité ou la reprise fréquemment réitérée d'une posture éloignée de la droite. Dans tous ces cas, il arrive également que les vertebres s'épaissiront du côté où les vaisseaux sont libres, & demeureront minces au côté opposé où les vaisseaux sont étrécis ou obstrués. Toutes les fois qu'il arrive une pareille courbure contre-nature, il s'en ensuit presque infailliblement une autre, mais dans une direction opposée à la premiere, tant parce que les muscles du côté convexe de l'*épine* étant tiraillés, il faudra qu'ils tirent avec plus de force les parties auxquelles leurs extrémités feront attachées, que parce que la personne incommodée fera ses efforts pour maintenir le centre de gravité de son corps dans une direction perpendiculaire à sa base; ensorte que les muscles soient soulagés de leur violent état de contraction, qui durant perpétuellement ne manqueroit pas de causer de la mésaisance & de la douleur.

Comprenant une fois comment se forment ces courbures contre-nature de l'*épine*, il sera plus aisé de former un prognostic juste sur l'indisposition du malade, & d'imaginer la méthode propre à y remédier, laquelle doit être variée par rapport aux remedes internes selon les différentes causes d'où provient l'incommodité : mais une indication générale que le Chirurgien doit suivre, c'est d'affoiblir la puissance courbante, en augmentant la compression sur la partie convexe de la courbure, & la diminuant sur la partie concave. Or la maniere de pratiquer cette méthode est différente suivant la différence des cas, & exige qu'on fasse une attention particuliere aux différentes circonstances de l'incommodité & de la personne incommodée.

Dans plusieurs cas de cette nature, j'ai imaginé quelques regles simples & fort avantageuses par rapport aux postures dans lesquelles on doit faire tenir la personne incommodée.

Il est encore aisé de déduire de-là la raison pour laquelle les vieilles gens sont la plûpart courbés en devant, & viennent au point de ne pouvoir plus du tout redresser leur *épine*, qui est que leurs cartilages se rident en se durcissant; & comme cette corrugation arrive principalement & le plutôt dans les endroits où les cartilages sont le moins tendus, cette courbure commence à se remarquer d'abord aux vertebres du dos, ou du moins les épaules deviennent rondes.

Quoique les vertebres vraies soient à peu près toutes de la structure que j'ai décrite, cependant à cause de quelques particularités propres à quelques-unes d'elles, on les divise communément en trois classes, les *cervicales*, les *dorsales* & les *lombaires*.

Les cervicales sont les sept vertebres d'en-haut, qu'on distingue aisément des autres par les marques qui suivent.

Elles sont toutes, excepté la premiere, d'une longueur à peu-près égale. Leurs corps sont petits & plus solides que ceux des autres, & applatis sur la partie antérieure pour faire place à l'œsophage; si ce n'est que cet applatissement vienne de la pression que ce conduit fait dessus, & de l'action des muscles *longs du cou droits* & des antérieurs. La surface postérieure qui est plate aussi, est ordinairement inégale, & donne naissance à de petites apophyses où les ligamens sont attachés. La surface supérieure des corps de chaque vertebre forme un creux, au moyen d'une apophyse mince & située de biais, qui s'éleve de chaque côté; & la surface inférieure est aussi creusée d'une maniere différente de la premiere; car le bord postérieur s'éleve un peu, & l'antérieur est prolongé considérablement. C'est parlà que les cartilages d'entre ces os sont fermement unis, & que l'articulation d'une vertebre avec la suivante est fortement assurée.

Les cartilages d'entre ces vertebres sont plus épais, du moins par rapport à leur volume, que ceux qui appartiennent aux vertebres du thorax, parce qu'ils sont destinés à un plus grand mouvement, & sont plus épais à leur partie antérieure; ce qui est la raison pour laquelle les vertebres avancent davantage en-devant, à mesure qu'elles vont en descendant.

Les apophyses obliques de ces os du cou méritent plus justement ce nom que celles de toutes les autres vertebres. Elles sont situées en biais, les apophyses supérieures ayant leurs surfaces unies & presque plates, présentant une face oblique par-derriere & en-dessus; & les apophyses inférieures obliques, avec ces surfaces, regardant obliquement en-devant & en-dessous.

Les apophyses transverses de ces vertebres sont figurées tout autrement que celles des autres os de l'*épine* : car outre le processus commun qui s'éleve d'entre les apophyses obliques de chaque côté, il y en a un second qui sort du côté du corps des vertebres; & tous deux après avoir laissé un trou circulaire pour le passage des arteres & des veines cervicales, s'unissant ensemble, sont considérablement creusés à leur partie supérieure, ayant les côtés élevés pour défendre les nerfs qui passent dans le creux; & enfin chaque côté se termine par une pointe en bouton, pour l'insertion des muscles.

Les apophyses épineuses de ces os cervicaux, sont fort étroites par derriere, plus courtes que celles de toutes les autres vertebres, & fourchues ou doubles à leur extrémité; c'est ce qui fait qu'elles prêtent une insertion plus commode aux muscles, & facilitent en arriere un mouvement considérable.

Les trous d'entre les ponts osseux qui se joignent pour le passage des nerfs provenans de la moelle spinale, vont en s'élargissant vers le bas des deux vertebres auxquelles ils sont communs.

La substance des vertebres cervicales, surtout de leurs corps, n'est pas si poreuse ni si tendre que celle des deux autres classes des vertebres.

Jusques-là toutes les vertebres cervicales se ressemblent: mais outre ces caracteres communs, elles en ont de particuliers, qui les différencient les unes des autres; raison pour laquelle nous serons obligés de parler de chacune séparément.

La premiere à cause de son usage qui est de soutenir le globe de la tête a le nom d'*atlas* : quelques Auteurs l'ont aussi appellée épistrophée (*Epistrophea*) à cause de son mouvement de rotation sur la vertebre suivante.

L'*atlas* différente en cela des autres vertebres de l'*épine*, n'a point de corps : mais elle a en place, une arcade osseuse, laquelle, dans sa partie antérieure convexe, a une petite élévation, où les muscles longs du cou sont insérés; & à chaque côté de cette protubérance est une petite cavité, où prennent leur origine les petits droits internes,

internes, dont on attribue communément mais à tort, la découverte à Cowper. Les parties supérieures & inférieures de l'arcade sont rudes & inégales, à l'endroit où sont attachés les ligamens qui joignent cette vertebre à l'os occipital, & à la seconde vertebre. La partie postérieure de l'arcade est concave, unie & couverte d'un cartilage qu'on découvre dans les sujets récens, où s'engendre l'apophyse odontoïde de la seconde vertebre. Ce creux laisse un passage à la moelle spinale, qui paroît faire un plus gros volume dans cette vertebre que dans aucune autre. De chaque côté de cette cavité on remarque une petite sinnosité inégale, où sont attachés les ligamens qui vont aux côtés de l'apophyse odontoïde de la vertebre suivante; & à chaque côté une petite protubérance & affaissement inégal, où est attaché le ligament transverse, qui assure l'apophyse odontoïde dans la sinuosité, & l'empêche de blesser la moelle spinale lors des fléchissemens de la tête.

L'atlas n'a pas d'apophyse épineuse, non plus que de corps: mais il a en place une large arcade osseuse, afin que les muscles qui passent sur cette vertebre en cet endroit, ne soient point blessés, lorsque la tête se porte en arriere. A la partie postérieure & supérieure de cette arcade sont deux affaissemens, où prennent leur origine les petits droits postérieurs; & à la partie inférieure sont deux autres sinuosités dans lesquelles sont attachés les ligamens qui joignent cet os au suivant.

Les processus supérieurs obliques de cet atlas sont larges & creux, & plus élevés à leur bord interne qu'à l'externe, ce qui assure d'autant plus leurs articulations avec les processus condyloïdes de l'os occipital: car, comme je l'ai remarqué d'après Galien, dans la description de ces condyles, ils ne peuvent glisser ni d'un côté ni d'un autre; & de plus cette protubérance sert à défendre la fosse ou le canal formé derriere la partie externe & postérieure de chacun d'eux, où les arteres vertébrales font un tour circulaire, près d'entrer dans le grand trou occipital, & à l'endroit où sort la dixieme paire des nerfs. Les processus inférieurs obliques sont larges, étendus de dedans en-dehors & en embas, & tant soit peu creusés; ensorte que cette premiere vertebre, différente en cela des six autres, reçoit en-dessus & endessous les os avec lesquels elle est articulée.

Les processus transverses ne sont ni bien creux ni fourchus, mais sont plus gros & plus longs que ceux d'aucune autre vertebre du cou; & plusieurs muscles y ont leur origine ou leur insertion. Ceux des muscles attachés aux processus transverses qui servent à mouvoir cette vertebre sur la seconde, acquierent un levier considérable par la distance de chacun de ces longs processus par rapport à l'axe de révolution.

Les condyles de l'os occipital ont un mouvement en devant & en arriere dans les processus supérieurs obliques de cette vertebre, par le moyen de leur double arthrodie, qui fait la troisieme espece de ginglyme: mais ils ne peuvent avoir que très-peu de mouvement d'un côté ou d'un autre; & se meuvent encore moins circulairement, le mouvement circulaire de la tête se faisant par la rotation de l'atlas sur la seconde vertebre.

Dans les enfans nouveaux-nés l'atlas n'a que les deux parties latérales d'ossifiées, l'arcade intérieure qui tient lieu de corps n'étant encore que cartilagineuse.

La seconde vertebre du cou s'appelle dentée (*dentata*) à cause de l'apophyse odontoïde qu'elle a à la partie supérieure de son corps. Quelques Auteurs l'appellent épistrophée, mais mal-à-propos: cette dénomination étant plus propre à désigner la premiere qui se meut sur celle-ci comme sur son axe.

Le corps de cette vertebre est d'une figure à peu près pyramidale, sa partie inférieure étant large & évasée surtout en-devant, à l'endroit où il entre dans le creux de la vertebre inférieure; au lieu que sa partie supérieure a un processus de forme quarrée, avec une petite pointe qui s'éleve du milieu. C'est cette pointe qu'on a imaginé ressembler à une dent, & qui a fait donner à cette vertebre le nom de dentée. La surface antérieure de ce processus est cylindrique, égale, & couverte d'un cartilage, par où il joue dans le creux de l'arcade antérieure de la premiere vertebre. La surface postérieure est à peu près disposée de même, à l'effet de se mouvoir sur le ligament croisé qui est cartilagineux au milieu. Des côtés de l'apophyse odontoïde sortent les ligamens qui l'attachent à la premiere vertebre, & de sa pointe en sort un autre qui est envoyé à l'os occipital. Immédiatement au-dessous des deux ligamens latéraux, on découvre une sinnosité de chaque côté, par où s'échappent les premiers nerfs vertébraux.

Les processus supérieurs obliques de cette vertebre dentée, sont gros, dans une position presque horisontale, & tant soit peu convexes, à l'effet d'être adaptés aux processus inférieurs de la premiere vertebre. Quelques Auteurs prétendent qu'il y a un cartilage mobile entre ces processus obliques de la premiere & de la seconde vertebre: mais pour moi, je ne l'ai jamais pu trouver. Les processus inférieurs obliques de la vertebre dentée, répondent exactement à la description que nous avons donnée de ceux qui sont communs à toutes les vertebres cervicales.

Les processus transverses different de ceux des autres vertebres cervicales, en ce qu'ils sont plus courts, un peu creusés à leur partie supérieure, & ne sont point fourchus à leur extrémité, & que les canaux par lesquels passent les arteres cervicales, sont situés à peu près au milieu de la substance du processus réfléchi en-dehors, ensorte que le cours de ces vaisseaux peut être dirigé vers les processus transverses de la premiere vertebre, qui sont plus prolongés, & forcent par conséquent les arteres à faire un tour: mais si dans une partie aussi mobile qu'est le cou, l'artere n'étoit pas défendue par un os & attachée à cet os, il ne se pourroit gueres faire de mouvement sans qu'elle risquât d'être comprimée, ce qui arrêteroit le cours des liquides, & occasionneroit toutes les suites malheureuses qui peuvent s'en ensuivre. Le même mécanisme est toujours observé toutes les fois qu'il y a une courbure subite à une grosse artere. Voilà le troisieme exemple que nous en voyons. Le premier étoit le passage des parotides par les os temporaux; & le second, celui qui vient d'être décrit en parlant des arteres vertébrales qui tournent autour des processus obliques de la premiere vertebre, pour arriver au grand trou de l'os occipital.

Le processus épineux de cette vertebre dentée est épais, fort & court, pour donner origine aux grands muscles droits, & aux obliques inférieurs, & prévenir la contusion de ces muscles en tirant la tête en arriere.

Cette seconde vertebre lors de la naissance, consiste en quatre apophyses osseuses; car outre les trois que j'ai dit être communes à toutes les vertebres, l'apophyse odontoïde de cet os commence à s'ossifier au milieu, & à se joindre comme un appendix au corps de l'os. C'est la raison pour laquelle les Sages-femmes doivent mettre des têtieres aux enfans nouveaux-nés, pour empêcher que leur tête ne se porte trop en arriere, jusqu'à ce que les muscles aient atteint une force suffisante, pour n'avoir plus rien à craindre de ce mouvement dangereux.

Une fois instruits de la structure & de l'articulation de la premiere & de la seconde vertebre, & de la force & de la connexion de leurs ligamens, il ne nous est pas bien difficile de concevoir les mouvemens qui s'exécutent sur ou avec la premiere, quoique ce sujet ait été autrefois la matiere de disputes vives entre plusieurs grands Anatomistes. Ce n'est pas mon dessein à présent d'entrer dans le détail des raisons avancées de part & d'autre: mais simplement d'exposer le fait, de maniere qu'on puisse s'en convaincre en écartant les muscles qui dans un sujet récent, cachent à la vue ces deux jointures, & en faisant tourner la tête dans toutes les différentes positions dont elle est capable. Cela fait, on observera que la tête se meut en devant & en arriere sur la premiere vertebre, comme nous l'avons déja dit:

au lieu que l'atlas fait sa rotation sur la seconde vertebre, les processus obliques inférieurs de la premiere n'ayant pas de peine à jouer circulairement sur les processus obliques supérieurs de la seconde, & son corps ou son arcade antérieure ayant une rotation sur l'apophyse odontoïde, dans laquelle le ligament perpendiculaire qui va de la pointe de l'apophyse odontoïde à l'os occipital n'agit point, au lieu que les ligamens latéraux qui attachent l'apophyse odontoïde aux côtés de la premiere vertebre, sont affectés tout différemment; car l'un est court & lâche du côté par où la face est tournée par la rotation, tandis que l'opposé est au contraire allongé & tendu, & empêche par sa résistance que la tête ne tourne trop en arriere; ensorte que ces ligamens latéraux sont les véritables modérateurs de la rotation de la tête, laquelle se fait avec plus ou moins d'étendue selon que ces ligamens sont plus ou moins forts & longs, & plus ou moins capables de distension. Outre cette révolution sur son axe, la premiere vertebre est encore capable d'un petit mouvement à droite & à gauche: mais elle ne peut se mouvoir en arriere ni en devant, à cause de l'arcade antérieure de la premiere vertebre, & du ligament croisé, qui est étroitement appliqué à l'apophyse odontoïde. Le mouvement en-devant eût été d'une dangereuse conséquence, en ce qu'il auroit amené le commencement de la moelle spinale sur la pointe de l'apophyse odontoïde.

Le mouvement rotatoire de la tête nous est utile pour bien des usages, en nous donnant la facilité d'appliquer avec beaucoup de promptitude les organes de nos sens sur les objets, & d'ailleurs il étoit à propos que l'axe de rotation fût en cet endroit; car s'il eût été bien loin de la tête, lorsque la tête se seroit écartée à quelque distance de la ligne perpendiculaire à cette petite jointure mobile, comme elle auroit acquis par cet écartement un long levier; à chaque tour qu'elle auroit fait inconsidérément, elle auroit rompu les ligamens qui l'attachent avec les vertebres; ou bien il auroit fallu que ces ligamens fussent beaucoup plus forts qu'ils ne doivent être pour pouvoir être attachés à d'aussi petits os. Et ce mouvement circulaire ne pourroit pas non plus sans danger se faire sur la premiere vertebre, parce que la partie immobile de la moelle allongée en est si proche, qu'à chaque tour, le commencement de la moelle allongée auroit été en danger de s'y prendre & d'être offensé par la compression qui se seroit faite sur ses tendres fibrilles. En un mot, il est aisé de se convaincre par toutes ces observations, que la promptitude du mouvement circulaire de la tête, nous est d'un grand usage; & que cette seconde vertebre du cou est tout-à-fait propre par sa structure & sa situation à être l'axe du mouvement de la tête.

Mais c'est ici la place d'observer que les ligamens latéraux, ou modérateurs, bornent tellement le mouvement de cette jointure, que quoiqu'elle puisse nous servir en quantité d'occasions, il en est pourtant de fréquentes où il nous faut tourner le visage bien au-delà de ce que cette jointure pourroit permettre, sans qu'il y eût danger qu'elle pinçât la moelle spinale, ou que les processus obliques de la vertebre fussent luxés; c'est pourquoi pour tourner le visage bien en arriere, nous augmentons la rotation en l'aidant un peu, par chacune des autres vertebres du cou, par celles des lombes & par la plupart des jointures des extrémités inférieures. Cette combinaison d'un grand nombre de jointure pour l'exécution d'un seul mouvement s'observe aussi dans plusieurs autres parties du corps, quoique communément ces mouvemens passent pour être formés par une jointure unique.

Quelques-uns appellent la troisieme vertebre du cou, axe (*axis*) mais sans fondement, ce nom appartenant plus proprement à la seconde. Cette troisieme & les trois inférieures n'ont rien de particulier dans leur structure, qui est la même que celle que nous avons décrite en parlant des vertebres du cou en général; observant seulement qu'elles sont plus grosses à mesure qu'elles descendent.

La septieme vertebre du cou approche beaucoup pour la forme de celles du dos, ayant les surfaces supérieures & inférieures de son corps moins creuses que les autres; ses processus obliques sont plus perpendiculaires; & ses apophyses épineuses non plus que les transverses ne sont point fourchues. Cette septieme aussi-bien que la sixieme vertebre du cou, ont le trou que forment leurs processus transverses plus ordinairement divisé par un petit pont en croix, qui avance entre la veine & l'artere vertébrale, que les autres vertebres.

Voici les caracteres particuliers par lesquels on peut distinguer des autres vertebres de l'*épine* les douze dorsales.

Leurs corps sont d'une grosseur mitoyenne entre ceux des vertebres du cou & ceux des lombaires. Ils sont plus convexes par devant, que ceux des deux autres classes, & applatis sur les côtés par la pression des côtes qui y sont insérées dans de petites cavités. Cet applatissement des côtés qui donne à ces vertebres la figure d'un demi-ovale, est avantageux, en ce qu'il procure une plus ferme articulation aux côtes, facilite la division de la trachée-artere à un petit angle, & garantit les autres gros vaisseaux dans leur cours, de l'action des organes vitaux. La partie postérieure de ces corps est plus concave qu'elle ne l'est dans l'une ou l'autre des deux autres classes. Leurs surfaces supérieures sont toutes horisontales & ont leurs bords garnis d'épiphyses, qui, à ce que prétend Fallope, ne sont autre chose que quelques parties des ligamens qui s'y rendent, lesquelles sont devenues osseuses. Les cartilages placés entre les corps de ces vertebres sont plus minces que dans les autres vertebres vraies, & contribuent à la concavité de cette portion de l'*épine* à sa partie antérieure, en ce qu'ils sont plus minces près du bord antérieur des vertebres.

Les processus obliques sont placés dans une situation presque perpendiculaire, les supérieurs biaisant seulement un peu en devant, & les inférieurs autant en arriere. Ni ces processus obliques ni les os du corps n'ont une convexité ou une concavité qui mérite d'être remarquée. On observe à leurs racines une petite aspérité, où sont insérés les ligamens qui environnent leurs articulations; & sur la surface postérieure de l'os entre les processus des côtés opposés, il s'en éleve plusieurs petites fort pointues, où sont attachés de forts ligamens.

Les processus transverses des vertebres dorsales sont longs, plus épais à leur extrémité qu'au milieu, & tournés obliquement en arriere, ce qui est un effet de la pression des côtes, dont les tubercules sont insérés dans un enfoncement voisin du commencement de ces processus.

Les processus épineux sont longs, taillés en pointe menue, & descendent en biaisant; à la partie supérieure de leur surface postérieure, s'éleve un petit bord, qui est reçu par une petite rainure dans la surface antérieure du processus épineux, qui est immédiatement au-dessus & avec lequel il est attaché par un ligament; il n'est pas susceptible de beaucoup de mouvement, de peur que le cœur & les poumons ne soient troublés dans leurs actions.

Le conduit de la moelle spinale est plus circulaire, & répond à la figure d'une corde, & est plus petit en cet endroit que dans toutes les autres vertebres; & il y a plus de ces trous que forment les ponts osseux, pour le passage des nerfs dans les vertebres supérieures que dans les inférieures.

Les corps des quatre vertebres dorsales supérieures s'écartent de la regle des autres vertebres, qui deviennent plus gros à mesure qu'ils vont en descendant; car la premiere de ces quatre est la plus grosse, & les trois autres inférieures vont en appetissant par degrés, pour donner à la trachée-artere & aux gros vaisseaux la facilité de se partager à petits angles.

Les deux vertebres supérieures du dos, au lieu de saillir en-devant, sont applaties par l'action des muscles longs du cou & des grands droits.

La grandeur proportionnelle des deux petits enfoncemens pratiqués dans le corps des vertebres pour recevoir les têtes des côtes, paroît variée de la maniere qui suit: l'enfoncement du bord supérieur de chaque vertebre, va en décroissant, à mesure qu'on descend, jusqu'à la quatrieme; puis va ensuite en augmentant.

Les processus transverses sont plus longs, à mesure qu'on descend jusqu'à la septieme ou huitieme vertebre, & ont leurs surfaces unies pour recevoir les tubercules des côtes, regardant toujours en embas de plus en plus: mais à mesure qu'ils descendent, ils deviennent plus courts, & leurs surfaces unies sont tournées plus en enbaut.

Les processus épineux des vertebres du dos vont par degrés en s'alongeant & en biaisant de plus en plus, à commencer par la premiere vertebre jusques à la huitieme & la neuvieme en descendant; après quoi ils redeviennent considérablement plus courts & plus droits.

La premiere vertebre a outre un creux pratiqué dans son bord inférieur, pour contribuer à la cavité qui reçoit la seconde côte, une autre cavité toute entiere, où s'emboîte la tête de la premiere côte.

La seconde porte le nom d'axillaire, & n'a rien de particulier dans sa configuration.

La onzieme a souvent dans son corps toute la cavité nécessaire pour recevoir l'onzieme côte, & n'a point de surfaces polies à chaque processus transverse.

La douzieme reçoit toujours toute la tête de la derniere côte, & n'a point de surface polie à ses processus transverses qui sont fort courts. Les surfaces polies de ses processus obliques inférieurs regardent en dehors, comme font les lombaires. Et en effet, on peut dire en général que les vertebres dorsales supérieures ont quelque ressemblance avec celles du cou; & les inférieures avec les lombaires.

La derniere classe des vertebres vraies est celle des lombaires qui sont au nombre de cinq, & sont distinguées des autres vertebres par les marques qui suivent.

1. Leurs corps, quoique d'une forme circulaire à leur partie antérieure, sont un peu oblongs d'un côté à l'autre; ce qui peut être occasionné par la pression des gros vaisseaux & des visceres contigus à la partie antérieure. Les épiphyses qu'ils ont à leurs bords sont plus grosses, & par conséquent les surfaces supérieure & inférieure de leurs corps, sont plus concaves que celles des vertebres du dos. 2. Les cartilages d'entre ces vertebres sont les plus épais de tous, & rendent l'*épine* convexe endedans de l'abdomen, leur plus grande épaisseur étant de ce côté-là. 3. Les processus obliques sont forts & profonds, ceux des côtés opposés étant presque placés parallelement l'un à l'autre, les superieurs qui sont concaves, regardant en-dedans, & les convexes endehors; ce qui fait que ces vertebres se reçoivent l'une l'autre par en-haut, & sont reçues par embas, ce qui ne se fait pas d'une maniere si marquée par rapport aux autres vertebres. 4. Leurs processus transverses, sont petits, longs & tournés en en-haut, pour donner un mouvement aisé à chaque os, & une insertion suffisante aux muscles, & pour supporter & défendre les parties internes. 5. Entre les racines des processus supérieurs obliques & des transverses, on remarque une petite protubérance, où sont insérés quelques-uns des muscles qui meuvent le tronc du corps. 6. Leurs processus épineux sont forts, étroits & horisontaux, avec des côtés larges & plats, & un bord étroit en-dessus & endessous, ce dernier étant déprimé de chaque côté par les muscles: & à la racine de ces bords se voyent des surfaces inégales où s'attachent des ligamens. 7. Le canal qui contient la moelle spinale est plus large en cet endroit qu'au dos. 8. Les trous qui donnent passage aux nerfs, sont formés des vertebres contigues plus également que dans les autres, seulement celle de dessus en fournit la plus grande partie.

Les processus transverses & épineux de la vertebre mitoyenne des lombes, sont les plus longs & les plus épais, & vont en décroissant vers le haut & vers le bas, ensorte que les processus de la premiere & de la cinquieme sont les moindres; ce qui est très-nécessaire singulierement par rapport aux processus transverses de ces deux vertebres, parce que s'ils étoient longs, ils offenseroient les côtes ou les os des iles, ou froisseroient les muscles qui sont placés entre deux, lors de l'inflexion de l'*épine* vers un côté.

Les épiphyses qui environnent les bords de ces vertebres sont plus élevés dans les deux plus basses, que dans aucune autre, & conséquemment les font paroître plus creuses au milieu que les autres.

Le corps de la cinquieme vertebre est plus mince que celui de la quatrieme. Le processus épineux de cette cinquieme est plus petit, & les processus obliques regardent plus en arriere & en-devant, que dans toute autre vertebre lombaire.

De ce qui précede, on peut déduire les usages des vertebres vraies, & les réduire à ce petit nombre de chefs; nous faire tenir une posture droite; donner un mouvement suffisant & sûr à la tête, au cou & au tronc du corps, dans toutes les occasions nécessaires; & enfin, supporter & défendre les visceres & les autres parties molles.

Après avoir considéré la structure des vertebres particulieres & leurs attaches; c'est ici la place de remarquer quelle attention la nature a prise pour qu'on ne puisse les séparer que très-difficilement l'une de l'autre; car leurs corps sont tellement engagés les uns dans les autres, qu'il n'est pas possible qu'ils se déplacent d'aucune maniere, comme dans les vertebres du cou; ou bien ces corps sont appuyés sur tous les côtés, comme celles du dos le sont par les côtes; ou leurs surfaces de contact sont si larges, & leurs ligamens si forts & si solidement attachés, qu'ils en rendent la séparation presque impraticable; telles sont celles des lombes; tandis que la profondeur & l'articulation des processus obliques, sont exactement proportionnés à la quantité de mouvement que les autres parties de l'os lui permettent, ou que les muscles lui font faire. Cependant comme ces processus obliques sont petits, & par conséquent incapables d'assurer l'union autant que des corps plus larges, ils cederont les premiers à une force disjonctive. Mais aussi leur dislocation n'est pas à beaucoup près d'une si pernicieuse conséquence; quoique leur déplacement occasionne à la vérité le tiraillement des muscles, des ligamens & de la moelle spinale même. Au lieu que si c'étoit le corps de la vertebre qui fût dérangé de sa place, la moelle spinale seroit totalement comprimée ou entierement détruite.

Les fausses vertebres composent la pyramide inférieure de l'*épine*: elles sont avec raison distinguées d'avec les autres par l'épithete de fausses; parce que quoique chacune d'elle ressemble aux véritables vertebres par la figure, cependant aucune n'est d'un pareil usage pour les mouvemens du tronc du corps, toutes étant intimement unies, excepté à un endroit, où est une jointure mobile; ce qui fait qu'on divise communément les vertebres fausses en deux os, l'os sacrum & le coccyx. Voyez *coccyx* & *sacrum os*. MONRO, *Ostéologie*.

Les cartilages de l'épine du dos.

Les cartilages de toutes les vertebres en général, sont de deux sortes: les uns sont propres à chaque vertebre. Les autres sont communs à toutes les vertebres qui se suivent immédiatement. Les premiers sont cartilages d'articulation; les autres sont cartilages de symphyse.

Les cartilages d'articulation, ou cartilages articulaires propres des vertebres de toute l'*épine* du dos, sont les quatre dont les facettes des petites apophyses ou apophyses articulaires de chaque vertebre sont incrustées. Ils sont dans leur état naturel très-blancs, très-polis, & ont beaucoup plus d'épaisseur que dans les os secs. Leur circonférence répond à celle des facettes, excepté aux endroits où il se trouve une espece de petite échancrure superficielle. Ceux des deux premieres vertebres du cou, & ceux des vertebres des lombes paroissent les plus épais de tous.

Les deux inférieurs des cartilages articulaires de la premiere vertebre, & les deux supérieurs de la seconde paroissent dans les os frais avoir quelque disproportion entre eux, mais moins que dans les os secs. On trouve dans quelques sujets des cartilages mobiles ou inter-articulaires entre les mêmes apophyses de ces deux premieres vertebres.

La premiere vertebre du cou a une petite incrustation cartilagineuse, au milieu de la concavité de son arc antérieur; & la dent ou apophyse odontoïde de la seconde vertebre, a sur le devant une pareille incrustation articulaire, proportionnée à celle de la premiere. Ainsi ces deux vertebres ont pour l'ordinaire chacune six cartilages articulaires, sans les inter-articulaires dont je viens de parler.

Les vertebres du dos, outre les quatre cartilages articulaires de leurs petites apophyses, en ont d'autres qui n'appartiennent pas à leurs articulations propres; ce sont ceux qui encroûtent les fossettes latérales des corps de ces vertebres, & qui encroûtent les fossettes des apophyses transverses de ces mêmes vertebres, & servent à leur articulation avec les côtes.

Les cartilages de symphyse sont placés entre les corps des vertebres, de sorte que la face inférieure du corps d'une vertebre; & la face supérieure de la vertebre suivante, renferment dans leur intervalle un de ces cartilages, & y sont intimement unies; la largeur de ces cartilages, & leur circonférence répondent exactement à la largeur & au contour des faces auxquelles ils sont attachés, leur hauteur ou épaisseur est différente dans les différentes classes des vertebres. Ceux des vertebres des lombes ont trois ou quatre lignes d'épaisseur, selon la grandeur du corps de l'homme, ils sont moins épais dans les vertebres du cou, & encore moins dans celles du dos.

Chacun en particulier n'est pas partout d'une égale épaisseur, ceux du cou & ceux des lombes paroissent plus épais sur le devant qu'en arriere. Ceux du dos au contraire paroissent avoir un peu plus d'épaisseur en arriere, qu'en devant. Ces différences sont plus remarquables dans les vertebres qui sont au milieu, & vers le milieu de chaque classe, que dans celles qui en sont éloignées.

Ces cartilages, par rapport à leur structure interne, sont différens de tous les autres cartilages du corps humain; ce n'est qu'en blancheur & en élasticité qu'ils leur ressemblent. En regardant la surface de leurs contours ils paroissent uniformes & massifs, comme les autres le sont pour l'ordinaire. Mais les ayant coupés parallelement aux faces des vertebres, de façon qu'une moitié reste attachée à la face d'une vertebre, & l'autre moitié reste attachée à la face d'une autre; si alors on l'examine, on verra qu'il est composé de plusieurs cerceaux cartilagineux très-minces, renfermés les uns dans les autres, comme autour d'une espece de centre avec très peu d'intervalle entre leurs contours; ils paroissent plus serrés & plus minces vers le centre qu'ailleurs, & semblent enfin vers le milieu dégénérer en une substance plus molle.

Ces cerceaux ne conservent pas leur contour en arriere, ils y sont un peu repliés conformément à la portion postérieure, & échancrée du corps de la vertebre, ils sont posés de champ les uns autour des autres, de maniere que par l'un de leurs bords, ils sont attachés à la face d'une vertebre, & par l'autre bord à la face de la vertebre voisine. Leurs intervalles sont remplis d'une humeur mucilagineuse, moins coulante que celle des articulations. Leur hauteur ou largeur est égale à la distance des vertebres auxquelles ils sont attachés.

Chacune de ces lames cartilagineuses en particulier, est très-pliante selon sa largeur; mais toutes ensemble obéissent moins; & cela en partie à cause de leur disposition circulaire, en partie à cause de leur proximité mutuelle, & leur grand nombre. Cependant ils cedent aux différentes inflexions de l'*épine* du dos, desorte que leur contour externe, qui dans l'attitude ordinaire, est de niveau avec le contour des vertebres, devient saillant, & en maniere de bourlet du côté de l'inflexion, où les cartilages sont alors les plus comprimés par les vertebres.

Ils plient encore de tous côtés à la fois, sans inflexion de l'*épine* du dos, par la pésanteur de la tête & des extrémités supérieures, mais imperceptiblement, & peu-à-peu & à la longue, surtout quand la tête, ou les extrémités supérieures sont chargées de quelque fardeau étranger.

Ils se remettent ensuite peu-à-peu par la seule délivrance ou diminution de la pesanteur; de sorte que le même homme se trouve racourci après avoir marché, ou porté pendant un tems considérable, & se trouve rallongé après avoir été couché pendant quelque tems. C'est delà qu'on peut tirer l'explication la plus simple & la plus naturelle de cet allongement & de ce racourcissement observés par un Anglois, & vérifiés par M. Morand de l'Académie Royale des Sciences.

Les cartilages intervertébraux du cou, étant posés la plûpart chacun entre la convexité d'une vertebre, & la concavité d'une autre, ont à proportion plus d'étendue sur ces vertebres, que n'en ont les cartilages intervertébraux du dos & des lombes sur leurs vertebres. Sans cette convexité & cette concavité des vertebres du cou qui sont plus petites que celles du dos & des lombes, les cartilages de leurs corps n'auroient pas assez d'étendue pour résister aux efforts, & aux grands mouvemens.

L'os sacrum n'a de cartilages que celui qui est entre la face supérieure de sa premiere portion ou fausse vertebre, & la face inférieure de la cinquieme ou derniere vertebre des lombes; & les cartilages qui font les symphyses de cet os avec les os des iles.

Les cartilages intervertébraux de l'os sacrum, sont ordinairement trop effacés dans un corps parfaitement adulte, pour en faire ici une description particuliere.

Les cartilages qui joignent les portions du coccyx se conservent quelquefois jusqu'à un âge bien avancé, mais souvent ils deviennent presque entierement osseux.

Les ligamens de l'épine du dos.

Toutes les vertebres sont fortement attachées les unes aux autres par le moyen de trois sortes de ligamens. Chaque vertebre en particulier est attachée aux deux vertebres voisines par un grand nombre de petits ligamens très-courts, mais très-forts, qui se croisent obliquement, & s'attachent par un bout tout autour du bord d'une vertebre, à l'endroit de son corps, & par l'autre bout, tout autour du bord de la vertebre voisine.

Ces ligamens entrelassés ou croisés, couvrent la circonférence des cartilages intervertébraux & s'y collent, ils paroissent plus lâches dans les vertebres du cou & des lombes, que dans celles du dos, ils suivent les saillies des mêmes cartilages intervertebraux, dans les différentes inflexions de l'*épine* du dos, dont j'ai parlé ci-dessus.

Les corps de tous les vertebres de l'*épine* du dos sont enveloppés dans une demi-gaine ligamenteuse, qui couvre leur convexité, & s'y attache le long de toute la rangée vertébrale, depuis la seconde vertebre du cou, jusqu'à l'os sacrum. Cette demi-gaine couvre tous les

ligamens croisés; elle est composée de plusieurs filets & trousseaux ligamenteux, différemment entrelacés, en partie obliquement, mais pour la plûpart en long.

Toutes les vertebres tiennent encore très-fortement ensemble par une espece de rouleau, ou tuyau ligamenteux qui tapisse toute la surface interne du canal osseux de l'*épine* du dos, depuis le grand trou occipital jusqu'à l'os sacrum, & qui représente une espece d'entonnoir très-long & flexible; car en haut, sa capacité est égale au diametre du grand trou occipital, & en-bas il va en pointe vers l'extrémité de l'os sacrum.

Ce ligament est composé d'un entrelacement particulier de plusieurs couches de fibres longitudinalement obliques; il est fort adhérent au contour interne du grand trou mitoyen de chaque vertebre, par le moyen de quantité de filets, qui s'en détachent, & s'insinuent dans les porosités de la surface interne de ce trou.

La premiere vertebre n'est pas seulement attachée à l'occiput par une portion de l'entonnoir ligamenteux que je viens de décrire; elle l'est encore par un surtout ligamenteux très-fort, qui environne fort étroitement, & avec une adhérence très-intime la même portion de l'entonnoir. Ce surtout est d'une part attaché un peu largement à l'os occipital autour du grand trou où il se joint & s'unit avec la portion de l'entonnoir; & de l'autre part il est attaché au bord supérieur de tout le contour de la premiere vertebre.

La seconde vertebre, outre les ligamens communs, en a deux particuliers; un qui attache la dent ou apophyse odontoïde de cette vertebre à l'occiput, & un qui par sa situation transversale assujettit la même apophyse à la portion antérieure de la concavité de la premiere vertebre. Le premier peut être appellé ligament occipital de l'apophyse odontoïde, & l'autre ligament transversal de la même apophyse.

Le ligament occipital est très-épais, extremement fort; il embrasse avec une adhérence très-finguliere les trois pans de la pointe de l'apophyse, d'où il se partage comme en deux, & quelquefois en trois cordons qui s'attachent avec une pareille adhérence au bord du grand trou de l'os occipital, & aux inégalités voisines de l'apophyse basilaire de cet os.

Le ligament transversal de cette apophyse appartient plutôt à la premiere vertebre, par rapport aux attaches de ses deux extrémités, aux impressions latérales du contour interne de cette vertebre, dont j'ai parlé dans le traité des os secs; mais tant par rapport à son usage, que par rapport à l'attache de sa portion moyenne, on le peut ranger parmi les ligamens de la seconde vertebre.

Il est comme une bande épaisse fortement tendue depuis nn côté du contour concave de la premiere vertebre, jusqu'au côté opposé du même contour. Au milieu extérieur de cette étendue, son tissu paroît serré; & par cette portion particuliere, il est attaché à la partie postérieure de l'apophyse odontoïde; il a même pan avoir des trousseaux accessoires, qui par un bout sont unis à ses extrémités, & par l'autre se terminent chacun au côté voisin de l'apophyse.

Tout le long du canal osseux de l'*épine* du dos, entre les racines ou bases des apophyses épineuses de chaque vertebre, il se trouve un ligament plat, un peu jaunâtre & très-élastique, qui remplit particulierement les grandes échancrures postérieures des vertebres, & est fortement attaché à tout le bord de ces échancrures. Ces ligamens se collent aux portions voisines de l'entonnoir ou tuyau ligamenteux.

Entre les extrémités ou pointes des apophyses épineuses, on trouve de petits cordons ligamenteux qui vont d'une épine à l'autre; ils sont doubles, quoiqu'ils ne paroissent que simples aux vertebres du dos & des lombes. Ils sont attachés séparément aux *épines* fourchues des vertebres du cou.

Entre toutes les apophyses épineuses, depuis leurs extrémités ou pointes, jusques vers le milieu de leur base, il y a une membrane ligamenteuse qui va d'une apophyse à l'autre, & en distingue également le côté droit d'avec le côté gauche; il y en a une pareille entre les apophyses transverses.

Ce sont des ligamens intermusculaires, ou cloisons ligamenteuses qui séparent les muscles d'un côté d'avec ceux d'un autre, comme j'ai dit dans l'article des *Ligamens en général*, & que l'on verra plus particulierement dans mon Traité *des Muscles*. On en peut appeller les premiers inter-épineux, & les autres inter-transversaires.

Les ligamens articulaires de l'*épine* du dos, sont ceux qui attachent les deux cavités glénoïdes de la premiere vertebre aux condiles de l'os occipital. Ceux qui joignent la facette cartilagineuse de l'apophyse odontoïde à celle du contour antérieur de la premiere vertebre; & enfin ceux par lesquels toutes les petites apophyses ou apophyses articulaires, vulgairement appellées apophyses obliques, tiennent ensemble.

Ce sont de petits trousseaux ligamenteux courts & forts, qui par un bout sont attachés autour de chaque facette cartilagineuse, & par l'autre bout autour de la facette voisine. Ils environnent fort étroitement les ligamens capsulaires de toutes ces articulations particulieres.

Les ligamens vertébraux des côtes, c'est-à-dire ceux qui affermissent les articulations des côtes avec les corps & les apophyses transverses des vertebres du dos, sont de la même espece, étant attachés par un bout autour de chacune des facettes cartilagineuses de ces corps & de ces apophyses.

Outre tous ces ligamens de l'*épine* du dos, il y en a un qui s'étend comme une membrane depuis l'occiput jusqu'aux deux dernieres vertebres du cou. Il est large en-haut, & sa largeur diminue à mesure qu'il descend; il est attaché par son extrémité supérieure & large, le long de l'*épine* de l'occipital, & par un de ses bords, au tubercule postérieur de la premiere vertebre, au milieu des fourches épineuses des vertebres suivantes, & à la pointe ou extrémité postérieure des dernieres vertebres. L'autre bord de ce ligament est comme en l'air; c'est aussi un ligament intermusculaire. Je l'appelle ligament cervical postérieur.

Il y en a encore deux latéraux de la même espece sur les apophyses transverses des vertebres du cou.

Les muscles vertébraux en général.

Les muscles qui se trouvent le long de l'*épine* du dos, & que l'on rapporte pour la plus grande partie aux mouvemens du cou, du dos ou des lombes, ont toujours paru très-difficiles à bien disséquer & à décrire avec netteté, même aux plus célebres Anatomistes, principalement ceux du dos. Tous ces muscles sont très-composés, mnltipliés & entrelacés, de maniere qu'il faudroit en faire un nombre beaucoup plus grand que celui des vertebres, ou les réduire à un trop petit nombre de muscles longs, & entre-coupés en différens endroits.

Stenon, ponr en faciliter la connoissance, aussi-bien que la dissection & la description, s'est avisé de les ranger de la maniere suivante.

Il appelle en général muscles vertébraux, ceux qui ne sont attachés qu'aux vertebres; il les distingue tous en droits & en obliques. Les droits, selon lui, sont ceux qui sont paralleles à la moelle de l'*épine*; c'est-à-dire, ceux dont la direction est longitudinale. Les obliques sont ceux qui sont placés obliquement entre les apophyses épineuses & les apophyses transverses.

Il divise les droits en mitoyens & en latéraux. Les mitoyens sont attachés aux apophyses épineuses, & les latéraux aux transverses. Il fait encore une division de tous ces muscles en simples & en composés. Les simples

sont bornés à deux vertebres ; les composés sont attachés à plusieurs.

Il distingue deux sortes d'obliques. Les uns montent des apophyses transverses aux épineuses en s'approchant ; les autres monrent des apophyses épineuses aux transverses en s'écartant. Il appelle ceux de la premiere sorte *ad medium vergentes*, & les autres *à medio recedentes*. Pour se conformer à cette expression de l'Auteur, on pourroit par des termes empruntés de l'optique, appeller *convergens* les premiers de ces muscles, & *divergens* les autres. Il ajoute enfin que parmi les premiers, il y en a beaucoup qui d'une seule apophyse transverse montent à plusieurs apophyses épineuses, & qu'il y en a aussi qui de plusieurs transverses montent à une seule épineuse.

Selon cette idée, on applique assez bien aux muscles vertebraux les anciens termes d'épineux, de transversaires & de demi-épineux ; en appellant épineux ceux qui sont seulement attachés aux apophyses épineuses, transversaires ceux qui le sont aux seules apophyses transverses, & demi-épineux ceux qui ne sont attachés que par un bout aux apophyses épineuses. On exprime mieux à présent par des termes composés les deux sortes de vertébraux obliques, en nommant les uns transversaires-épineux, & les autres épineux-transversaires.

Il est encore bon, & même nécessaire de retenir le nom général de vertébraux droits, obliques, &c. Car quoique les termes qne je viens de rapporter conviennent très-bien aux obliques postérieurs, ils ne conviennent pas aux obliques antérieurs, parce que ceux-ci sont attachés en partie aux corps des vertebres, & non pas aux apophyses épineuses.

On peut appeller petits vertébraux, ceux qui sont simples, ou bornés à deux vertebres voisines ; & grands ceux qui sont composés, & s'étendent à plusieurs vertebres, & nommer les nns grands & petits épineux, & les autres grands & petits transversaires : on donne aussi à ces petits muscles le nom d'inter-épineux & d'inter-transversaires : il y a de petits obliques qui ne paroissent atteindre précisément ni aux apophyses épineuses, ni aux transverses, mais s'attacher comme entre-deux. On pourroit les nommer simplement intervertébraux.

Les transversaires épineux, qui de plusieurs apophyses transverses montent à une seule apophyse épineuse, sont arrangés de maniere, que la porrion qui vient de l'apophyse transverse la plus éloignée, s'insere à l'extrémité de cette apophyse épineuse : l'autre portion qui vient de l'apophyse transverse suivante, s'insere plus latéralement à l'*épine*, & ainsi de suite jusqu'à la portion qui vient de l'apophyse transverse la plus prochaine.

Cette derniere portion ne s'attache pas précisément à l'apophyse épineuse, mais comme à la racine ou base de certe apophyse, & même tout proche de la racine ou base de l'apophyse transversale de la même vertebre ; de sorte que cette derniere portion semble plutôt simplement inter-vertebrale que transversaire-épineuse. Par exemple, parmi les transversaires épineux qui montent de la neuvieme, huitieme, septieme & sixieme apophyse transversale du dos, à la cinquieme apophyse épineuse de la même classe, on voit tout le dernier, & le plus petit, être attaché à la base de la sixieme apophyse transverse, & aussi à la base de la cinquieme apophyse transverse.

Les transversaires épineux, qui d'une seule apophyse transverse montent à plusieurs *épines*, sont disposés ; ensorte que la portion qui monte de la base, ou près de la base de cette apophyse transverse, s'attache à la base ou près de la base de l'*épine* voisine supérieure. La portion suivante, qui est un peu plus éloignée de la base de la même apophyse transverse que la premiere portion, monte par-dessus l'*épine* voisine, & non-seulement s'attache à l'*épine* d'après, mais s'attache aussi un peu plus loin de la base de cette *épine* que ne fait la premiere portion.

Les portions suivantes gardent le même ordre à peu près, jusqu'à ce que la portion, qui monte de l'extrémité ou pointe de la même apophyse transverse, s'attache à l'extrémité ou poinre de l'*épine* supérieure la plus éloignée. On voit que par cet arrangemenr le plus supérieur des muscles verrébraux qui montent d'une même apophyse transverse à plusieurs apophyses épineuses, fait le plus inférieur de ceux qui de plusieurs apophyses transverses montent à une même apophyse épineuse.

Il faut observer qu'en parlant des muscles vertébraux obliques, comme je viens de faire, on suit leur direction de bas en haut, & non pas de haut en bas, parce que les vertebres inférieures sont pour l'ordinaire l'appui des supérieures, quoiqu'il arrive aussi, mais rarement, que les supérieures servent d'appui aux inférieures ; par exemple, quand on pose la tête contre terre, en portant & en tenant les piés en-haut.

Il faut encore observer en parlant de ces muscles, que le terme de *transversaire* doit être préféré à celui de *transverse*, parce que ce dernier ne peut dénoter qu'une certaine direction, qui feroit même fausse à l'égard de ces muscles ; au lieu que le premier terme peut donner idée de leur rapport avec les apophyses transverses.

Outre ces muscles vertébraux proprement dits, il y en a d'autres qui servent au mouvement des vertebres, & qui n'y sont attachés qu'en partie. Quelqnes Anciens ont appellé ceux-ci demi-épineux, comme n'étant attachés qu'à moitié à l'*épine* du dos, & ils ont nommés épineux ceux qui y sonr tout-à-fait attachés : dans ce sens on pourroit nommer les uns vertébraux seulement, & les autres demi-vertébraux.

Parmi les vertébraux proprement dits, il y en a qui par leurs atraches paroissent être communs au cou, au dos & aux lombes. Pour les distinguer, je rapporre au cou non-seulement ceux qui sont uniquement attachés aux vertebres du cou, mais encore ceux dont les attaches supérieures sont à la derniere de ces vertebres, quoique leurs autres attaches soient toures aux vertebres du dos. J'observe la même chose par rapport aux lombes.

Tous ces muscles varient beaucoup dans leurs attaches & leurs communicarions réciproques : ils sont quelquefois si fort confondus par ces sortes de communications, qu'on a de la peine à les démêler, quand on n'est pas au fait. Ils sont en général plus aisés à développer dans les enfans que dans les adultes, & dans les adultes que dans les vieillards.

Les muscles qui meuvent les vertebres du cou.

Les muscles qui meuvent le cou indépendamment de la tête, sont naturellement en grand nombre, selon ce qui vient d'être remarqué à l'égard des mnscles vertébraux en général. Mais pour en faciliter l'idée & éviter un trop grand embarras, on peut les compter collectivement, & les réduire au nombre de douze ; savoir, six de chaque côté. De ces six, il y en a un situé sur le devant du cou ; les autres sont placés en-arriere.

Celui qui à chaque côté est situé antérieurement, est nommé,

1. Le long du cou.

Ceux qni se trouvent postérieurement à chaque côté, sont ceux-ci :

2. Le grand transversaire du cou.
3. Le transversaire grêle ou transversaire collatéral du cou.
4. Le demi-épineux, ou transversaire épineux du cou.

5. Les petits épineux du cou, autrement dits inter-épineux.
6. Les petits transversaires du cou, autrement nommés inter-transversaires.

Les petits épineux & les petits transversaires du cou, sont ici comptés collectivement; car étant regardés séparément, il y a six ou sept petits épineux, & autant de petits transversaires à chaque côté du cou. D'ailleurs ce nombre ne se trouve pas toujours le même; le transversaire grêle a souvent été regardé comme une portion de la longue masse, ou rangée musculaire, qu'on appelle communément le long dorsal. Ce même transversaire a été pris par quelques-uns pour le cervical descendant de Diemerbroeck, & appellé par d'autres l'accessoire de St énon.

On devroit encore compter parmi ces muscles particuliers au cou, deux autres muscles qui sont rapportés à ceux de la tête, & nommés.

7. Le grand oblique. Voy. *Obliquus major*.
8. Le petit droit. Voy. *Rectus minor*.

Les muscles qui meuvent les vertebres du dos.

Celles des lombes & le coccyx.

Ces muscles seroient pour la plûpart d'un nombre encore plus grand, & beaucoup plus embarrassant que celui des muscles qui meuvent particulierement le cou, si on les comptoit séparément, comme des vertébraux & des demi-vertébraux particuliers. C'est pourquoi, il est plus à propos, pour la même raison qui a été alléguée à l'égard du cou, de les réduire à un nombre collectif. Ainsi on en peut assez commodément faire vingt-quatre paquets sous le nom d'autant de muscles, douze à chaque côté, les uns grands & les autres petits;

Savoir,

1. Le sacro-lombaire.
2. Le long dorsal.
3. Le grand épineux du dos.
4. Les petits épineux du dos.
5. Le grand transversaire du dos.
6. Les petits transversaires du dos.
7. Le demi-épineux, ou transversaire épineux du dos.
8. Le demi-épineux, ou transversaire épineux des lombes; le sacré des Anciens.
9. 10. Les épineux & les transversaires des lombes.
11. Le quarré des lombes, ou lombaire externe.
12. Les muscles du coccyx.

Les vertebres du dos & surtout celles des lombes, peuvent encore être mues par les muscles du bas-ventre, comme il a été dit ci-devant dans l'exposition de ces muscles. La portion inférieure du long antérieur du cou, pourroit un peu contribuer au mouvement des vertebres supérieures du dos, & le psoas à celui des vertebres lombaires; le coccyx peut être aussi mû par le grand fessier.

On trouvera les descriptions & les usages de ces muscles dans leur rang alphabétique, excepté ceux du coccyx qui ont été omis à l'article *Coccyx*.

Les muscles du coccyx.

Ce sont de petits muscles rayonnés & minces, placés sur la face interne ou concave de l'os sacrum, & vers les parties voisines du bassin. Ils sont au nombre de quatre, deux à chaque côté, dont l'un est placé plus en-devant, & l'autre plus en-arriere: on peut les appeller

1. Coccygien antérieur, ou ischio-coccygien.
2. Coccygien postérieur, ou sacro-coccygien.

L'Ischio-coccygien, ou Coccygien antérieur.

Il est attaché largement à la portion antérieure d'un petit ligament transversal, qui paroît au bas du trou oval de l'os innominé, & qui n'est qu'un pli particulier du grand ligament transversal du bassin. De-là il se glisse entre le grand ligament, qu'on peut appeller ligament ischio-pectiné, & le muscle obturateur interne, avec lequel on confond assez facilement ce muscle; dans ce trajet il se concentre, & ensuite s'attache au bas du coccyx.

Le Sacro-coccygien; ou Coccygien postérieur.

Il est attaché au bord de la face interne ou concave des deux premieres vertebres de l'os sacrum, au bord inférieur interne du petit ligament sacro-sciatique, & à l'*épine* de l'os ischion. De-là il va aussi en se concentrant s'attacher au côté de la face interne du coccyx, au-dessus de l'autre muscle. WINSLOW, *Anatomie.*

SPINA ACIDA. Voyez *Berberis*.

SPINA ACUTA; nom du *Mespilus Apii folio, sylvestris, spinosa, sive oxyacantha*; & du *Mespilus apii folio, sylvestris.*

SPINA ALBA; nom du *Mespilus Apii folio, sylvestris spinosa, sive oxyacantha*; & de l'*Echinopus, folio acanthi aculeati tenuiter laciniato, flore albo.*

SPINA ARABICA, Offic. *Carduus spinosissimus sphærocephalus rigidis aculeis armata*, C. B. P. 383. *Carduus spinosissimus, sphærocephalus, Cardui Arabici nomine missus*, Park. Theat. 978. *Chardon Arabe*, ou *Epine Arabe.*

Il croît aisément dans les jardins, & fleurit en été. On emploie sa racine & ses feuilles.

L'*épine Arabe* paroît être à peu près de même nature que l'aube-épine; car elle est astringente & bonne pour les pertes, les vomissemens de sang & autres flux, aussi bien que l'aube-épine. DIOSCORIDE, *Lib. III. c.* 5.

L'*épine Arabe* de Dioscoride est mise au nombre des plantes ambiguës & ordinaires, puisque tout ce qu'il en dit, c'est qu'elle paroît de même nature que l'épine blanche; expression si obscure, que ç'a été pour tous les Interpretes le nœud Gordien. C. Bauhin, & Parkinson après lui, la donnent pour la plante dont je parle ici d'après eux. Mais Césalpin & Anguillara prétendent que c'est le *Carduus tomentosus adversariorum.*

SPINA CERVINA; } Voyez *Rhamnus Catharticus*.
SPINA INFECTORIA, }

SPINA LUTEA, nom du *Scolymus Chrysanthemus*.
SPINA SOLSTITIALIS, nom que Boerhaave donne à plusieurs sortes de jacée.
SPINA SOLUTIVA, Voyez *Rhamnus Catharticus*.
SPINA TOMENTOSA, nom du *Carduus tomentosus, acanthi folio augustiore.*
SPINA VENTOSA, nom d'une maladie des os. Voyez *Os.*

SPINACHIA, *Epinars.*

Voici quels sont ses caracteres:

Sa racine est annuelle, ses fleurs apetales, en étamines, situées aux aisles des feuilles; elles consistent en un calyce fendu en quatre & des étamines, sur la plante mâle. L'ovaire est une capsule tortillée, en corne ou

en angles, garnie de tubes velus, & contient une semence tortillée, sur la plante femelle.

Boerhaave parle de quatre sortes d'*épinars*, qui sont :

1. *Spinachia vulgaris, capsulâ seminis aculeatâ*, Tourn. Inst. 533. Boerh. Ind. A. 2. 103. *Spinachia*, Offic. Ger. 260. Emac. 330. Raii Hist. 1. 162. *Spinachia sive olus Hispanicum*, Park. Parad. 496. *Spinachia fœmina*, J. B. 2. 963. *Lapathum hortense, seu spinachia semine spinosa*, C. B. P. 114. *Epinars*.

L'*épinard* a une racine longue, blanchâtre, d'où naissent plusieurs feuilles larges & découpées en pointes fort aiguës, creuses en dedans vers la tige, & à peu près semblables à l'arum : mais elles sont plus vuidées & couvertes d'une farine onctueuse. La tige est grasse & succulente : elle croît à la hauteur de plus de deux piés, & ne porte que des feuilles plus petites, avec plusieurs épis de fleurs vertes herbeuses, qui sont suivies de grosses graines piquantes. On en seme tous les ans dans les jardins.

L'*épinard* est plus usité en alimens qu'en remedes. On en fait une espece de farce fort bonne. On en mange surtout au printems. Ils sont bons pour tempérer la chaleur & l'acreté des humeurs. Ils sont rafraîchissans, humectans & diurétiques, & rendent le ventre libre. Miller, *Bot. Offic.*

L'*épinard*, plante à présent si connue & si usitée, ne paroît pas avoir été connu & moins encore avoir été nommé par les anciens. Les modernes lui ont donné ce nom à cause de sa graine épineuse, quoiqu'il y en ait une espece qui porte une graine sans épines. Nous ne savons pas bien où il croît de lui-même : mais il est probablement originaire d'Espagne, puisqu'il y a des Auteurs qui l'appellent *olus Hispanicum* : mais il prend dans toutes sortes de terroirs & de climats, & l'on en fait usage presque dans toutes les parties de l'Europe. On fait bouillir les *épinars* sans eau, parce qu'ils en rendent assez d'eux-mêmes.

De tous les légumes, dit Tragus, les *épinars* sont à mon avis les plus sains & les plus gracieux ; aussi n'est-il guere de maladies où l'on n'en puisse manger. Il sont fort bons dans les fievres, & propres aux personnes âgées qui sont sujettes à la constipation ; dans le premier cas, en ce qu'ils appaisent la chaleur, quand même ces fievres seroient d'une qualité hectique ; & pour les personnes âgées en ce qu'ils lubrifient le ventre, ce qui vaut toujours mieux que de le provoquer perpétuellement à l'excrétion par des cathartiques & des suppositoires. Ils sont rafraîchissans & humectans par leur qualité nitreuse ; ils amolissent le ventre, guérissent l'aspérité de la trachée-artere, & sont bons pour la toux seche. Ils causent aisément des nausées, à moins qu'ils ne soient assaisonnés avec du gingembre, ou autre chose semblable. Le suc qu'on en exprime ou l'eau qu'on en distile appaise la chaleur & la douleur rongeante de l'estomac, & font, dit-on, venir du lait aux nourrices. On en applique extérieurement en forme de cataplasme sur l'estomac & sur le foie, pour en calmer la douleur & l'inflammation. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Spinachia vulgaris, sterilis*, T. 533. *Lapathum hortense, seu spinachia sterilis*, C. B. P. 115.

3. *Spinachia vulgaris capsulâ seminis non aculeatâ*, T. 533. *Lapathum hortense, seu spinachia semine non spinoso*, C. B. P. 115.

4. *Spinachia Cretica, supina, capsulâ seminis aculeatâ*, T. 533. *Beta cretica semine spinoso*, J. B. 2. 963. *Lapathum creticum ejusdem*, Ibid. Boerh. *Ind. A. Plant.*

Les *épinars* sont adoucissans, mais ne sont pas nourrissans ; car qu'on en mange une livre, on en rendra tout autant, par la raison que leur suc s'en va dans la coction ; & agit sur le ventre en le relâchant. Fraîchement cueillis ils donnent un suc épais, mais fort sain, qui appaise l'aspérité des poumons, & est utile dans les inflammations des intestins. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SPINALIS MEDULLA, *Moelle spinale*. Voyez *Cerebrum*.

Spinalis, *Spinal*, appartenant à l'épine. C'est une Epithete de certaines apophyses des vertebres de l'épine & de plusieurs muscles. Tels sont les,

Spinales colli minores, Voyez *Interspinales*.

Spinalis dorsi major, *le grand épineux du dos*.

C'est un muscle longuet & grêle, placé le long de la partie latérale de l'extrémité des apophyses épineuses du dos.

Il est composé de plusieurs trousseaux musculeux de différente longueur, qui s'entre-croisent & s'attachent latéralement aux épines par de petits tendons depuis la deuxieme, troisieme ou quatrieme vertebre du dos, (rarement depuis la derniere du cou & la premiere du dos) jusqu'à la premiere ou seconde des lombes, avec des entrelacemens irréguliers, qui ont beaucoup de variété dans différens sujets.

Les plus longs de ces trousseaux sont un peu courbes, parce qu'ils renferment les autres plus courts, qui sont arrangés à proportion entre les longs & les apophyses épineuses ; de sorte que ce muscle a quelque épaisseur entre ses extrémités, qui se terminent insensiblement en pointe.

Il communique par quelques fibres avec le long dorsal & avec le demi-épineux ou transversaire épineux ; & il jette des trousseaux à plusieurs apophyses transverses du dos, depuis la quatrieme vertebre jusqu'à l'onzieme.

On l'appelle vulgairement demi-épineux, mais mal à propos, comme on le voit, surtout si l'on fait attention à ce que j'ai dit en général des muscles vertébraux.

Spinales dorsi minores, *les petits épineux du dos.*

Ils sont de deux sortes. Il y en a qui vont latéralement d'une extrémité épineuse à l'autre. Ceux-ci se trouvent souvent confondus avec les trousseaux courts du grand épineux. Il y en a qui sont placés directement entre les extrémités épineuses de deux vertebres voisines, & séparés de leurs pareils par le ligament épineux. Ils sont plus petits & plus menus que ceux du cou. On les appelle assez à propos inter-épineux.

Tous ces muscles étant de la classe des vertébraux droits, savoir les épineux de la classe des moyens, & les transversaires de la classe des latéraux, selon l'idée que j'en ai donnée en parlant des muscles vertébraux en général, leurs principaux usages sont d'aider, de modérer & de maintenir les mouvemens d'extension & ceux d'inflexion latérale, tant simples & directs, que composés & obliques. On peut rapporter ici ce que j'ai dit ci-dessus par rapport aux pareils muscles du cou.

Les grands épineux & les grands transversaires ont cela de particulier, que leurs portions charnues n'étant pas directement en ligne droite entre leurs attaches, outre les mouvemens directs quand ils agissent par pairs, ils peuvent aussi en faire des obliques, quand ils agissent par impairs. Les petits épineux & les petits traversaires étant chacun bornés à deux vertebres voisines, ne peuvent coopérer en tout que dans des extensions & des inflexions directes.

Spinales et Transversales lumborum, *le Transversaire*, anciennement le sacré.

C'est un muscle composé de plusieurs vertébraux obliques convergens ou transversaires épineux, à peu près comme celui du dos & celui du cou. Il est placé entre les apophyses

physes épineuses & les apophyses obliques des vertebres lombaires, jusqu'à l'os sacrum.

Le plus inférieurs de ces vertébraux sont attachés aux parties latérales supérieures de l'os sacrum, & au ligament sacro-iliaque, & à l'épine postérieure supérieure de l'os des iles. Les autres sont attachés aux trois inférieures des apophyses transverses des vertebres lombaires, aux quatre inférieures des apophyses obliques de ces vertebres, & à leurs tubérosités collatérales. De-là ils montent à toutes les épines lombaires. Les externes qui se présentent d'abord paroissent plus longs que les internes, qui sont immédiatement sur les vertebres, principalement vers le bas. WINSLOW, *Anatomie*.

SPINUS ALBUS, un des noms du *Mespilus*, *Apii folio*, *Sylvestris*, *Spinosa*, ou *Oxyacantha*.

SPINUS, ou *Ligurinus* de Jonston, est un petit oiseau de la grosseur du chardonnet, ordinairement jaune & noir. Son bec est d'une longueur ordinaire, delié & pointu. Il vit de graine & se trouve dans les pays chauds. Il fait son nid dans des bois plantés sur des montagnes: & a un très-joli chant. Il contient une grande quantité de sel volatil, & est, dit-on, un manger salutaire dans l'épilepsie.

SPIPOLA, est le nom d'un petit oiseau dont Aldrovandi compte plusieurs especes.

SPIRACULA, les pores de la peau.

SPIRÆA.

Voici ses caracteres:

Son calyce est d'une seule piece, fendu en cinq & découpé en étoile; ses fleurs sont disposées en rose & ont cinq pétales; ses pétales montent au-dessus du bord intérieur du calyce, aux interstices des segmens, & sont garnis au milieu d'un très-grand nombre détamines. L'ovaire qui est au fond du calyce, devient un fruit composé de cinq loges ou gaines disposées en têtes, & contenant chacune quelques semences oblongues.

Boerhaave compte quatre especes de *spiræa*.

1. *Spiræa*, *Salicis folio*, Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 238. *Spiræa*, Offic. Raii Hist. 2. 1699. *Spiræa Theophrasti*, *forte Clusio*, J. B. 1. 559. Park. Theat. 1437. *Frutex spicatus foliis salignis serratis*, C. B. P. 475.

On la cultive dans les Jardins: elle fleurit en Juillet, & sa graine est mûre en Août. Sa partie dont on fait usage en Médecine, est la graine; elle est d'une qualité astringente.

2. *Spiræa opuli folio*, T. 618. *Anonymos*, *Ribesii foliis*, Icon. Roberti. *Anonymus Virginiana*, *Ribesii folio capsulis eleganter bullatis*. H. A. 1. 169. Voyez *Anonymos Ribesii foliis*.
3. *Spiræa*, *hyperici folio non crenato*, T. 618. *Pruno sylvestri affinis Canadensis*, C. B. P. App. 517. *Hypericum frutescens*, *Canadense*, Robin.
4. *Spiræa*, *Africana*, *odorata*, *foliis pilosis*, Commel. Par. 3. BOERH. *Ind. Alt. Plant.*

SPIRITUS, *Esprit*. On appelle *esprits* toutes substances subtiles & volatiles qui s'exhalent d'un corps au moyen d'un degré de chaleur donné: c'est pourquoi par une espece d'analogie, on a aussi appellé *esprit* le fluide nerveux, en conséquence de l'extrême finesse & de la volatilité qu'on lui suppose: en y regardant de bien près, on voit que la substance corticale du cerveau est une collection de glandes extremement deliées, d'où naissent des fibres médullaires très-distinctes, qui par leur union forment la moelle allongée; qu'il se porte au cerveau une grande quantité de sang artériel, pur & fin: qu'on trouve dans la substance médullaire, en la coupant, une grande quantité d'un fluide extremement tenu, qui, dans les desordres de la tête & du systeme nerveux, est plus abondant que dans l'état naturel; & que le sang porté à la tête en est rapporté par les veines & des sinus, de là aux veines jugulaires, & par celles-ci au cœur. Cette structure fait qu'il est très-probable que la substance corticale du cerveau consiste en petites glandes qui séparent un fluide extremement fin, destiné à être porté par les fibres médullaires à la moelle allongée; d'où, aussi-bien que de la moelle spinale, qui en est une continuation, naissent tous les nerfs du corps.

Il est encore à remarquer que tous les nerfs consistent en cette même substance médullaire enfermée dans une tunique qui prend son origine de la pie-mere, & une autre qui prend la sienne de la dure-mere; que si la moelle du cerveau ou du cervelet est aucunement lésée par une blessure, une compression, par putréfaction ou par corrosion, toutes les actions du corps qui dépendent des nerfs qui prennent leur origine de ces parties, cessent aussi-tôt, quoique le nerf lui-même reste entier; que les nerfs non-obstant leur laxité, leur courbure, & leurs cours tortueux, portent aisément la sensation & le mouvement à toutes les parties du corps; que si quelques-uns des nerfs sont divisés ou comprimés, toute sensation cesse aussi-tôt entre la division ou la ligature, & la partie à laquelle ce nerf est distribué, quoiqu'il ne soit point endommagé dans sa partie qui est entre la division ou la ligature, & l'origine du nerf. Par là il est évident que les nerfs portent la sensation & le mouvement à toutes les parties; & l'on peut assurer presque avec autant de certitude, que les *esprits* animaux sont les instrumens de la sensation & du mouvement.

Voilà tout ce qu'on sait avec certitude de ces *esprits*, qu'on distingue en naturels, vitaux & animaux. Les naturels sont ceux qui président à la digestion des alimens, à l'élaboration du chyle, & aux autres actions naturelles. Les vitaux président au mouvement des poumons, du cœur, & des autres actions vitales. Enfin les *esprits* animaux président aux actions animales, comme la sensation, le mouvement volontaire, &c.

Sur le fondement de l'existence réelle de ces *esprits*, laquelle néantmoins est bien loin d'être démontrée, plusieurs ont bâti des théories qui ont occasionné bien des méprises & de la confusion dans la pratique. Ainsi Morton, par exemple, parle beaucoup de certains *esprits* destructeurs cachés dans l'animal; & qu'il faut, selon son systeme, expulser par le moyen de cordiaux échauffans; pratique qui a plus fait périr d'hommes, que n'ont jamais fait la guerre, la peste & la famine. C'est ainsi que Willis de son côté nous rebat sa *Phlogose* ou inflammation des *esprits* animaux dont il ne s'est pas beaucoup mis en peine de convaincre ses Lecteurs.

Voilà ce que pense des *esprits* animaux le Docteur Cheyne, homme d'assez bonne foi, pour convenir des erreurs où quelques-uns de ses Confreres sont tombés, & d'un assez bon discernement pour s'en garantir lui-même.

La doctrine des *esprits* imaginée pour expliquer les fonctions animales, & leurs maladies, a été si aisément & si généralement reçue depuis le tems des Medecins Arabes, & même en deçà, qu'il ne s'est trouvé presque personne qui ait osé revoquer en doute cette doctrine, réputée catholique ou universellement adoptée. Et ceux mêmes qui ont eu assez de courage pour en douter ou pour examiner la matiere, soit par négligence, ou par l'embarras de trouver d'autres expressions, s'en sont tenus à la maniere de parler commune, de laquelle personne ne s'écarte. Ce systeme ne fut d'abord qu'ébauché: mais ayant été adopté par des Philosophes & des Mathématiciens, aussi-bien que par des Medecins, ils en firent une théorie mieux liée & moins absurde. Borelli la mit fort en vogue en s'en servant à expliquer le mouvement musculaire dans son Livre, *de Motu Animalium*. Willis le mit encore plus à la mode par les graces de l'éloquence & par le style figuré. Jean

Bernoulli y ajouta une espece de géometrie & de calcul. Et enfin, M. des Molieres dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, pour l'année 1724. y fit voir quelque convenance & quelque conformité avec les apparences naturelles, & répondir au plus grand nombre des objections qu'on y faisoit. Je ne m'arrêterai point à détailler ce systeme, ni à raconter par quelles gradations il fut réformé & amélioré. Goelike, Professeur à Francfort, en a fait une exposition dans un petit Traité, où il l'a tourné en ridicule, autant que Borelli ou les autres Medecins ses prédécesseurs ou ses contemporains l'avoient vanté. Et le Docteur Pemberton, a, je crois, montré géométriquement l'insuffisance de ce que Bernoulli a avancé pour accréditer cette Doctrine, dans sa Préface au Livre de M. Cowper sur les muscles. Je ne ferai donc qu'ajouter ici quelques reflexions générales pour achever de ruiner ce systeme, quelque tour qu'on ait pris pour le rendre supportable.

Je n'insisterai pas sur ce qu'avec les meilleurs yeux, aidés des meilleurs instrumens d'optique, on n'a pu encore découvrir aucune cavité dans la substance des nerfs, ou dans les petits filamens qui les composent : mais qu'au contraire, autant que l'ont pu reconnoître Leeuwenhoek, le meilleur observateur inconteftablement qu'on ait jamais vu, & quelques autres qui ont examiné scrupuleusement cette matiere, ils paroissent solides, transparens, & réfléchissent la lumiere, même lorsqu'ils sont secs, comme du verre cassé, du fil d'archal, de la corne ou autre substance solide, sans aucune cavité apparente ; ni sur ce qu'en les comprimant avec des ligatures, ou arrêtant le cours de l'humeur, ou en les pressant sur toute leur longueur par une légere friction, on ne voit rien de semblable à ce qui s'observe dans les autres vaisseaux qui portent des fluides, si ce n'est que les petites arteres qui regnent le long de ces nerfs en fournissent un peu. Il est vrai qu'en arrêtant & en liant les troncs des plus gros nerfs, le muscle même deviendra paralytique & sans mouvement : mais ce sera la même chose si on intercepte le mouvement ou la circulation du sang ; & il ne s'en ensuit rien autre chose, si ce n'est que ces nerfs sont essentiels à l'action des muscles, sans qu'on puisse déterminer si c'est parce qu'ils portent un fluide, ou à cause de leur nature tonique, de leur configuration interne, ou pour toute autre maniere dont ils agissent. Et si des raisons de convenance pouvoient décider en matiere de fait, il y auroit lieu de conclurre au contraire contre l'existence du fluide spiritueux dans les nerfs, puisque cette liqueur douce & ténue qu'on y trouve, ne paroît propre qu'à les tenir dans un état d'humectation & de laxité convenable, & point du tour à produire les effets qu'on attribue aux prétendus *esprits*. Je ne m'arrêterai point non plus à l'expérience que Glisson fit de cette maniere : Il mir le bras d'un Portefaix fort & vigoureux dans un grand tuyau plein d'eau; il ajusta le haut du tuyau à l'épaule, ensorte que l'eau ne pût pas en sortir, mais seulement monter par un petit tuyau conique, ajusté au côté du bout plus large : il trouva par-là que la plus forte action des muscles faisoit baisser & descendre l'eau dans le petit tuyau, & qu'elle remontoit au contraire lorsque l'action cessoit : d'où il conclut que la motion musculaire ne se fait point par l'enflure ou le gonflement des muscles : mais qu'au contraire lors de leur motion, ils se contractent & deviennent plus compactes ou plus durs, ce qui ne pourroit gueres arriver, si quelque matiere si subtile qu'on la supposât couloir dans les nerfs lors de l'action, & augmentoit la substance des muscles : car l'impénétrabilité de la matiere étant une vérité de la derniere certitude, si ce fluide survenant n'augmentoit pas sensiblement le volume de la partie; du moins ne devroit-il pas le diminuer. Je n'insisterai point, dis-je, sur ces objections contre la doctrine des *esprits* ; parce que je crois que quoiqu'on ne puisse pas y satisfaire pleinement, on peut trouver moyen de les éluder : mais je vais proposer quelques considérations qui ruinent entierement cette doctrine & tout ce qu'on peut dire en sa faveur.

Quelques-uns ont imaginé que la nature de ce fluide qu'ils appellent *esprits animaux*, avoit quelque ressemblance avec celui de la lumiere, qui est le fluide le plus subtil, le plus actif & le plus pénétrant que nous connoissions dans toute la nature : or si cela étoit, il pénétreroit, traverseroit, briseroit, romproit & consumeroit les parois qui l'enferment, lesquels ne serviroient pas plus à régler sa motion & à la rendre uniforme qu'un tuyau de verre ne peut régler & déterminer celle de la lumiere. Les comparera-t-on à des substances urineuses & inflammables : les parois qui les enferment ne seroient point encore en état de les contenir, ni de régler & déterminer leur usage. Enfin s'ils étoient semblables à de l'eau ou à des fluides aqueux, ils n'auroient point assez d'activité & de subtilité pour les fonctions qu'on leur attribue, & ne pourroient pas se mouvoir avec assez de promptitude, pour satisfaire aux différentes volitions & sensations ; & aux mouvemens volontaires ou involontaires ; & néantmoins quoique d'une substance aussi peu déliée, ils ne laisseroient pas de s'échaper hors des canaux qui les contiendroient.

En un mot, qu'on leur donne telle nature qu'on voudra, ils ne seront jamais en état de remplir les fonctions qu'on leur attribue. En effet, en les supposant ressembler à quelqu'un des fluides de notre systeme, s'ils sont extremement actifs & volatils, ils passeront à travers les canaux des nerfs qui les contiennent, lesquels en seront déchirés, & ne pourront pas régler & déterminer leur cours, comme il le faudroit néantmoins pour que ces *esprits* puissent obéir à la volition & à la sensation. Et s'ils étoient plus grossiers, plus denses & moins rafinés, ils ne seroient pas propres à être mûs ; & à cesser de se mouvoir d'un instant à l'autre. On ne peut pas non plus les supposer tout à la fois extremement actifs & volatils, grossiers & épais. Dans l'hydropisie un fluide beaucoup plus grossier qu'on ne peut supposer celui-là s'échappe en grande quantité à travers des vaisseaux qui ne sont pas d'une structure moins serrée que celle des nerfs; sans parler des effets subits de toutes les sortes d'*esprits*, pris intérieurement, sur les nerfs, dont il est bien visible qu'ils pénetrent la substance : or assurément on ne prétendra pas que le fluide des nerfs soit moins subtil & moins pénétrant que celui-là.

Les motions vives & instantanées, fortes & violentes, rendues encore plus vigoureuses par les poids qu'elles supportent, comme l'expérience nous l'apprend, semblent décider que les *esprits* animaux doivent être l'espece des fluides la plus active & la plus subtile qu'on puisse imaginer, parce qu'il n'y en a point d'autre qui agisse avec assez de vivacité & de force pour faire, comme le fait celui-là, obéir les muscles aux ordres de la volonté. Or ces motions vives, violentes & promptes, doivent consommer nécessairement une grande quantité de ces *esprits* animaux; ensorte qu'il faut que les alimens fournissent perpétuellement des particules fines & subtiles, pour y suppléer. Mais nous voyons que les seules substances aqueuses, végétales & terrestres sont la principale nourriture de ceux qui sont les mieux partagés de ces sortes d'*esprits*, & qui sont toujours dans le cas de faire de ces actions qui en exigent de tels : or la chaleur qui sert à les engendrer n'est pas plus considérable que celle de la végétation & de l'incubation, laquelle ne suffiroit point pour aucune autre sorte d'*esprits* inflammatoires ou urineux. De plus il paroît bien difficile d'expliquer par les notions que nous avons des fluides en général, comment un même fluide, précisément dans le même instant, peut aller & venir en sens contraires ; porter, par exemple, la douleur au principe sensitif, & produire

l'action musculaire, pour faire fermer les yeux, lorsqu'on découvre un danger présent, ou pour agiter les muscles comme il le faut, s'il est question de fuir, à l'occasion d'un objet effrayant qui s'offre à la vue, ou en mille autres cas de même nature.

On a imaginé l'existence des *esprits* animaux, principalement pour rendre raison des maladies nerveuses, comme les obstructions des nerfs, ou l'incapacité où ils sont d'agir en certaines circonstances. Si donc on pouvoit rendre raison de ces maladies, d'une maniere plus conforme à l'analogie de la nature, sans le secours de cette hypothese, qu'avec ce secours, la dispute alors seroit terminée, & la supposition inutile. Quant aux obstructions des nerfs, comme ils sont absolument cylindriques, ou à peu près, il ne paroît pas conforme aux lois de la mécanique, qu'aucun fluide puisse s'y obstruer aisément; car tout fluide ou toute substance qui peut entrer dans le nerf par une extrémité, par la même impulsion fera impression aussi sur l'autre extrémité. Par exemple, supposez une balle de même diametre, ou plus petite que la cavité d'un tuyau cylindrique, elle agira dessus d'un bout à l'autre avec la force qui lui a été imprimée d'abord, sans empêchement ou obstacle de la part du tuyau. Il faut dire la même chose de toute sorte de fluide: & voilà pourquoi on ne peut guere raisonnablement supposer des obstructions dans des tuyaux cylindriques. De plus, la figure cylindrique du canal est aussi un obstacle pour le mouvement du fluide dans les fibres nerveuses: car nous voyons dans tous les tuyaux qui contiennent des fluides, tels que les veines, les arteres & les tuyaux lymphatiques, que pour accélérer le mouvement du fluide, leur figure interne est conique, c'est-à-dire, que leur diametre va en décroissant, comme celui d'un cierge ou à peu près; circonstance qui sert à faire concevoir comment il arrive des obstructions dans ces sortes de vaisseaux: or il est vraissemblable que si la nature qui est toujours uniforme, constante & d'accord avec elle-même avoit destiné les nerfs à voiturer un fluide, elle leur auroit donné la même configuration interne. De tout ceci on peut, je crois, conclure que la notion des *esprits* animaux est de même trempe, que les formes substantielles d'Aristote, & le systeme célebre de Ptolomée.

Il y a peut-être dans la nature un nombre indéfini de systemes matériels de fluides de différens degrés de variété & de subtilité. Ainsi, il n'est point impossible qu'il y ait bien d'autres systemes de fluides subtils & élastiques que le systeme de l'Ether décrit par Newton; ensorte que l'élasticité, l'attraction, & les autres qualités de cet Ether Newtonien, aient nécessairement pour cause quelque autre fluide éthéré & subtil: ou bien, il faudroit admettre que l'élasticité, l'attraction & l'activité dans les particules qui constituent l'éther Newtonien n'ont point de cause, ou qu'elles leur sont innées, & y ont été imprimées immédiatement par la cause premiere & supreme. Ainsi, il faut nécessairement admettre une des deux propositions du dilemme & avouer, ou qu'il y a des fluides décroissans à l'infini, en ténuité & en subtilité, pour produire l'élasticité & l'attraction; ou que ces qualités ont été imprimées à la matiere qui en est douée, dès le commencement par l'Etre supreme. Il est vrai que le systeme de Newton nous fait faire un pas dans la connoissance de la nature: mais il faut s'arrêter-là nécessairement, parce qu'il n'est pas possible d'approfondir entierement les Ouvrages de Dieu. Ce premier pas fait, il faudroit s'embarquer dans une progression infinie: mais dans tous les Ouvrages de Dieu, il y a un *nec plus ultra*. Il en est peut-être des systemes matériels des choses inanimées, comme il en est certainement du regne animal, où l'Auteur de la Nature, pour distinguer ce systeme d'un mécanisme fini, opere toujours par des ressorts & des organes infinis en nombre, ou tout au moins infinis dans un sens relatif, & par rapport aux bornes de notre capacité. C'est ainsi qu'il laisse des traces & des images de lui-même dans toutes ses œuvres, comme dans la quantité, le tems & le mouvement, aussi-bien que dans leurs signes & leurs caracteres, tels que la divisibilité & la progression à l'infini, l'éternité, la succession & les émanations. Le mercure est plus grossier ou plus dense que l'eau; l'eau l'est plus que l'air, l'air plus que la lumiere, la lumiere plus que l'éther. Et personne ne peut dire s'il n'y a pas encore une infinité de systemes décroissans qui soient encore de plus en plus subtils & déliés. Ceci nous donne lieu de conjecturer qu'il y a une gradation de systemes, une divisibilité, ou un accroissement à l'infini jusqu'à l'infiniment grand ou l'infiniment petit, du moins par rapport à nos conceptions, la nature ne passant point des quantités positives aux négatives, qu'elle n'ait passé par un milieu entre la quantité positive & le néant qui est l'infiniment petit. Ainsi elle ne passe point du mouvement au repos, que par un mouvement infiniment petit; en un mot, elle n'agit point par sauts & par bonds. De toutes ces notions & de bien d'autres qu'on y pourroit ajouter, il s'ensuit que vraissemblablement, comme dans la quantité il y a un ou plusieurs milieux outre le plus petit & le plus grand; de même dans les substances de toute espece, il peut y avoir des êtres mitoyens entre l'*esprit* pur & immatériel, & la matiere grossiere; & que ce milieu qui sera une substance matérielle, peut faire une espece d'union ou de liaison entre le corps & l'ame de l'homme, & être l'instrument ou le *médium* de toutes ses actions & ses fonctions, où celles des organes ne sont pas manifestes. Il est peut-être la cause de tous les autres mysteres secrets & impénétrables de la nature, & la même chose, comme je le crois en effet, que le fluide ou esprit élastique infiniment subtil de Newton: & ce qu'il n'a pas fait, je ne crois pas qu'aucun autre entreprenne de le faire; je veux dire, d'en déterminer la nature spécifique, ou même son existence ou sa non-existence. Mais si son existence n'est pas démontrable, elle est au moins extremement probable.

Pour terminer cet article des *esprits* animaux en supposant leur existence, il faudra dire qu'ils ne sont de la nature d'aucun fluide que nous connoissions. En effet, le volume considérable du cerveau, sa tissure admirable, le soin & l'industrie extrèmes que la nature a apportées à sa formation, donnent lieu de penser qu'elle l'a destiné aux plus nobles usages, c'est-à-dire, à être le temple ou le siége commun du sentiment dans les créatures sensitives & intelligentes. Et les ressemblances qu'il a en beaucoup de choses avec les autres glandes, qui assurément, séparent des liqueurs, peuvent faire croire qu'il n'est pas impossible qu'il ne serve aussi à quelque usage analogue à celui-là: mais je ne sai pas ce qu'on peut dire là dessus de positif, ni qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut. Le principe sensitif ne peut-il pas avoir son siége dans quelque endroit du cerveau où les nerfs se terminent, comme l'Organiste dans son orgue? Les roulemens, les circonvolutions & les replis infinis du commencement des nerfs qui constituent le cerveau, ne peuvent-ils pas servir à déterminer leur tension & leurs tons particuliers, & conséquemment les vibrations intérieures de leurs parties? Ne peuvent-ils pas avoir des vaisseaux sanguins & des glandes entremêlées pour séparer une liqueur onctueuse, qui les tienne suffisamment lâches & humides, qui entretienne leur élasticité & leurs facultés mécaniques innées, dans tout le systeme nerveux, & les tienne en état de répondre par des vibrations, des tremblemens & des ondulations aux impressions qu'ils reçoivent des corps étrangers ou des corpuscules qui en émanent? Ces vibrations ne peuvent-elles pas être propagées tout du long des nerfs par un fluide subtil, spiritueux & infiniment élastique, qui est la substance mitoyenne entre la matiere grossiere & le principe intelligent? Comme le son est porté

à travers l'air au tympan, & par le tympan à ce médium ou éther, & de ce médium au principe intelligent, cette même analogie n'a-t-elle pas lieu entre les diverses substances? J'avoue qu'il est plus aisé de réfuter cette hypothese que de l'établir; & je ne voudrois pas affirmer positivement que le dogme des *esprits* animaux soit absolument faux: mais ce que j'affirme, après l'avoir observé moi-même, c'est que des Medecins, pour s'y être trop livrés, ont négligé de rectifier les fluides, de dégorger les obstructions, & de fortifier les solides, en quoi consiste la plus véritable & la plus sure méthode de traiter les maladies nerveuses; & se sont contentés d'y appliquer des substances volatiles, fétides & stimulantes, ce qui ne peut tout au plus que pallier & allonger la maladie, & lui fait souvent faire des progrès plus rapides, comme si l'on souffloit sur du feu; car les substances volatiles, aromatiques & cordiales, sont toutes de même nature, & sont autant de fouets ou d'aiguillons tous propres à hâter l'humeur peccante de faire son effet. Cheyne, *Maladie Angloise.*

De tout ce qui vient d'être dit, il paroit que quiconque se fonde sur la doctrine des *esprits* animaux pour expliquer les causes des maladies, ou y chercher des remedes, prend plaisir ou à se tromper lui même, ou à tromper les autres.

Spiritus rector, est l'*esprit* recteur ou dominant dans les végétaux, & qui contribue comme un des principaux agens à leur croissance. Il réside dans l'huile des plantes, & est extremement volatil. L'Art ne sauroit parvenir à en faire de semblable. Il distribue à chaque plante en particulier l'odeur & le gout qui lui sont propres, & qui ne se trouve pas ailleurs.

En Pharmacie il y a bien des liqueurs auxquelles on donne le nom d'*esprit*; telles sont entre autres celles qui suivent.

Spiritus aceti, *esprit de vinaigre.* Voyez *Acetum.*

Spiritus alkermes, *esprit alkermes.*

Prenez *esprit de canelle*,
de citrons,
de cerises noires, &
de romarin, } *de chaque, quatre onces;*
jus de kermes, deux onces;
sucre, deux onces.

Mêlez bien le tout, & le laissez reposer un tems convenable.

Décantez par inclination, & filtrez le reste.

Ajoutez sur le tout,

d'or battu, dix feuilles, mises en petites parcelles,

Et gardez cette composition pour l'usage.

C'est un cordial très-agréable à prendre; & qui par les vertus de ses différens ingrédiens, ne peut être que fort bon dans tous les cas, où il est question d'exciter les *esprits*, & de fortifier les nerfs. Le kermès qui y entre fait qu'on l'estime bon, singulierement pour faciliter l'accouchement: on peut en prendre à discrétion.

Spiritus Anti-epilepticus Puerorum, *Esprit Antiépileptique pour les enfans.*

Prenez *fleurs de lavande*,
de romarin,
de marjolaine, &
de sauge, } *de chaque, deux poignées;*
castor, deux onces;
camphre, trois onces;
esprit de vin, trois pintes;
sel ammoniac, quatre onces;
sel de tartre, trois onces;
eau simple de lavande, autant qu'il en faudra pour que tous les ingrédiens trempent.

Après avoir laissé digérer pendant trois ou quatre jours, tirez une livre & demie, ou deux livres par la retorte, &

Ajoutez à cet Esprit,

huile de rue, trente gouttes,
de macis, &
de genievre, } *de chaque, quarante gouttes;*

Elles s'y dissoudront parfaitement.

Cette composition est prise des *Collectanea Chymica Leydensia*, où elle est fort recommandée pour toutes les affections spasmodiques, & tous les accidens accompagnés d'affections des nerfs, & singulierement dans les enfans. On voit par les ingrédiens dont elle est composée, quelles doivent être ses propriétés, & combien elle peut être salutaire; quoique si on n'y mettoit pas d'huiles chymiques, elle n'en seroit que meilleure, & n'en auroit pas moins d'efficacité; car les autres ingrédiens soûlent suffisamment la liqueur; l'eau qui sert de véhicule, devenant par la saturation toute laiteuse.

On en peut donner depuis deux jusqu'à vingt gouttes dans une liqueur convenable, & repéter suivant que les symptomes sont plus ou moins urgens.

Spiritus aurantiorum, *Esprit d'Oranges.*

Prenez *écorce d'orange, fraîche, & dont vous aurez bien ôté le blanc, une livre;*
eau de vie, huit pintes.

Tirez par l'alembic, six pintes; & édulcorez autant que vous le jugerez à-propos avec du sucre bien raffiné.

C'est une boisson également bonne & agréable, & à laquelle fort peu d'autres peuvent être comparées, surtout si on répand sur sa surface des fleurs d'orange fraîchement cueillies. Ce qui reste au fond fait un bon carminatif; & si l'on en a de reste lorsqu'on fait de nouvel *esprit*, on peut le mettre dans l'alembic, le nouvel *esprit* n'en vaudra que mieux. C'est de la même maniere que se font l'esprit de citrons, celui de limons & de bien d'autres sortes; & le gout en sera bien rehaussé, si on y ajoute si peu que ce soit d'ambre gris.

Spiritus Benzoini. Voyez *Benzoinum.*

Spiritus Castorei. Voyez *Castor.*

Spiritus cerasorum nigrorum, *esprit de cerises noires.*

Prenez *une certaine quantité de cerises*,

Ecrasez-les de sorte que les noyaux & les amandes soient aussi broyés. Laissez fermenter le suc, & tirez par un alembic ce qu'il y aura de spiritueux.

La dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once.

Spiritus cochleariæ, *Esprit de cueillerée.*

Prenez *cueillerée de jardin, en fleur ou non en fleur, mais du moins nouvellement cueillie, vingt livres;*

Broyez-la grossierement, & la mettez dans un alembic de cuivre, étamé en-dedans.

Ajoutez-y,

de lie d'aile, douze pintes;
d'écume de biere récente, une pinte.

Remuez-bien le tout; lutez votre alembic, & allumez dessous un peu de charbon menu, pour procurer le degré de chaleur nécessaire pour la fermentation. Laissez reposer pendant vingt-quatre heures, & faites du feu ce qu'il en faudra pour distiler.

Ce qui vient d'abord est le meilleur, & se conserve pour l'usage: ce qui vient au contraire le dernier, on le gardera pour le mettre une autre fois dans l'alembic, lorsqu'on fera de nouvel *esprit*.

L'extreme subtilité & volatilité de ce simple, fait croire qu'il n'est pas nécessaire de procéder par cette méthode, qui peut-être même, est plus mauvaise qu'utile; car si bien luté que soit l'alembic, il s'échapera toujours quelques particules de la liqueur: c'est pourquoi la méthode suivante paroît préférable.

Prenez la même quantité de cueillerée: mettez-y huit pintes de bonne eau de vie; vous ferez un petit feu doux sous le mélange dont vous tirerez la même quantité que l'eau de vie que vous y aurez mise.

Cette liqueur sera fortement imprégnée des parties volatiles de la cueillerée, & les gardera plus long-tems que l'autre; la qualité poignante de la cueillerée étant pour ainsi-dire gardée vivante dans cet *esprit*, qui sans ce véhicule, ne manqueroit pas de s'échaper ou de s'anéantir, comme il arrivera avec le tems, quelques précautions qu'on puisse prendre. Si on y ajoute trois livres de raiforts, elle en sera meilleure.

On l'administre dans les maladies scorbutiques, dans des liqueurs ordinaires, depuis vingt gouttes jusqu'à cent: & elle possede les principales vertus de la plante en substance.

Spiritus cochleariæ aureus, *Esprit doré de cueillerée.*

Prenez *de l'esprit* de la composition précédente, *une livre*;

Faites-y dissoudre;

résine de jalap, ou
de scamonée, ou } *une once*;
de gomme gutte.

S'il reste quelque sédiment; décantez-le mieux qu'il vous sera possible, l'*esprit* qui pourroit y être demeuré.

Le peuple en fait grand cas à cause des éloges qu'y donnent ceux qui le vendent: mais il ne peut être d'aucun usage en Medecine, si ce n'est à des personnes extraordinairement fortes; & les éloges qu'on en fait ne sont fondés sur rien.

On en donne depuis vingt gouttes jusqu'à soixante.

Spiritus cornu Cervi, *Esprit de corne de cerf.* Voyez *Alcali* & *Cervus*.

Spiritus Croci. Voyez *Crocus*.

Spiritus Juniperi, *Esprit de Genievre.*

Cet *esprit* se fait comme celui d'orange, mettant deux livres de genievre sur quatre pintes d'*esprit* de vin. Le peuple en fait grand cas: mais il le fait avec le plus mauvais de tous les esprits; ce qui lui a fait donner le nom de cordial de gueux.

Spiritus Lavendulæ, *Esprit de lavande*; la maniere de le faire, décrite dans le Dispensaire du College de Londres est rapportée à l'article *Lavendula*: mais Boerhaave en propose une autre préparation que voici.

Prenez *fleurs de lavande ameres & récentes, cueillies dans un après-midi, beau & chaud, six onces;*
esprit de vin commun, douze livres.

Vous distilerez par les regles de l'Art, dans un alembic, avec un chapiteau à rebord, jusqu'à ce que la liqueur commence à devenir laiteuse. Ce qui s'éleve d'abord, est un esprit limpide, imprégné du gout & de l'odeur de la plante: on le mettra à part. Il viendra ensuite une liqueur épaisse & blanche: on en amassera une pinte qu'on mettra pareillement à part. Ce qui restera sera une liqueur brune noirâtre, avec les fleurs, & ce résidu n'aura pas grande vertu. La premiere liqueur s'appelle esprit, & la seconde eau de lavande.

Autre Préparation.

Prenez *de mêmes fleurs, trois onces;*

Versez par-dessus de l'esprit & de l'eau de la préparation précédente, & distilez comme il a été prescrit ci-dessus. Gardez l'esprit pur & limpide qui vous viendra, que vous appellerez esprit double de lavande: mais ne tirez point d'eau blanchâtre; de peur que le fond ne brûle. On peut cependant verser dans l'alembic deux pintes d'eau fraîche, & moyennant cette précaution, on pourra tirer une pinte d'eau qu'on réservera pour les distilations subséquentes. On peut de même distiler deux onces de fleurs récentes, avec l'esprit double, & l'eau qu'on a obtenus précédemment; au moyen de quoi on aura un esprit de lavande plus parfait. On ajoute ici l'eau, de peur que les fleurs qu'on a mises après la premiere distilation, ne se sechent & ne brûlent sur la fin de la distilation: & ainsi par plusieurs distilations réitérées avec de nouvelles fleurs, on aura un esprit de lavande de la derniere perfection. On peut faire la même opération, mais plus lentement dans une retorte de verre, sans que la liqueur soit presque aucunement trouble ou opaque. J'ai souvent préparé par cette méthode des *esprits* très-parfaits. Cette opération peut avoir lieu en général dans tous les cas où il est question d'obtenir des *esprits* de fleurs odoriférantes & aromatiques, telles que sont principalement les giroflées de jardin, le safran, le jasmin, la lavande, les lis, le marum, les fleurs d'orange, & les fleurs de romarin. Le principal de tous ces esprits, & le plus fameux est celui de fleurs de romarin, connu sous le nom d'eau de la Reine de Hongrie.

REMARQUE.

Il est aisé de voir que dans cette opération, l'huile essentielle des fleurs s'éleve lors de la distilation, & avec cette huile un *esprit* de vin très-pur, semblable à l'alcohol. C'est pourquoi cet esprit dissout celui de lavande & en même-tems l'huile qui s'éleve avec: mais après que l'alcohol est tiré & que l'eau commence à suivre, l'huile qui s'éleve rend l'eau laiteuse: au moyen de quoi on doit comprendre aisément, comment ces *esprits* sont procurés par art, & exaltés comme il plaît à l'Artiste.

Spiritus mellis, *Esprit de miel.*

Mêlez une livre de miel avec trois livres de sable bien nettoyé, & mettez dans une retorte sur un feu de sable; faites un feu du premier degré pendant deux heures; faites-le du second degré pendant les deux heures suivantes, & allez-jusqu'au troisieme degré, & continuez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vapeurs, & qu'il ne tombe plus de gouttes. Alors il viendra un *esprit* & une huile empyrenmatique; vous mettrez l'un & l'autre dans une cucurbite; & avec un feu du premier degré, vous en tirerez une eau insipide; après quoi s'élevera l'*esprit*.

Ce n'est-là un *esprit* que dans le sens que le sont les autres acides; car celui-ci est un acide qui pourra dissoudre le corail ou les perles, comme le vinaigre distilé. On dit qu'il est bon pour faire pousser les cheveux, en en frottant la place qui est pelée: mais il n'est bon à rien autre chose. On le trouve communément dans les boutiques.

Spiritus, Sal volatile, & Oleum Millepedum, *esprit, sel volatil, & huile de Cloportes.*

Mettez une certaine quantité de cloportes, dans une retorte profonde, sans l'emplir jusqu'en haut; placez-la sur un fourneau de sable; lutez-y un récipient, & faites-un feu du premier degré, jusqu'à ce que la retorte soit bien échauffée; augmentez ensuite le feu jusques au second degré auquel vous l'entretiendrez pendant deux ou trois heures, selon la quantité des cloportes: alors il coulera une certaine liqueur dans le récipient, & le sel volatil commencera à s'élever. Augmentez alors le feu jusques au troisieme & même au quatrieme degré, ensuite vous cesserez le feu, & vous ôterez le récipient après que tout sera refroidi, & vous y trouverez un *esprit*, une huile & un sel qu'il faudra mettre à part & rectifier chacun séparément; ou les mettre ensemble dans un matras à long cou, auquel vous luterez un chapiteau & un récipient, & en séparer le sel par la sublimation, comme on fait celui de viperes.

Le sel volatil est la seule chose que cette opération produise de bon; il a les vertus des cloportes en substance, & est bon pour tous les cas où on employeroit le vin de cloportes.

Sa dose est depuis quatre grains jusques à seize. On le donne en bol, & c'est la meilleure maniere de l'administrer.

Spiritus Nitri, *esprit de nitre.* Voyez *Nitrum.*
Spiritus Nitri Bezoarticus, *Esprit de nitre Besoartique.* Voyez *Bezoarticum minerale.*
Spiritus nitri dulcis, *Esprit de nitre dulcifié.* Voyez *Nitrum.*

Spiritus nitri cum Oleo vitrioli, *Esprit de nitre avec l'huile de vitriol.* Voyez *Nitrum.*

Spiritus sacchari, *Esprit de sucre.*

En voici la préparation.

Sur une livre de sucre en poudre, mettez trois livres de terre à foulon aussi en poudre, ou au lieu de terre à foulon, la même quantité de sable bien lavé; mettez une retorte à moitié pleine de ce mélange sur un fourneau de sable; faites-y un feu du premier degré pendant deux heures; augmentez-le ensuite jusqu'au second degré pendant les deux heures suivantes; poussez-le ensuite jusqu'au troisieme degré, où vous l'entretiendrez jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de vapeurs dans le récipient. Laissez refroidir ensuite, & vous trouverez dans le récipient un *esprit* & une huile fétide que vous séparerez par la méthode ordinaire. Mettez l'*esprit* dans une retorte ou cucurbite, adaptez-y un récipient sans le luter; faites un feu du premier degré, & entretenez-le dans ce degré tant que les gouttes n'auront qu'un peu d'acidité; ôtez le phlegme, lutez le récipient, augmentez le feu jusqu'au second degré où vous l'entretiendrez jusqu'à la fin de l'opération.

Cet *esprit* dissoudra la perle ou le corail, & passe pour un excellent remede contre la pierre & la gravelle dans la vessie ou dans les reins: mais on n'en fait guere & on le prescrit rarement. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante. Il y a un autre *esprit* de sucre que les Chymistes appellent composé, qui a moitié plus de sel ammoniaque que de sucre. C'est un *esprit* beaucoup plus fin & plus apéritif: mais il n'est pas en usage.

Spiritus sacchari ardens, *Esprit de sucre brûlant.*

En voici la préparation.

Prenez sucre grossier ou melasse, telle quantité que vous jugerez à propos, à proportion de la capacité de l'alembic. Mettez-y dix ou douze fois antant d'eau: laissez fermenter un tems suffisant. Aussitôt que la fermentation est finie, mettez la liqueur dans un alembic de cuivre avec son réfrigérant, & faites-y un feu gradué jusqu'à ce que les gouttes commencent à couler. Observez de tellement ménager le feu que l'*esprit* sorte du rebord du chapiteau en filet, & qu'il continue ainsi jusqu'à ce qu'il vienne insipide; alors poussez le feu, & rectifiez l'*esprit* par une seconde distilation, dans un vaisseau de verre ou de terre, ou s'il y en a une grande quantité dans un vaisseau de cuivre, observant de séparer l'*esprit* du phlegme comme dans la premiere distilation. On peut rectifier encore de plus en plus jusqu'à ce que le fond soit consommé entierement, & c'est alors un véritable alcobol.

Cet *esprit* sert aux mêmes usages que l'*esprit* de vin, & est beaucoup supérieur aux *esprits* qui se tirent de la dreche, pour la douceur & pour le gout, & n'est inférieur qu'à celui qui se tire du vin.

Spiritus salis, *Esprit de sel.* Voyez *Sal.*
Spiritus salis Ammoniaci, *Esprit de sel Ammoniac.* Voyez *Ammoniacum.*
Spiritus salis Ammoniaci succinatus, *Esprit de sel Ammoniac succiné.* Voyez *Ammoniacum.*
Spiritus salis dulcis, *Esprit de sel dulcifié.* Voyez *Sal.*
Spiritus salis Martis, *Esprit de sel de Mars.*

En voici la préparation.

Mettez dans une retorte de terre ou de verre, enduite de terre glaise, huit onces de sel de fer formé avec de l'huile de vitriol & de l'*esprit* de vin. Placez-la au feu de reverbere. Bouchez bien toutes les jointures avec de la terre glaise; & faites un petit feu du premier degré pour échauffer le vaisseau doucement; augmentez-le ensuite jusqu'au second degré, & quand rien ne vient plus, poussez-le jusqu'au troisieme degré; & il s'élevera des vapeurs blanches qui rempliront le récipient: continuez le feu jusqu'à ce que ces vapeurs deviennent claires: augmentez-le ensuite jusqu'au quatrieme degré, & l'y entretenez jus-

qu'à ce qu'il ne vienne plus rien de la retorte. L'opération dure ordinairement douze heures. Laissez refroidir le vaisseau ; ôtez-en la terre glaise, & il sortira du récipient une forte odeur de soufre ; & on y trouvera cinq onces cinq dragmes d'un *esprit* clair, qui aura un gout acide à peu près comme l'*esprit* de vitriol ordinaire, mais plus styptique, & qui tiendra plus de l'*esprit* d'acier. Vous le conserverez dans une bouteille de verre bien fermée.

L'Auteur de cette préparation dit que le fer ne s'élevera pas si bien, si l'on n'y ajoute pas de l'*esprit* de vin : mais cette circonstance dépend plutôt du dégré de feu.

On le donne depuis quatre gouttes jusqu'à douze dans quelque liqueur convenable.

Spiritus salis cum oleo Vitrioli, *Esprit de sel avec l'huile de vitriol.* Voyez *Sal.*

Spiritus salis volatilis oleosus, *Esprit de sel volatil huileux.* Voyez *Ammoniacum.*

Spiritus Sambuci, *Esprit de sureau.*

En voici la préparation en deux mots.

Faites fermenter une certaine quantité de baies de sureau, & tirez-en l'*esprit* par l'alembic.

Il n'y a rien autre chose à faire pour tirer l'*esprit* de tout autre fruit ou végétal.

On recommande celui de sureau, comme propre à être employé intérieurement, ainsi que le sureau même, & extérieurement comme l'*Esprit* de cerises noires.

La dose est d'une ou deux cuillerées ou même davantage.

Spiritus Saponis, *Esprit de savon.*

Il se prépare de la maniere qui suit :

Coupez en petits morceaux seize onces de savon d'Alicant ; amollissez-le dans un vaisseau de terre avec un petit feu ; & mêlez-y sept ou huit onces de terre glaise en poudre : mettez le mélange dans une retorte assez grande pour qu'il puisse en rester un tiers vuide ; mettez la retorte au feu de reverbere, adaptez-y un récipient, lutez les jointures exactement, faites un petit feu que vous pousserez seulement jusqu'au troisieme dégré ; & vous le continuerez jusqu'à ce qu'il ne distile plus rien. Quand la liqueur sera refroidie, séparez les vaisseaux ; & versez tout ce que contient le récipient dans un entonnoir garni de papier gris ; & il en sortira une liqueur claire & aqueuse qui sera jaunâtre & d'un gout amer, à la quantité de six onces ; qu'on peut appeller *esprit* de savon.

Je ne sache pas qu'on en fasse dans nos boutiques : mais il me paroît propre pour plusieurs cas fort importans, & mérite fort d'être recommandé : car il ne peut manquer d'être apéritif & résolutif, soit qu'on l'applique extérieurement ou qu'on l'administre intérieurement. Il est, je crois, aussi fort bon, employé en embrocations avec d'autres ingrédiens convenables, pour la goute & autres douleurs opiniâtres. Je m'imagine qu'il doit être aussi fort efficace pour la jaunisse, les écrouelles, & autres ulceres glanduleux ; & que c'est un bon menstrue pour l'opium, lorsqu'on veut en faire du laudanum liquide.

Spiritus Tartari, *Esprit de Tartre.*

Il se prépare de la maniere suivante.

Prenez *Crystaux purs de tartre, quatre livres.*

Distilez dans une retorte avec un grand récipient, augmentant le feu par dégrés jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus du tout de vapeurs. Il viendra un phlegme, un *esprit* & une huile. Après que l'huile a été séparée, mettez le phlegme & l'*esprit* dans une cucurbite de verre, & rectifiez au feu de sable trois ou quatre fois, n'en tirant à chaque fois qu'un tiers tout au plus. Avec le reste on peut faire du sel de tartre, par calcination, duquel on peut aussi obtenir par défaillance une huile de tartre.

Cet *esprit* est extremement apéritif : mais pour faire qu'il le soit encore davantage, mettez sur trois parties d'huile & d'*esprit* que vous aura procurées la distilation, une partie d'*esprit* de nitre dulcifié ; remuez bien le récipient, & le versez dans une retorte de verre bien nette, que vous mettrez sur un feu de sable, & à laquelle vous adapterez & luterez un récipient : & vous donnerez un feu du premier dégré jusqu'à ce que le lut soit sec ; vous pousserez ensuite le feu jusqu'au second degré ; & il vous viendra un *esprit* pénétrant & agréable qui est un puissant diaphorétique, & qui provoque les urines.

On le donne depuis deux scrupules jusqu'à deux dragmes, dans un véhicule convenable pour les maladies chroniques les plus obstinées.

Spiritus seu aqua theriacalis camphorata Crollii, *Esprit ou eau thériacale camphrée de Crollius.*

Voici quelle en est la préparation.

Prenez *Thériaque d'Andromachus, cinq onces ;*
Myrrhe de la meilleure sorte, deux onces & demie ;
Safran Oriental, demi-once ;
Camphre, deux dragmes :

Mêlez, & versez par dessus dix onces d'*esprit* de vin rectifié. Mettez le tout dans une cucurbite, & par dessus un chapiteau bien fermé, & laissez le reposer dans un lieu chaud pendant vingt-quatre jours ; distilez après cela au bain-marie, & vous obtiendrez un *esprit* subtil, qu'il vous faudra reverser sur ce qui sera resté au fond. Faites digérer dans la cucurbite, & distilez une seconde fois, puis une troisieme.

REMARQUES.

Il faut que la myrrhe soit grossierement pulvérisée & mise avec le safran dans une cucurbite de verre ; que la thériaque soit dissoute dans l'*esprit* de vin, & que la solution soit versée dans la cucurbite ; qu'on aura soin de bien couvrir, & qu'on mettra dans un lieu chaud, où on laissera la matiere en digestion pendant vingt-quatre heures ; après quoi on adaptera un chapiteau & un récipient à la cucurbite, lutant exactement les jointures, & on distilera la liqueur au bain-marie. On versera ensuite l'*esprit* distilé sur le marc qui sera au fond de la cucurbite, & après une digestion de vingt quatre jours ; on distilera comme la premiere fois ; on fera encore cette même opération une troisieme fois, & on enfermera l'eau ou *esprit* distilé dans une bouteille bien bouchée.

Cet *esprit* provoque la sueur & modere les vapeurs ; il résiste au poison & à la malignité des humeurs, & est très-salutaire dans les tems de peste. Sa dose est depuis une dragme jusqu'à deux.

L'Auteur conseille de laisser long-tems digérer les ingrédiens, & de faire plusieurs cohobations pour mieux exalter & séparer toutes les parties volatiles dans la distilation. Mais il est à craindre que par ces cohobations réitérées, les plus subtiles particules ne se dissipent, ou par les pores du verre ou par les jointures qui ne peuvent jamais empêcher cette évaporation, si bien lutées qu'elles soient. C'est pourquoi je croirois volontiers qu'une seule distilation suffit, après une digestion de vingt-quatre jours, un si long espace de tems suffisant pour faciliter la dissolution & exalter tous les ingrédiens qui entrent dans cette composition; d'autant mieux que la plûpart de ces principes sont sulphureux & volatils. Lemery, *Pharmacopée universelle.*

Heister, en plusieurs endroits, donne de grands éloges à l'*esprit de vin thériacal*, (par où, je crois, il entend le médicament dont il est question;) & en parle comme d'un remede d'une grande efficacité dans la gangrene, & plusieurs autres cas qui sont du ressort de la Chirurgie.

Spiritus Veneris, *Esprit de Venus* ou *de cuivre.* C'est une liqueur acide qu'on tire du cuivre par la distilation & qu'on peut préparer de la maniere suivante.

Emplissez les deux tiers d'une corne de verre de crystaux de cuivre, préparés avec du vinaigre distilé. Mettez votre retorte dans le sable, adaptez-y un large récipient, & lutez-bien les jointures. Faites d'abord un feu doux, afin qu'il s'éleve par la distilation une petite quantité d'eau insipide. Après cette eau viendra un *esprit* volatil. Augmentez alors le feu par dégrés, & le chapiteau de la retorte s'emplira de fumées blanchâtres. Sur la fin du procédé, environnez la retorte de charbon allumé, pour faire monter le dernier *esprit* qui est le plus fort. Quand la fumée blanche disparoît, & que le récipient est refroidi, laissez éteindre le feu, défaites le lut des jointures, & versez tout ce que contient le récipient dans un alembic de verre, afin de distiler au feu de sable jusqu'à siccité: & vous aurez l'*esprit* rectifié de cuivre.

Ce remede est bon dans l'apoplexie, paralysie, l'épilepsie & les autres désordres du cerveau. On en prend sept ou huit gouttes dans une liqueur convenable. Il dissout les perles, le corail & les autres substances de même nature.

Il reste au fond de la retorte une matiere noire, qu'on peut encore convertir en cuivre en la mettant en fusion dans un creuset, & y ajoutant un peu de salpetre & de tartre. Lemery, *Cours de Chymie.*

Spiritus vini, *Esprit de vin.* Voyez *Alcohol.*
Spiritus vini camphoratus, *Esprit de vin camphré.* Voyez *Camphora.*
Spiritus vini rectificatus, *Esprit de vin rectifié.* Voyez *Alcohol.*
Spiritus vini tartarisatus, *Esprit de vin tartarisé.*

En voici la préparation.

Prenez *Sel de tartre deux ou trois fois crystalisé & dissous, une livre.*

Donnez-lui une forte fusion dans un creuset pendant deux heures. Pulvérisez-le dans un mortier chaud, & le mettez tout chaud dans un matras avec deux pintes d'*esprit de vin rectifié.* Remuez le tout, & le mettez à un feu de sable; lutez les jointures du chapiteau & du récipient; donnez le feu à tel dégré qu'il suffise pour faire que les gouttes se succedent promptement les unes aux autres, & continuez jusqu'à ce que tout l'*esprit* soit monté.

Cet *esprit* volatilise & enleve en haut avec lui quelques parties du sel de tartre; & la preuve en est le déchet du sel, qui se trouve au moins diminué d'une once sur sa totalité. Par cette opération l'*esprit de vin* acquiert une odeur & un gout plus agréables qu'il n'avoit, & devient plus subtil & plus pénétrant.

Autre préparation.

Prenez le sel de tartre qui est resté au fond du matras dans l'opération précédente; dissolvez-le dans du vinaigre pur rectifié par la distilation; filtrez la dissolution, & coagulez le sel; puis faites-le encore dissoudre dans du vinaigre plus distilé que le premier. Filtrez & coagulez comme auparavant. Repétez cette opération tant de fois qu'il ne reste pas de lie noire, & que le vinaigre distilé vienne aussi fort que lorsqu'il étoit versé sur le sel. Par là on a un sel que quelques-uns appellent sel volatil de tartre.

Si l'on veut exalter ce sel encore davantage, on prend du sel de tartre de la précédente opération, quatre onces, & on y ajoute une livre d'*esprit de vin* qui le dissout bien aisément. On laisse la dissolution reposer pendant trois ou quatre heures, & on la décante tout doucement de dessus sa lie; on verse l'*esprit de vin* dans une rétorte qu'on met sur un feu de sable; on dissout encore du sel dans le même *esprit de vin*, & on réitere l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lie; on remet enfin de ce sel dans l'*esprit de vin*, tant qu'il le dissout entierement.

Voilà le véritable *esprit de vin* tartarisé, dont M. George Wilson nous apprend qu'il se sert pour extraire la teinture & les soufres anodyns des métaux, & les unir avec les végétaux fixes & les alcalis animaux volatils. Il avoue de plus que c'est le principal ingrédient de la teinture anti-rhûmatique (dont il ne donne pas la recette) par laquelle il s'est guéri d'un violent rhumatisme dont il avoit été affligé pendant trois ans de suite; & que non-seulement il fut soulagé des douleurs aiguës qu'il souffroit, mais qu'il n'en eut plus aucune attaque pendant quinze ans qui suivirent. Et ce n'est pas cette maladie seule, continue le même Auteur que ce remede guérit, il est aussi efficace sur la goute, le scorbut, l'hydropisie, la jaunisse, la colique, les pâles couleurs & la pierre, soit dans la vessie ou dans les reins.

La dose est depuis cinquante grains jusqu'à deux dragmes, délayé dans du vin ou de l'eau, ou dans tous les deux mêlées ensemble.

Spiritus vitrioli, *esprit de vitriol.* Voyez *Vitriolum.*
Spiritus vitrioli dulcis, *esprit de vitriol dulcifié.* V. *Vitriolum.*

SPISSAMENTUM. Voyez *Stymma*, qui est la même chose.

SPITHAMA, σπιθαμὴ; mesure de longueur, qu'on appelle en François *palme* ou *empan.* Elle contient, dit-on, douze travers de doigt: c'est l'espace qui est entre le bout du pouce & l'extrémité du petit doigt, lorsque les doigts sont tendus autant qu'ils peuvent l'être.

S P L

SPLANCHNICA, σπλαγχνικὰ, de σπλάγχνον, *intestin* ou *viscere*; médicamens appropriés aux désordres des visceres.

SPLEN, *la rate.* Voyez *Lien.*

SPLENECTOMIA,

SPLENECTOMIA, amputation de la rate.

SPLENETICA, (sous-entendu *remedia*,) remedes pour les maux de rate.

SPLENIA, *compresses*. Dans le pansement des plaies, après l'application des emplâtres & des autres choses nécessaires, on applique le plus souvent des *compresses*, qui sont ordinairement de vieux linge bien doux & bien net, mis en quatre, six ou huit doubles. Les anciens Medecins les appelloient *splenia*, à cause de leur figure, qui souvent ressembloit à celle de la rate; & nous les appellons en François *compresses*, parce qu'elles servent à comprimer & tenir en état les emplâtres & quelques autres parties de l'appareil. On applique aussi fort souvent des *compresses* sans emplâtres, quelquefois seches, & d'autres fois imbibées d'eaux, d'esprits, &c. de diverses sortes & de différentes qualités, selon la nature du désordre.

La figure & la largeur des *compresses* sont différentes selon les différentes parties du corps auxquelles on les applique. Quelquefois elles sont quarrées, comme dans la *Pl. VIII. Vol. I. n°.* 12. d'autres fois oblongues, comme au *n°.* 13. triangulaires, comme au *n°.* 14. cruciales, comme au *n°.* 15. On les appelle aussi de différens noms à raison de leur situation, droites, obliques, transversales & quelquefois angulaires, lorsqu'elles font le tour du bras ou de la jambe. Quelques-unes sont figurées comme une astérisque ou une étoile, comme au *n°.* 16. Quelques-unes sont découpées d'un côté, d'autres des deux côtés, & d'autres enfin au milieu; voyez *n°.* 17. 18. Quelques-unes sont hexagonales, comme au *n°.* 19. d'autres sont rondes comme une boule; telles sont celles qu'on place sous les aisselles dans les luxations de l'omoplate; voyez *n°.* 20. Il y en a de quarrées comme celles du *n°.* 21. Ce sont celles qu'on emploie pour arrêter les hémorrhagies qui proviennent de la lésion de quelques vaisseaux sanguins; d'autres sont minces & étroites, comme celles du *n°.* 22. & servent pour les sutures des plaies & les ligatures des arteres. Celles qui sont employées à couvrir des emplâtres, doivent être taillées plus larges que l'emplâtre même.

Les usages principaux des *compresses*, sont,

1°. De fomenter la chaleur naturelle de la partie affectée; & d'empêcher que le froid n'y atteigne.

2°. De tenir en état la partie de l'appareil sur laquelle elles portent.

3°. D'appliquer des remedes liquides aux parties blessées ou autrement offensées, & de les y faire séjourner plus long-tems.

4°. De remplir les inégalités ou les enfoncemens autour de l'endroit blessé, afin que l'appareil tienne ferme, principalement dans le cas des fractures.

5°. Pour empêcher l'irritation de la peau par le serrement des bandes, qui pourroit causer des demangeaisons & même de la douleur. HEISTER, *Chirurgie.*

SPLENICA, *spléniques*. se dit des remedes propres aux maladies de la rate.

SPLENISCOS, σπληνίσκος, *compresse*. Voyez *Splenica*.

SPLENITIS, σπληνῖτις, inflammation ou tumeur de la rate. *Splenitis* est aussi le nom d'une veine de la main gauche; elle est semblable à la *salvatelle*, qui est celle de la main droite, & qu'on appelle autrement *jecoraria.*

SPLENIUM. Voyez *Asplenium* ou *Ceterach*, qui sont la même chose.

SPLENIUS MUSCULUS. Voyez *Mastoidæus superior.*

SPLIT, est un des noms de la *Fumaria lutea*.

SPO

SPODIACON, σποδιακὸν, de σποδὸς, *cendres*; est le nom d'un collyre décrit par Paul Eginete, & ainsi appellé, parce qu'il étoit de couleur de cendre.

SPODITES, σποδίτης; expression qui s'applique au pain, & signifie qu'il a été cuit sous les cendres chaudes. GALIEN, *Exeges.*

SPODIUM. Voyez *Cadmia*.

SPODOS, σποδὸς; la même chose que le *spodium*. Ce mot en Grec signifie à la lettre *cendres*.

SPOLIATORIUM. Voyez *Apodyterium*.

SPONDYLIUM. Voyez *Sphondylium*.

SPONDYLOS, σπόνδυλος; la seconde vertebre du coû, ou une vertebre en général.

SPONDYLOLITHOS; sorte de pierre qui se trouve dans le Tirol, & qui ressemble à la vertebre d'un petit animal.

SPONGIA, *Eponge*.

Voici quels sont ses caracteres.

C'est une substance légere, poreuse, celluleuse, & qui boit l'eau ou autre liqueur, si on l'y plonge. Elle est plus molle que le *keratophytus*.

Boerhaave compte dix-sept sortes d'*éponges*, qui sont,

1. *Spongia, ad usum præstantissima, foraminibus exiguis pervia*, T. 575.
2. *Spongia, compressa, magna*, C. B. P. 368.
3. *Spongia, globosa*, C. B. P. 368. Imp. 635. Tourn. Inst. 575. J. B. 3. 816. Raii Hist. 1. 80. Boerh. Ind. A. 8. *Spongia marina alba*, Ger. 1383. Emac. 1577. *Spongia marina usualis*, Park. 1303.

L'*éponge* est une plante imparfaite, ou un végétal marin qui croît sous l'eau au fond de la mer, sur les rochers & les pierres, d'une substance qui ressemble un peu à un floccon de laine ou autre poil, qui est d'une nature élastique, pleine d'un grand nombre de petites cavités & de pores qui la traversent en serpentant.

Les *éponges* non-calcinées, prises intérieurement, sont regardées comme un poison; parce qu'elles enflent dans l'estomac & ne s'y digerent point. Les Chirurgiens s'en servent pour faire des embrocations & arrêter des hémorrhagies. MILLER, *Bot. Off.*

Les *éponges* dont les pores sont étroits s'appellent *éponges* mâles; & celles qui sont les plus fermes, *tragi*: celles au contraire qui ont les pores plus larges, s'appellent *éponges* femelles. On les brûle comme l'*alcyonium.*

Les *éponges*, lorsqu'elles sont récentes & ne sont pas trop grasses, sont vulnéraires & abattent les tumeurs: appliquées avec de l'eau ou du posca, elles conglutinent les plaies récentes; & bouillies avec du miel, elles conglutinent les sinus. Il n'en est pas de même des vieilles *éponges*: mais elles servent à séparer & à élargir les levres des ulceres & des sinus qui se ferment trop-tôt; pour cet effet on les lie seches dans un petit morceau de linge, & on les introduit dans l'ulcere ou le sinus en forme de tente.

Les *éponges* récentes appliquées extérieurement, dessèchent les ulceres sanieux & cancéreux invétérés, & arrêtent les hémorrhagies. Brûlées avec du vinaigre, elles sont salutaires dans la lippitude seche, & dans tous les cas qui exigent des détergens & des astringens: mais lorsqu'on les emploie comme ophthalmiques, il vaut mieux qu'elles soient lavées. Bouillies avec de la poix, elles sont bonnes pour l'hémorrhagie. Les plus mollettes se blanchissent dans le chaud, en les arrosant avec l'écume du sel qui s'attache aux rochers; & les exposant au Soleil; ayant l'attention de tourner la partie creuse en-haut, & celle par où on les a coupées en-bas. Si le tems est beau, on peut les exposer au clair de la lune, les arroser de l'écume de sel ou avec de l'eau de mer; & de cette maniere on

les blanchit parfaitement bien. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 138.

L'*éponge* brûlée est acrimonienſe & digeſtive. Imprégnée de bitume ; & priſe dans le tems même qu'elle ſéchoit au feu, pour l'appliquer ſur une plaie, elle en arrête l'hémorrhagie. Si l'on n'a pas de bitume, on peut ſe ſervir de poix. L'*éponge* récente eſt très-certainement deſſéchante ; car ſi on l'applique ſur une plaie avec de l'eau, du poſca ou du vin, ce ſera un agglutinant auſſi bon qu'aucun remede qu'on puiſſe employer pour arrêter l'hémorrhagie. Oribase, *de Virt. ſimpl. Lib. II. cap.* 1.

L'uſage de l'*éponge* eſt de déterger les ordures, la ſanie, le ſang, le pus & même les médicamens qui ſéjournent & croupiſſent dans quelque partie du corps, & d'y faire ceſſer la demangeaiſon ou les picotemens. Quant au viſage, on y emploie l'*éponge* pour faire revivre & ranimer les eſprits quand ils ſont abattus, comme dans la lipothymie. Pour cet effet, on applique l'*éponge* trempée en été dans de l'eau froide, & en hiver dans de l'eau tiede. Mais il ne faut par le faire imprudemment & mal à-propos, & appliquer l'*éponge* mouillée au commencement ou dans l'accroiſſement de l'accès, mais ſur ſon déclin ; car au commencement on ſe ſert plus volontiers des ſubſtances odoriférantes. Archigene, pour une fievre brûlante, près d'être à ſon plus haut période, vouloit qu'on appliquât l'*éponge* non-ſeulement ſur le viſage, mais auſſi ſur la poitrine. Aetius, *Tetrab.* 1. *ſerm.* 3. *cap.* 170.

4. *Spongia, cinerea, cava, vaginam referens.*
5. *Spongia Americana, compreſſa, ſpinoſa, echinata, eleganter punctata.*
7. *Spongia, flava, Priapeia, cava, mirabilis.*
8. *Spongia, flava, cava, cylindrica durior.*
9. *Spongia, fuſca, cava, conica, tuberculoſa, ingens.*
10. *Spongia, ramoſa*, C. B. P. 368. *Conferva marina genus*, Lob. Ic. 257.
11. *Spongia, ramoſiſſima, occulata.*
12. *Spongia, ramoſa, fluviatilis Newtoni*, Raii H. 8.
13. *Spongia, dura ambarum griſeum penitus referens.*
14. *Spongia, ingens, anomala, pelvim referens.*
15. *Spongia, dura, ramoſa, nigra, juberis inſtar.*
16. *Spongia, ramoſa, fiſtuloſa millepora.*
17. *Spongia, pulcherrima, reticulata, fiſtuloſa, lacunata.* Boerhaave, *Ind. alt. Pl.*

L'*éponge* eſt une plante molle, légere, poreuſe, reſſemblante à un fungus, qui ſe trouve dans la mer attachée à des rochers. Preſque toutes les *éponges* viennent de la mer méditerranée. Les *éponges* ſervent à élargir les plaies quand elles ſont trop petites : brûlées, elles donnent une poudre excellente pour nettoyer les dents. On trouve quelquefois dans les *éponges* de petits corpuſcules, qui par le ſecours du microſcope paroiſſent de petites coquilles, qu'on dit être bonnes, miſes en poudre, pour le ſable & le gravier dans les reins, pour les écrouelles & pour les vers des enfans. Brûlées toutes enſemble, elles donnent une poudre extrement abſorbante, & rendent une odeur ſemblable à celle de la corne brûlée. *Hiſt. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

L'*éponge* eſt une plante très-remarquable, en ce que, quand on la ſoumet à la diſtilation, elle donne un eſprit urineux, parfaitement ſemblable à celui que donnent les ſubſtances animales. L'*éponge* eſt renommée pour la vertu qu'on lui attribue de ſervir à la cure des écrouelles, & ce n'eſt pas ſans fondement ; car il eſt certain qu'elle a fait dans cette maladie beaucoup de cures remarquables.

SPONGIÆ LAPIS, Offic. *Lapis ſpongia*, Boet. 707. de Laet. 135. Schrod. 357. Worm. 54. Charlt. Foſſ. 23. *Lapides in ſpongiis*, Matth. 1390. *Spongites*, Aldrov. Muſ. Metal. 671, *Pierre d'éponge.*

C'eſt une petite pierre entierement friable qui vient dans l'*éponge*, & qui eſt de couleur blanche ou griſe. C'eſt un atténuant qui n'a pourtant aucune chaleur remarquable, & qui eſt bon pour diviſer la pierre dans les reins & dans la veſſie, & pour diſſiper les tumeurs ſcrophuleuſes.

Les pierres qui ſe trouvent dans les éponges, priſes dans du vin, ſont bonnes pour briſer la pierre dans la veſſie. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 363.

SPONGIOLI, petits *champignons* qui naiſſent dans le printems, & ſont eſtimés les meilleurs de tous.

SPONGION, σπόγγιον, eſt le nom d'un épitheme & d'un malagme que décrit Paul Eginete, ainſi appellé, parce qu'on dit qu'il boit les eaux dans l'hydropiſie, comme une éponge.

SPONGIOSUM OS, *os ſpongieux* ; eſt un des noms de l'os de la tête, qu'on appelle autrement *os ethmoïdes*, « os ethmoïde ; » ou *cribriforme*, « cribleux. » Voyez *Caput.*

SPONGOS, σπόγγος, *éponge.* Voy. *Spongia.*

SPONSUS, *mercure.* Ruland.

SPONTUM ; cendres mouillées avec de l'eau, dont on ſe ſert pour la dépuration de l'or ou de l'argent.

SPORADES, σποράδες ; épithete qui ſe donne à certaines maladies, laquelle ſignifie la même choſe que diſperſées ou ſemées çà & là. Les maladies *ſporadiques* ſont celles qui attaquent diverſes perſonnes dans différens tems ou différens lieux ; au lieu que les maladies épidémiques ſont particulieres à certains tems ou ſaiſons, & les endémiques particulieres à certains lieux. Ce mot eſt dérivé du verbe Grec σπείρω, qui ſignifie *ſemer, répandre, diſperſer.*

SPORADICI MORBI, *maladies ſpodariques.* Voy. ci-deſſus *Sporades.*

SPORETOS, σπορητὸς, le commencement de l'hiver ou la fin de l'automne, le tems où l'on ſeme le blé.

SPOROS, σπόρος, le fluide ſéminal.

SPU

SPUMA, *écume.*

Spuma argenti, c'eſt la litharge. Voyez *Lithargyrus.*
Spuma, en Chymie, ſont des ſcories.
Spuma maris, eſt l'*alcyonium.*
Spuma nitri, eſt l'aphronitre.
Spuma trium draconum, eſt le beure d'antimoine.

SPURIUS, *bâtard*, *illégitime*, eſt une épithete qu'on donne à pluſieurs maladies. On appelle *ſpuriæ coſtæ*, fauſſes côtes ; les côtes qui n'atteignent pas juſqu'au ſternum.

SPUTAMEN, *crachat.* eſt la même choſe que *ſputum* ; qui ſuit.

SPUTUM, *crachat.* On tire des prognoſtics des *crachats* ou excrétions par le crachement.

Quoique les Medecins donnent le nom de *ſputum*, « crachat, » à tout ce qui ſort de la bouche, excepté ce qu'on rend par le vomiſſement, ce qui comprend toutes les excrétions, ſoit de ſalive ou de matiere expulſée par la toux ; ils l'appliquent cependant plus particulierement au *crachats* qu'on rend après avoir touſſé ; & c'eſt dans ce ſens que nous conſiderons les *crachats* comme des ſignes par leſquels on peut prognoſtiquer la mort ou le rétabliſſement du malade.

La matiere qu'on rend par la toux, pourvu qu'elle ſoit ſimple & ſans mélange d'autres humeurs, eſt un excrément viſqueux, pituiteux, ſéparé dans les poumons. Ce ſont quelquefois des ſubſtances bilieuſes & tout-à-fait purulentes ; ce qui annonce une maladie très-dangereuſe. Or, ces excrétions que procure la toux, & que nous appellerons ſimplement *crachats*, comme

nous venons d'en avertir, indiquent, à ce que dit Galien, les affections des poumons, du thorax, de la trachée-artere, du gosier, en un mot, de tous les organes de la respiration. Ils sont différens les uns des autres, par leur substance, leur figure, leur couleur ou leur quantité ; par leur simplicité ou leur mélange, leur odeur ou leur gout, la facilité avec laquelle ils sortent, le changement qu'ils procurent en pire ou en mieux. Quant à la substance, ils sont ténus ou épais, visqueux ou non-visqueux. A l'égard de la figure, ils sont unis, égaux, ronds, écumeux, sanguinolens ou purulens. Quant à la couleur, ils sont ou blancs, ou pâles, jaunes, bruns, rouges, verds, livides ou noirs, & quelquefois mélangés de plusieurs couleurs. Par rapport à la quantité, il y en a beaucoup, ou peu, ou point du tout. Quant à la simplicité & au mélange, ils sont absolument simples, ou plus ou moins mélangés. Pour l'odeur, ou elle ne se fait point sentir, ou elle est mauvaise & désagréable. Du côté du gout, ils sont ou insipides ou doux, salés, amers ou acres. Par rapport à la facilité avec laquelle ils sortent, il y en a qu'on rend sans effort, d'autres qu'on ne rend qu'à force de tousser, & d'autres que la toux même la plus violente ne sauroit expulser. Enfin ils sont ou cuits, ou crus & malins.

Or il faut connoître les causes de ces différences dans les matieres expulsées par la toux. Premierement pour ce qui concerne les *crachats* ténus & liquides, leur ténuité procede, selon Galien, *in VI. Epid.* du peu de chaleur du cerveau, qui par là est incapable de cuire l'excrément aqueux, ou du vice des poumons, qui aussi par un défaut de chaleur, ne peuvent épaissir suffisamment l'humeur. Il regarde cette sorte de *crachats* dans la pleurésie, comme un commencement de coction, & les *crachats* épais, comme un signe de coction parfaite, car plus le *crachat* mûrit, plus il devient épais.

Le *crachat* devient modérément visqueux quand les parties ténues & liquides sont parfaitement cuites : mais le trop de viscosité indique une chaleur violente qui dissipe l'humide, qui agitant & échauffant par-là le phlegme, l'épaissit & le rend visqueux. Cette viscosité des *crachats* est très-dangereuse dans la pleurésie & la péripneumonie, parce qu'ils sont tellement collés aux visceres, qu'il est difficile de les en détacher, & que souvent en obstruant les petites arteres des poumons, ils causent une suffocation ; ce dont Galien, *Lib. IV. de Locis affectis, cap. 6.* rapporte un exemple arrivé à Antipatre, Medecin Romain. Car dans la pleurésie & dans la péripneumonie, & même dans l'asthme, ce qui ne peut pas être expulsé, cause un ronflement & une ébullition & est souvent cause de la suffocation ou d'un empieme. Mais d'un autre côté le phlegme aqueux & fluide, qui n'a pas la moindre viscosité montre un défaut de chaleur qui n'a pu consumer l'humidité ténue.

Les *crachats* unis & égaux montrent non-seulement que le phlegme est d'une substance simple ; mais qu'il est également agité dans toutes ses parties par la chaleur ; & quand il est d'une figure inégale & variée, il désigne le contraire. Le *crachat* écumeux & qui reste tel pendant un tems considérable, est d'une substance pituiteuse & visqueuse, & agitée par une chaleur excessive. Galien condamne avec raison, *Lib. de Totius Morbi temp.* le *crachat* qui est considérablement écumeux. Cette sorte de *crachat* peut procéder aussi d'un esprit flatueux mêlé avec le phlegme, ou de quelque autre humeur ; comme il arrive lorsque les parties excrémentitielles qui se déchargent des poumons, sont mêlées avec une grande quantité d'air. C'est par cette considération que Paul nous avertit que les *crachats* écumeux se déchargent souvent du gosier, parce que c'est la partie qui est employée à la respiration. Dans la pleurésie & la péripneumonie, ce qui est expulsé par la toux, paroît souvent écumeux, non pas alors en conséquence d'un esprit flatueux, mais à cause d'une chaleur ignée qui regne dans les parties affectées. Dans ces deux sortes de maladies s'il paroît un sang écumeux parmi les *crachats*, c'est un signe que la substance des poumons est offensée, comme nous l'apprend Galien. Et Hippocrate, *V. Aphor. 13.* dit formellement que le crachement de sang écumeux indique certainement que la substance des poumons est offensée.

Un *crachat* de figure ronde expulsé par la toux, vient d'une humeur épaisse & ténace, amassée dans les fibres des poumons & agitée par un degré extraordinaire de chaleur, selon le sentiment de Galien, *Comment. in VI. Epid.* à quoi il faut ajouter ici qu'il a cette figure ronde, parce que l'humeur glutineuse qui est contenue dans la trachée-artere, prend la forme de cette partie qui est ronde elle-même, ayant sa cavité intérieure tournée orbiculairement. J'ai observé de ces sortes de *crachats* dans des personnes qui n'avoient point de fievre, & qui sans paroître malades d'ailleurs n'ont pas laissé de mourir à la fin de consomption. Les *crachats* ronds, selon Hippocrate, *VI. Epid. Sect. 3. Aphor. 27. & Sect. 6. Aphorisme 21.* indiquent le délire, sans doute à cause de la chaleur excessive qu'ils dénotent, laquelle, dit Galien, *de Locis Affect. Lib. IV. cap. 8.* porte à la tête ; car par eux-mêmes ils ne pourroient pas prognostiquer un délire.

Les *crachats* de la figure des grains de grêle sont de la nature des *crachats* ronds. Galien en fit l'observation sur une personne qu'il ne put empêcher de tomber en consomption.

Les *crachats* sanguins viennent de l'extravasation du sang, occasionnée quelquefois par l'ouverture des orifices des veines que les Grecs appellent *anastomoses*. L'effusion de cette sorte de sang n'est point accompagnée de douleur, d'inflammation ou de fievre ; le sang est ténu & aqueux, & abondant, s'il procede de gros vaisseaux, & est en petite quantité s'il procede de petits. Quelquefois l'extravasation & l'hémophtysie qui s'en ensuit, est causée par l'érosion des vaisseaux, qu'on appelle diabrose & anabrose, ce qu'on connoit par une toux fatiguante sans cause manifeste. Le sang dans le commencement ne vient qu'en petite quantité & par intervalles, quoique quelquefois, quand l'érosion est considérable, ou qu'elle affecte de gros vaisseaux, l'effusion est considérable. En troisieme & dernier lieu, l'hémophtysie peut être occasionnée par la rupture des veines ; affection qu'on appelle perirrhexis, & qui est indiquée par la douleur, singulierement si ce flux procede d'une rupture de vaisseaux au thorax ou aux poumons, près d'une membrane ; le sang sort aussi en abondance, si la rupture est occasionnée par une redondance d'humeurs, par un mouvement violent, par des cris, une chute, un coup, ou quelque chose de semblable. Les *crachats* qu'on voit alors sont occasionnés par l'ouverture, la corrosion ou la rupture des veines : mais dans la phrénésie cette sorte de *crachat* fait voir que la nature travaille à la coction de la matiere morbifique, en l'atténuant doucement ; raison pour laquelle les passages étant dilatés pour donner passage aux vapeurs qui s'exhalent, elle prend occasion de la laxité des pores pour se glisser dans les espaces internes & voisins ; & la toux & l'expectoration excitées en conséquence désignent une coction commençante. Cette sorte de *crachats* sanguins est mêlée de phlegmes, & est incidente aux pleurésies, que Galien, *Comm. 3. in VI. Epid.* dit être de l'espece la plus bénigne. Mais l'Auteur des *Prænot. Coac. 390.* condamne absolument les *crachats* extremement sanguinolens ; parce que, c'est, selon lui, la même chose, que si on rendoit le sang tout pur, & qu'ils indiquent une autre sorte de désordre, qui est ou la *diabrose* de quelques-uns des vaisseaux causée par une bile acrimonieuse & corrosive ; qui atténue le sang & ouvre les veines ; ou par un *rhexis*, c'est-à-dire, une rupture provenant d'une violente compression du thorax, qui se trouve par-là hors d'état de décharger le phlegme qu'il contient.

Le crachement purulent, qui vient après le sanguinolent, indique l'approche de la phthisie (*VII. Aph. 15. 16.*) mais dans la pleurésie & la péripneumonie, c'est un si-

gne de suppuration & d'empieme, d'où s'ensuit la consomption; car si la matiere peccante n'est pas évacuée dans les quatorze jours, ou elle détruit le malade par la suffocation, ou elle acquiert un nouveau degré de putridité, & se convertit en sanie, ce qui se connoît par un frisson qui se déclare, ou qui augmente, par une violente fievre qui a précédé, ou par une pesanteur considérable que sent le malade: c'est la doctrine d'Hippocrate, *II. Aphor.* 47. où il dit que « la douleur & les fievres se « déclarent plutôt lors de la formation du pus qu'a- « près qu'il est formé. »

Quant aux différentes couleurs du *crachat* ou de la matiere expulsée par la toux, il paroît blanc lorsqu'il est pituiteux ou purulent. Le *crachat* blanc provenant de phlegme, est salutaire dans les maladies pituiteuses: dans les maladies bilieuses non-seulement il ne l'est pas; mais c'est même un mauvais signe qui indique que la matiere qui cause la maladie, comme, par exemple, la pleurésie, n'a pas encore commencé d'être évacuée. Nous venons de parler il n'y a qu'un moment des *crachats* blancs qui proviennent du pus.

Les *crachats* jaunes, pâles & noirs tirent leur teinture d'une bile de même couleur dont ils sont imprégnés, *Comm. IV. in VI. Epid. T. IV.*

Le même Auteur, *Lib. II. de Locis affectis*, *cap.* 9. traite des différentes couleurs des *crachats* & des causes de ces différences, dans le passage suivant.

« Nous avons déja fait voir, dit-il, que toute inflamma- « tion procede d'une affluence de sang dans la partie; « c'est pourquoi si le sang est bilieux, le *crachat* sera « jaune ou pâle; s'il est pituiteux ou écumeux, le *cra-* « *chat* sera blanc; si le sang est mélancolique, le *cra-* « *chat* sera noir ou livide; si le sang n'est affecté d'au- « cune de ces humeurs, le *crachat* sera rouge. Dans la « pleurésie les *crachats* ont pour l'ordinaire une tein- « te bilieuse; & dans la péripneumonie, une qualité « phlegmatique. »

Les *crachats* nuancés de différentes couleurs, selon Galien, indiquent différentes affections, & conséquemment une maladie dangereuse & difficile à guérir.

L'abondance des *crachats* indique l'abondance des humeurs: si on les expulse sans peine, & qu'ils soient blancs & épais, c'est une marque que le phlegmon est cuit, & dans un état de maturité. S'ils sont abondans & purulens en même-tems, & que le pus qui y est mêlé soit blanc, uni, égal, & ne contienne point de parties fibreuses; c'est une marque que le phlegmon est en état de suppuration, & qu'il se terminera par l'excrétion du pus. Si les *crachats* sont abondans & en même-tems bilieux, verds, livides & noirs; ils dénotent que la maladie est dans un état de crudité & de malignité qui la rendra difficile à guérir.

Si les *crachats* sont en petite quantité par rapport à la maladie, quoique d'ailleurs ils soient cuits, c'est toujours une circonstance mauvaise & dangereuse dans la péripneumonie, comme nous l'apprend l'Auteur des *Coac.* 416. ce qui nous est encore confirmé par un exemple que rapporte Hippocrate, *VII. Epid. T.* 58. de la femme d'Euxene.

S'il ne vient point de *crachats* du tout dans la pleurésie & la péripneumonie, c'est une circonstance d'un très-mauvais augure, surtout si le malade n'a point encore craché ni dans le commencement ni dans le cours de la maladie. Ne point cracher du tout dans la pleurésie, est un prognostic aussi fâcheux que l'urine aqueuse dans les autres fievres, & qui marque une extrême crudité dans la maladie, comme Galien l'observe, *Lib. I. de Crisibus*, *cap.* 18. Le même Auteur, *Comm. in I. Aph.* 12. dit que quand le malade ne crache point, c'est une marque qu'il y a inflammation, ou que le phlegmon sera difficile & long à cuire. Et, *Lib. de Constitut. art. Medend. cap.* 16. il dit que de ne point cracher du tout est dangereux, parce que c'est une marque que la matiere est en quelque façon toute concentrée dans le phlegmon, qui a corrompu les parties internes par son séjour. C'est pourquoi l'Auteur des *Coac.* 381. dit positivement que les pleurésies seches dans lesquelles le malade ne crache point du tout, sont extremement dangereuses. Et Galien, *Lib. II. de Crisibus*, *cap.* 10. s'exprime à ce sujet de la maniere qui suit:

« Lorsque la maladie est dans un état de resserrement ex- « cessif, & qu'elle concentre, pour ainsi dire, en elle- « même toutes les humeurs qui affluent à la partie ma- « lade; elle produit des maladies mortelles qu'on ap- « pelle ἄπτυστοι, *aptysti*, comme qui diroit sans *cra-* « *chats*. » Et, *Lib. de Totius morb. temp. cap.* 16. il dit positivement que « si à une grande douleur & une diffi- « culté extreme de respirer se joint la circonstance de « ne pas cracher, c'est un symptome mortel. »

La suppression du crachement sans cause manifeste, n'est pas moins fatale dans ces sortes de maladies, comme le remarque le même Auteur, *Lib. de Constitut. art. Med.* car cette suppression, dit-il, *Comm.* 2. *in Progn.* vient ou de l'épaississement & de la viscosité de l'humeur, ou de la laxité de la membrane qui enferme les poumons, ou enfin de la foiblesse du malade. L'Auteur des *Prorrhetiques*, sur le même sujet, nous dit, que « si un malade affecté d'une douleur de côté, vient tout- « à-coup à cesser de cracher sans aucune cause mani- « feste, il tombe dans le délire. » Et, Galien dans son Commentaire sur ce passage dit que « le délire n'est « pas toujours une suite nécessaire de cet accident; « mais qu'il arrive lorsqu'il y a transport de l'humeur « bilieuse à la tête. » Dans la consomption & la suppuration, il ne peut rien arriver de pis que la suppression du crachement. Dans le dernier cas, il indique la phthisie ou la mort; &, dans le premier, il annonce toujours quelque événement funeste. Galien, *VII. Aphoris.* 16. dit que « les personnes attaquées de con- « somption vivent nonobstant leur exténuation, tant « qu'elles peuvent nettoyer & dégager leur poumon « par la toux; mais que quand une fois le pus y séjour- « ne, les passages de la respiration s'obstruant par-là, le « malade est suffoqué tout d'un coup. » C'est par la même raison qu'Hippocrate, *VII. Aphoris.* 16. dit que « le crachement de pus tourne en phthisie: mais « que quand le crachement cesse, le malade meurt. » Une excrétion qui est foible, & ne fait que causer un râlement dans le gosier sans dégager les poumons, ne soulage pas, & ne fait qu'indiquer la rédondance & la viscosité des humeurs, ou la foiblesse du malade.

Dans la pleurésie, la péripneumonie, l'empyeme & la consomption, si le malade crache avec aisance & facilité, c'est un fort bon signe, comme le remarque Galien, *Lib. de Constitut. art. Medend.* Dans la pleurésie & la péripneumonie, c'est une marque que la nature commence à opérer la coction, & que les *crachats* ne sont pas d'une mauvaise qualité; & dans la suppuration, c'est une raison d'espérer que le pus s'évacuera par cette voie, & que la phthisie ne se formera pas. Hippocrate parle de ce crachement dans l'endroit de ses Prognostics, où il dit que « dans toutes les dou- « leurs & les désordres aux poumons & au côté, il est « à desirer qu'il se fasse une excrétion aisée. » Car cette circonstance fait voir la force de la faculté vitale, la bonne disposition du cerveau, & que les instrumens de la nature, les muscles, ne sont point incommodés dans la respiration, par obstruction ou compression des passages; & en même-tems que la matiere n'est pas tellement visqueuse, qu'elle ne puisse être séparée des parties, & qu'elle n'est ni trop épaisse ni trop ténue.

Les *crachats* purs ou simples & sans mélange, exceptés ceux qui sont purement pituiteux, sont occasionnés, comme le remarque Galien, *Lib. de Humoribus*, par la consomption de toutes les humidités aqueuses par une chaleur enflammée, qui dénote l'ardeur interne

des parties; & qui fait voir que la maladie est d'une nature extremement dangereuse & difficile à guérir, parce que ces *crachats* sont d'une nature maligne & ne peuvent pas s'expulser aisément. Hippocrate, dans ses Prognostics, condamne le *crachat* pur ou simple, quand il est jaune, mais encore bien plus les *crachats* noirs & purulens.

Les *crachats* paroissent mêlés d'un humide aqueux, ou lorsque les parties humides n'ont pas été consumées par la chaleur fébrile, ou qu'il y a rédondance dans l'humeur pituiteuse.

Les *crachats* nuancés de différentes couleurs paroissent aussi contenir differentes sortes d'humeurs: & ils sont d'une qualité pire que les précédens; parce qu'ils indiquent complication de désordres.

Les *crachats* fétides dénotent par leur mauvaise odeur la putréfaction avancée de l'humeur dont ils sont composés. C'est pourquoi Galien, *Lib. de Tot. morb. Tempor.* regarde comme très-mauvais dans la pleurésie & la péripneumonie les *crachats* fétides: & Hippocrate, *Coac.* 406. 409. les dit positivement mortels dans l'empyeme.

Les *crachats* insipides sont occasionnés par du phlegme cru; les *crachats* doux par un phlegme cuit; les *crachats* sanguinolens par un phlegme cuit mêlé avec du sang. Les *crachats* salés viennent d'un phlegme salé, qui a acquis cette qualité par l'agitation excessive, ou par la force de la chaleur qui l'a roti, ou, selon le sentiment des Medecins Arabes, par des vapeurs brûlantes, ou par un mélange d'humeurs bilieuses. Les *crachats* acrimonieux & austéres viennent d'une bile jaune, brune & érugineuse; les acides, d'une humeur mélancolique.

Les *crachats* qui procurent du soulagement dans la douleur, sont estimés salutaires, parce qu'ils indiquent que les humeurs s'évacuent, suivant ce que dit Hippocrate, *I. Aphor.* 25. que « c'est un bien pour la santé, « que ce qui doit être évacué s'évacue: » & ailleurs, *II. Aphor.* 2. que « le sommeil qui emporte le délire « est bon; que celui qui produit un effet contraire est « mauvais. » En effet, dans les affections de la pleure & des poumons, les *crachats* qui ne soulagent point la douleur, n'ont rien d'avantageux; & ils sont au contraire très-mauvais lorsqu'ils l'augmentent; car les *crachats* qui n'adoucissent point la douleur & l'anxiété du malade, sans être par eux-mêmes d'une mauvaise qualité, prognostiquent une suppuration, comme le dit Hippocrate dans ses *Prognostics*, en ces termes:

« Lorsque la douleur de ces parties n'est point emportée « par l'expectoration, ou par l'évacuation du ventre « par les selles, ou par la saignée ou par les purga- « tions, ou par la diete, le désordre tend à la suppu- « ration. » C'est dans la même idée qu'il avoit dit un peu auparavant, que « toutes les excrétions qui n'em- « portent pas la douleur sont mauvaises, & que les « plus mauvaises de toutes sont les noires; au lieu que « celles qui soulagent la douleur, sont de la meilleure « espece. »

De même le crachement qui emporte la toux, est un fort bon prognostic, parce qu'il indique que l'humeur qui est la cause de la toux & de l'inflammation, se décharge de la meilleure maniere qu'il se puisse. Au contraire le crachement & les excrétions qui excitent davantage la toux, sont dangereux; car en ce cas l'humeur retenue dans les poumons ou par sa mauvaise qualité, ou par la foiblesse de l'organe ou du malade même, ou par sa propre ténacité, se détache difficilement, & se loge quelquefois dans quelque passage étroit, où elle cause la suffocation. Quelquefois elle contracte un tel degré de viscosité, qu'il n'est pas possible de la séparer des parties auxquelles elle est collée; & souvent quand elle est montée jusques dans les tuyaux des poumons, elle s'y arrête & s'y colle.

Le *crachat* ténu n'est pas moins difficile à expectorer; à cause de sa fluidité & de son manque de consistance. Ces sortes de *crachats* ne font que provoquer la toux, qu'appaisent au contraire les *crachats* d'une consistance médiocre, & qui ne sont ni trop visqueux, ni trop ténus. C'est pour cela qu'Hippocrate dans ses *Prognostics*, condamne absolument toute expectoration de *crachats* qui excite à tousser.

Le *crachat* cuit dans la pleurésie ou la péripneumonie, est blanc, léger, & n'a ni trop de ténacité, ni trop de ténuité, comme le remarque Galien, *Comm.* 2. *in Prognost.* il s'expulse sans effort & est d'une consistance égale. C'est cette sorte de *crachat* qui forme la maladie la plus bénigne.

Dans la suppuration, Hippocrate, *Prognost.* veut que les *crachats* soient blancs, purs & non-fétides; & dans le même Traité il loue les *crachats* qui sont mêlés d'une bile jaune, surtout dans la pleurésie, parce qu'ils indiquent qu'une grande partie de la matiere qui causoit l'inflammation, se décharge d'elle-même comme il faut. Au contraire le *crachat* ténu, ou celui qui est trop épais ou trop visqueux, est d'une substance crue, & montre que la nature n'a pas encore commencé la coction de l'humeur.

Il y a de la malignité dans ceux qui sont purement jaunes, bruns, verds, livides, noirs, nuancés & extremement fétides, qui augmentent la douleur & la toux, & sont accompagnés d'une grande difficulté de respirer. Mais c'est avoir assez parlé des *crachats* en général, parlons de ceux qui sont d'une espece salutaire.

Des crachats salutaires qui sont des prognostics du rétablissement de la santé.

Par rapport aux *crachats* salutaires, nous commencerons par observer quels ils doivent être quand le malade a ou n'a pas de fievre, de toux, de difficulté de respirer ou de douleur; en second lieu, quelle espece de *crachats* est la bonne dans la pleurésie & la péripneumonie; & en troisieme lieu, quelle est celle qui est la plus à désirer dans l'empyeme ou la suppuration.

Premierement, dans les affections du thorax où il n'y a ni inflammation, ni fievre, les meilleurs *crachats* sont ceux qui sont blancs, unis, égaux, modérément épais; avec un léger degré de viscosité, & qui ne sont point d'une mauvaise teinture; c'est-à-dire, qui ne sont ni jaunes, ni pâles, ni verds, ni bruns, ni livides, ni noirs; car les *crachats* teints, & surtout les jaunes sont condamnés par Galien, *Lib. IV. de Locis affectis*; *cap.* 8. Il y a aussi bien à augurer des *crachats* qui sortent avec facilité sans faire d'effort en toussant, qui même adoucissent la toux & soulagent la difficulté de respirer.

Dans la pleurésie & la péripneumonie, on regarde comme salutaires les *crachats* qui ressemblent à ceux des personnes en santé, comme nous l'assure Galien, *de Crisibus, Lib. I. cap.* 7. car il n'est pas possible quand les parties du thorax & des poumons sont considérablement offensées, que les *crachats* soient tels qu'ils sont dans une personne qui se porte bien: il y a sans doute une grande différence. Or, les *crachats* qui ressemblent à ceux de personnes en santé, ne viennent que dans le tems que la coction est parfaite. C'est pourquoi Galien, *in I. Aph.* 12. dit que le *crachat* cuit est blanc; uni, égal; qu'il n'est ni trop épais ni trop ténu, & que l'expectoration s'en fait avec aisance & facilité. Le même Auteur, *in VI. Epid.* nous dit que dans la pleurésie & la péripneumonie, d'une nature bénigne, les malades crachent dès le commencement de la maladie, & que par ce crachement on voit que la coction est déja commencée; que si la matiere est ténue, c'est un signe d'une coction médiocre; que si elle est épaisse, c'est signe que la coction est parfaite. Et, *Comm. in I. Aphor.* il dit, que ne point cracher du tout, marque que la maladie est encore dans un état de crudité;

mais que cracher peu, quand ce peo feroit d'une confiſtance tenue, montre du moins qu'il y a uo commencement de coctioo; & les *crachats* deveoant enſuite plus épais, indiquent que la coctioo eſt plus avancée; & quand ils deviennent encore plus épais, &, comme on l'a dit plus haut, blancs, unis, égaux, & qu'ils ſe déchargent ſans effort, c'eſt la marque d'une coctioo parfaite. Voilà donc les meilleures qualités des *crachats*; & ce ſont celles qu'Hippocrate obſerva le vingt-ſeptieme jour de la maladie d'Anaxion, *III. Epid. ſect.* 3. *Ægr.* 8.

Mais on peut faire peut-être quelque objection contre cette doctrine, s'il en faut croire ce que dit Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* où nous liſons, « qu'il eſt bon que le « *crachat* ſoit profondément teint d'une bile jaune; » & un peu plus bas, que « l'expectoration de *crachats* « jaunes qui ne ſoient guere teints de ſang, eſt fort « ſalutaire au commencement d'une péripneumonie. » C'eſt en conſéquence de ces mêmes principes que l'Auteur des *Coac.* dit, que « dans les douleurs de « pleuréſie, il eſt bon que les *crachats* ſoient teints; » & dans le même Traité, 390. que « dans toutes les « pleuréſies & les péripneumonies, le mieux eſt que « les *crachats* viennent librement & ſans effort, & « ſoient mélangés de jaune. » D'où il ſuit que les *crachats* blancs ne ſont pas les ſeuls bons; mais qu'ils le ſont auſſi nonobſtant la mixtioo d'uoe matiere jaune, ſanguinolente & pâle.

Tout cela eſt vrai au commencement de la maladie, & lorſqu'elle eſt encore dans ſon accroiſſement; mais non pas lorſqu'elle eſt parvenue à ſon plus haot période: & toute la raiſoo qu'on en peut donner, eſt que ces ſortes de *crachats* montrent que l'inflammation procede d'une bile & d'un ſang jaune; ce qui eſt moins dangereux, ſelon Galien, que ſi elle étoit excitée par d'autres humeurs; & que de plus ils diminuent toujours d'autant la matiere qui eſt cauſe de l'inflammation; enſorte que c'eſt toujours un bien que ces *crachats* viennent dès le commencement de la maladie: mais il n'en eſt pas de même s'ils viennent plus tard; c'eſt une preuve que la coction ſera lente, (*Coac.* 385. 390.) ou qu'elle durera long-tems, & ne ſera pas ſans danger. Ce n'eſt pourtant point un ſymptome mortel, mais un ſymptome qui prognoſtique une longue maladie, & qui a cela de bon au moins, comme oo vient de le dire, qu'il marque qu'une partie de l'humeur d'où provieot l'ioflammation, eſt déja évacuée, & même que l'inflammation eſt moios maligne & moins dangereuſe qu'aucone de celles qui provieonent d'autres humeurs.

De-là il s'enſuit que les *crachats* verds, les noirs & les nuancés ne ſont pas d'une bonne qualité, parce qu'ils marquent que l'inflammation eſt excitée par des ſucs dépravés: mais ces *crachats* noirs & les verds ſoot plus dépravés que les jaunes & les ſanguinolens.

Encore une raiſon qui doit faire juger le *crachat* d'une bonne qualité, c'eſt que l'expectoratioo en eſt libre & aiſée, comme le remarque Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* où il dit, que « daos tous les déſordres qui affectent les « côtes, les poumons & les parties adjacentes, il eſt « bien à ſouhaiter que l'expectoration des *crachats* ſe « faſſe de bonne heure & avec facilité. » Elle ſe fait aſſez-tôt lorſqu'elle arrive au troiſieme ou quatrieme jour; & ſi les *crachats* ſont d'une bonoe qualité, c'eſt un ſigne que la maladie aura une prompte & heureuſe iſſue, comme nous en aſſure Galien, *Comm.* 3. *in Aphor.* & *Lib. I. de Criſibus*, & *Comm.* 3. *in VI. Epidem.*

Les *crachats* qui viennent avec abondance & ſuffiſamment cuits, à des jours critiques, ſont un excellent ſigne, & d'heureux effets de la criſe; & s'ils emportent la douleur, la toux & la fievre, il ne faudra rien de plus pour s'aſſurer que la criſe ſera heureuſe. Nous en avons un exemple, *III. Epid. ſect.* 3. *Ægr.* 8. dans la perſonne d'Anaxion, dont l'Auteur dit, que « le « dix-ſeptieme jour il commença à cracher un peu de « matiere cuite, & éprouva quelque ſoulagement; que « le vingt-ſeptieme la fievre revint; qu'il touſſa & ex- « pectora une grande quaotité de matiere cuite; ſon « urine avoit beaucoup de ſédimeot blanc, la ſoif fut « appaiſée & il commença à dormir. » Nous pouvons ajouter à ce qui vieot d'être dit, que ces ſortes de *crachats* ſoot ſurtout bons & ſalutaires quand ils ſe trouvent accompagnés de quelque autre évacuation.

Dans les ſuppurations, il faut que les *crachats* aient les mêmes qualités que oous avons dit qu'ils doivent avoir dans les déſordres mentionnés plus haut, Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* dit, que « les meil- « leurs *crachats* ſont ceux qui ſont blancs, unis, « d'une même couleur, ſaos mélange de phlegme, & « expectorés ſans douleur ou ſans une toux violente; » à quoi nous pouvons ajouter de plus, qu'ils ſont abondans, qu'ils emportent la fievre, la ſoif, la toux, & procurent une reſpiration aiſée.

Des crachats d'une mauvaiſe qualité qui prognoſtiquent un évenement ſiniſtre.

Nous allons commencer par détailler les mauvaiſes eſpeces de *crachats* qui préſagent des ſuites funeſtes à des malades qui n'oot d'ailleurs aucune autre incommodité, eo commançant par les *crachats* pituiteux.

La matiere ou les *crachats* pituiteux qui ont diſtilé long-tems des poumons, & ſont d'une ſubſtance trop téoue, ou ont trop de conſiſtance ou de viſcoſité, qui viennent avec abondance, qui ſont ronds & d'un gout ſalé ou acrimonieux, n'offrent rien de bon à eſpérer. Les *crachats* extremement ténus, excitent une toux incommode; & les *crachats* épais, en obſtruaot les paſſages de la reſpiratioo, mettent le malade en danger d'être ſuffoqué, comme ſoot aoſſi les viſqueux, en ſe collant aux brooches des poumons. Les *crachats* ſalés ou acrimonieux, en corrodant les arteres, diſpoſent à l'hémopthyſie, d'où s'enſuivra un crachement de pus qui finira par la phthiſie. Les *crachats* ronds, qui, comme on l'a dit plus haut, procedent d'un phlegme épais & ténace, agité par une chaleur exceſſive, tendent toujours à la phthiſie, comme le prouvent pluſieurs exemples qu'oo a rapportés ci-deſſus d'après Galien.

Galien condamne auſſi les *crachats* bilieux ſingulierement, en ce que ſouvent ils conduiſent à la conſomption. On cooooît cette eſpece de *crachats* par leur couleur, qui eſt jauoe, pâle ou brune, & par le gout, qui eſt acre ou amer. Les couleurs, & ſpécialement le jaune & le pâle, ſont des marques évidentes d'une bile amere, comme nous l'aſſure Galien, *Lib. II. de Loc. affect. cap.* 10. On découvre en effet par la couleur ſi les *crachats* ſont d'une oature bilieuſe: mais on o'en eſt pas aſſuré de même par le gout, parce que leur ſaveur peut être altérée par le phlegme. C'eſt pourquoi des Medecins, habiles d'ailleurs, ne découvrent pas quelquefois qu'il y a une humeur bilieuſe dans les poumons, parce que, quoique le *crachat* paroiſſe jaune, pâle ou brun, ils ne s'apperçoivent pas qu'il ait la moindre acrimonie ou amertume; & cependant les poumons ne laiſſent pas d'être corrodés, les *crachats* à la fio deviennent ſanguinolens ou purulens; & de-là s'eoſuit la phthiſie.

Galien en rapporte des exemples, *Lib. IV. de Locis affectis.*

« Une certaine perſonne, dit-il, cracha tout-à-coup une « humeur qui reſſembloit fort pour la couleur à une « bile liquide, qui étoit entre le jaune & le pâle, mais « o'avoit pas uo gout acre; après cela elle cootinua à « cracher abondamment, juſqu'à ce qu'à la longue elle « fut attaquée d'une fievre lente qui augmenta: elle cracha pour lors une matiere purulente quatre mois de « ſuite, au bout deſquels elle rendit le ſang avec le « pus, la fievre & la phthiſie augmenterent; auſſi-bien

« que le crachement de pus, dont elle expectoroit une « quantité prodigieuse. La fievre augmentant toujours, « & les forces du malade étant à la fin épuisées, il « mourut enfin avec toutes les marques d'une véritable « consomption. »

« J'ai connu un autre malade qui fut dans le même état « pendant six mois, & un autre qui languit fort long-« tems. Le premier des trois ne sembloit pas au com-« mencement être malade : mais son mal se déclara par « la suite d'une maniere bien déplorable. Pour le se-« cond, je lui appliquai dès le commencement des « spécifiques conformes à son état, attendu que je con-« noissois sa maladie, aussi-bien que celle du troisieme. « Quelque application que j'aie apportée à la cure de « ces trois malades, je n'ai pu les guérir, ni même au-« cun autre depuis qui se soit trouvé dans le même cas; « car lorsqu'ils approchoient de leur fin, ils crachoient « des morceaux tout pourris de leurs poumons. »

Il paroît étrange que cette sorte de *crachat*, lorsqu'elle n'a ni amertume ni acrimonie, puisse corrompre les poumons : mais il est encore plus surprenant que les poumons puissent être corrompus par des *crachats* qui sont pituiteux, & ne paroissent au gout rien avoir d'acrimonieux, de salé ni d'amer. Pour rendre raison de cette circonstance, il faut supposer ou que toute l'humeur bilieuse & acrimonieuse reste cachée dans les poumons, & en corrompt les bronches auxquelles elle adhere; ou que ce phlegme acquiert par la putréfaction une acrimonie qui le rend capable de corroder & de putréfier les poumons; de la même maniere peut-être que l'air, quand il est infecté d'une contagion phthisique ou devenu extremement acrimonieux, mine les poumons de ceux qui le respirent. Mais comment se peut-il faire, lorsque les *crachats* paroissent jaunes ou pâles, mais qu'ils n'ont ni gout, ni acrimonie, ni sel, ni amertume, que le malade ne laisse pas de tomber en consomption? La raison en est, que l'humeur pituiteuse qui y est mêlée en cache & en déguise le gout plutôt que la couleur; & que l'humeur acre & putride qu'ils contiennent aussi, tombant sur les poumons, les corrode : ou bien il faut dire que ces *crachats* jaunes & pâles, sont un signe d'un amas de quantité d'humeurs bilieuses qui pourrissent & corrompent les poumons, & font tomber les malades en consomption.

Le *crachat* noir & mélancolique est d'une espece tout-à-fait mauvaise, comme l'assure Galien, *Lib. de Constitut. Art. Med. cap.* 16. où il dit, que l'humeur mélancolique, quand elle prédomine, est tout-à-fait pernicieuse, tant à cause de ses mauvaises qualités, de sa force corrosive, de la difficulté avec laquelle elle se cuit & s'expulse; que parce qu'elle indique une chaleur extraordinaire, qui est ce qui l'engendre & la desseche. Les *crachats* de cette sorte sont presque toujours suivis de *crachats* sanguinolens, qui sont plus à craindre dans une personne en santé, que pour quelqu'un qui seroit actuellement affecté d'une pleurésie, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aphor.* 25. que « l'évacuation de sang par haut, de quelque natu-« re qu'elle soit, est toujours dangereuse. » Le sang qu'on rend avec ces *crachats* par la toux, donne toujours lieu de craindre, quoiqu'il ne s'en ensuive pas toujours une maladie mortelle, surtout s'il tombe de la tête sur la gorge, & qu'il soit expulsé de-là par la toux, comme je l'ai éprouvé moi-même à la suite d'une fievre quarte, après laquelle je rendis en toussant une grande quantité de sang, qui étoit une excrétion critique, qui empêcha le retour de la fievre. Mais quand la matiere ne vient pas de la tête, mais de la poitrine & des poumons, il y a tout lieu de craindre la phthisie. En effet, Galien, *Lib. V. Meth. Med.* dit avoir guéri une Dame Romaine & un jeune homme d'une hémoptysie, & en général tous ceux qui se sont adressés à lui dans le même cas dès le premier jour : mais que pour ceux qui avoient différé pendant quelques jours, ou jusqu'à ce que le phlegmon fût formé au point de rendre leur urine semblable à celle des personnes fievreuses, il n'en a jamais vu un seul qui ait été parfaitement guéri. C'est pourquoi, Hippocrate donne, avec raison, pour un mauvais signe le crachement de pus après un crachement de sang, *VII. Aph.* 15. Et Galien dans son *Commentaire*, dit sur le même fondement, que le crachement de sang n'est pas toujours dangereux, mais qu'il le devient lorsqu'il est suivi d'une évacuation de pus : car le pus produit la phthisie, selon Hippocrate, qui dit positivement, « qu'après le crachement de pus, vient la phthisie. » C'est pourquoi nous avons tout lieu de conclure, que les *crachats* sanguinolens qui viennent de la poitrine & des poumons, & auxquels succede un crachement de pus, sont un prognostic mortel.

Toute expectoration de *crachats* qui ne soulage pas le malade, & ne diminue ni sa toux, ni sa difficulté de respirer, non-seulement ne produit aucun bien, mais même présage des suites fâcheuses : or, telles sont toutes les mauvaises especes de *crachats* que nous venons de dire.

Dans la pleurésie & la péripneumonie, les *crachats* extremement ténus, ou extremement épais, ou visqueux, après le commencement ou les premiers jours de la maladie, les *crachats* écumeux, ronds, abondans, mais qui ne produisent aucun effet sensible, qui sortent rarement ou qui ne sortent point du tout; la suppression de *crachats*, les *crachats* fréquens, blancs; jaunes, pâles, bruns, verds, érugineux, poracés, ou d'un jaune foncé, livides, noirs, nuancés, fétides, purs ou sans mélange, expectorés avec peine, ou avec ronflement & râlement dans le gosier, ceux qui n'apportent point d'amendement à la douleur, à la toux, ni à la difficulté de respirer, sont tous des signes funestes : mais les pires de tous sont ceux qui excitent & aigrissent la toux, la douleur, la difficulté de respirer & la fievre.

Les *crachats* extremement ténus & ceux qui sont extremement épais ou visqueux, qui indiquent beaucoup de crudités dans la maladie, s'ils viennent tout au commencement, sont regardés comme plus avantageux que nuisibles, parce qu'ils donnent lieu d'espérer que la matiere pourra se cuire avec le tems : mais s'ils paroissent plus tard sans être aucunement cuits; ce sont de mauvais présages pour la suite. Les *crachats* fort écumeux sont regardés comme mauvais, & singulierement ceux qui sont sans mélange, qui sont bilieux, bruns, verds, livides, & noirs; car ces sortes de *crachats*, comme nous l'avons déja observé, procedent d'une ardeur excessive ou d'une chaleur colliquative.

Le *crachat* blanchâtre & celui qui est écumeux, consistant en phlegme agité par des flatulences, comme il arrive lorsque la matiere pituiteuse à la sortie des poumons devient écumeuse à cause de l'air auquel elle se mêle, ne sont pas d'une conséquence bien dangereuse : dans la péripneumonie, le sang qu'on évacue en crachant est ordinairement écumeux. L'Auteur des *Coac.* 418. dit, que « dans la douleur de l'hypocondre droit, le « sang écumeux qui sort avec les *crachats* vient du « foie, & qu'ordinairement le malade en meurt. »

Les *crachats* de figure ronde sont estimés mauvais, parce qu'ils indiquent une chaleur interne excessive par laquelle l'humeur est desséchée. C'est là ce qui a fait dire à Hippocrate, *VI. Epidem. Sect.* 3. *Aphor.* 27. & *Sect.* 6. *Aphor.* 21. que « ces *crachats* présagent le dé-« lire, sans doute parce qu'il suppose que cette chaleur « interne affecte la tête. » L'Auteur des *Coac.* 390. condamne les *crachats* verds comme funestes dans la pleurésie : mais Hippocrate, *Lib. Prognost.* dit avec plus de justesse, que « les *crachats* ronds & blancs « dans la pleurésie ne sont point un avantage pour le « malade. »

La grande quantité de *crachats* d'une mauvaise qualité, présage un très-grand danger, surtout s'ils viennent à des jours critiques & ne soulagent pas le malade; car

des symptomes critiques qui ne font aucun changement en mieux, ne peuvent être que mauvais.

Les *crachats* qui viennent en trop petite quantité ne valent pas mieux, attendu qu'ils sont insuffisans pour purger l'humeur qui est la cause de l'inflammation : mais ils sont surtout d'un fâcheux présage lorsque non-seulement ils viennent de loin en loin & dans un état de crudité, mais que l'excrétion ne s'en fait que difficilement. Hippocrate parle des malades qui sont en cet en état, *I. Epidem. Sect.* 1. en ces termes : « ils expulsent, à force de tousser, une matiere dense, cuite, « en petite quantité, de loin en loin & avec beaucoup « de difficulté : & dans ceux qui sont affectés des plus « violens symptomes, les *crachats* n'ont aucune apparence de coction ; mais sont toujours dans un état de « crudité. »

Dans la pleurésie lorsque le malade ne crache point du tout, c'est un très-mauvais signe ; qui marque que la matiere morbifique est extremement crue. Voyez les endroits de Galien, ci-dessus cités, à propos des causes qui font qu'il ne vient point du tout de *crachats*. Ce manque de *crachats* prouve indubitablement que la matiere est de difficile coction, & annonce conséquemment que l'inflammation aura de la durée, comme nous le dit Galien, *Comment. in Aphor.* 10. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Auteur des *Coac.* 381. que « les pleurésies seches où il ne se fait point d'évacuation par le crachement, sont fort dangereuses. »

Dans cette même maladie, la suppression de *crachats* bilieux, sans aucune cause apparente, présage le délire, selon l'Auteur des *Prorrhétiques* 1. 97. & est selon Galien, *Lib. de Const. art. Med. cap.* 16. un signe qui annonce une mort prochaine. Aussi les personnes attaquées de consomption vivent tant qu'elles peuvent cracher : mais quand elles ne le peuvent plus, elles meurent. *VII. Aphor.* 26.

Les *crachats* fréquens, mais qui ne sont point évacués par le moyen de la toux, surtout s'ils sont accompagnés de quelqu'autre symptome phrénétique, indiquent la phrénésie, suivant l'Auteur des *Prorrhétiques I.* 6. Et un peu plus bas le même Auteur, *T.* 12. condamne absolument les *crachats* dans les fievres & avec raison ; car Galien dit lui-même que c'est la marque d'un cerveau malade de replétion. Et, *I. Prorrhet.* 31. le crachement fréquent, accompagné de frisson, est considéré comme l'avant-coureur de vomissemens noirs, ce qui est un des plus funestes symptomes.

Dans les maladies bilieuses, les *crachats* blancs & pituiteux, ne font d'aucun soulagement pour le malade, selon ce que dit Hippocrate dans ses *Prognostics*, que « les *crachats* glutineux & ronds ne sont point avantageux. » Et cela parce qu'ils marquent qu'aucune portion de l'humeur d'où provient l'inflammation, n'est déchargée ; ce qui dans les inflammations qui ont la bile pour cause, n'est pas un des signes les moins dangereux. Il y a quelques années que Bassano & Morostica furent affligées d'une pleurésie pestilentielle qui emportoit les malades en quatre jours ou en sept. Tout ce qui étoit rendu en forme de *crachats* dans cette maladie, étoit d'une substance blanche & pituiteuse, qu'un certain Medecin qui n'étoit pas fort versé dans la doctrine de Galien prit d'abord pour un bon signe, & en conséquence de quoi il faisoit espérer aux malades leur guérison. Mais il fut trompé dans ses espérances, faute d'avoir sû que ces *crachats* blancs & pituiteux étoient une marque que la matiere morbifique de l'inflammation n'étoit point évacuée ; & conséquemment qu'il y avoit beaucoup de crudité dans la maladie, ce qui en rendoit les suites fort à craindre. Cette doctrine est encore confirmée par l'exemple qu'Hippocrate rapporte, *VII. Epidem. T.* 58. de la femme d'Euxene, qui toussoit, rendoit des *crachats* blancs, ténus, & de loin en loin, & qui mourut à la fin de pleurésie.

Les *crachats* jaunes & pâles & les sanguinolens, & qui ne sont pas bien mêlés, s'ils viennent passé le commencement ou le premier état de la maladie, indiquent que la matiere est de difficile coction, qu'il lui faudra bien du tems pour mûrir, & conséquemment qu'il peut y avoir à craindre pour le malade. Au contraire, si ces *crachats* viennent au commencement, ils montrent que la maladie se résoudra aisément, comme nous l'avons observé plus haut. Aussi est-il observé dans les *Prognostics*, que si les *crachats* jaunes & bruns viennent long-tems après le commencement de la maladie, la suite en est fort à craindre ; comme si par exemple ils ne viennent qu'au septieme jour ou plus tard, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Les *crachats* rouges, bruns, verds, d'un rouge foncé, livides & noirs ne présagent pas des suites meilleures ; les verds & les érugineux indiquent beaucoup de chaleur & d'adustion & une grande quantité de bile érugineuse. Hippocrate dans ses *Prognostics*, condamne absolument les *crachats* d'un verd foncé ; & Galien, *Lib. de tot. Morb. Temp.* ceux d'un rouge foncé.

Les *crachats* livides sont encore plus dangereux, parce qu'ils procedent d'une quantité excessive de bile noire ou de l'extinction de la chaleur naturelle : aussi sont-ils réprouvés par l'Auteur *des Coac.* 390. s'ils viennent au commencement de la maladie.

Les *crachats* noirs sont les plus dangereux & les plus funestes de toutes les especes ; parce qu'ils procedent, comme nous l'avons observé plus haut, d'après Galien ; *Lib. I. de Crisibus*, d'une violente ustion, ou d'un refroidissement universel causé par l'extinction de la chaleur naturelle. C'est donc avec raison qu'il donne ce symptome comme un des plus formidables, &, *Lib. I. de Crisibus*, comme un prognostic de mort. L'Auteur des *Coac.* 390. 407. nous dit que ceux qui rendent une matiere noire, par le vomissement, sont dans un état dangereux. Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* dit que ceux qui jettent par la bouche des caillots de sang noir en toussant, meurent le septieme jour de leur maladie.

Les *crachats* nuancés ne sont pas d'une moindre conséquence, attendu qu'ils dénotent plusieurs désordres compliqués : c'est pourquoi Hippocrate déclare que cette sorte de *crachats* est mortelle, lorsqu'ils sont accompagnés d'une douleur aiguë.

Les *crachats* simples ou non-mêlés sont réprouvés comme mauvais ; car les bons *crachats* sont toujours mélangés de plusieurs substances différentes ; & ceux qui ne le sont pas sont mauvais, surtout lorsqu'ils ne sont point délayés ; car c'est une marque que toute l'humidité séreuse a été consommée par la chaleur.

En un mot, dans la pleurésie & dans la péripneumonie, les *crachats* jaunes, les simples ou sans mélange, les bruns, les érugineux, les *crachats* d'un rouge foncé ou livide, mais surtout les noirs, & ceux qui sont purs & non-délayés ne présagent rien de bon, & sont réprouvés par Hippocrate dans ses Livres des *Prognostics* ; comme des signes que la maladie est désespérée.

Les *crachats* fétides sont aussi constamment condamnés dans les maladies aiguës, parce qu'ils indiquent une putréfaction extraordinaire. Hippocrate, *V. Aphor.* 11. regarde la mauvaise odeur des *crachats*, comme une des marques de consomption & un symptome mortel.

Les *crachats* qui ne sont expectorés qu'avec beaucoup de peine, sont aussi reprouvés par Hippocrate, *I. Epidem. Sect.* 1. que nous avons cité plus haut.

Tous ceux qui causent dans le gosier une espece de ronflement ou de râlement ne sont pas estimés moins funestes, comme on le voit dans Hippocrate, *Prognost.* à l'endroit où il dit, que « les *crachats* qu'on ne sauroit détacher ni faire sortir des poumons, mais qui « forment un râlement dans le gosier, sont d'une très-« mauvaise qualité. »

Il faut encore mettre au rang des mauvais *crachats*, ceux qui

qui loin de calmer la toux, l'augmentent & l'irritent; comme s'en explique le Livre des *Prognostics*. On n'en pourroit pourtant pas tirer un préſage certain, à moins qu'ils ne ſoient accompagnés d'autres ſignes auxquels Galien veut qu'on faſſe une grande attention.

Les autres ſortes de mauvais *crachats*, ſont ceux qui, quoique fréquens & abondans, ne diminuent pourtant point la difficulté de reſpirer, ni la toux, ni la fievre.

Enfin le crachement à des jours critiques, après lequel le malade ſe trouve plus mal qu'auparavant, s'il s'y joint d'autres mauvais ſymptomes, eſt ſuivi d'une mort inévitable. PROSPER ALPIN, *de Preſag. vitâ & morte*. Voyez l'Art. *Phthiſis*, par rapport aux *crachats* qui ſont de mauvais augure dans la pleuréſie, & la péripneumonie.

S P Y

SPYRAS ou SPYRATHOS, σπυρὰς ou σπύραθος, la fiente des chevres, qu'on appelle auſſi crottes ou crottins. Hippocrate en conſeille l'uſage par voie de ſuffumigation, dans les déſordres de la matrice.

S Q U

SQUALOR. Voyez *Auchmos*.

SQUALUS, eſt le nom d'un poiſſon dont parle Aldrovandus.

SQUAMA ÆRIS. Voyez *Æs*.

SQUAMARIA & SQUAMATA. Offic. *Orobanche radice dentatâ major*, C. B. P. 88. Raii Hiſt. 2. 1229. *Orobanche radice dentatâ, ſive dentaria major Matthioli*, Park. Theat. 1363. *Dentaria major Matthioli*, Ger. 1387. Emac. 1585. *Anablatum Cordi, ſive Aphyllon*, J. B. 2. 783. Raii Synop. 3. 288. *Dentaire*.

Elle croît ſur des rives ombragées, & dans les haies, & fleurit au mois d'Avril.

La *dentaire* eſt conſolidante, conglutinante, & bonne pour les hernies, les plaies & différentes affections qui proviennent de fluxions.

SQUAMOSA SUTURA, Suture écailleuſe du crâne.

SQUATINA. Offic. Aldrov. de Piſc. 471. Salv. de Aquat. 152. Rondel. de Piſc. 1. 367. Bellon. de Aquat. 78. Raii Ichth. 79. Ejuſd. Synop. Piſc. 26. Charlt. Piſc. 12. Geſn. de Aquat. 899. Jonſ. de Piſc. 23. Mer. Pin. 186. *Ange de mer*.

C'eſt un poiſſon qu'on pêche dans la mer Britannique & ailleurs. On en emploie les œufs, la peau & les cendres. Les œufs deſſéchés ſont, dit-on, bons pour arrêter le dévoiement. Effectivement les marins s'en ſervent à cet uſage. RONDELET.

Avec la peau on prépare un excellent *ſmegma* pour le pſora & la gale: & on fait des cendres un remede contre l'alopécie & les achores. ALDROVANDUS.

SQUILLA, terme de Botanique. Voyez *Scilla*, qui eſt la même choſe.

SQUILLA, Offic. *Squilla gibba*, Schoneſ. Ichth. 72. Rondel. de Piſc. 1. 549. *Squilla parva*, Mer. Pin. 192. *Squilla gibba Rondeletii*, Aldrovandus, de Exang. 150. *La Squille*.

C'eſt une eſpece d'écreviſſe de mer qui a les mêmes qualités que l'*aſtacus*, qui eſt auſſi une ſorte d'écreviſſe de mer.

SQUILLINUM, AZIZA, fiente de cheval. RULAND.

SQUINANTHIA, *Eſquinancie*. Voyez *Angina*.

SQUINANTUM, eſt la même choſe que *Schænanthum*.

S R I

SRINT, terme Hongrois, qui ſignifie une tumeur inflammatoire à la bouche, au goſier ou à l'anus.

S T A

STAC, *coagulation* ou *congelation*. RULAND.

STACHYS, *Stachys*, ſauge de montagne.

Voici quels ſont ſes caracteres:

Ses feuilles, ſes tiges & ſes branches ſont velues & couvertes d'un duvet extremement mollet, de couleur blanche; ſes feuilles ſont oppoſées l'une à l'autre; ſa fleur eſt un tuyau découpé par le haut en deux levres, dont la ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, relevée & échancrée. L'inférieure eſt diviſée en trois parties, dont celle du milieu eſt plus grande que les deux autres, & pendante. Le nom de cette plante vient du mot Grec σταχὺς, épi, parce que ſes fleurs ſont diſpoſées en épi.

Boerhaave parle de treize ſortes de *Stachys*, qui ſont:

1. *Stachys major, Germanica*, C. B. P. 236. *Sideritis, heraclea Dioſcoridis*, Col. Phytogr. 1. 3.
2. *Stachys, major, Germanica, folio anguſtiore*, Flor. 2. 66.
3. *Stachys, Cretica, pro pſeudo-ſtachyde I. in Prodromo deſcribitur*, C. B. P. 236. Prodr. 113.
4. *Stachys, Alpina, magna, flore ex albo rufeſcente pſeudo-ſtachys Alpina*, C. B. P. 236. Prodr. 113.
5. *Stachys, Cretica ſimilis, flore purpureo triplo majore.*
6. *Stachys, minor Italica*, C. B. P. 236. Tourn. Inſt. 186. Boerh. Ind. A. 154. *Stachys*, Ger. 563. Emac. 695. Raii Hiſt. 1. 554. *Stachys Dioſcoridis*, Park. Theat. 47.

Le *Stachys* eſt un arbriſſeau qui reſſemble au marrube, mais qui eſt un peu plus long; il produit grand nombre de feuilles oppoſées les unes aux autres, dures & un peu velues, blanches, & d'une odeur agréable, avec pluſieurs tiges qui pouſſent d'une même racine, & ſont plus blanches que celles du marrube. Il vient ſur des lieux montueux & raboteux. Le *ſtachys* eſt d'une qualité acrimonieuſe & échauffante; ce qui fait que la décoction de ſes feuilles priſe en boiſſon, provoque les regles & expulſe les vuidanges. DIOSCORIDE, *Lib.* 3. 120.

On le cultive dans les Jardins, & il fleurit au mois de Juin.

7. *Stachys, verticillata, odora, Betonicæ foliis pallidis*, H. C. 2.
8. *Stachys, Canarienſis, fruteſcens, verbaſci folio*, T. 186. *Salvia ſylveſtris, ampliſſimis verbaſci foliis, graveolens, flore albo, parvo, Canarienſis*, Pluk. Almag. & Phytogr. T. 322.
9. *Stachys, hormini folio obſcurè virenti, flore ferrugineo*, M. H. Bloeſ. 198.
10. *Stachys, ſpinoſa, Cretica*, C. B. P. 236. *Gaidarothymum*, Alpin. Exot. 86.
11. *Stachys, Orientalis, altiſſima, fœtidiſſima*, T. Cor. 12.
12. *Stachys alba, latifolia, major.*
13. *Stachys, Cretica, latifolia*, T. 186. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Toutes les eſpeces de *ſtachys* ont une odeur forte & rance, qui fait qu'on les emploie avec ſuccès dans les maladies hyſtériques, dans l'apoplexie & l'épilepſie. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STACTE. Voyez *Myrrha. Stacte* s'emploie aussi pour lessive de cendres ; quelquefois il signifie saumure.

STACTICON, στακτικὸν ; nom d'un collyre dans Scribonius Largus, *N°.* 34. & dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

STADIEUS, σταδιεὺς, celui qui parcourt un stade. GALIEN, *Exeges.*

STAGIUM, la même chose que *sextula*, la sixieme partie d'une once, c'est-à-dire, quatre scrupules.

STAGMA, liqueur exposée à la distilation. BLANCARD.

STAGNEA VASA ; vaisseaux étamés en dedans, ou incrustés ou enduits, pour la conservation de ce qu'ils contiennent. SCRIBONIUS LARGUS.

STAGONIAS, σταγονίας, *de* στάζω, *distiler* ; épithete d'une espece d'encens mâle, qui est en petites masses, semblables à des gouttes.

STAIS, σταὶς, farine mouillée d'ean, & paitrie avec les mains ; il signifie aussi graisse ou suif.

STALAGMA, liqueur distilée. BLANCARD.

STALAGMOS, σταλαγμὸς, distilation d'humeurs de la tête.

STALTICA, σταλτικα, de στέλλω, *resserrer* ; médicamens répulsifs, ou qui rendent les levres des plaies égales.

STAMINA, *étamines* ; voyez-en l'explication à l'Article *Botanica.*

STAMNOS, στάμνος, urne ou bassin à tenir de l'eau.

STANNOS, mere des métaux, ou fumée occulte, de laquelle les métaux sont engendrés. RULAND.

STANNUM, *Etain.* Voyez *Jupiter.*

STAPES, *Etrier*, nom d'un os de l'oreille interne. Voyez *Auris.*

STAPHIS, *raisin.*

STAPHISAGRIA, *staphisaigre*, nom du *Delphinium, Platani folio, staphisagria dicta.*

STAPHYLE, σταφυλὴ, *raisin.* Il signifie aussi une maladie de la luette, qui consiste dans l'exténuation de sa partie supérieure, & l'enflure de l'inférieure, qui lui donne la forme d'une grappe de *raisin.* On appelle aussi de ce nom, ce qu'on nomme autrement, *uvula*, ou *gargareon*, la luette.

STAPHYLEPARTES, σταφυλεπάρτης ; instrument de Chirurgie pour replacer la luette, dont parle Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 16.

STAPHYLINUS, un des noms du *Daucus vulgaris.*

STAPHYLIS, σταφυλὶς, dans Moschion, *de Morbis Mulierum*, est une espece de vaisseau pour faire manger les enfans, dont l'orifice ressemble à un mamelon, ou à une grappe de raisin.

STAPHYLODENDRON.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece découpée en cinq parties. Sa fleur est à cinq pétales, droite & disposée en forme de cloche avec cinq étamines au milieu. L'ovaire au fond du calyce est garni de deux tuyaux, & devient dans la suite un fruit membraneux qui est une espece de vessie, divisée en deux loges, dans lesquelles se trouvent plusieurs semences semblables à des noisettes.

Boerhaave compte quatre sortes de *staphylodendron*, qui sont,

1. *Staphylodendron*, Offic. J. B. 1. 247. Raii Hist. 2. 1681. Synop. 3. 468. Tourn. Inst. 616. Boerh. Ind. A. 2. 235. *Pistachia sylvestris*, C. B. P. 401. *Nux vesicaria*, Ger. 1246. Emac. 1437. Park. Theat. 1417.

On le trouve quelquefois dans les hayes ; il fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Automne. On attribue à ce fruit les mêmes propriétés qu'aux pistaches.

Ray dit qu'il ne lui connoît aucun usage dans la Medecine ; mais qu'il y a des endroits, où le petit peuple en fait des chapelets. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Staphylodendron Virginianum, Trifoliatum*, H. L. *Pistacia sylvestris, trifolia Virginiensis*, H. R. P.
3. *Staphylodendron Africanum, folio singulari Lucido*, Par. Bat.
4. *Staphylodendron Africanum, folio lanuginoso rosmarini latiori.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Staphylodendron, vient de σταφυλὴ, *grappe*, & de δένδρον, *arbre* ; parce que le fruit de cet arbre croit en grappes.

Scaliger dit que ce fruit se mange, & qu'il en a pris plusieurs fois en guise de pistaches. On tire de la semence du *staphylodendron*, une huile résolutive. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STAPHYLOMA ; maladie de l'œil. Voyez *Oculus.*

STARAPHAXAL ; remede astringent, ou remede pour arrêter les fluxions. RULAND.

STASIS, στάσις, *stagnation.*

STATER, στατὴρ, poids de quatre dragmes.

STATHEUSIS, σταθευσις, ou στάτευσις, de στατεύω, *griller sur un feu modéré* ; l'action de cuire, griller ou rotir modérément, ou imparfaitement.

STATICA. Voyez *Staltica*, qui est la même chose.

STATICE.

Voici ses caracteres :

Sa racine est fibreuse & vivace ; sa feuille herbacée, & sa tige nue. Son calyce est écaillé, membraneux & composé d'un grand nombre d'écailles bien ordonnées. Ses fleurons sont polypétales, semblables à la giroflée, & chacun dans son calyce particulier. Ce calyce est en entonnoir, d'une piece, & divisé profondément en segmens. Les fleurons rassemblés en grand nombre, forment une tête sphérique, placée dans un grand calyce commun écaillé, & tel que nous l'avons décrit. Son ovaire naît du centre du calyce ; il est composé de cinq vésicules qui croissent les unes à côté des autres, autour de la base circulaire du placenta, & qui ont chacune un long tube.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Statice*, Lugd. 1190. *Scabiosa montana, globoso flore, gramineis foliis latioribus. Caryophyllus montanus major, flore globoso*, C. B. P. 211. *Gramen Polyanthemum majus*, Dod. P. 564. *Armerius montanus, tenuifolius major*, Clus. H. 287. *Limonium majus, flore globoso*, M. H. 3. 600.
2. *Statice foliis angustioribus, flore rubro, scabiosa montana, globoso flore, gramineis foliis angustioribus, flore rubro*, H. L.
3. *Statice foliis angustioribus, flore albo, Scabiosa montana, globoso flore, gramineis foliis angustioribus, flore albo*, H. L.
4. *Statice montana minima*, T. 341. *Scabiosa montana globoso flore, gramineis foliis angustissimis minima*, H. L. *Caryophyllus montanus minimus, flore globoso*, H. R. Par. *Armerius montanus tenuifolius minor*, Clus. H. 287. *Limonium minimum vulgatius, flore globoso*, M. H. 3. 601. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Dodonée prétend que cette plante n'est d'aucun usage en Medecine ; mais que ses fleurs sont assez belles en

bouquet. Dalechamp au contraire, assure qu'elle est astringente, qu'elle possede à un haut degré la vertu de sécher & de réprimer les éruptions d'humeurs, si l'on en boit le suc, ou si on la broye, & qu'on l'applique; qu'elle guérit la dyssenterie, l'écoulement immodéré des regles, le saignement par le nez, & le crachement de sang; qu'elle est vulnéraire, & qu'elle fait cicatricer les ulceres malins.

Elle est astringente : c'est pourquoi l'on s'en sert dans les flux immodérés; on peut l'employer avec succès dans les maladies qui proviennent du relâchement des fibres, & où l'extreme fluidité des humeurs les dispose à l'éruption. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STATIONARIÆ FEBRES, *Fievres stationnaires.*

Les années ont une certaine constitution générale, qui ne provient ni du chaud, ni du froid, ni de la sécheresse, ni de l'humidité; mais de je ne sai quelle révolution secrete & inexplicable, qui se fait dans les entrailles de la Terre, en conséquence de laquelle l'atmosphere se trouve imprégné d'une grande quantité de particules, qui produisent sur les corps des animaux des effets pernicieux, qui durent autant que cette constitution, qui décline pendant un certain nombre d'années & fait place à une autre. Ces constitutions générales & successives de l'atmosphere, apportent avec elles des especes particulieres de fievres, qui leur sont propres, & qu'on ne remarque dans aucun autre tems; c'est par cette raison, que je les appelle *fievres stationnaires.* SYDENHAM.

STATIVA. Voyez *Statica.*

STATUS, *Etat* ou *constitution*; en ce sens *status*, est synonyme à *catastasis.* Il est aussi quelquefois synonyme à *acme.* Voyez *Acme.*

STAXIS, στάξις, ou ἀπόσταξις, de στάζω, *distiler*; distilation ou effusion de sang par le nez, goutte à goutte. Telle est l'acception générale de στάξις dans Hippocrate, quoiqu'il ajoute quelquefois ἐκ ῥινῶν ou ἀπὸ ῥινῶν, *des narines.* L'effusion de sang par le nez goutte à goutte est regardée comme dangereuse dans la Doctrine des Crises, en ce qu'elle indique le manque de force & la foiblesse de la Nature. Aussi lisons-nous, *in Prorrhet.* ἐνδεκαταίοισι στάξις δύσκολαι, les effusions de sang goutte à goutte & par le nez, sont de mauvais augure, lorsqu'elles arrivent le onzieme jour. Galien condamne dans son Commentaire sur cet endroit, toutes ces évacuations. La même chose est répétée *Coac.* 336. & *Coac.* 57. στάξιες ἀλύουσαι κακαί, les petites distilations de sang par le nez sont funestes, surtout dans les pleurésies & dans les phrénésies. Ces distilations sont traitées de signes fâcheux, *Coac.* 405. 227. 1. *Prorrhet.* 1. Au contraire les évacuations abondantes & libres de sang par le nez, sont estimées dans la Doctrine des Signes & des Crises, comme une solution réelle de la maladie. C'est pourquoi nous lisons, *in I. Epid. Sect.* 1. αἱμοῤῥαγίαι λάβραι, &c. Les hémorrhagies abondantes par le nés, soulagent ordinairement les malades. Mais ce ne sont pas seulement les petites effusions de sang par le nez, ni celles où le sang s'arrête, sans être sorti en quantité suffisante, mais en général toutes les excrétions foibles, legeres & imparfaites, par les urines, par le vomissement ou par les selles, qu'Hippocrate regarde, *Coac.* 400. comme de mauvais prognostics. Le jugement qu'il en porte en différens endroits de ses Ouvrages, est confirmé par un grand nombre de faits répandus dans les *Epidémiques.*

S T E

STEAR, στέαρ, dans Hippocrate, signifie quelquefois simplement *graisse*, comme dans plusieurs endroits de ses Livres *de Morb. Mulier.* quelquefois il signifie encore non-seulement la *graisse*, mais encore du levain, ou de la pâte faite de farine ou toute autre, & est synonyme à σταῖς, *stais*, comme dans ce passage du Liv. I. περὶ γυναικ. Ταῦτα ἕψειν ὡς ἂν στέαρ γένηται, « faites-les bouillir jusqu'à-ce qu'ils deviennent semblables à un morceau de pâte; » laquelle expression est répétée mot pour mot, dans le même sens, *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. Et Dioscoride, *Lib. II. cap.* 202. σταῖτι δὲ ἢ πηλῷ περιπλάσσεται, « on l'enveloppe dans de la pâte ou de l'argille; » ou, quoique les éditions imprimées aient substitué le mot στέατι, il paroît qu'il s'en faut tenir à l'ancienne leçon, par un passage de Pline, *Lib. XX. cap.* 9. qui semble avoir lû σταῖτι, & l'a mal traduit par *graisse* : *Coquitur*, dit-il, *pluri-mis modis; in olla quæ conjiciatur in clibanum aut furnum, vel adipe aut luto illita*: « on le met au four dans un pot enduit de *graisse* ou d'argille. » Et le même Dioscoride, *Lib. V. cap.* 99. dit du *stibium*; ὀπτᾶται δὲ σταῖτι περιπλασθέν, &c. « On l'enveloppe dans de la pâte, & on le fait cuire sur le charbon; » passage où Pline traduit encore ce terme par le mot *adeps*, *Lib. XXXIII. cap.* 6. Gal. *Lib. II. & V.* de *C. M. S. L.* employe les mots σταῖτος & σταιτώδη dans le même sens; je veux dire pour signifier de la pâte ou autre composition semblable; Hesychius traduit στέαρ par ἄλητος, ζύμη, *graisse, levain.* FOESIUS.

STEATOCELE, de στέαρ, *suif*, & de κήλη, *hernie*; espece de hernie causée par la masse d'une substance semblable à du suif dans le scrotum.

STEATOMA, στεάτωμα, de στέαρ, *suif*; espece de tumeur enkystée, & formée d'une substance semblable à du suif. L'Auteur des Définitions attribuées à Galien, dit que le *steatoma* est un accroissement de graisse contre nature.

STEGNOSIS, constipation, condensation ou obstruction.

STEGNOTICA, στεγνωτικά, astringens, de στεγνόω, resserrer.

STEILÆUS, στειλαῖος, le manche d'un instrument. HIPPOCRATE.

STELECHIÆA, στελεχιαία; ce terme est dérivé du précédent; c'est une épithete que l'on donne à la veine-porte. GALIEN.

STELECHITES; nom d'une pierre que l'on trouve dans quelques contrées de l'Allemagne; elle est à peu-près de la grosseur du doigt & de la nature de la Belemnite; elle passe pour dessiccative, & pour propre à nettoyer les dents; c'est-à-dire, comme un dentifrice.

STELENCHIS ou STELINCHIS, στελεγχὶς ou στελγὶς, en latin *strigil*, instrument dont on se servoit dans les bains des Anciens, pour emporter la sueur.

STELLA, *Etoile.* Voyez *Astronomia.*

STELLA MARINA; espece d'insecte de mer, dont il y a plusieurs especes. Il passe pour apéritif, pris en décoction, & l'on prétend que sa fumée guérit l'épilepsie.

STELLA OCCIDENS, *Sel ammoniac.*

STELLA TERRÆ, *Talc.*

STELLARIA AQUATICA; *l'étoilée marine.* RAY, *Hist. Plante.*

STELLARIS LAPIS. Voyez *Astroites.*

STELLIO; c'est une petite espece de lésard, marqueté sur le dos de petites taches semblables à des étoiles. La morsure de cet animal épaissit, dit-on, les humeurs & engourdit les sens. La thériaque de Venise & les sels volatils sont estimés bons pour en opérer la guérison. La chair de cet animal excite, dit-on, la sueur, & résiste au poison. LEMERY, *des Drogues.*

STELLIO ADUSTA, *cinnabre.* RULAND.

STEMA, στῆμα, *le pénis.* RUFFUS EPHESIUS.

STEMPHYLA, στέμφυλα, la grappe du raisin, ou la masse restante après qu'on a pressuré le vin. On appli-

que quelquefois le même mot au recrement des olives, après que l'huile en a été extraite.

STEMPHYLITES, στεμφυλίτης, espece de vin. Voyez *Lora.*

STENYGROCHORIE, στενυγροχωρίη, ainsi que Galien lit ce mot, *Lib. de Artic.* au lieu que les autres copies portent στενοχωρίη, *stenochorie.* Ce mot paroît dérivé du verbe στενυγρῶσαι, que Galien dans son *Exegesis*, traduit par στενῶσαι, *étrécir*; ajoutant que quelques-uns ttaduisent ce mot par rétrécissement, obstruction & desséchement des passages des humeurs. Cette interprétation se rapporte avec celle d'Herotien, qui veut que στενυγρῶσαι signifie la même chose qu'ἀποστεγνῶσαι καὶ πυκνῶσαι τόπον τινὰ ἐν ᾧ ὑγρασία ἐστὶ, « étrécir & boucher un lieu où il y a quelque humidité. » Et en effet ces interprétations ont rapport au premier Aphorisme de la seconde Section du sixieme des Epidémiques, & prouvent que le mot στενυγρὸς, est composé de στενὸς, étroit, & ὑγρὸς humide. Cependant Galien, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, est d'un autre avis, & prétend que la seconde syllabe est ténue & non aspirée, & ne renferme point le mot ὑγρὸς qui est aspiré; mais que στενυγρὸς dans le Dialecte Ionien est synonyme à στενὸς, ce qu'il prouve par l'autorité de Simonide dans lequel on lit, μοῦνος στενυγρῇ συμπεσὼν ἐν ἀτραπῷ, « une rencontre unique dans un sentier étroit; » citation vicieuse, qui se trouve encore, *Comment. I. in Lib. de Artic.* où par rapport au mot στενυγροχωρίη, il adopte encore la même étymologie, ne le faisant pas venir de στενὸς ὑγρὸς & χώρα, mais de στενυγρὸς, synonyme à στενὸς; ensorte que στενυγροχωρίη ne signifie autte chose que στενοχωρίη, ni celui-ci rien de plus que στενότης, étroitesse. On voit par-là, comme nous venons de l'exposer au commencement de cet article, qu'au lieu de στενοχωρίη, qui est la leçon ordinaire, Galien lit στενυγροχωρίη. Le même Auteur, *Comment. I. in VII. Epid.* rend le verbe στενυγρῶσαι, par πυκνῶσαι, condenser, & στενῶσαι, *étrécir*; puisqu'il l'oppose à εὐρῦναι, *dilater.* Or selon la doctrine d'Hippocrate, les choses dilatées, s'étrécissent par l'astriction & le restoidissement.

STEPHANIÆUS, στεφανιαῖος, *Coronaire.* Voyez *Coronaria* & *Coronaris.*

STERA, mot barbare, synonyme à *uterus*, & dérivé par corruption de ὑστέρα.

STERCUMEZEFF, ou STERCORUMECEFF, *Litharge.* RULAND. JOHNSON.

STERCUS, *fiente.* Voyez *Fimus.*

STERGETRON, la grande joubatbe. Voyez *Aizoon.*

STERILITAS. Voyez *Balsamica.*

STERIPHNOS, le même que *struphnos.*

STERNO-COSTALES, *les sterno-Costaux*, communément le *Triangulaire du sternum.*

Ce sont cinq paites de plans charnus, disposés plus ou moins obliquement en maniere de bandelettes à chaque côté du sternum, sur la face interne des cartilages de la seconde, troisieme, quatrieme, cinquieme, & sixieme des vraies côtes.

Ils sont attachés par un bout aux bords de la face interne de toute la moitié inférieure du sternum. De-là le premier de chaque côté monte obliquement vers la seconde vraie côte, & s'attache à son cartilage. Le second va moins obliquement s'attacher au cartilage de la troisieme. Les autres vont de même s'attacher comme par degrés aux côtes suivantes. Ils deviennent de moins en moins obliques, & augmentent de plus en plus en longueur, à mesure qu'ils deviennent inférieurs; de sorte que le dernier de tous est comme transversal.

Ce dernier plan ou muscle qui est attaché par un bout vers l'extrémité osseuse de la sixieme vraie côte, paroît passer la pointe xiphoïde du sternum immédiatement au-dessus de l'attache du diaphragme à cette même pointe, & s'unir au dernier plan ou muscle de l'autre côté. C'est à-peu-près comme les portions les plus supérieures des muscles transverses du bas-ventre, auxquelles portions les deux derniers *sterno-costaux* se joignent, de maniere qu'on les pourroit regarder comme appartenans aux muscles transverses, s'ils n'en étoient pas séparés par l'attache antérieure du diaphragme.

Les attaches & la direction des *sterno-costaux* étant bien considérées; il est évident que leur usage est d'abbaisser ou mouvoir en-bas les portions cartilagineuses & les extrémités antérieures des vraies côtes, surtout celles des côtes supérieures, excepté la premiere, & en même-tems approcher du sternum celles des inférieures, à cause de leurs courbures. Ainsi les *sterno-costaux* peuvent mériter le nom d'abbaisseurs des côtes, par la même raison qu'on donne celui de releveurs aux sur-costaux.

Les sous-costaux ayant les extrémités supétieures de leurs fibres beaucoup plus éloignées de l'articulation vertébrales des côtes, que les extrémités inférieures; il s'ensuit qu'à leur égard les côtes supérieures sont plus mobiles que les inférieures, & par conséquent que les sous-costaux sont auxiliaires des *sterno-costaux.* WINSLOW, *Anatomie.*

STERNO-HYOIDEUS, *sterno-hyoïdien*, ou *sterno-cleido-hyoïdien.*

C'est un muscle long, grêle & plat, comme si c'étoit un ruban charnu, plus large en-bas qu'en-haut, placé avec son pareil le long de la partie antérieure de la gorge, ce qui a donné lieu à quelques-uns de l'appeller muscle bronchique, quoique très-improprement.

Il est attaché par son extrémité inférieure à la partie supérieure & latérale de la face interne ou postérieure du sternum, à la partie postérieure de l'extrémité voisine de la clavicule, au ligament transversal qui joint ces deux os, & même à la face postérieure ou interne dn cartilage de la premiere côte. C'est à ces endroits qu'il paroît être principalemenr attaché, & très-pen an sternum, même quelquefois si peu que rien.

Delà-uni à son pareil ou celui de l'autre côté, par une membrane qui forme une espece de ligne blanche, il monte pardevant la trachée-attere, & s'attache latéralement au bord inférieur de la base de l'os hyoïde.

On trouve souvent une ligne ou ttaverse tendineuse, environ au milieu de la face postérieure de ce muscle.

Ils tirent l'os hyoïde directement en-bas, & servent à contrebalancer les différens mouvemens des stylo-hyoïdiens, des omo-hyoïdiens, & des genio-hyoïdiens. Ils peuvent être aidés dans certains cas par les *sterno-hyoïdiens* & par les thyro-hyoïdiens. WINSLOW, *Anatomie.*

STERNOMASTOIDÆUS. Voyez *Mastoïdæus anterior.*

STERNO-THYROHYOIDÆI. Voy. *Larynx.*

STERNUM. Voyez *Thorax.*

STERNUTAMENTUM, le même que *Sternutatio*, ou *Sternutatorium.*

STERNUTATIO, *éternuement*; il se distribue dans les cavités de la face une branche de la cinquieme paire de nerfs unie avec de la sixieme, & bumectée par la membrane pituitaire; & quand une partie de ce nerf est irritée à un certain degré, le nerf intercostal & la paire vague sont tirés concurremment de maniere que les muscles qui servent à la respiration souffrent une sorte de convulsion, & l'air, expulsé des poumons avec violence, agissant sur toutes les parties de la membrane pituitaire, déterge & emporte la mucosité qui s'y sépare; il excite encore par-là toutes les actions qui dépendent du cerveau, quelquefois même avec un excès de violence qui peut être fatale, mais qui est le plus souvent salutaire, lorsque les facultés sont languissantes, ou qu'il y a de la mucosité endurcie sur la mem-

brane pituitaire, comme il arrive fouvent après le fommeil de la nuit. Voy. l'article *Caput*.

STERNUTATORIUM, *fternutatoire*, on remede qui fait éternuer. Le tabac eft le *fternutatoire* le plus commun que nous ayons : mais tout ce qui eft capable d'irriter les nerfs dont nous avons fait mention dans l'article précédent, avec une force fuffifante, excitera l'éternuement.

STERNUTATORIUM CUM EUPHORBIO.

Sternutatoire avec l'euphorbe.

Prenez *de la poudre d'euphorbe, un demi-fcrupule ;*
de vin blanc, une once ;
de l'efprit de cueillerée, deux dragmes ;
de l'huile de marjolaine, une quantité fuffifante.

Mêlez le tout.

Ce *fternutatoire* avec l'eupborbe eft trop acre & trop violent, pour le faire refpirer. Il fuffit donc d'en humecter un peu de coton, & de mettre ce coton dans les narines. Ludovic le redoute fi fort, qu'il veut qu'on n'en mette qu'une demi-dragme fur une demi-pinte d'eau, encore n'en permet-il l'ufage qu'avec beaucoup de circonfpection, après qu'on aura fait bouillir, & qu'on aura paffé l'eau.

STERNUTATORIUM CUM MARJORANA.

Sternutatoire avec la marjolaine.

Prenez *d'une infufion de marjolaine faite comme le thé, une once.*

Diffolvez dans cette infufion

du fel de vitriol, dix grains.

Mettez cette folution dans un verre, & fervez-vous-en.

Ce *fternutatoire* eft d'Etmuller, qui en fait beaucoup de cas. On peut le rendre plus foible ou plus fort, felon la quantité plus ou moins grande d'eau dont on fe fervira. An refte, le *fternutatoire* fuivant me paroît préférable à tout autre.

STERNUTATORIUM CUM SALE VOLATILI OLEOSO.

Sternutatoire avec le fel volatil huileux.

Prenez *de fel volatil huileux, deux dragmes ;*
d'efprit de lavande, vingt gouttes ;
d'eau de rofe,
de Damas, ou } *de chaq. une demi-once.*
d'eau de fleur d'orange, }

Mêlez le tout.

Ce *fternutatoire* eft doux, agréable, & réveille les efprits. Il provoque doucement l'excrétion des humeurs par le nez.

STERNUTATORIUM CUM SUCCIS.

Sternutatoire avec les fucs.

Prenez *de feuilles de chevrefeuil, quatre poignées ;*
de prime-vere, trois poignées ;
de bétoine, deux poignées ;
de marjolaine, une poignée.

Broyez le tout enfemble & exprimez-en le fuc.

Ce *fternutatoire* eft plus doux que ceux où il entre de l'euphorbe & du turbith minéral ; on peut s'en fervir dans toutes les affections de la tête, & dans tous les embarras du cerveau. On en fera refpirer un peu dans le creux de la main, ou l'on en fouflera dans les narines avec une plume. Les *fternutatoires* humides ont cet avantage fur les poudres, qu'ils ne bonchent le nez, ni ne l'échauffent.

STERNUTATORIUM CUM TURPETHO MINERALI.

Sternutatoire avec le turbith minéral.

Prenez *du turbith minéral, un demi-fcrupule ;*
de la régliffe en poudre, une demi-dragme ;
de la mufcade, un fcrupule ;
de l'huile de romarin, deux gouttes.

Mêlez le tout enfemble.

Ce *fternutatoire* eft très-énergique dans tontes les affections de la tête, qui proviennent d'une matiere épaiffe & vifqueufe, attachée aux glandes, & arrêtée dans les cavités, où elle féjourne opiniâtrément. Ce remede l'en fera fortir en fi grande quantité, qu'une falivation ne feroit pas plus abondante : mais il eft fujet à offenfer le nez ; c'eft ponrquoi je ferois d'avis qu'avant de s'en fervir on fe frottât nn peu les narines, foit avec du lait chaud, foit avec de l'huile d'amandes douces.

STERTOR, *ronflement*, ou plutôt ce qu'on appelle vulgairement le *râle*. C'eft un fymptome funefte dans l'apoplexie & dans plufieurs autres maladies. Voyez *Rhenchos*.

S T I

STIÆ, *στιαι, caillous de mer.* GALIEN, *Exegefis.*
STIBI, *στίβι*, le même que STIBIUM.
STIBIALIA, *Remedes antimoniaux.*
STIBIUM, *antimoine.* Voy. *Antimonium.*
STICA, *aftringens extérieurs*, comme le bol ou le fang de dragon, felon Blancard.
STICHOS, *στίχος*, nom d'une confection artériaque ou pectorale, dont le marrube eft la bafe. On en trouve la defcription dans Galien, *Lib. VII. de Comp. Med. S. Loc. cap.* 2.
STICTICUM EMPLASTRUM, *emplâtre adhérente.*
STIGMATA, *Stigmates*, ou marques de coups, meurtriffures, bleffures ou brûlures.
STILBOMA, *στιλβωμα*, de *στιλβω*, briller ; tout cofmétique en général, dont l'effet eft de donner de l'éclat à la peau. CASTELLI.
STILBUS, *antimoine.* RULAND.
STILISCUS, le même qne *Scalmus* ou *Priapifcus.* ORIBASE, *de Machinis.* Voy. *Priapifcus.*
STILLA, *Goutte.*
STILLATICUS ou DISTILLATUS, *diftilé ;* épithete que l'on donne à toutes les liqueurs tirées par l'alembic. CASTELLI.
STILLICIDIUM, ce mot a deux acceptions différentes. En Pathologie, il eft fynonyme à *Stranguria.* V. *Stranguria.* En Pharmacie, il fignifie l'effufion goutte à goutte d'une liqueur, fur quelqnes parties du corps, & il eft prefque fynonyme à embrocation. CASTELLI.

STIMMI, *στίμμι*, *antimoine.* DIOSCORIDE.

STIMULANS, *κεντεῖν*, *Stimulant*, ou *poignant*, ou *pongitif ;* épithete par laquelle on defigne une efpece de douleur. GALIEN, *in VI. Aphorif.* 5. On applique auffi les termes de *ftimulans* & de *ftimulus* à certains médicamens énergiques, conjoints à d'autres qui ont moins de vertus, pour augmenter l'action de ceux-ci. CASTELLI.

STINCUS, Fuchfius obferve dans fes notes fur Myrepfe, *Antid.* 69. que ce mot vient par corruption de *Scin-*

cus, d'après un ancien manuscrit, où on lit *σιγγα* *stinga*, pour *σιγγα*, *scinga*. Il ajoute que de son tems cette corruption avoit lieu chez les Droguistes, qui disoient *stincus*, au lieu de *scincus*.

STIPATIO, le même que *Constipatio*, ou *Stegnosis*. Voy. *Stegnosis*.

STIPES, la partie d'une plante qui est entre la racine & les branches; c'est le tronc ou la tige. Blancard.

STIPHROS, στιφρὸς. Voyez *Stryphnos*, qui est la même chose.

STIPTE ou STIPTERIA, par corruption pour *stypte*, *stypteria*, *alun*. On trouve aussi quelquefois *stiptica*, pour *styptica*. Castelli.

STIPULÆ, les feuilles qui environnent la tige du blé, selon Blancard.

S T L

STLENGIS, στλεγγὶς, *strigil* ou *strigilis*. Voyez *Strigil* ou *Strigilis*.

S T O

STOEBE, nom commun à différentes especes de jacée.

Stoebe, *Plantaginis folio*. Voy. *Catanance*.

STŒCHAS, *Lavande Françoise*.

Voici ses caracteres.

Son casque est droit & divisé en deux, sa barbe est divisée en trois, & sa fleur paroît divisée en cinq. Les épis de ses fleurs sont serrés, écaillés & couronnés au sommet de petites feuilles colorées.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Stœchas purpurea*, C. B. P. 219. Tourn. Inst. 201. Boerh. Ind. A. 153. *Stœchas Arabica*, Offic. *Stœchas Arabica vulgò dicta*, J. B. 3. 277. Raii Hist. 1. 514. *Stœchas vulgaris*, Park. 67. *Stœchas, sive spica hortulana*, Ger. 469. Emac. 585. *Lavande Françoise*

Cette plante est fort belle, elle s'éleve à trois ou quatre piés de haut. Elle est ornée de longues feuilles grises, semblables à celles de la lavande commune. Il y en a deux à chaque jointure; il en pousse entre celles-ci de plus petites; ses tiges sont quarrées, nues jusqu'au sommet, où croissent des épis serrés, longs, écaillés, ou des têtes purpurines de fleurs en casque, placées dans des calyces velus. Il y a au sommet des épis, deux ou trois petites feuilles purpurines, sa semence est ronde & petite; chaque fleur donne quatre semences. Sa racine est fort ligneuse & très-branchue. Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur aromatique & forte. Elle croît sans être cultivée dans les contrées méridionales de la France & en Espagne. Elle tire son nom, selon Dioscoride, des Isles Stœchades, dans la mer méditerrannée, non loin de Marseille. Nous la cultivons dans nos Jardins, où elle se multiplie facilement; on la met à l'abri des injures de l'hiver en la couvrant modérément; il est singulier qu'on n'en tire pas meilleur parti; car il est constant que les têtes récentes ont plus de vertu & d'efficacité, que celles qu'on nous apporte de fort loin; celles-ci ayant sans doute beaucoup perdu de leur vertu pendant un transport qui ne se fait qu'en plusieurs années. Elle fleurit en Juin, il faut recueillir ses têtes lorsqu'elles sont fermes & dures; c'est-à-dire, sur la fin de Juillet. Ses fleurs sont la seule partie dont on fasse usage.

Elles sont cordiales & céphaliques, fortifient le genre nerveux, & s'emploient avec succès dans les apoplexies, les paralysies & toutes sortes de convulsions. Elles sont apéritives & atténuantes, hâtent les regles, & résistent au poison & à la morsure des animaux venimeux, elles entrent dans la thériaque & dans le mithridate. Miller, *Bot. Off.*

Le *stœchas* est détergent, atténuant & apéritif. On en fait principalement usage dans les affections de la tête & des nerfs, comme le vertige, l'apoplexie, la paralysie, & la léthargie. Il produit les mêmes effets que l'hysope dans les maladies de la poitrine. Il provoque les urines & les regles, résiste au poison, & soulage dans les affections hypocondriaques. On l'emploie à l'extérieur, dans les bains de la tête, les fumigations, & dans d'autres occasions. Mesué en a décrit les propriétés fort au long. Il nous fournit trois préparations médicinales: le sirop simple, un sirop composé, & celui de Fernel; ils passent tous pour céphaliques, & pour bienfaisans dans les maladies froides des parties nerveuses. On lit dans l'Auteur que nous venons de citer, que le *stœchas* purge le phlegme & la mélancolie: mais que son action est foible & lente; c'est pourquoi il ordonne d'ajouter un sixieme de sel commun, de sel gemme, de myrobolans noirs, ou de *cepula*. Il conseille aussi aux personnes d'un tempérament bilieux de n'en faire aucun usage. C'est-là, dit Caspar Hoffman, ce qui l'a banni de la pratique. Ray, *Hist. Plant.* p. 514.

2. *Stœchas*; *folio verrato*, C. B. P. 216. *Lavandula foliis crenatis*, T. 198.
3. *Stœchas cauliculis non foliatis*, C. B. P. 216. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. pag. 153.

La premiere espece s'appelle *stœchas Arabique*; ce n'est pas qu'elle croisse dans l'Arabie; mais c'est parce que les Medecins Arabes en ont fait de grands éloges. Cette plante est un peu plus rance que la lavande; d'ailleurs elle a les mêmes propriétés & on la recommande dans les mêmes maladies. Les Medecins Arabes font un si grand cas de son sirop, qu'ils n'ordonnent aucun remede céphalique, où ils ne le fassent entrer. Cependant la maniere dont on le fait ordinairement le rend inutile; parce que toutes les propriétés de la plante se perdent dans l'ébullition. Il n'y a que la conserve de *stœchas*, son eau distilée, ou sa simple décoction prise intérieurement, dont il faille attendre de bons effets. Il n'y a point de meilleur remede pour fortifier le cerveau, que le suc qu'on en exprime, sans évaporation. Cette plante a une odeur très-agréable; elle est anti-hystérique, atténuante, diaphorétique, détersive & incisive. C'est par cette raison, qu'elle est bienfaisante dans la suppression des regles, la rétention d'urine, le mal de tête & la mélancolie. Elle resout le sang coagulé, & elle le fait rentrer dans les voies de la circulation. On lui attribue au souverain degré la propriété de débarrasser les poumons, d'humeurs acrimonieuses, & de tuer les vers. Appliquée extérieurement, dans les duretés de la matrice, c'est un fort bon émollient; elle fortifie aussi la tête dans les apoplexies. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Stoechas citrina, nom commun à plusieurs sortes d'*helychrysum*.

Outre les especes précédentes de *stœchas*, Dale fait mention de la suivante.

Stoechas citrina Germanica, Offic. *Stœchas citrina Germanica, latiore folio*, J. B. 3. 153. Raii Hist. 281. *Helychrysum seu stœchas citrina latifolia*, C. B. P. 264. Tourn. Inst. 463. *Amaranthus luteus latifolius*, Ger. Emac. 646. *Gnaphalium luteum*, Wolck. 193. *Stœchas jaune d'Allemagne.*

On cultive cette plante dans les Jardins; elle fleurit en Mai. Ses fleurs qui sont la seule partie dont on fasse usage en Medecine, sont bienfaisantes dans les obs-

ructions du foie & de la rate, provoquent les urines & les regles; résolvent le sang coagulé, dessechent les rhûmes, & chassent les vers.

Tragus dit que les fleurs d'amaranthe, car c'est ainsi qu'il appelle cette plante, sont d'une nature chaude, qui se manifeste au gout & à l'odorat. Bouillies dans du vin & prises intérieurement, elles chassent les vers, propriété que Tragus nous assure avoir vérifié lui-même. Employées de la même maniere, elles provoquent les sueurs, & on les croit très-énergiques, dans les obstructions au foie, à la rate, aux reins & à la vessie.

Leur lessive guérit la gale, tue les poux, & garantit les habits de la piquure des tignes. Leur décoction dans l'eau, appliquée soit en vapeur soit en fomentation, amollit les duretés de la matrice, & en dissipe l'enflure. Nous lisons dans Breyn que quelques-uns se sont servi de ces fleurs avec succès dans la jaunisse. Ray, *Hist. Plant.*

STOIBES, στοίβης καρπὸς, « fruit du *stœbe* » dans l'*Exegesis* de Galien, est rendu par τὸ ἱππόφεως σπέρμα, « graine de l'hippophaes. » Mais Fœsius croit qu'il faudroit lire στηβῆς & ἱπποφέως, & que ces termes ont rapport au passage du Livre II. περὶ γυναικ, où Galien ordonne d'appliquer un cataplasme de *stybe*, ou de ronces bouillies dans de l'eau & de l'huile, sur le sein, pour en amollir les duretés. Mais nous aimons mieux lire στυβῆς, d'après Galien même, qui dit dans son *Exegesis*, que l'hippophaes s'appelle aussi στύβος, *stybus*. Pour le στοιβὴ, *stœbe*, c'est une herbe propre à faire des lits ou banquettes vertes pour s'y coucher ou s'y reposer, ou qu'on peut employer en guise de bourre pour emplir des matelas, & que quelques-uns appellent *phleos*, suivant Pline, *Lib. XXI. cap.* 15. d'après Theophraste, *Hist. Pl. Lib. VI. cap.* 1. Hesychius écrit στοίβη, & le rend par εἶδος χόρθε, « une sorte d'étouble ou chaume. » Quelques-uns lisent dans Galien στίλβης pour στοίβης, & στίλβον pour στύβον. On trouve aussi écrit στοιβὴ, *Lib.* περὶ γυν. φυσ.

STOLIDES, στολίδες, rides au front.

STOLONES, rejettons des plantes.

STOMACACE, de στόμα, bouche, & de κακὸς, mauvais; symptome du scorbut, qui consiste dans une puanteur de la bouche, & dans une érosion & une hémorrhagie spontanée des gencives.

STOMACHICA, *Stomachique*.

C'est de l'estomac que nous viennent la plupart de nos plaisirs & de nos peines; comme il est extrêmement voisin du cœur, il n'en est que plus à portée de contribuer à la force du corps. D'ailleurs ses impressions sur l'ame sont si grandes, que c'est de son état que dépendent l'abbattement ou la vivacité des esprits. Lorsque l'estomac est bien, la coction des alimens s'exécute convenablement, la couleur du visage est bonne, & le corps est en embonpoint; si l'estomac est mal; tous les effets contraires sont produits, l'esprit est abbatu, les alimens sont mal digérés, on est mélancolique, & il survient un dégout général.

La passion stomacale ou le mal d'estomac, est accompagnée d'aversion pour tous les alimens: lorsqu'on les présente au malade, & lors même qu'il ne les voit pas; leur presence ou le seul souvenir qui lui en revient est accompagné de nausées, d'anxiétés, d'humidité superflue, de cardialgie, de l'effusion de la salive, & quelquefois du vomissement; quoiqu'on ait dans cette maladie le corps affoibli, & le ventre vuide, on supporte plus aisément la faim, que le manger, & l'on trouve plus cruelle la nécessité de prendre des alimens, que la peine qui suit une longue abstinence. On ne peut se résoudre à mâcher, & moins encore à avaler. Si l'aversion pour les mets n'est pas générale; l'appétit ne se déclare point, pour les mets ordinaires & sains, mais pour des alimens bisarres, & contraires à la santé. La nature est dépravée, tout la fatigue, & elle hait tous les secours qu'on lui présente en nourriture. On sent de la douleur entre les épaules; cette douleur augmente après qu'on a mangé & avalé; on est agité, inquiet, la vue s'obscurcit, on entend du bruit dans ses oreilles, la tête s'apésantit; l'engourdissement & la paralysie s'emparent des membres; il y a de la palpitation aux hypocondres, & l'on s'imagine que l'épine du dos se meut vers les jambes. Conché, assis ou debout, on se sent agité d'un & d'autre côté, comme un roseau exposé au vent. On crache une humeur froide & aqueuse, & si le tempérament est bilieux à l'excès, χολὴ ἢ πικρόχολοισι, il y a danger de vertige. On est sans soif, quoiqu'on paroisse desirer de boire après avoir mangé; l'insomnie est continuelle, quoiqu'il y ait engourdissement & pésanteur; on est dans l'état de ceux qui sont tourmentés d'un coma; il y a de la foiblesse, de la maigreur, de la pâleur, de l'abbatement, de la timidité, de la taciturnité, du penchant à la colere; on est tourmenté par de la bile noire, & l'on a quelquefois des accès de mélancolie.

Lorsque l'influence de ces symptomes a passé de l'estomac, jusqu'à l'ame, le mal augmente nécessairement: mais comme la plupart des hommes ignorent l'effet de la conspiration des parties, & comment elles donnent lieu aux affections les plus cruelles & les plus dangereuses: on rapporte ici tout à l'estomac. Quoique le cœur soit très-voisin de ce viscere, qu'il soit la source de toutes les facultés vitales; qu'il soit placé entre les poumons, au milieu desquels l'œsophage est attaché, & qu'il communique avec l'épine du dos; on n'a garde de lui attribuer la cardialgie, la défaillance, & l'affection mélancolique, dont il est toutefois le siége. Ce qui prouve ce que j'avois avancé.

Le mal dont il s'agit a pour cause principale, outre une infinité d'autres, une chute de pus du ventre sur l'estomac. Personne n'est plus sujet à cette maladie que ceux qui sont contraints de prendre des alimens durs & foibles; ceux qui employent tout leur tems à l'étude, & à des recherches pénibles & savantes; ceux qui, frappés des charmes des connoissances surnaturelles, s'y livrent avec excès, se privent du repos & des alimens, négligent le soin de leur santé, & ne trouvent rien digne de les occuper, que des sublimes contemplations; ces personnes qui consument tout leur tems à dire de belles choses ou à faire de bonnes actions, qui dans leur extase habituelle se soucient fort peu de la variété des mets, vivent austerement, regrettent le tems qu'ils donnent au sommeil, & n'ont gueres d'autre boisson que l'eau; au lieu d'un lit bien mollet, couchent sur la terre, n'ont d'autres couvertures que le Ciel, se tiennent enveloppés dans quelque piece d'étoffe mince & légere, méprisent les biens & les richesses, & s'épuisent à courir après la connoissance des choses d'en-haut, & après une sagesse plus qu'humaine, ce qui seul mérite, selon eux, le nom de *bon*. Cependant la nécessité de manger étant faite pour eux comme pour les autres, ils s'y soumettent: mais ils n'usent que de ce qui est vil & commun, & songent beaucoup plus à appaiser leur appétit, qu'à nourrir leur corps & à prolonger leur vie. L'usage du vin, les charmes de la conversation & les plaisirs de la promenade leur sont inconnus; ils négligent tout exercice, & vont assez mal vêtus. Lorsque l'amour de l'étude n'est pas un amusement, c'est une maladie; celui qui s'y abandonne, en est séquestré de ses compatriotes, de ses parens, de ses amis, de ses freres & sœurs; il renonce à tout, à la vie & à lui-même. Alors la maigreur & l'épuisement surviennent, la couleur se perd; on est vieux avant que d'avoir été jeune; on devient taciturne, pensif; on ne rit point, on a perpétuellement une contenance dure, triste & sévere; on est attaqué de dégout; on prend en aversion ces ali-

mens vils qu'on avoit sous la main, auxquels on étoit accoutumé, & dont on se contentoit. On refuse de manger; on est offensé à la vue ou même à la pensée de toute nourriture, & le dégout devient général.

Cette maladie de l'estomac est une affection chronique qui differe du phlegmon, des flux, de la cardialgie & de la colique d'estomac.

La passion stomacale est plus commune en été qu'en aucune autre saison, parce qu'alors la digestion, l'appétit & toutes les facultés sont moins vigoureuses. La vieillesse est le tems de la vie auquel on y est le plus sujet, parce qu'alors on voit la mort de près, & qu'on est exposé à perdre l'appétit, même sans être malade. ARETÉE, *de Causis & signis diutin. Morb. Lib. II. cap. 6.*

La passion stomacale a été ainsi appellée de l'estomac, qui est la partie qu'elle affecte. Il ne faut pas la confondre avec toutes les maladies auxquelles ce viscere est exposé. Il faut qu'on y soit déterminé par le concours & la durée d'un grand nombre de symptomes; qu'on voie tous les caracteres d'une maladie chronique, & qu'il y ait irritation & rémission. Les Medecins se sont partagés entre eux la cure des différentes especes des maladies de l'estomac. Les uns ont traité de sa dureté, les autres de sa flatulence, des rhumatismes auquel il est sujet, de sa foiblesse, de l'aversion pour les alimens, & d'autres indispositions. Themison dit, dans son premier Livre *des Maladies chroniques*, que le rhumatisme d'estomac est une solution de cette partie: dans son second Livre, il confond le rhumatisme avec les flatulences. Thessalus traite séparément de la solution & du gonflement de l'estomac dans son second Livre. Nous allons embrasser toutes ces affections sous un chef commun; nous réduirons aux maladies de constriction les flatulences ou la dureté d'estomac qui provient d'inflammation; & nous regarderons l'aversion ou la corruption des alimens comme une maladie d'une nature ambigüe, dont nous ferons deux classes principales & distinctes.

Outre les signes antécédents que l'affection stomacale partage avec d'autres maladies, il y en a qui lui sont particuliers, comme l'indisposition continuelle, le vomissement immédiatement après avoir mangé, le frisson, l'abattement avec des nausées, & de certains rapports qui ont un gout de medecines.

Voici les symptomes qui accompagnent cette maladie dans le tems de l'accès.

On se sent défailli; un engourdissement froid s'empare des jointures, ou une chaleur plus vive que la chaleur naturelle, se répand dans tous les membres, & n'est nulle part si considérable que dans la paume des mains; on sue à grosses gouttes; on est inquiet, agité; on tombe en anxiété; les esprits sont abattus, la faculté de penser est affoiblie; on perd la couleur; le pouls est petit, prompt & foible; le corps se consume; on manque d'appétit, ou on en a avec excès; les alimens se corrompent, & deviennent acides, désagréables & nidoreux. On est quelquefois sans parler, on grince ou l'on claque les dents; la tête est toujours froide, & les oreilles tintent; d'autres fois on est tourmenté d'une soif insatiable; & lorsque l'inflammation est portée à son dernier période, la bouche est seche, les parties précordiales sont palpitantes, on y sent de la douleur; cette douleur s'étend entre les épaules, & par-delà, selon que l'inflammation occupe plus ou moins d'espace; la déglutition est difficile; on est suffoqué; ce qui a déterminé quelques-uns des Chefs de notre Secte à donner dans leurs ouvrages à cette maladie, le nom d'*esquinancie stomacale.*

Outre beaucoup de symptomes communs à la dureté d'estomac, sans chaleur & sans douleur, & à d'autres maladies, elle est accompagnée particulierement d'une dureté pareille à celle du bois, dans ce viscere, surtout entre les épaules, lorsque l'estomac est entierement desséché. S'il n'y a de la secheresse qu'à sa partie supérieure, la déglutition sera pénible; jusqu'à ce que les alimens soient parvenus au fond de l'estomac. Si la sécheresse ou la dureté affectent le fond, ou, pour parler comme les Grecs, la base de cette partie, elle sera suivie, lorsqu'elle sera parfaite, d'une sensation de pesanteur, avec tension & tumeurs sensibles aux parties précordiales internes.

La ventosité de l'estomac est accompagnée de tension & de gonflement. La tête est affectée par les flatulences retenues; il y a des rapports continuels; on sent de la pesanteur, surtout après avoir mangé; on entend un murmure des liquides comme dans une vessie à demipleine, ou un vent circuler dans l'espace vuide. Ce murmure dure jusqu'à ce que la tension soit dissipée, & que les rapports aient procuré du relâchement. S'il y a gonflement aux intestins, le bruit se fera dans ces parties, & il y aura ce que les Grecs appellent borborygme.

La solution d'estomac, qu'on appelle rhumatisme, est suivie d'un flux de salive, quelquefois d'un crachement continuel, d'une moiteur que les nausées excitent dans la bouche, & d'une sensation pongitive dans les parties intérieures. Il y en a qui vomissent alors une grande quantité d'humeurs grossieres, ténues, bilieuses & porracées; d'autres rendent une substance différente, mais des mêmes couleurs. Si la solution est occulte, ou comme disent les Grecs, *adelos*; ou si ses signes ne sont point apparens, & qu'on soit dans le cas du *logothecoreta* des Grecs, le pouls est foible, l'estomac est tremblant & paroît osciller; & il y a lipothymie ou défaillance. On remédie sur le champ à ce symptome en prenant de la nourriture. Le malade se trouve ranimé, mais pour peu de tems; il ne tarde pas à tomber dans son premier état, & à se trouver comme dans le paroxysme précédent, état qui ne changera derechef qu'en prenant encore un peu de nourriture. Sans cette précaution, le malade tombera comme mort. C'est apparemment par cette raison que nous lisons dans les Anciens, que plusieurs malades de solution ou de rhumatisme d'estomac ont mangé & bu pendant un jour & une nuit sans cesser. Asclépiades dit que le domestique de Praxagoras mangeoit tous les jours trois morceaux de pain de chacun deux livres, & qu'après le repas, il lui sembloit n'avoir pris aucune nourriture. Ce dernier symptome distingue la maladie dont il s'agit du *phagedena*. Dans cette derniere, les alimens ne sont point digérés, ils ne séjournent point dans l'estomac; on les rend par le vomissement. CÆLIUS AUREL. *Morb. Chirur. Lib. III. cap. 2.*

CURE.

Après la cure des autres maladies, il ne reste pour fortifier le corps & la santé, qu'à ordonner au malade un régime convenable, & des alimens qui se digerent bien. Mais ces précautions ne sont ici d'aucun avantage; car on ne digere point. Je vais donc indiquer en peu de mots ce que je crois à propos de faire, pour faciliter la coction dans les sujets attaqués d'affection stomacale.

La gestation, la promenade, & les autres exercices de la voix & du corps, pourront procurer l'appétit & surmonter l'aversion de l'estomac pour les alimens: mais ils seront insuffisans pour dissiper une indigestion habituelle, & pour rendre à un corps maigre & exténué des chairs & de l'embompoint. Il faut alors traiter le malade beaucoup plus doucement, & prendre bien plus de précautions qu'en aucun autre cas. Il faut céder à toutes ses envies, toutes les fois qu'elles ne tendront point à lui nuire; il faudra lui donner ce qui

qui lui plaira, si l'on ne peut le déterminer à prendre ce qui lui convient.

On ordonnera intérieurement le suc d'absinthe, l'onguent de nard, la thériaque, la graine de persil, le gingembre, le poivre & le séséli. Toutes ces choses tendent à faciliter la coction. On appliquera extérieurement sur l'estomac un épitheme astringent composé de nard, de mastic, d'aloès, d'acacia & de jus de coings. On en pourra préparer un autre de la même nature, avec de la pulpe de pomme & des dattes broyées ensemble. On peut ajouter à ces remedes ceux que j'ai prescrits contre la soif dans le diabetes. Les remedes qui conviennent ici, sont à la vérité capables d'augmenter la soif dans le diabetes : mais il n'en est pas de même de ceux qu'on ordonne dans le diabetes ; comme le ton de l'estomac ne tend point à l'altération, il n'y a pas d'apparence qu'ils la produisent dans l'affection stomacale. ARETÉE, *de Curat. Morb. chron. Lib. II. cap.* 6.

STOMACHICA, *stomachiques.*

Les *stomachiques* sont des remedes qui fortifient le ton de l'estomac & des intestins ; remedes qui comprennent aussi les carminatifs. A ce titre, on ne peut que faire cas des racines de galanga, de gentiane, de zédoaire, de pimprenelle, de *calamus aromaticus*, de pié de veau ; des écorces de canelle blanche, de sassafras, de citron, d'oranges ordinaires & d'oranges de Portugal nouvelles ; de l'écorce d'Afrique, de l'écorce de Winter, de la cascarille : des aromates, comme le poivre, le gingembre, le girofle, la canelle, le cardamome, le macis. Il faut joindre à ces simples, la camomile Romaine & l'ordinaire, l'absinthe, la mente, le chardon-béni, les quatre semences carminatives : entre les préparations, l'huile de cedre, celle d'oranges tirée par expression, l'huile essentielle de camomile ordinaire, de Daucus de Crete ; l'huile de bardane, de cumin, de carvi, celle de mente & d'absinthe ; l'esprit de sel & de nitre dulcifié : entre les compositions, le sel volatil de Sylvius, notre élixir stomacal, celui de Michael, l'essence carminative de Wedelius, la poudre *stomachique* de Birckmann, l'essence d'écorce d'oranges préparée avec l'esprit de nitre dulcifié, la teinture de tartre, & l'huile d'oranges tirée par expression ; l'essence composée d'absinthe de Conerdingius, l'eau carminative de Dornerellius, l'esprit *de tribus*.

Bien que la plus grande partie des remedes céphaliques & amis des nerfs, dont nous avons parlé plus haut, soient d'un excellent usage dans les maladies du ventricule & des intestins, & surtout celles qui viennent de l'affoiblissement ou de la destruction de leur mouvement tonique, il y a cependant d'autres remedes qui ont presque une efficacité spécifique pour remédier aux vices de ces parties, ayant égard à la différence de leurs causes. En effet, pour rétablir l'appétit dérangé par un amas de crudités acides & visqueuses dans l'estomac ; entre les amers, comme la racine de gentiane rouge, l'absinthe, le charbon-béni & les aromates, on peut surtout employer avec succès les racines de galanga, de pimprenelle, de canelle blanche, le poivre, le gingembre & le pié de veau. Pour arrêter la nausée, le vomissement & le renversement de l'estomac, il n'y a rien de plus efficace & qui agisse plus promptement que la mente, son eau spiritueuse, son huile bien distilée, le mastic & son esprit, l'esprit qui se tire du baume du Pérou & du sel de tartre, & notre liqueur anodyne minérale. Pour calmer la violence des douleurs de cardialgie, de coliques, de tranchées, les écorces d'oranges nouvelles, & l'essence bien faite de ces mêmes écorces, l'eau & l'huile de bardane, l'huile non falsifiée de camomile ordinaire, l'esprit de nitre dulcifié bien préparé, sont des remedes très-efficaces. Pour remédier à la lienterie, & arrêter les trop grandes déjections, l'écorce de cascarille a une efficacité particuliere. Dans les gonflemens des intestins causés par les vents, il n'y a rien de préférable, ni même d'égal, à l'eau carminative de Wedelius ; à l'esprit *de tribus* marié à l'esprit de nitre dulcifié ; à l'essence & à l'eau de zédoaire, au cardamome & à la vraie huile de carvi & de cumin tirée par la distilation. FREDERIC HOFFMAN.

STOMACHOTROTOS, de στόμαχος, estomac, & de τιτρώσκω, blesser ; *blessé à l'estomac.*

STOMACHUS, στόμαχος. Ce terme a plusieurs acceptions différentes dans les anciens Medecins. Il se dit de tout cou où partie étroite, placée comme un isthme au-devant de toute cavité considérable qui forme un ventre. Et voilà premierement ce qu'on entendoit anciennement par *stomachos*. On transporta dans la suite ce terme à l'œsophage ou au gosier ; ensuite à l'orifice de l'estomac, qu'on appelloit καρδία, *cardia.*

Nous lisons au commencement du quatrieme Livre de Galien, *de Usu Partium*, que ce fut de son tems que l'on donna cette signification à *stomachus*. Le même Auteur nous apprend ; *de Loc. Affect. cap.* 5. que ceux qui avoient écrit depuis Aristote jusqu'à lui, avoient entendu par *stomachus*, la partie interceptée entre la gorge & l'orifice de l'estomac, que les Anciens nommoient *œsophagus* ; & qu'on appelloit de son tems *gula*. Il ajoute qu'Aristote ne s'est jamais servi d'autres noms que de l'ancien. Nous lisons dans Ciceron, *Lib. I. de Naturâ Deorum*, que l'estomac est adhérent à la racine de la langue, où les alimens sont portés d'abord par le mouvement de la langue même, & d'où ils descendent plus bas. Celse fait, *Lib. IV. cap.* 1. & 3. *stomachus* synonyme à *gula* ; car cette partie, dit-il, est située sous la gorge, & reçoit les alimens. Mais ce n'est pas-là la seule acception que *stomachus* ait dans cet Auteur : ailleurs, il lui fait signifier improprement la partie inférieure de l'estomac, l'endroit où les intestins commencent, qu'il décrit comme une portion nerveuse située à la hauteur de la septieme vertebre de l'épine du dos & unie à l'estomac, aux environs des parties précordiales, *Lib. IV. c.* 1. Pline appelle, *Lib. XI. cap.* 37. la partie supérieure du *gula*, *fauces*, & l'autre partie *stomachus* ; dénominations qui n'étoient pas inconnues aux Auteurs des siecles les plus reculés, ainsi qu'il paroît par le Vers 292. de l'Iliade d'Homere, *Lib.* Γ. καὶ ἀπὸ στομάχους ἀρνῶν τάμε νηλέϊ χαλκῷ ; « il coupe la gorge aux « agneaux, &c. » On lit en plusieurs endroits de Galien, que *stomahus* se dit de l'orifice de l'estomac. Cet Auteur nous apprend, *Lib. IV. cap.* 5. *de Loc. affect.* que καρδία signifie dans les Ouvrages des Anciens, l'orifice de l'estomac ; dénomination analogue à quelques symptomes auxquels cette partie est sujette : mais que de son tems on avoit assez mal-à-propos substitué le mot *stomachus* à celui de *cardia*. Il ajoute, *Comm. ad VII. Aphor.* 56. que de son tems ce n'étoit pas seulement le petit peuple qui désignoit l'orifice de l'estomac par *stomachus* ; mais que les premiers d'entre les Medecins donnoient aussi dans le même abus de ce terme. Il écrit à ce propos en plusieurs autres endroits, & surtout, *Lib. II.* τῶν κατὰ τόπ. que *stomachus* est le nom qu'Archigenes a donné à l'orifice de l'estomac, & que les Medecins ont adopté cette façon de parler ; qu'ils entendent par *stomachicæ syncopæ*, une syncope occasionnée par une affection de cette partie, & qu'ils désignent par l'épithete de *stomachici*, ceux en qui cette partie est affectée, mais particuliérement ceux qui sentent de l'oppression à l'orifice de l'estomac. Il répete la même chose au commencement du premier Livre de même Ouvrage.

Hippocrate, *Lib.* περὶ ἀνατομῆς, & *Lib.* περὶ καρδίης ; donne à l'*Æsophagus* & au *Gula*, le nom de στόμαχος ; dont c'étoit l'acception ordinaire chez les Anciens. *Stomachus* étoit quelquefois chez les Latins synonyme à *Gula*, & se disoit du canal adjacent à la gorge, qui

part de la racine de la langue ; & qui transmet dans l'estomac les mets & les boissons. Voyez Aulugelle, *Lib. VII. cap.* 11. Erasistrate prétend que στόμαχος κοιλίας, signifie dans Hippocrate, le canal étroit, ou le cou de l'estomac, qui conduit à sa cavité ; acception propre & ancienne de *Stomachos*, ainsi que nous l'avons observé au commencement de cet article, & dont Hippocrate s'est servi en plusieurs endroits. C'est en ce sens qu'il a dit στόμαχος κύστεος, ce que Erotien rend par le cou de la vessie, ainsi que τῆς μήτρας στόμαχος, par le cou de la matrice.

STOMARGUS, στόμαργος ; Galien dit dans son *Exegesis*, que Dioscoride lisoit στόμαργε dans le second des *Epidémiques* d'Hippocrate, & qu'il entendoit par ce mot τοῦ λάλοῦντος, μανικῶς, qui tient un discours extravagant. D'autres, ajoute-t-il, lisent στόμαργε, dont ils font un nom propre.

STOMATICA, στοματικά, de στόμα, bouche, remede pour les maux de bouche & de gorge.

STOMOMA, στόμωμα ; fer purifié ou acier.

STOMOMANICON, στομομανικὸν ; nom d'un muscle appellé autrement *Platisma myodes*, peaucier.

STOPAROLA, nom d'un petit oiseau dont Aldrovandus fait mention.

STORAN. Voyez *Styrax*.

STORYNE, στορύνη ; instrument dont les anciens se servoient pour tirer du sang du nez, ainsi qu'il paroît par ce qu'en dit Aretée, *de Curat. Morb. Lib. I. cap.* 1. comme cet Auteur se contente d'en faire mention, & qu'il n'en est parlé dans aucun autre, je n'en donnerai point la description.

STR

STRABISMUS, STRABILISMUS ou STRABOSITAS, distorsion des yeux, ou défaut dans cet organe qui fait loucher. Voyez *Oculus*.

STRAMONIUM, *Pomme épineuse*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle ; ses feuilles sont placées alternativement, & creusés par les bords ; son calyce est pentagonal & tubuleux. Sa fleur est monopétale, en entonnoir, divisée en cinq endroits, & ouverte. Son ovaire est situé au fond du calyce, & dégénere en un fruit épineux, rondelet, divisé par une cloison faite en croix, en quatre celules, qui contiennent un grand nombre de semences, qui ont la forme de reins.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Stramonium, fructu spinoso, rotundo, flore albo simplici*, T. 118. *Solanum, pomo spinoso, rotondo, longo flore*, C. B. P. 168. *Datura Turcarum*, H. Eyst Aut. o. F. 12. F. 1.
2. *Stramonium, fructu spinoso, oblongo, Caule, & flore violaceo*, Boerh. Ind. A. 216. *Stramonium*, Offic. *Stramonium majus album*, Park. Parad. 360. Raii Hist. 1. 748. *Stramonium spinosum*, Ger. 277. Emac. 348. *Stramonica, fructu spinoso, oblongo, flore albo*, Tourn. Inst. 119. *Stramonia altera, major, sive datura quibusdam*, J. B. B. 624. *Solanum fœtidum, pomo spinoso oblongo*, C. B. P. 168. *Pomme épineuse*.

La *pomme épineuse* commune, a la racine blanche, épaisse, ligneuse, assez branchue, & pleine de fibres ; il part de cette racine une tige forte, ronde, creuse, haute de deux ou trois piés, divisée au sommet en plusieurs branches, & couverte de feuilles larges, creusées par les bords, ou échancrées, semblables à celles de la dulcamere commune, mais plus larges, & d'une odeur fétide & désagréable. Ses fleurs sont de longs tubes, blancs, creux, dilatés à leur extrémité, où ils forment de larges franges, pentagonales, & dont chaque angle se termine en une longue lisiere, elles sont placées dans des calyces lâches à cinq cornes, & font place à de larges vaisseaux séminaux, à pen près de la grosseur d'une noisette, tout couverts d'épines, longues, fortes & droites ; à mesure qu'ils mûrissent, ils s'ouvrent en quatre endroits, & laissent voir une semence plate, noire, & tant soit peu anguleuse. On seme cette plante dans les Jardins ; on la trouve quelquefois dans les champs, au milieu des pierrailles, elle fleurit en Juillet.

Ses fleurs sont rafraîchissantes & bonnes pour les brûlures, les échauboulures, & les inflammations. Sa semence est narcotique, somnifere, & de peu d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Stramonium ferox*, Boerh. Ind. 261. Tourn. Inst. 119. *Datura*, Offic. *Solanum fœtidum, pomo grandiore, aculeis donato*, Raii Hist. 1. 748.

La semence de cette espece pulvérisée, & prise en boisson trouble les sens, & jette dans un délire qui dure vingt-quatre heures. Ce qui a fait dire à Garcias, que les voleurs en mêloient dans les alimens de ceux qu'ils avoient envie de dépouiller. Acosta ajoute que les prostituées ont coutume d'en donner une demi-once en poudre à ceux qui les fréquentent, dans du vin, ou dans quelqu'autre liqueur de leur goût. Ceux qui sont assez insensés pour en prendre, demeurent un tems considérable privés de raison, riant, pleurant, dormant, parlant quelquefois, & faisant des réponses aussi sensées que s'ils joüissoient de tous leurs sens, quoique le contraire soit évident, car ils ne savent à qui ils parlent, ni ne se ressouviennent de ce qu'ils ont dit lorsque leur yvresse est passée. Il y a telles de ces malheureuses qui sont si expérimentées dans l'usage de ce remede, & qui savent le tempérer si parfaitement, que ses effets ne durent qu'un certain tems, & qu'autant d'heures qu'il leur plaît. Quelques Medecins anciens se sont servis de la semence de cette plante pour provoquer les urines. Quand elle produisoit de trop fâcheux effets, ils commençoient d'abord par ordonner un émétique ; ils injectoient ensuite un clystere acrimonieux ; puis ils appliquoient de fortes ligatures aux bras & aux jambes, qu'ils frottoient bien, ajoutant quelquefois les ventouses ; si cela ne produisoit aucun effet, ils jugeoient à propos d'ouvrir la veine du grand orteil.

Mais les Medecins Payens, & ceux qui étoient nés Chrétiens, ayant pris en aversion la saignée & les ventouses, on se contenta de provoquer le vomissement, d'appliquer de fortes ligatures & de faire des frictions. Si ces précautions ne répondoient point à l'attente, on ordonnoit un bain d'eau chaude, pour exciter la sueur. On faisoit succéder aux vomitifs, une potion faite de poivre, de canelle & de vin. Une dragme de la racine de *stramonium*, prise dans du vin, jette dans un sommeil profond, & procure des rêves bisarres, & pleins d'images singulieres & extravagantes. Sa semence macerée pendant une nuit dans du vinaigre, & mise soigneusement en poudre, est bonne pour les dartres miliaires, & ponr les érésipeles qui s'étendent. On fait du suc de ses feuilles avec de la graisse de cochon, un onguent qui passe pour un remede excellent pour la brûlure, & pour les échauboulures. RAY, *Hist. Plant.*

4. *Stramonium, fructu spinoso, rotundo, flore violaceo, duplici, triplicive*, T. 119.
5. *Stramonium Americanum, minus, Alkekengi folio.*
6. *Stramonium, folio hyoscyami, flore toto candido, fructu propendente, rotundo, spinis innoxiis ornato. Datura, folio hyoscyami latissimo, flore toto candido, fructu propendente, rotundo, copiosissimis & longissimis spinis*

fere innoxiis, minuto, semine pallido. H. Mauroc. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Les feuilles, les racines, les fleurs & les semences du *stramonium* prises intérieurement en grande quantité font dormir. Leur odeur seule suffit pour enivrer. Une dose forte ôte le souvenir des choses passées. Les courtisanes s'en servent à Java, lorsqu'elles sont entretenues par des personnes de qualité: les femmes en font prendre à leurs époux que le délire saisit incontinent; après elles en prennent elles-mêmes par débauche, en présence de leur maris. Si l'on en prend une dose trop forte, on tombe en stupidité, en foiblesse, & l'on meurt. La plante entiere produit une folie, ou ivresse particuliere. Ceux qui en sont enivrés ont les yeux ouverts, répondent, mais ne se souviennent de rien, & ne s'embarrassent de quoi que ce soit. C'est par cette raison que les Princes Indiens s'en servent pour rendre leurs rivaux stupides, & incapables de se mêler des affaires d'Etat. Lorsqu'ils les ont réduits dans cet état, ils leur permettent de vivre, & de se montrer au peuple. La liqueur qui cause ces effets, s'appelle *datura*; elle est composée d'opium, de *stramonium* & d'*hyoscyamus*, ou jusquiame. Elle n'a ni gout, ni odeur; cependant les maladies qu'elle produit sont incurables. Garcias dit que ce que l'on a de mieux à faire après avoir pris du *datura*, c'est de se faire vomir avec une grande quantité de sel & de vinaigre; ce qui guérit en partie: mais jamais le cerveau ne recouvre toutes ses forces. Voyez les Voyages de Bernier dans l'Empire du Grand Mogol. Le *Stramonium* pris en petite quantité assoupit; en grande quantité il produit le délire, les convulsions, des sueurs froides, & enfin la mort. Appliqué extérieurement en forme de cataplasme, il est bienfaisant dans les érésipeles, les convulsions, les ulceres invétérés, & toutes sortes d'inflammations: mais il ne faut jamais l'ordonner intérieurement. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STRANGALIDES, στραγγαλίδες; tumeurs dures au sein, formées de lait coagulé.

STRANGULATIO, *étouffement*, ou *suffocation*; sensation ordinaire dans les malades histériques.

STRANGURIA, στραγγουρία, de στράγξ, goutte, & de οὖρον, urine; *Strangurie* ou évacuation d'urine qui se fait goutte à goutte & qui est douloureuse. Voyez *Calculus*, *Catheter*, *Catheterismus*, *Gonorrhœa*, & *Renes.*

STRATIFICATIO, *Stratification*, ou l'action de coucher différentes substances les unes sur les autres, *stratum super stratum*, lit sur lit.

STRATIOTES, Offic. *Stratiotes Ægyptia*, J. B. 3. 787. Raii Hist. 2. 1384. *Stratiotes aquatica vera Dioscoridis & Ægyptiaca*, Park. Theat. 1249. *Lenticula palustris Ægyptiaca, sive stratiotes aquatica foliis sedo majore latioribus*; C. B. P. 362. *Hay alem el maovi*; c'est-à-dire, *Stratiotes*, Alpin. Ægypt. 2. 51.

Cette plante croît dans les canaux que le Nil remplit aux environs de Diamette en Ægypte. Elle nage à la surface de l'eau comme le *lenticula palustris*; elle n'a point de tige, ses feuilles ressemblent à celles du cynoglosse; elles sont un peu courtes, larges, épaisses, dures, velues & blanchâtres; il pend à ses feuilles une espece de petit duvet mince qui sert de racine à la plante. Comme elle ressemble beaucoup au grand *sedum*; on l'appelle *hya alem el moavi*, c'est-à-dire, *sedum* de mer. Elle n'a d'autre odeur que celle qu'elle tient de l'eau; elle est seche & astringente au gout comme l'acacia. On a trouvé qu'elle étoit bienfaisante dans les mêmes maladies que le plantain. C'est par cette raison que les femmes de la campagne, qu'on appelle *bedovi*, se svent de sa décoction ou de son suc: on ordonne tous les jours une dragme de sa poudre pour arrêter l'hémorrhagie de la matrice; les paysans appliquent sur les plaies, ses feuilles broyées, avec un succès surprenant. Je crois que c'est le vrai *stratiotes* des anciens, dont Dioscoride donne la description suivante.

« Le *stratiotes* qui croît sur les eaux, que les uns appellent le *stratiotes* des rivieres, que les Egyptiens nomment *tibus*, & que les mages désignent par le sang d'*Ælarus*, nage à la surface des rivieres, & vit sans avoir de racines, d'où vient le nom de *stratiotes*. Il ressemble au *semper vivum*; il a seulement la feuille plus large. »

Comme cet Auteur lui attribue les mêmes propriétés, que les Egyptiens lui reconnoissent aujourd'hui; il n'y a point de doute, que ce ne soit le vrai *stratiotes*. Ce qui est encore montré plus évidemment, par le passage suivant de Pline.

« Le *stratiotes* est une plante dont les Grecs font grand cas, qui croît en Egypte dans les inondations du Nil, qui ressemble à l'*aizoon*; avec cette seule différence que ses feuilles sont plus larges. » Prosper Alpin, *de Plantis Ægyptiorum.*

STRATIOTICON, στρατιωτικὸν, ou STRATIOTE COLLIRIUM; nom d'un collire décrit par Scribonius Largus, N°. 33. & par Paul Eginette, *Lib. III. cap.* 22.

STRATUM SUPER STRATUM, *Lit sur lit.* Voy. *Stratificatio.*

STREMMA, στρέμμα, de στρέφω, tourner, *Entorse* à une partie nerveuse & membraneuse aux environs d'une jointure.

STREPITOSUS, nom d'une maladie venteuse, commune dans les contrées des Alpes, qui appartiennent à la Maison d'Autriche, dans laquelle le visage, le cou & les bras, sont tellement distendus par des flatulences, qu'il raisonnent comme une vessie seche & enflée, lorsqu'on les frappe. Castelli, d'après *P. de Sorbait. Med. Septent.*

STRIATA CORPORA, *les corps cannelés*; ce sont deux éminences du cerveau, placées sur les branches de la moelle allongée. Voyez *Cerebrum.*

STRIBILIGO, *Eruption cutanée.* Helmont, *Tumul. Pest.*

STRICTOR, le même que *Sphincter.*

STRICTUM, *Dense*, selon Scribonius Largus, N°. 45.

STRICTURA, *Constriction*, *rigidité.* J'ai renvoyé plusieurs fois à cet article, dans le cours de cet Ouvrage, parce que je m'étois proposé d'y expliquer la doctrine des maladies déduites de la *constriction* ou de la *rigidité*; ce que j'ai dans la suite jugé à propos d'insérer, à l'art. *Fibra*, que le Lecteur aura la bonté de consulter. Voyez aussi ce que j'ai dit dans ma *Préface* du systeme des Méthodiques.

STRIDOR DENTIUM, *Grincement de dents*; Prosper Alpin dit dans son Traité, *de præsag. vit. & mort. Ægrot.* avoir remarqué plusieurs fois, que le *grincement de dents*, qu'il appelle aussi convulsion de la mâchoire, étoit un symptome mortel; il appuie cette observation de l'autorité d'Hippocrate.

On lit dans cet Auteur, *I. Prorrhet.* 48. *& Lib. de Prognost.* « que le *grincement de dents* dans les fievres, annonce le délire & la mort, lorsque le malade n'a point contracté ce mouvement dès son enfance: symptome, ajoute-t-il, d'autant plus dangereux qu'il sera accompagné de délire. »

Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, que le *grincement de dents*, annonce l'approche du déli-

re, lorsque le malade n'a point été attaqué de ce symptome dès le commencement de la maladie; si vous appercevez, continue-t-il, « ces deux symptomes ensemble, c'est-à-dire, si votre malade grince les « dents & est en délire; vous pouvez prononcer que sa « mort approche. »

Hippocrate tire le même prognostic du *grincement de dents*, *I. Prorreth.* 48. & il confirme sa certitude, *VII. Epid. T.* 20. par l'exemple d'une personne qui étoit malade dans la maison de Methron, & qui eut la veille de sa mort un *grincement de dents*, entr'autres symptomes, d'où nous devons conclurre, que dans les maladies aiguës le *grincement de dents*, n'annonce autre chose que la mort. Prosper Alpin.

STRIGENSIS TERRA. Voyez *Terra Silesiaca*.

STRIGIL, STRIGILIS, instrument dont les Anciens se servoient dans leurs bains, & dans quelques exercices de la gymnastique; on l'employoit pour enlever la sueur & les ordures du corps. Ceux qui venoient dans le *Gymnasium*, soit pour se baigner, soit pour s'exercer, se dépouilloient dans l'*Apodyterium*. Voy. cet article, d'où ceux qui avoient envie de lutter, & de se battre, passoient dans l'*alipterium*: on les frottoit là, & ils paroissoient ensuite sur l'arene; on les couvroit de poussiere à mesure qu'ils avançoient, & ils entroient ensuite en exercice. Après l'exercice, ils rentroient dans l'*alipterium*, les Aliptes nettoyoient leurs corps des ordures & de la sueur dont ils étoient couverts, avec un *strigil* de fer. Voyez *Alipta*. Comme les ordures étoient un mélange d'huile, de sueur & de poussiere, on les gardoit, l'on en faisoit usage dans la Medecine, & on les appelloit, ou *conisalus*, ou *patos*, ainsi qu'il paroît par Dioscoride, Pline, Galien & Aétius. Avicenne fait mention dans son second Livre d'une sueur seche de lutteur, qui n'étoit mêlée selon toute apparence, ni d'huile, ni de poussiere. Quoique les *strigils* fussent encore d'usage dans les bains au tems de Galien, il y a lieu de croire, qu'ils n'étoient plus de fer, mais de linges, ou plus communément d'éponges, que chacun portoit le sien, surtout les personnes, qui avoient quelqu'aversion pour les instrumens qui étoient à l'usage du public. Les *strigils* étoient de fer, d'or, d'argent, de corne, d'ivoire, ou de cuivre; ils étoient recourbés comme la serpe d'un Jardinier, du moins c'est la figure qu'on leur voit dans quelques anciens monumens, & que Martial leur assigne dans le vers suivant.

Pergamus hoc misit curvo, distringere ferro.

STRIGMENTUM, γλοιὸς, ῥύπος, crasse, ordures qu'on enlevoit de dessus le corps dans les bains, & dans les lieux des exercices publics, ou de dessus les murs ou les statues qui appartenoient au Public. Ainsi il y en avoit de trois sortes; les unes qui venoient des bains, & qui étoient composées de sueurs, d'huile & de crasse; d'autres qui venoient de l'arene, qui contenoient les mêmes choses avec une addition de poussiere; cette poussiere avoit été répandue sur le corps, après qu'on avoit été frotté d'huile, ou on la ramassoit sur l'arene même en luttant, sans ce qu'on s'en jettoit dans l'exercice. Les troisiemes étoient détachées des murs & des statues du Gymnasium. Ces dernieres contenoient aussi de l'huile avec des particules de la substance particuliere à laquelle elles étoient attachées, & dont par conséquent elles retenoient quelques propriétés; ainsi si elles étoient détachées des statues de cuivre, c'étoit un mélange d'huile, de poussiere, & de verd de gris. L'huile contenue dans ces ordures, étoit une partie de celle dont les combattans avoient été frottés.

Archigenes se servoit selon Galien, *Lib. III. κατὰ τὸπ.* de crasse mêlée avec de la chaux pour discuter les parotides. Il appliquoit aussi en pareil cas du nitre, avec une troisieme partie de *Rubrica Synopica*, & de l'*unguentum Cyprinum*, donnant au tout la consistance de la crasse.

La *crasse* qui venoit des bains, étoit échauffante, émolliente & discussive; c'est pourquoi on en frottoit les gerçures, & les condylomes à l'anus.

Celle qui venoit de l'arene, étoit un mélange d'huile, de sueur, & de poussiere, & discutoit les amas de matieres aux jointures; & appliquée chaude en fomentation ou en malagme, elle soulageoit dans les douleurs de la sciatique.

La *crasse* qu'on détachoit des murs & des statues du Gymnasium, & des lieux où se faisoient les exercices publiques, étoit échauffante, discutoit les tumeurs qui mûrissoient difficilement, & s'employoit dans les corrosions & les ulceres dont les personnes âgées étoient attaquées. Dioscoride. *Lib. II. chap.* 34. 35. 36.

STRINGENS, *Astringent*.

STRIX, *Fresaie*, ou *Effraye*, oiseau de nuit, dont Aldovrandus donne la description.

C'est une espece de Chat-huant de la grosseur d'une poule ordinaire. Il vit dans les lieux montagneux & maritimes, aux environs des parcs, où l'on nourrit des chevres, parce qu'il en aime le lait; aussi les tire-t'il quand il le peut faire. Il contient une grande quantité de sel volatil & d'huile. Sa chair, quand elle est séche & réduite en poudre, est bonne pour la paralysie & l'esquinancie. Sa dose est depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme. Sa graisse appliquée extérieurement est émolliente, résolutive & propre à fortifier les nerfs. Son fiel est détersif, & emporte les taches des yeux. Lemery, *des Drogues*.

STROBILE, στρόβιλη, de στρέφω, tourner; *plumasseau*, fait de linge tortillé.

STROBILITES, στροβιλίτης; épitbete que l'on donnoit au vin imprégné de cones de pin. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 44.

STROBILUS, στρόβιλος, *Artichaud*. Ce terme signifie aussi un cone de pin, & Dioscoride le rend ainsi que Marcel Virgile, par amande de pin ou pignon.

Les pignons nettoyés, pris en alimens ou en boisson avec la graine de concombre, provoquent les urines, & corrigent l'acrimonie des humeurs qui offensent les reins & la vessie. Ils soulagent aussi avec le suc de pourpier dans les tiraillemens d'estomac. Ils fortifient le corps, & dépurent les humeurs corrompues. Les cones de pin cueillis récemment, broyés & cuits dans le passum, pris tous les jours à la dose de trois verres, sont bienfaisants dans la phthisie & les toux invétérées. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 88.

STROMBITES, pierre qui a la forme du poisson à coquille appellé *strombos*.

STROMBOS, στρόμβος, *Petoncle*, ou *Limaçon de mer*, de στρέφω, *tourner*.

STROPHOI, στρόφοι, *tranchées*.

STRUMA. Voyez *Scrophula*.

STRUTHIO, Offic. Schrod. 5. 323. Charlt. Exer. 79. *Struthio-Camelus*, Will. Ornith. 100. Raji Ornith. 144. Ejusd. Synop. A. 36. Schwart. A. 350. Aldrov. Ornith. 1. 587. Gesn. de Avib. 670. Jonf. de Avib. 35. Bellon. des oiseaux, 232. *Autruche*.

Les parties de cet Animal dont on fait usage en Medecine, sont la membrane intérieure de son estomac, sa graisse & ses œufs. La membrane intérieure de son estomac fortifie ce viscere, & dissout la pierre d'une maniere surprenante; sa graisse est bonne pour les parties nerveuses, amollit la dureté de la rate, & calme les douleurs néphrétiques; pour cet effet il faut en frotter les parties. Ses œufs cuits & broyés dans du vinaigre, guérissent la gratelle.

STRUTHIO-CAMELUS. Le même oiseau que le précédent. On l'appelle encore *Afra*.

STRUTHIO FERA ; espece de fougere, ainsi appellé, parce que sa feuille a la figure de l'Autruche.

STRUTHIOMELA, STRUTHIA ; petite espece de coings, plus odoriférante, plus douce, & moins astringente que l'espece commune. PLINE, *Lib. XV. cap.* 11. ORIBASE, *Med. Col. Lib. II. cap.* 50.

STRYCHNODENDRON, *Raii*, nom du *Solanum fruticosum bacciferum*.

STRYCHNOS, STRYCHNON, στρύχνος, στρύχνον. le *Solanum*; dans Dioscoride.

STRYPHNOS, στρυφνὸς, le même que *acerbe*. Voyez *Acerbus*.

STU

STULTITIA, μώρωσις, Voyez *Morosis*.

STUPEFACIENS. Voyez *Narcotica*.

STUPHA, le même que *Balneum Laconicum*, ou *bain de vapeurs*. Voyez *Balneum*.

STUPIO, *Stamnum, Etain*. RULAND.

STUPOR, νάρκη, νάρκωσις, *stupeur*, ou *assoupissement*.

STUPOR DENTIUM, *affection des dents*. Voyez *dens*.

STUPPA, STUPA, *Etouppes* en Chirurgie ; c'est un morceau de linge trempé dans quelque liqueur, & appliqué à une partie affectée ; BLANCARD. Selon la Description de Castelli, c'est un sachet de linge, que les Chirurgiens appliquent dans une cavité, ou qu'ils employent pour les épithemes, au front, à la nuque & en d'autres endroits, & dans les fractures.

STURIO, Offic. Schrod. 5. 333. Aldrov. de Pisc. 517. Bellon. de Aquat. 101. Gesn. de Aquat. 931. Jonf. de Pisc. 75. Raii Ichth. 239. Ejusd. Synop. Pisc. 112. *Acipenser*, Rondel. de Pisc. 1. 410. Charlt. de Pisc. 34. *Acipenser, sive sturio*, Schonef. Ichth. 9. *Acipenser, Sturio*, Mer. Pin. 188. *Sturio, sive Silurus*, Dale, de Aquat. 113. l'*Esturgeon*.

C'est un poisson de mer, mais qui remonte dans les rivieres. Ses parties dont on fait usage, sont les os & le *caviar*, qui est une masse à peu près semblable au savon verd d'Hambourg, pour la couleur & pour la substance, & qu'on transporte en grande quantité de Russie en Italie & ailleurs.

Voici, selon Gesner, la maniere de préparer ce *caviar*.

On prend les œufs de l'*Esturgeon*, & après en avoir ôté les nerfs qui sont parmi, on les lave dans du vinaigre ou du vin blanc, & on les répand sur une table pour les faire sécher. Cela fait on les met dans un vaisseau, & on les couvre de sel ; ensuite on les écrase simplement avec la main, sans se servir pour cela d'aucun instrument ; & on les met dans un sac ou poche, d'un tissu clair pour les égoutter. Après quoi on les met dans un pot troué dans le fond, afin que s'il reste encore quelque humidité, elle puisse sortir. Enfin, après les avoir bien pressés, on les enferme dans un vaisseau bien bouché, & on les garde pour l'usage.

On recommande les os de l'*Esturgeon* dans la goute vague, & pour les douleurs de colique. Le *caviar* est nourrissant, augmente la semence, & excite à l'amour. DALE.

L'*Esturgeon* est un gros poisson qui vit dans la mer & dans l'eau douce ; il a un gout exquis, il engraisse dans les rivieres, & est bien plus délicat que s'il n'avoit jamais vécu que dans la mer. Il pese ordinairement cent livres : mais il va quelquefois jusqu'à deux cens. Ce poisson est capable de renverser un homme avec sa queue, & souvent il rompt les filets dans lesquels il se trouve pris. Il ne vit pas long-tems dans les étangs ; & comme il n'a point de dents, il ne sauroit manger de poissons ; mais il vit du limon & de l'écume de la mer.

L'*Esturgeon* étoit fort estimé chez les Romains : son ventre est la partie dont on fait le plus de cas. Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil, & fournit un aliment très-nourrissant & très solide, à cause de ses sucs épais & grossiers. Il est ferme, coriace, gras & de difficile digestion : c'est pourquoi il fait mal aux personnes foibles & délicates, & à celles qui sont indisposées ou convalescentes. Comme l'*Esturgeon* est gras, il relâche les fibres de l'estomac & des intestins, & rend le corps plus soluble. Les os de ce poisson pris à la quantité d'une dragme, passent pour apéritifs, & sont réputés bons pour les rhumatismes & la gravelle. On en tire une bonne colle qui ne se dissout pas si vîte que la commune, mais qui produit les mêmes effets. LEMERY, *des Alimens*.

STURNUS, Offic. Bellon, des oif. 321. Gesn. de avib. 677. Charlt. Exer. 90. Jonf. de avib. 96. Schw. A. 351. Will. Ornith. 144. Raii Ornith. 196. Ejusd. Synop. A. 67. *Sturnus vulgaris*, Aldrov. Ornith. 2. 632. Mer. Pin. 177. *Etourneau*.

Il fait son nid sur les tours, & sur les toits des maisons. Sa fiente passe pour un cosmétique, & Galien dit qu'elle guérit la lepre blanche, les taches à la peau, la gratelle & les dartres farineuses.

STY

STYGIA, épithete que l'on donne aux eaux caustiques, & corrosives, & sur-tout à l'eau régale. CASTELLI.

STYLISCUS, στυλίσκος. Voyez *Priapiscus*.

STYLO-CERATO-HYOIDÆUS. Voyez *Stylo-hyoidæus*.

STYLO-CHONDRO-HYOIDÆUS ; c'est le nom que Douglas donne aux muscles appellés communément *Stylo-hyoidiens*, parce qu'ils s'inserent dans l'appendice cartilagineuse de l'os hyoïde.

STYLOGLOSSI. Voyez *Lingua*.

STYLO-HYOIDÆUS, le *Stylo-hyoïdien* ; c'est un petit muscle couché obliquement entre l'apophyse styloïde, & l'os hyoïde.

Il est attaché latéralement par une extrémité à la racine ou à la base de l'apophyse styloïde, & par l'autre à l'os hyoïde, à l'endroit où la base & la corne sont unies, & à la corne même, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *stylo-cerato-hyoidien*

Les fibres charnues de son extrémité sont souvent partagées, & enferment le tendon mitoyen du digastrique.

Les *stylo-hyoidiens* meuvent l'os hyoïde en-dessus & en-dessous, dans une direction mitoyenne à celle dans laquelle ils sont situés ; & le tirent encore plus en-haut & en-arriere, quand ils agissent librement ; c'est-à-dire ; sans être gênés ou bornés par d'autres muscles. Quand l'un agit plus que l'autre, l'os est mû obliquement. WINSLOW, *Anat.*

STYLOIDES PROCESSUS ; *sive apophysis* ; *apophyse styloïde*. Voy. *Caput*.

STYLO-PHARINGÆUS ; *stylo-pharingien* ; nom d'un muscle du pharynx. Voy. *Pharynx*.

STYLOS ; στύλος, *sonde*. Les Chirurgiens en employent d'un grand nombre d'especes.

STYMMATA, στύμματα ; de στύφω, resserrer ou épaissir ; en Latin *spissamenta*. C'est ainsi que les Anciens appelloient leurs onguens les plus fermes & les plus solides. Ils donnoient aussi le même nom, aux ingrédiens dont ils se servoient pour donner à ces onguens de la consistance & de la solidité. Ces derniers épaississans étoient quelques simples odoriférans, comme le costus ; le nard ; la marjolaine, l'amome & la menthe ;

& autres capables de donner aux onguens une odeur agréable, & de les préserver de la corruption, ainsi que dit Galien, *de C. M. S. L. Lib. III. cap.* 1. Les *stymmata* different des *hedysmata*, en ce que ces derniers sont liquides, d'où il paroît que les *stymmata* sont proprement des ingrédiens qui communiquent de l'odeur; mais qui resserrent de maniere à préserver de la corruption, les onguens dans lesquels on les fait entrer. C'est en ce sens qu'Aëtius ordonne, *Tetrab. III. Serm.* 1. *cap.* 49. d'employer dans la composition d'un trochisque, en *stymmata* ou en épaississans, la décoction de ronces, de myrte, de grenades, de racine de caprier, avec des feuilles de saule, & autres substances de la même nature. Il conseille un peu plus bas dans le même Chapitre, de pulvériser les épaississans secs, comme la grenade, les noix de galle, le malicorium, le myrte, le lentisque, & les autres ingrédiens astringens. Nous lisons dans Dioscoride, à l'occasion des *stymmata* ou épaississans de l'huile rosat, que ce sont le lentisque, le jonc & l'aspalathe.

STYPTERIA, στυπτηρία, de στύφω, resserrer, *alun*. Voy. *Alumen*.

STYPTICA, de στύφω, resserrer; *styptiques* ou remedes qui arrêtent les hémorrhagies. Quand une hémorrhagie considérable est arrêtée par des absorbans ou des *styptiques*, la cause de la suppression est toujours un grumeau de sang contenu par la compression, de maniere que l'orifice du vaisseau en est bouché. Ce grumeau a deux parties dont l'une est en dedans, l'autre en dehors du vaisseau. Celle qui est en dehors, est formée par la derniere goutte de sang, qui, en se coagulant, s'est incorporée avec la charpie, la mousse & les poudres dont on s'est servi pour arrêter le sang. Ces deux parties ne forment souvent qu'un grumeau tout d'une piece, qui en dehors du vaisseau forme comme un couvercle, & en dedans comme un bouchon. Elles contribuent toutes deux à arrêter le sang au moyen de la solidité qu'elles acquierent par la coagulation, par leur adhérence, en dedans, avec les parties internes des vaisseaux, & en dehors avec son orifice externe.

Lorsqu'on use de *styptiques* & d'escarotiques le grumeau se forme plus vîte, que quand on n'emploie que des absorbans ou de simples astringens. Dans le premier cas, le grumeau occupe un plus grand espace dans la cavité du vaisseau; & le bouchon entre plus profondément. Le couvercle, ou la portion externe du grumeau est aussi plus épaisse; parce qu'en même-tems que les *styptiques* & les escarotiques coagulent le sang, ils brûlent aussi une portion du vaisseau & de la chair adjacente, qui s'incorporant avec le sang coagulé, forment avec lui un couvercle plus épais & plus large. M. PETIT, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *An*, 1731.

L'alcohol ou l'esprit de vin pur, est le *styptique* le plus ordinaire, & peut-être le meilleur. Quoi qu'il en soit, il est constant que c'est la base de tous les secrets les plus vantés pour arrêter les hémorrhagies. Boerhaave assure qu'il produit cet effet sur le champ, qu'il prévient la putréfaction, & que l'escarre qu'il forme est très-solide, quoique mince. Si l'on trempe un plumasseau dans de l'alcohol pur & chaud, & qu'on l'applique sur une plaie saignante, avec de bonnes compresses par dessus, & un morceau de peau légerement imprégné d'huile, & sur ce morceau de peau un bandage convenable, l'hémorrhagie cessera sur le champ, & comme on pourra se dispenser de lever cet appareil pendant trois jours, les vaisseaux auront le tems de se fermer, de se resserrer, & se consolider, par le moyen de l'alcohol. C'est ainsi que parle Boerhaave de ce *styptique*.

Styptique d'HELVETIUS.

Il y a long-tems que l'on pratique la méthode de guérir les blessures en peu de jours, sans suppuration, soit aux nerfs, soit aux vaisseaux considérables, aux os, ou à quelque viscere. Nous lisons dans la Chirurgie Curieuse de Purman, fameux Chirurgien de Breslaw, qu'un Charlatan, qui s'étoit fait par incision vingt blessures à la partie supérieure du bras gauche, en fut guéri en deux jours, en y appliquant seulement d'un *styptique* qui lui étoit propre, avec un bon appareil.

Il fait ensuite mention d'un *styptique* martial, qui arrêtoit le sang d'une maniere merveilleuse, & guérissoit, dit-il, les blessures récentes en deux jours, surtout si le malade observoit d'en prendre quelques gouttes intérieurement. Il y a une vingtaine d'années que Blegny a parlé de ce *styptique*.

Lorsque j'arrivai en France, on y faisoit des essais d'une boule *styptique*, mêlée avec de l'eau-de-vie, sur des coqs à qui l'on piquoit la tête, des chiens auxquels on ouvroit l'artere crurale, ou à qui l'on faisoit une blessure à la jambe, &c. Les effets de la boule ne me parurent pas merveilleux; cependant je m'en pourvus d'une faite il y avoit plus de vingt ans, de limaille d'acier, d'une égale quantité de tartre, le tout porphyrisé avec de l'eau-de-vie de France. C'est ce *styptique* que publia dans la suite, sans aucune altération, M. Helvetius, dans un Livre intitulé, *Recueil de Méthode pour la guérison de diverses maladies*, réimprimé en Hollande en 1710. Pierre Rottermond, Apothicaire à la Haye, le distribuoit alors.

Voici la recette de cette boule médicinale.

Prenez *de limaille d'acier, quatre livres;*
de tartre bien pulvérisé, huit livres.

Mêlez le tout, & le mettez dans un pot de terre neuf.

Versez dessus autant d'eau-de-vie de France, qu'il en faut pour faire une bouillie. Laissez fermenter ce mélange dans un cellier pendant quatre jours, observant de le remuer de tems en tems; mettez ensuite au bain-marie, & distilez selon l'art sur un feu modéré, pour avoir l'eau-de-vie. Lorsqu'il ne vous viendra plus que du phlegme, ôtez ce qui restera de dessus le feu; vous aurez une masse que vous pulvériserez, afin qu'il n'y reste pas le moindre grumeau. Versez derechef sur cette masse, une quantité suffisante d'eau-de-vie, remettez-la dans le cellier, laissez-la fermenter, & la distilez comme ci-devant. Repetez le même procédé sept ou huit fois. Porphyrisez ensuite votre masse, & faites-en des boules de deux onces. Vous remuerez une de ces boules dans une pinte de bonne eau-de-vie un peu chaude; ou vous l'y laisserez seulement suspendue, jusqu'à ce que l'eau-de-vie ait pris la couleur de la boule. Mais si le besoin est pressant, enlevez de la boule une partie; mettez cette partie dans de l'eau-de-vie; remuez bien, & servez-vous de ce mélange sur le champ.

Il y a tout lieu de croire que l'Auteur s'est imaginé qu'en broyant, fermentant & distilant plusieurs fois, il subtiliseroit les particules de son mélange, & les rendroit plus propres à resserrer les fibres & les vaisseaux des parties blessées, & à prévenir les stagnations des fluides, soit en dedans, soit en dehors, dans les contusions: mais le succès ne répondit point à son attente; & l'on n'a fait aucun usage de son remede. D'ailleurs, M. Helvetius ne le recommande point comme un *styptique* universel, comme un astringent ou consolidant en général; il n'a lieu, selon lui, que dans les blessures récentes, et cela seulement dans le premier appareil, lorsque les malades vivent loin des villes, & ne peuvent se procurer sur le champ, le secours d'un Chirurgien. Il indique lui-même plusieurs cas dans lesquels

il ne faut pas s'en servir; & il ne le conseille généralement que dans ceux, où les circonstances indiquent les calybés.

Le Docteur Eaton publia l'an passé un *styptique* balsamique, auquel il attribuoit la vertu d'arrêter toute effusion de sang, sans aucune exception, soit au dedans, soit au dehors. Cela me fit naître le desir de connoître ce remede, & j'eus bien-tôt occasion de l'examiner. Je trouvai que ce n'étoit autre chose, qu'un ancien remede qu'on préconisoit dans ce pays, long-tems après qu'on s'en étoit désabusé ailleurs. Cela me suffit pour en faire alors très-peu de cas. J'avois porté ce jugement défavorable, lorsque M. Richard Blackmore, lui donna les plus grands éloges qu'on ait jamais donné à quelques découvertes que ce fût, dans le Traité qu'il publia sur les consomptions. « Le *styptique* balsamique du « D. Eaton, dit-il, peut être regardé comme un remede « infaillible pour arrêter les effusions de sang, tant inté- « rieurement, qu'extérieurement, toutes les fois que la « constitution du sang, ne sera pas entierement dépra- « vée; & le genre humain, tirera plus d'avantage de « cette seule composition, que de toutes les découver- « tes des Méthodistes systématiques, & des Mixtion- « naires Galéniques de Drogues. »

Un éloge aussi surprenant, & de la part d'un aussi grand Medecin, me fit croire que je pourrois bien m'être trompé sur les qualités de ce remede. C'est pourquoi, je me fis préparer sur le champ, le *styptique* en question par M. Winterbottom, Apothicaire à Bow-lane, selon la recette d'Helvetius. Cela fait, j'envoyai chercher une bouteille du *styptique* du D. Eaton. J'essayai ces deux remedes avec de la noix de gale en présence de plusieurs personnes; ils donnerent l'un & l'autre la même teinture d'un pourpre foncé. Je précipitai ce que mes teintures contenoient avec du vieux vin, & la matiere précipitée fut la même de part & d'autre. Je ne me contentai point de mon propre examen: je le fis répéter par plusieurs personnes, à qui j'envoyai une petite quantité des deux *styptiques*. J'allai moi-même chez M. Godfrey le Chymiste, & tous me rapporterent, qu'il n'y avoit aucune différence entre ces remedes. Je tentai de plusieurs manieres d'extraire la qualité balsamique, du *styptique* du D. Eaton: mais je n'en pus jamais venir à bout. Je fus alors très-étonné qu'un homme qui s'étoit proposé de distribuer un remede connu, comme un secret, n'eût pas eu même la précaution, d'en altérer le gout, l'odeur & la couleur; ce qui étoit toutefois très-facile, sans le dépouiller de ses propriétés.

Il me vint ensuite en pensée d'essayer ces remedes sur l'artere crurale. Je pris un chien de moyenne taille; M. Ramby lui mit l'artere à découvert, & il fit avec une lancette une incision longitudinale, d'environ un pouce. Les Charlatans avoient coutume de l'ouvrir de biais, & alors le *styptyque* étoit fort inutile. J'appliquai la teinture d'Helvetius qui arrêta l'effusion de sang. J'essayai le remede du D. Eaton qui produisit le même effet. Je fis ouvrir l'autre artere crurale, & j'y appliquai seulement de l'eau-de-vie; elle ne le céda en rien aux deux *styptiques*. Je fis dissoudre un peu de sel de Mars & de sucre de Saturne dans de l'eau-de-vie. Ce mélange dont je fis usage dans une troisieme expérience, répondit également bien à mon attente. D'où je conclurrai, que l'efficacité des deux *styptiques* n'étoit pas considérable: mais que comme il entroit de l'eau-de-vie dans l'un & l'autre, la chaleur considérable de cette liqueur, resserroit les fibres de l'artere, effet que l'acier facilitoit sans doute, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imaginoit. Je fis attention que l'artere crurale d'un chien étoit extremement petite; & que cette artere n'étoit à la même artere dans l'homme, que comme la tête d'un chien à la tête d'un homme; or un petit plumasseau de charpie me paroît suffisant pour arrêter l'effusion de sang par cette artere, aussi-bien que par l'artere temporale du chien. Je les fis ouvrir avec une lancette; j'appliquai mon plumasseau, & cette expérience me réussit. Alors je détachai mon chien, je le lâchai, & il s'enfuit, comme si on n'avoit point travaillé sur lui. Sa maitresse enleva le plumasseau, & ne sachant point ce que l'on avoit fait à son chien, elle s'avisa de le laver avec de la biere & du beure. Aussitôt l'effusion de sang reprit; mais avec moins de force, & s'arrêta ensuite d'elle-même. Voilà ce que je sai de l'usage extérieur de ces *styptiques* si vantés; je souhaite qu'ils soient plus efficaces, & aussi innocens, pris intérieurement. Si l'on avoit imité M. Helvetius, & qu'on eût ordonné d'en prendre intérieurement dans les blessures récentes & dans les contusions, on ne seroit point exposé à être contredit: mais recommander un remede dans toutes effusions de sang extérieures, sans aucune exception, ainsi qu'ont fait le D. Eaton, & M. Richard, c'est s'exposer à des objections embarrassantes. Ce dernier convient lui-même dans son Traité *des Consompt.* pag. 99. & 101. qu'il y a dans le crachement de sang un orgasme, ou ferment stimulant. Qu'entend-t-il par-là, si ce n'est un mouvement de fievre? Y a-t-il même d'hémorrhagie interne sans cela? Or que produiront alors l'eau-de-vie & les calybés; leurs pointes & leur chaleur resserreront & irriteront les fibres, accéléreront les mouvemens du sang; & augmenteront la fievre. Alors le sang occupant plus de place agira plus fortement contre les parois des vaisseaux, & tout ce qui s'y opposera. D'où s'ensuivroit un orgasme, & une hémorrhagie, quand même il n'y en auroit point encore.

Nous lisons même dans le Livre du D. Eaton, pag. 57. que son remede échauffa considérablement une femme; que l'effusion de sang continua, malgré l'usage qu'elle en fit, & qu'elle seroit périe, si un Chirurgien ne lui avoit donné un aposeme rafraîchissant & astringent. Qui croiroit après cela, que cet Auteur se fût plaint comme il fait un peu auparavant, pag. 47. d'un Medecin, qui ne voulut point souffrir qu'un malade, auprès duquel il avoit été appellé, & qui avoit une fievre hectique, fît usage de son *styptique* qui lui parut trop chaud.

Je fis les expériences que je viens de rapporter le dix Juin dernier. Depuis il me vint en pensée de faire ouvrir l'artere carotide d'un chien, imaginant que cette derniere artere étoit plus propre que la crurale à m'éclaircer sur la qualité *styptique* des teintures d'Helvetius & d'Eaton. Je fis donc découvrir la veine jugulaire par M. Ranby; on la sépara, & on y fit des ligatures, afin que le sang qui en sortoit n'empêchât point de trouver l'artere carotide. Nous fûmes pareillement contraints de couper quelques muscles pour parvenir à cette artere, que nous ne découvrîmes pas sans quelque difficulté. On y donna un coup de lancette, le sang en sortit avec violence; j'appliquai la teinture d'Helvetius, & il s'arrêta sur le champ. J'ôtai ensuite cette teinture qui ne demeura pas plus d'une minute sur la blessure, & je fis recommencer l'effusion; elle étoit alors beaucoup moins forte; je fis essai du *styptique* du D. Eaton; nous remplîmes la blessure de charpie; nous rapprochâmes les tégumens, nous détachâmes le chien, & le laissâmes courir. Je revis cet animal quelque-tems après, & je m'apperçus qu'il avoit beaucoup saigné, & qu'il saignoit encore; je fus fort satisfait de voir que l'hémorrhagie n'avoit point été mortelle, que l'artere étoit trop petite, pour que l'effusion de sang eût cette suite, & que de la charpie seule appliquée sur la blessure auroit suffi. Je ferai observer que de toutes les arteres du corps humain, les carotides sont les plus larges, & que celles du chien sur lequel nous travaillâmes, n'étoient gueres plus grosses que l'artere crurale de celui sur lequel nous avions travaillé. Ce qui démontre que la stypticité des teintures que j'éprouvois est peu considérable; que celle d'Helvetius est meilleure que celle du D. Eaton, & que s'il y a quelque différence importante entre elles, il ne faut l'attribuer qu'à l'eau-de-vie; car je crois que l'eau-de-

vie dont je me suis servi étoit plus forte qne celle du D. Eaton. Le lendemain matin, je voulus savoir ce que le dernier chien étoit devenu; il vivoit, se portoit bien, & avoit seulement la tête panchée d'un côté; ce qui provenoit apparemment des muscles que nous avions été obligés de couper pour trouver l'artere carotide. Dr. Sprengal, *Abrégé des Transactions Philosophiques*, Vol. VIII.

Préparation de fer astringente distribuée sous le nom de poudre styptique de Colbatch.

Prenez *une quantité quelconque de limaille d'acier*;

Versez dessus de l'esprit de sel, ensorte que la limaille en soit couverte à la hauteur de trois ou quatre doigts. Laissez le tout dans une digestion modérée jusqu'à ce que la fermentation soit achevée, & que l'esprit de sel soit adouci. Versez la liqueur, & la faites évaporer dans nn vaisseau de fer, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié.

Alors ajoutez

de sucre de Saturne, une égale quantité.

Mêlez, & faites évaporer jusqu'à dessiccation.

Si vous terminez le procédé à la premiere dessiccation, la poudre que vous aurez ressemblera parfaitement à celle de Colbatch. Si vous poussez plus loin la dessiccation, & que vous augmentiez la chaleur, cette poudre deviendra rouge. Il faut la renfermer dans quelque vaisseau, où l'air n'ait aucun accès.

Si l'on ne la tient pas bien enfermée, elle s'impregnera de l'humidité de l'air, se dissoudra & perdra son efficacité.

Je tiens de personnes instruites, que ce *styptique* est celui qui fit si grand bruit il y a quelque tems, dont il est fait mention dans le *Novum lumen Chirurgicum*, & pour la distribution duquel on accorda des Patentes; avec cette seule différence qui n'est d'aucune importance, que l'on employoit dans l'un de l'huile de vitriol, & dans l'autre l'esprit de sel. Quoique quelques personnes aient voulu faire de cette préparation un secret qui leur fût particulier, il est constant qu'elle est de l'invention de Maet, jadis Professeur à Leyde, & qu'on la trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia*.

On le recommande comme un astringent dans la plupart des flux, & surtout dans les hémorrhagies, pris intérieurement. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à douze : toute forme lui convient, excepté en poudre ou en pilules.

Expériences faites du styptique de Colbatch, par Guillaume Cowper.

1. On prit un gros chien, on lui perça les tégumens communs de l'abdomen, & les intestins grêles sortirent. On fit à l'un de ces intestins une incision longitudinale, & on les fit rentrer sur le champ. On fit quelques points de suture à l'incision de l'abdomen; on y appliqua de la pondre en question; il ne survint au chien aucun symptome fâcheux, & il fut parfaitement guéri au bout de quelques jours. On répéta la même expérience sur un autre chien, qui en revint pareillement, sans qu'on ait employé sur lui aucun remede.

2. Je fis couper la jambe d'un chien, trois pouces audessus de la rotule; l'effusion du sang par les arteres fut très-considérable. Ce qui donna lieu à cet accident, ce fut en partie l'incommodité des applications qu'on avoit préparées : mais enfin le sang s'arrêta après deux ou trois essais de la poudre, & le bandage dont on fit usage, ne servit simplement qu'à fixer les compresses. Le chien n'eut dans la suite aucune hémorrhagie considérable, & le jour suivant il put marcher à trois.

3. On coupa dans l'Hôpital de Saint Barthelemi un bras à un homme, au-dessus du coude. Ce fut inutilement qu'on appliqua pendant un quart-d'heure à diverses reprises le *styptique* de Colbatch; enfin on inséra une petite tente trempée dans la poudre même, dans l'extrémité de l'artere saignante : ce ne fut qu'alors qu'on pût faire usage du bandage. Cinq heures après l'hémorrhagie reprit, & l'on appliqua un bandage plus serré. Le même matin que se fit cette opération, on coupa la jambe au-dessous du genou à un enfant d'environ douze ou quatorze ans : ce fut avec aussi peu de succès qu'on eut recours au *styptique* de Colbatch avant que d'appliquer un bandage. Il n'y avoit gueres qu'une heure qu'on avoit usé de ce remede, lorsque l'effusion reprit, & qu'on fut obligé d'en venir à nn bandage plus serré. Les deux malades souffrirent après ces opérations des douleurs incroyables. Trois jours après, on leva les appareils; & si quelque personne, qui n'eût point été instruite de ce qu'on avoit fait, eût vu les moignons, elle se fût imaginé qu'on avoit appliqué le cautere actuel, & qu'il n'avoit fallu rien moins pour produire une escarre aussi large & aussi effrayante. Ce qui démontre suffisamment que cette poudre vulnéraire est un caustique violent.

Lorsqu'on a voulu accréditer dans le public des *styptiques*, on n'en a fait essai communément que sur des animaux à quatre piés; & ce n'est pas sans raison, que ceux qui avoient à faire valoir ces remedes ont choisi de jeunes animaux, des chiens, des veaux & autres semblables. Mais ces remedes étant destinés pour l'homme, il semble que pour en démontrer l'énergie, il falloit faire les expériences sur des animaux dont la grandeur & l'âge eussent quelque rapport avec l'âge & la grandeur dn corps humain. Il est constant que quand on a piqué l'artere d'un animal vivant, l'effusion de sang est proportionnée à la grosseur de l'artere. Les arteres du fœtus sont beaucoup plus petites que celles de l'adulte : celles des personnes âgées sont plus épaisses & plus fortes encore; elles deviennent même souvent cartilagineuses, & à la longue elles s'ossifient quelquefois entierement; c'est ce qu'on voit en disséquant. Cowper, *Abrég. des Transact. Philosophiques*, *Vol. III.*

Styptique Royal.

Prenez *de poudre sympathique, quatre onces*;

Versez dessus

de bonne huile de vitriol, une demi-once.

Mêlez le tout dans un mortier de verre, avec un pilon de la même matiere. Mettez ce mélange sur du sable chaud dans un vaisseau à large orifice, & l'y laissez pendant vingt-quatre heures. Broyez, ou délayez-le ensuite avec un peu d'esprit de vin. Mettez-le dans un matras. Versez dessus une plus grande quantité d'esprit de vin, ensorte que cette quantité fasse une pinte avec la précédente. Lutez-bien ce matras; laissez le tout en digestion pendant quarante-huit heures; secouez de tems en tems; laissez refroidir & reposer; décantez l'esprit de vin, que vous renfermerez exactement dans un vaisseau. Remettez le matras ou la cucurbite dans un four, ou au bain de sable. Adaptez-y un récipient, & distilez au troisieme degré de feu. Conservez pareillement tout ce qui s'élevera; laissez refroidir le reste; tirez-le du fond

fond de la cucurbite, pulvérisez-le; remettez-le dans une cucurbite.

Versez dessus,

d'eau de pluie distilée, une pinte.

Mettez ce mélange sur le sable chaud, & l'y laissez pendant quarante-huit heures.

Secouez de tems en tems, laissez reposer, décantez, & gardez la liqueur pour l'usage.

On peut mêler ou user séparément de l'eau & de l'esprit imprégnés. Si l'on a besoin d'un mélange fort, on ajoutera quelques gouttes de l'esprit acide obtenu, après que l'esprit de vin aura été décanté. Mais l'on aura le meilleur *styptique* possible, en prenant des parties égales d'esprit de vin imprégné & d'eau, le tout évaporé jusqu'à desficcation. Ce remede passe encore pour un des meilleurs vulnéraires qu'on puisse dans toutes les plaies récentes, qu'on peut traiter sans suppuration & sans digestion; qualité que l'on attribue aussi au grand *Styptique* de Colbatch.

STYRACINUM OLEUM, *Huile de styrax*, qu'on prépare en faisant bouillir un septier de styrax dans un septier de la meilleure huile d'olive. AETIUS, *Tetrab. I. serm. i.*

STYRAX, *Styrax.*

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont rondelettes, son calyce est dentelé & en ampoules. Sa fleur est monopétale, tubuleuse par sa partie inférieure, & divisée en plusieurs segmens à sa partie supérieure. Ses lobes sont étendus en étoile. Son ovaire est au centre d'un calice dentelé, & divisé en plusieurs endroits. Il dégénere en un fruit rondelet, charnu, qui contient ordinairement un ou deux noyaux; & chacun de ces noyaux a son amande.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Styrax, folio mali cotonei, C. B. P. 452. Tourn. Inst. 598. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Styrax*, Offic. *Styrax arbor*, Ger. 1342. Emac. 1526. J. B. 341. Raii Hist. 2. 1680. *Styrax, arbor vulgaris*, Park. Theat. 1530. *Styrax.*

Il croît en Italie & dans d'autres contrées. On fait usage en Medecine de sa résine. Il y en a de deux sortes chez nos Droguistes, la seche & la liquide. Le *styrax* sec des Droguistes, appellé *Styrax calamite*, Rand, Ind. 87. Mont. Exot. 11. c'est une substance grasse, résineuse, d'une couleur rouge, en grains de différentes grosseurs, d'un gout résineux & tant soit peu acre, d'une odeur très-odoriférante, & sortant d'elle-même du tronc de l'arbre.

Nous remarquerons ici que nos Apothicaires & nos Droguistes distribuent une espece de marc très-impur, chargé d'un grand nombre de substances hétérogenes, comme de paille, de cheveux, de son & de sciure de bois, pour du *styrax* calamite. C'est-là peut-être ce dont on a fait le *styrax rubra nonnullis.* Il y a des Medecins qui distinguent dans leur ordonnance le *styrax* calamite du *styrax* rouge. Il y a différentes opinions sur ce qui a donné lieu à Nicolas Myrepse de faire cette distinction. Il y en a qui entendent par *styrax rubra*, le *styrax Thymiama*; d'autres la meilleure sorte de *styrax* qui est en grain; & les derniers prétendent que ce n'est autre chose que le *styrax* ordinaire, qui est devenu rouge en vieillissant.

Le savant Commelin dit qu'il y a deux sortes de cette résine, la seche & la liquide; & que la seche se vend chez nos Droguistes sous deux noms différens; savoir, de *styrax* calamite & de *styrax* rouge: mais il ajoute que ces deux derniers *styrax* ne different qu'en ce que l'un est plus pur que l'autre. Hoffman, dont nous embrassons l'opinion, nous assure que c'est la même résine, & que les *styrax* ne different qu'en pureté. Le *styrax* calamite est même tant soit peu rouge. Ce qu'on doit donc entendre lorsqu'il est fait mention dans une ordonnance de *styrax* calamite, c'est le *styrax* en grains, ou celui qui est nettoyé de toute impureté. Quant au *styrax* rouge, c'est un marc très-impur de *styrax*. Choisissez le *styrax* le plus gras, le plus visqueux, celui qui contient de petites molécules d'un rouge pâle, dont l'odeur est douce, & qui rend une liqueur mielleuse lorsqu'on vient à le travailler.

STYRAX LIQUIDA, Offic.

Le *styrax* liquide est une liqueur grasse, d'une consistance mielleuse & ténace, d'une couleur brune, ou d'un brun tirant sur le rouge, d'une odeur forte, & qui découle de l'écorce de l'arbre. Elle est échauffante, dessiccative, émolliente, digestive, très-bienfaisante dans les affections des nerfs du cerveau, & guérit les catarrhes, les toux, l'enrouement & autres maladies semblables.

Il s'en faut beaucoup que les Auteurs soient d'acord sur la nature du *styrax* liquide. Il y en a qui prétendent que c'est la même chose que le *stacte*, c'est-à-dire, la myrrhe en gouttes: ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est la similitude de substance. Mais les larmes de la myrrhe se dissolvent dans toute liqueur aqueuse; au lieu qu'il en est du *styrax* liquide, ainsi que des autres résines: il ne se dissout que dans les liqueurs grasses & huileuses. D'autres prétendent que c'est une substance factice préparée de la solution de *styrax* calamite dans de l'huile & du vin, avec une addition de térébenthine de Venise. On dit, que lorsque la décoction de ces ingrédiens est bien refroidie, le *styrax* liquide se sépare, se précipite au fond, & soutient le reste qui est plus liquide & plus oléagineux. Quelques Auteurs prétendent qu'on l'obtient par expression. Il y en a qui assurent qu'on le tire des amandes de l'arbre qui donne le *styrax*. Ceux-ci disent que c'est une décoction de l'écorce ou du bois de styrax: ceux-là, que c'est une décoction d'ambre liquide. Hoffman prétend que le *styrax* calamite & liquide ne sont qu'une même résine; qu'ils ne different qu'en pureté, & que le liquide est le meilleur: mais ce que nos Droguistes nous vendent pour le styrax liquide, n'est qu'une substance factice, ainsi que plusieurs Apothicaires de Londres me l'ont avoué. Le vrai *styrax* liquide est une espece de glu faite de l'écorce du *rosa mallos*, bouillie dans de l'eau de mer, ainsi que M. Petiver l'assure dans les *Transact. Philos.* n°. 313. Mais il ne nous dit point quelle espece d'arbre c'est, ni à quel genre il faut rapporter le *rosa mallos*; j'ajouterai seulement qu'il croît dans l'Isle Cobross, dans la partie supérieure de la Mer rouge, non loin de Cadesch, à trois journées du port de Suet. Je ne sai si le *cattar-mija* des Turcs & des Arabes, est l'arbre, ou la gomme faite de son écorce. On apporte cette glu à Judda, & de Judda à Mocha, dans les mois de Juin & de Juillet. On la vend selon qu'elle est plus ou moins bonne, depuis soixante jusqu'à 120 rixdales ou écus d'Allemagne, le tonneau, qui pese 120 livres. La meilleure est celle qui est le moins chargée d'impuretés. Pour l'ordinaire elle n'en manque pas: mais on les en sépare facilement avec de l'eau de mer. DALE.

L'arbre qui donne le *styrax* a le tronc comme le cognassier: mais son écorce est plus blanche. Sa feuille ressemble beaucoup à celle de cet arbre: mais elle est plus petite, rondelette, se termine en une pointe émoussée, est couverte en-dessous d'un duvet grisâtre, est verte & unie en-dessus. Ses fleurs qui naissent sur les jeunes rejettons, sont semblables à celles de l'oranger, blan-

-ches, rassemblées les unes à côté des autres, composées de plusieurs pétales, & d'une odeur agréable. Son fruit est de la grosseur d'une aveline, grisâtre, calleux, d'une couleur brune, d'un gout tant soit peu amer, s'ouvrant en trois ou quatre endroits, cannelé, & découvrant un noyau ligneux, de la couleur du bouis, & ne contenant quelquefois qu'une amande, sur laquelle on distingue quatre sillons; quelquefois une amande double & anguleuse; on en trouve même jusqu'à trois. Mais je ne doute point, dit Ray, que ce ne soit accidentellement; car un noyau ne contient naturellement qu'une amande. La substance intérieure de cette amande est désagréable au gout. Cette plante est fort commune dans les haies & dans les bois, aux environs de Rome.

Le styrax sec s'appelle *styrax calamite* des Droguistes, de *Calamus* ou des Cannes, dans lesquelles Galien nous dit qu'on l'apportoit jadis de la Pamphilie. C'est le suc gommeux & résineux de l'arbre que nous avons décrit ci-dessus. On le fait sécher; il prend une consistance solide, & il est d'une odeur très-agréable. Ce n'est pas sans raison que les Anciens transportoient le *styrax* dans des cannes; car Parkinson a éprouvé lui-même, que la gomme pure de *styrax* obtenue par art & par expression seule, bien dépurée & bien fluide, non-seulement pénétroit à travers les jointures des vaisseaux, mais à travers le bois même, surtout en été, & se perdoit; ce qui l'obligea à la tenir dans un vaisseau de verre bien fermé: mais les cannes n'ayant à leurs nœuds ni jointures, ni fentes, elles étoient très-propres à contenir & à conserver la gomme odoriférante & subtile du *styrax*. Nous remarquerons que l'arbre qui donne le *styrax* ne produit en Italie qu'une très-petite quantité de larmes, ainsi que plusieurs autres arbres de la même contrée; au lieu que les uns & les autres en abondent dans les climats plus chauds. RAY, *Histoire des Plantes*.

Le même arbre donne plusieurs substances gommeuses. On en tire d'abord le *styrax rubra*, styrax rouge, ou, comme disent quelques uns, *Thus Judæorum*, l'encens des Juifs; parce qu'ils supposent que ce fut cette résine que les Mages offrirent à notre Sauveur. C'est une substance rougeâtre ou jaunâtre, qui sort de l'arbre par les incisions qu'on y fait.

2°. Le *styrax* calamite, ainsi appellé, parce qu'on le transportoit dans des roseaux ou cannes pour conserver son odeur. Ce *styrax* est rougeâtre au-dehors, blanc au-dedans, & d'une odeur aromatique fort agréable.

3°. Le *styrax* liquide, qui est une matiere huileuse, visqueuse, de la consistance d'un onguent, d'une couleur grisâtre & d'une odeur aromatique. Il y en a qui tirent du fruit, une huile qu'ils appellent aussi *styrax* liquide. Le *styrax* a les mêmes propriétés que la térébenthine; il est seulement plus énergique & plus odoriférant. On s'en sert pour ranimer les esprits, dans les toux, & dans les affections froides de la tête en fumigation: on l'employe aussi dans les cas où il s'agit d'amollir les nerfs & les tendons, & de dissoudre les tumeurs skirrheuses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SUB

SUBACTIO; l'action de travailler quelque ingrédient médicinal, soit avec les mains, soit avec un pilon, dans un mortier, pour en faire des emplâtres.

SUBALARIS VENA, *Veine axillaire.*

SUBBUTEO; nom d'un oiseau qui ressemble au butord, mais qui est plus petit.

SUBCARTILAGINEUM; le même que *Hypocondrium.*

SUBCLAVIA VASA, *vaisseaux souclaviers*; ce sont les arteres & les veines situées au-dessous des clavicules.

SUBCLAVIUS MUSCULUS, le *muscle souclavier.*

C'est un petit muscle oblong, couché entre la clavicule & la premiere côte. Il est attaché par un bout au milieu de la portion inférieure de la clavicule, environ à un pouce de distance de chaque extrémité; & par l'autre, au cartilage & à une petite partie de l'os de la premiere côte. Il paroît aussi adhérer à l'extrémité de la clavicule, près du sternum, par une espece de ligament large & mince.

Le *souclavier* ne peut pas avoir ordinairement d'autre usage que de tirer embas la clavicule, lorsqu'elle a été élevée avec l'acromion, par l'action du trapese & du grand dentelé. Il peut aussi empêcher de s'élever, non-seulement la clavicule dans laquelle il est inséré, mais encore l'acromion, spécialement quand il est secondé par le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire.

Quand nous sommes debout ou assis, le poids du bras seul semble suffisant pour tirer embas la clavicule, lorsqu'elle est élevée: c'est pourquoi, dans ce cas le souclavier n'auroit que faire d'agir sur la clavicule, ni le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire sur l'acromion. Mais quand on est couché ou dans toute autre attitude, le poids du bras ne fait plus le même effet; & dans ces cas, ces quatre muscles sont plus ou moins nécessaires.

Ainsi le *souclavier* est l'abaisseur propre de la clavicule & l'abaisseur secondaire de l'acromion ou de l'épaule en général, concurremment avec le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire, lesquels assistent, tous chacun à leur tour; le *souclavier* dans son action sur la clavicule.

Je ne saurois concevoir ce qui a porté plusieurs grands Anatomistes à mettre le *souclavier* au nombre des muscles de la respiration; attendu qu'il est inséré non-seulement dans l'os, mais dans le cartilage de la premiere côte; que ce cartilage n'est point articulé avec le sternum, mais y est joint d'une maniere immobile, comme à l'os de la côte, par l'autre extrémité; & enfin, que ce cartilage est plus court, plus large & beaucoup moins souple que les cartilages de toutes les autres côtes, d'égale épaisseur. WINSLOW, *Anatomie.*

SUBCOSTALES, les *soucostaux.*

Ce sont des plans charnus de différentes largeurs, & très-minces, situés plus ou moins obliquement en dedans des côtes près de leurs angles osseux, & regnans dans la même direction que les intercostaux internes.

Ils sont attachés aux côtes par les deux extrémités, l'extrémité inférieure étant toujours à une plns grande distance des vertebres, que la supérieure & les côtes placées entre les deux insertions.

Ces muscles sont plus sensibles dans les côtes inférieures que dans les supérieures, & adherent intimement aux côtes situées entre leurs insertions.

Les *soucostaux* ayant les extrémités supérieures de leurs fibres beaucoup plus distantes des articulations vertébrales des côtes, que les extrémités inférieures; il s'ensuit qu'ils peuvent plus aisément mouvoir les côtes supérieures, que les inférieures, & conséquemment, qu'ils secondent les sterno-costaux. WINSLOW, *Anatomie.*

SUBDITA, ou SUBDITITIA, médicamens que l'on introduit dans quelques-uns des orifices naturels, comme les pessaires & les suppositoires.

SUBDUCTIO ALVI, l'action de purger le ventre, ou de procurer des selles.

SUBER, *le Liége.*

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards à l'*ilex*, excepté par l'écorce

qu'il a épaisse, spongieuse & légere.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Suber latifolium perpetuò virens, C. B. P. 424. Tourn. Inst. 584. Boerh. Ind. A. 2. 178. *Suber*, Offic. *Suber latifolium*, J. B. 1. 2. 103. Raii Hist. 2. 1393. Ger. 1163. Emac. 1347. Park. Theat. 1397. *Le Liége.*

Le *liége* est une espece de chêne toujours verd, d'un tissu fort & compact, verd en-dessus, blanchâtre en-dessous, moins divisé; quelques-unes de ses feuilles sont unies, & sans dentelures; d'autres sont tant soit peu dentelées par les bords; ses épis sont plus petits que ceux du chêne commun. Il en part ordinairement deux d'un même pédicule, ferme & court. L'écorce du tronc est raboteuse, mais fort épaisse; si on ne l'enleve pas dans un certain tems, elle creve & se sépare d'elle-même; celle qui se refait est rougeâtre. On l'enleve en faisant une longue incision, depuis le haut du tronc jusqu'à la racine, on choisit pour cela un tems chaud & assuré; car l'écorce la plus jeune & la plus tendre est sujette à se gâter; & les arbres peuvent périr par les pluies. Il y a des *liéges* dans les parties méridionales de la France, en Espagne & en Italie.

Le *liége* passe pour astringent, & pour bienfaisant dans toutes les especes de flux; on en dit autant de ses cendres, ou de son écorce brûlée. Miller, *Bot. Off.*

L'écorce du *liege* broyée & prise dans de l'eau chaude arrête l'hémorrhagie. Ses cendres produisent le même effet. Ray, *Hist. Plant.*

Son fruit est astringent, & l'on s'en sert dans les coliques venteuses; son écorce est détersive, astringente, & bienfaisante dans les hémorrhagies & dans la diarrhée; ses cendres sont résolutives & adoucissantes dans les hémorrhoïdes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SUBETH; terme Arabe synonime à *Carus.*

Subeth Sahara; termes Arabes synonymes à *Coma vigil.*

SUBFASCIATIO, le même qu'*Hypodesmis.* Voyez *Hypodesmis*, & *Epidesmos.*

SUBFRONTALIS SUTURA, suture de l'os du front, avec les os de la machoire supérieure.

SUBHUMERATIO, le même que *Catomismis.*

SUBINTRANTES FEBRES, *Fievres subintrantes;* c'est ainsi qu'on appelle toutes celles dans lesquelles un paroxysme commence, avant qu'un autre finisse.

SUBLIGAMEN. Voyez *Hypodesmis.*

SUBLIMAMENTUM. Voyez *Enaorema.*

SUBLIMATIO, *Sublimation.*

La *sublimation* ne differe de la distilation, qu'en ce que dans celle-ci, il n'y a que les parties fluides des corps qui s'élevent, au lieu que les parties solides & seches, s'élevent dans la *sublimation*, on distile les matieres solides & fluides, & l'on ne sublime que les solides.

Il y a encore cette différence, que la raréfaction qui est d'un si grand usage dans la distilation, ne produit que peu ou point du tout d'effet dans la *sublimation*. Les substances à sublimer étant solides, sont peu sujettes à se raréfier, & ne s'élevent que par impulsion. Il ne sera peut-être pas hors de propos, de chercher d'où peut provenir la diversité qu'on remarque dans la *sublimation* des corps; la chaleur la plus légere, suffit pour faire monter les uns, tandis que d'autres résistent au dégré de chaleur le plus violent, & ne montent point.

On appelle corps fixes ceux qui soutiennent le feu, & y séjournent; & volatils, ceux qui ne peuvent soutenir l'action du feu, & que sa force dissipe. Nous commencerons par examiner les premiers; de là nous passerons à l'examen des substances volatiles, qui paroissent être de la même nature que les fixes; quoiqu'il y ait dans leur *sublimation* une si grande différence.

Il faut regarder le feu comme la cause de l'élévation, & de l'ascension des particules des corps. Son impulsion n'est pas la seule propriété, par laquelle il produit son effet. Le feu s'insinue dans tous les interstices des corps, dissout & romps la cohésion de leurs parties, ensorte qu'ils se trouvent divisés en molécules très petites; ces molécules sont même, peut-être, les plus petites qu'on puisse obtenir artificiellement. Ces molécules, ainsi séparées, pesent moins; car les poids de différentes particules sont entr'eux comme les cubes de leur diametre. Or ce que je dis de deux particules, relativement l'une à l'autre, peut être dit d'une même particule qu'on a diminuée ou augmentée. Supposons un corps dont le diametre soit douze, & le poids douze; si l'on réduit son diametre à onze, on diminuera en même-tems son poids, & il ne sera plus que de $9\frac{1}{4}$, car 1331. qui est le cube du dernier diametre, est à $9\frac{1}{4}$, comme 1728. qui est le cube du premier diamétre est à douze, poids du corps. Si le diametre du corps avoit été réduit à dix; son poids ne seroit plus que de six; si on le diminuoit de la moitié, c'est-à-dire de six, alors son poids eût été moindre que deux, d'où l'on voit que lorsque les particules ont excessivement perdu de leur diamétre dans la *sublimation*, elles n'ont presque plus de poids. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient aisément sublimées par l'action du feu.

Mais la diminution du poids n'est pas la seule chose qui résulte de la division des molécules des corps; il s'y joint un autre effet, qui doit en hâter considérablement l'ascension, c'est la différence des surfaces; car la surface d'un corps ne diminue pas comme son poids. Les décroissemens sont seulement comme les quarrés des diametres. Dans les hypotheses que nous avons faites ci-dessus, les poids sont entre eux comme les nombres 1728, 1331, 1000; au lieu que les surfaces sont entre elles, comme les nombres 144, 121, 100, & dans le cas où le diametre se trouve réduit à six, & où le poids est moindre que deux, la surface est néanmoins comme trente-six, d'où l'on voit que lorsque la diminution du diametre est telle que le poids est presque réduit à rien, la surface ne laisse pas que d'être assez considérable pour favoriser la *sublimation.*

On peut démontrer aux sens, par l'expérience suivante, ce qu'on vient d'expliquer par le calcul.

Si l'on verse de l'eau sur de la limaille d'acier, & qu'on ajoute un peu d'huile de vitriol, il se fera sur le champ une fermentation; les globules d'air tâcheront de se dégager; & emporteront avec eux, vers la surface de l'eau, quelques particules d'acier. Or on ne peut attribuer cet effet à d'autres causes, qu'à l'étendue considérable de la surface des particules de fer, relativement à leur poids. Il n'est donc pas étonnant que le fer soit sublimé, par un corps dont la pesanteur spécifique est beaucoup moindre que la sienne. On verra beaucoup plus clairement dans la *sublimation* du camphre, du benjoin & de l'arsenic, dont les particules, n'adhérant que foiblement entre elles, sont plus divisées, & ont par conséquent une surface beaucoup plus grande, relativement à leur poids, combien ce rapport des poids & des surfaces, facilite la *sublimation.* Aussi se fait-elle ici plus rapidement que dans aucun autre cas, il y a même des fluides dont l'ascension est moins prompte. La fleur de soufre monte plutôt que l'huile la plus légere: le mécanisme de la nature par lequel les poids des corps sont en raison triplée de leur diametre & leurs surfaces, seulement en raison doublée, fait que des corps qui ont des poids très-différens peuvent s'élever avec la même force. Si donc les sels des substances animales, comme de la corne de cerf, du sang humain, & de la vipere, montent facilement, c'est que leurs surfaces sont très-considérables; relativement à leurs poids; d'où l'on doit conclurre que leurs molécules doivent être fort petites; c'est aussi ce que l'expérience confirme dans la distilation qu'on en fait. Quoique les sels des végétaux soient

d'un tissu plus ferme ; cependant comme les surfaces, qu'ils exposent à l'action du feu, ne laissent pas que d'être grandes, relativement à leur poids, ils montent sans beaucoup de difficulté. C'est par la même raison que les corpuscules des minéraux & des métaux, tout compacts & pésans qu'ils sont, cedent pour ainsi dire au feu, & peuvent être sublimés : dans tous ces cas, c'est l'étendue de la surface exposée à l'impétuosité du feu, qui fait qu'un corps monte plus ou moins promptement ; or le rapport de la surface au poids, est d'autant plus grand, que les particules sont plus petites. Ainsi des particules de différens poids, seront sublimées par le même dégré de chaleur, si les poids sont entre eux réciproquement comme leurs surfaces. Ce principe une fois posé, on en déduira facilement, toute la variété que l'on remarque dans la volatilité des corps. Quant à la fixité, comme elle provient des causes contraires, il n'est pas nécessaire d'en parler fort au long. Quiconque aura bien entendu, pourquoi certaines substances sont sublimées, n'aura pas de peine à concevoir la raison pour laquelle d'autres ne le sont point. QUINCY.

SUBLIMATORIUM, *Sublimatoire* ; vaisseau Chymique.

SUBLIMIS MUSCULUS, *le sublime.* Voyez *Perforatus digitorum.*

SUBLIMITORIUM, Voyez *Hypaleiptron.* CASTELLI.

SUBLINGUALES GLANDULÆ, *Glandes sublinguales.*

SUBLINGUALIA, médicamens que l'on tient sous la langue, où ils se dissolvent. On y a recours dans la toux, dans le broncocele, & dans la puanteur de l'haleine.

SUBLUXATIO, *Luxation incomplete.*

SUBMERSIO, *Submersion.* Voyez l'opération de la bronchotomie à l'article *Angina.*

Dans les Villes, & même dans les lieux moins considérables, situés soit sur les bords des rivieres, soit sur ceux des lacs, soit sur ceux de la mer, il n'y a gueres d'années, où on n'ait à regretter des hommes qui ont été noyés. C'est ce qui n'est que trop certain, & qui est assez connu. Mais on ne sait pas, & l'amour du genre humain ne permet pas de le laisser ignorer, que plusieurs de ceux qu'on retire de l'eau sans apparence de vie, seroient soustraits à une mort prochaine, si on leur donnoit les secours nécessaires, & pendant un tems assez long.

Après quelques tentatives de peu de durée, on regarde comme morts, & on laisse pour tels ceux dont tout souffle de vie continue de paroître éteint, surtout s'ils ont resté long tems dans l'eau, comme pendant quelques heures. Dans cette derniere circonstance on ne daigne rien tenter en leur faveur. Des Histoires rapportées par plusieurs Auteurs auxquels nous devons croyance, prouvent cependant qu'on a sauvé la vie à des hommes qui avoient resté dans l'eau, & même sous l'eau pendant plusieurs heures, & que ce n'a été quelquefois qu'au bout de deux heures, qu'on a eu des signes qui apprenoient qu'ils n'étoient pas réellement morts. Les bords escarpés de quelques lacs profonds de Suisse, occasionnent trop fréquemment des chûtes malheureuses. Les bons succès qu'ont eu les secours qu'on a donnés à des hommes pêchés dans ces lacs, tantôt plutôt, tantôt plus tard, ont été publiés dans différentes années du Mercure Helvétique, & dans différens mois de chacune de ces années. On y a rapporté les moyens dont on s'est servi, pour ranimer des hommes qui avoient perdu toute apparence de vie, & on va les retrouver décrits ici ; il seroit à souhaiter qu'ils ne fussent ignorés nulle part, qu'on pût répéter de si charitables expériences, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, & qu'en les répétant on découvrît des pratiques encore plus efficaces & plus sûres.

Autrefois tout ce qu'on croyoit pouvoir faire de mieux pour l'infortuné qu'on tiroit de l'eau, ou au moins de plus pressé, étoit de le pendre par les piés : mais depuis que des dissections faites par des savans Anatomistes, ont appris que des hommes qui ont perdu la vie sous l'eau, en ont moins pour l'ordinaire dans leur estomac, que s'ils eussent bû beaucoup volontairement, il ne semble pas qu'il convienne de mettre le noyé dans une disposition qui seroit fâcheuse, dès que les liqueurs auroient repris leur mouvement ordinaire. Il peut pourtant arriver qu'il ait trop bû, & pour savoir s'il est dans le cas, & s'il y est, pour lui faire rendre l'eau, on le fait entrer dans un tonneau ouvert par les deux bouts, qu'on roule pendant quelque tems en différens sens. Cette pratique est même utile par rapport à d'autres vues. Cependant on peut encore l'exciter à vomir l'eau, en introduisant, à diverses reprises, une plume avec ses barbes dans l'œsophage.

Après avoir ôté les habits au malheureux qu'on vient de retirer de l'eau, au lieu de le laisser étendu, & tout nu sur le rivage, comme on ne le fait que trop souvent, ce qu'il y a de plus pressé, c'est de l'envelopper de draps & de couvertures, pour le mettre à l'abri de l'air froid, & pour commencer à le réchauffer. Pour le réchauffer plus efficacement, on le mettra ensuite dans un lit dont les draps seront bien chauds, & pendant qu'il y sera, on appliquera souvent sur son corps des nappes & des serviettes chaudes. On a l'exemple de noyés, sur qui le soleil chaud & brûlant auquel ils ont été exposés a produit l'effet que les linges chauds ont fait sur d'autres. Il y en a qui ont été réchauffés dans des bains d'eau chaude, mais on n'a pas toujours la commodité de tenter ce dernier moyen.

Il s'agit ici de mettre en jeu les parties solides de la machine, afin qu'elles puissent redonner du mouvement aux liqueurs. Pour remplir cette vûe, on ne laissera pas le noyé tranquille dans son lit, on l'agitera de cent façons différentes, on l'y tournera & retournera, on le soulevera, on le laissera retomber, & on le secouera en le tenant entre ses bras ; on doit aussi lui verser dans la bouche des liqueurs spiritueuses, & c'est faute d'en avoir eu de telle qu'on la vouloit, qu'en différentes occasions on a versé dans la bouche des noyés de l'urine chaude qui a paru produire de bons effets. On a prescrit une décoction de poivre dans du vinaigre pour servir de gargarisme. On cherchera aussi à irriter les fibres intérieures du nez, soit avec des esprits volatils, ou avec les liqueurs auxquelles on a recours dans le cas d'apoplexie, soit en picotant les nerfs qui tapissent le nez avec les barbes d'une plume, soit en soufflant dans le nez, avec un chalumeau, du tabac, ou quelque sternutatoire plus puissant.

Un des moyens auxquels on a eu recours pour des noyés qui ont été rendus à la vie, a été aussi de se servir d'un chalumeau ou d'une cannule pour leur souffler de l'air chaud dans la bouche, afin de le faire pénétrer dans les intestins ; on l'y a même introduit avec succès par le moyen d'un soufflet. Une seringue y peut être employée. Peut-être même vaudroit-il mieux employer la seringue, pour y porter des lavemens chauds capables de les irriter, & propres à produire plus d'effets que l'air, qu'on est plus en usage d'y faire entrer. Mais tout ce qu'il y a de mieux peut-être, c'est de souffler dans les intestins la fumée du tabac d'une pipe. Un de nos Académiciens a été témoin du prompt & heureux effet de cette fumée sur un noyé. Une pipe cassée peut fournir le tuyau ou chalumeau par lequel on soufflera dans le corps la fumée qu'on aura tirée de la pipe entiere.

Aucun des moyens qui viennent d'être indiqués, ne doit être négligé. Ensemble ils peuvent concourir à produire un effet salutaire. Ils seront employés avec plus de succès, quand la fortune voudra qu'ils le soient sous les yeux d'un Medecin qui se sera trouvé à portée. Si la fortune donne aussi un Chirurgien, on ne manquera pas de tenter la saignée ; & peut-être est-ce à la jugulaire qu'elle doit être faite : car dans les noyés comme dans les pendus, & dans ceux qui sont tombés en apoplexie, les veines du cerveau se trouvent trop engor-

gées de sang. Si les vaisseaux peuvent être vuidés, ils en seront plus en état d'agir sur la liqueur qu'ils doivent faire mouvoir.

Enfin, quand les premiers remedes qui pourront être tentés ne seront pas suivis de succès, ce sera probablement le cas où le Chirurgien pourra avoir recours à la bronchotomie, c'est-à-dire, à ouvrir la trachée-artere. L'air qui pourra entrer librement dans les poumons par l'ouverture qui aura été faite au canal qui le leur fournit dans l'état naturel; l'air chaud même qui pourra être soufflé par cette ouverture, redonnera peut-être du jeu au poumon, & tous les mouvemens de la poitrine renaîtront. Mais de quoi doivent être surtout avertis ceux qui aimeront à s'occuper d'une si bonne œuvre, c'est de ne se pas rebuter. Si les premieres apparences ne sont pas telles qu'ils les desireroient, on a l'expérience des noyés, qui n'ont commencé à donner des signes de vie qu'après avoir été tourmentés pendant plus de deux heures. Quelqu'un qui a réussi de ramener à la vie un homme dont la mort étoit certaine sans les secours qu'il lui a donnés, doit être bien content des peines qu'il a prises; & si elles ont été sans succès, il se fait gré au moins de ne les avoir pas épargnées. Bruhier.

SUBMISSIO, signifie quelquefois rémission; il est dans d'autres occasions synonyme à *systole*; & marque la contraction des arteres.

SUBPOPLITEUS MUSCULUS. Voyez *Popliteus*.

SUBPURGATIO; purgation douce ou légere.

SUBSCAPULARIS MUSCULUS, le *sous-scapulaire*.

C'est un muscle de la même largeur & longueur que l'omoplate, & il en remplit toute la face interne & concave. C'est de cette situation qu'il a été nommé ainsi. Il est épais & composé de plusieurs portions penniformes; à peu près comme le deltoïde.

Il est attaché à la levre interne de toute la base, & a presque toute la surface interne de l'omoplate. Ses portions charnues sont logées dans les intervalles des lignes osseuses, quand ces lignes s'y trouvent. Les portions charnues quittent l'os vers le cou de l'omoplate, & forment un tendon fort large qui s'attache à la facette de la petite tubérosité de la tête de l'humérus, tout attenant la gouttiere osseuse. Le bord inférieur de ce tendon paroît fournir la bandelette ligamenteuse dont il est parlé dans la description du grand dorsal, du grand rond & du coraco-brachial.

Ce muscle couvre immédiatement le grand dentelé, & il est comme enfermé entre lui & l'omoplate. Son tendon s'unit par le bord supérieur au bord inférieur du sous-épineux, excepté au haut de la gouttiere osseuse, où ces tendons donnent passage à un des tendons du biceps. Il se colle aussi au ligament capsulaire. Les tendons du sus-épineux, du sous-épineux, du petit rond & de ce muscle *sous-scapulaire*, sont joints ensemble par leurs bords voisins, & font une espece de calotte qui couvre le haut & le dessus de la tête de l'os du bras.

L'usage qu'on lui attribue vulgairement de serrer le bras contre les côtes, & d'où on lui a donné le nom de *porte-feuille*, est très-mal fondé. Le bras étant en-bas dans son attitude naturelle, il en peut faire la rotation de dehors en-devant, c'est-à-dire, le mouvoir dans ce sens autour de l'axe de sa longueur. C'est ce qui arrive, par exemple, quand le bras étant dans cette même attitude, on se frappe la poitrine avec l'avant-bras fléchi. Il est par cet usage un fort coadjuteur du grand dorsal lorsqu'on tourne la main derriere le dos.

Le bras étant levé, quand en même-tems on le porte en arriere comme pour donner un coup de coude ou un coup de poignet en-arriere, alors le *sous-scapulaire* sert à empêcher que la tête de l'os ne quitte la cavité glénoïde en-devant; & comme ces mouvemens du bras en-arriere se font quelquefois avec beaucoup de violence, le volume & la composition de ce muscle y répondent à proportion.

Il peut encore par la proximité & par l'union latérale de son tendon avec celui du sur-épineux, être auxiliaire de ce muscle dans son usage de contenir la tête du bras dans la cavité glénoïde, pendant qu'on leve en-haut l'autre extrémité du même bras. Winslow, *Anatomie*.

SUBSIDENTIA, *hypostase* ou *sédiment* de l'urine.

SUBSTILLUM SANGUINIS; distilation de sang par le nez.

SUBSULTIO, *palpitation*.

SUBSULTUS; tressaillement involontaire, ou contraction spasmodique des parties musculeuses.

SUBVERSIO STOMACHI; bouleversement d'estomac, ou vomissement violent, où l'on rend ce qui devroit suivre la voie des excrémens.

SUBVOLA; la partie de la main, appellée autrement *hypothenar*. Voyez *Hypothenar*.

SUC

SUCCAGO, suc épaissi d'une plante; *rob* ou *gelée*.

SUCCEDANEUM, *Substitut*; ingrédient ou remede qu'on peut substituer à un autre.

SUCCENTURIATI RENES, *glandes surrénales*, ou *capsules atrabilaires*; ce sont deux corps glanduleux situés au-dessus des reins.

SUCCENTURIATUS MUSCULUS, ou *muscle pyramidal*. Voyez *Abdomen*.

SUCCIDA LANA, *laine grasse*, ou laine imprégnée de la sueur de la brebis.

SUCCINGENS MEMBRANA, *diaphragme*.

SUCCINUM, *Ambre*. Voyez *Ambra*.

SUCCISA; nom commun à différentes especes de *Scabieuse*.

SUCCOLATA, *chocolat*.

SUCCOTRINA ALOES, *Aloès succotrin*, estimé le meilleur. Voyez *Aloes*.

SUCCUBUS, espece de *cochemar*. Voyez *Ephialtes*.

SUCU, *fruit Chinois*; c'est une espece de pomme.

SUD

SUDAMINA. Voyez *Hidroa*.

Fin du cinquieme Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce cinquieme Volume.

PLANCHE PREMIERE.

VOYEZ en l'explication à l'Article *Oculus*.

PLANCHE II.

Relative à l'Article *Pessarium*, où le renvoi doit être la *Planche II.*

Figure premiere. Le dedans de la matrice avec une mole adhérente dont Sigismunda fit heureusement l'extraction à une femme de qualité, avec une paire de larges tenettes obtuses, ainsi qu'on le voit dans la *Figure*.

Fig. 2. Chûte de matrice sans inversion. *A A*, les parties naturelles. *B*, l'utérus tombé & sorti. *C*, l'orifice interne de la matrice qui paroît à l'extérieur des parties naturelles.

Fig. 3. Chûte & inversion de matrice. *A A*, les parties naturelles. *B*, la matrice renversée sans aucune apparence de son orifice interne en *C*, comme dans la *Fig.* précédente. *C*, la partie inférieure de cette matrice renversée.

Fig. 4. Espece particuliere d'une chûte de matrice, pour me servir du terme ordinaire, quoiqu'à proprement parler, ce ne fût, suivant Widman, dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, *Cent.* 8. *Obs.* 98. qu'une chûte de vagin: on trouvera dans l'Ouvrage que je viens de citer l'histoire détaillée de cet accident & la figure au naturel des parties. *A A*, les levres des parties naturelles; *B B*, les nymphes. *C*, le clitoris placé entre les nymphes. *D*, le vagin renversé, sous la forme d'une matrice tombée, quoiqu'il n'y eût qu'un relâchement de toute la membrane intérieure du vagin qui étoit tombée & qui formoit la tumeur qu'on voit. *E*, la base de cette tumeur à l'orifice extérieur du vagin. *F*, sa partie la plus large, avec une ouverture assez semblable à celle de l'orifice intérieur de la matrice. Cette tumeur étoit formée par la séparation de la membrane du vagin, de l'orifice intérieur de la matrice, auquel elle étoit naturellement unie. *G H*, la matrice même située dans le bassin. Nous n'avons point représenté les trompes, les ovaires, les ligamens; nous avons regardé ces parties comme inutiles dans le cas présent.

Fig. 5. Cette figure est tirée des Observations Chirurgicales de Meekren: c'est une chûte de matrice & de vagin en même-tems. *A*, la matrice. *B*, le cou de la matrice, *C*, son orifice intérieur. *D*, les parties naturelles. *E E*, le vagin ouvert. *F*, la base de la tumeur qui paroissoit à l'extérieur du vagin, sous la forme d'une chûte de matrice. *C*, la ligature qui comprimoit la base de la tumeur, tandis qu'on travailloit à la faire disparoître.

Fig. 6,7,8,9,10. Différentes sortes de pessaires. Le pessaire de la *Fig.* 6. est rond comme un anneau; il a des cordons qui lui sont attachés pour le tirer du vagin dans le besoin. Celui de la *Fig.* 7. est elliptique. Celui de la *Fig.* 8. quadrangulaire, ou quarré. Celui de la *Fig.* 9. triangulaire. Ils sont tous faits de liége & de bois enduit de cire, sinon d'argent ou d'or; mais ils ne sont pas solides: on les fait en ce cas creux; cependant celui de la *Fig.* 10. est solide, aussi est-il moins commode.

Fig. 11. Pessaire élastique fait avec dn fil d'archal dont les circonvolutions forment un cone creux; on le voit dans la figure tel qu'il est décrit par Goelicke; il a aussi un cordon attaché à sa base: mais il me semble que s'il en avoit encore un attaché à son sommet, on auroit d'autant plus de facilité pour le tirer dans le besoin.

Fig. 12. Instrument, ou espece de seringue dont on se sert en Allemagne & en Hollande. *A A*, est la vessie qui doit contenir la liqueur; on la prend deux ou trois fois plus grande qu'on la voit dans la figure, pour les adultes, ensorte qu'elle puisse contenir une pinte, & même davantage. *B B*, est la cannule par laquelle la liqueur doit être transmise dans les intestins. *CC*, une ligature qu'il faut défaire, lorsque la cannule est introduite dans l'anus du malade. *D D*, autre ligature qui tient la vessie fermée & qui empêche la liqueur contenue dans la vessie, d'en sortir par ailleurs que par la cannule.

Fig. 13. Tuyau de cuivre propre à transmettre les fumées ou les vapeurs dans le vagin. *A*, la partie supérieure, percée d'un grand nombre de petits trous. *B*, la partie inférieure. Cet instrument est creux comme un arrosoir, & c'est par sa base qu'on fait passer les fumées ou les vapeurs, & elles se répandent dans le vagin à l'aide des petits trous.

PLANCHE III. IV. & V. Voyez-en l'explication sur les Planches mêmes.

PLANCHE VI. relative à l'article *Sceleton*.

1. l'os pariétal du côté droit.
2. l'os pariétal du côté gauche.
3. l'os occipital.
4. l'os temporal.
5. la suture sagittale.
66. la suture lambdoïde.
7. l'apophyse mastoïde de l'os des tempes.
8. partie de la mâchoire inférieure.
9. premiere vertebre du cou, appellée *axis*.
10. la seconde vertebre du cou, appellée *épistrophée* ou odontoïde.
11. 11. les clavicules.
12. 12. les omoplates.
13. 13. la base des omoplattes.
14. 14. la côte inférieure de l'omoplate droite.
14. l'apophyse courte de l'omoplatte, ou son cou.
15. 15. l'acromion.
16. 16. l'épine de l'omoplate.
17. 17. l'os humérus.
18. 18. la tête de l'humérus.
19. la partie raboteuse de l'humérus gauche.
20. le condyle externe de l'humérus gauche.
21. le condyle interne de l'humérus gauche.
22. 22. le rayon.
23. 23. le cubitus.
24. l'olécrane, ou coude, du côté droit.
25. 25. les huit os du carpe.
26. 26. les quatre os du métacarpe.
27. 27. les trois os du pouce gauche.
28. les os des doigts de la main gauche.
29. 29. la portion postérieure de l'os des iles.

30. 30. l'épine de l'os des iles de chaque côté.
31. 31. les tubérosités de l'ischion de chaque côté.
32. la partie interne de l'os pubis.
33. l'os sacrum.
34. le coccyx.
35. 35. la cavité cotyloïde de l'ischion.
36. 36. le trou de l'ischion de chaque côté.
37. 37. le fémur de chaque côté.
38. 38. la tête du fémur.
39. le cou du fémur.
40. 40. le grand trochanter de chaque côté.
41. 41. le petit trochanter de chaque côté.
42. 42. 42. 42. les deux tubérosités inférieures du fémur.
43. 43. le tibia de chaque côté.
44. 44. la tête du tibia de chaque côté.
45. 45. l'apophyse supérieure du péroné de chaque côté.
46. 46. l'apophyse inférieure du péroné de chaque côté.
47. 47. le péroné de chaque côté.
48. 48. le calcaneum de chaque côté.
49. 49. l'astragal de chaque côté.
50. les os du tarse.
51. les os du métatarse.
52. les os des orteils.
a. b. c. d. e. f. les apophyses épineuses des vertebres du cou.
n. n. n. n. n. les apophyses transverses des vertebres du cou.
o. o. o. o. o. o. o. o. o. o. o. les apophyses transverses des vertebres du dos du côté droit.
P. P. P. P. P. quelques-unes des apophyses épineuses des vertebres du dos.
R. R. R. R. R. les apophyses épineuses des vertebres des lombes.
S. S. S. S. S. S. S. S. S. S. les apophyses transverses des vertebres des lombes.
h. i. k. l. m. n. o. p. q. r. f. t. les côtes du côté gauche, à l'endroit de leur articulation avec les apophyses transverses des vertebres.
u. la derniere vertebre du dos.
w. x. y. z. le corps de quatre des vertebres des lombes.

Fin de l'Explication des Planches contenues dans ce cinquieme Volume.

De l'Imprimerie de J. Chardon.

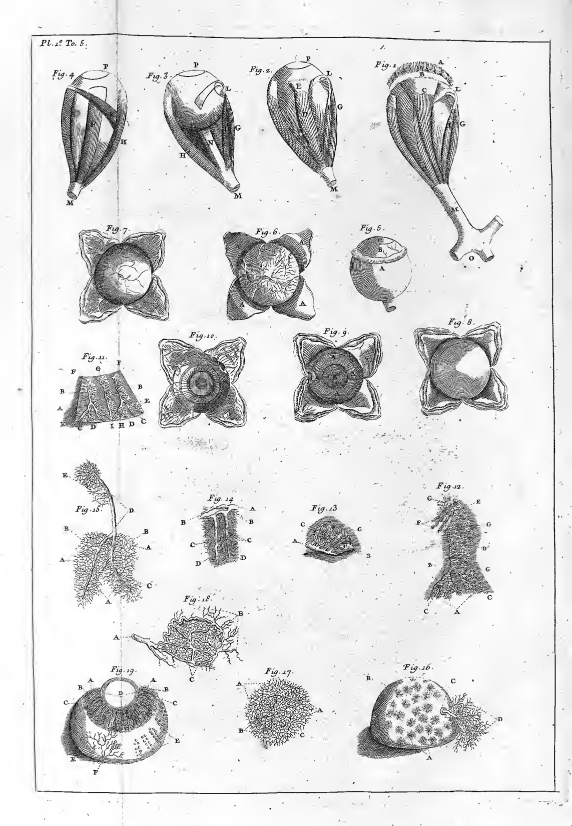

Fig. 4
Fig. 3
Fig. 2
Fig. 1
Fig. 7
Fig. 6
Fig. 5
Fig. 11
Fig. 10
Fig. 9
Fig. 8
Fig. 15
Fig. 14
Fig. 13
Fig. 12
Fig. 18
Fig. 19
Fig. 17
Fig. 16

Fig. 4.

Fig. 3.

Fig. 2.

Fig. 1.

Fig. 10.

Fig. 8.

Fig. 6.

Fig. 5.

Fig. 11.

Fig. 9.

Fig. 7.

Fig. 12.

Fig. 13

Les ROMAINS divisoient l'As, la Livre, ou tout autre entier de la maniere suivante.

		Onces.
1	AS........	12
$\frac{11}{12}$	DEUNX.......	11
$\frac{5}{6}$	DEXTANS...	10
$\frac{3}{4}$	DODRANS..	9
$\frac{2}{3}$	BES.........	8
$\frac{7}{12}$	SEPTUNX...	7
$\frac{1}{2}$	SEMIS.......	6
$\frac{5}{12}$	QUINCUNX.	5
$\frac{1}{3}$	TRIENS.....	4
$\frac{1}{4}$	QUADRANS.	3
$\frac{1}{6}$	SEXTANS...	2
$\frac{1}{12}$	UNCIA.....	1

Mesures Attiques servant à contenir des choses liquides, reduites à des mesures connues, prenant pour point de comparaison celles qui en Angleterre servent à mesurer le vin.

Nota. Que le Gallon revient à peu près à quatre pintes, mesure de Paris, & la pinte d'Angleterre à la chopine de Paris, moyennant quoi il est aisé d'évaluer les mesures Attiques sur les nôtres

										Gallons	Pintes	Pouces solid. à fractions decim.
									κοχλιάριον	0	$\frac{1}{120}$	0,0356 $\frac{5}{12}$
2									χήμη	0	$\frac{1}{60}$	0,0712 $\frac{5}{6}$
2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$								μύστρον	0	$\frac{1}{48}$	0, 089 $\frac{11}{48}$
5	2 $\frac{1}{2}$	2							κόγχη	0	$\frac{1}{24}$	0, 178 $\frac{11}{24}$
10	5	4	2						κύαθος	0	$\frac{1}{12}$	0, 356 $\frac{11}{12}$
15	7 $\frac{1}{2}$	6	3	1 $\frac{1}{2}$					ὀξύβαφον	0	$\frac{1}{8}$	0, 535 $\frac{3}{8}$
60	30	24	12	6	4				κοτύλη	0	$\frac{1}{2}$	2, 141 $\frac{1}{2}$
120	60	48	24	12	8	2			ξέστες	0	1	4, 283
720	360	288	144	72	48	12	6		χοῦς	0	6	25, 698
8640	4320	3456	1728	864	576	144	72	12	μετρητὴς	10	2	19, 626

Mesures Attiques pour les substances seches, reduites aux mesures qui sont d'usage en Angleterre pour mesurer les grains.

Nota. Que le picotin est la quatriéme partie du boisseau, que le gallon contient quatre pintes, mesure de Paris, & que la pinte d'Angleterre revient à la chopine de Paris, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, ce qui rend la reduction des mesures Attiques aux nôtres aisée.

							Picotins.	Gall.	Pintes.	Pouces solides.
						κοχλιάριον	0	0	0	0,276 $\frac{7}{20}$
10						κύαθος	0	0	0	2,763 $\frac{1}{2}$
15	1 $\frac{1}{2}$					ὀξύβαφον	0	0	0	4,144 $\frac{3}{4}$
60	6	4				κοτύλη	0	0	0	16,579
120	12	8	2			ξέστης	0	0	0	33,158
180	18	12	3	1 $\frac{1}{2}$		χοῖνιξ	0	0	1	15,705 $\frac{3}{4}$
8640	864	576	144	72	48	μέδιμνος	4	0	6	3,501

Nota. 1°. Qu'outre le *Medimnus* qu'on appelloit *Medicus*, il y en avoit un autre qu'on nommoit *Medimnus Georgicus*, & qui équivaloit à *6 Modii* Romains.

Nota. 2°. Qu'il est fait mention d'autres mesures dans quelques Auteurs, dont la valeur ignorée peut être aisément connue par le moyen de ces Tables.

Mesures Romaines pour les Substances liquides, reduittes à celles d'Angleterre qui servent pour le Vin.

N.ª Que le Gallon contient à peu pres 4. pintes mesure de Paris, et que la pinte Angloise, revient à nôtre chopine.

										Gallons.	Pintes.	Pouc. Sol. à Fractions Decimales
Ligula										0	$0\frac{1}{48}$	0, $117\frac{5}{12}$
4	Cyathus									0	$0\frac{1}{12}$	0, $469\frac{2}{3}$
6	$1\frac{1}{2}$	Acetabulum								0	$0\frac{1}{8}$	0, $704\frac{1}{2}$
12	3	2	Quartarius							0	$0\frac{1}{4}$	1, 409
24	6	4	2	Hemina						0	$0\frac{1}{2}$	2, 818
48	12	8	4	2	Sextarius					0	1	5, 636
288	72	48	24	12	6	Congius				0	7	4, 942
1152	288	192	96	48	24	4	Urna			3	$4\frac{1}{2}$	5, 33
2304	576	384	192	96	48	8	2	Amphora		7	1	10, 66
46080	11520	7680	3840	1920	960	160	40	20	Culeus	143	3	11, 095

N.ª 1.° Que le Quadrantal étoit la même chose que l'Amphora, et que le Cadus le Congiarius, et le Dolium ne denotoient pas des mesures particulieres.

N.ª 2.° Que les Romains divisoient le Sextarius ainsi que la livre en douze parties égales qu'ils appeloient Cyathi. de là vient qu'ils appeloient les verres (Calyces) Sextantes. Quadrantes. Trientes, &c. selon le nombre de Cyathi qu'ils contenoient.

Mesures Romaines pour les subtances seches, reduittes aux mesures Angloises pour les grains.

Nota Que le picotin d'Angleterre est la quatrieme partie de notre boisseau, que le gallon contient quatre pintes, et la pinte d'Angleterre une chopine de Paris.

							Picotins.	Gallons.	Pintes.	Pouc. Sol. à Fractions Decimales.
Ligula							0	0	$0\frac{1}{48}$	0, 01
4	Cyathus						0	0	$0\frac{1}{12}$	0, 04
6	$1\frac{1}{2}$	Acetabulum					0	0	$0\frac{1}{8}$	0, 06
24	6	4	Hemina				0	0	$0\frac{1}{2}$	0, 24
48	12	8	2	Sextarius			0	0	1	0, 48
384	96	64	16	8	Semimodius		0	1	0	3, 84
768	192	128	32	16	2	Modius	1	0	0	7, 68

Explication des Caracteres qui sont principalement en usage dans les Auteurs grecs et latins pour designés les poids et mesures.

q... Amphora.	Κμ... μετρήτης	p ⊥ Libra.	=. Sextans.	μ... μνᾶ
q S. Urna.	χ... χοῦς	p p. Dupondium.	=-. Quadrans.	Λ Χ... λίτρα
Ɛ... Congius.	ξε... ξέςης	⊥... Uncia.	= =. Triens.	ξ... οὐγγία
Ↄ... Sextarius.	Χ... κοτύλη	ƐS... Semiuncia.	=-=. Quincunx.	Δ... δραχμή
Ↄ S. Hemina.	ξ... ὀξύβαφον	) 9. Sicilicus.	S. S." Semilibra.	γρ... γράμμα
Q. Quartarius.	Κ... κύαθος	Ʊ... Sextula.	V... Septunx.	ο... ὀβολός
Kυ Cyathus.	μ... μύςρον	∠. Drachma.	- S. Bes.	Kε... κεράτιον
M. Modius.	Χ... Χήμη	ƎSS Scriptulus.	S =- Dodrans.	χ. Χαλκος
MS. Semimodius.	με... μέδιμνος	⊊... Obolus.	S== Dextans.	
	χ... χοῖνιξ	N... Siliqua.	S =-= Deunx.	
		Quu. Chalcus.	Ƴ... Semisextula.	
		O... Granum.	ΙↃ... Binæ Sextulæ.	
		X * Denarius.	—:. Drachmæ sex.	

Les plus anciens poids GRECS *reduits aux poids Troyens, ou de douze Onces à la Livre.*

			#	Onces	Deniers	Grains
Δραχμη			00	00	06	$2\frac{22}{49}$
100	Μνα		01	01	00	$4\frac{44}{49}$
6000	60	Ταλαντον	65	00	12	$5\frac{43}{49}$

Reduction des poids GRECS *&* ROMAINS *moins anciens, aux mêmes poids.*

										#	Onces	Deniers	Grains
Lentes										0	0	00	$0\frac{85}{112}$
4	Siliquæ									0	0	00	$3\frac{1}{28}$
12	3	Obolus								0	0	00	$9\frac{38}{28}$
24	6	2	Scriptulum							0	0	00	$18\frac{3}{14}$
72	18	6	3	Drachma						0	0	02	$6\frac{9}{14}$
96	24	8	4	$1\frac{1}{3}$	Sextula					0	0	03	$0\frac{6}{7}$
144	36	12	6	2	$1\frac{1}{2}$	Sicilicus				0	0	04	$13\frac{2}{7}$
192	48	16	8	$2\frac{2}{3}$	2	$1\frac{1}{3}$	Duella			0	0	06	$1\frac{5}{7}$
576	144	48	24	8	6	4	3	Uncia		0	0	18	$5\frac{1}{7}$
6912	1728	576	288	96	72	48	36	12	Libra	0	10	18	$13\frac{5}{7}$

L'Once Romaine qui répond à l'once Angloise, avoir du poids, se partageoit en sept deniers, ou huit dragmes. Chacun de ces deniers équivaloit à la dragme Attique ; de sorte que la dragme Attique plus $\frac{1}{8}$, considerée comme poids, étoit égale à la dragme Romaine.

Nota. Que les Grecs divisoient l'obole en *chalci* & en λεπτά. Diodore & Suidas partagent l'obole en six *chalci*, & chaque *chalcus* en sept λεπτά. D'autres comptoient huit *chalci* dans l'obole, & huit λεπτά ou *minuta* dans chaque *chalcus*.

Les plus grands poids reduits à ceux de douze Onces à la Livre, qui en Angleterre s'appelle Livre de Troye ou Troyenne.

				#	Onces	Deniers	Grains
Livre				0	10	18	$13\frac{5}{7}$
$1\frac{1}{24}$	Mine Attique commune			0	11	07	$16\frac{2}{7}$
$1\frac{1}{3}$	$1\frac{7}{25}$	Mine Attique Médicinale		1	02	11	$10\frac{2}{7}$
$62\frac{1}{2}$	60	$46\frac{7}{8}$	Talent Attique commun	56	11	00	$17\frac{1}{7}$

Notâ. Il y avoit un autre Talent Attique, qui selon les uns consistoit en 80, & selon d'autres en 100 Mines. Notez encore que chaque Mine contient 100 dragmes, & chaque Talent 60 Mines; mais que les Talens différent en poids selon la différence du titre de la dragme ou de la Mine. La différente valeur des différentes Mines & Talens, par rapport à celle des Mines & Talens Attiques, & des poids Troyens ou de douze onces à la Livre, est marquée dans la Table suivante.

MINE			#	Onces	Deniers	Grains
D'Egypte	contient de dragmes Attiques	$133\frac{1}{3}$	1	05	06	$22\frac{26}{49}$
D'Antioche		$133\frac{1}{3}$	1	05	06	$22\frac{26}{49}$
Ptolemaique de Cleopatre		144	1	06	14	$16\frac{32}{49}$
D'Alexandrie selon Dioscoride		160	1	08	16	$07\frac{41}{49}$

TALENT			#	Onces	Deniers	Grains
D'Egypte	contient de Mines Attiques	80	86	08	16	08
D'Antioche		80	86	08	16	08
Ptolemaique de Cleopatre		$86\frac{2}{3}$	93	11	11	00
D'Alexandrie		96	104	00	19	14
Insulanum		120	130	01	04	12
Antiochiæ		360	390	03	13	11

Les anciens poids des ARABES *reduits à ceux de la livre de Troye, ou de douze Onces.*

											Livres	Onces	Deniers	Grains
Kestuf											00	00	00	$01\frac{29}{56}$
2	Kirat										00	00	00	$03\frac{1}{28}$
4	2	Danich									00	00	00	$06\frac{1}{14}$
6	3	$1\frac{1}{2}$	Onolofsat								00	00	00	$09\frac{3}{28}$
12	6	3	2	Garme							00	00	00	$18\frac{3}{14}$
36	18	9	6	3	Darchimi						00	00	02	$06\frac{9}{14}$
$41\frac{1}{7}$	$20\frac{4}{7}$	$10\frac{2}{7}$	$6\frac{6}{7}$	$3\frac{3}{7}$	$1\frac{1}{7}$	Denarius					00	00	02	$14\frac{22}{49}$
144	72	36	24	12	4	$3\frac{1}{2}$	Sextarium				00	00	09	$02\frac{4}{7}$
288	144	72	48	24	8	7	2	Sacros			00	00	18	$05\frac{1}{7}$
3456	1728	864	576	288	96	84	24	12	Ratel		00	10	18	$13\frac{5}{7}$
4608	2304	1152	768	384	128	112	32	16	$1\frac{1}{3}$	Manes Alicatica	01	02	11	$10\frac{2}{7}$

Les poids de FRANCE *reduits aux mêmes poids.*

									#	Onces	Deniers	Grains
Grain									0	0	00	$00\frac{105}{128}$
$7\frac{1}{5}$	Felin								0	0	00	$05\frac{29}{32}$
$14\frac{2}{5}$	2	Maille							0	0	00	$11\frac{13}{16}$
24	$3\frac{1}{3}$	$1\frac{2}{3}$	Denier						0	0	00	$19\frac{11}{16}$
$28\frac{4}{5}$	4	2	$1\frac{1}{5}$	Esterlin					0	0	00	$23\frac{5}{8}$
72	10	5	3	$2\frac{1}{2}$	Gros				0	0	02	$11\frac{1}{16}$
576	80	40	24	20	8	Once			0	0	19	$16\frac{1}{2}$
4608	640	320	192	160	64	8	Marc		0	7	17	12
9216	1280	640	384	320	128	16	2	Livre	1	3	15	00

